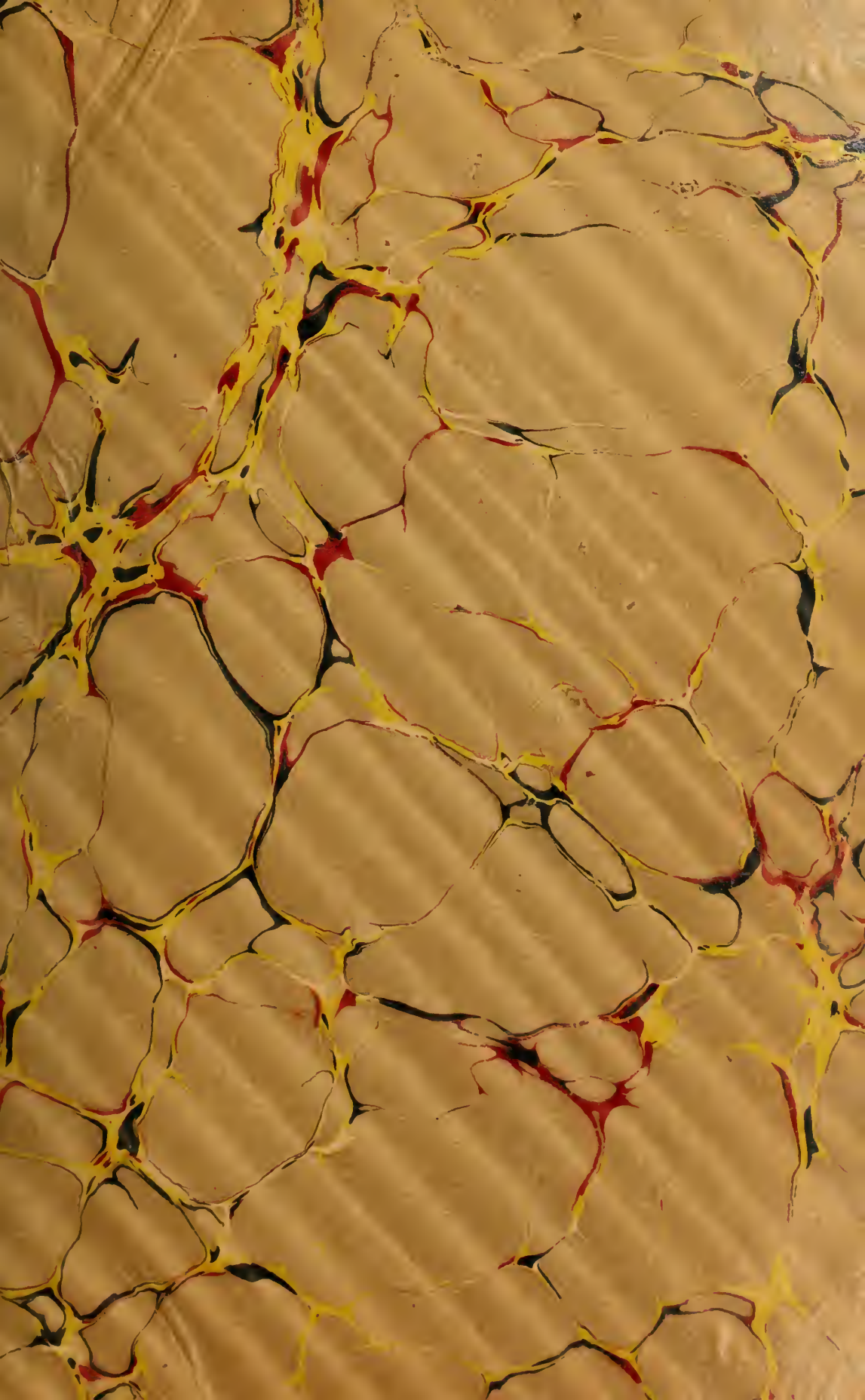


Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
University of Toronto



P

1A

20





COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET, FÉNELON, MASSILLON,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU, ANSELME, FLÉCHIER, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND, MATTHI. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN, BALLEST, SÉGAUD, SURIAN, SENSARIC, CICÉRI, SÉGUY, PÉRUSSEAU, TRUBLET, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, GAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT, MAROLLES, MAURY,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS, BIROAT, TENIER, NICOLAS DE DIJON, SENAFLET, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAICHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BRADJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORJOT, JÉRÔME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE, VILLEDIEU, ASSELINE,

( LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE \* ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE, )

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME DOUZIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE CHEMINAIS, LES ESSAIS CHOISIS DE SERMONS DE BRETTEVILLE, ET LES ŒUVRES COMPLÈTES DE LE BOUX.

CHEZ L'ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT MONTROUGE,  
PARREUR D'ENFER DE PARIS.



# INDEX

## DES AUTEURS ET DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

### CHEMINAIS.

Ses sermons. . . . . col. 10

### DE BRETTEVILLE.

Essais choisis de sermons. . . . . 709

### LE BOUX.

Ses sermons. . . . . 989

BX  
1756  
A2 M5  
1844  
V. 12



---

# NOTICE

## SUR LA VIE ET LES SERMONS

### DU PÈRE CHEMINAIS,

PAR LES PP. X. DE FELLER ET F. BRETONNEAU D. C. D. J.

---

Les sermons qu'on donne au public ne sont proprement que les ouvrages d'un malade qui a su profiter des heures où ses incommodités lui donnaient un peu de relâche pour écrire ce qu'il pensait sur les principales vérités de la religion, mais qui n'a jamais cru que ce qu'il écrivait dût voir le jour. Son nom seul, si on ose le dire, fait son éloge. Cheminai de Montaigu (Timoléon), jésuite, né à Paris, en 1652, d'un commis de M. de la Vrillière, secrétaire d'état, eut toutes les qualités qui servent à former un parfait prédicateur, sans en pouvoir faire tout l'usage qu'on avait lieu d'attendre d'un homme entièrement disposé à seconder les vues de Dieu sur lui et à travailler utilement selon sa vocation.

Il avait l'esprit solide, droit et pénétrant, une imagination vive et brillante, mais autant de flegme et de justesse qu'il fallait pour régler son feu : un génie heureux et une facilité extraordinaire pour inventer, et en même temps un bon goût et un discernement fin pour bien choisir ; beaucoup de netteté et de méthode, des réflexions toujours saines et judicieuses, avec une expression aisée et noble tout ensemble.

Mais en quoi le Père Cheminai a excellé, c'est à tourner ce qu'il disait d'une manière capable d'aller au cœur et de faire impression sur ceux qui l'écoutaient. Il possédait l'art de toucher les âmes, ou plutôt sans nulle affectation et sans art, il donnait aux choses les plus communes une onction particulière et il répandait partout des sentiments d'une dévotion tendre et affectueuse : plusieurs ont versé des larmes en l'entendant parler, et il était difficile de s'en défendre. C'était là proprement son caractère, et c'est aussi ce qui le distinguait des autres prédicateurs.

Son talent extérieur pour bien prononcer un discours répondait parfaitement à ces qualités. Il avait le ton de la voix fort beau, un air modeste et dévot, mais vif et animé : toute son action était naturelle, et on ne peut souhaiter dans un orateur de plus grandes dispositions pour la déclamation. Mais c'est à quoi il s'est le moins appliqué dans les dernières années de sa vie, parce qu'une douleur de tête habituelle l'ayant fort affaibli, et l'affaiblissant tous les jours davantage,

il ne pouvait pas se donner là-dessus toutes les peines qui sont nécessaires et qu'il aurait prises s'il eût joui d'une parfaite santé.

C'est encore par cette raison qu'il n'a pas pu vaquer à la lecture des Pères autant qu'il l'eût souhaité. Il était riche par lui-même, et quoique ses sermons ne soient peut-être pas aussi remplis, en quelques endroits, qu'ils l'auraient été, s'il eût eu plus de commerce avec les auteurs sacrés, on aura toujours lieu d'être surpris que, dans l'accablement où il était, il ait si bien su se passer de tous les secours étrangers et suppléer de son fonds à ce qui lui manquait d'ailleurs.

Il avait soin néanmoins de ménager tous les jours quelques moments pour lire la sainte Ecriture, et il sera aisé de remarquer dans plusieurs de ses sermons, qu'il s'en servait bien à propos et qu'il savait tirer d'un évangile tout ce qui était propre au sujet qu'il voulait traiter.

Tout le monde sait quel succès il a eu, et quelle réputation il s'est faite dans le peu de temps qu'il a prêché ; elle a longtemps approché de celle de Bourdaloue, elle a paru céder ensuite cette proximité à Massillon ; il semble néanmoins que ses discours sont plus touchants et ont en général plus d'effet sur les cœurs, quoique peut-être moins éloquents que ceux de l'évêque de Clermont.

A peine eut-il commencé à paraître dans Paris, qu'on voulut l'entendre à la cour ; et ses infirmités seules, qui redoublèrent alors, l'empêchèrent d'y prêcher l'Avent, pour lequel il fut nommé. Mais ceux qui l'ont connu particulièrement sont encore plus touchés de la manière dont il regardait l'estime des hommes et du mépris qu'il avait pour tout ce qui n'est grand qu'aux yeux du monde. Il était entré parfaitement dans l'esprit de son ministère, et fort éloigné des idées de l'éloquence profane, il s'est toujours souvent qu'il prêchait l'Évangile de Jésus-Christ.

Comme son zèle était pur et désintéressé, il cherchait bien plus à édifier ses auditeurs qu'il ne pensait à leur plaire : pour cela il retranchait de ses sermons tout ce qui ne peut servir qu'à marquer l'esprit dans un prédicateur. Il s'était même proposé une manière de prêcher toute simple, sans division, sans ornement, mais pathétique et touchante,

dont on trouve le projet parmi ses papiers. Il s'y est attaché dans quelques-unes de ses pièces, entr'autres dans celles qu'il a composées sur la crainte des jugements de Dieu et sur la charité envers les prisonniers. Il semblait fort disposé à suivre un jour cette méthode, dans la seule pensée qu'il pourrait faire par là plus de bien auprès du prochain.

Il n'a jamais eu de ces empresses de paraître si ordinaires aux personnes qui réussissent en quelque chose. La grande réputation qu'il s'était acquise en si peu de temps, bien loin de l'élever, ne servait qu'à l'humilier et à le confondre dans la reconnaissance qu'il avait de ses misères, pour user de son expression. Quelque applaudissement qu'il eût lorsqu'il parlait, il n'avait point de peine à se taire ; et il semble qu'il n'ait reçu du ciel un si grand talent, qu'afin d'en faire un sacrifice à Dieu. Il s'est soumis là-dessus aux ordres de la Providence pendant huit années, avec une résignation parfaite et une humilité profonde, en se reconnaissant tout-à-fait indigne d'un ministère si saint.

Autant que le Père Cheminai négligeait sa propre gloire, autant avait-il d'ardeur pour avancer la gloire de Dieu. Malgré ses infirmités il prenait sur lui tout ce qu'il pouvait, et ses amis savent combien il souffrait après avoir parlé en public. Il le faisait néanmoins de temps en temps, tout languissant qu'il était, et le travail qu'il entreprit pour se mettre en état de prêcher tous les dimanches du carême, ne contribua pas peu à la maladie dont il est mort.

Son zèle au reste ne se bornait pas à la prédication. Il parlait beaucoup de Dieu dans les entretiens qu'il avait avec les gens du monde, et il en parlait d'une manière propre à les édifier sans leur causer de l'ennui. Son humeur agréable, ses manières honnêtes et le tour d'esprit dont il assaisonnait les discours les plus sérieux, le faisaient écouter avec plaisir. Dans un temps où ses infirmités ne lui permettaient presque nulle application, il allait tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. Il s'était encore attaché à former les mœurs des jeunes gens, dont il s'attirait ai-

sément la confiance, et on aurait peine à croire tout ce qu'il faisait pour leur inspirer l'horreur du vice ou pour les entretenir dans la vertu.

Il sentait lui-même ce qu'il voulait faire sentir aux autres, et sans doute ce don de toucher les cœurs, qui le distinguait si fort, venait en partie de ce qu'il était tout pénétré des vérités du christianisme. Il avait de grands principes de religion, qui régnaient dans sa conduite et qui lui servaient de règles pour celle des âmes qui mettaient leur conscience entre ses mains. Personne n'a su peut-être jamais mieux s'accommoder aux besoins et aux faiblesses du prochain, sans rien relâcher de la sévérité raisonnable que les ministres de Jésus-Christ doivent avoir.

Il joignait à une piété solide tout ce que la dévotion a de plus tendre. Il avait sans cesse recours à Notre-Seigneur par des aspirations vives et ferventes, et tous les jours il s'entretenait avec lui au pied des autels à de certaines heures réglées.

Ses souffrances continuelles l'avaient beaucoup détaché de la vie. Il se regardait comme un homme qui n'avait plus guère de temps à vivre, et qui ne devait penser qu'à l'éternité. Il mourut le quinzième de septembre de l'année 1689, âgé de trente-neuf ans, et Dieu, pour achever de le purifier, voulut qu'il souffrit jusqu'à son dernier jour. Il a été regretté de tout le monde, et il a mérité de l'être ; car outre ses vertus chrétiennes et religieuses, et son rare talent pour la prédication, on peut dire qu'il avait toutes les qualités qui rendent un homme très-aimable : une probité exacte, un naturel obligeant, une candeur admirable, une humeur douce et gaie jusque dans le fort de la douleur, une conversation charmante, mais toujours accompagnée de beaucoup de sagesse et de modestie ; qu'il était enfin un ami généreux, un très-bel esprit et un parfait honnête homme.

Il laissa des sermons, dont le Père F. Bretonneau fut éditeur. C'est le même aux soins duquel nous devons ceux de Bourdaloue et de Giroust, et à qui le Père La Rue appliquait à cette occasion ces paroles de l'éloge que l'Eglise fait de saint Martin, et l'appelait : *Trium mortuorum suscitator magnificus.*

## SERMONS COMPLETS.

### SERMON I.

#### SUR LES SOUFFRANCES.

Joannes autem cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium expectamus ?

*Jean ayant appris dans la prison les actions merveilleuses de Jésus-Christ, lui fit dire par deux de ses disciples qu'il lui envoya : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons attendre un autre ? (S. Matth., ch. II.)*

Voici, chrétiens, quelque chose de bien

irrégulier, ce semble, et de bien étrange. Jean-Baptiste est en prison, et il y est par les ordres de l'impie Hérode, c'est-à-dire, que la vertu languit dans les fers, tandis que le vice domine sur le trône. C'est aussi de là que les Pères ont pris occasion de justifier la Providence sur les adversités qu'elle envoie aux justes : matière importante et dont je vous aurais entretenus volontiers, s'il ne

s'en présentait une à mon esprit encore plus utile et plus nécessaire sur l'usage des souffrances. Rendons-nous justice, mes chers auditeurs ; de quelque vertu que nous puissions nous flatter, il n'est plus de Jean-Baptiste dont la vie soit exempte des moindres taches du péché ; les plus justes d'entre nous sont les moins coupables ; mais nous sommes tous assez grands pécheurs, pour avoir mérité les afflictions qui nous arrivent. Ne pensons donc pas à justifier le ciel sur les adversités du juste, mais à profiter des châtimens dont il afflige le pécheur.

Entrons, s'il vous plaît, dans les vues de la Providence, et tâchons de nous convaincre aujourd'hui de cette vérité si importante et en même temps si consolante pour nous, que la saine et sage Judith inspirait au peuple de Béthulie : savoir, que les peines qui nous viennent de la part de Dieu ne sont pas des châtimens d'un juge qui veut nous perdre, mais d'un Père qui a dessein de nous corriger : *Flagell'u Domini, quibus quasi servi corripimur, ad emendationem et non ad perditionem nostram evenisse credamus* (Judith., cap. VIII).

Sur quoi je vous prie de faire deux réflexions avec moi, qui vont faire les deux parties de ce discours. Les châtimens dont Dieu nous afflige ont deux fins dans les vues de la Providence ; l'une regarde l'avenir, l'autre le passé : celle qui regarde l'avenir est la conversion du pécheur et le changement de ses mœurs, celle qui regarde le passé est l'expiation de ses fautes et la satisfaction qu'il doit à la justice de Dieu. Il n'est point de moyen plus efficace que les disgrâces et les peines de la vie, pour obliger le pécheur à se convertir et à changer de mœurs pour l'avenir ; c'est le sujet du premier point. Il n'en est point de plus propre à lui faire expier les péchés de sa vie passée, c'est le second point. Le pécheur, pour entrer dans les vues de la Providence sur l'usage des souffrances, premièrement est inexcusable, s'il ne se convertit, et s'il n'en devient meilleur : secondement est injuste, s'il ne les accepte de la main de Dieu pour expier ses offenses. Voilà, chrétiens, les deux parties de ce discours. Jugez de l'importance de cette matière par son étendue : il n'y a point d'état dans la vie où l'on ne souffre : chacun se plaint, et peut-être a-t-on raison de se plaindre : un joug pesant, dit le Sage, a été imposé aux enfans d'Adam, depuis le jour de leur naissance jusqu'au jour de leur mort : *Jugum grave super filios Adam, a die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulture* (Ecclesi., XI). Et cela dans toutes les conditions, depuis le prince assis sur le trône jusqu'au pauvre couché sur le fumier : *A residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terra et in cinere* (Ibid.). De quelle conséquence est-il donc pour vous, d'apprendre une fois à faire un bon usage des souffrances ; et quelle consolation serait-ce pour moi dans cette fatale nécessité de souffrir, dont il n'est pas en mon pouvoir de vous exempter, si j'étais au moins assez heureux pour adoucir

vos peines, en vous apprenant à en tirer ces deux grands avantages, de vous convertir à Dieu pour l'avenir, de satisfaire à Dieu pour le passé. Demandons au Saint-Esprit les lumières dont nous avons besoin, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Je dis que le pécheur est inexcusable de ne penser pas à sa conversion dans l'adversité et de n'en pas devenir meilleur, parce que Dieu ne peut pas mettre en œuvre un moyen plus puissant et plus efficace pour le convertir. En effet, chrétiens, comme la prospérité fait sur le cœur de l'homme trois impressions dangereuses, qu'elle l'attache au monde, qu'elle lui fait oublier Dieu et qu'elle lui entretient tous ses vices, on peut dire que l'adversité, par un effet tout contraire, procure au pécheur trois avantages opposés ; car en premier lieu, elle détache son cœur du monde, en second lieu, elle l'attache plus fortement à Dieu, en troisième lieu, elle nourrit et cultive toutes les vertus. Appliquez-vous à profiter de ces leçons si salutaires, que Dieu vous fait par le moyen des adversités.

Tout convaincus que nous sommes du néant des biens de la terre, il n'appartient qu'à l'adversité de nous en faire une leçon forte et efficace, qui détrompe notre esprit et qui dégage notre cœur. Nous savons tous en général que rien n'est plus frivole que le monde ; les personnes qui y sont le plus attachées sont les plus éloquentes sur la vanité de ses biens ; à juger de ce qu'ils en pensent par les portraits vifs et touchants qu'ils en font quelquefois, on les croirait détrompés. Mais on en voit peu dans la prospérité, dont ces maximes guérissent l'esprit, et, après que chacun a raison sur la fragilité et sur l'inconstance des choses humaines, la passion l'emporte sur le raisonnement et fait tirer des conséquences toutes contraires. Or, l'adversité nous applique personnellement ces principes généraux ; elle nous les rend propres, et, par une science expérimentale qui seule a la force de détacher le cœur, elle nous fait sentir ces vérités qui nous étaient comme étrangères.

On ne vous dit plus en général que la santé est un bien fragile, sur lequel il y a peu de fond à faire ; que les tempéramens les plus robustes peuvent être altérés par les plus légers accidens, et que, quand une fois on a perdu ce trésor, on n'est plus rien dans la vie. Tandis que vous jouissez d'une santé parfaite, que vous avez des forces, de la vigueur, ces réflexions vous touchent peu ; l'expérience d'autrui ne vous détrompe pas ; au contraire, les infirmités de vos égaux ou de vos proches qui vous font place, allument votre ambition ; mais une longue maladie que Dieu vous envoie, vous convainc personnellement de cette vérité. C'est à vous qu'il adresse la parole par l'adversité, comme il fit à David par la bouche de Nathan : *Tu es ille vir* (II Reg. cap. XII). Il vous apprend que c'est vous qui ne devez plus compter sur les douceurs de la vie, en

vous étant le goût des plaisirs, en vous éloignant des affaires dont vous devenez incapable : il vous fait une leçon continuelle de détachement du monde, en vous bannissant du commerce et des assemblées. Une infirmité habituelle vous accoutume peu à peu à mourir à tout ; elle vous fait sentir à chaque moment par ses atteintes douloureuses, par des langueurs mortelles et par l'oubli des hommes, que le monde n'est plus rien pour vous, quelque agréable et beau qu'il soit pour les autres. Ainsi Alexandre, qui avait toute sa vie l'image de la mort devant les yeux, ne s'aperçut, dit l'Écriture, qu'il était mortel, que lorsqu'il fut lui-même frappé de maladie.

On ne vous dit plus en général qu'il ne faut pas tellement faire dépendre votre destinée des grands, que vous mettiez en eux toute votre confiance et tout votre appui, sans compter sur la Providence. Tandis que vous êtes dans la prospérité, toutes ces leçons font peu d'impression sur vous. Quelle apparence de détromper un homme enivré de sa fortune, aimé de son maître, qui voit tout trembler sous son autorité ? Quoi qu'il arrive de fâcheux aux autres, leur disgrâce n'est point une instruction pour lui, au contraire, elle lui donne un nouvel ascendant sur eux ; il se regarde dans l'abondance comme un homme privilégié : *Dixi in abundantia mea, non movebor in æternum* (Psalm. XXIX). Mais la froideur d'un maître qui commence à retirer sa confiance, la faveur d'un nouveau venu qui s'empare de l'esprit du prince, une disgrâce éclatante qui change la face des choses, la perfidie de vos amis qui vous manquent au besoin, tout cela vous dit efficacement que c'est vous qui ne devez plus vous appuyer sur les hommes ; que c'est pour vous qu'ils sont infidèles aussi bien que pour les autres, et que maudit est celui qui met sa confiance en un bras de chair : *Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum* (Jer. c. XVII).

On ne vous dit plus en général qu'il ne faut pas tellement espérer des personnes que vous aimez, que vous établissiez votre repos et votre bonheur sur le commerce que vous avez avec eux. Tandis que leur présence vous soutient et vous rend heureux, vous oubliez de telles leçons. En vain vous voyez tomber autour de vous ceux qui vous sont indifférents ; vous vivez avec ceux que vous aimez, comme s'ils ne devaient jamais mourir. Mais la mort, en vous arrachant d'entre les bras de la personne qui vous était la plus chère, un père, une fille, une femme, peut-être un ami qui vous tenait encore plus au cœur que tout cela, vous imprime profondément cette vérité dans l'âme, et par une perte si sensible, non-seulement vous fait payer avec usure l'attachement que vous aviez, mais vous fait encore une leçon touchante sur le néant et la vanité des amitiés humaines si rarement constantes pendant la vie, et par une fatale, mais inévitable nécessité, toujours sujettes à être interrompues par la mort.

Ce n'est pas seulement l'apôtre qui vous

avertit de ne pas mettre toute votre espérance dans les richesses, que c'est un fonds incertain : *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum* (I Tim., cap. VI). Tandis que vos affaires vont bien, vous vous flattez que vous ne manquerez jamais ; mais une taxe, la perte d'un procès, la suppression d'une charge, des années stériles, une banqueroute, tout cela vous fait connaître sensiblement le peu de fond qu'il y a à faire sur les biens temporels ; une voix intérieure vous fait entendre souvent ces paroles du prophète royal : *Divitiæ si affluent, nolite cor apponere* (Ps. LXI). Si les richesses vous viennent en abondance, bien davantage, si elles s'échappent, si elles vous sont enlevées, n'y attachez point votre cœur.

Enfin on sait assez en général, et on le dit souvent, qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre ; quoiqu'on n'y voie personne absolument content, le peu d'expérience que l'on a, fait qu'on se promet quelquefois un sort plus heureux que les autres, surtout quand on entre dans le monde. Mais bientôt les traverses qu'on y rencontre, je dis même les plus légères, font ouvrir les yeux ; car tel est le malheur de l'homme, qu'il est infiniment plus sensible aux maux qu'aux biens de la vie : de quelque fonds d'esprit qu'on se flatte, une bagatelle est quelquefois capable de troubler le repos du plus heureux homme du siècle. Un chagrin caché, mais qui souvent, pour être caché, n'en est que plus vif et dévorant, répand l'amertume sur la prospérité la plus digne d'envie : un mari débauché ou jaloux, avare ou prodigue, une femme peu régulière ou peu complaisante, des enfants mal nés ou pour l'esprit ou pour le cœur, des parents intraitables ou fâcheux à vivre, un domestique peu fidèle et peu sûr ou trop impérieux, et cependant nécessaire, un maître difficile, dur, impitoyable, qui n'aime que lui, auquel on se trouve attaché par son état ou par sa fortune ; une seule de ces circonstances est un levain qui corrompt toute la masse et qui empoisonne toutes les douceurs de la vie la plus heureuse. Ces afflictions sont d'un secours admirable pour nous détromper, et, quoique nous ayons cent fois entendu et débité des maximes sur la vanité du siècle, nous convenons alors que nous n'en avons pas approfondi la vérité, et qu'il nous fallait ces disgrâces pour nous en convaincre d'une manière pratique.

Voilà, mon Dieu, dit saint Augustin, les ressorts que votre Providence a fait agir pour me détacher du monde. Toujours contraire à mes désirs, par une conduite dure en apparence, mais en effet miséricordieuse envers moi, vous avez pris plaisir à jeter l'amertume sur tout ce qui pouvait m'engager : *Aderas, Domine, misericorditer sæviens* (Confess.). Vous avez semé d'épines toutes les voies par où je pouvais m'écartier de vous ; vous m'avez rendu odieux tout ce qui pouvait me faire aimer les biens de la terre. J'adore cette conduite sur moi, elle est d'un

père également bon et sage ; je connais ma faiblesse, et je l'ai trop éprouvée. Non, mon Dieu, je n'aurais jamais eu la force de rompre mes chaînes, si le monde ne m'avait été cruel et impitoyable : malheur à celui qui le trouve favorable à ses désirs, il en sera toujours esclave.

Mais, d'autre part, rien n'est plus capable de nous attacher à Dieu que l'adversité. Pourquoi cela ? c'est parce qu'alors nous sommes réveillés par nos propres besoins et comme forcés de retourner à lui. Car remarquez, chrétiens, qu'en quelque état que l'homme se trouve, il veut être heureux, il ne perd jamais cette inclination naturelle ; s'il ne trouve pas sa consolation dans le monde, il la cherche en Dieu. Or, il n'appartient qu'à l'adversité de mettre l'homme dans cette heureuse situation d'esprit où les vœux de l'éternité font une forte impression sur lui. Dans la prospérité, les grandes vérités de la foi, les objets qu'elle propose, les biens de l'autre vie, la félicité des saints, la douceur qu'il y a dans le service de Dieu, le bonheur de la vertu, toutes ces choses nous touchent peu, parce que les sens épuisent toute l'attention de l'homme, et le rendent peu capable de penser à des biens invisibles, bien moins encore de les aimer. Mais quand une fois les sens sont détrompés, rebutés par les afflictions du corps et de l'esprit, cette favorable disposition fait revivre dans le cœur les maximes éternelles ; la foi rentre dans ses droits, tout ce que l'homme charnel n'avait pu comprendre des trésors inestimables de l'autre vie, lui paraît alors dans un jour qui l'éclaire et le convainc ; la vertu, qui semblait austère, devient aimable.

Quand vous opposez l'inconstance et la fragilité des choses créées, que vous venez d'éprouver, à ces biens durables que rien ne peut vous ravir, ce moment vous fait connaître tout le vide des uns, et sentir toute la solidité des autres. En vain on vous disait que Dieu était le meilleur de tous les maîtres, le plus libéral, le plus juste, le plus facile à servir ; cela n'entraît point dans votre esprit ; mais quand vous le comparez avec le monde, je dis ce monde devenu pour vous injuste, perfide, cruel, ingrat, le choix n'est plus difficile à faire ; le joug du Seigneur paraît doux, sa loi raisonnable, ses libéralités sans mesure. Heureux, dit-on, ceux qui sont à Dieu, il n'y a que cela de solide dans la vie : le salut est la grande affaire, il est temps d'y penser. Tournez-vous donc, ô mon âme ! vers le centre de votre repos : *Convertere, anima mea, in requiem tuam* (Ps. CXVIII).

La grâce intérieure, qui ne manque jamais d'accompagner ces réflexions, achève souvent la conversion du pécheur. Car au travers de ces disgrâces, Dieu est le seul qui nous tend encore la main ; il prend plaisir à se montrer plus facile, pour profiter de ces moments de salut qu'il nous a lui-même ménagés avec tant de soin. Dans ces heures précieuses où l'homme se trouve obligé par

son propre intérêt à n'avoir plus que de l'aversion pour le monde, le Père céleste se fait voir à lui sous un visage plein de douceur ; il fait luire un rayon d'espérance, il lui ouvre un asile dans son sein, il le réveille, il le console, il le presse, il le sollicite par des traits si insinuants, que l'homme confus de se voir recherché d'un maître qu'il avait oublié, et d'en être recherché dans un temps où tout l'abandonne, ne peut plus se défendre : il suit avec plaisir l'attrait de la grâce. N'est-ce pas par ces secrets ressorts de la Providence que plusieurs doivent l'accomplissement de leur salut au renversement de leur fortune ?

Un homme dans cet état va se consoler au pied des autels ; il fait à Dieu mille protestations d'une éternelle fidélité. Il a commencé par être dégoûté du monde ; mais ce dégoût produit dans la suite un véritable sentiment des choses du ciel. On reconnaît tous ses égarements ; on condamne sa conduite passée, ses attachements, ses désirs ; on verse tout ensemble des larmes de douleur et de joie, en se voyant avec l'enfant prodigue entre les bras d'un père plein de bonté ; cent fois on bénit l'heureuse disgrâce qui traversa nos desseins, qui ruina notre fortune, et qui nous aida presque malgré nous à nous détacher du monde ; on a honte alors de l'avoir aimé ; on ne voudrait plus de ses faveurs que pour en faire un sacrifice plus entier à Dieu. Qu'on regarde bien d'un autre œil ces heureux, dont on enviait la destinée ! Que leur prospérité paraît digne de compassion, et qu'on s'estime heureux soi-même de n'y avoir point de part !

Voilà, chrétiens, ce que le prophète demandait à Dieu pour les Juifs : *Imple facies eorum ignominia, et quarent nomen tuum, Domine* (Ps. LXXXII). Il avait observé que ce peuple ingrat oubliait Dieu dans l'abondance, et perdait jusqu'au souvenir de ses miracles. Au contraire, dès qu'il se trouvait dans la pauvreté et l'humiliation, il invoquait le Dieu de ses pères. Frappez-les donc, Seigneur, et vous les verrez revenir à vous : *Imple facies eorum ignominia, et quarent nomen tuum, Domine*. Souffrez que j'en dise autant pour la plupart des gens du monde, mes chers auditeurs. Affligez, mon Dieu, ceux que vous avez choisis et que vous aimez, ne les ménagez pas : tandis que vous ferez des heureux, vous ne ferez que des ingrats. *Imple facies eorum ignominia, et quarent nomen tuum, Domine*.

D'ailleurs rien n'est plus propre à nous maintenir dans le bien, et à cultiver toutes les vertus, que l'adversité. Car au lieu que la prospérité, comme un poison lent et subtil, gagne le cœur peu à peu et corrompt insensiblement les âmes les mieux nées ; qu'elle inspire un orgueil secret, dont on ne s'aperçoit pas soi-même ; qu'elle rend l'homme impérieux, fier, méprisant à mesure qu'elle le rend indépendant ; qu'elle le jette dans le luxe et dans la mollesse ; qu'elle fait naître en lui la dureté envers les pauvres, et l'oubli de Dieu ; l'adversité par un effet tout

contraire vous donne un air modeste et retenu. Elle vous rend humble, parce qu'elle vous rend dépendant ; elle vous fait aimer la retraite, parce qu'elle vous sépare des compagnies où vous ne pouvez plus paraître avec éclat ; elle vous inspire de la compassion pour les malheureux, en vous faisant sentir à vous-même la misère ; c'est un frein qui vous retient, dès que vous pensez vous échapper. Un homme affligé ne trouve de ressource, ni de consolation, que dans les exercices de piété.

Mais il en est, me direz-vous, qui, bien loin de devenir plus vertueux par la voie des afflictions, s'endurcissent et deviennent plus méchants. Ils blasphèment, comme le mauvais larron sur la croix, et ils y consomment leur réprobation. A cela, messieurs, comment puis-je répondre, sinon en déplorant leur sort, comme saint Augustin déplorait celui de ceux de Carthage ? Vous avez perdu tout l'avantage de vos calamités, leur disait-il, après la désolation de leurs provinces ; vous êtes devenus misérables, et vous n'en êtes pas devenus meilleurs. Dieu voulait vous rendre véritablement chrétiens, en vous affligeant, et vous vous êtes opiniâtrés dans le péché : vous avez peut-être autant souffert que les plus grands saints de l'Eglise, vous le dites vous-mêmes ; mais loin de vous sanctifier, loin de vous purifier dans la fournaise, vous n'en êtes sortis que plus ardents, plus vifs, plus passionnés pour tout ce qui flatte la nature et entretient le vice : et vous êtes d'autant plus inexcusables devant Dieu, qu'il a mis en œuvre le moyen le plus efficace pour vous convertir.

Car, dites-moi, par où voulons-nous que Dieu nous rappelle, comme il s'en est plaint par le prophète Isaïe : *Super quo percutiam vos ultra addentes pravaricationem* (Is. cap. 1) ? Par où voulez-vous que je vous fasse rentrer dans les voies de la justice, si vous épuisez toutes les ressources de ma providence ? Je vous ai frappés par les endroits les plus sensibles, et je vous trouve toujours également esclaves de vos passions. Quand je vous appelais, lorsque vous étiez dans la prospérité, vous disiez que le temps de la dévotion n'était pas encore venu, vous vous excusiez sur la difficulté qu'il y a à renoncer au monde, aux plaisirs, aux vanités du siècle, quand on est heureux, quand on a du bien, de la naissance, de la santé, des amis ; vous répondiez que c'est s'ensevelir tout vivant que de prendre le parti de la piété : j'attendais, j'avais compassion de votre faiblesse, et c'est pour vous aider à rompre les liens qui vous attachaient, que j'ai pris soin de vous humilier, de vous mortifier, de renverser vos desseins : j'ai retranché la matière au luxe, au jeu, à la débauche par la perte de vos biens ; je vous ai rendu impossible l'usage des plaisirs, en vous affligeant de maladies continuelles ; il n'y avait plus d'autre voie pour aller à votre cœur que celle-là : voilà le temps venu. Et cependant vous aimez encore le monde, qui vous échappe, qui vous persécute, qui vous

maltraite ; tout odieux qu'il est, il vous plaît encore plus que jamais. Vous vous plaigniez qu'il était engageant ; il n'est rien moins à présent pour vous ; il est cruel, il est impitoyable, il est le premier à vous punir de l'attachement que vous avez pour lui. Que fait un tel et une telle, dit-on dans le monde ? qu'attend-elle ? quelle prétention chimérique la retient ? que ne pense-t-elle à son salut ? Il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle que celui de la retraite. Voilà comme parle le monde, et cependant vous en êtes toujours infatués. Vous vous attachez à tout ce que vous pouvez, comme un désespéré qui se noie ; vous tâchez de sauver encore quelques restes du débris. Il sied mal de vouloir être du monde dans un état où le monde vous rebute ; vous n'en pouvez plus être que la fable.

Ah ! chrétiens, ne donnons pas dans un écueil si fonceste au salut de l'homme ; ne résistons pas aux desseins du père qui nous châtie pour nous remettre dans le bon chemin ; mettons-nous en état de dire avec le prophète : *Castigasti me et eruditus sum* (Jer. c. XIII.) ; vous m'avez châtié, Seigneur, mais ce n'est pas en vain, car j'ai tâché de profiter de l'instruction qu'il vous a plu de me faire par l'adversité ; je suis entré dans les desseins de votre providence, et j'ai compris que vous aviez des vues plus particulières sur le salut de mon âme ; j'ai été touché de la bonté que vous avez de me détromper, de me dégoûter du monde pour m'attacher à vous ; je vous ai cherché, je vous ai réclamé dans ces moments de tribulation, et c'est là que j'ai appris à vous servir : *Castigasti me et eruditus sum*. Mais il ne suffit pas, pour faire un bon usage des souffrances, de s'en servir pour se convertir et changer de mœurs à l'avenir, il faut encore les recevoir de la main de Dieu, comme une peine qu'il nous envoie pour expier nos péchés passés ; c'est la seconde vue que nous devons avoir, et c'est aussi le sujet de la seconde partie. Renouvez votre attention.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Le pécheur qui ne reçoit pas avec soumission les afflictions temporelles que Dieu lui envoie pour expier les péchés de sa vie, est en premier lieu injuste à l'égard de Dieu, qu'il veut priver des satisfactions qui sont dues à sa justice ; en second lieu, injuste, si je l'ose dire, à l'égard de lui-même, de se refuser la consolation la plus solide et peut-être la seule qu'il puisse avoir dans ses souffrances.

Pour entrer dans la première de ces deux réflexions, il faut supposer un principe incontestable, que tout le monde sait et auquel on pense peu, savoir que tout péché porte avec soi non-seulement l'obligation de retourner à Dieu par la contrition, mais encore de satisfaire à la justice divine dans cette vie ou dans l'autre : cela est d'une indispensable nécessité. Or, par le mot de satisfaction le concile de Trente nous apprend que l'Eglise n'entend pas seulement la pénitence que le prêtre enjoint dans le sacre-

ment, ni celle que les pénitents s'imposent eux mêmes ; mais il déclare au chapitre neuvième de la quatorzième session, que Dieu, par une condescendance de père pour nous, a bien voulu que toutes les calamités temporelles dont il afflige les pécheurs, de quelque genre qu'elles soient, puissent servir à expier les péchés de la vie passée, et que, comme telles, il les accepte en vertu des mérites de Jésus-Christ, quand le pécheur les reçoit avec soumission et les souffre avec patience.

Quelle est donc l'injustice du pécheur qui ne veut pas se soumettre à Dieu dans ses afflictions ? la voici, chrétiens : c'est qu'il veut goûter les fruits de son péché sans en ressentir les peines ; il en aime la douceur et n'en peut souffrir l'amertume ; il ne veut pas se mortifier, mais il ne veut pas non plus que Dieu l'afflige : c'est un coupable qui voudrait que le crime fût impuni. Et cependant n'est-ce pas là, messieurs, la conduite des gens du siècle ? Dans les cloîtres, je vois des austérités, des macérations, des jeûnes, des veilles, du silence, de la retraite, l'éloignement des plaisirs ; mais dans le monde, quelle pénitence faites-vous ? Vous vivez dans le luxe et dans la mollesse, vous ne refusez rien à vos sens de ce qui peut les satisfaire ; et cela, non-seulement les mondains qui vivent dans le libertinage, mais la plupart des personnes qui se piquent de régularité et même de vertu. Car voilà, à la honte du christianisme, quelle est aujourd'hui leur vie : un logis commode et quelquefois superbe, une table délicate, un équipage propre. On n'est plus du grand monde, dont on ne peut plus être et dont on serait peut-être incommodé, mais on se retranche sur un petit nombre d'amis d'un commerce aisé, et quelquefois on ignore, je ne dirai pas les rigueurs, mais jusqu'aux œuvres les plus faciles de la pénitence.

Or, je vous demande, chrétiens, avec le peu de soin que vous avez de satisfaire à la justice divine, ne serait-il pas naturel en cet état de prendre au moins de la main de Dieu les afflictions qu'il vous envoie, pour suppléer aux pénitences que vous ne faites pas ? Ne serait-il pas raisonnable de vous dire à vous-mêmes : Voilà une disgrâce qui nous vient, recevons-la, nous l'avons bien méritée ; nous ne faisons rien dans le monde pour expier nos fautes, voilà la pénitence qui convient à notre état. Nous nous excusons des jeûnes de l'Eglise par la délicatesse de notre complexion ; du soin de méditer, par le peu d'usage que nous avons de ce genre de prières. Qu'avons-nous à répliquer aux afflictions que le ciel nous envoie ? quelle excuse nous peut dispenser de les prendre en patience et sans murmurer ? Ne sommes-nous pas trop heureux qu'un Dieu, si grièvement et si souvent offensé, veuille se contenter de ces peines temporelles, et qu'il nous fasse payer dans la vie présente ce qui nous coûterait si cher dans l'autre, s'il différait à nous punir ? Je vivrais toujours dans cette mollesse et criminelle indolence, et je sortirais de ce mon-

de, redevable à sa justice pour toutes les offenses de ma vie passée.

C'est dans cette vue que le prophète royal disait à Dieu : Seigneur, vous avez fait paraître un trait de clémence par le soin que vous avez pris de vous venger des pécheurs : *Deus tu propitius fuisti eis, et ulciscens in omnes adinventiones eorum* (Ps. XCVIII). Mais où est la clémence, dit saint Augustin expliquant ce passage, si Dieu se venge ? Oui, répond ce Père, il est également miséricordieux lorsqu'il pardonne et lorsqu'il punit le péché : *Non solum donans peccata, sed etiam vindicans, propitius fuit* (Aug.) Comment cela ? c'est en ce qu'il change un supplice rigoureux qu'il destinait au pécheur, en une peine très-légère ; voilà, mon Dieu, en quoi vous marquez votre bonté à l'égard des gens du monde ; vous en usez comme un usage créancier qui fait quelquefois une violence salutaire à un débiteur négligent et se montre dur avec lui, pour ne pas le laisser endormir par une fausse et maligne indulgence, qui n'aboutirait enfin qu'à l'accabler de dettes accumulées les unes sur les autres, et à le ruiner sans ressource : *Deus, tu propitius fuisti eis, et ulciscens in omnes adinventiones eorum.*

Mais on voudrait avoir d'autres croix et d'autres afflictions dans la vie, toute autre peine serait plus supportable que celle que Dieu nous envoie ; on aimerait mieux les pénitences les plus rigoureuses, les jeûnes, les austérités. Je ne m'arrête pas à vous faire voir l'aveuglement de l'homme, qui estime toujours plus grands les maux présents qu'il endure, que les maux absents qu'il ne souffre pas. Je me contente de vous faire voir que ce langage renferme une double injustice à l'égard de Dieu. La première est en ce que le pécheur ôte à Dieu, qu'il a offensé, le droit d'exiger le genre de satisfaction qu'il lui plaît de nous imposer ; or, c'est un droit dont Dieu se montre jaloux dans l'Ecriture : *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore* (Deut. c. XXXII) : C'est à moi à tirer du pécheur la vengeance que je jugerai le plus à propos pour réparer ma gloire, et j'aurai soin de prendre mon temps pour cela. Que fait le pécheur ? il veut substituer une satisfaction de son choix. Au lieu de dire avec soumission : C'est à vous, mon Dieu, d'ordonner, il n'appartient pas au coupable de choisir le genre de son supplice ; c'est trop, mon Dieu, que vous vouliez vous relâcher d'une éternité de peines et les changer en des afflictions temporelles : ma grande affaire est que les satisfactions que je fais pour mes péchés vous soient agréables ; or, je n'en puis avoir des marques plus certaines que de me soumettre à tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer ; ces afflictions ne sont pas de mon choix, ce ne sont point de ces pénitences d'éclat où il peut entrer de l'amour-propre, de la vanité, de l'humeur ; ce sont des disgrâces humiliantes qui ne font nul honneur dans le monde, et où la nature n'a point de part ; elles sont, pour ainsi dire, marquées de votre sceau : c'est par là, Seigneur,

qu'elles doivent m'être chères ; trop heureux si je puis m'assurer que je satisfais à cette justice inexorable devant laquelle les plus justes doivent trembler : *Hic ure , hic seca, modo in æternum parcas* (Aug.) : Brûlez, mon Dieu, coupez et ne ménagez pas un pécheur trop heureux encore une fois d'échapper à une peine éternelle qu'il a méritée.

Le pécheur, en voulant choisir lui-même ses croix et ses peines, commet une seconde injustice envers Dieu, en ce qu'elles ne sont pas souvent proportionnées à ses offenses : je m'explique. La justice demande qu'il y ait de l'égalité entre l'offense et la satisfaction : *pro mensura peccati erit et plagarum modus* (Deut. c. XXV). Il est aisé de faire quelques aumônes, quelques prières ; mais ce qui fait une satisfaction proportionnée à la faute, c'est une mortification dans le même genre qu'on a péché.

Votre cœur s'est laissé enfler d'un orgueil secret, vous n'avez rien refusé à une ambition démesurée ; de là le mépris d'autrui, les jalousies, les médisances, les mensonges, les calomnies. Dieu vous envoie une disgrâce humiliante, cela est dans l'ordre, tout ce que vous feriez de vous-même ne vaudrait jamais l'humiliation qui vous est arrivée. Votre péché a été l'avarice et l'intérêt, vous n'avez rien omis pour vous enrichir, les moyens les plus injustes vous ont paru légitimes, toute votre application, tous vos soins ont été là. Dieu vous afflige par une perte de biens, et vous fait rentrer dans le néant dont le péché vous a tiré : est-il rien de plus juste ? Il vous punit par où vous êtes rendu coupable. Vous avez eu un attachement criminel pour une femme, pour un maître ; vous n'avez rien oublié pour gagner leurs bonnes grâces ; vous leur avez tout sacrifié, votre conscience, votre fortune, votre repos, votre famille, vos amis ; une infidélité de leur part, que le ciel permet, est un moyen admirable pour expier cet attachement. Vous avez abusé de la santé que Dieu vous avait donnée, par le mauvais usage que vous en avez fait, en menant une vie de plaisirs ; il vous afflige ensuite de maladies continuelles : voilà le châtement que vous avez mérité ; c'est à vous-même qu'il faut vous en prendre. Enfin vous avez péché par un amour aveugle pour des enfants, vous avez tout fait pour les élever, pour les enrichir ; vous avez manqué pour eux à vos devoirs les plus essentiels, Dieu vous les enlève ou suscite contre vous votre propre sang, dans la personne de ces enfants ingrats. Adorez la justice divine, dites avec le prophète royal : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (Ps. CXVIII). A Dieu ne plaise que j'en appelle de cet arrêt : je reconnais, Seigneur, qu'il est équitable ; je ne serais pas bien puni par tout autre châtement que celui-là ; il était de votre sagesse, mon Dieu, de le choisir et de me frapper par cet endroit : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*.

En second lieu, le pécheur qui n'est pas soumis à Dieu dans les afflictions, est injuste

à l'égard de lui-même, parce qu'il se prive de la seule consolation solide qui lui reste dans ses souffrances, qui est de savoir que par là il satisfait à Dieu pour ses péchés.

Car, sur quoi, je vous prie, se consolera-t-il ? Sera-ce sur le secours de ses parents ou de ses amis ? mais combien nous arrive-t-il d'afflictions, où leur secours est impuissant ? combien de maux, où l'industrie des hommes ne peut trouver un remède ? combien de disgrâces, qui nous rendent coupables devant ceux qui ne nous ont aimés que par intérêt ? combien de chagrins, qui ne nous viennent que par la dureté de nos proches ou par la trahison de nos amis ? combien de peines que nous sommes obligés de cacher au fond du cœur, parce que les règles de la bienséance et le respect humain nous empêchent de les faire éclater ! Tel est mort de langueur et consumé d'un long ennui, qui l'a miné secrètement et qui n'est jamais venu à la connaissance de personne.

La raison humaine consolera-t-elle un homme dans ces cruelles perplexités ? mais ne voyons-nous pas que ceux qui se piquent le plus de raison, sont les plus impatientes dans leurs souffrances, et qu'ils se font de leur raison même un nouveau supplice plus cruel que tout ce qu'ils endurent d'ailleurs ? N'est-ce pas la raison, qui, non contente des maux présents, s'attache à creuser jusque dans l'avenir, et fait à l'esprit une peinture formidable de ce qui peut-être n'arrivera jamais ! C'est elle à qui rien n'échappe des circonstances les plus affligeantes du mal, qui s'applique à nous en faire sentir toute l'activité, qui, lorsque nous pensons nous dérober à la douleur, nous rappelle à nous-mêmes, et par mille retours fâcheux, nous fait payer bien cher le plaisir d'avoir pu oublier pour un temps que nous étions malheureux.

Qui consolera donc encore une fois le pécheur dans ses disgrâces ? Sera-ce la satisfaction de se plaindre et de murmurer contre Dieu et contre les hommes ? car il y a des personnes assez déraisonnables, pour ne se nourrir ainsi que de fiel et d'amertume. Mais y a-t-il rien de plus cruel et de plus violent que cet état ? n'est-ce pas là proprement souffrir en réprouvé ? Savoir que quelque effort qu'on fasse, quelque dureté de cœur qu'on oppose à Dieu, les ordres de sa Providence sont inflexibles, et vouloir cependant toujours lutter contre la destinée qui nous attache à la croix : *Quid iniquis voluntatibus tam contrarium et tam adversum*, dit saint Bernard, *quam conari semper, impingere semper, et frustra* (De Con. l. V) ? Est-il rien de plus triste et de plus déplorable que de s'efforcer toujours en vain de rompre sa chaîne, de résister sans pouvoir se défendre, de sentir une main invisible qui nous porte toujours des coups inévitables, d'essayer de surmonter celui qui nous fait la loi, et d'être toujours au-dessous ? Quelle cruelle consolation pour un malheureux, que de vouloir toujours ce qui ne sera jamais, et de ne vouloir jamais ce qui



sera toujours ? *Quid tam pœnale, quam semper velle, quod numquam erit (Ibid)*. De là suit le désespoir ; on s'abandonne aux transports qu'inspire une douleur qui n'a plus de frein, le pécheur succombe ; il appelle la mort à son secours, comme Saül qui ne put soutenir la honte de sa défaite, la perte de sa couronne et les reproches de sa conscience : *Sta super me, et interfice me (II Reg. I)*. De grâce, dit ce prince désespéré, enfoncez-moi le poignard dans le sein, je ne puis plus souffrir la vie.

Que si l'on n'en vient pas à ces extrémités, on traîne une vie languissante dans le chagrin. Combien voit-on de ces mondains malheureux, qui se plaignent de tout, de la fortune des grands, du service des amis ! De là naissent les dépits, la liberté de parler, les intrigues criminelles, les hauteurs mal entendues, les paroles qui coûtent cher et dont on se repent ensuite : on ne compte pas toujours juste sur sa fierté ; il faut après s'humilier et réparer ses fautes avec plus de patience qu'il n'en eût fallu pour souffrir d'abord avec soumission. De là, ces récits ennuyeux qu'on fait de ses disgrâces, et dont on fatigue des gens qui n'y prennent point de part ; car, dans le monde on est peu sensible aux maux d'autrui ; on n'aime pas les malheureux, et c'est souvent un crime que de l'être.

Le vrai chrétien évite tous ces défauts ; il renferme sa douleur en lui-même, ou il ne la répand qu'aux pieds de son crucifix. C'est là qu'il fait à Dieu un sacrifice entier de ses ressentiments ; il étouffe les secrets murmures de son cœur, il fait taire la voix de la nature qui veut éclater, il respecte les grands et l'oint du Seigneur, et fait voir que l'Evangile inspire à ceux qui le pratiquent la vraie prudence et la vraie force d'esprit : *Qui patiens est, in multa gubernatur prudentia (Prov. cap. XIV)*.

Finissons, chrétiens, par les paroles dont je me suis déjà servi au commencement de ce discours : *Flagella Domini, quibus a Deo quasi servi corripimur, ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus (Judith., cap. X)*. Imprimons-nous fortement cette vérité dans l'esprit, que Dieu ne nous envoie des disgrâces que pour nous corriger. Apprenons des adversités à n'avoir plus un si grand attachement pour le monde, mais à nous attacher à Dieu : recevons-les avec soumission, pour expier nos fautes passées, avec humilité, sans murmurer et nous plaindre ; avec courage, sans nous laisser accabler ; avec action de grâces, en bénissant la main paternelle qui nous châtie. Ne soyons pas du nombre de ceux qui souffrent pour un temps, mais qui succombent à la fin : mourons sur la croix avec Jésus-Christ, qui voulut y consommer l'ouvrage de notre salut, et qui n'en descendit pas, quelque prétexte qu'il eût de le faire pour convertir les Juifs : *Descendat nunc de cruce, et credimus ei (S. Matth. XXVII)*. Les saints ont désirés les souffrances avec ardeur : si nous n'avons pas assez de courage pour les souhaiter

comme eux, ayons du moins assez de force pour les supporter, quand le ciel nous les envoie. Allons à la gloire par le chemin que Jésus-Christ nous a tracé ; tremblons quand Dieu nous traite avec trop de douceur ; mais assurons-nous que, s'il nous fait souffrir, il a pour nous des bontés de père, et qu'en faisant un saint usage des souffrances, nous mériterons la gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

## SERMON II.

### SUR LA PASSION DOMINANTE.

Tu quis es ?

Qui êtes-vous ? (*S. Jean, ch. I.*)

C'est la demande que firent les Juifs à Jean-Baptiste, surpris des actions merveilleuses qu'il faisait, pour savoir au vrai s'ils ne se trompaient pas dans l'idée qu'ils avaient, qu'il pouvait bien être le Messie, et c'est aussi, messieurs, la question que chacun de nous se doit faire souvent à soi-même, s'il veut parvenir à se connaître. Connaissance, en quoi consiste toute la sagesse chrétienne : connaissance qui, tout importante qu'elle est, n'est point si abstraite ni si difficile qu'on veut se le persuader. Car, sans entrer dans un trop long examen, voulez-vous savoir qui vous êtes ? *Tu quis es ?* Observez seulement quelle est la passion qui vous domine, quelle est l'habitude qui vous fait agir, le péché qui vous est le plus ordinaire et le plus familier. Quand vous l'aurez découvert, tenez-vous-en là ; l'avoir connu, c'est avoir acquis la connaissance de soi-même ; tous les autres vices vous peuvent être comme étrangers ; mais la passion dominante fait votre propre caractère, c'est vous, c'est votre fond, c'est là proprement l'homme.

Mais connaissance qui ne doit point être stérile et infructueuse. Non, mes chers auditeurs, il ne suffit pas de se connaître en philosophe, il faut se connaître en chrétien, pour retrancher le vice qui règne en nous. Il faut concevoir une sainte horreur de cette passion impérieuse, pour la combattre ensuite sans relâche : c'est toujours par là, comme par l'endroit le plus faible, que le lion rugissant qui cherche à nous dévorer, attaque notre cœur ; mais aussi cette seule victoire nous met à couvert des plus fortes tentations de l'ennemi.

Or, je dis, messieurs, que toute la malignité de la passion dont je parle peut se réduire à trois choses qui vous feront connaître par degré le péril qu'il y a de la foment, et l'avantage qu'on retire en la surmontant ; et c'est à ces trois articles que je me borne, sans chercher à diviser autrement mon discours. Car premièrement, la passion dominante est la cause de tous les péchés que nous commettons : secondement, elle est la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matière de conscience. en troisième lieu, c'est elle qui nous conduit le plus ordinairement à l'impénitence finale. Quoi de plus capable de vous la rendre odieuse que ces trois motifs, et de vous faire dire

avec David : *Non dominetur mei omnis iniquitas* (Ps. XVIII). Ne souffrez pas, Seigneur, qu'aucune iniquité domine en moi ? Demandons au Saint-Esprit les lumières, etc. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qui, messieurs, on peut dire que la passion dominante est une sorte de péché originel qui n'est qu'un en espèce, mais qui produit et entretient tous les autres. Pourquoi cela ? parce que, dès qu'une passion vous gouverne et règne avec empire dans votre cœur, elle vous porte à tous les péchés qui peuvent contribuer à la satisfaire. Quand vous auriez naturellement horreur des autres vices, s'ils flattent votre passion, c'est un poids qui vous entraîne, c'est un charme qui vous séduit, c'est une loi qui vous tyrannise. Faisons sentir cette vérité par des exemples de l'Écriture qui vous représenteront ce qui se passe encore tous les jours dans le monde, et qui feront la principale preuve de la première proposition que j'ai avancée.

Saül, avant que de monter sur le trône, avait du mérite et de la vertu : c'est ce qui le rendit agréable aux yeux de Dieu, et qui fut cause de son élévation. Mais il se laissa malheureusement prévenir d'une forte jalousie contre David : de cette source empoisonnée, combien sort-il de péchés qui corrompent la pureté de ses mœurs ? Il devient soupçonneux, les éloges qu'on donne à David lui font ombrage ; défiant, il observe toutes ses actions ; critique, il donne un tour malin aux choses les plus innocentes ; ingrat, il oublie le service que ce jeune berger venait de rendre à son Etat et à sa personne ; injuste, il ne peut plus voir de bon œil un sujet qu'il regarde comme le rival de sa gloire et de son autorité, quelque soin que David ait de ménager l'une et l'autre. Il devient lâche et timide, se livrant à la tristesse que lui cause la prospérité de ce jeune homme ; malin à son égard, rendant sa fidélité suspecte par des médisances secrètes ; faux, trompeur et dissimulé, il ne pense plus qu'à lui tendre des pièges pour le surprendre. Il passe jusqu'à la cruauté : il ajoute à tous ces péchés le parjure, manquant au serment qu'il avait fait à Jonathas de ne plus attenter sur la personne de David. On doit être surpris de voir tous ces vices dans un prince qui avait de la vertu ; il en conçoit lui-même de l'horreur en certains moments, et reconnaît l'injustice de son procédé. *Justior tu es quam ego* (1 Reg. XXIV). Ah ! vous avez plus de vertu que moi, s'écrie-t-il à David, et cependant il continue de le persécuter avec plus d'acharnement que jamais. Qui est à la tête de tant de crimes ? la jalousie, messieurs : tandis que cette passion le domine, il ne faut plus s'étonner qu'il soit esclave de toutes les autres.

Jésabel était une princesse fière et impérieuse ; sa passion était l'orgueil et l'envie de régner : de là cette longue suite de péchés que nous lisons dans l'histoire sainte. Elle forme des intrigues contre son propre mari ; elle est violente jusqu'à l'emportement contre ceux qui lui résistent ; injuste à l'égard

de Naboth, dont elle entreprend d'usurper l'héritage ; hautaine et méprisante, délicate et maligne ; ne parlant de lui qu'en des termes offensants et injurieux ; ne pouvant souffrir qu'il représente son bon droit ; dominant de mauvais conseils, et excitant contre Naboth l'indignation d'Achab, qu'elle rend jaloux de son autorité : *Grandis auctoritates* (V Reg. XXI). Vraiment, lui dit-elle, vous savez bien vous faire obéir. Elle va jusqu'à la calomnie, le faisant accuser fausement d'avoir mal parlé du gouvernement et blasphémé le nom du Seigneur. Elle ajoute à ces crimes l'impiété et l'irréligion, méprisant les avis du prophète Elie, envoyé de Dieu pour la reprendre. Elle devient fourbe, remplissant la cour de faux prophètes pour ramener à elle l'esprit du prince, et l'engager à suivre ses conseils. Elle devient cruelle jusqu'à faire mourir un sujet innocent et à persécuter Elie, parce qu'il lui annonçait des vérités tristes et fâcheuses. Tous ces péchés sont des effets nécessaires de son orgueil et de son ambition.

Le grand-prêtre Héli n'était sujet ni à l'envie, ni à l'ambition, ni à l'avarice ; sa passion dominante était un vice que plusieurs croient innocent et qui fut cependant la source de tous ses malheurs : il aimait le repos et haïssait les affaires ; c'était un caractère d'esprit doux et facile, ennemi du bruit et de l'embarras : de là, combien de péchés d'omission qui le rendent coupable aux yeux de Dieu ? Il laisse faire sa charge par des enfants indignes d'approcher des autels. Il ne s'informe pas des désordres de leur vie ; il souffre qu'au scandale du peuple de Dieu ils déshonorent leur caractère par des excès honteux ; que par une avarice sordide ils éloignent les fidèles de l'autel des sacrifices. Averti de leur conduite, il se contente de reprendre mollement ceux qu'il fallait retirer du ministère. Voilà, messieurs, où le conduit une passion qu'il n'a pas eu soin de combattre.

Cherchons encore un exemple, chrétiens, qui vous convainque de la vérité que je vous prêche ; car je ne puis vous en apporter de preuve plus sensible. Judas est dominé par une passion d'intérêt : de là viennent l'égarement et l'aveuglement de son esprit ; il ne pense plus qu'à l'argent ; c'est un hypocrite qui, tandis que Madeleine répand des parfums sur la tête du Sauveur, fait semblant qu'il n'a regret à cette dissipation qu'en faveur des pauvres ; c'est un fourbe et un larron, qui s'approprie les aumônes qu'il reçoit. Il passe plus avant : après avoir trahi sa conscience, il vend son Maître, et, communiant en cet état avec les apôtres, il met le comble à ses péchés par un sacrilège ; il y ajoute l'infidélité, doutant si le Fils de Dieu lisait dans son cœur et s'il en connaissait le fond : *Numquid ego sum* (Matth., cap. XXVI). Est-ce moi qui dois vous trahir ? Quel enchaînement de péchés dans un apôtre, élevé à l'école de Jésus-Christ et témoin de ses miracles ! Remontons à la source, comme on fait dans les maladies du corps ; tout le mal

réside dans la passion dominante; c'est de là que le poison se répand sur toutes les actions de la vie.

En effet, messieurs, l'ambitieux veut avancer sa fortune, et il ne le peut qu'en s'élevant sur la ruine des autres; pour en venir à bout, que de médisances, que de faux rapports, que de trahisons, que d'intrigues criminelles, que de mystères d'iniquités, où toute la malice de l'homme est mise en usage! Le sensuel, le voluptueux est tourmenté d'une violente passion, et il la veut satisfaire; à quels désordres ne s'abandonne-t-il point! Idolâtre d'une vaine beauté, dont il adore tous les caprices, il n'est rien où il ne se porte pour lui plaire. Samson révèle son secret, Hérode fait tuer Jean-Baptiste: emportements, dépits, jalousies, dépenses excessives, divisions dans les familles, mépris des choses saintes, oubli entier de Dieu, ce sont des suites inévitables. On a beau vous faire des remontrances et des reproches; tandis que votre cœur est esclave d'une passion brutale, il faut qu'il soit sujet à tous ces vices. En vain vous souperez les branches de cet arbre fatal; tandis que le tronc demeure sur pied, il en repoussera incessamment de nouvelles.

Vérité si connue dans le monde, que la plupart des fautes où les hommes tombent ne viennent que de ce qu'on les prend par leur faible. On étudie leur passion, mais surtout celles des grands, à qui on a intérêt de plaire; c'est par là qu'on les surprend: il n'est pas imaginable combien on forme de desseins sur une passion qu'on a découverte dans une personne qu'on veut gagner. Ceux qui sont intéressés à flatter le vice qui domine en vous, ont les yeux trop ouverts pour ne le pas apercevoir, et sont trop attentifs à tout ce qui peut l'entretenir pour le manquer: tout y conspire, discours, présents, ouvrages d'esprit, manière de vivre, d'agir, de penser; tout vient aboutir à ce centre; on ne réussit, dit-on, auprès d'une telle personne que par là; il faut être de ses plaisirs et de son jeu, il faut entrer dans ses haines et dans ses aversions, il faut flatter sa vanité, il faut acheter son suffrage, il faut gagner les compagnons de ses débauches: c'est ainsi qu'on peut s'ouvrir un chemin facile à son cœur, et le tourner ensuite à ce qu'on voudra, jusqu'à l'injustice et à la violence. Leçon importante pour tous les hommes, mais surtout pour les personnes constituées en dignité.

Ah! Seigneur, s'écriait le Sage, dans la connaissance qu'il avait des excès étranges où nous porte une passion qui nous maîtrise, ne souffrez pas que mes yeux, éblouis du faux éclat de la grandeur, élèvent leur vue ambitieuse aux premières places: *Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi* (*Eccl. cap. XXIII*). Ecartez loin de moi, Seigneur, ces desirs vifs et insatiables, dont la violence ne souffre ni bornes ni mesure: j'en connais les conséquences pernicieuses, j'en ai vu les effets tragiques dans les premiers hommes du monde; quelque zèle que j'aie pour votre

service et pour l'observation de votre sainte loi, je ne réponds plus de mon cœur, dès qu'il sera dominé par une passion: *Et omne desiderium avertit a me* (*Ibid.*). J'ai dit en premier lieu que la passion dominante était la cause de tous les péchés que nous commettons; je dis en second lieu qu'elle est encore la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matière de conscience: c'est la seconde partie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Un second effet, qui marque encore mieux la malignité de la passion dominante, c'est que non-seulement elle est la cause de tous nos péchés, mais qu'elle est aussi la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matière de conscience. Car, remarquez, messieurs, qu'on ne se contente pas de satisfaire sa passion, mais on veut aussi se la justifier: *Sanctum est quod volumus*, dit saint Augustin; ce que nous voulons fortement, nous voulons toujours qu'il soit juste et raisonnable; ce serait peu de suivre sa passion, si on n'avait le plaisir de l'autoriser; on serait troublé par les remords de sa conscience, si ce qu'on fait se montrait toujours sous l'image affreuse du péché. Mille retours délicats et certains doutes involontaires viennent traverser vos desirs. On est en peine si les attachements qu'on a n'ont rien de criminel, et ce doute peut troubler le repos d'une personne qui a encore de la crainte de Dieu: on entre en quelque sorte en scrupule sur certains profits illégitimes, où l'on ne voit pas assez de bonne foi; on ne sait si la froideur où l'on est avec certaine personne ne va point jusqu'à blesser la charité que nous ordonne l'Évangile: il vient quelquefois des réflexions sur la liberté indiscrette qu'on se donne de railler, de censurer ceux qu'on n'aime point et que l'on envie secrètement: la conscience vous reproche quelquefois des jeux excessifs et immodérés qui intéressent vos affaires temporelles; elle fait sentir à d'autres le péril d'une vie molle, oisive, sensuelle: ces moments seraient capables de répandre l'amertume sur tout ce qu'on a de satisfaction, en suivant le penchant de sa passion dominante. Mais observez ici quelle est sa malignité: elle détourne l'esprit de tout ce qui pourrait le convaincre de ses devoirs, et ne l'applique qu'à examiner les raisons qui peuvent la favoriser. On résout tous les doutes qui naissent, non pas en s'éclaircissant, qui est la seule voie légitime, mais en passant pardessus, qui est un libertinage de conscience; non pas en les réfutant par des raisons solides, appuyées sur l'autorité de gens qui aient de la science et de la vertu, car cela serait dans l'ordre; mais en les supprimant par indulgence pour soi-même, en les traitant de scrupule et de faiblesse, en retenant, comme parle saint Paul, captive dans son cœur la vérité, qui veut se montrer: *Veritatem Dei in injustitiâ detinent* (*Rom. cap. I*).

En toute autre matière on sera sévère tant qu'il vous plaira, même au delà de l'Évangile; mais sur tout ce qui touche la passion

dominante, on est large jusqu'à se faire des maximes libertines. Je ne sais, dit un homme intéressé, en quelle conscience on peut absoudre des gens que je vois dans le monde entretenir des commerces suspects qui font parler, garder des haines scandaleuses, se permettre des médisances ouvertes, commettre des profanations et des impiétés dans les églises, cela crie vengeance : mais il conçoit admirablement qu'on puisse faire profiter son argent au delà des bornes, ou plutôt sans autres bornes que l'impuissance d'en tirer davantage, qu'on puisse frustrer ses créanciers de ce qu'on leur doit par des formalités de justice ; faire des gains illégitimes condamnés par l'usage des gens d'honneur ou par la loi ; raffiner sur des voies sordides de s'enrichir aux dépens du prochain ; retenir entre ses mains le salaire des travaux d'autrui, la dot d'une sœur, la légitime d'un frère, le legs d'un parent, le dépôt d'un ami ; il ne manque jamais de bonnes raisons pour autoriser en cela son procédé.

Un autre d'un caractère plus droit, mais d'une humeur fâcheuse et colère, déclame hautement contre l'avarice, condamne l'ambition, la débauche, le libertinage ; tous ces péchés lui paraissent inexcusables ; mais pour les emportements, il a toujours des raisons qui les autorisent ; il croit que les fautes les plus légères lui donnent droit de traiter durement les siens et trouve partout, non-seulement de quoi nourrir le fiel de sa passion, mais de quoi se la justifier.

L'envieux manqua-t-il jamais de prétextes pour couvrir son envie ? C'est indignation de voir des gens qui ne méritent pas l'honneur qu'on leur rend, la réputation qu'ils ont, les faveurs qu'on leur fait, les places qu'ils occupent ; c'est une franchise d'humour qui ne sait point flatter ; c'est un zèle de la gloire de Dieu, de l'intérêt public ou de ses amis, qui le porte à déchirer par des médisances cruelles ceux dont la prospérité lui fait mal au cœur : il est bon, dit-on, que ces personnes soient connues pour ce qu'elles sont. Mais ne croyez pas qu'il applique son esprit à découvrir la malignité de ses intentions et la fausseté de ses prétextes. Il n'observe pas que si c'était un zèle véritable, il éclaterait contre tous ceux qui font tort à Dieu et au prochain, et que cependant il ne se déchaîne que contre ceux dont il croit que le succès dans les affaires recule les siennes ; que si c'était indignation, elle serait égale contre tous les sujets indignes de leur élévation, et que cependant il n'en ressent que contre ceux qui entrent en concurrence avec lui et dont la gloire diminue la sienne. Tel est le vindicatif, l'ambitieux, le sensuel et tout homme dominé par une passion violente, appliqué sans relâche à tout ce qui peut l'autoriser : il ne veut rien voir de ce qui condamne son procédé, et ce serait un exemple rare que celui d'un homme qui serait entêté d'une passion et qui s'avouerait coupable.

Voilà, mon Dieu, notre aveuglement : non

contents de vous offenser, nous voulons que vous nous teniez compte de nos offenses, que vous nous sachiez gré de nos défauts : nous canonisons jusqu'à nos vices, et nous voulons faire servir votre nom, votre gloire, votre sainte loi à nos iniquités, comme vous nous l'avez reproché par votre prophète : *Servire me fecisti in peccatis tuis (Isa., c. XLIII)*).

On va bien plus loin ; non-seulement on autorise sa passion autant qu'on peut par soi-même, mais on veut encore s'appuyer du conseil d'autrui. L'avis des confesseurs et des théologiens, qui donnent dans votre sens, est toujours le plus sage ; on ne peut souffrir que ceux-là, tous les autres sont des gens outrés, des génies bornés qui ont peu de lumières ; car on ne consulte pas la personne pour savoir son avis, mais pour la faire entrer dans le nôtre. De là ce soin artificieux de bien marquer les circonstances qui peuvent vous être favorables et de supprimer celles qui pourraient vous être contraires ; et comme le rapport que vous faites passe par votre canal, que l'attachement que vous avez à votre passion vous fait déguiser à vous-même et n'expliquer aux autres qu'à demi ce mystère d'iniquité, que vous recélez dans le fond du cœur, il est naturel que vous attiriez dans votre sentiment des gens à qui vous ne faites voir la chose que par un bon côté : *Loquimini nobis placentia ; videte nobis errores (Isa., c. XXX)*. N'ai-je pas raison, dit-on, d'en user de la sorte ? cela n'est-il pas dans les règles ? vous qui avez du bon sens, m'obligeriez-vous en conscience à tenir une autre conduite ? On se donne à soi-même une décision que la passion aveugle a dictée : souvent le ministre du Seigneur, par une lâcheté condamnable, n'ose résister à une personne ainsi prévenue ; car si la vérité fait des ennemis, c'est surtout en ce qui touche la passion dominante ; c'est l'endroit sensible, on rompt avec quiconque ose la contredire, et c'est par là que le monde est rempli de dupes en matière de conscience, qui se trompent eux-mêmes et qui sont trompés par les autres. Par là ils se font un front d'airain contre les plaintes et les murmures : toujours occupés à faire leur apologie, ils ne s'aperçoivent pas que le besoin continuel de se justifier est une marque évidente d'une conduite irrégulière ; et c'est une chose qui ne surprend plus que de voir des gens entêtés sur une chose dont on les blâme partout, tenir seuls contre tous, s'applaudir à eux-mêmes et se croire en sûreté de conscience.

On demande quelquefois ce que dit un confesseur, un directeur, de la conduite d'un tel ou d'une telle ? comment il accorde leur procédé avec l'Évangile, avec la dévotion, avec les communions fréquentes : il dit ce que vous diriez vous-mêmes, si vous entendiez parler la personne dont il s'agit, et qu'elle vous fût inconnue ; il juge des choses comme on les expose, et non pas comme vous les connaissez, et comme elles sont ; il prononce sur le rapport, il décide sur l'accusation, et ce

n'est pas lui qui se trompe, mais ceux qui pensent le tromper. De là il est naturel que la passion dominante nous conduise à l'impénitence finale; et c'est ce que j'ai entrepris de vous montrer dans la troisième partie.

### TROISIÈME PARTIE.

Un dernier trait de malignité qui passe les deux autres, c'est que la passion dominante conduit ordinairement à l'impénitence finale. Toutes les passions peuvent mener dans cet écueil; mais celle-ci n'y manque guère: pourquoi cela? c'est parce qu'on vit dans ce péché, qu'on l'aime et qu'on s'y entretient. Comme on ne satisfait les autres passions que rarement, elles nous sont pour ainsi dire étrangères; on ne contracte point d'alliance avec elles; mais parce que la passion dominante est celle qui occupe l'esprit et le cœur, qu'on n'agit que par son mouvement, que c'est celle qui remue les ressorts de notre âme, et que, par une influence secrète, elle produit toutes les actions que nous faisons, ces actes réitérés lui font prendre de profondes racines.

Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui doit vous en donner le plus d'horreur. Si vous êtes jamais assez malheureux pour vous perdre, elle sera la cause de votre réprobation. On meurt comme on a vécu. Vous le savez, et vous le dites tous les jours vous-mêmes: ceux qui ont aimé le jeu, jouent jusqu'à la fin; ceux qui ont été vains, affectent de se distinguer même en mourant; ceux qui ont eu des haines invétérées, les veulent autoriser à la mort; on ne veut pas condamner sa conduite passée, ou l'on ne se réconcilie qu'en apparence: ceux qui ont vécu dans l'impureté font gloire de mourir fidèles à l'idole à qui ils ont tout sacrifié; ceux qui ont retenu le bien d'autrui ne veulent pas se déshonorer ni dépouiller leurs héritiers; et chacun, soutenant toujours son caractère, vérifie cette menace formidable de Jésus-Christ: *In peccato vestro moriemini* (Joan., c. VIII). Vous mourrez dans votre péché.

Il est juste que ce péché qui vous a fait tant de fois perdre la grâce, oublier Dieu, négliger votre devoir, abuser des sacrements; il est juste, dis-je, si vous devez être damné, que ce soit ce péché qui vous damne; car d'en vouloir goûter tout le plaisir pendant la vie, et y renoncer à la mort, en être éperdument possédé tandis qu'il nous flatte, et avoir la commodité de le haïr lorsqu'un supplice éternel nous effraie; trouver à point nommé de quoi s'en défaire, lorsqu'il n'a plus que l'enfer à nous présenter; exiger de votre cœur que vous avez livré en proie à l'avarice, à la vengeance, à l'ambition, à la volupté, qu'il se relève de cet abîme et de ce gouffre de vices pour embrasser une vertu qu'il a toujours eue en horreur, qu'il rompt tous les liens dont vous l'avez garrotté pour se mettre dans cette heureuse liberté des enfants de Dieu, qui a coûté tant de combats aux saints; qu'il parle une langue qui lui est étrangère; qu'il forme des désirs qui sont au dessus de lui; qu'il dompte un ennemi par qui il s'est toujours laissé dominer,

gourmander, tyranniser; le prétendre ainsi; l'espérer, n'est-ce pas une espérance présomptueuse? Le pécheur doit-il attendre cette grâce du ciel et cet effort de lui-même?

Ah! il est juste, au contraire, qu'il meure dans l'habitude où il a toujours vécu; que pour punition de ses péchés passés, il forme jusqu'aux approches de la mort mille projets sensuels; qu'il regrette la perte de son plaisir, lorsqu'on croira qu'il pleure son péché; que son esprit, lui retraçant l'image de ses voluptés ou de ses haines invétérées, arrache de lui jusqu'au lit de mort des complaisances criminelles; qu'il laisse voir jusque dans ses yeux mourants que le feu de la convoitise n'est pas encore éteint, et que tandis que les personnes qui ne le connaîtront pas à fond le croiront converti, il mette le dernier sceau à sa réprobation par un attachement actuel à son péché: *In peccato vestro moriemini*. Voilà la fin tragique où nous conduit une passion dominante; elle a fait la félicité du pécheur pendant la vie, elle fera son supplice dans les enfers, elle sera son bourreau, le ver rongeur qui le consumera: *In peccato vestro moriemini*.

Je vois bien, dit-on, en certains moments le péril où m'expose la passion qui me gouverne; mais que le apparence de la surmonter? Elle est fondée sur l'humeur et sur le tempérament: peut-être on pourrait l'affaiblir, mais la peut-on détruire? Si je prends aujourd'hui quelque empire sur elle, il faut demain recommencer tout de nouveau; s'il ne fallait qu'un coup d'éclat pour s'en défaire une fois, on pourrait s'y résoudre; mais comme elle est née dans notre propre fonds, qu'elle tire ses forces des nôtres, qu'elle soulève notre cœur contre nous-mêmes tant que nous subsistons, c'est un ennemi qui se fortifie malgré nous chaque jour, et qui ne peut mourir qu'avec nous.

J'avoue, messieurs, que la victoire est difficile, mais elle n'est pas impossible, et elle est nécessaire. Ah! chrétiens, connaissez vous si peu quel est le pouvoir de la grâce? Saint Paul ressentit autrefois les mêmes peines que vous, et dans la crainte de ne pouvoïr pas les vaincre, il demanda à Dieu d'en être délivré; mais le Seigneur lui répondit qu'il ne savait quelle était l'efficace du remède qu'il lui préparait; qu'il comptât sur la grâce et qu'il en éprouverait dans la suite les salutaires effets: *Sufficit tibi gratia mea* (II Cor., c. XII).

Vous vous plaignez, chrétiens, de l'importunité d'une passion qui vous presse sans relâche; mais faites-vous si peu d'attention à la sainte importunité de la grâce qui vous sollicite avec des soins plus vifs et plus pressés? Avez-vous jamais approché du sacrement de pénitence, avez-vous fait une communion, avez-vous entendu la parole de Dieu, avez-vous été témoins de quelque événement tragique, de quelque mort subite, avez-vous même été d'une partie de plaisir où Dieu ne vous ait pas réveillés sur ce vice que vous aimez plus que les autres? Com-

bien de fois vous a-t-il obligés malgré vous de rentrer en vous-mêmes ? Combien de fois vous a-t-il con vaincus et confondus en secret par l'exemple d'autrui ? Combien de fois une voix intérieure vous a-t-elle dit à l'oreille du cœur ce que Dieu dit autrefois à Abraham : *Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis* (Genes. c. XXII). La victime que je vous demande en sacrifice, c'est cette passion bien-aimée, c'est cet enfant chéri que votre cœur a conçu et nourri avec tant de soins ; toute autre victime m'est indifférente. En vain vous avez essayé d'échapper à la grâce qui vous poursuivait ; toujours vigilante et toujours attentive à votre salut, sans jamais prendre le change, elle n'a point cessé de troubler la fausse paix de votre conscience, et si vous me dites qu'il vous en avait trop coûté pour résister aux attaques fréquentes d'une passion qui vous tyrannise, je pourrais vous répondre qu'il vous en a peut-être plus coûté pour tenir contre les puissantes sollicitations de la grâce qui, rejetée, méprisée, combattue tant de fois, ne vous a point encore abandonnés.

Que dis-je, mon cher auditeur ? elle vous a fait haïr ce péché au pied des autels ; vous l'avez détesté plus d'une fois ; vous avez juré de vous en défaire : élevé au-dessus de vous-même, et fortifié du secours d'en haut, vous avez compris qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût être auteur de ce miracle ; vous avez senti que sa main pouvait rompre vos chaînes ; vous conveniez alors que tout était possible à la grâce, Or, ce que vous avez pu dans certains moments, pourquoi désespérez-vous de le pouvoir encore ? Le même Dieu qui vous a soutenu, ne le peut-il plus ? son bras est-il raccourci ? le soin qu'il a de vous presser n'est-il pas un gage assuré du secours qu'il vous prépare ? Vous, que Dieu semble avoir particulièrement entrepris et distingué des autres, en troublant ce repos mortel, dont tant de pécheurs jouissent tranquillement ; vous, dis-je, appréhendez-vous qu'il vous laisse ? Mais, parlez de bonne foi, ce n'est pas là ce qui vous arrête : vous pouvez vaincre votre passion, et vous n'en doutez pas ; mais vous n'osez la combattre, c'est un mal que vous aimez, c'est un ennemi que vous flattez ; vous craignez une victoire qui doit vous coûter la perte de quelques plaisirs.

Victoire néanmoins nécessaire ; votre éternité, votre unique et grande affaire dépend de là : il faut vous sauver ; le royaume des cieux veut être emporté par force, la mort est plus proche de vous que vous ne pensez ; mille autres que vous avez connus, ont mal fini, vous mourrez comme eux dans votre péché : *In peccato vestro moriemini*.

Finissons, chrétiens, par la prière que Judith fit à Dieu, pour s'encourager à couper la tête d'Holopherne, qui était le chef des ennemis d'Israël : *Confirma me, Domine, in hac hora* (Judith. cap. XIII). Seigneur, lui dit-elle, Dieu de nos pères, soutenez ma main tremblante à ce moment qui va décider de votre gloire et du repos de votre peuple. Disons de même, chrétiens, sur le point d'im-

moler à Dieu cette passion, qui est la source de tous nos péchés : *Confirma me, Domine Deus*. La voici venue pour moi, mon Dieu, cette heure du salut, où je dois vous sacrifier la victime que vous m'avez demandée tant de fois et que j'ai toujours eu la lâcheté de vous refuser. Je le hais, ce malheureux péché qui foment l'inimitié qui est entre vous et moi : j'ai enfin compris à quoi il m'expose, et dès ce jour, mon Dieu, je le veux détruire. Mais je sens bien que j'ai besoin de vous pour cela : je rougis de me voir si faible contre un ennemi qui est le vôtre et le mien : secourez-moi, Seigneur, fortifiez-moi : *Confirma me*. J'ai fait cent fois les plus belles réflexions du monde, j'ai formé les résolutions les plus fortes, j'ai pris les mesures les plus justes ; mais quand je viens au moment fatal où il faut frapper le coup, je sens expirer ma haine, toute ma vertu m'abandonne, je n'ai pas la force de lever le bras : soutenez-moi, Seigneur, rassurez mon cœur perfide, où il y a malgré moi une secrète intelligence contre vous : *Confirma me, Domine Deus*. Je vous en ai prié d'autres fois, mais sans désirer de l'obtenir ; aujourd'hui je le désire : j'en ai désespéré jusqu'à présent, mais je me sens maintenant animé d'une confiance qui me répond du succès ; ce ne peut être en vain que vous m'inspirez un dessein si fort au-dessus de moi. Achevez, Seigneur, ce que vous avez si heureusement commencé, faites voir en moi un miracle de votre grâce. *Et hoc quod credens per te fieri posse cogitavi, perficiam* (Ibid.). Faites, mon Dieu, qu'après être sorti de ce honteux esclavage, je n'y rentre jamais, et qu'après avoir combattu ma passion dominante pendant ma vie, je reçoive la couronne de gloire dans l'éternité, etc.

### SERMON III.

#### SUR LA PÉNITENCE DE MADELEINE.

*Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

*C'est pourquoi je vous déclare qu'on lui remet beaucoup de péchés, parce qu'elle a beaucoup aimé* (S. Luc., ch. VII).

Je ne sais, messieurs, lequel des deux est le plus capable de nous engager à faire une sincère pénitence, ou la conduite de Madeleine à l'égard du Sauveur du monde, ou la conduite de Jésus-Christ à l'égard de Madeleine ; ou la contrition amère de cette femme pécheresse, ou la prompte absolution d'un Dieu si miséricordieux ; ou l'amour généreux de cette sainte pénitente, ou la rémission entière et la grâce abondante, dont cet amour est récompensé par Jésus-Christ. L'un et l'autre me paraissent également propres à nous toucher : ses larmes et sa grâce, la ferveur de son amour et la bonté d'un Dieu Sauveur : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*.

En effet, messieurs, il semble que Dieu ait suscité dans l'Eglise cette sainte pénitente, pour servir de modèle aux pécheurs et pour leur faire comprendre de quels sentiments les

âmes les plus égarées sont capables à son égard, quand elles veulent répondre à la grâce : modèle efficace et touchant, puisque Madeleine a la consolation d'avoir peut-être donné à l'Église plus de vrais pénitents par son exemple, que les prédicateurs les plus zélés n'en ont converti, en exposant les vérités les plus terribles de l'Évangile.

Mais si la pénitence de Madeleine est un exemple puissant, la bonté que le Sauveur du monde a pour elle est encore plus engageante. Si l'Évangile ne nous représentait dans Madeleine que des larmes stériles et infructueuses, qu'une pénitence douteuse, dont le succès demeurât incertain ; si elle avait seulement beaucoup aimé et qu'il ne parût pas qu'elle eût été beaucoup aimée ; on serait peut-être ébranlé par un exemple si généreux et si rare, mais on ne serait pas enlevé ; une douleur si vive, qui ne serait pas récompensée d'une prompte et entière rémission, nous rendrait amers les fruits de la pénitence. Mais quand on voit une pénitence acceptée, des soupirs écoutés, des larmes suivies de la joie, l'amour payé d'un amour réciproque, un Dieu devenu le protecteur d'une femme pécheresse, un Dieu qui répond aux ferveurs de sa charité par une profusion de grâces et qui ne veut pas se laisser vaincre par l'homme en bonté, en générosité, en libéralité, rien n'est plus capable d'engager les pécheurs à la pénitence ; et s'il leur restait encore de la langueur après l'exemple de Madeleine, la manière dont elle est reçue du Sauveur, doit achever l'ouvrage de leur conversion. C'est à ces deux pensées que je m'arrête, parce qu'elles renferment tout le texte, l'esprit et la suite de mon Évangile, et que l'une semble être née pour soutenir l'autre. Appliquez-vous-y, messieurs, elles vont faire tout le sujet de mon discours.

Je dis que l'Évangile de ce jour nous fournit en même temps et le modèle et le motif d'une parfaite pénitence : le modèle dans la conversion de Madeleine, le motif dans le pardon que lui accorde Jésus-Christ. Rien de plus instructif pour les pécheurs que l'exemple de cette sainte pénitente ; rien de plus capable de les encourager que l'heureux succès de sa pénitence. Elle a beaucoup aimé ; sa charité est la mesure de celle que vous devez avoir en retournant à Dieu : elle a été beaucoup aimée ; cette grâce est le motif le plus puissant de vous convertir à Dieu. *Convertimini ad me et convertar ad vos* (*Zach. c. I.*). Convertissez-vous à moi, comme Madeleine s'est convertie, et je me convertirai à vous, comme je me suis converti à elle. En deux mots, le modèle d'une parfaite pénitence dans la conversion de Madeleine ; le motif d'une parfaite pénitence dans l'absolution que lui accorde le Sauveur du monde ; ce sont les deux parties de ce discours : demandons les lumières au Saint-Esprit par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je propose aux pécheurs la pénitence de Madeleine comme le modèle d'une

parfaite conversion, ne croyez pas, Messieurs, que je parle seulement à ceux qui sont dans la débauche et dans le libertinage. C'est une question parmi les Pères, si par le mot de pécheresse, dont l'Écriture se sert : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* (*Luc, c. VII.*), c'est une question, dis-je, de savoir si on nous marque une personne qui eut de mauvais commerces, et qui vécut dans le désordre ; ou si c'était seulement une femme mondaine, aimant le luxe, le jeu, le plaisir, et s'aimant surtout elle-même. Quoi qu'il en soit, il est certain que la pénitence n'est pas uniquement pour les personnes qui ont des engagements scandaleux dans le monde : bien des gens y vivent avec honneur, qui devant Dieu n'ont pas moins besoin de conversion que Madeleine : on s'éloigne de Dieu par plus d'une voie ; ce n'est pas seulement par le péché d'impureté qu'on se damne, mais par tous les vices que condamne la loi de Dieu. C'est donc à tous les pécheurs, de quelque caractère qu'ils soient, que l'Évangile propose la pénitence de Madeleine pour modèle, comme le plus parfait que nous ayons : je m'explique.

La pénitence, à la considérer dans son principe, qui est la douleur et la contrition, a deux qualités, dont l'une lui est essentielle et ne doit jamais manquer ; l'autre est purement accidentelle et ne se trouve que quand la pénitence est parfaite. Ce qu'il y a d'essentiel dans la douleur est un amour de préférence, par lequel nous aimons Dieu plus que nous-mêmes, plus que notre péché, plus que les causes du péché, plus que les effets du péché. Préférence absolument nécessaire : de quelque nature que soit la pénitence, il faut que le pécheur aime Dieu par-dessus tout, qu'il soit prêt à quitter tout pour lui plutôt que de l'offenser. Mais, outre cet amour de préférence, il y a quelquefois un amour sensible qui l'accompagne, lorsque la douleur se fait sentir au dedans et qu'elle se produit au-dehors. C'est en quoi consiste la perfection de la pénitence, et c'est ce qui remet entièrement, selon les théologiens, la culpabilité et la peine. L'un et l'autre se sont trouvés au souverain degré d'excellence dans la conversion de Madeleine : amour de préférence, amour sensible : *Dilexit multum* (*Luc., VII.*).

Amour de préférence : cela paraît par la simple exposition de l'Évangile : *Ut cognovit quod accubisset in domo pharisæi* (*Ibid.*). Remarquez, messieurs, qu'elle pensait à Jésus-Christ, qu'elle était instruite des lieux où il allait, et qu'elle suivait même ses pas : marque évidente que Dieu commençait à se rendre maître de son cœur. Ce n'est guère là l'usage des femmes mondaines de chercher celui qui peut les faire retourner à Dieu ; occupées de l'amour d'elles-mêmes, elles sont assez averties des parties de divertissement et des assemblées de plaisir ; mais elles sont peu en peine de savoir qui les retirera de leur égarement : elles regardent, au contraire, les gens destinés à un si saint ministère comme des hommes incommodes,

qu'il faut éviter. Madeleine avait été dans cette erreur, mais elle en est bien revenue; ce ne sont plus de ces rendez-vous profanes qu'elle a soin de s'instruire; une plus sainte pensée occupe son esprit: elle ne cherche que celui qui lui a percé le cœur d'une douleur si amère et d'un si vif repentir de ses péchés; le trait lui en est demeuré bien avant dans l'âme et ne lui donne point de repos. Elle ne peut plus penser à d'autres qu'au Sauveur du monde; elle soupire après le moment heureux où elle pourra se voir à ses pieds.

Dès qu'elle eut appris où il était, emportée par une sainte impatience, elle y court, elle y vole. Ce n'est pas par un motif d'intérêt temporel, comme les Juifs, qui n'allaient à Jésus-Christ que pour la santé du corps et pour la guérison de leurs maladies; de plus nobles soins la font agir: la grâce d'un Dieu lui était devenue plus chère que la vie, que la santé, que les biens, que les plaisirs; un Dieu seul lui paraît digne de son attachement; c'est lui seul qu'elle cherche dans la personne sacrée de Jésus-Christ; c'est par un amour de préférence qu'elle oublie tout pour aller à lui. Chétienne, dit un savant homme, avant la publication de l'Évangile, elle nous apprend à chercher Dieu pour lui-même.

Préférence absolue. *Ut cognovit*; dès qu'elle eut appris où était le Sauveur, elle ne balança pas un moment. Elle avait sans doute des amis, et ces amis ne lui étaient pas indifférents; elle était aimée, recherchée, adorée; elle se trouvait dans un âge et dans une situation à pouvoir vivre dans le monde avec agrément: l'amour de son Dieu effaça toutes ces idées, tous ces sentiments; il s'empara de son esprit et de son cœur; de sorte qu'elle lui sacrifia dès lors tous ceux qu'elle avait aimés le plus tendrement. Ce ne fut ni par infidélité, ni par légèreté, ni par insensibilité: trop sensible, hélas! et trop fidèle à ses profanes amants, elle vous fit, Seigneur, un sacrifice qui lui coûta cher et qu'elle n'eût jamais fait pour tout autre que pour vous. Elle n'examina point si ceux qu'elle quittait étaient des personnes à qui elle fût obligée, ou qui lui fussent nécessaires; si la reconnaissance ou l'intérêt exigeait d'elle, selon le monde, des ménagements et des égards; elle se souvint, ô mon Dieu, que c'est à vous qu'elle avait les premières et les plus sensibles obligations; elle ne fut touchée que du regret d'avoir été si longtemps ingrate envers vous, elle se reposa sur vous du soin de ses intérêts; et comme elle vous avait sacrifié jusqu'alors à ses ennemis, elle voulut vous venger aux dépens de ses propres inclinations; elle crut vous devoir cela, persuadée que ceux qu'elle avait aimés n'auraient pas sujet de se plaindre d'elle, s'ils ne se voyaient abandonnés qu'en faveur de Dieu qu'elle commençait à connaître, et qu'elle aurait toujours aimé, si elle l'eût toujours connu: *Ut cognovit*.

Préférence fondée sur la connaissance qu'elle eut de l'énormité de ses péchés et

de la bonté d'un Dieu Sauveur. Elle avait vécu jusqu'alors comme les femmes mondaines, sans connaître Dieu et sans se connaître elle-même. Je ne sais par quelle heureuse aventure, dit saint Grégoire, elle entendit prêcher le Sauveur du monde; elle apprit de lui-même qu'il était venu pour sauver les pécheurs, qu'il ne dédaignait pas les plus égarés; elle le vit entreprendre avec chaleur leur défense contre les pharisiens; elle eut peut-être la consolation d'entendre de sa bouche la parabole de l'enfant prodigue et celle du bon pasteur: l'excès de sa miséricorde, par rapport à une pécheresse comme elle, la toucha, la charma et l'enleva.

Il est Sauveur, dit-elle, et je suis perdue; il est venu chercher les plus égarés; où trouvera-t-il un plus grand égarement que le mien? Je suis indigne de ses grâces, il est vrai; mais si j'étais moins criminelle, peut-être ne serais-je pas une conquête digne de lui. Il est Sauveur; en puis-je douter après les marques éclatantes que j'ai vues de mes yeux? Tout Jérusalem l'adore, malgré l'envie de nos prêtres; les aveugles, les sourds, les muets guérissent; les démons tremblent et fuient devant lui, les morts resuscitent; chaque jour produit un nouveau miracle, et toute sa personne est un prodige encore plus surprenant. Quel air de majesté sur son visage! quelle grâce, quelle force dans ses paroles! Est-ce un homme? Est-ce un Dieu? Quelle grandeur dans une simplicité apparente! mais quelle sainteté et quelle vertu, quelle douceur envers le prochain, quelle modestie avec tant de mérite et tant de réputation! mais quelle ardeur pour ramener à Dieu les âmes perdues! Ah! il est sans doute Sauveur. Mais ce Sauveur de tous en général veut être le mien en particulier; il me l'a fait sentir jusqu'au fond de l'âme, par les traits les plus perçants; c'est à moi qu'il a parlé; il a lu dans mon cœur; il en connaît le secret. Insensible jusqu'à présent aux avis et aux remontrances, ai-je pu tenir contre lui? J'ai senti en moi quelque chose de nouveau: je ne sais comment il a changé mon cœur, mais il l'a touché, remué, pénétré. Cent autres l'ont vu et l'ont écouté sans nul sentiment; ce n'était point à eux, c'était à moi qu'il en voulait; il a jeté sur moi cet œil de discernement qui fait les élus: il m'a distinguée, il m'a préférée; il est juste de reconnaître cette distinction par une préférence réciproque; j'ai été si sensible à ceux qui m'ont recherchée, serai-je ingrate à l'égard d'un Dieu qui m'a prévenue de sa grâce? Je ne serais pas digne de vivre, si je pouvais désormais vivre pour d'autres que pour lui.

Préférence haute, publique, éclatante: *In domo Pharisæi*. Ce fut dans la maison de Simon le Pharisien qu'elle voulut se déclarer. Elle n'attendit pas que Jésus-Christ se fût retiré chez lui pour l'aller trouver en sûreté, comme Joseph d'Arimathie qui n'osa le suivre ouvertement, par la crainte qu'il avait des Juifs: elle choisit une maison ouverte à tout le monde; un temps de festin, où tous



les conviés devaient se rendre, l'occasion la moins propre en apparence pour le dessein qu'elle projetait : elle voulut que sa préférence parût aux yeux de toute la ville, qu'on sût désormais ce qu'elle était ; elle voulut se déclarer une fois hautement, et s'engager pour jamais par une action d'éclat. Honteuse d'avoir soutenu pour le vice tous les reproches d'une ville que lui attirait sa conduite, elle veut aujourd'hui soutenir pour la vertu le mépris et les railleries qu'elle attend du monde après un changement si surprenant. Elle a fait gloire de ses dérèglements ; la grâce a changé cet ordre, elle ne fait plus gloire que d'être à Dieu : en quelque lieu qu'elle rencontre le Sauveur, elle est résolue de se jeter à ses pieds et de faire éclater sa conversion, le trouvât-elle dans une place publique. Elle ne craint point les yeux du monde, elle les cherche : elle entre chez Simon le Pharisien sans être connue, sans parler à personne ; elle se glisse dans la salle du festin, elle perce la foule ; elle démêle au travers de l'assemblée celui qu'elle cherche ; elle ne fait point excuse de sa liberté, elle ne prépare point les esprits à un procédé si extraordinaire ; elle a le courage de poursuivre un projet, dont l'exécution n'est pas toujours si facile qu'elle l'a paru d'abord ; que dis-je ! elle a le courage de mépriser le monde ; ou plutôt, hélas ! y pense-t-elle ? y avait-il encore un monde pour elle ? Occupée qu'elle était de l'amour de Jésus-Christ, elle aurait percé une armée entière sans penser à d'autres qu'à lui ; c'est à lui seul qu'elle veut plaire, et non pas aux hommes ; c'est aux yeux de son Dieu qu'elle pense à faire agréer le sacrifice de ses larmes. Que ceux-là craignent le fantôme du respect humain, qui n'aiment Dieu qu'à demi ; on est bien peu touché quand on a le loisir de penser à ce que le monde dira.

Madeleine passe de cet amour de préférence, qui lui a fait tout quitter pour Dieu, à l'amour sensible, qui fait la perfection de la pénitence. Oui, chrétiens, elle pleure ses péchés avec une sensibilité la plus vive et la plus durable qui fût jamais.

Sensibilité vive, tout parle dans sa pénitence. Il n'est point de marque d'un cœur contrit qu'elle ne donne ; et comme dans ses engagements de passion, elle avait mis en œuvre tout ce qu'un caractère tendre peut imaginer de plus touchant, elle veut aujourd'hui réparer, par la vivacité de sa douleur, le mauvais usage qu'elle avait fait d'un cœur que Dieu n'avait formé que pour lui. Suivons sur cela le texte de notre Évangile.

*Et stans retro secus pedes ejus (Luc. c. VII).* Elle n'ose se présenter à Jésus-Christ ; elle se juge trop indigne de paraître à ses yeux. Quelque bonté qu'il ait pour les pécheurs, elle sait jusqu'où va la haine qu'il porte au péché ; elle n'est pas assez purifiée pour soutenir la vue d'un Dieu si pur et si saint. C'est assez, et c'est encore trop pour elle qu'il daigne la souffrir à ses pieds : elle ne connaît plus de lieux assez humilians ; mais comme elle ne peut descendre plus bas, c'est

à ce tribunal de miséricorde qu'elle vient en rampant ; elle y demeure à genoux en posture de criminelle.

*Lacrymis capit rigare pedes ejus (Ibid.).* Elle avait profané ses yeux par des regards trop libres, par des traits empoisonnés qui corrompaient les âmes les plus innocentes ; elle avait indignement prostitué ses larmes à l'amour, au dépit, à la jalousie ; elle expie ses fautes par le sacrifice de ses mêmes larmes ; ses yeux attachés aux pieds de Jésus-Christ, et fermés pour jamais à tous les objets profanes, en répandent des torrents : ce ne sont point quelques larmes échappées qui sortent à peine des yeux, elles suffisent pour arroser les pieds du Sauveur du monde.

*Et capillis capitis sui tergebat (Ibid.).* Elle dénoue au même temps ses cheveux, elle les mêle, elle les confond, elle en essuie les pieds de Jésus-Christ. Elle a horreur de ces vaines parures qu'elle a tant aimées, elle ne peut plus les souffrir, comme a dit saint Jérôme d'une illustre pénitente de son temps ; elle hait jusqu'aux ornements et à la beauté de son visage qui avait pu plaire à d'autres yeux qu'à ceux de Dieu.

*Et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebatur (Ibid.).* Elle veut expier par de saints baisers les libertés qu'elle a prises autrefois ; elle répand avec profusion les parfums dont elle faisait un mauvais usage, rien n'a servi dans elle au péché qui ne devienne un instrument de pénitence. Elle répare par un saint excès de douleur ces excès honteux où porte quelquefois la fureur de l'amour profane ; elle n'a pas la force de préférer une parole pour implorer la clémence du Sauveur du monde. Mais qu'aurait-elle pu dire qui approchât de ce qu'elle faisait ? Que pouvaient ajouter ses paroles à ses actions ? Ses yeux parlaient pour elle ; il y a un langage du cœur que le monde n'entend pas et qui est entendu de Dieu.

Ah ! s'il m'était permis d'entrer dans le secret de son âme et d'en développer le mystère ; quels sentiments se succédèrent en foule l'un à l'autre, de douleur, de confusion, de repentir, de respect, de tendresse ! Quelle horreur des égarements de sa vie, quelle sainte haine de soi-même, quels transports d'amour et de reconnaissance envers un Dieu si bon, que de protestations d'une éternelle fidélité, que de rétractations de sa conduite passée, que de sacrifices de ce qu'elle avait le plus aimé, que de regrets d'avoir souffert ces adorations profanes, ces noms de divinité, toutes ces marques d'un respect impie dont elle avait nourri sa vanité et sa passion !

Cent fois elle repassa dans son esprit toutes les années de sa vie dans l'amertume de son cœur, et cent fois elle pleura tout de nouveau sur les égarements de sa jeunesse ; elle vit alors ses amants profanes avec d'autres yeux : plus ils lui avaient été chers, plus elle en eut d'horreur ; plus ils lui avaient paru dignes de ses attachements, plus ils lui semblèrent alors dignes d'une sainte haine ; plus heureuse et plus contente, si elle avait pu

les voir aux pieds de Jésus-Christ, joindre leurs larmes aux siennes, que de les voir à ses genoux, idolâtres d'une vaine beauté, lui prodiguer un encens qui n'était dû qu'à Dieu. Que n'eût-elle pas fait pour ramener au bon pasteur ses brebis égarées, dont elle avait peut-être causé la perte ! Ne doutez pas que sa bouche collée sur les pieds du Sauveur ne parlât pour leur salut; désolée de ne pouvoir tourner à Dieu les cœurs qu'elle avait touchés, elle fut inconsolable de ne le voir pas autant aimé des hommes qu'elle en avait été aimée.

Mais ne croyez pas que cette sensibilité si vive fût l'effet d'une ferveur passagère, elle ne fit qu'augmenter tout le reste de ses jours. Ce fut non-seulement sans retour au monde qu'elle s'attacha à Jésus-Christ; mais toujours également sensible à la grâce de son Dieu, elle soutint jusqu'à la fin le caractère d'une sainte pénitente. Attentive désormais à suivre le Sauveur, elle ne perdit aucune de ses instructions; et lorsque, dans ses courses apostoliques, il daignait loger chez elle, tandis que Marthe était occupée à le recevoir, Madeleine se tenait dans le silence et lui faisait un sacrifice de son cœur contrit et humilié. Lorsqu'il vint en Béthanie, où il ressuscita Lazare, pendant que Marthe le servait à table, Madeleine n'oublia pas de venir à ses pieds y répandre des parfums et renouveler les marques de sa ferveur et de son amour.

Ce ne fut pas seulement dans ces temps-là qu'elle s'attacha le plus à lui, son zèle redoubla dans le fort de la persécution. Les apôtres furent intimidés par les Juifs; les brebis, effrayées à la vue des mauvais traitements que l'on faisait au pasteur, se dissipèrent, pour user de l'expression de l'Écriture: il n'y eut que Madeleine, cette brebis autrefois égarée, qui le suivit constamment jusqu'à la mort; que dis-je, jusqu'à la mort! Sa fidélité alla bien au-delà de ce terme, qui finit les plus forts attachements; elle fut inconsolable de l'avoir perdu; elle prévint le lever de l'aurore pour lui rendre ses derniers devoirs, elle pleura amèrement sur son tombeau; et lorsqu'après sa résurrection glorieuse il quitta la terre pour monter au ciel, Madeleine qui n'avait plus rien de cher au monde, après la personne sacrée de Jésus-Christ, s'ensevelit toute vivante dans une grotte pour le reste de ses jours, où elle acheva de consommer le sacrifice de sa pénitence.

Voilà, chrétiens auditeurs, le modèle que l'Évangile vous propose. Fasse le ciel que vous en ayez été touchés! le seul récit d'une action si généreuse, quelque simple qu'il soit, a toujours sa force. Peut-être vous a-t-il obligés malgré vous à faire sur vous-mêmes des retours qui vous couvrent d'une sainte confusion; honteux de ressembler à Madeleine par les égarements d'une vie mondaine, vous avez peut-être désiré de lui ressembler par une sincère pénitence; vous avez peut-être été sur le point de vous déclarer par une conversion aussi éclatante que la sienne;

vous avez bien reconnu que la pénitence ordinaire que vous faites est un amusement, un fantôme, une illusion: vous connaissez votre caractère vif, ardent et qui ne fait rien à demi; il vous faut un coup d'éclat pour mettre ordre à votre salut; on a beau dire qu'on peut se convertir sans rompre si hautement avec le monde; des personnes moins vives, moins ardentes, le pourraient peut-être; mais pour des gens extrêmes comme vous, il n'y a point de milieu. Voilà l'unique voie de salut qui vous reste; il faut que vous soyez tout à Dieu ou tout au monde; il faut un saint excès de ferveur qui vous enlève, qui vous arrache à la vanité, à vous-mêmes. Traitez la pénitence que je vous impose d'impraticable, d'indiscrète, d'outrée, tant qu'il vous plaira. Il faut quelquefois aller jusqu'à la sainte folie de la croix, folie selon le monde, et sagesse devant Dieu; il y a ici des gens à qui j'ose dire que le royaume de Dieu est fermé sans cela.

Ah! messieurs, si Madeleine s'était arrêtée à toutes les réflexions que je vois faire aux gens du siècle: On jugera qu'il y avait du mal, puisque j'ai rompu avec telle et telle personne; il faut attendre, le temps facilitera les choses; nous ne sommes pas encore dans un âge à renoncer tout à fait au monde, je n'aime point ces conversions qui font du bruit; que dira-t-on si l'on me voit tout-à-coup changer? On peut se sauver sans se mettre dans une si grande dévotion; si, dis-je, Madeleine eût parlé de la sorte, elle était perdue sans ressource; un moment plus tard, de pénitente elle devenait une réprouvée; jugez par là de quelle importance il est d'user bien d'un tel moment. Mais s'il vous reste encore de la langue après un si bel exemple, la bonté avec laquelle le Sauveur du monde en use envers Madeleine est un puissant motif qui doit achever l'ouvrage de votre conversion; c'est la seconde partie de ce discours.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Quoique la crainte des jugements de Dieu semble être le motif le plus propre à toucher les mondains, à cause de l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, il est encore des âmes assez bien nées pour se laisser toucher par des motifs plus généreux; certains traits d'une bonté extraordinaire excitent dans leurs cœurs je ne sais quelle noblesse de sentiments dont la nature semble avoir jeté les premières semences, et que la grâce fait éclore et naître en son temps. Or, cette bonté ne parut jamais mieux que dans le pardon que Jésus-Christ accorde à Madeleine; grâce qui répond aux démarches qu'elle a faites, et qui y répond d'une manière même qui les surpasse; comment cela? Écoutez-moi.

Madeleine avait fait paraître dans sa pénitence un amour de préférence et un amour sensible. Or, le Fils de Dieu répond parfaitement à l'un et à l'autre. Oni, messieurs, Jésus-Christ donne aujourd'hui à Madeleine les marques d'une préférence toute particulière; il avait longtemps gardé le silence, tandis qu'elle pleurait à ses pieds et qu'elle

tâchait de le toucher de compassion par tous les témoignages d'une douleur également vive et respectueuse. Il semble qu'il ne daignait pas l'écouter et qu'il ne se fût pas même aperçu de la posture humiliante où était cette pauvre pécheresse ; et si quelque chose pouvait désoler une pénitente de si bonne foi, c'était de voir qu'après avoir fait des avances aussi fortes, et des démarches aussi publiques que celles-là, elle n'avait encore pu tirer de lui aucune marque qui pût lui faire espérer la rémission de ses péchés. Où est donc, Seigneur, ce Père dont les entrailles sont émuës de compassion à la vue de l'enfant prodigue ? Où est la joie du bon pasteur sur le recouvrement de sa brebis égarée ? Voilà une pécheresse à vos pieds plus touchée que le prodigue ; une brebis, qui loin de se faire rechercher, revient d'elle-même, il ne faut point la traîner de force, elle suit avec plaisir l'attrait de la grâce ; avez-vous oublié ces paraboles si consolantes pour les pécheurs ? Non, chrétiens, il se tourne vers elle, dit l'Evangile, pour la consoler : *Conversus ad mulierem* (Luc. c. I). Elle s'était convertie à lui, il se convertit à elle, selon l'expression du prophète ; plus il s'était fait de violence pour ne la pas regarder, plus il semble prendre de plaisir à lui témoigner une préférence absolue et éclatante.

Préférence absolue au-dessus de tous les justes, sans en excepter Simon le pharisien chez qui il mangeait. C'était un homme d'une vie austère, qui faisait profession de la vertu la plus exemplaire ; c'est à lui-même que Jésus-Christ adresse la parole, pour lui faire sentir que cette femme qu'il regardait avec mépris comme une pécheresse, était plus agréable aux yeux de Dieu que lui. Il l'instruit par une parabole familière, pour faire mieux comprendre aux assistants l'état de cette sainte pénitente, et l'avantage qu'elle avait acquis en un moment sur les âmes les plus saintes ; il veut le convaincre par son propre témoignage ; et après avoir tiré de sa bouche l'aveu d'une vérité dont il se sert même contre lui, ce Sauveur miséricordieux qui, tandis que Madeleine était à ses pieds, semblait avoir tout ignoré, n'avoir rien vu, rien observé, reprend enfin, avec une exactitude à qui rien n'échappe, toutes les particularités de sa pénitence, en relève le mérite par la comparaison de ce qu'avait fait le pharisien, en parle avec des termes d'éloge et d'admiration : *Vides hanc mulierem* (Ibid.) ? Voyez-vous, dit-il, cette femme ? avez-vous remarqué ce qu'elle vient de faire ? vous vous croyez plus juste qu'elle, vous ne daigneriez pas comparer votre état avec le sien, et moi je vous déclare qu'il est préférable au vôtre et qu'elle a plus fait que vous. Depuis que je suis ici, vous ne m'avez pas présenté d'eau pour me laver les pieds, et cette femme n'a pas cessé de les arroser de ses larmes et de les essuyer avec ses cheveux : *Hæc autem lacrymis rigavit pedes meos et capillis suis terxit* (Ibid.). Vous ne m'avez point donné le baiser de paix, elle n'a pas cessé de baiser

mes pieds : *Non cessavit osculari pedes meos* (Ibid.). Vous ne m'avez point répandu de parfums sur la tête, elle en a versé avec profusion jusque sur mes pieds : *Unguento unxit pedes meos* (Ibid.). Or, lui remettre toutes ces circonstances devant les yeux, n'était-ce pas lui marquer que l'amour de Madeleine surpassait le sien, et que par conséquent celle qu'il méprisait était au-dessus de lui ?

Préférence haute, publique, éclatante ; il ne dédaigne pas de prendre en main la défense d'une femme décriée pour le dérèglement de ses mœurs. Son silence avait donné lieu de croire aux assistants qu'il avait peut-être honte de protéger une personne de mauvaise vie, on jugea même qu'il ne devait pas souffrir qu'elle l'approchât ; si cet homme était prophète, dit lui-même le pharisien, il saurait de quel caractère est cette femme : *Hic si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier, quæ tangit eum* (Ibid.). Vous vous trompez, dit saint Jean Chrysostome, c'est parce qu'il est prophète qu'il la souffre et qu'il agréé le sacrifice de ses larmes. Tel est l'ordre de la grâce ; Dieu ne compte que sur la disposition présente du cœur, un moment a élevé Madeleine au-dessus des âmes les plus vertueuses. Justes, tremblez à la vue de ces pécheurs que vous méprisez ; peut-être y en a-t-il ici dont vous désespérez, qui dès aujourd'hui seront plus grands devant Dieu que vous : ils se sauveront par l'humilité de leur pénitence, et peut-être serez-vous réprouvés par l'orgueil que vous inspire votre justice prétendue. C'est le style de l'Evangile : *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei* (Matt. c. XXII). Les publicains et les femmes de mauvaise vie, dit Jésus-Christ, passeront devant vous dans le royaume de Dieu.

Jésus-Christ ne se contente pas de payer l'amour de préférence que lui témoigne Madeleine, par une préférence réciproque ; mais il récompense la sensibilité de son cœur par les marques les plus sensibles d'une charité parfaite. Oui, messieurs, il répond à la douleur de notre pénitente, à cette douleur si vive et si forte, par la consolation la plus vive et la plus touchante que puisse sentir une âme contrite, qui est de savoir que tous ses péchés lui sont remis quant à la coulpe et quant à la peine : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum* (Luc. c. VII). Quelle joie pour elle d'apprendre, non pas de la bouche d'un homme, qui par charité nous rassure, et qui au fond n'en peut avoir nulle certitude ; non pas par le ministère d'un ange visible, député de Dieu pour lui porter une si heureuse nouvelle, vision qui pourrait être sujette à l'erreur : mais d'entendre du Sauveur même cet oracle qui lui rend la vie ; de voir que la rémission de ses péchés était un point décidé si nettement, en termes si précis, et marqué par la vérité même ; que ce point, le plus important pour son salut, dont nul autre ne peut s'assurer sans une téméraire présomption, devenait pour elle un article de sa créance, un point de foi dont elle

ne pouvait douter sans infidélité. Ah ! quelle consolation de voir que tous les péchés d'une vie, qui jusqu'alors n'avait été qu'une suite affreuse de désordres, sont effacés en un moment ; de voir tout à coup disparaître tant de pensées criminelles, tant de mauvais désirs, tant d'actions et tant de paroles coupables devant Dieu ! Quelle satisfaction à une âme pénitente d'avoir payé en si peu de temps, pour des peines éternelles qu'elle avait tant de fois méritées ; d'avoir si tôt atteint un état où il eût été avantageux aux âmes les plus parfaites de se trouver, après quarante et cinquante années de la vie la plus austère ; de savoir, en un mot, qu'elle aimait Dieu et qu'elle en était aimée !

Telle est la consolation d'un cœur vraiment pénitent ; au milieu de ses alarmes et de ses appréhensions une voix secrète le rassure : *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua* (Matth., c. IX). Ayez confiance, âme touchée de repentir, vos péchés vous sont remis. La plupart de nos incertitudes viennent du peu de douleur que nous avons de nos fautes : rarement est-on en peine et en scrupule sur les péchés qu'on a pleurés ; un secret témoignage nous dit à l'oreille du cœur, que le sacrifice de nos larmes est exaucé ; on ne présume pas, mais on ne peut entrer en défiance, on dit avec saint Paul : *Certus sum* (Rom., VIII). Je suis sûr. Or, cette assurance, qui est aux âmes touchées du désir et du soin de leur salut un plaisir plus pur et plus exquis que toutes les joies du monde, n'est pas accordée à Madeleine, après vingt ans de pénitence, mais au premier moment de son retour à Dieu : *Vade in pace* (Luc., VII). Allez, lui dit le Sauveur, et désormais soyez en paix. Il ne lui dit pas comme aux autres : *Jam noli peccare* (Joan., V) : Ne péchez plus. Hélas ! comment le ferait-elle après une grâce si entière et si engageante ? Il connaît la disposition de son cœur ; une âme moins touchée aurait besoin d'un pareil avis ; mais pour elle, on ne pense point à l'instruire pour l'avenir, on pense seulement à la consoler sur le passé : on craint que la ferveur de son amour et la délicatesse de sa conscience ne lui laisse quelque doute, quelque scrupule ; et la voix efficace et toute-puissante d'un Dieu lui rend le calme et la paix : *Vade in pace*. Ah ! Seigneur, quel trouble ne céderait pas à une parole si consolante, à des assurances si positives, à des gages si sensibles de votre miséricorde !

Le Sauveur du monde ne s'en tint pas là ; car si d'une part Madeleine conserva cette ferveur sensible jusqu'à la fin de ses jours, il ne cessa jamais, de son côté, d'y répondre par des marques continuelles d'une bonté particulière. Il logeait chez les deux sœurs dans ses tournées apostoliques, et sanctifiait leur maison par sa présence et par ses instructions. Si Marthe se plaint de ce qu'il souffre l'oisiveté de Madeleine qui, attachée à ses pieds et charmée de ses paroles, laissait à sa sœur tout le soin du domestique, Jésus-Christ prend la défense de Madeleine, il déclare hautement que le parti qu'elle a

pris est le meilleur et le plus agréable à ses yeux : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* (Luc., XX). S'il ressuscite Lazare, c'est à la prière de Madeleine qu'il vient. Si Judas, au festin de Béthanie, murmure des parfums qu'elle répand sur la tête de Jésus-Christ, il loue son action, et, touché comme de reconnaissance, il prédit qu'on en fera l'éloge dans les quatre parties du monde. Si Madeleine est la première qui le cherche au tombeau, elle est aussi la première à qui Jésus-Christ se montre revêtu de la gloire : c'est elle qu'il destine à être l'apôtre des apôtres mêmes : *Vade ad fratres meos, et dic eis* (Joan., XX). Et l'on peut dire que cette sainte pénitente ne s'est jamais distinguée par les marques de zèle qu'elle a données à la personne de Jésus-Christ, qu'elle n'ait trouvé dans lui un retour parfait. Tant il est vrai que le pécheur ne fait jamais un pas pour retourner à Dieu, que Dieu ne réponde avec avantage à la moindre de ses demandes : *Convertimini ad me, et convertar ad vos* (Zach., c. I).

Voilà, mes chers auditeurs, le modèle et le motif d'une parfaite conversion. Qu'en suivrez-vous un si bel exemple ? à qui tient-il que vous ne soyez à Dieu ? qui vous arrête ? J'attends la grâce, me direz-vous ; j'attends le moment heureux qui rompra ma chaîne. Quoi, pécheur, les vérités que je viens de vous annoncer ne sont donc pas des grâces pour vous ! Qu'est-ce que la grâce, je vous prie ? C'est une lumière dans l'esprit, c'est une ardeur dans la volonté : un exemple si beau n'est-il pas la lumière la plus vive, le motif le plus puissant que Dieu vous puisse présenter au-dehors ?

Vous attendez la grâce : osez-vous dire que vous en manquez, après les sentiments que Dieu vient de vous inspirer par ma bouche ? Osez-vous blasphémer contre la Providence, qui vous assure que c'est elle qui veut votre conversion, et que c'est vous qui ne la voulez pas : *Quoties volui et non luisti* (Act., c. XXV) !

Mais vous attendez une grâce plus forte ; c'est-à-dire que vous insultez à Dieu, qui vous invite : il ne vous presse pas assez ; vous ne vous rendez pas à d'aussi faibles sollicitations ! C'est peu qu'il vous recherche, ingrat ! Vous voulez lui prescrire la manière dont il doit vous rechercher. Vous espérez des grâces plus fortes ; quelles voies pour les obtenir que de s'endurcir aux premières ! à combien de grâces étiez-vous autrefois sensible ! elles ne vous touchent plus aujourd'hui : une mort imprévue, une disgrâce dans le monde, la perfidie d'un ami, d'une femme, un chagrin, un exemple de pénitence, donnaient lieu à des réflexions ; dans les premiers feux de la jeunesse, la grâce trouvait un moment ; aujourd'hui rien ne vous frappe, et vous attendez la grâce ; quelle illusion !

Mais encore quelle grâce attendez-vous ? Une grâce qui seule achève l'ouvrage de votre conversion ? Quelle chimère ! Est-il une grâce, quelque forte qu'elle soit, dont l'effet

ne dépende de la coopération de l'homme ? Or, tandis que vous attendez, votre volonté n'agit pas ; donc, tandis que vous attendez, votre conversion est impossible. Mais vous attendez une grâce victorieuse qui vous enlève, dont l'attrait et la douceur vous tourne au bien sans peine, sans trouble, sans combats ; autre chimère. Le cœur ne change pas tout à coup d'objet et d'inclination sans se faire violence : ce fort armé, qui est en possession de votre cœur, en dispute l'entrée à la grâce ; il vend chèrement sa défaite : il veut être combattu, vaincu par la force ; on ne passe pas aisément du vice à la vertu, il faut qu'il en coûte ; il faut que l'orage précède le calme ; la grâce adoucit, mais elle n'ôte pas le travail. Quelque efficace, quelque doux qu'ait été l'attrait de la grâce qui convertit saint Augustin, quelle peine n'eut-il pas à se dégarer du vice ? de quelles perplexités ne fut-il point agité ? quelle horreur de lui-même ! quelle frayeur dans la seule pensée du changement ! quel regret à ce qu'il allait quitter ! quelle crainte de l'avenir ; quels retours, quelles irrésolutions, quelle contrariété de sentiments tenaient son esprit flottant dans une incertitude continuelle ! Il fallut prendre sur soi et se faire la dernière violence, pour répondre à la grâce, et vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien.

Vous attendez la grâce ; ô ciel ! quelle manière de l'attendre ! en lui résistant, en la combattant, en lui fermant toutes les avenues de votre cœur. Est-on jeune ? c'est la saison des plaisirs ; il faut attendre un âge plus mûr : *Expecta* (Isaïe, CXXVIII). A-t-on atteint cet âge ? on a des affaires ; il faut attendre sur le retour de l'âge : *Reexpecta*. A-t-on de la santé ? il n'est pas temps de songer à Dieu : *Expecta*. Est-on malade ? on n'est pas encore à l'extrémité : *Reexpecta*. L'exemple d'autrui vous touche-t-il ? c'est hypocrisie, c'est nécessité. Une mort vous frappe-t-elle ? c'était une personne âgée ou malsaine. Une action vertueuse vous édifie-t-elle ? vous l'empoisonnez. Enfin, quelque grâce que Dieu vous fasse, vous l'étouffez dans sa naissance ; et cependant vous attendez la grâce ! Avec cela, il n'est point de lumières, point d'inspirations du ciel qui ne deviennent inutiles : il n'est point de précautions, point de bons conseils qui ne soient perdus ; point de temps de salut et de miséricorde, point de fêtes solennelles dans l'Eglise que vous ne laissiez passer, sous prétexte que vous attendez la grâce ; et moi, je vous déclare que je ne l'attends plus pour vous.

Vous attendez la grâce ! mais, encore une fois, de quelle manière l'attendez-vous ? sans aller au-devant, sans lui aplanir les voies. Est-ce ainsi que vous attendez votre fortune ? Quel soin d'en écarter tous les obstacles, de l'avancer par vous, par vos amis, de prier, de presser jusqu'à l'importunité ! Voilà, dit saint Augustin, comme il faut attendre la grâce : *Non traheris ? ora ut traharis* (Aug.). Vous vous plaignez que vous ne sentez rien qui vous attire au Père céleste ; que ne priez-vous donc, afin qu'il tourne votre cœur

vers lui ? Que n'allez-vous au-devant par les bonnes œuvres, par les retraites, par les charités, par les aumônes ? Que ne le cherchez-vous, à l'exemple de Madeleine ? On le trouve dès qu'on le cherche sincèrement. Voici le temps de la pâque qui approche ; vous êtes assemblés dans une maison consacrée à la pénitence, où les besoins sont pressants ; il s'agit de bâtir un asile à des pauvres pénitentes (1) ; si vous voulez vous-mêmes devenir pénitents, méritez cette grâce par l'aumône. Ah ! qu'elles ne regrettent pas dans leur retraite, comme les Israélites dans le désert, l'abondance et toutes les commodités qu'elles avaient dans l'Egypte ; qu'elles sentent, au contraire, le secours de la Providence par vos mains, et qu'elles avouent que le Seigneur ne manque jamais de pourvoir aux besoins de ceux qui s'abandonnent à lui. Qu'elles bénissent le jour fortuné où, arrachées de la cruelle servitude qui les dominait, elles entrèrent dans la liberté des enfants de Dieu ; qu'elles soient contraintes d'aimer la vertu, par les fruits de la vertu même. Ce sera le moyen d'attirer sur vous la grâce d'une véritable conversion en cette vie et la gloire éternelle en l'autre, etc.

#### SERMON IV.

##### SUR LA RECHUTE DANS LE PÉCHÉ.

Vade, et jam amplius noli peccare.

Allez, ne péchez plus dans la suite (S. Jean, chap. VIII).

Voilà, messieurs, et le fruit le plus solide, et la marque la plus assurée d'une véritable pénitence ; ce n'est que par le changement de nos mœurs que nous pouvons bien connaître si notre retour vers Dieu a été sincère ; et Tertullien n'a point craint de dire en général que la conversion du pécheur doit être jugée fautive dès qu'il ne fait voir nul amendement dans sa conduite : *Ubi emendatio nulla, pœnitentia vana* (Tertull.). Prenons garde cependant, mes chers auditeurs, de donner dans un autre écueil, car il y a là-dessus deux illusions également à craindre, et sur lesquelles il est important de vous instruire dans ce discours, où j'entreprends de vous parler de la reclute dans le péché.

Que je dise aujourd'hui à la plupart des chrétiens ce que saint Jean-Baptiste disait autrefois aux Juifs : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* (Luc., III) : Faites de dignes fruits de pénitence. Nous le faisons, me répondront quelques-uns, et nous ne manquons pas d'approcher des saints mystères aux fêtes solennelles ; première illusion des chrétiens, qui croient que c'est assez de se confesser pour faire une vraie pénitence, quoiqu'ils retombent ensuite dans leurs péchés. A quoi nous servira de faire pénitence, diront les autres, puisque nous retombons incessamment dans les mêmes fautes ? Seconde illusion : on s'excuse sur un faux respect pour le sacrement de pénitence, qu'on ne

(1) Les filles de la Madeleine où ce sermon fut prêché

veut pas profaner. C'est pour vous détromper, messieurs, de ces deux erreurs, que j'établis ici deux propositions, qui vont faire le partage de ce discours. Le pécheur est tranquille sur ses rechutes, parce qu'il approche du sacrement de pénitence, et moi je prétends que la rechute doit le faire trembler sur sa pénitence. Le pécheur s'éloigne du sacrement de pénitence, parce qu'il est sujet à la rechute; et moi je prétends que la rechute est le motif le plus pressant et la raison la plus forte qui le doit engager à y avoir recours. Deux vérités qu'il ne faut pas séparer: ne retombez plus, car la rechute est une marque d'une fausse pénitence; c'est le premier point. Si vous retombez, ne vous éloignez point pour cela du sacrement de pénitence, parce que la rechute même est une raison de s'en approcher; c'est le second point. Demandons les grâces, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIERE PARTIE.

La rechute doit faire craindre au pécheur que sa pénitence n'ait pas été sincère et véritable. A Dieu ne plaise que je veuille jeter par là le scrupule dans les esprits, et que par un zèle outré je donne la rechute comme une marque infailible d'une fausse pénitence ! Je sais qu'il n'appartient qu'à Dieu de connaître le fond des cœurs; que l'Apôtre m'avertit de ne pas juger avant le temps; que l'Évangile m'apprend qu'il y a douze heures dans le jour, où la volonté de l'homme peut changer: je sais que la pénitence des Ninivites qui fut jugée véritable, au sentiment de Dieu même, ne les empêcha pas de retomber. Ainsi, chrétiens, je ne viens pas ici vous désespérer: faisons grâce ou plutôt faisons justice à la faiblesse de l'homme, et n'outrons pas une vérité assez terrible d'elle-même.

Je dis donc seulement que la rechute accompagnée des circonstances que je vais vous marquer et qui ne sont que trop ordinaires, est une conjecture si forte d'une fausse pénitence, qu'il faut être aveuglé d'une extrême présomption pour se flatter qu'on est vraiment pénitent dans cet état. En effet, chrétiens, la vraie pénitence renferme un propos sincère de ne plus pécher; propos efficace, qui détruit les causes du péché; surnaturel, qui doit être plus ferme que toutes les résolutions humaines: les Pères l'appellent un vœu, un serment: *Votum sacramentum penitentia*: propos de préférence, qui vous mette dans la disposition de perdre plutôt la vie, la fortune, les biens que la grâce; universel, qui s'étende sur tous les temps. Or, il est des circonstances dans la rechute, qu'on peut juger vraisemblablement et presque infailiblement être incompatibles avec un semblable repos.

Première circonstance: quand la rechute est prompte, que le pécheur retombe peu de temps après sa pénitence, la même semaine, le même jour, et quelquefois jusqu'au pied de l'autel où il vient de participer aux saints mystères, et où son esprit s'égare en mille complaisances criminelles sur la première pensée qui se présente; d'envie, de vengeance,

de haine, d'impureté, d'irréligion. Car comment croirai-je alors que ce pécheur était prêt peu auparavant à sacrifier tout, plutôt que de retourner à ses désordres; que sa résolution était plus forte que celle qu'il forme sur les choses temporelles, et que les protestations qu'il faisait paraient d'un cœur vraiment contrit et touché?

Je vous le demande à vous-mêmes, messieurs: avez-vous cette inconstance dans les desseins ordinaires que vous prenez? Qu'un homme ait fait un pareil propos sur la vengeance ou la haine, les mois entiers ne suffisent pas pour le lui arracher de l'esprit; il faut employer des temps infinis en négociations et souvent sans succès: ici à peine vois-je un jour d'intervalle entre la pénitence et le crime; et je me persuaderai qu'elle a été sincère! Quoique la volonté soit inconstante, elle ne change pas tout à coup sur les choses qu'elle a voulu fortement; il faut, pour ainsi dire, que le temps la prépare; il faut qu'il efface les idées d'une première résolution. On le remarque tous les jours dans les affaires du monde: il n'est pas encore à propos, dit-on, de faire une telle proposition; il vient de se déclarer, il a protesté le contraire, on ne fera rien sur son esprit, laissez mourir la chose. Mais je trouve, homme aveugle, à qui je parle, que le péché fait d'abord la même impression sur vous; pénitent et pécheur presque à la même heure, je vous vois passer d'une extrémité à l'autre sans milieu, aimer ce que vous avez haï, prendre plaisir à ce que vous avez détesté, chercher avec passion ce que vous avez résolu de fuir: non, ne vous flatter point que votre pénitence ait été véritable, cette promptitude à changer nous instruit trop clairement du passé. Jugeriez-vous autrement d'un ennemi réconcilié, qui le jour même vous ferait insulte? Si l'offense suivait de si près la satisfaction, s'il n'attendait pas à recommencer qu'il fût sorti d'auprès de vous, pourriez-vous croire qu'il y eût eu de la droiture et de la sincérité dans son procédé?

Mais n'est-ce pas là, chrétiens, la conduite que nous tenons avec Dieu? On voit aux fêtes solennelles nos églises remplies de pénitents; et je n'ai garde de blâmer une si sainte pratique, on se fait un mérite de n'y pas manquer: si une malheureuse expérience ne nous avait accoutumés à voir les abus qui se font des sacrements, on devrait attendre de ce zèle si universel un changement de mœurs admirable dans une ville. Et cependant qu'en est-il, messieurs? vous le savez: après une courte suspension, le torrent rompt bientôt la digue, et n'en devient que plus rapide et plus impétueux; l'on voit régner avec le même empire l'envie, la haine, les querelles, les divisions, l'impureté, l'orgueil, le libertinage; tous ces vices n'y perdent rien: *Cito fecerunt, obliti sunt operum ejus* (Ps. CL). C'est le reproche que Dieu fait aux Juifs dans l'Écriture: il ne se plaint pas seulement qu'ils aient oublié ses bienfaits, mais qu'ils les aient oubliés si vite: *Cito fecerunt, obliti sunt operum ejus*. Il y a lieu de

penser que ceux qui les oublient de la sorte n'y ont jamais été bien sensibles.

Seconde circonstance : quand la rechute dans le péché n'est précédée d'aucun remède pour s'en garantir, et qu'on n'a pris nulle mesure pour se maintenir dans la grâce de Dieu, l'on a sujet sans doute de dire alors que le propos n'était pas efficace, et par conséquent que la pénitence était fausse : en voici la raison. Un propos efficace ne doit pas seulement exclure la volonté de pécher ; mais il doit détruire les causes du péché : quand donc le pécheur qui retombe, n'a mis aucun ordre à sa conscience, pour se conserver ; qu'il n'a eu aucun soin d'affaiblir en lui l'habitude et de fortifier son esprit par les maximes éternelles, par la crainte des jugements de Dieu ; que bien loin d'éviter les occasions, il les cherche à l'ordinaire, sa rechute ne fait-elle pas justement douter de sa pénitence ? Il en est comme d'un malade qui ne se ménage point dans la convalescence, et qui ne veut pas s'abstenir des choses qu'il sait lui être contraires : on a raison de conclure que l'amour de son plaisir l'emporte en lui sur l'amour de la santé. Et n'est-ce pas aussi une conséquence nécessaire, que cet homme qui voit, qui entretient, qui cultive indifféremment tous ceux qui le corrompent ; qui fréquente avec la même liberté les endroits où l'air est contagieux pour lui ; qui toujours veut être des mêmes assemblées, des mêmes spectacles, des mêmes divertissements où il a déjà tant de fois échoué ; que cet homme, dis-je, n'a jamais renoncé sérieusement à son péché ? Or, voilà ce qui arrive incessamment dans la rechute ; on n'apporte nul soin, nulle précaution ; on serait fâché même d'en prendre, parce qu'on aime sa faiblesse, et qu'on ne veut pas se mettre hors d'état de retomber : marque évidente d'une fausse pénitence.

Troisième circonstance : quand la rechute est fréquente, qu'on ne voit nulle diminution dans le nombre des fautes, qu'on ne retombe pas une ou deux fois, mais aussi souvent, ou même plus qu'auparavant. Car prenez garde, mes chers auditeurs, que dès qu'une affection domine dans le cœur, elle répand une secrète influence sur la conduite ordinaire de la vie ; toutes les actions s'en ressentent, ou s'il en échappe une qui lui soit contraire, les autres constamment lui sont conformes. Une personne, par exemple, vous paraît affectionnée et vous fait des protestations d'amitié : elle peut manquer de vous servir dans une rencontre ; on peut s'oublier une fois : mais si cette même personne ne pense jamais à vous dans les occasions ; dès là ses protestations vous deviendront suspectes, vous les rejetterez comme des offres frivoles et chimériques, vous direz qu'elle vous a trompé. Tel est le pécheur à l'égard de Dieu : en vain il allègue sa faiblesse pour excuse ; on lui accorde que sa pénitence ne l'a pas rendu impeccable, on n'ignore pas que l'homme est inconstant : mais ces promesses tant de fois réitérées, ces résolutions, si elles avaient été efficaces, du moins en plusieurs

rencontres, auraient leur effet ; on se garantirait de ces fautes, qui font faire attention par elles-mêmes et qu'on ne peut commettre sans réflexion. Ici le contraire arrive ; le pécheur résiste rarement à l'occasion, il ajoute chaque jour iniquité sur iniquité, il revient avec plus d'acharnement à son péché : n'est-il pas plus vraisemblable qu'il avait un ferme propos d'y retomber et non pas de l'éviter ?

Quatrième circonstance : quand on devient hardi dans la rechute, qu'on franchit le pas avec plus de facilité, qu'on n'est plus arrêté par la crainte, qu'on vit tranquille dans son crime, sans remords, sans scrupule, on peut juger que la conversion a été feinte ; qu'on n'est pas retourné à Dieu en vérité. En effet, ceux que la faiblesse entraîne au péché, n'y viennent qu'avec peine ; il faut livrer des combats contre soi-même ; ils ne commettent, pour ainsi dire, l'offense qu'à demi, ils n'y consentent qu'en tremblant ; ils rougissent en secret de leur infidélité, ils se la reprochent, ils se disputent le plaisir. Ce n'est pas assez, le repentir suit de près l'action ; il s'élève dans l'âme un trouble salutaire : l'aiguillon de la conscience la pique sans relâche. Mais quelle apparence qu'un homme qui vient de détester sa faute comme le plus grand de tous les maux, la commette encore avec facilité, sans peine, sans répugnance ? Quelle apparence que celui qui regarde la grâce de Dieu comme le premier de tous les biens, la perde ensuite avec froideur, avec indifférence, avec mépris ? Quelle apparence que des âmes que rien n'étonne, qui ne balancent pas un moment entre Dieu et le monde, que des âmes qui se familiarisent avec le vice ; qui boivent l'iniquité comme l'eau, pour user de l'expression de Job : *Bibit quasi aquam iniquitatem* (Job, c. XV) ; qui demeurent dans un sommeil léthargique, dont rien ne trouble le repos ; qui vont jusqu'à faire gloire de leurs désordres, à les traiter de bagatelles, à y retourner avec plaisir : quelle apparence, dis-je que ces personnes aient été peu auparavant converties de bonne foi ?

Mais il en est, me dira-t-on, qui n'en sont pas là : ils pleurent au contraire, ils gémissent, ils sont dans des alarmes fort grandes, dès qu'ils sont mal avec Dieu, et ils ne laissent pas de retomber. A cela je réponds avec saint Augustin, qu'il faut distinguer deux choses dans le péché ; la malice du péché, et le trouble qui naît du péché ; souvent on veut éviter l'un et conserver l'autre : je m'explique. Un pécheur peut aimer son péché, et néanmoins être troublé dans ce même péché ; il en peut aimer la malice, et vouloir en secouer les remords : le poids que le péché laisse sur la conscience, quand il est connu, nous incommodé ; on veut étouffer de secrets sentiments qui nous inquiètent ; et c'est ce que le pécheur tâche de faire par sa fausse pénitence. Il croit être quitte de tout dès qu'il a déclaré ses fautes : content d'un calme trompeur, s'il pouvait avoir le repos en vivant dans son crime, peut-être il s'en tien-

draît-là ; mais la grâce, les jugements éternels, l'éducation chrétienne, quelquefois même la timidité naturelle, le pressent si vivement, qu'il n'a point d'autre ressource que d'aller se jeter aux pieds d'un prêtre pour se soulager par un aveu comme forcé, et pour se conserver en paix dans son premier attachement.

De là, s'il m'est permis de sonder ici le cœur de l'homme et d'en découvrir toute la malignité, on s'étudie à ne pas retomber avec toutes les circonstances que je viens de vous marquer : on ne revient pas quelquefois à son péché si promptement, pour se donner le loisir de croire qu'on l'a quitté; on fait même, sous prétexte de vouloir se corriger, quelque démarche apparente, qui coûte peu, quelque aumône légère, quelques prières qui ne touchent point à l'essentiel; on se borne à un nombre de rechutes moins considérable, pour se persuader à soi-même qu'on veut changer et, pour se faire entendre à un confesseur, que le repos est efficace. On prend la honte, qui accompagne le crime, pour une marque de la répugnance qu'on a à le commettre; et le remords qui suit de près l'action, flatte le pécheur d'une délicatesse de conscience qui le met en repos : on se sait bon gré d'être encore susceptible des impressions de la grâce : on entre dans les tribunaux de la pénitence, on s'avoue pécheur, et tout cela sans préjudice de la passion qu'on fomenté souvent par là même : on gémit, on s'accuse, dit saint Augustin, mais on ne se corrige pas : *Accusatur anima, non sanatur (Aug.)*. On convient de ses emportements, de ses lâchetés au service de Dieu, de ses vengeances, de ses impuretés, de sa mauvaise foi, de ses médisances, de ce libertinage de mœurs qui ne se contraint en rien ; mais cela se fait sans conséquence pour l'avenir : *Pronuntiatur offensam, sed non tollitur (Aug.)*. Mais je ne connais point d'autre pénitence, ajoute ce Père, que celle qui produit dans le cœur une sainte haine du péché et un amour de Dieu : *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati et amor Dei (Aug.)*.

Ainsi, chrétiens, si vous voulez goûter la douceur que produit dans une âme une conversion sincère, faites de dignes fruits de pénitence : *Facite fructus dignos Pœnitentiæ (Luc. c. III)*. Quels sont ces fruits ? C'est le changement de vos mœurs. Si vous êtes pénitents de bonne foi, vous mènerez une vie nouvelle ; vous marcherez devant Dieu en vérité ; vous ne retournerez plus à vos premières habitudes ; vous n'aurez plus de ces caprices, de ces travers d'humeurs, de ces enflures de cœur, de ces manières fâcheuses, hautaines, impérieuses ; vous quitterez ce faste et ce luxe ; en un mot vous serez tout autres que vous n'avez été.

Hors de là, dit saint Augustin, c'est en vain que vous vous humiliez, que vous comptez sur le nombre de vos confessions, que vous vous rassurez sur les larmes que vous versez : que vous sert tout cela, si vous ne changez de vie ? *Pœnitentibus dico : quid prodest quia humiliamini, si non mutamini*

(*Aug.*) ? Que dis-je ? ces pénitences serviront à votre damnation : voulez-vous savoir comment ? faisons une supposition, chrétiens, qui vous fera sentir toute l'énormité de vos rechutes, et qui seule est capable de troubler la fausse paix de votre cœur.

Dites-moi, vous qui retombez souvent et qui vous croyez en sûreté, parce que vous vous flattez que vous avez eu soin de vous relever autant de fois, si vous aviez passé deux ou trois années sans approcher des sacrements et que je vous misse devant les yeux des millions de péchés de rechute, que vous auriez commis depuis ce temps-là, ce nombre vous étonnerait sans doute, vous auriez horreur de vous-même ; votre impénitence surtout vous ferait trembler pour l'avenir ; vous diriez avec David, saisi d'une sainte frayeur : *Multiplicate sunt super capillos capitis mei (Ps. XXXIX)*. Hélas ! j'ai chaque jour ajouté faute sur faute, et je n'ai rien effacé par la pénitence ; que deviendrai-je, si je suis surpris dans cet état ? peut-être une semblable pensée vous tirerait des larmes de componction ; la crainte des jugements de Dieu vous ferait penser à une conversion entière. Or, je vous prie, qu'est-ce qui vous rassure à présent, et qui vous empêche de trembler sur votre état ? est-ce le changement de vos mœurs ? non, sans doute, vous reconnaissez que vous êtes toujours le même. Quoi donc ! c'est que le nombre de vos péchés se trouve joint avec un pareil nombre de confessions : ce mélange monstrueux de pénitences et de rechutes, qui doit seul augmenter votre frayeur, est le seul motif qui vous calme l'esprit ; c'est-à-dire, que l'abus des sacrements, qui ajoute aux autres péchés la circonstance du sacrilège, vous met en repos.

Au lieu de vous dire à vous-même : Si depuis dix ans j'avais vécu sans sacrements, je me regarderais comme un impie, un anathème, digne de la colère de Dieu et des foudres de l'Église ; mais j'ai vécu comme si je n'en avais point approché ; je n'ai pas été moins sujet aux mêmes désordres : mes rechutes ne m'alarment point, parce que j'ai souvent eu part à un sacrement, dont l'effet naturel est de les empêcher. Au lieu de vous dire à vous-même : Je tremble pour ceux qui abandonnent le sacrement de pénitence ; mais ne dois-je rien craindre pour moi, qui le fréquente sans fruit ? Mes pénitences ne sont-elles point le plus grand de mes péchés ? Au lieu de vous faire ces reproches salutaires, vous vous dites avec assurance : Tout ceci n'est rien ; j'en ai demandé pardon à Dieu, je suis dans la dévotion. Mais encore une fois : *Quid prodest (Aug.) ?* A quoi vous sert-il de vous confesser, de vous humilier, si vous ne changez pas ?

Voulez-vous le savoir ? cela sert à nourrir votre présomption, à fomenté votre impénitence, à vous durcir contre la crainte des jugements de Dieu. A quoi cela sert-il ? à scandaliser la dévotion, à décrier l'usage des sacrements, à autoriser la conduite des libertins qui s'en éloignent et qui disent à



votre occasion : à quoi bon les fréquenter ? Un tel et une telle en sont-ils meilleurs ? A quoi cela sert-il ? A vous endormir dans cette erreur damnable, qui vous fait croire qu'il suffit, pour être absous, que le prêtre ait prononcé la sentence de l'absolution; comme s'il ne fallait pas que le cœur renonçât au péché, pour en avoir le fruit, et pour qu'elle soit ratifiée par Jésus-Christ, qui dit en même temps : Et moi je vous condamne. A quoi cela sert-il ? à damner souvent avec vous les confesseurs, qui par une molle complaisance vous donnent l'absolution, et qui n'ont pas la force de vous détromper sur l'abus énorme que vous commettez. A quoi cela vous sert-il, en un mot ? A satisfaire la faiblesse de votre imagination, sans guérir la malignité de votre cœur, et à vous conduire, par voie d'illusion et de tromperie à l'impénitence finale. Mais si cela est, il vaut mieux que les pécheurs de rechute s'éloignent de la pénitence : autre conséquence plus fautive et plus pernicieuse; puisque la rechute est la raison la plus forte et le motif le plus pressant de s'approcher de la pénitence : c'est la seconde partie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

C'est la malignité du pécheur qui lui fait tirer d'un mauvais principe une conséquence encore plus mauvaise : Je retombe toujours dans mon péché, donc je dois m'éloigner de la pénitence; au lieu de conclure: Je pêche souvent, donc je dois souvent m'approcher de la pénitence; car voilà la conséquence la plus juste et la plus sûre, et c'est ce que je veux établir, en vous faisant sentir et l'injustice et le danger de la proposition opposée.

L'injustice paraît, messieurs, en ce que le pécheur dont je parle fonde son impénitence sur la raison même la plus essentielle qui l'oblige à retourner à Dieu; car pourquoi devons-nous faire pénitence ? Parce que tout homme est pécheur, et qu'en péchant il contracte une obligation indispensable de satisfaire, soit en cette vie, soit en l'autre, au maître qu'il offense : donc plus l'homme est pécheur, plus il a besoin de pénitence; plus Dieu est offensé, plus on doit penser à l'apaiser et à le satisfaire. *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me. (Ps. L).* Lavez-moi, Seigneur, disait le prophète royal, et recommencez encore à me laver de mes iniquités; purifiez-moi des souillures que je contracte chaque jour; comme je ne cesse point d'attirer contre moi votre colère, ne vous laissez point de m'accorder le pardon que je vous demande. C'est la pratique des saints, qui sont d'autant plus exacts à satisfaire à la justice divine, qu'ils se reconnaissent plus sujets à tomber. *Peccasti, dit saint Jean Chrysostome, panitere; millies peccasti, millies panitere.* Avez-vous péché ? faites pénitence; êtes-vous retourné mille fois à votre péché, recommencez mille fois à en faire pénitence : cela est dans l'ordre.

Or, c'est ici que je ne comprends pas l'injustice du pécheur : Je suis sujet, dit-on, à

la rechute, donc je ne dois plus penser à la pénitence ? Quelle affreuse conséquence pour un chrétien ! c'est-à-dire, mon Dieu, maintenant que je me suis mis en possession de vous offenser, je ne dois plus avoir soin de vous satisfaire ; cela était bon quand je péchais une fois en passant, et que je n'avais qu'une faute à expier : mais présentement que j'ajoute chaque jour crime sur crime, que j'en commets plus dans un mois que je n'en commettais les années entières, je me crois dispensé de les réparer par la pénitence ; c'est-à-dire qu'à force de pécher souvent, je suis en droit de vous insulter. J'aurais compté pour quelque chose la première offense ; mais maintenant que je l'ai redoublée et réitérée cent fois, je ne dois plus faire aucune démarche pour rentrer en grâce avec vous ; car voilà, chrétiens, le sens naturel de la conclusion que vous tirez de vos rechutes : est-il rien de plus mal fondé que ce raisonnement, et cependant est-il rien de plus ordinaire dans le monde ?

Oui, messieurs, on peut dire que ce sont les justes qui font pénitence dans l'Eglise, non pas les pécheurs. Qu'une âme timorée ait commis une faute légère, elle a recours incontinent à la confession, et nous voyons que des pécheurs publics, scandaleux, qui devraient employer le reste de leurs jours à pleurer et à gémir, passent les années entières sans aucun exercice de piété. *Secundum autem duritiam tuam, et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ (Rom., I, 2).* Vous ne pensez pas, ô homme, que vous accumulez un trésor de colère pour le jour des vengeances du Seigneur. Un trésor, dit saint Augustin, marque deux choses : la quantité de l'or et de l'argent qu'on entasse, car une somme légère ne s'appelle pas un trésor ; et le secret de l'endroit où on le cache. Tel est le trésor de l'impénitent : mille péchés se succèdent les uns aux autres, tout cela entre dans cet abîme profond. Après une jeunesse débordée, on voit les désordres de l'âge suivant, et, jusque dans la vieillesse la plus avancée, on continue à grossir ce trésor ; on le tient caché et couvert, toujours enseveli dans le sommeil d'une mort éternelle, comme parle l'Écriture : *Quasi mortuos sempiternos (Thr., c. III).* Toujours ennemi de Dieu, on accumule dette sur dette, sans rien acquitter, et comme un homme qui emprunte et qui ne paie jamais, on se laisse enfin accabler, on s'abîme sans ressource.

Mais le comble de l'injustice est que le pécheur veut encore que Dieu lui sache gré de son impénitence. Pour moi, dira-t-il, je m'approche point de la pénitence, parce que je retombe incessamment. Je suis de bonne foi avec Dieu ; je ne veux point abuser des sacrements, je ne fais point comme une infinité de gens que je vois qui les fréquentent, et qui n'en sont pas meilleurs. Avec cela, on croit être en droit de demeurer dans son péché, de railler la piété, d'insulter aux dévots : on se confirme dans sa pensée par des éloges que donnent quelquefois des gens de bien à cette bonne foi prétendue, et on ne

sent pas la malice énorme que renferme cette conséquence ; car qu'est-ce à dire : Je suis de bonne foi avec Dieu ? C'est-à-dire : Mon Dieu, je ne vous trahis pas, mais je vous fais une guerre ouverte ; je ne veux pas vous tromper, mais je fais profession de vivre mal avec vous ; je n'abuse point des sacrements, mais je les méprise, et je n'en veux pas profiter ; je ne veux pas m'acquitter mal des devoirs de la religion, mais je fais gloire de les abandonner tout à fait ; je ne suis pas du nombre de ceux qui font encore quelques démarches vers vous, et qui ne se soutiennent pas ; mais je veux être un pécheur constant et par état ; je ne veux point de ces vicissitudes et de ces alternatives ; je veux demeurer immuable dans l'habitude du péché, et qu'il n'y ait pas un seul moment dans ma vie qu'on puisse dire être à vous. Et c'est sur cela qu'on croit être excusable, et qu'on veut se maintenir dans la possession d'offenser Dieu : est-il rien de plus terrible et de plus criminel que ce libertinage de conscience ?

Le danger de cette conséquence n'est pas moins grand que l'injustice, soit qu'on le regarde du côté de l'homme, soit qu'on le considère par rapport à Dieu. Danger de la part de l'homme, vous le savez, chrétiens, et peut-être l'avez-vous appris par une funeste expérience ; dès que l'homme n'a plus de frein qui l'arrête, sa passion le porte aux dernières extrémités. Or, la pénitence est le frein le plus puissant pour retenir nos passions. Quand on pense seulement, disait autrefois Sénèque, qu'on doit rendre compte de sa conduite à un homme sage, il n'en faut pas davantage pour contenir une âme bien née dans son devoir. Que sera-ce d'avoir à rendre compte des sentiments les plus secrets de son cœur, non pas à un ami, mais à un homme qui vous tient la place de Dieu, revêtu de l'autorité de Jésus-Christ même, à qui tout ce qu'il y a de plus sacré dans la religion nous oblige, sous peine de sacrilège, à déclarer les circonstances les plus humiliantes de nos péchés ; mais à un juge qui doit prononcer sur votre état, vous reprendre, vous intimider, vous faire sentir toute l'énormité de vos offenses ? Cette pensée seule est capable d'imprimer la crainte du péché et d'en donner de l'horreur ; on a de la confusion de se voir toujours si faible, d'exposer toujours aux yeux du prêtre les mêmes misères, surtout quand on s'est arrêté à une personne sage et zélée, comme le conseillent tous les théologiens aux pécheurs de rechute, et suivant l'avis même de saint Augustin qui ne veut pas que, par honte ou par mauvaise foi, on divise la confession.

Mais avez-vous une fois abandonné la pénitence, alors rien n'est plus capable de vous retenir ; on ne compte plus le nombre, on n'est plus arrêté par les circonstances, les plus honteuses perdent pour vous la honte qui y est attachée : *Confregisti jugum (Jerem., c. II)* : Vous avez secoué ce joug qui vous tenait encore assujéti sous la loi de Dieu : *Rupisti vincula (Ibid.)* : Vous avez

rompu les liens les plus forts qui vous attachaient à votre devoir : *Dixisti, non serviam* : Vous avez dit : M'en voilà quitte, je n'ai plus à rendre compte de ma conduite à personne ; que s'ensuit-il de cette malheureuse liberté ? *In omni colle sublimi et sub omni ligno frondoso tu prosternebaris (Ib.)* ; c'est-à-dire qu'après cela, il n'est point d'extrémité à laquelle on ne se porte : une faute en attire une autre ; un péché facilite un autre péché, on descend par degrés jusqu'au plus profond de l'abîme ; ce n'est plus qu'égarément, que débauche, que corruption ; chaque jour produit de nouveaux monstres : ce sont des raffinements d'impiété et de libertinage ; on passe de la colère à la haine, de la haine à la vengeance ; on tombe enfin dans ce déplorable état du péché habituel que l'Écriture nous dépeint tantôt sous la figure d'une cruelle servitude, tantôt sous celle d'une plaie envieux et devenue incurable à force d'être négligée.

Et voilà ce qui conduit la plupart des chrétiens à l'impénitence finale ; on a perdu l'usage de la confession, on ne peut presque plus le reprendre. Si la pensée vient encore quelquefois de mettre ordre à sa conscience, une vie noircie de crimes et toute pleine de désordres se présente à vous, en sorte qu'on ne sait par où commencer. Auparavant on savait où l'on en était avec Dieu ; il y avait des temps de pénitence, certains points fixes dans l'année, mais la trace en est perdue ; c'est un embarras, une confusion, un chaos affreux de péchés, qu'on désespère de débrouiller : on recule de jour en jour ; le torrent s'enfle et grossit ; et nous entraîne enfin dans le précipice.

Danger du côté de Dieu, le pécheur se ferme tous les chemins à la grâce en s'éloignant de la pénitence : comment cela ? le péché de rechute étant plus difficile à guérir, on a besoin de secours plus puissants pour s'en relever ; or la voie naturelle pour les obtenir, c'est le sacrement de pénitence, que la Providence a établi dans l'Église comme un remède salutaire à nos faiblesses ; car, outre la grâce sanctifiante que le sacrement confère, il donne encore une grâce sacramentelle dont l'effet propre est d'empêcher la rechute. Quand donc vous vous privez de cette grâce, quand vous renoncez à cette ressource établie par la Providence, comment Dieu vous assistera-t-il ? Vous avez coupé ces canaux par où les eaux du ciel coulaient vers vous ; que devez-vous attendre qu'une mortelle sécheresse (*Isa., c. III*) ? J'ordonnerai aux nuées, dit le Seigneur, de ne verser plus la pluie sur vous, c'est-à-dire que vous ne devez rien espérer d'en haut, puisque vous négligez les secours qui vous en viennent ; il n'y a plus de grâce de retour.

De là ces rechutes honteuses qui font rougir les pécheurs les plus endurcis ; de là cette faiblesse extrême dont ils sont surpris les premiers, cette insensibilité, cet endurcissement, et, si je l'ose dire, cette stupidité sur leur état ; on en trouve qui passent les années entières sans avoir un bon sentiment,

une bonne pensée, un mouvement qui les porte à Dieu. S'ils avaient approché du tribunal de la pénitence, peut-être Dieu, touché de cette démarche, aurait jeté un regard de compassion sur eux; il aurait peut-être amolli la dureté de leur cœur : *Quis scit si convertatur et ignoscat (Joel., c. II)*? Peut-être aurait-il permis qu'il sortît de la bouche du prêtre une parole de salut; car c'est ce qui arrive tous les jours; les choses les plus communes que dit un confesseur ont une onction et une efficacité particulière que leur donne le sacrement. Ailleurs elles tomberaient à terre, cette semence divine ne produirait aucun fruit; là elle devient un fonds admirable de bénédictions, une riche source de grâces. Oni, messieurs, quand un pénitent de bonne foi se met dans son devoir, il ne faut qu'un moment pour achever sa conversion; tel a commencé sa confession avec indifférence, avec froideur, qui l'a quelquefois finie les larmes aux yeux. Quand cette femme pécheresse de Samarie parla d'abord au Sauveur du monde, c'était une femme perdue; mais l'entretien qu'elle eut avec lui, la remit bientôt dans la bonne voie. La femme surprise en adultère étant présentée à Jésus-Christ par les Juifs, n'eut que de la honte ou ne fut touchée que de la perte de son honneur; mais, étant aux pieds du Fils de Dieu, elle ne se sentit plus touchée que du regret de son péché; les bontés qu'il lui fit paraître la charmèrent. Elle vit que bien loin de dédaigner les grands pécheurs par une vertu fière et orgueilleuse, ou de leur insulter par un zèle amer et chagrin, il les prenait sous sa protection et faisait leur apologie; elle ne put résister à tant de modestie, à tant de douceur; et le Fils de Dieu trouva le secret de la convertir en la défendant contre toutes les invectives des pharisiens.

Mais à quoi me servira ma pénitence, direz-vous? ne vaut-il pas mieux m'éloigner du sacrement, que de m'exposer à en faire un mauvais usage? Ah! chrétiens, il n'est point de pire état que celui des personnes qui s'abandonnent au péché sans aucun retour. Quand un pécheur, sujet à retomber, se trompe dans la pratique de la pénitence, sa faute est plus excusable que celle d'un pécheur impénitent: il fait du moins encore quelques pas pour retourner à Dieu, il tâche de se réconcilier avec lui; il a encore du respect pour les exercices de sa religion. Et voilà la différence que met le Sage entre le juste et l'impie : *Septies enim cadet justus et resurgit; impii autem corrueunt in malum (Prov., c. XXIV)* : Le juste tombe sept fois et se relève autant de fois qu'il tombe, et c'est en cela qu'il est juste; au lieu que l'impie tombe si rudement qu'il ne s'en relève jamais.

Quel parti doit donc prendre un pécheur sujet aux rechutes? c'est de ne point abandonner la pénitence et de n'en pas faire une fausse, c'est de se servir de sa rechute même comme du motif le plus propre à exciter dans son cœur un vrai repentir, c'est de se dire à soi-même : *Angustia sunt mihi undique (Dan., c. XIII)*. Me voilà entre deux ex-

trémities également redoutables pour moi, l'une de faire une fausse conversion, et l'autre de renoncer entièrement à la pénitence. Vous voyez, mon Dieu, où me réduit le déplorable état de ma conscience : *Infixus sum in limo profundi, et non est substantia (Ps. LXVIII)*. Me voici comme plongé dans un abîme où je ne trouve plus de fond pour me soutenir; je crains d'abuser de la pénitence dans ce malheureux état; mais non, Seigneur, j'aime mieux faire mes efforts pour aller à vous; peut-il m'arriver rien de plus funeste que de demeurer volontairement séparé de Dieu, que de choisir votre disgrâce comme un état fixe et durable? malheur à moi si je puis vivre en repos sans être bien avec vous! *Surgam et ibo ad patrem (Luc., c. XV)*. Daignez, Seigneur, me tendre encore la main; si mon retour n'est pas sincère, si mon cœur me trahit, je le désavoue. Je veux, mon Dieu, venir à vous en vérité; je sais que je vous l'ai juré plusieurs fois, mais toujours en vain: je n'ai pas oublié ces protestations si souvent répétées entre les mains des prêtres de l'Eglise; mais quand je vous l'ai dit, Seigneur, il était vrai, je le pensais alors comme je le disais, je parlais avec David de l'abondance de mon cœur : *Dixi in abundantia mea : Non movebor in aeternum (Ps. XXVI)*. Animé de votre esprit, rempli d'une force toute divine, dans ces moments si heureux où je me suis senti élevé au-dessus de moi-même, j'ai oublié ma faiblesse, je me suis cru inébranlable, et, si c'est un mal que de l'avoir cru, accusez-en le mouvement intérieur qui me transportait: je n'ai fait que suivre les impressions que votre grâce faisait sur mon cœur; et que n'aurais-je pas promis, soutenu d'un Dieu! Vous avez retiré votre main, Seigneur, vous avez détourné votre visage, et je me suis vu renversé, troublé, découragé, vaincu : *Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus (Ibid.)*. Quoi! faut-il pour cela que je désespère de l'avenir, et que, pour avoir été plusieurs fois infidèle, je consente à l'être toujours? Ah! Seigneur, éloignez de moi cet esprit d'impénitence; ôtez-moi cette fausse paix du pécheur qui croit être un ennemi plus digne de pardon, parce qu'il est un ennemi plus irréconciliable. Usez envers moi, mon Dieu, de cette clémence paternelle qui a promis le pardon au pécheur toutes les fois qu'il gémera; agréez les faibles efforts d'une âme qui, tout infidèle qu'elle est, ne se lasse point de retourner à vous. Il faut, Seigneur, à quelque prix que ce soit, que je recouvre votre grâce; et, si cent fois je vous offense, je veux cent fois me réconcilier avec vous; il me sera aussi dur à la centième fois de me voir éloigné de mon Dieu, qu'à la première. Que mes ingratitude et mes infidélités ne me servent jamais de raison pour n'être plus à vous, mais pour y être plus fortement; je trouverai, comme David, dans mes désordres passés de quoi vous aimer : *Deus meus misericordia mea (Ps. LVIII)*. Mon Dieu et ma miséricorde, disait-il, après son péché, j'espère qu'enfin confus et lassé

de déplaire à un Dieu qui m'aura été si miséricordieux et si bon, je trouverai mon remède dans mon mal même ; je me relèverai pour toujours ; et j'arriverai à cet heureux état de la gloire, où la plus grande félicité des bienheureux est de ne plus vous offenser et de vous aimer sans interruption pendant toute l'éternité.

### SERMON V.

#### SUR LE JUGEMENT DERNIER.

*Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.*

*Alors ils verront le Fils de l'homme venant sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté (S. Luc, ch. XXI).*

On demande quelquefois, messieurs, quelle nécessité il y a que Jésus-Christ vienne avec tant de pompe et d'éclat juger souverainement tous les hommes, puisque dans les principes de notre religion, c'est une vérité incontestable, que l'homme au sortir de la vie tombe entre les mains du Dieu vivant, qui décide de son sort pour toute une éternité : *Statum est hominibus semel mori*, dit l'apôtre saint Paul ; *post hoc autem judicium* (Hebr. IX). C'est une loi portée pour tous les hommes de mourir une fois, et d'être jugés après la mort. Il est même des chrétiens en qui cette réflexion affaiblit la crainte du jugement universel, lorsqu'ils pensent que leur destinée sera déjà conclue pour jamais. Cependant Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, à qui cet article de notre créance était encore mieux connu qu'à nous, n'a pas laissé de nous proposer le jugement dernier comme une des vérités les plus redoutables de l'Évangile. Tâchons donc, messieurs, de bien pénétrer ce qui est propre à cette action si terrible et si solennelle, pour en tirer le fruit que le Fils de Dieu s'est proposé, lorsqu'il a pris soin de nous en décrire l'appareil avec des circonstances si particulières et si bien marquées.

Il y a longtemps qu'on se plaint, non-seulement que les méchants et les gens de bien sont mêlés ensemble, mais encore que par un renversement étrange, les méchants sont dans l'estime et les gens de bien dans le mépris. Ce désordre apparent, qui a révolté tant d'esprits dans le paganisme et même dans la loi judaïque, a paru aux hommes inspirés de Dieu, une des preuves les plus fortes et les plus évidentes du jugement futur. C'est la conclusion qu'en tire le Sage : *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitie iniquitatem* (Ecl. III). J'ai vu, dit-il, avec indignation l'impie sur le trône, et l'iniquité sur les tribunaux de la justice ; puis il ajoute : *Et dixi in corde meo, justum et impium judicabit Deus*. J'ai conclu de là, dit-il, qu'il y avait un jugement, où Dieu jugerait l'homme de bien et l'impie : je n'ai pu autrement accorder l'idée que nous avons par la lumière naturelle de la souveraine équité d'un Dieu, avec ce qu'il y a d'injuste en apparence dans ces états opposés des bons aux méchants ; et j'ai compris en même temps qu'il y aurait un jour où Dieu couron-

nerait la vertu de gloire, et couvrirait le vice d'infamie : c'est aussi la conséquence que les Pères ont tirée de ce principe après le Sage.

Attachons-nous donc à la fin que Jésus-Christ a eue en vue dans le jugement dernier, pour pénétrer cette vérité fondamentale de notre religion ; et puisqu'il ne viendra pas tant pour décider de notre éternité, qui sera déjà conclue en bien ou en mal, que pour rendre à la vertu la gloire qui lui est due, et au vice toute la honte qu'il mérite ; puisqu'il a voulu intéresser l'homme par l'endroit qui lui est le plus sensible, considérons dans le jugement universel l'action principale qui le distingue du jugement particulier, je veux dire la manifestation des consciences. Manifestation si glorieuse pour les saintes âmes, et si honteuse pour les âmes criminelles : deux pensées qui vont faire les deux parties de ce discours, où je vous montrerai le jour du jugement, comme un jour de confusion pour les pécheurs, comme un jour de gloire pour les justes. Demandons les lumières du Saint-Esprit : *Ave*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est une parole bien expresse que celle de saint Paul : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis prout gessit, sive bonum, sive malum* (II Cor. V). Ecoutez, ô homme qui ne craignez rien tant que d'être connu, l'arrêt irrévocable porté contre vous par la justice divine : il faut vous résoudre à vous voir une fois pleinement connu de tout le monde, non pas par les qualités naturelles, l'esprit, le bon sens, la beauté, la bonne grâce, le bon cœur, qualités dont on tire avantage sans sujet, puisqu'elles sont l'ouvrage de Dieu seul, et non pas de l'homme ; mais par les qualités morales, qui seules appartiennent proprement à l'homme. *Oportet*, il le faut : quelque impénétrable qu'ait été jusqu'à présent votre conduite aux yeux les plus éclairés, c'est un Dieu qui entreprend aujourd'hui de la découvrir à tout l'univers. Or, que peut cacher le cœur humain dans ses replis les plus secrets à l'œil de celui qui l'a formé ? Entrons dans le sens des paroles de l'Apôtre, et tâchons d'en faire sentir toute la force pour l'édification de vos âmes.

*Omnes enim nos manifestari oportet*. Remarquez, messieurs, le terme dont se sert l'Apôtre : il faut que nous soyons tous manifestés. Il ne dit pas seulement connus, pour ne pas confondre cette manifestation avec la connaissance ordinaire que nous avons des hommes ; connaissance défectueuse et imparfaite pour deux raisons. Car, en premier lieu, on ne connaît l'homme que par quelque endroit de sa vie ; et sur cela on prétend pouvoir en connaître toute la suite : jugement téméraire, puisqu'enfin le vice ni la vertu ne consistent pas dans une action passagère, mais dans une habitude formée de plusieurs actes réitérés. En second lieu, on ne juge que par les apparences qui frappent les sens, et l'on ne connaît ni les actions ne-

crêtes qui se font sans témoins, ni les intentions encore plus cachées, qui en sont comme l'âme et qui en font tout le prix : jugement encore mal fondé, puisque la prudence la plus éclairée ne fournit que des conjectures fort sujettes à l'erreur.

Or l'apôtre saint Paul s'est servi du terme de manifestation, pour l'opposer à ces deux connaissances imparfaites. En effet, messieurs, qu'est-ce que manifester ? Ce n'est pas seulement connaître une partie de la vie, un morceau de l'histoire, quelques traits distingués ; mais c'est en développer toute la suite, c'est entrer dans tout le détail, en sorte que rien n'échappe à celui qui doit juger. Qu'est-ce que manifester ? Ce n'est pas seulement voir ce qui paraît, et deviner le reste par des conjectures incertaines ; mais c'est donner une évidence si claire du fait, qu'on n'en puisse nullement douter. On pourra donc, sans craindre le jugement téméraire, juger infailliblement ; et on ne pourra même ne le pas faire, parce que la connaissance sera entière, parce que la connaissance sera évidente : *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Connaissance entière ; ce ne sera pas seulement une action dont vous aurez à soutenir le reproche, mais toute votre vie qu'on vous étalera devant les yeux. On ne vous produira pas seulement une injustice secrète que l'avarice vous a fait faire, pour vous établir dans le monde ; on révélera tout le mystère d'iniquité que vous avez caché avec tant de soin. On verra comment dès votre jeunesse, vous fîtes servir vos plaisirs mêmes à votre intérêt ; n'ayant de liaison, de commerce, d'habitude, qu'avec les gens que vous jugiez devoir vous être utiles, quelque scélérats qu'ils fussent ; sacrifiant vos meilleurs amis, et vos plus proches parents, à ceux qui pouvaient avancer vos affaires ; violant les droits les plus sacrés de l'amitié et de la nature ; enfin vous jetant aveuglément dans le parti le plus propre à faire une fortune prompte et opulente, sans examiner si la conscience et le salut y seraient intéressés. On verra ce caractère soutenu dans la suite par un acharnement opiniâtre à plaider, sans vouloir entendre à aucune proposition d'accommodement ; par une application infatigable, qui vous rendit l'esprit si fertile en expédients, pour vous approprier le bien d'autrui. On vous verra méditer dans le cabinet, comme un lion dans sa caverne : *Insidiatur in abscondito, quasi leo in specula sua* (Ps. IX), jeter des yeux de convoitise sur tout ce qui pouvait être à votre bienséance ; dresser des embûches à la faiblesse de la veuve et de l'orphelin ; attirer le pauvre dans le piège, sous prétexte de l'obliger par des prêts intéressés, et le dépouiller enfin de ce que le travail de ses mains lui avait acquis, et de ce qui suffisait à peine pour le faire vivre : *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Homme sensuel et voluptueux, vous n'avez pu oublier l'origine de cette passion que vous nourrissez depuis tant d'années ; vous

vous souvenez de toutes les abominations secrètes que vous avez eu soin de dérober à la connaissance des hommes ; votre conscience vous reproche tant de commerces honteux, tant de lois violées, tant de sacrements profanés : rassemblez, s'il se peut, tous les débordements d'une jeunesse libertine, tous les désordres d'une vieillesse corrompue, ce qu'il y a de plus sacré dans la religion, uni avec ce qu'il y a de plus infâme dans la débauche ; voilà le spectacle que vous aurez à soutenir : *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Âme ambitieuse, dont la passion dominante est l'amour de la gloire, n'espérez pas éviter ce moment fatal, où tout votre orgueil sera confondu. Là paraîtront ces faiblesses, ces lâchetés, ces injustices, cet esprit fourbe, artificieux et capable des plus noires trahisons. Là, on vous remettra devant les yeux tant d'occasions où vous avez tout sacrifié à votre ambition ; où vous avez déchiré par des médisances ouvertes, ceux dont la prospérité vous faisait de la peine ; où vous avez pris plaisir à brouiller, à diviser, à aigrir les esprits par une humeur inquiète et maligne ; à tromper les personnes les mieux prévenues en votre faveur ; à trahir votre ami, votre allié, votre parent, et s'il l'a fallu, votre patron même ; c'est ce qui sera développé dans toute son étendue, et le mot de manifestation porte cette connaissance entière : *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Connaissance certaine, foudrée sur l'évidence du fait. On ne l'apprendra pas comme une chose passée ; on le verra, dit Isaïe, comme une chose présente : *Videbitur opprobrium tuum* (Isa., XLVII). On lira dans la lumière de Dieu, comme dans un mémoire fidèle, toutes les circonstances, tout le dérèglement d'une passion illégitime, tout le détail d'une fourberie, tous les détours et toute la marche d'une intrigue secrète : circonstances dont les libertins qui font gloire du vice, rougiraient plus que du vice même ; car voilà ce qui fait sentir toute la faiblesse et toute la misère de l'homme. C'est là que la générosité prétendue des faux amis, la probité de nos libertins qui se piquent d'avoir de la droiture, la modération de nos sages du siècle, les vertus morales de nos mondains qui se flattent d'avoir le cœur si bien fait ; c'est là, dis-je, que toutes ces qualités seront mises dans le creuset : on connaîtra si elles sont à l'épreuve de ce feu dévorant, qui sépare l'or pur de la vertu d'avec l'amour de soi-même. On ne sera plus en état d'imposer par des apparences spécieuses ; le principe de l'action, qui est le motif et l'intention, sera aussi évident que l'action même : *Manifestabit*, dit l'Apôtre, *consilia cordium* (I Cor., VI, 4). Et cela se passera devant le tribunal de Jésus-Christ ; on ne jugera plus suivant les règles du monde, mais suivant celles de l'Évangile. Imaginez-vous que vous avez à comparaître devant tout ce qu'il y a eu de saints sur la terre. Mais quand vous n'auriez à craindre que le jugement des hommes tel qu'il est, pourriez-vous soutenir cette manifestation entière et

évidente? Ah! chrétiens, arrêtons-nous ici. Quelle confusion pour une personne qui a de l'honneur et qui se voit déshonorée d'une si étrange manière! *Omnes enim nos manifestari oportet.*

Confusion surprenante; on avait pris les mesures les plus justes, les lieux les plus sûrs, les temps les plus propres; on ne s'était jamais ouvert à personne, non pas même à ses confesseurs; on se flattait de n'être jamais connu; on avait eu le plaisir de tromper la vigilance de ceux qui nous éclairaient de plus près; on s'était applaudi en soi-même des fruits de son iniquité et de sa trahison: *Spes hypocritæ peribit (Job, c. VIII).* L'hypocrite voit son espérance confondue, son action exposée avec ses circonstances les plus honteuses: *Accedam ad vos in judicio, dit Dieu, et ero testis velox (Malach., c. III).* Je viendrai fondre sur vous au jugement comme un témoin qui surprend, et qu'on n'aperçoit pas. Quelle consternation!

Confusion universelle; c'est aux yeux de tout le monde que vous vous verrez découverts. Jamais la confusion n'est si générale pendant la vie: l'infamie est connue de peu de personnes, les parents sont intéressés à la cacher; la charité chrétienne la fait supprimer; tout noirci qu'on est dans l'esprit des autres, on a toujours quelque ami qui nous estime encore et qui nous venge du mépris d'autrui. Là l'univers entier sera témoin de votre honte: *Ostendam gentibus nuditatem tuam, dit Dieu, et regnis ignominiam tuam (Nahum., c. III).* Quel affreux spectacle! Maîtres superbes, juges intéressés, faux amis, époux, épouses infidèles, quels seront alors les yeux que vous craindrez le plus?

Confusion amère, accompagnée de reproches et d'insultes; on vous regardait comme une personne de probité; on n'avait pas eu la pensée que vous fussiez capable d'une action dont vous fussiez jamais rougir; on s'était fié à vous; ceux-là même qui auraient répondu de votre vertu au péril de leur vie, vous verront tel que vous êtes. Quel étonnement! *Unusquisque ad proximum suum stupebit (Isai., XIII).* Et que dira un laïque, un homme du monde à des gens d'Eglise? *Nostri similis effectus es (Isai., XIV).* Quoil vous étiez aussi corrompu que nous? vous qui nous faisiez des leçons si saintes, vous étiez un hypocrite? De là quel dépit, quel accablement! forcé par le témoignage de sa conscience, et par l'évidence du fait, si le pécheur ose lever les yeux, ce sera pour faire un aveu que la vérité lui arrachera: *Respiciet homines, dit l'Ecriture, et dicet: peccavi (Job, XXXIII);* oui, j'ai péché, je vous ai trompé.

Confusion éternelle: il n'en est point de pareille sur la terre; on se relève de tout: le temps efface les fautes, les services les réparent; on voit des gens diffamés dans le monde, après avoir disparu quelques années, revenir sur la scène, lever la tête et tâcher de faire oublier aux autres ce qu'ils oublient si volontiers eux-mêmes. Là, c'est

une infamie sans retour, la tache est ineffaçable, on ne s'en lavera jamais: *Confundentur vehementer, dit Jérémie, quia non intellexerunt opprobrium sempiternum (Jerem. IX, 20).*

De là confusion désespérante; car le pécheur se voyant découvert aux yeux de tout l'univers, accablé des reproches de sa conscience et des insultes amères qu'il recevra de toutes parts, considérant l'avenir et n'y trouvant qu'une éternité malheureuse, entrera dans ce cruel désespoir que l'Ecriture nous peint avec des expressions si tragiques. Car tantôt, s'adressant aux montagnes, il souhaitera d'être enseveli sous leurs ruines: *Tunc incipient dicere montibus, Cadite super nos; et collibus, Operite nos (Luc. XXIII).* Tantôt il appellera la mort à son secours, et la mort impitoyable s'éloignera de lui: *Desiderabant mori, et fugiet mors ab eis (Apoc. IX).*

Ah! mondains, que deviendrez-vous alors avec vos idées sur le point d'honneur? Quand nous vous disons qu'il faut pardonner à vos ennemis, vous nous opposez les maximes du siècle: un homme sans honneur, dites-vous, est un homme perdu; dès qu'on est flétri de ce côté-là, il faut périr ou se venger. Je ne veux point aujourd'hui combattre votre délicatesse, j'approuve le soin que vous avez de votre réputation; mais pensez donc à ne rien faire qui vous puisse déshonorer un jour à la vue du monde. Quand vous êtes sur le point de faire une action dont vous rougiriez si elle était connue, dites-vous à vous-même: que vais-je faire? ce monde que je crains saura un jour le détail du crime que je veux commettre: si je savais seulement qu'après ma mort il dût être révélé, cette seule pensée me retiendrait, et cependant je ne serais plus pour en soutenir la honte: au jugement de Dieu, il faudra paraître en personne et recevoir l'affront le plus sanglant. Voilà, chrétiens, le soin qu'il faudrait avoir de votre honneur, au lieu de l'exposer comme vous faites, par des actions indignes de vous, à une confusion insoutenable. Je vous laisse à faire toutes les réflexions que demande une matière si terrible; et je passe à la seconde partie, où je dois vous proposer la gloire des gens de bien.

#### SECONDE PARTIE.

Quoique la gloire soit l'apanage naturel de la vertu, il arrive souvent que la vertu est sans honneur dans le monde pour deux raisons: la première est que les gens de bien se cachent, suivant le conseil de l'Evangile, autant qu'il leur est possible, d'où il arrive que leur mérite demeure dans l'obscurité et n'est pas toujours honoré; la seconde est que les bonnes œuvres d'éclat qu'ils sont obligés de pratiquer pour l'exemple, sont censurées et empoisonnées d'ordinaire par les libertins: de là vient que, n'étant pas reconnues pour ce qu'elles sont, elles n'ont pas aussi la gloire qu'elles méritent. Aussi l'humilité des justes et la malignité des méchants conspirent ensemble pour ôter à la vertu l'honneur qui lui appartient. Or, il était de la

justice de Dieu qu'il y eût un jour où tant d'actions héroïques, qui sont ensevelies dans l'oubli ou qui sont critiquées, fussent connues de toute la terre et entièrement justifiées, et c'est ce qui fera la consolation des personnes de piété dans le terrible jour des vengeances du Seigneur. Ce juge souverainement éclairé saura départir selon le mérite, la gloire qui est si injustement prostituée sur la terre à des scélérats et à des impies : *Tunc laus erit unicuique a Deo* (II Cor. IV).

Vous savez, messieurs, que les vertus n'ont pas toutes le même éclat. Il y en a que la naissance ou la fortune relève ; la plupart des actions vertueuses que font les personnes constituées en dignité leur sont comptées. Il y en a qui éclatent par elles-mêmes aux yeux des hommes, et qui attirent leur estime : un grand zèle pour le salut du prochain, une vie austère, des charités publiques, être de toutes les bonnes œuvres d'une ville, travailler à la réformation des mœurs, à l'avancement des affaires de la religion. On ne manque guère de rendre justice à ces vertus ; et si les louanges humaines n'en sont pas toujours le motif, elles soutiennent du moins l'homme et le récompensent d'une partie de ses soins. Mais il est des vertus d'une espèce bien différente, obscures d'elles-mêmes et qui ne sont connues que de Dieu. Elles n'ont rien qui nourrisse l'amour-propre ni qui flatte la nature ; elles vous laissent toute la peine d'une action sainte, sans espérance d'autre gloire que celle de l'éternité.

Combien de gens, par exemple, qui ne sont pas dans les premières places du royaume, mais dans des emplois subalternes, ont toute la fatigue et tous les désagrémens des entreprises les plus glorieuses qui regardent la religion, sans en avoir nullement l'honneur ! Combien de personnes dans une condition privée pratiquent tous les devoirs du chrétien, sans qu'on fasse attention à leur conduite ! combien d'autres engagées dans les liens du mariage, trouvent dans leur domestique des croix insupportables, qu'elles souffrent avec une modération héroïque, s'étudiant à ménager un mari jaloux ; soutenant chaque jour toutes les fiertés d'une humeur vaine et impérienne, tous les caprices d'un esprit volage et bizarre, les emportemens d'un naturel dur et farouche ; étouffant, dissimulant, oubliant tout sans jamais faire d'éclat, bien loin d'en venir à ces divorces, qui sont si ordinaires et si scandaleux ; sans ouvrir même leur cœur qu'à Dieu seul, sans se plaindre qu'aux pieds du crucifix, et encore en des termes qui ne marquent ni aigreur, ni ressentiment ! Combien de malades qui languissent depuis plusieurs années ou tourmentés de douleurs aiguës, ou affligés de maux habituels et secrets, sans être plaints de personne ; qui n'ont pas seulement leur douleur à supporter, mais sauvent, comme le saint homme Job, les reproches ou l'indifférence de leurs parents et de leurs amis, et qui, dans une soumission entière

aux ordres de Dieu, adorent ses rigoureux jugemens, tout prêts non-seulement à lui sacrifier leur vie, ce serait peu et il est facile alors, mais à la traîner tant qu'il lui plaira dans une langueur plus fâcheuse que la mort ? combien de pauvres honteux jusque dans les conditions les plus relevées, se voient tous les jours à la veille de manquer du nécessaire et en manquent effectivement quelquefois, sans autre ressource que leur résignation et leur patience ! combien de fervens chrétiens, sous les dehors d'une vie commune, et au milieu du grand monde, ont un commerce continué avec Dieu, et lui font tous les jours mille sacrifices intérieurs de ce qu'ils ont de plus cher ! ils adorent le Seigneur en esprit et en vérité, tout renfermés en eux-mêmes et semblables à ces grands fleuves qui par des routes secrètes coulent sous terre et se déroberent à nos yeux. Mais aussi comme ces fleuves, après s'être perdus pour quelque temps, reprennent leur premier cours et recommencent à paraître avec plus de majesté, ainsi ces âmes cachées, qui ne sont connues que de Dieu, sortiront enfin de l'obscurité, et paraîtront au grand jour dans toute la gloire qui leur est due.

Le Père céleste qui lit dans le cœur de ses fidèles serviteurs, leur rendra avec usure tout l'honneur qu'ils ont méprisé pour lui. Pendant qu'ils vivaient sur la terre, ils étaient sans nom ; le monde ne parle avec admiration que de ce qu'il estime, de la noblesse, de l'esprit, de la beauté, de la valeur ; la gloire était prodiguée à toutes ces qualités frivoles qui ne dépendent pas de nous, et qui ne la méritent pas. Le juste dans le silence pratiquait les vertus les plus éminentes, et il était oublié ; il n'était fait mention de lui nulle part ; il était le seul qui fût digne d'éloge, et il était le seul à qui l'on n'en donnait pas ; il gardait son secret entre Dieu et lui : *Secretum meum mihi* (Isai. IV). Mais la scène changera bien au jugement dernier. Car ce juge équitable effacera jusqu'au souvenir de ces qualités que le monde admire, et fera connaître à l'univers ces vertus obscures, pour lesquelles le monde n'a que du mépris.

Alors ces grands hommes qui ont fait tant de bruit sur la terre ; ces personnes si distinguées par leur naissance et par leur fortune, se trouveront dans un état bien différent de celui où ils ont été : leur mémoire, dit l'Écriture, se dissipera et s'évanouira tout à coup : *Peribit memoria eorum* (Ps. IX). C'est alors qu'il sera plus glorieux à l'homme d'avoir servi Dieu dans la retraite, que d'avoir paru avec éclat dans le monde. C'est alors qu'une bonne œuvre faite en cachette effacera ces actions même de piété, qui ont eu les hommes pour témoins. Vos amis, Seigneur, sont trop bien payés : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (Ps. CXXXVIII). Ils ont méprisé une fausse gloire qui n'a rien de solide ; vous leur rendez une gloire solide, qui n'a rien de faux.

Vous le savez, messieurs, quel usage on fait des louanges dans le monde : ceux qui les donnent, se trompent si souvent dans la

jugement qu'ils font de nous sur des apparences, sur des bruits incertains, sur la foi d'autrui, sur leurs propres lumières et sur leurs caprices ! Combien de fois a-t-on été loué sur des qualités qu'on n'avait pas ! Quelle part n'ont point dans les éloges, la coutume, la flatterie, l'intérêt, la crainte et quelquefois la malignité ! Ce sera au seul jugement de Dieu que les hommes ne seront point trompés dans l'idée qu'ils auront de vous et qu'ils ne pourront vous tromper ; éclairé d'une lumière céleste, l'homme juste lira dans tous les cœurs ; il y verra l'image de ses vertus vivement gravée ; il lui sera permis enfin de jouir de sa gloire ; ce ne sera plus désormais un fruit défendu pour lui.

Si les vertus cachées ont besoin de témoins qui les fassent connaître, les vertus éclatantes ont besoin d'un protecteur qui prenne leur défense en main. La malignité des méchants est telle, qu'ils ne sauraient souffrir le bien dans autrui, ils sentent malgré eux qu'ils ne peuvent manquer d'estime pour la vertu reconnue ; la vraie piété force les plus libertins à la respecter. Que font-ils ? ils prennent le parti de la contester. Le zèle, quelque épuré qu'il soit, est inquiétude, vanité, envie de dominer, de se distinguer, de faire du bruit dans le monde ; tout ce que font les grands pour la religion est politique, intérêt, hypocrisie, dissimulation, faiblesse d'esprit ; la retraite d'une personne qui embrasse le parti de la piété, est l'effet du dégoût, de la beauté qui passe, du monde qui l'abandonne, de l'infidélité, du caprice, d'un tour d'imagination ; la fermeté des personnes constituées en dignité est une dureté de naturel, une affectation de sainteté pour aller à ses fins, une singularité des gens qui veulent se mettre sur le pied d'hommes extraordinaires ; ainsi par le soin que prennent ici les méchants d'empoisonner toutes les vertus, ils ont trouvé l'art de se défendre de l'estime et du respect qu'elles leur inspirent malgré eux. Et c'est ici que je trouve beaucoup à dire à cette probité prétendue de nos mondains, qui trouveraient étrange qu'on leur disputât leur naissance, leurs biens, leur esprit, leurs belles actions, et qui ne croient pas qu'il soit indigne d'un honnête homme de calomnier la piété des justes, lesquels ne se réservent point d'autre bien que celui-là. Ah ! messieurs, souffrez que Dieu soit servi si vous ne voulez pas le servir vous-mêmes.

Mais consolez-vous, âmes justes, votre jour viendra. Le Seigneur a les yeux attachés sur vous ; il n'est pas temps encore de faire connaître aux hommes ce que vous êtes devant lui ; il aura soin de vous justifier lui-même à la face du monde entier ; sa justice, qui semble endormie, se réveillera tout à coup et confondra vos ennemis. Et comme autrefois les Israélites étant poursuivis par les Egyptiens, qui les avaient si longtemps tenus sous un cruel esclavage, Moïse fit arrêter son armée sur les bords de la mer, et alors, élevant la voix : Demeurez, dit-il, et soyez aujourd'hui témoins des merveilles que Dieu va faire en votre faveur : *State et videte*

*magnalia Domini, quæ facturus est hodie (Exod., XIV)*. Je ne demande point, continua ce sage conducteur, que, les armes à la main, vous remportiez une victoire sanglante sur vos ennemis. Il n'est pas nécessaire de lever le bras pour les vaincre ; mais levez seulement les yeux, et soyez spectateurs d'une défaite qui ne vous coûtera point de sang : *State et videte* ; voyez ceux qui vous poursuivaient ensevelis sous les flots, et jouissez à loisir des avantages que votre Dieu vous donne sur eux : *State et videte magnalia Domini*. Ainsi vous dira le Seigneur au jour de ses vengeances : Ames justes, je ne demande point que vous entrepreniez de vous justifier pour confondre les pécheurs ; je veux seulement que vous ayez le plaisir d'être témoins de leur confusion : *State et videte*. Voyez ce libertin convaincu de la droiture de vos intentions, par une lumière vive et pénétrante qui la lui fait sentir jusqu'au fond de l'âme ; voyez dans son esprit l'idée de votre vertu, si profondément imprimée, qu'il ne la peut effacer : *State et videte*. Soyez témoins de l'aveu contraint et forcé qu'il ne peut s'empêcher de vous rendre ; de la rétractation publique qu'il est obligé de faire, non pas en présence de deux ou trois personnes, mais à la face de tout l'univers ; de la contradiction qu'il est obligé de soutenir contre lui-même, lorsqu'il reconnaît qu'il avançait de vous des choses qu'il ne croyait pas ; de sa mauvaise foi, lorsqu'il affectait du mépris pour ce qu'il estimait intérieurement ; des lâches artifices dont il s'est servi pour noircir votre réputation. Et vous, pécheurs, voyez la vie du juste que vous avez calomnié : *State et videte*. Parcourez toute son histoire ; rapprochez toutes ses actions pour connaître son vrai caractère ; voyez-le tantôt dans une occasion délicate être à l'épreuve de l'intérêt et insensible au plaisir ; là, se relâcher de ses droits pour le bien de la paix ; ici, risquer les bonnes grâces d'un maître, d'un ami, d'un parent, en faveur de la vertu ; quelquefois prier à l'autel pour ses ennemis ; d'autres fois prendre leur parti dans les conversations ; toujours se déclarer pour le bien, malgré les plus violentes attaques et les railleries les plus piquantes ; considérez, examinez de près ; sont-ce là les traits d'une fausse piété ? une vertu contrefaite peut-elle se soutenir si longtemps et si universellement ? *State et videte*.

Ah ! chrétiens, quelle gloire que d'avoir un Dieu pour défenseur ! Dès qu'il aura parlé pour vous, qui pourra vous refuser l'honneur qu'il vous rend lui-même : *Tunc laus erit unicuique a Deo (I Cor., IV)*. Ainsi voyons-nous dans le monde : si quelque malheureux, opprimé par la cabale de ses ennemis, est noirci de calomnies, et qu'il échappe de la bouche du prince un mot qui lui soit favorable, il n'en faut pas davantage pour ramener tous les esprits et les tourner de son côté ; ceux qui lui étaient les plus contraires sont les premiers à revenir. Tel sera le bonheur du juste quand Dieu aura prononcé en sa faveur ; les plus libertins se rendront, la



magnite la plus envenimée se taira, l'envie sera étouffée, et l'admiration, dit le Sage, prendra sa place : *Mirabuntur in subitatione insperata salutis* (Sap. V). Ils avoueront que c'était un effet de leur faiblesse de ne pouvoir se figurer l'idée d'une vertu si parfaite ; ils seront surpris de voir des gens qu'ils croyaient avoir perdus de réputation, braver le mensonge et la calomnie, paraître aux yeux du monde avec toute la gloire qu'ils ont méritée : *Mirabuntur in subitatione insperata salutis*, gloire que personne ne pourra désormais leur ravir ; gloire dont ils ne pourront plus déchoir par leur faute ; gloire, non pas auprès d'un petit nombre de personnes, mais universelle ; gloire, non pas frivole et passagère, mais solide et éternelle : *Mirabuntur in subitatione insperata salutis*.

Voilà, chrétiens, une ambition digne de vous. Votre religion ne vous défend pas d'aimer la gloire, mais elle vous propose une gloire qui mérite vos soins. *Quomodo vos volestis credere*, disait le Fils de Dieu, *qui gloriam ad invicem accipitis ; et gloriam quæ a solo Deo est, non queritis* (Joan., V). Comment pouvez-vous croire à l'Evangile et vivre si jaloux de la gloire qui vient des hommes et si peu soigneux de vous procurer celle qui vient de Dieu ? La première est si frivole et cependant si recherchée ! quelle ardeur de plaire aux maîtres de la terre ! Ah ! du moins, messieurs, je voudrais qu'on eût une égale ardeur pour plaire à Dieu. Nos braves prodiguent leur sang et leur vie pour mériter la faveur du prince, et néanmoins combien d'actions perdues qui ne viennent pas à sa connaissance ? combien de soins qui ne paraissent pas ? Vous le savez, messieurs, que de mers passées, que de périls courus, que de fatigues essayées, que de dépenses excessives, que de complaisances pour des maîtres qui n'en savent rien, à qui la bienséance même vous empêche de les faire remarquer ou qu'on n'en peut persuader. Votre Dieu, chrétiens, n'oublie rien de ce que vous faites pour lui ; un mouvement du cœur, un simple désir, une aspiration perce les cieus et va jusqu'à lui ; ce qui est inconnu à tout l'univers, il le sait ; et souvent tout le monde sait ce que vous avez fait pour un maître qui est le seul qui l'ignore.

Mais d'ailleurs combien de services contestés par des gens qui empoisonnent les choses, qui, pour vous détruire, donnent un mauvais tour à ce que vous faites ? Les grands, quelque éclairés qu'ils soient, ne peuvent pas penser à tout et voir tout par eux-mêmes ; souvent on leur enlève des serviteurs fidèles qu'ils ne soutiennent pas, parce qu'ils ne savent que penser de leur conduite. Or, Dieu ne peut être surpris ; adorez-le en esprit et en vérité ; tout l'univers déchaîné contre vous ne saurait vous faire perdre son estime. Donnez-lui seulement, dans l'innocence de vos mœurs, de quoi confondre vos ennemis, et laissez-lui le soin de votre gloire ; cherchez à le contenter, vous n'avez besoin de personne que de vous-mêmes. Dites, avec l'apôtre saint Paul : *Mihi*

*autem pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die* (I Cor., IV). Il m'importe fort peu de quelle manière les hommes pensent de ma conduite, pourvu que j'aie mon juge pour moi. C'est Dieu seul à qui j'ai à répondre : *Qui autem judicat me, Dominus est* (Ibid.). Je ne suis, au vrai, que ce que je suis devant lui. Malheur à moi, si j'aspire à d'autre gloire qu'à l'honneur de lui plaire et si je suis assez lâche pour quitter la vertu, afin d'éviter la persécution du monde. Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours, si vous voulez arriver au bonheur, qui sera le partage des élus au jugement dernier, et que je vous souhaite, etc.

## SERMON VI,

### SUR LE JUGEMENT DERNIER,

*Tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

*Alors il s'assiera sur son trône, et toutes les nations s'assembleront devant lui* (S. Math., ch. XXV).

Voici, messieurs, une de ces grandes vérités où l'éloquence humaine perd, ce semble, toute sa force, où l'art devient inutile et qu'il suffit de proposer simplement pour frapper, pour étonner, pour convertir les cœurs les plus endurcis. Aussi je ne veux point me prescrire d'autre ordre, dans ce jugement formidable, que l'ordre de l'action même. Parcourons-la tout entière ; nous en verrons d'abord tout le terrible appareil ; nous la considérerons après cela dans elle-même, avec toutes les circonstances qui la doivent accompagner ; enfin je tâcherai de vous en bien représenter les suites, et cela en expliquant seulement le texte de l'Écriture. Appliquez-vous, chrétiens, à une matière qui a autrefois effrayé jusqu'à des païens, qui seule a fait tant de solitaires, tant de saints religieux, et qui peut-être vous touchera malgré la faiblesse de mes expressions. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

La première chose à quoi je fais réflexion, messieurs, parmi le désordre et la confusion de toute la nature, c'est au bruit de cette trompette fatale qui retentira dans les quatre parties du monde et qui réveillera les morts jusque dans le fond des sépulcres : *Surgite, mortui*, levez-vous, morts : parole aussi puissante que celle qui fit sortir le monde du néant. L'ange ne dit point : Princes, rois ; il n'y en aura plus ; les noms, les rangs, les dignités, tout sera confondu dans la poussière du tombeau. *Mortui*. Morts. *In momento, in ictu oculi* (I Cor., XV). Il faut du temps sur la terre pour comparaître, mais un moment suffira pour assembler l'univers tout entier devant le tribunal de Dieu. *Ad judicium*. Ce n'est pas assez que l'âme ait été jugée, il faut encore que le corps reçoive ou le fruit de ses travaux, ou la peine de ses plaisirs : *Surgite, mortui, et venite*.

En effet, messieurs, est-il juste que le corps, qui aura été l'instrument ou du salut ou de la damnation de l'homme, de sa sou-

(Trois.)

mission ou de sa révolte envers Dieu, soit sans châtement ou sans récompense? que les corps de tant de martyrs brisés, déchirés, brûlés, déshonorés; que ceux de tant de solitaires macérés par des jeûnes, des veilles, de longues et de rigoureuses pénitences; que ceux de tant de vierges sanctifiés par la continence; est-il, dis-je, raisonnable qu'ayant eu leur part au mérite, ces corps n'en aient point à la récompense?

Dieu doit-il permettre, au contraire, que les corps des réprouvés, souillés tant de fois par des débauches honteuses, après avoir servi d'amorce à la convoitise, demeurent sans punition et que l'âme qu'ils ont perdue soit seule la victime des vengeances du Seigneur? Non, sans doute, et pour cela, dit l'Apôtre, nous ressusciterons tous, quoique d'une manière différente : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* (I Cor., XV).

C'est alors que les saints et les réprouvés comprendront, dans un sens bien opposé, la vérité de cette parole : *Nemo unquam carnem suam odio habuit* (Ephes., V) : Personne ne hait sa propre chair. Ceux-là, après tant d'austérités, croiront encore n'en avoir pas assez fait; ils verront que cette haine implacable qu'ils avaient pour leur corps était l'amour le plus solide qu'ils pussent avoir pour eux-mêmes. Quelle consolation de s'être refusé les vaines douceurs de la vie, d'avoir vaincu le plaisir et mortifié les sens, d'avoir pratiqué l'abnégation chrétienne! Que ces corps, atténués ici bas par la pénitence, auront d'éclat et de beauté! que ces corps, qui font sur la terre tant de peine aux âmes saintes, seront soules, agiles, soumis! Venez, dira l'âme, ô dépouille fragile de ma mortalité; vous avez contribué à ma gloire, il est temps que vous ayez la vôtre : voilà ce que je vous destinais lorsque je vous étais si cruelle. Je vous disais bien : *Quod ego facio tu nescis modo, scies autem postea* (Joan., XII); vous ne saviez pas à quoi était bon ce jeûne, cette pénitence, cette maladie; vous le saurez aujourd'hui et vous me pardonneriez aisément tout le mal que je vous ai fait.

Mais quel sera votre désespoir, pécheurs qui m'entendez! Quand on veut vous guérir du grand soin que vous avez de votre corps et qu'on vous dit qu'il doit être la pâture des vers, cela vous touche peu, parce que vous savez qu'il sera alors sans vie et sans sentiment; mais au jour terrible des vengeances du Seigneur, il faudra que votre âme rentre dans ce corps hideux, défiguré, réservé à des flammes éternelles. *Veni et vide*, venez, vous dira Dieu, voyez, reconnaissez-le ce corps que vous avez idolâtré, dont vous avez fait votre dieu, que vous avez tant aimé, que vous eûtes tant de peine à quitter à la mort, avec qui vous eussiez voulu avoir une liaison éternelle; vous l'aurez, mais pour votre tourment. Voilà le maître que vous avez choisi à mon préjudice, dont vous avez suivi malgré moi les appétits terrestres et sensuels : *Veni et vide*, voyez, étiez-vous née pour obéir à ce cadavre?

Ah! c'est alors que l'âme criminelle souhailera mille fois de voir anéantir cette chair de péché qui a pu plaire à d'autres qu'à Dieu. Mais si le corps pouvait s'expliquer à son tour, quels reproches ferait-il à l'âme? fallait-il le livrer à ses brutales passions, fallait-il tant le contraindre pour la vanité, pour le monde? Que de peines, de jeûnes, de veilles, de modes, de voyages, de fatigues! Que ne lui en faisait-elle faire autant pour Dieu, ou que n'a-t-il été le corps d'un pauvre et d'un malheureux! Le triste combat, chrétiens, quelle horreur!

#### SECONDE PARTIE.

Alors on verra paraître l'étendard du Fils de l'homme et lui-même il viendra avec tout l'éclat de sa majesté : *Tunc apparebit signum Filii Hominis* (Matth., XXIV). Le premier avènement de Jésus-Christ sur la terre a été obscur, ce Dieu-Homme a paru sans gloire, sans biens, sans pouvoir; sa croix a été considérée par les gentils comme une folie; les mondains en sont scandalisés tous les jours, aussi bien que les Juifs; elle est méprisée jusque dans le centre de l'Eglise, ceux-là même qui vivent du crucifix le déshonorent, le juste en gémit, le pécheur s'en prévaut. Où est Dieu, dit-il, qui laisse aller ainsi le monde? *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus* (Ps. XLI).

Justes, consolez-vous, regardez, levez la tête : *Respicite et levate capita vestra* (Luc., XXI). Vous le verrez ce Dieu si indignement traité par les hommes, jetant partout la terreur, porté sur un nuage au milieu des éclairs, le visage plein d'une auguste majesté, traînant à sa suite un million d'anges; plus brillant que le soleil, plus lumineux qu'il ne parut sur le Thabor, plus fondroyant qu'il ne parut à Moïse sur la montagne, plus terrible que ne fut l'ange exterminateur à l'armée de Sennachérib. C'est à la vue de ce trône, dont parle saint Jean, que le ciel et la terre fuiront et s'évanouiront : *Fugit terra et cælum* (Apoc., XX). Les montagnes, les collines, les cèdres du Liban courberont leurs têtes orgueilleuses, c'est-à-dire que toute grandeur périra, se laira, s'anéantira devant la majesté de Dieu; tous les titres de distinction s'en iront en fumée : *Exaltabitur autem Dominus solus in die illa* (Is., II). Dieu seul, dans la déroute et la confusion générale de l'univers, sera grand.

Quels seront vos sentiments, serviteurs de la croix, lorsque vous la verrez suspendue dans les airs et toute rayonnante de lumière? Nous savions bien, direz-vous, qu'enfin le jour du Seigneur viendrait, et qu'il reprendrait le soin de sa gloire. Il nous l'avait bien dit, que nous serions méprisés, obscurs et malheureux sur la terre, que nous y serions maltraités et persécutés comme lui; que l'Évangile aurait peu de vrais disciples, que le monde enfin prévaudrait; mais que notre tristesse serait changée en une joie pure et durable : *Tristitia vestra vertetur in gaudium* (Joan., XVI). Ayez confiance, âmes fidèles, persévérez; la parole de Dieu

n'a jamais manqué; le jour du Seigneur viendra pour vous, il vous l'a promis, il s'y est solennellement engagé : *Videbitis eum*. Vous marchez présentement la tête baissée, courbée sous la pénitence, humiliée sous le poids de l'affliction, sous le joug de la loi : alors vous la lèverez : *Levate capita* (*Luc. XXI*). Vous cesserez de craindre, lorsque tout l'univers sera consterné; ce spectacle d'horreur sera pour vous un spectacle agréable. Au lieu que le pécheur, qui marche maintenant avec tant de faste; cet homme orgueilleux, fier, plein de lui-même, rampera comme un ver de terre : *Incurvabitur sublimitas hominum, et humiliabitur altitudo virorum* (*Isa. II*).

Qui peut dire, athée, impie, libertin et mondain, de quelle frayeur vous serez saisis, lorsque ce Dieu que vous avez méprisé dans la débauche, dans le plaisir, dans la fortune, vous paraîtra si grand et si terrible? Vous voudriez qu'il vous vint rendre compte de sa conduite, le voilà; soutenez, si vous le pouvez, la terre de ses regards. Vous le vouliez glorieux, immortel, impassible, ses faiblesses vous scandalisaient; approchez du trône de sa gloire. Balthasar trembla pour une main qui traçait sa destinée sur un mur; que sera-ce de vous à la présence de ce juge redoutable?

#### TROISIÈME PARTIE.

*Exibunt angeli : et separabunt malos de medio justorum* (*Matth. XXXI*). Le mélange des bons et des méchants sur la terre est de l'ordre de la providence; parmi douze apôtres il se trouva un traître. Ces deux cités, dont parle saint Augustin, des élus et des réprouvés, s'élèvent insensiblement; les gens de bien gémissent de la violence des méchants, et les méchants profitent de la modération, de la charité, de la libéralité des gens de bien : *Sinite utraque crescere usque ad messem* (*Matth., XIII*). Dieu veut qu'on laisse croître le bon grain et l'ivraie jusqu'à la moisson. Mais le voici ce temps où l'or fin sera séparé des autres métaux, où le bon grain sera séparé d'avec la paille; où les brebis seront distinguées des boues. Dans cette horrible confusion, les anges, se faisant un passage au travers de tous les peuples assemblés, placeront les élus à la droite et les réprouvés à la gauche. Séparation fatale, qui sera le fondement de toutes les autres séparations.

Ce ne sont pas ici des distinctions de naissance, de rang, d'emploi, de charge, de faveur, que les hommes ont imaginées pour flatter par là leur orgueil durant la vie; distinctions souvent injustes, toujours frivoles et jamais durables. Celle-ci est une distinction du vrai mérite, au jugement le plus sûr et le plus éclairé dans l'affaire la plus importante et pour toute une éternité. L'intrigue, la cabale, les amis n'y pourront rien. Le pécheur se présentera pour avoir entrée dans le parti des élus; les anges le rejetteront impitoyablement : il redoublera alors ses instances; on sera sourd à ses prières : on verra le mari d'un côté et la femme de

l'autre faire entr'eux un divorce éternel, le fils séparé d'avec le père, la fille d'avec la mère : *Duo erunt in agro, unus assumetur, et alter relinquetur* (*Matth., XXIV*).

Ah! chrétiens, qu'il sera doux alors d'être distingués de la foule ! on est si touché de la distinction qui se fait de nous dans la confusion d'une assemblée, dans une cérémonie publique, à l'entrée d'un grand, dans une fête, à un bal, à une représentation : on se fait un honneur de trouver quelqu'un qui nous démêle, qui nous distingue du commun. Ce sera au jugement dernier, ou jamais, que ce plaisir piquant se fera sentir. Craindra-t-on alors de paraître homme de bien? rougira-t-on de l'Évangile? évitera-t-on de faire une profession ouverte d'être chrétien? que ne serait-on pas plutôt pour passer au parti de la vertu? quelle douleur pour ceux qui l'auront quitté! quels efforts pour être admis au petit nombre des élus! efforts inutiles : *Peccator videbit, et irascetur; dentibus suis fremet et tabescet* (*Ps. CXI*). Le pécheur vain et superbe verra des gens qu'il traitait de misérables, d'esprits faibles, passer devant lui : l'homme d'Église verra des laïques et des gens de mauvaise vie, qui, pour avoir fait pénitence, seront placés aux premiers rangs : *Publicani et meretrices præcedent vos* (*Matth. XXI*). Les chrétiens verront l'héritage que Dieu leur destinait occupé par des étrangers et des barbares : des femmes du grand monde verront des filles de rien élevées au-dessus de leurs têtes : *Videntes turbabuntur* (*Sap. V*). A ce spectacle ils demeureront confus, troublés, déconcertés; ils se reprocheront mille fois à eux-mêmes leur folie : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore; ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est* (*Ibid.*).

#### QUATRIÈME PARTIE.

Il est dans le monde une autre confusion et un autre mélange de bons et de méchants, que la malice des hommes a introduits par deux voies : par l'hypocrisie, qui fait qu'un pécheur passe pour homme de bien; et par la calomnie, qui fait que l'innocent passe pour coupable. Il est de la justice que chacun soit connu pour ce qu'il est; c'est ce qui se fera au jugement universel, par la manifestation des consciences : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (*I Cor., IV*). Ce sera là que se départira la véritable gloire aux âmes fidèles, mais ce sera là aussi que le pécheur se verra couvert d'infamie; et pour lui faire sentir quelle sera sa honte, allons par degrés.

I. *Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur* (*Matth. X*). Actions, intentions, pensées, désirs les plus cachés, tout sera mis dans un jour si clair, que rien n'échappera aux yeux de l'univers. Oui, les yeux d'un monde entier seront attachés sur vous. Nous nous cachons et nous tâchons de dérober aux hommes les traces de notre conduite; on la découvrira, on nous pénétrera. Certes il n'y a point d'homme qui ne rougît, si on lisait dans son cœur toutes

les pensées bizarres qui lui viennent dans le cours d'une passion de vengeance, d'ambition, de colère; tous les retours sur soi, sur son mérite, sur ses services passés, sur ses qualités naturelles; les comparaisons secrètes qu'on fait de soi-même avec ceux que l'on nous préfère; le mépris que l'on conçoit pour ceux qui font ces préférences; les desseins, les intrigues que l'on forme pour se venger; les lâchetés que l'on trame, les supplications, les recherches, les sentiments tout opposés qui se succèdent et qui roulent les uns sur les autres comme les flots de la mer : *Cor impiï quasi mare fervens (Isaï., LYII)*. Et voilà le spectacle qui sera exposé à la face du ciel et de la terre. Jugeons de cette honte par celle d'une personne bien née, qu'on mène au supplice et à qui on lit sa sentence à la vue de toute une ville : il y en a qui sont morts dans la seule crainte de subir une telle infamie : *Tunc dicent montibus : Cadite super nos, et collibus : Operite nos (Luc., XXIII)*.

II. Il est des libertins qui ne rougissent plus de rien : *Frons meretricis facta est tibi (Jerem., III)*. Ils font même gloire de leurs désordres : *Peccatum suum quasi Sodoma predicaverunt (Isaï., III)*. Or, Dieu rendra au vice la honte qui lui est naturelle, et le caractère d'infamie qui lui est attaché. Il ramènera l'esprit de tous les hommes à la juste idée qu'il en faut avoir : *Est et turpium pœna Deus, dit saint Bernard, quia lux est*. Dieu investira le pécheur d'une lumière vive, qui fera son supplice; lumière qui non-seulement découvrira l'action, mais la honte de l'action. C'est ce qu'on éprouve quelquefois dès cette vie, quand on regarde le péché par les lumières de la foi; les plus mondains rougissent, au tribunal de la pénitence, des fautes dont ils se glorifient ailleurs : *Est et turpium pœna Deus, quia lux est*. Le voile sera levé, le vice ne sera plus coloré par ces termes spécieux de galanterie, d'amourettes; la friponnerie ne passera plus pour adresse, la fourberie pour politique : *Lux est*, au premier rayon de la lumière de Dieu, le crime paraîtra dans toute sa difformité.

III. Honte par comparaison, 1<sup>o</sup> avec les infidèles : *Surgent viri Ninivite in judicio (Luc., XI)*. On y verra plus de probité, de bonne foi dans le commerce, plus de fidélité dans le mariage, plus de zèle pour la religion. 2<sup>o</sup> Avec ceux d'une profession différente; un bon laïque sera comparé avec un mauvais ecclésiastique; un séculier homme de bien, avec un méchant religieux. Ce sera quelque chose d'insoutenable que cette honte; car voyez seulement combien les gens de caractère sont confus, quand ils sont surpris même par une seule personne dans quelque action qui est hors de leur état; comme ils en rougissent, comme ils la déguisent, comme ils tâchent de l'excuser! que sera-ce à la vue de tout l'univers?

#### CINQUIÈME PARTIE.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent, messieurs, n'est qu'un appareil, et si cet appareil est capable de nous toucher, quelle impression

doit faire sur nous la sentence décisive que le juge prononcera? *Gladus ex utraque parte acutus (Apoc., V, 19)*; c'est un glaive perçant les élus d'une joie vive et piquante et les damnés d'une douleur désespérante. Car tout l'univers étant dans un profond silence, et dans l'attente de sa destinée, le Fils de Dieu, avec un visage plein de douceur et de majesté, se tournant à la droite, dira aux élus : *Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi (Matth., XXV)*.

*Venite*, venez; invitation douce. Ce n'est plus comme autrefois à la croix que je vous appelle, ce n'est plus à l'abnégation de vous-mêmes ni à la pénitence, c'est à goûter avec moi des plaisirs que l'esprit humain ne comprend pas et qui doivent remplir la vaste étendue de votre cœur. *Venite*, venez voir si le ciel vaut toutes les peines que vous avez prises pour moi, et si je vous ai trompés.

*Benedicti Patris mei*. Ennemis du monde, haïs, méprisés, obscurs, maltraités, mais bien-aimés de mon Père, source de toute bénédiction et de tout bonheur.

*Possidete*. Ce ne sont pas ici des plaisirs passagers, comme le monde en donne à ceux qui le servent; son règne est passé, sa grandeur est évanouie, ses idoles sont réduites en cendres, c'étaient les ouvrages du temps. Venez posséder l'éternité; ce sera pour vous un domaine inaliénable : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis (Joan., XVI)*.

*Paratum vobis regnum (Matth. XXV)*. Oui, vous posséderez un royaume préparé, destiné pour vous; le monde n'était qu'un lieu de passage, et si vous y avez souffert, voilà l'héritage qui vous attendait. *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui (Ib.)*. Ah! Seigneur, qu'avons-nous fait qui mérite la possession d'un Dieu? *Esurivi et dedisti mihi manducare (Ibid.)*, J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; si la récompense paraît au-dessus de vos mérites, souvenez-vous que je récompense en Dieu.

Après quoi se tournant à la gauche avec un visage allumé de colère et d'indignation, il lancera ce coup de foudre, il enfoncera ce glaive à deux tranchants, il fulminera cet anathème éternel, que nul homme ne peut prononcer sans en altérer la force : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum (Ibid.)*.

*Discedite*, retirez-vous. Vous avez fait consister votre bonheur à vous éloigner de moi; cent fois j'ai voulu m'approcher de vous, et toujours j'ai été méprisé, rebuté. *Discedite*. Mondains, cherchez ces idoles à qui vous avez tout sacrifié, ces divinités dont vous avez tout attendu; vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu, *discedite*. Mais, Seigneur, quelle cruelle séparation, au moment que nous commençons à vous connaître : après avoir vainement cherché dans les biens de la terre cette satisfaction pleine et entière, ce bonheur achevé qu'on ne peut trouver que dans vous, sur le point d'en jouir, vous nous condamnez à le perdre! Faites-donc, Seigneur, que vous nous soyez aussi indifférent que vous

nous l'avez été dans le monde; rendez-nous cette insensibilité que nous avons pour vous; étouffez cette inclination, cette vivacité, cette rapidité qui nous entraînent vers vous.

*Discedite maledicti.* Bénis du monde, mais maudits de mon Père, encore une fois, retirez-vous. Mais quel sera notre asile? où aller, Seigneur, après cet arrêt?

*In ignem.* Au feu, sensuel, voluptueux, amateur de votre corps, ennemi de la croix; traînez-y ce cadavre dont vous avez fait votre Dieu. Ah! Seigneur, vous qui connaissez seul ce que vous valez, complexez-vous pour si peu la perte d'un Dieu, qu'elle ne suffise pas pour nous rendre malheureux? N'êtes-vous pas content de tant d'années qu'il y a que nous brûlons sans relâche? Ne nous laissez-vous rien espérer?

*Aeternum.* Éternellement: point de bornes, point de fin, point d'espérance. Où est donc, grand Dieu, votre bonté? Vous l'avez épuisée; les justes en étaient indignés; plusieurs ont même quitté mes voies, parce que j'étais trop lent à vous punir; moi-même, lassé de vos mépris, j'ai eu cent fois le bras levé pour vous perdre. Cependant un reste de bonté parlait encore pour vous; le sang que j'ai versé, les prières de l'Église, les soupirs des justes, l'espérance d'une conversion toujours reculée, ont arrêté mes vengeances; je me suis tu: *Silui* (Isa. XLII). Je n'ai point éclaté: *Tacui*. J'ai souffert que vous ajoutassiez crime sur crime: *Patiens fui*. Après une jeunesse débordée, j'ai souffert l'avarice et l'ambition d'un âge plus avancé; je vous ai conservés dans une vieillesse encore plus criminelle par votre endureissement; vous avez comblé la mesure: *Sicut parturiens loquar*: Ma gloire y est intéressée; il faut que l'univers apprenne aujourd'hui qu'il y a un Dieu vengeur: vous avez eu votre temps, voici mon jour: *Discedite* (Matth. XXV).

Du moins, Seigneur, dans vos plus sévères vengeances, vous avez laissé toujours échapper quelque trait de miséricorde: *Cum iratus fueris misericordiam facies*. Le temps de ma miséricorde est expiré; il y a désormais un cahos éternel et insurmontable entre moi et vous; ma justice demande aujourd'hui ses droits: ils sont inaliénables, et c'est maintenant qu'elle les reprend. Ma bonté éclatera en d'autres lieux: ceux qui l'ont honorée en ressentiront les effets, mais ceux qui l'ont outragée passeront pour jamais entre les mains d'une justice inflexible: c'est à elle à me venger pleinement de vous; un châtiement qui à des bornes peut satisfaire une créature bornée; c'est punir en homme et non pas en Dieu; qu'on connaisse toute l'énormité de l'offense par la rigueur et l'éternité du supplice: *Disperdam Ephraim quoniam Deus ego, et non homo* (Osee, XI).

Et si vous voulez, âmes perfides, que je trouve dans vous-mêmes de quoi justifier ma conduite, répondez à celui qui connaît toute la malice de votre cœur. Si je vous avais laissés éternellement sur la terre, ne m'auriez-vous pas éternellement offensé? Si la durée

de votre révolte n'est pas éternelle, à qui en suis-je redevable? Est-ce à la bonté de votre cœur infidèle, endurci, corrompu? Or, apprenez aujourd'hui que ce que vous n'avez pu contre moi, je le puis contre vous. Ce n'étaient pas là mes premières vues, et ce que j'ai fait pour vous sauver, le montre bien à l'univers: mais vous avez rendu inutiles toutes mes peines: *Discedite* (Matth., XXV). Retirez-vous: prononcer plus longtemps la sentence, c'est dérober du temps au supplice.

Ce sera alors que ces malheureuses victimes, ne trouvant plus d'autre ressource, souhaiteront mille fois d'être anéanties, mais en vain: il faudra toujours subsister et que l'arrêt s'exécute. Un tourbillon de flammes les enveloppera, et la terre s'ouvrant sous leurs pieds, ils seront précipités dans l'abîme par la chute la plus funeste et la plus terrible: *Ibunt hi in supplicium aeternum*: tandis que les justes, au milieu des chants de joie et des acclamations, iront prendre possession d'un royaume éternel: *Iusti autem in vitam aeternam*.

Avez-vous bien compris l'importance de ces vérités, messieurs? *Intellexistis hæc omnia* (Matth., XIII). Combien de gens ont quitté le siècle, on fait pénitence, dans la pensée de ce jugement formidable? Malheur à vous, si ce qu'il y a de plus touchant dans l'Évangile demeure ici sans effet. Sont-ce des fables que tout ce que je vous ai proposé? Il faut renoncer à la foi, ou le croire; mais le croire et vivre toujours comme vous vivez, cela se peut-il? Quel charme! quel enchantement! Vous serez jugés sur ce que vous venez d'entendre: vous allez vous dissiper, vous remplir l'esprit de mille affaires mondaines; mais il en faut toujours revenir là: *Surgite, mortui*: Levez-vous, morts. Dites-vous cela, messieurs, dans le secret du cœur, au milieu du monde; rien n'est plus capable de vous faire embrasser le parti de la vertu, de vous y maintenir, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous donner la récompense éternelle, que je vous souhaite, etc.

## SERMON VII.

### SUR LA CRAINTE DES JUGEMENTS DE DIEU.

*Erunt signa in sole et luna, et stellis; et in terris presura gentium præ confusione sonitus maris et fluctuum*

*Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles: et sur la terre les nations seront dans l'abattement et dans la consternation, au bruit effroyable que feront les flots de la mer* (S. Luc, ch. XXI).

Heureux, mes chers auditeurs, ceux qui vivront dans ces temps de tribulations, où la colère de Dieu se manifesterá par des signes si terribles, et réveillera dans les pécheurs la crainte des jugements de Dieu. Si nous avons ces spectacles redoutables à vous mettre devant les yeux, le soleil éclipsé, la lune teinte de sang, les étoiles détachées du ciel, la terre ébranlée jusque dans les fondements, la mer en fureur et hors de ses bornes, les éléments confondus, et toute la nature déconcertée, peut-être pourrions-nous alors exciter dans vos âmes une crainte salutaire, qui vous met-

trait en état de prévenir le jour terrible des vengeances de la justice divine, ce jour amer, ce jour funeste, ce jour plein de colère et d'indignation. Dans ces heureux temps où la foi vive des fidèles les rendait dociles à la parole de Dieu, où la simple exposition de l'Évangile sur le jugement faisait trembler le pécheur, peuplait les déserts de solitaires, et donnait à l'Église des vierges, des martyrs et des confesseurs, je n'aurais eu garde de former un tel souhait. Je sais que le prophète Amos m'avertit de ne point désirer le jour du Seigneur : *Væ desiderantibus diem Domini*. Je sais que la seule attente des maux qui doivent arriver au monde fera sécher les hommes de frayeur : *Arescentibus præ timore* (Luc., XXI). Mais encore une fois, que puis-je souhaiter de plus salutaire à un siècle aussi dur et aussi insensible que le nôtre ? Ceux qui nous suivront, frappés de ces spectacles d'horreur, épouvantés par des présages si affreux, auront du moins l'avantage de rentrer dans eux-mêmes ; ils lèveront les mains au ciel, ils gémiront devant Dieu, ils penseront à implorer sa miséricorde, ils se convertiront, et se disposeront par leur pénitence à soutenir tout le poids de sa colère ; tandis que réservés à ce même jour, qui est pour nous aussi bien que pour eux, nous n'avons rien qui nous alarme, et nous vivons dans une insensibilité, qui désole ceux à qui il reste encore un peu de zèle pour la maison du Seigneur.

Oui, chrétiens, je ne vois rien de plus déplorable dans l'Église que l'endurcissement de plusieurs des fidèles, qui ont perdu la crainte des jugements de Dieu. Comme c'est ce qu'il y a de plus fort et de plus efficace pour les convertir ; que Felix, tout païen qu'il était, fut effrayé d'entendre saint Paul prêcher cette vérité redoutable : *Disputante autem illo de justitia et castitate, de judicio futuro, tremefactus Felix* (Act., XXIV) ; l'Église la met dans la bouche des prédicateurs, pour vous disposer à la venue de Jésus-Christ. Mais, hélas ! il ne leur reste souvent que la triste consolation d'avoir justifié la divine Providence, en vous annonçant les vérités les plus terribles de l'Évangile ; et la douleur de contribuer à votre damnation, par ce qu'il y a de plus salutaire et de plus capable de vous toucher.

Tâchons donc, Messieurs, de réveiller en vous cette crainte des jugements éternels, qui a fait tant de saints, et qui soutient encore aujourd'hui tant de serviteurs de Dieu dans l'exercice de la pénitence. Si je vois avec regret que les vérités les plus fortes ne fassent pas d'impression sur vous, vous aurez sujet encore plus que moi de déplorer ce malheureux effet de votre insensibilité. Nous devons contribuer tous ensemble à rendre à ces grandes vérités toute la force qu'elles ont eue sur l'esprit des premiers chrétiens. Et c'est à quoi je veux travailler dans ce discours, non pas en vous faisant une peinture formidable du jugement dernier, mais mon dessein est de rechercher

avec vous les raisons qui ont pu affaiblir en nous la crainte des jugements de Dieu. J'en remarque cinq principales que j'entreprends de combattre ici par ordre. Permettez-moi, mes chers auditeurs, de n'observer aujourd'hui d'autre méthode : peut être celle-ci me donnera lieu de vous entretenir d'une manière plus utile, et plus propre à vous édifier. Demandons auparavant les lumières au Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria* ;

#### PREMIÈRE PARTIE

La première cause qui se présente à moi, lorsque j'examine les raisons qui ont affaibli en nous la crainte des jugements de Dieu, c'est l'infidélité. Non pas qu'il y ait un grand nombre de gens incrédules qui doutent de cette vérité fondamentale de la religion, mais nous n'avons qu'une foi faible et languissante, qui ne suffit pas pour intimider nos esprits. Or, si l'infidélité est inexcusable à l'égard de tous les articles de notre créance, elle l'est bien plus en celui-ci qu'en aucun autre : pourquoi cela ? parce qu'il est également fondé sur la foi, et sur la raison.

Pour entendre ma pensée, remarquez, Messieurs, qu'encore que tous les articles que la foi nous propose soient également établis sur l'autorité divine, il en est cependant qui sont plus ou moins expliqués dans les livres saints. Il y en a que le Saint-Esprit semble avoir pris plaisir à nous marquer avec des traits si sensibles, des circonstances si particulières, qu'il ne laisse aucun lieu à la malignité des hérétiques, de pouvoir douter du fond de ces articles, ou altérer le sens des paroles de l'Écriture. Tel est l'article dont nous parlons. L'Ancien et le Nouveau Testament nous le représentent de concert avec les mêmes couleurs et sous les mêmes images. Jésus-Christ n'a fait qu'exposer ce qu'avaient dit les prophètes avant lui sur le jugement dernier. Non-seulement il l'a annoncé en public pour effrayer le peuple : mais il a répété en particulier à ses apôtres ce qu'il en avait déclaré devant tout le monde. Il nous a peints les préparatifs et l'appareil d'une action si extraordinaire et si formidable. Il s'est attaché à nous en marquer toutes les particularités et tout le détail. Il nous a enseigné jusqu'aux termes dont le juge doit user en prononçant la sentence ; et après s'être étudié à ne rien omettre de ce qui pouvait concerner un article si essentiel, il a confirmé la vérité de ses paroles par un serment solennel, dont il ne s'est presque servi qu'en cette rencontre : *Cælum et terra transibunt ; verba autem mea non transibunt* (Luc., XXI). Je vous dis, en vérité, que le ciel et la terre périront, mais que ma parole subsistera. Que voulez-vous de plus marqué dans l'Évangile ?

Aussi cet article est-il gravé si profondément dans le cœur de tous les chrétiens, que l'hérésie, qui a osé attaquer la vérité de tous les autres, n'a jamais touché à celui-là. L'Église, dont les enfants rebelles ont combattu la divinité du Saint-Esprit, l'Incarnation,

les sacrements, la morale de l'Évangile, ne s'est point vue troublée dans la créance qu'elle a toujours eue du jugement universel; et tout ce qui a fait profession du nom chrétien, a toujours reconnu que Jésus-Christ viendrait juger les vivants et les morts.

Mais pourquoi me borner à l'Église des chrétiens, tandis que j'ai pour moi tous les peuples et toutes les religions du monde? Non, Messieurs, je ne veux point aujourd'hui captiver votre esprit sous le joug de la foi; je ne vous propose point de ces mystères obscurs, où la raison enveloppée de ténèbres ne pénètre point: usez de toute l'étendue de vos lumières, et demandez-vous à vous-mêmes ce que vous pensez du jugement dernier. Avez-vous pu vous figurer l'idée d'un Dieu qui ne fût pas juste et qui n'eût pas soin de récompenser les bons et de punir les méchants; de condamner le vice, et de couronner la vertu? Qu'en pensent le plus tranquilles parmi vous, sans se prévenir d'aucuns préjugés? Dieu est témoin de toutes mes actions, dit-on tous les jours; il est mon juge, et c'est à son jugement que j'en appelle. Combien de fois vous êtes-vous consolés de l'injustice qu'on vous faisait, sur cette espérance: Dieu lit dans mon cœur, il voit ce qu'il y a de plus secret; il me rendra justice de la violence que j'endure? Combien de fois aussi cette pensée vous a-t-elle fait trembler dans le péché; lorsque justifiés par le suffrage des hommes que vous avez trompés, votre conscience vous a menacés de ce juge, qu'on ne peut ni tromper, ni corrompre, ni éviter? Quelle peine n'avez-vous pas à étouffer cette voix secrète, qui vous trouble au milieu des plaisirs, qui réveille votre crainte au moindre péril, qui vous fait pâlir, trembler, et qui semble exécuter par avance l'arrêt qui doit être prononcé contre vous? Cette pensée, qui fait le repos et la consolation du juste, fait le supplice et la terreur du méchant. Si ce n'est pas une impression de la lumière naturelle, pourquoi est-elle commune à toutes les nations du monde? Pourquoi règne-t-elle dans tous temps? Ah! Messieurs, c'est parce qu'il était important que cet article, qui est un premier principe en matière de religion, fût évident par lui-même, que personne ne pût douter d'une vérité, qui doit être la règle de nos mœurs; que cette connaissance d'un juge engageât les hommes à se le rendre favorable par l'accomplissement de ses volontés. Dieu fait ce premier pas pour nous aider à franchir les autres: *Credere enim oportet accedentem ad Deum, dit l'Apôtre, quia est, et inquirentibus se remunerator sit* (Heb., XI).

C'est cette forte persuasion qui achève de convertir saint Augustin. Seigneur, dit-il, en parlant à Dieu, rien ne contribua davantage à me retirer du gouffre profond où les voluptés sensuelles m'avaient plongé, que la crainte de vos jugements éternels. Car quoiqu'une curiosité dangereuse m'eût fait égarer et passer par différentes sectes de phi-

losophes et d'hérétiques, je n'avais jamais pu m'ôter de l'esprit la créance d'un jugement; la chose me paraissait trop claire et trop universellement établie pour en douter. En quel état, me disais-je à moi-même, faudra-t-il au sortir de la vie que je paraisse devant Dieu? que lui dirai-je? pourrai-je alléguer pour excuse mon ignorance dans une matière qui me paraît si évidente? mais avouerai-je ma créance, après avoir vécu dans un libertinage aussi déclaré, que si j'avais cru tous les péchés impunis? Ainsi serai-je excusable de croire tout ce que je crois, et de vivre comme je vis? Cela ne se peut véritablement soutenir.

#### SECONDE PARTIE.

La seconde cause qui affaiblit en nous la crainte des jugements de Dieu, c'est l'éloignement. Il est certain, Messieurs, que les maux éloignés nous frappent moins vivement; ce qui ne doit arriver qu'après une longue révolution d'années nous paraît ne devoir arriver jamais.

Or, voilà ce que le mondain se dit à lui-même dans le secret du cœur, pour se rassurer; il se fait la demande que les apôtres firent au Fils de Dieu, lorsqu'il leur parla des signes qui doivent précéder le jugement dernier: *Præceptor, quando hæc erunt* (Luc., XXI). Et il se répond à lui-même, nous n'en sommes pas encore là. Il envisage ce jour de colère au bout d'une longue suite d'années, et comme les objets diminuent dans un éloignement, et se réduisent presque à rien; celui-ci perd toute sa force, et ne fait presque plus nulle impression sur son esprit. Voilà le malheur déplorable de l'homme qui aime son erreur et qui ne craint rien tant que de se voir détrompé.

Mais je veux aujourd'hui, pécheur, vous rapprocher cet objet si près, qu'il ne puisse vous échapper. Vous me demandez quand le jugement se fera? Je vous réponds avec Jésus-Christ que, pour le jugement universel, l'heure fatale n'en est connue de personne que du père céleste et de ceux auxquels il lui a plu de le révéler; mais pour vous qui touchez de près ce terme décisif de votre éternité, ce sera peut-être demain, dans la semaine, dans l'année. Ces signes funestes de la colère de Dieu ne paraîtront au monde entier qu'après un long temps; mais pour vous qui m'écoutez, j'ai à vous dire que, dès que la mort vous aura fermé les yeux, toutes ces prédictions s'accompliront en votre présence. Alors le soleil sera éclipsé, les éléments seront comme s'ils n'étaient pas, les cieux et la terre périront à votre égard; il n'y aura plus de monde pour vous. Vous vous trouverez seul avec Dieu; vous aurez à soutenir tout le poids de sa majesté, toute la rigueur de sa justice, toute la pénétration et toutes les lumières de sa sagesse, dans l'examen le plus sévère qui fût jamais et dans l'attente formidable de l'arrêt décisif de votre bonheur ou de votre malheur éternel. Tout ce qui vous regarde en personne dans le jugement, vous pend sur la tête; autant l'heure de votre mort est prochaine, autant êtes-vous près

de tomber entre les mains du Dieu vivant. Or ce qu'il y a de redoutable pour chacun en particulier dans le jugement universel, ce n'est pas ce qui doit arriver au commun des hommes; les malheurs publics ne nous touchent point de si près; ce qui frappe dans ce jour des vengeances du Seigneur, c'est ce qui s'adresse à nous personnellement. Et c'est cela même, encore une fois, mon cher auditeur, qui n'est point éloigné de vous : il en est peut-être dans mon auditoire à qui Dieu va faire rendre compte de leur vie; il eu meurt tous les jours, qui regardaient le jugement comme fort éloigné; vous allez être surpris comme les autres.

Ah! quel serait votre étonnement, messieurs, si un prophète envoyé de Dieu vous annonçait de sa part que le jugement universel doit arriver dans l'année! quelle consternation dans une ville, quelles prières, quelle pénitence! aveugles que nous sommes! il en est ici à qui je puis dire, fondé sur l'expérience qui vaut un miracle, que dans cette même année ils paraîtront devant Dieu et pas un ne rentre en soi-même, pas un ne pense à se mettre en état de rendre compte de sa vie passée! Je vous vois occupés à craindre, à prévenir des maux imaginaires, et tranquilles sur le plus formidable et le plus inévitable de tous les malheurs.

En vérité, messieurs, on ne peut s'empêcher d'être touché de compassion, quand on fait un peu de réflexion sur la conduite des hommes. Nous voyons tant de gens alarmés sur l'avenir, se faire des sujets de crainte de cent choses qui n'arriveront jamais; ils se figurent dans la suite de leur vie des disgrâces chimériques; l'un craint de manquer sur la fin de ses jours, l'autre de perdre un patron, un appui; un autre de ne réussir pas dans une entreprise, un autre que ses enfants ne se soulèvent contre lui: la femme craint les surprises, les violences, les trahisons d'un mari, et le mari celles d'une femme: c'est une chose surprenante de voir sur tout cela les agitations, les mesures, les précautions, les raisonnements et les perplexités continuelles qui rendent la vie amère; tandis qu'au milieu de ces alarmes, on passe devant Dieu pour aller rendre compte de toute sa conduite. Tous les malheurs qu'on craignait ne sont qu'en idée et le seul qu'on ne craignait pas est le seul qui nous arrive.

Ah! mon Dieu, c'est bien ici que je puis dire avec le prophète: Ils ont craint là où il n'y avait rien à craindre: *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor* (Psal. XIII). Quelle surprise pour une âme de voir tous ces fantômes, qui lui faisaient peur dans le monde, disparaître, s'évanouir, et de trouver en leur place un jugement sévère auquel on n'a point pensé, une éternité sur laquelle on n'a pris nulle mesure! quels regrets d'avoir si mal employé ses soins! quel désespoir! hélas! l'on vous l'avait tant dit! Dieu avait si souvent essayé de vous toucher de la crainte de ses jugements; tant de personnes enlevées et surprises à vos yeux vous menaçaient d'une fin semblable: vous n'au-

riez pas voulu, disiez-vous, être en leur place, et vous vous y êtes mis! vous appréhendez pour eux; que ne craigniez-vous pour vous-même? Un criminel tremble toutes les fois qu'il entend ouvrir les portes de sa prison; il croit toujours qu'il va paraître devant le juge; ses compagnons qu'on enlève devant lui, au lieu de le rassurer, l'intimident davantage. Tel devrait être notre état, chrétiens; il en passe tous les jours au tribunal de Dieu, pour être jugés en dernier ressort; notre jour viendra, notre temps est proche, nous le savons, nous le disons, nous ne sommes pas prêts, cependant nous vivons en repos.

#### TROISIÈME PARTIE.

Mais je vois ce qui vous rassure, et c'est la troisième raison que j'ai à vous proposer et qui semble contribuer le plus à affaiblir dans nous la crainte des jugements de Dieu. Vous regardez autour de vous et vous voyez que la plupart des hommes vivent à peu près de la même sorte. Si je suis condamné, dites-vous, et si j'ai lieu de craindre, il y en a bien d'autres que moi; je vois que nous tenons à peu près le même chemin; je vis comme les personnes de ma condition, de mon âge. Ceux qui parlent ainsi, s'ils veulent s'examiner de bonne foi, trouveront que c'est sur cela qu'ils s'appuient et qu'ils autorisent leur conduite. En effet, si tout le monde vivait bien et que seuls ils se trouvasent dans le désordre, quelle frayeur leur causerait l'état de leur conscience! Mais ils n'en doivent pas moins craindre; car enfin on ne sera pas jugé sur les actions des autres. Dieu prendra pour règle, non la coutume, mais l'Évangile; non l'exemple des hommes, mais celui de Jésus-Christ. C'est, messieurs, un abus de croire que la multitude des gens vicieux autorise le vice ou lui procure l'impunité. Cela peut arriver dans le gouvernement humain, où la faiblesse oblige à donner des amnisties au trop grand nombre de coupables; mais devant Dieu, qu'est-ce que l'univers entier? La multitude l'a-t-elle empêché de noyer le monde par un déluge universel, de réduire en cendres cinq villes infâmes, d'exterminer les anges rebelles? Partout où Dieu trouvera le péché, peut-il s'empêcher de le haïr et quelle idée aurions-nous de la divinité si, à force de multiplier les coupables, le crime devenait permis? Non, chrétiens, Dieu ne veut point d'enfants infidèles: *Non enim concupiscit multitudinem filiorum infidelium* (Eccles., XV).

Mais quelle est la folie de l'homme de se rassurer sur ce qui devrait le faire trembler! Car, dites-moi, messieurs, dans l'Évangile quelle marque plus certaine avons-nous de la réprobation, que de suivre la multitude? Quand Jésus-Christ a voulu nous faire distinguer la voie de perdition d'avec la voie de salut, quel signe nous a-t-il laissé pour la reconnaître infailliblement? *La voie qui mène à la perdition est large et spacieuse et il y en a plusieurs qui passent par là* (Matth., VII). Voilà une parole décisive. Mais aujourd'hui cette marque certaine de la réprobation de



L'homme est celle qui vous affermit contre la crainte des jugements du Seigneur ! vous espérez que cette raison sera recevable au jugement de Jésus-Christ même qui vous l'a donnée pour un signe d'une perte assurée. Vous lui direz que c'est sur cela que vous avez calmé votre conscience; qu'à vous considérer seul, vous auriez peut-être tremblé sur les désordres de votre vie, mais que vous avez suivi sans peine le torrent. Ah! messieurs, penser de la sorte, se conduire par ce principe, n'est-ce pas insulter à l'Evangile? n'est-ce pas mépriser la parole de Jésus-Christ? n'est-ce pas se damner de propos délibéré?

Il est étrange, au reste, qu'on ne raisonne ainsi que dans l'affaire du salut; car dans un incendie, dans un sac de ville, dans une maladie dangereuse, dans une taxe générale, on ne se rassure point sur le péril d'autrui. Dans un naufrage où tout le monde est enseveli sous les eaux, pourquoi vous sauver dans l'esquif, pourquoi vous attacher aux planches et disputer votre vie avec les flots? que ne vous laissez-vous périr? il y en a tant d'autres qui périront avec vous. Il court une maladie contagieuse; pourquoi chercher un asile à la campagne? Que ne laissez-vous approcher ce fléau de vos maisons? Si vous êtes emporté, tant d'autres le seront avec vous. On fait une taxe universelle, pourquoi vous en défendez-vous? que ne vous laissez-vous ruiner? tant d'autres le seront aussi bien que vous. On supprime des charges, pourquoi travailler tant à être conservé? pourquoi employer votre argent, votre héritage, vos amis? Tant d'autres seront enveloppés dans la même disgrâce.

Chacun y est pour soi, dites-vous. Quoi! ce principe vaudra partout, hors dans l'affaire du salut! Les jugements de Dieu sont le seul danger où le grand nombre vous rend intrépide! Ah! messieurs, c'est ici qu'il faut dire à chacun en particulier : *Salva animam tuam* (III Reg., I) : Sauvez votre âme; personne ne répondra pour vous devant Notre-Seigneur; ceux qui vous rassurent seront assez en peine pour eux-mêmes; croyez-moi, c'est une triste consolation que de périr avec plusieurs. Souvenez-vous que le nombre des élus est petit, et que celui des réprouvés est grand; là où vous verrez la multitude, tremblez, s'il vous reste de la foi; quelque bonne que vous paraissez cette voie, il faut absolument qu'elle soit mauvaise, puisque Jésus-Christ nous avertit que c'est la voie des réprouvés; il n'y a que les imprudents qui se régulent sur la témérité des autres; Jésus-Christ sait mieux ce qui en est que nous; là où le guide tremble, le voyageur doit trembler; là où le pilote est alarmé, le passager doit craindre : et ce n'est point force d'esprit, c'est fureur que de ne vouloir pas ouvrir les yeux au danger.

#### QUATRIÈME PARTIE.

Il en est d'autres qui se rassurent sur leurs bonnes œuvres; quatrième raison qui affai-

blit dans le christianisme la crainte des jugements de Dieu. Ce sont des gens qui ne vivent point dans le désordre, qui ont même quelques vertus morales, qui font quelques actions de piété qu'on loue dans le monde. L'estime des gens de bien leur inspire je ne sais quelle confiance secrète; s'ils craignent, ce n'est pas pour eux, c'est pour leur prochain. Ils gémissent sur la corruption du siècle; ils tremblent pour le salut de tout le monde; ils sont en peine comment bien des personnes, qu'ils condamnent par avance, répondront à Dieu; mais pour eux, ils se reposent sur un zèle prétendu, sur une vie qui ne semble pas pas tout à fait criminelle : *Præsumptio nequissima*, s'écriait le Sage, *unde creata es?* (Eccl., XXXVII). Malheureuse présomption, où avez-vous pris naissance? Défions-nous, chrétiens, de nous-mêmes, dans quelque état que nous soyons sur la terre; cette vaine confiance n'est point l'ouvrage du Saint-Esprit. Saint Paul, écrivant à une Eglise des premiers fidèles, veut qu'ils travaillent à leur salut, non-seulement avec crainte, mais avec tremblement : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (II Phil., II). Et cependant, messieurs, quels étaient ces chrétiens là? des gens que l'Apôtre loue de leurs aumônes, de leur charité, de leur constance à souffrir les persécutions les plus cruelles; des gens emprisonnés pour la foi, toujours prêts à répandre leur sang, toujours inébranlables malgré la proscription de leurs biens et de leurs têtes, pieux, charitables, patients. Il veut que des chrétiens de ce caractère soient dans une crainte continuelle. Il ne leur dit pas qu'ils tremblent pour leurs frères, mais qu'ils tremblent pour eux-mêmes. David, ce prince selon le cœur de Dieu, ce roi pénitent, après avoir baigné sa couche de ses larmes, après avoir fait ses délices de la loi de Dieu qu'il portait gravée dans son âme, après avoir fait la guerre aux impies, aux ennemis du Seigneur, que dirai-je encore? après avoir passé sa vie dans l'exercice des actes les plus héroïques de toutes les vertus, David demande à Dieu pour récompense qu'il n'entre point en jugement avec lui; il s'estime trop bien payé de ses bonnes œuvres, pourvu que le Seigneur daigne ne les pas examiner : *Non intres in iudicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens* (Ps. CXLI).

Et ce n'est point un sentiment d'humilité; quand on veut remonter à la source de ces actions qui nous rassurent, on ne s'aperçoit que trop qu'elle est d'ordinaire empoisonnée. Où est l'homme qui pratique la vertu par un motif purement chrétien, le seul recevable au jugement de Dieu? Si, par exemple, un magistrat qui sacrifie les heures les plus agréables de son repos pour rendre la justice, trouve qu'il ne s'immole au public que pour se faire la réputation d'un bon juge, ou pour aller aux fins qu'il s'est proposées par ces voies louables devant les hommes, mais non pas devant Dieu; si un homme engagé dans le négoce ou dans les finances voit que ce qu'il a de probité et de

bonne foi n'est que l'effet d'une crainte basse et servile qui lui fait appréhender d'être surpris dans quelque infidélité qui le déshonore et qui ruine son commerce; si une femme, qui a de l'honneur, s'aperçoit que cette régularité n'est que l'effet d'une fierté naturelle qui lui fait éviter avec soin tout ce qui peut blesser sa réputation, et qu'à l'exemple des vestales qui sacrifiaient leur pudour aux fausses divinités, elle fasse un sacrifice de la sienne à la passion prédominante qu'elle a pour la gloire; si les enfants n'ont d'égards, de tendresse et de respect pour leurs parents que par l'espérance de l'héritage qu'ils en attendent; et si les parents ne s'épuisent par des travaux incroyables que pour satisfaire l'envie qu'ils ont de voir leurs enfants élevés dans le monde; si des personnes engagées dans le mariage n'ont autant de fidélité l'un pour l'autre, qu'à ce que la passion leur en peut inspirer; si les gens engagés dans l'Eglise n'ont point d'autre zèle que de se distinguer dans leur ministère; si des chrétiens n'ont point d'autre charité entre eux que d'obliger ceux auxquels ils ont intérêt de plaire ou de ne pas déplaire; si des gens suspects ne prennent le parti de la dévotion que pour obtenir ce qu'ils cherchent avec soin; si on est humble pour éviter le ridicule de ceux qui se louent; si on est sobre par régime et par santé; si on modère les saillies de sa colère pour éviter le blâme d'être un emporté; si on mène une vie frugale par avarice, une vie retirée par mélancolie, une vie agissante par inquiétude; enfin si chaque bonne œuvre a son vice qui la gâte et qui la corrompt, et que nous osons nous reposer sur cela, peut-on voir une illusion plus grossière et plus dangereuse, et ne puis-je pas ici m'écrier avec David? *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (Ps. XIII). Quel fond pouvons-nous faire sur des actions de cette nature? Par combien de fautes ces vertus apparentes sont-elles comme anéanties? Ah! souvenez-vous, chrétiens, qu'un seul péché peut balancer un million de bonnes œuvres, et que vous n'aurez peut-être pas une bonne œuvre à produire contre un million de péchés: *Non poterit ei respondere unum pro mille* (Job., I).

#### CINQUIÈME PARTIE.

Je sais quelle est encore la ressource d'une âme présomptueuse. Les miséricordes du Seigneur sont infinies, dites-vous; il est bon, il n'a pas créé l'homme pour le perdre. Oui, sans doute, il est bon, répliquait Tertullien à l'hérétique Marcion, et c'est pour cela qu'il est juste; car étant bon par excellence, il doit avoir une haine essentielle pour le péché, et par conséquent le détruire partout où il le trouve, et c'est ce qui fait sa justice. Il est bon; donc il doit sauver tout ce qu'il y a de scélérats, de gens sans foi, sans loi, sans conscience, sans religion. Quel Dieu nous faisons-nous, ou plutôt quel monstre de divinité, qui tolère tous les vices? Il n'a

pas créé l'homme pour le perdre; que pouvez-vous conclure de là? Avait-il créé les anges rebelles, Antiochus et Judas, pour les perdre? et cependant que nous enseigne la foi sur cela? Quelle idée nous donne l'Écriture du Dieu des vengeances, enivrant ses flèches de sang, se consolant sur les maux dont il accablait ses ennemis, tonnant, foudroyant, renversant, s'expliquant tant de fois en des termes de colère, d'indignation, de fureur? Il est bon, et c'est sur cela que je tremble pour vous: une bonté méprisée, quoi de plus redoutable? Il est bon pour vous aujourd'hui, si vous voulez vous convertir; il est Sauveur jusqu'au dernier soupir de votre vie; mais lors de là, vous ne trouverez en lui qu'un juge sans miséricorde; des bornes fatales mettront fin pour jamais à sa bonté. Il est bon; sur cela, vous présumez pendant la vie? Je crains pour vous le désespoir à la mort; car c'est la destinée de ceux qui se font ainsi un fantôme de miséricorde, d'entrer à ce dernier moment dans une si grande frayeur des jugements de Dieu; qu'ils perdent toute espérance. *Spes hypoeritæ peribit* (Job., VIII). Cette fausse confiance, qui vous soutient, vous abandonnera.

Je tombe d'accord de ces vérités, ajoutez-on; et si on y pensait, on vivrait sans doute d'une autre manière dans le monde, mais on n'y pense pas. Ah! chrétiens, faites-vous réflexion à ce que vous dites? vous venez de prononcer contre vous-mêmes, quand vous avez dit qu'on vivrait bien mieux, si on pensait plus souvent aux jugements de Dieu. A quoi tient-il que vous n'y pensiez? Vous reconnaissez que rien n'est plus efficace pour la réformation de vos mœurs; en quelle confiance omettez-vous un moyen si salutaire? Vous savez le besoin où vous êtes d'être réveillés par ces grands objets; êtes-vous excusables de n'y pas faire attention? Par où voulez-vous que la grâce vous touche le cœur sur ces vérités, si vous ne les considérez jamais? Quand elles seraient encore plus terribles, le seraient-elles pour ceux qui n'y pensent pas? Que répondrez-vous à Dieu, lorsqu'il vous reprochera qu'il ne tenait qu'à vous de vous convertir, que vous aviez en main les remèdes les plus efficaces, que vousombiez d'accord qu'il ne fallait qu'y penser?

On n'y pense pas, dites-vous; et c'est ce qui m'épouvante de voir le soin que nous avons de solliciter les juges pour une affaire temporelle, de les gagner par nos soumissions, de les engager par nos amis, de les corrompre même; s'il se peut, par nos présents, de ne rien oublier enfin pour nous les rendre favorables; et de comparer avec cette chaleur et cette vivacité, la négligence profonde où nous sommes à l'égard de notre salut. Il ne faut pas avertir un homme qui a un procès, de penser à sa cause: il en est occupé, possédé, enivré; il y pense les jours et les nuits, il ne peut plus parler d'autre chose; il en devient incommode, et l'usage veut qu'on l'excuse. Hélas! quelle leçon

pour nous, chrétiens! nous avons un Maître équitable, sévère et inflexible, notre cause est mauvaise; il doit prononcer en dernier ressort, il nous reste peut-être peu de jours à vivre, pendant lesquels nous pouvons l'apaiser, et nous négligeons de le faire : cela se peut-il comprendre?

On n'y pense pas, dites-vous; vous y mettez bon ordre, messieurs; le soin que vous avez de vous ménager mille amusements; de faire que les plaisirs, les projets, les affaires, les entreprises, se succèdent sans cesse les unes aux autres; que cette figure du monde qui passe, vous présente toujours quelque nouvelle scène; ces soins frivoles vous occupent trop pour vous permettre de vous appliquer aux choses du ciel: *Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona* (Sap. IV). Vous ne craignez rien tant que de rentrer un moment dans vous-mêmes et de vous dé tromper; les pensées de l'autre vie sont pour vous trop sérieuses, et elles vous ennuient. Vous n'omettez rien pour remplir si bien toutes les heures vides, qu'il ne reste plus rien aux réflexions importantes sur toute l'éternité. Vous aimez votre erreur et votre indulgence, vous la nourrissez; quiconque vient troubler ce repos est un fâcheux. Si quelque mort vous réveille de ce profond assoupissement, vous vous dérobez au plutôt à ce triste objet, et il vous faut de la compagnie au moins pour vous étourdir. Dites après cela, On n'y pense pas. Ah! quelle consolation d'y avoir pensé, lorsque votre âme, sortant de ce monde, se verra comme investie et frappée de la majesté du souverain juge des hommes!

On n'y pense pas; je l'avoue, et c'est pour cela que tout l'univers est tombé dans la désolation, pour user des paroles du prophète: *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (Jerem., XII). Dans les quatre parties du monde, l'homme rampant comme les animaux, sans lever les yeux au ciel, vit au gré de ses passions, s'abandonne aux voluptés sensuelles, s'acharne à rechercher les biens de la vie présente, se veut faire un ciel ici-bas; et ce débordement de crimes, d'injustices, d'infidélités qui fait gémir les gens de bien, vient de ce qu'on ne fait plus ces réflexions solides sur les jugements de Dieu, dont les premiers fidèles étaient pénétrés: *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde*.

Ce n'est pas qu'on n'y pense et qu'on ne les craigne, me direz-vous; car je vois une infinité de gens, lorsqu'on leur parle de la mort, qui prendraient aisément leur parti; assez de disgrâces leur rendent la vie amère; mais c'est cette même crainte des jugements du Seigneur, qui leur fait éloigner cette pensée. Les préjugés de la religion sont terribles; il y en a de plus gens de bien que moi, qui tremblent à ce passage. Ah! chrétiens, vous craignez les jugements de Dieu, mais comment les craignez-vous? Sont-ce vos péchés qui vous inspirent cette crainte? Eh! chaque jour vous en ajoutez de nouveaux; vous enrichissez ce trésor de colère,

que Dieu ouvrira au jour de ses vengeances. Est-ce pour n'avoir pas fait pénitence de vos fautes passées? Que ne la faites-vous? Est-ce parce qu'il vous reste des choses douteuses sur la conscience, sur lesquelles vous ne vous êtes jamais bien contentés, que vous n'avez jamais bien expliqués? A quoi tient-il que vous ne vous procuriez un repos parfait là-dessus? Attendez-vous à la mort? Il sera bien temps, quand vous ne le pourrez plus.

Vous craignez les jugements de Dieu; mais si cela était, ne changeriez-vous pas de vie? Seriez-vous toujours du grand monde? Auriez-vous tant d'attachement au jeu, à la vanité, à la bagatelle? Il ferait beau voir un criminel qui tremble dans l'attente de son juge, donner les jours et les nuits aux plaisirs et à la débauche.

Vous craignez les jugements de Dieu; dites plutôt que Dieu tâche de vous en inspirer la crainte, et que vous la combattez; que votre conscience alarmée veut vous étonner, et que vous tâchez d'en étouffer la voix.

Vous craignez les jugements de Dieu, mais d'une crainte toute stérile, qui, depuis tant d'années, ne vous a pas fait faire un pas pour aller au-devant des malheurs qui vous menacent. Ne prétendez pas vous faire devant Dieu un mérite de cette crainte : les démons tremblent; Judas, Antiochus craignaient et le faisaient même plus que vous; il y a bien de la différence entre la crainte des réprouvés, qui ne convertit pas, et la crainte des enfants de Dieu. Etat déplorable, messieurs, où vous êtes! un chrétien qui ne pense pas au jugement éternel, peut être réveillé de ce profond sommeil par un objet si terrible; il y a encore une ressource pour lui : mais vous qui y pensez, et qui avec cela ne changez pas, que pouvez-vous attendre? Que peuvent faire pour vous les plus zélés ministres de l'Evangile? Dieu même peut-il vous proposer quelque chose de plus touchant, de plus formidable, de plus capable de vous alarmer?

Vous craignez les jugements de Dieu : il serait moins fâcheux pour vous de ne les pas craindre, comme vous faites; car j'apprends de l'Evangile que ce sera le principal sujet de votre condamnation. Souvenez-vous de la parabole du serviteur paresseux, à qui la crainte avait fait enfoncer son talent: *De ore tuo te judico, serve nequam* (Luc., XIX). Méchant serviteur, je ne veux point d'un tel témoignage que le vôtre: *Sciebas quod ego homo austerus sum* (Ibid.). Quoi! vous saviez que je suis un maître exact, rigoureux, difficile: *Tollens quod non posui, et metens quod non seminavi* (Ib.). Voulaient trouver où je n'ai pas mis, et recueillir où je n'ai pas semé : que devais-je donc attendre d'une terre si soigneusement cultivée; où cette semence divine de la grâce a été si libéralement répandue? *Sciebas*, vous le saviez, vous en étiez instruit jusqu'à en faire des leçons aux autres; vous leur disiez qu'il ne fallait pas tant presumer, que les saints

avaient tremblé. *Et quare?* Pourquoi donc n'avez-vous pas fait pénitence? Pourquoi n'ai-je point remarqué de changement dans vos mœurs? Et vous dites que vous craignez les jugements de Dieu? Dites, pécheur, dites, mondain, que vous les méprisez, que vous leur insultez; que ce juge à qui vous avez à répondre, tout redoutable qu'il est, ne l'était point assez pour vous; qu'il a eu moins de poids sur votre esprit que le jugement des hommes, qui suffisait pour vous faire prendre une conduite nouvelle, et pour vous faire quelquefois abandonner jusqu'au parti de la vertu.

Ah! voulez-vous savoir, messieurs, qui craint les jugements de Dieu comme il faut? C'est ce solitaire enfermé, qui les repasse nuit et jour dans son esprit, qui les prévient par une rigoureuse pénitence. C'est cette vierge retirée du monde qui mortifie son corps par l'éloignement des plaisirs du siècle; c'étaient ces pénitents, dont parle saint Jean Climaque, qui, après plusieurs années de la vie la plus austère, se demandaient les uns aux autres: *Pensez-vous, mon frère, que Dieu ait oublié mes offenses? Puis-je espérer qu'il me pardonne?* C'est cet homme juste qui pèse toutes ses actions à la balance du sanctuaire, qui dit avec le saint homme Job: *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti* (Job, IX). Seigneur, dans la persuasion où je suis que vous ne me pardonnerez pas, si je me pardonne à moi-même, je fais une attention particulière sur toute ma conduite. Je ne me contente pas de ces appréhensions vaines, qui ne vont point à la réformation des mœurs, mais je fais un examen sévère de chaque action de ma vie: je me demande compte à moi-même de tous les mouvements de mon cœur, j'observe si j'ai rempli les devoirs de mon état, de ma charge, de père de famille, de juge; si je m'en acquitte avec l'esprit que je dois, avec la ferveur, le soin, la régularité que vous demandez: *Verebar omnia opera mea*. Les plus légères fautes n'échapperont point à ma diligence et à ma pénitence; car voilà, mon Dieu, l'effet que doit produire en moi la crainte de vos jugements; j'en use de la sorte, parce que je sais qu'un Dieu aussi saint que vous ne peut souffrir la moindre tache: *Sciens quod non parceres delinquenti*.

Je finis, mes chers auditeurs, par les paroles qui furent la conclusion du discours que Jésus-Christ fit au peuple sur le jugement dernier: *Vigilate itaque omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia, quæ ventura sunt, et stare ante Filium hominis* (Luc, XXI). Veillez donc, leur dit le Sauveur du monde, car c'est en cette vue que je vous ai fait ces menaces, c'est pour vous obliger à les prévenir. Quand on veut perdre, on ne menace point, on frappe; mon dessein est de réveiller en vous le soin de la prière et des bonnes œuvres. Mettez-vous en état de soutenir la présence du Fils de l'homme; ne vous contentez pas d'une crainte lâche, oisive, paresseuse: *Vigilate*. Ce n'est qu'en veillant sur soi qu'on mérite d'échap-

per à la sévérité de mes jugements: *Omni tempore*; veillez en tout temps, mais surtout en ce saint temps que l'Eglise destine à la pénitence; voyez ce que vous avez à craindre, mettez-y ordre de bonne heure; ne laissez rien d'impur, de douteux; ne vous permettez rien que vous puissiez vous reprocher au jour des vengeances du Seigneur, afin que vous entendiez de la bouche de votre juge cette parole consolante: *Venite, benedicti*, Venez, etc.

## SERMON VIII.

### SUR LA PROFESSION RELIGIEUSE.

Vocabis me, et ego respondebo tibi.

Vous m'appellerez, et je vous répondrai (Job, chap. XIV).

On peut dire que la vocation à l'état religieux est une grâce singulière, mais on doit ajouter en même temps que si elle n'est soutenue par une fidèle correspondance de la part de l'homme, ce qui, dans les premières vues de Dieu, était un heureux préjugé pour le salut, devient par l'abus qui s'en fait une funeste marque de réprobation. L'entrée en la religion est, de la part de l'homme, un sacrifice bien héroïque; mais si la victime n'est pas avouée de Dieu, si elle n'est conduite à l'autel de sa main, si ce n'est pas Jésus-Christ qui l'attire à son Père, et qu'elle s'ingère dans le lieu saint de son propre mouvement, ou par l'instigation d'autrui, on court risque de se perdre à l'autel même où l'on cherchait un asile. Il ne faut donc point séparer ces deux choses, la vocation de la part de Dieu, et la correspondance de la part de l'homme, si l'on veut que le choix de l'état religieux soit une marque bien fondée de prédestination; mais lorsque ces deux avantages se trouvent réunis dans un même sujet, je ne vois point de plus solide préjugé pour le salut.

C'est à cette vérité si consolante que je m'arrête, ma très-chère sœur, ne trouvant rien de plus solide en cette matière, ni qui convienne mieux à la conjoncture présente, où j'ai l'honneur de vous parler. Ce temps d'épreuve que vous avez soutenu avec tant de zèle et de courage, cette pénible carrière que vous avez fournie avec tant d'ardeur, cette approbation générale que vous vous êtes acquise dans une maison remplie de personnes qui ont tant de lumières pour discerner le mérite, et qui ont aussi tant d'intérêt d'en faire le juste discernement; tout cela, dis-je, fait voir quel est l'esprit qui vous a conduite dans la retraite; les motifs humains n'inspirent point cette vivacité que vous avez pour les choses du ciel et, si je l'ose dire, cette sainte allégresse que vous faites paraître dans les voies de Dieu. D'ailleurs, les dépouilles du monde profane que vous portez dans le lieu saint, et que vous allez consacrer par le don que vous en faites à l'autel, nous marquent assez que les considérations de fortune, qui facilitent à tant d'autres leur entrée en religion, bien loin d'avoir part à la vôtre, ont été un des plus

grands obstacles qu'il vous ait fallu surmonter.

Mais s'il n'y a point lieu de douter que votre vocation ne soit légitime, il y a moins de sujet encore de douter de votre correspondance ; le caractère de votre esprit, raisonnable, égal et constant, ne promet rien qu'il ne soutienne ; le passé nous répond de l'avenir, et les vœux que vous allez prononcer vous obligeront moins à cette fidèle correspondance, qu'une vertu solide et constante, et l'ardeur de plaire à l'Époux céleste que vous choisissez aujourd'hui. Souffrez donc qu'à l'exemple des anciens ordres religieux, où le supérieur, après avoir reçu du sujet qui se présente les vœux de sa profession, l'assure, en échange de la gloire éternelle qu'il lui promet de la part de Jésus-Christ, fondé sur ces paroles : *Centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit* (Matth., XV) : souffrez, dis-je, que j'ose vous promettre aujourd'hui le même avantage de la part de Dieu, en tâchant de vous convaincre de cette vérité si pleine de consolation, savoir, que l'action que vous allez faire est la marque la plus assurée que vous puissiez avoir en cette vie de votre prédestination, Demandons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

Rien n'est plus capable de nous faire entreprendre de grandes choses qu'un objet qui fait naître l'espérance d'un grand bien, et qui nous délivre de la crainte d'un grand mal. Telles sont les marques de prédestination à l'égard du chrétien. Comme le salut est le plus grand des biens qu'il ait à espérer, et la damnation le plus grand des maux qu'il ait à craindre, tout ce qui peut fonder l'espérance de l'un et diminuer la crainte de l'autre, le remplit d'une confiance qui l'anime aux entreprises les plus difficiles, et qui le soutient dans l'exécution ; et plus ces conjectures sont fondées, plus il trouve de quoi s'encourager dans les voies pénibles du salut. Or, entre les marques de prédestination, je n'en vois pas de plus solide que la vocation à l'état religieux, soutenue d'une fidèle correspondance. Car comme le salut est une affaire qui se passe uniquement entre Dieu et l'homme, qu'elle ne dépend que du concours et d'une entière conformité de ces deux volontés ; il n'est point de conjecture plus forte du salut, que de les voir concerter à l'envi cette grande affaire, et prendre de part et d'autre les mesures les plus justes pour la faire réussir. C'est ce que je trouve dans les paroles de mon texte, qui renferment toute l'économie de la vocation religieuse : *Vocabis me, et ego respondebo tibi* : Dieu appelle, et l'homme répond. Cette vocation à l'état religieux est, en Dieu qui nous appelle, la marque la plus forte qu'il puisse donner d'un désir efficace du salut de l'homme : c'est le premier point. La correspondance à cette grâce est, en l'homme qui répond, la preuve la plus forte que l'homme même puisse donner d'un désir sincère de son salut : c'est le second point.

PREMIERE PARTIE.

On ne peut mieux juger que Dieu veut d'une manière spéciale le salut d'une personne qu'il appelle à la religion, qu'en considérant le terme d'où il la tire, celui où il la conduit, et l'attrait même de la vocation. En premier lieu, le terme d'où il la tire, c'est le monde, écueil si terrible pour le salut, non-seulement par les dangers continuels où l'âme fidèle est exposée, mais plus encore par la fausse confiance que le monde donne au milieu du péril. En second lieu, le terme où il la conduit, c'est la religion ; état avantageux pour le salut, et par la retraite qui est un asile et un lieu de sûreté pour la vertu, et par la vigilance continuelle que la retraite même inspire. En troisième lieu, l'attrait de la vocation : c'est cette grâce singulière qui renferme la distinction et le choix que Dieu fait d'une personne, parmi tant d'autres qu'il laisse dans la corruption du siècle. Examinons ces trois circonstances de la vocation à l'état religieux, qui sont trois preuves sensibles d'une volonté plus forte et plus efficace du salut de l'homme.

Quand je dis que le monde est dangereux pour le salut, et surtout aux jeunes personnes qui commencent à y entrer, n'attendez pas, messieurs, que je vous fasse une vive peinture de la corruption du siècle, qui vous est mieux connue qu'à moi que j'invective contre la licence et le dérèglement des mœurs, que vous blâmez peut-être vous-mêmes, et que je vous représente enfin ces malheureux esclaves du vice, que le feu de l'âge, le torrent du monde, et la violence des passions ont portés par degrés jusqu'aux derniers excès de la débauche, du libertinage, et peut-être de l'impiété. Quoique ces vices soient les plus grands et les plus énormes, et que par là ils semblent être un sujet plus digne du zèle de la chaire, et de l'indignation des gens de bien, ils ne sont peut-être pas toujours les plus contagieux ni les plus à craindre. J'avoue que dans les premières démarches de la jeunesse, où le plaisir seul est l'âme qui donne le mouvement à tout, où la raison d'une part se trouve faible et sans expérience, et de l'autre aveuglée par la présomption, qui la met hors d'état de s'appuyer des conseils d'autrui ; j'avoue, dis-je, qu'il est des pas si glissants, des moments si périlleux, et des conjonctures si fatales que l'on peut voir périr en un jour toutes les espérances du naturel le plus heureux, et de l'éducation la plus régulière. Notre siècle ne fournit que trop d'exemples de ces événements tragiques, qui font gémir des pères, souvent plus touchés de voir échouer leur fortune, que le salut de leurs enfants. Mais encore une fois, ce n'est point par là que le monde me paraît plus dangereux pour le salut : le vice, quand il lève le masque, et qu'il laisse voir toute l'horreur et toute l'infamie qui l'accompagne, perd beaucoup de sa force et de ses charmes ; cette image affreuse de ses excès et de sa honte est souvent plus odieuse qu'engageante : *Opprobrium*, dit saint Eucher, po-

*tius quam exemplum* : c'est plutôt un remède salutaire pour guérir le cœur de l'homme, qu'un attrait capable de le séduire. Il y a dans l'esprit humain je ne sais quels principes de raison, et certaines semences de vertu, que la nature y a mises, et que la grâce réveille à la vue du crime : et si vous trouvez dans le monde des gens libertins qui contribuent à les étouffer, vous y trouvez au-si un grand nombre d'honnêtes gens qui vous aident à les maintenir.

Mais un danger presque inévitable dans le siècle, c'est l'exemple de la plus saine partie de ces honnêtes gens, qui bien éloignés des vices honteux et des excès dont ils ont horreur, n'en sont pas pour cela plus proches du royaume de Dieu : je veux dire cette vie molle, oisive et sensuelle, où l'on se trouve né ; qui ne se refuse rien des aises et des douceurs que la nature recherche ; qui fait son étude et son occupation principale du plaisir ; où le jeu succède à la bonne chère, le bal à la comédie et aux spectacles ; où le jour entier n'est qu'un enchaînement continuel de parties de divertissements et d'amusements frivoles ; où l'on se permet l'ambition comme une passion digne d'une âme bien née, où l'on a toute la vivacité possible sur l'honneur et sur l'intérêt ; une vie en un mot, où l'on ne voit aucun trait de christianisme, et dont les gens du monde sont tellement épris, et si je l'ose dire, infatués, qu'il ne leur vient pas même dans l'esprit de douter s'ils sont dans la voie du salut. Voilà l'endroit par où le monde me paraît plus dangereux : un danger pressant, et un danger qu'on ne sent pas. Je dis un danger pressant ; car souffrez, messieurs, que je touche en passant une matière qui demanderait un discours entier, et que je vous propose les raisons que j'ai de douter, que les gens de ce caractère soient dans le bon chemin.

Commerien n'est plus important à l'homme que de connaître s'il est dans la bonne voie, le Fils de Dieu s'est appliqué à nous donner une règle aisée, dont le savant et l'ignorant fussent également capables : *Lata porta, dit-il, et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam* (Matth. VII). Le chemin qui mène en enfer est large et spacieux ; et si vous voulez le connaître à coup sûr, observez s'il est suivi par la multitude ; car le grand nombre va là. Remarquez, messieurs, que cette règle ne peut pas s'expliquer seulement sur ces personnes qui vivent dans un libertinage déclaré de mœurs et de créance ; car il est visible que ce n'est pas là le grand nombre ; et quoique le siècle n'en fournisse que trop de cette sorte, ces gens néanmoins comparés avec ceux qui mènent la vie molle, oisive et sensuelle, que je viens de vous décrire, font sans doute le plus petit nombre. D'où je conclus, que c'est aux mondains dont je parle qu'il faut appliquer cette règle.

Mais suivons la pensée du Fils de Dieu : *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam* (Matth., VII) ! Que le chemin

qui conduit à la vie est étroit ! Faites réflexion, messieurs, qu'il ne dit pas que le chemin qui conduit à la perfection de l'Evangile est étroit ; vous pourriez l'appliquer aux religieux qui font profession de suivre les conseils évangéliques ; mais le chemin qui conduit à la vie éternelle ; c'est-à-dire le chemin du salut, par où il faut que tout le monde passe si l'on veut se sauver : *Quam angusta* ! Qu'il est étroit ! Ces termes font sentir la difficulté, il en paraît lui-même surpris. Il ne dit pas seulement, Il est difficile, mais Qu'il est difficile ! Que la voie est étroite ! Il ne dit pas, Pensez-y, travaillez-y, appliquez-vous y, ce serait peu ; mais, Faites effort : *Contendite* (Luc., XXIII). Ce n'est pas trop de tout l'homme soutenu par la grâce. Ne comptez pas sur les soins ordinaires, ils n'y feront rien, l'affaire est trop épineuse ; je ne veux point vous déguiser la grandeur de l'entreprise, ni la difficulté de l'exécution ; elle est telle qu'il y a de quoi étonner un Dieu. Mais pour ne vous y tromper pas, voilà le dernier trait par où vous la connaîtrez : *Pauci sunt, qui inveniunt eam* (Matth., VII). Il y a peu de gens qui marchent dans cette voie ; c'est le petit nombre qui tient le chemin du salut.

Or, je vous demande, messieurs, si vous vous reconnaissez à cette marque : cette règle que nous a donnée Jésus-Christ, pour connaître le vrai chemin du ciel, convient-elle à la vie que vous menez ? En bonne foi, est-il bien difficile de vivre comme vous vivez ? Ah ! messieurs, cela fait trembler, quand on a un peu de foi, de vous voir tranquilles dans cet état, assurés de votre salut, vouloir aller au ciel par un chemin que Jésus-Christ nous dit être le chemin de la perdition.

Et il ne sert à rien de répondre qu'on observe la loi, et que Jésus-Christ n'en demanda pas davantage à ce jeune homme qui l'interrogea : *Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata* (Matth., XIX). Si vous voulez vous sauver, gardez mes commandements. J'avoue, messieurs, qu'il n'en faut pas davantage, et à Dieu ne plaise que je veuille vous imposer un fardeau dont Jésus-Christ ne vous charge pas ! Mais prenez garde aussi de vous décharger de celui qu'il vous impose. Car être dans la voie large, comme il est visible par les termes de l'Evangile que vous y êtes, et avec cela garder la loi, c'est une contradiction manifeste. En effet, mener une vie de plaisirs, sans aller jamais aux plaisirs illégitimes ; mener une vie molle, sans mener une vie criminelle ; aimer l'enjouement et la galanterie dans les conversations, sans que le cœur s'échappe et vole au-delà des bornes que la loi prescrit ; cultiver des amitiés tendres entre personnes de différent sexe, sans aller à la passion ; estimer la gloire et la grandeur, sans livrer son cœur à l'ambition, sans être piqué de jalousie contre vos égaux qui vous passent, sans les détourner de leurs fins par de secrètes médisances, pour aller aux vôtres, avoir toute la délicatesse sur le point d'honneur,

et en même temps toute la sévérité de la loi évangélique sur le pardon des injures, dans un siècle où la raillerie n'épargne ni le profane, ni le sacré; avoir l'esprit et le cœur pleins du monde et ne l'aimer pas plus que Dieu; ignorer la prière et les bonnes œuvres, passer le jour et la nuit à tout ce que la vanité des modes vous peut inspirer pour plaire, et avec cela faire son devoir de chrétien, de père de famille, de femme régulière; vivre selon son humeur et son caprice sans se contraindre, et n'éclater pas quelquefois en des emportements suivis de haine et de divorces; n'être pas méprisant, fier et orgueilleux; c'est une chimère: quiconque vit de la sorte est dans la voie large. Or, quiconque est dans la voie large ne garde pas la loi.

Ah! messieurs, il est si vrai qu'on ne la garde pas dans cette vie molle et mondaine des honnêtes gens du siècle, que s'il fallait l'observer, cette vie qu'ils aiment tant leur deviendrait insipide. C'est le sort des mondains de s'ennuyer des plaisirs, dès qu'ils sont réglés par la loi. S'il fallait prendre garde, à chaque démarche, si ce qu'on pense, ce qu'on dit et ce qu'on fait ne répugne point à la loi de Dieu, la vie du monde deviendrait une croix et un supplice insupportable; comme il arrive à ceux, qui, touchés de Dieu, ouvrent les yeux aux dangers continuels que court leur salut, et prennent le parti de faire leur devoir de chrétiens. Le monde alors leur devient odieux et leur est à charge; autant il leur était agréable d'y vivre, autant leur est-il fâcheux d'y éprouver les contradictions éternelles du monde et de l'Évangile; ils sont dans un état violent, et préfèrent souvent une retraite entière à un combat si rude et si périlleux.

Voilà encore une fois par où le monde me paraît le plus à craindre: par sa régularité prétendue. Car que peut faire une jeune personne pour ne pas entrer dans ces voies? elle s'y voit entraînée par la plus saine partie des honnêtes gens du monde, elle s'y voit autorisée par ceux qui ont le plus d'intérêt à sa conduite; ceux qui vivent de la sorte sont souvent les premiers à lui décrier les grands vices, ils font profession d'une exacte probité, et peut-être même d'une dévotion qu'ils croient la plus raisonnable, parce qu'en examinant chaque chose dans le détail, on n'y voit rien qui blesse la conscience. On se rassure sur l'usage du monde et sur la multitude, on s'aide à se tromper les uns les autres, et on ne considère pas, dit saint Jérôme, que les gens qu'on suit sont moins des guides dans la voie du salut, que des compagnons de notre égarement: *Non via duces, sed erroris comites.*

C'est à l'entrée de cette voie où vous étiez sur le point de vous engager, ma très-chère sœur, que Dieu vous a choisie pour son épouse dans la fleur de votre âge. *Recordatus sum tui*, vous dit-il par le prophète Jérémie, *miserans adolescentiam tuam* (Jerm. VI). La vue d'une jeunesse en qui j'ai trouvé

quelque disposition pour le bien, et dont j'avais à craindre une égale facilité pour suivre les maximes de la vie mondaine, m'a fait prévenir les pièges que le monde vous préparait. *Recordatus sum tui*, je ne vous ai pas oubliée dans ce temps fatal à l'innocence et à la vertu. Ce n'est pas que j'oublie les autres, le sein de ma miséricorde est ouvert à tout le monde; mais je me suis souvenu de vous particulièrement; le péril que vous alliez courir a réveillé ma tendresse. J'aurais pu vous laisser engager dans les voies corrompues du siècle avec des grâces de protection, comme j'en use à l'égard des gens du monde; mais j'ai bien prévu que vous en abuseriez comme la plupart en abusent. Je pouvais me contenter de vous secourir dans un combat si dangereux, mais j'ai cru qu'il était plus à propos de ne pas vous y exposer. C'était assez par rapport aux vœux d'une providence générale de vous donner des grâces ordinaires pour bien vivre dans le monde; mais cette conduite n'était pas assez sûre pour faire réussir les vœux particulières que j'ai sur vous. Je pouvais vous inspirer des pensées de retraite après de longs égarements dans les voies du siècle, et vous sauver par la pénitence; mais j'ai cru qu'il était plus digne de moi, et plus avantageux pour vous, de vous préserver de ces chutes, et de vous sauver par une vie pure et innocente: *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te, miserans* (Jerm. XXXI). L'amour que j'ai pour vous ne souffre point d'interruption, et comme il n'a jamais commencé, il ne veut jamais finir: *Ideo attraxi te*: voilà pourquoi j'ai pris soin de vous attirer à moi dans un temps où j'ai prévu que vous m'obligeriez peut-être à ne plus vous aimer. Ce n'est pas précisément pour vous empêcher de goûter les douceurs du monde, que je vous enlève au monde, c'est pour vous mettre à couvert de ses embûches. Vous les connaîtrez un jour, quand je vous ferai voir dans la gloire la suite des malheurs qui vous attendaient: *Ideo attraxi te miserans*. Si je vous avais moins aimée, je vous aurais épargnée davantage; si j'avais été moins jaloux de la possession de votre cœur, je l'aurais livré en proie à tout ce que le siècle vous aurait inspiré de passions frivoles; je ne vous aurais pas attirée, pressée, sollicitée si vivement, je n'aurais pas été jusqu'au milieu de vos plaisirs répandre l'amertume dans votre cœur, vous donner du dégoût pour le monde, et vous inspirer même de l'amour pour la retraite. Je ne vais pas ainsi troubler le repos de tant d'âmes mondaines, que vous voyez si tranquilles et dans une ivresse si profonde, au milieu des divertissements et des vanités du siècle. Mais pour vous, il ne faut pas que vous m'échappiez, c'est pourquoi je vous ai attirée à moi: *Ideo attraxi te*. Or, voilà ce que j'appelle des conjectures fortes d'une volonté plus efficace du salut de l'homme: cette prédilection de la part de Dieu.

Mais il y a, me direz-vous, quelque chose à craindre dans la religion comme ailleurs;

ceci me donne lieu de passer à la seconde preuve de la vérité que j'ai avancée, preuve qui résoudra pleinement cette difficulté. Car il n'est point d'homme de bon sens et de bonne foi, qui ne convienne que l'état religieux est infiniment plus éloigné des occasions de perdre la grâce, que l'état des gens du monde. Mais parce qu'il n'est point de condition dans la vie, pour exemple qu'elle soit de la contagion du siècle, qui puisse vous mettre à couvert de tous les traits de l'ennemi, ce n'est pas tant par la retraite que la religion me paraît un asile pour la vertu, que par la vigilance qu'elle inspire au milieu de la retraite.

En effet, messieurs, nous pouvons dire que cette tour évangélique, qui est la figure sous laquelle Jésus-Christ nous a dépeint la religion, est semblable à la tour de David, où étaient attachées des armes sans nombre : *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium (Cant. IV)*. Là, tout ce qu'une sainte ferveur a fait imaginer aux héros du christianisme de plus propre à repousser les ennemis de notre salut est mis en usage. Là, le bon exemple soutenu de l'autorité des gens d'âge, qui ont vieilli dans le service du Dieu des armées, à toute sa force, et sans rien craindre, ni de la censure des critiques, ni de la raillerie des profanes, entraîne tout après soi ; au contraire, le mauvais exemple, s'il ose paraître, demeure d'ordinaire sans effet, et parce qu'il est puni, et parce qu'il n'est jamais approuvé. Là, toutes les mesures qu'on a prises pour maintenir le bon ordre, réglemens, constitutions, avis, conseils, exhortations, pratiques de piété, sont autant de barrières qu'on oppose aux passions de ceux qui pourraient s'oublier. Là, les bienséances de l'habit que vous portez, la sainteté du lieu que vous habitez, la dignité de l'état où vous vous trouvez engagée, vous font sentir toute l'horreur et toute l'indignité du péché mortel. Là, tout le monde témoin de la foi que vous avez jurée au pied des autels, a les yeux attachés sur vous et observe vos démarches ; vigilance d'un si grand secours à l'homme, de quelque vertu qu'il se flatte, qu'on en a toujours besoin, et qu'on ne peut n'en pas profiter ; tel qui ne pense pas d'abord à l'œil de Dieu qui l'éclaire, n'oublie jamais l'œil des hommes dont il sent la présence, et dont il craint la censure. Là, l'heureuse habitude que vous avez contractée de pratiquer les conseils évangéliques, et de faire des œuvres de surérogation, vous donne une facilité merveilleuse pour accomplir la loi, et vous fait aisément courir, selon l'expression du prophète royal, dans la voie des commandemens. Là, retraite sur retraite, revue sur revue, fait incessamment réparer les pertes passées, et prendre des précautions contre les périls à venir. Là, la première teinture que vous prenez est seule capable de vous préserver des grandes chutes tout le reste de vos jours ; car au contraire du monde, où les grands péchés passent pour légers, ici par les heureux préjugés d'une sainte éducation, les

plus légers passent pour énormes ; et tel, que l'on considère dans la religion comme une personne lâche et tiède, serait souvent un exemple de vertu dans le monde. Là, l'esprit, dégagé des soins de la vie, se trouve recueilli dans l'unique affaire nécessaire à l'homme ; et tandis que les séculiers les plus vertueux, qui sont même exempts du ver de l'ambition et de l'avarice, sont obligés par leur état de se répandre au-dehors, et de s'occuper, ou à se maintenir dans la possession légitime de leurs biens, ou à remplir les devoirs de la profession qu'ils ont embrassée ; Dieu semble dire aux religieux ces paroles du prophète : *Vacate et videte, quoniam ego sum Deus (Ps. 41)*. Ne vous embarrassez point de ces soins profanes ; contemplez à loisir les miséricordes de celui qui vous a procuré une si heureuse liberté, jouissez de votre Dieu, et souffrez qu'il jouisse un peu de vous. Là, en un mot, Dieu engagé par les soins de sa providence, par les prières de toute la communauté, par la fidélité de chaque particulier, répand une infinité de grâces si puissantes et si efficaces (nous pouvons le dire à notre consolation, et nous devons ce témoignage au divin protecteur qui nous soutient), qu'il est ordinaire de voir dans les maisons religieuses, des âmes assez pures pour y vivre des quarante et cinquante années sans péché mortel, et pour y porter jusqu'au tombeau la grâce de leur baptême ou de leur profession, qui est un second baptême, selon le sentiment des théologiens, et des maîtres de la vie spirituelle.

Voilà des conjectures bien fortes pour le salut de ceux que Dieu appelle en religion. Tout le monde, dit Jésus-Christ, ne sent pas ces vérités, quoiqu'on les voie et qu'on vould même les sentir : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est (Matth., XIX)*. Tous ne les comprennent pas, mais, par votre miséricorde infinie, Seigneur, je suis du nombre de ceux qui les comprennent. Il n'appartient, dites-vous, Seigneur, qu'à ces âmes privilégiées à qui votre Père a bien voulu communiquer cette prérogative : *Quibus datum est* ; j'y ai donc part à cette grâce spéciale de la vocation, à cette faveur si peu estimée, parce qu'elle est si peu connue des gens du monde ? Or, s'il y a quelque distinction qui me doive flatter, c'est celle qu'il vous a plu faire ainsi de moi. La distinction de la naissance, du rang, des biens de fortune, des qualités naturelles, n'est pas celle par où vous marquez vos amis ; souvent elle nuit plus qu'elle ne sert pour l'éternité ; mais que celle-ci porte avec soi d'heureux préjugés pour le salut ! Je la ressens, Seigneur, toute entière, et plus je creuse dans l'abîme impénétrable de votre prédestination, plus j'y trouve de quoi me convaincre que vous avez des vues plus particulières sur le salut de mon âme. Souffrez, Seigneur, que j'en tire cet avantage. Dois-je croire que vous m'avez ainsi distinguée pour me confondre ensuite dans la masse des réprouvés ; que vous m'avez engagée si avant pour me laisser en



arrière ; que vous m'avez conduite dans le désert avec votre peuple favori , pour m'y laisser périr ? Je sais que je puis encore me perdre ; mais qu'il faudra pour cela livrer de combats contre vous ; qu'il m'en coûtera d'efforts pour échapper à votre bonté ; qu'il faudra que je porte loin mon ingratitude pour anéantir ce bienfait ; et quand je serais assez malheureuse pour le faire , qu'il sera toujours vrai de dire que c'est bien malgré vous que je me suis perdue , et que de votre part vous n'avez rien omis pour me sauver !

La facilité que vous donne l'attrait de la vocation pour exécuter une entreprise si difficile , est encore une preuve bien sensible de cette vérité : *Verbum istud* (Matth., XIX ). Oui, cette parole si dure à l'homme sensuel , qui porta la tristesse dans le cœur de ce jeune homme de l'Évangile à qui Jésus-Christ l'annonça : *Abit mœrens* (Marc., X ) ; cette même parole vous sera expliquée d'une manière à vous en faire sentir toute la force et toute la douceur cachée. Or, c'est ici que l'attrait dont Dieu se sert pour former un tel engagement me paraît quelque chose de divin , et fait bien voir que c'est un Dieu qui vous guide dans ce passage du monde à la religion. Le mondain ne saurait y penser sans frémir ; une âme appelée de Dieu est emportée par l'Esprit divin. Étonnée elle-même de la grandeur de son entreprise et de la facilité qu'elle trouve à l'exécuter , elle doute si c'est elle qui marche ou si elle est portée sur les ailes de la grâce , tant elle a de plaisir à suivre l'attrait qui la conduit. Plus savante en un moment sur la vanité du monde que tous les sages de la Grèce et de l'Italie , elle en découvre tout le néant à la faveur du rayon qui l'éclaire , et au lieu que les mondains ne reconnaissent qu'après une longue expérience le fantôme après lequel ils ont couru ; elle perce d'un coup d'œil le vide de toutes les choses temporelles. La seule éternité étale devant ses yeux la durée de ses espaces infinis , et fixe à tous ses regards. Elle sent bien que ce n'est pas de son propre fonds qu'elle tire ces grandes vues , mais de la grâce de sa vocation qui l'éclaire , tandis que les autres sont dans les ténèbres ; et comme la colonne de feu qui conduisait les Israélites , d'une part , éclairait les enfants de Dieu , et de l'autre n'était qu'obscurité pour les Égyptiens , ainsi ce divin attrait , si lumineux pour les âmes appelées , est un chaos impénétrable aux gens du monde. Ceux qui sont de bonne foi ne peuvent qu'admirer et retourner chez eux , confus de leurs vains attachements , comme saint Augustin le rapporte de lui-même et de son ami , à la vue d'une conversion subite de deux courtisans , de laquelle ils furent témoins : *Nos abimus in palatium , cor trahentes in terram* (Aug.).

Outre la facilité intérieure que vous donne la grâce , il y a un secours extérieur de la main de Dieu , qui aplanit toutes les difficultés et qui lève des obstacles que le monde vous oppose et qu'on croyait insurmontables. Il enlève à l'un son parent , à l'autre

son ami : là il brouille les affaires , ici il les fait réussir ; il remue devant vous cent machines par des ressorts inconnus aux hommes , il vous rend partout victorieux , en combattant pour vous la tendresse d'une famille , la faiblesse de l'âge ; et tout cela pour s'assurer de sa conquête : *Deus eorum pugnavit pro eis , et vicit* ( Judith , V ). Voyons maintenant ce que l'âme chrétienne fait de son côté , et comme elle répond à la grâce de la vocation : c'est le sujet de ma seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Quoique Dieu , par la plénitude et par l'élévation de son être , soit dans un état où nulle créature ne lui peut marquer une reconnaissance proportionnée à la grandeur des obligations que nous lui avons , cependant on peut dire que , dans l'action présente , l'homme égale par sa correspondance , autant qu'on le peut , l'excellence de la grâce qu'il reçoit : *Vocabis me , et ego respondebo tibi* ; seconde conjecture qui me répond du salut de l'homme.

En effet , remarquez , messieurs , qu'aux trois avantages que renferme le bienfait de la vocation , l'homme répond par trois actions héroïques où l'engage sa fidélité à la grâce. Car , en premier lieu , si Dieu délivre une âme des pièges et des embûches du monde , elle lui sacrifie en récompense tout ce que le monde a d'agrémens et de charmes pour attirer le cœur de l'homme. En second lieu , si Dieu la fait passer dans un état qui est un port et un asile pour la vertu , elle embrasse en reconnaissance toute la rigueur et toute l'austérité de cet état. En troisième lieu , si Dieu lui facilite l'entrée de la religion par un attrait qui la prévient de sa part , elle s'en ferme la sortie par l'obligation du vœu dont elle consomme le sacrifice qu'elle fait à Dieu. Reconnaissance digne d'une âme vraiment pénétrée du désir de son salut : *Vocabis me , et ego respondebo tibi*. Examinons ces trois circonstances.

Le monde a quelque chose de bien engageant , on ne peut en disconvenir ; il est vain , si vous voulez , il est perfide , il est trompeur , il trahit ceux qu'il caresse , il étouffe ceux qu'il embrasse , il est frivole , il passe , il nous échappe , il change , il disparaît , il n'a que des biens passagers , que des ombres , des fantômes de bonheur qui nous amusent , qui nous jouent et qui aboutissent à de véritables malheurs ; tout cela n'est que trop vrai , messieurs , chacun en convieut assez ; mais quand il faut le quitter , il y a dans notre cœur une secrète intelligence avec lui , qu'on ne peut rompre ; on en dira tant de mal qu'on voudra , mais s'il en faut venir à la conclusion , on sent mourir toute la haine qu'on pense avoir. Je ne sais quel charme trouble la raison , on l'aime en même temps qu'on le méprise ; il éblouit , s'il ne plaît ; il amuse , s'il ne contente ; il surprend par ses promesses , s'il ne paie pas par ses faveurs : *Fascinatïo enim nugacitatis obscurat bona* , dit le Sage ( Sap. , IV ). Je ne sais comment expliquer cette force impérieuse qu'il a sur

le cœur de l'homme, mais il faut qu'elle soit bien grande, puisque, depuis tant de siècles que les sages se sont servis de toutes les lumières de la raison, et les chrétiens de toutes celles de la foi, le monde voit toujours des adorateurs en foule qui fléchissent le genou devant lui. Voilà le premier sacrifice que font à Dieu ceux qui sont fidèles à la grâce de leur vocation; si nous en mesurons le prix par la difficulté de l'entreprise, nous pouvons dire qu'il n'est point d'action plus héroïque dans la vie.

Que dis-je, on sacrifie le monde? On fait bien plus en cette rencontre. Si le religieux n'avait qu'à sacrifier le monde tel qu'il est, vain, faux, trompeur, incapable de rendre l'homme heureux, tel enfin qu'une funeste expérience le fait connaître à ceux qui ont vieilli dans son service, le sacrifice alors perdrait peut-être quelque chose de sa valeur; mais une jeune personne non-seulement quitte le monde, mais l'idée qu'elle se forme du monde. Le peu d'expérience qu'elle a lui en fait un portrait bien plus beau et plus engageant; l'imagination grossit les objets, leur prête des couleurs plus vives, des traits plus touchants, supplée par cette fausse peinture à tout ce qui manque à l'original, et devient ingénieuse à se faire un ennemi beaucoup plus difficile à vaincre qu'il n'est en effet: *Dulcius putat omne quod nescit*, dit saint Jérôme; on se figure aisément ce qu'on ne connaît pas, beaucoup plus doux et plus charmant qu'il n'est.

On se trouve dans un âge où cette figure du monde qui passe devant les yeux ne laisse voir que de belles apparences, dont l'éclat surprend. On n'a pas eu le loisir d'éprouver les misères qu'il cache, ni de ressentir sa perfidie, ses revers et ses retours si fâcheux. Ainsi quoiqu'à considérer le monde dans lui-même, ce ne soit peut-être pas toujours une si grande victime à sacrifier: Dieu cependant qui lit dans le cœur de l'homme et qui y voit l'idole qu'une jeune personne s'est formée, veut bien qu'on lui fasse un grand sacrifice de rien. Action d'autant plus difficile qu'on la fait dans un temps qu'on est en possession de regarder comme la saison des plaisirs; dans un temps où l'on est soi-même comme l'âme et la fleur du monde, où le monde vous cherche, lui dont il est si difficile de se défendre, lors même qu'il vous abandonne. Mais si l'âge est soutenu des qualités personnelles, et que la personne se trouve avoir une entière disposition pour le monde; tout cela forme des nœuds qui ne peuvent être rompus que par une vertu extraordinaire.

Voilà, ma très-chère sœur, le sacrifice héroïque qu'il vous a fallu faire pour être fidèle à la grâce de la vocation: *Vocabis me, et ego respondebo tibi*: vous m'avez appelée, Seigneur, et vous avez jeté sur moi cet œil de discernement, qui me sépare de la masse corrompue du siècle, et moi je veux en reconnaissance vous sacrifier ce que le siècle a de plus engageant pour moi. Vous voulez me préserver de sa malice et de sa corruption, et moi je veux vous immoler ses pompes et

ses vanités. Vous m'en délivrez, parce que vous savez qu'il est mon plus dangereux ennemi, et moi je veux m'en séparer, parce que je sais qu'il est le vôtre. Car enfin, Seigneur, puisqu'il faut l'avouer, ce n'est point précisément la vanité du siècle qui me fait renoncer au monde. Le monde, tout vain qu'il est, aurait peut-être de quoi m'attirer, je ne suis pas tout à fait insensible à ses charmes: tous mes sens me parlent pour lui; je doute encore une fois que la seule vanité suffît pour m'en détromper. Mais il est votre ennemi, Seigneur, le perfide vous hait, il vous a mis en croix, il abhorre vos maximes, vous m'assurez qu'on ne peut-être votre ami et le sien: en voilà trop, Seigneur, pour ne pas rompre tout commerce avec lui. Quelque trait que lui donne la prévention d'une jeunesse, qui ne s'en laisse que trop éblouir, quelque beau que mon imagination me le représente, c'est assez, mon Dieu, qu'il vous déplaît, pour m'obliger à faire un éternel divorce avec lui. Qu'il soit vain, qu'il ne le soit pas, ce n'est pas là ce que j'y considère; fût-il encore mille fois plus engageant que ne le dépeint la folle opinion des hommes, puisque je ne le puis aimer sans risquer de vous perdre, puisqu'il faut se déclarer en faveur de l'un ou de l'autre, que tout partage vous blesse et vous est injurieux, je ne balance plus, malgré l'inclination que j'ai pour lui, à m'en éloigner pour jamais.

Ce n'est pas, après tout, que j'ignore les fruits de l'éternel adieu que je lui fais. Je sais qu'en même temps que je suis crucifiée au monde, le monde m'est pareillement crucifié. Je sais que j'éloigne tous ses partisans de moi, et que je romps non-seulement les liens de la chair et du sang qui les attachait à eux, mais aussi tout ce qui les attachait à moi. Je sais que devenant inutile à leurs projets, à leurs vues, à leurs plaisirs, à leurs intérêts, quelque apparence qu'ils gardent encore au dehors, j'étouffe au fond toute la vivacité de leur amitié; je ne me réserve rien qui puisse servir d'amorce à ce feu que je laisse volontiers s'éteindre pour vous. Je sais qu'après cette cérémonie où le monde, qui a les yeux attachés sur moi pour la dernière fois, ne peut s'empêcher d'admirer en moi l'ouvrage de vos mains, il demeure seule à l'autel enseveli dans un éternel oubli, et c'est à ce moment, Seigneur, que j'aspire, il me semble que je suis encore du monde tandis que le monde est témoin du sacrifice que je vous fais: le moment heureux sera celui où il n'y aura que vous et que moi. Qu'il me tarde de me voir entièrement affranchie de son empire! que ne m'est-il permis dès ce moment de lui jurer une haine éternelle sur les autels! que je vais renoncer avec plaisir à toutes les vaines prétentions du siècle. Eh! pourquoi mon corps est-il encore du monde, tandis que mon esprit et mon cœur l'abhorrent comme votre ennemi mortel?

En quittant le monde, on ne laisse pas toujours une fortune aisée et commode, mais en entrant en religion, on embrasse toujours un genre de vie pénible et fâcheux; seconde

marque dans l'homme d'une volonté sincère de se sauver. En effet, on peut dire que l'esprit et le corps y sont également maltraités. L'esprit y perd sa liberté, avantage que tous les siècles et toutes les nations du monde ont regardé comme un bien supérieur à tous les autres. Sacrifice si universel, qu'il embrasse tous les moments de la vie, où chaque action ne se fait plus que par l'impression d'un mouvement étranger. Sacrifice si contraire à l'amour-propre, qu'il le gêne en tout par une infinité de lois, de coutumes et d'observances, par une exactitude régulière, qui de toutes les vertus est celle dont l'amour-propre s'accommode le moins, n'y trouvant point, comme ailleurs, je ne sais quel éclat qui flatte sa vanité, et y trouvant toute la crainte des vertus les plus héroïques. Sacrifice qui s'étend jusque sur le lieu de votre demeure, ou le fixant par une clôture éternelle, ou le changeant sans cesse selon la volonté d'autrui. Sacrifice qui retranche absolument tout l'agréable du commerce de la vie, en vous éloignant de vos proches et de vos amis, en vous arrachant aux gens du siècle qui pourraient vous plaire, et vous liant pour toujours à une communauté, où les humeurs, l'éducation, le tempérament, les âges et les qualités différentes des personnes vous donnent quelquefois occasion de pratiquer la charité et la patience. Sacrifice, en un mot, qui dépouille tellement l'homme du domaine de soi-même, que s'il faut agir ou prier, parler ou se taire, aimer ou haïr, se reposer ou travailler, vaquer aux affaires ou demeurer dans la retraite, ce n'est plus votre cœur que l'on consulte pour savoir ce qu'il veut, mais la volonté d'autrui; et s'il vous reste encore quelque mouvement qui vous soit propre, ce n'est plus que pour le combattre et pour l'étouffer.

En vain notre siècle a semblé vouloir avilir l'excellence de l'état religieux, en érigeant des maisons où la piété fleurit sans doute et dont l'Eglise est édifiée. L'état religieux, à le considérer dans lui-même; je dis dans lui-même et non pas dans les sujets qui le composent, est toujours un état plus parfait, selon l'Evangile. C'est à ma confusion que j'en parle de la sorte; mais c'est après saint Jean Chrysostome et les Pères de l'Eglise. Les autres donnent beaucoup à Dieu, en édifiant le prochain par leur vie réglée et vertueuse; mais tandis qu'ils sont maîtres d'eux mêmes, ce n'est pas un sacrifice de leur propre personne; ils sont, si vous voulez, les prêtres, mais ils ne sont pas la victime; et la liberté qu'ils sont si jaloux de se réserver, marque la grandeur du sacrifice de ceux qui l'abandonnent pour Dieu.

Le corps est mortifié par l'éloignement des douceurs et des aises de la vie. On sait quelle est pour le plaisir, je ne dis pas l'inclination et la pente, mais l'emportement et la fureur de l'homme, qui en oublie son devoir, son honneur, ses intérêts, sa fortune, son salut. Dans la seule vue de Dieu, il faut que le religieux combatte éternellement ses passions et que, malgré le feu de l'âge, malgré la force du tempérament, il se défende

contre tous les traits de l'ennemi. Que de victoires secrètes! que d'actions héroïques, qui n'ont que le Seigneur pour témoin! par combien d'austérités tâche-t-on d'affaiblir la chair? combien de veilles pour cela, combien de jeûnes, de prières, de lectures, de méditations met-on en œuvre? combien de commodités si fort en usage parmi les gens les plus réguliers du siècle, dont le nom même est inconnu dans la religion?

Faiblesse humaine; hélas! faut-il donc que l'homme ait besoin de tant de remèdes pour se maintenir dans la grâce? En voilà sans doute assez pour effrayer ces âmes faibles et tièdes, qui manquent tous les jours à leur vocation. Mais il est juste, Seigneur, dit une âme fidèle et fervente, qu'il en coûte pour vous aimer. Vous me donnez les avantages et la sûreté de la religion; et moi je veux vous en sacrifier les difficultés et les peines: vous m'en procurez les secours et les grâces, et moi, Seigneur, j'en veux prendre pour vous les croix et les austérités. Vous voulez à quelque prix que ce soit, que je sois hors d'état de me perdre; et moi je veux à quelque prix que ce puisse être, me mettre hors d'état de vous offenser. Ce genre de vie austère, je l'avoue, a quelque chose qui révolte la nature et qui alarme les sens; à le considérer seul, il serait capable de m'effrayer: mais dès que j'envisage les croix comme un secours nécessaire, ou du moins utile pour me conserver en grâce, dans cette pensée tout cela me devient précieux. Heureuse, si je puis arriver au terme, par quelque voie qu'il vous plaise de m'y appeler; elle sera toujours trop douce pour moi, si elle me conduit à vous.

Je ne suis plus surpris après cela, que saint Thomas nous assure avec les Pères, que l'entrée en religion est un second baptême, qui remet les péchés commis dans le siècle, non-seulement par voie d'indulgence, mais par voie de satisfaction, étant l'œuvre la plus pénible qu'on puisse entreprendre; par voie de mérite, renfermant un acte d'une valeur inestimable, savoir une préférence de Dieu la plus haute et la plus héroïque qui puisse être; non pas en idée au pied d'un oratoire, où il est aisé de s'offrir à tout, mais en effet, dans la démarche la plus difficile de la vie. Car au lieu qu'il faut ménager la délicatesse des gens du monde et que, pour ne pas les blesser, on les dispense quelquefois d'entrer dans un détail trop exact sur leurs propres intérêts par rapport à Dieu; ici la personne qui se donne à lui va chercher jusque dans l'avenir, avec l'Apôtre, tout ce qui pourrait la séparer de ce qu'elle aime par-dessus toutes choses. *Quis ergo nos separabit à charitate Christi* (Rom. VIII). Je vois bien, dit-elle, Seigneur, que pour épargner ma faiblesse, votre providence me cache une partie des peines de mon état: mais non, Seigneur, ne retranchez rien du sacrifice que je veux vous faire. C'est pour jamais que je renonce au monde et à toutes ses vanités, à tous ses plaisirs. Non-seulement je vous aime; mais je veux autant qu'il m'est

possible, m'ôter le pouvoir de ne vous aimer pas, en m'obligeant pour toujours. Je n'exécute ni peines, ni ennuis, ni maladies, ni la mort même. Si je ne trouve pas dans la suite de ma vie toute la joie et toute la satisfaction que je m'étais promise, je prendrai patience pour l'amour de vous. Si vous m'ôtez la santé et le pouvoir d'agir, je souffrirai pour vous. En un mot, si je ne puis vivre, je mourrai pour vous. Il serait bien honteux que le monde eût tant d'adorateurs capables de lui faire un pareil sacrifice et qu'il ne se trouvât personne qui voulût vous servir à ses dépens.

Heureux l'homme, qui fait pour Dieu un acte de cette nature ! que c'est un grand préjugé pour le salut et un grand fonds de confiance ! souvenez-vous, Seigneur, que quelque indigne que je sois de vos bontés, il a été un temps dans la vie, où je puis dire que je vous ai véritablement aimé. Je sens que si je lève mes yeux jusqu'à vous, c'est peu pour un Dieu aussi grand que vous êtes ; mais quand je ne regarde que moi, c'est beaucoup pour une créature aussi faible que je suis. Et quand par malheur il serait arrivé que je n'eusse pas été bien appelé en religion, je ne puis croire, Seigneur, que vous n'eussiez pas pour agréable l'effort que je fais dans la seule vue de vous plaire. Ceux à qui vous êtes indifférent, mon Dieu, ne font point ces avances ; et je me flatte que vous voulez bien que j'aie la satisfaction de croire que vous m'aimez et que je vous aime.

Pour vous, mes chers auditeurs, dont Dieu n'a pas exigé un pareil sacrifice et qui reconnaissez le danger de votre état, redoublez vos soins et vos efforts à la vue du péril. Gardez-vous de cette confiance que le monde inspire, plus dangereuse pour le salut que tous les dangers du monde. Quand nous vous disons qu'il faut vous sauver : Il est si difficile, dites-vous, de faire son salut dans le monde ! et quand nous vous représentons que, puisque cela est si difficile, il faut donc s'y appliquer avec plus de soin et plus de vigilance, se fortifier par la fréquentation des sacrements, avoir recours à la prière et à la retraite : Cela est bon, dites-vous, pour des gens qui vivent dans un cloître. Prétendez-vous dire par là que le ciel n'est pas pour vous, ou qu'il n'appartient qu'aux religieux de se sauver par la peine et que le salut ne vous doit rien coûter ? Quel abus, mon frère, dit saint Basile ! Qui doit être plus tranquille pendant l'orage, d'un homme qui est au port, ou de celui qui est en pleine mer ? Qui doit se tenir le plus assuré, de celui qui est exposé aux embuscades des ennemis, ou de celui qui est dans un lieu de sûreté ? Il est visible que c'est à vous à craindre davantage, puisque votre état est plus dangereux ; mais à craindre, non pas d'une crainte vaine, oisive, stérile, mais d'une crainte agissante et semblable à celle de Job. *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum (Job. XXXI)*. J'ai toujours craint Dieu comme une montagne d'eau, qui vient fondre sur moi pendant l'orage. Il ne dit pas comme un foudre, comme un ton-

nerre ; cette crainte est inutile et ne vous met pas en garde contre le coup qui vous menace. Mais la crainte que donne un orage fait faire les derniers efforts : on monte aux cordages, on vide les eaux, on jette les marchandises les plus précieuses pour décharger le vaisseau et pour sauver sa vie. Ainsi, Seigneur, faites que la crainte de vos jugements nous fasse mettre la main à l'œuvre, veiller, prier, travailler, renoncer à tout, pour parvenir un jour au port de la 'élicité éternelle, que je vous souhaite, etc.

## SERMON XI

### SUR LA PROFESSION RELIGIEUSE.

*Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie.*

*Le Fils de Dieu disait à tous : Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même, et qu'il porte tous les jours sa croix (S. Luc, ch. IX).*

Il paraîtra sans doute étrange à plusieurs, que le Fils de Dieu, faisant une leçon si dure d'abnégation et de mortification continuelle, il n'en dispense personne. *Dicebat autem ad omnes*, remarque l'évangéliste. Ce n'était pas seulement à ses disciples ni à ceux qui aspiraient à la perfection que le Sauveur imposait l'obligation de renoncer à eux-mêmes et de porter leur croix ; c'est généralement à tout le monde qu'il parle ; il n'exécute ni âge, ni sexe, ni conditions, ni états ; il veut que du moment qu'on est chrétien on commence par renoncer à soi-même et qu'on porte sa croix chaque jour ; hors de là on ne peut être du nombre des siens. Voilà, messieurs, une parole bien décisive contre les mondains, qui prétendent borner la pratique de l'abnégation à un petit nombre de personnes qui ont pris le parti de la retraite. Il n'y avait ni cloîtres ni monastères quand le Fils de Dieu prononça ces paroles : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie*. A la vérité il déclara que le célibat et le renoncement aux biens de fortune ne regardaient pas toute sorte de gens : *Non omnes capiunt verbum istud* ; mais pour l'abnégation de soi-même, aucun n'en est exempt ; il proteste hautement qu'il ne reconnaît pour disciples que ceux qui la pratiquent tous les jours : *Dicebat autem ad omnes*. Que si le monde croit avoir dérogé à cette loi par un usage contraire, qu'il sache qu'il n'y a pas de prescription contre l'Évangile et que la parole de Jésus-Christ ne cède ni à la puissance des grands, ni à l'orgueil des savants, ni à l'autorité des riches, ni à la mollesse des voluptueux : *Dicebat autem ad omnes*.

C'est pour avoir bien compris l'importance et la nécessité de cette abnégation chrétienne, ma très-chère sœur, que vous avez pris le parti que vous embrassez aujourd'hui. Vous vous êtes appliquée personnellement ces paroles que Jésus-Christ dit à tout le monde, et vous vous les êtes appliquées d'une manière bien différente de celle dont se les appliquent les mondains. Ce n'est pas en cherchant des tempéraments à cette vérité qui n'en souffre point, c'est en lui laissant toute la force et toute l'étendue qu'elle peut avoir. Ce n'est pas même en

vous bornant au sens dont se contentent les personnes régulières qui suivent une règle moins austère, quoique sainte et autorisée de l'Eglise. Vous avez cru que c'était mieux comprendre le véritable sens de ces paroles que de leur donner une interprétation plus rigide. La force chrétienne, jointe à la solidité naturelle de votre esprit, vous a fait expliquer à la rigueur tous les termes d'un oracle si terrible. Vous n'avez pas seulement pris la croix, mais la plus pesante : cet habit pénitent et humble, cette règle qui n'accorde rien aux sens et à la nature ; cette retraite entière qui vous dérobe pour jamais, non-seulement au commerce, mais à la vue du monde ; cette vie crucifiée qui vous fait, pour ainsi dire, mourir chaque jour et renaître à de nouvelles peines ; où l'on ne donne chaque jour au corps que ce qui est précisément nécessaire pour tenir la victime en état de s'immoler sans cesse, et de renouveler à toute heure son sacrifice : tous ces dehors capables de ralentir la ferveur des âmes les mieux appelées, ont été pour vous un attrait à la religion ; et ce qui paraît un obstacle insurmontable à tant d'autres est devenu pour vous une raison puissante qui vous a déterminée au genre de vie que vous embrassez. Tant il est vrai qu'on ne manque dans le monde que de foi, et que quand on est fortement persuadé des vérités de l'Evangile, on ne trouve rien de trop fort ni de trop austère.

Attaquée cependant par tout ce que la tendresse du sang et de l'amitié lui a suscité de parents et d'amis qui ont combattu sa vocation, cette fervente épouse de Jésus-Christ avait besoin, Mademoiselle (1), que Votre Altesse Royale secondât son zèle. Elle a trouvé dans votre personne une protectrice puissante, et encore plus illustre par sa religion que par sa naissance. Tout ce que le sang de la première maison du monde, tout ce que l'alliance et la considération d'un grand roi, tout ce qu'un mérite personnel peut donner de grandeur et d'élévation à une princesse de votre rang, bien loin de vous inspirer cette indifférence si ordinaire aux grands pour les maisons religieuses, semble n'avoir servi qu'à faire connaître, si je l'ose dire, la tendresse particulière que vous avez pour celle-ci. Votre Altesse Royale, en autorisant par sa protection et par sa présence la cérémonie de ce jour, ne marque pas seulement la bonté qu'elle a pour un ministre fidèle et dévoué à ses intérêts, mais plus encore l'estime qu'elle fait des personnes qui vivent dans l'exercice continué de l'abnégation chrétienne. Elle ne se contente pas de sanctifier ses mains par les aumônes et par les bonnes œuvres qu'elle pratique d'une manière si édifiante à l'égard des pauvres de Jésus-Christ, mais elle veut encore consacrer ces mêmes mains en donnant le voile aux épouses de Jésus-Christ, et semble par là nous insinuer qu'elle fait plus d'état de ce renoncement au monde que des grandeurs de la terre. Voilà, messieurs, une double instruction

pour nous, dont il est important de profiter ; et puisque Jésus-Christ adresse ses paroles à tout le monde : *Dicebat autem ad omnes*, ne nous en servons pas seulement pour apprendre à estimer la profession religieuse ; tâchons au même temps de nous en appliquer le sens conformément à notre état, et demandons pour cela des lumières au Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

Non, messieurs, ce n'est point précisément la retraite qui fait des monastères un asile et un lieu de sûreté pour la vertu. Ce n'est pas même la sainteté de l'habit et de la profession qui met les religieux à couvert des ennemis de leur salut. Quoique ces avantages soient de grands secours pour eux, ils n'empêchent pas ces chutes déplorables qui vous scandalisent et dont on prend mal à propos occasion dans le monde de maltraiter si fort l'état religieux, comme si la chute d'un particulier devait décider de la vertu des autres, ou que la lâcheté personnelle d'un homme engagé dans la robe, dans l'Eglise, dans l'épée, dût flétrir l'honneur de tant de gens de mérite qui se distinguent tous les jours dans ces professions. Encore une fois, ce n'est pas précisément la retraite qui fait la sûreté du religieux, c'est la pratique du renoncement et de l'abnégation continuelle de soi-même ; soit qu'on entende par ces termes la mortification intérieure des passions ; soit qu'on y renferme la mortification des sens, qui ne doit être regardée que comme un moyen pour aller à l'autre. Tandis qu'il s'en tient à cette pratique qui est comme l'âme de tous les ordres religieux, il ne craint point les coups que lui portent les ennemis de son salut, le monde, le démon et la chair. Pourquoi cela ? pour deux raisons qui sont d'une grande instruction et que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce discours. La première, c'est que l'exercice de cette abnégation continuelle de soi-même est un préservatif qui le garantit, dans la suite de la vie, des grands péchés à quoi sont exposés ceux qui ne suivent que leur inclination naturelle. Et la seconde, c'est que cette même abnégation est un remède qui efface chaque jour les fautes commises auxquelles la fragilité humaine ne saurait parer. Deux avantages qui vous feront sentir la sûreté de l'état religieux, et en même temps l'obligation qu'ont tous les chrétiens de pratiquer l'abnégation d'eux-mêmes et comme un préservatif contre les péchés à commettre, et comme un remède pour les péchés déjà commis. Commençons.

#### PREMIÈRE PARTIE.

J'avoue, messieurs, que les sages selon la chair, qui regardent d'un œil profane les pratiques les plus ordinaires des communautés religieuses, n'ont que du mépris pour toutes ces observances, et trouvent étrange que l'homme se captive au point de se dispenser les satisfactions les plus innocentes. Ils se disent à eux-mêmes que le joug de la loi est assez pesant et assez rude, sans qu'on se charge encore de tant d'œuvres de surrogation, et qu'après tout on se peut sauver par

(1) Ce discours fut prononcé devant son Altesse Royale Mademoiselle.

des voies plus douces. Ainsi parlent ceux qui ne connaissent ni la fragilité extrême de l'homme, ni la difficulté de la loi; mais qui-  
conque aura bien pénétré l'une et l'autre, et qui sera entré dans l'esprit de l'Évangile, prendra la pensée de tant de saints fondateurs, qui ont travaillé sur le même plan, et qui, inspirés de Dieu pour former de parfaits chrétiens sur ce modèle, ont tous été presque par des routes différentes à la même fin, qui était de sauver l'homme; il admirera leur sagesse, il reconnaîtra qu'ils ne pouvaient pas moins exiger, pour nous conduire par une voie sûre au terme où nous aspirons.

En effet, messieurs, ils ont bien pressenti, que quelques mesures qu'ils prissent pour élever les hommes au souverain degré de la perfection, ce serait le partage d'un petit nombre, qu'une vertu consommée distingue dans les maisons religieuses. Mais ils ont compris en même temps qu'il fallait pourvoir au salut des autres, et que pour en venir à une parfaite observation de la loi, il fallait aspirer à quelque chose de plus élevé. Craignant tout de la fragilité de l'homme, ils ont exigé de lui toute la perfection de l'Évangile, pour ne manquer pas le point nécessaire au salut. Instruits par une longue et funeste expérience de son extrême faiblesse qui le fait demeurer toujours beaucoup au-dessous des projets qu'il a formés, ils ont bien jugé que s'il ne portait ses vues à quelque chose de plus sublime que la pure pratique de la loi, il ne parviendrait jamais à ce qu'il y a de capital et d'essentiel.

C'est pour ce sujet, qu'afin de le préserver des grands vices, ils ont tâché d'extirper jusqu'à la racine des plus légères imperfections: ils en ont usé en cela comme un sage commandant, qui ne se contente pas que le corps de la place soit bon et bien muni, mais qui bâtit encore des dehors pour retarder les efforts de l'ennemi. Ainsi pour aller au-devant de l'ambition si naturelle à l'homme, ils ont voulu qu'il étouffât ce monstre dès sa naissance; qu'il fût élevé dans un exercice continuel d'humilité; qu'il vécût dans le silence et dans l'obscurité de la retraite, qu'on eût soin de l'accoutumer au mépris de soi-même, en lui mettant ses défauts devant les yeux. C'est pour aller au-devant des désordres de la propre volonté, quand elle est peu disciplinée, qu'ils ont pris tant de soin de la rompre par la pratique des choses les plus contraaires aux sens et à la raison; qu'ils ont voulu dompter par là le libertinage de l'homme qui répugne à la sujétion; c'est pour aller au-devant des vices du corps, et pour le rendre souple à l'esprit et à la loi, qu'ils ont jugé expédient de le mortifier par toutes les austerités que leur zèle leur inspirait; qu'ils lui ont non-seulement retranché les plaisirs que la loi défend, mais refusé même les satisfactions que la loi permet, pour le réduire à la servitude et à l'obéissance. C'est pour déraciner entièrement la convoitise qui nous fait aimer les biens de la terre, qu'ils ont voulu que le religieux se dépouillât de toutes choses; qu'il n'eût pas même le domaine de cel-

les dont l'usage lui serait permis; que tout ce qui servirait à sa personne, portât avec soi un caractère de pauvreté qui lui remît incessamment son état devant les yeux. En un mot, c'est pour inspirer aux religieux une soumission aveugle à la volonté divine, qu'ils l'ont obligé de renoncer à la sienne, et qu'à la tête de leurs constitutions, ils ont mis celle-là comme le fondement des autres, savoir, qu'on s'appliquât à pratiquer en toutes choses une abnégation continuelle de soi-même, et une mortification entière des sens et des passions; persuadés que la sûreté de l'état religieux dépendait de là; qu'on se verrait vaincu par l'ennemi de notre salut, du moment qu'on cesserait de se vaincre soi-même, et que la religion, toute sainte qu'elle est, ne peut servir d'asile qu'à ceux qui combattent les armes à la main.

La religion semble insinuer à chacun des siens par la multitude des observances qu'elle leur impose, cet avis si salutaire que saint Paul donnait aux Ephésiens: *Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo.* (Ephes. VI). Revêtez-vous des armes du Seigneur, dont cet Apôtre fait ensuite le détail, le bouclier de la foi, le glaive tranchant de la parole, un casque du salut; toute l'armure céleste que l'Évangile fournit au chrétien pour repousser l'ennemi. Mais à quelle fin tant de préparatifs? Le voici, dit l'Apôtre: *Ut possitis resistere in die malo*; c'est pour être en état de résister dans de certains jours mauvais et dangereux pour le salut. Comme s'il nous disait: ne jugez pas de vous sur les dispositions présentes de votre cœur; peut-être êtes-vous aujourd'hui dans la situation d'esprit la plus tranquille et la plus heureuse; mais ne comptez pas sur ce calme: tel jour vous attend où vous aurez besoin de l'abnégation la plus parfaite et de la vertu la plus pure. Mettez-vous en état de tenir ferme dans ces jours de trouble et de confusion, où l'on a tant de peine à démêler qui règne sur nous, Jésus-Christ ou le monde; dans ces jours critiques où l'on a vu tomber les colonnes de l'Église, les étoiles du ciel s'éclipser, le solitaire périr même au milieu des déserts; dans ces jours enfin si terribles où toute la sainteté de David, toute la sagesse de Salomon et toute la force de Samson ne suffisent pas pour garantir l'homme de ces chutes déplorables qui sont devenues dans l'histoire des exemples célèbres de la fragilité humaine.

Souvenez-vous que vous n'avez pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre l'ennemi le plus vigilant, le plus subtil et le plus acharné à votre perte: *Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem.* S'il a l'artifice de vous rendre infidèles en des choses fort légères pour vous disposer à de plus grandes fautes, usez envers lui de la même industrie, renoncez à vous-même dans ces petites observances pour être plus propres à soutenir ce qu'il y a de difficile dans les occasions importantes. Vous vous trouverez en telle rencontre où vous sentirez par expérience que

tous les combats que vous avez livrés contre vos passions pendant le cours de plusieurs années de religion, étaient nécessaires pour vous faire remporter la victoire à ce jour fatal où l'esprit tentateur vous attendait : *Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo.*

Aussi faut-il avouer que le religieux élevé dans ces maximes de renoncement et d'abnégation de soi-même, croit en vertu de jour en jour et devient capable de résister aux attaques les plus pressantes. C'est cette maison dont je parle que la furie des vents et des flots s'efforce en vain de renverser : elle brave l'orage parce qu'elle est fondée sur la pierre ferme : *Fundata enim erat super petram* (Luc. VI). Tandis que des personnes vertueuses, qui n'ont pas ce fond d'abnégation, sont emportées bientôt, parce que leur édifice n'est bâti que sur le sable. Le religieux ne ressemble pas à ce roi faible de l'Évangile qui, dans le temps où il faudrait livrer le combat et en venir aux mains avec l'ennemi, est obligé d'envoyer au-devant de lui des négociateurs pour traiter de paix et pour faire un aveu honteux de sa faiblesse ; il a de quoi tenir tête aux plus redoutables ennemis de son salut, parce qu'il a ramassé des forces suffisantes pour lui résister et qu'il s'est exercé, aguerri, préparé de longue main par de légères épreuves, à en soutenir de plus violentes. Il ne se voit pas réduit à la confusion de l'architecte imprudent, qui pour n'avoir pas compté juste sur ses forces et sur son argent, est contraint de laisser son ouvrage imparfait et d'essuyer les railleries de ceux qui lui reprochent de n'avoir pu achever ce qu'il a commencé : c'est un ouvrier sage qui prend ses mesures à loisir, qui s'examine suivant le conseil de l'Évangile, qui médite longtemps dans la retraite les moyens de conduire à sa perfection cette tour évangélique qu'il entreprend d'élever. En un mot, il ne ressemble pas à ces vierges folles qui, faute d'huile dans leurs lampes, manquent l'heure que l'Époux arrive ; il est dans une vigilance continuelle, à l'exemple des vierges sages, et observe tous les moments pour ne pas manquer le moment décisif de l'éternité.

Voilà, messieurs, ce qui fait la sûreté et, si je l'ose dire, le bonheur du religieux dans son état. Il n'a pas les douceurs de ces gens du monde qui, à l'entrée de la carrière, trouvent un chemin semé de fleurs, et qui ne vivent dans leur jeunesse que selon leurs inclinations naturelles, ennemis de la gêne et de la contrainte ; il trouve au contraire un chemin rude, plein de ronces, et où chaque pas lui coûte, une voie si pénible à tenir qu'on ne peut se faire passage que par une violence continuelle ; il lui faut à tout moment se combattre, se contredire, se sacrifier. Mais leur condition change bientôt ; car tandis que le mondain devenu esclave de ses passions sur lesquelles il n'a pris nul empire, gémit sous leur honteuse servitude, qu'il est emporté à leur gré d'égarément en égarément ; qu'il n'a pas la

force de rompre sa chaîne ; que tout l'arrête et lui paraît impraticable dans la loi de Dieu : le religieux au contraire, accoutumé à vaincre, prend enfin le dessus, observe la loi sans peine et court aisément avec le prophète royal dans la voie des commandements. Content de sa cellule, il n'envie ni la fortune ni le bien d'autrui. Heureux dans son humble médiocrité, il s'étonne de voir des gens opulents dans le monde, qui, mal satisfaits de leur état, soupirent incessamment après de nouvelles charges et de nouveaux honneurs. Egal et tranquille dans les souffrances, qu'il reçoit avec soumission de la main de Dieu, il ne comprend pas le langage des personnes du monde, alors qu'il entend dire que des gens du premier ordre, accablés sous de légères disgrâces dont ils se font un monstre, ou piqués d'un refus, d'une préférence qui leur fait oublier que leur fortune est encore enviée par mille autres, dépérissent à vue d'œil, languissent et meurent enfin de chagrin. Accoutumé à combattre en la présence de Dieu qui le regarde, et à remporter encore plus de victoires secrètes que de publiques, il est surpris que des gens d'une réputation établie tombent dans des faiblesses dont on les croyait incapables. Fortifié et devenu comme invincible par les bonnes habitudes qu'il a contractées en renonçant à soi-même, il a la joie de voir qu'il lui en coûterait souvent plus pour vivre mal que pour bien vivre ; il voit frémir autour de lui toutes les passions sans en être ému. Or, s'il y a une grandeur capable de satisfaire une âme vraiment chrétienne, c'est d'avoir acquis cette supériorité au-dessus de tous les événements de la vie. Quelle élévation, quelle noblesse d'être également insensible aux prospérités et aux disgrâces du monde, à ses caresses et à ses menaces, à son estime et à ses mépris ! Il est dans les maisons religieuses des hommes de ce caractère ; et ce n'est point précisément à la retraite qu'ils sont redevables de cette heureuse situation d'esprit, c'est à la seule pratique de l'abnégation chrétienne qui fait l'essence de la profession religieuse. Un désir mal mortifié serait capable de troubler leur repos dans la plus profonde solitude.

Ce n'est pas là, messieurs, l'éducation qu'on a dans le siècle. Un homme du monde, accoutumé de bonne heure à suivre ses inclinations, ignore l'art de se combattre et de se vaincre. S'il prend quelque chose sur soi, ce n'est point pour se faire cette violence qui emporte le royaume des cieux ; c'est moins pour mortifier ses passions que pour s'y abandonner. Aussi ont-elles là toute leur vivacité ; elles ne sont retenues par aucun frein, elles vous gouvernent avec empire. Est-on touché de quelque objet ? il faut à quelque prix que ce soit se contenter ; on ne sait ce que c'est que d'aller au-devant d'une passion d'engagement pour s'en défendre. A-t-on reçu une offense ? il faut courir à la vengeance ; rien ne paraît plus raisonnable. L'ambition trace-t-elle un chemin à la gloire ? on y va sans examiner. L'intérêt

fait-il luire à vos yeux quelque rayon d'espérance? on vole sans penser si les voies sont légitimes. Le devoir exige-t-il de vous de la gêne et de la contrainte? on le néglige. Se présente-t-il une partie de divertissement, où la conscience soit intéressée? il en faut être. La mode a-t-elle établi une manière de s'habiller avec luxe ou avec immodestie? on s'y conforme, sans avoir égard ni à la dépense ni à la pudeur. Faut-il pour le bien de la paix relâcher quelque chose de ses intérêts? on n'y veut pas seulement entendre. Tout ce qui gêne, blesse le libertinage du siècle : on se dispense de tout; et c'est une des maximes les plus universellement reçues dans le monde, qu'il ne faut se contraindre que le moins qu'on peut.

Or je dis, messieurs, que rien n'est plus dangereux pour le salut, que cette éducation libertine, qui a pour principe de suivre en tout son humeur. Pourquoi cela? parce qu'elle vous met hors d'état de satisfaire aux devoirs de votre condition, non-seulement selon le conseil, mais selon le précepte de l'Évangile; et c'est dans cette vue que Jésus-Christ exigeait de tout le monde l'abnégation de soi-même : *Dicebat autem ad omnes.*

En effet, chrétiens, qu'il y ait dans tous les états des devoirs de cette nature, qu'il est impossible de remplir sans un entier renoncement à soi-même, est-il rien de plus certain et de plus ordinaire dans la vie? Une femme, par exemple, obligée par les lois du mariage à se soumettre entièrement aux volontés d'un mari, quand la conscience n'y est point intéressée; à n'avoir pour lui nulle lâche complaisance, lorsqu'il s'agit d'offenser Dieu, à ménager ses humeurs et ses caprices; à le retenir dans son devoir par une conduite irréprochable; à le faire revenir de ses égarements par une conduite pleine de douceur et de condescendance, si rare même dans les femmes régulières, à soutenir tout le poids d'une famille nombreuse; à essuyer toutes les duretés d'un enfant ingrat, peut-elle remplir tous ces devoirs si essentiels à son état, sans avoir appris de bonne heure à se vaincre; un mari d'autre part obligé à condescendre aux faiblesses d'une femme, pour maintenir la paix et le bon ordre domestique; à fournir sans cesse à la vanité et au luxe des habits, ce que la bienséance exige seulement quelquefois; à travailler sans cesse à la fortune de ses enfants, et à réparer par ses soins et par son travail ce que la nature leur a refusé et d'esprit et d'industrie; des enfants d'ailleurs nés de parents qui n'aiment qu'eux-mêmes, obligés à marquer de l'amour et du respect à des gens qui semblent ne leur avoir donné la vie que pour les rendre malheureux, et qui ne veulent pas faire la moindre avance en leur faveur; un magistrat obligé par le devoir de sa charge à sacrifier au public les heures les plus agréables de son repos, à se déclarer contre son propre sang, à oublier sur le tribunal de la justice des injures qui ne regardent que sa personne; un homme chargé du bien d'autrui ou accablé de dettes, obligé, après avoir

joui d'une florissante fortune, de se dégrader lui-même, et d'arracher le pain à ses enfants pour satisfaire à ses créanciers avides qui le persécutent; un homme opprimé par la violence et par la cabale de ses ennemis, obligé par le christianisme à pardonner à des gens qui voudraient lui avoir ôté la vie; un homme entêté d'une passion criminelle, obligé de rompre ce honteux commerce qu'il entretient depuis plusieurs années, et de faire un divorce éternel avec la personne qu'il aime jusqu'à la folie; un homme dans le service dès sa jeunesse, qui voit passer devant lui des gens inférieurs en âge, en mérite et en qualité, obligé par sa religion de n'avoir ni haine, ni envie, ni ressentiment : voilà, messieurs, les occasions où il faut se contraindre; où il faut renoncer à soi-même, si l'on veut se sauver. Dire donc que la pratique de l'abnégation chrétienne n'est que pour les cloîtres, n'est-ce pas lui donner des bornes trop étroites?

On dit après cela, quand l'occasion est venue : Il faudrait être un saint pour souffrir ces traverses, et pour ne s'oublier pas dans ces cruelles conjonctures. En doutez-vous, messieurs, qu'il fallût l'être? Jésus-Christ ne nous a-t-il pas ordonné à tous d'y travailler? Saint Paul, écrivant aux chrétiens, leur donnait-il une autre qualité que celle de saints? Quelle idée vous êtes-vous donc formée de l'Évangile? Ne vous a-t-on pas cent fois prêché cette obligation dans la chaire de vérité? Si l'on peut faire son devoir de chrétien sans cette abnégation et ce renoncement à soi-même, que ne le faites-vous dans les occasions que je viens de vous marquer; et si on ne le peut pas, pourquoi vous dispenser de cette abnégation, dont la pratique vous est nécessaire? Il ne faut, dites-vous, qu'observer la loi pour être sauvé; j'en conviens, que ne l'observez-vous donc dans ces rencontres? Non, non, on ne remporte pas tout d'un coup des victoires du premier ordre; il fallait vous disposer de longue main, suivant le conseil de l'Apôtre : *Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo.* Il n'est pas temps, lorsqu'il faut combattre à ces jours de bataille, d'apprendre à vous servir de ces armes spirituelles. Il en est à peu près de ces personnes comme du jeune berger David; pour défaire le géant, on le veut armer en guerrier, mais on lui donne des armes qu'il n'a jamais maniées, et il ne peut s'en servir : *Non usum habeo* (I Reg. V, 17); je ne suis point fait à combattre de la sorte.

Ainsi parle le mondain dans une occasion de conséquence, où il est nécessaire de vaincre pour le salut. Vous lui mettez en main l'Évangile, vous choisissez dans les maximes chrétiennes ce qu'il y a de plus fort, ce glaive tranchant de l'abnégation propre que Jésus-Christ est venu apporter au monde : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (Matth. X). Vous lui faites considérer les victoires signalées que les héros du christianisme ont remportées avec ces armes, mais en vain. *Non usum habeo*; vous parlez à un homme qui n'a nul usage et nulle expérience en ce genre



de milice; il n'a pas appris à se vaincre une fois dans la vie; il ne saurait avancer un pas; tout l'arrête, tout l'étonne, et avec les mêmes armes qui rendent tant de fervents religieux vainqueurs de l'ennemi dans les plus rudes assauts, il demeure sans force et sans vigueur. Vaincu avant que d'être attaqué, l'abnégation est une langue étrangère qu'il n'entend pas, et nous avons la douleur de voir des chrétiens aussi peu versés dans ces pratiques de notre religion, que les nations les plus infidèles. On n'ose même les leur proposer, dans l'appréhension qu'on a d'exposer à la raillerie de ces profanes mondains les plus saintes vérités; il faut chercher du tempérament à ce qui n'en souffre pas; il faut autoriser des divorces scandaleux par l'antipathie des humeurs, comme si l'Apôtre, en défendant de séparer ce que le Seigneur a joint d'un lien indissoluble, n'avait pas ordonné de supporter les défauts l'un de l'autre; il faut excuser une haine invétérée par une aversion qu'on veut être insurmontable, et sur cela approuver des gens qui, à la honte du christianisme, ne se voient qu'à la sainte table; il faut soutenir l'injustice à l'égard des créanciers, que l'on ne paye pas, par un fantôme d'état et de rang dont on ne veut pas descendre; il faut permettre des occasions prochaines de pécher par des nécessités de fortune, d'intérêt, d'établissement, comme si l'on pouvait se dispenser jamais d'arracher l'œil qui scandalise.

Mais vous me direz qu'on pratique cette abnégation continuelle dans le monde, autant et plus que dans les maisons religieuses. Je l'avoue, messieurs, mais on la pratique d'une manière qui va plutôt à eacher les vices qu'à les déraciner, comme Lactance le reprochait autrefois aux philosophes païens: *Philosophia non excindit, sed abscondit vitia*. On s'étudie à être doux et honnête au dehors, tandis que le cœur se livre en secret aux mouvements les plus emportés; on se soumet en apparence à ceux que Dieu a mis au-dessus de nos têtes, tandis qu'intérieurement l'esprit se révolte. Ainsi, loin que cette abnégation serve au chrétien de préparatif à soutenir les attaques d'une passion, ce sont des dispositions à la faire éclater, dès qu'on n'est plus intimidé par l'œil des hommes qui vous éclaire. Aussi voyons-nous, dans l'occasion, les gens de ce caractère aller à des emportements étranges, tramer les vengeances les plus cruelles, nourrir les haines les plus envenimées, et toutes les passions qu'ils renfermaient au dedans du cœur, dès que la digue est levée, fondre comme un torrent avec d'autant plus d'impétuosité et de furie, qu'on s'est fait plus de violence pour les retenir.

Il n'en va pas ainsi du religieux: il a soin d'extirper le vice jusqu'à la racine: il ne l'autorise pas, il le blâme; il ne le flatte pas, il le combat ouvertement; il ne se contente pas de paraître vertueux, il met sa principale étude à le devenir, il n'apprend pas à se contrefaire pour le monde: mais à se vaincre pour Dieu. Le soin qu'il a d'amortir

peu à peu le feu de la convoitise, en éteignant jusqu'aux moindres étincelles, va au devant de ces grands incendies qu'une passion naissante peut allumer, et s'il lui échappe quelques fautes légères dans la vie, il a la consolation de les expier par l'abnégation de soi-même; c'est la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

C'est une vérité incontestable dans la morale chrétienne, que Dieu ne laisse aucun péché impuni: *Nullum peccatum Dominus inultum relaxat*, dit saint Grégoire écrivant sur Job, *aut enim nos fletus insequimur, aut ipse judicando reservat*. Ou l'homme, dit ce Père, efface son péché par ses larmes, ou Dieu le réserve à son jugement; ou l'homme pénitent venge Dieu, ou Dieu le punit.

C'était une loi indispensable, portée par la justice divine, et c'est en ce sens, continue saint Grégoire, que Job disait à Dieu: *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti* (Job. IX). Je faisais une attention particulière, et je tremblais sur toutes les actions de ma vie, persuadé que si je manquais, vous ne me pardonneriez pas. Or le pardon dont parle Job ne tombe pas sur la coulpe: il est évident que la persuasion eût été fautive, puisque Dieu la pardonne dès qu'on se convertit à lui; mais il tombe sur la peine due au péché, que Dieu change bien d'éternelle en temporelle, mais qu'il ne relâche jamais entièrement sans expiation.

Or, ce qui fait un des principaux avantages de l'état religieux, c'est que la vie pénitente et crucifiée qu'on y mène dans la pratique d'une abnégation continuelle, prévient en l'homme la sévérité des jugements de Dieu, et voilà pourquoi les Pères de l'Église l'ont regardé comme un état de pénitence. S'il échappe au religieux quelque faute, dont la fragilité humaine n'est jamais exempte, c'est une faute expiée sur l'heure; on n'enrichit point ce trésor de colère, dont parle saint Paul, et que Dieu ouvrira au jour de ses vengeances. S'il manque à observer une règle, l'observance d'une autre est une satisfaction présente. S'il lui arrive de proférer une parole indiscrette, elle est incontinent punie par un long silence. Si quelque sensualité peut avoir lieu dans une table aussi frugale que l'est celle des communautés, les abstinences et les jeûnes la réparent et l'effacent aussitôt.

Si l'on se soustrait en quelque chose à l'obéissance, on le rend avec usure par une soumission continuelle dans toutes les actions de la vie. Si l'on apporte quelque négligence au service de Dieu, elle est récompensée par la longueur et par l'assiduité des prières. S'il reste encore quelque attachement au monde, et si l'on prend plaisir à pratiquer les personnes du siècle, cet attachement, ce plaisir est combattu par la règle qui prescrit les heures aux entrevues, qui en marquent le temps, le lieu et les heures. Si on a quelquefois l'esprit un peu dissipé, cela est vengé par une retraite éternelle: pénitence si austère, que quand les gens du monde en ont fait huit jours, ils se persua-

dent avoir fait à Dieu la satisfaction la plus ample et la plus pénible. En un mot, les péchés les plus légers y sont condamnés et y sont punis plus sévèrement que les péchés les plus énormes ne le sont ailleurs.

C'est pour cela que saint Thomas, dans un livre qu'il a écrit sur cette matière, fait voir que non-seulement il n'est point de pénitence, dans l'Eglise, qui soit comparable à la vie religieuse, non pas même la pénitence publique, quoique la plus rigoureuse que l'Eglise ait jamais imposée, parce qu'après tout elle est passagère, au lieu que l'état religieux dure jusqu'à la mort; mais encore il prouve qu'elle excède tellement toutes les pénitences qu'on peut imposer, qu'il n'y a point de puissance dans l'Eglise qui puisse obliger un pécheur, de quelque crime qu'il soit coupable, à entrer en religion.

Voilà la consolation d'un religieux qui vit selon l'esprit de sa vocation. Je connais, Seigneur, toute ma faiblesse; ma douleur est que, malgré la sainteté de ma profession, je ne puis vivre avec toute la pureté de conscience que je voudrais; mais aussi je vis dans un état où, chaque jour, je puis sans peine expier mes fautes; si j'ai le déplaisir de commettre encore contre vous quelque infidélité, je vous vois du moins vengé dès le jour même. Je n'attends pas à vous satisfaire que vous l'exigiez de moi. Quand votre justice, Seigneur, voudrait se relâcher au point d'épargner un coupable, un ingrat, un rebelle, mon cœur n'y consentirait jamais; je ne serais pas content de moi-même, quand vous pourriez vous résoudre à l'être de moi; il est trop juste, Seigneur, que qui a pu contrister un aussi bon Père que vous, ressente l'amertume de sa faute. Je veux, mon Dieu, que ce soit là toute la consolation de mon état, m'en laisser soutenir toute la durée, elle est trop bien payée par le plaisir que j'ai de savoir que je vous venge, quand je consens à souffrir. Ce m'est assez de pouvoir espérer que vous aurez agréable la vie pénitente que j'ai embrassée pour vous, et qu'au jour redoutable des vengeances, vous ne punirez pas dans moi ce que j'aurai déjà puni. C'est avec joie que je prendrai sur moi tout ce que je pourrai de croix et de peines, dans l'appréhension de sortir de ce monde redevable de votre justice; je veux, autant qu'il me sera possible, tomber entre les mains de votre pure miséricorde, et me mettre en état de vous posséder, dès que vous aurez rompu les liens qui m'attachent ici-bas; je veux que mon âme s'élançe d'un plein vol dans le sein de l'Epoux, et qu'elle aille jouir d'abord de ses chastes embrassements; je n'estime pas seulement mon état, parce qu'il me préserve des grandes chutes, mais je l'aime encore par l'occasion qu'il me donne de satisfaire incessamment pour les fautes que je commets tous les jours: heureuse nécessité pour moi de purifier mon cœur, par une vie pénitente, de ces taches qui me retarderaient la vue d'un Dieu.

Le monde tient une conduite bien opposée à celle-là; car en négligeant la pratique de

l'abnégation continuelle de soi-même, et laissant les exercices de la pénitence, on accumule tous les jours dettes sur dettes, et on ne satisfait jamais à rien. Tantôt l'ambition fait faire au mondain les démarches les plus injustes et les plus violentes, et tantôt l'avarice le fait aller à ces extrémités étranges; tantôt la colère le transporte, et tantôt la haine; chaque passion qu'on veut contenter ajoute à ce trésor de colère, et la pénitence ne le diminue jamais; chaque âge, selon l'humeur et l'inclination, a ses vices, mais le fonds est toujours le même; l'intérêt succède au plaisir, l'ambition est réveillée dès que l'amour est endormi; si ce ne sont plus les parties de divertissement qui nous amusent, ce sont les affaires qui nous occupent; ainsi l'on change de péché, mais on demeure toujours pécheur. Quel effroyable compte à rendre au tribunal de Dieu pour des gens qui, pendant une vie qui n'est qu'un tissu de fautes, n'ont pas une fois pensé à faire pénitence! Quand Dieu même leur ferait miséricorde pour le salut, ce qu'ils auront à payer avant que d'entrer dans la gloire, ne doit-il pas les faire trembler?

Voilà par où la vie des gens du monde me paraît inexcusable. Car ils devraient considérer que si les religieux embrassent un état d'abnégation et de renoncement à eux-mêmes, par un choix volontaire, ce devoir passe en obligation pour les personnes du siècle. Un chrétien qui a vécu dans l'innocence fait, si vous voulez, une œuvre de surrogation en se mortifiant; mais un pécheur s'acquitte d'un devoir de justice. Quand tous les chrétiens, en vertu de leur profession, ne seraient pas obligés à cette vie pénitente et crucifiée qui fait l'esprit de l'Evangile, un pécheur y serait obligé à raison de son état de coupable devant Dieu; c'est un tribut qu'il doit au maître qu'il a offensé et qu'il faut payer tôt ou tard. Oui, messieurs, il faut s'abstenir quelquefois des choses que la loi permet, quand on s'est permis celles que la loi défend, et c'est en ce sens que Jésus-Christ adresse ces paroles à tout le monde: *Dicebat autem ad omnes, Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.*

Or l'abus le plus déplorable qui soit dans l'Eglise, c'est que s'il y reste encore quelque vestige de pénitence, ce ne sont pas les pécheurs qui la font, mais ce qu'il y a d'âmes plus vertueuses. Les innocents pleurent et gémissent, tandis que les coupables sont dans le plaisir et dans l'abondance. Quelle horrible différence au jugement de Dieu, lorsque devant le trône de justice il verra d'une part comparaître une jeune personne, qui dès ses premières années retirée du monde avant que d'avoir été en état de le connaître, après une jeunesse passée dans l'innocence, aura mortifié son corps, aura jeûné, veillé, prié, couché sur la dure, vécu dans une abnégation continuelle d'elle-même se faisant violence en tout, portant sa croix chaque jour, que dis-je, chaque moment de la vie, et que d'autre part il verra paraître une âme mondaine accoutumée à vivre dans

le luxe et dans la mollesse, une femme pleine d'amour pour elle-même, enivrée de sa beauté, idolâtre de son corps, occupée uniquement de son plaisir, qui n'a rien refusé à ses sens, toujours entourée d'adorateurs, ou acharnée à soutenir un gros jeu, en un mot qui aura mené la vie du monde; qui croira que ces personnes ont été élevées dans le sein de la même Eglise, qu'elles avaient le même Evangile à pratiquer, le même ciel à espérer, le même maître à servir, et que toute la différence qu'il y a entre elles c'est que celle qui a vécu dans la pénitence était innocente et vertueuse, et celle qui a vécu dans la mollesse et dans le plaisir, était pécheresse et coupable.

En vérité, mes chers auditeurs, n'est-ce pas insulter à la justice de Dieu? C'est bien là qu'il faut demander : *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt* (I Pet., IV)? si le juste en cet état et après une telle vie, ne paraît qu'en tremblant; s'il n'a pas trop de ces satisfactions pesées à la balance du sanctuaire, que deviendra le pécheur impie, endurci, impénitent? Vous accusez quelquefois la Providence, quand vous voyez des sujets indignes de remplir des places honorables; vous demandez où est Dieu qui souffre de pareils abus; tournez cette indignation contre vous-mêmes. Vous savez de quels excès vous êtes coupables, dans quel luxe cependant, dans quelle mollesse vivez-vous? victimes sauvées des flammes de l'enfer que vous avez méritées, peut-on vous résoudre à souffrir la moindre chose? quelle délicatesse! quel attachement à vos aises! quel soin de ne rien perdre des agréments de votre condition!

Qu'on dise après cela, si j'étais religieux, je voudrais vivre dans toute l'austérité de ma règle, on ne me verrait plus dans le monde, je serais mort à tout: il vous sied bien d'en parler de la sorte! si vous reconnaissiez que des gens de bien sont obligés à cette abnégation d'eux-mêmes, à cette vie crucifiée, quelle est là-dessus votre obligation? et si vous jugez qu'il est indigne de leur profession de ne pas vivre dans la pénitence, n'est-ce pas une plus grande indignité qu'un mondain croie être en droit de s'en dispenser, parce qu'il n'est pas religieux, et qu'après avoir vécu en païen, le désordre de sa vie lui devienne un titre légitime pour finir de même et pour prescrire à l'Evangile? que si la corruption du monde a pu autoriser une contradiction aussi visible et aussi grossière que celle qui paraît en ces deux termes, un pécheur dans le plaisir, un pécheur dans l'abondance, sachez que c'est une indécence plus monstrueuse devant Dieu, qui juge de la chose comme elle est, que de voir un religieux immortifié. Oui, messieurs, si quelqu'un des deux avait droit de vivre dans le luxe et dans la joie, il serait moins déraisonnable que ce fût un homme qui a toujours été fidèle observateur de la loi de Dieu, qu'un prévaricateur éternel.

C'est sur cette règle que les Pères de l'Eglise exhortaient les fidèles à la pénitence,

en les comparant avec les solitaires de leur temps. Voici, mes frères, leur disait saint Jean Chrysostome, voici des gens qui la plupart ont vécu régulièrement et qui font pénitence; vous qui avez vécu dans le désordre, pouvez-vous vous défendre de la faire? Si cela vous épouvante, rappelez dans votre esprit leur vie et la vôtre, vos péchés et leur innocence, votre mollesse et leurs austérités, le peu que l'on vous demande et la générosité qu'ils ont de tout accorder. Eh quoi! pensez-vous qu'il y ait deux espèces différentes d'hommes, dont les uns se doivent sauver par les croix et les autres par le plaisir? Souvenez-vous que la parole du Sauveur s'adresse à tous, *Dicebat autem ad omnes*. Malheur à qui cherche des exceptions à cette règle générale; il est trop juste de nous y conformer et de marcher à la suite d'un Dieu crucifié, qui n'a pas voulu s'en exempter lui-même, et qui par là nous a montré le seul et unique chemin de la gloire. Je vous la souhaite, etc.

## SERMON XII.

### SUR LES TROIS VOEUX DE RELIGION.

*Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam aeternam possidebit.*

*Quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, recevra le centuple, et posséderait la vie éternelle (S. Matth., ch. XXIX).*

Ce n'est pas sans raison, dit saint Jérôme, que le Sauveur du monde, en proposant une si grande récompense à ceux qui seraient capables de ce renoncement général à toutes choses, attachait cette condition essentielle à sa promesse: *Propter nomen meum* (Matth., c. XIX); en mon nom, c'est-à-dire en ma considération. Il ne se contenta pas de dire à ses apôtres: vous qui avez tout abandonné, mais vous qui m'avez suivi: *Non dixit, qui reliquistis omnia* (Hieron.). Pourquoi cela? parce qu'il s'est trouvé des philosophes, répond ce Père, et d'autres gens de caractère, qui ont eu assez de force d'esprit pour mépriser les richesses, les plaisirs et les grandeurs de la terre: mais ils n'ont pas pour cela suivi Jésus-Christ, qui est un avantage propre des apôtres et des fidèles: *Sed qui secuti estis me, quod proprie apostolorum est, atque credentium* (Ibid.)

Disons de même des gens du monde: le démon jaloux de la gloire qu'on rend à Dieu par ce renoncement à tous les biens d'ici-bas, a trouvé des disciples qui contrefont pour le monde, ce que les religieux font pour Jésus-Christ. Oui, messieurs, le monde a ses pauvres, ses vierges et ses esclaves, comme l'Evangile, auxquels il dit aussi bien que Jésus-Christ: On ne peut être mon disciple, qu'en renonçant à tout pour l'amour de moi. Or, ce n'est pas à ces disciples du monde que Jésus-Christ a promis le centuple en cette vie, et la gloire en l'autre; ce n'est qu'aux fidèles qui, animés d'une vive foi, se dépouil-

lent de tout pour la vie éternelle, et principalement par les vœux de religion. Attachons-nous donc à montrer dans ce discours l'accomplissement de la parole de Jésus-Christ, en faisant voir dans les trois parties : premièrement les avantages des pauvres de Jésus-Christ par-dessus les pauvres du monde ; secondement, les avantages des vierges de Jésus-Christ par-dessus les vierges du monde ; troisièmement, les avantages des esclaves de Jésus-Christ, s'il m'est permis d'user de ce terme, par-dessus les esclaves du monde, c'est tout mon dessein. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle des pauvres du monde, ne pensez pas, messieurs, que je comprenne sous ce nom ceux que Dieu a fait naître dans une condition basse et abjecte ; c'est l'ouvrage de la Providence, et non pas celui du monde. Je parle de ceux qui étant nés dans une fortune assez opulente et assez aisée, ou sont devenus pauvres en voulant vivre selon les maximes du monde ; ou quoique assez riches pour ne pas manquer du nécessaire, sont néanmoins dans le besoin parce qu'ils veulent se conformer au monde, sans quoi ils pourraient mener une vie contente et heureuse.

J'appelle, par exemple, pauvres du monde une infinité de gens d'épée, que la seule ambition de s'élever par la voie des armes, a ruinés par des dépenses excessives ; qui, se laissant aller au torrent du monde, qui aime le faste et l'éclat dans le train, l'équipage, les habits, la livrée, ont engagé leurs terres, épuisé leurs bourses, et consumé une partie de leur patrimoine. J'appelle pauvres du monde, ceux qui emportés par le feu de la jeunesse ont donné dans la débauche, et qui pour satisfaire aux frais où leur passion les engageait, ont contracté de toute part des dettes secrètes qu'on réveille, et dont ils sont incommodés. J'appelle pauvres du monde, ceux qui, pour se pousser dans les affaires ou dans le négoce, ont fait des avances, ou des pertes considérables, dont ils ne sauraient se relever. J'appelle pauvres du monde ceux qu'une aveugle fureur acharnée à soutenir un gros jeu, qui les oblige à tout vendre et à tout engager, et qui, loin de se rebuter par leurs pertes, semblent prendre plaisir à s'abîmer sans ressource. J'appelle pauvres du monde ceux qui, étant sortis d'un sang illustre, ou revêtus de charges considérables, se trouvent avoir peu de bien et que le monde cependant oblige, par une bienséance tyrannique, à vivre dans une magnificence qui passe infiniment leurs revenus. J'appelle pauvres du monde ceux qui, ayant pris d'abord un grand vol dans le monde, et s'étant mis sur un pied de dépense extraordinaire, se trouvent dans la cruelle nécessité de ne pouvoir rien relâcher de leur luxe et de ne pouvoir y fournir. On peut dire que tous ces gens, quoique riches en apparence, sont pauvres en effet, parce qu'ils ont effectivement des besoins réels et véritables, et l'on peut dire aussi

qu'ils sont à proprement parler les pauvres du monde, parce qu'en effet ils ne seraient pas pauvres sans les folles maximes du monde, qu'ils ont voulu suivre et auxquelles ils veulent encore se conformer. Ajoutons, messieurs, que le grand monde n'est composé que de ces pauvres qui lui ont tout sacrifié.

Or, je dis que la pauvreté évangélique des religieux a trois avantages bien remarquables sur celle des pauvres du monde. Car en premier lieu, elle est accompagnée de gloire et le mépris est inséparablement attaché à l'autre ; en second lieu, elle produit le repos et la paix dans l'âme, et l'autre porte avec soi le trouble et l'inquiétude ; en troisième lieu, elle conserve l'innocence et la pureté des mœurs, et l'autre est une source de péchés et de crimes. Ecoutez-moi, messieurs, dans une matière si avantageuse pour la religion, et si capable de détromper les gens du siècle de l'attachement qu'ils ont pour le monde.

Les pauvres du monde sont exposés au mépris et à l'infamie : la seule proposition vous convaincra de cette vérité. Consultez, messieurs, vos sentiments sur cela : comme le monde est rempli d'estime pour les biens de fortune, que c'est par là qu'il mesure la grandeur et qu'il règle l'opinion qu'il a des hommes, aussi ne peut-il s'empêcher d'avoir le dernier mépris pour ceux qui n'ont pas de bien ; et plus encore pour ceux qui devraient en avoir, tels que sont les pauvres du monde que je viens de vous décrire. C'est une chose établie que cette règle de juger des gens sur le pied de leurs richesses : *Tanti, quantum habeas, sis* (*Horat.*). Eût-on d'ailleurs tout le mérite, et toutes les qualités qui peuvent rendre un homme recommandable, la pauvreté est une tache qui efface tout : c'est un misérable, dit-on, qui n'a rien ; il n'en faut pas davantage pour éloigner un homme de toutes les prétentions qu'il pourrait avoir dans la vie civile. S'il faut nouer commerce avec les gens, s'il se présente une alliance, s'il faut s'élever à quelque emploi, la qualité de pauvre est capable de refroidir les meilleures intentions ; c'est un titre odieux aujourd'hui : *Etiam proximo suo pauper odiosus erit* (*Prov., XIV*). On craint un homme réduit en cet état ; on appréhende qu'il ne nous tombe sur les bras ; on le fuit, on l'écarte, on se tient en garde contre ses attaques, comme s'il était frappé de quelque maladie contagieuse : *Pauper odiosus erit.*

D'autre part comme le pauvre connaît la conduite des gens du monde, il n'appréhende rien plus que de laisser apercevoir sa misère, quelque incommodité qu'il en reçoive dans le particulier, les dernières extrémités lui paraissent moins cruelles, que la confusion de découvrir le désordre de ses affaires : honteux lui-même de sa pauvreté, il fait les derniers efforts pour en dérober la connaissance au public ; il sait que cet aveu est un coup mortel à son honneur ; c'est pour cela qu'il le diffère autant qu'il peut. De là tous ces artifices, pour cacher sa misère : ou

jeûne pour étaler la livrée, pour avoir toujours l'équipage sur pied; on affecte des dehors d'autant plus somptueux et plus riches que le fonds est plus épuisé et la ruine plus prochaine; on fait la meilleure contenance qu'il est possible dans le plus déplorable état, et l'on ne craint rien tant que d'être connu pour ce qu'on est.

Mais c'est inutilement qu'on joue la comédie; c'est un personnage qu'on ne peut pas soutenir longtemps; tant d'occasions se présentent, et tant d'yeux sont attachés sur vous, qu'on devine aisément votre folie; vous n'êtes plus en état de vous produire dans le grand monde, on s'aperçoit que vous n'êtes plus des fêtes, ni des réjouissances, ni des grandes compagnies; ou, si vous voulez encore en être, comme vous n'êtes plus en état de le faire avec honneur, il faut souffrir les railleries de tout le monde; car la misère se fait sentir malgré ce qu'on fait pour la cacher: *Faciem ejus præcedit egestas* (*Job*, XLI); elle paraît tôt ou tard dans le train, dans l'équipage, dans la table, dans les habits. Je ne dis rien des affronts plus sensibles, auxquels la pauvreté vous expose, de ces refus outrageants et piquants jusqu'au vif qu'il faut si souvent essayer; de ces brusques incartades, et de ces éclats fâcheux de créanciers avides, d'autant plus acharnés à vous faire insulte qu'ils espèrent vous contraindre plus aisément par les voies de l'honneur; de ces honteuses diffamations auxquelles exposent les procédures de la justice; de ces préférences cruelles de gens sans naissance et sans mérite, que leur argent élève au-dessus de vous; de ces reproches d'autant plus offensants qu'ils sont mieux fondés, que la colère arrache quelquefois à des gens indiscrets dans les meilleures compagnies; de l'empire que prennent sur vous des personnes qui croient que vous leur devez tout, et qui vous vendent leurs services au prix de l'honneur: voilà comme le monde vous traite.

Jésus-Christ, messieurs, traite ses pauvres plus honorablement; leur pauvreté, loin de leur être un sujet de honte, leur est glorieuse; quelque estime que fasse le monde des biens de la fortune, il ne peut s'empêcher d'estimer ceux qui les savent mépriser: plus il fait état des richesses, plus il admire ceux qui ont la force de s'en détacher par un motif de religion; ce renoncement volontaire à tous les biens de la fortune a quelque chose d'héroïque; et, dès qu'on est pauvre de son choix, la pauvreté devient illustre et vénérable.

Le pauvre de Jésus-Christ n'est point obligé de cacher son état; il le peut avouer sans honte, il en fait une profession solennelle. Il peut se passer avec honneur de la pompe et du luxe, et, loin de rougir de n'avoir pas ce que les gens du monde estiment si fort, il lui serait honteux de l'avoir et d'en faire montre. Elevé qu'il est au-dessus de toutes les grandeurs humaines, il rougirait d'abaisser ses inclinations, et de donner son estime à des biens périssables, et le monde, qui ne peut lui refuser l'honneur qu'il mérite

dans sa pauvreté, n'aurait que du mépris pour lui, s'il sortait des bornes de son état par le désir ou par la possession et la vaine ostentation des biens de fortune.

Pour le trouble et l'inquiétude, qui accompagne les pauvres du monde, c'est une suite naturelle et un effet nécessaire de leur pauvreté. Il n'y a que ceux qui ont passé par cette épreuve qui sachent à quel point il est dur de se voir en danger de n'avoir pas le nécessaire: l'appéhension de manquer est le fléau le plus terrible de la vie; on retrace dans son esprit la destinée de ceux qu'on a vus tomber dans la misère, ou déchoir de leur état: on se voit avec horreur tous les jours à la veille de courir la même fortune: *Pavor pauperum egestas eorum*, dit le Sage (*Prov.*, X). Les pauvres trouvent dans leur pauvreté même un fonds inépuisable de crainte et d'alarmes sur l'avenir.

On voit que la dépense va toujours et que les fonds s'épuisent; qu'on a tari toutes les sources par des emprunts continuels; qu'il court de gros intérêts et que la principale dette vous demeure sur les bras; qu'il survient des frais imprévus pour lesquels il faut faire des avances extraordinaires; que des terres, dont on attendait le revenu, vous demandent au lieu d'apporter: *Pavor pauperum, egestas eorum*.

Ce sont là les vrais chagrins de la vie, de se voir obligé de répandre ce qu'on n'a pas: ici un créancier vous presse impitoyablement; là un domestique réclame ses gages; ici l'artisan crie miséricorde sur les délais dont on le paie; ici les enfants, qui n'entrent point en considération du désordre de leurs affaires, veulent vivre sur le pied sur lequel ils ont été élevés; ici les officiers renoncent à faire des provisions, et déclarent ne pouvoir plus trouver de crédit dans une ville; quelle croix pour un homme! que de cruelles réflexions lui passent alors par l'esprit! que de nuits sans repos, et de jours en des frayeurs continuelles: *Hi sunt qui a sollicitudinibus vitæ*, etc. (*Luc.*, VII). Ce sont des épines qui piquent sans cesse, qui déchirent le cœur et le percent jusqu'au vif, douleur qu'on se voit obligé de supporter et de dévorer seul, parce qu'on ne sait à qui s'ouvrir sur le mauvais état de ses affaires; parce qu'on sent bien même qu'il est inutile de s'en expliquer; que ceux qui voudraient vous soulager ne le peuvent, et que ceux qui le pourraient ne le veulent pas; on se ronge, on se consume, on dépérit à vue d'œil; on entre quelquefois dans des désespoirs et dans des mélancolies noires, qui empoisonnent toutes les douceurs de notre vie, qui vous font languir par une mort lente, et qui ne finissent qu'au tombeau.

Hélas! Seigneur, où est le pauvre parmi ceux qui vous servent dans la religion, qui ait jamais éprouvé ces cruelles inquiétudes sur sa pauvreté? Combien de fois les pauvres du monde ont-ils envié la destinée de vos pauvres? combien de fois dans le fort de leur tristesse ont-ils été forcés de rendre cet aveu qui vous est si glorieux et qui leur est si

douloureux, qu'il n'appartient qu'aux personnes retirées du monde de goûter le repos et la tranquillité; que le monde non-seulement ne la peut donner, mais qu'il trouble toujours la paix de l'esprit et du cœur; tandis que vos pauvres, toujours assurés du nécessaire et dédaignant le superflu, ont souvent plus de crainte de trouver trop les aises et les commodités de la vie, que d'en manquer.

Ils ne craignent ni les injures du temps, ni la bizarrerie des saisons, ni la stérilité des campagnes, ni taxes, ni banqueroutes; ces fléaux n'approchent point de leurs cellules: *Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo (Psal. XCI)*; ou si la maison du Seigneur en est frappée, ils ont une ressource en la providence du Maître qu'ils servent; providence que le monde ignore, en ne comptant que sur sa prévoyance et sur son argent; mais providence qu'une âme vraiment religieuse estime plus que les fonds les plus opulents. Elle en connaît toute la douceur et toute l'étendue; accoutumée à se reposer dans le sein de Dieu et sur l'infaillibilité de sa parole, elle est tranquille où le monde tremble: *Dominus regit me, et nihil mihi deerit (Ps. XXII)*; c'est le Seigneur qui me gouverne, je ne puis manquer de rien. Que les pauvres du monde soient dans le besoin, la Providence ne s'est pas engagée à fournir à leur luxe et à leur ambition; que le monde qui les gouverne fournisse aux dépenses qu'il les oblige de faire; pour moi qui règle mes besoins sur l'Évangile et non pas sur le monde, je sais que la Providence est engagée à me fournir le nécessaire; que le reste me manque, il m'importe peu; on ne manque jamais des choses qu'on ne désire pas; je ne mets pas de différence entre posséder et ne pas désirer. Le monde en vous laissant manquer de tout, vous laisse le désir d'avoir, et c'est ce qui fait votre supplice: le pauvre de Jésus-Christ en renonçant aux biens de fortune, perd en même temps le désir d'en avoir, et c'est ce qui fait son repos.

De là naît encore le troisième avantage des pauvres de Jésus-Christ par-dessus les pauvres du monde, en ce que la pauvreté des premiers est accompagnée d'innocence et de vertu, et que l'autre est une source de péchés et d'injustice: *Radix omnium malorum est cupiditas (1 Tim. VI)*. La convoitise est la racine de tous les péchés; mais, quand la convoitise est réveillée par des besoins pressants, il n'est point d'extrémités auxquelles on ne se porte. D'abord on commence par tenter les voies légitimes, pour trouver l'argent dont on a besoin; mais comme les besoins de ces pauvres du monde exigeraient des sommes considérables, et que les voies justes d'acquiescer vont à peu de chose, la soif outrée de l'or et de l'argent vous fait franchir la barrière du devoir: *Rem*, disait cet ancien, *si possis, juste; si non, quocumque modo, rem (Juven.)*. La même nécessité qui fait le voleur dans un bois, ou sur un grand chemin, fait dans les villes et à la cour le bourgeois

injuste, le courtisan usurpateur, l'homme d'église avare et intéressé: cette fatale conjoncture fait faire des efforts et rend l'esprit fertile en expédients. De là, ces industries sans nombre, pour s'approprier le bien d'autrui, ces tours de souplesse si connus des gens du métier, ces friponneries secrètes: on emprunte, sûr de ne rendre jamais; on vit aux dépens de l'artisan, on ignore le précepte de l'aumône, puisque, loin de reconnaître du superflu, on ne trouve jamais le nécessaire pour fournir à son luxe et à sa dépense; on confond le patrimoine de Jésus-Christ avec le sien, on intéresse encore celui de ses amis, ou de ses proches, avec les terres dont on paraît avoir le domaine, quoiqu'il soit absorbé par des dettes qui passent le fonds; on en impose au public qu'on vole sous des titres honnêtes d'emprunt; et, pourvu qu'on ait un nom qui fasse bruit dans le monde, on le regarde comme une raison qui donne droit de vivre sur le bien des autres. On se fait avec cela une conscience sur de faux principes de bienséances de son état, dont ne veut pas déchoir, de l'impuissance absolue où l'on est de se satisfaire, de la volonté chimérique qu'on prétend avoir de le faire quand on pourra; comme si ces vains prétextes du monde vous donnaient droit d'usurper le bien de votre prochain. On sent bien néanmoins qu'on se damne, on entre dans un secret désespoir de son salut, et, après avoir essuyé la honte et le trouble des pauvres du monde, on porte sa fureur jusqu'à vouloir éprouver leur sort dans l'éternité par la damnation de son âme.

Heureux est le pauvre de Jésus-Christ, qui trouve dans sa pauvreté un asile pour sa vertu. La convoitise est la racine de tous les péchés; cette racine étant coupée, quelle injustice peut-il commettre? On ne pense guère à s'approprier le bien d'autrui, quand on renonce au sien propre; loin de tomber dans ces désordres, il ignore jusqu'au nom des fourberies que pratiquent les pauvres du monde; et si par hasard ces misères viennent à sa connaissance, ce n'est que pour lui faire sentir le bonheur de son état et pour plaindre le malheur des autres.

Après la gloire, le repos et l'innocence de sa pauvreté, il regarde encore le ciel comme un héritage sur lequel il a droit: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum celorum (S. Matth. V)*. Le royaume des cieux est à lui, c'est son bien, c'est son patrimoine, et le centuple qu'il trouve dans cette vie, lui répond de la vie éternelle comme d'un fonds qui lui est acquis.

Pour vous, mes chers auditeurs, si vous êtes des pauvres du monde, je ne vois point de voie pour vous sauver que de passer à celle des pauvres de Jésus-Christ, je ne dis pas en religion: heureux celui qui le peut et que Dieu y appelle; mais en renonçant aux maximes tyranniques du siècle, et en réglant votre dépense et vos affaires sur le pied de l'Évangile; de pauvre que vous êtes, c'est le moyen de vous enrichir en un mo-

ment. Quand vous aurez secoué cette nécessité chimérique de vivre de telle et telle manière, vous verrez disparaître une infinité de besoins : le monde même que vous craignez honorera votre probité, votre bonne foi ; car, ne croyez pas qu'il voie sans murmure l'obstination que vous avez à soutenir un état, dont il connaît aussi bien que vous que la dépense passe vos forces. Voilà l'unique secret de vous enrichir ; hors de là, toujours pauvre, méprisé, inquiet, injuste, vous vous perdrez infailliblement. Passons à la seconde partie ; et, après avoir vu l'avantage des pauvres de Jésus-Christ sur les pauvres du monde, voyons celui des vierges de Jésus-Christ sur les vierges du monde.

#### SECONDE PARTIE.

Saint Augustin dans le livre qu'il a écrit sur les vierges, dit que l'Eglise n'honore pas précisément les vierges comme vierges, mais comme des vierges consacrées à Dieu par la religion, qui fait tout le prix et le mérite de leur virginité : *Propter Regnum celorum* (Matth. XIX). Il faut, dit Jésus-Christ, qu'elles soient telles pour le royaume des cieux. Or, le monde a ses vierges, qui ne sont telles que par des vues purement humaines et par des intérêts temporels.

Les vierges du monde, par exemple, sont ceux qui, avec de la naissance et peu de bien, faute d'égalité dans les personnes ou dans la fortune, demeurent dans le célibat toute leur vie. Les vierges du monde sont une infinité de jeunes personnes qui, pour attendre un parti avantageux qui soit à leur gré, ou dans l'espérance de recueillir des successions opulentes, ou de faire, par leur industrie, une fortune considérable qui les mettent en état de trouver un meilleur parti, passent toute leur jeunesse sans se marier et ne le font que lorsqu'il n'est peut-être plus expédient pour leur salut de le faire ; les vierges du monde sont tant de gens de l'un et de l'autre sexe qui, se trouvant engagés auprès des personnes de qualités d'où le mariage les éloignerait, y demeurent par des conditions d'intérêt et sacrifient leur virginité à leur fortune ; les vierges du monde sont une infinité de gens libres qui, ennemis de la contrainte et du joug du mariage, et jaloux de leur liberté, veulent vivre dans l'indépendance et dans le repos qu'ils craignent de perdre ; les vierges du monde sont tant de personnes de qualité qui, par l'ambition qu'elles ont de s'agrandir dans l'Eglise, et tant d'autres d'une naissance obscure qui, par le seul avantage d'y trouver leur subsistance, s'engagent dans les ordres sacrés ; les vierges du monde sont tant de gens d'épée qui, par des raisons de famille, étant les derniers, s'engagent à des ordres militaires où ils se trouvent liés par le vœu de chasteté ; enfin les vierges du monde sont ceux-là mêmes qui, étant engagés dans le mariage, sont contraints, ou par les infirmités continuelles dont l'un ou l'autre est atteint, ou par les aversions et les antipathies insurmontables qui les divisent, ou par des affaires qui les appellent en diffé-

rents lieux, de vivre comme les vierges ; ou ce sont encore ces femmes qui, ayant l'esprit et le cœur tourné à la galanterie, ne demeurent dans les bornes de leur devoir que, par la crainte des éclats d'une famille, ou d'un mari, ou par la seule fierté naturelle, et qui font ainsi un sacrifice de leur orgueilleuse pudeur à la gloire même. Voilà ceux que je mets au nombre des vierges du monde, parce que effectivement Jésus-Christ n'a nulle part à leur virginité, et l'on peut dire que c'est le monde seul qui la leur inspire et qui leur en est redevable.

Or, je dis que les vierges de Jésus-Christ ont de grands avantages par-dessus les folles vierges du monde. Je les réduis à deux principaux : appliquez-vous, messieurs, à faire sur cela des réflexions qui sont si nécessaires pour le salut, et qu'on fait si peu dans le monde. Ces deux avantages consistent en ce que les vierges du monde, ayant les mêmes obligations et la même étendue de devoirs que les vierges de Jésus-Christ, elles n'ont ni la même facilité pour les remplir, ni la même récompense à espérer. Renouvelez vos attentions.

Je dis, en premier lieu, que les vierges du monde ont les mêmes obligations de conscience à remplir, et la même étendue de devoirs en matière de pureté. Car il ne faut pas, messieurs, que vous donniez dans l'erreur grossière de ceux qui se persuadent que les religieux ont là-dessus des obligations plus étroites que les gens du monde ; et, parce qu'il est moins ordinaire aux religieux de s'oublier, il ne faut pas conclure qu'il soit plus permis aux mondains de passer en cela par-dessus les règles du devoir. Abus, chrétiens, illusion mal fondée ! Il est bien vrai que l'obligation du religieux a pour fondement un double motif : la loi qui lui est commune avec tous les fidèles, et sa promesse qui lui est particulière à raison du vœu qu'il a fait ; mais, à l'égard de l'étendue des devoirs qu'impose aux religieux leur état, la condition est entièrement égale.

C'est aux gens du monde aussi bien qu'à ceux-ci que l'Apôtre ordonne de conserver leurs corps et leurs âmes exempts des souillures de la chair, et de se regarder comme les temples du Dieu vivant. C'est vous, messieurs, aussi bien que les vierges de Jésus-Christ que regardent ces menaces : *Nolite errare, neque fornicarii, neque adulteri, neque molles regnum Dei possidebunt* (I Cor. VI). C'est de tous, en général, que l'Évangile exige une inviolable pureté, qui règle jusqu'aux désirs du cœur, et qui ait en horreur jusqu'à l'ombre et à l'image du crime ; je ne vois pas qu'il y ait d'exception pour personne, et il serait bien étrange que le monde, par un libertinage dont il fait gloire, se fût affranchi de ce joug ; qu'en osant commettre le crime avec effronterie, le crime lui devint permis, et qu'il ne tint qu'à se déclarer hautement prévaricateur de la loi, pour s'élever au-dessus d'elle. Cela se peut dans le gouvernement humain, quand il est faible ; mais cela n'est jamais à l'égard de

Dieu. Les vierges du monde sont sujettes à la même obligation que nous, et le monde lui-même a trouvé le secret d'empêcher la prescription, en attachant leur honneur à cette vertu, afin que ceux que la conscience n'arrêterait pas, fussent au moins retenus dans le devoir par la crainte de la honte et de l'infamie.

Mais, avec les mêmes obligations, qu'il s'en faut bien que les mondains trouvent les mêmes facilités que les épouses de Jésus-Christ, ni du côté de Dieu, ni du côté de leur état; et c'est ici où leur condition me paraît à plaindre et leur sort à déplorer, de se voir obligés à la plus austère vertu dans la plus débordée licence du siècle; d'avoir à conserver toute l'innocence et la pureté des solitaires au milieu des périls et des occasions les plus engageantes; de voir autour de soi frémir les passions les plus vives, et passer les objets les plus capables d'amollir le cœur, et de n'en ressentir pas la moindre impression; de prendre incessamment le poison par les yeux dans les spectacles et la vaine pompe du monde, par les oreilles dans les conversations et les compagnies, et d'être toujours contraint de se tenir en garde pour empêcher qu'il ne passe jusqu'au cœur: en un mot, d'être dans la fournaise avec les enfants de Babylone et, comme eux, de ne pas brûler.

Cela demande une vertu bien héroïque, qu'il est rare de trouver dans les personnes du siècle, et c'est ce qui me fait trembler pour leur salut: *Quid tibi necesse est in ea versari domo, in qua necesse habebas quotidie, aut vincere, aut perire (Hieron.)?* Qu'avez-vous à faire, écrivait autrefois saint Jérôme à une personne du monde, de demeurer dans une maison où vous êtes tous les jours dans la nécessité, ou de soutenir un rude combat et de remporter une victoire fort incertaine, ou de périr par une chute trop facile et trop assurée: *Securius est perire non posse, quam juxta periculum non perissee.* Il est plus sûr, croyez-moi, en se dérobant au péril, de se mettre dans une heureuse nécessité de faire son devoir, que de ne pas succomber dans le danger. Or, c'est ce que font les épouses de Jésus-Christ; leur retraite est un asile contre la corruption du siècle; leur voile, pour user des termes de Tertullien, leur tient lieu de casque, pour repousser tous les traits de l'ennemi et pour se mettre à couvert de tous les scandales du monde: *Virgo confugit ad velamen, quasi ad galeam, contra ictum tentationum adversus jacula scandalorum (Tert.).*

Accoutumée qu'elle est à la seule voix de son Époux céleste, qu'elle consulte dans la lecture et dans la prière, cette vierge regarde les discours profanes comme une langue qu'elle n'entend plus: elle a renoncé au luxe, à la pompe, aux vains ornements qui allument et qui nourrissent cette passion malheureuse; son état ne la met pas seulement à couvert de ces périls, mais il en défend aussi ceux qui la voient, et le respect qu'inspire la dignité de l'état religieux, la sainteté du lieu qu'elle habite, et les bien-

séances de l'habit dont elle est revêtue, sont une barrière qu'il est difficile de rompre.

Que dirai-je des secours qu'elle tire de Jésus-Christ, son époux, sur l'appui duquel elle fonde sa vertu: *Inmixta super dilectum suum (Cant., VIII)*, appui sur lequel les vierges du monde comptent assez peu; car comme ce n'est point toujours la Providence qui les engage dans leur état, mais que c'est de leur propre mouvement et par des vœux purement humaines qu'elles sont entrées dans ces voies, Dieu ne les regarde point comme ses épouses. Il ne s'est point engagé à veiller sur elles par des soins d'une providence spéciale; au contraire, ce sont souvent des rebelles, qui se sont soustraites à sa conduite, et qui par là s'attirent la privation des grâces du Ciel. Or, quel est sur cela leur malheur d'avoir à soutenir le combat le plus rude et le plus opiniâtre, sans être assurées de la protection particulière de Dieu; d'avoir à conserver une vertu que tous les Pères nous assurent nous être impossible de conserver sans une grâce extraordinaire, et de n'oser se promettre cette grâce sans une téméraire présomption? Car enfin, c'est au monde à soutenir l'honneur de ses vierges, et non pas à Jésus-Christ, qui n'a nulle part à leur vertu.

Il n'en va point ainsi de vos épouses, Seigneur; comme elles n'ont pris cet engagement que par une vocation légitime, que les intérêts du monde n'ont nulle part à leur virginité; qu'elles ne l'ont vouée que pour répondre à vos inspirations, et pour vous plaire, vous vous trouvez engagé par le choix que vous avez fait d'elles à soutenir l'ouvrage de vos mains: *Scio enim cui crediati (II Tim., I)*. C'est vous, Seigneur, qui m'avez engagée dans l'état religieux; je n'aurais jamais tant présumé de mes forces, et ce n'est pas sans avoir connu ma faiblesse que j'ai formé un projet aussi difficile que celui-là. Je savais, Seigneur, et j'en étais persuadée, qu'il ne m'appartient pas de vivre sur la terre comme les anges vivent au ciel, mais vous avez voulu. En vain vous l'ai-je représenté: vous m'avez pressée, sollicitée, rassurée; c'est à vous à finir ce que vous avez commencé; il y va de l'intérêt de votre gloire de conserver avec soin le dépôt sacré de ma virginité: *Scio enim cui credidi quia potens est depositum meum servare (Ibid.)*. Car, quelle apparence, mon Dieu, que vous eussiez exigé de moi ce sacrifice, si vous n'eussiez eu le dessein de me donner les grâces dont j'ai besoin pour l'accomplir? cela n'est point du caractère d'un Dieu aussi bon que vous: vous aidez bien quelquefois ceux que vous n'appellez pas; mais il est inouï que vous ayez jamais abandonné ceux que vous engagez aux plus grandes entreprises.

La récompense des vierges de Jésus-Christ est le repos de conscience en cette vie, et la gloire en l'autre. Quand je parle de repos, je n'entends pas une paix qui ne soit troublée par aucune attaque. La vie de l'homme est une guerre continuelle; mais au travers de ces alarmes, il régné je ne sais quelle assurance et je ne sais quel calme, que pro-



duit une conscience timorée. Comme le motif de leur vertu n'est que le soin de plaire à Dieu, le fruit de cette même vertu est l'assurance secrète qu'on a de lui plaire; quelque image qui puisse brouiller son esprit, elle sait que l'œil de Dieu qui l'éclaire, discerne ses véritables sentiments : *Testis in celo fidelis* (*Psal. LXXXII*). C'est un témoin qui lit dans le fond du cœur au travers des ténèbres que le démon y répand. Or, il n'est point de plaisir plus exquis pour une âme fidèle que cet heureux témoignage.

Plaisir que n'ont pas les vierges du monde; car comme leur vertu n'est fondée que sur des raisons humaines, elle ne règle que les dehors, et ne va pas jusqu'à étouffer les desirs criminels dans le cœur, où le monde ne voit pas. Or, c'est un supplice bien cruel de porter dans son cœur toute l'horreur, tout le trouble et toute la peine du crime, sans oser goûter les fruits malheureux de son iniquité; d'avoir les dehors aussi réguliers que les vestales, et le cœur aussi corrompu que les femmes les plus libertines; d'avoir des yeux pleins d'une convoitise éternelle, comme parle l'apôtre : *Oculos habentes plenos adulterii* (*II Pet., II*), et d'être contraint par les lois du monde de garder toutes les apparences de la plus austère vertu! Et cependant n'est-ce pas l'état de la plupart de ceux que j'ai renfermés sous le nom des vierges du monde?

Leur destinée ne me paraît pas plus heureuse pour l'autre vie; car ou leur virginité sera la cause de leur perte, ou du moins elle ne sera nullement méritoire pour leur salut. C'est à ces vierges folles que Jésus-Christ aura droit de dire : *Nescio vos* (*Matth. XXV*) : je ne vous connais point; que le monde vous récompense du sacrifice que vous lui avez fait, pour moi je n'ai point de place à vous donner parmi mes vierges : *Nescio vos* : je connais celles que j'ai choisies, et qui, en vue de me plaire après le vœu qu'elles ont fait de leur virginité, ont été, à l'exemple des vierges sages, dans une vigilance continuelle jusqu'au jour de ma visite : je sais les combats qu'elles ont soutenus pour moi; témoin de leur fidélité, je ne puis leur en refuser la récompense; et autant qu'elles se sont attachées à moi par le lien de la religion, autant est-il juste que je me communique à elles : *Hi sunt, qui sequuntur Agnum, quocumque ierit; Virgines enim sunt* (*Apoc., XIV*); à quelque degré d'élevation que je me porte, il est raisonnable que leur esprit exempt des ordures de la chair, et qui n'eut jamais nul commerce avec les sens, me suive partout avec toutes les pures intelligences : plus on se détache du corps, plus on est en droit de s'approcher de Dieu, qui est un pur esprit : *Hi sunt, qui*, etc. Telle est la récompense des vierges de Jésus-Christ.

Pour vous qui êtes du nombre des vierges du monde, passez au rang des vierges sages par votre vigilance. Plus votre état est difficile à soutenir dans le siècle, plus il faut redoubler vos soins; mettez Dieu de votre côté, en faisant pour lui ce que vous avez fait pour

le monde : ne soyez pas assez malheureux pour vous damner par où les autres deviennent de si grands saints. Souvenez-vous que l'âme la plus corrompue peut devenir en un moment aussi pure que les anges; et que l'âme la plus pure peut devenir aussi tout d'un coup la plus criminelle; l'un vous tiendra dans la confiance, et l'autre dans la crainte. Il me reste à vous montrer l'avantage des esclaves de Jésus-Christ, pour parler de la sorte, sur les esclaves du monde. C'est la troisième partie.

#### TROISIÈME PARTIE.

Il n'est rien dont l'homme se pique tant, et dont il soit si jaloux que de la liberté, et rien au fond qu'il lui soit si impossible de défendre et de conserver. Outre la subordination générale qui se trouve entre les hommes, et qui est de l'ordre de la Providence, l'abus que les maîtres font de l'autorité qu'ils ont reçue en haut, et l'intérêt bas et servile des sujets qui ont besoin de leur protection, appesantissent le joug de la servitude, et captivent la liberté par des chaînes qu'il est bien difficile de rompre. C'est donc à l'homme une indispensable nécessité de vivre dans la dépendance, soit qu'il fasse au monde un sacrifice de sa liberté, ou qu'il le fasse à Dieu par les vœux de religion. Il ne s'agit plus de délibérer auquel des deux il est le plus expédient de faire un si grand sacrifice. Or, je dis que la seule différence de ces maîtres, Dieu et le monde, donne à l'obéissance du religieux trois avantages par-dessus la servitude et l'esclavage du monde. Souffrez, messieurs, que je vous développe cette vérité en peu de mots et que j'achève par là l'éloge de la religion.

C'est à Dieu que le religieux fait un sacrifice de sa liberté : car, messieurs, il ne faut ici considérer l'homme qui le gouverne que comme le canal par où son obéissance et sa soumission passent jusqu'à Dieu, puisqu'il n'est point de religieux dans l'Eglise qui voulût en faveur de quelque homme que ce pût être se dépouiller de sa liberté, et que c'est à Dieu seul qu'il l'a vouée en termes formels; bien différent en cela des esclaves du monde, qui bornent leurs vœux et leurs services à l'homme seul et qui le regardent comme l'arbitre de leur fortune, dont ils attendent leur récompense.

Or, je dis que l'obéissance d'un religieux, jointe aux peines qui lui sont communes avec les gens du siècle, trouve dans la qualité du maître, qui est Dieu, trois motifs bien capables d'adoucir le joug et de faciliter les voies de la soumission : le premier est l'excellence du maître, auquel il est plus aisé de se soumettre; le second est la bienveillance du maître, en faveur duquel il devient plus facile de soutenir la gêne et la contrainte; et le troisième est la sainteté du maître, auquel on peut obéir aveuglément, sans risquer le salut de son âme. Trois avantages bien consolants pour les âmes religieuses, et bien inconnus aux gens du monde; ils demanderaient un discours entier, je les touche en peu de mots.

L'excellence du maître adoucit le joug de l'obéissance : il est certain, messieurs, qu'il est plus facile d'obéir à ceux qui semblent nés pour nous commander; le mérite est une espèce de supériorité naturelle, qu'il est plus aisé de reconnaître qu'aucune autre; on s'y soumet presque sans réflexion, et l'on aurait plus de répugnance à prendre quelque empire sur des personnes d'un mérite distingué qu'à leur obéir. Au contraire, quand le mérite manque à ceux que le monde élève au-dessus de nos têtes, l'on répugne à la soumission; on sent je ne sais quelle résistance secrète que produit le peu d'estime qu'on a pour eux, et l'on regarde ce renversement de l'ordre naturel comme un attentat à sa liberté.

Telle est cependant la destinée des esclaves du monde; c'est la naissance, la fortune, la faveur, l'argent qui vous donne un maître, et presque jamais le mérite. Il semble que ce défaut devrait tempérer l'autorité de tous les grands; et c'est cela même qui les rend plus jaloux de la maintenir; ces maîtres si peu dignes de l'être, ne le sont jamais assez à leur gré; moins ils ont de quoi soutenir leur rang et s'attirer le respect, plus ils ont soin de l'exiger et de vous faire sentir le poids de leur autorité. Ils vous regardent comme des hommes d'une espèce différente de la leur, comme des victimes qui ne sont nées que pour être immolées à leur plaisir, ou à leur intérêt, suivant cette maxime de César, si familière aux grands du monde : *Humanum paucis vivit genus*, que les hommes ne sont que pour un petit nombre de personnes distinguées qui se trouvent dans l'élevation; ou, selon le mot d'un autre empereur : *O homines ad servitutem natos!*

Cette prodigieuse inégalité de conditions semble bien dure au mondain, dans une égalité aussi grande qu'est celle d'un homme à un autre homme. Mais quand on y joint un mérite inégal de la part du maître, la soumission devient un fardeau insupportable; il faut incessamment étouffer les saillies de l'orgueil qui se révolte; il faut même faire taire la raison, et renoncer à ses propres lumières, pour suivre les visions et les idées chimériques d'un grand qui est persuadé que la supériorité de l'esprit doit suivre celle des états et des conditions.

Il faudrait alors remonter à la Providence, et chercher dans ses ordres de quoi se consoler; mais c'est une ressource que les mondains ne connaissent pas; le maître qu'ils servent n'est point dans le ciel, c'est l'homme seul qu'ils voient; c'est à lui qu'ils ont vendu leur liberté; il n'est pas seulement la voie, mais le terme de leurs respects et de leur obéissance. Il n'appartient qu'au religieux de trouver alors de quoi se consoler. Que les personnes que Dieu élève au-dessus de lui, soient indignes de son obéissance, ou qu'elles en abusent; ce n'est point à l'homme qu'il l'a promise, ou qu'il la rend; c'est à un maître dont l'excellence et le mérite lui sont connus. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse être digne d'un sacrifice aussi grand que celui de

la liberté; mais on peut dire aussi qu'il le mérite parfaitement, et que si la dépendance est inévitable à l'homme, il lui doit être glorieux de vivre sous celle d'un Dieu.

Maître qu'il est de l'univers, il a sur tous les êtres créés un domaine essentiel, tellement inaliénable, que s'il pouvait s'en dépouiller, il ne serait plus Dieu. Être si nécessaire qu'il n'a jamais pu ne pas être, et en cela bien au-dessus de tous les grands de la terre, dont l'être purement arbitre n'a pour base que le néant d'où ils sont sortis. Être si immuable, que parmi les révolutions des empires, les décadences des Etats, les chutes des princes, les victoires et les défaites des conquérants, tantôt vainqueurs, tantôt vaineux, il se trouve toujours au même point de grandeur : *Tu autem idem ipse es* (Ps. CI). Il ne peut ni croître ni décroître; on ne le voit agité ni d'espérance ni de crainte; adoré, non adoré; servi, non servi; attaqué de l'impie, maudit du libertin, combattu par l'athée; il n'a point besoin, comme les princes, pour être grand, d'être reconnu pour tel : *Tu autem idem ipse es*. Il n'a qu'à laisser tomber ses ennemis d'eux-mêmes et par leur propre poids, dans le fond de leur néant : *Deficientes quemadmodum fumus deficiunt* (Ps. XXXVI). Maître éternel en sa durée: toute grandeur humaine finit nécessairement, cela est attaché à la condition de l'homme, il doit un tribut à la mort; il n'appartient qu'à Dieu de survivre à tous les siècles : *Regi sæculorum immortalis soli Deo honor et gloria*. Les princes ne règnent dans cette longue suite de siècles qui roulent sur nos têtes qu'une petite mesure de temps; au commencement et à la fin de tous les siècles est le Père de l'éternité, qui donne l'être au temps même, et que le temps ne peut altérer : *Regi sæculorum immortalis*, etc. Maître dont le pouvoir n'est borné, ni par les espaces infinis des cieux, ni par l'immense étendue de la terre; il est Dieu partout, tonnant, foudroyant, renversant, s'il lui plaît, répandant d'une main libérale sur chaque être créé tout le bien dont il jouit, la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit : *Tuus est dies, et tua est nox* (Ps. LXXIII). Tout, malgré l'homme, fait sa volonté; les cieux roulent par ses ordres, les saisons se succèdent par une suite régulière, les éléments ne sortent point de leur sphère, la mer s'élève et se calme à son gré, et il n'est pas au pouvoir de tous les potentats de l'univers d'arrêter un moment l'ordre du monde. Maître en un mot, de qui tout dépend si absolument, que toute la nature retomberait dans son premier chaos, si elle n'était pour ainsi dire soutenue et comme suspendue sur les abîmes du néant, par l'assistance et l'appui continu de la main qui l'a formée. Voilà quel est le maître que vous servez, âmes religieuses; jugez s'il est digne du sacrifice que vous lui avez fait de votre liberté.

Dieu n'est pas seulement le plus grand maître, il est encore le meilleur de tous les maîtres, qualité bien capable d'adoucir le joug de l'obéissance. Quelque pénible que

soit la dépendance, elle devient aisée quand on sert un maître bien intentionné, généreux, libéral et dont on sent qu'on est aimé; quelque amour que l'homme ait pour lui-même, il n'est point d'intérêt qu'il ne sacrifie pour un maître dont il se voit considéré; il n'est rien qui flatte davantage un sujet qu'une pareille bienveillance; et si les grands savaient tout ce qu'ils peuvent sur leurs sujets par l'amour, ils seraient encore plus maîtres des cœurs de ceux à qui ils commandent qu'ils ne le sont de leur fortune.

Mais, ô cruelle destinée des esclaves du monde! ils servent des maîtres enivrés de leur amour-propre, possédés de leurs intérêts particuliers et incapables d'entrer dans ceux d'autrui. Sacrifiez-leur votre fortune, votre sang et votre vie, c'est trop d'honneur pour vous de mourir à leur service; passez les jours et les nuits à travailler à leurs affaires, ils affectent de l'ignorer, pour n'être pas obligés de le reconnaître; efforcez-vous, par l'assiduité la plus constante et l'attachement le plus opiniâtre, à leur rendre tous les devoirs pour parvenir à leur plaisir, s'il y a de la bizarrerie dans leur humeur, comme il arrive assez souvent, toutes vos démarches sont reçues avec froideur et avec indifférence; ayez vingt ans de service auprès d'eux, un nouveau venu vous efface en un jour; faites une faute après plusieurs années d'une inviolable fidélité, toutes vos peines sont oubliées; devenez inutile à leurs intérêts, vous leur devenez odieux et insupportable; faites-le souvenir de la récompense après le service rendu, il n'en faut pas davantage pour vous attirer leur disgrâce, et l'on peut vous lasser par des longueurs affectées, par des froideurs étudiées, par des querelles suscitées mal à propos. Un maître ingrat se sait encore bon gré de vous avoir frustré du fruit de votre travail. Que si quelque autre, plus traitable et plus humain, veut bien que vous vous avanciez avec lui, par quels rudes services vous fait-il acheter une récompense toujours longtemps attendue, souvent disputée, quelquefois reprochée, peu de temps possédée, et qui finit enfin à la mort!

Il n'en va pas ainsi de notre Dieu, le meilleur et le plus libéral de tous les maîtres; s'il exige beaucoup de nous, il nous donne infiniment plus qu'il n'exige; s'il nous ordonne de travailler à sa gloire, il veille en même temps sur nos intérêts; s'il nous charge d'un fardeau pénible et d'un joug pesant, il sait le secret de l'adoucir; on ne fait rien pour lui, dont il ne soit témoin et qu'il ne paie au centuple; on est toujours sûr de lui plaire, dès qu'on le veut; sûr de sa grâce, dès qu'on la demande; sûr de sa protection, dès qu'on l'implore; sûr de n'être jamais abandonné de lui, si on ne l'abandonne soi-même; sûr de le trouver si disposé à récompenser nos services, qu'il appréhende plus que nous-mêmes que sa récompense ne nous échappe.

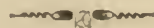
Car c'est encore un avantage de l'obéissance religieuse, de mettre le salut de l'homme à couvert, au lieu que l'obéissance du

monde est souvent criminelle. Il ne faut point, pour obéir aux maîtres du monde, discerner ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas; il faut être à tout, exécuter les choses souvent les plus dures et les plus injustes, devenir le vil instrument des fourberies, de l'avarice, des vengeances et des plaisirs d'autrui; faire taire la conscience, qui crie contre nous en ces rencontres; mettre à l'écart les principes de religion, ne pas examiner des affaires délicates où l'on sent bien qu'on intéresse son salut, se calmer sur la probité prétendue des gens qu'on sait n'en point avoir; et, après avoir exposé ses biens, sa fortune et sa vie, exposer encore son âme et se damner pour eux. Voilà l'obéissance qu'exige le monde: et ce qu'il y a d'admirable, il trouve des esclaves à ce prix.

L'obéissance religieuse vous met à couvert de ce péril: on ne peut rien vous commander d'injuste, tout est réglé selon l'Évangile: quelque difficiles que puissent être les gens qui commandent dans le lieu saint, comme ils sont élevés dans l'école de Jésus-Christ et qu'ils ont de la probité, il ne leur peut échapper aucun ordre où votre conscience soit intéressée; et quand même ils seraient capables de s'oublier jusqu'à ce point-là, vous rentrez en possession de la liberté dont vous vous êtes dépouillés et devenez exempts de tout ce qui peut blesser les intérêts de votre conscience.

Mais on peut, me direz-vous, secouer l'obéissance du monde et non pas celle de la religion. On le peut, messieurs, et qui le peut? Est-ce le pouvoir que d'y trouver sa fortune attachée, de tirer de là sa subsistance, de ne pouvoir quitter sans se mettre hors d'état d'avoir ailleurs une ressource, sans se diffamer et sans être perdu de réputation, sans perdre souvent tout le fruit d'un long service, sans être obligé d'entrer dans une carrière nouvelle d'affaires et d'occupations où l'on se trouve étranger? est-ce là le pouvoir? est-ce là cette liberté dont on se pique tant dans le monde? Esclave plus souple et plus obéissant, il faut ronger son frein, obéir jusqu'à la mort en murmurant, et, toujours se flattant d'une liberté chimérique, passer ses jours dans un véritable esclavage.

Finis-ons par ces paroles de saint Paul: *Nolite fieri servi hominum* (I Cor., c. VII). Ne vous rendez pas esclaves des hommes. Il faut leur obéir en rêvant en eux l'image de Dieu, et respectant le caractère d'autorité dont il les a revêtus, et non pas en vous arrêtant à un faste extérieur qui frappe les sens: *Sicut Domino et non hominibus* (Ephes., c. VI). Par là vous jouirez en cette vie de l'heureuse liberté des enfants de Dieu, et dans l'autre de la gloire, etc.



## SERMON XIII.

## SUR LA RÉNOVATION DES VŒUX DE RELIGION.

Memento diei hujus, in qua egressi estis de Ægypto, et de domo servitutis; quoniam in manu forti eduxit vos Dominus de loco isto.

*Souvenez-vous de ce jour mémorable auquel vous sortîtes de l'Égypte, et de la maison de servitude, parce que le Seigneur déploya toute la force de son bras pour vous retirer de ce lieu-là (Exod., ch. XIII).*

Après que Dieu eut délivré le peuple d'Israël du joug de la servitude sous lequel il gémissait depuis si longtemps dans l'Égypte, et que toutes les tribus rassemblées au delà du rivage de la mer eurent contemplé à loisir la déroute de leurs ennemis ensevelis dans les flots, les Israélites, pénétrés des plus tendres sentiments de reconnaissance que devait leur inspirer un bienfait aussi récent et aussi remarquable que celui-là, chantèrent à la gloire du Dieu des armées ce cantique si touchant que nous lisons dans l'Écriture, et où les grandeurs divines sont si noblement et si saintement exprimées. Après quoi Moïse, s'adressant au peuple, leur parla en ces termes : Souvenez-vous, leur dit ce sage législateur, de ce jour mémorable où Dieu a fait tant de miracles pour vous délivrer de la puissance tyrannique de vos ennemis ; et quand vous aurez pris possession de cette terre heureuse et fertile, où il m'a ordonné de vous conduire, célébrez chaque année la mémoire de ce bienfait par une fête solennelle.

Que les pères, pour en conserver l'idée, et pour la faire passer jusque dans les siècles à venir, prennent soin d'instruire leurs enfants de tous les prodiges qui accompagnèrent un événement si merveilleux : *Celebrabis hunc morem sacrorum mense isto, narabisque filio tuo in die illa, dicens : Hoc est quod fecit mihi Dominus, quando egressus sum de Ægypto.* Voilà, mon fils, ce que le Dieu d'Israël a fait en faveur de vos pères. Reconnaissez dans la peinture que je vous en fais, des traits visibles d'une providence spéciale sur nous : *Hoc est, quod fecit mihi Dominus.* Ce nuage mystérieux, ce fut un flambeau que notre Dieu alluma pour éclairer la route des enfants d'Israël, et pour aveugler les Égyptiens qui les poursuivaient. Là les flots se tinrent suspendus, et nous ouvrirent un passage libre au travers de la mer ; et Pharaon, à la tête de son armée, fut enseveli dans les eaux. Ailleurs et au milieu du désert, nous vîmes sortir l'eau du rocher pour désaltérer les peuples : nous vîmes tomber la manne qui nous servit si longtemps de nourriture : *Hoc est.* Je vous conjure d'avoir toujours ces objets devant les yeux, et de ne point souffrir que le temps efface de votre esprit le souvenir d'un jour signalé par tant de prodiges : *Et erit quasi signum in manu tua, et quasi monumentum ante oculos tuos.* Pourquoi des ordres si marqués et si souvent réitérés ? Pourquoi ce souvenir tant recommandé, en des termes si vifs et si pressants. *Ut lex Domini sit semper in ore tuo :* c'est, ajouta le saint con-

ducteur du peuple de Dieu, afin que vous soyez fidèles à observer la loi du Seigneur : n'étant pas vraisemblable qu'un peuple qui se verra, pour ainsi dire, environné de toutes parts des bienfaits de Dieu, qui n'aura l'esprit occupé que du souvenir des faveurs qu'il en a reçues, puisse s'oublier de telle sorte, et en venir jusqu'à ce point d'ingratitude et d'infidélité, que de se révolter contre la loi de son bienfaiteur : *Ut lex Domini sit semper in ore tuo.* C'est à vous, âmes religieuses, que j'adresse maintenant les mêmes paroles : et n'est-ce pas là une figure bien naturelle de ce qui se passe dans la cérémonie de ce jour ? on vous appelle encore aux pieds des autels, pour y renouveler ce serment que vous avez fait par les vœux de religion ; et l'on prétend retracer ainsi dans vos esprits le souvenir des obligations que vous avez à Dieu. Ceux qui vous ont précédées dans la sainte profession que vous avez embrassée ; ces sages fondateurs ont regardé cette pratique comme un des principaux moyens pour conserver le premier esprit de votre vocation, et pour vous maintenir dans une parfaite observance de la discipline régulière : *Mementote diei hujus.* Ne l'oubliez jamais ce jour heureux, et cette action la plus héroïque de votre vie, quand Dieu vous inspira le dessein de vous consacrer à lui, et que suivant l'inspiration divine, vous lui fîtes un sacrifice solennel de vous-mêmes : *Ut lex Domini sit semper in ore tuo.* Ce souvenir vous réveillera ; il vous animera d'une ferveur toute nouvelle ; il vous engagera à remplir toute l'étendue de vos devoirs : comment cela ? Je vais vous le montrer, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Saint Jacques nous fait connaître, par une comparaison bien sensible, l'état déplorable de ces âmes inconstantes, qui, après avoir écouté la voix de Dieu, après s'être instruites de leurs devoirs les plus indispensables, et en avoir approfondi toutes les obligations par une spéculation sèche et stérile, se démentent ensuite dans la pratique, et, perdant jusqu'au souvenir de ce qu'ils doivent être, sont hors d'état de l'être jamais : *Hic comparabitur viro consideranti vultum nati-vitatis suæ in speculo (Jac., 1).* Ces gens-là, dit cet apôtre, ressemblent à un jeune homme, qui, dans la fleur de son âge, consulte un miroir pour examiner les traits de son visage, et pour se voir tel qu'il est : *Consideravit se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* Il ne s'y voit qu'en passant, et les espèces s'effaçant bientôt de son esprit, elles lui dérobent le souvenir de ce qu'il a vu. Il ignore les changements et les altérations continuelles, que les années et les maladies ont faites sur lui. Enfin, il ne se connaît plus, s'il n'a tout de nouveau recours au miroir. Ainsi, dans la première ferveur de la jeunesse, le religieux a considéré les engagements de sa profession ; il s'est vu dans l'heureuse situation d'esprit et de cœur où l'avait mis sa naissance spirituelle à la religion : *Viro considerantē vultum nati-vita-*

*tis sua*. Mais bientôt il a détourné ailleurs ses yeux : il est distrait et dissipé ; il a oublié une partie de ses devoirs, et, en les oubliant, il les a négligés : *Consideravit se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit*. Or, l'unique moyen de le faire revenir à la connaissance de soi-même, et à une vie plus conforme à sa vocation, c'est de la lui remettre devant les yeux, cette vocation sainte, de lui en rappeler le souvenir ; et voilà la fin que l'on se propose dans la rénovation des vœux. Je dis que ce souvenir vous engage à la pratique de la perfection religieuse par trois raisons : la première est une raison de reconnaissance, la seconde une raison de justice, et la troisième une raison d'intérêt. Reconnaissance, pour répondre à l'excellence du bienfait de Dieu, en nous appelant à l'état religieux ; justice, pour satisfaire à la parole que nous avons donnée, et aux promesses que nous avons faites à Dieu, en entrant dans l'état religieux ; intérêt, pour nous mettre à couvert du péril auquel nous nous exposons en dégénéralant de la sainteté que Dieu demande de nous dans l'état religieux. Trois courtes réflexions, qui vont faire la matière de cet entretien et le sujet de votre attention.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Rien ne doit nous engager à remplir par reconnaissance les devoirs de notre état que le bienfait inestimable de notre vocation ; car pour peu qu'un homme ait l'âme bien placée, quels sont ses sentiments quand il se trouve prévenu par un autre de quelque faveur, surtout si c'est une de ces faveurs signalées auxquelles on n'avait pas lieu de s'attendre ! Quels retours d'un amour réciproque, quelles protestations et quelles offres de service ! Quel langage du cœur, de la bouche, des yeux ! Ne semblent-ils pas être d'intelligence pour expliquer les transports de notre gratitude ? Dans ce point de reconnaissance, pour ainsi parler, on ferait tout pour le bienfaiteur ; on ne laisse échapper aucune des circonstances qui peuvent rehausser le don qu'on a reçu, on ne voit rien d'égal à sa générosité, à la bonne grâce dont il a assaisonné le présent, au désintéressement qui l'accompagne ; on ne peut se taire, on ne peut se contenir ; on voudrait lui rendre, sinon une grâce pareille, du moins un témoignage authentique de son attachement ; et si l'on ne le fait pas, c'est qu'on n'est pas en pouvoir de le faire.

J'en appelle, âmes religieuses, à votre propre expérience : que pensiez-vous lorsque, délivrées des liens du monde, vous commençâtes à jouir de la liberté des enfants de Dieu, et que vous prîtes possession d'un bien que vous aviez souhaité avec tant d'empressement ? Quels furent alors les premiers mouvements de votre cœur ? Remettez-vous, si vous le pouvez, dans cette sainte disposition d'esprit, où vous vous trouvâtes devant Dieu. Que ne lui dites-vous pas dans les premiers sentiments de votre reconnaissance ? Quelles résolutions ne fîtes-vous pas à ses pieds, d'être à lui, et à lui seul ? Où pouvez-

vous trouver des expressions assez tendres et, si je l'ose dire, assez passionnées, pour lui faire connaître votre amour ? N'auriez-vous pas juré, en ce temps-là, que votre fidélité devait être éternelle ? et quelle indignation auriez-vous conçue contre vous-mêmes, si vous vous étiez crués capables d'une ingratitude aussi monstrueuse que celle d'oublier un jour le bienfait et le bienfaiteur ?

C'est néanmoins l'état où le temps vous a fait tomber. Il a effacé de votre esprit l'image d'un bien qui tenait autrefois le premier rang dans votre estime ; il a ralenti ces empressements que vous inspirait la reconnaissance, et vous vous êtes trouvées ingrates à mesure que dans la suite des années vous avez plus reçu de grâces de la main de Dieu.

Mais que fait la rénovation de vos vœux ? Elle ramène votre esprit, elle vous fait penser à ce qui ne devait jamais sortir de votre mémoire ; elle l'y grave plus profondément. De là, elle rend au bienfait de Dieu toute la grâce de la nouveauté, et à votre reconnaissance sa première vivacité et son premier feu. Elle vous engage à reconnaître, autant qu'il dépend de vous, par votre zèle et votre ferveur, ce que vous ne pourriez jamais bien payer.

Ce nouvel engagement est plus volontaire et plus ardent que jamais ; car plus on avance, plus on a de lumières ; et plus on a de lumières, plus on est en état d'examiner mûrement tous les avantages d'un bienfait auquel notre salut est attaché, et de pénétrer toute la profondeur de cette miséricorde infinie qui vous a prévenus.

Il est donc vrai, Seigneur, que vous avez rompu les liens qui m'attachaient au monde, et que vous avez eu pour moi cet œil de discernement qui m'a séparé de la masse corrompue du siècle : *Dirupisti vincula mea* (Ps. CXV). Et dans quel âge, Seigneur, m'avez-vous choisi de la sorte ? Dans un âge où à peine je vous connaissais, et où je n'étais connu de vous que par mes infidélités ; dans un âge le plus glissant et le plus fragile, où le torrent de la coutume et du mauvais exemple allait m'entraîner avec les autres ; dans un âge où le monde allait, pour ainsi dire, prendre possession de moi, me gouverner à son gré, et m'assujettir au joug de ses maximes et de ses lois. Voilà le temps, Seigneur, où vous avez brisé ma chaîne, pour me délivrer d'une servitude où vous avez laissé tant de sujets plus dignes que moi de la liberté des enfants de Dieu. Et ce qui me confond, quand je me souviens de tout cela, c'est d'avoir pu l'oublier, et de m'en être rendu indigne par cet oubli et par le dérèglement de ma conduite. C'est que, malgré mes égarements, votre main libérale ait toujours été ouverte pour moi, et pour me conserver un bien que je prodiguais et que j'exposais chaque jour. Vous me l'avez redonné, Seigneur, autant de fois que vous me l'avez conservé, et vous l'avez toujours marqué du sceau d'une affection paternelle et d'une providence spéciale : *Dirupisti vincula mea*. Que

ferai-je donc pour vous, ou plutôt que ne ferai-je pas pour m'acquitter d'une partie de mes obligations envers vous? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi (Ibid.)?* Que rendrai-je au Seigneur, disait David, pour toutes les grâces dont il m'a comblé jusqu'à présent? Fera-t-il toujours tout pour moi, et ne ferai-je jamais rien pour lui? Me verrai-je environné de ses bienfaits sans qu'il voie aucune marque de ma reconnaissance, et n'aurai-je jamais la satisfaction de lui témoigner combien je suis sensible à toutes les faveurs dont il m'honore? Non, sans doute, il n'en sera pas ainsi; mais je vais lui faire un sacrifice, et par là un dévouement entier de ma personne et de tout ce que je suis. Cent fois j'invoquerai le nom de mon bienfaiteur, et je ferai retentir le temple du bruit de ses louanges et de sa gloire: *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo.*

Tels doivent être vos sentiments en ce saint jour. Je ne ferai jamais rien, Seigneur, qui puisse égaler ce que j'ai reçu de vous; mais je puis, au moins, en vous servant, vous donner un léger témoignage de la reconnaissance dont je suis rempli. Je prendrai donc de votre main ce calice salutaire, qu'il a plu à votre providence de me présenter: *Calicem salutaris accipiam.* Je supporterai toutes les épreuves par où il vous plaît de me faire passer dans mon état, sans réclamer d'autre secours que le vôtre: *Et nomen Domini invocabo.* Je subirai ce qu'il y a de plus rude et de plus fâcheux dans l'exacte observance de mes devoirs; j'adorerai la main qui m'humiliera, qui m'exercera; je me soumettrai aux ordres de la Providence qui me gouvernera, et quelque rigoureux qu'ils semblent être à mon égard, on ne me verra point éclater, ni contre vous, ni contre vos ministres. Je veux qu'on connaisse par là de quel désir je suis touché de faire quelque chose qui vous puisse agréer. Je ne veux point qu'on m'adoucisce par des consolations humaines les rigueurs de ma profession. Loin d'ici ces amis profanes et pernicious qui voudraient m'inspirer des sentiments indignes de moi! mon cœur n'est plus capable d'aucune autre impression que de celle que la reconnaissance fait sur lui; ou qu'on m'ôte le souvenir du bienfait dont vous m'avez gratifié, Seigneur, ou qu'on me laisse la liberté de le reconnaître. Car quelle indécence serait-ce pour moi, et quelle indignité si je demeurais insensible à tant de grâces, si je les anéantissais par une vie toute mondaine, et si j'insultais, pour ainsi dire, à la bonté divine par le mépris de ses dons les plus précieux! Ce fut pour piquer le peuple juif d'une pareille reconnaissance, que Moïse ordonna aux Israélites de conserver, dans le sanctuaire de cette manne céleste dont Dieu les avait nourris dans le désert: *Imple gomor ex eo, et custodiatur in futuras retro generationes: ut noverint panem, quo alui vos in solitudine (Exod., XVI).* Il était persuadé que la postérité d'Israël, ayant devant les yeux des gages aussi visibles que ceux-

là d'une providence si libérale et si vigilante pour la conservation de leurs pères, ne pourrait pas se dispenser d'une parfaite observation de la loi du Seigneur: *Mementote dei luxus in qua egressi estis de Aegypto.... ut lex Domini sit semper in ore tuo.*

#### DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est pas seulement par un sentiment de reconnaissance que le souvenir de notre vocation nous engage à une fervente pratique de nos devoirs, mais encore par un sentiment de justice. Le titre de religieux que nous portons, et dont nous faisons une profession publique, exige de nous un genre de vie conforme à l'état où nous sommes. Un homme du monde, qui n'est lié par aucun vœu, peut bien délibérer sur l'observation des conseils évangéliques; ce sont des œuvres de surérogation pour lui; mais dès que nous sommes engagés par vœu à les observer, dès que par une promesse solennelle nous nous sommes consacrés à Dieu et dévoués à ses autels, il acquiert un droit de nous demander une vie pénitente, austère, retirée, une vie toute sainte; et nous ne pouvons nous en défendre, sans lui disputer le domaine d'un bien que nous lui avons cédé dans les formes. En effet, le religieux n'est-il pas bien injuste lorsqu'il se pique tant de liberté, après en avoir fait une cession volontaire entre les mains de Dieu par le vœu d'obéissance? Serait-il de l'équité qu'il osât souiller par des plaisirs sensuels un corps qui n'est plus à lui, et qu'il doit regarder comme une offrande présentée au maître qu'il a choisi? Ne serait-ce pas une espèce d'usurpation que de vouloir rentrer dans la possession des biens de la terre, auxquels il a renoncé pour toujours? En faut-il davantage qu'un tel souvenir pour l'obliger à se rendre justice là-dessus, et ne doit-il pas appréhender de rien soustraire du sacrifice qu'il a fait à un Dieu jaloux de sa victime? *Odio habens rapinam in holocausto (Isa. LXI).* Cet honneur, ce peu de réputation que m'ont acquis mon travail et mes peines n'est-il pas un fruit désormais défendu pour moi? M'est-il permis de reprendre un bien qui n'appartient plus qu'à Dieu? Ce temps que je lui dérobe, pour le perdre en des conversations inutiles, en des commerces d'une amitié frivole, et peut-être dangereuse, n'est-ce pas un vol que je lui fais sur le cours de ma vie? Cet esprit que j'applique à la bagatelle et à des occupations indignes de ma profession, n'est-ce pas un fonds que Dieu m'a mis entre les mains pour le cultiver et pour l'employer à sa gloire? N'avais-je pas promis que tous les fruits qu'il produirait retourneraient à lui? Et qu'aurai-je à répondre, lorsqu'il m'obligera de rendre compte de l'usage profane que j'en ai fait jusqu'à présent, et que j'en fais encore tous les jours?

Plût à Dieu que dans ces chagrins violents dont nous nous laissons quelquefois accabler, et dans ces murmures qui nous font éclater contre les ordres de la Providence, nous eussions ce souvenir présent à l'esprit! ce serait comme une digue insurmontable et

capable d'arrêter toutes les saillies de notre cœur ; car de quoi vous plaignez-vous, âme infidèle ? Est-ce de n'être pas considérée dans la maison de Dieu, et de n'y être pas distinguée par des fonctions honorables ? Pouvez-vous vous souvenir de ce que vous êtes, sans rougir d'un sentiment aussi déraisonnable que celui-là ? N'avez-vous pas renoncé dans ce second baptême qui vous a fait religieux, aussi bien que dans le premier qui vous fit chrétien, à toutes les pompes et à toutes les vanités ? N'avez-vous pas dit anathème à ces fausses maximes du siècle, qui allument l'ambition des mondains, et qui les font courir après les dignités et les grandeurs ? N'êtes-vous pas entré dans l'école de Jésus-Christ, pour y apprendre à être humble comme lui, et pour y devenir petit comme un enfant ? Vous plaignez-vous de la peine et du travail à quoi vous assujettit l'emploi dont la Providence vous a chargé ? N'avez-vous pas compté sur cela, et peut-être sur quelque chose de plus, en vous renfermant dans la maison du Seigneur ! Les ordres religieux ont-ils été institués pour y mener ce qu'on appelle dans le monde la vie douce ? Le Dieu que vous avez pris pour votre modèle n'a-t-il pas vécu dans la peine ? Il ferait beau voir un homme obligé par son état à se revêtir de toute la mortification de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, vouloir vivre dans l'oisiveté et la paresse ! Est-ce du peu d'indulgence qu'on a pour vous quand vous vous écarterez des règles de votre devoir ? Les avez-vous choisis pour les enfreindre impunément ? En vous soumettant à des supérieurs pour vous conduire, ne vous êtes-vous pas soumis aux justes répréhensions qu'ils seraient forcés de vous faire, pour vous redresser et vous corriger ? Avez-vous reconnu aussi solennellement que vous l'avez fait leur autorité, pour n'en pas ressentir les effets dans les rencontres ; et vous convient-il d'être quelquefois dans le cloître plus indocile, plus délicat sur une parole qu'on vous dit que vous ne l'auriez été au milieu du siècle ? Est-ce de vous voir contredit dans vos sentiments, traversé dans vos desseins, appliqué à des exercices contraires à vos inclinations ? N'êtes-vous pas convenu de tout cela ? Ne vous avait-on pas averti qu'ayant à demeurer parmi des personnes dont les tempéraments, les humeurs, les esprits étaient tout différents, il fallait vous attendre à en être contrarié dans quelques occasions et même rebuté ; et ne vous étiez-vous pas proposé de vous surmonter là-dessus, et d'en faire le sacrifice à Dieu sans restriction ! Avez-vous mis à vos vœux ces conditions, qu'on ne vous ordonnerait que des choses conformes à votre goût, qu'on aurait égard à vos caprices ? Est-ce ainsi que vous l'aviez prétendu ? Vous savez le contraire, et je vous renvoie au témoignage de votre conscience. Or, pouvez-vous ainsi vous souvenir de ce que vous avez promis, et ne vous pas faire à vous-même plus de justice ?

Voilà la belle et importante méditation

que saint Bernard faisait faire à ses religieux, et que vous devez faire vous-mêmes en ce saint temps. S'il arrive, leur disait ce grand maître, que quelqu'un de vous se sente surpris de ces mouvements soudains que la nature corrompue a coutume d'exciter dans les cœurs, qu'il ait recours au souvenir de sa profession comme à un remède efficace et prompt ; qu'il se fasse avec aigreur ces reproches à lui-même : Quoi ! vous avez de tels sentiments, de telles pensées, vous ministre des autels, vous prêtre, vous religieux ! *Incepit se et dicat, tu ne hæc debes cogitare, qui sacerdos es, qui clericus es, qui religiosus es ?* Un homme ouvertement déclaré pour le bon ordre et pour la justice peut-il donner entrée dans son esprit à des sentiments aussi injustes que ceux-là ? *Cultor justitiæ debet in se quidquam iniquum admittere ?* En disant cela, ajoutez ce Père, il étouffera dans son principe la passion qui l'inspire, et il arrêtera les funestes progrès qu'elle allait faire, en lui opposant la qualité de religieux. *Hæc dicendo excludet fluxum illicitæ cogitationis per recordationem propria professionis.*

Profitez de cette leçon, mesdames, vous n'en pouvez avoir une meilleure occasion que la rénovation de vos vœux ; allez vous prosterner devant l'autel du Dieu vivant, et là toutes recueillies dans le souvenir de l'engagement que vous avez contracté, instruisez-vous vous-mêmes, confondez-vous vous-mêmes : *Tu ne hæc debes cogitare, qui religiosus es ?* Dois-je être si sensible en religion, et si remplie de moi-même ? Serai-je toujours occupée de ces vaines idées de préférence qui flattent mon orgueil ? Chercherai-je toujours à tenir les premières places et à dominer, là où je devrais me faire un plaisir de me voir aux derniers rangs, et une gloire de servir ? *Tu ne hæc debes cogitare ?* Cet amour de moi-même et de mes aises, ce repos sans faste, à la vérité, mais aussi sans gêne et sans contrainte, dont je goûte la douceur, éloignée que je suis de tout ce qui trouble les gens du monde ; cette vie tranquille et comme cette vie tiède et lâche, est-ce là une vie religieuse, et est-ce à cela que je me dois honorer : *Tu ne hæc debes cogitare ?* Vient-on dans le cloître, pour y être aussi dissipée et aussi négligente que je le suis, sans esprit de retraite, de mortification, d'oraison, sans fidélité à ma règle, sans dévotion dans les pratiques de piété, dans les confessions, dans les communions qui sont si fréquentes, et dont je retire si peu de fruit ? N'est-ce pas là déshonorer le service de Dieu, auquel je m'étais dévouée avec tant de solennité ? n'est-ce pas déshonorer la religion, déshonorer le saint habit que je porte ? est-ce là l'édification que je dois aux personnes avec qui je vis ? et n'est-ce pas au contraire un scandale pour elles ? n'est-ce pas me démentir moi-même et, en me démentant de la sorte, me priver de tous les avantages attachés à mon état ? *Tu ne hæc debes cogitare, qui religiosus es ?* Que n'y ai-je pensé plus tôt, Seigneur, ou que n'y ai-je mieux pensé ? Mais vous m'ou-

vrez aujourd'hui les yeux, et je rougis de mes injustices. Je les veux réparer. De quel front irais-je renouveler des promesses que j'ai tant de fois violées, si c'était pour les violer encore dans la suite? Je m'imagine que c'est maintenant, mon Dieu, que je vais entrer en religion. On n'est proprement religieux que du moment que l'on commence à se comporter en religieux.

#### TROISIÈME PARTIE.

Enfin, il y va de votre intérêt, mesdames, et c'est par cette raison encore que le souvenir de votre vocation vous engage à ne vous pas relâcher dans l'observance de la discipline religieuse. Car à quoi vous expose un état de relâchement et de langueur? Il ne faut point vous flatter sur cela. Quelques secours que la religion nous fournisse, pour combattre la nature corrompue, la nature se rétablit insensiblement dans ses droits; et pour peu que nous nous laissions aller au penchant qu'elle nous donne, elle mine avec le temps cette délicatesse de conscience qui nous retenait, et nous fait perdre notre innocence.

Vous vous bornez d'abord, et vous comptez avec vos désirs. Mais la passion que vous prenez pour guide vous mène ensuite bien plus loin que vous ne l'aviez prétendu. Un désir nourrit l'autre. On veut seulement se distraire par quelques conversations avec les personnes du siècle. On s'y propose même une fin chrétienne et religieuse. Ce sont des entretiens édifiants et de piété. Mais bientôt, au lieu d'inspirer aux autres les sentiments du christianisme, les autres vous inspirent les sentiments du monde dont ils sont remplis, et de là naît le dégoût de votre état, de là des visites trop longues, trop fréquentes que l'on reçoit, et quelquefois des liaisons dont le passé ne nous fait que trop voir combien les conséquences dans l'avenir sont à craindre.

On veut se procurer un léger soulagement. Il n'est pas tout à fait contraire à la pauvreté que l'on a vouée et aux intentions des supérieurs. On se fait des principes larges pour interpréter leur volonté. On leur arrache des pouvoirs qu'ils n'accordent qu'à regret. On leur déguise souvent une partie des choses; et l'on s'accoutume peu à peu à les tromper, et à se tromper soi-même. On commet des péchés beaucoup plus griefs qu'on ne pense, en donnant, en disposant, en s'accommodant. Ceux qui le voient en gémissent, et en sont d'autant plus touchés, qu'ils n'y peuvent apporter de remède, parce qu'ils craignent, en se rendant plus difficiles à votre égard, de vous faire tomber en de plus grandes fautes. N'est-ce pas de là qu'on trouve quelquefois des religieux plus adonnés dans le monastère, au soin d'eux-mêmes et de leur santé, plus appliqués à la recherche de toutes leurs commodités qu'ils ne l'auraient été dans le monde?

Votre ardeur dans la prière, votre application au travail se ralentit. Dieu se retire de vous à mesure que vous vous retirez de lui. Un exercice que vous négligez vous en

fait négliger un autre, et vous venez presque à les abandonner tous. A cet esprit intérieur que vous perdez, succède un esprit inquiet, volage, impatient, jaloux, vain. Cependant il se rencontre des occasions critiques où la vanité est mortifiée, où la patience est éprouvée, où l'envie est piquée, où il faudrait de la charité, de la modération, de la constance, de la fermeté. Vous vous oubliez dans la tentation et vous faites de ces chutes déplorables dont le repentir ne peut être trop amer et dont le scandale passe jusqu'au dehors. En dis-je trop? ou plutôt, en dis-je assez? je vous en fais juges vous-mêmes et je m'en rapporte à vos propres connaissances.

Que ces solitaires dont parle saint Jérôme avaient bien compris le danger qu'il y a à donner la moindre atteinte aux devoirs de sa vocation! *Rursus ad seculum rediit*, disait saint Hilarion, voyant que le bruit de ses miracles le faisait suivre dans la Palestine et lui attirait un concours extraordinaire de gens qui le venaient consulter: me voilà devenu un homme du monde, et dans un aussi grand péril que j'étais au milieu du siècle. Ainsi saint Paul, que ses prodiges avaient rendu célèbre dans l'Égypte, et qu'on recherchait de toutes parts, ne pouvait se souvenir de sa première solitude, sans un regret sensible de l'avoir perdue: *Flebat desiderio conservatōnis antiquæ*. Ce saint homme pleurait en se souvenant de l'assurance et de la tranquillité où il vivait dans l'obscurité de sa retraite; et, touché de ce souvenir, il passait la mer, il allait chercher les îles les plus écartées et se dérobaît au monde pour vaquer à Dieu seul. Voilà ce que produisait en lui la vue de sa profession et ce qu'elle doit produire en nous. Mais, parce que l'on manque sur cela d'une vigilance si nécessaire; parce que l'on ne fait point assez souvent de pareils retours sur soi-même, on vit dans une confiance trompeuse; on se croit en sûreté lorsque le péril est extrême. En vain ceux à qui le ciel a commis la charge de nous conduire s'efforcent-ils de nous redresser par un zèle charitable: on regarde quelquefois leurs avis comme des scrupules, et même comme des visions. C'est ainsi que Loth traita de raillerie l'avertissement de l'ange et le conseil qu'on lui donna, de la part de Dieu, de prendre garde à lui et de se sauver: *Visus est eis quasi ludens loqui*. Il crut que l'on se moquait; et sa témérité fut telle, que la ville étant déjà toute en feu, il fallut que l'ange le prit par la main et le forçât à sortir de là.

Heureuse et salutaire violence que vous fait présentement la religion! Pour vous disposer à cette cérémonie, elle vous a interdit tout commerce, même entre vous; elle vous a obligées à un silence plus étroit, à une plus longue méditation, à une revue plus exacte de votre vie; dans ces temps de renouvellement elle vous a fait de plus fortes et de plus pressantes instances; elle vous a mis dans les mains la sainte règle que vous devez observer; elle vous l'a fait considérer



de plus près. On vous a parlé, et Dieu aux paroles a ajouté l'onction de sa grâce. Il est difficile que tout cela n'ait pas fait naître dans vos esprits bien des réflexions sur la perfection à quoi vous êtes appelées, et dans vos cœurs bien des désirs de l'acquiescer. Je m'assure que vous avez gémi devant Dieu, que vous vous êtes accusées, condamnées vous-mêmes à ses pieds; que vous avez tremblé sur le compte que vous aurez à lui rendre d'une vocation si sublime, et peut-être si mal soutenue; que vous avez compris les suites funestes que cause l'irrégularité dans les maisons religieuses, et que vous avez pris de bons desseins pour votre propre réformation. Grâce au Seigneur qui a fait choix de vous pour vous consacrer spécialement à son service, vous avez entendu sa voix lorsqu'il vous a dit, comme à cet évêque dont il est parlé dans l'Apocalypse : *Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam* (*Apoc.*, c. II). Je sais ce que vous avez fait pour moi dans les premières années où vous avez commencé à me suivre. Je sais combien il vous en a coûté pour renoncer au sang et à la chair, et avec quelle générosité vous avez quitté père, mère, frères, sœurs, parents et amis. Je sais avec quel courage vous avez porté le fardeau que je vous ai imposé. Tout cela est écrit et marqué : cependant j'ai quelque chose contre vous, c'est que votre charité s'est refroidie : *Sed habeo adversum te quod charitatem reliquisti* (*Ibid.*). Où est ce détachement de vous-même, cette assiduité à mes autels, cette soumission aux personnes qui vous gouvernent, cette volonté prompte et agissante qui embrassait tout, qui allait à tout avec un empressement qu'il fallait même arrêter? Souvenez-vous de quel degré vous êtes déchue et pensez à y remonter : *Memor esto unde excideris* (*Ibid.*). Je m'attendais que vous avanceriez toujours, et c'est bien à votre honte que je vous demande au moins de redevenir telle que vous étiez alors : *Prima opera fac*. Autrement je viendrai bientôt à vous et je saurai bien vous punir de votre lâcheté et de votre froideur. Craignez tout d'un Dieu qui a fait tout pour vous, et pour qui vous ne faites pas tout ce qu'il a droit d'exiger de votre correspondance et de votre zèle pour sa gloire : *Sin autem venio tibi* (*Ibid.*).

Rendons-nous, mes très-chères sœurs, à de si puissantes sollicitations. Tout vous y porte, la reconnaissance, la justice, l'intérêt. Nous disons aux gens du monde, qu'il y a des jours de grâce où il est important de répondre à Dieu, parce que c'est à cela que leur salut est attaché. Dites-le-vous à vous-mêmes; s'il y a un jour de grâce pour vous, c'est celui-ci. Ne le manquez pas; car c'est de là peut-être que dépend votre sanctification.

Oui, ce sera, Seigneur, un jour de grâce pour moi, parce que ce sera un jour de conversion, un jour de rénovation. Il faut qu'il commence à vous dédommager de tant d'autres jours que je vous ai fait perdre et qui sont perdus pour moi-même. Je ne les compte

point dans ma vie, puisque vous ne les comptez point. Hélas! mon Dieu, ne pourrais-je pas bien m'appliquer à moi-même ce qui est dit de Saül, que c'était un enfant de cent années : *Puer centum annorum!* Après les trente, les quarante années, ne suis-je pas encore dans la religion un enfant? Il y a une sainte enfance où nous devons toujours nous conserver; c'est-à-dire, un état de simplicité, de candeur, d'exactitude, d'obéissance; mais il y a une enfance criminelle, lorsqu'après un long temps nous nous trouvons aussi peu et même moins avancés que nous ne l'étions à l'entrée de la carrière. N'est-ce pas là mon état, Seigneur, et le sera-ce toujours? Le temps n'est-il pas venu où j'en dois sortir? Me refusez-vous les moyens pour cela? Il ne tient qu'à un nouvel effort, à une nouvelle résolution. Je la prends, Seigneur, en votre présence; et avec votre secours je l'exécuterai, afin qu'après vous avoir servi sur la terre, selon ma profession, j'aie selon votre promesse, recevoir la récompense dans le ciel, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

#### SERMON XIV

SUR LA FERVEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

*Discours fait pour une communauté religieuse.*

*Spiritu ferventes, Domino servientes.  
Soyons fervents en esprit, puisque nous servons Dieu* (*Rom.*, ch. XII).

Quoique la grandeur de Dieu impose à tous les chrétiens une obligation générale de le servir avec ferveur, on peut dire que ce devoir est particulier aux personnes religieuses. Pourquoi cela? pour trois raisons qui sont propres de leur état, et que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire tout l'ordre et la distribution de ce discours.

La première est que la fin de l'état religieux, et le degré d'excellence qu'il a par-dessus l'état séculier, dépend uniquement de la ferveur, sans laquelle il devient vil et méprisable.

La seconde est qu'il n'y a de bonheur et de satisfaction dans le cloître que pour ceux qui remplissent leurs devoirs avec ferveur; hors de là, c'est une vie triste et malheureuse.

La troisième est que la sûreté de l'état religieux est absolument attachée à la ferveur, sans laquelle on court risque de se damner en religion comme ailleurs.

Appliquez-vous, âmes religieuses, à une matière aussi importante qu'elle est convenable à votre profession. Celles qui sont ferventes y trouveront de quoi satisfaire leur zèle et leur piété; et si parmi tant de fidèles épouses de Jésus-Christ il se trouvait quelque âme tiède et lâche dans le service de Dieu, qu'elle tâche aujourd'hui de reprendre sa première ferveur. C'est à vous, mon Dieu, qu'il faut demander ce renouvellement que saint Bernard appelle un miracle de la grâce; je vous le demande par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour quelle fin a-t-on établi des ordres re-

ligieux dans l'Eglise? Remontons à la source, entrons dans l'intention des fondateurs et de ceux qui ont doté ces saintes maisons de revenus considérables. A la naissance de l'Eglise, où le sang de Jésus-Christ encore bouillant animait le zèle et allumait la ferveur des premiers chrétiens, il n'y avait point de monastères. Toute l'Eglise ne faisait qu'une communauté nombreuse, où chacun apportait ses biens aux pieds des Apôtres, et se dépouillait de tout pour vaquer uniquement au service de Dieu. Hélas! peut-on penser à ces temps de bénédiction sans les regretter? Mais c'est le sort des choses humaines de ne pouvoir subsister longtemps dans le même état. Cette ferveur naissante du christianisme se ralentit peu à peu, et ce fut alors qu'on pensa à bâtir des monastères. Ceux à qui il restait encore du zèle pour la maison du Seigneur, ne purent souffrir la corruption du siècle; ils crurent qu'il fallait chercher la vertu dans la retraite, et lui ériger des asiles pour sauver les restes d'Israël. Tout l'Orient fut en peu de temps peuplé de solitaires; l'Occident suivit bientôt après; les dames romaines quittèrent le monde pour aller s'ensevelir toutes vivantes dans les déserts. Sur ce plan on vit de siècle en siècle des saints de l'un et de l'autre sexe inspirés de Dieu, fonder des ordres religieux, différents en apparence, mais au fond semblables dans leur fin, qui fut de donner à Dieu de fidèles serviteurs, lesquels, malgré la corruption générale, ne fléchissent point le genou devant l'idole, et servissent le Seigneur en esprit et en vérité. Ceux qui n'eurent pas le courage de les suivre, édifiés de leur piété, voulurent contribuer à l'œuvre de Dieu. Oui, le monde, tout profane qu'il est, a souvent employé ses trésors d'iniquité pour bâtir de saintes retraites; on a voulu que dans la république chrétienne, où tant d'autres sont occupés aux emplois de la vie civile, il y en eût qui fussent consacrés aux exercices de la vie intérieure: les lois ecclésiastiques et civiles ont attaché à leur état des privilèges considérables, afin qu'ils ne fussent dissipés ni par le soin des affaires temporelles, ni par les engagements du mariage, ni par la tendresse de leurs proches; mais qu'uniquement recueillis en Dieu, ils pussent édifier les fidèles par la sainteté de leurs mœurs, vaquer à la contemplation des choses divines, chanter les louanges du Seigneur, et le dédommager par leur ferveur de l'indévation et de la tiédeur des autres chrétiens.

Telle a été l'intention de l'Eglise, des fondateurs, et de tous ceux qui ont suivi la profession religieuse; dessein que tant d'âmes saintes ont si heureusement exécuté, que plusieurs remplissent encore aujourd'hui, et que l'on soutiendra jusqu'à la fin des siècles. Vous le savez, mon Dieu, et vous connaissez les vôtres; vous en avez, et vous en aurez toujours.

Mais voyons de quelle manière un religieux tiède et lâche répond à une vocation si sainte; suivons-le, je vous prie, et consi-

dérons ce que devient un projet si grand entre ses mains. On veut former une âme chrétienne qui soit détachée de la terre et qui ne respire que le ciel; dès que la tiédeur s'est emparée d'une personne consacrée à Dieu, elle devient mondaine, inquiète, curieuse des désirs du siècle, et presque jamais touchée des choses du ciel. On avait dessein d'élever une âme à l'oraison; on se promettait quelle aurait du goût pour la solitude; la prière est pour un religieux sans ferveur une torture et une gêne insupportable; il la fuit; il en laisse, il en dérobe une partie; il se livre à tous les égarements d'une imagination volage, et souvent il a plus de peine à se recueillir et moins d'usage de l'oraison que les gens du monde. On voulait ériger un asile où la charité bannie du monde fût à couvert de l'intérêt qui divise toujours les cœurs; dès que la tiédeur y domine, un intérêt bas et léger y sème les divisions, l'aigreur, l'envie, les murmures, et quelquefois des aversions insurmontables. On espérait garder à Jésus-Christ des épouses fidèles, dont le cœur ne serait occupé que de lui seul; dès qu'une âme est devenue tiède, elle a des liaisons purement humaines qui, pour n'être pas tout-à-fait criminelles, ne laissent pas de partager et même de souiller le cœur; Jésus-Christ n'y règne plus; sa tendresse occupée ailleurs l'entraîne vers ses proches et vers ses amis, épuise toutes ses affections, et la rend froide et insensible aux choses de Dieu. On voulait former jusque dans un cloître des personnes apostoliques, dont la conversion fût édifiante, qui sussent parler de la piété d'une manière à l'inspirer aux gens du siècle, quand lassés de leurs affaires ils viendraient chercher auprès d'elles un peu de repos, et respirer l'air de la dévotion; une âme lâche et languissante ne cherche plus elle-même qu'à se consoler avec le monde, et à se délasser de ses exercices spirituels par des conversations vaines, frivoles, inutiles, où elle prend des maximes qu'elle devrait combattre, et laisse voir des faiblesses qui scandalisent, bien loin d'édifier. On voulait enfin leur apprendre dans cette école d'abnégation, la mortification de leurs sens et de leurs passions, l'amour des croix et des souffrances; dès qu'on vit dans la tiédeur, c'est un retour sur soi-même en tout, une recherche continuelle de ce qui peut faire plaisir, une délicatesse qui raffine quelquefois sur les gens les plus sensuels, un amour-propre qui, pour n'être point affaibli par des objets étrangers, en est d'autant plus fort qu'il se renferme en lui seul, et qu'il s'applique tout entier à s'imaginer une vie douce et commode.

C'est ici que je ferais volontiers à ces sortes de personnes la demande que saint Bernard se faisait à lui-même pour se maintenir dans la ferveur: *Ad quid venisti?* Est-ce là ce que vous êtes venu chercher dans la religion? était-il nécessaire de bâtir des monastères, de renoncer au monde avec tant d'éclat, de s'arracher du sein de ses proches pour vivre de la sorte dans un cloître? Ou

est le fondateur inspiré de Dieu, qui voulût ériger un ordre dans l'Eglise, dresser des constitutions, essayer toutes les peines et les contrariétés des nouveaux établissements, pour voir l'œuvre du Seigneur négligé, le relâchement introduit jusque dans le lieu saint, et le monde régner dans l'héritage de Jésus-Christ ? Où est le pécheur pénitent qui voulût au lit de la mort faire ces legs considérables qu'on a faits à l'Eglise, pour entretenir des religieux si mondains, et qui crût réparer ses fautes en entretenant celles d'autrui ? Nous-mêmes, si nous avions cru dégénérer un jour et tomber dans la tiédeur, aurions-nous jamais fait la démarche que nous avons faite en quittant le monde ?

Nous nous flattons peut-être sur ce que nous vivons dans une sainte maison, comme les Juifs se glorifiaient d'avoir le vrai temple du Seigneur : *Templum Domini, templum Domini* (Jerem. VII). Mais que nous servira d'être dans le sanctuaire, si notre cœur est éloigné de Dieu comme le leur, et si nous ne le servons fidèlement ? J'avoue que la montre est encore belle, et que l'extérieur est réglé ; mais c'est l'esprit, et l'esprit de ferveur qui vivifie, la chair ne sert à rien. Après le retour de Babylone, quand on rebâtit le temple, les plus jeunes, qui n'avaient pas vu l'ancien, admiraient le nouveau ; la structure, l'ordonnance, la somptuosité leur en paraissait merveilleuse ; mais les vieillards, qui avaient vu le premier, gémissaient et ne pouvaient s'empêcher de le regretter. Ne pourrait-on pas penser de même de l'état religieux ? A le considérer tel qu'il est encore aujourd'hui, il y a de quoi bénir le ciel de la discipline et de l'ordre qui s'y observe ; mais quand nous lisons ce qui était dans sa première institution, n'avons-nous pas lieu de gémir et de nous humilier ? A la vérité on y chante les louanges de Dieu nuit et jour ; mais où est cet esprit de recueillement, cette attention respectueuse qui fait l'âme de la prière, et qui égalait le cœur des ferventes religieuses aux chœurs des anges ? On garde exactement la clôture, mais est-on mort au monde comme alors ? en est-on aussi détrompé, aussi détaché qu'on l'était ? On pratique des austérités ; mais sont-elles animées de l'esprit de pénitence, sans lequel toutes les mortifications du corps ne sont rien, et qui en fait tout le prix ? On communie autant et peut-être plus qu'autrefois, mais où est la dévotion qui rend les communions saintes et fructueuses ? *Quomodo obscuratum est aurum* (Thren. IV) ? Comment est-elle si pur et si fin de la charité et de la ferveur est-il si altéré que'on ne le connaisse plus ? c'est par le mélange de l'amour-propre et de la tiédeur.

Après cela faut-il s'étonner que l'état religieux, autrefois si vénérable, tombe dans le mépris ? *Facti sumus opprobrium vicinis nostris ; subsannatio et illusio his, qui in circuitu nostro sunt* (Psal. LXXXVIII). Seigneur, pourrions-nous dire avec le prophète, nous sommes devenus l'opprobre de nos voisins et un sujet de raillerie pour nos enne-

mis : je ne dis pas seulement auprès des libertins qui, par une malignité naturelle, se scandalisent de nos moindres fautes et prennent de là occasion de railler des ordres religieux ; mais je parle des personnes qui font profession de piété, et qui, mal édifiées de ne trouver pas toujours dans les personnes religieuses la régularité et la ferveur que la religion demande, en méprisent notre état, et ne le regardent plus comme une école de perfection, jusqu'à dire qu'il n'est pas si bon qu'on pense de se retirer dans un cloître pour servir Dieu. Il peut y entrer de la prévention, j'en conviens ; mais malheur à nous, s'il y entrait de la vérité ! malheur à nous, si une profession, si respectée des libertins même dans les premiers temps, s'avilissait entre nos mains et devenait méprisable jusqu'auprès des gens de bien, et plus encore si nous en venions jusqu'à la mépriser nous-mêmes !

C'est ici que je voudrais qu'on mit en œuvre ce zèle si vif qu'on fait quelquefois éclater pour la gloire de son ordre. On est si jaloux lorsqu'il s'agit d'en soutenir les droits, l'antiquité, les privilèges, la réputation ! Ce zèle peut être louable, mais ce n'est pas là ce que vous devez avoir le plus à cœur. Commencez par vous rendre dignes enfants de vos pères, montrez-vous héritiers de leur vertu et de leur sainteté ; maintenez ce bien qu'ils ont estimé plus que tous les autres, et faites voir qu'il y a encore des prophètes dans Israël. La vie d'une fervente religieuse donne plus d'éclat à son ordre, à sa communauté, que la qualité, l'esprit, tous les avantages de la nature ou de la fortune. La ferveur est non-seulement l'âme d'une communauté entière, mais elle en est l'honneur et la gloire ; l'odeur de la vertu se répand jusqu'au dehors et inspire je ne sais quelle vénération à tout le monde : au contraire, une maison où Dieu est servi lâchement, après avoir une fois dégénéré de l'excellence de son état, ne manque pas de s'attirer une mauvaise réputation qui achève de la perdre. Mais ne croyez pas qu'il s'agisse ici seulement de votre gloire, il s'agit de votre repos et du bonheur de votre vie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Vous le savez, mesdames, on veut toujours être heureux dans quelque état qu'on se trouve ; et chacun dans la vie, quoique par des routes différentes, aspire à la même fin, qui est de vivre content. Or, c'est ce qui devient impossible aux âmes tièdes ; elles n'ont plus de satisfaction ni du côté du monde, ni du côté de Dieu. Je dis du côté du monde : on a laissé père, mère, frères et sœurs, parents, amis, héritages ; mourez à tout si vous êtes sages, car tout est mort pour vous. Vous vous êtes dépouillées de tout ce qui peut nourrir la convoitise et attacher le monde à vous ; quelque apparence qu'il garde encore au-dehors, dès qu'on ne peut plus rien pour ses intérêts, tout languit, et ce n'est plus qu'une vaine ostentation d'amitié. Hélas ! qu'on est à plaindre quand on attend de là son repos ; quand vous soupirez

après une conversation qui vous laisse le cœur vide et qui vous rend la dupe du monde, lequel ne pense plus à vous ! Que dis-je ? L'indifférence est le mieux qu'on en puisse attendre ; il va à votre égard jusqu'à la malignité. Oui, tout corrompu qu'il est, il veut qu'on fasse son devoir en religion, il vous pardonne souvent moins de fautes que la religion même ; il est impitoyable envers celles qui l'aiment encore après l'avoir quitté, il en fait des railleries piquantes, et c'est souvent de là que vous viennent les chagrins les plus cuisants dans votre état.

La maison du Seigneur ne vous est pas plus favorable. Tout conspire à vous désoler ; ceux qui sont au-dessus de vos têtes et qui volontiers vous tiendraient lieu de père et de mère par leur douceur, se trouvent obligés par leur caractère à devenir vos juges et vos censeurs ; à vous avertir, comme veut l'Apôtre, jusqu'à l'importunité ; à s'opposer à vos désirs, à vous traverser dans vos entreprises, sans que vous puissiez au fond vous plaindre de vous-mêmes. Irez-vous au pied du crucifix répandre votre cœur dans le sein de Dieu ? C'est ce que peut faire une âme fervente : mais le ciel est d'airain pour vous, il est sourd à vos prières ; en vain vous demandez le centuple promis aux religieux, il n'y en a pas pour vous. Cependant il faut observer la discipline religieuse, la règle est également pour les lâches et pour celles qui sont ferventes ; il faut sans onction soutenir un joug qui de jour en jour vous devient plus insupportable ; et sans être nourrie du pain des forts, il faut avec eux s'élever jusqu'à la montagne du Seigneur. De là l'ennui, le dégoût, l'horreur de la vie régulière. De là un désespoir secret de ne pouvoir jamais parvenir à la perfection de son état ; et peu s'en faut qu'à l'exemple des Israélites infidèles, qui regrettaient l'Égypte dans le désert où Dieu les avait conduits, on ne regrette avec douleur ce qu'on avait quitté avec plaisir.

Dites-moi, épouse infidèle, de quoi vous plaiguez-vous ? Dieu a promis le centuple, il est vrai ; mais à qui l'a-t-il promis ? A ceux qui quitteraient le monde ; l'avez-vous quitté ? ne l'aimez-vous pas encore, et peut-être plus que jamais ? Il a promis le centuple à ceux qui quitteraient leur famille. N'êtes-vous pas encore attachée à la chair et au sang, et plus entêtée de l'élévation de vos proches qu'ils ne le sont peut-être eux-mêmes ? Il a promis le centuple à ceux qui n'auraient point d'autre époux que lui ; et si vos amis occupent autant votre cœur, et peut-être plus que ne l'aurait fait un époux, quoiqu'il n'y ait point de vice grossier, n'est-ce pas une infidélité au regard de Dieu ? Il a promis le centuple à ceux qui auraient quitté les commodités de la vie, en laissant leur bien ; mais n'avez-vous pas soin de les reprendre, et de vous ménager une vie douce et commode, souvent contre le vœu de la pauvreté, usant de permissions extorquées, et sauvant du monde tout ce que vous en pouvez sauver ? Enfin il a promis le centuple

à ceux qui renonceraient à eux-mêmes, à leur liberté ; ne l'avez-vous pas reprise en vous défendant d'obéir, et vous mettant en tel état qu'on n'ose plus vous commander ? Est-ce Jésus-Christ qui vous manque de parole, ou n'est-ce point vous qui en manquez à Jésus-Christ ?

Si nous pouvions rappeler ici l'idée de ces anciennes et ferventes religieuses, qui ont jeté les fondements du monastère où vous vivez, et qui ont suivi votre règle, non pas comme vous l'observez, mais à la lettre et sans nul adoucissement ; à la vue de ces grands modèles, quelle devrait être votre confusion ! quelles leçons vous feraient-elles ! Elles ont vécu heureuses en religion, parce qu'elles y ont vécu inconnues ; vous avez du chagrin de vous voir oubliées, et c'est ce qui faisait toute leur consolation. Elles ont vécu heureuses en religion, parce qu'elles y ont été humbles, douces, pacifiques ; parce qu'elles ont mis leur gloire à obéir, leur ambition à occuper les dernières places dans la maison du Seigneur, et à servir toutes les autres. Elles ont vécu heureuses en religion, parce qu'elles n'avaient pas les douceurs que vous y avez ; dans les commencements d'une maison qui n'était pas encore établie, une pauvreté austère leur donnait lieu de manquer de tout avec plaisir ; contentes de ce qu'on n'ose aujourd'hui vous présenter, elles étaient confuses de se voir encore mieux servies que Jésus-Christ ; et loin d'aspirer au superflu qu'on vous voit, elles ne pensaient qu'à se refuser même le nécessaire. Elles ont vécu heureuses en religion, non pas en se dispensant des austérités de la règle, mais en ajoutant des mortifications volontaires, sans se contenter de celles qui se pratiquaient. Voilà le chemin qu'elles ont tenu ; voilà d'où leur venait ce calme et ce repos qu'elles ont goûté dans leur état ; cette sérénité qui paraissait jusque sur leur visage, qui édifiait les gens du monde et qui faisait regarder la profession religieuse avec envie.

Ce n'est donc ni aux lieux où vous êtes, ni à la règle que vous pratiquez, ni aux vœux que vous observez, ni aux personnes avec qui vous avez à vivre, qu'il faut vous en prendre, si vous ne trouvez pas le même bonheur. Elles ont eu tout cela à soutenir, et plus que vous. Prenez-vous en à votre lâcheté, votre tranquillité est entre vos mains. Reprenez votre première ferveur, et vous verrez revenir à vous l'abondance de la paix, et le centuple qui vous est promis. Hors de là toujours inquiète, toujours chagrine, toujours contrainte au-dedans et au-dehors de vous-même, quoi que vous puissiez faire pour amuser votre esprit mal content, vous ne trouverez jamais rien qui vous puisse remplacer le bonheur d'une vie fervente.

Que dis-je ici, que vous n'avez point éprouvé ? Combien de fois vous l'êtes-vous dit à vous-même, que vous ne seriez jamais parfaitement heureuse, que vous ne fussiez tout-à-fait à Dieu ? Que ne vous le dites-vous encore pour la dernière fois ! *Convertere*

*anima mea in requiem tuam (Psal. CXIV).* Tournez-vous donc, ô mon âme, vers le centre de votre repos; ne vivez pas malheureuse dans un lieu où tant d'autres trouvent leur félicité, et ne vous privez pas des douces de votre état, puisque vous en avez les croix : votre repos n'est point où vous le cherchez, vous le savez trop; essayez si vous le trouverez en Dieu, et si en vous donnant plus de peine, vous n'aurez pas plus de satisfaction que vous n'en avez. Que si vous êtes peu touchée du bonheur de la vie présente, si vous aimez mieux traîner votre chaîne avec lâcheté, que de la rompre avec courage pour vous mettre dans la liberté des enfants de Dieu, pensez au moins au danger que vous courez pour l'éternité.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'est point d'état plus dangereux pour le salut que celui de la tiédeur : on a à craindre ou d'être actuellement en péché mortel, ou du moins d'y tomber bientôt. Je dis d'être actuellement en péché mortel, et ne croyez pas que ce soit une proposition outrée. Je sais qu'on se flatte en cet état sur ce qu'on ne voit rien de grossier qui blesse ouvertement la conscience ; car c'est un effet ordinaire à la tiédeur de rendre le cœur insensible. Oui, ce sont les tièdes qui prononcent sur cela le plus hardiment : à peine le juste oserait-il se promettre qu'il est en grâce ; l'âme négligente et lâche n'en doute pas, elle tient son salut pour assuré. Mais sur quoi, je vous prie ? Dans le monde un chrétien qui n'est pas fervent n'est pas pour cela en mauvais état ; mais il n'en est pas de même dans la religion. Tous les théologiens nous assurent qu'un religieux qui abandonne le soin de sa perfection, qui ne pense plus à l'acquérir, et qui s'en tient là, est en état de péché mortel, et en voie de damnation. Or, s'il y a quelqu'un dans les maisons religieuses qui soit de ce caractère, c'est un religieux tiède qui viole ses règles aisément, constamment, tranquillement, et qui ne veut pas se corriger de ses imperfections. Ils enseignent d'ailleurs qu'un religieux qui est cause par son exemple que quelque règle cesse d'être en vigueur, et d'être observée, n'est pas en sûreté de conscience. Ces personnes, qui mènent une vie tiède, n'ont-elles pas lieu de craindre que leurs exemples n'autorisent le péché des autres, n'abolissent les lois par le non-usage, ne minent peu à peu, et n'anéantissent enfin la discipline régulière ? Avec quelle hardiesse osent-elles donc s'assurer d'être en bon état ? N'y a-t-il que les vices honteux qui nous ferment l'entrée du ciel ? Eh quoi ! l'envie, les haines, les divisions, les murmures, les médisances, l'ambition, l'orgueil que saint Paul met au nombre des vices de la chair, et qui sont inséparables de la tiédeur, ne suffisent-ils pas pour nous perdre ?

Mais je veux que vous soyez dans la grâce de Dieu ; pouvez-vous vous promettre de vous y conserver longtemps, en demeurant dans la tiédeur ? Osez-vous espérer en ces moments périlleux où la chair se révolte

contre l'esprit, et où il est si difficile de discerner qui règne dans le cœur, Dieu ou le péché ; osez-vous, dis-je, présumer que vous résisterez constamment ? Croyez-vous que votre volonté, toujours infidèle envers Dieu dans les choses que vous jugez de peu d'importance, s'en tiendra justement au point indivisible qui sépare du péché mortel, et ne franchira pas la barrière ? Qui sait si votre faiblesse, volontaire en tant d'articles, ne vous laissera point aller au de-là de vos désirs ? Qui sait si votre cœur affaibli, et comme disposé par degré, ne se portera pas jusqu'à ces dérèglements qui ont commencé la réprobation de tant d'âmes religieuses ? Qui sait si Dieu, qui vous avait toujours conduite par la main, ne se lassera point enfin de vous soutenir, et ne permettra point de ces chutes déplorables, par où l'on tombe ensuite d'abîme en abîme, et qui ne manquent pas d'aboutir à une fin malheureuse ?

Que ne puis-je produire à vos yeux quelqu'une de ces personnes qui du lieu saint ont passé dans les enfers, et ont laissé aux autres un exemple tragique du péril qu'il y a de négliger les devoirs de sa profession car ne nous flattons point sur notre état, on peut s'y damner, et il en est qui sont assez malheureux pour s'y perdre. Que vous dirait-elle, cette personne infortunée ? vous la croyez beaucoup plus coupable que vous, elle a peut-être été pendant un temps plus fervente ; et qui voudrait remonter jusqu'à la cause de sa perte, trouverait que la tiédeur et le relâchement où vous êtes, en ont été le principe. Des péchés légers en ont attiré d'autres ; un attachement qui n'a pas d'abord paru si mauvais, et dont on n'a senti la force que quand il n'a plus été temps ; une aversion légère que l'on a fomentée, et qui dans la suite est devenue une haine implacable ; des négligences sur l'observation de ses vœux, une dissipation d'esprit, une liberté de parler et de tout dire, de pareilles fautes sur quoi j'étais tranquille, vous dirait-elle, m'ont conduite insensiblement au désordre ; une occasion dangereuse s'est présentée, et m'a trouvée faible ; j'ai suivi mon penchant sans être presque en pouvoir d'y résister ; et comme les personnes consacrées à Dieu ne tombent guère dans une faute considérable, qu'elle ne soit suivie de sacrilèges et de profanations des choses saintes, je me suis trouvée plutôt engagée dans ces crimes horribles, que je n'ai eu le loisir d'y penser ; je me suis ensuite endurcie, malgré les remords de ma conscience, et j'ai consommé ma réprobation jusque dans le lieu saint.

J'en vois bien, me direz-vous, tout le danger, mais il est difficile de se maintenir dans la ferveur ; c'est un état violent à la nature, j'en conviens, mais il est nécessaire, mais vous l'avez promis à Dieu, mais il n'est point d'état et de condition dans le monde où il n'y ait autant et plus d'obstacles à surmonter, et cependant les mondains se relâchent-ils pour cela ? Voyez, disait le Seigneur à son peuple par le prophète Jérémie, voyez si les nations étrangères en usent de

la sorte envers les dieux ; passez aux îles les plus reculées et considérez si, depuis tant d'années, aucune a renoncé à ses divinités ; quels dieux sont-ce qu'ils adorent ! Je ne vois que mon peuple qui déroge à la gloire qu'il a de servir le vrai Dieu : *Transite ad insulas Cethim, et videte; et in Cedar mittite, et considerate vehementer; et videte si factum est hujusmodi; si mutavit gens deos suos, et certe ipsi non sunt dii; populus vero meus mutavit gloriam suam in idolum* (Jerem., c. II).

Je pourrais vous en dire autant, âmes religieuses : passez en esprit dans le monde à qui vous ne pensez peut-être que trop, jetez un coup d'œil sur les croix des différents états de la vie, rappelez seulement les plaintes secrètes dont vous avez été dépositaires. Combien de fois un parent, un ami dans l'affliction vous a-t-il fait une peinture affreuse du monde jusqu'à vous faire bénir le bonheur de votre état ! Que ne vous a-t-il pas dit de la violence, de l'ingratitude, de la dureté des maîtres qu'il sert ? combien de fois a-t-il juré devant vous, que, s'il pouvait être libre, il ne s'engagerait jamais dans l'esclavage sous lequel il gémit ! Il l'a dit ; en est-il pour cela devenu moins vif et moins ardent à servir le monde ? s'est-il relâché sur le soin de lui plaire ? esclave malheureux de ses caprices, a-t-il pu se résoudre à quitter ses dieux, tout impitoyables qu'ils sont ? n'a-t-il pas au contraire, malgré tant de rebuts et tant de dégoûts, redoublé ses assiduités, son travail, jusqu'à prendre sur sa santé, son bien, ses plaisirs ? *Et certe ipsi non sunt dii; et en vérité sont-ce là des dieux comme le vôtre ?* faibles appuis, qui peuvent à peine se soutenir eux-mêmes, qu'une disgrâce humilie, qu'une maladie vous emporte, sont-ce là des dieux auprès de l'Immortel ? Insensibles à vos maux, sourds à vos prières, ingrats à vos services qu'ils ignorent ou qu'ils veulent ignorer, sont-ce là des dieux à comparer en bonté à celui que vous servez, qui vous console, vous soutient, vous anime ; à qui rien de vos services n'échappe, jusqu'au simple désir de lui plaire, désir de plaire qui est compté pour rien dans le monde, quand il est sans effet ? *Et certe ipsi non sunt dii; non, ce ne sont pas des dieux, et quelquefois pas même des hommes ; et cependant de quel air sont-ils servis !* Je vois partout de la vigilance, du zèle, des soins, de l'empressement ; il n'y a que le peuple du Seigneur, que les gens consacrés à lui qui soient tièdes et qui oublient l'honneur qu'ils ont de le servir, pour sacrifier encore à cette vaine idole du monde : *Populus vero meus mutavit gloriam suam in idolum.*

Ne souffrez pas, âmes religieuses, que le monde soit mieux servi que notre Dieu. Vous, qu'une sainte ferveur anime (car il en est toujours, dans chaque maison, que Dieu suscite pour confondre les lâches et qui sont l'appui, la gloire, l'ornement et la consolation des communautés), vous, dis-je, qui soutenez la régularité, ne vous laissez point. Je sais qu'il vous en coûte pour vous main-

tenir dans un état violent ; vous avez vos peines, et la plus grande pour vous est de voir que le relâchement quelquefois se glisse trop avant dans la religion. Vous voudriez voir ce zèle dont vous brûlez allumé dans tous les cœurs, et sans doute il le devrait être, mais ne vous rebutez pas ; un juste seul, comme Loth, suspendit la colère de Dieu contre une ville entière. Que les autres viennent, comme le prodigue, à s'éloigner peu à peu de leur père ; soyez toujours auprès de lui. Qu'il ait la consolation de pouvoir vous dire : *Fili, tu semper mecum es* (Luc., c. XV) : Ma fille, vous êtes toujours avec moi. Restez-vous seule, tâchez de le dédommager de l'infidélité des autres ; que vous reste-t-il des peines passées, que le mérite devant Dieu et la gloire devant les hommes ? Vous n'avez à surmonter que des tentations que vous avez déjà cent fois surmontées ; un ennemi vaincu est un ennemi méprisable. Soutenez, combattez, persévérez ; peut-être votre terme est-il plus proche que vous ne pensez, ne souffrez pas que la couronne vous soit enlevée.

Pour vous, qui avez été fervente et qui ne l'êtes plus, reprenez le chemin que vous avez quitté ; soupirez après vos premières années de religion que vous pouvez regarder comme votre état d'innocence ; vous étiez alors si contente, si régulière, si attachée à la prière, au silence, à la retraite ; tout le monde édifié avait les yeux sur vous : *Cur rebatis bene, quis vos impedit* (Galat., c. V) ? Vous avanciez à si grands pas vers la perfection ; qui vous a ralenti ? hélas ! souvent une bagatelle ; il faut si peu de chose pour arrêter de grands projets ! un désir déréglé, une passion immortifiée est capable de mettre un éternel divorce entre Dieu et vous ; rompez le mur de séparation, vous verrez l'époux que vous avez aimé revenir à vous.

Pour vous, s'il en est ici quelque une qui n'ait jamais été dans la ferveur, comme il s'en trouve quelquefois dans les maisons religieuses qui n'ont jamais bien pris l'esprit de leur vocation, priez le Seigneur qu'il vous ouvre les yeux et qu'il vous donne un cœur docile ; ne cessez point de lutter contre lui, comme Jacob, jusqu'à ce que vous l'ayez forcé à vous donner sa bénédiction. Et ne me dites point pour excuse, que vous êtes entrée sans vocation ; tous les théologiens enseignent que quand vous en auriez manqué, dès lors que la Providence a permis que vous fussiez liée par des vœux à un état aussi saint que le vôtre, la volonté de Dieu est que vous y demeuriez et que vous y fassiez votre salut. Dites-lui comme Esaü : *Num unam tantum benedictionem habes, Pater ? mihi quoque obsecro ut benedicas* (Gen., c. XXVII). Quoi ! Seigneur, n'avez-vous dans le trésor de votre bonté qu'une bénédiction ? Bénissez-moi, Seigneur, aussi bien que les autres, que je sois aussi satisfaite ; vous êtes mon Père aussi bien que le leur, je vis sous la même règle, je porte le même habit, j'habite la même maison, je participe aux mêmes sacrements ; d'où vient donc, mon Dieu, que

je n'ai pas le même esprit, la même onction; que cette manne cachée n'a pas pour moi le même goût que pour les autres? Vous me l'accorderiez, Seigneur, il n'est rien que je ne fasse pour m'en rendre digne; on se convertit bien dans le monde, ne pourrais-je me convertir dans la religion? et pour être attachée par plus de liens, en serais-je plus éloignée de vous? Non, mon Dieu, je ne veux plus vous être infidèle; je réparerai par ma ferveur toutes les années perdues, afin d'arriver avec les autres à la gloire, etc.

### SERMON XV.

SUR LA SAINTETÉ DE VIE.

*Prononcé le jour de la Toussaint.*

Beati qui esuriunt et sitiunt iustitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

*Heureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés (S. Matth., ch. V).*

C'est la destinée des mondains, qui ont une faim et une soif trop grande des biens sensibles, de n'être jamais contents; comme au contraire, c'est le sort des gens de bien, qui sont affamés et altérés de la justice, de trouver dans les voies de la sainteté, de quoi remplir toute l'étendue de leurs desirs. D'où vient cependant, messieurs, que la sainteté, qui est le seul bien de l'homme, est le seul que l'homme ne désire pas? c'est parce que ce bien excellent est le trésor caché de l'Evangile; l'homme n'en connaît point la valeur; il n'en considère point l'utilité et les agréments; il ignore la facilité qu'il y a de l'acquérir: *Simile est regnum celorum thesauro abscondito in agro* (Matth., XIII). Appliquez-vous, messieurs, à ces trois pensées qui vont faire tout le fondement et la distribution de ce discours.

Il règne trois erreurs dans le monde sur la sainteté, qui ralentissent la ferveur des chrétiens, et qui leur ôtent le désir de se sanctifier. La première est qu'on fait peu d'estime de la sainteté, quoique le monde ait de la vénération pour les hommes vertueux du temps passé, dont nous honorons la mémoire; je ne sais par quelle bizarrerie, nous méprisons les gens de bien du temps présent: on regarde comme des esprits faibles ceux qui prennent le parti de la dévotion, et qui en font une profession publique; première erreur préjudiciable à la sainteté. En second lieu, ceux qui sont touchés d'estime pour la sainteté ne laissent pas d'en avoir souvent du dégoût, parce qu'ils regardent une vie régulière et chrétienne, comme une vie triste et ennuyeuse, qui les rendrait malheureux; seconde erreur aussi contraire à la sainteté que la première. En troisième lieu, ceux qui ont de l'estime et de l'inclination pour une vie sainte, se la figurent comme une chose impraticable, qui passe leurs forces, et qui est infiniment au-dessus d'eux; la difficulté leur fait perdre courage et les empêche d'aspirer à un bien qu'ils aiment d'eux-mêmes, et qu'ils semblent désirer; troisième erreur aussi ordinaire et aussi dangereuse que les deux premières.

Je puis dire aux personnes prevenues de ces sentiments, que si elles avaient l'idée véritable et la vraie notion du plus excellent de tous les dons de Dieu: *Si scires donum Dei* (Joan. c. IV), elles auraient pour la sainteté toute l'ardeur et tout l'empressement que le Sauveur du monde a voulu nous marquer par ces expressions figurées de faim et de soif. Or, avoir conçu ces desirs vifs et ardents de se sanctifier, c'est, au sentiment de saint Augustin, avoir acquis déjà la meilleure partie de la sainteté: *Maxima pars bonitatis, est velle fieri bonum* (Aug.).

Il est donc important, mes chers auditeurs, de vous détromper aujourd'hui de ces trois erreurs, qui vous arrêtent dans la voie du salut; et c'est à quoi je vais m'appliquer en ce discours, en vous faisant voir dans la première partie, que rien n'est plus grand, ni plus digne des soins de l'homme, que de travailler à sa sanctification: dans la seconde, que rien n'est plus capable de rendre l'homme heureux et content dès cette vie, que la sainteté: dans la troisième, qu'il n'est point d'entreprise qui soit plus au pouvoir de l'homme, que celle de se sanctifier.

Esprit-Saint, à qui seul il appartient d'exciter dans les fidèles cette faim et cette soif salutaire, que vous pouvez seul apaiser, donnez à mes paroles toute l'efficacité et toute la force nécessaire pour inspirer à un siècle aussi profane que le nôtre, un vrai désir de la sainteté: c'est-là proprement votre ouvrage, et c'est à quoi je vous prie de m'aider, par l'entremise de Marie, la plus sainte des créatures; disons-lui avec l'ange: *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

L'Ecclésiaste, après avoir déploré la vanité des occupations humaines, finit par ces mots dignes d'être gravés dans le cœur de tous les hommes: *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo* (Ecc. XII). Craignez Dieu, et observez ses commandements, car c'est en cela que consiste tout l'homme. Examinons cet oracle du Saint-Esprit, et tâchons de développer le sens de ces paroles, qui suffisent pour établir la vérité que j'ai avancée. Comment cela? écoutez-moi.

On peut considérer l'homme sous trois différents regards: par rapport à Dieu, qui l'a formé; par rapport à la société des hommes, dont il fait partie; par rapport à lui-même, qu'il doit gouverner. Or, je dis que l'homme considéré sous ces trois regards ne trouvera rien de plus grand ni de plus digne de l'occuper, que le soin de travailler à sa sanctification: *Hoc est enim omnis homo.*

Rien n'est plus grand par rapport à Dieu. Pour le prouver, il suffirait de vous dire que les biens surnaturels étant d'un ordre infiniment supérieur à tous les autres, ils ne peuvent être mis en parallèle avec les biens naturels, et que par conséquent le moindre degré de sainteté ne peut être comparé avec l'assemblage de tous les biens qui sont purement dans l'ordre de la nature. Mais parce que le monde profane est peu touché de

la grandeur qui ne frappe point les sens, voyons si dans les seuls principes de la raison on ne peut pas faire sentir cette vérité.

O homme ! vous reconnaissez qu'il y a un Dieu auteur de tous les êtres, puissant, immense, éternel ; que vous n'êtes au monde que pour l'aimer et le servir, qu'il a daigné nous faire savoir sa volonté : votre grandeur est de l'accomplir, d'essayer par-là de vous rendre agréable à ses yeux, de mériter son estime et son approbation. Tout le reste est au-dessous d'une âme intelligente, raisonnable, immortelle ; elle s'abaisse quand elle descend aux besoins de la vie, elle sent bien qu'elle est née pour quelque chose de plus noble. Au contraire elle s'élève quand elle s'approche de Dieu ; car c'est le centre de la véritable grandeur. Dans un état on n'estime rien de plus grand que d'approcher de près la personne du prince, que d'être le ministre de ses volontés, et l'exécuteur de ses commandements : *Magnum est*, dit saint Augustin, *servum esse potentis*. Voilà où se termine l'ambition humaine : on se fait honneur de passer sa vie à recevoir et à donner les ordres d'un puissant roi ; c'est ce qu'on appelle les grands emplois, les grandes charges et les grandes occupations. Faisons honneur au Dieu que nous servons ; et puisque nous reconnaissons qu'il est le plus grand de tous les maîtres, avouons qu'il n'est rien de plus grand que de le servir : *Hoc est enim omnis homo*. Tout autre emploi, quel qu'il paraisse aux yeux du monde, n'est pas la fin de l'homme, et par conséquent il ne peut donner à l'homme le degré de perfection qui lui est propre. Le seul soin de plaire à Dieu est le vrai point de sa grandeur, et il n'en peut trouver d'autre qui soit plus digne de lui : *Hoc est enim omnis homo*.

En effet, messieurs, à ne consulter que les lumières de la raison, trouvez-vous quelque chose de plus grand sur la terre, que la vie d'une personne uniquement occupée du soin de servir Dieu ? Lorsqu'au milieu des amusements, des plaisirs, des prétentions et des affaires qui partagent le cœur des hommes, et qui épuisent toute leur application, vous voyez un homme selon le cœur de Dieu, comme le saint roi David, qui n'aspire à rien dans le monde qu'au bonheur de lui plaire ; qui regarde l'observation de la loi comme son plus cher héritage : *Portio mea Domine, dixi custodire legem tuam* (Ps. CXVIII), qui la médite jour et nuit comme l'affaire la plus importante qu'il ait dans la vie ; qui en examine toute l'étendue et toutes les obligations, afin que rien n'échappe à sa diligence et à sa fidélité : *Mandata tua meditatio mea est* ; qui dans les choses douteuses la consulte, comme l'oracle qui doit décider de ses entreprises ; qui est inconsolable et qui répand des torrents de larmes pour l'avoir une fois violée ; qui l'aime, qui l'a placée au milieu de son cœur ; qui en fait ses plus chères délices : *Legem tuam in medio cordis mei* (Ps. XXXIX) ; qui gémit devant Dieu, et qui sèche de douleur de voir que cette loi si sainte est dans le mépris et dans l'oubli parmi les

hommes ; en un mot, dont l'œil, comme celui du fidèle serviteur, est toujours dans la main de son maître, pour voler au moindre signe de ses volontés : un homme de ce caractère ne vous paraît-il pas le premier homme du monde ? *Hoc est enim omnis homo*.

Voilà ce qui fait la grandeur de ces esprits bienheureux qui assistent auprès du trône de l'Immortel, et qui mettent toute leur gloire à obéir à ses ordres. Encore y a-t-il bien de la différence entre eux et nous. Ils sont soutenus par la majesté, et animés par la présence du Dieu qu'ils adorent ; au lieu que l'homme fidèle n'a que la foi pour guide et pour appui : il marche dans les ténèbres à la suite d'un maître qu'il ne voit pas ; et malgré les sens qui se révoltent, et qui sont séduits par les objets qui l'environnent, il a le courage de soutenir contre lui-même un combat éternel, en faveur du Dieu qu'il sert avec autant de zèle et de ferveur, que s'il le voyait de ses yeux. C'est l'éloge que l'Écriture donne à Moïse : *Invisibilem tanquam videns sustinuit* (Heb. c. XI). Il est beau sans doute au milieu d'une cour délicieuse, où la magnificence éclate de tous côtés, où la mollesse et le luxe régneront partout, d'avoir un commerce secret avec Dieu ; de lui bâtir dans le cœur un trône, où tout ce qui brille aux yeux du monde disparaît devant son incompréhensible grandeur ; de lui ériger un tribunal, où l'on condamne tous les faux jugements des hommes ; enfin, de lui dresser un autel, où il soit adoré en esprit, et où on ne sacrifie qu'à lui.

Aussi, Dieu à qui seul il appartient de juger sainement de la véritable grandeur, n'en reconnaît point d'autre que la sainteté. Ce qui paraît grand aux yeux du monde est abominable devant le Seigneur, et ce qui paraît méprisable aux hommes est grand devant lui : *Erit magnus* (Luc. I), dit le Saint-Esprit de saint Jean-Baptiste. Quelle grandeur peut avoir, au jugement des mondains, un solitaire, sans biens, sans emplois ? Vous vous trompez, ô hommes ! il sera saint et par là il sera grand : *Erit magnus*. Ne vous imaginez pas que Dieu mesure la grandeur sur la règle de vos sens. Lorsque du trône de sa gloire il jette les yeux sur nous, et qu'il voit dans les quatre parties du monde ce qui fait l'admiration des hommes et ce qui nourrit leur ambition, les projets de guerre et de paix, les entreprises des princes et des conquérants, les desseins de fortune et d'élévation, les grands établissements, tout cela lui paraît petit et retombe à son égard dans le néant dont il est sorti. Mais ce qu'il considère avec plaisir, c'est un homme exact et fidèle dans l'observation de la loi, qui remplit tous les devoirs de la justice chrétienne : *Numquid considerasti servum meum* (Job, XI) ? dit-il au démon. Avez-vous fait attention à la conduite de Job mon serviteur ? Avez-vous trouvé sur la terre quelqu'un qui l'égalait du côté de la droiture et de l'innocence ? Il ne dit pas : Avez-vous observé les grandes choses qui se passent dans le monde, les batailles,



les, les victoires, les revolutions des états. Vaines grandeurs dont le faux éclat nous éblouit, disparaissent à la lumière de la vérité qui sait discerner la véritable grandeur. Dieu ne voit rien de grand dans l'homme que le soin de lui plaire et de le servir : *Hoc est enim omnis homo.*

Mais il y a, me direz-vous, beaucoup de pratiques légères qui font passer pour des hommes faibles ceux qui prennent le parti de la dévotion. A cela je répons en premier lieu que je ne prétends pas autoriser toutes les vaines observances qu'une piété superstitieuse pourrait inventer, encore moins les scrupules, qui sont plutôt l'effet d'une timidité naturelle ou du tempérament, que d'une dévotion bien entendue. Mais en second lieu, il faut que les gens du monde conviennent que plusieurs choses qui paraissent légères en elles-mêmes, à les considérer dans leurs principes, peuvent devenir grandes. Ce ne sont pas toujours les grands services qui font les grands attachements dans le monde; souvent un léger office en lui-même n'est pas regardé comme tel, quand nous sommes persuadés qu'il est l'effet de la forte passion qu'on aurait de nous obliger. Cela est bien plus vrai dans le service que l'on rend à Dieu, à l'égard duquel les grandes et les petites choses sont égales. Un grand désir de le satisfaire dans les moindres actions est le seul principe de la véritable grandeur.

J'ose même dire en troisième lieu, pour la consolation des personnes les plus simples, que quand, par impossible, les pratiques les plus légères que la religion nous enseigne ne seraient pas agréables à Dieu, il ne pourrait se défendre d'approuver l'ardeur qu'on a de le contenter en les observant. Il serait toujours beau à une faible créature d'essayer de rendre à l'auteur de son être, par des marques de son respect et de sa reconnaissance, une partie de ce qu'elle lui doit; comme, au contraire, c'est toujours une faiblesse et une ingratitude à reprocher au libertin de ne penser pas à honorer celui qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître pour l'auteur de tous les biens qu'il possède. Mais quel est l'aveuglement de l'homme, de vouloir qu'il ait quelque chose de petit et de méprisable dans le service du Seigneur! tout ce qui regarde la personne sacrée des rois est relevé par leur dignité: seriez-vous le seul maître, ô mon Dieu, que l'homme ne fit pas gloire de servir, lui qui n'est au monde que pour cela, et à qui il devrait être si honteux de ne le pas faire? *Hoc est enim omnis homo.*

Que si nous regardons l'homme par rapport à la société civile dont il fait partie, je ne vois rien de plus grand que celui qui travaille à se sanctifier. La véritable grandeur, dans l'esprit des personnes raisonnables, est de remplir exactement les devoirs que nous imposent, à l'égard des autres, les relations différentes que nous avons avec eux. Il est tant d'obligations à quoi nous engageant le commerce, la société, la proximité du sang,

les charges, les emplois, les divers états de la vie: rien n'est plus beau que de s'appliquer sans relâche à y satisfaire. Etre bon père de famille, bon fils, bon parent, bon ami, femme régulière, bon sujet, bon maître, bon juge, religieux observateur de sa parole, fidèle au dépôt, sincère, généreux, charitable, bienfaisant envers tout le monde, c'est en cela que consiste le véritable mérite de l'homme à l'égard de ses semblables: *Hoc est enim omnis homo.* Or, ce qu'il y a d'admirable dans la sainteté, c'est que le même principe d'où naît le désir de servir Dieu produit en même temps dans l'âme chrétienne un amour incroyable de cette droiture envers ses égaux. De ce premier anneau de la chaîne suivent tous les autres, qui sont tellement liés ensemble, que rien ne les peut séparer.

Dès qu'on est sincèrement vertueux, on est doux, traitable, humble, juste, officieux; on s'applique tout entier à satisfaire aux obligations de son état. C'est par là que les premiers fidèles ont donné de l'admiration aux païens pour la religion chrétienne; c'est par la réputation de leur sainteté que les Ambroise et les Chrysostome ont fait trembler les empereurs. Quoique les hommes semblent plus touchés de la grandeur que donnent dans le monde les relations diverses de supériorité, de dignité, de prééminence, de titres et d'emplois considérables; quoique cet éclat flatte leur ambition, il y a cependant un fonds de droiture dans le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser ceux qui sont revêtus de ces titres, quand ils négligent les devoirs qui y sont attachés. Fût-on dans les premières places du royaume, quand on manque de bonté, de douceur, de modestie, de probité, d'application, le cœur désavoue en secret l'hommage qu'on rend en public. Il n'y a que la véritable vertu qui ait des droits incontestables sur les cœurs: partout où l'on reconnaît son caractère, on le respecte; et ce qu'il y a d'avantageux pour la sainteté, et qui sans doute paraîtra surprenant à ceux qui voudront y faire une sérieuse réflexion, c'est que tant de personnes qui jusqu'à présent ont eu intérêt de la décrier, parce qu'ils étaient dans des sentiments contraires, quoiqu'ils n'aient rien épargné pour cela, n'ont pu ôter de l'esprit des hommes l'estime qu'ils ont pour la vertu. Tant de gens, par exemple, constitués en dignité, qui ont été avarés, impurs, ambitieux, fourbes, n'ont encore pu parvenir jusqu'à rendre un vice honorable, malgré le peuchant qui nous porte au mal et la complaisance que nous avons pour les grands. Il y a dans notre âme un rayon de lumière que rien ne peut éteindre et qui lui fait connaître que la vertu seule est estimable et précieuse: *Hoc est enim omnis homo.*

Quant à ce qui regarde l'homme par rapport à lui-même, son vrai mérite ne consiste-t-il pas à vivre selon la raison rectifiée par l'Évangile, à s'affranchir de l'empire de ses passions, à se dépoiller de ses faiblesses, qui le rendent méprisable? C'est par là qu

L'homme se distingue des bêtes, qui suivent leur instinct; c'est par les victoires qu'il remporte sur lui-même, par le soin qu'il a de régler cet amour-propre qu'on fait le centre de tout, à qui on rapporte tout, cet orgueil démesuré qui nous fait regarder tous les autres vices avec mépris, cette ambition insatiable qui n'a point de bornes; c'est en se délivrant de la servitude des voluptés sensuelles, en se détrompant du monde, en conservant de l'égalité dans la mauvaise fortune, en acquérant une supériorité d'esprit et de raison au-dessus de tous les accidents de la vie. Or, voilà proprement l'ouvrage de la sainteté. Tout autre mérite ne vous donne point cette élévation et cette grandeur d'âme. On voit des personnes dans le monde se distinguer, les uns par la valeur, les autres par l'éloquence, par la connaissance des arts, par une vaste étendue de lumières; quelques-uns par la politique et par une grande habileté dans les affaires; mais si l'on percevait le mur, pour me servir de l'expression d'un prophète, si l'on voyait ces grands hommes dans le particulier, combien de faiblesses n'y découvrirait-on pas? Quelle vanité ridicule, quelles jalousies honteuses, quelles délicatesses sur ce qui peut blesser tant soit peu leur réputation, quelles bizarreries, quels caprices, sans rien dire de tant de passions infâmes et de vices abominables que leur conscience leur reproche! Qui verrait tout ce détail, quel mépris n'aurait-il pas pour la grandeur? On s'étonne de trouver ces défauts en des gens de mérite; je ne m'en étonne pas: il n'appartient qu'à la sainteté de nous en délivrer, de vaincre nos passions, de nous élever au-dessus de nous-mêmes, pour vérifier cette parole du Sage, que personne n'est plus grand que celui qui craint Dieu: *Non est major illo qui timet Deum* (*Eccl., c. X*).

Mais où sont, me direz-vous, les personnes de cette sorte? Tout ce que nous connaissons de gens qui ont pris le parti de la dévotion n'ont-ils pas leurs faiblesses comme les autres? Non, messieurs, ils n'en ont pas de si grandes, et si Dieu leur en laisse encore pour les humilier, ils les combattent, ils ne les autorisent pas; ils les blâment les premiers dans eux-mêmes, ils en gémissent devant le Seigneur, bien loin de les excuser et d'en faire gloire; ils vainquent plus souvent qu'ils ne sont vaincus, et ont la consolation de travailler à ce qu'il y a de plus grand et de plus digne des soins de l'homme.

Vous me demandez où ils sont? et moi je vous répons qu'il y en a partout et que la Providence a soin d'en fournir dans tous les états, d'une piété si reconnue et si établie, qu'on n'en peut disconvenir. Il en est peu, me direz-vous; un seul suffirait pour donner idée de la sainteté et pour obliger les autres à se reprocher leur négligence et leur lâcheté. Vous me demandez où ils sont? souvent chez l'artisan. On y trouvera plus de crainte de Dieu, plus de modération, plus de principes de conscience que dans le grand monde. Vous me demandez où ils sont? sou-

vent parmi le peuple grossier, ou une pauvre fille, simple et ignorante, aura quelquefois de plus grands sentiments de Dieu, des lumières plus pures pour se conduire que des docteurs consommés. Vous me demandez où ils sont? quelquefois dans le grand monde et devant vos yeux, où sous une vie commune, ils cachent les plus éminentes vertus; et c'est en cela même que consiste leur grandeur, de ne chercher point à briller devant les autres, mais de se contenter de ce qu'il y a de solide dans la sainteté, de ne vouloir point qu'on fasse attention aux actions pieuses qu'ils pratiquent, mais de les ensevelir dans un oubli profond, pour ne plaire qu'à Dieu. Il en est peut-être dans mon auditoire de ces âmes désintéressées qui ne craignent rien tant que l'approbation des hommes. Vous les connaissez, mon Dieu, c'est assez pour eux; ils sont peut-être obscurs, méprisés, calomniés dans le monde, mais ils savent se consoler aux pieds des autels; ils vous ont souvent dit dans le fond du cœur que l'honneur de vous plaire leur tenait lieu de toutes choses. Les hommes que nous honorons aujourd'hui étaient inconnus sur la terre, errants, vagabonds dans les déserts et dans les solitudes, ensevelis tout vivants dans le creux d'un rocher. Le monde, dit saint Paul, par une sainte fierté, n'était pas digne de les posséder; il vous a plu, mon Dieu, de les faire connaître et d'humilier la grandeur des Césars au tombeau de Pierre le pêcheur et le prince des apôtres. Il y en a beaucoup dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, par le soin qu'ils ont pris de se cacher; ces noms, mon Dieu, vous les avez écrits dans le Livre de vie, cela leur suffit. S'il est ici de ces fidèles chrétiens, je les conjure de se contenter de l'honneur de servir un si grand maître; non-seulement il n'est rien de plus honorable ni de plus digne des soins de l'homme, mais rien n'est plus capable de les rendre heureux en cette vie.

#### SECONDE PARTIE.

Les anciens philosophes voulaient que la vertu seule fût le souverain bien de l'homme, et qu'il n'y eût qu'elle qui pût le rendre heureux dans la vie. La sagesse évangélique s'accorde en cela avec la philosophie morale. La vertu, tout austère qu'elle est, fait goûter de véritables plaisirs; il n'y a de bonheur parfait en ce monde que pour les gens de bien qui travaillent sérieusement à se sanctifier: *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (*Matth., cap. V*). Pourquoi cela? parce qu'ils auront plus de douceur dans la vie et moins de chagrin, et que par là leurs désirs seront remplis: *Quoniam ipsi saturabuntur*. C'est une vérité qu'il est facile d'établir.

Je dis que les gens de bien ont plus de douceur dans la vie que les méchants, parce qu'ils ont la paix au dedans et au dehors d'eux-mêmes, tandis que les pêcheurs n'ont ni l'un ni l'autre. Car, qu'est-ce qui produit la paix dans le cœur de l'homme? c'est une entière soumission à la volonté du Seigneur. Dans l'Etat, tout est calme et tranquille, quand tout est soumis au prince. Dans

l'homme, tout est en repos, quand les passions obéissent à la raison, et la raison à Dieu : voilà l'ordre. De là naît, dit l'Écriture, l'abondance de la paix que le monde ne peut donner. Ce repos de la conscience est le fruit ordinaire de la vertu : plus on est à Dieu, plus on le goûte ; plus on use de réserve avec Dieu, et moins on a de part à cette joie. Seigneur, dit saint Augustin, quand je ne suis pas plein de vous, je me suis à charge à moi-même : *Quando tui plenus non sum, gravis mihi sum.* De quelque autre chose que je tâche de remplir le vide infini de mon cœur, je ne trouve point de supplément qui puisse me tenir lieu du bien que je trouverais en vous. Quand je serai à vous, et qu'il n'y aura plus rien dans moi, qui ne soit soumis à vos ordres, c'est alors, mon Dieu, que je serai tout à fait affranchi des ennuis et des peines que me donne l'attachement aux créatures : *Cum inhæsero tibi ex omnime, omnino nusquam erit labor et dolor.*

Que dirai-je de l'onction secrète dont Dieu adoucit le joug de sa loi ; de ces moments heureux, où il se fait sentir aux âmes justes ; de cette espérance si douce, qui leur fait goûter par avance les joies du ciel ; de ces rayons de lumière, qui leur font voir la vanité du monde dans un jour si beau ; de ces larmes si consolantes qu'ils versent quelquefois au pied du crucifix, où ils trouvent un plaisir plus pur et plus exquis que dans les fêtes les plus agréables du monde ? C'est un langage étranger pour les mondains ; c'est ici, mon Dieu, que votre secours m'est nécessaire, pour me faire entendre à eux. *Da amantem, et sentit quod dico* (August.). Donnez-moi un cœur pénétré de votre amour, il comprendra ce que je dis. Faites sur quelqu'un de mes auditeurs ces impressions fortes et insinuant, par où vous engagez quelquefois les commençants, et il m'entendra : *Da amantem, et sentit quod dico.*

Mais comparons ce repos avec le trouble qui règne dans le cœur des méchants. Rebelles qu'ils sont à la loi du Seigneur, en se dérobaient à sa conduite, ils se livrent par nécessité aux passions les plus cruelles. Sur cette mer orageuse où ils s'embarquent, il n'y a plus un jour de calme pour eux : *Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest* (Is., c. LVII). On voit ces esclaves du monde toujours dans l'agitation, toujours dans l'excès, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, jaloux jusqu'à la rage, tristes jusqu'au désespoir, emportés jusqu'à en perdre la raison, ouvrant à leurs désirs une carrière libre sans pouvoir y satisfaire, et toujours soupirant après le repos qu'ils ne peuvent trouver hors de Dieu : *Væ animæ audaci.* Malheur à l'âme audacieuse, dit saint Augustin, qui, en s'éloignant de vous, ô mon Dieu, espère trouver quelque chose de meilleur.

Mais ils disent qu'ils ont la paix, il en est peu, messieurs, qui le disent, et dans quel temps le disent-ils ? dans un moment de débauche où leur passion est satisfaite. Mais le disent-ils dans la suite de leur vie ? Ils le disent du bord des lèvres ; mais le cœur en

secret ne les dément-il jamais ? Ils le disent, lorsqu'ils n'ont pas eu le loisir de rentrer en eux-mêmes, et qu'ils peuvent s'étourdir sur leur état ; mais quand ils sondent leur conscience, qu'ils veulent écouter la voix intérieure qui leur reproche leurs vices honteux, le disent-ils alors ? Combien de pécheurs de bonne foi conviennent-ils qu'ils n'ont pas un jour de repos sur la terre ? combien y en a-t-il qui paraissent tranquilles et contents, qui ne sont pas exempts pour cela de ce ver rongeur qui les dévore ? combien d'autres ont avoué qu'après plusieurs années de débauche, ils n'avaient encore pu parvenir à étouffer les remords d'une conscience importune, qui les tourmentait sans relâche ? heureux dans leurs disgrâces d'être encore poursuivis par le pasteur qui les rappelle, et de n'avoir pas épuisé toutes les bontés d'un Dieu qui les veut sauver malgré eux.

Mais quand ils en seraient venus à ce faux calme de la conscience, qui est la marque la plus funeste de la réprobation, auraient-ils pour cela du repos de la part des hommes ? C'est une disposition merveilleuse de la Providence, que ceux qui tâchent d'étouffer les reproches intérieurs que leur conscience leur fait, n'aient point de paix ni de tranquillité au dehors. Les libertins, dit saint Augustin, voudraient établir un genre de vie libre et sans contrainte. Ils voudraient qu'on eût effacé les noms de pudeur et de vertu, que chacun pût suivre ses inclinations, sans se proposer d'autre règle que ses plaisirs. Ils voudraient que la religion fût éteinte ou indifférente, et que toutes les lois fussent abolies. Ce sont de belles idées dont le libertinage se flatte quelquefois ; mais le malheur pour eux est qu'ils ont à vivre avec des personnes qui ne sont pas de leur sentiment. Le monde, tout corrompu qu'il est, a des principes bien contraires ; il veut le bien, et ceux-là mêmes qui ne pratiquent pas la vertu, reconnaissent qu'il la faudrait pratiquer, et la font observer aux autres. Un père zélé pour ses enfants veut qu'ils fassent leur devoir, un mari veut qu'une femme soit régulière, un maître veut que les gens qui dépendent de lui vivent dans l'ordre ; ainsi de toutes parts, vous vous trouvez exposé à des yeux qui veillent sur votre conduite. Si vous vous égarez, quelles contrariétés, quels reproches, quels éclats dans le monde ! si vous prétendez cacher vos démarches, où en êtes-vous ? Quelles sont les craintes, les frayeurs d'un fils débauché, d'une fille qui a oublié son devoir, d'un homme d'affaires qui a fait une lâcheté, d'une femme qui a voulu tromper la vigilance d'un mari, et qui voit sa réputation entre les mains des personnes les plus infidèles et les plus indiscrettes ? Quel désespoir de payer si cher un moment, qu'il n'est plus en son pouvoir de racheter ? d'avoir encore laissé cette ressource à ceux qui auraient étouffé les remords de la conscience ; afin qu'ils fussent obligés de reconnaître et de sentir malgré eux par une funeste expérience, qu'il est dur et amer à l'homme de se voir soustrait à l'obéissance d'un Dieu aussi

bon et aussi aimable que le nôtre : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum (Jer., XXV).*

Les gens de bien ne sont point exposés à ces recherches odieuses. Si le devoir leur paraît quelquefois austère, ils éprouvent dans la suite que le vrai plaisir d'un homme d'honneur est de remplir les obligations de son état. Si ce n'est pas un plaisir si piquant, qui flatte la corruption de l'homme, c'est un plaisir solide, qui n'a point de retours fâcheux. Ce n'est pas un plaisir d'un moment, qui finit avec une réjouissance publique, c'est un plaisir qui dure et qu'on peut goûter tous les moments de la vie. Ce n'est pas un plaisir qui épuise la santé, qui consume l'argent, qui flétrit l'honneur ; c'est un plaisir souvent utile, toujours honorable et qui conserve la vie par la satisfaction qu'il donne à l'esprit. On ne goûte les autres plaisirs que par la passion, celui de faire son devoir est le plaisir de la raison ; et ce qui doit nous faire sentir la vanité des autres et la solidité de celui-ci, c'est qu'après avoir joui de tous les plaisirs, on est obligé de se ranger à son devoir de chrétien, et d'en venir là comme au seul bien capable de contenter le cœur de l'homme : trop heureux après avoir passé par tous les états, de reconnaître avec le Sage, que tout le reste n'est que vanité sans l'amour de Dieu : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas (Eccles., 1).*

Il est encore évident que les justes ressentent moins les disgrâces de la vie, que les méchants. Je ne dis pas qu'ils en soient exempts, c'est une loi commune pour tous les hommes de souffrir sur la terre : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus*, dit le Sage, *jugum grave super filios Adam (Eccli., XL)*. Dieu a imposé un joug bien rude aux enfants d'Adam ; depuis le monarque assis sur le trône jusqu'au pauvre et à l'esclave, il n'y a personne qui ne porte sa croix : mais je dis que le juste est moins sensible à la sienne ; pourquoi cela ?

Toutes les pertes qu'on peut faire de biens, de santé, d'amis, de parents, d'honneur, se mesurent sur l'attachement qu'on a, c'est-à-dire que si cet attachement est médiocre, la douleur est médiocre ; si l'attachement est extrême, la douleur est extrême. Il s'ensuit que les pécheurs trouvant leur bonheur dans les biens de cette vie, ne peuvent les perdre qu'avec peine, car on leur arrache avec violence ce qui fait l'objet de leurs passions. Au contraire, les gens de bien ayant un attachement plus modéré (je dis plus modéré, car je ne prétends pas qu'ils ne tiennent à rien du tout ; plutôt à Dieu que cela fût : du moins la modération que je demande est de l'essence de la vertu, elle en fait le fonds) : les gens de bien, dis-je, deviennent moins sensibles à toutes les pertes temporelles. Les disgrâces peuvent causer au juste quelque agitation ; mais elles ne sont pas capables de le désoler, il a toujours une ressource en sa vertu. Comme son trésor n'est pas sur la terre, son cœur n'y est pas non plus, il a placé son bonheur dans un bien éternel, que

rien ne lui peut enlever ; il trouve même dans sa religion un fonds admirable de consolation et de joie. Elle lui apprend que toutes ses peines sont comptées, que le Dieu qu'il adore, est le témoin de sa douleur, et qu'il saura essuyer ses larmes : *Patior*, dit-il avec saint Paul, *sed non confundor (II Timot., I)*. Il est vrai que je souffre, mais je ne perds point courage dans mes souffrances : *Scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare (Ib.)*. Je sais quel est le Dieu en qui j'ai mis ma confiance, je sais que c'est non-seulement un bon Maître, mais un bon Père, que s'il me laisse souffrir en le servant, il faut qu'il ait des vues toutes particulières sur moi. Que si n'étant qu'une créature imparfaite et capable des sentiments les plus déraisonnables, je ne me sens pas assez de dureté pour abandonner ceux qui auraient soutenu mes intérêts à leurs dépens, et qui auraient eu une soumission aveugle pour mes ordres ? comment pourrais-je croire que mon Dieu fût plus impitoyable que je ne le serais ? Encore une fois, je sais quel est celui sur qui je me repose : *Scio enim cui credidi*. Il y a une autre vie ; il y a une récompense éternelle pour moi. Telle est la consolation du juste. Passons à la troisième partie.

#### TROISIÈME PARTIE.

Rien n'est plus au pouvoir de l'homme que d'acquérir la sainteté. Car premièrement c'est une entreprise dont le succès ne peut manquer que par un défaut libre et entièrement volontaire, ce qui n'arrive point dans les autres entreprises de la vie. Si on veut s'avancer à la cour, faire fortune dans la robe ou dans l'épée, s'élever dans l'Eglise, se pousser dans les affaires, outre qu'on a besoin pour cela de plusieurs qualités naturelles, qui ne sont pas données à tout le monde, on trouve en son chemin des concurrents qui nous disputent nos prétentions : il faut des patrons et des amis qui nous secondent ; le mérite seul languit et demeure dans l'obscurité. Combien de gens après plusieurs années de travaux se trouvent aussi reculés qu'à l'entrée de la carrière ? Heureux, s'ils avaient donné ces soins à la sainteté ; ils auraient atteint les premiers rangs du royaume de Dieu.

Car telle est votre providence, mon Dieu, que la sainteté, qui est le bien de l'homme par excellence, est aussi entre ses mains. Si vous avez mis quelque distinction entre nous pour les biens de naissance, de fortune, pour les avantages de l'esprit ou du corps, c'est parce que ces biens passagers ne sont pas un héritage digne de vos enfants ; mais pour les biens de la grâce, vous avez voulu que la distinction qu'il pourrait y avoir au regard des hommes, dépendit en partie de leur libre arbitre. La voie du salut et de la perfection est ouverte à tout le monde, le pauvre et le riche y ont une égale entrée, il ne faut que le vouloir pour y être reçu ; l'ennemi qui en défend la porte, dit saint Bernard, est si faible, qu'il ne peut vaincre que ceux qui veulent bien en être vaincus : *Non vincit nisi volentem*.

Non-seulement il est libre à tout le monde d'y parvenir, mais il est possible dans tous les états. Oni, messieurs, c'est une malignité de l'homme de se former une idée de sainteté si difficile et si relevée, qu'elle soit impraticable, pour avoir lieu de s'en dispenser et pour se faire à soi-même un prétexte légitime, dont l'on puisse autoriser sa lâcheté. Le commandement que je vous donne, dit le Seigneur aux Juifs, n'est point au-dessus de vous; la sainteté ne consiste point dans les visions, dans les révélations, dans le don de prophétie, de contemplation, d'oraison extraordinaire, dans les extases qui en sont plutôt les suites que l'essence: *Non supra te est, neque procul positum, nec in celo situm, ut possis dicere: quis nostrum valet ad caelum ascendere (Deut. c. XXX)?* La sainteté ne consiste pas encore précisément à quitter le monde, à traverser les mers pour aller chercher les déserts de la Palestine, en sorte que vous puissiez vous excuser sur les engagements de votre état: *Neque trans mare positum ut causeris et dicas: quis ex nobis poterit transfretare mare (Ibid.)?* Mais elle consiste en des choses qui sont à portée, et que chacun peut pratiquer: *Sed juxta te est sermo valde, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum (Ibid.).* La Providence a voulu que dans les états les plus imparfaits, que dis-je? les plus dangereux pour le salut, il y eût des gens qui eussent atteint un degré de sainteté aussi éminent que ceux qui ont vécu dans les états de l'Eglise les plus parfaits et les plus saints, et c'est pour cela qu'elle a fait consister les devoirs essentiels de la sainteté en des choses qui se puissent également pratiquer partout.

Quoi de plus grand, par exemple, que l'amour de Dieu? C'est, pour ainsi dire, l'essence et la perfection de la sainteté, et quoi de plus praticable dans tous les états de la vie? Qui empêchera un courtisan, un homme du monde, une femme engagée dans le mariage, d'avoir pour Dieu un amour de préférence aussi absolu, aussi universel, aussi constant que le plus fervent religieux? Dans quel état que se trouve l'homme, peut-il s'excuser de n'aimer pas plus Dieu que sa fortune? Saint Louis ne l'a-t-il pas autant aimé sur le trône, que saint Antoine dans le désert? L'humilité, qui est le caractère le plus sûr et le plus inséparable de la sainteté, n'est-elle pas une vertu praticable dans toutes les conditions? Où manque-t-on d'occasions de s'humilier et de raisons pour le faire? Combien de saints distingués par la naissance et par les emplois ont-ils eu dans le cœur l'humilité de saint François? C'est un abus, chrétiens, que de nous excuser sur notre état: il n'en est point où Dieu n'ait fourni des exemples d'une sainteté consommée, et cela en grand nombre: *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, etc. (Apoc. c. VII).*

Il y a plus, non-seulement tout le monde peut se sanctifier, non-seulement on le peut dans tous les états, mais on le peut en tout temps et à tout âge. Il n'en va pas ainsi de

la fortune dans le monde. Quand on a laissé passer une occasion, on n'y revient plus; avoir manqué un moment favorable, c'est une raison souvent pour ne point réussir tout le reste de vos jours. D'ailleurs l'âge nous rend inutiles et incapables des fonctions de la vie qui pourraient nous avancer. Il en va tout autrement à l'égard de Dieu; il entre dans la vigne du Seigneur des ouvriers à toutes les heures; non-seulement ils y sont bien reçus, mais ils sont également récompensés. Le père de famille, loin de renvoyer les derniers venus, prend leur défense en main.

Ainsi, mon cher auditeur, n'alléguez point pour prétexte une vieillesse avancée. Fussiez-vous rebuté du monde, que vous avez servi pendant toute votre vie, vous ne serez point rejeté de votre Père céleste, lorsque touché d'un saint repentir, vous irez embrasser ses genoux. Votre âge vous peut fermer l'entrée à toutes les fortunes temporelles, mais non pas au royaume de Dieu. Quand vous seriez incapable de toutes les affaires du siècle, consolez-vous, vous êtes encore capable de l'unique et de la plus importante affaire que l'homme ait sur la terre, qui est celle de sa sanctification. Que les jeunes gens n'apportent point leur jeunesse pour excuse, tout âge est propre pour le ciel. Il faut de l'expérience et des années pour réussir auprès des grands: quelque nouveau que vous soyez dans l'école de Jésus-Christ, vous y pouvez bientôt devenir maître; la ferveur en peu de temps vous égale aux plus avancés.

Mais il en coûte, direz-vous, pour se sanctifier, cela est difficile; j'avoue qu'il est difficile, mais il est nécessaire: jamais la difficulté ne rebutera dans les affaires indispensables. Il est difficile, mais ce ne sera point vous seul qui surmonterez les difficultés; un Dieu marchera devant vous, il vous aplanira les voies, il aura soin de soutenir vos pas et de vous relever de vos chutes. Combien avez-vous surmonté dans la vie de difficultés, que vous regardiez comme des obstacles insurmontables? Quand vous considérez le passé, y pouvez-vous penser sans frémir? Le Dieu qui vous a soutenu dans le commencement de la carrière vous abandonnera-t-il dans la suite?

Il est difficile: tout ne l'est-il pas dans le monde? Les moindres avantages ne sont-ils pas vendus au travail opiniâtre, à la constance, à l'assiduité, à la sujétion? Vous voulez que le plus excellent de tous les biens ne vous coûte rien!

Il est difficile: beaucoup moins qu'il ne l'était à tous ces grands saints, dont nous honorons la mémoire. Il fallait alors porter sa tête sur l'échafaud, être prêt à verser son sang, vivre exilé, proserit, errant, vagabond. Que vous demande-t-on qui approche des souffrances des martyrs? Il est difficile: il vous sied bien de vous excuser sur la difficulté. Nous vivons dans un siècle où rien ne paraît impossible, et nous sommes d'une nation dont le caractère est de ne trouver rien de difficile. Quelles découvertes dans tous les arts? quelle

pénétration ne nous a pas donnée un travail infatigable ? Il n'est plus de mers que l'on ne traverse pour le négoce ; il n'est plus dans la guerre de places imprenables, il n'est point d'entreprise qui étonne ; on ne trouve plus rien qui nous coûte, que l'art de se sanctifier.

Cette exception, mon Dieu, n'est pas universelle : vous avez encore des serviteurs qui font pour votre service des choses qu'on croyait impossibles dans le monde. Faites, mon Dieu, que leur exemple soit salutaire aux autres. Donnez des saints à votre Eglise ; c'est le plus excellent don que votre main libérale puisse répandre sur nous.

Nous ne vous demandons point des gens recommandables par leur savoir, par leur valeur, par leur esprit ; nous vous demandons des saints. Donnez à l'autel des ministres fervents, zélés, humbles, désintéressés, remplis de votre Esprit ; des hommes déclarés pour le bien, qui ne rougissent point de l'Evangile. C'est alors, mon Dieu, que nos frères réunis n'auront plus le prétexte de nos mœurs pour refuser de se soumettre à notre croyance. Voilà, chrétiens, un zèle digne de vous ; c'est par l'exemple de votre vie que vous achèverez l'œuvre de Dieu ; et c'est par là aussi qu'après nous être réunis sur la terre dans le sein de la même Eglise, nous serons réunis dans le ciel, etc.

### SERMON XVI.

#### SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

*Dominus possedit me in initio viarum suarum.*

*Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies, (Prov., ch. VIII).*

Quelle est cette fille chérie du ciel, à qui l'Eglise applique aujourd'hui ces paroles, et qui peut se glorifier de n'avoir jamais été sous l'esclavage du démon ? C'est une pure créature que Dieu a choisie pour Mère ; faut-il s'étonner qu'il ait été si jaloux de la possession de son cœur et qu'il s'en soit réservé les premiers hommages ? C'est un temple où toute la plénitude de la Divinité doit résider : est-il surprenant qu'il n'y souffre pas la moindre profanation ? C'est un sang dont le Saint-Esprit doit lui former un corps ; n'est-il pas juste qu'il l'empêche de se corrompre ? Le Saint des saints pourrait-il s'allier avec une chair souillée du péché ?

Apprenons donc de l'Eglise à révéler dans Marie une prérogative si singulière sans vouloir approfondir ce mystère par une curiosité infidèle, qui déroge à la gloire de la Mère du Sauveur. Mais quelle instruction en devons-nous tirer pour l'édification de nos mœurs ? Enfants de haine et de colère, pouvons-nous éviter la triste disgrâce où nous avons été enveloppés dès le premier moment de notre origine ? Pouvons-nous faire que ce moment fatal ne soit pas un moment de malédiction pour nous ? Le fils d'un père rebelle peut-il venir au monde sans porter la marque de cette révolte ? Non, messieurs,

je ne prétends pas vous proposer pour modèle un avantage qui est un pur effet de la libéralité de Dieu. Mais ne croyez pas pour cela que ce mystère soit sans instruction pour nous ; car c'est de cette prérogative, qui n'est accordée qu'à la Mère d'un Dieu, que je prétends tirer la leçon la plus importante pour le salut de l'homme, je veux dire l'idée qu'il se doit former de la grâce sanctifiante : comment cela ? En vous faisant considérer deux vérités que je voudrais aujourd'hui pouvoir imprimer bien avant dans vos esprits, et qui vont faire tout le partage de ce discours. La première est que rien n'est plus digne de notre estime que la grâce sanctifiante ; et la seconde, que rien n'est plus digne de nos soins que la conservation de cette même grâce. En un mot, messieurs, Dieu nous apprend dans ce mystère à estimer la grâce sanctifiante par la distinction qu'il prétend faire de Marie, en la lui donnant dès le moment de son origine, c'est le sujet de mon premier point. Marie nous apprend à la conserver par la correspondance qu'elle apporte à cette grâce, c'est le sujet de mon second point. Demandons par son entremise les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

#### PREMIERE PARTIE.

C'est un malheur d'autant plus déplorable qu'il est plus commun à tous les hommes de n'estimer que les biens qui tombent sous leurs sens. Ainsi quelque peinture avantageuse que je fasse de la grâce sanctifiante, comme c'est un bien surnaturel qui n'est pas sensible, je n'en puis donner qu'une faible idée aux gens du monde. En vain je vous dirai que c'est ce caractère divin qui nous fait enfants de Dieu, qui nous donne une parfaite ressemblance avec notre Père céleste, qui nous confère un droit légitime sur l'héritage du ciel ; que c'est elle qui fait tout l'agrément et toute la beauté d'une âme aux yeux du Seigneur : un mondain qui ne juge que par les sens, écoute ces paroles comme une langue étrangère qu'il n'entend pas : *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I Cor. c. II). Ne pouvant donc vous faire sentir l'excellence de la grâce sanctifiante dans elle-même, je veux aujourd'hui vous en faire connaître le prix par l'estime que Dieu en fait et par la préférence qu'il lui donne en ce mystère au-dessus de tous les biens de la vie. Deux réflexions développeront cette vérité. La première est qu'un Dieu voulant se choisir une Mère qui fût digne de lui, n'a pas eu en vue pour la distinguer les avantages de la naissance, les biens de fortune, l'élévation du rang, l'éclat de la puissance mondaine, ni même les qualités naturelles, mais la seule grâce sanctifiante donnée dès le premier moment de la conception. Cela nous apprend, chrétiens, que c'est un bien d'un ordre supérieur, au-dessus de tous les biens naturels, et par conséquent que nous devons le préférer à tout le reste. La seconde réflexion est que Dieu, pour empêcher que Marie ne fût un moment l'objet de sa haine (car, re-

marquez, messieurs, qu'il ne s'agissait que d'un seul moment); que Dieu, dis-je, a mieux aimé passer par-dessus les règles de sa providence ordinaire et établir un nouvel ordre de décrets : instruction salutaire qui doit faire comprendre à tous les chrétiens que la privation de la grâce est un si grand mal, que pour l'éviter un moment, il n'y a rien qu'on ne doive mettre en œuvre, ou plutôt qu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier. Expliquons ces deux pensées si capables de nous donner une haute idée de la grâce sanctifiante.

Pour entrer dans la première, faisons une supposition qui vous paraîtra chimérique, mais qui donnera jour à ma pensée. Imaginons-nous, Messieurs, que quelqu'un de vous ait la liberté de se choisir une mère telle qu'il la pourrait souhaiter : quelles seraient d'abord ses premières vues? Jugeons-en par ces douces rêveries, où l'esprit s'égare quelquefois en suivant sans réflexion les vains mouvements de l'ambition naturelle avec laquelle nous naissons. Combien de fois a-t-on souhaité d'être riche, puissant, de qualité, bien fait? quel effort ne donne-t-on point à son imagination? quelle carrière n'ouvre-t-on pas à ses desirs? Jugez par là du choix que vous feriez. Les mondains entêtés de la noblesse, de la grandeur, de la beauté, s'efforceraient de réunir dans un seul sujet tout ce qui pourrait contenter leur ambition, et flatter leur amour-propre. Homme aveugle, c'est ainsi que le monde vous apprend à n'estimer que les biens sensibles; apprenez aujourd'hui par le choix d'un Dieu, qu'il est un bien infiniment supérieur, à quoi vous ne pensez pas et qui doit marcher devant tous les autres.

Maître de se choisir une mère qui fût sur le trône, et de la rendre souveraine de tous les royaumes du monde, il ne pense à rien moins, messieurs. S'il la fait sortir d'un sang illustre, qui avait rassemblé le sacerdoce et la royauté, ce n'est pas tant en vue de la noblesse que pour récompenser la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et la sainteté de David. Car s'il avait cherché la splendeur de la naissance, aurait-il choisi une noblesse tombée en roture, réduite à la condition d'artisan, devenue pauvre, obscure, sans nom, sans charges et sans emplois? Non, Messieurs, il ne pense point à tous ces avantages, qui vous touchent si fort. Ces biens naturels seraient communs à Marie avec tous les gens du monde. La mère d'un Dieu mérite une distinction, un privilège qui lui soit tellement propre, qu'il ne convienne à personne qu'à elle. Or quel est cet avantage auquel Dieu s'attache préférentiellement à tous les autres, et qui fait le caractère de la grandeur de Marie? C'est la grâce sanctifiante qui distingue le premier moment de sa conception : ce moment où le pauvre et le monarque sont également enveloppés dans la disgrâce du Seigneur, et où l'on peut appliquer ces paroles de Salomon : *Nemo enim ex regibus aliud habuit*

*Nativitatis initium* (Sap., VII). Ce moment honteux à tous les hommes est un moment de gloire pour elle. Fille du Très-Haut, héritière du ciel, digne objet de l'amour d'un Dieu, elle voit tous les enfants d'Adam esclaves du démon, héritiers de l'enfer, victimes de la justice divine. Voilà la seule prérogative que le Seigneur ait jugée digne de la mère qu'il a choisie, et la marque la plus sensible qu'il pouvait donner aux hommes, de l'estime qu'il fait de la grâce sanctifiante.

Belle leçon pour vous, chrétiens auditeurs. Je ne demande pas que vous n'ayez que de l'indifférence et que du mépris pour tous les avantages de la nature ou de la fortune. Plût à Dieu que vous fussiez parvenus à ce point d'élevation si digne d'une âme chrétienne! le degré de perfection n'est, si vous voulez, que de conseil. Mais un devoir d'obligation pour vous, c'est de régler votre estime sur la qualité des biens qu'on vous présente, et de donner à chacun le rang qu'il mérite; c'est de mettre la grâce avant tous les autres. Jouissez, à la bonne heure, des avantages que vous avez reçus de la main du Seigneur; mais estimez plus en vous celui qui vous rend agréables à ses yeux. Héritiers de Jésus-Christ, enfants adoptifs de Dieu, usez des biens de la terre comme en usait la reine Esther : parvenue à la faveur d'un prince puissant; adorée dans une cour, dont elle faisait la gloire et les délices; née avec toutes les qualités d'esprit et de corps qui attireraient sur elle les yeux du monde; obligée par son état de se trouver aux fêtes et aux réjouissances qui se faisaient à la cour : *Tu scis necessitatem meam* (Esther, XIV), Seigneur, disait-elle à Dieu, vous connaissez mieux que personne à quoi m'obligent les devoirs d'une condition, où vous m'avez engagée. *Et nunquam lætata sit ancilla tua, ex quo huc translata sum, usque in præsentem diem, nisi in te Domine Deus Abraham* (Ibid.). Vous savez que depuis que j'ai été conduite par vos ordres dans ce superbe palais, je ne me suis point laissé éblouir à l'éclat d'une fortune qui aveugle tant de gens. Vous savez qu'au milieu des honneurs et des plaisirs, comblée de biens et de trésors, je n'ai jamais eu un moment de satisfaction, que dans la pensée que j'étais bien avec vous, ô Dieu de nos pères. Vous êtes témoin des sentiments les plus secrets de mon cœur. S'est-il jamais laissé charmer par la vaine joie, qui jette les grands dans une ivresse profonde à votre égard? Ai-je pu goûter d'autres douceurs, que celle de me voir en grâce avec vous? Insensible à tous les objets profanes, je vous ai cherché dans moi-même; et plus heureuse de vous y trouver, que de me voir sur le trône, j'ai senti intérieurement une joie pure qui n'est mêlée d'aucun chagrin; une joie paisible, qui n'est point disputée des rivaux jaloux de mon état; une joie durable, qui n'expire point avec une fête publique; une joie constante, que n'a point de retour fâcheux; une joie solide, qui remplit toute

l'étendue de mon cœur ; une joie sainte, qui, loin de me rendre criminelle, comme font les plaisirs du monde, me sanctifie devant vous. Vous le savez, mon Dieu, que si j'ai été contrainte de vivre dans le luxe et dans l'éclat, j'ai toujours préféré l'honneur de vous servir à toutes les grandeurs de la terre.

De cette vérité fondamentale de notre religion il en suit une autre, qui en est comme la conclusion naturelle ; savoir que la privation de la grâce est le plus grand de tous les maux : vérité qui nous est insinuée d'une manière si sensible dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui.

De quoi s'agissait-il, pour obliger Dieu de donner à Marie une prérogative aussi singulière que l'est celle d'être conçue sans péché ? Il s'agissait d'être un moment sous l'esclavage du démon et dans la disgrâce de Dieu. Qu'est-ce qu'un moment dans cet état à en juger selon le monde, et un moment dont Dieu aurait réparé la honte par tous les dons de la grâce ? Ne pouvait-il pas la sanctifier ensuite comme saint Jean-Baptiste et Jérémie ? Non, messieurs, ne confondons point les serviteurs de Dieu avec sa mère. Ce moment était comme un coup mortel à l'honneur du Fils, autant qu'à celui de la mère : pour aller au-devant il n'est point de règles ordinaires qui arrêtent la Providence. Elle s'est engagée à mettre une inimitié entre le serpent et la femme : *Inimicitias ponam inter te et mulierem* (Gen., III). Il ne faut pas qu'il y ait entre eux un moment d'intelligence. Il vaut mieux pour cela renverser l'ordre naturel des choses, et faire entrer Marie dans un nouvel ordre de décrets. Dieu la tirera de la masse corrompue d'Adam, où elle serait enveloppée dans la disgrâce commune.

Mais comment lui donner part à la rédemption du Sauveur, si elle n'est pas comprise dans le nombre des criminels, qui doivent être rachetés ? Elle y aura part, chrétiens, par la voie de préservation ; voie plus avantageuse et plus honorable que la voie de réparation. Mais du moins aura-t-elle part à la dette que tous les hommes ont contractée ? Non, Messieurs, l'ombre seule du péché fait horreur à Dieu : on délivre Marie de cette obligation honteuse ; l'Eglise inspirée du Saint-Esprit passe par-dessus toutes ces difficultés. Elle n'a pas de peine à concevoir qu'un Dieu veuille naître d'une fille pauvre, sur la paille, dans une étable ; qu'un Dieu s'assujettisse aux misères et aux infirmités de l'homme ; elle ne trouve rien en cela qui déroge à sa gloire ; Dieu peut tout aimer hors le péché : mais qu'il veuille naître d'une mère qui ait été un moment séparée de lui, un moment esclave du démon, voilà ce que l'Eglise ne peut croire ; cela lui paraît monstrueux et inconcevable : elle défend à tous les fidèles d'enseigner que Marie ait été sujette au péché originel ; et si elle n'a pas été jusqu'à décider la chose, elle explique assez sa pensée, puisque non-seulement elle permet qu'on croie l'immaculée

conception de la Vierge mais qu'elle exhorte les fidèles à le croire.

Quand sera-ce, chrétiens, que nous entrerons dans l'esprit des mystères que l'Eglise nous enseigne ? Assemblés dans ce saint lieu, pour célébrer la conception de Marie, vous croiriez lui faire injure de penser qu'elle eût été jamais dans la disgrâce de Dieu : un moment dans le péché vous paraît indigne d'elle, et il ne vous paraît pas indigne de vous d'y passer les mois, les années, et peut-être la vie entière ; car voilà la conduite de la plupart des gens du monde : non-seulement on perd la grâce, sans peine et sans résistance, mais on demeure avec tranquillité dans ce malheureux état, qui est le comble de la misère. *Profunde peccaverunt* (Osee, c. IX), dit le prophète Osee. Seigneur, ils ont péché, et ce n'est pas une légère plaie, mais une plaie profonde, que le péché a faite dans leur cœur ; ce n'est pas un léger sommeil qui les endort, c'est une profonde léthargie qui les tient assoupis. En vain, vous faites retentir à leurs oreilles les vérités de la Foi, l'éternité des peines à quoi ils s'exposent, la félicité des saints qui n'est plus pour eux, la colère d'un Dieu qui ne peut s'empêcher de les haïr, qui menace et qui a en main le pouvoir de se venger, l'inutilité de leurs bonnes œuvres, l'anéantissement de tous les mérites passés ; toutes ces impressions, si capables de remuer les consciences, ne touchent plus le monde nourri dans le crime et vendu au péché, comme dit ailleurs le prophète. Pourquoi cela ? *Profunde peccaverunt*. C'est la peine du péché de rendre le pécheur insensible à sa misère.

Ah ! chrétiens, quel charme a pour vous le péché ? Je ne me plains pas, écrivait autrefois saint Bernard à un pécheur, je ne me plains pas de ce que vous êtes sorti de votre devoir ; mais de quoi je me plains, c'est que vous n'y soyez pas encore rentré, c'est que vous ayez été si longtemps à revenir à vous-même. *Non queror quod abieris, sed quod jam non redieris queror*. Vous pourriez peut-être excuser votre désordre, en disant que l'occasion était périlleuse, la tentation forte, la passion violente ; que l'exemple des autres vous a entraîné, qu'un premier mouvement n'a pas donné lieu aux réflexions solides qui pouvaient vous retenir ; je veux croire que votre faute est excusable, quoique à peser toutes ces circonstances, peut-être serait-il aisé de vous confondre ; encore une fois, je veux croire qu'il y a eu plus de fragilité que de malice dans votre chute. Mais quelle excuse avez-vous pour ne pas rentrer en grâce avec Dieu, après l'avoir offensé ? Qu'a le péché de si agréable, après qu'il est commis ? La passion vous a emporté ; que la raison, que la foi ne vous fait-elle revenir ? Que vous reste-t-il présentement de votre faute, que la honte de l'avoir commise ? Combien de fois vous êtes-vous reproché à vous-même ce plaisir passager, qui vous a échappé, qui a passé comme un songe ? Il faut que vous soyez bien ennemi



de vous-même, pour ne vous pas aider dans ces bons moments.

Mais on n'y pense pas, me direz-vous. Ah! voilà le comble du mépris à l'égard de Dieu. Plus coupables de n'y penser pas, après l'avoir offensé, qu'en commettant l'offense même, vous savez que vous êtes mal avec lui, et, sur cela, vous êtes tranquilles, froids, indifférents. On ne peut porter l'outrage plus loin : en être venu là, c'est avoir franchi le dernier pas. Quand on est tombé dans la disgrâce d'un grand, se comporte-t-on de la sorte? diffère-t-on de se rapprocher de lui? Si l'on aperçoit quelque changement sur son visage, si un coup d'œil, si quelque parole échappée sans dessein vous a fait sentir qu'il est irrité, quel fonds de réflexions, de soupçons, de craintes? quels fantômes ne se font-ils pas? Mais quel soin d'aller au-devant des suites, de pressentir, de sonder par soi-même, par ses amis, de faire parler, de ne pas laisser vieillir l'offense, de la réparer, de l'effacer par de nouveaux services, et tout cela souvent sans succès? Voilà ce qui fait la jalousie de notre Dieu. Il voit de quel air les maîtres du monde sont servis; il voit le courtisan occupé des bonnes grâces de son prince, inquiet pour savoir comment il est dans son esprit, étudiant son visage, tirant des conjectures du moindre de ses regards, se faisant, pour un mot équivoque, des sujets d'appréhension, et perdant même le repos, mais aussi transporté de joie et hors de lui-même, au moindre signe de retour. Dieu voit qu'on en use de la sorte à l'égard des hommes, tandis qu'on est tranquille sur la perte de la grâce; qu'il fulmine, qu'il menace, qu'il intimide, qu'il rappelle, qu'il caresse, il est toujours également méprisé. Quel sujet d'indignation pour un Dieu qui prend la qualité de maître jaloux? *Dominus zelotes nomen ejus* (*Exod.*, c. XXXIV). Etes-vous donc, Seigneur, un ennemi si peu redoutable, qu'on puisse vivre mal avec vous sans crainte? Etes-vous un maître si méprisable, qu'on puisse vous regarder avec indifférence? Mais êtes-vous un Dieu si peu aimable, qu'on puisse vivre sans vous aimer?

La fausse sécurité des justes prétendus n'est pas moins à plaindre. Dès qu'on a pris le parti de la dévotion, il semble qu'on soit confirmé en grâce; on ne pense plus à son état, on n'est plus en peine que sur celui de son prochain. Il est quelquefois plus aisé de réveiller un grand pécheur, que ces personnes qui font profession de piété. Et cependant le Saint-Esprit nous assure qu'aucun ne sait s'il est digne de haine ou d'amour : *Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit* (*Eccl.* IX). Je ne vois pas qu'on excepte personne : *Nescit homo*, nul homme ne sait s'il est en grâce avec Dieu. Terrible incertitude, chrétiens, et qui seule devrait alarmer vos consciences, et plus encore celles des gens de bien, qui ne comptent plus que sur la grâce, et qui en font leur capital! Car s'ils ont été trompés, s'il arrive qu'ils se trouvent dans la disgrâce du Seigneur, que deviendront tant de bonnes œuvres? à quoi servira

ce zèle, qui éclate dans le monde? Que faut-il attendre de ces aumônes, de ces prières, de ces jeûnes? A quoi aboutiront ces méditations, ces lectures, ces retraits? De quel mérite seront devant Dieu tant de pieuses actions sur lesquelles on se rassure.

J'en ai vu, dit le sage, dont la conduite attirait les éloges de toute une ville, qu'on proposait comme les modèles de vertu, et qui étaient ensevelis dans le sommeil du péché : *Vidi impios sepultos... laudabantur in civitate quasi justorum operum* (*Eccl.* VIII). Mais rien n'est plus vain ni plus frivole que cette estime, sur laquelle on se repose : *Sed et hoc vanitas est*. On peut donc être proposé par les hommes, être approuvé par des directeurs comme un exemple de piété, et cependant n'être pas bien avec Dieu. Il y a même apparence que la chose arrive souvent ainsi : car enfin quel orgueil, quelle jalousie, quelle délicatesse sur le point d'honneur, sur les moindres marques de préférence, parmi des gens qui font profession de vertu? Quel entêtement, quelle opiniâtreté à soutenir leurs sentiments? Quelle liberté de juger, de censurer, d'interpréter les actions d'autrui? Quelle négligence à s'acquitter de ses devoirs les plus essentiels? Combien d'occasions délicates, où il est si difficile de discerner qui règne dans le cœur? si Dieu en est le maître, ou si le péché y domine? Avec quelle froideur s'approche-t-on des sacrements? Pourvu qu'on évite certains défauts scandaleux qui déshonorent dans le monde, on est content, comme si l'on ne perdait pas aussi bien la grâce de Dieu par les vices du corps.

Mais on n'est point mal avec Dieu, me direz-vous, tant qu'on croit être en grâce et qu'on ne s'aperçoit pas qu'on soit en péché mortel. Abus, chrétiens, quand cette fausse sécurité vient d'une ignorance affectée, d'un libertinage de conscience qui se fait des principes larges, qui prend pour règle un mauvais usage, l'approbation des flatteurs, l'exemple des plus relâchés, certaines coutumes reçues dans chaque profession. Non, non, messieurs, on ne prescrit point contre l'Evangile; on n'est pas innocent devant Dieu pour avoir ignoré ce qu'on doit savoir, mais surtout quand la conscience est troublée de certains doutes qu'on ne veut pas éclaircir, qu'on est presque fâché d'avoir, avec lesquels on agit à l'ordinaire pendant le cours de la vie, et avec lesquels néanmoins on ne voudrait pas mourir. Ces doutes qu'on traite si volontiers de scrupules, de faiblesses, et qui sont les plus purs rayons de la lumière divine, avec lesquels l'on fait tant de confessions superficielles, sans parvenir jamais à se calmer entièrement : ces doutes si solidement fondés, si rarement examinés, si fortement combattus; ces doutes, dis-je, nous rendent inexcusables devant Dieu.

L'ange de Laodicée, cet ange si fâcheux dans l'Apocalypse, se croyait en grâce, et il le croyait de si bonne foi, qu'il en faisait gloire, comme saint Jean le lui reproche : *Dicis, quod dives sum, et locupletatus, et nul-*

*lius ego* (Apoc. III). Vous vous glorifiez de vos bonnes œuvres; je suis riche, dites-vous, et dans l'abondance; je n'ai besoin de personne auprès de Dieu : et moi je vous dis que vous êtes misérable, pauvre, aveugle, dénué de tous biens, et d'autant plus digne de compassion, que vous ne sentez point le déplorable état où vous êtes : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus* (Ibid.). Il en est de ces justes prétendus comme de certaines gens qui sont la dupe du monde, qui comptent sur le crédit et sur la faveur de leurs amis, qui croient avoir gagné les bonnes grâces du maître, et lorsqu'il en faut venir à la preuve effective, ils s'aperçoivent trop tard qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils pensaient. Tel est l'état de plusieurs chrétiens qui s'estiment riches en mérite, et qui à la mort se trouvent les mains vides devant Dieu. Mais vous comprenez peut-être le prix et l'excellence de la grâce, assez pour la regarder comme le plus grand de tous les biens; apprenez à la conserver, si vous avez l'avantage de posséder ce don précieux; c'est ce que Marie nous enseigne, comme nous l'allons voir dans la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu avait bien raison de dire que les enfants du siècle sont plus sages dans leur conduite que les enfants de lumière; car s'il faut conserver les biens qu'ils possèdent, il n'est point de précautions qu'ils ne prennent; et ils suivent en cela deux maximes que j'applique à mon sujet. La première est de ne pas exposer ces biens qu'ils estiment, et la seconde, de les augmenter toujours. S'il faut placer de l'argent, on prend garde en quelles mains on le met. Quelles sûretés n'exige-t-on pas pour le fonds? Encore faut-il une caution qui nous rassure, et après cela on craint encore tout. Mais quel soin pour l'augmenter? On peut faire, dit-on, des pertes; il faut se mettre en état de les soutenir : cette terre, il la faut faire valoir; cette somme d'argent, il la faut mettre à profit et en tirer de gros intérêts.

Enfants de lumière, quand serons-nous aussi sages pour conserver le trésor de la grâce, que nous portons, dit saint Paul, en des vases d'argile, dont la fragilité nous doit toujours faire trembler? Deux manières, messieurs, de conserver la grâce; ne l'exposer jamais, l'augmenter toujours; apprenons encore ces deux leçons de Marie; c'est ce qui me reste à vous développer.

C'est une vérité reconnue de tous les Pères de l'Eglise, que la sainte Vierge n'a jamais commis de péché actuel pendant sa vie. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que la raison de cette impeccabilité n'est pas précisément celle que vous imaginez, savoir que Marie reçut au moment de sa conception une grâce originelle, qui ne lui laissa point les suites funestes du péché, l'ignorance et la convoitise; restes malheureux que nous laisse la grâce sanctifiante, qui nous est donnée au baptême. Cela ne suffirait pas pour établir l'impeccabilité de Ma-

rie : car enfin nos premiers pères, qui ont eu cette grâce originelle, n'ont pas laissé de pécher. Ne doutons donc point, messieurs, que la vigilance extrême dans laquelle Marie a vécu, ne lui ait conservé ce trésor inestimable dont je parle. Exempte des faiblesses de la nature corrompue, elle s'est toujours comportée, comme si elle eût eu tout à craindre d'elle-même. Elevée dans le temple dès son enfance, nourrie dans l'exercice des plus éminentes vertus, éloignée du monde, vivant dans le silence et dans la retraite, elle s'est dérobée à tout ce que la vanité, le luxe, les plaisirs, les pompes mondaines étalent à nos yeux, pour nous surprendre; et par le soin qu'elle a pris de mettre à couvert ce précieux trésor de la grâce, qu'elle aurait peut-être perdu, s'il eût été possible que la Mère d'un Dieu le perdit, elle a laissé à tous les hommes un exemple qui condamne la témérité qu'ils ont d'exposer aux périls les plus évidents le bien le plus difficile à conserver.

Je ne puis m'empêcher, messieurs, de déplorer ici la mauvaise conduite de la plupart des chrétiens, qui connaissent leur faiblesse et qui ne veillent pas sur eux-mêmes. Je ne prétends pas parler de ces dangers involontaires qui sont attachés à la condition humaine et dont il est impossible de se garantir. Je sais que partout où l'homme se porte lui-même, il trouve dans son propre fonds des périls qu'il peut vaincre, mais qu'il ne peut fuir. Je sais que l'Apôtre et les saints ont gémé devant Dieu, de trouver dans eux l'ennemi le plus dangereux de leur salut. *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore*, etc. (Rom. VII). Je ne parle pas non plus des dangers comme inséparables de tous les états de la vie : le mariage et le célibat, le sacerdoce et la magistrature, l'état religieux et l'état séculier en ont qui leur sont propres; et vouloir les éviter tous, c'est un dessein chimérique qu'on ne peut exécuter. Mais ce qui m'épouvante, c'est de voir que les hommes qui ont déjà tant d'ennemis à combattre, tant de périls et tant d'occasions à éviter; que les hommes qui sentent leur faiblesse, qui en sont convaincus par une malheureuse expérience, au lieu de s'en tenir à se défendre des dangers, où ils se trouvent exposés malgré eux, en ajoutent de volontaires; qu'ils aillent chercher les occasions de perdre la grâce, comme s'ils n'avaient pas audedans et au-dehors d'eux-mêmes assez de sujet de trembler.

Et ce qui me surprend encore davantage, c'est que non-seulement des mondains peu soigneux de leur salut, mais des personnes régulières ne voudraient pas pour cela sacrifier le moindre de leurs plaisirs. On les voit entrer dans mille affaires et dans mille intrigues, où leur condition ne les engage nullement et où un esprit vain et inquiet les jette d'ordinaire. On leur voit cultiver des amitiés tendres et vives, entretenir des commerces qu'on croit innocents, parce qu'on n'y remarque rien qui blesse la pudeur, et où il est cependant difficile de se renfermer dans les bornes du devoir. On les voit se mé-

ler dans des conversations libres et enjouées, d'où la charité est bannie, où la fine médiancée règne, où l'on veut tout savoir, et où l'on se donne la liberté de tout dire. En un mot, on les voit être de toutes les parties de plaisir, sans en excepter les bals et les comédies. Ces personnes se croient en sûreté, quand elles ont demandé s'il y a péché mortel à prendre ces divertissements, elles veulent une réponse juste et décisive. Ah! chrétiens, quand il s'agit de conserver vos biens et votre santé, faut-il vous monirer la perte assurée? Le moindre péril ne vous alarme-t-il pas? L'occasion de perdre la grâce devrait bien plus vous effrayer, puisqu'il suffit de courir volontairement le danger de la perdre, pour l'avoir déjà perdue: or, pouvez-vous douter qu'il y ait du danger pour vous, dans ces sortes de divertissements, vous qui connaissez la corruption de votre cœur, et qui sentez si mal, au jugement de votre conscience, le parti que vous défendez si bien devant le monde.

Mais vous êtes d'un âge et d'un caractère à ne risquer rien. Qui vous l'a dit, chrétiens? Un moment funeste ne peut-il pas rallumer en vous ce feu peut-être mal éteint? Tout ce qui peut flatter la passion de l'homme est mis en œuvre dans ces assemblées et dans ces spectacles: les sentiments les plus tendres et les plus passionnés y sont animés par tout ce que la musique a de plus vif et de plus doux. Tout l'art est mis en usage pour exciter une passion que nul art ne peut amortir; et vous présumez assez de vous-mêmes pour croire que vous ne risquez rien! Combien de gens plus âgés, plus sages et plus mûrs que vous, y ont pris un poison mortel qui les a perdus?

Mais y a-t-il péché? Oui, chrétiens, de vous exposer sans raison et pour votre seul plaisir au péril de perdre la grâce. Péché, d'autoriser par votre présence des assemblées profanes, où toute la morale de l'Evangile est renversée, où toutes les maximes de l'amour se débitent, au scandale de la religion, où l'on entend des chansons qui amoïlissent et qui corrompent peu à peu le cœur. Péché, dans la complaisance que vous avez pour tous ces airs languissants et amoureux, quand vous seriez même exempts de toute passion. Car dites-moi, messieurs, au milieu de ces assemblées, où sans juger témérairement vous pouvez croire qu'il se forme tant de pensées criminelles, tant de désirs honteux et qu'il se prend peut-être tant de rendez-vous infâmes, dites-moi, au milieu de ces mystères d'iniquité, quels plaisirs innocents peut prendre un chrétien? Péché, dans la perte du temps: on se plaint qu'on en manque pour ses exercices du christianisme, et on en dérobe à ses occupations, à ses devoirs les plus pressants, pour des amusements frivoles, pour des vains spectacles qui seraient de ce côté-là assez criminels, quand ils ne le seraient pas d'ailleurs. Péché, dans le mauvais usage de l'argent que l'on y dépense: Dieu vous fera voir au jugement que vous pouviez ce jour-là donner du pain à

vingt pauvres, qui en ont manqué. Péché, dans les effets que cela produit infailliblement, même au regard des personnes les plus innocentes; une grande dissipation d'esprit, un éloignement des choses de Dieu, une froideur pour la prière, un dégoût des livres de piété, un amour du monde; car c'est là le règne du monde: et ces assemblées ne sont composées que de personnes mondaines, qui avec leurs parures immodestes ne songent qu'à voir et à être vues. Péché encore plus grand pour vous qui faites profession de vertu; parce que les mondains s'autorisent de votre régularité apparente et croient pouvoir se permettre des plaisirs que les gens de bien ne se refusent pas.

Passons à la seconde et dernière réflexion. Marie a toujours augmenté la grâce; autre moyen de la conserver. Oui, messieurs, c'est une maxime aussi reçue dans l'Evangile, qu'elle est établie dans le monde: *Habenti dabitur et abundabit: ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo* (Matth. cap. XXV). Il n'appartient qu'à ceux qui ont déjà beaucoup, d'obtenir des grâces nouvelles; au contraire ceux qui sont dans le besoin n'ont pas même le crédit de conserver le peu qu'ils ont. C'est dans cette vue que Marie, qui reçut dès le moment de sa conception toute la plénitude de la grâce, c'est-à-dire, plus de grâces elle seule que tous les saints réunis ensemble, loin de s'en tenir là, a travaillé sans relâche à faire profiter ce trésor. Comme le principe du mérite est la charité, jugez, messieurs, du mérite d'une Vierge qui a passé sa vie dans un exercice continuel des actes les plus héroïques des vertus chrétiennes. Voilà un excellent moyen de se conserver en grâce et, si je l'ose dire, de s'y confirmer; aspirer toujours à un nouveau degré de charité, selon le conseil de l'Apôtre: *Æmulamini autem charismata meliora* (I Cor. c. XII).

Mais ce n'est pas là encore sur quoi j'ai à me plaindre de vous. Que vous ayez approché des sacrements aux fêtes solennelles, vous vous en tenez là: vous avez recouvré la grâce, et vous oubliez que vous êtes faibles pour la conserver. Il est aisé, dit saint Augustin, par la bonté de Dieu de se relever, mais il n'est pas aussi facile de se soutenir: on peut en un moment être lavé de ses péchés, mais dans un moment aussi on contracte de nouvelles taches: les passions demeurent dans toute leur force; tout le poids des mauvaises habitudes nous entraîne au mal, vous ne sauriez vous en délivrer qu'en vous formant des habitudes contraires; or, ces habitudes ne peuvent s'acquérir que par la pratique des vertus opposées aux vices qu'on veut détruire, et voilà ce que notre siècle ignore. Il semble que cela soit au-dessus de lui.

Nous avons assez de maximes générales, de principes les plus beaux du monde pour la conduite, des sentences choisies, les livres et les cabinets en sont aujourd'hui remplis, cela est louable; mais pour en venir à l'exercice actuel de ces vertus qu'on loue, c'est ce

qui ne se fait point, c'est un détail où l'on n'entre pas. Et cependant, mes auditeurs, qu'est-ce qui nous sauvera? qui nous conservera? Seront-ce les belles maximes, les grands sentiments ou un exercice constant des vertus chrétiennes? Les saints ne diffèrent de nous que par là; nous savons comme eux ce qu'il faut faire. Jamais siècle fut-il plus éclairé que le nôtre? mais jamais siècle fut-il moins exact à pratiquer le bien que l'on connaît? Des gens dans le monde passeront les années entières sans faire un acte de foi, d'espérance, de charité, de résignation, d'humilité; à peine les savent-ils faire. Heureuse la sainte simplicité de nos pères, qui ne raffinaient point sur la morale, mais qui, dans l'intérieur de leurs âmes et aux pieds de nos autels, pratiquaient avec le peuple les actes les plus communs suivant la formule la plus facile et la plus aisée; qui préféreraient les saints mouvements d'un cœur humble et dévot aux paroles d'un livre écrit avec politesse. Voilà, chrétiens, ce qui les conservait dans la grâce du Seigneur, et c'est aussi par là que vous vous y maintiendrez dans cette vie pour y vivre ensuite éternellement dans l'autre que je vous souhaite, etc.

### SERMON XVII.

#### SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Et dixit illis angelus: Nolite timere, ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David: Et hoc vobis signum; invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.

Alors l'ange leur dit: Ne craignez point, car je vous viens apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; et la marque à laquelle vous le connaîtrez, c'est que vous trouverez un enfant emmailloté et couché dans une crèche (S. Luc, ch. II).

Voilà, dit saint Bernard, une étrange marque pour reconnaître le Sauveur du monde; aussi a-t-elle trouvé bien des contradictions dans l'esprit des hommes: *In signum ponuntur panni tui, Domine Jesu, sed in signum cui a multis usque hodie contradicitur.* Contradiction de créance, contradiction de mœurs. Je dis contradiction de créance, car sans parler ici des Juifs qui attendaient un Messie revêtu de gloire et capable de rétablir par la puissance de ses armes l'empire d'Israël, dans le sein même du christianisme, on se scandalise des humiliations de Jésus-Christ, et on vient quelquefois jusqu'à douter ou à perdre entièrement la foi. C'est trop pour un Dieu, dit le libertin, de vouloir s'abaisser aux misères de la vie; et sous ce prétexte apparent que lui suggère son orgueil, il se révolte contre cette marque que les anges donnent aux pasteurs: *Et hoc vobis signum.* Contradiction de mœurs: on captive sa raison, on consent à croire ce mystère; mais lorsqu'il faut tirer les conséquences qui suivent naturellement de ce principe, et qui vont à la pratique, c'est trop, dit l'homme du monde, et quand un Dieu en serait venu à ce point d'humiliation, il ne

s'ensuit pas qu'il exige de nous une vie si dure; c'est par ce prétexte que le mondain anéantit en lui l'efficacité de ce mystère et de cette marque sans laquelle il n'y a point de Sauveur, ni de salut pour nous: *Et hoc vobis signum.* Tâchons, mes chers auditeurs, de lever ces deux difficultés, en établissant deux propositions contraires à celles-là, et c'est ce que je veux faire dans tout ce discours. Le libertin prétend que c'est trop pour un Dieu de descendre jusqu'à l'humilité de la crèche, et moi je prétends vous montrer qu'un Dieu venant au monde en qualité de Sauveur, pour nous délivrer de la cruelle servitude du péché, ne pouvait aller trop loin, pour exécuter un projet aussi difficile que celui-là: c'est mon premier point. Le mondain prétend que des humiliations de la crèche on tire des conséquences trop fortes et des obligations trop dures pour les chrétiens; et je vous ferai voir que, d'un principe si sensible, il n'est point de conséquences que la foi ne puisse tirer, et qu'on ne peut, sur cet exemple, étendre trop loin les obligations du christianisme: ce sera le sujet de mon second point. Un Dieu Sauveur ne pouvait trop faire pour réformer le cœur de l'homme; l'homme ne saurait trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu. Ce sont, chrétiens, les deux parties de ce discours; demandons les lumières au Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Ce fut une erreur des Juifs de s'imaginer que le Messie devait les délivrer de la domination des puissances étrangères; ils avaient des ennemis plus redoutables et qu'ils craignaient moins; c'est de la tyrannie du péché que ce Sauveur devait les affranchir: *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (Matth., cap. I). Or, pour en venir à bout, ce n'était pas assez d'expier par son sang sur le Calvaire la malice du péché, il fallait nous en préserver encore dans la suite, en détruisant les causes qui l'entretiennent, je veux dire en renversant l'empire de nos passions, en réprimant la cupidité, l'orgueil, l'avarice, l'amour des plaisirs, sources funestes de tous nos dérèglements: voilà ce que j'appelle réformer le cœur de l'homme, et pour exécuter ce dessein si difficile, je dis qu'un Dieu ne pouvait trop faire. Pourquoi cela? Pour deux raisons que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire toute la preuve de la vérité que j'ai avancée. Première raison: la malignité de l'homme demandait un exemple qui fut à couvert de tout reproche et sans réplique. Seconde raison: l'extrémité du mal demandait un remède extrême et sans aucun tempérament. Examinons ces deux réflexions.

C'est une chose étrange, chrétiens, que l'homme ne puisse se rendre aux plus belles vérités, si elles ne sont soutenues par l'exemple; il verra, si vous voulez, l'équité des lois et des maximes de la morale la plus sévère, il en approuvera la sagesse, il en admirera la sublimité et la grandeur; mais pour en venir à l'exécution, il veut l'exem-

ple dans le législateur et dans le Maître. Il est aisé de faire un plan de religion, d'en régler les devoirs, d'exhorter au mépris des richesses et des honneurs, en déclamant contre l'avarice et contre l'orgueil; mais cela ne suffit pas, il faut que ceux qui font ces réglemens les observent les premiers. Or, c'est par une admirable condescendance que Dieu a voulu lui-même suivre cette conduite, pour réformer le cœur de l'homme. Il a vu que ni la loi naturelle, ni les maximes des sages profanes, n'avaient pu guérir la plaie profonde que le péché nous a faite; il n'a différé si long-temps le mystère de l'Incarnation, disent les Pères, qu'afin de laisser aux hommes tout le loisir de se convaincre du besoin qu'ils avaient d'un Dieu Sauveur: il vient enfin accomplir l'ouvrage qu'il s'est proposé: *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio (Hebr., c. I)*. Mais, pour y réussir, il prend une route tout opposée à celle que tiennent les maîtres de la sagesse mondaine, il commence par faire ce qu'il veut enseigner: *Cæpit Jesus facere et docere (Act., c. I)*.

Il s'agit de déraciner du cœur de l'homme l'orgueil, l'avarice, l'attachement aux biens sensibles, l'amour des plaisirs; il ne s'arrête pas à invectiver contre ces passions. Que restait-il à dire après ce que les prophètes et les sages en ont dit? Une longue expérience a fait assez connaître le peu d'efficace qu'ont les sentences et les maximes de la plus belle morale, si elles ne sont animées par les actions. Mais le plus puissant de tous les remèdes, messieurs, c'est l'exemple d'un Dieu, exemple sans réplique, parce qu'il est appuyé du pouvoir et de la sagesse, deux circonstances qui en font toute la force.

Je dis le pouvoir, car enfin que des hommes vulgaires qui n'ont pas en main le choix de leur destinée, qui ne peuvent être grands, déclament contre la grandeur, c'est souvent ou l'esprit de vengeance, ou l'envie qui les fait parler: ils veulent comme s'élever par là au-dessus de la condition des grands mêmes, et leurs invectives ne partent peut-être que du chagrin qu'ils ont de ne pouvoir posséder des biens qu'ils estiment dans le cœur. Mais quand on voit le Maître de l'univers, le Seigneur du ciel et de la terre, celui qui fait les grands et dont dépendent toutes les puissances du monde, qui pouvait se faire la condition la plus heureuse; quand on le voit, dis-je, se dépouiller de sa grandeur, choisir un état pauvre, humble, obscur et méprisable, et qu'en même temps on entend le concert des anges, qui lui font hommage; que le ciel, par son ordre, produit une nouvelle étoile, qui annonce sa naissance aux nations les plus reculées, qu'y a-t-il à répliquer? N'est-il pas évident que son choix est volontaire?

Ce n'est pas assez; il ne fallait pas qu'on pût se retrancher sur le défaut de lumières dont on accuse souvent ceux qui ne savent

pas estimer la grandeur; on les regarde comme des génies bornés, comme des gens simples et peu entendus. Mais un Dieu dont la sagesse autorise tous les sentiments, un Sauveur qui sait discerner le bien d'avec le mal, est un juge qu'on ne peut récuser. La prudence de la chair peut-elle appeler de la sentence qu'il a portée? Non, il n'y avait que votre exemple, Seigneur, qui pût faire conclure au monde que c'est lui qui se trompe dans le jugement qu'il fait des honneurs et des richesses: c'est le raisonnement de saint Bernard: *Aut mundus errat, aut Christus fallitur*, Ou le monde se trompe, ou Jésus-Christ; Jésus-Christ est la sagesse même et ne peut se tromper: que s'ensuit-il de là, dit ce Père, sinon que le monde est dans l'erreur et dans l'illusion?

Mais un Dieu, me direz-vous, mes chers auditeurs, pouvait du moins choisir un état moins misérable, et, en rejetant la grandeur, n'était-ce pas assez de se réduire à une condition médiocre, où il nous eût fait des leçons de modération? Pourquoi s'abaisser à une misère extrême? A cela je réponds, messieurs, que l'extrémité du mal où nous étions ne demandait pas un moindre remède. Je dis l'extrémité du mal, soit que l'on considère l'excès où l'homme avait porté ses passions, soit que l'on fasse réflexion à la corruption générale qui s'était répandue dans tous les états.

Par quelle autre voie un Dieu Sauveur pouvait-il ramener les esprits au point de modération que demandent la raison et la loi de Dieu? Vous le savez, chrétiens, un mal, dans les règles de la morale, aussi bien que dans celles de la physique, veut être guéri par un remède contraire: l'orgueil de l'homme, sa passion pour les biens de la terre étaient sans mesure; il fallait leur opposer des humiliations et une pauvreté qui alassent aux derniers excès. Tous les tempéraments de nos sages mondains ne font rien sur les esprits; en vain ceux qui ont une fortune aisée et commode font paraître de la retenue, on veut toujours qu'ils se déguisent et qu'ils dissimulent; on ne peut se persuader qu'ils n'aspirent à rien de plus, tandis qu'on les voit jouir avec plaisir de ce qu'ils possèdent; on les voudrait voir à l'épreuve de ce qu'ils disent, pour les croire. Mais quand ils en viennent jusqu'à des besoins réels, jusqu'à manquer du nécessaire, sans trouble et sans inquiétude, alors ils sont en droit de parler. Il ne fallait rien moins, Seigneur, pour détromper l'homme; sans cela, tout aurait été suspect et serait demeuré inutile.

Outre l'excès des passions, la corruption générale qu'elles ont répandue sur tous les états de la vie demandait un remède universel qui pût servir à tous les hommes. Car remarquez, chrétiens, que le Fils de Dieu avait à réformer et les grands et les petits; la maladie avait gagné toutes les conditions du monde. Il ne s'agissait pas seulement de réprimer le luxe des riches, mais il fallait encore arrêter les plaintes des pauvres; ce

n'était pas assez de tempérer l'autorité des uns et de modérer leur orgueil, mais il fallait empêcher la rébellion des autres et les soumettre aux puissances légitimes. Il était également nécessaire d'humilier le savant et d'élever le simple, de retenir les heureux dans le devoir et de consoler les malheureux dans l'affliction.

Or c'est ce que le Fils de Dieu a fait admirablement en ce mystère, lorsqu'il a embrassé les humiliations et la pauvreté. Il n'est point venu, dit le vénérable Bède, pour renverser l'économie de la Providence et pour détruire la diversité des états et des conditions de la vie, mais il est venu changer les esprits, réformer les cœurs et les réduire dans l'ordre naturel où ils doivent être : *Neque enim venit immutare conditiones, sed animas*. Comment cela? le voici :

Il humilie les grands en réprouvant la grandeur, dont il fait voir non-seulement l'inutilité, mais le péril, et c'est ce qu'il enseigne aux puissances de la terre. Car enfin, messieurs, quel est l'homme dans l'élévation et dans l'éclat qui ne doive gémir et trembler sur sa condition, s'il a un peu de foi, après qu'un Dieu s'est anéanti? Mais en même temps il enseigne aux petits le respect et la soumission qu'ils doivent aux grands; il obéit aux princes avant que de naître, dans la saison la plus rigoureuse, malgré les fatigues du voyage, les besoins, la misère, les nécessités de la vie : *Exiit edictum a Cesare Augusto ut describeretur universus orbis* (Luc., II). C'est pour se soumettre à l'édit d'Auguste qu'il voulut naître à Bethléem, condamnant par là un esprit de révolte et d'indépendance qui se rencontre dans ceux que la Providence a mis au-dessous des autres. Il humilie les riches, en ne leur faisant point porter la nouvelle de sa naissance, comme il le fait à des bergers qui gardaient leurs troupeaux aux environs de Bethléem; c'est en leur faveur que l'ange paraît, c'est à eux qu'il adresse la parole; mais en même temps il inspire aux pauvres l'amour du travail, en choisissant des bergers qui veillaient la nuit tout à tour sur leurs troupeaux, et non pas des gens vagabonds et oisifs; il leur apprend à souffrir sans murmurer, les extrêmes besoins de la vie, en manquant de tout, exposé aux rigueurs de l'hiver, dans une étable, sur la paille. Il humilie les docteurs de la loi, qui savaient par les prophètes le lieu de sa naissance, en ne leur donnant aucune part à ce mystère, en réprouvant la science qui enflle le cœur et qui révolte l'esprit; mais en même temps il console la simplicité des petits en leur révélant ces secrets admirables qu'il cache aux savants, et en faisant voir que la docilité du fidèle vaut mieux que la science orgueilleuse du philosophe : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* (Matth., XI). Il fait trembler les heureux du siècle sur leur état, c'était beaucoup, mais il fallait aussi penser aux malheureux, qui font le grand nombre; c'est à quoi il a pourvu en leur faisant sentir qu'à

quelque extrémité de disgrâce qu'ils fussent réduits par la Providence ou par l'injustice des hommes, ils avaient de quoi se consoler dans la destinée d'un Dieu réduit à une condition plus misérable que la leur. Encore une fois, il fallait en venir là pour répondre à tout, pour aller au-devant de tout, supposé l'ordre du monde qu'il ne venait pas changer, mais rétablir : *Neque enim venit immutare conditiones, sed animas*. Non, mon Dieu, ce n'est pas trop et, si je l'ose dire, ce n'est pas encore assez; car enfin vous voyez, après tout ce que vous avez fait, quelle est la fureur de l'homme pour être riche, grand, heureux sur la terre, tout va là, tout se borne là. Je ne parle pas seulement à l'infidèle qui ne vous connaît pas, Seigneur, et sur qui ce mystère ne peut faire nul effet; je ne parle pas à l'incrédule, qui, jusque dans le sein de l'Eglise, est assez malheureux pour avoir perdu la foi; mais je parle à vous, chrétiens, qui n'êtes pas tout à fait scandalisés des humiliations de Jésus-Christ, qui l'adorez, qui l'êtes venu chercher avec les bergers à la crèche. En a-t-il trop fait pour guérir l'orgueil de l'homme, pour amortir cette insatiable cupidité qui le dévore, pour éteindre cette soif outrée des honneurs et des richesses, pour arrêter le cours impétueux de tant de passions violentes qui l'entraînent. Je vous le demande, pères de famille, qui voyez tous les jours la paix de vos maisons troublée par les envies, par les haines et par les querelles que produit l'attachement aux biens de fortune. Je vous le demande, juges, qui avez tous les jours entre les mains les différends des chrétiens, de ces disciples de Jésus-Christ pauvre, humilié, et qui voyez frémir autour de vous les passions les plus vives, un acharnement opiniâtre à s'entre-déchirer, une fureur aveugle qui met tout en usage pour ses intérêts, qui n'épargne ni mensonges, ni parjures, ni artifices, ni fourberies, pour éviter, je ne dis pas la pauvreté qu'on vient d'adorer dans un Dieu, mais la perte d'un dieu bien souvent superflu, toujours dangereux. Je vous le demande, grands du monde, vous qui êtes à la tête des affaires, vous dont dépendent les emplois, les grâces, les charges, les bénéfices; Jésus-Christ en a-t-il trop fait pour modérer les empressements et pour arrêter les poursuites dont vous êtes tous les jours témoins, vous qui êtes, pour ainsi dire, les dépositaires de l'ambition publique? Combien de fois avez vous gémi de voir, je ne dis pas le mondain et le courtisan, mais le chrétien qui se pique le plus de régularité, mais le prêtre qui sacrifie à un Dieu pauvre, mais le prédicateur qui condamne en chaire les honneurs du siècle, poursuivre avec toute l'ardeur et la vivacité possible ce qu'il vient de rejeter, de blâmer et de maudire, comme préjudiciable au salut, le poursuivre, dis-je, sans se ménager, sans rougir de l'affreuse contradiction de ses mœurs et de son état? Jésus-Christ en a-t-il trop fait? je vous le demande, âmes saintes, qui retirées du monde, exposez à la vénération publique la crèche du Verbe incarné, de ce Dieu pau-

vre et ancanti ; vous qui, remplies, pénétrées, de ces saints mystères, tâchez de vivre selon l'esprit de l'Évangile, et non pas selon l'esprit du siècle. Jésus-Christ, encore une fois, en a-t-il trop fait pour vous inspirer le mépris des biens de la terre ? Ne sentez-vous jamais l'ambition et la vanité se réveiller jusque dans le fond de la solitude ?

Eh ! que serait-ce donc, ô mon Dieu, si vous aviez paru au monde couvert de gloire, comblé de richesses, élevé sur le trône, si vous aviez pris la grandeur en partage ; combien par ce choix auriez-vous allumé les folles passions des hommes, à quel excès ne serions-nous point allés ? Que serait-ce si nous nous pouvions dire à nous-mêmes : Le Dieu que j'adore a été grand, riche, puissant, il faut tâcher de le suivre, son exemple est une loi ? Le fidèle n'aurait-il pas trouvé dans son Dieu, aussi bien que les infidèles dans les divinités de la fable ; de quoi autoriser ses passions les plus criminelles ?

Reconnaissez donc, ô hommes, dit saint Léon, quelle est la profondeur de vos plaies, puisqu'il a fallu qu'un Dieu ait mis en œuvre pour les guérir, un remède qui lui a coûté si cher ; que dis-je ? puisque ce n'est pas encore assez des humiliations d'un Dieu pour réformer le cœur de l'homme : *Agnosce, o homo, quam gravia sunt vulnera pro quibus necesse fuit Christum Dominum vulnerari*. Reconnaissez dans vous ce fonds de corruption qu'ont produit l'amour-propre, le dérèglement de vos sens, l'aveuglement de votre esprit.

*Nesciebam, sanus mihi videbar*, dit saint Bernard : Je ne savais pas, ô mon Dieu, jusqu'où allait ma misère, je ne croyais pas être malade au point que je le suis ; mais ce mystère adorable me l'apprend : *Ex magnitudine remedii periculi mei astimo quantitatem* : La force du remède me fait juger de la violence du mal. Malheur à moi si je me scandalise des humiliations que mon orgueil vous a attirées. Si c'est trop de bonté à un Dieu de s'être humilié pour moi, ce n'est pas trop pour la malignité de mon cœur. C'est à moi, Seigneur, que je dois m'en prendre, si ma faible raison ne peut regarder la grandeur infinie d'un Dieu dans l'humilité de la crèche, et ce serait une ingratitude bien monstrueuse, si, après vous avoir réduit là, j'étais encore assez orgueilleux pour vous méconnaître, vous, mon Dieu, qui me devez être d'autant plus cher, que vous vous êtes plus abaissé pour guérir mon orgueil et mon amour-propre : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior*. Malheur à moi, si après que les sages et les grands du paganisme ont révérez ces mystères de l'Homme-Dieu, je conserve un esprit judaïque jusque dans le sein de l'Église. Je commencerai à espérer ma guérison si je ne rougis point des faiblesses de mon Dieu, dit Tertullien : *Salvus sum, si non confundor de Deo meo*. Si je viens à la crèche avec la simplicité des bergers, adorer un Dieu enfant, et si, non content de l'adorer, je pense encore à l'imiter ; car, comme un Dieu

ne pouvait trop faire pour réformer le cœur de l'homme, l'homme, de son côté, ne peut trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu c'est la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Il y a longtemps que le monde se plaint de la sévérité de l'Évangile, sans considérer que Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, s'est réduit lui-même dans un état qui le met en droit de nous demander tout ce qu'il voudra. J'avoue que si Dieu dans la gloire eût exigé de l'homme ce détachement entier des choses du monde, quoiqu'il le pût faire par le seul droit que lui donne le domaine absolu qu'il a sur toutes ses créatures, le cœur pourrait bien n'être pas docile à des leçons si austères ; mais depuis qu'un Dieu a bien voulu nous en donner lui-même l'exemple, est-il rien de si rude et de si pénible dans l'Évangile, dont nous puissions nous excuser ; et que peut répliquer le chrétien à un Dieu qui fait plus pour le sauver qu'il ne lui demande à lui-même pour le salut de son âme ?

C'est la doctrine de saint Paul sur la naissance de Jésus-Christ. *Apparuit*, dit cet apôtre, *gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos (Tit. II)*. La bonté et la condescendance du Sauveur pour tous les hommes ont paru en ce qu'il a bien voulu nous instruire lui-même par son exemple : *Erudiens nos* ; mais à quoi se réduisent les leçons qu'il nous a faites dans ce mystère ; à trois choses que je vous prie d'écouter. Voilà donc, continue l'Apôtre, ce que l'exemple de Jésus-Christ exige de nous : *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo (Ibid.)*. C'est que, renonçant à toute impiété et à tous les désirs du siècle, nous vivions sobrement, justement et pieusement dans ce même siècle. Trois marques pour connaître si nous avons atteint le degré de perfection que l'Évangile exige de nous, et trois devoirs que nous ne pouvons refuser à Jésus-Christ humilié dans la crèche : *Sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo*.

*Sobrie*, ce premier devoir règle le cœur de l'homme par rapport à lui-même, c'est-à-dire que dans quelque condition que la Providence l'ait fait naître, pauvre ou riche, il ne doit point s'attacher trop aux commodités de la vie.

*Juste*, ce second devoir se rapporte au prochain, c'est-à-dire que l'homme, pour acquérir ou pour conserver les biens de la fortune, ne doit faire aucune injustice aux autres.

*Pie*, ce troisième devoir regarde Dieu, c'est-à-dire que les choses du monde ne doivent point détourner l'homme du service de Dieu ; mais qu'au contraire elles doivent l'y conduire et lui servir pour accomplir l'ouvrage de son salut. Voyons, messieurs, si Jésus-Christ dans la crèche n'a pas droit d'exiger de nous ces trois devoirs, dès là que nous faisons profession du christianisme.

*Sobrie vivamus in hoc sæculo*. Il s'agit donc,

chrétiens, en premier lieu de modérer l'attachement que vous avez aux biens de la vie : vous savez quelle a été sur cela la sévérité de l'Eglise et l'usage des fidèles dans les premiers siècles ; on ne se faisait chrétien qu'en renonçant, je ne dis pas en esprit, mais en effet, à ses richesses qu'on apportait aux pieds des apôtres. On a cru longtemps que les grands ne pouvaient embrasser la foi sans renoncer à la grandeur ; et Tertullien ne pensait pas que leur condition fût compatible avec l'Evangile. L'Eglise a trouvé un tempérament qui adoucit en apparence la dureté de cette abnégation, mais qui au fond n'est pas d'une pratique plus aisée, comme l'expérience le fait assez voir. Quel est ce tempérament, messieurs ? C'est d'avoir le cœur détaché des richesses de la terre, c'est au milieu de l'opulence, d'être pauvre en esprit, et de croire heureux les pauvres volontaires qui ont renoncé à tout ; c'est de ne faire point consister son bonheur dans une prospérité temporelle, de n'envier point la destinée des mondains qui vivent dans le luxe et dans l'abondance, de ne mépriser point les misérables qui sont dénués des biens du siècle, de ne se livrer ni au désir d'acquérir ces biens passagers, ni au soin de les conserver, de ne s'enfler point d'orgueil quand on les possède, de ne s'alarmer point quand on est en danger de les perdre, de n'être point troublé ni inconsolable quand on les a perdus. Voilà, messieurs, ce que veut dire l'Apôtre, quand il nous exhorte à vivre sobrement dans le monde ; il veut que le chrétien y soit comme un voyageur qui passe : *Tanquam advenas et peregrinos* (I Petr. II), ou comme un mort qui n'est sensible à rien : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (I Cor. VII). Voilà la plus douce interprétation qu'on puisse donner à l'Evangile, et cependant elle paraît trop austère aux gens du monde.

Or, je dis que Jésus-Christ dans sa naissance est en droit d'exiger de nous ce premier devoir. Car, dites-moi, chrétiens, pouvez-vous refuser ce détachement d'esprit et de cœur que demande votre Dieu, tandis qu'il est dans un dépouillement effectif de tous les biens de la terre et dans un besoin extrême ? Sa mère en est réduite à le coucher dans une crèche : *Reclinavit eum in præsepio* (Luc. II). Pensez-vous que ce n'est pas un Dieu dans la gloire, mais un Dieu sur la paille, qui vous fait cette leçon de dénuement et de pauvreté ? Faites-vous réflexion à l'indécence monstrueuse qu'il y a de vouloir avec ardeur s'élever et s'agrandir, s'enrichir dans la religion d'un Dieu qui s'est privé de tout ; de faire dépendre sa joie et son repos de ce qu'il a réprouvé, d'aspirer au premier rang, tandis qu'il naît dans l'état le plus misérable ? Il vous laisse jouir de vos biens, il veut seulement modérer l'attachement de votre cœur, il veut vous détromper, vous calmer, vous ramener à un juste tempérament : *Sobrie vivamus in hoc sæculo*. Ah ! si vous viviez autrement, chrétiens, ne devriez-vous pas rougir de vous voir plus riches, plus heureux, plus honorés que votre Dieu ? Quand même

il vous aurait permis d'aimer la gloire et les richesses, cet exemple seul ne devrait-il pas vous rendre ces biens odieux ? Non, ce n'est ni l'abjection ni la pauvreté qui devraient faire de la peine à un chrétien s'il avait de la foi ; ce n'est que l'éclat et que l'abondance. Tel a été le sentiment des premiers fidèles. Jusque dans les plus hautes dignités, ils ont gémi sur leur condition, ils ont tremblé sur l'horrible disproportion qu'ils savent entre leur état et celui de Jésus-Christ, ils ont appréhendé que leur élévation ne les réprouvât. Vous, chrétiens, vous regardez l'élévation comme l'unique et le souverain bien, l'humiliation comme un fléau plus terrible que la mort même.

C'est ici que je puis dire que les Ninivites, les infidèles s'élèveront contre vous au jugement de Dieu : *Viri Ninivite surgent in judicio* (Matth. XII). Eux chez qui la pauvreté est ignominieuse, et qui la regardent comme une malédiction et un châtement du ciel dans les principes de leur religion : eux, dis-je, nous reprocheront les secours que nous avons dans la nôtre, et le mauvais usage que nous en avons fait. Voilà quels ont été vos disciples, diront-ils à Jésus-Christ, quelle différence y a-t-il entre eux et nous ? ont-ils été moins avares, moins vains, moins orgueilleux, moins passionnés pour les richesses et pour les honneurs ? mais ne l'ont-ils point été plus que nous ? nous sommes-nous servis de voies plus illégitimes, plus basses, plus sordides, plus infâmes et plus tyranniques ? à quoi les reconnaissez-vous pour chrétiens, sinon en ce qu'ils ont connu l'Evangile sans le pratiquer, sinon en ce qu'ils vous ont insulté, déshonoré, scandalisé et qu'ils ont fait douter par leurs mœurs de la vérité de leur créance ? C'est là, chrétiens, ce qu'ils auront à nous reprocher ; mais nous qu'aurons-nous à leur répondre sur l'exemple qu'ils nous produiront ? Que répondra le lâche occupé toute sa vie du seul soin de sa fortune ? Que répondra l'homme d'église, souvent plus intéressé et plus mondain que le laïque ? Quelle honte, lorsque confronté avec un Dieu humilié, il vous fera voir vos inquiétudes, vos alarmes, vos désirs, vos espérances, vos craintes, vos désespoirs et tous les mouvements d'un homme appliqué sans relâche à s'élever et à s'agrandir ?

*Iuste vivamus in hoc sæculo* : c'est la seconde leçon que nous fait Jésus-Christ dans la crèche, suite de la première ; elle règle notre attachement aux biens du siècle, par rapport au prochain, en sorte que nous ne lui fassions nulle injustice pour les acquérir ou pour les conserver, et que nous soyons disposés à souffrir avec patience celle que nous font les hommes. De quelle excuse ou de quel prétexte, chrétiens, pourrions-nous nous servir à la vue du Sauveur nouvellement né ? *In propria venit, et sui eum non receperunt* (I Joan. c. XI). Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu. Maître du ciel et de la terre, il a jeté les yeux sur une nation qu'il a toujours distinguée des autres, en faveur de laquelle il a fait des



miracles incroyables ; il choisit pour le lieu de sa naissance l'héritage de ses pères ; il fait annoncer sa venue longtemps auparavant par les prophètes ; tout l'univers devrait être dans l'attente du Messie, et son peuple favori l'oublie ; il se trouve étranger jusque dans sa propre maison ; que dis-je, étranger ? il en est banni : *Non erat ei locus in diversorio* ; on ne lui donne pas même le couvert, et seul il est exclus d'un lieu où seul il avait droit de commander.

Voilà, chrétiens, ce que vous croyez, et vous trouvez étrange qu'après un tel exemple l'Évangile vous ordonne de souffrir patiemment les injustices qu'on vous fait ? Il n'a rien omis pour arrêter la violence des hommes ; mais si malgré lui quelquefois elle s'échappe, que n'a-t-il point fait pour apprendre à la soutenir ? Savez-vous quel est le Dieu devant qui vous vous plaignez ? A quoi son exemple ne répond-il pas ? *Solutio omnium difficultatum Christus est.* Jésus-Christ est une réplique vivante à toutes les difficultés, dit un Père de l'Église écrivant sur saint Matthieu. Oui, donnez à vos ressentiments, à vos aigreurs, à vos animosités toute l'étendue que la passion leur peut donner ; employez les traits les plus persuasifs, les couleurs les plus fortes, pour peindre l'injure que vous avez reçue, je ne vous demande point aujourd'hui de modération. Je vais satisfaire à vos plaintes ; j'ai de quoi vous répondre. Le siècle est injuste, dites-vous ; on n'a nul égard au mérite : on vous préfère des concurrents sans naissance, sans habileté ; on vous enlève un rang, une charge, un emploi qui vous est dû. Je ne veux point là-dessus vous contredire : je pourrais peut-être vous représenter que la passion vous aveugle, que nous sommes mauvais juges en notre cause, que le langage que vous parlez est celui de tous les mécontents ; mais que n'auriez-vous point à me répliquer ? Et quand aurais-je épuisé toutes les ressources que l'amour-propre vous fournirait ? On a tort, j'y consens, l'injustice est visible, et votre ressentiment est raisonnable devant tous les tribunaux du monde ; mais l'est-il à celui de Jésus-Christ ? Que vous apprend son exemple ? Manquait-il de mérite, de titres, de raisons pour être reçu ? Quelqu'un devait-il passer devant lui ? Attendez à vous venger quand votre Dieu aura été vengé ; vous aurez alors droit de le faire : *Solutio omnium difficultatum Christus est.*

Mais il est bien rude, me direz-vous, que des proches vous manquent, et que votre propre sang se soulève contre vous ; si c'était des étrangers qui travaillaient à s'entre-ruiuer, cela serait moins odieux. Mais qu'un frère fasse la guerre à sa sœur, que des serviteurs ingrats pensent à perdre leur maître, que des amis vous méconnaissent, vous oublient, vous trahissent après des services signalés ? Voilà une cruelle disgrâce, je l'avoue. Je n'examine point si vous vous l'êtes attirée par votre mauvaise conduite ; je veux croire que ce n'est point une humeur fâcheuse, intéressée, hantaine, in-

quiète, ambitieuse, qui vous a fait allumer le feu de la division ; je ne m'en prends point à la négligence que vous apportez à vos affaires temporelles, je ne vous reproche point une dissipation continuelle, un ménage sans ordre, un jeu excessif, je vous demande seulement que vous jetiez un regard sur le Sauveur qui vient de naître pour vous ; quand vous serez comme lui sur la paille exposé aux injures de l'air, il sera temps de marquer votre ressentiment ; encore ne le fait-il pas en cet état. Mais que Jésus Christ dans la crèche soit tranquille, et que vous éclatiez, non pas dans un besoin extrême (car vous n'en êtes pas là, vous avez encore des ressources), mais pour le moindre intérêt, pour une préférence légère, pour une marque prétendue de mépris ou de froideur, pour une parole mal entendue ou mal expliquée, pour un devoir omis, pour une visite qui n'a pas été rendue en son temps, pour une grâce qu'on a manqué de vous faire ; que votre cœur s'enfle ; que non seulement il ne souffre pas l'injustice imaginaire dont il se tient offensé, mais qu'il en fasse de véritables ; qu'il se porte à la médisance, à l'envie, à la calomnie, qu'il se déchaîne sans mesure, que par une malignité dissimulée il affecte de tourner en ridicule ceux dont il est mal satisfait, c'est ce qui vous rend inexcusable devant Dieu. Ne dites plus : Il est bien difficile de ne s'échapper pas dans ces rencontres. Dites, au contraire : Quand on croit en Jésus-Christ humilié, quand on adore un Dieu né dans une étable, abandonné des siens sans se plaindre, quand on est pénétré des sentiments de la religion, il est bien difficile de conserver cet esprit d'orgueil, et il est encore plus honteux de s'en faire honneur.

Ah ! messieurs, voilà ce que le monde ignore, de se consoler dans ses peines, par les motifs de sa foi. Je sais qu'à la honte du christianisme, c'est parler une langue étrangère à la plupart des chrétiens que de leur proposer l'exemple de Jésus-Christ ; mais je sais aussi quel avantage en tirent ceux qui veulent bien se rendre dociles à ces grandes vérités ; je sais que les fidèles aussi délicats et aussi sensibles que vous, venus aux pieds du Sauveur pour se plaindre des violences qu'on leur faisait, ont tourné leur indignation contre eux-mêmes, ont rongé de leur impatience, se sont reproché avec aigreur leur faiblesse, ont demandé justice, non pas de leur trop grande délicatesse, et que le mystère que nous célébrons les a forcés d'avouer qu'un homme ne pouvait trop faire pour suivre l'exemple d'un Dieu.

*Pie vivamus* : troisième leçon par où je finis et qui règle l'homme à l'égard de Dieu. Il ne faut pas que les biens de la vie lui fassent oublier les devoirs de la religion ; que par l'usage profane et illégitime qu'il en fait, il se serve des dons de Dieu contre Dieu même ; il faut qu'au contraire il rapporte tout à l'honneur du maître dont il a tout reçu ; c'est la troisième chose que Jésus-Christ nous a enseignée dans la crèche. De-

paillé de sa grandeur et de sa gloire, il a sacrifié tout à la gloire de son Père; il veut que les anges publient que c'est à cette intention qu'il s'est humilié et anéanti : *Gloria in excelsis Deo*. Solide instruction pour vous, chrétiens; on ne vous ordonne point de renoncer à vos biens; tous ne sont pas appelés à ce degré de perfection; on veut seulement que vous en fassiez un saint usage; qu'ils ne servent pas à entretenir le luxe, la vanité, l'orgueil, la mollesse, le jeu, la débauche; on veut que les pauvres, que l'autel, que l'église s'aperçoivent que vous êtes riches : *Locupletare egentes*, dit saint Jean Chrysostome. Sentiment chrétien, si vous faites servir tous ces avantages à la gloire de Dieu. Mais étrange renversement! le siècle au contraire fait servir la vertu à l'intérêt, comme l'Apôtre s'en plaint au sujet de certaines personnes de son temps, qui faisaient un trafic honteux de la piété : *Existimantes quæstum esse pietatem*. On connaît la dévotion par les fruits qu'elle produit, non pas dans la vie éternelle, mais dans celle-ci; on entre dans toutes les bonnes œuvres d'une ville, on fait du bruit dans les plus saintes assemblées, on exhorte, on prêche, on agit, on intrigue même; en un mot on a du zèle pour la religion autant qu'on y trouve son compte; mais dès qu'on n'est plus soutenu de cette espérance, que les services qu'on rend ne sont connus que de Dieu, qu'ils ne sont plus éclairés de l'œil qui les aimait, qu'on n'en reçoit pas une récompense présente, on éclate, on murmure, on se lasse, on se retire, et on en vient quelquefois jusqu'à un repentir honteux des avances qu'on a faites pour le service de Dieu.

Ah! chrétiens, apprenons aujourd'hui jusqu'où doit aller notre zèle; heureux si le Seigneur veut bien recevoir nos biens, agréer nos travaux; et trop bien payés de nos peines, si nous pouvons honorer Dieu de notre substance, comme parle l'Écriture : *Honora Deum de tua substantia* ( *Prov. III* ). Fasse le Ciel que vous sortiez d'ici pénétrés de ces grandes vérités, et qu'à l'exemple des bergers vous retourniez de la crèche du Sauveur en vos maisons, louant et glorifiant Dieu des instructions salutaires qu'il vous donne dans ce mystère du salut : *Reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant* ( *Luc. II* ). Fasse le Ciel encore que vous pensiez à mettre en pratique tout ce que vous venez d'apprendre d'un maître si éclairé, afin qu'après avoir suivi l'exemple de Jésus-Christ pendant la vie dans les humiliations, vous méritiez de le voir dans la gloire pendant toute l'éternité, etc.

#### SERMON XVIII.

##### SUR LA FÊTE DE PAQUES

Et cum transisset sabbatum, Maria Magdalene, et Maria Jacobi et Solome, emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum.

Lorsque le jour du Sabbat fut passé, Marie Madeleine, et Marie mère de Jacques et Solomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus ( *S. Marc, ch. XVI* ).

Souffrez, messieurs, que je vous propose

aujourd'hui pour modèle la piété exemplaire de Madeleine qui vient au tombeau de Jésus-Christ. Ce n'est pas tant de la résurrection du Fils de Dieu que j'entreprends de vous entretenir que de l'esprit avec lequel nous devons envisager ce mystère. La plupart de vous se sont approchés ce matin du sacrement adorable de nos autels, et je ne doute pas même que plusieurs n'aient eu le bonheur de Madeleine, qui trouva enfin Jésus; mais si quelques-uns ont été moins heureux, c'est qu'ils n'ont pas cherché le Seigneur avec le même esprit qu'elle. Ainsi, chrétiens, étudiez dans l'exemple que je vous propose les qualités d'une conversion sincère, et reconnaissez-y les défauts de la vôtre. Trois caractères marquent le désir que Madeleine a de trouver le Sauveur du monde, et j'en vais faire les trois parties de mon discours. La promptitude qui lui fait pour cela prévenir le lever du soleil : *Valde mane diluculo*. L'inquiétude avec laquelle elle agit : *Quis revolvat nobis lapidem?* qui nous lèvera la pierre? Le courage qui la rend intrépide jusqu'à tout oser pour enlever ce saint dépôt : *Et ego eum tollam*. Jugeons par la conduite de Madeleine, qui mérita de voir la première Jésus-Christ ressuscité, jugeons, dis-je, des conversions qui se font à Pâques. Mais auparavant implorons le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Regina cæli*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Je dis que le désir de revoir Jésus-Christ inspira à Madeleine une sainte impatience, qui la rendit prompte à le chercher. La simple exposition de l'Évangile en est une preuve sensible. *Et cum transisset sabbatum*; elle eut bien de la peine à laisser passer le jour du sabbat, jour consacré au repos par un devoir indispensable. Il fallut toute l'autorité de la loi pour tempérer son ardeur, et pour arrêter son zèle : *Sabbato quidem siluerunt secundum mandatum* ( *Luc., XXIII* ). Encore ne put-elle s'empêcher pendant le repos de sa retraite de préparer des parfums, afin d'embaumer le corps de Jésus-Christ selon la coutume des Juifs : *Paraverunt aromata, ut venientes ungerent Jesum*. A peine le jour du sabbat expiré, qu'elle se mit en chemin : *Valde mane*; elle n'attend pas même la première lueur de l'aurore; son zèle lui sert de guide au travers des ténèbres de la nuit, *cum adhuc tenebræ essent*; et sans écouter ni la délicatesse ni la timidité si naturelle à son sexe, elle se rend au tombeau de Jésus-Christ avant qu'aucun apôtre y parut : *Cucurrit ergo, et venit*. Peut-on marquer plus d'empressement et plus de vivacité à s'acquitter d'un devoir si saint et si religieux?

Voilà, messieurs, ce que demande la grâce; un cœur prompt à suivre l'attrait dont elle le prévient. Loin d'ici ces esprits incertains et irrésolus qui balancent toujours sur leur conversion. Quand on doute en matière de foi, on ne croit pas; quand on délibère en matière de pénitence, on ne se convertit pas. A la vérité il faut du temps et des années pour parvenir à la perfection et au comble

des vertus chrétiennes ; mais la conversion du cœur est l'ouvrage de l'heureux moment où l'Esprit saint éclaire l'âme tout à coup, et lance un trait vif qui perce, qui blesse et qui attendrit : un moment plus tard , de pénitent que vous alliez être, vous devenez un pécheur endurci. Et cela est bien plus vrai au regard des gens du monde que des autres. Car en quel temps, messieurs, voulez-vous que la grâce trouve accès dans votre cœur ? Tandis qu'il est occupé du plaisir, possédé de l'ambition, dominé par la passion de l'intérêt, enivré de l'amour du siècle ? Que peut-elle faire autre chose pour votre salut, que de ménager certains moments à l'occasion d'un événement tragique, d'une disgrâce éclatante, d'une mort imprévue, ou du moins dans un temps privilégié comme celui de Pâques ? Si donc alors au lieu de profiter de cette heureuse conjoncture, vous délibérez, vous balancez ; si contents de ressentir quelque envie de vous convertir, vous vous en tenez à ces demi-volontés qui ne servent qu'à vous endormir dans le sommeil du péché, et qu'avec cela vous vous flattiez de chercher Dieu sincèrement ; c'est, messieurs, une illusion et un aveuglement déplorable.

Je voudrais, dites-vous, me convertir, je voudrais être meilleur que je ne suis, plus régulier dans mes devoirs de chrétien ; il y faut penser, il n'y a que cela de solide dans la vie. Quand on a fait de semblables réflexions en approchant à Pâques des saints mystères, on est content de soi-même ; et cependant qu'avez-vous conclu ? Qu'est-ce à dire, Je voudrais me convertir ? C'est-à-dire, Je ne veux pas encore le faire ; car remarquez, chrétiens, que ces volontés imparfaites renferment toujours une condition secrète qui les empêche de passer au présent, et de dire, Je veux. C'est-à-dire, Je voudrais penser à mon salut, si je n'aimais mieux mon plaisir, si je n'étais plus attaché au monde qu'à Dieu, si je ne préférerais ma satisfaction à mon devoir. C'est-à-dire, Je vois bien que je ne suis pas dans l'ordre, qu'il faudrait changer et suivre le parti de la vertu ; j'y sens même du penchant et de l'attrait, mais je ne puis me résoudre à donner autre chose à mon salut que ces desirs vains et stériles.

Qu'est-ce à dire, Je voudrais me convertir ? C'est-à-dire : Mon Dieu, vous le voulez, et moi je ne le veux pas ; vous m'invitez à retourner à vous, et moi je ne puis me résoudre à me mettre entre vos mains ; vous me cherchez, et moi je vous fuis ; vous me pressez, vous me sollicitez, et moi je résiste et je me défends ; vous m'appellez, et je tâche de n'entendre pas ; vous me découvrez toute l'horreur du vice, et toute la beauté de la vertu ; je me contente de n'en pas disconvenir et de vivre à l'ordinaire ; plus vous me pressez, plus je m'obstine, plus je m'endurcis.

Qu'est-ce à dire, Je voudrais mieux vivre ? C'est-à-dire : Mon Dieu, vous me troublez dans la jouissance de mes plaisirs ; je vois bien qu'il n'y a point de salut pour moi tandis que je résisterai à vos grâces ; mais, pour calmer

ma conscience qui me trouble et qui me tyrannise, je suis bien aise de me flatter encore de quelque inclination qui me reste pour la vertu ; je me rassure sur ce que je crois avoir encore le cœur susceptible des impressions de la grâce, et je me sers de votre grâce même pour vivre tranquillement dans mes désordres. C'est-à-dire que voici le temps où il faut approcher des saints mystères : tant que j'ai pu reculer, j'en ai fait ; aujourd'hui je ne puis m'en dispenser avec bienséance, il faut donc le faire : quitter mon péché, je sens bien que je ne le veux pas ; recevoir mon Dieu et mon juge en péché mortel, je ne suis pas encore assez abandonné pour ne ressentir pas l'horreur du sacrilège : que me restait-il donc pour mettre à couvert ma conscience et mon péché ? C'est de me flatter de ces demi-volontés, de ces complaisances infructueuses, c'est-à-dire, Je voudrais me convertir, il frudrait mieux vivre.

Ah ! chrétiens, quel plaisir prenez-vous à vous tromper ? Combien y a-t-il d'années que vous dites, Je voudrais, sans en venir jamais jusqu'à dire, Je veux ? Et qu'en a-t-il été par le passé ? N'avez vous pas toujours vécu de la même sorte ? et qu'en sera-t-il à l'avenir, tandis que vous direz, Je voudrais ? Les démons et les damnés le voudraient aussi, en sont-ils meilleurs ? Voilà, cependant ce qui vous rassure. Qu'il arrive dans le monde une mort imprévue sans confession, je vois les parents et les amis du défunt se consoler sur ce qu'il témoignait, dit-on, depuis un temps quelque envie de se mettre à la dévotion ; il avait dessein de se retirer et de penser à son salut ; il le disait encore il y a peu de jours. Cela vous fait bien espérer, et moi, messieurs, cela me fait trembler pour lui. Car, qu'est-ce à dire, Il voulait ? C'est-à-dire que Dieu, qui voyait sa fin prochaine, a fait un dernier effort en sa faveur ; le flambeau de la grâce, qui allait expirer pour lui, a jeté une dernière lueur ; il s'est contenté d'entr'ouvrir les yeux, et de les fermer aussitôt à la lumière, ce sujet prétendu d'espérance que vous avez, a peut-être été le sujet capital de sa condamnation au jugement de Dieu. Vous voulez, lui dira Dieu, vous convertir ? il n'en est rien ; c'est moi qui le voulais ; vous avez pris ma grâce pour un mouvement qui parlait de vous, rendez-m'en compte. Me suis-je contenté de dire, Je voudrais sauver l'homme, je voudrais verser mon sang pour lui ? où en serait l'ouvrage de la rédemption ? Non sans doute ; mais j'ai dit, Je le veux, et je le veux malgré la répugnance que m'inspire l'horreur du vice : c'est ce qui s'appelle vouloir : vous, lâche chrétien, vous n'avez pu prendre le moindre empire sur vos sens ; toujours, Je voudrais et jamais, Je le veux ; je voudrais aussi présentement vous sauver, mais je ne le veux pas. Voilà la juste conduite de Dieu à l'égard des mondains, qui se flattent d'une volonté chimérique de se convertir.

SECONDE PARTIE.

J'ai dit, en second lieu, que la marque d'un désir sincère était l'inquiétude et l'empresse-

ment. Cela paraît dans Madeleine, il semble que l'Évangile ait pris plaisir à nous la peindre avec les couleurs les plus vives pour notre instruction. A peine est-elle sortie du logis, que sa première réflexion est de penser à qui pourrait lever la pierre qui couvrirait le sépulchre de Jésus-Christ : *Quis revolvat nobis lapidem ab ostio monumenti* (Marc. cap. XVI). Car elle avait pris soin le jour de sa sépulture d'observer l'endroit où on l'avait inhumé, dans le dessein de venir lui rendre ses derniers devoirs : *Maria autem Magdalene, et Maria Joseph, aspicebant ubi poneretur* (Ibid., c. XV). Ce n'est pas pour venir lui rendre des devoirs d'éclat par une vaine reconnaissance pour la personne du monde à qui elle était la plus obligée ; c'est par une sainte impatience de le revoir ; car, dès qu'elle eut aperçu que la tombe était levée, et que son maître était absent, les larmes lui vinrent aux yeux ? *Stabat ad monumentum foris plorans*. Elle ne se tient pas assise et dans une posture tranquille, mais debout sans se donner du repos : *Stabat*. Elle ne va pas entretenir sa rêverie dans les allées les plus solitaires du jardin, son inquiétude ne lui permet pas de s'écarter du sépulchre, elle y demeure et n'en détourne pas seulement la vue, dans l'espérance d'y trouver quelques restes du précieux dépôt qu'elle regrette : *Stabat ad monumentum foris*. Les apôtres venus aussi bien qu'elle, ne trouvant pas le corps du Fils de Dieu, s'en retournèrent chez eux : *Abierunt ad semetipsos* (Ibid.). C'était assez pour eux, dit saint Augustin, mais ce ce n'était pas assez pour un cœur aussi touché que celui de Madeleine : *Sed amanti non erat satis*. Elle demeure seule ; et s'obstine à le chercher ; elle le veut trouver dans le lieu même où il n'est pas. Elle a déjà regardé plusieurs fois, mais elle croit toujours s'être trompée, elle revient elle se baisse pour examiner de plus près, elle dévore des yeux ce réduit obscur, rien n'échappe à sa diligence : *Inclinavit se et prospexit* (Ibid.). Enfin deux anges paraissent revêtus de lumière ; tout autre que Madeleine eût pris le change ; et se fût laissé éblouir à cet éclat ; mais rien ne peut lui tenir la place du Dieu qu'elle a perdu. *Mulier, quid ploras* (Ibid.) ? Femme, lui dirent-ils, qu'avez-vous à pleurer ? Que cherchez-vous ? Ah ! pourquoi je pleure ; quand vous saurez quel est le sujet de mes larmes, vous avouerez que je suis la personne du monde la plus malheureuse et qu'on doit être inconsolable après la perte que j'ai faite : *Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum* (Ibid.). C'est parce qu'on m'a enlevé mon Sauveur, et dans sa personne ma joie, ma vie, mon repos, mon trésor, et je ne sais plus où le chercher.

Ainsi, parle une âme vraiment touchée du désir de trouver Dieu. Elle qui comptait pour rien de perdre la grâce, commence à éprouver ces saintes inquiétudes sur l'état de sa conscience ; elle s'étonne qu'on puisse vivre sans être bien avec Dieu ; elle s'aperçoit que le commerce du monde, qu'une vie de plaisir, qu'un enchaînement d'occupations

continuelles, que l'embaras des affaires que l'entêtement d'une passion qu'elle a voulu contenter, et qui a épuisé tous ses soins, enfin qu'une ardeur sans relâche pour s'enrichir lui a fait oublier Dieu, et l'a jetée dans un assoupissement mortel sur l'affaire de son salut ; elle éclate alors en des regrets vifs et sensibles : *Tulerunt Dominum meum et nescio ubi posuerunt eum* : Hélas ! j'ai vécu comme s'il n'y avait point de Dieu pour moi ; n'y a-t-il plus de retour à l'état heureux où je me suis vue autrefois si bien avec lui ? *Recedite a me, amare flebo* (Is., cap. XXII). Retirez-vous de moi, vains amusements, plaisirs frivoles, affaires chimériques, disparaîsez devant la grande affaire de mon salut ; c'est bien assez que vous ayez troublé mon repos ; laissez-moi regretter à loisir une perte que les larmes seules peuvent réparer : *Recedite a me, amare flebo*. Elle ne cherche plus un confesseur facile, indulgent, pour passer la fête de Pâques, et pour étourdir sa conscience ; les plus habiles ne lui paraissent pas l'être trop pour lever cette pierre dont le poids insupportable lui pèse sur le cœur : *Quis revolvat nobis lapidem ?* Où trouverai-je un homme de Dieu qui puisse amollir la dureté de mon cœur ? Elle ne se contente plus comme autrefois d'un examen léger et superficiel ; elle examine avec soin les replis les plus secrets de sa conscience, elle ne se pardonne rien : *Inclinavit se et prospexit* : et nous avons quelquefois la consolation de voir ces pécheurs auparavant endurcis, avoir ensuite des délicatesses de conscience qu'on ne voit pas dans les justes, entrer dans une sainte inquiétude sur l'état présent de leur âme, n'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, s'imaginer toujours ne s'être point assez expliqués, n'avoir point assez regretté les désordres de leur vie passée, n'avoir point pris assez de mesures pour se précautionner contre l'avenir.

Quelque nouveau que paraisse ce langage aux gens du monde, la grâce trouve bien le secret de le faire entendre aux plus mondains. Il est rare de voir des conversions sincères de personnes engagées dans de grands désordres, et surtout dans des péchés d'habitude, sans que les commencements soient accompagnés de ces agitations et de ces troubles salutaires : on ne se dégage qu'avec peine des liens qui serrent si étroitement ; et c'est ce qui donne lieu aux actes héroïques de contrition, à quoi je reconnais le caractère des vrais pénitents.

Oui, messieurs, à peine oserais-je vous déclarer ici quel est le véritable esprit de la pénitence, selon l'Écriture et les Pères de l'Église ; je crains de scandaliser des âmes timorées et de les jeter dans les scrupules qui ne leur conviennent pas : mais je crains en même temps de donner aux pécheurs endurcis une occasion de railler. Souffrez, chrétiens, qu'après avoir pris les précautions nécessaires, je m'explique sur une matière si importante. J'avoue donc d'abord, et il est vrai que l'essentiel de la contrition consiste dans un amour de préférence qui détache le

cœur du péché, et je conviens avec vous que cet amour peut être sans aucune sensibilité ; mais ce qui me fait trembler, c'est que tout ce que je vois de pénitences autorisées de l'Écriture tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, toutes celles que l'Église a canonisées depuis dans les saints, se font sentir dans le fond du cœur, se produisent au dehors par des marques sensibles, sont même accompagnées de soupirs, de gémissements et de larmes. Je vois l'Esprit-Saint partout uniforme exciter cette contrition douloureuse ; Manassès retournant à Dieu avec des termes qui marquent un cœur brisé et attendri ; David est si pénétré de douleur, qu'il baigne sa couche de ses larmes ; Ezéchias en pleurs répand son âme devant Dieu ; le prince de Ninive paraît à la tête de sa cour sous la cendre et sous le cilice ; tout le peuple au retour de la captivité interromp' la lecture de la loi par ses gémissements et par ses pleurs, jusqu'à ce que les lévites sont obligés d'aller de rang en rang pour apaiser les cris, et pour arrêter le cours des larmes : *Nolite flere* (II *Esd.*, VIII). Saint Pierre pleure amèrement son péché ; le publicain contrit se frappe la poitrine au bas du temple, et n'ose lever les yeux ; Madeleine aux pieds du Sauveur du monde les arrose de ses larmes ; je ne vois nulle part aucune douleur tranquille. Je vois cet esprit régner longtemps dans la primitive Église : ces différentes classes de pénitents prosternés au vestibule du temple, ces solitaires qui passaient leur vie dans les larmes, ces pénitents si touchés, dont saint Jean Climaque nous fait la peinture : tout cela n'est plus, et il semble aujourd'hui que ce soit une chimère. On voit assez de confessions ; mais on ne voit presque plus de contrition, où s'il échappe quelque larme aux pécheurs, ils se croient tout d'un coup des saints, et au lieu de s'occuper à pleurer les péchés de leur vie passée, ils oublient bientôt ce qu'ils ont été. Mais d'où vient que cette source de larmes a tari dans l'Église ? Y commet-on moins de péchés qu'autrefois ? Je vous le demande, messieurs, interrogez votre conscience, faites-vous justice à vous-mêmes. Tel m'écoute insensible et tranquille, qui sait ce qui en est, et qui se sent peut-être coupable d'une infinité de péchés dont un seul aurait suffi à ces vrais pénitents pour pleurer toute leur vie : *Justo satis est peccasse semel ad fletus aternos*. Et cependant nous voyons tous les jours des pécheurs de ce caractère approcher du sacrement de pénitence, sans douleur ; voilà ce qui fait la peine et l'embarras d'un confesseur à qui il reste un peu de zèle.

Non, chrétiens, ce ne sont point toujours les désordres d'une vie criminelle qui jetent les ministres de Jésus-Christ en ces cruelles perplexités qui rendent le ministère si pénible et si dangereux. Vos péchés, fussent-ils plus nombreux que les grains de sable qui sont sur les bords de la mer, et plus atroces que ce que l'enfer a produit de plus noir et de plus malin, toute la faiblesse de l'homme nous est connue, et tremblant

pour nous-mêmes nous sommes touchés de compassion pour vous. Nous connaissons aussi toute l'étendue de la miséricorde infinie du maître dont nous sommes les ministres ; nous savons que rien ne la peut épuiser ; Mais ce qui nous afflige, c'est de voir ces pécheurs abominables devant Dieu, réciter tant d'excès honteux comme une histoire indifférente, qui ne les regarde pas ; c'est de voir des malades tout couverts de plaies, et de plaies mortelles, qui ne se sentent pas eux-mêmes ; c'est de nous voir médiateurs entre Dieu que nous avons à venger, et ces coupables qui ne sont point touchés, et de ne pouvoir leur accorder la grâce de l'absolution sans trahir les intérêts de notre maître, et sans les renvoyer eux-mêmes plus criminels qu'ils n'étaient venus à nous.

Ah ! s'il ne tenait qu'à gémir devant Dieu pour vous, et qu'à donner des larmes, en pourrait-on refuser à un si déplorable endurcissement ? On trouverait encore dans la loi de grâce des prêtres aussi zélés que ceux de l'ancienne loi, qui entre le vestibule et l'autel pleureraient les péchés du peuple ; mais Dieu veut, et il est juste, que celui qui a commis le péché soit celui qui le pleure. On tâche donc d'entrer dans ce cœur inaccessible à tous les motifs de la foi : on lui met devant les yeux tantôt la justice inexorable d'un juge prêt à le punir, tantôt la miséricorde infinie d'un Sauveur qui lui tend les bras ; on tâche de le réveiller par la crainte et par l'espérance ; car d'oser lui proposer un Dieu infiniment aimable par lui-même, hélas ! c'est un langage inconnu pour lui. Mais nous cherchons inutilement par où faire entrer dans ce cœur des sentiments douloureux ; il pense à nous surprendre, tandis que nous pensons à le sauver ; et je ne sais si dans le fond il n'a point plus de dépit d'être contraint de s'accuser de ses péchés, qu'il n'a de regret de les avoir commis. Ah ! messieurs, qu'une douleur vive et sensible s'explique bien autrement ! tout parle dans un pénitent touché de repentir ; ses yeux baissés, d'où les larmes coulent quelquefois malgré lui, un visage morne et confus, l'air, le maintien, le ton de la voix, certains termes, qui laissent voir la haine qu'il a pour lui-même, et pour son péché ; tout parle dans lui le langage de la pénitence. Ah ! c'est alors que sûrs de notre ministère, contents de voir notre Dieu vengé nous ne comptons plus des fautes que nous voyons effacées par les larmes, nous répandons avec profusion les trésors de la grâce, sans craindre d'être accusés de dissipation, et désavoués de notre maître : *Cum intueor fletum*, dit saint Cyprien, *sentio ignoscentem*. Quand je vois le pécheur fondre en larmes, je sens que Dieu lui pardonne ses péchés.

Mais ces larmes, direz-vous, sont souvent des effets du tempérament, dont on n'est pas le maître. Abus, chrétiens ; la douleur a son langage à part, qui se fait entendre dans tous les hommes : ceux qui ne sont pas d'une complexion si tendre et qui ne pleurent jamais, ne sont souvent que plus susceptibles

d'une contrition amère; ils ont le cœur serré, pressé de douleur. Et c'est ici, chrétiens, que vous devez rougir sur l'insensibilité du vôtre : vous savez quels transports ont accompagné le péché; vous n'avez pas oublié ces folles langueurs, et si je l'ose dire, ces extases de joie, à la vue de l'objet que vous aimiez, ces inquiétudes et ces troubles pendant son absence; voilà de quoi votre Dieu est jaloux : vous retournez à lui avec indifférence et avec froideur; vous voulez qu'il s'en contente; vous en êtes-vous contentés dans le péché? Non, je n'en croirai point à votre dureté, tandis que je vous verrai le cœur sensible, l'âme passionnée. A quoi donc m'en prendrai-je, ô mon Dieu, de ne voir plus ce don de larmes parmi les fidèles? Sera-ce à vous! Eh quoi! Seigneur, seriez-vous devenu moins aimable que vous ne l'étiez alors; et n'êtes-vous pas aussi bien notre Dieu que vous étiez le Dieu de nos pères?

TROISIÈME PARTIE.

J'ai dit, en troisième lieu, que la marque d'un désir sincère est le courage, qui fait qu'on expose tout pour recouvrer la grâce qu'on a perdue. Ce dernier trait paraît encore dans le zèle de Madeleine. Tandis que explorée, comme nous l'avons vue au tombeau de Jésus-Christ, elle se livre à son inquiétude, le Fils de Dieu se présente à elle sous la figure d'un jardinier; sa douleur lui inspire du respect au delà de ce qu'on en doit aux personnes de cette condition, peut-être pour l'engager à lui mettre entre les mains le dépôt sacré qu'elle cherche : *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum* (Joan., XX); Seigneur, lui dit-elle, si vous l'avez enlevé, de grâce enseignez-moi où vous l'avez mis. Mais, Madeleine, de qui parlez-vous? *Eum* : quel est le nom de celui que vous cherchez? Il semble que tout le monde en ait le cœur aussi rempli que vous; ah! croyez-moi, peu de gens pensent à celui que vous cherchez : mais que vous servira de voir où on l'a transporté? que voulez-vous faire? *Et ego eum tollam* (*Ibid.*). Je veux, dit-elle, m'emparer de ce dépôt sacré; je veux le mettre en lieu de sûreté, et ne m'exposer plus à le perdre; je veux encore arroser de mes larmes ces pieds sacrés où j'ai trouvé la rémission de mes péchés; je veux contempler à loisir cette bouche divine, dont tant d'oracles sont sortis, et qui m'a rendu la vie, en prononçant la sentence de mon absolution : *Et ego eum tollam*. Mais pensez-vous bien à ce que vous dites? Vous êtes seule, une femme faible, sans secours; et vous espérez au travers des gardes, contre la défense de Pilate, enlever un corps du sein du tombeau des mains de la mort même? *Et ego eum tollam*. Oui, je l'emporterai; ayez seulement soin de me conduire au lieu où il est, et reposez-vous du reste sur moi; je ne crains ni la garde des Juifs, ni les ténèbres de la nuit, ni la faiblesse de mon sexe; je ne crains point de perdre la vie après avoir perdu mon Sauveur; et je ne connais rien d'impossible pour le trouver : *Et ego eum tollam*.

Voilà, messieurs, l'image naturelle d'une

âme touchée de Dieu. Quand elle a pris le parti de le servir, elle le cherche à quelque prix que ce puisse être; le monde, la chair et le démon lui paraissent alors des ennemis faibles; et cette âme timide, qui craignait tout auparavant; devient intrépide et s'étonne elle-même de la grandeur de son courage. Mais pourrez-vous rompre ce commerce qui vous était si agréable, que l'habitude vous avait rendu comme nécessaire, et sans lequel la vie vous paraissait amère et plus dure que la mort? *Et ego eum tollam*. Ah! c'est tout de bon que je le veux rompre; je sens expirer cet amour profane; un feu plus pur et plus saint embrase mon cœur; il est temps d'aimer le seul objet qui le mérite et de renoncer à l'idole que j'ai mise en sa place : *Et ego eum tollam*. Mais pourrez-vous vous assujétir au joug de la loi, qui vous semblait si pesant, aux jeûnes de l'Eglise, dont vous vous jugiez incapable par la délicatesse de votre complexion? pourrez-vous soutenir la longueur des prières du service divin, pratiquer les devoirs du chrétien, rendre ce bien dont la restitution peut incommoder vos affaires, lever le scandale en voyant le parent, l'ami avec lequel vous êtes brouillé depuis si longtemps, pourrez-vous chaque jour porter votre croix, comme le Fils de Dieu nous l'ordonne? *Et ego eum tollam*. Ne jugez point de moi par le passé; c'est tout de bon que je veux être à Dieu; je ne vois rien qui soit au-dessus de l'amour que je sens; c'est à vous à m'imposer tout ce qu'il vous plaira; n'ayez égard qu'à un seul article, que je recouvre au plutôt la grâce que j'ai perdue; il y a trop longtemps que je suis esclave du monde, et que je n'ose suivre le désir que Dieu m'a donné de le servir; que je ne sorte point d'ici que je ne sois réconcilié avec lui et assuré de ma grâce : *Et ego eum tollam*. Mais quelle apparence de soutenir ce caractère dans le monde, vous qui vous êtes fait une loi de lui plaire? Non, le monde ne m'est plus rien, j'en reconnais la vanité : mais quand je voudrais encore lui plaire, le monde, tout corrompu qu'il est, ne respecte-t-il pas la vertu? Si je prétendais alier la dévotion avec le monde, approcher des saints mystères et passer le jour et la nuit au jeu, aimer mes aises et rechercher toutes les commodités de la vie, être plus délicat sur le point d'honneur que les plus mondains, censurer la conduite d'autrui, sous prétexte que la mienne est irréprochable, mettre la division dans ma famille par un esprit d'intérêt; le monde en parlerait sans doute, et n'aurait-il pas raison de le faire? Mais s'il voit que de bonne foi je m'attache à remplir tous mes devoirs, que je renonce au grand jeu, aux dépenses excessives qui m'empêchent de payer mes dettes et qui passent ma condition; que je veux-même mener une vie pénitente, autant que mon état le pourra permettre; que loin d'insulter à ceux qui sont dans le désordre, animé de l'esprit du christianisme, j'excuse tout ce qu'il se peut excuser; que j'aime mieux sacrifier un peu de mes intérêts au bien de la

paix que de fomenteur la haine, les soupçons, les querelles, les emportements qui accompagnent toujours les procès : s'il ne me voit plus ni fier, ni jaloux, ni médisant; s'il voit enfin qu'ayant pris le parti de la piété, je m'y attache constamment; le monde n'aura plus rien à répliquer, ou s'il parle, ce sera en faveur de la vertu. La probité a des droits incontestables sur le cœur de l'homme; partout où l'on reconnaît son véritable caractère, on la respecte : ou s'il en est d'assez libertins pour la mépriser, que m'importe de plaire à une poignée de gens, qui ont pris tant de soin de se décrier eux-mêmes, qui n'ont nulle autorité et ne sont plus écoutés.

Mais enfin je veux que le monde me persécute; quel si grand intérêt ai-je de lui plaire pour sacrifier mon salut à ce fantôme du respect humain? J'ai fait paraître tant de force d'esprit lorsqu'il a fallu soutenir les discours du monde qui a censuré ma conduite déréglée : en aurais-je moins pour me sauver que pour me perdre? *Et ego eum tollam*. Il y a si longtemps qu'on parle de ce commerce suspect que j'entretiens, du peu de soin que j'ai de ma réputation; on a si souvent raillé de ma délicatesse sur le point d'honneur; on a si souvent trouvé à redire à la passion que j'ai pour le jeu; on a si souvent tourné en ridicule la folle vanité par laquelle j'affecte de m'égalier à ceux qui sont au-dessus de moi; on est si scandalisé de l'acharnement que j'ai eu contre ma famille, dont j'ai troublé le repos par des chicanes continuelles; tout cela m'est revenu cent fois et je me suis fait un front d'airain à l'épreuve de la critique la plus raisonnable. Aujourd'hui qu'il ne s'agit que de soutenir la censure d'un petit nombre de personnes, que ma persévérance réduira peut-être dans la suite, aurais-je moins de courage pour les intérêts de mon Dieu? Quoi! il serait le seul pour qui je ne saurais souffrir les reproches et les railleries du monde? *Et ego eum tollam*. Non, non, il n'en sera pas ainsi. A quel que prix que ce soit, il faut que je le serve et que je rentre dans la voie de mon salut. Si vous cherchez Dieu de la sorte, mes chers auditeurs, vous trouverez sa grâce en cette vie et sa gloire en l'autre, etc.

### SERMON XIX.

#### SUR L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cælum, et sedet a dextris Dei.

Après que Jésus-Christ eut fini le discours qu'il faisait à ses apôtres, il monta au ciel, où il est assis à la droite de son Père (S. Marc, ch. XVI).

C'est aujourd'hui, messieurs, que Jésus-Christ achève enfin de fournir cette longue et pénible carrière où il était entré pour combattre le plus redoutable ennemi de notre salut. Mystère plein d'espérance pour les chrétiens, gage infailible d'une heureuse immortalité; car si Jésus-Christ, selon l'oracle de saint Paul, est ressuscité pour notre justification, nous pouvons dire qu'il monte

au ciel pour nous faire part de la gloire qui est le fruit de la justification; et que jamais l'apôtre n'a eu plus de raison d'appeler Jésus-Christ notre espérance que dans ce jour glorieux où il se met en état de remplir tous nos souhaits et d'assurer les prétentions légitimes que nous avons sur le ciel, comme sur un héritage qu'il nous a mérité. *Christus in vobis spes gloriæ* (Coloss., 1).

Esprit-Saint, à qui seul il appartient de faire naître dans nos cœurs un saint désir de la gloire céleste, éclairez-moi de vos lumières pour découvrir dans ce mystère le fondement solide de notre espérance, et inspirez-moi des sentiments qui réveillent sur cela la langueur des chrétiens. C'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*.

Saint Thomas, examinant la nature et les qualités essentielles de l'espérance chrétienne dont nous parlons, lui attribue deux mouvements d'où dépendent tous les autres. Le premier est un désir ardent du souverain bien et une inclination violente qui nous entraîne vers l'objet qui peut seul nous rendre heureux. Mais parce que ce bien est élevé au-dessus des forces de la nature et se trouve comme environné de difficultés et d'obstacles presque insurmontables; l'espérance chrétienne, par un second mouvement, nous excite, nous anime à vaincre tout ce qui s'oppose à nos désirs, et nous inspire une sainte confiance et une assurance morale de réussir dans la poursuite du bien où nous aspirons. Voilà toute l'économie de cette vertu théologique que les conciles ont jugée si nécessaire pour le salut qu'ils en ont fait un article de foi.

Or, je trouve dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui des considérations fortes et puissantes pour exciter ces deux mouvements dans le cœur de tous les hommes. Examinons seulement les paroles de mon texte : *Assumptus est in cælum, et sedet a dextris Dei*. Premièrement, Jésus-Christ monte au ciel, et en montant il nous marque le chemin que nous devons tenir; il porte là tous nos désirs et fixe à cet heureux terme tous les mouvements de notre cœur : *Assumptus est in cælum*. Mais, en second lieu, pour dissiper les craintes que pourrait nous inspirer la faiblesse de notre nature, il prend aujourd'hui séance à la droite de son Père, et c'est là qu'il dispose avec un pouvoir absolu de toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour parvenir à la félicité éternelle : *Sedet a dextris Dei*. Il monte au ciel pour nous apprendre que c'est le lieu où nous devons aspirer; il s'assied à la droite de son Père pour nous marquer qu'il a le pouvoir de nous y conduire après lui. Son ascension doit redoubler nos désirs de le rejoindre dans le ciel; et le pouvoir absolu qu'il y exerce nous doit rassurer contre la crainte de n'y pouvoir arriver : l'une et l'autre considération doit servir d'un fondement solide à notre espérance. Ce sont les deux parties de ce discours et le sujet de votre attention.

## PREMIÈRE PARTIE.

Le Fils de Dieu, messieurs, nous fournit dans ce mystère trois motifs également efficaces et propres à exciter dans nos cœurs un désir ardent de cette gloire immortelle dont il prend possession et à laquelle nous sommes destinés. Car, en premier lieu, il nous fait connaître l'excellence de ce souverain bien et l'avantage qu'il a par-dessus tous les biens du monde. En second lieu, il nous fait sentir, en nous dérobant sa présence, des regrets infinis de l'avoir perdu et de pareils désirs de nous réunir à lui dans le séjour de la gloire. Enfin il nous fait une leçon importante, en sortant du monde, sur l'obligation indispensable que nous avons de tourner toutes nos vues vers cette fin dernière pour laquelle Dieu nous a créés. Examinons ces trois considérations.

Oui, c'est proprement aujourd'hui, chrétiens, que le Fils de Dieu nous fait connaître l'excellence du souverain bonheur où nous sommes appelés. Pour le comprendre, je vous prie de vous souvenir de l'erreur grossière qui s'était répandue, non-seulement parmi le peuple de la Judée, mais qui avait fait même de grands progrès parmi les docteurs de la loi et dont les apôtres ne s'étaient pas encore détrompés : savoir que le véritable Messie envoyé de Dieu, après avoir affranchi l'empire des Juifs de la servitude et de la violence de ses ennemis, devait enfin régner longtemps sur la terre et jouir de sa victoire dans la paix et dans l'abondance. Ainsi ce peuple charnel et terrestre expliquait à la lettre les oracles des prophètes, et ne pouvait pas se figurer l'idée d'un bonheur où les sens n'eussent point de part. De là vinrent ces préséances qui piquèrent l'ambition des enfants de Zébédée. De là ces demandes fréquentes et répétées par lesquelles on pressait le Fils de Dieu de se déclarer, si c'était en ce temps-là qu'il devait rétablir l'empire d'Israël : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel* (Act. 1). De là même cette espérance qu'avaient conçue les deux disciples qui allaient en Emmaüs et dont ils semblaient être déçus : *Nos autem sperabamus, quia ipse redempturus esset Israel* : Nous espérions que ce serait lui qui nous délivrerait d'une domination étrangère. Erreur qui dans la naissance de l'Eglise, quoique un peu altérée par les circonstances du temps, fut proposée par le célèbre Papias, disciple de saint Jean l'évangéliste, qui enseignait qu'après le jugement dernier Jésus-Christ, à la tête des prédestinés, viendrait sur la terre établir un empire florissant, et qu'après mille ans passés dans une heureuse tranquillité ils monteraient au ciel pour y goûter un bonheur plus achevé. Ce reste du judaïsme, qui fit en ce temps-là de grands progrès à cause de la réputation que Papias s'était acquise, ne fut éteint que sous le pape Damase qui le condamna ; mais par là il est aisé de juger combien cette interprétation si familière aux Juifs avait fait d'impression sur les esprits, et combien fortement ils étaient prévenus que toutes les promesses

de l'Écriture leur avait faites touchant le Messie se doivent entendre à la lettre d'un règne purement temporel.

Or, c'est proprement aujourd'hui que Jésus-Christ se met en devoir de les détromper. Il est temps, leur dit-il, mes chers disciples, de nous séparer ; il est temps que je retourne dans le sein de mon Père pour y goûter ce repos inaltérable qu'on ne goûte point ici-bas. Mais quelle indignité de vous voir répandre des larmes au plus heureux jour de ma vie ? Si la tendresse que vous avez pour moi naissait d'un attachement désintéressé, la joie que vous auriez de me voir au comble de mes souhaits vous rendrait insensible à la douleur que vous marquez de me perdre : *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem* (Joan., XIV). Car enfin quelle marque plus sûre peut-on donner d'un attachement sincère que de souhaiter à la personne qu'on aime le plus excellent de tous les biens ? Tandis que vous m'avez vu souffrir, vous avez pu répandre des larmes ; mais c'est sans doute ne m'aimer pas que de me pleurer dans l'état de mon triomphe et de plaindre ma destinée, lorsque je suis sur le point de me réunir à mon Père. Affranchi désormais de toutes les afflictions temporelles, vainqueur de l'enfer et de la mort, glorieux, impassible, immortel ; je pourrais, il est vrai, régner parmi vous et réparer ma gloire en dépit de l'envie et de la fureur de mes ennemis. Mais tout cela n'est pas comparable à ce que je trouverai dans le sein de mon Père. J'y vais goûter des plaisirs que l'entendement de l'homme n'est pas capable de comprendre et qui seuls peuvent remplir la vaste étendue de son cœur ; j'y vais jouir d'une gloire devant laquelle toutes les grandeurs mondaines s'évanouissent ; en un mot partager la gloire du Tout-Puissant : *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem*.

Or, je vous demande, chrétiens, si le Fils de Dieu pouvait mieux nous faire comprendre l'excellence du bonheur du ciel, que par ce reproche qu'il faisait à ses apôtres ? N'est-ce pas nous marquer visiblement le néant des biens de ce monde ? n'est-ce pas leur insinuer adroitement qu'ils n'ont nulle connaissance de ce bonheur inexplicable que Dieu leur propose ; mais qu'il est cependant de telle nature, que ce serait une imprudence et une folie inexcusable que d'y renoncer, quand on leur ferait les offres les plus avantageuses sur la terre ? n'est-ce pas nous faire entendre, par un exemple sensible, que quand nous pourrions être comme lui immortels dans ce monde ; quand nous y trouverions tout ce qui peut flatter notre convoitise et notre ambition ; quand nous serions hors des atteintes de la douleur et de la maladie, que nous en serions venus à cette heureuse indolence que les hommes sensuels cherchent avec tant d'étude sans la trouver ; qu'en un mot, quand nous serions adorés, aimés et recherchés ici-bas, il nous manquerait toujours un bien essentiellement néces-



saire pour un bonheur parfait, et qui seul doit être l'objet de nos désirs.

Je sais, messieurs, que cette morale est bien contraire à la disposition d'esprit où se trouvent ces lâches chrétiens que l'opulence, les plaisirs, les douceurs de la vie, le libertinage et la sensualité attachent si fortement aux biens de la terre; qu'à la honte du christianisme, ils sont prêts de renoncer à leur fin dernière, si Dieu leur laissait pour toujours la jouissance de ces biens qu'ils possèdent. Préférence bien indigne, qui dégrade l'homme et qui le réduit à la condition des bêtes. Car, qui pourrait s'imaginer qu'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ, et destinée à être heureuse du bonheur de Dieu même, pût renoncer aux prétentions qu'elle a sur le ciel, pour se borner à la satisfaction de ses sens? quel horrible renversement, de voir que Dieu ne trouve pas en quelque sorte dans le fonds de son essence divine de quoi contenter l'homme, et que l'homme affecte de trouver dans les créatures des suppléments, pour ainsi dire, à ce qu'il croit manquer à son souverain bonheur! quel scandale de voir des femmes enivrées de l'amour qu'elles ont pour elles-mêmes, et idolâtres de leurs corps, se déclarer hautement pour la vie présente au préjudice de leur salut éternel, et comme reprocher à Dieu par cette préférence monstrueuse, ou qu'il n'a pas de quoi les satisfaire pleinement, ou que sans se mettre en peine de les posséder, elles trouvent ailleurs des objets capables de remplir tous leurs souhaits! c'est de ce désordre que saint Paul était si touché, qu'il n'en pouvait parler sans répandre des larmes de douleur et d'indignation: *Flens dico, inimicos crucis Christi; quorum Deus venter est (Philip. III)*. Ce sont des ennemis de Jésus-Christ, qui ne reconnaissent plus d'autre divinité que leurs corps qu'ils idolâtraient.

C'est à ces âmes sensuelles que le prophète royal adressait ces reproches si pressants et si vifs, lorsque d'une part il considérait les vains amusements dont les hommes occupent leur esprit dès leur enfance, et de l'autre qu'il voyait en esprit le Messie glorifié monter au ciel, et nous frayer un chemin sûr à la gloire: *Filii hominum, usquequo gravi corde; ut quid diligitis vanitatem, et queritis mendacium? Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum (Ps. IV)*. Enfants des hommes, s'écriait ce prince selon le cœur de Dieu, enfants des hommes qui avilissez votre âme, et qui profanez l'image de Dieu, en l'abaissant jusqu'au sort des animaux: *Usquequo gravi corde?* Jusques à quand vous laisserez-vous dominer par ce penchant honteux, qui vous entraîne aux biens de la terre? jusqu'à quand vous laisserez-vous appesantir par le poids de cette inclination brutale qui vous asservit à votre corps? *Usquequo gravi corde?* Jusqu'à quel âge, jusqu'à quel temps avez-vous résolu de vous borner aux plaisirs des sens? car enfin, qu'une passion violente, que la chaleur du sang, que les premières fougues d'une jeunesse indomptée

aient d'abord obscurci les lumières de la raison, et vous aient plongés dans le désordre; je conviens que la fragilité de l'âge a pu causer un tel dérèglement; mais qu'étant venus à un âge mûr, ayant plus de raison et plus d'expérience, vous vous en teniez à votre première erreur, et que vous puissiez faire un choix aussi déraisonnable que celui d'embrasser avidement les biens périssables de ce monde, au préjudice des biens solides de l'éternité; que le plaisir n'ait fait place qu'à l'intérêt, et l'intempérance qu'à une insatiable cupidité; peut-on assez déplorer un si funeste aveuglement? *Ut quid diligitis vanitatem, et queritis mendacium!* Vous, que des espérances frivoles ont trompés tant de fois, vous qui, vous abandonnant à vos désirs déréglés, avez inutilement cherché dans toutes les créatures ce repos qu'elles n'étaient pas capables de vous donner, pouvez-vous désormais le chercher ailleurs qu'en Dieu seul? *Ut quid diligitis vanitatem, et queritis mendacium?* Confus des vaines poursuites que vous avez faites, las des fausses démarches qui vous ont épuisés, indignés de l'injustice de la fortune, à qui vous avez trop sacrifié; victimes que l'ambition dévore et consume chaque jour, instruits par une fatale expérience du néant des choses du monde, pleins de mépris pour ce que vous aimez éperdument à quoi pensez-vous, lorsque vous dédaignez les biens solides que Dieu vous présente? *Ut quid diligitis vanitatem, et queritis mendacium?* Cette erreur, ajoute le prophète, était plus excusable dans l'ancienne loi, où le ciel n'était ouvert à personne, et où Dieu semblait ne proposer que des bénédictions temporelles à ses serviteurs: mais aujourd'hui que ce divin maître rompt tous les obstacles en notre faveur; et qu'élevé au comble de la gloire, il nous invite au même bonheur, qui empêche votre cœur de former des desseins dignes de vous? *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum;* sachez que le Seigneur a fait part de sa gloire à son Fils unique, et qu'il promet le même avantage à ses enfants adoptifs: *Et scitote quoniam,* etc. C'est ainsi que ce prophète inspiré de Dieu, se figurant la gloire de l'ascension de Jésus-Christ, nous apprend à élever nos désirs vers la même félicité.

Mais quelque avantageuse que fût l'idée que Jésus-Christ nous donnait de ce souverain bien, il semblait qu'il y manquait encore une qualité essentiellement requise pour faire une forte impression sur les esprits, c'est qu'après tout, Dieu, en qui doit consister ce bonheur, était toujours invisible: *Deum nemo vidit unquam*. Or, telle est la faiblesse de l'homme et la dépendance qu'il a de ses sens, qu'à peine peut-il aimer aucun objet qui ne les flatte, ou qui n'ait quelque rapport avec eux. Il fallait donc que Jésus-Christ rendit en quelque manière cet objet sensible à ses apôtres, et qu'ils pussent se figurer quelque chose dans le ciel, à quoi leurs désirs fussent fixés; et c'est ce qu'il exécute parfaitement dans ce mystère. Car, en montant au ciel, il leur marquait que

son humanité sainte devait être désormais tout l'objet de leurs désirs; en les privant de sa présence, qui était la seule douceur qu'ils eussent au monde, il emportait avec lui toutes les inclinations de leurs cœurs, pour user de l'expression dont un Père s'est servi en expliquant les regrets d'Elisée, lorsqu'il vit Elie, son maître, ravi dans un char : *Universa ejus desideria secum abstulit.*

Il faut tomber d'accord que les apôtres aimaient tendrement Jésus-Christ, et que la société qui les unissait ensemble, avait formé entre eux de ces liens dont on ne sent jamais mieux la force, que quand il est question de les rompre. Quelque grossiers qu'ils fussent encore, il leur était souvent échappé de ces traits où tout le cœur de l'homme se découvre, en un moment, sans étude et sans affectation; l'un, protestant qu'il fallait suivre leur maître jusqu'à la mort : l'autre, frémissant d'indignation à la seule nouvelle de la trahison que l'on traitait contre lui; celui-ci se reposant sur son cœur, celui-là se jetant dans l'eau pour l'aller joindre, emporté par un premier mouvement que l'amour seul pouvait excuser; chacun dans l'occasion lui donnant des marques de son zèle.

De là, messieurs, ils n'eurent pas plutôt appris de sa bouche la nouvelle de son départ, qu'ils se sentirent comme frappés d'un coup de foudre. Leur accablement parut dans leurs yeux et sur leurs visages; et pas un d'eux n'ayant la force de demander à Jésus-Christ où il allait, chacun demeura immobile dans un morne et profond silence. En vain Jésus-Christ leur reprocha-t-il leur faiblesse et le peu de part qu'ils semblaient prendre à son bonheur : ces paroles, au lieu de les consoler, eurent l'effet ordinaire aux consolations qu'on donne dans les afflictions extrêmes; c'est-à-dire qu'elles irritèrent et redoublèrent leur douleur, et le Sauveur tourna le discours ailleurs, jugeant bien que l'espérance de le revoir était le seul motif capable d'adoucir leur peine : *Accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis* (Joan. XIV). Je ne vous quitte que pour un temps; je veux vous prendre pour toujours auprès de moi, et il ne tiendra qu'à vous de me rejoindre dans l'éternité. C'est ainsi qu'il se sépare d'eux et qu'il s'élève peu à peu vers le ciel en leur présence; tandis que, les yeux attachés sur lui, ils jouissent encore de la vue de leur maître, autant qu'il leur est possible, et s'efforcent par mille désirs de le suivre jusque dans la gloire.

Or, voilà les sentiments que Jésus-Christ voulait produire dans leurs cœurs; les détacher de la terre, et leur ôter de devant les yeux l'objet dont ils étaient le plus touchés; leur faire sentir vivement le regret de l'avoir perdu, pour les piquer du désir plus ardent de se réunir à lui; et c'est la conséquence naturelle que l'apôtre tirait du mystère de l'ascension, écrivant aux Colossiens : *Quæ sursum sunt querite, ubi Christus est in dextera Dei sedens, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* Mes frères, le temps

est venu où Dieu ne veut plus que son peuple envisage les biens de ce monde. Il l'a souffert en quelque façon dans la loi de Moïse : mais aujourd'hui que dans la personne de Jésus-Christ il nous fait prendre possession de l'héritage du ciel, que ce Sauveur quitte la terre, pénètre les cieux, ce serait une espèce d'indécence, de voir les membres de ce chef mystique ramper davantage parmi des objets terrestres et périssables : *Quæ sursum sunt querite.*

Comme s'il voulait dire : Vous ne pouvez plus vous excuser de ne désirer pas le ciel sur l'impuissance où vous êtes d'élever votre cœur à des objets invisibles : voilà un objet sensible, où vous pouvez fixer tous vos désirs : ce Dieu revêtu d'une sainte humanité, environné de gloire et de majesté, que vos yeux ont vu, que vos oreilles ont entendu, que vos mains ont touché, comme parle l'Evangile; ce Verbe fait chair doit être maintenant comme le seul terme de votre amour. Qu'on ne voie donc plus régner parmi vous cette indifférence pour les biens célestes et éternels. Commencez à goûter ce que vous posséderez toujours : *Quæ sursum sunt querite, ubi Christus est in dextera Dei sedens.* Voilà, chrétiens, les sentiments que nous doit inspirer le mystère que nous célébrons aujourd'hui.

Ah! si nous étions susceptibles, messieurs, des impressions de la grâce, et capables de répondre à toute la tendresse que Jésus-Christ nous a marquée : en faudrait-il d'avantage pour nous engager à tourner toutes nos vues de ce côté-là, et à faire tous nos efforts pour recevoir un jour ce divin Sauveur, à qui nous avons les obligations les plus essentielles? Mais si notre inclination ne nous y porte pas encore, que la raison du devoir au moins achève de vous persuader.

Apprenez, mon cher auditeur, de Jésus-Christ, montant au ciel, et apprenez-le en qualité de chrétien, si vous l'êtes; et si vous ne l'êtes pas, du moins en qualité d'homme, que le bonheur du ciel est votre fin dernière et que vous n'êtes au monde que pour travailler à le mériter. Car, c'est dans ce mystère que Jésus-Christ nous enseigne cette vérité, et par paroles, et par exemple. Il renferme dans cette importante leçon un abrégé de tout l'Evangile : *Vado ad eum qui misit me, et nemo ex vobis interrogat me : Quo vadis* (Joan., XVI)? Je pars, dit-il à ses apôtres, et personne de vous ne s'informe du terme où je vais. Il est cependant d'une importance extrême de le savoir, écoutez-le : *Exivi a Patre, et veni in mundum : iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem* (Ibid.). Paroles pleines d'un grand sens, et qui méritent nos réflexions. Je suis sorti du sein de mon Père pour venir au monde; je laisse le monde pour retourner à mon Père. Y a-t-il rien de plus juste et de plus raisonnable que cette conduite? Tout ce qui sort d'un principe si noble, ne doit-il pas y rentrer? Les fleuves qui tirent leur source de cet océan n'ont-ils pas ordre de s'y rendre après leur course? Et lorsque nous venons au monde

travailler à sa gloire, après avoir satisfait à ce mystère, ne devons-nous pas aller lui rendre compte de notre emploi? Quelle serait notre désgrâce, si nous étions éloignés de lui pour toujours, et quelle serait notre injustice, si nous refusions de lui rendre tout ce que nous en avons reçu, et qui lui appartient? Un Dieu a-t-il pu nous créer pour un autre que pour lui; et une créature raisonnable pourrait-elle se contenter de tout autre bien que d'un Dieu? Enfin, le monde n'est-il pas un lieu de passage pour nous? *Exivi a Patre, et veni in mundum; iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.* Jésus-Christ, messieurs, ne pouvait nous faire une leçon plus touchante, et dans un temps plus propre à l'imprimer bien avant dans nos esprits.

Il parlait du monde, et se séparait de ceux qu'il aimait le plus; il voulait leur laisser une consolation solide, et en même temps une instruction importante pour les mœurs. Voilà celle où doivent aboutir toutes les autres. Vous êtes pour Dieu; et quoique vous fussiez, si vous voulez être heureux, il faut retourner à lui. Avancez-vous dans le monde, tant qu'il vous plaira; établissez-y vos affaires et votre réputation; bâtissez de somptueux édifices; n'oubliez rien pour agrandir votre maison, et pour accroître les héritages de vos pères; ménagez votre santé pour prolonger votre séjour sur la terre; il en faudra partir un jour pour aller à mon Père: *Relinquo mundum, et vado ad Patrem.* C'est à ce terme qu'il nous faut tendre, et qu'il faut tâcher de parvenir; sans cela point de repos, ni en cette vie, ni en l'autre.

Vous pourrez bien, par une vaine subtilité, tâcher d'étudier les raisons qui vous persuadent de cette vérité; combattre une pensée qui vous importune; vous étourdir sur cela, vous endurcir par libertinage à tous les mouvements de la grâce; ne refuser rien à vos sens de ce que l'âge et la santé vous pourront permettre, et partager même le sort de ceux qu'on appelle heureux dans le monde; il ne faut qu'être impie pour en venir là. Mais être content, c'est ce que l'impie ne peut donner. Il faut avoir des vues plus élevées, et quitter le monde, pour trouver ailleurs cette plénitude de satisfaction, qu'on ne trouve point ici-bas: *Relinquo mundum, et vado ad Patrem.*

Il y a plus, mon cher auditeur, votre cœur est si essentiellement dévoué à ce souverain bien; il est lié à cet objet par une si étroite dépendance, qu'il faut nécessairement que, dans ce monde ou dans l'autre, il se porte avec la dernière rapidité à ce centre de son bonheur. Quand votre esprit dégagé des liens du corps ne connaîtra plus les obstacles par le ministère des sens, et que ce bien jusque là invisible vous paraîtra sous l'image la plus attrayante, et sous l'idée la plus parfaite, alors occupé de ce que vous n'aimâtes jamais, charmé d'une beauté que vous avez crue vaine et chimérique, possédé d'un Dieu que vous avez compté pour rien, vous sentirez de si vives ardeurs vers lui; mais au même temps vous concevrez un si

cruel désespoir de n'y pouvoir atteindre, que cela seul fera votre enfer. En vain une âme redoublera ses efforts pour rompre tous les obstacles qui la séparent de son Dieu; elle se sentira repoussée par une main invisible qui vengera le mépris qu'elle aura fait de Dieu sur la terre, et qui armera contre elle toutes les créatures qu'elle a idolâtrées.

De là quelle conséquence, chrétiens? c'est de faire une sérieuse réflexion sur cette importante vérité, que, quoi que l'homme fasse il perd tout quand il se damne, et quoi qu'il perde, qu'il n'est jamais à plaindre quand il se sauve, et qu'ainsi nos premiers soins et nos premières vues doivent être pour le ciel.

C'est l'heureuse situation d'esprit où Jésus-Christ laisse ses apôtres après son ascension; ils sont pleins de ces considérations, ils demeurent immobiles, les yeux levés au ciel, et attachés fixement à ce seul objet: *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cælum (Act., I).* Que regardez-vous, leur disent les anges, et que contemplez-vous avec tant d'application? Ils ne se retirent de là que pour se renfermer ensemble dans le cénacle, et pour s'entretenir avec un grand recueillement d'esprit dans ces pensées. Ils sortent du cénacle, remplis de ces hautes reconnaissances qu'ils s'efforcent de communiquer aux autres.

Voilà l'image d'une personne touchée des pensées de l'autre vie. Elle est toute occupée de ces grandes et solides réflexions. Elle trouve un si grand vide dans les occupations du monde, qu'elle a honte de ses premiers attachements. Les spectacles ne la touchent plus, et la seule vue du ciel lui paraît digne d'une âme immortelle. C'est là qu'elle porte tous ses regards, pouvant dire avec Ezéchias: *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum (Isa., XXXVIII).* Mes yeux se sont affaiblis à force de contempler le ciel. Elle prend le parti de la retraite, à l'exemple des apôtres; on ne la voit plus entrer dans ces parties de divertissement qui l'occupaient: elle n'entretient plus de ces commerces frivoles dont elle a découvert ou le péril ou du moins l'inutilité. Contentée du trésor qu'elle a trouvé, elle se renferme au dedans d'elle-même pour en jouir tranquillement; et si la nécessité la jette au dehors, sa conversation est si édifiante, elle parle si noblement des grandeurs divines, dont elle a l'esprit rempli, qu'elle fait naître souvent les mêmes sentiments dans le cœur de ceux qui l'écoutent: *Loquentes magnalia Dei (Act., II).* Telle est la disposition d'esprit de ceux que Dieu prépare à suivre son Fils dans la gloire.

Ainsi Madeleine qui avait vu son maître monter au ciel, persuadée que le monde n'avait rien qui fût digne d'elle, se confina pour le reste de ses jours dans la solitude, et ne pensa plus qu'à suivre Jésus par la voie de la pénitence.

Vous que Dieu a touchés d'un pareil désir, âmes fidèles, n'en laissez point ralentir la ferveur, redoublez-la au contraire à la vue d'un Dieu glorieux et triomphant. Mais ce qui doit encore exciter dans vous ces senti-

ments, c'est la confiance que ce mystère nous inspire, comme nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Dans toutes les anciennes homélies que nous avons des Pères sur le mystère de l'ascension, je remarque, messieurs, qu'ils appuient particulièrement sur ces paroles de mon texte : *Sedet a dextris Dei (Marc., XVI)*. Il est assis à la droite de son Père; et qu'en réduisant cette métaphore à son légitime sens, ils nous font comprendre que Jésus-Christ prit possession ce jour-là d'un pouvoir souverain dans le ciel et sur la terre, et qu'il commença à remplir tous les devoirs d'un parfait médiateur.

Or il est médiateur en deux manières différentes, qui doivent nous confirmer également dans la sainte confiance dont j'ai à vous parler, et qui est le second sentiment de l'espérance chrétienne. Il est médiateur par nature, et médiateur par office. Médiateur par nature, parce qu'il a uni dans sa personne la nature humaine avec la nature divine; médiateur par office, parce qu'il a en effet réconcilié les hommes à Dieu. Or en qualité de médiateur par nature, en élevant son humanité sainte à la gloire, il nous convainc par un miracle sensible que notre nature, malgré sa bassesse, peut être élevée jusque là; et en qualité de médiateur par office, il nous fait sentir par les secours continuels qu'il nous présente, que quelque difficile qu'il soit d'aller au ciel, ce n'est point une entreprise qui soit au-dessus des forces d'un chrétien, soutenu par la grâce du Rédempteur. Vérités infiniment consolantes, pour peu qu'on veuille les approfondir, et capables d'affermir nos cœurs contre cette défiance si dangereuse, qui nous fait quelquefois regarder comme impossible l'affaire de notre salut.

Les apôtres qui n'avaient pas été témoins oculaires de la résurrection du Fils de Dieu, avaient peine à se laisser persuader de cette vérité; il fallut que Jésus-Christ la confirmât par de fréquentes apparitions; et leur incrédulité fut telle qu'il eut encore lieu de leur en faire des reproches le jour de son ascension : *Exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis (Marc., XVI)*. Il leur reprocha, dit l'Évangile, l'obstination qu'ils avaient fait paraître à ne vouloir pas croire ceux dont ils avaient appris qu'il était ressuscité. Or pour ne tomber pas dans le même inconvénient sur le mystère de son ascension, il voulut monter au ciel en leur présence, et leur donner le loisir de se persuader du miracle qu'ils voyaient : *Videntibus illis elevatus est (Act., I)*.

De là, messieurs, que ne pouvaient-ils pas conclure en leur faveur? n'était-il pas évident que celui qui s'élevait ainsi par sa propre force avait aussi le pouvoir de les élever au ciel; que le poids de leurs corps, qui les attachait à la terre, ne serait pas un obstacle insurmontable à la vertu de Jésus-Christ; que cet Homme-Dieu, dont les faiblesses apparentes avaient pu les scandali-

ser, se relevait aujourd'hui avec avantage de ce qui avait pu flétrir la gloire de son auguste humanité?

C'est ainsi que raisonnait saint Paul, écrivant aux Corinthiens : *Etsi cognovimus secundum carnem Christum (II Cor., V)*. C'est-à-dire, comme porte la Glose, quoique nous sachions que Jésus-Christ a été un homme mortel, et sujet à toutes les faiblesses de la nature, depuis le mystère glorieux de son ascension, nous ne le connaissons plus revêtu de ces faibles apparences, et la vertu par laquelle il s'est élevé, nous donne bien d'autres idées de lui, tant il est différent de lui-même : *Sed nunc jam non novimus*. C'est presque la seule conséquence que tirent les Pères du mystère que nous célébrons, savoir que Jésus-Christ, notre chef, étant au ciel, tous les fidèles, qui sont ses membres, ont lieu d'espérer un pareil bonheur. Il s'élève, dit saint Léon, pour nous élever aussi; il ne nous quitte pas en quittant la terre, il ne fait que nous devancer, il monte devant nous pour nous aider à le suivre : *Christi ascensio nostra profectio est, et quo processit gloria capitis, eo spes vocatur et corporis*.

Vérités si touchantes, que Jésus-Christ veut que les hommes en soient instruits : *Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ (Marc. XVI)*. Allez, ministres fidèles de ma parole, dit il aux apôtres; courez, volez dans toutes les parties du monde; prêchez-y l'Évangile en mon nom; assurez tous les peuples de la terre que je leur ai conquis un royaume éternel, où je les attends pour les combler d'un bonheur qui ne finira jamais; qu'ils viennent prendre part à ce banquet céleste, où l'on goûte incessamment de nouvelles délices, sans être rassasié. Mais, surtout, que personne n'échappe à votre vigilance; que tout le monde soit instruit de mes intentions : le fidèle et l'infidèle, le Juif et le Barbare, le Grec et le Romain, l'Arabe, le Persan, le Mède, l'Assyrien; que toutes les créatures raisonnables y soient invitées sans distinction. Quiconque vous croira et sera lavé des eaux salutaires du baptême, sera sauvé infailliblement : *Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit (Marc. XVI)*. Et quand vous aurez exécuté les ordres que je vous donne, je viendrai moi-même en personne m'acquitter de ma parole : je vous appellerai à moi; je me réunirai à vous par le lien d'une éternelle société; je veux qu'à quelque haut point de gloire que mon Père m'ait élevé, vous soyez placés auprès de moi : *Iterum venio, et accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego et vos sitis (Joan. XIV)*. Voilà l'espérance solide que je vous laisse en particulier pour vous tenir lieu d'une consolation sensible dans vos disgrâces : espérance qui doit être gravée si profondément dans votre cœur, que rien ne soit capable de l'ébranler. Or, pour gage de ce que je veux et de ce que je puis faire en votre faveur, je vous donne ce miracle, dont je vous fais témoins, en me dérobant à vos yeux : *Non turbetur cor vestrum, neque formidet (Ibid.)*. En faut-il davantage, chrétiens, qu'un simple réci-

de ce mystère pour confondre notre défiance et notre timidité ?

Mais passons encore, messieurs, à quelque chose de plus consolant et de plus édifiant pour vos âmes ; car le point essentiel n'est pas de savoir si Jésus-Christ vous peut élever à la gloire ; la créance de sa divinité suffit pour établir solidement ce principe ; mais ce qui renverse la confiance de la plupart des fidèles, c'est que l'acquisition de ce souverain bien est difficile. L'homme, ne se sentant pas des forces suffisantes pour soutenir un si grand projet, s'excuse sur sa propre faiblesse : il oublie que Jésus-Christ s'est chargé de tout le poids de cette entreprise, et qu'il ne demande pour y réussir qu'un peu de correspondance à sa grâce, nous assurant d'un secours puissant, et qui rend notre lâcheté inexcusable. Car, en prenant séance à la suite de son Père, Jésus-Christ entre en qualité de prêtre dans le sanctuaire pour recommander à Dieu les nécessités de son peuple : il se montre à lui comme une victime immolée sur tous les autels de l'Eglise militante, et lui demande le prix de son sang. Et comme, pendant le cours de sa vie mortelle, son Père a exigé de lui qu'il satisfît à la rigueur pour toutes nos offenses, aussi, devenu immortel dans le séjour de la gloire, il semble exiger qu'on lui délivre les captifs dont il a payé la rançon, qu'on pardonne aux coupables, pour lesquels il a satisfait, qu'on soulage ses membres infirmes, par les secours qu'il leur a mérités. C'est de ce trône où il est assis que, veillant sur toutes les nations qui composent son Eglise, il répand de continuelles influences qui la rendent féconde en bonnes œuvres ; c'est de là que, comme un sage général qui observe d'une hauteur les combats que livrent ses soldats, il découvre les endroits les plus faibles, et donne ses ordres à propos ; il inspire du courage aux plus lâches, et répand dans tous les fidèles un esprit de force qui les rend invincibles à leurs ennemis.

Parlons sans figure, chrétiens, et avouons de bonne foi que ce qui nous fait paraître notre salut impossible, c'est que nous ne comptons que sur nos forces, et qu'il est des gens parmi nous qui se sentant de faibles inclinations pour la vertu, et un penchant violent pour le vice, désespèrent de pouvoir jamais vaincre cet obstacle, d'autres qui, après s'être abandonnés à de grands dérèglements, ne croient pas qu'il leur soit possible de s'en relever, et, sur ce pied-là, quittent l'usage des sacrements et renoncent ainsi à l'héritage céleste.

Ah ! chrétiens, c'est faire un outrage bien sensible à la médiation de Jésus-Christ ; ce n'est pas connaître la vertu du sang qu'il a répandu pour nous. Direz-vous que l'application ne s'en fait qu'à des âmes innocentes ; ce n'est point là le langage de Jésus-Christ : il s'est déclaré en faveur des pécheurs qu'il est venu appeler à lui sur la terre. Madeleine n'était pas innocente, quand elle vint pleurer à ses pieds ; cette femme de Samarie

qu'il convertit s'était souillée de toutes sortes d'impuretés, et ces publicains qu'il cherchait avec tant de zèle n'avaient pas les mains nettes du bien d'autrui.

Vous excuserez-vous, mon cher auditeur, sur votre fragilité, sur le peu de bonnes œuvres que vous pratiquez, et sur l'impuissance où vous prétendez être de faire le bien ? vous ne dites rien qui ne serve un jour à votre condamnation ; car faut-il s'étonner que l'homme, abandonné à lui-même, soit un fonds stérile en toutes sortes de vertus ; mais vous a-t-on ordonné de travailler seul à votre salut ? N'est-ce pas pour vous aider efficacement que Jésus-Christ s'est fait homme ? Etait-ce pour lui qu'il a amassé ce trésor de mérites infinis ? Est-ce pour ses péchés qu'il a satisfait ? Le Père céleste, en vous donnant, dans la personne de son Fils, ce qu'il aimait le plus, ne vous marquait-il pas que vous auriez droit d'exiger tout de sa bonté ? Mais non content de vous être noirci de crimes, vous avez outragé votre Sauveur, jusqu'à croire que son sang n'était pas capable de les laver ; que l'iniquité de votre cœur était plus grande que la miséricorde d'un Dieu, et que le démon serait plus fort et plus puissant pour vous perdre que Jésus-Christ pour vous sauver. En vous laissant effrayer par les menaces redoutables de la justice divine, il lallait en même temps vous souvenir des promesses de la miséricorde infinie du Seigneur.

Mais elle est épuisée pour moi. Qui vous l'a dit, mon cher auditeur, et qui la peut épuiser ? Si saint Pierre eût raisonné de la sorte après avoir si honteusement renoncé son maître, et si Judas n'eût pas tiré la malheureuse conséquence qu'il tira de sa trahison, combien différente serait aujourd'hui la destinée de ces deux apôtres ! Et quelle raison Judas avait-il de se désespérer, que n'eût pas saint Pierre ? Et quelle raison saint Pierre avait-il d'espérer que n'eût pas Judas ? Ah ! messieurs, encore une fois, nous ne connaissons pas ce que nous possédons en Jésus-Christ : *Divites facti estis in illo* (I Cor. I). Mes frères, disait saint Paul, vous êtes riches en Jésus-Christ : vous trouverez dans ses mérites un fonds qui vous appartient ; c'est cette pierre précieuse de l'Evangile qui suffit elle seule pour vous combler de biens. Mais il faut pour cela en estimer davantage le prix, car que sert à un pauvre d'avoir un trésor enterré dans sa maison et qui lui est inconnu ? Quand les frères de Joseph, par la stérilité de leurs campagnes se virent réduits aux dernières extrémités, quelle consolation ne leur eût-on pas donnée, si on leur eût appris que leur frère gouvernait toute l'Egypte et qu'il était en son pouvoir de leur fournir des vivres en abondance ? Surtout s'ils avaient pénétré dans le fond de son cœur, et qu'ils eussent connu le mouvement et les agitations secrètes que la nature y excita quand ils parurent devant lui. Quelle eût été leur surprise et tout ensemble leur confiance ?

Voilà, chrétiens, ce que nous sommes à

l'égard du Fils de Dieu, car il nous fait l'honneur, le jour même qu'il monte au ciel de nous appeler ses frères : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (Joan. XX). Il est le dispensateur des grâces, il en dispose avec un pouvoir absolu, et nous craignons d'en manquer, et nous vivons dans la défiance : *Sperent in te qui noverunt nomen tuum* (Psal. IX). Ah ! que ceux-là, Seigneur, espèrent en vous, dit le prophète, qui vous connaissent, et que ceux-là seuls désespèrent de votre bonté, qui ne la connaissent pas.

Gravez, mon Dieu, de plus heureux sentiments dans le cœur de ces pécheurs infortunés, qu'on a peut-être trop épouvantés et à qui on vous a dépeint comme un maître impitoyable. Je sais que c'est un zèle louable que d'intimider des gens qui n'ont plus de retenue, et qui sans aucun frein s'abandonnent à tous les désordres. Notre siècle sans doute a réussi dans la peinture qu'il a faite d'un Dieu redoutable ; on vous a représenté sous ce visage allumé de colère et d'indignation que vous donne votre justice ; mais êtes-vous connu sous ce visage aimable que vous donne votre bonté ? Et mille fois néanmoins dans l'Écriture ne vous êtes-vous pas fait voir à nous sous les images les plus propres à nous inspirer de la confiance et à nous faire sentir quelle est l'étendue de votre miséricorde ?

Finissons, messieurs, par les paroles de saint Paul, lorsqu'il exhortait les Hébreux à fonder toute leur espérance sur la médiation de Jésus-Christ : *Habentes ergo pontificem magnum, qui penetravit celos... adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* (Hebr. IV). Puisque Dieu nous a donné un prêtre qui est comme entré dans le sanctuaire en montant aux cieux, et qui s'offre incessamment en qualité de victime pour apaiser la colère du maître que nous avons offensé, allons avec assurance nous présenter au trône de miséricorde, et ne craignons pas que nos vœux soient rejetés : *Non enim habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* (Ibid.). Ce Sauveur, en qualité d'homme, est sensible à nos disgrâces, et comme Dieu il a le pouvoir de nous soulager.

Je suis persuadé, Seigneur, que malgré nos offenses, vous n'avez rien perdu de la bonté qui vous est si essentielle. Vous êtes mon Sauveur, et je n'aurai lieu de désespérer que quand vous cesserez de l'être ; mais pouvez-vous renoncer, Seigneur, à cette aimable qualité ? Dans le fort de votre colère vous n'avez pu l'oublier ; et quand saint Paul entendit au milieu des foudres et des éclairs retentir votre voix, et que tremblant il ne voyait autour de lui que des marques de votre courroux le plus formidable ; à quoi tout cet orage se termina-t-il ? *Ego sum Jesus, quem tu persequeris* (Act. IX). Vous ne pûtes pas dissimuler ce que vous étiez, Seigneur, et pour vous venger de votre ennemi, vous vous contentâtes de vous faire connaître à lui sous ce nom plein de douceur qui

désarma toute sa fierté. Heureux qui, sans se laisser aller à une présomption criminelle, appuie son espérance sur un fondement si solide : il verra un jour dans le ciel toute son attente remplie abondamment, et il jouira avec Jésus-Christ d'une gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

## SERMON XX.

### SUR LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

*Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui.*

*Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler* (Act., ch. II).

Ce n'est pas sans raison que l'Écriture, pour nous marquer les effets de la venue du Saint-Esprit, les a renfermés dans ce mot de plénitude, qui nous les représente avec tous les dons de la grâce : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui*. Le Saint-Esprit se communique quelquefois avec mesure, comme parle saint Paul : *Secundum mensuram* ; mais aujourd'hui, c'est sans réserve et sans mesure qu'il se communique aux apôtres : ils ne sont pas seulement visités, inspirés, touchés du Saint-Esprit, comme l'Écriture exprime ailleurs les opérations de la grâce, mais ils en sont remplis. Pourquoi cela ? C'est parce que Dieu les destinait à un emploi qui ne demandait pas moins que cette plénitude de l'Esprit-Saint pour s'en acquitter avec succès. Il s'agissait de convertir le monde : quelle entreprise à former et quel ouvrage à conduire ? Vous le savez, messieurs, le monde que nous avons à combattre est ce fort armé qui se défend depuis si longtemps, et qui met en œuvre tout ce qu'il a d'industrie, de malice et de force pour se maintenir dans la possession injuste qu'il a usurpée. Il fallait donc que le Saint-Esprit, qui venait le détruire par le ministère des apôtres, répandit sur eux avec abondance toutes les lumières, toute la sainteté et toute la force dont ils avaient besoin pour une telle victoire. De là cette plénitude de grâce dont ils furent comblés : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui*.

Plénitude qui peut se réduire à trois principaux effets, opposés à trois obstacles que l'esprit du monde forme contre Dieu. Appliquez-vous-y, chrétiens ; ils vont faire les trois parties de ce discours. Le monde est un séducteur qui trompe, par de belles apparences, les esprits les plus éclairés : or, les apôtres n'avaient pas de quoi se garantir de cet esprit d'illusion, il fallait donc que le Saint-Esprit, qui est un esprit de vérité, les détrompât des erreurs du monde et les remplît des maximes éternelles. Le monde est un corrupteur, dont le commerce altère la pureté des mœurs les plus innocentes : or, les apôtres n'en étaient pas exempts, puisqu'ils avaient tous péché : il fallait donc que le Saint-Esprit, qui est un esprit de sainteté, les préservât désormais de la corruption du siècle et les confirmât en grâce. Le monde est un persécuteur, qui fait une guerre ouverte à l'Évangile, et qui s'érige en tyran de

la vertu : or il avait intimidé jusqu'aux apôtres, qui n'osaient paraître disciples de Jésus-Christ, par la crainte qu'ils avaient des Juifs ; il fallait donc que le Saint-Esprit, qui est un esprit de force, les affermit contre la tyrannie du monde. Voilà, chrétiens, ce qu'il fait aujourd'hui dans les apôtres, et c'est ce qu'il veut faire dans chacun de nous. *Vincamus mundum*, dit saint Augustin, *cum suis erroribus, et amoribus, et terroribus* : Triomphons des erreurs du monde, de la corruption du monde et de la persécution du monde. Nous avons besoin pour cela de cet Esprit de vérité, qui détrompa les apôtres des erreurs du siècle, c'est mon premier point ; de cet Esprit de sainteté, qui préserva les apôtres de la corruption du siècle, c'est mon second point ; de cet Esprit de force, qui affermit les apôtres contre la tyrannie du siècle, c'est mon troisième point : implorons donc son secours, etc. *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les erreurs du siècle sont établies sur un principe qui en est comme la base et le fondement : c'est la haute estime que l'on fait des choses temporelles qui frappent les sens, et l'indifférence que l'on a pour celles de l'éternité qui ne se voient pas. De là toutes les fausses idées, vues, maximes, prétentions qui trompent les hommes : ôtez-leur ce charme, le fantôme du monde qui les joue, qui les amuse, s'évanouit ; et l'esprit, par une simple vue de l'éternité, se trouve tout à coup détrompé de tout ce qui nous enchante. Tel est l'état où se trouvaient les apôtres après la venue du Saint-Esprit, état bien éloigné de leurs premières dispositions. Car souffrez que sur les différents traits qui leur sont échappés, et que nous lisons dans l'Évangile, je vous fasse connaître quel était alors leur véritable caractère.

Je ne veux point rougir aujourd'hui de leurs faiblesses, qui font honneur à la religion, et par où l'on voit que leur changement ne peut être que le pur ouvrage d'un Dieu. Elevés à l'école de Jésus-Christ, instruits des maximes sur la nature des choses mortelles, engagés par la démarche qu'ils avaient faite, en quittant le peu qu'ils possédaient pour suivre le Fils de Dieu, et peut-être devenus maîtres en cette science du salut, dont ils avaient fait des leçons aux peuples dans leurs missions apostoliques, ils étaient encore trompés et conservaient même toute l'ardeur possible pour les biens du siècle. Faiblesse humaine ! il faut que les sens aient un étrange empire sur la raison. L'ambition, d'une part, dont les âmes vulgaires sont souvent aussi capables que les grands du monde, et de l'autre, la fausse idée qui régnait parmi les Juifs, que le Messie devait établir une monarchie temporelle, leur firent naître des vues pour leur fortune et penser à leur élévation. De là l'ambition des enfants de Zébédée se réveille, l'un veut être assis à la droite de Jésus-Christ, et l'autre à sa gauche, quand il sera élevé sur le trône : ils veulent partager la faveur entre eux et dominer sur les autres. De là ce différend qui s'éleva

si souvent entre les apôtres, et qu'ils renouvelèrent jusqu'à la veille même de la passion du Sauveur, où, pleins de la divine charité qu'ils venaient de recevoir, ils disputèrent du rang et des préséances, chacun voulant tenir le premier rang, selon les fausses maximes du monde, et pas un ne voulant céder. De là ces plaintes amères et ce désespoir des disciples d'Emmaüs, après la mort de Jésus-Christ. Nous espérions, disaient-ils, qu'il rétablirait l'empire d'Israël dans son ancienne splendeur et dans sa première liberté. De là ces demandes si souvent réitérées et ce soin de s'informer, même après la résurrection, si l'heure était enfin venue, s'ils touchaient de près ce moment attendu depuis si longtemps, où il devait rétablir les affaires d'Israël.

En vain le Fils de Dieu avait tâché de les détromper, en leur disant que son règne n'était pas de ce monde, qu'il était bien différent de celui des grands de la terre, que pour y tenir les premiers rangs il fallait se mettre aux derniers, qu'ils devaient s'attendre aux mépris et aux humiliations. Comme il trouvait toujours leur esprit prévenu des erreurs du siècle, et leur cœur rebelle à ses instructions divines ; au lieu de répondre aux espérances chimériques de ses disciples aveuglés, trompés, infatués de l'esprit du monde, il leur promet la venue du Saint-Esprit, il leur fait espérer un maître qui dissipera leurs ténèbres, qui leur fera sentir la vanité de leurs prétentions, et qui leur donnera le goût des véritables grandeurs. *Baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies* (Act. c. I) : Vous serez baptisés du Saint-Esprit en peu de jours ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire : Vous recevrez un baptême de feu, qui consumera, qui détruira, qui anéantira dans vous toutes ces idées profanes et qui y allumera le désir des biens du ciel : *Hoc est : Baptizabo vos igne, ut excocta omni cupiditate regni terreni sortes sitis ad contemptum mundi*.

Or, c'est aujourd'hui que cette promesse s'accomplit à la lettre. Ce que le Fils de Dieu n'avait, pour ainsi dire, qu'ébauché ; ce que l'indocilité des apôtres ne donnait pas lieu d'espérer, ce que les sages de l'antiquité n'auraient jamais pu faire par la force, ni par la subtilité de leurs maximes, savoir, de désabuser ces esprits grossiers du néant des choses humaines ; ce projet impossible en apparence devient l'ouvrage d'un moment pour le Saint-Esprit. Mais par quel miracle de grâce, ô Esprit de vérité, faites-vous ce changement admirable ? que leur inspirâtes-vous, qu'ils n'eussent entendu cent fois ? que leur apprîtes-vous de la vanité du monde, que ce que nous en savons ? quelle image si vive de l'éternité leur frappa les yeux ? Eurent-ils alors quelque lumière que nous n'ayons pas, et si nous l'avons, pourquoi ne sommes-nous pas éclairés comme eux ? ce sont des secrets que j'ignore, chrétiens ; il ne nous appartient pas de pénétrer dans les mystères de la grâce, plus heureux si nous pouvions en être touchés et les sentir vivement. Je ne sais par

quelle impression de lumière cet Esprit de vérité les détrompa; mais je sais qu'un changement si réel et si surprenant ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu. Quels hommes au sortir du cénacle! ne semble-t-il pas que le Saint-Esprit ait métamorphosé les douze apôtres, ou plutôt qu'il en ait substitué douze autres en leur place, tant ils sont différents d'eux-mêmes?

Ce fut alors que le monde vit peut-être pour la première fois des hommes vraiment détrompés de tout ce qui charme les mondains, et non en apparence, non-seulement du côté de l'esprit, mais aussi du cœur. Le siècle fournit assez de ces faux braves sur le mépris du monde, que leur raison, toute faible qu'elle est, et une malheureuse expérience des misères de la vie firent de reconnaître, que tout ceci n'est rien, et qui en font des leçons aux autres, sans en être pour cela moins âpres et moins vifs sur leurs intérêts. Les apôtres voient fondre à leurs pieds les trésors des fidèles, qui s'en dépouillent et les leur confient, quelle amorce à leur cupidité! mais pleins de mépris pour les richesses, ils ne daignent pas y porter la main. Détrompés, non pas en partie, comme ceux qui négligent l'intérêt pour la gloire et qui retrouvent dans la vanité le monde qu'ils laissent dans les richesses, mais entièrement et sans réserve, ils sont aussi peu sensibles à la gloire, qu'à l'intérêt. On les prend pour des dieux descendus sur la terre: on les veut adorer comme des divinités: cet encens ne les touche point; et ces hommes si jaloux il y a peu de jours des moindres marques de distinction, sont insensibles à un honneur capable de remplir l'ambition la plus vaste et la plus démesurée. Détrompés non-seulement de tout ce qui les environne, comme ceux qui n'estiment rien pour se renfermer dans la seule estime d'eux-mêmes; mais encore plus pleins de mépris pour eux que pour tout le reste; ces hommes, dont le monde n'est pas digne, se regardent comme les sujets les plus méprisables; chacun s'estime le moindre et le dernier des apôtres. Détrompés, non pas par des motifs humains ou en philosophe, qui, dégoûté de tout, se retranche sur sa faible raison, souvent aussi frivole que ce qu'il méprise; mais chrétiens, pleins des espérances du ciel et bornant toutes leurs vues à la seule éternité: *Nostra autem conversatio in cælis est* (Phil. III). Détrompés en un mot, non pas pour un temps, dans un moment de ferveur ou de disgrâce, mais pour toujours et sans nul retour vers le monde.

Heureux état, que celui des âmes ainsi détrompées! il n'est point de mondain qui n'envie quelquefois leur sort; mais on ne croit pas en pouvant venir là dans ce siècle. Or c'est une erreur que je veux aujourd'hui détruire. Non, chrétiens, ce mépris du monde ne fut point un don particulier aux apôtres, comme le don des langues; il devint commun parmi les fidèles; tout ce qui entra dans l'église fut éclairé par cet Esprit de vérité. Autrefois un petit nombre de sages pouvait à peine se désabuser sur les vanités de la

terre; mais alors tout âge, tout sexe, toute condition en devint capable. Ce n'est pas un don tellement borné au cloître, au désert, à la primitive Eglise, qu'il ne puisse revivre encore aujourd'hui jusque dans les conditions les plus relevées. Dieu, par une admirable disposition de sa providence, a voulu que là où le siècle est plus engageant, où cette figure du monde brille à nos yeux avec plus d'éclat, étale une pompe plus capable d'imposer, et de séduire, nous présente des objets plus propres à exciter toute la vivacité des passions; Dieu a voulu, dis-je, que là même le monde laissât mieux voir toute sa faiblesse, toute sa misère; qu'il nous offrît les exemples les plus célèbres de la fragilité des biens temporels; il a voulu qu'on trouvât le remède à ses erreurs dans le mal même, et qu'on eût de quoi s'élever aux pensées de l'éternité jusque dans le centre de la vanité mondaine. Un solitaire qui n'a jamais vu le monde est quelquefois plus difficile à détromper; mais vous qui le voyez de près, et qui vous piquez de le connaître, jusqu'à savoir les misères cachées de ceux qui font la meilleure contenance, à quoi tient-il que vous ne soyez détrompés? C'est par là que le Saint-Esprit tâche de soulager la faiblesse de l'homme, qu'il veut corriger l'erreur des sens par le ministère des sens mêmes: *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram* (Rom., VIII). Mais tel est l'aveuglement ou, pour mieux dire, la malignité de l'homme qu'il ne veut ouvrir les yeux qu'à ce qui peut le séduire et ne craint rien tant que de les ouvrir à ce qui peut le désabuser: *Vos semper Spiritui sancto resistitis, sicut patres vestri, ita et vos* (Act. VII). Ce n'est pas le Saint-Esprit qui manque de vous éclairer; mais c'est vous qui rejetez ses lumières; si le monde a de quoi vous éblouir, il a en même temps de quoi vous dessiller les yeux.

L'autorité que donne une charge, le respect qu'elle attire, les revenus qu'elle produit, le rang qu'elle procure, le pouvoir d'obliger ses amis, d'avancer ses proches, de se venger de ses ennemis; tout cela réveille l'ambition, allume la cupidité: voilà le bel endroit du monde; mais si vous voulez envisager la sujétion, la contrainte, l'assiduité que demande un emploi qui intéresse votre santé, qui vous éloigne de vos proches, de vos amis, qui vous interdit tout commerce avec eux, qui vous accable de soins et d'inquiétudes pour remplir vos devoirs, pour écarter des envieux, pour satisfaire vos maîtres, pour être en garde contre vos ennemis; voilà le remède. Ces suites bien pénétrées seraient capables d'amortir la passion la plus vive et la plus ardente.

Que si cela ne suffit pas, vous verrez les fortunes les mieux établies tomber par la disgrâce, ou périr enfin par la mort. Tout ce qu'il y a eu de grand en France dans votre état, ou dans une dignité supérieure, que vous avez connu, pratiqué, recherché, dont vous avez peut-être envié la fortune, vous l'avez vu s'anéantir au tombeau, vous avez vu briser à cet écueil tout ce que l'orgueil



humain peut entasser de grandeurs; vous avez été témoins de la pompe funèbre où la grandeur et le grand ont été ensevelis sous la même tombe; quel fonds de réflexions! Il serait alors si facile de se détromper; il n'y aurait qu'à suivre la grâce et creuser un peu dans ces vérités. Mais ce n'est point à quoi l'on pense; la première vue est de songer à profiter de la dépouille du mort. On prend des mesures pour s'assurer sa place; et tel qui touche de près le terme fatal, où l'autre vient d'aboutir, sent son ambition réveillée par l'objet le plus capable de l'éteindre: *Vos semper Spiritui sancto resistitis; sicut patres vestri, ita et vos.*

Un engagement de passion paraît agréable dans ses commencements. On suit en aveugle le plaisir flatteur que donne une passion naissante, voilà l'écueil; mais si on voulait jeter les yeux sur les issues tragiques de cette folle passion, quels exemples le monde n'en fournit-il pas? L'un y perd sa fortune, l'autre sa réputation; l'un va jusqu'à des extrémités de fureur et de jalousie, qui le portent aux derniers crimes; l'autre sèche de douleur et de dépit de se voir abandonné. Et tous voient finir malheureusement un commerce dont ils se promettaient tout le bonheur de leur vie. Voilà les remèdes que le monde même vous présente, on les voit sans en rien croire; on se promet un sort plus heureux que tous les autres; l'on veut se persuader qu'on sera seul privilégié, et l'on ferme les yeux à toutes les lumières, pour se jeter plus hardiment dans le précipice: *Vos semper Spiritui sancto, etc.*

Un jeune homme entre dans le monde avec du bien, de la naissance, de l'esprit; il y trouve tout ce qui peut flatter son ambition, du crédit, de la faveur, des amis, quoi de plus engageant? Mais il voit bientôt expirer un père qui a passé par toutes sortes d'états avec honneur, et qui reconnaît enfin que tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir; la tendresse naturelle, jointe aux circonstances du temps, vous fait entrer d'abord la vérité dans l'esprit, vous tombez d'accord de ce que vous enseigne un père mourant qui juge sainement des choses, et cet exemple domestique vous touche jusqu'à vous faire verser des larmes; l'heureuse conjoncture, si vous saviez en profiter! Mais bientôt d'autres soins étouffent la grâce, on pense à l'héritage, le monde commence à revivre dans votre cœur; l'expérience de vos pères ne suffit pas pour vous détromper. On veut éprouver par soi-même ce qui en est; plus touché de leurs exemples que de leurs paroles, vous aimez mieux suivre l'illusion qui les a trompés toute la vie, que la vérité qui les détrompe au lit de la mort. *Sicut patres vestri, ita et vos.*

D'autres semblent détrompés en certains moments, et ne sont rien moins que ce qu'ils paraissent. Un orage qui passe, une mortification, un refus qu'on vient d'essayer, la préférence d'un concurrent, la perfidie d'une femme, la dureté d'un maître, la trahison d'un ami, la perte d'un procès, tout cela

donne lieu à d'étranges réflexions, et ce sont des ouvertures que vous donne le Saint-Esprit pour entrer dans un vrai mépris des biens périssables et dans des pensées de salut: mais rien n'est plus sujet à l'illusion; on se croit détrompé, parce qu'alors on regarde le monde avec horreur. Il paraît affreux dans ce moment; que ne dit-on pas contre lui? Il n'y a plus de foi, plus d'amis, plus de justice, plus de probité parmi les hommes; le monde est un monstre odieux qu'on ne peut souffrir; à juger de la disposition du cœur par les portraits vifs et touchants que l'on en fait, vous croiriez que cet homme détrompé va faire un éternel divorce avec lui. Mais au premier rayon d'espérance qui paraît, si l'on voit une ressource, et si la faveur revient, on se réconcilie avec cet ennemi, jusqu'à l'aimer plus fortement que jamais; on s'accuse de trop de chaleur dans ses premiers mouvements, et l'on s'aperçoit que ces invectives qu'on faisait contre le monde étaient moins des marques de mépris que d'attachement; jamais on n'en fut plus entêté que lorsqu'on s'en crut le plus détrompé.

Ah! Seigneur, quand c'est par votre esprit qu'on méprise le monde, ce mépris est égal dans la bonne et dans la mauvaise fortune; à la faveur de vos lumières on voit ses caresses du même œil que ses disgrâces; on n'est pas plus touché de ses biens que de ses maux dans la vue de l'éternité. Mais il ne suffit pas d'être détrompé de la vanité du siècle, il faut encore se préserver de sa corruption; c'est un second effet de la venue du Saint-Esprit, et c'est la seconde partie de mon discours.

#### SECONDE PARTIE.

La sainteté peut être prise en deux manières différentes, ou pour l'exemption du péché et l'état habituel de la grâce sanctifiante, et pour la pratique des vertus les plus relevées de l'Évangile; et c'est à celle-ci qu'on a proprement laissé le nom de sainteté. Or, il est à remarquer que les apôtres n'avaient encore atteint ni l'un ni l'autre degré de sainteté. Ils étaient pécheurs comme nous: Judas avait trahi Jésus-Christ, saint Pierre l'avait renoncé, saint Thomas était tombé dans l'infidélité, tous avaient abandonné leur maître. La source de leurs désordres fut l'indocilité, qui les rendit incapables des sévères vérités de l'Évangile, dont la pratique les eût sans doute préservés de ces chutes. L'abnégation de soi-même, le renoncement à sa propre volonté, l'humilité, la patience dans les injures, l'amour de la croix et des souffrances; toutes ces leçons de Jésus-Christ étaient pour eux une langue étrangère qu'ils n'entendaient pas; ils ne comprirent rien à l'ouverture qu'il leur fit de sa passion: *Ipsi nihil horum intellexerunt (Luc. c. XVIII)*, ou si quelqu'un comprit ce langage, comme saint Pierre, les humiliations lui parurent une chose indigne de Jésus-Christ: *Absit a te, Domine (Matth., c. XVI)*. L'un veut attirer le feu du ciel sur les habitants de Sama-

rie ; l'autre se met en défense au jardin des Oliviers ; toutes ces vertus éminentes qui font le caractère du chrétien, et qui sont les moyens les plus efficaces pour le conserver en grâce, n'entraient point dans leur esprit.

Or, voilà le double effet que produit en eux la venue de cet Esprit sanctificateur ; il les rendit capables de l'une et de l'autre sainteté ; l'une servit à l'autre, il les confirma en grâce : comment cela ? En leur donnant le goût des vérités les plus austères de l'Évangile : *Docebit vos omnem veritatem* (Joan. XVI). Ne croyez pas que ce fut seulement par un secours plus puissant et par des grâces plus abondantes qu'il les rendit impeccables. La grâce n'opère pas seule l'œuvre du salut : il fallut passer par la voie étroite, par la pratique des pénibles vertus de l'Évangile pour en venir à la persévérance dans le bien. Tandis qu'ils avaient été indociles à ces vérités dures, ils n'avaient pu se conserver, parce qu'ils vivaient selon la chair : en un mot, ils ne pouvaient accomplir les préceptes, parce qu'ils négligeaient trop la pratique des conseils. Mais lorsqu'ils commencèrent à vivre selon l'esprit, à marcher selon l'esprit, à mortifier la chair par l'esprit, comme parle saint Paul ; quand ils se furent exercés fortifiés par l'abnégation d'eux-mêmes, par la mortification de leurs passions, par la modération, par la patience, par l'humilité chrétienne, alors ils se trouvèrent à l'épreuve des occasions les plus fortes que leur suscita la corruption du siècle, et ils ne s'oublièrent plus.

Voilà, chrétiens, une excellente instruction pour nous : ne nous attachons pas à déclamer contre le monde, il ira toujours comme il va ; c'est un torrent qu'il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter ; mais pensons à ne nous y laisser pas entraîner. Tâchons de nous préserver de sa corruption, et plus encore de celle de notre propre cœur ; car c'est de celle-là que nous répondrons à Dieu et non pas de celle d'autrui. Il ne tient qu'à nous, si je l'ose dire, de nous confirmer en grâce et de nous mettre en état de ne plus pécher. Comment cela ? Étudions sur nous les mouvements du Saint-Esprit qui nous porte à pratiquer en mille rencontres les conseils évangéliques, le renoncement à nos volontés, l'humilité, la patience, la modération, la douceur ; accoutumons-nous par de légères épreuves à en soutenir de plus fortes ; car c'est une erreur de se persuader qu'il ne faut penser à suivre les conseils évangéliques que quand on est parvenu à l'observation des préceptes ; et j'ose dire que la négligence des conseils rend l'observation des commandements presque impossible à la plupart des chrétiens, par la raison qu'il arrive dans la vie des occasions si fortes, si pressantes, si dangereuses, qu'on ne peut se conserver en grâce sans s'être fortifié auparavant par un exercice continu des vertus les plus austères du christianisme.

Et n'est-ce pas, chrétiens, ce que vous reconnaissez tous les jours vous-mêmes, et ce qui fait gémir ceux qui n'ont pas encore

abandonné tout le soin de leur salut, lorsqu'ils se voient presque dans l'impuissance d'éviter le péché ? Un homme, par exemple, opprimé par la violence et par l'artifice de ses ennemis, qui le haïssent à mort et qui semblent s'acharner à sa perte, est obligé cependant par les lois de l'Évangile, non-seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, mais à n'en pas désirer à des gens qui voudraient lui avoir ôté la vie ; que dis-je ? à ne pas même se réjouir de celui qui leur arrive par le ministère d'autrui.

Une personne engagée dans un mariage que le seul intérêt a conclu, laquelle dans un lien mieux assorti aurait pu espérer une vie plus tranquille, et qui se voit engagée pour le reste de ses jours avec un mari fâcheux, bizarre, intraitable ; obligée cependant à ménager ses humeurs et ses caprices, à supporter ses défauts, à dissimuler ses froideurs, ses aversions, ses emportements, sans en venir à ces éclats et à ces divorces qui sont toujours scandaleux ;

Un homme constitué en dignité, obligé par le devoir de sa charge à se déclarer quelquefois contre ses amis, contre lui-même, en poursuivant des gens qui ont malversé, et en éclairant leur conduite malgré la protection de leurs patrons qui sont en faveur et qui ont de quoi se faire craindre ;

Des subalternes qu'on veut contraindre de signer, de conclure, de traiter des affaires, où ils voient visiblement que leur conscience est intéressée, obligés à résister aux ordres de ceux dont leur fortune dépend ;

Un homme à qui des créanciers avides, des voisins fâcheux, des parents intéressés, ne donnent pas un moment de relâche, qu'on tâche de fatiguer par des procédures éternelles, obligé à ne rien faire dans ces conjonctures qui blesse la charité chrétienne, à ne pas laisser échapper un mot de médisance, à ne pas réveiller, sous prétexte de se défendre, la honte des familles (vengeance si maligne et si cruelle, et cependant si ordinaire) ; enfin à étouffer tous les mouvements de haine qui s'élèvent en de certaines rencontres jusque dans les âmes les plus douces et les plus tranquilles ;

Voilà des occasions qu'on a tous les jours dans la vie. Il faut alors se conserver en grâce ou ne pas faire son salut. Or, je demande à un lâche chrétien qui néglige les conseils évangéliques, s'il est en état de garder alors les commandements de Dieu. Il faudrait être un saint, dira-t-on, pour ne pas s'oublier en ces rencontres. N'en doutez point, messieurs, qu'il ne fallût l'être. Saint Paul appelle-t-il autrement les chrétiens de son temps ? Ne veut-il pas qu'ils fortifient l'homme intérieur par l'esprit de l'Évangile : *Corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem* (Ephes. c. III) ? Ne veut-il pas que par là ils soient solidement fondés en charité, qu'elle jette de profondes racines dans les âmes et les mette en état de résister à la corruption du siècle : *In charitate radicati et fundati* (Ibid.). Hors de là, quel fond

peut-on faire sur un chrétien qui n'a pas l'esprit de sa religion ?

La grâce est puissante, me direz-vous : je l'avoue, mais il faut en savoir user, et comment l'apprendrez-vous, que par un fréquent exercice et une pratique exacte de toute la loi ? Siècle profane, vous pensez trouver le secret de vous préserver du péché, en cherchant des tempéraments et des correctifs à la sainteté de l'Évangile : il ne m'appartient pas ici de me faire juge de ce que de sages directeurs et des docteurs consommés croient devoir accorder en ces rencontres à la faiblesse humaine, pour sauver les restes du débris. Cette conduite bien appliquée peut être à propos ; mais malheur à ceux qui ont besoin d'un pareil remède ; il marque une plaie bien profonde et bien difficile à guérir. Il eût été bien plus sûr pour le salut, et plus expédient de s'accoutumer aux maximes de l'Évangile, à supporter les défauts les uns des autres, à n'être point délicat sur le point d'honneur, à rompre quelquefois sa volonté, à mortifier ces envies qui vous prennent de paraître dans le monde par des dépenses extraordinaires ; en un mot, à vous confirmer en grâce par la pratique des conseils. Voilà comme il faut se préserver de la corruption du siècle : voyons comme il faut se fortifier contre sa tyrannie ; c'est le troisième effet de la venue du Saint-Esprit.

#### TROISIÈME PARTIE.

Les apôtres étaient faibles et timides, renfermés dans le cénacle par la crainte qu'ils avaient des Juifs ; et Jésus-Christ lui-même, qui connaissait leur faiblesse le leur avait ainsi ordonné : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* (Luc. XXIV). Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. Comme s'il leur disait : Quoique je vous aie choisis pour être les témoins de ma résurrection, que j'aie pris soin pour cela de vous en convaincre par des apparitions si fréquentes, que je connaisse l'attachement que vous avez à ma personne, vous êtes encore trop faibles pour vous produire et pour soutenir un témoignage qui vous doit coûter la vie : attendez que vous soyez fortifiés contre la tyrannie du monde par la vertu du Très-Haut, et vous serez alors des témoins capables de porter mon nom jusqu'aux extrémités de la terre. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes* (Act. c. II).

Voyons l'accomplissement de cette promesse dans la personne des apôtres, examinons les circonstances de leur témoignage, et apprenons de là jusqu'où va l'obligation que nous avons de paraître chrétiens. *Eritis mihi testes* : Vous me servirez de témoins, non-seulement devant mes amis, mais devant mes ennemis. Car remarquez qu'il ne s'agissait pas ici de paraître chrétiens devant les disciples de Jésus-Christ, mais devant les ennemis de son nom, les Juifs, d'une part, les scribes, les pontifes, les pharisiens, les magistrats ; de l'autre, les gentils qui se trouvaient alors rassemblés à Jérusalem, de toutes les nations du monde : *Ex omni natione quæ sub celo est*

(Act. c. II). Il eût été facile, en secret, de dogmatiser devant un petit nombre de disciples fidèles soumis et pleins de respect pour la mémoire de Jésus-Christ ; mais en public, en présence des Juifs qui l'avaient fait mourir, et des gentils qui ne le connaissaient que par son supplice ; qui osera se déclarer pour un mort en faveur de qui on n'osait parler, lors même qu'il menait une vie irréprochable, et qu'il faisait partout des miracles ? Douze pauvres jusque-là cachés, inconnus, timides, fugitifs, incrédules, ignorants ; douze pauvres de ce caractère, ô souvenir honorable à notre religion ! oser commencent l'œuvre de Dieu ; ils se déclarent hardiment : *Et cæperunt loqui* (Ibid.). Quelle générosité à Pierre, qui avait tremblé devant une servante, de porter la parole devant une si nombreuse assemblée, non en tremblant, mais en élevant la voix : *Levavit vocem suam* (Ibid.), non en disciple timide, mais en maître inspiré d'en haut et animé de l'esprit de Dieu. Écoutez, dit-il, ô Juifs ! prêtres, pontifes, scribes, pharisiens, hommes de toutes les nations du monde ; apprenez aujourd'hui un mystère de salut pour vous. Il ne parle point mollement, il ne ménage point leurs esprits pour gagner leurs bonnes grâces, il commence par leur reprocher toute l'énormité de leur crime : *Auctorem vite interfecistis* (Act. III). Il leur fait entendre que l'homme qu'ils avaient fait mourir était Dieu, et que pour preuve d'une si grande vérité, Dieu l'avait fait sortir glorieusement du tombeau : *Hunc Jesum resuscitavit Deus* (Act. II). Il ne se contente pas de dire qu'il en est témoin, mais il autorise son témoignage de celui des Écritures, qu'il explique avec une force et une clarté qui ne laissent rien à répliquer ; et quoiqu'il sache bien qu'il ne doit pas attendre une autre destinée plus heureuse que celui dont il prend la cause, il parle pour Jésus-Christ, avec d'autant plus d'intrépidité, que ses ennemis qu'il a en tête sont plus incrédules et plus redoutables.

Excellente leçon pour nous, messieurs : il ne suffit pas de paraître chrétiens lorsqu'il nous est avantageux de le paraître devant les personnes qui sont état de la piété, et devant qui il serait souvent honteux de ne le paraître pas ; mais il ne faut pas même rougir de l'Évangile devant les Juifs et les infidèles, c'est-à-dire, devant les personnes qu'on sait être opposées à tout ce qui s'appelle religion ; voilà ce que votre Dieu demande de vous, et voilà ce que notre siècle ignore. On se montre assez zélé pour tout ce qui concerne la religion, la piété, les bonnes œuvres, quand on peut s'en faire honneur en présence des gens de bien ; mais dès qu'on se trouve avec des impies, des libertins, des mondains, on sent expirer ce zèle, on mollit, on est faible, on a des ménagements, des égards, on n'ose approcher des sacrements, on rougit de la piété et des bonnes œuvres, on sourit à une impiété, on ferme les yeux au libertinage, on est indifférent et froid pour les intérêts de Jésus-Christ,

et peut-être va-t-on jusqu'à se déclarer contre lui comme les autres.

Or, voilà proprement où Jésus-Christ demande votre témoignage : *Eritis mihi testes*. Voilà où Dieu veut que vous vous déclariez en sa faveur. Il n'a pas besoin de vous devant ces disciples fidèles, qui lui sont acquis ; il ne manquera pas de défenseurs devant ceux qui sont zélés pour sa gloire, mais il en a besoin devant ces libertins qu'il faudrait confondre, et qui se prévalent contre lui de votre faiblesse ; c'est là qu'il faudrait montrer une fois qui vous êtes. Vous avez fait une si haute profession de piété dans de saintes assemblées, pouvez-vous, sans rougir, vous démentir devant le monde ? mais la crainte des Juifs vous arrête : *Propter metum Judæorum* (Joan. XX), la politique mondaine vous menace comme les apôtres : *Comminemur eis ne ultra loquantur*, (Act. IV). On vous fait entendre que la fortune ne s'accorde point de ces maximes délicates de conscience, qu'on ne réussit point par ces voies, que pour un ou deux qui s'avancent, cent autres demeurent en arrière ; un maître marque de l'aversion pour des devoirs, c'est là, dit saint Augustin, qu'il faut mépriser la puissance, en respectant le grand : *Contemne potestatem timendo potentem*, à l'exemple des apôtres, qui, pleins de respect et de soumission pour toutes les puissances de la terre, en tout ce qui n'était point péché manifeste, étaient fermes et inébranlables sur tout ce qui blessait les intérêts de Jésus-Christ : *Obedire oportet Deo magis, quam hominibus* (Act. V). Il est juste, disaient-ils, qu'on obéisse à Dieu plutôt qu'aux hommes.

*Eritis mihi testes* : Témoins malgré la nouveauté qui révolte les esprits : *Dicentes : Quidnam vult hoc esse* (Act. II). On voyait des ignorants parler toutes les langues, des fugitifs se montrer, des incrédules persuadés, des lâches fortifiés, que ne pouvait-on pas leur reprocher ? N'avez-vous pas renoncé, abandonné ce Jésus-Christ que vous prêchez ? Ah ! ce qui redoubla le zèle de Pierre, bien loin de le ralentir, il se souvint sans doute de la prophétie de Jésus-Christ : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* (Luc. XXI). Pierre, quand vous serez un jour converti, souvenez-vous de soutenir mon parti, avec d'autant plus de zèle, que vous m'aurez abandonné plus lâchement, fortifiez l'esprit de vos frères que vous avez scandalisés. Il n'est point de réparation plus glorieuse à Dieu qu'un pareil exemple ; ce retour de Pierre qui se déclare, était pour ceux qui l'avaient vu infidèle une preuve aussi efficace que les miracles qu'il opérât. Quand on comparait ses faiblesses passées avec sa hardiesse, son courage, son intrépidité, il était visible que ce ne pouvait être que l'ouvrage de Dieu.

Tel est, chrétiens, le témoignage que Jésus-Christ attend de vous dans le monde. On vous a vus peut-être déclarés contre lui, railler, douter, critiquer, contester, déshonorer votre religion par vos mœurs, en négliger les devoirs, en blâmer les maximes : votre

conduite passée vous fait craindre de paraître autres que ce que vous avez paru ; et moi je vous dis que c'est pour cela même que vous devez vous déclarer avec plus de zèle et plus de courage pour la vertu. Il est vrai, jusqu'à présent j'ai vécu en impie et en libertin ; mais il est temps de rendre justice à la vérité que j'ai tenue captive dans mon cœur ; je n'ai été rien moins que ce que j'ai paru : car au fond j'ai toujours cru à ma religion, quoique j'aie semblé n'en rien croire ; et j'ai toujours estimé la vertu, quelque mépris que j'aie affecté de faire paraître pour elle. J'ai parlé contre ma conscience, contre le Saint-Esprit : or, ce même Esprit me force de rendre témoignage à la vérité reconnue. Cruelle tyrannie du siècle, qui contraint de déguiser ses sentiments véritables et de se faire honneur du libertinage où l'on n'est pas ! Mais plus j'ai été faible sur cet article, plus je me sens obligé à faire mon devoir ; plus j'ai scandalisé, plus je veux édifier ; si je ne puis ramener à Dieu ceux que j'ai jetés dans des erreurs, où je n'étais pas moi-même, qu'ils sachent du moins qui je suis, et qu'ils ne s'autorisent pas de ma conduite. Si c'est une nouveauté pour le monde que de me voir régulier dans mes mœurs, c'est du passé que je dois rougir, et non pas du présent ; si j'ai de la honte et de la confusion, que ce ne soit pas de paraître chrétien, mais de ne l'avoir pas toujours paru.

*Eritis mihi testes* : Témoins malgré la raillerie des mondains : *Alii irridentes dicebant, quia musto pleni sunt* (Act. II). Les apôtres ne s'étonnèrent point de se voir traités comme des gens ivres. Saint Pierre se contenta de faire voir que cela ne pouvait être ; mais il n'en eut pas moins d'ardeur ni moins de zèle ; au contraire il éleva la voix avec plus de force. Or, c'est ici proprement que doit paraître la force chrétienne ; il en est qui craignent plus la raillerie que les martyrs ne craignaient autrefois le fer et le feu ; la vue d'un impie les effraye plus que les tyrans, et tel s'est rendu si redoutable dans le monde, par le tour malin qu'il donne à tout ce qui paraît avoir le caractère de la piété, que la première réflexion d'un homme qui songe à se convertir, c'est de penser, Qui dira un tel ? Car il y aura toujours des libertins ; il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse, il y aura toujours des scandales ; et quoique nous vivions sous un règne où la vertu est en recommandation, où la raison du respect humain n'a plus de lieu, puisque ceux auxquels on a le plus d'intérêt de plaire, non-seulement se déclarent pour la piété, mais ne peuvent souffrir le vice ; il y a toujours un levain caché de libertinage qui subsiste, qui s'érige un tribunal à part, qui mord en secret, s'il n'ose déclamer en public. Ce n'est pas la corruption du monde qui en est cause, c'est la malignité du cœur de l'homme ; quand le monde entier serait converti, ces personnes s'acharneraient à leur perte ; ce sont des âmes comme vendues au péché, pour parler avec

l'Écriture; des gens qui gémissent de voir la vertu autorisée, comme les gens de bien s'affligent quand ils voient régner le vice. Or si vous êtes revêtus de cet esprit de force; montrez-le, chrétiens, en vous mettant au-dessus de ces tyrans de la vertu, qui ne sont redoutables que par la timidité d'autrui, et qui sont faibles dès qu'on leur tient tête. Méprisez l'approbation de ceux dont il est honorable d'être méprisé. Mais ils sont écoutés dans le monde; de qui? de leurs semblables; c'est-à-dire, de gens qui sont aussi décriés qu'eux. Croyez-moi, il y a encore assez de justice dans le siècle pour vous venger du mépris des libertins; n'attendez pas que la vertu soit universellement approuvée, cela ne sera jamais; sortez une fois de la captivité où vous êtes, et mettez-vous dans la liberté des enfants de Dieu : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas* (II Cor., c. III).

*Eritis mihi testes.* Témoins non-seulement déclarés pour les vertus qui font honneur dans le monde, comme la probité, la droiture, la justice, la charité, mais pour les vertus qui ont le moins d'éclat et que les mondains méprisent, comme l'humilité, la patience dans les injures, le pardon des ennemis, à l'exemple des apôtres, qui ne prêchaient pas seulement Jésus-Christ glorieux, ressuscité, mais Jésus-Christ crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum* (I Cor., I) : voilà proprement ce qui fait le vrai caractère du chrétien et ce qui distingue nos vertus des vertus païennes. Or, il serait bien honteux de rougir de ces vertus par où Jésus-Christ a opéré le mystère du salut de l'homme. *Quanto pro me vilior*, disait saint Bernard, *tanto mihi carior* : Plus Jésus-Christ s'est humilié pour moi, plus ses humiliations me doivent être chères. Ce n'est pas qu'un chrétien doive toujours être dans l'humiliation, comme le voudraient les méchants, au contraire il serait à souhaiter que la vertu fût toujours dans l'honneur, qu'elle fût autorisée par la gloire qui lui est due, et que le vice fût dans le mépris; mais, en quelque état que se trouve le chrétien, il doit, à l'exemple de saint Paul, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, dans la gloire et dans le mépris, il doit, dis-je, préférer les opprobres de Jésus-Christ à toute la gloire mondaine.

*Eritis mihi testes.* Témoins non-seulement par parole, mais en effet et par la pratique de tous les devoirs de votre religion, d'une manière qui fasse honneur à l'Évangile, comme les apôtres : *In ostensione Spiritus et virtutis* (I Cor., II). Il faut montrer dans sa conduite cet esprit de force et de vertu qui se soutient partout et qui rend la piété vénérable. On en trouve assez qui veulent passer pour gens de bien, qui débitent les maximes de la morale la plus saine, qui veulent que tout le monde soit régulier, mais ils démentent par leurs actions ce qu'ils veulent établir par leurs paroles, et n'ont pas la force de soutenir ce caractère dont ils se font honneur. Or, les apôtres soutenaient par la sainteté de leur vie toute l'autorité de l'Évangile qu'ils annonçaient; non-seulement

ils prêchaient et faisaient des miracles, mais ils faisaient voir en tout une idée de vertu universelle et constante à remplir tous leurs devoirs; de quelque côté qu'on les regardât, on voyait des hommes irréprochables, armés contre les traits de la satire et à l'épreuve de la critique la plus maligne; la pureté de leurs mœurs faisait autant d'honneur à l'Évangile que l'éclat de leurs miracles : *Fiat omni animæ timor*, dit l'Écriture, *et metus erat magnus in universis* (Act. II). Tout le monde était saisi d'une crainte respectueuse et rempli d'une sainte frayeur à la vue de ces grands hommes. Tel est, messieurs, le témoignage que nous devons rendre à l'Évangile. Heureux qui confessera ainsi Jésus-Christ sur la terre, il n'en sera point méconnu devant le Père céleste, et il recevra la récompense promise au serviteur fidèle, je vous la souhaite, etc.

### SERMON XXI:

#### SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.

*Notam fac mihi viam in qua ambulem, quia ad te levavi animam meam.*

*Enseignez-moi, Seigneur, la route que je dois tenir, parce que j'ai élevé mon cœur vers vous (Ps. CXLII).*

C'est la prière que faisait le prophète royal, dans le doute et dans l'incertitude où il était du chemin qu'il devait prendre. Cet homme selon le cœur de Dieu, qui ne craignait rien plus que de s'écarter des voies que la Providence lui avait marquées; qui savait à quel point les hommes sont aveugles sur ce mystère impénétrable, persuadé que le seul expédient pour ne pas s'égarer était de consulter le père des lumières, et que c'était même une espèce d'engagement à Dieu de nous conduire dans un pas si glissant, que de réclamer son secours et de s'abandonner aveuglément aux ordres de sa providence, se disposait par ces paroles à faire infailiblement un choix conforme à la volonté du Seigneur : *Notam fac mihi viam in qua ambulem, quia ad te levavi animam meam.* C'est cette sage conduite que vous avez observée, ma chère sœur (1), avant que de mettre le dernier sceau à ce dévouement entier de vous-même, qui commença dès le jour où vous entrâtes dans ce saint lieu. Votre occupation la plus importante depuis ce temps-là a été de conjurer le Ciel qu'il décidât en dernier ressort de votre destinée pour le reste de vos jours; qu'il vous fit connaître s'il agréait le sacrifice que vous vous disposiez à lui faire; qu'il se souvint toujours que la victime était entre ses mains; qu'il l'acceptât s'il la jugeait propre à l'autel, et qu'il la rejetât s'il la jugeait indigne du sanctuaire. Or, avec une soumission si parfaite aux ordres de Dieu, n'avez-vous pas droit, si j'ose parler ainsi, d'exiger de lui, à l'exemple de David, qu'après une exacte discussion de votre part, il supplée ce qui peut manquer à vos lumières, et vous rende une réponse

(1) Ce sermon fut prêché à une profession religieuse.

nette et précise sur le choix que vous allez faire aujourd'hui : *Notam fac mihi viam in qua ambulem, quia ad te levavi animam meam.*

Il serait à souhaiter, chrétiens auditeurs, que tous les hommes apportassent les mêmes précautions à l'affaire la plus importante qu'ils aient dans la vie, je veux dire au choix de l'état que la Providence leur a destiné, et que, puisque tous les états n'ont pas un temps d'épreuve et d'essai, pendant lequel on puisse étudier les vues que Dieu a sur nous, l'homme chrétien s'embarquât moins légèrement dans des états immuables par eux-mêmes; qu'il examinât celui qu'il embrasse sur les maximes éternelles, et qu'il pesât dans la balance du sanctuaire les raisons qu'il a de le préférer aux autres. Mais les enfants du siècle ne pensent pas à chercher les voies de Dieu. La fin essentielle de l'homme n'est plus la règle des moyens qu'il prend; chacun court en aveugle dans la carrière que lui ouvre sa passion; et jamais il ne fut plus vrai de dire, avec l'Écriture, que chacun se fait un plaisir de se frayer à soi-même un chemin à l'écart, où, sans examiner à quel terme il aboutit, on court, sans le savoir, à sa perte : *Unusquisque in via sua erraverunt (Is. XLVII).*

Tâchons, mes chers auditeurs, de bien comprendre aujourd'hui qu'il n'est rien de si digne des soins de l'homme, que de s'appliquer sérieusement à faire un choix de vie conforme aux vues que Dieu a sur lui; et bien que la plupart de ceux qui m'entendent aient déjà pris leur parti, ils pourront connaître par la suite de ce discours en quoi leur choix a été defectueux, et le rectifier ensuite sur les principes de l'Évangile, autant que leur état le pourra permettre. Demandons les lumières au Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Comme l'homme est l'ouvrage d'une intelligence souverainement sage, c'est une égale nécessité pour lui d'avoir un principe de son être, et une fin à laquelle il soit destiné. Dieu qui l'a produit ne l'a point fait sans avoir des vues dignes de l'excellence d'un tel principe; et s'il a donné aux êtres les plus imparfaits des fins conformes à leur nature, il a dû en marquer une aux hommes qui fût capable de satisfaire tous leurs désirs, et de remplir la vaste étendue de leur cœur. Il est visible de là que cette fin ne peut être autre que lui-même, non-seulement parce que l'agent le plus noble et le plus parfait ne pouvait agir par une fin moins élevée que celle-là, mais encore parce qu'il ne pouvait trouver hors de lui-même aucune fin qui pût pleinement contenter l'homme, lui tenir lieu de souverain bien.

Or, si la raison du souverain bien, qui en vertu de son excellence, ne peut être qu'un seul, a obligé Dieu de nous assigner à tous une même fin, il n'en a pas usé de la même manière à l'égard des moyens qui nous peuvent conduire à ce terme. Il a voulu montrer aux hommes les trésors de sa sagesse et de sa puissance infinie dans la différence des états qu'il a établis, et pour maintenir égale-

ment le bon ordre dans toutes les conditions de la vie, il a préparé une égale récompense à tous les hommes, leur faisant connaître par là qu'ils ne doivent point envisager leur état par ce qu'il a d'apparent ou de méprisable aux yeux du monde, mais par le rapport essentiel qu'il a à la fin, en quoi seul consiste la perfection d'un moyen, quand on le considère en homme sage.

Sur ce principe, il a marqué à chacun de nous l'état dans lequel il devait accomplir l'ouvrage de sa prédestination, mais il l'a tellement marqué, qu'il nous en a laissé le choix libre, non-seulement pour nous faire entendre, par cette conduite douce et aimable de sa providence, qu'il avait égard à la liberté de l'homme, et qu'il ne voulait blesser en rien les droits de son libre arbitre, mais encore pour nous laisser tout le mérite du plus grand sacrifice que l'homme puisse faire à Dieu, en lui consacrant toute sa vie dans l'état qu'il a plu à la Providence de lui destiner.

Ces principes ainsi supposés, il est évident que l'homme ne doit point délibérer sur la fin, parce qu'elle est absolument nécessaire à quiconque veut être heureux; mais sa délibération doit rouler sur les états différents qui partagent la vie, parce qu'ils ne lui sont pas également bons pour le conduire à sa fin, et que, dans l'ignorance profonde où nous sommes sur une affaire aussi importante que celle-là, nous ne saurions faire trop de diligence ni trop implorer le secours du Ciel, à l'exemple de Josaphat, ce prince si religieux : *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te (II Paral., XX).*

En effet, tout ce qui peut rendre le succès d'une affaire douteux et incertain au jugement des hommes sages, se trouve dans le choix que nous faisons d'un état; et tout ce qui peut faire sentir vivement le mauvais succès d'une affaire est inséparable des fautes que nous commettons en celle-ci, pour deux raisons, que je vous prie de remarquer et qui vont faire le partage de ce discours. La première est que de la manière dont on vit aujourd'hui dans le siècle, rien n'est plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie, et que rien au contraire n'est plus difficile que d'entrer sûrement dans les voies que le Seigneur nous a marquées. La seconde est que les fautes qu'on fait en cette matière non-seulement sont irréparables, mais encore qu'elles ont des suites très-funestes pour l'avenir. Rien de plus aisé que de faire une fausse démarche dans le choix qu'on fait, c'est le premier point; rien qui ait des suites plus terribles ni plus dangereuses qu'un pareil égarement, c'est la seconde partie de ce discours, et le sujet de votre attention.

#### PREMIERE PARTIE.

Je dis que rien n'est plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie, et cela pour cinq raisons, que je vous prie d'examiner. Car où l'homme ne fait nulle réflexion à la fin pour laquelle il est au mon

de, lorsqu'il prend quelque engagement ; ou s'il le prend en vue de sa fin, il n'a pas une volonté pleine et entière d'y marcher par quelque route que la Providence lui veuille marquer ; ou s'il a cette volonté pleine et entière, il se laisse séduire dans l'exécution par des préjugés faux et déraisonnables, dont il a l'esprit prévenu ; ou s'il s'est dépouillé de tous les préjugés, il manque des qualités essentielles pour l'état qu'il veut embrasser ; ou enfin s'il en est revêtu, il n'a pas la force de résister aux obstacles que lui forment des parents et des amis. Examinons ces principes d'erreur et d'illusion, et par là nous verrons combien il est difficile de faire un choix conforme aux ordres de Dieu, et combien il est ordinaire de s'y méprendre.

C'est un principe constant dans la morale, que quiconque agit au hasard, agit imprudemment, lors même qu'il réussit en quelque chose ou qu'il fait un bon choix. Aussi l'homme s'abaisse-t-il en cela au-dessous de la condition des bêtes, que la nature n'a pas voulu abandonner à la conduite du hasard, et qu'elle a pourvues d'un instinct qui en tout leur tient lieu de règle ; et ce qui le distingue d'avec elles, c'est cette excellente faculté par laquelle il connaît le rapport des moyens avec la fin qu'il se propose. Or, dès là que les hommes se privent eux-mêmes d'un secours si nécessaire et qu'ils se laissent conduire au hasard, il est évident qu'ils s'exposent à un danger certain de se tromper, et toute personne de bon sens conviendra qu'il est plus probable qu'ils sont dans l'erreur, qu'il n'est croyable qu'ils soient dans la bonne voie. Car où est l'homme sage qui, se trouvant dans un chemin coupé en plusieurs sentiers, sans savoir quel est celui qui le peut conduire à son terme, où est, dis-je, l'homme sage alors qui, sans balancer, sans considérer le pas qu'il va faire, sans se faire instruire des différents lieux où ces routes aboutissent, se jette aveuglément dans la première qui se présente à lui et que son caprice lui fait prendre ? S'il en usait de la sorte, n'aurions-nous pas lieu de croire, à juger par les apparences, que cet homme s'égare ? Appliquons-nous ce raisonnement à nous-mêmes.

Tous les états de la vie sont des chemins qui nous conduisent à l'éternité ; la Providence ouvre à chacun de nous sa carrière, pour y fournir sa course et mériter le prix qu'elle nous destine ; mais si nous voulons marcher sûrement, à l'exemple de l'Apôtre, et non pas à l'aventure, sans savoir où nous allons : *Sic curro non quasi in incertum* ( I Cor., c. IX ), il ne faut pas entrer témérairement dans une carrière que la Providence ne nous ouvre pas. Car bien que tous ces chemins conduisent au ciel, chacun a le sien marqué ; et il n'appartient pas à tout le monde d'arriver au terme par les voies que le Seigneur ne nous a pas prescrites, comme il ne nous appartient pas de marcher dans les voies d'autrui. Telle voie, dit le Sage, nous paraît droite et mie, qui, sur la fin, nous conduira au précipice : *Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus de-*

*ducunt ad mortem* ( Prov., XIV ). Telle au contraire nous paraît difficile et épineuse au commencement, qui dans la suite nous deviendra facile et aisée : telle est sûre en elle-même, qui peut-être est périlleuse pour nous, et telle est périlleuse pour autrui, qui nous mènerait au ciel : telle ne nous effraie nullement par le nombre et la grandeur des difficultés qui paraissent insurmontables aux autres. En un mot, il ne faut point juger des états par ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais pour faire un choix sage et judicieux, il les faut considérer par le rapport qu'ils ont avec nous. Notre salut et la volonté de Dieu qui nous ordonne d'y travailler en tel état, doivent être comme les principes et les causes de notre choix ; en sorte que nous puissions dire avec vérité, Je prends cet état plutôt qu'un autre, parce qu'après une exacte discussion, je juge devant Dieu que c'est celui que les décrets éternels de sa sagesse infinie m'ont marqué ; c'est dans cette vue que je l'embrasse, et c'est pour cela que j'y veux vivre et mourir. Telles sont les vues d'un homme qui ne veut pas se tromper. Car, si, au lieu de raisonner de la sorte, il prend au hasard le premier état que le caprice ou la passion lui suggère ; s'il délibère des moyens sans les ajuster à sa fin ; s'il s'engage dans une voie sans savoir à quel terme elle aboutit, il s'expose visiblement au danger de s'égarer, et l'on peut dire, sans juger témérairement de sa conduite, que cet homme, selon toutes les apparences, n'est pas dans l'état auquel Dieu l'avait appelé.

N'est-ce pas là néanmoins ce que font la plupart des hommes, qui marchent en aveugles et qui reçoivent sans nulle délibération les premiers emplois que leur présente la fortune, bien loin de penser s'il est expédient pour leur salut de prendre ces sortes d'engagements : et n'ai-je pas raison de dire que de la manière dont on vit aujourd'hui dans le siècle, il n'est rien de plus aisé que de se tromper dans le choix que l'on fait d'un état de vie ; car est-il probable qu'en agissant de la sorte, ils aient découvert, sans le mériter par leurs soins, ce que les gens sages et vertueux après une exacte recherche et des prières longtemps et souvent répétées s'estiment heureux d'avoir obtenu de Dieu, c'est-à-dire, une assurance morale de la condition où il les veut ?

Certes, ils ne sauraient s'en flatter sans une extrême témérité ; et lorsqu'ils trouvent leur salut si difficile, s'ils voulaient faire réflexion sur la manière dont ils se sont engagés dans leur état, peut-être avoueraient-ils qu'ils ont pris un chemin pour l'autre. Car, par exemple, est-il vraisemblable que Dieu qui veut sauver tous les hommes, et qui nous a fait connaître combien le salut est difficile à ceux qui sont distingués par leur naissance ou par leurs richesses, en ait si peu appelé à la retraite ; que parmi tant de gens qui fléchissent le genou devant l'idole, il se soit réservé si peu d'adorateurs en esprit et en vérité ; que de tant de femmes du

grand monde, il en ait si peu destinées à la solitude? Ah! chrétiens on n'y pense pas, quand on prend le hasard pour arbitre de sa profession, et après de longs et pénibles égarements, on convient à la mort, lorsqu'il n'est plus temps, qu'on s'est écarté des voies du Seigneur : *Ambulavimus vias difficiles : viam autem Domini ignoravimus* (Sap., V).

Un second désordre, qui n'est pas moins ordinaire que le premier, et qui me donne lieu de croire que la plupart des gens se trompent dans le choix qu'ils font d'un état de vie, c'est que lors même qu'ils envisagent leur fin, ils ne le font pas avec une volonté pleine et entière d'y aller par quelque route que la Providence leur veuille marquer. Ainsi quoiqu'ils aient en vue de se sauver, ils usent toujours de réserve, et souvent exceptent la condition que la Providence leur a destinée. Car il est tout naturel que ces personnes tombent dans l'erreur. La profession qu'ils exceptent, quand ils délibèrent, est ordinairement celle pour laquelle ils ont plus de répugnance: or, la répugnance intérieure non-seulement n'est pas toujours une raison pour exclure les états qui nous font de la peine, mais elle peut au contraire devenir une raison pour nous persuader que ces états sont du choix de Dieu, dont la Providence ne se règle pas sur les inclinations de l'homme, mais sur ce qu'elle juge de plus expédient pour son salut. Il est des personnes dans le monde qui ont souhaité de bonne foi que Dieu les appelât à la religion, sans l'avoir jamais obtenu; comme il s'en est vu d'autres qui, éloignées de ces sentiments, répugnaient de se soumettre au joug de la religion, et que le Seigneur y a cependant si fortement appelées, qu'elles n'ont pu douter que ce ne fût pour elles un ordre du Ciel. Si ces gens avaient pris sans réflexion leur première inclination pour la règle de leur choix, en fallait-il davantage pour les jeter dans l'erreur et dans l'illusion?

Nous ne lisons pas que les personnes véritablement touchées aient usé de ces réserves à l'égard de Dieu. Quand saint Paul, destiné au plus pénible et au plus terrible ministère, consulte le Seigneur sur l'état qu'il doit embrasser, il n'excepte pas le fardeau pesant de l'apostolat : *Domine, quid me vis facere* (Act., IX) : Seigneur, dit sans restriction ce saint homme, qui craint de s'écarter des voies de Dieu, que vous plaît-il que je fasse? Parlez, Seigneur, dit le jeune Samuel, car j'attends vos ordres sans aucune prévention et dans une parfaite soumission d'esprit : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I Reg., III). Que dois-je faire pour me sauver, disait à Jésus-Christ cet homme touché d'un désir efficace de son salut : *Quid faciens vitam æternam possidebo* (Luc., XVIII)? Telle doit être la disposition de ces âmes droites et fidèles qui craignent de s'opposer aux ordres de la Providence. Je ne prétends pas qu'elles doivent avoir plus de penchant pour un état de vie rude et pénible que pour un autre, je veux un dévouement plus parfait et moins sujet à l'erreur.

Il faut que, jetant une vue générale sur toutes les conditions, l'âme chrétienne se présente à Dieu comme une victime prête à lui sacrifier le reste de ses jours, de la manière qu'il estimera la plus digne de sa grandeur; qu'à l'exemple d'Isaac, elle soit prête à être immobile quand bien même le sacrifice ne devrait pas s'accomplir.

Je ne viens pas ici, mon Dieu, renverser l'ordre de votre sagesse, et, par une prévarication sacrilège, assujettir la volonté du Créateur au caprice de la créature. Il n'appartient pas à un esclave comme moi de choisir la manière dont il doit servir son maître. C'est à vous de m'imposer les lois qu'il vous plaira; ma destinée est entre vos mains; *In manibus tuis sortes meæ* (Ps. XXX). Je n'excepte rien, parce que je ne veux rien risquer, et que mes vœux sont trop bornés pour découvrir dans l'avenir les différents obstacles qui se présenteront à moi, si sans votre aveu je me fais l'arbitre de ma conduite.

Voilà les sentiments où doivent entrer ceux qui ne veulent pas se tromper eux-mêmes par ces réserves dangereuses et si sujettes à l'erreur. Mais je vous demande où sont les âmes qui prennent aujourd'hui ces sentiments dans le monde, parmi les fidèles mêmes qui pensent à se sauver? On commence, avant que d'entrer en délibération, par exclure l'état religieux, et on stipule, pour ainsi dire, avec la Providence, pour en obtenir une condition plus douce et plus favorable à la nature. Un autre qui compare la paix et la liberté du célibat avec la contrainte, les duretés et la servitude du mariage, renonce à ce nœud sacré pour le reste de ses jours, et lui donne l'exclusion sans consulter Dieu, si content de sa résolution, qu'il ne délibère pas un moment sur son choix. Celui-ci, prévenu en faveur du mariage, n'examine pas s'il doit recevoir ce sacrement, à quoi cependant il devrait d'abord penser; mais il délibère sur les biens, sur les alliances et sur les avantages de la personne qu'il doit épouser; et s'il en vient jusqu'à faire entrer la vertu et la probité du sujet en quelque considération, il se sait bon gré d'une pratique peu ordinaire, qu'il a l'esprit en repos sur la faute capitale de son choix. Celui-là, plein d'une secrète ambition qu'il ne peut satisfaire dans le siècle, ne délibère pas pour savoir s'il doit entrer dans l'Eglise, mais pense quel rang il doit tenir, à quels degrés il doit aspirer, et a l'esprit tranquille à l'égard du choix qu'il a fait.

Faibles et aveugles que nous sommes, espérons-nous de remuer, par les intrigues secrètes de notre amour-propre, les ressorts de la Providence à notre gré? Est-ce Dieu que nous trompons, ou plutôt nous-mêmes, et croyons-nous faire changer les décrets éternels de sa sagesse, en les dérochant à nos yeux, en les déguisant sous ces prétextes frivoles, en les interprétant à notre sens, au lieu de consulter l'oracle de la vérité sans nul préjugé, et de s'y soumettre sans réserve?



Un homme avec cela se flatte de penser au ciel, et c'est de quoi le démon se met fort peu en peine : cet esprit trompeur a de quoi nous en fermer l'entrée quand il lui plaira ; il s'est emparé des principales avenues ; tous les autres chemins ne nous conduiront point au salut, et ne serviront qu'à nous égarer davantage : il nous laisse ce champ libre, parce qu'il sait que la victoire lui est assurée. Il ne se met pas en peine que Lot se retire de Sodome, parce qu'il ne va pas jusqu'au pied de la montagne, comme portaient les ordres de Dieu ; mais qu'il prend de son propre choix la ville de Ségot pour le lieu de son séjour. Il n'empêche pas que le prophète Jonas s'embarque pour aller à Tharse, quelque bien qu'il puisse faire dans cette île, parce qu'il sait que les ordres de Dieu l'appellent à Ninive, pour travailler à la conversion de cette ville. Il ne s'oppose pas au sacrifice que fait Saül des dépouilles qu'il a remportées sur les Amalécites, pourvu qu'on épargne le prince qu'on avait ordre d'immoler. En un mot, dès qu'il voit l'homme user de réserve avec Dieu, il est presque sûr de sa proie, parce que toutes les apparences sont pour lui, et qu'il est plus que probable que l'homme qui, dans l'affaire la plus importante qui le regarde, s'attache à son sens et rejette une profession sans l'examiner, s'égare et sort de la voie de Dieu.

Mais que sert aux autres d'avoir cette maxime en général : qu'il faut prendre sa fin pour la règle de son établissement, et se fixer à celui que nous jugerons le plus propre pour nous y conduire ? Que sert cette maxime, si notre esprit d'ailleurs rempli de mille préjugés ne l'applique pas à propos ? Car qui pourrait arracher de l'esprit de l'homme tous les principes d'erreur qui corrompent ses jugements ? Et quand une fois il est gouverné par certaines maximes du goût des sages du monde, quel usage peut-il faire des connaissances dont nous parlons ? Un homme qui ne voit les objets que par un organe mal affecté, est-il moins en danger de se tromper, quelque lumière qu'il ait d'ailleurs, que ceux qui n'ont pas ce secours ? Nous cherchons, disons-nous, ce que Dieu veut, et nous voulons nous persuader à nous-mêmes que nous y procédons de bonne foi. Peut-être même en est-il quelque chose de notre part, par le peu de soin que nous avons d'examiner nos préjugés : mais cette fausse persuasion est la source d'une infinité d'erreurs.

Certaines lois du monde nous tiennent lieu de principes en matière d'établissement. Il ne nous vient pas même dans l'esprit d'en douter ; et nous ne croirions pas raisonner juste, si nos résolutions n'étaient appuyées sur ces maximes frivoles. Il faut qu'un aîné soutienne l'honneur de sa maison dans le siècle ; il faut que le second se destine au ministère des autels ; qu'un troisième fasse profession du célibat dans un ordre militaire ; qu'une fille, que la nature n'a pas pourvue avantageusement des qualités par

où le sexe se distingue, soit confinée dans la retraite pour le reste de ses jours ; et qu'au contraire, celle qui se trouve mieux partagée de ce côté-là se produise dans le monde, et cela par des raisons qui devraient peut-être leur faire douter s'il ne serait pas plus à propos que l'une prit le parti de l'autre. Un fils de famille est obligé, par bienséance, de s'engager dans la robe, parce que la charge est dans la famille depuis longtemps. Un autre, engagé déjà dans l'Eglise, tourne du côté des armes par la mort de son aîné. Il se peut faire que la Providence s'accommode à tous ces événements ; mais, quoi qu'il en soit, ce n'est point par là qu'on envisage ces états, mais parce que ce sont des coutumes reçues ; et il est constant que, lorsqu'on entend les hommes ainsi raisonner, chacun est content et se rend sans peine à ces raisons.

Mais vous, Seigneur, en jugez-vous de la sorte ? reconnaissez-vous là le premier plan que vous avez tracé de la destinée des hommes ? ont-ils bien pénétré la profondeur de vos desseins sur l'affaire importante de leur salut ? sont-ils entrés dans le conseil de votre sagesse infinie ? Est-ce là qu'ils ont puisé ces lumières qui leur mettent l'esprit en repos ? Car enfin, Seigneur, voilà proprement la règle de toute vérité : c'est sur cela seul qu'ils doivent et qu'ils peuvent juger s'ils se sont trompés ou s'ils sont dans la bonne voie. C'est à vous, chrétiens auditeurs, à vous répondre là-dessus ce que votre conscience vous suggère. Mais je sais bien que Jésus-Christ nous défend de juger par ces apparences et par ces dehors si plausibles ; qu'il nous ordonne de renverser tous ces préjugés, et de nous attacher à la seule vérité, si nous voulons juger saintement des choses : *Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate* (Joan., VII).

Mais pour en venir là et pour se dépouiller de tous ces préjugés de grandeur, de noblesse, de biens, de fortune et des talents naturels, il faudrait que chacun de nous, suivant le conseil et l'exemple des saints, se rappelât au moment de sa naissance, comme faisaient ces hommes de Dieu, oubliant pour un temps la figure du monde qui passe, et ne se réservant que cette unique connaissance, qu'il faudra sortir de la vie comme nous y sommes entrés, c'est-à-dire, dénués de toutes choses ; et qu'ensuite il pensât à ce terme fatal qui nous attend ; que dans ce point de vue il aperçût du lieu de sa naissance le lit de mort ; que là il se consultât lui-même à ce moment décisif de l'éternité ; qu'il pensât que la mort fera pour lors cette cruelle séparation qui le fait trembler aujourd'hui ; qu'il s'interrogeât sur le parti qu'il voudrait avoir pris à cette heure redoutable, où il faudra venir un jour, et que se répondant à lui-même avec sincérité, il prit ensuite le parti qu'il voudrait avoir pris alors. Quand nous aurons ces grands objets devant les yeux, toutes les vaines idées du monde, tous ces fantômes qui nous en imposent s'évanouiront ; nous ne les verrons plus que

comme on voit les objets dans une espèce d'éloignement, où ils décroissent peu à peu, se dérobent insensiblement et viennent enfin à disparaître. Et qu'on ne me dise pas qu'il faudrait sur ce pied-là que tout le monde entrât dans la religion : la vérité bien entendue n'est point contraire à la vérité. Il est certain que la Providence n'a pas destiné tous les hommes à la retraite : ainsi l'Esprit-Saint n'y porterait pas ceux que Dieu s'est réservés pour le monde. Une pareille soumission attirerait infailliblement les lumières dont nous avons besoin pour ne nous pas égarer, et ce qu'il y aurait d'avantageux, c'est qu'on n'embrasserait l'état séculier que par des vues saintes et dans l'intention d'y travailler à son salut, et que chacun pourrait dire avec cette résignation édifiante que Laban fait paraître dans le livre de la Génèse, lorsqu'il consent au mariage de sa sœur : *A Domino egressus est sermo; non possumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui tecum: En Rebecca coram te est; tolle eam sicut locutus est Dominus (Genes., c. XXIV)*. Je n'ai rien à répliquer aux ordres du Seigneur, et, puisqu'il a parlé si visiblement, vous pouvez disposer de la destinée de Rebecca. Ainsi agirait-on plus sûrement et avec moins de danger de se tromper dans l'affaire du monde où l'on doit prendre de plus grandes sûretés.

On aurait même de plus grands égards aux dispositions du sujet, qui font une des parties les plus essentielles de la vocation et qu'on néglige aujourd'hui comme la moins importante. Négligence qui me persuade que la plupart des hommes ne sont pas dans leur état; car c'est la dernière chose à laquelle on pense, et pourvu que l'intérêt ou l'ambition y trouve son compte, on ne voit plus d'emploi trop relevé, ni trop difficile. Où est l'homme qui, commençant ce grand édifice, où il doit demeurer pendant toute l'éternité, supprime les avances qu'il a devant soi, suivant le conseil de Jésus-Christ, examine ses forces, ses talents, ses dispositions naturelles et acquises, et juge par là s'il a de quoi conduire l'ouvrage jusqu'à sa fin? On monte sur les tribunaux de la justice, sans consulter ni sa capacité, ni ses mœurs. En vain le Sage nous avertit de ne point aspirer à la judicature, si l'on ne se sent assez de force et de fermeté pour soutenir le parti du faible opprimé par le plus fort, et pour honorer ainsi son ministère par une droiture telle que l'aurait la loi si elle pouvait paraître en personne : *Noli querere fieri iudex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates; ne forte extimescas faciem potentis, et ponas scandalum in aequitate tua (Eccl., c. VII)*. On introduit dans l'Eglise des enfants mal nés, esclaves des passions les plus vives et les plus déréglées, insensibles à tous les mouvements de piété et plus mondains que ceux qui vivent dans le monde. On se jette dans le premier emploi où l'espérance du gain nous attire, sans s'éprouver sur la probité et la bonne foi. Or, est-il probable que la Providence si éclairée dans ses conseils, si circonspecte dans ses démarches, si

douce et si bienfaisante dans son gouvernement, je ne dis pas ait permis, car le défaut serait alors l'ouvrage de la créature, mais qu'elle ait voulu, de son propre mouvement, que ces personnes remplissent des places qu'elles ne peuvent que déshonorer par leur insuffisance? Et n'ai-je pas toujours lieu de dire que de la manière dont on fait aujourd'hui son établissement, l'homme est dans un péril extrême de se tromper?

Et, comme si c'était peu que tous ces obstacles pour nous empêcher de faire un bon choix, nos parents et nos amis, qui nous doivent servir de guides dans un pas si périlleux, sont souvent les premiers à nous égarer, et ce sont quelquefois des aveugles qui conduisent d'autres aveugles : faut-il s'étonner qu'ils les conduisent au précipice? peuvent-ils nous inspirer d'autres vues que celles qu'ils ont eux-mêmes, et la plupart en ont-ils d'autres que d'humaines, que d'intéressées? C'est sur ce principe que, nonobstant les anathèmes que le Concile de Trente a fulminés contre ceux qui empêchent ou qui contraignent les enfants d'entrer en religion, on en voit qui se prévalent de la crainte et de la révérence que la nature leur a imprimée dans l'esprit pour les rendre dociles aux instructions salutaires de leurs parents; ils s'en prévalent, dis-je, pour intimider de jeunes personnes et les faire entrer malgré elles dans une carrière que la Providence ne leur ouvrirait pas. *Sufficiant vobis omnia scelera vestra, domus Israel; eo quod inducitis filios alienos incircumcisos corde et incircumcisos carne, ut sint in sanctuario meo (Ezech., c. XLIV)*. Ecoutez, mon peuple, disait autrefois le prophète Ezéchiel de la part de Dieu; contentez vous des désordres que vous commettez, et du peu de règle que vous observez dans l'administration de vos familles; ce n'en est que trop pour irriter un Dieu qui vous souffre depuis si longtemps. Faut-il que vous portiez votre irréligion jusqu'à profaner le sanctuaire en y faisant entrer des enfants abandonnés aux déréglés de leurs passions et indignes d'un ministère si saint?

Je n'examine point ce qu'ils auront à répondre au jugement de Dieu sur une prévarication si impie; je n'entre point dans les reproches éternels que leurs enfants auront à leur faire, d'avoir été la cause de leur perte et de les avoir mis hors d'état de se sauver; je ne m'arrête point à leur mettre devant les yeux toute l'énormité d'une conduite si tyrannique à l'égard de ceux pour qui la nature ne leur avait inspiré que de tendres sentiments; je conclus seulement de là qu'il est extrêmement difficile de compter juste quand on délibère d'un état de vie et qu'il n'est rien de plus aisé que de s'y tromper, et qu'ainsi on y doit apporter d'extraordinaires précautions, surtout les suites d'un mauvais choix étant d'une conséquence si terrible pour l'avenir. C'est la seconde partie de ce discours.

#### SECONDE PARTIE.

Ne faites rien, dit le Sage, sans une mûre délibération; par là vous éviterez le repentir

qui suit ordinairement un choix inconsideré : *Fili, sine consilio nihil facias et post factum non pœnitebis* (*Eccli., c. XXXII*). Mais surtout ne vous embarquez pas de vous-même dans une voie pénible et laborieuse, pour ne vous susciter point par cette conduite téméraire une occasion de scandale qui cause la perte de votre âme : *Nec credas te viâ laboriosâ, ne ponas animâ tuâ scandalum* (*Ibid.*). Car, quand une fois l'homme s'est engagé de son propre mouvement dans un état contraire aux ordres de Dieu, il n'est point de malheurs dans la vie qu'on ne doive attendre de ce funeste engagement. En effet, soit que nous considérons ces infortunés qui se sont soustraits aux ordres de la Providence, par rapport à leur prochain, ou que nous les regardions par rapport à eux-mêmes, je ne vois de toutes parts que des suites malheureuses de ce déplorable aveuglement.

Quant à ce qui concerne le prochain, on le peut considérer en deux situations différentes, ou dans l'administration publique de l'état, ou dans l'économie particulière de sa maison. Si nous envisageons toute la face de l'état, avec les divers membres qui le composent, nous ne pouvons douter que la Providence qui veille sur la conduite de chaque particulier, ne s'applique avec une bonté spéciale à remuer tous les ressorts de ces grandes monarchies, et qu'étant l'auteur de la subordination qui se trouve entre les hommes et le principe dont émane l'autorité des puissances légitimes, il n'ait destiné les uns à l'obéissance, et les autres au commandement; les uns à prononcer les oracles de la justice, et les autres à les recevoir avec soumission; les uns à la défense de leur patrie, et les autres au ministère des autels. Mes frères, écrivait saint Paul aux Romains, nous faisons tous un corps en Jésus-Christ : or, comme dans le corps tous les membres sont destinés à leur usage particulier, ainsi dans l'Eglise de Jésus-Christ tous les fidèles ont leur rang et leur emploi : *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habent; ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra* (*Rom. XII*). Et comme ce serait une chose monstrueuse que l'œil ou le bras quittât sa situation naturelle, et que d'un pareil renversement il ne pourrait naître que du désordre dans le corps, ainsi quand quelqu'un de nous quitte la place que Dieu lui avait marquée, et s'ingère de lui-même dans un autre ministère, il défigure cette beauté de l'Eglise, qui consiste dans un parfait arrangement de tous ses membres, et cause ensuite un désordre universel dans tout le corps.

C'est de là, disait saint Bernard, que cette cité de Dieu où nous demeurons et où la paix doit régner, devient le séjour de l'agitation et du trouble, que cette sainte Sion se voit profanée, et que le monde entier, qui, réglé par de saintes lois, nous devait donner une idée de l'ordre merveilleux et de la paix profonde dont les bienheureux jouissent dans le ciel, nous donne au contraire une image

affreuse de l'enfer par le désordre et la confusion des états : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (*Job. X*).

Celui qui devait s'enfermer pour pleurer ses péchés le reste de ses jours est le juge et l'arbitre de la vie d'autrui; celui qui ignore la loi se mêle de l'enseigner; celui que Dieu avait destiné à obéir s'est élevé par ses crimes et a secoué le joug de la Providence; celui que Dieu voulait produire au monde pour l'édifier et pour le confondre par la pratique des plus éminentes vertus, se condamne à la retraite par une timidité naturelle : tel que Dieu avait destiné au sanctuaire, se trouve engagé dans la milice séculière, et tel que le Seigneur avait choisi pour la défense de la patrie, s'ingère sans aveu au ministère des autels. En un mot, chacun pensant à n'être point ce qu'il doit être, s'efforce de devenir ce que Dieu ne veut point qu'il soit, et ce qui suit infailliblement de ce désordre, c'est que chacun s'étant engagé dans ces différents emplois par des vues purement humaines, s'en acquitte aussi par des principes purement mondains; que n'étant entré, par exemple, dans un emploi pénible que par intérêt, on ne fait son devoir que quand l'intérêt l'exige; que personne ne se tient dans l'état où il est, parce que ne l'ayant pas pris dans la vue de Dieu, mais pour s'agrandir, dès que l'ambition trouve un nouveau pas à faire, au lieu d'attendre, à l'exemple d'Aaron, que Dieu nous élève à ce degré d'honneur, on passe par-dessus le profane et le sacré pour y monter de son propre mouvement.

Nous ne voyons pas que les êtres naturels tombent dans ce désordre; chacun tient constamment la place que l'Eternel lui a donnée. Nous ne voyons point le cours des cieux déconcerté; les éléments ne sortent point de la sphère qui leur a été assignée; l'homme seul à qui Dieu a laissé libre le choix de sa destinée, afin qu'il l'honorât selon sa nature, c'est-à-dire, par un sacrifice volontaire, l'homme seul se soulève contre les ordres du Seigneur, et s'oppose à l'exécution de ses desseins. Et pour faire voir, dit saint Augustin, au huitième livre de la Cité de Dieu, que c'est cette horrible confusion d'emplois qui est la source de tous les désordres, donnez-moi un homme, qui, sans intérêt et sans ambition, se range de lui-même dans l'état que la Providence lui a marqué, et se fasse un mérite et un plaisir d'en remplir tous les devoirs; et y aurait-il rien de plus raisonnable que sa conduite? quelle droiture dans ses conseils, quelle équité dans ses décisions, quelle égalité et quelle douceur dans sa vie! Or, un homme, ajoute ce Père, est le commencement d'un état; si donc vous me donnez un composé d'hommes semblables à celui que je viens de vous décrire, y aura-t-il rien de mieux entendu et de mieux ordonné que cet état? Les lois y fleuriront, l'ambition en sera bannie, l'intérêt n'aura plus de part au gouvernement des affaires; le monde se trouvera conforme aux premières idées de Dieu, et chacun se tenant dans son poste, sans aspirer au rang d'autrui, on ver-

rait parmi les hommes ce concert et cette harmonie que nous admirons dans les cieux. Et n'est-ce pas ce lien indissoluble, qui unissait les fidèles dans les premiers siècles de l'Eglise? Pourquoi avaient-ils tous un même esprit et un même cœur : *Credentium erat cor unum et anima una* (Act. IV). C'est parce que chacun, content de son état, ne pensait qu'à y remplir la mesure de perfection que Dieu exigeait de lui, que l'Apôtre ne s'intriguait point dans le ministère du diacre, et que le diacre, se bornant à ses fonctions, ne s'érigeait point en apôtre; que quand il fallait recevoir quelqu'un au sacré collège, on ne consultait que le Saint-Esprit; que saint Barnabé, exclu par les ordres du ciel, était aussi content que saint Matthias élevé au ministère de l'apostolat; et, que chacun ne craignant plus de se soustraire aux ordres de la Providence, ne donnait point lieu à ces promotions où le ciel n'a point de part et qui désolent aujourd'hui l'Eglise.

Que si nous considérons l'homme à la tête d'une famille ou engagé dans une communauté, sans vocation pour son état, en faut-il davantage pour attirer la colère de Dieu sur ceux qui ont le malheur de vivre avec lui? Quelle prospérité peut-on espérer lorsqu'on a Dieu contraire à ses desseins, et de quels malheurs n'est-on pas menacé lorsqu'on a dans sa maison une personne rebelle aux ordres de la Providence? On est surpris tous les jours de voir des hommes éclairés, habiles dans le maniement des affaires, sages dans leurs conseils, fertiles en expédients et pleins de bonnes qualités; on est, dis-je, surpris de voir que non-seulement ils n'avancent point leur fortune, mais que souvent toutes leurs affaires sont en désordre; on s'en prend à leurs ennemis; mais si on voulait remonter jusqu'à la source de leur disgrâce, on verrait qu'il y a une Providence irritée qui préside à tout cela, qui se sert de ces ennemis comme des ministres de sa vengeance, et qui suscite de jour en jour de nouveaux obstacles à leur fortune.

S'ils consultaient là-dessus le prophète royal, ils apprendraient de ce prince inspiré de Dieu que, quand une fois on s'est écarté des voies du Seigneur, et qu'on a pris son caprice pour guide, eût-on d'ailleurs les plus belles lumières du monde, on est capable des plus grands égarements; la tête leur tourne comme à des gens ivres, et toute leur sagesse s'évanouit en fumée avec leurs projets : *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est* (Psal. CVI). Qu'ils consultent le prophète Isaïe sur les calamités temporelles dont leurs maisons sont affligées; qu'ils demandent raison à la Providence d'une conduite si rigoureuse à leur égard, et qu'ils écoutent la réponse de l'oracle : *Pro eo quod vocavi et non respondistis..... et quæ nolui elegistis; propter hoc hæc dicit Dominus Deus: ecce servi mei comedent et vos esuriatis* (Isa., c. LXV). N'attribuez pas la ruine de vos familles et le désordre de vos affaires à la violence de vos persécuteurs; si vous aviez suivi mes ordres

dans le choix de votre état, et que par là vous m'eussiez engagé dans vos intérêts, tous les efforts de ceux qui vous haïssent auraient tourné à leur confusion et à votre gloire; mais parce que je vous appelais à un autre état, et que vous n'avez pas daigné écouter ma voix; parce que la simplicité religieuse et la pauvreté évangélique vous ont paru dignes de mépris, et que vous avez voulu malgré moi vous tracer un plan de vie plus commode et plus aisé; que vous avez porté votre ambition et votre convoitise jusqu'à vous bâtir de vous-mêmes une fortune opulente et honorable aux yeux des hommes, je vous punirai, vous et vos enfants, par le manquement des choses même qui vous ont éloignés de moi. Mes serviteurs, contents d'une vie frugale et réglée, ne manqueront jamais des secours nécessaires à la vie, et vous vous verrez réduits à la mendicité, ou du moins si incommodés, que vous regretterez la vie pauvre de ceux que vous méprisiez : *Ecce servi mei comedent, et vos esuriatis*.

Rien ne fait mieux voir la malédiction que ces gens attirent sur leurs familles ou sur leurs sociétés, que l'exemple sensible que Dieu nous en a donné dans la personne de Jonas. Ce prophète eut ordre de Dieu d'aller travailler à la conversion de Ninive, ville riche et plongée dans toutes sortes de vices. Pour le faire avec succès, il devait prédire son entière destruction; le parti lui parut dangereux à prendre, il l'abandonne et s'embarque pour aller à Tharse. Jamais le temps et la mer ne promirent un voyage plus heureux; mais il s'élève tout-à-coup une horrible tempête qui met le navire en danger. Le pilote, inspiré, jugea que la cause d'un si soudain changement ne pouvait être naturelle et que son vaisseau portait quelque secret ennemi du ciel; pour en être éclairci, on jette le sort, il tombe sur Jonas. On l'interroge, on le presse, on l'oblige à déclarer la cause de ce désastre; il découvre ingénument l'infidélité qu'il avait commise à l'égard du Dieu qu'il adorait: Eh quoi! répliquèrent ces gens éperdus et consternés, comment vous êtes-vous oublié jusqu'à ce point là? Fallait-il nous attirer l'indignation d'un Dieu si redoutable? et puisque vous êtes l'auteur du mal, ne savez-vous point quelque victime par qui l'on puisse apaiser la colère de votre Dieu? Il n'en est point d'autre que moi, reprit le prophète; n'espérez point que la tourmente cesse tant que je serai dans le vaisseau, car je suis sûr que le ciel ne l'a suscitée qu'à mon occasion; ainsi ne craignez pas de vous défaire de moi, et calmez les flots en leur abandonnant celui qui les a soulevés : *Tollite me, et mittite in mare; scio enim ego quoniam propter me tempestas hæc grandis venit super vos* (Jo., c. 1).

Si nous étions entrés dans le secret des familles qui souffrent le plus, et que nous eussions démêlé la véritable cause de leurs souffrances, nous verrions sans doute qu'une infinité de gens attirent ainsi la malédiction de Dieu sur les autres, et qu'il faudrait les

éloigner si on voulait rendre le calme et la sérénité à ces familles affligées. Ils pourraient dire avec le prophète : Otez-moi d'ici si vous voulez avoir la paix : *Tollite me*. Otez d'ici ce mari impie ou cette femme libertine qui ont manqué de fidélité à Dieu, qui voulait l'un ou l'autre en religion, si vous voulez arrêter la malédiction du ciel. Otez la robe à ce magistrat indigne, qui, sans vocation, est monté sur les tribunaux de la justice, si vous voulez que le corps dont il est membre fasse son devoir. Retranchez de cette famille ce jeune homme engagé dans des bénéfices sans y avoir été appelé de Dieu, si vous voulez qu'elle évite la colère divine, inséparable de la possession injuste du bien de l'Eglise. Séparez de cette communauté ce sujet indigne qui, sans nulle vocation, a pu s'insinuer jusque dans la maison du Seigneur, si vous voulez y conserver la paix et l'union qui est l'héritage des enfants de Dieu ; autrement toutes ces sociétés ne subsisteront jamais dans un état florissant : *Tollite me, scio enim quoniam propter me tempestas hæc grandis venit super vos*.

Mais le particulier ne doit pas attendre une destinée plus heureuse pour lui-même, quand il a quitté l'ordre de Dieu. On sait que tous les états ont leurs peines, et chacun est si éloquent sur celles de sa condition, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Or, le comble de la douleur est lorsqu'on souffre sans aucune consolation, et c'est l'état de ces malheureux qui se sont soustraits à la Providence ; car à qui recourir dans leurs disgrâces ? sera-ce aux hommes, qui sont la cause de leur martyre ? sera-ce aux patrons sur lesquels ils avaient compté ? mais c'est de là souvent que leur viennent les chagrins les plus essentiels. Oseront-ils tourner les yeux vers Dieu, dont ils ont abandonné le service pour des maîtres ingrats et impitoyables dont ils se sont eux-mêmes faits esclaves ? *Ubi sunt dii eorum ? surgant et opitulentur vobis* : Où sont-ils ces hommes que vous serviez comme des dieux ? qu'ils fassent un peu leur devoir et qu'ils vous soulagent dans le temps de votre affliction. Il en est de même de ces femmes qui, malgré la Providence qui les appelle ailleurs, s'engagent dans le mariage et ont bientôt lieu de s'en repentir. Où allais-je chercher ce malheureux état où je me suis engagée mal à propos (c'est ce qu'elles se disent à elles-mêmes) ? où est la douceur que je m'étais figurée ? où est cet homme qu'un amour aveugle m'a fait choisir pour l'arbitre de ma destinée ? *Ubi sunt dii ?* Quelles plaintes peuvent-elles faire à Dieu ? Il les renvoie à ceux qui leur promettaient la paix et le repos, à ces conseillers intéressés, à ces lâches flatteurs qui les repaissaient de vaines espérances.

Voilà les cruels reproches que se font des consciences infidèles à leur vocation, et qui, par un juste jugement de Dieu, s'abandonnent à d'horribles inquiétudes. Elles passent d'un état à un autre, elles sondent toutes sortes de professions et ne s'attachent à aucune, elles traînent leur chagrin dans toutes les conditions de la vie, et mendient par-

tout le repos que la seule obéissance aux ordres de Dieu pouvait leur donner. *Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis animus inordinatus ipse sibi sit pæna* : Vous l'avez ordonné, Seigneur, et il est ainsi, que tout esprit dérégulé qui sort de l'ordre de votre Providence soit lui-même le vengeur de cette injuste prévarication.

Il n'en va pas ainsi de ceux qui se sont engagés par une vocation légitime dans les emplois les plus pénibles de la vie. Il est vrai qu'ils y trouvent leur croix à porter, mais ils ont un grand fonds de consolation ; les austérités mêmes des religions les plus sévères leur laissent toujours cette satisfaction solide, d'obéir en cela aux ordres de Dieu. C'est vous, Seigneur, qui m'avez jeté dans ces peines que je ressens ; c'est vous qui m'avez engagé dans l'état religieux ; je n'aurais jamais tant présumé de mes forces, et ce n'est pas sans avoir connu ma faiblesse que j'ai formé un projet aussi difficile que celui-là. Je savais, Seigneur, et je le savais par une trop funeste expérience, qu'il ne m'appartenait pas de vivre sur la terre comme les anges vivent dans le ciel ; mais vous l'avez voulu, en vain vous l'ai-je représenté, vous m'avez pressé, sollicité, rassuré, c'est donc à vous à finir l'ouvrage que vous avez commencé. C'est vous qui m'avez imposé ce joug dont je serais accablé sans le secours de votre grâce ; je ne fais de démarche que par vos ordres ; vous ne pouvez pas me reprocher que ma volonté se trouve dans les jeûnes et les autres mortifications que je pratique : *In die jejunii nostri invenitur voluntas vestra* (Isa., LVIII). C'est la vôtre, Seigneur, que j'accomplis avec une parfaite soumission ; ces peines sont de l'ordre de votre sagesse, elles sont marquées de votre sceau, partout où je jette les yeux dans cette retraite, je lis vos ordres tracés par une main paternelle, et s'il en est de sévères pour moi, comme je vois au travers de tout cela ce que vous me gardez dans l'autre vie, et qu'il m'est sûr que c'est par là que vous voulez que j'aie à vous, je me sens animé d'une incroyable ardeur de vous suivre, et je me console aisément de ce qui m'afflige ici-bas.

Espérance, qui peut encore moins consoler ces enfants de ténèbres, qui ont quitté la lumière et qui, après les malheurs de cette vie, sont dans un péril évident de passer aux tourments de l'autre. Car, quand une fois on a déconcerté cet ordre de la Providence, on est dans une impossibilité morale de se sauver, et la raison est qu'on se prive d'une infinité de grâces que Dieu avait attachées à l'état qu'il nous destinait, et que les secours même qu'il nous donne encore deviennent des grâces stériles et sans effet, parce que nous ne nous trouvons pas dans ces heureuses conjonctures où la grâce aurait pleinement triomphé de tous les obstacles. C'est par cette raison que Joseph vécut chaste dans la cour de Pharaon, quelque pressante que fussent les sollicitations d'une princesse perdue d'honneur et de conscience, parce

que Dieu, qui l'avait mis à la cour, le conserva; et qu'au contraire les enfants du grand prêtre Héli souillèrent le temple, parce que Dieu ne les avait point appelés au ministère des autels. C'est par là que plusieurs vivent comme des aubes dans la religion où Dieu les veut, qui, dans le monde où Dieu ne les veut pas, auraient vécu comme des démons. Il est le maître, et c'est du maître qu'il faut prendre des ordres quand on veut réussir.

N'en usons-nous pas de même à l'égard des gens qui dépendent de nous? et quand ils s'émancipent jusqu'à vouloir se faire eux-mêmes une fortune à leur gré, n'avons-nous pas coutume de les abandonner à leur conduite? S'il avait voulu, disons-nous, agir de concert avec moi, et suivre les vœux que j'avais sur lui, j'aurais fait infailliblement sa fortune, j'avais des ressources qu'il ne savait pas, je l'aurais conduit par degrés jusqu'à tel emploi, et pour peu qu'il m'eût secondé, il se verrait maintenant bien établi; mais il a pris des liaisons avec d'autres qu'avec moi, il s'est embarqué par caprice et a tourné d'un autre côté; je ne suis plus garant de sa fortune, c'est à lui à se sauver comme il pourra; je lui prêterai encore quelque secours dans l'occasion, mais qu'il n'attende pas ces efforts que je ferais en sa faveur, s'il avait suivi mes conseils: j'aurais fait mon affaire du succès de son entreprise, et c'est maintenant la sienne.

Ah! chrétiens, notre fortune est entre les mains de Dieu; mais quelle fortune pour oser la confier à d'autres qu'à cet aimable protecteur! Qui sait mieux que lui la route qu'il faut tenir pour aller au ciel? Qui peut prendre des mesures plus justes et plus assurées? Ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veuille bien nous servir de guide et nous conduire lui-même? Mais si une fois nous osons nous soustraire à sa conduite, n'attendons plus ces secours particuliers; ce n'est plus lui qui nous guide, c'est nous qui marchons en aveugles; ce ne sont plus ces prédilections et ces tendresses d'une providence spéciale, qui s'attache à nous mener par la main, qui nous redresse dès que nous nous égarons, qui nous fortifie dès que nous devenons un peu faibles, qui nous console quand les peines du voyage nous affligent, et qui ne nous abandonne point que nous ne soyons parvenus à notre terme. C'est une Providence générale qui nous aide encore, ce sont des restes d'une grande bonté, mais après tout ce sont des restes faibles et languissants, capables, à la vérité, de nous sauver, mais qui, selon toutes les apparences, ne nous sauveront pas.

Ce n'est plus tant la grâce alors qui s'accommode à l'homme que l'homme qui doit s'accommoder à la grâce; et de là viennent ces chutes terribles que nous voyons et que nous déplorons dans ceux qui manquent à la vocation de Dieu, qui sans règle et sans ordre vont de ténèbres en ténèbres, d'égarement en égarement, de précipice en précipice. *Vae filii desertores*, dit Dieu par le pro-

phète Isaïe, *ut jaceretis constitutum et non ex me, ordiremini telam et non per spiritum meum* (Is. XXX). Malheur à ces lâches déserteurs de ma Providence, à ces enfants audacieux qui ont osé se former un plan de vie sans prendre conseil de moi. Pourquoi cette horrible imprécation, que fait Dieu? *Ut adderetis peccatum super peccatum*. C'est parce qu'en conséquence de ce mauvais choix, ils n'ont garde de manquer d'ajouter péché sur péché, d'entasser crime sur crime, jusqu'à ce qu'ils combent ce trésor de colère que j'ouvrirai au jour de mes vengeances. Vérité, dont nous voyons convenir tous ceux qui reconnaissent s'être écartés de la voie de Dieu, et pourvu qu'un secret désespoir de leur salut ne suive pas tous leurs désordres, ils sont encore bien redevables à Dieu de les préserver d'un malheur si ordinaire à ceux qui n'ont pas voulu écouter la voix du ciel.

Quelle conclusion de ce discours, sinon que ceux qui ont choisi avec autant de circonspection que vous, ma très-chère sœur, doivent être bien consolés d'être entrés si heureusement dans les voies de la Providence; qu'ils doivent s'en tenir là et ne penser, selon le conseil de l'Apôtre, qu'à avancer dans ce chemin de la perfection sans regarder derrière soi: *Ad ea vero quæ sunt priora extendens me ipsum* (Phil., III). Et que ceux, au contraire, qui croient s'être trompés dans le choix de leur état, doivent prendre des mesures pour remédier au choix qu'ils ont fait. Car, ou leur état est de soi stable et permanent, comme le sacerdoce, le mariage, la religion, ou il est libre et sans engagement nécessaire, comme sont la plupart des emplois de la vie. Si leur état est libre, et qu'après une mûre délibération ils reconnaissent de bonne foi, en présence de Jésus-Christ, qui doit être le juge de leurs intentions, que Dieu ne les veut pas dans cet emploi, il faut qu'ils y renoncent avec courage; car enfin cet emploi ne leur est pas plus cher que leur œil, et Jésus-Christ veut qu'on l'arrache s'il nous scandalise. Que si leur état est permanent, la volonté est qu'ils y demeurent, et les théologiens enseignent que bien que Dieu n'ait pas eu ces premières vues sur eux, dès là qu'il a permis qu'ils s'engageassent dans un état éternel de soi, il a ratifié cet engagement par une seconde volonté; et cette volonté nous est connue par les lois de la Providence qui, ne pouvant être contraire à lui-même, et nous ayant attachés à certains états par un lien indissoluble qu'il n'est permis à personne de rompre, a voulu par conséquent que ceux qui s'y trouveraient engagés ne pensassent plus qu'à remplir la mesure de perfection convenable à leur état. Ainsi qu'ils y travaillent avec d'autant plus de soin qu'ils reconnaissent que l'entreprise est difficile; que celui qui, appelé de Dieu à la religion, a secoué ce joug pour prendre celui du mariage, porte dans le siècle avec une entière résignation la croix qu'il a refusé de porter dans la maison du Seigneur; et que celui qui sans vocation a embrassé l'état ecclésiastique se souvienna

de ne point profaner le lieu saint et de respecter le sanctuaire par une vie édifiante. Mais que chacun d'eux n'oublie jamais qu'il s'est embarqué sur un vaisseau bien difficile à conduire au port, et que ce péril leur fasse redoubler leurs soins; mais après tout qu'ils ne désespèrent pas, leur salut est encore entre leurs mains, le Dieu qu'ils servent ne veut point la mort du pécheur.

Il faut qu'à l'exemple d'Esau, qui manqua la bénédiction de son père Isaac, ils conjurent leur Père céleste de vouloir leur donner une seconde bénédiction : *Non unam tantum benedictionem habes, pater? Mihi quoque obsecro ut benedicas* (Gen., XXVII). Mais qu'ils la demandent avec cette voix entrecoupée de soupirs et de sanglots, avec ce cri qui perça le cœur d'Isaac : *Cum ejulatu magno fletet* (Ibid.). Eh quoi! Seigneur, n'y a-t-il dans les trésors de votre bonté infinie qu'une voie pour me sauver? Ce Dieu, qui me fait connaître mes égarements, me les fait-il connaître sans espérance de retour? Puis-je penser cela d'un père plein de miséricorde? Consultez, mon Dieu, votre cœur sans avoir égard à mon infidélité, vous y trouverez encore quelque ressource pour moi, et s'il faut à cette bonté si bienfaisante le sujet le plus misérable pour la faire éclater avec plus de gloire et pour en faire voir toute l'étendue, où pouvez-vous trouver un sujet plus malheureux que moi, qui me suis éloigné de vous et qui ne sais par où rentrer dans vos voies? Si la douleur même du passé peut mériter quelque chose auprès de vous, vous savez ce qui se passe dans le secret de mon cœur, et vous m'êtes témoin que si j'étais au commencement de la carrière, j'observerais à l'œil les ordres de votre Providence. Mais redressez-moi, Seigneur, éprouvez mon obéissance sur le reste, et me conduisez à la gloire, etc.

### SERMON XLV.

#### SUR SAINT LOUIS ROI DE FRANCE.

*Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis et gloria honoris.*

*Il faut lui mettre sur la tête une couronne d'or qui porte le sceau de sa sainteté et les marques de sa dignité royale (Eccles., ch. XLV).*

Si le saint roi dont j'entreprends de vous faire aujourd'hui l'éloge ne s'était rendu recommandable par une grande puissance, une sagesse consommée et une valeur héroïque, sa mémoire, quoique vénérable à la postérité, ne serait pas consacrée dans l'Eglise par une fête solennelle. et son nom, tout célèbre qu'il est dans l'histoire, n'aurait pas trouvé place au livre des saints. Si, d'autre part, ce saint roi n'avait été illustre que par ses vertus chrétiennes, son nom, quoique révérend dans l'Eglise, aurait peut-être été obscur dans l'histoire, et la postérité, toujours équitable dans le jugement qu'elle fait des princes après leur mort, parce qu'elle est toujours désintéressée, se serait contentée de le mettre au nombre des saints, sans lui donner place parmi les grands princes qui so-

sont distingués dans le gouvernement de la monarchie. Mais comme il est également grand par ses vertus chrétiennes et par ses qualités royales, souffrez que je demande pour lui cette couronne d'or qui porte le sceau de sa sainteté et les marques de sa dignité : *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis et gloria honoris*. Et c'est dans cet état que je vous propose aujourd'hui ce saint roi comme un modèle capable de confondre le siècle sur deux erreurs considérables qu'on se fait en matière de sainteté.

On se dispense d'ordinaire de travailler à sa sanctification par deux raisons, dont la première est que l'état où on se trouve engage trop dans le monde, et expose le salut à des dangers dont il est moralement impossible de se préserver; et la seconde est que ce même état où l'on se trouve né, exige de vous, pour réussir dans le monde, des qualités qui sont incompatibles avec les maximes de l'Evangile: deux erreurs dont l'exemple de saint Louis vous doit détromper; car, en premier lieu, il s'est sanctifié dans la dignité souveraine malgré les périls où l'exposait l'état du monde le plus dangereux; première preuve contre vous qui alléguiez pour excuse les dangers de votre condition. En second lieu, il a trouvé le secret d'allier les qualités d'un grand prince aux vertus d'un parfait chrétien; réponse à ceux qui craignent que la sainteté ne leur ôte les qualités nécessaires pour réussir dans le siècle. Saint Louis a fait des dangers de son état les moyens de sa sanctification; saint Louis a joint à sa sanctification les qualités nécessaires pour réussir dans son état. En un mot, il a été un grand saint et un grand roi, ce sont les deux parties de ce discours dont je prétends faire une instruction autant qu'un éloge. Demandons les lumières au Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est un abus, messieurs, de croire que les saints n'aient pas trouvé dans leur état des dangers que vous avez dans le vôtre. Toute la différence qu'il y a entre vous et eux, c'est qu'ils ont fait de ces dangers qui vous perdent les moyens de leur sanctification.

On a toujours regardé dans le monde comme un des plus grands obstacles du salut, la multitude des affaires temporelles qui dissipent l'esprit. On n'a pas le loisir, dit-on, de penser à Dieu; on a trop d'affaires sur les bras; on en est accablé: on en a de toutes les espèces. Il en est que le devoir vous attire; il faut satisfaire aux obligations d'une charge qui demande votre application tout entière. On en a que l'ambition vous suscite; elle vous remplit la tête de desseins de fortune et d'élevation. On en a de domestiques où vous engagez des parents et des alliés ennemis de votre repos. On en a d'étrangères que vous font des gens avides d'un bien qu'il faut défendre ou recueillir. On en a de pénibles qui vous consomment de travaux. On en a de chagrinales qui vous dévorent d'ennuis. On en a d'es-

sentielles qui épuisent toute votre attention. On en a d'infinies pour la longueur dont la durée vous fatigue et vous désespère. Tandis que l'on est occupé de la sorte, il est impossible, dit-on, de songer à son salut : on attend le calme et la tranquillité pour y travailler sérieusement ; on y pensera tout de bon quand on aura fini certaines affaires qu'on a en tête. Ainsi passe-t-on la vie à se tromper : une affaire en fait naître une autre ; chaque jour fournit de nouveaux incidents ; plus on avance, plus on s'engage dans ce labyrinthe, et si quelquefois on pense respirer un moment pour le donner à ses devoirs de chrétien, le cœur, agité depuis longtemps et remué par tous ces objets profanes, conserve l'impression qu'il a reçue ; il se voit comme entraîné malgré lui dans l'abîme dont il veut sortir ; il retrouve ses occupations jusqu'au pied des autels ; il en suit la pensée ; il en traite avec Dieu plus que de celle de son salut ; et après s'être livré pendant le cours de sa vie à l'Etat, au barreau, à sa famille, il se refuse impitoyablement à lui-même, comme saint Bernard le reprochait à un grand pape : *Soli te negas tibi*. Voilà le danger auquel vous expose la multitude des affaires. Mais apprenez de saint Louis, chargé de tout un royaume, à faire de votre emploi le moyen le plus efficace de votre sanctification.

Elevé sur le premier trône du monde, dans un temps où la laiblesse de son âge et la régence d'une princesse étrangère donnèrent lieu à l'ambition des grands d'exciter dans la France ces troubles funestes auxquels la minorité des princes est exposée, loin d'oublier Dieu dans une conjoncture où il semble qu'on ait droit de ne penser qu'à soi-même, il apprit pendant cet orage à implorer la protection du Roi des rois. Il n'attendit pas, pour servir Dieu, qu'il vît la fin des affaires fâcheuses qu'il avait sur les bras ; mais il se fit des affaires mêmes une raison plus forte et une obligation plus pressante de remplir ses devoirs de religion. Il comprit bien qu'il ne pouvait être soutenu sur le trône que par la main qui l'y avait élevé. C'est pourquoi il s'appliqua dès lors ces paroles du saint roi David, par où commence la messe du premier dimanche de l'Avent, juor auquel il fut couronné : *Ad te, Domine, levavi animam meam* (Ps. XXIV). Seigneur, j'ai élevé mon cœur à vous ; paroles qu'il prit pour sa devise et pour la règle de ses actions.

De là, quelque abandonné qu'il se vît des princes de son sang et des principaux seigneurs de sa cour, il n'était pas tellement occupé à les faire rentrer dans ses intérêts, qu'il ne pensât à y engager Dieu le premier. Il sentait le besoin extrême qu'il avait de son assistance. Fallait-il dissiper une conjuration formée contre lui ? Il se souvenait alors que les vues de la prudence humaine sont bien bornées, que quelques mesures que prennent les princes les plus sages, ils se trompent fort, quand ils ne comptent que sur leurs précautions ; qu'il faut avoir recours à une intelligence supérieure, qui

tourne les esprits et les cœurs comme il lui plaît. Fallait-il donner des ordres pour une bataille ? La connaissance qu'il avait du métier de la guerre et du parti qu'il faut prendre pour déconcerter les desseins les mieux conduits, pour jeter la terreur parmi les ennemis, pour y mettre le désordre et la confusion, le faisait souvenir d'avoir recours au Dieu des armées : on l'entendait, jusque dans la chaleur de la mêlée, invoquer son saint nom. Avait-il sur les bras les affaires de la religion ? c'était un avis pour lui de redoubler la vivacité de sa foi, pour donner exemple aux Albigeois de la soumission aveugle qu'il exigeait d'eux en faveur de l'Eglise, ou plutôt que l'Eglise exigeait elle-même ; et c'est dans cet esprit qu'il refusa de voir un miracle de Jésus-Christ qui parut dans la sainte hostie, craignant d'ôter à l'autorité divine, ce qu'il accorderait au témoignage de ses sens. Trouvait-il des obstacles à l'extirpation de l'hérésie ? c'était une leçon pour lui de reconnaissance envers Dieu, qui l'avait fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, et il apprenait de là à préférer le lieu de Poissy, où il avait reçu le saint baptême, à celui où il avait reçu la couronne. Eprouvait-il un peu de dissipation d'esprit dans l'embarras des affaires ? Ilsentait le besoin qu'il y a de se recueillir ; il avait chaque jour ses heures privilégiées où il chantait les louanges du Seigneur, pouvant dire aussi bien que le saint roi David : *Septies in die laudem dixi tibi* (Ps. CXVIII). Lui restait-il quelque doute sur les affaires qu'il avait terminées, ce qui arrivait plutôt par la délicatesse de sa conscience que par sa faute ? il avait incessamment recours au sacrement de pénitence. Ses affaires tournaient-elles heureusement ? c'était pour lui un motif de rendre des actions de grâces au ciel, qui réveillait sa ferveur et son amour. En avait-il de fâcheuses et de mauvaises ? Il les regardait comme un châtement de la main de Dieu qui le visitait ; c'était une occasion pour lui de redoubler ses prières et de s'unir davantage à Dieu. On le voyait alors ordonner des processions publiques, où il ne dédaignait pas d'assister en personne, la tête nue et les pieds nus, à l'exemple de David, pour s'humilier devant le Seigneur. Enfin de quelque nature et de quelque qualité que fussent les affaires qui lui survenaient, il y trouvait toujours une voie pour aller à Dieu, et plus les difficultés croissaient, plus il y avait de raisons pour élever son cœur à lui : tant il est vrai que ce n'est pas la multitude des affaires qui vous empêche de vous sanctifier, mais la mauvaise disposition de votre cœur, qui ne préfère pas, comme saint Louis, la grande affaire du salut à toutes les autres, et qui, dans le calme le plus profond, n'y penserait pas plus que dans l'embarras et dans le tumulte.

Si la multitude des affaires dissipe l'esprit, le commerce de la cour et du grand monde corrompt le cœur, autre danger qu'on trouve dans sa condition. Car enfin se dispenser de voir le monde, c'est ce qui ne se peut pas ; on y est engagé par la naissance, par les



charges, par les emplois, par des raisons de bienséance, de fortune et même quelquefois de piété ; d'ailleurs, le voir sans que les mœurs en souffrent, c'est une affaire bien délicate. On le peut, si vous voulez, quelquefois, mais le peut-on toujours ? On le peut avec certaines personnes, mais il en est d'autres dont il est presque impossible de se défendre ; on fera son devoir en certaines rencontres, mais il y en a où l'on a bien de la peine à ne se pas oublier : chacun n'a déjà que trop à combattre dans son penchant naturel au vice. Le monde ajoute à cette faiblesse une mauvaise gloire, on se fait honneur d'une passion dont on devrait rougir, et quand on n'aurait nul engagement, il en faudrait feindre, pour ne s'exposer pas à un mépris inévitable dans le commerce des hommes.

Voilà le danger de votre état : voulez-vous en faire un moyen de votre sanctification ? voyez l'exemple de saint Louis, revêtu de l'autorité royale. Maître de son cœur et de ses actions, et pouvant vivre au gré de ses désirs, dans l'abondance et dans la mollesse d'une cour délicate ; entouré de personnes à qui le désir et l'intérêt de plaire suggèrent les artifices les plus engageants, il sentit bien qu'il avait besoin de la vertu la plus consommée pour se préserver de la contagion du siècle. Il pensa sérieusement aux moyens de fortifier l'esprit et d'affaiblir la chair. Avant que de paraître en public, il comptait avec lui-même dans la retraite, comme ce sage roi de l'Évangile : il mesurait ses forces. Il avait ses heures réglées pour méditer les vérités éternelles, il se convainquait de l'importance du salut, il se faisait ces leçons salutaires de Jésus-Christ sur le renoncement et l'abnégation de soi-même, sur la sainte violence qu'il se faut faire pour emporter le royaume des cieux. Il envisageait la fin malheureuse des passions dérégées, il méditait la mort qui met fin à tous les plaisirs, il pensait à ce juge inexorable qu'on ne fléchit point, à ce feu qui ne s'éteint jamais, à ces peines qui durent toujours.

Après avoir ainsi fortifié l'esprit, il affaiblissait le corps en ajoutant aux jeûnes de l'Église des abstinences volontaires ; il se privait souvent des divertissements les plus légitimes, pour prendre sur soi plus d'empire contre les voluptés défendues ; il mortifiait ses sens par les choses les plus contraires à la nature, lavant les pieds des pauvres et pensant de sa propre main jusqu'aux ulcères des lépreux.

C'est avec ces dispositions que saint Louis entra dans le commerce du monde, paraissant aux fêtes publiques avec tout l'agrément que lui donnait un air grand, noble et plein de majesté, tandis qu'aux yeux de Dieu il paraissait dans un état bien différent. Oserai-je le dire et le pourrai-je sans blesser la délicatesse de notre siècle ? mais n'est-ce point aussi la flatter et l'autoriser, que de supprimer un si bel exemple dans la personne d'un roi ? Oui, messieurs, tandis qu'il paraissait aux yeux du monde revêtu de la

pourpre royale, il a paru souvent aux yeux de Dieu revêtu d'un rude cilice, combattant pour Dieu sous la livrée du monde, pour user des termes de saint Jérôme : *Sub alterius habitu alteri militabat.*

Je ne m'étonne plus après cela qu'avec ces armes il ait vaincu ce fort armé qui triomphe des plus braves ; qu'il ait cultivé la vertu la plus austère, dans un lieu qui semble n'être destiné que pour les plaisirs ; que malgré le feu de la jeunesse et le torrent de l'exemple, il ne lui soit jamais échappé de ces faiblesses, dont les vertus les plus établies et les réputations les plus saines ne sont pas toujours exemptes à la cour ; qu'il ne se soit point relâché dans la licence d'une armée victorieuse, qui, après la prise de Damiette, se laissa anollir par l'oisiveté et par le luxe que la beauté du climat lui inspira ? que ce prince, insensible aux amorces de la volupté, ait gémi devant Dieu de voir des cavaliers croisés pour Jésus-Christ, après avoir traversé les mers pour sa gloire, sacrifier tant de saints exploits à une passion honteuse ; en un mot qu'il n'ait jamais commis une offense que ses confesseurs pussent juger mortelle ; je ne suis point, dis-je, surpris d'une vertu qui vous paraît un miracle, et j'ose garantir l'intégrité de vos mœurs au milieu des débordements du siècle, quand vous serez parmi les délices avec les mêmes précautions que saint Louis y était.

L'usage des richesses est encore un écueil bien dangereux, en ce qu'on ne règle plus sa dépense sur son bien, mais sur sa naissance, ou sur le rang qu'on a dans le monde. D'où naissent deux grandes sources de péchés, dont la première est l'injustice : on se met hors d'état de satisfaire ses créanciers, de payer l'artisan, le domestique ; cette impuissance volontaire ne nous justifie point devant Dieu ; l'Évangile veut qu'on mesure sa dépense sur ce qu'on a, et non pas sur ce qu'on est, la seconde est qu'on renverse le précepte de l'aumône, puisqu'avec des revenus immenses, loin d'avoir du superflu, on n'a jamais de quoi fournir à son luxe, et qu'en se réduisant soi-même à une pauvreté criminelle par le faste, par le jeu et peut-être par la débauche, ou en thésaurisant pour avoir de quoi s'élever à des charges plus considérables, on croit ne devoir plus rien aux membres de Jésus-Christ.

Voilà le danger : renoncez, comme saint Louis, à cette fausse maxime du siècle, qui fait consister la grandeur dans la vanité et dans la dépense, et vous deviendrez, comme ce prince, réservé jusqu'au scrupule à retenir tout ce qui a l'apparence du bien d'autrui, et libéral à répandre le vôtre en aumônes. Quelque juste que soit le droit des princes, il s'appliquait beaucoup moins à l'étendre qu'à le borner. Il a souvent établi des juges pour leur remettre ses intérêts entre les mains ; et, de peur d'affaiblir par sa présence, la liberté des suffrages, il commençait d'ordinaire par ouvrir lui-même dans son conseil un avis contraire à sa propre cause. On ne lui faisait jamais mieux sa

cour que lorsqu'on se déclarait contre lui pour la justice, en faveur de son peuple ou du moindre de ses sujets. Il a même quelquefois soutenu seul contre tout son conseil la cause de ses parties, comme il arriva dans l'affaire du comte Renaut de Troyes, qui demandait pour lui le comté de Dammartin. Les titres qu'il produisait étaient très-mauvais ordre, le sceau brisé, les paroles essentielles à l'affaire ou effacées ou déchirées : tout le conseil opina contre ces titres; saint Louis fut le seul qui, dans les restes du débris, respecta jusqu'aux moindres vestiges de la justice, laquelle ne lui était pas favorable. Ceci regardait un particulier, voyons-le dans les affaires publiques.

Les évêques de son royaume assemblés lui proposèrent, pour fournir aux aumônes et aux fondations qu'il faisait, de confisquer les biens des personnes excommuniées. C'était un argent qu'on devait mettre en bonnes œuvres : qu'y avait-il de plus capable et de plus propre à tenter un prince aussi charitable que saint Louis ? c'étaient des personnes flétries par les censures de l'Eglise qu'on punissait par cette confiscation ; quoi de plus engageant pour un prince qui respectait les foudres de l'Eglise ? c'étaient les prélats de son royaume qui faisaient l'ouverture de cet avis ; quoi de plus capable de lever le scrupule de conscience qu'il pouvait avoir en matière d'usurpation ? Cependant, ni la charité qu'il avait pour les pauvres, ni le respect qu'il avait pour les anathèmes de l'Eglise, ni la déférence pour les évêques, ne l'emportèrent point sur son équité naturelle. Il crut qu'il fallait laisser aux excommuniés le loisir et la liberté de se justifier, et ne pas donner lieu aux gens d'Eglise d'abuser de l'autorité qu'ils avaient en main. Il alléqua l'exemple du duc de Bretagne, qui, excommunié sous un pape, se releva de son excommunication sous un autre. En un mot, il ne crut pas que ce fut une bonne œuvre de dépouiller des affligés pour en revêtir d'autres.

Sa bonté le faisait aller au-devant de tout ce qui pouvait fouler ses sujets. Il ordonna que partout où passerait la cour, un prélat suivit de quelques journées, accompagné d'un officier, pour informer du désordre et du dégât qu'on aurait fait; et, loin d'attendre qu'on demandât justice et qu'on mangeât son bien en la poursuivant, on se trouvait payé avant que d'avoir eu le loisir de se plaindre. Il fit plus, messieurs : persuadé que ceux qui ne connaissent point de juges au-dessus d'eux dans ce monde doivent être plus sévères envers eux-mêmes, il fit publier par tout le royaume que quiconque se trouverait lésé dans ses droits, par lui ou par ses officiers, eût à porter ses plaintes, et qu'il en ferait justice. Mais dans quel temps, chrétiens, pensez-vous qu'il fit une ordonnance si difficile à exécuter ? ce fut à la première croisade, lorsqu'il partit pour la terre sainte; dans un temps où de grands préparatifs de guerre, loin de donner lieu à des diminutions, l'obligeaient à des dépenses

extraordinaires. Mais, quels fonds croyez-vous qu'il destina à l'exécution de cette ordonnance ? son propre domaine, dont il aliéna une partie, ayant pour maxime que le plus digne héritage d'un prince est la justice et le cœur de ses sujets.

Mais ce prince, si peu soigneux de recueillir, était libéral à répandre : ses aumônes allaient jusqu'à la profusion. Toute la France est remplie de ses fondations. Il n'avait point de ces prédilections ni de ces caprices qui bornent tellement le zèle à certaines personnes, qu'ils vous endureissent à l'égard des autres. Quelle espèce de pauvres a échappé à sa charité ? Les lépreux, les aveugles, les orphelins, les malades ordinaires, les filles régulières, les femmes de mauvaise vie, ont trouvé en lui un père universel, qui leur a assigné à chacun leur asile, si bien fondé qu'il existe encore aujourd'hui. Ceux qu'une pauvreté volontaire a dépouillés de tout pour suivre Jésus-Christ en religion, lui paraissaient d'autant plus dignes de ses largesses, que leur nécessité était un pur effet de leur dévotion. Les ordres de saint François et de saint Dominique, qui lui étaient également chers, ont eu également part à ses charités ; il leur a fondé des maisons en divers endroits du royaume. Quoique ses aumônes réglées montassent à des sommes excessives, il avait toujours des fonds de réserve pour des aumônes extraordinaires ; et, comme on lui représentait qu'il épuisait son épargne, il répondit que c'était le seul article qu'il aimait à dépenser ; et que son plus grand plaisir étant de faire l'aumône, il ne pouvait mieux placer l'argent qu'on destinait à ses plaisirs.

L'usage de l'autorité qu'on a dans le monde n'expose pas le salut à de moindres dangers que l'usage des richesses. Comme on n'entre d'ordinaire dans les charges que pour avoir un rang considérable parmi les hommes, ou pour maintenir les intérêts de sa famille, on n'use de son pouvoir que par rapport à soi-même. De là vient que les injures commises envers Dieu sont les moins vengées, et que celles qu'on fait aux hommes se jugent avec si peu de justice et d'équité. Ce n'est pas qu'il soit si ordinaire de voir des gens constitués en dignité donner dans des injustices visibles et grossières, mais la considération d'un parent, d'un ami, d'une femme, d'un homme puissant dans le monde, dont on craint de s'attirer l'indignation, et quelquefois d'un homme de bien, dont on se laisse prévenir, donne aux affaires une face toute différente : il n'en est point de mauvaise qui n'ait quelque bon endroit ; et c'est par là que celui qui favorise se persuade le premier que c'est la pure justice qu'il rend.

Saint Louis, élevé sur le trône, se regarda entre son Dieu et son peuple comme un protecteur également obligé à maintenir la gloire de l'un par la religion, et le repos de l'autre par la justice. Dès qu'il eut affermi l'autorité royale, il ne pensa plus qu'à remplir ces deux devoirs. Les Juifs, les ennemis les plus opiniâtres du nom chrétien, se maintenaient

en France par leur commerce et par leurs grands biens; saint Louis les bannit de ses États. Les Albigeois, ébranlés sous le règne de son père, tenaient encore sous la protection de Raymond, comte de Toulouse, saint Louis employa si heureusement la force et la douceur, tout ensemble, qu'il acheva de les abattre. Le blasphème, tout odieux qu'il est, régnait également en France parmi les grands et les petits; il extermina ce monstre par des peines très-sévères: heureux, disait ce prince, d'avoir moi-même la langue et les lèvres flétries d'un fer chaud, si je pouvais, à ce prix, bannir ce vice de mon royaume! La vertu était méprisée, comme elle est presque toujours, surtout à la cour; la piété, sans dignité et sans charges, n'osait presque paraître, saint Louis la tira de l'obscurité et la remit en honneur: c'était un titre pour avoir part à ses bonnes grâces, dit l'historien de sa vie, que celui d'être homme de bien. Tout ce qu'il y avait de gens célèbres de son temps, par une doctrine saine et une vertu exemplaire, saint Thomas, saint Bonaventure, Robert Sorbon, et les autres grands hommes de son siècle avaient accès auprès de lui; il leur faisait l'honneur de les appeler à sa table et leur donnait, en toutes rencontres, des marques de sa bienveillance. Tel qui vivait obscur et inconnu, sans naissance, sans bien, sans faveur, s'est vu déterré tout d'un coup par le soin que le saint roi avait de démêler le mérite, et s'est trouvé, sans y penser, élevé aux premières charges dans la robe, dans l'Eglise et dans l'épée. Conduite utile à l'Etat, qui ne manquera jamais d'avoir de bons sujets, tandis qu'on aura soin de récompenser la vertu.

Mais de quel règne parlons-nous, messieurs, et par quel miracle me retrouvée-je au temps de saint Louis? Quand je vous ai représenté un roi pieux envers Dieu, équitable envers ses peuples, faisant servir l'autorité royale à la religion et à la justice, également jaloux de la gloire de Dieu et du repos de ses sujets, qui, traversé pendant une minorité, a vu croître avec les années son autorité, et semble ne l'avoir portée au point de grandeur où nous la voyons. que pour être en état de satisfaire son zèle à l'égard de Dieu, par le rétablissement de la vraie religion en France, et son amour à l'égard de ses peuples par la réformation de la justice: n'avez-vous pas reconnu le sang de saint Louis sur le trône? N'est-ce pas son esprit qui règne encore aujourd'hui? Ne vous semble-t-il pas revivre dans la personne de son petit-fils? Et par quelle heureuse révolution voyons-nous ces deux règnes tellement confondus par leur ressemblance, qu'on peut douter si c'est le fils qui règne, ou le père.

Au reste, messieurs, le zèle de saint Louis n'était pas borné par les limites de son royaume, il a étendu ses vues jusqu'aux nations les plus barbares et aux îles les plus reculées. Le Vieux de la Montagne, si odieux dans l'histoire par ses assassinats, a reçu, pour récompense de celui qu'il tenta sur la per-

sonne de saint Louis, des ouvriers évangéliques, envoyés de sa part pour lui prêcher une loi qui apprenait à les pardonner. Il en envoya jusqu'à l'empereur des Tartares, avec des présents magnifiques où étaient représentés les principaux mystères de notre foi. Allez, dit-il un jour à l'ambassadeur de Tunis, au sortir d'un baptême où il venait d'assister, allez dire à votre maître que je donnerais volontiers ma vie pour le voir chrétien, lui et son peuple.

Il avait une égale ardeur pour la justice: non-seulement il la rendait par lui-même, mais il employa toute son autorité pour bannir l'injustice de son royaume; il tâcha d'extirper jusqu'à la racine du mal. A quoi n'aurait-il pas pourvu par l'édit qu'il fit publier au retour de la Terre-Sainte, pour régler les gens de justice? La vénalité des charges exposait les peuples à l'ignorance et au peu d'intégrité des juges, que l'argent et la faveur élevaient au-dessus de leurs têtes; il ordonna que les charges ne fussent plus vénales. La multitude des officiers empêchait que la justice ne fût rendue par des compétences de juridiction, et par les alliances qu'on avait toujours avec quelqu'un des juges. Il voulut que dans Paris la justice fût rendue par un seul homme, que sa haute réputation pour la probité et pour la capacité lui fit mettre à la tête des affaires. Les juges achetaient, proche des villes où ils étaient en charge, de grands domaines, et se rendaient si puissants par l'union de leur bien et de leurs charges, qu'ils devenaient des tyrans formidables dans le pays, saint Louis les déclara incapables de faire nul acquêt dans le lieu de leur juridiction. Ils se laissaient corrompre par présents, on leur fit défense d'en recevoir, sous peine d'être cassés et déposés de leur office. Ceux qui avaient administré les finances et la justice dans une province d'une manière indigne de leur caractère, en étaient quittes pour vendre leurs charges et disparaître, il ordonna que, du jour qu'ils sortiraient de charge, ils demeurassent quarante jours sur les lieux pour rendre compte de leur malversation; et il tint si bien la main à l'exécution de ces ordonnances que, dans l'espace d'un an, le royaume de France, au rapport de Joinville, changea entièrement de face.

Mais ce prince, si soigneux de se préserver des dangers de son état, n'en laissait pas échapper les avantages sans profit. Car enfin, si la grandeur a ses périls, elle a ses secours; si elle impose par son éclat à ceux qui la regardent de loin, elle détrompe par sa vanité ceux qui la voient de près. Ce ne sont pas toujours les grands qui sont les plus entérés de la grandeur; personne, au contraire, n'a de plus grands secours pour la mépriser que ceux qui en sentent, par eux-mêmes, tout le faux et toute la vanité. Tel a été saint Louis sur le trône: élevé, qu'il était, au-dessus du reste des hommes, il ne laissait pas que d'entendre quelquefois gronder l'orage sur sa tête; tantôt c'était une conjuration qu'il fallait dissiper avant qu'elle

éclatât, tantôt une sédition qu'il fallait arrêter dans une province révoltée; tantôt la jalousie des grands mettait le trouble dans son armée et l'obligeait à dissimuler, en des pays étrangers, des fautes qui auraient été capitales en France: tantôt il fallait essayer le sort des armes, toujours douteux, et dont le mauvais succès ne manqua jamais d'être imputé au prince, quelque sagesse qu'il ait eu dans sa conduite; tantôt il voyait les plus beaux jours de son règne troublés, et la plus florissante prospérité traversée par des afflictions domestiques, par la mort de la reine Blanche, sa vertueuse mère, de Robert son frère, comte d'Artois, de son fils, comte de Nevers. Quel fonds de réflexions pour un prince à qui la foi et la piété inspiraient déjà tant de mépris pour le monde, et tant d'amour pour le ciel? Combien de fois, plein d'un noble dédain pour la fortune la plus enviée, a-t-il soupiré sur le trône après la retraite? Combien de fois a-t-il souhaité la condition des solitaires? S'il n'avait soumis ses lumières à celles des directeurs de sa conscience, il aurait fait voir, le premier au monde, l'exemple d'un prince chrétien qui renonce à ses États. Mais si ce mépris qu'il avait conçu pour la grandeur ne fut pas suivi d'un renoncement effectif, il détacha du moins son cœur de toutes les choses de la terre, et lui fit comprendre que l'homme est né pour quelque chose de plus grand que tous les biens périssables, puisque dans la dignité royale, qui est le terme de l'ambition humaine, il trouvait si peu de fond et de solidité.

Je ne sais, mes chers auditeurs, duquel des deux je me dois plaindre le plus dans votre conduite, ou du peu de soin que vous avez de vous préserver des dangers de votre état, ou du peu d'attention que vous apportez à profiter des avantages de votre état? Eloquentes sur les périls d'un siècle aussi corrompu que le nôtre, vous en faites des portraits si vifs et si touchants. Qui ne croirait, à vous entendre, que vous allez prendre le parti de la retraite, ou du moins que, par les soins d'une vigilance chrétienne, vous allez vous mettre à couvert de ses embûches? et cependant, messieurs, qu'en est-il? vous le savez: après les invectives que vous faites contre les désordres du siècle, après avoir gémi sur la corruption générale qui a inondé toute la terre, quel retour faites-vous sur vous-mêmes? quelles réflexions sur vos mœurs? quelles mesures prenez-vous pour vivre en chrétiens dans votre condition? Vous y vivez aussi tranquillement que si le danger n'était que pour les autres; vous vous faites des périls qui devraient nous faire trembler une raison pour vous rassurer contre la crainte des jugements de Dieu. Tout le monde, dites-vous, vit de la sorte: je vis dans mon état comme les autres; au lieu de vous dire: C'est ce qui me doit faire craindre; le danger, selon l'Évangile, est de suivre le nombre; le grand nombre des pécheurs ne justifie point le péché; malheur à qui marche dans leurs voies!

Votre état d'ailleurs vous fournit des avantages si capables de vous sanctifier. Quoi! témoins des misères du monde qui vous frappent les yeux, vous ne pouvez vous détromper? Vous vous piquez de savoir les aventures les plus secrètes des familles, les divisions, les haines, les jalousies et toutes les faiblesses cachées de ceux qui font la meilleure contenance dans le monde: vous n'y connaissez personne content, et cependant vous vous flattez que vous serez plus heureux que tous les autres. A quoi vous sert de connaître le monde? Je pardonnerais à un solitaire, qui ne l'a pas vu, de l'estimer, mais vous, mon cher auditeur, qui le connaissez tel qu'il est, n'êtes vous pas inexcusable d'y avoir l'attachement que vous avez, et ne devriez-vous pas au contraire vous dire à vous-même: Qu'est-ce après tout que ce monde qui m'environne? qu'a-t-il de solide et de durable? l'Évangile peut-il me fournir quelque chose de plus touchant et de plus capable de m'en détacher que ce que j'ai vu? Puis-je démentir mes yeux et mes oreilles? Vivrons-nous toujours d'erreur et de mensonge? quand penserons-nous à l'éternité? quand serons-nous à Dieu? Mais vous craignez peut-être de manquer des qualités nécessaires pour réussir dans le monde: autre erreur dont l'exemple de saint Louis vous doit détromper; c'est la seconde partie de son éloge.

#### SECONDE PARTIE.

C'est une calomnie que Julien l'Apostat a faite à la religion chrétienne, lorsqu'il a dit que les maximes qu'elle enseigne sont incompatibles avec les qualités qui font les grands hommes; que les sentiments humbles et modestes qu'elle inspire énervent le courage et la grandeur d'âme dont on a besoin pour soutenir son rang dans le monde; que les devoirs de la vie chrétienne et les exercices de piété ôtent l'application aux affaires; que la simplicité de l'Évangile rend inhabile à la politique, et que l'esprit de douceur, qui accompagne la dévotion, éteint la valeur guerrière qui fait les héros. Rien aujourd'hui n'est encore plus ordinaire que de voir des gens qui craignent d'embrasser le parti de la piété, parcequ'ils ne croient pas pouvoir allier avec les devoirs du chrétien les qualités nécessaires pour réussir dans le monde: erreur dont l'exemple de saint Louis les doit détromper. Car, en premier lieu, il a joint au devoir du chrétien une application infatigable aux affaires, à l'humilité du christianisme toute la grandeur d'âme qu'il fallait pour maintenir l'autorité royale, à la simplicité de l'Évangile toute la pénétration et toute l'habileté que la politique demande, à la douceur et à la clémence qu'on apprend dans l'école de Jésus-Christ toute la valeur d'un prince qui sait humilier les ennemis de l'État et de la religion. Examinons ces vertus d'un saint qui s'est sanctifié selon son état.

Oui, messieurs, c'est une erreur de se persuader que la vraie dévotion empêche l'application aux affaires. Quand elle est bien entendue, sa principale étude consiste

à remplir les devoirs de son état. Quelques douceurs que trouvent les âmes saintes dans le commerce qu'elles ont avec Dieu, il ne veut pas qu'elles s'abandonnent à ces plaisirs innocents : il veut quelquefois qu'on le quitte lui-même pour le trouver, et qu'on renonce au repos de la contemplation, pour le servir dans le tumulte de l'action : c'est le Seigneur lui-même qui ordonne à Moïse de descendre de la montagne, où seul à seul avec Dieu, et attentif à ses ordres, il écoutait respectueusement sa parole : *Vade, descende, peccavit populus tuus (Exod. XXXII)*. Il ne s'agit pas ici de me prier, il s'agit de me servir ; si vous m'aimez, faites en sorte que l'on m'aime ; allez redresser mes autels, renverser les idoles, contenir votre peuple dans le devoir, et rendre la justice à ceux qui l'attendent de vous, que le pauvre persécuté ne consume pas par vos délais et par vos retardements continuels le bien qu'il vient défendre devant vous : que lui importe de se voir opprimé par votre négligence, ou par la violence de ses ennemis ; et quel est le plus coupable de celui qui commet l'injustice, ou celui qui, établi par mes ordres pour la réprimer, la voit, la tolère, l'autorise, et lui prête de nouvelles forces et de nouvelles armes.

C'est dans cette vue que saint Louis, élevé dans la connaissance des affaires, par les soins de la reine Blanche, qui avait attaché auprès de sa personne les hommes les plus habiles et les plus intègres du royaume, s'appliquait sans relâche à rendre la justice par lui-même à Paris, à Vincennes, à Melun, en pleine campagne. Chaque lieu où on lui demandait justice devenait pour lui un tribunal où il prononçait. S'il ne le faisait pas toujours avec la précipitation qu'inspire la négligence à ceux qui pensent plus à se débarrasser de vous, et à se délivrer de vos importunités, qu'à terminer vos affaires par une voie d'autant plus sûre qu'elle est quelquefois plus lente et plus circonspecte ; ce qu'il prenait de temps pour répondre n'était pas tant pour son repos que pour s'acquitter des devoirs de sa conscience, et pour mettre à couvert l'intérêt de ses sujets.

L'historien de sa vie nous assure qu'il avait un don particulier de s'informer sous main des affaires les plus secrètes, d'en suivre le cours, et de remonter jusqu'à la source, sans que rien pût échapper à sa diligence et à sa pénétration. Le détail où il entre dans les ordonnances qu'il a faites pour régler les gens de justice, marque qu'il avait une connaissance exacte du palais. Les mémoires qu'il dressa pour réduire les Juifs et les Albigeois, les voies qu'il imagina, les vœux qu'il avait pour les obliger à rentrer dans le sein de l'Église, les pensions qu'il assignait à chacun, conformément à leur état et à leur âge, marquent une grande étendue de soins et de lumières en faveur de la religion ; et les ordres qu'il donna pour l'expédition de la terre sainte, les magasins qu'il fit faire sur la route, les provisions immenses que Joinville dut avoir été trouvées

dans l'île de Chypre par sa prévoyance, les espions qu'il entretenait parmi les ennemis, la connaissance de leur marche et de leurs desseins qu'il avait toujours avant qu'ils fussent en état de rien exécuter, le soin qu'il eut d'engager la plupart des sultans de la Palestine dans ses intérêts, d'y faire entrer jusqu'à l'empereur des Tartares ; ses ordres pour assiéger, conserver, fortifier les places que les chrétiens avaient conquises, marquent un prince également entendu aux affaires de la guerre et appliqué à remplir tous ses devoirs.

Il est encore moins vrai que l'humilité chrétienne inspire des sentiments bas, et qu'elle affaiblisse la grandeur d'âme nécessaire pour soutenir son rang dans le monde. L'humilité des grands doit être autre que celle de leurs sujets. Elle exige bien qu'ils aient des sentiments modestes d'eux-mêmes, et qu'ils soient soumis à Dieu ; mais elle n'affaiblit en rien l'autorité qu'ils doivent avoir sur leurs peuples, au contraire elle l'affermi. Non, messieurs, ne vous faites point un scrupule de maintenir vos rangs dans le monde ; Dieu n'en est point jaloux, pourvu qu'il ait le sien et que vous ne lui disputiez point la soumission qui lui est due. L'Évangile ne tend pas à renverser, mais à maintenir l'ordre et la subordination que la Providence a établie par la diversité des états ; et bien loin que ce fût un point d'éloge, selon l'Évangile, pour un prince de laisser avilir entre ses mains l'autorité royale, ce serait un défaut blâmable, qui exposerait ses sujets à autant de maîtres et de tyrans que l'ambition porterait de grands dans un royaume à abuser de la faiblesse du gouvernement.

Le saint roi n'avait garde de donner dans cet écueil. Le zèle qu'il avait pour le repos et pour la félicité des Français suppléa à ce que l'ambition inspire aux autres de fermeté. Elevé qu'il était au-dessus des grandeurs humaines, il comptait pour peu de régner ; mais supposé qu'il régnât, il avait bien compris que, pour le bien de ses sujets, il ne fallait qu'un maître. C'est pourquoi il s'appliqua, dès son avènement à la couronne, à réduire tous les grands de son royaume, que sa jeunesse avait ligués contre lui. Grands du monde, vous l'avez vu aux pieds des pauvres révéler la présence de Jésus-Christ en leurs personnes, les honorer, les servir ; vous l'avez vu prosterné au pied des autels, s'humilier, s'aneantir devant la majesté du Dieu d'Israël. Mais avec quelle dignité l'avez-vous senti au-dessus de vos têtes, soutenir tout le poids de l'autorité royale ? quelqu'un s'est-il soustrait impunément à son obéissance ? le comte de Boulogne, son oncle paternel (quel titre pour saint Louis, qui respectait son sang) son oncle, dis-je, se souleva contre lui et entraîna dans son parti la noblesse la plus considérable du royaume ; mais avec quel succès ? il vit toute la ligue déconcertée, ses projets renversés par le caractère de la dignité royale que Paris respecta dans la

personne de saint Louis ; et le rebelle fut trop heureux d'éprouver la clémence de celui dont il attaquait le pouvoir. Le comte de Champagne rentré dans son devoir retombe dans la rébellion : qu'y gagne-t-il ? à peine saint Louis se prépare à marcher contre lui, qu'il se voit forcé de se rendre ; trois villes démantelées deviennent un éternel monument de sa réduction. Le duc de Bretagne trois fois révolté est contraint trois fois de se soumettre. Le comte de Toulouse est réduit à faire dans Paris une satisfaction honteuse à sa mémoire. La comtesse de la Marche, fière de se voir mère d'une reine et reine elle-même, appuyée de l'Anglais, est contrainte de rendre hommage non-seulement à la personne, mais au sang de saint Louis, dans la personne de son frère. Rome même, dont il respectait les oracles en matière de religion, le trouva ferme et inflexible toutes les fois qu'elle osa tenter quelque chose qui blessât le moins du monde les droits sacrés de sa couronne, et l'autorité souveraine qu'il avait portée à un si haut point que Joinville nous assure qu'avant lui aucun prince n'avait été si craint, si aimé ni si respecté dans le royaume : ouvrage de la religion, qui ne manque jamais de rendre les princes vénérables à leurs peuples, en les rendant justes, équitables, pieux envers Dieu, zélés pour leurs sujets, maîtres d'eux-mêmes, modérés dans leurs désirs, sages dans leur conduite.

En quoi veut-on donc que la sainteté affaiblisse dans un prince les qualités royales ? Veut-on que la droiture et la simplicité que l'Évangile exige de nous, soient incompatibles avec l'habileté et la pénétration nécessaire au maniement des affaires d'État ? mais en quel lieu l'Évangile ordonne-t-il aux fidèles de se laisser tromper ? Où nous oblige-t-il de nous livrer avec une aveugle crédulité à la sincérité apparente dont les politiques les plus raffinés couvrent leur marche ? Non, non, messieurs ; l'Évangile nous apprend que l'homme en général est menteur : *Omnis homo mendax* (Rom., III), et sur cela nous permet d'user de toutes nos lumières, pour aller au-devant des artifices qu'on nous prépare. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre ces paroles de Jésus-Christ : *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ* (Matth., VI, 10) ; ayez la prudence du serpent, lorsqu'il s'agit de vous défendre, c'est-à-dire pour voir venir les gens à leurs fins et pour éviter les pièges qu'on vous tend ; soyez éclairés, subtils, pénétrants, tant qu'il vous plaira ; couvrez-vous, comme le serpent, de cent replis, pour conserver la tête ; soyez impénétrables à toutes les attaques qu'on vous portera ; mais lorsqu'il s'agit d'attaquer, oubliez tout ce que vous savez ; soyez équitables, fidèles à votre parole ; ayez un procédé net et sincère. Or, cette conduite, loin de vous rendre inhabiles aux affaires, détruit la maxime la plus pernicieuse de la politique mondaine, qui exempte les grands de s'assujettir à garder leur parole : maxime détestable et préjudi-

cial aux intérêts des princes mêmes ; car si une fois elle avait cours dans le monde, où est l'homme qui n'aimât mieux se voir réduit aux dernières extrémités, et tout risquer, plutôt que de traiter avec eux ?

Saint Louis était religieux observateur de ses traités ; et il fallait des contraventions évidentes pour les lui faire rompre. Fidèle à sa parole royale, il la garda même avec les Sarrasins qui ne la lui gardaient pas. Au sortir de sa prison, où il reçut un si mauvais traitement et où l'on exigea de lui une rançon très-injuste, comme il eût appris que dans le paiement ses officiers avaient trompé les Sarrasins d'une somme assez considérable, quoiqu'il fût dans un besoin extrême, il n'eût point de repos qu'il n'eût trouvé l'argent nécessaire pour remplir ses conventions. Il avait pour maxime que rien n'était plus capable de donner aux infidèles une haute idée de notre religion que cette droiture et cette fidélité qui charment les nations les plus barbares. Aussi était-il dans une si haute réputation parmi les Sarrasins, qu'ils le surnommèrent le Véritable.

Ce n'est pas qu'il fût moins habile à ne se pas laisser tromper qu'il était sincère pour ne pas tromper les autres. Jamais prince ne connut mieux le caractère des gens avec lesquels il fallait traiter. Il avait travaillé à réconcilier l'empereur Frédéric avec le pape ; un procédé si généreux semblait devoir lui gagner le cœur de ce prince, mais ce politique, également jaloux et ingrat, oublia bientôt ce service. Il voulut peu de temps après surprendre saint Louis dans une entrevue. Le saint roi qui devait, ce semble, présumer qu'un si bon office lui avait acquis la bienveillance de son rival, ne compta point sur la bonne foi d'un prince qu'il connaissait d'ailleurs : il ne voulut pas aussi laisser entrevoir sa juste défiance en refusant une conversation avec Frédéric, mais il se rendit au lieu destiné à leur entrevue ; et il y arriva si bien escorté, qu'il fit sentir à son adversaire qu'il n'était pas moins prudent pour ne se laisser pas surprendre qu'il avait été sincère et généreux à le servir.

Quelle horreur n'eut-il pas pour ce lâche artifice de la politique mondaine, qui est de brouiller les princes ses voisins, afin de les affaiblir ? Cette maxime abominable ferait passer un particulier qui sèmerait la discorde dans les familles pour un brouillon et pour un perturbateur du repos public, digne de la haine et de l'exécration de tout le monde ; c'est là cependant le chef-d'œuvre de la politique, qui se fait un art et une conscience d'allumer le feu de la division entre les États. Écoutez, siècle profane, apprenez aujourd'hui de l'exemple de saint Louis qu'il n'appartient qu'à l'Évangile de Jésus-Christ de former un sage accompli et un grand homme d'État. Notre saint monarque faisait gloire de maintenir la paix et l'union entre les princes ses voisins ; et dès qu'ils étaient en mauvaise intelligence, il n'épargnait ni peines, ni soins, ni argent même pour les remettre bien ensemble.

L'empereur et le pape étaient deux ennemis irréconciliables; quelles mesures ne prit-il pas pour adoucir leurs esprits? quels ménagements n'observe-t-il pas, afin de tenir toujours la balance égale entre les deux puissances irritées, et d'être par là toujours en état de plaire aux deux partis: s'il accorde en France un asile au pape, qui ne croirait que saint Louis se déclare contre Frédéric? mais en même temps, par une générosité sans exemple, il refuse l'investiture de l'empire, pour lui et pour le comte d'Artois. Frédéric peut-il se défendre d'admirer un procédé si généreux, et la politique la plus subtile peut-elle imaginer un expédient plus propre à obliger les deux partis, sans offenser ni l'un ni l'autre?

Edmond, fils d'Edouard, roi d'Angleterre, et Charles, comte d'Artois, frère de saint Louis, aspiraient tous deux au royaume de Sicile: il fallait pour cela des troupes et de l'argent. Dans cette conjoncture l'Angleterre se voit brouillée; les grands forment un parti contre leur roi; Edmond se trouve déchu de ses espérances; voilà une occasion favorable pour saint Louis de profiter de la division en faveur du comte son frère: y pense-t-il, messieurs, rien moins. Sa première pensée fut de rétablir la paix en Angleterre entre le prince et ses sujets; c'est à quoi il applique ses premiers soins. En vain les gens de son conseil ravis de ces troubles, l'exhortent à en profiter; il répond que cette maxime ne s'accorde pas avec celle de Jésus-Christ son maître, qui nous enseigne qu'heureux sont les pacifiques. Sans doute vous le condamnez; écoutez la suite, et respectez une conduite si glorieuse à la France. Il a vu venir au pied de son trône le roi d'Angleterre et le chef des seigneurs révoltés, qui le firent l'arbitre de leurs différends: il se vit reconnu pour juge, non plus par ses sujets, mais par des têtes couronnées; ce n'est pas la terreur de son nom et de ses armes victorieuses qui force les princes de se soumettre à ses jugements, c'est sa vertu seule qui les oblige; et cela, non pas une fois, mais en toute rencontre. J'ai vu, dit Joinville, venir à Paris, à Rheims, à Melun, les comtes de Châlons, de Bourgogne, de Bar, de Luxembourg, le roi de Navarre et les autres princes, qui, persuadés de la droiture du saint roi, et touchés de la bonté qu'il avait de les mettre bien ensemble, le priaient de juger leurs différends, et quittaient leurs États, attirés par sa réputation, comme la reine de Saba le fut par celle de Salomon, s'estimant trop heureux d'écouter les oracles du plus sage et du plus équitable des rois. La politique en aurait fait un méchant prince, qui eût brouillé les États et qui eût tourné contre la France tous ses voisins; l'Évangile en a fait un prince pacifique, un médiateur universel et un oracle révéré dans toute l'Europe.

L'esprit de douceur et de clémence que l'Évangile inspire aux fidèles n'a rien diminué de la valeur de saint Louis. Jamais prince n'eut une âme plus pacifique ni plus guer-

rière tout ensemble. Il pardonnait sans peine les injures qui n'attaquaient que sa personne; mais envers les ennemis de l'État ou de la religion, il oubliait la douceur qui lui était naturelle, et n'écoutait plus que son courage. On a vu ce prince dans un même jour à la tête de ses troupes, et au-dessus de tous les autres, par l'avantage que lui donnait sa taille et son air majestueux, soutenir sur un pont et défaire à la journée de Taillebourg toute l'armée des Anglais; composée de plus de cent hommes contre un des siens; on a vu, dis-je, en ce même jour ce prince victorieux oublier l'attentat d'une reine impériale, et lui donner presque malgré elle sa grâce; que sa fierté l'empêchait de demander.

Mais sa passion dominante était de faire la guerre aux ennemis de la religion. Il n'aimait pas à répandre le sang des chrétiens; mais il ne pouvait souffrir que, vivant en paix dans un royaume florissant, les lieux consacrés par la mort et par la passion du Sauveur du monde, demeurassent entre les mains des infidèles. Je ne sais, messieurs, de quel œil un siècle aussi profane que le nôtre regardera une si sainte entreprise; mais il serait étrange que, dans le sein de la chrétienté, il fût moins glorieux à un prince chrétien de s'être déclaré contre les ennemis de Jésus-Christ, qu'il est glorieux dans le mahométisme aux princes Ottomans d'humilier le nom chrétien.

C'est à vous, messieurs, à voir si vous avez moins de zèle pour votre religion que les mahométans n'en ont pour la leur. Il me suffit de dire que si saint Louis avait fait une pareille entreprise pour une conquête profane, on le regarderait comme un autre Alexandre. Mais comme ce n'était qu'une guerre de religion, on compta peut-être pour rien la capitale de l'Égypte forcée par une armée qu'il fit descendre à la vue de l'ennemi rangé en bataille sur le rivage, contre lequel il se précipita lui-même dans l'eau, emporté par une sainte impatience, l'épée à la main et le bouclier sur le bras, essuyant une grêle de traits, de javelots, de piques qu'on lançait sur lui de toutes parts. On estimera peu trois batailles données dans la Palestine, où il fit des prodiges de valeur, perçant un gros de Turcs à Massoure, s'enfonçant dans la mêlée, et dégageant le comte d'Anjou son frère qu'on avait fait prisonnier; se délaissant lui-même de dix Turcs dans une autre occasion, où il se trouva seul à se défendre.

Il est vrai qu'il sentait redoubler sa valeur quand il avait en tête les infidèles. Il n'était pas du nombre de ces princes chrétiens qui font quelquefois la guerre à Mahomet, sans être bien avec Jésus-Christ, et qui, par une valeur téméraire, s'exposent à passer de la chaleur de la mêlée au tribunal du Dieu vivant: pensée qui serait capable de ralentir la valeur des plus braves, s'ils faisaient réflexion qu'ils sont mal avec Dieu. Comme saint Louis avait toujours de son côté le Dieu des armées, qu'il portait son âme

entre ses mains, que sa principale étude était de se conserver en grâce avec Dieu, il se jeta, à l'exemple du saint roi David, au milieu des périls sans craindre, et pouvait dire aussi bien que lui : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum* (Ps. XXVI). En effet, que peut craindre un saint qui regarde la mort soufferte pour Jésus-Christ comme une récompense, et qui aurait préféré la couronne du martyr à celle du plus puissant royaume de la terre ?

Mais en quoi son courage a surpassé celui de tous les héros profanes, c'est dans la constance que la religion lui a inspirée au milieu de la mauvaise fortune. Rien n'est plus ordinaire que de voir de grands hommes, dans le succès, enflés de leurs prospérités, suivre le cours rapide de la gloire qui les entraîne et qui les soutient; mais dès que le sort des armes change pour eux, rien n'est plus faible dans l'adversité. L'histoire nous fournit de ces hommes abattus sous leurs disgrâces, qui ont recours au poison, au poignard, à la mort : et c'est ici, messieurs, que saint Louis est infiniment au-dessus d'eux. Oubliez tout ce que j'en ai dit, et connaissez dans ce dernier trait la grandeur de son âme tout entière. Il part de son royaume avec la foi d'Abraham, il conduit son armée avec la sagesse de Moïse, il meurt avec la patience de Job.

Providence de mon Dieu, où êtes-vous ? un prince armé en votre nom, Seigneur, traînant après soi les plus braves de l'Europe, allume partout le feu d'une guerre sainte ; brûlant du désir de vous faire connaître, il quitte le plus florissant royaume du monde pour une sainte expédition, et il y perd la liberté ! Il redouble son zèle, et, malgré sa mauvaise santé, contre l'aveu des principaux de sa cour, il entreprend un second voyage à la terre sainte, il y perd la vie ! Plus il s'obstine à vous servir, plus vous vous attachez à le maltraiter ; vous favorisez les armes des infidèles, qui ne sont ses ennemis que parce qu'ils sont les vôtres. Et par où mettez-vous votre saint nom à couvert du blasphème, parmi des nations accoutumées à ne juger des choses que par l'événement ? Mais où m'emporte mon zèle ? Non, mon Dieu, je n'ai point à me plaindre de vous. C'est ici que je connais que vous aimez saint Louis. Il est beau pour vous de sacrifier à la sanctification de son âme toute la gloire qu'il allait vous procurer ; je reconnais à ce trait votre conduite à l'égard des prédestinés, plus jaloux de leur salut que de votre honneur, vous abandonnez souvent vos intérêts en faveur de vos amis. On s'oublie, ou du moins on languit dans la prospérité ; vous le savez, mon Dieu, et vous connaissez la faiblesse du cœur humain : achevez de faire de mon saint un prodige de constance et de fermeté.

En effet, messieurs, après être tombé entre les mains des infidèles, quelle fut, à votre avis, sa première pensée, quand il se vit dans le palais du sultan ? Un coup de foudre si terrible ne l'étonna pas ; il demanda son livre de priè-

res, pour adorer selon sa coutume le Dieu qui venait de le livrer à ses ennemis. On le menace de tous les supplices, s'il ne fait un serment exécration, suggéré par des renégats : il s'expose aux traitements les plus barbares, plutôt que de manquer à un Dieu qui semble lui avoir manqué. Il paraît si grand dans les fers, qu'on délibère de le choisir pour Soudan d'Égypte. Il accorde tout ce qu'on lui demande pour la rançon des seigneurs de son royaume, et ne veut rien donner pour la sienne, ne jugeant pas sa liberté assez précieuse pour être achetée, ou s'estimant plus heureux d'être captif de Jésus-Christ que de se voir sur le premier trône du monde : sentiment digne d'un prince chrétien, et que saint Louis avait si profondément gravé dans le cœur, qu'étant de retour en France, il fit battre une médaille avec ces paroles, *vinctus pro Christo*.

Ce n'est pas tout, messieurs, frappé d'une maladie populaire à sa seconde croisade, il eut le déplaisir de voir périr son armée de misère. Il leva les mains au ciel, en adorant les jugements de Dieu, sans qu'il lui échappât un mot de plainte ou de murmure. Quelques corrompues que fussent les mœurs de la plupart des gens de son armée, il n'alla point chercher dans leurs désordres la cause de ses infortunes. Il n'y avait peut-être que lui de saint parmi les croisés, et c'est à ses péchés seuls qu'il imputa tous ses désastres. Il ne se crut pas assez puni de mourir abandonné aux fléaux les plus rigoureux de la justice divine ; tout moribond et tout agonisant qu'il était, il voulut être mis sur la cendre pour mourir dans l'exercice actuel de la pénitence chrétienne. Il ne se plaignit point de la prospérité de ses ennemis ; délaissé en apparence du Dieu qui lui avait mis les armes à la main ; au lit de la mort, où un autre que lui aurait eu peine à ne pas faire du moins quelque plainte respectueuse d'un traitement si rude, loin d'y penser, il fait venir son fils, et, suivant les mouvements de son cœur, il lui ordonne en expirant d'aimer Dieu, de servir ce seul maître digne d'être servi, de perdre plutôt la couronne et la vie que de perdre la grâce du Seigneur : il oublie l'état où il est, et répand son âme en des sentiments plus nobles et les plus tendres sur l'amour de Dieu ; rien ne peut aigrir le cœur du saint roi ni l'empêcher de respecter la main du Père qui le châtie.

Il ne trouva dans sa disgrâce qu'un sujet de douleur, dont il eut de la peine à se consoler, c'est de voir qu'il ne pût être malheureux, sans que Dieu y perdît quelque chose de sa gloire. Si en périssant avec son armée, il avait pu faire adorer le vrai Dieu, révéler Jésus-Christ son fils, et triompher la croix, il mourait content ; mais sorti du monde sans voir le culte du roi des rois établi chez toutes les nations, mourir dans une terre où Jésus-Christ n'est pas invoqué, voir les saints lieux en proie à l'avarice et à l'impiété des ennemis du nom chrétien, et ne pouvoir faire régner partout celui qui l'avait fait un si grand roi : voilà le seul regret d'un prince



religieux, qui ne peut être dignement loué ni récompensé que par un Dieu.

Je finis, mes chers auditeurs, en vous demandant, si vous êtes persuadés que votre religion ôte la noblesse et la grandeur d'âme, ou plutôt, si vous n'êtes pas convaincus qu'on ne peut être vraiment grand sans être solidement chrétien. Non, non, messieurs, ne craignez point de vous déclarer pour le parti de la vertu; elle ne vous ôtera d'elle-même, ni le courage et la force pour maintenir votre rang dans le monde, ni l'habileté et la conduite pour les affaires, ni la valeur même pour les armes. Rien n'est au contraire plus capable de perfectionner dans vous toutes ces grandes qualités. Mais ce qui pourrait les affaiblir, ce serait de manquer de piété. Ce qui empêche l'application aux affaires, c'est un libertinage d'esprit, qui ne peut s'assujettir et se captiver; c'est une passion qui vous gourmande et qui demande un homme tout entier, et non pas la pratique des devoirs de religion. Ce qui rend méprisable dans les dignités honorables, c'est une fierté mal entendue, et non pas une humilité chrétienne. Ce qui rend suspect dans le commerce de la vie, et mal propre à négocier, c'est la mauvaise foi, c'est le manque de probité, et non pas la droiture de l'Évangile. Ce qui empêche la véritable valeur, c'est la débauche, c'est l'amour du siècle, c'est l'impétuosité de la colère, et non pas la douceur et la modération du christianisme. Soyez chrétiens et vivez selon l'Évangile; vous vous sanctifierez dans votre état et selon votre état. C'est le moyen d'arriver à la gloire que je vous souhaite, etc.

### SERMON

SUR SAINT FRANÇOIS XAVIER, APOTRE DES  
INDES ET DU JAPON

*Et requiescet super eum Spiritus fortitudinis.  
L'Esprit de force se reposera sur lui (Is., ch. II)*

Bien que de tous les saints que l'Église honore, il n'y en ait point qui ne se soit distingué par quelque action héroïque, il en est peu néanmoins dont toute la vie se trouve composée de ces actions éclatantes que nous admirons comme le chef-d'œuvre d'une force surnaturelle. Cette gloire semble n'être réservée qu'à ces grands hommes qui ont jeté les fondements de notre religion dans le monde, et qui ont rendu tous les jours de leur vie remarquables par quelque entreprises importantes pour la propagation de la foi. C'est en effet dans ces grandes âmes que l'esprit de force a résidé; c'est là qu'il a été établi pour ainsi dire sa demeure, et qu'il s'est reposé : *Et requiescet super eum Spiritus fortitudinis (Isai. XI, 2)*.

Vous jugez bien, messieurs, que par ce repos l'Écriture n'entend pas que l'Esprit de Dieu les a portés à une vie oisive et tranquille, il n'inspire au contraire que le mouvement et l'action. On sait quelle fut l'ardeur et, si j'ose parler de la sorte, le saint emportement des apôtres, lorsqu'il descendit sur

eux, c'est avec la même véhémence et la même vitesse qu'il a conduit le saint dont je parle aux extrémités de la terre pour y faire connaître le nom du Seigneur. Semblable à ce char magnifique que vit Ezéchiel, et qui portait en tous lieux la majesté du Dieu d'Israël avec une extrême rapidité, parce que l'Esprit de vie donnait le mouvement à ses roues : *Spiritus vitæ erat in rotis (Ezéch., I, 20)*. Or, comme cette force se peut considérer en deux états différents, dans le temps de l'entreprise et dans celui de l'exécution, ou si vous voulez, dans la hardiesse qui forme de grands desseins, et dans la constance et la fermeté qui les exécute, je vous ferai voir l'un et l'autre dans l'illustre apôtre des Indes, François Xavier. Zèle entreprenant et hardi qui le porte à tout pour la gloire de Dieu. Zèle infatigable et constant qui lui fait tout soutenir pour la gloire de Dieu. Ce sont les deux parties de son éloge, et c'est aussi le sujet de vos attentions. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Les entreprises où François Xavier a fait paraître plus de hardiesse et de résolution se peuvent réduire en deux. La première, lorsqu'il renonça au monde et qu'il embrassa généreusement un genre de vie austère. La seconde, lorsqu'il forma le dessein de consacrer ses jours et ses soins au salut des âmes. L'amour que nous avons pour nous-mêmes nous inspire naturellement une crainte et une frayeur de tout ce qu'il y a de pénible et de laborieux dans une solide conversion, et notre faiblesse nous fait appréhender, quand on envisage les difficultés qui accompagnent un projet aussi noble et aussi vaste que la conquête d'un nouveau monde. Or, nous allons voir avec quel courage Xavier s'est soumis d'abord à toutes les rigueurs de la pénitence, et avec quelle assurance il s'est exposé à tous les périls et à tous les travaux d'une vie apostolique.

Oui, messieurs, il commença par lui-même. Les premiers ennemis qu'il attaqua ce furent ses propres passions : soit qu'il fût persuadé avec saint Augustin, que la marque la plus essentielle de la force vraiment chrétienne est de se combattre, et de se vaincre soi-même : *Revera fortis pugnat, qui contra se pugnat (Aug.)*, ou qu'il eût honte de vouloir établir des lois dans le monde, dont il aurait profané la sainteté par une vie licencieuse, ou que Dieu enfin qui le destinait à l'apostolat, lui fit connaître qu'il ne pouvait agir nullement auprès du prochain, et le gagner, qu'autant qu'il se serait rendu maître de lui-même et de son cœur. Tel est l'ordre de la Providence.

Ainsi, lorsque Dieu choisit saint Paul pour atterrir la puissance des gentils et pour confondre l'orgueil des philosophes, il commence par l'envoyer au prêtre Ananias. L'Esprit du Seigneur, cet Esprit fort et puissant, se fait sentir à lui, le renverse par terre, l'oblige à lui répondre, et, par un jeûne de trois jours, par une grâce victorieuse et triomphante,

par cette voix impérieuse dont il parle, il dompte cette âme rebelle avant que de s'en servir pour assujettir les autres.

Voilà, messieurs, la route que prit Xavier ou que le ciel lui fit prendre. Choisi de Dieu pour le même ministère, il avait reçu de la nature une élévation d'esprit capable de le porter aux plus hautes entreprises; la noblesse de ses ancêtres, jointe à la vivacité de son naturel, ne lui inspirait que de grands desseins pour la gloire; et l'éducation qui, selon la pensée d'un célèbre écrivain de ce siècle, est pour les gens de qualité un second orgueil ajouté à celui de leur naissance, enflammait cet amour de la gloire par les maximes que débitent ordinairement les gens du monde. Mais que ses vues étaient alors courtes et bornées! Paris renfermait toutes les prétentions d'un homme que Dieu disposait à la conversion d'un nouveau monde.

Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, était destiné pour ouvrir une plus grande carrière à son courage. *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero sue detrimentum patiatur* (Matth., XVI, 26)? Quel avantage pouvez-vous attendre, lui disait-il, de la gloire de ce monde, si vous tombez d'accord qu'elle est passagère et que votre âme ne l'est pas? et qu'est-ce, à juger sainement des choses, qu'une estime qui ne subsiste que dans l'idée des hommes, si trompeuse et si changeante, si vous la comparez avec l'estime et le jugement d'un Dieu qui ne se trompe et qui ne change jamais? Quoi qu'en disent les hommes, on n'est, au vrai, que ce qu'on est devant Dieu. Ces paroles, qui n'entraient pas avec tout le bruit de l'éloquence, se glissaient insensiblement dans son cœur, comme ces pluies lentes et menues qui ne produisent pas leur effet tout à coup, mais qui amollissent les entrailles de la terre et qui peu à peu la rendent féconde. Il y pensait seul et sans témoins, il sentait des touches secrètes qui lui imprimaient ces vérités dans le cœur, et, le temps de la grâce étant venu, ce fut alors que ce germe sacré produisit des fruits abondants et tels que Dieu les demandait.

Quel changement, messieurs! ce n'est plus cet homme qui permettait tout à ses sens; il leur refuse les satisfactions les plus innocentes; ce n'est plus ce cœur qui ne soupirait qu'après les vanités du siècle, il fait un divorce éternel avec le monde, il s'arrache avec violence à tout ce qu'il aimait le plus tendrement: plus de compagnie que celle d'un crucifix sur lequel il a les yeux incessamment attachés et qu'il arrose de ses larmes. C'est là qu'il apprend à dompter sa chair par de saintes austérités, à se priver même de la nourriture nécessaire à sa subsistance, à se charger d'un rude cilice, à se refuser le repos que demande la nature et à passer les nuits en de longues prières et presque en de continuelles veilles.

Il se venge de sa première agilité et de la disposition qu'il avait pour la danse, où il prenait un plaisir assez innocent, il s'en punit, dis-je, en liant ses jambes avec des cor-

des si serrées, qu'elles entrèrent dans la chair, y mirent la corruption en peu de temps et lui causèrent une douleur si vive dans son voyage de Rome, qu'il fut obligé de prier ses compagnons d'arrêter un moment, alléguant pour raison son extrême lassitude. Mais sa faiblesse paraissant malgré lui sur son visage pâle et abattu, pressé de déclarer la cause de son mal, il ne put enfin se défendre de parler et d'avouer avec pudeur une action qu'il ne pouvait plus cacher. Tandis que ses compagnons s'occupaient à le soulager au-dehors avec toutes les marques d'une compassion sensible, et qu'ils étaient, dit l'auteur de sa Vie, pénétrés jusqu'au fond du cœur d'un sentiment secret de respect et d'admiration, Dieu, par un miracle, fit tomber ses liens, le réservant à d'autres travaux bien plus importants encore et où il aurait de quoi exercer toute sa patience et tout son zèle.

Le courage de Xavier va plus loin, il ne se contente pas de soumettre les sens à la raison, il veut encore étouffer dans leurs principes les mouvements les plus naturels et les moins libres. Ainsi, dans les hôpitaux, qui sont sa retraite ordinaire, les malades les plus abandonnés sont ceux qu'il sert avec le plus d'empressement, et parce que son cœur se soulève à la vue d'un pauvre qu'un ulcère rendait insupportable à ceux qui l'approchaient, il y court, il l'embrasse, il baise sa plaie, il fait plus... Mais permettez-moi de dérober à vos yeux une des plus héroïques actions de Xavier: peut-être n'auriez-vous pas le courage d'entendre ce qu'il eut le courage de faire. Il me suffit de vous dire qu'il remporta sur lui une victoire si glorieuse et si entière que depuis il n'éprouva jamais la moindre difficulté du côté des sens dans les actions les plus contraires à la nature. N'apprenons-nous point, mes chers auditeurs, à emporter nous-mêmes, comme lui, le royaume des cieux par une sainte violence, à rompre les liens de la chair qui nous rendent esclaves et du monde et de nous-mêmes, à terminer enfin ce grand ouvrage d'une conversion sincère que vous méditez depuis si longtemps, mais que vous différez toujours. Je ne vous propose point l'exemple d'un homme dont la vie scandaleuse ait dû être expiée par une austère pénitence. Heureux si, dans vos plus grandes ferveurs, vous aviez pu conserver cet avantage si rare qu'il eut dans le monde, je veux dire cette innocence et cette intégrité de mœurs si pure, si constante et si parfaite, dans une complexion si saine, dans un âge si glissant, dans une éducation si libre. Hélas! il n'y a que les pécheurs qui s'épargnent, tandis que les plus innocents se traitent si rigoureusement eux-mêmes! Que fut autre chose la vie de Xavier, qu'une mortification continuelle? Mais je laisse tant de combats particuliers qu'il eut à soutenir et d'où il sortit toujours victorieux. Une plus ample carrière s'ouvre à son zèle, et c'est là que nous le devons suivre. Dieu ne veut pas qu'il se borne à sa propre sanctification, mais il le destine à la conversion d'un monde en-

tier. Le projet, tout grand qu'il est, n'étonne point le saint apôtre; projet chimérique, à ne consulter que la prudence humaine, mais tout est possible à la grâce, et, quand Dieu l'envoie, il n'y a point de difficulté insurmontable ni d'obstacle qui doivent arrêter.

Il y a, messieurs, cette différence entre la hardiesse naturelle et le don de force que le Saint-Esprit inspire aux hommes apostoliques, que la hardiesse naturelle, pour agir prudemment, doit mesurer son entreprise sur ses forces ou naturelles ou étrangères, au lieu que les saints doivent oublier ce qu'ils sont et régler la grandeur de leurs desseins sur la force du Dieu qui les emploie.

Voilà le caractère de François Xavier : jamais un homme plus timide quand il fallait compter sur lui-même, ni plus intrépide quand il comptait sur le secours de Dieu. Ainsi, lorsque Jean III, roi de Portugal, prince aussi religieux que vaillant, cherchait des hommes apostoliques pour gagner à Dieu, par les voies de la douceur, les peuples qu'il soumettait dans l'Orient par la force de ses armes, bien que Xavier brûlât d'un désir ardent d'y consacrer le reste de ses jours, cependant il n'osa pas s'ingérer de lui-même dans un si haut ministère, se jugeant trop faible pour une entreprise de cette importance; mais, dès qu'il s'y vit appelé par un ordre de la Providence, il se crut assez fort pour essayer les plus grands périls. Cette vaste étendue de mers, si affreuse par sa profondeur et si fameuse par tant de naufrages, ne lui présente rien dont l'aspect épouvante. En vain on lui met devant les yeux des sauvages plus cruels et plus féroces que les bêtes, la mort a beau se faire voir à lui sous les images les plus terribles de feux, de poisons, de glaives tranchants, il la regarde d'un œil fixe et tranquille, parce que, se confiant dans le pouvoir du maître absolu de la nature, s'appuyant sur la certitude de sa parole, se fondant sur son être immuable, s'unissant à cette force toute-puissante qui ébranle les fondements de la terre sans en être ému, il est fort de la force de Dieu même : *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem* (Is., XI, 31); c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que ceux qui ne mettent leur espérance qu'en Dieu se dépouillent, pour ainsi dire, de leur faiblesse pour se revêtir de la vertu divine, parce que Dieu se joint à eux comme une cause principale, qu'il les soutient, qu'il agit de concert avec eux et les met en état de tout oser et de tout faire.

Xavier était sans doute rempli de cette grande vérité, lorsqu'il se proposait de passer dans la Mauricie et dans le royaume de Travancor, où ses amis l'assuraient que le naufrage était infallible, et que s'il évitait la fureur de la mer, ce serait pour tomber entre les mains des Barbares plus impitoyables encore que cet élément : lorsqu'en ayant ni vaisseau, ni pilote au trajet de Méliapor, il voulait s'exposer dans une barque sans voiles et sans rames, comptant que Dieu qui était l'auteur de sa navigation, en réglerait

heureusement la course, et que s'il échouait sur quelques côtes barbares, il ne manquerait pas d'y trouver ce qu'il cherchait, ou bien des peuples à instruire dans la loi de Jésus-Christ, ou la mort à souffrir pour son divin Maître. C'est dans ces sentiments qu'il écrivit en Portugal cette lettre pleine d'une si sainte assurance. Il était sur le point de s'embarquer pour le Japon : « Tous mes amis, disait-il, me conjurent les larmes aux yeux de ne point prodiguer une vie que je pourrais, à ce qu'il leur semble, passer plus utilement ailleurs. Ils ne me parlent que d'orages, que de bancs de sable, de pirates et de barbares, et ils ne sauraient assez s'étonner que je veuille m'exposer de la sorte. Mais moi je n'ai rien à leur répondre, sinon que je m'étonne bien plus de ce qu'ils paraissent tant se défier de la providence de Dieu; que cette providence souveraine domine sur la terre et sur la mer, où il n'arrive rien qu'elle n'ait ordonné; que ce serait pour moi une ingratitude monstrueuse, si, après avoir été conduit de la main de Dieu dans un nouveau monde, parmi les écueils et les tempêtes, j'abandonnais son ouvrage, et qu'au reste j'appréhende bien plus que mon extrême négligence n'attire ses vengeances sur moi, que je ne crains les dangers dont on me menace. » Ainsi parlait Xavier, et ce qu'il espérait du ciel durant le cours du voyage, il ne l'attendait pas moins au terme.

Cependant, quelle apparence y avait-il qu'un homme pût convertir lui seul tant de peuples ensevelis depuis si longtemps dans les ténèbres de l'idolâtrie? Quelle folie, selon les hommes, de prêcher aux princes les plus riches de l'Orient une pauvreté qu'ils méprisent, de vouloir leur persuader qu'un homme attaché à une croix est un Dieu, d'entreprendre d'arracher de leurs esprits une religion qui y avait jeté de larges et de profondes racines, qu'ils avaient hérité de leurs pères, qui flattait la nature corrompue, et qui donnait tout aux sens? On sait assez quel est l'empire de la coutume; mais en fait de religion son empire va jusqu'à la tyrannie et sa violence jusqu'à la fureur, surtout quand elle est soutenue de l'inclination qui nous entraîne aux plaisirs, et qu'on nous veut obliger de prendre un parti contraire. Car, ce n'était rien que de les convaincre de la divinité d'un Dieu crucifié; il fallait encore les obliger à se crucifier eux-mêmes, et à passer tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, de la volupté à la continence, du faste et de l'orgueil païen à l'humilité chrétienne, de la soif insatiable des richesses au détachement de ce monde, de l'amour de la vie au mépris de la mort; en un mot, de la voie large de perdition, vers laquelle ils avaient un penchant extrême, à la voie étroite du salut, pour qui ils n'avaient que de l'aversion et de l'horreur: de sorte qu'après avoir déraciné tous les vices du paganisme, qui régnaient parmi ces peuples infidèles, ce ne devait être encore qu'un champ aplani où il fallait ensuite semer les vertus du christianisme, les cultiver et les faire

croître avec des travaux capables de consumer la vie d'un million d'hommes.

Xavier, êtes-vous donc dans la résolution de partir? Ne perdez-vous point haleine, avant que d'entrer dans une carrière si vaste et si pénible? *Amplius, Domine, amplius* : Non, non, mon Dieu, rien ne m'alarme tandis que vous êtes auprès de moi! Augmentez tout à la fois et la peine et le courage; redoublez tout ensemble et les travaux et la force. Il le disait d'un ton si animé, qu'on pouvait aisément juger qu'il n'avait point d'autre fin que la gloire de son Maître; il lui représentait cette nombreuse gentilité adonnée depuis longtemps à un culte profane; il lui mettait devant les yeux la gloire de son Fils et celle de son saint Nom, qui y était intéressée, la tyrannie du démon qui usurpait l'empire de Jésus-Christ; et, ne se contentant pas d'épuiser lui-même tout ce qu'il avait de forces, d'esprit et de corps, il tâchait d'allumer le même zèle dans le cœur de tous les autres. « O vous docteurs fameux, célèbres prédicateurs, savants ambitieux! » c'est ainsi qu'il écrivit après son départ à l'université de Paris; « plût à Dieu que vous connussiez le tort que vous faites à tant d'âmes infidèles, qui se précipitent tous les jours dans les enfers, par la disette extrême où ils sont d'ouvriers évangéliques, tandis que vous étalez de beaux discours avec une vaine éloquence, pour accroître votre estime et vos revenus : *Heu! quantum animarum numerus vestro dispendio ad inferos detruditur!* » Ce n'était point encore assez pour lui. Après avoir converti les Indes et le Japon, il voulait se faire passage dans la Chine, d'où il espérait aborder en Europe du côté du septentrion, pour percer le vaste et florissant empire des Tartares. De là, quand il aurait éclairé ces peuples, dont la perte le touchait si sensiblement, il se promettait avec l'aide du ciel d'aller dans l'Afrique et dans l'Asie, pour ne laisser en mourant aucune partie de la terre, où il n'eût prêché la loi évangélique.

Ah! chrétiens, à quoi tenons-nous, lorsqu'il s'agit de surmonter une légère difficulté pour nous sauver! Tandis que ces grands hommes osent tout pour le salut des peuples barbares, faut-il que de si faibles obstacles nous séparent éternellement de notre Dieu? Tandis que la mort, sous mille images différentes, ne peut arrêter le zèle de Xavier, faut-il que tout jusqu'au moindre effort nous étonne? Mais, suivons-le, cet apôtre, observons toutes ses démarches, voyons avec quelle fermeté il exécute les grands desseins qu'il a formés, c'est là proprement ce qui fait sa gloire, et ce que je dois exposer plus au long dans la seconde partie de son éloge.

#### SECONDE PARTIE.

On a bientôt formé un grand dessein, mais on ne l'a pas sitôt exécuté. Quand il faut mettre la main à l'œuvre et agir, il y a bien des combats à soutenir, bien des victoires à remporter : à chaque pas que l'on fait, on trouve quelquefois presque autant d'obstacles. Les périls se succèdent les uns les au-

tres. Mille contradictions naissent et déconcertent toutes nos mesures. Le dégoût s'y mêle, et l'ennui nous abat. On se laisse surmonter par le travail et la peine; et si l'on ne vient aux plus grands efforts, on ne peut avancer ni atteindre au terme que l'on s'était proposé. Mais c'est surtout dans le ministère évangélique qu'il faut une vertu mâle et généreuse, que les dangers n'arrêtent point; une vertu durable et persévérante, que les plus longues fatigues ne lassent point. Enfin, une vertu patiente et souffrante, que tous les maux de la vie ne fassent jamais succomber. Ce fut ainsi que le docteur des nations triompha de tout; en sorte que ni la grandeur humaine, ni toutes les puissances de l'enfer, ni la tribulation, ni la persécution, ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni le chaud, ni le glaive, ni la mort, que rien ne le sépara de Jésus-Christ ni ne ralentit l'ardeur de son zèle dans les différentes fonctions de son apostolat : *Sed in his omnibus, superamus* (Rom., c. VIII).

Voilà, ce me semble, messieurs, une peinture bien naturelle de la constance inébranlable de Xavier. Quelle suite d'actions mémorables, et à quoi m'engage présentement mon sujet? que n'endura-t-il point, que ne fit-il point? par où commencer? par où finir? Je n'aurais qu'à vous renvoyer au témoignage d'un monde entier, et de tant de peuples à qui il porta la lumière. Ils vous apprendraient combien de tempêtes il essaya sur la mer : tantôt exposé à toute la fureur des flots agités; tantôt dans un naufrage, obligé de se sauver sur le débris d'un vaisseau; toujours intrépide à l'aspect de la mort et la regardant sans pâlir.

Ils vous diraient comme ils l'ont vu, tantôt dans le dernier mépris à la cour des princes étrangers, tantôt comblé d'honneurs et reçu comme un homme descendu du ciel, étant toujours également insensible à l'une et à l'autre fortune; tantôt dans l'abondance, et tantôt dans une extrême nécessité; mais toujours égal à lui-même. Vous le verriez comme un nuage qui répand partout une heureuse fécondité, comme un fleuve rapide et dont rien ne peut rompre le cours; traverser de vastes pays et faire fleurir en tous lieux la sainte loi qu'il y annonçait. Vous seriez surpris d'entendre que dans l'espace de dix années, et en plus de cent mille lieues de marche, il a parcouru presque tout l'Orient : qu'il a découvert des terres où jamais l'Évangile n'avait pénétré, et qu'il a eu l'avantage d'y négocier pour les intérêts de Jésus-Christ, son Maître, avant que les marchands l'eussent fait pour celui de leur commerce. Que dans les îles les plus reculées, son nom, devenu célèbre, attirait sur le rivage et au-devant de lui, quand il pensait y arriver en inconnu, une multitude de Barbares qui couraient à l'envi pour le recevoir, et se disaient les uns aux autres : voici le Saint; et qu'au contraire, lorsqu'il fallait partir et les quitter, ce n'était qu'avec des violences extrêmes qu'il se tirait de leurs mains. Qu'il employait quelquefois les jour-

nées entières à administrer le saint baptême, jusqu'à ne pouvoir plus lever le bras et le soutenir; jusqu'à perdre entièrement l'usage de la voix, tout à fait éteinte, à force de proférer souvent les paroles salutaires.

Enfin les Indes, le Japon, le Mozambique et tant d'autres lieux que je ne nomme pas, dix mille temples de païens renversés, quarante mille idoles brisées, trente rois instruits, soixante-six royaumes parcourus et onze cent mille âmes baptisées: tout cela parlerait à l'avantage de Xavier et formerait un éloge bien glorieux à sa mémoire.

Qu'il en dut coûter au saint Apôtre pour étendre de la sorte l'empire de Jésus-Christ! que de voyages réitérés! quel feu! quelle ardeur! quelle activité! quelle vigilance! toujours en action, toujours ennemi du repos, il part, il arrive, il retourne, il court, il vole, il paraît en deux lieux à la fois, on le voit élevé de terre, il disparaît comme un éclair. Est-ce un homme? est-ce un ange? et ces esprits dégagés de la matière portent-ils les ordres du Dieu des armées avec plus de vitesse et de rapidité?

Au reste, la même constance qui lui inspira cette intrépidité dans les périls, le rendit d'ailleurs insensible à toutes les commodités de la vie et à tous les intérêts humains; car, selon la remarque de saint Thomas, le désintéressement est une partie de la constance chrétienne. Elle fuit l'abondance et les honneurs, elle nous arrache à tous les objets qui nourrissent la cupidité et qui flattent la nature corrompue; et c'est ce détachement évangélique que saint Bernard, écrivant au pape Eugène, recommandait si fortement aux ministres de l'Eglise. C'est cette convoitise insatiable, disait ce Père, qui avilit la majesté du pontife, qui profane la sainteté de nos autels, lorsque les ministres rendent les grâces vénales, qu'ils s'attachent à un gain sordide et qu'ils négligent les intérêts de Jésus-Christ. Il rapporte ensuite l'exemple de Geoffroy, ce célèbre évêque de Chartres qui, après des services considérables rendus à l'Eglise, ayant été nommé légat du saint-siège en Espagne, en revint si pauvre, qu'il manqua d'argent pour la dépense de son voyage: *Non fuerunt, qui dicere possent legato: ditavimus Abraham (Bern.)*; on ne trouva personne qui pût dire que ce saint évêque se fût enrichi des déponilles du peuple, ni qu'il eût donné ses soins à amasser des trésors. Il me semble, continue saint Bernard, en parlant toujours à Eugène; il me semble que, moi qui connais la générosité de votre cœur, je vous entends jeter un profond soupir et souhaiter un grand nombre de pareils ouvriers dans la vigne du Seigneur. *O si talium daretur virorum copia!* Mais n'est-ce pas une vertu de l'autre monde, de revenir d'une terre si fertile en mines d'or et d'argent et d'en revenir si pauvre et si dénué de toute chose? *Nonne alterius seculi res est, rediisse legatum de terra auri sine auro?* Non, messieurs, ce n'est point tellement une vertu rare et inconnue, que Xavier n'ait renouvelé ou même surpassé ces

grands exemples. Non-seulement il n'a enlevé ni l'or ni l'argent des Indes, mais il n'y en avait pas porté lorsqu'il s'embarqua pour un si long et si périlleux voyage: il partit avec toute la sainteté d'un légat apostolique; mais ce fut là tout l'équipage dont il voulut soutenir la dignité de son caractère; marchant les pieds nus, le bâton à la main, la tête découverte, mal vêtu et avec des habits déchirés. Dans cet état, il eut la force d'inspirer de l'estime et du respect pour la pauvrete aux plus superbes cours de l'orient; il fit régner cette vertu céleste dans des lieux où on l'avait toujours chargée d'opprobres et d'ignominies; son exemple seul détrompa ces infidèles qui ne pouvaient assez admirer le détachement d'un étranger, lequel n'avait passé tant de mers que dans la seule vue de les instruire, qui refusait les magnifiques présents qu'on lui offrait, et qui, bien loin de souffrir qu'on lui donnât des gens pour le servir et le soulager, rendait lui-même à tous les autres les derniers services, suivant le sage avis de saint Bernard: *Memento non imperium tibi, sed ministerium datum (Bernard.)*; souvenez-vous que ce n'est pas tant un droit qu'on vous a donné de dominer sur les autres, qu'une charge et une obligation de les servir, par-là vous vous préserverez de cet esprit de domination si impérieux et quelquefois même si tyrannique; poison mortel et contagieux, que je crains plus pour vous que tout autre: *Nullum tibi venenum plus metuo, quam istam libidinem domnandi.*

Que Xavier était au-dessus de ces faiblesses si ordinaires à ceux qui commandent! il obéissait avec plaisir même à ceux qui n'avaient nulle supériorité sur lui. Il tint son bref si secret pendant dix années, que personne, hors ceux qui avaient droit de le voir en vertu de leur caractère, n'en eut connaissance dans les Indes. Il est vrai qu'il le fit enfin connaître avec cette fermeté qui le rendait redoutable, lorsqu'on s'opposait aux desseins qu'il avait formés pour la gloire de son maître; car c'est alors, dit saint Bernard, que les impies vous résistent avec opiniâtreté, que vous devez leur tenir tête: *Si dura fronte sunt durato et tu contra frontem tuam (Bern.)*; mais faites-le avec un ascendant et une autorité digne du maître dont vous êtes le ministre. Que ces esprits rebelles soient persuadés que c'est un Dieu et non pas un homme dont ils se sont attirés l'indignation, et qu'ils craignent autant vos anathèmes que s'ils étaient frappés des foudres du ciel: *Cui irasceris tu, Deum sibi, non hominem iratum putet.*

Ainsi lorsqu'Ataide, vice-roi de Malaga, jaloux de ce que le saint homme avait heurteusement ménagé l'ambassade de la Chine en faveur de la religion que Xavier voulait porter en ce royaume, lors, dis-je, que ce gouverneur également possédé, et d'avarice et d'ambition, s'opposa fortement à l'exécution de cette entreprise, le Saint, après avoir vainement tenté toutes les voies de la douceur, fulmina enfin l'anathème contre lui

en vertu de son caractère de nonce apostolique. Anathème qu'il accompagna de terribles prédictions, l'assurant de la part de Dieu qu'avant que les trois années de son gouvernement fussent expirées, il se verrait dépossédé de son emploi, relégué dans une prison pour le reste de ses jours, et frappé d'une maladie contagieuse dont il mourrait pour aller rendre compte à Dieu d'une violence si criminelle. Prédiction que l'événement vérifia dans toutes ses circonstances : *Cui irasceris tu, Deum sibi, non hominem iratum putet.*

C'est avec la même force et la même liberté que, parlant aux princes de l'Orient, il les reprenait hardiment des superstitions et des impuretés qui régnaient dans leurs cours ; jusque là que son interprète tremblait à chaque parole dont il expliquait le sens, ne doutant pas que Xavier ne dû être à l'heure même conduit au supplice. C'est avec cette assurance du prophète et cette ferme résolution qu'inspire la sainteté que, voyant une troupe de barbares prêts à fondre sur les chrétiens, il parut sur une éminence, le crucifix à la main, et leur commanda, de la part du Dieu des armées, de retourner sur leurs pas. A quoi ils obéirent avec tant de précipitation, qu'ils se jetaient l'un sur l'autre, disant qu'ils l'avaient vu d'une stature si haute et si prodigieuse, avec des yeux et des regards si foudroyants, qu'ils en avaient été saisis d'épouvante. *Cui irasceris tu, Deum sibi, non hominem iratum putet.*

Par là, messieurs, vous jugez assez que nul obstacle n'a été capable de ralentir l'ardeur de son zèle, puisque tout ce qui flatte la nature n'a pu amollir son cœur, et que les périls n'ont pu l'ébranler. Mais souvent la longueur des travaux les rend moins soutenable, et c'est contre l'abattement et le dégoût qu'il faut s'armer d'une persévérance et d'une longanimité qui ne se lasse jamais. Il faut, à l'exemple du grand Xavier, après dix années de fatigues, se proposer de nouvelles entreprises, y apporter un esprit plus résolu que le premier jour, ne pleurer la mort que comme la fin de ses souffrances, et ne désirer la vie que pour prolonger ses peines. Il faut, à son exemple, ne désespérer jamais de la conversion des pécheurs, faire de longs et de pénibles voyages, pour surmonter l'obstination malheureuse d'un seul homme, obtenir du ciel, par des prières mille fois réitérées, des grâces que Dieu semblait ne devoir jamais accorder, ne se rebuter point d'une étude sèche et ennuyeuse de tant de langues, se former l'esprit aux figures et aux caractères les plus bizarres, suppléer aux idiomes différents par un don particulier, et le ciel même refusant ce don miraculeux, ne cesser pas de prêcher sans le secours de la parole, et de convertir des peuples entiers, en se montrant seulement à eux.

On l'a vu suivi d'une multitude infinie de toutes sortes de nations dont il ignorait le langage, monter sur une colline, élever l'étendard de la croix, suivant le mot du pro-

phète : *Levabit signum et congregabit profugos Israel (Isai., XI)*, et là, tenant un crucifix, prêcher à leurs yeux ce qu'il ne pouvait leur faire entendre par les accents de la voix. Les plaies adorables de son Sauveur étaient des bouches éloquentes qui parlaient pour Xavier, et ce discours muet avait tant d'efficacité, que ces peuples, attendris et frappés d'un spectacle si digne de leur attention, adoraient un Dieu qu'ils ne connaissaient pas. Leurs yeux fondaient en larmes, sans qu'ils en sussent bien la cause, et dans le silence et le ravissement profond où ils demeuraient, un sentiment secret de compassion pour ce Dieu mourant, semblait leur dicter et leur imprimer dans le cœur que c'était pour eux qu'il avait souffert ; qu'il étendait ses bras sur la croix, comme un père plein d'amour et de tendresse pour les embrasser ; que son côté n'était percé que pour leur servir d'asile, et que, pour les sauver, il s'était dépouillé de tout, ne se réservant pour lui-même que l'opprobre et les douleurs. On entendait des cris confus et des voix mêlées, qui, par leurs expressions barbares, faisaient connaître ce que sentaient des cœurs touchés et pénétrés. Xavier était comme un interprète ou comme un médiateur entre ces peuples et son Dieu : il lui présentait les vœux et les hommages de ces néophytes suppliants, et tous ensemble, jetant des regards tendres et respectueux sur ce Dieu crucifié, ils ne cessaient point de le considérer ; et plus ils le considéraient, plus ils étaient animés de reconnaissance, et embrasés d'amour.

On l'a vu, tout affaibli qu'il fût par la maladie, à la suite d'un cavalier, marcher à grands pas, les pieds nus, dans des chemins raboteux et parmi les ronces et les épines, trop heureux de pouvoir ainsi parvenir au terme, où il se proposait de gagner des âmes à Dieu. On l'a vu attaché auprès d'un soldat, passer les journées entières à converser avec lui, prendre tous les ménagements que le zèle lui suggérait, pour s'insinuer dans un esprit grossier : trop content, après mille rebuts, de l'avoir enfin retiré de ses débauches, et ramené dans la voie du salut. On l'a vu, au milieu d'une troupe de matelots, user avec eux d'une sainte familiarité, se faire à leurs manières les plus barbares, se mêler dans leurs entretiens, et en soutenir tout le dégoût, dans l'espérance de trouver le moment favorable pour les faire rentrer en eux-mêmes, et pour leur inspirer des sentiments de pénitence. On l'a vu parmi des enfants se rendre, pour ainsi dire, enfant comme eux, leur enseigner les premiers éléments de la doctrine chrétienne, s'accommoder à la faiblesse de leur âge, et recommencer mille fois à leur faire les mêmes leçons, pour les imprimer profondément dans leur souvenir. On l'a vu passer de hautes montagnes, grimper sur des rochers escarpés, pour aller chercher des sauvages, séparés du commerce des hommes, et pour leur annoncer l'Évangile d'un Dieu leur Sauveur aussi bien que celui des autres.

Tant de travaux supportés avec une telle persévérance, loin de lui causer du trouble, augmentaient sa joie; car c'est un avantage de la force des saints par-dessus la constance naturelle. Celle-ci peut bien rendre une âme impénétrable aux atteintes de la douleur, mais elle ne la rend pas capable de goûter certaines douceurs intérieures: il n'appartient qu'aux apôtres de voir avec un œil tranquille toute la nature déconcertée, et d'être inondés de ces torrents de délices qui ravissent un cœur; de goûter le plaisir le plus pur à la vue de l'objet le plus terrible, qui est la mort. Dans ces solitudes affreuses, privé de tous les secours de la vie, exposé à la rigueur des saisons, à la fureur des bêtes farouches, malade et languissant, il commençait à goûter ces consolations solides, dont Dieu remplit les âmes qui se jettent amoureusement entre ses bras. C'était là qu'il éprouvait tout ce qu'une âme attachée à un corps peut ressentir de plus engageant et de plus doux; tellement qu'il était obligé de s'écrier en pleurant: C'est trop, mon Dieu, c'est trop pour un homme mortel comme moi. C'était dans ce même sentiment qu'il écrivait de l'île du Maure, climat le plus abandonné, et que la nature semblait avoir dépourvu de toutes les choses nécessaires à la vie. Il mandait à ses compagnons qu'il se trouvait dans un pays capable de faire perdre les yeux par l'abondance des larmes de consolation qu'il faisait répandre. Aussi tous les soins de Xavier n'allaient qu'à se procurer des souffrances. Ces sauvages qu'on lui avait dépeints comme des monstres, lui semblaient trop faciles et trop indulgents pour lui; il cherchait ces lieux dont on avait voulu l'épouvanter, ces prisons dont on lui faisait une peinture si formidable, et s'imaginant toujours ne trouver rien de tout cela, bien qu'il en éprouvât souvent toute la rigueur, il passait les mers pour l'aller chercher ailleurs, comme il le marque lui-même dans une de ses lettres: *Quærimus dilectum per immensa Oceani spatia, ut eum saltem vel inter ignes vel inter ferrum et sanguinem inveniam.*

Il ne manquait pour finir dignement une si belle vie que la couronne du martyr; mais quiconque s'y expose, dit saint Cyprien, en a tout le mérite, puisque le courage ne lui manque pas pour soutenir la rigueur des supplices, mais plutôt que les supplices lui manquent pour faire éclater sa constance: *Non enim ipse tormentis, sed potius ipse tormenta defuerunt (Cyprian.).* Sans doute il faut bien dire que ce Xavier ne craignait pas la mort lorsqu'il prêchait publiquement la loi de Jésus-Christ et que par là il s'attirait la haine des faux docteurs en les confondant. Ce sont donc, pour parler toujours avec saint Cyprien, ce sont les supplices qui lui ont manqué. Mais encore le peut-on dire? Ne vit-on pas à Méaco un grêle de pierres fondre sur lui? N'a-t-il pas été blessé et tiré deux fois à Travancor à coups de flèche et traîné au supplice dans le Japon. Enfin, celui-là peut-il craindre le tranchant du glaive qui n'a craint ni les tempêtes de la mer qui

l'ont submergé trois fois, ni la perfidie des sauvages qui si souvent tentèrent de l'empoisonner, ni même la violence des démons qui l'accablèrent de coups à Goa pour le faire désister de son entreprise? Ainsi disons que si la Providence ne l'a pas honoré de la couronne du martyr, elle lui a fourni toutes les occasions de la mériter: *Corona martyrii, non merito caruit (Cypr.).*

Il meurt à la vue de la Chine, plus consumé par le regret qu'il a de n'y pouvoir entrer que par toutes ses fatigues passées. Il meurt dans une pauvre cabane plus abandonné que le dernier des hommes, et n'a presque pour témoin de sa mort que celui qui l'avait été de ses travaux apostoliques. C'est Jésus-Christ mourant qu'il prêche encore, ayant l'âme sur les lèvres. Il laisse errer ses derniers regards sur ce même crucifix dont il se servait pour calmer les orages de la mer, sur ce même Dieu qu'il avait fait connaître à tant de nations et qui le soutient à ce moment, comme il a été son unique appui dans tout le cours de sa vie. Xavier meurt! Il y a ce semble des hommes que Dieu devrait toujours conserver sur la terre; mais Dieu en les enlevant nous fait bien voir qu'il n'a besoin du secours de nul homme, et que sa providence sait toujours avancer ses desseins par qui il lui plaît et comment il lui plaît. Il meurt cet homme de miracles, après avoir commandé aux flots, guéri les malades, ressuscité les morts, triomphé de toutes les puissances de l'enfer. Il céde lui-même à la loi qui le condamne à mort, et, dans l'extrême faiblesse où il est réduit, bien loin de se plaindre, il ne pense qu'à s'humilier sous la main qui le frappe. Que dis-je? Souhaite-t-il rien plus ardemment que d'aller retrouver dans le ciel le Maître qu'il a glorifié sur la terre? Il meurt et vous le perdez, nations infidèles, cet apôtre qui vous a porté la lumière au travers de tant d'écueils et de périls; mais non, son exemple, aidé de la grâce, suscitera des prédicateurs qui, sur les pas de Xavier et avec le même zèle, vous annonceront le même Évangile. Ils viendront de toutes les parties du monde chrétien. Ils naîtront de tous les ordres de l'Église militante, et par les mêmes travaux ils feront les mêmes conquêtes.

Cependant n'apprenons-nous point, chrétiens auditeurs, à faire pour nous-mêmes ce que tant d'hommes apostoliques ont fait pour les autres? Notre salut nous est-il moins cher que ne leur a été le salut de tant de peuples infidèles? Ah! qu'aurons-nous à répondre, quand Xavier présentant à Dieu tant de nations idolâtres qu'il a soumises à la loi de Jésus-Christ et qui lui ont coûté si cher, nous ne trouverons pas une action héroïque dans tout le cours de notre vie dont nous puissions demander une juste récompense? Sommes-nous moins chargés de notre âme, qu'il ne l'était de tant d'âmes que la Providence avait confiées à ses soins? C'est à nous à la sauver, c'est notre unique affaire dans ce monde, et c'est de là que dépend notre bonheur éternel dans l'autre, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

## SERMON XXIV.

## SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Jacob autem genuit Josephi virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.

*Jacob fut père de Joseph, époux de Marie, dont Jésus, appelé le Christ, a pris naissance (S. Matth., ch. I).*

On s'étonne quelquefois, chrétiens auditeurs, de ce que le texte du Nouveau Testament nous apprend si peu de chose des grandeurs de la sainte Vierge; et, pour peu qu'on ait du zèle, on voudrait que l'Évangile s'étendit davantage sur les éloges de Marie. Mais voilà, répond un docte interprète, de quoi fonder la plus grande estime, et de quoi remplir la plus haute idée que l'homme se puisse former d'une pure créature : *Mariæ, de qua natus est Jesus*; Marie dont Jésus est né. Le Saint-Esprit, ajoute ce savant homme, qui n'ignorait pas sur quel fondement il devait établir la grandeur de son Epouse, a cru que la seule qualité de Mère de Dieu bien expliquée, suppléerait à tous les éloges, et que, faisant connaître la divinité du Fils par un long récit de miracles incontestables, on ne pourrait ensuite refuser les plus grands honneurs à celle qui serait reconnue pour la Mère d'un tel Fils : *Virum Mariæ, de qua natus est Jesus*.

En effet, il ne faut qu'entendre ces deux termes, Mère de Dieu, pour y trouver de quoi satisfaire amplement le zèle qu'on a pour la gloire de Marie; et quiconque a bien pénétré le sens de ces deux paroles, y découvre de quoi fonder et régler la dévotion des fidèles envers la sainte Vierge. Car remarquez avec moi, messieurs, qu'il y a deux écueils également à éviter dans le service de Marie, dont le premier est de manquer de confiance en elle, et le second de porter sa confiance jusqu'à une téméraire présomption. Deux erreurs qui, étant opposées l'une à l'autre, nous privent également du secours le plus favorable et le plus puissant que nous ayons pour nous sauver. Les uns, disputant à la sainte Vierge ce pouvoir sans bornes et cette bonté extrême que l'Eglise reconnaît en elle, renversent les fondements de notre confiance; et les autres, exagérant cette bonté et la faisant aller jusqu'à une lâche indulgence pour leurs désordres, tombent enfin dans une malheureuse présomption. Or, je soutiens que la qualité de Mère de Dieu suffit pour redresser les uns des autres; car, en qualité de Mère de Dieu, elle a de quoi fonder une confiance légitime, et, sous cette même qualité, elle a de quoi détruire une vaine présomption. La première considération fournira de grands motifs de consolation aux serviteurs de Marie, en leur découvrant le fondement de leur confiance; et la seconde leur inspirera une crainte salutaire de tomber dans le relâchement, en détruisant le fondement de leur présomption: ce sont les deux parties de ce discours, et le sujet de vos attentions. *Ave.*

## PREMIERE PARTIE.

Pour vous convaincre par une preuve évi-

dente et sensible que rien n'est plus solidement établi que la dévotion envers la sainte Vierge, je n'aurais, chrétienne compagnie, qu'à vous produire le témoignage authentique de l'Eglise, et sur les vestiges de la tradition, remontant jusqu'aux premiers siècles, recueillant tous les suffrages des Pères grecs et latins, consultant les anciennes liturgies, suivant les lumières que l'histoire sainte me fournirait, je vous ferais un long dénombrement des temples et des autels qu'on a bâtis en son nom, des images peintes et gravées que nous avons héritées de nos ancêtres, des ordres religieux établis en son honneur. Je vous ferais souvenir de ce zèle ardent et universel que chaque siècle où Marie a été attaquée, a fait paraître pour la défense de ses intérêts; du grand nombre de fêtes que l'Eglise lui consacra, des prières qu'elle ordonne aux fidèles pour l'honorer, et enfin de ce consentement si général de tous les temps et de toutes les nations, à célébrer ses grandeurs. De là, comme d'un principe reconnu de tout le monde, je pourrais tirer cette conséquence infaillible contre les ennemis de la Vierge, que l'Eglise dans ses observances et ses cérémonies religieuses, étant guidée par l'Esprit de Dieu, on ne peut douter que la vénération profonde qu'elle inspire à ses enfants pour Marie, que cette distinction qu'elle met entre elle et les autres saints, ne soient solidement fondées. Car s'il est vrai, leur dirais-je, que les fidèles excèdent dans les honneurs qu'ils rendent à la sainte Vierge, et que le culte dont on l'honore ne convienne qu'à Dieu seul, comment se pourrait-il faire que Dieu l'autorisât par des miracles, qu'il souffrit que l'Eglise, toujours gouvernée par le Saint-Esprit, chantât les éloges de Marie; que tous les saints des siècles passés eussent en elle une confiance si extraordinaire, et que les personnes même qui vivent aujourd'hui avec le plus de piété, fussent encore dans cette erreur; n'aurions-nous pas droit, ajouterais-je, de nous plaindre de la Providence, qui s'est si solennellement engagée à veiller sur la conduite de l'Eglise?

Mais passons outre, chrétiens, et pénétrons dans les intentions de l'Epouse du Saint-Esprit; entrons dans le sanctuaire, tâchons de démêler les véritables motifs qui ont porté l'Eglise à nous inspirer une vénération si profonde pour Marie. Si nous en croyons les Pères et les historiens, ce culte a commencé à s'étendre par tout le monde, et à s'accroître au point que nous le voyons, depuis le célèbre concile d'Ephèse, où l'impie Nestorius fut condamné, et Marie demeura en possession du glorieux titre de Mère de Dieu, que cet hérésiarque lui disputait.

L'Eglise alors, examinant les conséquences qui suivaient de la décision qu'elle donnait en faveur de la sainte Vierge, développant toutes les grandeurs renfermées dans l'auguste nom de Mère de Dieu, comprit qu'elle ne pouvait trop faire pour honorer



une pure créature que Dieu avait élevée au plus haut point de la gloire.

Car voici comme elle entrait dans les sentiments de Dieu même sur les grandeurs de Marie. Quand Dieu appelle une créature à quelque ministère important, ou il suppose déjà tout le mérite dans la personne qu'il choisit, ou il donne avec l'emploi toutes les qualités nécessaires pour le remplir dignement; parce qu'il est de sa providence et de sa gloire de soutenir le choix qu'il a fait. Ainsi, lorsqu'il élève au ministère de l'apostolat des hommes simples et grossiers, il éclaire leur esprit des lumières les plus pures, il affermit et fixe pour toujours leur volonté dans le bien; il leur donne le don des langues, il leur communique le pouvoir de faire des miracles. Pourquoi cela? Parce qu'il en a voulu faire de dignes ministres de sa parole. Dieu donc, ayant destiné Marie au plus auguste ministère qui fût dans les idées de sa sagesse incréée, l'Eglise a conclu qu'il a dû répandre sur elle tous les trésors de ses grâces, la combler de toutes ses faveurs et la prévenir de tous les avantages qui pouvaient la rendre digne de soutenir la maternité d'un Dieu.

C'est de là que l'Eglise a bien jugé que Marie avait été sainte et immaculée dans sa conception, parce que c'eût été une indécence monstrueuse que la Mère d'un Dieu fût quelque temps sous l'esclavage du démon; qu'elle avait reçu plus de grâces et de vertus elle seule, que tous les saints ensemble, parce qu'elle était appelée à une fin plus noble qu'eux; qu'elle n'a pas été comprise dans la masse de perdition, parce que l'Incarnation n'étant conclue qu'en conséquence du péché d'Adam, la mère en cela a suivi la destinée de son fils: qu'étant mère, elle l'a néanmoins conservé sa pureté virginale, parce qu'il était de la bienséance qu'un Dieu voulant se faire homme eût une Vierge pour mère. C'est enfin de là que l'Eglise a jugé que Marie faisait un rang à part entre Dieu et les autres créatures, parce que l'ordre hypostatique tient le milieu entre le divin et le naturel, et que les plus saintes intelligences n'étant destinées que pour être les serviteurs et les ministres du Seigneur: *Omnes sunt administratorii spiritus* (Hebr., V, 1), Marie seule était élevée jusqu'à la maternité de Dieu même.

C'est ainsi que l'Eglise, découvrant peu à peu toutes les grandeurs qui sont renfermées dans cette glorieuse qualité, et voulant ensuite rendre des hommages à Marie qui fussent proportionnés à la sublimité de son état, après avoir usé des termes les plus nobles et des expressions les plus fortes, pour lui marquer tout le respect dont elle est touchée, n'étant pas satisfaite de ses éloges, et et désespérant d'en trouver jamais qui soient dignes de sa grandeur, s'écrie avec saint Augustin: *Quibus te laudibus efferam nescio*. Vierge sainte, pardonnez à la bassesse de mes paroles, je ne puis marquer toute la vénération que j'ai pour vous, et comme le nombre et l'excellence de vos perfections me

surprend, m'éblouit; aussi je ne puis trouver de termes assez respectueux, ni d'éloges assez magnifiques pour célébrer vos grandeurs: *Quibus te laudibus efferam nescio*. Et ce qui me jette dans l'étonnement où je suis, c'est que vous soyez la mère d'un Dieu: *Quia quem cæli capere non poterant, tuo gremio contulisti*. Voilà la véritable raison de mon insuffisance et de l'impuissance où je me trouve de vous honorer autant que vous le méritez: *Quia quem cæli capere non poterant, tuo gremio contulisti*. C'est parce que le Créateur, par votre ministère, est devenu la créature, c'est parce que vous avez porté dans votre sein celui qui soutient le ciel et la terre, c'est, enfin, parce que vous avez donné des bornes à cette immensité que la vaste étendue des cieux ne peut renfermer; et, pour m'expliquer mieux par un seul mot, c'est encore une fois parce que vous êtes la mère de Dieu: *Quia quem cæli capere non poterant, tuo gremio contulisti*.

Mais si l'Eglise a trouvé dans le titre de Mère de Dieu un objet si digne de vénération pour proposer aux fidèles, elle y a trouvé quelque chose de plus consolant et de plus édifiant pour nous. C'est là qu'elle a découvert ces trésors infinis de grâces qu'elle présente à ses enfants, c'est là qu'elle a trouvé une rédemptrice généreuse, une médiatrice toute-puissante, un asile ouvert à tous les pécheurs, une mère pleine de tendresse pour les hommes: car quiconque dit mère de Dieu, dit tout cela.

Oui, chrétiens, nous le pouvons dire avec l'Eglise et les Pères, à la confusion des ennemis de Marie: être mère de Dieu, c'est être la rédemptrice des hommes, c'est être la cause du salut de l'univers, c'est fournir le sang qui a été répandu pour nous sur la croix, c'est former le corps adorable qui a servi de rançon pour le genre humain, c'est produire de la meilleure partie de soi-même la victime qui doit apaiser un Dieu irrité, c'est la nourrir de son propre lait, c'est l'élever avec des peines et des soins inconcevables, c'est s'arracher avec violence au plus aimable Fils du monde, pour le voir attaché à une croix, c'est plus encore, ô ennemis de Marie, qui lui refusez le titre de rédemptrice, c'est consentir à la mort de ce cher Fils, c'est le sacrifier à votre salut. Car, selon la remarque des Pères, si le consentement de Marie a été nécessaire pour l'Incarnation, comme Dieu nous l'a fait connaître en le lui faisant demander, il a dû être bien plus nécessaire pour le mystère de la passion; et si le Verbe n'a pas voulu se former un corps du sang de Marie sans qu'elle y consentît, bien moins aura-t-il voulu livrer ce même corps aux supplices et à la mort sans le consentement de celle qui le lui avait donné. C'est pour cela qu'elle demeura ferme au pied de la croix, comme pour marquer qu'elle présidait, ainsi que le Père éternel, à l'exécution sanglante de son Fils; bien plus, qu'elle était prête, selon la pensée d'un Père, à l'immoler de sa propre main, si Dieu l'eût ordonné: *Parata erat occidere filium suum*.

Voilà, ingrats, à qui vous refusez le titre de rédemptrice ; mais voilà celle à qui l'Église l'accorde à si juste titre. Car pénétrée des plus tendres sentiments de reconnaissance, examinant ce qu'a fait Marie pour ses enfants, voyant qu'on attribue à Eve la perte du genre humain, pour avoir présenté le fruit défendu au premier homme, elle infère de là qu'on doit donc appeler Marie la cause du salut des hommes, puisqu'elle a produit un fruit de vie, que la croix a porté pour nous ; et que si l'Écriture a pu donner le nom de sauveur à Joseph, parce qu'il avait nourri et conservé les Égyptiens, en distribuant avec prudence et avec bonté les provisions qui appartenaient à Pharaon, et dont ce prince l'avait fait le dispensateur, on peut dire à plus forte raison que la Vierge nous sauve, bien que ce ne soit que par les grâces de Jésus-Christ, dont elle est la dispensatrice et l'économe souveraine.

Or, du titre de rédemptrice qu'on trouve dans la qualité de mère de Dieu, l'Église a tiré ce qui de médiatrice ; car deux choses sont nécessaires pour cela, une puissance souveraine sur celui qu'il faut fléchir, et une extrême bonté envers les hommes pour employer cette puissance en leur faveur. Or, je soutiens que la qualité de mère de Dieu porte essentiellement ces deux caractères, comme deux propriétés inséparables ; car, dirons-nous que Jésus-Christ s'est dispensé de cette loi, qui nous soumet à ceux dont nous avons reçu la vie, lui qui pendant l'espace de trente années n'a pas cru pouvoir rien faire de plus important pour le salut des hommes, que d'obéir à Joseph et à Marie ? *Et erat subditus illis (Luc, c. II)*. Dirons-nous que dans le ciel son état glorieux l'affranchit de cette soumission ? Ce n'est point là l'esprit de Jésus-Christ ; il ne nous apprend pas à secouer le joug de l'obéissance, quand nous sommes dans l'élévation, et comme il n'a pas exempté les chrétiens de ce devoir, quand ils seraient devenus grands, aussi leur donne-t-il lui-même l'exemple d'une parfaite condescendance aux volontés de Marie.

Quelle apparence qu'un Dieu qui s'est engagé à exécuter les ordres de ses serviteurs, quand ils lui seraient fidèles [ce sont les termes de l'Écriture : *Voluntatem timentium se faciet (Ps. CXLIV)* ;] qui a donné un pouvoir sans bornes à une foi vive ; qui a asservi, pour ainsi dire, sa providence à l'autorité d'un homme, jusqu'à lui obéir, en arrêtant le soleil contre les lois et le cours ordinaire de la nature : *Obediente Domino voci hominis (Josue, c. X)* ; quelle apparence, dis-je, que ce même Dieu ait voulu limiter la puissance d'une mère aussi pure, aussi parfaite, aussi sainte que Marie ? *Pete, Mater mea (III Reg. I)*. Non, non, ne ménagez point un pouvoir, lui dit son Fils, avec beaucoup plus de raison que Salomon ne le disait à Bethsabée ; demandez, ma mère, ou plutôt commandez tout ce qu'il vous plaira. *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam (Ibid.)* Car comment pourrais-je vous rien refuser,

landis que vous élevez vers mon trône ces mains pures qui m'ont porté dans mon enfance ? Voilà la toute-puissance de Marie ; elle n'est pas absolue et indépendante comme celle de Dieu, mais elle est suppliante et n'en est pas moins efficace : *Omnipotentia supplex*. Et c'est ce que les Pères ont reconnu, lorsqu'ils se sont adressés à Marie avec des termes si respectueux et si soumis. *Ad te recurrimus, o benedicta!* Nous avons recours à vous, s'écrie Origène, à vous que tous les peuples bénissent. *Intercede, hera, Domina, et regina, et mater Dei, ora pro nobis* : intercédez pour nous ; c'est la prière de saint Athanase, intercédez pour nous, ô sainte dame, maîtresse, reine et mère de Dieu. *Advolvor genibus tuis, o domina mea!* Je me jette à vos genoux, et je reconnais votre puissance : c'est celle de saint Ephrem : *Supplica Deo at animas nostras salvet* : Demandez à Dieu qu'il nous sauve ; c'est la prière de saint Jean Chrysostome : *Aspice nos de celo oculo propitio* : jetez sur nous un regard favorable ; c'est celle de saint Basile : *Sancta Maria, succurre miseris*. Vierge sainte, secourez-nous ; c'est celle de saint Augustin.

Sur quoi, je vous prie, chrétiens, de faire deux réflexions avec moi, dont la première est que ces grands hommes étaient sans doute aussi agréables à Dieu que ceux qui, ne croyant pas avoir besoin de l'intercession de Marie, s'adressent directement à lui. Ces hommes de Dieu qui avaient de si longs et de si fréquents entretiens avec lui, lorsqu'ils étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes dans leurs plus hautes contemplations ; ces grands hommes, dis-je, qui pouvaient alors demander librement et sans crainte ce qu'ils jugeaient leur être nécessaire, non-seulement ne dédaignaient pas d'implorer le secours et de réclamer la protection de Marie, mais ne croyaient pas pouvoir sans elle obtenir ce qu'ils voulaient ; ils ne craignaient pas de déshonorer par là Jésus-Christ, mais ils étaient persuadés qu'ils ne pouvaient se la rendre plus favorable que par l'entremise de sa mère.

La seconde réflexion est que ces gens qui font gloire de s'adresser immédiatement à Jésus-Christ ne me paraissent pas recueillir un plus grand fruit de leurs prières. On ne voit pas que leur attachement pour le Fils redouble par le mépris qu'ils ont pour la mère, et ce qui achève de me les rendre suspects, c'est que dans les affaires du monde ils tiennent une conduite bien opposée à celle là ; car à qui ne s'adressent-ils pas pour se rendre un juge favorable, quelles recherches ne font-ils pas de ceux qui ont accès auprès de lui ou même auprès de ses amis ? Par combien de canaux fait-on passer une sollicitation avant qu'elle aille jusqu'à celui qui doit décider de l'affaire ? On ne néglige pas même des domestiques. Et lorsqu'il s'agit de fléchir un Dieu irrité contre eux, d'obtenir une faveur dont ils doivent connaître qu'ils sont indignes, de demander grâce et non pas justice, ils négligent l'intercession de Marie, et ne veulent pas reconnaître sa puissance.

Ce n'est pas assez : ils attaquent sa miséricorde, comme si Marie avait pu oublier qu'elle n'a été mère de Dieu que pour nous ; qu'étant les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, nous sommes ses enfants, qu'elle a porté dans ses chastes entrailles le Sauveur de tous les hommes ; qu'il ne s'est servi d'elle que pour venir chercher sur la terre ce qui avait péri. Non, chrétiens, Marie ne peut souscrire qu'avec peine à la condamnation des pécheurs, et le Seigneur approuve la tendresse qu'elle a pour eux. Le Père céleste ne veut la perte du pécheur qu'à demi, tandis que ce fils rebelle est en état de se convertir ; il ne lance la foudre que quand personne n'arrête son bras ; mais quand il trouve un Moïse qui le prie, la prière le désarme. Lorsqu'Aaron, l'encensoir à la main, se jette au milieu du peuple, qui allait être consumé par le feu du ciel, Dieu se laisse fléchir par l'encens. Lui-même, dans la résolution où il est de perdre son peuple et de le punir de ses infidélités, cherche un seul homme juste qui puisse apaiser sa colère, et il se plaint de n'en trouver pas : *Quæsi vi de eis virum, qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem, eam et non inveni* (Ezech., cap. XXII). Je n'en suis pas surpris, ô Père des miséricordes ! Marie n'était pas encore dans ces temps malheureux ! vous n'aviez pas donné au monde une si puissante médiatrice : mais depuis que nous l'avons, combien de fois a-t-elle apaisé votre colère ; combien de fois a-t-elle arrêté votre bras ; combien de fois s'est-elle mise entre vous et le pécheur, vous présentant les larmes que le repentir nous faisait verser, et nous obtenant le pardon de nos crimes, forçant même quelquefois, si je l'ose dire, votre providence à faire des miracles pour nous sauver !

Heureuse donc l'âme qui a fondé son espérance sur Mariel heureux qui, plein de vénération pour le Fils, a appris dès son enfance à réclamer la protection de la Mère : qui n'a point séparé l'un de l'autre dans son cœur, et qui par un faux zèle ne s'est point soustrait mal à propos un des secours les plus puissants et les plus efficaces que nous ayons pour nous sauver ! Que si l'on ne voit plus aujourd'hui de ces conversions soudaines, de ces changements admirables que la main du Seigneur opérail en faveur des serviteurs de la vierge, c'est parce qu'on a fermé au peuple ces entrailles de miséricorde. On a ôté aux pécheurs leur asile, et à force de leur retrancher tous les moyens de retourner à Dieu, on les a souvent réduits au désespoir.

Dans ces heureux siècles où la foi et la docilité des fidèles permettaient aux Pères de l'Eglise d'exposer tous leurs sentiments sur la Vierge, chaque Père n'ayant devant les yeux que cette auguste qualité de mère de Dieu s'efforçait d'en soutenir toute la grandeur par les éloges les plus glorieux, et après avoir usé des termes les plus nobles, ils avouaient qu'ils étaient toujours au-dessous d'un si grand sujet. Ce qu'un zèle qu'on

ose blâmer aujourd'hui semblait leur faire dire de trop fort, était corrigé par la droiture de leur cœur ; ils ne pensaient que ce qu'il fallait penser, lorsqu'ils semblaient dire ce qu'il ne fallait pas dire ; et nous ne lisons pas que leurs écrits aient causé de scandale parmi les fidèles. Nous lisons au contraire qu'ils faisaient souvent de ces prodiges de la grâce qu'on ne voit point faire dans notre siècle par ceux qui ont un si grand soin de rappeler les temps passés. Aujourd'hui quand on parle de Marie, on ne craint plus de n'en pas dire assez ; mais on craint de blesser la délicatesse de ceux qui se persuadent qu'on en dit toujours trop ; il faut presque oublier que celle dont on parle est mère de Dieu ; et on n'ose exposer à des catholiques les grandeurs, la puissance et la bonté de la Vierge qu'avec des tempéraments qu'à peine les hérétiques auraient autrefois exigés.

O siècle ! qu'avez-vous fait de cette sainte docilité de nos pères ? que n'avez-vous conservé cet esprit chrétien, et pourquoi, par un raffinement de réflexions humaines, avez-vous étouffé ce zèle pour la gloire de Marie, que nous devions hériter de ceux qui nous ont précédés ? Un mot contre le service de la mère de Dieu aurait révolté les esprits, on aurait eu horreur d'entendre ce qui se pratique aujourd'hui, comme une chose agréable à Dieu ; et s'il fallait trouver parmi les fidèles de quoi ériger ces superbes monuments qu'une vénérable antiquité a consacrés, où trouverait-on dans ce siècle si éclairé ces largesses et ces profusions qui partaient d'un cœur si droit et si plein de tendresse pour Marie ? Mais tel est l'esprit du temps de régler tous les devoirs et de n'en pratiquer pas un, de réduire la religion à une sécheresse de spéculation qui dégénère en indévotion et en impiété.

Mais où m'emporte mon zèle ? Non, chrétiens, nous n'avons rien perdu de ce que les siècles passés nous ont inspiré de respect et de confiance pour Marie ; et c'est ce soin même qu'on a eu de le conserver, qui doit redoubler notre attachement pour elle. Car n'est-ce pas l'ouvrage de Dieu, que malgré les efforts de quelques zélés indiscrets qui ont voulu diminuer la gloire de Marie, et, sur des prétextes malins, étouffer cette confiance que les fidèles ont en elle, les peuples aient cependant conservé tous les sentiments qu'ils avaient ? Ils ont bien senti qu'on voulait leur enlever ce qui leur était le plus cher ; et la grâce a fait dans leur cœur ce que la nature fait dans le cœur des enfants à l'égard de leur mère. Ils n'ont pu souffrir qu'on leur ôtât rien de leur confiance. On a pu abolir plusieurs pratiques chrétiennes ; on a même ralenti cette ardeur louable que les fidèles avaient pour la fréquentation des sacrements ; mais quand il a fallu arracher de leur cœur ces sentiments tendres et respectueux pour Marie, que le christianisme y a si profondément gravés, tous les efforts ont été inutiles. Ses fêtes ont été célébrées avec toute la pompe et la solennité ordinai-

res, ses autels chargés de vœux et de présents, ses temples fréquentés par une foule de fidèles, malgré les mauvaises intentions de ses ennemis. Oui, messieurs, j'ose le dire, que ce zèle qu'on a de rectifier la dévotion envers la sainte Vierge n'est point un zèle chrétien; car s'il était tel, ceux qui prennent tant de soin de réformer des abus imaginaires, auraient le même soin de rétablir ce qui manque, de leur aveu même, au service de Marie; ils n'auraient pas épuisé tout leur zèle à modérer celui que les fidèles ont fait paraître pour la gloire de la Vierge; ils l'auraient également employé contre ceux qui sont si négligents à lui rendre leurs devoirs. Mais pour marquer que je ne prétends pas autoriser ce qui pourrait y avoir d'excessif dans la dévotion dont je parle, je vous ferai voir en peu de mots que la qualité de Mère de Dieu bien entendue suffit pour détruire toutes les vaines espérances des dévots présomptueux: c'est le sujet de la seconde partie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Je ne suis pas surpris, messieurs, que parmi les personnes qui font profession de servir Marie, il se trouve quelquefois des sujets indignes de sa protection; mais ce qui m'étonne, c'est que ces serviteurs infidèles qui manquent aux devoirs du christianisme les plus essentiels ne laissent pas de compter sur la protection de Marie, comme ceux qui la servent le plus fidèlement, et que, trompés par les apparences du culte extérieur qu'ils lui rendent encore, ils veulent entrer dans tous les droits et tous les privilèges des véritables enfants de la Vierge, tombant par là dans une présomption dangereuse qui les perd infailliblement: je m'explique. Il y en a peut-être parmi vous qui, après s'être dévoués sincèrement au service de Marie, après s'y être maintenus longtemps par une vie exemplaire et irréprochable, sont enfin tombés peu à peu dans le relâchement et de là dans des désordres considérables. Peut-être s'est-il formé avec le temps certaines habitudes qui vous attachent au péché; et au lieu que vos premières chutes étaient suivies d'un prompt repentir, qu'à peine vous étiez tombés, qu'on vous voyait tous relevés avec avantage, peut-être maintenant asservis honteusement à la passion que vous combattiez en ce temps-là, vous vous en êtes faits esclaves, et *ais*, tantôt de vaincre, tantôt d'être vaincus, vous avez enfin pris le parti que prennent les gens de ce caractère, c'est-à-dire de vous en tenir à l'état du péché mortel.

Dans cet état votre conscience vous a troublés quelquefois; il a fallu la flatter de quelque espérance pour lui rendre la tranquillité qu'elle avait perdue, car vous n'en étiez pas venus jusqu'à ce point d'insensibilité, que de pouvoir vous mettre l'esprit en repos sur un état si déplorable. Qui vous a donc rassuré l'esprit? Vous vous êtes souvenus que vous étiez serviteurs de Marie; et sur ce principe que je pourrais contester, quelles

fausses conséquences n'avez-vous pas tirées pour dissiper ces craintes salutaires que la Mère de Dieu vous ménageait? Car, vous qui, avant de tomber, n'aviez pas assez de confiance en la sainte Vierge, et qui n'êtes peut-être tombé que pour avoir manqué de la réclamer dans les occasions périlleuses qui vous ont perdu, après votre péché quelle confiance ou plutôt quelle présomption n'avez-vous pas? Vous supposez comme un principe, qui suffit seul pour vous rassurer, que jamais serviteur de Marie ne se damna; qu'elle a des ressources infaillibles pour les plus désespérés; que l'ouvrage de votre conversion sera le sien; qu'il faut attendre le temps qu'elle a marqué pour cela; qu'il y a mille exemples de pécheurs les plus obstinés et plus endurcis que vous qu'elle a convertis à la mort, et qu'ainsi vous avez lieu d'attendre par sa médiation ces faveurs spéciales dont elle dispose. Ce n'est peut-être pas ainsi que vous vous expliquez; mais pour peu que vous vouliez vous interroger vous-même sur ce qui vous donne ce malheureux repos de conscience dans le péché; pour peu que vous vouliez vous répondre à vous-même de bonne foi, vous démêlerez que ce sont là vos véritables sentiments dans la mauvaise disposition où vous êtes.

Or, je soutiens que la seule qualité de Mère de Dieu suffit pour détruire cette vaine présomption. Pour le comprendre, je vous prie de remarquer avec saint Thomas, que la présomption suppose toujours deux actes, dont le premier est un jugement faux, par lequel le présomptueux se persuade que la bonté de celui dont il présume étant sans bornes et sans mesures, quelque offense qu'il puisse commettre à son égard, il en obtiendra le pardon; et le second est un amour secret de nous-mêmes, qui, nous inspirant un dégoût et une aversion de tout ce qu'il y a de pénible dans les voies du salut, se décharge volontiers de son fardeau sur un autre, et se repose sur lui d'un soin qui essentiellement nous doit être personnel. Voilà, dit ce saint docteur, les fondements sur lesquels le présomptueux s'appuie et s'élève avec tant d'orgueil. Or, par le premier, il méprise la personne qu'il pense honorer; et par le second, il se rend impossible l'acquisition d'un bien sur lequel il croit avoir des droits incontestables: peut-on rien voir de plus chimérique que ces deux idées dont il se flatte?

Je dis que le présomptueux méprise la personne qu'il croit honorer. Car n'est-il pas visible, chrétiens auditeurs, que de porter la bonté de Marie jusqu'à cet excès d'indulgence, qu'elle autorise l'impénitence du pécheur, c'est se former l'idée d'une Mère de Dieu sans équité, sans zèle pour la gloire de son Fils, et que, comme il n'est rien de plus injurieux à sa miséricorde et à son pouvoir, que le désespoir de ceux qui s'obstinent à ne rien espérer d'elle, c'est outrager sa justice que d'en attendre les faveurs les plus injustes et les plus déraisonnables: *O! presumptio nequissima unde creata es (EccI., XXXVII)?* Malheureuse présomption,

s'écriait le Sage, qui emprunte les apparences de la vertu pour tromper l'esprit de l'homme, nous avons enfin découvert ta naissance et ton origine, tu semblais être émanée du sein de la vérité même, et tu n'es que la production informe de l'erreur et du mensonge; tu semblais rendre hommage aux souveraines perfections de Marie, et tu déroges à la glorieuse qualité de Mère de Dieu et à cette éminente pureté qui la distingue de tout le reste des créatures.

Par le mot de pureté, messieurs, je n'entends pas ici cette pureté virginale en laquelle Marie a excellé, je prends ce terme dans sa propre signification, c'est-à-dire pour une haine entière du péché, pour une aversion sincère de tout ce qui peut souiller une âme juste, perfection que Marie a toujours possédée éminemment et qu'elle eût préférée sans doute à la maternité de Dieu même si ces deux qualités eussent été aussi incompatibles ensemble qu'elles sont inséparables l'une de l'autre, perfection que Marie n'a pas renfermée dans une exemption personnelle du péché, mais qu'elle a étendue jusque sur les péchés des hommes. Non, elle n'a pas oublié qu'en qualité de Mère de Dieu elle n'est venue au monde que pour combattre le péché et pour servir au grand ouvrage de la Rédemption; qu'elle n'a fourni la plus pure partie de son sang que pour laver dans la personne du Sauveur jusqu'aux moindres taches dont l'homme s'était souillé.

Quelle est donc l'erreur du présomptueux, lorsque esclave volontaire du péché, il se flatte de la protection de la Vierge, lorsque au milieu de ses désordres, il se dit secrètement à lui-même ce que disait eet Israélite entendant la loi de Moïse : *Pax erit mihi, et ambulabo in pravitate cordis mei* (Deut., XXIX) : Toutes ces menaces ne m'alarment point; je puis sans danger continuer dans mes désordres? N'est-ce pas vouloir rendre Marie en quelque manière complice de nos crimes? n'est-ce pas la déclarer la protectrice de nos iniquités? n'est-ce pas reconnaître qu'on peut la servir et ne pas bien vivre; que sa bonté lui ferme les yeux à nos dérèglements et la fait condescendre à nos faiblesses? Or, je vous demande, chrétiens, si vous reconnaissez là la Mère de Dieu? Y voyez-vous aucun trait de cette pureté sans égale, à qui la plus légère tache fait horreur? Y découvrez-vous cette haine du péché, qui la porta jusqu'à consentir au supplice de son propre Fils? Y trouvez-vous ce zèle pour la gloire de son Dieu, à qui elle a sacrifié cette victime innocente? Y remarquez-vous cet amour si tendre pour Jésus-Christ, dont on veut qu'elle protège les ennemis?

Saint Augustin reprochait autrefois aux païens, comme la source de tous leurs désordres, l'horrible profanation dont ils déshonoraient la majesté de leurs dieux, en les déclarant en même temps et protecteurs et coupables de tous les crimes. Dieux indignes, s'écrie ce Père, d'être servis par des hommes, puisqu'ils ne savent pas distinguer le vice d'avec la vertu! Permettez-moi, messieurs,

non pas d'accuser de pareils excès ceux qui présument trop de la bonté de Marie, mais de vous faire remarquer que leur présomption cause dans le christianisme presque les mêmes abus que nous condamnons dans le paganisme, lorsque, pécheurs par état et par une habitude volontaire, ils ne laissent pas de se flatter de la protection de la Vierge.

Il est vrai, dit ce libertin, l'état où je suis peut avoir des suites très-funestes, mais aussi dois-je compter pour rien le secours de la Mère de Dieu? Quand on a une médiatrice puissante, ne doit-on rien attendre de ses soins? N'est-elle pas la mère des pécheurs aussi bien que des justes? Et de là quelle conséquence, quelle suite, quel changement dans les mœurs! On n'en voit aucun, messieurs, et c'est ce que j'appelle déclarer Marie protectrice de son péché. Tel ne craint point de blesser la réputation de son prochain avec les traits de la médisance et de la raillerie la plus piquante, qui, sans se mettre en peine de la réparer, se repose sur le titre de serviteur de la Vierge, qu'il croit seul suffisant pour assurer son salut. Tel, après avoir consacré quelques heures le dimanche au service de Marie, se sait si bon gré de ce léger sacrifice, qu'il ne fait aucun scrupule de passer la semaine entière dans une oisiveté également indigne de son état et dangereuse pour ses mœurs. Tel, se trouvant logé dans une maison qui devient pour lui un scandale et une occasion de se perdre, y demeure tranquillement, tandis qu'il voit autour de lui le feu de la concupiscence allumé de toutes parts. Tel, appelé depuis longtemps à la retraite par une forte inspiration du Saint-Esprit qui lui fait connaître le danger qu'il court dans le monde, refuse de répondre à la grâce de sa vocation. Tel, après avoir participé aux mystères les plus saints, s'engage, le jour même, en des compagnies où il sait, par une funeste expérience, que l'intempérance et les excès sont inévitables. Tel passionné pour les spectacles s'expose indiscrètement à toutes les impressions que peuvent faire sur son esprit des objets dont il n'a déjà que trop senti le pouvoir et les atteintes mortelles. Et l'on prétend que Marie sera responsable de tout cela! On se croit à couvert de tous les traits de la colère de Dieu, tandis qu'on pourra s'appuyer de la protection de sa Mère! Ainsi les Juifs, ces infidèles, plus idolâtres que les idolâtres mêmes, se flattant d'avoir seuls le temple du vrai Dieu, bien qu'ils le profanassent par de fréquentes idolâtries, prétendaient qu'il devait leur servir de refuge et d'asile contre la justice divine. Ainsi comptaient-ils sur cette arche mystérieuse qui jetait la terreur dans l'armée de leurs ennemis et qui les rassurait contre tous les périls de la guerre, sans considérer que quand ils étaient mal avec Dieu, cette arche même portait le ravage dans leur propre camp et frappait de mort subite ceux qui manquaient de respect pour ce gage sacré de l'alliance du Seigneur. Pour peu qu'ils fissent de réflexion à ces funestes effets dont ils étaient eux-mêmes témoins, le seu-

timent que devait naturellement leur inspirer la vue de l'arche, n'était-ce pas de sonder leur propre conscience pour connaître s'ils étaient bien avec Dieu, et pour ne pas faire de ce symbole mystérieux de la protection du ciel un triste instrument de sa colère et de son indignation? Et ne sont-ce pas là, messieurs, les sentiments que vous doit inspirer la dévotion à la sainte Vierge?

Pour en être encore plus persuadés, faisons une dernière réflexion sur cette espérance trompeuse dont notre amour-propre nous flatte, qu'avec le secours de Marie nous ne pouvons manquer de grâces dans la suite, quoique nous refusions de coopérer aux grâces présentes. Car remarquez, messieurs, que le pouvoir de la Mère de Dieu est un pouvoir de médiation, où il s'agit de fléchir le Seigneur par la prière. Il est vrai qu'il n'est point de faveur si extraordinaire, qu'elle ne puisse nous procurer; mais c'est en demandant et non pas en donnant; c'est en suppliant, comme parlent les Pères, et non pas en fournissant du sien : *Omnipotentia supplicis*. Or, sur ce principe, quelque puissante que soit Marie, elle ne peut rien que ce que la bienséance lui permet de demander; et pour juger s'il est en son pouvoir, ou de vous sauver sans conversion, ou de vous convertir quand vous serez las de pécher, examinez si elle peut raisonnablement demander l'une ou l'autre grâce.

Vous sauver sans conversion, ce n'est pas sans doute ce que vous prétendez : mais vous convertir quand il vous plaira, c'est encore moins ce que vous pouvez attendre. Car comment Marie le demandera-t-elle pour vous? Pour vous, dis-je, qui refusez tous les jours cette grâce de conversion, qui la combattez, qui l'anéantissez par une obstination insurmontable : pour vous, à qui la Mère de Dieu l'a cent fois ménagée avec les soins et les empresses les plus tendres, lorsque vous n'y répondez que par d'horribles infidélités : pour vous, qui, à l'heure que je vous parle, pouvez peut-être vous reprocher d'avoir épuisé plus de grâces inutilement vous seul, qu'il n'en fallait pour sauver trente autres : pour vous, qui, à force de remettre et de différer de jour en jour, vous mettez dans l'impuissance de jamais rien exécuter. Et sous quel titre encore une fois pourra-t-elle obtenir ces grâces pour vous? Où sont les prières qu'elle puisse présenter de votre part au trône de Dieu? Seront-ce les louanges de cette Vierge sainte, que vous recitez quelquefois? mais quelle grâce ont les louanges dans la bouche d'un pécheur, dont le cœur est éloigné du Dieu même dont elle est la Mère? seront-ce vos communions? mais si elles sont défectueuses ou même indignes, pourra-t-elle les produire; et n'avez-vous pas lieu de craindre qu'elles soient telles? Mais ne peut-elle pas présenter ses mérites à son Fils? Sans doute, messieurs, et c'est sur cela que vous devez compter présentement, mais non pas à l'avenir; ils suffisent pour appuyer votre confiance, mais non pour autoriser votre présomption; ils vous aide-

ront à détruire le péché, mais non pas à l'entretenir comme vous avez peut-être fait, prévenus d'une erreur injurieuse à la qualité de Mère de Dieu.

En quel abîme de malheurs m'allais-je donc précipiter, sous prétexte de culte que je rends à Marie? Entrez, chrétiens, dans ces sentiments. Quelle assurance m'a-t-elle donnée de me sauver en vivant mal? et quelle idée ai-je conçue de la Vierge, lorsque j'ai cru qu'elle autoriserait le relâchement de mes mœurs? Est-ce un culte ou plutôt une abomination dont j'ai profané ses autels? Comment me suis-je flatté de la protection de la Mère, lorsque j'ai donné la mort à son Fils? Telle est l'erreur où j'ai vécu, Vierge sainte; tel est l'outrage que j'ai fait à votre miséricorde : voilà la cause de ces discours injurieux que vos ennemis ont publiés contre vous. Le monde témoin de mes égarements, et ravi de trouver un prétexte de ne pas vous honorer, a rejeté sur vous des dérèglements qui étaient un pur effet de ma malice et de mon ingratitude, et tel qui peut être touché d'un bon exemple, s'il m'avait vu mener une vie plus réglée, serait venu vous présenter des hommages sincères, me voyant dans le désordre, n'a conçu que du mépris pour les exercices d'une solide dévotion : il s'abusait sans doute; il connaissait mal les sentiments de votre cœur; il ne savait pas que je n'étais plus des vôtres qu'en apparence, et que vous ne me souffriez que comme un serviteur infidèle, dont vous aviez autrefois agréé les services, et dont vous attendiez encore le repentir. Ah! Vierge sainte, souffrez que je sois encore du nombre de vos enfants; je ne demande à demeurer dans votre service que pour détruire ce que j'ai malheureusement établi : *Docebo iniquos vias tuas* (Ps. L.). Je veux qu'on distingue entre les sentiments que vous m'inspirez et ceux que le libertinage vous impute; que vos ennemis, édifiés de la vigilance et de la conduite de vos véritables serviteurs, courent en foule à vos autels; que ceux qui ont été témoins de mes désordres, témoins aussi du changement admirable que votre main aura opéré, jugent par là du pouvoir que vous avez auprès de Dieu; qu'ils s'engagent à vous servir dans l'attente des mêmes faveurs, et que, par votre secours, ils arrivent à la gloire, etc.

### SERMON XXV (1).

SUR UNE CÉRÉMONIE DE PIÉTÉ ENVERS  
LA SAINTE VIERGE.

Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix.

Nous avons recours à votre protection, ô sainte Mère de Dieu.

C'est la prière que l'Eglise adresse à Marie au nom de tous les fidèles, et c'est l'action

(1) Les deux sermons suivants ont été prêchés devant les pensionnaires du collège de Louis-le-Grand, qui le jour de la Visitation, faisaient leur dévotion solennellement, pour se mettre sous la protection de la sainte Vierge.

que vous venez faire aujourd'hui, chrétienne jeunesse, en vous mettant sous la protection de la Vierge avec tout l'appareil et toute la solennité que mérite une si sainte cérémonie. Gardez-vous d'envisager cette action comme une pratique légère, et souvenez-vous que Louis XIII, prince également religieux et vaillant, ne crut pas autrefois pouvoir mettre en de meilleures mains le gouvernement de ses Etats et la prospérité de son royaume qu'entre celles de Marie. C'est à l'exemple de ce pieux monarque que vous êtes assemblés aujourd'hui, pour attirer sur vous les secours d'une si puissante médiatrice; jour de grâce et de salut, si vous savez pénétrer toute l'importance de ce que vous allez faire et les suites avantageuses que vous en devez attendre.

En effet, rien n'est plus capable d'engager les grands à protéger les petits, que la vue de leur faiblesse, et rien n'est plus capable d'engager les petits à ne se départir jamais de l'obéissance qu'ils doivent aux grands que d'être sous leur protection; deux avantages également considérables que vous procure l'action que vous faites en présence des autels. Car, en premier lieu, rien ne doit davantage engager Marie à vous protéger que cet acte authentique de respect et de confiance; en second lieu, rien ne doit plus vous engager vous-mêmes à lui être fidèles que cet aveu solennel et cette profession ouverte de vouloir vivre sous sa protection. Ces deux considérations feront tout le sujet de cet entretien; donnez-moi votre attention après que nous aurons demandé, etc. : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, messieurs, plus j'examine les circonstances de cette cérémonie, plus je suis convaincu que rien n'est plus propre à engager la Mère de Dieu à vous être favorable, soit que je considère ceux qui vous inspirent une si sainte pensée, ou que je fasse attention à vous qui l'exécutez avec tant de solennité, soit que je fasse réflexion à ces malheureux temps où la dévotion à la sainte Vierge s'est tellement refroidie et où cependant vous n'avez rien perdu de la vôtre, soit enfin que je tourne les yeux vers ce lieu que vous lui consacrez tout de nouveau, qui est celui de vos prières.

Ceux qui vous inspirent cette pensée, c'est nous, messieurs, qui avons l'honneur d'être chargés du soin de votre éducation. Destinés par l'esprit de notre vocation et par la confiance du public à élever la plus florissante jeunesse du royaume, nous connaissons toute l'importance d'un emploi si utile, et, en même temps, nous sentons tout le poids d'une si difficile entreprise; nous savons que les plus chers dépôts de l'Etat sont entre nos mains, qu'il attend de nous des élèves non-seulement habiles dans les sciences humaines, mais encore dans la science du salut, qui puissent dignement remplir les premières charges de l'Eglise, de la robe et de l'épée; emploi dont dépend, si je l'ose dire, la félicité et le bon ordre du royaume.

Mais d'ailleurs nous savons que la nais-

sance est un obstacle presque insurmontable aux vertus chrétiennes, que c'est assez d'être né dans l'aisance pour apporter au monde une opposition essentielle aux maximes de l'Evangile; nous n'ignorons pas que ce qui est grand devant les hommes devient souvent abominable devant Dieu; nous avons à combattre l'éducation qui est comme une seconde nature presque aussi difficile à surmonter que la première; nous avons à vaincre la mollesse et le luxe de la maison paternelle, le commerce du monde qui efface en un jour toutes les impressions de vertu que peut donner un mois entier de soins et d'application; nous avons à soutenir le penchant d'un âge à qui le vice est comme naturel et à qui la vertu paraît étrangère; et, contre des maux si pressants, nous sentons l'impuissance de nos forces. Nous pouvons bien veiller, prier, travailler sans relâche, vous insinuer à propos tout ce qu'une charité ardente et discrète nous peut inspirer, mais nous n'avons pas en main la grâce du ciel.

Or, le zèle nous suggère aujourd'hui un expédient admirable pour suppléer à notre faiblesse. Instruits que nous sommes des sentiments de l'Eglise, nous savons que Marie est la dispensatrice des faveurs célestes, que c'est par elle que Dieu verse sur les hommes les plus riches trésors de la grâce; son pouvoir et sa bonté nous sont également connus: nous remettons donc entre ses mains ceux que le public a bien voulu confier aux nôtres, et par là sans doute nous l'engageons à vous protéger d'une façon particulière.

Non, ce n'est point sur nos forces que nous comptons; Vierge sainte, c'est sur votre secours; vous voulez que ces enfants aillent à votre Fils, nous tâcherons de les y conduire, mais c'est à vous à les présenter. L'Eglise, inspirée du Saint-Esprit, vous met dans la bouche ces paroles si consolantes pour les fidèles: *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* (Prov., c. VIII): Quiconque me trouvera, trouvera la vie éternelle et recevra le salut de Seigneur: *In me omnis spes vitæ et virtutis* (Eccli., c. XXIV). En vain on cherche hors de moi la vie de la grâce et la vertu, ce n'est que par mon entremise qu'on la doit attendre. Vous semblez même faire un reproche amer aux fidèles qui négligent d'implorer votre secours: *Respiciite, filii, nationes hominum* (Eccli., c. II): Jetez les yeux sur toutes les nations de monde et sur tous les siècles passés, et voyez si quelqu'un se peut plaindre de n'avoir invoqué en vain. C'est sur des assurances si expresses et si souvent réitérées dans les prières de l'Eglise, que nous osons conduire aujourd'hui cette jeunesse chrétienne au pied de votre trône; c'est à vous à faire en sorte qu'ils y trouvent la protection que vous nous faites espérer.

Mais, messieurs, si nous engageons Marie à mettre sa puissance en œuvre pour vous, par l'aveu de notre faiblesse, rien n'est plus capable de réveiller sa tendresse et sa bonté envers vous, que l'aveu public que vous fai-

tes de la vôtre, et le soin que vous avez d'implorer la protection de la Vierge. Ce ne sont pas des pécheurs qui aient vieilli dans les voies corrompues du siècle, c'est une jeunesse chrétienne, susceptible des impressions de la vertu, dans la fleur de l'âge où Dieu ménage les premiers moments; ils trouvent souvent de l'attrait et de la complaisance aux pensées qui regardent le service de Dieu, et d'ailleurs, combattus par le penchant naturel, ils se jettent dans le sein de leur mère comme dans un asile assuré : *Sub umbra alarum tuarum protege nos* : Couvrez-nous, ô Vierge sainte, de l'ombre de vos ailes; que s'il en est par hasard quelqu'un parmi eux qu'un premier mouvement ait enporté, ce n'est point un pécheur endurci; il y a plus d'inconsidération que de malice, mais, quoi qu'il en soit, il veut retourner à Dieu, il cherche une voie, il s'adresse à Marie; quelle joie plus sensible pour elle qui se fait gloire de ramener les plus égarés!

Ce n'est pas ici la dévotion d'un particulier qui se cache par respect humain, et qui, dans un oratoire secret, rend à Marie un hommage qu'il désavoue dans le public, c'est un acte authentique de respect et de vénération par lequel, à la vue de tout le monde, vous vous faites gloire d'être ses serviteurs: or, si Jésus-Christ a promis que deux ou trois assemblés en son nom ne manqueront jamais d'attirer sur eux son assistance spéciale, que feront trois ou quatre cents que vous êtes assemblés en ce lieu pour demander la protection de Marie? Pourra-t-elle vous la refuser, lorsque tous ensemble vous conspirez à un même dessein? Joignant vos cœurs par le lien d'une intention commune, vous animant l'un l'autre par un exemple réciproque, vous forcerez, si je l'ose dire, toute sa puissance à vous être favorable. De quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne verra que des sujets dévoués à son service, que des enfants pleins de zèle pour sa gloire et d'une confiance filiale en sa bonté; il y va en quelque sorte de son intérêt de ne se montrer pas difficile à des jeunes gens qui commencent à se former et qui porteront ensuite dans le royaume entier les sentiments d'une tendre et d'une solide dévotion envers elle.

Ah! pourrait-elle oublier, messieurs, des enfants en qui elle voit couler le sang de tant d'illustres noblesses catholiques qui, le siècle passé, ont défendu son honneur contre les ennemis de l'Eglise? Oui, messieurs, plusieurs d'entre vous peuvent compter parmi leurs aïeux des défenseurs de Marie, qui ont redressé ses autels, rétabli ses images dans le culte qui leur est dû, perdu la vie à la défense de ses intérêts, et qui vous ont transmis avec le sang le respect et la confiance que vous avez en elle: honneur que vous devez plus estimer que celui d'avoir au nombre de vos ancêtres des gens qui ont forcé des villes et gagné des batailles en vue d'une gloire mondaine. Car si Dieu visite quelquefois jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, pour punir sur les en-

fants les péchés des pères, doutez-vous que Marie ne se fasse un plaisir de récompenser jusque dans la postérité la plus reculée le zèle de ceux dont vous descendez, et qui ont si bien soutenu ses intérêts?

Je puis ajouter que l'esprit de notre siècle est encore ici pour vous une conjoncture favorable. Quelque jeunes que vous soyez, messieurs, vous aurez sans doute entendu parler de certains zélés indiscrets que le démon a suscités pour fermer aux fidèles l'asile le plus sûr qu'ils aient contre les ennemis de leur salut; je veux dire ces gens qui, sous un faux prétexte de la gloire de Jésus-Christ, ont attaqué sa Mère et ont voulu ralentir la dévotion des fidèles envers la Vierge. Quoiqu'ils n'aient pas tout à fait réussi dans leur projet, ils n'ont pas laissé, au préjudice du christianisme, de faire de malheureux progrès en plusieurs lieux, et l'on ne s'aperçoit que trop du refroidissement d'une dévotion si solide. Or, si quelque chose est capable de réveiller la tendresse de Marie à votre égard, c'est de voir malgré la froideur que l'on tâche d'inspirer pour elle, une maison qui lui est entièrement dévouée, qui fait une profession ouverte d'être à elle, et de lui donner des marques d'autant plus fortes de son zèle et de son respect, que la malignité du siècle s'efforce plus de ralentir l'un et l'autre.

Oui, messieurs, Marie vous regarde comme ses plus fidèles sujets; et comme dans les troubles de l'Etat le prince a lieu de distinguer ceux qui ont un attachement sincère à sa personne, et qu'il n'est jamais plus touché de leurs services que quand tous les autres lui manquent, ainsi ne doutez pas que Marie ne distingue au travers de ses ennemis ceux qui conservent un sincère attachement à ses intérêts. Oui, encore une fois, ce vous est une conjoncture favorable pour profiter des débris des autres. *Ecce ego*, dit-elle, *et pueri mei quos dedit mihi Dominus* (Ps. VIII). Voici ceux qui me consolent des pertes que je fais; voilà mes véritables enfants que rien n'a pu faire départir de leur devoir; je reconnais leur fidélité, à la profession publique qu'ils font de me servir, dans un temps où quelques-uns croient rendre service à Dieu en me négligeant. Je saurai un jour connaître les miens; je saurai réunir dans leur personne les bienfaits que je voulais répandre sur ceux qui m'ont abandonnée. Ce redoublement de zèle mérite bien quelque augmentation de grâce: *Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus*.

Il semble même que le lieu où vous avez érigé l'image de la sainte Vierge soit seul suffisant, messieurs, pour l'engager dans vos intérêts. Elle se voit élevée par vos mains sur le principal autel où vous allez chaque jour pratiquer les exercices les plus essentiels de la religion. C'est dans l'endroit le plus apparent de la maison, où elle est exposée à la vénération publique; c'est un aveu solennel que vous faites à la face des autels, que c'est par elle que vous attendez les grâces du ciel. Là, tandis que vous assis-



tez au saint sacrifice de la messe, où la victime non sanglante est offerte à Dieu, Marie s'y trouve présente comme elle était au pied de la croix, pour répandre sur vous les fruits du sang de son Fils. Là, tandis que vous assistez au service divin, elle s'y trouve pour présenter au ciel vos prières; peuvent-elles passer par des mains plus favorables? Là, tandis qu'aux fêtes solennelles chacun de vous vient se réconcilier avec Dieu, et qu'il regrette ses péchés aux pieds du prêtre, Marie fait son devoir de médiatrice; elle se met entre son Fils et vous; elle apaise sa colère et vous inspire des sentiments plus équitables envers lui; elle demande pour vous des grâces de conversion, et vous presse d'y répondre; elle arrête le bras de la justice de Dieu prêt à vous punir, et vous remplit d'une crainte salutaire de ses jugements. Ah! messieurs, à qui croyons-nous être redevables de cette patience infinie de Dieu qui attend notre pénitence si longtemps? Tout bon qu'il est, le croyons-nous si lent à punir? Rendons grâces à Marie, c'est elle qui attire la miséricorde du Seigneur sur nous.

Ah! que son Fils aurait de peine à prononcer en sa présence l'arrêt de réprobation contre vous! Il sait que vos intérêts lui sont chers; c'en est assez pour suspendre sa colère; il faudrait porter bien loin votre ingratitude pour l'obliger à une telle extrémité, et il faudrait que Marie vous désavouât avant que l'indignation de Dieu pût éclater. *Erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus* (III Reg., IX). Souvenez-vous, dira-t-elle à son Fils, que ces lieux me sont sacrés, que l'autel où je préside est un asile universel. Je vous le demande par ces flancs sacrés où j'ai eu l'honneur de vous renfermer; ne me refusez point le prix du sang que je vous ai donné; sauvez ceux que j'aime, et qu'il ne soit point dit qu'un serviteur de Marie puisse périr.

Si pour être honorée en certains endroits, Marie y fait si souvent des miracles pour la santé du corps, que n'est-elle pas capable, messieurs, de faire pour le salut de vos âmes qui lui sont plus chères. Heureux si vous connaissez bien le trésor que vous possédez! Non, chrétienne jeunesse, je ne voudrais point d'autre remède pour guérir toutes les plaies de vos âmes; la passion la plus ardente s'éteindrait à ses pieds; son auguste présence serait seule capable de vous sanctifier comme saint Jean-Baptiste le fut à pareil jour que demain. *Exultavit in gaudio infans in utero ejus* (Luc., I). Cet enfant qui m'écoute sentirait une impression de grâce tout extraordinaire, goûterait une joie pure, un plaisir exquis de se voir hors des atteintes du péché, commencerait à être touché de la beauté de la vertu, prendrait un esprit et un cœur tout nouveau: *Exultavit infans in utero*.

Ah! Vierge sainte, répandez sur cette jeunesse chrétienne cette abondance de grâces, que vous avez si bien su faire profiter; qu'ils ressentent par là l'effet de votre protection,

qu'ils jouissent de l'heureuse liberté des enfants de Dieu, ou qu'ils la recouvrent s'ils l'ont perdue; que les larmes de repentir et de joie coulent en même temps de leurs yeux, qu'ils reconnaissent qu'une puissante reine préside en ces lieux, et qu'ils bénissent la main secourable qui aura rompu leurs fers: *Exultavit infans in utero*. C'est à vous qu'est réservé un tel ouvrage; qu'il ne soit pas dit qu'on ait pu vous résister, que la fête ne se passe pas sans que vous répandiez vos faveurs sur nous; que quelqu'un au moins s'en ressente. C'est alors que votre gloire sera pleine; que le ciel en joie vous félicitera sur la brebis égarée que vous aurez reconduite au bon Pasteur; que vous-même, heureuse d'avoir sauvé une âme, inviterez les Esprits bienheureux à chanter avec vous ce céleste cantique: *Magnificat anima mea Dominum* (Ibid.): Mon âme glorifie le Seigneur. *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (Ibid.): Et mon esprit, ravi hors de moi, ne se possède pas dans la joie que j'ai de voir que, par mon ministère, le Sauveur opère les merveilles de sa grâce.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Mais, messieurs, il ne faut pas tellement nous flatter de la protection de Marie, qu'elle vous fasse oublier ce que vous lui devez. Si l'action que vous faites aujourd'hui l'engage à vous être favorable, elle ne vous oblige pas moins à lui être fidèle. Or, quand on est sous la protection d'un prince, premièrement, on implore au besoin son secours; secondement, on lui rend ses devoirs avec respect; troisièmement, on se garde bien d'entrer en rien qui puisse blesser ses intérêts. Trois devoirs qui font le parfait serviteur de Marie.

Que vous servira, messieurs, d'avoir une si puissante protectrice auprès de Dieu, si vous ne mettez jamais son pouvoir en œuvre et sa bonté à l'épreuve? On a tant de soin dans le monde d'examiner à quoi un patron peut être bon; on lui insinue si adroitement ses besoins, on lui en fait une peinture si touchante, on observe pour cela ses bons moments, on l'étudie, on le presse, on n'omet rien pour tirer de lui tout ce qu'on en peut tirer. Enfants de lumière, jusques à quand serez-vous moins sages et moins éclairés pour vos intérêts, que les enfants du siècle? Vous connaissez en vous des besoins si réels et si pressants, vous ne vous en êtes peut-être jamais expliqués à Marie, comme un bon fils à une mère si tendre. Elevée quelle est dans ce lieu de prières, avez-vous soin de l'invoquer contre les attaques de l'ennemi de votre salut? *Si quis cognoverit plagam cordis sui, et expanderet manus suas in domo hac, tu exaudies in celo* (III Reg., VIII). Oui sans doute, ô Vierge sainte, vous exaucerez en ce saint lieu quiconque y viendra implorer votre secours: que si quelqu'un n'a pas soin de vous faire connaître ses besoins, il doit s'en prendre à lui-même du peu de fruit qu'il tire de votre protection. Mais que serait-ce s'il manquait envers vous de respect, s'il osait profaner par ses immodesties la sainteté d'un lieu où vous présidez?

Quand vous ne seriez pas obligés, messieurs, par la sainteté de nos mystères, à vous tenir dans le respect, tandis que vous vous acquittez ici des devoirs de religion, la présence de Marie devrait seule vous inspirer une modeste respectueuse et une vénération profonde. Grâces au ciel, nous n'avons pas à nous plaindre sur cela, messieurs, on ne peut être que trop édifié de vous voir allier ensemble tant de jeunesse et tant de révérence pour les saints mystères. En érigeant l'image de Marie jusque sur le tabernacle du Dieu vivant, vous avez sans doute bien conçu que ce serait susciter contre vous un témoin de vos irrévérances; vous avez compris que ce serait renouveler la douleur qu'elle eut au pied de la croix, d'y voir les scribes et les pharisiens insulter à son Fils; que ce serait même vous rendre plus coupables qu'eux en quelque sorte, puisqu'elle vous regarde comme ses enfants. Ah! messieurs, quel témoin contre vous au jugement de Dieu, si vous obligiez la Mère de miséricorde à devenir partie contre vous? quelle ressource auriez-vous à espérer? Malheur à qui viole la sainteté de cet asile; un asile est bien fait pour recevoir les coupables, mais non pas pour commettre de nouvelles offenses. Quel exemple serait-ce pour ceux qui parmi vous sont nouvellement réunis à l'Eglise? Lorsque devant leur conversion, ils semblaient avoir des sentiments moins respectueux pour Marie, votre zèle alors s'allumait contre eux, et à cela je reconnais les vrais serviteurs de la Mère de Dieu: mais que penseraient-ils de vous à leur tour, s'ils vous voyaient devant les autels manquer de respect en la présence de celle dont vous preniez la défense en main? Auraient-ils lieu de croire que votre zèle eût été sincère?

Et il n'y aurait point, messieurs, à s'excuser sur ce qu'on n'y pense pas; car à quelle fin cette image est-elle érigée sur l'autel, si ce n'est pour éveiller en vous le souvenir d'une Mère à qui vous êtes si redevables? Pourquoi l'Eglise s'est-elle attachée avec tant de zèle à défendre l'honneur des saintes images, si ce n'est pour vous inspirer du respect et de la vénération pour ceux qu'elles vous représentent? Ah! pourrions-nous croire, messieurs, que l'Eglise ait versé tant de larmes, répandu tant de sang, soutenu de si rudes attaques, assemblé de si saints conciles en faveur du culte et de l'honneur qu'on doit aux images, pour les voir profaner par ses propres enfants, après les avoir défendues contre les insultes de ses ennemis!

Ce ne serait pas non plus une bonne excuse à alléguer, que celle du respect humain pour manquer de modestie en présence de la Vierge: quand tous en général se comportent avec tant de régularité, aucun en particulier ne doit rougir de faire son devoir. Vous vous y engagez tous par l'action que vous faites; c'est un acte public auquel vous avez tous consenti: il n'en est point parmi vous qui voulût aujourd'hui désavouer l'hommage que nous rendons à Marie. Vous êtes intéressés à lui faire rendre ce qu'on lui

doit, et bien loin qu'il soit honteux à quelqu'un de vous de se comporter avec la retenue qu'on attend de lui, il vous le serait désormais à tous de vous comporter autrement.

Mais l'obligation la plus forte que vous ayez contractée à l'égard de Marie, c'est d'imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Etre sous la protection de la plus sainte de toutes les Vierges, c'est faire une profession ouverte de combattre tous les vices: autrement ce serait profaner son nom et se rendre indigne de ses faveurs. Que des pécheurs se servent de son entremise pour obtenir de Dieu la grâce de changer de conduite, ils trouveront Marie disposée à les aider. Heureuse de ramener à Dieu des enfants égarés, elle se fera un plaisir de les encourager, de les soutenir, de les consoler, de leur procurer même du ciel de ces faveurs et de ces dons du Très-Haut, qui les dédommageront avec usure des vains plaisirs que le monde leur promet. Mais qu'ils se servent de la protection de Marie comme d'un voile à leurs désordres; qu'à l'ombre de son nom ils prétendent demeurer impunément dans leur péché; que sous prétexte de quelques prières et de quelques devoirs qu'ils lui rendront encore, ils osent se flatter de sa protection; c'est ignorer ce qu'exige d'elle la qualité de Mère de Dieu: *Servire me fecistis in iniquitatibus vestris*. Que pourrait dire Marie à ces serviteurs présomptueux? Ne m'avez-vous cherchée que pour me faire servir à vos iniquités? Avez-vous prétendu m'en charger? Oserai-je parler en votre faveur sans me déshonorer? Puis-je sans rougir vous avouer pour mes enfants? Quel reproche aurais-je à soutenir pour vous! Mais je vois, messieurs, que mon zèle m'emporte à vous dire des choses qui font injure à votre piété. A Dieu ne plaise que j'offense personne; je sais, grâces au ciel qui bénit nos soins, quels sont les sentiments où vous êtes: mais quelque fortement établis que vous soyez dans la piété, il est toujours de notre devoir de prendre des mesures et de vous fortifier contre l'avenir.

C'est un pur effet de la tendresse et de la charité qui me fait parler: *Æmulor enim vos Dei æmulatione*. (I Cor. XI). C'est un attachement sincère à vos véritables intérêts: il nous serait bien rude, messieurs, de voir jamais périr entre nos mains dans une maison de piété, sous la protection de Marie, des enfants pour qui leur éducation, dont nous prenons soin, nous donne des sentiments de pères. Il nous serait bien rude de voir des enfants nés avec tous les avantages d'esprit et de corps que la nature peut donner, un naturel heureux pour la vertu, de l'ouverture pour les sciences, de la docilité pour les choses du ciel, de l'assiduité au travail; des jeunes gens en un mot de si grande espérance ne pas profiter des saintes maximes et des bons principes que nous tâchons de leur inspirer. Ah! messieurs, pouvez-vous croire que votre salut nous soit indifférent, vous qui avez vu partir pour les peuples les

plus sauvages et pour les nations les plus éloignées, des gens que le zèle de la maison de Dieu consumait? Des gens si zélés pour le salut des barbares pourraient-ils sans douleur voir enlever à Dieu dans le sein de l'Eglise, des enfants confiés à leurs soins?

Oui, messieurs, si nous étions à plaindre dans notre ministère, ce serait de voir que malgré nos soins, l'ennemi de votre salut l'emportât sur l'ardeur passionnée que nous avons de vous confirmer dans le bien; ne nous plaignez point pour les travaux et pour l'assiduité qu'exige un emploi si pénible; il ne tient qu'à vous de nous consoler de ces peines: sauvez votre âme, votre salut est une récompense non-seulement digne de nous, mais capable de payer le sang d'un Dieu: voilà quelle est l'émulation qui nous anime à seconder le zèle du Sauveur du monde: *Æmulor enim vos Dei æmulatione.*

Qu'il nous serait avantageux si vous pouviez lire dans notre cœur la vraie douleur que nous sentons, quand il nous revient dans le monde que quelqu'un de vous, au sortir de cette maison, se dément de ses premiers sentiments! Nous comptons cela comme une perte sensible pour nous: nous conduisons encore de l'œil cette brebis qui s'égare: il semble que nous tâchions de la rappeler du geste et de la voix; et quand nous l'avons tout à fait perdue de vue, quels regrets pour nous! mais quelle joie aussi quand nous pouvons la rapprocher de Dieu! Si nous n'avions à cœur que nos intérêts, nous serions peu touchés de cette perte.

C'est pour les préserver d'un malheur si déplorable, que nous avons aujourd'hui recours à vous, Vierge sainte: faites toujours croître dans leurs cœurs ces heureuses semences de vertu que nous y remarquons, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la gloire, etc.

## SERMON XXVI.

### SUR UNE CÉRÉMONIE DE PIÉTÉ EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

*Offeretis sacrificium novum Domino.... et vocabitis hunc diem celeberrimum atque sanctissimum.*

*Vous offrirez un nouveau sacrifice au Seigneur, et vous appellerez ce jour très-célèbre et très-saint (Lévit., chap. XXIII).*

Entre les sacrifices qu'on offrait au Seigneur le jour du sabbat et les autres fêtes de l'ancienne loi, il y en avait un destiné en particulier, pour consacrer à Dieu les prémices des biens de la terre. Tel est, messieurs, le sacrifice que nous offrons à Dieu, pour vous mettre sous la protection de Marie. Vous vous étonnez peut-être de ce qu'après tant de fêtes solennelles, que l'Eglise a célébrées pendant tout le cours de l'année, nous en établissons une particulière en l'honneur de la sainte Vierge, que nous vous faisons célébrer avec toute la solennité que nous pouvons: c'est de quoi je suis chargé de vous instruire aujourd'hui, pour vous faire entrer dans l'esprit d'une fête si sainte et si importante.

Le sacrifice que nous allons offrir pour vous peut être nommé un sacrifice nouveau, par les trois fins que nous vous proposons. Car en premier lieu, c'est un sacrifice d'action de grâces, pour rendre gloire à Marie de tout le bien qui s'est pratiqué dans cette maison pendant le cours de l'année: et voilà la première vue que nous avons, de reconnaître l'assistance de la Mère de Dieu qui nous a procuré le secours du ciel. En second lieu, c'est un sacrifice d'expiation, par lequel nous engageons Marie à se joindre à nous, pour apaiser Dieu sur les fautes qui se sont commises parmi vous; nous la regardons en cela comme médiatrice entre Dieu et les hommes. En troisième lieu, c'est un sacrifice d'impétration, pour obtenir du ciel, par l'entremise de Marie, les grâces dont nous avons besoin pour l'année suivante; en quoi nous la reconnaissons pour protectrice de cette maison. Il faut donc, messieurs, pour entrer dans l'esprit d'une solennité si sainte, que vous assistiez à ce sacrifice d'action de grâces avec un cœur touché de reconnaissance envers Marie, à ce sacrifice d'expiation avec un cœur contrit et humilié, à ce sacrifice d'impétration avec un esprit fervent et prompt à seconder les intentions de la Vierge et les nôtres; voilà les trois pensées qui vont faire tout le sujet de cet entretien. Appliquez-vous-y, messieurs, et ne perdez rien d'une instruction si importante pour l'édification de vos âmes: *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Les saints Pères ont remarqué que la plupart des fêtes de l'Ancien Testament ont été instituées en reconnaissance de quelque bienfait signalé, dont Dieu avait gratifié son peuple. Entre ces fêtes, il en est une que Moïse ordonna de célébrer sur la fin de chaque année, après la récolte des biens de la terre, pour rendre grâces au Seigneur: *Solemnitatem quoque in exitu anni, quando congregaveris omnes fruges tuas de agro (Exod. c. XXVII.)* Et là il est prescrit par la loi, de ne paraître pas alors en présence de Dieu les mains vides: *Non apparebis in conspectu meo vacuus (Ibid.)*

Voilà, messieurs, le symbole de la reconnaissance que vous devez avoir, en célébrant la fête pour laquelle nous vous avons assemblés. Nous touchons de près la fin d'une année, où nous avons été témoins des grâces que Marie a répandues sur vous; nous vous engageons, comme l'an passé, à vous mettre sous sa protection; nous en avons senti les effets salutaires; n'est-il pas juste d'exiger de vous quelques marques de votre gratitude envers elle? Nous ne voulons pas nous exposer à ce reproche de l'Evangile, que presque personne ne pense à rendre grâces à son bienfaiteur: *Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo (Luc. c. XVII.)* Nous voulons au contraire qu'il n'y en ait pas un qui ne donne à Marie des marques publiques de sa reconnaissance: et nous ne craignons point pour cela de vous remettre devant les yeux tout le bien que vous avez pratiqué.

Oui, messieurs, nous pouvons le dire à la gloire de Marie et à la vôtre, à l'édification du public, à notre consolation particulière, il y a de la piété et de la crainte de Dieu dans cette maison. Si nous sommes obligés de vous reprendre de vos fautes, nous ne sommes pas obligés de dissimuler les vertus que nous voyons; autrement, dit saint Bernard, nous serions des prévaricateurs et des censeurs mal intentionnés : *Alioquin corrosiores esse convincimur, quia mordere quam emendare maluimus, si bonis obmutescimus.*

Où voit-on une jeunesse, si nombreuse et si florissante, vivre avec plus d'ordre et de conduite? tant d'enfants distingués par leur naissance, avec si peu de faste, avec tant de douceur, de modestie, de docilité? tant d'exercices pour les lettres en tout genre d'érudition, avec une pratique si exacte de tous les devoirs du chrétien? A quel bien ne vous trouve-t-on pas dociles, dès qu'on vous le propose? Faut-il approcher des sacrements; combien en est-il parmi vous qui, sans être pressés, sollicités, ont d'eux-mêmes sur cela des soins qu'on louerait dans les personnes de l'âge le plus mûr et le plus avancé? Faut-il écouter la parole de Dieu, vaquer à la prière, au service divin, à la lecture d'un bon livre? Est-il aucun de ces devoirs que vous ayez omis pendant tout le cours de l'année? On en a vu descendre avec plaisir aux exercices les plus bas de l'humilité chrétienne; laver les pieds des pauvres à l'exemple de Jésus-Christ, les servir avec respect, les soulager avec charité par des aumônes, et se dérober pour cela sans peine une partie de ce qui était destiné à leurs divertissements. On en a vu devant le sacrement adorable de nos autels se relever l'un l'autre, pour lui donner des marques continuelles de vénération, et signaler à l'envi leur zèle dans ces rencontres. D'autres ont passé les semaines entières avec Dieu dans la solitude, et ont fait voir que votre âge est capable des exercices les plus sérieux et les plus saints de la religion. Et ce qu'il y a de plus admirable parmi des enfants de famille, c'est qu'il n'est point d'année qui ne fournisse ici quelque exemple de générosité chrétienne. Il s'en trouve qui, étant nés avec toutes les qualités d'esprit et de corps pour plaire au monde, sans être arrêtés par la tendresse de leurs proches, renoncent à toutes les prétentions de la terre, se consacrent à Dieu et renouvellent dans ce siècle, tout corrompu qu'il est, ces merveilleux effets de la grâce, que les premiers siècles ont tant admirés.

Telle est, messieurs, l'admirable disposition de la Providence, de susciter parmi vous des jeunes gens d'une vie irréprochable, qui sont à l'épreuve de la critique la plus maligne, des âmes choisies de Dieu pour soutenir le parti de la piété, qui lui font honneur par l'innocence de leurs mœurs, et dont l'exemple vous sera produit au jugement dernier, pour confondre les méchants, qui n'en veulent pas convenir, et les faibles qui ne veulent pas le suivre.

Là, vous serez convaincus que ce n'était

point l'hypocrisie qui couvrait le vice sous les apparences de la vertu, mais une piété sincère qui les faisait agir, lorsque vous verrez qu'ils pratiquaient encore plus de bien dans le particulier qu'ils n'en faisaient paraître en public; que sous des manières honnêtes et sous une gaieté d'humeur apparente, ils cachaient une véritable crainte de Dieu, une extrême horreur du péché.

Vous les connaissez, mon Dieu, c'est assez pour eux; et s'il nous était permis de révéler ici leurs sentiments, dont nous sommes quelquefois les dépositaires, on serait édifié de voir une piété si solide dans une si grande jeunesse.

Ce n'est point une vertu contrainte et forcée, que l'œil des hommes soutient, mais courageuse, qui fait partout son devoir. Il en est qui vont au bien, non-seulement quand ils sont en état de s'en faire honneur, mais lors même qu'ils sont exposés à la raillerie et à la censure, et qui ont la force de se déclarer hautement pour la dévotion devant des gens dont ils n'attendent que du mépris.

Ce n'est point une piété légère et inconsistante qui fait le bien dans un moment de ferveur passagère, dont la jeunesse est capable, mais une vertu ferme et constante, qui ne se dément point dans les occasions les plus délicates, et qui se soutient des années entières avec autant de courage, que des justes d'une vertu consommée.

Ce n'est point une vertu d'humeur et de tempérament; il en est qui auraient comme les autres toute l'inclination pour le vice que peuvent donner le feu de l'âge, la vivacité des passions, le torrent de l'exemple, qui pourraient faire le mal, comme dit le Sage, et qui sont en cela plus louables de ne le pas faire : *Potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit*

Ce n'est pas une vertu faible, qui naisse d'un petit génie, et qui donne dans la bagatelle, en se bornant à de menues pratiques et à de légères observances d'une piété superficielle : il en est qui sont distingués par leur esprit, et par leurs autres belles qualités, qui vont au solide; et cela non pas un, ou deux, mais plusieurs que vous connaissez vous-mêmes, à qui vous ne pouvez refuser l'estime que mérite une vertu reconnue, approuvée et, si je l'ose dire, respectée par ceux-là même qui ont le moins de piété.

Voilà ce que nous voyons et ce qui nous rend chère l'éducation d'une jeunesse qui donne au public des espérances si bien fondées, et qui portera un jour dans tous les lieux du royaume ces principes du christianisme. Or, il était important de vous faire connaître à qui vous aviez obligation de ces grâces. Ne vous trompez pas dans l'objet de vos reconnaissances; non, ce n'est point à nos soins, à nos veilles, à nos travaux que vous devez ces fruits de l'année : faibles instruments que nous sommes, nous savons combien nos paroles ont peu d'efficace et de force pour soutenir un âge si faible. C'est de plus haut que descendent ces miracles de la grâce; remontez jusqu'à la source; recon-

naissez l'image de Marie, que vous avez érigée dans le sanctuaire; c'est votre reine, votre patronne, votre Mère; souvenez-vous que ce n'est jamais en vain qu'on implore sa protection: l'Eglise nous apprend que c'est par elle que Dieu verse ses faveurs sur les fidèles; que c'est en elle qu'il faut chercher la vie de la grâce: *In me omnis spes vitæ* (*Eccli. XXIV*); qu'elle est l'asile, le refuge, l'espérance des pécheurs, l'étoile qui nous guide dans cette mer orageuse du monde, la porte du ciel, la protectrice et la médiatrice, qui nous obtient tous les secours nécessaires pour le salut.

Il était, dis-je, important qu'il y eût un jour consacré dans l'année à rendre à Marie des devoirs d'une si juste reconnaissance, à vous imprimer profondément dans l'esprit ces sentiments de l'Eglise, afin que vous apprissiez de bonne heure à qui vous êtes redevables des grâces du ciel. Mais pouvez-vous l'ignorer vous-mêmes après les marques sensibles qu'elle vous a données de sa protection? Rappelez dans votre esprit tout ce que vous lui avez demandé et ce que vous en avez reçu: souvenez-vous de ces moments si dangereux, où après l'avoir invoquée, vous avez éprouvé des effets si sensibles de son secours. Combien de fois après nos soins et nos exhortations, toujours agités, toujours faibles et presque à demi vaincus, avez-vous trouvé au pied de ses autels de nouvelles forces? Combien d'entre vous en prononçant seulement son nom ont mis en fuite les ennemis de leur salut, ont recouvré le calme et la paix du cœur, que rien ne pouvait leur rendre? Que seriez-vous devenus sans elle? Comptez, si vous pouvez, tant de faveurs; les combats que vous avez soutenus contre vous-mêmes, les victoires que vous avez remportées, les lumières, les inspirations, les bons desirs; que rien n'échappe aujourd'hui à votre souvenir, afin que rien n'échappe à votre reconnaissance. Joignez au bien que vous avez fait, les péchés que vous n'avez pas commis; car c'est à ses soins que vous êtes redevables de l'un et de l'autre.

Oui, Vierge sainte, nous voulons que ce jour soit un jour de triomphe pour vous; que tout ce que nous avons reçu de grâces retourne vers sa source. Recevez ce sacrifice de nos louanges; reconnaissez ici vos enfants, recueillez les fruits que vous avez produits et cultivés; quand nous n'aurions point d'autre gage de votre protection que le bien que nous voyons, nous aurions lieu de croire qu'une puissante protectrice préside en cette maison. Mais combien de faveurs qui nous sont cachées? Vous seule connaissez toute l'étendue des obligations que nous vous avons. Qu'il y ait au moins un jour destiné à vous rendre grâces, dans une année où chaque jour a été marqué de vos bienfaits; et si nous n'y avons pas répondu par une exacte fidélité, que nous ayons du moins soin d'y répondre par une juste reconnaissance. Agrérez des cœurs qui vous sont offerts et qui ne sont pas moins

touchés de vos faveurs que vous en êtes prodigue.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Mais ce n'est pas seulement un sacrifice d'action de grâces, que nous offrons aujourd'hui; c'est un sacrifice d'expiation que nous présentons au Seigneur, par l'entremise de Marie, pour expier les fautes que vous avez commises pendant tout le cours de l'année. L'Ecriture remarque que le saint homme Job, à la tête d'une famille nombreuse, dont il était l'ornement et l'exemple, ménageait entre ses enfants des entrevues et des jours de réjouissance, pour entretenir la paix et l'union. Quoique tout s'y passât dans les règles de la bienséance et de la vertu la plus exacte, cependant le saint homme, persuadé qu'il se glisse toujours beaucoup de fautes jusque dans les sociétés les plus saintes, avait soin de les rassembler ensuite pour les sanctifier, et se levant dès le point du jour, offrait au Seigneur un holocauste pour expier les péchés de ses enfants: *Consurgensque diluculo, offerebat holocausta pro singulis* (*Job., c. 1*). Car, enfin, que sais-je, disait-il en lui-même, si malgré la vigilance que j'ai sur chacun des miens, il ne leur est point échappé quelque offense envers Dieu, qui peut ensuite attirer sa colère et son indignation sur les autres: *Ne forte peccaverint filii mei, et benedixerint Deo in cordibus suis?*

Telle est l'intention que nous avons dans l'action présente: tout est dans l'ordre, grâces à Dieu; mais dans la crainte que nous avons qu'au travers du bien il ne se glisse aussi quelque faute, qui attire sur nous la vengeance du Seigneur, nous avons cru devoir établir un jour d'expiation, et nous avons consacré ce jour à la gloire de Marie, parce qu'elle est la Mère de miséricorde par excellence. Comme elle a bien daigné vous prendre sous sa protection, c'est par elle que nous vous présentons à Dieu; nous la supplions de lui faire agréer la satisfaction publique que vous faites de toutes les fautes passées.

C'est pour cela que cette action est accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent apaiser la justice divine. S'il vous est échappé quelque confession nulle et mauvaise, faute de douleur ou de sincérité, vous venez la réparer par une confession plus exacte et plus douloureuse. Si vos communions ont été peu méritoires, ou par la négligence, ou par l'immodestie, comme il y a sujet de craindre pour un âge où l'on n'est point assez frappé de la sainteté de ces mystères redoutables, dont les premiers chrétiens, tout saints qu'ils étaient, n'approchaient qu'en tremblant, vous faites une communion générale, accompagnée d'une ferveur et d'un recueillement capables de réparer les fautes de tous les autres.

C'est dire à Marie: Vierge sainte, si vous avez eu le déplaisir et peut-être le reproche de voir vos enfants approcher sans respect et sans fruit du sacrement adorable de nos autels, vous aurez la gloire et la satisfaction

de les voir approcher de la sainte table avec une révérence et une retenue dont les anges seront édifiés; ce jour vous vengera pleinement de toutes les négligences passées. Quelle réparation plus glorieuse, quel spectacle plus digne de Dieu, quelle cérémonie plus sainte et plus auguste que de voir une jeunesse si nombreuse pénétrée des plus tendres sentiments de piété, paraître devant les autels avec une modestie angélique? Quelle consolation pour les personnes vertueuses, si l'on voyait comment les enfants des meilleures maisons de France, dans un âge qui semble si peu capable de dévotion, approchent des saints mystères; comment la piété semble passer de rang en rang, des grands aux petits, et la ferveur redoubler à l'envi par l'exemple l'un de l'autre? Les dehors peuvent-ils être si modestes, sans que le cœur soit touché? Si Dieu fut si content de voir Achab humilié devant lui, qu'il ne put s'empêcher de le marquer au prophète : *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me (III Reg. XXI)*? Que pensera-t-il, ô Vierge sainte, quand vous lui ferez voir tant de jeunes gens sous votre protection, plus innocents et plus touchés qu'Achab, lui faire une satisfaction publique à la vue des hommes et des anges? Pourra-t-il vous refuser le pardon que vous lui demanderez pour nous? et si cette action de religion n'est pas capable de nous rendre votre grâce, ô mon Dieu, qu'est-ce qui le pourra?

Mais il est difficile que dans une si grande assemblée il ne se trouve quelque âme infidèle à Dieu : il se glissa un traître jusque dans le sacré collège des apôtres, et il osa se présenter avec eux aux saints mystères. Je veux bien l'avouer : il y a quelquefois jusque dans les maisons les plus saintes des âmes vendues au péché, pour user de l'expression d'un prophète ; il en est que ni les remontrances, ni la vigilance, ni les sacrements, ni le bon exemple, ni la grâce ne touchent plus, qui s'endurcissent dès l'enfance, et qui n'ont aucun sentiment de piété ; je ne sais quel fonds de malignité, qui leur est propre, les corrompt ; quand ils verraient tout le monde converti, ils s'acharneraient à leur perte : il semble qu'ils aient pris à tâche, pour parler avec l'Écriture, de s'éloigner de Dieu et d'écarter adroitement tout ce qui peut les rappeler ; les discours de piété, le commerce des gens de bien, les conseils les plus sages, tout leur devient suspect dès qu'on veut les ramener à leur devoir : *Qui quasi de industria recesserunt ab eo (Job., c. XXXIV)*. S'il y a quelque sujet digne de compassion, c'est de voir un jeune homme de ce caractère devenir indocile, froid, insensible à tout jusque dans le centre de la piété même, s'endurcir, se perdre et se damner avec plus de peine qu'il n'en aurait à se sauver. Je dis se damner, car si l'on peut avoir en cette vie quelque conjecture de sa réprobation, on peut dire avec vérité qu'il n'en est point de plus forte que de passer sa jeunesse dans le lieu saint, au milieu de tous les exercices du christianisme, sans y pren-

dre nul sentiment de crainte de Dieu. Il n'est pas vraisemblable qu'ils apprennent dans le monde, où les plus sages se pervertissent, ce qu'ils n'ont pas appris dans l'école de la vertu ; c'est la menace du prophète : *In terra sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Domini (Isa., c. XXVI)*. Il est peut-être ici quelqu'un de ces cœurs infidèles, vous le savez, ô mon Dieu! et c'est pour obtenir la grâce de sa conversion, que nous nous adressons à Marie. Nous ne pouvons souffrir qu'il y en ait parmi nous, ne fût-ce qu'un seul, qui ne soit pas à vous, et nous allons à votre Mère comme à la dernière ressource ; nous savons que rien ne lui est impossible, et nous n'avons d'espérance qu'en elle.

Nous lui disons : Vierge sainte, conservez sous la protection de votre nom, ceux dont il vous a plu nous confier le salut : *Serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi (Joan., c. XXVII)*. Nous n'avons rien omis pour les sauver, et tous nous ont donné des espérances de vertu, hors ce malheureux enfant qui s'opiniâtre à sa perte : *Et nemo ex eis perit, nisi filius perditionis (Ibid.)*. Celui qui peut-être nous a le plus coûté, est celui avec qui nous avons fait le moins de fruit. Et cependant qu'avons-nous oublié? nous avons pris les mesures les plus justes, nous avons étudié le temps, l'humeur, les occasions ; nous l'avons suivi pas à pas, nous avons tantôt dissimulé, tantôt pressé, sollicité, conjuré : il le sait, l'ingrat, et il ne peut s'en souvenir sans rougir de confusion et sans nous rendre justice dans le secret du cœur. Ah! combien de grâces il a lui seul épuisées? Il en a en plus qu'il n'en faut pour en convertir cent autres. Mais il ne sait pas combien de fois nous avons gémi pour lui devant vous, ô mon Dieu! vous le savez, et vous n'avez pas oublié ce que cet enfant nous a coûté de larmes. Mais, enfin, tous nos soins ont été perdus ; nous n'avons pas mérité la consolation de recueillir le fruit de nos peines ; nous serions trop heureux, Seigneur, et trop bien payés, dès cette vie, si nous avions le plaisir de remettre dans le bon chemin tous ceux qui s'égarèrent, si nous pouvions redresser un esprit toujours indocile, toujours intraitable et peut-être venu jusqu'au comble de l'impiété, qui est de se railler de la vertu et de la dévotion : il court malgré nous à sa propre perte.

C'est à vous, ô Vierge sainte! de ramener au bon Pasteur cette brebis égarée, nous n'y pouvons plus rien. Vous seule connaissez par où son cœur peut être pris ; vous seule avez entre les mains ces grâces choisies qui amollissent les plus endurcis et en font des enfants d'Abraham ; c'est à vous seule que la conquête de celui-ci est réservée ; il est de votre gloire que ce cœur rebelle ne vous échappe pas aujourd'hui. Rendez-nous une âme à demi-perdue, et qu'il ne soit pas dit qu'on puisse périr sous votre protection. C'est dans cette vue que vos enfants assemblés font ces prières publiques, cette communion générale. N'examinons point si le

sujet est indigne de cette faveur ; écoutez les vœux de tant de serviteurs fidèles qui implorent votre clémence ; laissez-vous fléchir par tant de jeunes enfants que l'innocence de l'âge vous rend si chers. Soyez sensible aux plaintes que vous fait peut-être le malheureux lui-même de la dureté de son cœur ; il a confiance en vous, et que lui resterait-il dans le déplorable état où il est, s'il avait perdu cette ressource ?

Qu'il ne sorte point d'ici qu'il ne soit touché d'un saint repentir. Qu'il forme, au moment où je parle le dessein d'une vie plus chrétienne et plus vertueuse ; qu'il soit contraint d'avouer que vous êtes toute-puissante auprès de Dieu et qu'on ne peut vous résister. Or, s'il s'endureit enfin et qu'il faille malgré nous voir périr entre nos mains le prix du sang de Jésus-Christ, ce dépôt si cher que vous nous avez confié et dont nous sommes prêts à racheter le salut à quelque prix qu'il vous plaira ; ah ! sainte Vierge ! priez Dieu qu'il se contente de la douleur que nous avons de nous le voir arracher, cet enfant de perdition que le démon, que le monde, que la chair nous enlève, que vous aviez destiné à la gloire, que nous tâchions d'y conduire, et qui peut-être regrettera un jour l'abus qu'il fait des secours que vous lui présentez maintenant. Que le Seigneur n'arrête pas pour cela le cours de ses grâces sur cette maison. Nous savons que la faute d'Achab attira la malédiction de Dieu sur une armée entière, qu'il punit quelquefois sur les enfants les péchés des pères jusqu'à la troisième et la quatrième génération ; que le malheur d'un seul, s'il s'obstine à se perdre, ne soit pas suivi du malheur des autres ; détourné de dessus nos têtes une disgrâce si fatale, et continuez de nous procurer les faveurs du ciel pour les années suivantes ; car c'est encore un troisième motif que nous avons eu d'établir cette fête.

#### TROISIÈME PARTIE.

Nous offrons pour vous, messieurs, un sacrifice d'impétration pour obtenir par l'entremise de Marie les grâces dont nous avons besoin dans la suite. Quoique par la miséricorde infinie de Dieu et par les bontés de la Mère, les choses se trouvent sur un pied de régularité dont nous devons tout espérer, nous sentons le besoin que nous avons de la protection du ciel pour conduire un si grand ouvrage. Une année ne répond pas de l'autre ; il faut si peu de chose pour renverser l'ordre et troubler l'économie de ces grandes assemblées. Nous voyons dans l'Écriture que Dieu a quelquefois permis qu'un esprit de vertige, pour user des expressions d'un prophète, se soit comparé de ces vastes corps d'armée qui combattaient sous ses étendards : *Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis* (Isai., XIX). La tête tourne au plus sage ; chaque jour peut être un jour critique pour nous ; une faute en attire une autre. C'est ainsi que le temps a fait dépérir les établissements les mieux fondés, et voilà ce qui doit faire trembler les maisons les mieux réglées. L'ordre est toujours un état violent,

surtout à la jeunesse ; et mieux il est établi, plus il touche de près à sa décadence, si le ciel n'y prête la main. C'est dans cette vue que nous engageons Marie à vous prendre sous sa protection, à s'intéresser pour vous ; nous la mettons à la tête de cette entreprise, afin qu'elle la regarde comme la sienne. Vierge sainte, lui disons-nous, voilà vos enfants aussi bien que les nôtres, nous vous transportons aujourd'hui tout le droit que nous avons sur eux ; nous vous remettons ce que le public a bien voulu nous confier ; souvenez-vous que vous êtes leur Mère et qu'ils ne sont plus à nous ; ce n'est qu'à ce prix que nous osons nous charger du soin de leur éducation. Autant que vous avez de zèle pour la gloire de votre Fils et pour le salut des hommes, autant devez-vous avoir soin de secourir une compagnie dévouée à l'un et à l'autre. Vous voulez que cette jeunesse soit élevée dans la crainte et dans l'amour de Dieu ; nous n'omettons rien de ce qui dépendra de nous ; mais ce n'est pas sur cela que nous comptons : c'est sur vous seule. Si nous connaissions un asile plus assuré contre les ennemis de leur salut, nous aurions soin de les y mettre à couvert. Exposés qu'ils sont au danger continuel dans un âge où à chaque moment on court risque de perdre l'éternité, que ne ferions-nous pas pour tant d'âmes qui nous sont si chères ? Mais où trouver une protection plus puissante que la vôtre ? Non, Vierge sainte, si vous daignez nous tendre la main, rien n'est capable de nous faire perdre courage ; nous oublierons le péril et la difficulté ; sûrs de ne les égarer pas sous un guide si fidèle, nous osons nous répondre du succès ; et malgré tous les obstacles, rien ne nous paraît impossible. Il faut donc, messieurs, que, pour entrer dans le sacrifice d'impétration que nous offrons pour obtenir par l'entremise de Marie la grâce de maintenir la vertu, la régularité dans cette maison, il faut, dis-je, que vous approchiez des saints mystères avec une forte résolution de répondre à cette grâce. Le bon ordre d'une assemblée dépend des particuliers qui la composent ; en vain nous y travaillerons sous les auspices de Marie si chacun de vous n'y conspire.

Vous, messieurs, qui avez été l'exemple des autres pendant tout le cours de l'année (car il en est ici de ce caractère), c'est à vous que je m'adresse ; voilà l'année expirée : dites-moi, je vous prie, que vous reste-t-il des dégoûts que vous avez eus dans la pratique de la vertu, des combats que vous avez soutenus contre vous-mêmes ; des railleries que vous avez souffertes de ceux qui se moquent de la dévotion ; du temps que vous avez dérobé à vos plaisirs pour le donner à l'étude et à la prière ? Que vous en reste-t-il ? que le souvenir des honnes œuvres dont Dieu a été témoin, que le repos d'une conscience pure et tranquille, d'une réputation saine, que la gloire qui accompagne la vraie piété ? Telle et plus parfaite sera la joie que vous aurez à votre dernière heure, si vous persévérez jusqu'à la fin. Vous voilà en possession de la

vertu : ne pensez plus qu'à vous y maintenir. Vous ne trouverez dans l'année suivante que les difficultés que vous avez déjà surmontées plusieurs fois. Craignez de décroître de votre état ; on ne fait pas de chute médiocre quand on s'est une fois déclaré pour la dévotion ; de plus gens de bien que vous se sont démentis ; que leur exemple vous fasse trembler, mais que leur honte vous affermis. Mettez-vous au-dessus de ces vains discours que vous avez su mépriser si souvent. Dites avec le saint roi David : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua (Psal., CXVIII.)*. Les méchants, Seigneur, ont voulu m'engager dans leurs entretiens profanes, dans leurs conversations libertines : *Sed non ut lex tua* ; mais vous le savez, mon Dieu, je n'ai point trouvé dans leur commerce la satisfaction, le repos, la douceur que j'ai trouvés dans votre loi ; je n'ai point eu de joie plus solide dans la vie que de vivre en grâce avec vous. Je vois tous les autres plaisirs finir par le repentir et par la confusion ; celui de vous servir est accompagné de repos et de gloire ; voilà aussi, mon Dieu, celui auquel je me borne pour l'avenir et que je veux préférer à tous les autres.

Pour vous, messieurs, qui n'avez pas tenu une conduite si régulière, dites-moi, je vous prie, que vous reste-t-il du passé ? que l'attente redoutable du jugement de Dieu, comme parle saint Paul : *Terribilis quedam expectatio judicii*, que les reproches d'une conscience qui ne peut se taire ; qu'une mauvaise habitude fortifiée par le temps, que les chagrins continuels qu'attire après soi une vie peu réglée dans une maison où l'on ne souffre rien qui blesse le moins du monde la pureté des mœurs ? Quelle serait à l'heure où je vous parle votre satisfaction, si vous aviez vécu chrétiennement ! La peine en serait passée. Tels et plus grands seront les remords que vous aurez au lit de la mort si vous ne changez. Ne comptez pas sur la pénitence que vous ferez dans un âge plus avancé ; ne vous flattez pas sur des exemples que vous entendez dans le monde de quelques personnes qui ont bien fini après avoir mal vécu ; pour un exemple pareil, il est un million d'autres personnes qui meurent dans l'impénitence et dont on supprime la mort affreuse.

Qui osera même répondre de ceux qui meurent le plus repentants quand ils ne se repentent qu'à la mort ? Croyez-moi, messieurs, commencez à bien vivre. Quelqu'un peut-être parmi vous a vu mourir son père ou sa mère ; triste, mais utile leçon : qu'il se souvienne de leurs dernières paroles. Que lui ont-ils dit au lit de mort, où l'on ne déguise point la vérité ? qu'il n'y a rien de solide que de servir Dieu et de faire son salut. Vous en avez été touchés dans le temps, la tendresse envers vos parents et la force de la vérité vous ont peut-être tiré des larmes ; vous avez pensé à bien vivre, vous l'avez voulu, vous l'avez protesté. Enfants dénaturés, vous avez bientôt oublié les plus chers sentiments de vos pères ! ce qui était vrai alors l'est-il

moins aujourd'hui ? C'est en vivant qu'il y faut penser et non pas en mourant. Encore une fois, vivez bien, croyez-moi, dès maintenant, tandis que vous le pouvez et qu'il vous est facile dans la maison de Dieu.

Que ce jour, messieurs, soit un jour de salut pour vous ; qu'il soit marqué par votre retour à Dieu ; nous ne vous reprochons point le passé, donnez-nous l'avenir ; un jour heureux peut réparer le mauvais exemple de plusieurs années ; du changement d'un seul dépend quelquefois celui de vingt autres ; si un tel se convertissait, dit-on, je le suivrais volontiers : heureux de pouvoir rendre au Seigneur ce que vous lui avez peut-être ôté : voilà une satisfaction digne de vous : il est si beau de gagner à Dieu ceux dont il a mis pour ainsi dire le salut entre vos mains ! Les enfants imitent volontiers les exemples qu'ils ont devant les yeux. Que ne pourrions-nous pas, si vous vouliez nous seconder et avancer l'œuvre du Seigneur ? Il ne faudrait que dire, voyez un tel et un tel distingués par la naissance et par l'esprit, de quelle manière ils se gouvernent, et quel honneur ils se font en suivant le parti de la vertu. Voilà ce qui serait plus efficace que nos paroles : un jeune homme de ce caractère est un argument convaincant et à quoi il n'y a rien à répliquer. Au contraire, malheur à vous si vous scandalisez, par votre mauvaise conduite, des enfants que l'innocence a rendus si chers à Jésus-Christ : malheur, si vous détruisez ce que nous avons tant de peine à établir.

C'est à ces enfants que le royaume des cieux appartient : *Sinite parvulos venire ad me, talium enim est regnum Dei (Marc. VI, 10)*. Et c'est à eux que je m'adresse pour finir. Commencez de bonne heure, mes chers enfants, à servir Dieu, tout âge est mûr pour le ciel ; souvenez-vous que le vôtre a donné des saints et des martyrs à l'Eglise. Conservez cette pudeur modeste qui fait l'ornement de la jeunesse, et sans laquelle vous ne pouvez plaire ni à Dieu, ni aux hommes. Suivez les bons exemples que vous avez devant les yeux, fuyez les mauvais, s'il s'en présente. Montrez que vous avez du courage et que rien n'est capable de vous faire oublier la crainte du Seigneur : il est plus facile de se préserver du péché que de s'en relever après sa chute. Voilà le temps de penser à votre salut, tous les moments sont désormais précieux. Donnez à vos parents, à vos maîtres, à vos anges tutélaires, la consolation qu'ils attendent. Aimez la prière, les sacrements, les bons livres. Imitiez la piété du jeune Tobie ; tout enfant qu'il était, il n'avait rien dans sa conduite, dit l'Écriture, qui se ressentit de son âge : *Nihil puerile gessit in opere (Tob. I)* ; et lorsque ses compagnons allaient adorer les idoles, il avait la force de se séparer d'eux, et seul il allait au temple adorer le Dieu d'Israël. *Hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat ad templum Domini, et ibi adorabat Deum Deum Israel* : il mérita par là les bénédictions du ciel, et par là, mes chers enfants, vous en attirerez toutes les grâces sur vous.



Voilà, sainte Vierge, le vœu que nous formons pour cette jeunesse chrétienne; aidez-nous à l'accomplir, et montrez que vous êtes leur mère: *Monstra te esse Matrem*. Et vous, mon Dieu, bénissez une maison qui est sous la protection de Marie, remplissez-la de votre esprit, répandez-le sur ces enfants et sur nous; car avec cela, que ne pourrions-nous pas faire? Peut-être l'heure est-elle venue où ceux dont nous espérons le moins vont être à vous. Faites-nous entrer dans leur esprit, afin d'y graver profondément les vérités de l'Évangile. Donnez-nous un cœur de père envers eux, puisque le public se repose sur nous de ce qu'il a de plus cher, et donnez-leur un cœur d'enfant envers nous, pour suivre les conseils que le zèle de leur salut nous suggère. Faites qu'après avoir passé par les différents états de la vie, où nous vous prions de les combler de prospérités, ils se souviennent toujours de ce qu'ils ont appris dans une maison qui vous est dévouée. Que le libertinage et la corruption du monde ne puissent jamais leur arracher les principes de religion et de vertu que nous leur avons inspirés, afin que s'ils ont le malheur de s'écarter de la bonne voie, ils y rentrent tôt ou tard, et que nous ayons la consolation de les revoir un jour dans la gloire, etc.

### SERMON XXVII.

#### UR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Ductus est Jesus a Spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo.

*Jésus-Christ fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté du diable (S. Matth., ch. IV).*

Quel est cet esprit qui conduit aujourd'hui le Fils de Dieu dans le désert? C'est, répond saint Thomas, l'Esprit-Saint qui choisit ce champ de bataille pour y commettre Jésus-Christ avec le prince des ténèbres. Combat que le Fils de Dieu ne devait pas refuser pour quatre raisons importantes qu'en apporte ce saint docteur. Car, en premier lieu, il était juste que, comme Jésus-Christ était venu vaincre notre mort par la sienne, c'est-à-dire ôter à cet objet de terreur ce qu'il avait de plus formidable pour les hommes, il en usât de même à l'égard de nos tentations, et qu'en triomphant du démon, il affaiblît ce fort armé qui se prévalait de la faiblesse de ses adversaires. En second lieu, il était de la sagesse et de la bonté du Fils de Dieu de nous inspirer une défiance salutaire de nous-mêmes et une vigilance continuelle dans la voie du salut; or, pouvait-il mieux nous faire entrer dans ces sentiments, qu'en nous faisant connaître par son propre exemple, que la sainteté la plus éminente ne nous exempte pas de la tentation; que le lieu le plus reculé du monde ne nous met pas hors des atteintes de notre ennemi, et que l'objet en apparence le moins capable de nous toucher, peut devenir entre les mains du démon le funeste instrument de notre perte. En troisième lieu, il était de la bienséance, que Jésus-Christ nous mettant en tête un si redoutable ennemi, nous apprît par son exemple à en sou-

tenir les attaques, à en découvrir les embûches, pour ne nous pas laisser vaincre par sa violence, ni surprendre par ses artifices. Il fallait en dernier lieu, que dans un combat aussi inégal que celui-là, le Sauveur du monde rassurât nos esprits contre la crainte d'être vaincus, par l'espérance d'une puissante protection; or, pouvait-il nous la rendre plus favorable, cette protection si nécessaire, qu'en voulant bien éprouver lui-même les forces du tentateur, pour régler sur le besoin que nous aurions, le secours qu'il nous prépare, et daignant s'abaisser jusqu'à nos faiblesses, pour se rendre par là plus susceptible des sentiments de compassion: *Non enim habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia (Hebr. IV).*

C'est donc en faveur des hommes que Jésus-Christ veut être aujourd'hui tenté dans le désert; c'est pour nous apprendre l'art de combattre le seul véritable ennemi que nous ayons, et pour arrêter le progrès qu'il fait dans le monde à la honte du christianisme. Leçon importante pour tous les états et pour toutes les conditions de la vie, puisqu'il n'est point d'âge, ni de profession où l'homme n'ait plusieurs combats à soutenir contre les ennemis de son salut. Tâchons, mes chers auditeurs, d'en profiter, et implorons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange: *Ave*.

Quand le Fils de Dieu nous instruit dans l'Évangile de la méthode que nous devons observer pour combattre sans péril et pour vaincre infailliblement, il réduit toutes ses instructions à deux devoirs essentiels où sont contenus tous les autres: *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem (Matth. XXVI)*. Veillez et priez, afin de ne pas succomber à la tentation. Pourquoi cela? parce que ces deux devoirs renferment toute l'économie de la grâce et de la liberté de l'homme, qui doivent concourir ensemble pour surmonter la tentation. La prière nous attire du ciel le secours dont nous avons besoin pour combattre, et la vigilance nous met en état de nous servir avantageusement de ce secours; mais dès que nous manquons à l'un de ces deux devoirs, il faut par une suite nécessaire que l'autre demeure inutile et sans effet.

Vous priez, dites-vous, et dans la ferveur de vos prières vous demandez à Dieu de bonne foi la victoire d'une tentation importune qui vous tourmente depuis longtemps. Jusque-là vous marchez dans les voies du Seigneur, et rien n'est plus louable que votre zèle; mais en priant, vous manquez de vigilance et vous attendez tout de la grâce; en cela vous vous abusez et vous ne satisfaites pas à l'étroite obligation que Jésus-Christ vous impose, de veiller sur vous-même au même temps que vous priez. Je veille, me direz-vous, je n'omets aucun remède, quelque violent qu'il puisse être, pour me fortifier contre la tentation; c'est satisfaire à une partie de ses devoirs, mais pour les remplir parfaitement, il faudrait joindre à la vigilance la prière, que vous omettez: *Vigilate*

(Onze.)

*et orate* (Matth. XXVI). Priersans veiller, c'est présumer de la grâce et se flatter d'une espérance chimérique de vaincre sans combattre l'ennemi; veiller sans prier, c'est présumer de ses propres forces, et s'exposer témérairement au péril de succomber à la tentation; prier sans veiller, c'est compter sur un secours, ou que nous n'aurons pas, ou que nous rendrons inutile; veiller sans prier, c'est compter sur un secours trop faible pour nous soutenir, et trop exiger d'une nature aussi corrompue que la nôtre. Ces deux considérations nous obligeront à joindre, suivant le conseil du Fils de Dieu, la vigilance à la prière: *Vigilate et orate* (Ibid.). Ce sont les deux parties de ce discours et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque trois devoirs de la vigilance chrétienne, sans lesquels il est impossible que la prière que nous faisons à Dieu nous obtienne les secours nécessaires pour vaincre la tentation. Il faut en premier lieu connaître son ennemi, et pour cela examiner tous les mouvements de notre cœur, avoir les yeux toujours ouverts sur notre conduite, et s'appliquer à ce mûr et juste discernement des esprits, que le Seigneur n'accorde qu'à ces âmes soigneuses et timorées qui le cherchent en vérité. En second lieu, quand on est assez éclairé pour connaître l'ennemi, il faut savoir l'art de se défendre; s'il est plus à propos de résister en fuyant qu'en combattant; si la retraite, en certains temps et en certains lieux, n'est pas un parti plus sûr pour nous, qu'un combat inégal et périlleux. Enfin, quand nous sommes pleinement instruits de la manière de nous défendre, la vigilance nous y doit préparer, et nous doit revêtir de ces armes spirituelles que l'Apôtre nous ordonne de prendre pour soutenir tous les efforts de l'esprit tentateur: sans cela, quelque prière que nous fassions à Dieu, nous nous abusons et nous nous flattons d'une vaine espérance de vaincre les ennemis de notre salut. Voilà la cause véritable de notre langueur et du peu de succès que nous avons dans cette milice sainte où nous engage la profession chrétienne. Examinons ces réflexions, messieurs, et tâchons de nous bien disposer à repousser toutes les attaques auxquelles nous nous trouvons sans cesse exposés.

Vous priez, et vous ne veillez pas; votre prière, mon cher auditeur, vous devient inutile ou même préjudiciable. Pourquoi? c'est parce que, ne veillant pas, vous ne voyez pas les pièges que vous tend votre ennemi, et que toutes vos prières ne servent qu'à vous inspirer une vaine confiance, qui vous empêche d'apercevoir l'abîme où le démon peu à peu vous conduit. En effet, messieurs, tel est l'aveuglement de notre esprit et l'ignorance où nous sommes des biens et des maux véritables, que nous comptons nos vices mêmes au nombre de nos vertus. La passion donne à nos désordres des couleurs si belles; notre humeur qui gouverne, nous fait entrer si naturellement dans les senti-

ments de la passion, nos amis qui nous flattent, la secondent et la fortifient si avantageusement, tout conspire si fort à nous égérer, que, sans une extrême vigilance, il est impossible de ne se pas laisser surprendre.

Tel, par le malheur de sa naissance ou par la prévention d'un esprit opiniâtre, se trouve engagé dans l'erreur, qui, touché d'une fausse compassion pour ses frères, demande à Dieu qu'il les éclaire et qu'il le fortifie lui-même dans sa religion. Tel, outré du ressentiment d'une injure qu'il a reçue, regarde sa vengeance comme une action si juste et si équitable, qu'il s'efforce, par ses vœux et par ses prières, d'intéresser le ciel à l'exécution de son crime. Celui-ci, que l'amour impur tient asservi depuis longtemps sous des chaînes invisibles, et dont le cœur a déjà reçu mille atteintes mortelles, demande à Dieu qu'il le conserve dans des sentiments qu'il envisage comme les effets d'une amitié honnête ou d'une charité chrétienne. Celui-là, se trouvant chargé d'un grand nombre d'enfants qu'il ne veut ou qu'il ne peut pourvoir dans le monde, se persuade que c'est par un pur mouvement de piété qu'il les veut consacrer à Dieu, le conjure de les vouloir accepter, et force ensuite la victime d'aller à l'autel présenter un sacrifice que Dieu désavoue. L'un, élevé au-dessus du vulgaire, et constitué en dignité, exerce impunément son humeur tyrannique et impérieuse, sous prétexte de faire observer la loi, et demande à Dieu qu'il augmente son équité chimérique, et qu'il autorise cette humeur impitoyable à l'égard des malheureux. L'autre est venu, par une infinité de libertés criminelles, comme par autant de degrés, déjà presque jusqu'au dernier crime, qui, se croyant innocent pour ne l'avoir pas encore commis, demande à Dieu qu'il le conserve sans tomber dans un pas aussi glissant que celui-là, et compte pour rien toutes les libertés passées, parce qu'elles n'ont pas été suivies d'un plus grand libertinage.

Aveugles que nous sommes, nous flattons-nous jusqu'au milieu de nos désordres? Serons-nous les seuls à qui nos vices seront cachés, au même temps qu'ils sont connus à tout le monde? Pour peu que nous eussions de vigilance dans l'affaire la plus importante, qui est celle du salut, combien trouverions-nous de fausses démarches dans la conduite que nous observons? Il ne faudrait pas même, dit saint Jérôme, une si longue discussion pour cela; et je ne voudrais que le bruit que vous avez dans le monde et que le témoignage qu'on vous rend dans le public, pour vous instruire de l'aveuglement déplorable où la passion vous a conduit: *Aperi, quæso, aures tuas, et clamorem totius civitatis exaudi* (Hieron.). Rendez-vous attentif au bruit commun qui se répand dans la ville; que la voix publique soit pour vous un oracle qui décide souverainement des désordres qu'il faut retrancher, et qu'elle vous apprenne à vous connaître: *Jam perdidistis vestra vocabula, et mutuo ex vobis cognomina*

*suscipistis* (Hieron.). Déjà les assiduités que vous rendez à la personne que vous croyez aimer innocemment, ont fait un si grand bruit dans le monde, que vos noms sont confondus l'un avec l'autre. *Tu illius diceris* (Idem). On dit hautement que vous lui êtes entièrement dévoué, et qu'elle vous est engagée par un dévouement réciproque. Le scandale est connu partout, c'est le sujet ordinaire des conversations : on insulte aux gens de bien qui s'efforcent inutilement de détourner les atteintes qu'on donne à votre réputation : vous seul ignorez le déplorable état où vous êtes. Les inquiétudes, les transports, les ennuis et tous les symptômes de cette passion malheureuse, que vous avez déjà peut-être éprouvés, n'ont pu vous ôter ce bandeau fatal que vous avez devant les yeux ; souffrez que le monde vous l'ôte et qu'il vous détrompe aujourd'hui : *Aperi, quæso, aures tuas, et clamorem totius civitatis exaudi*. Ainsi ce Père exhortait-il une personne aveuglée sur la passion qu'elle entretenait, à commencer par connaître la véritable situation de son cœur avant que de penser à combattre l'ennemi, persuadé qu'on ne peut autrement le vaincre, et que sans cette précaution on adresse en vain des prières au ciel.

En effet, à bien définir la prière d'un chrétien dans cet état, n'est-ce point la plus grande abomination dont on puisse profaner les autels ? Et n'est-ce pas contre les gens de ce caractère que le Sage a prononcé ces paroles foudroyantes ? *Qui declinat aures suas ne audiat Legem. oratio ejus erit execrabilis* (Prov. cap. XXVIII). Quiconque n'aura pas soin d'écouter la loi et d'examiner à fond ce qu'elle exige de lui, demandera en vain à Dieu la grâce de l'accomplir, et c'est plutôt charger l'autel d'exécérations qu'honorer le Seigneur. Car, que demande à Dieu cet homme aveugle, sinon de persévérer dans son crime et d'ajouter iniquité sur iniquité ? N'est-ce pas insulter à cette majesté infinie et irriter Dieu par une raillerie sacrilège, que de le prier qu'il nous préserve de l'offense au même temps que nous violons sa loi : et quelle est notre témérité, lorsque, fondés sur des prières aussi criminelles que celles-là, nous nous endormons, au lieu de veiller aux approches de l'ennemi, et donnons en téméraires dans tous les pièges qu'il nous tend : *Qui declinat aures suas ne audiat Legem, oratio ejus erit execrabilis* (Ibid.).

Il ne suffit pas de reconnaître l'ennemi : la vigilance nous doit instruire des moyens de le combattre, autrement la prière est encore inutile ou même préjudiciable. Pour le comprendre, rappelez, je vous prie, dans votre esprit un principe solidement établi dans la morale chrétienne, que les Pères nous ont enseigné, que l'expérience confirme chaque jour, et qui est fondé sur la nature même de l'homme qui combat la tentation. Ce principe nous apprend que les tentations veulent être combattues différemment selon leurs différentes espèces, et que pour cela la Providence nous a préparé des grâces diffé-

rentes, dont il est important de savoir user ; mystère que la seule vigilance nous peut découvrir.

Quand la tentation flatte la nature corrompue, qu'elle enflamme notre cupidité par des objets attrayants, et qu'elle remue tous les ressorts de notre âme par une force secrète et impérieuse, alors tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent que la victoire est dans la fuite, et que la seule retraite nous peut garantir des poursuites artificieuses de notre ennemi. Au contraire, quand la tentation nous présente quelque objet fâcheux et dégoûtant, pour nous ralentir dans l'exercice des vertus chrétiennes, qu'elle fait naître des difficultés imprévues dans l'exercice de nos plus importants devoirs, et qu'elle nous effraie par une vie dure et laborieuse, tous les docteurs nous avertissent qu'il faut alors faire face à l'ennemi, l'assaillir avec courage et le combattre ouvertement ; et la raison de cette défense inégale est que d'un côté nous risquons visiblement quand nous ne fuyon pas, et que de l'autre nous sommes vaincu : dès là que nous cessons de combattre. Or, le devoir de la vigilance chrétienne est d'examiner de quelle nature est la tentation, s'il faut se retirer ou s'exposer ; elle en juge selon les principes de l'Évangile, elle mesure nos forces, elle a égard à nos obligations, aux devoirs de notre charge, aux bienséances du caractère dont on est revêtu, à l'état où l'on se trouve engagé ; et de toutes ces circonstances mûrement pesées elle conclut, selon les besoins différents, à la fuite ou au combat, et demande ensuite la grâce de vaincre. Sans cette précaution que la vigilance nous fait prendre, en vain nous prions, nos prières n'auront jamais la force de nous préserver du péril inévitable où nous nous exposons.

Car que faites-vous en priant de la sorte ? vous appliquez des grâces de fuite à combattre l'ennemi, et des grâces de combat à le fuir ; vous vous jetez dans le monde, d'où peut-être Dieu voulait vous retirer, et vous fuyez la retraite, où peut-être Dieu voulait vous engager ; et par là vous anéantissez la grâce en la détournant à un usage pour lequel Dieu ne l'a pas destinée. C'est sur ce pied-là qu'il faut juger de ces personnes qui, se sentant d'ailleurs quelque inclination pour le bien, avec d'assez bons principes de conscience, voudraient se trouver en certaines assemblées, entrer dans certains partis et se mêler dans certaines affaires où ils savent que leur innocence a souvent échoué, et où cependant ils voudraient la maintenir sans rompre ce fatal commerce, pour lequel ils ont un extrême attachement. C'est sur ce pied-là qu'on doit condamner ces gens qui, pour entretenir des amitiés tendres, se flattent sur ce qu'ils n'ont pas un dessein formé de les porter jusqu'aux dernières extrémités, et qui, dans cet état, ont recours à Dieu pour le conjurer qu'il les retienne sur le penchant du précipice ; vaine et inutile prière, si vous n'allez jusqu'à la racine du mal.

Il vaudrait mieux en quelque sorte ne pas

prier, car nous n'aurions pas ce faux prétexte dont nous nous abusons, et nous ouvririons peut-être enfin les yeux, si un reste de piété apparente ne nous les tenait fermés. En vain les personnes les plus sages et les plus éclairées se mettent en devoir de nous faire connaître le danger de notre état; en vain, remontant jusqu'à la source du mal et nous faisant remarquer les progrès insensibles qu'il a faits, elles nous font une image affreuse des suites funestes qu'il traîne après lui; tant que nous nous sentons un peu de bonne volonté, que nous remarquons dans nos exercices ordinaires des prières ferventes et réitérées, pour obtenir et pour conserver la grâce de Dieu, nous ne pouvons nous figurer qu'il y ait à craindre pour nous; semblables à Loth, dont il est fait mention dans la Genèse, qui ne pouvait croire que Sodome dût être réduite en cendres. Ce fut inutilement que l'ange du Seigneur lui commanda de sortir avec sa famille de ce lieu d'abomination; Loth traita ce discours de raillerie: *Visus est enim quasi ludens loqui* (Gen., c. XIX); et son aveuglement fut tel, que la ville étant déjà tout en feu, il fallut que l'ange le prit par la main et le contraignit de force à mettre sa vie en sûreté: *Apprehenderunt manum ejus, et coegerunt eum* (Ib.). Image naturelle de ceux qui ne croient jamais être en péril, qui comptent sur le soin qu'ils ont de prier, et qui se persuadent que le feu de la concupiscence respectera leur âge ou leur état. Plût à Dieu que nous fusions assez heureux pour les contraindre du moins, et pour les mettre à couvert du danger où ils se perdent sans le savoir!

Pour moi, messieurs, ce qui me fait trembler quand j'envisage cet état, et ce qui me convainc que la prière devient inutile lorsqu'elle n'est pas soutenue par la vigilance chrétienne, qui nous apprend à fuir l'occasion, c'est la chute déplorable de saint Pierre. Jamais on ne vit un homme mieux disposé à soutenir les intérêts de son maître; trois fois il avait protesté d'être éternellement fidèle; la prière mêmé ne lui manqua pas, et quelle prière, chrétiens auditeurs! la prière d'un Homme-Dieu qui faisait autant de miracles qu'il adressait de vœux au ciel. *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* (Luc. XXI). J'ai prié, Pierre, que ta fidélité fût inébranlable. Avec cela que pouvait-il appréhender, et quel gage plus assuré pouvait-il avoir d'un attachement inséparable à Jésus-Christ? Cependant saint Pierre s'expose de son premier mouvement; il ne consulte point sa faiblesse, il n'examine point si l'Esprit du Seigneur le porte où il va; il manque en un mot de cette sage vigilance qui l'aurait empêché de rien risquer; et, soutenu qu'il est de la prière d'un Homme-Dieu, il tombe néanmoins dans cette monstrueuse infidélité qui doit servir d'une éternelle instruction à tous ces chrétiens indiscrets qui, sans aucun discernement, se prévalent de leur prière et exposent la grâce à des combats où Dieu n'est nullement engagé à nous la conserver.

Le troisième devoir de la vigilance chré-

tienne, et le plus important, c'est de se préparer à soutenir les attaques de l'ennemi, et de ne souffrir pas qu'il y ait aucun endroit faible en nous, par où il nous puisse surprendre. Voilà, chrétiens auditeurs, le point essentiel, voilà en quoi nous manquons tous, et ce que la prière ne fera pas seule. Je ne vois rien de plus recommandé dans l'Écriture que ce soin de prévenir la tentation, d'être toujours sur ses gardes et de faire un fonds de vertu capable de déconcerter tous les desseins du tentateur: *Ad tentationem prepara animam tuam* (Eccli., c. XXIII): Disposez-vous, dit le Sage, à être tenté. *Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo* (Ephes., c. VI): Armez-vous, dit l'apôtre saint Paul, d'une foi vive et animée, comme d'un casque capable de résister à tous les coups de l'ennemi. *Sobrii estote et vigilate* (I Pet., c. VI): Soyez sobres et vigilants, pour être toujours en état de résister. Celui, dit Jésus-Christ, dont la maison est fondée sur une terre ferme et solide, ne craint ni la violence de l'orage, ni le débordement des eaux. Que veut dire cela, chrétiens, sinon que la milice spirituelle a ses lois aussi bien que la milice temporelle, et que, comme ce serait une témérité inexcusable à un homme qui fait profession des armes d'accepter un combat sans s'y être préparé par les exercices ordinaires, aussi c'est une présomption et une folie qui n'est pas pardonnable, que d'entrer en lice avec le démon, sans apporter les dispositions nécessaires pour soutenir un combat aussi inégal que celui-là? Voilà encore une fois la source de nos malheurs.

Il s'agit, mon cher auditeur, de ne vous laisser pas surprendre aujourd'hui aux artifices de votre ennemi, et pour cela il vous fallait peut-être un assemblage de toutes les vertus chrétiennes, dont vous n'avez pas cependant les premiers principes. Il faut, par exemple, ne pas trahir les intérêts de votre conscience, pour établir votre fortune dans le monde. On vous présente un emploi, une charge, un parti injuste à la vérité et dangereux pour le salut, mais avantageux pour vos affaires temporelles; la tentation est délicate, et le pas est glissant. Qu'avez-vous fait pour ne pas tomber? Vous priez, dites-vous; je loue votre zèle; mais quelle disposition du côté de votre cœur? Avez-vous les maximes de votre religion profondément gravées dans l'âme? La crainte de Dieu est-elle imprimée bien avant dans votre esprit? Vous êtes-vous accoutumé de longue main à mépriser les biens de fortune? Vous êtes-vous pour ainsi dire, naturalisé à ces sentiments généreux que le christianisme inspire? Vous êtes-vous essayé sur quelque article de moindre importance? Avez-vous eu soin de réprimer quelquefois la convoitise insatiable qui est née avec vous? Trouvez-vous enfin dans le souvenir de votre vie passée quelque trait d'une âme assez désintéressée, pour vous promettre qu'aujourd'hui vous n'oublierez pas votre devoir? Car si au lieu de ces saintes dispositions, vous vous trouvez une âme

uniquement occupée des biens de la terre ; qui s'est faite une idole de la fortune ; qui cent fois a déjà sacrifié le repos de sa conscience à des intérêts plus légers que celui qu'on vous présente ; qui en un mot, par un long tissu de lâches artifices , de gains sordides , s'est , pour ainsi dire familiarisée au crime , et se l'est presque rendu nécessaire dans la suite : ah ! mon cher auditeur , que j'ai lieu de craindre qu'une habitude aussi profondément enracinée que celle-là ne détruise votre prière ou ne détruise tout l'effet de la grâce que vous obtiendrez !

Il s'agit pour un autre de résister à une tentation d'impureté qui le sollicite et qui le presse jusqu'à l'importunité, il y va même, si vous le voulez, de l'intérêt de sa fortune de succomber aux pressantes sollicitations que lui fait une âme perdue d'honneur et de conscience. A ce trait inévitable et subit, quelle vertu opposez-vous ? Il vous fallait la chasteté d'un Joseph, ou la pudeur d'une Susanne, et peut-être déjà vaincu avant que d'être attaqué, vous vous êtes rendu la victoire moralement impossible. Déjà mille libertés criminelles vous ont frayé le chemin jusqu'aux dernières dissolutions ; votre cœur, d'intelligence avec l'ennemi, est près de vous trahir à toute heure. Les paroles, les conversations tendres et passionnées, les présents, les rendez-vous et mille autres choses que saint Jérôme appelle les derniers symptômes d'une virginité prête à expirer : *Moritura virginitatis indicia* (Hier.), tout ce funeste appareil a disposé la victime à être brûlée par les feux d'une sale convoitise.

Vous priez cependant, et sur le penchant de votre chute, vous demandez à Dieu qu'il vous retienne : inutile prière, que la vigilance n'accompagne pas ; prière injuste et déraisonnable. Car c'est dire à Dieu : je vous demande, Seigneur, moi qui suis depuis longtemps un impudique, qui n'évite nulle occasion de vous offenser, qui ignore jusqu'au nom même de la mortification et de la pénitence, je vous demande, dis-je, la grâce d'être chaste dans une rencontre, où la vertu la plus héroïque aurait peine à ne pas tomber. Je vous demande que moi, qui suis le plus intéressé des hommes, je sacrifie aujourd'hui ma fortune dans une occasion, où l'âme la plus généreuse et la plus désintéressée aurait peine à soutenir son caractère. Je vous conjure que moi, qui suis violent, emporté, colère, je donne aujourd'hui un exemple de la plus rare modération que puisse pratiquer un homme qui depuis vingt ans s'est fait une habitude de résister à ses passions. Encore une fois, rien n'est plus injuste que cette prière, et rien, à l'examiner de près, ne paraît plus chimérique, ni plus contradictoire ; car c'est demander à Dieu d'être chaste sans avoir la vertu de chasteté, d'être tempérant sans avoir la tempérance, d'être désintéressé sans désintéressement, fidèle sans fidélité, équitable sans justice, prudent sans vigilance et chrétien sans religion.

La grâce est puissante, me direz-vous : dans une pareille occasion, elle suppléera à

l'habitude qui me manque. Ainsi nous flattons-nous en exaltant la puissance et l'efficacité de la grâce, et nous ne faisons pas réflexion que notre conduite est seule capable de l'anéantir. Je dis en premier lieu que nous nous flattons ; car bien qu'il soit dans la puissance du Seigneur de former des enfants d'Abraham des pierres les plus dures, et de faire naître la lumière de l'obscurité des ténèbres, c'est-à-dire, sans figure, qu'encore que la grâce puisse opérer de ces soudains changements, qui nous font passer sans milieu des plus grands désordres à la plus haute sainteté ; cependant la grâce régulièrement parlant ne fait point ces miracles : elle a ses commencements et ses progrès insensibles, et le trajet du vice à la vertu est d'une trop vaste étendue, pour l'entreprendre en un moment. Il faut pour cela ménager le temps, avancer pas à pas, se fortifier dans la pratique des vertus, et leur donner le loisir de prendre racine chez nous. C'est ainsi que par nos soins et par notre application continuelle, nous voyons enfin mûrir ces fruits salutaires des vertus chrétiennes, quand nous nous sommes longtemps appliqués à les cultiver : mais en vain attendrons-nous que la rosée du ciel ou qu'un regard favorable les fasse croître, si la vigilance ne nous fait mettre la main à l'œuvre.

J'ai dit en second lieu que c'était anéantir la grâce, sous prétexte d'élever son pouvoir, et de reconnaître son efficacité. Et n'est-ce pas dans ce fatal écueil que donnent tous les gens dont je parle ? Personne fait-il de plus beaux éloges de la grâce, et personne y est-il plus infidèle ? N'a-t-elle pas dans leur bouche un pouvoir absolu sur l'esprit de l'homme, et dans leur cœur est-il rien de plus impuisant que ses efforts ? Ne conviennent-ils pas que la grâce rend tout possible, et cette grâce peut-elle gagner sur eux qu'ils fassent la moindre démarche pour l'affaire de leur salut ? Avec quelle ardeur s'efforcent-ils de l'obtenir ; avec quelle négligence se mettent-ils en devoir d'en profiter ? Et par l'indigne lâcheté qu'ils ont de se décharger sur la grâce de tout le soin de leur salut, n'ont-ils pas trouvé le secret de détruire et d'anéantir toute sa force et toute sa vertu ?

Ce n'est pas là ce que nous ont appris ces illustres solitaires de l'ancienne Eglise ; ces hommes qui passaient leur vie dans la méditation des choses du ciel, et qui, après avoir donné la meilleure partie de leur temps à la prière, consacraient le reste aux devoirs de la vigilance chrétienne.

Certes si la prière est capable de nous mettre elle seule à couvert des traits de l'ennemi, personne eut-il jamais plus lieu de se croire dans une entière assurance que ces grands saints qu'on voyait à peine discontinuer ce saint exercice, qu'un saint Antoine que le soleil levant trouvait prosterné dans le lieu même où en se couchant il l'avait laissé ? Ces hommes si remplis de l'esprit de Dieu n'auraient-ils pas en plus de raison que nous de se reposer sur la grâce ? A quoi leur aurait servi cette exacte vigilance et

cette application continuelle? Pourquoi, avec tant de soin, fuyaient-ils des occasions qui nous paraissent si peu dangereuses? Qui obligeait saint Hilarion de passer les mers, pour aller vivre en inconnu dans les îles les plus écartées? Pourquoi ces saints, exténués par les jeûnes et par tant d'autres austérités, évitaient-ils la vue et l'entretien d'une femme comme un écueil toujours à craindre pour la vertu? S'ils eussent raisonné selon nos principes, n'auraient-ils pas, à la faveur de leur prière, affronté, pour ainsi dire, les occasions les plus périlleuses : mais n'y seraient-ils pas aussi bien tombés que nous?

Ils savaient, sans doute, et ils l'avaient appris de la vérité même, que rien ne doit nous dispenser de la vigilance chrétienne : *Vigilate*. Ils savaient qu'il était d'une extrême importance de se défier de ses forces. Ils n'ignoraient pas que la disposition essentiellement requise pour bien combattre est de s'aguerrir par un exercice continu des vertus chrétiennes, qu'il n'est pas temps d'apprendre quand l'ennemi nous presse; qu'il ne faut qu'un endroit faible et mal défendu pour lui donner entrée dans notre cœur, et que c'est toujours par là qu'il nous attaque et qu'il nous surprend.

C'est ce défaut de vigilance que saint Cyprien reprochait aux lâches déserteurs de la foi, qui, pendant la persécution de l'Eglise, avaient présenté de l'encens aux idoles. Mes frères, leur disait ce saint homme, sensiblement touché de leur chute, ce n'est point la persécution qui vous a rendus infidèles; elle n'a fait que montrer ce que vous étiez pendant la paix de l'Eglise. Au lieu de vous disposer à soutenir les efforts de nos ennemis par un détachement entier des biens de la terre, chacun de vous ne pensait qu'à sa fortune et ne s'appliquait qu'à s'enrichir; on voyait régner parmi vous le luxe et la mollesse, comme parmi les idolâtres; vous ne formiez, à leur exemple, que des desseins ambitieux. Faut-il s'étonner après cela que l'orage venant à éclater, il vous ait tellement intimidés que vous ayez été alarmés de la proscription de vos têtes et de vos biens, et que, vous trouvant vides des choses du ciel et si remplis de celles du monde, vous ayez sacrifié votre conscience à un intérêt temporel? Ah! que pouvais-je espérer autre chose des malheureuses dispositions d'esprit où je vous voyais!

Après cela excusons-nous aux tribunaux de la pénitence sur notre faiblesse, ou réservons ce prétexte au jour du Seigneur. Ce sera là même que Dieu trouvera le point essentiel de notre condamnation. Vous étiez faible, dites-vous; mais paraît-il par votre conduite que vous ayez eu ces sentiments-là de vous-même? Est-il une occasion si délicate à laquelle vous ne vous soyez exposé? N'avez-vous pas eu les yeux ouverts à tous les spectacles qui vous pouvaient inspirer de l'amour? Vous voyait-on rien sacrifier des aises et des commodités de la vie pour affaiblir cette insatiable cupidité qui vous dominait, avez-vous jamais pris des mesures pour

cela? Vous étiez faible, vous deviez donc fortifier votre vertu chancelante par un fréquent usage des sacrements; vous deviez nourrir votre esprit par la lecture des livres saints et non pas l'amollir par celle des livres profanes; vous deviez l'appuyer de bons conseils, le remplir d'une crainte salutaire de mes jugements. En un mot, vous étiez faible parce que vous avez voulu l'être. A cela qu'aurez-vous à répondre? Ne serez-vous pas condamné par vos faiblesses prétendues? *De ore tuo te judico* (*Luc.*, c. XIX).

Veillez donc, chrétiens auditeurs, et quand nous aurons accompli tous les devoirs de la vigilance chrétienne, ne comptons pas tellement sur nous-mêmes que nous n'ayons recours à Dieu par la prière; car ce serait une espèce de présomption plus dangereuse que la première. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

#### SECONDE PARTIE.

Veiller sans prier, c'est trop présumer d'une nature aussi faible et aussi corrompue que la nôtre. Cette proposition ne souffre nulle difficulté dans l'esprit de plusieurs personnes; mais comme il s'en trouve parmi nous, qui, dans la pratique, ne paraissent pas assez persuadés de cette vérité, elle mérite qu'on la développe et qu'on examine les principes sur lesquels elle est fondée.

On sait assez quelle corruption le péché d'origine a laissée dans toutes les puissances de notre âme. Cette corruption est telle, qu'il est de foi que, non-seulement l'homme ne peut sans le secours de la grâce résister aux tentations qui attaquent directement les vertus chrétiennes, mais encore qu'il ne peut sans elle pratiquer les actes des vertus morales, ni en grand nombre, ni longtemps. Or le canal par où la grâce vient à nous est, selon le sentiment des Pères, l'oraison dont l'exercice nous est si souvent recommandé dans l'Ecriture. Et saint Jérôme en était si persuadé, que dans la lettre qu'il écrit à Crésiphon sur les erreurs de Pélagie, il reproche à cet hérésiarque la témérité qu'il a eue d'oser détruire la nécessité de la prière, en niant la nécessité de la grâce, et lui fait voir qu'on ne peut nier que la grâce de Jésus-Christ soit nécessaire, sans soutenir par une conséquence naturelle que la prière est inutile.

En vain les philosophes se sont mis en devoir de réformer la nature par les seules lumières de la raison. Ils ont bien pu donner des préceptes pour régler les mœurs; mais ils n'ont pas donné la force de les exécuter. Ils ont trouvé le secret de vaincre certaines passions, mais en s'assujettissant à d'autres; et ces hommes, qui se piquaient de tant de raison, en sont venus, dit saint Paul, à de si horribles dérèglements, qu'ils se sont abandonnés aux passions les plus sales et les plus brutales. Visibles et funestes effets de ce sens réprouvé qui nous fait voir, par un jugement redoutable de Dieu, où aboutit toute leur sagesse profane.

Mais, sans qu'il soit besoin de remonter jusqu'aux premiers siècles, pour y trouver des exemples de la fragilité des hommes.

notre siècle ne fournit-il pas de ces sages selon le monde, qui raisonnent incessamment sur leurs passions sans que la raison soit capable de les guérir; qui connaissent le néant des choses humaines, sans avoir la force de s'en détacher; qui font des discours si justes et si sensés sur la vertu, que leur conduite soutient si mal; qui, par des vœux mondains prennent des mesures pour éviter les effets de certains défauts qui les diffament devant les hommes, et où malgré toute leur philosophie, ils retombent chaque jour?

Combien de femmes, soutenues par leur seule fierté naturelle, ont espéré de conserver leur pudeur, qu'on a vues descendre jusqu'aux plus lâches soumissions et démentir en secret ce caractère grave et modeste, qui n'inspirait que du respect et de la crainte! Combien de magistrats qui se piquaient d'une inflexible équité et qui se prévalaient en public d'une fermeté à l'épreuve de tout, ont cédé à un intérêt caché et inconnu, qui mettaient leur nom à couvert de l'opprobre et de l'infamie! Combien d'esprits forts ont tourné en ridicule la folie des hommes qui s'attachent aveuglément à la fortune et ont ensuite eux-mêmes fléchi le genou devant l'idole! combien de fois ont-ils philosophé sur le mépris des injures et quelle est néanmoins leur délicatesse au premier trait de raillerie? Combien de sages mondains ont espéré de corriger un défaut par un autre, de sacrifier l'amour à l'ambition, la passion du jeu à l'avarice, le plaisir à la gloire et l'intérêt à leur élévation; qui n'ont remporté pour tout fruit de leurs veilles que le chagrin de fomentier au même temps deux passions qui semblaient incompatibles, de fournir au public un exemple authentique de notre extrême faiblesse et de faire voir qu'il n'appartient qu'à la grâce de fermer cette plaie mortelle qui saigne encore depuis le péché du premier homme!

Ah! Seigneur, s'écriait saint Augustin, qu'est-ce que l'homme, quelque grand qu'il puisse être, dès là qu'il est homme : *Et quis est homo quilibet, cum sit homo (Aug.)*? Dieu ne se plaît-il pas à faire voir dans les plus grands hommes, les plus grands et les plus célèbres exemples de la fragilité humaine, comme il se plaît à faire éclater dans les hommes les plus obscurs et les plus faibles les traits les plus visibles de sa puissance et de sa grandeur? Et quel était mon aveuglement, lorsque me persuadant que la continence pouvait être un fruit de mes soins et de mes peines, après de longs raisonnements et de fortes résolutions, je m'étonnais de me trouver aussi faible que jamais? Je me reprochais à moi-même mon inconstance; je me cherchais moi-même dans moi-même et ne me trouvais plus tel que je m'étais vu; plus d'estime et de vénération pour le célibat et pour la continence. Eh! quoi, disais-je, je trouve de l'obéissance dans tous mes sens; l'œil s'ouvre et se ferme selon les ordres de ma volonté; la main se rend souple à tous les mouvements qu'il me plaît de lui ordonner; il n'y a que mon cœur qui se ré-

volte; je ne saurais l'attacher aux objets que j'estime, ni le détacher de ceux qui me font horreur. Les philosophes me promettaient une morale qui m'affranchirait du joug insupportable de mes passions; les manichéens se flattaient de me mettre l'esprit dans un calme et dans un repos parfait; les astrologues me promettaient de me trouver dans les astres une destinée plus heureuse. Après trente ans d'espérances chimériques, je me trouve plus esclave que je n'étais. Ainsi parle ce Père, du temps où il ne comptait que sur les forces de la nature. Mais quand il se fut soumis à la grâce : que vous soyez, dit-il, éternellement loué : Seigneur, vous avez rompu les chaînes qui m'attachaient : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis (Psal. CXV)*. Il s'étonne d'avoir trouvé de la difficulté dans la pratique des vertus chrétiennes, et il reconnaît que la source de son malheur était une dangereuse présomption, qui lui faisait trop attendre de ses propres forces : *Maledictus homo qui confidit in homine, et qui ponit carnem brachium suum (Jerem. XVII)*. Malheur à l'homme qui compte sur l'homme, et plus encore à celui qui compte sur lui-même et qui s'appuie sur un bras de chair.

Car il ne faut pas se persuader que le seul péché d'origine nous ait rendu le secours de Dieu nécessaire. Quand l'homme ne serait pas aussi corrompu qu'il est, c'est assez qu'il soit homme, pour être essentiellement sujet à tomber dans le désordre, et une créature a toujours besoin d'être soutenue par le Créateur, non-seulement pour ne pas retomber dans le premier néant de la nature, mais même dans celui de la grâce, qui est le péché. L'ange qui sortit des mains de Dieu tout éclatant de lumière, avec des connaissances si vastes et de si bonnes inclinations, sans trouver dans soi-même ce penchant violent que nous avons au mal et au dehors cet ennemi qui travaille sans relâche à notre perte : l'ange, plus parfait que nous, s'oublia néanmoins et fit bien voir par sa chute combien nous sommes peu capables de nous défendre dans la tentation.

Mais je veux, chrétiens auditeurs, que le respect humain vous ait soutenus dans une occasion d'éclat, où le bien de vos affaires, où votre honneur a exigé de vous le sacrifice de votre plaisir : outre que l'action n'est nullement méritoire pour le ciel, que ferez-vous pour vous préserver des péchés de pensée qui se commettent sans témoins? que ferez-vous quand l'ennemi vous surprendra seul et que vous suscitant vous-même contre vous-même, vous ne trouverez plus de défense à lui opposer, qu'un cœur déjà corrompu depuis longtemps et que l'œil des hommes n'intimide plus?

Quand même quelques bonnes inclinations naturelles vous rendraient moins susceptible d'une passion en particulier, que ferez-vous sans le secours de la grâce, quand l'ennemi les soulèvera contre vous toutes ensemble, ou les fera succéder l'une à l'autre avec tout l'artifice et toute la violence que la

haine lui inspire? Et combien de fois nous trouvons-nous à cette épreuve? *Si libido compressa est*, dit saint Cyprien, *exurgit ambitio*; *si ambitio prostrata est, savit avaritia*. On a pris, si vous voulez, assez d'empire sur soi, pour régler la passion du jeu; le démon d'impureté ne reprend-il pas de nouvelles forces et ne vient-il pas exercer sa tyrannie avec plus d'ascendant? Si vous vous êtes rendu insensible au plaisir, l'ambition n'est-elle pas incontinent réveillée? Si ce monstre est étouffé, l'avarice livre-t-elle une guerre moins cruelle? Et si une vertu du premier ordre vous a élevé au-dessus de ces faiblesses, l'honneur de vous voir distingué de la foule par une vertu aussi épurée que celle-là ne vous inspire-t-il pas le secret poison de l'orgueil, qui corrompt tous ces avantages et qui gagne jusqu'au cœur? Qu'importe à l'ennemi par quel endroit il nous vainque, pourvu qu'il se rende maître de nous?

Que sur cela, chrétiens, chacun se consulte soi-même et reconnaisse de bonne foi sa faiblesse. Où est l'homme parmi nous qu'une tentation longtemps et souvent répétée n'ait enfin réduit au consentement? Où est l'âme assez ferme et assez résolue, pour ne se pas démentir pendant tout le cours de sa vie? On a bien la force de se défendre quelques jours; mais le fera-t-on quand l'ennemi ne se lasse jamais et qu'il imagine toujours de nouveaux artifices contre nous; qu'il profite de sa défaite et s'acharne davantage à notre perte; que furieuse comme un lion attaché à sa proie, il nous suit pas à pas? *Vadent et venient super eum horribiles* (*Job. XX*). Car c'est ainsi que Job en parle. Rappelez, je vous prie, dans votre esprit ces fatales conjonctures, si vous vous y êtes jamais trouvés. Combien de fois votre repos a-t-il été interrompu par les images affreuses dont l'esprit de ténèbres vous a rempli l'imagination? N'a-t-il pas cent fois réveillé votre ressentiment contre ceux à qui vous vouliez pardonner? N'a-t-il pas mille fois rallumé des feux presque éteints? Ne vous a-t-il pas troublés jusque dans les affaires les plus sérieuses? Ne vous a-t-il pas suivis jusqu'à l'autel? A-t-il respecté le sanctuaire! la présence adorable du Fils de Dieu a-t-elle mis des bornes à son insolence et assuré la paix et la tranquillité de votre cœur?

Hélas! après dix années de résistance, il ne faut qu'un fatal moment pour vous enlever tout le fruit de vos victoires. Et qui sait si l'ennemi ne s'est pas déjà emparé de votre cœur, lorsque vous pensez encore lui résister? Qui sait si parmi le désordre qu'il a excité dans vous, votre fidélité, qui d'abord a formé toutes les oppositions imaginables, ne s'est pas laissé corrompre dans la suite et ne s'est pas flattée d'un avantage qu'elle a perdu? Combien de fois dans ces cruelles perplexités, où nous réduit la difficulté de discerner le consentement d'avec la tentation, vaine sans le savoir et pleins d'une confiance téméraire, portons-nous dans notre cœur des plaies mortelles que nous nous cachons à nous-mêmes et que nous fomen-

tons jusqu'à la mort? Encore une fois, messieurs, qu'une âme est mal gardée, quelque protection qu'elle ait d'ailleurs, quand elle n'a pas soin d'engager le Seigneur par ses prières à veiller à sa défense! *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam* (*Psal. CXXVI*).

Allons, à l'exemple du Sage, réclamer la protection de Dieu, et reconnaissons que sans lui il n'y a point d'homme, qui puisse gouverner ses passions: *Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det, adii Dominum, et deprecatus sum, et dixi: Deus patrum nostrorum, da mihi*, etc. (*Sap. cap. VIII et IX*). Donnez-moi, Dieu de nos pères, cette sagesse inestimable qui préside à tous vos conseils; qu'elle éclaire tous mes pas; qu'elle conduise toutes mes démarches et qu'elle me fasse entrer dans la gloire. Je vous la souhaite, etc.

### SERMON XXVIII.

SUR LA PATIENCE CHRÉTIENNE.

(Prêché devant la reine d'Angleterre.)

*Pator, sed non confundor, scio enim cui credidi*

*Je souffre, mais je n'en ai point de confusion, car je sais qui est celui sur la parole duquel je me repose* (*Timoth., chap. I*).

Madame, si l'apôtre saint Paul doit beaucoup à la foi qui le soutient et qui le console dans les disgrâces d'une vie aussi souffrante que la sienne, on peut dire que par une espèce de retour, la foi doit beaucoup à saint Paul, qui y demeure inviolablement attaché, malgré les persécutions qu'il endure. C'est une grande bonté à Dieu de fournir à l'homme dans les vérités de la foi ce fonds inépuisable de consolation qui l'anime et qui l'encourage au milieu de ses peines, jusqu'à lui faire dire avec l'Apôtre: *Pator, sed non confundor*: Je souffre, mais je n'en ai point de confusion. Mais qu'il est beau aussi à l'homme affligé, désolé, accablé sous le poids de sa persécution de se reposer sur la parole de Dieu, pour lequel il souffre, qui semble l'avoir oublié: *Scio cui credidi!* Sans la foi, il est des afflictions dans la vie où l'homme devrait être inconsolable; et sans la foi, Dieu n'aurait pas la gloire d'avoir des martyrs et des saints qui souffrent pour lui. Ainsi l'homme malheureux trouve sa consolation dans la foi, au même temps que Dieu y trouve sa gloire; deux motifs également engageants que la foi nous suggère, dont je vais faire les deux parties de ce discours. Rien de plus consolant pour l'homme dans les afflictions que la foi; rien de plus glorieux à Dieu que la foi d'un homme affligé. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie: *Ave, Maria*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est une erreur du monde de se persuader que ceux-là sont à plaindre, qui, dans leurs afflictions, n'ont plus de ressource que dans les pensées de la foi. Job, le plus affligé des hommes, ne trouvait dans ses amis



que des flatteurs qui le repaissaient de consolations frivoles ou qui le désolaient par leurs reproches et par leurs insultes, en voulant qu'il fût coupable, parce qu'il était malheureux : *Consolatores onerosi omnes vos estis (Job. c. XVI)*. Au lieu qu'après les avoir congédiés, il trouvait en Dieu une douceur, une force qui l'animait, qui le consolait jusqu'à s'estimer heureux sur son fumier. Il n'appartient qu'à la foi de nous élever ainsi au-dessus des faiblesses humaines. En effet, chrétiens, quand on croit vivement ce que l'Évangile nous enseigne, il n'y a qu'à creuser et à suivre cette veine; c'est une source féconde qui ne tarit jamais et où chacun peut puiser les motifs et les réflexions qui sont le plus à son goût.

Tantôt la foi nous élève au-dessus des choses visibles, rompt le charme qui trompe nos sens et, nous éclairant des plus purs rayons de sa lumière, nous fait apercevoir d'un coup-d'œil toute la vanité de cette figure du monde qui passe. Elle nous rapproche le moment inévitable de la mort, et dans ce point de vue, où la vérité se montre tout entière, elle nous fait voir l'heureux et le malheureux, le sain et le malade, le riche et le pauvre, le puissant et le faible, le vainqueur ou le vaincu, celui qui brille aux yeux des hommes et celui qui languit dans l'obscurité, confondus ensemble, aboutir au même terme, c'est-à-dire au tombeau; solide considération qui nous soutient dans le fort de nos malheurs, en nous faisant tomber d'accord que tout n'est que vanité : *Vanitas vanitatum (Eccl. c. I)*.

Tantôt la foi nous découvre le péril que cache la prospérité; elle nous fait observer des pièges invisibles qui échappent aux plus éclairés. Elle nous met devant les yeux ces exemples célèbres de la fragilité humaine, ces grands hommes enivrés de leur bonheur, qui ont fait une fin déplorable, et nous console ainsi par la vue d'un état moins exposé.

Tantôt c'est un Dieu souffrant qu'elle nous présente dans une mortelle agonie; c'est l'homme de douleurs qu'elle nous propose pour modèle. Elle nous fait souvenir que nous servons un Maître mort en croix; que les afflictions sont, pour ainsi dire, consacrées dans sa personne. A ce triste spectacle, la nature est obligée de se taire; nos peines nous deviennent chères et vénérables; nous reconnaissons sensiblement l'indécence monstrueuse que commet un chrétien qui veut être plus heureux sur la terre que le Dieu qu'il adore.

Tantôt la foi nous ouvre le sein de la gloire; elle étale à nos yeux toute la pompe et toute la magnificence du séjour des bienheureux; elle nous apprend que toute l'éternité peut être la récompense d'un moment de tribulation, que tous les saints qui la possèdent ont passé par là; et que peut-être on touche de plus près qu'on ne pense à ce terme heureux qui doit finir les misères de la vie.

Tantôt elle appelle dans notre esprit l'idée

d'un Dieu juste et sévère; elle expose devant nous la multitude innombrable de nos péchés; elle nous enseigne à faire un saint usage de l'adversité; elle nous ouvre ces prisons d'où l'on ne sort qu'après avoir payé jusqu'aux moindres dettes, et nous oblige à croire pour notre consolation, qu'à chaque moment que nous souffrons, nous pouvons racheter des années de peines par notre patience; que tout est compté; que Dieu ne punit pas deux fois, et que les afflictions qui viennent de sa main sont des pénitences de son choix, plus propres à satisfaire pour nos péchés que toutes les austérités du monde. D'autres fois c'est un père qui vous châtie, mais qui vous aime; qui vous humilie dans ce monde, mais pour vous rendre glorieux dans le ciel, qui vous sacrifie souvent jusqu'à sa propre gloire pour assurer votre salut. Enfin, qui que vous soyez, pécheur ou saint, innocent ou coupable, la foi vous offre un asile; elle essuie vos larmes, elle vous rassure, elle vous fortifie; plus on est malheureux, plus elle a de quoi consoler.

Ce n'est pas assez : la foi ne soutient pas seulement une âme par la vue de l'éternité; elle fait naître pour le temps même des espérances, une confiance sans trouble, sans alarmes; et tandis que la prudence humaine toujours timide, flottante et soupçonneuse, ne découvre dans l'avenir que des abîmes, des précipices qui font trembler, la foi trouve dans la Providence une ressource infaillible qui rassure le fidèle; car ou Dieu veut son élévation, ou il ne la veut pas; s'il la veut, qui peut résister à ses ordres? Joseph doit être un jour le maître de ses frères; la Providence en a ainsi ordonné : quoi qu'il arrive, son temps viendra : *Non est consilium contra Dominum (Prov. c. XXI)*. Mais par quel chemin, Seigneur, le conduisez-vous à la gloire? il est exilé, vendu, calomnié, chargé de fers; quels degrés pour monter sur le trône où est le mondain, le courtisan qui n'eût cent fois désespéré de sa fortune? Il y viendra cependant. Joseph est malheureux; mais Joseph est toujours fidèle : content dans les chaînes, tranquille au milieu de l'orage, il dort, pour ainsi dire, dans le sein de la Providence; son élévation doit être l'ouvrage de Dieu : que tous ses ennemis se liguent contre lui, ils conspirent sans y penser à sa fortune : ce sont les disgrâces qui l'élèvent; non, Joseph n'eût rien été, s'il n'eût été malheureux. Jacob souffre pendant sept années, espérant toujours en Dieu; et sa foi le rétablit enfin dans un état plus florissant que jamais. Josué se plaint à Dieu que son armée déserte et qu'il est abandonné : Vous êtes encore trop, lui répond le Seigneur. Il marche presque seul, et sa foi lui donne une victoire complète sur ses ennemis. Les Israélites, ce peuple, tout ingrat qu'il est, renfermé dans un coin de la terre, voit, durant des siècles entiers, tous ses voisins ligués contre lui; esclave et gémissant sous le joug d'une domination étrangère, il trouve toujours une ressource dans

sa foi : Dieu suscite les Moïse, les Gédéon, les Esdras. Esther exilée devient reine ; Judith affligée fait l'action la plus glorieuse de sa vie ; Ezéchias se croit perdu ; l'ange exterminateur le délivre. Partout l'Écriture nous fournit des exemples mémorables de personnes affligées, qui doivent à la foi leur rétablissement et leur élévation : *Mortificat et vivificat ; deducit ad inferos et reducit* (I Reg. c. II) ; le Seigneur mortifie et vivifie quand il lui plaît ; il afflige et il console ; il abaisse et il relève, et des portes mêmes de la mort, il rappelle à la vie. Voilà pourquoi saint Paul exhortait les fidèles à se consoler par la lecture des livres saints : *Per patientiam et consolationem Scripturarum* (Rom. c. XV).

Mais si Dieu, par une providence particulière, ne veut pas finir pour le temps les peines de quelques âmes choisies qu'il destine à un degré de gloire plus élevé, que la foi les sait bien dédommager avec usure et leur faire sentir les avantages de leur état d'une manière plus consolante ! car au lieu que la plupart des superstitions de l'orient regardent les gens malheureux comme des gens haïs du ciel, la seule religion chrétienne, qui connaît le trésor caché des souffrances, considère ceux qui souffrent comme les bien-aimés de Dieu. La foi les fait entrer comme en possession de toutes les vérités de l'Évangile : chaque page de ce livre saint offre à nos yeux quelque maxime en faveur des âmes souffrantes ; chaque mot renferme un oracle qui nous soutient. Là, ceux qui pleurent sont bénis du Père céleste ; on promet d'essuyer leurs larmes : Heureux, dit-on, ceux qui sont persécutés pour la justice ; vous serez heureux quand vous aurez la malédiction du monde. Ici, au contraire, les heureux du siècle sont maudits et chargés d'anathèmes : malheur à vous, riches ; malheur à vous, qui riez ; malheur à vous, qui avez votre consolation dans la vie présente. Il faut faire violence au texte sacré pour les sauver ; mais ne dirait-on pas que Jésus-Christ n'a prêché l'Évangile aux hommes que pour consoler les affligés, que la religion tout entière n'a été faite que pour eux ?

C'est ici, chrétiens, que je ne puis m'empêcher de vous reprocher votre infidélité. Qu'on attaque les mystères les plus incroyables aux sens et à la raison, qu'on ose se déclarer contre le sacrement adorable de l'eucharistie, vous regardez comme hérétique celui qui contredit la parole du Sauveur des hommes ; votre foi réveillée perce au travers des voiles où la Divinité se cache, vous croyez que Jésus-Christ y est, et vous le croyez sur sa parole plutôt que de manquer à la foi de ce mystère, vous renoncez à tous les préjugés. Or, dites-moi, chrétiens, le même Dieu qui a dit : Ceci est mon corps, n'a-t-il pas dit : Heureux ceux qui pleurent ? Est-il moins jaloux de la morale qu'il est venu vous enseigner, que de la sainteté de ses mystères ? Sa parole n'est-elle pas aussi ex-

presse, aussi formelle, aussi infaillible sur une vérité que sur l'autre ? Et cependant, ô prodige d'infidélité ! qui le croit parmi nous ? Le prêtre qui lit au peuple les saints évangiles, le solitaire dans un cloître, qui fait profession de les suivre ; le chrétien dans le monde, je ne dis pas le mondain, mais le chrétien prêt à répandre son sang, à exposer sa vie pour les vérités de la foi, croit-il celle-là ? Le plus zélé, qui se distingue dans toutes les assemblées de bonnes œuvres, estime-t-il heureux les affligés qu'il soulage ? envie-t-il leur sort, ou plutôt ne les considère-t-il pas comme des gens frappés de la main de Dieu ? Aime-t-il les amis malheureux, les regarde-t-il du même œil après leur disgrâce, ou plutôt n'a-t-il pas soin de les éviter comme des gens dont le commerce est contagieux ?

Allez, après cela, âme infidèle, allez aux pieds de Jésus-Christ vous consoler dans vos peines : il n'a rien à vous dire que de terrible, que d'effrayant, que de désespérant pour vous. Que le monde vous console, vous qui suivez ses maximes ; Jésus-Christ a ses disciples fidèles dont il a soin, il sait adoucir, par l'onction de sa grâce, la croix dont il les charge. Pour vous, âme mondaine, il vous livre à toute la tristesse du siècle : il a prononcé que les personnes affligées étaient heureuses ; il faut que l'oracle s'accomplisse dans ceux qui le croient : que la nature se révolte contre cet arrêt, il saura trouver le secret de l'exécuter en dépit du monde.

Et voilà, chrétiens, le miracle de la foi : elle va jusqu'à nous rendre heureux dans nos peines, elle sait tirer l'huile de la pierre, et fait naître la lumière du sein des ténèbres. Non, Dieu n'est pas asservi aux règles ordinaires, il tire des causes subalternes des effets tout contraires à leur nature ; il se sert du feu pour rafraîchir les enfants dans la fournaise, il se sert du limon et de la boue pour rendre la vue, il se sert des croix et des adversités pour rendre les siens heureux dans la vie ; combien en sont venus jusqu'à aimer leur malheur, jusqu'à être jaloux de leurs propres disgrâces, jusqu'à en faire gloire ? Moïse, maître de sa destinée, ne balance pas à choisir entre la servitude et le trône ; il aime mieux vivre affligé avec le peuple de Dieu, sous le joug d'un rude esclavage, que de régner un jour, adopté par une princesse infidèle ; il aime mieux souffrir toute la dureté des Egyptiens, que de goûter le plaisir passager d'un péché qui doit finir. Saint Paul baise ses fers, saint André embrasse sa croix, saint Ignace le martyr invite les lions à le déchirer : les premiers chrétiens font retentir leurs prisons de cantiques célestes, la joie entre dans ces lieux de ténèbres où l'horreur habite ; on souffre avec plaisir l'exil et la proscription de ses biens, on sort content des tribunaux de la justice où l'on a été traité avec ignominie ; nos chrétiens, dit Tertullien, se glorifient de leurs persécutions comme les soldats de leurs blessures. Miracle, encore une fois, de la religion chrétienne ! je reconnais ici le doigt de Dieu ; il n'appartient qu'à vous, Seigneur,

de faire des heureux par la voie des tribulations.

Mais c'est faiblesse d'esprit, dit un sage mondain, c'est un tour d'imagination, ce sont des visions de gens que la dévotion a gâtés. Glorieuse faiblesse ! sainte illusion ! sage folie de la croix ! c'est cette faiblesse qui fait la force du chrétien, c'est cette sainte folie de la croix qui lui donne une si haute sagesse, qui lui inspire une modération si rare, une patience si héroïque, qui le rend humble sous la main de Dieu, égal, doux, docile, soumis aux ordres de la Providence : c'est elle qui étouffe les plaintes, les murmures, qui fixe ses désirs, qui lui fait goûter une paix profonde au milieu du trouble et des alarmes. Donnez-la moi, Seigneur, cette faiblesse que le mondain dédaigne, je n'en rougirai point, non plus que saint Paul : *Pator, sed non confundor* (I Tim. c. I).

Ah ! chrétiens, quand la foi n'aurait point d'autre usage que de nous soutenir dans nos peines, ce ne peut être que l'œuvre de Dieu ; c'est une preuve de sa vérité : le mensonge et l'illusion pourraient-ils être le principe de tant de vertus ! O don de Dieu, lumière descendue du ciel, science des saints, éternelle sagesse, donnez-nous cette consolation solide que le monde ne peut donner ! O Esprit consolateur des âmes affligées, ne me réprochez point du nombre de vos enfants qui versent leurs larmes dans le sein du Père céleste, du Dieu de toute consolation ! Que les hommes se taisent et ne se mêlent point de vouloir soulager ma douleur : *Consolatorum onerosi omnes vos estis* (Job. c. XVI). Fâcheux consolateurs, je ne veux point ni de votre sagesse profane ni de vos espérances trompeuses ; tout cela me laisse un fonds de chagrin, un poids sur le cœur, une secrète amertume. Laissez-moi soupirer aux pieds du Dieu que j'adore, lui seul peut charmer mes ennuis ; c'est pour lui que je souffre, il le sait, il le voit, c'est assez pour moi : *Scio cui credidi* (II Tim. c. I).

Il y a longtemps que la raison orgueilleuse, fière, indépendant, fait des efforts inutiles pour s'élever au-dessus des disgrâces de la vie, elle retombe toujours par son propre poids dans la tristesse et dans la désolation. Ah ! chrétiens, ne prenons pas le change. Que peut la raison humaine sans la foi qui doit être son appui ? C'est en vain qu'on emploie les plus beaux raisonnements du monde, tandis qu'on ne voit rien qui remplace le bien que l'on perd, on a toujours sujet d'être inconsolable.

Mais si l'homme affligé trouve sa consolation dans la foi, Dieu, au même temps, y trouve sa gloire, c'est le sujet de ma seconde partie.

#### SECONDE PARTIE

Quelle idée nous donne-t-on de Dieu, me direz-vous ? d'un Maître sévère qui nous afflige et qui tire sa gloire de nos humiliations. Cela s'accorde-t-il avec cette bonté par excellence qui fait son caractère ? Oui, chrétiens, Dieu nous aime, il est vrai, il ne hait rien, dit l'Écriture, des ouvrages qui sont sortis

de ses mains ; il n'aime pas, dit-elle ailleurs, à voir souffrir les innocents, il ne veut la perte de personne, mais il est une sorte de mérite que nous ne pouvons avoir sans qu'il nous en coûte. Un prince peut combler de biens un favori, mais lui donnera-t-il la gloire des armes, la réputation d'être brave, si celui-ci ne signale sa valeur ? Il faut pour cela que le prince l'expose au péril, qu'il prodigue une vie qui lui est chère, qu'il se rende digne de son estime, aussi bien que de l'approbation publique. Tel est notre Dieu, il nous aime encore une fois, et pouvons-nous en douter après ce qu'il a fait pour nous ? mais il est un mérite qu'il ne peut nous donner que par la voie des afflictions. Qu'il nous honore de ses grâces, qu'il nous comble de ses bienfaits ; voilà ses faveurs ; mais qu'il nous éprouve par la tribulation, voilà votre vrai mérite. Otez aux martyrs leurs combats, vous leur ôtez la couronne, dit saint Ambroise : *Tolle certamina, tulisti coronas*. Il a fallu que Dieu les éprouvât, dit le Sage, pour montrer qu'ils étaient dignes de lui : *Tenta vit eos, et invenit illos dignos se* (Sap. III). Or, c'est proprement par les afflictions que Dieu connaît si l'homme est digne de son choix, et que le fidèle fait honneur au Maître sur la parole duquel il se repose. Comment cela ? deux réflexions vous le feront connaître. Une âme affligée fait honneur au souverain domaine de Dieu par sa soumission ; une âme affligée honore la souveraine bonté de Dieu par son attachement ; développons ces deux pensées.

Tout le monde convient que le sacrifice est non-seulement l'acte le plus excellent de la religion, mais qu'il lui est même si essentiel, que sans sacrifice elle ne pourrait subsister, puisque c'est par là qu'elle reconnaît l'autorité suprême du Tout-Puissant. Qualité dont Dieu est si jaloux, qu'à la fin de chaque loi portée dans le Deutéronome, il ajoute ces paroles : *Ego Dominus*, je suis le Seigneur. Mais qualité que l'homme honore excellemment par le sacrifice, lorsqu'en détruisant la victime, il reconnaît que Dieu a pouvoir de vie et de mort sur tous les êtres de la nature. C'est pour cela qu'entre les sacrifices, l'holocauste est le plus parfait, parce qu'il ne reste rien de la victime, et que tout est anéanti en la présence du Créateur de toutes choses, qui nous a tirés du néant et qui peut nous y faire rentrer quand il lui plaira. Or, il est à remarquer que dans le sacrifice, l'homme ne substitue une victime en sa place que parce que Dieu ne lui permet pas de s'immoler lui-même : ce qu'il doit être en état de faire, si le Seigneur l'ordonnait, et ce qu'il fait d'une manière excellente dans les afflictions, où par une foi soumise il devient lui-même la victime.

Ce n'est plus le sang des animaux qu'il sacrifie, mais sa santé, sa gloire, sa fortune, sa vie, sa personne en un mot ; et c'est ici qu'il faut appliquer les paroles de l'Écriture : *Melior est obedientia quam victimæ* (I Reg. : XV) ; l'obéissance vaut mieux que les sacrifices. En voici la raison, dit saint Grégoire -

*Per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur;* Dans le sacrifice, c'est une chair étrangère, mais par une soumission respectueuse aux ordres de Dieu dans les afflictions, c'est sa volonté propre qu'on immole, avec des circonstances qui font plus d'honneur à Dieu que toutes les victimes du monde.

On a de la foi dans un état où tous les sens sont révoltés ; on adore la main qui nous châtie, on approuve des ordres rigoureux en apparence, on étouffe la voix de la nature, qui veut éclater en murmures, on fait taire la raison, qui veut fournir des sujets de plaintes, on l'oblige à sacrifier tous ses préjugés, à rendre hommage à Dieu, qu'elle n'entrevoit que dans les ténèbres, et qu'elle croit sur sa parole : *Scio cui credidi;* on est content de se voir humilié et comme anéanti sous sa main puissante ; on n'expire pas sous le fer, mais hélas ! il serait souvent plus aisé de mourir que de vivre. Soumission plus glorieuse au Maître qui nous gouverne, que tous les autres sacrifices.

Que David, après la défaite des ennemis d'Israël immole cent victimes, qu'il fasse retentir le temple des hymnes qu'il a faites en l'honneur du Dieu des armées ; je n'en suis pas surpris : il lui est aisé de paraître au pied des autels environné de gloire et de baiser la main qui le couronne de lauriers ; mais que le même David affligé, désolé, poursuivi par un fils rebelle qui veut le détruire, abandonné des siens et réduit à chercher un asile contre la violence d'Absalon, se soumette en cet état aux ordres du ciel, qu'il soit le seul qui justifie la conduite du Seigneur ; qu'au lieu de murmures et de plaintes, la douleur ne puisse lui arracher que cet aveu si glorieux à Dieu : *Faciat quod bonum est coram se* (II Reg., XV), il est le maître absolu de mon trône et de ma vie, qu'il dispose de moi comme il voudra, qu'il ne consulte sur cela ni mes inclinations, ni mes intérêts, ni ma gloire, mais qu'il fasse sans exception tout ce qui paraîtra meilleur à ses yeux : je consens à tout, sa volonté suffit pour me calmer, qu'il prononce seulement cette parole décisive de mon sort : Vous ne me plaisez pas, et je suis prêt à descendre du trône où sa main m'a élevé : *Si dixerit mihi, non places, preestotum* (Ibid). Je ne laisserai point à mes amis le soin de fermer une plaie si douloureuse : le même moment qui verra David malheureux, le verra soumis. Voilà encore une fois, chrétienne compagnie, une soumission plus glorieuse à Dieu que tout le reste. Que les autres fassent couler dans le temple le sang des taureaux, le saint roi verse des larmes respectueuses devant Dieu. C'est son sceptre, c'est la passion la plus capable de flatter une grande âme, c'est son cœur, c'est sa raison, c'est David tout entier, dont il fait un holocauste ; victime qui honore d'autant plus le Seigneur, qu'elle est plus noble. Dieu trouve dans un seul sujet de quoi faire taire tous les murmures de l'univers. Il nous sied bien de nous plaindre à lui, tandis qu'il voit des têtes couronnées soumises, religieuses, humi-

bles, mettre leur couronne aux pieds de l'agneau, baiser la main qui les humilie, s'estimer heureuses d'avoir un empire à lui sacrifier.

Dieu ne veut pas seulement être adoré comme Seigneur de toutes choses, il veut être aimé comme bon par excellence, et plus l'amour est pur et désintéressé, plus il honore cette bonté souveraine, qui doit être aimée pour elle-même. C'est ce qu'il est assez difficile de connaître dans la prospérité : *Qui non est tentatus*, dit l'Écclésiaste, *quid scit* (Eccles., XXXV). Celui qui n'est point éprouvé par la tentation, peut-il répondre de la disposition de son cœur ? Que fait un homme heureux et comblé de biens, qui croit aimer Dieu, si ce n'est pas le bienfait qu'il aime, au lieu du bienfaiteur ? c'est une énigme qui n'est pas facile à deviner, que le cœur de l'homme : *Pravum est cor omnium et inscrutabile, quis cognoscat illud* ? Or, nous avons à servir un Dieu qui prend la qualité d'un maître jaloux : *Dominus zelotes nomen ejus* (Ex. XXXIV). Il veut sonder ce cœur, tout impénétrable qu'il semble être, il en veut démêler les sentiments les plus secrets. Sachons-lui gré de sa délicatesse : il nous est glorieux qu'un Dieu soit jaloux de la possession de notre cœur. Mais c'est par l'épreuve des afflictions qu'il veut s'en assurer ; c'est la pierre de touche. S'il nous trouve également fidèles dans cet état, il est sûr de nous ; mais pour s'en éclaircir, il commence par nous dépouiller lui-même de ce qu'il nous a donné de plus cher. Il en veut à la fortune, au bien, à la gloire, à la réputation, au plaisir, à la santé, à la vie. Au reste il ne se cache point du mal qu'il nous fait ; il se déclare auteur de tout ce qui nous arrive, et quoiqu'il emprunte quelquefois une main étrangère pour nous frapper, il veut bien que nous croyions que c'est lui qui nous porte tous les coups, dès là qu'il permet un mal qu'il peut empêcher : *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit* (Amos III).

Lors donc qu'il trouve dans ces cruelles conjonctures une âme fidèle, qui non-seulement ne l'abandonne pas, mais qui, contre ses propres intérêts et malgré l'aversion presque insurmontable que nous inspire la nature pour ceux qui nous affligent, est constante à le servir, mais qui s'attache à lui plus fortement que jamais, lors même qu'il semble tâcher de se rendre moins aimable, peut-il alors douter qu'il soit recherché pour lui-même ? Quelle plus forte marque d'amour peut donner une faible créature à l'auteur de son être, que de persévérer de la sorte, lorsqu'il lui est sévère, dur en apparence, impitoyable, et qu'il semble ne l'avoir créée que pour la rendre malheureuse ?

Voilà de quoi Dieu fait gloire devant le démon, qui lui avait reproché que la fidélité de Job était intéressée : vous avez, dit-il, pris sa maison sous votre protection : *Nonne tu vallasti eum, ac domum ejus* (Job., 1) ? Il est riche en grains, en troupeaux, en pâturages, heureux en enfants, plein de vigueur et de santé, est-il surprenant qu'il s'attache à un

maître qui le comble de ses faveurs? Mais étendez le bras, frappez-le, Seigneur, et vous verrez alors s'il est à vous. Dieu comme piqué d'émulation livre pour un temps à la tentation le plus juste qu'il aime; il le trouve fidèle jusqu'à en recevoir ses bénédictions, malgré les reproches d'une femme impie qui le raille de sa simplicité, et c'est alors que le Seigneur triomphe; il semble que ce ne soit pas Job, mais que ce soit Dieu lui-même, qui ait remporté la victoire. L'avez-vous vu? dit-il; mon serviteur a-t-il son pareil sur la terre? *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra (Job. 1)*? Il ne put s'empêcher de féliciter Abraham, après l'avoir éprouvé, jusqu'à lui faire lever le bras pour immoler son fils: *Nunc cognovi*. Ah! je connais maintenant que vous m'aimez. Avantage que n'ont point les princes de la terre: ils veulent quelquefois se flatter d'avoir des sujets désintéressés, qui ne sont attachés qu'à leurs personnes; mais qu'ils cessent de verser des grâces sur eux, qu'ils les humilient, qu'ils les dépouillent de leurs biens, de leurs emplois, et qu'ils trouvent en eux une fidélité qui soit l'épreuve de ces disgrâces. Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, d'avoir des serviteurs de ce caractère, qui ne s'éloignent point de vous, quand vous les maltraitez; que dis-je? qui soient alors plus attachés à votre service, plus soigneux de vous plaire, plus zélés pour votre gloire, plus contents de vous que ceux-là mêmes que vous rendez heureux sur la terre et qui devraient vous aimer le plus.

Mais il nous semble quelquefois que Dieu serait plus glorifié s'il donnait du succès aux personnes dont l'exaltation est nécessaire pour le bien de l'Eglise, que c'est abandonner ses intérêts que de négliger les leurs. Non, chrétiens, ce n'est point là l'esprit de l'Evangile; laissons à Dieu le soin de sa gloire, et prenons garde que nous ne soyons plus jaloux de la nôtre que de la sienne. Il connaît mieux que nous par quelle route il y doit aller; ce n'est ni à la puissance des grands, ni à la valeur des guerriers, ni à l'éloquence des orateurs, ni à la sagesse des philosophes, ni à l'opulence des riches, que l'Eglise de Jésus-Christ est redevable de son établissement et de son progrès, c'est au sang des martyrs, c'est à la patience des chrétiens; c'est par là que la foi s'est établie, et j'ose dire qu'elle se conservera par là plus que par toute autre voie. Tandis que l'Eglise aura des chrétiens fidèles, patients, humbles, soumis, résignés, courageux et constants dans les afflictions, des hommes faits de la sorte feront plus d'honneur à la religion que des conquérants: Dieu n'a besoin de personne.

Ce n'est pas, après tout, que quand la grandeur humaine est humiliée et anéantie devant ses yeux, il ne s'en serve alors utilement pour sa gloire. Il a mis en œuvre la valeur des Constantin, des Clovis, des Charlemagne et de tant de héros chrétiens, qui n'ont pas dédaigné l'humilité de la croix; et c'est même une conduite assez ordinaire à la Providence, de commencer par humilier

ceux dont elle veut se servir pour de grandes choses. Moïse, destiné à la délivrance du peuple de Dieu, vit la main qui devait opérer tant de merveilles couverte de lèpres. Saint Paul, ce vaisseau choisi de Dieu, pour porter son nom aux Gentils et aux princes de la terre, est appelé à ce saint ministère par des afflictions: Je lui ferai voir, dit le Seigneur, combien il doit souffrir de choses en mon nom.

Et voilà, Madame, ce qui relève l'espérance des personnes qui ont le véritable esprit de l'Evangile. Si votre Majesté n'avait que les grandes qualités que le monde admire, que cet air noble et majestueux qui paraît fait pour l'empire, qu'un esprit sublime et délicat, qu'une âme assez sensible et assez éclairée pour ne laisser rien échapper de ce qu'il y a de plus affligeant dans les disgrâces, mais assez ferme et assez élevée pour les soutenir tout entières; si votre Majesté, dis-je, n'avait que ce mérite distingué qui charme les hommes du siècle, les gens de bien auraient peut-être lieu de craindre que tout cela ne fût pas recevable au jugement de Dieu; mais comme les perfections naturelles, qui éclatent en votre personne, sont jointes à une piété qui en rehausse le lustre, que l'édifice de tant de vertus héroïques est fondé sur l'humilité chrétienne, il n'est rien que nous ne devions espérer. Tout engage Dieu à vous rendre la couronne que vous lui avez sacrifiée; vous règnerez dans ce monde et dans l'autre où nous conduise, etc., etc.

## SERMON XXIX

### SUR LE PARDON DES INJURES.

Ego autem dico vobis: diligite inimicos vestros.

Pour moi je vous dis: Aimez vos ennemis (S. Math., chap. V)

La vérité que j'ai à vous prêcher aujourd'hui, messieurs, trouvera sans doute dans vos esprits d'étranges préjugés à combattre. Je sais qu'on élève la jeunesse dans le monde dans des sentiments bien contraires à ceux de Jésus-Christ, sur cet article, et que la noblesse se fait du point d'honneur comme un Evangile à part. Aussi, messieurs, si je ne suivais en cela que mes propres lumières, j'aurais abandonné mon dessein dans le désespoir d'y réussir. Mais d'autre part, je vois que l'Evangile nous fait du pardon des injures un point capital de religion; que les apôtres ont trouvé les mêmes obstacles ou de plus forts à vaincre, et qu'ils les ont surmontés; qu'une doctrine si sublime a mieux fait connaître la sainteté de la religion chrétienne que les miracles. Je ne veux donc point désespérer d'établir parmi les fidèles ce que les apôtres ont établi parmi les païens.

Je ne prétends point, au reste, m'arrêter là-dessus à l'autorité de l'Ecriture; dès là qu'on est chrétien, on est persuadé que, selon les principes de l'Evangile, il n'y a point de salut pour ceux qui refusent de pardonner à leurs ennemis; les plus obstinés ne dispu-

tent pas du fait, il est trop évident; mais on se retranche sur l'un de ces trois articles, ou que la loi qui commande le pardon des injures est une loi injuste, ou qu'elle est trop difficile, ou qu'il en faut au moins restreindre l'obligation à certains devoirs auxquels on se contente de satisfaire. Or, voilà, messieurs, à quoi je veux répondre dans ce discours; en justifiant cette loi, ce sera le sujet de mon premier point; en la facilitant, c'est mon second point; en faisant sentir toute l'étendue qu'elle doit avoir, c'est le troisième point. Je vous demande, mes chers auditeurs, que dans une matière aussi importante que celle-là, vous suspendiez vos préjugés pour quelque temps. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est une chose étrange, messieurs, que la passion la plus injuste du monde se plaigne qu'on lui fasse injustice, quand on veut la réprimer: je veux dire le désir de la vengeance. Le vindicatif est injuste, premièrement, à l'égard de Dieu; secondement, à l'égard du prochain; troisièmement, à l'égard du magistrat revêtu de l'autorité publique; quatrième, à l'égard de lui-même.

Injuste, en premier lieu, messieurs, à l'égard de Dieu. La justice vindicative est un acte d'autorité souveraine: il n'est point de seigneur qui, ayant droit de justice sur ses terres, ne regardât comme un attentat à ses droits, qu'on osât se la faire par soi-même. Or, Dieu a un droit naturel de justice sur tout l'univers, et il nous déclare qu'il se le réserve: *Mea ultio est, et ego retribuam* (*Deut.*, XXXII). Le grand et le petit, le maître et l'esclave, tous sont ses sujets. Qui êtes-vous donc, ô homme, pour oser prendre une autorité que Dieu n'a donnée à personne dans sa propre cause? *O homo tu qui es* (*Rom.*, IX)? Un père de famille, dans sa maison, ordonnera qu'aucun de ses gens n'entreprenne d'en punir un autre, et qu'on ait recours à lui: cela est dans l'ordre; on s'y soumet. Dieu se réserve le même droit; et le vindicatif ne veut pas obéir à cette loi: quoi de plus déraisonnable: *Mea ultio est, et ego retribuam.*

Le vindicatif, en second lieu, est injuste à l'égard du prochain, soit qu'on examine les causes de la vengeance, soit qu'on en considère les effets. Je dis les causes de la vengeance: car qui a allumé dans son cœur une haine irréconciliable? c'est souvent le devoir. Un magistrat ne vous a pas été favorable, et il n'a pu l'être dans les règles: *Inimicus factus sum verum dicens* (*Galat.*, IV). Un homme, par obligation de sa charge, a fait rapport de votre mauvaise foi, de vos fourberies, s'est opposé à votre ambition, à vos injustices, a refusé un mariage, vous a disputé un héritage sur lequel il croit avoir droit; il n'a pas voulu signer un acte qui lui paraît injuste, ou dans lequel il y a à risquer; il se trouve votre concurrent dans la poursuite d'une grâce, et il l'obtient; il ne vous a pas fait un plaisir d'ami, qu'il n'est

pas obligé de vous faire: incontinent voilà la guerre déclarée, la colère éclate, vous devenez son ennemi, vous cherchez à le perdre; qu'y a-t-il de plus injuste?

Car enfin cet homme, soumis à son devoir, est-il coupable pour n'avoir pas voulu consentir à vos injustices? est-il obligé de vous céder ses prétentions, de vous faire des grâces d'ami? Mais il les fait à d'autres: est-il rien de plus libre que les grâces? Dans votre emploi, quand vous reprenez ceux qui manquent, et que vous faites votre devoir, trouvez-vous bon qu'on vous traite comme un ennemi, qu'on regarde les fonctions de votre charge comme des actes d'hostilité?

Autre injustice: souvent celui dont vous vous croyez offensé ne le sait pas même, et n'en a pas eu la pensée. Vous vous faites juges de ce qui se passe dans son cœur, vous enlevez, vous grossissez, vous interprétez, vous empoisonnez les paroles les plus innocentes, les actions les plus simples; votre délicatesse leur donne des couleurs si noires, des intentions si malignes, que cet homme, à vous entendre parler, ne pense qu'à vous nuire. Or, je vous demande où est la justice de juger ainsi des intentions les plus secrètes de votre prochain?

L'injustice n'est pas moins grande, si nous considérons les effets de la vengeance. Car, premièrement, on ne garde pas l'égalité qu'il doit y avoir entre le châtement et l'offense: il y a des gens qui regrettent le temps de la loi de Moïse, et qui citent la loi du talion: *Oculum pro oculo, dentem pro dente* (*Exod.*, II). On ne considère pas, dit saint Isidore, que ces paroles sont dans la loi, pour celui qui offense, afin d'arrêter les saillies de sa colère, et non pas pour celui qui est offensé, ni pour allumer le désir de la vengeance. Mais tenons-nous-en même précisément à ces termes: où sont ceux qui observent cette égalité dans la vengeance? Il m'a fait telle chose, dit-on, et on n'ajoute pas: il y a dix ans que ma haine dure, et depuis ce temps-là je lui ai fait tous les déplaisirs que j'ai pu. Il a dit cela de moi; et on n'ajoute pas: il y a dix ans que, pour une parole, je le déchire à tout propos, je le tourne en ridicule, je censure toute ses actions, je le calomnie même. On dit: il m'a refusé telle grâce; et on n'ajoute pas: et moi, depuis ce temps-là, je lui ai refusé les devoirs les plus communs de la civilité et du christianisme. Vous ne le dites pas; mais vos amis trouvent la chose si déraisonnable, qu'ils le disent pour vous, et en sont souvent indignés. Avec cela ces personnes, qui trouvent le précepte injuste, se savent bon gré de ces excès de vengeance: ils se font une mauvaise gloire d'être redoutables dans une ville, d'être des gens qu'on n'ose attaquer, de ne pas rendre le double, mais le centuple. O homme vindicatif, quel est votre aveuglement!

Secondement, on va à la vengeance par toutes sortes de voies: on n'examine plus rien, tout paraît légitime contre un ennemi. Mais vous lui disputez un droit qui lui est acquis, un rang que personne ne lui dispute;

mais vous usez pour cela de médisance ; vous voulez que tout le monde entre dans les sentiments de votre passion ; on n'en fait jamais assez à votre avis : pour un ennemi qu'on vous a fait, vous en suscitez cinquante ; le parjure, le mensonge, l'injustice, tout y est employé : où est, je vous prie, la raison ?

Le vindicatif, en troisième lieu, est injuste à l'égard du magistrat revêtu de l'autorité publique. L'ordre de la justice demande que nul ne soit juge dans ce qui le regarde ; c'est un sentiment universel : or, le vindicatif veut se rendre arbitre de sa vengeance. En matière civile, un homme serait ridicule de vouloir prononcer lui-même sur un procès qu'il a ; nos intérêts nous aveuglent : ainsi les lois divines et humaines réservent le droit de juger à l'autorité publique du prince ou du magistrat. Mais ils ne le font pas, me direz-vous : c'est alors leur faute, et non celle de la loi ; c'est au jugement de Dieu qu'il en faut appeler : *Arguet in æquitate pro mansuetis terræ (Isaï, XI)*. Mais il est permis de repousser la force par la force : c'est-à-dire que lorsqu'on vous a fait injure, vous pouvez empêcher qu'on ne vous la fasse ; mais ce n'est pas à dire que, quand elle est faite, il vous soit libre de la venger : autrement il vous sera permis d'aller vous-même piller les maisons de ceux qui possèdent votre bien injustement : et de là, messieurs, quel désordre ?

Enfin, le vindicatif est injuste à l'égard de lui-même. Quoique ce terme, à le prendre dans la rigueur de l'école, ne soit pas tout à fait juste, il est certain que le vindicatif se prive du droit commun que lui donne le précepte du pardon des injures ; en quoi il se fait un tort considérable. Car enfin il n'est pas exempt de fautes, et les plus délicats ne sont pas toujours les plus discrets à l'égard d'autrui : or, en condamnant cette loi comme injuste, il prononce contre lui-même et empêche qu'on lui pardonne : *Si peccatorem et peccatorum se homo cogitet*, dit saint Pierre Chrysologue, *tunc incipiet amare veniam, et non amare vindictam. Audis tu, quia remittere debeas ; et quia remitti tibi debeat non audis ; peccabis et tu illi cras, quia hodie tibi peccavit (Pet. Chrys.)*.

Et c'est ici, messieurs, que la bonté de Dieu me paraît admirable d'avoir pourvu à nos intérêts avec tant de soin. En effet, mon Dieu, que vous importait que des vers de terre comme nous s'entre-déchirassent, se voulussent du mal, pourvu que chacun vous adorât en particulier, vous rendît ses devoirs, vous aimât, vous priât ? L'intérêt de votre gloire était par là à couvert. Que vous importait-il de chercher le nôtre et de le chercher même à vos dépens ; de vouloir qu'on nous aimât, lors même que nous sommes vos ennemis par le péché ; de vouloir qu'on laissât à l'autel le sacrifice, qui est l'action la plus sainte de la religion, pour venir se réconcilier avec nous ; de remettre toutes les offenses à ceux qui nous remettaient les nô-

tres ; en un mot, de venger notre querelle par l'enfer, comme la vôtre ?

Ah ! messieurs, reconnaissons à ces aimables soins les entrailles paternelles d'un Dieu qui nous aime, qui regarde ses enfants comme une partie de lui-même ; aimons un chef si plein de charité pour ses membres : il jugerait bien par notre extrême délicatesse à supporter les défauts d'autrui, et par notre fragilité à offenser notre prochain, que l'Eglise des fidèles serait troublée par des divisions continues, s'il ne se mettait, pour ainsi dire, entre nous pour apaiser les différends, s'il ne portait une loi qui servit comme de barrière contre la fureur du vindicatif. Mais on ne me pardonne pas à moi : à qui en est la faute, messieurs ? est-ce à la loi ou à ceux qui la violent ? Si elle était observée comme autrefois dans la primitive Eglise, y aurait-il une paix, une union égale à celle des chrétiens ? Mais vouloir pour cela accuser la loi d'injustice, n'est-ce pas manquer de respect pour le souverain législateur.

A cela, mes frères, je sais ce qu'on oppose ordinairement : une injure soufferte, dit-on, attire une autre injure. Et moi je soutiens le contraire, et j'ai l'expérience pour moi ; une injure pardonnée étouffe les inimitiés : *Carbones ignis congeres super caput ejus (Rom., XII)*. Mais une injure vengée éternise les querelles ; c'est un héritage qui passe de père en fils ; c'est un feu qui ne s'éteint jamais.

Il y a du moins, ajoute-t-on, de la lâcheté à pardonner et du courage à se venger. Mais qui le dit, messieurs ? la difficulté de l'action et le penchant qui nous porte avec tant de facilité à la vengeance, pour laquelle il ne faut qu'une impétuosité naturelle commune aux bêtes, font bien voir le contraire. Ce sont là des craintes chimériques : tout ce qui a raisonné en homme est d'un avis différent. Socrate, Phocion, Caton, Sénèque, Epictète et tant d'autres sages du monde ont pardonné à leurs ennemis. Je les cite, non pas à des chrétiens, mais à des gens qui se piquent d'être philosophes et de se mettre au-dessus du commun des hommes en beaucoup de choses où il serait expédient qu'ils se soumissent à la foi, et qui, dans cette rencontre, s'assujettissent à des idées populaires.

J'en appelle, messieurs, à vous-mêmes : de bonne foi, qu'avez-vous pensé des réconciliations que vous avez vues dans le monde ? qu'en a-t-on dit quand elles ont été l'effet d'une injustice, d'un complot criminel, comme celle d'Hérode et de Pilate ? *Facti sunt amici in ipsa die (Luc., XXIII)* ; on en a mal parlé, on a tourné en ridicule la vanité, l'avarice, la crainte servile, la bassesse de ces ennemis jurés, qui ont sacrifié tous leurs ressentiments et leur honneur même à des intérêts temporels. Mais quand par un esprit purement évangélique, et sans avoir aucune prétention humaine, on a vu des personnes remettre des injures qu'on leur avait faites, alors n'a-t-on pas regardé cette action comme un exemple de générosité chrétienne ? on en

a été édifié ; on n'a point traité de lâches , d'esprit bas et faibles ceux qui l'ont pratiquée ; on a été surpris de cette force héroïque ; on s'est voulu du mal de n'avoir pas autant de courage , on a eu honte de sa faiblesse. Tels furent les sentiments de Saül , lorsqu'il connut ce que David , qu'il persécutait , venait de faire pour lui : *Levavit vocem suam ; et flevit : dixitque ad David : Justior tu es quam ego* (I Reg., XXIV).

Mais si je ne me venge , on l'attribuera à la crainte et non pas à la religion ; et mon honneur enfin y est toujours intéressé. Je réponds à cela , messieurs , que toutes les injures à pardonner ne regardent pas le point d'honneur : ainsi vous ne pouvez pas disconvenir que le pardon alors ne vous fût honorable. D'ailleurs ces lois maudites du siècle corrompu ne sont pas pour tous les états , et il est honteux de voir des gens d'Eglise et de robe s'en prévaloir , eux qui , par leur caractère et leur profession , au sentiment du monde le plus mondain , se déshonorent par la vengeance et devraient se faire honneur de la modération. C'est de plus une maxime à présent établie dans la plus saine partie de la société , après les édits des princes , les anathèmes des souverains pontifes , qu'il y a d'autres voies que celles de la vengeance pour réparer son honneur , et effacer l'outrage qu'on a reçu. Il serait indigne que le caprice de quelques gens indiscrets décidât le contraire. Jamais il n'y eut moins de duels que dans le siècle où nous sommes , et jamais il n'y a eu plus de bravoure et de véritable valeur.

Enfin , ce vain honneur dont on fait tant de bruit , le conserve-t-on avec un si grand soin dans toutes les autres occasions ? Cet honneur exigerait de vous de la probité , de la fidélité dans le commerce , dans les paroles qu'on donne ; point de mensonge , de fourberie , de mauvaise foi , de trahisons , quand il s'agit de vos intérêts ; point d'emportements , de violences ; point d'excès de débauches qui font honte à la nature : c'est là où il faudrait avoir soin de son honneur ; et c'est là où on l'oublie. Au contraire , que dans une occasion de pardonner , ce fantôme de l'honneur se présente ; c'est un monstre insurmontable , et c'est ici que Dieu vous ordonne de le sacrifier : alors vous reprenez cet honneur flétri dans le monde , cet honneur perdu , anéanti , pour autoriser votre vengeance. O siècle ! que dirai-je sur cela de ta bizarrerie ? Elever la jeunesse dans cette délicatesse du point d'honneur sur les injures , et souffrir qu'elle renonce à l'honneur par une conduite criminelle et une vie corrompue ! Il semble , ô mon Dieu , que ce soit assez que votre loi défende une chose pour la rendre légitime au jugement du monde : je dis ce monde que vous avez toujours regardé comme votre ennemi , ce monde réprouvé , pour lequel il ne peut y avoir de salut.

Après tout , messieurs , j'avoue qu'il est difficile de pardonner une injure , et que l'action est héroïque : mais il est des voies pour

vous faciliter cette loi : c'est le sujet de ma seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Non , chrétiens , cette impuissance prétendue que vous alléguiez ne vient pas de la chose même , elle vient de la malignité de votre fonds. Vous ne pouvez pas ici vous excuser comme du jeûne sur la maladie ou sur la faiblesse de votre complexion ; la santé n'y contribue rien. Il ne s'agit point d'aumônes , vous pourriez vous en excuser sur vos besoins. On ne vous demande point un exercice pénible , des méditations profondes ; vous pourriez apporter sur cela votre peu de suffisance. On vous demande seulement de pardonner à la personne qui vous a offensé : le tort qu'il vous a fait est personnel ; vous pouvez le relâcher , il ne vous en coûtera qu'un peu de violence , que vous ferez pour le ciel ; et cette violence sera même payée dans le temps par le repos d'esprit , où vous vous mettez en pardonnant.

Car pensez , s'il vous plaît , à ce que vous allez faire. Vous dites qu'il est trop difficile de pardonner , mais ne l'est-il point davantage de vous venger ? La personne dont vous vous plaignez est peut-être au-dessus de vous ; hors d'atteintes des coups que vous lui porterez , ce sera vous attirer de nouvelles disgrâces. Et comme ceux qui s'embarquent sur mer par espérance du gain risquent beaucoup et perdent souvent le principal , ne craignez-vous point qu'en vous embarquant sur une mer aussi orageuse que celle de la vengeance , il n'y ait plus à perdre pour vous qu'à gagner ?

Il vous faut des ministres de votre vengeance , engager des gens dans votre parti , plaider , solliciter , poursuivre , faire des frais considérables au péril de ne rien retirer , essuyer la fatigue d'une longue procédure , ou faire un coup d'éclat qui vous engage à ces suites tragiques que vous avez vues dans les autres et que vous avez déplorées. Le moins qui vous en puisse arriver , c'est de perdre le repos et de vivre dans cette agitation qu'inspire la haine. Car comme le feu s'attache à son propre sujet , avant que d'agir sur un sujet étranger , ainsi la haine commence par déchirer le cœur qu'elle possède , avant que d'exercer sa cruauté sur l'ennemi qu'on poursuit.

Ce serait ici le lieu de vous tracer l'image d'un cœur possédé du désir de la vengeance ; mais qui le peut mieux que vous , qui en avez senti les traits les plus vifs ? N'est-ce pas un enfer anticipé , que de brûler jour et nuit d'un feu cuisant , qui sans cesse vous retrace le souvenir de la personne que vous poursuivez comme d'un monstre odieux ; qui grossit l'injure , qui vous enflamme d'indignation , qui vous soulève à la seule vue de votre ennemi ? Quelle rage , s'il est heureux et s'il réussit dans ses entreprises ! quel dépit , s'il est honoré ! quel désespoir , s'il est puissant ! quelle envie , si on en parle en bien ! quelle appréhension , s'il a le dessus ! quels soupçons , s'il a de l'adresse et de l'habileté !



quelle inquiétude pour suivre les menées qu'il trame peut-être contre vous ! quels combats de passions qui se succèdent sans cesse ! Ah ! combien de fois a-t-on souhaité dans le secret du cœur de n'avoir jamais formé cet orage, ni remué l'affaire où l'on s'est engagé ?

Cependant esclave du respect humain, on traîne sa chaîne ; on n'en veut pas, dit-on, avoir le démenti ; on redouble ses soins ; on met tout en œuvre, argent, amis, crédit, pouvoir, artifices ; et après des fatigues incroyables qu'on a essayées dans le cours d'une vengeance ; je ne puis, dit-on, pardonner : cela est trop difficile. Hélas ! Seigneur, si vous aviez ordonné par une loi toutes les peines que se donne le vindicatif, qui l'observerait ? Qui ne s'excuserait sur une impuissance absolue ? Qui ne condamnerait votre loi de tyrannie ? Vous voulez nous exempter de ces peines, et on veut les essayer pour se satisfaire : la passion rend tout aisé et facile ; la loi rend tout impossible, et nous prétendons que cette impuissance volontaire nous excuse ?

La passion de la vengeance est assez forte, me direz-vous, pour passer par-dessus un intérêt temporel. Il est vrai, mais le sera-t-elle assez pour passer par-dessus celui de votre salut ? *Deus*, dit saint Augustin, *dura præcepit, sed majora promisit*. Ne vous arrêtez pas tellement à la difficulté de l'action, que vous ne fassiez réflexion à la grandeur de la récompense : *Dimittite et dimittimini* (S. Luc., VI). Admirez la bonté de Dieu, qui a attaché un intérêt aussi considérable que sa grâce au pardon des injures. Peut-être votre vie n'a pas été régulière, les jugements de Dieu vous effraient et avec raison, vous ne savez si vous êtes en grâce, ni par où il faut rentrer ; voici une voie sûre et infaillible, aussi immanquable que la parole de l'Évangile. Pardonnez, et tenez pour assuré que Dieu vous pardonne : que l'énormité de vos péchés ne vous étonne point : si vous pardonnez à votre ennemi, le pardon vous est acquis. Voilà la règle des bontés de Dieu sur nous : *Dimittite et dimittimini*.

Ainsi, chrétiens, si votre conscience vous intimide, demandez-vous dans le secret du cœur, pardonné-je sincèrement à cette personne ? et si vous trouvez que cela soit ainsi, toutes vos appréhensions doivent être calmées par là. Au contraire, eussiez-vous fait la pénitence la plus austère, si vous conservez du ressentiment dans le cœur, vous n'avez rien fait : *Sic et pater meus cælestis faciet vobis, si non misereritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris* (S. Matth., XXVIII). Il y a plus : Dieu rétracterait même le pardon accordé ; et il sera plus irrité de la dureté que vous aurez pour votre prochain, que de tous vos crimes passés : *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi ; nonne ergo oportuit et te misereri conseri tui ?*

Ajoutons que Dieu nous a engagés à prononcer tous les jours contre nous-mêmes, si nous ne pardonnons. Il a voulu insérer dans la prière qu'il nous a enseignée cette clause

qui nous condamne : *Dimitte nobis.... sicut et nos dimittimus* (S. Matth., VI). Pardonnez-nous, comme nous pardonnons. C'est-à-dire, Ne nous pardonnez pas, si nous ne pardonnons pas ; soyez dur à notre égard, si nous le sommes à l'égard de nos frères ; faites-nous ce que nous leur faisons ; laissez-nous, abandonnez-nous, réjouissez-vous de notre mal, travaillez à renverser notre maison, opposez-vous à nos desseins, traversez-nous en tout, si nous nous comportons de la sorte envers les autres, *sicut et nos*.

Mais voici, mon cher auditeur, où je vous attends : peut-être les actions d'un Dieu feront-elles plus d'impression sur vous que ses paroles. Vous êtes chrétien, et Dieu vous a fait la grâce de vous conserver la foi : donnez, je vous prie, un moment d'attention aux pieds de votre crucifix, à ce que votre Dieu vous apprend : le cœur sur ce sujet est plus difficile à réduire que l'esprit, souffrez qu'un exemple si beau fasse sur vous ce qu'il a fait sur tant d'autres, ne vous rendez qu'à votre Sauveur, il est le seul qui le mérite : mais ne le rebutez pas ; il y aurait de l'injustice de n'obéir pas au législateur qui, exempt de la loi par la supériorité de son être, veut bien s'y soumettre le premier.

Si quelqu'un eut jamais droit à la vengeance, ç'a été Jésus-Christ. Il avait reçu tous les outrages imaginables. Vous le voyez sans honneur, attaché à une croix, entre des criminels, dépouillé, abreuvé de fiel, chargé de malédictions, et traité comme le dernier des hommes : il ne s'est attiré ce traitement par aucune action, je ne dis pas mauvaise, mais même indiscrette : si l'injure croît à proportion de la qualité de la personne, je veux bien n'oublier pas ici votre mérite et votre rang, mais n'oubliez pas le sien : enfin, il n'ignorait pas en quoi consiste le véritable honneur, et il ne pouvait se tromper dans le jugement qu'il en faisait : *Vidisti pendentem*, dit saint Augustin, *audi clamantem*. Vous sentez toute la grandeur de l'outrage, elle révolte votre esprit, jusqu'à ébranler votre foi : *Audi clamantem* : ce qu'il va dire en cet état, non pas longtemps après l'outrage, mais dans le fort de l'action, dans l'insulte même, dans les approches de la mort la plus hontense, lorsque ses ennemis se moquent de lui, confondra sans doute votre délicatesse : *Pater, dimitte illis*. Il ne dit pas : Juge des vivants et des morts, vengeur de l'innocence opprimée ; ce ne sont point ces titres odieux dont il a besoin. *Pater* : c'est le nom de père qu'il implore, pour exciter, réveiller sa tendresse, et pour obtenir plus aisément ce qu'il demande : *Dimitte illis*, pardonnez-leur la trahison, le parjure, les calomnies, la violence, l'envie ; enfin, le déicide infâme qu'ils commettent : *Pater, dimitte*. Oubliez tous ces crimes, dont l'idée seule redouble votre colère, et pensez seulement que vous êtes mon Père, et que c'est un Fils mourant qui vous prie. *Illis* : à eux ; mais encore à qui ? à ce peuple ingrat que j'ai préféré à toutes les nations du

monde, à Judas qui m'a trahi, aux pharisiens qui m'ont livré, à Pilate qui m'a condamné, à Hérode qui m'a traité d'insensé, aux faux témoins qui ont déposé contre moi; aux bourreaux qui m'ont attaché à cette croix : pardonnez-leur, mon Père : *Nesciunt enim quid faciunt* : ils ne connaissent point l'énormité de leur crime. Mais comment pouvez-vous, Seigneur, alléguer cette excuse en leur faveur? Ils ont été témoins de vos miracles : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* (*Joan.*, c. XI)? Pilate, qui vous a condamné, a reconnu lui-même votre innocence : *Non invenio in eo causam* (*Joan.*, c. XVII). Sa femme l'en a averti, l'a intimidé : *Nihil tibi et justo illi* (*Matth.*, c. XXVII). Les soldats, en voulant vous saisir, sont tombés à la renverse. Ce peuple ingrat peut-il ignorer que c'est à l'auteur de la vie qu'il s'est attaqué? Il n'importe : *Pater, dimitte illis* (*Luc.*, c. XXIII). Mon Père, pardonnez-leur. Voilà, chrétiens, de quelle manière votre Dieu a vengé sa mort, en priant pour ses ennemis : prière si efficace, que ce sont ceux qui l'ont fait mourir qui ont participé les premiers au mérite de son sang : *Videns autem centurio et omnis turba eorum qui simul aderant..... percutientes pectora sua, revertebantur* (*Ibid.*).

Or, ce que le Fils de Dieu a fait, mon cher auditeur, il nous a ordonné de vous l'annoncer, c'est son testament : *Pater tuus præcepit nobis, ut hæc tibi verbis illius diceremus, obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum, et peccati, atque malitiæ, quam exercuerunt in te* (*Gen.*, c. L). L'ingrat qui vous a outragé ne mérite aucune grâce; ne lui pardonnez pas à lui, il est indigne de vos bontés. Mais, ne puis-je obtenir que vous me pardonniez à moi? L'outrage qu'il vous a fait vous doit-il faire oublier le bien que je vous fais? Pourquoi, si sensible à la haine d'un ennemi, êtes-vous insensible à mon amour? L'image de cet ennemi, qui réveille votre ressentiment, m'a-t-elle pleinement effacé de votre cœur? Est-ce trop vous demander que sa grâce, en vous obtenant la vôtre! Et mon sang qui peut apaiser la colère d'un Dieu irrité par tant d'offenses, ne pourra-t-il calmer la fureur d'un homme offensé par un autre homme? M'en demandez-vous plus pour la faute de votre frère que mon Père ne m'en a demandé pour vos crimes; et si un Dieu est satisfait du sang d'un homme, un homme pourra-t-il ne l'être pas du sang d'un Dieu?

On répond à l'exemple de Jésus-Christ, qu'il était Dieu : mais, qu'est-ce à dire, messieurs, il était Dieu? C'est-à-dire, l'offense était énorme et la mienné n'est rien; Jésus-Christ avait un droit absolu de se venger, et moi je ne l'ai pas; il pardonne sans intérêt de sa part, et moi j'ai mon salut à ménager; la vengeance lui était permise, et elle m'est à moi défendue.

Mais ne faut-il, pour achever de vous résoudre, que vous opposer pour exemple des hommes comme vous? J'aurais à vous produire une nuée de témoins, comme parle

saint Paul : *Nubem testium* (*Heb.*, c. XII); un nombre infini de martyrs qui faisaient paraître plus de courage, au sentiment des Pères, en pardonnant les injures qu'en souffrant la mort; tant de grands personnages de l'un et de l'autre sexe, qui ont sacrifié tous leurs ressentiments. Mais quelles injures pardonnaient-ils? la proscription de leurs biens et de leurs têtes, des ignominies publiques, mille supplices différents. Ces gens, traités de la sorte, traitaient les tyrans avec respect : *Sanctissimis imperatoribus* : c'est le titre de leurs apologies, c'est le terme dont ils usaient dans leurs prières. La légion des Thébains, pouvant se révolter, quitte le baudrier, se laisse massacrer, et embrasse ses bourreaux.

Gens, au reste, qui connaissent aussi bien que vous en quoi consiste le véritable honneur. Il y en avait parmi eux de la première qualité, hommes, femmes, filles : des magistrats vénérables par leur caractère et par leur mérite : ils pardonnaient, que dis-je? ils regardaient comme amis leurs persécuteurs.

Entre eux, quelle paix! quelle union! lorsqu'on disait au saint sacrifice de la messe : *Pax Domini sit semper vobiscum*, que la paix du Seigneur soit avec vous; alors ceux qui avaient quelque mésintelligence ou quelque inimitié, sacrifiant tout au pied des autels, s'embrassaient en présence de tous les fidèles, et sentaient mourir leur haine auprès de ce sacrement d'amour. Aujourd'hui nous voyons les parents, les voisins, au même sacrifice, à la même table, sans se parler jamais ensuite.

Je vous ai proposé des hommes comme vous, quand pardonnez-vous comme eux? Pourquoi pas à présent, au sortir de cette église? Attendez-vous que la mort mette fin à vos ressentiments, qu'elle vous surprenne la haine dans le cœur? Pourquoi différer? cela ne sert qu'à envenimer la plaie : *Quisquis pacem differt, occasionem quærit nunquam ignoscendi* (*August.*). Il en est de ceci, dit saint Chrysostome, comme d'un os disloqué, qui se remet plus aisément sur l'heure, et plus difficilement après un long temps. Mais il y a du temps que nous ne nous voyons plus. Eh quoi! messieurs, prétendez-vous qu'il y ait prescription pour la haine, et qu'à force de conserver des inimitiés, on les rende légitimes? quelle excuse devant Dieu! Mais, au contraire, quelle édification pour le prochain, quand les personnes dont la mésintelligence était si scandaleuse dans une ville, rentrent dans leur devoir et se réconcilient!

Mais voici la dernière ressource du vindicatif : Je ne veux point de mal à cette personne, mais je ne puis me résoudre à la voir, il ne faut pas qu'elle attende aucun service de moi; ou bien : Je suis prêt à lui pardonner, mais ce n'est pas à moi de faire les premières démarches, j'ai été offensé le premier. Donnons là-dessus en peu de mots quelques règles : c'est la troisième partie.

## TROISIÈME PARTIE.

J'avoue, messieurs, que la loi du pardon des injures a, comme les autres, ses obligations de précepte et ses pratiques de conseil; mais je dis en général, sans rien décider en particulier, que rien n'est plus dangereux que de s'en tenir au précepte en cette matière. Pourquoi? premièrement, parce qu'il est mal aisé de se fixer à ce point indivisible de la loi; secondement, parce qu'on croit toujours être le plus offensé et le mieux fondé en droit; troisièmement, parce que le conseil passe en précepte, au sentiment même des docteurs les moins sévères, quand il y a du scandale, ou lorsque, par exemple, il y a espérance d'amollir la dureté de cœur de votre frère et de le mener en observant le conseil : *Lucratus eris fratrem tuum* (Matth., XVIII); et qu'au contraire une délicatesse à contre-temps le peut envenimer à n'en jamais revenir.

Mais je veux bien, chrétiens, que vous vous en teniez au précepte, examinons-en toute l'étendue : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros* (Matth., V), aimez vos ennemis : *Benefacite his qui oderunt vos*, faites du bien à ceux qui vous haïssent : *Orate pro persequentibus vos* (Ibid.), priez pour ceux qui vous persécutent. Faisons-nous cela, messieurs? Je lis au chapitre dix-neuvième du Lévitique : *Non quæras ultionem nec memoreris injuriæ civium tuorum*. On veut que le Juif ne se venge pas et qu'il oublie même l'injure; la loi nouvelle en demande davantage du chrétien; mais, bien loin de donner ce surplus, il manque aux premières obligations. De là ces divorces scandaleux : des chrétiens dans l'Eglise, des enfants de la même mère passent les années entières sans se voir.

On tâche de les excuser sur une fausse délicatesse : il faut, dit-on, ménager ces humeurs contraires, elles s'emporteraient, elles éclateraient; on a l'expérience du passé, une entrevue réveillerait leur haine. Je révere sur cela, messieurs, les décisions sages des docteurs; mais malheur à qui s'est réduit par sa faute à avoir besoin de ces tempéraments! Le remède peut être sagement ordonné, mais il suppose un mal bien grand, une disposition d'esprit bien peu chrétienne, une enflure de cœur bien coupable devant Dieu; et si Dieu fait à ces personnes la grâce de ne les pas damner, je tremble pour l'horreur des supplices qu'ils auront à subir dans le purgatoire. Car, après tout, l'Eglise des fidèles est toujours scandalisée de voir des gens qui font profession de piété ne pouvoir se souffrir; elle n'y remarque point ce caractère de vraie charité qui porte avec soi la douceur et la patience. Il serait à souhaiter, dit-on, que ces gens de bien commençassent par se pardonner, ce serait là le solide de la dévotion; quoi qu'ils fassent, le monde dira toujours : Voilà des gens qui sont mal ensemble et qui ne peuvent vivre en paix l'un avec l'autre. Or, quel compte à rendre devant Dieu!

Finissons par ces paroles de Jésus-Christ : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem*

(Joan., XV). Le monde vous inspire d'autres maximes, mais voilà, nous dit le Sauveur, mon commandement : aimez-vous les uns les autres. C'est au pardon des injures, c'est à l'union que vous conserverez entre vous qu'on connaîtra si vous êtes mes disciples, et c'est à cela même que je le distinguerai, pour leur donner un jour la récompense éternelle que je leur ai promise. Ainsi soit-il.

## SERMON XXX.

## SUR L'IMPURETÉ.

Non regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediatis concupiscentiis ejus.

*Ne permettez pas que le péché règne dans votre corps mortel, et n'en suivez pas les mouvements déréglés* (Rom., chap. VI).

J'ai longtemps délibéré, messieurs, si je traiterais une matière aussi épineuse et aussi délicate que l'est le péché de l'impureté. Je sais que le lieu où je parle est saint, que la parole que je porte est encore plus sainte, qu'il ne faut pas blesser la délicatesse des âmes innocentes et même des criminelles; car notre siècle en est venu à ce point, de commettre les actions les plus honteuses, et cependant d'exiger une modestie scrupuleuse dans ceux qui sont chargés du soin de reprendre les vices publics. Tout cela sans doute m'aurait empêché de m'engager dans un sujet également difficile et dangereux, si d'ailleurs je n'avais fait réflexion que ce vice règne avec trop d'empire, qu'il damne la plupart des hommes et qu'il marcherait avec d'autant plus d'insolence, qu'il croirait être plus à couvert de la censure.

J'en parlerai donc avec tout le respect que vous attendez de moi. On vous a dépeint ce vice comme un feu dévorant qui embrase, qui consume tout, sans distinction d'âge, d'état, de profession; pour moi, je me contenterai de vous faire sentir l'esclavage où nous réduit cette passion. Autrefois, pour confondre les épicuriens qui faisaient consister le souverain bonheur dans les plaisirs, on leur dépeignait la volupté comme une reine sur le trône et tenant toutes les vertus dans les fers. Cela seul, dit saint Augustin au livre cinquième de la Cité de Dieu, leur était insupportable : *Nihil hac pictura dicunt esse ignominiosius et deformius, et quod minus bonorum ferre possit aspectus, et verum dicunt*. Tâchons donc de bien faire sentir aux chrétiens l'indignité de cette servitude; car si tout homme se pique de liberté, le chrétien, qui se pique de la liberté des enfants de Dieu, n'omettra rien pour secouer un joug si pesant et si odieux. Demandons, etc. *Ave*.

Quand je dis que l'impureté nous met dans une servitude indigne de l'homme, ce n'est pas un motif purement humain que je vous apporte, et je veux bien même vous avouer que la plupart des philosophes qui ont si bien parlé de la tyrannie de cette infâme passion ne s'en sont pas pour cela exemptés : il faut une force supérieure à celle de l'homme pour s'en affranchir. Mais si les païens l'ont envisagée comme une honteuse servitude.

avec quels yeux les chrétiens ne la doivent-ils pas regarder? Personne n'ignore cette fâcheuse contrariété qui se trouve dans nous, dont le péché originel est la source et qui ne finit qu'à la mort : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem* (Gal., I). La chair combat contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : celui des deux qui est vaincu, dit l'Apôtre, devient esclave de l'autre : *A quo quis superatus est hujus et servus est* (II Petr., II). Si l'esprit prend le dessus, il traite le corps en esclave et le fait servir à sa sanctification ; mais si le corps se rend maître de l'esprit, il s'en sert aussi comme d'un esclave et le fait servir à sa réprobation. Il est donc important de faire sentir à des chrétiens toute l'indignité de cette servitude, afin qu'ils fassent un dernier effort pour s'en délivrer. Examinons la chose par degrés, c'est tout mon dessein.

I. — Servitude cruelle à l'homme, à qui elle ôte le repos. En effet, messieurs, c'est une suite nécessaire du péché d'impureté que l'inquiétude : car dès là que les choses ne sont pas dans leur ordre naturel, que le corps commande à l'esprit et que l'esprit devient esclave du corps, ce désordre seul porte le trouble avec soi. Il y a toujours dans l'homme, quelque corrompu qu'il soit, une grandeur et une noblesse qui lui font souffrir ce joug impatiemment ; on a beau flatter l'âme par les attraits de la volupté, elle revient de son ivresse, elle s'aperçoit qu'elle ne tient pas le rang qu'elle doit avoir, qu'on l'abaisse à un état indigne d'elle, que ce n'est point enfin à elle à obéir.

Venons au détail : soit que l'on considère le péché que je combats avant qu'il ait été commis, soit qu'on examine quelle amertume il laisse dans le cœur après qu'on l'a commis, je trouve, selon la pensée de Boëce, que presque toujours l'inquiétude précède et le repentir suit : *Appetitus fornicationis anxietas est, satietas vero penitentia*. Quelles alarmes de la conscience avant le crime ! Si l'impudique n'a pas encore secoué tout à fait la crainte de Dieu, tous les principes, toutes les maximes d'une sainte éducation se révoltent à ce moment contre lui : l'œil de Dieu qui l'éclaire, le jugement formidable qui l'attend, le feu qui le doit consumer, l'éternité malheureuse dont il est menacé, quels sujets de trouble et de frayeur ! A-t-il étouffé les remords de sa conscience, il faut toujours éviter l'œil des hommes ; car enfin le monde, tout méchant qu'il est, ne saurait souffrir le vice ; il faut donc prendre des mesures, épier les occasions, compter les moments, ménager des rendez-vous, prévenir tous les contre-temps ; il faut éviter l'œil d'un père vigilant, tromper une mère attentive à vous observer, s'assurer de la fidélité de celui-ci, payer bien cher les soins de celui-là ; il faut trembler à toute heure d'être surpris, aller même au-devant des vaines appréhensions que forme la crainte ; il faut préparer des années entières une malheureuse intrigue, essayer pour cela mille caprices et mille bizarreries, dissimuler tout, souffrir tout.

Bien plus, quels sujets de soupçon et de défiance ! Que de secrètes jalousies ! Un homme ne sait s'il est aimé ; si on ne le sacrifie point à un rival ; si ce n'est point lui qui fait les frais et la dépense d'une passion qui regarde un autre : il ne sait s'il peut compter sur la parole qui se donne mutuellement dans un commerce aussi honteux et aussi infidèle que celui-là : *O quantæ præcedunt vigiliæ, s'écric saint Bernard, et quam modicum festum in modica libidine sequitur ?*

L'impudique n'est pas encore à la fin des cruelles agitations que lui cause sa passion ; car s'il est assez malheureux pour l'avoir enfin satisfaite, le repentir suit son crime de près : *Satietas vero penitentia*. Il est surpris qu'un plaisir qui lui a tant coûté lui échappe en un moment, et qu'il ne lui en reste que la peine devant Dieu, et le reproche devant les hommes. Mais quel trouble, lorsqu'il pense aux suites de son péché ; à l'éclat que doit faire sa conduite, si elle est connue ! Quelle honte ! quelle diffamation ! Qui pourrait exprimer les frayeurs d'une jeune personne que la passion a séduite, et à qui il reste encore un peu d'honneur ? Il s'en est trouvé qui se sont donné la mort de désespoir ; car comment se reposer sur la parole d'un homme vain, frivole, qui s'engage par des protestations feintes, et qui finit ordinairement par la raillerie : *In novissimo mordebit ut coluber* (Prov. XXIII).

Cependant la passion que vous avez voulu satisfaire n'est pas pour cela éteinte. Si ce n'est le même objet, un autre la rallume : vous vous y êtes livré ; elle vous tyrannise sans relâche ; elle vous presse en tout temps, en tous lieux ; dans les affaires les plus sérieuses, elle vous retrace l'image des plus sales voluptés ; jusqu'au pied des autels, elle vous suit, et arrache de vous des complaisances criminelles : *Oculos habentes plenos adulterii, et incessabilis delicti* (II Pet. II), dit saint Pierre, un impudique a des yeux pleins d'adultère, et d'un péché dont on ne voit jamais la fin ; quelque objet qui se présente à lui, il en est blessé, et son cœur y vole ; il y pense jour et nuit, lors même qu'on le croit attentif aux choses les plus sérieuses ; dans les conversations les plus honnêtes et les plus innocentes, il forme en secret mille projets sensuels. Est-il accablé d'affaires ; celle-là est toujours la principale qui l'occupe ; il n'y a point de lieu si saint, de personne si sacrée, de temps si privilégié qui l'arrête ; et tel jour, telle semaine, tel mois, telle année dans la vie de ce malheureux esclave, n'est qu'un tissu continué de péchés qu'on n'ose nommer, de sacrilèges, d'adultères, d'incestes.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui lisez dans ce cœur toutes les pensées, tous les desirs qui roulent les uns sur les autres comme les flots d'une mer écumante, selon l'expression de l'apôtre saint Jude : *Fluctus fieri maris, despumantes suas confusiones* (Jud. XIII). Est-il une plus cruelle servitude ; et si quelques-uns ne la sentent pas, en sont-ils

moins à plaindre, pour s'être rendu ce joug familier ?

II. — Servitude honteuse ! quoique cela semble propre à chaque passion, c'est le caractère particulier de celle-ci. Les vices de l'esprit font quelquefois honneur dans le monde ; l'ambition, par exemple, qui est un amour outré de sa propre gloire, quoique blâmable devant Dieu, est souvent honorable aux yeux des hommes ; l'impureté est, pour ainsi dire, le vice honteux par excellence ; l'ambition est le péché des anges, l'impureté est le péché des bêtes : il y a une tache ineffaçable que porte avec soi ce péché, qu'on s'efforce inutilement de couvrir et de déguiser. Tant qu'il y aura de la raison, il y aura de la pudeur, et tant qu'il y aura de la pudeur, le vice que j'attaque sera honteux.

C'est une espèce d'ivresse qui fait oublier à l'impudique tout ce qu'il est : une fille ne se souvient plus que son honneur est attaché à sa vertu ; un magistrat n'a plus d'égard à son caractère qui le rend vénérable au peuple ; un homme d'Eglise n'a plus devant les yeux la sainteté de sa profession, et l'indignité qu'il y a de la souiller ; un ami oublie les devoirs les plus sacrés de l'amitié, et porte le déshonneur dans la famille de son ami ; un homme, une femme ne pense plus à la fidélité du mariage et à la parole donnée aux pieds des autels ; une personne de qualité et de naissance quitte cette fierté qui lui fait ailleurs dédaigner ceux qui sont au-dessous de sa condition ; l'infamie publique disparaît, dès que ce feu vous possède : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem* (Psal. LXVII). Et tout cela s'appelle amour de la personne, attachement à la personne, préférence de la personne, estime et respect ; beaux noms, honnêtes prétextes, qui couvrent la passion la plus infâme et la plus brutale.

Tout cela est peu de chose, dit-on, et passe dans le monde pour galanterie. Parlez de bonne foi, âme voluptueuse : avant votre péché, étiez-vous bien persuadée que ce n'était rien ? avez vous tout d'un coup étouffé la pudeur naturelle, et ne vous en a-t-il rien coûté pour vous affermir sur cela contre vous-même ?

Mais d'ailleurs, la corruption est-elle donc en effet si universelle, qu'elle ait effacé de l'esprit des hommes toutes les idées de la vertu que la nature y a gravées ? Qui a ainsi secoué le joug ? est-ce le sexe ? Mais qui ignore que le sentiment de toutes les nations a attaché à la pudeur l'honneur des femmes ? Quelque effort qu'ait pu faire le libertinage pour s'élever au-dessus de cette loi, le siècle s'est toujours maintenu en possession de regarder comme infâmes celles qui se seraient oubliées. Le rang, la qualité, la naissance, loin de couvrir ce défaut, ne servent qu'à en faire paraître toute la honte avec plus d'éclat. Sont-ce les personnes engagées dans l'Eglise et consacrées à Dieu ? Ah ! quelle profanation, que la moindre faute qui blesse la sainteté de leur caractère, et la pureté de leur profession ! Quel scan-

dale, quelle horreur, de voir que les membres de Jésus-Christ, pour user de l'expression de l'Apôtre, deviennent ceux d'une femme débauchée : *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis*. Sont-ce les personnes du monde ? Mais qui ne sait que les gens qui sont constitués en dignité se déshonorent encore par ce vice ; que l'infamie de leur jeunesse se répand souvent jusque sur leur vieillesse : *Turpitudinem et ignominiam congregat sibi, et opprobrium illius non delebitur* (Prov., c. VI). Il faut une vertu de premier ordre, une vertu d'éclat pour effacer la honte des premières années. Sont-ce les gens d'épée ? La débauche ne leur fait pas plus d'honneur qu'aux autres : un homme qui, dans les maisons qu'il fréquente, laisse une mauvaise impression de sa conduite, est dès là regardé comme un homme suspect et dangereux : on l'éloigne, on le décrie, on l'évite : quelques avantages qu'il ait d'ailleurs, on refuse son alliance ; et c'est ce qui fait bien voir combien le péché d'impureté est en abomination.

Mais les libertins en font gloire. Quoi ! messieurs, le sentiment de quelques gens sans probité, sans vertu, sans autorité, peut-il rendre ce vice honorable ? Et de quoi enfin ont-ils sujet de faire gloire ? Est-ce d'avoir séduit et suborné l'innocence d'une jeune personne ? est-ce de l'avoir trompée lâchement par de saintes protestations ? est-ce d'avoir passé les mois entiers à conclure l'exécution d'un projet criminel ; d'y avoir employé des sommes considérables, ou d'avoir usé pour cela de mille momeries ridicules ? Est-ce d'avoir fait mille bassesses pour plaire, et cependant d'avoir été cent fois la dupe d'une infidèle, qui vous vend, tandis qu'elle vous nourrit d'espérances chimériques ? Est-ce d'avoir fait dépendre tous les devoirs de sa charge, les décisions les plus importantes, du caprice d'une femme ? Est-ce pour lui avoir sacrifié les amis les plus fidèles ? est-ce par là, encore une fois, que le libertin croit être en droit de mépriser la vertu ? est-ce là ce qui s'appelle galanterie ? est-ce là cette bagatelle dont on se fait honneur ?

La belle gloire de mentir incessamment, pour se faire valoir parmi des libertins ; d'oser dire ce qu'on n'a pas en la hardiesse de faire, de décrier pour cela les personnes les plus réglées ; d'affecter une fidélité imaginaire dans le commerce le plus infidèle ! Est-ce là ce qui est établi dans le monde, et ce qu'un honnête homme peut faire sans se diffamer ?

Mais quand le siècle en jugerait de la sorte, lâche chrétien, votre Dieu est-il moins à croire que le siècle ? Peut-il être honorable de violer la loi du maître que vous adorez ? Ah ! ce sont ces gens-là qui sont les vrais ennemis de la religion. Le christianisme avait banni l'impureté du monde, en renversant l'idolâtrie, plus excusable d'avoir manqué de pudeur en adorant des divinités qui avaient, pour ainsi dire, consacré tous les vi-

ces par leur exemple. Grâce à la croix de Jésus-Christ, ces impuretés monstrueuses étaient rentrées dans l'obscurité ; l'Eglise voulait qu'il n'en restât pas même le nom parmi les fidèles : *Nec nominetur in vobis* (Ephes., cap. V). O siècle ! qu'avez-vous fait de cette sainte modestie ? On veut aujourd'hui que dans la religion d'un Dieu crucifié, qui ne respire que la pénitence, on puisse avec honneur lever l'étendard de l'impureté ! Saintes vierges des premiers temps à qui l'impureté faisait plus d'horreur que la mort même ; à qui les tyrans ne pouvaient faire de menaces plus terribles, après avoir usé des supplices les plus rigoureux, que de vous livrer à la passion d'un libertin ; que diriez-vous de notre siècle, où des filles chrétiennes ne rougissent presque plus de rien ? auriez-vous cru qu'on dût un jour traiter de bagatelle, d'amusement, ce que vous regardiez comme un monstre ?

Saints évêques de l'antiquité, pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, qu'auriez-vous dit à des chrétiens qui, coupables des désordres les plus honteux, seraient venus dans l'église s'en accuser, comme de quelque légère fragilité, vous qui retranchiez de la communion de l'Eglise ceux qui étaient ainsi tombés, qui doutiez s'il fallait les recevoir à la pénitence, qui les teniez des années entières à la porte du temple sous les pieds de tous les fidèles ? Qu'aurait dit saint Paul, lui qui alla jusqu'à livrer un impudique au démon ? *Tradere Salanæ in interitum carnis* (I Cor., c. V). Plus on remonte à la source du christianisme, plus on trouve d'horreur de ce péché. Que ces œuvres de ténèbres retournent dans l'obscurité d'où notre siècle les a tirées, et s'il y a des chrétiens assez malheureux pour manquer à leur devoir, qu'ils n'insultent pas du moins à la religion qu'ils professent ; qu'ils n'attirent pas sur eux le châtement de ces villes criminelles, dont parle l'Ecriture, en imitant leur impudence à faire gloire de leurs péchés : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt* (Is., c. III). Qu'ils conviennent, en un mot, qu'il n'est point de servitude plus honteuse que celle de l'impureté.

III. — Servitude la plus pernicieuse pour le salut. En effet, l'esprit devenu esclave du corps secoue bientôt le joug de la religion. Ah ! chrétiens, quelle est la fureur de cette passion malheureuse, de ne se contenter pas de vous faire perdre Dieu, mais de vous fermer toutes les voies de retourner à lui ? Au lieu de combattre le vice par la foi, vous souffrez que la passion vous ôte la foi : mais ce sont les suites funestes de l'impureté ; voici comment.

On commence par se retirer des sacrements : le sacrement de pénitence qu'on fréquentait avec tant de facilité devient incommode ; la nourriture céleste, qu'on prenait régulièrement et pour laquelle on avait du goût, devient une manne insipide et dégoûtante : on aime mieux avec l'enfant prodigue se nourrir du gland des pourceaux que de manger avec les saints le pain des anges. La

parole divine qu'on écoutait volontiers devient odieuse, parce qu'elle condamne le dérèglement de nos mœurs ; la prière est désormais un exercice pénible ; tout ce qui regarde en un mot le culte de Dieu devient indifférent ou fâcheux : on passe les mois, les années sans se confesser, et sans approcher de la sainte table ; ou si l'on est obligé quelquefois par état ou par bienséance de le faire, c'est une profanation encore plus criminelle que l'éloignement ; ce sont souvent des confessions sacrilèges, par le soin qu'on prend de déguiser, de pallier, de diminuer, d'envelopper si bien son péché, que le prêtre n'en conçoive ni l'espèce, ni l'énormité ; ou même de céler par honte ce qu'on n'a pas eu honte de commettre : abus trop ordinaire parmi les personnes qui ont quelque réputation de vertu, et qui cachent assez souvent une vie corrompue sous un extérieur régulier.

Quelquefois aussi on découvre toute la profondeur de la plaie, mais sans douleur, sans repentir, sans renoncer à son péché qu'on regarde pour peu de chose : les communions indignes qui suivent achèvent d'endurcir ; ou si la conscience veut parler, si la grâce intimide, on commence par degrés à secouer le joug. On raisonne sur les vérités de la religion : cette éternité de peines est-elle bien établie ? y a-t-il un enfer, comme on nous le dit ? qui en est revenu ? Le doute ne suffit pas pour vous calmer, il faut étouffer tout à fait la pensée de ces vérités importantes : *Exinanite usque ad fundamentum* (Ps. CXXXVI). On cherche les libertins, on lit avec curiosité tous les livres impies et tous les blasphèmes des athées, on demande compte de tout, on se moque des plus saints mystères ; et on fait plus de fond sur la raillerie d'un ignorant que sur l'autorité des docteurs les plus consommés : *Exinanite*.

S'il y a quelqu'un qui en use de la sorte, c'est l'impudique ; car, comme a fort bien remarqué saint Augustin, et après lui Pic de la Mirande, personne ne doute de l'immortalité de l'âme, que ceux qui ont intérêt de la croire mortelle. Quand on trouve de ces impies, on est surpris de leur peu de raison ; on leur allègue ce qu'il y a de plus solide et de plus fort, ce qui a satisfait les génies du premier ordre et ce qui les contentait eux-mêmes avant leurs désordres ; mais ce n'est pas l'esprit qu'il faut convaincre, ce serait le cœur qu'il faudrait guérir : tant que la passion dominera, cet homme verra des miracles, qu'il raisonnerait toujours de la sorte ; et de là cet abandon de Dieu qui livre tout à fait un libertin à son sens réprouvé : *Tradidit eos in reprobum sensum* (Rom. I).

IV. — Servitude enfin qui devient dans la suite comme nécessaire. Il n'est point d'esclave qui ne puisse par quelque voie se mettre en liberté ; mais il faut un miracle de la grâce pour faire passer un impudique dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu. *Suspīrabam*, dit saint Augustin, instruit par sa propre expérience, *ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate; velle meum tenebas inimicus*. Ceux qui sont dans le désordre

ne connaissent que trop la force impérieuse de cette habitude; ils feront, si vous voulez, les réflexions les plus belles sur la vertu, ils parleront le langage des anges, ils auront même de l'horreur pour leur état; cent fois dégoûtés de tant d'affaires, de tant de dépenses, de chagrins, de trahisons, d'infidélités, ils voudront rompre leur chaîne et demeureront toujours dans l'esclavage: on les priera, on les conjurera, on les intimidera, on les convaincra, on les arrachera comme par violence: Cela m'est impossible, répondront-ils, je le voudrais bien; je croyais la chose plus facile, mais je ne puis reculer.

Ah! il y fallait penser avant que de former ce malheureux engagement. On vous avait souvent averti que, si vous abandonniez votre jeunesse à la passion, vous couriez risque de n'en revenir jamais. Vous envisagiez dans un âge plus avancé votre conversion comme une affaire aisée, et présentement vous ne sauriez faire un pas pour cela. Mais enfin, voulez-vous mourir dans cet état? Le monde même est rebuté de vous; on est effrayé de voir que vous soyez encore dans des faiblesses si honteuses, et tous les jours on demande quand vous en sortirez.

Ce vice après tout, dit-on, est excusable par le penchant extrême que nous y avons tous, et que nous apportons en naissant. Que prétendez-vous par là, messieurs? Voulez-vous dire que l'enfer n'est pas pour les impudiques? Le Saint-Esprit à qui notre faiblesse est mieux connue qu'à eux-mêmes, nous assure le contraire: *Neque adulteri, neque molles regnum Dei possidebunt* (I Cor., VI).

Entendez-vous que ce penchant est si violent qu'il entraîne la volonté et que la loi est impossible? Cela est contre la foi et l'expérience. Contre la foi; car voici les paroles de l'Écriture: *Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius* (Gen. IV). Et certes, ce serait accuser Dieu de tyrannie. Contre l'expérience; car enfin, quelque débordé que vous soyez, il a été un temps que vous étiez chaste et réglé; il ne vous était pas impossible de l'être: or ce que vous avez été, vous pouvez l'être encore; d'autres que vous le sont, pourquoi ne le seriez-vous pas comme eux? Car, vouloir se persuader que tout le monde est dans le désordre, comme les libertins veulent tâcher de le croire, c'est s'aveugler.

Prétendez-vous dire qu'il est difficile de réprimer cette passion? Je l'avoue; mais que pour cela vous soyez excusables, c'est ce dont je ne puis convenir, lorsque j'examine la conduite ordinaire que vous tenez. Quoi! messieurs, nous sommes persuadés qu'il est difficile de se conserver, que le penchant est extrême; et avec cela nous ne faisons rien pour l'affaiblir! que dis-je? nous donnons à ce penchant tout ce qui peut le fortifier, et même le faire naître, s'il n'était pas: et vous prétendez de là tirer une bonne excuse devant Dieu? Et moi je tire de là même, au contraire, des raisons qui me convainquent

que votre péché est plus criminel et moins pardonnable. Car savoir qu'on est faible, et vivre comme on vit dans le siècle, n'est-ce pas aimer sa faiblesse?

Une vertu du premier ordre ne voudrait pas s'exposer au péril que vous courez volontairement. Supposons que par un renversement de raison, de foi et de religion, nous ayons l'Alcoran des Turcs à suivre pour règle, au lieu de l'Évangile des chrétiens; et que par l'impureté, le chrétien dût atteindre à sa félicité, comme le Turc l'espère, je demande s'il n'y aurait rien à changer dans les mœurs du siècle, si on pourrait faire davantage pour fomentier l'inclination que nous avons au vice, et pour étouffer tous les sentiments de pudeur et de vertu? La bonne chère, la délicatesse des mets les plus exquis, le luxe et l'immodestie des habits, les nudités scandaleuses, les conversations pleines d'enjouement et de cajoleries, les comédies, qui sont des écoles publiques où l'honneur est tourné en ridicule, les airs qui se chantent communément, qui ne renferment autre chose que des préceptes d'aimer, et qui sont comme des extraits vifs et des abrégés faciles de la morale la plus corrompue; les livres qu'on met en main aux jeunes personnes, sous prétexte de leur apprendre le monde, où on leur propose une passion d'amour honnête, qui ne le fut jamais qu'en idée, et qui dans la réalité va toujours à des fins honteuses et criminelles: voilà ce qui fait l'âme du monde; voilà ce qu'on aime, ce qu'on recherche avec empressement, à quoi on s'occupe, et nous osons nous plaindre avec cela que nous sommes faibles, et nous excuser sur notre fragilité! Je dis moi, messieurs, encore une fois, que rien ne nous condamne plus que cette même excuse.

Après tout, mon cher auditeur, en quel état que vous soyez, ne désespérez pas de bannir ce vice de votre âme. Jésus-Christ est venu sauver les plus grands pécheurs; Madeleine a éprouvé les effets de sa miséricorde; saint Augustin est sorti avec le secours du ciel de l'abîme où il était plongé. Attendez beaucoup de la grâce, mais aussi de votre part souvenez-vous de prendre tous les moyens qui sont propres à dompter la chair, et à soumettre le corps à l'esprit. Or, l'esprit se fortifie, premièrement, par une sérieuse réflexion sur le déplorable état où l'impureté nous réduit: il ne faut rien se déguiser de la honte et des suites malheureuses de ce péché. Cette vue seule fit des effets admirables sur saint Augustin. *Ubi vero, dit-il, alta consideratio contraxit et congressit totam miseriam meam ante conspectum cordis mei, oborta est procella ingens, ferens ingentem imbrem lacrymarum* (Aug.). On fortifie en second lieu l'esprit, par la pensée des dernières fins de l'homme; c'est en les méditant, non pas légèrement, mais à loisir et en secret; en rendant à ces grandes vérités toute leur force, et en suspendant au moins pour un temps son péché, tandis qu'on s'applique à cette considération: *Quiescite agere perverse* (Isa., c. I). Troisièmement,

l'esprit se fortifie par l'exercice de la présence de Dieu, par l'usage fréquent des sacrements, par la fuite des occasions et par les œuvres de pénitence.

Mais surtout ayons recours à Dieu par la prière, comme le Sage : *Ut scivi quoniam non possem esse continens, nisi Deus det, adii Dominum, et deprecatus sum illum* (Sap., c. VIII). Je sais, Seigneur, que ce n'est point là l'ouvrage du tempérament ni de l'humeur : il est des impudiques de toutes sortes de caractères. Ce n'est point un privilège de l'âge ; Salomon, le plus sage des hommes, est tombé dans sa vieillesse. Ce n'est point un effet de la fierté naturelle, on a vu des femmes prudes et fières faire des chutes qui font trembler. Ce n'est point un don attaché à l'état, le siècle a été souvent scandalisé par des chutes de gens engagés dans l'Eglise. Mais c'est un pur effet de votre grâce, et je viens vous la demander, Seigneur ; soutenez-moi, mon Dieu, dans le combat, et m'aidez à vous soumettre un ennemi qui se révolte sans cesse contre vous et contre moi : tous les autres, ce me semble, ne me feront plus de peine, dès que celui-ci sera vaincu. Aidé de votre secours, je remporterai l'heureuse victoire que je désire depuis si longtemps, et qui sera pour moi une source de paix en ce monde et de gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

### SERMON XXXI.

#### SUR LA PARFAITE OBSERVATION DE LA LOI DE DIEU.

Quis ex vobis arguet me de peccato ?

*Qui de vous me convaincra d'aucun péché ?* (S. Jean, ch. VIII.)

Comme rien n'est plus capable d'autoriser les vérités de l'Evangile, qu'une conduite sans reproche et exempte des taches les plus légères : aussi, messieurs, rien ne peut davantage décréditer les vérités les plus importantes qu'une vie peu réglée et peu exemplaire. Et c'est pour cela que le Fils de Dieu, connaissant la malignité des pharisiens, qui ne voulaient pas croire les vérités qu'il leur annonçait et qui s'obstinaient malgré ses miracles à les rejeter, s'avisait de leur proposer la régularité de ses mœurs comme une preuve convaincante à laquelle ils n'auraient rien à répliquer : *Quis ex vobis arguet me de peccato* (Joan., c. VIII) ? Qui de vous, leur dit-il, avec une assurance qui seule eût pu confondre des gens moins prévenus ; qui de vous me convaincra d'aucun péché ? Car c'est le sens de ses paroles, et non pas, Qui me reprendra d'un péché ; comme il est aisé de voir par plusieurs autres textes de l'Ecriture.

Ce défi eût été bien hardi pour ceux-là même qui sont dans le monde les plus réguliers, et il en est peu qui pussent défier de la sorte des ennemis aussi malins, aussi éclairés, aussi passionnés et d'une autorité aussi établie parmi le peuple, que l'étaient les pharisiens : mais l'innocence du Fils de Dieu était à l'épreuve de la plus sévère critique,

et il fallait bien que la chose fût ainsi, puisqu'il ne s'en trouva pas un seul parmi eux qui osât accepter un défi si capable de les tenter et de les couvrir même de confusion, s'ils ne l'acceptaient pas.

Mais, encore une fois, le Fils de Dieu a voulu nous montrer par là combien il observait scrupuleusement jusqu'aux moindres articles de la loi, comme il l'avait dit à ses apôtres : *Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut prophetas* (Matth., c. V). Ne vous imaginez pas que je sois venu au monde pour vous dispenser de la loi, ni pour m'en dispenser moi-même, j'en veux au contraire remplir tous les devoirs : *Non veni solvere, sed adimplere* (Ibid.). Ce qu'il leur fit comprendre par une expression qui devait leur faire sentir combien les plus légères lui étaient à cœur : *Iota unum, aut unus apex non prateribit a lege, donec omnia fiant* (Ibid.). Une syllabe, un point ne m'échappera pas dans la loi, je l'accomplirai dans toute son étendue. Après cela n'avait-il pas droit de défier ses ennemis de le convaincre d'aucune faute ? *Quis ex vobis arguet me de peccato* (Joan., c. VIII) ?

Cela me donne lieu de vous entretenir sur la parfaite et entière observation de la loi de Dieu. Demandons, etc. *Ave*.

Ce n'est pas aux personnes qui sont dans des désordres considérables que mon discours s'adresse aujourd'hui, c'est à des personnes qui ont de bons principes de religion, qui ne font pas gloire de secouer le joug de la loi de Dieu, mais qui se piquent au contraire de l'observer néanmoins quelquefois d'une manière plus dangereuse pour leur salut que s'ils étaient ouvertement déclarés contre la loi. Il règne je ne sais quel esprit de liberté dans le monde, je dis dans le monde le plus réglé, qui fait que ceux qui s'assujettissent à la loi ne lui donnent sur eux d'empire que le moins qu'ils peuvent, et ne sauraient se résoudre à l'observer que quand elle oblige sous peine de péché mortel. C'est ce qui paraît par la conduite de ces personnes, d'ailleurs assez vertueuses, qui ne veulent pas s'abstenir de bien des choses qu'ils avouent être contraires à la loi de Dieu, parce qu'il n'y a pas, disent-ils, de péché mortel à se les permettre.

Voici, messieurs, comment j'attaque cette maxime si pernicieuse. Je suppose un principe qui vous est connu, savoir : qu'on ne peut se promettre prudemment d'observer assez la loi pour éviter le péché mortel, si l'on ne peut en même temps se répondre de deux choses, de sa propre volonté et de la grâce de Dieu. Je sais que notre volonté est inconstante, et qu'on ne peut faire sur elle aucun fond ; mais je prends la chose moralement et dans les règles de la prudence chrétienne et de la raison.

Or, je maintiens, en premier lieu, qu'un homme qui se contente d'observer la loi lorsqu'elle oblige sous peine de péché mortel, ne peut pas se répondre prudemment d'une volonté ainsi disposée, et qu'il doit presque s'assurer, au contraire, qu'il ira



plus loin, et qu'il n'observera pas le précepte de la loi, c'est le premier point. Je prétends, en second lieu, qu'un homme en cet état ne peut pas prudemment se promettre de ces grâces spéciales dont nous avons besoin pour nous maintenir dans la voie des commandements : bien plus, qu'il a lieu de croire que Dieu ne les lui donnera pas, c'est le sujet du second point.

D'où je conclurai qu'un homme alors, quoiqu'il se flatte de ne vouloir point commettre de péché grief contre la loi, est dans un péril évident et presque infaillible d'en commettre : voilà tout le dessein de ce discours. Ce n'est point, au reste, que je veuille par là porter les choses à des extrémités déraisonnables, ni étendre ma proposition sur des péchés de fragilité, dont l'homme n'est jamais exempt dans la vie ; mais je parle de certains péchés pour qui l'on conserve de l'attachement, qui sont les plus conformes à la passion qui prédomine en nous et à qui nous promettons inutilement de prescrire des bornes. Donnez-moi votre attention.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Le péché d'origine, suivant la doctrine des théologiens, a produit dans l'homme deux effets également dangereux et évitables : car, en premier lieu, il a laissé dans la volonté de l'homme une maligne impression et un penchant continuels au mal ; en second lieu, il a rempli l'esprit humain de ténèbres, et l'a laissé dans une ignorance profonde sur les devoirs les plus essentiels. Or, je dis qu'avec des dispositions si dangereuses, on ne peut raisonnablement faire aucun fond sur nos résolutions, quelque fermes qu'elles paraissent, dès là qu'on s'en tient précisément au précepte.

En effet, ne nous flattons pas d'une force et d'une vigueur pour faire le bien que nous avons perdue par le péché de nos pères : c'est présentement une faiblesse attachée à la nature de l'homme, d'aller au-dessous de ce qu'il se propose, et de ne remplir pas la mesure de perfection qu'il s'est prescrite : il n'appartient qu'à Dieu de soutenir dans l'exécution toute la grandeur des projets que sa sagesse a formés. La difficulté extrême que nous éprouvons quand il s'agit de pratiquer la vertu et l'inclination violente qui nous entraîne vers le mal, affaiblissent insensiblement la force la plus héroïque : il faut sans cesse combattre et résister au torrent si nous voulons arriver sûrement au point de perfection nécessaire pour le salut ; il faut aspirer à un terme plus élevé, autrement nous irons infailliblement au-dessous du nécessaire. Ainsi un homme qui décoche une flèche contre un but ne l'atteindra pas s'il ne vise un peu au-dessus ; un autre qui traverse à la nage un fleuve rapide pour gagner à l'autre bord un lieu qui lui est marqué, ne s'y rendra pas s'il ne s'efforce d'arriver plus haut : images naturelles qui nous font voir quelles mesures l'homme doit prendre pour assurer son salut par l'observation parfaite de la loi de Dieu.

Qu'il soit vrai, messieurs, que nous dége-

nerons toujours des desseins que nous avons formés, j'en appelle à votre propre expérience. Vous avez sans doute éprouvé de ces heureux moments où la grâce dispose avec empire de tous les sentiments de notre cœur, et où elle nous fait connaître si visiblement l'injustice de notre conduite ; c'est alors que nous courons aisément, avec le prophète David, dans la carrière pénible des commandements de Dieu ; nous nous dressons le plan d'une vie chrétienne ; nous nous prescrivons même certaines lois pour nous maintenir dans notre résolution, et nous nous flattons déjà par avance d'une vertu à l'épreuve de toutes les difficultés. Mais quand il en faut venir à l'exécution, que nous sentons bien ralentir cette ardeur ! Nous cherchons dans nous-mêmes cette volonté prompte et fervente qui nous avait engagés à la pratique de la vertu, et surpris de ne la plus trouver, nous tournons le dos à l'ennemi lorsqu'il s'agit de le combattre. Au contraire, si nous avons formé le dessein de satisfaire quelque passion jusqu'à certaines bornes, et de nous en tenir là, que cette modération prétendue nous abandonne bientôt ! on se laisse attirer peu à peu, le poison se glisse insensiblement jusqu'à ce qu'il ait enfin tout corrompu.

J'en conviens, me direz-vous ; mais cela peut aussi bien m'arriver quand je me proposerai une vie plus parfaite. Je sais, messieurs, que notre volonté n'est jamais impeccable ; mais si la corruption de l'homme le porte souvent à enfreindre la loi, lors même qu'il est résolu d'en garder jusqu'aux moindres observances, est-il vraisemblable qu'un homme qui a déjà franchi ce pas, et qui en est venu jusqu'à l'essentiel et comme à la substance de la loi, fixe là des desirs auxquels il a laissé prendre un si grand empire sur son cœur ?

Ah ! messieurs, que nous raisonnons peu conséquemment sur la fragilité de l'homme, et sur la corruption maligne qui s'est attachée à notre nature ! Car voyez, je vous prie, quel est le langage d'un pécheur après qu'il est tombé dans le désordre. Je suis faible, dit-il, et l'occasion était pressante, ce sont de pures fragilités, comment voulez-vous qu'on résiste à un penchant qui vous domine, à un ennemi qui vous presse sans relâche, à un objet qui vous engage malgré vous ? Je conviens avec vous de votre faiblesse, et elle est digne de compassion ; mais puisque vous en avez une connaissance si claire, comment vous êtes-vous permis toutes ces libertés dangereuses qui vous ont encore affaibli ? Quand vous avez pris le parti de n'observer la loi que lorsqu'elle obligerait sous peine de péché mortel, ne connaissiez-vous pas par cette faiblesse que vous alléguez pour vous excuser ; et quand on prenait le soin de vous la mettre devant les yeux, ne vous promettiez-vous pas de surmonter infailliblement cet obstacle ? Ne disiez-vous pas que vous étiez maître de vos actions, que vous sauriez vous commander ; qu'un honnête homme sait jusqu'à quel point il doit aller ; qu'il ne fallait pas porter les choses à des extrémités déraisonnables, ni s'im-

poser une loi nouvelle; que pour se sauver enfin, on n'était précisément obligé qu'à éviter le péché mortel? Rien n'est plus spécieux que tout cela; mais dans la pratique vous voyez à quoi ces principes vous ont réduit; et pour peu que vous vouliez vous faire justice, vous conviendrez avec moi que de s'en tenir à ces termes, c'est risquer visiblement son salut.

Si cela n'était pas ainsi, messieurs, les saints auraient eu grand tort de regarder les œuvres de surrogation comme une chose si importante pour le salut et d'éviter les plus petites fautes comme des écueils. Car il ne faut pas se persuader qu'ils n'aient point eu d'autre fin en cela que de parvenir à un degré de sainteté plus éminent : les premières vues qui les engageaient à la solitude étaient de se sauver; ils ne croyaient pas pouvoir prendre trop de sûreté sur une affaire de cette nature; et ils avaient devant les yeux tant d'exemples de personnes que des fautes légères avaient fait tomber peu à peu dans le désordre, que pour s'accoutumer à obéir à la loi de Dieu, ils se soumettaient à celle d'un homme; pour se préserver du péché mortel, ils évitaient le véniel; et pour ne se pas laisser séduire aux attraits du vice, ils combattaient jusqu'à leurs moindres défauts. Il n'y a que les lâches chrétiens, c'est-à-dire les plus faibles qui osent présumer de leurs forces.

Mais pour descendre à quelque chose de plus particulier, examinons quel est le principe qui les fait raisonner de la sorte, principalement sur certains points de morale. Ne nous flattons point, messieurs, le principe le plus universel est une passion que nous voulons satisfaire sans préjudice de notre salut; on a encore assez de crainte des jugements de Dieu pour ne vouloir pas s'exposer à tomber entre les mains de sa justice; on veut obéir à la loi assez pour se mettre à couvert d'une damnation éternelle; mais on veut aussi ménager les intérêts de sa passion pour ne la pas sacrifier tout entière. De là tous ces faux raisonnements : Pourquoi ferais-je telle ou telle chose, puisqu'il n'y a pas de péché mortel à l'omettre, et pourquoi n'omettrais-je pas celle-là, puisqu'elle n'oblige pas non plus sous peine de péché mortel? Or c'est ne pas connaître ce que c'est qu'une passion, pour espérer que la raison la puisse longtemps gouverner de cette manière.

Toutes nos passions, messieurs, ont cela de commun, qu'elles sont extrêmes et outrées en toutes choses : tous les mouvements de notre cœur ont leurs objets déterminés; la passion n'en a point d'autre que l'excès, et il lui est aussi essentiel d'excéder et de franchir toutes les bornes, qu'il est essentiel à la raison de s'en prescrire et de s'y tenir. Ouvrez une fois la carrière à vos passions, il ne faut plus espérer que rien les retienne : un désir nourrit l'autre; le feu s'allume, croît et embrase tout ce qui se présente à lui. Est-ce qu'il est impossible de l'éteindre? ce n'est pas cela; mais c'est que la passion a pris en un moment un trop grand empire sur

vous, elle n'obéit pas à ceux qui ne savent pas lui commander.

Vous voulez seulement avoir la satisfaction de cultiver des amitiés tendres, ou si quelque personne ne vous plait pas, vous n'êtes pas, dites-vous, obligé sous peine de péché mortel, de vous abstenir de lui donner quelques marques légères de votre aversion : vous avez une passion extrême de vous enrichir, et pour cela vous manquez de bonne foi en des choses que vous estimez peu importantes, bien résolu d'être fidèle dans l'essentiel : vous êtes naturellement chagrin, et vous n'êtes pas homme à vous faire violence sur les emportements continuels qui vous arrivent dans le domestique; il vous suffit de ne pas vous échapper dans la colère à des paroles ou à des actions qui aillent à une offense griève : vous ne faites des parties de divertissement et de jeu que pour vivre comme les autres, sans vouloir aller jusqu'à la débâche; sur ce pied là vous croyez votre salut assuré. La raison pourrait s'en tenir à des conditions, mais la passion ne s'y tiendra pas; il vous aurait été plus aisé de réprimer ses premières saillies, que de l'arrêter au milieu de sa course : elle vous emportera, et vous suivrez vous-même avec plaisir le penchant qu'elle vous donnera. Mais n'ai-je pas ma liberté? Oui, vous l'avez; mais c'est une liberté affaiblie, une liberté à demi vaincue qui a toutes les dispositions imaginables pour le mal, et qui trouve des occasions entièrement conformes à l'inclination présente qui la remue; c'est une matière échauffée qui prend feu d'abord. Il est absolument en votre pouvoir de résister à la tentation; mais néanmoins vous n'y résisterez pas.

Ah! Seigneur, si nous étions aussi éclairés sur les désordres de notre cœur, que nous le sommes sur les inclinations d'autrui, que nous aurions horreur du péril où nous sommes, lors même que nous croyons être les plus attachés à l'observation de votre loi! Mais telle est la présomption qui nous aveugle; elle nous ferme les yeux à nos propres faiblesses, et ne les ouvre qu'à celles des autres. En effet, lorsque nous pensons à faire quelque chose que nous jugeons être contre la loi de Dieu, et que nous avons besoin du ministère de quelques complices, ne savons-nous pas à coup sûr à qui nous devons nous adresser? Celui-là, dit-on, n'est pas ce qu'il me faut pour mon dessein; un tel a trop de probité; celui-ci est d'humeur à me suivre : cet autre se rendra dès la première ouverture qu'on lui fera, il est aisé à engager. Ainsi raisonnons-nous sur les dispositions personnelles de ceux que nous connaissons, et souvent nous raisonnons juste : mais sur quel principe? C'est parce qu'il n'est pas homme, disons-nous, à se faire beaucoup de scrupule sur telle matière; il se permet beaucoup de choses qui ne sont point éloignées de celles-là. Mais n'est-il pas libre et ne peut-il pas se trouver en telle conjoncture, qu'il ne se rende pas à vos sollicitations? Cela n'est pas impossible, répondez-vous, mais cela ne sera pas, je le connais trop bien pour en

douter. Conjectures, messieurs, qui ne sont que trop certaines, et qui le seraient encore bien plus si l'on connaissait à fond toute la véritable situation du cœur de cet homme. Or, ce que nous disons des autres, soyons persuadés qu'on le dit de nous, et craignons que ce qu'on en dit ne s'accomplisse à la lettre.

Si, lorsque Judas était à la suite du Fils de Dieu, on l'eût assuré que l'avarice secrète qu'il fomentait le devait porter un jour à vendre son maître : Moïl aurait-il dit, je suis bien éloigné de ces sentiments; à Dieu ne plaise que je m'oublie jamais à ce point-là! je ne suis point capable d'une telle perfidie. Que si, au reste, je fais quelque réserve en secret, et si je mets à part quelque chose pour l'avenir, ce ne peut être au plus qu'une faute légère, qu'un trop grand attachement à l'argent: encore en faut-il user ainsi avec un maître qui néglige le temporel; mais le trahir, c'est un crime dont je ne serai jamais coupable. Vous le vendrez cependant, disciple infidèle, et la source d'une trahison si énorme sera l'avarice, qui commence à s'emparer de votre cœur : vous en verrez les progrès avec le temps; elle vous entraînera dans le précipice, et vous y périrez. Tenons-nous-en après cela, messieurs, à cette maxime pernicieuse, qu'il suffit d'observer la loi, quand elle oblige sous peine de péché mortel.

Outre la corruption du cœur de l'homme, et la violence des passions, il y a une seconde raison qui ne donne pas moins lieu de douter que les gens dont je parle soient en sûreté de conscience, et cette raison est l'ignorance profonde où ils sont de leurs devoirs.

Car il est très-naturel qu'ils se trompent là-dessus, et qu'ils se persuadent souvent n'être pas obligés, lorsque l'obligation néanmoins est indispensable. On a encore de la crainte de Dieu; on ne voudrait pas agir ouvertement contre sa conscience; mais aussi on a de la peine à étouffer une passion sans la satisfaire, au moins en quelque chose : on cherche donc un faux tempérament; on examine la loi, on l'interprète favorablement, on la détourne, on s'en dispense, mais sans raison. Une personne, par exemple, voudra être d'une partie de divertissement, ou faire une visite indifférente en soi, mais où elle prévoit que d'autres prendront lieu d'offenser Dieu mortellement; elle sait nommément qu'un tel concevra mille désirs criminels, s'égarera en des pensées honteuses, et souillera son âme par des projets sensuels, et elle sait que c'est à son occasion que la chose arrive ainsi; car je ne prétends pas ici parler de ces libertins qui sont tellement déterminés au crime, qu'ils tournent tout eux-mêmes à leur perte, quelque objet qui se présente à leurs yeux. À entendre raisonner cette personne, elle fait une chose innocente : Je n'ai, dira-t-elle, nul mauvais dessein; je ne suis pas obligée de m'abstenir de ces visites ni de ces compagnies : suis-je responsable de l'indiscrétion d'autrui? a-t-on

jamais ouï dire que les fautes des autres nous dussent gêner à ce point-là? Je connais mes intentions; elles sont droites, et j'irai, quoi qu'il en doive arriver : quand il y aurait quelque légère imperfection, cela ne peut aller au péché mortel. Qui vous l'a dit, âme infidèle? qui vous fait juger de la sorte la passion que vous voulez contenter? Elle vous a fait envisager la chose par ce qu'elle a de plus innocent; mais consultez sur cela une personne éclairée : on vous dira que vous êtes obligée de vous refuser ces choses indifférentes, quand elles doivent causer la ruine du prochain; que la loi naturelle s'explique assez là-dessus, si la loi positive n'en parle pas. Si saint Paul eût raisonné comme vous, qui l'aurait empêché de manger des viandes défendues par la loi de Moïse? Il aurait dit : Je ne suis pas obligé de m'en abstenir, la loi chrétienne m'en permet l'usage; si quelques-uns se scandalisent, je ne dois pas répondre de leurs faiblesses. Faux raisonnement, et trop ordinaire aux personnes que j'attaque dans ce discours.

Ajoutons, messieurs, la facilité qu'il y a à se tromper, quand il s'agit de discerner la quantité de la matière qui suffit au péché mortel. Quel embarras aux plus éclairés, pour la démêler en certains points? On se fait là-dessus des principes de conscience; on décide en sa faveur, on est en paix lorsqu'on devrait trembler. Quelle était la tranquillité du grand prêtre Héli, lorsque ayant appris les désordres de ses enfants, qui étaient déjà avancés en âge, il les fit venir en sa présence, et les reprit aigrement de leurs impudicités; il crut sans doute avoir satisfait à ses devoirs. Mais Dieu en jugea bien autrement; il prononce l'arrêt de sa condamnation, parce que la tendresse paternelle l'avait empêché de voir jusqu'où allaient ses obligations. Il s'était contenté de reprendre ceux qu'il fallait retirer du ministère des autels, et ce père infortuné, qui d'ailleurs avait la crainte de Dieu, et qui pouvait se flatter aussi bien que nous de ne vouloir point commettre de péché mortel, se laisse tromper à de spécieuses apparences.

Jamais homme eut-il un meilleur principe que Pilate, sur la condamnation du Fils de Dieu? Il ne veut point souscrire à la mort d'un innocent; pour cela il déclare qu'il ne le trouve coupable d'aucun crime; il l'abandonne à ses ennemis; il refuse de le juger; il se lave publiquement les mains; il ne lui reste plus aucun scrupule : *Innocens ego sum a sanguine justis hujus* (S. Matth. XVIII). Et cependant combien est-il criminel aux yeux de Dieu! Ah! si Héli avait eu pour maxime de ne rien souffrir contre la religion, Pilate contre la justice, ils se seraient préservés l'un et l'autre de ces fautes graves, où des illusions si délicates les ont conduits.

Voilà ce qui regarde l'ignorance du droit; l'ignorance du fait n'est pas moins dangereuse ni moins ordinaire. Elle peut tomber, ou sur le consentement au mal, ou sur la manière d'accomplir la loi. On doute assez

souvent, dans les matières où l'on se permet quelques libertés, si l'on a consenti à quelque chose de criminel; on se repose sur la disposition prétendue où l'on est de ne vouloir point commettre de péché mortel, et j'avoue que ce peut être un préjugé raisonnable; mais, après tout, c'est une marque assez équivoque, et ce qui me la rend suspecte, c'est que, dans les règles que donnent les casuistes pour discerner un consentement plein d'avec un consentement imparfait, une des plus reçues est d'examiner si l'on a coutume de se permettre là-dessus quelques libertés dangereuses; car il est fort aisé, disent ces théologiens, qu'en retranchant le nom de péché mortel, dont on ne veut point effrayer son imagination, on passe à la chose qui est mortelle. Bien que cette règle ne soit pas infaillible, comme il n'est pas aisé d'en donner dans la morale, elle suffit pour troubler prudemment une âme à qui il reste de la crainte de Dieu; et c'est de là qu'on se voit quelquefois en de si grandes perplexités sur l'état de sa conscience. Or, est-il rien de plus cruel que cette incertitude? Tandis que vous vous dites à vous-même: Je crains Dieu, je ne veux point l'offenser mortellement: *Tu dicis, dives sum (Apoc., III)*, votre conscience vous reproche secrètement que vous êtes peut-être un misérable, infidèle à la loi du Seigneur, du moins dans un état suspect, et où il y a tout à craindre et à risquer: *Et nescis quia tu miser es, et miserabilis, et pauper, et cæcus et nudus (Ibid.)*

On a encore lieu de douter sur la manière dont on a observé la loi; peut-être en a-t-on omis des circonstances essentielles. Ainsi voyons-nous les gens de qui je parle assister à la messe, parce qu'il y a obligation, sous peine de péché mortel, et négliger l'attention au sacrifice, sans laquelle on ne satisfait pas au précepte; et on ne laisse pas d'avoir l'esprit en repos, on se sait même bon gré de sa régularité, à l'exemple de Saül, qui, pour avoir accompli le commandement du prophète Samuel, à la réserve de quelques circonstances qu'il crut légères, s'en alla devant de lui fort content de sa conduite, et lui dit qu'il avait été fidèle à la parole du Seigneur: *Benedictus tu a Domino, implevi verbum Domini (I Reg., XV)*. Le prophète inspiré de Dieu en jugea bien autrement: *Quare ergo non audisti vocem Domini, sed versus ad prædam es, et fecisti malum in oculis Domini (Ibid.)*? Non, non, répond Samuel, vous n'avez pas écouté la voix du Seigneur: qui vous a chargé de ces dépouilles, et comment avez-vous osé les enlever à ses yeux, après une expresse défense? En vain vous alléguez que vous n'avez réservé ces troupeaux que pour les immoler au Dieu d'Israël. Prince, le Dieu que nous servons et vous et moi n'a pas besoin de vos victimes; il veut un cœur soumis à sa loi; et puisque vous n'avez pas obéi en tout, je vous déclare qu'il s'est retiré de vous, et qu'il m'ordonne de vous abandonner: *Quia projecisti sermonem Domini, projecit te Dominus (Ibid.)*.

C'est pour toutes ces raisons, messieurs,

auxquelles le temps ne me permet pas de donner une juste étendue, que les théologiens nous enseignent qu'un homme dans l'état dont nous parlons, qui ne veut observer la loi que quand elle oblige absolument, sous peine d'une éternelle damnation, et qui, du reste, ne se met pas en peine de commettre indifféremment toutes sortes de péchés véniels, à raison de cette seule disposition est criminel devant Dieu, parce qu'il est, disent-ils, dans un péril évident et prochain de l'offenser grièvement, et que de courir volontairement un tel péril de perdre la grâce, c'est comme l'avoir déjà perdue.

Qu'on dise après cela: Il ferait beau voir que je me fisse scrupule de telle et telle action; j'aurais bonne grâce de m'alarmer pour si peu de chose, cela est bon à tels et tels qui sont dévots de profession, mais à moi, qui ne me pique pas d'une si grande régularité, il ne s'agirait pas d'user d'une si grande circonspection. Vous vous trompez, mon cher auditeur, vous vous trompez; c'est à vous à prendre plus scrupuleusement garde à tout; à vous, dis-je, qui reconnaissez votre faiblesse et qui devez vous en défier; à vous, qui ressentez plus de difficulté pour le bien et plus de facilité pour le mal; à vous, dont une passion mal mortifiée mine de jour en jour cette délicatesse de conscience, si nécessaire pour conserver la grâce; à vous qui, quoi que vous disiez, avez tant de peine à rassurer votre conscience, quand elle vous reproche d'avoir été plus loin que vous ne pensez; à vous qui, sous prétexte de ne vouloir point commettre de péché mortel, élargissez tous les jours la carrière que vous avez ouverte à votre passion; à vous qui, dans les confessions que vous faites, vous réservez toujours dans le cœur de secrets replis, que vous ne développez point; à vous, qu'on sait visiblement avoir tort en mille choses, sans qu'on puisse vous en convaincre, par votre habileté à trouver des apparences de raison pour autoriser l'indulgence criminelle que vous avez pour vous-même; c'est à vous, encore une fois, à apporter toutes sortes de précautions, à resserrer cette conscience trop large, qui, peut-être, vous damnera, et non pas à ces âmes timorées, à qui l'ombre seule du mal fait horreur.

Finissons, messieurs, par ces paroles de saint Pierre: *Quapropter, fratres, magis satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem, et electionem faciat (I Pet., I)*: C'est pour cela, mes frères, que vous devez vous efforcer d'assurer votre salut, autant qu'on le peut en ce monde, par les bonnes œuvres. Faites vous une affaire, non-seulement d'observer la loi quand elle obligera sous peine de la damnation, mais même lorsqu'il y aura quelque ombre de mal, et surtout quand vous sentez que les fautes les plus légères font de jour en jour de nouveaux progrès en votre cœur: *Hæc enim facientes non peccabitis aliquando (Ibid.)*. En prenant cette précaution, vous vous préserverez du péché

mortel que vous voulez éviter. Que s'il en coûte quelque chose, faites le sacrifice de bonne grâce; autrement avec quel front demanderez-vous à Dieu ces grâces spéciales dont vous savez que vous avez si souvent besoin pour observer la loi? Ce devrait être ici la matière du second point, si le premier n'avait épuisé le temps ordinaire au lieu où je parle; je n'en dis qu'un mot.

#### SECONDE PARTIE.

Que nous nous trompons, messieurs, lorsque dans la ferveur de nos prières nous espérons obtenir de Dieu ces secours puissants et efficaces, sans les attirer par notre fidélité! En vain nous tâchons de piquer Dieu, pour ainsi dire, de générosité, en lui mettant devant les yeux tout ce qu'il a fait en faveur des saints. Vous, Seigneur, qui avez délivré Abraham, Isaac, David, Joseph, saint Paul, daignez jeter un regard favorable sur nous. Quels étaient ces hommes, nous dira Dieu, dont les noms ne serviront qu'à vous confondre? Avaient-ils rien de plus à cœur que ma loi? Se permettaient-ils les fautes les plus légères? Usaient-ils de quelque réserve avec moi! Quel était le caractère de David, cet homme selon mon cœur, disposé à exécuter aveuglément tous mes ordres: *Virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas?* Quel était celui de mon apôtre, cet homme également fidèle dans les petites choses et dans les grandes? Mais ai-je usé de la même bonté qu'envers eux, à l'égard de Judas, des apôtres endormis qui n'étaient pas sur leurs gardes? Il leur est arrivé ce qui vous arrivera, à vous qui voulez, dites-vous, éviter le péché mortel afin d'être sauvé, et qui négligez vos autres devoirs, c'est-à-dire que vous tombez dans l'état que vous craignez. Vous n'avez pas pour moi cet amour spécial que je demande, ne l'attendez pas aussi de ma part; vous n'avez aucun égard à mes intérêts, n'espérez pas que j'aie un soin particulier des vôtres; je sais distinguer ceux qui m'aiment d'avec ceux qui me craignent seulement.

Prévenons, messieurs, l'effet de ces menaces, et mettons-nous au contraire en état d'entendre de la bouche du Sauveur ces paroles si consolantes: *Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisi fidelis, super multa te constituam* (Matth., XXV). Venez, serviteurs fidèles, parce que vous n'avez manqué à rien de vos devoirs, recevez une récompense égale à votre fidélité, etc.

#### SERMON XXXII.

##### SUR LA RESTITUTION.

*Si furto ablatum fuerit, restituet damnnum domino.*

*Il rendra au maître ce qu'il lui a pris (Exod. XXII, 12).*

Est-il rien, messieurs, de plus juste et de plus utile que cette loi? Dieu par là pourvoit à la sûreté de tout le monde, et si sa loi était observée, le faible à couvert de l'oppression, le simple de l'artifice, le riche même sans craindre la violence et l'usurpa-

tion des pauvres, tous à l'abri de la loi, comme sous la tutelle d'un sage et fidèle curateur, jouiraient en repos des biens qu'ils ont reçus de la main de Dieu; le droit seul malgré le crédit, le pouvoir, la force, serait le titre légitime de posséder.

En quoi surtout la bonté de Dieu me paraît plus admirable, c'est qu'il a gravé cette loi dans l'esprit de tous les hommes. Il n'est point besoin de maître pour nous apprendre qu'il ne faut point porter la main sur le bien d'autrui; c'est un principe si universellement établi que personne n'en peut disconvenir: les plus libertins, qui méprisent toutes les autres lois divines et humaines, se soumettent à celle-là; ils se piquent même de justice et de probité, ils en font gloire au moins dans leurs discours.

Enfin, messieurs, le dernier trait de la bonté de Dieu, dans l'établissement de cette loi, c'est d'y avoir tellement attaché le salut, qu'il n'y ait point d'autre voie pour aller au ciel, à ceux qui se trouvent chargés du bien d'autrui, ou qui lui ont fait tort en quelque sorte, que de réparer le dommage qu'ils ont causé: *Non enim dimittitur peccatum nisi restitatur ablatum* (Aug.). Il semble que Dieu ait pris plus de soin de nos intérêts que des siens propres; il a laissé au prêtre un pouvoir absolu de remettre toutes les offenses que nous pourrions commettre à son égard, quelque énormes qu'elles puissent être; dès que le pécheur est touché de repentir, le pardon lui est assuré; mais quelque douleur que fasse paraître un injuste possesseur, quelque pénitence qu'il fasse, quelque austérité, quelque aumône même, son péché ne lui est point remis, qu'il n'ait réparé le tort qu'il a fait à son prochain. Leçon importante aux confesseurs, que Dieu a, pour ainsi dire, établis comme les tuteurs du bien public, en les faisant responsables, sous peine de la damnation, du tort qui ne serait pas réparé par leur mollesse et par leur indulgence criminelle.

Ainsi, messieurs, s'il y a de l'injustice dans le monde, ne nous en prenons pas à la loi; elle a été au-devant de tout par les mesures les plus sages; mais comme un père de famille, quelque bon ordre qu'il ait mis dans ses affaires, quelque soin qu'il ait apporté pour faire un partage égal et juste, n'est pas toujours secondé par des enfants que leur avarice divise dès qu'ils n'ont plus leur père devant les yeux; ainsi les hommes, sans se souvenir des jugements redoutables de Dieu, sans considérer la loi, ou même l'expliquant, l'interprétant à leur gré, en anéantissent toute la force, et remplissent le monde d'injustices.

Je n'entreprends donc pas de prouver qu'il n'y a point de salut pour ceux qui ne restituent pas le bien d'autrui; cela est trop évident. Mais je veux combattre aujourd'hui deux erreurs particulières où nous donnons, tandis qu'en général nous convenons de l'obligation de restituer. Car les uns, en premier lieu, se persuadent trop aisément qu'ils ne sont coupables d'aucune injustice envers le

prochain ; et les autres, en second lieu, reconnaissant le tort qu'ils ont causé injustement à leurs frères, se dispensent de le réparer par de fausses raisons auxquelles l'amour-propre donne une couleur et une apparence spécieuse. Deux erreurs trop ordinaires que j'attaque dans ce discours, et c'est elle qui en fera le dessein et le partage. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première pensée qui vous est venue, messieurs, lorsque j'ai proposé de vous parler de la restitution, a été sans doute d'espérer ou du moins de souhaiter que mon discours fût quelque impression sur l'esprit des personnes qui pourraient avoir quelque chose à vous ; la plupart se sont dit dans le secret du cœur, je n'ai fait tort à personne, je n'ai point de bien d'autrui, et grâce à Dieu cette matière ne me regarde nullement. Mais vous seriez bien surpris si vous aviez pu lire dans l'esprit de ceux que vous croyez usurper injustement votre bien, d'y trouver les mêmes pensées que vous avez sur la restitution, et la même tranquillité de conscience sur un article dont vous êtes persuadés qu'ils doivent avoir du scrupule. C'est ainsi que la passion de l'intérêt nous aveugle, et nous met l'esprit en repos sur des injustices que nous ne voyons pas, tandis que le public en est scandalisé. C'est une chose assez surprenante, qu'au travers de tant de plaintes qu'on entend faire dans le monde sur l'injustice des hommes, il ne se trouve aucun injuste ; chacun dit qu'on lui fait tort, et il ne se trouve aucun coupable. Il n'en faudrait pas davantage que cette bizarre contradiction pour faire sentir l'aveuglement extrême où nous jette la passion de l'intérêt, et sur cela seul un homme d'une conscience timorée devrait se délier de lui-même et s'examiner avec sévérité.

Vous n'avez rien, dites-vous, du bien d'autrui ; je conviens, messieurs, qu'il y a des âmes assez droites pour cela, mais je dis qu'il y a de la témérité à vouloir affirmer la chose avec tant d'assurance ; voyons sur quel principe je le dis. Ne raisonnons pas seulement ici en général sur la cupidité et la passion d'avoir, penchant si commun à tous les hommes ; voyons en particulier la maxime la plus universellement établie dans le siècle sur le soin de sa fortune. On veut avoir, et cela à quelque prix que ce soit, sans donner de bornes à ses desirs, le plus vite et le plus promptement qu'il est possible. Sur cela, qu'on ose prononcer : je n'ai rien qui appartienne à mon prochain, je ne fais tort à personne ; pour moi je vous réponds que le Saint-Esprit nous dit le contraire par le Sage : *Qui festinat ditari, non erit innocens (Prov., c. XXVIII).*

En effet, avoir cette passion dominante de s'enrichir à quelque prix que ce soit et se contenter du sien ; ne point faire d'injustice, d'exactions, de conceptions violentes ; ne tirer point d'intérêts exorbitants, n'entrer point en des partis injustes, ne point surfaire dans son trafic, ne tromper personne,

être fidèle en des occasions délicates où l'on ne peut être convaincu de mauvaise foi ; vouloir s'enrichir sans bornes et sans mesure et se contenter des appointements, des émoluments ordinaires de son emploi, que la cupidité trouve toujours modiques ; ne vendre point la justice et les intérêts de son maître pour grossir les siens ; ne point user d'artifice pour envahir le champ, la terre de son voisin ; ne confondre pas le bien d'Eglise avec le bien du siècle ; vouloir s'enrichir promptement et n'aller à sa fin que par des voies légitimes qui sont toujours lentes ; ne rien retenir de ce qui doit naturellement passer aux subalternes ; en un mot, avec de semblables principes, ne nuire à personne, c'est une chimère ; quiconque a cette passion tombe dans les pièges du démon : *Qui volunt divites fieri, incidunt in laqueum diaboli (1 Tim., c. VI).* Tout ce qui passe par un esprit imbu de ces principes paraît juste et légitime ; et, si l'on veut achever de s'en convaincre, considérez deux personnes qui sont en procès sur quelque intérêt temporel, entendez-les raisonner sur leur affaire, pallier leur mauvais droit, lui donner des couleurs et des apparences de justice, jamais conciliez-vous ces deux esprits ? Les juges finiront bien le procès par autorité, mais les convaincre de leur mauvais droit, c'est ce qu'on ne fera pas ; quelqu'un a tort cependant, et personne n'en peut être persuadé ; pourquoi ? la passion de l'intérêt les aveugle.

Que veux-je conclure de là, messieurs ? que pour peu que vous vouliez considérer devant Dieu quelle est la nature du bien que vous possédez, par quelle voie il est entré chez vous, s'il ne devrait pas en sortir, il est bien difficile qu'il ne vous naisse une infinité de doutes.

Or, en matière de bien d'autrui et d'injustice, dès que vous doutez, c'est un préjugé qui vous oblige à discuter, à examiner, à voir le fond de la chose ; mais quelle est sur cela votre conduite, lorsqu'il vous vient de ces retours délicats sur vos pratiques injustes ? quel soin d'étouffer des remords naissant d'une conscience qui vous gêne ? Un riche héritier se met l'esprit en repos sur la conscience du défunt, ne veut point entrer, dit-il, en des discussions odieuses à la mémoire de celui qui lui a légué, ni remuer les cendres d'un homme mort, à ce qu'il prétend, en réputation d'homme d'honneur ; on ne veut pas examiner les obligations d'un donateur qui fait largesse du bien que la justice l'oblige à répandre ailleurs ; on ne veut point éclaircir un détail de menues choses, sous prétexte que chacune en particulier est légère, quoique le tout fasse une injustice considérable dans la suite ; en est assez pour lever le doute, que tout le crime ne se montre pas à la fois. D'autres fois on traitera un doute de scrupule, et, au lieu de le résoudre en l'éclaircissant, on croit qu'il suffit de l'étouffer en agissant contre ; le mari s'en repose sur la femme et la femme sur le mari, les pères sur les enfants et les enfants sur les pères ; cependant le mystère

d'iniquité demeure caché dans les ténèbres, et l'on dit après cela : Je n'ai point de bien d'autrui, je ne dois rien à personne.

Encore une fois, messieurs, je ne prends ici personne à partie, et je suis persuadé qu'il y a dans mon auditoire de ces consciences timorées à qui l'injustice fait horreur; mais aussi je vous demande que vous vouliez bien examiner avec moi les principes sur lesquels est fondée cette certitude prétendue dont on se flatte trop aisément; car, si ces principes se trouvent faux et rui-neux, il est à propos de vous faire ouvrir les yeux à ce désordre. Or, il est à craindre que la chose ne soit ainsi, et voilà comment.

Le principe le plus universel sur quoi on se rassure en plusieurs occasions, c'est la coutume qui établit certaines maximes générales dans le monde, et d'autres particulières à chaque état.

De là, premièrement, en matière d'intérêt, on se persuade que l'argent doit se mettre à profit au plus haut denier que l'on trouve; et, sur ce damnable principe, que n'a-t-on pas imaginé pour pallier, pour autoriser, pour sanctifier les usures les plus judaïques? On trouve moyen d'entrer en société de gain avec des gens d'une conduite suspecte, de toucher en peu des intérêts qui égalent le principal, de profiter par là des disgrâces de son prochain qui est encore trop heureux, dit-on, d'avoir une ressource; on trafique sur mer et sur terre, et, malgré l'orage sur mer, et la stérilité sur terre, on a le secret de partager les fruits de l'abondance et du calme sans rien exposer; combien de raffinemens, de détours, de prétextes sur les misères du temps, sur les fréquentes banqueroutes! Enfin tout cela, dit-on, est autorisé par la coutume.

Secondement, qu'un homme soit de naissance ou d'un rang à entretenir tel et tel équipage, tel nombre de domestiques, telle table, et que son revenu n'y suffise pas, la coutume veut qu'il soutienne néanmoins toujours le rang qu'il a dans le monde; de là on emprunte à toutes mains, on engage des terres dont le fonds est déjà épuisé en dettes, on ne paie ni l'artisan, ni le marchand, ni le domestique; quelque ruiné qu'on soit, on vit aux dépens du prochain, comme si l'on était dans l'opulence, et tout cela s'excuse sur la coutume, on meurt en repos dans cet état.

Troisièmement, on ressent quelquefois les déprédations injustes qu'on a faites positivement, lorsqu'on a envahi l'argent ou l'héritage de son prochain, mais, pour les omissions, la coutume est qu'on n'y pense pas; ainsi un juge comptera pour quelque chose de vendre la justice, mais de tenir en prison des années entières le manœuvre sans l'expédier, parce qu'il n'a pas de quoi satisfaire, tandis qu'une femme et des enfants meurent de faim, cela ne se compte pas; un domestique ne voudra pas voler son maître, mais, pour laisser périr son bien par négligence, le laisser piller, voler aux autres, la coutume est de ne point mettre tout cela sur ses comptes.

Quatrièmement, on aura bien égard au tort qu'on fait personnellement, mais de penser à celui qu'on fait en notre nom, par notre conseil, notre instigation, notre consentement, notre approbation, notre protection même, tout cela est regardé pour rien; on croit que c'est assez de n'en avoir pas profité pour n'en être pas responsable. Ainsi combien de chefs de famille, qui, ne voulant pas entrer en connaissance des affaires, ont des substitués qui pèchent sur leur compte et signent un acte injuste et violent d'une main, tandis qu'ils donnent l'aumône de l'autre!

Cinquièmement, on compte l'injustice qu'on fait dans les biens de fortune, mais, pour le tort qu'on fait à la réputation et par lequel on empêche ensuite le bien temporel d'une personne, il ne vient pas seulement dans l'esprit de croire qu'on soit obligé à le réparer par quelque restitution; ainsi, d'avoir empêché par calomnie un homme d'Eglise d'être nommé à un bénéfice, une honnête fille de faire un établissement avantageux, un marchand de vendre, un artisan de travailler, un domestique de trouver condition, tout cela ne se répare point dans le monde. Ce serait un champ infini, messieurs, de vouloir remuer tous les doutes sur lesquels on s'est endurci; il n'est point d'état où la coutume du monde n'ait établi des principes de conscience opposés à l'Evangile.

Où est l'homme d'épée qui se croit responsable des injustices, des vexations, des dégâts, des actes d'hostilité que font ses soldats, je ne dis pas sur les terres ennemies, mais sur les terres même du prince qu'il sert?

Qui pourrait démêler tous les artifices pratiqués et autorisés par la coutume? Dans le palais, combien de délais étudiés, de fausses espérances qu'on donne à des plaideurs pour les acharner au procès! combien de négligences coupables, de conseils intéressés!

Dans le négoce, que de coutumes qui passent en règle! N'est-ce pas un principe reçu, que de vendre le plus cher qu'on peut, d'altérer, de déguiser, de surfaire, de vouloir regagner injustement sur l'un ce qu'on a perdu sur l'autre?

Dans l'Eglise, qui se croit obligé à restituer, lorsqu'il n'a pas desservi son bénéfice, qu'il a dissipé son revenu, qu'il l'a employé au jeu, à la bonne chère, à la chasse, et peut-être à des usages plus criminels.

Non, encore une fois, il n'est point d'état qui n'ait ses mystères d'iniquité, ses injustices privilégiées; et on prétend que la coutume autorise tout cela, on coule doucement sur ces articles. Or, on demande si la coutume peut rendre juste ce qui au fond ne l'est pas; si elle peut prescrire à l'Evangile, ou par le nombre, ou par la qualité des personnes : *Quid prodest multitudine in die judicii, ubi multi judicabuntur?* (Mt. 23.)? Que me servira d'être du parti du plus grand nombre au jour que le grand nombre sera reproché? Sur la terre, les chemins les plus

fréquentés sont les meilleurs ; mais pour le ciel, les moins battus sont les plus sûrs. C'est cependant sur ces principes frivoles que la plupart des gens du monde sont tranquilles ; on voit le juste et l'usurpateur, l'homme de bien et le scélérat parler le même langage, se flatter également qu'ils n'ont pas le bien d'autrui. Toute la vie se passe sans qu'on ouvre les yeux à ce déplorable état ; des gens en prononçant des sentences graves, et en nous faisant les plus belles leçons du monde, sans se reprocher rien sur la bonne foi, meurent et laissent après leur mort un étrange chaos à démêler. On croit souvent que ç'a été hypocrisie, mais il y a eu plus d'aveuglement que d'autre chose ; c'est une punition de Dieu qui laisse mourir dans ces erreurs grossières des personnes qui n'ont jamais voulu rien approfondir.

Ah ! Seigneur, si nous étions aussi soigneux d'examiner le tort que nous faisons au prochain, que nous sommes éclairés pour ne laisser rien échapper de celui qu'on nous fait ; si nous avions la même vigilance, la même vivacité, le même discernement, que nous ferions peut-être de découvertes importantes et nécessaires ! Nous ne serons pas cependant responsables du tort qu'on nous fait, mais de celui que nous faisons ; il est bien plus dangereux de se tromper sur l'un que sur l'autre.

Mais je ne suis pas en état de restituer, j'ai des raisons qui m'en dispensent ; seconde erreur que je vais examiner et combattre dans la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

On me fait tort à moi-même, on ne me paie pas, on ne me restitue rien ; pourquoi ne ferai-je pas aux autres ce que l'on me fait ? Voilà, messieurs, le premier prétexte qu'on prend pour ne point restituer. Or, prétendez-vous, par ce que vous dites, mon cher auditeur, qu'il vous est permis de vous dédommager sur les personnes qui vous font tort ? A cela je n'ai rien à répondre, du moins qui concerne l'injustice, quoiqu'au fond il y ait toujours du péril à user de ces compensations secrètes ; les voies de fait sont toujours odieuses ; il est rare qu'on n'exécède pas, et qu'on s'en tienne précisément à ce qui est dû, on se se paie au-dessus des gages et des appointements dont on est convenu, sous prétexte qu'ils sont trop modiques : *Amice, nonne ex denario convenisti mecum (Matth. c. XX) ?* Mais ce n'est pas simplement ce qu'on prétend ; on veut qu'il soit permis d'user d'injustice à l'égard de ceux qui ne nous la font pas, et que l'injustice d'autrui nous autorise. Quel principe, messieurs, pour les mœurs ; c'est-à-dire, que quand on vous aura volé, il vous sera permis d'aller enlever le bien de votre voisin, l'injustice d'autrui vous donnera action sur les gens qui souvent vous on fait plaisir ; au lieu de se dire à soi-même, Je sens l'injustice qu'on me fait, je ne veux point la faire ressentir à mon prochain qui n'en est pas coupable, l'usurpateur de mon bien se damne ; à Dieu ne plaise que je me damne comme lui !

Mais mon honneur, que deviendra-t-il dans le monde ? il faudra descendre du rang où je suis, me dégrader de ce caractère honorable que je soutiens aux dépens d'autrui ; second prétexte dont on se sert pour s'exempter de la restitution. Mais en premier lieu, chrétiens, il est aisé de mettre son honneur à couvert, il y a des voies pour restituer sans se faire connaître. En second lieu, sachez que rien ne doit vous faire plus d'honneur que de rendre ce qui ne vous appartient pas ; ne vous flattez point, le monde vous connaît ; ne craignez point de quitter un état où le public vous voit avec murmure ; il y a bien plus d'infamie à vivre splendidement aux dépens des autres, qu'à se réduire volontairement à une fortune médiocre pour satisfaire à son devoir. Quelle justice au reste, que tandis que vous vivez avec honneur dans le monde, celui dont vous avez le bien traîne une vie pauvre et languissante : *Væ qui prædaris, nonne et ipse prædaberis (Is. c. XXIII) ?* Ah ! messieurs, si Jésus-Christ damne les riches pour n'avoir pas vêtu ceux qui étaient nus, donné à manger à ceux qui avaient faim, que dira-t-il à ceux qui les ont dépouillés, qui leur ont ôté le pain dont il pouvaient à peine se nourrir ? Votre état, après tout, est l'état d'un chrétien, et non celui d'un païen ; c'est donc l'Évangile qui doit être votre règle, et non pas le monde. Quelle excuse à apporter au jugement de Dieu ? Seigneur, je n'aurais pas été assez grand, assez distingué, assez honoré, voilà pourquoi j'ai retenu le bien de mon prochain ; et moi, dira Jésus-Christ, j'ai cédé le mien, je me suis contenté d'une fortune pauvre pour guérir cet orgueil qui vous fait soutenir un rang, lequel ne vous convient plus.

Pour moi, dit un autre, et c'est le troisième prétexte, ce n'est point l'honneur qui m'arrête ; je sens bien même que mon honneur exigerait de moi une prompte restitution ; mais je ne puis satisfaire à ceux à qui je dois, sans m'incommoder, et sans m'ôter à moi-même ce qui fait toute ma substance.

S'il est vrai, mon cher auditeur, que par là vous vous réduisiez à une extrême nécessité, en sorte que vous ne puissiez subsister en restituant, il est évident que vous pouvez différer en conscience, pourvu que vous ayez toujours dans le cœur un désir sincère de restituer quand vous serez en état, et que pour cela vous n'omettiez rien de ce qu'un homme de votre condition peut faire ou ménager en faveur des personnes à qui vous devez. Et je ne puis m'empêcher ici de condamner la dureté de ces créanciers barbares qui, dépouillés de tout sentiment d'humanité, sans aucun besoin de recouvrer ce qui leur est dû, s'acharnent contre leurs débiteurs avec cruauté ; et sans examiner si l'on est en état de les satisfaire, sans vouloir entendre aucune remontrance légitime, sans même se laisser toucher aux larmes, et sans considérer qu'ils mettent un homme presque au désespoir, lui tiennent le pied sur la gorge, comme ce serviteur impitoyable de l'Évangile : *Redde quod debes (Matth., c. XVIII)*. Il est des



créanciers plus humains qui, pour presser leurs débiteurs, ne se règlent que sur le besoin qu'ils ont de retirer ce qui leur appartient, et qui demeurent dans le silence tant que leurs affaires leur permettent d'attendre; qui, considérant l'impuissance où sont les personnes qui leur doivent, leur laissent le loisir de respirer, et leur donnent même dans la nécessité de nouveaux secours; il est si beau de ne pas accabler un malheureux, de s'abstenir par indulgence des poursuites violentes qu'on est en droit de faire, de rendre à une famille obérée la paix que vous pouvez lui ôter quand il vous plaira, et de donner, pour ainsi dire, la vie à des gens à qui vous pouvez enlever la subsistance. Cela, dis-je, me paraît si beau, messieurs, que je n'estime pas qu'il y ait un caractère plus élevé que celui qui vous inspire une telle générosité.

Mais cela ne dispense pas le débiteur de satisfaire aux devoirs de sa conscience; de se retrancher de ses plaisirs, de ses aises, de sa table; surtout, si par sa faute il s'est mis hors d'état de payer ses dettes. Car de prétendre, dans un temps où tout le monde vit avec épargne, ceux-mêmes qui ne doivent rien, de prétendre, dis-je, être en droit de donner à son plaisir, à la bonne chère, au jeu, à l'ambition, ce qui doit être réservé par justice à satisfaire ceux à qui on doit, c'est abuser évidemment et se damner. Il faut, messieurs, comparer vos besoins avec ceux des personnes dont vous retenez le bien, et s'ils se trouvent égaux de part et d'autre, la conscience vous oblige à préférer leurs intérêts aux vôtres; car enfin, si quelqu'un doit souffrir, il est plus juste que ce soit l'usurpateur que le propriétaire. N'est-il pas étrange que les fidèles des premiers siècles, et quelques-uns même de nos temps, se soient dépouillés de leurs biens par un pur motif de charité, et que vous ne puissiez vous incommodez par un motif de justice? Quel inconvénient, je vous prie, quand vous serez réduits à l'état naturel où vous seriez, si le bien d'autrui n'était jamais entré chez vous; cette usurpation vous a-t-elle donné un droit particulier? Rentrez par la justice dans le néant, d'où le péché vous a tirés.

Que feront mes enfants, ajoute-t-on, faut-il les ruiner? Nouveau prétexte qu'on oppose à l'obligation de restituer. Vos enfants n'en seront pas plus riches pour avoir un bien qui ne leur appartient pas; le bien d'autrui porte avec lui un caractère ineffaçable, un sceau que le temps n'altère point; la mauvaise foi ne prescrit jamais. Si ce sont des âmes bien nées, et qu'ils aient le cœur bien placé, ils doivent trouver bon que vous mettiez ordre à votre salut; ils doivent avoir en horreur des biens qui vous coûteraient la perte de votre âme; et comme ils seraient indignes de vous, s'ils n'étaient pas prêts à tout risquer pour vous sauver la vie dans une occasion, à plus forte raison doivent-ils être disposés à racheter le salut de votre âme au prix d'un patrimoine mal acquis.

Que s'ils ont d'autres sentiments, quelle

est votre folie, de vous damner pour des enfants qui n'aiment qu'eux-mêmes, qui attendent peut-être votre mort avec impatience, qui seront peut-être assez dénaturés pour vous blâmer d'avoir mal acquis ou conservé un bien qu'ils dissiperont? Car voilà la malediction que Dieu donne souvent aux pères ambitieux, qui sacrifient les intérêts de leur conscience à la fortune de leurs enfants. Bien davantage: vous exposez leur salut, en ne faisant pas le vôtre; car auront-ils la force de restituer un bien que vous n'avez pas rendu? Dans quel danger les mettez-vous? Vous voulez qu'ils fassent ce que vous n'avez pu faire: *Perdidit nos aliena nequitia, parentes sensimus parricidas* (Cyprien.). Ah! chrétiens, ne comptez-vous jamais sur la Providence? Vous croyez les élever, ces enfants si chers, et vous renversez leur maison par les recherches odieuses à quoi vous les exposez; on viendra remuer vos cendres après votre mort, et confondre le bien propre avec l'étranger; au lieu que Dieu donnant sa bénédiction à un héritage modique, il le fera peut-être profiter au centuple.

Enfin je restituerai, dit-on, mais il faut attendre que mes affaires soient finies. Quel plaisir prenez-vous, mon cher auditeur, à vous tromper ainsi vous-même? Les affaires finissent-elles dans la vie? Plus vous viendrez sur l'âge, plus la restitution sera difficile; les autres passions s'affaiblissent avec le temps, celle-là se fortifie; et ceux qui ont été libéraux jusqu'à la prodigalité étant jeunes, deviennent avarés dans la vieillesse. Le beau sacrifice que vous ferez à la mort de rendre le bien d'autrui, quand vous ne pourrez plus le garder! S'il y a de fausses pénitences à cette dernière heure, ce sont celles-là. Mais à quel péril exposez-vous le bien de votre prochain, vous qui avez vu casser tant de testaments de cette nature, qu'on a traités de rêveries? Combien ne sont pas exécutés par des héritiers encore plus avides que vous? Vous espérez que des fondations, des legs faits aux églises, aux hôpitaux, vous acquitteront; tout cela répare-t-il le dommage qu'a ressenti votre frère? Donnez du vôtre, et Dieu le mettra sur vos comptes. Ah! voulez-vous, chrétiens, renoncer au ciel pour les biens de la terre? Il vous reste si peu de temps à les posséder; ils troublent si souvent le repos de votre conscience; la paix intérieure que donne une restitution faite à propos vaut toutes les richesses du monde.

Souffrez, messieurs, que je vous propose en finissant l'exemple de Zachée, et que je me serve ici des mêmes paroles que Jésus-Christ lui adressa: *Zachæe, festinans, descende, quia hodie in domo tua oportet me manere* (Luc., c. XIX.).

*Descende.* Descendez de cette haute fortune où le public ne vous voit qu'avec indignation; quittez ce faste que vos richesses mal acquises vous ont inspiré, ce vain éclat qui sied mal à un chrétien.

*In domo tua oportet me manere:* Jésus-Christ a daigné jeter les yeux sur vous,

et veut bien encore entrer dans votre maison : ce bien qui n'est pas à vous, ces meubles, quelque superbes qu'ils puissent être, blesseraient sa vue.

*Festins.* Hâtez-vous, tandis que votre Dieu vous invite; car si vous tardez à vous dépouiller; si cette élévation où vous êtes vous fait craindre de vous abaisser; si vous écoutez la chair et le sang, et si la passion qui vous a dominés jusqu'à présent, vous ferme encore le cœur à une invitation si tendre, ce même Dieu ne demeurera point chez vous, vous le recevrez comme le malheureux Judas.

Plût à Dieu, mes chers auditeurs, que cette parole adorable eût autant de force sur votre cœur, qu'elle en eut sur celui de Zachée : le Fils de Dieu ne lui répéta pas deux fois la même chose : *Et festinans descendit ; et excepit illum gaudens* (Ibid.). Apprenons de lui comment nous nous devons comporter envers notre prochain : *Domine, ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus* (Ibid.). 1° Il ne confond pas l'aumône avec la restitution, mais il fait l'une pour satisfaire à Dieu, dit saint Ambroise, et l'autre pour satisfaire au prochain. 2° Il dit : Je rends, *reddo*, et non pas je rendrai. 3° Il ne contraint pas les gens à des compositions injustes : *quadruplum*, il rend quatre fois autant qu'il a pris. Il n'allègue pour excuse ni sa famille, ni ses enfants, ni ce qu'on lui doit, non pas même son honneur : *Stans autem Zachæus*, c'est devant tout le monde qu'il parle. Aussi mérita-t-il d'entendre ces paroles consolantes du Fils de Dieu : *Hodie salus domui huic facta est*. Et c'est ce que vous entendrez de la bouche de Dieu même, mon cher auditeur, si vous imitez cet exemple ; votre salut éternel y est attaché : je vous le souhaite, etc.

### SERMON XXXIII

SUR LE CHOIX QU'UN CHRÉTIEN DOIT FAIRE DE SES AMIS.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus choisit saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, et les conduisit à l'écart sur une montagne fort élevée, où il se transfigura devant eux (S. Matth., ch. XVII).

Voilà, messieurs, qui sont les amis que le Fils de Dieu choisit pour avoir part à sa confiance ; saint Pierre, distingué par une foi inébranlable et par un attachement sincère à la personne du Sauveur ; saint Jacques, plein de courage et de résolution pour boire le calice amer que Jésus-Christ lui présenta, et saint Jean, qui avait mérité les bonnes grâces de son Maître par la tendresse de son amour et par l'innocence de ses mœurs.

Heureux, mes chers auditeurs, celui qui a fait ainsi un choix sage et judicieux, et qui ne s'est pas engagé mal à propos dans un commerce particulier avec des gens sans vertu et sans probité : *Beatus qui non abiit in concilio impiorum* (Ps. I). En effet, comme l'homme passe la meilleure partie de sa vie avec les amis à qui il s'est attaché, on peut

dire que les liaisons qu'il prend dans la monde décident en quelque manière de sa bonne ou de sa mauvaise conduite, et chacun de nous en est si persuadé, que quand nous voulons nous informer des mœurs de quelqu'un, nous n'avons point de règle plus infaillible que la conduite des personnes qu'il fréquente.

C'est donc de cette vérité importante dans la morale, et même dans le christianisme, que j'entreprends de vous entretenir aujourd'hui, savoir qu'il n'est rien de plus digne des soins d'un chrétien, que de s'appliquer sérieusement à régler les commerces qu'il a dans le monde. Et pour venir d'abord à mon dessein, remarquez, messieurs, avec les maîtres de la morale, qu'on peut renfermer tout ce qui concerne la douceur que trouvent les hommes à lier commerce ensemble dans ces trois articles. Premièrement, dans la conformité de sentiments et d'inclinations qui eust comme le principe ; secondement, dans la confiance mutuelle des plus secrètes pensées, qui en est comme l'essence ; troisièmement, dans le dévouement réciproque qu'on a l'un pour l'autre dans les occasions où l'on peut se rendre service, qui en est comme la consommation. Or, dès là que vous liez commerce avec des personnes qui n'ont ni vertu ni probité, vous courez risque d'entrer par ces trois chemins dans les voies de l'iniquité, et de vous perdre sans ressource ; c'est tout le sujet de ce discours : *Ave*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

La conformité de sentiments et d'inclinations est sans doute le nœud le plus ferme de la société humaine, et il est évident que c'est la ressemblance qui nous attire et qui nous engage insensiblement à cultiver ceux avec qui nous voulons lier amitié : *Similitudo*, dit l'orateur romain dans le bon traité qu'il nous a laissé sur ce sujet, *Allicit et altrahit ad amicitiam* (Cic.). Cet effet de la ressemblance est si connu de tout le monde, qu'il passe pour ainsi dire en proverbe : toutes les nations et tous les siècles ont senti la force et l'ascendant de ces rapports mutuels qui se trouvent entre les hommes, et qui nous attachent les uns aux autres. De là ces façons de parler si ordinaires que nos amis sont d'autres nous-mêmes ; non-seulement parce que l'attachement que nous avons pour eux est semblable à celui que nous avons pour nous, mais parce qu'effectivement ils nous ressemblent dans les mœurs ; qu'ils pensent comme nous, qu'ils agissent comme nous, qu'ils se conduisent et se gouvernent comme nous.

De ce principe, il est aisé de voir, messieurs, ce qu'on doit juger de ces personnes d'ailleurs assez vertueuses en apparence, qui, se flattant de leur probité, s'engagent dans un commerce particulier avec un méchant homme, sans appréhender les suites d'un engagement si dangereux. Quand ils n'auraient que ce seul préjugé, qu'on ne s'attache d'ordinaire qu'à son semblable, cela seul devrait suffire pour les faire rentrer dans eux-mêmes, et pour leur faire examiner

avec soin les racines secrètes de cette amitié naissante : peut-être trouveraient-ils déjà dans leur cœur des principes de corruption ; ils y démeleraient des sentiments peu chrétiens et peu raisonnables, des dispositions prochaines au libertinage, des naissances et des penchants violents pour le mal.

Car où verrez-vous un homme, une femme craignant Dieu, se faisant un plaisir de satisfaire aux obligations de son état, de remplir tous les devoirs de sa religion, qui s'attache à des gens sans règle et sans ordre, que le plaisir occupe ou que l'ambition dévore, qui font profession ouverte du libertinage, et donnent dans toutes sortes de dérèglements ? Peut-on s'accommoder ensemble, et être fait l'un pour l'autre avec des principes si opposés et des humeurs si différentes ? Peut-on soutenir longtemps un commerce aussi violent que celui-là ? Si donc vous qui vous flattez d'une innocence et d'une vertu prétendue, vous vous attachez sans discernement à des personnes vicieuses ; si ce choix vous plaît, et si réciproquement on se trouve bien de vous, n'est-il pas plus que probable que vous nourrissez dans votre cœur quelque intelligence secrète avec le vice ? Que si le poison n'exerce pas encore toute sa violence sur vous, il ne se fait déjà connaître que par des indices trop certains. En un mot, si vous ne vous êtes pas encore déclarés pour le libertinage, vous le ferez bientôt avec plus de scandale et plus d'éclat que les personnes mêmes que vous fréquentez ; comme il arrive à ceux qui entrent dans ces sortes de commerce avec quelques principes de conscience, et qui deviennent ensuite les plus hardis et les plus déterminés pour le crime.

En effet, si vous aviez une conscience délicate, un esprit bien pénétré des jugemens de Dieu, un cœur épris d'un désir sincère, je ne dis pas d'atteindre à la plus haute sainteté, mais de faire même précisément ce que l'Évangile nous ordonne pour nous sauver, feriez-vous le choix que vous faites ? Si vous étiez persuadé que le devoir d'un homme chrétien est incompatible avec la vie oisive et inutile des personnes qui vivent le plus innocemment entre ceux que vous fréquentez, rechercherez-vous des gens d'un sentiment si contraire au vôtre ? Si vous étiez convaincu qu'une fortune médiocre avec la crainte de Dieu est préférable à une fortune opulente, qui demande qu'on sacrifie souvent les intérêts de sa conscience, auriez-vous cette ardeur, cet attachement servile pour des personnes qui, dans l'élevation où ils ne sont parvenus que par des voies criminelles devant Dieu, vous font des leçons si opposées aux maximes que vous suivez ? Un esprit docile aux vérités de sa religion se plairait-il à la voir contredire par des raisons frivoles ou mépriser par des railleries profanes ? Un homme, touché des véritables sentiments d'une charité chrétienne, aurait-il tant de soin de cultiver ceux qui déchirent leurs frères par des médisances cruelles ? En un mot, un cœur bien détrompé de la bagatelle et des plaisirs du monde s'attacherait-il à ceux qui n'ont

point d'autre occupation que de faire sans cesse succéder un plaisir à un autre plaisir ? *Si de mundo fuissetis*, disait Jésus-Christ à ses apôtres, *mundus quod suum erat diligeret ; quia vero de mundo non estis, propterea odit vos mundus* (Joan. c. XV).

C'est une vérité incontestable que le monde ne saurait goûter que ce qui est conforme à ses maximes ; et comme il aime éperdument tout ce qui peut contribuer à satisfaire sa convoitise, aussi a-t-il une haine mortelle pour tous ceux qui n'entrent point dans ses intérêts ; d'où j'infère par une conséquence naturelle que quiconque lie commerce avec ce monde corrompu et en est aimé, est du monde, quoi qu'il en dise, et en conserve tout l'esprit : autrement les gens du monde ne le pourraient pas souffrir.

Ce qui achève de me convaincre de cette vérité, c'est que quand les personnes dont je parle viennent à être touchées de Dieu, et que leur esprit, éclairé par les lumières de la grâce, n'a plus ce bandeau fatal que la préoccupation leur mettait devant les yeux, et qu'ils prennent des mesures de bonne foi pour travailler à l'affaire importante de leur salut, ils commencent par envisager ce commerce qu'ils ont depuis longtemps et dont ils faisaient si peu de scrupule comme un obstacle essentiel à leur conversion ; ils avouent devant Dieu que c'est la source de tous leurs désordres ; ils y renoncent pour l'avenir et jettent les yeux sur des personnes d'un caractère tout opposé.

Or, pourquoi des sentiments si différents, sinon parce qu'ils commencent à être différents d'eux-mêmes ? Pourquoi David, qui, avant sa pénitence, voyait avec plaisir les ministres de ses voluptés sensuelles, qui prêtait l'oreille à ces lâches flatteurs qui lui suggéraient des expédients pour satisfaire sa passion, pourquoi, dis-je, les regarde-t-il ensuite avec mépris et avec dédain ? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* (Psal. CXVIII). Seigneur, dit ce prince, j'ai repassé avec douleur les égarements de ma vie, et je suis rentré dans vos voies : *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua* (Ibid.). Qui sont les premiers effets d'un changement si salutaire ? *Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua* (Ibid.), c'est-à-dire, mon Dieu, que je me suis attaché à ceux qui craignent votre saint nom ; j'ai pris parti avec ceux qui font gloire d'observer votre sainte loi ; j'ai rompu tout commerce avec les pécheurs : *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ* (Ibid.) ; j'ai été convaincu qu'il n'y avait point de fond à faire sur ceux qui vous manquaient de fidélité et, quelque probité apparente qu'ils eussent devant les hommes, ils étaient tous des prévaricateurs. Ainsi j'ai tourné mes regards vers ceux qui m'ont paru avoir plus de droiture et d'équité pour en faire les confidentes et les dépositaires de mes conseils : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedent mecum* (Ps. C).

Voilà les sentiments où nous entrons dès que nous commençons à être à Dieu. Que

si au contraire ceux que nous fréquentons, lassés d'une vie peu chrétienne et peu réglée, retournent à Dieu et nous laissent dans nos désordres, ils nous deviennent odieux et insupportables ; et ces mêmes personnes, dont le commerce nous était si agréable, sans qu'il se soit passé dans leur cœur aucun changement à notre égard, sinon d'une amitié frivole en un zèle sincère et ardent pour nos véritables intérêts, commencent à nous déplaire, à nous fatiguer jusque-là que nous ne pouvons plus soutenir leur présence. Nous les regardons comme des censeurs importuns dont la vie exemplaire nous reproche incessamment la nôtre. En vain nous ménagent-ils par une conduite discrète et judicieuse et par un silence modeste sur les défauts qui blessent la délicatesse de leur conscience ; leur vue seule nous chagrine, et nous disons avec les libertins chez le Sage : *Gravis est nobis etiam ad videndum* ( Sap. c. II ). C'est un homme avec qui il faut rompre absolument ; il ne me faut point des gens de ce caractère, sa vue seule m'importune.

Or, quelle est la cause d'un si soudain changement ? La voici, chrétiens auditeurs : *Quoniam dissimilis est aliis vita illius, et immutata sunt via ejus* ( *Ibid.* ). C'est parce qu'il ne vit plus comme les autres hommes, qu'il a changé de conduite, et qu'il n'est plus reconnaissable. Il aimait la débauche et le jeu ; il ne peut plus souffrir ni l'un ni l'autre ; il était dans le grand monde et il ne goûte plus que la retraite ; il était homme agréable qui, par des médisances fines et des railleries délicates, réjouissait la compagnie ; aujourd'hui toute son application est de détourner les traits qu'on lance contre le prochain ; il était homme à entrer en composition sur ce qui regardait ses intérêts, et il se pique aujourd'hui d'une inflexible équité, et d'un parfait désintéressement ; en un mot, il était homme de plaisir comme nous, et il nous regarde aujourd'hui comme des gens frivoles dont la conduite lui fait compassion : *Tanquam nugaces aestimati sumus ab illo* ( *Ibid.* ). Quel commerce, disons-nous, peut-on avoir avec un homme fait de la sorte ? *Gravis est nobis etiam ad videndum* ( *Ibid.* ). Ah ! si vous aviez eu une probité solide et réelle, quand vous vous liâtes avec cet homme, son changement, loin de vous refroidir, aurait redoublé votre attachement.

Sur ce principe, que ceux-là résolvent leurs doutes, qui demandent s'ils peuvent fréquenter certaines personnes dont la vie n'est pas réglée ; s'il ne leur est pas permis d'entrer en commerce avec eux, n'ayant d'ailleurs nul dessein de se pervertir ; car s'il est vrai qu'ils aient les sentiments qu'ils disent, pourquoi s'exposer mal à propos à les perdre ? Quelle satisfaction de vivre toujours dans un état violent, d'être incessamment sur ses gardes, d'avoir toujours quelque chose à se disputer, de ne prendre nul plaisir à ce qui plaît aux personnes que vous voyez, de penser autrement qu'eux ? Un homme de bien a la même peine avec les

personnes vicieuses, que les hommes vicieux ont avec les gens réglés ; marque évidente, comme j'ai déjà dit, qu'il y a de la corruption dans votre cœur, quand vous vous liez avec les méchants, comme parle le Prophète, et que si vous n'êtes pas encore tout à fait dans leurs sentiments, vous avez bien de la disposition et du penchant à y rentrer.

Qu'on ne s'imagine pas au reste être à couvert de tout reproche, quand on a gémé sur la corruption du siècle et qu'on s'est retranché sur les désordres du temps. Il y a encore de saintes âmes ; mais pour démêler ces personnes, il les faut chercher avec autant de soin qu'on en a de chercher ceux qui contribuent à notre plaisir ; car il arrive d'ordinaire que les plus vertueux sont ceux qui mènent la vie la plus obscure aux yeux des hommes, et souvent nous en sommes environnés sans le savoir. Ainsi saint Augustin fut-il étonné d'apprendre la vie innocente et retirée que menaient certaines personnes dans la ville de Milan, où il demeurait ; et il avoue ingénument la confusion qu'il eut d'ignorer une chose qui se passait à ses yeux, et qui n'était pas inconnue aux véritables serviteurs de Dieu. Nous étions surpris, dit ce saint homme, de la grandeur des choses qu'on nous racontait, et celui dont nous les apprenions n'était pas moins surpris de voir qu'elles nous fussent inconnues : *Mirabamur omnes, et nos quia tam magna loquebatur, et ille nobis ignota erant* ( *Aug.* )

#### SECONDE PARTIE.

Si le commerce que vous avez avec des personnes dont les mœurs sont corrompues n'a pas encore gâté les vôtres, la confiance qui suit d'ordinaire un attachement véritable, achèvera bientôt de renverser le peu que vous avez de bons principes. Non, messieurs, il n'est point de voie par où le poison se glisse plus dangereusement que ces confidences qu'on se fait quand on est ami ; car c'est alors que chacun dépouille le personnage qu'il fait dans le monde, et qu'on ne craint point de se faire connaître tel qu'on est. Ces ressorts secrets qui donnent le mouvement à tant d'actions sont découverts sans réserve ; on ne rougit ni de ses passions, ni de ses intrigues malignes, ni de ses desseins de vengeance, ni de ses projets d'ambition, ni de ses attachements criminels. Or, quand vous vous trouvez ainsi lié avec un libertin, qu'y a-t-il de plus capable de vous gâter et de vous corrompre sans ressource qu'une pareille confiance ? Car cet homme vous insinue adroitement tout ce qu'il faut pour vous pervertir, et vous cèle par flatterie tout ce qui pourrait vous redresser.

Chacun sait quelle impression un ami peut faire sur un esprit dont il a étudié les inclinations, et dont il connaît tout le faible. Comme il n'est point de si méchant homme qui ne soit quelquefois capable d'un bon sentiment, il n'est point au contraire d'homme si vertueux qui ne soit quelquefois susceptible d'une mauvaise impression. Or, toute l'étude d'un libertin va à étouffer les

bons sentiments que vous avez, et à profiter de certaines conjonctures malheureuses où vous vous trouvez engagé. De là ces expédients et ces facilités dangereuses qu'on vous donne pour le crime, ces exemples sensibles dont on l'autorise, ces couleurs dont on le déguise pour en diminuer l'horreur, ces tempéraments dont on use pour ne vous pas effrayer, ces manières insinuanes par lesquelles on vous attire, presque malgré vous, dans les voies de l'iniquité.

C'est ainsi qu'une conscience, timide auparavant et tremblante à la vue du crime, est rassurée par un ami corrompu qui vous sert de guide; qu'un homme offensé, qui balance entre la vengeance et l'oubli de l'injure qu'il a reçue, se laisse aller au ressentiment et aux transports violents que lui inspire un ami emporté. C'est par là qu'un jeune homme qui entre dans le monde avec des principes de religion, et qui ne voudrait pas donner la moindre atteinte aux vérités de la foi, s'accoutume insensiblement par des doutes concertés et par des railleries étudiées, à se faire aux discours d'un impie. C'est par là qu'un homme intègre et fidèle à son devoir, qui n'avance pas sa fortune, parce qu'il ne veut pas la devoir à ses crimes, est tenté, par un ami sans probité, d'entrer dans la voie des méchants pour aller plus vite à ses fins, et n'a pas souvent la force de résister aux reproches qu'on lui fait de vouloir cultiver un caractère qui n'est plus de mise dans le monde, et se distinguer par une probité stérile et infructueuse: on insulte même à sa vertu et, à l'exemple de la femme de Job, on attribue à sa droiture la source de ses disgrâces: *Adhuc tu permanes in simplicitate tua (Job. II)*? A quoi a-t-il tenu que vous ne fissiez vos affaires dans telle et telle conjoncture? qu'à une délicatesse de conscience qui vous ruinera. Peut-on faire quelque chose dans un siècle si corrompu, sans sacrifier un peu des intérêts de sa conscience? N'est-ce pas aujourd'hui la voie ordinaire? Qui vous saura gré de cette probité: *Adhuc tu permanes in simplicitate tua*? C'est par là qu'une fille vertueuse, à qui une sainte éducation a inspiré de l'horreur pour les fautes les plus légères, et qui d'elle-même était incapable de franchir le pas, devient la dupe d'une confidente peu réglée, qui lui ôte peu à peu tout ce qu'elle a des principes d'honneur et de vertu, lui ferme les yeux à toutes les considérations que lui suggère une conscience qui n'est pas encore à l'épreuve de ces désordres; lui apprend à secouer le joug d'une mère importune, qui veut éclairer sa conduite de trop près, lui ménage et des lettres et des entrevues et lève enfin, par des industries diaboliques, tous les obstacles qui se présentent.

Ainsi, messieurs, les tragiques, qui s'entendent à peindre les mœurs et qui savent par quelles voies on corrompt le cœur de l'homme, n'ont point attribué tous ces désordres à d'autres causes, et toutes les maximes libertines qui gâtent les mœurs des jeunes personnes sont mises, sur le théâtre,

dans la bouche de ces malheureuses confidentes qui gouvernent absolument leur esprit, et qui leur donnent telle impression qu'il leur plaît.

Voilà ce que produit la confiance d'un impie par les paroles. Son silence n'y contribue pas moins; et comme il s'applique à dire ce qu'il ne faudrait pas dire, aussi se fait-il une étude de taire ce qu'il faudrait dire. Car, au lieu de vous redresser quand vous vous égarez, au lieu de prendre avec vous cette liberté généreuse qu'inspire une amitié fondée sur le mérite et sur la vertu, au lieu de vous mettre devant les yeux la réputation que vous avez dans le monde, d'avoir manqué en telle et telle occasion, de vous être oublié dans une telle affaire, ces gens sont les premiers à vous flatter dans vos désordres, à approuver votre conduite devant vous, à insulter au public qui la condamne, à vous engager dans de plus grands égarements, à vous encourager par des éloges criminels: *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ (Psal. X)*. Ainsi, par une lâche complaisance, on entretient un homme dans les vices les plus honteux, on entre dans ses sentiments, quelque déraisonnables qu'ils puissent être, et on s'efforce de justifier ses désirs les plus déréglés. Or, qu'y a-t-il de plus capable de fomenter la corruption dans le cœur de l'homme que de se voir applaudi dans son vice, autorisé dans son libertinage, soutenu dans son injustice, et de trouver des adorateurs jusqu'au milieu du crime?

Et ce qu'il y a de plus atroce dans ce procédé, c'est que celui-là même qui vient de donner dans votre sens en votre présence, et qui, par de mauvaises raisons, a tâché d'appuyer votre faux droit, se va dédire en votre absence, blâme votre conduite dès qu'il la voit censurer, n'a pas la force de disconvenir de rien, et est le premier à railler de vos défauts, dont il est mieux instruit que personne. Perfidie qui n'est que trop ordinaire dans le monde, qui seule devrait suffire pour nous faire renoncer à tout commerce avec les méchants, et dont Dieu est si irrité qu'il menace, par son Prophète, d'en tirer une vengeance redoutable: *In ore suo pacem cum amico suo loquitur, et occulte ponit ei insidias; numquid super his visitabo (Jerem. IX)*. Quoi! un homme aura le front de tenir des discours flatteurs et obligeants en présence de son ami, et de lui dresser ensuite des embûches en secret, de faire de lui les médisances les plus cruelles, et il espérera que, pour avoir tramé plus finement sa perfidie, il échappera au châtement que je lui prépare? Non, sans doute il n'en sera pas ainsi, dit le Seigneur: *Numquid super his non visitabo?*

On demande, après cela, si un tel n'a point d'ami dans le monde qui le redresse par ses conseils; qui, par ses avis charitables, essaie de le remettre dans le bon chemin? Il en a, mais c'est pour lui tenir compagnie dans ses débauches; il en a, mais qui lui prétend des secours pour opprimer avec plus de facilité le juste et l'innocent; il en trouve d'assez déterminés pour les actions les plus

honteuses; il n'en manque pas pour se réjouir aux dépens d'autrui, par des médisances et des railleries sanglantes; en un mot, il en a pour sa fortune et pour ses plaisirs, pour sa table et pour ses affaires; et la seule chose pour laquelle il en manque, c'est l'affaire importante de son salut.

Il n'en va pas de même d'un commerce que vous liez avec des gens de probité. Lorsque vous déchargez vos soins et vos peines dans le sein d'un ami fidèle, que votre cœur, par exemple, se découvre à lui sur un projet de vengeance que la passion vous justifie, alors ce conseiller fidèle verse l'huile sur la plaie, adoucit insensiblement un esprit irrité, rappelle au bon sens une raison égarée, se fait partie contre vous-même pour entrer dans vos véritables intérêts, trouve accès dans votre cœur par sa franchise, et en manie tous les ressorts à son gré. Vous suivez sans résistance ce guide assuré qui vous remet dans le bon chemin; il exerce sur vous un empire dont vous ne pouvez vous défendre; et si, dans la chaleur de votre passion, vous faites encore quelque résistance au-dehors, il vous laisse l'aiguillon dans le cœur, et vous donne lieu, en se retirant, de faire réflexion aux raisons dont il a combattu votre passion. Vous convenez alors avec vous-même qu'il est sincère et généreux: vous rentrez dans ses sentiments, et il n'en faut pas davantage pour faire revenir un homme des dernières extrémités où la passion l'avait emporté.

Ainsi Jonathas en usa-t-il à l'égard de Saül, qu'une secrète jalousie animait tellement contre David, qu'il avait résolu sa mort. Le jeune prince entra dans l'esprit de son père par des manières douces et insinuantes: le gagnant par ses assiduités, jetant un mot à propos en faveur de David; faisant entendre à Saül que l'action de ce jeune berger avait tourné à l'honneur de sa couronne; qu'il avait lui-même bien reconnu dans le temps que c'était un service essentiel; qu'au reste, il n'avait point encore de serviteur plus fidèle ni plus attaché à son service que David; que ce serait même une cruauté qui pourrait le rendre odieux à son peuple, que de tremper ses mains dans le sang d'un si bon sujet. En sorte que Saül, ému enfin par ces paroles, revint à lui comme d'un profond sommeil, et conçut si bien toute l'énormité de son crime qu'il s'engagea par serment à conserver la vie de David: *Quod cum audisset Saul placatus voce Jonathæ, juravit: Vivit Dominus, quia non occidetur* (I Reg. XIX).

Tel qu'un ami corrompu, perverti par ses artifices, serait gagné à Dieu par un autre qui aurait de la probité; et l'expérience nous fait voir qu'une parole, jetée à propos par un ami, fait plus d'impression sur notre esprit que les discours des personnes qui ont quelque autorité sur nous. C'est par là que fut converti ce courtisan, dont parle saint Augustin dans ses Confessions: il fut touché du changement de son ami, après la lecture de la Vie de saint Antoine, qu'ils trouvèrent

par hasard dans un lieu solitaire; le premier qui jeta les yeux sur ce livre se sentit tellement attiré par la grâce qu'il résolut, à l'heure même, de se consacrer à Dieu dans la retraite; puis, se tournant vers son ami qui l'avait observé: à quoi aspirons-nous, dit-il, par ces soins et ces peines incroyables que nous prenons au service du prince? à avoir quelque part à ses bonnes grâces? Est-il rien dont le succès soit plus incertain? et quand nos soins nous auraient conduits à ce terme heureux, qui semble nous promettre une entière satisfaction; hélas! combien de fatigues et de chagrins je prévois dans l'avenir, pour conserver un bien qui nous aura tant coûté, et par combien de périls en viendrait-on à un plus grand péril: *Per quanta pericula ad grandius periculum pervenitur* (Aug.) Au lieu qu'il ne tient qu'à moi d'être ami de Dieu, si je veux: *Amicus Dei, si volo, nunc fio*. Ces paroles eurent tout l'effet que la tendresse d'une amitié réciproque leur pouvait donner. On aurait fait cent fois la même réflexion sans en être touché; mais l'entendre de la bouche d'un ami, la voir autorisée par son exemple, animée par l'affection mutuelle qu'on a l'un pour l'autre, c'est la sentir dans des circonstances si engageantes, qu'à peine est-il possible de s'en défendre.

#### TROISIÈME PARTIE.

Quant au dévouement réciproque, qui fait la plus grande douceur du commerce et de l'amitié, on peut dire que c'est ce qui en fait tout le péril; car j'ose avancer que ce dévouement à l'égard d'un méchant homme est incompatible avec la grâce de Dieu, parce qu'il nous met comme dans l'occasion prochaine de commettre tous les péchés. En effet, par les règles ordinaires de ce dévouement entre ceux qui se piquent de fidélité, il faut être dans la disposition de tout faire et de tout entreprendre; c'est-à-dire qu'il faut être complice des projets ambitieux, des querelles et des dissensions, des excès et des débauches, des violences et des injustices, des emportements et des vengeances, où le caprice d'un ami sans principe et sans vertu vous peut engager.

C'est par cette fatale nécessité qu'on se rend esclave de toutes les passions de ses amis; que mille gens qui n'ont point d'autre défauts personnels sont tachés de tous les vices de ceux qu'ils fréquentent. Vous êtes maître de vous-même, et vous aurez assez d'empire sur vous pour ne vous point faire d'affaire; un ami vain et emporté vous engage dans sa querelle. Vous aimez une vie sobre et frugale, un ami sujet à l'intempérance vous engage à ses débauches. Vous avez une âme droite et équitable, que l'intérêt n'a pu corrompre et que la force n'a point intimidée, un ami déraisonnable et passionné vous fera démentir ce caractère d'équité. Vous êtes homme content d'une fortune médiocre, un ami ambitieux vous fait entrer dans ses projets. Vous avez une âme bien née, à qui le sang fait horreur, un ami vindicatif et irrité vous rend cruel jusqu'à répandre celui de vos proches; et c'est

ce dévouement bizarre, et qui tient quelque chose de la fureur, qui formait autrefois ces duels si sagement abolis. En un mot, vous avez, pour ainsi dire, asservi votre conscience à tous les désordres d'un ami sans vertu; votre âme est entre ses mains; c'est à lui de vous imprimer les mouvements qu'il voudra. Or, est-il un état plus terrible devant Dieu que celui-là? Je ne puis répondre de rien, Seigneur, et si tels et tels vous sont fidèles, je le serai; mais s'ils ne le sont pas, trouvez bon qu'au préjudice de l'obéissance que je vous dois, je sacrifie vos intérêts et les miens à la satisfaction de ces hommes corrompus. Hélas! si l'homme livré à lui-même a déjà tant de peine à se tenir dans le devoir, que fera-t-il sous la conduite de ces aveugles qui l'entraînent dans le précipice?

Et qu'on ne me dise pas qu'on ne voit plus de ces dévouements si entiers: peut-être ne s'en trouve-t-il plus pour le bien; mais notre siècle n'en a fourni que trop pour le crime; et ceux qui ne les ont pas cultivés par des vues d'une amitié pure et généreuse, l'ont fait par un intérêt bas et sordide, ou par une folle vanité; car on se pique de fidélité aux dépens même de sa conscience et de son salut.

Ce désordre va bien plus loin, quand le commerce d'amitié se trouve entre des personnes d'une condition inégale. La disproportion de leur état soumet l'inférieur aux plus lâches complaisances; on se fait un ridicule honneur de suivre tous les caprices d'un grand, et tel dont l'esprit raisonnable et judicieux voit clairement la droiture et l'équité de la loi de Dieu et l'horrible aveuglement du maître dont il est le confident, marche néanmoins sous la conduite de ce guide furieux, obéit en tremblant et fait quelquefois des actions dont il a horreur. En vain pense-t-il reculer, sa fortune dépend de cet homme; elle est attachée à l'exécution de ses ordres, et tous les avantages qu'il en espère doivent être souvent le prix du crime.

Combien de gens par là se sont trouvés dans la nécessité, ou de trahir leur conscience, ou de risquer quelquefois leur vie même, et se sont plaints, comme Suzanne, qu'on les portait à de terribles extrémités: *Angustiae sunt mihi undique* (Dan. c. 1): Si je fais telle action, j'attire sur moi la colère du Dieu vivant, et je mets visiblement mon salut en danger; que si d'autre part je n'obéis pas, il y va de ma fortune, de mes biens; il faudra traîner dans la poussière un reste de vie obscure et languissante. Voilà sans doute l'épreuve la plus rude et la plus forte, où se puisse trouver la vertu la plus consommée. Que fera un homme alors? aura-t-il le courage de répondre avec Suzanne: *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini* (Ibid.). J'aime encore mieux tomber entre vos mains sans offenser Dieu, que de pécher en sa présence? Il pourrait, et il devrait prendre ce parti; mais selon toutes les apparences, il ne le prendra pas. Cent fois il maudira l'heure

fatale où il contracta ce malheureux engagement; il regrettera toutes ses démarches passées; il aura de l'horreur pour l'ami qui l'engage à ce dernier pas, il se reprochera sa faiblesse et son peu de fermeté; il se repentira même de sa promesse, comme Hérode, et ne laissera pas que de livrer la tête de Jean-Baptiste; c'est-à-dire, que nonobstant ces réflexions, l'engagement qu'il a le jettera dans le désordre, et il connaîtra trop tard les malheureuses fins où aboutissent ces commerces d'amitié qu'on lie avec des gens sans vertu et sans conscience.

Tel est l'état où nous réduira peut-être un jour le commerce que nous avons avec certaines personnes; et tel est notre aveuglement, que nous aimons encore notre esclavage, et que nous n'osons rompre les liens qui nous attachent. Qu'on s'étonne après cela que Jésus-Christ nous ordonne d'arracher notre œil s'il nous scandalise, c'est-à-dire de rompre les commerces les plus tendres, si notre conscience y est intéressée, et de nous souvenir qu'il vaut mieux entrer seul au ciel que de descendre aux enfers dans la compagnie de ces perfides qui nous corrompent. A l'heure de notre mort, qu'un peu de violence que nous nous serons faite là-dessus sera un grand fond de consolation pour nous! En essayant maintenant quelques heures de chagrin, nous nous épargnons le cruel désespoir qui nous attend à ce moment redoutable, et les regrets éternels qui le suivent.

Et combien de chagrins nous épargnons-nous, même dans cette vie? La mauvaise réputation que nous donne un méchant commerce, le déshonneur que ces sortes de gens portent quelquefois dans nos familles, l'embarras où nous jette le désordre de leurs affaires, tout cela doit-il être compté pour rien? Souvenons-nous que si nous ne trouvons pas d'abord toute la douceur dans un commerce réglé, le temps nous le fera goûter; que nous tenons le chemin véritable pour aller à la paix; que la fidélité, la constance et la vertu d'un homme de probité nous dédommagera dans la suite de ces joies frivoles et superficielles qui ne durent pas; et qu'au reste à ce jugement formidable où nous irons paraître devant Dieu, il nous sera bien plus doux de rejoindre nos amis dans le ciel, que de les revoir dans ces flammes dévorantes, où, irrités par une fureur réciproque, nous n'aurons que des reproches à nous faire éternellement. Cette réflexion devrait bien faire rentrer dans eux-mêmes ces gens qui se piquent d'une amitié si constante et si fidèle avec des personnes dont la vie est corrompue: ils devraient penser que leur engagement aboutira enfin à une haine éternelle et irréconciliable, qu'ils auront les uns contre les autres.

C'est dans cette vue qu'Esdras défendait au peuple de Dieu de s'allier aux nations infidèles, quelque avantage qu'il trouvât dans une telle alliance: *Non queratis pacem eorum, et prosperitatem eorum* (1 Esd., cap. IX). Au nom du Seigneur, leur disait ce zélé restaurateur de la loi, ne vous laissez point éblouir par l'éclat d'une fortune temporelle,

et laissez à ces nations ennemies du vrai Dieu leur paix et leur prospérité : *Fili*, disait Tobie, *multa bona habebimus, si timuerimus Deum* (*Tob. c. IV*); mon fils, nous serons assez riches si nous craignons Dieu. Leçon qui avait fait tant d'impression sur lui-même dans sa jeunesse, que quand les Israélites allaient adorer le veau d'or, lui seul il se retirait et se dérobaient pour aller au temple adorer la majesté du Dieu des armées : *Hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini* (*Tob. c. I*). Ne craignons point, messieurs, de rompre ainsi avec ceux qui fléchissent le genou devant l'idole, et tâchons de mériter le bonheur que Dieu a promis par son prophète à ceux qui n'entreraient point dans le conseil et dans l'assemblée des méchants : *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum* (*Psalm. I*). C'est l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

### SERMON XXXIV.

#### SUR LA DIFFICULTÉ DU SALUT.

*Arcta via est, quæ ducit ad vitam.*

*Le chemin qui conduit à la vie est étroit* (*S. Matth., chap. VII*).

Chacun l'avoue, messieurs, l'affaire du salut est difficile, et cependant chacun vit comme si elle était très-aisée; faisons-en donc sentir la difficulté d'une manière qui réveille la langueur des chrétiens; c'est tout le dessein de ce discours, pour lequel je vous demande une attention particulière. Je ne veux point au reste outrer la matière, elle est assez terrible d'elle-même; je ne me servirai que des preuves les plus simples et les plus claires de l'Evangile; à Dieu ne plaise que je cherche à perdre ce que Jésus-Christ est venu sauver; mais aussi que le ciel me préserve d'ouvrir à mes frères une voie large, une voie de damnation : *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem* (*Matth. c. VII*). Je traite mon affaire aussi bien que la vôtre, et si ce que j'ai à vous dire vous fait trembler, croyez que j'en ai été effrayé le premier. Implorons le secours, etc. *Ave, Maria*.

Non-seulement, il n'y a point de religion où l'homme se sauve, que celle de Jésus-Christ : *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (*Act. c. IV*). Mais en celle de Jésus-Christ, il n'y a point d'autre voie pour aller au ciel, que la voie qu'il a bien voulu nous marquer lui-même. Un chrétien qui voudrait marcher par un autre chemin que par celui de l'Evangile ne serait pas chrétien; c'est de quoi vous ne pouvez disconvenir. Or, quelle est sur l'affaire du salut la doctrine de Jésus-Christ? Jugez-en, messieurs, par l'exposition que je vais en faire, je n'alléguerai ici que ses paroles.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Considérons les figures dont Jésus-Christ s'est servi, lorsqu'il a voulu nous instruire sur le sujet que je traite; figures qui nous sont des preuves d'autant plus fortes, que le Fils de Dieu les a lui-même expliquées, comme je vais vous les expliquer.

Tantôt le salut est un festin auquel Jésus-Christ invite tout le monde; mais il faut tout quitter pour s'y trouver; il n'y a point d'affaires, de plaisirs qui puissent servir d'excuse : *Nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cænam meam* (*Luc. c. XIV*).

Tantôt c'est une guerre que nous avons à soutenir; mais il faut faire des préparatifs; amasser des troupes et des munitions, soutenir des attaques, livrer des combats, autrement on ne saurait remporter la victoire.

C'est un bâtiment qu'il faut élever, mais à grands frais; on doit examiner ses forces avant que de commencer, et ne rien épargner pour l'achever.

C'est un palais dont le Fils de Dieu est la pierre angulaire et fondamentale; toutes les pierres qui doivent entrer dans la structure de cet édifice doivent être taillées, polies, ciselées.

C'est une vigne, le père de famille n'y veut point d'ouvriers oisifs.

C'est la drachme qu'une pauvre femme a perdue, il faut remuer et renverser toute la maison pour la trouver.

C'est une pierre précieuse, capable elle seule d'enrichir un homme; mais il faut tout vendre pour l'acheter.

Ce sont des vierges qui attendent l'époux; mais on veut qu'elles soient dans une vigilance continuelle, qu'elles aient des lampes toujours allumées, sans cela elles ne seront point admises au banquet : *Nescio vos* (*Matth. c. XXV*).

C'est une semence, un germe d'immortalité; mais il faut cultiver avec soin la terre où cette semence doit être jetée; autrement, à peine s'en sauvera-t-il une quatrième partie; le reste deviendra la proie des oiseaux, ou se séchera et sera foulé aux pieds par les passants.

C'est une ferme, mais qu'il faut faire profiter; on en chasse le fermier paresseux, on lui demande un compte exact et sévère, on le met entre les mains de la justice et on le condamne à une prison perpétuelle.

C'est un héritage que Jésus-Christ donne à ses élus; mais on n'y entre que comme il y est entré lui-même, c'est-à-dire par la croix : *Sicut disposuit mihi Pater* (*Luc. c. XXII*).

C'est un trône où l'on est assis à la droite; mais pour y monter, il faut boire le même calice que Jésus-Christ : *Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum* (*Matth. c. XX*).

Je ne vois rien dans ces figures qui ne marque une extrême difficulté; cependant, je ne fais qu'une simple exposition des paraboles dont le Fils de Dieu s'est servi. Et il ne faut point dire que je supprime celles qui sont favorables. Les paraboles de l'enfant prodigue, du bon pasteur, ne dérogent en rien à ceci. On se réjouit du salut d'un pécheur, mais qui fait pénitence : *Pœnitentiam agente* (*Luc. cap. XVI*). L'enfant prodigue est bien reçu, mais il revient touché et converti sincèrement. Le joug est léger, il est vrai, mon



Dieu, et ceux qui entrent dans vos voies sentent assez l'onction de la grâce; mais il porte toujours un caractère de contrainte et d'assujettissement.

#### SECONDE PARTIE.

Peut-être les endroits où le Fils de Dieu parle sans figures seront-ils moins sévères: voyons donc encore comment il s'explique sur l'affaire du monde qui lui est la mieux connue, et qui nous est la plus importante.

*A diebus Joannis Baptistæ usque nunc, dicit, regnum celorum vim patitur (Matth. c. XI).* Depuis que Jean-Baptiste, mon précurseur, est venu m'annoncer, le royaume des cieux veut être emporté par violence; or, est-il aisé, messieurs, de se la faire? Jugez par là s'il est aisé de se sauver.

Mais le nombre des élus sera-t-il grand? Plusieurs sont appelés, répond le Sauveur, mais il est peu de gens qui soient choisis: *Pauci electi (Matth. c. XXII).* Parole décisive. Ne s'agit-il point ici seulement de ceux que Dieu a appelés à la foi, et qui correspondent à la grâce de la vocation? Nous demandons s'il est facile au chrétien de se sauver? Voici la réponse: *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum celorum (Marc. c. VII);* il ne faut pas se persuader qu'il suffise d'être chrétien, et d'invoquer mon nom pour faire son salut: beaucoup de gens, et même de ceux qui auront fait des miracles en mon nom, seront condamnés: à plus forte raison, ceux qui n'ont qu'une foi languissante ne doivent pas espérer; celui-là seul qui accomplira la volonté de mon Père, entrera dans le royaume des cieux: *Sed qui facit voluntatem Patris mei (Ibid.)*

Me sera-t-il permis, Seigneur, de demander encore quelque chose de plus positif? Je n'ai rien autre chose à vous répondre, que cet avis que je vous donne, et auquel vous ne pouvez trop faire de réflexion: *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt (Luc. XIII).* Faites les derniers efforts pour entrer dans la voie étroite du salut; n'épargnez rien, ne ménagez rien pour cela: bien des gens qui n'auront pas pris ces mesures, se présenteront à la porte et seront refusés. Ce ne sont pas ici, messieurs, des paroles que la subtilité de notre esprit puisse expliquer favorablement; c'est un oracle qui se fait entendre à tout le monde sans ambiguïté; c'est un coup de foudre pour l'homme qui prétend se faire un chemin aisé pour aller au ciel.

#### TROISIÈME PARTIE.

Vous serez encore plus persuadés, messieurs, de la vérité que je vous prêche, si vous considérez la haute perfection de la loi de Jésus-Christ, jointe à la faiblesse extrême de l'homme dans l'état de la nature corrompue. Car enfin la religion que nous professons, dit saint Augustin, n'est point une religion lâche et molle: *Ignava et mollis non est religio quam profitemur (Aug.).*

On demande de nous un amour de Dieu qui renferme une préférence si absolue, que

ni parents, ni amis, ni santé, ni honneur ne l'emportent, lorsqu'il s'agit, je ne dis point de quitter sa religion, mais de violer le moindre des commandements. Préférence si universelle, qu'elle s'étend sur tous les âges de la vie, et sur tous les articles de la loi.

On veut un amour du prochain si généreux, qu'il oublie les injures les plus atroces; qu'il les pardonne non-seulement à l'extérieur, en ne tirant point vengeance, mais extérieurement, en étouffant dans le cœur tous les ressentiments qui y naissent.

On veut une foi qui rende le chrétien prêt à porter sa tête sur l'échafaud, un renoncement, une abnégation de soi-même, qui lui fasse arracher l'œil qui le scandalise; une chasteté, qui non-seulement le prive des voluptés illicites, mais qui l'empêche même de les désirer, d'y penser; un détachement entier des biens de la vie.

On veut que nous soyons persuadés que ceux-là sont heureux qui souffrent, qui pleurent, qui sont pauvres, persécutés, calomniés, et qu'au contraire nous tenions pour malheureux, les riches, les gens de plaisir, ceux qui sont honorés et bénis de tout le monde. On veut que nous soyons plutôt réduits à la mendicité, que de faire le moindre tort à notre prochain: tout cela, messieurs, est d'obligation.

Or, qui ne voit la difficulté de ces hautes maximes, et le petit nombre de gens qui les observent? Je ne parle point ici des conseils, parcequ'on dirait qu'ils ne sont pas d'une nécessité absolue pour le salut: cependant remarquez en passant, chrétiens, que le conseil en plusieurs rencontres passe en précepte à l'égard d'une infinité de personnes; que la retraite, par exemple, la patience dans les injures, la fuite des compagnies, des aises, de l'honneur, des amis même, peut devenir un commandement exprès, par cette règle fondamentale de l'Évangile: Si votre main vous devient une occasion de péché, il la faut couper? *Si scandalizaverit te manus tua, abscide illam. (Marc. IX).*

Que sera-ce si nous comparons cette sainteté avec la faiblesse extrême de l'homme dans l'état présent où il est? Tout est gâté et corrompu jusque dans sa source; il n'y a presque point un mouvement naturel qui ne soit contraire à la loi; c'est ce qui faisait gémir saint Paul autrefois, et ce qui fait gémir encore tous les jours sur la terre les personnes vertueuses. Contradiction éternelle, et de tous les temps; vous voulez le bien, la chair ne le veut pas; vous vous élevez au ciel, le poids de la nature vous entraîne vers la terre; vous triompez aujourd'hui, et demain vous êtes vaincu; vous avez travaillé vingt ans: un jour, un moment fatal renverse tout; il faut toujours vaincre et n'être jamais vaincu.

Que dirai-je des obstacles étrangers? Parents, amis, ennemis, saisons, climats, état, demeure, affaires, gloire, offices, bénéfices, emplois, retraite même, hons et méchants, il n'y a rien qui ne porte son poison, et où

nous ne trouvons une occasion de péché. Aussi le Fils de Dieu disait qu'il n'était pas venu vous apporter la paix, mais la guerre, et une guerre continuelle : concluez de tout cela que le salut est facile.

Non, non, chrétiens, il ne faut point s'abuser : le salut est difficile ; comptez là-dessus ; le ciel et la terre passeront, les éléments seront anéantis ; mais la parole de Jésus-Christ subsistera toujours : *Verba autem mea non transibunt.* (Marc. XIII). Depuis seize siècles que les hommes ont raisonné sur cela, qu'ils ont eu intérêt à chercher des correctifs à la sévérité de l'Évangile, les maximes de Jésus-Christ n'ont souffert aucune explication plus favorable que celle que je leur donne : c'est une règle qu'on ne peut pas courber ; tout ce qui ne peut s'y ajuster se brisera nécessairement.

#### QUATRIÈME PARTIE.

Ce que j'ai dit est si vrai, et c'est tellement l'esprit de l'Évangile, que tous ceux qui ont été touchés d'un désir sincère de faire leur salut, ont parfaitement compris la difficulté de cette affaire. C'est pour cela que la fervente de l'Église s'étant relâchée, ils se sont persuadé qu'il n'y avait point d'autre moyen de marcher par la voie étroite, que de l'aller chercher dans les déserts de l'Égypte et de la Thébaïde : les Paul, les Antoine, les Hilarion, tous les solitaires de l'Occident et de l'Orient, et après eux un nombre infini d'hommes et de filles ont renoncé au siècle, dans la pensée que la morale austère de Jésus-Christ ne pouvait s'accommoder avec le monde, ni se conserver dans la contagion du siècle. Ceux qui ont été contraints d'y demeurer par leur état, ont envié la destinée des solitaires, ont été dans une vigilance continuelle, se sont regardés comme des gens battus de l'orage, et toujours dans le danger de se perdre. Êtes-vous donc plus éclairés, messieurs, ou plus vertueux que ces grandes âmes ? Y a-t-il moins à craindre pour vous ? avez-vous des assurances plus particulières de votre prédestination ? tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sage dans l'Église s'est-il trompé ? La parole de Jésus-Christ fait trembler dans les déserts : vous êtes fermes au milieu du monde ; qui vous rassure ?

Dieu est bon, dites-vous : Jésus-Christ est mort pour nous ; voudrait-il nous damner ? Que ce principe est beau, et qu'il nous serait salutaire, si nous savions en tirer de plus justes conséquences ! Mais voici, mon cher auditeur, ce que j'ai à vous répondre.

Car, puisque Dieu ne vous a pas fait pour vous perdre, pourquoi vous perdez-vous donc ? Il ne vous a pas fait pour pécher, pour violer sa loi ; pourquoi l'offensez-vous donc ? Jésus-Christ est mort pour vous sauver, pourquoi vous damnez-vous donc ? Pourquoi refusez-vous de travailler à votre salut comme il y a travaillé ? La belle réponse à faire au Fils de Dieu ; Seigneur, n'aviez-vous pas eu assez de peine ; était-il juste que j'en eusse ? Il vous sied bien de vous prévaloir de sa passion, ennemi que vous êtes de la croix :

il faudrait vous en appliquer le mérite comme l'Apôtre : *Adimpleo ea quæ desunt in me passionum Christi* (1 Coloss. XXIV).

Mais d'ailleurs, quand vous déshéritez un fils ingrat et dénaturé, qui a attenté sur votre vie ou sur vos biens, l'avez-vous mis au monde pour le perdre ?

Enfin, se sera sur la bonté même de Dieu et sur la passion de Jésus-Christ, que vous serez condamné. Qu'ai-je épargné, vous dira-t-il, pour votre salut ? J'ai tout fait pour vous ; qu'avez-vous fait pour moi, ou plutôt qu'avez-vous fait pour vous-même ? Qui était le plus intéressé dans cette affaire de moi ou de vous ?

Mais pourquoi Dieu a-t-il fait le chemin du ciel si difficile ? cela désespère. Voilà en premier lieu, mon cher auditeur, la même demande que fit autrefois le démon : *Cur præcepit vobis Deus ?* (Gen. c. III). Dès là, elle doit être suspecte à des chrétiens. Est-ce à vous à demander compte à Dieu ? Nous sommes des esclaves, et quand à la fin du travail il ne nous donnerait rien, qu'aurions-nous à répliquer ? Il met le ciel au prix qu'il lui plaît, c'est un fonds qui lui appartient, et sur lequel nous n'avons point d'autres droits que ceux qu'il veut nous donner. Que diriez-vous à un domestique qui demanderait pourquoi vous voulez être servid'une telle manière ? Il s'agit bien de savoir pourquoi ! c'est assez de connaître que l'Évangile est clair et sévère sur cela.

En second lieu, la difficulté vient de l'homme à qui Dieu avait donné toutes les forces nécessaires pour faire le bien. La loi est raisonnable, tout le décalogue est de droit naturel, et est nécessaire pour la conservation de l'homme sur la terre, quand il n'y aurait pas d'autre vie. Vous vous en prenez à Dieu, prenez-vous en à vous-même ; la plupart des difficultés que vous trouvez sont des fautes personnelles ; c'est la mauvaise éducation, la mauvaise habitude contractée volontairement ; c'est une passion que vous nourrissez, que vous fortifiez, en vous refusant tous les secours de la grâce, de la parole de Dieu, des sacrements : *Perditio tua Israel, tantum modo in me auxilium tuum* (Osæ, c. XIII).

En troisième lieu, tous les gens de bien ont eu d'autres sentiments que vous sur cette difficulté que vous alléguez : le Prophète ne peut assez s'étonner que Dieu pour si peu de chose sauve son peuple : *Pro nihilo salvos facies illos* (Psal. LV). Toutes les souffrances de cette vie, dit l'Apôtre ne méritent pas d'entrer en comparaison avec la gloire qui nous est destinée : *Non sunt condignæ passionibus* (Rom. c. VIII). Qui parle de la sorte ? un homme qui a plus souffert que vous ne souffrirez jamais.

En quatrième lieu, quand une chose n'est pas absolument nécessaire, la difficulté peut rebuter, mais quand elle est d'une indispensable nécessité, il n'y a point de pas qu'on ne doive franchir. Or, telle est l'affaire du salut, il n'y a point à délibérer. Ah ! si la loi est rude, il sera bien plus rude d'entendre cette terrible sentence : *Discedite a me*, retirez-vous de moi (Matth. c. XXV). Il n'y a point de mi-

lieu ; si la pénitence, la prière, ou le jeûne ; si la continence vous fait peine, écrivait autrefois saint Bernard à son neveu, rappelez dans votre esprit le souvenir de ce feu qui ne s'éteint point, de ce ver qui ne meurt point : *Hæc quam dulcia meditantî flammâs !* (Ber). Il n'est rien que cette pensée ne facilite.

Mais c'est surtout à vous, mon Dieu, que nous devons avoir recours : *Domine, salva nos, perimus* (Matth. c. VIII). Sauvez-nous, Seigneur sur cette mer orageuse du monde où tant de vents s'élèvent, où tant d'écueils sont cachés : la tempête nous menace, les flots nous gagnent, l'art devient inutile et la force sans effet : *Salva nos*. Eh quoi ! Seigneur, cet œil toujours ouvert qui veille sur les élus, s'est-il fermé sur nous ? *Perimus* : le monde nous entraîne, le torrent nous emporte, la coutume nous domine, tout conspire à nous perdre, nous abandonneriez-vous ? Ah ! Seigneur, si le souvenir du passé vous touche, si j'ai quelquefois mis la main à l'œuvre, il y a eu certains moments dans la vie où j'ai fait des efforts, c'est peu pour un Dieu aussi grand que vous ; mais c'est quelque chose pour une créature aussi faible et aussi imparfaite que moi. Que dis-je, ô mon Dieu, et quelle est ma hardiesse de me faire un mérite de vos dons ? Souvenez-vous plutôt, Seigneur, des prodiges que vous avez faits pour me sauver, et achevez un ouvrage qui vous a déjà tant coûté. Surtout, mon Dieu, ne me dérobez point la vue du péril, elle excitera ma vigilance : ne me laissez pas endormir dans une fausse sécurité ; vos saints, après avoir fait de si grandes choses, ont tremblé ; pénétrez-moi, Seigneur, de la même crainte, et que cette crainte ne soit jamais oisive ; mais qu'elle me fasse sans cesse travailler, jusqu'à ce que j'arrive à l'heureux terme de l'éternité.

### SERMON XXXV.

#### SUR L'INCERTITUDE DE LA MORT.

Vigilate, quia nescitis diem, neque horam.

Veillez, parce que vous ne connaissez ni le jour, ni l'heure (S. Matth., ch. XXV).

C'est une chose étrange, messieurs, que d'un principe aussi évident et aussi salutaire que l'est l'incertitude de la mort, l'homme tire des conséquences si peu justes, et même si pernicieuses pour le salut. Parlez au libertin de l'incertitude de la mort ; comme il ne croit pas l'âme immortelle, il vous dira qu'il ne faut donc pas laisser passer un moment sans plaisir : *Comedamus et bibamus, cras enim moriemur* (Is., XXI). C'est ainsi qu'Isaïe et saint Paul le font raisonner. Parlez au mondain qui n'a pas perdu la foi, mais qui ne pense qu'à sa fortune ou qui n'est occupé que de ses plaisirs ; parlez-lui, dis-je, de l'incertitude de la mort, il vous dira que puisque la mort est incertaine, il n'est pas encore temps d'y penser, et que peut-être il ne mourra pas sitôt : *Anima habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce, comede* (Luc., XII). Parlez à

l'homme tiède et languissant dans le service de Dieu, de l'incertitude de la mort, il vous dira qu'il est assez bien disposé et qu'il ne croit pas avoir rien à craindre.

Le libertin dit, oublions l'avenir, il n'y en a point pour nous, et hâtons-nous de jouir des plaisirs, de peur que la mort ne nous les enlève. Le mondain dit, oublions le passé, il sera assez temps d'y penser à la mort, ou sur le retour de l'âge. L'homme tiède et languissant dit, ne soyons point en peine ni en scrupule sur le présent, vivons sans crainte, nous sommes en bon état.

Or, le Fils de Dieu, chrétiens, tire des conséquences bien différentes des nôtres : *Vigilate*, dit-il, *quia nescitis diem, neque horam* (Matth., XXV). Veillez, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure, où vous mourrez : et cela je le dis pour tous, ajoute le Sauveur : *Quod autem vobis dico, omnibus dico : vigilate* (Marc., XIII).

Et certes, à raisonner juste sur ce principe, on peut considérer l'incertitude de la mort en trois circonstances. Premièrement, par rapport à l'âge auquel on mourra. Secondement, par rapport au genre de mort, prévue ou imprévue. Troisièmement, par rapport à l'état où l'on mourra. L'incertitude de l'âge est un argument auquel l'impie ne saurait répondre, et qui le presse de se convertir par les seules lumières des sens et de l'expérience. L'incertitude du genre de mort prévue ou imprévue oblige le mondain, qui a encore de la foi, à la pénitence pour le passé et à la conversion de ses mœurs. L'incertitude de l'état de grâce ou de péché oblige l'homme tiède et languissant à redoubler sa vigilance. Ainsi, mon cher auditeur, l'incertitude de la mort oblige le libertin à penser à l'avenir, le mondain à pleurer le passé, le chrétien tiède et languissant à veiller sur le présent. Voilà tout le dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

S'il ne fallait combattre l'impiété que lorsqu'elle est déclarée j'avoue que ce point que je veux éclaircir, serait assez inutile ; car il est peu de ces libertins qui osent lever le masque, et découvrir tout à fait leurs sentiments. Mais cela n'empêche pas que la foi ne soit morte dans le cœur de bien des gens : ce mystère d'iniquité marche dans les ténèbres ; la face de la chrétienté est toujours la même, parce que tous ceux qui portent le nom de chrétien sont réunis ensemble : mais il y a lieu de gémir devant Dieu, que tant de gens sous un front baptisé cachent un cœur impie : un jour on sera surpris de ne retrouver plus la foi sur la terre : *Verumtamen filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra* (Luc., XVIII).

Or, les libertins prétendent se rendre ridiculement invincibles, en niant tous les principes, et en se rendant qu'aux sens et à l'expérience : je veux bien condescendre à leur faiblesse. Le principe dont ils se prévalent davantage, est qu'il ne faut pas laisser le certain pour l'incertain. Or, l'incertitude de la mort renverse ce fondement en deux

manières : car je dis en premier lieu, que le certain prétendu qu'ils ne veulent pas risquer n'est pas certain ; au contraire qu'il est très-incertain ; en second lieu, quand il y aurait quelque moment assuré comme le présent, la douceur en doit être troublée par l'incertitude de la mort. Examinons ces deux réflexions.

Quel est donc ce bien certain sur lequel un libertin croit pouvoir compter ? c'est la vie présente, assaisonnée des plaisirs qu'il y goûte ; mais quoi de plus fragile et de plus exposé ? *Mille patent letho viæ*, il y a mille manières dont on peut mourir tous les jours : personne même n'est plus sujet à une mort précipitée que les libertins, qui vivent sans règle, et qui la plupart ne trouvent du plaisir que lorsqu'il est dans l'excès. Mais quand ils sauraient se ménager, ils sont mortels enfin comme le reste des hommes, sujets aux injures de l'air, des saisons, des climats, aux maladies qui règnent ; ils sont quelquefois sur le point de mourir, lorsqu'ils y pensent le moins ; le corps humain est un édifice qui est prêt à tomber, lorsqu'il paraît le mieux appuyé : on prévoit ordinairement la chute des bâtiments par quelque marque extérieure, mais qui voit les ressorts différents de la machine de notre corps ? Où est donc cette certitude prétendue ? Quoi ! vous tenez pour assuré un bien, qui dépend de tant d'accidents ? c'est-là le certain que vous craignez de risquer pour une éternité ? voilà ce qui vous calme ?

On raisonne et on compte, dit-on, sur le cours ordinaire de la nature. Mais ce cours, mon cher auditeur, n'est-il pas aussi souvent interrompu qu'il est observé ? combien de gens meurent à nos yeux dans une florissante jeunesse, dans la force de l'âge ? *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te, quæ autem parasti cujus erunt (Luc., XII)*. Insensé en ce qu'il croit tenir pour longtemps un bien qui à tout moment lui peut-être enlevé. Au lieu de se dire à soi-même : De quoi me flatte-je ? sur quoi ai-je fondé mon bonheur ? sur un sable mouvant qui change à toute heure, sur une ombre qui passe, sur une fumée qui se dissipe, sur une fleur qui se fane en un instant : *Stulte*.

Mais encore plus insensé par comparaison avec ce qu'il risque, car l'incertitude de la mort fait voir à l'impie que ce qu'il appelle incertain est bien plus assuré que le certain qu'il craint de perdre. La certitude extérieure de la religion est telle qu'on n'en peut raisonnablement demander une plus grande : cette religion a des gens qui sont morts pour elle : un million de martyrs, en tout temps, de tout âge, de tout sexe, qui en ont été si persuadés qu'ils ont donné tout leur sang. Elle a des miracles rapportés par des témoins oculaires, qui ont écrit à la vue des peuples qui auraient pu les contredire ; témoins qui n'avaient en cela d'autre intérêt que la mort à souffrir, d'autre plaisir que la croix, d'autre appui que la patience, et qui du reste étaient gens sages et irréprouvés. Elle a le consentement de

tous les peuples de la terre, qui rendent hommage à la religion, en sorte que jamais on n'a vu une nation entière dans l'athéisme : voilà des marques sensibles dont le libertinage ne peut disconvenir.

Mais la certitude prétendue des libertins sur la vie présente, qui la voudrait garantir ? Où est l'homme sage, qui voulût leur assurer un an de vie au péril de sa tête ? quelles clauses met-on dans un contrat, pour prévenir l'incertitude des événements ? On ne sait pas, dit-on, ce qui peut arriver : on est donc encore une fois la maxime du certain et de l'incertain ?

*Stulte !* Quand les libertins seraient assurés de vingt, de trente, de quarante ans de plaisirs, et que la religion leur serait encore plus douteuse qu'elle n'est, ils seraient des insensés de ne risquer pas quelques années pour se mettre à couvert d'une éternité malheureuse, supposé qu'il y en eût une : la maxime de ne laisser pas le certain pour l'incertain n'est véritable que quand le certain est beaucoup plus considérable que l'incertain. Mais en quoi leur folie paraît davantage, c'est qu'ils ne raisonnent comme ils font que dans l'affaire du salut ; car dans toutes les affaires du monde, dans le jeu, dans le négoce, sur mer, on expose tous les jours un bien présent et certain pour un bien qu'on espère et qui est incertain ; quiconque en userait autrement dans le siècle passerait pour un fou.

Or, de combien sont-ils plus insensés, puisqu'il ne s'agit plus de risquer une chose certaine, mais aussi incertaine que l'est la vie ; pour une chose non pas incertaine, mais aussi certaine que le sont les biens que nous promet la religion : *Sapientes sunt ut faciant mala : bene autem facere nesciunt (Jerem., IV)*.

*Stulte !* En vérité c'est une folie bien digne de compassion, que des gens d'esprit, éclairés, habiles, qui raisonnent si juste sur tout autre sujet, s'égarent visiblement dans l'affaire la plus importante ; semblables à des malades qui sur certains points parlent encore assez bien, et qui sur d'autres extravaguent. Au lieu de les flatter, comme on fait quelquefois sur leur esprit, des amis devraient leur dire avec liberté ce que dit saint Augustin dans une pareille occasion : *Terruisti, non seduxisti (Aug.)*. Ne pensez pas m'avoir trompé, ébloui, corrompu, gâté. vous m'avez épouvanté, j'ai été surpris qu'un homme pût raisonner de la sorte : *Terruisti, non seduxisti*.

Pour appliquer juste cette maxime qu'il ne faut pas risquer le certain pour l'incertain, il faudrait que les libertins raisonnassent ainsi : il est sûr que je mourrai, et il n'est pas sûr qu'il n'y ait point d'éternité qui suive ; laissons donc l'incertain qui est l'espérance des impies, et attachons-nous au certain, qui est la pensée de la mort, afin de nous régler ; ce qu'il y a d'incertain, c'est le temps que je jouirai de mes plaisirs, ce qu'il y a de certain par les lumières de la raison, c'est qu'il y a une Providence,

un Dieu qui venge le mal, et qui récompense le bien; pensons donc à faire pénitence. Mais dire encore une fois avec l'impie, mangeons, buvons : *Comedamus, et bibamus* (Is., XXII), c'est raisonner en bête; c'est s'avilir, se dégrader, comme dit le Prophète : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (Psal., XVIII).

Voilà de quelle manière l'incertitude de la mort renverse ce premier fondement sur lequel s'appuient les libertins. Mais, me direz-vous, cela n'empêche pas que je ne sois assuré du moment présent dont je jouis. Qu'est-ce, je vous prie, que ce moment, messieurs? où est sa durée, son être, sa mesure? Mais soit: il ne s'agit donc plus du cours de la vie; il ne s'agit plus que d'une partie très-petite; or, qui ne voit l'imprudence qu'il y aurait à préférer un espace si court à une éternité?

En quoi surtout l'incertitude de la mort fait bien voir le vide et le faible de ce moment de plaisirs dont on veut jouir, c'est qu'il est impossible de penser à cette affreuse incertitude, sans qu'elle trouble toute la douceur que l'on goûte. Car qui pourra de sang-froid faire cette réflexion: Le plaisir que je prends aujourd'hui est peut-être le dernier, je vais finir dans le danger de trouver une autre vie, un juge, un enfer; le mieux que je puisse espérer, c'est de n'être plus; mais ce même auéantissement est peut-être une chimère: tout le monde est sur cela d'un avis contraire au mien, et franchement je ne pense ainsi que par libertinage; je n'en suis point assuré, tout ce que je puis faire c'est de douter, et si je vais plus loin, ce n'est pas par raison, c'est par passion. Or, si je me trompe, que deviendrai-je? Quand je ne serai plus environné des compagnons de mes débauches, quand j'entrerai seul dans une région inconnue, à qui aurai-je recours? quel sacrifice au reste ferai-je en me soumettant à la religion? La loi chrétienne ne défend pas tout, il y a des plaisirs permis, le surplus m'est presque interdit par les bienséances du monde: si je suis revêtu de quelque caractère d'autorité, engagé dans un parti, lié par les nœuds du mariage, il faut malgré moi garder des mesures; ce que je risque est une éternité de supplices; il n'y a point de retour, je le dis tant moi-même qu'on n'en revient jamais, que cela n'est peut-être que trop vrai. Non, messieurs, rien n'est plus capable de troubler le libertin que ces pensées.

Mais les libertins disent qu'ils ont la paix: à cela je répons qu'ils ne parlent pas tous ainsi, qu'ils ne le disent qu'en certain temps et non pas toujours; que ceux qui ont le plus d'esprit parmi eux sont les plus alarmés, qu'ils ne le disent la plupart que du bout des lèvres, enfin, que c'est l'accomplissement de la parole de Dieu: *Dicentes pax, pax, et non erat pax* (Jérém. VI).

Quand ils ont quelque maladie dangereuse et qu'on les menace, leur principe est bientôt renversé dans leur esprit même: quelles

frayeurs! quelles perplexités! ils ne veulent plus mourir sans religion.

Mais il y en a eu d'assez insensibles pour vivre et pour mourir ainsi tranquillement: j'en doute, messieurs, la mort épouvante tous ceux qui ont le loisir de la voir venir: il est plus terrible qu'on ne pense de se voir frappé de maladie, étendu dans un lit, attendre sa dernière heure, faire un divorce éternel avec tout ce qu'on voit, sans savoir ce qu'on va trouver. Cependant quand cela serait, voilà justement la punition la plus terrible, le plus visible abandonnement, l'aveuglement le plus déplorable. Isaïe indigné ne demande point à Dieu d'autre vengeance pour punir un peuple infidèle: *Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggravata* (Isai. VI).

Qu'on dise après cela que Dieu ne châtie pas les impies dès cette vie; de quelque force d'esprit que les impies et les libertins se flattent, ils n'ont pas plus de lumières qu'en avait saint Augustin, ils n'ont pas plus étudié la religion, ils ne se sont pas plus égarés, et ce sont cependant ces réflexions qui le convertirent. Je voyais dit-il, ô mon Dieu, qu'on ne pouvait compter sur cette vie, et si j'ai le malheur, disais-je, d'être surpris, où pourrai-je m'instruire de la vérité que je ne sais pas? En quel état faudra-t-il que je sorte de ce monde sans avoir appris ce qu'on n'apprend plus qu'à ses dépens? S'il est un Dieu vengeur de l'impiété, comme il est impossible d'en douter, comment éviterai-je les peines qui sont dues à une négligence aussi criminelle que la mienne, dans une affaire aussi importante que celle-là? *Vita hæc misera, mors incerta, si subito obrepit, quomodo hinc exibimus, aut ubi nobis discenda sunt, que hic negleximus?* (Aug.).

C'est bien ici que je puis vous adresser, mon cher auditeur, les paroles du Sage, qui contiennent un avis si solide et si salutaire pour vous: *Miserere animæ tuæ placens Deo* (Eccl. XXX); ayez compassion de votre âme et pensez à plaire à Dieu. Ne donnez pas tout au corps, ne prenez pas sur le salut un conseil que vous ne donneriez pas à d'autres sur des affaires temporelles; ne courez pas comme un furieux à votre perte, n'ôtez pas au Fils de Dieu le plaisir et la gloire de vous avoir racheté; ne demeurez pas dans la source de tous les désordres, qui est l'impiété; ne vous retranchez pas tous les moyens de retourner à Dieu en perdant la foi: n'est-ce pas assez que d'avoir perdu la grâce?

*Miserere animæ*; ayez compassion d'une âme séparée de Dieu, car, qu'est-elle dans cet état? un monstre dans la nature, arrachée de son centre, sans Dieu, sans loi, pire que les peuples les plus infidèles et les plus barbares.

*Tuæ*, c'est la vôtre, ne la traitez pas comme vous feriez de celle de votre plus grand ennemi. Ayez soin par là de plaire à Dieu: *Placens Deo*: à ce Dieu que vous ne voulez pas reconnaître et qui veut vous ouvrir les yeux, à ce Dieu que vous avez tant de fois offensé, qui ne peut se résoudre à vous perdre, pa: ca

qu'il ne veut point la mort du pécheur : *Miserere anime tuæ placens Deo.*

SECONDE PARTIE.

J'oppose en second lieu l'incertitude de la mort au mondain , à qui il reste encore de la foi, mais dont la conduite est peu conforme aux maximes de sa religion, et je dis que cette incertitude d'une mort prévue ou imprévue est le plus fort motif qu'on lui puisse proposer pour le faire sortir de l'état où il vit. Car ce qui empêche la conversion des gens du monde se réduit à trois chefs, qui sont, 1<sup>o</sup> Le plaisir présent dont ils jouissent, et leur fortune qui les occupe. 2<sup>o</sup> Les péchés qu'ils ont commis et qu'ils regardent comme un chaos et un embarras trop grand pour eux à débrouiller, discussion fâcheuse où ils ne veulent point entrer. 3<sup>o</sup> Les années et la longue vie qu'ils se promettent ; car quoique nous sachions que la mort est certaine, nous ne la considérons qu'à la fin d'une longue carrière, et nous l'envisageons comme dans le fond d'une perspective, dans un âge bien avancé, et quand cet âge avancé est venu, il ne l'est jamais assez pour nous ôter l'espérance de vivre néanmoins encore une année.

Or, je dis que si le mondain était bien vivement persuadé d'un principe qu'il ne peut nier, savoir que le genre et l'heure de la mort sont incertains, cela remédierait à ces trois erreurs où il donne ordinairement ; appliquez-vous.

L'incertitude de la mort bien pénétrée détacherait efficacement le mondain des plaisirs de la vie et des soins de sa fortune. Car si vous aviez, messieurs, des maisons, des terres, de superbes palais, avec l'obligation de les rendre quand le propriétaire voudrait, sans qu'il eût limité le temps ; surtout s'il vous avait dit, j'y viendrai lorsque vous y penserez le moins ; si vous lisiez partout des inscriptions qui marquassent le nom de ceux qui auraient occupé ces biens avant vous, qu'on vous assurât qu'ils en ont été déposés lorsqu'ils s'attendaient à en jouir plus longtemps, et qu'ils se sont trouvés dépourvus de tout, dites-moi, je vous prie, quel attachement auriez-vous pour toutes ces choses ? Cela n'est pas à moi, diriez-vous. Si on y faisait des dépenses extraordinaires, cela vous ôterait-il la pensée de pourvoir autemps où il en faudrait sortir ; et si au contraire on y renversait tout, que le maître laissât tout à l'abandon, en seriez-vous beaucoup touchés, en seriez-vous au désespoir ?

Or, voilà une image naturelle de la vie : vous ne l'avez que par emprunt, à condition de la rendre à toute heure ; vous êtes dans la maison de vos pères, et si vous voulez remonter jusqu'au premier possesseur, vous verrez une longue suite de gens qui en sont sortis les uns plus tôt, les autres plus tard, et tous au temps où ils ne s'y attendaient pas ; plusieurs même en sont sortis sans avoir eu loisir de penser à ce qu'ils deviendraient, vous êtes témoins de tout cela : tantôt vous vous voyez heureux et dans la prospérité ; tantôt malheureux et dans l'ad-

versité, mais toujours passagers sur la terre, jamais assurés d'un jour. Si vous aviez bien pénétré cette vérité, ne penseriez-vous qu'au plaisir et à la joie ? vous attacheriez-vous à faire ici un établissement au préjudice de l'avenir ?

C'est pour cela que saint Pierre voulait qu'on se considérât dans ce monde comme des étrangers qui passent : *Obsecro vos tanquam advenas et peregrinos abstinere vos a carnalibus desideriis* (1 Pet. c. 2). Un voyageur se met peu en peine de ce qu'on fait sur sa route ; rien ne l'arrête, il prend seulement le nécessaire : tel doit être le chrétien, sans crainte, sans trouble, sans espoir, content du peu qu'il possède, ou même le possédant comme s'il ne le possédait pas. C'est la meilleure conséquence que nous puissions tirer de l'incertitude de la mort : *Tanquam non possidentes* (1 Cor. c. 7). Pourquoi cela ? dit saint Augustin. C'est parce qu'être riche et être toujours dans l'incertitude si on le sera longtemps, c'est ne l'être pas ; être puissant, grand, avoir une famille, une femme, des enfants et être toujours sur le point de les quitter, c'est n'en avoir pas. Dès qu'on est convaincu de ce principe, on acquiert bientôt une entière indifférence pour toutes les choses de la terre : il ne faut pas beaucoup exhorter une personne pour la détacher d'un bien qu'elle n'a que par emprunt ; on a bien plus de peine à le porter à en prendre quelque soin.

Chrétiens, croyez-vous, avez-vous de la foi ? Mais d'où viennent donc ces soins, ces embarras, ces inquiétudes, cet accablement d'affaires, cet acharnement au gain, à un établissement temporel qui, contre la loi de Dieu, vous fait renoncer à tous les devoirs de la conscience, cet oubli du ciel, cet endurcissement, cette insensibilité, cette tranquillité, cette assurance ? Croyez-vous ? mais est-il un principe plus évident que celui-là ? combien de gens ont été enlevés ainsi à vos yeux ? La santé n'y fait rien, ni la jeunesse : Ezéchias avait l'une et l'autre, et cependant Isaïe lui dit de mettre ordre à tout, parce qu'il va mourir : *Dispone domui tuæ quia morieris tu, et non vives* (Isai. cap. XXXIX).

L'incertitude de la mort doit faire encore rentrer le mondain en lui-même pour penser à sa conscience et mettre ses comptes en état : comment cela ? Usons toujours de la même comparaison. Si vous aviez été dans les finances, dans le maniement des deniers publics, que vous eussiez eu des affaires embarrassées, et qu'avec cela on fût toujours sur le point de vous faire rendre compte ; que vos maîtres vous eussent assuré qu'ils vous prendraient lorsque vous n'y penseriez pas ; qu'il fallût pour mettre les choses au net un temps considérable ; que vous eussiez mille exemples de gens surpris, vous perdriez sans doute le repos pour vous disposer et vous tenir en état. Si quelqu'un alors vous représentait que vous ne devez pas vous tourmenter, qu'il sera assez temps d'y travailler dans quelques années : non, diriez-vous, cela est d'une longue disension, vous

ne connaissez pas le maître que je sers, il vient lorsqu'on s'y attend le moins.

Or voilà, mon cher auditeur, l'état de votre conscience : le Fils de Dieu use du mot de ferme, de talent, de deniers pour vous le marquer ; il vous avertit qu'il vous demandera compte à l'heure que vous ne croyez pas : *Qua hora non putatis* (Luc. cap. XII). Il ne dit pas, préparez-vous alors, mais soyez prêts : *Estote parati*. Et cependant vous n'y faites point réflexion ! vous remettez à un temps où les gens du monde ne voudraient pas se fier à vous sur rien, où l'on fait casser devant un juge ce que vous avez fait dans les affaires de votre ressort, en quoi vous êtes néanmoins le mieux entendu ! Non, vous ne croyez point ce qu'a dit le Fils de Dieu : *Qua hora non putatis* ; car si vous étiez bien entré dans cette considération : je suis sûr qu'on n'est point sauvé en mourant dans l'état où je suis, et cependant je puis être enlevé à tout moment ; voilà donc peut-être ma dernière heure : si, dis-je, vous aviez bien médité cette vérité, vous ne demeureriez jamais dans l'état où vous êtes ; il n'y a qu'un insensé qui pût prendre ce parti.

Car de compter pour préparation des confessions hâtées, à demi faites, sans sentiment, sans pénitence, c'est s'abuser : du jour qu'on tombe malade de la maladie dont on meurt, il faut presque compter le temps pour rien ; les premiers jours, le mal ne se déclare point pour la mort, et, quand il est déclaré, on n'est plus capable d'y penser : on souffre et c'est tout. Ah ! Seigneur, tandis que vous me donnez encore le temps, je veux donc repasser sur toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur : *Tempore accepto* ; Voici le moment favorable : *Tempore opportuno* : Voici l'heure commode ; malheur à qui ne sait pas en profiter.

L'incertitude de la mort doit en troisième lieu détromper le mondain de cette erreur si ordinaire et si pernicieuse, que sa fin est éloignée et qu'il n'est pas encore nécessaire d'y penser. Oui, messieurs, si l'on avait bien pénétré cette incertitude, on se dirait sans cesse à soi-même, ce que David répondit à Jonatas qui lui promettait qu'il ne mourrait pas : *Vivit Dominus et vivit anima tua, quia uno tantum gradu, ego morsque dividimur* (I Reg. c. XX). Ne nous flattons point, mettons ordre à nos affaires ; il n'y a qu'un pas de la vie à la mort, c'est assez d'avoir un corps mortel pour avoir mille raisons de craindre à chaque moment.

Je ne sais pas, messieurs, en faveur de qui Dieu m'a inspiré ces sentiments ; mais fasse le ciel que cet avertissement ne serve à la condamnation d'aucun de mes auditeurs, ni à la mienne : cet avenir est peut-être venu pour nous : il n'y a peut-être plus qu'un jour de distance entre nous et l'éternité : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur*.

Or, si vous étiez persuadés, chrétiens, qu'on vous cherche dans le monde pour vous enfermer dans une prison, que votre procès est instruit, que vous êtes atteints et cou-

vaincus d'un crime capital ; si avec cela vous étiez assurés d'être surpris tôt ou tard et qu'il n'y eût plus de ressource que dans la pénitence, quelle serait votre vigilance, votre soumission ! quelles seraient vos larmes s'il ne tenait qu'à en répandre !

Voilà encore l'état où vous êtes, mon cher auditeur, la justice de Dieu vous recherche sur le passé, vous serez infailliblement surpris : *Qua hora non putatis* (Luc. c. XII). Il s'agit d'une éternité ; quand vous serez au terme, il n'y aura plus à reculer : *Inter hæc otiosi licet* (Bernard) ! Dans un danger si affreux vous demeurez oisif, vous risquez tout ! Ah ! l'enfer est-il si peu à craindre pour que vous ne deviez pas travailler davantage à l'éviter ?

En vérité, l'Ecclésiaste a bien eu raison de dire que l'homme ne connaît point sa fin : *Nescit homo finem suum* (Eccl. c. IX). Mais que comme le poisson, lorsqu'il se joue dans les eaux et l'oiseau dans les airs, sont pris tout-à-coup, l'un à l'hameçon, l'autre au filet, les hommes se laissent malheureusement surprendre à la mort lorsqu'ils pensent jouir du moment le plus agréable de leur vie : *Sed sicut pisces capiuntur hamo et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cum eis ex templo supervenerit*.

#### TROISIÈME PARTIE.

Il me reste à montrer en peu de mots que l'incertitude de la mort doit réveiller la ferveur d'un chrétien lâche et tiède dans le service de Dieu. En effet, messieurs, si ce passage est incertain par rapport au temps marqué par la Providence et au genre de notre mort, prévue ou imprévue, cette incertitude s'étend encore à l'état où nous serons à ce moment redoutable auquel le Seigneur nous appellera. Or, le chrétien tiède et négligent ne peut raisonnablement se promettre de se conserver longtemps dans la grâce du maître qu'il sert avec froideur et avec indifférence. En vain il se flatte d'avoir horreur du péché mortel et de l'éviter ; il est dans un danger continuuel d'y tomber, danger d'autant plus grand qu'il ne le voit pas. Si donc il succombe même une seule fois à la tentation et que la mort le surprenne dans cet état, que deviendra-t-il ?

Ce n'est point là, chrétiens, une supposition chimérique : combien, après avoir blanchi dans le service du Seigneur, au moment même qu'ils ont commencé à l'abandonner et qu'ils sont tombés, ont été malheureusement enlevés par une mort subite et brûleront éternellement dans les flammes ! Vos jugements sont toujours équitables, ô mon Dieu, mais qu'ils sont quelquefois terribles !

Je finis, mes chers auditeurs, par ces belles paroles de Jésus-Christ : *Sint tumbi vestri præcincti* (Luc, c. XII), c'est-à-dire étudions-nous à mortifier nos passions ; détachons-nous des choses de la terre, parce que par là nous nous accoutumons peu à peu à mourir ; mais quand la mort nous trouve avec toute la vivacité de nos passions, avec

tout l'attachement aux biens de cette vie, quels combats, quelle violence !

*Et lucernæ ardentes in manibus vestris :* Priez, travaillez, pratiquez les bonnes œuvres, amassez un trésor de mérites, tandis que vous le pouvez et qu'il est encore temps : la nuit s'approche ; après la mort on ne se rappelle plus les jours que l'on a perdus ; il ne sert à rien de reconnaître alors son aveuglement, de regretter des moments si courts qu'on n'a pas voulu risquer pour l'éternité. Ne comptez pas davantage sur les bonnes œuvres d'autrui, on vous oubliera ; mais quand des parents, des amis se souviendraient de vous et feraient sans cesse des vœux pour votre salut, tout est inutile après cette vie à une âme qui a perdu Dieu ; elle en sera éternellement séparée.

*Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum. (Luc cap. XI.)* Vivez comme si vous étiez déjà morts, ou plutôt, mettez tellement ordre à tout, qu'à quelque heure que le Maître arrive, et que vous deviez paraître devant lui, vous vous trouviez disposés : *Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit ;* soit qu'il faille mourir dans une florissante jeunesse, soit que vous alliez jusqu'à un âge plus avancé, soit enfin que la mort vous attaque seulement après une longue vieillesse.

Que dois-je attendre de vous sur cela, mon cher auditeur ? Ah ! pensez qu'il s'agit d'une éternité. Vous êtes si soigneux sur tout le reste ; pourquoi négligez-vous l'affaire principale ? Occupé de mille autres embarras, vous vous oubliez vous-même, votre âme, votre éternité ! *Soli te negas tibi (Bern.)*. Tant de fervents chrétiens ont toujours la pensée de la mort dans l'esprit, et vous ne l'avez jamais ! vous mourrez cependant comme eux, et peut-être plutôt qu'eux. J'aurai du temps, dites-vous ; qui vous en a répondu ? combien y ont été trompés ! Mais quel temps vous promettez-vous ? quelques jours, quelques heures. Est-il donc si facile de bien mourir ? Ah ! ce n'est pas trop de toute la vie pour l'apprendre. Vous ne mourrez au reste qu'une fois : votre faute en cela sera irréparable : *Statutum est hominibus semel mori (Heb. c. IX)*. Il ne sera plus temps de dire : j'avais résolu de faire pénitence, si la mort ne m'eût prévenu : vous aviez été averti plusieurs fois, vous aviez eu mille exemples devant les yeux, on vous avait souvent annoncé là-dessus les paroles de Jésus-Christ ; il fallait vous servir de l'occasion ; elle est passée sans retour.

*Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent (Deut. c. XII)* ! Méditez ces grandes vérités, mes chers auditeurs, imprimez-les fortement dans votre esprit ; faites-en la règle de votre conduite : ce sera le moyen de mériter la récompense promise au serviteur vigilant qui se tient toujours en état et d'avoir part, comme les vierges sages, au banquet céleste, je veux dire à la gloire éternelle que je vous souhaite, etc.

## SERMON XXXVI.

## SUR L'ENFER.

*Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. (S. Matth., ch. XXV.)*

Le prophète royal nous exhorte, messieurs, à prévenir ce malheur par une profonde et sérieuse méditation : il faut descendre dans les enfers mort ou vif ; si vous y descendez en esprit pendant la vie, vous n'y descendrez pas après la mort : *Descendant in infernum viventes (Psal. LV)*. A quoi saint Bernard ajoute : *Ut non descendant morientes*. Job pratiquait excellentement cette leçon, lorsqu'il disait : *Infernus domus mea est, et in tenebris stravi lectulum meum (Job. c. VII)*. L'enfer est ma demeure, et je me suis dressé un lit dans ce séjour de ténèbres. Là, rien ne me touche, ni la délicatesse des mets les plus exquis, ni l'harmonie des concerts les plus agréables, ni les charmes de la beauté, ni la magnificence des palais, ni l'éclat de la gloire, ni le bruit de la renommée.

Tâchons donc, chrétiens, de pénétrer à fond la rigueur de ce supplice intolérable : ne le regardons pas comme éloigné, il est peut-être plus proche de nous que nous ne pensons ; ne le considérons pas comme destiné à peu de gens, le grand nombre est celui des réprouvés ; ne nous assurons point qu'il n'est pas pour nous, il en est peu ici qui ne l'aient mérité, et il n'en est pas un qui soit sûr de sa pénitence. S'il était ouvert à vos yeux, vous y verriez des gens qui l'ont moins mérité que vous. Approchons donc aujourd'hui de ce lieu d'horreur et de misère, mesurons la grandeur du péril que nous courons, et montons par degrés à la connaissance de ce supplice dont nous ne saurions avoir une idée parfaite.

Je veux seulement dans une simple exposition vous expliquer cette sentence si terrible que Dieu prononcera contre les réprouvés au jour redoutable de ses vengeances : *Discedite a me (Matth. c. XXV)* ; retirez-vous de moi, voilà la première peine, et sans doute la plus cruelle que souffrent les damnés, qui consiste dans la perte de Dieu dont ils sont séparés : *In ignem (Ibid)*. Allez brûler dans un feu qui vous est présentement destiné aussi bien qu'aux anges rebelles ; voilà la seconde peine des damnés : *Æternum (Ibid)*. Ce feu ne s'éteindra jamais, ce tourment sera éternel : circonstance que je vous proposerai, messieurs, comme la troisième peine qui afflige et qui désespère l'âme réprouvée ; demandons auparavant, etc. *Ave, Maria*

## PREMIÈRE PARTIE.

J'avoue, messieurs, que c'est une peine extrême aux prédicateurs de faire sentir aux fidèles la grandeur de la perte qu'ils font quand ils perdent Dieu : c'est leur parler une langue qu'ils n'entendent pas ; telle est leur indifférence et l'insensibilité de leur cœur. Que je parle à un honnête homme de la perte du meilleur de ses amis, à une mère de la perte d'un enfant bien né qu'elle aime tendrement, on ne refuse point des larmes



à ces pertes, et nous avons plus de peine à consoler ces personnes affligées qu'à les porter à la douleur. Mais que je dise à un chrétien que s'il est damné il perd en Dieu seul un Père qui devait faire toute sa fortune, un Epoux fidèle, un ami sans égal, c'est ce qu'on ne peut lui faire bien sentir. Pourquoi cela ? parce que tous ces biens, quoique réels, sont au-dessus des sens et que le Dieu qu'il perd est en quelque sorte remplacé par les objets créés où il cherche sa satisfaction.

Mais élevez un peu vos esprits et connaissez aujourd'hui, messieurs, quelle est la peine d'un damné qui se voit privé de son Dieu. L'homme ici-bas a deux inclinations : l'une est née dans son propre fonds et lui est nécessaire, c'est l'instinct qui le porte à vouloir partout se rendre heureux ; instinct qu'il lui est impossible de ne pas suivre, lors même qu'il s'éloigne du souverain bien par le péché ; l'autre est le poids de la nature corrompue, qui lui fait mettre son bonheur dans les créatures où il n'est pas. L'homme aveuglé par la passion court après ce bonheur imaginaire : il prend le change et, quoiqu'il ne perde jamais le désir de trouver le vrai bien, il se laisse tromper dans la recherche qu'il en fait, par un vain fantôme qui l'amuse, qui le fait voltiger autour d'un million d'objets, qui se travestit et se déguise, qui, tantôt se laisse attraper et tantôt s'évanouit tout à coup ; qui nous éblouit, nous occupe, nous divertit, nous enchante, et, après mille égarements, mille poursuites inutiles, mille efforts, après nous avoir lassés, fatigués, sans remplir l'avidité insatiable de notre cœur, disparaît à la mort et laisse tomber le charme qui nous a séduits.

Alors, le bandeau fatal étant levé, le vrai bonheur se présente à l'âme : Dieu se montre à elle sous le visage le plus attrayant ; elle le reconnaît, et, comme elle a toujours conservé sa première pente vers le souverain bien et qu'elle le voit comme à découvert, elle se trouve tellement faite pour lui, qu'elle s'y porte avec toute la vivacité et toute l'ardeur dont elle est capable. Elle y va comme une flèche qui vole à son but, comme un oiseau qui fond sur sa proie, plus vite que le feu qui monte à sa sphère, ou que la pierre qui tend à son centre.

Mais quelle est sa surprise à ce moment de se voir arrêtée, repoussée par une main invisible, arrachée avec violence des chastes embrassements de l'Epoux céleste ! Elle redouble ses efforts, mais toujours inutilement ; elle s'agite, elle se tourmente, rien n'est plus capable de lui faire prendre le change ; cent mondes se présenteraient sous la figure la plus engageante, qu'elle ne daignerait pas jeter un regard sur eux ; elle a connu sa fin, elle l'a vue, elle en sent la force impérieuse, qui la domine, qui l'entraîne ; mais, plus elle s'approche et plus Dieu se retire : Dieu et l'âme changent, pour ainsi parler, de caractère et de conduite. Pendant la vie, Dieu faisait toutes les démarches, et n'était point écouté ; il en voulait au cœur de l'homme, il en méditait la conquête, il se faisait un

plaisir de le posséder, de s'unir à lui : *Deliciae meae esse cum filiis hominum* (Prov. VIII). L'âme au contraire le dédaignait ; il ne se rebutait pas : *Ego sto ad ostium et pulso* (Apoc. III). Il attendait, il pressait, il redoublait ses instances, rien ne lui coûtait pour cela : souverain maître de la nature, il a tout fait servir à son amour ; mais, au lieu de lui répondre, l'homme en venait jusqu'à l'endurcissement et l'insensibilité, jusqu'au mépris et à l'impiété : *Quis est omnipotens... Recede à nobis, scientiam variarum tuarum nolumus* (Job. XXI). Cela portait l'amertume dans le cœur de Dieu ; il s'en plaignait : *Laboravi sustinens, Jerusalem, Jerusalem, quoties, volui, et noluiti* (Matth. XXIII) ? *Volui* : je l'ai voulu, je n'ai rien négligé pour cela : *Venient dies* (Matth. IX) ; le jour viendra, et le voici, où la scène changera bien ; car ce sera vous qui serez les poursuivites, et ce sera moi qui vous rebuterai.

Mais quelle différence, messieurs ! Dieu était heureux sans nous, nous ne le pourrions être sans Dieu ; plus l'âme fera d'efforts, plus il sera impitoyable. Elle viendra, cette vierge folle, frapper à la porte : *Ouvrez-vous, Seigneur, dira-t-elle : Domine, Domine, aperi nobis* (Matth. XXV). Je ne vous connais point, dira Dieu, voilà toute la réponse que vous devez attendre. Vous recommencerez, mais il n'écouterà rien ; vous vous attendrirez, il s'endurcira ; vous avez fait sa peine, il fera votre supplice ; vous n'avez pas voulu être son peuple, il ne voudra plus être votre Dieu : *Voca nomen ejus : non populus meus*. Non, non, vous dira-t-il, je ne suis point le Dieu d'un impudique, d'un athée.

De là naîtra entre Dieu et l'âme une haine mutuelle et implacable. Haine terrible du côté de Dieu, qui peut tout et qui appliquera toute sa puissance à se venger ; haine impuissante du côté de l'âme, qui ne peut rien ; haine insoutenable qui la déchirera, la révoltera elle-même contre elle-même, lorsqu'elle viendra faire réflexion, qu'après tout, l'objet qu'elle hait est infiniment aimable, et qu'elle était née pour l'aimer ; que celui qu'elle maudit est adoré, révérend, béni d'un million d'autres ; qu'il ne lui est devenu cruel que par sa faute. Quel est le dépit d'un homme qui entend louer de toutes parts son concurrent, son rival, son ennemi, et qui est obligé lui-même, en secret, de reconnaître son mérite ?

Dépit que le souvenir du passé réveillera incessamment, lorsque l'âme se retracera les vains plaisirs auxquels elle a sacrifié son Dieu, les personnes en faveur de qui elle a fait un si abominable sacrifice. Combien rappellera-t-elle de moments en son esprit, où il lui eût été facile de s'assurer la possession du bien qu'elle a perdu ? Dieu l'attachera, l'appliquera sans relâche à cette triste pensée : il n'y aura point d'interruption, comme en cette vie, où le sommeil, la dissipation, le temps, les amis diminuent l'activité de la douleur : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum*

(Quatorze.)

(Jerem. II). On vous l'avait tant dit, vous n'en vouliez rien croire; *vide*, voyez-le, sentez-le; faites cette funeste expérience à vos dépens, et reconnaissez enfin quel supplice c'est pour une créature, que d'être séparée de son principe et de sa fin. Quel fut surtout le désespoir d'Esau, lorsqu'après avoir mangé il se souvint de la folie qu'il avait faite de vendre son droit d'aînesse? *Flevit ejulatu magno* (Gen. XXVII). Tels, et plus vifs mille fois seront les regrets d'une âme condamnée à une si cruelle séparation.

Et parce qu'elle a cherché son plaisir dans les créatures, en s'éloignant de Dieu, ces mêmes créatures, par l'ordre de Dieu, serviront à son supplice: c'est le sujet de la seconde partie.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Je ne sais, messieurs, quelle est la fausse délicatesse de notre siècle: il veut qu'on prêche les vérités les plus sévères de l'Évangile, et cependant il ne peut souffrir qu'on lui mette devant les yeux le feu de l'enfer, comme s'il était rien de plus fondé et de plus souvent réitéré dans l'Évangile, que ce supplice affreux dont Dieu use à l'égard des réprouvés. Si l'homme savait se servir de ses faiblesses mêmes, s'il consultait sa délicatesse et le soin qu'il a de son corps, quelle horreur aurait-il de l'exposer à un tourment si rigoureux, sous lequel Dieu a voulu nous représenter toutes les peines des damnés! Quelles seront ces peines, chrétiens? jugez-en par l'arrêt que Dieu porte lui-même dans l'Apocalypse. Ce serait assez de dire: que Dieu s'appliquera là à nous rendre malheureux; mais il a voulu nous marquer quelque chose de plus positif: *Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* (Apoc. XVIII); voilà la mesure.

Le pécheur a aimé les lieux agréables, s'est bâti des maisons commodes; il a pris plaisir à les orner, à les embellir, et tout d'un coup il sera enseveli dans le centre de la terre, dans un lieu d'horreur et de ténèbres, dans des flammes dévorantes: *Mittite eum in tenebras exteriores* (Matt., c. XXI).

Il a aimé sa liberté, il a fui la gêne sans vouloir jamais se contraindre en rien: *Ligatis manibus et pedibus* (Ibid.); voilà l'ordre du Seigneur: qu'il soit précipité dans l'abîme de feu, pieds et mains liés; qu'il ne lui reste pas un mouvement libre, même pour changer de situation: *Fiant immobiles quasi lapis* (Exod., cap. XV). Ah! un homme s'estimerait malheureux d'être obligé de demeurer immobile sur un lit commode quand il ne devrait être en cet état que l'espace d'un jour.

Il a aimé les compagnies, les parties de divertissement, à voir et à être vu, à prendre et à donner de l'amour; il lui était, disait-il, impossible de s'en passer; mais quel affreux changement! il n'aura plus d'autre compagnie que des malheureux comme lui, dénués de tout, abandonnés aux transports les plus violents de la fureur et de la rage:

quel supplice serait-ce ici pour vous, mon cher auditeur, que d'être condamné à vivre avec des gens mal nés et grossiers, avec des malades dans un hôpital, avec des criminels dans une prison!

Il s'est fait une étude de contenter ses sens: l'odorat par les odeurs et les parfums, les yeux par la vue des objets les plus agréables, les oreilles par l'harmonie des concerts, le goût par les mets les plus exquis et la bonne chère, tout son corps par la débauche et par mille excès honteux; mais voilà un état bien différent: là, le pécheur n'aura devant les yeux que des objets de terreur, ses oreilles ne seront frappées que de cris lugubres, de plaintes, d'invectives, de sanglants reproches; là, le corps, réuni à l'âme, sera plongé, pour me servir de cette expression de l'Écriture, dans un lac de soufre enflammé, et dévoré par un feu que Dieu a choisi pour être l'instrument de ses vengeances, feu qui brûlera sans éclairer, qui dévorera sans consumer, feu réel et non en figure. L'Écriture s'est expliquée clairement là-dessus, elle nous le répète incessamment; il n'est point d'article que Jésus-Christ nous ait marqué plus expressément dans l'Évangile: jugez de ce supplice, vous à qui le mal le plus léger paraît insupportable.

Ajoutez à cela ce ver impitoyable qui rongera l'âme; *Vermis eorum non moritur* (Isaï., c. LX). Ce ver, dit le pape Innocent III, est le souvenir du passé: vous retracez quelquefois en votre esprit les plaisirs que vous avez goûtés, vous en parlez avec vos compagnons de débauche: nous faisons telle et telle chose, dites-vous, nous nous divertissions de telle manière: *Quantum glorificavit se; et deliciis fuit*, etc. (Apoc., c. VIII); alors ce même souvenir sera votre tourment. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua* (Luc. c. XV); ce plaisir n'est plus; commodités de la vie, bonne chère, honneur, chasse, promenades, félicité passée qui ne pouvez revenir, que n'ai-je, en vous perdant, perdu l'image des faux biens dont j'ai joui? Mais ce ver rongeur vous remettra toujours vos plaisirs criminels devant les yeux; vous aurez alors toute la douleur et le regret de la pénitence, sans en avoir le fruit, vous qui maintenant voulez en avoir le fruit sans en avoir la douleur. La comparaison odieuse de votre état présent avec l'état où vous avez été vous sera insupportable; comme cette même comparaison dans un homme disgracié et déchu du rang qu'il occupait est seule capable de faire son supplice, plus vous aurez eu de satisfaction dans la vie, plus vous souffrirez: *Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit* (Apoc., c. XVIII).

Arrêtons-nous ici, chrétiens, et tâchons de nous former une légère idée d'un homme ainsi enveloppé et comme enseveli dans les flammes, souffrant en même temps dans toutes les manières, sans relâche et sans adoucissement, poussant des cris affreux au milieu d'une nuit obscure et profonde, intimidé, épouvanté par les blasphèmes horribles de ses compagnons d'infortune, demandant une

goutte d'eau, qui lui est impitoyablement refusée; se déchirant, tâchant en vain de rompre sa chaîne. Ah ! messieurs, s'il avait le temps que nous avons, que ferait-il ? Si, par mille ans de la pénitence la plus austère, il pouvait se racheter ; s'il lui était permis de revenir au monde, quel exemple nous donnerait-il ? Y aurait-il une vie assez rigoureuse pour lui ? trouverait-il rien de difficile ? aurait-il peine à garder la loi ? qui pourrait une fois la lui faire violer ?

Insensés que nous sommes, n'avons nous pas mérité la même peine ? N'avons nous pas quelquefois péché mortellement ; ce même feu ne nous est-il pas destiné ? Attendons nous pour l'éviter que nous y soyons condamnés par un arrêt irrévocable ? Nous avons encore le temps, sans savoir combien nous l'aurons ; il y en a dans l'enfer qui ont moins mérité d'y être que nous. Nous flatons nous sur le désir de faire pénitence ? l'enfer est plein de bons désirs. Chacun de nous se doit considérer comme un homme échappé de ce feu dévorant, et dans un péril prochain d'y retomber ; mais quel doit être le sentiment d'un homme ainsi exposé ?

#### TROISIÈME PARTIE.

Ajoutons, chrétiens, à toutes ces peines l'éternité ; circonstance qui a encore quelque chose de plus effroyable que tout ce que nous avons dit. Les maux de la vie, de quelque nature qu'ils puissent être, ont cet adoucissement qu'ils finiront un jour ; et plus ils sont violents, plus on est assuré que leur fin est prochaine. L'enfer a cela d'insupportable, que ses maux, quoiqu'ils soient au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer par leur rigueur, sont encore éternels. éternité qui se fera sentir d'une façon particulière par sa certitude.

En effet, quelque affreuse que soit l'éternité des peines, et quelque horreur qu'elle nous cause quand nous la voulons pénétrer : elle n'a pas ici-bas toute sa force, parce qu'elle ne nous est connue que par la foi : connaissance ferme, il est vrai, mais peu agissante à cause de son obscurité. Quand je dis au chrétien que les peines de l'enfer sont éternelles, que sur cela je lui cite l'Évangile : *In ignem æternum* (Matth., c. XXV) ; que je lui confirme cette doctrine par le sentiment de l'Église, qui sur ce sujet a eu horreur de tous les tempéraments que les origénistes et les mondains ont voulu y apporter, cette vérité étonne le fidèle, qui sait que la parole de Dieu ne peut nous tromper ; mais l'impression serait bien plus vive, s'il voyait ce même enfer ouvert sous ses pieds, et que l'éternité se présentât comme tout entière à lui.

Or, voilà l'état du damné ; il ne connaîtra plus l'éternité des peines par une foi obscure, contre laquelle le libertin forme des doutes, chicane, s'insère en faux sur la bonté de Dieu prétendue. Mais Dieu lui imprimera une idée si forte et si distincte de cette vérité, qu'il n'en pourra douter ; il verra clairement la réponse aux objections

frivoles qu'il formait contre la foi ; il connaîtra toute l'énormité du péché, il comparera la grandeur infinie de Dieu avec la bassesse de son néant, et sur ces deux principes il mesurera la grièveté de son offense ; il sera convaincu que ce n'était pas trop du sang d'un Dieu pour l'expié, et par conséquent que ce n'est pas trop aussi d'une éternité de peines pour la punir. Je suis bon, lui dira Dieu, je dois donc haïr le péché en quelque sujet qu'il se trouve ; or, il sera dans vous éternellement : vous avez touché ce terme fatal qui met une barrière, un chaos insurmontable entre ma grâce et vous : *Iniquitates vestrae dividerunt inter vos, et Deum vestrum* (Isa., c. LIX). Votre volonté inflexible est un mur d'airain qui nous sépare.

Dieu est juste, disiez-vous, et un plaisir d'une courte durée ne doit pas être puni toute une éternité. Où aviez-vous pris cette règle, vous qui voyez arriver le contraire dans sa justice humaine ? Un vol d'un moment était puni par la mort, et dès qu'on meurt une fois c'est pour toujours ; et cela encore plus dans vos sentiments, impie, qui ne vouliez pas croire l'âme immortelle ; car mourir alors c'était être anéanti sans retour ; cependant vous ne trouviez pas d'injustice au supplice d'un criminel, il n'y aura que l'offense faite à un Dieu qui ne devra pas être vengée.

Or, qui peut expliquer le désespoir d'une âme réprouvée à la vue de cette éternité malheureuse ? Quoi ! toujours souffrir, jamais de fin ; ces termes seulement, *toujours, jamais !* en cette vie font frémir ; toujours en prison, toujours dans un cachot, jamais de liberté, on se perd dans cette pensée, on se désespère, et cependant sur la terre à quoi cela va-t-il ? vingt ans, trente ans en font voir la fin. Là, dans une longue suite de siècles, le damné ne verra rien de si reculé qui ne soit encore le commencement de sa peine ; il fera cent efforts pour borner cette éternité dans son esprit, il tâchera de creuser jusqu'au fond de cet abîme ; mais c'est un abîme sans fond ; et plus son esprit avancera, plus il trouvera d'espace à mesurer : *O æternitas !* Parole courte à prononcer, mais d'un sens impénétrable ; un mal léger qui durerait toujours serait insupportable, mais un tourment inexplicable avec une éternité, quelle horreur ? *O æternitas !*

Je finis, messieurs, en vous adressant les paroles du prophète : Qui de vous pourra demeurer dans un feu dévorant et éternel ? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante, et cum ardoribus sempiternis* (Isa., c. XXXIII) ? Sera-ce vous, mondains, qui vous aimez tant, sensuels qui ne pouvez rien souffrir, voluptueux qui courez avec tant de fureur au plaisir : *Quis poterit ?*

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette éternité, tout affreuse qu'elle est, ne suffit pas encore pour nous empêcher d'offenser Dieu ; sa justice est méprisée, ses menaces sont comptées pour rien. En vérité, mes-

sieurs, cela est indigne ; nous traitons notre Dieu comme un Dieu sans yeux pour nous voir, comme sans bras pour nous punir, comme les idoles des païens.

*Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Tâchons une fois, chrétiens auditeurs, de bien pénétrer des vérités si terribles, méditons-les, repassons-les tous les jours dans notre esprit ; par là nous nous fortifierons contre la tentation, nous arrêterons les mouvements les plus violents de nos passions, nous nous conserverons jusqu'au dernier moment de notre vie dans l'innocence et dans la grâce de Dieu. Ainsi soit-il.

### SERMON XXXVII.

#### SUR LA PÉNITENCE.

Converte nos, Domine, ad te, et convertemur.

*Convertissez-vous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons (Jerem., ch. V).*

Comme la conversion de l'homme est l'ouvrage de la grâce et du libre arbitre, on ne doit pas s'étonner que l'Écriture l'attribue à deux causes si différentes ; tantôt l'homme convaincu de sa faiblesse et de son impuissance, conjure le Seigneur de tourner son cœur vers lui : *Converte nos, Domine, ad te et convertemur* ; tantôt, Dieu lassé de l'infidélité des hommes, leur reproche que ce sont eux qui ne veulent pas se convertir : *Convertimini ad me, et ego convertar ad vos* (Zach., c. 1). Le libre arbitre ne peut rien dans l'affaire du salut sans le secours de la grâce, et la grâce ne fait rien sans la correspondance du libre arbitre. Il faut donc que Dieu et l'homme conspirent également à ce grand ouvrage : autrement rien ne se fait. D'où je conclus deux vérités inséparables l'une de l'autre, la première, qu'il faut demander à Dieu la grâce de notre conversion, la seconde, qu'il faut répondre à la grâce de notre conversion. Ce sont les deux parties de ce discours ; demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie.

*Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle de conversion, messieurs, ne croyez pas que mon discours s'adresse seulement aux grands pécheurs, dont les besoins sont à la vérité plus pressants ; il s'adresse à tous les chrétiens lâches et froids, et qui peut se flatter de n'être pas de ce nombre ? Seigneur, dit le prophète, nous nous sommes tous égarés chacun dans sa voie, et nous avons besoin que le bon pasteur nous cherche comme la brebis qui s'était perdue. Il faut donc, chrétiens, que chacun de nous demande à Dieu la grâce de sa conversion, premièrement avec humilité, secondement avec ferveur, troisièmement avec persévérance.

Je dis avec humilité, pour deux raisons : la première est que le péché nous rend faibles et impuissants pour le bien ; la seconde est qu'il nous rend positivement indignes de la grâce dont nous avons besoin. Pour la faiblesse, hélas ! à qui n'est-elle pas connue ?

Il faut avouer que le péché a fait des blessures bien plus profondes sur le cœur que sur l'esprit. Nous avons encore assez de lumière pour connaître nos égarements ; mais quelle est notre impuissance lorsqu'il s'agit d'en revenir ? C'est un prodige que de voir la contrariété de nos sentiments et de notre conduite à l'égard de la vertu. Le monde est plein de gens qui font les réflexions les plus solides et les plus vraies sur la vanité du monde, chacun devient éloquent sur ce qu'il a lui-même éprouvé de ses injustices, de ses perfidies, de son inconstance. Les plus mondains sont les plus ingénieux à nous en faire des portraits vifs et touchants. On sait que la vertu est le parti le plus sûr qu'on puisse prendre. On en débite les avantages d'une manière à donner envie de la pratiquer ; le père le conseille à son fils, la mère à sa fille ; On en fait des leçons jusque dans les écrits les plus profanes ; les plus mondains en parlent, et nous-mêmes, que n'en avons-nous pas dit en mille rencontres ? Que ne disons-nous pas encore si souvent qu'il n'y a rien de solide que de servir Dieu, qu'il faut être à lui. Et cependant, ô faiblesse humaine, y sommes-nous ? L'aimons-nous, ce Dieu que nous avouons être si aimable, et sommes-nous dégoûtés de ce monde que nous peignons avec des couleurs si noires ? Toujours attachés à ce que nous méprisons, et toujours pleins de dégoût pour ce que nous estimons ; avons-nous au moins la force de faire un pas vers le ciel ? Combien de fois indignés contre nous-mêmes, nous sommes-nous reproché notre lâcheté ? Aidés de toutes parts à retourner à Dieu, nous n'avons rien trouvé autour de nous qui ne nous y portât ? Des disgrâces sensibles nous ont rendu le monde amer ; des événements singuliers nous ont fait rentrer dans nous-mêmes ; des exemples touchants de la conversion d'autrui nous ont piqués d'une noble et sainte émulation ; des morts imprévues nous ont intimidés ; tout a conspiré à nous ramener à Dieu, à nous rendre meilleurs : le zèle a réveillé sur cela nos semblables ; ils nous ont donné des avis salutaires avec une modération et une ardeur tout ensemble, que la charité chrétienne leur inspirait. Ils nous ont aidés par la lecture des plus beaux ouvrages de piété ; ils nous ont fait entendre les exhortations les plus pathétiques, les sermons les plus forts ; on nous a même engagé à ces saintes retraites, qui sont la dernière ressource pour les pécheurs ; mais hélas ! tout devient inutile sans la grâce.

Les hommes peuvent bien parler à l'oreille, mais il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui parliez au cœur. C'est à vous seul que cette conquête est réservée ; vous seul savez par où nos cœurs sont accessibles ; vous seul avez entre les mains ces grâces choisies, qui du sein des pierres font naître des enfants d'Abraham. Que tout parle, sans vous rien ne s'accomplit ; et que vous parliez seul, au milieu du monde, des plaisirs, des honneurs, dans la fortune la plus florissante, votre voix victorieuse perce au travers de

la foule; elle touche les plus endurcis, elle humilie les cèdres du Liban; tout est alors aisé, facile, agréable; nous courons avec plaisir, comme David, dans la voie des commandements; nous sentons cette faim et cette soif de la justice qui nous était inconnue; et surpris de nous voir si différents de nous-mêmes, nous adorons le nom du Très-Haut qui a fait ce jugement inespéré.

Faites-le donc encore, ô Dieu tout-puisant: *Converte nos, Domine. ad te, et convertetur* (Thren., c. V). Autrement, nous serons toujours dans la langueur: *Innova dies nostros sicut a principio* (Ibid.); rappelez ces jours heureux, où nous avons été à vous. Il n'y a personne qui n'ait eu dans certains temps de la vie des sentiments de ferveur et de zèle pour son salut. Ce sont ces jours de bénédiction, Seigneur, que nous vous prions de nous rendre: je n'en puis rappeler que le souvenir qui m'afflige. Si c'est assez de connaître la faiblesse de son cœur, et de vous la représenter avec humilité, pour être exaucé de vous dans le temple: j'y viens, Seigneur, plus convaincu qu'homme du monde de la nécessité de la grâce; mais, s'il y faut joindre la connaissance de son indignité, j'en suis encore bien plus persuadé. Je sais, mon Dieu, que je n'ai pas mérité de vous le don le plus excellent qui nous vienne du Père des lumières, savoir la grâce de la conversion; je sais plus: car je sais que j'ai positivement mérité qu'elle me fût refusée. Ce n'est point aussi votre justice que je réclame, c'est votre miséricorde, ô mon Dieu, et c'est votre grande miséricorde: *Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam* (Psal. L). J'ai besoin qu'elle déploie sur moi toute la force de son bras, et qu'elle agisse dans toute son étendue pour changer mon cœur. et pour le tirer de la misère extrême où m'a réduit le péché.

Tel est le sentiment d'humilité avec lequel un pécheur doit demander à Dieu la grâce de sa conversion. Je l'ai fait, me direz-vous, et je me suis anéanti devant Dieu dans la prière. Mais l'avez-vous fait avec ferveur? car c'est de là que dépend toute l'efficacité de la prière: c'en est, pour ainsi dire l'âme, et c'est ce qui en fait le mérite devant Dieu. Qu'est-ce que la prière? c'est une marque du désir que nous avons d'obtenir quelque grâce de Dieu. Tel qu'est le désir, telle est la prière: si le désir est faible, la prière est languissante; si le désir est ardent, la prière est fervente. Or, quel est le désir que nous avons de retourner à Dieu? Sondons ici notre cœur, et avouons la vérité: c'est un désir mêlé de crainte, il y entre moins d'envie de changer, que d'appréhension de nous voir autres que nous sommes: nous prions comme saint Augustin demandait sa conversion. Je craignais, Seigneur, en priant, d'être exaucé: j'appréhendais de me voir guéri d'un mal que j'aimais mieux que ma guérison. Voilà l'homme. On veut être à Dieu, mais en même temps on veut être à soi-même; on veut rompre un attachement qui nous éloigne de Dieu; mais on craint d'en sacrifier le plaisir; on veut

remplir ses devoirs; mais on regarde avec frayeur la violence qu'il se faut faire. Avec cela on prie, mais quelle ardeur peut avoir une prière qu'on fait en cet esprit? On est tout prêt à se consoler de ne pas obtenir l'effet de sa prière, et on serait peut-être inconsolable, si la grâce venait nous enlever à ce que nous aimons, et nous arracher au monde.

Faut-il s'étonner que Dieu n'écoute pas une semblable prière? Daniel fut exaucé; mais c'était un homme de désirs, dit l'Écriture: *Vir desideriorum*; c'est-à-dire que comme on voit dans le monde des hommes remplis des désirs du siècle, appliqués à leur fortune, attentifs aux occasions de s'avancer, qui montrent sur tout une ardeur, une vivacité, une vigilance à quoi rien n'échappe, tellement que tout ce qui se présente à leurs yeux, autorité, crédit, faveur, emploi, richesses, plaisirs, allume leurs désirs et enflamme leur cupidité; de même il y a dans l'ordre de la grâce des hommes de désirs, appliqués à leur salut, attentifs aux occasions de s'avancer dans les voies du ciel; qui ont une ardeur, une activité, un zèle incroyable pour tout ce qui peut les porter à Dieu. Tout ce qu'ils voient d'exemples de vertu, de charité, de zèle, de patience, d'humilité chrétienne, de don d'oraison, de conversion, d'amour de Dieu, les pique d'une sainte émulation. O si j'étais assez heureux pour être à Dieu! Que ne suis-je comme tant d'autres qui le servent en esprit et en vérité! Les personnes de ce caractère, ces hommes de désirs ne manquent point d'être exaucés; c'est à eux que le Seigneur a engagé sa parole, qu'il a promis de donner le bon esprit quand ils le demanderaient: *Spiritus bonum dabit petentibus se* (Luc. XI). Il ne les peut refuser: pourquoi cela? en voici la raison, disent les Pères; c'est qu'en demandant à Dieu la grâce de sa conversion, on ne peut rien lui demander de meilleur. Je vous demande, mon Dieu, ce qui vous est le plus agréable et ce qui m'est le plus avantageux: ce n'est point d'être plus riche, plus honoré, plus heureux que je ne suis; c'est d'être plus saint, c'est de me tourner vers vous, d'avoir plus de fidélité dans l'observation de mes devoirs: si je connaissais quelque chose de mieux pour votre gloire et pour mon salut, ce serait là que je porterais mes vœux. Vous ne pouvez, mon Dieu, accuser sur cela l'indiscretion de mes désirs; je sais qu'ils sont conformes aux vôtres, et c'est ce qui m'inspire la confiance que j'ai d'obtenir de vous la grâce que je vous prie de m'accorder.

O qu'une semblable prière a de pouvoir sur l'esprit de Dieu! c'est elle qui a mérité au plus sage de tous les hommes cette haute sagesse qui l'a rendu vénérable à tous les siècles: *Optavi, et datus est mihi sensus* (Sap. VII). Je l'ai souhaitée cette sagesse éternelle, cet amour de la vertu, et par là j'ai mérité de l'obtenir; elle est venue dans moi, et je l'ai préférée aux sceptres, aux couronnes; j'ai regardé en comparaison d'elle l'or et l'argent comme de la boue, et je dois cette grâce

à mes désirs : *Optavi, et catus est mihi sensus* (*Ibid.*) : comme s'il voulait dire que l'ardeur et la véhémence de ses désirs avait été la mesure des grâces que Dieu lui avait faites : *Optavi, et datus est, etc.*

Mais je l'ai demandée tant de fois cette grâce de la conversion ; cependant je suis toujours le même, cela m'a dégoûté de la prière. Ah ! chrétiens, il faut la demander avec persévérance. Rien n'est plus injuste que le procédé que nous tenons envers Dieu. Il nous sollicite des années entières, et nous différons toujours ; dès que nous commençons à le prier, nous voulons qu'il nous écoute ? Où est la justice ? Dites-moi, pécheur qui vous plaignez ; combien de fois Dieu vous a-t-il demandé votre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (*Prov. XXIII*) ? Combien de fois Dieu vous a-t-il pressé de revenir à lui ? Rappelez dans votre souvenir, au moment que je vous parle, toutes les grâces qu'il a mises en œuvre pour cela. Tantôt il s'est insinué par les voies de la douceur ; il a fait couler dans votre cœur une onction sainte qui vous a rendu la vertu aimable, une amertume salutaire qui vous a dégoûté du vice. Tantôt il a pris soin de vous réveiller par la crainte, et toujours également méprisé, il vous a trouvé dur, inflexible, rebelle : tout autre qu'un Dieu se serait rebuté ; mais votre âme a paru précieuse devant ses yeux : il a attendu d'année en année, d'âge en âge, de jour en jour : *Modo, modo, et illud modo non habebat modum* (*Aug.*) ; bientôt, disiez-vous, bientôt ; mais ce bientôt ne venait point : enfin vous sentez quelque inclination, quelque naissance pour le bien ; vous priez, et vous voulez que sur l'heure il vous écoute, autrement vous éclatez en plaintes, en murmures. N'est-il pas raisonnable qu'il ait son tour, et que vous attendiez le vôtre ; qu'il vous fasse soupirer quelque temps après une grâce que vous avez cent fois rejetée ? C'est beaucoup qu'il ne vous la refuse pas tout à fait, vous l'avez mérité ; non, il n'en viendra pas là ; mais il veut vous éprouver et vous apprendre à connaître le prix de ce que vous avez si souvent et si indignement méprisé, afin que vous en sachiez faire l'estime que vous devez, et que vous preniez soin de le conserver. Il ne vous fait pas tout à fait la grâce de vous attirer, mais il vous donne la grâce de prier qu'il vous attire ? Priez-le donc qu'il achève son ouvrage ; ne nous laissez point de le prier, comme il ne s'est point lassé de vous attendre ; souvenez-vous que la grâce de votre conversion est attachée à la prière et à la persévérance dans la prière. C'est l'ordre de la providence ; le plus excellent de tous les dons mérite bien qu'on le demande et qu'on ne cesse point de le demander. Frappez à la porte, pleurez, gémissiez : du reste ne vous contentez pas de demander la grâce, mais ayez soin aussi d'y répondre ; c'est le sujet de la seconde partie.

*On n'a pas trouvé dans les papiers du père Cheminai la seconde partie de ce sermon.*

## SERMON XXXVIII.

### SUR LA CONFESSION.

(*Fait pour de jeunes académistes la veille de la Pentecôte.*)

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.

*Si quelqu'un m'aime, il accomplira ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons chez lui, et nous y demeurerons* (*S. Jean, ch. XIV.*)

La venue du Saint-Esprit, sa descente sous des figures sensibles, sa demeure dans un cœur, sa plénitude et sa vertu : tous ces termes, messieurs, dont se sert l'Écriture pour nous marquer les dons de cet Esprit divin, ont un rapport essentiel à la principale opération qui lui est propre, savoir la sanctification de nos âmes. Or, j'ai à vous dire que vous ne pouvez mieux avoir part à cet excellent don de la grâce sanctifiante que le Saint-Esprit vient répandre dans l'âme des fidèles, qu'en approchant à une fête si solennelle du sacrement de pénitence, qui est le canal par où Jésus-Christ a voulu que les prêtres nous communiquassent les dons célestes : *Accipite Spiritum sanctum; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis* (*Joan. XX*). C'est une voie assurée pour engager le Saint-Esprit à venir et à résider en nous : *Apud eum veniemus et mansionem apud eum faciemus* (*Joan. XIV*). Arrêtons-nous à une vérité si importante. Il faut aujourd'hui vous réconcilier avec Dieu ; c'est à ce seul article que je m'attache dans l'entretien que j'ai à vous faire. Je tâcherai, messieurs, de ne pas abuser de l'honneur que vous voulez bien me faire de m'écouter. Il y a trop longtemps que je souhaite avec ardeur l'avantage que j'ai de vous entretenir, pour user mal d'un moment si précieux. Heureux si le Saint Esprit donne assez de force à mes paroles pour sanctifier une maison, qui est une école d'honneur et de vertu. Je sais que l'assemblée devant qui je parle est composée de la plus florissante jeunesse du royaume. Je sais que rien n'est plus glorieux à Dieu, que le service que lui rend une jeune noblesse ; qu'il est plus touché de la vertu des jeunes hommes qui, malgré le feu de l'âge, le torrent du monde et la violence des passions, ne fléchissent point le genou devant l'idole ; que de la vertu des personnes plus avancées, que la froideur de l'âge, qu'un intérêt de fortune et que les bienséances du monde peuvent aider à mener une vie plus régulière. Je sais que la victoire du jeune David sur le géant philistin, fut plus honorable au Dieu des armées que toutes les conquêtes des Israélites. En un mot, je sais que le Fils de Dieu, ne put s'empêcher d'aimer ce jeune homme noble et opulent dont nous parle l'Évangile, qui dès sa plus tendre jeunesse, avait inviolablement observé la loi de Dieu : *Intuitus eum Jesus, dilexit* (*Marc., X*). Or, c'est pour vous faire entrer en des sentiments si utiles pour vous, et si glorieux à Dieu que je vous invite aujourd'hui à vous approcher du sacrement de pénitence : écoutez-moi.

Oui, Messieurs, il faut vous disposer à recevoir le Saint-Esprit par une bonne confession. La fête vous y invite, l'exemple des fidèles vous y engage : ce sont des jours de salut qu'il vous est important de ménager. On peut approcher de Dieu en tout temps, mais il est des moments heureux qu'il ne faut pas perdre. Le Saint-Esprit fait grâce en tout temps; mais on peut dire qu'il est des jours privilégiés. S'il distribue quelques grâces dans le cours de l'année, il les répand aujourd'hui avec profusion; quand pourrions-nous donc exiger de vous ce devoir d'un chrétien, si ce n'est pas maintenant? Vous le savez, messieurs; la dissipation, le monde, le plaisir, les exercices emportent presque toute la vie. Au travers de ces jours de confusion, à peine pouvons-nous trouver le jour du Seigneur, où nous puissions avec quelque fruit vous porter à penser à lui. Le voici arrivé ce jour où le Seigneur vous attend depuis si longtemps, ce jour de conversion qui le doit venger de tous les autres jours de l'année? Quoi! le passerez-vous comme les autres?

Je le répète; il n'y a point d'autre voie de salut pour vous que d'approcher des saints mystères à ces fêtes solennelles. Car d'oser espérer de vous dans un âge si fragile, dans un temps si critique pour l'intégrité des mœurs et pour la vertu, dans une corruption du monde si générale; d'oser, dis-je, espérer que vous viviez sans commettre de péchés, ce serait ne pas connaître les dangers à quoi vous êtes exposés. Que cet état serait souhaitable, mais qu'il est rare! Il semble même que l'Apôtre n'ait osé l'espérer des fidèles, quand il a dit : *Non regnet peccatum in vestro mortali corpore* (Rom., VI). Que le péché ne règne point dans votre corps mortel. Remarquez, messieurs, qu'il ne dit pas; que le péché ne soit point dans votre corps mortel, qu'il n'y entre point, qu'il ne s'y glisse point; cela est bien difficile; mais il dit : *Non regnet*, qu'il n'y règne point avec empire, messieurs. Quand vous approchez du sacrement de pénitence à ces grandes fêtes on peut dire que le péché ne règne point encore chez vous avec empire, il n'y est point le maître absolu; on lui dispute encore le terrain. Il est contredit; s'il a pris quelque avantage sur vous, vous en prenez à votre tour sur lui; la grâce trouve encore ses moments. Mais quand une fois la grâce est bornée pour toujours, que son jour passe sans qu'elle rentre en possession de votre cœur, c'est alors qu'on peut dire qu'il est absolument sous l'empire du péché. Or, ce qui vous doit inspirer de l'horreur pour cet état, c'est qu'il conduit à l'impénitence finale par degrés; car plus vous reculez, plus la confession vous devient odieuse et difficile, plus le péché prend de force et de racine chez vous, plus la justice de Dieu devient inexorable envers vous. Car enfin, en accumulant tous les jours péché sur péché, dette sur dette, pensée sur pensée, action sur action; en joignant aux désordres du mois passé, ceux du mois suivant, de l'année entière; en contractant toujours de nou-

velles dettes envers Dieu, et ne vous acquittant jamais, vous amassez ce trésor de colère que Dieu ouvrira au jour de ses vengeances : *Tu autem secundum impœnitens cor tuum thesaurizas tibi iram in die judicii* (Rom., II). Et comme un homme dans le monde, qui emprunte toujours et ne paie jamais, est effrayé dans la suite de la quantité de dettes qu'il a sur la tête et s'abîme sans ressource, ainsi, messieurs, quand vous ajoutez toujours péché sur péché et que vous n'acquitez jamais rien par la pénitence, vous vous chargez d'un compte effroyable à rendre à Dieu.

Il n'en est pas ainsi d'une personne soignée de se confesser aux grandes fêtes; si la fragilité humaine lui fait contracter quelques dettes envers Dieu, la pénitence les acquitte de temps en temps; s'il met quelquefois dans ce trésor de colère, quelquefois il en ôte; il ne se laisse point accabler de dettes, et n'irrite point cette longanimité de Dieu qu'il est si dangereux d'irriter. Ah! messieurs, n'obligez point un Dieu si bon à vous perdre malgré lui. *Nolite contristare Spiritum sanctum* (Eph. IV) : ne contristez point le Saint-Esprit, dit l'Apôtre. Que veulent dire ces paroles? c'est que la joie du Saint-Esprit est de répandre la sainteté dans le cœur des fidèles, d'en purifier les souillures, d'y rétablir la grâce sanctifiante, c'est là proprement son ministère; or, quand vous fermez votre cœur à la grâce, vous lui ôtez cette joie accidentelle que lui donne la conversion de l'homme, qui est son ouvrage, et puisqu'il met son plaisir à vous faire du bien, ne vous opposez pas à un Dieu si bienfaisant, aidez-le, il ne veut rien faire sans vous : *Nolite contristare Spiritum sanctum* (Eph. IV).

Vous le devez, messieurs, pour votre propre consolation; vous n'êtes pas encore insensibles au plaisir de recouvrer la grâce; vous avez de la naissance, et quoique la naissance ne soit pas un titre heureux selon l'Evangile, elle vous a procuré une éducation chrétienne, on vous a inspiré de l'horreur pour le vice, on vous a accoutumé de bonne heure à manger le pain de vie en approchant des saints mystères; vous ne sauriez encore l'oublier sans un secret reproche : *Oblitus sum comedere panem meum* (Ps. CI). Je sais qu'il est des moments où tous ces principes d'une éducation chrétienne, semblent être éteints, où le naturel le mieux formé est comme étouffé par le vice; mais il en est aussi d'autres où tous ces principes revivent et reprennent leurs forces; s'il est chez vous des moments de trouble et de passion où l'on s'égaré, il est encore des moments de raison où l'on revient à soi. Or, il est bien doux alors de retrouver le Père céleste qu'on a offensé, de rentrer en possession de la grâce qu'on a perdue, de recouvrer la paix de la conscience qu'on tâchait d'étourdir par le plaisir et par la dissipation, et qui faisait toujours quelque peine, et de se revoir avec les fidèles participer aux sacrés mystères dans l'Eglise,

et rentrer dans l'espérance de l'héritage du salut.

Mais la plus forte raison qui vous oblige à vous approcher du sacrement de pénitence, c'est l'aveu sincère que vous faites vous-mêmes de votre faiblesse. Tout homme est fragile; comme un jeune homme l'est par la raison de son âge, quand il ne le serait pas par l'infirmité commune à tous les hommes, cette faiblesse devient excusable devant Dieu, quand on tâche de l'appuyer, de l'aider, de se mettre en devoir d'obtenir pour cela la grâce; mais elle est inexcusable quand on n'a pas soin de se fortifier par l'usage des sacrements, par où la grâce et la force de l'esprit de Dieu passent en nous. Les Apôtres étaient aussi faibles que nous avant la venue du Saint-Esprit; ils ont tremblé, fui, renoncé Jésus-Christ, mais la vertu du Très-Haut, dont ils furent remplis à la Pentecôte, les rendit invincibles à tous les ennemis de l'Évangile, parce qu'ils prirent soin de s'enfermer dans le cénacle et d'attirer sur eux cet esprit de force. Vous serez toujours faibles tant que vous n'aurez point Dieu de votre côté; vous ne guérirez point, quand vous négligerez les remords; or, le remède établi par Jésus-Christ dans l'Église est le sacrement de pénitence, qui non-seulement confère la grâce sanctifiante, mais encore la grâce sacramentelle, qui nous donne un droit spécial d'obtenir de Dieu des secours puissants et efficaces pour résister au péché. Or, vous soustraire à la pénitence, c'est vous soustraire à ces grâces, c'est vous priver du fruit des sacrements, c'est donc autoriser votre faiblesse et la rendre criminelle devant Dieu. Que diriez-vous d'un soldat qui irait au combat sans armes? les armes du chrétien sont les grâces du ciel; or, vous y renoncez dès que vous renoncez à la voie que Jésus-Christ a établie dans l'Église pour vous les communiquer. Qu'on dise après cela, je suis faible, je suis fragile, qui ne le serait pas, messieurs? les saints qui n'approcheraient pas plus des sacrements que vous faites, pourraient-ils se conserver dans la vertu? mais souvent on aime sa faiblesse et on serait fâché de ne l'avoir pas.

J'ai fréquenté les sacrements pendant un temps, me direz-vous, et je ne me suis pas aperçu que j'en fusse meilleur, voilà ce qui me les fait négliger. En vérité, messieurs, c'est un abus, et si vous voulez vous interroger vous-mêmes de bonne foi, vous trouverez que vous vous êtes beaucoup plus abandonnés au péché depuis que vous avez quitté les sacrements que quand vous les fréquentiez. Ce qui vous les fait paraître inutiles, c'est que vous retombez, et que vous ne considérez pas que la pénitence ne rend pas un homme impeccable, mais moins sujet à pécher; que vous vous livrez avec beaucoup plus de licence au péché depuis que vous n'êtes plus arrêtés par ce frein salutaire, et soutenu par les grâces actuelles que le sacrement vous procurait; l'expérience nous fait voir tous les jours que les gens de ce caractère tombent

dans l'endurcissement et dans l'impénitence finale. Que jugeriez-vous, messieurs, d'un homme embarqué dans un navire qui fait eau, s'il se lassait de vider incessamment avec la pompe les eaux qui entrent dans son vaisseau, et s'il vous disait pour raison qu'il perd sa peine, parce qu'à mesure qu'il vide l'eau d'un côté, elle rentre par l'autre? C'est pour cela, lui diriez-vous, qu'il faut travailler sans relâche à la vider; car dès que vous cesserez de le faire, l'eau entrera en si grande quantité qu'elle coulera le navire à fond. J'en dis autant de vous, messieurs, vous vous laissez d'aller au tribunal de la pénitence, parce que vous retombez toujours dans vos péchés, et moi je dis que c'est pour cela même que vous devez fréquenter le sacrement, de crainte que le péché, entrant toujours dans votre cœur, ne vous jette enfin dans une obstination insurmontable, et qu'il ne vous abîme sans ressource. Ah! quand la confession ne servirait qu'à vous maintenir, comme elle fait, quelques jours en grâce, ce serait un bien d'une valeur inestimable.

Pour moi, me dira quelqu'autre, ce n'est point là ce qui m'arrête, mais c'est que je n'ai point de douleur de mes péchés, et j'aime mieux m'éloigner des sacrements, que de commettre un sacrilège. A Dieu ne plaise, messieurs, que vous en commettiez; je loue votre droiture, cela est d'un bon caractère, de ne s'acquitter que bien des devoirs de sa religion. Mais pourquoi n'auriez-vous point de douleur? qu'a le péché d'agréable après qu'il est commis? que vous en reste-t-il, que le repentir et la honte? combien de fois vous êtes-vous reproché à vous-même ce plaisir passager, frivole, qui vous échappe, qui passe comme un éclair et qui ne vous laisse que la confusion de l'avoir goûté? mais vous y avez de l'attache pour l'avenir. Ah! messieurs, ce serait une malice inexcusable. On aime le péché dans l'ardeur de la débauche, dans l'excès de la passion, dans un premier mouvement, tandis que dure le transport; mais quand on est de sang froid et rassis, rien n'est plus aisé, avec le secours de la grâce, que de ne le pas aimer. Et cela est si vrai, que nous voyons quelquefois des gens fort emportés dans le plaisir, qui en conçoivent après une horreur extrême; je suis bien sûr que si vous voulez sonder votre cœur de bonne foi, vous trouverez qu'il n'est pas si difficile d'y faire naître de la douleur. Ce qui vous trompe, je vais vous le dire, et je vous prie de l'observer, car il est de pratique, et pour vous et pour les confesseurs qui se trouvent quelquefois embarrassés par des péchés d'habitude. Il faut distinguer dans votre cœur deux mouvements, celui du penchant et de l'inclination habituelle qui vous porte au péché, et celui de la volonté qui peut être contraire. J'ose presque assurer qu'actuellement vous ne voulez pas le péché, que vous le détestez; mais l'erreur, c'est que vous prenez le penchant et l'inclination que vous avez, pour l'acte libre de la volonté; or, ce sont deux choses si différentes,



que l'une se trouve souvent sans l'autre. Mais je vois bien que je retomberai encore. Cette vue de l'avenir est un acte de l'entendement qui connaît la faiblesse, et non pas de la volonté, qui peut avec cette vue être franche et libre d'attachement actuel à votre péché, comme un joueur d'habitude, après une perte considérable peut avoir une volonté actuelle de ne jamais jouer, quoiqu'il prévienne que la force du penchant qui le domine, l'entraînera encore au jeu. Ainsi, non-seulement l'on peut avoir une vraie douleur de ses péchés, en prévoyant bien qu'on y retombera, mais on peut avoir avec cela une contrition très-parfaite; comme nous lisons dans l'histoire ecclésiastique qu'il est arrivé à quelques pénitents que Dieu a touchés d'une douleur si vive, que dans la vue qu'ils avaient qu'ils pourraient retomber, ils versaient des torrents de larmes et étaient inconsolables.

Mais je vais plus loin, messieurs, et je veux même que vous n'avez point de douleur, ne laissez pas de vous mettre aux pieds du prêtre avec un vrai motif de religion et déclarez-lui votre état : peut-être Dieu mettra-t-il en sa bouche la parole du salut qui vous convertira. Quand on se met en devoir de chercher Dieu, on le trouve bientôt qui vient au-devant. C'est un père qui a plus d'envie de retrouver son fils, que le fils n'en a de le rejoindre. Quand cette femme pécheresse de Samarie commença la conversation qu'elle eut avec le Sauveur du monde, c'était une femme bien perdue; mais elle y trouva des paroles de grâce qui la remirent dans le bon chemin. Quand cette femme surprise en adultère fut présentée au Fils de Dieu par les Juifs, elle n'était touchée que de la perte de son honneur; mais dès qu'elle fut à ses pieds, elle ne se sentit plus touchée que du regret de son péché : la bonté qu'elle trouva dans Jésus-Christ au travers des invectives des Pharisiens, la charma, la gagna, l'enleva; elle ne vit point que fier de sa vertu, il dédaignât les pécheurs qui étaient dans le vice; que par un zèle amer et chagrin il leur insultât; elle ne pût résister à tant de douceur jointe à tant de vertu; et le Fils de Dieu la toucha plus en lui donnant l'absolution de son crime, que tous les Pharisiens ne l'auraient étonnée en la lui refusant. Essayez, messieurs, si, en approchant des tribunaux de la pénitence, vous ne sentirez point expirer l'ardeur de cette passion que vous croyez incurable. Tel a commencé sa confession avec froideur et indifférence et qui l'a finie par les larmes.

Mais je vois ce qui vous arrête; il y entre un peu de respect humain, vous craignez la raillerie, vous appréhendez de passer pour dévots. Ah! chrétienne jeunesse, ne vous faites point un fantôme du respect humain, nous vivons dans un siècle où l'on peut être chrétien sans rougir de l'Évangile : il a été un temps où la vertu a été contrainte de se cacher et où le libertinage pouvait impunément se produire : cela n'est pas tout à fait arrêté; mais, quoiqu'il n'y ait encore que

trop de libertinage, du moins est-il contraint de se cacher à son tour; et ce n'est pas aujourd'hui se distinguer que de paraître avoir de la vertu, de la probité, de la religion; mais c'est au contraire se distinguer que de n'en avoir pas. Faites tous en ce jour votre devoir de chrétien, et personne de vous n'aura lieu de rien reprocher aux autres. Mais quand tous ne le feraient pas, vous ne devez point craindre de le faire; vous ne le ferez qu'à l'exemple de la personne sacrée du roi, qui, à la tête de la famille royale, donne cet exemple à tout le royaume. Vous qui vous disposez à marcher sous les ordres d'un si grand prince, commencez à observer ceux qui lui sont les plus chers et méprisez ce que le reste du monde peut dire contre vous sous ce prince, à qui on ne peut plaire sans religion.

Mais à quoi m'arrêtai-je? J'oublie que je parle à une noblesse chrétienne qui s'offenserait des motifs humains : c'est à vous qu'il faut que je m'adresse, ô Esprit adorable, esprit de force et de constance, qui n'avez pas seulement inspiré aux apôtres, mais à tant de nobles une généreuse intrépidité devant les tyrans, pour ne pas rougir de l'Évangile. O Esprit de sainteté, qui au travers du lumulte et de la lueur des armes, avez suscité tant de saints guerriers qui ont fait gloire de porter le nom chrétien, qui ont mené une vie si sainte que, dans l'armée de l'empereur Aurélien, on eut recours à leurs prières pour attirer une pluie miraculeuse du ciel. O Esprit-Saint, qui avez inspiré un si généreux mépris pour le monde à saint Maurice et à la vaillante légion qui combattait sous lui, qu'elle aime mieux quitter le baudrier et renoncer à sa fortune, que de renoncer Jésus-Christ. O Esprit-Saint, qui avez fait du centenier de l'Évangile, qui était un homme d'épée, comme ces gentils-hommes à qui j'ai l'honneur de parler, un modèle de foi digne d'être proposé par Jésus-Christ aux apôtres mêmes. O Esprit-Saint, qui malgré la licence du siècle et de la profession des armes, avez encore aujourd'hui des serviteurs déclarés dans les armées, qui ont fait taire le monde et triompher Jésus-Christ de la mauvaise honte qu'on a de le servir. Nous ne vous demandons pas de ces miracles de grâce, mais nous vous demandons seulement que dans le sein de la chrétienté, ce qu'il y a de plus illustre et de plus noble sorti d'ancêtres qui ont maintenu la foi et la religion, ne dédaigne pas à cette fête de faire une action chrétienne. Nous vous conjurons que cette jeune noblesse, dont une partie a passé par nos mains et nous a fait l'honneur de prendre chez nous une éducation pieuse, ne l'oublie pas encore; que nous n'ayons pas le déplaisir de les voir sitôt égarés; ce sera assez de douleur pour nous, si dans la suite de la vie ils s'égarèrent dans les voies corrompues du siècle. Que le naufrage ne se fasse pas encore au sortir du port : remplissez-les de cette force, de cette générosité chrétienne avec laquelle on accomplit ses devoirs de si bonne grâce : *Corde magno*

*et animo volenti*; qu'ils se ressentent comme les disciples de la venue d'un Dieu sur la terre : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto et cæperunt loqui*; qu'ils en soient tous remplis et qu'ils commencent à parler une langue qui leur pourrait devenir étrange, par le peu de soin qu'ils auraient de fréquenter les sacrements.

Répondez, messieurs, à la grâce que le Saint-Esprit vous présente, par une bonne confession : nous sommes venus ici en disposition de vous servir; que nous n'en sortions point sans avoir la consolation de vous voir tous bien avec Dieu et remplis de la grâce de son Esprit : imitez l'exemple de ce gentilhomme d'une puissante reine d'Ethiopie, auprès de qui le Saint-Esprit avait transporté saint Philippe : dites les mêmes paroles qu'il prononça, si touché de l'instruction que lui avait faite cet apôtre : *Ecce aqua, quid prohibet me baptizari?* Voilà de l'eau : qui empêche que sur l'heure, sans tarder, je ne sois chrétien ! Voilà des prêtres, et mon cœur est disposé : qui empêche que je ne reçoive la grâce, que je ne sois lavé par le baptême de la pénitence ? et nous vous dirons comme lui dit l'Apôtre : *Si credis ex toto corde, licet* : si c'est tout de bon que vous soyez persuadé et que vous vouliez faire votre devoir, comme il vous est aisé, nous sommes prêts à vous rendre la grâce en cette vie pour vous procurer la gloire en l'autre, que je vous souhaite, etc.

### SERMON XXXIX.

#### SUR LA CHARITE ENVERS LES PRISONNIERS.

Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus amen minimis, mihi fecistis.

*Je vous dis en vérité, que tout le bien que vous faites au moindre de mes frères, vous me le faites à moi-même (S. Math., ch. XXV).*

N'accusons plus la Providence d'avoir abandonné les pauvres, c'est à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre s'ils ne sont pas soulagés. Non, mes chers auditeurs, les fonds les plus opulents ne devraient point valoir ces paroles de Jésus-Christ, et il y a lieu de s'étonner qu'il y ait encore dans l'Eglise des gens qui manquent de tout, parmi les chrétiens persuadés de cet article, un des plus importants et des mieux fondés de leur créance, que tout le bien qu'ils font aux autres est fait à la personne même de Dieu.

En effet, messieurs, Jésus-Christ pouvait-il faire un parti plus avantageux aux pauvres, que de se mettre en leur place et d'exiger non - seulement avec l'autorité d'un Dieu, mais encore avec tout le droit que lui donne le titre de Sauveur, le tribut légitime que chacun de nous lui doit en qualité d'homme et en qualité de chrétien ? Et s'il y avait de la foi parmi nous, y aurait-il des gens plus heureux que les pauvres qui, exempts des soins et des embarras que traînent après soi les biens de la fortune, verraient, comme ils l'ont vu dans le temps de la primitive Eglise, fondre chez eux les aumônes des riches, et seraient à couvert des

nécessités de la vie, sous le nom et sous l'autorité du Dieu des chrétiens : *Neque enim quisquam egens erat inter illos (Act., IV).*

Non, messieurs, ce n'est point aux pauvres que vous manquez quand vous refusez l'aumône; ne vous flattez point de n'avoir rebuté qu'un malheureux; ou renoncez à votre foi, ou soyez persuadés que c'est Jésus-Christ même que vous rejetez. Il ne vous reprochera point au jugement dernier que vous avez abandonné les pauvres : peut-être ce reproche vous toucherait-il peu; mais il vous reprochera que vous l'avez abandonné lui-même. Il ne vous dira point : Mes pauvres n'avaient point d'habits et vous n'avez pas pris soin de les habiller; mais il vous dira : Je n'avais point d'habit moi-même, et vous ne m'avez pas donné de quoi me couvrir : *Nudus et non cooperuistis me (Matth., XXV).* J'étais malade, j'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité : *Infirmus, et in carcere, et non visitastis me (Ibid.).* Et ne croyez pas vous excuser en disant : Seigneur, quand vous avons-nous vu dans ces besoins sans vous assister ? *Quando te vidimus esurientem, et non ministravimus tibi (Ibid.)?* Nous avons bien vu quelquefois des malheureux, des gens méprisables dans le monde, nous avons ouï parler de leur nécessité, sans nous mettre fort en peine, ni en devoir de les soulager; mais, Seigneur, si nous avions jamais trouvé votre personne adorable en cet état, que n'eussions-nous point fait pour vous en retirer ? Excuse frivole, vous vous trompez, âmes infidèles, c'est moi qui étais ce misérable que vous avez abandonné, négligé, en pouvant - vous douter après l'assurance que je vous en donnais dans mon Evangile ? *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis (Ibid.).*

Ah ! Chrétiens, c'est ici que j'ai besoin de votre foi; gardez-vous de consulter les sens, et de vous arrêter au dehors du pauvre, toutes les apparences vous le rendront méprisable; mais regardez-le avec les yeux de la foi, que vous y trouverez de grandeur et de dignité ! Faites à son égard ce que vous faites à l'égard de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie; les espèces du pain et du vin qui révoltent les sens, ne ralentissent point la vivacité de votre foi; vous percez au travers de ces voiles sombres qui vous cachent la Divinité, vous l'y trouvez, vous l'y adorez; telle doit être votre conduite envers ceux pour qui je viens ici vous parler, c'est le Sauveur du monde qui souffre dans eux, il vous en avertit, je vous l'annonce encore de sa part; en faut-il davantage pour vous rendre sensibles à leurs misères ?

Oui, de quelque manière qu'on explique l'Evangile, Jésus-Christ est dans la personne des pauvres. Il y est, dit saint Thomas, par la communication que les membres du corps mystique de l'Eglise doivent avoir avec leur chef. Il y est, continue ce saint docteur, par commission; car, comme les princes ont des officiers subalternes pour lever sur le peuple les tributs et les impôts,

aussi les pauvres sont, pour ainsi dire, les ministres de Dieu, établis pour exiger et pour recevoir des riches ce qu'ils doivent à Dieu à tant de titres. Il y est encore, ajoute le docteur angélique, comme dans ses images qui nous en font conserver le souvenir; car, comme les rois sont les images de Dieu sur la terre, qui nous le représentent dans ce qu'il a de plus grand et de plus auguste, dans sa puissance, dans sa grandeur et dans sa majesté; ainsi les pauvres sont les images de Dieu, qui nous le retracent dans l'état humiliant qu'il a daigné prendre pour nous dans sa pauvreté et dans ses humiliations. Or, comme ce n'est point par les qualités éclatantes que Dieu nous a rachetés, mais par les opprobres, par les souffrances, si Dieu exige de nous le respect pour la personne sacrée des rois qu'il a élevés au-dessus de nos têtes, j'ose dire qu'il demande quelque chose de plus à l'égard des pauvres, et c'est un amour tendre envers ceux qui lui ressemblent par sa vie abjecte et souffrante : *Quanto pro me vilior*, disait autrefois saint Bernard, *tanto mihi carior*; plus mon Sauveur a voulu s'abaisser pour moi, plus il m'est cher, et plus ceux en qui je reconnais ses humiliations me doivent être aussi aimables.

Jugez par là, messieurs, de ce que vous devez à des gens affligés comme Jésus-Christ, méprisés comme lui, obscurs comme lui. Ah! que ne feriez-vous pas pour le démêler dans une troupe de pauvres, dit saint Chrysostome, si vous saviez qu'il y est déguisé, et si vous étiez assez heureux pour le reconnaître, quelque peu charitable que vous soyez d'ailleurs, quel effort ne feriez-vous pas pour gagner par vos aumônes celui dont dépend votre sort pour l'éternité? Vous n'oseriez alors refuser personne; vous auriez peur que celui qui retournerait les mains vides ne fût le Sauveur lui-même; à quoi pensez-vous donc, continue ce père, de n'écouter pas les plaintes des pauvres, assurés que vous êtes par la foi qu'il n'en est pas un seul en qui Jésus-Christ ne réside en personne? *Quamdiu fecistis uni*, etc.

Mais les pauvres en faveur de qui je parle ne sont pas seulement recommandables par leur pauvreté, ils ont un titre qui doit encore vous engager, chrétiens, à les assister. Ce sont de pauvres prisonniers également dépouillés des biens de la fortune, et privés de la liberté qui serait le seul remède à leurs disgrâces. Non, ce ne sont point de ces vagabonds dont la présence importune vient troubler vos prières jusqu'au pied des autels, ou qui étudient le moment pour vous surprendre dans des lieux écartés; ce sont des misérables, dont le malheur est de ne pouvoir se présenter à vos yeux; ils ont tout ce qu'il faut pour vous toucher de compassion, hors le pouvoir de vous approcher. Ce ne sont pas de ces gens oisifs qui trafiquent de leur misère et qui usurpent le patrimoine des véritables pauvres; ils sont hors d'état de gagner leur vie et ne soupirent qu'après le travail. Semblables, si je puis ici me servir

de cette comparaison, aux idoles des païens qui sont sans mouvements, ils ont des mains, mais elles sont liées, ils ne peuvent s'occuper ni à la culture de la terre, ni aux fonctions propres de leur vacation : *Manus habent et non palpabunt* (Ps. CXIII); ils ont des pieds pour marcher, mais ces pieds sont chargés de fers et ils ne peuvent les porter en mille endroits où l'état de leurs affaires demanderait leur présence et leur assiduité : *Pedes habent et non ambulabunt* (*Ibid.*); ils ont des yeux pour voir, mais ces yeux aveuglés par l'obscurité d'un cachot, ne percent pas au travers des murs pour découvrir les pièges qu'on leur tend, les embûches qu'on leur dresse, les procédures qu'on fait contre eux : *Oculos habent, et non videbunt* (*Ibid.*); ils ont une bouche pour parler, mais à qui se faire entendre du fond de ces tristes demeures où ils sont enfermés? une parole pour sortir dehors paie le passage et leur est vendue au prix de l'argent, la réponse ne leur revient qu'aux mêmes conditions, et ils ne sauraient rien demander par l'organe d'autrui, qui ne leur coûte plus que ce qu'ils pourraient obtenir : *Os habent et non loquentur* (*Ibid.*); en un mot, ils ont des oreilles pour entendre, mais ces oreilles sont fermées aux accusations qu'on forme, aux témoigns qu'on suppose pour les perdre : *Aures habent, et non audient* (*Ibid.*).

Encore s'ils étaient insensibles comme ces idoles et qu'ils n'eussent pas besoin de nourriture pour traîner une vie mourante! Hélas! combien de fois faut-il les retirer du désespoir qui les fait soupirer après la mort? Vous savez, chrétiens, combien ceux-là sont à plaindre qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, et qui sont entre les mains d'autrui; on ne compte presque plus sur ses proches dans le monde dès qu'on n'est plus en état que de leur être à charge; cependant la naissance, la nom que vous avez, vous attire encore de la considération dans vos disgrâces; quelquefois le mérite supplée à la naissance et trouve un asile, l'éducation des honnêtes gens leur tient lieu d'un cœur bien fait, et la vanité leur fait souvent faire, par un motif de gloire, des actions où le cœur n'a point de part. Nos prisonniers n'ont point de ces ressources : leur nom est obscur; comme ils sont la plupart sans naissance, leurs proches sont sans biens et sans éducation. Qui les assistera? Sera-ce une femme désolée, pauvre, chargée d'enfants, réduite à la mendicité par l'absence d'un mari qui lui gagnait sa vie? seront-ce des enfants écartés en divers lieux où le besoin les a conduits, qui la plupart ne connaissent plus leurs pères? des amis? ces sortes de gens en ont-ils? Qui donc, messieurs? Quoi! des hommes, des chrétiens, nos frères, seront-ils plus abandonnés dans le centre de Paris, que s'ils étaient dans une île déserte, ou sur la pointe d'un rocher inaccessible?

Mais il y a des personnes vertueuses qui en prennent soin. Oui, messieurs, je l'avoue, il y a encore des âmes généreuses, de ces cœurs bien faits, que la grâce et la nature

semblent avoir formés à l'envi pour le secours des malheureux ; mais ces personnes seules ne peuvent supporter tout le poids de cette entreprise, elles succomberont si vous ne leur tendez la main ; les besoins croissent, les fonds s'épuisent, la dépense passe de beaucoup les aumônes qu'on reçoit ; c'est une espèce de miracle que la charité des prisons subsiste encore. Ah ! si vous laissiez dépérir l'œuvre de Dieu, quel scrupule pour vous à la mort, quand il faudra rendre compte au père des pauvres, de l'administration de vos biens ? C'est aujourd'hui, pour ainsi dire, qu'il vous établit les tuteurs de ces pupilles, c'est aujourd'hui qu'il vous les recommande par ma bouche : *Memento victorun* (Heb., XIII) ; souvenez-vous des prisonniers. C'est aujourd'hui le jour de leur récolte, leur sort est entre vos mains ; à l'heure que je vous parle, ils sont dans l'attente de l'effet qu'aura sur vous la parole de Dieu. C'est à vous à prononcer, si vous voulez ajouter à la rigueur de leur captivité le malheur de vivre une année entière dans une extrême nécessité de toutes choses.

Mais peut-être y en a-t-il parmi vous qui ont plus de dévotion d'assister les malades. Ah ! chrétiens ; si vous êtes dans ces sentiments, que nos prisonniers sont heureux ! il n'y a pas de malades plus abandonnés que ceux qui tombent malades dans les prisons ; car dans les hôpitaux, vous le savez, combien de personnes charitables de l'un et de l'autre sexe se consacrent au service des infirmes ; gens que leur expérience et leur zèle a rendus si habiles que bien des personnes d'une condition si aisée sont plus mal gouvernées dans leurs maisons que les pauvres à l'hôpital. La seule prison sait faire les malades et ne les sait pas soulager : le mauvais air, l'infection du lieu, le défaut de nourriture, les incommodités de la vie, la captivité, la tristesse où les réduit le mauvais état de leurs affaires, les fait tous les jours tomber en de grandes maladies ; mais quel secours pendant ce temps-là ? Pour lit, un peu de paille ; pour nourriture, à peine un peu de pain ; l'eau même leur est vendue, le linge, s'ils en ont, car plusieurs en manquent, usé sur leur corps, tombe en lambeaux ; je n'ose même vous représenter la dernière extrémité où sont réduits quelques-uns d'entre eux pour ne pas blesser votre délicatesse ; si vous croyez que j'ajoute à leur misère, donnez-vous la peine de vous transporter dans ces lieux d'horreur, donnez-vous à vous-mêmes un spectacle si digne d'une âme chrétienne ; vous qui dans une comédie, dans un spectacle profane, avez le cœur si sensible à des malheurs imaginaires que la fable met sur la scène et qui ne furent jamais. Quand vos yeux seront frappés de ces tristes images, d'une misère si réelle et si véritable, j'ose répondre de la compassion de votre cœur et je ferais plus pour nos prisonniers, si je pouvais vous persuader de leur rendre une visite, que si je vous faisais cent discours en leur fa-  
veur.

Ah ! du moins si parmi le bruit de la symphonie et des voix, je pouvais vous faire entendre les pitoyables accents de ces malheureux ; si leurs cris pouvaient percer jusqu'à vous, qu'auriez-vous à répondre à leurs reproches ? Vous passez bien agréablement des heures qui vous coûtent cher : vous ne sauriez, dites-vous, nous assister ? ce que vous venez de donner à votre plaisir, aurait fait des heureux pendant des semaines entières. Mais vous n'auriez pas eu le plaisir que vous avez : comptez-vous pour rien celui de soulager des misérables ? Rendez-nous ce qui nous appartient : est-il possible que des hommes soient nés pour être si malheureux, tandis que les autres seront dans l'abondance ? ce n'est pas le dessein de Dieu. Que nous sert-il de vivre parmi vous si nous sommes ainsi délaissés ? Peut-être que le nom de prisonnier vous offense, messieurs, il porte avec soi l'idée d'un criminel ; vous les croyez dignes du mal qu'ils endurent. Non, chrétiens, ce terme ne doit point ici vous choquer ; ils sont plus pauvres que coupables, c'est l'indigence qui les met hors d'état de satisfaire à ce qu'on exige d'eux.

Mais s'il est agréable aux yeux de Dieu, de soulager le juste affligé, est-il moins beau de lui ramener un pécheur et de le convertir ? Or, messieurs, ce ne peut être que l'ouvrage de vos charités ; leur grâce est entre vos mains : car de croire que les prêtres et les religieux, quelque zélés qu'ils soient, puissent sans votre aide réduire ces cœurs indociles, c'est un abus. En vain nous leur disons qu'il faut retourner entre les bras de leur Père céleste, qu'il faut être soumis et résignés à ses ordres, qu'il faut se reposer sur les soins de sa Providence : tandis qu'ils sont dans un besoin extrême de toutes choses, ce langage leur paraît dur : *Durus est hic sermo* (Joan., VI). Ce ne sont point la plupart des gens dont on ait formé le cœur par une éducation chrétienne ; les sens qui les gouvernent avec empire sont révoltés ; ils se voient malheureux, et ils savent que vous êtes dans l'abondance : quelle apparence de leur faire comprendre que Dieu est leur Père aussi bien que le vôtre ? Oui, sans doute, mon Dieu, vous l'êtes, vous répandez assez de bienfaits sur la terre pour nourrir tous les hommes ; vous ordonnez par de saintes lois que les riches en fassent part aux pauvres ; vous inspirez peut-être à l'heure que je parle à mes auditeurs, des sentiments de compassion pour eux : mais que sert cela, chrétiens, si ces dons du Père céleste arrêtés entre vos mains par la cupidité, ou dissipés par le luxe, ne passent point jusqu'à celles des pauvres ? Vous voulez que chaque jour ils fassent leur devoir de chrétien, qu'ils réclament le Seigneur, qu'ils lui adressent leurs prières ; faites leur donc connaître par des soins effectifs qu'il veille sur leurs besoins. *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes* (Rom., II) ; vous êtes cause des blasphèmes qu'ils font contre Dieu. Si la charité vous ouvrait les mains, nous pourrions leur faire sentir ces entrailles pater-

nelles du maître qui les a créés et qui pense à eux ; une aumône les rend dociles à la parole divine : on est en droit d'exiger les devoirs de l'âme, quand on a pourvu aux nécessités du corps ; c'est alors qu'appuyés de vos libéralités, il nous est aisé de leur rendre vénérable une religion qui vous inspire des sentiments si humains pour eux ; ils ne peuvent plus se défendre, quand nous leur faisons voir qu'étant nourris du pain des serviteurs de Dieu, il est indigne qu'ils soient du nombre de ses ennemis.

Ah ! mesdames, l'excellente pratique de piété, pour satisfaire à Dieu sur le luxe et la vanité que les richesses inspirent ! il y en a peut-être parmi vous qui ont été assez malheureuses pour plaire trop au monde ; et qui par de vaines parures jointes aux grâces naturelles, quoique, si vous voulez, sans dessein et sans intention criminelle, n'ont pas laissé d'enlever à Dieu des cœurs qui n'étaient formés que pour l'aimer : il en est parmi vous, messieurs, qui touchés d'un amour illégitime, qui rend prodigues les plus avarés, se sont servis de leurs biens pour s'ouvrir par la voie des présents, un passage aux cœurs qu'ils voulaient surprendre : quelle satisfaction plus digne de vous, que de substituer ces personnes qui louent Dieu et qui l'honorent ; de lui acheter, pour ainsi dire, des esclaves et de faire servir vos richesses, cette source d'iniquité, non-seulement à votre sanctification, mais encore à celle de vos frères ?

Il y en a d'autres qui sont encore du grand monde et qui voudraient se convertir. On se plaint de n'avoir nul sentiment de dévotion ; voilà le temps de Pâques qui approche, on voudrait faire son devoir de chrétien, mais on ne s'y sent nulle disposition. Ah ! messieurs, s'il y a une voie qui puisse vous ramener à Dieu, c'est l'aumône ; soit qu'il faille attirer du ciel des grâces de conversion pour l'avenir, ou qu'il s'agisse de satisfaire pour les péchés passés. Qui, chrétiens, on est bien près de se rapprocher de Dieu, quand on pense à lui faire des amis ; souvent de grandes conversions ont commencé par là. Dieu eut pour agréable la charité de ces femmes déréglées d'Égypte, qui sauvèrent les enfants des Hébreux. Ah ! qu'il lui en coûterait pour perdre une personne qui a soin des frères et des membres de Jésus-Christ ! Sa providence y est trop intéressée, ce serait, en quelque façon, abandonner les pauvres. Seigneur, lui direz-vous, je sais qu'il n'y a rien dans mes œuvres qui doive me rendre agréable à vos yeux ; souffrez que je cherche accès auprès de vous ; vous aimez les pauvres, il ne me reste plus que cet endroit pour aller à vous ; il y a longtemps que je suis endurci pour vous, mais je me sens encore de la tendresse pour eux. Ah ! si je suis sensible aux misères de mes frères, peut-être ne serez-vous pas toujours insensible aux miennes ; vous ne direz pas, ô mon Dieu, que je donne tout au monde, au jeu, à la vanité ; je vous en réserve une partie ; je ne puis vous la donner à vous-

même, mais je la donne à ce que vous avez de plus cher sur la terre. Ah ! Seigneur, si, avec les cœurs que je tâche de vous gagner, vous vouliez aussi agréer le mien, ce serait alors que j'estimerais un vrai bonheur pour moi d'être né riche, si mon bien pouvait servir à me réconcilier avec vous.

Heureuse une âme à qui Dieu inspire des sentiments si humains ! Dans quelque désordre qu'elle puisse être engagée, j'ose dire qu'elle touche de près le moment de sa conversion, les pauvres achèveront le reste ; elle a pris Dieu par l'endroit qui lui est le plus sensible. Quand la veuve Doréas, si fameuse aux Actes des apôtres pour ses charités, eut expiré, on pria saint Pierre de la ressusciter ? La demande était hardie ; mais quand le saint apôtre vit fondre autour de lui une multitude infinie de pauvres, qui lui demandaient leur mère, chacun lui montrant le linge, les habits qu'elle leur avait travaillés de sa main, alors se sentant ému de tendresse et retraçant dans son esprit ce qu'il avait entendu dire à Jésus-Christ, il ne douta point que le père des pauvres ne fût encore plus attendri que lui ; il sentit bien, dit saint Cyprien, que, dans cette conjoncture, rien ne lui serait impossible : *Sensit impetrari posse*. Il se met en prières, il se joint aux cris d'une troupe désolée, il force le ciel à rendre la vie à cette femme charitable. Nous voyons quelquefois aux tribunaux de la pénitence de ces mondains, dont la conversion nous paraît presque impossible, mais, quand nous leur trouvons encore le cœur sensible aux misères de leurs frères, que nous les voyons disposés à répandre libéralement sur eux les biens qu'ils ont reçus de Dieu ; alors les ministres de Jésus-Christ, bien instruits des sentiments de leur maître, osent tout espérer ; ils demandent avec confiance, ils le font souvenir de ses promesses ; je ne sais quel instinct secret leur fait sentir qu'ils ne seront pas refusés. Malheur à ceux à qui Dieu ferme l'oreille et le cœur aux cris des pauvres ; c'est qu'il ne veut rien devoir à ces sortes de personnes, dans la nécessité où il se voit de les perdre ; il ne veut pas qu'ils aient rien à lui reprocher, qu'ils puissent, au jour redoutable de ses vengeances, où il les attend, lui demander la récompense de leurs aumônes. Hélas ! Seigneur, je vois tant de gens opulents, qui pourraient faire un si bon usage de leurs richesses, et faire profiter leur argent au centuple entre vos mains, mais dont vous vous mettez peu en peine ; il semble que vous dédaigniez leurs biens ; au contraire, Seigneur, je vous vois recevoir le denier de la veuve avec tant de marques d'estime : ce ne sont pas souvent les riches qui assistent les pauvres, ce sont les pauvres mêmes.

Pour satisfaire à Dieu sur les péchés de la vie passée, l'aumône n'est pas seulement le plus efficace, mais c'est le seul moyen qui vous reste. Vous le savez, messieurs, à la confession de Pâques, l'embarras où l'on se trouve quand il faut vous enjoindre une pénitence conforme à vos fautes, comme l'or-

donne le saint concile : de vous parler de jeûnes, ce n'est pas connaître la délicatesse de votre complexion ; le peu de santé que vous avez vous fournit un fonds d'excuses à quoi nous ne savons que répliquer ; méditer les vérités de l'Évangile, la plupart n'en ont pas l'usage ; vous ordonner une retraite pour quelques jours, votre état ne vous le permet pas, c'est parler une langue inconnue aux gens du monde ; vous prescrire une visite aux prisons ou aux hôpitaux, vous craignez le mauvais air et l'infection du lieu. Que vous reste-t-il pour satisfaire à Dieu ? c'est l'aumône ; quelque facile qu'il vous soit de la faire, Dieu veut bien s'en contenter : c'est en ce sens que l'Écriture dit que l'aumône détruit le péché, rachète le péché : *Eleemosyna resistit peccatis... peccata tua eleemosynis redime* (Eccles., III ; Dan., XIV).

Ah ! quand on a fait dans le monde quelque action honteuse qui déshonore, qu'on voit sa honte prête à éclater aux tribunaux de la justice, quelle largesse ne fait-on pas pour parer le coup qui menace ? on s'épuise, on prend sur soi, sur ses proches, sur ses amis, rien ne coûte alors ; la justice divine ne demande point de ces œuvres extraordinaires : elle veut bien se relâcher pour une aumône, que vous pouvez faire sans vous incommoder.

Vous ne sauriez alléguer de raison qui vous en dispense ; la santé n'y est point intéressée ; il ne faut point pour cela de contention d'esprit : il ne faut qu'un peu de charité ; un pécheur à qui Dieu vient de remettre ses offenses en peut-il manquer à l'égard de son prochain ? Vous sortez de l'esclavage honteux du péché, et un Dieu a versé son sang pour vous en délivrer ; votre frère est dans les fers, et Jésus-Christ vous demande quelque chose pour sa rançon, vous sentez-vous assez de dureté pour le lui refuser ? Quoi ! le bienfait que vous venez de recevoir vous inspire si peu de reconnaissance ?

Heureux les prisonniers sous la loi de Moïse ! S'ils souffraient durant le cours de l'année, du moins le temps de la Pâque des Juifs était un temps de salut pour eux : *Est autem consuetudo vobis, ut unum dimittam vobis in Pascha* (Joan., XVIII). Parmi le peuple le plus ingrat qui ait jamais été envers Dieu, la coutume était de relâcher un prisonnier à Pâques, en reconnaissance de la grâce que le Seigneur leur avait faite de les délivrer de la captivité d'Égypte ; mais sous la loi de grâce, sous la loi de charité, n'aurez-vous rien à espérer, malheureux captifs pour qui je parle ? La joie n'était pas seulement dans le temple, par les chants d'allégresse qu'on y entendait, elle perçait jusqu'au fond des cachots. Les chrétiens chanteront dans l'Église des cantiques de joie pour la résurrection de leur Sauveur ; mais vous, tout chrétien que vous êtes, vous n'y aurez point de part : ce jour de réjouissance sera aussi lugubre pour vous que tous les autres. Mais consolez-vous, vous aurez votre tour ; vous êtes présentement entre les mains de mes auditeurs, mais, au grand jour

du jugement, ils seront entre les vôtres ; votre destinée dépend d'eux, mais la leur dépendra de vous : ils souhaiteront de vous avoir alors pour patrons et pour protecteurs auprès de Dieu. Vous pourrez démêler au travers de la confusion générale, ceux qui vous auront soulagés ; et s'ils ne sont pas connus de vous en ce monde, Dieu vous les fera connaître à bon titre en l'autre vie : ils seront bénis du Père céleste, tandis qu'il lancera la foudre d'une éternelle malédiction contre ceux qui vous auront abandonnés.

Les temps, me dira-t-on, sont mauvais, chacun est incommodé, on n'en a pas de reste à répandre. Ah ! messieurs, si les temps sont mauvais pour vous, que seront-ils pour des gens qui n'ont ni fonds ni revenus ? Si les riches se ressentent des misères communes, à quelle extrémité sont réduits les pauvres ? et si le principe de l'aumône est fondé sur la nécessité du prochain, comme nous n'en pouvons douter, plus la nécessité croît d'une part, plus l'obligation devient pressante de l'autre. Vain prétexte dont on veut couvrir sa dureté. S'il arrive qu'on s'entête d'une personne, rien ne coûte : on ne s'aperçoit plus alors que les temps sont mauvais, et qu'on ne peut fournir à des dépenses extraordinaires ; on n'écoute plus cette prévoyance si éclairée, qui ferme les mains à l'aumône ; on est tranquille sur l'avenir, on n'examine plus si une famille en souffrira, si l'on engage son bien et celui de ses proches. Ces considérations, à qui on laisserait toute leur force dans une occasion d'assister son prochain, ne sont pas capables d'arrêter le cours d'une dissipation que le plaisir demande. Il en est de même des autres passions ; nous trouvons toujours le moyen de fournir aux frais, et nous ne gardons là-dessus aucunes mesures. L'ambitieux ne se plaint point que l'honneur lui soit vendu cher ; le joueur, pour entretenir son commerce, ne se contente pas d'épuiser sa bourse, il engage celle des autres ; une femme mondaine se passera de tout pour suivre le luxe et la vanité du monde ; et ce serait un exemple rare, que celui d'un homme qui ferait, pour donner l'aumône, tous les efforts qu'il fait pour contenter sa passion. Où sont les gens du siècle, qui, recevant à Pâques le Sauveur du monde, comme Zachée, le prince des publicains, eut l'honneur de le recevoir chez lui, partagent leurs biens avec les pauvres : *Dimidium bonorum meorum do pauperibus* (Luc., XIX). Le temps n'en est plus, mais le temps n'est plus aussi d'entendre ces paroles si consolantes de la bouche de Jésus-Christ : *Hodie salus domui huic facta est* ; c'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison ; ce n'est pas lorsque les biens y sont entrés : c'est lorsqu'ils en sont sortis en faveur des pauvres : *Hodie salus domui huic facta est*.

Ah ! s'il vous reste encore de la foi, hâtez-vous, chrétiens auditeurs, de gagner par vos aumônes celui qui doit être votre juge ; et si l'Esprit de Dieu vous l'inspire, courez vite aux prisons, allez rendre la liberté à des mi-

sérables arrêtés pour des sommes plus légères que celles que vous exposez au moindre coup de votre jeu ; soyez leur ange tutélaire, comme celui qui délivra saint Pierre ; dites-leur comme à cet apôtre : *Surge velociter, sequere me* (Act., XII) ; levez-vous, pauvres désolés, on vous ouvre le triste séjour où vous languissez ; je suis l'ange envoyé de Dieu pour venir rompre vos fers ; suivez-moi. Faites des heureux, messieurs, rendez le mari à une femme affligée, le père à des enfants abandonnés, le repos à une famille obérée, l'espérance et la vie à des gens désespérés ; essuyez des larmes qui coulent depuis si longtemps ; remettez la sérénité sur des visages pâles et languissants. Que le pauvre sous sa cabane, entouré de ses enfants, bénisse la main secourable qui aura brisé ses fers ; qu'ils vous regardent comme des sauveurs ; que leurs cris de joie percent jusqu'au ciel et le forcent à vous être favorable ; que leur liberté recouvrée les oblige à reconnaître que Dieu a vraiment soin d'eux, et leur fasse rétracter tous leurs murmures passés : *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum* (Act., XII) ; ah ! je reconnais à présent que Dieu est mon père ; car qui penserait à moi, si Dieu n'inspirait aux riches un peu de charité pour les pauvres ? Il est si beau, messieurs, de soulager les malheureux , et cela est si capable de flatter une âme bien née, que c'est une bonté même à Dieu d'en avoir fait une vertu. Il veut ajouter encore à cette satisfaction une gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

### SERMON XL.

#### SUR LA FOI.

*Fides tua te salvum fecit.*

*Votre foi vous a guéri* (S. Luc, ch. XVIII)

nous est important, messieurs, de savoir quelle est la foi de l'aveugle de Jéricho, puisque Jésus-Christ veut bien attribuer au mérite de sa foi le miracle qu'il vient de faire en sa faveur. C'est un pauvre qui, devenu aveugle depuis longtemps, ose attendre du Fils de Dieu sa guérison, qui était au-dessus de tous les remèdes naturels. Il est frappé des prodiges que Jésus-Christ fait partout ; le bruit en est venu jusqu'à lui, mais un bruit assez incertain ; autorisé du peuple, mais combattu par les scribes et les pharisiens, qui étaient les principaux de la synagogue. On sait quelle est l'incrédulité de l'homme, quand on lui parle de miracles ; mais quand cette incrédulité est approuvée des chefs de l'Eglise même, il semble qu'il y ait de la religion à ne pas croire malgré ses préjugés. Notre aveugle éclairé des lumières du ciel, criait avec humilité et avec soumission, et, se présentant devant le Fils de Dieu, il s'écrie : *Jesu Fili David, miserere mei* : Jésus fils de David, ayez pitié de moi. Sa foi le rend non-seulement souple et docile, mais encore généreux et assez zélé pour vaincre les difficultés qui se rencontrent. Ceux qui marchaient à la tête de la troupe qui suivait

Jésus-Christ, lui veulent imposer silence, jusqu'à le maltraiter de paroles, pour l'obliger à se taire : *Et qui praeibant, increpabant eum, ut taceret* (Ibid.) ; mais plus on s'oppose aux mouvements de sa foi, plus il la fait éclater ; plus le monde s'efforce de la ralentir, plus elle devient vive et agissante : *Ipse vero multo magis clamabat : Fili David, miserere mei* (Ibid.). Voilà, messieurs, quelle fut la foi de cet aveugle, par laquelle il mérita que le Sauveur du monde lui rendit la vue : *Fides tua te salvum fecit.*

Belle leçon, instruction salutaire, pour redresser les fidèles de notre siècle. Je ne sais par quelle fatalité, non-seulement les esprits forts qui se piquent de raison, manquent aujourd'hui de soumission pour la foi ; mais ce qui est plus déplorable, bien des gens, qui semblent avoir une foi vive et agissante, dont la vie chrétienne édifie le monde, laissent souvent au commun des fidèles la foi humble et soumise. Ils abondent en leur propre sens, selon l'expression de l'Apôtre, et croient avoir acquis par leurs bonnes œuvres un droit de se soustraire au joug humiliant de la foi. Comme au contraire il arrive assez souvent que ceux qui ont une foi humble et soumise s'en tiennent là, sans aller à la foi vive et agissante, qui fait mettre la main à l'œuvre ; contents du nom de chrétien, ils en négligent les devoirs, et sans se soucier de conformer leurs mœurs à leur créance, ils espèrent que leur docilité et leur soumission leur tiendra lieu de tout auprès de Dieu. C'est pour vous retirer de ces deux extrémités également éloignées du royaume de Dieu, que je vous propose aujourd'hui la foi de notre aveugle pour modèle : heureux si je puis inspirer aux premiers cette foi humble et soumise, par laquelle il crut sans écouter ni la raison ni les sens, et si je puis produire dans les seconds cette foi vive et agissante, par laquelle il surmonta toutes les résistances qu'on lui fit. Pour exécuter un dessein si conforme à mon Évangile, et si important pour l'édification de vos âmes, je tâcherai dans ce discours de faciliter aux chrétiens la soumission de la foi, c'est mon premier point ; et de réveiller dans les autres la langueur de la foi, c'est mon second point. La foi humble et soumise, la foi vive et agissante, ce sont, messieurs, les deux parties de mon discours et le sujet de vos attentions. Demandons au Saint-Esprit les lumières dont nous avons besoin par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'Ange : *Ave, Maria.*

#### PREMIERE PARTIE.

La soumission qu'exige la foi du chrétien, a de tout temps été combattue par deux sortes de personnes ; par les libertins, qui veulent se conduire selon les seules lumières de la raison, sans rien déférer à l'autorité ; par les hérétiques, qui, soumis en apparence à l'autorité divine, se réservent le droit d'examiner l'autorité même, et reprennent en quelque façon sur l'Eglise ce qu'ils semblent accorder à l'Évangile. Or, ce qui doit rendre

aux uns et aux autres la soumission plus aisée, c'est qu'en premier lieu, le libertin doit considérer que si la foi humilie l'orgueil de sa raison, en la captivant sous le joug de l'autorité, elle corrige en même temps les erreurs de la raison par l'infailibilité de la révélation divine, et mérite par là l'empire absolu qu'elle prend sur l'esprit de l'homme. En second lieu, l'hérétique doit considérer que si la foi condamne la curiosité de sa raison, en lui défendant de raisonner sur les mystères que l'Eglise lui propose, cette même foi le délivre en même temps des incertitudes et des agitations d'esprit inséparables de la curiosité en matière de religion, et lui procure un repos inaltérable, en la soumettant à l'autorité de l'Eglise, établie sur des preuves que la raison la plus sage, et la plus éclairée ne peut récuser. Examinons si cela ne suffit pas pour nous faciliter la soumission que l'Evangile exige de nous.

J'avoue d'abord que cette soumission aveugle blesse la délicatesse de notre orgueil par l'égalité qu'elle met entre tous les hommes, en les assujettissant indifféremment à l'obscurité de nos mystères. Le savant veut être distingué du peuple et ne veut pas être conduit par la même route que l'ignorant; le sage ne veut pas être gouverné comme les esprits simples; les grands ne veulent pas être confondus avec les petits. Or, la foi n'a nul égard à tout ce qui nous peut distinguer aux yeux des hommes. La religion que je vous ai prêchée, écrivait saint Paul aux Corinthiens, n'est pas une société politique, où l'on doit observer des ménagements avec les gens distingués dans le siècle, ou par l'éclat de la grandeur, ou par la sublimité de l'esprit, ou par les lumières de la sagesse mondaine. Les armes dont nous nous servons pour soumettre les hommes à la foi, ne sont pas des raisonnements selon la prudence charnelle : ce sont des armes faibles en apparence, à qui Dieu seul donne la force de renverser, de détruire, d'anéantir également le fort et le faible : *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei* (II Cor., 10). Il faut que la prudence humaine et la sagesse politique viennent se briser là : *Consilia destruentes*; il faut que l'éloquence des orateurs profanes et la science des philosophes, qui se révoltent contre les connaissances que la foi nous donne, soient confondus par la foi même : *In captivitate redigentes omnem intellectum*.

Ce n'est pas que la religion chrétienne n'ait eu de grands hommes, et qu'elle n'ait fourni en tous les temps de rares génies, des gens consommés dans toutes les sciences divines et humaines; elle en a peut-être plus donné au monde elle seule que toutes les autres sociétés ensemble; mais ce n'est point par là qu'elle les reconnaît pour ses enfants, c'est par la soumission, et, dès qu'ils en manquent tant soit peu, eussent-ils tous les trésors de la science et de la sagesse, elle les désavoue : *Considera*, dit saint Augustin,

*quod vocaris fidelis, non rationalis*. Elle a des princes et des conquérants qui la protègent par leur puissance et par leur valeur; mais ce n'est pas par là qu'elle les compte au nombre des siens, et, s'ils se relâchent en un seul point de cette exacte soumission qu'elle exige d'eux aussi bien que des derniers de leurs sujets, il n'en est point de si grands qu'elle ne soit prête à retrancher de son corps, comme un membre mort. Elle a des vierges qui lui font honneur par leur pureté; des solitaires qui soutiennent toute la rigueur de sa morale; mais ce n'est point précisément ni par la chasteté, ni par la mortification qu'ils sont enfants de l'Eglise; cette marque, quoique bonne, peut être équivoque; le caractère essentiel c'est la soumission. Elle a de grandes âmes que Dieu conduit par des voies extraordinaires, et auxquelles il a révélé quelquefois les secrets de l'avenir; mais ce n'est point encore par là qu'ils tiennent rang parmi les fidèles; c'est par la soumission de leur foi; et fussent-ils ravis avec saint Paul jusqu'au troisième ciel, elle leur dit comme à Lucifer : *Verumtamen ad infernum detraheris* (Isa., XIV). La foi ne demande précisément ni des sages, ni des grands, ni des vierges, ni des solitaires, ni des prophètes, elle veut des gens soumis : *In captivitate redigentes*, etc.

Remarquez, dit un savant interprète, que la captivité dit deux choses : un lieu obscur et ténébreux où le captif est enfermé, et l'impuissance d'aller où il veut; ainsi l'esprit humain se trouve, pour ainsi dire, investi de la profonde obscurité de nos mystères : le flambeau de la foi qui l'éclaire, dit saint Pierre, est assez sûr pour le conduire, mais il n'est pas assez lumineux pour dissiper ces saintes et adorables ténèbres : *Lucernæ lucenti in caliginoso loco* (II Pet., I). En second lieu, il perd la liberté de raisonner qui est l'action propre de l'esprit, appelée, dit saint Thomas, du mot de discours, *discursus*, parce que l'esprit en raisonnant passe d'une proposition à une autre. Là c'est une puissance liée que la foi tient captive. Il faut, dit Jésus-Christ, que vous deveniez comme des enfants si vous voulez être sauvés : *Nisi efficiamini sicut parvuli* (Matth., XVIII). Voici un enfant : il a la raison, mais sans en avoir l'usage; il est docile, il croit, il ne raisonne point. Tel doit être le fidèle, et voilà ce qui révolte l'orgueil de l'homme, voilà ce que Julien l'Apôstat reproche aux chrétiens, chez saint Grégoire de Naziance : *Nostrî, inquit, sunt sermones; vestra autem est infantia et rusticitas*. La raison et la politesse, disait-il, est notre partage, le vôtre est l'enfance et la grossièreté : *Nec aliud quidquam quam CREDE, sapientiæ vestræ committitur*. Et on ne vous fait point d'autre leçon, sinon, croyez, *crede*.

Sans doute, messieurs, il vous paraît dur que l'homme, qui seul parmi les animaux est né raisonnable, ne se conduise pas par la seule raison; mais considérez, dit saint Ambroise sur ces paroles de saint Paul : *Non cognovit mundus per sapientiam Deum* (I Cor.,



c. I), que Dieu n'a réduit l'homme à la foi qu'après lui avoir laissé faire une funeste expérience de l'insuffisance de sa raison pour se conduire en matière de religion. En effet, tout ce que l'antiquité nous a laissé de découvertes a été ou impiété dans les sages, les savants, les philosophes, ou superstition dans le peuple.

Je dis impiété dans les sages, soit que l'on compte parmi eux ceux qui ont été tout à fait athées, ne reconnaissant point d'autres principes de la nature que les éléments, ce que saint Paul appelle *Philosophiam secundum elementa* (Coloss., II) ; soit que l'on considère ceux qui, se laissant entraîner aux opinions populaires, sont tombés dans l'idolâtrie. Et qu'on ne dise pas qu'ils étaient trop éclairés pour croire la pluralité des dieux, car ils ont connu le véritable Dieu ; ils devaient se mettre en devoir de redresser le peuple au lieu de suivre ses erreurs ; et il est étrange que parmi tant de gens éclairés qui se piquaient de raison, pas un ne se soit appliqué à donner des leçons pour aimer un Dieu à qui la lumière naturelle nous ordonne de rendre les hommages du cœur aussi bien que ceux de l'esprit. Uniquement attachés à se faire une secte qui fit du bruit dans le monde et des disciples qui leur fissent honneur, pas un d'eux a-t-il pensé à former de vrais adorateurs du Dieu qu'ils connaissaient ? Ils ont au contraire attaqué sa providence, borné son pouvoir, assujéti l'excellence de sa nature à toutes les faiblesses humaines. Quel monstre qu'un Jupiter adultère, une Vénus impudique, un Mercure larron, une Junon incestueuse et chaque dieu distingué par un vice comme par son propre caractère ! plus coupables, dit saint Augustin, d'avoir attribué aux dieux les imperfections des hommes que d'avoir élevé, comme ils ont fait par leurs apothéoses, des hommes jusqu'au rang des dieux.

Superstition dans le peuple : est-il rien de plus déplorable que de voir l'homme, qui est le plus excellent ouvrage de la nature, prostituer indignement ses hommages aux plus viles créatures ? il n'en est point de si basse qui ne l'ait vu fléchir les genoux devant elle ; il a prodigué de l'encens non-seulement aux astres, mais aux animaux.

Combien la Grèce a-t-elle érigé de temples ? Combien Rome a-t-elle adoré de divinités ? à quels usages indignes n'a-t-elle pas étendu leurs soins, c'est une science comme leur reproche saint Augustin, que d'en savoir le nombre.

Pour la morale, qu'elle corruption de mœurs ! quels vices du corps que les philosophes même ont porté jusqu'à des excès honteux à la nature ! ou quel orgueil insupportable dans l'esprit par le mépris et des puissances de la terre et des dieux mêmes, dont le sage, selon Sénèque, est indépendant ! une vaine montre de constance et d'insensibilité, une recherche étendue de tout ce qui pouvait mettre sur le pied d'homme extraordinaire. Dans la doctrine quelle incertitude : les uns doutant de tout et les au-

tres ne doutant de rien ; les uns reconnaissant la Providence et les autres la combattant ; les uns croyant l'âme immortelle et les autres qu'elle devait mourir ; les uns mettant la souveraine félicité dans les biens de l'esprit et les autres dans les biens du corps. Voilà ce que nous ont laissé en matière de religion les beaux génies de l'antiquité dont nous révérons la mémoire et qui sont encore aujourd'hui nos maîtres dans tous les arts.

Raison humaine, où en êtes-vous réduite ? osez-vous encore présumer de conduire l'homme à Dieu, après de si honteux égarements ? reconnaissez ici votre faiblesse. Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de gouverner l'esprit de l'homme en ce qui regarde la religion. Si vous égalez le sage au simple, c'est pour corriger par la foi les erreurs de l'un et de l'autre ; c'est par là que vous empêchez les esprits du premier ordre de prendre l'essor, de s'évanouir dans leurs pensées et de donner dans ce sens réprouvé où sont tombés les sages du paganisme ; et qu'en même temps vous élevez l'esprit du simple et de l'ignorant au-dessus des préjugés populaires.

Quant à l'hérétique, qui veut bien se soumettre à l'autorité de la parole de Dieu, sa peine est de se soumettre à cette parole expliquée par l'Eglise ; il semble sacrifier les lumières de sa raison à la parole divine ; mais il se réserve la meilleure partie de ce sacrifice, en suivant la curiosité naturelle, en voulant creuser dans l'abîme impénétrable des Ecritures, en se faisant le juge et l'interprète de ses oracles. Or, si la foi commande cette curiosité dangereuse, elle nous délivre en même temps des incertitudes et des agitations continuelles qui rendent la foi du chrétien flottante et inquiète, lorsqu'il veut trop examiner les principes de sa créance. Et c'est ici que je ne puis assez admirer la providence de Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, de nous avoir fixé à ce centre d'unité qui ne se trouve que dans l'Eglise romaine qu'il nous a donnée pour mère et pour règle. Sans cela, messieurs, quelle confusion, quelle diversité de doctrine ! Je sais que l'Ecriture sainte est l'oracle qu'il faut consulter ; mais enfin cet oracle ne parle pas, il ne s'explique pas sur les difficultés qui peuvent naître. Je vois les paroles de l'Ecriture les plus claires sur lesquelles on forme des contestations et des disputes ; je vois de part et d'autres des raisons qui semblent autoriser le sens que chacun y donne ; les parties les plus opposées se servent des mêmes armes pour s'entre-détruire. Je trouve de grands hommes des deux côtés ; car enfin je ne veux pas disconvenir que les calvinistes n'aient eu parmi eux des gens habiles et des esprits éclairés ; ils sont aussi obligés d'avouer que nous en avons de notre côté.

Que fera le fidèle pour démêler au travers de ce chaos la véritable doctrine sans laquelle il n'y a point de salut ? L'esprit particulier est un guide qu'on doit reconnaître évidemment pour trompeur, parce qu'il dicte des articles de foi contradictoires ; on ne sait

si c'est Lucifer transformé en ange de lumière ou l'Esprit de vérité qui parle ; souvent même cet esprit consulté ne réplique rien qui arrête les fidèles. Que feront-ils donc dans ces cruelles perplexités ? Ah ! Seigneur, oserais-je le dire ? vous avez beaucoup fait pour l'Eglise, votre épouse, en lui laissant le livre des saintes Ecritures, c'est une source de lumière pour elle ; mais après tout, si vous n'aviez encore établi un juge pour éclaircir ce qu'elle a d'obscur, qu'auriez-vous laissé dans ce dépôt sacré, qu'une occasion de schisme, de scandale, de partialité et de libertinage de créance ? Vous auriez moins pourvu au repos, à l'union et à la foi de votre Eglise que le législateur le moins éclairé qui ne se contente pas de donner un volume de loi, mais qui établit des juges légitimes pour vider les différends qui naissent tous les jours sur le vrai sens de la loi. Ce n'est donc qu'en nous attachant à suivre ce guide inspiré du ciel pour conduire le troupeau de Jésus-Christ que nous pouvons espérer de trouver un repos assuré : *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ (Ephes., IV).*

Malheur à moi, si je puis calmer ma conscience hors de cette Eglise, que je vois si vénérable par son antiquité, qui, cent fois attaquée, combattue et presque réduite aux abois par tant d'hérésies sorties de son sein, mais toujours victorieuse de l'erreur et du temps, a pu seule survivre à toutes les sectes : tellement une dans sa doctrine, qu'elle ne peut s'allier avec une société étrangère ; si sainte dans ses mœurs, qu'elle seule fournit des chrétiens assez fervents pour pratiquer à la lettre ce que l'Evangile a de plus parfait ; si catholique, c'est-à-dire si universelle, qu'elle seule est répandue partout où l'on invoque Jésus-Christ ; si zélée, qu'elle a eu seule la force de porter la foi aux nations les plus sauvages et les plus barbares, à travers les feux allumés, et malgré le carnage de ses enfants ; en un mot, tellement apostolique, que, remontant jusqu'au temps des apôtres, elle peut compter sans interruption une suite de successeurs qui, avec leur juridiction de pasteurs, nous ont transmis leur doctrine.

C'est ici, mes frères, vous que le malheur de la naissance avait engagés dans l'erreur, et qui venez de rentrer dans le sein de l'Eglise, ou qui balancez encore à le faire, c'est ici que je vous prie de considérer, mes frères, que, sous une vaine apparence de respect pour la pure parole de Dieu, on vous a ôté toute la soumission d'esprit et toute l'humilité qui fait le caractère et le mérite de la foi, selon l'Evangile. Ce n'est pas vous soumettre à la parole divine, que de vous faire les juges et les interprètes de son légitime sens, c'est au contraire soumettre la parole divine à votre jugement, et la faire dépendre de vos décisions. Mais oublions les reproches ; ce n'est pas pour usurper un empire orgueilleux sur votre créance, ni pour affecter de la supériorité sur vous, que nous vous pressons ; loin de nous cet esprit

de vaine gloire, dont saint Paul avait tant d'horreur : *Non quia dominamur fidei vestræ. (I Cor., I).* Il y a longtemps que nous tâchons de vous rapprocher de nous, en nous relâchant de tout ce qui n'est point essentiel ; il nous tardait de nous voir rejoints à nos frères, que le lien de la patrie et celui de la religion nous doivent rendre si chers. *Charitas Christi urget nos (II Cor., V).* Voilà, mes frères, pourquoi nous vous sollicitons ; c'est parce que nous sommes pressés nous-mêmes par un esprit de charité qui nous fait gémir de vous voir comme arrachés du sein de notre mère commune. Ah ! gardez-vous d'imputer à vos péchés les instances qu'on vous fait, ce sont les fruits de ces prières ardentes et de ces vœux tant de fois réitérés, que l'Eglise n'a point cessé d'offrir pour vous depuis qu'elle a eu le malheur et le déplaisir de vous perdre, ce sont les effets de tant de bonnes œuvres, qu'ont pratiquées parmi vous des gens de bonne foi et d'une vie irréprochable, à qui il ne manque que la véritable créance ; c'est une occasion que Dieu a suscitée pour leur faire ouvrir les yeux.

Le religieux prince dont Dieu s'est servi pour consommer ce grand ouvrage, également touché de respect pour l'Eglise et de zèle pour votre salut, après avoir mis en œuvre tout ce que vous pouviez attendre, je ne dis pas de la bonté d'un prince, mais de la tendresse d'un prince, a cru être obligé de laisser échapper malgré lui quelque trait de sévérité paternelle, pour vous faciliter le retour dans le sein de l'Eglise. L'esprit de Dieu, quelque doux et paisible qu'il soit, quand il a été animé par le zèle, a fait quelquefois de ces violences salutaires que l'on approuve quand on est revenu à soi. C'est le Sauveur en personne, qui, tonnant dans la nue, renversa saint Paul, et l'obligea de se faire instruire ; il était aussi zélé pour la synagogue que vous l'avez été pour vos temples. Un peu de résistance dans ces rencontres a fait voir dans vous, comme dans cet apôtre, un fonds de piété qui nous édifie, et dont nous espérons beaucoup dans la suite. Fasse le Ciel que nous ayons la consolation de vous voir, à son exemple, aussi ardens défenseurs de la religion catholique que vous avez été ses ennemis de bonne foi.

Nous avons déjà la joie de voir quelques-uns des vôtres si consolés et si contents de leur retour à l'Eglise, que, par une sainte émulation, ils passent les nôtres mêmes. Je sais qu'il y en a d'autres à qui les préjugés de la naissance et de l'éducation ont laissé une plaie profonde, que le temps et la grâce fermeront ; je sais ce qu'il en coûte à des enfants pour condamner la mémoire de leurs pères. Mais remontez jusqu'à vos aïeux, qui nous quittèrent le siècle passé. Jusque-là, vos ancêtres, soumis à la parole de l'Eglise, avaient goûté dans son sein une paix parfaite, et je ne crois pas que vous vouliez désespérer de leur salut. Le démon, jaloux de l'union de l'Eglise, introduisit le schisme et la division. Mais pourquoi rappeler le

souvenir du passé ? Vos pères suivirent le torrent, entraînés la plupart par la nécessité des temps, et plus contraints par la force des armes qui troublèrent alors la France, que touchés par des motifs de religion. Vous avez eu le malheur, mes frères, de sucer l'erreur avec le lait ; mais vous n'avez pas été les auteurs de la séparation, il ne faut pas que vous la mainteniez. *Venite, et ascendamus ad montem Domini, et ad domum Dei Jacob (Isai., II)*. Venez, mes frères, allons ensemble à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob, c'est-à-dire du Dieu de vos ancêtres : *Doccebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus (Ibid.)*.

L'Eglise ne vous enseignera que ce qu'elle enseignait à vos pères, et ce sera sur leurs traces qu'elle vous conduira. C'est sur nos fonds sacrés qu'ils ont été régénérés en Jésus-Christ ; c'est à la face de nos autels qu'ils ont contracté les mariages dont vous êtes sortis. Quelle eût été leur douleur, s'ils eussent cru que de leur sang devaient sortir des enfants qui abandonneraient ces autels-là mêmes devant lesquels ils juraient de les élever dans la foi catholique ? Mais quelle sera leur joie de vous voir rentrer dans l'Eglise où ils ont vécu ; de vous voir encore fléchir les genoux dans ces mêmes temples où ils ont demandé une sainte postérité ; de vous voir présenter, pour le repos de leurs âmes, le même sacrifice qu'ils ont fait offrir pour le salut de la vôtre ; de vous voir à la même table, participer à ces redoutables mystères qui les remplissaient d'une frayeur si sainte et d'une grâce si abondante ? Quelle joie de vous voir mourir dans la paix de l'Eglise, grâce pour laquelle ils ont eux-mêmes formé tant de vœux, et qu'ils ont regardée comme une faveur digne d'être achetée au prix de tout leur sang ? Quelle consolation, en un mot, après que la mort vous aura fermé les yeux, de vous voir rejoindre leurs cendres dans la terre sainte où ils ont été inhumés, et de sortir un jour de cet asile, pour aller paraître devant Dieu ? Il ne suffit pas que la foi soit humble et soumise, il faut encore qu'elle soit vive et agissante ; c'est la seconde partie de mon discours.

#### SECONDE PARTIE.

Que vous servira, mes frères, dit l'apôtre saint Jacques, d'avoir la foi, si vous ne faites de bonnes œuvres : *Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat, se habere opera autem non habeat (Jacob., II)*. Espérez-vous que la foi seule suffira pour vous sauver : *Numquid poterit fides salvare eum ?* Non, mes frères, continue cet apôtre, ne vous y trompez pas, car comme un corps sans âme est mort, aussi la foi sans les bonnes œuvres est morte : *Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus*. Cela est décisif contre ces lâches chrétiens qui, contents d'une foi humble et soumise, ne pensent pas à conformer leurs mœurs à leur créance par une foi vive et agissante.

Or pour demeurer dans la comparaison de l'apôtre saint Jacques, comme un corps mort et sans mouvement, ou du moins qui

n'est capable que d'un mouvement emprunté, qu'il reçoit par une impression étrangère ; ainsi l'on connaît que la foi du chrétien est morte, en ce qu'il n'a plus de mouvement pour les œuvres du christianisme, ou que s'il lui reste encore quelque mouvement vers le bien, ce n'est plus la foi qui en est l'âme et le principe, mais une cause étrangère, comme la gloire mondaine, la politique ou l'intérêt. Voilà les deux marques essentielles de la foi morte ; ne faire plus les œuvres que la foi prescrit, ou ne les faire plus par le principe de la foi. Mais pour réveiller sur cela la langueur des fidèles, je ne veux point d'autre remède que le mal même. Oui, je voudrais seulement qu'on fit une forte réflexion à l'indignité qu'il y a dans cette horrible contradiction de mœurs et de créance qui paraît aux yeux des hommes ; et dans cette contrariété hypocrite d'actions et d'intentions, dont Dieu est témoin ; c'est ce qui me reste à vous faire considérer.

Il y a sans doute de quoi s'étonner, messieurs, que croyant des vérités aussi terribles que le sont celles qui font l'objet de notre créance, nous vivions dans un libertinage de mœurs aussi déclaré que l'est celui de la plupart des gens du siècle ; c'est une espèce de miracle diabolique aussi surprenant que les miracles les plus extraordinaires, et si la corruption du monde ne vous avait accoutumés dès la jeunesse à cette contradiction monstrueuse, nous serions aussi frappés d'étonnement à la vue de ce prodige que le sont les nations les plus infidèles lorsqu'elles apprennent pour la première fois les articles de notre créance et le dérèglement de nos mœurs ; quelques-uns de ces idolâtres en sont venus jusqu'à croire que la foi était une chimère. Mais après tout, pour ne point outrer la vérité dans la matière que je traite, il me paraît que ce n'est point précisément par manque de foi qu'on vit si mal aujourd'hui. Quand on vient à chercher en détail ce grand nombre d'infidèles qui soient assez malheureux pour avoir pris le parti de renoncer à l'Evangile, et de ne rien croire, il n'est pas si facile qu'on pense de le trouver. Faisons justice à la faiblesse humaine ; contentons-nous de lui montrer qu'elle est inexcusable, sans l'accuser d'être incrédule.

Non, mes frères, vous n'avez point perdu la foi ; elle trouverait peut-être parmi vous des personnes assez généreuses pour la défendre jusqu'à verser leur sang. Je veux bien tomher d'accord et gémir avec vous de la véritable cause du dérèglement que nous voyons. Cette foi si bien établie et si bien fondée, vous propose à la vérité de grands objets capables d'imprimer la terreur et de réveiller l'espérance, mais ces objets sont invisibles ; le monde n'étale à vos yeux qu'une vaine montre de biens passagers, mais ces biens sont sensibles et déterminent ainsi un cœur que son penchant naturel entraîne au plaisir des sens ; la foi ne vous soutient que par l'avenir, et le monde vous attire par le présent ; la foi ne vous montre point les trésors qu'elle vous promet, et le monde vous

en montre plus qu'il ne vous en peut donner.

Ah ! messieurs, si vous saviez vous servir de la foi, qu'elle ferait bientôt évanouir tous ces fantômes de biens périssables dont la présence vous éblouit et vous charme ! Je voudrais que, vous dérobant pour un temps au monde, et fermant la porte sur vous, selon le conseil de l'Évangile, vous voulussiez vous faire rendre compte à vous-même de l'état de votre foi : *Vosmetipsos tentate, si estis in fide; ipsi vos probate* (II Cor., XIII) : Sondez votre cœur devant Dieu : Ai-je perdu la foi ? je suis dans le désordre, je vis en païen, je le sais je l'avoue, mais je veux voir à quoi il faut m'en tenir. Encore une fois, n'y a-t-il plus de religion pour moi ? cette religion qui m'a été si chère tandis que j'ai bien vécu et que je lui ai laissé le soin de ma conduite, ne m'est-elle plus rien ? Ah ! pourquoi l'aurais-je perdue, Seigneur ? A Dieu ne plaise que je renonce à une loi si vénérable par sa sagesse et par sa sainteté, si aimable par sa douceur, si solidement établie et confirmée par tant de miracles !

Mais croire et vivre de la sorte, être persuadé qu'il y a une éternité de peines pour les pécheurs et de gloire pour les gens de bien ; savoir que je suis près de ce terme fatal, qui doit décider de mon sort, et vivre tranquillement entre ces deux éternités ! *Hinc mihi corona, inde gehenna paratur*, disait saint Bernard, *et inter hanc et illam nugarum libet, oscitare delectat* ! Quoi ! je puis entre ces deux bornes fatales, où il faut que la vie la plus heureuse aboutisse un jour, m'amuser à la bagatelle, me nourrir d'espérances chimériques, me bâtir une fortune sur le sable mouvant, me laisser enivrer de l'amour de ce siècle qui m'échappe à toute heure malgré moi ! *Nec trahor desiderio, nec periculo terreor, nec cupidus plane, necavidus* ! (*Ibid.*) Quoi ! je crois que je suis à la veille, ou de tomber dans le plus terrible des maux, ou de recueillir le plus grand des biens, et je puis vivre dans cette indolence stupide, sans craindre l'un et sans désirer l'autre ! Je sais que je suis hors de la grâce et Dieu ; que je puis être surpris par la mort, qu'il n'y aura plus de retour : je vois tout tomber au tour de moi, mes proches et mes amis enlevés subitement et la plupart dans un état où je ne voudrais pas mourir ; il n'y a que la pénitence qui puisse me tirer d'un pas si dangereux, et j'ose la différer ! Est-ce folie, est-ce fureur ? m'auriez-vous livré, ô mon Dieu, à l'endurcissement de cœur ? en serais-je réduit à la foi des démons, qui croient, convaincus par l'évidence de la vérité, et qui tremblent, obstinés qu'ils sont dans l'impénitence finale : *Credunt et contremiscunt* (*Jacob. II*). Plus coupable encore et plus à plaindre qu'eux, de croire et de ne trembler pas.

Ah ! chrétiens, qui n'avez peut-être jamais bien pensé à ce que vous croyez, si Dieu réveille en vous quelque étincelle de cette foi mourante, de grâce ne l'étouffez pas : laissez-la agir dans toute son étendue ; vous en connaîtrez la force et la vertu. Souffrez

qu'elle vous conduise elle-même dans ces lieux souterrains où la justice divine allume un feu qui ne s'éteint jamais ; qu'elle vous ouvre ces portes fatales qui seront fermées pour toujours ; qu'elle vous fasse voir ce grincement de dents et ces gémisséments éternels que la rage et le désespoir arrachent aux damnés ; qu'elle vous fasse voir la place qui vous est marquée, si vous ne faites pénitence. Souffrez ensuite qu'elle vous ouvre le sein de la miséricorde infinie d'un Dieu, qui est encore aujourd'hui votre Sauveur, et qui peut-être sera demain votre juge. C'est ici que j'ai besoin de votre grâce, Seigneur, c'est à vous seul, qui avez notre cœur entre vos mains, d'achever la conversion de ceux que vous avez touchés. Sera-t-il dit que votre parole, autrefois si puissante, ne sera plus rien dans notre siècle ? Frappez, Seigneur, réveillez des âmes languissantes, et ne laissez pas votre victoire imparfaite. Tel est aujourd'hui susceptible des impressions de votre esprit, qui ne le sera pas demain, vous connaissez le cœur volage des mondains : il n'y a point de temps à perdre avec eux ; ils veulent être emportés, enlevés, forcés sur l'heure. C'est maintenant, Seigneur, ou jamais. Hors de là les sens vont reprendre leur empire, la foi va demeurer sans effet ; ce pécheur qui balance va vous échapper, cet auditeur docile est prêt à suivre l'attrait qui le guide : au sortir de l'Église, s'il a le loisir de respirer, occupé des vains amusements du monde, il va éteindre ce rayon de lumière qui vient de luire à ses yeux. Et quand, Seigneur, pourrez-vous retrouver ce cœur rebelle ? en voilà peut-être jusqu'à la mort.

Il ne suffit pas pour avoir une foi vive et agissante de faire de bonnes œuvres, il faut encore les faire par un principe de foi, et non pas par des motifs humains et par des raisons temporelles. Or c'est à quoi les gens du monde font peu d'attention : ceux qui sont réguliers dans leurs devoirs, se contentent de l'être sans se mettre en peine d'examiner pourquoi ils le font ; et comme nous avons le bonheur de vivre dans un siècle où le libertinage est contraint de se cacher, et où la vertu règne avec empire, rien n'est plus ordinaire que de voir de ces fantômes de chrétiens que la gloire soutient, que les ressorts de l'intérêt font marcher, qui ont tous les dehors de la piété, et qui au fond n'ont pas la première teinture du christianisme. Ne regrettons pas les premiers siècles de l'Église pour les vertus et les bonnes œuvres d'éclat ; nous en avons peut-être autant que les fidèles de ces temps-là. Il y avait alors un petit nombre de gens destinés à l'apostolat ; aujourd'hui chaque chrétien s'érige en apôtre ; les plus déréglés ont du zèle pour le salut d'autrui ; chacun fait gloire de paraître à la tête des bonnes œuvres ; la dévotion même, que le monde a toujours persécutée, est autorisée par la mode. A Dieu ne plaise que je blâme des dispositions si avantageuses à la piété ! mais gardez-vous aussi de croire que Dieu se contente des apparences, comme les hommes ; que sous une conduite chré-

tienne il approuve un cœur païen; et qu'il confonde ce qu'on donne à l'intérêt, à la gloire, au respect humain, avec ce qu'on fait pour lui plaire. *Esse christianum magnum est, non videri.* Il n'est rien de plus grand, dit saint Jérôme, que d'être chrétien; de l'être, dis-je, et non pas de le paraître.

Ainsi, sur ce principe, si je veux rentrer dans moi-même, et, suivant les règles de la foi, si j'examine ce qui donne le mouvement à ces vertus qui me font honneur, et que je trouve devant Dieu que la source en est empoisonnée par des vues humaines, c'est en vain que je me flatte d'avoir cette foi vive et agissante, qui fait le vrai juste aux yeux de Dieu.

Voilà cependant sur quoi roulent presque toutes les vertus du monde; voilà l'éducation qu'on donne à la jeunesse. Prenez garde, dit-on, on ne fait plus rien maintenant sans vertu; le maître que vous servez est un homme d'ordre, la maison où vous entrez est régulière, le parti de l'Eglise que vous prenez veut des gens qui vivent bien, on n'avance point sans cela. Ah! chrétien, c'est votre Dieu qu'il faut servir, c'est votre âme qu'il faut sauver. Vil esclave du monde, êtes-vous né pour plaire à d'autres yeux qu'à ceux de Dieu? Sera-t-il le seul qui sera compté pour rien? siècle profane! Quoi! les prédicateurs seront eux-mêmes obligés de quitter ce glaive tranchant de la parole divine, pour avoir recours aux faibles armes de la raison et de la prudence charnelle! Quand nous n'avons plus que les motifs de la foi à vous proposer, l'enfer et l'éternité de ses peines, la gloire des bienheureux, un Dieu expirant sur une croix pour vous, ces grandes vérités, qui ont converti l'univers entier, sont sans force et ne font plus aucun effet! Tout ce que vous avez fait pour l'homme, Seigneur, n'est plus rien aujourd'hui; le langage de la foi est devenu un langage étranger pour les chrétiens. Il faut aller chercher dans ces cœurs infidèles quelque reste de préjugés humains, pour y faire entrer l'Evangile; il faut leur inspirer la vertu à la faveur du vice; il faut réveiller leur ambition, leur cupidité, par la crainte du déshonneur, des pertes de biens; il faut par des éloges continuels soutenir ce fantôme de christianisme, qui ne peut prendre de l'Evangile que ce que le monde en approuve.

C'est ici que je vous rappelle encore un fois, premiers fidèles, illustres fondateurs de notre religion, dignes pères d'une Eglise si pure et si sainte, exemples si souvent allégués dans ce siècle et si peu suivis; que vous faisait-on espérer, lorsqu'on vous conférait le caractère de chrétiens par le baptême? Vous promettaient-on de la gloire, une grande réputation? Vous ouvrait-on par la pratique de l'Evangile un chemin facile aux honneurs? Etaient-ce là les leçons de vertus que vous faisaient les apôtres? Ah! qui vous eût parlé d'une autre gloire que de la gloire éternelle, d'une autre fortune que d'une heureuse immortalité, vous l'eussiez regardé

comme un prévaricateur. On ne vous proposait que les humiliations et les opprobres. On commençait par vous dire que si vous vouliez servir Jésus-Christ, vous deviez vous attendre à être traités comme les derniers des hommes, proscrits, exilés, foulés aux pieds. Non, messieurs, ce n'était qu'à ce prix qu'on conférait le caractère du baptême à ceux qui le demandaient. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que la vivacité de leur foi dévorait tous ces obstacles. Ceux qui étaient assez heureux pour se voir maltraités des hommes, bénissaient le ciel d'agréer leurs services sans les récompenser en cette vie; et ceux à qui leur vertu attirait de l'estime et de la considération dans l'Eglise, se dérobaient quelquefois au monde, et cherchaient dans les déserts le plaisir de n'être connus que de Dieu, et de ne plaire qu'à lui seul.

Sauveur des hommes, auteur et consommateur de notre foi, que me reste-t-il autre chose à vous demander pour notre siècle, que cette foi vive et agissante qui fait l'âme du chrétien? L'exercice de la foi règne en France plus qu'en aucune nation du monde. Nos frères réunis au troupeau de l'Eglise, n'ont plus qu'une même créance; le libertinage est contraint de se cacher; la piété fleurit; le zèle des gens de bien réforme tout; les bonnes œuvres sont en recommandation. Achevez, Seigneur, ce que vous avez commencé; animez tout cela d'une foi vive et d'une sincère ardeur de vous plaire; ôtez-nous cet esprit judaïque qui s'arrête à l'extérieur de la loi, et donnez-nous cet esprit vraiment chrétien qui brûle du désir de vous satisfaire. C'est surtout en ces jours périlleux où le monde autorise la licence des mœurs, que nous avons besoin d'être soutenus par la foi. Vous avez encore, Seigneur, de ces adorateurs en esprit et en vérité, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole. Que nos frères rentrés dans le sein de l'Eglise ne nous reprochent point nos dérèglements; s'il y a parmi nous des chrétiens assez lâches pour se laisser entraîner en ce temps au torrent du monde, il y en a d'assez fidèles et d'assez zélés pour lui résister. Le Dieu que nous adorons dans le sacrement de l'eucharistie, n'est pas abandonné de tous les siens. Sa présence adorable inspire encore assez de respect pour attacher auprès de sa personne ceux qu'une foi vive et agissante distingue parmi nous. On les a vus, ces jours-ci, participer aux saints mystères, assister au service divin. Vous les connaissez, Seigneur, et il suffit à une âme vraiment chrétienne de vous avoir pour témoin de sa foi et de son zèle. Fasse le ciel, qu'animés de cette foi, nous arrivions tous à la gloire! etc.

## SERMON XLII.

## SUR L'AMBITION.

Scitis quia principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt, potestatem exercent in eos : non ita erit inter vos.

*Vous savez que ceux qui tiennent les premiers rangs parmi les nations leur commandent en maîtres, et que les plus puissants exercent sur elles leur empire. Vous n'en userez pas de même entre vous (S. Matth., XX, 23).*

Est-il donc vrai, chrétiens, et qui le croirait, que les apôtres, c'est-à-dire des hommes nés dans les dernières conditions du monde, eussent à se préserver de l'esprit de domination, et qu'il fût besoin de leur faire une leçon si précise et si expresse contre la passion et le désir de s'agrandir? Que pouvaient prétendre de pauvres pécheurs, et l'ambition pouvait-elle entrer dans des âmes dont les vues devaient être si courtes et les espérances si bornées? Que dans l'éternité bienheureuse ils envisageassent une gloire immortelle comme la récompense et la fin de leurs travaux; c'est à quoi les engageaient les promesses du Fils de Dieu, si souvent répétées et si solidement établies; mais avant qu'ils fussent mis en possession de cette gloire céleste, à quelle autre gloire sur la terre, à quelle grandeur l'obscurité de leur état leur permettait-elle d'aspirer? Disons mieux, mes chers auditeurs, l'exemple qui nous est marqué dans le même Évangile et au même endroit d'où sont tirées les paroles de mon texte, nous montre bien que l'ambition est de tous les états, et qu'il n'y en a point de si abject où l'on ne soit sensible à l'honneur, et où l'on n'aime à tenir le premier rang. Qu'était-ce que Jacques et Jean? tous deux fils de Zébédée et sortis du simple peuple : cependant ils ont l'un et l'autre l'assurance de s'adresser au Sauveur des hommes par l'entremise de leur mère, et de lui demander les premières places dans ce royaume temporel, où, selon je ne sais quelle opinion assez répandue, quoique fautive, il devait régner pendant un certain nombre d'années, avec une pleine et absolue puissance : *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo (Matth. XX)*. Ils n'ont point égard aux auditeurs, mais ils s'efforcent d'emporter sur eux la préférence; ils y emploient la sollicitation et la prière; ils n'hésitent point à répondre d'eux-mêmes et de leurs bonnes dispositions : *Possumus*. Tant il est certain que partout la prééminence nous plaît, et qu'elle a des charmes dont on ne peut presque nulle part se défendre.

Avouons-le; après tout, chrétiens, et convenons que l'ambition est particulièrement le vice des grands. Aussi, bien loin de la condamner et d'en rougir, ils la canonisent en quelque manière, ils en font une espèce de vertu, ils s'en glorifient; car, dit-on, si c'est un vice, du moins est-ce le vice des cœurs nobles et des âmes généreuses. On le dit, et moi je veux aujourd'hui vous en donner une idée toute contraire; je veux vous faire voir que rien n'est plus capable d'avi-

rir une âme, et de détruire dans nous tous les sentiments d'une vraie noblesse et solide grandeur. Ce n'est point là une exagération, ce n'est point un paradoxe, mais une vérité dont j'entreprends de vous convaincre, et dont les preuves seront les plus palpables et les plus sensibles.

En effet, selon la diversité des temps, à quoi l'ambition réduit-elle l'ambitieux, et à quoi le porte-t-elle? Je dis selon la diversité des temps, et comprenez ceci, c'est tout mon dessein. L'ambitieux n'est-il point encore parvenu au terme qu'il a en vue, et où il travaille sans relâche à s'avancer? c'est alors que pour y atteindre, son ambition le réduit dans un assujettissement et une dépendance que nous pouvons justement appeler un esclavage. Mais, par un heureux changement de la scène, a-t-il enfin réussi dans ses prétentions, et est-il arrivé au point d'élevation où il visait? c'est alors, que, jouissant de sa fortune, son ambition le porte à des hauteurs, à une indépendance et à un empire que nous pouvons traiter de tyrannie. Pardonnez ces expressions, je les expliquerai. Ainsi, dans le sens que je l'entends, l'ambitieux esclave et l'ambitieux tyran : voilà ce que j'ai à vous représenter. L'ambitieux esclave dans la recherche et la poursuite des honneurs du siècle; première partie. L'ambitieux tyran dans l'usage, ou plutôt dans l'abus qu'il fait des honneurs du siècle; seconde partie. Or, qu'y a-t-il de plus opposé que ces deux caractères à la véritable grandeur; mais surtout qu'y a-t-il de plus condamnable selon les principes de cette humilité chrétienne, que notre divin maître est venu nous enseigner? J'ai besoin de la grâce et des lumières du Saint-Esprit : adressons-nous à Marie pour les obtenir, et disons-lui : *Ave, Maria*.

## PREMIÈRE PARTIE.

C'est le propre de la passion de s'aveugler elle-même et de se réduire, sans le prétendre, à l'état même qu'elle se propose d'éviter en se portant vers l'objet qu'elle poursuit. L'ambitieux veut dominer, mais par un effet bien éloigné de ses vues, rien ne le rend plus esclave que son ambition. Car j'appelle esclavage, une dépendance pénible et laborieuse; une dépendance basse et servile, une dépendance stérile et sans fruits. Or, tel est communément l'état d'un homme qui cherche à s'élever, et qui court après les honneurs du siècle; il marche dans une carrière où il trouve bien des peines à soutenir et bien des dégoûts à dévorer, et par là son esclavage est le plus dur et le plus pesant; dans une carrière, où il est obligé de ramper en mille rencontres, et de descendre à mille bassesses, et par là son esclavage est le plus honteux et le plus vil; enfin, dans une carrière où souvent il court au hasard et ne voit jamais ses espérances remplies, et par là son esclavage lui devient le plus inutile et le plus infructueux. Vous me prévenez sans doute, chrétiens, et la connaissance que vous devez avoir du monde, vous convainc déjà par avance de ce que j'ai ici à vous dire; mais il

est bon néanmoins de vous en retracer une légère peinture, et de vous remettre devant les yeux ce que vous avez cent fois, ou éprouvé vous-mêmes, ou déploré dans les autres et condamné.

Voici d'abord la situation où je suppose un de ces mondains qui, ne sachant point se borner à ce qu'ils sont par les ordres de la providence divine, veulent toujours être ce qu'ils ne sont pas. Sa condition ne le contente point, parce qu'elle ne répond point à ses vues présomptueuses. Il faut qu'il se pousse, qu'il occupe telle place, que de degrés en degrés il monte à ce rang. Il le faut, car l'ambition le demande ; mais il n'y est pas encore, et il est même fort au-dessous. Cependant il y a des voies qui peuvent l'y conduire, et il est question de prendre les plus efficaces et les plus sûres. Si c'est un homme de naissance, sa naissance lui peut être de quelque secours ; mais du reste c'est un secours assez faible, à moins qu'il ne soit soutenu d'ailleurs ; et tous les jours nous voyons des gens, avec de grands noms, demeurer néanmoins et être confondus parmi la multitude. Si c'est un homme de mérite, son mérite lui peut tenir lieu de disposition ; mais ce n'est point une disposition sur laquelle il y ait beaucoup de fond à faire, et souvent le mérite est oublié à moins qu'il ne se produise autrement que par lui-même et que par sa propre vertu. Si c'est même un homme de service, ses services lui donnent droit aux récompenses ; mais dans le train ordinaire du monde, c'est encore un droit sur quoi l'on ne peut guère compter, car combien de services le monde ne récompense-t-il jamais ; ou s'il ne les laisse pas absolument sans récompense, qu'est-ce que ces récompenses du monde, et à quoi se terminent-elles ?

De tout ceci l'ambitieux conclut que ce ne sont point là précisément les routes qu'il doit tenir pour faire son chemin ; mais par où le fera-t-il, à ce qu'il lui semble, plus aisément et plus promptement ? Ce paralytique dont il est parlé dans l'Evangile, ce malade de trente-huit ans se tenait auprès de la piscine ; il observait avec soin le moment où l'ange descendait et venait remuer l'eau ; il faisait effort pour profiter de l'occasion, et pour se plonger dans cette eau ; mais ses efforts étaient trop lents ; d'autres le prévenaient, et il ne guérissait point, pourquoi ? parce qu'il lui manquait un homme qui lui prêtât la main et qui l'aîdât : *Domine, hominem non habeo* (Joan., V). Voilà, par une sorte de proportion, ce que l'ambitieux s'applique à lui-même ; il comprend que ni naissance, ni mérite, ni service ne lui pouvant suffire, il a besoin d'un patron qui le mette au jour et qui l'appuie. Il comprend que la faveur lui est nécessaire, et que s'il peut s'insinuer dans l'esprit du maître qui dispense les grâces, sa fortune est faite. Mille exemples le lui apprennent, et qu'y a-t-il en effet de plus connu par l'expérience et de plus commun ? D'où il tire cette conséquence bien naturelle, que c'est donc là

qu'il doit tourner son attention, et de cela qu'il doit faire toute son étude.

Mais où va-t-il s'engager, chrétiens, où va-t-il se précipiter ? Il ne l'aperçoit pas maintenant, ou s'il l'aperçoit, il n'en sent pas encore le poids ; mais la suite ne lui donnera que trop à connaître quelle charge il s'est imposée, et à quel joug il s'est assujéti ; car ce patron, il s'agit de le trouver et de se l'attacher ; ce maître, il s'agit de l'approcher, de le ménager, de le gagner, c'est-à-dire qu'il s'agit de s'asservir à des hommes dont on dépend, dont on veut dépendre, parce qu'on fonde sur eux toutes ses espérances, et qu'on ne croit pas pouvoir rien obtenir que par eux. Servitude qui s'étend jusqu'à leur asservir son repos et tous les agréments de la vie ; jusqu'à leur asservir sa santé, ses biens, ses inclinations, tous ses sentiments ; jusqu'à leur asservir sa conscience même, son âme et son salut. Or, concevez-vous un esclavage plus dur et plus pesant, et n'est-ce pas celui de l'ambitieux ?

En effet, du moment qu'il s'est mis dans l'esprit de s'avancer par la voie de l'insinuation, parce qu'il n'en voit point de plus battue, surtout à la cour, ni de plus fréquentée, on peut dire qu'il n'est plus à soi ; car qui ne sait pas combien les grands, les puissants du siècle vendent cher leur protection, et à quel prix ils la font acheter ? Ils aiment à se voir recherchés, flattés, idolâtrés. Ils goûtent avec plaisir les éloges qu'on leur donne, les assiduités qu'on leur rend, les respects, les déférences, les soumissions qu'on leur témoigne, le zèle qu'on fait paraître pour leurs personnes et pour leurs intérêts. D'ailleurs ils ont leurs bons et leurs mauvais jours, leurs vicissitudes et leurs changements, leurs imaginations, leurs caprices, leurs fantaisies où il est très-dangereux de les contredire, et infiniment à craindre de s'attirer de leur part quelque disgrâce. Ils ont leurs vues, leurs desseins, leurs passions, leurs intrigues, leurs jalousies, leurs querelles, leurs animosités où ils veulent qu'on entre et qu'on prenne part. Ajoutez qu'étant aussi amateurs d'eux-mêmes qu'ils ont coutume de l'être, ils ne sont guère sensibles qu'à ce qui les touche eux-mêmes ; d'où il s'en suit qu'il y a bien du temps à attendre et à languir, bien des machines à remuer et des tours à prendre avant que vous ayez pu vaincre leur indifférence naturelle et trouver accès dans leur cœur. D'autant plus que vous n'êtes pas le seul dont ils reçoivent les hommages et qui vous empressiez autour d'eux ; mais que vous avez pour compétiteurs cette foule de clients qui les assiègent et qui vous disputent l'avantage que vous ambitionnez.

De là concluons et jugeons en quelle dépendance l'ambitieux doit vivre et à quelles épreuves sa constance doit être exposée ; car, s'il ne veut pas échouer, c'est une nécessité indispensable pour lui de s'accommoder à toutes les dispositions de ces maîtres qui sont les arbitres de son sort. Il faut, autant qu'il est possible, qu'il se tienne tou-

jours sous leurs yeux, qu'il ne parte presque jamais de leurs côtés, qu'il les accompagne partout, et que partout il se fasse apercevoir. Il faut que par mille traits d'une flatteuse et fausse louange, il pique agréablement leur vanité, qu'il relève toutes leurs paroles, qu'il applaudisse à leurs moindres actions, qu'il leur prodigue l'encens et les comble d'honneurs. Il faut que par une complaisance sans réserve il supporte leurs dédains, leurs rebuts, leurs bizarreries, qu'il se conforme à tous les désirs, qu'il acquiesce à toutes leurs volontés, fussent-elles hors de toute raison et contre toute justice. Il faut, s'ils le demandent (et ils ne le demandent que trop), il faut qu'il devienne le complice de toutes leurs iniquités; qu'il soit l'entrepreneur de leurs engagements et de leurs désordres les plus infâmes; qu'il soit le ministre de leurs entreprises, de leurs cabales, de leurs envies, de leurs haines, de leurs vengeances. Que faut-il encore, ou que ne faut-il point? Quelle attention à examiner les progrès qu'il fait, à réparer les fautes qui lui échappent, à lever des obstacles qui se présentent, à prévenir les concurrents qui le traversent, à découvrir leurs menées et à s'en garantir, à les écarter eux-mêmes et à les détruire.

Voilà ce qui l'occupe, ce qui l'agite incessamment, et aux dépens de tout. De tout, dis-je, c'est-à-dire aux dépens de son repos : quelle paix peut-il avoir, lorsqu'à peine il lui reste quelques moments où il dispose de lui-même et où il puisse jouir de sa liberté? Est-on tranquille au milieu de tant de tours et de retours, de tant de réflexions, de précautions, de craintes, de soupçons, d'alarmes inséparables de son état? Aux dépens de sa santé : n'est-il pas souvent obligé d'en abandonner le soin, pour exécuter des ordres qu'il a reçus et qui le pressent, pour vaquer à des affaires dont il est chargé et qui l'accablent, pour aller, venir, s'exposer, quelque part qu'on l'envoie et selon qu'on juge à propos de l'employer. Aux dépens de ses biens : combien d'avances y a-t-il souvent à faire, et combien en coûte-t-il de frais et de dépenses? Tant de gens dans la profession des armes se sont endettés, obérés, ruinés, pourquoi? parce qu'ils ont voulu se maintenir sur un certain pied, et qu'ils ont cru par là honorer le prince et s'accréditer dans son esprit. Aux dépens de ses inclinations et de ses propres sentiments : les doit-il jamais écouter, et lui est-il jamais permis de les suivre? En politique mondain, il ne doit rien dire sur mille sujets de tout ce qu'il pense, et il doit dire tout ce qu'il ne pense pas. En mille conjonctures il ne doit rien faire de tout ce qu'il veut, et doit faire tout ce qu'il ne veut pas. Ce qu'il méprise dans le fond de l'âme, il doit l'estimer au dehors et l'exalter. Ce qu'il condamne, il doit l'approuver en apparence et l'autoriser. A-t-il des amis? il doit les méconnaître et les traiter en ennemis. Mais il n'a rien eu à démêler avec eux : il n'importe; c'est assez qu'ils ne soient pas au gré du maître; dès là tout commerce lui est

interdit et il ne lui est plus libre de les voir. Enfin aux dépens de sa conscience et de son éternité : qu'est-ce que la conscience d'un ambitieux, et est-il rien à quoi il ne soit préparé, si c'est un moyen de faire sa cour? La loi de Dieu, le danger le plus certain du salut, la perte de son âme, ce sont de faibles motifs pour le retenir, quand ils ne s'accordent pas avec des désirs corrompus et la loi d'un homme qu'il craint plus que Dieu même et qu'il est résolu de contenter à quelque prix que ce puisse être. Ainsi le voilà esclave dans toutes les manières; et je vous laisse à juger, si ce n'est pas, comme l'appelle saint Paulin, une des plus rudes et des plus pénibles servitudes : *Honos mala servitus* (Paulin.).

Vous me direz que tout cela lui est volontaire. Ah! chrétiens, volontaire! Eh! de quelle volonté? d'une volonté forcée, d'une volonté dominée et entraînée, d'une volonté dont la passion qui le brûle lui fait une cruelle nécessité. N'est-il pas le premier à en gémir, lorsqu'à certains temps d'une réflexion plus mûre, lassé, fatigué, rebuté de la vie qu'il mène, il considère d'un sens rassisi la contrainte où il est, et la gêne perpétuelle où ses jours se passent? N'est-il pas le premier à reconnaître et à envier la liberté, le dégagement, le bonheur d'une condition médiocre et honnête, où l'on jouit d'une douce tranquillité, et où l'on peut, selon son gré, disposer de sa personne? Combien de fois se demande-t-il à lui-même ce qu'il y a donc en ce qu'il cherche de si précieux, pour l'acheter par tant de peines et par une captivité si onéreuse? Écoutons là-dessus ces deux courtisans dont parle saint Augustin au huitième livre de ses Confessions. Ils lisaient la vie de saint Antoine, que le hasard leur avait fait tomber dans les mains. Ils comparaient la joie toute pure et la paix inaltérable que goûtait ce célèbre anachorète dans son désert, avec les agitations et les inquiétudes que leur causait une ardeur pressée de plaire au prince et de mériter ses grâces. Touchés de cette comparaison : hélas! disaient-ils, que faisons-nous, et que voulons-nous? *Quid quærimus* (August., Confess. l. VIII). Nous nous donnons bien des mouvements, nous avons bien des ennuis et bien des travaux à soutenir; mais où tout cela va-t-il : *Istis laboribus quo ambimus pervenire* (Ibid.)? Tout le fruit que nous pouvons attendre, c'est de nous rendre l'empereur favorable, et d'être auprès de lui dans une certaine distinction. Et qu'est-ce que cela? Et quand cela sera-t-il? Et cela sera-t-il même jamais : *Et ibi quid non fragile? Et quando istud erit?* Au lieu qu'avec moins d'embaras et moins de sujétion, il ne tient qu'à nous de devenir dès maintenant les amis de Dieu : *Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio* (Ibid.). Solides considérations, qui, pour cette fois, triomphèrent de l'ambition humaine; mais exemple rare, que l'ambitieux admire et qu'il n'a pas le courage d'imiter.

Car c'est ici que paraît la force impérieuse de la passion qui le gouverne et l'ascendant



qu'elle a pris sur lui. Il a beau se plaindre de son esclavage, il a beau en murmurer, se le reprocher, s'abandonner en secret à mille dépit, la conclusion est qu'il en revient toujours aux mêmes pratiques, et qu'il traîne toujours sa chaîne, sans avoir la résolution de la rompre. Encore ne lui est-il pas permis de s'expliquer, ni de témoigner son chagrin. Au contraire, il faut qu'il le déguise sous les plus belles démonstrations, et qu'il l'éteuille au dedans de lui-même. Il faut qu'avec la douleur dans l'âme, la plus amère, il ait sur le visage la sérénité et la joie ; qu'il paraisse content, lorsqu'il a tous les mécontentements possibles ; que par mille violences il réprime les saillies de son cœur, qu'il surmonte ses humeurs, qu'il dissimule ses pensées, qu'il se renonce à toute occasion et se contrefasse, car l'ambition le veut ainsi puisqu'autrement il déplairait et se perdrait.

Que le monde, après cela, Seigneur, s'éloigne de votre service et qu'il allègue pour excuse la pesanteur de votre joug ; qu'il ait horreur de votre Evangile, et qu'il ne comprenne pas, ou ne veuille pas comprendre ces grandes maximes de l'abnégation chrétienne et du renoncement à soi-même ; qu'il en exagère les difficultés, et qu'aux premières leçons qu'on lui en a faites, il se récrie : *Durus est hic sermo* (Joan., c. VI). Le moyen de s'astreindre à des exercices si contraires aux sens et à la nature, le moyen d'être toujours à s'étudier, à se captiver, à se mortifier ? Le moyen ! ô mon Dieu, le monde le veut savoir, mais il n'a qu'à se considérer lui-même et à se consulter pour l'apprendre. Dieu immortel ce que vous exigez de lui, est-il plus fatigant et plus gênant, ou est-il même aussi gênant et aussi fatigant que ce qu'exigent des maîtres mortels qu'il sert en esclave et à qui il prodigue ses adorations ? Du moins, Seigneur, si votre loi est une servitude, c'est une servitude glorieuse ; mais, outre que l'esclavage de l'ambitieux est le plus dur et le plus pesant, n'est-ce pas encore le plus honteux et le plus vil ? Autre caractère non moins digne de nos réflexions.

Saint Bernard a dit de l'ambition que c'est la croix de l'ambitieux ; mais nous pouvons ajouter, avec autant de vérité, que c'est également son humiliation. S'il n'avait à dépendre de ces puissances supérieures qui font les premières conditions du monde et que leur dignité relève au-dessus du reste des hommes, sa dépendance par là, quoique portée trop loin, semblerait après tout plus convenable, et paraîtrait moins l'avilir et le dégrader ; mais se faire dépendant, de qui ? de gens inférieurs et infiniment au-dessous de ce qu'il est ; dépendant de subalternes obscurs et inconnus, sans nom et sans autre titre que l'état de sujétion où ils sont eux-mêmes réduits ; dépendant de tout ce qui compose une maison, jusqu'aux plus bas rangs du service domestique ; c'est là l'indignité et le plus juste sujet de confusion ; osous même le dire, c'est une ignominie et un opprobre. Le monde, qui en est témoin, ne le voit qu'avec mépris et avec indignation, et il ne se le per-

suaderait pas s'il n'en avait tant d'exemples devant les yeux. L'ambitieux ne le concevrait pas lui-même, ou il en rougirait, s'il considérait bien la chose et qu'il ne fût pas aveuglé par le désir qui le presse et par l'attrait de la fortune qu'il envisage ; mais, dans l'aveuglement où il est, tout lui convient, et il ne rougit de rien. Que dis-je ? C'est même dans son estime une espèce de mérite, de savoir ainsi dévorer tout, quand on s'est tracé une voie, et qu'on la croit bonne pour arriver à sa fin. C'est un talent, une habileté, une sagesse. Spécieuses couleurs dont il couvre toutes les bassesses où son ambition le fait descendre. Donnons à ceci plus de jour, et remarquiez-le.

Car on n'est pas toujours en pouvoir de s'introduire d'abord soi-même, ni d'aller immédiatement et tout d'un coup se présenter à la source des grâces et les solliciter. Tant de précipitation exposerait à des suites fâcheuses, et peut-être, dès le premier pas, ferait échouer tous les desseins qu'on a formés. Mais il y a des voies obliques et plus éloignées, par où la prudence veut qu'on se mette en route et que l'on commence à marcher. De plus, c'est une maxime certaine, dans la conduite de la vie, que pour venir plus sûrement à bout des affaires qu'on entreprend, on ne peut trop se procurer d'amis et de connaissances ; qu'il n'y a point d'homme si abject, qui ne puisse quelquefois servir très-utilement ; comme aussi il n'y a point d'ennemi si faible qui, dans l'occasion, ne soit capable de nuire ; par conséquent, qu'on doit ménager tout le monde, être bien avec tout le monde et ne négliger personne. Prévenu de ces principes, que fait donc l'ambitieux ? Nous ne l'ignorons pas, et on n'est pas longtemps à le remarquer. Une de ses plus grandes attentions est d'examiner les rapports que chacun peut avoir à ce premier tribunal où il voudrait se faire connaître. Pas un ne lui échappe, surtout de ceux qui en approchent de plus près et le plus communément. Ne fût-ce qu'un de ces mercenaires, gagés du maître, et employés aux derniers ministères, il a recours à quiconque, et nul ne lui paraît indigne de ses soins.

De là en combien de figures se transforme-t-il ? il n'y a point de visage qu'il ne prenne, ou point de masque sous lequel il ne se déguise. Fût-il du naturel le plus indifférent et le moins sensible, il se montre à toute occasion l'ami le plus vif et le plus ardent. Ce ne sont qu'assurances de la volonté la mieux disposée, que témoignages de l'affection la plus sincère, que protestations d'un attachement parfait. Les paroles ne lui coûtent point, ni les expressions ne lui manquent point. Ecoutez-le : rien ne surpasse son zèle pour vous ; et si jamais une meilleure fortune le met en état de vous en donner des preuves solides, vous ne vous repentirez pas d'avoir aidé à le produire, et vous verrez comment il sait reconnaître les bons offices qu'on lui a rendus. Fût-il de son tempérament et de son humeur sujet aux impatiences, aux colères, aux brusqueries,

c'est alors, pour parler de la sorte, qu'il se métamorphose, et que par un changement qui ne s'accorde guère avec les saillies et les mouvements de son cœur, il devient modéré, retenu, circonspect, complaisant jusqu'à la flatterie la plus lâche. Il apprend à se réprimer, à tolérer, à fermer les yeux sur des choses qu'il ne ressent que trop, mais dont il se garde bien de faire éclater son ressentiment.

Car, dans la diversité des esprits qu'il tâche à se concilier, il y en a de tous les caractères. Les uns sont des esprits lents avec qui il ne peut rien conclure et qui l'arrêtent par des retardements sans fin; les autres sont des esprits négligents qui oublient tout, et qui l'obligent à revenir cent fois pour leur rafraîchir la mémoire de ce qu'ils ont concerté ensemble, et pour les presser d'y travailler plus efficacement; d'autres sont des esprits indécis, volages et inconstants qui veulent aujourd'hui, mais demain ne veulent pas; qui embrassent avec chaleur une affaire, mais aussitôt se refroidissent, et qui par leurs vicissitudes le tiennent perpétuellement en suspens et lui donnent mille ombrages; d'autres sont des esprits aigres, mal nés et mal élevés que ses souplesses mêmes autorisent à le traiter avec un empire qui le déshonore et dont ils abusent; d'autres enfin sont de tout autre génie et ont des manières à son égard qui ne lui doivent pas être moins déplaisantes; mais dans la pensée où il est qu'il ne peut se passer d'eux, il n'est point de leur part de si mauvais traitements qu'il n'essuie sans bruit, ni de manières si désagréables auxquelles il ne s'accoutume. Fût-il de lui-même le plus délicat sur le point d'honneur, le plus fier et le plus hautain, c'est là qu'il dépose toutes ses fiertés et qu'il rabat toutes ses hauteurs. Il est civil, honnête, affable, modeste, soumis, rampant. Des hommes de rien, des hommes qu'à d'autres temps il ne regarderait pas, avec qui il ne daignerait pas avoir la moindre société et qu'il bannirait de sa présence s'ils s'élevaient à vouloir s'ingérer auprès de lui : voilà ses confidents les plus intimes, voilà ceux à qui il se communique ou à qui il affecte en apparence de se communiquer avec plus d'ouverture; ceux devant qui il s'épanche ou devant qui il se rabaisse jusqu'à la familiarité, jusqu'à une espèce d'égalité. Et comme ce sont assez communément des âmes vénales, qui ne se donnent qu'au plus offrant et qui font de leur crédit un trafic sordide, fût-il le moins libéral et le plus resserré sur la dépense, il n'épargne rien, il ouvre ses mains, il répand, il fait des largesses aussi abondantes qu'il le juge nécessaire pour les intéresser. C'est avec eux et à prix d'argent qu'il compose, avec eux qu'il se lie contre celui-ci ou celui-là, avec eux quelquefois qu'il trame les fourberies les plus insignes pour tromper un maître, pour renverser un favori, pour enlever un poste, pour supplanter la vertu que l'équité y a placée et pour y établir le crime. Noires trahisons et détestables artifices dont l'am-

bitieux ne craint point de porter toute l'infamie.

Plût au Ciel, mes chers auditeurs, que notre siècle ne nous fournit pas des preuves si visibles et si fréquentes de ce que je dis ! Mais bien avant ce siècle perverti, et à remonter dans le passé jusqu'aux siècles les plus reculés, n'a-t-on pas vu la même conduite; et l'ambition n'a-t-elle pas toujours inspiré le même esprit de servitude et produit les mêmes effets? Absalon brillait dans sa cour, et par la fleur de sa jeunesse, et par l'éminence de son rang. Légitime héritier de la couronne et destiné à monter un jour sur le trône de David son père et son roi, on l'honorait, on le révérait, on le redoutait; mais à quoi l'assujettit son ardeur précipitée et son impatience de régner? Sans parler de l'horrible attentat qu'il médite et de l'affreuse résolution qu'il prend d'arracher le sceptre de la main d'un père à qui il doit tout, voyons seulement où le mène ce projet ambitieux, et où il le fait descendre. Au lieu que le peuple devait rechercher sa faveur et sa protection, c'est lui-même qui recherche la protection et la faveur du peuple. Car il conceit le besoin qu'il en a, et pour se l'assurer, dès le matin, il se tient à la porte du palais, il y demeure des journées entières : *Et mane consurgens, stabat juxta introitum portæ* (II Reg., XV). Là il observe tout ce qui entre, sans exception de personne, grands et petits indifféremment, il les appelle, il les reçoit de l'air le plus engageant, il s'entretient avec eux, il s'informe du sujet qui les amène, il veut qu'ils lui exposent chacun leur affaire, avant qu'elle soit portée au conseil souverain et qu'elle y soit jugée : *Et omnem virum qui habebat negotium, ut veniret ad regis judicium, vocabat ad se* (Ibid.). Cependant que de caresses ! que de paroles obligeantes ! que de témoignages de l'affection la plus tendre ! ses bras sont ouverts à tous ceux qui l'approchent : il les salue, il les embrasse, les serre étroitement sur son sein : *Sed et cum accederet ad eum homo ut salutaret illum, extendebat manum suam, et apprehendens, osculabatur eum* (Ibid.). Mais surtout quelle condescendance à prêter l'oreille aux discours ennuyeux d'une multitude confuse et souvent même d'une populace assemblée autour de lui ! Quelle facilité ou quelle lâcheté à écouter toutes leurs plaintes, à approuver toutes leurs raisons, bonnes et mauvaises, à explorer les prétendues injures qui leur sont faites et le peu de justice qu'on leur rend, à en gémir et à leur en marquer sa douleur : pour quoi ? afin de décrier le gouvernement présent et ainsi d'affaiblir la puissance royale : *Respondebatque : Videntur mihi sermones tui boni et justii ; sed non est qui te audiat constitutus a rege. Faciebatque hoc omnis Israel.* Quoi donc, est-ce là cet orgueilleux Absalon ? Est-ce là ce jeune prince si ennemi de la gêne et si jaloux de sa liberté ? Qu'est devenu cet esprit si indocile, si impétueux, si fougueux, et qui lui a sitôt appris à s'humaniser de la sorte, à plier et à

s'humilier ? Oui, chrétiens, c'est Absalon lui-même, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est Absalon plus enflé d'orgueil que jamais, jusque dans ses artificieuses complaisances et dans ses feints abaissements. Il plie, non pas pour plier, mais parce qu'il veut croître et qu'il ambitionne une nouvelle grandeur. Il s'assujettit, non pas pour s'assujettir ni pour obéir, mais parce qu'il veut au contraire secouer le joug de l'obéissance et usurper la souveraine domination : vérifiant par avance, dans sa personne, cette parole du Fils de Dieu, que celui qui s'élève ou qui cherche à s'élever sera humilié : *Qui se exaltat, humiliabitur* (Luc., XVIII).

Du moins, si l'ambitieux devait bientôt sortir de cet état de dépendance et d'humiliation ; s'il pouvait au bout de quelque temps se flatter d'une heureuse issue, et qu'il en eût quelque certitude, il trouverait dans cette assurance son soutien : mais voici par où sa condition est plus malheureuse, et ce qui doit y mettre le comble ; c'est que son esclavage si dur et si pesant, si vil et si méprisable, est souvent enfin pour lui le plus inutile et le plus infructueux. Prenez garde, s'il vous plaît. Je ne prétends pas qu'il n'y ait de ces ambitieux qui ne prospèrent, qu'il n'y en ait même dont l'élévation ne soit au-dessus de leur attente. On voit des fortunes qui surprennent presque également et ceux qui en sont favorisés et ceux qui en sont témoins. De vouloir approfondir par quels coups secrets le choix est tombé sur l'un à l'exclusion de l'autre ; d'examiner pourquoi celui-ci, malgré la droite raison qui l'appuyait, et qui se déclarait, ce semble, ouvertement à son avantage, est oublié néanmoins et délaissé, tandis que celui-là, bien inférieur en qualités naturelles et en talents, est comme surchargé des titres les plus magnifiques et de dignités ; d'entreprendre de savoir quelles mains ont conduit cet ouvrage, quels principes l'ont commencé et quel travail souterrain l'a achevé ; de m'engager, dis-je, dans une telle discussion, ce n'est pas mon sujet. Le public en parle assez, chacun à sa façon en raisonne : mais sans m'arrêter à tous ces raisonnements, et quoi qu'il en soit, ce que j'avance et ce qui ne souffrira de votre part nulle contestation, puisque vous en êtes aussi instruits que moi, c'est que de mille qui s'embarquent dans les intrigues du monde et particulièrement dans les intrigues de cour, à peine peut-on compter quelques-uns qui arrivent au port et dont l'ambition, après la plus longue course, ne soit pas terminée par un triste naufrage.

Ce sont des élus du siècle, mais on sait combien le nombre de ces élus du siècle est petit, et combien est grand, au contraire, le nombre de ces infortunés que le siècle livre à leur mauvais sort et qu'il réprouve. L'apôtre saint Paul, écrivant aux fidèles de Corinthe, leur disait Courez de telle sorte que vous obteniez la récompense qui vous est promise : *Sic currite ut comprehendatis* (I Cor., IX). Ce maître des nations parlait de la gloire céleste, et leur faisait entendre

qu'il ne tenait qu'à eux, avec la grâce divine, de l'acquérir ; mais il n'en est pas de même des grandeurs de la terre. Agissons tant qu'il nous plaira, frappons à toutes les portes, courons, cherchons, nous pourrions les mériter, mais nous ne serons pas pour cela certains d'y parvenir. Différence que le même docteur des gentils marquait si bien aux mêmes disciples par une comparaison ; car vous voyez, mes frères, ajoutait-il, ce qui se passe dans les jeux publics ; tous combattent, tous courent dans la liee, mais il n'y en a qu'un seul qui remporte le prix : *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium* (Ibid.).

Un homme donc, que dis-je ? des millions d'hommes passionnés pour un vain honneur, et entêtés d'une fortune périssable après laquelle ils soupirent, consumeront leurs jours dans la plus pénible et la plus servile dépendance ; ils languiront les dix et peut-être les vingt, les trente années dans une espérance trompeuse qui les amusera ; d'un temps à un autre ils attendront toujours, et ils se laisseront conduire de terme en terme, ou se laisseront jouer par des remises sans fin ; ils solliciteront, ils feront, ils obéiront en aveugles à tout ce qu'on leur ordonnera, ils serviront partout où on les emploiera, ils s'exposeront à tous les périls, ils s'épuiseront et s'immoleront ; mais de tout cela quel sera le fruit ? Comme des esclaves dont l'état est que tout leur travail profite au maître, et qu'il ne leur rapporte rien à eux-mêmes, après s'être bien intrigués, bien remués, bien tourmentés, ils se trouveront aussi peu avancés dans la carrière qu'ils l'étaient en y entrant ; ils auront porté le poids de la chaleur et du jour, et quelques nouveaux venus, non-seulement partageront avec eux le salaire, mais le leur enlèveront tout entier ; ils en sécheront de douleur et de jalousie ; ils en seront indignés, outrés, désolés ; ils ne pourront s'en taire, ils éclateront, ils en appelleront au bon droit et à l'équité publique. Frivoles soulagemens à leur chagrin, et discours qui se perdront en l'air et ne feront qu'une très-légère impression. On leur pardonnera aisément toutes ces déclamations, qui n'iront à rien ; on ne les écouterait pas même, et, du reste, ils n'en seront pas mieux. Peut-être penseront-ils à se retirer, et voudront-ils témoigner par là leur ressentiment et se satisfaire, mais on ne les retiendra pas, ou si l'on s'oppose à leur retraite, ce sera en tâchant de les éblouir par de fausses lueurs, et de les engager par de spécieuses promesses, qui, dans l'avenir, n'auront pas plus d'effet que celles qui leur ont été faites plus d'une fois dans le passé.

Soyez-en juges, chrétiens auditeurs, et dites-moi si j'exagère. Le monde, surtout le grand monde, qui est la cour, n'est-il pas rempli de ces sortes d'ambitieux ? Je dis de ces ambitieux mal contents et ayant assez de sujets et d'occasions de l'être ; de ces ambitieux rejetés, déroutés, déchirés de mille regrets, plongés dans le plus mortel désespoir. Pour peu que vous regardiez devant vous ou

autour de vous, est-il rien qui s'offre plus souvent à vos yeux, et combien de fois, en les voyant ou apprenant leur déplorable destinée, vous êtes-vous écriés avec le prophète, et avez-vous reconnu comme lui qu'il n'y a guère de fond à faire sur les hommes, parce que ce sont des hommes, ni sur la faveur des princes de la terre? *Nolite confidere in principibus, in filiis hominum, in quibus non est salus* (Ps. CXLV). David le disait et parlait en cela, ce semble, contre lui-même, puisqu'il était roi et l'un des plus puissants rois; mais il le disait par la force de la vérité qui l'inspirait. Nous le disons pareillement et ne pouvons nous le déguiser, puisque nous en avons les preuves les plus convaincantes; mais comme je vous l'ai déjà fait observer, par je ne sais quel enchantement de l'ambition qui nous possède, nous ne voulons jamais bien nous tirer d'une servitude qui néanmoins a dû nous devenir si odieuse.

Ce n'est pas que nous n'en formions cent fois la résolution. Dans certains accès de mélancolie, semblables aux redoublements d'une fièvre ardente, dans ces retours du cœur et ces mouvements où il est plus aigri, plus ulcéré, la chose est conclue et c'en est fait: nous sommes déterminés à tout quitter. Nous le sommes, ou nous nous persuadons l'être, quoique nous ne le soyons pas; nous voulons, ou nous nous imaginons vouloir, quoique nous ne voulions pas. Au moindre rayon qui recommence à luire et qui nous découvre quelque nouveau jour, on se réveille, on rentre dans la voie, on reprend ses mêmes idées, on veut aller jusqu'au bout et voir ce qu'il en arrivera, on veut, par de plus grands efforts, lutter contre la fortune, s'obstiner contre elle et lui faire une espèce de violence, ou, pour user d'une expression plus chrétienne, on veut en quelque sorte forcer la providence du ciel et l'obliger, par une persévérance opiniâtre, à changer ses décrets et à seconder nos desirs. Y réussit-on? je vous le demande. Après tant de pas qu'on a déjà perdus, la suite n'est pas plus favorable. Le monde même alors, bien loin de vous plaindre, en conçoit du mépris pour vous. Eh! disent les plus sages, que font ici tels et tels? qu'y viennent-ils chercher, et qu'espèrent-ils encore? N'est-il pas temps qu'ils prennent leur parti et qu'ils disparaissent? On blanchit ainsi dans son esclavage, on y vieillit et on y meurt, à moins que, par un dernier abandonnement et un renoncement absolu à toutes ses prétentions, on n'aille enfin s'ensevelir dans les ténèbres et finir sa course dans un repos obscur, mais plus indépendant et plus libre.

Heureux le chrétien humble de cœur, car ce n'est proprement qu'à l'humilité évangélique qu'il appartient de nous maintenir dans cette liberté et cette indépendance, qui fait, avec la grâce divine, le vrai bonheur de la vie. Indépendance toute sainte, et par conséquent bien différente d'une indépendance orgueilleuse, qui ne peut souffrir de domination supérieure, ni ne sait jamais descen-

dre, d'une indépendance libertine qui fait tout ce qui la gêne, ni ne veut s'astreindre à rien, d'une indépendance rebelle et séditieuse qui refuse aux puissances les plus légitimes le respect et la soumission, et se soulève contre leurs ordres. Ce n'est point là, Seigneur, ce que vous nous avez appris, ce n'est point le caractère de cette humilité, dont vous nous avez donné des exemples si touchants et de si sublimes leçons. L'humble chrétien honore la grandeur et respecte les grands que le ciel a placés sur nos têtes, et à qui le souverain Seigneur a confié son autorité. Conduit par l'esprit de religion qui l'éclaire et qui lui découvre dans eux la majesté du Tout-Puissant, il se conforme à leurs volontés, il obéit à leurs lois, il rend à César ce qui appartient à César, comme il rend à Dieu ce qui est à Dieu. Si par une vocation particulière et un engagement d'état il est appelé à les servir, c'est le plus prompt, le plus zélé, le plus fidèle à s'acquitter de toutes ses fonctions. Il n'omet rien, il ne se dispense de rien; mais du reste, s'il dépend en sujet, il ne dépend point en esclave; et selon que je l'entends, dans sa dépendance même il est indépendant: comment cela? c'est qu'étant humble et ne se laissant point inflammer de hautes idées d'aggrandissement, il conserve au dedans de lui-même toute la liberté de son âme, et garde au dehors toutes les bienséances d'une conduite raisonnable et honorable. Exact observateur de ses devoirs, il les remplit de bonne foi; mais il ne se ravale point jusqu'à la bassesse et à l'adoration, mais il ne fait point d'un grand son idole, devant qui sans cesse il fléchisse le genou, et qu'il encense perpétuellement; mais il ne se met point à la torture et il n'est point dans une attention continuelle à se composer, à mesurer ses pas, à peser ses paroles, à étudier tous les moments, toutes les occasions, toutes les manières de s'emparer de l'esprit d'un maître et de le tourner de son côté; mais il ne trahit point pour cela ses sentiments, il n'engage point pour cela sa conscience, il ne se dément point pour cela de la droiture inflexible de sa probité, mais il ne s'asservit point à tout ce qu'il y a de gens qui pourraient s'employer pour lui et le porter, s'il les recherchait, s'il les suppliait, s'il les gagnait, et il ne se donne point autant de supérieurs que de patrons. Il marche avec plus de simplicité, et, par le dégagement de son cœur, en agissant plus chrétiennement, il agit plus noblement.

Est-ce à dire qu'il renonce à tous les honneurs? Il peut absolument n'y pas renoncer, et l'humilité ne les refuse pas toujours; mais ces honneurs, il ne les veut recevoir que par la voie de l'honneur. Si c'est ainsi qu'ils lui viennent, il en bénit Dieu, il en rend gloire à Dieu, il reconnaît que c'est un don de Dieu qui lui a fait trouver grâce et qui élève ceux qu'il lui plaît. Que si au contraire il s'en voit exclus, il ne s'en afflige point, parce qu'il ne les a point désirés avec une ardeur inquiète, et qu'il a d'ailleurs la solide consolation de ne s'être point écarté

du droit chemin que doit suivre l'honnête homme, et plus encore l'homme de bien, formé dans les principes du christianisme. Il est donc content de tout, et sans rien perdre de sa tranquillité au milieu de tous les événements, il dit avec l'Apôtre : Je sais me tenir dans l'abaissement, et je sais vivre, si le Seigneur le permet, dans l'élévation : *Scio et humiliari, scio et abundare* (Philip., IV); je me sens également disposé à l'un et à l'autre : *Ubique et in omnibus institutus sum* (Ibid.). Disposition où consiste la vraie grandeur, outre la paix qui en est inséparable. Disposition digne de vos enfants, ô mon Dieu, et de l'esprit qui les anime, de cet esprit de force que vous répandez dans les âmes, et qui, en les sanctifiant les ennoblit. Mais allons plus avant : nous avons vu l'ambitieux esclave dans la recherche et la poursuite des honneurs du siècle. Voyons maintenant l'ambitieux tyran dans l'usage ou l'abus qu'il fait des honneurs du siècle, quand une fois il y est parvenu. C'est le sujet de la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Entre les grands du monde, il y en a qui sont nés grands, et il y en a qui le sont devenus. Distinction remarquable, mes chers auditeurs, et que nous devons faire avant toute chose, parce que souvent de cette différence vient dans les uns et dans les autres le différent usage de leur grandeur. Dans les premiers, la grandeur est un avantage de la nature et du sang; et dans les seconds, c'est ordinairement l'effet de la politique et du fruit de l'ambition. De là ces grands de naissance, étant plus accoutumés à la grandeur, parce qu'ils y ont été nourris dès l'âge le plus tendre, en sont beaucoup moins touchés et peuvent plus aisément se défendre des mauvaises impressions que font presque inmanquablement dans les cœurs faibles la splendeur qui l'environne et l'éclat dont elle est revêtue. Mais ces grands d'intrigue et d'artifice, ces grands devenus grands par ambition, par esprit d'empire et de domination, ce sont là ceux à qui la grandeur fascine plus communément les yeux, ceux qu'elle repaît d'une vaine fumée qui les enfle et qui les entête, ceux qu'elle corrompt et qui la corrompent elle-même par un criminel abus, ceux, en un mot, qui la profanent et qui la changent dans une espèce de tyrannie.

Car, pour vous produire ici l'ambitieux sous un nouvel aspect et pour mettre à la peinture que j'en ai commencée les derniers traits, voici, par la plus étrange catastrophe, quelque heureuse qu'elle paraisse, ce qu'opère dans lui la prospérité qui comble ses désirs et qui de l'état d'esclave le fait passer à celui de maître. Cet homme autrefois si souple, si docile, si dépendant et si humble en apparence, cet homme qui se montrait dans les rencontres si affectionné, si officieux, si enclin à obliger et à faire du bien, dès qu'il est dans la fortune et qu'il a le pouvoir en main, c'est désormais un homme intraitable par ses fiertés, par les hauteurs et la présomption de son orgueil; c'est un hom-

me insatiable par son intérêt et son avare cupidité, voulant avoir de gré ou de force tout ce qui l'accommode et cherchant à se remplir des dépouilles d'autrui; c'est un homme impitoyable et presque sans aucun sentiment d'humilité, de charité, de reconnaissance, d'amitié, rapportant tout à lui-même et ne s'occupant que de lui-même. Or, ne sont-ce pas là les caractères les plus odieux d'un grandeur tyrannique et y en a-t-il un qui ne mérite une attention particulière?

C'est, dis-je, un homme intraitable; par où? par les enflures de son orgueil et ses présomptueuses idées. Placé dans un poste qui le relève, honoré d'une dignité qui le distingue et employé dans un ministère important, il perd tout à coup le souvenir de ce qu'il était et n'est plus attentif qu'à ce qu'il est. Dans l'éclat de sa fortune il se contemple lui-même, comme l'auge superbe se contemplait au milieu de sa gloire. Et parce que nous sommes ingénieux à grossir les objets qui flattent notre vanité et à nous retracer en d'agréables imaginations tout ce qui nous rehausse et qui nous donne du lustre, quelque grand qu'il soit, il se figure l'être encore bien davantage et se met dans son esprit aux premiers rangs, ou croit y toucher de bien près. De là mille retours sur sa personne et sur ses prérogatives, dont il devient jaloux à l'excès; de là un mépris extrême pour le commun des hommes, qu'il voit au-dessous de lui, et qui, dans l'éloignement où il les regarde, lui paraissent à son égard beaucoup plus petits qu'ils ne le sont en effet. Car la différence, après tout, n'est pas telle qu'il se le persuade, et souvent ils ne lui semblent si éloignés que parce qu'il est de ces gens à qui dans un lieu élevé la vue se trouble et la tête se tourne.

Du moins s'il s'en tenait là, je veux dire s'il se contentait de s'applaudir ainsi de son élévation, de se complaire secrètement en sa grandeur et de la sentir, et qu'il n'entreprît pas de la faire sentir aux autres; mais ce serait trop peu pour son ambition que ces sentiments intérieurs et ces complaisances dont il s'entretient dans le fond de l'âme. Il veut qu'ils se communiquent au dehors, il veut qu'on le connaisse comme il se connaît et être aux yeux du public tout ce qu'il est à ses propres yeux; il en peut avoir des marques sensibles, et comment? par tous les hommages qu'il pense lui être dus et qu'il prétend recevoir, hommages qu'il fait consister en des honneurs et des respects infinis, ne pouvant souffrir qu'on manque à rien, qu'on lui refuse rien, qu'on lui résiste sur rien et qu'on ne défère pas aveuglément à tout ce qu'il désire et à tout ce qu'il demande. De sorte qu'il en est de lui, avec quelque proportion, comme de ce roi de Babylone, dont il fallait, au premier signal, adorer la statue. S'il parle, il ne faut pas répliquer une parole qui le contredise; s'il ordonne, s'il décide, il ne faut pas former la moindre opposition aux jugements qu'il porte ni témoigner la moindre répugnance aux lois qu'il prescrit;

partout où il paraît, chacun doit s'humilier en sa présence et se tenir dans la réserve.

Aussi est-ce la raison pourquoi il prend des airs si sérieux et si graves, pourquoi il s'énonce en des termes si absolus et si impérieux, pourquoi il rend l'accès auprès de lui si difficile et si rare, pourquoi dans son abord il se présente avec un visage si froid et si indifférent, pourquoi il mesure tant ses pas, ses gestes, ses regards, tout son extérieur fier et dédaigneux. Il y a eu des temps où on l'approchait sans peine; il voyait tout le monde, et tout le monde le voyait sans toutes ces façons ni tous ces égards; il en usait franchement, ou il affectait d'en user de la sorte et n'avait que de bonnes manières. Mais ces temps ne sont plus, parce que sa condition n'étant plus la même, ce n'est plus le même homme : il a compris que désormais il devait retrancher toute familiarité, toute privauté, et qu'avec moins de fréquentation il soutiendrait mieux sa dignité et ses droits, car ils lui sont précieux, et, bien loin d'en rien laisser perdre, il cherche, autant qu'il peut, à les étendre et voudrait les porter au delà des bornes. Malheur à quiconque y donnerait l'atteinte la plus légère ! ce serait s'exposer à toutes les extrémités du ressentiment le plus amer, et c'est alors que s'accomplirait dans un vrai sens le mot du Prophète : Touchez les montagnes, et bientôt elles seront en feu : *Tange montes et fumigabunt* (Ps. CXLIII). C'est-à-dire : Jonez-vous à ces ambitieux, qui, comme de hautes montagnes, lèvent la tête; attaquez-vous à eux, ou même, sans les attaquer directement, donnez-leur quelque lieu de juger que vous les négligez, que leurs faveurs vous importent peu, que vous n'en êtes nullement en peine et que vous ne prétendez point vous mettre au nombre de leurs flatteurs et de leurs clients : *Tange montes*, vous aurez beau dire que vous n'en espérez rien et que du reste vous ne leur devez rien, votre seule négligence suffira pour les piquer bien vivement, pour les aigrir et irriter, pour vous attirer de rudes coups : *Et fumigabunt*. Car, selon leurs prétentions, une pareille indépendance, quelque raisonnable qu'elle soit d'ailleurs, est un crime et un attentat contre leur autorité, et, suivant leur langage ordinaire, ils sauront sur cela vous apprendre votre devoir : *Tange montes et fumigabunt*.

Mardochée, ce Juif si sage et si célèbre parmi le peuple de Dieu, se vit sur le point d'en faire l'épreuve la plus funeste. De quoi était-il coupable et quel fut le sujet de la haine qu'Aman conçut contre lui et du détestable dessein qu'il forma de le sacrifier à sa vengeance ? C'est qu'adorateur du vrai Dieu, Mardochée ne daignait pas se prosterner aux pieds de cet ambitieux courlisant ni se joindre à ceux qui l'adoraient : *Solus non flectebat genu neque adorabat eum* (Esther, III). Aman n'en est pas plutôt instruit par le rapport qu'on lui en fait, et il ne s'en est pas plutôt aperçu lui-même, que la colère le saisit. Une telle audace ne lui paraît pas soutenable; surtout dans un étranger; il faut

que Mardochée périsse. Terrible résolution ! mais ce n'est pas tout : de se venger par la perte d'un seul homme, de décharger sur un seul homme toute l'amertume de son cœur, de l'immoler seul et de le condamner au dernier supplice, ce n'est point encore pour l'orgueil d'Aman une victime qui puisse le satisfaire. Rien ne doit être épargné, et Mardochée étant un de ces Hébreux captifs et répandus par tout l'empire, il faut que cette nation entière soit enveloppée dans la même ruine, il faut qu'on l'extermine de la terre et que, par une des plus sanglantes exécutions, le massacre de tous les Juifs soit la juste réparation d'une insulte imaginaire dont ce barbare favori se tient si outrageusement offensé : *Et pro nihilo duxit in unum mittere manus suas, magisque voluit omnem Judæorum qui erant in regno perdere nationem* (Ibid.). La Providence y pourvut, et le ciel, protecteur de l'innocence, fit retomber sur l'ambitieux même le tyrannique projet que lui avait inspiré l'ambition. Mais cet exemple ne nous en découvre pas moins le caractère et ne nous fait pas moins connaître où peut aller l'esprit de domination et une excessive délicatesse sur ce qui s'appelle point d'honneur.

Esprit de domination dont l'ambitieux est tellement possédé, que, sans autre raison, il devient l'ennemi de toute personne qu'il croit être en état de balancer son pouvoir. Il n'est pas nécessaire, pour l'engager à se tourner contre vous, que vous soyez actuellement en quelque concurrence avec lui; il n'attend pas jusque-là, et il aurait peur d'y être surpris. C'est assez que vous ayez certaines qualités avantageuses, et que ces bonnes qualités qu'il vous trouve lui donnent de l'ombrage; c'est assez qu'il vous voie dans une certaine considération et capable, si vous l'entreprenez de lui disputer son crédit. Préoccupé de cette pensée et agité de ce soupçon qui l'inquiète, il n'examinera point comment vous vous comportez à son égard; mais, malgré les honnêtetés dont vous aurez soin de le prévenir, malgré votre discrétion, votre sagesse à éviter tout ce qui lui serait suspect et lui causerait de la défiance, il vous regardera toujours comme un homme dangereux; il vous traversera, il vous chagrinerà, il vous humiliera, il ne cessera point de vous susciter affaires sur affaires, jusqu'à ce qu'il vous ait abattu et réduit dans une impuissance absolue de lui nuire; car vous êtes coupable à ses yeux; pourquoi? parce que le monde vous estime trop ou que vous avez trop de quoi vous faire estimer du monde. Il y aurait du péril à vous laisser croître, et la politique veut que de bonne heure on vous coupe chemin et qu'on vous arrête.

De là ne soyons pas surpris que l'ambitieux se rende si formidable et tout ensemble si odieux, mais comprenez ce que j'ajoute et remarquez-le : de se rendre formidable, c'est justement ce que l'ambitieux se propose et ce qu'il souhaite; et, en se rendant formidable, de se rendre également odieux, c'est

ce qui ne l'embarresse guère, suivant cette fameuse et affreuse maxime d'un empereur romain : Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent : *Oderint, dum metuant*. Sur quoi saint Augustin, dans une réflexion très-judicieuse et très-solide, nous fait observer par où l'ambitieux diffère de l'orgueilleux, et ce que l'un a de plus mauvais et de plus pernicieux que l'autre. En effet, dit ce saint docteur, l'orgueilleux simplement orgueilleux ne cherche que la gloire, c'est-à-dire ne cherche qu'à briller, qu'à plaire et par conséquent qu'à être approuvé, chéri, aimé; mais quel est le premier et même l'unique objet de l'ambitieux? c'est de dominer. Si, par un bonheur peu commun, il peut exercer sa domination sans aliéner les cœurs, il en est content; mais parce que ce sont deux choses incompatibles que cette affection des cœurs et un empire tel qu'il le demande, plutôt que de rien rabattre de cet empire dominant, il consent à encourir toute la haine qui en est la suite naturelle, et, sans délibérer sur le choix qu'il est obligé de faire, il n'hésite pas à conclure : *Oderint, dum metuant*. Qu'ils parlent comme ils voudront, qu'ils me chargent de malédictions et d'anathèmes, qu'ils me souhaitent tous les maux qu'ils peuvent imaginer, mais qu'ils ne sont pas en pouvoir de m'attirer; qu'ils déchirent ma réputation, mon nom, et qu'ils me peignent avec les couleurs les plus noires : *Oderint*; volontiers je leur accorde un si vain soulagement et je leur pardonne tout ce qu'ils pourront dire en mon absence et derrière moi, pourvu que je les fasse trembler devant moi, pourvu qu'ils me redoutent et qu'aucun n'ait l'assurance de s'opposer à moi, pourvu que tout passe par mes mains et que j'en dispose selon mon gré, pourvu que je n'aie nul compte à leur rendre de ma conduite, et que de force ou de volonté ils se soumettent à mes ordres; en un mot, pourvu que je sois le maître et qu'on ne me trouble point dans mes desseins : *Dum metuant*. Principe abominable et propre à établir la plus cruelle tyrannie. Un homme avec cela ne garde point de mesure, n'a point de ménagements, n'écoute que sa passion qui est de faire la loi à tout le monde et de se maintenir toujours dans la même puissance; tout le reste, il le méprise : *Oderint, dum metuant*.

Cependant, afin que la grandeur se soutienne, elle a besoin d'aide, et l'appui le plus nécessaire, c'est une grande opulence. Que si ce secours vient à lui manquer, elle dégénère, elle s'avilit; et le moyen de fournir autrement que par d'immenses richesses aux frais presque immenses du train, de l'équipage, de la maison, de la table, des appartements, des ameublements, de la pompe et de toute la magnificence qui convient au rang et à la dignité le moyen, dis-je, d'y suffire, si ce n'est par d'amples revenus et par de vastes domaines! Or, cette opulence, l'ambitieux ne l'a pas apportée avec lui, quand il est monté au degré d'honneur et à la place qu'il occupe; mais il ne demeure pas longtemps les mains vides, et la même ambition

qui le rend si intraitable par ses hauteurs et sa fierté, ne le rend pas moins avide ni moins insatiable par son avare cupidité. Vous le savez et vous ne l'avez que trop appris à votre ruine, familles affligées, pauvres vexés, peuples accablés et opprimés par les concussions d'un grand qui n'a point trouvé de voie plus courte pour se remplir que d'attenter sur vos droits les plus légitimes, que de vous dépouiller, de vous consumer et de vous sacrifier à son intérêt. Ainsi de tout temps et tant de fois a-t-on vu le faible et l'orphelin, si je l'ose dire, donnés en proie à l'injustice, des peuples comme abandonnés au pillage, des villes, des provinces ravagées, non par le fer, ni par le feu, mais par ces violences contre lesquelles toute l'équité se récrie et que le pouvoir seul autorise. Mais quel pouvoir! et l'Apôtre ne nous enseigne-t-il pas que Dieu le confère pour édifier, non point pour renverser et pour détruire? *In edificationem, non in destructionem* (II Cor., XIII). Quoi qu'il en soit, voilà souvent à quoi l'ambition le fait servir; elle se nourrit, elle s'engraisse, mais ce n'est pas de sa propre substance, c'est du pain et de la substance d'autrui, c'est du sang d'un million de malheureux à qui même il n'est pas permis de se plaindre et dont l'ambitieux est tout ensemble et le fléau et la terreur; semblable, pour appliquer ici cette figure si commune dans les livres saints, semblable à ces nuages orageux qui de la terre s'élèvent à la région supérieure de l'air, et qui, partout où ils passent, portent l'effroi et la désolation : *Flagellum inundans cum transierit* (Isai., XXVIII). Ces expressions sont fortes, mais elles ne sont point outrées; et dis-je rien, chrétiens auditeurs, que vous ne connaissiez comme moi, et que vous n'ayez dit mille fois avant moi? Peut-être le monde ne s'en explique-t-il pas avec toute l'assurance que m'inspire la sainte liberté de l'Évangile et de la chaire de vérité où je parle, mais dans le fond le monde n'en est pas moins informé; et, sur ce point de morale, si j'interrogeais tous les siècles, il n'y en a pas un qui ne le pût confirmer par des témoignages éclatants.

Il est vrai, je ne saurais le dissimuler, que la tentation est bien délicate et bien engageante pour un ambitieux; il lui serait difficile de n'y pas succomber. Il aime la somptuosité et le faste, parce que c'est là ce qui paraît, ce qui frappe la vue, ce qui donne plus de splendeur, ce qui tient dans un plus grand respect. Il veut se faire un établissement stable et durable, non-seulement pour lui-même, mais pour une maison dont il est le chef et dans qui il prétend perpétuer l'éclat de sa fortune et de ses honneurs. Tout cela suppose des biens en abondance, de riches héritages, et il ne les a pas de lui-même, mais il peut se les procurer; il peut acquérir, amasser, accumuler trésors sur trésors, fonds sur fonds; il le peut, dis-je, sinon de droit, au moins de fait; c'est-à-dire que dans l'administration qui lui est confiée, que dans le maniement des affaires où il est

employe, que, dans l'autorité dont il est revêtu, il peut impunément et sans obstacle faire sa main, amplifier ce qui lui appartient et s'attribuer ce qui ne lui appartient pas; s'affranchir là-dessus des règles et des formalités ordinaires, ne point suivre d'autre loi que sa volonté et se constituer tout à la fois juge et partie; arrêter les clameurs superflues et les poursuites de ceux qui se prétendent lésés, les menacer, les intimider, les contenir dans le silence. Or, pouvoir s'enrichir, s'agrandir si aisément et par un esprit de religion, ou même par le seul principe d'une probité naturelle, ne pas profiter d'une occasion si commode et si présente, c'est une espèce de miracle, et ce qu'il n'est pas possible d'accorder avec l'ambition. Tout lui est permis, et rien n'est capable de s'opposer à ses entreprises; la conséquence est qu'elle entreprend tout, et que, sans délibérer, elle s'empare de tout ce qu'elle trouve à sa bienséance.

Ne le voit-on pas, et n'est-ce pas ce qui alumait autrefois le zèle du prophète et ce qu'il reprochait au peuple même de Dieu avec tant d'éloquence et tant de force? Car, disait-il, dans le sentiment d'une juste indignation, malheur à vous qui joignez maison à maison : *Væ qui conjungitis domum ad domum (Isai., c. V)*, qui, sans cesse et sans titre, ajoutez terres à terres : *Et agrum agro copulatis (Ibid.)*; n'y a-t-il que vous dans le monde qui deviez l'habiter? *Numquid habitabit vos soli in medio terræ (Ibid.)*? Mais prenez garde, poursuivait le saint prophète, à ce que je vous annonce au nom du Seigneur et de la part du Dieu des armées, c'est qu'un jour, et plus tôt que vous ne le voulez croire, ces maisons si superbes et embellies de si précieux ornements demeureront désertes, qu'elles seront détruites, qu'elles périront et que vous périrez vous-mêmes : *Nisi domus multa desertæ fuerint; grandes et pulchræ, absque habitatore (Ibid.)*.

Terrible menace qui tant de fois s'est vérifiée par les revers les plus funestes et les plus tristes décadences; mais menaces auxquelles l'ambitieux ne fait pas un moment de réflexion. Dans l'ardeur de la convoitise qui le brûle, il ne pense qu'à recueillir de toutes parts et à se pourvoir. Partout où il porte le pied c'est pour lui un lieu de conquête, il sait bientôt y prendre séance, s'y élargir et s'y accroître, comme s'il devait accomplir dans sa personne cette autre parole de l'Écriture : Toute contrée où vous entrerez vous deviendra propre : *Omnis locus quem calcaverit pes vester, vester erit (Deut., XI)*. Dieu le pouvait dire à Israël, parce qu'étant Dieu et l'auteur de tous les biens, il est maître d'en disposer selon son bon plaisir, et de les transporter à qui il veut, conformément aux vues de sa providence. Mais un ambitieux ne se le dit à soi-même que par une avidité dévorante, que par une confiance présomptueuse et qu'aux dépens de tout le bon droit et de toute la bonne foi. Qui s'élèvera contre lui? Qui se défendra de ses prétentions injustes, et qui se roidira contre ses usurpations?

Quelle digue mettra-t-on à ce torrent qui se grossit et qui entraîne tout ce qui se trouve sur son passage? Hélas! personne n'ignore combien les résistances et les efforts qu'on voudrait faire seraient souvent inutiles, et combien même de risques il y aurait à courir en les faisant. Le juste donc aime mieux céder et souffrir; l'innocent n'ayant ni force, ni appui, descend par faiblesse à tout ce qu'on lui propose, et abandonne tout ce qu'on lui demande. Eh! que seraient-ils autre chose? A quel tribunal traduiraient-ils un homme puissant et accrédité dont chacun craint de s'attirer la disgrâce? Où trouveraient-ils des juges d'une vertu assez incorruptible et assez ferme pour les soutenir et pour les tirer de l'oppression indépendamment de la grandeur? Je dis plus, quand même ils seraient écoutés, quand leurs plaintes seraient favorablement reçues et qu'elles auraient tout l'effet qu'ils peuvent désirer, à quels retours fâcheux ne devraient-ils pas d'ailleurs s'attendre? Quelque bien fondé que l'on soit, et quelque raison que l'on ait eue, c'est un crime que l'ambition ne pardonne pas aisément d'avoir osé contester avec elle, d'en avoir appelé à un autre jugement que le sien et de ne s'être pas livré à sa discrétion. Crime encore moins pardonnable, si l'on a réussi et qu'on ait été authentiquement confirmé dans ses droits. L'ambitieux n'en revient jamais, tôt ou tard il en fait porter la peine, et ce qu'il n'a pu obtenir d'une façon, il ne manque pas de moyens pour l'enlever de l'autre et pour le reprendre au double. Naboth eut le malheur que l'héritage qui lui était échu par succession, se trouvât auprès du palais d'Achab, roi de Samarie. Car c'est une circonstance que l'historien sacré nous fait remarquer : *Juxta palatium Acham regis Samariæ (III Reg., XXI)*. Ce voisinage, bien loin de l'honorer, lui fut des plus funestes. Ce n'était qu'une vigne, mais parce qu'elle touchait le palais du prince, Achab l'ayant considérée, jugea qu'elle lui pouvait être de quelque utilité; elle lui plut, et selon le génie des grands, dès qu'elle lui plut il voulut l'avoir. Cependant Naboth n'y peut consentir. Il ne s'agit que d'une portion de terre très-étroite; c'est un petit bien, mais c'est un bien paternel, et en mémoire de ses pères, il le veut conserver. Que ce refus lui coûtera cher! on ne le croirait pas si l'Écriture ne nous l'apprenait, jusqu'à quel point Achab y parut sensible. Il en eut le chagrin le plus amer, il en fut outré de colère, traitant d'audace insoutenable la fermeté de Naboth et son inflexible résolution : *Venit ergo Achab in domum suam, indignans et fremens super verbo quod locutus fuerat ad eum Naboth : Non dabo tibi hæreditatem patrum meorum (Ibid.)*. L'affaire ne se termine pas là. Jézabel, épouse d'Achab, et plus ambitieuse encore que lui, entreprend de le satisfaire, et s'engage à le rendre maître de ce qu'il souhaite avec tant d'ardeur. Certes, lui dit-elle d'un air de dédain, pour l'exciter toujours et le piquer davantage, vous êtes un prince d'un grand pouvoir, et



vous savez bien vous faire obéir ! mais ce que vous ne savez pas, je le saurai, moi, et vous serez content : *Grandis auctoritatis es, et bene regis regnum Israel; æquo animo esto : dabo tibi vineam* (III Reg., XXI). Elle le dit, et son parti est bientôt pris. Infortuné Naboth, vous avez pour vous la justice, mais vous avez contre vous la puissance. Vous n'échapperez pas au coup que vous prépare cette reine également impérieuse, perfide et cruelle : vous y périrez. Il y périt en effet, et de la manière que l'inhumaine Jézabel l'a concerté. Elle suppose des témoins qui l'accusent, elle corrompt des juges qui le condamnent : l'iniquité triomphe, et par l'attentat le plus barbare, Achab arrache tout à la fois à ce fidèle sujet, et la vie et l'unique fonds qui servait à sa subsistance : *Lapidatus est Naboth, et mortuus est ; quod cum vidisset Achab, surrexit et descendebat in vineam ut possideret eam* (Ibid.).

Il ne fallait que le moindre sentiment d'humanité pour avoir horreur d'un tel parricide. Mais un troisième caractère de l'ambitieux, ainsi que je l'ai marqué, c'est d'être impitoyable et de n'avoir ni charité, ni reconnaissance, ni amitié. La maxime commune n'est que trop véritable, et elle n'est même devenue si commune que par le grand nombre d'exemples qui en ont fait connaître la vérité, et qui la confirment encore tous les jours, savoir : que rien n'est plus capable de changer les mœurs d'un homme, surtout de lui endurcir le cœur, que le nouvel éclat des honneurs dont il se voit tout à coup illustré. Changement plus ordinaire dans ces esprits faibles et vains, qui n'ont pas assez de force pour soutenir la prospérité, ni assez de grandeur d'âme pour s'élever au-dessus de leur fortune et ne s'en laisser pas enivrer. Nul autre soin ne les intéresse, nul autre soin ne les touche, et hors de là ils deviennent insensibles à tout. Je dis insensibles à tous les services passés qu'on leur a rendus et à tout le bien qu'on leur a fait ; insensibles à tous les services présents qu'on leur rend, et à tout l'attachement qu'on leur témoigne ; insensibles à toutes les liaisons de société qu'ils ont eues, et à leurs anciennes amitiés ; insensibles à tous les maux qu'ils causent par une envie démesurée de s'agrandir, et aux misères extrêmes dont ils sont les auteurs. L'ambitieux ne compte tout cela pour rien.

Et d'abord, quelques services qu'on lui ait rendus, quelque bien qu'on lui ait fait, il a bientôt oublié tout le passé, et ne se tient redevable à personne de son avancement. Car voici, par la plus monstrueuse ingratitude, ce qui arrive si souvent dans le train du monde et selon l'esprit du monde. Des gens se sont poussés parce qu'on leur a prêté la main, parce qu'on s'est entremis pour eux, parce qu'ils ont eu des protecteurs et des patrons qui ont parlé, agi efficacement en leur faveur ; mais en conviennent-ils, les reconnaissent-ils, le savent-ils, ou le veulent-ils savoir ? Ils l'ont su dans le temps où ils travaillaient à obtenir ce qu'ils n'avaient

pas encore et ce qu'ils ont maintenant ; ils ont vu, et par conséquent ils ont connu avec quelle affection et quel zèle on s'est employé à les seconder ; mais sont-ils une fois placés, sont-ils revêtus de telle dignité qu'ils ambitionnaient, bons offices qu'ils ont reçus, secours qu'on leur a donnés, patrons, protecteurs, tout s'efface de leur esprit et tout disparaît à leurs yeux. Malgré le témoignage de leur cœur, ils tâchent à se persuader, et ils se persuadent en effet assez aisément qu'ils ne doivent leur élévation qu'à eux-mêmes, et ils ne pensent qu'avec peine qu'ils en aient à d'autres quelque obligation. La dureté de leur cœur va encore plus loin, remarque saint Bernard, et il n'est pas sans exemple qu'ils se tournent contre ceux-là mêmes qui les ont élevés, qu'ils en deviennent jaloux et qu'ils conspirent à les supplanter et à les abaisser : tant on a raison de dire que de servir certaines gens et de les avancer, non-seulement c'est faire des ingrats, mais que c'est former contre soi-même autant d'ennemis et leur fournir des armes pour nous combattre.

Or, comme l'ambitieux est si peu sensible à tout ce qu'on fait pour lui et à tout ce qu'on lui a rendu de services dans le passé, par le même principe, il n'a plus d'égard aux services présents qu'on s'applique à lui rendre, ni à toutes les marques de zèle et de fidélité qu'on lui donne. Mauvais maître, maître impatient et difficile, bizarre et délicat, aigre et hautain ; qu'il s'aperçoive du moindre défaut et de la plus légère négligence, il ne pardonne rien, et c'est assez pour essayer de sa part mille reproches les plus mortifiants. Mais que toute une maison, que des domestiques, des subalternes s'épuisent de travail et de fatigue pour le contenter, ou il n'y prend pas garde, ou il le voit d'un œil tranquille et n'en sait pas plus de gré. Toujours prêt à commander, et jamais en disposition de récompenser ; recevant tout comme lui étant dû, et croyant ne devoir rien à quiconque.

Est-il meilleur ami qu'il n'est bon maître ? Jugez-en par ce que j'en ai dit. Ah ! demandons plutôt s'il a des amis, s'il en eut quelquefois, s'il est capable d'en avoir et s'il en veut avoir. Il n'est ami que de sa fortune, c'est elle qui règle toutes ses attaches. Selon la diversité des conjonctures et des situations différentes, elle le lie ou elle le dégage, elle lui fait rechercher de prétendus amis, ou elle les lui fait abandonner. Allez à cet homme qu'un heureux événement vient d'élever sur le pinacle, et dans l'état de sa prospérité, représentez-lui les anciens nœuds qui vous ont si étroitement et si longtemps unis ensemble, il ne vous connaîtra plus ; il pourra vous mettre, si vous voulez, au nombre de ses adorateurs pour l'idolâtrer, au nombre de ses clients pour lui faire assidûment votre cour et le solliciter, c'est-à-dire, à bien entendre la chose et à la bien définir, au nombre de ses esclaves pour vivre sous son empire et dépendre de toutes ses volontés : mais entre ses confidentes, il n'y a plus désormais

de place pour vous, parce qu'il ne trouve plus entre lui et vous la même proportion. Il ne lui faut que des connaissances du premier ordre, et il ne lui sied plus d'entretenir d'autre société. Fussiez-vous né dans la même famille que lui, fussiez-vous sorti du même sein, si le nom que vous portez et si cette naissance qui lui est commune avec vous ne répondent pas à son ambition, il en rougira, et vous lui serez vous-même un sujet de honte. Bien loin donc d'admettre ses proches auprès de sa personne et de les y appeler, c'est au contraire une telle proximité qui leur nuira, et parce qu'ils lui appartiennent de si près, c'est justement la raison pourquoi il les écartera. Il renoncera son propre sang, il renoncera jusqu'à son père. Je n'exagère point, et dans tout ce que je dis, il n'y a rien dont le monde ne se soit plaint mille fois, et dont il n'ait eu les plus justes raisons de se plaindre.

Après cela, peut-on espérer de l'ambitieux qu'il soit plus touché de tant de maux et publics et particuliers que produit ordinairement et presque inmanquablement l'aveugle passion qui le gouverne? Car de tout temps il y a eu des ambitieux, et de tout temps leur ambition a été l'origine des plus grands malheurs. Combien a-t-on vu par là de renversements dans les états, combien de brigues et de guerres intestines dans les cours des princes, combien de cabales et de dissensions entre les membres des mêmes compagnies, combien de trahisons et de meurtres, combien de voleries et de brigandages? Il n'a fallu que quelques hommes possédés de l'esprit de domination et enchantés de la grandeur, pour faire des troupes infinies de misérables. Mais dans l'ardente cupidité qui les dévorait, ou dans l'espèce de frénésie qui les transportait, ces ambitieux prenaient-ils aucune part à tout ce qu'ils causaient de calamités et de souffrances? y faisaient-ils aucune attention? prêtaient-ils jamais l'oreille aux gémissements d'une multitude réduite par eux-mêmes aux plus dures extrémités? en étaient-ils émus, et y disputaient-ils? C'était la moindre de leurs inquiétudes. Ils n'avaient qu'une vue; et ils n'étaient en peine que des succès de leurs desseins. De quelque manière qu'ils en vissent à bout et qu'ils pussent s'établir et se maintenir dans un haut degré de puissance, ils n'examinaient point ce qu'il en coûtait au reste des hommes: il semblait que le genre humain, que le monde entier n'eût été fait que pour eux.

Ce qu'il y a de plus déplorable, chrétiens auditeurs, et ce que je ne puis omettre en finissant ce discours, c'est que, par un des plus sacrilèges abus, ces désordres de l'ambition se soient introduits jusque dans l'Eglise de Dieu. Dès les premiers temps du christianisme, saint Cyprien le reprochait à son siècle comme un scandale, et ce scandale, par une funeste succession, ne s'est que trop communiqué aux âges suivants: *Etiam in sinu sacerdotum ambitio dormit (Cyp.)*. Que l'ambition règne dans le cœur des mondains, cela doit moins surprendre; mais, s'écriait

ce grand évêque, elle est entrée dans le sein même des prêtres du Seigneur, et elle y repose tranquillement, tant elle y est bien reçue et tant elle y a de pouvoir. Il ne voulait pas dire qu'elle y demeure endormie et sans action: on sait au contraire combien elle y est vigilante et agissante. Profane passion qui, seule, devient le principe de tant de vocations ou de prétendues vocations à l'état ecclésiastique. Au défaut des honneurs du monde, auxquels on renonce parce qu'on manque des qualités et des moyens nécessaires pour y atteindre, on aspire aux honneurs et aux dignités de l'Eglise. On dit comme ces impies dans le psaume quatre-vingt-deuxième: *Possideamus sanctuarium Dei (Ps. LXXXII)*, Entrons dans le sanctuaire de Dieu et rendons-nous-en maîtres. C'est le lieu saint; mais, selon la parole de saint Bernard, on le choisit et on s'y consacre, non point parce qu'il est saint, mais parce qu'il est élevé: *Non quia sanctus est, sed quia summus (Bern.)*, c'est-à-dire, parce qu'il y a des grades qui décorent; parce qu'il y a des ministres qui, tout spirituels qu'ils sont, éclatent aux yeux mêmes du monde; parce qu'il y a des prééminences et des prélatures qui donnent du nom, de la considération, de l'autorité: *Quia summus*.

Voilà ce qu'on se propose en se revêtant des livrées de Jésus-Christ, voilà ce qu'on envisage et où l'on tend, en passant de l'un à l'autre jusqu'aux ordres les plus sacrés, voilà les espérances dont on flatte un jeune homme en le déterminant au parti qu'il doit prendre et en l'obligeant de se dévouer au service des autels; au lieu que saint Pierre recommandait si expressément aux fidèles de ne chercher point à dominer dans le clergé: *Neque dominante in cleris (I Petr., c. V)*; au lieu que saint Paul témoignait si hautement aux Corinthiens, qu'il ne prétendait point avoir d'empire sur eux ni sur leur foi: *Non quia dominamur fidei vestræ (II Cor., c. 1)*; au lieu que le disciple bien-aimé, saint Jean, se déclarait en des termes si forts contre l'orgueil et la témérité de ce faux pasteur qui s'ingérait dans la conduite du troupeau et affectait la primauté: *Qui amat primatum gerere (Joan., III)*. C'est à cette primauté qu'on vise en secret, si l'on n'a pas encore l'assurance de découvrir là-dessus ses sentiments; c'est de cet empire qu'on fait le sujet de ses souhaits les plus vifs et de ses recherches les plus pressées; c'est par cette domination qu'on mesure l'excellence du sacerdoce et ses glorieuses prérogatives. Or, que doit-il arriver de là; ce qui arrive en effet tous les jours et ce qui remplit d'amertume tous les cœurs zélés pour la gloire et le bonheur de la maison de Dieu. On poursuit les dignités ecclésiastiques avec la même ardeur, par le même esprit et surtout par les mêmes moyens que les dignités séculières et temporelles. On y emploie les mêmes artifices, les mêmes intrigues, les mêmes intercessions. On se réduit, pour y parvenir, au même esclavage, et l'on descend aux mêmes bassesses. On entre dans les mêmes concur-

rences avec des compétiteurs aussi avides qu'on l'est, et souvent on use des mêmes supercheries pour leur couper chemin et les devancer. Arrêtons-nous là, et ne disons rien de ces trafics sordides et simoniaques, où les plus saints, les plus augustes caractères ont été achetés et vendus au poids de l'or. Ne parlons point de ces troubles scandaleux et de ces schismes que l'ambition a excités et où, suivant le langage de l'Apôtre, elle a divisé Jésus-Christ et dressé autel contre autel. Passons sous silence ces abus énormes d'une puissance toute divine, mais dans la pratique et dans son usage, rendue tout humaine et toute mondaine par la pompe, le faste, le luxe dont on l'accompagne, par la hauteur, pour ne pas dire la dureté avec laquelle on l'exerce en quelques rencontres, par l'étendue qu'on lui donne ou qu'on entreprend de lui donner au-delà des règles et des justes limites qui lui sont marquées. Laissons, dis-je, tout cela et n'insistons pas davantage sur des points qui, peut-être, dans un plus long détail ne serviraient qu'à scandaliser cet auditoire, sans corriger ceux qui se trouveraient compris en toute cette morale et à qui je l'adresserais.

Mais du reste, mes chers auditeurs, quel remède à ces excès de l'ambition et à tant d'autres? Hé! mon Dieu, ne nous l'avez-vous pas marqué en mille endroits de vos saintes Ecritures? Ne nous en avez-vous pas fait voir dans tous les siècles les exemples les plus touchants? Car, sans m'attacher à l'exemple de votre Fils adorable, qui seul suffirait et nous tiendrait lieu du plus parfait modèle, on a vu des grands dans l'une et dans l'autre loi, mais des grands qu'une vaine splendeur n'a point séduits, des grands selon votre esprit, des grands, humbles et qui, dans leur humilité ont eu le plus assuré préservatif contre les écueils de la grandeur. Parce qu'ils étaient humbles, ils étaient modestes au milieu des honneurs, honorant eux-mêmes tout le monde, témoignant à chacun l'estime et les égards convenables, ne blessant personne, ne prenant envers personne des airs de fierté et de dédain. Parce qu'ils étaient humbles, ils étaient équitables, désintéressés, plus prompts à donner qu'à recevoir et plus enclins à soulager la misère d'autrui qu'à en profiter. Parce qu'ils étaient humbles, ils étaient doux, humains, prévenant le prochain, s'attendrissant sur ses besoins, condescendant à ses faiblesses, priant ses services et les reconnaissant; fidèles dans leurs amitiés et toujours constants dans la bonne et la mauvaise fortune à en remplir tous les devoirs. Il ne s'agit donc point pour se garantir des pernicieux effets de l'ambition de rejeter toute grandeur, ni de descendre à des états inférieurs. Comme il est de la Providence qu'il y ait parmi les hommes diverses conditions, il est, par conséquent, de la même Providence qu'il y ait des grands. Mais voici le point essentiel: c'est que ces grands joignent à la grandeur une grande humilité. Avec l'humilité, ils seront grands, mais sans avoir cherché à l'être: ils seront grands,

mais par le choix de Dieu qui les aura élevés et non par une aveugle passion et une envie toute naturelle de s'élever eux-mêmes; ils seront grands, mais pour l'avantage et le bien de ceux que le ciel leur aura soumis, et non pour leur perte et leur destruction; ils seront grands, et ils domineront, mais pour maintenir toutes choses dans l'ordre par un sage gouvernement, et non pour goûter le plaisir flatter de gouverner et de dominer; enfin ils seront grands, et selon le monde leur rang les placera au-dessus des autres, mais dans le cœur, les rabaissera au-dessous de tous. Telles furent les saintes dispositions de David jusque sur le trône, et c'est de quoi il croyait pouvoir se rendre à lui-même un si beau témoignage devant Dieu: *Domine, non est exaltatum cor meum* (Ps. CXXX). Vous m'avez comblé de gloire, Seigneur; vous m'avez mis le sceptre dans la main et la couronne sur la tête; mais, mon Dieu, vous savez que je n'ai point désiré toutes ces grandeurs et que je ne me suis jamais conduit par des vues ambitieuses: *Neque clati sunt oculi mei* (*Ibid.*). Depuis que je règne sur votre peuple, l'éclat de la royauté ne m'a point ébloui les yeux, ni ne m'a point fait regarder de trop haut le moindre de mes sujets: *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me* (*Ibid.*). Il me semble que dans mes démarches je me suis toujours comporté sans orgueil, que j'ai toujours agi sans ostentation et que je ne me suis point non plus perdu dans mes pensées par des idées de moi-même au-dessus de moi-même: *Si non humiliter sentiebam* (*Ibid.*). Vous en êtes le juge, Seigneur, vous à qui rien n'est caché de tout ce qui se passe dans nous; vous voyez si je me trompe et si l'n'est pas vrai que, tout roi que j'étais, j'ai toujours conservé la candeur et l'humble simplicité d'un enfant: *Sicut ablactatus est super matrem suam* (*Ibid.*). Quand vous serez, chrétiens, dans une semblable préparation de cœur, alors nulle distinction, nulle grandeur ne sera pour vous à craindre, parce qu'elle ne sera point corrompue par l'ambition. A l'abri de l'humilité chrétienne, quelque place que vous occupiez par l'ordre du ciel, vous la remplirez fidèlement et saintement. Vous marcherez dans la voie de Dieu jusqu'à ce que vous arriviez, d'une grandeur passagère et mortelle, à une grandeur éternelle et au souverain bonheur, que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

## SERMON XLII.

## SUR L'ENVIE.

Charitas non æmulatur.

La charité n'est point envieuse (I Cor., c. XIII)

Entre les qualités de la charité que l'Apôtre nous a si bien marquées, et dont il nous a donné en quelques traits l'idée la plus juste et la plus parfaite, je puis dire qu'un de ses caractères les plus nobles et les plus dignes de l'esprit chrétien est de n'être point sujette à ces bas sentiments que l'envie nous inspire, ni à ces jalousies qu'excite si sou-

vent dans les âmes le bonheur et la prospérité du prochain. Il n'appartient qu'à cette charité évangélique de nous dégager d'une passion si naturelle, toute lâche et toute honteuse qu'elle est, parce qu'il n'appartient qu'à cette charité également humble et désintéressée d'en corriger les principes les plus ordinaires, et de les retrancher de nos cœurs. Charité humble, qui sans peine se voit réduite à une condition médiocre et sans nom, tandis que d'autres brillent dans la splendeur et reçoivent tous les honneurs. Leur éclat ne lui blesse point la vue, et leur élévation n'est point pour elle un poids pesant qui l'accable et qu'elle n'a pas la force de porter. D'ailleurs, charité désintéressée, qui ne se livre point à une avidité insatiable, comme si elle voulait tout avoir, mais qui sait se contenter d'une fortune bornée, pendant que d'autres se trouvent abondamment pourvus et qu'ils vivent au milieu de l'opulence. Ces trésors d'iniquité la touchent peu, et si elle est sensible, ce n'est qu'à des espérances mille fois plus solides et qu'à des biens incomparablement plus précieux que toutes les richesses du siècle. De là vient, conclut le docteur des gentils, que la charité n'est point envieuse : *Charitas non amulatur*. Plaise au ciel, mes chers auditeurs, que je puisse réussir dans le dessein que je me propose, de vous garantir par l'efficacité et la vertu de la parole de Dieu, des atteintes d'un ennemi aussi fatal au repos de l'homme et à son innocence que l'est l'envie. Vice odieux dont je prétends aujourd'hui vous entretenir, et que je veux, autant qu'il m'est possible, vous représenter dans toute sa laideur. J'ai besoin pour cela de la grâce du Saint-Esprit, et je la demande par l'intercession de Marie. *Ave*.

Ce qui nous attache le plus fortement à nos passions, c'est le plaisir que nous goûtons en les suivant, et les raisons apparentes que nous avons pour les justifier. Voilà ce qui forme ces nœuds secrets que la grâce a tant de peine à rompre, et ces habitudes qu'on ne peut presque jamais nous engager à combattre et à vaincre. Le plaisir nous gouverne, c'est le principe de toutes nos actions; et quand d'ailleurs ce plaisir est autorisé de quelque apparence de raison, c'est assez pour nous rendre sourds à tous les avis et indociles à toutes les remontrances. Ainsi l'avare, le sensuel, l'ambitieux s'attachent à l'objet de leur passion prédominante, parce qu'ils y trouvent une certaine satisfaction, et ce plaisir qu'ils y goûtent, ils l'autorisent par la raison spécieuse qu'ils ne font, disent-ils, tort à personne, et que le prochain n'en souffre point. Quoi qu'il en soit, il suffit que l'homme ait ses préjugés dans l'esprit pour s'opiniâtrer dans son vice. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'envie ne peut s'excuser sur l'un ni sur l'autre de ces deux principes, et que cependant elle a sur le cœur de l'homme l'empire le plus absolu et le plus universel; car si nous la considérons par rapport à celui qui la nourrit dans son cœur, peut-on dire que cette passion lui

donne quelque plaisir, et n'est-ce pas de toutes les passions la plus cruelle et la plus impitoyable? Ousi nous l'envisageons par rapport à ceux contre qui elle s'élève, est-il rien de plus injuste, et n'est-ce pas de toutes les passions la plus aveugle et la plus déraisonnable? Deux points importants et que je vous prie de remarquer, parce que j'en fais le partage de ce discours. Je veux vous montrer comment l'envieux trouve dans son envie même son propre supplice, et comment encore, par son envie, il se rend coupable à l'égard du prochain de la plus criminelle injustice. Passion la plus cruelle, pour qui? pour l'envieux même, dont elle devient le tourment: c'est la première partie. Passion la plus injuste, envers qui? envers la personne à qui l'envieux s'attaque, et contre qui son envie l'anime: c'est la seconde partie. Le sujet mérite votre attention.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que l'envie est une passion cruelle à l'égard de l'envieux même qui la nourrit dans son cœur, et que c'est néanmoins la passion que nous suivons le plus aveuglément et que nous fomentons avec le plus de soin, ne pensez pas que ce soit là seulement un motif emprunté des auteurs profanes, ni une raison tirée de la sagesse humaine pour attaquer ce vice et pour le guérir. C'est l'oracle du Saint-Esprit qui, pour nous engager par nos propres intérêts à chasser cette peste loin de nous, nous avertit par le Sage, au chapitre quatorzième des Proverbes, que, comme il n'est rien qui contribue davantage à la santé du corps que le repos et la tranquillité de l'esprit, rien n'est au contraire plus capable de consumer un homme et de le ronger secrètement que l'envie : *Vita carniùm, sanitas cordis; putredo ossium, invidia* (Proverb., XIV). Or, pour vous faire connaître avec méthode toute la cruauté que cette passion exerce sur un esprit qu'elle gouverne, observez, je vous prie, avec moi les caractères différents que les Pères nous font remarquer dans sa naissance et dans ses progrès; car, en premier lieu, elle interdit à un homme toute la douceur et toute la satisfaction qu'il peut raisonnablement goûter dans l'état où l'a mis la Providence, pour le tourmenter par une réflexion continuelle sur la prospérité d'autrui. En second lieu, elle l'arrache, pour ainsi dire, aux amis qui lui étaient les plus chers, et qu'il voudrait toujours aimer, si cette tyrannique passion ne le remplissait contre eux d'amertume et d'aigreur. En troisième lieu, elle va jusqu'à étouffer toute la tendresse que le sang et la nature inspirent aux proches, et jusqu'à nous envenimer contre nos propres frères. Enfin, après avoir dépouillé l'homme de tout ce qu'il doit avoir de plus précieux, elle le poursuit sans relâche jusqu'à la mort, et sans nul égard ni au temps, ni à l'âge, ni aux ministères les plus sacrés et aux professions les plus saintes. Après cela, chrétiens, n'y a-t-il pas sujet de déplorer notre aveuglement, lorsque nous entretenons au dedans de nous-mêmes

un si dangereux ennemi, et que nous n'employons pas, avec le secours de la grâce, toutes nos forces à le surmonter et à le détruire.

Tel est donc, si je puis parler de la sorte, le premier acte d'hostilité ou le premier effet de l'envie sur le cœur de l'homme, de lui interdire tout ce qu'il peut raisonnablement goûter de satisfaction et de douceur dans l'état où l'a placé la Providence. Pour en être convaincus, examinons la nature de cette passion. C'est une douleur, dit saint Augustin, que nous ressentons des avantages du prochain, parce que nous les envisageons comme un bonheur qui fait ombre au nôtre. Tellement que la douleur d'un homme que l'envie possède n'est pas tant de se voir privé d'un bien que de voir ce même bien entre les mains d'un autre, qui par là se trouve ou égal à nous, ou au-dessus de nous : et c'est ce qui paraît sensiblement par la joie que nous témoignons, quand la personne qui excite notre jalousie vient à tomber, sans même que nous profitions de sa ruine. Or, reprend le même Père au livre XI sur la Genèse, est-il rien de plus malheureux qu'un homme atteint de ce sentiment ? En quel état que vous le considériez, mettez-le, si vous le voulez, dans la situation la plus honnête et dans une fortune assez opulente pour y vivre avec distinction, qu'il ait toutes les qualités naturelles qui peuvent rendre un homme agréable dans la société humaine, qu'il ait même la réputation d'homme habile et entendu dans les affaires qui lui sont confiées ; en un mot que rien ne lui manque pour être content : dès que l'envie aura trouvé entrée dans son cœur, elle lui ôtera tout le goût de sa condition présente ; il ne sentira plus ce plaisir innocent qui accompagne une vie unie et paisible, il regardera avec dédain tout ce qu'il a reçu du ciel. Pourquoi cela ? parce qu'il voit celui-ci passer devant lui, parce qu'il le voit ou plus riche ou plus puissant et plus honoré que lui. Il n'en faut pas davantage pour lui faire oublier tous les biens dont il jouit, et cette image qui lui blesse la vue est comme un ver qui le pique, qui l'agite, qui le dessèche.

Sans cela il était homme à mener la vie la plus aisée et la plus commode ; il aurait dit avec ce riche de l'Évangile : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos ; requiesce* (Luc., c. XII). Si je ne suis pas dans une certaine abondance ni une certaine splendeur, j'ai du moins tout ce qu'il me faut pour couler mes jours avec agrément, et quand on peut être dans le monde sur le pied d'un homme d'honneur, à quoi bon se donner tant de peine pour aspirer plus haut ? Demeurons où nous en sommes, et sans nous inquiéter, usons de ce que nous avons : *Requiesce*. Ainsi aurait-il parlé, s'il n'eût eu devant les yeux que son état, et s'il y eût arrêté son attention. Mais depuis qu'il a porté ses regards jaloux sur des gens que la faveur a élevés, leur éclat l'a ébloui. Il commence à se croire maltraité, parce qu'il en connaît de mieux traités qu'il ne

l'est. Tout ce qu'il a ne lui est plus rien, parce qu'il est tout obsédé de ce qu'il n'a pas. Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux, disait un ancien à un homme de ce caractère, ou est-il arrivé à votre prochain quelque chose d'avantageux ? Car l'envieux n'a pas moins de chagrin du succès des autres que de ses propres infortunes, et il est même des disgrâces qu'il supporterait plus volontiers en sa personne qu'il ne supporte dans autrui certaines prérogatives et certaines préférences. Ce qui le touche, ce n'est pas tant la perte de cet héritage, de cet emploi, de cette dignité, que la triste pensée qui lui revient sans cesse à l'esprit, que c'est son concurrent qu'on en a pourvu ; qu'il est maintenant dans un ordre supérieur ; qu'il est plus respecté dans une ville ; qu'il a plus de pratiques au barreau, plus de crédit auprès des puissances, plus d'accès chez les grands et à la cour : voilà ce qui lui dévore l'âme.

Encore si ce martyr finissait quand l'envieux a pu parvenir à un degré qui l'égalait aux personnes dont la destinée lui semblait si désirable. Mais admirez, dit saint Augustin, sa bizarrerie. Il n'est pas plus tôt dans ce degré d'égalité, que cette égalité même lui devient odieuse. Il ne peut souffrir qui que ce soit à ses côtés. Il s'estimerait heureux, si tous les autres cessaient de l'être : mais d'avoir des égaux en richesses, en autorité, en pouvoir, en honneur, c'est un objet auquel il ne peut se faire et qui lui choque l'imagination. Que demande-t-il donc ? Veut-il que chacun lui cède et plie sous lui ? Veut-il être tellement séparé de la foule qu'il fasse rang à part ? Accordez-lui cela, continue le même saint docteur, et n'espérez pas avec cela même qu'il soit plus en repos. L'envie le troublera toujours, et c'est ici qu'on ne peut comprendre la fureur de cet insensé. Il est dans une défiance perpétuelle. Il craint que ceux qu'il a laissés derrière lui ne l'atteignent quelque jour ; il les observe, il examine tous les progrès, et chaque pas qu'ils font lui paraît une entreprise formée pour le perdre, et une intrigue qu'il doit prévenir et dissiper. C'est ainsi, conclut saint Augustin, que l'envieux n'a point de relâche, et que vous ne pouvez le supposer dans un état, soit au-dessous, soit au-dessus, soit d'égal à égal, où il n'ait un aiguillon qui le perce et un déboire qui se répande sur tout ce qui pourrait faire sa félicité : *Invidet par pari, quia ei coæquatur, inferiori majori, quia ei non coæquatur, superiori inferiori, ne ei coæquatur* (August.).

Or, est-il rien de plus cruel que ces agitations et ces perplexités ? Voilà cependant l'assiette la plus tranquille d'un cœur jaloux ; car s'il arrive que tels et tels avancent en effet leurs affaires de jour en jour, en sorte que leur fortune croisse sensiblement, qui peut expliquer les violents transports où il s'abandonne ? C'est un redoublement pour cette fièvre maligne qui le mine : il dépérit à vue d'œil ; et cette dure passion,

bien loin de le ménager et de lui adoucir le mal qui le presse, en le diminuant dans son idée, l'augmente au contraire en lui grossissant les objets et lui faisant même sentir un mal qui n'est pas. Car remarquez, s'il vous plaît, les deux sources de l'envie : dans les uns c'est faiblesse et pusillanimité qui forment des fantômes dont s'effraient aisément les esprits bornés et d'un caractère médiocre ; dans les autres c'est orgueil et amour de sa propre excellence, qui ne saurait compatir avec celle d'autrui. Or, ces deux principes semblent agir de concert pour le malheur de l'envieux. Sa pusillanimité lui fait paraître la prospérité d'autrui comme supérieure à tout ce qu'il est ; elle lui fascine, pour ainsi dire, les yeux, et lui découvre des grandeurs, des privilèges, des plaisirs plus imaginaires que réels. Le champ d'un voisin, si je puis rapporter ce trait d'un auteur profane, le champ d'un voisin est toujours plus fertile que le nôtre :

*Fertilior seges est alienis semper in agris ;*

Ses troupeaux sont toujours plus gras, et sa moisson plus abondante :

*Vicinumque pecus grandius uber habet.*

D'autre part, cet amour déréglé de sa propre excellence, qui lui reproche sans cesse qu'il a du dessous, est une pointe pour lui bien vive et bien aiguë. Il se croit anéanti par l'agrandissement de ce compétiteur. Au premier bruit qui en vient à ses oreilles, il s'alarme ; son visage déconcerté le trahit et laisse apercevoir malgré lui ses véritables sentiments. Or, dites-moi ce que vous pensez d'un homme ainsi prévenu, et s'il ne vérifie pas dans sa personne ce qu'on a reconnu de tout temps et ce que l'antiquité nous a transmis comme une vérité confirmée par mille épreuves, que jamais la tyrannie la plus barbare n'inventa de tourment plus rigoureux que ne l'est l'envie.

Ah ! mes frères, nous nous étonnons quelquefois de la sévérité de l'Évangile qui nous défend l'usage des plaisirs de ce monde ; nous nous récrions contre ce détachement austère des biens visibles et présents qui fait vivre un chrétien dans l'abondance comme s'il n'y était pas ; et quand saint Paul veut que nous portions l'abnégation de nous-mêmes jusqu'à regarder avec une pleine indifférence tout ce qui nous environne ; quand il nous prescrit cette grande règle de conduite : *Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui sicut, tanquam non sicut ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; et qui emunt, tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* ( I Cor., VII ). Il faut que ceux qui sont engagés dans le mariage vivent comme s'ils n'étaient point liés par ce sacré nœud ; que ceux qui souffrent des pertes de biens, ou ceux dont les biens prospèrent, n'en soient pas plus touchés que si c'étaient des biens étrangers ; que ceux qui font des acquisitions, qui étendent leurs domaines, leurs terres, leurs héritages, y soient aussi peu attachés que s'ils en étaient seulement les économes et non pas les proprié-

taires ; en un mot, que ceux à qui le commerce du monde est nécessaire et qui le voient en soient aussi éloignés de cœur et le goûtent aussi peu que s'ils étaient retirés dans la plus profonde solitude : quand, dis-je, l'Apôtre nous donne ces divins enseignements, tout cela nous semble impossible dans la pratique ; mais prenez garde que la passion de l'envie vous le fait pratiquer avec plus de rigueur que l'Évangile même. Car enfin Jésus-Christ ne vous défend pas absolument de tirer des biens de la vie un plaisir honnête et réglé, il n'en retranche que l'excès, au lieu que l'envie vous ôte dans votre état tout agrément, de sorte que vous êtes à la lettre dans votre condition aussi peu contents que si vous y étiez dénués de tout. Car être pourvu d'un mariage avantageux et se trouver assorti avec une personne de mérite, mais en même temps regarder avec envie ceux qui paraissent mieux établis que vous, c'est être aussi peu heureux que si vous aviez mal rencontré et que vous eussiez fait un mauvais choix. Avoir amplement de quoi subsister et se voir unique possesseur d'une grande succession, mais d'ailleurs brûler d'envie contre ceux que vous croyez encore mieux partagés, c'est être pauvre au milieu de vos trésors, ou ressentir au moins les chagrins de la pauvreté. Occuper une place honorable dans le monde et y avoir de la considération, mais du reste être déchiré dans le cœur et périr de dépit et de jalousie parce qu'il y en a de plus accrédités, ce n'est pas plus profiter, pour son bonheur propre, du crédit qu'on s'est acquis, que si l'on était resté dans les ténèbres et dans l'oubli. Ainsi l'envieux peut bien faire le même aveu que l'orgueilleux Aman : malgré tant de choses, je m'estime comme un homme dépouillé de toutes choses : *Et cum hæc omnia habeam, nihil habere puto* ( *Esther*, XXII, 5 ).

L'envie n'en demeure pas là. Mais en quoi cette passion est encore plus cruelle, selon l'observation de saint Basile, c'est qu'elle nous prive de toute la douceur d'une société fidèle et cordiale. Ce que la rouille est au grain qu'elle consume, l'envie l'est à l'amitié qu'elle rompt et dont elle est la ruine : *Ut ærugo frumenti est vastatio, sic invidia amicitie pestis*. Car une réflexion bien vraie et que fait ce saint docteur, c'est que l'envie ne s'attache pas à des gens qui soient éloignés de nous, à des gens avec qui nous n'ayons aucune liaison ni aucun rapport, mais à ceux qui nous approchent de plus près. Ce n'est point aux morts que nous portons envie, quelque grands qu'ils aient été et à quelque degré de fortune qu'ils soient parvenus, mais aux vivants que nous voyons, mais aux personnes dont le commerce nous est le plus fréquent et le plus ordinaire. Or, quand une fois cette passion a gagné le cœur, de quel venin l'infecte-t-elle, et quels désordres n'y cause-t-elle pas ? Elle vous fait renoncer à l'union la plus étroite et la plus intime.

Vous aviez un homme de confiance sur qui vous vous reposiez entièrement ; vous

lui trouviez l'esprit, le naturel, les dispositions du cœur les plus aimables ; vous en tiriez même les services les plus essentiels. Cette femme avait une amie de même âge, de même humeur, qui lui tenait lieu de compagne : c'était la plus douce consolation qu'elle eût dans la vie. Elle a cent fois protesté que rien ne serait capable de rompre cette bonne intelligence, et elle le disait comme elle le pensait. Mais depuis que cet ami, cette amie ont reçu telle grâce qui les relève ; depuis que certains talents que le public ne leur connaissait pas sont venus à éclater et à les mettre dans une plus haute estime, c'est pour eux un péché originel, et c'est auprès de vous une tache dont ils ne se laveront jamais. Vous prenez de tout autres sentiments à leur égard, il se glisse dans votre âme un aigreur presque imperceptible et une animosité que vous vous efforcez quelquefois d'étouffer, mais inutilement. Cette mauvaise impression commence à se produire par des froideurs. On se retire peu à peu, et la même personne qui vous convenait si fort il y a quelque temps, cette personne en qui il ne s'est pas fait le moindre changement, ni pour la fidélité, ni pour la probité, ni pour l'attachement sincère qu'elle a toujours eu à vos intérêts ; cette personne qui du reste apporte tout le soin possible à ménager votre faiblesse et la délicatesse de votre orgueil dont elle ne s'aperçoit que trop ; cette personne enfin que vous voudriez encore aimer et que cependant vous n'aimez plus vous est enlevée par l'envie et vous devient insupportable.

Cela paraît dans l'exemple de Saül. Ce prince aimait David, il l'estimait et l'avait attaché auprès de lui par un emploi, pour ne pas perdre de vue l'homme de sa cour en qui il remarquait les meilleures qualités et sur qui il croyait avoir plus de fond à faire : *Invenit enim gratiam in oculis meis* (1 Reg., c. XVI). Rien donc ne semblait pouvoir détruire une confiance si parfaite, et quiconque l'eût entrepris, n'y eût apparemment jamais réussi. Mais ce coup était réservé à l'envie. L'armée des Philistins s'approche : un géant, d'une figure monstrueuse, jette la terreur parmi les Israélites ; David s'offre à le combattre, il le défait même à la vue de Saül ; le prince en triomphe de joie, et, comprenant l'importance de cette victoire, il est résolu de combler le vainqueur de récompenses et d'honneurs. Jusque-là tout conspire à soutenir le crédit et la faveur de David, et Saül se sait bon gré d'avoir si bien placé ses inclinations. Mais en peu de temps la scène vient à changer, et par où ? Au retour de ses conquêtes, tout Israël s'assemble autour du prince ; les peuples le suivent dans sa marche et par leurs acclamations font entendre de toutes parts que Saül a défait mille Philistins, mais que David en a défait dix mille : *Percussit Saül mille, et David decem millia* (1 Reg., XVIII). Voilà pour Saül une plaie mortelle. Le trait est si vif et la douleur si cuisante, qu'il ne peut s'en taire. La colère l'emporte. Et quelle comparaison, dit-il, ose-t-on faire devant moi ? On donne à Da-

vid la gloire d'avoir renversé dix mille ennemis, et de moi, l'on n'ajoute autre chose, sinon que j'en ai abattu mille : *Iratus est Saül nimis, dixitque : Dederunt David decem millia, et mihi mille* (Ib. XXIV). De là toute sa tendresse pour David se tourne dans un ressentiment amer : il ne peut plus voir cet homme, dont auparavant il ne pouvait se passer : *Non rectis ergo oculis Saül aspicebat David a die illa et deinceps* (Ibid.).

Ce n'est pas qu'au fond il n'estime toujours David, ce n'est pas qu'il ne se souvienne que ce jeune berger est le seul dans Israël qui, par les doux sons de sa lyre, puisse le réveiller de ses rêveries profondes où le plonge quelquefois une noire mélancolie. Il sait que ce fidèle sujet est toujours, depuis sa victoire, le même pour lui ; qu'il a toujours le même zèle pour l'affermissement et l'accroissement de son empire. Il a été témoin du signalé service qu'il en a reçu, et il ne peut enfin ignorer que ce n'est point à David qu'il doit s'en prendre des applaudissements du peuple et de tous les éloges qu'on fait de sa valeur. Saül est instruit de tout cela ; mais l'envie s'est emparée de son âme, et dès lors il semble qu'il n'est plus maître de lui-même ni de ses sentiments. Or, est-il rien de plus cruel que d'être comme forcé de haïr un homme pour qui l'on a des préjugés si avantageux ?

Ceci néanmoins ne suffit point encore, et l'envie ne garde point de mesure. Il faut que David périsse ; Saül veut le perdre et ne peut vivre en repos jusqu'à ce qu'il l'ait sacrifié à sa passion. En vain David redouble pour ce prince son attachement et sa fidélité. en vain épargne-t-il son sang jusqu'à deux fois, où il se fût délivré de la plus injuste persécution en se délivrant du persécuteur. Il est vrai que Saül est d'abord dans l'admiration d'une vertu si généreuse, et qu'il en est touché jusqu'aux larmes ; il est vrai qu'elle lui arrache dans un premier mouvement cet aveu forcé : *Justior tu es quam ego* (1 Reg., XXIV) : Ah ! je le reconnais, vous êtes meilleur que moi. Oubliez tout ce qui s'est passé et tout ce que j'ai entrepris contre vous, j'en ai horreur, et je jure que désormais vous serez en sûreté auprès de ma personne. On dirait que tout est rétabli, que Saül va suivre librement et avec plaisir le penchant qu'il a pour David, que toute son envie est éteinte. Mais espérance vaine et trompeuse ! Bientôt cette hydre renaît et devient encore plus féroce. La même réflexion qui tout à coup avait changé le cœur de Saül se présente à lui sous un autre aspect et renouvelle toute sa haine. Car, si David est plus juste que toi, lui dit cette mortelle envie qui se réveille, n'est-ce pas une marque évidente que Dieu le destine à l'empire ? Peux-tu douter qu'il ne règne un jour en ta place, et peux-tu souffrir un rival qui l'enlèvera ta couronne ? Non, non, il n'y a point à délibérer : sa vertu même le rend coupable, et son mérite fait son crime. De là donc nouvelles poursuites contre David, nouveaux transports, nouvelles fureurs. Que pensez-

vous, chrétiens, de toutes ces vicissitudes et de toutes ces contradictions ?

Cependant, que reste-t-il à l'envie, et est-ce assez pour elle d'avoir dépouillé l'envieux de tous les sentiments d'une sincère amitié ? Est-ce assez de lui en avoir fait violer les droits les plus sacrés ? Avec cela seul il serait à plaindre, mais ce n'est pas toutefois le plus sensible de ses maux. Sa passion va plus loin et le dépouille même de toute la tendresse que la nature inspire aux peuples les plus sauvages à l'égard de leurs proches. Car il a des parents, il a des frères qu'il adorerait, s'ils ne lui appartenaient pas. Ils sont dans une haute réputation, on vante partout leur génie, leur capacité, leur savoir ; on les produit dans l'Eglise, dans la magistrature, dans les armes. Toutes ces distinctions donnent du lustre à sa famille, et ce lustre rejaillit sur lui-même. Il sent bien qu'il en pourrait tirer avantage, et volontiers il y prendrait part, si l'envie ne venait point lui offusquer la vue et le troubler. Possédé de ce démon domestique, il n'y a point de nœud si saint qui le retienne ; il n'y a point de sentiment si naturel et si raisonnable qu'il ne soit prêt à démentir. Il oublie que celui qui s'avance est son propre sang, et notre siècle a vu là-dessus l'acharnement le plus forcené : des frères ligués contre leurs frères travailler de part et d'autre à l'ur destruction mutuelle, et ne se mettre point en peine des désastres et des calamités qu'ils attireraient par là sur leur maison et sur toute leur postérité. Hélas ! Seigneur, si dans la profession religieuse il eût fallu consacrer à vos autels ce frère ou cette sœur, qu'on vous aurait vendu cher cette victime ! qu'on se serait prévalu auprès de vous d'un tel sacrifice ! qu'on aurait accusé de fois votre loi de rigueur extrême et d'une sévérité outrée ! Mais l'envie a bien plutôt brisé tous ces liens : rien ne lui coûte, et dès qu'elle parle, tout lui obéit.

Que manquait-il à Joseph, dit saint Chrysostome, pour intéresser ses frères en sa faveur ? C'était un jeune enfant élevé dans la simplicité et l'innocence ; il n'y eut point de cœur mieux fait ; et dans la suite il fit bien voir, par la manière dont il les reçut en Egypte après leur honteuse perfidie, quelle était la candeur de son âme, et avec quelle générosité il savait pardonner les injures les plus atroces. Aussi, Ruben, plus équitable et moins violent que les autres, malgré l'envie dont il était prévenu comme eux, ne put s'empêcher néanmoins de laisser échapper cette parole de compassion que lui dicta la nature : *Frater enim et caro nostra est* (Gen. c. XXXVII) : C'est notre frère, respectons dans sa personne notre propre chair. Oui, répondait l'envie ; mais il ose se promettre un pouvoir absolu sur nous ; mais il se flatte de monter à un rang où il sera notre maître. Eh ! que vous importe ce qu'il devienne, répliquait la raison ? N'est-ce pas même un bien pour vous qu'il soit puissant un jour, et que vous ayez un soutien et un protecteur dans lui ? Cela peut arriver,

reprenait l'envie ; mais il ne s'agit point d'examiner si son élévation nous sera avantageuse, il s'agit seulement de prendre garde qu'il ne nous domine. Or, nous voyons déjà qu'il est le bien-aimé de notre père, lequel n'a des yeux que pour lui. Réflexion qui seule, en dépit de toute l'humanité, les détermine à le perdre : *Videntes quod a patre plus cunctis amaretur oderant eum, nec poterant ei quidquam pacifice loqui* (*Ibid.*).

Mais enfin l'envieux n'aura-t-il jamais de relâche ; et n'y aura-t-il point d'âge, de condition, de profession, qui le mette à couvert des atteintes de l'envie dont il est tourmenté ? Ah ! mes chers auditeurs, voici le dernier excès. C'est un ver que l'envie, ainsi que je vous l'ai fait voir ; mais je dois ajouter que c'est un ver semblable en quelque manière à celui des réprouvés qui ne meurt point : *Vermis eorum non moritur* (*Marc., chap. IX*). Les autres passions, dit saint Cyprien, ont leur temps et leurs bornes : l'envie seule agit toujours avec la même force et la même malignité : c'est un péché sans terme : *Zelus terminum non habet, sine fine peccatum* (*Cyprian.*). L'objet de votre envie, continue ce Père, peut bien parer vos coups et s'échapper de vos mains ; mais vous ne pouvez vous éviter vous-même. Votre ennemi est dans votre cœur ; partout où vous allez, vous le portez avec vous, et tant que vous vivez, il ne cessera point de vivre dans vous et de se faire sentir à vous.

Oui, mes frères, l'envie est la passion de tous les âges et de tous les états. C'est cette idole que vit le prophète Ezéchiël, environnée d'adorateurs qui fléchissaient le genou devant son autel, et lui présentaient de l'encens : *Idolum zeli* (*Ezech., c. VIII*). Idole de jalousie : idole qui, à la honte du christianisme, trouve partout des sacrificateurs. Là des vieillards, jaloux du progrès d'un jeune homme et de l'ascendant qu'il prend dans le monde, sèchent sur pied et sacrifient la fin de leurs jours à l'envie la plus basse et la plus indigne. Là des enfants dès le berceau, comme l'observe saint Augustin, jaloux des caresses qu'on fait à d'autres enfants, en conçoivent un dépit qui les ronge et qu'ils ne peuvent encore exprimer par leurs paroles. Là des femmes délaissées et jalouses de voir leurs égales suivies d'une foule d'esclaves qu'elles se sont asservies, se désespèrent en secret et traînent une vie triste et languissante. Là des mères jalouses même de leurs filles les bannissent de la maison paternelle et les enferment dans un cloître pour ne pas les avoir à leur côté. Là le magistrat jaloux du magistrat, l'homme d'épée de l'homme d'épée, le marchand du marchand, l'artisan de l'artisan, et s'il m'est permis de le dire, l'ecclésiastique de l'ecclésiastique, le prêtre du prêtre, l'apôtre de l'apôtre, le religieux du religieux ; là, dis-je, chacun, selon ses vœux et ses prétentions, consacre à cette fausse divinité les sentiments les plus vifs et les plus ardents de son cœur. *Idolum zeli*.



Après cela, n'est-il pas étonnant que nous maintenions dans nous-mêmes une passion qui nous fait tant souffrir? Et ce qui rend encore le mal plus intolérable, c'est que nous n'osons pas même nous en plaindre. Un homme, remarque saint Basile, atteint de toute autre passion, a des moments où il convient de sa faiblesse; il reconnaîtra un engagement criminel qui le tient attaché, il fera l'aveu de ses ressentiments et de ses vengeances, il sera quelquefois le premier à détester hautement son ambition, il témoignera de l'horreur pour ses débauches et il les condamnera; l'envie est le seul vice qu'il n'avouera jamais, parce que c'est de tous les vices le plus humiliant. Il y a plus; car s'il s'en plaignait lui-même, qui l'en plaindrait et qui compatirait à sa peine? On plaint un homme adonné au plaisir, un homme colére et emporté, un homme prodigue et dissipateur, un homme sujet à cent autres défauts; mais on ne plaint point un envieux; on le méprise, on le regarde comme une âme lâche, comme un esprit mal tourné, comme une peste commune, comme un ennemi du genre humain. Que fera-t-il donc pour donner de temps en temps l'essor à ce feu caché qui le brûle? il emprunte certains noms honorables, sous lesquels il déguise sa passion. Ce qui est envie, c'est, à l'entendre parler, indignation, c'est zèle du bien public, c'est amour de la justice, c'est émulation louable. Mais sous ces masques trompeurs, que Dieu sait bien démêler le mystère d'iniquité, et qu'il saura bien un jour le dévoiler! Du reste, avançons et voyons comment l'envie, cette passion si cruelle à l'égard de celui qui la porte dans son sein, n'est pas moins injuste à l'égard de celui qu'elle attaque et contre qui elle nous anime. C'est la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Saint Grégoire de Naziance avait bien raison de dire, parlant de l'envie, qu'il n'est rien tout à la fois, ni de plus juste que cette passion, ni de plus injuste. Rien de plus juste dans le tourment qu'elle fait souffrir à l'envieux, comme je viens de vous l'expliquer, et dans les peines qu'elle lui cause, puisque c'est le digne châtement de son péché et de ce caractère de malice qui lui est propre. Mais en même temps rien de plus injuste envers la personne contre qui elle nous indispose, et qui sans y contribuer de sa part en aucune sorte, et souvent sans le savoir ni le prétendre, devient l'objet de notre aversion en devenant le sujet de notre chagrin. Or, cette injustice de l'envie se peut considérer en bien des manières et sous bien des rapports: injustice dans les malignes pensées et les faux jugemens que forme l'envieux au désavantage du prochain; injustice dans les sentiments ou d'aigreur ou de joie, et les desirs criminels que conçoit l'envieux contre le prochain; injustice dans les discours satiriques et médisants que tient l'envieux, et quelquefois même dans les impostures et les calomnies dont il flétrit le prochain. Enfin, injustice dans les desseins,

les intrigues que trame l'envieux, et tous les moyens qu'il met en œuvre pour la ruine du prochain. Bornons-nous à ces quatre articles, qui nous feront assez connaître le désordre d'un vice si ordinaire et dont la contagion est si dangereuse et si pernicieuse.

Oui, chrétiens, c'est dans l'esprit de l'envieux que la passion qui l'aveugle répand d'abord son venin, et c'est là qu'elle commence à exercer sa malignité; elle lui fait mépriser ce qui est le plus digne d'estime, censurer ce qui donne moins de prise à la critique, rabaisser au-dessous de lui ce qui se trouve dans un degré bien supérieur, contester un mérite solidement établi dans l'opinion la plus générale et la mieux fondée, attribuer à des causes étrangères ce qui vient des principes les plus naturels, et juger que ce qui arrive par le cours des choses le plus légitime et le plus droit n'a été recherché, ménagé, obtenu que par des voies obliques et détournées; première injustice qu'il suffit de vous mettre sous les yeux dans une simple exposition pour vous en faire découvrir toute l'iniquité.

Car si l'envieux ne peut enlever à un homme les avantages qu'il possède; si, malgré toute son envie, il ne peut empêcher que le nom de celui-ci ne devienne tous les jours plus célèbre dans le monde, et que ses talens n'éclatent et ne soient universellement applaudis; que les affaires de celui-là ne prospèrent toujours, et que toutes ses entreprises n'aient l'issue la plus heureuse; que cet autre ne monte sans cesse et ne reçoive de nouvelles preuves de la bienveillance du maître et de sa confiance; que reste-t-il à son orgueil pour se consoler, et par où tâche-t-il de se dédommager comme il peut et autant qu'il peut, de ce qu'il voudrait avoir et qu'il n'a pas? Ne pensez pas que selon les règles de l'équité et de la droiture, il se rende justice à lui-même, ni qu'en se la rendant à lui-même il soit ainsi plus disposé à la rendre au prochain. N'espérez pas qu'il cède à la voix publique, ni que voyant tous les suffrages tourner de tel côté, il y porte le sien et se joigne à la multitude, selon que la raison communément le demande. Ne comptez pas qu'il reconnaisse un mérite unanimement reconnu, qu'il convienne d'une supériorité qu'aucun ne met en question ni ne révoque en doute, qu'il souscrive à un choix, à une préférence que tout le monde approuve et sur quoi il n'y a nulle part deux langages différens. Non, n'attendez rien de tout cela. Pourquoi? Parce qu'il faudrait pour cela s'humilier; or, c'est ce que l'envieux n'a jamais appris et ce qu'il ne veut point apprendre. Que fait-il donc? Sans désérer à nulle autre autorité que la sienne, et sans pouvoir se soumettre à suivre d'autres vues que ses vues particulières, il se renferme au-dedans de lui-même, et là il s'érige un tribunal. A ce tribunal secret et intérieur, il examine, il fait des recherches, il donne des conclusions, il prononce des sentences, il porte des arrêts. Mais comme c'est un juge prévenu, piqué,

intéressé, il n'y a point à s'étonner qu'il perde les routes de la vérité et de la justice, pour s'égarer dans les idées les plus fausses et pour s'entretenir dans les plus grossières erreurs.

De là ces comparaisons de lui-même avec un tel et un tel qu'on place au-dessus de lui. Selon qu'il se connaît, et sans croire se flatter ni se tromper, il prétend au moins valoir autant qu'eux, avoir autant d'habileté et de savoir-faire, avoir rendu des services aussi importants ou être en état d'en rendre, avoir aussi bien réussi dans les mêmes ministères ou être aussi capable de les remplir. Qu'ont-ils donc que je n'aie pas, et qu'y a-t-il qui les doive si fort distinguer? Qu'on tienne la balance dans une juste égalité et qu'on nous mette à l'épreuve les uns et les autres, on verrait alors qui l'emporterait. Vaines chimères d'un esprit jaloux, qui ne peut se persuader qu'il y ait personne autour de lui avec qui il ne puisse entrer en parallèle et à qui il ne puisse disputer l'avantage.

De là cette rigueur outrée et cette sévérité inexorable dans ses critiques et ses censures. Il n'y a point de mérite si complet où il ne découvre des défauts essentiels; je dis essentiels, non pas en effet dans leur nature, mais selon ses préjugés et dans son imagination; car c'est ainsi que l'envie lui en impose et lui déguise les objets; tout ce qui est perfection dans autrui, s'il ne peut absolument se cacher, l'envie sait bien lui fournir des moyens de l'altérer et de le diminuer, et tout ce qui est défaut ou qui le paraît, c'est là ce que l'envie est industrieuse à lui exagérer, à lui grossir, à lui représenter dans le plus grand jour. Encore si c'étaient toujours des défauts véritables; mais combien de fois et sur combien de sujets arrive-t-il à l'envieux de traiter d'imperfection et de défaut ce qui n'est rien moins? Esprit singulier, ne pensant presque jamais comme les autres, abandonnant les règles communes et ne voulant se conformer qu'à celles de son caprice et de son mauvais goût.

De là ce mépris avec lequel il voit les honneurs qu'on fait à ce concurrent et il entend les éloges dont on le comble; si la bienséance l'oblige de se taire et qu'il n'ait pas l'assurance de contredire ouvertement tant de témoignages qui ne peuvent le détromper et le convaincre, quelles sont dans le fond de l'âme les révoltes de son envie, et que lui dicte-t-elle? Il regarde en pitié le public aveugle et ignorant, il déplore la bizarrerie du siècle et le peu de discernement qu'il y a dans les esprits, il admire jusqu'où vont la prévention et l'illusion; il se dit cent fois à lui-même qu'il ne faut guère compter ni sur la réputation, puisqu'elle est si arbitraire, ni sur les faveurs du monde puisqu'elles sont si mal partagées, ni sur les grâces des puissances et des grands, puisque le hasard, la prédilection, la fantaisie y ont plus de part que tout le reste; il plaint son sort de n'avoir pas occasion de se produire, et il se répond bien que s'il était connu, s'il était

mis en œuvre, s'il avait plus de bonheur, il ferait une tout autre figure et ne verrait pas sur sa tête des gens qui, peut-être, se verraient bientôt eux-mêmes à ses pieds.

De là, ces raisonnements, ces conjectures, ces soupçons touchant les voies qu'il s'imagine qu'on a prises et qu'on prend encore pour s'avancer et se pousser. Car ne pouvant convenir que le mérite soit le fondement d'une fortune qui le choque, et où il lui semble qu'il aurait plus droit d'aspirer que ceux qu'on y a élevés, que conclut-il et que juge-t-il? que c'est le fruit de l'intrigue, que c'est la cabale qui s'est remuée et qui ne cesse point de se remuer pour soutenir son ouvrage, que c'est un patron qui s'est intéressé et qui s'est servi de tout son crédit pour en venir à bout, qu'il a fallu pour cela bien des mesures, bien des artifices, bien des tours de souplesse et bien des lâchetés; au reste, qu'il aime mieux rester en chemin que de parvenir de la sorte; qu'il est droit dans toutes ses démarches, et qu'il ne sait ce que c'est que les détours ni les flatteries; qu'il n'achète point si cher un vain honneur, et que de bon cœur il y renonce plutôt que d'y atteindre par d'indignes soumissions et par des bassesses.

Voilà comment pense l'envieux, et c'est dans toutes ses pensées qui se succèdent les unes aux autres qu'il trouve une espèce de soulagement à sa peine. Mais, mon cher auditeur, avec un peu plus d'humilité et moins d'envie, vous penseriez tout autrement et beaucoup plus équitablement. Vous commenceriez à vous apercevoir de la passion dont votre cœur est ulcéré et de l'intérêt qui le touche; et cela suffirait d'abord pour vous inspirer une sage défiance de tous les jugements que vous formez. Vous reconnaitriez de bonne foi qu'en matière de compromis et de comparaison de nous-mêmes avec des égaux et des compétiteurs, nous ne devons guère nous en rapporter à nos idées, parce que notre amour-propre n'est que trop adroit et que trop accoutumé à nous séduire. Vous deviendriez moins rigide et moins sévère envers ceux que vous censureriez si scrupuleusement et si impitoyablement, et vous feriez beaucoup moins d'attention à quelques défauts, peut-être imaginaires ou du moins compensés abondamment et pleinement effacés par tant de bonnes qualités que vous n'avez point assez voulu voir jusqu'à présent et que vous avez tâché d'obscurcir et de défigurer. Vous jugeriez qu'il faut bien que ce soient des gens de mérite et d'un vrai mérite, et d'un mérite supérieur au vôtre, puisque tout le public est si déclaré pour eux, que ce concours de voix et ce consentement si uniforme, si durable, si constant, est en leur faveur un préjugé difficile à détruire, et qu'il n'y a qu'une évidence absolue du contraire qui puisse en faire appeler; que vous n'avez point assurément cette évidence, et que bien loin de l'avoir, vous ne vous seriez point tant soulevé dans vous-même contre ce qui s'est fait, si vous aviez mieux pesé les choses et que vous

eussiez été en disposition de les considérer d'un sens plus rassis; enfin qu'il n'y a rien eu de tous ces mystères que vous vous figurez, de toutes ces menées et de toutes ces brigues; que ce sont de purs systèmes de votre esprit préoccupé et frappé, et que rien n'est arrivé que très-naturellement et par les voies les plus légitimes. Encore une fois, c'est ainsi que vous en jugeriez, et c'est ce qui vous garantirait d'une seconde injustice qui ne consiste plus seulement dans les pensées et les faux jugements que forme l'envieux, mais dans les sentiments ou d'aigreur ou de joie et les désirs criminels que son envie lui inspire contre le prochain. Cet autre point ne vous fera pas moins comprendre la malignité d'une si injuste passion.

Vous savez, chrétiens, ce qui se passa entre ce père de famille dont il est parlé dans l'Évangile et ces ouvriers qu'il avait employés dans sa vigne. Les uns s'étaient mis au travail dès le matin, et les autres n'y étaient venus que vers le milieu de la journée. Cependant le soir il les fait tous appeler et leur donne à tous le même salaire. Sur cela, les premiers se récrient, s'échauffent, murmurent. Quoi! ces derniers ont à peine travaillé pendant quelques heures, et nous avons porté tout le poids de la chaleur et du jour; on leur fait grâce néanmoins, on les égale à nous, on les récompense comme nous. Mais que répond le maître? Il en prend un en particulier, et s'adressant à lui: Mon ami, lui dit-il, quelle raison avez-vous de vous plaindre? ne sommes-nous pas convenus de tel prix? ne l'avez-vous pas? Du reste que vous importe comment j'en use avec celui-ci et comment je le traite? ne m'est-il pas libre de lui donner ce qu'il me plaît, et faut-il que vous le regardiez de mauvais œil et que vous vous animiez contre moi parce que je suis bon et je lui fais du bien? *An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum* (Matth., XX)? Réponse la plus solide et la plus capable de contenter tout autre qu'un envieux. Mais nous l'avons déjà vu et nous ne l'éprouvons que trop dans l'usage de la vie et le commerce du monde. L'envie a bientôt passé de l'esprit au cœur, et si c'est un voile pour aveugler l'un, c'est un poison et le poison le plus malin pour envenimer et pour aigrir l'autre.

Elle l'aigrir contre le ciel même, on s'en prend à Dieu et à sa providence de la distribution qu'il fait de ses dons; on ne peut voir sans murmure ce partage de biens où il met une si grande différence entre les fortunes et les états; on lui demande raison de l'indigence où l'on se trouve, de l'abaissement où l'on est, du peu de fruit qu'on retire de ses soins et de toutes ses peines, tandis qu'il y en a à qui tout réussit, à qui tout profite, chez qui tout abonde, comme s'il n'appartenait pas à Dieu de choisir et d'avancer qui il veut, et comme s'il n'avait pas droit de nous dire: O homme, qui êtes-vous, et est-ce à vous de me faire la loi? Gardez ce que vous avez, c'est encore plus qu'il ne vous est dû, puis-je vous ne l'avez-je par une pure libéralité de ma part: *Tolle quod tuum est* (Ibid.) Si j'ai des

grâces à répandre, ne sont-elles pas à moi, et faut-il que ce soit pour vous un sujet de vous tourner contre moi? *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?* Elle l'aigrir contre je ne sais quelle destinée et une prétendue fatalité dont on se croit poursuivi. Si l'on échoue dans ses projets, au lieu que les autres viennent heureusement à bout des mêmes entreprises, on accuse son sort, son étoile, son malheur. Car au milieu même de la religion, c'est ainsi que des chrétiens s'expriment et qu'ils raisonnent en païens, comme si ce n'était pas la sagesse de Dieu qui règle toutes choses et qui les arrange selon ses vues et ses adorables conseils. Elle l'aigrir contre des patrons qui ont poussé leurs élèves et qui agissent en leur faveur; contre des amis qui ont servi leur ami, et qui s'emploient pour eux dans toutes les occasions, comme s'il n'était pas permis à chacun, suivant les liaisons ou de parenté et d'alliance, ou de connaissance et d'amitié, qu'on peut avoir avec des personnes, de les aider, de les appuyer, de porter leurs intérêts et de leur prêter la main sans violer d'ailleurs aucune loi de la justice, ni user d'aucun moyen où la bonne foi et la probité soient blessées.

Mais surtout elle l'aigrir contre l'objet qui l'irrite et dont la prospérité lui est odieuse. Or à bien examiner le fond, les principes, les motifs d'une telle animosité et d'une telle aigreur, je ne conçois rien de plus inique, et vous le penseriez comme moi, mon cher auditeur, si la passion vous permettait de considérer la chose de sang-froid et de suspendre pour quelque temps les malignes impressions de votre envie. Car sans vouloir vous offenser par une injurieuse comparaison, je vous ferais ici volontiers la même demande que Pilate fit aux Juifs touchant le Fils de Dieu. *Quid enim mali fecit* (Matth. XXVII)? Dites-moi en quoi cet homme est coupable et quel mal il a fait qui puisse justement lui attirer votre disgrâce et qui mérite votre haine? Il occupe une place où vous aspiriez, mais était-il obligé de vous la céder, et sans prétendre faire tort à personne, n'est-ce pas un droit universel et naturel de travailler chacun pour soi et de se procurer un établissement? Il est plus employé que vous, plus recherché que vous, plus en réputation et en crédit, et par là plus en état d'amasser et de gagner: mais si Dieu le favorise, s'il le bénit et lui donne ces avantages temporels, faut-il qu'il y renonce, faut-il qu'il manque les occasions qui se présentent, faut-il qu'il s'oublie lui-même et qu'il ne profite ni de la bonne disposition des esprits à son égard, ni du zèle que lui témoignent des amis pour son service, ni de l'accès qu'il a auprès d'un protecteur, ni des vœux qui lui viennent ou qu'on lui suggère à propos, selon les temps, les saisons, les conjonctures, ni du bonheur en tout cela qui l'accompagne? Du reste vient-il vous insulter? cherche-t-il à vous abattre? a-t-il conjuré votre ruine? Si par une émulation louable, ou qui ne fut au moins jamais défendue, il a couru dans la même carrière et est entré en lice avec vous.

vous a-t-il empêché d'agir, de prendre toutes les mesures qui vous convenaient ou que vous avez cru vous convenir, de faire tous vos efforts ? Avez-vous à lui reprocher quelque violence, quelque détour, quelque perfidie secrète et quelque trahison ? l'y avez-vous surpris ? Quoi ! c'est votre ennemi, parce qu'il est heureux ; c'est votre ennemi, parce que la nature l'a mieux pourvu de ses biens, parce que Dieu l'a plus enrichi de ses dons, parce que dans une cour il est plus au gré du prince, parce que dans le commerce du monde il a plus de gens qui s'affectionnent à lui, parce que dans un ministère on lui marque plus de confiance et on lui donne plus de vogue, parce que dans un négoce il a eu les vents plus favorables, et qu'il est revenu avec une plus abondante récolte, parce que dans une famille et par une mort imprévue un ample héritage lui est échu et lui ouvre le chemin à une plus haute dignité : *Hæc ergo causa invidiæ et odii fomitem ministravit* (*Genes. c. XXXVII*). Voilà pourquoi vous ne le pouvez plus supporter, voilà ce qui allume le feu dans votre âme ou ce qui glace votre cœur et y entretient non-seulement l'indifférence la plus profonde, mais le ressentiment le plus amer ; voilà ce qui vous porte à lui vouloir tant de mal, à souhaiter qu'il soit abaissé, qu'il soit décrié, qu'il tombe dans l'infortune, à vous réjouir de ce qui lui arrive en effet quelquefois de fâcheux et de chagrinant, à en avoir une vaine complaisance, et à faire du sujet de sa peine un sujet de consolation pour vous !

Eh ! mon cher auditeur, où est la justice ? où est encore plus la charité ? Car avec cette charité, mon Dieu, que vous nous avez tant recommandée, je n'aurais point d'autre sentiment que celui des frères de Rebecca, lorsqu'ils la virent appelée à un mariage également honorable et avantageux : *Soror nostra es, crescas in mille millia* (*Genes. XXIV*). Croissez, avancez et jouissez en paix de votre prospérité. Bien loin de vous l'envier, nous y prenons part ; et la part même que nous y prenons, nous la rend commune avec vous. Nous sommes tous unis, nous sommes tous frères et en qualité de frères nous devons tous participer à la félicité les uns des autres et y concourir. Tels sont les souhaits que forme la charité, tel est le langage qu'elle tient ; mais quel est celui de l'envie ? la raillerie, la satire, la médisance, la calomnie, et c'est ce que j'ai marqué comme la troisième injustice.

Car il est vrai, chrétiens, que l'envie gagne toujours et qu'elle ne s'arrête point sans avoir tout corrompu. Comme de l'esprit elle descend promptement au cœur, du cœur elle remonte aussi vite à la bouche et la remplit des traits les plus piquants. De là tant de mauvaises plaisanteries, tant de paroles méprisantes, souvent même tant de discours absolument faux et pleins d'impostures et de mensonges. N'est-ce pas là l'injuste guerre qu'ont à soutenir tous ceux que certains talents relèvent au-dessus de la multitude et à qui ils donnent une supériorité où le com-

mun des hommes ne peut atteindre ? Dès qu'ils commencent à se montrer et que Dieu les produit au jour avec ces dons singuliers qu'il leur a départis, n'est-ce pas une chose merveilleuse d'entendre les cris qui s'exaltent contre eux et les raisonnements qu'on en fait ? Un homme devient le sujet de toutes les conversations. Chacun en veut parler, et parce que chacun parle selon qu'il est affectonné, que s'ensuit-il ? une diversité de sentiments qui partage les esprits et qui fait naître les disputes et les contestations. Le même homme selon les uns est un homme rare, c'est un génie sublime, un sage ministre, un habile politique, un négociateur adroit et clairvoyant, un capitaine heureux et versé dans l'art militaire, un magistrat éclairé, un juge intègre et sans reproche, un orateur excellent, un savant auteur ; mais selon les autres il n'y a rien en lui que de médiocre et qui ne soit bien au-dessous de sa réputation. Pourquoi ces langages si différents ? Il n'est pas difficile d'en donner la raison. C'est que ceux-là parlant sans intérêt, ou n'en ayant point d'autre que la vérité et l'équité, rendent volontiers à un mérite qui les frappe, la justice qui lui est due, au lieu que ceux-ci, déchirés d'une cruelle jalousie et prenant pour autant d'injures qui les offensent tous les éloges qu'ils en entendent faire, n'ont en vue que de diminuer cette estime qu'on témoigne et d'effacer l'éclat de ces qualités dont on paraît si charmé.

C'est pour cela que l'envie est alors si éloquente à blâmer et à condamner, si sévère à rien excuser ni rien pardonner, si industrieuse à découvrir jusqu'aux plus légères ombres et à les faire observer, si vive à amplifier, à exagérer, si ingénieuse à tourner en risée et à railler, si hardie même à inventer et à supposer, mais surtout si habile à se déguiser et à dissimuler. Car elle n'a garde de se faire voir, elle en aurait honte, ainsi que je l'ai déjà remarqué et elle perdrait toute créance en se montrant. Jamais l'envieux ne conviendra que l'envie ait aucune part à tout ce qu'il dit. Au contraire, il commencera d'abord par se défendre là-dessus de tout soupçon. Il affectera dans toutes ses paroles et toutes ses manières un air de sincérité. La personne qu'il veut rabaisser, il l'élèvera par d'autres endroits, il la louera sur d'autres points, il fera plus encore, et par rapport au point capital et présent dont il s'agit, il reconnaitra sans peine qu'il y a en effet dans cet homme quelque chose de très-bon, qu'il ne manque pas de dispositions naturelles et qu'en bien des choses il est estimable. Mais par ces voies obliques et tous ces préparatifs, à quoi tend l'envie ? à port r plus sûrement ses coups, à insinuer plus doucement son venin, à se donner plus d'autorité, à se faire écouter avec plus d'attention et à s'expliquer enfin avec d'autant plus d'assurance et plus de liberté qu'elle semble plus désintéressée et moins prévenue.

Ce n'est pas au reste qu'elle use toujours de ces sortes de ménagements ni qu'elle prenne toutes ces précautions. La violence

souvent l'emporte et ne lui permet de garder aucune mesure. Nous en avons une preuve bien mémorable dans la conduite des Phariséens à l'égard de Jésus-Christ et dans toutes les calomnies dont ils s'efforcèrent de noircir la personne de cet Homme-Dieu. Souffrez qu'en vous proposant cet exemple j'y en ajoute un autre tout opposé, c'est celui de Jean-Baptiste par rapport au même Sauveur. Dans l'un et dans l'autre vous apprendrez ce que vous devez éviter et ce que vous devez imiter. De la part des Phariséens quel langage entendrez-vous? celui de l'envie, et c'est de quoi vous ne pouvez trop vous préserver. Mais d'autre part quel langage vous fera entendre Jean-Baptiste? celui de la sagesse, celui de la charité, de la justice : et c'est l'excellent modèle sur lequel vous aurez à vous former. Appliquez-vous.

Le Sauveur des hommes, l'envoyé du ciel, Jésus-Christ, après trente années d'une vie obscure, sort enfin de sa retraite, assemble des apôtres, se fait des disciples, parcourt toute la Judée, enseignant les peuples et leur annonçant le royaume de Dieu. Que paraît-il dans toute sa doctrine, toute sa morale, toutes ses actions, que de saint et de divin? Mais encore de quels prodiges accompagnait-il sa prédication? Il chasse les démons, il délivre les possédés, il guérit les malades, il rend la vue à des aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la parole aux muets, la vie aux morts; les vents, la mer, tous les éléments lui obéissent. Il n'était pas possible que tant de merveilles ne fussent suivies d'acclamations, d'applaudissements, de bénédictions. Mais voilà justement ce qui l'expose d'ailleurs aux plus atroces médisances, parce que c'est cela même qui l'expose à l'envie des Scribes et des Phariséens. Aussi prenez garde à ce qu'ils en disent, et au portrait qu'ils en font. Car, à les en croire, qu'est-ce que ce nouveau prophète que mille gens canonisent, et que ce docteur qui entreprend de prêcher? C'est un impie qui s'attaque à Dieu même et qui voudrait dégrader le souverain Être pour s'égalier à lui : *Quia tu homo cum sis, facis teipsum Deum* (Joan. c. X). C'est un ministre de l'enfer qui n'a de pouvoirs sur les démons qu'autant qu'il en a reçu de Béalzébub : *In Beelzebub principe demoniorum ejicit demonia* (Luc. c. XI). C'est lui-même un démoniaque : *Demonium habes* (Joan. c. VII), un hérétique et un samaritain : *Samaritanus es tu* (Joan. c. VIII), un esprit dangereux et artificieux, qui en impose à tout le monde : *Seducit turbas* (Joan., VII). Il affecte dans les enseignements qu'il donne une sévérité outrée, et il exhorte les autres à une mortification sans mesure, mais en secret c'est un homme de bonne chère et adonné au vin : *Homo vorax et potator vini* (Matth. c. XI). Il déclame contre les vices et la corruption des mœurs; mais dans le fond il est d'intelligence avec les Publicains, et c'est l'ami des pécheurs : *Publicanorum et peccatorum amicus* (Ibid.). C'est un perturbateur du repos public, qui travaille à détruire la loi de Moïse et à renverser toute la nation : *Hunc invenimus sub-*

*vertentem gentem nostram* (Luc. c. XXIII). C'est un criminel et un malfaiteur, digne de la mort : *Reus est mortis* (Matth. c. XXVI). Quelle affreuse peinture, et qui les engage à se déchaîner de la sorte contre l'innocence même et le Saint des saints? Ah! chrétiens, ils nous découvrent assez eux-mêmes le damnable esprit qui les anime et qui leur met dans la bouche toutes ces invectives et toutes ces faussetés. Car, dans ce conseil particulier qu'ils tiennent contre le Fils de Dieu, comment raisonnent-ils entre eux et comment concluent-ils? *Quia hic homo multa signa facit* (Joan. c. XI). Voilà un homme extraordinaire, il fait chaque jour des miracles, et les miracles les plus éclatants. Quel parti donc avons-nous à prendre : *Quid facimus* (Ibid.). Il faut le ruiner de réputation et le diffamer, sans cela il sera bientôt maître de tous les cœurs, il s'attirera la confiance de tout le pays, et que deviendrons-nous? *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum* (Ibid.). Conclusion qui révolte toute âme droite et bien-née, mais conclusion que l'envie autorise, qu'elle approuve, qu'elle justifie. Conclusion qu'elle n'a pas seulement tirée pour cette fois, mais qu'elle tire encore tous les jours. L'expérience ne le fait que trop connaître. Ce principe posé, voilà des gens dont le crédit croît sans cesse, et qui peuvent traverser nos desseins; voilà des hommes éclairés, vigilants, laborieux, infatigables dans tous leurs mystères, appliqués sans relâche à toutes leurs fonctions, répandus partout et partout consultés, écoutés, estimés des petits, favorablement reçus des grands, honorés de la bienveillance des princes : *Multa signa facit*; de là, dis-je, et de ce principe, quelles ont été mille fois les conséquences de l'envie : *Quid facimus?* C'est qu'il faut donc nous déclarer hautement contre eux et les attaquer, c'est qu'il faut donc les flétrir dans le monde et pour cela ne les épargner ni en particulier ni en public, ni dans les entretiens ni dans les écrits; c'est qu'il faut donc les étudier, les suivre en tous lieux, recueillir de toutes parts et à leur confusion des mémoires vrais ou faux, en composer des volumes entiers, et s'il est possible, en remplir toute la terre; autrement, ils s'éleveront toujours, ils se concilieront tous les esprits, et l'on n'aura de foi qu'en eux : *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum*.

Est-ce ainsi, mes chers auditeurs, que parlait le précurseur de Jésus-Christ? Non sans doute, et pourquoi? Parce que Jean-Baptiste était un homme juste, un homme solide et religieux dans toutes ses vues. Que l'occasion néanmoins semblait favorable pour lui! Que la tentation était forte! On peut dire que jamais homme ne fut mis à une épreuve plus délicate. C'est le prédicateur, le docteur, l'oracle de toute la Judée. Les peuples en foule viennent le chercher dans son désert, on écoute ses instructions, on se soumet à ses décisions, on reçoit son baptême, tout retentit du bruit de son nom, de sorte qu'on le prend pour le Messie ou pour Elie, ou du moins pour un prophète, et que dans cette

pensée, on lui députe de Jérusalem des prêtres et des lévites pour le saluer et le reconnaître. Quel éclat, et au milieu de cet éclat, qu'il était aisé de se laisser éblouir. Qu'il était naturel de vouloir s'y maintenir et de craindre que quelqu'un ne le fit disparaître. Mais c'est ici que Jean devient incomparablement plus admirable par la fermeté de son cœur, par la pureté de ses intentions, par la sincérité de son témoignage que par tous les éloges que sa vertu lui avait mérités et par tout ce qu'on en publiait de plus merveilleux et de plus grand.

Dès que le temps est venu où le Sauveur des hommes doit prendre la place et former une nouvelle école, ou plutôt une nouvelle Eglise, qui rassemble toutes les autres et les tient soumises à sa domination, Jean-Baptiste, ce maître si accrédité, si recherché, si révééré, a-t-il de la peine à se retirer et à se taire? Que dis-je; il parle, mais pour exalter le nouveau législateur qui vient lui imposer silence et lui enlever ses disciples. Il est le premier à les envoyer vers cet Homme-Dieu: *Mittens duos de discipulis* (Matth. c. XI). Et il s'aperçoit de leur jalousie, bien loin d'en profiter et de la détourner en sa faveur, il est le plus zélé à la combattre, et n'hésite pas à leur déclarer qu'il ne doit plus penser qu'à la retraite, et qu'une autre lumière que lui va désormais éclairer le monde et se répandre partout: *Illum oportet crescere, me autem minui* (Joan. c. III). Il parle, mais pour faire entendre aux Juifs que ce n'est plus lui qu'ils doivent consulter, et qu'ils ont parmi eux, sans le savoir, le vrai Messie qui leur apporte une doctrine toute céleste. Il est au milieu de vous, leur dit-il, et vous ne le connaissez pas, mais dans peu il se fera connaître: *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* (Joan. c. I). Il parle, mais pour découvrir les grandeurs de ce Dieu caché sous le voile de notre humanité: sa génération éternelle; quoi qu'il n'ait dû venir qu'après moi, il est bien avant moi et avant tous les siècles: *Ipse est qui post me venturus est, qui ante me factus est* (Ibid.). La sainteté de sa mission, voilà l'agneau de Dieu: *Ecce agnus Dei* (Ibid.). Voilà celui qui efface les péchés: *Ecce qui tollit peccatum mundi*; l'excellence de son baptême; pour moi je ne donne qu'un baptême d'eau, mais c'est lui qui donne le baptême du Saint-Esprit: *Ego baptizo in aqua, hic est qui baptizat in Spiritu sancto* (Ibid.). Il parle, mais pour s'humilier profondément, mais pour confesser toute sa bassesse, toute son indignité, tout son néant, en comparaison de ce Christ dont il est le panégyriste et le héraut: vous me demandez qui je suis? je ne suis rien de tout ce que vous m'attribuez: *Non sum* (Ibid.). Si je suis quelque chose, c'est tout au plus une faible voix qui crie dans le désert: *Ego vox clamantis in deserto* (Ibid.). Mais ce médiateur, ce rédempteur d'Israël est tellement au-dessus de moi, que je ne mérite pas même de dénouer les cordons de ses souliers: *Cujus non sum dignus ut solvam corrigiam calceamenti ejus* (Ibid.). Où trouve-t-on, chrétiens, des âmes de

cette trempe? Caractère d'autant plus beau qu'il est plus rare.

Cependant, ne croyons pas encore que l'en vie se contente ni de tous les faux jugements qu'elle a formés, ni de tous les ressentiments qu'elle a conçus, ni de toutes les médisances ou de toutes les calomnies qu'elle a faites; mais pour comble d'iniquités, et par une quatrième et dernière injustice, que n'est-elle pas capable d'imaginer, de tenter, d'exécuter pour la perte et la destruction du prochain? Nous avons déjà vu Saül transporté de fureur contre David, et le poursuivant à main armée pour le faire périr. Nous avons vu les enfants de Jacob conjurés contre Joseph leur frère, et résolus d'attenter à sa vie et de s'en défaire. La Providence, il est vrai, prit la défense de l'un et de l'autre, et par une protection particulière du ciel, Joseph et David échappèrent aux coups de leurs persécuteurs. Mais combien d'autres dans tous les siècles ont succombé aux barbares desseins de l'envie? Combien de lâches intrigues a-t-elle formées? Combien de perfidies, de noires trahisons a-t-elle mises en œuvre? Combien d'attentats a-t-elle commis? Si Cain, dès le premier âge du monde, trempa ses mains parricides dans le sang d'Abel, n'est-ce pas l'envie qui l'y excita, et le chagrin qu'il eut de voir que Dieu rejetait ses sacrifices et bénissait ceux de son frère? Si dans la suite des temps Coré, Dathan et Abiron soulevèrent le peuple de Dieu contre Moïse et Aaron, n'est-ce pas l'envie qui alluma le feu de cette sédition si fatale aux Israélites, et où près de quinze mille hommes furent enveloppés dans la même ruine? Si les pontifes et les princes des prêtres tramèrent la mort de Jésus-Christ, s'ils la demandèrent avec un acharnement que rien ne put vaincre, et s'ils firent enfin crucifier ce Fils unique de Dieu, n'est-ce pas l'envie qui leur endurcit l'âme contre toute l'horreur du crime le plus abominable, et qui les rendit si inflexibles à toutes les remontrances de Pilate: *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum* (Matth. c. XXVII).

Exemples éclatants des violences et des emportements de l'envie; mais que ne puis-je encore vous révéler tant d'autres mystères d'iniquité! Nous n'en pouvons démêler les ressorts, parce qu'on a bien soin de les couvrir et de les remuer sourdement; mais si Dieu nous éclairait et que nous pussions pénétrer le fond des choses, que verrions-nous? De combien de morts précipitées, d'événements funestes, de chutes et de décaïssances l'envie a-t-elle été le premier principe et le principal agent? Nous n'en avons que des conjectures, et le monde n'en parle qu'avec incertitude, mais les effets n'en sont pas moins réels ni moins terribles; passion d'autant plus pernicieuse dans la société humaine, qu'elle devient héréditaire; c'est une succession que des pères transmettent à des enfants en leur transmettant leur nom, leur noblesse, leurs titres, leurs dignités, leurs biens. De là ces jalousies qui se perpétuent dans la plus longue postérité entre familles et familles, entre maisons et mai-

sons ; jalousies d'honneur, de naissance, de qualité, de rang, de prééminence, d'autorité. On est ennemi les uns des autres par état ; et il semble qu'on ait un droit acquis par héritage de se faire les uns aux autres tout ce qu'on peut de mal et d'employer toutes sortes de moyens à s'entre-détruire.

De tout ceci, chrétiens auditeurs, vous conclurez aisément avec saint Augustin qu'un des péchés les plus griefs et les plus condamnables devant Dieu, c'est l'envie : *Hoc peccatum maxime arguit Deus (S. August.)*, et vous comprendrez la vérité de ces expressions du même Père : que l'envie est un mal abominable : *Horrendum malum (Ibid.)* ; que c'est un vice énorme, *Immane vitium*, un vice qu'on ne peut trop détester, *Quid detestabilius (Idem)*, un vice diabolique, *Diabolicum vitium*. Aussi ne pensons pas que Dieu le laisse impuni. Outre les peines éternelles qu'il lui réserve dans l'autre vie, il sait bien, comme je vous l'ai montré, lui faire porter dès cette vie même le châtement qui lui est dû. Quand le serpent, par la malignité de son envie, eut trompé la première femme et qu'il l'eut engagée à transgresser l'ordre du Seigneur, à quoi Dieu le condamna-t-il ? Pour cela tu ramperas sur la terre, et ce sera une femme qui l'écrasera la tête : *Super pectus tuum gradieris. Ipsa conteret caput suum (Genes., III)*. Voilà souvent ce qui arrive à l'envieux ; celui qu'il voulait abattre, c'est celui-là même que Dieu élève au-dessus de lui et qu'il prend plaisir à lui présenter dans le plus bel éclat et le plus haut point de la grandeur ; comme si Dieu lui disait : Tu ne pouvais le souffrir, cet homme ; jaloux de son bonheur, tu n'étais attentif qu'à le contrarier, et tu n'aspirais qu'à le déplacer et à le supplanter. Mais il n'en sera pas ainsi ; protecteur de l'innocent et défenseur des intérêts du juste, je le ferai toujours monter. Tu resteras dans la poussière, tu ramperas à ses pieds : *Super pectus tuum gradieris*, et lui, comblé de prospérités et de gloire, marchera sur ta tête : *Ipsa conteret caput tuum* ; tu le verras et tu en frémiras, mais en vain ; il n'en jouira pas moins de sa fortune et de son élévation ; il n'en sera pas moins glorieux, et tu n'en seras que plus malheureux : *Peccator videbit, et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet (Ps. CXI)*.

C'était donc, mes chers auditeurs, avec bien de la raison que l'Apôtre recommandait tant aux fidèles de garder leurs cœurs et de les purifier d'un levain aussi nuisible et aussi mortel que l'est l'envie. Je finis par les paroles de ce maître des nations, et c'est à vous que je les adresse : *Non efficiamur inanis gloria cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes (Galat., V)*. Mes frères, ne vous laissez point enivrer d'un faux orgueil, d'une ambition démesurée, d'un esprit d'intérêt, d'où naissent mille jalousies capables de troubler votre repos et de corrompre votre cœur. Regardez toutes choses dans les vues de Dieu, et reconnaissez en toutes choses sa Providence, qui partage les biens de ce monde selon son gré et toujours avec sagesse. Ce

qui doit être pour nous un grand fonds de consolation, c'est qu'il n'a mis entre nous nulle différence, par rapport aux biens essentiels, qui sont ceux de l'éternité. Le ciel est pour tous, et nous pouvons tous également parvenir avec le savant, avec le riche, avec le noble, avec le prince. Il ne tient qu'à nous d'entrer avec eux dans la même carrière et de la fournir encore plus heureusement qu'eux et plus glorieusement. Voilà l'émulation sainte dont nous devons être piqués et à quoi l'Apôtre lui-même nous exhorte : *Emulamini charismata meliora (I Cor., XII)* Aspirons à tout ce qu'il y a de plus parfait selon Dieu, à devenir les plus fidèles aux devoirs du christianisme, les plus fervents dans le service du Seigneur, les plus détachés du monde, les plus mortifiés, les plus humbles : *Emulamini*. Ayons une louable ambition, qui sans cesse nous excite à nous avancer de vertus en vertus, à considérer ceux qui nous passent et à les atteindre, à les passer nous-mêmes autant qu'il nous est possible : *Emulamini charismata meliora*. Mais à l'égard des biens fragiles et périssables de la vie présente, contentons-nous de ce que Dieu nous donne, et n'envions point ce que d'autres en reçoivent. Bornons-nous à notre état, et souvenons-nous, quel qu'il puisse être, que c'est pour nous de tous les états le plus désirable et le meilleur, si c'est celui où nous nous sauvons et par où nous devons arriver à la félicité éternelle que je vous souhaite, etc.

### SERMON XLIII.

#### SUR L'OBLIGATION DE SERVIR DIEU DÈS LA JEUNESSE.

(Pour une assemblée de jeunes académistes.)

Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.

C'est un bien pour l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse (Thren., ch. III).

C'est l'importante leçon que nous fait le prophète, et, quoi qu'en dise le monde, cette maxime est établie sur les principes les plus solides et les preuves les plus convaincantes. On convient assez, en général, qu'il est bon de servir Dieu dans la vie, on reconnaît même que c'est un devoir indispensable, mais, en même temps, on prétend y mettre des bornes, et l'on se persuade que la jeunesse a là-dessus des droits qui lui sont propres et des dispenses particulières. Or, j'entreprends aujourd'hui, messieurs, de détruire un préjugé si injurieux à Dieu et si pernicieux à tant de jeunes personnes. Les différents âges peuvent avoir, à l'égard de tout le reste, leurs différentes obligations. Il y a des exercices, des fonctions, des emplois pour le jeune âge, et il y en a pour un âge plus avancé. Mais l'obligation d'être à Dieu, de s'adonner au service de Dieu, d'observer la loi de Dieu et de travailler, en l'observant, à se sauver, est une obligation universelle et commune dont votre âge ne vous exempte pas plus que les autres. Pourquoi cela ? écoutez-le : voici en trois mots tout le par-

tage de ce discours : Parce que, tout jeunes que vous êtes, selon la lumière naturelle qui vous éclaire, vous êtes raisonnables, ce sera la première partie. Parce que, tout jeunes que vous êtes, selon la religion que vous professez, vous êtes chrétiens, ce sera la seconde. Et parce que, tout jeunes que vous êtes, selon la fragilité et la condition humaine, vous êtes mortels, ce sera la troisième. Appliquez-vous, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces trois pensées, après que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis donc d'abord que la jeunesse ne vous dispense point de servir Dieu, parce qu'elle ne vous dispense point d'être raisonnables, et que dès lors qu'on a la raison, on la doit faire connaître par un saint usage de cette excellente faculté qui nous approche de Dieu et qui seule imprime dans nos âmes le caractère de sa ressemblance. Vous le savez, messieurs, en quel état nous passons les premières années de l'enfance. On commence, si j'ose parler ainsi, par ramper à terre comme le reste des animaux. L'homme ne peut encore élever les yeux et le visage au ciel, qui néanmoins est le terme de sa course et sa fin dernière. Il ne connaît que par les sens, et la raison, captive dans un corps à peine formé, est comme ensevelie dans les ténèbres d'une profonde ignorance. Qui le croirait alors qu'une créature si imparfaite renfermât en soi une âme immortelle, et qu'elle fût destinée à une fin si noble ? Qui croirait que Dieu seul fût capable de fixer ses vues et de remplir ses espérances ?

Voilà toutefois ce que lui découvre un juste discernement, quand ce nuage épais qui lui cachait ces sublimes vérités fait place, en se dissipant, aux lumières de la raison. Car c'est là que ce jeune homme commence à concevoir que son souverain bonheur ne peut être dans les plaisirs sensuels, puisqu'ils ne peuvent satisfaire que les sens, qui ne sont que la moindre partie de lui-même ; que la raison qui le distingue de tous les êtres purement matériels et qui le met presque au rang des esprits célestes, peut seule, éclairée de la foi, aidée de la grâce, le rendre éternellement et pleinement heureux par la possession d'un bien qui lui soit propre et convenable ; que tous les biens créés ne peuvent suffire à cette âme raisonnable, parce qu'ils sont passagers dans leur durée, et que cette âme ne meurt point, parce qu'ils sont limités dans leurs perfections, et que les désirs de cette âme ne le sont point dans leur étendue.

Et lorsqu'il vient en effet à considérer, tout jeune qu'il est, les différents souhaits qui déjà l'ont occupé jusqu'à présent, l'inquiétude et l'instabilité de son esprit qui change incessamment d'objets, la douceur apparente et trompeuse de ces biens sensibles qu'il a cent fois si ardemment désirés et qu'il ne goûte plus dès qu'il les possède, le sort de tant de gens plus avancés que lui et

moins contents encore dans leur état, enfin cette agitation violente de tous les hommes, qui ne sont dans un mouvement et dans une action perpétuelle que parce qu'ils ne trouvent rien sur la terre qui les établisse dans un vrai repos, tout cela, dis-je, lui fait conclure qu'il n'est en ce monde que comme dans un passage, et qu'il doit retourner au principe d'où il est sorti, qui est Dieu. Maxime fondamentale, maxime qui s'offre d'elle-même à quiconque peut user librement de sa raison, maxime dont vous pouvez vous convaincre tous les jours de plus en plus, et qui se présente à vous sous tant d'images ; car ce ne sont point là des mystères que la jeunesse vous empêche d'approfondir, ce sont des connaissances qui naissent, avec nous, et si évidentes que saint Thomas a prétendu même que le premier acte libre de tout homme devait être un retour de l'âme vers l'auteur de son être, et que chacun de nous était obligé de lui rendre ce premier hommage, sous peine d'une éternelle damnation ; du reste, faisant voir que l'âme s'y porte avec une pente et une inclination si naturelle, que ce devoir ne souffre nulle difficulté dans la pratique.

Or, prenez garde, je vous prie, messieurs : si vous n'avez pas droit de disposer de ce premier moment, et si vous devez le donner à Dieu, que sera-ce des années qui le suivent, années où l'éducation que vous avez reçue vous impose une obligation plus étroite de vous détromper des illusions de votre enfance, et où la raison fortifiée déjà de quelque expérience et guidée par les sages conseils de ceux qui vous ont instruits doit vous débarrasser de l'erreur des sens, et vous apprendre que vous n'êtes pas nés pour les vaines joies de ce monde ; qu'en quelque opulence que vous puissiez être un jour, ces richesses temporelles ne nous sont point données pour y attacher notre cœur et pour les employer à nos plaisirs ; que notre grande affaire n'est point de nous procurer une vie agréable, délicieuse et conforme à nos passions ; que ceux que vous avez vus mourir avant vous n'ont rien emporté avec eux de toute la prospérité dont ils jouissaient, et que ce n'est point à cette félicité temporelle que vous devez aspirer, mais à une vie plus relevée et plus digne de l'excellence et de la grandeur de votre âme ; que cette fin est de posséder Dieu dans l'éternelle béatitude, et que c'est en cela que consiste le salut. Oui, messieurs, à votre âge on la connaît, cette fin, et peut-être la connaît-on mieux que dans un âge plus mûr, où tant de préjugés, dont la jeunesse n'est point encore prévenue, tant de soins et d'occupations de la vie éteignent ces vives lumières que vous pouvez aisément imprimer dans vos esprits comme sur une cire molle, et graver dans vos cœurs libres maintenant et dégagés de toute préoccupation.

Je dis plus : la même raison qui, formée par tant d'instructions et de si salutaires enseignements, vous met en état de connaître votre fin, vous met encore en disposition de



pouvoir connaître les moyens que vous devez prendre pour atteindre à cette fin, et le droit chemin qu'il faut tenir pour ne s'en pas écarter. En quoi la raison, dès que vous l'avez, vous distingue des animaux qui en sont dépourvus, et que le seul instinct guide sans réflexion vers la fin que l'auteur de la nature leur a marquée. Vous savez que c'est en honorant Dieu qu'on tend à Dieu, qu'on s'élève à Dieu, qu'on parvient à Dieu, de qui seul nous pouvons attendre le véritable et suprême bonheur, ou plutôt qui seul est lui-même ce bonheur, suprême et véritable que notre cœur cherche sans cesse. Vous savez que c'est en servant Dieu qu'on l'honore, je veux dire que c'est en pratiquant le bien qu'il commande et en s'abstenant du mal qu'il défend. Vous savez que ce bien qu'il commande, ce sont les actes de religion, de piété, de justice, de charité, de patience, de tempérance, d'honnêteté, de modestie, de pudeur et tous les autres; et que ce mal qu'il défend, ce sont les vices contraires à ces vertus, le libertinage, l'irréligion, l'impiété, l'injustice, les violences, les emportements, les vengeances, les voluptés honteuses et les impudicités, tout ce que saint Paul appelle œuvres de ténèbres : *Abjiciamus ergo opera tenebrarum* (Rom. XIII).

Voilà ce que la conscience vous dicte dans le fond de l'âme, voilà les leçons qu'elle vous fait intérieurement et malgré vous : leçons que vous ne pouvez vous déguiser à vous-mêmes, tant elles sont claires, palpables, intelligibles; leçons dont vous avez connu la vérité, la solidité, la droiture et l'équité, du moment que votre raison vous a dessillé les yeux et qu'elle s'est développée; leçons qu'on vous a mille fois répétées, inculquées, représentées dans le plus beau jour. Et de là même aussi ces remords secrets que vous sentez, quand il vous arrive de vous écarter de votre devoir et que vous vous émancipez des règles que vous prescrit une raison droite. De là ces premières répu gnances que vous avez à vous porter au mal qui vous tente, et où vous ne vous abandonnez qu'après bien des incertitudes et bien des combats contre vous-mêmes. De là ce soin que vous prenez de vous dérober à la vue du public et surtout à la vue de tout ce que vous connaissez de personnes sages et vertueuses. De là ces excuses, ces prétendues justifications que vous imaginez et dont vous voudriez couvrir les égarements et les désordres de votre conduite. Eh ! messieurs, qu'est-ce que cela signifie autre chose, sinon que malgré le feu de la jeunesse et ses impétuosité, qui souvent la troublent, l'entraînent, la précipitent, vous êtes néanmoins assez clairvoyans pour apercevoir; et le terme où il faudrait adresser vos pas, et la voie par où il faudrait marcher.

Mais, le dirai-je ? et de tous les renversements que nous déplorons dans la vie, celui-ci n'est-il pas le plus digne de notre compassion et de nos larmes ? Car permettez-moi de vous en faire ici le reproche. Il semble qu'un jeune homme n'ait la raison que pour

agir contre toute raison. Il semble qu'avec le secours de cette raison qui le dirige, il n'ait appris à connaître Dieu comme sa fin, que pour s'en éloigner avec plus de vue et plus de délibération. Il semble que cette raison ne lui montre la route où il devrait entrer, que pour l'engager à prendre un chemin tout opposé. Expliquons-nous, messieurs, et comprenez un point de morale qui vous est particulier et dont les épreuves les plus fréquentes nous convainquent tous les jours.

Dans ces tendres années où la faiblesse d'un enfant ne lui permet pas encore d'examiner, de juger, de raisonner, s'il est incapable de rien faire, qui par un vrai mérite l'approche de Dieu, et de la fin pour laquelle Dieu l'a créé, aussi peut-on dire qu'il est pareillement incapable, quoi qu'il fasse, de s'en écarter. Il n'a la science ni du bien ni du mal, et par conséquent il ne peut, à proprement parler, ni choisir l'un ni rejeter l'autre : *Ut sciat reprobare malum, et eligere bonum* (Isai. VII). Dans les années qui succèdent à ce premier âge, et où quelques étincelles de la raison commencent à luire, dans ces années, d'une adolescence pure et innocente, s'il a le fonds de connaissance absolument nécessaire pour démêler alors ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce que la raison demande et ce qu'elle condamne, ce qui le mène à Dieu et ce qui l'en sépare; si, dis-je, il peut faire le discernement de l'un et de l'autre, et se déterminer à l'un des deux par une volonté propre et par le choix de son libre arbitre, il est néanmoins difficile qu'il s'égare de si bonne heure, et qu'il se dérange de ses devoirs, parce qu'il n'est pas encore bien maître de ses actions, et qu'il ne peut pas disposer de lui-même selon son gré. Confié à de sages conducteurs qui veillent sur toutes ses démarches, retenu sous le joug de la dépendance et de l'obéissance, intimidé par les réprimandes, animé par les récompenses, dressé par d'utiles avis, du reste, exempt de certaines passions violentes, qui n'ont eu ni le temps ni l'occasion de naître, et qu'on prend soin de prévenir par l'éloignement des objets, docile par la bonté et la facilité du naturel aux impressions qu'on lui donne, il s'affectionne aisément à la vertu et se comporte d'une manière assez conforme à la raison, n'agissant que par la raison d'autrui et non par la sienne. Mais enfin cette jeunesse est-elle venue, où il se trouve affranchi de la discipline des personnes qui le gouvernaient, et désormais abandonné à lui-même; cette jeunesse où la raison pleinement éclairée se forme des idées nettes et distinctes de chaque chose; ah ! je l'ai dit et je le répète, c'est là que ce jeune homme, par l'abus le plus criminel, ne se sert de la raison que pour contredire dans sa conduite et pour renverser toute la raison.

Car il ne devient raisonnable, c'est-à-dire il ne devient plus pénétrant et plus intelligent qu'il ne l'était, que pour employer cette lumière naturelle à satisfaire ses appétits les plus dérégés et ses plus honteuses passions.

(Dix-sept.)

Il ne devient raisonnable que pour mieux goûter les douceurs du plus sale plaisir qui lui avait été jusque-là inconnu, et que pour s'y porter avec plus de fureur. Il ne devient raisonnable que pour inventer plus de moyens de s'insinuer dans un cœur qu'il veut corrompre, de faire une conquête qu'il estime au-dessus de tout, de lier un commerce qui l'enchanté, et de parvenir, par mille artifices et mille souplesses, à l'accomplissement de ses détestables desseins. Il ne devient raisonnable que pour trouver plus adroitement et plus promptement de quoi entretenir ses intrigues, de quoi soutenir ses dépenses, de quoi fournir à son jeu, de quoi paraître et se distinguer dans tous les spectacles, dans toutes les assemblées mondaines et toutes les parties de débauche. Il ne devient raisonnable que pour se remplir l'esprit des maximes du monde, et pour en prendre tous les préjugés et tous les sentiments; que pour chercher des excuses et de prétendues justifications qui l'autorisent dans ses habitudes vicieuses et attachements criminels; que pour se laisser prévenir, et précéder de ces damnables principes, dont la jeunesse également libertine et ignorante s'infatue si aisément et dont elle a tant de peine à se déprendre, savoir, qu'il faut vivre comme les autres, qu'il faut se conformer aux usages ordinaires et à la coutume; qu'il y a des manières, des bienséances auxquelles on ne peut manquer, et des engagements qu'on ne saurait éviter, qu'il n'y a point tant de mal à ceci ni à cela, et du reste qu'on doit pardonner quelque chose à la vivacité de l'âge.

Le dirai-je enfin? Il ne devient raisonnable que pour apprendre à railler de la vertu et à censurer la dévotion, que pour former des difficultés sur la religion, que pour combattre les vérités qui ne lui plaisent pas parce qu'elles le troublent, que pour s'ériger en philosophe et en esprit fort, que pour tomber par degrés et par un malheureux progrès d'iniquité dans une impiété consommée où il oublie son Créateur, et perd toute idée de la fin de sa création. Car voilà ce que nous voyons dans ces impies dont parle l'Écriture, et que le Saint-Esprit nous propose au livre de la Sagesse, raisonnant à leur façon. Notre vie est courte, disent-ils, *Exiguum tempus vitæ nostræ (Sap. II)*; après la mort nous n'avons rien à espérer, et comme nous sommes sortis du néant, nous y rentrerons : *Ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus (Ibid.)* : a-t-on vu quelqu'un revenir des enfers, et quelle preuve avons-nous qu'il y ait un autre monde que celui-ci? *Non est qui agnitus sit reversus ab inferis (Ibid.)*. De là quelle conclusion? Venez donc, reprennent-ils, et jouissons à notre aise des biens que nous avons dans les mains : *Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt (Ibid.)*. Usons des liqueurs les plus précieuses, et accordons à nos sens tout ce qui peut flatter leurs convoitises : *Vino pretioso et unguentis nos impleamus (Ibid.)*. Pourquoi? parce que c'est là tout notre héritage, et que

c'est à cela que tout notre bonheur doit se terminer : *Quoniam hæc est pars nostra et hæc est sors (Ibid.)*. Tel est le langage de cette troupe de libertins. Or, remarquez, s'il vous plaît, qu'ils ne sont pas tout à fait dépourvus de raison, je veux dire de connaissance et de réflexion. Au contraire, ils n'ont commencé à penser et à s'expliquer de la sorte, que lorsque leur esprit s'est ouvert. Ils posent des principes, ils en tirent des conséquences, et selon ces conséquences ils agissent : *Dixerunt cogitantes apud se (Ibid.)*. Mais c'est une raison pervertie : *Cogitantes non recte (Ibid.)*, une raison dépravée, une raison séduite par la sensualité dont elle est esclave, et tout occupée à servir les passions qui la gouvernent et qu'elle devrait gouverner.

Ah! Seigneur, est-ce là cette raison que vous avez donnée à l'homme pour tendre sans cesse vers vous et pour s'attacher à vous par la vue et la contemplation de vos grandeurs infinies? Est-ce là ce rayon de votre lumière divine que vous avez gravé dans nos âmes : *Signatum est super nos lumen vultus tui (Ps. IV)*? En nous le communiquant et en nous l'imprimant, vous avez prétendu que ce fût tout à la fois pour nous, et un caractère d'honneur qui nous ennoblît et nous relevât, et un guide fidèle qui nous conduisît dans vos voies toutes saintes, toutes pures, et qui nous retirât des voies corrompues de l'iniquité. Je dis, mon Dieu, un caractère d'honneur qui nous mît dans un rang supérieur à tous les êtres sensibles et matériels, qui nous égalât presque à vos anges, qui même nous rendît semblables à vous et par où nous fussions des images vivantes de la divinité; car voilà ce qu'il vous a plu faire de nous, et à quel point de gloire vous nous avez élevés : *Gloria et honore coronasti eum (Ps. VIII)*. Je dis un guide fidèle et propre à nous instruire, à nous avertir, à nous régler dans tout le plan de notre vie, et à nous tenir toujours dans l'ordre de votre Providence. Ainsi l'avez-vous ordonné, Seigneur, et le vouliez-vous; mais l'homme s'est dégradé lui-même, et par un aveuglement presque inconcevable, il a tourné à sa confusion et à sa ruine ce qui devait être sa gloire et ce qui devait servir à son salut. En effet, messieurs, quel sujet de damnation et quelle confusion pour tant de jeunes gens de vivre comme ils vivent, de vivre sans penser à Dieu, et sans porter jamais leurs regards vers Dieu; de vivre dans un débordement de mœurs où il ne paraît ni modération, ni retenue, ni pudeur; de vivre comme s'ils n'avaient point d'autre destinée que de nourrir leur chair, ni d'autre fin que les infâmes voluptés où ils se plongent et où ils passent leur jeunesse? Sont-ce des hommes? sont-ce des bêtes? Car je ne craindrai point de leur appliquer la parole dont usait le prince même des apôtres, et de les comparer aux plus vils animaux : *Sus lota in volutabro lutæ (II Petr. II)*. Qu'ont-ils fait de leur raison? hélas! je l'ai dit, ils ne l'ont pas entièrement éteinte; mais ce qu'ils en ont conservé de

lumière n'est que pour les perdre. Profitez autrement, messieurs, d'un si riche talent et d'une si glorieuse prérogative; souvenez-vous du Créateur à qui vous en êtes redevables et responsables. Rien dès maintenant ne vous dispense de son service, puisque tout jeunes que vous êtes, non-seulement vous êtes raisonnables, mais encore vous êtes chrétiens. C'est la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Si la raison vous engage à connaître Dieu comme le souverain auteur de votre être, à le chercher comme votre fin dernière, à vous attacher uniquement à lui comme au seul bien digne de votre cœur, et à le servir enfin comme le premier maître en qui réside essentiellement toute autorité et toute puissance, le christianisme, messieurs, vous impose encore là-dessus une obligation plus particulière et plus étroite, puisqu'il nous donne de tout cela des vues beaucoup plus pures et plus relevées. Le Fils de Dieu est venu sur la terre, pourquoi? pour y glorifier son Père et pour nous apprendre à le glorifier nous-mêmes, pour nous attirer à ce Père céleste et nous détacher du monde qui nous en éloigne; pour nous annoncer ses volontés et nous intimor sa loi. Loi toute sainte, qui ne peut tolérer le moindre vice, et qui nous appelle à la plus sublime vertu. Loi toute divine, qui n'a pour objet que Dieu, qui ne nous propose que Dieu, qui ne nous parle que de Dieu, qui rapporte toute chose à Dieu et à son culte. Loi de renoncement et d'abnégation qui nous interdit tout amour des biens visibles, qui nous en inspire le mépris, qui nous en fait craindre les dangers, et ne nous en permet l'usage qu'autant qu'il est nécessaire et selon les règles d'une juste modération. Loi de grâce où nous trouvons tous les secours propres à nous soutenir contre les ennemis de Dieu et les nôtres, contre la violence des passions, contre les illusions de la chair, contre les charmes du plaisir, contre tous les obstacles qui pourraient nous arrêter dans la pratique de nos devoirs et dans la voie des commandements que nous avons à remplir. Loi de salut par où nous devons mériter les récompenses du Seigneur, et d'où dépendent toutes nos prétentions et tous nos droits au royaume du ciel et à l'éternité bienheureuse.

Qu'est-ce donc, messieurs, que d'être chrétien? Si vous ne l'avez point encore assez bien compris, apprenez-le. Etre chrétien, c'est faire profession d'adorer un Dieu, suprême arbitre de l'univers, et de n'adorer que lui, de reconnaître ses grandeurs, de se soumettre à ses ordres, de redouter ses jugements, de se confier en ses miséricordes, d'attendre l'accomplissement de ses promesses, et cependant de lui rendre tous les hommages de foi, d'espérance, d'obéissance, d'amour qui lui sont dus. Ceci est trop général, et voici ce que j'ajoute. Etre chrétien, c'est l'adorer, ce Dieu, juge des pécheurs et rémunérateur des bons; c'est, dis-je, l'ado-

rer et l'honorer selon la loi chrétienne, selon l'esprit de cette loi, selon les maximes de cette loi, selon ses pratiques, ses préceptes, ses conseils: car il n'y a point, dit l'Apôtre, ni dans le ciel, ni sur la terre, d'autre nom par qui nous puissions être sauvés, que le nom de Jésus-Christ. Etre chrétien, c'est donc, en vue de Dieu et de l'honneur de Dieu, accomplir toutes les obligations du christianisme, et en pratiquer toutes les œuvres; c'est mener une vie chaste, régulière, exempte de toute corruption dans le cœur et de tout désordre dans les mœurs; c'est se séparer du monde, au moins d'affection, si ce ne peut être une séparation réelle et d'effet; le contredire dans ses erreurs, le combattre dans ses sentiments, lui résister dans ses attaques, se rendre insensible à ses attraits, s'affranchir de ses coutumes et se défendre de ses exemples; c'est s'occuper de son salut, et plutôt que de l'exposer, ce salut, dont le soin nous est tant recommandé, éviter toute occasion, toute société, toute compagnie mauvaise, arracher l'œil qui scandalise, couper le bras, le pied, et, s'il le faut, quitter même père et mère, frères et sœurs. Le détail serait infini si j'entreprenais de marquer ici tout ce que renferme et tout ce qu'exige cette qualité de chrétien. L'Evangile vous l'enseigne, les prédicateurs vous l'annoncent, les livres en sont pleins, et vous ne pouvez sur cela vous prévaloir d'une ignorance prétendue et affectée, après qu'on vous l'a tant de fois redit, et en tant de manières, dès que vous avez été en état de l'entendre.

Or, voilà, messieurs, de quoi la jeunesse ne peut vous donner nulle dispense légitime, et en vain voudriez-vous alléguer le privilège de l'âge, puisque tous, jeunes et âgés, nous avons, comme chrétiens, la même foi, la même loi, la même fin et le même caractère. Dans l'Ancien Testament, selon le témoignage de saint Paul, du moment que l'enfant était circoncis, il contractait une étroite obligation d'observer toute la loi de Moïse: *Debitor est universæ legis faciendæ* (Galat., V); et dans le Nouveau, suivant la doctrine expresse de l'Eglise, quand nous recevons le sacrement du baptême, nous sommes dès-lors liés et soumis à toute la loi de Jésus-Christ. Vous l'avez reçu, chrétienne jeunesse, ce sacrement de salut; mais peut-être ne savez-vous point assez à quoi vous vous engageâtes en le recevant, et il est d'une conséquence extrême que vous le conceviez et que vous y pensiez.

Car il ne faut point vous persuader que ce baptême, si nécessaire, si salutaire, fût tellement une pure grâce de Dieu, qu'il ne demandât de votre part aucun retour envers Dieu. Que fit Dieu pour vous? Ce qu'il n'a pas fait pour tant de nations idolâtres, et ce qui mérite toute votre reconnaissance: *Non fecit taliter omni nationi* (Ps. CXLVII). Il vous lava dans ce sacré bain, de cette tache originelle qui vous défigurait à ses yeux; il reprit pour vous son premier amour, que vous aviez malheureusement perdu par un

péché héréditaire ; quoique étranger, il vous rendit vos droits au royaume céleste, vous enrichit des dons de son Esprit, et vous revêtit de la robe de justice, pour être admis un jour aux noces de l'Époux, et avoir part au banquet éternel. Voilà comment il vous prévint et vous distingua ; mais aussi que lui promîtes-vous ? En la présence de ses ministres, témoins de votre parole, vous renouçâtes au démon et à toutes ses œuvres, à la chair et à toutes ses convoitises, au monde et à toutes ses pompes ; vous vous enrôlâtes sous l'étendard de Jésus-Christ, votre chef, pour agir et pour vivre selon ses maximes, selon ses exemples, selon les règles et les ordonnances de son Évangile ; vous vous soumîtes à l'Église, épouse de ce divin Maître, et vous la reconnûtes pour mère, lui jurant une obéissance et un attachement inviolables, non-seulement à sa créance et à sa foi, mais à la conduite qu'il lui plairait de vous tracer et qu'elle jugerait conforme à l'esprit de son Époux.

Tel est l'engagement où vous entrâtes en entrant dans le christianisme. A cette seule condition, il vous fut permis de vous présenter, et vous l'acceptâtes, vous en fîtes serment. Ce fut le serment le plus saint, puisque vous le fîtes à Dieu même. Ce fut le serment le plus solennel, puisque vous le fîtes dans le temple même du Seigneur, à la face des autels, entre les mains du prêtre et sous les yeux des fidèles présents et assistants. Ce fut un serment perpétuel et irrévocable, puisque vous n'y mîtes point de bornes ni de terme. Il n'y a donc plus désormais à délibérer, à reculer, à imaginer des prétextes pour secouer le joug de la loi qui vous assujettit au culte et au service de votre Dieu. Si vous veniez là-dessus à vous démentir, j'aurais droit de vous dire ce que le Maître de l'Évangile disait à son serviteur : *De ore tuo te judico, serve nequam* (S. Luc., XIX) : Mauvais serviteur, c'est de votre bouche qu'est sorti votre jugement et votre condamnation. Quelles promesses avez-vous faites, à qui les avez-vous faites, et devant qui ? Or, comment les gardez-vous ? et en les violant avec tant de liberté, à quel maître pensez-vous en être responsable ? Ce n'est point aux hommes que vous êtes infidèle, mais à Dieu même : *Non est mentitus hominibus, sed Deo* (Act., V).

Et il ne faut point me répondre par cette maxime si répandue entre les jeunes personnes, et néanmoins si peu soutenable : que vous comptez bien de servir Dieu dans la suite de vos années, et de vous acquitter envers lui de tous les devoirs de piété et de religion, mais que cela demande un âge plus avancé, et qu'il n'est pas encore venu. Ah ! messieurs, tout âge n'est-il pas mûr pour Dieu et pour le ciel ? Quand vous vous obligeâtes à Dieu et que vous embrassâtes la loi de Jésus-Christ, son Fils et votre médiateur, fîtes-vous alors quelque exception, quelque distinction ? Dites-vous : Je renonce à l'enfer et à toutes ses puissances, mais après que j'aurai prêté l'oreille à toutes ses sugges-

tions, après que j'aurai succombé à toutes ses tentations, après que je me serai abandonné à toutes les œuvres abominables dont il est l'instigateur et l'auteur ? Dites-vous : Je renonce à la chair et à toutes ses convoitises, mais après que je les aurai satisfaites et que je me serai pleinement satisfait moi-même, après que j'aurai passé la plus belle partie de mes jours dans une vie molle et voluptueuse, après que je n'aurai rien refusé à mes sens et que je les aurai laissés jouir de tous leurs plaisirs ? Dites-vous : Je renonce au monde et à toutes ses pompes, mais après que j'en aurai été adorateur, après que mon cœur s'y sera attaché jusqu'à ne pouvoir presque plus s'en dépendre, après que j'aurai goûté tout ce qu'il m'aura offert de plus flatteur selon le gré de mes passions, et de plus contagieux pour le salut de mon âme ? Dites-vous : Je me dévoue à mon Dieu et à sa gloire, mais après que je l'aurai mille fois insulté et déshonoré ; je me soumets aux volontés de mon Dieu et à tous les commandements qu'il lui plaira de me faire, mais après que je les aurai mille fois méprisés et transgressés ; je veux être chrétien et me comporter en chrétien, mais après que j'aurai tenu longtemps une conduite toute païenne ? Non, messieurs, ce n'est point ainsi que vous l'avez dit ou qu'on l'a dit pour vous et en votre nom. La promesse a été absolue et générale pour tous les temps où vous seriez en état de l'accomplir. Or, n'y êtes-vous pas ?

Car bien loin que la jeunesse vous rende incapable de servir Dieu et de pratiquer votre religion, je soutiens, au contraire, que c'est justement l'âge où vous pouvez plus faire d'honneur à Dieu en le servant et plus d'honneur à la loi chrétienne en la pratiquant. Comment cela ? parce que c'est dans la vertu et dans la vie régulière d'un jeune homme que la grâce de l'Évangile paraît plus forte et que la puissance souveraine du Seigneur se déploie avec plus d'éclat. Quand David terrassa Goliath, sa victoire fut d'autant plus glorieuse au Dieu d'Israël, qu'il y avait moins d'apparence qu'un jeune berger osât se présenter au combat contre un géant, et que, d'un premier coup, il pût l'abattre. Nabuchodonosor ne put s'empêcher de reconnaître et d'adorer la grandeur toute-puissante de Dieu, qu'il avait méprisé, quand il entendit chanter ses louanges dans la fournaise de Babylone par ces trois enfants qu'il y avait fait jeter. Ainsi, dit saint Ambroise, qui peut douter que la jeunesse, naturellement si vive dans ses desirs, si volage et si jalouse de sa liberté, si ardente pour le mal, si dépourvue d'expérience, si indocile aux avis, aux répréhensions ; qui doute, dis-je, que cet âge, lorsqu'il est sanctifié par une piété exemplaire, ne glorifie plus Dieu qu'un âge où l'esprit est plus rassis et où l'on n'a plus tant de passions à vaincre ni tant d'obstacles à surmonter.

Quoi qu'il en soit, messieurs, vous ne vous êtes pas contentés du serment que vous fîtes au baptême, mais vous l'avez renouvelé en

recevant cette onction sainte qui vous a confirmés dans la même disposition et qui fortifiait autrefois les premiers chrétiens contre toute la fureur des tyrans et toute la rigueur des supplices des plus cruels. Cela même ne vous a point encore suffi ; mais combien de fois l'avez-vous ratifié, ce serment dans le tribunal de la pénitence et aux pieds des ministres du Seigneur ? Quelles résolutions n'avez-vous pas formées en leur présence ? Quelles protestations n'avez-vous pas faites à Dieu, non point précisément pour un avenir éloigné, mais pour le moment actuel où vous parliez et pour tous ceux qui le devaient suivre.

Vous n'avez pas dit : mon parti est pris, Seigneur, et quelque jour je commencerai ; mais vous avez dit et redit comme le prophète royal : Je ne délibère plus, mon Dieu, et dès maintenant je commence : *Dixi, nunc cœpi* (Psal. LXXIX) : dès maintenant je veux, par une vie digne du christianisme où je me trouve heureusement engagé, soutenir le nom de chrétien que je porte : *Nunc cœpi* ; dès maintenant je veux marcher après Jésus-Christ mon maître et mon guide, et prendre la route qu'il m'a enseignée, puisque c'est la seule qui mène au salut ; je veux m'absentir de tout ce que sa loi condamne, et observer de point en point tout ce qu'elle m'ordonne ; je veux que cette divine loi soit la règle de toutes mes intentions, de toutes mes affections, de toutes mes actions : *Nunc cœpi*. Vous l'avez dit, messieurs, et vous vous en êtes expliqués dans les termes les plus précis et les plus formels : *Dixi*. Vous l'avez dit, et en le disant vous avez donné tous les témoignages et toutes les assurances nécessaires de la sincérité de vos paroles ; vous l'avez dit et, malgré la jeunesse de votre âge, vous avez promis de l'exécuter sans aucun délai, concevant alors et reconnaissant qu'il n'y avait nulle considération particulière et nulle raison qui pût vous en exempter ; vous l'avez dit, et si là-dessus vous eussiez prétendu entrer en quelque composition avec le ministre du Seigneur, il eût été obligé de vous renvoyer et n'eût pu vous conférer le bienfait de l'absolution. Vous voilà donc convaincus par vos propres sentiments, et nul prétexte ne vous dispense de vivre dès à présent en chrétiens et de rendre à Dieu tous les devoirs de religion auxquels vous vous êtes soumis par des engagements si authentiques et si inviolables.

Mais il faut l'avouer et en gémir : on dirait qu'il n'y a parmi la jeunesse ni religion ni christianisme. Combien de jeunes gens passent habituellement les journées entières sans fléchir une fois le genou pour adorer le souverain auteur de leur être, et sans donner le moindre signe de la foi qu'ils ont reçue et dont ils doivent faire une profession publique ? Quand assistent-ils au sacrifice de nos autels ? Quand approchent-ils des sacrements de l'Eglise ? Quand s'assemblent-ils dans le temple du Dieu vivant pour entendre sa parole ? Quelles fêtes sanctifient-ils ? A

quelles cérémonies de piété paraissent-ils ? Quels jeunes observent-ils ? Quels commandements gardent-ils ? Demandez-leur s'ils sont chrétiens, ils vous répondront assez qu'ils ont l'avantage de l'être ; mais jugez-en par les discours dissolus et souvent même par les blasphèmes qu'ils profèrent ; jugez-en par les lieux qu'ils fréquentent et les compagnies qu'ils recherchent ; jugez-en par les commerces qu'ils entretiennent et les folles dépenses qu'ils y emploient ; jugez-en par la licence effrénée où ils vivent, et concluez après cela ce que vous devez penser de ce prétendu christianisme dont ils se glorifient.

Je me trompe : ils sont chrétiens, en effet, mais ils n'agissent pas en chrétiens. Or, ne pas agir en chrétien, c'est ne l'être qu'à demi, et n'être chrétien qu'à demi, c'est ne l'être que pour leur confusion éternelle devant Dieu et pour leur condamnation. Ce n'est pas que plusieurs ne viennent quelquefois se ranger au milieu des fidèles et en la présence du Seigneur dans sa sainte maison ; mais comment y viennent-ils ? comme s'ils n'y venaient point du tout. Disons autrement : ils y viennent, et autant vaudrait-il ou mieux vaudrait-il qu'ils n'y vinssent point du tout ; car ils y viennent, selon la prédiction du prophète, pour placer l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Je n'exagère rien, et n'est-ce pas une abomination et une désolation que les scandales qu'ils y causent et les irrévérences qu'ils y commettent ? A la face de Jésus-Christ et sans respect des plus augustes mystères, c'est là qu'ils affectent les airs les plus évaporés et les postures les plus indécentes. Ils auraient honte qu'on les vit dans un recueillement modeste et dans un état humble et religieux. Ils ne sauraient de quoi s'occuper, s'ils ne liaient ensemble de profanes conversations ; s'ils ne troublaient par leurs ris et leurs éclats le silence que demande et qu'inspire la majesté du sanctuaire ; s'ils ne promenaient de tous côtés leurs regards pour satisfaire leur curiosité et pour satisfaire encore d'autres désirs bien plus criminels ; s'ils ne s'atroupaient autour d'une idole pour lui rendre de sacrilèges hommages et pour lui offrir leur encens.

Voilà, mon Dieu, comment des chrétiens vous honorent et le culte que vous en recevez. Voilà le soin qu'ils prennent de conserver cette robe d'innocence dont vous les aviez revêtus en leur conférant votre grâce. Voilà les preuves qu'ils vous donnent de leur fidélité après tant de vœux, de promesses, de résolutions. Voilà en quoi ils montrent leur attachement à la loi de votre Fils adorable et à ses divins préceptes. Et si l'on entreprend de leur remontrer l'indignité de tout cela, voilà ce qu'ils croient avoir bien justifié, quand ils ont dit que ce sont des jeunes gens, c'est-à-dire dans le sens qu'ils l'entendent, que ce sont pour eux des péchés pardonnables, et qu'à leur âge on leur doit passer bien des choses. Eh! Seigneur, où en sommes-nous, et où est ce peuple saint et sans tache

que vous êtes venu former sur la terre et dans tous les états !

Mais je ne m'arrêterai point, messieurs, à vous reprocher davantage vos égarements et vos chutes, pourvu que vous pensiez à revenir par un prompt retour et vous relever par une sincère pénitence. En voici le temps, et l'occasion ne peut être plus favorable. Le maître, dont vous vous êtes séparés en abandonnant son service, veut bien oublier le passé et vous remettre dans la règle. C'est pour cela qu'il vous tend les bras et qu'il vous offre tout de nouveau sa grâce ; c'est pour cela que de sa part et en concluant cette seconde partie, je vous adresse à chacun la même invitation que faisait saint Bernard à un jeune homme, son neveu, pour le rappeler et l'engager à reprendre la route qu'il avait quittée : *Surge, miles Christi, excutere de pulvere (S. Bern.)* : Courage, soldat de Jésus-Christ, vous n'êtes pas encore perdu, et il ne tient qu'à vous de vous tirer de la poussière et de réparer le dommage et la honte de votre désertion : *Revertere ad prælium unde fugisti (Idem)* : Vous avez fui le combat. La nature, les passions, le monde, tous les ennemis de votre salut et tous ceux de votre Dieu se sont ligués contre vous. Ils ont entrepris de vous arracher au maître que vous serviez, et ils y ont réussi. Vous n'avez pas eu le courage de leur résister, et vous avez lâchement cédé à leurs attaques ; mais vous pouvez par un nouvel effort les attaquer et les combattre vous-même. Si vous n'avez pas eu la gloire de vous soutenir dans la vertu, vous aurez celle de vous être affranchi de la servitude du péché et de l'avoir vaincu : *Revertere, fortius post fugam præliaturus, gloriosius triumphaturus (Idem)*.

Par là même vous profiterez de votre perte ; l'expérience de votre faiblesse vous fera veiller avec plus de soin sur vous ; vos infidélités envers Dieu et vos ingratitude passées vous piqueront d'une sainte générosité. Le souvenir d'une vie déréglée est un si puissant motif pour un cœur touché de la grâce ! Ah ! Seigneur, direz-vous, je n'ai pas été de ces serviteurs fidèles qui ne se sont jamais détachés de votre parti ; mais que je sois au moins désormais de ces serviteurs pénitents et réconciliés, d'autant plus zélés pour vous qu'ils vous ont été plus rebelles. Le monde a eu sur moi l'avantage de me séduire et de m'entraîner au préjudice de l'obéissance que je vous devais. Je n'y saurais penser sans indignation contre moi-même ; mais je veux en présence de ceux mêmes qui ont été témoins de mes désordres, faire voir ce que peut un vrai repentir ; je veux détruire ce vain prétexte d'impossibilité dont ils s'autorisent contre la pratique de votre loi, et dont je me suis tant de fois autorisé comme eux ; je ne puis servir d'exemple aux âmes innocentes que le feu de la jeunesse n'a point emportées hors de vos voies ; mais je servirai d'exemple aux libertins et aux pécheurs qui se sont égarés avec moi. En retournant à vous, quoique jeune encore, et en me dé-

vouant pour jamais à vous, je les convaincray qu'il n'y a point de temps dans la vie, où il soit permis de vous oublier, et qu'il n'y a point d'âge si faible et si fragile où par votre secours on ne puisse rompre ses habitudes criminelles, se dégager de l'iniquité, et triompher du monde et de la chair. Daigne le Seigneur vous inspirer aujourd'hui, messieurs, une si généreuse résolution, et puissiez-vous l'accomplir sans aucun retardement. C'est à quoi vous doit porter une dernière considération, par où je conclus, et qui est enfin que, tout jeunes que vous êtes, vous êtes mortels. Redoublez encore, s'il vous plaît, votre attention pour cette troisième partie.

#### TROISIÈME PARTIE.

C'est un arrêt de Dieu, que l'apôtre saint Paul nous a lui-même signifié, savoir, que nous devons tous mourir une fois, et qu'après la mort nous comparaitrons tous devant le tribunal du Seigneur, pour y recevoir, ou la récompense ou le châtimement de nos œuvres, selon qu'elles auront été bonnes ou mauvaises : *Statutum est hominibus semel mori ; post hoc autem judicium (Hebr. c. IX)*. Prenez bien garde, messieurs, à ces paroles. L'Apôtre ne fait nulle différence d'hommes âgés et de jeunes personnes ; son expression est générale : *Statutum est hominibus*. A cette idée de la mort qui nous est commune à tous, il joint l'idée d'un jugement inévitable et formidable qui doit décider de notre sort, ou pour un bonheur souverain, ou pour un souverain malheur : *Post hoc autem judicium*. Et afin que nous comprenions encore mieux les affreuses conséquences, soit de la mort à laquelle nous sommes condamnés, soit du jugement dont elle doit être immédiatement suivie, le même docteur des nations ajoute de plus cette circonstance essentielle, qu'on ne meurt qu'une fois, et par une suite terrible, mais nécessaire, qu'il n'y a plus de ressource pour quiconque est mort dans l'état du péché, et que sa réprobation dès-lors est consommée : *Statutum est hominibus semel mori*.

De tout ceci, messieurs, que s'ensuit-il ? deux vérités incontestables. En premier lieu, c'est que votre âge, quelque florissant, quelque vigoureux et sain qu'il paraisse, ne vous donne, dans le fond, aucune assurance contre la mort, et que tel qui ne fait encore proprement que d'entrer dans la vie, et qui se figure devant lui une carrière si longue, qu'il n'en peut apercevoir la fin, coule peut-être, sans y penser, sa dernière année, et ne passera jamais à la suivante. En second lieu, c'est que pouvant mourir à votre âge, vous vous exposez donc en vivant dans l'éloignement et dans la haine de Dieu, au danger certain d'une damnation éternelle, et qu'il n'y aura point à compter sur la jeunesse pour demander au ciel et pour en obtenir de nouvelles années, après que la mort vous aura enlevés de ce monde, et que vous serez tombés entre les mains de la justice redoutable du Seigneur.

Voilà pourquoi le Fils de Dieu nous a

si expressément avertis d'être attentifs sur nous-mêmes, et de veiller : *Vigilate*. Il ne nous a point marqué de temps, où cette vigilance nous fût plus nécessaire que dans un autre; mais il nous a dit absolument : Veillez à toute heure, parce que toute heure peut être le terme de votre course, et que vous ne pouvez savoir si tout le temps qui vous reste n'est point renfermé dans l'étroite mesure du temps présent où vous vous trouvez, et qui peut-être est le seul qui vous ait été destiné dans le conseil de la sagesse divine : *Vigilate omni tempore* (*Luc. c. XXI*). Leçon que le Sauveur du monde nous a tant de fois répétée et en tant de façons différentes ! Soyez toujours prêts; car le Fils de l'homme viendra au moment que vous n'y penserez pas : *Et vos estote parati* (*Matth. c. XXIV*). Je viendrai comme un voleur qu'on n'attend pas et dont la surprise ne laisse pas le loisir de se précautionner et de se mettre en défense : *Veniam tanquam fur* (*Apoc. c. III*). Marchez, avancez, tandis que vous êtes éclairés de la lumière du jour. La nuit approche, et si elle vous ensevelit dans ses ombres, sans que vous ayez rien amassé ni rien acquis pour l'éternité, tout est désespéré et perdu : *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendat* (*Joan. c. XII*). L'Évangile est plein de ces expressions et de ces figures : c'est son langage le plus ordinaire; et quand Dieu nous condamnera pour n'avoir pas profité de ces avertissements et de ces menaces, nous n'aurons pas sans doute à nous plaindre de les avoir ignorés et de n'avoir pu nous en instruire.

Cependant, messieurs, voici l'erreur de la jeunesse. Parlez de la mort à de jeunes personnes, il semble que ce soit pour eux un discours hors de propos et un sujet qui ne peut leur convenir. Cela n'est pas de notre âge, disent-ils, et maintenant nous devons penser à vivre et non pas à mourir. Ils savent bien qu'ils mourront un jour; mais ils comptent presque avec la même certitude que ce dernier jour n'arrivera qu'après une nombreuse suite d'années. Erreur où ils s'entretiennent et dont ils se font comme un principe incontestable; erreur selon laquelle ils règlent leur conduite et se traient le plan de leur vie; mais erreur en même temps la plus mal fondée et dont il leur est le plus aisé de se détromper.

Car il ne faut point pour cela beaucoup de raisonnements, et l'expérience suffit; je dis l'expérience la plus sensible et la plus ordinaire, une expérience de tous les jours. Il est vrai : l'ordre de la nature est que les plus âgés passent avant les autres, et qu'étant entrés les premiers dans la vie, ils descendent les premiers dans le tombeau. Je sais quelles plaintes on forme et à quels murmures on se laisse aller contre la mort, lorsque, par un coup imprévu, elle entreprend de renverser cet ordre, et qu'elle n'attend pas le temps de la moisson pour couper des herbes encore naissantes et à peine sorties de la terre. On la traite de cruelle, d'impitoyable, d'injuste, d'aveugle, de bizarre. Mais

vaines déclamations, qui ne peuvent la toucher, ni arrêter ses ravages ! Elle frappe partout indifféremment; elle ne connaît ni ordre, ni mesures : elle n'écoute ni prières, ni reproches : jeunes et vieux, tous sont également exposés à ses traits et hors de défense contre ses atteintes. Que dis-je, messieurs, et jamais avez-vous fait une réflexion qui se vérifie par tant d'exemples ? C'est que la mort s'attaque encore plus aux jeunes personnes qu'aux autres, et qu'à faire le dénombrement exact de ceux qu'elle enlève, vous en trouverez plus qu'elle a ravis dès l'enfance, dès l'adolescence, dans la fleur de l'âge, que vous n'en trouverez au-dessus de trente et de quarante ans. Or, le sort de la multitude et du grand nombre ne peut-il pas tomber plus aisément et plus naturellement sur vous que celui du petit nombre ?

Danger, observez bien ceci, danger d'autant plus à craindre pour des jeunes gens, qu'ils s'éloignent plus du service de Dieu, et qu'ils s'abandonnent avec moins de ménagement à leurs passions et à leurs habitudes vicieuses. Les hommes de sang ne verront pas la moitié de leurs jours; c'est la parole du prophète : *Viri sanguinum non dimidiabunt dies suos* (*Ps. LIV*). J'ose ajouter que de jeunes hommes sans frein, sans règle, de jeunes libertins, débauchés, violents dans leurs désirs, et voulant vivre au gré de leurs inclinations et de leurs aveugles cupidités, sont dans le péril le plus évident et le plus présent d'abrèger ainsi leurs années et de n'aller pas jusqu'au milieu de leur carrière.

Sur cela je pourrais remonter jusqu'à la justice divine, et vous dire que c'est un châtement de Dieu, qui, selon la figure de l'Évangile, fait couper de mauvais arbres dont il ne tire aucun fruit, ou dont il ne retire que des fruits sauvages et amers. Car pourquoi, dit le Seigneur, les laisser plus longtemps occuper la terre, et pourquoi leur conserver une vie qui ne sert d'un jour à l'autre qu'à les rendre plus coupables et plus dignes de mes vengeances ? *Ut quid terram occupat? succide* (*Luc., c. XIII*). Je pourrais vous faire entendre et vous appliquer cette menace de David : Convertissez-vous et ne différez pas, changez de mœurs et de conduite envers votre Dieu, car il a le glaive dans sa main, et il le tient levé et suspendu sur vos têtes. Il a tendu son arc, il l'a préparé, et les flèches qu'il va lancer contre vous portent la mort avec elles : *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit. Arcum suum tetendit et paravit illum, et in eo paravit vasa mortis* (*Ps. VII*). Mais sans prendre la chose de si haut, et sans vouloir pénétrer dans les desseins et les jugements de Dieu, arrêtons-nous aux causes les plus ordinaires et aux événements les plus naturels. Or, qui ne sait pas combien l'ardeur des passions, le libertinage de la vie, les excès de la débauche, ruinent de tempéraments, attirent de maux et d'infirmités, suscitent d'occasions, de rencontres, d'accidents funestes, et font ainsi périr des jeunes gens qui semblaient devoir

se soutenir jusqu'à l'extrémité de l'âge le plus reculé?

Ils se seraient en effet soutenus, si de bonne heure ils avaient appris à se régler; si par une sagesse, une tempérance, une modestie et une retenue chrétienne, ils s'étaient rendus plus maîtres de leurs humeurs aigres, impétueuses, de leurs discours fiers et hantains, de leurs railleries indiscrettes et piquantes, de leurs appétits désordonnés et de leurs insatiables convoitises; si, par un usage du monde prudent et circonspect ils avaient pris garde à ne se pas trouver indifféremment partout, à ne pas se lier sans choix et sans réflexion avec toutes sortes de personnes, à ne pas fréquenter certaines compagnies et certains lieux. Voilà ce qui les eût conservés et les eût mis à couvert de mille périls où ils se sont précipités et où ils ont malheureusement succombé. Amnon, fils de David, n'eût pas tout-à-coup fini ses jours au milieu d'un festin et par l'assassinat le plus cruel, s'il eût su réprimer l'incestueuse passion qui le dominait. Absalon, héritier du trône et de la couronne de son père, n'eût pas sitôt perdu toutes ses espérances et tous ses droits, en perdant la vie par une mort violente, s'il se fût tenu dans l'obéissance et le devoir.

Et n'est-ce pas là ce qui désole tant de familles? On comptait sur des enfants, en qui l'on se promettait de revivre, et à qui l'on se proposait de faire passer par une succession légitime, avec un nom illustre, d'amples héritages, de grands biens, de grands honneurs : mais l'un colère et brusque, volage et inconsidéré, dédaigneux et méprisant, s'est engagé mal à propos dans une querelle et y est demeuré; mais l'autre par de continuelles intempérences, par un abandonnement outré au plaisir, s'est réduit dans une langueur mortelle, et n'en est jamais revenu. Le monde les plaint et en regrette la perte; mais il ne les plaint et ne les regrette que selon ses vues profanes et tout humaines : au lieu qu'ils sont encore bien autrement à plaindre selon Dieu et selon les vues de la religion. Car, quand je viens à considérer l'état où paraît devant le tribunal de Dieu un jeune mondain, un jeune impie, un jeune voluptueux, que la mort arrache à tous ses engagements, à tout ce qui faisait l'agrément et en même temps le désordre de sa vie; quand je me le figure à ce terrible moment, où à peine sorti des mains de son créateur, il tombe dans les mains de son Juge; quand j'entends prononcer contre lui le plus redoutable arrêt, qui est l'arrêt d'une damnation éternelle : ah! mes chers auditeurs, voilà ce qui me saisit de frayeur et ce qui m'épouvante. Il en est, hélas! bien plus effrayé et plus épouvanté que moi, lui qui rejetait avec tant de mépris les sages conseils qu'on lui donnait là-dessus, et qui se jouait, d'un air si moqueur, de la juste crainte qu'on voulait lui en inspirer. Dans un instant il change d'idées : mais à ces idées mondaines dont il était possédé, enchanté, enivré, quel étonne-

ment, quelle consternation succède! quelle rage, quel désespoir!

Je vous laisse, messieurs, ces vérités à méditer. Elles se font sentir par elles-mêmes, et puissiez-vous en tirer cette importante conclusion qui renferme tout le fruit de ce discours : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tue, et ne des annos tuos crudeli (Eccl., c. XII, Prov., c. V)*. C'est le Saint-Esprit qui parle, et c'est de sa part que je vous adresse cette divine leçon, que je vous prie de remporter avec vous et de n'oublier jamais. Homme formé de la main d'un Dieu, souvenez-vous de votre créateur, et souvenez-vous-en dès la jeunesse, puisque vous lui êtes redevable de tout votre être, et que ce bel âge lui appartient comme le reste de votre vie : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tue*. Ne sacrifiez pas un temps si précieux au plus cruel de vos ennemis, qui est l'ennemi de votre salut : car c'est le lui sacrifier, ce temps si cher, que de le sacrifier au monde, que de le sacrifier à l'iniquité, et en lui sacrifiant ces premières années, c'est vous mettre au hasard de lui sacrifier votre éternité tout entière : *Et ne des annos tuos crudeli*.

Je dis votre éternité : et certes, messieurs, quand je suppose avec vous que Dieu voudra bien encore, selon vos prétentions et vos désirs, vous accorder quarante ou cinquante ans de vie et d'une santé parfaite, que vous proposez-vous après une jeunesse perdue et passée dans le péché? Comptez-vous de faire alors pénitence? c'est-à-dire, que vous n'abandonnez pas tout à fait votre salut comme une affaire désespérée, mais que vous en remettez le soin jusqu'au déclin de l'âge. Or, serez-vous en état de faire réussir cette grande affaire, cette affaire si hasardeuse et si difficile, lorsque vous commencerez même à n'être plus guère en état de vaquer aux affaires temporelles? D'ailleurs, le beau sacrifice que vous réservez à Dieu! quelques restes d'une vie mourante, une vieillesse cassée, usée de maladies, une caducité dont le monde ne s'accommodera plus et qui ne pourra plus être du monde.

Voilà comment on vous traite, ô mon Dieu! on ne veut embrasser votre service que dans un temps où l'on sera presque incapable de vous servir, et l'on prétend s'en dispenser dans une saison où l'on a toute la vigueur et toutes les forces nécessaires pour soutenir les exercices de la pénitence chrétienne, et pour porter tout le poids de votre loi. Tel fut le sacrifice de Caïn, que vous rejetâtes, Seigneur, comme indigne de vous par l'injuste distribution qui s'y faisait; et est-il à croire que vous acceptiez celui-ci, où par un partage encore plus injurieux, l'on ne vous destine, si j'ose m'exprimer ainsi, que le rebut d'une longue vie, après en avoir donné au monde les prémices? Ne nous flattons pas, messieurs, de l'espérance la plus incertaine et la plus trompeuse. Ces restes que vous gardez à Dieu, je doute même qu'ils soient jamais pour lui, et mon doute sur cela n'est que trop bien établi; car, afin de les lui dévouer par une sincère conversion, il faut le



vouloir, non point d'une volonté faible et irrésolue, mais d'une volonté efficace et absolue; et pour le vouloir de la sorte, il faut une de ces grâces extraordinaires qui sont, de la part de Dieu, les effets d'une miséricorde particulière et d'un amour spécial. Or, il n'y a que trop lieu de craindre que Dieu ne vous la refuse, cette grâce, après que vous aurez si longtemps exercé sa patience et irrité sa colère. Ce que je sais, c'est qu'il ne sera obligé de vous la donner, ni par justice, ni par fidélité: ni par justice, puisque ses grâces ne sont dues à aucun pécheur; ni par fidélité, puisque jamais il n'a promis, surtout certaines grâces, à ceux qui les auraient méprisées, et qu'au contraire il nous menace de les retirer alors et de nous abandonner à nous-mêmes.

Mais quelle apparence de pratiquer si jeune la vertu, qui paraît si austère et si difficile? Ainsi, après avoir entendu les maximes les plus saintes de la morale de Jésus-Christ, ce jeune homme de l'Évangile, charmé de leur excellence et rebuté de leur austérité, s'excusa lâchement sur la difficulté de l'exécution: *Durus est hic sermo* (Joan., c. VI). Il faudra donc désormais que je n'aie dans la vie aucun plaisir, et que je me dispute à moi-même le peu de satisfaction que je goûte dans le monde. Ah! messieurs, quand, pour confondre cette lâcheté si ordinaire parmi vous, je ne vous dirais que ce que le Fils de Dieu dit après la retraite de ce jeune homme, cette parole devrait vous faire trembler: *Quam difficile est in regnum Dei introire* (Marc., c. X)! Il est difficile de servir Dieu, j'en conviens, mais de la même je conclus qu'il est donc difficile de se sauver; et si la difficulté n'éteint pas dans votre cœur le désir d'une couronne immortelle, doit-elle éteindre le désir de la mériter? Dès que vous penserez à la justice de Dieu, écrivait saint Bernard à son neveu, dès que vous ferez une sérieuse réflexion sur ces flammes éternelles qui doivent être le partage des pécheurs et faire le tourment des réprouvés, il n'y aura plus rien, dans tout ce qui vous paraît maintenant impraticable, qui ne vous devienne léger et doux: *Hæc quam dulcia meditantî flammâ aternas* (Bern.).

Mais encore, messieurs, d'où êtes-vous si fortement persuadés qu'il est difficile de quitter le chemin du vice et de prendre celui de la vertu? qui vous l'a dit? en avez-vous jamais fait l'épreuve? Cela est étrange, que vous vouliez vous en rapporter à vos préjugés, sans avoir connu par vous-mêmes s'ils sont bien ou mal fondés. En toute autre chose vous ne jugez qu'après en avoir fait l'essai, mais sur le service de Dieu vous prononcez avant que d'y être entrés. *Gustate et videte* (Ps. XXXIII): Goûtez et voyez, ne m'en croyez pas sur mon témoignage, mais convainquez-vous par votre propre expérience, elle vous détrompera. Et ne me dites point que le monde estime malheureux ceux qui sont à Dieu; non, messieurs, le monde n'est nullement de cet avis, ou il n'y a que la moindre partie du monde et la plus corrompue,

par conséquent la plus aveugle et la moins capable de bien penser des choses, qui appuie ce sentiment. Mais quand tout le monde serait prévenu de cette erreur, ce n'est point le jugement d'autrui, répond Salvien, qui nous rend heureux: c'est ce que nous sentons nous-mêmes et ce que nous éprouvons. *Nemo ex alieno judicio beatus est* (Salvian.). Vous faites consister votre bonheur dans une vie déréglée, poursuit ce saint prêtre de Marseille, mais si je trouve le mien dans une conduite vertueuse, m'estimerez-vous malheureux parce que je ne jouis pas de vos plaisirs? *An putas infelicem me. quia non fruor voluptatibus tuis* (Idem). N'aurais-je pas plus de raison, moi, de vous mettre au rang des malheureux, vous, qui ne goûtez aucun des plaisirs que je goûte, et qui sont mille fois plus purs et plus solides que les vôtres? Vous ne voyez de mon état que les apparences; or, il est vrai que les apparences ont de quoi rebuter des âmes sensuelles; mais que ne pénétrez-vous le fond et que ne vous mettez-vous en disposition de sentir les consolations intérieures dont Dieu soutient ces grandes âmes qui s'arrachent avec violence à toutes les voluptés mondaines et criminelles que la loi condamne?

Cependant, chrétienne jeunesse, si les peines imaginaires et les difficultés que le démon cherche tant à grossir dans votre esprit vous effraient encore et vous arrêtent, combattez avec art cet ennemi qui vous a vaincus; n'entreprenez pas tout l'ouvrage à la fois: ne vous proposez pas trente ou quarante ans de vie dans ce pénible exercice. Peut-être n'avez-vous qu'une année à vivre; mais quand il vous en resterait cinquante, divisez-les et, sans vous occuper par avance de celles qui doivent suivre, formez toutes vos résolutions pour la présente. Ainsi vous irez de l'une à l'autre, et vous n'attaquerez même d'abord dans vos passions que ce qu'il y a de plus grossier et de plus vicieux, de capital et de mortel. C'est le sage conseil que donnait saint Basile à un seigneur de la cour qui s'était retiré dans la solitude: *Falle voluptates, ab eis te per gradus advocans* (Basil.): Trompez à votre tour le plaisir qui vous a trompés. Commencez par vous interdire ce qui blesse évidemment la conscience, et peu à peu votre esprit se fortifiant, vous pourrez avec plus de facilité en venir par degrés à retrancher tout ce qui n'est pas selon la perfection évangélique: *Ab eis te per gradus advocans*.

Il me semble, malgré tout cela, messieurs, que vous m'opposez toujours les jugements du monde et ses sentiments, dont vous êtes infatués; mais en vérité le connaissez-vous tel qu'il est? Les mondains vous reprocheront votre vie retirée et, selon leurs fausses préventions, triste et ennuyeuse; mais qu'il n'ont-ils donc rien à souffrir eux-mêmes? N'ont-ils rien à souffrir, ces pécheurs que l'image de leurs crimes poursuit partout pour les tourmenter, et que mille remords dévorent intérieurement et sans relâche? N'ont-ils rien à souffrir, ces libertins perdus de dé-

## SERMON XLIV.

POUR LE JEUDI SAINT,

*Sur la communion pascale.*

In qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit et dixit : Accipite et manducate; hoc est corpus meum.

La nuit même que le Seigneur Jésus fut livré, il prit du pain, et rendant des actions de grâces, il le rompit, et il dit : Prenez et mangez; ceci est mon corps (I Cor., chap. XI).

bauche, et devenus par leur conduite scandaleuse la honte de leurs familles et l'horreur de tous les honnêtes gens? N'ont-ils rien à souffrir, ces joueurs de profession, attachés à leur jeu comme à la torture, et livrés aux mouvements les plus violents de la fureur et du désespoir dans les pertes qui les abîment et qui les réduisent aux dernières extrémités de la misère? N'ont-ils rien à souffrir, ces impudiques amateurs d'une volupté qui leur coûte tant d'assiduités, qui les engage à tant de dépenses, qui leur attire tant de chagrins et de retours fâcheux de la part d'une beauté capricieuse, hautaine, emportée, intéressée, inconstante? Non, messieurs, il ne faut point que le monde, pour vous séduire, se prévale de ses dehors spécieux, dont on se laisse éblouir. Ses voies, tout agréables qu'elles paraissent, sont mille fois plus épineuses que les voies de Dieu; et ce que le Seigneur disait à son peuple au sujet des nations étrangères, je puis bien vous le dire au regard des impies: Parmi ces gens-là, et en de telles sociétés, vous n'aurez jamais de repos solide et véritable, mais toute votre vie se passera dans le trouble: *In illis gentibus non quiesces* (Deuter., c. XXVIII):

Toutes ces vérités sont incontestables, elles sont touchantes; mais sans votre grâce, ô mon Dieu, elles ne feront après tout qu'une faible impression, et ne pourront suffire pour rompre ce charme de la bagatelle qui enchante les jeunes personnes et qui les rend insensibles aux considérations les plus puissantes. La vivacité des passions, la légèreté de l'esprit, le manque de réflexion, le défaut d'expérience, tout contribue à pervertir cet âge ennemi de la loi et de tout ce qui le gêne. Achevez, Seigneur, ce que j'ai commencé par votre secours, ou plutôt ce que vous avez commencé vous-même par mon ministère. Il y a parmi cette jeunesse des cœurs purs et innocents: il s'agit de les conserver et de les garantir de la contagion du siècle. Ne permettez pas que tant de soins employés à leur éducation deviennent inutiles, et que le fruit en soit perdu. Il y en a où le vice s'est déjà glissé, mais à qui néanmoins il n'a fait encore sentir que ses premières atteintes; il s'agit d'arrêter le cours d'un poison si prompt à se répandre. Le remède est d'autant plus facile que le mal est moins invétéré. Enfin il y en a que le tentateur a tout à fait corrompus et qu'il a malheureusement plongés dans le précipice. Ah! Seigneur, ce sont des âmes qu'il vous a dérobées, qui vous appartiennent et qui vous sont chères; il s'agit de les lui enlever à lui-même et de les ramener. Vous le pouvez, mon Dieu, et pourquoi ne le voudriez-vous pas? J'attends ce miracle de votre miséricorde. Vous leur tendrez la main, vous leur ferez entendre cette voix, ils vous répondront, ils reviendront à vous, ils s'y attacheront, et pour le temps et pour l'éternité bienheureuse où nous conduise, etc.

Voilà sans doute une circonstance bien remarquable et bien digne, chrétiens, de notre étonnement. Ce fut dans cette nuit même où l'on conspirait contre lui, où on le trahissait et on le vendait: *In qua nocte tradebatur*. Ce fut, dis-je, alors que le Sauveur des hommes, les ayant aimés et les aimant jusqu'à la fin, institua pour eux l'adorable sacrement de son corps et nous donna, pour le salut de nos âmes, sa propre chair à manger: *Accipite et manducate: hoc est corpus meum*. Mais ce qui doit encore plus nous surprendre et ce que nous devons détester comme l'attentat le plus sacrilège, c'est qu'au milieu de cette troupe fidèle d'apôtres conviés à la table de Jésus-Christ, le traître qui pensait à le perdre ait osé se présenter et n'ait pas craint de profaner une cène où ne devaient participer que les vrais disciples.

Ne nous flattons point, mes chers auditeurs; Judas fut le premier profanateur du plus auguste de nos mystères, mais il ne fut pas le seul; et combien de chrétiens, combien d'enfants de l'Eglise, à ce saint temps de la Pâque, se rendront, selon l'expression de saint Paul, aussi coupables que lui du corps et du sang du Fils de Dieu: *Reus erit corporis et sanguinis Domini*? Est-il donc vrai, Seigneur, que votre amour vous ait exposé à tant de perfidies et à tant d'outrages, et que le plus précieux de tous vos dons devienne ainsi pour nous le sujet de l'abus le plus criminel et le plus abominable! C'est de cet excès, mes frères, que je voudrais aujourd'hui vous garantir, et c'est à quoi peuvent également servir et l'exemple de Judas et celui des apôtres. L'exemple de Judas vous fera voir ce que vous devez éviter, l'exemple des apôtres vous montrera ce que vous devez imiter. En deux mots, qui comprennent tout mon dessein, je viens vous représenter deux choses: le crime d'une communion indigne, et le modèle d'une sainte communion. Le crime d'une communion indigne dans la trahison de Judas, ce sera la première partie; le modèle d'une sainte communion dans la piété des apôtres, ce sera la seconde. L'une et l'autre méritent toute votre attention, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie: *Ave*.

## PREMIÈRE PARTIE.

Le Sage a dit en général de toute iniquité, que c'est comme une épée à deux tranchants: *Romphaa bis acuta omnibus iniquitas* (Eccl., XXI). Mais je puis bien le dire en particulier d'un chrétien sacrilège qui, dans ces saints jours de la pâque, vient profaner la

table de Jésus-Christ par une communion indigne. C'est un péché qui frappe de deux coups également mortels, et Jésus-Christ même et le pécheur ; comment cela ? Parce qu'à l'égard de Jésus-Christ il n'est point de trahison plus noire, et parce qu'à l'égard du pécheur, il n'est point de chute qui ait des suites plus terribles. L'un et l'autre a de quoi vous intéresser ; suivez-moi.

Je dis d'abord, trahison la plus noire à l'égard de Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu. Pour en mieux comprendre l'énormité, voyons-en toutes les circonstances dans la trahison de Judas, et par une juste application, mais pleine d'horreur, reconnaissons tout le rapport qu'il y a entre la perfidie de ce disciple déicide et l'attentat d'un chrétien profanateur du plus auguste sacrement et du corps adorable de son Sauveur. Il n'y a pas un trait qui ne soit à remarquer.

La pâque approchait, cette fête que célébraient les Juifs avec tant de solennité, cette fête où la loi, en mémoire de leur délivrance et pour contribuer à la réjouissance publique, leur accordait même la grâce d'un criminel et leur en laissait le choix ; cette fête où ils s'acquittaient du devoir de la religion le plus essentiel, où ils donnaient au Dieu de leurs pères le témoignage le plus éclatant de leur reconnaissance : *Erat proximum pascha Judæorum* (Joann., VI) ; voilà le temps que choisit Judas pour accomplir son détestable dessein ; mais encore quel dessein ? De conspirer contre son maître, de tramer sa perte, de le livrer et de le vendre. Quoi de plus monstrueux, soit que nous considérions quel est le traître, ou que nous pensions quel est celui qu'il trahit. L'un comblé de biens, l'autre bienfaiteur ; l'un apôtre, l'autre Sauveur. Toutefois, malgré tant de titres qui devaient attacher éternellement Judas à Jésus-Christ, il se tourne contre lui, et pour seconder la haine de ses ennemis déclarés, il entre avec eux en composition. *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam* (Matth., XXVI) ? Que voulez-vous me donner, et je m'engage à vous le mettre dans les mains. *Vobis*, oui, je vous le promets, à vous, scribes et pharisiens, dont il ruine le crédit, et qui êtes si fortement engagés à vous en défaire ; à vous, prêtres et pontifes, qui voyez avec tant de peines toutes les merveilles qu'il opère, et qui en concevez tant de chagrin et de dépit ; à vous, Juifs, qui cherchez depuis si longtemps à l'arrêter, et qui n'avez pu jusqu'à présent y réussir. J'en viendrai à bout, et pour cela me voici prêt à tout entreprendre. Convenons seulement du prix, et reposez-vous sur moi du succès : *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam* ? Quel langage et quelle affreuse résolution !

Quoi qu'il en soit, si le projet est ahominable, la manière de l'exécuter est encore, ce semble, plus horrible. Il abuse de la confiance du Fils de Dieu. Il savait ses heures, ses moments ; il était instruit des lieux que fréquentait ce divin maître, et par là même il était parti en état de le surprendre, et plus propre qu'un autre à cet exécrable ministère.

Il feint d'être toujours de ses disciples, il entre dans le cénaclé avec les autres, prend place à la même table, tient le même discours, fait les mêmes protestations d'un attachement inviolable et paraît agir en tout avec le même zèle et la même bonne foi. Cependant sous de si beaux dehors d'amitié, de fidélité, de piété, qui le croirait ? c'est un ennemi, c'est un parjure, c'est un apostat : *Judas Iscariotes qui erat eum traditurus* (Joan. XII).

Or, faisons la comparaison, chrétiens auditeurs, elle n'est que trop naturelle, et rien ne nous présente mieux la conduite d'un pécheur sacrilège, qui, par la plus damnable hypocrisie, vient à l'autel du Dieu vivant, lui insulter en face et profaner, non-seulement son saint nom, mais sa chair sacrée et son sang précieux. Expliquons-nous.

Ce n'est plus la pâque des Juifs que nous célébrons, c'est celle de l'Eglise chrétienne. A cette pâque d'autant plus relevée au-dessus de la pâque judaïque, qu'il y a plus de différence entre la figure et la vérité, entre l'ancienne loi et la nouvelle, entre la Synagogue instituée par le ministère d'un homme et l'Eglise rachetée par le sang d'un Dieu ; à ce grand jour où nous solennisons la victoire de Jésus-Christ notre Sauveur et sa résurrection glorieuse ; à ce jour que le Seigneur a fait et qu'il a fait pour nous : *Hæc dies quam fecit Dominus*, il veut que nous prenions part à son triomphe et il nous invite à sa table : *Erat proximum pascha*. Ce n'est point la chair des animaux qu'il nous présente à manger ; il est lui-même cet Agneau pascal dont nous devons être nourris, soutenus, fortifiés. Ce n'est point assez pour lui de nous appeler à ce magnifique repas et à cette divine eûne, il envoie ses ministres pour nous annoncer sur cela ses ordres ; il fait parler son Eglise, elle nous sollicite, elle nous presse, elle use de menaces, elle nous oblige enfin sous les plus graves peines à profiter du plus signalé bienfait et du sacrement le plus salutaire.

Tel est donc le précepte que l'Eglise nous impose par l'autorité de Jésus-Christ même dont elle est l'épouse. Précepte rigoureux et absolu, mais en même temps précepte accompagné d'un autre plus étroit encore et plus indispensable. Car ce qui est saint n'étant destiné que pour les saints, et l'Eglise d'ailleurs ayant une connaissance aussi parfaite qu'elle l'a de toute la sainteté du mystère où nous devons participer, elle s'adresse à nous, elle élève tout de nouveau la voix et nous fait entendre que l'Agneau qui nous est offert et qui veut être notre pâque : *Pascha nostrum* (I Cor., V), est l'Agneau sans tache, que c'est l'Agneau de Dieu, que c'est lui qui, comme le Saint des saints, est venu attaquer le péché, combattre le péché, abolir le péché ; par conséquent, qu'il ne peut compatir avec le péché, et que de le recevoir dans un état de péché, ce serait le livrer à son ennemi le plus mortel, ce serait lui faire une criminelle violence, ce serait, par un abus sacrilège, le déshonorer et l'outrager. D'où suit le commandement inviolable que l'Apô-

tre, inspiré de l'Esprit de Dieu, nous intime à tous dans des termes si exprès, de nous éprouver nous-mêmes et de nous examiner avec soin : *Probet autem seipsum homo et sic de pane illo edat et de calice bibat* (I Cor., XI).

Mais, malgré ce commandement si raisonnable dans son principe et si terrible dans ses conséquences, quelle conduite néanmoins tient le pécheur et à quoi se détermine-t-il ? Ses passions en sont troublées, elles s'alarment d'un précepte qui les condamne, et qui tend à les bannir de son cœur, elles se soulèvent. Dans une première agitation, peut-être balance-t-il quelques moments, peut-être écoute-t-il les cris de sa conscience qui lui reprochent ses habitudes vicieuses et la disposition de son âme, qui le pressent de se purifier par une solide et sincère pénitence ; qui lui représentent la double obligation où il est de communier et de bien communier. Tout cela fait sur lui quelque impression ; mais ce n'est qu'une impression passagère, et bientôt il cède aux passions qui le dominent et leur donne un plein avantage.

Ainsi (le dirai-je, et quelle horreur ! ) comme Judas alla trouver les Juifs pour s'accommoder avec eux, ce pécheur, cet autre Judas, convient, pour m'exprimer de la sorte, et compose avec ses vices mêmes : *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam* (Matth., XXVI) ? comme s'il disait : Voici le temps où il faut prendre parti entre Dieu qui m'appelle et vous qui me retenez. Voici l'occasion et le jour où il faut ou le quitter pour vous, ou vous quitter pour lui. Or, afin de ne me pas déclarer ouvertement, et de ne pas m'exposer par une désertion publique à un scandale qui ferait parler le monde, accordez-moi de répondre en apparence à l'invitation du maître qui me prévient, et de me présenter à sa table. Du reste, vous n'y perdrez rien, comme je n'y prétends rien perdre des douceurs que je goûte avec vous. Car c'est là même, c'est à cette table du Seigneur que vous m'accompagnerez, et c'est là que je vous l'abandonnerai : *Et ego eum vobis tradam*. Oui, c'est là que je l'immolerai et le sacrifierai à ce plaisir qui m'enchanté, et à cet engagement dont il voudrait me détacher. C'est là que je l'immolerai à cette cupidité avide qui me suggère tant de moyens de me pourvoir et de me remplir, et qui ne me permet pas de rien relâcher de ce qu'elle a fait une fois passer dans mes mains. C'est là que je l'immolerai à cet honneur qui flatte agréablement mon orgueil, et où j'ai su jusqu'à présent me maintenir par mes intrigues et mes artifices. C'est là que je l'immolerai à ce ressentiment qui ne s'efface point de mon cœur, et que je veux satisfaire à quelque prix et par quelque voie que ce puisse être. En un mot, c'est là que je l'immolerai à tout ce qui me plaît, à tout ce qui se trouve selon mon goût, à tout ce qui contente mes sens, mes appétits, mes inclinations naturelles, mon amour pour le monde. Car voilà proprement mes dieux, et tant qu'ils seconderont mon penchant et mes désirs, il n'y aura

rien qui me coûte pour eux ; fallût-il renoncer à toute autre divinité ! *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam* ?

Que dit-il, chrétiens auditeurs, dans ce peu de paroles y en a-t-il une qui ne relève son crime et qui ne renferme quelque circonstance capable d'en redoubler la gravité ? Prenez garde : *Ego* ; moi disciple de cet Homme-Dieu, moi marqué de son sceau, moi honoré de son nom, revêtu de ses livrées, engagé par tant de promesses et de serments dans son alliance ; moi racheté de son sang et enrichi de tous les dons de sa grâce : *Eum*, lui, le Fils unique du Père, le Saint par excellence, le rédempteur du monde, l'auteur de mon salut et la source pour moi de tous les biens : *Tradam*, j'irai jusqu'à son autel l'enlever ; je le trahirai, je le crucifierai ; et pour qui ? *Vobis*, pour vous avec qui il ne peut s'accorder, pour vous qu'il m'ordonne de détruire, et dont je prends contre lui la défense : pour cette avarice, pour cette ambition, pour cet attachement, cette sensualité, cette animosité, cette envie : *Et ego eum vobis tradam*.

Telle est encore une fois sa résolution, tel est le projet qu'il forme et qu'il exécute, d'autant plus coupable qu'il sait mieux se déguiser et que, pour couvrir sa trahison, il sert du voile même de la piété et de la religion. Et en effet, il se mêle parmi les fidèles, il entre avec eux dans le temple du Dieu vivant, il s'approche comme eux du sanctuaire ; mêmes démonstrations extérieures, mêmes inclinations du corps, même respect, même modestie. C'est de cette sorte qu'il nous engage, nous, les ministres du Seigneur et les dispensateurs de ses mystères, à lui conférer le sacrement de Jésus-Christ. Nous lui présentons ce pain de vie, dans la pensée qu'il est disposé à en bien user. Nous croyons que c'est un juste, ou du moins un pénitent réconcilié et justifié ; mais c'est un pécheur obstiné. Nous le regardons comme une brebis du troupeau ; mais sous ce vêtement de brebis qu'il fait paraître, c'est un loup ravissant. Nous nous persuadons qu'il vient en esprit de paix, lorsque c'est un persécuteur. Que nous y soyons trompés, on ne peut nous l'imputer : car nous ne voyons que les dehors, et il ne nous est pas permis de juger des dispositions intérieures qui nous sont cachées. Or, dites-moi ce que vous pouvez concevoir de plus lâche et de plus perfide ? Parce que la maison de Dieu est également ouverte à tous, parce qu'il nous est à tous également libre d'aller à la table du Fils de Dieu, et qu'il s'y est mis en quelque manière hors d'état de repousser les coups qu'on lui porte ; voilà ce qui donne à ce chrétien sacrilège plus d'assurance pour s'attaquer à son Sauveur, et pour profaner ce qu'il y a dans la religion de plus adorable et de plus divin !

Cependant, ce que nos yeux ne peuvent apercevoir, il le connaît, ce Dieu outragé, lui dont les regards pénètrent jusque dans le fond des âmes ; et quels sont là-dessus ses sentiments ? Quand il vit Judas dans le cé-

nacle assis avec les apôtres, il en fut tellement indigné, tellement même effrayé, qu'il ne put dissimuler le trouble que lui causa la présence de cet apostat et son audace : *Turbatus est spiritu (Joan., XIII)*. Il en frémit, et sans nommer le traître, il avertit ses disciples du détestable complot formé contre lui : un de vous me vendra et me livrera : *Et protestatus est, et dixit : Unus ex vobis tradet me (Ibid.)*. Les apôtres à cette parole furent consternés : ce fut un coup de foudre pour eux ; et dans le juste transport qui les saisit, se regardant l'un l'autre, ils se mirent à rechercher de qui parlait le Sauveur ; résolu, dit saint Chrysostome, s'ils l'eussent découvert, de fondre sur lui et de l'accabler. Hélas ! Seigneur, il ne s'agissait alors que d'un disciple assez impie pour se tourner contre vous et pour vous trahir jusqu'à votre table ; mais dans la suite des temps, combien d'autres lui ont succédé, et combien à ces saints jours vont renouveler son crime, et apporteront à vos autels des cœurs aussi envenimés et aussi corrompus que le sien ? mystère d'iniquité qui nous est inconnu, mais dont rien n'échappera, Seigneur, à votre vue. Or, de quel œil le verrez-vous ?

C'est à nous, mes frères, d'y faire toute l'attention possible ; car est-il rien que nous devions éviter avec plus de précaution ? Loin donc, conclut saint Chrysostome, loin de ce sacré banquet où nous sommes conviés, tout voluptueux qui ne veut pas rompre ses liens, ni s'éloigner de cette idole de chair dont il est adorateur. Loin tout usurpateur du bien d'autrui, qui ne veut pas s'abstenir de ses concussions et de ses usures, ni en réparer les dommages. Loin tout vindicatif qui ne veut pas pardonner en chrétien, ni se réconcilier de bonne foi. Loin tout médisant qui ne veut pas arrêter les traits de sa langue, ni rendre à son frère, autant qu'il le peut, la réputation qu'il lui a ravie. Loin tout pécheur qui ne veut pas faire, par de dignes fruits de pénitence, divorce avec son péché, en déraciner l'habitude, en fuir l'occasion et se remettre par un vrai retour en grâce auprès de Dieu : *Nullus itaque Judas assistat (Chrysost.)*. Sans cela de quoi n'est-il point menacé ; et à quels châtimens doit-il s'attendre ? Car il ne faut pas croire que Dieu, dès cette vie même, laisse impuni un attentat aussi énorme que l'est une communion indigne ; mais comme par rapport à Jésus-Christ c'est de toutes les trahisons la plus noire, j'ajoute qu'à l'égard du pécheur c'est de toutes les chutes la plus fatale dans ses suites : autre considération non moins importante ni moins touchante.

Ne quittons point l'exemple de Judas. Sa trahison eut par rapport à lui trois effets terribles. Car de là vint cette insensibilité, de là cette infidélité, de là ce désespoir où il tomba et d'où suit son éternelle réprobation. Si vous comprenez bien ce que je dis, il est difficile que vous ne soyez pas ébranlés.

Insensibilité : je vous l'ai déjà fait remarquer, et je le répète : quand le Fils de Dieu annonça à ses apôtres qu'un d'entre eux le

trahissait, ils en furent pénétrés de douleur ; et dans une sainte inquiétude, chacun se défiant en quelque sorte de soi-même, ils s'écrièrent tous : Est-ce moi, Seigneur ? *Contristati singuli ceperunt dicere, numquid ego sum (Matth., VI)* ? Mais Judas, témoin de cette tristesse répandue dans tous les cœurs et marquée sur tous les visages, en fut-il ému ? tant d'avertissements du Sauveur du monde, qui, sans le désigner expressément, s'adressaient néanmoins à lui, tant de reproches secrets dont ils furent accompagnés, tant de remords de la conscience, tout cela fit-il quelque sensation sur cette âme endurcie ? En fut-il moins prompt dans l'exécution de son entreprise : et n'est-ce pas de là même qu'il partit pour y mettre la dernière main et pour la consommer ? Infidélité : de la corruption du cœur suit aisément et naturellement la corruption de l'esprit. Judas, il est vrai, tint à la table de Jésus-Christ le même langage que les autres ; il dit comme les autres : *Numquid ego sum ? Est-ce moi ?* Mais pourquoi en partie le dit-il ? Il voulut éprouver si le Fils de Dieu était vraiment instruit du parricide qu'il méditait, et par là même il douta de sa divinité. Enfin désespoir, jusqu'à perdre après son crime toute confiance en la miséricorde divine, jusqu'à tourner contre soi-même toute la haine qu'il avait si injustement conçue contre son maître, jusqu'à ne pouvoir plus supporter la vie et à se l'arracher par violence : *Et abiens laqueo se suspendit (Matth., XXVII)*. Je ne m'étonne point ; car il avait mis le comble à son péché, et Jésus-Christ désormais l'avait abandonné à sa propre fureur : *Quod facis fac citius (Joan., XIII)*. Il l'avait livré au pouvoir de Satan : *Introivit in eum Satanas (Ibid.)*.

Voilà, chrétiens, ce que nous ne pouvons ignorer, puisque l'Évangile nous en rend témoignage ; et voilà ce qui doit nous faire trembler, puisque cet exemple ne nous propose rien de si funeste où ne puisse nous précipiter la profanation du plus saint de nos mystères. Avant que le pécheur ait franchi le pas, c'est-à-dire avant qu'il ait pu par une dernière résolution en venir à cette extrémité et à cette impiété, de communier sans la disposition essentiellement requise, et de manger le pain des élus dans un état criminel, il est impossible qu'il n'ait pas ressenti au dedans de lui-même, ainsi que nous l'avons observé, certaines pointes secrètes qui le piquaient, certaines alarmes qui le faisaient hésiter, certaines répugnances qu'il avait de la peine à surmonter ; mais du moment qu'il est parvenu à renverser ce mur d'une conscience timide et chancelante qui l'arrêtait, ah ! c'est alors que la barrière est levée, et qu'il ne sent plus rien qui puisse lui faire obstacle et le retenir : *Confregisti jugum (Jerem., II)*, vous avez secoué le joug : *Rupisti vincula (Ibid.)*, vous avez brisé vos liens ; et qu'est-il arrivé de là ? *Frons meretricis facta est tibi (Jerem., III)*, vous vous êtes fait un front de prostituée. *Noluisti erubescere (Ibid.)*, vous ne rougissez plus de

rien, parce que vous n'êtes plus sensible à rien.

Et le moyen qu'un homme qui, d'une volonté délibérée et avec une pleine connaissance, malgré tous les mouvements de la grâce, malgré tous les principes de la religion, malgré toutes les défenses de l'Eglise et tous ses anathèmes, a pu, sous les yeux même de Jésus-Christ et en sa présence, faire de son sacrement l'abus le plus sacrilège, fût encore touché de quelque chose? Enjurcissement où Dieu le laisse vivre et souvent le laisse mourir. Car comme une bonne communion est pour nous une source abondante de toutes les grâces divines, rien aussi ne doit plus éloigner Dieu de nous ni plus l'engager à interrompre le cours de ses grâces qu'une mauvaise communion. De sorte qu'il n'y a plus de frein qui réprime les emportements de la passion, plus de lumières dans l'esprit, plus de droiture dans le cœur, plus de délicatesse dans la conscience, plus de crainte des jugements de Dieu dans l'âme, plus de modération, plus de pudeur. J'ose en attester ici tant de pécheurs qui pourraient m'en fournir des preuves personnelles et bien déplorable : *Frons meretricis facta est tibi; noluit erubescere.*

Encore si la foi n'en était point altérée; mais il est rare qu'elle ne s'affaiblisse pas et qu'elle puisse longtemps se maintenir. En profanant les choses saintes, on apprend à les mépriser, et en les méprisant, on y perd bientôt toute créance. Savez-vous, mes frères, écrivait l'Apôtre aux chrétiens de Corinthe, pourquoi parmi vous il y en a plusieurs dont la foi est si incertaine, si infirme, si languissante et même tout à fait morte? Le principe du mal, c'est qu'ils ne font pas du sacrement du Seigneur le discernement qu'il mérite : *Non dijudicans corpus Domini* (I Cor. c. XI). C'est qu'en le déshonorant, ils le font servir à leur jugement et à leur condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit* (Ibid.). Tellement que par une décadence qui n'est que trop naturelle et que trop commune, leur impiété dégénère enfin en une malheureuse incrédulité. Quoi qu'il en soit, cette foi éteinte ne laisse pas de se ranimer de temps en temps; ou si vous voulez, il en reste toujours quelques lueurs, trop faibles pour ramener une âme dominée par le péché, mais assez vives pour la plonger dans le plus profond abîme, qui est le désespoir. Il y a des moments où l'on sent malgré soi le trouble de la pénitence, mais sans en avoir la confiance. On dit comme Judas : *Peccavi tradens sanguinem justum* (Matth. c. XXVII); on se reconnaît coupable et profanateur, mais de là que conclut-on? De ne plus rien ménager pour le salut, parce qu'on se persuade qu'il n'y a plus de pardon à espérer. Ainsi l'on se jette de précipice en précipice. Quel libertinage! quelles abominations! quelles impuretés! et dans les gens même consacrés aux autels, que de sacrilèges réitérés, quoique dissimulés! On passe ses jours dans un désordre continu et on les termine par l'impénitence finale. Puissiez-vous, chré-

tiens, vous préserver de tous ces malheurs! Mais pour cela que faut-il faire? c'est de quoi j'ai présentement à vous instruire, en vous proposant dans les apôtres le modèle d'une sainte communion. Appliquez-vous encore, s'il vous plaît, à cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce que j'appelle bonne et sainte communion se réduit en cinq articles, où je me renferme; savoir: le soin de se préparer à la communion, la pureté de conscience avec laquelle nous devons approcher de la communion, les sentiments d'amour qui doivent accompagner la communion, la ferveur qu'il y faut apporter; et enfin les dévots et consolants entretiens qu'on y peut avoir avec Jésus-Christ, et dont l'esprit et le cœur doivent s'occuper. Or, voilà ce que nous voyons dans toute la conduite des apôtres. Formons-nous sur ce modèle, étudions-en tous les traits, il n'y en a pas un qui ne nous convienne et qui ne puisse servir à notre édification.

Ce qu'il y a d'abord de remarquable dans les apôtres, c'est leur diligence à préparer de bonne heure toute chose pour cette cène qu'ils doivent bientôt faire avec le Sauveur du monde. Ils n'attendent pas qu'il les y fasse penser; mais ils y pensent eux-mêmes et ils préviennent sur cela ses ordres : *Accesserunt discipuli ad Jesum* (Matth. cap. XXVI.) Ils vinrent à Jésus, dit l'évangéliste, de quoi lui parlèrent-ils? de la pâque qui s'avancait et qu'il fallait dans peu célébrer: Où voulez-vous, Seigneur, que nous préparions cette pâque? *Dicentes, ubi vis paremus tibi comedere pascha?* (Ibid.) Leur attention marque là-dessus leur zèle, et fait voir combien ils souhaitaient de passer la fête solennelle et de remplir dignement ce devoir de religion. Dès que Jésus-Christ s'est expliqué à eux, et qu'il leur a prescrit les mesures qu'ils doivent prendre, ils agissent et suivent de point en point et sans délai tout ce qui leur est ordonné. Ils entrent dans la ville, ils y rencontrent cet homme dont le Fils de Dieu a choisi la maison, ils s'adressent à lui et lui déclarent la volonté de leur maître. C'est à vous que le Maître nous envoie, et nous vous signifiions de sa part qu'il veut faire chez vous la pâque : *Magister dicit, apud te facio Pascha* (Ibid.). Tous ensemble se transportent dans le cénacle, ils y mettent tout en état et n'oublient rien : *Et fecerunt discipuli sicut constituit illis Jesus* (Ibid.).

Nous voici, mes frères, à ce saint temps où le même Seigneur, par la bouche de ses ministres, vous fait avertir qu'il veut venir à vous et dans vous, qu'il veut vous honorer de sa présence la plus intime et faire de votre cœur son sanctuaire; qu'il veut lui-même, par la communion de son corps et de son sang, être votre breuvage, votre aliment, votre pâque : *Apud te facio pascha*. Il vous le fait dire à tous, et il charge les pasteurs de son Eglise de vous presser sur cela, de vous solliciter, de passer, s'il est nécessaire, aux menaces et de vous dénoncer publiquement comme rebelles et déserteurs, si, par un mépris formel ou par de frivoles excuses,

vous refusez de vous rendre à ses invitations et à ses promesses : *Ite et dicite : Magister dicit , apud te facio pascha.*

Or, une âme fidèle a-t-elle besoin de ces avertissements et de ces instances? Elle sait de quel avantage il est pour e'le de posséder son Seigneur et son Dieu. Frappée de sa grandeur et touchée de ses miséricordes infinies, elle sait ce que mérite l'inestimable bienfait dont il a le dessein de la gratifier; elle sait que mieux elle sera préparée, plus elle sera en état tout ensemble, et de rendre au sacré mystère l'honneur qui lui est dû, et d'en recueillir les fruits de grâce qui y sont attachés; elle sait qu'une solide préparation demande du temps, et que la plus grande action du christianisme n'est pas l'affaire d'une heure, où tout est précipité et où l'esprit ne peut avoir un sens assez présent ni assez rassis. Que fait-elle donc? Elle use d'une sainte prévoyance; elle ne remet point au jour même pour se disposer, mais elle anticipe de plusieurs jours. Comme les apôtres, elle va par avance consulter le Seigneur, et savoir de lui de quelle manière il veut être reçu : *Ubi vis paremus tibi comedere pascha?* Comme ces vierges sages de l'Evangile, bien avant que l'Epoux arrive, elles se fournissent d'huile, elles tiennent leur lampe allumée, elles veillent sur elles-mêmes, afin que rien ne leur manque et qu'elles soient prêtes, quand le moment sera venu et qu'il faudra entrer dans la salle du festin : *Et quæ paratæ erant ; intraverunt cum eo ad nuptias* (Matth. c. XXV). Comme Madeleine, dès qu'elle apprend que Jésus-Christ est en marche pour la visiter et qu'il n'est pas loin, elle quitte tout pour aller au-devant de lui et pour ne s'occuper que de lui : *Ut audivit, surgit cito, et venit ad eum* (Joan. c. XI). De là cette louable et salutaire pratique, quelque temps avant la communion, de se retirer de tout commerce avec le monde, de s'interdire toutes visites, toutes conversations inutiles, de se recueillir au dedans de soi-même, de s'entretenir de bonnes lectures, de saintes réflexions, de pieux exercices, de vaquer à la prière et d'implorer l'assistance du ciel. C'est ainsi qu'on l'obtient, et c'est cette grâce d'en haut, qui, selon la parole du divin Précurseur, ouvre les voies à Jésus-Christ pour descendre dans nous et se communiquer à nous : *Parate viam Domini* (Matth. c. III).

Ce n'est là néanmoins encore qu'une préparation éloignée; mais pour ne point perdre de vue notre modèle et pour en tirer une autre leçon également profitable, reprenons le texte sacré et considérons toujours ce qui se passe à l'égard des apôtres. Quel spectacle pour eux ! quelle surprise ! Au milieu de la cène où ils mangent avec leur adorable maître, il se lève et se met en disposition de leur laver lui-même les pieds. Pierre surtout en est comme éperdu. Vous, Seigneur, s'écrie-t-il, vous, à mes pieds ! vous, me les laver ! non, jamais je ne le souffrirai. Sentiments que lui inspire la double vue et de sa propre bassesse et de la dignité de ce Dieu Sauveur, mais sentiment que réprime tout à coup la ré-

pousse qu'il reçoit de Jésus-Christ même, à cette menace qu'il entend de sa bouche : Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi, et je n'en veux point avoir avec vous : *Si non laverò te, partem non habebis mecum* (Joan. XIII).

Quoi qu'il en soit, mes frères, du sens de ces paroles qui touchèrent si vivement le prince des apôtres, et lui firent sitôt changer de langage, la préparation prochaine à l'auguste sacrement où l'Homme-Dieu, notre souverain pasteur, se donne à nous, et, tout imparfaits que nous sommes, daigne s'unir avec nous; la préparation essentielle, je vous l'ai dit et vous le savez, c'est la pureté de conscience. Pureté de conscience qui nous est si bien marquée dans cette cérémonie du lavement des pieds. Pureté de conscience si convenable à ce mystère de grâce, où toute la sainteté de Dieu même est renfermée. Pureté de conscience sans laquelle Jésus-Christ nous fait entendre à nous-mêmes que nous ne pouvons participer à sa table, et qu'il nous compte comme séparés de lui et comme excommuniés : *Si non laverò te, partem non habebis mecum.*

C'est donc dans la juste frayeur que cause à l'âme chrétienne ce redoutable anathème, qu'elle emploie d'abord tous ses soins à se purifier, et que, selon l'expression du prophète, elle va puiser dans les sources du Sauveur et au sacré tribunal de la pénitence, les eaux salutaires qui doivent laver toutes ses taches. De là cette épreuve solide qu'elle fait d'elle-même et de son état devant Dieu, ne se cachant rien, ne se flattant sur rien et s'étudiant, non-seulement à connaître toutes ses chutes, mais à en découvrir les principes, pour y appliquer les remèdes. De là cette recherche exacte des moindres fautes, ne voulant pas qu'il en reste jusqu'aux plus légers vestiges, et ne craignant rien plus que de porter à l'autel du Seigneur quelque flétrissure qui puisse blesser ses yeux et diminuer le cours de ses grâces. De là ces sentiments de repentir si vifs et mille fois redoublés, reconnaissant toutes ses injustices, s'humiliant de toutes ses faiblesses, détachant son cœur de toute affection déréglée, et jurant à Dieu une fidélité éternelle. De là ces vœux qu'elle adresse au ciel comme David, pour engager Dieu à l'aider, à l'éclairer, à exciter de plus en plus sa douleur : *Amplius lava me ab iniquitate mea* (Ps. L); si je ne suis pas encore, Seigneur, dans une disposition aussi pure que vous le voulez, je vous la demande. Donnez-moi, mon Dieu, donnez à mes yeux des larmes assez abondantes pour pleurer tout, et assez amères pour réparer tout. De là cette sainte inquiétude d'une conscience timorée, sans néanmoins s'abandonner au trouble d'une conscience scrupuleuse, disant à Jésus-Christ ce que lui disaient les apôtres : *Numquid ego sum* (Matth., XXVI)? Ah ! Seigneur, le crime de Judas ne se renouvelle que trop au milieu même de votre peuple. Ce malheureux disciple n'a que trop d'imitateurs, et ne serais-je point de ce nombre ? Car qui peut compter avec assurance d'être en grâce

auprès de vous et digne de votre amour ? Cette pensée, mon Dieu, m'épouvante ; et c'est à vous-même que j'ai recours pour me garder d'une si affreuse profanation : *Numquid ego sum ?* Moi, Seigneur, moi sacrilège ! Non, mon Dieu, vous ne le permettez jamais ; car vous voyez que je ne veux point l'être et combien je redoute de l'être. Dans cette confiance j'irai à vous, et vous me recevrez. Après avoir usé de toute la vigilance et pris toutes les mesures nécessaires, je me reposerai sur vous de tout le reste, et vous suppléerez par votre miséricorde à mon indignité.

Elle y va en effet, chrétiens, mais avec quel désir, avec quel amour ? Troisième disposition plus parfaite, et dont les apôtres nous doivent encore servir d'exemple. Que fut-ce autre chose que leur attachement à la sacrée personne du Fils de Dieu qui les plongea dans cette désolation extrême où ils tombèrent tous, au moment qu'ils apprirent ce qui se tramait contre le plus aimable maître, et qu'ils surent qu'un d'eux serait l'agent et le ministre d'une si noire conjuration ? Hors Judas, y en eut-il un seul à qui cette nouvelle ne déchirât le cœur ? *Contristati singuli* (*Ibid.*). Si leur amour eût été moins ardent, eussent-ils été si abattus, si contristés, si agités ? Eussent-ils fait tant de perquisitions, et eussent-ils marqué tant d'indignation ? Or, je dis que c'est ce même amour qui brûle l'âme dévote et solidement pieuse, en approchant de l'autel et y cherchant le céleste Epoux. C'est l'amour qui l'attire à lui, c'est l'amour qui la retient auprès de lui et avec lui, et c'est dans ce mystère d'amour que s'allume toujours de plus en plus son amour pour lui.

Il est vrai qu'elle peut être encore conduite par d'autres motifs, que dans cette communion pascale elle peut avoir en vue le précepte de l'Eglise et l'édification publique ; que dans les autres temps de l'année, exempte d'une obligation rigoureuse, elle peut avoir égard à ses propres avantages et aux intérêts de son salut ; qu'elle peut se proposer les mérites infinis et les trésors de grâce renfermés dans le sacrement ; mais l'amour ne s'arrête point à tout cela. Parlons plus juste, et disons mieux : l'amour sans s'y arrêter précisément et sans même y faire de réflexion expresse, embrasse tout cela, parce qu'il est comme le centre où tout se rapporte et où tout est compris. Amour de reconnaissance, où l'âme comblée et comme accablée des dons immenses et des bienfaits de son Dieu, s'efforce au moins de lui rendre une partie de ce qu'elle lui doit, en se donnant à lui et lui consacrant tout ce qu'elle est : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (*Cant.*, II). Amour de bienveillance où l'âme, non contente de se dévouer elle-même tout entière à son bien-aimé, voudrait encore lui attirer les hommages de tout l'univers, et lui attacher tous les cœurs : *Omnes gentes serviant ei... et adorant eum omnes fines terræ* (*Ps.* LXXI). Amour de complaisance où l'âme perçant au travers du voile qui le couvre, et contemplant

les perfections ineffables et innombrables de son Sauveur, en conçoit une idée qui la ravit, qui la transporte hors d'elle-même : *Dilectus meus candidus, electus ex millibus* (*Cantic.*, V). Amour de désir et d'une sainte concupiscence, où l'âme dégagée de tout autre objet, soupire affectueusement et incessamment après son souverain bien, se sent dévorée comme d'une faim et d'une soif qui la consume : *Sitivi in te anima mea* (*Ps.* LXII). Amour de confiance, où se voyant sujette à tant de misères, environnée de tant de pièges, attaquée de tant d'ennemis, l'âme établit dans le sang de l'Agneau dont elle va se nourrir, toute son espérance et toute sa sûreté : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me* (*Ps.* XXII). Car c'est ainsi que pense l'amour, c'est ainsi qu'il s'exerce et qu'il agit.

Après cela, serons-nous surpris de cette ferveur dont une âme est tout embrasée ? Quatrième disposition qui suit de l'autre ; et n'est-ce pas de ce même feu que fut animé saint Pierre, lorsqu'au sortir de la cène et dans ce long discours que fit le Sauveur du monde à ses disciples, leur annonçant son départ, ce prince des Apôtres voulut savoir où il allait, résolu de l'accompagner, quelque part que ce fût : *Domine, quo vadis* (*Joan.*, XIII) ? lorsqu'il témoigna là-dessus tant de résolution, et qu'il s'étonna que Jésus-Christ parût se défier de sa constance : *Quare non possum te sequi modo* (*Ibid.*) ? lorsqu'il protesta si hautement qu'il était prêt à donner sa vie pour son maître : *Animam meam pro te ponam* (*Ibid.*). Que ne voudrait-on pas en effet sacrifier à Dieu dans une communion où le cœur se laisse emporter aux saints mouvements de la grâce qui le possède et qui l'entraîne ? Est-il un effort, est-il une victoire qui lui coûte ? C'est là que les premiers chrétiens prenaient cet esprit du martyre qui les préparait à soutenir toute la fureur des tyrans, et à braver toutes les horreurs de la mort. Aux approches de cette table où ils recevoient l'auteur de la vie, et dans la fraction de ce pain des forts qui leur servait d'aliment, leur visage s'allumait, leurs yeux s'enflammaient, tous leurs sens se réveillaient et se ranimaient. Que n'étaient-ils point en état d'exécuter !

Et tel est le miracle qu'opère la vertu toute-puissante du divin mystère, quand on y veut répondre, et qu'on n'y met point d'obstacle. Il nous élève au-dessus de toutes les faiblesses de la nature, au-dessus de nous-mêmes. On est déterminé à tout, et sans tomber dans la même présomption que Pierre, cet apôtre d'ailleurs si fidèle à Jésus-Christ, et si zélé pour sa personne, on dit comme lui : *Animam meam pro te ponam*. Que voulez-vous de moi, Seigneur ? Faites-le moi connaître, et rien, fût-ce mon sang, ne vous sera refusé. On le dit, et parce qu'une promesse vague et trop générale demeure souvent sans conséquence dans la pratique, on en vient au détail. On se consulte soi-même, et on se rend compte à soi-même de soi-même.



On se reproche cet esprit d'intérêt dont on se laisse trop dominer, cette vaine gloire dont on se laisse trop enfler, cet amour-propre et ce soin de son corps dont on se laisse trop occuper. On se reproche cette dissipation où l'on vit, ces visites trop fréquentes où l'on perd le temps, ces conversations trop libres et trop satiriques où l'on blesse si aisément et peut-être si grièvement la charité. On se reproche ces tiédeurs dans le service de Dieu, ces négligences à l'égard de certains devoirs de sa profession, ces omissions habituelles de la prière, de l'aumône, des œuvres chrétiennes. Chacun sait ce qu'il peut y avoir à corriger et à réformer dans sa conduite, et voilà ce qu'on reconnaît : mais voilà en même temps ce que l'on se propose de changer et à quoi l'on est résolu de mettre ordre. Et c'est parce que cette réformation, ce changement a des difficultés, et quelquefois de grandes difficultés, que la ferveur se déploie par avance, et qu'elle nous prépare à triompher de tous les obstacles. Eh ! que voudrais-je épargner pour un Dieu si libéral et si magnifique envers moi ? Qui me séparera de lui ? Sera-ce le monde, le respect humain, le dégoût, l'ennui, la crainte, la tribulation ? Quoi que ce soit, j'ose dire que rien ne m'éloignera de ses voies, ni me détachera de ses saintes volontés : *Animam meam pro te ponam*. Ce n'est pas que je fasse fond sur moi-même, ni que j'ignore quelle est mon inconstance naturelle et la fragilité de mon cœur : mais si je ne puis rien par moi-même, que ne puis-je point dans le Dieu qui veut bien être la nourriture de mon âme et son soutien ? Armé de ses secours, la mort même ne m'étonnera pas : *Animam pro te ponam*.

Une telle ferveur n'est pas sans récompense, et l'onction intérieure que Dieu fait couler dans les âmes ainsi disposées, leur donne assez à connaître combien le Seigneur agréé leurs sentiments et quelles consolations elles en doivent attendre. Onction toute divine et toute semblable à celle que goûtait le bien-aimé disciple saint Jean, lorsqu'à la cène il reposait tranquillement sur la poitrine de Jésus-Christ : *Erat ergo recumbens unus ex discipulis in sinu Jesu* (Joan., XIII). C'était un sommeil, mais tout mystérieux. Sans les accents de la voix, le maître et le disciple s'entretenaient dans le langage le plus intelligible et le plus intime. De savoir ce qu'ils se disaient mutuellement, ce qu'ils se répondaient, ce sont des secrets qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Il y a une parole du cœur que le cœur seul entend, mais que la bouche ne peut exprimer ; et ce sont ces dévots et consolants entretiens dans la communion, qui font la dernière occupation de l'âme, et qui achèvent de la perfectionner. La langue est muette et ne prononce rien, la tête est penchée vers la terre, les yeux modestement baissés, tout l'extérieur composé et recueilli : mais que ce silence parle efficacement, et qu'il dit de choses ! De quelles douceurs un cœur est-il inondé ? Quelles impressions reçoit-il de la

divinité même actuellement et réellement présente ? Quels élancements vers Jésus-Christ, et quel repos en Jésus-Christ ! Car le même salut que porta ce Sauveur d'Israël dans la maison de Zachée le publicain, la même paix, il la porte encore plus abondante dans une âme chrétienne où il vient faire sa demeure : *Hodie salus huic domui facta est* (Luc., IX).

Je sais comment les profanes traitent ces opérations de la grâce et toutes ces consolations spirituelles : mais qu'ils se souviennent que des gens du monde, et du grand monde, des gens qui, pendant de longues années, se sont permis tous les plaisirs des sens, après être revenus à Dieu de bonne foi, et s'être adonnés aux pratiques d'une piété solide, ont cent fois reconnu et confessé hautement qu'ils trouvaient à la communion un goût plus exquis que tout ce que le siècle avait jamais eu pour eux de plus délicieux. De prétendre que ce n'est qu'imagination, c'est de quoi l'on ne peut guère les soupçonner, puisque depuis leur retour, ce sont au contraire des gens beaucoup plus raisonnables qu'ils ne l'étaient, plus équitables, plus éclairés, plus circonspects dans toutes leurs démarches, et plus attentifs sur tout ce qui se passe au dedans d'eux-mêmes. Du reste, il leur importe peu de quelle manière en juge le monde, et comment il s'en explique. Ce qu'ils sentent, ce qu'ils éprouvent à la sainte table, n'en est pas moins doux, ni moins touchant. Et il ne tient qu'à nous, mes chers auditeurs, de le sentir nous-mêmes et de l'éprouver.

Il faut après tout convenir que ces goûts, que ces consolations si vives et si pénétrantes viennent plus de Dieu que de nous-mêmes. Il faut encore avouer que Dieu ne les donne pas toujours ; qu'il a ses desseins en les refusant à certaines âmes et en certains temps ; qu'elles ne se doivent pas croire pour cela absolument délaissées, et que cette sécheresse qu'elles savent supporter avec patience, sert plutôt à relever le mérite de leur communion qu'à lui rien ôter de son prix. Mais d'ailleurs il est également vrai que Dieu se communique avec d'autant plus de libéralité, que les dispositions du cœur sont plus saintes. Car vous aimez, Seigneur, la sainteté, étant vous-même la sainteté essentielle et éternelle. Aidez-moi à l'acquiescer, afin qu'au milieu de nous nous puissions vous présenter une place digne de vous. Vous ne l'occuperez pas en vain ; mais bientôt nous apprendrons quel hôte nous aurons reçu, et de quels dons il est l'auteur et le dispensateur. Que pas un ne nous échappe, Seigneur, et que rien ne soit perdu pour nous d'un aussi grand jour, d'un jour aussi heureux que la Pâque. C'est vous qui l'avez fait, ce jour : *Hæc dies quam fecit Dominus*. C'est votre jour et le nôtre. Votre jour où vous devez ressusciter en nous ; et le nôtre, où par l'union la plus étroite avec vous, nous devons avoir le gage le plus assuré de cette résurrection glorieuse que nous espérons à la fin des siècles, et qui

nous mettra en possession de la souveraine béatitude ; où nous conduise, etc.

### SERMON XLV.

POUR LA CÉRÉMONIE DE LA CÈNE.

#### *Sur l'humilité chrétienne.*

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.

*Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que vous m'avez vu faire (S. Jean, ch. XIII).*

Sire, depuis que le ciel a placé Votre Majesté sur le trône, elle a fait voir dans plus d'une guerre ce que peut l'exemple d'un prince belliqueux, qui, se montrant à la tête de ses armées, partage avec ses troupes le péril, et assure par sa présence le succès de ses glorieuses entreprises. Quand elle a voulu rendre la paix aux nations ennemies, après les avoir abattues par la force victorieuse de ses armes et par la rapidité de ses conquêtes, elle a fait voir ce que peut l'exemple d'un prince pacifique, qui, par une générosité toute royale, sait se relâcher de ses droits les plus incontestables, et réunir toute l'Europe dans des traités dont il a lui-même formé le projet et réglé les conditions. Maintenant que sous sa puissante protection et sous son règne, le plus éclatant qu'ait vu la France, nous jouissons d'un repos d'autant plus doux que nous l'avons plus ardemment désiré, et d'autant plus tranquille que les peuples voisins de ses Etats sont moins en pouvoir de le troubler, elle fait voir tous les jours ce que peut l'exemple d'un prince juste et sage, qui maître de lui-même devient maître de tous les cœurs de ses sujets ; et qui aimant l'ordre, est le plus fidèle à s'y soumettre, et travaille sans relâche à l'établir dans toute l'étendue de son empire.

Ces vertus, Sire, n'étaient pas, après tout, inconnues aux héros de l'antiquité. Le paganisme a eu des princes conquérants, des princes débonnaires et pacificateurs, des princes éclairés, savants dans la politique du siècle, et versés dans l'art de gouverner avec équité et avec prudence. On a reconnu dans eux toutes ces qualités, on les a relevées par de magnifiques éloges ; et s'ils n'ont pas eu l'avantage de les porter aussi loin que Votre Majesté, du moins ont-ils eu le bonheur de lui en tracer les premières idées et de lui en fournir de grands modèles.

Mais, Sire, la vertu que vous venez ici pratiquer au milieu de votre cour, et sous ses yeux, n'est point de ce caractère. C'est une vertu toute chrétienne, dont les païens ont ignoré jusqu'au nom : et c'est pour cela même qu'elle est plus digne d'un prince chrétien et du Fils aîné de l'Eglise. Cette humilité modeste parmi tout ce qui fait la grandeur du monde, cette humilité sans faste avec tout ce qui peut inspirer le faste et enfler le cœur, cette humilité, dis-je, qui paraît en votre personne sacrée, est au-dessus de la nature et plus qu'humaine ; et

pour la persuader d'une manière efficace, j'ai cru pouvoir ajouter à tant d'autres motifs tirés du fond de la religion un exemple aussi édifiant et aussi touchant que celui de Votre Majesté.

En effet, l'orgueil qui nous est si naturel, forme dans nous deux obstacles à la pratique de l'humilité chrétienne. Car, en premier lieu, dès que nous nous trouvons dans l'élévation, l'orgueil nous fait envisager les pratiques de l'humilité chrétienne comme des devoirs qui ne nous regardent point et dont nous nous croyons dispensés par le rang que nous tenons dans le monde. En second lieu, lors même que l'on s'y croit obligé en vertu de sa religion, et qu'on est persuadé qu'en matière de lois, l'Evangile ne met nulle distinction entre les grands et le peuple, du moins l'orgueil nous oppose l'usage du monde, et nous représente tous ces exercices de l'humilité chrétienne comme impraticables. Trompeuses illusions d'un orgueil mondain qui nous aveugle, et vains prestiges que je pourrais et que je devrais, ce semble, détruire par les seuls principes de la foi et le seul exemple du divin maître qui nous a dit en s'humiliant : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. Mais outre cet exemple supérieur et au-dessus de tout, et sans affaiblir en aucune sorte l'impression qu'il doit faire sur nos cœurs, je sais que d'homme à homme il y a encore certains exemples dont la religion même veut que nous nous servions pour achever de nous convaincre, et qu'en cela consiste l'édification que nous recevons les uns des autres. Or tel est l'illustre exemple qu'expose à notre vue la cérémonie de ce jour. Voici, en deux mots comment il lève les deux obstacles que j'ai marqués : C'est un roi, et le premier des rois de la terre qui s'humilie ; il n'y a donc point de rang si élevé qui nous dispense de pratiquer l'humilité chrétienne ; ce sera la première partie. C'est au milieu du plus grand monde et devant la plus florissante cour que ce religieux monarque s'humilie. Il n'y a donc point de respect humain ni d'usage du monde que nous puissions alléguer comme une raison de ne pas pratiquer l'humilité chrétienne ; ce sera la seconde partie. Quelle gloire, Sire, pour la religion, de voir ces deux importantes vérités confirmées par votre exemple, et quelle gloire en même temps pour Votre Majesté de servir ainsi d'organe à l'Esprit-Saint pour les imprimer dans nos âmes ! Elles vont faire l'une et l'autre tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré le secours de la plus humble des vierges. *Ave*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les grands ont cru qu'à l'égard même de la loi de Dieu ils devaient être distingués, et qu'il y avait pour eux des privilèges qui les tiraient de l'ordre commun et les séparaient de la multitude. Comme leur pouvoir les met à couvert des lois humaines dont ils sont les maîtres, ou par une autorité légitime et souve-

raîne, ou par un crédit sous lequel on plie et qui engage à les ménager, ils se sont aisément laissé prévenir de cette fausse persuasion, que la loi de Dieu devait fléchir elle-même sous le poids de leur grandeur, et ne les pas confondre avec le peuple dans les mêmes obligations. Erreur la plus mal fondée et la plus contraire aux maximes de la religion que nous professons, puisqu'elle nous apprend qu'il n'y a qu'une loi comme il n'y a qu'un Dieu seul indépendant et seul tout-puissant ; que s'il y a des maîtres, des grands dans le monde, c'est le Seigneur qui les a faits, et qu'ils ne sont tels que par rapport aux hommes qu'il lui a plu de leur assujettir, mais non par rapport à lui-même, devant qui toute principauté est anéantie et qui s'appelle le Roi des rois : *Rex regum, et Dominus dominantium* (I Tim. c. VI). D'où il s'ensuit que sans exception toute créature, et par conséquent tout homme, quel qu'il soit, doit à ce suprême législateur le culte d'une dépendance entière et d'une religieuse et parfaite obéissance.

Or, si cela est vrai, comme il l'est incontestablement et en général, à l'égard de tous les articles de la loi divine, j'ose ajouter qu'en particulier il est encore plus vrai au regard des pratiques d'humilité qui nous sont marquées dans l'Évangile. Car je prétends que les grands, à raison de leur état, y sont même spécialement et plus étroitement obligés. Pourquoi? parce qu'ils en ont plus besoin que les autres et qu'elles leur sont plus nécessaires. Je dis plus nécessaires, pour tempérer cette pompe qui les environne et dont la splendeur est si propre à les éblouir ; plus nécessaires, si je puis m'exprimer de la sorte, pour leur servir de contre-poison contre ces flatteries, contre ces éloges, contre cet encens et ces adorations perpétuelles qu'ils reçoivent, et dont il leur est si ordinaire de se laisser insatuer l'esprit et corrompre le cœur ; plus nécessaires pour les contenir dans les bornes d'une sage retenue en les rapprochant du reste des hommes, et pour les empêcher de s'évanouir en de vaines idées et de présomptueux sentiments, où il est si fort à craindre qu'ils ne s'oublient eux-mêmes et qu'ils ne s'égarent ; plus nécessaires enfin pour les tenir dans une soumission respectueuse envers Dieu, en les faisant souvenir du néant d'où il les a tirés, et du néant où il peut encore, malgré leur grandeur, les réduire quand il voudra et de la manière qu'il voudra.

Cependant, quelque solides que soient toutes ces raisons, il faut avouer qu'elles peuvent perdre beaucoup de leur force, à moins qu'elles ne soient soutenues par l'exemple, et par un exemple du premier ordre. Sans cela on reconnaît assez dans la spéculation qu'il faut s'humilier, qu'en quelque degré d'élevation que l'on se trouve par le choix de la Providence, on ne doit point s'en prévaloir, que de soi-même on n'est rien et qu'on doit toujours avoir présente la vue de sa propre faiblesse. Belle morale et spécieux discours où l'on s'arrête et où

l'on déploie toute son éloquence ! Mais dès qu'il s'agit de la pratique, et qu'après avoir déhité des maximes si raisonnables, il est question d'en venir à l'effet ; c'est là, chrétiens, que tous les raisonnements échouent, et que cette philosophie commence à se démentir. Les prétextes naissent en foule pour faire valoir sa condition et les avantages qu'on prétend y être attachés. Dans la dignité dont on est revêtu, dans la place que l'on occupe, dans le nom que l'on porte, on imagine autant d'impossibilités dont on s'autorise et autant d'obstacles insurmontables. Quoiqu'on vous représente, les réponses ne vous manquent pas ; quoi qu'on vous oppose, vous savez bien y parer ou l'é luder. Que reste-t-il donc ? C'est de vous convaincre par le témoignage des yeux, c'est-à-dire, de faire voir un de ces grands exemples qui, sans autre preuve qu'eux-mêmes et par la voie la plus courte, répondent à toutes les difficultés, renversent toutes les excuses, forment une démonstration qui ne souffre point de réplique, et dont nul orgueil ne peut se défendre.

Or, c'est justement pour cela que le Fils de Dieu, voulant guérir l'orgueil de l'homme, n'y a point employé de remède plus puissant que de s'abaisser lui-même et de s'anéantir en se faisant homme. Du trône de sa gloire il est descendu dans l'abîme de notre misère : et tout Dieu qu'il était, il a voulu se montrer à nous sous la forme d'un esclave ; pourquoi ? afin que tout homme mortel apprit à ne se glorifier de rien ; je dis plus, afin que tout homme comprît qu'il n'est rien de si vil en apparence et de si abject qui, dans les règles de l'humilité évangélique, ne lui puisse convenir malgré tous les droits de la naissance et toutes les prérogatives de la condition : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (Philip., c. II).

C'est pour cela que le même Sauveur du monde, voulant toujours, tant qu'il a vécu sur la terre, nous rendre cette vertu plus sensible, s'est exercé dans une pratique continuelle de l'humilité. Sans égard à la noblesse de son humanité sainte, honorée de l'alliance la plus étroite avec le Verbe éternel, à quelles humiliations ne l'a-t-il pas exposée ? N'a-ce pas été, si j'ose user de cette expression, comme l'instrument dont il s'est servi pour essayer toutes les ignominies et tous les opprobres, et pour pouvoir nous dire : Apprenez de moi, qui que vous soyez, non-seulement que je suis doux, mais humble de cœur, et que vous devez l'être vous-mêmes : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth., c. XI).

C'est pour cela qu'en ce saint jour et en cette dernière cène où il avait rassemblé tous ses apôtres, et où il voulait leur imprimer plus fortement que jamais dans le cœur les maximes fondamentales de la loi qu'il était venu nous enseigner, il se prosterna devant eux et leur rend de tous les services le plus bas et le plus humiliant. Quel spectacle ! et si l'évangéliste ne nous en avait pas instruits, qui le croirait et qui l'imaginerait ? Le

Seigneur aux pieds de ses sujets, le maître aux pieds de ses disciples, Jésus-Christ aux pieds des apôtres ! Est-ce qu'il oublie sa souveraineté et sa puissance ? Au contraire, c'est qu'il s'en souvient, et le texte sacré nous le marque en termes formels. Ecoutez, grands du siècle, et profitez de cette leçon : *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus (Joan., c. XIII)*, parce que cet Homme-Dieu sait que son Père lui a mis toutes choses dans les mains, c'est-à-dire que le Père céleste lui a donné un pouvoir universel et absolu sur tous les êtres créés, visibles et invisibles : *Et quia a Deo exivit (Ibid.)*, parce qu'il sait quelle est de toute éternité son origine, et que c'est du sein même de Dieu qu'il est sorti, vrai Dieu lui-même : *Et ad Deum vadit (Ibid.)*, parce qu'il sait qu'il va bientôt remonter au ciel pour être couronné comme roi de gloire, et pour y prendre séance à la droite de Dieu : que fait-il ? Si vous me demandez ce qu'il devrait faire selon nos vues humaines, ce serait d'exiger de ces disciples, à qui il annonce un départ si glorieux, de nouveaux hommages et de nouvelles adorations. Mais que ses vues sont différentes des nôtres ! Suivons l'Évangile, et après ce prélude si magnifique voyons agir ce Fils unique du Dieu vivant. Il se lève : *Surgit a cœna (Ibid.)*. Il quitte ses vêtements : *Et ponit vestimenta sua (Ibid.)*. Il prend un linge qu'il met devant lui : *Et cum accepisset linteam, præcinxit se (Ibid.)*. Il verse ensuite de l'eau dans un bassin et il commence à laver les pieds des apôtres, qu'il essuie avec le linge dont il est ceint. *Deinde mittit aquam in pelvim, et cepit lavare pedes discipulorum et extergere linteo quo erat præcinctus (Ibid.)*. Voilà encore une fois les conséquences qu'il tire de la connaissance qu'il a de son souverain être et de son pouvoir tout divin : *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus*. Voilà le motif de ce prodigieux abaissement où il eut dessein de confondre tous les prétextes de qualité, de grandeur, de prééminence, dont on voudrait se servir contre un des exercices de la religion les plus essentiels, qui est celui de l'humilité : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis (Ibid.)*.

Cet exemple sans doute, chrétiens auditeurs, est plus que suffisant pour des fidèles remplis des grandes idées de la foi, et accoutumés à se conduire par ses lumières. Dès qu'elle leur fait voir un Dieu-Homme, rendant à Dieu son Père, par l'humiliation la plus profonde, un témoignage si solennel de sa dépendance : *Sciens quia omnia dedit ei Pater*, il n'est personne qui de là n'apprenne ou ne doive apprendre à trembler sous la majesté et la toute-puissance du Très-Haut. Mais je l'ai dit, et ne perdez pas, s'il vous plaît, ma pensée : j'ai dit et je le répète, qu'il a été de la Providence et de la bonté divine d'aider encore notre faiblesse par la vue de certains objets qui nous frappent, et qui, présentés plus sensiblement à nos yeux, contribuent à rallumer notre zèle et à nous inspirer une ardeur toute nouvelle. Ce sont

des secours que la grâce de Jésus-Christ prend soin de nous ménager, et à qui elle donne toute leur force et toute leur efficacité. Ainsi, pour rendre plus intelligibles aux grands mêmes du monde les saintes maximes qu'il nous a tracées, et les règles qu'il nous a prescrites sur une vertu qu'ils ne croient pas pouvoir compatir ni avec la splendeur de leur origine ni avec l'éminence de leur rang, que fait le Seigneur ? Il leur en fait voir la pratique au milieu de la cour. Il emprunte, si je l'ose dire, toute la majesté royale, et la leur représente abaissée aux pieds des pauvres, et profondément humiliée. Il leur propose le plus grand des rois, sous la forme d'un serviteur, *Formam servi accipiens*, et il le leur montre dans l'exercice actuel et volontaire du ministère le plus vil par lui-même et le plus méprisable. Car voilà ce qui nous est présent et visible en ce saint lieu.

C'est là qu'inspiré d'en haut et conduit par l'esprit de Dieu qui le guide, se produit devant nous un roi, et quel roi ? Vous le connaissez, messieurs, et parmi les peuples étrangers et les plus reculés, où n'a pas pénétré le bruit de ses hauts faits, et où la gloire de son nom ne s'est-elle pas répandue ? un roi revêtu de toute la pompe et de toute la magnificence du siècle, toujours sage dans ses conseils, toujours éclairé dans ses vues, toujours élevé dans ses sentiments, toujours juste dans ses prétentions, toujours heureux dans ses entreprises ; un roi que la victoire accompagne ou suit partout, à qui chaque année donne un nouveau lustre par de nouveaux exploits, et dont le pouvoir et la domination s'étendent sans cesse à mesure que s'étendent, par de justes accroissements, les limites de son empire ; un roi le modèle des rois. Tel est, dis-je, le religieux et glorieux prince que cette pieuse cérémonie fait ici paraître pour notre instruction. Tant de qualités brillantes, tant de titres d'honneur que lui ont acquis les plus héroïques vertus, ne l'éblouissent point. Plein de l'Évangile au milieu de tant de prospérités humaines, il se souvient qu'il est chrétien et très-chrétien, qu'il est Fils de l'Église et son Fils aîné. Sans donc s'évanouir en de présomptueuses idées, ni se laisser emporter aux vaines enflures d'un faste païen, il s'applique à lui-même ce que remontrait si solidement et si saintement le Sauveur des hommes à de simples pécheurs qui étaient ses apôtres. Car, leur disait-il, les rois des nations ne se plaisent qu'à exercer leur souveraineté et à gouverner en maîtres : *Reges gentium dominantur eorum (Luc., c. XXII)*. Fiers de leur autorité, ils ne sont communément occupés qu'à goûter la douce cour flatterie des beaux noms qu'on leur donne et des magnifiques éloges dont on les encense : *Et qui potestatem habent, benefici vocantur (Ibid.)*. Mais pour vous et pour tous ceux qui, comme vous, dans la succession des temps, embrasseront ma doctrine et professeront ma loi, il n'en doit pas être de même : *Vos autem non sic (Ibid.)*. Et au contraire, quel est mon esprit

et le point le plus essentiel de ma morale? c'est que le plus grand parmi vous se rende semblable au plus petit : *Qui major est in vobis, fiat sicut minor* (Luc. XXII); c'est que celui à qui la première place est due pour être servi, se mette dans l'état de celui qui sert : *Et qui præcessor est, sicut ministrator* (Ibid.).

Le voilà, chrétiens, cet état où se réduit le plus fidèle et le plus puissant monarque. C'est ainsi qu'il se conforme à l'oracle, et qu'il accomplit la parole du Dieu qu'il adore en esprit et en vérité. Il sait que le ciel l'a élevé au-dessus des autres hommes, et l'a séparé de la masse commune par rapport aux divers degrés et aux distinctions du monde; nous sommes tous, à l'égard de la sanctification de l'âme et des vertus chrétiennes, dans le même rang; qu'il n'y a point pour le roi une autre religion, un autre Evangile à pratiquer que pour le sujet, comme il n'y a ni un autre salut ni une autre fin dernière à espérer. Il le sait, et de là concluant de quel prix et de quelle obligation est pour lui-même cette humilité si nécessaire et si recommandée, il vient satisfaire à ce devoir, aussi content de s'abaisser devant les pauvres de Jésus-Christ et de l'honorer dans leurs personnes, que d'être assis sur le trône, et d'y faire éclater toute la gloire de son règne.

Après cela usons de toutes les fausses raisons que l'orgueil peut nous suggérer : y en a-t-il une qui ne cède à la force d'un tel exemple? Car que dirons-nous, que pourrions-nous alléguer? Sera-ce la noblesse du sang d'où nous sortons? Sera-ce l'excellence du caractère que nous portons? Sera-ce la dignité de la place que nous occupons? Sera-ce l'importance des ministères que nous exerçons? A tous ces prétextes la réponse la plus décisive et la plus prompte, ce sont les paroles du Fils de Dieu à ses apôtres après cette cène dont nous solennisons la mémoire. Paroles que je ne mettrai point dans la huche du prince dont nous admirons ici la religion : mais pourquoi ne me serait-il pas permis d'en prendre le sens; et, gardant toute la proportion convenable, pourquoi n'en pourrais-je pas former un raisonnement assez naturel et assez juste? Car, disait le Sauveur du monde, vous m'appellez votre maître, et vous dites bien, puisque je le suis : *Vos vocatis me, Domine, et bene dicitis; sum etenim* (Joan. XV). Or, vous savez ce que je viens de faire; vous avez été témoins : *Scitis quid fecerim* (Ibid.). Si donc, concluait-il, moi votre Seigneur, moi votre maître, je vous ai lavé les pieds, ne devez-vous pas en user de même, et vous rendre les uns aux autres le même office : *Si ergo ego lavi pedes, Dominus et magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes*. (Ibid.) Souffrez, chrétiens, que je tire en quelque manière une pareille conséquence, sans que ce soit à beaucoup près d'un principe aussi relevé ni aussi sacré. Je sais l'essentielle et infinie différence qu'il doit y avoir de puissance à puissance, et de maître à maître. Je n'ignore pas, à Dieu ne plaise! la distinction que je dois faire d'une grandeur divine et d'une grandeur humaine, d'une

grandeur primitive, absolue et la source de toute autre grandeur, et d'une grandeur émanée, communiquée, subordonnée. Mais après tout cette grandeur humaine, tout humaine qu'elle est, ne laisse pas de donner au maître qui s'en trouve revêtu un caractère particulier, et à ses exemples une vertu propre et spéciale. D'où il s'ensuit qu'en vous le proposant dans l'exercice d'humilité qu'il pratique aujourd'hui, j'ai quelque droit de vous dire : *Vos vocatis, Domine, et bene dicitis*; vous le traitez de maître, et vous avez raison, puisqu'il l'est par l'ordre du Dieu tout puissant qui l'a choisi pour vous commander. Vous le reconnaissez tel; mais en le reconnaissant, instruisez-vous; car voilà pourquoi vous êtes spectateurs de ce qu'il fait devant vous et à votre vue. En effet, quand le souverain même à qui la Providence vous a soumis, donne au suprême auteur de son être une marque si authentique et si éclatante de sa sujétion, ne devez-vous pas en cela l'imiter? Ne devez-vous pas dans les rencontres rendre au même Seigneur de l'univers, par la même humilité les mêmes hommages? *Et vos debetis*. C'est-à-dire, ne devez-vous pas au moins dans le temple de ce Dieu vivant et devant son tabernacle, vous prosterner humblement et lui offrir à la vue des fidèles votre encens? *Et vos debetis* : ne devez-vous pas, non-seulement envers des égaux, mais à l'égard des petits et des plus petits, hommes comme vous, déposer ces airs dédaigneux, ces airs de hauteur et de mépris si ordinaires aux grands et si opposés à l'esprit chrétien? *Et vos debetis* : ne devez-vous pas vous prévenir les uns les autres par de mutuelles déférences et vous relâcher plus aisément sur un point d'honneur, dont vous êtes jaloux à l'excès? *Et vos debetis* : ne devez-vous pas avec plus de patience et de modération supporter une injure très-légère et la pardonner, sans être lâ-dessus si délicats et si intraitables, sans exiger de satisfactions si outrées et quelquefois même si cruelles, sans écouter ces ressentiments et vous emporter à ces violences qui par une fureur barbare ont suscité tant de combats particuliers et fait répandre tant de sang? *Et vos debetis*. Raisonnement invincible, et langage de l'exemple plus éloquent mille fois et plus efficace que tous les discours.

Plaise au ciel, chrétiens auditeurs, que ce soit là pour vous le fruit d'une cérémonie aussi édifiante que celle où vous assistez! Plaise au ciel que l'exemple qui vous est présent soit pour vous une conviction, mais une de ces convictions qui sont suivies des effets, et qui, sans se horner à l'esprit, passent jusqu'aux œuvres. Quoi qu'il en arrive, ô mon Dieu, c'est par votre grâce que je puis aujourd'hui prêcher au milieu de la cour l'humilité de l'Evangile : c'est par la piété d'un roi que votre main bienfaisante et toute-puissante a formé pour nous, et que vous nous avez donné dans les jours de votre miséricorde. Père adorable, roi du ciel et de la terre, soyez-en éternellement béni : *Confé-*

*teor tibi, Pater, Domine cæli et terræ* (Luc. c. X). Non-seulement je la puis ici prêcher, cette humilité toute chrétienne; mais je puis me promettre qu'elle y sera autorisée, qu'elle y sera pratiquée : et voilà. Seigneur, un des plus beaux triomphes de la sainte loi que vous êtes venu enseigner au monde. Que dans des états humiliants par eux-mêmes elle ait appris aux hommes à s'humilier, j'en suis moins surpris, quoiqu'il soit toujours vrai que ces pensées et ces sentiments humbles ne peuvent partout avoir d'autre principe que vous et que les divines lumières de votre esprit. Mais le prodige, c'est que dans le centre même de la grandeur humaine, que dans le siège de l'ambition, qui est la cour, elle porte les grands au mépris de soi-même, à la fuite des honneurs, aux abaissements volontaires, à l'amour des humiliations. Soutenez-le, ce miracle, ô mon Dieu. L'exemple que nous avons sous les yeux en a déjà levé le premier obstacle, en nous convaincant qu'il n'y a point de rang qui nous puisse dispenser des pratiques de l'humilité, et il en va détruire l'autre, en nous faisant voir qu'à l'égard de cette même humilité et de ses pratiques, il n'y a point non plus de respect humain qui nous doive retenir. C'est la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

C'est la fatale destinée des gens du monde de ne pouvoir, sans une difficulté extrême, pratiquer ce qu'ils jugent le plus raisonnable et le plus conforme à l'esprit du christianisme qu'ils professent. Chacun se consultant soi-même devant Dieu, convient assez qu'il est juste de satisfaire à tel devoir que la religion nous impose, et de se garantir de tel désordre qu'elle nous défend; mais quand il faut soutenir en public ce caractère d'homme chrétien, on trouve dans le monde des maximes si différentes, on se voit exposé à tant de discours et de raisonnements, que la résolution manque et qu'on abandonne, contre ses propres connaissances, ce que l'on estime dans le fond de l'âme, et ce que l'on sait être de l'obligation la plus indispensable. Or, si cela est vrai par rapport à toutes les vertus en général, il l'est encore plus à l'égard de l'humilité. On en vient quelquefois jusqu'à se faire raison, et dans la vue des misères de l'homme et de sa bassesse naturelle, et dans la vue des imperfections personnelles et des faiblesses qu'on reconnaît en soi-même, et qu'on ne peut se déguiser; dans la vue des abaissements de Jésus-Christ et de ses anéantissements, on se fait assez justice, lorsqu'on est, pour ainsi dire, seul à seul avec soi-même, et il semble qu'on soit assez disposé à se confondre intérieurement et à prendre des sentiments humbles et modestes. Mais s'agit-il de produire au jour ces dispositions intérieures par les pratiques d'une humilité sincère et de cœur, c'est alors qu'on n'a plus la même résolution et qu'on ne se sent plus le même courage pour supporter les reproches, les railleries d'un certain nombre de mondains, et pour essayer une espèce

de honte qu'on croit être inséparable de l'humiliation.

N'en faisons-nous pas tous les jours l'épreuve, et ne nous arrive-t-il pas en mille rencontres ce que saint Augustin rapporte de ce célèbre orateur qui, déjà chrétien d'inclination et de désir, n'osait néanmoins se déclarer, et craignait d'offenser de faux amis, dont la seule considération l'arrêtait? Il fallait un miracle de la grâce pour lui faire enfin surmonter cette mauvaise honte qui l'éloignait de la vérité, et pour lui faire concevoir une honte salutaire de la vanité et du mensonge où il demeurait attaché : *Depudit veritati et erubuit veritati* (Aug.). Obstacle particulier pour les grands, et dont ils ont plus de peine à se défendre. Car, comme écrivait saint Bernard au pape Eugène, dans le haut degré de puissance et de grandeur où vous êtes, si, pour vous conformer au maître qui vous a établi son vicaire, et qui n'est pas venu sur la terre pour dominer, mais pour obéir, vous voulez à certains temps descendre en quelque manière au-dessous de vous-même, et rabattre quelque chose de ce caractère de supériorité et d'autorité qui tient tout au pied de votre trône, dans la soumission et dans le respect, il n'y a que trop de gens autour de vous qui vous en détournent. Ils vous représenteront que cela n'est pas de la bienséance : *Absit, inquit, non decet* (Bern.). Ils vous diront que cela n'est pas pour vous de saison : *Tempori non convenit* (Idem). Ils vous feront entendre que cela ne peut s'accorder avec la majesté du siège apostolique : *Majestati non congruit* (Idem). Ils vous donneront pour maximes qu'il ne faut pas de la sorte vous oublier vous-même, mais que vous devez toujours vous souvenir de ce que vous êtes : *Quam geras personam attendito* (Idem). Ainsi, concluait le même saint Bernard, de tout ce qui ressent l'humilité de Jésus-Christ, ces esprits vains et présomptueux s'en font un scandale devant les hommes et un sujet de confusion. Tellement qu'entre les chrétiens vous en trouverez plus dans la disposition d'être humbles en effet, que vous n'en trouverez qui consentent à le paraître : *Ut facilius qui esse quam qui apparere humilis velit, invenias* (Idem). Mais l'Évangile ne peut s'accommoder de ce déguisement. Il veut que nous embrassions la vertu, qu'avec l'assistance divine nous la formions dans nous-mêmes, que nous l'y établissions sur des fondements inébranlables. Voilà par où nous devons commencer, mais ce n'est pas assez. Il veut de plus que nous en fassions une profession ouverte; et il le veut surtout en matière d'humilité : pourquoi? parce que de s'humilier au dehors, c'est souvent le point le plus difficile et sur quoi nous avons plus de répugnances à vaincre.

Or, sans produire maintenant ni rapporter dans un long détail ces maximes évangéliques qu'on vous a cent fois prêchées et que vous avez entendues, contre ce que nous appelons respect humain, dites-moi, mes chers auditeurs, si, dans la cérémonie où

nous assistons, il n'y a pas, tout incontestables qu'elles sont par elles-mêmes, de quoi les appuyer encore et les vérifier, je veux dire de quoi lever toute honte, de quoi faire évanouir toute considération du monde, quand à la vue du monde même, et du plus grand monde, un prince chrétien donne l'exemple de l'humilité la plus édifiante? Où ne ferait-on pas gloire partout ailleurs de le suivre, et qui, en tout autre sujet, ne tiendrait pas à honneur de l'imiter? Qui, dis-je, par proportion ne se ferait pas un mérite singulier d'imiter sa sagesse dans les conseils, sa pénétration dans les délibérations, sa droiture, sa fermeté, sa constance dans les sentiments, son intrépidité dans les périls, sa grandeur d'âme dans les événements imprévus et fâcheux, sa modération dans les succès et les plus brillantes prospérités, cette merveilleuse alliance de toute la politesse du siècle et de toute la majesté du trône, qu'il sait si bien unir ensemble et dont il fait dans son auguste personne un si admirable tempérament? Eh quoi! dans le sein du christianisme serait-il pour nous un objet moins digne de notre admiration, et par conséquent de notre imitation, lorsque s'abaissant par humilité, il relève l'humilité même; lorsqu'il la tire des ténèbres où elle s'enveloppait pour la mettre dans le plus bel éclat; lorsque dans lui-même il nous la fait voir revêtue de la pourpre, ornée du sceptre et de la couronne; lorsqu'il nous apprend à l'honorer, non-seulement comme une vertu chrétienne, mais comme une vertu toute royale? C'est là sans doute que l'impiété est forcée de se taire; que le monde doit corriger ses erreurs, que l'humble chrétien doit marcher la tête levée et à découvert, qu'il ne doit rougir que de sa lâcheté, s'il se laisse toucher de quelque vue humaine et troubler d'une crainte frivole et imaginaire.

Ainsi dans une pieuse solennité, quand à la tête de ses troupes David conduisait l'arche du Seigneur, et qu'emporté par un mouvement subit de ferveur et de religion, sans avoir égard ni à ce qu'on pourrait penser ni à ce qu'on en pourrait dire, il se mêla parmi le peuple, prit lui-même des instruments de musique et se mit à chanter publiquement les cantiques du Dieu d'Israël, il n'y eut personne qui refusât de se joindre à lui et qui même ne s'en fit un devoir. Grands et petits, tous sans distinction, s'empressèrent de rendre le même honneur au Dieu des armées, et témoignèrent là-dessus la même ardeur et le même zèle : *David autem et omnis Israel iudebant coram Domino* (II Reg. VI). En effet, chacun comprit qu'ayant devant eux, ou au milieu d'eux, le même prince qu'ils avaient tant de fois suivi dans les combats; ce prince dont ils avaient eu tant de guerres éprouvé la valeur toujours victorieuse, et que tant d'actions mémorables avaient rendu célèbre dans toutes les contrées et chez toutes les nations, il ne leur pouvait être que très-glorieux de l'accompagner encore et d'agir comme lui dans cette sainte marche, où il les précédait et qu'il

avait lui-même ordonnée. La seule Michol en jugea tout autrement. Séduite par un faux respect du monde, toute reine qu'elle était, et se prévalant d'une grandeur mal entendue, seule elle conçut à ce spectacle, du mépris pour le roi son époux : *Et desepxit eum in corde suo* (Ibid.). Seule elle osa lui reprocher qu'il s'était méconnu, qu'il s'était avili et dégradé : O le bel honneur pour vous, lui dit-elle, d'avoir paru en cet état parmi la foule et la populace ! *Quam gloriosus fuit hodie rex Israel* (Ibid.) ! Seule elle s'en moqua, elle en raila; et vous le permîtes, ô mon Dieu; pourquoi? afin de donner à David, à cet homme selon votre cœur, une occasion si naturelle de se faire connaître, et de déployer son âme tout entière en présence de la plus nombreuse multitude; afin de lui donner lieu de déclarer et de publier le plus vif de ses sentiments et le plus ardent de ses désirs, qui était, Seigneur, d'exalter vos grandeurs infinies et de vous glorifier; afin de nous donner à nous-mêmes, dans l'excellente réponse que lui dicta votre divin Esprit, une des leçons la plus propre à nous affermir contre les vains jugements des mondains, quand il s'agit de votre culte et des hommages qui vous appartiennent. Car dans la juste surprise où dut le jeter un reproche si peu attendu et si mal fondé, ah! s'écria ce saint roi, vous vous étonnez de ce que j'ai fait, mais moi je reconnais que je n'en ai point encore assez fait. Et puis-je trop m'humilier devant le Seigneur, à qui je dois tout et par qui je suis tout ce que je suis? Est-il rien au-dessous de moi, dès qu'il est question de sa gloire, et en ai-je une autre à rechercher et à ménager que la sienne? Je me ferai donc petit, et plus petit encore que je ne l'ai été et que vous ne m'avez vu. Je ne me contenterai pas de l'être à mes yeux, je le serai aux yeux de toute ma cour, aux yeux de tous mes peuples, et en cela je ferai consister toute mon ambition et tout mon mérite : *Ante Dominum qui me elegit, et ludam, et vilior fiam plus quam factus sum, et ero humilis in oculis meis, et cum ancillis gloriosior apparebo* (Ibid.).

Il n'en fallait pas davantage pour l'instruction de cette fière princesse, et pour réprimer son orgueil par une confusion salutaire; car voilà ce que fait un grand exemple. Il corrige une mauvaise honte par une honte raisonnable; et à la place d'un respect humain, criminel et pernicieux, il en substitue un autre louable dans le fond et avantageux. Voici ma pensée. C'est-à-dire que par l'autorité et la vertu supérieure de cet exemple, non-seulement il n'est plus honteux de le suivre, mais que ce serait une tache même et une honte de ne vouloir pas s'y conformer. C'est ce que saint Jérôme exprime si bien et en si peu de paroles au sujet d'une illustre romaine, qui, séparée du monde, vivait dans la retraite et avait sous sa conduite une communauté de saintes filles. Elle voulait les accoutumer au travail; et pour les exciter, de quel moyen se servait-elle, quel sage artifice y employait-elle? Ce n'était, dit

saint Jérôme, ni les ordres, ni les réprimandes, ni les menaces, mais l'exemple. La première à tout, elle animait tout. On la voyait sans cesse occupée, et sa vigilance, son action continuelle réveillait les lâches et confondait leur paresse. La seule pudeur était pour chacune l'aiguillon le plus piquant ; et bien loin d'estimer rien indigne d'elles, elles auraient regardé comme l'indignité la plus condamnable de s'épargner elles-mêmes, et de vouloir par une orgueilleuse délicatesse se dispenser de quelque office moins relevé : *Pudore et exemplo eas ad laborem provocans, non terrore (Hier.)*. Sainte et généreuse émulation, plus capable encore de toucher la noblesse que le commun des hommes. Il y a là-dessus dans l'âme des nobles certaines semences de vertu, certains principes d'honneur dont ils sont plus susceptibles que les autres, surtout quand ils ont pour guides les maîtres dont ils dépendent et les souverains qu'ils approchent de plus près.

Peut-être me direz-vous qu'il est dangereux pour les personnes de distinction dans le monde, de ne pas garder toujours leur rang, et de se rendre, en s'humiliant, trop faciles à s'égaliser avec ceux d'une condition inférieure ; que les petits, naturellement indociles, prennent volontiers occasion de s'émanciper et de passer les bornes du respect où ils doivent se tenir ; que de là naît trop de liberté, et qu'aisément ils vont de la liberté au mépris. Vous le croyez, chrétiens auditeurs ; mais, grands du siècle, détrompez-vous, car voici pour vous un des points les plus importants et une réflexion des plus solides. Je veux bien n'avoir égard qu'à l'intérêt de votre grandeur, et je soutiens, comme vous en conviendrez avec moi, pour peu que vous y fassiez d'attention, que jamais cette grandeur, même temporelle, ne sera mieux établie que sur le fondement de l'humilité. Oui, c'est ici que s'accomplit à la lettre et selon le monde même, la parole du Fils de Dieu, que celui qui s'abaisse sera élevé, que celui qui s'élève sera abaissé : *Qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur (Luc. XVIII)*. Comment ? je pourrais vous dire que c'est par une juste disposition de la Providence, qui souvent dès cette vie prend plaisir à exalter les humbles et à confondre les âmes orgueilleuses. Je pourrais sur cela produire les promesses du Seigneur et ses menaces ; je pourrais alléguer tant d'exemples où cette conduite de Dieu, dans tous les siècles, s'est fait connaître d'une manière si visible, soit par les plus tristes décadences, soit par les fortunes les plus éclatantes, pour vérifier ce divin oracle du Saint-Esprit : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles (Luc. 1)*. Mais sans prendre la chose du côté de Dieu ni de la religion, et m'accommodant, comme saint Paul, à votre infirmité : *Humanum dico propter infirmitatem (Rom. VI)*, je me contente d'en appeler à nos connaissances naturelles et aux sentiments les plus ordinaires des hommes.

En effet, bien loin que l'humilité dans les

grands leur fasse rien perdre de l'obéissance et des hommages qui leur sont dus, nous voyons que c'est ce qui leur attache les peuples et ce qui leur gagne les cœurs. La vertu plaît partout ; mais, dit saint Bernard, elle plaît singulièrement dans ceux que la nature a ennoblis : *Virtus in nobilibus plus placet (Bern.)*. Or, si cela est vrai de toutes les vertus, il l'est spécialement de l'humilité. Une grandeur sans faste et sans hauteur, une grandeur affable, honnête, prévenante, condescendante, une grandeur d'un abord ouvert, d'un air engageant, d'une conversation aisée, sachant se communiquer avec douceur, se familiariser avec sagesse, se relâcher à propos de certaines prérogatives, et se prêter, selon les temps et les conjonctures, aux plus pauvres et aux plus viles conditions ; une grandeur de ce caractère, voilà ce que le monde honore, ce que le monde révère, à quoi le monde se soumet par estime et par inclination. Pourquoi ? parce que l'humilité corrige alors dans la grandeur ce qu'elle a d'onéreux et par conséquent d'odieux pour ceux qui lui obéissent ; je veux dire qu'elle en corrige l'ostentation, l'ascendant trop impérieux, les commandements trop absolus, les manières dures et rebutantes.

Grandeur beaucoup plus respectable encore et plus vénérable, quand tout cela se trouve soutenu d'un esprit vraiment chrétien. Et c'est par là, Sire, que le saint exercice où votre piété abaisse aujourd'hui toute la grandeur royale, en nous remplissant d'une édification si utile pour nous, vous devient à vous-même, je ne crains point de le dire, plus avantageux et plus glorieux. Tandis que Votre Majesté donne un si bon lustre à l'humilité évangélique, elle s'attire à elle-même plus de vénération de la part de ses sujets, et dès à présent elle reçoit la récompense promise dans l'Écriture à ceux qui s'humilient devant Dieu et en vue de Dieu. Car, plus le prince est religieux, plus les sujets sont soumis. On a moins de peine à s'acquiescer envers lui de ce tribut d'obéissance et de dépendance, quand on connaît qu'il ne l'exige que pour en faire hommage au souverain Seigneur de toutes choses ; et l'on est persuadé qu'il n'usurpe point les honneurs qu'on rend à Dieu dans sa personne, lorsqu'on voit qu'il les fait tous remonter vers ce premier Être, à qui seul est dû l'honneur et la gloire : *Soli Deo honor et gloria (I Tim. I)*. Voilà, Sire, ce qui imprime dans tous les cœurs le respect le plus profond pour Votre Majesté ; voilà ce qui engage le ciel à répandre sur votre règne tant de bénédictions. Tout coupable qu'était Achab, dès que Dieu le vit prosterné en sa présence, il se laissa fléchir : ce fut pour lui un objet de complaisance, et il ne dédaigna pas même de s'en glorifier, parlant à son prophète : *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me (III Reg. XXI)* ? Ne l'avez-vous pas vu dans l'état pénitent et suppliant où il a paru ? C'est pour cela, reprit le Seigneur, que je l'épargnerai et que je le préserverai des maux dont



il était menacé : *Quia igitur humiliatus est, non inducam malum in diebus ejus* (III Reg., XXI). Or, combien doivent être plus agréables au ciel les humiliations d'un monarque qui, sans autre intérêt et par un pur zèle d'honorer la majesté divine, vient la reconnaître et lui rendre hommage jusque dans les pauvres. Ainsi Votre Majesté pratique-t-elle dans la plus haute perfection ce conseil du Sage : Humiliez-vous autant que vous êtes grand : *Quantomagnus es, tanto humilia te* (Eccl., III). Suivant cette règle, Sire, nul prince sur la terre ne doit plus s'humilier que vous, puisque nul autre n'est au même point de grandeur. Ce ne sera pas en vain ; le Sage ajoute que par là on trouve grâce auprès de Dieu : *Invenies gratiam coram Deo* (Ibid.) ; et c'est aussi par la grâce de ce maître si libéral et si magnifique dans ses dons que, après avoir régné si glorieusement en ce monde, vous régnerez encore avec plus de gloire dans la béatitude éternelle, que je vous souhaite, etc.

### SERMON XLVI.

#### SUR LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION DIVINE.

*Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

*Le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous.*  
(S. Jean, ch. I.)

Voici, chrétiens auditeurs, l'accomplissement de ce mystère incompréhensible, que les Pères appellent l'ouvrage de tous les siècles. Voilà, pour ainsi dire, le résultat de ces délibérations importantes qui ont occupé toute la sagesse d'un Dieu et où il ne s'agissait pas seulement de rétablir l'homme dans cet état heureux d'innocence, et dans ces droits légitimes sur le ciel dont il était déchu par la révolte de notre premier père, mais encore de nous faire connaître la rigueur de cette justice inflexible qui cherchait une victime capable de réparer l'injure faite à la majesté souveraine. Voilà, dit saint Paul, de quelle manière Dieu concertait ce projet de réconciliation, qu'il voulait exécuter dans la personne de Jésus-Christ, le médiateur des hommes : *Erat Deus in Christo, mundum reconcilians sibi* (II Cor. V). Il voulait agir en Dieu. Il voulait tout à la fois ménager sa gloire et les intérêts de l'homme. Il voulait faire voir qu'il n'y a point de mal si mortel, ni de plaie si profonde, dont la guérison lui soit impossible ; et que du péché même, qui l'offense et qui nous perd, il sait tirer de nouveaux avantages pour relever sa grandeur et assurer notre salut.

C'est donc une erreur de se persuader, avec les prétendus esprits forts du siècle, que ce mystère est indigne du Dieu que nous adorons. Jamais il n'a paru plus grand, et ce qu'il y a de plus petit en apparence, et de plus faible dans ce Dieu-Homme nous découvre, sans avilir la majesté divine, des perfections qui nous étaient cachées et dont la connaissance nous devient sensible. Non, mes frères, en quelque abaissement que notre Dieu se soit réduit, il n'y perd rien de l'excellence et de la supériorité de son Être. Car, outre qu'il n'y a rien de vil aux yeux

de Dieu que le péché, et que c'est une faiblesse de l'esprit humain d'avoir attaché la bassesse et la honte à des états qui d'eux-mêmes sont indifférents ; quand il serait vrai, dit Tertullien, qu'il y eût dans la misère et toutes les infirmités de notre nature, une bassesse réelle et véritable, il ne s'en suivrait pas que la grandeur de Dieu en souffrit aucun dommage, puisqu'il est immuable et que nulle alliance étrangère ne peut causer en lui la moindre altération ni le moindre changement : *Periculum status sui Deo nullum est* (Tertull.). Ainsi l'incarnation d'un Dieu devenu semblable à nous, bien loin de le dégrader, fait, au contraire, éclater sa gloire d'une manière également avantageuse à Dieu même et à l'homme. C'est ce que j'entreprends de vous montrer, après que j'aurai demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Dans le dessein que Dieu formait de relever l'homme de sa chute et de le remettre en grâce auprès de lui, il n'était pas aisé d'allier deux qualités aussi incompatibles que semblent l'être la justice et la miséricorde. Dieu pouvait, sans user d'indulgence, perdre l'homme rebelle et pécheur, et en cela, il nous eût fait sentir tout le poids de sa justice ; mais sa miséricorde alors demeurait inconnue, et ce n'était pas suivre cette inclination qui lui est si essentielle, de faire du bien. Il pouvait d'ailleurs, à ne consulter précisément que sa miséricorde, pardonner à l'homme et lui faire grâce sans exiger de satisfaction ; mais de cette sorte, il n'eût pas fait paraître cette justice redoutable qui ne laisse point le péché impuni. Or, trouver un tempérament, et savoir tellement concilier la justice et la miséricorde, que tout ensemble elles éclatent au souverain degré, et qu'en même temps que Dieu accorde une grâce entière, il exige une satisfaction pleine et surabondante, c'est là proprement l'œuvre du Seigneur, c'est la fin principale de l'avènement de Jésus-Christ sur la terre, et c'est enfin cette merveilleuse alliance que le prophète nous avait annoncée par ces paroles : *Justitia et pax osculatæ sunt* (Ps. LXXXIV). Ouvrage donc également glorieux à Dieu, et avantageux à l'homme. Car en nous envoyant son Fils revêtu de notre humanité, et chargé de satisfaire pour nos péchés, Dieu nous fait voir une justice souverainement redoutable, et nous apprend comment nous-mêmes nous devons nous acquitter envers elle : ce sera la première partie. Mais, de plus, en nous envoyant son Fils sous l'aimable qualité de Sauveur, pour nous tirer du déplorable état où le péché nous avait réduits, Dieu nous découvre un fonds de miséricorde inépuisable, et nous apprend, tant que nous vivons sur la terre, à ne désespérer jamais de notre salut : ce sera la seconde partie. Ces deux considérations nous engageront, et par la crainte des jugements du Seigneur, et par la confiance en ses miséricordes, à nous maintenir dans l'heureux état de grâce, ou, si nous en sommes sortis, à y

rentrer promptement. Donnez-moi, s'il vous plaît, votre attention.

PREMIERE PARTIE.

Rien n'est plus vrai, chrétiens auditeurs, et rien en même temps n'est plus terrible que les paroles de Jésus-Christ, déplorant l'ignorance des hommes dans une matière de la plus grande conséquence, et disant à son Père : *Pater juste, mundus te non cognovit* (Joan. XVII). Père juste, le monde ne vous connaît point, et jamais on n'a bien pénétré la sévérité de vos jugements, parce qu'on n'a jamais bien examiné ma conduite à votre égard. Quoi qu'il en soit, ce que fait le Fils de Dieu dans le seul mystère que nous célébrons, est une leçon si sensible et si touchante, qu'il ne faut qu'un peu de réflexion pour trembler à la vue d'un exemple si éclatant de la justice divine. Car, en premier lieu, lorsque le Verbe éternel, égal à son Père, grand, puissant, immense, indépendant comme lui, veut réparer l'orgueil de l'homme, qui s'était élevé jusqu'à vouloir être Dieu, il nous fait connaître par là que dès qu'il s'agit de satisfaire à Dieu pour nos péchés, quelque distinction que nous ayons dans le monde, ou par la naissance, ou par les biens de fortune, ou par les avantages de la nature, il faut anéantir tout cela et le sacrifier à cette justice inexorable. En second lieu, lorsque le Verbe immortel, impassible, impénétrable aux traits de la douleur, et incapable par lui-même de ressentir nos infirmités, force néanmoins ces obstacles et, par des prodiges inconcevables, devient mortel comme nous, passible comme nous, sujet aux mêmes faiblesses que nous, et cela pour réparer la désobéissance de l'homme qui s'était révolté contre Dieu, il nous fait comprendre par là que dès qu'il est question de se remettre en grâce avec Dieu, il n'y a rien de si difficile et de si pénible à quoi nous ne devons nous assujettir, pour apaiser cette justice infiniment rigoureuse. Développons ces deux vérités, et apprenons quel Dieu nous avons à ménager et à fléchir.

Non, chrétiens, nous ne connaissons pas quel est le Dieu que nous offensois et combien sa justice est formidable. Il lui est quelquefois échappé de ces traits de colère qui nous en ont donné quelque idée. Le monde noyé dans un déluge universel, des villes réduites en cendres, des campagnes désolées, des armées mises en déroute ont été dans l'ancienne loi des spectacles de terreur, et devaient suffire pour intimider et soumettre les esprits les plus indociles. Mais tout cela après tout ne me découvre point encore toute la justice de mon Dieu. Ce ne sont point là pour lui de dignes victimes, et quand il aurait renversé tout l'univers pour venger l'injure faite à une si haute majesté, la satisfaction n'eût point été égale à l'énormité de l'offense, ni sa justice par conséquent n'eût point paru dans toute son étendue. Il fallait donc un Dieu anéanti pour me faire concevoir toute la sévérité de la justice du Seigneur. Lui seul, en cet état, me donne une parfaite intelligence de ce qu'il nous a dit

dans son Evangile : *Ostendam vobis quem timeatis* (Luc., XII). C'est maintenant que j'entreprends de vous faire voir quel est celui que vous devez craindre, et le voici. C'est celui-là même en faveur de qui je me dépouille de toute ma gloire pour descendre à la plus vile condition, celui dont la justice n'a pu se contenter d'une moindre réparation que l'est le profond abaissement où je me réduis; celui dont l'inflexible équité, sans avoir égard à l'excellence de mon être, à mon indépendance, à mon égalité éternelle, a exigé de ces titres-là même l'hommage que je lui rends. Comprenez-le, et de là vous apprendrez ce qu'il en coûte pour apaiser le Dieu vivant, et que, pour relever sa grandeur outragée par l'iniquité de l'homme, il n'y a point de grandeur humaine qui ne doive s'humilier.

En effet, quand nous faisons réflexion que le Verbe qui se fait homme connaît sa propre grandeur comme il connaît celle de son Père, qu'il sait ce qui est dû à son Père, et ce qu'il se doit à lui-même; qu'il ne se peut tromper dans le jugement qu'il porte de l'un et de l'autre; quand, dis-je, nous pensons qu'avec ces connaissances si distinctes et ce discernement si juste, il ne croit pas en faire trop par tout ce qu'il fait en ce mystère, je veux dire en entrant dans le monde comme il y entre, inconnu, dépouillé de tout éclat, sous la forme d'esclave, et cela pour proportionner le châtement à l'offense, tout homme de bon sens, après avoir bien médité ce grand principe, ce principe fondamental de notre religion, n'en tirera-t-il pas d'étranges conséquences sur la rigueur de la justice du ciel, sur la grièveté du péché et sur l'audace intolérable du pécheur, lorsqu'il refuse de partager lui-même avec un Dieu-Homme l'humiliation de la pénitence?

Car ce n'est point ici l'éloquence d'un orateur qui, par la variété des figures et la force des expressions, en impose à l'esprit. C'est un Dieu fait homme qui m'effraie par l'idée qu'il me donne de la vengeance et de la satisfaction la plus étonnante. Voilà la règle inflexible où je dois m'en tenir; voilà la règle que je puis mesurer avec l'Apôtre la hauteur, la longueur et la profondeur des jugements redoutables du Tout-Puissant. Je ne dois point présumer de sa miséricorde ni présumer de cette bonté infinie dont j'ai coutume de me prévaloir pour fomenter mes dérèglements et mes désordres, puisque dans le mystère même où la miséricorde a le plus de part et que l'Eglise nous propose comme le chef-d'œuvre de la bonté divine, je trouve néanmoins un exemple de justice si prodigieux et si inconcevable. Je ne dois pas non plus me promettre qu'un Dieu si juste ait égard au rang, à la naissance, à toutes les distinctions humaines : faibles secours, que pourrais-je espérer de vous, puisque mon Dieu n'a pas épargné jusqu'à son propre Fils? Je n'ai garde encore de dire que le péché soit peu de chose ni que ce soit sans fondement qu'on s'efforce de nous en inspirer tant d'horreur, après qu'il a fallu pour l'effacer un tel anéantissement de la majesté du Très-Haut. Je ne

suis plus même surpris que Dieu le veuille punir par une éternité de peines, lorsque j'en ai une preuve si visible dans le Verbe incarné, lequel se met en état de satisfaire à son Père par une humiliation qui subsistera éternellement. Il sera vrai de dire que Dieu est homme, que le Verbe s'est fait chair, que le Fils unique de Dieu est devenu esclave et serviteur. En un mot, je comprends par là ce que dit saint Paul, que Dieu a envoyé son Fils pour être une victime de propitiation et pour nous donner en même temps une vue de sa justice, qui nous la fit souverainement craindre et soigneusement prévenir : *Quem proposuit Deus propitiationem ad ostensionem justitie (Rom., III).*

Sur quoi j'avance sans hésiter, et je prétends, chrétiens, que Dieu ne l'eût point fait paraître si hautement, cette suprême justice, s'il nous avait tous précipités dans les flammes et damnés pour jamais. Nous en eussions senti l'effet le plus désolant et le plus désespérant. Nous eussions connu par cette funeste expérience ce que peut exiger de l'homme une justice divine et irritée. Mais ce n'eût encore été qu'une connaissance imparfaite. Nous aurions pu croire qu'une telle vengeance était proportionnée à toute la justice du ciel, et que l'offense commise à l'égard d'un Dieu pouvait être suffisamment expiée par la perte de l'homme : nous en serions restés là et nous n'eussions pas creusé plus avant dans l'abîme impénétrable des jugements du Seigneur. Mais le Verbe de Dieu, revêtu de notre humanité et de notre misère pour satisfaire Dieu même, mais une victime d'un rang égal à Dieu même, mais un Dieu soumis devant un Dieu, voilà ce qui nous découvre sa justice tout entière, et ce qui nous fait conclure qu'elle n'a point de bornes non plus que son être.

C'est pour cela que ce Dieu jaloux de sa gloire, voulant un sacrifice digne de lui, témoignait un si grand dégoût des sacrifices et des cérémonies de l'ancienne loi. Car c'est en ce sens que les Pères expliquaient ces paroles du premier chapitre d'Isaïe : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum, dicit Dominus? Plenus sum. Holocausta arietum et adipem pinguium et sanguinem vitulorum, agnorum et hircorum nolui (Isai., I).* Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez? Tout cela m'est devenu insipide : je n'aime point de tels holocaustes, je ne veux ni de la graisse de vos troupeaux ni du sang de vos agneaux. *Ne offeratis ultra sacrificium mihi (Ibid.).* Cessez donc, peuples, de me faire inutilement de pareilles offrandes. Sachez que tous ces animaux immolés jusqu'à présent sur mes autels, que vos prêtres prosternés dans le vestibule du temple, que ces sacrificateurs humiliés devant moi, que ces hommes couverts de cillices et de cendres, que ces femmes éplorées qui ont fait retentir le sanctuaire de leurs gémissements, que tout cela ne fut jamais capable de vous mettre à couvert de ma colère, ou que si j'ai voulu accepter tout cela, c'était en vue d'un sacrifice dont les vôtres

n'étaient que l'ombre et que la figure. Car qu'est-ce que vos prêtres et que peuvent-ils indépendamment de ce grand prêtre que je vous ai destiné? C'est lui seul qui donne à vos cérémonies toute leur valeur, et ma justice ne doit pleinement se produire au monde que par lui seul et qu'en lui seul.

Excellente théologie que saint Paul nous a si bien développée dans son Epître aux Hébreux. Non, mes frères, leur disait-il, ne comptez point sur de faibles hosties qu'on présente dans votre loi. Il est impossible qu'elles aient assez de vertus pour laver les péchés des hommes, et ce serait ne pas connaître la justice de Dieu que de penser qu'elle pût être apaisée par des victimes si méprisables : *Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata (Hebr., X).* Voilà pourquoi, continue l'Apôtre, Jésus-Christ entrant dans le monde adressa à son Père ces paroles : Vous n'avez pas daigné, mon Père, vous en tenir aux sacrifices qu'on vous offrait dans tous les âges précédents. Vous avez cru que votre justice serait déshonorée si elle pouvait se contenter d'un sang aussi vil que celui des taureaux : *Ideo ingrediens mundum dicit : hostiam et oblationem noluit; holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt (Ibid.).* Qu'avez-vous donc fait? Vous m'avez donné un corps et je suis venu moi-même : *Corpus autem aptasti mihi; tunc dixi : Ecce venio (Ibid.).* Oui, mon Père, je suis venu parmi les hommes pour leur enseigner comment il s'y faut prendre lorsqu'il s'agit de se rapprocher de vous. Je suis venu confondre par mon exemple ces esprits si fiers des avantages qu'ils ont reçus de vous et si peu disposés à s'humilier devant vous. Je suis venu faire entendre que, pour la juste réparation de votre gloire blessée, il n'y a point de grandeur qui ne doive déposer à vos pieds tout son orgueil et s'anéantir en votre présence : *Tunc dixi, Ecce venio.*

Concevez-le en effet, chrétiens auditeurs. Que ce pécheur le comprenne ; qu'il comprenne, dis-je, avec quelle crainte respectueuse il doit paraître au saint tribunal et y confesser tous les désordres de sa vie, puisqu'il est là dans les mains de Dieu et qu'il n'y a point d'homme, quelque force d'esprit qu'il puisse avoir, qui, se voyant même seulement entre les mains de la justice humaine, et se sentant coupable, ne rabaisse toutes ses hauteurs naturelles, et ne soit saisi de frayeur. Que ce riche le comprenne : chargé des dépouilles d'autrui, et tenant dans le monde un rang où il ne s'est élevé qu'aux dépens du prochain et que par la ruine de tant de malheureux, qu'il comprenne que pour s'acquitter et auprès de Dieu et auprès du public, il ne doit point faire difficulté de se dégrader s'il le faut, et de descendre au-dessous d'une condition qui ne lui peut convenir, dès que c'est le fruit de l'injustice et de la mauvaise foi. Que cette jeune personne le comprenne : la pudeur lui ferme la bouche, et elle a honte de révéler au ministre de Jésus-Christ ce qu'elle n'a pas en honte de commettre ; mais qu'elle comprenne que

pour se purifier d'une tache qui la rend aux yeux de Dieu si difforme, il n'y a ni répugnance qu'elle ne doive surmonter, ni confusion qu'elle ne doive porter. Que ce mon-dain le comprenne : piqué d'une injure qu'il n'a pu encore pardonner, il nourrit depuis longtemps au fond de son cœur une haine irréconciliable ; mais qu'il comprenne que pour obéir à son Dieu et pour obtenir le pardon de tant de ressentiments et d'animo-sités, il doit à l'égard de son frère sacrifier toute sa délicatesse, se relâcher de tous ses droits, oublier un faux honneur, et ne point craindre de faire, autant qu'il est besoin, les premières démarches et les avancées. Que ce grand le comprenne : accoutumé à recevoir partout un vain encens et de profanes ado-rations, à être ménagé, flatté, idolâtré, il a de la peine à écouter les sages remontrances et les instructions paternelles d'un confes-seur qui essaie de le remettre dans le bon chemin ; mais qu'il comprenne que la Sagesse incréée n'ayant pas dédaigné de se réduire elle-même à l'état des enfants et à leurs fai-bleesses, il ne peut se rendre trop docile aux leçons de salut que Dieu met pour lui dans la bouche de ses ministres. Qu'il comprenne que si les grands peuvent jamais avec quel-que sujet s'applaudir de leur élévation et de leur fortune, ce ne doit être que dans la vue d'en pouvoir faire au souverain maître un hommage plus glorieux par leur dépendance et leur soumission. Qu'ils comprennent combien il serait indigne qu'on n'eût pas l'assurance de leur représenter avec toute la liberté évangélique ce qu'ils sont obligés de recon-naître avec tous les sentiments de l'humilité chrétienne, je veux dire leur bassesse devant le Seigneur, leur néant, l'énormité de leurs crimes, les scandales de leur vie, leurs in-gratitudes envers le ciel, les affreux châtime-ments dont ils sont menacés, et les moyens indispensables, quoique rigoureux, qu'ils ont à prendre pour les détourner. Enfin, que tous comprennent, au souvenir des humiliations de leur Sauveur, que comme il n'y a rien de si humiliant par où ils ne doivent eux-mêmes passer, pour l'entière absolution du péché et pour la réparation qui en est due à l'implacable justice qui les poursuit, il n'y a rien non plus pour cela même de si pénible et de si mortifiant qu'ils ne doivent em-brasser. Autre vérité que nous apprenons de notre mystère et qui ne demande pas moins de réflexion.

Le Fils de Dieu, venant au monde pour satisfaire à son Père, avait d'extrêmes diffi-cultés à vaincre. Il fallait d'une part qu'il ne fût pas tellement connu comme Dieu, que sa divinité publiée et universellement adorée eupéçhât les Juifs de le condamner à la croix ; car, selon que l'a remarqué l'Apôtre, s'il eût paru couronné de gloire et qu'il se fût montré dans toute la splendeur convenable à sa divinité, les Juifs qui prétendaient reconnaître à ces marques éclatantes le Mes-sie qu'ils attendaient, n'auraient jamais en-trepris de le faire mourir : *Si cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixerant*

(I Cor. II). D'autre part et en même temps, il fallait qu'il fût revêtu des qualités néces-saires pour souffrir, c'est-à-dire, qu'il fallait qu'un Dieu, dont la nature est essentiellement immortelle, devint mortel, qu'il fallait que son humanité sainte, souverainement heu-reuse dès le moment qu'elle fut formée, sus-pendît le cours de la joie propre à cet état ; qu'au lieu de l'agilité, de la subtilité, de la clarté, de l'impassibilité des corps bienheu-reux, il eût un corps sensible à la douleur, et sujet à la faim, à la soif, à la fatigue, à toute la rigueur des saisons ; que l'immen-sité se renfermât dans les bornes les plus étroites, que l'éternité se réduisît à la courte mesure des temps, et que la toute-puissance semblât s'affaiblir. Il fallait, dis-je, tout cela ; or, en se déterminant à tout cela, en multi-pliant les miracles, en déconcertant toutes les lois de la nature, en faisant, pour ainsi parler, l'impossible, afin de pouvoir être im-molé à la justice divine, ce Rédempteur ado-rable ne nous fait-il pas voir où nous devons porter nous-mêmes notre pénitence, et que dans le dessein d'apaiser une justice si rigide et si exacte, il n'y a point de combats, point d'efforts si violents, ni d'austérités à quoi l'on ne doive se résoudre.

Car c'est comme s'il nous disait : O homme, croyez que votre Dieu n'en vient pas à de telles extrémités sans des raisons qui pas-sent votre intelligence, et qu'il faut que cette justice à qui vous êtes redevable et auprès de qui je me fais votre médiateur et votre rançon, soit bien difficile à gagner, puis-que'elle m'engage à de pareilles démarches. De là même concevez que quand vous pourriez être immortel comme moi, impassible comme moi, immense comme moi, heureux comme moi, il n'y aurait rien là de si flatteur qu'il ne fallût sacrifier au seul avantage d'une mutuelle et sainte réunion avec mon Père. Et en effet, si moi qui suis le juste par ex-cellence et le Saint des saints, je n'ai pu sans cela vous le rendre favorable, vous, pécheurs et criminels, auez-vous un plus facile ac-cès, et espérez-vous en être quittes à meil-leur compte ? *Si in viridi hæc faciunt, in arido quid fiet (Luc. XXIII)?*

Solide et importante morale, mes chers auditeurs, mais la suivons-nous, la prati-quons-nous, en profitons-nous ? Vous le savez, et une expérience trop commune ne vous permet pas d'ignorer sur cela les dis-positions et la conduite du monde. Mais pourquoi en tirons-nous si peu de fruit, et pourquoi même la combattons-nous avec tant d'ostentation, et la rejetons-nous ? Le Fils de Dieu nous a marqué lui-même le principe du mal, et je reprends ses paroles, par où j'ai commencé cette première partie, et par où je la conclus.

*Pater juste, mundus te non cognovit.* Ah ! mon Dieu, si le monde témoigne tant d'éloi-gnement d'une vie austère et pénitente, s'il en craint tant les exercices laborieux, mais nécessaires, pour se rétablir auprès de vous et pour le garantir de la sévérité de vos ar-rêts, c'est qu'il ne vous connaît pas, c'est

qu'il ne sait pas à quoi le réserve votre justice, et ce qu'il en doit attendre : c'est, dis-je, qu'il ne le sait pas ou qu'il n'y pense pas : *Mundus te non cognovit*. Non, Seigneur, cette femme du monde ne vous connaît pas : uniquement attentive à flatter son corps, elle voit assez jusqu'à quel point son âme est corrompue ; elle ne peut se déguiser à elle-même ce qu'elle a été, ni ce qu'elle est encore ; et toutefois lui parler de pénitence c'est un langage qu'elle ne veut point entendre. Plongée dans une oisiveté molle, elle n'a d'autre occupation que de contenter ses sens, et elle n'oublie rien pour passer ses jours dans cette indolence païenne qui faisait la félicité des idolâtres. Mais, mon Dieu, qu'elle s'applique à vous connaître ; qu'elle pense une fois, mais vivement et solidement, ce que c'est que de tomber dans vos mains, de quels sentiments tout à coup serait-elle touchée ? C'est alors qu'elle deviendrait l'impitoyable ennemie de cette chair qu'elle traite avec tant de ménagement. C'est alors qu'on n'aurait plus besoin ni de menaces, ni de sollicitations, ni de conseils pour l'engager aux plus dures pratiques de l'abnégation chrétienne. Votre seule justice, Seigneur, la seule idée qu'elle en aurait conçue, l'emporterait bientôt à ces saints excès où l'on a vu s'abandonner des millions d'âmes vraiment converties. Est-il plaisir si innocent dont elle ne se privât sans peine, et même avec joie, elle renoncerait à toutes les joies du siècle. Cette grâce mortelle dont elle est si jalouse, qu'elle étale avec tant de complaisance, elle ne rechercherait plus qu'à l'ensevelir dans l'obscurité de la retraite. Ces yeux qui de leurs regards empoisonnaient tant de cœurs et y excitaient tant de sales désirs, sans cesse elle les baignerait de larmes. Cet amour d'elle-même dont elle a toujours été possédée et comme enivrée, elle le changerait dans la haine, si je l'ose dire, la plus cruelle, et ferait voir qu'en matière d'abstinences, de jeûnes, de macérations, le sexe le plus faible est capable des résolutions les plus généreuses et les plus étonnantes : *Mundus te non cognovit* : ce libertin ne vous connaît pas, Seigneur. Elevé dans la vraie foi, instruit des principes de la religion, après une éducation pleine de vertu et de sagesse, sans autre raison que le caprice et la débauche, il est tombé malheureusement dans l'impiété. Il raille des vérités les mieux établies ; il entasse chaque jour péché sur péché et comble ce trésor de colère qui peut-être l'accablera plutôt qu'il ne se le persuade. Mais s'il voulait au moins pour un temps suspendre le cours de son libertinage, retourner à sa première intégrité de mœurs, et considérer sans prévention ce que mérite son Créateur, il serait effrayé d'avoir pu vivre en repos dans un danger qui l'expose à des coups si redoutables de la part du ciel. On le verrait aux pieds des ministres de l'Eglise pleurer ses iniquités, accepter avec une humble soumission tout ce qu'ils lui ordonneraient de plus rigoureux, se confor-

mer à leurs décisions, et regarder comme un bonheur de pouvoir se racheter à ce prix et conjurer les foudres dont la justice de son Dieu est armée pour le perdre.

Mais encore une fois, on ne la connaît pas cette justice : *Mundus te non cognovit* ; et c'est pour cela que dans le christianisme il n'y a plus de pénitence ; on ne discerne plus le coupable d'avec le juste. Nous voyons à nos tribunaux des pécheurs invétérés, des pécheurs engagés dans les plus longues et les plus honteuses habitudes, après nous avoir déclaré tous les déréglés, toutes les abominations d'une vie débordée, vouloir là-dessus nous faire la loi, prétendre eux-mêmes nous dicter avec empire la sentence que nous devons prononcer, s'ériger en juges de la satisfaction que nous leur imposons, la choisir telle qu'il leur plaît, refuser toute œuvre pénale, et tout au plus ne consentir qu'à quelques prières abrégées ou à quelques aumônes très-légères. O siècle ! votre Dieu n'est-il plus le même qu'il était autrefois ? sa justice est-elle endormie ? peut-on impunément la mépriser ? Quoi ! les prêtres n'oseront aujourd'hui faire leur devoir ! On n'osera plus parler à des chrétiens pénitents de se mortifier, de retrancher quelque chose d'un sommeil lent et paresseux, de réformer une table trop délicate, de modérer un jeu trop fréquent, de diminuer une dépense excessive et sans règle, de se refuser quelques douceurs permises, en vue de tant d'autres qu'on a recherchées aux dépens de la conscience et contre l'ordre de Dieu. Voilà ce qui passera pour une sévérité extrême, voilà ce que nous ne pourrions demander ni proposer, sans être accusés de zèle indiscret. Cependant que dit l'Evangile ? Qu'ont pratiqué les chrétiens des premiers temps ? Quels sont les décrets de l'Eglise ?

Fidèles dispensateurs du sang de Jésus-Christ, vous qu'il a revêtus de son pouvoir et qu'il a commis pour l'administration de ses sacrements, il ne m'appartient pas d'instruire ceux dont je dois prendre les leçons ; mais permettez-moi seulement ici de réveiller votre attention sur une menace qui doit nous faire trembler, et que nous ne devons jamais oublier ; car le Seigneur lui-même, par l'organe de son Eglise, ou, si vous voulez, c'est toute l'Eglise elle-même assemblée et inspirée de Dieu, qui, s'expliquant par ses pasteurs, nous avertit que si, par de vains égards et des considérations peut-être intéressées, nous usons d'une molle indulgence ; si pour des fautes graves nous nous contentons d'exiger de faibles satisfactions, et que nous ne mettions pas entre l'un et l'autre toute la proportion convenable, nous en répondrons un jour, et nous en serons comptables à la divine justice : *Ne si forte peccatis conniveant, alienorum peccatorum participes efficiantur* ( *Conc. Trid.* ). Ah ! mes frères, ne nous chargeons pas des péchés d'autrui ; remplissons notre ministère sans nulle distinction des personnes. S'ils savent quel est le Dieu qu'ils ont à satisfaire, ils se soumettront à tout, et s'ils ne le connaissent pas,

qu'ils apprennent de notre fermeté à le connaître. Ce n'est point à nous de régler ses droits selon notre gré, mais c'est à nous de les défendre et de les faire valoir tels qu'ils sont. Il nous en demandera raison, et aucun de ceux que nous aurons ménagés ne nous tirera de ses mains, ni ne prendra contre lui notre cause. Ainsi Nathan obligea-t-il David, en lui déclarant que son péché lui était pardonné, d'accepter la mort de son propre fils, que Dieu avait résolu de lui enlever. Pénitence bien sévère dans l'estime du monde, et si maintenant il fallait condamner des pécheurs à de semblables sacrifices, où en serions-nous ? Toutefois le saint roi ne répliqua point, ne se récria point, ne se plaignit point, parce qu'il avait bien d'autres vues que nous de la justice de Dieu, envers qui il se reconnaissait coupable. Rempli de cette pensée qu'il avait péché : *Tibi soli peccavi et malum coram te feci* (Ps. L), il n'eut nulle peine à justifier l'arrêt qui lui était signifié ; et le souvenir de son crime lui fit aisément conclure que de quelque manière qu'il plût à Dieu de le châtier, ses jugements étaient toujours équitables : *Ut justificeris in sermonibus tuis* (Ibid.). Mais allons plus avant, chrétiens auditeurs ; et si le grand mystère dont je vous entretiens nous apprend à craindre la justice du Seigneur, il ne nous engage pas moins à nous confier en sa miséricorde, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Il est plus ordinaire qu'on ne pense de trouver des pécheurs qui désespèrent de la miséricorde divine. Quoique en général ils aient une idée confuse de la bonté infinie de Dieu, ils ne peuvent croire que les assurances qu'il nous en a données et les promesses qu'il nous a faites, les regardent personnellement ; pourquoi cela ? Pour deux raisons. La première est qu'un pécheur qui rappelle dans son esprit tous les désordres de sa vie, y aperçoit quelquefois de si grand excès, une malice si pure et si volontaire, un abus si criminel des bienfaits de Dieu, qu'il envisage son état comme une disgrâce sans retour, et tombe ainsi dans le même désespoir que Caïn : *Majior est iniquitas mea, quam ut veniam merear* (Genes. c. IV) ! Mon péché, dit-il, est trop énorme pour espérer que jamais Dieu pardonne. La seconde raison est que lors même qu'il reste au pécheur quelque espérance de réconciliation avec Dieu, quand, d'autre part, il vient à considérer la corruption de son cœur, la tyrannie de ses passions, la force et la violence de l'habitude, il ne lui paraît pas possible de se maintenir jamais dans l'état d'innocence, supposé qu'il eût le bonheur de le recouvrer, et il ne peut s'imaginer qu'un homme mort comme lui par le péché soit jamais capable de conserver la vie de la grâce et de s'y perfectionner : *Putas ne mortuus homo rursum vivat* (Job. c. XIV) ? Quelle apparence qu'un pécheur tel que je suis passe de la licence et du libertinage à la pratique des vertus chrétiennes ? Voilà les deux principes de ce dé-

couragement secret, qui l'arrête et qui l'empêche de travailler à sa conversion.

Or, Dieu, dans notre mystère renverse ces deux préjugés, en faisant éclater sa miséricorde d'une manière qui nous ôte toute excuse ; car, premièrement, en nous envoyant son Fils, comme Sauveur, dans un temps où nous avions encouru sa haine, et où nous étions formellement indignes de ses faveurs, il nous donne à juger par là que notre indignité, quelle qu'elle soit, ne peut être un obstacle invincible à sa grâce ni à notre retour vers lui. Secondement, en relevant l'homme par la grâce du Rédempteur qu'il nous envoie, il nous montre comment il sait trouver dans notre indignité même une occasion de nous élever à une plus éminente sainteté. Deux pensées d'autant plus consolantes que ce sont deux vérités incontestables dans la religion.

Non, chrétiens, quelque indignes que nous soyons de la grâce de notre Dieu, quand nous l'avons perdue, nous n'en devons pas néanmoins pour cela désespérer ; et afin de vous en convaincre par ce mystère de la rédemption des hommes, rappelez, je vous prie, dans votre esprit l'état déplorable où nous avait réduits la chute de notre premier père. Dépouillés de la grâce originelle, enfants de colère, vases réservés à tous les coups de la justice du ciel et incapables de la satisfaire, dégradés de cet auguste caractère d'enfants de Dieu dont il marqua nos premiers parents, et destitués enfin de tous nos droits à l'héritage céleste, que pouvions-nous attendre autre chose d'un Dieu vengeur que l'arrêt irrévocable de notre éternelle damnation ? *Terribilis quædam expectatio judicii* (Hebr. c. X). Et ne semblait-il pas en effet que ce dût être là notre sort ? Il n'avait pas même pardonné à ses anges, il les avait précipités dans l'abîme dès le moment de leur révolte, et qu'avions-nous par où nous eussions mérité d'être traités avec plus d'indulgence ?

Mais que dis-je, mes chers auditeurs ? c'est là raisonner en homme, et non point en Dieu ; car voici ce que dit le Seigneur : *Miserebor cui voluero, et clemens ero in quem placuerit* (Exod., c. XXXIII), je ferai grâce à qui il me plaira. Voilà la règle de la miséricorde infinie de Dieu. Non-seulement elle a pour objet de gratifier de ses dons des sujets qui ne les ont pas mérités, mais même des sujets qui méritent d'en être éternellement privés. Ce n'est point ici la clémence d'un homme qui dans lui-même n'a pas un assez grand fonds de bonté pour être à l'épreuve de toutes les offenses ; mais c'est un Dieu, lequel ne cherche point hors de lui les motifs qui l'engagent à nous faire du bien. Il les trouve dans sa propre essence, et plus l'indignité croît de notre part, plus il a de quoi signaler son amour, dont toute la malice du cœur humain ne peut tarir les sources inépuisables. C'est donc alors que, ne consultant que son cœur, ce cœur si bon envers des malheureux, et si facile à s'attendrir sur nos misères, il nous tend les bras, et ne pense

qu'à nous rappeler et à nous recevoir. Écoutez-le s'expliquer là-dessus dans les termes les plus exprès et les plus touchants. *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (Jerem., c. XXIX). Ce n'est point votre perte que je médite, c'est votre rétablissement. Vous n'avez encore vu que des effets de ma justice, et vous m'avez connu par où je souhaiçais moins me faire connaître. Mais connaissez mieux désormais votre Dieu, et jugez de sa disposition en votre faveur par ce qu'il fait pour vous, et de son propre mouvement. Apprenez que si mes jugements sont formidables, ma bonté est encore plus miséricordieuse et plus libérale, que vous ne pouvez m'oublier à tel point que je ne me souviens toujours de vous; que quelque soin que vous preniez de vous éloigner de moi, vous n'étoufferez pas l'extrême désir que j'ai de vous rapprocher; qu'avec quelque ardeur que vous couriez à votre perte, je saurai vous retenir jusque sur le bord du précipice, et vous sauver. *Redimam in brachio extento et in iudiciis magnis*. Oui, je vous sauverai, et s'il y faut employer toute ma puissance et toute ma sagesse, il n'y aura rien que je n'entreprenne, ni rien que je ne sacrifie à votre intérêt éternel. *Redimam in brachio extento et in iudiciis magnis*. Ainsi parle ce Dieu de miséricorde. Or, encore une fois, nous donner un Sauveur en de semblables conjonctures, n'est-ce pas nous faire voir que, quelque sentiment que nous ayons de notre indignité, notre espérance n'en doit pas être moins ferme, puisqu'elle est établie sur le fondement le plus solide?

Saint Paul traite excellemment ce point dans son Epître aux Romains. Mes frères, leur dit ce grand apôtre, je ne comprends pas comment un frère qui croit en Jésus-Christ, peut manquer de confiance et ne se pas promettre tout des mérites et de la grâce de ce divin médiateur. Qui l'a obligé de se livrer pour nous, lorsque nous étions en guerre avec lui et avec son Père? Où est l'homme si juste qui pût trouver un ami assez zélé pour vouloir mourir en sa place? *Vix pro justo quis moritur* (Rom., c. V). Or, c'est en cela que Dieu nous a donné le plus sensible témoignage d'un amour sans bornes, d'avoir bien voulu que son Fils vint nous racheter, aux dépens même de sa vie, quand nous étions encore pécheurs: *Commendat Deus charitatem suam in nobis quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est* (Ibid.). Mais ce n'est pas assez, continuait le docteur des nations; car si Dieu, notre libérateur et notre sauveur, a pu se résoudre à nous donner des marques si essentielles de sa charité, lorsqu'il s'agissait de se faire homme et de mourir, maintenant qu'il ne s'agit plus que de nous appliquer les fruits de sa mort, sommes-nous raisonnables, si nous ne le croyons pas disposé à nous accorder une pleine rémission? et pouvons-nous craindre que notre indignité le porte à nous rejeter, après qu'il s'est porté de lui-

même, malgré toute notre indignité, à nous prévenir si favorablement et à nous rechercher? *Si enim cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus, multo magis reconciliati salvi erimus in vita ipsius* (Ibid.).

Mais quelle est, chrétiens, la faiblesse de notre esprit? C'est de mesurer la bonté de Dieu par la nôtre, c'est de juger des sentiments de Dieu par ceux de notre cœur. Et parce que nous ne sentons pas dans notre cœur cette charité désintéressée et assez généreuse pour se répandre sur d'indignes sujets, nous ne voulons pas, si j'ose m'exprimer de la sorte, que Dieu soit meilleur que nous. Erreur plus insoutenable que jamais, depuis l'avènement du Fils de Dieu; et voilà pourquoi les Pères ont prétendu que le désespoir de Judas était plus criminel que celui de Caïn; car, disent-ils, ce malheureux homicide n'avait pas devant les yeux le même gage de la miséricorde du Seigneur; il n'avait pas été témoin des mêmes effets, ou plutôt des mêmes prodiges de bonté; au lieu que Judas avait vu toutes ces merveilles, il avait été confident des sentiments les plus secrets de Jésus-Christ; cent fois il avait entendu de sa bouche ces paraboles si consolantes de la brebis égarée, de l'enfant prodigue; cent fois il avait admiré sa douceur envers les pécheurs qui se présentaient à lui. Ainsi, conclut saint Jérôme, Judas, se désespérant au milieu de tous ces exemples, outragea plus vivement son maître qu'il ne l'avait offensé par sa trahison: *Magis ex hoc offendit Dominum, quia se suspendit, quam quod ipsum prodidit*. (Hieron.)

Il y a plus encore, et voici dans ce mystère un nouveau trait de miséricorde, qui passe tout ce que vous venez d'entendre. Non-seulement Dieu nous fait connaître que quelque indignes que nous soyons de sa grâce, nous n'en devons jamais désespérer; mais il nous apprend comment il sait tirer de notre indignité même l'occasion de nous élever à un état plus parfait et plus saint que celui d'où nous sommes tombés; c'est sur cela que saint Augustin triomphe, lorsqu'il répond à la question que lui faisaient les païens, savoir, pourquoi Dieu qui prévoyait le péché de l'homme, n'a pas laissé de le créer. Je conviens, leur disait ce saint docteur, que Dieu avait prévu la chute du premier homme; mais cette chute n'était pas une raison pour ne le point former. Dieu dans les trésors de sa miséricorde avait une ressource à nos disgrâces. Il ne permettait un mal que pour nous procurer un bien et un grand bien. Il ne souffrait l'égarement du chef, que pour venir lui-même nous conduire en sa place. S'il laissait contracter à l'homme la tache du péché, ce n'était que pour guérir cette plaie par un remède qui nous rendit une santé plus complète. S'il laissait détruire cet état d'innocence où l'homme fut formé, ce n'était que pour nous rétablir dans l'état d'une nouvelle justice et dans la loi de grâce. S'il laissait éteindre ce rayon de lumière dont l'homme avait été éclairé, ce n'était que pour nous

communiquer dans la suite des lumières plus abondantes et de plus sublimes connaissances. Aussi est-ce en ce sens que l'Eglise entend et chante solennellement ces paroles : *Felix culpa, quæ talem meruit habere redemptorem* (*Offic. Ec.*) ! Heureuse faute dans son effet, puisqu'elle a été réparée par une telle rédemption ! *O certe necessarium Adæ peccatum* (*Ibid.*) ! Sans doute le péché d'Adam était nécessaire pour mettre la miséricorde de Dieu dans tout son lustre. Rien ne pouvait mieux nous apprendre comment il sait faire naître le plus beau jour des ténèbres les plus épaisses, et comment il fait servir le péché même à notre sanctification.

Apprenons-le en effet, mes chers auditeurs, et imprimons-nous fortement dans le cœur une vérité qui nous touche de si près et où nous sommes si intéressés ; car je l'ai dit, et je le répète ; c'est ainsi que Dieu dans une secrète et aimable conduite de sa Providence se sert quelquefois de nos plus grands désordres pour nous faire atteindre à un point plus éminent de vertu, et qu'il ne laisse entrer certaines âmes dans la voie de perdition que pour les ramener dans les voies du salut et pour les y faire marcher avec plus de ferveur. Ce sont là de ces miracles d'une grâce spéciale et particulière, qui nous enlèvent presque malgré nous, et qui nous attachent ensuite à Dieu avec une tendresse, une vivacité, un dévouement, que nous n'aurions peut-être jamais eu sans le péché. Peut-être Madeleine n'eût elle jamais éprouvé ces transports, ces sensibilités, ces impressions si fortes de l'amour divin, si la vue du passé n'eût excité son repentir et piqué sa reconnaissance. Peut-être David n'eût-il jamais conçu dans son cœur ces sentiments d'une contrition si pure, si humble, si animée, s'il n'eût été ni adultère ni homicide. Peut-être saint Paul aurait-il eu moins de zèle pour la foi, s'il n'en eût jamais été le persécuteur, et que la pensée de ce qu'il avait fait pour la détruire ne l'eût pas engagé à redoubler ses efforts pour la prêcher aux nations et pour la défendre contre ses ennemis.

Et parmi le commun des fidèles, combien de pécheurs ne sont revenus à Dieu que par des égarements et des fautes grossières qui leur ont fait ouvrir les yeux ? ils étaient dans un profond assoupissement sur l'affaire de leur salut ; ils ne sentaient pas l'état du péché où ils vivaient, ils comptaient pour rien que Dieu fût offensé, pourvu qu'ils ne perdissent ni leur honneur ni leur crédit dans le monde. Qu'a fait Dieu ? il a retiré sa main, il a permis qu'ils portassent leurs désirs bien au-delà du terme qu'ils avaient prescrit à leur passion, ils se sont difflamés par des excès honteux, et Dieu, dans une si favorable conjoncture, s'est présenté pour les recueillir. Cette femme mondaine qui se permettait sans scrupule mille libertés criminelles, qui sans connaître la véritable situation de son âme, y nourrissait une de ces inclinations qui trompent les plus éclairés ; après de longs détours en est enfin venue à un engagement qui n'a que trop éclaté, et

qu'elle pleure présentement avec tant d'admiration aux pieds du Seigneur et dans une sainte retraite. Cet homme sans probité et sans foi, qui n'avait nul égard aux intérêts de sa conscience, tandis qu'il a pu tramer sourdement ses fourberies et ses artifices, se déclare enfin par quelque lâcheté qui le déshonore, et la confusion dont il se voit couvert est pour lui une matière de réflexions sérieuses et salutaires sur l'injuste commerce où il s'exerçait depuis longtemps et à quoi il renonce. Ce libertin qui méprisait toutes les lois divines et qui se flattait par la seule force de sa raison d'observer les lois humaines, s'abandonne à des dérèglements scandaleux, qui lui attirent de mauvaises affaires, et lui causent des chagrins dont il se sert utilement pour se remettre dans le devoir. Voilà de ces coups de prédestination qui humilient les plus justes, quand ils voient quelquefois des pécheurs entrer dans des dispositions intérieures qu'ils n'ont jamais portées si loin ; être touchés pour Dieu des sentiments les plus affectueux ; exécuter des choses qu'une vertu du premier ordre oserait à peine entreprendre, et se trouver en état de faire la leçon à ceux mêmes qui n'espéraient plus de les convertir. C'est en de tels sujets, dit saint Paul, que Dieu se plaît à répandre les richesses de sa grâce avec d'autant plus d'abondance, que le péché y a régné avec plus d'empire : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia* (*Rom., c. V.*).

Faut-il plaindre, Seigneur, ou plutôt ne faut-il pas envier la destinée de ces heureux favoris de votre miséricorde ? Prenez-vous des mesures si efficaces pour ceux que vous n'avez pas dessein de sauver ? Qui ne croirait, à les voir vivre sans loi, sans règle, sans principes, au gré de toutes leurs convoitises : qui, dis-je, ne croirait pas que ce sont des victimes destinées aux feux éternels ? Et lorsque sur le point de leur ruine, par un effort de votre bras tout-puissant, vous les arrêtez tout à coup, qui n'adorera pas cette main secourable et ce cœur de Père ? *Mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit* (*I Reg. c. II*). Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de rendre ainsi la vie à des morts, et d'arracher à l'enfer des âmes à demi-réprouvées. C'est à ces âmes que Dieu adresse par le prophète Isaïe ces belles paroles : *Ad punctum in modico dereliqui te, et in miseracionibus magnis misertus sum tui* (*Isai c. LIV*). Je me suis éloigné de vous pour un temps. Je vous ai caché mon visage dans l'indignation de ma colère : *Ad punctum in modico dereliqui te* ; mais j'ai toujours été le même quant au fond. Toujours attentif à vous observer, je n'ai point cessé de veiller sur vous ; et lors même que je semblais vous oublier, c'était alors que je mettais pour vous en œuvre les moyens les plus puissants que me suggéraient ma sagesse et mon amour. Il ne me restait plus en quelque sorte d'autre voie pour aller à votre cœur que de laisser croître le nombre de vos iniquités. Elles ont exercé ma patience, mais elles ne l'ont point lassée. Je vous ai en-



tendu, et plus vous vous êtes obstiné à votre malheur, plus je me suis appliqué à votre salut : *Et in miserationibus magnis misertus sum tui.*

Ah ! chrétiens, il est peut-être ici des personnes de ce caractère. Je ne sais à qui Dieu parle, ni en faveur de qui il me fait parler ; mais qui que vous soyez, mon cher auditeur, je vous annonce de la part de votre Dieu, que c'est aujourd'hui le jour qu'il a marqué pour votre conversion : *Evangelizo vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodie Salvator (Luc. c. II).* Vous êtes le sujet qu'il a choisi pour glorifier sa miséricorde : nul autre n'est plus propre que vous à cet aimable ministère. Quand on vous verra vous rapprocher de Dieu, que pensera-t-on de cette bonté paternelle qui vous est venue chercher ? Que les justes vivent bien, les impies l'attribuent à l'habitude ou au tempérament. Que les prédicateurs prêchent la pénitence, on répond que c'est leur emploi ; mais que vous, vous dis-je, après une vie toute corrompue, vous embrassiez une vie toute chrétienne, c'est le pur ouvrage du Très-Haut ; ce changement ne peut partir que de sa grâce : *Hæc mutatio dextera Excelsi (Ps. LXXVI).* Cette preuve est donc sans réplique, et elle ne sera pas sans effet. Si vous franchissez le pas, d'autres, édifiés, consolés, animés convaincus par votre exemple, se rendront ; et vous-même, charmé de la conduite de Dieu qui vous a tiré de l'abîme, vous ferez par reconnaissance ce que faisait David : *Docebo iniquos vias tuas, et impij ad te convertentur (Ps. L).* Oui, Seigneur, j'enseignerai à tout le monde ces voies douces et engageantes par où il vous a plu de me rappeler ; et quand on saura en quel aveuglement j'étais plongé ; quand on connaîtra cette longanimité et cette patience infatigable avec laquelle vous m'avez supporté, ces heureuses occasions que vous m'avez ménagées, cette suite et cet enchaînement de grâces si sagement préparées, si favorablement dispensées, quand on découvrira les traits de cette miséricorde qui m'a toujours suivi comme pas à pas : eh Seigneur, qui pourra se défendre des mêmes poursuites ? qui pourra vous disputer un cœur que vous attaquez par des endroits si sensibles ? *Docebo iniquos vias tuas, et impij ad te convertentur.*

Que reste-t-il, mes frères, à conclure de tout ceci, demandait saint Paul aux Romains, après les avoir remplis de confiance par ce grand motif ? Prendrons-nous des sentiments de présomption, et dirons-nous qu'il n'y a qu'à persévérer dans le crime, afin que la grâce triomphe plus glorieusement ? *Permanebimus in peccato, ut gratia abundet (Rom., XVI).* A Dieu ne plaise que nous raisonnions de la sorte, et que nous fassions de la bonté divine un abus si condamnable ! *Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo (Ibid.).* Car nous, que cette miséricorde a si souvent prévenus, et qu'elle prévient encore, pourrions-nous l'outrager avec tant de mépris ? Est-ce là ce qui lui est dû ? et parce que c'est une misé-

corde infinie, est-il juste que nous la mettions à des épreuves continuelles ? Quelles conséquences ! le Dieu que j'adore est bon au-delà de tout ce que je puis ou concevoir ou espérer ; je n'ai donc qu'à persister dans mes infidélités, et qu'à porter mes ingratitude jusqu'aux derniers excès. Il m'aime assez pour ne pouvoir consentir à ma perte, lors même que je m'obstine à me révolter contre lui ; je n'ai donc qu'à lui faire toujours les mêmes insultes et qu'à l'offenser avec la même liberté. Eh ! chrétiens, est-ce ainsi que pense une âme raisonnable et un cœur bien fait ; et ne faut-il pas plutôt convenir qu'un maître qui court après son esclave, qui le sauve au prix de son sang, qui descend de sa gloire, et oublie sa propre grandeur pour s'abaisser jusqu'à lui, mérite bien qu'on sacrifie quelque chose à un amour si généreux ?

Voilà ce que nous doit inspirer la miséricorde du Seigneur, et c'est pour cela que les Pères faisaient voir aux hérétiques de leur temps, qu'elle a pour objet de détruire le péché plus noblement même que la justice, parce que la justice, en vengeant l'offense faite à Dieu, peut toujours laisser dans l'âme du pécheur un fonds d'indocilité et de rébellion ; au lieu que la miséricorde amollit le cœur, le charme, le gagne, le soumet. C'est elle qui en remue les ressorts les plus secrets, qui, par une sainte haine, le tourne contre lui-même, qui l'engage à faire à Dieu une satisfaction d'autant plus recevable et plus agréable qu'elle est plus volontaire, qui l'oblige à désavouer ses erreurs, à combattre ses passions, à rompre tous ses attachements. Tel est, dis-je, l'effet de la miséricorde considérée de près. Si ce n'est pas ce qu'elle opère dans nous, c'est que nous ne la connaissons pas. On se la figure sous la fausse idée d'une molle indulgence ou d'une lâche faiblesse à souffrir tout et à pardonner tout. Est-ce là, mon cher frère, la miséricorde de votre Dieu ? Si vous pouviez ou si vous vouliez vous le représenter tel qu'il est, vous tenant suspendu sur les abîmes du néant, découvrant toute la malice de votre péché, étant maître d'en tirer la plus prompte vengeance, sollicité sans cesse par sa justice à prononcer l'arrêt de votre condamnation, n'ayant plus que son cœur qui lui parle pour votre défense, et n'étant plus retenu que par le zèle qui l'intéresse pour vous ; si quelquefois vous vous retraciez seulement cette faible image d'une miséricorde au-dessus de toute expression, et non point ce vain fantôme dont l'imagination se laisse jouer, et dont on se flatte dans le vice, pécheur, quelque endureci que vous soyez, vous auriez peine à ne pas céder aux recherches d'un Dieu si digne de toute la tendresse et de toute l'ardeur de votre amour.

De là même aussi ces regrets, ces témoignages de douleur et de la douleur la plus amère, que nous admirons dans des pécheurs pénitents. Cette seule réflexion leur fait verser des torrents de larmes ; vous, Seigneur, être vous-même venu à moi ! m'avoir suivi dans mes égarements, et ne

m'y avoir point abandonné! Était-ce moi, mon Dieu, à qui il fallait faire cette grâce. Tant d'autres qui vous avaient autrefois servi en esprit et en vérité, se sont retirés de vous, et vous vous êtes retiré d'eux; vous les avez frappés de votre malédiction et de vos anathèmes; pourquoi m'avez-vous épargné, et qu'avez-vous trouvé en moi qui vous engageât à me distinguer? De là cette confusion, ces gémissements du prince des apôtres, lorsque Jésus-Christ jeta sur lui ce regard qui lui perça le cœur: ô Dieu, daigner encore jeter les yeux, et quels yeux? des yeux de charité; et sur qui? sur le plus ingrat des hommes, sur un blasphémateur, sur moi! De là ces transports de Madeleine, qui, voyant que son maître la recevait à ses pieds, et qu'il se déclarait même pour elle, étonnée et toute interdite, n'avait point de paroles pour s'expliquer, et ne se faisait entendre que par ses sanglots.

Plaise au ciel, mes chers auditeurs, que ce soit là, par rapport à vous-mêmes, le fruit de ce discours! Dans ce grand mystère où le Verbe de Dieu descend jusqu'à nous, il n'a point d'autre vue que la gloire de son Père et que notre perfection. Entrons dans ses desseins puisqu'ils nous sont si avantageux, et profitons de la grâce qu'il nous apporte. Avec cette grâce et par cette grâce nous renoncerons au péché, nous nous mettrons à couvert de la justice du Seigneur et de ses châtimens, nous marcherons dans les voies de sa miséricorde, et nous parviendrons à la souveraine béatitude où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

### SERMON XLVII.

#### POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Cum ergo natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerusalem, dicentes: Ubi est qui natus est rex Judæorum.

*Jésus étant né à Bethléem de Juda, sous le règne d'Hérode, les Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demandèrent: Où est le roi des Juifs qui vient de naître (S. Matth., ch. II).*

Il y a de quoi s'étonner, chrétienne compagnie, que Jésus-Christ étant né dans la Judée sous le règne d'Hérode, et que sa naissance ayant été accompagnée de miracles, ce prince néanmoins l'ait ignorée, tandis que les mages qui vivaient dans l'Orient, si éloignés des lieux où se passaient ces divins mystères, en sont néanmoins informés, et qu'ils s'en expliquent avec tant d'assurance. Mais il y a encore plus lieu d'être surpris, ajoutent les Pères, que ce malheureux prince instruit de la naissance du Messie, et par les Mages et par les docteurs de la loi, ne veuille savoir où il est né que pour le perdre, pendant que les Mages ne font toutes leurs diligences pour le trouver, qu'afin de lui rendre leurs devoirs et de lui présenter leurs hommages comme au souverain maître de l'univers. Tel a toujours été le caractère de l'impie, ou de ne penser point à connaître Dieu, ou de ne penser à le connaître que

pour le détruire, autant qu'il lui est possible, et pour l'anéantir dans son esprit; au lieu que le fidèle dans tous les temps a fait sa principale étude de la connaissance de ce premier Être, et qu'il ne s'est appliqué si constamment à en connaître l'excellence et les divins attributs, que pour l'adorer en vérité, d'esprit et de cœur.

C'est donc cette conduite si déraisonnable de l'impie, et cette sage disposition où se trouve l'homme fidèle, que j'ai entrepris de vous faire observer aujourd'hui: l'une dans l'infidélité d'Hérode, et l'autre dans la foi des Mages. Vous verrez dans Hérode un impie que la passion gouverne, et qui dans toutes les démarches qu'il fait en matière de religion, est également déraisonnable. Je dis déraisonnable, lorsque possédé de son ambition, et bornant là toutes ses vues, il ne s'occupe point de Dieu, qui seul en ce monde doit faire toute l'occupation d'un homme sage; et j'ajoute même plus déraisonnable en pensant à Dieu et en le cherchant, parcequ'il ne le cherche et qu'il n'y pense que pour le combattre et que pour en abolir la créance et le culte. Vous admirerez au contraire dans les Mages la sagesse et la sainte docilité du fidèle, dont toute l'attention est à découvrir dans la nature le suprême auteur de toutes choses; et qui l'ayant une fois connu, se soumet sans résistance à ses ordres, et se dévoue sans réserve à son service. L'impie, déraisonnable dans le profond oubli de Dieu où il vit, vous engagera à prendre le parti de l'homme fidèle, qui fait en cette vie sa plus importante affaire de vaquer à la connaissance de Dieu: c'est la première partie. L'impie, encore plus déraisonnable lors même qu'il cherche Dieu, parce qu'il ne le cherche que par une maligne curiosité et que pour s'élever contre lui, doit vous porter à imiter la droiture et la religieuse simplicité du fidèle, qui ne demande à connaître le Seigneur que pour lui rendre l'obéissance qui lui est due, et que pour l'honorer; c'est la seconde partie. Peut-être, chrétiens, qu'après avoir bien considéré la différence qui se rencontre entre ces deux caractères, surtout si vous y joignez le malheur d'Hérode, que Dieu par un juste châtimen abandonne à son sens réprouvé, et les soins paternels de la providence qui veille sur le retour des Mages, vous en serez touchés, et, selon la parole du prophète Malachie, vous vous attacherez plus étroitement que jamais à votre Dieu qui est le Dieu de l'univers: *Et convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium, et servientem Deo et non servientem ei (Malach., c. III).* Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie, et saluons-la en lui disant avec l'Ange: *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Quelle était la passion dominante d'Hérode? une ambition démesurée et un désir de régner, que ni les lois divines et humaines, ni le sang de ses sujets ne purent éteindre. Il ignorait la religion des Juifs dans ses principes, et il se figurait le Messie qu'ils attendaient comme un usurpateur qui lui

devait enlever la couronne. Ainsi, faisant une affaire de politique, d'un des points de religion le plus essentiel, il sacrifia les intérêts de sa conscience à son élévation. Il n'eut d'autre vue ni d'autre soin que de se maintenir sur le trône, et ne pensa point à la religion de ses pères, qu'il regardait ou comme une chimère, ou comme un obstacle à ses desseins ambitieux. Mais qu'était-ce au contraire que les Mages? des hommes attentifs et presque uniquement adonnés à la recherche des choses du ciel. De sorte que dans l'opinion de saint Jérôme, entre les divers emplois qui partageaient leur vie, la religion tenait le premier rang; et de là même, selon le témoignage de ce saint docteur, cette frugalité où ils vivaient, cet éloignement de toutes les bagatelles et de tous les plaisirs du siècle; et ne se nourrissant en quelque façon et ne s'entretenant que de la contemplation des plus sublimes vérités, et par là s'attirant l'amour et la vénération des peuples.

Voilà, chrétiens, en quoi diffèrent l'impie et le fidèle à l'égard de la foi. L'impie, à l'exemple d'Hérode, est tellement possédé de la passion qui le domine, soit plaisir, soit avarice cupidité, soit envie de s'élever, qu'il efface de son souvenir toute idée de Dieu et de culte de Dieu. Parlez-lui de cet Etre suprême, il vous fera la même réponse que Pharaon fit à Moïse : *Quis est Dominus* (*Ex. chap. V*)? et qui est-il ce souverain maître? Au lieu que le fidèle, ou du moins celui qui le veut être, s'applique, comme les Mages, à l'étude la plus importante, qui est celle de la créance où il doit se fixer et qu'il doit suivre, se fait un capital d'en pénétrer à fond toute la vérité, et ne connaît point de science plus utile ni plus nécessaire à l'homme, que celle qui nous conduit à la connaissance du premier Etre, et de la manière dont il veut être honoré.

Or à juger sainement de la conduite de l'un et de l'autre, est-il un plus grand dérangement d'esprit que celui de l'impie, qui ne se met point en peine de savoir s'il y a un Dieu, ni quel il est; qui n'entre là-dessus en nul examen, et qui, fermant les yeux à toutes les lumières de la raison, se fait une idole de sa fortune, de ses appétits sensuels, de ses inclinations vicieuses; leur consacre toutes ses pensées, toutes ses réflexions, et remplit tellement le cours de sa vie d'occupations toutes profanes, qu'il ne lui reste pas un moment de loisir pour vaquer à sa religion; est-il rien, dis-je, de moins raisonnable que cette conduite, soit qu'on la considère par rapport à Dieu, soit qu'on l'envisage par rapport à nos propres intérêts?

Je dis conduite la plus déraisonnable par rapport à Dieu. Car dès là qu'il est Dieu, et que l'homme est sa créature, la raison n'exige-t-elle pas que, se voyant comblé de biens, dont il ne trouve point en soi-même la source, il tourne toutes ses vues à chercher son bienfaiteur; que, suivant les traces de la divinité, qui sont marquées sur tous les êtres sensibles, il avance peu à peu jusqu'à la connaissance de cet être indépendant;

et que, découvrant en lui l'auteur de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il possède, il adresse vers lui tous les mouvements de son cœur; que, plein du sentiment de sa dépendance, il rende hommage au seul être par excellence, qui mérite nos adorations, et que, pénétré de la plus vive et de la plus tendre reconnaissance, il la fasse éclater par un aveu solennel des bienfaits qu'il a reçus et par des éloges publics du maître à qui il s'en tient redevable. Voilà en quoi consiste le fond de la religion.

Mais ce n'est pas tout : et parce qu'il n'est pas juste que l'homme serve Dieu selon son caprice, parce que la même dépendance, qui nous oblige à reconnaître Dieu pour souverain, nous impose une égale obligation de nous soumettre à sa loi, il est encore du devoir de l'homme de faire toutes les diligences convenables pour s'instruire des volontés de ce suprême législateur et pour y conformer ses actions. Et en effet, la sagesse qui est le principe de tout ordre bien établi, veut qu'un être intelligent, lequel se connaît inférieur, se range de lui-même dans l'état qui lui est naturel, c'est-à-dire dans une parfaite subordination au premier de tous les êtres. Or, cet état ne peut subsister sans la connaissance de la loi, qui, pour ainsi dire, est comme le lien par où la volonté des sujets et celle du maître s'accordent ensemble et demeurent toujours unies. Sans cette loi supérieure, quelque pénible, quelque dure et même quelque sainte en apparence que soit toute autre loi que nous nous imposerons nous-mêmes, nous ne vivrons point dans la dépendance, et vouloir se prescrire selon son gré une méthode de servir Dieu, c'est se faire soi-même l'arbitre de sa religion, c'est se faire de son propre sens une espèce de divinité, c'est rendre à ses propres lumières un hommage qui n'est dû qu'à Dieu, c'est lui disputer un droit qui est acquis et dont nous sommes si jaloux à l'égard de nos inférieurs, c'est leur donner lieu de nous refuser à nous-mêmes une obéissance que nous refusons au Tout-Puissant.

Or, qui peut observer une loi qu'il ne connaît pas, et qui peut la connaître, si l'on ne s'applique à en avoir une parfaite intelligence? Combien donc l'impie est-il excusable de n'y pas penser, et ne se condamne-t-il pas tous les jours lui-même, lorsqu'il condamne ceux qu'un pouvoir légitime lui assujettit et qui ne s'adonnent pas à l'exécution la plus prompte de ce qu'il a une fois ordonné; lorsqu'il veut que ce soient des hommes dévoués uniquement et sans réserve à sa personne; des hommes qui fassent toute leur étude de seconder ses desirs et même de les prévenir; des hommes qui le servent à l'œil, qui volent à sa parole et ne s'occupent d'autre chose que de le contenter et de lui plaire? Si jamais ils viennent à oublier ce devoir, quel soin prend-il de leur remettre leur condition devant les yeux? Quelle aigreur et quelle indignation leur témoigne-t-il? Combien se croit-il fondé en raison pour demander d'eux ce sacrifice perpétuel, et quelle est sa

surprise qu'ils n'aient pas encore compris sur cela tout ce qu'ils lui doivent? D'autant plus aveugle et plus injuste, qu'il ne fait pas attention que c'est un homme qui parle à des hommes comme lui; que l'autorité qu'il a sur eux n'est qu'arbitraire; que par une révolution de l'ordre de la Providence, il peut être soumis un jour à ceux-là mêmes auxquels il commande avec tant d'empire; au lieu que le domaine de Dieu sur lui est si essentiel, que Dieu cesserait d'être Dieu, s'il y pouvait renoncer, et que la créature cesserait d'être créature si elle pouvait s'affranchir de cette dépendance où elle a été formée.

Je dis plus, et s'il est quelque circonstance capable de rendre le procédé de l'impie plus criminel et d'en redoubler l'injustice, n'est-ce pas celle-ci? Que plus Dieu l'a favorisé, que plus Dieu l'a distingué, ou par la grandeur de la naissance, ou par l'abondance des biens de fortune, plus il se trouve disposé à perdre toute vue d'un maître si libéral envers lui, et qu'il croit son ingratitude solidement fondée sur le titre même qui doit l'attacher plus étroitement à Dieu, je veux dire sur le rang et le crédit qu'il a dans le monde. Car, qui sont ceux que nous voyons plus sujets à oublier le Dieu que nous adorons et qu'ils devraient servir et adorer comme nous, ou même, dans un sens, plus que nous? Ne sont-ce pas ces grands que Dieu, par un choix de faveur et de pure grâce, a placés sur nos têtes? Ne sont-ce pas ces riches et ces opulents qu'il a comblés de ses dons, et à qui, si j'ose ainsi m'exprimer, il a prodigué ses trésors?

Ce n'est, me direz-vous, ni par un esprit d'orgueil, ni par impiété que l'homme oublie Dieu, et qu'il ne pense pas aux devoirs de sa religion. Ce sont les affaires de la vie qui l'en détournent et qui le dissipent. Erreur non moins dangereuse ni peut-être moins déraisonnable que la première. En vain l'on se retranche sur les embarras et les agitations du monde; l'affaire la plus solide est de penser à ce qu'il y a pour nous de plus précieux; et dès que l'homme est capable de s'occuper des choses temporelles préférablement à Dieu et à son salut, quoi qu'il dise, il n'est pas assez persuadé que ce salut soit son affaire capitale, ni que Dieu soit le premier bien qu'il ait à désirer et à rechercher; ou, s'il est persuadé de l'un et de l'autre, il faut conclure qu'il n'agit pas en homme prudent et sensé, mais qu'il vit dans le plus déplorable égarement. Car où est l'homme doué de raison et agissant selon sa raison, qui ait jamais préféré l'accessoire au principal, le superflu au nécessaire, le vide et l'apparent à l'essentiel, les moyens à la fin? Or, voilà ce que sont tous les amusements de ce monde: je dis amusements, et sous ce terme je comprends tout ce qui s'appelle affaires du monde comparées à l'affaire du salut.

Et s'il est vrai, mon cher auditeur, que les affaires et les emplois de cette vie soient un titre suffisant pour nous dispenser de toute étude de la religion, quand sera-ce que

nous serons obligés de nous instruire de l'unique affaire pour laquelle Dieu nous a créés? En quel temps faudra-t-il servir un Dieu qui mérite de l'être en tout temps? L'enfance nous dérobe malgré nous une des parties les plus considérables de nos jours. L'homme, réduit en quelque manière au sort des animaux, ne jouit pas encore de cette excellente faculté, qui le peut élever à la connaissance de Dieu. Effacez, Seigneur, disait saint Augustin, effacez du nombre de mes années cette vie animale dont le souvenir me fait confusion: *Hanc ergo ætatem piget annumerare* (August.). Du moment que l'homme commence à ouvrir les yeux et à raisonner, ne l'applique-t-on pas d'abord aux affaires du siècle pour lui former l'esprit? Les sages mondains n'ont-ils pas pour principe de donner là-dessus et au plus tôt à leurs enfants toutes les lumières que leur ont fournies la prudence de la chair et l'expérience? Ne prennent-ils pas à tâche de les prévenir de cet entêtement dont ils sont infatués, et qui est de faire leur premier soin et comme leur seule affaire de leur établissement sur la terre?

Or, dès qu'on s'est fait une fois ce plan et qu'on s'est embarqué dans cette route, voit-on jamais la fin de toutes ces distractions et de tous ces mouvements où elle engage? Les affaires se succèdent les unes aux autres et s'entassent les unes sur les autres, comme les flots de la mer. On se laisse emporter au torrent, et presque malgré soi l'on s'abandonne au cours rapide qui nous entraîne: *Væ tibi flumen moris humani, qui sic volvis et revolvis filios Adam* (Ibid.)! Malheur à toi, torrent impétueux de la coutume et des maximes qui règnent dans le monde! mais surtout malheur à ceux qui se livrent à tes impressions et qui te suivent, sans prévoir en quels abîmes tu les conduis. Car ils arrivent enfin à ce terme fatal qu'ils n'ont jamais considéré. L'éternité leur présente cette vaste étendue de temps, à laquelle ils n'ont point pourvu. Une mort, dont ils sont surpris lorsqu'ils s'y attendaient le moins, les fait entrer dans ces espaces infinis où l'on apprend à ses propres dépens ce qu'on n'a pas voulu savoir pendant la vie: voilà la destinée du libertin qui oublie Dieu. Car en est-il un entre ceux que nous voyons mourir, qui meure sans affaires, sans vues, sans désirs par rapport au monde; et si, pour s'employer à l'accomplissement de ses desseins et au succès de ses affaires, il ne s'est point mis en devoir de chercher Dieu, une telle négligence peut-elle être pardonnable?

Pensée terrible, qui, soutenue de tant d'épreuves les plus éclatantes et les plus funestes, acheva de déterminer saint Augustin, et lui fit enfin conclure l'ouvrage de sa conversion, qu'il remettait sans cesse d'un jour à l'autre, par de longs et de hasardeux retardements. Il comprit de là que tout le reste, hors Dieu, n'était qu'illusion, et qu'il devait s'adonner tout entier à la recherche de la vérité. Je voyais, ô mon Dieu, s'é-

criait-il, je voyais qu'on ne pouvait compter sur cette vie, et je me disais : Et si j'ai le malheur d'être enlevé tout à coup, où pourrai-je m'instruire de la vérité que je ne sais pas ? En quel état faudra-t-il que je sorte du monde, sans avoir appris ce qu'il n'est plus temps ailleurs d'apprendre ? Et s'il y a un Dieu vengeur de l'impiété, comme il m'est impossible de ne le pas croire, comment pourrai-je éviter les châtements qui sont dus à une ignorance volontaire, dans une si grande affaire que celle-là ? *Vita hæc misera, mors incerta : si subito obrepit, quomodo hinc exibimus, aut ubi nobis discenda sunt, quæ hic negleximus (Aug.) ?*

Mais quoi ! poursuivait le même saint docteur, à la vue de mille affaires dont il était accablé, et se faisant là-dessus à lui-même des difficultés : quand aurai-je le loisir de satisfaire aux devoirs de ma profession ? Où trouverai-je le temps pour cultiver mes amis, pour établir ma réputation dans le monde, pour m'y avancer et pour m'y maintenir ? N'est-il pas juste, s'il me reste quelques heures vides après des occupations aussi sérieuses que le sont les miennes, que je les donne au relâche de l'esprit pour retourner ensuite au travail ? Vains et chimériques prétextes dont nous nous flattons dans notre aveuglement. Faisons un sacrifice à Dieu de ces occupations indignes de nous ; et si nous ne pouvons trouver la vérité sans renoncer à ces soins frivoles, quittons tout pour la découvrir ; *Pereant omnia, et dimittamus hæc vana et inania : conseramus nos ad solam inquisitionem veritatis (Ibid.)*. Mais si cette prétendue vérité ne subsiste qu'en idée, reprenait-il encore, et c'est l'objection que se fait l'impie, pourquoi se procurer mal à propos tant d'inquiétudes ? Quand il serait possible que la chose fût ainsi, ce qui ne se peut, comme ce Père le fait voir ; quand il y aurait quelque lieu d'en douter, c'est pour cela même, concluait-il, que vous êtes obligé d'en faire une perquisition plus exacte, et de ne vous en pas tenir à un doute mal fondé, qu'une instruction plus ample pourrait suffisamment éclaircir. Il n'est rien de si insupportable ni de plus violent à l'homme, que d'avoir l'esprit partagé de la sorte par l'incertitude et le doute sur une affaire d'une telle conséquence, et la raison demande qu'il fasse un divorce absolu avec toutes les affaires passagères, jusqu'à ce qu'il soit pleinement en repos et content sur une affaire éternelle : *Quid si mors sensum omnem doloris amputabit ? ergo et illud ipsum querendum est (Ibidem)*. Voilà comment parle saint Augustin au sixième livre de ses Confessions. Non pas, ajoute ce grand homme, non pas qu'il soit nécessaire d'en venir à cette extrémité d'abandonner son état et toutes ses fonctions selon le monde pour se renfermer uniquement dans la science de la vérité ; mais il y a un tempérament, et l'homme le sait bien trouver dès qu'il le veut. En effet, si l'intérêt de votre santé vous engage à vous dérober pour un temps au soin de vos affaires, vous ménagerez des jours pour cela et vous

les prenez sans scrupule. Si le plaisir vous attire et que vous pensiez avoir besoin de quelque divertissement, vous avez des heures privilégiées à y destiner. Comment n'en avez-vous point pour Dieu, et que ne faites-vous au moins pour le salut de votre âme ce que vous faites pour la santé de votre corps et peut-être pour la satisfaction criminelle de vos sens ? *Deputentur tempora, distribuantur horæ pro salute animæ (Idem)*. Mais allons plus avant.

Car, ce qui me semble plus déplorable dans la conduite de l'impie qui, jaloux de savoir inutilement tant d'autres choses, laisse à part les vérités de la religion et ne daigne pas y arrêter une fois ses pensées, c'est l'impossibilité morale où il se réduit lui-même de connaître jamais Dieu et l'espace de nécessité qu'il s'impose de persévérer toute sa vie dans le même aveuglement et le même égarement. Suite inévitable de son extrême négligence et du trouble de ses passions, qui le gouvernent à leur gré et qui seules l'occupent et le possèdent. La raison de cette conséquence est évidente, et la voici, parce que l'ordre de la Providence, laquelle préside à la distribution des grâces, est que la grâce intérieure soit communément accompagnée d'une grâce extérieure et sensible qui réveille l'âme et qui donne lieu au Père des lumières d'éclairer l'esprit en même temps que les objets agissent sur les sens. Or, pour sentir ce mouvement du Saint-Esprit, il faut une vigilance assidue sur soi-même, une application exacte à discerner tout ce qui nous peut élever à Dieu, une délicatesse de conscience qui nous fasse regretter avec scrupule toutes les occasions que nous avons perdues ou que nous pouvons perdre, de dissiper le nuage qui nous cache Dieu. Enfin, comme l'esprit du Seigneur est toujours dans l'action, qu'il parle et que souvent il ne revient plus, c'est à l'homme aussi de se rendre toujours attentif jusqu'à ce qu'il ait trouvé cet heureux moment et cette favorable conjoncture où son salut est attaché. Mais dites-moi si l'impie dont nous parlons à cette vigilance, s'il a ce discernement de l'Esprit divin, s'il peut même l'avoir, et si les passions qui l'aveuglent lui permettent de voir dans les objets qu'il aperçoit devant lui, ce qui pourrait lui donner quelque connaissance de Dieu ?

Voilà quelle fut la source du malheur d'Hérode. Nous en avons déjà fait la remarque, et je la reprends. Ce prince était, pour ainsi dire, tout environné de lumières, sans vouloir reconnaître le Messie que tant de lumières lui découvraient. Il tenait sa cour dans cette sainte contrée où le Sauveur d'Israël venait de naître : les Anges à cette naissance avaient fait retentir les airs d'une harmonie toute céleste ; les pasteurs l'avaient entendue ; ils avaient eu le bonheur d'être témoins de toutes les merveilles qu'opérait la toute-puissance divine dans l'étable de Bethléem ; mais Hérode n'entendit rien, ni ne vit rien. Cependant une étoile paraît en Orient et se montre aux yeux des Mages

Ils en pénètrent le mystère, ils en suivent le cours, ils arrivent à Jérusalem; ils déclarent hautement le sujet qui les amène, et tandis qu'Hérode ignore ce qui se passe auprès de lui et dans son propre pays, des étrangers en sont instruits et le lui viennent annoncer. La préoccupation où il est l'empêche même d'apercevoir la vérité par l'endroit le plus important pour son repos et pour celui de ses Etats. On l'informe de la naissance d'un Homme-Dieu, et il se persuade que c'est un ennemi et un concurrent qui vient lui ravir le sceptre. Or, pourquoi ce terrible aveuglement au milieu de tant de lumières, et pourquoi tant de lumières au milieu du paganisme et de la gentilité? Pourquoi les Mages connaissent-ils le Messie, et pourquoi Hérode ne le connaît-il pas? Car il ne faut point attribuer cette différence à la seule grâce : il est visible qu'Hérode n'en manqua pas. Mais les Mages accoutumés depuis longtemps à chercher la vérité, la voient dès qu'elle se montre : Hérode, tout occupé de sa fortune ou plongé dans le plaisir, ne se laisse toucher que des objets qui flattent l'une ou l'autre de ces deux passions; tout le reste passe devant lui sans qu'il le remarque. En un mot, c'est que Dieu est partout pour le juste et qu'il n'est nulle part pour l'impie.

Plût au ciel que nous n'eussions pas des preuves si fréquentes de ce que je dis, et que le fidèle n'eût pas le déplaisir d'entendre si souvent ces reproches de l'impie, au milieu de tant de marques les plus éclatantes, par où la divinité se découvre à nos yeux : *Ubi est Deus tuus (Ps. XLI)* : où est votre Dieu? En vain le juste répond que tout est plein de ce Dieu, qu'il est répandu partout; que partout il agit sans cesse; que ce mouvement des cieux, si rapide et si réglé, que cette vicissitude des saisons qui se succèdent depuis tant de siècles et avec tant d'uniformité, que cet ordre de l'univers si constant et si sagement concerté, que cette multitude innombrable de plantes et d'animaux d'espèces si différentes, que le monde entier lui parle de son Dieu, que ce Dieu l'éclaire dans la lumière du soleil, qu'il le soutient par la fermeté de la terre, qu'il le fait subsister par la respiration de l'air, qu'il l'échauffe par la chaleur et par l'ardeur du feu, qu'on sent en tout la main de l'ouvrier qui, pour ainsi dire, a imprimé son sceau sur toutes les créatures. L'impie ne voit rien de tout cela, ou ne voit en tout cela que ce qui peut s'accommoder à sa convoitise et à son ambition. Il en tire tout ce qu'il juge propre à satisfaire sa sensualité et, sans remonter jusqu'au principe, ni pénétrer jusqu'à la fin des êtres sensibles qui s'offrent à sa vue, il les fixe, si je puis m'exprimer de la sorte, à l'usage ou plutôt à l'abus criminel qu'il en fait, et les rend tributaires de ses plus sales désirs et de ses plus honteuses concupiscences.

Il n'est pas plus éclairé sur ce qui peut le conduire à Dieu dans le monde moral; car quoiqu'il vive au milieu des justes, quoiqu'on lui donne chaque jour une infinité d'exem-

ples les plus édifiants et les plus touchants, quoiqu'il aperçoive devant lui mille traits d'une vertu plus qu'humaine, et qu'ils dusent lui faire conclure qu'il est un Dieu qui élève ainsi l'homme au-dessus de sa sphère naturelle, quoiqu'il soit témoin de tous les ressorts que la Providence fait agir en sa faveur, qu'il se fasse en sa présence des conversions soudaines qui ne peuvent être que l'œuvre du Très-Haut et de son bras tout-puissant, que la religion même qui subsiste malgré lui soit une conviction palpable et incontestable de sa vérité, rien ne l'émeut ni ne le réveille de son assoupissement. Il est sourd, il est insensible, il est mort à tout ce qui porte l'image et le caractère de Dieu, pourquoi cela? parce que le tumulte et les agitations du monde épuisent toute l'attention dont il est capable, parce que les voluptés sensuelles dont il est enivré le possèdent uniquement et sans réserve, parce qu'il n'a des yeux que pour les spectacles profanes, qui servent d'aliments à ses vicieuses inclinations, parce qu'il ne prête l'oreille qu'aux moyens qu'on lui suggère, ou de s'enrichir, ou de s'agrandir, parce qu'il consacre la meilleure partie de ses jours à de folles intrigues, et qu'il donne l'essor à des réflexions criminelles, tantôt sur les événements passés et tantôt sur les mesures qu'il doit prendre pour l'avenir; en un mot, parce qu'il est dans cette profonde léthargie dont a parlé le prophète : *Dormierunt somnum suum (Psalm. LXXV)*; et que tandis qu'il est dans ce sommeil de mort, tout ce qui arrive autour de lui n'est rien pour lui, comme s'il ne voyait plus, comme s'il n'entendait plus, comme s'il n'avait plus ni intelligence ni sentiment.

Quand même, par une grâce spéciale, Dieu lui ferait entendre sa voix, et que, forçant tous les obstacles, il se ferait quelquefois sentir à ce cœur endurci, il y exciterait, je le veux, le trouble et la frayeur, comme il l'excita dans le cœur d'Hérode : *Turbatus est*; mais les gagnerait-il et y trouverait-il de la soumission? Cette voix de Dieu aurait-elle la force de l'épouvanter et de le désoler en lui reprochant ses désordres et ses erreurs; mais l'en retirerait-elle, le ferait-elle rentrer dans le bon chemin? Ce sont des miracles que la grâce peut opérer et qu'elle a opérés; mais je le répète, ce sont des miracles, et compter sur ces grands essais de la vertu divine, est-ce compter juste, lorsqu'on a d'ailleurs des préjugés si raisonnables contre l'impie? Il s'est réduit lui-même par son endurcissement volontaire, dans une espèce de nécessité de demeurer toujours livré à son irréligion et à son péché. Car est-il possible que l'homme, ne s'occupant que de ses projets ambitieux ou de ses brutales cupidités, et ne donnant rien aux pratiques de la religion, prenne jamais des vues supérieures et au-dessus de la chair; qu'il ne fasse pas toujours son capital et son essentielle affaire de suivre toutes les passions qui le gouvernent et de les contenter; que pour cela, il ne sacrifie pas volontiers tous les intérêts d'une loi qu'il ne connaît point; qu'il ne contracte

pas une infinité d'habitudes qui le tiennent comme enseveli dans les ténèbres, et qui se révoltent dès que le moindre rayon vient se présenter et commence à luire sur lui : *Turbatus est* (Matth., II). Au lieu que le fidèle qui, selon l'exemple des Mages, apporte un cœur bien disposé, n'a point de joie plus pure ni plus solide sur la terre que de recevoir les vérités éternelles et de s'en nourrir : *Gavisi sunt gaudio magno valde* (Ibid.).

Or, en quoi l'impie est surtout inexcusable, ce n'est pas de sentir ces troubles dont il ne peut se défendre; mais c'est de n'en pas faire un usage salutaire. Car ce sont pour sa conversion les derniers efforts de la Providence et de la miséricorde du Seigneur. Si Hérode eût bien examiné quelle était l'intention de Dieu, qui lui adressait les Mages, quelle eût été sa reconnaissance d'une grâce si particulière? Et si l'impie comprenait bien quel est le dessein du maître qui le poursuit au fond de son âme, qui le presse, qui le sollicite, qui l'effraie; s'il considérait mûrement que c'est là toute sa ressource, et qu'après cela il n'y a plus à espérer; s'il sentait ces restes de l'affection paternelle d'un Dieu, qui ne peut encore se résoudre à l'abandonner, tout impie qu'il est, mais qui bientôt y sera néanmoins forcé par sa justice : *In miserationibus magnis misertus sum tui* (Isai., c. LIV), peut-être confus de tant de bonté et de la juste horreur de ces jugements redoutables dont il est menacé, irait-il se jeter, comme le prodigue, dans le sein de son père : *Surgam, et ibo ad patrem* (Luc, c. XV). Ah ! Seigneur, j'adore la main qui me punit, pour me faire grâce et pour me sauver. Je respecte la parole qui vient me troubler jusqu'au milieu de mes plaisirs, et tout effrayante qu'elle peut être, je la reçois comme une parole de salut. Car elle m'apprend que je ne vous suis pas encore tout à fait indifférent, puisque vous ne dédaignez pas de me parler et de m'appeler après tant d'infidélités. Elle m'épouvante, Seigneur, mais en même temps elle m'engage, elle m'annonce des jugements formidables que je n'avais jamais approfondis, mais en même temps elle m'offre un médiateur dont j'ignorais le pouvoir et en qui elle m'inspire une ferme confiance. Elle me fait concevoir que vous êtes justement irrité contre moi, mais en même temps elle me fait conclure que vous n'êtes pas résolu de me perdre. Car vous ne pressez point si fortement ceux dont la perte est arrêtée au tribunal de votre justice, et si vous eussiez voulu me réprover, il ne fallait, Seigneur, que me laisser dans cette affreuse insensibilité où je vivais à votre égard. Puis donc que vous m'accordez encore un fond d'espérance, je profiterai de cette dernière étincelle. Je vous chercherai, non pas comme Hérode pour entreprendre de vous détruire, mais avec les Mages pour vous adorer. C'est, chrétiens, l'autre opposition que je remarque entre la conduite de ce roi impie et celle de ces sages princes de la gentilité. Renouvelez votre attention pour cette seconde partie.

## DEUXIÈME PARTIE.

Quand l'homme est une fois tombé dans la première espèce d'impiété, qui est d'oublier Dieu, il est naturel qu'il passe ensuite à la seconde qui est de ne plus penser à Dieu que pour le détruire dans son esprit, et la raison n'en est pas difficile à comprendre. C'est, dit saint Augustin, qu'il ne peut accorder ensemble l'existence de Dieu qu'il commence à connaître et la passion qui s'est emparée de son cœur, et qui le domine depuis longtemps. Or, le désordre de cette conduite paraît visiblement dans Hérode, qui ne cherche le Messie que pour le faire mourir : au lieu que la sagesse du fidèle se montre tout entière dans la conduite judicieuse des Mages, qui vont à Jésus-Christ pour lui rendre le culte légitime qu'ils savent lui être dû. Examinons ces différents procédés, et suivons de point en point l'Évangile.

Hérode, troublé de l'arrivée des Mages et voulant dissimuler le trouble où il est, les interroge secrètement : *Tunc Herodes clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis* (Matth., c. II). Voilà ce que fait l'impie. Poursuivi sans relâche et continuellement agité des iniquités et des alarmes que lui causent les vérités de la religion, s'il demande à être instruit, il veut que ce ne soit qu'en secret, parce qu'il craint que les gens de son caractère ne l'accusent de faiblesse et ne le frappent de leur mépris : au lieu que le fidèle marche la tête levée, s'explique sans déguisement, fait comme les Mages une profession ouverte de chercher son Dieu, et partout où il le trouve, s'acquitte envers lui de ses devoirs : *Ubi est qui natus est rex Judæorum* (Ibid.)? Conduite de l'impie la plus opposée à la droite raison ; car est-il un plus étrange renversement d'esprit que de rougir de la vérité et du désir de l'apprendre? Est-il rien de plus injuste que d'avoir plus d'égards aux vains jugements de ces amis, hommes corrompus, dont le suffrage, par le soin qu'ils ont pris de se décrier, n'a nul poids, nulle autorité dans le monde, qu'au jugement des sages et de ceux-là mêmes qui, sans se distinguer autrement par leur piété, ne laissent pas d'être convaincus qu'en matière de religion il n'y a point de considérations humaines à écouter, ni de ménagements à prendre. Est-il une faiblesse pareille à celle de ces prétendus esprits forts qui savent si bien se mettre au-dessus de tous les discours et de toutes les idées du monde, quand il est question de soutenir leur libertinage, qui font tant les philosophes sur les vices qu'on leur reproche, et se glorifient de ne point changer selon le caprice d'autrui ; mais qui néanmoins, lorsqu'ils viennent à être éclairés intérieurement de la grâce et qu'ils en ressentent quelques impressions, étouffent dans eux-mêmes ces saints mouvements, sans les produire au dehors, n'ont pas le courage de résister aux railleries d'un petit nombre de mondains et à leur censure?

Mais allons plus loin, et supposons enfin

que l'impie agisse publiquement; que par certaines vues, soit d'intérêt, soit de bien-séance, il ne se cache point dans les instructions qu'il reçoit, ou qu'il veut, ce semble, recevoir : comment en cela même se comporte-t-il? Est-ce avec cette droiture de cœur à qui seule Dieu communique ses lumières? il n'est pas difficile de découvrir au travers des plus beaux dehors, toute sa dissimulation et d'entrevoir l'intention secrète où il est de combattre la vérité, après l'avoir examinée, et de se faire expliquer les mystères de la religion pour les renverser ensuite avec plus d'art et plus de méthode. Car qui peut, dit le Sage, corriger un homme qui méprise Dieu, et que Dieu méprise? *Considera quod nemo possit corrigere quem ille despexerit (Eccles., c. VII)*. Voilà ce que nous voyons dans Hérode. Il convoque une assemblée des docteurs de la loi, et que prétend-il? C'est en apparence pour satisfaire au désir des Mages, qui n'ont quitté leurs Etats que pour venir adorer Jésus-Christ en Judée, et qui sont en peine de savoir où ils le trouveront : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus cum muneribus adorare eum (Matth., c. II)*. C'est en apparence dans la vue d'aller lui-même lui rendre ses devoirs et lui offrir son encens, après qu'on l'aura informé du lieu de sa naissance : *Ut et ego veniens adorem eum (Ibid.)*. Mais réellement, et dans le fond, que se propose-t-il, et quel est le véritable motif de ce prince artificieux et perfide? C'est de se défaire de cet enfant nouvellement né, et qui, par les hautes merveilles qu'on lui en fait entendre, lui a donné de l'ombrage; c'est de lui ôter la vie, dès le berceau, et de ne lui laisser pas le temps de croître et de se fortifier; c'est de prendre des mesures d'autant plus justes pour s'en délivrer et ne le pas manquer, qu'il aura des connaissances plus certaines de sa demeure, et qu'il aura mieux appris où il est et où il le peut rencontrer. Jugeons de tout cela par l'effet, qui doit être enfin la consommation du crime d'Hérode; et d'autre part admirons dans l'adoration des Mages la sagesse de l'homme fidèle.

Je dis donc qu'elle se fait voir évidemment, cette sagesse divine, dans les saints rois dont nous honorons la mémoire, et que rien n'est plus conforme à la raison que le parti qu'ils prennent dans une pareille conjoncture. Car quoiqu'il soit vrai que la foi, qui nous justifie devant Dieu, ne peut être l'ouvrage de la raison humaine, et qu'elle tire son origine d'un principe plus noble et plus relevé; quoique cette foi même soit au-dessus de la raison, et qu'elle l'oblige de se soumettre à Dieu, cependant la soumission qu'elle exige de nous est toujours une soumission raisonnable : *Rationabile obsequium (Rom., c. XII)*; et en même temps qu'elle défend d'examiner les mystères que Dieu nous révèle, non-seulement elle nous permet, mais elle nous ordonne d'examiner si c'est Dieu qui parle. Pour nous en convaincre, elle nous fournit les preuves les plus sensibles et les témoignages les plus incontestables; de sorte

qu'il ne peut plus nous rester là-dessus nul doute prudent.

Or, de cette évidence morale que s'ensuit-il? qu'il n'est donc rien de plus juste que de rendre à la parole de Dieu l'aveugle obéissance qu'il demande de sa créature, et de suivre en cela l'inspiration de la grâce, qui élève notre esprit jusqu'aux plus hautes connaissances et aux plus sublimes vérités. Sur quoi nous ne pouvons assez bénir ni assez exalter la sage disposition de la Providence, qui sait par là tout à la fois et contenter la raison de l'homme et la soumettre; qui, par un moyen si excellent et un remède si souverain, a trouvé le secret de fixer notre esprit, naturellement inquiet et curieux, à l'oracle de sa parole, et de guérir notre orgueil et notre inconstance.

Voilà ce que j'observe dans les Mages; car il ne faut pas se persuader que des hommes si éclairés aient entrepris légèrement un si long voyage, pour venir dans une terre étrangère adorer un enfant pauvre et dépouillé de toute grandeur humaine. Bien que ç'ait été là l'ouvrage de la grâce et un de ses plus beaux miracles, ainsi que le remarquent les Pères, bien qu'une lumière intérieure ait fait en eux, à l'égard des yeux de l'âme, ce que l'étoile faisait à l'égard des yeux du corps, ils agissaient du reste par de puissantes raisons et par les motifs les plus capables de les déterminer. Ils avaient la prophétie de Balaam, où était prédite la naissance d'un prince adoré de tout l'univers, lorsqu'une nouvelle étoile aurait paru. Ils avaient, dit saint Jérôme, une tradition constante, qui dans l'avenir leur marquait et le même roi des Juifs et la même étoile qui le devait annoncer. Ils la voyaient, cette étoile, tout récemment formée dans le ciel; elle les précédait, et, dans son cours, elle leur traçait le chemin qu'ils avaient à tenir, jusqu'à ce qu'elle les eût conduits à l'étable de Bethléem. C'est là qu'elle s'arrête, et ce n'est pas sans mystère pour nous, car il y a un terme où la raison doit se borner elle-même et s'arrêter : *Donec staret supra ubi erat puer (Matth., II)*. Ils entrent, et qu'aperçoivent-ils? Ah! voici, chrétiens, où la foi devient plus nécessaire. La raison, aidée de la grâce, a disposé leurs esprits, elle a préparé leurs cœurs; mais c'est désormais à la foi d'agir et d'agir seule; c'est à cette foi toute-puissante de déployer ici toute sa vertu, de confondre toutes les vues naturelles, de les démentir et d'en triompher. Ils entrent, dis-je, et quel spectacle pour eux! une crèche, un enfant couché sur la paille, enveloppé dans de misérables langes et dépourvu de toutes choses. Est-ce donc là qu'est renfermée la majesté du Très-Haut? est-ce là ce roi qui leur a coûté tant de fatigues et qui les a appelés de si loin? Oui, c'est lui-même et, quoi qu'en disent les sens, leur foi ne leur permet pas d'en douter. Comment cela? parce qu'au lieu de se servir de la bassesse apparente de ce mystère pour éluder la force des motifs qu'ils ont de croire, ils se servent des motifs qu'ils ont de croire, et de la force de la grâce



qui opère en eux pour corriger la faiblesse de leurs sens et pour en réprimer toutes les révoltes. Image du fidèle, qui, plein de respect pour la parole de Dieu dès qu'elle lui est une fois suffisamment notifiée, ne demande plus rien et n'a plus d'autre sentiment que celui d'une soumission religieuse, aussi ferme dans sa créance et aussi constante que s'il voyait de ses yeux : tandis que l'impie, persuadé de la vérité d'un Dieu par la multitude et l'évidence des témoignages les plus convaincants, voudrait effacer de son esprit cette persuasion qui l'incommode et anéantir de son cœur ce Dieu même qu'il est néanmoins obligé de reconnaître. Dernier degré du libertinage et le comble de l'impiété.

Ainsi Hérode forme-t-il contre Jésus-Christ le plus détestable dessein. L'étoile a paru, les Mages l'ont suivie, l'oracle des prophètes se trouve conforme à l'événement, il y a sans contredit quelque chose de divin dans ce mystère. Hérode n'a plus lieu de douter, et le doute n'est pas aussi le parti qu'il prend ; mais il faut abattre ce nouvel ennemi qui commence à paraître, il faut le prévenir et, en l'exterminant, s'affermir sur le trône et se mettre à couvert de toute crainte. De là quelle entreprise, et en fut-il jamais une plus mal conçue ? car, si Dieu préside à la naissance et à l'éducation de cet enfant, comme il le marque assez par de si hautes merveilles, si cet enfant fait déjà des prodiges dès le berceau, que pourront contre lui tous les efforts des hommes et quel moyen de perdre celui pour qui tout le ciel s'intéresse ? Solides réflexions, mais on ne raisonne point avec la passion. Hérode a conjuré la ruine de cet Enfant-Dieu, il croit se devoir à lui-même ce sacrifice, et, pour ne laisser pas échapper sa victime, il n'y a point d'artifice ni de lâcheté qu'il ne mette en œuvre : *Ite et interrogate diligenter de puero, ut et ego veniens adorem eum* (Matth., II) ; allez, dit-il, je suis vaincu comme vous qu'il est né, ce nouveau prince, mais informez-vous exactement du lieu de sa naissance. Pourquoi ? afin que je l'aie adoré moi-même, c'est-à-dire afin que je puisse plus sûrement le surprendre et lui porter le coup mortel, c'est-à-dire afin que je m'en délivre plus aisément et que je le fasse périr, c'est-à-dire afin que je lui arrache la vie et avec la vie la couronne qu'on lui destine ? Est-il rien de plus furieux et de plus abominable que cet attentat ?

Et n'est-ce pas là une peinture sensible de ce que fait tous les jours l'impie ? Il s'était flatté qu'en approfondissant les principes de la foi il en découvrirait l'erreur et la fausseté. Dans cette espérance il a consulté les docteurs de la loi, il a proposé ses doutes, dont il croyait la résolution impossible ; mais il commence à se détromper de ses fausses idées, il sent avec étonnement la force des preuves qu'on lui apporte en faveur de la religion, il ne peut rejeter prudemment les miracles qui la confirment, et son seul établisement lui tient lieu du plus grand de tous les miracles ; la sainteté de sa morale qu'il n'avait jamais considérée de si près, sa pro-

pagation par le sang des martyrs et par la pureté des vierges, tout cela, mis dans un jour où jamais il ne l'avait envisagé, lui fait ouvrir les yeux malgré qu'il en ait ; et si une volonté corrompue peut altérer en quelque chose la vertu de ces motifs, la grâce qui le presse leur donne un nouveau poids dont il est interdit et accablé. Il voit que ce Dieu qu'il voulait anéantir ne subsiste pas seulement dans l'opinion des hommes, mais qu'il a un être trop réel et trop véritable pour lui. Il conçoit d'ailleurs combien il lui importe que ce Dieu ne soit pas, parce qu'il le regarde comme le vengeur de ses crimes. Cette vue d'un Dieu si terrible l'effraie et le chagrine ; il regrette les démarches qu'il a faites pour le connaître, et soupire après ce paisible repos où son ignorance affectée le laissait jouir tranquillement de son plaisir. Que fera-t-il donc ? après avoir disputé quelque temps, quelque temps balancé entre ce Dieu qu'il craint et sa passion qu'il adore, enfin le perfide prononce l'arrêt décisif ; il ne veut plus de Dieu et se condamne lui-même à en être éternellement privé : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (Ps. XIII). Il traite de terreurs paniques tout ce que son esprit peut là-dessus lui représenter, et il n'écoute que son cœur. Or, un cœur perverti comme le sien, un cœur sensuel, un cœur voluptueux, un cœur vain et orgueilleux ne peut s'accommoder d'un Dieu ennemi de ses désirs corrompus, de ses excès et de ses débauches, de sa fausse gloire et de son orgueil. D'où il conclut et d'où il veut conclure qu'il n'y en a point : *Non est Deus*.

Il se le dit cent fois à lui-même, quoiqu'il ne puisse encore bien le croire ; il se le redit autant de fois que la grâce et la nature se soulèvent contre lui, et pour se mettre en possession de son impiété, il faut qu'il renverse tout ce qu'il y a de principes d'honneur et de probité. Les fruits d'une sage et vertueuse éducation, ce caractère ineffaçable dont le baptême l'a marqué, cet usage des sacrements dont peut-être il était autrefois si touché, mille retours secrets des sentiments qu'il avait en ce temps là, ces protestations qu'il faisait à Dieu d'une éternelle fidélité ; en un mot, l'horreur de son apostasie et de son crime, qu'il ne peut se cacher tout entière, il faut, dis-je, qu'il sacrifie tout cela. Encore n'est-ce pas assez, mais parce que la raison ne consent qu'avec peine à se détromper, et qu'elle y répugne, il faut que la raison soit elle-même sacrifiée, il faut qu'elle éteigne toutes ses lumières, qu'elle emploie toutes ses vues à soutenir le libertinage, qu'elle s'exerce sans cesse et qu'elle se fortifie à défendre l'impiété, et qu'enfin, par l'abus le plus sacrilège, cette même raison, qui devait conduire l'homme à la connaissance de Dieu, soit l'instrument dont l'homme se serve pour abolir, autant qu'il lui est possible, toute idée de ce souverain Être. D'où suit peu à peu, et comme par degrés, cette mortelle et fatale insensibilité, qui met le dernier sceau à la réprobation de l'impie. Or, je demande si ce n'est pas là non seulement vouloir se perdre soi-

même, mais le vouloir avec fureur et par le plus affreux désespoir ?

Ah ! Seigneur, s'écriait le prophète David à la vue de ses chutes redoutables, ne permettez pas que l'esprit d'orgueil et de révolte s'empare jamais de moi : *Non veniat mihi pes superbiæ (Ps. XXXV)*. Et puis que dans les décrets éternels de votre sagesse et de votre bonté infinie vous m'avez discerné de cette masse de perdition où vous avez laissé tant de nations infidèles, puisque vous m'avez honoré de la connaissance de votre Être suprême et de vos adorables perfections, daignez encore, Seigneur, conserver en moi l'ouvrage de votre miséricorde. Que, toujours agissant par la douceur et l'efficacité de sa grâce, elle me maintienne, cette divine miséricorde, dans une humble docilité de cœur, et qu'elle m'affermisse contre les exemples scandaleux de tant de pécheurs et de libertins : *Præfende misericordiam tuam scientibus te, et manus peccatoris non moveat me (Ibid.)*. Car pour peu qu'on se donne de liberté sur ce qui touche la religion : dès que la curiosité ou le libertinage nous a fait faire les premières démarches, où ne va-t-on pas d'un jour à l'autre ? Et quand une fois on est descendu jusqu'au fond de l'abîme, est-il rien qui puisse vaincre l'incrédulité d'un esprit opiniâtre, ni arrêter la licence des mœurs et la violence des passions ? *Impius cum in profundum venerit contemnit (Prov. cap. XVIII)*.

Que l'impie n'espère pas pour cela goûter la paix et la tranquillité qu'il s'était promise, et qu'il apprenne aujourd'hui qu'après que l'esprit de Dieu s'est retiré de nous, et qu'il nous a abandonnés à nous-mêmes, il ne veut point d'autre exécuteur de ses vengeances que la passion que nous prenons pour guide. Hérode en est un exemple bien éclatant ; car Dieu, qui veille sur la conduite du fidèle et qui sait déconcerter, quand il lui plaît, les desseins de l'impie, ayant donné ordre aux Mages, par le ministère d'un ange, de retourner par un autre chemin pour la sûreté de leurs personnes et pour celle du Messie, de quel transport de colère Hérode est-il tout-à-coup saisi ? A quelles extrémités en vient-il, à quelles cruautés et à quelle barbarie ? Il n'épargne ni le sang de ses sujets, ni sa propre réputation ; il commande cet horrible massacre où tant d'innocents furent immolés, et qui a rendu son nom digne de l'exécration de tous les siècles. Châtiment dont Dieu menace l'impie, par ces terribles paroles du prophète Ezéchiel : *Homo, homo, de domo Israel et de proselytis, quicumque advena fuerit, si alienatus fuerit a me (Ezech. c. XIV)* ; quiconque, soit qu'il soit de la tribu d'Israël, ou qu'il tire son origine des nations étrangères, quiconque, dit le Seigneur, osera s'éloigner de moi, j'arrêterai sur lui mes yeux pleins de courroux et d'indignation : *Ponam faciem meam super hominem illum (Ibid.)* ; j'emploierai ma justice à en tirer toute la vengeance qui m'est due, et j'en veux faire un exemple qui fasse trembler la postérité la plus reculée : *Et faciam eum in*

*exemplum et in proverbium (Ibid.)*. Je veux que devenu la victime de cette passion à laquelle il m'a sacrifié, il ajoute à ce désordre le sacrifice de son propre honneur ; que devenu l'abomination de la nature, après en avoir violé les lois les plus saintes, il soit regardé dans les siècles à venir comme un monstre ; que quand mon peuple voudra faire comprendre les excès et la fin malheureuse où nous conduit l'impiété, l'inhumanité d'Hérode passe en proverbe ; que son nom ne soit jamais prononcé sans horreur, et que ce prince, qui pensait immortaliser sa mémoire en conservant sa couronne par les voies les plus criminelles, attache à ce nom même, qu'il prétendait relever et rendre célèbre, une infamie éternelle que la durée des temps ne puisse effacer : *Et faciam eum in exemplum et in proverbium*. Je veux que ce libertin, qui s'est tourné contre moi pour avancer sa fortune, se perde lui-même ; que dans le cours de son iniquité, il se laisse emporter au delà des bornes qu'il s'était prescrites, et que ses chutes honteuses découvrent malgré lui le libertinage qu'il recevait au fond de son cœur ; que partout où il osera se produire pour se procurer de l'emploi, sa conduite passée le fasse connaître pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un homme sans règle, sans équité, sans foi ; que les impies mêmes s'en défient comme d'un homme suspect et incapable d'aucun commerce et d'aucune société : *Et disperdam eum de medio populi mei, et scietis quia ego Dominus (Ibid.)*. Je veux par là qu'on voie dès ce monde que je suis le Seigneur à qui seul toute gloire appartient, et dont l'homme ne doit pas moins attendre son sort pour cette vie que pour l'autre. Il me trouvera partout dans les obstacles que je formerai à ses entreprises, et il se verra quelquefois porter des coups si peu attendus, qu'il s'apercevra bien qu'il y a un Maître qui veille à tout cela et qui conduit la main dont il est frappé : *Et scietis quia ego Dominus*. Enfin le juste lui-même l'apprendra, ce juste qui, surpris de ma lenteur à punir le crime, avait peine à ne se pas laisser séduire par la prospérité de l'impie. Ainsi l'impie, après avoir tant abusé de ma bonté et de cette patience infatigable qui l'invitait à la pénitence, sentira tout à coup fondre sur lui le poids de ma colère, tandis que le juste éprouvera les effets d'une Providence toute spéciale, et que je ferai plutôt un miracle que de lui manquer dans le besoin : *Et scietis quia Dominus*.

Après une telle conduite de Dieu sur le fidèle et sur l'impie, que me reste-t-il, mes chers auditeurs, sinon de vous adresser les mêmes paroles dont saint Cyprien aimait autrefois ces généreux confesseurs qui souffraient pour la religion. *Oro vos*, leur écrivait ce grand évêque, sensiblement touché de la faiblesse de quelques-uns et de leur chute : *Oro vos ut lacrymas matris Ecclesiæ quæ plangit ruinas et funera plurimorum, vestra lætitia abstergetis (Cypr.)* ; ah ! je vous conjure, précieux restes du troupeau de Jésus-Christ, de consoler par votre fidélité l'E-

glise désolée, qui pleure la perte de plusieurs de ses enfants. Vous qu'elle a élevés si soigneusement dans son sein, vous qu'elle a nourris de ses sacrements, qu'elle soutient encore par la force et l'efficacité de ses prières, si dans le monde vous rencontrez de ces apostats et de ces rebelles qui s'en sont séparés, gardez-vous de leurs discours empoisonnés et de leurs exemples contagieux. Peut-être le feu d'une passion déréglée vous portera en certains temps à enfreindre ses lois les plus saintes; mais au moins que la fureur de la débauche ne vous porte jamais jusqu'à vous attaquer au souverain Législateur. Eh! Seigneur, n'est-ce pas un assez grand mal que l'homme s'éloigne de vous par le péché et qu'il s'égare dans les voies corrompues du siècle? Faut-il encore qu'il se ferme tous les passages au retour en se détachant de la foi, et craignons-nous d'avoir trop d'égards pour votre adorable Majesté, à moins qu'après l'avoir si insolemment outragée par des désordres qui vont jusqu'à débordement, et qui font honte à la nature, nous ne tâchions d'en effacer de notre esprit, non - seulement tout souvenir, mais toute créance, et que nous ne nous efforcions de réduire en quelque sorte au néant, par notre infidélité, celui qui nous en a tirés par sa puissance infinie?

C'est l'Eglise, mes frères, qui vous exhorte à la conserver, cette foi qu'elle vous donna au baptême. Tant que vous ne l'abandonnez pas, cette mère charitable et si tendre sera toujours en disposition de vous aider et de vous servir. La seule infidélité la met hors d'état de satisfaire le zèle qu'elle a pour vous. A cela près, vous éprouverez toujours de sa part, en sortant de ce monde, la même affection et les mêmes soins qu'elle vous a marqués, lorsque vous y êtes entrés. Ce que la fragilité vous aura fait commettre de péchés, dans les états différents de la vie, ne l'empêchera pas de supplier le Créateur, à votre dernière heure, qu'il jette les yeux sur vous, et de lui représenter qu'ayant l'honneur d'être encore un des membres du corps mystique de Jésus-Christ (1), elle a droit de demander pour vous ce qu'elle ne peut demander pour des infidèles : *Agnosce creaturam tuam, non a diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero (Ibid.)*. Car quoique ce chrétien, ajoutera-t-elle, quoique ce mourant ait souvent péché contre vous, Seigneur : *Licet enim peccaverit*; quoiqu'il ait oublié les bienfaits dont vous l'aviez comblé, les instructions que je lui avais données, et le serment qu'il vous avait fait dans son baptême de renoncer aux vanités du monde et de vous servir en vérité d'esprit; avec tout cela, Seigneur, et malgré tout cela il s'est toujours maintenu dans la foi qu'il avait reçue. On ne l'a jamais vu renoncer au Père qui l'a créé, au Fils qui l'a racheté, au Saint-Esprit qui l'a sanctifié; mais il s'est maintenu inébranlablement dans la créance de cet ineffable mystère : *Tamen Patrem et Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit (Ibid.)*.

(1) *Commend. anin.*

Il a plus fait encore, et jusque dans le fort de ses désordres, il a eu assez de zèle pour s'opposer là-dessus aux impies, et, en donnant son cœur aux créatures, il vous a du moins rendu les hommages de l'esprit : *Et zelum Dei in se habuit, et Deum, qui fecit omnia, fideliter adoravit (Ibid.)*. Puis donc, Seigneur, qu'il vous reconnait encore pour père, daignez le reconnaître pour votre fils. Il est vrai que je prie pour lui un Dieu qu'il a offensé, mais un Dieu qu'il a néanmoins adoré comme Dieu, et qu'il n'a jamais méconnu, comme ces enfants dénaturés, qui osent combattre son culte et qui voudraient attenter jusqu'à son Etre divin. Ainsi parlera l'Eglise pour un pécheur, qui n'a point perdu la foi. Gardons-la, chrétiens, gardons ce précieus trésor. Que la passion ne nous ôte point notre Dieu, mais que la foi en Dieu nous rende maîtres de toute passion. Par là, nous éviterons le malheur d'Hérode, et nous jouirons dans le ciel du bonheur des Mages, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

### SERMON XLVIII.

#### POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Lorsque le temps de la purification de Marie fut accompli, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la loi du Seigneur (S. Luc, ch. II)

Qu'était-il écrit dans la loi, et qu'ordonnait ce grand commandement qu'observe aujourd'hui Marie avec un esprit si religieux et une fidélité si parfaite? L'évangéliste a pris soin lui-même de nous en instruire dans les paroles qui suivent, et qu'il rapporte du treizième chapitre de l'Exode; savoir, que tout enfant mâle qui naîtrait le premier, serait présenté et consacré au Seigneur : *Quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur (Luc., c. II)*. Loi de reconnaissance, où la mère, devant l'autel du Dieu vivant, venait rendre un témoignage public et solennel de ce qu'elle devait à ce suprême auteur de toutes choses, et lui faire hommage du don qu'elle en avait reçu. Loi fondée sur toute l'équité et toute la raison, puisqu'il n'est rien de plus raisonnable en effet, ni de plus conforme à la justice, que d'honorer le bienfaiteur de ses propres bienfaits, et de lui en marquer, autant que le permet votre faiblesse, toute la gratitude qu'il en peut attendre.

De là, chrétiens, l'occasion me paraît bien naturelle de vous entretenir d'une des vertus les plus importantes dans toutes les conditions de la vie, mais peut-être la moins connue jusque dans le christianisme, qui est la reconnaissance envers Dieu. D'homme à homme, nous nous piquons de reconnaissance. Si ce n'est pas du cœur qu'elle part, du moins au dehors nous en tenons le langage, nous en gardons les apparences : mais

par rapport à Dieu et à toutes les grâces qu'il fait sans cesse couler sur nous, nous vivons dans l'oubli le plus profond, et ne donnons presque jamais le moindre signe de quelque retour vers lui et vers cette souveraine Providence à qui nous sommes redevables par tant d'endroits. Désordre, mes chers auditeurs, que je viens ici vous représenter, et que je voudrais corriger par l'exemple de la Mère de Dieu, dans le grand mystère que nous célébrons. Or, pour vous proposer d'abord mon dessein, je m'attache à la pensée du docteur angélique, saint Thomas, et je fais consister la reconnaissance chrétienne en ces deux points : connaître et reconnaître. Connaître que tout vient de Dieu, reconnaître en rapportant tout à Dieu. Prenez garde, s'il vous plaît : connaître que tout vient de Dieu, et par là l'honorer comme premier principe, c'est le premier devoir et le sujet de la première partie. Reconnaître en rapportant tout à Dieu, et par là l'honorer comme dernière fin, c'est le second devoir et le sujet de la seconde partie. Nous allons voir l'un et l'autre admirablement exprimés dans la conduite de l'incomparable Vierge, dont nous solennisons la fête ; et afin de profiter des leçons qu'elle va nous faire, adressons-nous à elle-même et implorons son secours en lui disant, *Ave*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

De tous les devoirs de l'homme comblé des dons du Seigneur, l'un des plus essentiels est de savoir au moins de quel principe sont partis les biens dont il jouit, et de quelle main il les a reçus. Voilà pourquoi le Dieu d'Israël, toutes les fois qu'il favorisait son peuple de quelque grâce, voulait que ses prophètes et ses prêtres en fissent connaître l'auteur ; et c'était aussi le sujet le plus ordinaire de leurs avertissements et de leurs instructions. Tout ceci est l'ouvrage du Seigneur : *A Domino factum est istud* (Ps. CXVII). C'est le Seigneur, le Dieu des armées, qui a combattu pour nous : il a signalé son bras, ce bras tout-puissant, en prenant notre défense et en opérant tant de merveilles : *Dominus quasi vir pugnator : dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine* (Exod. c. XV). Vous êtes notre Père, Seigneur, tout ce que nous sommes, nous le sommes par vous, et tout ce que nous avons, nous le tenons de vous : *Et nunc, Domine, Pater noster es tu* (Isaï cap. LXIV). Ainsi de mille autre témoignages dont les livres saints sont remplis et où nous voyons avec quel zèle on retraçait sans cesse dans les esprits l'idée des bienfaits de Dieu, et l'on s'efforçait d'en imprimer profondément le souvenir dans tous les cœurs.

Mais ce n'est point encore assez, remarque l'ange de l'école, saint Thomas, car cette reconnaissance intérieure et secrète doit se produire au-dehors ; c'est-à-dire qu'elle doit être accompagnée ou suivie d'un aveu public, qui soit un hommage à Dieu de ses bienfaits, et qui l'en déclare la source primitive et le dispensateur. De là cette loi si célèbre parmi les Juifs et qui fait le sujet de la solennité

D de ce jour. Dieu les avait tirés de la dure servitude où depuis longtemps ils gémissaient ; il avait en leur faveur exterminé tous les premiers-nés de l'Égypte, il les avait nourris dans le désert, il leur avait ouvert le passage à travers les flots de la mer et y avait abîmé Pharaon et toute son armée ; de cette sorte il les avait conduits jusque dans la terre de promesse. Que de miracles ! Mais parce que tout s'efface par le temps, et qu'il ne fallait pas que jamais il y eût un Israélite qui pût oublier un événement si prodigieux, voici l'ordre que je l'intime, dit le Seigneur à Moïse, et que tu intimeras en mon nom à tout ce peuple sur qui je t'ai établi pour en être le législateur et le conducteur ; c'est que chaque premier-né dans Israël me sera présenté, qu'il sera porté devant mon autel, qu'il sera mis dans les mains de mon ministre, et que si la mère veut le reprendre, elle le rachètera : *Locutus est Dominus ad Moïsem, sacrificia mihi omne primogenitum in filiis Israel* (Exod. c. XIII). Tout ce pourquoi ? afin que nul n'ignore de qui il relève en toutes choses et à qui il est redevable de toutes choses, puisque toutes choses sont à moi et que toutes viennent de moi : *Mea enim sunt omnia* (Ibid.) ; afin que de génération en génération, cette sainte cérémonie donne lieu aux pères d'instruire leurs enfants, et de leur apprendre par quels effets de la vertu d'en haut et quels coups éclatants ils ont été affranchis de l'esclavage : *Narrabisque filio tuo in die illo, dicens : Hoc est quod fecit mihi Dominus, quando egressus sum de Ægypto* (Ibid.) ; afin que ce soit là comme un mémorial perpétuel, comme un signe visible et un monument des miséricordes divines, qui se sont répandues sur toute la nation avec une telle abondance et dont elle fut si libéralement prévenue : *Et erit quasi signum in manu tua et quasi monumentum ante oculos tuos* (Ibid.). Dieu donc ne se contentait pas d'une simple vue de ses grâces, qui demeurât cachée dans l'âme ; mais il en demandait encore une confession et un témoignage sensible : *Respondebis, in manu forti eduxit nos Dominus de terra Ægypti, de domo servitutis* (Ibid.).

Or, c'est dans l'une et dans l'autre disposition que Marie paraît aujourd'hui devant le Seigneur. Éclairée des plus vives lumières de l'esprit céleste dont elle est devenue l'Épouse ; mère d'un Dieu qu'elle a conçu dans son sein virginal et qu'elle porte actuellement au temple ; élevée par la supériorité de son rang au degré le plus sublime où puisse parvenir une pure créature, et bénie entre toutes les femmes, elle sait de quelle dignité elle est honorée, et rien, j'ose le dire, ne lui échappe de toute sa grandeur. Elle l'envisage dans son plus beau lustre et elle se rend continuellement attentive à en considérer l'éclat : mais à Dieu ne plaise que ce soit pour s'exalter elle-même, ni que la soumission de son cœur, que l'humilité de ses sentiments, que sa dépendance parfaite et sans réserve en souffre le moindre dommage. Disons mieux, chrétiens, autant qu'elle voit

l'excellence et le prix de l'insigne prérogative qui la fait monter à un si haut point d'élévation, autant elle sent sa bassesse et son néant, autant en est-elle touchée, autant s'en humilie-t-elle. Cette comparaison, ou plutôt cette opposition qu'elle a sans cesse devant les yeux et qui lui représente d'une part un si grand don, un don infini et de l'autre sa misère et son extrême faiblesse, ne sert qu'à la confondre et qu'à rabattre toutes les pensées où une âme moins ferme et moins solide pourrait s'évanouir.

Car voici le mystère, mes chers auditeurs, et le secret merveilleux, pour allier ensemble et pour accorder avec tant de gloire un mépris si profond de soi-même et des abaissements si sincères et si volontaires. Puissons-nous le bien comprendre et nous former sur ce modèle. C'est que Marie, au lieu de se laisser éblouir à l'éclat d'une distinction qui la relève au-dessus de toutes les puissances de la terre et au-dessus même des anges du ciel, s'applique à la considérer de près et sous deux regards tout différents. Du même coup d'œil elle y démêle deux choses : ce qui est de Dieu et ce qui est de son propre fonds. Qu'elle ait été choisie pour donner au monde le Désiré des nations et le Rédempteur des hommes ; que dans ses chastes entrailles le Verbe incréé se soit fait chair et qu'il y ait pris une nature semblable à la nôtre ; que ce Fils adorable qui est né d'elle dans la plénitude des temps, soit ce même Fils que le Père, par une génération éternelle, a produit avant tous les temps, et qu'elle soit le sujet où s'est accompli ce chef-d'œuvre de la vertu du Très-Haut ; enfin, qu'elle jouisse de tous les avantages et de tous les privilèges attachés à sa glorieuse maternité : voilà ce qu'elle n'attribue qu'à Dieu, parce que tout cela ne lui a pu venir que de Dieu. Mais de n'avoir eu nulle part à ce choix si nouveau pour elle et si imprévu, dont elle a été gratifiée ; de n'y avoir contribué par nulle qualité, nul mérite personnel ; de n'être que la servante du Seigneur, qu'une servante inutile et même qu'un degré le plus bas entre ceux qui l'adorent et qui le craignent : voilà tout ce qu'elle s'attribue à elle-même et toute l'idée qu'elle a d'elle-même. Si donc nous lui demandons et si nous voulons qu'elle nous apprenne par quelle voie elle est parvenue à une prééminence et à un honneur où la présomption humaine n'a jamais porté ses prétentions les plus ambitieuses, elle n'aura point d'autre réponse à nous faire que ce qu'elle disait à Elisabeth et ce qu'elle lui témoignait avec autant d'ingénuité que de modestie : c'est que le Dieu que je sers, ce Dieu de nos pères, s'est souvenu de moi et qu'il a jeté sur moi, toute vile que je suis, un regard de miséricorde : *Quia respexit humilitatem ancille sue* (Luc. c. I). Regard favorable, qui seul dans son estime et selon le jugement qu'elle en fait, l'enrichit de ses trésors de grâces, de cette surabondance de dons spirituels et surnaturels, qui sans mesure sont descendus sur elle et lui ont été communiqués. Elle ne pense point autre-

ment, ni ne cherche point ailleurs l'origine de son bonheur : *Quia respexit*.

Tel fut toujours, il est vrai, le sentiment de Marie ; mais ajoutons que jamais ce sentiment ne fut plus vif qu'à cette fête solennelle, où elle va rendre à Dieu le devoir d'une gratitude toute religieuse. Ainsi l'ordonnait la loi : mais du reste c'est beaucoup moins l'obligation de la loi qui la conduit, que le mouvement et l'inclination de son cœur. A l'entrée du temple quelles images elle se retrace ! En quelle contemplation elle s'abîme ! Dans cette sainte demeure où la divinité réside, toute la majesté de son Seigneur et de son Dieu l'investit, si j'ose m'exprimer de la sorte, et la saisit. Elle le voit des yeux de l'âme, comme premier Etre et auteur de tout bien, partageant ses dons dans la vaste étendue de l'univers et les dispensant avec une espèce de profusion. Elle le voit par une conséquence naturelle, comme souverain maître et le dominateur du monde, y exerçant l'empire le plus légitime et tenant le ciel et la terre dans une dépendance entière. Ces vues si sublimes et si dignes de toute son attention, la frappent, la ravissent, la transportent en quelque manière hors d'elle-même et au-dessus d'elle-même. Que dis-je, au-dessus d'elle-même, et y a-t-il au contraire abaissement où elle ne veut se réduire ? De là cette retenue, cette gravité, cette crainte respectueuse aux approches de l'autel : mais de là même aussi cette piété affectueuse, cette ardeur, ce zèle avec lequel elle avance vers le prêtre qui l'attend pour recevoir son hommage et le tribut qu'elle apporte. Elle n'ignore pas ses droits ; elle sait quels titres elle aurait à produire pour se dispenser d'une pratique et se tenir exempté d'un commandement, où elle ne peut être comprise, ni en qualité de Vierge, ni en qualité de mère de Dieu. Mais une âme fidèle ne compte point si exactement et ne se montre point si ingénieuse à faire valoir ses exemptions et ses dispenses. Il s'agit de donner publiquement à Dieu la gloire qui lui est due ; il s'agit de protester à la face de tous les assistants et de notifier, autant qu'il lui est possible, à tout le peuple, ce qu'elle connaît si bien elle-même. Sans qu'il soit encore besoin de relever en particulier quel est ce divin enfant qu'elle vient présenter, il s'agit, au moins, suivant l'ordre établi pour le commun des femmes, de témoigner par une déclaration ouverte, la créance où elle est à l'égard de ce premier-né : c'est-à-dire qu'il s'agit de professer hautement que c'est un don du ciel, qu'elle ne le regarde point autrement, et qu'il est moins à elle qu'à Dieu même ; en voilà plus qu'il ne faut. Quoi que du reste il en puisse coûter à Marie, elle ne balance pas et elle marche : *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino*.

Grand exemple pour nous, chrétiens auditeurs ; exemple qui nous découvre l'une des vérités les plus sensibles, mais que nous oublions le plus aisément. Tâchons au moins de la concevoir ici dans toute sa force ; tâchons d'en pénétrer tout le fond et toutes

les suites. C'est ce que nous n'avons point assez connu jusqu'à présent et de quoi nous ne pouvons trop nous instruire, si nous voulons réparer tant d'ingratitude passées et ne pas refuser toujours à Dieu la juste reconnaissance que nous lui devons.

Car entre les perfections innombrables de cet Être suprême et, pour ainsi parler, de cet Être des êtres, la religion ne nous marque point de caractère qui lui soit plus propre et plus inséparablement attaché, que celui de premier principe, de principe universel. Tellement, selon l'Apôtre, que tout est de lui, que tout est par lui, que tout est en lui : *Ex quo omnia, per quem omnia* (1 Cor. c. VIII), tout, dis-je, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce : observez ces deux paroles. Je dis tout dans l'ordre de la nature ; et n'est-ce pas ce que toute la nature nous crie elle-même ? Les cieus nous l'annoncent, les étoiles du firmament le publient, l'air, la terre, les eaux, toutes les parties de ce monde visible, tous les éléments qui le composent, n'ont là-dessus qu'un même langage : langage muet, mais si intelligible, tout muet qu'il est, qu'une étincelle de raison suffit pour l'entendre ; langage dont saint Augustin dans ses entretiens intérieurs et dans la ferveur de ses méditations était si vivement touché. Il cherchait Dieu partout ; il s'adressait, pour le trouver, à tous les êtres qui l'environnaient ou qu'il apercevait devant ses yeux ; il les interrogeait tour à tour et leur demandait ; êtes-vous mon Dieu ? Mais sur l'heure ils lui répondaient : non, nous ne sommes point votre Dieu. Cependant, poursuit ce Père, je ne m'en tenais pas là ; mais j'insistais et j'ajoutais : puisque vous n'êtes point mon Dieu, ou puisque mon Dieu n'est point précisément ce que vous êtes, apprenez-moi donc quel il est et quelle idée je dois m'en former : *Et dixi omnibus his : dixistis mihi quod vos non estis Deus meus, at dicite aliquid mihi de illo* (August.) Je le disais, conclut le saint docteur, et tout-à-coup il me semblait qu'un cri général retentissait aux oreilles de mon cœur et que de toutes parts une voix s'élevait pour me répondre : c'est lui qui nous a faits : voilà par où et à quoi vous pouvez mieux le connaître : *Et clamaverunt omnes voce grandi, ipse fecit nos* (Idem.).

Mais encore, s'il faut aller plus avant, et s'il nous est permis d'encherir sur saint Augustin, ces ouvrages du Seigneur, pourquoi le Seigneur les a-t-il faits et pour qui, si ce n'est pour l'homme et non point pour eux-mêmes ; de sorte que tout ce que nous en retirons d'utilités, de commodités, de secours, ce sont autant de bienfaits de sa main libérale et de sa providence paternelle ? Enfin, cet homme lui-même, cette créature intelligente, et par conséquent la plus noble qui sous le ciel ait été formée, quel autre que le Créateur de l'univers l'a tiré du néant, l'a animé de son souffle, lui a donné la vie, l'a pourvu de toutes les facultés et de l'âme et du corps, le conserve par une assistance continuelle et le soutient par sa toute-puissance ?

Car, le saint homme Job le témoignait ainsi à Dieu ; c'est par vous, Seigneur, que je subsiste, et ce n'est que par vous. Je n'étais rien, ou je n'étais que poussière ; mais de même que l'ouvrier marie l'argile et la tourne comme il lui plaît, vous m'avez fait tel que je suis et selon tout ce que je suis. Vous vous en souviendrez, mon Dieu, et je ne dois jamais l'oublier moi-même : *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu : Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me* (Job. c. X).

Je dis plus : non-seulement autour de tout dans l'ordre de la nature, mais de tout dans l'ordre de la grâce. Et n'est-ce pas en ce sens que pour obtenir la vraie sagesse, qui est la science du salut et la sainteté chrétienne, saint Jacques nous avertit de la demander à Dieu, qui seul en est le dispensateur et la communique avec abondance ? en ce sens que l'Apôtre des nations, comprenant les dons de la grâce sous le terme de dons parfaits, nous enseigne qu'ils viennent tous d'en haut et qu'ils descendent du père des lumières, qui les distribue gratuitement et les partage selon son bon plaisir ? en ce sens, que le même docteur des gentils, voulant rabattre notre présomption et nous représenter notre insuffisance, nous déclare que de nous-mêmes et sans l'inspiration divine nous ne sommes pas même capables de concevoir une bonne pensée, tant il s'en faut que nous puissions l'exécuter et l'accomplir ? en ce sens que le Sauveur des hommes disait à ses disciples : Vous ne pouvez rien sans moi, et personne, quel qu'il soit, ne vient à moi, si mon Père ne le prévient et ne l'appelle ? en ce sens qu'il nous est si souvent marqué et si formellement annoncé dans toutes les Écritures, que c'est Dieu qui éclaire nos esprits, Dieu qui touche nos cœurs, Dieu qui dirige nos pas, Dieu qui sanctifie nos œuvres, Dieu qui convertit le pécheur et qui perfectionne le juste. D'où il s'ensuit qu'il n'y a dans nous de sainteté, qu'autant qu'il la tire de son fonds pour nous en faire part, et, selon le langage du prophète, qu'il est le Dieu de toutes les vertus : *Domine, Deus virtutum* (Psalm. LVIII).

Ah ! chrétiens, ce ne sont là que des idées générales, et comment pourrais-je vous tracer autrement une vérité dont le détail serait infini ? Mais dans ces idées générales que de bienfaits particuliers se trouvent renfermés ! Tel est né avec le tempérament le plus heureux et la meilleure constitution ; il ne se ressent d'aucune des incommodités de la vie, et, malgré les fatigues du travail, il jouit d'une santé inaltérable, par où ? par le don de Dieu. Tel dans le cours d'une prospérité florissante voit tout réussir selon ses desirs ; ses revenus augmentent, il s'enrichit, il s'avance, il établit sa famille, il fait une grande fortune, par où ? par le don de Dieu. Tel dans sa profession se distingue ; son habileté, ses talents lui ont acquis une estime universelle : petits et grands, chacun lui applaudit, chacun le comble d'éloges : tout cela par où ? par le don de Dieu. Tel dans le métier des armes a couru mille hasards, a soutenu mille

attaques, a vu mille fois la mort à ses côtés, et toujours néanmoins s'est sauvé de ses traits et lui a échappé, par où ? par le don de Dieu.

Ne nous bornons point à ces grâces temporelles, mais disons plus encore. Tel dans l'âge le plus critique et dans le feu d'une première jeunesse, exposé à la corruption du monde, a toutefois eu le bonheur d'y garder son innocence et d'y conserver une parfaite intégrité de mœurs; pour quoi ? parce que dès le sein de sa mère Dieu lui a donné, comme à Salomon, une âme portée au bien : *Sortitus sum animam bonam* (Sap. c. VIII); parce que dès la plus tendre enfance Dieu lui a procuré une éducation chrétienne, dont les impressions ne se sont jamais effacées; parce que Dieu dans la suite des années lui a fait rencontrer un ami fidèle qui lui a servi de guide par ses conseils, et de modèle par ses exemples. Tel, assailli de la tentation, pressé d'une passion violente qui l'emportait presque malgré lui et l'avait conduit jusqu'au bord du précipice, a tout-à-coup repris ses forces, et par une généreuse résistance est sorti victorieux d'un combat où il était sur le point de succomber, pourquoi ? parce que Dieu lui a ouvert les yeux, lui a prêté la main, l'a réveillé et encouragé; parce que Dieu, par une conduite particulière sur lui, a permis un événement imprévu, qui l'a éloigné de cette personne, et qui, dans cette absence salutaire, l'en a peu à peu détaché. L'un, plongé dans le vice et depuis longtemps engagé dans les plus honteuses habitudes, s'est enfin reconnu, est revenu de ses égarements, est rentré dans la bonne voie et y a persévéré, pourquoi ? c'est que Dieu l'a regardé d'un œil propice; c'est que Dieu lui a ménagé l'une de ces grâces dont l'effet ne manque jamais; c'est que Dieu lui a parlé au cœur et que pour se faire mieux entendre, il a choisi la conjoncture et le moment le plus favorable. L'autre, animé d'un saint zèle, court dans la voie des commandements, va sans cesse de vertus en vertus, fait chaque jour de nouveaux progrès, et ne laisse rien de la perfection évangélique, où il s'exerce avec une ferveur et une constance infatigables; pourquoi ? c'est que Dieu par une prédilection toute gratuite l'a spécialement prédestiné pour être aux premiers rangs de ses serviteurs en ce monde et de ses élus dans l'éternité; c'est que l'esprit de Dieu par de plus vives et de plus fréquentes communications l'embrase d'une ardeur toujours nouvelle; c'est que cet esprit sanctificateur a pris une possession entière de son âme, et qu'il y a établi sa demeure pour la gouverner. Ah ! Seigneur, que fais-je ? Dois-je m'engager plus avant dans un récit que je puis bien commencer, mais qui me fournira toujours une matière plus ample, et que je n'achèverai jamais ? Toute la terre est remplie de votre miséricorde : *Misericordia Domini plena est terra* (Psal. XXXII), et par une suite nécessaire, toute la terre est remplie de vos dons. De génération en génération cette divine miséricorde s'est répandue sur les enfants des

hommes : *Et misericordia ejus a progenie in progenies* (Luc. c. I); et par conséquent, de génération en génération, ces mêmes dons se sont multipliés et se multiplieront. Car, dans tous les siècles vous avez été notre Dieu, et dans tous les siècles vous le serez, c'est-à-dire que toujours vous avez été et que toujours vous serez l'âme de ce grand univers, le premier mobile et le principe dominant, le Père commun, qui, du trône de sa gloire où il est assis, étend ses soins à toutes ses créatures, et emploie en leur faveur ses immenses trésors et ses fonds inépuisables : *Tua, Pater, providentia gubernat* (Sap. c. XIV).

Or, je l'ai dit, mes chers auditeurs; voilà du moins ce que nous devons connaître, non point seulement d'une connaissance vague et passagère, mais d'une connaissance vive et toujours présente. Voilà, dis-je, à quoi nous devons penser, de quoi nous devons nous occuper, ce que nous devons à chaque moment, s'il est possible, nous remettre devant les yeux, pour en faire le sujet ordinaire de nos réflexions. Connaissance la plus propre à nous maintenir, comme Marie, en trois excellentes dispositions, que je vous prie de remarquer : je veux dire, dans une dépendance de Dieu continuelle et absolue, dans une humilité profonde et un saint mépris de nous-mêmes jusqu'au milieu des grandeurs et de tout ce qui peut flatter l'orgueil de l'homme; enfin dans cet exercice perpétuel de louanges, de bénédictions, d'actions de grâces, que saint Paul nous a tant de fois recommandé et qu'il a si assidûment et si religieusement pratiqué. Que ne suis-je assez heureux pour vous inspirer des sentiments si chrétiens et si dignes de la foi que vous professez !

En effet, dès que je me suis fortement imprimé dans l'esprit ce point fondamental, que tous les biens, de quelque espèce qu'ils soient, temporels ou spirituels, procédant de Dieu, je ne puis les attendre ni les recevoir que de sa main; que par un droit inaliénable il en est le maître, et, par une liaison aussi naturelle, qu'il en est le distributeur; qu'il peut donc selon son gré, m'en gratifier ou me les refuser, m'élever ou m'abaisser, m'appeler ou me délaisser; frappé de cette pensée, je sens d'abord toute ma dépendance; et plus je la sens, plus suis-je porté par le mouvement le plus raisonnable à lui en rendre tous les devoirs. Soyez-en juges vous-mêmes, mondains, et apprenez-le de vous-mêmes, parce que votre état selon le monde, que votre avancement, votre agrandissement est au pouvoir du prince qui décide des fortunes et qui fait les grâces, à quoi manquez-vous pour lui plaire ? A quelles soumissions, à quelles adorations, disons mieux, à quelle servitude vous réduisez-vous ? Quelle attention à étudier ses inclinations, ses volontés, peut-être même ses caprices, et quel empressement à les suivre ? l'éclat de la majesté nous interdit, et l'on n'approche de ces personnes sacrées qu'en tremblant. Dépendance communément d'esclave et for-

cée, mais à l'égard de Dieu dépendance filiale, nécessaire tout à la fois et volontaire; nécessaire par l'essentielle souveraineté de l'Être divin, et volontaire par le libre sentiment de notre cœur. Car, observez, je vous prie, cette différence entre l'un et l'autre: soit que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas, nous dépendons indispensablement de Dieu; et, en ce sens, c'est une dépendance tellement nécessaire, qu'avec tous nos efforts nous ne parviendrons jamais à secouer ce joug, parce que Dieu à jamais sera Dieu, et qu'à jamais nous serons l'ouvrage de ses mains. Mais d'agréer cet état de dépendance, mais de s'y soumettre par esprit de religion, mais d'y conformer toute la conduite de notre vie, mais de ne rien entreprendre, de n'exécuter rien qu'après avoir connu l'ordre du ciel et le bon plaisir du Seigneur, de ne s'adresser qu'à lui, de ne compter que sur lui et sur son secours, c'est alors ce que j'appelle dépendance volontaire. Telle fut dans toutes les conjonctures et tous les temps la dépendance de la Mère de Dieu, et telle est celle du chrétien.

D'autant plus sainte et plus méritoire devant Dieu, qu'elle est accompagnée d'une plus profonde humilité et d'une plus basse estime de soi-même. Voici comment; et, en cela même, nous apprendrons, mes frères, un des plus beaux secrets de l'humilité chrétienne. Ce n'est pas qu'on ne voie point, ni que souvent on puisse ne point voir certaines qualités personnelles, certains avantages, ou intérieurs, ou extérieurs, qui nous relèvent et nous donnent une certaine supériorité. On les aperçoit malgré soi, et on ne peut se les dissimuler; mais une vraie humilité n'en souffre aucune allération. Pourquoi? parce qu'elle remonte au principe, et que ces prérogatives, quoique singulières, quoique éclatantes, elle ne les considère que dans leur source comme des faveurs, et non dans nous comme des mérites qui nous soient propres. Saint Paul n'ignorait pas ce qu'il était, ni ce qu'il faisait; la sainteté de son ministère, les fruits de sa prédication, ses succès, ses miracles, ses extases, tout cela ne lui était point inconnu, ni ne pouvait l'être. Cependant écoutons-le parler de lui-même: Je ne suis rien, dit-il: *Nilhil sum* (II Cor., XII). Mais, grand apôtre, vous avez annoncé Jésus-Christ aux nations, vous les avez converties. Il est vrai, répond ce maître des gentils, mais toutes ces merveilles, c'est la grâce de mon Dieu qui les a opérées; et si je suis le ministre et le prédicateur de son Evangile, je ne le dois qu'à cette grâce: *Gratia Dei sum id quod sum* (I Cor., XV). Mais vous avez tant couru de périls, tant soutenu de travaux, tant essuyé de persécutions. Il est vrai, j'ai passé par bien des épreuves, j'ai enduré la faim, la soif, les calomnies, les opprobres, les coups, les fouets, mais cette force m'est venue de la grâce de mon Dieu, et, si je n'ai pas succombé, ce n'est que par cette grâce: *Gratia Dei sum id quod sum*. Mais vous avez eu des révélations, vous avez pénétré dans les mystères

les plus sublimes, vous avez été enlevé jusqu'au troisième ciel. Il est vrai, j'ai entendu et j'ai appris des choses qu'il n'est permis à nul homme d'exprimer, mais ces vues, ces lumières, ce sont des productions et comme des écoulements de la grâce de mon Dieu, et je n'ai pu les avoir sans cette grâce: *Gratia Dei sum id quod sum*.

De sorte que, s'appliquant ensuite le même raisonnement et la même leçon qu'il faisait à ses disciples: *Quid habes quod non accepisti* (I Cor., IV); qu'avez-vous que vous n'avez pas reçu; il concluait: Que me reste-t-il donc? que mes infirmités et mes misères; et dans le fond de quoi pourrais-je me glorifier, moi qui ne suis que le dernier des apôtres? *Ego enim sum minimus apostolorum* (I Cor., XV); moi qui ne mérite pas le nom d'apôtre: *Qui non sum dignus vocari apostolus* (*Ibid.*); moi qui étais un blasphémateur et qui ai persécuté l'Eglise de Dieu: *Qui prius blasphemus fui et persecutor* (I Timot., I). Comprenons le bien nous-mêmes, cet article capital de notre foi, qui jamais ne s'effaça du cœur de saint Paul: que tout ce que nous sommes, quoi que ce soit, hors le péché, c'est de la grâce et de la libéralité du Seigneur que nous le tenons et de nul autre. Comprenez-le, vous surtout, puissants du siècle, vous, beautés passagères et mortelles, vous, encore plus, saintes âmes, âmes régulières et vertueuses, et jamais vous ne vous oubliez vous-mêmes; mais fussiez-vous, ou comblés de toutes les prospérités de la vie, ou parvenus à toute la perfection de l'Evangile, vous en reviendrez toujours au sentiment et à la conclusion de l'Apôtre: qu'y a-t-il dans moi qui ne m'ait été donné? Or, s'il m'a été donné et que je ne l'aie pas de moi-même, quel sujet aurais-je d'en tirer une vaine gloire? *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?*

Non, chrétiens, nous ne penserons point à nous élever, mais notre pratique la plus ordinaire, ce sera de louer le Seigneur, de le bénir, de lui rendre d'affectueuses et de fréquentes actions de grâces. Pratique tellement recommandée dans toutes les saintes écritures, qu'elles semblent n'avoir été dictées par l'Esprit de Dieu, que pour nous former à ce devoir. Pratique si religieuse et si conforme aux intentions de l'Eglise, qu'elle en a fait presque l'unique sujet de ses augustes cérémonies et de ses solennités, n'adressant pas une prière à Dieu qui n'exprime quelque grâce obtenue de cette bonté suprême, et qui n'en renouvelle la mémoire. De là même aussi, pratique si commune parmi les saints, qu'incessamment et à quelque temps que ce fût, ils avaient à la bouche cette parole de louange: *Béni soit le nom du Seigneur*; remerçant Dieu de toutes choses, selon la maxime et l'exemple de saint Paul: *In omnibus gratias agite*. Nous ne devons pas nous en étonner, puisque Dieu partout se présentait à leurs yeux, non point seulement comme Dieu de majesté, mais en qualité de bienfaiteur, de conservateur, de



conducteur, de sanctificateur, qui leur tenait lieu de tout, et qui, ou immédiatement par lui-même, ou par le ministère des êtres visibles et destinés à leur usage, les entretenait, les assistait, les aidait, les instruisait, les réglait, les perfectionnait, ne les laissait manquer de nul secours nécessaire, ni pour la vie du corps, ni pour la vie de l'âme. Est-il surprenant que leur cœur alors s'enflammât, et que l'amour les fit éclater en des sentiments si tendres et des vœux si ardents ? *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt (Ps. CII)*. Célébrez, mon âme, chantez les miséricordes de votre Seigneur ; qu'il n'y ait rien, et hors de moi et au dedans de moi, qui ne le bénisse. Ils eussent voulu se faire entendre dans toutes les contrées de la terre, et y publier ce que le Seigneur avait fait pour eux ; ils eussent voulu, outre ces biens communs de la nature et même de la grâce, qui ne sont refusés à personne, pouvoir produire au jour ce qui se passait de plus particulier et de plus intime au fond de leur âme, et révéler ces communications secrètes et mystérieuses de l'Esprit qui habitait dans eux, qui les inspirait et les gouvernait. Le dirai-je ? sans prétendre se prévaloir d'aucune de leurs vertus, ils eussent voulu les raconter toutes et les donner à connaître, afin d'exalter et de donner à connaître les dons de Dieu : *Venite, audite, et narrabo omnes qui timetis Deum, quanta fecit anima mea (Ps. LXXV)*.

Voilà, mes chers auditeurs, quelles ont été les dispositions des saints, quelles furent celles de la Vierge que nous honorons, et quelles seraient les nôtres, si nous apportions la même attention à considérer ce premier et souverain principe, d'où découlent tous les biens. Mais que faisons-nous ? nous les recueillons, nous en profitons ; et du reste, pour user de cette comparaison, semblables à de vils animaux, qui se remplissent du gland répandu sur la terre, et ne lèvent pas une fois la tête vers celui qui le fait tomber, pourvu que selon nos souhaits nous ayons tout ce qu'il nous faut, nous sommes peu en peine de savoir par qui nous l'avons et de qui. Est-ce donc ainsi, mon Dieu, que vous avez formé le cœur de l'homme ? ou n'est-ce pas lui-même qui, par l'oubli le plus criminel, s'endurcit à ce qui devrait l'occuper sans cesse et réveiller à chaque moment toute sa sensibilité ? Hélas ! Seigneur, nous affectons tant de générosité les uns envers les autres ! Ce serait dans l'estime du monde un caractère honteux et une espèce d'opprobre, de méconnaître les services même les plus légers et de n'en témoigner pas au moins quelque ressentiment. Il est bien étrange qu'il n'y ait que vous, ô mon Dieu, dont les grâces (et quelles grâces ?) nous deveniend, à ce qu'il paraît, si indifférentes. Cependant vous les perpétuez, vous les redoublez ; mais, Seigneur, n'êtes-vous si bon envers nous que parce que nous sommes mauvais, et ne multipliez-vous vos libéralités que pour nous rendre plus ingrats ?

Quoi qu'il en soit, chrétiens, nous devons

l'avouer et nous en confondre ; nous oublions les bienfaits de Dieu. Je ne dis pas que nous les oublions en eux-mêmes, comme biens dont nous sommes pourvus et dont nous jouissons, mais je dis que nous les oublions dans l'une de leurs circonstances la plus essentielle, c'est-à-dire comme bienfaits de Dieu, qui, selon l'ordre de sa providence, nous les a sagement et volontairement départis. Appliquez-vous à ce point de morale que je vais développer ; ce sera la conclusion de cette première partie. Je vous y ferai observer un des plus grands désordres, et néanmoins des plus universels, mais auquel, jusqu'à présent, vous n'avez point encore été aussi sensibles qu'il le faut, parce que vous ne l'avez jamais bien compris.

Nous savons assez quelle est notre condition présente et la situation où nous nous trouvons dans le monde ; nous savons quelle place nous y occupons, quels biens nous y possédons, de quelle manière nous y vivons, et comment nous nous y soutenons. S'il y a quelque avantage qui nous soit propre et qui nous relève, ou par la noblesse du sang, ou par la force du tempérament, ou par la figure et la bonne grâce, ou par la richesse et l'abondance, ou par l'autorité et le pouvoir, ou par l'esprit, ou par le cœur, par quoi que ce soit, et en quelque sorte que ce puisse être, c'est ce que nous ne savons que trop remarquer, et souvent même ce que nous ne savons que trop exagérer. On n'ignore pas qu'on est d'une naissance au-dessus du vulgaire et d'une maison qualifiée, qu'on est d'une complexion saine et exempte des infirmités auxquelles mille autres sont sujets, qu'on ne manque de rien dans son état, et qu'on a de quoi fournir, non-seulement à tous les besoins, mais à toutes les aises de la vie ; que dans une compagnie on est à la tête des affaires et qu'on y tient un rang qui nous fait craindre et respecter, que dans une cour on a l'oreille du maître, et que, par la faveur où l'on est monté, on obtient tout et on décide presque de tout. On n'ignore pas que ce projet a eu toute l'issue qu'on en attendait, que le jugement de ce procès nous a été favorable, que ce négoce produit considérablement, et qu'il devient tous les jours plus fructueux, que ce mariage s'est fait par une des plus heureuses rencontres, et que c'est un des mieux assortis pour l'un et pour l'autre parti, qu'une prompte guérison nous a sauvés du danger où nous exposait cette maladie ; qu'un événement inespéré nous a tirés de ce mauvais pas, où, mal à propos et sans réflexion on s'était engagé. On ignore encore moins les qualités naturelles, dont volontiers on se croit doué, et dont on aime à se parer : ce foud de lumière et de sagesse, cette droiture de raison, cette maturité de conseil, cette étendue de génie, cette pénétration et cette habileté à éclaircir les plus obscures difficultés et à les résoudre ; ce don de la parole, soit dans les entretiens familiers, soit dans les actions publiques ; cette bonté de cœur, cette équité et cette candeur d'âme, cette valeur et cette magnanimité ;

de plus ces mêmes qualités chrétiennes et saintes, cette innocence de mœurs, cette délicatesse de conscience, cette tendresse de dévotion, ce recueillement, ces vœux dans la prière et l'oraison, tout cela et tout le reste on le sait parfaitement, et c'est là ce que j'appelle connaître les bienfaits de Dieu, en substance et dans eux-mêmes. Mais de les connaître comme des bienfaits de Dieu, d'être vivement prévenu et bien rempli de la pensée que ce sont des dons du ciel et des talents que Dieu nous a confiés, de se le dire à soi-même et de s'en convaincre fortement; c'est ce que nous ne voulons point tant approfondir et de quoi il nous importe peu, ce semble, d'être instruits.

Que disons-nous donc? sans aller aussi loin que les Juifs, nous tenons à peu près le même langage : *Manus nostra excelsa fecit hæc omnia* (Deuter., XXXII). Voilà notre ouvrage, et c'est par nous qu'il s'est fait. Nous n'ajoutons pas, j'en conviens, ce que les Juifs ajoutaient : *Et non Dominus*, ce n'est point l'œuvre du Seigneur, ce n'est point lui qui a fait cela. Ce serait une infidélité monstrueuse et trop grossière; mais sans le dire expressément, nous raisonnons comme si nous en étions persuadés; et nous ne pensons pas plus à Dieu, que s'il ne contribuait à rien et que son secours ne nous fût point nécessaire : *Manus nostra excelsa fecit hæc omnia*. On se rend le témoignage flateur et secret que si ce dessein, qu'on s'était tracé, a réussi; s'il est accompli selon qu'on le souhaitait et qu'on l'avait proposé, c'est qu'on l'a bien conduit; c'est qu'on a pris, pour en venir à bout, de justes mesures; c'est qu'on a usé de diligence et d'adresse, et c'est qu'on a su par une constance infatigable en surmonter tous les obstacles : *Manus nostra excelsa*. Que si l'on s'est établi dans le monde, si l'on s'est poussé à la cour, c'est qu'on a su profiter des temps et des occasions; c'est qu'on a su gagner les esprits et les ménager, se faire des patrons et les mettre en œuvre, s'arranger, se conduire sagement et agir efficacement : *Manus nostra excelsa*; que si dans cette profession, dans ce ministère, on brille au-dessus des autres; c'est le fruit de nos veilles, c'est la récompense de nos travaux, c'est une justice qui nous est faite et une préférence que notre mérite a emportée : *Manus nostra excelsa*; que même si l'on fait certains progrès dans la voie du salut, si l'on acquiert certaines connaissances de Dieu, si l'on y sent certains attraits, certains goûts, certaines consolations, c'est qu'on est d'une fidélité inviolable à remplir tous ses devoirs de chrétien, et à n'omettre aucun des exercices de la perfection évangélique; c'est qu'on évite avec un soin extrême jusqu'aux moindres fautes, et qu'on se maintient, autant qu'on le peut, dans une grande pureté de conscience; c'est qu'on mène une vie retirée et mortifiée, qu'on réprime ses sens, qu'on se renonce en mille rencontres, qu'on s'adonne sans relâche à la pratique de toutes les vertus : *Manus nostra excelsa fecit hæc omnia*.

A nous en croire donc, c'est nous-mêmes

qui faisons tout, et on dirait que nous nous suffisons à nous-mêmes. Or, quelles sont les pernicieuses conséquences de cette fausse persuasion dont nous nous laissons préoccuper? vous le jugez aisément, et vous n'en faites que trop d'épreuves. Car, comme la vue de Dieu, en qualité de premier principe et d'auteur de toutes choses, forme dans nous les trois saintes dispositions que j'ai marquées; par une règle toute contraire, cette opinion que nous concevons de nous-mêmes et dont nous nous infatuons, produit trois effets directement opposés, et les voici. On vit dans une espèce d'indépendance à l'égard de Dieu, c'est le premier; on s'enfle d'un vain orgueil, et on devient adorateur de soi-même, c'est le second; enfin, Dieu, toujours charitable et prévenant, a beau nous faire du bien, on y est insensible; et, par l'aveuglement le plus déplorable, ne connaissant pas ce qu'il fait pour nous, on ne lui en rend nulles grâces, c'est le troisième. Désordres qu'on nous a tant de fois reprochés, mais que nous n'avons encore jamais corrigés.

Indépendance à l'égard de Dieu; c'est-à-dire que dans le plan de notre vie on ne l'appelle à rien et on ne le consulte presque sur rien. On délibère, on résout, on entreprend, sans examiner quelles sont les volontés du Seigneur et sans réclamer son assistance; on compte sur des moyens humains, que suggère la prudence de la chair; on compte sur des amis dont on suit avec confiance les conseils; on compte sur des protecteurs, qu'on croit être en état de nous appuyer; on compte sur soi-même, sur son attention, sur son savoir faire et son industrie, sur son expérience dans les affaires, sur son crédit et sa réputation. Ce sont là les ressources sur lesquelles on fait fond, c'est de là qu'on se promet tous les secours nécessaires, et peu s'en faut qu'on ne dise comme ces Israélites devenus idolâtres : *Hi sunt dii tui, Israel* (Exod., XXXII) : voilà tes dieux, ô I-raël; voilà ceux en qui tu dois te confier, ceux qui t'ont soutenu jusqu'à présent, et qui dans la suite te soutiendront toujours et te sauveront : *Hi sunt qui eduxerunt te de terra Ægypti* (Ibid.).

Que s'ensuit-il de là, et où nous mène cette indépendance présomptueuse et criminelle? à un orgueil aussi condamnable et aussi mal fondé. Au moindre succès qui favorise nos desseins et qui répond à nos desirs, on s'applaudit à soi-même; on se regarde soi-même, pour ainsi parler, d'un œil de complaisance; on se flatte d'être l'ouvrier de sa fortune, et on la goûte avec d'autant plus de douceur, qu'on croit ne la devoir qu'à ses soins et à sa bonne conduite. Le prophète disait : Si ce n'est pas le Seigneur qui bâtit la maison, ceux qui s'emploient à la construire ne font que d'inutiles efforts : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam* (Ps. CXXVI). Si ce n'est le Seigneur qui garde la ville, c'est en vain qu'on veille à sa sûreté : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat*

*qui custodit eam (Ibid.)*. Mais on se tient, dans le secret de l'âme, un langage bien différent. L'esprit s'occupe de mille retours agréables, de mille réflexions sur les voies dont on s'est servi pour atteindre au terme où l'on visait; on se sait bon gré de les avoir imaginées. Sans l'expédient, dit-on, que j'ai pris, sans le tour dont j'ai usé, sans l'application, l'assiduité, la fermeté que j'ai eue; sans cette intrigue que j'ai formée, cet appui que j'ai ménagé, cet incident que j'ai fait naître, tous ces ressorts que j'ai remués, je serais resté en arrière et je me trouverais fort dépourvu. Mais me voici au-dessus de tout, et je n'ai présentement qu'à vivre en repos et qu'à jouir du fruit de mes peines. Douces pensées qui entretiennent notre vanité et qui la nourrissent. Elle reçoit sur cela avec un agrément infini les félicitations du public. Elle aime à entendre les éloges qu'on nous donne et à voir l'estime qu'on nous témoigne; elle ne va pas plus avant, et dès qu'elle est contente, elle ne porte pas plus loin ses vues.

Du moins le pharisien, tout orgueilleux qu'il était, s'élevait-il à Dieu, et lui adressait-il cette prière : Seigneur, je vous rends grâces tout à la fois et du mal que je n'ai point fait, et du bien que je pratique : *Deus, gratias ago (Luc., XVIII)*. Comme s'il eût dit : Si je ne suis pas semblable aux autres hommes; si je ne suis ni voleur, ni injuste, ni adultère; si je jeûne deux fois la semaine et si je paie exactement la dîme de tout ce que je possède; c'est vous, Seigneur, qui m'inspirez cet esprit de pénitence, de régularité, de piété, de religion, de justice : *Deus, gratias ago*. Mais nous, de quoi remercions-nous Dieu? Quand y avons-nous pensé? quand avons-nous pour cela fléchi le genou devant lui? quand avons-nous levé pour cela vers lui les mains ou nous sommes-nous présentés à son autel?

Ce qu'il y a de plus étonnant tout ensemble et de plus touchant, c'est que, malgré la dureté de notre cœur, Dieu néanmoins n'arrête point le cours de ses dons; qu'il ne nous ferme point le sein de sa providence et qu'il tienne ses trésors toujours ouverts pour les faire couler sur nous. Hélas! Seigneur, si vous les retiriez, ce serait alors que le sentiment de notre misère nous ferait connaître de quelle part ils étaient venus et nous forceraient de penser à vous et d'aller à vous? Faut-il, mon Dieu, parce que vous ne cessez point de nous faire du bien, que nous vivions toujours à votre égard dans le même aveuglement et le même oubli? Mais ne nous flatons point, chrétiens auditeurs, nous avons affaire à un Dieu jaloux. Il a ses moments où il éclate; et il a ses coups, dont mille autres avant nous ont été frappés. Qui sait s'il ne nous traitera pas comme eux; s'il ne nous dénoncera pas après nous avoir enrichis; si tout ce qu'il nous a mis dans les mains, il ne le reprendra pas; s'il ne nous abandonnera pas à nous-mêmes, puisqu'au lieu de nous appuyer uniquement sur lui, nous nous appuyons sur nous-mêmes et sur des bras de chair; si dans le triste reverse-

ment où il nous verra réduits, il ne dira pas de nous ce qu'il disait des Juifs : *Ibi sunt di eorum, in quibus habebant fiduciam (Deuter., XXXII)* : Où sont ces protecteurs dont ils se faisaient des divinités? Que ces dieux prétendus ne paraissent-ils maintenant et ne viennent-ils les aider : *Surgant et opitulentur (Ibid.)*. Mais non, mes frères, ce n'est point sur ces faux dieux que nous devons compter, mais sur notre Dieu, le vrai et unique Dieu. Connaître que tout vient de Dieu et par là l'honorer comme premier principe, voilà de quoi je vous ai entretenus dans cette première partie. Reconnaitre Dieu en lui rapportant tout, et par là l'honorer comme dernière fin, c'est ce qui reste à vous expliquer dans la seconde.

#### SECONDE PARTIE.

Dieu étant le premier principe de toutes choses, il en est par une suite naturelle la dernière fin, c'est-à-dire, que toute chose appartenant à Dieu, comme l'ouvrage appartient à l'ouvrier, elles doivent toutes, dans l'usage que nous en faisons retourner à lui, être toutes employées pour lui, toutes servir à l'accomplissement de ses adorables desseins et de ses divines volontés. C'est pour cela même qu'entre les premiers-nés d'entre les enfants d'Israël, Dieu voulait encore qu'on lui présentât les prémices de tous les animaux et de tous les fruits de la terre : car, disait-il, je suis le Seigneur et tout est à moi. Raison souveraine, raison commune et générale pour tous les états et pour tous les temps, puisqu'à l'égard de tous les états et que dans tous les temps le domaine de Dieu est toujours le même. C'était donc parini le peuple de Dieu une loi aussi juste qu'elle était indispensable; et sans que nous soyons assujettis aux mêmes cérémonies et aux mêmes pratiques, ce n'est pas pour nous-mêmes une loi moins raisonnable et moins étroite, de rapporter à leur source tous les biens en les dévouant et les consacrant à Dieu : *Sanctum Domino vocabitur (Luc., II)*. Or, voilà ce que j'appelle reconnaître, et ce que je vais mieux d'abord vous faire entendre par l'exemple de Marie, qui, dans l'évangile et le mystère de ce jour, nous est proposée comme le plus parfait modèle.

Il ne s'agit pas à cette mère vierge d'être vivement persuadée et de connaître que le divin enfant qu'elle porte au temple est un don de Dieu; elle pénètre dans les décrets adorables de la sagesse éternelle et dans le profond abîme des miséricordes du Seigneur. Là elle voit à quoi ce Dieu-Homme est destiné et pourquoi il est envoyé; que c'est le Messie promis au monde, si ardemment désiré par les patriarches et si hautement annoncé par les prophètes; que c'est le Rédempteur d'Israël, qui doit délivrer son peuple, non point tant d'une servitude temporelle que de la servitude du péché; que c'est le médiateur des hommes et leur sauveur, qui vient chercher des âmes perdues, les ramener de leurs égarements, leur rendre la vie en les réconciliant avec son Père et les rétablissant dans leurs droits au saint héritage où elles sont

appelées. Mystères révélés à Marie par le même Esprit dont elle est devenue l'épouse. Mystères confirmés par le témoignage de Siméon, lorsqu'à la vue de l'enfant et de la mère; transporté de joie et spécialement inspiré d'en haut, il s'écrie : C'est à cette heure, Seigneur, que votre parole s'accomplit, et que votre serviteur va mourir en paix : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace (Ibid.)*. Car, poursuit le saint vieillard, je l'ai vu ce Sauveur que vous donnez à la terre et que vous exposez aux yeux de toutes les nations : *Quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum (Ibid.)*. Il sera la lumière des gentils, il sera la gloire d'Israël votre peuple : *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israel (Ibid.)*. Il était donc de la reconnaissance de Marie d'entrer dans ces grandes vues et de s'y conformer. Or, voilà pourquoi elle paraît dans le temple. Elle va rendre en quelque manière à Dieu don pour don. Ce Jésus, ce fils si cher, il est à elle, puisqu'il est né d'elle; mais elle va se départir de tous ses droits sur lui en la présence de Dieu et entre les mains de Dieu. Elle va l'offrir et en faire le sacrifice le plus religieux et le plus généreux. Considérons encore la chose plus en détail, pour mieux découvrir le sens des paroles de notre évangile : *Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino (Ibid.)*.

Sacrifice le plus religieux. Quand Dieu voulut éprouver la religion d'Abraham, quel commandement lui fit-il? Prends Isaac, lui dit le Seigneur, et le mène avec toi. Tu le conduiras sur la montagne, et tu me l'immoieras. C'est ton fils, et ton fils unique, ton fils bien-aimé, mais à ce sacrifice je jugerai de ton amour et de l'entier dévouement de ton cœur, en reconnaissance de ce que j'ai fait pour toi-même : *Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis, Isaac, et offeres eum in holocaustum (Genes., XXII)*. Abraham ne délibéra pas; il fit taire la nature, et n'écouta que sa foi. Il se retraça dans l'esprit tout ce qu'il devait au Dieu de ses pères, et sans lui permettre d'hésiter un moment, ce souvenir le détermina : *Igitur Abraham de nocte consurgens, ducens secum Isaac, filium suum, abiit ad locum quem præceperat ei Deus (Ibid.)*. C'est une loi toute semblable, ou à peu près la même loi, qui fait partir Marie et qui l'appelle à Jérusalem. Dieu lui demande son premier-né, son fils unique, ce fils qu'elle vient à peine de mettre au monde et qu'elle aime le plus tendrement : *Tolle, et offeres mihi*. Apportez-le, et venez dans mon sanctuaire me le présenter; car il est ainsi ordonné dans la loi du Seigneur : *Sicut scriptum est in lege Domini (Luc., II)*.

Que dis-je, chrétiens, et quelle autre loi faut-il à cette Vierge, que l'impression secrète d'une gratitude aussi vive qu'elle la ressent? Elle veut, autant qu'il est au pouvoir d'une faible créature, user envers Dieu de retour; et pour contenter sur cela le saint désir qui l'anime, il n'est rien à quoi

elle ne soit disposée. De tous les sacrifices, le plus héroïque est celui d'un fils, et d'un tel fils; mais elle ne balance pas à le faire. Pourquoi, et dans quelles vues? Afin que, par les mérites d'un Dieu, la gloire de Dieu soit pleinement réparée; afin que, par là même, la justice de Dieu soit satisfaite; afin que, sans obstacle, la grâce de Dieu se répande avec abondance; afin que l'homme soit relevé de sa chute, qu'il soit guéri de ses blessures, qu'il soit racheté de la mort, qu'il puisse reprendre la voie du salut, y marcher et y persévérer, jusqu'à ce qu'il arrive au port de l'éternité bienheureuse qui lui est destinée; car ce sont là les vues du Ciel, et, par une pleine conformité, les vues de Marie : or, en est-il de plus religieuses? S'il m'est donc permis d'appliquer à la mère ce que saint Paul nous apprend du fils, je me figure que, dès le premier pas qu'elle fait dans le temple, elle dit à Dieu par proportion, comme Jésus-Christ entrant dans le monde : *Ingrediens dicit (Heb., X)*. Vous n'avez point voulu, Seigneur, de ces oblations qui ne consistaient qu'en de vils animaux, dont le sang coulait sur vos autels : *Hostiam et oblationem noluit (Ibid.)*. Ces victimes, ces holocaustes n'ont pu vous être agréables, parce que ce n'étaient pas pour vous de dignes satisfactions : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. (Ibid.)* Mais voici, dans mon Dieu, ou plutôt dans cet enfant, l'objet de vos complaisances éternelles et le sacré gage de ma reconnaissance, voici l'offrande précieuse et la divine hostie que vous attendez depuis tant de siècles : *Ecce venio (Ibid.)*. Vous l'accepterez, j'ose le dire, vous l'agréerez pour la révérence qui lui est due. C'est tout mon trésor, mais qu'il soit sacrifié, j'y consens, et qu'il le soit sans réserve, puisque c'est à vous et pour vous qu'il le doit être : *Deus, Deus meus, volui (Ps. XXXIX)*.

Que dit-elle, après tout, chrétiens auditeurs, cette Vierge si zélée et si désintéressée? à quoi s'engage-t-elle? Sacrifice le plus religieux, mais en même temps sacrifice le plus généreux. Et quel avenir, en effet, lui vient annoncer Siméon par un esprit prophétique? quel arrêt lui fait-il entendre? Il est vrai, ce Messie que vous présentez, il sera Sauveur : *Positus est hic in resurrectionem (Luc., II)*. Mais qu'il lui en coûtera, et qu'il vous en coûtera à vous-même! Qu'il lui en coûtera, puisque, dans tout le cours de sa vie et jusqu'au dernier moment, il sera en butte à la contradiction : *Et in signum cui contradicetur (Ibid.)!* Et qu'il vous en coûtera à vous-même, puisque vous aurez l'âme transpercée d'un glaive de douleur : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius (Ibid.)*. Triste prédiction, dont Marie, par une connaissance anticipée et encore plus claire que celle du saint prophète, prévoit toutes les circonstances et toutes les suites. A n'écouter que sa tendresse, elle en serait troublée, désolée, consternée, et elle ne pourrait s'y résoudre. Mais le Seigneur le veut, il l'a ainsi arrêté. A une âme

reconnaissante il n'en faut pas davantage pour lever toutes les difficultés et pour la déterminer, quelque dure que puisse paraître la condition qu'on lui impose, et quelque épreuve qu'il y ait à subir. Oui, mon Dieu, jé le veux, parce que vous le voulez, et comme vous le voulez. Je suis mère, je sens ce qu'est à une mère le fruit qu'elle a conçu ; mais il n'importe, cette victime que vous vous êtes réservée est plus à vous qu'à moi-même je vous la remets : *Deus meus, volui.*

C'est donc à dire, prenez garde et ne traitez point d'expressions outrées des conséquences si naturelles et si justes ; c'est-à-dire que, déjà en esprit et par la préparation de son cœur, elle livre ce Sauveur, cet Agneau de Dieu, à tous les tourments de la plus cruelle passion ; qu'elle le livre à toute la fureur des ennemis que l'enfer lui suscitera et à toute la violence de leurs persécutions ; qu'elle le livre aux trahisons, aux accusations, aux faux témoignages, aux calomnies les plus atroces ; qu'elle le livre aux mépris, aux ignominies, aux opprobres les plus accablants ; qu'elle le livre aux prêtres et aux pontifes qui conjureront sa ruine, aux juges qui le condamneront et prononceront contre lui la sentence de mort ; aux soldats qui le déchireront de fouets, aux bourreaux qui le crucifieront. Et en le livrant de la sorte, à quoi se livre-t-elle elle-même ? à quelles douleurs et à quel martyre, quand elle sera témoin d'une si sanglante et si affreuse exécution ; quand elle verra ce fils le plus aimable et qu'elle chérit uniquement, le Saint des saints, la splendeur de la gloire et la figure de la substance du Père : quand, dis-je, elle le verra vendu, outragé, insulté, défiguré, meurtri de coups, couvert de plaies, baigné dans son sang et expirant sur une croix ? Tout cela compris dans ce double oracle : *Positus est in signum cui contradicetur ; et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* Mais tout cela même n'a rien qui l'étonne, et quel que soit le prix de son sacrifice, elle n'en a que plus d'ardeur à l'accomplir, parce qu'elle peut mieux par là s'acquitter envers Dieu, et reconnaître les grâces infinies dont elle lui est redevable : *Tulerit illum in Jerusalem, ut sisterent cum Domino.*

Or, je le sais, mes frères, et je l'ai dit : nous ne sommes plus à ces temps, où, selon la loi et dans une cérémonie publique, on portait à l'autel les dons du Seigneur, et on les lui offrait. Ce n'est plus la même solennité : mais dans la nouvelle alliance, bien plus encore que dans l'ancienne, c'est toujours le même esprit de reconnaissance qui doit nous animer. Depuis ces premiers âges, Dieu ne s'est pas montré, ni de nos jours ne se montre pas moins libéral pour nous et moins bienfaisant qu'il l'était alors. Disons mieux et permettez cette façon de parler, les entrailles de sa miséricorde, bien loin de se retrécir, se sont au contraire élargies, et sa providence dans la succession des temps, au lieu d'interrompre le cours de ses grâces,

ni de laisser ralentir ses soins, les a redoublés. D'où il s'ensuit, par une même raison, qu'il n'exige pas moins de nous maintenant l'hommage des biens dont il nous a favorisés ; qu'il est également jaloux de l'emploi que nous en faisons ; qu'il veut que par rapport direct et universel ils lui soient tous offerts : tellement que dans la pratique il u'y en ait aucun dont on ne puisse dire qu'il est consacré au Seigneur : *Sanctum Domino vocabitur.*

Vérité incontestable, mais afin de l'éclaircir davantage et de vous la rendre sensible et praticable, appliquons-la à quelques points particuliers. Les uns vous serviront de règle à l'égard des autres, et toute cette morale sera pour vous un grand fonds d'instruction. Un homme, par exemple, est dans l'élévation et le pouvoir. Il est revêtu d'une charge qui le fait craindre dans une ville, dans toute une province. Il est parvenu à une dignité, à un ministère, où toutes les affaires passent par ses mains, où il décide de la fortune et de la vie même, où il avance qui il lui plaît et rejette qui ne lui plaît pas, où il distribue les récompenses et ordonne des châtements. C'est le chef d'une illustre et nombreuse maison qui obéit à ses ordres. C'est un grand qui brille à la cour, et à qui personne n'ose résister. C'est un juge accrédité dans sa compagnie, et seul capable par le poids de ses conseils, d'emporter tous les suffrages. Mais, par-dessus tout il est chrétien, et je le suppose tel. Dès là, persuadé comme chrétien de la parole de saint Paul, qu'il n'y a nulle puissance qui ne vienne de Dieu : *Non est potestas nisi a Deo* (Rom., XIII), que toute paternité, c'est-à-dire, toute autorité, soit dans les cieus ou sur la terre, est émanée de ce premier maître : *Ex quo omnis paternitas in cælis et in terra nominatur* (Ephes., III), il conclut que tout ce que Dieu lui a donné de pouvoir dans le monde, ne doit être mis en œuvre que dépendamment de Dieu même et suivant l'ordre établi de Dieu. Il le conclut, dis-je, et il agit conformément à cette règle. Dans ce sentiment religieux qui est pour lui le devoir le plus essentiel de la reconnaissance chrétienne, il prend en toutes rencontres la défense de la loi de Dieu et de ses intérêts. Il déclare au vice une guerre ouverte, et retranche, autant qu'il lui est possible, tous les abus et les scandales. Il soutient hautement et sans égard, l'innocence, les bonnes mœurs, la vertu. Il se fait l'appui des faibles, la consolation des affligés ; le refuge des misérables que la persécution opprime, le protecteur de la veuve, le patron de l'orphelin. Il dispense avec une inflexible équité la justice, et se roidit en faveur du bon droit contre toute considération humaine, contre toute sollicitation, toute intercession, contre toute espérance ou toute crainte, contre la nature, le sang, la chair. Tout puissant qu'il est, il sait s'abaisser, s'humilier, déposer le faste de la grandeur, et se rendre affable et accessible aux petits, condescendre à leurs infirmités, traiter avec eux plutôt en père

qu'en souverain ; enfin donner lui-même l'exemple, et pratiquer le premier ce qu'il exige des autres. Car voilà de quoi il est pleinement instruit et ce qu'il se propose, voilà comment dans l'exercice de sa puissance il honore Dieu, et comment, selon le bon plaisir de Dieu, il la sanctifie. *Sanctum Domino vocabitur.*

Un homme est dans l'opulence, et grossit tous les jours ses revenus. Il a des emplois qui lui valent beaucoup, il possède des terres qui lui rapportent au centuple, il fait des profits considérables dans son négoce. Ce n'est point au reste par des voies illicites qu'il s'est enrichi : ce n'est ni par la violence, ni par la fraude ; et il n'a rien dans les mains qui ne lui soit très-légitimement acquis. Ou ce sont des héritages que ses pères lui ont transmis par le droit de la naissance, ou ce sont des gratifications et d'amples appointements que la magnificence du prince attache aux fonctions de son état, ou ce sont des gains que le secours de ses amis et d'heureuses conjonctures lui ont procurés. Quoi que ce soit, il est là-dessus sans reproche ; et, dans son abondance, il goûte la solide consolation de savoir et de penser que, pour nul intérêt, il ne s'est jamais écarté de la bonne foi et de l'honneur. Mais à cette probité naturelle s'il joint l'esprit de religion, s'il envisage Dieu dans ses biens, ou ses biens dans Dieu qui en est le dispensateur, s'il se laisse toucher de cette réflexion, qu'il ne tenait qu'à Dieu de le réduire dans la misère où tant d'autres languissent, et, qu'à le bien prendre, toute sa prospérité n'est que l'effet d'une prédilection de Dieu et d'une providence particulière ; voici les conséquences qu'il en tire : ces biens que Dieu lui a confiés, il les regarde plutôt comme de simples talents dont il n'a que l'administration sans en avoir le domaine, qu'il ne les considère comme des biens qui lui appartiennent et dont il est le propriétaire. Quoique la possession lui en soit accordée, il ne se croit pas permis de les dissiper ni d'en user selon son gré ; mais, ne les ayant qu'à titre onéreux et en étant comptable à Dieu, il comprend qu'ils ne doivent avoir dans ses mains d'autre destination que celle même qui est ordonnée de Dieu ; par conséquent, que, dans une juste égalité, après en avoir retenu pour lui-même ce qui lui suffit, il doit du reste les faire servir au soulagement du prochain que Dieu a substitué en sa place pour les recevoir ; qu'il en doit assister les pauvres qui sont les enfants de Dieu ; qu'il les doit répandre dans les prisons, dans les hôpitaux, dans des familles où souffrent des troupes d'infirmes et d'indigents qui sont les membres de Jésus-Christ ; qu'il doit en un mot les appliquer à toutes les œuvres ou de miséricorde ou de piété, selon les besoins présents et les occasions qui naissent, puis, c'est ainsi que Dieu les lui redemande et qu'il en exige le tribut : *Sanctum Domino vocabitur.*

Disons-en de même des qualités de l'âme, que nous devons estimer comme des dons de Dieu plus précieux encore et plus relevés ;

de même d'un esprit vif, pénétrant, éclairé, et qui emploie toutes ses lumières et toute sa science à établir les vérités de la religion, à les éclaircir, à les enseigner, après les avoir bien méditées lui-même et bien approfondies ; de même d'un génie sublime, disert, éloquent, et qui, doué du don de la parole, emploie toute la force et toute la grâce de son éloquence à décréditer le vice et à persuader la pratique de la vertu ; de même d'un naturel agissant, ardent, courageux, et qui, infatigable dans le travail, emploie toute l'ardeur de son zèle à former de saintes entreprises pour la gloire de Dieu et à les exécuter ; de même d'un bon cœur, d'un cœur sensible et tendre, et qui, dégagé des objets créés, emploie toute sa sensibilité et toute sa tendresse à s'attacher plus étroitement à Dieu et à l'aimer plus affectueusement ; de même de tout autre avantage et de quelque prérogative que ce soit, qui doit nous piquer de reconnaissance envers Dieu et qui nous engage à l'en glorifier par le sacrifice que nous lui en faisons : *Sanctum Domino vocabitur.*

Je dis, chrétiens, par le sacrifice que nous faisons à Dieu des biens mêmes que nous en avons reçus ; car il n'en est pas à beaucoup près de notre reconnaissance envers Dieu comme il en est de la reconnaissance d'un homme à l'égard d'un homme. D'homme à homme, je reconnais un bienfait, non pas en remettant dans les mains du bienfaiteur le don qu'il a bien voulu me faire, mais, à ce don qui m'est venu de lui et qui était à lui, je répons par un autre don qui soit pareillement à moi et qui lui vienne de moi. Il n'y a que Dieu à qui je ne puis rendre que ses propres dons, pourquoi ? parce que tout ce que je lui puis présenter, c'est lui qui me l'a donné, et que je n'ai rien de moi-même. De sorte que, par l'oblation que je lui fais, il n'acquiert point sur ce que je lui offre un droit qui ne lui fût pas déjà tout acquis. Je me trompe, mes chers auditeurs, et, sans déroger en aucune manière à la grandeur de notre Dieu, ni à l'excellence de son être, je ne dois point craindre d'ajouter, pour votre consolation et pour la mienne, que, dans un sens très-solide et très-réel, c'est un nouveau droit qui revient à Dieu et que je lui attribue spécialement par ma reconnaissance et mon offrande, que c'est un droit qu'il n'avait pas indépendamment de moi et que je lui transporte ; un droit dont il est souverainement jaloux, dont il se tient honoré et dont il me fait un mérite. Ceci peut-être vous étonne, mais je n'avance rien qu'une simple exposition de ma pensée ne puisse aisément et pleinement justifier.

Dès que Dieu est Dieu, tout est à lui par un droit essentiel et inaliénable. Droit tellement attaché à l'être divin, qu'il n'est pas plus possible à Dieu de s'en départir que de cesser d'être Dieu. Que l'homme en murmure ou qu'il y consente, qu'il demeure dans la soumission ou qu'il entreprenne de se révolter, le Seigneur est toujours le Seigneur et il le sera toujours : *Regnum tuum regnum om-*

*nium sæculorum* (Ps. CXLIV). Mais, outre ce premier droit, ce droit absolu et universel que nul homme ne peut contester à Dieu, il en est un plus particulier que notre cœur peut lui refuser et que nous ne lui refusons en effet que trop souvent; droit fondé sur le rapport libre et volontaire qu'un amour reconnaissant nous porte à lui faire de toutes nos vœux, de tous nos desirs, de toutes nos actions, de tout nous-même. Sous ce rapport, Dieu n'est point encore, j'ose le dire, autant maître de nous-mêmes et de nos biens qu'il le peut être et qu'il lui convient de l'être, puisqu'il ne l'est point par un don exprès que nous lui en ayons fait volontairement et librement. Il pourrait sur cela forcer notre volonté, mais il ne le veut pas, et ce n'est point l'ordre de sa providence. Il nous a mis, suivant le langage de l'Écriture, dans la main de notre conseil, c'est-à-dire qu'il nous a laissés dans une entière liberté de disposer de nous-mêmes et de tout ce qu'il nous a fourni pour notre usage. D'où il s'ensuit que dans le système présent de notre vie et dans la disposition que nous faisons de nous-mêmes, il ne tient donc qu'à nous d'être à Dieu d'un droit plus ou moins étendu et plus ou moins parfait, selon que le mouvement de notre âme, que l'intention qui nous dirige nous fait tendre vers lui ou vers un autre objet que lui, et voilà ce que j'entends quand je dis qu'une reconnaissance efficace qui réfère toutes choses à Dieu, accroît par là même sur nous l'empire de Dieu : *Sanctum Domino vocabitur*.

Quoi qu'il en soit, il en faut toujours revenir à cette vérité constante, qu'à l'égard de Dieu, de quelque retour que nous usions, nous ne lui donnons que ce qu'il nous a donné. C'est ce que David confessa si hautement dans une conjoncture des plus remarquables, et de quoi il rendit un témoignage si authentique. Écoutez parler ce saint roi, ses expressions sont toutes remplies de l'esprit divin qui l'animait; il approchait de son dernier jour; il se voyait à la fin d'un règne qui ne fut presque sans interruption qu'une suite de victoires et des plus heureux événements. Mais, avec toute sa gloire, n'ayant pas eu la consolation de bâtir un temple au Seigneur qui l'avait élevé sur le trône et comblé de tant de prospérités, du moins voulut-il en faire les préparatifs et les consacrer lui-même. Le peuple, par son ordre, s'assemble; grands et petits, chacun s'empresse de seconder la piété de ce prince, chacun contribue à la construction de ce superbe édifice dont il a conçu le dessein. Quel amas d'or, d'argent, de cèdre, de marbre, de pierres précieuses! Que de richesses destinées à une entreprise où tout Israël s'intéresse! David, à ce spectacle, ne peut retenir sa joie, il éclate, il bénit mille fois le Dieu de ses pères : *Sed et David rex lætatus est gaudio magno et benedixit Domino coram universa multitudine* (I Paral., XXIX). Seigneur, s'écrie-t-il, Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, je sais que vous aimez la droiture et la simplicité du cœur, et c'est dans toute la simplicité et toute la droiture

de mon cœur que je vous offre ce pompeux appareil que j'aperçois ici de toutes parts et que votre peuple vient étaler devant mes yeux. Mais, mon Dieu, ce qui redouble encore ma joie, c'est de voir l'activité, le zèle de cette nombreuse multitude qui se joint à moi et entre dans les mêmes sentiments que moi : *Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc : et populum tuum qui hic repertus est, vidi cum ingenti gaudio tibi offerre donaria* (Ibid.).

Ainsi parlait ce roi prophète, dans le premier mouvement de sa reconnaissance; mais parce qu'à la vue de tant de dépenses et de tant d'apprêts, il eût pu peut-être se flatter de la pensée qu'il faisait à Dieu une riche offrande, et que Dieu lui en devait tenir un compte particulier; afin de rabattre ce sentiment présomptueux, il s'occupait en même temps d'une autre réflexion. Eh! que suis-je, Seigneur, reprenait cet humble et religieux prince; qu'est-ce que tout ce peuple? sommes-nous de nous-mêmes en état de vous faire le moindre don? Quoi que nous vous présentions, n'est-ce pas votre bien, et comment est-il à nous, si ce n'est en tant que nous le recevons de vous : *Quis ego et quis populus meus, ut possimus hæc tibi universa promittere? Tua sunt omnia, et quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi*. Il ne se contentait pas de le dire une fois, il le répétait : Oui, mon Dieu, cette abondance, ce prodigieux assemblage de matériaux que nous avons pris soin de recueillir et dont nous nous proposons d'élever la sainte maison où vous voulez que votre nom soit adoré, tout cela et tout le reste du monde, indépendamment de nous, vous appartient; mais nous croyons néanmoins, Seigneur, pouvoir encore vous le dévouer, et en vous le dévouant de cœur, nous nous dévouons nous-mêmes d'un consentement unanime à votre culte. Pussions-nous à jamais et par votre grâce nous maintenir dans cette pieuse volonté! *Domine, Deus noster, omnis hæc copia quam paravimus, ut ædificaretur domus nomini sancto tuo, de manu tua est, et tua sunt omnia... Custodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum, et semper in venerationem tui mens ista permaneat* (Ibid.).

Or, appliquons maintenant, chrétiens, cet exemple, et, dans une triste opposition, comparons-le avec ces abus criminels, avec ces profanations que nous faisons tous les jours des dons du ciel. Car voici où le zèle des ministres de l'Évangile doit s'allumer, puisqu'il n'est point dans le christianisme de renversement plus général ni plus déplorable. Tout ce que nous sommes, nous ne le sommes que par le bienfait de Dieu; c'est l'incontestable vérité que j'ai posée d'abord et que nous avons considérée. En vertu de ce principe, il est de notre reconnaissance que tout ce que nous sommes, nous le faisons retourner à Dieu, et qu'il lui soit rapporté comme à sa fin; autre vérité que je viens de développer, et qui nous est représentée sous les plus beaux traits dans le mystère que nous célébrons.

Rien de plus solide que cette conséquence, rien de plus religieux, mais où en est la pratique et où la voyons-nous ? Bien loin de faire honneur à Dieu de ses dons, à quoi les employons-nous et à quoi nous servent-ils ? C'est le lieu de l'examiner et de vous le reprocher. A quoi ils nous servent ces dons du Seigneur ? à satisfaire nos passions sensuelles et nos cupidités. A quoi ils nous servent ? à piquer notre ambition naturelle et notre envie de paraître. A quoi ils nous servent ? à soutenir nos desseins injustes et nos violences. A quoi ils nous servent ? à déguiser nos vues artificieuses et nos tromperies. Le dirai-je encore, à quoi ils nous servent ? à corrompre l'innocence des âmes et à les séduire. A quoi ils nous servent ? à répandre l'erreur, à autoriser l'impiété, à décréditer la religion. Que ne pourrais-je point ajouter ? mais je m'en tiens là, et il me semble que c'est bien assez. Reprenons, s'il vous plaît.

A satisfaire nos passions sensuelles et nos cupidités. Quel fut le premier sentiment de ce riche dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile ? Il avait fait la plus abondante récolte, ses greniers en étaient remplis et ne pouvaient la contenir tout entière ; mais sur cela comment raisonne-t-il en lui-même et que conclut-il ? Il ne dit pas : Rendons grâces à Dieu de tant de biens. Il ne dit pas : Assistons-en les pauvres et secourons-les dans leur indigence ; de tels soins ne l'occupent guère. Mais, dit-il, puisque je suis ainsi à mon aise et que je puis vivre commodément et agréablement, je n'ai désormais qu'à prendre du repos, qu'à me réjouir, qu'à manger, boire, faire bonne chère : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos : requiesce, comede, bibe, epulare* (Luc., XII). Il le dit, et n'est-ce pas le langage d'une infinité d'autres ? Que sert la fortune, dit-on, si ce n'est pour en jouir ? Maxime qui paraît d'autant plus raisonnable, qu'elle est plus conforme aux idées du monde et à l'amour-propre qui nous domine. On ne voit donc point d'autre usage à faire de son opulence que de mener une vie douce et délicieuse dès qu'on a de quoi y fournir. On ne s'épargne rien, ni pour le luxe des habits, ni pour l'éclat de l'équipage, ni pour la richesse des meubles, ni pour la magnificence des repas, ni pour le jeu, pour les spectacles, pour toutes les parties de plaisir. On lâche la bride à ses appétits déréglés, de là enfin l'on se plonge dans la plus honteuse mollesse et dans la débauche la plus infâme. L'esprit s'aveugle, le cœur s'appesantit et se pervertit ; on devient tout charnel, comme le peuple juif, et parce que l'homme animal, selon l'expression de saint Paul, ne peut s'élever aux choses célestes ni les goûter, on perd tout souvenir et tout sentiment de Dieu : *Incrassatus, impinguat, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum, et recessit a Deo salutari suo* (Deuter., XXXII).

A piquer notre ambition naturelle et notre envie de paraître. Du moment que l'ange rebelle aperçut les premiers rayons de cette splendeur dont Dieu, en le créant, l'avait re-

vêtu, il en fut ébloui jusqu'à vouloir s'égaliser à Dieu lui-même : *Ascendam et ero similis Altissimo* (Is., XIV). Dès que Nabuchodonosor se vit affermi sur le trône par la défaite de son ennemi, l'éclatante victoire qu'il venait de remporter lui enfla le cœur : *Tunc exaltatum est regnum Nabuchodonosor, et cor ejus elevatum est* (Judith, I). Sans reconnaître le pouvoir tout-puissant du souverain Seigneur qui l'avait secondé, il ne pensa plus qu'à étendre sa propre domination, et, commençant par le peuple même de Dieu, il se mit dans l'esprit de soumettre à son empire toute la terre : *Dixitque cogitationem suam in eo esse, ut omnem terram suo subjugaret imperio* (Ibid., II). Que Dieu nous ait doués de quelque prérogative au-dessus des autres et de quelque mérite personnel, nous l'envisageons, par où ? Non point par rapport à Dieu ni au fruit qu'il en attend pour son service, mais par rapport à nous-mêmes, et au secours que nous en pouvons tirer pour notre avancement selon le monde. Nous le regardons comme un moyen de se pousser, de s'insinuer auprès des grands de se rendre nécessaire à leurs intérêts et par là de se les attacher, d'écarter des compétiteurs, d'avoir pour soi les suffrages du public et d'emporter une telle préférence, de monter incessamment de degré en degré jusqu'au terme qu'on s'est proposé et où l'on aspire. Car selon les idées communes et la façon ordinaire de parler, c'est là ce qui s'appelle ne point enfouir ses talents, mais les faire valoir et en bien user.

A soutenir nos desseins injustes et nos violences. Pourquoi dans le cours du monde et dans la société humaine le bon droit est-il si souvent et si impunément violé ? Pourquoi dans l'administration des affaires, dans la dispensation de la justice, dans le gouvernement d'une ville, d'une province, dans des terres et des domaines particuliers, y a-t-il des commissions, des vexations, des iniquités, où toutes les lois sont renversées, où la force fait taire la raison et l'oblige de céder, où l'héritage du pauvre est livré à l'usurpateur, où le juste souffre, où l'impie triomphe ? Pourquoi, dis-je, des désordres si évidents et si criants, sont-ils non-seulement tolérés, mais applaudis, mais approuvés ? Vous ne le savez que trop et peut-être a-ce été tant de fois le sujet de vos plaintes. Cette même puissance que Dieu communique à certains hommes pour juger, pour décider, pour commander, pour maintenir la règle et le bon ordre, c'est de quoi ils abusent indignement et ce qu'ils tournent à la ruine de ceux dont ils devaient être les tuteurs et les patrons. Parce que des gens peuvent sans obstacle tout entreprendre, ils se persuadent que tout ce qu'ils entreprennent leur est permis ; et parce que leur dignité, leur grandeur les rend redoutables et que personne n'est en état de leur résister, rien ne les arrête. Ils donnent des ordres, ils portent des jugements, ils agissent selon que l'humeur ou que l'intérêt les conduit. Ils s'attribuent les droits les plus mal fondés, ils s'enrichissent des dé-



pouilles d'autrui; ils n'ont nulle considération, nul égard; comme si le pouvoir qu'il a plu à Dieu de leur conférer n'était que pour eux-mêmes et qu'ils n'en dussent répondre qu'à eux-mêmes. Ce n'est pas tout, mais poursuivons.

A déguiser nos vues artificieuses et nos tromperies. David demandait à Dieu le don d'intelligence : *Da mihi intellectum* (*Psal. CXVIII*). Et pourquoi? Afin, disait-il, Seigneur, que je puisse bien méditer votre loi et vos divins commandements; afin que j'en découvre toute l'étendue, toute l'obligation, toute la perfection et qu'après les avoir imprimés fortement dans mon cœur, je les observe avec plus de fidélité et je ne m'éloigne jamais de mes devoirs : *Et scrutabor legem tuam et custodiam illam in toto corde meo.* (*Ibid.*) Salomon demandait le don de sagesse : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam* (*Sap., IX*). Et pourquoi? Afin que cette raison saine, droite, éclairée, reprenait ce prince, me dirige toujours, ô mon Dieu, selon votre bon plaisir; afin que, par son secours et à la faveur de ses lumières, je sache discerner en chaque chose ce qui est bon et ce qui ne l'est pas et que je m'attache inviolablement à vos saintes volontés : *Et mecum sit et mecum laboret; ut sciam quid acceptum sit apud te* (*Ibid.*). Voilà, dans les intentions de Dieu, où doivent tendre toutes les connaissances d'un esprit clairvoyant et pénétrant; mais par une corruption abominable, cet esprit fin, délié, subtil, n'est-ce pas dans le commerce des hommes le premier mobile et comme le ressort des cabales, des intrigues, des partis, des politiques secrètes, des plus noires trahisons, des plus insignes fourberies, des plus odieuses chicanes, des usures cachées, des simonies palliées, des hypocrisies couvertes du voile de religion, des mensonges affirmés avec plus d'assurance que la plus constante vérité, des vengeances recherchées, préparées, exécutées sous le masque de l'amitié la plus affectueuse et la plus sincère; en un mot de toutes les impostures et de tous les mauvais tours? Eh, Seigneur, est-ce donc pour cela que vous avez fait luire sur l'homme ce rayon de votre sagesse éternelle, qui le relève au-dessus de tous les êtres visibles et mortels : *Signatum est super nos lumen vultus tui* (*Ps. IV*). Est-ce pour cela que vous l'avez marqué du sceau de la divinité, en lui donnant une âme spirituelle et raisonnable? Sont-ce là les opérations de cette âme : sont-ce ses productions et ne devrait-elle point autrement exercer la plus noble de ses facultés?

A empoisonner les cœurs, à corrompre leur innocence et à les séduire. J'en appelle à vous-mêmes, beautés périssables et je n'en veux pour témoins que vous-mêmes. Entre les dons de Dieu, vous pouvez compter cette grâce qui brille aux yeux et qui prévient votre faveur. Don précieux dans votre estime, mais par où? Voici le scandale de tous les siècles, et plutôt au ciel que dans le nôtre il fût moins connu et qu'il y eût là-dessus moins de reproches à vous faire! Vous l'esti-

mez ce don de la nature et de son auteur; mais vous l'estimez par cela même qui vous le rend plus pernicieux; mais vous l'estimez par cela même qui fait votre crime; mais vous l'estimez par cela même qui vous perd et qui perd avec vous tant d'âmes si chères à Jésus-Christ et rachetées de son sang. Expliquons-nous : vous l'estimez, dis-je, cette fleur, cette grâce passagère, et vous apporitez des soins extrêmes à la cultiver, parce que suivant les fausses idées du monde c'est dans le sexe un mérite supérieur et l'avantage le plus apparent; parce que c'est une distinction qui partout vous fait remarquer et qui par là même flatte votre orgueil et contente votre vanité; parce que c'est l'attrait le plus puissant pour assembler auprès de vous une foule d'adulateurs, pour les humilier à vos pieds et les tenir soumis à votre empire; parce que c'est une espèce de titre pour vous ériger en idoles, en divinités et quelquefois jusqu'à la face des autels et dans le sanctuaire du Dieu vivant, comme si vous prétendiez insulter à cette beauté immortelle et invisible et lui dérober l'encens qui lui est offert; parce que c'est le sujet qui allume, qui entretient les plus vives passions pour vous, les passions les plus ardentes et les plus insensées, aux dépens de l'unique objet à qui tout notre amour est dû et qui est l'Être souverain. Dites-le moi, et avouez-le de bonne foi, puisque vous ne pouvez vous le dissimuler à vous-même : avez-vous d'autres vues dans ces airs affectés et engageants, dans ces habillements mondains, dans ce vain attirail d'ajustements et de parures, que vous disposez avec tant d'artifice et qui emportent toute votre attention? Achevons.

A répandre l'erreur, à autoriser l'impiété, à décréditer la religion. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Église l'éprouve et qu'elle en souffre. Les plaies que lui ont fait tant d'hérésiarques ont saigné longtemps, et plusieurs saignent encore, et ne sont pas en disposition de se fermer. C'était des hommes habiles du reste et versés dans les plus hautes sciences. Quels services ne pouvaient-ils pas rendre à la religion, et quelle gloire n'étaient-ils pas capables de procurer à Dieu? Ils en avaient tous les moyens, puisque l'esprit de Dieu, dans la distribution de ses dons les avait partagés si avantageusement. Mais leur science les a enflés, leur présomption les a aveuglés et opiniâtrés. Ils se sont abandonnés à leur sens réprouvé; et de ce qu'ils avaient acquis au milieu de l'Église de Jésus-Christ pour sa défense et pour son soutien, ils en ont, si je puis ainsi parler, fabriqué les armes dont ils l'ont combattue et dont ils lui ont déchiré le sein. Dans ce même rang, mettons une infinité d'impies et de libertins, gens qui peut-être ne manquent point d'un certain génie avec lequel Dieu les a faits naître; mais qui, fiers de leur orgueilleuse philosophie, adorateurs de ses prétendues découvertes, refusent de la soumettre à la simplicité de la foi : voulant toujours raisonner; et à force de raisonnements ne concluant jamais selon la droite raison;

voulant tout voir, tout approfondir, et à force de chercher la vérité, ne la trouvant jamais, et se réduisant au point de n'être jamais en état de l'apercevoir : *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* (II Tim., III), de là, comme des aveugles, se précipitant d'abîmes en abîmes, rejetant avec mépris nos plus augustes mystères, traitant de superstition et de faiblesse nos plus pieuses observances ; s'attaquant même à Dieu, par qui néanmoins et pour qui seul ils existent, lui contestant ses plus essentiels attributs, et lui disputant jusqu'à son être. Que ne me resterait-il point à dire d'un million d'autres et sur tant d'autres sujets ?

C'est donc une plainte bien fondée que je vous adresse, chrétiens, de la part de Dieu, quand je vous dis en finissant ce discours ce qu'il disait à son peuple par la bouche du prophète Isaïe : *Filios enutrivit et exaltavit, ipsi autem spreverunt me* (Isai., I). Je les ai formés comme des enfants. Dès le sein de leur mère, ma providence les a prévenus ; et dans le cours de leurs années, elle les a toujours suivis pour veiller sur eux et pour fournir à tous leurs besoins : *Enutrivit*. Mes soins ne se sont pas seulement bornés à leur conserver une vie qui dépendait de moi, et que sans moi mille périls, mille accidents imprévus pouvaient leur ravir ; mais je les ai élevés, je les ai pourvus de biens et de qualités avantageuses propres à les mettre en honneur et à les agrandir : *Exaltavit*. Quel emploi ont-ils fait de tout cela ? Il semble que ce soient des armes que je leur ai mises dans les mains pour s'attaquer à moi et pour m'insulter et m'outrager : *Ipsi autem spreverunt me*. Il semble même qu'ils voudraient me faire servir en quelque sorte à leurs iniquités, et que j'en devinsse le complice : *Servire me fecisti in peccatis tuis* (Isai., XLIII). Ainsi le Seigneur s'expliquait-il, et voilà ce que je vous redis en son nom : comprenez le bien, chrétiens auditeurs, et craignez-en les suites terribles ; car de là il doit arriver deux choses, ou que Dieu retire de vous ses dons et qu'il vous en dépouille, ou qu'il les fasse retomber sur vous pour votre condamnation. Qu'il retire de vous ses dons : eh ! n'est-ce pas ce qu'il a fait à l'égard de mille autres et ce qu'il fait encore tous les jours ? Comme rien n'engage plus Dieu à répandre sur nous de nouvelles grâces que la reconnaissance et le bon usage des grâces reçues, rien aussi, par un principe tout contraire et par un retour bien naturel, ne l'endurcit plus pour nous et n'est plus capable d'arrêter le cours de ses libéralités que nos ingratitude et nos abus. Nous voyons des chutes qui nous étonnent, des changements de fortune qui nous frappent, des accidents personnels et inopinés qui nous saisissent de frayeur, et ne sont-ce pas de ces coups du bras de Dieu qui, par un juste jugement, réduit dans la misère ceux qu'il avait enrichis, couvre de confusion ceux qu'il avait revêtus du plus bel éclat, accable d'infirmités et de maux ceux à qui il

avait fourni le plus de moyens pour goûter tous les agréments de la vie ? Peut-être néanmoins ne vous enlevera-t-il pas ainsi ce qu'il vous a donné ; mais ce qui vous doit être encore plus funeste, c'est qu'il l'emploiera contre vous-mêmes, c'est qu'il vous laissera corrompre ses dons, les pervertir et les profaner pour en faire un jour, à votre ruine, le sujet de ses plus redoutables arrêts et de votre éternelle réprobation ; car ce ne sont point de ces choses indifférentes dont Dieu nous abandonne la disposition pour en user selon notre gré, et qui ne doivent nuire ni servir à notre salut. Il faut ou qu'ils nous sanctifient et qu'ils nous sauvent suivant le dessein de Dieu, ou qu'ils contribuent d'autant plus à nous rendre coupables devant Dieu et à nous damner, qu'ils auront été plus abondants et que nous en aurons fait une plus criminelle dissipation. On demandera beaucoup à celui qui aura beaucoup reçu, et moins il rapportera, plus il se trouvera chargé de dettes et digne de châtiement.

Heureuse l'âme fidèle et reconnaissante comme Marie ! plus elle reçoit, plus on recommence à lui donner, selon cette maxime évangélique : *Habenti dabitur, et abundabit* (Math., XXV) ; pourquoi cela ? parce que plus elle reçoit, plus elle donne elle-même à Dieu ; ne se réservant rien, mais, par une sainte émulation, voulant en quelque manière égaler la libéralité de Dieu, et répondant à l'abondance de ses grâces par un dévouement toujours nouveau et toujours plus parfait. Dieu, mille fois encore plus libéral envers nous que nous ne le sommes envers lui, ne se laisse jamais vaincre par de faibles créatures, et c'est alors, suivant la parole de Jésus-Christ, qu'il verse dans notre sein une mesure pleine, bien pressée, et comble jusqu'à déborder : *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superfluentem dabunt in sinum vestrum* (Luc., VI). Voilà, sainte mère de Dieu ; voilà par où vous fîtes descendre sur vous tous les dons du ciel. Chaque jour fut pour vous un accroissement de grâce, parce que chaque jour vous fut un exercice perpétuel d'amour et de reconnaissance. En présentant votre fils adorable et en l'offrant, vous vous offrites vous-même et rien ne manqua à votre sacrifice. Daignez nous y associer, daignez vous-même nous présenter à ce Père tout-puissant qui nous a confiés à vos soins et vous a établie auprès de lui notre avocate. Nous sommes vos enfants et nous chérissons cette glorieuse qualité comme un des plus beaux titres dont nous soyons honorés. Traitez-nous en mère, et secondez le vœu que nous voulons faire au Seigneur sous vos auspices. Ce vœu, cette offrande que nous lui ferons de nous-mêmes, passant par vos mains, en aura plus de vertu et lui sera plus agréable. Il l'acceptera, et nous en recevrons la récompense dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

## SERMON XLIX.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA  
VIERGE.*Pour une assemblée de dames.*

*Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda : et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.*

*Dans ce temps-là, Marie se mit en chemin, et s'en alla en diligence au pays des montagnes, à une ville de Juda : et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth (S. Luc, ch. 1).*

C'est, mesdames, par une heureuse rencontre, ou, si vous voulez, par une vue particulière de la Providence, que le jour marqué par votre assemblée concourt avec la fête que célèbre l'Eglise en l'honneur de la Mère de Dieu et sous le nom de la Visitation de la Vierge. Marie, après l'ambassade de l'ange qui vient de lui annoncer le glorieux choix que le ciel a fait d'elle pour donner aux hommes le Rédempteur qu'ils attendaient depuis tant de siècles ; après l'avoir conçu dans son sein par un miracle de la vertu divine, ce Messie promis au monde, et instruite en même temps de l'état d'Elisabeth, enceinte de Jean-Baptiste, cette vierge, dis-je, et cette sainte mère tout ensemble, parlent de telles conjonctures, entreprend une marche pénible et fatigante, va visiter sa cousine, lui offrir son secours et se conjourer avec elle des grâces singulières qu'elles ont l'une et l'autre reçues du Seigneur.

Pieux et religieux commerce où règne la charité, et dont l'Esprit de Dieu est le sacré nœud. Liaison d'amitié, de conversation et d'entretien, qui nous doit servir de modèle, et d'où je prétends tirer pour vous, mesdames, d'importantes leçons ; car toutes chrétiennes et tout adonnées que vous êtes à de bonnes œuvres et à l'exercice de la religion, Dieu ne vous a point séparées du monde ; il ne vous a point appelées dans le cloître, il vous a laissées, selon votre vocation, au milieu du siècle, et il vous a permis d'y avoir certaines connaissances, d'y recevoir et d'y rendre certaines visites, d'y entretenir certaines sociétés, d'y lier et d'y converser avec certaines personnes. Or, le mystère de ce jour nous fournit là-dessus des instructions si solides, si édifiantes et surtout si nécessaires, que j'ai cru ne devoir point m'attacher à d'autre sujet dans cette courte exhortation que vous souhaitez de moi et que je me suis engagé de vous faire.

Je veux, par l'exemple de Marie et d'Elisabeth, vous apprendre comment vous devez vous comporter dans ce que nous appelons commerce de la vie humaine. Je veux vous montrer quels dangers vous y devez craindre, quels écueils vous y devez éviter, de quelles précautions vous y devez user, ce que vous en devez bannir et ce que vous y devez rechercher ; enfin de quelle manière vous les pouvez et les devez sanctifier. Matière d'une extrême conséquence, et qui demanderait un plus long discours ; mais du moins, dans le peu de temps qui m'est accordé, j'en dirai assez pour vous tracer un plan abrégé

de la conduite que vous avez à tenir, et des maximes les plus essentielles dont on ne doit jamais s'écarter. Toute la méthode que je suivrai, ce sera, mesdames, de vous expliquer de point en point l'évangile que l'Eglise applique à cette solennité. Nous y trouverons un fonds de réflexions également sensibles et utiles. Tantôt c'est Marie que je vous proposerai à imiter, et tantôt Elisabeth. Le ciel bénira mon dessein, et j'ose me promettre de votre part une attention favorable. Commençons.

I. Marie donc partit et s'en alla en diligence au pays des montagnes : *Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione* (Luc., I). Mais quel fut le terme d'une marche si prompte et si empressée, et où s'arrêta cette sainte vierge ? Elle entra dans la maison de Zacharie : *Et intravit in domum Zachariæ* (*Ibid.*). Prenez garde, mesdames, c'est dans une maison sanctifiée par les œuvres de piété qui s'y pratiquent, dans une maison où Dieu est connu, adoré et servi ; dans une maison où elle n'entendra parler que de Dieu, où elle ne verra que des exemples capables de la porter à Dieu ; dans une maison retirée du tumulte et du bruit du monde, habitée par deux personnes vertueuses dont elle va partager la joie et à qui elle va faire part elle-même de son bonheur. Telle est la compagnie qu'elle cherche ; il ne lui en faut pas d'autre, et c'est là qu'elle borne toutes ses connaissances et toutes ses habitudes.

Or, de là que veux-je conclure ? Vous me prévenez, mesdames, et vous jugez par avance quel est le premier principe que je viens ici poser ; quelle est la première règle de conduite, la règle générale que la sagesse chrétienne vous prescrit et qui doit servir de fondement à toutes les autres. Ce n'est pas, ainsi que je vous l'ai déjà fait entendre, de rompre toute liaison avec le monde, de renoncer à toute société dans le monde. Heureuses si c'était là votre état ; mais puisque ce ne l'est pas et qu'il n'a pas plu à Dieu d'en ordonner de la sorte ; puisqu'il ne vous a pas appelées dans son sanctuaire, ni destinées à la profession religieuse, dont le plus précieux avantage est l'éloignement du monde, voici du moins, dans votre condition et selon les volontés du souverain maître qui vous y a placées, la route que vous devez prendre, et la base sur laquelle vous devez établir tout engagement de confiance mutuelle et de société. C'est de n'avoir parmi le monde que des liaisons et des sociétés de choix, et de régler ce choix, non point par la naissance ni le rang des personnes ; non point par leur crédit, leur opulence ni l'éclat de leur fortune ; non point par leurs talents naturels, par la vivacité de leur esprit, par l'étendue de leur savoir, par leur nom et leur réputation, mais par leur vertu, par leur régularité, par leur religion, par la droiture de leur cœur et l'intégrité de leurs mœurs.

N'exagérons rien, mesdames, et comprenez, je vous prie, ma pensée. Je ne veux point ici condamner certains devoirs de la

vie civile, ni un certain commerce que demande la bienséance, commerce où vous trouvez engagées presque indispensablement par les coutumes du monde, mais où le cœur n'a point de part; commerce modéré, mesuré, renfermé en de justes bornes, sans y donner trop de temps ni le rendre trop fréquent; commerce où il ne vous est guère permis de faire un discernement qui offenserait, sur lequel on raisonnerait, qu'on traiterait de mépris, de caprice, de singularité, et qui pourrait exposer à des retours fâcheux; car, si je puis user de cette figure, comme Dieu, par une providence générale, fait lever également son soleil sur les bons et sur les méchants, ainsi, dans l'usage de la vie, y a-t-il des obligations communes dont on ne peut pas plus se dispenser à l'égard de l'un que de l'autre, quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre leurs caractères et leur conduite. De quoi donc est-ce que je parle? C'est surtout de ces connaissances plus intimes, qui portent à se voir beaucoup plus souvent, et à s'entretenir plus confidentiellement; c'est de ces sociétés plus étroites que se forme l'inclination, le goût, où le cœur se plaît et où il s'épanche avec plus de communication et plus de liberté. Connaissances et sociétés infiniment dangereuses, sans la précaution que je vous marque et que je prétends être pour vous le préservatif le plus puissant, mais en même temps le plus nécessaire.

Quand il n'y aurait, mesdames, que l'honneur, cette seule considération ne devrait-elle pas vous suffire pour ne vouloir jamais vous associer qu'avec des gens d'une probité reconnue et d'une vie irréprochable? Car une personne a beau se conduire d'ailleurs avec sagesse et se comporter d'une manière qui la mette, ce semble, à couvert de la censure, dès qu'elle vient à fréquenter certaines compagnies, c'est une tache capable de la flétrir dans l'opinion du public; on la remarque, on en est surpris, on en dit sa pensée, et si l'on ne va pas jusqu'à former contre elle un jugement plein et arrêté, on ne peut guère se défendre de mille soupçons qui naissent et qui donnent lieu à bien des discours. Quand il n'y aurait que l'esprit de religion, ce seul motif ne devrait-il pas vous inspirer le même sentiment qu'au prophète royal, et vous faire dire comme lui : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* (Ps. LXXXIII). Il est vrai, cette société me conviendrait assez par l'agrément que j'y aurais; on m'y recevrait volontiers, et j'y trouverais de quoi charmer le temps et le passer sans ennui; il y aurait même encore, dans un sens, de quoi flatter ma vanité, de quoi piquer mon ambition, de quoi m'accréditer et de quoi me procurer des avantages considérables. Ce sont des gens du beau monde, du grand monde, d'une distinction et d'un rang dans le monde, dont l'éclat rejaillirait sur moi et ne me serait pas inutile. Je comprends tout cela; mais, du reste, ô mon Dieu, ce sont des pécheurs, et on ne les connaît que trop. Dès là, qu'ils se

séparent de vous, il ne m'en faut pas davantage pour me séparer d'eux. Je me tiens dans ma retraite, tout obscure qu'elle est, ou, si j'ai besoin de quelque entretien et de quelque commerce, il vaut beaucoup mieux qu'il soit moins engageant et moins brillant, pourvu qu'il soit plus chrétien et qu'il m'unisse avec des âmes dévouées au Dieu que j'aime et que je dois aimer préférablement à tout : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum*.

Mais il y a plus, mesdames, et ce qui mérite votre attention particulière, c'est la raison du péril très-prochain où jette immanquablement toute société avec des impies et des mondains, sans crainte de Dieu et sans conscience. Mille exemples ont fait voir combien les suites en sont funestes et pernicieuses. Voilà pourquoi saint Paul ordonnait si expressément à son disciple Timothée de se garder de tous les entretiens profanes et frivoles, parce que rien, lui disait-il, ne contribue davantage à ruiner la piété et la foi, et que les paroles de ces gens-là sont comme un cancer qui gagne peu à peu : *Profana autem et vaniloquia devita; multum enim proficiunt ad impietatem, et sermo eorum ut cancer serpit* (II Tim., II).

Et, en effet, notre cœur ne penche déjà que trop de lui-même au relâchement et au dérèglement. Qu'est-ce donc, quand, à ce penchant de la nature corrompue, se joint encore l'impression que font des personnes avec qui l'on vit habituellement, librement, et pour qui l'on se sent un fond d'estime le plus propre à nous séduire et à nous entraîner? On s'accoutume à penser comme eux, à parler comme eux, à faire comme elles. Peut-être y répugne-t-on d'abord, mais à force de les entendre débiter leurs maximes et d'être témoins de leurs actions, on prend insensiblement les mêmes principes, les mêmes dispositions, les mêmes manières. Si ce sont des incrédules et des libertins, ils vous apprendront à vous railler des choses les plus saintes et à douter des vérités les plus essentielles. Si ce sont des ambitieux, ils vous rempliront la tête de vaines idées d'agrandissement et de fortune et vous apprendront à vous mêler dans des intrigues où la justice et la fidélité se trouveront bien endommagées. Si ce sont des médisants, vous serez obligés d'écouter leurs médisances et d'y répondre, et par là vous apprendrez à médire vous-mêmes et à décliner le prochain. Si ce sont des voluptueux et des intempérants, ils vous feront entrer dans tous leurs divertissements, dans tous leurs jeux, dans tous leurs repas, et, de cette sorte, vous vous apprendrez à mener une vie de plaisir et toute sensuelle. Ainsi des autres vices, où ils peuvent être sujets, sans en excepter les plus honteux et les plus abominables; car, en quels abîmes de pareilles sociétés ne sont-elles pas capables de nous précipiter; et y a-t-il excès auquel elles ne puissent nous conduire avec le temps?

Que dis-je, après tout, mesdames, et ne vais-je point trop loin? Chacun se connaît ou

croit se connaître, et, selon le secret témoignage qu'on se rend à soi-même de ses propres sentiments, on ne saurait se persuader que jamais on pût en venir à certaines extrémités qui font horreur. Mais, pour vous donner une preuve sensible de ce que je dis, et pour vous faire mieux comprendre à quel point nous sommes fragiles, et combien nous devons peu compter sur nous-mêmes dans l'avenir, quelque bien disposés que nous soyons dans l'heure présente, je n'ai qu'à vous remettre devant les yeux un des événements les plus mémorables et les plus terribles dont l'histoire sainte nous ait conservé le souvenir. Moïse et les prophètes défendirent aux Juifs de s'allier avec les nations étrangères; et afin de les détourner plus fortement d'une alliance si dangereuse, que leur représentaient-ils? Ils leur annonçaient que ces nations idolâtres les perdraient, qu'elles les pervertiraient, qu'elles leur feraient abandonner le Dieu d'Israël, adorer de fausses divinités, présenter de l'encens aux idoles et immoler enfin leurs enfants aux démons. Or, sur cela, je m'imagine que le peuple de Dieu, fidèle alors et uniquement dévoué au culte du Seigneur, prenait de si affreuses menaces et de si tristes présages pour des exagérations. Mais qu'arriva-t-il? Malgré toutes les défenses du saint législateur et tous les avertissements des prophètes, les Israélites forment des liaisons avec ces peuples dont le commerce leur est si expressément et si sagement interdit. Ils les fréquentent, ils s'ingèrent parmi eux, et de là bientôt quel changement! Que de sacrilèges, que d'abominations! *Et commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum (Ps. CV)*. Il n'y a point de profanations où ils ne se portent. Ils oublient le Dieu de leurs pères, ils se prosternent devant les autels des faux dieux, ils s'humilient aux pieds des idoles: *Et servierunt sculptilibus eorum (Ibid.)*. Ce n'est pas assez, ils ont recours aux puissances infernales; ils les invoquent, ils leur font des sacrifices; et quels sacrifices! Ah! qui le croirait, et dans la nature vit-on jamais rien de si monstrueux? De leurs mains parricides ils ouvrent eux-mêmes le sein de leurs enfants et leur arrachent la vie. La terre est baignée et infectée du sang de ces innocentes victimes; et les pères et mères qui l'ont répandu ne rougissent point de se rendre ainsi l'enfer propice et favorable: *Et immolaverunt filios suos et filias suas demoniis; et infecta est terra in sanguinibus (Ibid.)*.

Exemple bien effrayant, mesdames, et bien opposé à nos mœurs, mais exemple néanmoins que nous pouvons, par une juste proportion, nous appliquer à nous-mêmes. Ne nous flattons point et ne nous trompons point. Ne disons point: Je me sens, je n'ai rien à craindre. Qui que vous soyez, je soutiens que tout est à craindre pour vous; mais surtout et encore plus pour vous, jeunes personnes que la vivacité de l'âge emporte plus vite et plus aisément; pour vous, dont le naturel est plus doux, plus flexible, plus complaisant; pour vous, sur qui l'occasion

et le respect humain ont plus de pouvoir et plus d'ascendant. N'insistons pas là-dessus davantage, et avançons.

Car quand on a tant fait par ses soins et par son application que de trouver des gens de probité avec qui l'on puisse lier commerce, on a fait, mesdames, la démarche la plus difficile et la plus importante de la vie. Mais ce n'est pas assez; il faut se maintenir dans la possession de ce bien, et souvent il n'y a pas moins de précaution à prendre pour conserver sans péril les habitudes qu'on s'est faites, qu'il en fallait pour les former. C'est par le défaut de cette attention et de cette vigilance qu'on a vu quelquefois les commerces les plus saints dégénérer en des amitiés profanes et mondaines, et même, comme parle saint Paul, finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit: *Sic stulti estis ut cum spiritu coperitis, nunc carne consummemini (Galat., III)*. Plût à Dieu que l'expérience nous fournît moins d'exemples de ces chutes déplorables, je ne dis pas seulement en des péchés griefs, mais en tous ces péchés que l'Apôtre met au rang des œuvres de la chair lorsqu'il en fait le dénombrement: *Manifesta autem sunt opera carnis, quæ sunt immunditia, impudicitia, luxuria, inimicitia, iræ, rixæ, dissensiones, comessationes*, et le reste (*Galat., V*).

Or, pour éviter ce désordre, et pour empêcher qu'une société même fondée sur la vertu ne vienne avec le temps à déchoir et à tomber dans une si triste corruption, il faut être conduit par une prudence mûre et circospecte, et c'est là-dessus encore que l'Evangile aujourd'hui nous propose un modèle achevé dans la personne de la Mère de Dieu, dont le commerce avec sainte Elisabeth renferme toutes les règles qu'on peut donner sur une matière de cette importance. Examinons-les, et tâchons, pour notre édification et notre sûreté de les réduire à une pratique fidèle et constante.

II. Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth: *Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth (Luc., I)*. C'est la première circonstance que je remarque. Marie entre dans la maison de Zacharie; mais c'est Elisabeth qu'elle salue. C'est à elle que s'adresse la visite qu'elle rend, et c'est proprement avec elle qu'elle s'unit d'amitié et de société; pour nous apprendre qu'un commerce particulier, s'il est sage et selon Dieu, ne doit point se trouver, autant qu'il est possible, entre des personnes de différent sexe. Leçon d'une extrême conséquence pour ceux qui veulent de bonne foi marcher dans les voies du Seigneur, et n'avoir aucune liaison dans le monde qui mette leur innocence et leur salut en danger. Je ne prétends pas condamner par là les devoirs de la vie civile, ni rompre certains commerces que non-seulement la bienséance permet, mais que la charité ordonne même en certains temps et en certaines conjonctures. Ce ne sont point ces bienséances ni ces devoirs communs qui peuvent intéresser

la conscience et la blesser. Mais je parle de ces liaisons particulières qui seront, si vous le voulez, établies sur la piété, et qui néanmoins ne sauraient guère subsister entre des personnes de deux sexes différents, sans quelque sorte de péril. Voilà sur quoi je soutiens que nous ne devons point nous flatter nous-mêmes, ni entrer en composition avec l'amour-propre, qui ne cherche qu'à nous tromper, et qui n'est que trop adroit à nous attirer dans le piège.

Pour en venir à la preuve, vous savez qu'en matière de morale parmi des chrétiens, les Pères sont des oracles que nous devons consulter, que ce sont des guides éclairés et des maîtres qui ne nous égarent point, et que lorsqu'ils conviennent tous de certains principes, il y a de la témérité et de l'orgueil à vouloir se frayer des voies écartées où Dieu souvent nous abandonne à notre sens réprouvé. Or, sur cet article que je traite, ils sont tous également sévères. Ils n'ont sur cela nulle indulgence, ils n'usent d'aucun tempérament, et si je voulais rapporter leurs pensées dans toute leur rigueur, j'aurais de quoi étonner bien des gens, qui, sans scrupule, entretiennent des sociétés dont ces grands hommes ont témoigné tant d'éloignement et dont ils se sont tant efforcés de détourner les âmes les plus pieuses d'ailleurs et les plus déclarées contre le vice. Car ils étaient persuadés que, quelque éprouvée que puisse être la vertu, on ne doit jamais oublier qu'on est homme, et qu'on le sera jusqu'au dernier soupir de la vie; comme saint Hilarion, ayant déjà l'âme sur le bord des lèvres, le marqua si sagement à une personne qui l'assistait à la mort, et qui le considérait de près au visage pour examiner s'il lui restait encore quelque souffle de vie; que quelque innocents que soient ces commerces en apparence, parce qu'on ne tombe pas dans des désordres grossiers, on y a toujours des écueils à craindre; que le plaisir de se voir, le chagrin de se séparer, l'impatience de se revoir, les assiduités, les réflexions d'un esprit sans cesse occupé du même objet, les éloges qui se donnent; que tout cela pouvait aussi bien indiquer un engagement de passion, qu'un attachement honnête; que cette passion, pour être inconnue, n'en était que plus dangereuse, et qu'il n'y avait que trop lieu de soupçonner que ce ne fût une de ces passions qui se nourrissent de soins et d'inquiétudes, ainsi que saint Jérôme le faisait observer à une dame romaine qui le consultait : *Sanctus amor impatientiam non habet* (Hieron.); que bien qu'un âge avancé nous mette plus à couvert des traits de l'ennemi, il fallait cependant se tenir toujours sur ses gardes, et qu'une vertu conservée vingt et trente ans avec la plus exacte fidélité, ne faisait point de prescription pour l'avenir : maxime du même Père, et règle de conduite qu'il donnait à un saint personnage de son temps : *Vide ne in præterita castitate confidas* (Idem), que quand même on se rendrait témoignage devant Dieu que le cœur n'en ressent nulle impres-

sion mauvaise, et que l'innocence de l'âme n'en a pas souffert la moindre altération, cela ne suffit pas pour nous justifier; que nous n'avons pas seulement à répondre de notre conscience, mais de la conscience du prochain, selon qu'il est en notre pouvoir de la garantir, et que c'est là qu'il faut appliquer la parole de l'Écriture : *Unicuique mandavit de proximo suo* (Eccl., XVII); que nous ne savons point le trouble que nous pouvons porter dans l'esprit de la personne que nous voyons, et qu'on doit couper la racine à tous les désirs qui peuvent naître, et qui ne manquent guère en effet de naître, quand on s'étudie à plaire par les voies même les moins criminelles; ce que saint Cyprien jugeait si dommageable et si pernicieux, qu'il ne croyait pas que ce fût conserver la pureté de son cœur, que de s'exposer ainsi au hasard de plaire à qui il ne faut pas plaire : *Non es virgo, quæ sic vivis ut possis adamari* (Cypr.). Paroles qui paraissent un peu fortes quand on n'en prend pas le vrai sens, mais qui dans le fond contiennent une grande vérité; enfin, que ce n'est pas toujours raisonner juste que de se rassurer sur ce qu'on n'est dans aucun dérèglement; qu'on doit du respect au public, qu'on lui doit l'exemple, et que sans autre titre un commerce peut être condamnable devant Dieu, parce qu'il est scandaleux devant les hommes; que nous sommes redevables non-seulement de l'essentiel, mais même des apparences de notre conduite, et que l'Apôtre ne se contentait pas de régler le cœur et l'esprit intérieur du chrétien, mais qu'il voulait encore que sa vie fût irréprochable au dehors, afin que les gentils n'eussent rien dont ils pussent se prévaloir : *Nihil habens malum dicere de nobis* (Tit., II); que quoique le monde mal intentionné soit sujet à donner des interprétations malignes aux choses les plus indifférentes et à se tromper dans ses raisonnements, il mérite toutefois un peu d'être écouté; qu'un bruit commun est du moins fondé sur quelque légère négligence, et que de passer trop aisément par-dessus ce que dit le public, c'est ce qui peut faire voir la force d'un attachement, puisqu'on veut bien même lui sacrifier, sinon sa réputation tout entière, au moins l'odeur la plus douce de la vertu qui se perd, manque de certains ménagements et d'une certaine réserve : *Tenera res in foraminis fama pudicitia est*, écrivait saint Jérôme à une personne qu'il dirigeait par ses conseils. *Quasi flos pulcherrimus cito ad levem marcescit auram, levique statu corrumpitur* (Idem). Il n'est rien de plus délicat que la réputation d'une honnête femme; elle ressemble à ces fleurs épanouies que le moindre souffle peut corrompre ou flétrir en un moment. Voilà ce que les Pères de l'Église ont pensé, et comment ces saints docteurs se sont expliqués.

Ah! mesdames, quand le jour du Seigneur viendra, et que sa lumière, selon l'expression de l'Apôtre, percera la nuit et les ténèbres des cœurs, découvrira les secrets prin-

cipes des sociétés que l'on croit si saintes, sur lesquelles on est si peu en peine, et qu'on entretient dans un si grand repos, on sera peut-être bien surpris de voir tous les resorts qui donnaient le mouvement à tant de pas et de démarches dont le zèle semblait être le seul motif. On conviendra qu'on était plus homme qu'on ne pensait, et lorsque, suivant les traces de ces engagements, Dieu nous fera remonter jusqu'à la source, on reconnaîtra que si, par une grâce singulière du ciel, l'âme ne s'est pas tout à fait pervertie, elle est dans la suite beaucoup déchue de ce premier esprit de christianisme et de charité qui la conduisait ou qui paraissait la conduire et l'animer. C'est pour cela que saint Jérôme instruisant une fidèle servante de Dieu, qui s'était retirée du monde, lui conseillait de n'avoir plus d'entretiens ordinaires avec les hommes, mais de se retrancher aux personnes de son sexe. Je n'empêche pas, lui disait ce Père, que pour votre consolation vous ayez quelqu'un en qui vous preniez confiance, avec qui vous puissiez conférer de temps en temps, et de qui vous preniez des avis salutaires; mais sur cela même apportez tout le soin et toute l'attention convenable, et du reste renfermez-vous avec des veuves, avec des filles vertueuses, et que d'autres n'aient plus de part à vos conversations : *Habeto tecum viduarum et virginum choros, habeto tui sexus solatia* (*Idem*). Mais allons plus loin, et suivons toujours notre évangile.

III. Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria : *Repleta est Spiritu sancto, et exclamavit Elisabeth* (*Luc., II*). Circonstance d'où je tire une autre règle non moins importante, pour maintenir la sainteté d'un commerce chrétien, et pour ne pas tomber insensiblement dans la bagatelle et les amusements des entretiens du monde. C'est de se remplir de l'Esprit de Dieu; c'est de s'imprimer fortement dans l'âme les vérités éternelles; c'est de les avoir toujours présentes et de ne les perdre jamais de vue. Car remarquez, s'il vous plaît, le temps où Elisabeth parle à Marie qui l'a saluée, et où elle lui répond. Cette bienheureuse mère de Jean-Baptiste n'ouvre point la bouche que le Saint-Esprit ne soit auparavant descendu dans son cœur, et qu'elle n'en ait reçu l'inspiration : *Repleta est Spiritu sancto et exclamavit*. Or, un esprit plein du Dieu qui le possède, et tout occupé des pensées de son salut, ne s'abaisse point à ces discours frivoles où les mondains consomment les journées entières, et qui n'ont d'autre effet que de nous distraire et de nous dissiper. Il ne peut sortir d'un cœur que ce qu'il contient au dedans de lui-même. Un homme de bien puise dans ce trésor des maximes saintes, des sentiments équitables sur toutes choses : *Bonus homo de bono thesauro profert bona* (*Matth., XII*). De là les vaines conversations du siècle lui deviennent insipides, et tout ce qui le gouverne n'est pas capable de l'attacher ni de lui plaire.

Sans cette précaution, je dis qu'on se met

dans un danger visible de recevoir plus de dommage que d'utilité de la plupart des entretiens où la société nous engage; et les personnes qui veillent un peu sur elles-mêmes ont appris, par leur expérience, que rien n'est plus propre à nous détourner des choses de Dieu, à éteindre dans le cœur les sentiments de la piété chrétienne et à nous corrompre peu à peu, que ces conversations oiseuses et inutiles qui semblent faire tout l'emploi d'une infinité de gens. C'est là que se débitent mille principes directement opposés à la morale de l'Évangile, que l'on n'entend estimer que ce que le monde estime, que ce qui est grand selon le monde, que ce qui distingue dans le monde, que ce qu'on appelle bonheur et avantages du monde. C'est là que, par une faiblesse pitoyable, l'on descend aux sujets les plus puérils et les plus indignes de l'attention d'une âme raisonnable; des femmes ne parlent d'autre chose que d'une mode, que d'une parure, d'un ajustement, d'un ameublement, que d'un train, d'un équipage, que d'un jeu, d'une assemblée, d'une partie de plaisir. C'est là que le prochain devient une matière perpétuelle de raisonnements, de médisances, de railleries; on le peint avec des couleurs si vives, sa conduite est si naïvement représentée, on aime tant à s'en réjouir et on y prend tant de goût que tout l'entrepreneur se passe à déchirer tantôt l'un et tantôt l'autre. Tels sont, disait saint Jérôme, dont j'emprunte encore ici les paroles, et que je suis presque de point en point dans toute cette morale, tels sont les aliments que demandent des esprits volages, légers, superficiels et des cœurs vides de Dieu, voilà ce qui les nourrit. *Itur in verba, sermo teritur, lacerantur absentes, vita aliena discutitur et mordentes invicem consumimur ab invicem; talis nos cibus occupat et dimittit* (*Hieron.*). C'est là qu'on cherche à briller par les agréments d'une conversation enjouée, d'une conversation ingénieuse, d'une conversation polie; et de tout cela que s'ensuit-il? à quoi aboutit ce commerce si agréable? à des réflexions, les unes qui plaisent, et les autres qui chagrinent; les unes qui flattent notre vanité, et les autres qui la mortifient. Car du moment qu'on se trouve seul et qu'une compagnie s'est retirée, c'est alors qu'il revient à l'esprit mille retours qui l'agitent. On repasse tout ce qui s'est dit de part et d'autre, on rappelle tout ce qu'on a entendu, et tout ce qu'on a répondu; on examine jusqu'à la moindre parole, et pour cela l'on met en œuvre toute la délicatesse et tout le raffinement de l'amour-propre. De là les secrètes complaisances qu'on ressent, les applaudissements qu'on se donne à soi-même, si l'on pense s'être bien expliqué, s'être bien défendu, avoir fait une bonne réponse. De là les amertumes, les serremments de cœur, les abattements et les tristesses, si l'on se reproche d'avoir laissé échapper quelque parole mal à propos, ou de n'avoir pas eu la réplique assez spirituelle. De là tantôt les envies contre celle-là, que d'autres ont comblée d'éloges; tantôt les dépits et les

animosité contre celui-ci qui nous a témoigné quelque dédain. De là les soupçons, les fausses interprétations, les idées creuses au sujet d'un mot qui peut avoir divers sens et dont on veut trouver le véritable, parce qu'on craint que l'intérêt, que l'honneur n'y soit blessé. On le tourne et on le retourne de toutes façons, on en tire des conjectures, on prend occasion d'inquiétude, on s'épuise l'imagination, et tels sont les fruits les plus ordinaires de ces sociétés où l'on ne fait point entrer l'esprit de Dieu pour les consacrer et les perfectionner.

IV. Sociétés encore plus pernicieuses, lorsqu'on vient à s'émanciper d'une troisième règle, qui est l'estime, le respect, les égards qu'on doit avoir l'un pour l'autre, et qu'on doit se témoigner l'un à l'autre dans la manière dont on traite ensemble : *Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me* (Luc., 1). D'où me peut venir un bonheur que j'ai si peu mérité, de voir la mère de mon Dieu m'honorer de sa présence ; c'est ce que dit Elisabeth, et c'est ainsi qu'elle marque le profond sentiment de vénération dont elle est prévenue envers Marie. Respect nécessaire dans le commerce de la vie, pour observer toutes les bienséances, qui sont comme les remparts et les dehors de la vertu. Sans cela il est difficile qu'elle ne souffre quelque altération, et qu'elle puisse longtemps se soutenir ; expliquons-nous. Je ne prétends pas obliger les personnes vertueuses à des cérémonies extérieures qui recommencent sans cesse, ni à des façons incommodes et fatigantes ; mais du reste il est constant que dès là qu'on se porte à certaines libertés, que dès qu'on donne dans des manières trop peu mesurées et trop familières, souvent ces libertés se tournent en libertinage, surtout quand elles procèdent d'une passion qui commence à naître. Et qu'on ne dise point que ce sont des légèretés, il est vrai, répond saint Jérôme ; mais de ces légèretés on passe avec le temps aux plus grandes iniquités. Ces commencements, tout faibles qu'ils paraissent, sont les présages presque infaillibles d'une virginité qui va bientôt expirer : *Moritura virginitatis indicia* (Hieron.).

Sur quoi, mesdames, je ne puis assez déplorer le malheur de tant de jeunes personnes que leur condition engage dans le commerce du monde, et qui en font consister tout l'agrément dans ces airs aisés et libres, dans ces airs, si j'ose ainsi parler, folâtres et badins, dont les suites sont si funestes à l'innocence. Je sais qu'on ne s'y proposé d'abord aucune vue criminelle ; je sais même qu'on s'en fait dans la vie civile une espèce de devoir ; car il faut, dit-on, ou ne point voir le monde, ou se conformer, en le voyant, à ses pratiques et à ses usages. Or, ce sont là les airs du monde, les manières du monde, et de ne les pas prendre, ce serait se mettre sur un pied de singularité, qui ferait parler et qui attirerait le mépris. Je n'examine point ce que le monde en penserait, ni comment il en jugerait. Je conviens qu'il y a un monde cor-

rompu qui pourrait y trouver à redire ; mais je n'ignore pas non plus qu'il y a un monde sage qui l'approuverait. Quoiqu'il en soit, ce ne sont point les pensées du monde ni ses jugements qui nous doivent servir de règle par rapport à la conscience. Il nous suffit de savoir ce qui peut l'intéresser, ce qui peut perdre, pour y opposer les préservatifs et les remèdes nécessaires. Or, à quels excès et à quels abîmes n'ont pas conduit des millions d'âmes ces vivacités trop naturelles, où le feu de l'âge emporte et que la coutume semble avoir autorisées, jusque dans les sociétés en apparence les plus honnêtes ? Vérité qu'un sage païen a lui-même reconnue, et qu'il nous a fait assez entendre, lorsqu'il dit que c'est ôter à l'amitié un de ses avantages les plus considérables et la plus belle prérogative qu'elle ait, que d'en retrancher une certaine pudeur modeste et respectueuse : *Amicitia maximum ornamentum tollit, qui ex ea tollit verecundiam* (Senec.).

V. Tout ceci même n'est point assez, si nous n'y ajoutons une quatrième règle, l'amour de la vérité, qui nous fasse juger des choses comme Dieu en juge et qui nous en fasse parler comme nous en jugeons, sans jamais trahir nos sentiments par une lâche complaisance. Aussi écoutez de quoi sainte Elisabeth félicite Marie, et en quoi elle fait consister le bonheur de cette glorieuse Vierge. *Beata* (Luc., 1). Que vous êtes heureuse et que j'envie votre sort ! mais pourquoi lui paraît-il si désirable ? Est-ce parce qu'elle considère Marie dans ce haut rang où l'élève la maternité divine et qu'elle se laisse éblouir de son éclat et de sa grandeur ? Est-ce parce qu'elle espère que la proximité et l'alliance lui donnera part à tous les honneurs de Marie et que la gloire de cette cousine rejaillira sur elle-même ? Est-ce que par l'entremise de Marie elle aspire, comme cette mère des enfants de Zébédée, aux premières dignités d'un royaume temporel ? Non, mesdames, ce n'est point par ces endroits, tout brillants qu'ils sont, que la destinée de Marie la touche et lui semble si avantageuse. Elle en juge tout autrement et plus sainement : *Beata quæ credidisti* (Ibid.). Vous êtes heureuse, lui dit-elle, parce que vous avez cru ; c'est là ce que j'estime dans vous ; c'est cette foi qui a soumis votre esprit aux ordres du Seigneur ; cette foi qui vous a persuadée contre les lois ordinaires de la nature, qu'une Vierge pouvait devenir mère sans rien perdre de sa virginité, et que tout était possible au Dieu immortel : *Beata quæ credidisti*. Comme si elle lui disait : En quelque élévation que je vous voie, je vous tiendrais moins heureuse si vous aviez été moins fidèle ; et quelque respect que j'eusse pour la mère de mon Dieu, si vous aviez formé le moindre doute sur sa parole, j'aurais autant de peine à ne vous pas reprocher cette infidélité, que j'ai d'ardeur et de zèle à me conjurer avec vous de votre docilité : *Beata quæ credidisti*. Telle doit être dans la société humaine la sincérité des amis solidement vertueux. C'est ainsi qu'ils doivent s'expliquer ; et plus ils



sont détrompés des vanités du siècle, moins doivent-ils nous flatter par ces vains éloges que le monde prodigue à la fortune et dont ils encensent les grands. Le monde a son langage à part, et souvent nous sommes contraints par une fâcheuse nécessité d'essuyer tout le dégoût de ses discours faux et trompeurs ; mais deux amis vraiment chrétiens, et qui regardent le monde avec cet œil de discernement que leur donne la foi, savent à quoi s'en tenir. Dès qu'ils sont libres de cette foule d'adulateurs qu'une servile flatterie avait attirés auprès d'eux, ils ont bien d'autres principes que ceux du monde, sur lesquels ils se retranchent. Pleins de l'esprit de l'Évangile, ils envisagent tout le péril d'un état heureux selon la vie présente. Ils ne se cachent rien des obligations terribles qui sont inséparables de la grandeur ; ils préfèrent à toutes ses pompes et à tout son faste la paix et l'obscurité d'une vie cachée, et combien de fois un ami de ce caractère a-t-il eu la force de féliciter ses amis au milieu de leurs disgrâces et de les plaindre jusque dans la plus abondante prospérité ?

Ainsi, saint Bernard, écrivant au pape Eugène, autrefois son disciple, mais ensuite élevé au souverain pontificat, lui faisait-il des compliments non pas de conjouissance, mais de condoléance, sur le pesant fardeau dont il était chargé : *Condoleo tibi, si tamen doles et tu; si non doles, doleo tamen et maxime* (Bernard.). Je vous avoue, lui disait ce saint homme, que je ne puis m'empêcher de pleurer avec vous le malheur de votre exaltation ; mais si vous ne le ressentez pas, c'est ce qui me le fait ressentir encore plus vivement. Car pour ne vous point déguiser ma pensée, le lieu le plus éminent n'est pas le plus sûr. *Altiozem locum sortitus es, sed non tutiozem* (Ibid.). De là je ne puis vous voir qu'en tremblant sur cette chaire apostolique et dans cette première place où vous êtes assis, parce que je sais que la chute en est plus à craindre. Et je suis même convaincu, poursuivait ce Père, que vous entrez dans mes sentiments. Vous n'avez pas été nourri dans les maximes de l'erreur et du mensonge, et vous n'êtes pas de ces aveugles mondains qui comptent pour mérite une fortune florissante ; mais vous avez appris à connaître la vertu, à l'aimer et à la pratiquer avant que de monter sur le trône et d'être promu à la suprême dignité : *Non tu de illis es, qui dignitates virtutes putant. Tibi ante experta virtus quam dignitas fuit* (Idem).

Il n'est pas imaginable combien une conduite opposée peut faire sur nous de mauvaises impressions, et combien le commerce de nos amis nous est ainsi nuisible. Quand nous les voyons possédés du monde et de ses biens, quand ils ne nous entretiennent de nulle autre chose, et qu'ils ne nous témoignent d'empressement et d'ardeur pour nulle autre chose, leurs paroles sont comme des traits de feu capables d'allumer toute notre convoitise. Nous entrons dans leurs pensées, nous concevons les mêmes désirs, nous prenons les mêmes dispositions. Ces

biens de la vie, ces biens périssables et mortels dont peut-être nous n'étions qu'assez peu touchés, commencent à nous paraître beaucoup plus dignes de notre estime et plus précieux, parce que nous n'en jugeons plus par leur prix véritable, mais par ce prix que leur donne l'opinion de ceux avec qui nous avons plus d'habitudes, et qui nous préviennent de leurs idées. Nous nous remplissons l'esprit de ces prétendus biens, nous y attachons notre cœur, la cupidité s'enflamme, et souvent devient plus ardente dans nous qu'elle ne l'est dans ces faux amis qui nous l'ont inspirée.

VI. Mais revenons à notre mystère. Jetons les yeux sur Marie, et admirons avec quelle noblesse et quelle sublimité de sentiments elle soutient cette sainte conversation où elle se communique à Elisabeth et lui découvre son âme. N'attendez pas que, par une modestie affectée, elle rejette en apparence les louanges qu'elle reçoit pour s'en attirer d'autres, ou que, par un artifice ordinaire à notre amour propre, sous prétexte de confiance, elle fasse à sa parente un long étalage de ses privilèges et de ses glorieuses qualités. Elle s'oublie elle-même, et dépouillée des faiblesses auxquelles nous ne sommes que trop sujets, elle s'élève d'un plein vol jusque dans le sein de la divinité. *Magnificat anima mea Dominum* (Luc., 1). Qu'il est grand, dit-elle, ce Dieu de nos pères, ce Seigneur de l'univers ! Que ne puis-je vous marquer tout ce que je pense de sa grandeur ! Que ne me donne-t-il pour cela des expressions assez vives et assez fortes, et que c'est une sensible peine de ne pouvoir faire connaître ce que l'on sent de l'excellence de ses perfections infinies ! Elles ravissent mon cœur, et j'en suis comme transportée hors de moi-même : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (Ibid.).

Loin d'ici ces amis orgueilleux remplis d'eux-mêmes qui, par une fautive retenue, veulent, ce semble, se dérober à la vue du public, mais en présence de leurs amis quittent bientôt ce caractère humble et modeste, s'épanchent en mille éloges de leur naissance, de leur condition, de leur valeur, de leur habileté, de leurs talents, de tout ce qu'ils ont dit, de tout ce qu'ils ont fait, et appellent franchise, ouverture de cœur, les plus pitoyables et les plus honteuses simplicités. Qu'arrive-t-il de là ? c'est que tout le commerce qu'on a avec eux ne consiste plus qu'en de viles complaisances. Il faut à chaque parole qu'ils prononcent se récrier et applaudir. Il faut les louer à quelque prix que ce soit, et surtout les louer par certains endroits qui les touchent plus vivement. Ce n'est plus ce commerce saint dont la vérité, dont la sincérité doit être l'âme. C'est un commerce tout servile et tout mercenaire. Autant qu'ils trouvent avec vous de quoi contenter leur vanité, autant ils vous voient volontiers, vous reçoivent auprès d'eux ; mais cessez de leur donner cet encens qui les charme par sa douceur, ils se refroidissent à votre égard, et vous leur devenez à

charge. Car voilà quelles sont les faiblesses de l'homme lorsqu'il ne veille pas sur lui-même : et quel tort enfin ne lui fait pas avec le temps le commerce de ses amis les plus réglés, quand il n'a pas soin de rentrer en lui-même et de se rendre à soi-même un compte sévère de sa conduite ?

VII. C'est le dernier trait par où je conclus et une dernière leçon dont nous avons l'exemple dans la mère de Dieu : *Reversa est in domum suam* (Luc., 1). Quelque édifiante que fût la conversation d'Elisabeth, Marie nous apprend par sa retraite comment nous devons nous retirer nous-mêmes au dedans de nous-mêmes, si nous voulons nous garantir des pièges que nous tend l'ennemi de notre salut dans les sociétés mêmes où le péril est moins présent et moins apparent : *Reversa est in domum suam*. Sondons le fond de notre cœur et développons-en les replis les plus secrets. Examinons les motifs qui nous font parler, les sentiments que nous reportons de nos entretiens, mille retours délicats, mille mouvements presque imperceptibles de l'amour-propre qui se déroberent à notre connaissance, et nous conviendrons, comme cet homme si pénétré de l'esprit de Dieu, que jamais nous ne conversons avec le prochain, que nous n'y perdions toujours quelque chose : *Quoties inter homines fui, minus homo redii* (Imit. Christ.). Quiconque voudra se faire justice sera persuadé de cette vérité. Les plus sages conversations ont leurs dangers : danger de s'y répandre trop, danger de s'y attacher trop, danger d'y oublier Dieu et de s'y rechercher trop soi-même et sa propre satisfaction. On y est tenté d'impatience, s'il arrive que les autres ne soient pas de notre avis ; de présomption, si nous croyons avoir l'avantage sur eux ; de rudesse et d'aigreur, s'ils ont pour nous quelque chose d'incommodé ; de flatterie, si nous avons quelque intérêt à leur plaire ; de curiosité et d'artifice, si nous voulons leur faire dire ce qu'il nous est inutile de savoir et ce qu'il n'est pas même à propos que nous sachions ; en un mot, d'un nombre infini d'imperfections et de fautes qu'il est impossible de connaître et d'éviter sans une attention continuelle.

C'est sur quoi l'apôtre saint Jacques s'est expliqué dans des termes si énergiques et si forts. Il nous représente un homme qui sait gouverner sa langue et ne se point échapper dans ses paroles, comme un homme parfait. *Si quis in verbo non offendit : hic perfectus est vir* (Jac., III). Pourquoi cela ? Parce que la langue est une source presque inépuisable de péchés et que c'est même en quelque manière l'assemblage de tous les péchés : *Et lingua universitas iniquitatis* (Ibid.) ; parce que la langue est aussi active que le feu et qu'il n'est pas moins difficile de l'arrêter que d'éteindre la plus vive ardeur de la flamme : *Et lingua ignis est* (Ibid.), parce que la langue est un mal inquiet et incapable d'aucun repos : *Inquietum malum*. Tellement, poursuit le même apôtre, qu'il ne se trouve presque personne qui sache la réprimer et la dompter. On se rend maître des bêtes les

plus féroces ; on les assujettit au joug, et par le frein qui les serre on les conduit où l'on veut et comme l'on veut ; mais pour la langue il n'y a ni frein ni joug qui puisse la retenir et la réduire : *Lingvam autem nullus hominum domare potest* (Ibid.). Expressions figurées qui nous font entendre de quel esprit de discernement nous avons besoin, de quelle application et de quelle vigilance, de quelle étude de nous-mêmes et de quel empire sur nous-mêmes, pour ne franchir jamais, autant qu'il se peut dans l'usage de la vie et dans la société, les bornes d'un recueillement chrétien, d'une modération grave, d'une charité douce, d'une condescendance humble, d'une honnêteté prévenante, d'une ingénuité simple et sans déguisement, quoique éclairée et circonspicte. Autrement que de dissipations, que de vivacités et d'impétuosités, que de hauteurs et de fiertés, que de disputes, de contestations, d'opiniâtetés ! Combien de paroles mal digérées, de paroles indiscrettes et précipitées, de paroles brusques et piquantes, de paroles peu sincères et même toutes contraires à la vérité, combien d'autres ! Car voilà où se laissent aller par une pente naturelle et comme malgré eux les plus réservés. Que sera-ce de ceux qui, sans réflexion et sans nulle considération, se livrent pour ainsi dire à eux-mêmes et aux premières impressions qui les touchent ?

C'est par cette raison que tant de saints solitaires ont préféré le silence des bois à toutes les sociétés du monde et même du monde le moins dangereux. Ils étaient convaincus, et plusieurs sans doute l'avaient connu par des épreuves personnelles, que quelque soin qu'on ait pris de se disposer et de se prémunir contre toutes les atteintes et contre toutes les occasions, il est d'une impossibilité presque absolue de converser familièrement et fréquemment les uns avec les autres, et de ne se pas oublier en mille rencontres et sur mille points : tant nous sommes entraînés par la fragilité de notre cœur et la volubilité de notre langue. C'est encore dans cette vue que toutes les personnes qui veulent être solidement à Dieu et se maintenir dans sa grâce en gardant l'innocence de leur âme, n'ont de communication avec le monde qu'autant qu'ils y sont indispensablement engagés par les devoirs de leur condition, et du reste se tiennent à l'écart et renfermés dans eux-mêmes. Si nous ne nous sentons pas assez de zèle ni assez de force pour embrasser une vie si retirée, du moins devons-nous faire souvent la prière du prophète royal : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis* (Ps.-CXL). Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et imposez à mes lèvres une loi de circonspection et de sagesse qu'elles ne passent jamais. C'est du ciel qu'elle vient cette sagesse divine, et c'est par l'entremise de Marie que nous pouvons spécialement l'obtenir. Aussi est-elle appelée elle-même par l'Eglise Vierge très-prudente : *Virgo prudentissima* (Litan. B. V.). Aussi même est-elle appelée le siège de la sagesse : *Sedes sa-*

*pietiae (Ibid.)*. Non point de cette sagesse mondaine plus propre à nous égarer qu'à nous conduire, mais de cette sagesse évangélique qui nous doit servir de guide dans toutes nos voies, jusqu'à ce que nous arrivions à l'éternité bienheureuse, ce que je vous souhaite etc.

### SERMON L.

POUR LA FÊTE DES SAINTS INNOCENTS

(*Ce fut le premier essai du Père Cheminai dans ses plus jeunes années.*)

unc Herodes videns quoniam illulus esset a Magis, iratus est valde, et mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem et in omnibus finibus ejus a bimatu et infra.

*Hérode voyant que les Mages l'avaient trompé, entra dans une grande colère, et fit mourir dans la ville de Bethléem, et les bourgades d'alentour, tous les enfants depuis l'âge de deux ans et au-dessous (S. Matth. ch. XVI).*

Le Sage avait raison de dire que la colère du prince est aussi formidable que le rugissement d'un lion : *Sicut rugitus leonis, ita et terror Regis (Prov., XX)*. Car cette cruelle passion qui, par l'autorité souveraine dont elle est soutenue, se voit en pouvoir de tout entreprendre, n'épargne ni l'âge, ni le sang, pour contenter sa fureur, et se persuade aisément que les plus grandes barbaries sont toujours justes et légitimes, lorsqu'elles paraissent nécessaires pour satisfaire son ressentiment. Hérode s'imagine qu'il est en danger de perdre son royaume, s'il ne fait mourir le Messie qui est né dans Bethléem, et qui, selon les prophètes, doit être roi des Juifs. Mais parce que ce prince ambitieux et livré aux plus violents transports, n'a pas des marques certaines pour reconnaître le nouveau roi, qu'il regarde comme l'usurpateur de son empire, il fait massacrer tous les enfants depuis l'âge de deux ans et au-dessous, afin d'envelopper dans ce carnage celui dont il redoute la puissance. Et ce fut alors, dit l'Évangile, que la parole de Jérémie s'accomplit : on a entendu une voix sur les montagnes de Judée, une voix de pleurs et de gémissements. C'est la voix de Bethléem, surnommée Rachel, pour avoir été honorée du sépulcre de cette sainte femme. Elle pleure ses enfants, et ne veut point recevoir de consolation dans la perte de ce qu'elle aime : *Vox in Rama audita est, ploratus, et ululatus multus, Rachel plorans filios, et noluit consolari quia non sunt (Matth., II)*.

Cependant, chrétiens, quelque raisonnable que vous semble l'affliction de tant de mères désolées, le prophète leur ordonne de la part de Dieu d'essuyer leurs larmes, et de ne point tant éclater en soupirs : *Hæc dicit Dominus : Quiescat vox tua a ploratu et oculi tui a lacrymis (Jerem., XXXI)*. Ainsi ne pensons nous-mêmes qu'à bénir le sort de ces heureux martyrs dont nous solennisons la fête ; et bien loin de plaindre leur mort toute sanglante et toute douloureuse qu'elle est, n'employons ce discours qu'à célébrer leur triomphe et qu'à y applaudir. Mais d'abord implorons le secours du Saint-Esprit, et

pour l'obtenir adressons-nous à Marie : *Acc.*

La prudence humaine, qui ne juge que par l'apparence des choses, ne peut voir tant de sang répandu sans en prendre une espèce de scandale, et sans concevoir quelque soupçon de l'infinie miséricorde du Sauveur des hommes. Il a dit lui-même que le véritable caractère du bon Pasteur est de mourir pour son troupeau, et que la marque du mercenaire, indigne du nom de pasteur, est de fuir à la présence du loup ravissant et de laisser en proie ses brebis : *Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis ; mercenarius autem et qui non est pastor, videt lupum venientem et fugit, quia mercenarius est (Joan., X)*. Mais voici néanmoins ce même Sauveur qui prend la fuite, qui se retire en Egypte, et paraît abandonner tant de victimes innocentes à toute la violence du tyran le plus emporté et le plus furieux. S'il est vrai, Seigneur, que vous avez pour votre peuple, comme vos saintes Ecritures nous le témoignent, une tendresse de mère, quelle mère délaissa jamais de la sorte ses enfants, et souffrit qu'ils lui fussent enlevés sans faire effort pour les dérober aux coups de leurs persécuteurs ? Ah chrétiens, que la prudence humaine est aveugle, que ses vues sont courtes et ses lumières bornées ! Le Fils de Dieu nous a donné d'ailleurs des preuves assez évidentes et assez sensibles de son amour, et cette seule considération devrait suffire pour justifier la conduite qu'il tient dans ce mystère. Mais je veux toutefois l'examiner plus en détail, et vous allez voir comment la Providence n'a permis la mort de ces saints innocents que pour leur bien, c'est-à-dire, que pour leur gloire et pour leur honneur le plus solide. Mort infiniment précieuse, pourquoi ? Parce que c'a été une mort également glorieuse et avantageuse. En deux mots : d'être morts pour Jésus-Christ voilà leur gloire, et c'est le sujet de la première partie ; et d'être morts pour Jésus-Christ dans un âge si tendre, voilà leur bonheur, comme je vous l'expliquerai dans la seconde partie. L'une et l'autre méritent votre attention : commençons.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Le martyr, selon saint Thomas, est un acte de la plus éminente perfection ; et le seul titre de martyr est si glorieux dans le christianisme, qu'il renferme en soi l'éloge le plus accompli. Le Sauveur du monde, qui connaissait parfaitement en quoi consiste la véritable gloire, a canonisé lui-même et de vive voix ceux qui souffrent la persécution pour la justice ; et cet illustre témoignage qu'il a rendu sur la montagne en présence de tout le peuple, nous montre clairement en quel honneur nous devons tenir ces héros du christianisme assez généreux pour sacrifier leur vie à la défense de la foi : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam (Matth., V)*. C'est pour cela que saint Pierre, pleinement instruit des maximes et des sentiments de son maître, nous assure en sa première Epître, que d'être calomnié,

insulté, maltraité pour Jésus-Christ, c'est être élevé au plus haut point de gloire et rempli de l'esprit même et de la force de Dieu : *Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis; quoniam quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei, et qui est ejus spiritus, super nos requiescit* (I Pet., IV). C'est pour cela que les apôtres se glorifiaient dans les tribulations, et qu'ils s'estimaient si honorés d'avoir eu à endurer pour l'amour de Jésus-Christ les ignominies publiques et les injures les plus atroces : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (Act., V). Enfin c'est pour cela même qu'on a vu dans la suite des temps ces troupes nombreuses de chrétiens, hommes, femmes, saintes vierges, de tout âge, de toute condition, renoncer à tous les biens et à tous les avantages du monde, rompre tous les liens de la nature et s'arracher d'entre les bras de leurs proches pour courir au martyre, se croyant mille fois plus glorieux dans l'horreur des tourments que dans l'élévation des plus éclatantes fortunes.

Or, telle est la gloire de ces enfants dont l'Eglise nous rappelle aujourd'hui la mémoire, et qu'elle reconaît depuis tant de siècles pour de vrais martyrs. Si vous me demandez, dit saint Bernard, quels mérites ils avaient acquis pour être couronnés, je vous demaude en même temps quels crimes ils avaient commis, pour être si cruellement immolés : *Si queris eorum apud Deum merita ut coronarentur, quære et apud Herodem crimina ut trucidarentur* (Bern.). Croyez-vous, poursuit le même Père, que la miséricorde de Dieu soit moins grande que la cruauté d'Hérode ? Pensez-vous que cet impie ait pu faire mourir avec tant d'injustice ces innocents, et que Dieu qui est la bonté même ne leur ait pu donner la couronne du martyre, pour le sang qu'ils avaient répandu et la vie qu'ils avaient perdue ? *An forte minor Christi pietas, quam Herodis impietas? Ut ille cum potuerit innocios neci dare, Christus non potuerit occisos propter se coronare* (Id.). Et pour remonter à la source, il est vrai, remarque saint Augustin, qu'ils n'ont point été purifiés ni sanctifiés par le baptême de l'eau, mais ils l'ont été par le baptême du sang. Or, l'un n'est pas moins salutaire que l'autre; et sans nul autre mérite il porte avec soi son mérite et sa récompense. Ce qui a fait conclure à saint Chrysostome qu'ils ont donc en quelque sorte mérité la gloire du martyre par leurs souffrances, quoiqu'ils n'aient pas eu la liberté qui est le principe du mérite : *Merentur pœna martyriam, gloriam sanguine comparant* (Chrysost.). Mais je vais plus loin, et quelle que soit en général la gloire du martyre, convenons encore qu'elle reçoit un nouvel éclat, quand elle est jointe avec la qualité de premier martyr. Saint Etienne ne fut pas le seul martyr qui combattit pour l'Eglise : bien d'autres entrèrent après dans la même lice, soutinrent les mêmes combats, défendirent la même cause, et remportèrent la même victoire. Mais l'Eglise néanmoins en-

tre les autres l'a distingué comme premier martyr, et nous voyons enfin que dans tous les ordres et tous les états, il y a toujours eu quelque prééminence et des privilèges particuliers attachés à la primauté. Or, ces saints enfants ne sont-ils pas appelés les fleurs des martyrs ? *Salvete, flores Martyrum* (Offic. Eccl.). Fleurs toutes pures qui commencèrent à éclore au printemps de l'Eglise et à s'épanouir aux rayons de ce divin soleil de justice, qui se moutra au monde. Fleurs que la fureur d'Hérode enleva comme un tourbillon impétueux, et que Dieu reçut de son Fils comme les prémices de ce grand sacrifice qu'il devait un jour consommer sur l'arbre de la croix : *Hic empti sunt ex hominibus, primitiæ Deo et Agno* (Apoc., XIV). Vous savez combien les premiers fruits sont agréables; vous savez combien Dieu était jaloux d'avoir les prémices de toutes choses dans l'Ancien Testament; et j'ose dire que comme les sacrifices de l'ancienne loi n'étaient que la figure du sacrifice que le Fils de Dieu devait faire de lui-même dans la nouvelle, aussi les prémices que les patriarches offraient à Dieu étaient les figures de ces prémices que le Sauveur des hommes présente aujourd'hui à son Père : *Primitiæ Deo et Agno*.

Je ne dirai rien de la façon toute singulière dont ils ont publié les louanges de Dieu; non point en parlant, mais en mourant; non point par l'usage de la langue, puisqu'ils ne l'avaient pas encore, mais par l'effusion de leur sang : *Non loquendo, sed moriendo confessi sunt* (Offic. Eccl.). De sorte que nous pouvons leur appiquer ce que le prophète royal disait à Dieu : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* (Ps. VIII). Seigneur, c'est par les enfants qui n'étaient encore nourris que de lait que vous avez été glorifié d'une manière bien parfaite. Ils n'étaient pas en état d'ouvrir la bouche pour prononcer quelques paroles, mais leurs plaies ont été autant de bouches ouvertes pour vous bénir, et leur sang s'est fait entendre, non comme celui d'Abel pour se plaindre, mais pour faire une confession publique de vos grandeurs : *Non loquendo, sed moriendo*.

Tout ceci néanmoins, mes chers auditeurs, ne suffit point encore pour la gloire de ces saints martyrs; mais voici quelque chose de plus grand, et qui leur est tellement propre, qu'ils n'en partagent pas même l'honneur avec les plus célèbres martyrs de l'Eglise. Je sais que ceux-ci ont éprouvé tout ce que les tourments avaient de plus rigoureux, les roues, les chevalets, les croix, les huiles bouillantes, les brasiers ardents. Je sais qu'un saint Laurent fut brûlé sur un gril, qu'un saint Barthélemy fut déchiré tout vivant, qu'un nombre infini d'autres eurent à soutenir tout ce que put inventer la férocité de leurs bourreaux. Mais après tout, dit saint Augustin, l'excellence du martyre ne consiste pas dans la rigueur des supplices, mais dans la bonté, dans la sainteté de la cause pour laquelle on les endure. D'où il s'ensuit que plus la cause est sainte, plus

dans le martyre il y a de gloire : *In causa bonitate, non in pœna acerbitate* (August.). Les autres martyrs de l'Eglise ont donné leur vie pour la défense des vérités de la foi, mais nos martyrs l'ont donnée pour Jésus-Christ même, et ont reçu le coup de la mort pour sa personne. Or, dites-moi qui des deux est le plus glorieux, ou de mourir pour les intérêts du prince, ou de mourir pour sa personne même? Les autres martyrs sont morts pour l'Evangile de Jésus-Christ et nos martyrs sont morts pour la conservation de Jésus-Christ. Ils ont fait un rempart où plutôt un bouclier de leurs corps pour sauver à leur propre péril ce Sauveur du monde; et le même glaive qu'on a plongé dans leur sein est celui qu'Hérode voulait plonger dans le sein de ce Fils de Dieu. Tellement qu'ils ont été substitués à sa place, afin de détourner le coup dont il était menacé. Quel comble de gloire, quel rang ont-ils dû pu là obtenir entre les élus de Dieu et dans son royaume? Ah! mères affligées, cessez de vous désoler. Ce sont vos enfants qu'on vous arrache; mais ils ne vous sont ravis que pour être élevés sur le trône. Fermez les yeux du corps et ouvrez ceux de l'esprit. Ne regardez pas ces enfants égorgés par l'injuste arrêt du tyran; mais considérez ces martyrs couronnés dans le royaume de Dieu. Ne regardez pas les mains des hourreaux armées de glaives pour leur percer le cœur; mais considérez les anges qui descendent du ciel, les mains pleines de palmes et de lauriers pour mettre sur leurs têtes. Cherchez-vous une vaine consolation dans un événement qui doit vous combler de joie; et vous abandonnez-vous aux cris et aux lamentations, au lieu de ne faire entendre que des chants d'allégresse et que des acclamations?

Mais vous-mêmes, chrétiens qui m'écoutez, ne prenez-vous point trop de part à la peine de ces mères abîmées dans la douleur et comme désespérées? Quand vous voyez cet horrible carnage, ces ruisseaux de sang, ces femmes éplorées, qui vont chercher les corps de leurs enfants et recueillir par de tendres embrassements les esprits qui restent encore sur leurs lèvres, ne croyez-vous pas que le ciel va s'ouvrir, que Dieu va lancer ses foudres pour tirer vengeance d'une telle inhumanité, et pour délivrer tant d'innocents, de même qu'autrefois il délivra les enfants de la fournaise de Babylone? Non, non, dit saint Augustin, Dieu ne le fera pas, pourquoi? C'est que ce qu'il leur prépare est infiniment au-dessus de ce qu'il leur laisse enlever, puisque c'est une gloire immortelle : *Illos aperte liberavit, istos occulte coronavit* (August.). Il délivra les enfants de la fournaise d'une manière bien glorieuse à la vue d'une multitude de peuple assemblé : et il veut glorifier ces martyrs, non pas à la vue des hommes qui ne voient que les dehors et ne pénétrèrent point jusqu'au fond des choses, mais en présence de toute la milice du ciel. Il me semble donc que j'entends tous ces esprits bienheureux, qui les accueillent et qui les invitent à entrer dans un héritage dont la

possession leur appartient à si juste titre : *Græ immolatorum tener* (Offic. Eccl.). Venez, âmes innocentes. Heureux enfants, cher troupeau, vivez, réglez devant l'autel de Dieu; et dans tous les siècles des siècles goûtez les ineffables douceurs de la béatitude éternelle.

Nous cependant, mes chers auditeurs, instruisons-nous. Car je ne craindrai point ici de vous adresser les mêmes paroles dont se servait le Sauveur du monde pour l'instruction de ses disciples : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum celorum* (Matth., X); si vous ne devenez semblables à ces enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Prenez garde, je vous prie. Je ne dis pas que vous devez absolument leur ressembler dans le même genre de martyre, puisque vous n'en avez pas la même occasion; je ne prétends pas que vous deviez mourir comme eux pour Jésus-Christ, puisque vous ne vous trouvez point engagés parmi des persécuteurs de Jésus-Christ ni des ennemis de son saint nom; mais je prétends que vous devez au moins souffrir pour Jésus-Christ, selon les rencontres et les sujets qui se présentent dans les divers temps de la vie. Or, ils ne nous manquent pas, ces sujets; et votre providence, Seigneur, y a pourvu. Ces rencontres sont plus fréquentes que jamais, et c'est à nous d'en profiter. Nous y pouvons même avoir un mérite et un avantage particulier au-dessus des saints Innocents; et le voici : c'est que leur mort, après tout, que leur martyre ne fut pour eux qu'un pur effet de la prédestination divine, qu'une pure miséricorde et une pure grâce du Ciel. Ils ont souffert et ils sont morts pour Jésus-Christ; mais ce n'est pas qu'ils l'aient expressément voulu, n'étant point encore en état de le vouloir. C'est seulement que Dieu les a choisis, et qu'il les a spécialement aimés. Au lieu qu'en acceptant de la main de Dieu tout ce qu'il nous envoie de souffrances, en les laissant aux souffrances du Sauveur et les lui offrant, tout cela se fait par une sainte correspondance et une libre soumission de notre volonté prévenue et soutenue de la grâce d'en haut. Or, autant qu'il y entre de volonté, autant en doit-il rejaillir sur nous de gloire; ainsi, mes frères, quoique nous ayons à souffrir, n'en rougissons point, pourvu que nous sachions souffrir en chrétiens : *Si autem ut christianus, non erubescat* (I Petr., IV). Que dis-je, Seigneur, et serait-ce assez pour moi de ne pas rougir de votre croix? Vous y avez attaché notre salut, vous l'avez portée, vous l'avez consacrée; en faut-il davantage pour me faire prendre le sentiment de votre Apôtre, et pour me faire dire avec lui : A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais autrement que dans les souffrances et la croix de mon Sauveur : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (Galat., VI). Mais avançons : d'être mort pour Jésus-Christ, c'a été la gloire de ces enfants que l'Eglise compte parmi ses martyrs, vous venez de le voir; et d'être morts pour Jésus-Christ dans un âge

si tendre, ç'a été leur bonheur, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A en juger selon les sentiments de la nature et selon les maximes du monde, c'est une chose bien déplorable que de tendres enfants aient été sitôt enlevés de la vie, et que dès l'entrée de la carrière qui leur était ouverte, une mort si prompte les ait arrêtés et fait disparaître. Quel dommage, dit-on, et fallait-il qu'ils ne vissent la lumière du jour que pour la perdre presque dans le même instant, et qu'ils n'ouvrissent les yeux que pour les fermer tout à coup et pour être ensevelis dans les ténèbres du tombeau. Voilà les idées les plus communes dont nous nous laissons prévenir, et ce que nous ne pouvons considérer sans être émus d'une certaine pitié et touchés de certains regrets. Mais détrompez-vous, mes chers auditeurs, et, nous élevant au-dessus de la nature et de ses vues terrestres et animales, consultons la raison et la foi : nous reviendrons aisément alors de notre erreur, et nous prendrons des pensées bien différentes. Car je dis que la mort des innocents, qui d'abord nous semblent si dignes de notre compassion, doit être regardée comme une mort d'autant plus précieuse qu'elle a été plus précipitée et moins différée. Je dis que ç'a été un bonheur inestimable de mourir, ainsi qu'ils sont morts pour Jésus-Christ dès les premières années de l'enfance, pourquoi ? Parce qu'une telle mort les a dégagés de tant de calamités et de misères où la vie de l'homme se trouve continuellement exposée ; parce qu'une telle mort les a mis à couvert de tous les dangers du salut, et de tant d'écueils où tant de millions d'âmes échouent tous les jours, et où il était si difficile que dans la suite ils ne fissent pas eux-mêmes de tristes naufrages ; parce qu'une telle mort, en leur épargnant toutes les peines et tous les périls d'une longue course, non-seulement les a conduits au terme, mais les y a conduits d'un premier vol et leur a avancé cette béatitude céleste où nous ne pouvons tendre avec trop d'ardeur, ni parvenir trop promptement. Trois avantages, qui demandent une attention toute nouvelle, pour en bien connaître le prix, et pour en rendre gloire à la providence du Seigneur.

En effet, chrétiens, qu'est-ce que cette vie mortelle où nous passons, et de combien de maux est-elle remplie ? Il ne nous faut point là-dessus d'autre preuve que l'expérience, et nous n'apprenons que trop chaque jour, par nous-mêmes, que ce monde n'est pour nous qu'un lieu de bannissement et d'exil, qu'un désert semé d'épines et de ronces, qu'une vallée de larmes. Combien de renversements de fortune ? Combien d'accidents et de revers ? Combien de soins, d'inquiétudes, d'agitations, de mouvements, de travaux ? Combien d'infirmités, de maladies, de faiblesses, de tribulations, de chagrins ? En vérité, le Sage avait bien raison de dire que tout ce qu'il y a sur la terre n'est que vanité et affliction d'esprit : *Vanitas et afflictio spiritus* (*Eccles.*, IV). Encore ne s'en tenait-il

pas là ; mais après avoir parcouru toutes les conditions du monde, depuis le monarque qui domine sur le trône jusqu'au pauvre qui rampe dans la poussière, il y voyait tant de peines, de fatigues, de traverses, et si peu de fruits, qu'il estimait plus le sort des morts que l'état de ceux qui vivaient encore parmi les hommes : *Laudavi magis mortuos quam viventes* (*Ibid.*). Or, voilà le premier avantage de ces enfants, que le coup de la mort a presque abattus dès leur naissance. Elle ne leur a pas laissé le temps de vivre, c'est-à-dire qu'elle ne leur a pas laissé le temps d'éprouver toutes les misères humaines ; c'est-à-dire qu'elle les a dérobés à toute la violence des tempêtes et des orages qu'ils avaient à essayer ; c'est-à-dire que, par un chemin court et abrégé, au lieu de les abandonner à tous les hasards et à tous les malheurs d'un long et pénible trajet, elle leur a fait, au bout de quelques jours, trouver le port. Certes si l'idée de la mort est si triste, si son aspect est si effrayant, si ses attaques et ses surprises sont si terribles, nous devons conclure que ce n'a point été pour eux, et les voyant ainsi délivrés, que nous restât-il autre chose que de nous écrier avec le Sage : *Laudavi magis mortuos quam viventes*.

Je sais que des parents aveugles en jugent tout autrement, et c'est l'erreur ordinaire des hommes. Quand, par une bénédiction spécialement propre de l'ancienne loi, des pères et des mères ont la consolation de voir leur famille se perpétuer, et des enfants qu'ils ont obtenus du Ciel, croître dans leur maison comme de jeunes plantes, quels desseins forment-ils sur eux pour l'avenir ? De combien de projets se repaissent-ils l'imagination pour leur établissement et leur avancement ? Ils en conçoivent mille vaines espérances, et se proposent de les rendre heureux en ce monde chacun selon son état et selon son rang. N'est-ce pas de quoi se flattaient ces mères infortunées et si malheureuses en apparence, dont on renverse toutes les vues et l'on déconcerte toutes les mesures ? Ces enfants, qu'on leur ravit entre les bras et dont on fait une exécution si affreuse, elles voulaient les élever, les pousser, leur procurer des avantages temporels, et par là contribuer à la félicité de leur vie. L'un, selon la pensée de celle-ci, devait un jour occuper une place où sa naissance le destinait, et y vivre dans l'autorité et dans l'honneur ; l'autre, ainsi que celle-là se le promettait, appelé à de riches héritages, devait posséder de grands biens et goûter en repos toutes les douceurs d'une fortune opulente. Chacun, par proportion, avait ses prétentions et ne doutait point du succès. Mais si Dieu, tout à coup, leur eût ouvert les yeux et leur eût donné une connaissance anticipée de la situation future de ces mêmes enfants ; si, par une lumière céleste et prophétique, pénétrant dans la suite de leurs années, elles les eussent vus, ou consumés d'ennuis les plus accablants, ou rongés de dépits et de déboires les plus amers, ou troublés de passions les plus violentes, ou désolés par les pertes les

plus désastreuses, ou renversés par de secrètes intrigues et par les plus noires perfidies, ou ruinés de santé et languissant dans les plus sensibles douleurs, ou épuisés de force et succombant sous le poids des plus laborieuses et des plus pénibles fonctions, ou réduits dans les dernières extrémités de l'indigence et manquant des secours les plus nécessaires pour ne pas périr; en un mot, si Dieu les leur eût représentés tels qu'ils devaient être selon le cours des choses mortelles, et tels qu'ont été et que sont des millions d'hommes, par l'arrêt du Ciel et par la triste et commune fatalité qui nous poursuit depuis la chute de notre premier père; elles auraient pris alors bien d'autres sentiments. Au lieu de s'abandonner aux sanglots et aux regrets, elles se seraient bientôt consolées; et faisant taire la nature, pour n'écouter que la raison, elles n'auraient point cessé de dire : *Laudavi magis mortuos quam viventes.*

Mais sans nous arrêter, chrétiens, à cet avantage tout humain, qui seul néanmoins eût pu suffire pour rendre la mort de nos jeunes martyrs si désirable, en voici un autre mille fois encore plus important et plus digne de nos réflexions. C'est d'avoir été préservés par une mort si subite de tant de périls où le commerce du monde les eût engagés par rapport à l'innocence de l'âme et au salut; c'est d'être morts avant d'avoir connu le péché et d'avoir été en état de le connaître; c'est d'avoir trouvé dans la mort une sauvegarde contre ce qui pourrait leur faire perdre la vraie vie, qui est la vie de la grâce. Car voilà le gage le plus certain et le témoignage le plus évident des soins de la Providence et de ses favorables dispositions à l'égard de ces premières victimes du Sauveur des hommes.

Vous le savez, mes chers auditeurs, et il n'y a que trop d'exemples qui vous l'apprennent. Personne dans cette vie ne peut se flatter d'être en assurance, et tant que nous sommes sur la terre nous portons tous, comme dit saint Paul, le trésor de la grâce dans des vases si fragiles que le moindre choc est capable de les briser : *Habemus thesaurum istum in vasibus fictilibus* (II Cor., IV). Outre notre fragilité naturelle, nous avons des ennemis qui ne dorment point, qui sans cesse veillent à notre personne, qui, chaque jour et sans nous laisser jouir d'aucun repos, nous livrent de nouvelles attaques et redoublent leurs efforts pour nous entraîner dans l'abîme : *Circuit querens quem devoret* (I Pet., V). Que n'avons-nous point à craindre de ces puissances des ténèbres que l'enfer échaine contre nous? Que n'avons-nous point à soutenir de la part du monde, et de tant d'objets qu'il nous présente, de tant d'affaires où il nous embarque, de tant d'occasions où il nous attire, de tant de guerres et de tentations qu'il nous suscite? Au milieu de tous ces assauts, quelle vertu n'est pas dans un danger continuel de succomber? Aussi, remarque saint Bernard, la chasteté se perd dans les aises et les plaisirs, l'humilité dans les richesses et l'abondance, la

piété dans les soins et les occupations, la sincérité dans les discours et les entretiens, la charité dans les procès et dans la défense des différents intérêts qui nous divisent. De sorte que nous marchons toujours sur le bord du précipice, et que d'ailleurs la pente de la nature étant si violente et le chemin si glissant, nous sommes presque à chaque pas sur le point d'une chute fatale et de notre ruine.

De là quelle conséquence? Sans entreprendre d'approfondir les impénétrables mystères de la providence du Seigneur, nous pouvons dire avec une espèce de certitude, seulement morale, il est vrai, mais incontestable, que de tous ces enfants dont la mort a mis en sûreté l'innocence et le salut, la plupart, dans le progrès de l'âge, auraient malheureusement péri comme tant d'autres; que plusieurs saintement morts pour Jésus-Christ et ses martyrs, auraient été, s'ils eussent vécu, du nombre de ses plus ardents persécuteurs; que plusieurs, prévenus des préjugés de l'éducation et emportés par la multitude, se seraient tournés contre lui; que plusieurs, et peut-être tous sans exception d'un seul, seraient tombés dans le même aveuglement et le même endureissement que leurs pères, se seraient plongés dans les mêmes vices, et auraient eu part à la même malédiction dont Dieu a frappé cette nation réprouvée.

Mais votre infinie bonté, ô mon Dieu, a regardé d'un œil de miséricorde ces heureux prédestinés. Elle les a tirés du milieu de l'incendie avant qu'ils puissent être atteints par les flammes et consumés par le feu. Elle les a livrés à la mort, afin de les mieux conserver, et nous pouvons bien leur appliquer ce que votre Saint-Esprit, chez le Sage, a dit du juste. Ecoutez ces belles paroles, mes chers auditeurs, et faites-en vous-même avec moi l'application à mon sujet : *Justus, si morte preoccupatus fuerit, in refrigerio erit* (Sap. IV). La mort, en apparence, ne les a guère épargnés, ces tendres enfants, et dès leur entrée dans le monde elle s'est hâtée de les en retirer, mais c'est cela même qui a fait leur délivrance : *Consummatus in brevi explevit tempora multa* (Ibid.). Ils ont en bien peu de temps fourni toute leur carrière; mais cette carrière si courte leur a mieux valu mille fois que des siècles entiers; comment cela? Le voici : *Raptus est ne malitia mureret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius* (Ibid.). Le Ciel, en abrégant leurs années, leur a ôté les occasions et les moyens de se pervertir. Il les a garantis de cette corruption générale et de cette mortelle contagion qui s'est répandue sur les hommes, et dont ils eussent été eux-mêmes infectés. Tel se fût plongé dans le plaisir le plus infâme et eût passé ses jours dans la plus sale débauche; tel, brûlé d'une avare convoitise, eût employé à l'avancement de sa fortune toutes les fraudes et toutes les injustices que l'envie d'avoir lui eût suggérées; tel, dévoré d'une ambition démesurée, eût sacrifié à son agrandissement toutes les lois de la

nature et les droits les plus sacrés; tel, ébloui de sa prospérité, eût oublié le Dieu d'Israël et perdu tout sentiment de religion; tel, dans l'adversité et la misère, se fût abandonné à des murmures perpétuels, aux emportements, aux désespoirs. Chacun, dominé par ses inclinations et ses vices naturels, les eût suivis; et de là que d'iniquités et de crimes! Or, voilà justement ce que le Seigneur a voulu prévenir et arrêter dans le principe, en permettant à la mort de couper le fil d'une vie à peine commencée, mais dont l'usage eût pu leur être si pernicieux. Il s'est en cela conduit à leur égard comme un père également sage et miséricordieux; car leurs âmes lui ont été spécialement chères, et c'est pourquoi il s'est pressé de les séparer des pécheurs : *Placita enim erat Deo anima illius; propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum (Ibid.)*.

Que ne puis-je là-dessus vous faire entendre les cantiques célestes que ces âmes innocentes chantent depuis tant de siècles et chanteront éternellement à la louange de leur libérateur et de leur Sauveur! Je crois les voir toutes autour de l'Agneau et je m'imagine qu'en lui rendant gloire et se félicitant elles-mêmes, elles ne cessent point de s'écrier avec les paroles du prophète royal : *Animi nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est, et nos liberati sumus (Ps. CXXIII)*. Comme l'oiseau échappé des filets qu'on lui avait tendus, s'élève en liberté au milieu des airs, nous voici dégagés des liens de ces corps mortels où nous étions captives; nous voici affranchies de leurs cupidités sensuelles et de toutes leurs faiblesses. Grâce au Dieu tout-puissant qui, par une protection toute particulière, a veillé sur nous et sur nos plus solides intérêts, nous sommes délivrées de la servitude et de l'esclavage de ce monde, où il nous eût été si dangereux de vivre. Qu'il soit faux dans ses jugements, qu'il soit aveugle dans ses maximes, qu'il soit trompeur et artificieux dans ses prestiges, qu'il soit empesté et contagieux dans ses exemples, il ne peut rien être pour nous de tout cela, et il n'en a même jamais rien été, parce que la main du Seigneur nous a soustraites à ses attaques avant que nous en puissions ressentir les funestes atteintes : *Laqueus contritus est et nos liberati sumus*.

Heureux ceux à qui la mort est ainsi déla fleur de l'âge un préservatif contre tous les périls de l'avenir au regard du salut! Ce sont des grâces du ciel dont la connaissance n'est réservée qu'à Dieu qui en est l'auteur et qui fait jouer secrètement les ressorts de sa Providence sans que nous puissions les apercevoir. Le monde en est surpris, il s'en plaint, il s'en afflige. Il appelle mal ce qui est un bien, et bien ce qui est un mal et, comptant au nombre des malheurs ce qu'il devrait reconnaître pour un avantage très-précieux, il s'élève contre la conduite du maître dont il ne peut trop admirer la sagesse ni trop bénir les favorables décrets : *Populi autem videntes et non intelligentes,*

*quoniam gratia Dei et misericordia est in sanctos ejus et respectus in electos illius (Sap., IV)*. Quel dommage, dit-on, et fallait-il que la mort vint enlever ce jeune homme, lorsqu'on était à la veille de l'établir et de le mettre dans un emploi honorable! il avait d'excellentes qualités, un bon naturel, un cœur bien fait, une âme droite, des mœurs réglées et de la piété : pourquoi le Ciel l'a-t-il laissé si peu de temps sur la terre? Ah! chrétiens auditeurs, vous demandez pourquoi? et je vous réponds que c'est justement parce qu'il était tel que vous le dépeignez. Vous connaissez son état présent, mais vous ne perciez pas dans le futur pour connaître les tristes changements qui devaient arriver dans sa personne. Vous ne voyiez pas comment dans les diverses occurrences et les différents engagements du monde, ce bon naturel peu à peu se fût gâté, ce cœur bien fait se fût corrompu, cette âme droite se fût pervertie, ces principes de religion et de piété se fussent effacés. Or, c'est ce que Dieu a prévu, et parce que Dieu l'aimait d'un amour de préférence, c'est pour cela que de bonne heure il l'a pris et recueilli dans son sein : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius*. Qu'un père donc alors et une mère peu chrétiens osent condamner la conduite du Seigneur et murmurer contre ses ordres; quoi qu'ils puissent dire pour justifier leurs révoltes et pour exagérer leur douleur, il n'y a point d'autre réponse à leur faire pour leur fermer la bouche, ni de consolation plus solide à leur donner que celle-ci : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus..... placita enim erat Deo anima illius*.

Achevons, mes chers auditeurs, et que nous reste-t-il enfin à considérer dans la mort de ces enfants à qui l'Eglise nous ordonne de présenter aujourd'hui nos hommages et notre culte? Un dernier avantage, qui met le comble à leur bonheur et au delà duquel ils n'ont plus rien à désirer, c'est qu'autant que leur mort a été prompte, autant elle leur a avancé la possession de cette félicité souveraine qui ne doit jamais finir pour nous et qui ne peut trop tôt commencer. Nous savons quel était sur cela l'empressement des saints et avec quelle ardeur ils souhaitaient d'arriver à ce bienheureux terme. Que demandait plus souvent à Dieu le saint roi David dans la ferveur de sa prière? Quoiqu'il fût honoré sur la terre et qu'il dominât sur le trône, où portait-il continuellement ses vœux? Ah! Seigneur, s'écriait-il, je languis dans ce lieu d'exil, et quand viendra le moment où j'irai à vous, où je paraîtrai devant vous, où je vous verrai et je reposeraï en vous? *Quando veniam et apparebo (Ps. XLI)*? Saint Paul s'estimait malheureux et déplorait son sort d'être encore obligé de demeurer dans la prison de son corps : *Infelix ego homo (Rom., VII)*! et de ne pas, aussitôt qu'il l'eût voulu, goûter dans le séjour éternel la présence de Jésus-Christ et avoir part à sa gloire : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo (Philip., II)*. Nous ne devons



point nous en étonner, puisque cette gloire est le plus grand de tous les biens, et que c'est même notre unique bien, d'où il s'ensuit que moins la jouissance en est retardée, plus nous sommes favorisés de Dieu et plus nous avons de grâces à lui rendre. Or, n'est-ce pas là le solide avantage que procure à nos glorieux martyrs la mort qu'ils endurent ? Une vie prolongée jusqu'à des siècles n'eût été pour eux qu'un plus long bannissement, et autant que Dieu les eût retenus d'années en ce monde, autant eût-il retranché dans l'autre de cette éternité qu'il leur destinait. Mais, troupe chérie du Seigneur, dit saint Augustin, enfants bien-aimés de votre Père céleste, que vous êtes heureusement nés ! Vous n'êtes encore qu'à l'entrée d'une vie périssable, et déjà la vie éternelle se présente à vous et vous offre toutes ses délices ! *Quam feliciter nati, quibus in ipso nascendi limine æterna vita obviaverit !* (August.) Sans avoir vu l'ennemi ni avoir jamais combattu, on vous décerne les honneurs du triomphe, et dès le berceau même vous êtes portés au royaume des cieux pour y recevoir la couronne : *Nondum ingressi infantie cunas, jam rapiuntur ad coronas* (Idem). Imaginons-nous un homme embarqué pour un pénible voyage, mais qui n'a pas plutôt mis le pied dans le vaisseau qu'il se trouve au terme de sa course, sans avoir essuyé la fureur des flots ni les périls d'une mer orageuse ; imaginons-nous ces oiseaux du ciel, dont parle l'Évangile, qui ne sèment ni ne moissonnent, mais que Dieu prend soin d'élever lui-même et de nourrir ; imaginons-nous ces lis des campagnes qui, selon l'expression même de Jésus-Christ, ni ne filent ni ne travaillent et qui, néanmoins, par une providence toute divine, montent, croissent et sont mieux parés que ne l'était Salomon dans sa splendeur la plus éclatante. Images sensibles, mais qui, toutes naturelles qu'elles sont, n'expriment encore qu'imparfaitement l'état de ces enfants prédestinés à la gloire et prévenus des plus abondantes bénédictions.

Disons donc, chrétiens, et reconnaissons que c'est par un choix de faveur et par une grâce singulière que Dieu les a livrés à la mort et qu'il a tant abrégé la mesure de leurs jours ; mais avouons en même temps et convenons que cette faveur, cette grâce d'une vie courte et d'une si prompte mort n'est guère de notre goût, et que le monde nous inspire des sentiments bien opposés. Est-il rien que nous regardions avec plus d'horreur que la mort ? et est-il rien que nous conservions avec plus de soin que cette vie passagère dont nous voudrions étendre la durée au delà des siècles ? D'où vient cela ? Il n'est pas difficile d'en découvrir la cause, qui ne peut être ou qu'une infidélité secrète, ou du moins qu'un oubli criminel de la foi que nous avons embrassée et des biens éternels qu'elle nous promet. Si nous avions une vue plus présente et plus fréquente des grandes vérités qu'elle nous enseigne, cette foi divine, et si nous étions plus touchés des espérances

qu'elle nous donne et de la bienheureuse immortalité où elle nous appelle, nous y adresserions tous nos vœux ; et considérant la mort comme un passage nécessaire pour y parvenir, bien loin de la craindre et de l'éloigner autant qu'il nous est possible, nous nous plaindriions, comme le prophète, de sa lenteur à venir et de ses retards : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* (Ps. CXIX.) Nous porterions une sainte envie à ceux qui nous ont précédés au tombeau et qui sont morts dans le Seigneur : *Beati mortui qui in Domino moriuntur !* (Apoc., XIV.) Nous lérions ardemment et souvent à Dieu la prière qu'il nous a lui-même ordonnée : *Adveniat regnum tuum* (Matth., c. VI.) Mais parce que nous sommes tout terrestres et tout plongés dans les sens, parce que, laissant effacer de notre esprit toutes les idées de la foi, nous ne sommes occupés que de la figure du monde, qui nous éblouit les yeux et qui attache notre cœur, parce que nous ne concevons presque point d'autres biens que ces biens visibles qui excitent et qui flattent nos passions, voilà pourquoi nous fuions tant la mort, et nous prenons tant de précautions pour nous mettre à couvert de ses approches. Ah ! Seigneur, est-il donc vrai que l'homme, uniquement fait pour vous, et qui ne peut trouver sa fin, son repos, son bonheur qu'en vous, n'ait d'attention qu'à écarter et qu'à éviter ce qui doit pour jamais l'unir à vous ?

Ce n'est pas la mort, dites-vous, mes chers auditeurs, que vous craignez, mais ce sont les suites terribles de la mort, c'est le jugement de Dieu ; et si vous souhaitez de vivre, c'est que vous n'avez rien fait encore pour votre salut, et que vous êtes dans un dénûment absolu de tous mérites. Erreur spécieuse, mais la plus fausse et la plus trompeuse ; car si c'était là le motif de votre crainte, et si vous ne désiriez de prolonger vos jours qu'afin de réparer vos pertes passées et de vous enrichir pour le ciel, vous travailleriez donc en effet à les acquérir, ces mérites qui vous manquent ; vous auriez donc soin de vous préparer, par de bonnes œuvres, à la mort, et de vous mettre plus en état de paraître devant Dieu, quand il lui plaira de vous appeler à lui ; vous emploieriez donc à la sanctification de votre vie et à l'avancement de votre âme les années qu'il vous accorde. Or, que faites-vous de tout cela ? En vivant plus longtemps, en devenez-vous plus pieux, plus fervents, plus vigilants sur vous-mêmes, plus réglés dans vos mœurs, plus adonnés aux exercices du christianisme ? D'une année à l'autre, n'est-ce pas toujours la même dissipation, la même négligence de tout ce qui a rapport au salut, le même attachement au monde et à ses plaisirs, à ses spectacles, à ses assemblées, la même recherche de vous-mêmes, de toutes vos aises et de toutes vos commodités ; la même ardeur pour augmenter vos revenus, pour étendre vos domaines, pour relever votre autorité, pour monter à de nouveaux honneurs ? Voilà ce qui vous fait tant estimer

la vie et tant redouter la mort. Ainsi vous souhaitez toujours de vivre, afin d'accumuler toujours péchés sur péchés, afin d'allumer toujours davantage la colère de Dieu contre vous, afin de vous rendre toujours ses jugements plus formidables, et d'attirer sur vous de plus rigoureuses vengeances. Quoi qu'il en soit, chrétiens, ne soyons point tant en peine si la mort viendra bientôt ou si elle viendra plus tard; c'est à Dieu, maître de nos destinées, qu'il appartient de régler nos jours et d'en marquer le terme; mais ne pensons qu'à faire un bon usage de ceux qu'il voudra bien encore nous donner. Si nous ne pouvons pas espérer de mourir dans la même innocence que ces martyrs dont je vous ai représenté et la gloire et le bonheur, mettons-nous du moins en disposition de mourir dans une sainte pénitence; car il y a deux voies pour aller au ciel: celle de l'innocence et celle de la pénitence. L'une n'est plus pour nous, puisque nous avons péché; mais ayons recours à l'autre qui nous reste, et par où nous pouvons encore nous tirer du naufrage et arriver au port du salut éternel, où nous conduise, etc.

## SERMON LI.

### POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DES MORTS.

*Dum tempus habemus, operemur bonum*

*Tandis que nous en avons le temps, pratiquons de bonnes œuvres (Galat., ch. VI).*

C'est pour vous, chrétiens auditeurs, que je parle, et suivant l'ordre d'une charité bien réglée, c'est, si je le puis dire, en votre faveur que je viens exciter vos soins, et vers vous-mêmes que je prétends tourner votre compassion. Dans cette triste solennité, nous prions, il est vrai, pour les morts; nous offrons pour eux au Dieu vivant nos vœux et nos sacrifices, nous lui demandons la délivrance de tant d'âmes, que les œuvres de la pénitence chrétienne n'ont point acquittées auprès de sa justice; nous nous efforçons de suppléer à ce qui leur manque, et les ministres de la divine parole sont employés à réveiller sur cela le zèle et la piété des fidèles. Sainte pratique, sagement instituée, constamment soutenue, et qui d'âge en âge doit se perpétuer dans l'Église de Jésus-Christ. A Dieu ne plaise que nous négligions un devoir qui nous est si expressément recommandé, que nous regardions d'un œil indifférent des souffrances où de si fortes raisons nous intéressent, que nous délaissions des âmes si précieuses à Dieu, et que nous leur refusions ce qu'elles peuvent par des droits si inviolables et si sacrés exiger de nous!

Mais du reste, mes chers auditeurs, il faut convenir que si nous devons être sensibles à tout ce qu'endurent les âmes dans le purgatoire et à l'état douloureux où elles se trouvent réduites, beaucoup plus devons-nous être attentifs à détourner de nous les mêmes fléaux de la justice divine et à nous garantir des mêmes peines. Car il est en no-

tre pouvoir de les prévenir, et c'est l'importante leçon que l'Église nous fait en ce jour. En nous recommandant les intérêts étrangers, elle nous recommande encore plus fortement à nous-mêmes nos intérêts propres. Elle veut que l'exemple des morts nous instruisse, et que les châtimens qu'ils ont à subir dans un autre monde que celui-ci nous apprennent à profiter de la vie et à racheter dès ce monde nos péchés par de dignes satisfactions.

Entrons, mes frères, dans des vues si salutaires pour nous; et, selon les paroles de mon texte, ne laissons pas échapper le temps que Dieu nous accorde pour expier les fautes dont nous nous sentons coupables, et pour nous décharger du poids de nos dettes: *Dum tempus habemus, operemur bonum*. C'est à quoi j'ai dessein de vous exhorter aujourd'hui, et la seule pensée du purgatoire va vous en fournir les motifs les plus puissants. En effet, de quelques prétextes que notre faiblesse s'autorise contre l'obligation de satisfaire à Dieu dès le temps présent, je ne veux, pour les renverser, que trois considérations, qui partageront ce discours. Car, en premier lieu, vous retrancherez-vous, comme l'hérétique incrédule, à traiter de maux imaginaires toutes les peines du purgatoire? Ce qui détruit ce premier prétexte, c'est la vérité de ces peines, et ce sera la première partie. En second lieu, compterez-vous pour peu, comme le mondain ignorant, les peines du purgatoire, et n'y ferez-vous pas plus d'attention que si c'étaient des maux très-supportables en eux-mêmes et très-légers? Ce qui détruit ce second prétexte, c'est la sévérité de ces peines, et ce sera la seconde partie. Enfin, comme le chrétien présomptueux, vous flatterez-vous d'être aisément délivrés des peines du purgatoire et d'y recevoir une prompt assistance? Ce qui détruit ce dernier prétexte, c'est le pitoyable abandonnement où une multitude infinie d'âmes se trouvent au milieu de ces peines, et ce sera la troisième partie. Je ne puis trop vous le redire; ou payons à Dieu dès maintenant et par les voies communes ce que nous lui devons, ou attendons-nous de lui satisfaire après la mort inévitablement, c'est la leçon que nous fait la vérité des peines du purgatoire; de lui satisfaire après la mort rigoureusement, c'est la leçon que nous fait la sévérité des peines du purgatoire; de lui satisfaire après la mort sans soulagement, c'est la leçon que nous fait l'abandonnement extrême où sont les âmes dans le purgatoire. Tout cela sans doute mérite bien nos réflexions. Demandons les lumières du Saint-Esprit, et adressons-nous à Marie pour les obtenir. *Ave, Maria*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est le propre de l'erreur de donner dans toutes les extrémités; et voilà, chrétiens, ce que nous voyons dans le sujet même que je traite. Origène, conformément à la fautive idée qu'il avait conçue de la divine miséricorde, ne voulut point reconnaître d'enfer, c'est-à-dire de peines éternelles; ne croyant pas qu'il pût convenir à la bonté infinie d'un

Dieu de perdre sans ressource des âmes formées de sa main, créées à son image, rachetées de son sang ; et tirant de là cette conséquence, qu'après une certaine mesure de temps destinée à les purifier, et plus ou moins longue, selon la diversité des péchés, elles passeraient dans le sein de Dieu et y jouiraient de la souveraine béatitude. Dans un sentiment tout opposé, les hérétiques des derniers siècles, Luther et Calvin, au même temps qu'ils reconnaissaient une damnation éternelle, ont refusé de se soumettre à la foi d'un purgatoire ; ne pouvant et, pour mieux dire, ne voulant pas se persuader qu'il y eût après la mort des peines passagères où les âmes fussent effacer les taches qui leur restaient, et, par une digne satisfaction, être mises en état d'approcher de Dieu et de le posséder dans sa gloire. Deux excès que l'Eglise a condamnés, et entre lesquels elle tient le juste milieu, qui est celui de la vérité. Elle reconnaît une éternité de peines pour les pécheurs impénitents, morts dans le péché et réprouvés de Dieu, parce que jamais ils ne pourront rentrer en grâce avec Dieu. Mais comme elle n'ignore pas d'ailleurs que de ceux-là mêmes qui meurent dans la grâce du Seigneur, soit justes, soit pécheurs convertis, plusieurs emportent avec eux des dettes dont ils se trouvent chargés devant Dieu et qu'ils n'ont pas pris soin d'acquitter par les œuvres de la mortification chrétienne, elle conclut qu'il y a un lieu de souffrances, mais de souffrances temporelles, où sans être absolument rejetés de Dieu, puisqu'ils sont amis de Dieu, et sans être aussi reçus actuellement au royaume de Dieu, puisque rien de souillé n'est admis à l'héritage des élus de Dieu, ils sont éprouvés par le feu qui les épure et livrés à la justice du ciel, jusqu'au terme de l'entier paiement qu'exige cette justice rigoureuse, et de la pleine réparation qu'elle demande.

Telle est, mes frères, la créance où nous avons été élevés, et que nous trouvons établie sur les fondements les plus solides. Car à ne consulter même ici que la raison, voici les sages réflexions dont l'Eglise s'autorise et les maximes incontestables sur quoi elle s'appuie ; que la justice de Dieu ne perd jamais ses droits, et que d'une façon ou de l'autre il faut qu'elle soit satisfaite, sinon autant qu'elle pourrait l'être, du moins autant qu'il suffit pour ne pas laisser le péché absolument impuni ; que selon la pensée de Tertullien, il est d'une nécessité indispensable que Dieu soit vengé, ou de sa propre main par les châtimens qu'il nous impose, ou de la main du pécheur qui se juge lui-même, et se fait l'exécuteur des arrêts de condamnation qu'il a portés contre lui-même ; que si Dieu veut bien, en nous pardonnant, nous remettre l'offense il n'en est pas de même de la peine ; ou plutôt, que s'il veut bien, en même temps qu'il nous pardonne, nous remettre une peine éternelle, il ne s'en suit pas qu'il prétende par là se relâcher jusqu'à nous tenir exempts de toute autre peine ; que c'est bien assez pour un maître aussi jaloux de son honneur, blessé par l'in-

fraction de sa loi, de nous épargner, en vertu de la rémission qu'il nous accorde, une éternité de supplice, qui est le souverain malheur ; mais que de porter l'indulgence jusqu'à nous abandonner toute la dette sans en rien attendre, ce serait prodiguer sa grâce et la dégrader ; qu'en plus d'une rencontre il pardonna à David, tantôt un adultère public et scandaleux, et tantôt une curiosité vaine et présomptueuse ; mais que ce pardon ne l'empêcha point d'étendre son bras sur le coupable, et de faire sentir au prince par de rudes coups les funestes effets du double crime qu'il avait commis ; que nous ne devons donc pas espérer un traitement plus favorable, et que c'est ainsi qu'après la mort, quoique pénitents et réconciliés avec Dieu, nous pouvons néanmoins encore avoir des taches à laver, et pour cela, suivant la figure et l'expression de l'Evangile, être obligés de passer par cette noire prison, d'où l'on ne sort point qu'on n'ait tout rendu, jusqu'à un denier. *Amen dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* (Matth., V).

Principes universellement reçus du catholique fidèle et soumis, mais opiniâtrement contestés par l'hérétique aveugle et incrédule. Au lieu de souscrire à l'un des points de notre foi le plus raisonnable et le plus conforme à l'humanité même et aux sentimens naturels, il aime mieux, dans ses dogmes erronés et libertins, renverser les lois les plus essentielles de la justice divine, et introduire dans la religion un relâchement de mœurs également injurieux à Dieu et pernicieux à la sainteté chrétienne ; car en rejetant sans preuve et meltant, par une témérité insoutenable, au rang des fictions et des inventions humaines tout ce que l'Eglise nous a enseigné de l'état des âmes dans le purgatoire et des peines qu'elles y endurent, en quels égarements tombe-t-il lui-même, en quelles illusions ; et quelles idées voudrait-il nous donner du souverain juge et de ses jugemens, aussi équitables qu'ils sont adorables et redoutables ? Il veut que Dieu, au moment de la mort, où chacun doit recevoir selon ses œuvres, ne fasse nulle distinction de l'innocent et du criminel, du juste et de l'impie, de l'homme de bien qui, par tous les exercices d'une vie sainte et par toutes les austérités de la pénitence, s'est maintenu dans l'ordre, dans le devoir, dans une pureté de cœur toujours constante, et d'un homme perdu de débauches, couvert de crimes, plongé dans le vice et sujet pendant une longue suite d'années à tous les désordres des passions les plus honteuses. C'est-à-dire qu'il veut que l'un, par le seul avantage de s'être tourné vers Dieu à sa dernière heure, et d'avoir conçu en cette bonté suprême une vraie et ferme confiance, ait dès lors acquis, malgré ses dérèglements passés, tout le mérite nécessaire pour avoir part aussi promptement que l'autre et aussi aisément au banquet céleste et pour être appelé aux noces de l'Agneau. Ainsi, dis-je, l'entend-il ; mais dans cette supposition je demande où est l'équité, où est le privilège

de la vertu, où est le discernement convenable entre la fidélité du bon serviteur, longtemps éprouvée, inviolablement soutenue, heureusement consommée, et le retour encore tout récent du serviteur, non-seulement paresseux, mais tant de fois rebelle et à peine sorti de l'esclavage du péché.

Je sais ce qu'on me dira et quelle est la défense de l'hérésie. Aux dépens de la justice de Dieu elle prétend exalter sa grâce, comme si c'était dans une abolition commune et indépendante des œuvres de l'homme que Dieu fait paraître avec plus d'éclat les richesses de sa miséricorde, et qu'il épanche avec plus de libéralité la vertu surabondante et toute-puissante de la médiation du Sauveur. Ah ! Seigneur, votre miséricorde n'a point de bornes ; les cieux et la terre en sont remplis ; de génération en génération elle s'est répandue sur nos pères et elle se répand sur nous ; vivants et morts, tout l'univers l'a connue, parce que tout l'univers en a ressenti les salutaires effets, et ce serait, ou l'aveuglement le plus grossier, ou l'ingratitude la plus monstrueuse, si je ne la connaissais pas moi-même, et si je lui refusais le légitime hommage que je lui dois par tant de titres. Mais après tout, Seigneur, c'est votre miséricorde, et par conséquent une miséricorde conduite par votre sagesse, réglée par votre justice. Non, mon Dieu, ce ne fut jamais, et ce n'est point une miséricorde capable de refroidir dans les cœurs le zèle de la pénitence, et de fournir à la mollesse du siècle des prétextes pour se dispenser de toute satisfaction volontaire et de toute pratique qui puisse en quelque sorte affliger nos sens. Or, n'est-ce pas là néanmoins que se réduirait cette miséricorde dont l'hérétique présume, et n'est-ce pas ainsi qu'elle deviendrait pour le juste un scandale ?

En effet, dès que je serai persuadé qu'il me suffit précisément de ne point mourir dans la haine de Dieu, et que du reste il n'y aura plus rien à craindre pour moi, dès que je croirai que le sang de Jésus-Christ alors et ses mérites m'étant appliqués par une pure libéralité et par une communication toute gratuite, je me trouverai pleinement déchargé devant Dieu et en disposition de recevoir la couronne du salut, dès que je saurai que par l'efficacité de la rédemption d'un Dieu, de quelque manière que j'aie passé mes jours, soit dans un renoncement parfait à moi-même et à toutes mes aises, soit dans une recherche continuelle des plaisirs et des douceurs de la vie, rien n'arrêtera mon âme sortant de ce monde, ni ne retardera son bonheur ; en un mot, dès que je serai prévenu de la pensée que ce purgatoire dont on me menace n'a rien de réel et n'est qu'un fantôme, comment raisonnerai-je et que conclurai-je ? Je dirai là-dessus, par proportion et dans un sens assez naturel, ce que le roi prophète disait lui-même sur un sujet en quelque sorte semblable : *Ecce ipsi peccatores et abundantes in sæculo, obtinuerunt divitias* (Ps. LXXII). Eh quoi ! des gens qui ont vécu dans un libertinage habituel les trente, les qua-

rante années, des pécheurs invétérés qui ont blanchi dans l'iniquité, des mondains sensuels et voluptueux qui jamais, par nul exercice, ne prirent soin de réparer tant d'excès et jamais ne se firent la moindre violence, en sont quittes à la mort pour quelques mouvements d'un cœur contrit, et quelques sentiments d'une douleur stérile et tardive ! Avec cela, dégagés des liens du corps, ils s'élèvent sans intervalle jusque dans le sein de Dieu, et entrent comme d'un premier vol dans la joie du Seigneur ! *Ergo frustra justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas, et fui flagellatus tota die* (Ibid.). Qu'ai-je donc affaire de prendre tant de mesure et de m'assujettir à tant d'œuvres pénibles et laborieuses, dans la vue de sanctifier mon âme et de la purger de toutes les souillures qu'elle contracte chaque jour, ou qu'elle peut contracter par la contagion du péché ? Qu'est-il besoin de me tant inquiéter, de me fatiguer, de me tourmenter ? pourquoi me parler si souvent de ne haïr moi-même, de réprimer la chair et ses appétits, de la châtier, de la macérer, de la crucifier ? Que ne me donne-t-on des leçons moins rigoureuses, et que ne me prêchet-on une morale plus commode ? Voilà ce que je dirai, et de là le découragement, de là le dégoût et un abandonnement total des principes de pénitence, de là une attention perpétuelle à écarter tout ce qui répugne à la nature, et à me procurer tout ce qui lui plaît et qui la flatte, de là une vie aisée, autant qu'elle peut l'être dans ma situation présente et selon mes facultés, vie oisive, paisible, sans gêne et sans contrainte, car que serait-il nécessaire d'acheter si chèrement le ciel, lorsqu'on peut l'avoir à beaucoup moins de frais ? *Ergo frustra justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas, et fui flagellatus tota die.*

Aussi, mes frères, vous le savez et nous en gémissons avec toute l'Eglise, aussi ne dis-je rien que les prétendus réformateurs de ces derniers siècles n'aient dit avant moi et bien autrement que moi. En établissant le dogme, ou, pour mieux m'exprimer, en l'imaginant et en le supposant, ils n'ont fait nulle difficulté de souscrire à toutes les conséquences et d'en convenir. Ne voulant point d'autres satisfactions que celles du divin médiateur et de sa croix, et par là même, rejetant des articles de notre foi celui du purgatoire, que sont-ils venus enseigner au peuple de Dieu ? quelles règles de conduite nous ont-ils tracées ? quelles coutumes ont-ils abolies et corrigées ? quels abus ont-ils retranchés ? Plus d'abstinences, plus de jeûnes, plus de confession des péchés, plus de célibat, plus de vœux, plus d'ordres religieux et pénitents. Tel est l'Evangile qu'ont apporté ces nouveaux prédicateurs, tel a été le fond et la matière de leurs instructions. A les en croire, ces saints habitants des déserts, ces anachorètes morts au monde, morts à eux-mêmes et à tous leurs sens, l'entendaient mal et se trompaient ; des millions d'hommes, de vierges chrétiennes qui se sont ensevelis dans les cloîtres, et y ont fait à leurs corps la guerre

la plus cruelle, pour les offrir à Dieu et à sa justice comme des hosties vivantes, auraient pu se ménager davantage et se consumaient assez inutilement ; tous les Pères, tous ces docteurs que l'antiquité a révévés, et qui d'âge en âge, depuis la naissance du christianisme, nous ont si fortement recommandé, suivant la pensée du grand Apôtre, de nous juger nous-mêmes, de nous punir nous-mêmes, de ne point nous épargner nous-mêmes en ce monde afin que Dieu nous épargne en l'autre, erraient dans le principe, et nous ont vainement exhortés à prévenir des maux imaginaires.

Chose étrange ! mes chers auditeurs. J'en fais la remarque en passant, et faites-la, s'il vous plaît, avec moi. Ces mêmes docteurs et ces mêmes Pères, ces maîtres si célèbres, et par leur sainteté et par leur savoir, l'hérésie sur tout autre sujet les écoute, affecte de les écouter ; elle s'appuie autant qu'il lui est possible de leur autorité, elle en recueille jusqu'aux moindres paroles et les fait valoir, c'est un triomphe pour elle quand elle croit les pouvoir tourner en sa faveur ; mais ici que l'évidence du fait la convainc et qu'elle est forcée d'avouer que d'un consentement unanime ils se sont déclarés contre elle, tout à coup elle change de langage. Ces témoins qu'elle produit partout ailleurs comme des garants irréprochables, et dont elle s'étudie à tirer tout l'avantage qu'elle peut, elle les récuse, elle appelle de leur témoignage, elle les renonce, que dis-je ? Elle va plus loin, et sans respect de la parole de Dieu, plutôt que de céder et de se rendre, elle entreprend de rayer des livres sacrés tout ce qui ne s'accorde pas à son sens et qui la condamne. Tant il est naturel au mensonge de se contredire et à l'iniquité de se démentir elle-même ; en voilà l'esprit et le véritable caractère : *Mentita est iniquitas sibi* (Ps. XXVI).

Quoiqu'il en soit, nous tenons, mes frères, une route toute contraire et nous suivons un sentiment tout opposé. Plaise seulement au ciel que nous agissions ainsi que nous pensons et que nous croyons ; car les peines dont nous avons à nous préserver ne sont que trop réelles ! La tradition la plus authentique et la plus ancienne en atteste la vérité, et ne nous laisse là-dessus aucun doute raisonnable. Appliquez-vous à remonter aux temps mêmes de la loi judaïque, nous voyons qu'on y priaît pour les morts et qu'on y regardait cette prière pour les morts comme un devoir de charité et un acte de religion. Nul n'ignore comment, après un sanglant combat où, de la part des Juifs, plusieurs perdirent la vie, ce pieux et sage capitaine, Judas Machabée, ordonna qu'on enverrait à Jérusalem une somme d'argent, et qu'on y offrirait pour eux des sacrifices. La chose, telle que nous la lisons dans les divines Écritures, est si avérée, si marquée, exprimée en des termes si formels, accompagnée de réflexions si précises et si décisives, qu'en vain toute la subtilité des incrédules s'est épuisée à les expliquer, à les interpréter, à les éluder. Dans le désespoir d'y réussir, après bien

des efforts et bien des détours, ils n'ont pas cru pouvoit mieux se dégager de l'embaras où lés réduisaient des paroles si énergiques et si expresses qu'en les rejetant et les saints livres d'où nous les tirons, quelque canoniques qu'ils soient et qu'ils aient été reconnus jusqu'à présent. Faible ressource pour soutenir une cause qui tombe d'elle-même, et pitoyable défaite pour défendre opiniâtrément une erreur par une autre erreur.

Ce n'est pas assez ; mais de là descendant à la loi nouvelle, nous voyons que de siècle en siècle un des usages le plus établi parmi les fidèles, le plus recommandé, le plus universellement pratiqué, ç'a été la prière pour les morts. Qui m'en servira de témoin ? ou, de tant de témoins que je pourrais produire, qui nommerai-je et à qui m'arrêterai-je ? Parlerai-je des conciles, soit généraux, soit particuliers ? Citerai-je les liturgies, celle de saint Jacques, celle de saint Basile, celle de saint Ambroise ? Vous ferai-je entendre les Pères grecs et latins, les Tertullien, les Cyprien, les Cyrille, les Athanase, les Jérôme, les Augustin, tous les autres ? Ce serait m'engager dans un long détail, et perdre le temps à vérifier ce qui ne fut jamais en contestation et qui n'y peut être. Mais avançons : s'il est vrai qu'on a toujours prié pour les morts, il est vrai qu'on a toujours cru que nos prières peuvent être utiles aux morts, et que plusieurs ont besoin de ce secours. S'il est vrai que les morts peuvent profiter de de nos prières et que c'est un secours dont plusieurs ont un besoin pressant et actuel, ce ne peut être que pour recevoir quelque soulagement, et il est donc vrai qu'il y en a qui sont actuellement dans un état de souffrance. S'il est vrai que nous pouvons les soulager dans cet état, et contribuer même absolument à les délivrer, il est donc vrai qu'ils ne doivent point, comme les réprouvés, souffrir éternellement, mais que leurs peines passent et qu'elles n'ont qu'un temps. Enfin, s'il est vrai qu'ils souffrent par l'ordre du ciel et par un ordre de justice, il est donc vrai que Dieu, sans les regarder comme ses ennemis, les regarde néanmoins encore comme ses débiteurs ; et, pour en revenir à nous-mêmes, il est également vrai que si nous voulons échapper aux coups dont ils sont frappés, nous ne le pouvons que par un purgatoire anticipé, c'est-à-dire qu'en prenant soin d'effacer dès maintenant nous-mêmes, et dans nous-mêmes par une expiation salutaire tout ce qui peut blesser les yeux du Seigneur et nous éloigner de sa présence.

Importante conclusion, mes chers auditeurs, où j'avais en vue de vous amener, et qui renferme tout le fruit de cette première partie. Prenez garde et comprenez ma pensée ; elle mérite une attention particulière. Car, puisque tôt ou tard je ne puis me soustraire au juste châtement qui m'est dû, et qu'immanquablement il faut acquitter dans une autre vie ce que je crains de payer en celle-ci, qu'ai-je à gagner par tous mes retardements, et que me sert-il de différer ? Pourquoi traîner plus longtemps un fardeau

qui me pèse, qui grossit, qui croît tous les jours, et qu'il est en mon pouvoir de déposer? Pourquoi réserver à un autre jugement ce qu'il ne tient qu'à moi, si je le veux, de terminer ici par moi-même et de finir? C'était, par une règle toute semblable, quoique dans une conjoncture différente, le beau sentiment du saint homme Eléazar. On lui proposait d'user des viandes défendues dans la loi; de faux amis, par une pitié mal conçue, lui persuadaient au moins de dissimuler et de garder certaines apparences. Il y allait pour lui de la vie, il s'agissait d'une mort prochaine, et déjà même il y était condamné. Que fera-t-il? puissante raison qui le détermine, et qui dans un moment répond à tout ce que peuvent lui suggérer et les amis qui le sollicitent et l'horreur naturelle du supplice. Car il est vrai, dit ce religieux et sage vieillard, en violant la loi de mes pères, je pourrai sauver un reste de jours et le prolonger de quelques années; j'apaiserai la colère du prince, et je suspendrai l'arrêt prononcé contre moi. Mais il y a sur ma tête un plus grand maître; quelque part que je sois et à quelque temps que ce puisse être, viv ou mort, il saura bien me trouver; et en évitant de tomber dans les mains des hommes, je ne me mettrai point à couvert de son bras tout-puissant : *Nam etsi in presenti tempore supplicis hominum eripiar, sed manum Omnipotentis, nec vivus, nec defunctus, effugiam* (il Macch. VI).

Ainsi raisonne un chrétien, ou ainsi doit-il raisonner. Si je n'avais rien à craindre de la part de Dieu, si je pouvais espérer que Dieu me ménagera comme je me ménage moi-même, et qu'il aura la même indulgence; si la mort devait me dérober à la justice de Dieu et à ses poursuites, comme elle peut me dérober aux poursuites de la justice humaine; ces dettes dont il faut que je tienne compte à Dieu et un compte exact, si je ne devais point les emporter avec moi, et que malgré moi elles ne dussent pas me suivre, quand j'irai paraître au tribunal de ce souverain juge et qu'il m'appellera : ce serait alors, ce semble, pour couvrir ma lâcheté, une excuse assez plausible, et les timides sentiments qu'elle m'inspire, tout honteux, tout injustes qu'ils sont, auraient néanmoins quelque prétexte pour les autoriser. Mais je voudrais en vain me flatter de tout cela : *Non effugiam*. Le Dieu que j'adore et que je dois servir, mais envers qui je me reconnais coupable par tant d'endroits et sur tant de sujets, est un Dieu jaloux; tout bon qu'il est, il ne relâche rien : *Non effugiam*. Il attend, il use de patience, il me laisse le loisir de m'accommoder, si je l'ose dire, avec lui, et de le contenter, tandis que je suis encore dans la voie; mais ce temps qu'il m'accorde, ce temps de ma rançon, une fois écoulé et perdu, un autre temps viendra, et c'est celui du Seigneur. Quoi que je fasse, je ne me parerai point à ses traits, et mes cris ne l'arrêteront pas : *Non effugiam*. Bien loin que la mort me dégage de ses mains, c'est la mort même qui m'y livrera; et c'est justement à

l'heure de la mort que je commencerai, pour parler ainsi, à sortir du ressort de sa miséricorde, pour entrer dans le ressort de cette formidable justice que tous mes vœux ne pourront fléchir : *Nec defunctus effugiam*.

Entre ces extrémités, quel est donc le parti le plus raisonnable; si ce n'est d'accepter de bonne grâce la condition qui m'est offerte et de m'y soumettre, c'est-à-dire de faire moi-même par avance justice à Dieu, de prendre moi-même sa cause et ses intérêts, de venger moi-même sur moi toutes les injures qu'il a reçues de moi. Car, je le répète et je ne saurais trop me le redire, ce que je pourrais faire présentement et que je ne fais pas, je ne le pourrai plus; mais Dieu le fera par lui-même et il y suppléera : *Nec defunctus effugiam*. Il m'est difficile de former l'adessus une résolution bien ferme, et plus difficile encore de l'accomplir; la nature y résiste, l'esprit du monde s'y oppose, les sens en sont déconcertés; mais la nature, les sens, le monde et son esprit, ce sont des aveugles qui se trompent et qui me trompent; ils n'ont égard qu'aux objets sensibles qui les touchent, sans considérer l'avenir ni le prévoir. Eh! payons de bonne heure et d'une bonne volonté ce qu'il faudra payer par nécessité. Que la peine au moins soit de mon choix, puisque dans un temps ou dans un autre il n'est pas en mon pouvoir de m'en garantir! Ne perdons pas le mérite d'une libre satisfaction, quand il ne tient qu'à l'avancer de quelques années et à prévenir une réparation d'ailleurs inévitable. Ce que j'aurai expié sur la terre, je ne l'aurai plus à expier dans le purgatoire; Dieu ne demande pas deux fois. Donnons-lui la gloire de nous voir aussi prompts et aussi zélés à l'honorer par notre pénitence, que nous avons été hardis à l'offenser par notre péché. Tournons contre nous les mêmes mains que nous avons si souvent tournées contre lui. Que les mêmes idoles à qui nous avons si longtemps sacrifié malgré lui et aux dépens de sa loi, lui soient sacrifiées par nous-mêmes et à nos propres dépens. J'ai été le premier à me révolter, Seigneur, et je serai le premier à punir toutes mes révoltes. Tant d'outrages que je vous ai faits ont dû vous être d'autant plus sensibles, qu'ils portaient d'une connaissance plus éclairée et qu'ils étaient plus volontaires; et la vengeance que j'en veux tirer sur moi-même, et en votre nom, vous sera d'autant plus glorieuse, que le cœur y aura plus de part et qu'elle sera moins forcée.

Heureux, chrétiens auditeurs, si nous prenons ces sentiments; mais sans cela nous nous privons d'une des plus solides et des plus douces consolations de la vie : la voici. Car en quoi nous ne pouvons assez admirer la providence toute miséricordieuse de notre Dieu, c'est d'avoir tellement disposé la vie de l'homme et les divers événements qui la partagent, que chaque jour, par les afflictions et les misères dont elle est remplie, elle nous fournit de nouveaux moyens de satisfaire à la justice du ciel. Moyens les plus efficaces et les plus fréquents; mais du reste moyens

pénibles et douloureux. Or, pour en adoucir toute l'amertume, point de pensée plus propre ni plus conforme à notre faiblesse que le souvenir du purgatoire; pourquoi? Parce que cette pensée nous fait connaître l'utilité de nos souffrances. En effet, souffrir, et ne voir dans ses souffrances nul avantage; souffrir, et n'espérer de ses souffrances aucun fruit; souffrir, et ne savoir où doit aboutir tout ce qu'on endure et quel en sera le prix, c'est souffrir en esclave et en malheureux; c'est souffrir pour souffrir; ce sont de purs maux, de pures peines, et il n'est point alors surprenant que le cœur se soulève, qu'il s'aigrisse, qu'il s'irrite, qu'on s'ahandonne à ces murmures, à ces mélancolies, à ces désolations, à ces désespoirs et même à ces fureurs des mondains qui n'envisagent les choses que par rapport au monde, et qui ne trouvent dans le monde que calamités et adversités.

Mais, par une règle toute opposée, souffrir dans la vive persuasion qu'on ne souffre point en vain; souffrir, et se tenir assuré que tout ce qu'on souffre, bien pris de la part de Dieu et offert à Dieu, doit être marqué du doigt de Dieu, doit être accepté, compté, agréé de Dieu; souffrir, et en souffrant pouvoir se répondre, sur la parole de Dieu même et sur celle de son Eglise, que plus on souffre, plus on s'acquitte et on se libère, voilà ce qui soutient, ce qui anime, ce qui console. Dans cette confiance, on ne pense point à se plaindre. On n'envie point la condition de ces prétendus heureux du siècle, qui sans cesse accumulent dettes sur dettes, et dont les fausses joies ne servent qu'à les rendre plus insolubles. On se fait de ses souffrances mêmes un bonheur, et on regarde les jours où l'on a eu plus de chagrins, plus d'accidents fâcheux et de malheurs selon le monde à supporter, comme des jours de grâce. On n'examine point, par d'assligeantes comparaisons, pourquoi Dieu nous frappe plutôt que celui-ci et que celui-là; où si l'on y fait quelque attention, c'est en cela même qu'on reconnaît une prédilection particulière du Seigneur, qui veut nous laver dans les eaux de la tribulation, afin que nous paraissions devant lui sans tache, et qu'il puisse sans retardement nous admettre au saint héritage de ses élus. On dit à Dieu: Soyez béni, Seigneur; vous blessez, mais pour mieux guérir; vous renversez, mais pour mieux relever; vous exercez ma patience, mais pour attendre moins à la couronner. Je sens, mon Dieu, ce que je vous dois, et je n'ignore pas à quelles austérités un solide intérêt m'engagerait, si j'avais plus de résolution et plus de courage. Je le sais, mais dès qu'il s'agit de la pratique; hélas! Seigneur, ma faiblesse est extrême, et je ne l'écoute que trop. Vous prenez soin vous-même d'y pourvoir, et sans égard aux répugnances de mon cœur et à ma délicatesse, vous permettez que cette affaire m'arrive, que cette disgrâce m'humilie, que cette perte me dépouille, que cette infirmité me fasse languir, que cette douleur me tourmente, que bien d'autres chagrins

viennent m'assaillir de toutes parts, et que tour à tour ils se succèdent. Qu'il en soit comme vous le voulez, ô mon Dieu, puisque vous ne voulez que ce qui m'est bon et utile. Sentiments dignes d'une âme chrétienne et salutaires effets de la foi du purgatoire et des peines que les âmes y endurent. La vérité de ces peines, c'est le premier motif qui nous engage à racheter nos péchés par les œuvres satisfaites de cette vie; mais un autre motif encore plus puissant, c'est l'excessive rigueur de ces mêmes peines et leur sévérité, ainsi que vous l'allez voir dans la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Saint Paul l'a dit, et il est vrai, que c'est une chose terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant: *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (IIéb., c. X). Aussi le plus affligé des hommes, Job, voulant exciter la compassion de ses amis, et leur donner à entendre l'excès de ses maux, les comprend tous dans cette seule parole: c'est la main même du Seigneur qui m'a frappé: *Quia manus Domini tetigit me* (Job., c. XIX). Et le prophète menaçant les Juifs de la colère divine et des vengeances du ciel, ne leur en fait point de peinture plus effrayante que celle-ci: le bras du Seigneur est encore levé et prêt à décharger ses coups: *Et adhuc manus ejus extensa* (Isaï., c. V). Or, c'est à ce bras redoutable du tout-puissant que les âmes du purgatoire se trouvent livrées, et quoiqu'il y ait une différence essentielle entre l'état des âmes prédestinées et l'état des âmes réprouvées de Dieu, on peut néanmoins, dans un sens et par proportion, raisonner également de l'un et de l'autre. Car comme dans l'enfer les théologiens distinguent une double peine, l'une, selon leurs expressions, peine du dam, et l'autre, peine du sens: c'est, encore par comparaison et suivant les mêmes docteurs, ce qui se rencontre dans le purgatoire, et c'est ainsi que les âmes, quoique chères à Dieu, y sont doublement affligées et punies: *Duplici contritione contere eos* (Jérém., XVII). Parce que l'âme, se laissant entraîner au péché par le penchant de la nature, a volontairement et librement quitté Dieu, c'est pour cela que Dieu l'exile de sa présence, et qu'il se cache à ses yeux. Et parce que cette âme, en quittant Dieu, s'est attachée, contre la volonté de Dieu, à des objets sensibles, et qu'elle y a cherché une satisfaction criminelle, c'est aussi pour cela que Dieu fait servir contre elle ces mêmes êtres sensibles et créés, et qu'il la lie à un feu très-actif et très-piquant. La voilà donc privée de Dieu qui se dérobe à sa vue, et qui lui ferme l'entrée de son royaume; la voilà brûlée par le feu qui l'éprouve et qui exerce sur elle toute son activité et toute sa violence. Exposons l'une et l'autre et jugeons de l'une et de l'autre quel doit être l'excès de sa douleur, et quelle est la rigueur des peines où la justice divine l'a condamnée: *Duplici contritione contere eos*.

Je dis d'abord privée de Dieu qui se dérobe à sa vue, et qui lui ferme l'entrée de son

royaume. Saint Augustin parlait de l'amour de Dieu et des merveilleux effets que ce divin amour opère dans une âme ; mais en quelques termes qu'il s'expliquât, se défiant de la force de ses expressions sur un sujet qui se connaît mieux par le sentiment du cœur que par toute l'éloquence des paroles, il en appela à l'expérience et concluait : Donnez-moi un homme qui aime Dieu, et il comprend ou plutôt il sent tout ce que je veux lui marquer : *Da amantem et seultit quod dico* (August.). Ce n'est pas assez ; mais, poursuivait ce saint docteur, donnez-moi un homme tellement épris du désir de voir Dieu, de s'unir à Dieu, de posséder Dieu, que ce soit dans lui comme une faim qui le dévore, ou comme une soif ardente qui le brûle, et cet homme alors m'entendra : *Da desiderantem, da esurientem, da in ista solitudine peregrinantem atque sitientem, et scit quid dicam* (Idem). Au contraire, reprenait encore le même Père, si c'est à un cœur froid que s'adresse mon discours ; si c'est à l'une de ces âmes indolentes, indifférentes, insensibles pour Dieu, j'aurai beau prendre les tours pathétiques et lui tracer les images les plus touchantes, elle n'en sera pas plus émue, parce que je lui tiendrai un langage étranger pour elle, et qu'elle n'y pourra rien concevoir : *Si autem frigido loquor, nescit quid dicam* (Idem).

Triste conjoncture, chrétiens auditeurs, où je me trouve aujourd'hui ? Ce que disait saint Augustin n'était qu'une supposition ; mais ce qui n'était dans tout le discours du saint docteur qu'une supposition est une vérité pour moi, et une vérité trop réelle. Je ne dois donc point dire seulement comme lui, Si je parle à un cœur froid et insensible : *Si frigido loquor* ; mais je dis absolument et dans l'amertume de mon âme, Parce que je parle à des cœurs mondains, à des cœurs tout occupés des biens terrestres et matériels, et n'ayant peut-être pas la plus légère idée de ce souverain bien, vers lequel ils devraient toutefois aspirer sans cesse et porter tous leurs désirs ; à des cœurs qui ne vous ont jamais bien connu, Seigneur, qui ne se sont jamais appliqués à vous connaître, et par conséquent que rien n'émeut, dès qu'il ne s'agit que de vous et du bonheur suprême qu'on ne peut goûter qu'en vous : voilà pourquoi je ne puis guère me promettre de leur faire comprendre ce que je voudrais néanmoins imprimer dans tous les esprits avec des caractères ineffaçables. Ils m'écouteront, et ils n'en seront ni mieux instruits ni plus touchés.

Que ne venez-vous, âmes prédestinées, mais souffrantes ; âmes chéries de Dieu, mais bannies de sa présence ; âmes héritières d'un royaume éternel, mais retenues loin de votre héritage, dans un rigoureux exil ; que ne venez-vous, ou que ne pouvez-vous venir vous-mêmes et vous montrer ! Que ne venez-vous prendre à nos yeux ces regrets amers, ces ennuis affligeants et désolants, où vous languissez dans l'attente de l'Époux céleste, et que ne faites vous retentir à nos oreilles

ces cris douloureux, ces gémissements que vous arrache, non point tant la violence des flammes qui vous brûlent que l'ardeur de l'amour qui vous consume ! Du moins qu'une seule étincelle de ce divin amour dont vous êtes embrasées, ne descend-elle dans nos cœurs, et ne vient-elle les animer ! C'est alors que de salutaires et de saintes épreuves nous apprendraient ce que coûte d'aimer le Seigneur, ce premier être, de tous les êtres le plus aimable, et cependant de ne pouvoir encore atteindre jusqu'à lui ; d'en avoir l'image continuellement et vivement empreinte dans le souvenir, mais de n'être point encore en disposition de le contempler dans sa gloire, et de jouir des délices ineffables d'une possession intime : de ne le voir encore qu'en espérance, de ne le posséder encore qu'en désir, quoique ce soit néanmoins et plus que jamais l'unique objet dont le cœur est occupé, l'unique terme où tend toute la pente du cœur et où il cherche à se reposer, l'unique bien qui lui reste et l'unique béatitude qui puisse remplir ses vœux et le contenter. Car tel est l'état de ces âmes pour qui l'Église prie en ce jour, et dont elle nous propose l'exemple comme une des plus puissantes raisons de ne nous pas exposer aux mêmes peines, d'employer tous nos soins à les éviter. Reprenons, s'il vous plaît, et donnons à ma pensée la juste étendue et l'éclaircissement qu'elle demande.

En effet, chrétiens, nous pouvons dire d'une âme arrêtée dans le purgatoire où elle se purifie, que le même amour qui devant Dieu fait sa sainteté et le plus solide fondement de son espérance, est en même temps, sans que ce soit un paradoxe, ce qui fait son supplice et ce qui lui en rend la douleur plus vive et plus pénétrente. Elle aime le juge même qui la punit et le père qui la châtie en se cachant à ses yeux. Mais comment l'aime-t-elle ? La mort qui l'a séparée de ce corps fragile où elle était captive, et qui l'a dégagée de l'esclavage des sens, n'a ni éteint ni altéré du moindre degré l'amour dont elle avait déjà commencé dès cette vie mortelle à ressentir les premières atteintes. Que dis-je ? C'est ce moment de la mort qui l'amis au contraire, ce saint amour, dans une pleine liberté de croître, de s'enflammer, de se déployer, d'agir sans obstacle, et de s'élever d'un vol plus rapide vers son centre et le digne sujet qui l'attire. Dès ce monde nous aimons Dieu ; du moins pouvons-nous et devons-nous l'aimer. Mais qu'est-ce que cet amour ? Nous aimons Dieu, mais parce que nous n'en avons qu'une vue faible et une connaissance obscure, de là vient que notre amour est si lent à s'allumer et si prompt à se ralentir. Nous aimons Dieu, mais parce que dans le cours et l'agitation des choses humaines mille affaires nous détournent, mille embarras nous dissipent, mille affections particulières et toutes terrestres nous attachent, de là vient que notre amour se partage si aisément, que les impressions en sont si légères, et qu'il ne faut qu'un souffle pour les effacer. C'est ce que les



saints ont éprouvé eux-mêmes, et les plus grands saints. Ils en gémissaient et ils s'en plaignaient amoureuxment à Dieu. Si quelquefois et à certaines heures de grâce où le Seigneur les visitait, ils se sentaient attendris, ravis, transportés; bientôt après ces courtes faveurs, le poids de cette chair corruptible qui appesantit l'âme, les entraînait, et ces ravissements, ces transports, ces douces effusions de la rosée du ciel s'arrêtaient.

Or, puisque leur sainteté, quelque éminente qu'elle fût, ne les exemptait pas des faiblesses de notre condition mortelle, que nous doit-il arriver, à nous si tièdes et si imparfaits, et est-il étonnant que nous nous trouvions sujets à tant de relâchements et tant de froideurs? Peut-être de temps en temps avons-nous de bons jours, je veux dire des jours de renouvellement et d'une ferveur subite et imprévue, des jours où le divin amour nous touche plus sensiblement, où il nous presse fortement, où il se répand avec plus d'abondance et prend sur nos cœurs plus d'empire et plus d'ascendant: mais ce sont des saillies qui passent, ce sont des lueurs qui brillent et disparaissent dans le même instant. Le cœur dilaté se resserre tout à coup, ou va s'épancher ailleurs, selon les occurrences qui naissent et les divers engagements de la vie qui l'emportent presque malgré lui. Dans ces épanchements du cœur, à peine pense-t-on à Dieu; et l'âme toute distraite, tout extérieuse, pour ainsi dire, et comme sortie hors d'elle-même, se laisse vainement amuser du faux bonheur que le monde lui présente, et enchanter de la bagatelle du siècle dont le charme l'aveugle et l'empêche d'apercevoir le vrai bien pour qui seule elle est formée.

Mais quand enfin tombera ce charme, quand s'évanouira cette illusion, quand viendra le temps où l'âme, pleinement dé trompée des vanités qui l'avaient séduite et lui avaient fait oublier le Dieu de son salut, l'auteur et la fin de son être, se réveillera du profond sommeil où elle demeurait endormie; qu'elle se remettra de ses distractions passées et de ses dissipations; qu'elle ouvrira les yeux, qu'elle se reconnaîtra, ou plutôt qu'elle reconnaîtra le Maître dont elle n'avait jusque-là conçu qu'une idée imparfaite, et qu'elle n'avait point encore assez connu; quand, dis-je, viendra-t-il, ce temps? Ah! chrétiens, il est venu pour des millions d'âmes, et parce qu'il est venu sans qu'elles l'aient aussi bien prévu qu'elles le devaient et sans qu'elles y aient apporté toute la préparation convenable, c'est pour cela même que la justice divine, si jalouse de ses droits, les tient actuellement prisonnières, et que l'entrée de ce séjour bienheureux après lequel elles soupirent, leur est, non point absolument refusée, mais retardée.

Dès le premier instant qu'elles ont dépouillé ce corps de chair dont elles étaient comme investies et de qui elles dépendaient dans toutes les opérations, c'est là que l'esprit agissant par lui-même et dégagé des organes qui bornaient ses vues à découvrir

d'un regard mille fois plus pur et plus pénétrant ce qui ne se montrait à lui que sous de grossières images et qu'au travers d'un nuage sombre. C'est là que d'une connaissance nette et distincte elles ont vu leur dignité, leur noblesse, leur destinée dans l'éternité, leur immortalité, toute la grandeur et toute l'étendue de leurs prétentions; et c'est là même que ces biens périssables dont les apparences les éblouissaient et les flattaient, ont perdu dans leur estime tout ce qu'ils semblaient avoir d'agrément, de goût, d'éclat: vaines figures et songes trompeurs, dont à peine il leur est resté quelques traces dans le souvenir. C'est là qu'au défaut de ces biens qu'elles n'ont pu emporter et qui ne leur sont plus rien, s'est présenté à elles, non par une claire vision qu'il leur ait donnée de son essence, mais par le sentiment de son excellence qu'il leur a imprimée, ce premier bien, ce bien infini qui leur est tout, et qui éternellement doit leur tenir lieu de tout. Elles l'ont toujours cherché, ce bien supérieur à tous les biens, ou, pour mieux dire, l'assemblage de tous les biens, comme il en est la source. Elles se sont toujours portées vers lui, sans même savoir que c'était à lui qu'elles aspiraient, parce que dans tous leurs mouvements, même les plus naturels et les plus humains, elles se sont toujours portées vers leur repos, et qu'il n'y a de repos qu'en lui. Heureuses de l'avoir enfin trouvé; c'est leur Dieu, l'auteur de leur être et toute leur félicité. Aussi de quels transports ont-elles été saisies et de quels saints ravissements dès qu'elles ont entendu la voix de l'Époux céleste qui les reconnaissait pour ses épouses. Elles en ont reçu ce témoignage si avantageux et si glorieux: Bon serviteur, vous m'avez été fidèle en peu de choses, et je vous en réserve de grandes: *Euge, serve bone, quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam* (Matth., c. XXV). Mais prenez garde, hélas! chrétiens: il ne leur a point encore dit, je vous donne dès maintenant de grandes choses, mais je vous les réserve: *Supra multa te constituam* (Ibid.). Il ne leur a point encore dit, entrez dès à présent dans la joie de votre Seigneur: *Intra in gaudium Domini tui*, mais vous y entrerez. Or, une telle espérance différée, voilà justement ce qui fait leur peine la plus amère, voilà ce qui les accable.

Quelle est donc, malgré tout ce que l'avenir leur promet, la situation actuelle et présente où elles se trouvent? C'est, par une espèce de comparaison, celle même où Absalon se trouvait lorsque, rappelé à Jérusalem et remis en grâce auprès de David, son père et son roi, il n'avait pu néanmoins, depuis deux années entières, parvenir à le voir. Cette loi de ne point paraître à la cour, de ne point approcher du trône, de passer ses jours loin du prince: *Faciem meam non videat* (II Reg., XIV), lui devint enfin si douloureuse et si peu soutenable, qu'il n'hésita pas à choisir plutôt la mort et qu'elle lui sembla moins dure. Ou que je parle, dit-il, à mon père, que l'entrée me soit ouverte et que je puisse li-

brement me présenter au roi; ou, s'il lui reste encore quelque souvenir de la faute dont je me reconnais coupable, et s'il a résolu de me cacher plus longtemps son visage, qu'il achève donc et qu'il me condamne à perdre la vie; car de vivre dans l'état où je vis, ce n'est pas vivre : *Obsecro ut videam faciem regis. Quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* (II Reg. XIV). Ainsi pensait Absalon même, ce fils d'ailleurs dénaturé et tant de fois rebelle; tel était le sentiment de son cœur; et de là, mon Dieu, nous jugeons, autant qu'il est possible à la faiblesse de nos lumières, ce que doit penser et en quelle consternation doit tomber une âme qui, dans le moment qu'elle commence à vous connaître et que tout son amour redouble pour vous, entend de votre bouche cette désolante parole : Vous ne me verrez point encore : *Faciem meam non videat*. Ce n'est point, Seigneur, une de ces vierges à qui, dans votre Évangile, lorsqu'elles demandent à entrer, il est répondu de la part de l'Époux : Je ne vous connais point : *Amen dico vobis, nescio vos* (Matth., XXV). Elle est de votre troupeau, et c'est une de ces brebis dont vous avez dit vous-même : Je connais celles qui sont à moi et elles me connaissent : *Et cognosco meas et cognoscunt me meæ* (Joan., X). C'est un de ces enfants bien-aimés que le Père céleste a choisis et qu'il rassemble de toutes les parties du monde, pour régner éternellement avec lui : *Ecce ego et pueri mei* (Heb., II). La voilà, Seigneur; en la retirant de ce monde, qui n'était pour elle qu'un lieu de bannissement et une vallée de larmes, vous l'avez appelée à vous, et elle vient se présenter. Dieu de son salut, que tardez-vous à la recevoir? Elle vous cherche, elle vous réclame, pourquoi différez-vous, Père si tendre, à lui donner le baiser de paix et à l'embrasser? De là dépend tout le bonheur où elle aspire, car avec vous elle doit être souverainement heureuse; mais elle ne peut l'être sans vous. Elle le serait déjà si vous n'écoutez que votre miséricorde; mais une loi rigoureuse de votre justice s'y oppose, loi suprême et sans rémission, loi indispensable et inviolable.

Cependant que fera cette âme? Ne craignons point que, dans le vif ressentiment de sa peine, elle s'élève contre l'arrêt qui l'a condamnée et contre l'inflexible justice qui l'a portée. Soumise et humiliée sous la main qui l'arrête, elle ne fera point de vains efforts pour résister et se dégager; elle n'entreprendra point de rompre le voile qu'elle a sur les yeux et qui sert d'obstacle à sa béatitude, elle ne murmurer point, elle ne se plaindra point, elle ne s'emportera point contre le ciel ni ne l'accusera point d'une excessive rigueur. Ah! si elle se plaint, ce ne sera que d'elle-même; si elle forme de justes accusations, ce ne sera que contre elle-même, lorsqu'elle se souviendra qu'il y avait un temps où elle pouvait, à beaucoup moins de frais, satisfaire cette justice qui maintenant est inexorable. Voilà ce qu'elle aura à se reprocher et sur quoi elle ne s'épargnera pas.

Quel que fût le nombre de mes dettes, je pouvais me décharger de ce fardeau pesant, et il ne tenait qu'à moi; malgré la multitude et même la grièveté de mes offenses, j'avais pour ressource la pénitence de la vie et ses saintes austérités. Qui m'empêchait d'user de ce talent qui était en mon pouvoir, et ne devais-je pas en profiter, puisqu'il m'eût été si salutaire? Dès à présent je serais avec mon Dieu et il remplirait tous les désirs de mon cœur. Tels sont les regrets dont elle sera pénétrée et comme déchirée tant que durera son exil. Et combien durera-t-il? quand finira-t-il? Secret réservé à la connaissance du Seigneur et au conseil de sa sagesse éternelle; mystère caché à l'âme, qui voudrait en vain le découvrir. Sans faire pour cela d'inutiles recherches, il ne lui reste que de souffrir et d'attendre.

Mais dans cette attente, qui peut dire avec quels élancements elle se tourne sans cesse vers sa bienheureuse patrie? quelle autre pensée l'occupe, quel autre objet en peut distraire un moment son attention? Il ne faut point lui en retracer l'image, il ne faut point lui demander comme au prophète : Où est votre Dieu? *Dum dicunt mihi quotidie : Ubi est Deus tuus* (Ps. XLI)? Elle se le demande assez à elle-même, et nous pouvons ajouter qu'elle ne se le demande même que trop pour son repos présent. Où est-il? *Ubi est?* Saints habitans de la céleste Sion, c'est là que vous le possédez, et c'est là que, pour vous intéresser en sa faveur, elle s'adresse mille fois à vous avec les paroles du divin Cantique : *Adjuro vos, filie Jerusalem* (Cant., V). Je vous en conjure, filles de Jérusalem, tandis que vous jouissez de toutes les douceurs du Dieu que j'aime et que vous aimez, offrez-lui mes vœux, présentez-lui mes soupirs, faites-lui entendre que je languis en son absence : *Ut nuntietis ei quia amore langueo* (*Ibid.*). Et comment ne languirait-elle pas dans la diversité et même la contrariété de deux mouvements tout opposés? Car Dieu l'attire tout à la fois et la repousse : Dieu l'attire comme Dieu souverainement aimable, et il la repousse comme Dieu souverainement saint. Parce qu'il est souverainement aimable en lui-même et singulièrement aimable pour cette âme qui lui est unie par la grâce, l'attrait le plus naturel et le plus puissant l'entraîne vers ce Dieu de gloire qui est son Dieu; et parce que c'est un Dieu souverainement saint et que sa sainteté infinie ne peut compatir avec la moindre tache du péché, l'impression secrète et supérieure d'une main invisible résiste à cette âme et suspend toutes ses poursuites, quelque ardentes qu'elles soient, jusqu'à ce qu'une pleine justice et une expiation entière aient achevé de la sanctifier. Ainsi donc, attirée tout ensemble et repoussée, quelles violences doit-elle éprouver dans ce combat et quel glaive de douleur doit la transpercer? Avant qu'elle soit admise aux noces de l'Agneau, le pain dont elle se nourrit ne peut plus être qu'un pain de larmes, larmes intarissables, larmes qui, tout abondantes qu'elles sont, bien loin d'é-

teindre la charité qui les fait répandre, lui servent d'entretien et d'aliment. Jamais en fut-il de plus amères? Imaginons tout ce que nous en pouvons concevoir, usons de toutes les figures, représentons-nous, après la mort d'un fils, le saisissement d'une mère éperdue et pâmée; après la perte d'un époux, les gémissements d'une femme éplorée et hors d'elle-même : tout cela, que sera-ce que de faibles crayons et de légères images d'une douleur qu'on ne peut bien connaître que par le sentiment actuel et personnel. Or, qu'est-ce d'ailleurs, ô mon Dieu, que d'en être instruit de la sorte et par une telle expérience? Est-on sage de ne penser pas sérieusement à s'en garantir et de n'y travailler pas efficacement et sans relâche?

D'autant plus que ce n'est point encore là toute la peine de ces âmes livrées pour un temps à la justice du Seigneur. Le même arrêt qui les sépare de Dieu, à quoi les condamne-t-il? au feu. Car c'est le commun sentiment et la tradition de l'Eglise, et c'est en ce même sens, selon la pensée universelle des Pères, que doivent être prises ces paroles de l'Apôtre : *Uniuscujusque opus quale sit ignis probabit* (1 Cor., III), le feu fera l'épreuve des œuvres de chacun. Comme si ce maître des gentils nous disait ce qu'il nous dit en effet, quoique en abrégé : Mes frères, prenez bien garde à toutes vos œuvres. Pourquoi? parce que le jour du Seigneur viendra, c'est-à-dire ce jour où vous paraîtrez devant le Seigneur et où vous lui rendrez compte de tout l'emploi que vous aurez fait de votre vie mortelle. Si par les mérites ou d'une vie pure et innocente, ou d'une vie austère et pénitente, vos œuvres alors ont la fermeté et l'éclat de l'or, de l'argent, des pierres précieuses : *Si quis superædificat aurum, argentum, lapides pretiosos* (*Ibid.*), et si par là elles sont capables de résister à toutes les atteintes du feu, il ne s'y attachera point, parce qu'il n'y trouvera point de prise. Elles se soutiendront, elles subsisteront, elles recevront une prompte récompense : *Si cujus opus manserit mercedem accipiet* (*Ibid.*). Mais, au contraire, si ce sont des œuvres imparfaites, des œuvres mêlées, pour ainsi parler, d'un alliage qui les rend défectueuses et qui les dégrade, des œuvres semblables au bois sec, à l'herbe fanée, à la paille : *Si quis autem superædificat ligna, fenum, stipulam* (*Ibid.*), le feu inmanquablement y prendra et ne cessera point qu'elles ne soient toutes consumées. Non point que vous deviez périr à jamais, vous serez sauvés, pourvu que ce ne soient pas des œuvres dignes de la réprobation; mais, avant que d'atteindre à ce sujet, il faudra passer par le feu et y souffrir, car telle est la pensée du docteur des nations et le sens le plus naturel de ce fameux texte : *Si cujus opus arserit, detrimentum patietur, ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (*Ibid.*).

Il est donc certain qu'il y a un feu que Dieu fait servir à épurer les âmes, et à qui nous donnons pour cela le nom de purgatoire, que ce feu, tout matériel qu'il est, agit sur

ces âmes, quoique spirituelles et dégagées de leurs corps; qu'elles sent pénétrées de ce feu, brûlées par ce feu, tourmentées dans ce feu, comment? C'est ce que nous ne pouvons exprimer ni même imaginer; mais si la manière, dit saint Augustin, surpasse toutes nos vues et nous est incompréhensible, la chose n'en est pas moins véritable ni moins formidable : *Miris, sed veris modis* (*August.*) Ce n'est pas assez : il est certain que de tous les supplices le plus intolérable, c'est en général la peine du feu, et il n'est pas moins certain, que de ce feu commun que nous voyons et dont les atteintes sont si cruelles, à ce feu invisible que Dieu de son souffle allume et qu'il applique à la substance même des âmes, il n'y a pas plus de proportion que de la figure à la vérité, tant celui-ci par sa rigueur est au-dessus de l'autre. D'où suit cette terrible conséquence, avouée des Pères et des plus célèbres docteurs, que tout ce que nous pouvons endurer de maux sur la terre, que tout ce que les martyrs ont souffert, tout ce que la fureur des tyrans a inventé pour exercer leur patience et pour l'épuiser, que tout cela mis en parallèle avec ces flammes ardentes dont une âme ressent les pointes les plus aigues, n'est qu'une peinture et qu'une ombre. Il y a même plus; car il est certain que ce n'est point précisément ni à quelques jours, ni à quelques mois, que la justice divine a borné le cours de ses châtimens et leur durée. C'est une justice inexorable : comme elle ne se relâchera pas, selon l'expression de l'Evangile, sur une obole, nous ne pouvons compter que d'elle-même elle se relâche sur un moment de satisfaction qu'elle demande. Plus donc les dettes se sont multipliées en cette vie, plus la peine doit être prolongée après la mort; et suivant cette règle, combien d'âmes peut-être, depuis les vingt, les trente années d'une souffrance continuelle et sans interruption, n'ont point encore obtenu grâce, parce qu'elles n'ont point encore accompli le temps ni comblé la mesure.

Ah! chrétiens, que dis-je, et y avez-vous jamais fait une réflexion sérieuse et telle qu'elle convient à l'importance du sujet? Faut-il là-dessus de longs raisonnemens pour vous faire comprendre le prodigieux aveuglement où vous vivez, et l'erreur où vous êtes, lorsque accumulant sans cesse péchés sur péchés, vous ne prenez aucun des moyens que la pénitence vous fournit pour les effacer et les expier? Elle vous effraie, cette pénitence, cette pénitence non-seulement du cœur, mais des sens et de la chair; cette pénitence satisfaisante, si salutaire et si chrétienne. Vous n'en voyez pas la nécessité, ou vous ne la voulez pas voir : et n'est-ce pas assez pour moi, dit un pécheur, de m'humilier devant Dieu, de me rapprocher de Dieu, de me réconcilier avec Dieu par tous les sentiments d'une vive componction et d'un regret sincère? Du reste, qu'ai-je tant à m'inquiéter et à me fatiguer; et sans tous ces exercices pénibles et onéreux, sans toutes ces pratiques mortifiantes qu'on me propose, ne

puis-je pas m'abandonner à la Providence du Seigneur et à sa justice? Vous y abandonner, mon cher frère! Eh! les saints eux-mêmes, quoique justes, quoique saints, s'y sont-ils abandonnés de la sorte? Ont-ils cru le devoir, et ont-ils cru le pouvoir? Des millions de pénitents, moins pécheurs que vous, s'y sont-ils abandonnés, et en ont-ils jugé comme vous? Mais pourquoi en jugeaient-ils autrement que vous? C'est qu'ils avaient une tout autre idée que vous de cette justice, dont l'extrême sévérité vous étonne si peu et dont les coups néanmoins sont si fort à craindre. Quand voulez-vous apprendre à le connaître, et comment? Est-ce par une fatale épreuve; est-ce dans ces prisons enflammées, où ce qui est présentement en votre pouvoir n'y sera plus, où la miséricorde semblera vous délaisser, et deviendra comme insensible à vos cris, où sans user envers vous de nulle remise, Dieu vous châtiara non plus absolument en père, mais en juge; où par toutes les larmes que vous répandez, par tous les efforts que vous ferez, vous ne ralentirez en aucune sorte l'ardeur de ce feu qui vous enveloppera de toutes parts; où vous verrez par vous-mêmes et vous concevrez, je ne dis pas l'extrême différence, mais la différence infinie de la réparation qu'on exigeait ici de vous, et de la punition qui vous était réservée, après que la nuit, cette sombre nuit, selon la menace et l'expression du Fils de Dieu, aurait succédé à des jours favorables que vous consommez en vain et que vous perdez.

Consultez, mes chers auditeurs, consultez ces âmes que le repentir du passé serre étroitement, que l'ennui du présent accable, que le désir de l'avenir pique sans relâche, et à qui il fait pousser tant de soupirs. Dans ces tristesses multiples qui les rongent; dans ces ténèbres épaisses qui les environnent, sur ces brasiers où elles sont attachées, interrogez-les et demandez-leur ce que c'est qu'une abstinence, qu'un jeûne qui afflige la chair parce qu'il réprime ses appétits, mais que Dieu, à ce temps de rémission, est prêt à accepter, et dont il veut bien se contenter; demandez-leur ce que c'est qu'une aumône cachée dans les mains du pauvre, mais offerte à Dieu et reçue de Dieu comme votre rançon; demandez-leur ce que c'est que la visite d'un hôpital, dont la vue blesse pour quelques heures votre délicatesse, mais où pâtissent des troupes de malheureux qui deviennent auprès de Dieu vos avocats et vos médiateurs, selon que vous vous rendez par une charité compatissante leurs bienfaiteurs et leurs consolateurs. Oui, sachez-le et leur demandez, vous, femme régulière et sage, et à qui je ne prétends point contester la réputation dont vous jouissez de femme vertueuse, mais qui, dans une dévotion douce, sans chercher les plaisirs criminels du monde, ménager du reste en tous sens, flattez votre corps, et goûtez au pied de la croix, où vous priez tranquillement, une autre paix que la paix de l'Évangile: vous homme du siècle, ennemi du vice et aimant

l'ordre, mais qui, dans l'ordre et la probité où vous vivez, ignorez même jusqu'aux exercices les plus communs de l'abnégation chrétienne, et traiteriez d'esprit faible quiconque voudrait vous mettre à la main les armes de la pénitence, et vous proposerait les saintes rigueurs du cloître: vous tous, chrétiens, sur qui tombent les fléaux du ciel, et que la condition humaine expose à tant de calamités et de misères, pères affligés, mères désolées, enfants négligés et maltraités, maîtres trahis, riches dépouillés, grands humiliés, sujets, vassaux, veuves, orphelins opprimés, malades et indigents réduits aux plus dures extrémités, ou de l'infirmité ou de la disette, et souvent de l'un et de l'autre tout ensemble, sachez-le encore une fois et demandez-leur ce que c'est que cette courte pratique et cette mortification secrète qui répugne à la nature et qui l'assujettit; ce que c'est que ce retranchement volontaire de quelques commodités refusées à la sensualité et l'amour-propre, ce que c'est que ces chagrins domestiques, que ces contradictions et ces traverses, que ces revers de fortune, que ces pertes de biens, que ces humiliations, ces accidents, ces maladies, que toutes ces calamités et tous ces coups d'en haut dont il plaît à la divine Providence de vous frapper, afin de vous donner plus tôt la couronne et de vous la faire acheter à beaucoup moins de frais. Hélas! vous vous plaignez! la plus juste sévérité dans la morale qu'on vous prêche, vous déconcerte et vous rebute; au moindre orage qui s'élève contre vous et qui vient vous assaillir, à la plus légère affliction qui vous arrive, vous vous troublez, vous vous croyez perdus, vous répandez en de vains murmures l'amertume de votre cœur. Mais je voudrais que Dieu, pour vous détromper et pour arrêter dans un moment toutes vos plaintes, fit seulement rejaillir sur vous une étincelle de ces flammes brûlantes, dont vous ne vous préserverez jamais qu'aux dépens de ce bonheur humain et de ces fausses douceurs de la vie qui vous coûtent tant à sacrifier. Je voudrais, si je l'ose dire, que par un miracle de sa toute-puissance et par un événement subit et imprévu, Dieu tout à coup et pour quelques jours changeât votre sort en celui d'une âme sur qui sa justice actuellement se déploie dans cette région des morts et ce séjour ténébreux, où le saint homme Job craignait lui-même de passer, avant que de s'être lavé dans ses pleurs: *Dimittite me, ut plangam paululum, antequam vadam ad terram tenebrarum et operam mortis caligine* (Job. c. X). Instruits par votre propre sentiment, et rétablis sur la terre dans votre premier état, que de nouvelles maximes et de nouvelles dispositions vous remporteriez avec vous! De quel œil commenceriez-vous désormais à envisager ce qui vous a paru jusqu'à présent insoutenable et au-dessus de vos forces? Qu'y a-t-il dans la pénitence chrétienne qui vous étonnât? et dans ses exercices les plus laborieux, qu'a-t-elle de si rude et de si pesant que vous ne fussiez en résolution de porter!

Bien loin d'exciter, votre zèle, ne serait-on pas obligé de le retenir alors, et de le modérer ? bien loin de représenter à Dieu votre faiblesse et de lui dire ce que peut-être vous lui avez déjà dit si souvent dans l'excès de votre peine : Ah ! Seigneur, vous me ménagez bien peu ; ne lui diriez-vous pas plutôt mille fois avec saint Augustin : Point d'indulgence, ô mon Dieu, point de pitié ; appliquez maintenant le feu et brûlez, prenez le ciseau et coupez : ne me point faire ici de grâce, c'est me faire la plus grande grâce : *Hic ure, hic seca* (August.). D'où viendrait ce changement ? d'une vue plus claire et plus présente des maux que je vous annonce après la mort, et dont vous êtes menacés. Or, ne vous flattez point : la chose, pour vous être présentement moins connue, n'en est pas moins vraie ; et ce qui doit suppléer à cette expérience que vous n'avez pas encore, c'est une foi plus animée, c'est une réflexion plus fréquente et plus attentive. Le sujet sans doute le mérite, et vous ne pensez guère à vos plus solides intérêts, si vous l'oubliez. Mais concluons par une dernière considération, aussi puissante que les autres, et qui est le déplorable abandonnement où se trouvent les âmes dans le purgatoire. Troisième partie qui achèvera de vous convaincre.

#### TROISIÈME PARTIE.

C'était un état bien digne de compassion que celui de Job couché sur le fumier, rongé des vers, tout couvert d'ulcères, et par une décadence entière et générale, resté seul d'une opulente et nombreuse famille, sans terre, sans héritage, sans enfants. Mais après tout, ce ne fut point encore là le comble de sa misère ; car dans cette chute si éclatante après une longue prospérité, du moins n'eût-il pas été absolument dépourvu de secours, et n'eût-il pas manqué de toute ressource, si par ses soins il eût pu s'aider lui-même et réparer par sa vigilance, ses pertes passées, ou si de fidèles amis l'eussent assisté au besoin, et se fussent employés de tout leur pouvoir à le soulager dans son infortune et à le relever. Mais être incapable d'agir, et de soi-même n'avoir nul moyen efficace de travailler à son rétablissement ; se voir d'ailleurs abandonné de ses proches, et n'avoir pas un ami qui agit en sa faveur, voilà dans les malheurs de la vie ce qu'on peut se figurer de plus accablant, et voilà aussi de quoi il se plaignait en des termes si amers. Où en suis-je, s'écriait-il, et à quelle extrémité me vois-je réduit ? Quoi que je fasse, je ne puis rien pour moi, et mes amis mêmes se sont retirés de moi : *Ecce auxilium meum non est in me, et necessarij quoque mei recesserunt a me* (Job. c. VI).

Vous me prévenez, chrétiens auditeurs, sans que je m'explique, vous jugez assez avec quelle proportion ces paroles peuvent convenir aux morts qui nous ont précédés dans la poussière et les ombres du tombeau. Comme ce démon qui frappa de tant de plaies le saint patriarche dont je viens de vous marquer l'affreuse et pitoyable extrémité, la mort leur a tout enlevé en les enlevant eux-mêmes. De sorte qu'à l'égard de la

société humaine on peut dire qu'ils sont dans une espèce d'anéantissement, puisqu'il n'y a plus pour eux ni prétentions, ni droits, ni intérêts, ni affaires, ni commerces, ni biens temporels, ni maisons, ni possessions. Leurs corps rendus à la terre, d'où ils étaient sortis, y demeurent renfermés ; et par un prompt retour, cendre dans leur origine, ils n'ont plus été bientôt que cendre dans leur dissolution. Qu'en est-il de leurs âmes, de ces âmes immortelles ? Vous ne pouvez l'ignorer après tout ce que je vous en ai fait entendre. Remises dans les mains de leur souverain auteur et soumises à ses arrêts, si ce sont des âmes redevables encore à sa justice, il leur fait subir le châtement qui leur est dû, avant que de leur accorder la récompense qu'elles ont d'ailleurs méritée. Les voilà donc, pour ainsi parler, sous le glaive du Seigneur. Seules et destituées de tout, dans un monde nouveau pour elles, les voilà plus que jamais au pouvoir de leur juge et du suprême arbitre de leur destinée. Qu'ont-elles à lui opposer ? par où pourront-elles se mettre à couvert de ses traits et lui échapper ? Quels dons, quelles offrandes lui feront-elles qui soient recevables à son tribunal ? efforts impuissants et soins inutiles ! Rien de leur part qui soit compté, rien qui leur profite, ni qui leur doive profiter. Elles souffrent, mais leurs peines ne sont plus que de pures peines sans mérite, pourquoi ? Parce que le temps du mérite passe avec la vie, et que les morts ayant fini leur course, ils ne sont plus dans la voie où l'on peut agir efficacement pour ses propres intérêts et s'avancer. Que ces âmes agissent pour nous auprès de Dieu, qu'elles prennent notre cause et qu'elles emploient leur médiation pour faire descendre sur nous les grâces du ciel, dès là que ce sont des âmes prédestinées, telles que nous les supposons, leurs prières montent jusqu'au trône de la miséricorde, elles sont écoutées et il ne tient qu'à nous, en implorant leur intercession, d'en éprouver la vertu ; mais à l'égard d'elles-mêmes, cette vertu perd toute sa force, et en vain compleraient-elles d'en tirer quelque avantage. Leur état ne le permet plus, et c'est dans toute la rigueur de la lettre que s'accomplit en elles bien plus qu'en la personne de Job, cette affligeante parole : *Ecce auxilium mihi non est in me*.

Cependant, chrétiens, notre Dieu, qui est le Dieu de consolation et de toute consolation, ne l'est-il que pour les vivants ? Les morts, je dis ces morts que sa grâce a justifiés, sans les avoir néanmoins encore pleinement purifiés et acquittés, n'ont-ils point à espérer de rémission, et sont-ils pour cela dépourvus de toute assistance ? Non, Seigneur, vous ne les avez point ainsi oubliés. Ce sont des enfants d'Abraham, et tout juge que vous êtes, vous conservez toujours pour eux un cœur de père. Si dans leur exil, ils sont incapables de s'aider, ils ne sont point incapables d'être aidés. Selon l'ordre de votre sagesse, et selon la loi que vous avez établie, il ne vous a pas plu de faire dépendre de leurs soins et de leurs vœux leur délivrance, mais

vous l'avez fait dépendre de notre assistance et de nos suffrages. Ce que vous leur avez ôté d'une part, vous le leur rendez de l'autre; et votre amour sait bien suppléer aux moyens que vous leur refusez, par d'autres moyens de les secourir, non moins assurés, ni moins prompts, que vous nous avez fournis; car voilà, Père des miséricordes, où éclatent envers nos frères les richesses infinies de votre divine charité.

De là, en effet, tant de pratiques instituées pour le soulagement des morts. De là tous ces exercices de la mortification chrétienne, abstinences, jeûnes et autres dont nous pouvons leur appliquer le mérite. De là ces largesses aux pauvres, ces charités, ces aumônes comptées parmi les œuvres pénales et satisfactoires, et dont la vertu leur peut être communiquée. De là ces autels privilégiés, ces jours spécialement consacrés à leur mémoire, ces communions, ces indulgences, dont le fruit leur est attribué par une intention expresse et directe. De là ces offices publics, ces prières dévotes et affectueuses que l'Eglise nous a tracées, et où de concert avec cette mère si tendre, nous nous adressons, du moins devons-nous nous adresser à Dieu; comment? Tantôt pour toucher le cœur de Dieu en faveur des âmes que nous lui recommandons, le faisant souvenir que son propre caractère est la clémence, et que de pardonner, c'est agir en Dieu : *Deus cui proprium est misereri semper et parcere* (Offic. Eccl.); tantôt parlant au nom des âmes pour qui nous nous entremettons, et nous substituant en quelque manière à leur place devant Dieu : c'est du fond de l'abîme où vous m'exilez, Seigneur, que j'élève la voix et que je crie vers vous : *De profundis clamavi ad te, Domine* (Ps. CXXIX); tantôt remontant jusqu'à la source et tâchant, si je l'ose dire, de piquer Dieu d'une espèce de jalousie au regard de son ouvrage : Ces âmes, ô mon Dieu, c'est vous qui les avez créées, et c'est de vos mains, de votre sein qu'elles sont sorties; Dieu vivant, daignez les y faire rentrer; puisqu'elles sont à vous, il est de votre gloire d'en prendre soin et de les rassembler auprès de vous : *Agnosce, Domine, creaturam tuam, non diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero* (Commend. an.); tantôt recourant à toutes les âmes bienheureuses, invoquant tous les Esprits célestes : Saints et saintes, prêtez secours à cette âme, et vous, anges de Dieu, venez à sa rencontre, protégez-la, défendez-la, portez-la en la présence du souverain Seigneur, le Tout-Puissant et le Très-Haut : *Subvenite, Dei sancti, occurrite, angeli Domini, suscipientes animam ejus, offerentes eam in conspectu Altissimi* (Ibid.). Quelquefois remontant à Dieu que nous ne le prions point pour des âmes ennemies, mais pour des âmes qui lui sont chères, qui le louent, qui le bénissent, qui le béniront et le loueront dans tous les siècles des siècles : Ne leur passerez-vous rien, Seigneur? ne leur rabattrez-vous rien et les laisserez-vous plus longtemps au pouvoir des ministres de votre justice, qui les tourmentent? *Ne tradas bes-*

*tis animas confitentes tibi, et animas pauperum tuorum ne obliviscaris* (Ps. LXXIII). D'autres fois exaltant ce caractère glorieux, ce signe de la foi que portent ces âmes et qu'elles n'ont jamais renoncé, qu'elles ont même honoré, soit par une vie toujours chrétienne, soit au moins par une mort précieuse et par tous les sentiments d'une vraie pénitence : C'est vous, Seigneur, qui les avez marquées de ce sceau divin, vous y aurez égard, et du sommeil de la mort qui leur a été comme un sommeil de paix, vous les admettez au repos éternel : *Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum, qui nos precesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis* (Offic. Eccl.). Que dirai-je enfin, n'omettant nul des motifs les plus engageants et les plus capables d'exciter la bonté de Dieu toute paternelle; mais par-dessus tout cela ce sacrifice, ce grand sacrifice du corps adorable de Jésus-Christ, qu'il nous est libre d'appliquer aux morts, ou plutôt que Dieu veut bien leur appliquer lui-même en se conformant à nos vœux et à nos demandes. Sacrifice non sanglant, mais où néanmoins un sang divin, le précieux sang du Rédempteur, est immolé et par des voies aussi sûres qu'elles sont secrètes fait couler ses mérites infinis vers les mêmes âmes pour qui il fut répandu sur la croix; car, c'est ainsi que nous le croyons parmi le peuple fidèle, et c'est conséquemment à cette créance que dans tous les siècles qui nous ont précédés, l'usage a toujours été, comme il l'est encore, de faire à l'autel une mention spéciale des morts et d'offrir pour eux dans les saints mystères la victime de notre salut.

Tout cela est certain, chrétiens, et ne souffre nulle contradiction raisonnable. Les moyens ne nous manquent point, mais voici le désordre; c'est que tous ces moyens demeurent inutiles dans nos mains et que, par une insensibilité et une ingratitude monstrueuse, nous manquons d'en user en faveur de ceux pour qui ils nous sont accordés, et pour qui ils doivent être employés. Le dessein de Dieu est que les morts aient encore dans ces moyens une ressource, et que, par une charité si chrétienne, nous secourions des âmes à qui sa justice l'empêche autrement de faire grâce. Mais là-dessus, il peut bien renouveler la plainte qu'il faisait à Ezéchiel. Prophète, lui disait-il, mon peuple est coupable, et ma gloire demande qu'il en porte la peine et qu'il en reçoive le châtiement; mais parce que c'est mon peuple, je me suis senti ému de compassion, et afin de le sauver, j'ai cherché quelque intercesseur qui prit auprès de moi ses intérêts, qui se mit entre moi et lui comme un rempart, comme une haie pour le dérober à mes coups; mais je n'ai trouvé personne : *Quæsi vi de eis virum qui interponeret sepem, et staret oppositus pro terra, ne dissiparem eam et non inveni* (Ezech. XXII). Or, à prendre la chose dans le sens le plus naturel et le plus propre, n'est-ce pas là ce qui se vérifie tous les jours à l'égard des morts? Vous le voyez, mes chers auditeurs, vous en êtes témoins et je

n'en veuX croire que vous-mêmes et que vôtre expérience.

Au moment qu'un homme, une femme ont disparu du monde, et que la mort, pour ainsi dire, les a bannis de la société humaine, y pense-t-on, et qui s'intéresse au soulagement de leurs âmes? Mais encore quels sont-ils, cet homme, cette femme dont le souvenir est si prompt à s'effacer? Voici ce qu'on ne se persuaderait pas, si tant d'épreuves ne nous l'apprenaient; c'est un père qui s'est épuisé de soins pour vous élever, c'est une mère qui vous a porté dans son sein et vous a nourri entre ses bras; c'est un mari, une épouse, à qui vous liaient les nœuds les plus étroits; c'est un frère, une sœur formés du même sang et nés dans la même maison; c'est un parent, un ami, membre de la même famille ou fidèle confident de votre cœur et de vos sentiments les plus secrets: ce sont là ceux dont la destinée nous inquiète si peu. Dès que nous ne les voyons plus, leur mémoire n'est pour nous qu'un de ces songes qui tout à coup s'évanouissent ou ne laissent dans l'esprit qu'une idée vague et imparfaite. On jouit des travaux de ce père et de cette mère, et l'on ne veut rien perdre des biens, des honneurs, des droits qu'ils nous ont transmis. On occupe la place de ce frère, de cette sœur qui partageaient l'héritage, et on goûte les fruits de leur succession. Un mari pense à de secondes noces, une veuve cherche un nouvel époux, et d'un établissement on passe bientôt à un autre; un parent, un ami recueillent les dons que cet ami, ce parent leur ont faits, et les témoignages qu'ils leur ont laissés d'une affection sincère et d'une amitié constante jusqu'à la mort; tels sont les soins dont on s'embarrasse; tout le reste, on n'y fait guère d'attention, et Job, dans le délaissement où il se trouva réduit, ne dit jamais avec plus de sujet qu'une âme le peut dire au milieu de ses souffrances: Je n'ai personne qui agisse pour moi, et mes proches mêmes m'abandonnent: *Et necessari quoque mei recesserunt a me.*

Ce n'est pas qu'à l'égard des morts il n'y ait certains devoirs auxquels on se tient obligé de satisfaire, mais quels devoirs? Devoirs de bienséance, devoirs de cérémonie et de respect humain, devoirs d'honneur, et rien de plus. Car c'est ainsi que la vanité humaine qui entre partout, s'est insinuée jusque dans les pratiques de l'Eglise les plus religieuses et les plus saintes, et qu'elle les a changées en des spectacles publics, et en des pompes, quoique funèbres, pleines de faste et d'un orgueil tout mondain. Je vais m'expliquer.

Vous savez, chrétiens, quel est l'usage établi dans l'Eglise pour la sépulture des morts. La règle est qu'une famille s'assemble, qu'une troupe d'amis invités l'accompagnent, que les ministres de Jésus-Christ lèvent le corps, qu'à la vue du peuple ils le portent dans la maison de Dieu, où il doit reposer, et où sa demeure lui est destinée, que cependant ces funérailles soient sancti-

fiées par des prières communes, par des chants lugubres, que tous ensemble, prêtres, assistants, spectateurs unissent leurs voix, et que de concert ils fassent monter leurs vœux vers le ciel, non point tant pour ce cadavre sans sentiment et sans vie qu'on va rendre à la terre et ensevelir dans les ombres du tombeau, que pour l'âme immortelle qui l'animait, et qui chargée peut-être devant Dieu des dettes qu'elle a emportées avec elle, les acquitte actuellement et gémit dans l'attente de son souverain bonheur. Rien en tout cela que d'utile, que d'édifiant, que de conforme à l'humanité, à la charité chrétienne. Mais qu'est-ce que l'esprit du monde ne corrompt pas, et où ne s'ingère-t-il pas? dans des obsèques qui ne retracent à nos yeux que l'image de la mort, c'est-à-dire que l'extrême faiblesse de l'homme et son humiliation la plus profonde, on cherche à se distinguer: je dis à se distinguer, car en tous ces honneurs qu'on rend au mort, ce n'est pas tant lui qu'on envisage que soi-même. Pour ce mort, c'est assez d'un suaire, d'une bière, d'une tombe qui le couvre, après qu'on l'aura descendu dans la terre; mais pour une famille, pour une femme, pour des enfants, sur qui doit rejaillir l'éclat du convoi, il faut un appareil somptueux et magnifique; il faut un deuil qui réponde à la naissance, au rang, aux emplois; il faut un nombreux cortège de domestiques, une nombreuse assemblée, soit de sacrés ministres qui précèdent, soit des gens qualifiés qui suivent et qui ferment la marche. Il faut que le défunt porte encore les marques de sa dignité et de sa grandeur passée; que ses armes exposées à la vue et semées, pour ainsi dire, de toutes parts, annoncent la noblesse de son origine et celle de sa maison; qu'une épitaphe, gravée sur le marbre, conserve la mémoire de tout ce qu'il a été, mais de ce qu'il n'est plus, et qu'un éloge flatteur exprime toutes ses qualités. Il faut, dis-je, tout cela parmi un certain monde, et quoique tout cela ne puisse convenir à des conditions inférieures, il faut néanmoins toujours quelque chose par proportion qui donne du lustre et qui se fasse remarquer. De vouloir examiner ici et condamner ces coutumes établies, ces bienséances vraies ou prétendues auxquelles on est si jaloux de satisfaire, ce n'est point ce que j'entends ni à quoi je m'arrête; il me suffit de savoir combien cette décoration qui ne consiste qu'en de précieuses apparences, et où le cœur communément n'a point de part, est peu utile aux morts et leur importe peu. Or, n'est-ce pas là qu'on renferme toute la reconnaissance et toute l'affection dont peut-être on est encore touché pour un mort? On y ajoute les pleurs, les sanglots, les cris lamentables, les désespoirs ou affectés ou réels; mais ce personnage est-il joué (car dans le fond ce n'est souvent qu'un personnage), le spectacle au bout de quelques jours est-il fini, la scène a-t-elle disparu, c'est alors qu'on se tient quitte de tout, et que se vérifie au regard du sujet qui excitait ou qui

semblait exciter des regrets si amers, ce que le prophète royal disait de lui-même : *Factus sum tanquam vas perditum* (Ps. XXX) : je suis maintenant comme un vase brisé dont on ne se met plus en peine, et qu'on jette indifféremment parce qu'on ne le croit bon à rien : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde* (*Ibid.*) : Me voilà tombé dans l'oubli, et mon nom, effacé du souvenir des personnes mêmes qui me furent les plus chères, l'est également de leur cœur : *Extraneus factus sum fratribus meis, et peregrinus filiis matris meæ* (Ps. LXVIII). Mes frères mêmes ne me traitent plus qu'en étranger ; et les enfants de ma mère, sortis du même sein que moi, ne prennent plus aucun soin de moi, ni ne font rien pour moi.

A qui donc une âme s'adressera-t-elle ? Sera-ce à Dieu, sera-ce à ce juge exact et sévère qu'elle s'écriera : *Usquequo, Domine, usquequo* (Ps. XII) ? Jusqu'à quand souffrirai-je, Seigneur, jusqu'à quand dureront des peines si peu tolérables ? Mais je m'imagine que Dieu lui fera, quoique dans un sens moins rigoureux, la même réponse qu'il fit à Jérusalem : *Quid clamas super contritione tua* (*Jerem., c. XXX*) ? A qui vous plaignez-vous, et de qui ? J'ai mis votre salut entre les mains de vos amis, de vos proches, de vos frères. Ai-je pu mieux le confier qu'à ceux qui vous appartiennent de plus près, et que toutes les raisons engagent à se rendre auprès de ma justice, vos intercesseurs et vos patrons ? *Quid clamas* ? Si vous avez à former des plaintes, c'est à ceux-là qu'il les faut porter. Portez-les à cet ami ; il vous a tant donné de paroles et tant fait de protestations d'un attachement éternel. Portez-les à ce fils, à cette fille, à ce parent, à cet héritier, à ce légataire ; vous les avez tant enrichis de vos dons, et ils vous sont redevenables de tant de biens que vous leur avez acquis. Dans la pressante nécessité où vous êtes, je leur ai assez fait savoir qu'il ne tient qu'à eux de vous dégager, et qu'ils le peuvent aux conditions les moins onéreuses. S'ils ne m'écoutent pas, et s'ils n'entrent pas dans les vues de ma miséricorde, vous n'en devez accuser qu'eux-mêmes et que leur dureté.

Dites après cela, chrétiens auditeurs, ce que mille autres ont dit avant vous, et ce que lui a trompés comme vous : On priera Dieu pour moi après ma mort. J'ai une famille qui m'aime, et elle m'a des obligations trop essentielles pour ne les pas reconnaître. D'ailleurs, je prendrai là-dessus toutes les mesures et toutes les sûretés convenables ; j'ordonnerai des aumônes, je léguerai des fonds, je déclarerai mes intentions par un acte authentique, et j'exigerai des sacrifices, des services réglés. Admirables projets, disons mieux, pitoyables illusions de la délicatesse humaine et de l'amour de soi-même, qui se ménage, autant qu'il lui est possible, et qui tâche, par de fausses espérances, à se défendre de tout ce qui pourrait actuellement l'incommoder et le mortifier. Observez ceci, je vous prie.

On convient qu'il faut satisfaire à Dieu. C'est un principe également fondé et sur la raison, et sur la religion ; on n'en doute point ; mais de satisfaire présentement, de satisfaire personnellement, voilà ce qu'on craint et ce qu'on voudrait pouvoir éluder. Que nous inspire donc la nature, ennemie de toute pénitence et de toute œuvre satisfactoire ? Cette satisfaction actuelle et présente, on la renvoie bien loin dans l'avenir et au-delà même de la vie ; et cette satisfaction propre et personnelle, on la rejette sur autrui, et l'on s'en repose sur ceux qui resteront après nous et qu'on a dessein d'en charger ; car n'est-ce pas là que se réduisent ces discours spécieux et si ordinaires dans le christianisme : Je ne me négligerai pas moi-même, et je ne m'oublierai pas. Dans le testament que je médite, et que je laisserai comme le gage de mes dernières volontés, je prétends bien marquer tout ce que je croirai nécessaire pour le repos de mon âme. Ah ! mon cher auditeur, vous les marquerez, ces dernières volontés, vous les expliquerez ; mais reviendrez-vous pour les faire exécuter, quand on vous aura fermé les yeux et que vous serez parti de ce monde ? Qui ne sait pas et qui sans cesse ne voit pas à combien de négligences, à combien de difficultés, à combien de contestations, d'interprétations, de retranchements et d'altérations, sont sujettes ces dernières volontés ? Ou bien on les supprime, on les tient secrètes et cachées, on n'en fait aucune mention ; ou bien on en appelle, on y découvre des défauts, on imagine des moyens de les annuler et de s'en relever ; ou du moins on diffère à les accomplir, on remet d'un temps à un autre ; les années s'écoulent, et cependant le testateur souffre et est ainsi frustré de l'assistance qu'il se promettait. Vous me direz que ce serait là, dans des héritiers, dans des parents, une ingratitude énorme. Eh ! mes frères, le monde est-il rempli d'autre chose que d'ingrats ? n'en êtes-vous pas témoins, ne l'éprouvez-vous pas ? Ingratitude, j'y consens ; mais est-il un vice plus commun, et ingrat au point qu'on l'est à l'égard même des vivants, combien plus l'est-on à l'égard des morts ? Oui, ce serait et c'est vraiment l'ingratitude la plus condamnable ; mais enfin un mort en ressent les tristes effets. Il s'y est exposé, et il n'y a plus de remède.

Finissons, chrétiens, et pour conclusion reprenons l'importante vérité que je viens de vous prêcher et dont vous devez faire le sujet de vos plus sérieuses réflexions. Puisqu'il y a si peu à compter sur le souvenir et la charité de ceux qui nous survivront, pensons nous-mêmes à nous, agissons pour nous, et procurons-nous à nous-mêmes ce que nous ne pouvons vraisemblablement espérer de nul autre que de nous. Et de plus, puisque nous n'avons pour travailler que le temps de la vie, et que tous nos efforts, hors de là, seront inutiles, ménageons-le, ce temps si précieux. Envoyons devant nous de bonnes œuvres, que nous retrouverons au besoin



et qui nous profiteront. Gagnons par avance, suivant la maxime de Jésus-Christ, et assurons-nous par nos aumônes, de fidèles amis, qui deviendront nos protecteurs et qui nous recevront dans les tabernacles éternels. Ne nous en fions à personne; mais dispensons-les nous-mêmes, ces saintes largesses; en sortant de nos mains, elles n'en auront que plus d'efficacité. A ces œuvres de la miséricorde chrétienne, ajoutons les œuvres de pénitence, qui, selon notre état et selon nos forces, peuvent nous convenir: offrons à Dieu nos corps comme des hosties vivantes; car c'est par de telles oblations qu'on apaise le Seigneur: *Talibus enim hostiis promeretur Deus* (Heb. XIII). Si la nature y répugne; si la chair y résiste et en murmure, affermissons-nous contre toutes les répugnances de la nature, contre toutes les résistances de la chair, et disons-lui, à cette chair aveugle et sensuelle, qu'ayant servi tant de fois à corrompre l'âme, il est juste qu'elle serve à la purifier. C'est une louable pratique d'employer surtout le ministère des prêtres de Jésus-Christ, de les engager par de pieuses fondations à présenter en notre nom la victime adorable, de leur assigner là-dessus certains jours et certains lieux. Il n'y a rien là que d'utile et de conforme aux sentiments de l'Eglise. Mais qu'est-il nécessaire pour cela d'attendre que nous soyons dans le tombeau et que nous ne puissions plus nous-mêmes prendre part à ces sacrifices, y donner notre présence, y joindre nos vœux et nous y unir d'esprit et de cœur? Pourquoi tout remettre à la mort, et courir le hasard que peut-être alors nos intentions ne soient pas suivies? Pourquoi ne pas commencer dès maintenant ce qui pourra se perpétuer plus sûrement après nous, parce que l'usage l'aura plus solidement établi. Un mille autres choses nous savons si bien nous précautionner de bonne heure et prévenir les maux dont nous nous croyons menacés.

Mais ceci ne suffit point encore et je vous renvoie, mes chers auditeurs, avec un dernier avis d'autant plus remarquable, qu'il répond mieux aux vues de l'Eglise dans la cérémonie de ce jour. Elle veut exciter la charité des fidèles envers les morts. Comme une mère également vigilante et tendre pour tous ses enfants, elle veut qu'ils se prêtent la main les uns aux autres; c'est-à-dire que les uns qui vivent sur la terre, fassent passer aux autres que la mort a retirés de ce monde, tous les secours qui leur peuvent être nécessaires. Or, entre les motifs qui nous y engagent, un des plus puissants est sans contredit notre intérêt propre, comment cela? parce que selon la règle de l'Evangile et la parole expresse de Jésus-Christ, on nous traitera ainsi que nous aurons traité nos frères. Dès que nous ne les apercevons plus, nous ne sommes plus touchés de tout ce qui les regarde; et par une juste permission de Dieu, dès que nous serons hors de la société humaine et que nous n'y paraîtrons plus, on aura pour nous la même insensibilité et on nous laissera dans le même abandonnement.

Au contraire, si nous compatissons à leurs peines, si de tout notre pouvoir nous contribuons à les soulager; Dieu, maître des cœurs, les disposera en notre faveur, il les réveillera par de secrètes inspirations de sa grâce, il les affectionnera de telle sorte que dans le même état nous recevrons la même assistance. Car il l'a promis, et il l'a dit: Heureux ceux qui exercent la miséricorde, ils obtiendront eux-mêmes miséricorde: *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (Matth. V). Et d'ailleurs, que ne devons-nous point espérer d'une âme, dont nous aurons brisé les chaînes et que nous aurons mise en liberté, d'une âme à qui nous aurons ouvert le ciel, et qui nous sera redevable en quelque manière de sa souveraine béatitude? Comme cet officier de la cour de Pharaon, qui, dégagé de ses fers, ne se souvint plus de Joseph, son interprète et son bienfaiteur, cette âme, au milieu de sa gloire, nous perdra-t-elle de vue ou plutôt cessera-t-elle un moment de nous rendre auprès de Dieu zèle pour zèle, vœux pour vœux; de penser à nous, de veiller sur nous, jusqu'à ce qu'elle nous voie parvenus au même terme et possesseurs du même royaume?

Il est donc certain que de prier pour les morts, c'est pour nous-mêmes un des exercices les plus salutaires. Si nous avons des négligences à nous reprocher sur un devoir aussi raisonnable et aussi chrétien que celui-là, il est encore temps de les réparer. Nous le pouvons, et dès cette heure même il ne tient qu'à nous de commencer ce que nous ne devons omettre aucun jour de notre vie. Touchés de cet appareil funèbre que présentent à nos yeux tous nos autels, humiliés devant Dieu et levant les mains vers le trône de sa miséricorde, disons-lui ce que dans toutes les parties du monde l'Eglise aujourd'hui lui a redit tant de fois: *Lux æterna luceat eis cum sanctis tuis in æternum quia pius es* (Offic. Eccl.). Lumière éternelle, vous qui faites la splendeur des saints et toute leur félicité, grand Dieu, dissipez le nuage qui vous cache et montrez-vous; oui, Seigneur, montrez-vous à des âmes que vous avez créées pour être éternellement heureuses, à des âmes qui le doivent être en effet et par un droit désormais inaliénable, mais qui ne le peuvent être sans vous. Vous voyez avec quel amour et même avec quels transports elles vous désirent; toujours agitées, toujours désolées, toujours languissantes et souffrantes, tant que votre divine présence leur est refusée, et qu'elles ne jouissent point de ces délices ineffables que goûte dans votre sein la troupe immortelle de vos élus: *Cum sanctis tuis in æternum*. Suivez, mon Dieu, suivez les sentiments de votre cœur; car nous ne les ignorons pas. Nous savons ce que vous êtes à ces âmes et ce qu'elles vous sont. Nous savons quel penchant vous porte à leur faire grâce et à les rassembler toutes entre vos bras. Nous le savons, Seigneur, et c'est aussi sur quoi nous comptons en vous adressant notre prière. Elle ne sera efficace, que parce que vous êtes bon et

miséricordieux : *Quia pius es.* Vous nous écoutez, vous agréerez la charité qui nous presse pour la consolation de nos frères et pour leur pleine rédemption ; vous nous en récompenserez. Auteur de leur salut et du nôtre, vous en serez le consommateur dans la glorieuse éternité, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

### EXHORTATION

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

*Pour une communauté religieuse.*

*Beati pauperes spiritui, quoniam ipsorum est regnum caelorum.*

*Bienheureux sont les pauvres de cœur, parce que le royaume du ciel leur appartient (S. Matth., ch. V).*

Je ne m'arrête point, mes chères sœurs, à vous faire une peinture avantageuse de cette admirable cité, où nous sommes appelés, et qui doit être le terme de notre course. Je sais que l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a rien entendu de pareil, et que l'Apôtre élevé jusqu'au troisième ciel n'a pu faire concevoir à des hommes mortels comme nous, les hautes merveilles dont son esprit avait été plutôt ébloui que suffisamment instruit dans son ravissement. Je sais que le Dieu que nous servons, ne nous proposant point d'autre béatitude à posséder dans l'éternité que lui-même, il nous a réduits à une heureuse nécessité de ne pouvoir comprendre en cette vie toute la grandeur et toute la magnificence de la gloire qu'il nous destine. Et mon dessein aussi n'est pas de vous en tracer de faibles crayons, qui ne forment dans l'esprit humain que des idées fort imparfaites, et qui sont plus propres à nous faire connaître combien nos vues sont faibles et obscures, qu'à nous mettre devant les yeux les richesses inestimables et la splendeur de ce royaume que Dieu dès le commencement du monde a préparé pour ses élus. Il me suffit de vous dire que c'est en ce lieu seul que Dieu remplira cette vaste étendue du cœur de l'homme que tous les biens périssables laissent dans un vide infini, et qu'il saura fixer ces desirs qui nous font chercher sans cesse ce qui n'est point sur la terre. En un mot, nous serons contents. Dieu qui nous a formés, sait par la jouissance de quel bien notre âme peut être pleinement satisfaite, et il trouve ce fonds inépuisable dans les trésors de sa puissance, qui est sans bornes.

N'allons donc pas plus avant, mes chères sœurs ; mais considérons quelles sont sur ces autres dispositions intérieures, et voyons si, éloignés du tumulte et de l'embarras des occupations du siècle, solitaires du corps et de l'esprit, nous rentrons dans nous-mêmes au pied de l'oratoire, et si nous sentons ces desirs enflammés de la gloire, qui sont des gages si consolants de notre prédestination, ou si pensant à ce moment où il faudra sortir de ce monde pour aller à Dieu, nous nous trouvons saisis d'une crainte trop naturelle, et nous répugnons trop vivement à quitter la vie ; car reculer ainsi et ne pas désavouer une telle répugnance, ce serait une preuve que vous ne vivez pas selon votre état. Une épouse qui craint la venue de son époux n'est pas

une épouse fidèle ; et pour vous convaincre, je ne veux qu'un raisonnement dont vous conviendrez avec moi. Tout le regret dont nous sommes touchés à la mort ne peut venir que de deux principes : ou de notre attachement au monde, ou du peu d'assurance que nous avons de posséder les biens éternels ; car quiconque a dégagé son cœur de l'amour des biens visibles et présents, s'il est d'ailleurs persuadé qu'il peut espérer les biens de l'autre vie et qu'il est dans la voie d'y parvenir soupire incessamment après cette suprême félicité et ne peut alors envisager la mort comme un sujet d'horreur. Or, l'état que nous avons embrassé, nous doit parfaitement détacher des biens de la terre, et nous donne en même temps des assurances presque infaillibles de la gloire. D'où je conclus que si nous sommes assez aveugles pour n'aspirer pas sans cesse vers ce bonheur céleste qui nous est promis, la source du mal est que nos sentiments, que nos actions, que toute notre conduite ne répond pas à la sainteté de notre profession. Examinons ces deux principes que je vais développer en peu de paroles et que je renferme en deux courtes réflexions.

I. Que les mondains qui sans relâche se trouvent occupés du soin de leur établissement sur la terre ne soupirent point après la gloire du ciel, je n'en suis nullement surpris : il n'est pas aisé d'allier ensemble deux choses aussi contraires, que l'amour des biens temporels et l'amour des biens éternels. Ce sont des esclaves attachés par tant de liens, qu'il leur est comme impossible de les rompre. Ils ne savent pas même estimer la liberté des enfants de Dieu et quelque dur que soit leur esclavage, quelque raison qu'ils aient de s'en plaindre, leur état, qui les force malgré eux de penser à leur fortune en cette vie et d'y pourvoir, leur en fait insensiblement goûter le progrès et par conséquent regretter la perte quand il faut mourir.

Or, il n'en est pas ainsi, mes chères sœurs, de la profession religieuse. Par un divorce volontaire avec tous les biens sensibles, nous avons prévenu cette violente séparation que la mort nous eût fait ressentir, et en ne nous réservant qu'une vie pénible et mortifiée, en nous servant de toutes les douceurs qui nous y pouvaient attacher, nous nous sommes mis en disposition de ne pas craindre ce jour si formidable aux gens du monde, qui leur enlève tout ce qu'ils possédaient dans le temps et ne leur en laisse rien emporter dans le tombeau.

En effet, que vous reste-t-il que vous puissiez regretter à ce passage ? Sera-ce de quitter une famille désolée, que vous avez déjà quittée avec tant de résolution ? Sera-ce de vous voir dépouillées par la mort des biens de fortune que vous amassez avec tant de peine et qu'on n'a pas moins de peine à conserver ? la pauvreté de votre état vous a mises à couvert de ce chagrin. Sera-ce de perdre les plaisirs de la vie ; mais il n'en est plus pour vous, ou il n'en est plus d'autres que de sur-

naturels et de spirituels. Sera-ce de renoncer au monde pour toujours ? mais ce renoncement est fait ; le monde ne vous est plus rien et vous vous en êtes séparées pour n'y retourner jamais. Je dis plus, non-seulement votre état vous a séparées du monde, mais il a même séparé le monde de vous, et vous pouvez dire avec saint Paul, que vous êtes crucifiées au monde, et que le monde vous est également crucifié. Ne nous flattons point, mes chères sœurs, quelque considération que nos amis ou nos proches semblent encore avoir pour nous. Que ce zèle apparent qu'ils nous témoignent, que tous leurs discours et toutes leurs démonstrations ne nous trompent point. Ces liaisons sont faibles et mal établies : l'intérêt est le nœud qui unit les gens du monde ; sans cela il n'y a guère de fond à faire sur les devoirs qu'ils peuvent nous rendre. Ce sont de purs devoirs de bienséance, et nous en jugerons toujours bien, quand nous serons convaincus, comme nous devons l'être, que le monde nous regarde d'un œil fort indifférent, et que dès qu'on n'est bon à rien on est compté pour peu de chose.

Ainsi par un avantage que nous ne saurions assez estimer, notre état, mes chères sœurs, si nous en prenons bien l'esprit, nous dégage de tout ce qu'il y a de mortel et de passager sur la terre. Tellement que nous pouvons et que nous devons dire à Dieu dans le même sentiment que le prophète royal : *A te quid volui super terram (Ps. LXXI)* ? Je jette partout les yeux autour de moi, Seigneur, ou je rappelle dans ma mémoire tout ce que j'ai pu voir parmi les enfants des hommes de plus précieux et de plus grand. Depuis le monarque qui règne sur le trône, et qui porte la couronne, je parcours de la pensée toutes les conditions humaines, et je me trace l'idée de tout ce qu'elles ont ou semblent avoir d'aises, de commodités, de richesses, de douceurs, d'honneurs. Je me fais la peinture la plus brillante de toutes les pompes, et pour parler plus juste, de toutes les vanités du siècle ; mais à cette vue je n'ai point d'autre langage que de m'écrier : tout cela n'est point mon Dieu, et tout ce qui n'est point mon Dieu, je l'ai abandonné. Rien donc de tout cela ne doit exciter mes desirs ; et quand par la méditation je me mets en esprit à ce moment que le Seigneur a marqué pour me retirer de cette région inférieure et pour m'introduire dans ce royaume où il rassemble et glorifie ses saints, rien de tout cela ne doit me retenir : *A te quid volui super terram ?*

Grâces vous en soient rendues éternellement, ô le Dieu de mon cœur, et mon unique partage pour jamais ! Car voilà de quoi je ne puis trop bénir votre aimable providence, voilà ce qui me découvre la sagesse de ses conseils et les favorables desseins qu'elle a formés sur moi. Nous ne sommes dans la vie que pour tendre vers vous comme à notre fin ; et parce que nous ne pouvons ici-bas posséder cette dernière fin, qui est le centre de notre repos et notre souveraine

félicité, il faut que la mort, pour nous y conduire, nous fasse passer dans un autre monde, et nous enlève par là même tous les biens de celui-ci. Cependant, Seigneur, vous avez prévu que les sens, ayant sur notre raison un empire dont il nous est si difficile de nous affranchir, ils nous appesantiraient l'âme et l'entraîneraient vers la terre, qu'ils nous tiendraient continuellement occupés de ce qui leur plaît, de ce qui les flatte, de ce qui nourrit leurs aveugles cupidités, qu'ils nous plongeraient dans un oubli profond de ces biens invisibles et à venir, où doivent se porter tous nos vœux, et qu'ils nous en feraient perdre toute l'estime et tout le goût ; que, par une suite nécessaire, ils nous donneraient un éloignement de la mort presque insurmontable, qu'ils nous la représenteraient sous l'aspect le plus effrayant, qu'ils ne nous permettraient d'y penser que pour la fuir, que pour l'éloigner, que pour parer à ses coups autant qu'il nous est possible, et pour lui résister de toutes nos forces, sans nous mettre en peine de ce bienheureux séjour dont elle est la voie la plus prochaine et comme l'entrée. Vous l'avez, dis-je, prévu, mon Dieu ; mais qu'avez-vous fait pour nous ? Je dis pour nous, renfermés dans votre maison, pour nous, volontairement et saintement exilés du monde, pour nous, religieux, et pour moi en particulier ? Ah que, dès à présent et par avance, nous pussions nous élever vers le ciel, notre patrie, et que nos cœurs n'en fussent point détournés par les sens, vous nous avez attirés dans le désert, pour y mener une vie où les sens n'eussent de part que pour y être combattus, réprimés, domptés. Afin que tant d'objets dont le monde se laisse éblouir et qui emportent toute son attention, ne pussent nous fasciner les yeux et nous empêcher de contempler votre gloire et celle de vos prédestinés, vous nous avez recueillis dans votre sanctuaire, où nul objet capable de nous dissiper et de nous distraire ne se présente à nos regards. Afin que la pensée de la mort et la frayeur qu'elle cause, ne fussent point un obstacle qui ralentit l'ardeur de nos desirs, et que nous n'en fussions point troublés dans le souvenir du saint héritage dont elle nous doit mettre en possession, vous nous avez réduits, si je l'ose dire, dans une mort anticipée, où le siècle, avec toutes ses prospérités et toutes ses grandeurs, ne peut plus faire d'impression sur nous, puisque, par rapport au siècle, nous n'avons plus rien et que nous ne sommes plus maîtres de rien. De là, dans un dégagement parfait, nous nous écrivons : *A te quid volui super terram ?* Que fais-je en ce lieu de bannissement, Seigneur, et dans toute l'étendue de la terre, qu'y a-t-il que je puisse souhaiter hors vous et le bonheur des saints qui règnent avec vous ? Sentiment d'autant plus vif et plus raisonnable, que nous avons une plus solide assurance de cette éternelle béatitude qui nous est promise.

II. C'est, mes chères sœurs, une autre prérogative de l'état religieux : il nous donne

des droits incontestables sur le ciel. Car si Jésus-Christ nous fait entendre aujourd'hui que les pauvres de cœur sont heureux, la raison qu'il en apporte est que le royaume des cieux leur appartient. Or, qui sont ces pauvres de cœur, sinon ceux qui d'eux-mêmes, et avec le secours de la grâce, ont renoncé aux espérances du siècle et embrassé la pauvreté évangélique? Et qui, dans l'Église peut avoir des prétentions plus légitimes sur le royaume de Dieu, que ceux qui l'ont déjà acheté au prix de leurs biens et de leur liberté?

Mais peut-être doutez-vous, mes chères sœurs, que ces paroles du Fils de Dieu vous regardent; et, pour vous rassurer, écoutez ce qu'il vous dit ailleurs et ce qui décide encore plus nettement la chose en votre faveur. Quiconque, dit cet Homme-Dieu, quittera son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, son épouse et son époux, en ma considération, aura le centuple dès cette vie et la gloire éternelle en l'autre. Peut-on exprimer une promesse en des termes plus formels? Avons-nous de la foi si, là-dessus, nous concevons la moindre défiance? N'êtes-vous pas du nombre de celles qui ont tout quitté? et pour qui, je vous prie, l'avez-vous quitté? Avez-vous eu d'autres vues que de plaire à Jésus-Christ? Avez-vous voulu faire ce sacrifice à d'autres qu'à lui? Puis donc que vous le lui avez fait, après une démarche si difficile de votre part et si généreuse, quel sujet auriez-vous de ne pas compter sur sa parole, et à qui pourrait-il l'avoir adressée qu'à vous?

Ah! mes très-chères sœurs, il semble que nous prenions plaisir à nous priver de toute la consolation que nous donne l'Évangile, et que nous ne manquions de foi que lorsqu'il nous est favorable. Car quand il est sévère, quand il nous menace de quelque châtement redoutable, nous en sommes effrayés, et ce n'est pas sans raison. Nous avons appris de Jésus-Christ, notre maître, à craindre celui qui peut, après avoir fait mourir le corps, punir l'âme par des supplices éternels. Mais, après tout, qui nous intime de la sorte et qui nous inspire cette crainte? La parole de Dieu, que l'Église nous propose. Or, n'est-ce pas cette même parole qui nous répond du centuple en cette vie et de la gloire en l'autre? L'Évangile est-il plus infallible et plus véritable, quand il s'explique contre nous, que lorsqu'il s'explique à notre avantage? et Dieu, qui témoigne un si grand penchant à nous faire du bien, doit-il être moins cru quand il nous parle de couronne, de bénédictions, de récompenses, que lorsque, contre toutes les inclinations de son cœur, il nous annonce des maux qu'il craint plus pour nous que nous-mêmes?

Mais je vous l'ai dit, mes chères sœurs; ce qui éteint dans nous cette espérance de la gloire, c'est que nous ne sommes pas assez fidèles à remplir les devoirs de notre état. La parole de Jésus-Christ renferme deux choses: le centuple en cette vie et la gloire en l'autre. Or, nos lâchetés et nos tiédeurs nous

empêchent peut-être de recevoir ce centuple de la vie présente, qui est la première partie de la promesse du Fils de Dieu, et nous craignons que la seconde nous soit également refusée. A cela je n'ai rien à répliquer, sinon que nous serions bien à plaindre d'avoir fait de si grandes avances, et de demeurer au milieu de la carrière, d'avoir commencé par ce qu'il y avait de plus difficile, et de ne pas achever par ce qu'il y a de plus aisé; enfin, de nous ralentir dans la poursuite d'un royaume qu'il nous est si important d'acquiescer et dont la conquête dépend de nous.

N'éprouvez-vous pas tous les jours, dans celles qui, parmi vous, sont les plus régulières et les plus ferventes, que le centuple de cette vie leur est accordé, et ce premier article accompli, ne leur est-il pas un gage du second? Travaillons comme elles; ayons la même régularité et la même ferveur, et nous pourrons alors avec la même certitude atteindre la même gloire. Que cette gloire nous serve elle-même d'un motif pressant pour la mériter, et que le désir d'y parvenir réveille en nous ce saint zèle qui, dans le commencement de notre vocation, nous a portés à un renoncement si parfait. C'est ainsi que la vertueuse mère des Machabées, après avoir vu mourir six de ses enfants, exhortait le septième à lever les yeux au ciel, et l'encourageait au martyre, en lui disant: Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel, où vous allez entrer: *Peto, nate, ut aspicias ad calum* (II Mac., VII); parole qui suffit pour affermir ce jeune homme contre toute la fureur des bourreaux, et pour lui faire consommer généreusement son sacrifice; parole qui fera sans doute le même effet sur vos cœurs, quand vous vous l'appliquerez à vous-mêmes, et que vous en saurez profiter.

Car il est vrai, mes chères sœurs, que la vie religieuse, suivant la pensée de saint Bernard, est une espèce de martyre; non point un de ces martyres sanglants où étaient employés le fer et le feu pour ébranler la constance des premiers chrétiens, mais un martyre plus doux en apparence quoique plus rigoureux en effet par sa durée. S'assujettir à des observances qui vous gênent, qui vous captivent, qui humilient l'esprit en vous réduisant à la condition des enfants par une obéissance aveugle et sans réplique; qui mortifient le corps en lui retranchant toute sensualité et ne lui accordant que le nécessaire pour l'entretien de la vie; en lui réglant, selon les maximes d'une étroite pauvreté, sa nourriture, son vêtement, son habitation, son repos; en le condamnant au travail, aux veilles, aux abstinences, aux austérités: soutenir tout cela et tout ce qu'il serait inutile ici de marquer, puisqu'il vous est aussi bien connu qu'à moi; le soutenir habituellement, exactement, jusqu'au dernier jour et au dernier moment; dans cette longue suite d'exercices insipides par eux-mêmes et ennuyeux, d'exercices fréquents et qui reviennent sans cesse, d'exercices pénibles, incommodes, fatigants, vaincre toutes

les répugnances de la nature, surmonter tous les abattements et tous les dégoûts, combattre jusqu'au bout de la carrière contre soi-même et passer les trente, les quarante, les cinquante années à la fournir tout entière, ah ! mes chères sœurs, il faut l'avouer, voilà constamment la plus rigoureuse épreuve ou l'une des plus rigoureuses que l'homme avec l'assistance divine puisse porter.

Je ne prétends rien dissimuler de sa difficulté ni rien lui ôter de son mérite. Nous avons affaire à un bon maître qui sait avoir égard à notre faiblesse et qui, par proportion à cette faiblesse dont il est pleinement instruit, veut bien compter pour beaucoup tout ce que nous faisons d'efforts en vue de lui plaire et tout ce qu'il nous en coûte de victoires et de sacrifices. Mais pour vous adoucir ce qu'il y a de plus austère et de plus pesant dans votre état, je ne vous demande que cette seule chose qui est de contempler la gloire du ciel : *Peto ut aspicias ad cælum*. Cette vue vous animera tout à la fois, et par la force de l'exemple, et par le prix de la récompense. Par la force de l'exemple, car dans cette cour céleste et cette glorieuse assemblée des élus de Dieu, qu'apercevrez-vous ? Tant de saints apôtres qui pour l'établissement de la foi dont ils étaient les prédicateurs, ont parcouru toute la terre et sanctifié par leurs immenses travaux toutes les nations ; tant de saints martyrs qui, pour la défense du nom de Jésus-Christ, ont enduré tout ce que la barbarie des tyrans a pu inventer de plus cruel et de plus douloureux, ont versé leur sang et donné leur vie ; tant de confesseurs, de saints solitaires, de saints religieux qui, dans les retraites les plus obscures, dans les déserts, dans les monastères, après avoir foulé aux pieds toutes les grandeurs du monde et s'être arrachés à tous ses plaisirs, ont consumé leurs jours à pratiquer la plus sévère et la plus haute perfection de l'Évangile ; une pauvreté sans ressource, une soumission sans réserve, une mortification sans relâche, des jeûnes perpétuels, une humilité profonde, une abnégation de soi-même

totale et absolue ; tant de saintes vierges que les plus brillantes fortunes n'ont point touchées, que le silence et la clôture n'ont point ennuyées, que les rigueurs de la pénitence n'ont point lassées, que les infirmités du sexe n'ont jamais arrêtées dans toutes les voies où les conduisait l'Esprit du Seigneur, et dans toutes les violences qu'elles avaient à se faire pour y marcher. A cette seule image que je vous retrace, ne vous sentez-vous pas piquées d'une émulation secrète, et ne vous dites-vous pas chacune dans le fond de l'âme : Suivons la même route et nous arriverons au même terme. Quel droit aurions-nous d'y être reçues à de plus douces conditions que les autres ; et ce qu'ils ont fait pour s'y élever, pourquoi ne le pourrions-nous pas faire ?

Par le prix de la récompense : car à quoi sommes-nous appelés, mes chères sœurs, à quel bonheur, à quelle gloire ? Les saints qui la possèdent actuellement se plaignent-ils de l'avoir achetée trop cher, ou plutôt ne bénissent-ils pas, et pendant toute l'éternité ne béniront-ils pas la divine miséricorde qui les a traités si favorablement et qui, pour quelques moments de tribulation, leur a donné un royaume que rien ne peut leur enlever ? Voyez-les sur les trônes où ils sont assis ; voyez-les avec les palmes qu'ils portent dans leurs mains ; voyez-les au milieu de l'éclat qui les environne : *Peto, ut aspicias ad cælum*. Dans cette troupe glorieuse voyez en particulier votre saint fondateur qui vous tend les bras pour vous inviter. Car dans l'état de la béatitude dont il jouit, ne pensez pas qu'il ait abandonné le soin de son ordre dont il est le chef et dont vous êtes les membres. C'est de là, c'est de cette terre des vivants qu'il se fait entendre à vous et qu'il vous dit à toutes : Voilà, filles chéries du Seigneur et dignes épouses de l'Agneau, voilà où je vous ai précédées et où vous devez me suivre. Je vous en ai ouvert le chemin, je vous l'ai marqué, et il n'y en a point d'autre pour vous. Votre règle fidèlement observée sera la mesure de votre gloire. Ainsi soit-il.

## NOTICE SUR L'ABBÉ DE BRETTEVILLE.

BRETTEVILLE ( Etienne Dubois, plus connu sous le nom d'abbé de), né d'une famille noble, à Bretteville-sur-Bordel, près de Caen, en 1630, entra chez les Jésuites en 1667, les quitta en 1678, et s'appliqua à l'instruction des jeunes ecclésiastiques qui se destinaient au ministère de la prédication ; mais ses travaux ne furent pas de longue durée, car il mourut en 1688. Il avait donné, quatre ans auparavant, des *Essais de sermons* en quatre volumes in-8°, où il y a six différents desseins pour chaque jour, avec des sentences tirées de l'Écriture sainte. Le Carême forme les trois premiers volumes,

et les Dominicales le dernier. Naturellement, le style n'en est point aussi soigné qu'il l'eût été sans doute pour des sermons que l'auteur eût eu l'intention de prononcer lui-même ; mais ce sont comme des matériaux dont les prédicateurs peuvent tirer un heureux parti, et qui leur procurent une grande économie de temps et de travail. L'abbé du Jarri voulut continuer ce recueil et publia, de 1692 à 1698, cinq nouveaux volumes d'*Essais de sermons et de panégyriques*, qui n'eurent pas le même succès. On a encore de l'abbé de Bretteville l'*Eloquence de la chaire et du barreau*, Paris, 1689, in-12, plus estimée pour

les exemples qu'il donne que pour les règles particulières et générales qu'il prescrit.

Un grand nombre des sujets proposés ayant été traités par les prédicateurs du premier ou du second ordre, et ayant été

déjà reproduits dans notre collection des Orateurs sacrés, nous ferons un choix des principaux et des meilleurs projets de sermons de l'abbé de Bretteville, afin d'éviter d'inutiles et spendieuses répétitions. M.

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'ai toujours cru que l'Esprit de Dieu m'appelait au ministère de la prédication, et toutes mes études, soit dans les belles-lettres, soit dans la théologie, n'ont tendu qu'à ce but. Il y a plusieurs années que, me trouvant à Paris, je commençai d'exercer ce grand emploi, auquel je n'étais longtemps préparé dans la solitude, et j'y eus la bénédiction qu'il plut au Seigneur de me donner. Mais afin de n'avoir rien à me reprocher, et d'apporter tous mes soins pour me rendre capable de ce ministère saint, je pris la résolution d'entendre les prédicateurs les plus chrétiens; je m'en fis une étude particulière, et je remarquai avec soin tout ce que j'entendais de plus juste et de plus beau, soit pour la division des discours, soit pour les pensées, soit pour les mouvements. Je lus aussi les meilleurs livres latins, italiens, espagnols, et tout ce que je pus rencontrer de plus beau pour des sermons, sans excepter même les manuscrits, et j'en recueillis tout ce qui me parut plus propre pour toucher les cœurs. Après cela, persuadé que les discours évangéliques ne doivent être fondés que sur les divines Ecritures et sur la doctrine des Pères de l'Eglise, je m'appliquai d'une manière particulière à lire l'Ecriture sainte et les Pères, et je fis un choix exact des sentences et des maximes qui pouvaient servir à l'éloquence de la chaire. A quoi les recueils qu'en ont faits divers auteurs me servirent beaucoup. De tout cela je composai plusieurs desseins de sermons accompagnés de sentences de l'Ecriture et des Pères pour chaque matière. Je n'avais dessein que de travailler pour moi-même et de me servir moi seul de mon travail, et je ne pensais à rien moins qu'à le rendre public. Mais enfin, puisque cet ouvrage s'est trouvé imprimé, j'ai sujet d'espérer, pour ma consolation, qu'il ne sera pas tout à fait inutile. Ceux que Dieu appelle à la prédication de l'Evangile y trouveront quelque secours, et les âmes dévotes pourront encore s'en servir pour des sujets de méditations qui contribueront à entretenir leur piété. J'appelle ces discours des Essais de sermons, parce qu'ils

n'ont pas tous la longueur ordinaire des sermons, et que mon dessein n'a été que de donner le précis et l'esprit d'un sermon; mais, pour peu qu'on entre dans le détail de la morale, pour peu que l'on pousse les mouvements et que l'on veuille insérer quelques-unes des sentences de l'Ecriture et des Pères, qui sont appliquées à chaque point des discours, il sera fort aisé de faire des sermons d'une étendue régulière. A l'égard des sentences, je ne me suis point attaché à une traduction littérale, et souvent je me suis servi de paraphrases, selon l'usage des prédicateurs. Comme j'espère que ces Essais pour le Carême seront de quelque utilité, on imprimera incessamment les Essais pour les dimanches de toute l'année, pour l'Avent, pour les Mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, pour l'Octave du très-saint Sacrement et pour les fêtes des Saints. En attendant cette impression, il est assez visible qu'on peut se servir de ces Essais pour l'Avent et pour les dimanches, puisqu'il n'y a point de matière dans la morale chrétienne qu'on n'y ait traitée. On y trouvera aussi, dans plusieurs discours, des sujets d'Octaves sur le très-saint Sacrement; on trouvera quelques discours contre le dérèglement des ecclésiastiques; il sera de la prudence de ne s'en servir que dans des occasions où les gens du monde ne puissent pas en tirer avantage. Au reste, je conjure ceux qui liront ces Essais de faire réflexion qu'ils sont écrits d'un style de prédicateur qui ne cherche pas toujours ces précautions rigoureuses et exactes de l'école. Il est vrai qu'il ne doit jamais dire que la vérité, mais comme il la dit toujours dans un bon sens, il faut l'entendre de même; sans cette règle, on courrait risque de se tromper en lisant les trouvés pathétiques des saints Pères. Enfin je proteste avec vérité que je n'ai point d'autre vue dans ces ouvrages que de tâcher de servir l'Eglise de Jésus-Christ, à laquelle je sou mets avec une profonde humilité et une parfaite obéissance ma personne et tous les livres que le Seigneur m'inspirera d'écrire

# ESSAIS DE SERMONS,

## PAR L'ABBÉ DE BRETTEVILLE.

### SERMON PREMIER.

POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

Premier dessein. — *La vie du sage et du chrétien consiste à modérer ses passions, à régler ses desseins, et à perfectionner ses actions. La pensée de la mort est un moyen efficace pour modérer ses passions; c'est une règle infaillible pour bien procéder dans ses délibérations et dans ses desseins; c'est un motif sûr pour bien faire ses actions.*

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.

*Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison (S. Matth., ch. VIII).*

Rien n'est plus mystérieux ni plus important pour notre édification que ce combat surprenant qui paraît entre la charité du Fils de Dieu et l'humilité du centenier.

Le Sauveur veut aller en personne dans la maison du centenier pour guérir un malade, et cet homme lui proteste qu'il ne le peut souffrir, et qu'il se sent tout à fait indigne d'une si grande grâce.

Ce qui se passa entre Jésus-Christ et le centenier se renouvelle tous les jours entre lui et nous à l'égard de l'auguste sacrement de l'eucharistie. Le Sauveur veut venir en personne pour guérir nos faiblesses et nos langueurs : *Veniam et curabo eum*. Et nous de notre côté par un aveu sincère de nos misères, nous nous reconnaissons indignes de ce honneur : *Domine, non sum dignus*.

Plût au ciel qu'en parlant comme le centenier, nous eussions la même sincérité et la même bonne foi qu'il avait ! mais combien y a-t-il de gens qui se servent d'une fausse humilité, comme de prétexte, pour se dispenser de recevoir Jésus-Christ par la communion ? il les cherche, et ils le fuient ; il veut s'approcher d'eux, et ils s'éloignent de lui ; et pour donner quelque bienséance à cet éloignement, ils s'excusent sur leur indignité, excuse qui paraît une vertu, et qui est la cause des plus grands désordres. Je ne parle point ici des justes, qui pourraient par une humilité sincère s'éloigner quelquefois de la sainte table ; cette matière demanderait un discours particulier. Je ne parle que des pécheurs qui disent à Jésus-Christ, comme fit saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur ; car je suis pécheur (Luc. V)*.

Il y a deux sortes de pécheurs qui allèguent leur indignité à l'égard de la commu-

nion. Il y a des pécheurs sincères, et il y a des pécheurs hypocrites ; les premiers agissent de bonne foi, les seconds se trompent et trompent les autres. Je ne communie pas, parce que j'en suis indigne, voilà l'excuse des pécheurs sincères. Je ne communie pas, parce que j'en suis indigne, voilà le prétexte des pécheurs hypocrites. Il faut détruire la fausse excuse des premiers, il faut confondre le mensonge et l'hypocrisie des autres.

I. Je suppose d'abord qu'il y a des pécheurs qui ont de la bonne foi, qui reconnaissent sincèrement leurs désordres, et qui ne se sentant aucune disposition à les quitter, s'éloignent de la communion dans la vue de leur indignité. J'avoue que cette excuse est une espèce de raison qui paraît bien fondée ; mais rien n'est plus injuste et plus déraisonnable ; le principe est bon, mais la conclusion est fort mauvaise. Je me sens indigne de communier, donc je ne veux pas m'approcher de la sainte table ; voilà la plus trompeuse et la plus dangereuse de toutes les conclusions. Voici ce que vous devez justement inférer d'un si malheureux principe. Je suis indigne de la communion, donc je dois faire tous mes efforts pour m'en rendre digne : je suis coupable, donc je ne dois pas approcher de mon Dieu ; c'est une illusion, c'est une erreur ; mais je suis coupable, donc je dois cesser de l'être pour m'en approcher : c'est une vérité, c'est un devoir. Rien ne serait moins raisonnable que de tirer un mal d'un autre mal ; la sagesse est d'en tirer un bien. Dire qu'on ne veut pas communier, parce qu'on en est indigne, c'est dire qu'on veut toujours demeurer pécheur, et qu'on ne veut pas se rendre digne d'une action si sainte.

La grande maxime qui doit servir de règle au pécheur à l'égard de la communion, est de ne séparer jamais ces deux vérités : l'une, que Jésus-Christ lui commande sous peine de damnation, de recevoir son sacré corps ; et l'autre, qui lui défend sous peine de la même damnation, de le recevoir indignement ; l'une, qu'il n'y a point de paradis pour lui s'il ne communie point, et l'autre, qu'il mérite l'enfer s'il communie mal.

Si le pécheur sépare ces deux vérités, s'il s'attache à l'une sans prendre l'autre, il s'égare, il se perd ; au contraire, s'il embrasse toutes les deux ensemble sans les diviser, il trouvera un admirable éclaircissement qui fera voir la fausseté de son excuse. Jésus-Christ vous dé-

fond de manger sa chair lorsque vous êtes en péché; il ne faut pas que vous ayez la témérité d'en approcher en cet état, cela est vrai; mais d'un autre côté vous devez ajouter: Jésus-Christ me dit que si je ne mange cette chair sacrée, je n'aurai pas la vie éternelle: joignez ces deux vérités ensemble, et voici la grande conclusion que vous en tirerez. Il faut donc nécessairement que je sorte de l'état où je suis, et qu'en cessant d'être pécheur je me rende digne de recevoir le corps adorable du Fils de Dieu.

Un chrétien est également obligé d'obéir à ces deux commandements, de communier et de bien communier. S'il communie mal, il devient coupable de la profanation du corps de Jésus-Christ; s'il ne communie pas, il devient l'homicide de soi-même; s'il ne se nourrit pas de cette chair divine, il ne peut vivre; et s'il la mange indignement, il meurt. Donc le seul parti qui lui reste est de renoncer à ses péchés et de se mettre en état de vivre de ce pain de vie; et par ce moyen il satisfait à l'un et à l'autre de ces commandements. C'est ainsi qu'un pécheur sincère doit raisonner, car, s'il s'arrête toujours sur son indignité, il demeurera toujours dans ses désordres; et avec le spécieux prétexte de ne vouloir pas se damner en communiant mal, il se damnera en effet, en ne quittant pas le péché qui l'empêche de bien communier.

Nous avons dans l'Écriture sainte une admirable figure de l'homme pécheur à l'égard de la divine eucharistie. Saül ayant témoigné à David qu'il voulait lui donner sa fille en mariage, ce pauvre berger, surpris d'un honneur si imprévu, commença par répondre qu'il en était tout à fait indigne: *Que suis-je, Seigneur? et quelle est ma famille et mon nom, pour recevoir un honneur aussi grand qu'est celui d'être le gendre de mon roi* (I Reg., c. XVIII)?

Si vous ne considérez que votre naissance, lui repartit Saül, si vous n'envisagez que l'état où vous êtes, vous avez sujet de croire que vous êtes indigne du parti que je vous offre; mais vous pouvez mériter cet honneur en sortant de votre état, rendez-vous-en digne vous-même par vos exploits. J'ai des ennemis, prenez des armes, défaites seulement cent Philistins, et cette victoire vous fera mériter ce que vous ne méritez pas maintenant. Voilà ce qui se passe entre Jésus-Christ et le pécheur. Jésus-Christ lui offre de lui donner son propre corps et son propre sang pour le nourrir; ce pécheur, surpris d'une si grande bonté et effrayé qu'il est par sa conscience qui lui représente l'horreur de ses péchés, s'écrie: *Seigneur, je suis indigne d'un si grand honneur*. Vous en êtes indigne, lui répond le Sauveur, si vous demeurez dans l'état où vous êtes, mais il ne tient qu'à vous d'en sortir. Quand vous aurez triomphé des Philistins, c'est-à-dire, de vos passions et de vos péchés, de cette colère, de cet orgueil, de cette intempérance, de cette mollesse, de cet attachement, de cette avarice, de cette vengeance; quand vous aurez vaincu ces ennemis, je

veux bien vous assurer que vous ne serez plus indigne de me recevoir. Reconnais ici, pécheur, ton ingratitude et ta lâcheté, si après une si grande bonté, tu ne veux pas t'approcher de ton Dieu, puisqu'il l'est si aisé de te procurer une si grande grâce.

Qu'eût-on pensé de David, s'il n'eût pas voulu prendre les armes, et accomplir la condition que le roi lui marquait, sous prétexte qu'il se sentait indigne d'entrer dans une si haute alliance? n'eût-on pas dit avec justice que ce respect imaginaire n'était qu'un voile pour couvrir sa lâcheté; voilà, pécheurs, ce que l'on peut dire de vous avec bien plus de raison. Lorsque vous vous excusez sur votre indignité pour vous dispenser d'approcher de la sainte table, ce respect, cette humilité, ne sont que des prétextes pour demeurer toujours dans vos désordres.

Les prédicateurs et tous ceux qui ont soin des âmes doivent bien se donner de garde de trop appuyer sur l'indignité du pécheur, et de l'éloigner par là tout à fait de la communion; ils doivent se souvenir de ne séparer jamais ces deux commandements dont j'ai parlé: l'un est de communier, et l'autre de ne pas communier mal. Représenter aux pécheurs le malheur d'une communion indigne, sans les inviter en même temps à se rendre dignes de communier; c'est malice, c'est cruauté, c'est leur donner lieu de se désespérer et de vivre toujours dans le péché. Et d'un autre côté, inviter les fidèles à la communion, sans leur faire voir la nécessité de s'y préparer, ce serait une tromperie bien dangereuse.

Les divisions et les partis qui ont fait gémir l'Église ne sont venus que de ce qu'on a séparé ces deux choses essentiellement inséparables. Les uns par un zèle indiscret retiraient entièrement les pécheurs de la communion en les menaçant; les autres les invitaient à s'en approcher par une trop grande confiance. Ceux-là leur disaient: *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit* (I Cor., c. XI). Celui qui reçoit ce corps et ce sang adorable indignement, reçoit son jugement et sa condamnation. Ceux-ci au contraire leur représentaient ces paroles: *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (Joan., VI). Si vous ne mangez la chair du Fils de Dieu, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie éternelle. Les uns et les autres causaient du désordre: si l'on n'eût point séparé ces deux propositions, si on eût joint l'invitation aux menaces, et les menaces à l'invitation; si on eût invité les chrétiens à la communion, en les menaçant en même temps de l'enfer, s'ils communiaient mal; et si on eût menacé les pécheurs indignes de la communion, en les exhortant en même temps à quitter leurs péchés pour communier dignement, on eût apporté un tempérament salutaire qui eût servi à la gloire de l'Église et à l'édification des fidèles.

Loin donc cette vaine excuse des pécheurs, qu'ils ne disent plus qu'ils n'oseraient s'ap-



procher du sacrement, parce qu'ils en sont indignes, mais qu'ils fassent pénitence, qu'ils pleurent leurs péchés, et qu'ils sortent enfin de leur indignité! Nous avons détruit l'excuse des pécheurs sincères, il est aisé de confondre le déguisement des pécheurs hypocrites.

II. Je remarque deux sortes d'hypocrisies à l'égard de ces pécheurs, qui ne cherchent que des prétextes pour s'éloigner de la sainte communion. Il y a une hypocrisie d'humilité, et il y a une hypocrisie de zèle. L'hypocrisie d'humilité est de ces gens qui ne parlent que de leur misère, de leur bassesse, de leur néant, et de leur indignité lorsqu'on les exhorte à s'approcher des autels; et qui font croire adroitement que c'est un pieux respect qui les empêche d'approcher du Fils de Dieu, afin qu'on ne remarque pas leurs vices et leurs désordres. Ce déguisement me paraît assez grossier; car, pour peu qu'on soit éclairé dans la vie spirituelle, on sait assez que la vraie humilité, bien loin d'éloigner une âme de Jésus-Christ, n'inspire que des desirs de le posséder; et qu'un des plus surprenants effets de cette vertu est de faire que l'on s'approche de son Dieu avec amour, dans le même temps qu'on veut s'en éloigner par respect. C'est pour cela que les Pères de l'Eglise ont dit que la sainte Vierge a été mère du Fils de Dieu par son humilité, parce que c'est particulièrement l'humilité qui approche l'âme de Dieu, et qui attire Dieu dans l'âme.

Mais je découvre en ceci une illusion fort fine en matière d'amour-propre; les pécheurs voudraient bien contenter en même temps Dieu et leur passion; c'est pour cela qu'ils s'humilient devant Dieu en de certaines rencontres de spéculation où il ne leur en coûte rien, et après qu'ils lui ont rendu un vain respect d'imagination, ils se croient en droit de ne rien refuser à leurs passions. Par exemple, lorsqu'on leur parle de l'adorable Eucharistie, ils se confessent indignes d'un mystère si saint; ils reconnaissent la grandeur infinie d'un Dieu et leur extrême bassesse, et par ces respects affectés, ils s'imaginent rendre à Dieu ce qui lui est dû; après cela ils ne font plus scrupule de demeurer tranquillement dans leurs mauvaises habitudes. Humilité plus pernicieuse que l'orgueil le plus criminel!

Il serait à désirer que tous ceux qui refu-

sent d'approcher du saint autel, eussent la même sincérité que ces gens qui ne voulurent pas se trouver à ce souper mystérieux, qui était la figure de l'adorable sacrement (*Luc. XIV*). Il n'est point écrit qu'aucun d'eux se servit du prétexte de l'humilité pour s'en excuser, il ne s'en trouva point qui dit qu'on lui faisait un honneur qu'il ne méritait pas, et qu'il s'en estimait indigne. Chacun avoua sincèrement ce qui l'empêchait d'aller à ce festin. Avare! ne dites plus que c'est par respect que vous ne communiez point, dites plutôt sincèrement, comme l'un de ces conviés de notre Evangile: *Juga boum emi*; j'ai entrepris de grandes affaires qui m'occupent tout entier, je suis attaché au joug de ma cupidité qui ne me permet pas de penser à mon salut, et je n'ai l'esprit et le cœur remplis que des moyens que j'ai découverts pour m'enrichir. Ambitieux! ne vous servez plus du vain prétexte de respect; dites plutôt: J'ai ma fortune à faire, je ne puis songer à autre chose: *Villam emi*. J'ai opprimé des malheureux pour avoir leur bien à vil prix, il faudrait restituer ce que j'ai acquis injustement, il faudrait renoncer à mes plaisirs, c'est à quoi je ne puis me résoudre. Voluptueux! ne cachez plus vos désordres sous la spécieuse apparence d'humilité et de respect; dites plutôt: j'ai depuis longtemps un malheureux attachement qui m'ôte tout le goût des choses divines: *Uxorem duxi*. Souffrez que je vous dise la vérité, pécheurs, si vous ne la voulez pas dire: voilà ce qui vous empêche de communier. En vain vous vous servez d'une vertu pour couvrir vos péchés, Dieu voit le fond de votre âme, il sait que vous l'outragez en faisant semblant de le respecter. Eh! que sert l'artifice et le déguisement avec celui qui a formé le cœur et qui voit tout ce qui s'y passe? S'il n'était question que de paraître saint devant les hommes, je vous permettrais de cacher votre libertinage sous l'apparence des plus belles vertus. Votre hypocrisie aurait au moins cela de bon, qu'elle empêcherait le scandale de vos péchés; mais il s'agit principalement d'être saint devant Dieu qui voit tout, qui sait tout et à qui rien n'est caché. Quelle folie de vouloir le tromper!

Plaise à la miséricorde de Jésus-Christ de nous inspirer une humilité aussi sincère et aussi pure que celle du centenier, afin qu'il vienne nous visiter et guérir par sa sainte grâce toutes les maladies de notre âme.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam, quem Filius hominis dabit vobis (Joan., c. 5).*

*Non Moyses dedit vobis panem de cælo, sed Pater meus dat vobis panem de cælo verum (Ibid.).*

*Domine, semper da nobis hunc panem (Ibid.).*

*Si quis manducat ex hoc pane vivet in æternum; et panis quem ego dabo; caro mea est pro mundi vita (Ibid.).*

*Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me (Ibid.).*

*Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini (I Cor., c. 12).*

*Probet se ipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat (Ibid.).*

Travaillez pour avoir, non la nourriture qui pèrit, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera.

Moïse ne vous a point donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain du ciel.

Seigneur, donnez-nous toujours ce pain.

Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois donner pour la vie du monde.

Comme mon Père m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra par moi.

Quiconque mangera ce pain, ou boira le calice du Seigneur indignement, il sera coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur.

Que l'homme s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et boive de ce calice.

## SENTENCES DES PÈRES.

Si toutes les fois que le sang de Jésus-Christ est versé, c'est pour la rémission des péchés; ne dois-je pas le recevoir toujours puisque je suis toujours pécheur. Si je suis toujours malade, ne suis-je pas toujours obligé de recourir au remède?

Communier indignement, c'est s'attirer une éternelle condamnation, mais ne pas communier par négligence ou par mépris, c'est se perdre.

Il est dangereux de communier dans un état de tiédeur; mais ne communier jamais, c'est la perte, c'est la mort de l'âme.

Recevez tous les jours le corps de Jésus-Christ, puisqu'il vous doit nourrir chaque jour: vivez de telle manière que vous ne passiez pas un jour sans mériter de le recevoir. Il est rare que celui qui ne veut pas le mériter tous les jours, le mérite tous les ans.

Celui-là doit périr d'une faim cruelle, qui ne mérite pas d'être nourri d'un pain céleste.

Ce n'est pas une témérité d'approcher souvent de la sainte table, la témérité consiste à en approcher indignement.

On ne saurait manger avec excès, lorsque Dieu même sert de nourriture.

Que personne n'use de tromperie et d'hypocrisie à l'égard des saints mystères, et qu'on se donne de garde d'en approcher avec un visage dévot et un cœur corrompu, de crainte qu'en communiant comme Judas, on ne soit puni comme lui.

## SERMON III.

## POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

## Second dessein.

*L'exemple du centenier apprend aux grands du monde ce qu'ils doivent à Dieu et ce qu'ils doivent à leurs sujets.*

Cum introisset Jesus in Capharnaum, accessit ad illum centurio.

Jésus étant entré dans Capharnaum, un centenier vint le trouver. (S. Matth., chap. VIII.)

Si Jésus-Christ n'avait eu pour disciples que des gens pauvres, sans qualité, sans éducation et sans aucune marque de grandeur, les libertins ne manqueraient pas de prendre de là occasion de mépriser la religion chrétienne, et de traiter les chrétiens, comme faisaient autrefois les idolâtres, de petits esprits, de gens faibles et lâches qui craignent tout, et qui se font une religion de leurs vaines imaginations. Mais l'exemple que nous propose l'Évangile de ce jour confond ces impies, en leur faisant voir un capitaine romain, nourri dans les armées et toujours accoutumé à vaincre, qui se jette aux pieds du Sauveur, qui le reconnaît pour son Dieu et qui implore sa miséricorde en faveur d'un de ses serviteurs qui était malade.

Il est vrai que les grands du monde ont toujours de l'opposition à la loi de Jésus-Christ, et que, comme il le dit lui-même, son Évangile est bien plus pour les pauvres que pour les riches: *Pauperes evangelizantur* (Matth. XI); et c'est ce qui fait que le Sauveur ne peut s'empêcher de témoigner de l'étonnement en voyant la foi et la religion d'un centenier: *Audiens autem Jesus miratus est*. Ce n'est pas qu'il fût surpris en effet, puisque c'était lui-même qui opérait cette foi dans le cœur de cet homme par sa grâce; mais c'est que par cet étonnement extérieur il nous a voulu faire entendre, combien il est difficile que les grands du monde aient de la foi et de la religion.

*Si quotiescumque effunditur sanguis, in remissionem peccatorum funditur; debeo illum semper accipere, ut semper mihi peccata dimittantur. Qui semper pecco, semper habere debeo medicinam* (Ambros., de Sacram.).

*Accedere indigne horrendum judicium; non accedere ex notabili negligentia vel contemptu, damnabile est* (S. Bonav., de Praepar. ad missam, cap. 4).

*Quemadmodum frigida accessio periculosa est, ita nulla mysticæ illius cœnæ participatio pestis est et interitus* (S. Chrysost., hom. 24 supra 1 ad Cor.).

*Accipe quotidie quod quotidie tibi prosit; sic vive ut quotidie merearis accipere: qui non meretur quotidie accipere, post annum non meretur accipere* (S. Ambr., lib. v de Sacram., cap. 40).

*Vere fame conficitur quisquis cœlesti pane satiari non meretur* (S. Hieron., in Orat. Jerem.).

*Non est audacia sapius accedere ad dominicam mensam, sed indigne accedere* (S. Chrysost., hom. 3 supra 1 ad Timoth.).

*Non est parce prandendum, ubi cibum invenis Deum* (Pet. Cell., apud Bibl. Parr.).

*Nullus fictus accedat, nullus fucato animo tantis audeat mysteriis proximare ne condemnetur, et quod Judas sustinuit, patiatur* (S. Chrysost., Hom. de prodit. Judæ).

Le centenier fait connaître aux grands du monde deux grandes obligations, auxquelles leur état les engage s'ils veulent se sauver: une grande soumission, une grande dépendance à l'égard de Dieu qui est au-dessus d'eux, et une grande tendresse, une grande charité pour ceux qui sont au-dessous d'eux. Ces deux qualités sont ordinairement détruites par l'orgueil, qui suit presque toujours la grandeur du monde, et qui fait aisément oublier Dieu et le prochain; l'un par impiété et l'autre par mépris. Le centenier s'acquiesce parfaitement de ces deux devoirs: il adore Jésus-Christ, il fait gloire de l'appeler son maître, et il a toute la tendresse et toute la charité possible à l'égard d'un de ses serviteurs malade, pour lequel il sollicite la bonté du Sauveur. Faut-il qu'un idolâtre apprenne à des chrétiens leur devoir? Grands du monde, apprenez ici ce que vous devez à Dieu et à vos sujets, apprenez que vous ne serez jamais véritablement grands si vous n'avez ces deux choses: une grande soumission, à l'égard de Dieu qui est au dessus de vous, et une grande charité pour ceux dont Dieu vous a faits maîtres. Heureux si tout chrétiens que vous êtes, vous savez imiter ce capitaine païen!

I. Le Seigneur a accordé la grandeur à l'homme, mais il a voulu que l'homme de son côté joignît à sa grandeur l'humilité et la soumission. Il a fait l'homme grand par miséricorde, à condition que l'homme se ferait petit par justice, et celui-là sera le plus grand devant les hommes qui sera le plus humble devant Dieu: *Dominatur Excelsus in regno, et humillimum hominem constituet super eum* (Dan. IV). Ce fut l'admirable instruction que Samuel donna à Saül, qui pourtant ne la suivit pas pour son malheur. N'avez-vous pas été fait, lui dit-il, chef de toutes les tribus d'Israël, lorsque vous étiez petit devant vos yeux? Et n'est-ce pas pour cela que le Seigneur vous a choisi roi de son peuple? *Nonne cum parvulus esses in oculis tuis, caput in tribubus Israel factus es, unxit-*

que te Deus in regem super Israel (I Reg. XV).

Les grands de la terre ne sont pas toujours obligés de paraître humiliés, mais ils sont toujours indispensablement obligés d'être humbles, et le même Dieu qui leur commande de monter sur le trône pour s'élever au-dessus des autres, leur commande en même temps de se regarder à son égard comme les derniers de leurs sujets. La couronne que les rois portent sur la tête, est une marque qu'il y a un Dieu au-dessus d'eux; elle leur apprend que s'ils commandent à des hommes, qui sont moins qu'eux, Dieu leur commande de même et veut qu'ils soient encore plus petits devant lui, que les hommes ne sont devant eux. C'est l'avis que donne le Sage à tous les grands du monde: *Quanto magnus es, humilia te in omnibus (Eccles. c. XX)*. Plus vous êtes grands aux yeux des hommes, plus vous devez être petits aux yeux de Dieu; plus vous avez d'élevation, plus vous devez vous confondre vous-même; par la raison, dit le grand Apôtre, que vous n'avez rien que vous n'avez reçu de la pure miséricorde du Seigneur, et dès lors que vous l'avez reçu par miséricorde, vous devez reconnaître votre misère naturelle et rentrer dans le néant dont vous êtes sorti. Quels sentiments aurait de soi un homme que le pur caprice du hasard aurait tiré d'un état pauvre et misérable pour être élevé sur le trône? il est tout visible que cet homme ne pourrait se défaire de certains retours sur sa misère passée, et que cette grande fortune qu'il n'aurait point méritée lui donnerait plus de confusion secrète, qu'elle ne lui inspirerait d'orgueil. Telle doit être la pensée d'un grand; il est élevé, sinon par un effet du hasard, du moins par une conduite de la Providence dont il n'est pas plus le maître que du hasard; il n'a nullement mérité ni ses biens, ni ses richesses, ni ses dignités; c'est par un pur effet de grâce, c'est une miséricorde que Dieu ne lui devait pas: de lui-même il n'était que faiblesse, que misère et qu'infirmité, sa grandeur ne doit donc servir qu'à l'humilier et à le confondre devant son bienfaiteur.

Je rends grâces au Seigneur de ce qu'il m'a rendu le plus grand et le plus heureux roi de la terre: *Ego autem constitutus sum Rex ab eo (Psal. II)*. Il a étendu mon royaume et mes conquêtes jusqu'aux extrémités du monde: *Dabo tibi gentes hereditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ (Ibid.)*. J'ai dompté l'orgueil de mes plus fiers ennemis, et je les ai tous réduits en poussière: *Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos (Ibid.)*. O vous qui voulez donner à vos sujets des marques d'une parfaite grandeur, rois du monde! Puissances de la terre! écoutez cette maxime qui doit être la règle de votre bonheur; apprenez que vous ne serez jamais parfaitement heureux si vous ne rapportez toute votre grandeur à Dieu: *Et nunc, reges, intelligite, crudimini qui judicatis terram, servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore (Ibid.)*. Ainsi par-

lait le roi-prophète, persuadé qu'il était, que la crainte de Dieu est le seul fondement sur lequel les grands doivent appuyer toute leur puissance.

Il n'est pas difficile de remarquer que la vraie grandeur est toujours accompagnée de cette soumission et de cette dépendance envers Dieu, par la raison que la grandeur légitime, selon saint Paul, n'est qu'une espèce d'émanation et d'écoulement de la grandeur de Dieu même, qui par conséquent cesserait d'être, si elle cessait d'en dépendre. La fausse grandeur a un effet tout contraire: comme elle tire son origine de l'orgueil de l'homme, elle n'inspire que des retours vers l'homme même; et elle ne veut dépendre que de lui seul. Témoin ce malheureux prince qui ne voulait point reconnaître d'autre Dieu que soi, et qui disait insolemment: Qui est donc ce Dieu qui me peut obliger à lui obéir? *Quis est Dominus ut audiam vocem ejus (Exod. V)*? Témoin cet autre, également insolent dans sa grandeur, qui avait l'audace de dire: c'est moi qui ai fait toutes choses, et je me suis formé moi-même: *Manus nostra excelsa fecit hæc omnia, memetipsum feci (Ezech. XXIX)*. Et c'est ce qui rend ces faux grands du monde malheureux, par la raison que ne voulant dépendre que d'eux-mêmes, ils dépendent de toutes leurs passions, qui sont autant de bourreaux secrets qui les déchirent. Dieu est un maître qu'il est aisé de contenter; mais les passions sont des tyrans qu'on ne peut jamais satisfaire; et pour éviter une subordination douce et juste, on tombe dans une honteuse servitude et dans un cruel esclavage. Si Pharaon eût préféré Dieu à sa cupidité, s'il eût mieux aimé dépendre de lui que de son ambition, il n'eût pas été le plus malheureux de tous les rois. Lorsque David voulut suivre le penchant, ou plutôt l'empire de sa passion, il sentit qu'il était plus esclave que maître de soi, et il ne pouvait s'empêcher de se plaindre de son malheur; mais dès lors qu'il sut se rendre à Dieu par une légitime dépendance, il entra dans son premier bonheur. Je reconnais, disait-il, qu'en conservant la justice que je dois à mon Dieu et en adorant ses ordres secrets, j'ai joui d'une joie parfaite et d'un bonheur véritable: *Dilexisti justitiam, propterea unxit te Deus Deus tuus oleo lætitiæ (Psal. XLIV)*.

Mais pourquoi apporter ici d'autres exemples et d'autres raisons que l'expérience des grands du monde même? S'ils veulent avoir toute la probité et toute la bonne foi dont ils se piquent si fort, ils avoueront que leur grandeur leur a toujours été à charge, lorsqu'ils l'ont envisagée avec des yeux purement humains, et qu'ils s'en sont servis contre les ordres du Seigneur.

II. Dans quelque élévation que soient les grands, ils sont toujours hommes, et par conséquent ils ont besoin des hommes pour faire leur bonheur. Si la grandeur les éloigne de leurs sujets, il faut que la charité les en approche; par la raison que s'ils en demeureraient toujours éloignés, ils n'en pourraient

tirer aucun secours, et, n'en tirant aucun secours, il est tout visible qu'ils seraient malheureux. La véritable grandeur fait la même chose que la grandeur de Dieu. La grandeur de Dieu le rend le père, le maître et le juge des hommes : le père pour les nourrir, le maître pour les instruire, le juge pour les châtier et pour les punir. Telle est la grandeur chrétienne, elle rend les grands les pères, les maîtres et les juges de leurs sujets; il faut qu'ils aient la qualité de pères pour veiller aux nécessités de ceux qui leur sont soumis; il faut qu'ils aient la qualité de maîtres pour prendre soin de leurs mœurs; et il faut enfin qu'ils aient la qualité de juges pour les récompenser, ou pour les punir.

Il n'y a qu'à considérer le premier établissement des grandeurs, pour être convaincu que les grands doivent avoir des soins particuliers de leurs sujets. Si on le regarde du côté de Dieu, on comprendra aisément que dans l'ordre du gouvernement du monde, il n'a fait les grands que pour servir les petits, comme il n'a fait les petits que pour servir les grands, et qu'il a voulu que les riches et les puissants tinssent lieu de providence aux pauvres et aux faibles. Et si l'on envisage cet établissement du côté des hommes, il est tout visible que les serviteurs, en servant leurs maîtres, n'ont point d'autre but que de se faire en même temps des protecteurs et des pères. Les peuples chercheront un maître pour les gouverner, disait le prophète Isaïe, en prédisant les malheurs qui devaient arriver aux Juifs; ils prieront un homme d'être leur roi: *Princeps esto noster*, mais cet homme leur répondra qu'il n'est point médecin, qu'il n'a ni pain ni vêtement dans sa maison, et qu'ainsi il n'est pas propre à être roi: *Respondet, non sum medicus, et in domo mea non est panis neque vestimentum, nolite constituere me principem populi (Isai., c. III)*. Voilà une réponse bien surprenante: il s'agit d'être roi, et cet homme répond qu'il n'est pas médecin; on lui offre la possession de toutes sortes de richesses, et il répond qu'il n'a ni pain, ni vêtement: c'est un mystère qui nous apprend que les princes ne peuvent légitimement commander s'ils ne sont en quelque manière médecins pour ménager la vie de leurs sujets, et s'ils n'ont du pain, c'est-à-dire, s'ils ne sont leurs pères pour les nourrir. Vouloir donc être grand sans secourir les petits, ce serait renverser l'ordre établi par la Providence, et pécher contre la justice à l'égard du prochain, puisque les mêmes raisons qui prouvent que les sujets doivent par justice une parfaite obéissance à leurs maîtres, prouvent par conséquent que la même justice oblige ces maîtres de secourir et d'assister leurs sujets.

Dieu n'est pas seulement le père des hommes, il est encore leur maître pour les instruire, et pour leur apprendre le bien qu'ils doivent pratiquer, et le mal qu'ils doivent éviter. Tels doivent être les grands, qui tiennent la place de Dieu sur la terre à l'égard des peuples; il leur a commandé, non-seulement d'avoir soin de leurs besoins tempo-

rels, mais principalement de tout ce qui regarde la vie éternelle. C'est ce qui faisait, selon la belle remarque du grand saint Augustin, qu'autrefois les grands ne distinguaient point leurs sujets de leurs propres enfants dans les choses qui regardaient leur salut: *Omnibus familiæ suæ membris pari delectatione incumbabant (S. August.)*. Lorsqu'il s'agissait des choses temporelles, ils donnaient une juste préférence à leurs enfants qui devaient un jour prendre leur place; mais à l'égard des affaires du salut tout était égal.

Enfin pour être parfaitement semblables à celui qui est grand par excellence, les grands de la terre doivent être à l'égard de ceux qu'ils gouvernent, des juges comme lui, ou pour les châtier avec modération, ou pour les récompenser avec libéralité. Il est certain que la nature a fait tous les hommes égaux, ils naissent et meurent également: et toute la différence qui est entre eux, c'est le péché qui l'a établie; s'il n'y avait point de péché, il n'y aurait point eu de châtimens à ordonner, et ainsi l'on n'aurait pas besoin de juges; puis donc que c'est la peine due au péché qui a donné aux grands le pouvoir de juger les autres, ils doivent s'en servir avec beaucoup de modération, et adoucir les châtimens autant que la justice le peut permettre. On étend les grâces, mais on resserre et on modère toujours les peines.

La même justice qui oblige les grands à punir avec modération, les engage à récompenser avec libéralité; ils doivent toujours prendre Dieu, dont ils tiennent la place, pour modèle; quelque peu que l'on fasse pour lui il le rend au centuple; et quelque fidélité qu'on ait à le servir, il en a toujours beaucoup davantage à récompenser.

Voilà les sentiments qu'inspire pour le prochain la grandeur qui vient de Dieu, et c'est en même temps ce qui rend les grands heureux. Car s'ils agissent comme des pères, ils trouvent dans leurs sujets un amour et une tendresse d'enfants qui se sacrifieraient pour eux. S'ils ont une bonté de maîtres, ils jouissent eux-mêmes des vertus qu'ils leur enseignent, et ils ont la satisfaction de se faire craindre à proportion qu'ils font craindre et révéler Dieu. Enfin, s'ils agissent toujours avec équité et avec justice, ils rencontreront des personnes, qui de sujets libres se feront esclaves pour les servir avec un attachement inviolable. Au contraire, la grandeur, qui est sans bonté et sans charité, ne faisant que des tyrans, des impies et des injustes, réduit ceux qui la possèdent dans le plus malheureux de tous les états: haïs, méprisés de tout le monde, exposés sans cesse à l'horreur de leur propre conscience, ils ont le déplaisir d'avoir en même temps une cruelle guerre avec Dieu, avec leurs sujets, et avec eux-mêmes.

Maîtres cruels et impitoyables, qui maltraitez ceux qui vous servent; et qui ne pensez ni à leur salut, ni à leurs besoins temporels, et qui vous nourrissez de leurs travaux sans jamais les récompenser, craignez

que Dieu, qui est votre maître souverain, ne vous traite comme vous les traitez! Qu'il ne vous abandonne comme vous les aban-

donnez, et que par une juste punition il ne vous prive de ses récompenses éternelles!

## SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Ne sequaris in fortitudine tua concupiscentiam cordis tui, et ne dixeris : Quis me subiciet propter facta mea? Deus enim vindicans vindicabit (Eccles., V).*

*Non est major illo qui timet Deum (Eccles., X).  
Oculi sublimes hominis humiliati sunt, et incurvabitur altitudo virorum. exaltabitur autem Dominus solus (Is., I).  
Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi flos agri. Exsiccatum est fœnum, et cecidit flos, quia Spiritus Domini sufflavit in eo (Is., XL).*

*Horrende et cito apparebit vobis, quoniam judicium durissimum in iis qui præsunt, fiet (Sap., VI).*

*Ne dederis maculam in gloriam tuam (Eccles., XXXIII).*

*Dives autem in humilitate sua, quoniam sicut flos fœni transibit. Exortus est enim sol cum ardore, et arefecit fœnum, et flos ejus decidit, et decor vultus ejus deperit : ita et dives in itineribus suis marcescit (Jac. I).*

*In mansuetudine opera tua perfee, et super hominum gloriam diligeris (Eccles., III).*

## SENTENCES DES PÈRES.

*Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus, timentes autem Dominum magnificat : ergo ut sine personâ excepti ne nullus nobis qui malignus est, debet esse ; ita et sine exceptione personæ omnis qui Dominum metuit, honorandus est (S. Hilar. in Psal. II).*

*Ostendit diabolus omnia regna terræ in momento temporis : bene in momento, quia diuturna esse nequeunt (S. Ambros., c. V, de Abel et Cain).*

*Ille clarus, ille sublimis, ille nobilis, ille tunc integram nobilitatem suam putet, si deditur servire vitis, et ab eis non superari (S. Chrysost. super Matth.).*

*Nulla inquam de generis nobilitate proponas, nec cit enim religio nostra personas, nec conditiones hominum, sed animas inspicit (S. Hier. Ep. ad Celantiam).*

*Cur te jactas de generis nobilitate? nunquid omnium nascendi conditio una est? nunquid moriendi una conclusio? (S. Aug. Sermon. XLVIII ad Fratres).*

*Mansuetudo omni diademate se possidenti est utilior, et omni claritudine et gloria conducibilior (S. Chrys. Hom. XXXIV).*

## SERMON IV.

## POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

Troisième dessein. — *Les chrétiens ont droit sur le royaume du ciel : 1° comme chrétiens ; 2° comme enfants de Dieu ; 3° comme héritiers du ciel. Le péché leur fait perdre ce droit. Ils seront traités comme des infidèles parce qu'ils ont été des chrétiens sans foi. Ils seront traités comme des esclaves, parce qu'ils ont été des enfants sans amour. Ils seront traités comme des proscrits, parce qu'ils ont été des héritiers indignes.*

*Multi ab Oriente et ab Occidente venient, filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.*

*Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (S. Matth., ch. VIII).*

Quelque grande que soit la perte que l'on fait, on a toujours quelque sujet de consolation, lorsqu'on peut dire qu'on ne se l'est point attirée par sa faute ; mais les chrétiens ne pourront avoir la satisfaction d'apporter aucune excuse, lorsqu'ils seront assez malheureux de perdre le royaume qui leur était

destiné, ainsi qu'ils en sont menacés dans l'Évangile de ce jour.

On peut s'excuser sur deux choses, sur l'ignorance, et sur l'impuissance. Les chrétiens ne pourront pas dire qu'ils ont perdu le ciel par ignorance, puisqu'ils ont été environnés de lumières ; ils ne pourront pas s'excuser sur l'impuissance, puisqu'ils ont reçu tant de grâces et tant de secours. Trois grands titres leur donnent un légitime droit sur le royaume du ciel : 1° le titre de chrétiens ; 2° le titre d'enfants de Dieu ; 3° le titre d'héritiers du ciel ; mais comme ils perdent ces trois qualités, il ne faut pas s'étonner s'ils perdent tout leur droit sur le paradis. 1° Ils seront traités comme des infidèles parce qu'ils ont été des chrétiens sans foi ; 2° ils seront traités comme des esclaves parce qu'ils ont été des enfants sans amour ; 3° ils seront traités comme des proscrits, parce qu'ils ont été des héritiers indignes.

1. Quoiqu'il semble que ce soit un paradoxe de dire qu'un chrétien soit sans foi, il est néanmoins très-vrai qu'il y a beaucoup de chrétiens qui n'ont point de foi. Ce sont des chrétiens de comédie, dit Tertullien :

Ne vous abandonnez pas dans votre grandeur à vos passions déréglées, et ne dites pas : Qui pourra me faire rendre compte de mes actions? car Dieu immanquablement en tirera vengeance.

Rien n'est plus grand qu'un homme qui craint Dieu.

Les hommes superbes seront humiliés, l'élévation des grands sera abaissée, et le Seigneur seul paraîtra grand.

Les plus grands hommes ne sont que comme ces herbes, ou comme ces fleurs passagères des champs. L'herbe s'est séchée et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle.

Le Seigneur se fera voir dans peu aux grands du monde d'une manière étonnante, parce que ceux qui commandent aux autres seront jugés avec une extrême rigueur.

Ne ternissez votre gloire et votre grandeur par aucun péché.

Que le riche se confonde dans son véritable abaissement, parce qu'il passera comme la fleur de l'herbe ; car comme à l'ardeur du soleil l'herbe se sèche, la fleur tombe, et tout ce qui paraissait de beau se sèche et se perd. Ainsi le riche séchera et se flétrira dans ses vices.

Faites toutes vos actions avec douceur, car rien au monde ne donne plus de gloire et ne gagne plus les cœurs que la douceur.

Puisque le roi prophète a dit que le méchant a été réduit au néant en la présence du Seigneur, et qu'au contraire Dieu élève ceux qui le craignent, il faut conclure que tout homme sans exception qui est méchant, doit passer pour un néant dans notre esprit, et que celui qui craint Dieu mérite toute sorte de gloire et de vénération.

Le démon montre à Notre-Seigneur, en un moment, tous les royaumes de la terre. L'Écriture dit fort bien en un moment, parce que la durée des grandeurs du monde ne peut être fort longue.

Celui-là est véritablement grand, et s'est acquis une parfaite gloire, qui n'est pas esclave de ses passions, et qui est exempt de péché.

Ne vous préférez à personne, à cause de votre élévation et de votre noblesse. La religion de Jésus-Christ ne regarde point les conditions des hommes, elle ne regarde que les âmes.

On n'a pas plus droit de se glorifier de sa naissance que de sa mort, puisque nous naissons et que nous mourons tous de la même manière.

La douceur sert plus à un roi que sa couronne, et rien ne lui procure tant de gloire.

*Mimi christianorum nomen affectant (Tertullian.).*

Je remarque trois sortes de chrétiens : 1° il y en a qui ont une foi curieuse ; 2° il y en a qui ont une foi lâche ; 3° il y en a qui ont une foi éteinte et mourante ; tous ces chrétiens sont sans foi. Combien y a-t-il aujourd'hui de personnes qui veulent faire de la foi une science humaine ; on examine tout, on cherche des preuves de tous les mystères ; et l'on veut soumettre à la raison des choses qui de leur nature sont au-dessus de la raison. Les premiers chrétiens, dit Tertullien, savaient mourir, mais ils ne savaient pas disputer : *Sciebant mori et non disputare (Ibidem.)*. Aujourd'hui nos chrétiens savent disputer et non pas mourir : *Sciunt disputare et non mori*.

La foi n'est autre chose que la raison divine, qui est substituée en la place de la raison humaine. Il faut que celle-ci soit parfaitement soumise à la première. La raison humaine, dit Guillaume, évêque de Paris, avait été affaiblie par le péché, elle ne pouvait plus rien comprendre ; Dieu a donné la foi à l'homme pour réparer cette raison presque éteinte ; il faut donc que la foi lui tienne désormais lieu de raison, et qu'il ne suive que ses lumières. La foi des chrétiens de notre siècle malheureux n'est pas moins lâche et timide que curieuse ; dès qu'il y a la moindre peine à souffrir, et le moindre danger à courir, on ne se souvient plus qu'on est chrétien. La foi nous oblige nécessairement à être tout prêts à souffrir le martyre, si l'occasion s'en présentait, et s'il s'agissait de soutenir la vérité de notre religion. La foi, dit Tertullien, a une liaison particulière avec le martyre : *Debitricem martyrii fidem (Ibidem.)*. Qui ne peut souffrir la mort, ne mérite pas même le nom de chrétien, *Christianum nomen non meretur, qui mortem timet (Ibid.)*.

Hélas ! si nous n'avions pas le bonheur de vivre sous un prince si chrétien : si Dieu permettait qu'il arrivât une cruelle persécution dans le christianisme ; s'il y avait, comme autrefois, des roues dressées, des échafauds élevés, et des feux allumés pour tourmenter les chrétiens, oserais-je dire ce que je pense et ce que vous pensez vous-même ? De mille y en aurait-il deux qui allassent défier la rage des bourreaux, et qui se jetassent au milieu des supplices ? Il n'est plus besoin maintenant de persécution pour nous rendre infidèles ; la moindre tentation, un plaisir d'un moment, une petite espérance, quelque argent, quelques promesses nous font succomber.

Enfin, la foi de la plupart des chrétiens est une foi morte, parce qu'elle est sans bonnes œuvres : *Fides sine operibus mortua est (Jac., III)*. La foi de ce temps n'est plus qu'un cadavre de foi : *Cadaver fidei*. Si, selon l'Apôtre, il faut juger de la foi par les bonnes œuvres, quelle foi y a-t-il dans le monde ? *Filii regni ejicientur*. Il est donc bien juste que ces chrétiens sans foi soient traités comme des infidèles, puisqu'ils ont vécu en infidèles.

Ah ! mon Dieu ! disait un grand saint, ne me jugez pas selon ma foi : *Ne me judices secundum fidem meam*. Je crois qu'il y a un enfer, et je ne le crains pas ; je crois que Dieu me voit, et je l'outrage ; je crois que Jésus-Christ a souffert la mort pour moi, et je méprise son sang et ses grâces. Ah ! mon Dieu, ne me jugez pas selon ma foi.

II. La qualité d'enfants de Dieu ne servira encore qu'à condamner davantage les chrétiens. Premièrement, en cette qualité d'enfants de Dieu ils ont eu plus de faveurs. Secondement, ils ont eu plus de lumières. Troisièmement, ils ont eu plus de secours. Ce sont trois sources de condamnation pour eux.

Aucun de nous n'avait mérité le glorieux titre d'enfant de Dieu ; c'est une pure faveur, un pur effet de sa bonté ; si nous en abusons, quelle punition ne méritons-nous pas ? Ah ! si les barbares, si les Turcs avaient eu ce bonheur, ils aimeraient Dieu et ils le serviraient, et, misérables que nous sommes, après une faveur si extraordinaire et si peu méritée, nous n'aimons pas Dieu ; c'est peu, nous le haïssons, nous l'outrageons.

Secondement, les chrétiens ont reçu plus de lumières, puisqu'ils sont appelés par le Saint-Esprit des enfants de lumière : *Ut filii lucis ambulate (Paul., Ephes., V)* ; et c'est pour cela que le baptême est appelé un sacrement de lumière : *Sacramentum illuminationis*. Si les chrétiens s'aveuglent au milieu de toutes ces clartés divines, ils méritent bien d'être ensevelis dans les ténèbres de l'enfer : *Mittentur in tenebras exteriores*.

Troisièmement, ils ont eu plus de secours : tant de sacrements, tant de bons exemples, tant de prédications, en un mot, tant de grâces intérieures et extérieures, seront autant de choses qui les feront chasser comme des enfants indignes du royaume, puisqu'ils ont été sans retour et sans reconnaissance : *Filii regni ejicientur*.

III. Le titre d'héritier du ciel condamnera aussi le chrétien et ne servira qu'à le faire chasser. La qualité de chrétien et d'enfant de Dieu nous donne trois droits sur le royaume du ciel. Le premier est celui que Jésus-Christ nous a acquis aux dépens de son sang ; le second est établi sur nos bonnes œuvres, et le troisième sur ce que nous sommes les membres de Jésus-Christ qui est notre chef.

Le Sauveur nous a acquis un droit par son sang, et nous le méprisons ce sang adorable, nous le répandons encore par nos péchés, il est donc juste que nous perdions ce premier droit que nous avons au ciel. Secondement, nous ne pratiquons aucune œuvre de vertu, nous renonçons donc au droit qui est fondé sur les bonnes œuvres. Troisièmement, la qualité de membres nous apprend que nous ne pouvons entrer dans le ciel que comme le chef y est entré ; il n'y est entré qu'en souffrant, et nous ne cherchons que les plaisirs. Voilà donc tous nos droits perdus : *Filii regni ejicientur*.

Mon Dieu! faites-nous connaître ce que vaut la récompense éternelle que vous nous avez promise, et nous mépriserons bientôt tout ce qui nous empêche d'aller à vous. Déchirez, Seigneur, déchirez ce voile fatal que

notre cupidité nous met devant les yeux et dès lors que nous pourrons vous voir et vous connaître, il nous sera bien facile de vous aimer et de n'aimer que vous.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Qui non credit jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei; qui credit in Filium habet vitam æternam, qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum (Joan. III).*

*Si non credideritis quia ego sum, morientini in peccato vestro (Joan. VIII).*

*Qui incredulus est, non erit recta anima ejus in semetipso, justus autem in fide sua vivet (Habac. II).*

*Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere (Joan. VIII).*

*Filii Sion inclity, et amicti auro primo : quomodo reputati sunt in vasa testea, opus magnum figuli (Thren. IV) ?*

*Reliquistis me et coluistis Deos alienos : idcirco non addam ut ultra vos liberem : ite et invocate Deos quos elegistis, ipsi vos liberent in tempore angustie (Judic. X) !*

#### SENTENCES DES PERES.

*Non conscientiam servat qui Deo fidem non servat (S. Chrys. Hom. XXXII super Matth.).*

*Nihil deterius esse potest quam velle divinas res humana ratione discernere atque metiri. Ita enim ex fidei fundamento decidit, longo errore jactatur vagus, et a luce descendit (S. Chrys. Hom. II).*

*Qui per fidem ambulat, Deo præsens est : qui autem ambulat per speciem aetæ sæculo, peregrinatur a Domino (S. Ambros. in Psalm. CXVIII).*

*Non decet christianum sæculi lucris inhiare, cui promissum est regnum cælestes (S. August. Serm. 2. Dom. 2).*

*Frustra appellamur Christiani, si imitatores non sumus Christi (S. Leo. Serm. 5 de Nat. Dom.).*

*Qui propter beatitudinem sempiternam quæ post hanc vitam sanctis promittitur, vult fieri christianus, ut in regnum æternum intret cum Christo, vere christianus est (S. Aug. de Catech. rud.)*

### SERMON V.

#### POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES.

Premier dessein.—*La nature, la politique et la raison, nous portent à la vengeance de nos ennemis. La nature nous inspire la vengeance par les passions qu'elle excite; Jésus-Christ, comme notre chef, corrige cette nature. La politique nous y porte par notre intérêt; Jésus-Christ, comme notre roi, règle cette politique. La raison nous excite par la justice qui paraît dans la vengeance; Jésus-Christ, comme notre maître, réforme cette raison.*

*Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.*

*Et moi, je vous dis, aimez vos ennemis (S. Matth., ch. V).*

Le grand Augustin a eu un juste sujet de dire que le nouvel amour que le Fils de Dieu a apporté sur la terre, a donné une nouvelle étendue au cœur de l'homme : *Latitudinem charitas fecit (S. Aug.)*. Ce cœur était auparavant fort resserré et ses bornes étaient fort étroites; Dieu y avait un peu de place, le prochain n'y en avait presque point, et les ennemis n'y en avaient point du tout, ou s'il y avait quelque place pour eux, elle n'était occupée que par la haine et par la vengeance; mais enfin ce feu sacré que le Sauveur est venu apporter sur la terre, a tiré le cœur de

celui qui n'a pas de foi à l'égard de Dieu n'a pas de conscience à l'égard des hommes.

Il n'y a rien de plus dangereux que de juger des choses de Dieu par les raisonnements humains : car, dès lors que nous ne sommes plus appuyés sur le fondement de la loi, nous tombons dans l'égarément et dans l'instabilité de l'erreur, et nous sommes abandonnés de la vraie lumière.

Quiconque marche par la foi est présent à Dieu, au lieu que celui qui, en cette vie, se s'attache qu'aux apparences des choses visibles, est proprement habitant du monde, et comme étranger et éloigné de Dieu.

Un chrétien doit peu s'attacher aux biens de la terre, puisque le royaume du Ciel lui est promis.

C'est en vain que nous nous appelons chrétiens, si nous n'imitons pas Jésus-Christ.

Celui-là est véritablement chrétien, qui souhaite le repos éternel et qui veut entrer dans le royaume du Ciel comme Jésus-Christ y est entré.

sa petitesse, et lui a donné assez d'étendue pour y recevoir et ses amis et ses ennemis.

*Je vous dis, aimez vos ennemis.* Cette façon de parler pleine d'autorité, dont le Fils de Dieu s'est servi dans cette rencontre, serait une chose insolente dans un homme, et rien ne marquerait plus le ridicule orgueil de ce philosophe païen que cette parole impérieuse : *Je l'ai dit*; mais rien n'est plus juste dans la bouche de Jésus-Christ qui, étant la vérité souveraine, ne peut tromper ni être trompé; *il l'a dit, c'est assez : Ego dico vobis* : Je vous dis, aimez vos ennemis.

Le Fils de Dieu renferme trois qualités dans lui-même, qui détruisent pleinement tous les motifs qui entretiennent dans nos cœurs la haine de nos ennemis. Ces motifs principaux sont : la nature, la politique et la raison. La nature nous porte à haïr nos ennemis par les passions qu'elle excite, la politique par notre intérêt qu'elle y mêle, et la raison par la justice qu'elle trouve dans la vengeance. La nature soulève le cœur, échauffe le sang et enflamme les yeux et le visage de colère; la politique nous persuade que de ne pas se venger, c'est s'attirer tous les jours de nouveaux affronts, et la raison nous dit qu'il n'est pas moins juste de rendre le mal pour le mal, que de rendre le bien pour le bien. Le Fils de Dieu détruit ces trois motifs de haïr ses ennemis par trois grandes

qualités qu'il possède. Premièrement, il est le chef de tous les hommes; secondement, il est le roi de tous les hommes; en troisième lieu, il est le maître de tous les hommes. Il appartient au chef de régler la nature, il appartient au roi de régler la politique et il appartient au maître de réformer la raison.

La nature nous inspire la vengeance par les passions qu'elle excite; Jésus-Christ comme chef corrige cette nature. La politique nous y porte par notre intérêt; Jésus-Christ comme roi règle cette politique. La raison nous excite par la justice qui paraît dans la vengeance; Jésus-Christ comme maître réforme cette raison. Voilà trois vérités dignes de toute l'application d'un chrétien.

#### PREMIER POINT.

I. Si nous considérons l'homme selon les sentiments de la nature corrompue avant la venue de Jésus-Christ, nous serions peut-être obligés d'avouer que son cœur le portait, par une espèce de nécessité, à haïr ses ennemis; puisque le même mouvement naturel qui fait que nous nous aimons nous-mêmes, fait aussi que nous n'aimons pas ceux qui nous sont contraires et qui nous veulent détruire. Mais le Fils de Dieu a changé cette nature en se faisant le chef de tous les hommes, et les réunissant tous, comme autant de membres dans un même corps, il les met dans la nécessité de s'aimer les uns les autres et de se faire du bien, et l'un ne saurait nuire à l'autre, sans se nuire en même temps à soi-même.

Ce qui se passe dans le corps naturel, se doit passer dans le corps mystique. La main sert et aime le cœur, le cœur aime le bras et le fait agir; et un membre ne saurait détruire l'autre, sans se détruire du même coup. Il en est ainsi du corps du christianisme; tous les chrétiens, dit saint Paul, sont autant de membres d'un même corps, dont Jésus-Christ s'est fait le chef en se faisant homme: *Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra* (Rom. XII); ils doivent donc se rendre les mêmes offices que les membres d'un même corps; ils doivent s'aimer, se faire du bien, s'aider, se donner des secours mutuels; et il est impossible qu'un chrétien puisse vouloir du mal à son frère, sans qu'il s'en procure à soi-même; et il ne le peut haïr sans se haïr soi-même.

Jésus-Christ, par son incarnation, a fait changer de nature aux hommes, en leur ôtant le malheureux chef qu'ils avaient, qui ne leur inspirait que de la division, et qui les portait à la révolte et à la sédition; témoin les enfants d'Adam: le frère ne peut souffrir le frère, et ne cherche qu'à l'assassiner. Le Fils de Dieu a, dis-je, détruit ce chef de haine et de vengeance, et il s'est lui-même fait notre chef pour nous obliger de nous aimer les uns les autres, et pour nous réunir dans sa personne: *Per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus* (Coloss., I). Ainsi, vindicatif! tu ne peux blesser ton ennemi que tu ne te blesses toi-

même; si tu ne l'aimes pas, aime-toi du moins, et ne te détruis pas en le détruisant.

Le Fils de Dieu allant à la mort fit une prière à son Père; il lui demanda pour toute grâce que les fidèles fussent unis ensemble par l'union la plus intime: *Ut sint consummati in unum* (Joan. XVII). Pourquoi cela, mon Sauveur? *Ut cognoscat mundus quia tu me misisti* (Ibidem); afin que le monde connaisse que je suis véritablement envoyé de Dieu. Ah! Seigneur, s'il n'y avait point d'autre marque de votre divinité et de votre mission que la charité et l'union des chrétiens, Juifs! vous auriez raison de dire que le Fils de Dieu n'est pas encore venu; s'il n'y avait point d'autre témoignage de votre incarnation que cet amour mutuel des hommes, infidèles, idolâtres! vous auriez sujet de ne pas reconnaître Jésus-Christ pour votre Dieu, puisqu'il n'y a aujourd'hui que de la haine et de la division dans le monde. Il ne tient donc pas à vous, malheureux vindicatifs, que Jésus-Christ ne soit pas reconnu et adoré comme Dieu, puisque vous empêchez l'effet de son incarnation et que vous détruisez sa qualité de chef par laquelle il réunit tous les hommes en lui.

Le prophète Job, étant persécuté de ses ennemis, ne faisait qu'un seul souhait, pour étouffer dans son cœur tous les sentiments de haine et de vengeance: *Pone me juxta te et cujusvis manus pugnet contra me* (Job). Seigneur! mettez-vous auprès de moi, et mon cœur ne sera point ému au milieu de mes plus grands ennemis. Ce qui était un souhait dans ce prophète s'est accompli dans les chrétiens d'une manière bien plus avantageuse. Non-seulement le Fils de Dieu se met auprès de nous, mais même il s'unit à nous intimement; puisque étant notre chef, nous avons avec lui la même union qu'ont les membres avec la tête. C'est pour cela que le roi prophète invite tous les hommes à mettre leurs cœurs aux pieds du Seigneur, et de les unir tous ensemble: *Effundite coram eo corda vestra* (I. LXI). Que fait donc le vindicatif? il veut avoir un cœur particulier; il ne veut point d'un Dieu pour chef; semblable à ces cruels Juifs: *Nolumus hunc regnare super nos*. Il veut haïr son frère et s'en venger. Mais, misérable! tu as beau faire, le coup dont tu le frapperas blessera ton propre cœur, selon ces paroles terribles du prophète: *Effunde frameam, et conclude adversus eos qui persequuntur me* (Psal. XXXIV); renversez, Seigneur, l'épée de mes ennemis; faites qu'ils en tournent la pointe contre eux-mêmes, et qu'ils se percent en me voulant blesser. Concluons donc de ce raisonnement que Jésus-Christ comme chef a réformé cette nature dérégulée; et qu'au lieu qu'autrefois elle nous portait à la vengeance, maintenant elle nous porte au pardon et à l'amour de nos ennemis. Ainsi vous ne sauriez demeurer dans la haine de votre frère, ni conserver un esprit d'inimitié et de vengeance, que vous ne soyez en même temps et déraisonnables et infidèles. Déraisonna-



bles, puisque vous ne suivez pas les justes mouvements de la nature; infidèles, puisque vous ne reconnaissez pas Jésus-Christ pour votre chef. Ah! écoutez du moins les plaintes que ce chef blessé vous fait. Je vous avais unis par ma grâce, par mon sang qui avait servi comme de ciment et de chaîne pour vous joindre, et pour vous réunir en ma personne. Ah! ne soyez pas assez barbares pour m'arracher cette unité qui m'est si chère. N'est-ce pas assez que tant d'hérétiques brisent ce lien? faut-il que ceux qui font profession de m'honorer et de m'obéir, me divisent moi-même d'avec moi-même, en me déchirant en la personne de leurs frères qui sont mes membres?

Vous voyez comme Jésus-Christ, en qualité de chef, a corrigé la nature qui inspirait la vengeance. Voyez, maintenant, comme en qualité de roi il règle la politique.

II. Il n'est pas d'une sage politique de ne se point venger, dit un vindicatif. Quoi! je pardonnerai une injure qui m'en attirera mille autres? quoi! j'aimerai mon ennemi, et cet amour que j'aurai pour lui ne servira qu'à autoriser sa haine? non, il faut arrêter le cours de sa malice; on sera plus réservé à m'offenser, quand on saura que la vengeance suit de près les outrages qu'on me fait. Agir de la sorte serait peut-être une bonne politique sous un prince païen; mais le Fils de Dieu, ce roi pacifique, ce prince d'union et de paix réforme cette fausse politique; et, au lieu de faire trouver l'intérêt dans la vengeance, il le fait trouver dans le pardon des ennemis.

La politique ne peut avoir que trois motifs dans la vengeance: le premier est de mettre son ennemi en état de ne plus nuire; le second est de punir celui dont on est offensé, et le troisième est de réparer l'affront et la honte qu'on a reçus. Jésus-Christ renverse cette politique du monde par une politique chrétienne qui fait trouver dans le pardon des injures les mêmes avantages que l'on cherchait inutilement dans la vengeance.

Le Sage nous l'a bien dit, que rien n'arrête plus la colère et la malice de notre ennemi, que la douceur et l'amour que nous lui marquons: *Responsio mollis frangit iram* (Prov. XV). Aimer celui qui nous hait, c'est le forcer à nous aimer; de même que haïr celui qui nous aime, c'est l'obliger à nous haïr. C'est ce que disait l'Apôtre aux Romains: Faites du bien à votre ennemi, témoignez-lui de l'amour, vous le désarmerez, et il rougira de honte de vous avoir fait du mal: *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum, si sitit, potum da illi; hoc enim facies carbones ignis congeres super caput ejus* (Rom. XII). Dieu a attaché cette efficace au pardon d'une injure, d'arrêter le cours des autres, et pardonner chrétiennement à un ennemi, c'est dès lors s'en faire un véritable ami. L'exemple de David est une grande preuve de cette vérité. Saül le persécutait depuis longtemps de la plus injuste et de la plus cruelle manière; il le haïssait jusqu'à

souhaiter de le tuer de sa main; il lui avait dressé une infinité d'embûches; enfin, il n'avait point d'autre vue que de le faire périr. David l'aimait toujours malgré toute sa haine, il lui rendait tous les bons offices qu'il pouvait, et l'ayant rencontré seul sans armes et hors d'état de se défendre, il étouffa tous ses ressentiments, et il lui fit voir que pouvant aisément se venger, il était fort éloigné de le faire. Seigneur! lui disait-il, qui suis-je pour mériter votre colère? Vous êtes un grand roi, et je ne suis qu'un misérable ver de terre: *Quem persequeris, rex Israel? quem persequeris? carnem mortuum persequeris, et pulicem unum* (I Reg. XXIV). Cette modestie et cette douceur arracha toute la haine du cœur de Saül; il ne regarda plus David comme son ennemi; il l'embrasse et il l'appelle son cher fils: *Et dixit Saül; numquid vox hæc tua est, fili mi David* (Ib.)? Quel étrange changement! celui qui ne pouvait pas même entendre parler de David lui parle de la manière du monde la plus tendre. Ce n'est pas assez, Saül pleure de regret d'avoir persécuté David: *Et levavit Saül vocem suam et flexit* (Ibid.); il s'accuse et se condamne soi-même, et au contraire, il loue celui qu'il accusait: *Justior tu es quam ego; tu enim tribuisti mihi bonum, ego autem reddidi tibi mala* (Ibid.). Et enfin il lui promet une éternelle paix. Telle est la vertu du pardon des injures et de l'amour des ennemis, de les rendre amis, et de faire cesser leur persécution.

La seconde chose que prétend un vindicatif est que son ennemi soit puni. Or, il est visible que votre ennemi n'est jamais, ni plus justement, ni plus rigoureusement puni que lorsque vous lui pardonnez, par la raison que Dieu s'est chargé lui-même du soin de le punir, si vous en laissez à lui seul la juste vengeance. *Scriptum est, mihi vindicta et ego retribuam* (Rom. XII). Au contraire, si vous voulez punir votre ennemi, vous serez puni vous-même, et vous ferez en même temps deux grands ennemis, Dieu et votre frère.

Pour ce qui est de la honte que l'on craint en pardonnant, c'est une illusion bien grossière: Dieu ne met-il pas toute sa gloire à pardonner? c'est un effet de sa grandeur, dit le Sage: *Misereris omnium quia omnia potes* (Sap., II). Si Dieu en fait sa gloire, pourquoi l'homme n'en fera-t-il pas de même? Pouvons-nous croire que ce qui est glorieux à Dieu soit honteux pour nous? D'ailleurs, c'est assez que Dieu commande une chose pour y attacher de la gloire; il nous commande de pardonner, il ne peut pas nous commander des choses qui tournent à notre honte. Obéir à Dieu, c'est le glorifier; et le glorifier, c'est se procurer à soi-même la plus grande gloire: *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum; qui autem contemnunt me, erunt ignobiles* (II Reg., I). C'est ainsi que la divine politique du Sauveur nous oblige à pardonner les injures. Faisons voir maintenant que Jésus-Christ, comme maître, réforme la raison.

III. La raison nous porte à la vengeance:

premièrement, en nous faisant voir l'exemple des personnes d'esprit et de cœur, qui ne savent ce que c'est de souffrir une injure; secondement, en nous représentant que les suites de la vengeance nous seront toujours avantageuses; que la guerre est le seul moyen pour arriver à la paix; et que le grand secret, pour n'avoir point d'ennemis est de savoir bien les punir.

Le Fils de Dieu réforme cette raison: premièrement, en opposant son exemple à l'exemple du monde. S'il y a un exemple à suivre, il est visible que l'on doit plutôt suivre l'exemple d'un Dieu, que l'exemple des hommes. Jésus-Christ a pardonné les plus cruelles injures, il a aimé ses plus mortels ennemis. Raison humaine je ne vous écoute plus! je n'ai point d'autre exemple à suivre que celui d'un Dieu. Si une troupe grossière et populaire faisait une chose, et qu'un roi commandât le contraire et en donnât publiquement l'exemple, ne serait-il pas de la raison de pratiquer ce que ce prince ferait, et de ne pas imiter ces gens grossiers? Le monde dit qu'il faut se venger, mais Dieu dit le contraire; les mondains pratiquent cette maxime, mais Jésus-Christ la condamne; qui doit l'emporter dans notre raison de l'exemple du Fils de Dieu, ou de l'exemple du monde?

J'avoue que je ne comprends pas comment un chrétien qui adore un Dieu, qui a voulu être crucifié pour le salut de ses plus mortels ennemis, peut concevoir le moindre mouvement de vengeance? Idolâtres, païens! vengez-vous, je n'en suis pas surpris, l'exemple des faux dieux que vous adorez vous y engage? Juifs! vengez-vous, cela ne me surprendra pas; vous ne reconnaissez pas pour votre Dieu Jésus-Christ sur la croix pardonnant à ses ennemis. Mais qu'un chrétien, qui sait que celui qu'il reconnaît pour son Dieu a aimé ses ennemis jusqu'à mourir pour

eux; qu'un chrétien, dis-je, se venge, c'est un monstre pour moi, c'est une chose que je ne conçois pas; chrétien! ou cesse de haïr ton ennemi, ou cesse d'adorer Jésus-Christ crucifié; je n'y vois pas de milieu.

Le Fils de Dieu corrige donc notre raison en détruisant par son propre exemple ce vain prétexte de l'exemple du monde; il la corrige encore, en nous persuadant que la vengeance ne peut avoir que des suites malheureuses pour nous, et qu'elle nous engage dans un malheur éternel. Dieu a absolument attaché la grâce et son paradis au pardon des injures, et l'enfer à la vengeance. Pardonnez, le Seigneur vous pardonnera: si vous ne pardonnez pas, vous n'obtiendrez jamais ni grâce, ni pardon, ni miséricorde de lui. Terrible suite de la vengeance! Si je hais mon ennemi, Dieu me haïra; si je le punis, Dieu me punira; mais avec cette épouvantable différence, que je ne puis punir mon ennemi qu'en passant et fort légèrement, et que Dieu me punira dans toute la rigueur de sa justice pendant une éternité.

Ne dites pas qu'un jour vous pardonneriez à votre ennemi quand la mort vous y obligerait; car enfin puisqu'il est absolument nécessaire de pardonner un jour pour éviter l'enfer, pourquoi ne pas pardonner dès maintenant? C'est cette raison qui faisait dire au Sage, que la pensée de la mort étouffait en nous la haine et la vengeance: *Memento novissimorum et desine inimicari* (Eccles., XXVIII). Lorsqu'on pense à la mort, on pense bien plus à éviter les vengeances du Seigneur, qu'à se venger; et quand on craint la juste punition de Dieu, on pense peu à punir les autres: *Memorare timorem Dei, et non irascaris proximo* (Ibid.). Le grand et l'unique moyen pour obtenir miséricorde au jugement de Dieu, est de faire miséricorde en cette vie.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam et peccata illius servans servabit* (Ecc. XXVIII).

*Relinque proximo nocenti te, et tunc deprecanti tibi peccata solventur* (Ibid.).

*Homo homini reservat iram, et a Deo querit medelam* (Ibid.).

*In hominem similem sibi non habet misericordiam et de peccatis suis deprecatur* (Ibid.).

*Memorare testamentum Altissimi, et despice ignorantium proximi* (Ibid.).

#### SENTENCES DES PÈRES.

*Satis idoneus patientiæ sequester Deus, si injuriam deposueris penes eum, ultor est; si damnum, restitutor est; si dolorem, medicus est; si mortem, resuscitator est* (Tertull., de Patient., cap. XV).

*Quanta patientia Domini Jesu, ut qui in cælis adoratur, necdum vindicetur in terris? hujus patientiam in persecutionibus et passionibus nostris cogitemus, nec defendi ante Dominum servi irreligiosa et inverecunda festinatione properemus* (S. Cypr. de Orat. Domini).

*Si mihi credis, probra, contumeliasque contemnes. Ex hac conditione quale uterque vestrum nomen assequatur, videamus. Hic contumeliosus, tu magnanimus vocaberis. Hic iracundus, tu mitis. Hunc quandoque pœnitebit horum que*

Celui qui veut se venger tombera dans la vengeance du Seigneur, et jamais il n'oubliera ses péchés.

Pardonnez à votre prochain le mal qu'il vous fait, et Dieu vous remettra vos péchés lorsque vous lui en demanderez pardon.

L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse.

Il n'a point de compassion d'un homme qui est semblable à lui, et il demande à Dieu qu'il en ait pour ses péchés.

Souvenez-vous de l'alliance du Très-Haut, et ne considérez point les fautes de votre frère.

Dieu est un assez bon dépositaire de notre patience; si vous mettez en dépôt entre ses mains toutes les injures que vous avez reçues, il en sera le vengeur: si vous y mettez vos pertes, il en sera le réparateur. Si vous y mettez vos douleurs, il en sera le médecin; et si vous y mettez votre mort, il saura vous en ressusciter.

Considérez la patience de Jésus-Christ: il n'est pas encore vengé sur la terre, et cependant on l'adore dans le ciel. Faisons réflexion sur cette admirable patience, lorsque nous nous voyons dans les souffrances et dans les persécutions, et que des serviteurs comme nous ne soient pas assez impudents et assez hardis pour se vouloir venger avant leur maître.

Si vous n'en croyez, vous mépriserez toutes les injures et tous les affronts que vous fera votre ennemi; et en effet voyez comme on vous appellera l'un et l'autre, on l'appellera colère et violent, et vous doux et pacifique. Il se re

pentira quelque jour de ses violences, et vous ne vous repentirez jamais de votre douceur.

Soyez en paix avec tous les hommes. Cela ne se peut pas dire aux Juifs, ni aux Gentils, car à peine aiment-ils même leurs amis. Mais pour les chrétiens, il ne leur est pas permis de ne pas aimer leurs ennemis mêmes.

Quelle grande bien que nous recevions de nos amis, peut-il être comparable à celui que nos ennemis nous procurent, puisque c'est à cause d'eux que nous recevons cette béatitude, qui fait dire à Notre-Seigneur dans l'Evangile : Vous êtes bien heureux quand les hommes vous persécutent, et lorsqu'ils disent toute sorte de mal de vous. Réjouissez-vous alors, car votre récompense sera très-abondante dans le ciel.

Sentence terrible ! si nous ne pardonnons pas de petites fautes à nos frères, Dieu ne nous pardonnera pas les grands péchés que nous commettons contre lui.

Il est difficile de vaincre son ennemi par la violence et par les armes, mais il est aisé de le vaincre par la douceur et par les bons offices.

## SERMON VI.

POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES.

Deuxième dessein. — Dieu est notre Maître et notre Père : comme notre Maître il nous commande de pardonner ; comme notre Père il nous en donne l'exemple. Nous sommes ses esclaves, nous devons obéir à son commandement ; nous sommes ses enfants, nous devons suivre son exemple.

Diligite inimicos vestros.

Aimez vos ennemis (S. Matth., ch. V).

L'évangile de ce jour renferme deux choses que l'on doit remarquer : 1° le Fils de Dieu commande à ses disciples de pardonner à leurs ennemis. 2° Il leur dit qu'ils sont les enfants de Dieu, et qu'en cela ils doivent suivre l'exemple d'un Père si bon et si miséricordieux : *Estote ergo perfecti sicut Pater vester cælestis perfectus est* (Matth. V). Par ces deux choses nous voyons le commandement et l'exemple du pardon des injures. Dieu nous commande de pardonner, il faut obéir ; il pardonne lui-même, il faut suivre son exemple.

Dieu est votre maître et votre Père : comme votre Maître, il vous commande de pardonner ; comme votre Père, il vous en donne l'exemple. Vous êtes ses esclaves, vous devez obéir à son commandement ; vous êtes ses enfants, vous devez suivre son exemple.

I. Pour vous porter à l'amour de vos ennemis, je ne vous dirai point que la passion de la vengeance est la passion d'une âme basse et lâche : *Parvi est animi, et infirmæ voluntatis ultio* (Senec). Je n'ajouterai point qu'il n'y a que ceux qui méritent les injures qui les craignent : *Qui contemptibiles sunt, sæpe contemni se putant* (Idem). Je ne dirai point, avec saint Thomas, que le caractère d'un grand courage est d'oublier les injures, et que les César et les Alexandre en ont fait leur propre vertu. Je ne dirai pas non plus, avec saint Ambroise, qu'il est de notre intérêt de retrancher les inimitiés, puisqu'elles ne font que troubler notre repos et embarrasser notre esprit et notre cœur. Ces raisons sont fortes, mais il y a des moments où elles ne suffiraient pas pour empêcher les effets impétueux de la vengeance.

Je ne me sers que d'un seul mot pour ar-

loquiter, te nunquam virtutis aut benefacti pœnitebit (Basil. Hom. de Ira).

Si fieri potest cum omnibus hominibus pacem habentes. Non potest hoc Judæis dici, non gentibus. Illi vix suos diligunt ; Christiano tamen inimicos non licet non amare (S. Ambros. in Psalm. CXVIII).

Quod ab amico nunquam adeo beneficium possit proficisci, quantum est illud quod ab inimicis nostris datur ? quorum opera fit ut beatitudinem illam assequamur de qua Dominus ait : Beati estis cum persecuti vos fuerint homines et dixerint omne malum adversum vos ; gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cælis (S. Basil. interrog. 176).

O formidolosa sententia ! si parva fratribus non dimittimus, magna nobis a Deo non dimittentur (S. Hieron. in illud. Si non dimiseritis).

Non semper gladio, sed sæpe servitio vincitur inimicus (S. Bern. in epistol. de Cura et regim. rei familiaris).

rêter l'homme du monde le plus vindicatif : Ton Dieu te commande de pardonner : *Sed vobis dico ego qui auditis : diligite inimicos vestros* (Luc. V). Cette seule parole, *ego*, renversa autrefois cette troupe enragée qui venait pour se jeter sur Jésus — Christ ; en faudrait-il davantage pour faire tomber les armes des mains d'un vindicatif ? *Ego dico tibi* : C'est moi, qui suis ton Maître et ton Dieu, qui te l'ordonne ; c'est moi qui te jugerai à l'heure de la mort, c'est moi de qui dépend ton salut éternel : *Ego autem dico vobis*.

Je veux que vos amis, vos parents vous portent à la vengeance ; mais Dieu vous la défend. Quoi ! le commandement de votre Dieu ne l'emportera-t-il pas sur le conseil de vos faux amis ? Si le roi vous commandait de pardonner à votre ennemi, auriez-vous l'audace de lui désobéir ? vous n'auriez garde de résister au roi en cette rencontre, et vous résistez à Dieu !

Quelque grandes que soient les inimitiés, on s'accorde à la fin pour trois raisons, dit saint Bernard : ou par intérêt, ou par amour-propre, ou par le moyen des amis communs, entre les mains desquels on remet toutes choses. Eh quoi ! ne ferions-nous pas pour Dieu ce que nous ferions pour nos amis, ou en vue de quelque léger intérêt ? Mais savez-vous que c'est par les ordres de Dieu que cette injure vous a été faite, et qu'il a eu ses desseins ? C'est s'en prendre à lui-même que de vouloir la venger. Ce fut cette réflexion qui obligea Joseph à pardonner à ses frères : *Nolite timere, num possimus Dei resistere voluntati* (Gen. L) ? Ne craignez rien, leur dit-il, ce que vous m'avez fait de mal, je l'ai pris comme un ordre de la Providence, que nous devons tous adorer. Ce fut cette pensée qui obligea David à pardonner à cet insolent qui l'outrageait : *Dimittite eum ut maledicat, juxta præceptum Dei* (I Reg. XI). Laissez cet homme, dit-il à ceux qui voulaient percer ce misérable, laissez — le dire ses injures, c'est Dieu qui l'ordonne ainsi. Prenez garde encore, que si vous voulez avoir un ennemi vous en avez deux ; celui que vous haïssez, et Dieu qui vous haïra ; car, vous ne pouvez haïr votre ennemi, que Dieu ne vous haïsse ; et vous ne sauriez lui faire du mal, que Dieu ne vous en fasse.

Dieu ne se contente pas de nous comman-

der de pardonner, il nous menace encore de ne nous pardonner jamais si nous ne pardonnons : *Qui non diligit fratrem, manet in morte.... dimittite et dimittimini* (Joan. III; Marc. VI). Avec quel front demanderez-vous à Dieu qu'il vous pardonne, si vous ne voulez pas pardonner ? Pourrez-vous trouver mauvais qu'un Dieu se venge, si vous vous vengez ? Il faut donc vous résoudre à ne prier jamais Dieu et à ne lui demander jamais pardon. La prière qu'il ordonne de lui faire tous les jours est : Pardonnez - nous, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Oseriez - vous prononcer ces paroles ? oseriez - vous espérer le pardon ? Que dis - je, oseriez-vous le demander si vous avez le cœur assez dur pour ne pas pardonner à votre frère ?

Je n'ajoute plus que cette raison pour achever de vous convaincre. Ou vous êtes dans la résolution de ne pardonner jamais, ou vous voulez pardonner quelque jour ; si vous ne voulez jamais pardonner, il est tout visible que vous renoncez à votre salut, et que votre damnation est certaine ; et si vous prétendez quelque jour pardonner, pourquoi ne le pas faire maintenant ? N'aurez - vous pas les mêmes raisons dans quelque temps ? n'aurez - vous pas les mêmes difficultés ? Et peut-être vous n'aurez pas les mêmes grâces.

Rendons-nous donc au commandement de notre Maître ; et si quelque chose nous arrête encore, que l'exemple de notre Père achève de nous gagner.

II. Dieu ne pouvait jamais avoir de plus grands ennemis que les pécheurs, puisque le péché est ce qui lui est le plus opposé. Dieu n'a pourtant rien tant à cœur que de pardonner au pécheur. Quelle que soit la haine que ce malheureux lui porte : 1° il le prévient et il le cherche avec empressement ; 2° il le reçoit avec joie ; 3° il l'aime tendrement, et il lui fait tout le bien qu'il peut. Voilà l'exemple de notre Père, c'est à nous à le suivre. Avec quels soins, avec quelle bonté ne cher-

cha-t-il pas Adam après son crime ? Quel empressement n'eut-il point pour retrouver saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, et tant d'autres ? il ne se rebute de rien, il n'a point de repos qu'il n'ait regagné ces pécheurs. Mais quelle joie n'a-t-il point, lorsqu'une âme égarée revient à lui ? *Gaudium erit in celo* (Luc. XV) : Tout le ciel est dans la réjouissance lorsqu'un pécheur se convertit. Enfin, il ne se contente pas de le recevoir, il le fait véritablement son ami, il s'unit à lui, d'une manière indissoluble, par la grâce sanctifiante ; et de sa part, l'amitié qu'il contracte sera éternelle. C'est ainsi qu'il faut chercher nos ennemis, c'est ainsi qu'il faut les recevoir, c'est ainsi qu'il faut les aimer.

Quelle raison peux - tu avoir, vindicatif ! pour ne pas te rendre à l'exemple de Jésus-Christ ? Mon ennemi m'a cruellement outragé : eh ! n'as-tu pas mortellement outragé ton Dieu ? Mais il ne veut pas me demander pardon. L'as-tu demandé à ton Dieu toutes les fois que tu l'as offensé ? Il ne mérite pas que je le regarde. Mérites-tu que ton Dieu te considère ? Il est retombé dans ses mêmes injures après m'avoir donné sa parole. Hélas, ingrat ! combien de fois es-tu retombé dans tes crimes, après avoir donné si solennellement ta parole à ton Dieu ? Enfin, il n'est pas de ma qualité. Ver de terre ! es-tu de la qualité de ton Dieu ? Si ces réflexions ne te changent pas le cœur, je désespère de ton salut.

Pardonne, mon Dieu ! si jusqu'à présent j'ai été si sensible aux moindres offenses ; après les exemples de patience que vous me donnez, puis-je jamais avoir le moindre ressentiment contre mon prochain ? Je vous promets, dès à présent, Seigneur, d'aller embrasser tous mes ennemis, et de les aimer cordialement. Puisque vous voulez bien me pardonner et m'aimer après tous mes crimes, il est juste que je leur fasse tout le bien que je pourrai ; puisqu'après toutes mes ingratitude, vous me promettez votre paradis, qui est le plus grand de tous les biens.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus, et calumniantibus vos : ut sicut Filius Patris vestri qui in caelis est. Qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos ; si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis ? nonne et publicani hoc faciunt ? et si salvaveritis fratres vestros tantum, quid amplius facitis ? nonne et ethnici hoc faciunt ? estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester caelestis perfectus est* (S. Math., V).

*Benedicite persequentibus vos : benedicite ; et nolite maledicere* (Rom. XII).

*Estote invicem benigni, misericordes, donantes invicem, sicut et Deus in Christo donavit vobis* (Ephes. IV).

*Supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversus aliquem habet querelam, sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos* (Coloss. III).

*Ne dicas : quomodo fecit mihi, sic faciam illi : reddam unicuique secundum opus suum* (Prov. XXIV).

#### SENTENCES

*Quoniam homo constat ex animo et corpore ; quod ad animum attinet, diligitur castigando, admonendo, et omnibus modis ad sanitatem revocando : at quoad corpus, beneficii*

Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ; afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez et n'embrassez que vos frères, que ferez-vous en cela de particulier ? Les païens ne le font-ils pas aussi ? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez-les, et ne faites point d'imprécations contre eux.

Soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion et de tendresse, vous entre-pardonnant mutuellement, comme Dieu aussi vous a pardonné en Jésus-Christ.

Vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné.

Ne dites point : Je traiterai cet homme-là comme il m'a traité ; je rendrai à chacun selon ses œuvres.

#### DES PÈRES.

Comme l'homme est composé d'âme et de corps, nous pouvons témoigner notre amour à nos ennemis, à l'égard de l'âme, en les avertissant, les reprenant, et nous ser-

vant de toutes les voies possibles pour les remettre dans le bon chemin ; et à l'égard du corps, en les assistant de nos bienfaits, quand ils sont dans quelque nécessité.

Celui qui aura reçu en son âme de grandes blessures, y pourra aussi trouver un grand remède dans ces paroles de Notre-Seigneur : remettez, et il vous sera remis. Et comme sont les fautes qui ont été lavées dans les eaux du Baptême sont tellement effacées, qu'elles ne paraissent plus, le pardon des offenses produira en nous un semblable effet, pourvu que nous nous repentions véritablement de nos péchés ; car l'essentiel de la pénitence est de ne plus tomber.

Mon Dieu, bienheureux celui qui vous aime, et qui aime son ami en vous, et son ennemi pour l'amour de vous.

Si après s'être efforcé de gagner nos ennemis par nos services et nos bienfaits, ils persévèrent avec obstination dans leur esprit d'inimitié, ce que nous avons fait pour eux contribuera à leur supplice, à moins qu'étant enfin vaincus par la persévérance de nos bons offices, ils ne se repentent de leur dureté, et que le feu de la charité ne fasse enfin revivre ces charbons éteints.

L'amour d'un ennemi est une chose plus divine qu'humaine.

Dissimuler une injure, c'est une vertu devant les hommes ; mais aimer son ennemi, c'est une vertu devant Dieu.

## SERMON VII.

POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES.

Troisième dessein. — *Trois sortes de voix nous parlent en faveur de nos ennemis. La première est la voix d'un Père, qui nous commande de pardonner l'injure qu'on nous a faite ; la seconde est la voix d'une Mère, qui nous ordonne d'oublier le mal qu'on nous a fait ; et la troisième est la voix d'un frère, dont la liaison nous oblige de lui pardonner.*

*Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.*

*Et moi je vous dis, aimez vos ennemis (Math., V).*

Les infidèles, au commencement de l'Eglise, accusaient les chrétiens de deux choses qui leur étaient bien glorieuses : ils les blâmaient de ce qu'ils avaient trop de rigueur pour eux-mêmes, et trop d'égard pour les autres. Ils traitaient l'une de dureté, et l'autre de lâcheté et de faiblesse. Plût au Seigneur qu'on pût encore faire ce reproche aux chrétiens de notre siècle, trop contraires à ces premiers fidèles de l'Eglise naissante ! ils n'ont que de la haine pour les autres, et pour eux qu'une tendresse aveugle.

Le christianisme ne nous oblige pas seulement en général d'aimer notre prochain, il nous oblige encore à aimer nos ennemis. C'est là le propre caractère du chrétien ; c'est une loi que Jésus-Christ nous a donnée : *Ego autem dico vobis, etc.*

Il me semble que j'entends trois sortes de voix qui me disent : *Diligite inimicos vestros, et benefacite iis qui oderunt vos (Ibid.)* : Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent. La première est la voix d'un père ; la seconde est la voix d'une mère, et la troisième est la voix d'un frère. La première est la voix d'un père qui vous commande de pardonner l'injure qu'on vous a faite ; la seconde est la voix d'une mère qui vous ordonne d'oublier le mal qu'on vous a fait ; et la troisième est la voix d'un frère, dont la liaison qu'il a avec vous, vous oblige de l'excuser et de lui pardonner. Voilà trois voix qui vous disent plus fortement que les

*ipsos sublevando cum aliqua verum ad vitam necessarium egeant (S. Basil., interrog. 872).*

*Potest etiam qui immeris sit confectus vulneribus sanus evadere : si dimiseritis, inquit, dimittetur vobis. Et sicut in baptisate abluta peccata amplius non apparent ; ita et dimittendo abluuntur, si penitere voluerimus ; ea demum est penitentia ne amplius peccemus (Chrysost. in Joan., Hom. XXXIII).*

*Beatus qui te amat, et amicum in te, et inimicum propter te (S. Aug., Confes., cap. IX).*

*Si inimici quos ut ab inimicitia desinant, obsequis vincere nituntur, perduraverint impietate mentis sue, vestra obsequia proficient illis ad penam ; aut certe obsequiorum nostrorum sedulitate compuncti veluti carbones mortui revivescent (S. Ambros., in cap. IX Ep. ad Rom.).*

*Diligere inimicos, divinum est, non humanum (Bernard. lib. de Pass.).*

*Virtus est coram hominibus inimicos tolerare, sed virtus coram Deo diligere (S. Greg. Mag., part. in Pastor., cap. I).*

prédicateurs : *Diligite inimicos vestros*, aimez vos ennemis.

I. Vous ne doutez pas que Dieu ne soit votre Père, puisque vous le priez tous les jours en cette qualité : *Pater noster*. Ce titre de Père lui donne un droit naturel de vous commander ; la principale chose qu'il vous ordonne, est de pardonner à vos ennemis : si vous refusez de lui obéir, vous êtes des enfants rebelles et il n'est plus votre Père. Je regarde ce Père divin en deux états bien différents ; je le considère : 1° vivant sur son trône de gloire et de majesté ; 2° je le vois mourant sur une croix pour notre salut. En l'un et l'autre de ces deux états, il vous oblige de pardonner ; en l'un il vous en fait le commandement, et dans l'autre il vous donne l'exemple. Ne serait-ce pas assez pour arrêter la fureur de l'homme le plus passionné et le plus emporté, de lui dire que Dieu lui commande de pardonner à son ennemi. Le cœur de l'homme sera-t-il le seul qui n'entendra pas la voix terrible de celui qui fait trembler toute la nature ? Quelque orageuse que soit la mer, quelque tempête qu'elle élève de son sein tumultueux, elle entend la voix de Dieu qui lui a donné des bornes : *Huc usque venies, et non procedes amplius, et ibi confringes lumentes fluctus tuos (Job, XXXVIII)*. Si Dieu peut fixer les vagues et les tempêtes de la mer, ne pourra-t-il pas arrêter votre passion ? Qu'il dit saint Ambroise, les vents les plus impétueux, et la mer du plus profond de ses vastes abîmes, entendent le commandement de Dieu ; et vous, hommes, vous ne lui obéissez pas ? *Mare et venti faciunt verbum ejus, et tu non facis ?*

Mais outre le crime de désobéissance, celui qui veut se venger fait encore d'autres outrages à Dieu. 1° Ce que vous a fait cet homme, il l'a fait par un ordre secret du Seigneur, qui a quelque dessein pour votre bien ; c'est donc contre Dieu même que vous voulez vous venger, et il prendra pour lui tout ce que vous ferez à cette personne, puisqu'il n'a fait qu'exécuter ses ordres. 2° Savez-vous que celui que vous voulez perdre est l'image

de Dieu même? Si quelqu'un avait la témérité de traiter avec peu de respect le portrait d'un roi, quelle punition ne mériterait-il pas? Cet homme est le portrait vivant de Dieu, et vous osez l'outrager?

Faisons encore réflexion que Dieu nous commande de pardonner à nos ennemis, sous peine d'une éternelle damnation, si nous ne lui obéissons pas. Votre passion est forte, dites-vous, combattez-la cette passion par une autre, et que la crainte des redoutables jugements de Dieu suspende et arrête votre colère.

Mais si Dieu, en qualité de notre Père, nous fait ce commandement sur un trône d'autorité, il nous en donne l'exemple sur un trône de bonté et de patience. C'est ce Père mourant, c'est Jésus-Christ sur la croix que je veux proposer pour exemple, avec saint Augustin, à tous ceux qui ont reçu quelque injure : *Vide pendentem* (S. Aug.). Le Sauveur fit trois choses pour ses ennemis sur la croix : 1° il excusa leur crime; 2° il pria pour eux; 3° il leur fit du bien. On obtient aisément de nous je ne sais quel pardon spéculatif, si je puis parler ainsi, qui fait que nous tâchons d'oublier nos ennemis. Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ pardonne, c'est un pardon de pratique; il excuse ses ennemis : *Non enim sciunt quid faciunt* (Luc. XXIII). Il prie pour eux avant même que de prier pour ses apôtres : *Pater, ignosce illis*. Il leur procure du bien, puisqu'en mourant il fait des miracles pour les convertir. C'est ainsi que nous devons pardonner : excusons ceux qui nous ont fait quelque injure, prions le Seigneur pour eux et faisons-leur du bien.

II. Après avoir entendu la voix du Père, écoutons celle de la Mère. Cette Mère n'est autre que l'Eglise, qui nous ordonne de pardonner à nos ennemis; elle emploie pour cela : 1° les prières et les pleurs; 2° les promesses; 3° les menaces. Elle prie, elle pleure, elle gémit lorsqu'elle voit ses propres enfants se déchirer; semblable à la colombe, dit saint Augustin, qui gémit lorsqu'on veut lui ravir ses petits. Si les prières et les pleurs ne servent de rien, elle emploie les promesses, elle fait voir une couronne éternelle pour

ceux qui pardonneront à leurs ennemis.

David ayant trouvé un jour Saül, son plus mortel ennemi, seul dans une caverne où il le pouvait tuer fort aisément, et lui ayant pardonné, se contentant de couper un morceau de son manteau, mérita plus de gloire, dit saint Chrysostome, que lorsqu'il abattit la tête du superbe Goliath; et ce petit morceau de manteau de son ennemi lui procura le royaume : *Gestabat ejus manus totius orbis purpuram*.

L'Eglise promet bien davantage à celui qui pardonne, puisqu'elle lui promet, non pas un royaume de la terre, mais le royaume du ciel même. Enfin cette mère, irritée après nos refus, se sert de menaces; elle déclare que les vindicatifs ne sont plus ses enfants, qu'ils n'auront plus de part à ses sacrements, qu'elle ne présentera plus leurs prières à Dieu; et elle leur déclare qu'ils n'obtiendront jamais le pardon de Dieu, puisqu'ils ne veulent pas pardonner : *Et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis* (Matth. VII).

III. Laissons-nous enfin fléchir à la voix d'un frère, qui mérite par la liaison qu'il a avec nous que nous lui pardonnions toutes choses. 1° Nous avons la même religion; 2° nous avons le même esprit; 3° nous avons les mêmes espérances. Comment se peut-il faire qu'il y ait de la division entre nous, puisque nous avons la même foi, que nous sommes les enfants d'un même Père, et que nous sommes nourris de la même nourriture, qui est le corps et le sang de Jésus-Christ? C'est ce qui faisait cette grande union parmi les premiers chrétiens, dont parlait Tertulien : *Vide quomodo se invicem amant, parati sunt alter pro altero mori* (Tertull.). Et c'est le même esprit qui nous anime, qui n'est autre qu'un esprit d'union et de charité : *Nolite contristare Spiritum sanctum* (Ephes. IV). N'affligeons point cet Esprit divin par nos divisions.

Enfin, nous espérons tous le même paradis. Puisque nous voulons être unis dans le ciel, pourquoi nous divisons-nous sur la terre? Aimons-nous pendant cette vie, puisque nous souhaitons de nous aimer éternellement dans la gloire.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Si quis dixerit, quomam diligo Deum, et fratrem suum oderit; mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere? et hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligit et fratrem suum* (S. Joan. IV).

*Omnis qui diligit ex Deo natus est, et cognoscit Deum* (S. Joan. IV).

*In hoc cognoscet omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (S. Joan. XIII).

*Non vosmetipsos defendentes charissimi, sed date locum iræ, scriptum est enim: mihi vindicta: et ego retribuam, dicit Dominus* (Rom. XII).

*Sol non occidat super iracundiã vestram* (Ephes. IV).

#### SENTENCES DES PÈRES.

*Nolumus reconciliari illis, quos ut reconciliet Christus, nec occurrunt quidem atque infame genus mortis recusavit? Cogit quam obnoxius sis, et non solum non moraberis, verum etiam cursu ad eos qui offenderunt venies, omnemque læsionem ipsis dimittes, ut indulgentie tibi causa id fiat; utque tuorum malorum solamen invenias* (S. Chrys., Hom. LXXX).

Si quelqu'un dit, j'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et nous avons reçu ce commandement de Dieu, que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère.

Tout homme qui aime est né de Dieu, et il connaît Dieu.

C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers frères; mais souffrez patiemment la colère; car il est écrit, c'est à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur.

Que le soleil ne se couche point sur votre colère.

Quelle honte de ne pas vouloir se réconcilier avec ceux pour la réconciliation desquels Jésus-Christ a bien voulu souffrir la plus cruelle et la plus infâme de toutes les morts? Souvenez-vous combien vous êtes redevables à Dieu, et je m'assure que vous n'attendrez pas que votre ennemi vous vienne demander pardon, mais que vous le prévindrez et lui pardonnerez de bon cœur, afin que Dieu

*Cum quis te persequitur, non ipsum, sed dæmonem instigantem considera, et adversus illum iram coarctua; et ejus miscrere qui ita a diabolo irretitur, a quo si mendacium oritur, multo magis et injusta ira (Idem in Joan., Homil. LXXXIII, cap. XIX).*

*Absolute præcipitur macum nullo non rependere. Par factum par habet meritum. Quem autem honorem litabimus Domino Deo, si nobis arbitrium defensionis arrogaverimus? nos patres, vasa fictilia, servulis nostris assumentibus sibi de conscrivis ultionem, graviter offendimus; eosque qui nobis patientiam obtulerint suam, ut memores humilitatis, servitutis, jus dominici honoris diligentes, non probamus modo, sed a nuptorem quam ipsi sibi præsumpsissent satisfactionem facimus. Id nobis in Domino tam justo ad æstimandum, tam potenti ad perficiendum, periclitatur? quid ergo credimus judicem illum, si non et ultorem (Tertul. de Par. cap. 10)?*

*Qui refertur injuriam nititur, cum ipsum a quo læsus est, gestit imitari; ita qui malum imitatur, bonus esse nullo modo potest (Lactan. cap. XVIII).*

### SERMON VIII.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CAREME.

*Il faut s'affaiblir pour combattre; il faut fuir pour vaincre; il faut s'humilier pour triompher.*

*Ductus est Jesus in desertum, ut tentaretur a diabolo.*

*Jesus fut conduit dans le désert, pour y être tenté par le diable (Math., IV).*

Si Jésus-Christ avait vaincu le démon dans le désert comme Dieu, s'il avait été obligé de se servir du souverain pouvoir qui était attaché à la qualité de Fils de Dieu, nous ne pourrions pas espérer de le vaincre à notre tour, et nous aurions tous sujet d'excuser notre défaite, par la faiblesse qui nous est si naturelle. Mais il est certain que le Sauveur n'a combattu et n'a vaincu cet ange rebelle qu'en qualité d'homme; et il ne l'a vaincu, dit saint Jérôme, que pour nous apprendre à le vaincre aussi: *Diabolus vicit ut discipulis conculcandum traderet.*

Saint Grégoire le Grand nous avertit, que le démon tente trois sortes de personnes, par trois différentes manières. Il tente ceux qui ne font que commencer de pratiquer la vertu; il tente ceux qui y ont déjà fait quelque progrès. Enfin, il tente les personnes qui sont arrivées à la perfection; il attaque les premiers à force ouverte, en révoltant leur chair et leur remplissant l'esprit de toutes les fausses idées du monde; il attaque les seconds par adresse, en leur dressant des pièges dans mille occasions dangereux; et enfin, il attaque les plus vertueux par la vertu même, et, en leur donnant une haute idée de la sainteté, il tâche de leur donner une haute idée d'eux-mêmes et de leur inspirer de l'orgueil, le seul écueil que les âmes saintes aient à craindre.

Pour vaincre la première tentation, ajoute le même Père, il faut affaiblir la chair pour fortifier l'esprit. Pour vaincre la seconde, il

vous traite comme vous l'aurez traité, et qu'il guérisse les blessures de votre âme.

Quand quelqu'un vous persécute, ne le considérez pas tant comme l'auteur du mal que vous recevez, que le démon qui le pousse contre vous; ainsi c'est contre le démon que vous devez décharger tout votre chagrin, et n'avoir que de la compassion pour celui auquel il inspire l'esprit de colère; car comme le mensonge vient du démon, il ne faut pas douter que la colère n'en vienne aussi.

Il nous est absolument défendu de rendre le mal pour le mal, et si nous imitons ceux qui nous en font, nous mériterons leurs mêmes peines. Et qu'aurons-nous à sacrifier à Dieu de notre bonheur, si nous usurpons sur lui le droit et la liberté de nous défendre et de nous venger? Nous qui ne sommes que comme des vases d'argile vils et méprisables, nous ne laissons pas de nous fâcher contre nos esclaves, lorsque nous voyons qu'ils se veulent venger des injures qu'ils ont reçues des autres qui sont aussi nos esclaves; comme au contraire nous témoignons de l'affection à ceux qui, considérant la bassesse de leur condition servile, et le droit d'empire que l'on a sur eux, nous ont fait paraître leur patience, et nous ne nous contentons pas d'approuver en cela leur modération; mais nous leur faisons encore rendre une satisfaction bien plus grande que celle qu'ils eussent pu obtenir par eux-mêmes. Après cela croirons-nous que nos intérêts courent fortune, si nous les mettons entre les mains d'un Maître qui est si juste pour régler tout ce qui nous appartient, et si puissant pour nous le donner? Et comment le pouvons-nous croire notre juge, si nous ne croyons qu'il est aussi notre vengeur?

Quiconque veut se venger d'une injure, tâche d'imiter celui dont il l'a reçue; or ce n'est pas être bon qu'imiter celui qui est méchant.

faut fuir les occasions, et pour vaincre la troisième, il faut s'humilier et s'anéantir sans cesse devant Dieu.

Ces trois vérités se trouvent parfaitement conformes aux réponses que fit le Sauveur au démon: *Non in solo pane vivit homo (Math., IV)*; l'homme, lui dit-il, ne vit pas seulement de pain; pour marquer qu'il faut affaiblir la chair et le corps: *Non tentabis Dominum Deum tuum (Ibid.)*; Tu ne tenteras point ton Seigneur et ton Dieu: pour nous apprendre qu'il ne faut point s'exposer témérairement aux occasions: *Dominum Deum tuum adorabis (Ibid.)*; tu adoreras ton Dieu: pour nous témoigner que nous devons toujours nous abaisser et nous anéantir devant Dieu.

En un mot, il faut s'affaiblir pour combattre, il faut fuir pour vaincre, il faut s'humilier pour triompher; trois paradoxes en apparence, mais en effet trois vérités chrétiennes, d'une très grande instruction pour nous.

I. Si le démon était seul contre nous, il ne serait pas beaucoup à craindre, et si nous ne l'aidions pas à nous vaincre nous-mêmes, il ne nous serait pas fort difficile de le vaincre. Les armes dont il se sert plus fortement contre nous, sont celles que nous lui prêtons et qu'il trouve chez nous. Ce n'est que par le moyen de notre chair, qu'il se rend le maître de notre âme, et le fond malheureux de notre concupiscence ne sert qu'à trahir notre cœur et à rendre ce cruel ennemi le maître de nos âmes.

C'est en ce sens que l'apôtre saint Jacques a dit, que chacun est tenté par sa concupiscence: *Unusquisque tentatur a propria concupiscentia sua abstractus et illectus (Jac., I)*, pour nous faire entendre que le démon n'est dangereux que parce que notre chair l'aide à nous perdre.

Si l'on veut combattre avec succès contre

le démon, il faut commencer par affaiblir sa chair et son corps. Jésus-Christ commença par là, quoiqu'il n'eût rien à craindre, ni du côté des passions, ni du côté de la chair. Il jeûna dans le désert, il affligea son corps, et s'il ne voulut pas vaincre le démon sans cela, quelque fort qu'il fût, faibles que nous sommes, le vaincrons-nous par les plaisirs et les sensualités ?

Un chrétien qui veut combattre généreusement, doit faire deux choses ; 1<sup>o</sup> il doit empêcher que le démon ne se serve de sa chair pour le vaincre ; 2<sup>o</sup> il doit se servir de sa chair même pour vaincre le démon. Mes frères, dit saint Paul, notre condition est trop relevée pour nous assujettir à notre chair, et si nous voulons vivre d'une vie d'esprit, et de l'Esprit de Jésus-Christ, nous devons mourir à notre corps : *Fratres debitorum sumus non carni, ut secundum carnem vivamus (Rom., VIII)*.

Les philosophes païens enseignaient que pour avoir l'esprit propre aux réflexions de la philosophie, il fallait dompter et mortifier le corps. Témoignait celui qui disait qu'il se croyait l'âme trop grande pour être l'esclave de son corps : *Majior sum et ad majora natus, quam ut corporis mei mancipium fiam (Senec.)*.

Si la délicatesse de la chair est si contraire à la philosophie, quelle opposition n'aura-t-elle pas au christianisme ? La qualité de chrétien nous oblige à avoir toujours l'esprit élevé vers le ciel, et la chair corrompue l'attire, l'abaisse et le fait pencher vers la terre : *Corpus quod corrumpitur, aggravat animam (Sup., IX)*. Le corps suit sa pesanteur, et son inclination penche toujours vers la terre ; et si l'esprit s'attache au corps, il suit naturellement son mouvement, il tombe par terre comme lui et il n'est plus propre pour le ciel : *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei (I Cor., II)*.

Qui veut allumer dans son cœur le feu de la charité, doit éteindre dans son corps le feu de la concupiscence. Ces trois célèbres enfants, dont parle Daniel, ne furent point sensibles aux flammes d'une ardente fournaise ; mais il est à remarquer qu'ils n'avaient vécu que de légumes et d'un peu d'eau, pendant que toute la cour s'était réjouie dans des banquets magnifiques.

Belle figure, dit un Père, qui nous apprend que pour ne pas être brûlé par le feu de la concupiscence, il faut dompter sa chair et son corps par l'abstinence et par la mortification.

Ce n'est pas que l'esprit ne doive participer à la mortification du corps, il faut que l'un et l'autre souffrent pour contribuer à une commune victoire. Nous avons encore une admirable figure de cette vérité dans l'Ancien Testament. On pratiquait une cérémonie dans laquelle on prenait deux passereaux, dont l'un était immolé, et l'autre, après avoir été arrosé du sang du premier, était mis en liberté. L'union de ces deux oiseaux, représente admirablement l'union de l'esprit et du corps ; les chrétiens sont obligés de faire un sacrifice, où le corps soit immolé par le glaive de la pénitence, et où l'esprit doit être arrosé

de son sang, c'est-à-dire qu'il doit participer à la mortification de la chair, par une douleur intérieure et par une vraie contrition du cœur.

Et c'est par là, que non-seulement nous empêcherons le démon de se servir de notre chair pour nous perdre, mais nous nous en servirons encore pour le vaincre lui-même, en pratiquant une infinité de vertus qui suivent toujours la mortification de la chair.

Je n'écoute point ici ces mondains délicats, qui croient que la mortification du corps n'est pas pour eux. Tandis qu'ils auront le même démon à craindre, ils ne pourront s'excuser de mortifier leur chair et leur corps par une sainte pénitence, sans quoi ils ne sauraient combattre. Mais ce n'est pas assez de s'affaiblir pour mieux résister, il faut encore fuir pour mieux vaincre.

II. La fuite est une lâcheté dans le service du monde ; mais dans le service de Jésus-Christ, la fuite est souvent une marque de grandeur d'âme et de courage. Le Sauveur nous voulut donner l'exemple de cette fuite, lorsqu'il se retira dans le désert ; pour nous apprendre que nous ne vaincrons le démon, qu'en fuyant les occasions dangereuses qui se rencontrent dans le monde.

Deux grandes raisons, dit saint Thomas, nous doivent engager à nous retirer des occasions du péché. Premièrement, parce que nous n'avons pas assez de force pour résister aux attraits de l'occasion. Secondement, parce que, quand même nous aurions expérimenté nos forces et notre résolution dans un temps, nous ne pouvons nous promettre que nous serons assez forts en tout temps pour n'y pas succomber. Nous ne savons que trop, par une funeste expérience, qu'on est toujours faible dans l'occasion, elle dérègle les passions, elle aveugle l'esprit, elle remue, elle chauffe, elle enflamme la concupiscence. L'ennemi nous presse alors au-dedans et au-dehors ; comment se défendre ? Comment ne pas être vaincu ?

Il faudrait de ces grâces spéciales, de ces secours de faveur qui soutiennent une âme ébranlée et qui la relèvent ; mais sera-ce à ces téméraires que Dieu donnera ces grâces et ces secours particuliers ? Il les menace au contraire de les abandonner à leur propre faiblesse et de les laisser périr : *Qui amat periculum peribit in illo (Eccli., III)*.

Mais quelque fort que l'on soit, on ne l'est pas toujours. Tel est plein de ferveur et de courage maintenant, qui dans deux heures sera lâche et sans fermeté. Vous l'éprouvâtes, grand apôtre ! plus connu encore par les larmes de votre pénitence, que par votre péché, lorsque après avoir tant vanté votre courage et votre fidélité à votre Maître, une faible occasion, quelques reproches d'une servante vous firent perdre votre foi avec votre vertu.

Vous l'avez éprouvé, grand roi ! qui aviez paru si ferme et si constant dans les plus dangereuses occasions, et la vue d'une femme qui se présente à vos yeux, vous fit bien con-



naître que, qui ose se fier à ses propres forces, est déjà vaincu.

S'il faut fuir les occasions pour vaincre les tentations du démon, que dirai-je de ceux qui les cherchent et qui s'y engagent, qui se font un mérite de leur défaite et qui font gloire de leur faiblesse?

Etrange renversement de mœurs ! tout le monde se fait un point d'honneur d'être généreux dans l'occasion, et ce serait la plus grande des lâchetés d'abandonner son ami dans le péril : il n'y a qu'à l'égard de Dieu que l'on fait gloire d'être faible ; il n'y a que Dieu, que l'on croie pouvoir abandonner avec honneur dans l'occasion ; il faut fuir pour vaincre, mais il faut encore s'humilier pour triompher.

III. Dieu peut avoir plusieurs motifs lorsqu'il permet que les hommes de bien soient tentés par le démon ; mais le principal, dit le grand saint Augustin, est celui de sa propre gloire. Il veut que son plus grand ennemi ait la honte et la confusion d'être vaincu par l'homme. Le démon se vantait d'avoir vaincu les hommes ; que fait Dieu pour abaisser l'orgueil de cet esprit rebelle ? il veut qu'il soit vaincu par l'homme même : Dieu l'avait à la vérité dompté, lorsqu'il avait voulu s'élever jusqu'à son trône ; mais il n'y avait pas une fort grande gloire pour Dieu, puisque les forces étaient si peu égales. Jé-

sus-Christ l'avait vaincu dans le désert ; mais c'était un honneur pour lui d'être vaincu par un Homme-Dieu ; mais pour le remplir d'une entière confusion, il veut que l'homme, malgré la faiblesse de sa nature, le confonde. Mais il est arrivé assez souvent que le démon, par un artifice délicat, a perdu les plus saintes âmes et ôté cette gloire à Dieu, en faisant en sorte que l'homme s'attribue à soi-même toute la gloire du combat et de la victoire. Il lui représente tout l'éclat de son triomphe, afin qu'il en tire vanité et qu'il dérobe à Dieu la gloire qui lui est due : enfin, il paraît vaincu pour devenir vainqueur, et pour regagner par artifice ce qu'il n'a pu d'abord obtenir par la force.

Tout ce que doit faire alors un chrétien, est de se tenir toujours entre les bras de Dieu, s'ancrant à ses pieds à mesure que le démon l'élève, s'humilier sans cesse, sacrifier tous les sentiments d'estime et d'amour-propre, arrêter tous les mouvements intérieurs de complaisance, n'attendre rien de soi et tout de Dieu, lui référer l'honneur de tout ce qu'il fait de bien, se croire capable de tout mal, s'estimer même, à l'exemple de quelques saints, plus indignes que le démon qui nous tente. Si nous entrons dans ces sentiments, nous n'aurons rien à craindre sur la terre, et nous devons tout espérer dans l'éternité.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsium solum manet ; si autem mortuum fuerit, fructum affert. Qui amat animam suam perdet eam ; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam (Joan. XII).*

*Fidelis sermo : nam si cum mortui suimus, et convivenus : si sustinebimus, et cognoscimus : si negaverimus, et ille negabit nos (1 Tim. II).*

*Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, rationabile obsequium vestrum (Rom. XII).*

*Castigo corpus meum, et in servitutem redigo : ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar (1 Cor. IX).*

*Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua averte. Si præstes animæ concupiscentias ejus, faciet te gaudium inimicis tuis (Eccli. XVIII).*

*Quasi a facie colubri fuge peccata : et si accesseris ad illa, suscipient te (Eccli. XXI).*

*Unusquisque offensiones oculorum suorum abjiciat, et in idolis Ægypti nolite pollui (Ezech. XX).*

*Gratus ego ei qui me confortavit in Christo Jesu Domino nostro, quia fidelem me existimavit ponens in ministerio qui prius blasphemus fui, et persecutor, et contumeliosus, sed misericordiam Dei consecutus sum, quia ignorans feci incredulitate, fidelis sermo, et omni acceptione dignus, quod Christus Jesus venit in lucem mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum (1 Timoth. I).*

#### SENTENCES DES PÈRES.

*Magnum bonum est Crux, salutaris armatura, clypeus nimis pervius, sed reluctans diabolo : cum hoc igitur sit bellum geras, tunc gestas crucem non tantum accepto signaculo, sed etiam quæ crucis sunt propria, subiens ac patiens (S. Chrysostom., Hom. 13 in Ep. ad Philip.).*

*Quia charitas occidit quod sumus, ut simus quod non eramus ; facit in nobis quandam mortem dilectio (S. Aug. in Psalm. CCXX).*

Il faut prendre garde que la chair ne soit si délicatement traitée et si bien nourrie, qu'elle ne veuille plus se laisser conduire; ni aussi qu'on ne la traite pas avec tant de rigueur et d'austérité, qu'elle devienne trop faible pour s'acquitter de ses fonctions nécessaires: car le but d'une par faite continence ne doit pas être d'affliger simplement le corps, mais de faciliter les fonctions de l'esprit.

Pleurons amèrement durant cette vie, je vous en conjure; mais ne nous contentons pas de pleurer; appliquons-nous aussi à la piété et à la vertu. Répandons maintenant des larmes qui peuvent être utiles pour notre salut, de crainte que nous n'en répandions un jour inutilement. Les pleurs sont ici des fruits de vertu, au lieu qu'ils ne seront là que les fruits d'un repentir inutile. Ailligeons-nous nous-mêmes à présent, de peur qu'on ne nous aillige alors contre notre gré. Car il y a une différence infinie entre être affligé dans cette vie ou dans l'autre. Ici, on ne l'est que pour fort peu de temps, ou plutôt on ne sent pas même l'amertume de l'affliction, étant persuadé qu'on n'est affligé que pour être heureux.

Détachez-vous de vous-même, vous vous nuisez à vous-même; si vous ne mettez que vous-même en œuvre pour élever un édifice, vous ne ferez qu'un édifice ruineux.

L'ange dit à Loth, après qu'il fut sorti de Sodome: Ne regardez point derrière vous, et ne demeurez point dans toute cette contrée. Vous avez quitté Sodome, n'y retournez plus; vous avez quitté vos vices et vos péchés, n'y retournez plus; mais il ne suffit pas de ne point regarder en arrière, si l'on n'a soin, outre cela, de ne point demeurer dans toute la contrée; parce qu'il serait inutile de commencer à se mettre dans le chemin de la vertu, si l'on demeurait encore dans les confins du vice, et si l'on ne se sauvait jusque sur la montagne, dans laquelle seule on trouve le salut, qui est Jésus-Christ.

Prenez garde, dit l'Apôtre, de ne point donner occasion au diable de vous nuire; nul ne demeure longtemps en sûreté proche du péril, et il est comme impossible qu'un serviteur de Dieu ne tombe enfin sous le pouvoir du démon, s'il se jette et s'embarrasse dans ses filets.

Seigneur, nous venons à vous, car vous êtes notre Seigneur et notre Dieu: les collines et les montagnes étaient trompeuses. Que la pénitence parle ainsi à Dieu; qu'il dépose tout son orgueil, qu'il abaisse la hauteur de ces collines et de ces montagnes sur lesquelles il était monté pour s'élever contre Dieu, et que, se prosternant avec une profonde humilité aux pieds de sa majesté divine, il s'écrie: Le salut d'Israël est véritablement entre les mains de notre Seigneur et de notre Dieu.

### SERMON IX.

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

*La plus dangereuse folie est de ne pas croire le jugement de Dieu. La plus funeste insensibilité est de ne pas craindre le jugement de Dieu.*

Tunc sedebit super sedem majestatis suæ.

Alors il sera assis sur le trône de sa gloire (Math. XXV).

Il n'est que trop vrai que la plupart des chrétiens faisant profession d'une religion si sainte, au milieu de tant de mystères si augustes et si adorables, prévenus de tant de grâces, parmi tant de moyens si avantageux pour faire leur salut, arrosés du sang de Jésus-Christ, se précipitent néanmoins dans les abîmes du malheur éternel. O vous qui pénétrez le fond des cœurs et les replis les plus cachés des consciences, grand Dieu! d'où vient cette désolation, quelle est la cause d'une fin si funeste? Si l'on en veut croire la parole divine, la plupart des hommes périssent, parce qu'ils ne méditent pas sérieusement les grandes vérités de notre religion, et ne s'attachent point aux pensées de l'éternité. Ayez pitié de moi, mon Dieu! disait le prophète: *Salvum me fac, Domine (Psal. II)*. Je vois que tout le monde se damne et qu'il n'y a presque plus de gens de bien sur la

*Ne vel præ abundantia deliciarum ita perturbata sit caro, ut regi non possit; vel præ immoderata afflictione male affecta, tenuis et ad vitæ usus necessarios infirma efficiatur. Hac ratione illud perfectissimum est continentie propositum ut non ad corporis afflictionem, sed ad commodas animi functiones spectet (S. Greg. Nys. de Virgin. cap. 22).*

*Obsecro amare fleamus: aut potius non tantum fleamus, sed etiam singulam virtute, lugemus nunc ad salutem, ne ibi tunc frustra lugemus, fletus hic virtutis; ille vero inutilis penitentie. Afflictus nunc nos insons, ne tunc afflictemur. Multum interest hic afflicti, et ibi; nam hic quidem ante breve afflicti tempus; potius autem ne sensum quidem afflictionis capis exploratum habens, afflicti te, ut bene tibi sit (S. Crysost., Hom. 13, sup. Ep. ad Philip.).*

*Tolle te te, impedis te: si tu te ædificas, ruinam ædificas (S. Ang., Serm. sup. Verb. Apost. c. 11).*

*Ne respexeris retro, et ne steteris in tota regione; dimisisti Sodonam, ne revertaris in Sodomam. Dimisisti vitia atque peccata, ne regrediaris ad ea. Ne respexeris retro non sufficit ad salutem, nisi et consequens observaveris, ne steteris in tota regione: non enim expedit incipienti proficere ut stet in regionibus Sodomorum, sed expedit ut salveris in monte in quo solo salus est, id est, in nomine Jesu Christi (Origen., Hom. 13, in Jerem.).*

*Nolite locum dare diabolo; nemo diu tutus est periculo proximi: nec evadere diabolum servus Dei poterit, qui se diaboli laqueis implicavit (S. Cyr. Ep. 62. de Virgin.).*

*Eecce nos venimus ad te, tu enim es Dominus Deus noster, vere mendaces erant colles et montes. Dicat hoc penitens, et omnem superbiam derelinquens et altitudinem montium et collium, per quem superbiebam contra Deum, et humilitate prostratus loquatur; vere in Domino Deo nostro salus Israel (S. Jerom. in cap. 3 sup. Jerem.).*

terre: *Deficit sanctus (Ibid.)*, et la source de ce malheur vient de ce que personne ne pense aux vérités de l'éternité: *Diminutæ sunt veritates a filii hominum (Ibid.)*. J'ai parcouru toute la terre, dit le prophète Jérémie, et je n'ai trouvé partout que des péchés et de l'abomination: *Desolatione desolata est omnis terra (Jerem. XII)*. Et la cause de ce débordement universel vient de ce que personne ne pense à l'éternité: *Quia nullus est qui recogitet corde (Ibid.)*.

Mais parmi toutes les vérités chrétiennes, il n'y en a point dont la méditation soit plus nécessaire et dont l'oubli soit plus funeste que celle qui regarde les terribles jugements de Dieu. C'est ce qui faisait dire au grand saint Augustin, qu'il était persuadé que la damnation des hommes ne venait que de ce qu'ils ne pensaient pas au jugement de Dieu: *Puto omnem perditionis causam inter Christianos, esse futuri judicii oblivionem*.

Deux sortes de chrétiens oublient le jugement de Dieu: les premiers sont ceux qui ne le croient pas, les autres sont ceux qui ne le craignent pas. Les uns ont cet oubli dans l'esprit, et les autres l'ont dans le cœur. Déplorons ici le malheur des uns et des autres; apprenons aux uns à croire, apprenons aux autres à craindre.

La plus dangereuse folie est de ne pas croire le jugement de Dieu.

La plus funeste insensibilité est de ne pas craindre le jugement de Dieu.

I. La connaissance du grand jour du jugement de Dieu est aussi ancienne que le monde même, et le Seigneur a voulu que de tout temps les hommes eussent une idée distincte de cette grande vérité, comme d'une chose entièrement nécessaire à leur salut. L'innocent Abel représenta à Caïn que Dieu était très-juste, que les bonnes œuvres seraient éternellement récompensées, et les crimes éternellement punis. Le prophète Enoch annonça fortement cette vérité aux hommes, dit l'apôtre saint Jude : *Prophetavit autem de his, septimus ab Adam Enoch, dicens, Ecce venit Dominus in sanctis millibus suis facere judicium contra omnes, et arguere omnes impios de omnibus operibus impietatis eorum (Epist. Jud.)*. Abraham, dit saint Augustin, vit ce jour épouvantable du jugement de Dieu, sous la figure d'une fournaise de feu (*Aug., lib. de Civ. Dei*). Job disait à tous les peuples de l'Arabie qu'il y avait un jugement; qu'ils devaient appréhender sans cesse le glaive vengeur, et que les méchants étaient réservés comme des victimes malheureuses, pour être dévorés dans les flammes de l'enfer : *Scitote esse judicium, fugite a facie gladii, ad diem perditionis servatur malus (Job. XIX et XXI)*. Moïse portait la crainte dans tous les esprits, en assurant les peuples que le jour du jugement arriverait, et que le Seigneur prendrait vengeance de ses ennemis : *Judicabit Dominus populum suum, et vindictam retribuet in hostes suos (Deuter. XXXIV)*. Le prophète-roi ne paraît pas moins effrayé que les autres, et nous assure que le Seigneur sera accompagné de ses saints, qui porteront des épées tranchantes pour punir les nations et pour châtier leur impiété : *Gladii accipites in manibus eorum ad faciendam vindictam in nationibus (Psal. CXLVIII)*. Tous les autres prophètes ne parlent que de ce grand jour, qu'ils représentent sous les figures les plus terribles. Si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, nous trouverons que tous les évangélistes représentent la pompe terrible qui précédera et qui accompagnera ce jugement redoutable; et les apôtres reçurent un commandement exprès de Dieu, de prêcher en tous lieux cette vérité si salutaire : *Præcepit nobis predicare populo, quia ipse est qui constitutus est a Deo iudex vivorum et mortuorum (Act. X)*. Que les libertins ne disent donc plus que le jour du jugement de Dieu n'est qu'une pieuse imagination inventée pour faire craindre les faibles, puisqu'il est vrai que depuis la naissance du monde, les plus grands hommes ont reconnu cette vérité et en ont fait le sujet de leurs plus ordinaires réflexions, et qu'ils avouent qu'il est de la sagesse de croire ce que tous les sages ont toujours cru.

Les mêmes raisons, qui démontrent l'existence de Dieu, démontrent en même temps sa justice. S'il y a un Dieu, il est juste, par la raison que Dieu étant infini dans ses perfections, il ne peut manquer de cette qualité; car la justice étant la plus grande

perfection d'un souverain, Dieu serait fort imparfait s'il en était privé, et conséquemment il ne serait pas Dieu. Or, si Dieu est juste, il doit nécessairement punir les méchants et récompenser les bons, puisque ce sont les deux devoirs essentiels de la justice. Il faut donc nécessairement qu'il y ait un jugement auquel Dieu exerce cette justice qui lui est essentielle, et où il punisse les crimes et récompense les vertus.

La première raison pour laquelle ce jugement sera universel, est parce qu'il est juste que tout homme soit jugé dans son corps et dans son âme, puisque son âme et son corps ont également participé au péché. Le pécheur est jugé immédiatement après sa mort, il est vrai, mais il n'est jugé qu'en partie : son âme est jugée, son âme est condamnée; mais son corps ne l'est pas. Afin que le jugement de Dieu soit parfait, il faut que le corps revive, afin qu'il ait part à la condamnation de l'âme : *Totus homo debet judicari, quia totus homo peccavit (Tertull.)*. Et c'est ce qui se fera dans ce grand jour de la justice de Dieu, où tous les corps sortiront de leurs tombeaux, pour se rejoindre à leurs âmes, déjà condamnées, et pour être condamnés avec elles. Gens du monde, qui avez tant de délicatesse pour votre corps, faites-vous réflexion que cette chair que vous idolâtrez sera un jour le sujet de votre condamnation, et que plus vous lui avez donné de plaisir, plus elle vous causera de douleur?

La seconde raison pour laquelle ce jugement sera universel, est pour manifester la justice de Dieu. Il faut avouer que quand on considère ce qui se passe dans le monde, à peine y voit-on aucune marque de justice. Le vice est couronné, l'impunité règne. La félicité du siècle accompagne les méchants; au contraire, la vertu est maltraitée, et la persécution est le caractère le plus ordinaire de la sainteté. David s'en plaignait au Seigneur, et il avouait que cette pensée lui avait presque ôté toute sa constance et toute sa fermeté dans la pratique de la vertu : *Mei autem pene moti sunt pedes pacem peccatorum videns (Psal. LXXII)*. Mais ce qui me console, ajoute ce grand roi persécuté, c'est la considération de la fin de ces faux heureux : *Intelligam in novissimis eorum (Ibid)*, et que je sais que les choses changeront, et qu'enfin Dieu fera justice à tous les hommes, et qu'il distinguera un jour la vertu d'avec le vice, et les pécheurs d'avec les gens de bien : *Quia tu reddes unicuique secundum opera sua (Psal. LXI)*.

Lorsqu'on voit les pécheurs dans la prospérité sur la terre, on est continuellement en danger de perdre courage : *Mei autem pene moti sunt pedes (Ibid.)*. On a de la peine à s'imaginer que Dieu soit juste; mais suspendons notre jugement. Quand le temps sera venu, *reddet unicuique juxta opera sua (Psal. LXI)*, Dieu rendra à chacun ce qui lui appartiendra : à vous, hommes de bien, honneur, louange et gloire; à vous, pécheurs, honte, opprobre et confusion; à vous, gens de bien, la récompense qui vous

est due ; à vous , pécheurs , les supplices que vous avez mérités. *Sanguis ejus super eum veniet , et opprobrium ejus restituet ei Dominus (Osee , XII) : Le Seigneur , dit le prophète , restituera aux gens de bien la gloire qu'ils ont perdue sur la terre , et rendra aux pécheurs l'opprobre qu'ils auront évité.*

Nous avons une admirable figure , dans l'Écriture sainte , de la justice que Dieu fera aux bons et aux méchants , et de la manière dont il confondra les pécheurs qui auront vécu dans la gloire , et dont il élèvera les gens de bien qui auront vécu dans l'humiliation. Le saint homme Joseph mena ses enfants , Manassès et Ephraïm , à son père Jacob , afin qu'il leur donnât sa bénédiction (*Gen. , XLVIII*). Manassès , qui était la figure des méchants , était à la droite , et Ephraïm , qui était la figure des gens de bien , était à la gauche. Cela paraissait contre toute sorte d'équité ; mais Jacob , inspiré de Dieu , rétablit les choses , et fit justice à l'un et à l'autre ; il croisa les bras , de sorte que , par ce changement de mains , celui qui méritait d'être à la droite s'y trouva , et celui qui avait paru pour quelque temps à la droite , se trouva pour toujours à la gauche. *Hæc est mutatio dexteræ Excelsi (Ps. LXXVI)*. Voilà , dit le roi-prophète , quel sera le changement de la main du Très-Haut. Pendant que les pécheurs vivent sur la terre , ils sont à la droite pour quelque temps , c'est-à-dire qu'ils sont au milieu des plaisirs de ce monde , et les gens de bien paraissent à la gauche , c'est-à-dire qu'ils vivent dans les souffrances et dans les adversités. Il semble , dans ce temps , que Dieu ne fasse pas justice ; mais attendons , quand il s'agira de donner la bénédiction éternelle , ce sera alors que la justice de Dieu paraîtra , et que les méchants se trouveront à la gauche , et les bons à la droite. *Hæc est mutatio dexteræ Excelsi*. Grands du monde , que cette réflexion est capable de vous faire trembler ! Sachez que si la justice de Dieu semble maintenant négliger vos péchés , elle les punira un jour avec d'autant plus de rigueur , qu'elle aura attendu plus longtemps à donner des marques de son indignation contre vous. Et vous , dont les vertus ont été sans récompense en ce monde , pauvres , humbles , persécutés , si la justice de Dieu paraît maintenant vous abandonner , ce n'est que pour vous assurer des récompenses éternelles qu'elle vous prépare !

La troisième raison pour laquelle le jugement de Dieu sera public et universel , est que le pécheur est nécessairement obligé de réparer le scandale qu'il a donné. S'il ne le répare pendant cette vie , il le réparera dans ce grand jour des justes vengeances du Seigneur. L'homme a péché à la vue du ciel et de la terre , en présence des anges et des saints , de ses frères et de toutes les créatures , il est juste que ces mêmes créatures soient témoins de cette espèce d'amende honorable qu'il fera publiquement à Jésus-Christ. Cette terrible réflexion regarde prin-

cipalement les grands , qui pèchent avec une malheureuse impunité , qui vivent dans les plus grands scandales , sans se mettre en peine de les réparer , et qui croient qu'à l'abri de leur autorité , ceux qui sont au-dessous d'eux , doivent adorer jusqu'à leurs passions et leurs crimes. Ce sera alors qu'ils trouveront la peine et la confusion publique qu'ils ont su éviter sur la terre : *Tribulabitur ibi fortis (Soph. 1)*.

Voilà des raisons , dit un libertin , mais elles ne me convainquent pas. C'est que votre passion vous aveugle , malheureux ! et vous ôte la raison. Mais vous , qui vous piquez d'esprit fort , et qui voulez des démonstrations de toutes choses , dites-moi , de grâce , avez-vous quelque démonstration qu'il n'y aura point de jugement de Dieu ? Pour peu de bonne foi qui vous reste , vous avouerez que vous n'en avez aucune preuve certaine , et que tout au plus vous avez quelque raison de douter. Eh bien ! je ne veux que ce seul doute , pour vous obliger à quitter votre péché. Quelque grande que soit votre incrédule , vous êtes contraint de confesser que peut-être Dieu vous jugera et vous condamnera à des peines éternelles , et cependant vous ne faites pas pénitence ! Je doute si je paraîtrai un jour au tribunal d'un Dieu vengeur , et cependant je me plonge tranquillement dans toutes sortes de vices ; je doute si ce juste juge m'abîmera dans des flammes éternelles , et cependant je ris , je me divertis ; je doute si je serai condamné pendant toute une éternité à des feux dévorants , et cependant je ne pense qu'à chercher des plaisirs ! Ah ! quel déplorable aveuglement ! quelle monstrueuse insensibilité ! qu'il est à craindre que ces sortes d'incrédulés et de libertins n'éprouvent le même sort que ces esprits forts de Sodome , dont parle l'Écriture. Le saint homme Loth les avertisse de la colère du Seigneur tomberait bientôt sur eux , s'ils ne faisaient pénitence , et s'ils ne sortaient au plus tôt de cette ville coupable. Ces téméraires , ces intrépides à contre-temps , prirent les menaces de ce saint homme pour des fables , et ils en firent le sujet de leur raillerie. *Visus est eis quasi ludens loqui (Gen. , XIX)* , et dans une heure , ces faux plaisants furent engloutis dans les flammes. Cruelle destinée , qui ne peut manquer à ces faux esprits forts , qui ne veulent rien croire ! Ils se réjouissent , ils raillent , ils tournent en ridicule ce qu'il y a de plus terrible et de plus saint dans la religion ; mais la justice de Dieu les attend pour les engloutir dans les enfers. *Dilatavit infernus animam suam , et descendit fortis , sublimis , gloriosique (Isaïe V)*.

II. Le monde est rempli de gens qui croient le jugement de Dieu , mais qui ne craignent pas. C'est une espèce de crainte spéculative qui ne touche point , on est peut-être un peu effrayé de la pensée de ce terrible jour , mais on s'y accoutume bientôt , et l'on se fait même une espèce d'habitude d'y penser sans émotion. J'avoue que c'est une grande folie de ne pas croire le jugement ; mais que c'en est une bien plus grande de le croire , et de ne le pas

craindre. Deux grandes raisons doivent porter le pécheur à craindre le jour du jugement. La première est la manifestation générale de tous les péchés qu'il aura commis; la seconde est le compte exact qu'il faudra rendre des grâces qu'il a reçues. Jésus-Christ, dit un saint Père, sera comme une espèce de miroir, dans lequel tous les péchés des hommes se verront : *Fecistis de corpore tuo speculum*. Tout ce qu'il y a de plus caché, sera découvert. Ces intrigues dans lesquelles on se faisait un plaisir de son secret, ce libertinage si bien concerté, ces tromperies ingénieuses dans le commerce, ces vices si bien déguisés en vertus, ces médisances si subtilement tournées en louanges, ces vengeances cruelles si ingénieusement couvertes du voile de zèle et de charité, cette hypocrisie si adroitement déguisée en piété et en dévotion, tout cela paraîtra avec une confusion effroyable pour les pécheurs.

Ne vous est-il jamais arrivé de considérer dans une belle nuit ces marais bourbeux, lorsque le ciel est serein, et que les astres brillent dans le firmament; si vous jetez les yeux alors sur ces eaux bourbeuses, il n'est rien de plus beau, on y voit peint tout le firmament, les étoiles y brillent, les astres y éclatent, enfin on dirait d'un second ciel; mais quand le soleil commence à paraître, tout cela se dissipe, ces beautés trompeuses se perdent et s'évanouissent, et on ne voit plus que de la boue, que de l'ordure, que des serpents, et qu'une infinité d'insectes. Image admirable de ce qui se passe dans le monde! pendant que nous vivons dans les ténèbres de cette vie, nous y sommes comme dans une belle nuit, ce ne sont que charmes, que plaisirs, qu'ornements; mais quand le soleil de justice paraîtra, toutes ces apparences trompeuses s'évanouiront, et l'on ne verra dans ces personnes qui brillaient si fort, qu'infamie, qu'ordure, que péchés : *Illuminabit abscondita tenebrarum* (I Cor., IV).

Que c'est une chose désespérante de s'être attiré la haine et la colère d'un juge qui sait tout, et qui peut tout! Parce qu'il sait tout, il n'est pas possible de le tromper, ou de lui rien cacher; parce qu'il peut tout, il est impossible d'échapper à sa juste fureur. Pécheur, tu souhaites maintenant, ou que Dieu ne connaisse pas ton péché, ou qu'il ne le puisse punir. Tu voudrais maintenant lui arracher sa science ou sa puissance; mais tu tomberas un jour entre les mains de cette science et de cette puissance : Dieu se servira de l'une pour révéler toutes tes horreurs, et de l'autre pour les punir pendant toute l'éternité. Se peut-il faire que le cœur de l'homme soit assez dur pour n'être pas touché de ces effrayantes vérités?

La vue des grâces dont on a abusé, n'est pas un moindre sujet de crainte, que la vue de ses péchés. Le chrétien rendra compte au jugement de Dieu, 1° de la grâce du baptême; 2° de la grâce de la vocation; 3° de toutes les grâces en général qu'il a reçues pour faire son salut. La grâce du baptême nous fait enfants de Dieu, elle nous rend semblables à Jésus-Christ, elle nous rend les temples du Saint-Esprit. Les pécheurs verront avec rage au jour du jugement, qu'au lieu de vivre comme les enfants de Dieu, ils ont vécu comme les enfants du diable; qu'au lieu de ressembler à Jésus-Christ, ils ont ressemblé au démon, et qu'au lieu d'être les temples du Saint-Esprit, ils ont été les temples de Satan. En recevant la grâce du baptême, ils avaient promis de renoncer au démon et au monde, ils l'avaient promis en présence des anges, et de toutes les créatures, et ils verront à leur honte et à leur confusion qu'ils ont beaucoup plus renoncé à Dieu qu'au démon, et à Jésus-Christ qu'au monde.

Selon les états dans lesquels Dieu nous appelle, il nous donne des grâces qui leur sont proportionnées, pour y faire notre salut. Un roi a des grâces particulières pour bien gouverner ses sujets; un père de famille a des grâces pour se sanctifier, et pour sanctifier ses enfants; un marchand a des grâces pour sanctifier son commerce. On ne fait presque point de réflexion à ces grâces, chacun vit dans son état sans penser à bien user de ces saintes grâces qui ont coûté tant de sang à Jésus-Christ. Toutes ces grâces se présenteront au pécheur au jour du jugement, elles se plaindront d'avoir été méprisées et rejetées, et ce seront les témoins irréprochables dont parle le prophète : *Instauras testes tuos contra me* (Job. X), qui accuseront le pécheur, et qui feront sa condamnation.

Enfin, il n'y a point d'homme à qui la miséricorde divine n'accorde en général une infinité de grâce pour faire son salut. Grâces divines, vous faites maintenant notre unique bonheur sur la terre; mais un jour vous ferez le plus cruel supplice des pécheurs, puisque vous les obligerez d'avouer qu'ils ont voulu se damner, et qu'il n'a tenu qu'à eux de se sauver.

Malheur à nous si ces vérités ne nous touchent pas, et ne jettent pas une sainte terreur dans nos âmes! Ah! n'attendez pas ce dernier jour à vous faire craindre, mon Dieu, puisque vous serez un jour si terrible, soyez terrible dès maintenant; accoutumez-nous à trembler dans cette vie, afin que nous ne tremblions pas dans l'autre!

#### SENTENCES DE L'ECRITURE.

Attendite vobis ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate, et curis hujus vitæ: et superveniat in vos repentina dies illa: tanquam laqueus enim superveniet in omnes qui sedent super faciem omnis terræ (Luc. XXI).

Venit in novissimis diebus, in deceptione illusores iuxta proprias concupiscentias ambulantes, dicentes: Ubi est promissio, aut adventus ejus? ex quo enim patres

Prenez garde à vous, de crainte que vos cœurs ne s'apésantissent par l'excès du vin et par les inquiétudes de cette vie, et de peur que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre; car il enveloppera tous ceux qui habitent sur la face de la terre.

Il viendra dans les derniers temps, des imposteurs qui suivront leurs propres passions, et qui diront: Qu'est devenue la promesse de son avènement et de son jugement?

car depuis que nos pères sont morts, toutes choses demeurent au même état qu'elles étaient au commencement du monde.

Le jour viendra où je visiterai ces gens qui sont plongés dans leurs péchés, et qui disent dans leur cœur : Dieu ne récompensera point le bien et ne punira point le mal.

Veillez-en priant toujours, afin que vous vous rendiez dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.

Hélas ! que ferai-je lorsque Dieu viendra pour me juger : et lorsqu'il me fera rendre compte, que lui répondrai-je ?

#### SENTENCES DES PÈRES.

Dieu punit en ce monde quelques crimes, afin qu'on ne s'imagine pas qu'il n'y ait point de Providence ; mais il se réserve à en punir le plus grand nombre à son dernier jugement, afin de nous le rendre plus redoutable.

Pourriez-vous dire qu'un juge fût juste et qu'il distribuât avec équité ce qui appartient à un chacun, s'il châtiait les moins coupables, et s'il laissait aller impunis les plus criminels ? cette seule considération vous doit faire connaître évidemment que ce ne peut être que parce que Dieu a remis à un jour certain à juger tous les hommes à la fin du monde qu'il ne punit pas maintenant tous les crimes des méchants : il garde aussi cette conduite afin qu'ils se servent de sa longanimité et de sa patience pour en devenir meilleurs ; ou que si, nonobstant sa douceur ils demeurent dans leurs péchés, ils en soient bien plus grièvement punis dans l'autre vie.

Tous les jugements non-seulement que Dieu a faits depuis le commencement du monde, mais ceux encore qui lui restent à faire jusqu'à la fin et qu'il fera dans le dernier jour, paraîtront alors être très-justes : et l'on connaîtra aussi manifestement dans ce grand jour la raison de cette juste conduite de Dieu, par laquelle il cache maintenant à la vue et à la raison des hommes, la plupart de ses justes jugements ; quoique cependant il y ait une chose qui n'est pas cachée à la foi des justes, savoir qu'il est très-juste que ces jugements leur soient cachés.

Saint Paul dit : Le Seigneur est prêt à venir, ne soyez en peine de rien. Cela était bon pour les chrétiens qui, au temps de l'Apôtre, étaient en des maux, des travaux et des combats continuels ; mais maintenant que vivant dans le péché et dans les plaisirs, vous êtes menacés des châtiements éternels, il semble qu'il soit à propos de vous dire tout le contraire : Soyez en peine, parce que le Seigneur est prêt à venir.

Dans le grand jour du jugement, d'un côté le pécheur sera accusé par ses propres péchés, et de l'autre par la justice de Dieu ; au-dessous de lui il verra les abîmes de l'enfer ouverts ; au-dessus il verra un redoutable juge en fureur ; au-dedans de lui sa conscience le brûlera ; autour de lui tout l'univers en feu le consummera.

Nous devons craindre à tous moments le jour terrible du jugement de Dieu, puisque nous ne pouvons ni l'éviter ni le prévoir.

#### SERMON X.

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Premier dessein. — *Il est moralement impossible que l'avare change sa volonté. Il est moralement impossible que la grâce change la volonté de l'avare. Deux principes de sa réprobation.*

Entravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes, et ementes in templo.

Jésus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient dans le temple (S. Math., ch. XXI).

Après que Jésus fut entré en Jérusalem, comme en triomphe au milieu des acclamations de tout le peuple, et voyant que toute la ville était dans l'étonnement et que chacun le regardait comme un grand prophète, il se retira dans le temple, pour nous apprendre à éviter les louanges et la vaine gloire, en rapportant à Dieu tout le mérite et tout l'honneur de nos actions qui paraissent les plus glorieuses.

A peine le Fils de Dieu fut-il entré dans le

dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ (II. Petr. III).

Visitabo super vivos defixos in fœcilis suis : qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus et non faciet male (Soph. I).

Vigilate omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt, et stare ante Filium hominis (Luc XXI).

Quid enim faciam cum surrexerit ad judicandum Deus : et cum quæsierit, quid respondebo illi (Job. XXXII).

Deus per pauca in hoc sæculo punit, ne divina providentia non esse credatur ; et multa servat ultimo examini, ut futurum judicium commendetur (S. Aug., Epist. 55, Mac.).

Qua ratione dixeris justum judicem, et omnibus quæ æqua sunt distribuentem, plectere eos quidem interdum qui minus deliquerunt ; eos autem qui graviora admiserunt, sinere abire impune ? nonne satis inde liquet quod quia Dominus diem judicando terrarum orbi constituit, ob hoc pœnam cum eaque decernendam in illum rejicere diem vel per ejus longanimitatem meliores efficiantur, aut certe si in iisdem facinoribus permaneant, atrociora sustineant tormenta (S. Chrys., super Isa., c. 5).

In die judicii non solum quæcumque tunc judicabuntur, verum etiam quæcumque ab initio judicata, et quæcumque usque ad illud tempus adhuc judicanda sunt, apparebunt esse justissima : ubi hoc quoque manifestabitur quam justo judicio Dei fiat, ut nunc tam multa ac pene omnia justa judicio Dei sensui mentesque mortalium lateant ; cum tamen in hac re, piorum fidem non lateat, justum esse quod latet (S. Aug., lib. XX de Civ. Dei, cap. 2).

Paulus ait : Dominus prope est, nihil sitis solliciti : sed nobis contrarium est fortassis dicendum : Dominus prope est, solliciti sitis. Illi enim qui in anxietatibus, et laboribus, atque certaminibus versabantur, jure audiebant : Nihil solliciti sitis ; qui vero in rapinis vivunt, qui in deliciis, graves daturi pœnas, non hoc, sed illud merito audiant : Dominus prope est, estote solliciti (In Joan. S. Chrisost. homil. 35).

In judicio hinc erunt accusantia peccata, inde terrens justitia : subitus patens horridum chaos inferni, desuper iratus judex : intus urens conscientia, foris ardens mundus (S. Ansel. de Mis. hom.).

Semper extremum judicii diem debemus metuere, quem nunquam possumus prævidere (S. Greg. Mag. Hom. 12, sup. Matth.).

temple qu'il en chassa des marchands qui trafiquaient, en leur appliquant ces paroles d'Isaïe : *Vous en avez fait une caverne de voleurs.* Les saints Pères de l'Eglise cherchent quelle peut être la cause de la colère du Sauveur : car enfin, quel mal faisaient ces marchands qui, dans le parvis du temple, vendaient et achetaient des choses même destinées au sacrifice.

Saint Chrysostome dit que, ce qui alluma la juste indignation du Sauveur, fut l'avarice et le désir insatiable du gain qui possédait ces sortes de gens. Il les chassa du temple du Seigneur, pour nous enseigner que les avares sont dans un danger évident d'être exclus du ciel. Dieu les regarde comme des voleurs qui ôtent aux pauvres ce qui leur appartient ; il les chasse de son royaume céleste.

Le salut d'un avare est moralement impossible, et je tire cette impossibilité de deux principes : 1° du côté de la volonté de l'avare ; 2° du côté de la grâce de Jésus-Christ.

Il est moralement impossible que l'avare change sa volonté.

Il est moralement impossible que la grâce change la volonté de l'avare.

I. Afin que l'avare pût changer sa volonté, il faudrait qu'il pût se défaire du désir des richesses : or, bien loin de quitter ce désir il l'augmente toujours de plus en plus. C'est pour cette raison que saint Augustin, faisant réflexion sur ces paroles du prophète Isaïe : *Repleta est terra argento et auro (Isa., II)* : la terre est remplie d'or et d'argent, remarque que le prophète ne dit pas que le cœur de l'homme a été rempli ; la terre peut bien être d'or, mais le cœur de l'avare ne le peut jamais être : *Terra impleri potest, cor non potest (Aug.)*.

Le Sage nous assure que l'œil de l'avare est insatiable : *Insatiabilis oculus cupidi (Eccli., XIV)*. L'abondance des biens qu'il amasse ne fait qu'irriter et exciter ses desirs, et plus il vieillit, plus il devient difficile à guérir.

Toutes les passions et tous les vices se guérissent par trois remèdes généraux, ou par un succès heureux, ou par un fâcheux événement, ou enfin par l'infirmité et par la défaillance naturelle. Donnez-moi un homme vindicatif, il ne respire que la vengeance, son cœur est tout en feu, il ne passe aucun moment sans penser à se défaire de son ennemi ; enfin l'occasion heureuse s'en présente, il le désarme, il peut lui ôter la vie aisément, et cependant il ne le tue point. D'où vient cela ? C'est que le bon succès a étouffé sa passion. Au contraire, voyez un ambitieux qui cherche à élever sa fortune à la cour, s'il vient à être disgracié, il est désormais sans amis et sans protecteurs ; la cour l'abandonne, enfin il abandonne la cour et le mauvais succès lui fait prendre souvent le parti de se donner à Dieu qui est un roi dont on a toujours la protection et la faveur quand on veut, sans beaucoup de peine.

L'impuissance, l'infirmité et la défaillance naturelle ne guérissent pas moins les passions. Voluptueux ! tu ne quittes pas ton péché maintenant, mais ton péché te quittera quelque jour : souviens-toi que la pourriture et l'infirmité de ta chair t'ôteront le mauvais usage de ton corps, et te priveront de tes sales plaisirs. Je sais qu'il y en a quelques-uns qui entretiennent dans leur cœur les flammes de l'impureté jusqu'au tombeau ; mais je sais aussi qu'il y en a une infinité d'autres qui, dans l'infirmité et la défaillance, élèvent les yeux au ciel, et se font une vertu de la nécessité, de sorte que l'infirmité et la maladie de leurs corps deviennent la guérison de leurs âmes. Ainsi, toutes les passions et tous les vices se guérissent, ou par un succès heureux, ou par un fâcheux événement, ou par l'infirmité, ou par la maladie ; mais l'avarice ne se guérit par aucun de ces remèdes généraux ; et ce qui détruit tous les autres vices, ne fait qu'irriter celui-ci.

Plus un avare est heureux, plus sa passion augmente. Saint Augustin dit qu'il est semblable à l'enfer qui ne se contente jamais d'engloutir et de dévorer. *Avaritia est abyssus insatiabilis quæ nunquam dicit, sufficit, sem-*

*per famescit. O pestis interminabilis ! ô famelica rabies ! omnia suis terminis clauduntur, sola avaritia nullo clauditur fine. Terra suis limitibus terminatur, aqua suis finibus limitatur, aer suo fine concluditur, cælum suis terminis arcatur, sola avaritia terminum nescit (Aug., serm. ad Frat. in erem.). O peste sans bornes et sans limites ! la terre, la mer, le ciel, l'enfer ont leurs bornes, mais le cœur de l'avare n'en a point,*

Les mauvais et les fâcheux événements ne sont pas plus capables de guérir un avare : s'il souffre quelque perte, il est accablé de tristesse, et pour réparer ce qu'il a perdu, il n'est point de violence, point d'injustice qu'il ne fasse ; il ne mariera point ce fils, et il sera cause qu'il se damnera ; il jettera dans une religion cette fille quoiqu'elle n'y ait aucune vocation ; il retranchera le peu d'aumônes qu'il faisait, il opprimerá les veuves, il usurpera le bien de l'orphelin, il ne paiera point ses dettes, et il frustrera ses serviteurs de leur juste récompense. C'est ainsi, dit saint Jérôme, que l'avarice ne se guérit ni par l'abondance, ni par l'indigence : *Semper avarus eget, cujus avaritia neque inopia, neque copia minuitur (S. Hieron. sup. Eccles., c. 9)*.

Mais peut-être que l'infirmité et la défaillance de la nature le guériront ; peut-être quand il sera sur le declin de l'âge, quand il aura la proximité de la mort devant les yeux ; peut-être quand de sa main faible et tremblante, il développera le linceul où il doit finir sa vie, peut-être qu'alors son avarice diminuera, et qu'elle perdra ses forces : tant s'en faut, c'est alors qu'elle rallumera davantage les flammes de sa cupidité. De là vient que les personnes qui sont avancées en âge, et qui sont sur la fin de leur vie, sont ordinairement plus avares que les jeunes gens. Ainsi l'avarice augmente ses forces, quand la nature voit diminuer les siennes : quand l'homme vieillit, il devient faible ; mais plus l'avarice vieillit, plus elle est jeune, plus elle est forte : *Cætera vitia homine inveterascente senescunt, sola avaritia juvenescit (S. Antonin. part. II, tit. 1, c. 1, § 2)*.

Il est donc vrai qu'il est moralement impossible, qu'un avare change jamais sa volonté d'acquiescer et d'entasser richesses sur richesses, puisque tout l'augmente, et que rien ne la diminue, mais la grâce de Jésus-Christ ne fera-t-elle point ce changement ? Non, elle ne le fera pas sans un miracle, qu'on ne peut espérer sans beaucoup de mérite.

II. Saint Chrysostome fait une belle remarque sur ce sujet. Il dit que quand Dieu guérit les autres passions, il ne trouve de la résistance que du côté du vice contraire à la vertu qu'il veut établir. Par exemple, quand il veut établir l'humilité, il ne trouve de la résistance que du côté de l'orgueil ; quand il veut établir la chasteté, il ne trouve de la résistance que du côté de l'impureté ; quand il veut établir la douceur et la mansuétude, il ne trouve de la résistance que du côté de la colère ; mais quand il veut éta-

blir le mépris des biens temporels, non-seulement il trouve de la résistance du côté de l'avarice, mais encore du côté de toutes les autres passions, et de tous les autres vices, qui s'opposent à l'établissement de cette vertu, parce que l'avarice est la source, le fondement et la racine de tous les vices, comme l'apôtre saint Paul nous l'apprend : *Radix omnium malorum est cupiditas* (1 *Ti-mot.*, VI); de sorte que toutes les passions et tous les vices viennent au secours de l'avarice pour l'appuyer et pour la soutenir; et la grâce trouve une résistance si forte, qu'elle n'agit point dans le cœur de l'avare.

Nous avons une belle figure de cette vérité dans la sainte Ecriture. Il est rapporté dans le livre de Josué, que ce grand capitaine ayant vaincu l'armée des ennemis du peuple de Dieu, et que voulant entièrement détruire ces rois qui avaient assiégé la ville de Gabaon, il arrêta le soleil dans la rapidité de sa course : *Sol, contra Gabaon ne movearis* (Josue, X); *Stetit sol in medio Cæli* (*Ibid.*). Et dans un autre endroit il est dit, qu'ayant fait un commandement absolu à toute son armée, de ne rien prendre des dépouilles des ennemis : *Vos autem cavete ne quidquam contingatis* (*Ibid.*, VI), il se trouva un soldat, qui entraîné par son avarice, déroba un manteau d'écarlate. Quoi ! s'écrie saint Ambroise, faisant réflexion sur ces deux commandements de ce capitaine : Josué commande au soleil de s'arrêter, et le soleil s'arrête; il commande à un homme de s'arrêter, et cet homme avare ne s'arrête pas : *Qui solem fecit sistere, avaritiam sistere non potuit* (Josué, X). Dieu même obéit à Josué : *Obediente Domino voci hominis*; et un misérable soldat lui résiste : apprenons de là, que le cœur d'un avare est quelque chose qui détruit toute la force de la grâce.

Mais pourquoi m'arrêter aux figures, puisque l'Évangile nous représente cette vérité si terrible dans la personne de Judas ? Le Sauveur l'avait mis au nombre de ses disciples, il l'avait instruit du mépris des biens de la terre par sa doctrine, et par son exemple; les apôtres lui faisaient voir qu'ils avaient tout quitté ce qu'ils possédaient; tout cela n'empêcha pas qu'il ne prit la cruelle résolution de vendre et de trahir son maître pour un peu d'argent. Le Fils de Dieu se servit de tous les moyens imaginables pour le convertir, il lui témoigna en toutes sortes d'occasions un excès d'amour, il le reçut à sa table, il le nourrit de son propre corps. Ah misérable ! quelque avare que soit ton cœur, ne doit-il pas être satisfait par la possession de ton Dieu ? Dans le jardin des Oliviers, tous les soldats tombèrent par terre, mais Judas ne fut point renversé; Jésus-Christ l'embrassa et le baisa; mais tout cela ne peut rien sur le cœur insatiable de cet avare, et il préfère trente deniers à son maître, à son salut, à son Dieu. Saint

Pierre tombe dans un péché, mais un regard de Jésus-Christ le fait revenir à lui. Saint Thomas fut infidèle, mais l'ouverture du côté du Sauveur lui ouvrit les yeux et le convertit. Madeleine était possédée de sept démons, une parole de Jésus-Christ change son cœur. Paul était déchainé contre les chrétiens, un seul mot le renverse par terre, et le fait chrétien lui-même. Il n'y a que Judas, en qui les regards de Jésus-Christ, ni sa parole, ni sa doctrine, ni ses miracles, ni son humanité, ni sa divinité ne font point d'effet; mais si la grâce divine ne peut rien dans Judas, il n'en sera pas de même de la justice de Dieu, et de sa vengeance; ce malheureux se trouvera abîmé dans l'enfer, au même moment qu'il pense jouir du fruit de son avarice. Tous les avares, dit saint Chrysostome, ressemblent à Judas : *Avari omnes gravissimo Judæ morbo laborant* (*S. Chrysost. Hom. 81. sup. Marc.*), et ils ont tous sujet de craindre, qu'ayant eu part à son injuste passion, ils n'aient part aussi à sa damnation éternelle.

Il est vrai que rien n'est impossible à la grâce de Jésus-Christ; il est vrai qu'il y a certaines grâces de choix et de faveur, qui triomphent des passions les plus violentes et les plus invétérées; mais nous ne voyons point que Dieu donne ces sortes de grâces aux avares. Les saints Pères nous en donnent deux raisons. La première est que Jésus-Christ, qui est le principe de la grâce, a une opposition essentielle avec les avares, puisqu'il est né dans la pauvreté, et qu'il en a fait profession toute sa vie; c'est pourquoi il annonce si souvent un malheur éternel à tous les riches de la terre. La seconde raison est que l'avare déclare, pour dire ainsi, qu'il méprise le ciel, et qu'il n'en veut point; il préfère la terre au paradis, il est donc bien juste qu'il en soit exclus; il méprise Dieu, Dieu le méprisera : *Avarus Deum contemnit, quia plus diligit nummum quam Deum* (*S. Bonavent. tit. I Dioces. c. 6*).

Mais quoi, faut-il qu'un avare se désespère ? N'y a-t-il point de paradis pour lui ? Oui, il peut se convertir, s'il veut se défaire de la cause malheureuse de sa damnation, qui est son trésor et son argent; qu'il commence par le donner aux pauvres, et par restituer tout ce qu'il a mal acquis; il en souffrira, il est vrai, il n'en paraîtra pas tant dans le monde, il n'aura pas un train et une suite si distinguée, mais il aura le ciel. *O avare, aut judicandum te esse a Deo non putas, aut resurrecturum omnino esse non putas* (*Salvi. lib. I ad Eccl. catholic.*) ? O avares ! disait le saint évêque de Marseille, faites réflexion que Dieu vous jugera un jour, et que vous paraîtrez pauvres à son tribunal; vous n'aurez pas de peine à mépriser les faux biens de la terre, si vous considérez que vous devez ressusciter pour posséder des biens ineffables pendant toute l'éternité.

## SENTENCES DE L'ECRITURE.

*Avarus, nihil scelestius* (*Eccli.*, X).

Rien n'est plus détestable que l'avare.



Væ ei qui multiplicat non sua; usquequo et aggravat contra se densum lutum (*Habacuc, II*) ?

Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra; ubi ærgo et linea demolitur; et ubi fures effodiunt, et furantur. The-saurizate autem vobis thesauros in cælo; ubi neque ærgo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, neque furantur (*Matth., VI*).

Videte, et cavete ab omni avaritia: quia non in abunda-tia enjusquam vita ejus est, ex his quæ possidet (*Luc., XII*).

Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei introibunt (*Marc., XX*)!

Scitote intelligentes, quod omnis fornicator, aut immun-dus, aut avarus, quod est idolorum servitus, non habet læreditatem in regno Christi et Dei (*Ephes., V*).

Præcipe bene agere, divites fieri in operibus bonis, facile tribuere, communicare, thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum, ut apprehendant veram vitam (*I ad Timot., VI*).

Ubi sunt qui argentum thesaurizant, et aurum in quo confidunt homines? exterminati sunt et ad inferos descenderunt (*Baruch., III*).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Non intelligit miser speciosa sibi esse supplicia, auro se alligatum teneri, et possideri magis quam possidere diviti-as atque opes. O detestabilis cæcitas mentium, et cupi-ditatis insana profunda caligo! cum onerare se possit, et levare ponderibus, pergit magis fortunis argentibus incu-bare: pergit penalibus cumulibus pertinaciter adherere (*S. Cyprian., Epist. 1., ad Donat.*).

Quomodo sunt divitiæ, quibus crescentibus crescit inopia; quæ amatoribus non auferunt egestatem, sed inflam-mant cupiditatem: divitem putas qui minus egeret, si minus haberet? major pecunia fances avaritiæ non elaudit, sed extendit; non irrigat, sed accendit (*S. Aug., sup. Var. Serm., cap. 4*).

Quæ est rabies ea habere cupere, in quibus cunctis ha-bitare non possis, et quæ colere non sufficias; alteriusque necessitatem, tuam facere voluptatem (*S. Hier., in V Isar.*).

Sequi Christum quomodo possunt, qui patrimonii vincolo detinentur: aut quomodo cælum petunt, et ad sublimia descendunt, qui terrenis cupiditatibus degravantur (*S. Cyprian., de Lapsis*)?

Dæmone gravior est pecuniarum cupiditas, cui multi magis obediunt quam illi idolis. Illi enim in multis non pa-rent, huic vero in omnibus; et quodcumque faciendum suggerit, obsequuntur. Quid dicit avaritia? esto omnibus inimicus? obliviscere naturam? contemne Deum? Sacrifi-cium mihi teipsum offer? dicto citius parent. Et idolis quidem boves sacrificant; avaritia, offer mihi animam tuam, inquit, et persuadet (*S. Chrysost., hom. 64, in Joan.*).

### SERMON XI.

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE  
DE CARÊME.

Deuxième dessein. — Nous devons regarder les ministres de Jésus-Christ dans la confession: 1<sup>o</sup> comme des médecins; 2<sup>o</sup> comme des médiateurs. Les pécheurs sont des malades, ils ont besoin de médecins pour les guérir; ce sont des enfants rebelles, ils ont besoin de médiateurs pour les réconcilier, avec leurs pères.

Cum intrasset Jesus Jerosolymam, commota est omnis civitas.

Jésus étant entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue (*S. Matth., ch. XXI*).

Ce qui arriva dans Jérusalem, arrive tous les jours dans le christianisme; aussitôt que Jésus-Christ paraît pour guérir les pécheurs

Malheur à celui qui amasse et qui multiplie le bien qui n'est joint à lui; pourquoi se charge-t-il d'un morceau de terre qui ne servira qu'à l'accabler?

Ne vous faites point de trésors dans la terre, où les vers et la rouille les mangent, et où les voleurs les déterrent et les volent, mais faites-vous des trésors dans le ciel, où les vers et la rouille ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et qui les dérobent.

Ayez soin de vous bien garder de toute avarice: car en quelque abondance qu'un homme soit, sa vie ne dépend point des biens qu'il possède.

Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu!

Scitez que nul fornicateur, nul impudique, nul possédé de l'avarice, qui est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu.

Ordonnez aux riches d'être charitables et bienfaisants; de se rendre riches en bonnes œuvres; de donner l'aumône de bon cœur et de faire part de leurs biens à ceux qui en ont besoin: de s'acquérir un trésor, et de s'établir un bon fondement pour l'avenir, afin de pouvoir arriver à la véritable vie.

Où sont ceux qui amassaient de l'or, et cet argent dans lequel ils mettaient toute leur confiance? Le Seigneur les a exterminés, et ils sont tombés dans les enfers.

Les malheureux avarés ne songent pas que leurs richesses ne sont que de beaux supplices; qu'ils sont liés de chaînes d'or, et qu'ils sont plus ôté possédés de leurs propres biens qu'ils ne les possèdent. O! détestable aveuglement d'esprit! ô profondes ténèbres d'une cupidité insensée! se pouvant décharger du poids des richesses qui les accablent, ils travaillent en les augmentant à en être encore plus accablés, et s'attirent tous les jours de nouvelles matières de soins et de peines.

Comment peut-on appeler richesses les biens du monde, puisqu'ils accroissent nos besoins, et qu'au lieu de satisfaire la nécessité de ceux qui les aiment, ils ne font qu'enflammer davantage leur cupidité: appelez-vous riche, celui qui aurait moins de besoins, s'il avait moins de biens; l'abondance des biens de la terre ne ferme pas la bouche à l'avarice, mais elle l'ouvre davantage; elle n'étanche pas la soif, mais elle la rend plus ardente.

Quelle est la rage d'acquérir plusieurs terres, toutes, lesquelles un seul homme ne peut ni habiter ni cultiver; et de faire ainsi son plaisir de la nécessité des autres.

Comment ceux qui sont liés par leurs biens pourraient-ils suivre Jésus-Christ? et comment pourraient-ils monter jusqu'au ciel, et s'élever aux choses les plus sublimes, étant chargés de la pesanteur des cupidités terrestres?

L'amour des richesses est bien plus pernicieux et plus puissant que le démon même; et plusieurs lui obéissent bien plus aveuglement que les païens n'obéissent à leurs idoles. Car il y en a plusieurs qui n'obéissent pas en tout au démon, qui est dans leur idole; mais les avarés ont une déférence sans réserve pour tout ce que leur cupidité leur suggère. Si l'avarice leur dit: soyez ennemis de tout le monde, oubliez les sentiments de la nature, méprisez Dieu, offrez-vous à moi en sacrifice: ils obéissent à l'heure même. Les idoles se font sacrifier des animaux; mais l'avarice demande à ses adorateurs de lui sacrifier leurs propres âmes, et ils la sacrifient sans peine.

et pour les convertir, ils s'effraient et ils s'alarment; il semble qu'il vienne pour les condamner lorsqu'il ne vient que pour leur pardonner. Le Sauveur vient tous les jours pour guérir les maladies de nos âmes, en la personne de ses ministres sacrés dans le tribunal de la pénitence; mais on se rebute, on s'effraie, on s'épouvante, et on ne veut pas s'en approcher: *Commota est omnis civitas*.

Nous devons regarder les ministres de Jésus-Christ dans la confession: 1<sup>o</sup> comme des médecins; 2<sup>o</sup> comme des médiateurs. Les pécheurs sont des malades, ils ont besoin de médecins; ce sont des enfants rebelles, ils ont besoin de médiateurs pour les réconcilier avec leur Père.

Si nous faisons réflexion à ces deux qualifés des confesseurs, nous n'aurons pas sujet de les fuir; nous sommes malades, nous

trouvons en eux des médecins ; nous sommes dans la haine de notre Père céleste, nous trouvons en eux des médiateurs.

I. Jésus-Christ est venu sur la terre en qualité de médecin, parce que l'homme pour lequel il venait était malade : *Magnus venit de cœlo medicus, quia magnus in terra jacebat ægrotus* (S. Aug.) : ce divin médecin a communiqué sa puissance aux prêtres pour guérir les hommes malades par le péché ; et c'est dans le tribunal sacré de la pénitence qu'ils appliquent leurs remèdes, et qu'ils guérissent toutes les plaies.

Il faut que les pécheurs se comportent à l'égard de leurs confesseurs, comme les malades à l'égard de leurs médecins. 1° Il faut qu'ils aient pour eux beaucoup de respect, 2° beaucoup de confiance, 3° beaucoup de soumission. Quel respect n'a-t-on point, lorsqu'on est malade, pour son médecin ? De quelle manière lui parle-t-on ? Quelle estime ne lui témoigne-t-on pas ? Si l'on traite ainsi un médecin corporel, que ne doit-on pas faire pour un médecin spirituel ? Il tient la place de Jésus-Christ même, et il a tout son pouvoir ; pouvez-vous lui refuser votre estime, et toute sorte de vénération ?

1° Ce n'est pas qu'il ne faille choisir un confesseur pour qui l'on ait un respect et une estime particulière ; non qu'ils ne méritent tous un égal respect, puisqu'ils sont tous ministres de Jésus-Christ ; mais parce que Dieu en a marqué quelqu'un plus propre pour votre conduite et pour votre salut.

Évitez surtout deux sortes de confesseurs, les demi-vertueux et les demi-savants. S'il s'en trouve de tout à fait méchants, ils se font assez connaître, et l'on n'a pas de peine à les éviter. Les ignorants ne sont pas tant à craindre ; lorsqu'ils ont de la vertu, ils consultent les savants ou les livres, et ils vous conduisent toujours bien, en se laissant conduire eux-mêmes.

Mais les demi-vertueux et les demi-savants sont infiniment à craindre ; les premiers vous laissent dans une je ne sais quelle langueur, plus dangereuse que la maladie, et les seconds vous trompent, en vous conduisant par de fausses routes qui n'aboutissent qu'à l'erreur et au précipice.

2° Si l'on veut guérir d'un mal, il faut avoir une grande confiance en son médecin ; il faut lui dire le mal tel qu'il est, l'occasion du mal et tous les effets de ce mal.

C'est ainsi qu'en doit user le pécheur à l'égard de son confesseur, il doit lui faire connaître sincèrement tous ses péchés, lui en dire l'occasion et les suites ; lui faire connaître ses inclinations, ses passions, ses habitudes ; sans cela il ne guérira jamais.

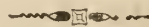
Que dirait-on d'un malade qui déguiserait sa plaie, qui la cacherait, qui dirait qu'il ne sent point de douleur ? N'est-il pas vrai qu'il serait bientôt à l'extrémité, et qu'il ne pourrait éviter la mort ? Pécheur ! qui dissimulez vos crimes, et qui en cachez la moitié, qui en déguisez les circonstances, sachez que votre perte est infaillible si vous cachez dans vos âmes un poison funeste qui vous causera

une mort éternelle. 3° On a une grande soumission pour un médecin, on lui obéit régulièrement, et pour le présent, et pour l'avenir ; on prend les remèdes les plus amers sans balancer ; on se laisse appliquer le feu, on se laisse percer et couper les membres ; enfin, on souffre tout avec une aveugle obéissance.

Est-il possible que l'homme ne fasse pas pour son âme ce qu'il fait pour son corps ; hélas ! une trop fréquente expérience nous apprend que les pécheurs ne peuvent souffrir la moindre peine pour la guérison de leur âme ; un jeûne, une aumône, une petite mortification, tout cela est insupportable. N'apprenons-nous jamais quel est le prix de nos âmes, pour le salut desquelles nous ne voulons rien souffrir ? La soumission d'un malade ne se borne pas seulement au présent, elle s'étend jusqu'à l'avenir ; on s'abstient des viandes, on s'abstient des compagnies, on garde la retraite ; il faut avoir une obéissance semblable pour son directeur. On doit, selon ses conseils, s'abstenir de mille choses ; éviter l'air du monde, se mortifier, fuir les occasions de retomber, enfin, faire aveuglément tout ce qu'il nous conseille, ou qu'il nous ordonne. Disons souvent à nos médecins spirituels : brûlez, coupez, frappez, pourvu que j'obtienne le pardon de mes péchés, les plus grandes peines seront ma joie : *Hic ure, hic seca, dummodo in æternum parcas* (S. Aug.).

II. Le pécheur est encore un enfant rebelle qui s'est révolté contre son père, il trouve un médiateur assuré dans son confesseur. Le médiateur fait deux choses : 1° il apaise un père irrité ; 2° il donne au fils les moyens d'obtenir le pardon de son père, et de ne plus l'offenser. 1° Le prêtre apaise la colère de Dieu, en lui présentant le sang de son Fils qu'il a entre les mains, il l'apaise en lui offrant sans cesse des sacrifices pour ceux qui lui mettent leur conscience entre leurs mains ; il l'apaise enfin par les prières qu'il doit offrir pour eux. 2° Il donne au pécheur le moyen de ne plus offenser un si bon père, il lui donne des préservatifs contre toutes sortes de péchés, en lui distribuant les grâces du sacrement qui le fortifient contre les tentations, et qui lui font vaincre le démon, le monde et la chair. Il donne encore au pécheur les moyens de satisfaire pour sa rébellion passée, en sorte qu'elle est entièrement oubliée, et il rétablit une union et une paix éternelle entre ce Fils et son Père céleste.

Que nous sommes malheureux, d'avoir des médecins si charitables et si sûrs, et de nous exposer à mourir couverts de plaies ! Que nous sommes coupables de demeurer si longtemps dans la haine de notre Dieu, lorsque nous avons des médiateurs si favorables pour nous acquérir son amour !



## SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Qui abscondit scelera sua, non dirigetur; qui autem confessus fuerit, et reliquerit ea, misericordiam consequetur (*Prov., XXVIII*).

Non confundaris confiteri peccata tua, et ne subicias te omni homini pro peccato (*Eccl., IV*).

Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. Si confiteamur peccata nostra, fidelis est et justus, ut remittat nobis peccata nostra, et emundet nos ab omni iniquitate (*I Ep. Joan., I*).

Presbytero humilia animam tuam, et magnato caput tuum (*Eccl., IV*).

In tota anima tua time Dominum, et sacerdotes illius sanctifica: in omni virtute tua dilige eum: qui te fecit, et ministros ejus ne derelinquas (*Eccl., VII*).

## SENTENCES DES PÈRES.

Deus tegat vulnera; non tu: nam si tu tegere volueris erubescens, Medicus non curabit (*S. Aug. sup. Psal. XXXI*).

Qui noluit humiliari confessione iniquitatis suæ, humiliatus est pondere manus Domini.

Multi vulnera sua poenitentiae nomine confitentis; nec quid sit poenitentia, nec quæ vulnerum medicina noverrunt: similes illis qui plagas quidem aperiant, sed admoniti quæ imponenda sunt negligunt, et quæ bibenda, fastidiunt. Additur etiam morbus ad causam; contraria quæque imponuntur, perniciosa potantur (*S. Pacian., Ep. 5 paræn. ad poenit.*).

Omissa confessione, non erit locus misericordiae. Tu factus es peccati tui defensor, quomodo erit Deus liberator? ut ergo ille sit liberator, tu esto accusator (*S. Aug. in Psal. LXVIII*).

*Serpens decepit me, et manducavi, venialis culpa quam sequitur professio delictorum, ideo non desperata mulier quæ non retineat Deo, sed magis confessa peccatum est quam medicinalis secuta est sententia.* Bonum est condemnari in peccato, et ut cum hominibus flagellemur. Denique Cain quia voluit crimen negare, indignus judicatus est qui puniretur in peccato sed remissus est sine præscripto poenæ; fortasse non tam crimine pariteri, illud enim commisit in fratrem, quam sacrilegii, quod Deo credidit mentiendum. Et ideo accusatori diabolo ejus accusatio reservata est, ut cum ejus Angelis flagelletur, qui cum hominibus noluit flagelli (*S. Ambros., lib. de Parad., c. 14*).

Si excusare volueris peccatum tuum, manet in te; peccati reus es; et non illius tantummodo quod fecisti, sed hujus etiam superbiæ quod confiteri noluisti (*S. Aug., Hom. Quinquag. 1*).

Hoc in Ecclesia facere fastidis, ut Deo supplices, ut patrocinium tibi ad Deum obsecrandum sanctæ plebis requiras; ubi nihil est quod pudori esse debeat, nisi non fateri; cum omnes simus peccatores, ubi ille laudabilior qui humilior: ille justior qui sit abjectior (*S. Ambros., de Poenit. lib. II, c. 10*).

Quid horres fateri, quod libenter ac proprie commisisti? cur confunderis dicere, quod non confusus es perpetrare? (*S. Chrysost. Serm. de Confess.*).

## SERMON XII.

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÈME.

Troisième dessein. — *Quels sont ceux que le Sauveur appelle des marchands dans l'Église? Quels sont ceux qu'il appelle des voleurs dans le lieu saint?*

Cathedras vendentium evertit.

Et reversa les chaises de ceux qui vendaient (*S. Matth., ch. XXI*).

Il est sans doute que le temple était

Celui qui cache ses crimes, ne se convertira point: mais celui qui les confesse, et qui s'en retire, obtiendra miséricorde.

Ne rongissez point de confesser vos péchés, et ne voyez assujettissez pas à toute personne, pour les lui découvrir.

Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous; mais si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute iniquité.

Humiliez votre âme aux pieds du prêtre, et soumettez-vous à celui que Dieu vous a donné pour vous gouverner en sa place.

Craignez le Seigneur votre Dieu, sanctifiez-vous par le moyen des prêtres, et aimez de tout votre cœur celui qui vous a créé, et gardez-vous bien d'abandonner ses ministres sacrés.

Que ce soit Dieu qui couvre vos plaies, et non pas vous-même; car si la honte vous les fait cacher, le souverain Médecin ne les guérira jamais.

Celui qui ne voudra pas s'humilier par la confession de son iniquité, sera humilié par le poids de la main de Dieu.

Il y en a plusieurs qui sous ombre de vouloir faire pénitence, découvrent leurs plaies, sans connaître ce que c'est que pénitence, ni quels sont les remèdes propres à guérir les blessures de leurs péchés. Semblables à ceux qui, se contentant de faire voir leurs maladies au médecin, négligent ensuite de pratiquer les remèdes, et de prendre les breuvages qu'il leur ordonne: et il y en a qui aigrissent encore leur mal, en prenant des choses toutes contraires à celles qu'on leur a prescrites.

Si vous négligez de confesser vos péchés, il n'y a plus de lieu de miséricorde; et si vous vous rendez le défenseur de votre péché, comment Dieu en sera-t-il le libérateur? Si donc vous voulez qu'il vous en délivre, accusez-vous-en.

Eve dit à Dieu après son péché: *Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit.* Une faute mérité le pardon quand elle est suivie d'un aveu sincère; c'est pourquoi la première femme n'ayant pas désavoué son péché à Dieu, il prononça contre elle une sentence qui fut favorable pour sa guérison. Il nous est bon d'être condamnés quand nous péchons, et d'être châtiés avec les hommes. On voit que Cain pour avoir voulu nier son crime, ne fut pas jugé digne d'être puni de son péché et fut renvoyé sans que Dieu lui imposât aucune peine; et peut-être fut-il traité de la sorte, plutôt en punition de son sacrilège d'avoir voulu mentir à Dieu, que du parjure qu'il avait commis contre son frère. Ainsi son accusation et sa punition fut réservée au démon, afin que celui qui n'avait pas voulu être châtié avec les hommes le fût avec les démons.

Si vous voulez excuser votre péché, il demeurera sur votre conscience, et vous serez toujours coupable, non-seulement de ce péché que vous avez fait, mais encore de ce nouveau péché d'orgueil que vous avez commis en refusant de confesser l'autre avec une humilité sincère.

Vous avez peine à vous humilier publiquement dans l'Église, pour y demander à Dieu le pardon de vos péchés, et obtenir des libelles qui s'y assemblent, qu'ils soient vos intercesseurs envers sa divine Majesté: cependant rien en tout cela ne vous doit causer de la honte, sinon de ne pas confesser vos péchés, puisque nous-mêmes, devant qui vous les confessez, sommes tous pécheurs; et que parmi nous celui-là est le plus honorable, et celui-là est le plus juste, qui se reconnaît le plus abject.

Pourquoi vous faites-vous une peine de dire ce que vous vous êtes fait un plaisir de faire? Pourquoi avez-vous honte de confesser un péché que vous n'avez pas eu honte de commettre?

rempli de toutes sortes de pécheurs, lorsque Jésus-Christ y entra. Il y avait des impudiques, il y avait des avarés, il y avait des ambitieux, il y avait des usuriers et cependant le Sauveur ne s'adresse point à eux, il ne les chasse point du temple, il ne prend point un fouet pour les maltraiter. Il savait que le temple doit être le refuge des plus grands pécheurs, et que c'est là où ils peuvent trouver le remède à leurs péchés. Mais lorsqu'on en est venu jusqu'à ce point d'impiété

de faire de l'autel même le théâtre de son crime, du temple du Dieu vivant un lieu de profanation et d'un lieu de paix et de réconciliation un lieu de justice et de condamnation, le mal est devenu sans remède, le pécheur n'a plus rien à attendre qu'une justice terrible sans miséricorde.

Le Fils de Dieu châtie les Juifs, pour deux grands crimes qu'ils commettaient dans le temple : premièrement, ils exerçaient un trafic de marchandise : *Nolite facere domum Patris mei domum negotiationis* (Joan. II) ; secondement, ils faisaient de ce lieu saint une retraite de voleurs : *Fecistis speluncam latronum* (Matth., XXI). Ces deux mêmes crimes se renouvellent tous les jours dans nos églises, et attirent sur nous la vengeance du Seigneur. Voyons premièrement, qui sont ceux que l'on peut appeler des marchands dans l'église. Secondement, nous plaignons le malheur de ceux qu'on peut dire être des voleurs dans le lieu saint.

I. *Cathedras vendentium columbas evertit* (Matth., XXI). Les premiers qui viennent trafiquer dans l'église, sont les superbes et les ambitieux, qui y cherchent de la gloire et des honneurs. Tel fut Antiochus, qui non content d'avoir élevé son trône sur la tête des hommes, voulut l'élever aussi haut que celui de Dieu même, en se faisant rendre des honneurs qu'on ne rendait qu'au Seigneur : *Intravit in sanctificationem cum superbia* (Mac., I). Tel fut l'orgueilleux Nabuchodonosor, qui voulut s'asseoir auprès du Très-Haut : *Sedebo in monte Testamenti* (Isai., XIV). On ne voit aujourd'hui que des gens qui veulent acheter des dignités ecclésiastiques et qui n'approchent des autels que pour s'en servir de degrés, afin de monter plus aisément et plus sûrement à la gloire. J'ai vu Dieu dans son temple, dit David, qui était assis au milieu de plusieurs petits dieux : *Deus stetit in synagoga deorum* (Psal. LXXXI). Que veut dire le prophète ? Y a-t-il quelques autres dieux dans le temple que celui que nous y adorons ? Oui, tous les ambitieux, tous ceux qui n'y vont que pour avoir les premières places, sont autant de petits dieux, qui veulent environner le trône du grand Dieu ; mais que fait le grand Dieu au milieu de tous ces dieux d'ambition ? *In medio autem deos didjudicat* (Ibid.), il les juge, il les condamne ; *Cathedras evertit* (Matth., XXI), il renverse leurs desseins, et, par une juste punition, il les chasse du lieu même où ils voulaient s'élever.

Il y en a d'autres qui trafiquent encore dans les temples et ce sont les personnes voluptueuses qui n'y viennent que pour vendre et pour acheter des colombes : *Vendentium columbas* (Ibid.), que pour voir et pour être vues, que pour séduire et pour être séduites. Demandez à cette jeune fille pourquoi elle se pare avec tant d'artifice, pourquoi elle choisit dans l'église la place la plus remarquable ; pourquoi elle se met dans un certain lieu distingué ; elle vous dira que ce n'est que pour mieux se vendre ou pour acheter quelqu'un plus aisément. Oh ! corrup-

tion de notre siècle ! oh ! abomination ! de faire un commerce d'impureté de la maison de Dieu et du temple de sainteté !

Hélas ! Ezéchiel, ce que vous avez vu d'abominable dans le temple ne peut être comparé à ce que nous voyons dans nos églises ; vous avez vu des femmes qui pleuraient un Adonis, et nous voyons des femmes qui rient et qui font rire une troupe d'Adonis.

Jérémie, vous faites retentir le ciel de vos pitoyables plaintes pour avoir vu des idolâtres entrer dans le temple : *Vidit gentes ingressas sanctuarium suum, de quibus preceperas ne intrarent in ecclesiam tuam* (Thren., I) ; nous voyons bien d'autres abominations dans nos églises ; nous voyons des idolâtres qui y viennent adorer des divinités de plâtre, et qui enlèvent au Très-Haut les adorations qui lui sont dues.

Il y a dans les marchés une troisième sorte de gens qui se trouvent dans nos temples, aussi bien que dans celui des Juifs ; ce sont les curieux, qui n'y viennent que pour parler de nouvelles et pour remarquer tout ce qui s'y passe ; tels étaient ces Juifs qui se demandaient les uns aux autres en voyant le Sauveur, quel est cet homme ? *Quis est hic* (Matth., XXI) ? n'est-ce pas ce pauvre artisan de Nazareth ? *Quis est hic* ? Oh ! que de scribes, que de pharisiens, que de Juifs vont aujourd'hui dans les églises pour considérer tous ceux qui y entrent et pour s'entretenir ! *Quis est hic* ? Quelle est cette fille ? elle a honneur ; *Quis est hic* ? quel est ce cavalier, qu'il est mal fait et que ses manières sont désagréables ! *Quis est hic* ? quelle est cette dame hypocrite qui dévore les autels ? C'est ainsi que l'on fait du lieu saint un lieu de contes et de nouvelles.

Lorsqu'on bâtissait le temple de Salomon, il arriva un prodige qui est d'une grande instruction pour nous : c'est que tant de montagnes de marbre furent creusées, tant de pierres précieuses furent polies, tant de carrières de jaspe et de porphyre furent remuées, tant de mines d'or et d'argent furent mises en œuvre, sans donner un seul coup de marteau ou d'aucun autre instrument qui pût faire le moindre bruit : *Malleus et securis et omne ferramentum non sunt auditi in domo cum ædificaretur* (III Reg., VI). Dieu voulut dire par là qu'il aimait principalement le silence dans les temples, et qu'il aimerait mieux n'en point avoir que d'en avoir où l'on fit du bruit et du tumulte.

Apprenons de là combien sont odieux au Seigneur ces gens qui ne viennent à l'église que pour y troubler les adorables mystères par leurs manières scandaleuses.

II. Je ne pourrais pas me servir du terme de voleur, si le Fils de Dieu et les Pères ne s'en étaient servis pour exprimer les désordres qui se commettent dans l'église, dont plusieurs font une retraite de larrons : *Speluncam latronum* (Matth., XXI). Les premiers voleurs de l'église sont ceux qui n'y entrent pas par la porte, dit le Sauveur, mais qui s'y introduisent, ou par violence, ou par artifice : *Qui non intrat per ostium in ovile,*

*sed ascendit aliunde, fur est et latro (Joan., X).* La porte de l'église, c'est le Saint-Esprit, c'est la vocation de Dieu, c'est une grande pureté de mœurs. Si vous n'entrez pas par cette porte, mais par les cabales et par argent, vous êtes un voleur : *Qui ascendit aliunde, fur est et latro (Idem)*. Je ne m'arrête point ici sur les désordres les plus grossiers qui se commettent dans le trafic des bénéfices; et regarde seulement certains larcins plus délicats auxquels on ne fait pas réflexion. J'appelle voleurs dans l'église de Dieu les ministres de Jésus-Christ qui, devant être des dispensateurs fidèles, trahissent leur ministère, et qui, au lieu de ne recevoir à la réconciliation de la miséricorde de Dieu que ceux qui retournent à lui par une sincère conversion de cœur, se relâchent par des intérêts humains, dans le désir de plaire ou dans la crainte de déplaire à quelques personnes. Ce sont ces séducteurs dont parle le prophète : *Seduxerunt te et prevaluerunt adversum te viri pacifici tui, demerserunt in cæno, et in lubrico pedes tuos (Jerem., LVIII)*. Ce sont, dis-je, des gens trompeurs qui vous entretiennent dans une fausse paix et qui vous enfoncent dans la boue au lieu de vous en retirer, et vous font tomber dans le précipice. Il est vrai que la plupart des pécheurs contribuent à ce vol en se servant de leurs richesses, de leur puissance et de leur crédit, pour acheter des ministres de Jésus-Christ une réconciliation inutile à ceux qui la reçoivent et pernicieuse à ceux qui la donnent. Malheureux sans doute sont tous les pécheurs, mais

doublement malheureux sont les pécheurs riches, parce qu'ils ne font presque jamais de véritable pénitence,

Les seconds voleurs de l'église de Dieu sont ceux qui épuisent ses trésors sacrés pour remplir leurs coffres, et qui, par un horrible sacrilège, font servir les revenus de leurs bénéfices pour entretenir leur délicatesse et leur vanité. Ecoutez ce que dit saint Bernard : *Quidquid præter necessarium victum ac simplicem vestitum de altari retines, tuum non est, rapina est* : Tout ce que vous retenez de vos revenus, outre ce qui vous est absolument nécessaire pour vivre et pour vous habiller d'une manière confortable à votre état, est un vol, un larcin à l'église.

Les troisièmes voleurs sont les pères et les mères qui ôtent à l'église ses biens pour les donner à leurs enfants dans un âge où ils ne peuvent les posséder, et sachant qu'ils n'auront point les dispositions nécessaires pour être des ministres de Jésus-Christ. Qu'il est à craindre que Dieu ne punisse ces parents ambitieux et avarés, comme il punit le grand-prêtre Héli ! *Magis honorasti filios tuos quam me, ecce dies veniunt, et præcidam brachium tuum et brachium patris tui (I Reg., II)* : Tu as mieux aimé la gloire de tes enfants que la mienne, tu périras et tes enfants avec toi. O mon Dieu, chassez tous ces voleurs de votre temple, châtiez-les, mais châtiez-les pour les ramener à leur devoir, et ne souffrez pas que leur impénitence leur ferme pour jamais les portes de votre église triomphante.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Domine, dilexi decorem domus tuæ, et locum habitacionis gloriæ tuæ (Psal. VIII).

Beatus quem elegisti, et assumpsisti; inhabitabit in atris tuis (Psal. LXIV).

Zelus domus tuæ comedit me; et opprobria expr bantium tibi ceciderunt super me (Psal. X).

Melior est dies una in atris tuis; super millia (*Ibid.*).

Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus (I Cor. III).

In tempore magnæ nostræ sunt possessiones; hic omnis spes nostra sita est : omniaque hic sunt, sublimia certe sunt atque fulgentia : hæc mensa pretiosior multo atque jucundior quam tua; et lucerna quam lucerna tua, et novorum quotquot eum fide tempore oleo uncti a morbis liberati sunt. Arca etiam hæc melior quam tua est magisque necessaria; non enim pretiosas vestes, sed misericordiam inclusam continet; qua qui privantur, culpa sua privantur (S. Chrysost., Hom. in e. 9 sup. Matth.).

Domus præcis temporibus Ecclesiæ erant; nunc ipsa etiam Ecclesia in domum redacta est. Nihil in privata domo carnale loquebantur nihil nunc in Ecclesia spirituale memoratur (S. Chrysost., Hom. 33, in e. 9 sup. Matth.).

Ecclesia lit spelunca latronum, quando in ea est negotiatio cupidorum (S. Ilonav. Serin. 4, ad Dom. 9 post Pent.).

In templa passim omnes sordidi atque flagitiosi, sine ulla penitus reverentia irrumpunt, non quia non omnes ad exorandum Deum currere debeant, sed quia qui ingreditur ad placandum, non debet egredi ad exacerbandum (Salv., lib. III de gubern. Dei).

Præsident probati quique seniores, honorem istum non pretio, sed testimonio adepti. Neque enim pretio ulla res Dei constat. Etiam si quod arca gemis est non de ordinaria summa, quasi redemptæ religionis congregat modicam unumquisque stipem mœnstrua die, vel cum velit, et si modo

Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, et le lieu où réside votre gloire.

Heureux celui que vous avez choisi, et que vous avez pris à vous : il habitera dans votre palais.

Seigneur, le zèle de votre maison m'a consumé, et les injures qu'on vous fait retombent sur moi.

Un seul jour dans votre maison, vaut mieux que mille partout ailleurs.

Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra.

#### SENTENCES DES PÈRES.

C'est dans nos temples que sont renfermées nos plus précieuses richesses, c'est ici qu'est l'objet de toutes nos espérances; tout y est plus grand et plus sublime, notre table y est plus excellente et plus délicieuse que les vôtres : notre huile est plus précieuse, et tout le monde sait combien de personnes, recevant avec foi cette divine onction dans leurs maladies, se sont trouvées guéries de leurs maux. Cette armoire où l'on garde l'Eucharistie est aussi bien plus estimable que ne sont les vôtres; car elle ne renferme pas de riches habits, mais elle contient la miséricorde même, de laquelle ceux qui sont privés, le sont par leur faute.

Les maisons particulières étaient autrefois des églises; et aujourd'hui les églises ne sont plus que comme des maisons particulières. Alors les chrétiens ne parlaient chez eux que des choses du ciel : et maintenant ils ne parlent souvent dans les églises que des choses de la terre.

L'église devient une retraite de voleurs, lorsque des gens s'en servent comme d'une espèce de trafic pour contenter leur cupidité.

Nos églises sont remplies de libertins et de débauchés; ce n'est pas que l'entrée de ce saint lieu soit interdit aux pécheurs, mais ce qu'il y a de déplorable, c'est que ceux qui doivent y entrer pour obtenir miséricorde de Dieu, en sortent en irritant sa justice.

Ce sont des hommes avancés en âge et d'une vie éprouvée qui président à nos assemblées, et qui ne parviennent pas à cet honneur à prix d'argent, mais par les suffrages et les témoignages avantageux des fidèles. Aussi rien de tout ce qui regarde les choses divines ne se fait dans l'é-

glise avec de l'argent : et quoiqu'il y ait une manière de trésor, ce n'est point comme un tribut ordinaire que l'on paie pour avoir part à la sainteté de notre religion ; mais chacun y apporte quelque chose à la fin du mois, ou à tel autre jour qu'il veut, et autant qu'il peut : car personne n'y est forcé, mais y contribue volontairement. Ainsi ces dons sont comme un dépôt de piété, que l'on n'emploie jamais à la bonne chère, ni aux débauches ; mais qui sert à nourrir et ensevelir les pauvres ; à soulager les enfants qui n'ont ni parents, ni biens, à assister les vieillards, et ceux qui ont été ruinés par quelque naufrage, et en un mot, à secourir tous ceux qui, étant relégués en des mines, des fles désertes, ou des prisons, pour la cause de Dieu et la profession de sa religion, deviennent comme les nourrissons de l'Église sainte.

A Dieu ne plaise que l'Église romaine déchoie tellement de son ancienne vigueur, que par une facilité profane elle affaiblisse les nerfs de la discipline chrétienne et déshonore la majesté de la foi : et que tandis que la chute de nos frères est toute récente, et qu'il en tombe encore tous les jours, on se hâte, par une conduite précipitée, et qui ne leur peut être utile, de les admettre à la communion ; et qu'on ne fasse autre chose par cette fausse compassion que d'ajouter de nouvelles plaies aux anciennes, en arrachant même la pénitence à ces malheureux pour rendre leur ruine plus irréparable. Et en effet, comment peuvent-ils espérer la guérison de leurs maux, si le médecin lui-même les foment et les entretient, en les privant du remède salutaire de la pénitence ? et s'il ne fait que couvrir la plaie, et ne veut pas attendre que les remèdes nécessaires, qui ont besoin de temps, l'aient refermée. En vérité, ce n'est pas là guérir un malade, mais si nous voulons dire vrai, c'est le tuer.

### SERMON XIII.

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE  
DE CARÈME.

*Deux marques visibles de réprobation dans la conduite des pharisiens. La première est de ne vouloir agir que selon sa volonté. La seconde est de ne vouloir croire que ce que l'on voit.*

Magister volumus a te signum videre.

*Maître, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir quelque prodige (S. Math., ch. XII).*

Jésus-Christ venait de délivrer un possédé qui était aveugle et muet. Cependant les scribes et les pharisiens au lieu de l'adorer et de reconnaître son pouvoir et sa sainteté, avaient eu l'insolence de dire qu'il ne chassait les démons que par le prince des démons mêmes. Ils ne laissèrent pas de s'approcher de lui pour lui demander qu'il leur fit voir quelque prodige : *Volumus a te signum videre*. Saint Luc dit qu'ils demandaient à voir un prodige en l'air, comme, par exemple, la course du soleil arrêtée, un feu descendant des nuées ou quelque autre chose semblable. La réponse de Jésus-Christ leur fit assez connaître qu'il savait que ce n'était que pour le tenter qu'ils le sollicitaient de faire un nouveau miracle, puisqu'ils n'avaient pas voulu croire sa doctrine, après un nombre infini de guérisons qu'ils lui avaient vu faire.

Je trouve dans les paroles de ces scribes et de ces pharisiens deux visibles marques de réprobation. La première est de ne vouloir agir que selon sa volonté, *volumus*. La seconde est de ne vouloir rien croire que ce l'on voit, *a te signum videre*. Prendre sa volonté pour règle de sa conduite ; prendre ses sens et sa raison pour règle de sa créance sont deux choses qui marquent une âme de pharisien, une âme réprouvée.

possit, apponit : nam nemo compellitur, sed sponte confert. Hac quasi de; osita pietatis sunt. Nam inde non epulis, nec potantibus, nec ingratis voratriis dispensatur : sed egenis alendis humanisque ; et pueris, ac puellis re ac parentibus destitutis, atque fontis senibus, item naufragis, et si qui in metellis, et si qui in insulis vel in custodiis, duntaxat ex causa Dei sectæ, alumni suæ confessionis sunt (Tert. in Apolog. adv. Gent. c. 39).

Absit ab Ecclesia romana vigorem suum tam profana facilitate dimittere, et nervos severitatis eversa fidei majestate dissolvere ; ut cum adhuc non tantum jaceant, sed et cadant eversorum fratrum ruinae, properata nimis remedia communicationum utique non profutura præstentur ; et nova per misericordiam falsam vulnera veteribus transgressionis vulneribus imprimantur, ut miserris ad majorem eversionem eripiantur et penitentia. Ubi enim poterit indulgentiæ medicina procedere, si etiam in se medicus intercepta penitentia indulget periculis ? si tantummodo operit vulnus, nec sinit necessaria temporis remedia obducere cicatricem ? hoc non est curare, sed si dicere verum volumus, occidere (S. Cyr., Epist. 31, ad Cler. rom.)

I. C'est la doctrine de saint Paul, que tous ceux que Dieu a réprouvés, il les a abandonnés à leur propre volonté : *Tradidit illos Deus in reprobum sensum (Rom. I)*. Dieu a réprouvé les méchants, pourquoi ? Parce qu'il les a abandonnés aux désirs de leur cœur : *Propterea quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum (Ibid.)*. C'est une vérité que nous voyons établie dans les saintes lettres d'une manière terrible ; quand Dieu a résolu de perdre Pharaon et de punir son opiniâtreté et son ingratitude, il l'abandonne à sa propre volonté ; quand pour punir les Juifs il a déterminé de donner les grâces qui leur étaient destinées aux gentils et aux idolâtres, il les a livrés à leur volonté propre : C'est pourquoi il est écrit que Pilate abandonna le Seigneur à leur volonté : *Jesum tradidit voluntati eorum (Luc XXIII)* ; parce que, par un juste châtement de Dieu, ils n'avaient plus que leur volonté pour règle de toutes leurs actions.

Le prophète Balaam avait eu ordre du roi des Moabites d'aller avec ceux qu'il lui envoyait, au-devant du peuple de Dieu pour lui donner sa malédiction *(Num. XXII)*. Ce prophète consulte le Seigneur sur ce qu'il avait à faire : Le Seigneur lui répond qu'il se donne bien de garde d'écouter les envoyés du roi et d'aller avec eux : *Noli ire cum eis (Ibid.)*. Balaam obéit, le roi le sollicite une seconde fois et lui envoie de riches présents pour l'obliger à le satisfaire. Le prophète consulte derechef le Seigneur ; mais voici une réponse bien contraire à la première : Allez, lui dit-il, allez avec les gens du roi : *Vade cum eis. (Ibid.)*. D'où peut venir ce changement ? C'est que ce malheureux prophète avait attiré la juste indignation de Dieu, en se laissant corrompre par son avarice. C'est un ingrat, qui a mérité que Dieu le réprouve, c'est pourquoi il l'abandonne à sa volonté : *Vade cum eis*. Ne

voyons-nous pas que c'est ainsi qu'en usent les hommes ? Lorsque nous avons fait tout ce que nous avons pu pour persuader quelqu'un de ne pas faire quelque méchante action, nous avons accoutumé de lui dire en l'abandonnant et en prenant la résolution de ne nous mêler jamais de ses affaires : allez, faites tout ce qu'il vous plaira. Ce fut ainsi qu'en usèrent les anges à l'égard des habitants de Babylone. Nous avons fait en vain tous nos efforts pour les convertir, abandonnons-les à eux-mêmes : *Curavinus Babylonem et non sanata est, derelinquamus eam* (Jerem., LI). Le saint homme Isaac, selon la remarque de saint Ambroise, avait eu quelque pressentiment prophétique que son fils Esaü serait réprouvé, et ce fut pour empêcher ce malheur qu'il lui commanda d'obéir en toutes choses à son frère Jacob, quoique ce ne fût que son cadet : *Fratri tuo servies* (Gen., XXX) ; sachant, bien que, s'il ne suivait pas sa propre volonté, ce serait un moyen pour empêcher sa damnation : *Diligens ergo pater et consulens servum eum fratris sui fecit, ut ejus regeretur consilio* (S. Ambros., lib. II Ep. 7).

Le roi-prophète dit que les impies et les réprouvés marchent dans une espèce de cercle : *In circuitu impij ambulat* (Psal. II). Ce cercle, dit saint Bernard, n'est autre chose que la volonté propre, que l'impie prend pour le principe et pour la fin de toutes choses. Malheur à celui qui marche dans ce cercle funeste : *Vae homini qui sequitur hunc circuitum, qui nunquam a propria voluntate recedit* (S. Bernard., serm. 12, in psal. Qui habitat). Il est tout clair, selon les principes de la théologie, que l'homme ne se peut pas sauver par sa seule volonté ; il faut que la volonté de Dieu seconde la volonté de l'homme. Si donc la volonté de l'homme demeure toute seule, sans être appuyée de la volonté de Dieu, il est tout visible que sa damnation est assurée. C'est pour cela que Jésus-Christ, qui devait être le premier des prédestinés, nous avertit qu'il n'a point fait sa volonté sur la terre et qu'il a suivi en toutes choses la volonté de Dieu son Père. De là jugez, libertins, ce que vous devez espérer de votre salut éternel, puisque vous faites profession de ne faire que ce qui vous plaît. De là, grands du monde, jugez ce que vous avez à craindre de la justice de Dieu, puisque votre volonté est votre seule règle. De là, dames mondaines, jugez quel sujet vous avez de trembler, puisque vous ne suivez que les désirs de votre cœur et que vous ne trouvez rien de juste que ce que vous souhaitez et que vous n'agissez qu'au gré de votre volonté.

II. Saint Augustin remarque qu'il y a une grande différence entre la manière de croire des Juifs et celle des apôtres. Les Juifs veulent connaître par des signes visibles avant que de croire : *Quod ergo tu facis signum ut videamus, et credamus tibi* (Joan., VI) ? Mais les apôtres au contraire, croient avant que d'avoir des preuves sensibles et avant que de voir des miracles : *In quem non videntes*

*credit* (I Pet., I). Cette différence nous apprend que ceux qui sont réprouvés avec les Juifs ne veulent rien croire que ce qu'ils voient, et que ceux qui sont prédestinés avec les apôtres croient ce qu'ils ne voient pas. Si nous voulions connaître avant que de croire, dit saint Chrysostome, nous ne ferions ni l'un ni l'autre ; nous ne croirions point et nous ne connaîtrions point : *Credidimus, ut cognosceremus ; nam si prius cognoscere, deinde credere vellemus, nec cognosceremus nec credere valeremus* (S. Chrysost. in catena, D. Thomæ). Le don d'entendement et de pénétration est une récompense de la foi, dit saint Augustin ; il ne faut donc pas chercher à connaître avant que de croire, mais il faut chercher à croire avant que de connaître, puisqu'il est écrit : Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas : *Intellectus merces est fidei ; ergo noli querere intelligere ut credas, sed crede ut intelligas ; quoniam scriptum est : nisi credideritis, non intelligetis* (S. Aug., tract. XXVI, in Joan.). Si l'on connaissait avant que de croire, la foi ne serait plus qu'une chimère, puisqu'il serait inutile d'obliger de croire une chose dont on serait d'ailleurs convaincu : *Ideo bene creditur, quia non capitur : nam si caperetur, non opus erat ; ut crederetur, quia videtur. Ideo credis quia non capis, et credendo fis idoneus ut capias* (Ibid.). Nous lisons du patriarche Abraham, qui devait être le père des fidèles et conséquemment des prédestinés, que, lorsqu'il eut reçu le commandement de Dieu de sacrifier son fils, il partit sans savoir où il allait : *Fide qui vocatur Abraham obedivit in locum exire, quem accepturus erat in hereditatem, et exivit nesciens quo iret* (Ad. Heb., II). Pour nous marquer, dit saint Ambroise, que ceux qui veulent être les véritables enfants de ce père des croyants ne doivent point demander de raisons ni de preuves dans les choses divines, et qu'ils doivent croire sans voir : *Consentaneum igitur et justum est, ut in rebus divinis rationem præveniat fides, ne tanquam ab homine. ita a Deo, rationem exigere videamur* (S. Ambros. sup. c. IV ad Rom.). Il est rapporté dans l'Evangile que lorsque les apôtres eurent appris que Jésus-Christ était ressuscité, saint Pierre et saint Jean coururent à son sépulcre ; que saint Jean y arriva le premier, qu'il s'arrêta à l'entrée et qu'il n'y voulut entrer qu'après saint Pierre : *Currebant autem duo simul, et alius ille discipulus præcurrebat citius Petro, et venit prius ad monumentum non tamen introivit. Venit ergo Simon Petrus sequens eum, et introivit ; tunc ergo introivit et ille discipulus qui venerat primus* (Joan., XX). Les saints Pères cherchent la raison pourquoi saint Jean n'entra pas le premier, et la plupart répondent qu'il voulait déférer cet honneur à saint Pierre qui devait être le prince de l'Eglise. Ce mystère me fait naître une autre pensée. Tous les Pères ont regardé l'apôtre saint Jean comme le symbole de la connaissance et de la science dans les choses divines, parce que tout ce qu'il y a de plus caché dans Dieu lui a été révélé. Et saint Pierre a tou-

jours été considéré comme le symbole de la foi : *Tu es Petrus, et super hanc Petram aedificabo Ecclesiam meam* (Matth., XVI). Saint Jean n'entra dans le sépulcre qu'après saint Pierre pour nous marquer que le raisonnement ne doit point précéder la foi, mais la suivre. Il faut que la raison s'arrête, qu'elle ne suive point ses lumières afin de se laisser uniquement conduire par la foi.

Ce ne fut pas sans un mystère d'une grande instruction pour nous que saint Paul fut aveuglé dans le moment que le Sauveur le convertit : *Apertisque oculis nihil videbat* (Act., IX). Ce fut pour nous faire comprendre que le premier pas qu'il faut faire dans le christianisme est de s'aveugler soi-même, c'est-à-dire de ne point écouter sa raison et de s'en tenir aux saintes obscurités de la foi. Ce n'est pas ce que font les libertins : ils demandent des signes comme les pharisiens de notre évangile, non pour se convertir, mais par curiosité et pour avoir le plaisir de raisonner sur des événements extraordinaires.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Si vous voulez m'écouter, vous serez rassasiés des biens de la terre : que si vous ne le voulez pas, et si vous ne n'irritez contre vous, l'épée vous dévorera ; car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche.

Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile, et qu'un vase de terre. L'argile dit-elle au potier : Qu'avez-vous fait, votre ouvrage n'a rien d'une main savante ?

Seigneur, votre sainte loi se justifie et se prouve assez d'elle-même, et elle est assez croyable à notre égard.

Nous rendons à Dieu de continues actions de grâces, de ce qu'ayant entendu la parole de Dieu que nous vous prêchions, vous l'avez reçue non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la parole de Dieu, qui agit efficacement en vous qu'il êtes fidèles.

Personne n'a jamais vu Dieu : c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père qui l'a fait connaître.

L'incrédulité les a perdus : demeurez fermes dans votre foi, et prenez garde de ne vous pas élever par vos raisonnements, mais tenez-vous dans la crainte.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Après que le Seigneur a dit de lui-même : *Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais seulement celle de mon père*. Il est très-dangereux de faire sa volonté propre dans les moindres choses ; et c'est pour cela que David disait dans un psaume : *J'ai juré et résolu de suivre les jugements de votre justice, et non pas de la mienne, c'est-à-dire des mouvements de ma propre volonté*.

Si nous sommes à celui qui nous a rachetés, suivons-le en telle sorte que nous ne vivions plus du tout pour nous, mais pour ce divin Sauveur, qui nous a acquis au prix de son sang : car nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes, mais c'est le Seigneur qui nous a rachetés ; et nous sommes avec justice assujettis à sa domination ; de sorte que sa volonté doit être dorénavant la loi et la règle de notre vie.

Votre volonté doit être redressée selon la rectitude de la volonté de Dieu ; et non celle de Dieu, courbée et déournée pour suivre la vôtre : car votre volonté est dérangée et courbée, et celle de Dieu est la règle souveraine ; ainsi il est nécessaire que cette règle divine demeure invariable, et que tout ce qui n'est pas droit, soit redressé sur sa rectitude.

Il ne faut jamais examiner les raisons de ce que Dieu fait, quelque trouble qui en puisse naître dans les esprits, car c'est au maître à commander, et aux serviteurs à obéir, et l'ouvrage n'a pas droit de dire à celui qui l'a formé : *Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ?* pourquoi vous efforcez-vous donc de vouloir pénétrer dans ses secrets ? Ne savez-vous pas qu'il prend soin de tout ? qu'il est souverainement sage ? qu'il ne fait rien en vain, qu'il n'agit point ténéreusement, qu'il vous aime plus que ceux qui vous ont mis au monde ? que les soins qu'il a de vous vont infiniment au delà de ceux qu'en peut prendre la tendresse d'un bon père ? Ne cherchez donc pas davantage les raisons cachées de sa conduite ; n'allez pas si loin, car tou-

Ils n'ont garde de demander pour miracle que Dieu change leur cœur et qu'ils les retire de leurs désordres ; mais ils demandent comme ces scribes, des miracles inutiles et qui ne servent de rien à leur salut ; ce qui est une preuve évidente qu'ils ne cherchent pas les voies de se sauver et que ce n'est que par une malice affectée qu'ils demeurent, dans leur incrédulité. Si raisonner en matière de foi est une marque de réprobation, quel sujet de crainte pour la plupart des chrétiens d'aujourd'hui ? On raisonne sur tout, on examine ce qu'on devrait adorer : tout ce qui est au-dessus de la raison paraît déraisonnable ; on ne croit rien, et parce qu'on ne croit rien on ne craint rien ; et parce qu'on ne craint rien on se plonge dans toute sorte de vices, on se perd, on se damne. Du moins si nous avons à nous servir de notre raison, servons-nous-en pour nous sauver ; servons-nous-en pour mériter de posséder Dieu pendant toute l'éternité.

Si volueritis et auheritis me, bona terræ comedetis : quod si nolueritis, et me ad iracundiam provocaveritis, gladius devorabit vos, quia os Domini locutum est (Isai. XII).

Væ qui contradicit factori suo, testa de sams terræ : numquid dicit ludum figulo suo : Quid facis, et opus tuum absque manibus est (Isai. XLV) ?

Testimonia tua credibilia facta sunt nimis (Psal. XCII).

Gratias agimus Deo sine intermissione, quoniam cum accepissetis a nobis verbum auditus Dei, accepistis illud non ut verbum hominum, sed (sicut est vere) verbum Dei (1 Thess. II).

Deum nemo vidit unquam : unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit (Joan. I).

Propter incredulitatem fracti sunt, tu autem fide stas ; noli altum sapere, sed time (Rom. XI).

Cum Dominus dixerit : *Non veni ut faciam voluntatem meam, sed ejus qui misit me*. In quacumque re voluntatis suæ arbitrio stare, periculosum est : quod intelligens David dicebat : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ, non voluntates meas* (S. Basil., interrog. 157).

Si ejus qui nos redemit effecti sumus, Dominum ita sequamur omnino ut non amplius nobis vivamus, sed illi qui nos vitæ suæ pretio comparavit : non enim amplius nostri ipsorum Domini sumus, sed ille qui nos coemit Dominus est, nos autem ejus dominio mancipati : illius ergo voluntas nobis pro lege vivendi proposita sit (S. Greg. Nys. de per Chri. for.).

Voluntas tua corrigatur ad voluntatem Dei, non voluntas Dei detorqueatur ad tuam ; prava est enim tua regula illa : stet regula, ut quod pravam est, ad regulam corrigatur (S. Aug. in Psal. XXXI).

A Deo numquam exigenda ratio eorum quæ facit, etiamsi multorum animos turbare videantur, domini enim solius est jubere, famulorum autem parere. Nam neque figmentum opifici dicit : *Quid me sic finxisti ?* quia igitur de causa id et tu scire elaboras ? nescis illum omnium curam habere ? illum sapientiam esse ? illum nihil frustra, nihil temere agere ? illum te magis amare, quam pro, rii parentes ament ? illum vehementissime et longo intervallo et patris pietatem, et matris curam superare ? itaque nihil amplius pervestiga, neve ulterius progredere ; et enim ad consolationem hæc tibi sufficiunt (S. Chrysost., Hom. 2, sup. Ep. ad Rom.).



Fides non habet meritum, cui humana ratio præbet exemplum (S. Greg. Mag., hom. 26, sup. Evang.).

### SERMON XIV.

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIERE SEMAINE DE CARÊME.

*L'efficacité, la promptitude et la facilité du remède de la piscine nous marquent les qualités du sacrement de pénitence; il est efficace, il est prompt, il est doux et facile. Il est efficace dans sa vertu. Il est prompt dans son opération. Il est doux et facile dans son usage.*

Vis sanus fieri

Vouslez-vous être guéri ? (S. Jean, ch. V.)

Les Pères de l'Eglise ont toujours regardé la piscine de Jérusalem comme la figure du sacrement de pénitence; et ils ont remarqué entre l'une et l'autre plusieurs rapports qui sont une grande instruction pour nous. Cette piscine n'était qu'en Jérusalem et ce n'est que dans l'Eglise que se trouve la véritable pénitence et le pouvoir de remettre les péchés. Il y avait trois choses dans la piscine: un ange, des hommes charitables et des malades. Il fallait qu'un ange vint remuer les eaux, il fallait qu'un homme charitable aidât au malade à entrer dans la piscine, et enfin le malade qui était plongé dans l'eau était guéri. Trois choses qui nous figurent ce qui se passe dans la piscine de l'Evangile, c'est-à-dire dans le sacrement de pénitence: 1° Il faut que la grâce remue les consciences; 2° il faut que les ministres de l'Eglise appliquent le remède; 3° quelque malade que soit l'âme du pécheur elle est guérie.

Mais je m'attache principalement à trois qualités que renfermait le remède de la piscine et qui ont un admirable rapport avec le remède de la pénitence. 1° Ce remède était fort efficace, guérissant inmanquablement toute sorte de maladies: *Sanus fiebat a quacumque detinebatur infirmitate* (Joan., V); 2° il était fort prompt, aussitôt que l'ange avait remué l'eau et que le malade y était plongé, il était guéri; 3° il était fort doux et fort facile, il ne fallait que se mettre dans l'eau. Voilà trois qualités que je remarque dans le sacrement de pénitence. Il est efficace, il est prompt, il est doux et facile. Il est efficace dans sa vertu; il est prompt dans son opération; il est doux et facile dans son usage.

I. Si nous faisons réflexion au souverain pouvoir des prêtres qui appliquent le sacrement de pénitence et au sang de Jésus-Christ qui le compose, nous aurons peu de peine à nous convaincre de son admirable efficacité. Si vous voulez savoir quelle est la puissance des prêtres, mesurez-la sur celle de Jésus-Christ même, puisqu'il leur a donné le même pouvoir qu'il avait reçu de Dieu, son Père: *Sicut misit me vivens pater, ita ego mitto vos* (Joan., VI).

Il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés, il avait donné ce pouvoir à Jésus-Christ en faveur des hommes. Mais ce divin

les ces considérations vous doivent suffire pour mettre votre esprit en paix.

La foi est sans mérite dès qu'elle est appuyée sur l'expérience.

Sauveur, en retournant au ciel, n'a pas voulu les priver d'un si grand bonheur; il a laissé tout son pouvoir aux prêtres pour remettre tous les péchés: *Quorum remisieritis peccata, remittuntur eis* (Ibid., XX). Et c'est pour cela, disent les Pères, qu'il souffra sur ses apôtres, pour leur marquer qu'il se transmettait en eux; qu'il les faisait d'autres lui-même en leur laissant son esprit et toute son autorité: *Insufflavit et dixit: Accipite Spiritum sanctum* (Ibid., XX). Si donc vous ne pouvez douter de l'efficacité de la vertu divine qui était en Jésus-Christ, vous ne pouvez non plus douter du pouvoir des prêtres auxquels il a laissé toute sa puissance. Il semble même que le pouvoir des prêtres soit encore plus grand que celui de Jésus-Christ. Le péché qu'il n'a pu détruire que sur une croix, les prêtres le détruisent dans le tribunal de la pénitence; ce qu'il n'a fait qu'avec tout son sang, les prêtres le font avec trois paroles; ce qu'il n'a fait que comme esclave, les prêtres le font comme juges; ce qu'il n'a fait que foulé aux pieds de mille bourreaux, les prêtres le font en voyant les hommes humiliés à leurs pieds; enfin, ce que Jésus-Christ n'a fait qu'en expirant accablé d'affronts et d'outrages, les prêtres le font environnés des anges dans un tribunal d'honneur. Les anges peuvent bien prier pour nous, mais ils ne sauraient nous donner le pardon de nos péchés. Il faut être Dieu ou semblable à Dieu pour pouvoir pardonner: *Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus* (Marc., V)? Les princes, les rois, les monarques de la terre peuvent bien pardonner à leurs sujets; mais ceux à qui ils pardonnent ne laissent pas de demeurer coupables: l'amnistie n'efface pas la tache du crime, elle ne redonne pas l'innocence: *Indulgentia principis quos liberat, notat* (Tertull.). Il n'appartient qu'à Dieu et aux prêtres de détruire le péché. Ils effacent toute la tache du péché et ils en ôtent jusqu'aux moindres flétrissures.

Dès que les prêtres parurent devant les murailles de Jéricho, elles furent renversées par terre au son de leurs instruments. Belle figure du pouvoir des prêtres, dit saint Grégoire, ils n'ont pas plutôt parlé et prononcé trois paroles: *Ego te absolvo*, que le péché est entièrement détruit. Si nous considérons le sang de Jésus-Christ, qui compose cet admirable remède de la pénitence, pouvons-nous douter de son efficacité? Si quelques gouttes du sang de l'agneau pascal répandu à la porte des maisons du peuple d'Israël en chassait le démon, que ne fera pas le sang de l'agneau sans tache, qui est Jésus-Christ? Ce même sang, qui a racheté tout l'univers, entre dans le sacrement de la pénitence; et ce qu'il a fait sur le Calvaire, il le fait tous les jours dans les tribunaux des prêtres. Mais si ce sacrement est si efficace, comment arrive-t-il qu'il ait si peu d'effet? Si sa vertu est si souveraine, d'où vient donc que je ne suis pas guéri? Permettez-moi de vous faire la même

demande que fit Jésus-Christ au malade de notre Evangile : *Vis sanus fieri?* Voulez-vous être guéri? Vous n'avez qu'une volonté faible et inconstante de vous convertir, le remède n'est pas efficace, parce que vous ne voulez pas efficacement vous en servir. Si vous êtes toujours pécheur, ne vous en prenez pas au sacrement de pénitence, mais prenez-vous-en à votre cœur. Ce sacrement ne fera pas plus que Dieu; or, Dieu même ne veut pas vous convertir, si vous ne le voulez: *Vis sanus fieri?* ayez la volonté de guérir, et je vous assure de la parfaite santé de votre âme.

II. Ce remède divin n'est pas moins prompt dans son opération qu'il est efficace dans sa vertu. Il faut très-peu de temps pour offenser Dieu, mais il en faut aussi très-peu pour l'apaiser. Il ne faut qu'un moment pour mériter l'enfer, mais il ne faut aussi qu'un moment pour gagner le paradis. Enfin, il faut souvent moins de temps pour obtenir le pardon de son péché qu'il n'en a fallu pour le commettre.

Du côté du pécheur, il ne faut qu'un mouvement d'esprit et de cœur, l'un pour concevoir l'horreur du péché, et l'autre pour le détester. Rien au monde n'agit plus vite que le cœur; l'amour est ce qu'il y a de plus prompt, il ne faut qu'un tour de cœur, qu'un acte d'amour, et le péché est remis.

Du côté de Dieu, rien n'est plus prompt. Dans le même moment que le pécheur demande pardon, il lui est accordé. Vous ne sauriez aussitôt vous convertir à Dieu, que Dieu ne se convertisse aussi à vous et ne change à votre égard : *Quia ecce ego ad vos, et convertar ad vos (Ezech., XXXVI).*

Du côté des prêtres, il ne faut qu'autant de temps qu'il est nécessaire pour prononcer ces trois paroles : *Ego te absolvo.* Leur langue ne les a pas plutôt proférées, qu'elle rend le pécheur agréable à Dieu et qu'elle lui ouvre le ciel : *Pro clave linguam habent aperientem cælum, et claudentem inferos.* Ah! si les maladies corporelles se pouvaient guérir aussi promptement, quelle consolation serait-ce pour tant de personnes qui languissent! Ne serons-nous sensibles qu'aux maux du corps? ne serons-nous jamais touchés des maladies de nos âmes?

III. Enfin rien n'est plus doux, rien de

plus facile que ce remède. Soit que nous regardions dans le sacrement de la pénitence l'acensation du coupable, soit que nous considérions la sentence, nous ne verrons que de la facilité et de la douceur. 1° C'est le coupable qui s'accuse lui-même : quoi de plus doux? Être accusé par un autre, c'est quelque chose de rude; mais s'accuser soi-même n'a rien de fâcheux. Si les criminels, à l'égard de la justice humaine, en étaient quittes pour s'accuser et pour avouer leurs crimes, on n'aurait qu'à ouvrir les prisons, les plus scélérats seraient bientôt absous. 2° Votre juge est un homme, et un pécheur comme vous, qui vous traitera avec la même douceur dont il veut qu'on le traite lui-même. Il représente, à la vérité, la place d'un Dieu, mais d'un Dieu de miséricorde, et non pas d'un Dieu de justice. Il n'est assis dans son tribunal que pour vous faire grâce. 3° La sentence n'a rien que de doux pour vous, puisque c'est toujours une sentence de rémission : *Ego te absolvo.* Quand un criminel est assuré qu'on lui va prononcer sa grâce, avec quelle joie, avec quelle consolation ne l'entend-il pas?

Voilà donc les trois admirables qualités de ces eaux salutaires de la pénitence. Elles guérissent efficacement, promptement et doucement. Mais l'évangile de ce jour me fournit deux réflexions bien remarquables sur ce point. 1° Il n'y avait que celui qui descendait dans la piscine qui était guéri : *Qui prior descendisset,* pour nous apprendre qu'il y a de quoi différer à recourir au sacrement de pénitence en perd tout le fruit et ne guérit jamais. 2° Il fallait qu'un homme charitable aidât le malade à entrer dans l'eau, pour nous faire entendre que le pécheur a besoin d'un confesseur plein de zèle et de charité, qui le retire de son péché. Bien des pécheurs pourraient dire comme ce malade de l'Evangile : *Hominem non habeo* : Je ne trouve point d'homme. On trouve assez de confesseurs lâches, faibles, complaisants, intéressés, mais on en trouve assez peu qui aient le zèle, la fermeté, le désintéressement et la charité que demande un ministre de Jésus-Christ. Heureux le pécheur qui cherchera un homme avec ces qualités! plus heureux celui qui le trouvera!

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus; quia angelus Domini exercituum est (Malac. II).*

*Insufflavit, et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum, quorum remisistis peccata, remittuntur eis et quorum retinueritis, retenta sunt (Joan. XX).*

*Mitto te aperire oculos eorum, ut convertantur a tenebris ad lucem; et de potestate Satanae ad Deum; ut accipiant remissionem peccatorum, et sortem inter sanctos per fidem quam est in me (Act. XXVI).*

*Delevi ut nubem iniquitates tuas et quasi nebulam peccata tua; revertere ad me, quoniam redemi te (Isaï. XLIV).*

*In illa die erit fons patens domui David, et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris (Zach. XIII).*

Les lèvres du prêtre gardent la science; et l'on va chercher la loi de sa bouche, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées.

Jésus ayant soufflé sur ses disciples, leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Je vous envoie vers les gentils pour ouvrir leurs yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu; et que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints.

J'ai effacé vos iniquités comme une nuée qui passe, et vos péchés comme un nuage, revenez à moi, parce que j'ai racheté.

En ce jour-là il y aura une fontaine ouverte à la maison de David, et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les saillures du pécheur.

## SENTENCES DES PERES.

Les prêtres ont reçu de Dieu un pouvoir souverain que les hommes n'auraient jamais osé espérer, et qui met les anges dans l'étonnement.

Qui devons-nous entendre par le père de l'enfant prodigue, sinon Dieu, puisque nul n'est si véritablement père que lui, ni ne nous aime si parfaitement. Etant donc son fils, quoique vous ayez prodigué les biens que vous avez reçus de lui, et que vous retournez à lui tout nu et tout misérable, il ne laissera pas de vous recevoir, par le plaisir qu'il a de vous voir revenir : et votre retour lui donnera plus de joie que la sagesse et la fidélité des autres, mais cela s'entend, si vous vous repentez dans le fond du cœur; si vous quittez les pourceaux et toutes les impuretés où vous étiez plongé, et si vous retournez véritablement à votre père, quoique justement irrité contre vous, en lui disant : Mon père, je vous ai offensé, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. On diminue autant ses péchés lorsqu'on les avoue, qu'on les augmente lorsqu'on ne les veut pas reconnaître : car la confession est un signe qu'on veut satisfaire à Dieu, au lieu que c'est une marque d'opiniâtreté à persévérer dans le péché, que de ne le pas vouloir reconnaître.

C'est une grande foi et une crainte honorable, à ceux qui n'ont ni sacrifié aux idoles, ni reçu des billets des juges païens, de venir se confesser aux ministres de Dieu avec simplicité et avec douleur, de la simple pensée qu'ils ont eue de faire ce crime, déchargeant ainsi leur âme du poids de ses lantes, et cherchant un remède salutaire pour leurs blessures, quoiqu'elles ne fussent pas fort considérables.

Il n'y a au monde que la seule église catholique qui rende un culte véritable à Dieu. C'est elle qui est la source de la vérité, la maison de la foi, le temple de Dieu; de sorte que quiconque en sort, on n'y entre pas, est absolument exclus de l'espérance de la vie et du salut éternel. Mais, parce qu'il n'y a point d'assemblées d'hérétiques qui ne se disent chrétiennes, et qui ne s'imaginent que leur Eglise est la catholique, il faut savoir que celle-là seule est la véritable église catholique, dans laquelle se pratiquent la confession et la pénitence, qui guérit les péchés auxquels est sujette la fragilité de la chair.

## SERMON XV

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

PREMIER DESSEIN. — Rien de plus saint que la loi chrétienne; on doit donc la recevoir avec respect. Rien qui engage plus fortement, ni plus étroitement que cette loi; on doit donc s'y soumettre avec une exacte fidélité.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.

C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection (S. Matth., ch. XVII).

Que l'on cesse d'admirer la pompe avec laquelle l'ancienne loi fut dictée à Moïse. Le grand appareil que l'on voit aujourd'hui sur le Thabor et la gloire qui environne Jésus-Christ effacent tout l'éclat de Moïse : aussi la loi nouvelle que ce divin législateur y reçoit de Dieu son Père pour l'annoncer aux hommes est-elle infiniment plus digne de respect et de vénération que celle que ce prophète publia : recevons-la donc avec toute la soumission possible : *Ipsam audite*.

Nous pouvons considérer la loi de Jésus-Christ en deux manières : 1° en elle-même; 2° dans son engagement. La loi doit être révérencée lorsqu'elle est sainte en elle-même; on doit s'y soumettre quand elle oblige étroitement. Rien de plus saint que la loi chrétienne; on doit donc la recevoir avec respect. Rien qui engage plus fortement, ni plus étroitement que cette loi; on doit donc s'y soumettre avec une exacte fidélité.

I. Il en est de la loi du christianisme

Recognoscant sacerdotes, quod a dominatore universæ terre receperunt supremum dominium, et a diabus sæculi, non solum hominibus, immo et angelicis spiritibus penitus inauditum (S. Bonavent., part. II, de Eccl. Hierarch. c. 1).

Quis ille nobis intelligendus est pater? Deus scilicet; tam pater nemo, tam pius nemo. Is ergo te filium suum, et si acceptum ab eo prodegeris, et si nudus redieris recipiet, quia redisti: magisque de regressu tuo quam de alterius sobrietate latabitur. Sed si peniteat ex animo... si porcos immundum relinquant pecus, si patrem repetas vel offensum, deliquit dicens, pater, nec ego dignus jam vocari tuus. Tantum relevat confessio delictum, quantum dissimulatio exaggerat. Confessio enim satisfactionis consilium est, dissimulatio contumaciæ (Tertull., lib. de Penit.).

Quanto et fide majores et timore meliores sunt, qui quamvis nullo sacrificii, aut libelli facinore constricti; quoniam tamen de hoc vel cogitaverunt, hoc ipsum apud sacerdotes Dei dolenter et simpliciter confitentur, exomologesim conscientie faciunt, animi sui pondus exponunt, salutarem rædelam parvis licet vulneribus exquirunt (S. Cyr., de Lapsis).

Sola Ecclesia catholica est quæ verum cultum retinet. Hic est fons veritatis, hoc est domicilium fidei, hoc templum Dei quo si quis non intraverit, vel si quis ex eo eiverit, a spe vite et salutis æternæ alienus est. Sed quia singuli quippe cætus hæreticorum se potissimum esse Christianos et sum esse potissimum Ecclesiam catholicam putant, sciendum est illam esse veram in qua est confessio et penitentia, quæ peccata et vulnera, quibus subjecta est fragilitas carnis, salubriter curat (Lactantius, lib. III de falsa Relig., cap. 50)

comme des jugements de Dieu, qui se justifient d'eux-mêmes : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa* (Psal. XVIII); cette loi est si sainte qu'elle se justifie d'elle-même. Il est toutefois important pour la consolation des gens de bien, et pour la confusion des méchants, d'en faire voir toute la perfection et toute la sainteté.

Une loi pour être sainte doit avoir trois conditions : 1° elle doit être infaillible dans son principe; 2° elle doit être universelle dans son étendue; 3° elle doit être pure dans ses mœurs : trois caractères qui se rencontrent dans la loi que nous recevons de Jésus-Christ. Elle est infaillible dans son principe, parce que Jésus-Christ, qui en est l'auteur, est absolument infaillible, d'autant qu'il ne peut errer ni être trompé, et parce qu'il ne peut tromper; il ne peut être trompé, parce qu'il est la Sagesse par essence. *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus*. Il renferme, comme dit saint Paul, tous les trésors de la science : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (Hebr., IV).

Il était nécessaire que Jésus-Christ eût cette plénitude de lumières et de science pour nous conduire. Il fut envoyé de son Père pour enseigner aux hommes la science du salut : *Ad dandam scientiam salutis* (S. Luc, I). Et pour s'acquitter de cette commission, il a dû connaître la voie la plus sûre, et les moyens les plus salutaires pour nous bien conduire. Mais s'il ne peut être trompé, peut-il nous tromper? Non, ou il

faudrait qu'il manquât d'amour pour nous ; et s'il manquait d'amour, se serait-il rendu notre Sauveur, et notre Rédempteur ? S'il avait voulu nous tromper, aurait-il tant travaillé toute sa vie ; aurait-il souffert tant d'opprobres et tant de tourments ; aurait-il enfin enduré la plus cruelle et la plus honteuse de toutes les morts ?

Cette divine loi est universelle dans son étendue, parce que c'est une loi d'amour. L'amour n'a point de bornes, une loi d'amour n'en a point aussi. Les anciens législateurs ont fait plusieurs lois, mais ces lois n'ont pas été universelles ; elles n'ont retranché que quelques vices, parce qu'elles n'en ont pas détruit la source. Jésus-Christ a fait comme ceux qui, pour détruire une forêt, coupent toutes les racines des arbres, il est allé jusqu'au fond du cœur, et il a coupé la racine de tous les vices ; en vain on s'opposerait à un torrent lorsqu'il est répandu au milieu des campagnes, il faut aller à la source et la dessécher. Le Sauveur pour arrêter le torrent des passions, a attaqué la cupidité, qui est la source de tous les maux ; et en la bannissant du cœur, il a établi la charité, qui est incompatible avec elle : *Non est mundana cupiditas, ubi regnat divina charitas*. Moïse a établi des lois qui détruisaient le vice ; mais, selon Tertullien, elles ne contenaient que des préceptes d'une charité fort faible : *Rudimenta charitatis balbutientis* : la loi de Jésus-Christ contient des préceptes d'une charité générale et consommée.

La loi ancienne réglait l'extérieur, mais elle n'allait pas jusqu'au cœur ; elle défendait le meurtre : *Non occides* (*Exod.*, XX), mais elle n'étouffait pas les haines secrètes. La loi de Jésus-Christ défend non-seulement la haine et les désirs de vengeance, mais elle ordonne le pardon des injures (*Matth.*, V) ; elle veut qu'on aime ses ennemis ; et qu'on fasse du bien à ceux dont on est persécuté. Enfin, la loi ancienne découvrait le mal, mais elle ne donnait pas la force de l'éviter ; cela était réservé à la loi nouvelle. Elle est encore très-pure dans les mœurs, il n'y a qu'à examiner ses maximes en détail ; il n'y a rien de plus saint et de plus conforme à la loi naturelle et divine.

Entrons dans les prisons, disait Tertullien aux idolâtres, nous y verrons des vôtres et des nôtres. Voyons leurs accusations ; les vôtres ont brûlé, ont tué, ont violé ; mais les chrétiens ne sont accusés que d'être chrétiens ; et s'ils sont accusés de quelque autre chose, nous ne les connaissons point pour chrétiens ; tant il est vrai que la loi du christianisme ne peut rien souffrir qui ne soit

pur et saint dans les mœurs. Hélas ! quelle estime, quel respect a-t-on dans le monde pour une loi si sainte ? comment est-elle traitée par les impies et par les libertins. Le détail en ferait horreur.

II. Mais si nous considérons de quelle manière elle nous engage, nous avouons qu'il ne peut y avoir d'obligation plus forte ni plus étroite. Quatre grands motifs nous obligent à nous soumettre à la loi de Jésus-Christ : 1° l'autorité de Jésus-Christ même qui nous la donne ; 2° la facilité avec laquelle on la peut accomplir ; 3° les récompenses qui sont promises à ceux qui l'observeront fidèlement ; 4° les menaces faites à ceux qui la négligeront et qui la violeront.

Jésus-Christ a la même autorité que Dieu son Père ; il lui remet tout son pouvoir, il veut qu'on l'écoute comme on l'écouterait lui-même : *Ipsium audite* ; ainsi, qui lui résiste, résiste à Dieu son Père. Rien n'est plus facile que cette loi, c'est une loi d'amour. Qu'y a-t-il de plus aisé que de faire ce qui se fait par amour ? qu'y a-t-il de plus engageant et qui puisse plus adoucir la peine qui se rencontre que les grandes promesses faites à ceux qui garderont fidèlement cette loi ? Une gloire éternelle ne vaut-elle pas bien la petite soumission que vous aurez ? Mais quoi de plus pressant que les terribles menaces que Dieu fait à ceux qui refuseront d'obéir ? Il ne s'agit pas moins que d'une éternité de supplices et de tourments. Faites tout ce que vous voudrez, il faut garder la loi ; si vous ne la gardez pas sur la terre, vous la garderez dans les enfers. Il faut absolument que Dieu soit le maître. La loi commande deux choses : de faire ce qu'elle ordonne ou de souffrir la peine. Si vous n'obéissez d'une manière, vous obéirez de l'autre : c'est à vous à choisir, ou d'obéir ici maintenant, ou d'obéir un jour éternellement dans l'enfer.

Si l'on faisait réflexion à cette terrible pensée, on ne verrait pas tant de gens mépriser si impunément la loi chrétienne, et la violer si hardiment. Trois choses peuvent empêcher d'obéir à la loi : le démon, le monde et la cupidité. Souvenons-nous que nous avons renoncé à ces trois choses en recevant la loi du Sauveur dans le baptême ; souvenons-nous que la promesse que nous en avons faite en présence des anges est écrite dans le Livre de vie, et qu'un jour nous serons jugés par nos propres paroles et par nos propres promesses. Gardons notre parole et Dieu gardera la sienne ; observons sa loi et il récompensera notre fidélité par une gloire éternelle.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Beatus qui in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte. (*Psal.* 1.)

Lex Domini immaculata, convertens animas : testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis : justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda ; præceptum Domini lucidum, illuminans oculos (*Psal.* XVIII).

Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus (*S. Jac.* II).

Bienheureux celui qui met toute son affection dans la loi de Dieu, et qui la médite jour et nuit.

La loi du Seigneur est toute pure, et elle convertit les âmes ; le témoignage du Seigneur est fidele, il donne la sagesse aux petits et aux humbles. Les justices du Seigneur sont droites, elles remplissent le cœur de joie ; le précepte du Seigneur est plein de lumière, et il éclaire les yeux.

Quiconque ayant gardé toute la loi la viole en un seul point, est coupable comme l'ayant toute violée.

La terre est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent, parce qu'ils ont violé les lois, qu'ils ont changé les ordonnances, et qu'ils ont rompu l'alliance qui devait durer éternellement. C'est pourquoi la malédiction dévorera la terre; ceux qui l'habitent s'abandonneront au péché, ceux qui la cultivent seront insensés, et il n'y demeurera que très-peu d'hommes.

## SENTENCES DES PÈRES.

Quel est notre aveuglement! nous gardons exactement les lois des hommes, et nous méprisons celles de Dieu, qui est le législateur des législateurs, et le roi des rois de la terre.

Ce qui angmente notre malice est que nous avons reçu une loi sainte et bonne, et que cependant nous sommes méchants. Mais on peut dire que c'est vivre sans loi que de vivre mal, et c'est pour cela que nous n'aurons pas d'accusateur plus sévère que cette même loi que nous recevons et que nous ne gardons pas.

Si nous entendions bien la loi de Jésus-Christ, nous pourrions sans doute et posséder les biens présents, et acquérir les biens à venir; mais nous perdons les uns et les autres lorsque nous négligeons de pratiquer les enseignements que l'Évangile nous donne, et que nous nous amusons à de vains et faux raisonnements; car il est certain que Jésus-Christ ne vous a rien commandé qui ne soit très-utile.

Ce que Dieu commande se peut faire, mais c'est lui qui a donné la grâce de le faire à ceux qui le peuvent et qui le font; et quant à ceux qui ne peuvent pas le faire, en leur commandant il les avertit de lui en demander le pouvoir.

Comme nul n'est au-dessus des lois du Créateur, qui est tout-puissant, l'âme ne peut pas éviter de lui rendre ce qu'elle lui doit, soit en usant bien des dons qu'elle en a reçus, soit en les perdant pour n'en avoir pas voulu bien user; de sorte que si elle ne rend pas à Dieu ce qu'elle lui doit, en pratiquant la justice, elle le lui rend en souffrant la peine qu'elle mérite.

## SERMON XVI.

## POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Deuxième dessein. — *Nous ne devons mettre notre bonheur qu'en Dieu seul: 1. parce qu'il n'y a que Dieu qui puisse satisfaire notre cœur; 2. parce qu'il n'y a que Dieu que nous puissions véritablement posséder; 3. parce qu'il n'y a que Dieu que nous puissions posséder pour toujours. Dans tous les biens du monde, point de satisfaction, point de possession, point de durée.*

Domine, bonum est nos hic esse.

Seigneur, nous sommes bien ici (S. Math., ch. XVII).

Est-il possible qu'il se soit pu trouver un homme heureux sur la terre, et qui, content de son bonheur, ait pu souhaiter d'y demeurer toujours, et s'écrier, rempli de joie: *Bonum est nos hic esse!* Que nous sommes heureux d'être ici! Non, cet homme fortuné ne s'est pas encore trouvé, et la terre n'a produit jusqu'ici que des malheureux. Il est vrai que saint Pierre s'estima heureux sur la montagne de Thabor, mais ce fut parce qu'il vit, pour quelques moments, la gloire du paradis dans l'éclat de la majesté qui environna Jésus-Christ. Il savait trop que les biens de la terre ne peuvent faire le bonheur de nos cœurs, qui ne sont faits que pour Dieu, et que Dieu seul peut contenter.

Il faut trois choses pour rendre un homme heureux: 1. il faut qu'il se trouve un bien capable de remplir tous ses desirs; 2. il faut qu'il possède ce bien; 3. il faut qu'il le possède pour toujours. Ces trois conditions nous font voir que les biens du monde ne sau-

Terra infecta est ab habitatoribus suis; quia transgressi sunt leges, mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. Propter hoc maledictio vorabit terram: et peccabunt habitatores ejus; ideoque insanient cultores ejus, et reliquentur homines pauci (Isai., XXIV).

O summa fatuitas, et cœcitas detestanda! quia observantur ad unguem leges imperatorum et regum, sed non est qui legem servet Regis regum, Dei deorum, et Domini dominorum (S. Bonavent., serm. de S. Luc.).

Lu hoc magis culpabiles sumus, si legem bonam colimus, et mali cultores sumus: qui potius nec cultores, si mali: quia cultor dici non potest, malus cultor; neque enim colit, qui rem sanctam non sancte colit: ac per hoc accusatrix nostri est lex ipsa, quam colimus (Salvian., lib. de Gubern. Dei).

Si leges Christi sicut oportet audiremus, possemus et habere bona presentia, et acquirere futura: et ab utrisque excidimus, dum quæ dicta sunt negligentes, in vanis ac superfluis philosophamur. Nam et Christus præcepit uti liter omnia (S. Chrysost. sup. Ep. ad Heb. hom., 22).

Hæc imperat Deus quæ fieri possunt; sed ipse dedit ut faciant, eis qui facere possunt et faciunt; et eos qui non possunt imperando admonet, a se poscere ut possint. (S. Aug. cont. Julian. resp. 119.)

Quia nemo sperat leges omnipotentis Creatoris, non sinitur anima non reddere debitum, aut enim reddit bene utendo quod accepit; aut reddit amittendo quod bene uti noluit, itaque si non reddit faciundo justitiam, reddet patiundo miseriam (S. Aug. lib. de libero Arbit., c. 5).

raient nous rendre heureux: 1. parce qu'ils ne sauraient remplir nos desirs; 2. parce qu'on ne les possède pas véritablement; 3. parce qu'on ne les possède que pour peu de temps. Nous ne devons donc mettre notre bonheur qu'en Dieu seul, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse remplir le vide de nos cœurs, puisqu'il n'y a que Dieu que nous puissions véritablement posséder, puisqu'il n'y a que Dieu que nous puissions posséder pour toujours. Dans tous les autres biens, point de satisfaction, point de possession, point de durée.

I. L'homme ne peut être satisfait sans l'accomplissement de tous les desirs que la nature lui donne. Le grand Augustin dit que tous ces desirs se peuvent rapporter à trois principaux: *Non mori, non falli, non offendi* (S. Aug.). Le premier désir que la nature a donné à l'homme est de ne point mourir, *non mori*; le second est de n'être pas trompé et de connaître toujours la vérité, *non falli*; le troisième est de n'être point offensé, de n'être point troublé et de vivre dans la paix, *non offendi*.

Il n'y a que Dieu qui puisse satisfaire ce premier désir de l'homme. Les plus grands biens de la terre le peuvent faire vivre quelque temps, mais ils ne sauraient le faire vivre toujours. Cette inclination secrète de l'homme est fondée sur l'immortalité de son âme, qui, ne pouvant jamais finir, désire quelque chose qui la conserve et qui la fasse toujours vivre. Or, il n'y a que Dieu qui puisse lui servir d'objet, parce qu'il est éternel. Les biens de la terre, les honneurs, les richesses, les plaisirs passent et ne peuvent contenter une âme qui ne passe point. Pour

borner les désirs d'une âme immortelle, il faut un bien éternel.

Le second désir de l'homme raisonnable est de connaître la vérité : elle n'est pas, sur la terre, dans son pays natal, elle y est en exil, elle y est cachée, et les voiles qui la couvrent sont si épais, qu'on ne la peut découvrir. C'est ce qui a fait croire aux anciens qu'elle était dans un abîme dont le fond était impénétrable : *In puteo demersam facere putant*. En vain les philosophes l'ont cherchée dans les sciences naturelles, en vain ils se sont arraché les yeux pour s'appliquer à la trouver, ils n'ont jamais pu en venir à bout : il faut aller jusqu'à Dieu pour la rencontrer. Nous en avons une belle figure dans l'Écriture sainte. En la recherche que l'Épouse des Cantiques fait de son Époux, elle résout de l'aller chercher partout : *Surgam et circuibo civitatem* (*Cant. III*) ; elle va de rue en rue, elle ne le trouve point ; elle sort de la ville, elle va tout autour des murailles et elle trouve des soldats et des gardes auxquels elle demande s'ils n'ont pas rencontré son bien-aimé ; mais au lieu de lui apprendre où il était, ils la méprisent, ils la rebutent, ils la maltraitent. Elle passe enfin plus avant, et elle trouve enfin le cher objet de son cœur : *Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea* (*Ibid.*). Voilà la figure de notre âme, qui parcourt tout l'univers pour trouver la vérité qu'elle désire ; elle demande aux cieux, aux astres, au soleil ce qu'ils savent de la grandeur, de la beauté, de la sagesse, de la puissance et des autres perfections de Dieu. Mais bien loin de la contenter, tout cela la rebute : *Quæsi vi illum et non inveni* (*Ibid.*). Il faut aller plus loin, il faut remonter jusqu'à Dieu même, et alors tous les mensonges, toutes les erreurs se dissipent ; on connaît la vérité et on n'agit plus que par elle : *Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea*.

L'homme veut arriver à l'éternité et à la vérité ; mais il veut encore arriver à la paix. C'est fort inutilement qu'il la cherche, cette paix, dans le monde. L'homme vit toujours dans une guerre continuelle, guerre au dehors, guerre au dedans, guerre à ses côtés ; ce n'est que révolte dans son esprit, que tumulte dans son cœur, que rébellion dans ses passions : *Militia est vita hominis super terram* (*Job., VII*). Comme Dieu est le centre du cœur de l'homme, c'est en lui seul qu'il trouve ce repos et cette paix que le monde ne saurait donner, *quam mundus dare non potest pacem*. Cherchez, amassez tous les biens de la terre, ils ne vous rendront pas heureux, parce que, dit saint Augustin, ils ne vous ôteront pas le fond de votre misère, qui est la cupidité : *Omnes res temporales non conferunt veram felicitatem, quia non adimunt cupiditatem* (*S. Aug.*). Les uns aiment ce qu'ils n'ont pas, et les autres n'aiment pas ce qu'ils ont ; les uns ni les autres ne sont pas heureux, parce qu'ils ne sont pas contents. C'est en vous seul, ô mon Dieu, que l'on trouve le véritable bonheur, parce

que quelque vaste, quelque infini que soit le cœur de l'homme, vous pouvez fixer ses souhaits et satisfaire tous ses désirs. Passons à la seconde condition de la félicité, qui est la possession du souverain bien qui ne se trouve qu'en Dieu.

II. Comme il n'y a que Dieu qui soit un bien pour l'homme, il n'y a aussi que Dieu que l'homme puisse posséder ; toutes les choses de la terre peuvent bien occuper l'esprit de l'homme ; mais il en est beaucoup plus possédé qu'il ne les possède. Un avare ne possède pas son argent, mais son argent le possède, puisqu'il lui enlève à tout moment son cœur. Il en est ainsi de tous les autres biens de la terre ; mais on possède véritablement Dieu, on entre dans toutes ses perfections, on en jouit, et, par une parfaite possession, on devient, pour dire ainsi, d'autres lui-même.

D'ailleurs, rien n'est plus aisé que de posséder Dieu. Que d'embarras, que de peines, que de travaux ne faut-il pas supporter pour avoir une fausse possession des biens d'ici-bas ? Mais pour posséder Dieu, il ne faut que deux choses fort aisées, le voir et l'aimer. Les trésors que nous voyons, les beaux objets que nous aimons, ne sont pas à nous pour cela, et cette vue et cet amour ne font souvent que nous mettre au désespoir ; mais à l'égard de Dieu, le voir, l'aimer et le posséder, c'est la même chose. Quand viendra ce bienheureux moment, ô mon Dieu, auquel je vous posséderai et toutes sortes de biens ensemble, ayant le seul bien de vous voir : *Hæc est aulem vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum* (*Joan., XVII*).

Après cela, comment pourrions-nous tourner nos esprits et nos cœurs vers les biens de la terre, biens qu'on recherche avec tant d'empressement et qu'on ne possède jamais ? Car comment pourrait-on posséder des choses qui nous échappent continuellement, et qui changent à tout moment ? Comment posséder une ombre, un songe, une vapeur, une illusion ?

III. Ce qui fait qu'il ne manque rien au bonheur de ceux qui ne cherchent que Dieu, est que non-seulement ils le possèdent, mais qu'ils le possèdent éternellement. C'est être malheureux que de n'être heureux que pour quelque temps. Je ne suis point heureux dès que je crains de ne l'être plus ; et le bien cesse d'être bien, dès qu'il peut cesser d'être ou qu'il peut devenir un mal. Dieu, tout grand, tout puissant qu'il est, ne ferait pas le parfait bonheur de l'homme, s'il ne le faisait pas éternellement. Mais comme il est notre principe et notre fin, il ne peut cesser d'être le centre de nos âmes, et ne pouvant cesser d'être notre centre, il faut nécessairement que nous trouvions éternellement notre repos en lui ou que nous demeurions toujours dans un état violent, comme une chose qui est hors de son centre. Qui peut devenir malheureux l'est déjà ; et c'est ce qui fait que les gens du monde ne sont jamais heureux, parce que, lorsqu'ils se voient au milieu des

plus grands biens, ils peuvent tomber tout à coup dans les plus grand maux.

J'ai vu, dit le prophète, un de ces heureux de la terre, élevé au plus haut degré de la fortune, *vidi impium superexaltatum* (Ps. XXXVI); mais à peine ai-je eu les yeux tournés d'un autre côté, que j'ai vu tout son bonheur disparaître : *Transivi, et ecce non erat* (*Ibid.*). Les biens de la terre ne durent pas plus qu'un songe : *Dormierunt somnum suum* (Ps. LXXV); ils disparaissent comme des fantômes : *Præterit enim figura hujus mundi* (I Cor. VII). On doit les regarder comme un peu d'écume que l'eau soutient et que le moindre souffle de vent dissipe en un moment : *Tanquam spuma gracilis* (Sap. V). Ah!

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Videmus nunc per speculum in ænigmate; tunc autem facie ad faciem; nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum (I Cor. XIII).

Inclariabuntur ab ubertate domus tuæ: et torrente voluptatis tuæ potabis eos (Psal. XXXV).

Iterum videbo vos, et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis (Joan. XVI).

Lætitia sempiterna super caput eorum: gaudium et lætitiâ obtinebunt, et fugiet dolor, et gemitus (Isaï., XXXV).

Gaudebitis, et exultabitis usque in sempiternum, in his que ego creo: quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium (*Ibid.*, LXV).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Aliud esse desiderare regnum cælorum propter vitam æternam, aliud propter felicitatem terrenam, quasi illic habeamus majorem: si divitem te in illo regno futurum putas, cupiditatem non amputas, sed mutas: et tamen dives eris, et non nisi illic dives eris (S. Aug. serm. 74 de Temp. cap. 5).

Vitam, vivam ait, quasi nondum vivens; hic enim in umbra vivimus; ergo vita ista in corpore, umbra est vitæ atque imago, non veritas (S. Ambros. in Ps. CXVIII).

Difficile, imo impossible est, ut et presentibus quis et futuris fruatur bonis; ut de deliciis trauseat ad delicias; ut in utroque sæculo primus sit; ut et in cælo et in terra appareat gloriosus (S. Hier. ep. 54, ad Castrut.).

Sciant illum divitem esse, qui in Deo dives est: bona illa esse que sunt spiritualia, divina, cælestia, que nos ad Deum ducant, que nobissem apud Deum perpetua possessione permanente. Cæterum quecumque terrena sunt in sæculo accepta, et hic cum sæculo remansura tam contempni debent, quam mundus ipse contemnitur, erius pompis et deliciis jam nunc contemnimus, cum meliore transgressu ad Deum venimus (S. Cypri. ep. 85, de Discipl. et Habit. Virg.).

Sicut Deus hominem ad vitam, non nisi per virtutem, ac laborem vocat, ita dæmon ad mortem per delicias et voluptates. Et sicut ad verum bonum per fallacia mala, sic ad verum malum per fallacia bona pervenitur (*Lact.*, c. 18, lib. VIII).

#### SERMON XVII.

##### POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Troisième dessein. — *Soit juste, soit pécheur, on ne peut être heureux en ce monde. Dieu empêche que les pécheurs n'aient de parfaite joie sur la terre, pour les punir par avance dans le temps, avant que de les punir dans l'éternité; et il ne permet pas*

je ne m'étonne pas si la seule vue de ces biens passagers fait que les âmes saintes soupirent uniquement après Dieu, puisque c'est avec lui seul qu'on peut jouir d'un bonheur qui ne finira jamais. *Non commovebitur qui habitat in Jerusalem* (Ps. CXXIV).

Apprenez donc, ô chrétien, quelle est votre condition et à quoi vous êtes destiné. *Agnosce in te, Christiane, dignitatem tuam* (Tertull.). Souvenez-vous que votre âme n'est pas faite pour la terre, *Canditati æternitatis*; ne pensez qu'à Dieu, ne désirez que Dieu, n'agissez que pour Dieu et ne cherchez que lui seul sur la terre, si vous voulez être éternellement heureux dans le ciel.

Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes; mais alors nous verrons Dieu face à face. Je ne connais maintenant Dieu qu'imparfaitement, mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui.

Les bienheureux dans le ciel seront tout pénétrés de vos douceurs et seront plongés dans un torrent de plaisirs ineffables.

Je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et nul ne troublera votre joie.

Ils seront couronnés d'une allégresse éternelle. Le ravissement de leur joie ne les quittera point; la douleur et les gémissements en seront bannis pour jamais.

Vous vous réjouirez et vous serez éternellement transportés de joie dans les choses que je vais créer, parce que je m'en vais rendre Jérusalem une ville d'allégresse, et son peuple un peuple de joie.

Il y a bien de la différence entre souhaiter le royaume du ciel pour y trouver la vie éternelle, ou le souhaiter seulement pour y jouir d'une félicité terrestre, mais plus grande que celle de cette vie: car, si vous vous figurez d'être riche dans ce royaume futur, vous ne faites que changer de cupidité, et vous ne vous en dépouillez pas; cependant, il est vrai de dire que vous y serez riche véritablement, et même que vous ne le serez que là.

*Je vivrai*, dit David, comme s'il n'était pas encore vivant; parce qu'on ne mène, dans ce corps mortel qu'une ombre de vie, qui n'est que l'image et non la vérité de la vie céleste.

Il est bien difficile, ou plutôt il est impossible de jouir et des biens présents, et de ceux qui sont à venir; de passer de ces délices à d'autres délices, d'être le premier et dans ce siècle et dans l'autre; et que la gloire nous accompagne et sur la terre et dans le ciel.

Celui-là seul est riche, qui l'est en Dieu; et il n'y a de véritables biens que les biens spirituels qui nous y conduisent, et que nous posséderons éternellement avec lui. Pour tous les biens terrestres que nous avons reçus en venant au monde, et que nous y laisserons en le quittant, nous les devons autant mépriser que le monde même, aux pompes et aux plaisirs duquel nous avons renoncé en venant à Dieu, par une naissance plus favorable dans le baptême.

Comme Dieu n'appelle l'homme à la vie que par la vertu et par le travail, le démon ne l'attire à la mort que par les plaisirs et les voluptés: et, comme on n'arrive au vrai bien que par des maux apparents, de même on n'arrive au vrai mal que par de faux biens.

*que les justes aient de parfaite joie sur la terre, pour les récompenser dans le ciel.*

Assumpsit Jesus Patrum, et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum secretum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus, ayant pris en particulier Pierre, Jacques et Jean son frère, les fit monter avec lui sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux (S. Matth., ch. XVII).

Voici quelque chose de bien surprenant: le Sauveur se prépare à faire voir à ses disciples qu'il est véritablement Dieu; et il les

entretien des tourments qu'il souffrira et de sa honteuse mort. Toute la majesté et toute la gloire de Dieu son Père l'attendent sur le Thabor et il parle du Calvaire. A peine est-il arrivé au lieu de son triomphe, à peine Dieu, l'environnant de tous les rayons de sa gloire, l'a-t-il déclaré son propre Fils : *Hic est Filius meus* (Matth. XVII), que Moïse et Elie qui s'y trouvent présents, parlent du honteux supplice qu'il va endurer dans Jérusalem : son visage reluit d'une lumière céleste, et ils s'entretiennent des épines cruelles qui lui perceront la tête : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem* (Luc. IX).

Ce mystère nous apprend, qu'il est impossible de trouver une joie sur la terre : soit juste, soit pécheur, on ne peut être heureux en ce monde ; mais le sort des uns et des autres est bien différent. Dieu empêche que les pécheurs n'aient de parfaite joie sur la terre, pour les punir par avance dans le temps, avant que de les punir dans l'éternité ; et il ne permet pas que les justes aient de parfaite joie sur la terre, pour les récompenser dans le ciel.

I. Le pécheur ne saurait avoir de joie solide, pour quatre raisons : premièrement, parce qu'il la cherche au dehors et elle ne peut être qu'au dedans de lui-même ; secondement, parce qu'il la cherche dans les vices et elle n'est que dans la vertu ; troisièmement, parce qu'il la cherche dans les créatures et elle n'est que dans Dieu seul ; quatrième, parce qu'il la veut posséder sans la mériter auparavant.

O Israëll disait Dieu par son prophète Isaïe, tes enfants ont péri comme cet animal qui meurt par une soif cruelle : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum, sicut orix illaqueatus* (Isai. XV). Un saint Père fait une belle remarque sur ces paroles. L'orix est un animal qui a une soif perpétuelle, qui le fait courir de tous côtés ; mais ne trouvant que des terres brûlées, on le trouve mort sur les sables ; et ce qui est étonnant, c'est qu'il a dans les entrailles de petits vaisseaux remplis d'eau douce, dont les habitants se servent pour boire. Admirable portrait des enfants du siècle ! ils portent dans leur sein une source capable de leur produire des joies délicieuses ; et cependant ils meurent de soif, pour parler ainsi, auprès de cette source, parce qu'ils ne s'arrêtent qu'aux eaux corrompues de ce monde, qui peuvent les étouffer, mais non pas les désaltérer.

La joie de l'homme raisonnable ne peut être que dans son âme et dans sa raison ; tout ce qui est corporel, ne peut entrer dans son bonheur. Les sages du siècle ont reconnu que la vertu seule pouvait rendre l'homme content et que le vice seul pouvait le rendre malheureux. Soyez pauvre, disaient-ils, et vertueux, vous serez trop riche ; soyez accablé de persécutions et de calomnies et vertueux, vous jouirez d'un calme parfait dans votre âme ; au contraire, soyez riche et vicieux ; soyez honoré et vicieux, vous ne jouirez ni de vos richesses, ni de vos

honneurs, ni de vos plaisirs. Balthasar est dans sa cour au milieu d'un festin magnifique, tout conspire à le divertir ; l'ombre seule de ses crimes se présente à ses yeux, il pâlit, il se trouble ; non seulement rien ne le divertit, mais tout le chagrine, tout lui devient un supplice. Au contraire, l'homme vertueux est libre parmi les fers ; il se réjouit au milieu des peines et il est heureux au milieu du malheur même.

Chercher sa joie parmi les créatures, est encore un désordre qui empêche le bonheur de l'homme ; son cœur n'étant que pour le Créateur, toutes les créatures ensemble ne peuvent le satisfaire. Voulez-vous éteindre cette soif qui vous brûle ? dit Salomon ; voulez-vous trouver quelque félicité sur la terre ? *Bibe aquam de cisterna tua* (Prov. V), puisez de l'eau dans votre citerne. Pourquoi cela ? L'eau des fontaines n'est-elle pas meilleure que celle des citernes ? Le Saint-Esprit nous marque par là, dit saint Thomas, que nous ne pouvons trouver de joie que dans les choses du ciel. Les citernes ne renferment que des eaux descendues des cieus, au lieu que les fontaines viennent de la terre ; puisez donc des eaux dans des citernes, pour éteindre votre soif, c'est-à-dire, pensez aux choses du ciel, ne désirez que les choses du ciel, et vous serez heureux.

Mais les pécheurs osent-ils espérer de la joie solide en ce monde, puisqu'ils ne font rien pour la mériter ? La paix de l'homme n'est pas d'un moindre prix que tous les autres biens de la vie, on ne les acquiert point sans peine, et ce serait être injuste de les vouloir posséder sans les mériter. J'ai vu, dit le prophète royal, j'ai vu des hommes qui cherchaient la joie ; mais en allant ils soupiraient, ils arrosaient les chemins de leurs larmes : *Euntes ibant et flebant* (Ps. CXXV), et après avoir mérité par leurs peines ce qu'ils cherchaient, ils retournaient le cœur rempli de cette joie qu'ils avaient désirée : *Venientes cum exultatione, portantes manipulos suos* (Ibid.). Le sage nous avertis que pour avoir de la joie, il faut avoir de la douleur : *Risus dolore miscbitur* (Prov. XIV). Ainsi, gens du monde, en vain vous courez de plaisirs en plaisirs ; en vain vous passez et repassez mille fois sur ces objets qui vous paraissent si agréables, vous n'aurez jamais de joie véritable, c'est un présent du ciel, qui ne se donne que pour récompense des peines que l'on prend à éviter tout ce qui peut déplaire au Créateur.

II. Dieu ne permet pas que les justes aient de parfaite joie sur la terre ; premièrement, parce qu'il veut les rendre semblables à Jésus-Christ son Fils ; secondement, parce qu'il veut les détacher du monde et les attirer à lui seul ; troisièmement, parce qu'il veut leur faire mériter une grande récompense dans le ciel. C'est un arrêt du Très-Haut que personne ne sera prédestiné, s'il n'est semblable à Jésus-Christ crucifié : *Quos prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui* (Rom., VIII). Il faut nécessairement souffrir pour être prédestiné et pour posséder le



ciel. Si quelqu'un devait être privilégié et être exempt de cette grande loi, ce devait être le Fils de Dieu, et néanmoins il ne l'a pas été et il n'a pu posséder la gloire que par les souffrances : *Nonne hæc oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (Joann., XXIIV)? Quelle consolation pour un chrétien qui souffre de savoir qu'il est semblable à son Sauveur! Mais quel sujet de crainte pour ceux qui ne respirent que les plaisirs, puis-que menant une vie si contraire à celle de Jésus-Christ, ils n'ont pas sujet de se croire du nombre des prédestinés.

Dieu, sachant que l'origine de tous les désordres est l'amour des choses de la terre, les représente à ses élus pleines d'épines et d'amertumes, afin de les en dégoûter, et il les empêche d'y trouver de la douceur, afin qu'ils ne goûtent que lui seul.

Il n'y a rien de capable de nous jeter dans le mépris de Dieu et dans l'oubli de notre salut, comme la prospérité temporelle et l'affluence de toutes choses. Ne voit-on pas que la plupart de ceux qui possèdent de grands biens, qui ont une santé forte et vigoureuse, qui sont dans les honneurs et dans les plaisirs du siècle, font, pour ainsi dire, leur paradis en ce monde, et renonceraient volontiers à la félicité du ciel, pour vivre éternellement dans les délices de la vie présente. C'est la disposition funeste de plusieurs d'entre les gens du monde que Dieu livre aux désirs de leur cœur. L'expérience nous apprend que la plupart des plus ferventes conversions des pécheurs, viennent de quelques afflictions temporelles. Cette jeune fille s'est donnée à Dieu dans un cloître sacré, mais grâce à la per-

fidie d'un homme qui n'a eu d'autre dessein que de la tromper. Cette dame a pris le parti de la dévotion, parce que Dieu lui a ôté son bien ou sa beauté. Le ciel est rempli de saints et de saintes qui auraient brûlé éternellement dans l'enfer, si Dieu ne leur avait envoyé quelque affliction pour les attacher à son service et les rebuter du monde. Saint Pierre paraissait trop rempli de l'idée de la gloire que Jésus-Christ lui avait fait voir, il s'était écrié avec trop d'ardeur : *Bonum est nos hic esse* (Matth., XVII); que nous sommes heureux d'être ici! C'est pour cela que Dieu tira un voile sur tout cet appareil de majesté : *Ecce nubes obumbravit eos* (Ibidem), afin d'empêcher qu'il ne s'attachât trop à la terre.

La troisième raison qui fait que Dieu trouble la joie des justes et qu'il les fait souffrir, est afin d'accroître leur mérite par leur patience. Les soldats sont récompensés à proportion de leurs travaux et des dangers qu'ils ont courus. Le christianisme est une guerre continuelle; plus vous combattez, plus vous recevrez de plaies, plus vous serez récompensés. Soit donc que nous soyons pécheurs, soit que nous soyons justes, consolons-nous dans les afflictions. Si nous sommes pécheurs ne souffrons pas inutilement comme les damnés, acceptons la pénitence que Dieu nous envoie en ce monde, afin qu'il nous préserve d'une pénitence éternelle. Et si nous sommes justes, estimons-nous heureux d'être traités comme Jésus-Christ l'a été et attendons avec humilité la récompense que Dieu promet à notre constance.

#### SENTENCES DE L'ECRITURE.

Impii de terra perdentur : et qui inique agunt, auferentur ex ea (Prov., II.).

Quasi tempestas transiens non erit impius : justus autem quasi fundamentum sempiternum (Prov., X).

Seminatur in corruptione, surget in incorruptione ; seminatur in ignobilitate, surget in gloria ; seminatur in inlimitate, surget in virtute ; seminatur corpus animale, surget corpus spiritale ; si est corpus animale, est et spiritale, sicut scriptum est (I Cor., XV).

Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostre, configuratum corpori claritatis sue, secundum operationem, quæ etiam possit sibi subjicere omnia (Philip., III).

Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, et heredes regni quod repromisit Deus diligentibus se (Jac., II).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Mali florent felicitate sæculi, pereunt in virtute Dei : non enim quomodo florent, sic pereunt ; florent ad tempus, pereunt in æternum ; florent falsis bonis, pereunt veris tormentis (S. Aug. in Psal. LIII).

Deliciatus es, frater, si et hic vis gaudere cum sæculo, et postea regnare cum Christo (S. Hier., Ep. I, ad Hærod.).

Non hic tibi promissiones et retributiones, sed in futuro sæculo omnia præclara Deus promisit (S. Chrysost., Hom. I ad pop. Antioch.).

Quanti, o homines, profiteremini vos esse emphyros, si salus æterna venderetur ? ne igitur defatigemini ; licet vobis, si velitis, pretiosissimam salutem emere charitate, et fide vitæ quod est gustum pretium, quod Deus libenter accipit (S. Clem. Alex. ad mont. ad gentes).

Les impies seront retranchés de dessus la terre, et les injustes en seront exterminés.

Le méchant disparaîtra comme une tempête qui passe ; le juste sera comme un fondement éternel.

Le corps maintenant comme une sentence est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux ; il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur ; il est mis en terre comme un corps tout animal, et il ressuscitera comme un corps tout spirituel. Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel, selon qu'il est écrit.

Nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps, tout vil et tout abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace, par laquelle il peut s'assujettir à toutes choses.

Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres dans le monde pour être riches dans la foi et héritiers de son royaume, qu'il a promis à ceux qui l'aiment ?

Les méchants qui fleurissent par la prospérité du monde, périront par la justice de Dieu ; mais leur ruine ne sera pas comme leur éclat : car ils ne fleurissent que pour un temps, et ils périront pour l'éternité ; ils brillent par de faux biens, et ils tomberont en des tourments véritables.

Vous êtes trop attaché à vos plaisirs, mon frère, si vous voulez jouir en cette vie des joies du monde, et posséder encore après cela le royaume céleste avec Jésus-Christ en l'autre vie.

Dieu ne promet au chrétien nulles récompenses pour ce monde ; mais tout ce qu'il lui fait espérer de grand est pour l'autre vie.

A quel prix n'achèteriez-vous point le salut éternel, s'il était à vendre ? Cependant ne vous découragez point ; vous pouvez l'acheter, si vous voulez, avec la charité et par la loi, et c'est le juste prix dont Dieu se tient satisfait.

Ceux qui établissent leur repos en ce monde, ne doivent pas espérer de l'avoir dans l'éternité ; car le royaume du ciel n'est pas pour ceux qui vivent ici dans le plaisir, et il n'y a que ceux qui mènent une vie pleine de tribulations qui aient lieu d'y prétendre. Et en effet, c'est au prix qu'on ne reçoit pas pour rien, mais que tous ceux qui l'ont mérité n'ont obtenu qu'avec de grands travaux et de grandes peines. Et il nous importera peu quels auront été nos maux et nos fatigues dans ce monde, puisqu'en entrant dans ce repos ineffable où l'on sera comblé de toutes sortes de biens, on oubliera toutes les douleurs qu'on aura souffertes durant cette vie qui n'est que misère et que vanité.

### SERMON XVIII.

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE  
DE CARÊME.

Premier dessein. — *Les pécheurs qui ne se convertissent qu'au lit de la mort, ne demandent pardon à Dieu qu'en apparence, et Dieu ne leur pardonne qu'en apparence.*

Ego vado, et quæretis me; et in peccato vestro moriemini.

*Je m'en vais, et vous me chercherez; et vous mourrez dans votre péché (S. Jean, ch. VIII).*

Le Fils de Dieu ne pouvait faire une menace plus terrible aux Juifs, que de leur dire qu'ils mourraient dans leur péché, puisque c'est la punition la plus effroyable que l'on puisse s'imaginer. Ce n'est pas seulement aux Juifs que cette menace a été faite, c'est à tous les pécheurs qui meurent ordinairement dans le péché comme ils y ont vécu. Ce qui fait que l'on n'appréhende point cette menace, quelque terrible qu'elle soit, est que l'on voit tous les jours une infinité de pécheurs qui, après avoir mené une vie de crimes, paraissent bien mourir; ils se confessent, ils reçoivent les derniers sacrements, ils embrassent le crucifix, ils donnent des marques de pénitence, et on se persuade aisément qu'ils meurent dans la grâce de Dieu. Je n'ai garde de vouloir ici approfondir les jugements de Dieu, c'est un abîme qu'il n'est pas permis à l'homme de sonder; je sais quelle est l'admirable efficace des sacrements, mais je ne puis m'empêcher de dire que toutes ces apparences de conversion sont ordinairement trompeuses, et que la plupart de ces convertis mourants sont des hypocrites qui se sauvent devant les hommes et qui se damnent devant Dieu. Il est certain qu'il n'y a pas moins de morts hypocrites qu'il y a de vies, et qu'il y a autant de fausses apparences de vertu à la mort que pendant la vie. Dieu traitera ces faux pénitents comme ils le traitent; ils ne se convertissent à Dieu qu'en apparence et Dieu ne se convertira aussi à leur égard qu'en apparence. La conversion de Dieu suit la conversion du pécheur : *Convertimini ad me, ait Dominus, et convertar ad vos (Zach., I)*. Si donc la conversion du pécheur n'est qu'apparente, la conversion de Dieu ne sera aussi qu'une apparence.

La plupart des pécheurs qui ne se convertissent qu'au lit de la mort, ne demandent pardon à Dieu qu'en apparence, et Dieu ne leur pardonne qu'en apparence. Dieu les traitera comme ils le traitent, ils obtiendront miséricorde de la même manière qu'ils la demandent. Ils ne demandent miséricorde

Qui habet requiem suam in hoc mundo, ne speret æternam requiem se posse consequi; regnum enim cælorum non eorum est qui hic otiantur, sed qui in multa tribulatione vitam transigunt. Non enim id gratis accipiunt, sed cum ingenti labore et maximis sudoribus illud sunt adepti, quotquot eo digni sunt habiti. Non illis cura est quantumcumque hic delassentur, si quidem illic ingressi obliviscuntur laborum et dolorum quos perpassi sunt in mundo isto vano, præ multa illa et inenarrabili requie quæ data est ipsis (S. Athan., de Virginit.).

qu'en apparence, ils n'obtiendront miséricorde qu'en apparence.

I. Quoique nous sachions, par une triste expérience, qu'il y a une infinité de pécheurs qui meurent tous les jours d'une mort violente sans confession, sans sacrement et sans aucun secours de l'Eglise, je ne veux point m'arrêter à ces funestes exemples pour imprimer aujourd'hui dans vos cœurs la crainte d'une méchante mort. Comme on ne regarde d'ordinaire les grands malheurs que pour les autres et non pas pour soi, on pourrait peut-être se flatter qu'on ne serait pas du nombre de ces malheureux et qu'on aurait une mort plus douce et plus heureuse. Je ne parle ici que de ces morts qui paraissent les plus chrétiennes, et j'avance, après tous les Pères de l'Eglise, que ces morts de pécheurs qui ont vécu toute leur vie dans le crime, quelque bonnes qu'elles paraissent, ne sont que des morts hypocrites qui ne font qu'irriter la justice de Dieu, bien loin de fléchir sa miséricorde. Je suppose donc un homme qui, après avoir vécu dans l'impénitence et dans le péché, est attaqué d'une griève maladie, et se voit enfin au lit de la mort, on lui parle de se confesser, il y consent; on fait venir un prêtre, il avoue ses péchés, il reçoit l'absolution et tous les autres sacrements de l'Eglise, il donne des marques du mépris qu'il fait du monde et de toutes les créatures, enfin il implore sans cesse la miséricorde de Jésus-Christ. N'est-ce pas là ce qu'on appelle une belle mort, une mort heureuse? Or, je dis que ces sortes de morts, à l'égard des pécheurs qui ont mené une vie de péché, ne sont très-souvent que des morts trompeuses, qui sont bonnes en apparence et très-mauvaises en effet. J'appuie cette vérité terrible sur deux principes que je tire de la morale de tous les Pères de l'Eglise. Le premier est que ces marques de conversion que donnent les pécheurs en mourant, sont un pur effet de la nature et de l'état dans lequel ils se trouvent alors, de sorte qu'il est presque naturellement impossible qu'ils ne donnent ces marques apparentes dans la disposition en laquelle ils sont. Une dame, par exemple, à toute sa vie été attachée à la vanité, au luxe, à la richesse des ajustements et à tous ces autres vains ornements dont les femmes se servent pour corrompre le cœur; elle est enfin au lit de la mort; en cet état, n'est-il pas tout naturel qu'elle soit dégoûtée de tous ces ajustements extérieurs qui ne lui serviront jamais de rien? Un avare a passé sa vie à amasser richesses sur richesses; il est au lit de la mort, il sent l'inutilité de son argent, il sait qu'il

ne le peut emporter, il prévoit que cet argent va devenir la proie de ses héritiers qui peut-être se moqueront de lui; n'est-il pas tout naturel qu'il n'ait plus d'attache à ses richesses? Un débauché est accablé par la longueur d'une fièvre qui l'a consumé, il n'a plus de feu dans les veines, tout son sang est glacé; en cet état, n'est-il pas tout naturel qu'il renonce de ses amours profanes et qu'il renonce de lui-même aux plaisirs de la chair? Cet homme était un emporté, un violent, un blasphémateur; la maladie l'a mis en tel état qu'il n'a plus la force de se fâcher et de s'emporter, il est doux, il paraît tranquille: n'est-ce pas un effet tout naturel? Le confesseur est appelé à la dernière extrémité, lorsque le malade n'en peut plus et lorsque toutes ses passions sont éteintes et comme déjà mortes avant lui; il demande à cet ambitieux mourant: Ne renoncez-vous pas à toutes vos vanités passées? Il lui répond par un dégoût tout naturel: Oui. Il demande à ce voluptueux mourant: Ne renoncez-vous pas à ce commerce criminel? Une froideur de sang lui fait répondre tout naturellement: Oui. Ce oui est un effet naturel de la langueur où il se trouve; un mahométan, un païen, en diraient tout autant.

J'entends un pécheur mourant qui édifie tous ceux qui l'environnent, en faisant son testament: *Je laisse*. Misérable! c'est bien malgré toi; si tu pouvais emporter ce que tu as amassé, tu ne le laisserais pas. Tu laisses, parce que la mort t'y oblige; tu laisses par un dégoût d'humeur, la grâce de Jésus-Christ n'a aucune part à cela. Ajoutez à ces dégoûts naturels des choses de la terre, une crainte toute naturelle, que l'on ne peut s'empêcher d'avoir à la mort, des jugements de Dieu et de l'enfer; ajoutez les regrets tout naturels qu'on a de quitter la vie et l'être, que la nature, qui ne fait rien tant que la destruction de soi-même, aime si fort. Joignez toutes ces choses ensemble et vous verrez que la conversion d'un pécheur mourant, n'est qu'une conversion naturelle, une conversion de païen, enfin une conversion qui ne sert de rien pour l'éternité.

Nous avons un terrible exemple de la fin déplorable de ces conversions naturelles dans les saintes Lettres, en la personne d'Antiochus; il est enfin réluit au lit de la mort; l'état où il se trouve le dégoûte de toutes les choses de ce monde: *Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire* (II Mach., IX); il est trop juste, s'écrie-t-il, de se soumettre à Dieu, et c'est une témérité à un misérable mortel d'oser lui résister. Tout le monde est surpris du changement de ce prince, mais il ne se contente pas de ces marques de conversion, il promet d'élever un temple au Seigneur, et de rendre au centuple les vases sacrés qu'il avait pillés: *Templum sanctum quod prius exspoliaverat, optimis donis ornaturum, et sancta vasa multiplicaturum* (Ibid.). Il promet à Dieu de se faire Juif; et il fait vœu d'aller publier sa toute-puissance par toute la terre: *Judæam se futurum, et omnem locum terræ perambulaturum,*

*et prædicaturum Dei potestatem* (Ibid.). Il écrit une lettre circulaire à tous les Juifs, pour se réconcilier avec eux: *Oro itaque vos et peto, ut unusquisque conservet fidem ad me* (Ibid.). A-t-on jamais vu une plus belle conversion? Et cependant les pleurs, les larmes, les soupirs, la pénitence, les réparations, les restitutions de ce mourant converti, n'aboutissent qu'à sa perte, Dieu ne l'écoute pas; et il n'obtient pas la miséricorde qu'il demande: *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus* (Ibid.). Pourquoi cela? c'est que la conversion de ce pécheur mourant était toute naturelle: c'était un pur effet de l'état dans lequel la maladie l'avait réduit. Fiez-vous après cela, pécheurs! à ces belles conversions que vous voyez dans vos semblables; ou plutôt tremblez, et n'attendez pas à vous convertir dans un temps où les meilleures conversions sont suspectes.

Le second principe sur lequel j'établis cette effrayante vérité, c'est qu'il est moralement impossible que cette conversion des pécheurs à la mort soit surnaturelle; or, si elle n'est surnaturelle, il est tout visible qu'elle est inutile pour le salut. Pour faire une conversion surnaturelle, il faut que la grâce de Jésus-Christ fasse deux grands changements dans l'homme: il faut qu'elle change son cœur et son esprit: *Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri* (Ezech., XXXVI). Or, il est moralement impossible que la grâce fasse ces deux changements à la mort, par la raison que la grâce n'agit que peu à peu, selon les dispositions qu'elle met avec le temps dans un cœur; le pécheur ne laissant donc à la grâce que les derniers moments de sa vie, elle n'a plus le temps d'agir et de le conduire à une véritable conversion.

Je sais qu'il y a des grâces miraculeuses, des grâces de prodige, des grâces de faveur, qui enlèvent et qui emportent le cœur, qui n'attendent point les dispositions, et qui convertit en un moment un cœur qui a été plongé plusieurs années dans le péché; je sais qu'il y a eu un larron converti par Jésus-Christ dans un moment; mais je sais aussi que ce serait une témérité, ou plutôt une folie, que d'espérer la grâce de ce bon larron. Souvenons-nous que cette grâce lui fut accordée dans ce grand jour de miséricorde, jour fatal à toute la nature, jour auquel tout le ciel était ouvert à la vue d'un Dieu mourant, jour auquel Jésus-Christ faisait ses derniers prodiges et ses derniers miracles. Souvenons-nous que ce bon larron était tout couvert du sang d'un Dieu crucifié; et qu'en cet état il attirait sur lui toute la miséricorde de Dieu. Souvenons-nous enfin qu'il mourait entre les bras de Jésus-Christ même, et nous n'aurons jamais la hardiesse d'espérer une grâce pareille à la sienne. Si tu pouvais croire que tu mourras un jour entre les bras de Jésus-Christ, tout arrosé de son sang, je te permettrai, pécheur, d'espérer une grâce semblable à celle du bon larron. Mais que dis-je? Ce jour de miséricorde, auquel ce bon lar-

ron fut converti, me donne beaucoup plus de frayeur que d'espérance. Hélas ! de trois pécheurs qui moururent à la vue de Jésus-Christ, et à ses côtés, il n'y en eut qu'un de sauvé, et les deux autres furent damnés. Ah ! mon Dieu, que cette pensée me fait trembler à la vue de vos jugements.

II. La seconde vérité est une suite nécessaire de la première ; car si le pécheur ne se convertit pas, il est évident que Dieu ne se convertira pas non plus ; puisque la conversion du cœur de Dieu, suit toujours la conversion du cœur de l'homme. Le pécheur demande pardon en apparence, et Dieu lui pardonne aussi en apparence. Il permet que ce pécheur trouve un prêtre, il permet qu'il reçoive les sacrements : il en fait autant à l'égard de Judas, lequel reçut la communion comme les autres. Il permet que le prêtre lui donne l'absolution ; mais pendant que le ministre prononce extérieurement : *Ego te absolvo*, Dieu répond en effet : *Ego te condemno*. Le prêtre dit : Je vous absous, et Dieu dit : Je te condamne. Le prêtre dit en lui donnant l'extrême-onction : *Indulgeat tibi Deus*, etc. ; mais la justice de Dieu, dit saint Chrysostome, lui donne une espèce d'extrême-onction bien contraire, en destinant toutes les parties de son corps qui ont servi au péché, à des supplices éternels. Pendant que le prêtre dit, en recommandant l'âme du mourant à la miséricorde de Dieu : *Proficiscere, anima christiana*, etc. Sors, âme chrétienne, au nom du Père qui t'a créée, au nom du Fils qui t'a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée ; Dieu dit de son côté : sors, âme abominable, sors, âme exécration

à mes yeux ! sors au nom du Père que tu as outragé, au nom du Fils dont le sang demande vengeance, au nom du Saint-Esprit dont tu as méprisé les grâces, sors pour recevoir la condamnation éternelle. Mais pourquoi, direz-vous, Dieu permet-il que ces pécheurs donnent tant de marques de piété et de soumission à la mort ? Je réponds que Dieu en use de la sorte, afin de faire faire une espèce d'amende honorable et publique à sa justice et afin de réparer sa gloire devant les hommes. Mais comme la justice humaine envoie les criminels sur l'échafaud, après leur avoir commandé de faire une amende honorable ; ainsi, après que ces pécheurs ont fait amende honorable à la justice de Dieu, elle les condamne aux flammes éternelles.

Je ne m'étonne pas si saint Jérôme tremblait pour tous ces pécheurs qui font de bonnes morts en apparence, et s'il disait qu'il ne croyait pas que de cent mille pécheurs qui avaient passé leur vie dans le crime, il y en eut plus d'un qui obtint miséricorde à la mort : *Vix de centum millibus hominum, quorum mala fuerit vita, meretur habere indulgentiam unus* (S. Hier.). La plupart des réprochés, dont parle l'Écriture, ont eu une belle mort. Saül a demandé miséricorde à la mort : *Peccavi* (I Reg., XXVI). Antiochus a dit : *Peccavi* (II Machab. IX). Judas a dit : *Peccavi* (Matth. XXVII). Bien loin donc d'avoir une vaine confiance, lorsque nous voyons des pécheurs bien mourir en apparence, tremblons pour eux, ou plutôt tremblons pour nous-mêmes, et craignons que si nous vivons dans le péché, nous ne mourions aussi dans le péché : *In peccato vestro moriemini*.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Il y a des pécheurs qui s'humilient d'une manière hypocrite ; leur cœur est toujours rempli de malice. Il y en a qui paraissent justes, et qui ne le sont pas ; et il y en a qui s'abaissent profondément, s'imaginant qu'on ignore leurs crimes. S'ils ne pleurent pas, c'est qu'ils ne le peuvent ; s'ils recouvrent le temps et les forces, ils retomberont dans tous leurs désordres.

Car ceux qui sont dans le sépulcre ne vous béniront point ; les morts ne vous loueront point ; et ceux qui descendent sous la terre, ne mettront point leur attente dans la vérité de vos promesses : ce sont les vivants, ô mon Dieu ! ce sont les vivants qui vous loueront, comme je fais aujourd'hui sans plus différer.

Si vous cherchez Dieu à la mort, vous le trouverez ; mais à condition que vous le chercherez sincèrement, et dans l'amertume de votre cœur.

Elle ne s'est pas convertie à moi sincèrement ; sa conversion n'a été qu'un mensonge, dit le Seigneur.

L'espérance du pécheur hypocrite périra ; Dieu ne pourra souffrir sa négligence ; sa vaine confiance se dissipera comme des toiles d'araignée ; il s'assurera sur lui-même, et il tombera, et il ne pourra se relever.

Lorsqu'ils me demanderont miséricorde, je ne la leur accorderai pas.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Plus on diffère sa conversion, plus on s'endurcit dans le péché.

Dieu vous a promis le pardon de vos péchés, mais qui vous a promis que vous aurez le temps de lui demander pardon ?

Pourquoi n'allez-vous pas à celui qui vous appelle ? prenez garde de vous ôter à vous-même, par votre négligence, ce que Dieu vous promettait par sa bonté.

Changez de vie pendant que vous vivez, car si vous ne le voulez pas maintenant que vous le pouvez, vous le voudrez lorsque vous ne le pourrez pas.

Ne vous trompez pas vous-même en différant de jour en

Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo ; et est justus qui se nimium submittit a multa humilitate : et est qui inclinat faciem suam, et fingit se non videre quod ignoratum est : et si ab imbecillitate virium vetetur peccare, si invenerit tempus malefaciendi, malefaciet (Eccli. XIX).

Quia non infernus confitebitur tibi, neque mors laudabit te, non expectabunt qui descendunt in lacum veritatem tuam. Vivens, vivens ipse confitebitur tibi, sicut et ego hodie (Isaï. XXXVIII).

Cum quaesieris tibi Dominum Deum tuum, invenies eum ; si tamen quaesieris ex toto corde, et tota tribulatione anime tue (Deut. IV).

Non est reversa ad me in toto corde suo, sed in mendacio, ait Dominus (Jerem. cap. III).

Spes hypocrite peribit ; non ei placebit vecordia sua ; et sicut tela aranearum fiducia ejus ; imitetur super deum suam, et non stabit : fulciet eam, et non consurget (Job. VIII).

Cum clamaverint ad aures meas voce magna, non exaudiam eos (Ezech. VIII).

Quanto quis magis tardat conversionem, tanto magis induratur (S. Antonin. part. 2. tit. 9. c. 15).

Indulgentiam Deus promisit tibi ; crastinam vero diem quis tibi promisit (S. Aug. Serm. 8 ad fratres in eremo).

Quare differs vocantem te ? vide ne forte quod tibi ille daturus est promittendo, tu tibi auferas differendo (Idem serm. 53. de verbis Dom.).

Muta vitam dum visis in hac vita ; ne si forte modo, cum potes, distuleris mutare, tunc volens mutare, cum non poteris, cogaris tenere. (retr. Cell. lib. 5. Ep. 10. in ca. lic.)

Ne teipsum decipias, ne ulterius differas, ne salutis

tuæ remedium de die in diem procrastinando animam tuam seducas : sed intra cito, dum licet, in portum conversionis, ne te tardantem repentini opprimant casus : ne te inopinatæ mortis absorbeat fluctus ; et æstantis gehennæ deglutiat barathrum (S. Petr. Damianus lib. 4. Ep. 5. ad quemdam episc.).

Quandiu, quamdiu, eras et eras, quare non modo, quare non hac hora, finis turpitudinis meæ ? (Aug. lib. 8. Confess. cap. 14).

### SERMON XIX.

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CAREME.

Second dessein.— *La justice de l'abandon de Dieu ; par quels moyens on s'en peut garantir.*

Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

*Vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché (S. Jean, ch. VIII).*

Qui pourrait entendre cette épouvantable menace sans frémir ? C'est quelque chose de bien terrible de ne pas chercher Dieu ; mais c'est une chose bien plus funeste de chercher Dieu et de ne le pas trouver : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini (Joan., VIII).*

C'est Jésus Christ même qui parle : Vous me cherchez, pécheurs, et vous ne me trouverez pas. Il n'a point voulu se servir de la bouche des hommes pour nous avertir d'un si grand mal, il nous en a avertis lui-même, afin que nous ne pussions pas en douter.

Quelque irrité que soit ce Dieu de justice, il ne punit jamais le pécheur sans l'avertir de son malheur, afin qu'il l'évite par la pénitence. Avant que sa colère tombât sur la ville de Jérusalem, il envoya un prophète, qui allant par les rues de cette misérable ville, faisait retentir ces paroles : *Væ Jerusalem ! væ civitati ! væ populo ! væ ab oriente !* etc. Il en use de même à l'égard des pécheurs, il les avertit qu'il les abandonnera et qu'ils mourront dans leur péché.

Voyons, 1<sup>o</sup> la justice de cet abandon ; 2<sup>o</sup> par quel moyen on peut s'en garantir.

I. Il n'est rien de plus juste que cet abandon du pécheur, soit qu'on le considère du côté de Dieu, soit qu'on le regarde du côté de la grâce de Jésus-Christ, soit enfin que je l'envisage du côté du pécheur même. 1<sup>o</sup> Il suffirait de dire que cet abandon est juste, puisque Dieu l'a ainsi ordonné, et qu'il s'en est déclaré ; sa volonté divine est la règle de toutes choses : dès qu'il les veut, il les rend justes, il n'est pas besoin de le justifier, ses volontés et ses ordres se justifient d'eux-mêmes : *Judicia Domini justificata in semetipsa (Psal. XVIII).*

Le prophète dit que Dieu voulant détruire une ville, prend des mesures et se sert d'un cordeau et de règles : *Cogitavit Dominus dissipare murum filia Sion, tetendit funiculum suum (Thren. II).* On a coutume d'employer la règle et le cordeau lorsqu'on bâtit une maison, mais non pas lorsqu'on la démolit. Cette manière de parler nous marque que dès lors que Dieu veut quelque chose, il prend toutes les mesures et toutes les règles pour la faire avec justice.

2<sup>o</sup> Je vois la justice de cet abandon, du

jour le remède de votre salut. Entrez au plutôt dans le port de la pénitence, de crainte qu'une tempête imprévue ne vous fasse périr, et ne vous précipite dans l'abîme.

Jusqu'à quand remettrai-je ma conversion à demain ? pourquoi ne pas sortir de mon péché dès maintenant ? pourquoi ne pas mettre fin à mon propre malheur ?

côté de la grâce de Jésus-Christ, que le pécheur a mille fois méprisée. Qu'est-ce que la grâce ? c'est le prix de tout le sang de Jésus-Christ, c'est le fruit de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort même. Si cette grâce est méprisée et rejetée, Dieu n'est-il pas obligé de la retirer ? Il se ferait une injustice à soi-même, s'il laissait profaner un bien qui lui a coûté si cher. Qu'est-ce que la grâce ? C'est le plus grand don que le Saint-Esprit puisse faire : *Si scires donum Dei (Joan. IV).* N'est-il pas de la justice de ne plus offrir un présent à celui qui l'a injurieusement refusé.

Ah ! si nous savions le prix de la grâce, si scires, dans quelle crainte ne vivrions-nous pas, puisque c'est uniquement de cette grâce que dépend notre salut, et tout notre bonheur ?

Craignez, dit saint Bernard, quand vous avez reçu la grâce ; craignez lorsque vous l'avez perdue et craignez encore davantage lorsqu'après l'avoir perdue vous l'avez recouvrée : *Time pro accepta gratia. Time pro perditâ gratia ; sed magis time pro recuperata gratia (S. Bern.).* Si vous avez reçu la grâce, craignez de la perdre et conservez-la comme le plus grand de tous les trésors. Si vous l'avez perdue, tremblez et appréhendez que sa perte ne soit irréparable ; et si vous l'avez recouvrée, tremblez encore plus, de crainte que Dieu justement irrité et lassé de vos refus, ne vous la rende jamais, si vous la perdez une autre fois.

Il faut considérer, dit saint Grégoire, les grâces que Dieu nous fait comme des éclairs. Vous savez que les éclairs sont les présages du tonnerre : lorsqu'on voit briller un éclair, c'est un signe ordinaire qu'on entendra bientôt gronder le tonnerre. Les grâces que Dieu nous fait nous éclairent, nous frappent, nous font penser à nous-mêmes ; mais elles nous avertissent en même temps, que si nous manquons à y coopérer, elles se changeront en tonnerres et elles produiront des foudres qui nous accableront.

3<sup>o</sup> Cet abandon considéré du côté du pécheur, n'est pas moins juste, pour deux raisons fort sensibles. 1<sup>o</sup> Il veut bien être abandonné ; 2<sup>o</sup> il mérite d'être abandonné.— Il est tout visible qu'il le veut bien, puisqu'après avoir été mille fois averti de ce malheur, il l'attend tranquillement sans s'étonner. Si un homme, après avoir tué quelqu'un, se tenait paisiblement dans sa chambre, tout le monde l'avertissant que les officiers de la justice viennent pour le prendre, et rien ne lui étant plus aisé que de se cacher ou de s'enfuir, n'aurait-on pas raison de dire que cet homme veut bien être pris et porter sa tête sous le fer d'un bourreau ? Le pécheur en use de la sorte, lorsqu'après avoir commis un péché

mortel, il ne se met pas en peine de se dérober à la justice de Dieu et de se cacher dans les plaies de Jésus-Christ par la pénitence. Tous les prédicateurs l'avertissent que l'enfer lui est préparé, que Dieu va l'abandonner à la fureur des démons; il demeure tranquillement, il continue même ses désordres, il veut donc bien son malheur, et il n'aura pas lieu de s'en plaindre. C'est pour cela que Dieu dit au pécheur : Vous avez bien voulu être damné, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes : *Perditio tua ex te, Israel.* — Le pécheur mérite bien d'être abandonné, c'est un ingrat et un traître; deux crimes qui ne se pardonnent jamais parmi les hommes, et qui ne méritent point de miséricorde. Dieu l'avait créé pour le ciel, il l'avait racheté de son sang, il l'avait accablé de faveurs, il l'avait donné mille moyens pour le sauver, tu en as abusé, ingrat! tu ne mérites point de pardon. Dieu t'a pardonné cent fois, cent fois tu lui as donné ta parole que tu ne l'offenserais plus, et cent fois tu l'as violée, traître! tu ne mérites point de pardon.

II. Mais n'y a-t-il point quelque moyen pour sortir de cet abandon dernier? Hélas! non; c'est un malheur sans remède. Mais il y a un moyen pour ne point tomber dans cet état; je vais vous l'apprendre.

Le grand moyen pour n'être pas abandonné de Dieu, et pour ne pas mourir dans son péché, est de n'attendre pas à la mort à faire pénitence, et de se convertir de bonne heure.

Les pécheurs se persuadent toujours qu'ils feront pénitence quand ils voudront, fondés sur quatre grandes faussetés : 1° ils s'imaginent qu'ils auront toujours assez de temps pour se convertir; 2° qu'ils auront assez de raison; 3° qu'ils auront assez de liberté;

4° qu'ils auront assez de grâce. Ils n'auront ni assez de temps, ni assez de raison, ni assez de liberté, ni la grâce qui est nécessaire pour la conversion.

Rien n'est moins à nous que le temps, et c'est une folie que de prétendre en disposer. Mille exemples funestes nous apprennent que nous devons tout craindre à cet égard; Dieu nous a menacé même expressément de nous ôter le temps : *Anni impiorum breviabuntur (Prov., X)*. En voilà assez pour nous désabuser.

Tandis qu'on se porte bien, on s' imagine qu'on sera toujours dans la même disposition d'esprit et de raison; mais qui ne sait que la force du mal ôte entièrement l'esprit et le jugement, et laisse un malade dans un état auquel il est plus bête qu'homme.

On n'a pas plus de liberté alors qu'on a de raison; soit la faiblesse de la nature, soit la force de l'habitude, on n'a presque point de liberté pour le bien. Il ne faut que se souvenir de ceux qu'on a vus mourir pour en être convaincu.

Enfin, c'est une étrange témérité de se promettre la grâce de Jésus-Christ. Je sais que certaines grâces de nécessité ne manquent jamais; mais je sais aussi que les grâces fortes, les grâces de conversion, sans lesquelles on ne se sauve jamais, manquent presque toujours à ces pécheurs, qui ne sont pénitents qu'à l'extrémité. La parole de Dieu y est engagée : *In peccato vestro moriemini (Joan., VIII)*. Recourons donc incessamment à sa miséricorde, si nous ne voulons pas tomber entre les mains de sa justice. Le seul moyen d'éviter un Dieu irrité est de se jeter entre les bras d'un Dieu de bonté.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Parce que vous avez méprisé mes conseils, et négligé mes corrections, je rirai et me moquerai de vous à votre mort. Alors vous m'invoquerez, et je ne vous écouterai pas : vous vous lèverez dès le matin pour me chercher, et vous ne me trouverez plus.

La sagesse n'entrera point dans une âme maligne, et elle n'habitera point dans un corps assujéti au péché; car l'Esprit-Saint, qui est le maître de la science, lui le dégoûte; et se retire des pensées qui sont sans intelligence, et l'iniquité survenant le bannit de l'âme.

Ce sont vos iniquités qui ont fait une séparation entre vous et votre Dieu; et ce sont vos péchés qui lui ont fait cacher son visage pour ne plus vous écouter.

Quia despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis, ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo. Tuuc invocabunt et non exaudiam; mane consurgunt, et non inveniunt me (*Prov. I*).

In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis; Spiritus enim Sanctus disciplina effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu, et corripietur a superveniente iniquitate (*Ibidem*).

Iniquitates vestræ dividerunt inter vos et Deum vestrum; et peccata vestra absconderunt faciem ejus a vobis, ne exaudiret (*Isaïa LIX*).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Quelques-uns des Juifs qui avaient été prédestinés à la vie éternelle, et que Jésus-Christ a appelés ses brebis, crurent en lui; et quelques autres n'y crurent pas, et même ne pouvaient pas croire, à cause qu'ils avaient été aveuglés et endurcis par un jugement caché, mais non pas injuste, de celui qui les avait abandonnés, lequel résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.

Nul ne peut nous arracher des mains de Dieu; mais nous en pouvons tomber malheureusement, si nous agissons ici avec négligence et avec paresse.

Ils méprisent les préceptes de Jésus-Christ, ils négligent les remèdes de leurs blessures, et ils ne veulent point faire pénitence. Ils sont imprudents avant que de commettre le mal, opiniâtres après l'avoir commis, faibles avant que de tomber, superbes après leur chute : ils sont tombés lorsqu'ils devaient demeurer fermes; et, lorsqu'ils devraient s'abattre et se prosterner contre terre, ils s'imaginent qu'ils sont encore debout.

Adam entendit la voix de Dieu qui marchait sur le soir

Quidam crediderunt prædestinati in vitam æternam, quos etiam Christus vocavit oves suas; quidam vere non crediderunt, nec poterant credere, eo quod occulto, nec tamen injusto judicio Dei, fuerant exæcati et indurati, deserente illo, qui superbis resistit, humilibus autem dat gratiam (*S. Aug., Tract. 54, super Evang. Joan.*).

E manibus Dei nemo potest nos eripere; sed nos negliger agendo possumus excidere de manibus ejus (*Orig. Hæm. 18, in Jerem.*).

Domini præcepta contemnunt, medelam vulneris negligunt, agere penitentiam nolunt, ante admissum scelus inprovidi, post facinus obstinati; nec prius stabiles, nec postmodum supplices : quando debuerant stare jacuerunt; quando jacere, et prosternere se Deo debent, stare se opinantur (*S. Cypr. de Lapsis*).

Adam audit vocem Dei ambulantis ad vespæram. Quid est

*ad vesperam? nisi quia peccator culpam suam sero cognoscit, et sero venit quædam erroris præteriti verecundia, quæ errorem prævenire debuerat. Nam dum culpa fervet in corpore, et anima exagitur corporis passionibus, non cogitat Deum sensus errantis, hoc est non audit Deum ambulantem in Scripturis divinis, ambulantem in mentibus singularum (S. Ambros., lib. de Paradis., c. IV).*

## SERMON XX.

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Premier dessein. — *Les auditeurs doivent s'attacher à ce que disent les prédicateurs, et non pas à ce qu'ils font. Les prédicateurs, au contraire, ne doivent s'attacher qu'à blâmer ce que font les auditeurs, sans se mettre en peine de ce qu'ils diront d'eux. Les auditeurs doivent faire humblement ce que disent les prédicateurs. Les prédicateurs doivent dire hardiment ce que font les auditeurs.*

Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite; secundum vero opera eorum nolite facere.

*Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent qu'il faut faire; mais ne faites pas ce qu'ils font (S. Matth., c. XXIII).*

Les scribes et les pharisiens étaient les docteurs de la loi, et avaient soin d'instruire ou de gouverner le peuple de Dieu. Mais, comme en se piquant d'observer la loi avec plus d'exactitude que les autres, ils menaient une vie fort déréglée; les peuples les accusaient de ne pas pratiquer le bien qu'ils enseignaient; ils leur reprochaient qu'ils faisaient le mal en particulier, dont ils donnaient de l'horreur en public, que leurs discours et leurs actions se contredisaient. Le Fils de Dieu reprit sévèrement ces gens qui accusaient ainsi les scribes, lesquels étaient assis sur la chaire de Moïse, c'est-à-dire qui enseignaient les autres; et il leur dit de ne pas s'arrêter aux actions de ces docteurs, mais de ne prendre garde qu'à leurs paroles; de pratiquer ce qu'ils diraient, mais de faire ce qu'ils feraient; en un mot, de les écouter et de les croire, mais de ne pas les imiter.

C'a été de tout temps que les pécheurs se sont défendus de pratiquer ce que disaient les prédicateurs, en leur reprochant qu'ils ne faisaient pas ce qu'ils disaient: *Dicunt et non faciunt*. Mais je leur réponds ce que le Fils de Dieu répondit aux Juifs: *Faites ce qu'ils disent, et non pas ce qu'ils font*. Je remarque deux désordres, qui font qu'on profite peu de la parole de Dieu en ce temps-ci. Le premier est que les auditeurs regardent plus ce que font les prédicateurs que ce qu'ils disent; le second est que les prédicateurs s'arrêtent plus à observer ce que diront d'eux leurs auditeurs, qu'à chercher les moyens de les retirer de leurs vices. Il faut réformer ces deux désordres, si l'on veut que la parole de Dieu soit profitable.

Les auditeurs doivent s'attacher à ce que disent les prédicateurs, et non pas à ce qu'ils font.

Les prédicateurs ne doivent s'attacher qu'à blâmer ce que font leurs auditeurs, sans se mettre en peine de ce qu'ils diront d'eux.

*dans le Paradis terrestre. Que signifie sur le soir? si non que c'est toujours trop tard que le pécheur connaît sa faute, et que c'est trop tard que la honte de son péché le fait rougir, puis qu'elle devrait l'avoir prévenu. Car, tant que le feu du péché est brûlant dans nous, et que le cœur est agité de ses passions, le pécheur n'écoute point Dieu qui se promène dans le Paradis, c'est-à-dire dans les âmes, en les avertissant de leur devoir dans les saintes Écritures.*

Les auditeurs doivent faire humblement ce que disent les prédicateurs; les prédicateurs doivent dire hardiment ce que font les auditeurs.

I. Quand je dis qu'il faut faire tout ce que les prédicateurs disent, je suppose qu'ils disent ce qu'ils doivent dire; car alors qu'ils ne disent pas la vérité, ou qu'ils la dissimulent par ignorance ou par intérêt, bien loin d'être obligé de faire ce qu'ils disent, on est obligé de faire tout le contraire. Nous vivons dans un temps où la chaire de vérité devient souvent une chaire de flatterie, de déguisement et de mensonge; et si nous considérons avec un esprit de piété les outrages que Jésus-Christ reçoit dans la dispensation de sa parole, nous trouverons qu'ils ne sont pas moindres que ceux qu'il reçoit dans la distribution de son corps adorable; et l'on peut dire même qu'ils sont, en quelque manière, plus grands et plus atroces; car, quoiqu'il y ait une infinité de prêtres vicieux qui s'ingèrent dans l'administration des sacrements, et dans la distribution du corps sacré de Jésus-Christ, il est cependant bien rare d'en trouver qui aient assez d'impunité pour mêler du poison avec une hostie consacrée, afin de faire mourir le corps de celui qui la reçoit; ainsi; quoique ces prêtres se damnent par d'horribles sacrilèges, ceux néanmoins qui communient par leur ministère, n'en reçoivent aucun mal ni aucun préjudice. Il n'en est pas de même de la parole de Dieu; car, non-seulement il y a des prédicateurs d'une méchante vie, mais il y en a encore plusieurs qui empoisonnent cette parole divine par leurs méchantes maximes, en dissimulant la vérité et en flattant le vice; et qui, ainsi, au lieu de donner la vie aux âmes, leur donnent souvent la mort. Tels étaient ces prédicateurs, que saint Paul avait si fort en horreur: Nous ne sommes pas, disait-il, du nombre malheureux de ceux qui corrompent la parole de Dieu, mais nous disons la vérité devant Dieu en Jésus-Christ: *Non sumus sicut plurimi adulterantes verbum Dei (II Cor., II)*. Ce sont des gens, dit le grand Augustin, qui vendent la vérité et qui la sacrifient à leurs intérêts: *Multi prædicant veritatem non vere, quia vendunt illam prætio commoditatum hujus sæculi (S. August., su per psal. II)*. C'est à tous ces faux prédicateurs que Dieu a défendu, par la bouche du prophète-roi, de prêcher sa sainte parole: *Peccatori autem dixit Deus: Quare tu enarras justitias meas? et assumis testamentum meum per os tuum (Psal. XLIX)?* Il est évident qu'il ne faut pas faire ce que disent ces sortes de prédicateurs; mais quand ce malheur arrive, on peut au moins tirer quelque profit de ces sermons, qui font l'opprobre de tout le christianisme, puisqu'ils servent à nous

faire craindre la justice de Dieu, qui nous punit en nous privant de la connaissance de la vérité, et qui permet, comme autrefois, que les faux prophètes l'emportent au-dessus des véritables, afin de châtier notre aveuglement et nos dérèglements volontaires. Je ne parle donc que des véritables prédicateurs évangéliques, qui disent la vérité comme ils l'ont reçue de Jésus-Christ; et je dis que nous sommes obligés de ne nous arrêter qu'à ce qu'ils disent, sans examiner ce qu'ils font, dont nous devons laisser le jugement à Dieu seul. Nous ne pouvons douter, sans renoncer aux principes de la foi, que la prédication ne soit d'institution divine; et nous devons croire que ce Dieu de vérité, qui a parlé dans l'ancienne loi par ses prophètes, et, dans la nouvelle, par la bouche de son Fils, et, après lui, par ses apôtres, nous parle encore et nous enseigne, par ceux qui tiennent leur mission du pape et des évêques, et qui, étant employés par l'autorité de l'Eglise à ce ministère apostolique, nous annoncent les vérités de l'Écriture et nous expliquent sa parole. Ce sont ces gens à qui Dieu a confié cette divine semence, sans laquelle, dit Isaïe, nous serions aussi impies et aussi détestables que Sodome et Gomorrhe : *Nisi Dominus exercituum reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuisset, et quasi Gomorrha similes essemus* (Isai., I). Semence féconde, qui porte le germe d'une vie immortelle; d'où vient que saint Hilaire appelle les prédicateurs d'une manière extraordinaire, mais néanmoins véritable : *Satores æternitatis* (S. Hilarius) : des semeurs de l'éternité. Ce sont ces nuées volantes dont parle Isaïe, qui, conduites et poussées par le souffle du Saint-Esprit, portent partout l'abondance et la félicité : *Qui sunt isti qui ut nubes volant* (Isai., LX)? Nuées mystérieuses, destinées pour arroser les âmes de leurs auditeurs, comme parle l'apôtre saint Pierre, d'une pluie bien précieuse, puisque c'est celle du sang de Jésus-Christ : *In aspersionem sanguinis Jesu Christi* (I Pet., I).

C'est peu de dire, avec saint Paul, que les prédicateurs sont les ambassadeurs de Jésus-Christ; ajoutons qu'ils sont la propre bouche de Dieu même, ainsi qu'il le dit au prophète Jérémie : *Quasi os meum eris* (Jerem., XV). Ajoutons encore que, dans le grand dessein que Dieu a d'engendrer des enfants adoptifs par sa grâce, il fait, en quelque manière, parl aux prédicateurs de sa paternité, en les choisissant, comme parle saint Paul dans l'épître aux Galates, pour engendrer une seconde fois, par la parole de la vérité, ceux que Jésus-Christ a enfantés premièrement sur la croix : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis* (Galat., IV). Ou bien, selon la pensée de saint Grégoire le Grand, disons que Dieu leur communique, en quelque manière, la gloire de la maternité de la sainte Vierge, en se servant de leur voix pour enfanter Jésus-Christ dans l'âme de leurs auditeurs, de sorte que celui qui était le frère et la sœur de Jésus-Christ en croyant, devient sa mère en pré-

chant : *Qui Christi soror et frater est credendo, mater efficitur prædicando; quasi enim parit Dominum, quem cordi audientis infuderit* (S. Gregor. Mag.). Si Dieu nous parlait lui-même, avec quelle soumission, avec quelle crainte ferions-nous ce qu'il nous ordonnerait, or, Dieu nous avertit que lorsque les prédicateurs parlent, c'est lui-même qui parle : *Qui vos audit, me audit* (S. Luc., X). Nous devons donc faire tout ce que les prédicateurs disent, avec la même soumission que si Dieu nous parlait lui-même.

L'on pourrait dire à tous les prédicateurs, ce que le Seigneur disait au prophète Ezéchiel : *Audiunt sermones tuos, et non faciunt eos* (Ezech., c. XXXIII). On écoute ce qu'ils disent, mais on n'en fait rien. On profane même la parole de Dieu, jusqu'à ce point que de l'écouter comme on ferait une chanson : *In canticum eris sui vertunt illos* (Ibid.). On peut avoir trois motifs différents en écoutant des chansons : on les écoute ou par curiosité, ou pour en recevoir du plaisir, ou pour en prendre un sujet de raillerie; c'est ainsi qu'on écoute la parole de Dieu; les uns ne viennent au sermon que par curiosité, les autres n'y viennent que pour y entendre des discours polis, et plus mondains que chrétiens, qui flattent leurs oreilles; ils n'y viennent que pour avoir le plaisir de voir le beau monde; enfin ils cherchent au sermon à peu près ce qu'ils cherchent à la comédie. Il y en a quelques autres, qui ne vont entendre les prédicateurs que pour y trouver occasion de rire et de railler. Est-ce ainsi, juste ciel! que nous abusons d'un moyen si salutaire que Dieu nous a donné pour faire notre salut! Hélas! si les barbares, si les idolâtres étaient instruits par la parole de Dieu, ils ne se damneraient pas comme nous nous damons! Souvenons-nous donc de l'avertissement que nous donne Jésus-Christ : *Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscat de doctrina ejus* (Joan., VII). Si quelqu'un vient au sermon avec une intention droite de pratiquer ce que dit le prédicateur, il sentira les effets de la parole de Dieu; et il sera justifié, dit saint Paul, non pas parce qu'il a écouté le sermon, mais parce qu'il le pratique : *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur* (Rom., II).

II. Le désordre des auditeurs est de ne pas faire ce que disent les prédicateurs; mais le désordre des prédicateurs est de ne pas dire ce que les auditeurs font. La chaire, dit Jésus-Christ, n'est que trop remplie de prédicateurs, qui cherchent plus à contenter les hommes que Dieu. Ils s'arrêtent uniquement à ce que diront les auditeurs de leurs discours; ils demandent qu'on les loue; et ils se mettent fort peu en peine qu'on les croie. Ils savent qu'il y a une infinité de personnes, qui ne veulent point entendre les vérités terribles du christianisme, et qui ne veulent entendre dans la chaire que des choses agréables : *Filii nolentes audire legem Dei* (Isai., XXX); qui disent aux prédicateurs ce que disaient autrefois les auditeurs du prophète Isaïe : *Nolite aspicere nobis ea, quæ recta*



sunt (*Ibidem*). Ne nous prêchez point ces tristes et chagrinantes vérités; ne nous dites que ce qui pourra flatter nos oreilles et notre cœur : *Loquimini nobis placentia (Ibidem)*. Trompez-nous plutôt que de nous chagriner; *Videte nobis errores (Ibidem)*. Eloignez de nous la voie de Dieu, et détournez-nous de ce chemin étroit et difficile : *Auferte a me viam, declinate a me semitam (Ibidem)*. Ces prédicateurs, dis-je, savent que c'est là le langage de la plupart des auditeurs; et c'est pour cela qu'ils ne s'étudient qu'à leur plaire et non pas à les corriger. S'ils parlent quelquefois de leurs vices et de leurs péchés, ce n'est que pour en faire des portraits agréables, qui donnent beaucoup plus d'envie de les commettre que d'en faire pénitence. Semblables à ces peintres, qui, mettant tous leurs soins à bien peindre un serpent, songent plus à faire admirer leur art, qu'à donner de l'horreur du monstre. Ces sortes de prédicateurs trahissent tout à la fois Dieu, leurs auditeurs et leur âme propre. Ils trahissent Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, en l'exposant, comme firent autrefois les Juifs, à la raillerie des hommes : *Tradunt verbum veritatis, peruersis expositionibus suis, ad deludendum et crucifigendum (S. Chrysost. sup. Homil. 35 in Matth.)*. Ils trahissent leurs auditeurs en leur donnant du poison sous l'apparence de nourriture; et ils se trahissent eux-mêmes, en se faisant mourir du même poison dont ils font mourir les autres.

L'Écriture appelle les prédicateurs, les trompettes du Seigneur : *Canite tuba in Sion (Joel, III)*. Elle nous représente les prêtres presque toujours avec des trompettes, et jamais avec ces instruments doux et flatteurs. Cela nous apprend, dit saint Augustin, que les ministres de la parole de Dieu ne doivent penser qu'à étonner, qu'à faire trembler, et non pas à flatter. Mes paroles, dit le Seigneur, sont comme un feu qui brûle, qui consume tout ce qu'il y a d'impur; elles sont comme un marteau qui fend, qui brise les marbres les plus durs : *Numquid non verba mea sunt quasi ignis, dicit Dominus, et quasi malleus conterens petras (Jerem. VIII)*. Toutes ces expressions nous marquent assez, que les prédicateurs ne doivent travailler qu'à détruire le péché sans avoir aucune vue humaine. Si les apôtres, dans ce grand jour destiné à la conversion de tant de peuples différents, lorsque le Saint-Esprit descendit sur la terre pour établir la religion chrétienne; si, dis-je, les apôtres eussent prêché comme plusieurs

prédicateurs prêchent aujourd'hui; s'ils eussent fait des peintures agréables des mœurs de toutes ces nations diverses qui les écoutaient; s'ils eussent eu un air poli, et ces manières délicates qu'on affecte aujourd'hui, on n'eût pas dit d'eux qu'ils étaient pris de vin : *Musto pleni sunt isti (Act. II)*. Ce qui donna sujet à cette outrageuse raillerie, est qu'ils étaient tout en feu, pénétrés d'un saint zèle, qui leur faisait découvrir les vices sans ménager personne, et qui leur inspirait une sainte audace, avec laquelle ils répandaient la crainte et la terreur dans tous les cœurs.

Les véritables prédicateurs sont des tonnerres qui grondent sur la tête des pécheurs, et qui portent le feu et les éclairs de la colère de Dieu dans leurs yeux. Leurs paroles sont autant de traits et de flèches qui percent les cœurs : *Misit sagittas suas, et dissipavit eos; fulgura multiplicavit, et conturbavit eos (Psal. XVII)*. Tels étaient les prédicateurs que formait l'apôtre saint Paul. Je vous conjure, disait-il, devant Dieu, et au nom de Jésus-Christ, qui jugera les vivants et les morts dans le grand jour de son avènement, d'annoncer la parole divine, sans regarder ni l'humeur, ni la qualité de vos auditeurs; soyez-leur importun, pourvu que vous les convertissiez; reprenez-les hardiment, rapprochez-leur leurs désordres, et faites-les trembler jusque dans le fond de leurs âmes : *Testificor coram Deo et Jesu Christo, qui iudicaturus est vivos et mortuos per adventum ipsius, et regnum ipsius, prædica verbum, insta opportune, importune; argue, obseca, increpa (II Tim., IV)*. La plus méchante marque que puisse avoir un prédicateur de ses sermons, dit saint Jérôme, est lorsque tout le monde le loue. Si votre auditeur était touché, saisi, frappé de l'horreur de ses péchés, il ne s'arrêterait pas à vous louer, mais plutôt à pleurer : *Docente te in ecclesia, non clamor populi, sed gemitus suscitetur; lacryme auditorum laudes tue sint (S. Hieron. Ep. 2, ad Nepotian.)*.

Punissez-nous, grand Dieu ! d'une autre manière qu'en nous envoyant ces prédicateurs lâches, que l'on peut plutôt appeler des prédicateurs du monde, que des prédicateurs de l'Évangile. Faites renaître ces hommes tout de feu, ces hommes apostoliques, dont les seuls regards, animés de l'Esprit saint, suffisaient pour convertir les pécheurs : et ne permettez pas que votre parole divine, devienne le sujet de votre condamnation éternelle !

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Audiunt sermones tuos et non faciunt eos, quia in cantuum oris sui vertunt illos; et avaritiam suam sequitur cor eorum, et eis quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur, et audiunt verba tua, et non faciunt ea (*Ezech., XXXIII*).

Odio habuerunt corripientem in porta : et loquentem perfecte abominati sunt (*Amos, V*).

Argue, obseca, increpa in omni patientia, et doctrina (*II Tim. IV*).

Christus quem nos annuntiamus, corripientes omnem hominem, et docentes omnem hominem in omni sapientia

Ils écoutent ce que vous leur dites, mais ils ne le font pas; parce que ne suivant que leur cupidité, ils entendent vos discours comme des chansons; ils seraient bien aises que vos paroles flattassent leurs oreilles comme une musique; ils vous écoutent, mais ils ne vous croient pas, et ne vous obéissent point.

Ils ont haï celui qui les reprenait dans les assemblées publiques; et ils ont en abomination celui qui parlait dans la droiture et dans la vérité.

Reprenez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de les réprimander, et de les instruire.

C'est Jésus-Christ que nous prêchons, avertissant tous les hommes de leurs péchés, et instruisant tous les hommes

dans toute la sagesse ; afin que nous rendions tous les hommes parfaits en Jésus-Christ.

Nous ne sommes pas comme plusieurs qui altèrent et qui falsifient la parole de Dieu ; mais nous la prêchons avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et dans l'esprit de Jésus-Christ.

## SENTENCES DES PÈRES.

L'Eglise n'est pas un théâtre où l'on vienne écouter nos discours pour se divertir, il en faut tirer plus d'utilité, il en faut remporter un profit plus avantageux et plus solide.

Rien ne contribue davantage à la pureté de l'âme et au règlement des mœurs, que l'assiduité dans les églises, et le soin d'y venir entendre souvent la parole de Dieu. Car ce que la viande est au corps, l'instruction de la parole divine l'est à l'âme ; de sorte que la négligence de se remplir de cette nourriture céleste, cause la famine ; selon ces paroles de l'Écriture : *Je leur enverrai une famine non de pain, mais de la parole de Dieu.* Préférons donc le soin de la venir entendre à toutes les autres occupations de la vie ; et menons-y aussi nos enfants.

Laissons tout l'art et toute la pompe de l'éloquence pour le barreau et les déclamations publiques ; mais lorsqu'on a à parler de Dieu, la vérité simple et pure ne s'appuie pas sur les ornements du discours pour soutenir notre foi, mais sur la substance des choses. Ainsi n'attendez pas de moi que je vous parle avec élégance, mais avec force ; ni que j'emploie des termes fort recherchés pour chatouiller vos oreilles ; mais je vous dirai la vérité d'une manière toute simple, comme étant la plus convenable pour vous faire connaître quelle est la miséricorde de Dieu. Écoutez donc une vérité qui se sent avant qu'on l'apprenne ; et qui ne s'acquiert pas par une longue et pénible étude, mais qui est l'effet d'une grâce prompte et puissante.

Il est écrit dans un prophète : *Ceux qui vous disent heureux, vous trompent et vous égarent.* C'est pourquoi les ministres de Dieu ne doivent pas tromper les âmes par des complaisances pernicieuses, mais leur procurer des remords salutaires. C'est le propre d'un méchant chirurgien de n'oser toucher l'enflure d'une plaie avec la main, et d'augmenter la malignité d'un abcès, en laissant l'humeur renfermée au dedans ; il faut au contraire ouvrir la plaie, il y faut faire des incisions, et guérir le mal d'une manière plus forte en coupant la chair qui est corrompue : quoique le malade se plaigne et qu'il crie lorsqu'on lui fait de la douleur, il remerciera le chirurgien lorsqu'il se verra guéri.

## SERMON XXI

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Second dessein. — *Les prêtres sont : 1° Les images de la sainteté de Dieu ; 2° les dépositaires de la vérité ; 3° les héritiers de la puissance divine.*

Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi, omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite.

*Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; observez donc, et faites tout ce qu'ils vous disent qu'il faut faire (S. Math., ch. XXIII).*

Le Sauveur ne commanda à ses disciples d'obéir avec respect aux prêtres de la loi, quelque déréglés qu'ils fussent, qu'afin de nous apprendre dans la suite quelle vénération nous devons avoir pour le sacerdoce nouveau qu'il voulait établir dans son Eglise.

Les Pères remarquent trois grands défauts dans le sacerdoce de l'ancienne loi. 1° Ce n'était pas un sacerdoce de sainteté, ce n'était que faiblesse, qu'imperfection : *Lex constituit sacerdotes infirmitatem habentes (Heb. VII)* ; 2° ce n'était pas un sacerdoce de vérité, puisqu'il n'avait que des ombres et des figures du grand sacrifice que nous offrons aujourd'hui sur nos autels ; 3° ce

ut exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu (Coloss., I).

Non sumus sicut plurimi adulterantes verbum Dei, sed ex sinceritate, sed sicut ex Deo, coram Deo, in Christo loquimur (II Cor., II).

Non est theatrum ecclesia, ut ad delectationem audiamus ; adjutos hinc recedere oportet ; lucratos quidam amplius et magnum (S. Chrysost., hom. 2 ad pop. Antioch.).

Vitæ diligentiam et puritatem nihil sic efficit, ut continua in templis conversatio, et ad Dei verbum audiendum studium alacere. Quod enim corpori est cibus, hoc animæ divinarum eloquiorum doctrina, hinc et famem inducere solet, quod huic mensæ non communicetur ; *dabo eis non famem panis, sed famem audiendi sermonem Domini.* Præferatur hoc studium occupationibus et curis omnibus : habete et pueros vobiscum (Idem, hom. 59 contr. Anom. 6. ad pop. Antioch.).

In judiciis, in concione pro rostris, opulenta facultia volubili ambitione jactetur. Cum vero de Domino Deo vox est, vocis pura sinceritas non eloquentiæ viribus nititur, ad fidei argumenta, sed rebus. Denique accipe non disertam, sed fortiam ; nec ad audientiam popularis illecebram culto sermone fucata, sed ad divinam indulgentiam prædicandam rudî veritate simplicia : accipe quod sentitur æquæm discitur ; nec per moras temporum longa agitione colligitur, sed compendio gratiæ maturantis hauritur (S. Cyprian, Ep. 1. ad Donat.).

*Qui vos felices dicunt, in errorem vos mittunt :* Sic oportet Dei sacerdotem non obsequiis decipientibus fallere, sed remediis salutaribus providere. Imperitus est medicus qui tumentes vulnerum sinus manu parcente contrectat, et in altis recessibus viscerum virus inclusum dum servat, exaggerat. Aperiendum est vulnus, et secundum, et putraminibus amputatis, medela fortiore curandum. Vociferetur et clamet licet et conqueratur æger impatiens per dolorem, gratias agat postmodum, cum senserit sanitatem (S. Cyprian., de Lapsis).

n'était pas un sacerdoce de puissance, puisqu'il ne pouvait remettre les péchés.

Nous avons dans l'Eglise de Jésus-Christ un sacerdoce nouveau, qui répare tous ces défauts ; c'est un sacerdoce de sainteté, de vérité et de puissance. *Talis decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus (Ibid.) ;* voilà la sainteté du sacerdoce. *Reprobatio fit præcedentis mandati (Ibid.) ;* voilà la vérité. *Excelsior cælis factus ;* voilà la puissance (Ibid.).

Je considère donc les prêtres comme les images de la sainteté de Dieu, comme les dépositaires de la vérité, comme les héritiers de la puissance divine. Ils sont les images de la sainteté de Dieu, vous devez les imiter ; ils sont les dépositaires de la vérité, vous devez les écouter ; ils sont les héritiers de la puissance divine, vous devez les révéler.

I. Comme il n'y a point eu de loi qui n'ait eu ses prêtres, il n'y a point eu de prêtres qui ne se soient attribué la sainteté de leur loi ; et parmi les lois les plus profanes, qui ne pouvaient avoir rien de saint, les prêtres ne laissaient pas de se parer d'une qualité si auguste.

Dans la loi de Moïse, le grand prêtre portait une lame d'or sur le front, dans laquelle ces paroles étaient écrites : *Sanctus Domino ;*

pour apprendre au peuple qu'il était saint ; mais cette sainteté n'était gravée que sur son front, elle n'avait pas pénétré jusqu'au cœur. Il n'y avait que la loi de grâce qui pût porter la sainteté jusque dans le cœur ; et il n'appartenait qu'au sacerdoce de Jésus-Christ de faire des saints. C'est aussi la belle qualité que prend le Sauveur dès sa naissance : *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* (Luc., 1). Mais en quoi consiste la sainteté ?

Platon appelle saint celui qui rend à Dieu ce qui lui appartient : *Sanctum voco, qui secundum sancta justitia jura Deo reddit quod suum est*. Saint Thomas ne s'éloigne pas de cette pensée, confondant assez souvent la sainteté avec la justice, qui nous fait rendre à Dieu ce que nous lui devons. Cette seule raison nous fait assez voir que les sacrifices de l'ancienne loi étaient fort inutiles, et que les prêtres ne pouvaient être que fort imparfaits, puisqu'ils n'avaient aucun moyen de rendre à Dieu ce qui lui était dû, et ce que les hommes lui étaient par leurs péchés.

Il fallait un sacrifice, où Dieu servit lui-même de victime, pour réparer la gloire d'un Dieu.

Oublions la pensée de ce philosophe, pour nous attacher à celle de saint Paul. Cet apôtre parlant du sacerdoce de Jésus-Christ, et élevant la sainteté des prêtres au-dessus de celle d'Aaron, la fait consister en deux choses, en la séparation et en l'union ; en la séparation des pécheurs : *Segregatus a peccatoribus* (Heb. VII), et dans une union avec Dieu, comme s'ils étaient déjà dans le ciel : *Excelsior cælis factus* (Ibid.).

Un prêtre de Jésus-Christ doit n'avoir aucune communication avec les pécheurs ni avec le péché : *Innocens, impollutus* (Ibid.). Deux grandes qualités obligent à un parfait éloignement du péché : 1° la qualité de médiateur entre Dieu et les hommes ; 2° la qualité de lieutenant de Dieu sur la terre.

Il ne pourrait être médiateur en faveur des pécheurs s'il était lui-même pécheur. Comment oserait-il demander à Dieu miséricorde pour les autres, après avoir irrité sa justice contre lui-même ? Vous ne pouvez être médiateur auprès d'un prince de la terre, si vous n'êtes son favori ; le pourrez-vous être auprès de Dieu étant son ennemi déclaré ?

Les prêtres ne sont pas seulement appelés médiateurs entre Dieu et les hommes, mais ils sont appelés les lieutenants de Dieu, et même des dieux : *Ego dico : Dii estis* (Joan., X). En cette auguste qualité ils remettent les péchés ; auraient-ils l'audace de s'exposer à remettre les péchés des autres, ayant eux-mêmes le péché dans l'âme ? ils touchent, ils sacrifient le corps adorable du Fils de Dieu : quelle pureté ne faut-il pas pour un si redoutable mystère ? il n'y a que les plus purs des anges qui assistent à ce grand sacrifice ; et s'il faut tant de pureté pour y assister, que ne faut-il pas pour le faire et pour l'offrir ?

Quel opprobre donc pour Jésus-Christ, et quel sujet de condamnation pour ces prêtres, qui se trouvent dans la compagnie des pécheurs ; qui se font voir dans toutes ces assemblées mondaines destinées au vice ; qui ont même de la peine à porter un habit qui les distingue des mondains ; et qui, profanant publiquement la sainteté de leur caractère, mènent une vie scandaleuse et remplie de péchés.

Ce n'est pas assez pour un prêtre que d'être séparé des pécheurs, il doit être uni à Dieu : autant qu'il doit fuir la communication des hommes, autant doit-il chercher celle de Dieu ; l'oraison, la prière, la méditation, les entretiens spirituels avec le Seigneur, doivent faire son principal, ou plutôt son unique emploi. Et de même que Jésus-Christ, le premier des prêtres, était incessamment uni à Dieu son Père ; ainsi les prêtres ses ministres doivent avoir une union étroite et continuelle avec lui.

Ils le doivent, mais le font-ils ? et ne les voit-on pas, à la confusion du christianisme, avoir des entretiens si éloignés de la bienséance de leur état, que pour ne pas donner sujet de triomphe aux ennemis de notre religion, nous sommes obligés de les taire ?

Tous les chrétiens ont part au sacerdoce des prêtres, ils sacrifient avec eux ; et c'est pour cela que le prêtre en faisant le sacrifice ne parle point en son nom, mais au nom de tous les chrétiens assemblés ; ils doivent donc avoir la même sainteté et la même innocence.

Le moindre vice passe pour insupportable dans un prêtre ; et il l'est en effet ; mais on ne fait pas réflexion que le reste des chrétiens participant au même sacrifice qu'eux, et au même sang de Jésus-Christ, ils sont presque aussi criminels lorsqu'ils s'abandonnent au péché. Le baptême leur a imprimé un caractère, qui les rend également des sacrilèges, lorsqu'ils le profanent par leurs désordres.

Il. Le sacerdoce du christianisme est encore un sacerdoce de vérité. Les prêtres doivent faire trois choses à l'égard de la vérité : 1° Ils doivent l'apprendre pour eux-mêmes ; 2° ils doivent l'enseigner aux autres ; 3° ils doivent la défendre.

Ils doivent commencer par s'instruire et se remplir de toutes les connaissances qui sont nécessaires pour un si auguste ministère, et sans lesquelles ils seront cause de mille péchés. L'ignorance n'est pas un défaut en soi dans la religion de Jésus-Christ ; mais à l'égard d'un prêtre, c'est le plus grand de tous les péchés. Se tromper soi-même est un grand mal, mais se tromper soi-même et les autres, c'est le dernier des malheurs.

Un ministre de Jésus-Christ ne se doit pas contenter d'apprendre pour soi la vérité, il faut qu'il l'enseigne aux autres ; mais il doit surtout considérer qu'il n'en est pas le maître, pour la changer, ou pour l'altérer, ou pour l'augmenter. S'il ne l'enseigne telle que Jésus-Christ la lui a commise, c'est un

fourbe, un imposteur : *Adulterantes verbum Dei* (II Cor. II).

Nous vivons dans un siècle malheureux où l'on change tout en matière de morale, comme en toute autre chose. Il semble que la vérité, telle qu'elle est, n'ait point de grâce; il faut, ou la diminuer, ou l'exagérer, ou la rendre agréable.

De là est venu ce monstrueux relâchement dans les mœurs, qui a presque corrompu toutes les vérités de l'Évangile. De là est venue cette sévérité mal entendue, dont tant de gens se servent pour s'acquérir de la réputation aux dépens de Jésus-Christ même, qui n'a jamais eu que de la douceur et de la bonté pour les pécheurs.

Le zèle des prêtres doit surtout paraître pour la défense de la vérité. Ils en répondront à Dieu; et leur état les oblige de tout sacrifier, intérêt, honneur et vie, pour la soutenir.

Voilà l'obligation des prêtres à cet égard; mais celle des autres fidèles n'est pas moindre. Ils sont obligés d'entendre la vérité et de la pratiquer: il n'est pas possible de la pratiquer sans l'entendre; et l'entendre sans la pratiquer, c'est la mépriser, c'est s'attirer les plus terribles punitions de Dieu. Cette vérité méprisée s'élèvera contre ceux qui ont refusé de l'écouter, et fera le plus terrible sujet de leur condamnation. Vous l'éprouverez un jour, libertins, qui traitez les plus sacrées vérités du christianisme de folies et de caprices; et vous connaîtrez enfin la vérité, quand vous ne serez plus en état de la pratiquer.

III. Après toutes ces considérations, il me serait assez inutile de m'arrêter à faire voir la puissance des prêtres: c'est avoir tout dit que de les avoir appelés des lieutenants de Dieu, qui leur donne tout son pouvoir sur la

terre. De sorte que tout ce que Dieu fait dans le ciel, ils le font sur la terre. Dans le ciel Dieu remet et pardonne les péchés; les prêtres ne le font-ils pas sur la terre? Le Père éternel donne l'être à son Fils dans l'éternité, les prêtres ne le font-ils pas sur la terre: *Non minus radiat in manibus sacerdotis quam cum est in sinu Patris* (S. Aug.).

Cette puissance toute divine demande, par proportion, pour les prêtres les mêmes respects qui sont dus à Dieu même. Et ne me dites point qu'il y en a qui détruisent la noblesse de leur caractère par le dérèglement de leurs mœurs. De quelque manière qu'ils puissent vivre, vous leur devez toujours du respect. Méprisez-les comme pécheurs, à la bonne heure, mais respectez-les comme lieutenants de Jésus-Christ.

Saint Paul nous en a donné un grand exemple: il prêche au milieu d'une assemblée contre les désordres et les injustices des Juifs. Un de leurs prêtres, qui l'écoutait, commanda qu'on le frappât. Saint Paul le menace: Hypocrite, lui dit-il, Dieu te frappera toi-même: *Percutiet te Deus, paries dealbate* (Act. XXIII). On avertit l'Apôtre que celui qu'il menace de la sorte est un des prêtres. Ah! je ne savais pas, mes frères, répondit-il, qu'il eût cette qualité, et je ne le connaissais pas: *Nesciebam, fratres, quia princeps est sacerdotum* (Ibid.).

Saint Paul pouvait dire qu'il était faux que cet homme fût prêtre, parce que le sacerdoce des Juifs avait été détruit par Jésus-Christ; néanmoins il respecta le nom seul et l'apparence de prêtre. Quels doivent donc être les sentiments des fidèles à l'égard des prêtres de la loi de grâce, qui, malgré tous leurs désordres, ont toujours le caractère de Jésus-Christ, et le pouvoir d'ouvrir le ciel aux plus grands pécheurs?

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Les ministres du Dieu vivant seront des saints, et ils ne profaneront point son saint nom: puisqu'ils offrent des sacrifices au Seigneur, ils ne doivent penser qu'à se consacrer eux-mêmes et à se sanctifier.

Retirez-vous, retirez-vous; sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur, sortez du milieu d'elle; purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur.

Ne donnons en quoi que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré; mais, agissant comme de fidèles ministres de Dieu, nous nous rendons recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes, dans les extrêmes afflictions.

Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu. Or, ce qui est à désirer dans les dispensateurs est qu'ils soient fidèles.

Celui qui aura assez d'insolence pour désobéir au prêtre et pour ne pas reconnaître son pouvoir souverain, sera condamné à mort: vous l'exterminerez, afin que chacun obéisse et tremble après cet exemple.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Celui-là n'est pas prêtre, qui n'a pas la sainteté et les autres qualités d'un prêtre.

Un prêtre doit être comme une espèce de miroir, où l'on voie luire toutes les vertus chrétiennes.

Celui-là succède véritablement au sacerdoce de Jésus-Christ qui a la sainteté de ses mœurs, et qui ne ternit point la noblesse de son ministère par la bassesse de ses actions.

*Sancti erunt Deo suo, et non polluent nomen ejus: incensum enim Domini, et panes Dei sui offerunt, et ideo sancti erunt* (Levit. XXI).

*Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere: exite de medio ejus: mundamini, qui fertis vasa Domini* (Isaï., LII).

*Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum, sed in omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut ministros Dei in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis* (II Cor., VI).

*Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei; hic jam quaeritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveuiatur* (I Cor., IV).

*Qui superbiert nolens obedire sacerdotis imperio qui eo tempore ministrat Deo suo, ex decreto iudicis morietur ille homo; et auferes malum de Israel, cunctusque populus aediens timebit, ut nullus deinceps intumescat superbia* (Deut. XVII).

*Sacerdos non est, qui sacerdotalibus dotibus caret* (S. Dionys. Areopag. Ep. 8. ad Demophil.).

*In sacerdotem tanquam in speculo, relucere debet perfectio* (S. Euseb. Cæsari. Ep. ad Damas. Pap.).

*Ille sacerdos patri jure succedit, qui esse se omnipotentis Domini filium moribus demonstrat; atque a nobilitate intima, operum ignobilitate non discrepat* (S. Greg. Mag., Hom. 21., sup. Ezechiel.).

Multi ad sacerdotium in Ecclesia Dei vocati sunt, pauci vero electi : summopere igitur erandum nobis est, ut qui in sortem Domini asciscimur, etiam eligamur (*Joan. Trit. de instit. vitæ sacerdot.*).

O Pastor, fugisti, quia tacuisti ; tacuisti, quia timuisti : fuga animi timor est (*S. Aug., tract. 46. sup. Ev. Joan.*).

Qui facit ministerium suum propter commoda gaudiaque carnalia, quæ si aliter habere posset, illud desereret ; ipse utique fictus est, ideoque inuitus facit, sed eis prodest erga quos facit, se autem tantum a mercede salutis alienat (*Idem, lib. I, cont. Parm. Donat., cap. 11*).

## SERMON XXII.

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Premier dessein. — *Pour obtenir les dignités, il ne faut ni les souhaiter, ni les demander. Pour donner les dignités il ne faut avoir égard qu'au seul mérite.*

Nescitis quid petatis.

Vous ne savez ce que vous demandez (*S. Matth., ch. XX*).

Salomé, mère de saint Jean l'évangéliste et de Saint Jacques le Majeur, était une de ces femmes de Galilée qui suivaient Jésus-Christ, et qui l'assistaient dans ses besoins temporels. Ses deux fils l'avaient engagée à demander pour eux au Fils de Dieu les deux premières places de son royaume, s'imaginant que Jésus-Christ régnerait sur la terre, et qu'il établirait son trône dans la Judée. Ces deux apôtres, que le Sauveur avait préférés aux autres en quelques rencontres, prirent sans doute de là l'occasion de demander, par le moyen de leur mère, les premières places. Le Fils de Dieu leur répondit qu'ils ne savaient ce qu'ils demandaient ; et qu'à l'égard des premières places de son royaume, il fallait les mériter de Dieu son Père, qui les destine à ceux qui s'en rendent dignes : *Non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo (Matth. XX)*.

Le Sauveur nous donne deux admirables leçons par la réponse qu'il fit à ces deux apôtres, en leur disant qu'ils ne savent pas ce qu'ils demandent ; il nous apprend que le grand moyen d'obtenir les dignités et les premières places, est de ne pas les souhaiter, et de ne les pas demander ; et en les avertissant qu'il faut mériter les premiers rangs de Dieu son Père, il nous apprend qu'on ne doit donner les grands emplois qu'à ceux qui les méritent, sans avoir égard ni à l'amitié, ni au sang. La première instruction regarde ceux qui reçoivent les dignités. La seconde regarde ceux qui les donnent.

Pour obtenir les dignités, il ne faut ni les souhaiter ni les demander.

Pour donner les dignités, il ne faut avoir égard qu'au seul mérite.

I. Je présuppose, comme un principe incontestable, que Dieu est l'unique auteur de tous les honneurs et de toutes les grandeurs du monde, et que toutes les dignités dépendent originairement de lui. De ce principe, je tire deux propositions qui ne sont pas moins certaines : la première, que Dieu ne

Plusieurs sont appelés au ministère de Jésus-Christ, mais il y en a bien peu de choisis ; puis donc que nous sommes appelés à la dignité même du Fils de Dieu, méritons d'être choisis par une grande pureté.

O pasteur timide, vous avez fui, en ce que vous n'avez pas parlé, et vous n'avez pas parlé, parce que vous avez craint : car la fuite de l'âme, c'est la crainte.

Quiconque exerce un ministère ecclésiastique à cause des commodités temporelles et des douceurs qu'il y trouve, et ne l'exercerait pas s'il pouvait trouver ces mêmes avantages en d'autres emplois, c'est sans doute un faux ministre de l'Eglise ; et, comme il en fait les fonctions involontairement et contre son gré, quoiqu'il puisse servir aux autres, il se prive lui-même de la récompense du salut.

permet pas que ceux qui briguent les dignités les obtiennent ; la seconde est que s'il le permet, comme nous le voyons quelquefois, ce n'est que pour permettre en même temps la ruine et la perte de ceux qui ambitionnent ces sortes de grandeurs. Nous lisons dans l'Evangile que plusieurs personnes voulaient suivre Jésus-Christ ; mais parce qu'ils s'imaginaient que son royaume devait être temporel, et qu'il aurait de grands emplois à distribuer, le Sauveur les rebuta tous. Nous voyons même que tous ceux qu'il a choisis pour être ses apôtres, n'ont point recherché cet honneur : saint Pierre et saint André étaient occupés à pêcher à leur ordinaire, et ne pensaient pas à s'élever plus haut, lorsque le Fils de Dieu les choisit pour l'apostolat : *Ambulans autem Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus mittentes rete in mare (Matth. IV)*. Saint Jean et saint Jacques ne pensaient à rien moins qu'à la grandeur, et ne s'occupaient qu'à raccommo-der leurs filets, lorsqu'ils devinrent apôtres : *Et procedens inde, vidit alios duos fratres, Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem ejus, reficientes retia sua, et vocavit eos (Ibid.)*. Saint Matthieu était renfermé dans un bureau, sans penser à autre chose qu'à son emploi, lorsque le Sauveur le vint chercher : *Et cum transiret inde Jesus, vidit hominem sedentem in telonio, Matthæum nomine, et ait illi : Sequere me (Matth. IX)*.

Saint Ambroise fait une belle réflexion sur la conduite du patriarche Noé, qui ne voulut pas sortir de l'arche sans un ordre particulier de Dieu, quoiqu'il fût assuré par le retour de la colombe, qui lui avait apporté une branche d'olivier, qu'il n'y avait plus de danger pour lui, et que les eaux étaient retirées : *Locutus est autem Deus ad Noe dicens : Egredere de arca, tu et uxor tua, filii tui, et uxores filiorum tuorum (Gen. VIII)*. Ce saint patriarche en usa de la sorte, dit ce Père, parce que comme le Seigneur le destinait pour être désormais le maître du monde, ainsi que le marque le texte sacré : *Et terror vester, et tremor sit super cuncta animalia terræ, et super omnes volucres cæli, cum universis quæ moventur super terram. omnes pisces maris manui vestræ traditi sunt (Ibid. IX)* ; comme, dis-je, il était destiné pour être le maître de toute la terre, il attendit un exprès commandement de Dieu pour sortir de l'arche, et pour entrer en possession du pouvoir souverain : *Itaque recedente aqua, et siccata terra, exire potuit Noe de arca ; sed*

*justus nihil sibi arrogat, sed totum se divino committit imperio. Verecunda enim justitia est, quia invereconda iniquitas, quæ usurpat indebita, nec reveretur auctorem* (S. Ambros. de Noe et Arca, c. 21).

Nous lisons dans les saintes Lettres que Dieu commandant à Moïse de venir lui parler, lui ordonna en même temps de marcher nu-pieds : *Solve calcamentum de pedibus tuis* (Exod. III). Ne semble-t-il pas qu'il lui devait ordonner tout le contraire, puisque le chemin dans lequel il devait marcher était tout rempli de ronces et d'épines ? C'est un mystère qui nous apprend, dit un interprète, que lorsqu'on est élevé à quelque dignité, on doit marcher avec beaucoup de circonspection et fort lentement : *Nudis pedibus venire præcipitur, ut lente et caute incedat* (Lipomanus). Nous sommes fort éloignés de cette circonspection et de cette modération, lorsqu'il s'agit de nous élever. Bien loin de marcher lentement en ces occasions, nous courons de toute notre force : c'est la plainte que Dieu fait par le prophète Jérémie : *Non mittebam eos et ipsi currebant* (Jerem. XXIII).

Il est marqué dans l'Écriture sainte que l'Époux sacré appelle son Épouse trois fois de suite, et qu'elle attend trois commandements différents pour marquer son humilité et son respect : *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni* (Cant. IV). C'est une instruction pour nous, dit le docte abbé Gilbert, qui condamne notre ambition et l'ardeur que nous avons à rechercher les honneurs ; car, bien loin d'attendre des commandements réitérés, nous voulons obtenir les dignités, ou par violence, ou par artifice : *Sponsæ mora festinationem nostram sugillat et arguit, qui nimis prompti, et parum providi, vires nostras minime pensantes, festinamus ingredi in labores prælationis; nec expectantes, vel semel vocari, ultro nobis ipsi honorem sumimus, vocationem vel vi prævenientes, vel arte procurantes* (Gilbert. Serm. 29, in Cantica). Lorsque Dieu commanda à Moïse de se choisir un successeur pour gouverner le peuple d'Israël, il lui dit de contraindre et de forcer Josué à prendre ce grand emploi : *Tolle Josue filium Nun* (Num. XXVII) ; parce qu'il savait que Josué, qui était rempli de son esprit divin, n'accepterait point cette dignité, si on ne l'y obligeait de sa part : *Dicitur : Tolle, alias nequaquam suscepturus onus nisi multis ad illud suscipiendum constrictus et convictus teneretur* (Lyr. in hæc verba). Il est donc évident que Dieu n'appelle aux grandeurs et aux dignités que ceux qui les fuient ; et que le vrai moyen de les obtenir est de ne pas les rechercher. Je sais bien que plusieurs de ces ambitieux, qui usent de cabale et d'artifice pour s'agrandir, réussissent quelquefois ; mais je prétends que c'est pour eux un très-grand châtement de Dieu, qui ne permet qu'ils s'élèvent avec violence que pour les abaisser avec justice. L'Écriture sainte est toute remplie d'exemples de ces châtements terribles ; mais l'expérience que nous en avons tous les jours est une assez grande conviction pour nous. Les

tristes revers de fortune, les chutes imprévues de tant de personnes qui avaient paru au-dessus de tous les autres, nous apprennent assez que si Dieu permet que ces sortes de gens s'élèvent, ce n'est que pour prendre son temps pour les abattre et pour les confondre après ; mais ce qui est plus épouvantable, est que non-seulement Dieu les humilie sur la terre, mais qu'il les confond encore éternellement dans l'enfer. Témoin ceux qui faisaient entendre du plus profond des abîmes ces tristes et pitoyables regrets : *Quid nobis profuit superbia* (Sap. IV) ? Hélas ! que nous a servi notre ambition ? que nous a servi d'être élevés pour un moment, et d'être humiliés pour toute une éternité ?

II. La seconde instruction de notre Évangile regarde ceux qui distribuent les dignités. Saint Jean et saint Jacques étaient très-proches parents de Jésus-Christ ; ce leur était apparemment une fort grande raison pour demander qu'il les préférât aux autres apôtres ; cependant il ne les en considère pas davantage ; il leur dit qu'ils ne savent ce qu'ils demandent ; et que s'ils veulent être élevés, il faut qu'ils le méritent par leurs travaux et par leurs souffrances : *Potestis bibere calicem* (Matth. XX) ? Admirable leçon pour ceux à qui Dieu a remis les dignités de ce monde pour en faire la distribution ; ils ne doivent avoir aucun égard ni à leurs parents ni à leurs amis ; et ils sont indispensablement obligés de n'envisager que le seul mérite. Il était défendu à Moïse et à tous les ministres du Seigneur de monter à l'autel par des degrés : *Non ascendas per gradus ad altare meum* (Exod. XX). Il ne faut pas s'arrêter au sens littéral de ces paroles, dit un interprète, il faut en pénétrer le mystère, qui instruit ceux qui donnent les dignités de l'Église, qu'ils ne doivent faire aucune attention aux degrés de leur alliance, pour y élever leurs parents : *Neque justum est ad officium sacerdotale, ad columnam episcopatus eos admittere, qui nullis aliis meritis quam consanguinitatis, aut affinitatis gradibus gloriantur, scriptum est enim : Non ascendas per gradus ad altare meum* (Yanagas, in Exod.). Moïse, se voyant proche de la mort, ne voulut pas laisser le peuple d'Israël sans chef et sans capitaine ; mais pour se choisir un digne successeur, il eut recours à Dieu et le pria de lui faire connaître celui qui aurait le plus de mérite pour un si haut emploi : *Provideat Dominus Deus spirituum omnis carnis, hominem qui sit super multitudinem hanc* (Num. XXVII). Quoi donc, est-ce que Moïse n'avait pas d'enfants ? est-ce qu'il n'avait pas des parents et des amis ? Oui, sans doute ; mais, dans cette occasion, il ne considéra ni l'amitié, ni le sang, il ne chercha qu'à connaître le mérite et la vertu.

Lorsque Salomon prit dessein d'élever un temple au Seigneur, l'Écriture remarque qu'il commanda qu'on allât couper des cèdres du Liban : *Præcipe ut præcidant mihi servi tui cedros de Libano* (III Reg., V). Pourquoi, demande un Père de l'Église, Salomon ne fit-il pas couper dans ses forêts le bois qui était nécessaire ? pourquoi en en-

voya-t-il chercher dans un pays éloigné? Ce fut sans doute pour apprendre un jour à ceux qui devaient gouverner l'Eglise, qu'ils ne doivent point chercher chez eux et dans leur famille des gens pour posséder les dignités : *Noluit Salomon, vel unam quidem trabem, ex suis sylvis in domo Domini poni, sed ex alterius dominio, e monte nimirum Libano omnia adduci ligna voluit. Quo docemur, ex his potius qui digniores sunt, sicut alienigenæ, eligendos, quibus domus Domini tanquam trabibus sustentetur, Ecclesia nimirum, quam ex cognatis, et familiaribus, qui potius Ecclesie domum everterent, quam sustentarent (S. Pet. Chrysol.).*

Je ne dis pas qu'on ne puisse élever ses parents et ses amis aux dignités, mais il faut qu'ils s'en soient rendus dignes, de sorte que l'on ait plus d'égard à récompenser la vertu et le mérite qu'à faire faveur au sang et à l'amitié. Lorsque le Père éternel glorifia le Sauveur sur le Thabor, et qu'il le donna pour maître à tous les hommes, il leur dit que c'était son Fils bien-aimé : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite (Matth., XVII)*. Saint Cyprien veut qu'au lieu de ces paroles, *in quo mihi bene complacui*, on lise, *in quo mihi bene sensi (S. Cyp., lib. II, ep. 3; et lib. I Testim. ad Quirin.)*; voilà mon Fils que je connais parfaitement. Le Père éternel nous apprend par ces paroles, dit ce saint, que s'il élève son Fils, ce n'est pas précisément parce qu'il l'aime, mais parce qu'il connaît sa vertu et son mérite. Quels regrets n'auront

point à la mort ceux qui auront élevé des sujets indignes aux dignités, et principalement aux dignités de l'Eglise! deux réflexions alors feront leur cruel repentir. La première sera d'avoir privé Dieu de la gloire que des personnes de mérite lui auraient procurée; et d'avoir été la cause d'une infinité de péchés dont il a été offensé par des gens qui ne se sont servis de l'autorité qu'ils leur ont donnée que pour commettre le crime plus impunément. Le second sujet de douleur qu'ils auront en mourant, est que par le mauvais choix qu'ils ont fait des personnes pour gouverner les fidèles, ils ont été cause de la damnation d'une infinité de chrétiens qui se seraient sauvés s'ils avaient été instruits par une sainte doctrine et par de bons exemples. De quelque côté qu'ils lèvent les yeux dans ce terrible passage, ils ne trouveront que des sujets de désespoir; s'ils regardent le ciel, ils voient un Dieu irrité contre eux, qu'ils ont déshonoré et dont ils ont empêché la gloire; et s'ils baissent les yeux, ils voient l'enfer ouvert, d'où ils entendent les pitoyables cris de ceux dont ils ont causé la damnation, et qui demandent vengeance contre eux. Heureux donc ceux qui, renonçant à toutes les vues de la chair et du sang, n'ont d'autre but dans la distribution des emplois que la gloire de Dieu et le salut de leurs frères! Dieu récompensera le juste choix qu'ils auront fait sur la terre, en les choisissant eux-mêmes pour régner éternellement avec lui dans le ciel.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Quomodo nix in æstate, et pluvia in messe; sic indecens est stulto gloria, sicut qui mittit lapidem in acervum mercurii: ita qui tribuit insipienti honorem (*Proverb. XXVI*).

Est qui ab humilitate levabit caput (*Eccli. XX*).

Sapientia humiliati exaltabit caput illius; et in medio magnatorum considerare illum faciet (*Eccli. XI*).

Fratres mei, nolite in personarum acceptione habere fidem Domini nostri Jesu Christi gloriæ. Etenim si introierit in conventum vestrum vir aureum anulum habens in veste candida; introierit autem et pauper in sordido habitu, et intendatis in eum qui indutus est veste præclara, et dixeritis ei: Tu sede hic bene; pauperi autem dicatis: Tu sta illic, aut sede sub scabello pedum meorum; nonne judicatis apud vosmetipsos, et facti estis iudices cogitationum iniquarum (*Jacobi III*).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Pugnax nimis de sessionis ordine contentio damnanda est: ut quæ modestiæ inimica ordinem tollat, et perturbationem ac tumultum inducat, et illud demonstrare debemus omnia vehementi atque obstinata contentione, nequam nos ostentationis aut captandæ gloriæ popularis causa, humilitatem consecrari. Quin parendo potius ad veram humilitatem perveniemus; quando majus superbiæ signum est, nimis præfracte contendere, quam principem locum in subsellis tenere; quædodumque hanc sedem prescripto alieno suscipimus (*S. Basil., interrog. 21, resp.*).

Qui sibi plurimum arrogat is vere abjectus est; qui vero humilis est, ad veræ sublimitatis cacumen volavit; quæ non appellatio nominis, sed res ipsa sublimitas est. Externa quippe celsitudo, necessitatis atque timoris est: hæc vero interior atque nostra, celsitudinæ diviniæ similis

Comme la neige vient mal en été, et la pluie pendant la moisson, ainsi la gloire sied mal à un insensé; celui qui élève en honneur un homme qui n'est pas sage, est comme celui qui jette une pierre dans un monceau de mercure.

Plusieurs s'élèveront au-dessus des autres, par leur humilité.

L'humilité élèvera l'homme sage et elle lui donnera un rang au-dessus des autres.

Mes frères, n'ayez point de respects humains pour la condition des personnes, vous qui avez la foi de la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ: car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or, et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, et qu'arrêtant votre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez, en lui présentant une place honorable: Asseyez-vous ici; et que vous disiez au pauvre: Tenez-vous là debout, ou asseyez-vous à mes pieds; n'est-ce pas là faire différence en vous-même entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous en faites?

Les contestations opiniâtres pour les préséances sont très-blâmables, puisqu'elles sont contraires à la modestie, qu'elles troublent l'ordre, et qu'elles ne causent que du tumulte et de la confusion; mais nous devons d'ailleurs prendre garde de ne pas trop contester et nous défendre avec trop d'opiniâtreté pour ne point prendre les premières places, plutôt par esprit d'ostentation et de vaine gloire, que par esprit d'humilité; et nous suivrons bien plus véritablement le caractère de cette vertu, en nous rendant à ce que l'on veut de nous. Et en effet, c'est plutôt une marque d'orgueil de contester si obstinément, que de prendre simplement la première place, quand on ne le fait que pour obéir à la volonté d'autrui.

L'orgueil n'est qu'une vraie bassesse, et l'humilité au contraire est une grandeur solide. Les grandeurs du monde n'en ont que le nom et l'apparence; mais celle de l'humble est réelle et véritable. Les hommes sont grands par une déférence étrangère, que la crainte et la néces-

sité leur fait rendre : l'humble est grand par une grandeur propre et intérieure, qui tient de celle de Dieu même. Celui qui est grand en cette manière demeure toujours ce qu'il est, quand il ne serait connu et honoré de personne ; au lieu que le superbe n'est digne que de mépris, lors même qu'il est adoré des hommes.

C'est être infidèle que de rechercher les honneurs de la terre, préférablement aux honneurs du ciel, selon ces paroles de Notre-Seigneur : *Comment pouvez-vous croire, vous qui cherchez à être honorés les uns des autres ; et qui ne cherchez pas l'honneur qui ne vient que de Dieu seul ?*

Il n'est pas permis d'avoir égard à l'amitié, lorsqu'il s'agit de la justice.

Souvenez-vous toujours du jugement de Dieu, et faites réflexion que vos jugements seront jugés ; ne considérez donc point la qualité des personnes, et ne regardez que le seul mérite.

### SERMON XXIII.

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Second dessein. — *Rien n'est plus aisé à l'homme raisonnable que de s'humilier. Rien n'est plus aisé à l'homme chrétien que de s'humilier.*

Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister ; et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus.

*Que celui qui voudra être grand parmi vous, soit votre serviteur ; et que celui qui voudra être le premier parmi vous, soit votre esclave (S. Matth., ch. XX).*

Il paraît que les apôtres qui étaient des hommes charnels aussi bien que le reste des Juifs, jusqu'à ce que le Saint-Esprit fût descendu pour éclairer leurs esprits et purifier leurs cœurs, s'imaginaient que le Messie régnerait comme les autres rois sur la terre. C'est pour cela qu'ils se disputaient les uns aux autres les premières places du royaume du Fils de Dieu ; les uns lui demandant positivement la primauté : *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo (Matth. XX)*. Les autres se révoltent et s'offensent de cette demande ambitieuse, parce qu'ils sont ambitieux eux-mêmes : *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus (Ibid.)*.

Le Sauveur sachant qu'il lui restait peu de jours à vivre, et voulant leur donner une dernière leçon d'humilité, leur fit connaître que l'humilité était le seul moyen d'obtenir les premières places dans son royaume, et que pour être le maître des autres, il fallait être leur serviteur et leur esclave. Il se proposa lui-même pour exemple, en leur disant qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir : *Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare (Ibid.)*. L'exemple de Jésus-Christ ne fera-t-il point dans notre esprit ce qu'il fit dans celui des apôtres ? N'apprendrons-nous jamais cette humilité qu'il nous est venu enseigner ? *Discite a me quia mitis sum et humilis corde (Matth. XI)*. Quelque difficile et quelque répugnante que paraisse l'humilité, il est certain que rien n'est plus aisé à pratiquer ; et j'avoue que je ne puis comprendre comment cette vertu est si rare dans le monde ; car soit que je consulte la raison, soit que je consulte la foi, l'humilité est la chose du monde qui me paraît la plus facile à l'homme.

esse cognoscitur. Quare qui apud nos magnus est, etiam si nemo ipsi talem prædicet, vere tamen magnus est ; sicut e contra superbus, quem omnes admirantur et colunt, omnium vilissimus reperitur (S. Chrysost., Hom. 66 sup. Matth.).

Infidelis est qui humanis pro celestibus honores venatur ; quemadmodum Dominus dicit : *Quomodo vos credere potestis qui gloriam a vobis invicem accipitis, et honoram a Deo solo non queritis (S. Greg. Nys. de perfect. Christ.)*.

Contra justitiam, ne alicuius quidem respicere fas est (S. Bernard. Ep. 13 ad Aymeric.).

Memor sis tribunalis Domini, et de judicio tuo te intelligens judicandum, nec mihi, nec adversario faveas, neve personas sed causam consideres (S. Hier., tom. 2. ep. 15 ad Pammach.).

Rien n'est plus aisé à l'homme raisonnable que de s'humilier.

Rien n'est plus aisé à l'homme chrétien que de s'humilier.

I. La première chose qui rend l'humilité aisée, dit saint Augustin, est que cette vertu consiste dans ce qui est de plus facile à l'homme, c'est-à-dire dans l'inaction et dans une espèce de négation, comme de ne point s'élever, ne point se glorifier, ne point se louer. Les autres vertus demandent quelque chose de positif, et c'est ce qui les rend difficiles ; mais l'humilité, dit ce Père, ne consiste principalement que dans quelque chose de négatif : *Est esse humilem nolle laudari, qui superbus non est, humilis est (S. Aug. sup. Psal. XXXIII)*. Et comme le repos naît de l'inaction, l'humilité met une parfaite quiétude dans un cœur, selon cet oracle de Jésus-Christ : *Discite a me, quia mitis sum, et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris (Matth. XI)*. C'est cette tranquille inaction qui rend un homme humble, toujours égal et exempt de ces passions tumultueuses qui troublent la paix de l'âme : *Humilis sine perturbatione, sine molestia, cum omni tranquillitate se habet (Doroth. Doct. II)*.

La seconde chose qui fait que rien n'est plus aisé à l'homme que l'humilité est que tout l'aide à s'humilier. S'il regarde au-dessus de lui, la majesté infinie de Dieu l'oblige de s'abaisser et de s'anéantir. Autrefois la reine Esther tomba par terre en regardant la majesté du roi Assuérus ; pourrons-nous envisager l'éclat de la majesté divine, sans nous confondre nous-mêmes, et sans nous anéantir ? Au moment qu'Abraham vit le Seigneur, il s'appela cendre et poussière : *Loquar ad Dominum meum cum sim pulvis et cinis (Gen. XVIII)*. Isaïe fut abîmé dans son néant, lorsque Dieu lui parla : *Væ mihi, quia vir pollutus labiis ego sum, regem Dominum exercituum vidi oculis meis (Isai. VI)*. Lorsque le prophète Daniel eut entendu prononcer le nom du Seigneur, il s'humilia profondément, il ne put comprendre que Dieu pût penser à lui : *Et ait Daniel, Recordatus est mei Deus (Daniel. XIV)* ! Il n'y a donc qu'à lever les yeux au ciel, et à considérer la grandeur de Dieu pour s'humilier sans peine, et presque malgré qu'on en ait. Si l'homme regarde autour de lui, il ne voit que des sujets d'humiliation ; une infinité de personnes qui ont plus de mérite, plus de vertu, plus de qua-



lités, plus de bien, plus d'élevation que lui, sont autant de motifs capables de lui inspirer des sentiments modestes de lui-même : *Quocumque te vertas, habes unde humilieris* (Guillel. Parisin.).

Mais pourquoi chercher ailleurs que dans nous des sujets d'humilité ? Tout ce que nous avons ne nous porte-t-il pas à nous humilier ? Ce que nous avons de meilleur, disent les philosophes, et ce qui est la source de notre bonheur, c'est l'être, c'est la vie. Or, cela même doit servir à nous abaisser. Car enfin, cet être que nous avons, nous pouvons ne l'avoir pas dans une heure : nous ne l'avons que dépendamment de Dieu qui peut nous l'ôter aussi aisément qu'il nous l'a donné. Un bien que nous perdrons peut-être dans un moment peut-il nous donner de l'orgueil ? Un homme que l'on tiendrait suspendu sur un abîme, et qu'on pourrait à tout moment laisser tomber dans le précipice ; cet homme, dis-je, s'aviserait-il de s'enorgueillir en cet état ? Ce n'est là qu'une faible image de l'homme entre les mains de Dieu, qui le tient suspendu sur l'abîme du néant, et qui l'élève quand il lui plaît : *Dominus deducit ad inferos et reducit, humiliat et sublevat* (I Reg. II). L'homme a un témoin continuel qui l'avertit de ses misères, et qui le porte sans cesse à l'humilité. Ce témoin irréprochable n'est autre que son propre corps ; les infirmités, les maladies, les accidents, les misères qui l'accablent à tout moment, ne sont-ce pas autant de voix qui lui crient : *Quid superbis, terra et cinis* (Eccli. X) ? Ne sont-ce pas, dis-je, autant de voix qui lui disent à tout moment qu'il est la plus malheureuse et la plus vile de toutes les créatures, et qui le portent à s'anéantir dans lui-même ? L'Apôtre ne voulait point d'autre considération que celle de son corps mortel pour se confondre : *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. VII) ? Ne me dites point que si d'un côté le corps humilie l'homme, son esprit est un grand fonds d'élevation pour lui. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'homme rien de plus humiliant que son esprit. Ces erreurs, ces ignorances, ces incertitudes, ces agitations, ces embarras, ces irrésolutions qui troublent, qui agitent l'esprit des plus grands hommes ; ne sont-ce pas autant de témoins secrets de sa misère intérieure ? Je ne crois pas qu'un homme raisonnable puisse s'imaginer que les biens extérieurs de fortune soient un sujet d'orgueil, puisqu'il n'est que trop visible que par leur fragilité, par leur brièveté et par leur inconstance, ils ne nous engagent qu'à les mépriser et à nous mépriser avec eux. Il ne faut donc point d'autre prédicateur que la raison pour obliger l'homme raisonnable à s'humilier ; et s'il veut l'écouter, il sera aisément persuadé qu'il n'y a point de vertu plus facile à pratiquer que l'humilité. Je pourrais ajouter qu'en parlant même en homme raisonnable, l'humilité est un moyen sûr pour arriver à la gloire, car il y a une espèce d'instinct naturel dans tous les hommes, dit saint Chry-

sostome qui fait qu'ils honorent davantage ceux qui ne cherchent pas l'honneur, et qu'ils élèvent ceux qui s'abaissent : *Si vis in gloria esse, gloriam ne concupiscas ; si vis celsus esse, ne te in sublime efferas. Atque alia etiam causa est quamobrem homines colant honoris non appetentem, consecrantem vero aversentur. Insitum enim hoc quodammodo est hominum generi contentioni esse cupidum, et cum aliorum desiderijs luctari* (S. Chrysost., hom. 7 sup. Epist. ad Philip.).

II. Si la raison nous rend l'humilité si aisée, que sera-ce de la foi ? Si l'humiliation est si naturelle à l'homme raisonnable, à plus forte raison le sera-t-elle à un chrétien qui est, pour ainsi dire, un enfant et un disciple d'humilité. A bien considérer toute l'économie de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est visible que le dessein de Dieu n'a été autre que d'établir l'humilité dans le cœur de l'homme ; c'est la voie par laquelle Jésus-Christ a marché le premier, et par laquelle seule nous pouvons avoir entrée dans la vie bienheureuse, depuis que nous en sommes déchus par notre orgueil. Nous n'avions auparavant aucun modèle sur lequel nous pussions nous régler. Toute la race des hommes était enflée de vanité ; et s'il s'en trouvait quelques-uns qui fussent véritablement humbles, les autres ne daignaient pas les imiter ; mais ils les regardaient comme des hommes lâches et sans courage. C'est ce que saint Augustin reprochait autrefois à Porphyre le platonicien, et aux autres de la même secte, que leur orgueil ne leur permettait pas d'entrer dans la religion chrétienne, parce qu'on y faisait profession d'être humble.

Soit que le chrétien se considère comme juste, soit qu'il se considère comme pénitent, soit qu'il se considère comme prédestiné, l'humilité lui devient toujours la chose du monde la plus aisée. Il est certain que l'homme ne peut être juste que par la grâce de Jésus-Christ dont il dépend continuellement pour ne pas tomber dans l'état du péché. Il dépend de la grâce, dit saint Augustin, comme les petits enfants qui ne sauraient écrire dépendent de leur maître qui leur conduit la main. C'est ce qui nous doit beaucoup humilier, et abattre cette vaine estime que nous avons de nous-mêmes ; car c'est une vérité catholique et un point de foi que l'Eglise nous enseigne par la bouche des Pères et par les conciles, que sans la grâce de Jésus-Christ dans cette corruption générale de notre nature, nous n'avons rien de nous-mêmes que le péché et le mensonge ; et que s'il y a en nous quelque peu de vérité et de justice, il nous vient de cette source, que nous devons continuellement désirer dans ce désert où nous vivons, afin qu'étant arrosés et abreuvés de quelques petites gouttes de cette eau divine, nous ne périssons pas au milieu du chemin. Ce sont les propres paroles du second concile d'Orange, qui les a empruntées du grand saint Augustin : *Nemo habet de se nisi peccatum et mendacium, etc.* (Concil. Araus. II. Canon. 22.

*ex Aug. Tract. 5, sup. Joan.* ). Et ce grand docteur assure presque dans tous ses ouvrages, que le fondement de la parfaite humilité est cette importante vérité, que le libre arbitre étant esclave du péché, n'a de pouvoir de lui-même que pour pécher; mais quant aux œuvres de justice, qu'il ne peut rien, s'il n'est délivré et assisté du divin secours, qui est la grâce du Sauveur du monde : *Liberum arbitrium captivatum non nisi ad peccandum valet, ad justitiam vero nisi divinitus liberatum adjutumque non valet* (*S. Aug. lib. III ad Bonif. c. 8; idem, in psal. XCIX* ). C'est en ce sens qu'il explique cette parole de David : C'est lui qui nous a faits, et non pas nous-mêmes; nous n'avons donc pas, dit-il, sujet de nous élever. Tout ce que nous avons de bon, nous le tenons de ce grand ouvrier qui nous a tirés du néant. Ce qu'il a fait en nous mérite le ciel et des récompenses éternelles; mais tout ce qui est en nous de nous-mêmes ne mérite rien (*Idem, Tract. XXII in Joan.* ). Notre vie, dit-il ailleurs, considérée comme nôtre, c'est-à-dire comme étant l'effet de notre propre volonté, n'est que malice, qu'iniquité; que si elle est bonne, elle n'est point de nous, mais de la grâce de Dieu avec nous; et c'est en cela que consiste toute la grande science de l'homme, de savoir qu'il n'est rien de lui-même, et que tout ce qu'il est, il le tient de Dieu et le doit à Dieu : *Hæc est tota magna scientia hominis, scire quia ipse per se nihil est, et quidquid est a Deo est et propter Deum* (*Idem, in psal. VII* ). Voilà les sentiments que doit avoir un homme juste, qui s'anéantit devant Dieu, persuadé qu'il est qu'il tient tout de sa sainte grâce, sans laquelle il se serait plongé dans l'abîme de toutes sortes de crimes.

L'homme pécheur doit avoir beaucoup moins de peine à s'humilier que l'homme juste, puisque le péché l'a réduit dans l'état le plus bas et le plus vil où puisse tomber une créature. Hélas! Seigneur, disait le roi prophète, mon péché m'a mis dans le néant, je ne trouve dans moi que des sujets de confusion et de honte; et tout ce que j'avais de plus glorieux a disparu à mes yeux, je ne suis plus rien : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (*Ps. XXXVIII* ). Quelle idée peut concevoir de soi-même un homme qui a l'i-

mage de son péché présent, qui sait que Dieu le regarde avec horreur; et que sans une miséricorde particulière, sa place lui est marquée dans les enfers?

Si de l'état de pécheur l'homme passe à celui de pénitent, l'humilité lui deviendra encore beaucoup plus aisée, puisque la pénitence, comme dit Tertullien, n'est autre chose, selon sa nature, qu'un exercice qui apprend à l'homme à s'humilier et à s'abaisser : *Exomologesis prosternendi et humiliandi hominis disciplina est* (*Tertull., lib. de Pœnit.* ).

Enfin, si le chrétien se regarde comme prédestiné, l'humilité fera toute sa joie, puisque par là il verra qu'il est semblable à Jésus-Christ, qu'il faut nécessairement imiter pour être du nombre des élus : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui* (*Rom., VIII* ). Quelque humilité que vous ayez, quelque humiliation que vous souffriez, vous n'en souffrirez jamais tant, dit saint Bonaventure, que le Fils de Dieu, qui est le chef des prédestinés; soyez pauvres, abaissez-vous jusqu'à être le serviteur de tout le monde; vivez de la manière du monde la plus obscure, vous ne serez jamais si humbles que Jésus-Christ : votre humilité ne vous a pas encore fait flageller ni crucifier comme lui. *Quantumcumque te dejeceris, humilior Christo non es; esto pedibus incedas, pauperibus æqueris, humilior Christo non eris. Ubi vincula, ubi flagella, ubi patibulum, ubi mors?* (*S. Bonavent., lib. I Pharetræ, cap. 2.* )

Choisissons donc, si nous voulons être humbles avec Jésus-Christ, ou si nous voulons être superbes avec le monde. Il est sans doute que nous aurons moins de peine à être les disciples de Jésus-Christ, qu'à être les disciples du monde; et que jamais l'humilité chrétienne n'a tant causé de peines que l'orgueil mondain. Quelle rage pour un chrétien dans les enfers, de voir qu'une fausse gloire passagère n'aura abouti qu'à une véritable, mais éternelle confusion? Et quelle joie au contraire pour un chrétien fidèle qui a suivi Jésus-Christ humble, de voir qu'une humiliation apparente et de peu de durée, se termine à une gloire véritable et en même temps éternelle!

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour être un objet de votre souvenir, et qu'est-ce que le fils de l'homme pour être honoré de votre visite?

Il n'y a que Dieu seul de grand, et il n'est honoré que des humbles.

Parce que le peuple de Juda s'humilia, la colère de Dieu se détourna de dessus lui, et il ne fit pas tout à fait détruit, à cause qu'il se trouva encore quelques bonnes œuvres parmi ce peuple.

Le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur brisé de douleur, et il sauvera ceux qui ont l'esprit humble.

Tâchez de vous inspirer tous l'humilité les uns aux autres, parce que Dieu résiste aux superbes et donne la grâce aux humbles.

Quid est homo quod memor es ejus? aut filius hominis quoniam visitas eum? (*Psal. VIII.* )

Magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur. (*Eccli., III.* )

Quia humiliati sunt, aversa est ab eis ira Domini; nec delecti sunt penitus: si quidem et in Juda inventa sunt opera bona. (*II Paralip. XII.* )

Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde, et humiles spiritu salvabit. (*Psal. XXXIII.* )

Omnes invicem humilitatem insinuate, quia Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. (*I Pet. V.* )

#### SENTENCES DES PÈRES.

La première pratique de l'humilité se rencontre dans les devoirs ordinaires de la vie commune, par le moyen desquels on se concilie la miséricorde de Dieu, et l'on entretient la société civile. Et, en effet, rien ne contribue

Prima humilitatis ratio in communis vitæ versatur officii, quibus et divina elementa conciliatur, et societas humana convecitur. Multum enim ad roborandam affectionem valet, cum secundum doctrinam apostolicam invicem

*se homines honore præveniunt, et alter alterum, superiorem existimantes. Amant servire subjecti, et nesciunt tumere prælati : cum et pauper divitem non dubitat sibi anteferre, et dives pauperem sibi gaudeat æquare ; cum et sublimes non superbiunt de claritate prosapiæ, et pauperes non extolluntur de communi nature ; nec felicitas aut inflat propria, aut urit aliena (S. Ambros. Epist. 84).*

*Nihil excelsius humilitate, quæ tanquam superior nescit extolli ; quia nemo id affectat, quod infra se judicat. (Id., in Luc., XVIII.)*

*Ad magnam pervenisti auctoritatem, et aliquando Ecclesiasticam assecutus es administrationem ? ne ingentes assumas spiritus ; non tu acquisivisti gloriam, sed Deus te ea induit. Parce ergo tanquam alienæ, ea non abutens : neque eam tibi vindicans, sed te pauperem et inglorium reputans. Neque enim si purpura regia tibi servanda esset tradita, oporteret abuti veste, sed ei qui illum dedit, diligentius servare (S. Chrysost., super I ad Cor., hom. 9).*

*Sicut humilitas deprecantis meretur præmia ; ita superbia contententis Dei auxilio deseretur (S. Hieron., epist. 139, Cyp.).*

### SERMON XXIV.

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Troisième dessein. — *Ce que le Sauveur dit aux enfants de Zébédée, nous apprend que nous devons considérer les dignités de ce monde par rapport à Dieu, par rapport au prochain et par rapport à nous-mêmes. Par rapport à Dieu, c'est à lui à nous y appeler, et sans ses ordres nous ne devons pas nous y ingérer. Par rapport au prochain, nous devons nous en servir pour le secourir. A l'égard de nous-mêmes, nous devons nous attendre à y trouver des croix et des peines.*

*Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedei cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo, qui dixit ei : Quid vis ? At illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.*

*Alors la mère des deux enfants de Zébédée s'approche de lui, et l'adora comme pour lui demander quelque chose ; et lui dit : Que voulez-vous ? Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche (S. Math., ch. XX).*

Il est assez surprenant que dans la compagnie même de Jésus-Christ, qui n'était venu au monde que pour enseigner la pratique de l'humilité, il se soit trouvé des disciples ambitieux qui, malgré la bassesse de leur naissance, ne laissaient pas d'avoir des sentiments fort opposés à cette vertu, dont leur maître leur donnait de si beaux exemples. Dieu permit ce désordre par une providence particulière, afin de nous instruire dans la personne de ces deux disciples, qui furent trop sensibles à la gloire, et afin que la correction de leur défaut fût une leçon et un exemple pour nous.

Tout le monde doit prendre part à l'instruction que le Sauveur fait aujourd'hui à ses apôtres. Il ne faut pas s'imaginer que l'ambition soit un mal borné aux plus hautes

d'avantage à nourrir la dilection entre les hommes, que lorsque l'on suit les enseignements de l'Apôtre, en se *prévenant les uns les autres, par des témoignages d'honneur et de déférence* ; quand *chacun considère son frère comme au-dessus de soi* ; quand ceux qui sont soumis aiment à obéir, et que ceux qui commandent ne s'enflent pas de vanité ; quand le pauvre ne fait point de difficulté de préférer le riche à lui-même, et que le riche est bien aise que le pauvre s'égalé à lui ; quand les grands du monde ne s'élèvent pas de l'éclat et de l'ancienneté de leur maison ; et que les pauvres ne se flattent pas avec vanité de ce qu'ils entrent avec eux en participation d'une commune nature. Jamais notre félicité propre ne nous enle de vanité, ni la félicité d'autrui ne nous brûle d'envie.

Rien n'est plus élevé que l'humilité, et, comme elle est supérieure à tout, elle ne peut monter plus haut ; car personne n'affecte de se porter à ce qu'il juge être au-dessus de soi.

Etes-vous parvenu à une haute dignité, même dans l'Eglise ? ne vous en élevez pas davantage pour cela ; car ce n'est pas une acquisition de gloire que vous avez faite, mais plutôt un don que vous avez reçu de Dieu. Ménagez-la donc avec modestie, et n'en abusez pas en l'attribuant à vous-même ; mais, au contraire, considérez-vous comme une personne destinée de biens et de gloire ; et, en effet, quand on vous aurait donné à garder les habits royaux, il ne faudrait pas vous en revêtir et les faire servir à votre usage particulier, mais plutôt avoir bien soin de les conserver pour celui qui vous les aurait donnés en garde.

Comme une prière humble mérite d'être exaucée, l'orgueil, au contraire, attire sur soi l'abandon de Dieu.

dignités ; les petits ont leur vanité comme les grands. Et pour être un peu plus grossière, elle n'en est pas moins dangereuse. Il n'y a qu'à faire réflexion à ce qui se passe dans l'Evangile d'aujourd'hui, pour découvrir le caractère de l'ambition. Les disciples demandent à Jésus-Christ les premières places dans son royaume : *In regno tuo*. En second lieu, ils veulent encore avoir la souveraineté sur tous les autres : *Unus ad dexteram tuam, alter ad sinistram (Ibid.)*. Enfin ils prétendent jouir de ces dignités avec tranquillité : *Dic ut sedeant*. Le Sauveur répond à leur première demande que c'est à Dieu son Père à distribuer les honneurs : *Non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo (Ibid.)*. Il répond à la seconde que pour paraître le premier il faut être le serviteur des autres : *Qui voluerit inter vos esse primus, erit vester servus (Ibid.)*. Il répond enfin à la troisième que l'on est obligé de beaucoup souffrir et de beaucoup travailler, lorsque l'on est élevé à quelque dignité : *Potestis bibere calicem (Ibid.) ?*

Les trois prétentions de ces disciples indiscrets nous découvrent trois grandes erreurs sur le sujet des honneurs et des dignités : 1° on veut les posséder indépendamment de Dieu, qui seul a droit de les distribuer ; 2° quand on s'y est élevé, on veut être servi de tout le monde et ne servir personne ; 3° on n'y veut rien souffrir et on n'y cherche que le repos. Le Fils de Dieu détruit ces trois erreurs, en disant qu'il ne faut entrer dans les dignités que par l'ordre de Dieu son Père, que pour y servir les autres et que pour y souffrir.

L'on peut considérer les dignités de ce monde par rapport à Dieu, par rapport au prochain et par rapport à nous-mêmes. Par rapport à Dieu, c'est à lui à nous y appeler ; et sans ses ordres, nous ne devons pas nous y ingérer : *Non est meum*. Par rapport au

prochain, nous devons nous regarder pour le servir : *Qui voluerit inter vos esse primus, erit vester servus*. A l'égard de nous-mêmes, nous devons nous attendre à y trouver des croix et des peines : *Potestis bibere calicem?*

I. Quoique Dieu ait donné la liberté à l'homme, il ne lui est pas néanmoins permis d'entrer dans un état sans une vocation particulière. C'est en cela que consiste le droit et le domaine souverain que Dieu a sur nous; et c'est de là que dépend le bonheur de l'homme. Notre bonheur et notre prédestination roulent uniquement là-dessus; et l'expérience nous fait connaître que les grâces sont tellement attachées à l'état où la divine Providence nous destine, que hors de là il n'y a pas lieu de les espérer. Quoique ce principe règne dans toute la morale chrétienne, il a néanmoins beaucoup plus de force à l'égard des honneurs et des dignités de ce monde; et pour y aspirer, il faut une vocation plus évidente et plus forte qu'en quelque état que ce soit : *Nec quisquam sumat sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron* (Hebr., V). Le grand saint Augustin donne deux excellentes raisons de ceci : la première se prend du côté de l'homme, et l'autre du côté de Dieu; du côté de l'homme, par la raison qu'il est très-difficile à l'homme d'être élevé et de ne pas s'évanouir dans ses desseins, comme parle l'Apôtre. Dans ces grandes élévations, l'on perd Dieu de vue, pour dire ainsi, et on l'oublie. La grandeur est entièrement opposée à toutes les vertus évangéliques, et elle les détruit presque entièrement. Saint Augustin a bien osé dire que Jésus-Christ a évité les grandeurs du monde pour en éviter la contagion. Cela étant ainsi, n'a-t-on pas besoin d'une vocation bien sûre et de secours bien particuliers dans un état si dangereux, pour vaincre tous les obstacles que l'on y trouve à son salut. Du côté de Dieu, les honneurs ne sont, à proprement parler, que des participations de ses perfections divines, de sa grandeur, de sa majesté, de sa justice, de son indépendance. Or, quelle témérité à l'homme de vouloir participer aux plus belles perfections de Dieu, sans qu'il y consente et malgré lui? Qui est celui qui entre aujourd'hui dans les grandes dignités avec la vocation du Seigneur? Fait-on réflexion seulement qu'il y ait une vocation pour ces choses-là? L'on tombera d'accord que la vocation de Dieu est nécessaire pour embrasser l'état de la vie religieuse, mais non pas pour demeurer dans le monde. Quel aveuglement ! il faut une vocation de l'Esprit-Saint pour être pauvre, humble, mais il n'en faudra par pour s'élever et pour s'agrandir? La brigade, la naissance et le spécieux titre de récompense, voilà les trois portes par lesquelles on entre dans les grandes dignités; Dieu n'y est nullement considéré. L'abus va plus loin et est encore plus grand à l'égard des dignités ecclésiastiques. L'on impose à des enfants la nécessité d'être ce qu'ils n'auraient jamais été; et pourvu que l'ambition arrive à son but, on se met peu en peine des desseins de Dieu. Si, au défaut de

la vocation, le mérite pouvait du moins suppléer, le désordre en serait moindre; mais assez souvent l'artifice, l'argent et le crime font ce que la vertu et le mérite devraient faire.

Je ne parle point d'un désordre que l'illustre Salvien déplorait. S'il y a quelque enfant imparfait dans une famille, soit d'esprit, soit de corps, il est d'abord destiné pour les dignités de l'Eglise : il faut du mérite pour être au monde, il n'en faudra pas pour être à Jésus-Christ et pour tenir même la place de Jésus-Christ? Je n'entre point dans le reste d'un détail dont la pensée ferait horreur; voyons de quelle manière l'ambitieux profane les honneurs par rapport au prochain.

II. Dieu est essentiellement grand par lui-même, et ainsi sa grandeur ne l'oblige à rien. Tout ce qu'il fait à l'égard de l'homme est bonté et miséricorde, et non pas justice; mais l'homme, qui n'est grand que par dépendance, n'a aucun droit de faire le maître absolu des autres; et cette grandeur, à la bien prendre, est plutôt un sujet d'humiliation que d'orgueil. David en était persuadé, lorsqu'il disait : *Exaltatus, humiliatus sum et conturbatus*. Dominer pour dominer, c'est ce qui appartient à Dieu. Dominer pour servir, c'est le partage de la créature. Il n'y a qu'à considérer le premier établissement de ces dignités, pour être convaincu que ceux qui les possèdent doivent se consacrer au service des autres. Si on les regarde dans l'ordre de la Providence, qui s'en sert pour régler et pour gouverner le monde, il est évident que les grands doivent à proportion servir les petits, comme les petits servent les grands; et si on regarde le dessein qu'ont eu les hommes en établissant ces dignités et en s'y soumettant, il est visible qu'ils ont eu pour but de se faire des protecteurs et des bienfaiteurs dans les maux qui leur pourraient arriver.

Ceux donc qui ne regardent qu'eux-mêmes, lorsqu'ils sont élevés à quelque dignité, et qui méprisent les autres, renversent l'ordre de la Providence et commettent une très-grande injustice à l'égard du prochain. Si on leur manque de respect, si on refuse de leur obéir, on fait une injustice; mais de leur côté, s'ils ne vous servent, s'ils ne vous font du bien, ils pèchent aussi contre la justice. Aristote, qui n'était qu'un païen, n'a pas ignoré cette vérité. Il dit que les rois ne sont que les esclaves de leurs peuples, que leurs palais sont de belles prisons, que leurs couronnes sont de précieuses chaînes, que les plus grandes dignités ne sont que de précieuses servitudes et que personne ne les voudrait jamais accepter, si l'opinion n'y avait attaché certains honneurs qui en adoucissent les charges. Mais avons-nous besoin d'autres preuves que de l'exemple de Jésus-Christ? N'a-t-il pas pris la forme de serviteur? *Formam servi accipiens* (Philip. II)? Voilà le modèle de tous les maîtres. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe dans le grand monde, pour voir combien peu ce modèle est suivi. Join-

dre la dignité à l'arrogance est l'ordinaire des grands. C'est assez que d'être élevé à quelque charge pour devenir insupportable à tous les autres, et même à ses meilleurs amis : et il semble que l'on cesse d'être homme, dès qu'on n'est plus dans le rang commun des hommes. L'on ne se sert de sa dignité que comme d'un prétexte pour justifier son orgueil. Il faut tenir son rang, dit-on, il faut se faire craindre et cent autres maximes que l'amour-propre et l'ambition jointes ensemble, ont inventées. Enfin, parmi tout ce grand nombre de maîtres, il en est peu qui ne disent tout le contraire de Jésus-Christ, lorsqu'il nous avertit qu'il n'a été notre maître que pour nous servir : *Non veni ministrari, sed ministrare* (Matth. XX). Ils prétendent qu'ils ne sont sur la terre que pour se faire servir : *Veni ministrari, non ministrare*.

III. Si nous regardons les dignités par rapport à nous-mêmes, nous avouons que quelques attraits qu'elles aient pour notre cupidité, elles ne sont néanmoins que des engagements à souffrir. Trois évidentes raisons prouvent cette vérité : 1° un homme constitué en quelque dignité, est obligé de se faire violence à tout moment ; il est contraint d'écouter et d'entretenir cent personnes qui lui donnent du chagrin ; il faut qu'il renonce à son plaisir, et même à son sommeil, et qu'il dérobe assez souvent le temps qu'il doit donner à sa nourriture. 2° Il est obligé de souffrir beaucoup des autres ; il est exposé aux censures publiques et aux cri-

tiques des particuliers, à la calomnie des envieux, au murmure des petits, enfin au caprice des grands qui, assez souvent, prennent plaisir à montrer leur haute puissance en le détruisant. 3° Il est contraint de s'immoler lui-même pour la vérité et pour la justice. Il faut être le martyr, tantôt du public, tantôt de sa propre gloire, et tantôt de la gloire de son prince.

Saint Grégoire dit que les dignités ecclésiastiques étaient à souhaiter autrefois parce qu'elles conduisaient au martyre : *Tunc fuit laudabile episcopatum quærere, quando per hunc dubium non erat ad martyrium pervenire* (S. Grég.). J'ajoute que non-seulement les dignités de l'Eglise, mais que les dignités même du monde ne sont souhaitables qu'autant qu'elles sont des martyrs et des victimes de la justice et de la vérité. Je ne parle point de ces fameux renversements, de ces révolutions de fortune si promptes et si peu attendues, de ces inquiétudes, de ces terreurs qui sont presque inséparablement attachées aux grands emplois et dont nous avons tous les jours une expérience si convaincante.

Puis donc que c'est une nécessité pour vous, quelque grand, quelque puissant que vous soyez, de souffrir dans vos dignités, ne faites pas servir vos peines et vos souffrances à votre condamnation, faites-les plutôt servir à votre salut. Acceptez les peines qui sont attachées à la gloire imparfaite de ce monde, afin de mériter dans le ciel une gloire parfaite sans aucun mélange de peine.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

In manu Dei potestas terræ, et utilem rectorem suscitabit in tempus super illam (Eccles., X).

Ideo accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini : quoniam dextera sua teget eos, et brachio suo defendet illos (Sap., V).

In manu Dei prosperitas hominis, et super faciem scribæ imponet honorem suum (Eccli., X).

Et cecidi ante pedes ejus ut adorarem eum, et dixit mihi : Vide ne feceris ; conversus tuus sum (Apoc., XIX).

In exultatione justorum multa gloria est ; regnantibus impiis ruinæ hominum (Prov., XXVIII).

In multiplicatione justorum lætabitur vulgus : cum impii sumpserint principatum, gemet populus (Prov., XXIX).

Le pouvoir absolu sur un pays est entre les mains de Dieu, et c'est lui qui y suscite en son temps un prince pour le gouverner utilement.

Ils recevront de la main du Seigneur un royaume admirable et un diadème éclatant de gloire ; il les couvrira de sa main droite, et il les défendra par son bras saint.

Toute la grandeur des hommes vient de Dieu ; c'est lui seul qui leur donne l'autorité pour gouverner.

Je me prosternai à ses pieds pour l'adorer ; mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire ; je suis serviteur de Dieu comme vous.

La prospérité des justes est accompagnée d'une grande gloire ; mais le règne des méchants est la ruine des hommes.

Quand les justes se multiplieront, le monde sera dans la joie ; et quand les méchants prendront le gouvernement, le peuple gémera.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Nulla re Deus magis offenditur, quam si quis indignus dignitate præfulgeat (S. Chrysost., hom. 41, sup. Matth.).

Quid est dignitas in indigno, nisi ornamentum in luto (Salvi., lib. IV de Gubernat. Dei) ?

Humilitas in dignitate, dignitas est dignitatis (S. Bernard., de Dom., cap. 37).

In domo justî viventis ex fide, et adhuc ab illa ecclési civitate peregrinantis etiam qui imperant, serviunt eis, quibus videntur imperare : neque enim dominandi cupiditate imperant, sed officio consulendi ; nec principandi superbia, sed providendi misericordia (S. Aug., de Civit. Dei, lib. XIX cap. 14).

Raro per gradus dignitatis ascendit homo, quin multo gravius non descendat (S. Hieron., in reg. Monach., cap. 15).

Magna dignitas laboriosa et periculosa est (S. Thomas, a Villanova, serm. Dom. 3).

C'est faire outrage à la sagesse de Dieu que de vouloir posséder une dignité en étant indigne.

De l'honneur et de l'éclat dans une personne indigne, c'est un diamant dans la boue.

L'humilité dans la grandeur, est la grandeur de la grandeur même.

Dans la maison du juste, qui vit de la foi, et qui est encore comme un voyageur éloigné de sa ville toute céleste, ceux mêmes qui commandent sont véritablement serviteurs de ceux auxquels ils paraissent commander, parce qu'ils ne commandent pas par une passion de dominer, mais par un dessein de servir ; ni par un sentiment d'orgueil pour s'élever au-dessus des autres, mais par un sentiment de bienveillance pour leur procurer ce qui peut leur être utile.

Plus on est élevé, plus on a de danger à courir : et les degrés par lesquels on monte ne servent souvent qu'à causer une chute plus dangereuse.

Les grandes dignités sont toujours accompagnées de grands dangers et de grandes peines.

## SERMON XXV.

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE  
DE CARÊME.

*La pauvreté est préférable aux richesses : 1° parce que la pauvreté chrétienne est plus capable de faire notre bonheur en ce monde même que les richesses ; 2° parce que la pauvreté est le plus sûr moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour acquérir les richesses du ciel. En un mot, la pauvreté nous rend heureux en ce monde et en l'autre.*

Recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

*Vous avez reçu vos biens dans votre vie, et Lazare n'y a eu que des maux ; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et dans la joie ; et vous êtes dans les tourments (S. Luc, ch. XVI).*

Entre plusieurs choses dont le Sauveur voulut instruire ses disciples quelque temps avant sa mort, il leur fit connaître la nécessité indispensable qu'ils avaient de détacher leurs cœurs et leurs esprits des richesses de la terre. Les pharisiens, qui étaient des avares, se moquèrent de ses saintes maximes ; mais lui, après leur avoir reproché leur hypocrisie et la corruption secrète de leur cœur qui les rendait abominables aux yeux de Dieu, il leur représenta par le funeste exemple qui est rapporté dans cet Evangile, quelle devait être la punition du mauvais usage qu'ils faisaient de leurs richesses, et quelle devait être au contraire la consolation et la récompense de ceux qui avaient été pauvres avec lui. Quelques-uns des saints Pères ont cru que cet exemple était une véritable histoire, et quelques autres que c'était une parabole ; mais soit histoire, soit parabole, il est certain que nous y découvrons une vérité certaine et infaillible qui est, qu'il est très-difficile d'être riche sur la terre et dans le ciel, qu'il est presque impossible de jouir des biens de la fortune et des biens de l'éternité ; et qu'au contraire, c'est presque un gage assuré pour être heureux dans l'autre monde, que de paraître malheureux en celui-ci, et que la pauvreté est le plus sûr moyen pour obtenir les richesses éternelles.

Après avoir parlé contre les riches, parlons en faveur des pauvres : et, pour les consoler, convainquons-les de deux vérités infaillibles. La première est que la pauvreté chrétienne est plus capable de faire notre bonheur en ce monde même que les richesses ; la seconde est que la pauvreté est le plus sûr moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour acquérir les richesses du ciel. En un mot, la pauvreté nous rend heureux en ce monde et en l'autre.

I. Le plus parfait bonheur du monde consiste en deux choses ; 1° à être content du présent ; 2° à ne rien craindre pour l'avenir. Tout notre malheur ne vient que de ce que nous ne sommes jamais satisfaits du présent et que nous tremblons toujours pour l'avenir. Les pauvres de Jésus-Christ ne désirent rien et

ne craignent rien ; c'est ce qui fait leur tranquillité et leur repos à l'égard du présent et de l'avenir, parce qu'ils ne désirent rien, ils ne manquent de rien ; et parce qu'ils ne craignent rien, ils ne souffrent jamais rien. Les riches, dit le roi prophète, sont toujours dans la disette et dans la faim ; mais ceux qui cherchent le Seigneur ne manquent d'aucun bien : *Divites egurunt et esurierunt ; inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono (Psal. XXXIII)*. Craignez le Seigneur, dit le même prophète, vous tous qui avez le bonheur d'être ses saints ; car ceux qui l'aiment et qui craignent de lui déplaire ne souffriront aucune indigence : *Timete Dominum omnes sancti ejus : quoniam non est inopia timentibus eum (Ibid.)*. Nous avons une belle image de cette vérité dans le miracle de la multiplication des cinq pains et des deux poissons que Notre-Seigneur fit pour nourrir et rassasier cinq mille hommes qui l'avaient suivi dans le désert, plus affamés de sa divine parole que du pain matériel. Ses disciples lui voulurent persuader de congédier cette troupe, afin qu'ils allassent aux lieux circonvoisins acheter des vivres qu'ils ne pouvaient point avoir en ce lieu-là où ils manquaient de tout ; mais Jésus-Christ leur répondit : Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent, donnez-leur vous-mêmes à manger : *Non habent necesse ire, date illis vos manducare (Matth., XIV)*. C'est comme s'il leur eût dit : Sachez que ceux qui abandonnent tout pour me suivre, ne sauraient manquer d'aucune chose ; ils n'ont que faire d'aller chercher ailleurs des aliments pour leur nourriture, étant proches de celui qui est le pain vivant qui nourrit les anges et les hommes.

Mais pourtant, me dira quelqu'un, nous voyons plusieurs personnes qui, après avoir tout quitté pour se donner à Dieu et le servir dans la retraite, manquent des choses nécessaires à la vie : comment donc est-il vrai de dire qu'ils ne manquent de rien, puisqu'ils manquent de tout ? Et moi je dis que si ces personnes sont bien détachées du monde, si elles sont à Dieu de la bonne manière, si elles ont l'esprit de pauvreté ; quoiqu'il semble que tout leur manque, elles ne manquent de rien. Demandez à ces saintes âmes qui font profession de suivre Jésus-Christ pauvre si elles manquent d'aucune chose pour les besoins de la vie : elles vous diront qu'elles ont tout ce qu'elles peuvent désirer et qu'elles sont très-satisfaites, parce qu'elles se contentent du pain de chaque jour ; elles vous diront qu'elles ne changeraient pas le bonheur dont elles jouissent pour les plus grandes fortunes ni pour les empires, parce qu'elles vivent sous l'amoureuse providence d'un Dieu qui, dans la pauvreté où elles sont, leur donne une affluence et une pleine satiété de toutes sortes de biens et de plaisirs. Comment ne seraient-elles pas contentes, ayant en leur possession celui qui est le souverain Seigneur de toutes les richesses du monde ? Ne sont-elles pas riches, puisqu'elles possèdent celui qui enrichit les rois et les

grands de la terre ? Si le Fils de Dieu a bien pu rassasier près de cinq mille personnes avec très-peu de pains et deux poissons, pourquoi ne pourra-t-il pas faire qu'un homme soit content du peu qu'il lui donne, sans rien désirer davantage ? O heureuse pauvreté ! s'écrie saint Laurent Justinien, que vous êtes riche, que vous êtes contente, que vous êtes tranquille : *O felix paupertas ! quam locuples, quam læta, quam jucunda, quam secreta !* (S. Laurent. Justin., tract. 10 de Paupert.)

Mais encore, dira-t-on, comment se peut-il faire qu'un homme pauvre et tout nu ait dans son indigence extrême, cette paix et cette tranquillité d'esprit que les riches ne peuvent trouver dans leur opulence et dans l'affluence de toutes choses ? Vous tenez cela pour un miracle, vous ne vous trompez pas, car effectivement c'en est un ; mais ne pensez pas que Dieu le fasse d'une manière vulgaire et commune, il le fait d'une manière invisible et imperceptible à nos sens : il fait que cet homme est content dans sa pauvreté, non en lui donnant une abondance de biens, mais en guérissant en lui la nature par la grâce, en éteignant dans son cœur l'ardeur de la cupidité, et substituant en sa place l'amour de Jésus-Christ et la pauvreté d'esprit : c'est ce qu'il est aisé de concevoir par cet exemple. Un homme est au lit, travaillé d'une fièvre ardente qui lui cause une altération extrême ; on peut éteindre sa soif en deux manières, ou en lui donnant à boire de l'eau froide en telle quantité qu'elle soit entièrement éteinte, ou en lui ôtant la fièvre qui lui cause cette altération : car la cause étant ôtée, l'effet cesse. Si on donnait à ce malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remèdes, qui doute qu'il n'aimât beaucoup mieux qu'on le guérit de la fièvre, que de lui donner seulement de l'eau à boire ? Car encore qu'après avoir bu avec excès il se pût faire que la soif vint à cesser, néanmoins la fièvre demeurant toujours, elle recommencerait incontinent ; au lieu qu'étant guéri de cette fièvre, non-seulement la soif, mais aussi tous ses autres maux cesseraient bientôt. C'est en cela que le roi prophète dit que ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien ; car c'est une merveille incomparablement plus grande d'arrêter la soif ardente des biens de la terre et d'en ôter le principe (qui est la cupidité) que d'avoir ces biens en abondance, puisque cette abondance n'est point capable de rassasier le cœur, ni de donner à l'esprit un parfait repos. Elle laisse toujours à l'homme la même avarice qui lui dévore les entrailles et le tient dans une continuelle indigence ; car quiconque désire toujours, est toujours dans la disette, mais celui-là est riche qui est content de ce qu'il a, pour peu que ce soit. Et ce miracle secret n'appartient qu'à Jésus-Christ ; c'est un effet de cette grâce médicinale qu'il nous a méritée sur la croix, et qu'elle opère dans toutes les personnes qui quittent tout pour le suivre dans sa sainte pauvreté. C'est

ce qui a fait dire au grand Augustin, que rien n'est plus riche que la pauvreté chrétienne : *Non tibi displiceat paupertas tua, nihil ea potest ditius inveniri* (S. Aug. de verbis Apostoli, serm. 26).

Si les pauvres n'ont rien à désirer dans le temps présent, il est tout visible qu'ils n'ont rien à craindre pour l'avenir, par la raison qu'ils n'ont rien à perdre ; le seul bien qu'ils possèdent, c'est Dieu, et comme ce bien ne saurait leur être enlevé, ils sont exempts de toute sorte de chagrin ; ainsi, dit saint Chrysostome, la pauvreté est un asile assuré, un port tranquille, qui met l'homme à couvert de toutes les tempêtes de la vie humaine : *Paupertas est tutum asylum, portus tranquillus, perpetua securitas, delicia periculorum expertes, voluptas sincera, vita turbationum nescia, vita fluctuum ignara* (S. Chrysostom. super Matth.). Il est assez aisé de remarquer, par une raison contraire, combien les riches sont ordinairement malheureux, puisqu'à force de désirer et d'espérer, ils vivent dans un désespoir continu, et que la crainte de perdre ce qu'ils ont acquis les empêche d'en jouir tranquillement. L'apôtre saint Jean annonce, de la part de Dieu, un malheur certain à tous les riches de la terre : *Væ, væ, væ habitantibus in terra* (Apoc. c. VIII) ! Saint Bernard remarque que cette malédiction, répétée par trois fois, signifie trois sortes de malheurs que les riches ne peuvent éviter : malheur dans l'acquisition des richesses, malheur dans la conservation des richesses, malheur dans la perte des richesses : *Væ in acquirendo, væ in conservando, væ in amittendo* (S. Bern.). Ces vérités ne sont que trop sensibles, et l'expérience est une assez forte preuve que les richesses, de quelque côté qu'on les regarde, ne causent que des chagrins et des peines : *Divitiæ, pæna perpetua est*. Les richesses, dit saint Ambroise, sont un tourment perpétuel (S. Ambros. lib. IV sup. Luc. c. IV). Je cherche, dit saint Chrysostome, quelle peut être la joie des riches, mais j'avoue que je ne la puis comprendre : je n'aperçois dans eux que des douleurs, des chagrins, des soins, des embûches, de l'ennui, des haines, des craintes, des désirs dévorants et une tristesse éternelle. Hélas ! quelle tranquillité, quel repos d'esprit peut-on trouver au milieu d'une guerre cruelle et d'une infinité de tempêtes, beaucoup plus dangereuses que celles des mers ? *Quæ divitiarum voluptas sit, ego non video, hic dolores et mæores, curæ, insidiæ, desidia, odium, timor, perpetua sitis et mæstitia sempiterna. Quæ tranquillitas, aut voluptas animi est ; ubi continua obsessio, bellum ingens, et tempestas universos maris fluctus exsuperans, viget* (S. Chrysost. hom. 54 sup. Matth.) ?

II. Quand la pauvreté chrétienne n'aurait que ce seul avantage de rendre l'homme content et tranquille en ce monde, elle serait toujours préférable aux richesses, mais ce n'est pas par ce seul endroit qu'il la faut envisager ; ce qui nous la doit rendre infiniment aimable, c'est que Dieu y a attaché notre bonheur : *Beati pauperes spiritu, quo-*

*niam ipsorum est regnum cælorum (Matth. V).* Au contraire, quand les richesses pourraient nous rendre heureux sur la terre, nous aurions tout sujet de les haïr et de les mépriser, puisqu'elles sont souvent cause d'une éternelle damnation. Où sont ceux qui ont amassé de l'or et de l'argent, dit le prophète? Ils ont été exterminés et précipités dans les enfers: *Ubi sunt qui argentum thesaurizant et aurum in quo confidunt homines? Exterminati sunt, et ad inferos descenderunt (Baruch. III).*

La pauvreté nous fait faire notre salut en deux manières, dit saint Bonaventure: 1° En nous faisant éviter le péché; 2° en nous faisant pratiquer la vertu: *Paupertas non modicum valet ad exterminium iniquitatis, et ad exercitium perfectæ virtutis (S. Bonavent. in Apologet. paupert. resp. 3, cap. 3).* Elle nous met dans une espèce d'heureuse impossibilité de commettre le mal, et dans une espèce d'heureuse nécessité de pratiquer le bien, et conséquemment elle nous donne toute l'assurance que nous pouvons avoir de notre salut. Ah! que celui-là est riche, s'écrie saint Jérôme, qui est pauvre avec Jésus-Christ, puisqu'il peut se promettre avec confiance les trésors de l'éternité: *Affatim dives est, qui cum Christo pauper est (S. Hieron. epist. 1 ad Heliodor.).* Les richesses, par une raison contraire, sont cause de notre malheur éternel, puisqu'elles causent ordinairement une espèce de nécessité morale de faire le mal et d'impossibilité de faire le bien: *Divitiæ pœnas æternas amatoribus suis lucrantur (S. Bonavent. de prof. religios. cap. 35).* Les riches, dit saint Bonaventure, achètent l'enfer avec leur or et leur

argent; c'est ce qui a fait prononcer au Sauveur du monde cet oracle si terrible et si capable de faire trembler les riches du siècle: *Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cælorum (Luc. XVIII).* Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.

Mais avons-nous besoin de raisonnement, après le triste exemple que nous lisons dans l'évangile de ce jour? Nous y voyons un riche et un pauvre; le riche est damné et le pauvre est sauvé; le riche est enseveli dans l'enfer, et le pauvre est emporté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche ne peut obtenir une seule goutte d'eau, et le pauvre est plongé dans des torrents de délices: *Torrente voluptatis tuæ potabis eos (Ps. XXXV).* Ah! si Dieu nous ouvrait maintenant l'enfer et le ciel, si nous pouvions entendre parler le mauvais riche du fond de ses abîmes, quelle idée nous donnerait-il maintenant des richesses qui l'ont damné? Et si nous pouvions avoir la consolation d'entendre Lazare au haut du ciel, quel amour ne nous inspirerait-il pas pour la pauvreté chrétienne et évangélique, qui le fait maintenant régner avec Jésus-Christ? O malheureux bonheur, s'écrie saint Chrysostome, en considérant la déplorable fin du mauvais riche! O malheureux bonheur qui conduit à une misère éternelle! *O infelix felicitas quæ ad æternam ducit infelicitatem (S. Chrysost.)!* O trop heureux malheur qui conduit Lazare à un bonheur éternel! *O felix infelicitas! quæ ad æternam ducit felicitatem (Idem).*

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle.

Les pauvres seront rassasiés, et ne manqueront jamais de rien; ils loueront le Seigneur, et ils vivront contents dans l'espérance d'une gloire éternelle.

Je vous dis en vérité que personne ne quittera pour le royaume de Dieu, ou sa maison, ou son père et sa mère, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants, qui ne reçoive dès ce monde beaucoup davantage, et dans le siècle à venir la vie éternelle.

Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et me suivez.

Ne craignez rien, mon fils, nous sommes à la vérité maintenant dans la pauvreté, mais le Seigneur nous prépare des biens infinis.

#### SENTENCES DES PÈRES.

La justice et la raison sont nos vraies richesses; elles ne s'augmentent pas par la multiplication des biens et des héritages, mais elles nous viennent de Dieu, et ne peuvent jamais nous être enlevées: ce trésor précieux n'est que dans l'âme, et c'est ce qui rend l'homme véritablement heureux; car celui qui possède ces richesses ne désire rien de tout ce qui n'est pas en son pouvoir, et a tout ce qu'il doit désirer, puisqu'il l'obtient de Dieu lorsqu'il le lui demande. Comment ne posséderait-il donc pas toutes choses, en possédant Dieu même, qui est un trésor éternel?

Si la plupart des chrétiens sont estimés pauvres, c'est plutôt une gloire pour eux qu'une infamie: car comme l'âme se relâche d'ordinaire dans l'abondance et dans le luxe, elle s'affermirait au contraire, et se fortifie dans la tempérance et dans la frugalité. Mais d'ailleurs celui-là peut-il être estimé pauvre qui n'a besoin de rien, qui n'a point d'ardeur pour le bien d'autrui, et qui est riche devant Dieu? Certes celui-là doit bien plus véritablement être

Omni qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet; et vitam æternam possidebit (*S. Matth., XIX*).

Edent pauperes, et saturabuntur; et laudabunt Dominum qui requirunt eum; vivent corda eorum in sæculum sæculi (*Psal. XXI*).

Amén dico vobis, nemo est qui reliquit domum, aut parentes, aut fratres, aut uxores, aut filios, propter regnum Dei, et non recipiat multa plura in hoc tempore, et in sæculo venturo vitam æternam (*S. Luc., XVIII*).

Si vis perfectus esse, vende, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo, et veni, sequere me (*S. Matth., XIX*).

Noli timere, fili mi, pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus (*Tob., IV*).

Veræ sunt divitiæ justitia et ratio; quæ quidem divitiæ non ex prædiis augentur, sed a Deo donantur, divitiæ quæ auferri non possunt, quarum est thesaurum sola anima, quæ hominem vere reddit beatum: cui enim adest, nihil eorum ut expetat quæ non sunt in nostra potestate, ea autem quæ expetit ut consequatur; quin etiam quæ sancte desiderat, ea cum petit a Deo ut accipiat; quomodo non is multa imo omnia possidet, et accipiat æternum nempe Deum habet (*S. Clemens Alex., Pædag., lib. III, cap. 6*)?

Quod plerique pauperes dicuntur, non est infamia nostra, sed gloria. Animus enim ut luxu solvitur, ita frugalitate firmatur. Et tamen quis potest pauper esse qui non eget, qui non inhiat alieno, qui Deo dives est? magis pauper est ille qui cum multa habeat, plura desiderat. Deum tandem quemadmodum sentio. Nemo tam pauper potest esse, quam natus est (*Minut. Felix in Octavio*).



Quid doles quod audis, *vende quæ habes*. Si enim te in futurum sæculum sequerentur, profecto præ illis quæ ibi reperies et hæc nihili penderes. Sed quando necesse est semel ea hic remanere, cur non dividendis ipsis lucrum auferimus. Nam si alacri animo das aurum et equos possideas, cur id regno Dei potius commutari suasus acies? peccenti denegas, mille sumptuum occasiones commemorando: quid miser judici responderis? parietes vestis, hominem non vestis (*S. Basil. in ditescentes*).

Jacentes pauperes ne despexeris: considera quinam sunt et eorum cognosces dignitatem. Servatoris nostri personam induerunt (*S. Greg. Nys., de Paupert. amanda*).

Nudus, Christum sequere; durum, grande, difficile, sed magna sunt præmia (*S. Hier. de Vivendi for.*).

### SERMON XXVI.

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

*La parabole du Père de famille qui a mis tous ses soins à cultiver une vigne, nous apprend; 1° la grandeur des biens que Jésus-Christ a faits à son Eglise; 2° l'ingratitude des chrétiens; 3° la sévérité du châtement qu'il leur fera souffrir.*

Homo erat paterfamilias, qui plantavit vineam et sepem circumdedit ei.

*Un père de famille ayant planté une vigne, il l'enferma d'une haie (S. Matth., ch. XXI).*

Saint Augustin remarque que, comme dans les familles les maîtres reprennent les serviteurs pour corriger les enfants, ainsi le Fils de Dieu a repris les Juifs pour instruire et pour former les chrétiens. Jésus-Christ se compare aujourd'hui à un père de famille, qui a planté une vigne et qui a employé tous ses soins pour la bien cultiver: il envoie ses serviteurs pour en recueillir les fruits, les vigneronns ingrats les tuent, et leur ingratitude va jusqu'à ce point de cruauté, que de tuer son propre fils qu'il leur avait envoyé; enfin sa patience est à bout, il punit ces ingrats et il les châtie selon l'énormité de leur crime: *Malos male perdet*. Cette parabole regardait les Juifs dont l'ingratitude était grande; mais elle s'adresse principalement aux chrétiens: c'est pour eux qu'il a établi son Eglise, qui est cette vigne mystérieuse qu'il a arrosée de son sang; ils abusent de ses grâces, leur ingratitude sera immanquablement punie. Pour entrer dans l'esprit de notre Evangile, considérons trois choses.

Premièrement, la grandeur des biens que Jésus-Christ a faits à son Eglise.

Secondement, l'ingratitude des chrétiens. Troisièmement, la sévérité du châtement qu'il leur fera souffrir.

I. Je ne m'arrête point ici aux biens que Dieu fait aux chrétiens comme Créateur, tels que sont l'être, la vie, la raison, la liberté, la santé, la conservation de la vie et mille

appelé pauvre, qui possédant beaucoup de biens, en désire encore davantage; mais je dis plus: nul ne peut jamais être si pauvre qu'il était quand il est venu au monde.

Pourquoi êtes-vous affligé d'entendre dire à Notre-Seigneur: *vendez ce que vous avez*, car quand vos biens vous suivraient en l'autre monde, assurément vous n'en feriez plus nul cas dans le ciel, où vous en trouveriez sans comparaison de plus précieux. Mais puis-je vous ne doutez pas qu'il ne les faille une fois laisser ici en mourant, pourquoi ne les vendez-vous pas plutôt durant cette vie, pour en emporter avec vous le profit dans l'autre? et en effet, vous donnez gaïement votre argent pour avoir un cheval qui vous plaît, pourquoi donc vous lâchez-vous qu'on vous conseille d'en donner pour avoir le royaume de Dieu? vous refusez de donner l'aumône qu'on vous demande, sur le prétexte de mille dépenses que vous avez à faire: mais, misérable que vous êtes, que répondrez-vous un jour au souverain juge? vous revêtez des murailles, et vous ne revêtissez pas des hommes qui n'ont point d'habits!

Ne méprisez pas ces pauvres que vous voyez couchés par terre: considérez quels ils sont, et vous connaîtrez leur dignité. Ils sont revêtus de la personne même de notre Sauveur.

Suivez nu et dénué de toutes choses Jésus-Christ nu: cela est dur, difficile et grand; mais aussi les récompenses en seront grandes.

autres biens naturels qui nous engagent à une continuelle reconnaissance. Je ne considère que les biens qu'il nous fait comme chrétiens. Nous pouvons remarquer trois sortes de grâces, que Jésus-Christ a faites à son Eglise. Premièrement, ce qu'il a fait pour établir son Eglise; secondement, ce qu'il fait pour la conserver; troisièmement, ce qu'il lui promet pour l'avenir. Il a coûté la vie à Jésus-Christ pour établir le christianisme, son sang a été le ciment qui a servi à cet édifice mystérieux. Tout les hommes ont part au sang du Fils de Dieu, il a souhaité sauver tout le monde, mais les chrétiens lui ont une obligation spéciale, puisqu'il a offert sa mort pour eux d'une manière particulière. O vous que Dieu a fait naître dans le sein de son Eglise, chrétiens, reconnaissez la grâce qu'il vous a faite; que lui aviez-vous fait plus que ces païens, plus que ces idolâtres? En vous tirant du néant de la nature, il vous a tirés du néant du péché; il vous a faits les membres de son Eglise, l'aviez-vous mérité? Jetez les yeux sur cette foule d'idolâtres, qui sont la proie de l'enfer, qui tombent dans des précipices éternels, pour n'être pas éclairés des lumières de la foi; plaignez leur malheur, et reconnaissez que si vous êtes heureux, vous le devez au sang d'un Dieu, versé pour eux à la vérité, mais destiné pour vous par une tendresse particulière. L'Eglise de Jésus-Christ ne lui coûte pas moins à conserver, qu'elle lui a coûté à établir; il donne tous les jours son sang sur les autels, et il meurt à tout moment, pour nous faire vivre de l'esprit du christianisme. Son sang ne coule-t-il pas dans tous les sacrements, qui sont les sources de toutes les grâces? Les pères donnent la vie à leurs enfants, et c'est sans doute une grande grâce, mais on n'a point vu de père qui ait conservé la vie à ses enfants par son propre sang, et qui soit mort pour les faire vivre, comme notre Père céleste; c'est son sang qui nous a fait naître, et c'est son sang qui nous conserve la vie. Il faudrait quelqu'un de ces heureux qui jouissent de Dieu dans

l'éternité, pour expliquer les biens qu'il a promis à ceux qui vivent et qui meurent saintement dans son Eglise. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Dieu se donnera éternellement aux fidèles, après s'être donné à eux sur la terre. Dieu pouvait-il promettre un plus grand bien que la possession éternelle de Dieu même ? Voilà les bienfaits de Dieu, voyons l'ingratitude des hommes.

II. L'ingratitude est un vice si odieux, que l'on croit s'être assez vengé d'un homme quand on a dit qu'il est un ingrat. Un philosophe païen a remarqué quatre degrés d'ingratitude : le premier est de ne pas répondre aux faveurs qu'on vous a faites, le second est de les oublier, le troisième est de faire le mal pour le bien, et le quatrième est de se servir du bien qu'on a reçu pour faire du mal. Toutes ces espèces d'ingratitude se trouvent dans le cœur de ces vigneron de l'Evangile : ils ne répondent point aux faveurs du père de famille, ils en perdent la mémoire, ils font le mal pour le bien, et ils prennent occasion du fruit que leur apporte la vigne pour lui faire la guerre. Triste, mais véritable image de l'ingratitude des chrétiens. Premièrement, ils ne répondent point aux faveurs que Dieu leur fait ; il leur donne des grâces de conversion et de pénitence, il leur inspire des sentiments de piété et des desirs de leur salut ; ils méprisent ces saints mouvements, ils ne pensent qu'aux choses de la terre ; l'affaire de leur salut et la gloire de Dieu est ce qui les occupe le moins. Secondement, Dieu leur fait des grâces temporelles, et dans leur prospérité ils l'oublient, ils perdent la mémoire de ses bienfaits et ils vivent comme s'il n'y avait point de Dieu ; leurs richesses deviennent leurs idoles, qu'ils regardent comme leurs dieux ; ils ne pensent qu'à ces idoles, ils n'aiment qu'eux, ils n'agissent que pour eux, en un mot ils n'adorent qu'eux. Troisièmement, ces ingrats font le mal pour le bien, ils donnent la mort à celui qui leur a donné la vie ; plus Dieu est bon, plus ils sont méchants : *Tanto deterior homo, quanto melior Deus* (S. Aug.) ; plus ils ont de grâces, plus ils commettent de péchés. Enfin il se

trouve des chrétiens qui se font de tous les biens que Dieu leur fait des armes pour lui faire la guerre. Ils emploient à ce cruel usage tous les biens naturels qu'ils ont reçus du ciel ; s'ils ont de l'esprit, ce n'est que pour faire profession d'athéisme et d'impiété ; s'ils ont la liberté, ce n'est que pour prendre le parti du démon, le plus grand ennemi de Jésus-Christ ; s'ils ont la santé, c'est pour l'employer en débauches ; s'ils ont des richesses, c'est pour se procurer des occasions d'offenser celui qui les leur a données. Ils se servent encore des biens surnaturels pour outrager le Seigneur ; les grâces, les sacrements, l'Eglise et tout ce qu'il y a de plus sacré est souvent employé pour commettre et pour autoriser les plus grands crimes.

III. Si les hommes n'ont point de supplices assez grands pour punir les ingrats, on peut dire que la justice de Dieu n'a rien d'assez rigoureux pour punir l'ingratitude des chrétiens. Le plus grand de tous les châtimens que Dieu puisse exercer contre les chrétiens ingrats, est de leur ôter les grâces qu'il leur avait destinées pour faire leur salut, et de les donner à d'autres qu'il sauvera en leur place. Les vigneron furent traités de la sorte, la vigne fut donnée à d'autres. Les Juifs ont été ainsi punis : Dieu leur a ôté les grâces dont ils abusaient, ils sont maintenant vagabonds, bannis de leur patrie, sans sacrifice et sans Dieu. Que ce châtiment est affreux et qu'il est capable de nous faire trembler ! si j'abuse de ces grâces, elles me seront ôtées, et si elles me sont ôtées une fois, elles ne me seront jamais rendues, elles seront données à d'autres et ma damnation est infaillible. Je ne conçois rien de plus désespérant pour un chrétien damné que de voir dans le ciel sa place remplies par un idolâtre, par un barbare qui a profité de son malheur et auquel Dieu a donné les grâces qu'il méprisait. Prévenons ce désespoir par un usage fidèle des grâces de Jésus-Christ ; soyons reconnaissans des biens qu'il nous fait dans le temps, pour mériter les biens qu'il nous promet dans l'éternité.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Personne ne peut poser d'autre fondement que celui que j'ai mis, qui est Jésus-Christ.

Et moi aussi je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle.

Est-ce là la reconnaissance que vous avez envers votre Dieu, peuple insensé ? n'est-ce pas lui qui vous a créé, qui vous a formé, qui vous a comblé de biens ?

Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille. car c'est le Seigneur qui a parlé. J'ai nourri des enfans et je les ai élevés ; et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement.

L'espérance de l'ingrat se fondra comme la glace de l'hiver, et elle s'écoulera comme une eau inutile à tout.

Le malheur ne sortira jamais de la maison de celui qui rend le mal pour le bien.

Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus (I Cor., III).

Ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalent adversus eam (Math., XVI).

Hæcine reddis Domino, popule stulte, et insipienti ? numquid non ipse est pater tuus, qui possedit te, et fecit, et creavit te (Deut., XXXII) ?

Audite, cæli, et auribus percipe, terra, quoniam Dominus locutus est. Filios enutrivit, et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui ; Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit (Isai., I).

Ingrati spes tanquam hibernalis glacies tabescet, et disperiet tanquam aqua supervacua (Sap., XVI).

Qui reddit mala pro bonis, non recedet malum de domo ejus (Prov., XVII).

#### SENTENCES DES PÈRES.

L'Eglise a été formée du côté sanglant de Jésus-Christ crucifié, ainsi qu'Eve fut formée du côté d'Adam.

Sicut ex latere Adæ dormientis formata est Eva, ita ex latere Christi in cruce pendentis formata est Ecclesia, quæ vere est mater omnium vivorum (S. Prosper, de Promiss., part. I, c. 1).

Hoc Ecclesiæ proprium est, ut tum vincat cum læditur (S. Hilarius, lib. VIII de Trinit.).

Quid habes quod non accepisti? Ergo quia semper accipis, semper invoca; et quia quod habes a Domino est, debitorem te semper esse cognosce (S. Ambros., de Obitu Theodos. imper.).

Grati estote; optima quippe beneficiorum custos est ipsa memoria beneficiorum et perpetua gratiarum actio; propterea reverenda ac salutaria illa mysteria quæ in omni Ecclesiæ congregatione celebrantur. Eucharistia id est gratiarum actio nuncupantur: sunt enim beneficiorum recordatio plurimorum, caputque ipsum divinæ erga nos charitatis ostendunt, nosque faciunt debitas Deo gratias semper exsolvere (S. Chrysost., hom. 26, sup. Matth. c. VIII).

Nihil ferme ita nobis utile est, ut meminisse jugiter beneficiorum Dei, sive quæ communiter omnibus, sive quæ seorsum singulis tribuit. Si enim cum ex animo beneficium aliquid sumus, in amorem exardescimus; quanto magis cum viderimus quibus periculis impliciti fuimus, ex quibus omnibus nos eruit Deus, promptiores ad obedientiam erimus (S. Chrysost., in Epist. ad Tit. cap. I, hom. 1).

## SERMON XXVII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

*Le Fils de Dieu a entièrement détruit l'empire du démon dans le monde, mais les pécheurs le rétablissent autant qu'ils peuvent.*

Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt omnia quæ possidet: si autem fortior illo superveniens vicerit eum, universa ejus arma auferet in quibus confidebat et spolia ejus distribuet.

Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix; mais s'il en survient un autre plus fort que lui, qui le surmonte, il emporte toutes ses armes, dans lesquelles il mettait toute sa confiance, et distribue ses dépouilles (S. Luc., ch. XI).

Le Fils de Dieu ayant chassé un démon qui possédait un homme, lequel il avait rendu aveugle et muet, les pharisiens et les scribes, qui avaient une envie mortelle contre lui, voulurent faire croire au peuple qu'il avait chassé ce démon par Bêelzébuth, c'est-à-dire par le prince des démons. Le Fils de Dieu souffrit cette injure avec sa patience ordinaire, mais il ne laissa pas de réfuter l'imposture de ses ennemis par une comparaison sensible. Il n'y a pas d'apparence, leur dit-il, qu'un homme fort et bien armé se laisse vaincre et piller par son ennemi sans aucune résistance, et il est tout visible qu'il n'est dépouillé que par une force supérieure à la sienne. Le démon est ce fort armé, il est puissant et il garde soigneusement les places dont il est le maître; cependant je le combats, je détruis son empire, je le chasse, je l'enchaîne sans qu'il puisse résister, et je lui emporte toutes ses dépouilles en lui enlevant les corps et les âmes dont je l'oblige de sortir: je suis donc plus fort que lui, et vous ne pouvez pas dire que je le chasse par collusion, car on ne s'entend pas avec un autre pour sa propre ruine. Avouez donc que j'agis par une puissance supérieure à celle du démon, et cette puissance n'est autre que la vertu et l'esprit de Dieu mon Père. Ce raisonnement du Sauveur servit à confondre les pharisiens, mais il sert en même temps à

Le grand avantage que Jésus-Christ a procuré à son Eglise, est de la faire triompher dans le temps même qu'elle paraît vaincue.

Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu? Puis donc que vous recevez toujours des bienfaits de Dieu, invoquez-le aussi toujours; et comme ce que vous recevez vient toujours de lui, reconnaissez que vous lui êtes toujours redevable.

Sojons reconnaissants; en conservant la mémoire des bienfaits de Dieu, on se les assure; et la continuelle action de grâces est la garde fidèle de toutes les grâces. C'est pourquoi nos mystères si terribles et tout ensemble si salutaires, qui se célèbrent dans toutes les assemblées de l'Eglise, s'appellent Eucharistie, c'est-à-dire, action de grâces, parce qu'ils sont le monument d'une infinité de dons que Dieu nous a faits, et du principal, et du plus grand des dons de sa charité; et qu'ils nous obligent à renouveler sans cesse nos ressentiments et notre reconnaissance.

Rien ne nous est si utile que de repasser souvent dans notre esprit la pensée des bienfaits de Dieu; non-seulement de ces bienfaits généraux, qu'il répand sur tous les hommes, mais encore plus de ces grâces spéciales qu'il communique à quelques-uns, et à nous en particulier. Car si le souvenir d'un service qu'un ami nous aura rendu, échauffe merveilleusement l'amitié que nous lui portons, quand nous considérons de combien de dangers Dieu nous a tirés, cette réflexion servira beaucoup à nous embraser pour lui d'un nouvel amour et d'un ardent désir de lui obéir.

consoler les chrétiens, qui se voient délivrés de la tyrannie du démon par la bonté et par la puissance de Jésus-Christ. Il est vrai qu'il y a une infinité de pécheurs qui rétablissent en eux l'empire du démon que Jésus-Christ avait détruit, et qui se remettent volontairement dans le cruel esclavage dont ils avaient été délivrés.

Le Fils de Dieu a entièrement détruit l'empire du démon dans le monde, mais les pécheurs le rétablissent autant qu'ils peuvent; le Fils de Dieu a ôté au démon tout le pouvoir qu'il avait sur les hommes, mais les pécheurs lui rendent, au moins dans eux-mêmes, tout le pouvoir qu'il avait perdu. Voilà deux vérités, dont l'une est bien consolante pour les fidèles et l'autre bien terrible pour les pécheurs.

I. Il est certain, selon le témoignage du Saint-Esprit même, qu'avant l'incarnation de Jésus-Christ le démon s'était rendu si formidable dans le monde, qu'il n'y avait personne qui pût lui résister: *Non est super terram potestas quæ comparatur ei, quia factus est ut nullum timeret (Job, XLI)*. Et il me semble qu'on ne saurait mieux le représenter qu'en le comparant à cet épouvantable Goliath qui faisait trembler toute l'armée d'Israël et devant qui les plus courageux n'osaient branler. Donnez-moi, disait ce superbe indompté, un homme qui ait le courage et la force de combattre contre moi: *Numquid ego non sum Philistæus? Eligite ex vobis virum, et descendat ad singulare certamen (I Reg., XVII)*. Comme donc les Israélites n'osèrent combattre contre les Philistins avant que David eût défait ce géant, ainsi les hommes n'ont osé résister à la puissance des démons, jusqu'à ce que Jésus-Christ, fils de David, ait vaincu Satan, prince de ces esprits damnés. Il est vrai que le diable avait été vaincu et condamné dès le commencement des siècles, lorsque, s'étant révolté contre Dieu, il fut précipité du haut des cieux; mais il ne laissait pas d'exercer dans ce monde, après sa chute, une cruelle tyrannie sur les hommes

qui étaient devenus pécheurs ; mais il a été encore condamné par Jésus-Christ et obligé, par un second arrêt, de demeurer enfermé pour jamais dans les ténèbres. C'est ce qui nous est représenté en figure par l'apôtre saint Jean dans son Apocalypse, où il rapporte qu'il vit descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main ; que cet ange prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans, et qu'ensuite, l'ayant jeté dans l'abîme, il ferma l'abîme et le scella sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que mille ans fussent accomplis : *Vidi angelum descendentem de cælo, habentem clavem abyssi et catenam magnam in manu sua. Et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et Satanas, et ligavit eum per annos mille, et misit eum in abyssum, et clausit et signavit super illum, ut non seducat amplius gentes donec consumantur mille anni* (Apoc., XX). Ce tableau, suivant les saints Pères, nous représente la seconde condamnation du diable, lorsque Jésus-Christ, par sa passion et par le mérite de son sang, nous a délivrés de sa tyrannie. Cet ange n'est autre que Jésus-Christ même ; sa descente du ciel, c'est son incarnation ; il a entre ses mains la clé de l'abîme, parce qu'il ouvre et ferme l'enfer à qui bon lui semble ; cette grande chaîne qu'il porte marque sa puissance divine ; il a pris l'ancien serpent, qui est le diable, lorsque par sa mort il l'a vaincu et a détruit son règne ; ces mille ans représentent tout le temps qui passe depuis la passion jusqu'à la fin des siècles. Durant tout ce temps, Jésus-Christ tient ce dragon lié, non par des chaînes corporelles, mais par les chaînes spirituelles et invisibles de sa toute-puissance : de sorte que, dit le grand Augustin, ce monde, sur lequel il avait reçu une si grande puissance, est devenu sa prison et son enfer : *Regnum ejus quod putas, carcer ejus est* (S. Aug. in Psal. CIII). Jésus-Christ a lié le dragon infernal, dit ce Père, c'est-à-dire qu'il l'arrête et le tient enchaîné, de peur qu'il ne s'échappe et ne décharge sa fureur sur son peuple choisi qu'il a délivré de sa domination. Car avoir lié le diable n'est autre chose que de ne lui permettre plus d'exercer sa puissance et toutes ses tentations contre les hommes, soit en les abattant et les renversant par violence, soit en les séduisant par ses secrets artifices. Et certes, si Dieu lui permettait d'user de toutes ses forces et d'employer toutes ses tromperies, qui est celui d'entre nous qui lui pût résister ou se défendre de ses embûches dans les ténèbres de cette vie et dans l'infirmité où nous sommes ? *Alligavit draconem, id est ejus potestatem ab eis seducendis ac possidendis, qui fuerant liberandi, cohibuit atque frænavit. Alligatio diaboli est non permitti exercere totam tentationem quam potest, vel vi, vel dolo, ad seducendos homines violenter fraudulenterque saliendo* (S. Aug., lib. XX de Civ. Dei).

Ce qui est de plus admirable dans la victoire que Jésus-Christ a remportée sur le

démon, est qu'il l'a défait avec ses propres armes, ainsi que fit David le superbe Goliath. Le démon croyant que Jésus-Christ était tel qu'il paraissait, c'est-à-dire qu'il était homme et sujet à toutes les infirmités humaines, sollicita les Juifs, émut les peuples, afin qu'ils le fissent condamner à la mort, après quoi il ne doutait pas que son empire ne fût entièrement établi dans le monde ; mais ce qu'il avait choisi comme un moyen sûr pour triompher, Jésus-Christ s'en est servi pour le vaincre et pour le détruire, puisque sa passion et sa croix ont été la ruine totale de la puissance du diable, et c'est ce que le Sauveur prédit un peu avant sa mort lorsqu'il dit : c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (Joan., XII). Ce qui paraissait faiblesse en Jésus-Christ, dit saint Ambroise, n'était pas une faiblesse, mais plutôt une force invincible. Cette faiblesse est une grande victoire puisqu'on se trouve victorieux en paraissant vaincu, et qu'il se sert de sa mort même, pour faire périr celui qui l'a fait mourir : *Infirmum Dei, non est infirmum. Infirmus Christi magna victoria est, vincit enim cum vinceretur, sicut ait, et vincas cum judicaris* (S. Ambr., in cap. I Ep. I ad Cor.). Ne serait-ce donc pas une faiblesse et une bassesse criminelle dans un chrétien de craindre cet ennemi superbe que le Sauveur, comme parle le roi-prophète, a humilié et couvert de blessures ? *Tu humiliasti sicut vulneratum superbum* (Psal. LXXXVIII). Il se trouve néanmoins des chrétiens qui ignorent cette victoire de Jésus-Christ, ils voient, dit saint Augustin, le pouvoir qu'il avait, et ils ne voient pas de quelle manière il l'a perdu : *Vident quantum acceperit potestatis, quid perdidit majestatis per Christum non vident* (S. Aug. in Psal. XXVI).

Je sais que Dieu permet quelquefois à cet ennemi vaincu, d'attaquer encore et de tenter les fidèles, mais ce n'est qu'afin de le confondre et de l'abaisser davantage, en voyant que ses tentations ne servent qu'à les rendre meilleurs et plus attachés au service de Jésus-Christ son vainqueur : *Legitur aliquando sanctos Domini ad sua propria damna tentare, dum enim tentat, meliores reddit* (S. Amb. in Psal. XLIII). Il arrive même, continue ce Père, que, par un admirable artifice de la grâce, Dieu remet les pécheurs entre les mains du démon pour leur faire faire pénitence en les affligeant et en les tourmentant, de sorte que le démon se détruit lui-même en contribuant malgré lui au salut de ceux qu'il veut perdre : *Magna potestas gratiæ ! quæ impetrat diabolo ut se ipse destruat ; se enim destruit, cum hominem quem tentando supplantare studet, ex infirmo fortioem efficit ; quia dum carnem debilitat, mentem ejus corroborat* (S. Amb., lib. I de Pœnit., c. 13). Il est vrai que le démon règne dans le cœur des impies et des réprouvés, mais ce sont eux-mêmes qui le font régner et qui détruisent ainsi, autant qu'ils peuvent, la victoire que Jésus-Christ a remportée sur le grand ennemi,

II. Je remarque dans l'évangile de ce jour, que Jésus-Christ s'est servi de deux principaux moyens pour détruire l'empire du démon. Le premier a été d'établir parfaitement la créance de sa divinité, parce que dès lors qu'on l'adorerait pour Dieu, on cesserait de reconnaître le démon pour le prince du monde. C'est pour établir cette foi de sa divinité qu'il chasse, en présence des peuples, les démons des corps qu'ils possédaient; car il fallait être Fils de Dieu pour commander aux diables de sa propre autorité, et pour les obliger, par sa propre puissance, de sortir malgré toute leur rage, des lieux où ils dominaient; c'est pour cela que le Sauveur disait aux pharisiens: Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, vous devez donc croire que le règne de Dieu est venu jusqu'à vous: *Porro si in digito Dei ejicio demonia, profecto pervenit in vos regnum Dei (Luc., XI)*. Le second moyen dont le Fils de Dieu s'est servi pour abolir le royaume du démon, a été d'établir une doctrine entièrement opposée à la sienne, ce qu'il marque assez par ces paroles: *Qui non est mecum, contra me est (Ibid.)*, celui qui n'est point avec moi est contre moi, c'est-à-dire celui qui n'a pas le même esprit et la même doctrine que moi, est mon ennemi, et je viens pour le combattre.

Les pécheurs détruisent, autant qu'il est en leur pouvoir, ces deux moyens dont le Fils de Dieu s'est servi pour vaincre le démon; ils détruisent sa divinité par l'infidélité et par l'incrédulité de leur esprit, et ils détruisent sa doctrine par le dérèglement de leur cœur, et par le désordre de leurs mœurs. Ah! jusqu'à quand les enfants s'accorderont-ils avec les diables pour détruire l'empire de Jésus-Christ! jusqu'à quand les enfants s'uniront-ils avec les ennemis de leur père pour l'outrager! jusqu'à quand les disciples se joindront-ils avec les ennemis de leur maître pour le faire succomber! Si le diable avait fait quelque chose pour toi, pécheur, s'il t'avait fait quelque bien, s'il était mort pour toi, je te permettrais de balancer entre lui

et Jésus-Christ; mais, hélas! le démon ne t'a jamais fait que du mal, il ne cherche qu'à te perdre et à t'attirer avec lui dans les enfers; au contraire Jésus-Christ ne cherche qu'à te sauver, et il n'a donné son sang que pour te procurer un bonheur éternel; quel est donc ton aveuglement ou plutôt quelle est ta fureur, de détruire ton Sauveur dans ton cœur, pour y faire régner ton plus mortel ennemi?

Apprenez aujourd'hui, dit le grand Augustin, que le démon s'élèvera contre vous au grand jour du jugement, pour vous reprocher lui-même votre ingratitude envers Jésus-Christ (*S. Aug., orat. contra Jud., c. 4*). Jugez. ô juge équitable, dira-t-il, jugez et prononcez que celui qui n'a pas voulu être à vous est à moi; s'il est à moi, il doit être damné avec moi. Pourquoi s'est-il couvert des vices qui m'appartiennent, après y avoir renoncé par le baptême? Que fait en lui l'impudicité, l'intempérance, l'avarice, la colère, l'orgueil, la vengeance, et tout ce qui est de mon domaine? Il s'est amassé un trésor de supplices pour le jour de votre colère. C'est ce qu'il a fait depuis qu'il a renoncé à mes œuvres et à mes pompes, il les a encore recherchées, et s'y est attaché, et ainsi il est à moi. J'appelle votre justice, ô juge très-équitable, jugez si celui que vous aviez daigné racheter à un si grand prix, et qui s'est depuis engagé à moi, ne m'appartient pas. A ces paroles que répondra pour sa défense ce chrétien qui, après la renonciation si solennelle qu'il avait faite, se trouvera pour lors chargé des mêmes crimes par lesquels il est entré dans la possession et sous l'esclavage du diable? quel moyen produira-t-il pour se parer de l'arrêt de la souveraine justice, qui l'adjugera à ce cruel ennemi? Craignez donc, mes chers frères, continue ce Père, de contribuer à la domination du démon; plus vous le ferz régner en ce monde, plus il vous tourmentera dans l'autre. Au contraire, si vous faites régner Jésus-Christ sur la terre, il vous fera régner éternellement avec lui dans le ciel.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Nunc judicium est hujus mundi: nunc princeps hujus mundi ejicietur foras (*Joan., XII*).

Quid nobis, et tibi, Jesu Filii Dei? Venisti huc ante tempus torquere nos (*S. Matth., VIII*).

Non erit ibi leo, et mala bestia non ascendet per eam, nec invenietur ibi: et ambulabunt qui liberati fuerint (*Is., XXXV*).

In illa die visitabit Dominus in gladio suo duro et grandi, et forti, super Leviathan serpentem vectem, et super Leviathan serpentem tortuosum, et occidet cetum qui in mari est (*Is., XVII*).

Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes et scorpiones, et super omnem virtutem inimici: et nihil vobis nocere. Verumtamen nolite in hoc gaudere, quia spiritus vobis subjiciuntur: gaudete autem quia nomina vestra scripta sunt in cælis (*S. Luc., X*).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Diabolus veritate justissime, non violentia potestatis oppressus et victus fuit; quoniam Christum sine ullo peccati merito iniquissime occiderat, per ipsum justissime amitteret, quos peccati merito detinebat (*S. Aug., de fide, spe et charit., cap. 46*).

Maintenant le jugement du monde se va faire: maintenant le prince du monde s'en va être chassé dehors.

Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus Fils de Dieu? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps.

Il n'y aura point là de lion, la bête féroce n'y montera point, et ne s'y trouvera point. Ceux qui auront été délivrés y marcheront.

En ce temps-là le Seigneur viendra avec son épée formidable pour punir Leviathan, ce monstre cruel qui empêche les hommes de s'élever vers le ciel; Leviathan, ce serpent à divers plis et replis, et il fera mourir ce dragon qui domine sur la terre, comme la baleine dans la mer.

Maintenant je vous donne le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi, et rien ne vous pourra nuire. Néanmoins ne mettez point votre joie en ce que les esprits impurs vous sont soumis; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.

Jésus-Christ a voulu que le diable fût vaincu et terrassé, non par la violence de la force, mais par la vérité de la justice, et qu'à cause que ce malheureux l'avait fait mourir injustement, et sans qu'il l'eût mérité par aucun crime, il perdit justement l'empire sur les hommes, que leurs péchés lui avaient acquis.

Le diable est encore aujourd'hui comme fouetté, brûlé et tourmenté par la voix des exorcistes, et par la puissance divine : et lorsqu'on en vient à l'eau salutaire et sanctifiante du baptême, il faut tenir pour assuré que le diable y est suffoqué, ainsi qu'il arrive aux scorpions et aux serpents qui sont si forts sur la terre, mais qui, étant jetés dans l'eau, perdent toute la force de leur venin.

Si nous souffrons ici quelque chose, c'est un effet de la bonté de Dieu, qui l'ordonne ainsi, il se plaît à voir le démon vaincu par la vertu de notre patience, et il est bien aise que nous soyons éprouvés par les afflictions, par les pertes, et par les douleurs; afin que le prince de ce siècle reconnaisse qu'il n'a aucun droit de domination sur ses serviteurs.

Après que le diable s'est fait l'ennemi de Dieu, en se révoltant contre son auteur, il est aussi devenu l'ennemi de l'homme, que Dieu avait fait à son image divine. C'est pour cela que cet ennemi nous persécute comme l'ouvrage de Dieu, et comme sa ressemblance; mais ce sage dispensateur des choses humaines, se sert de sa malignité pour notre exercice, de même qu'un habile médecin se sert de la vipère pour en composer un remède très-salutaire.

*Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair* : ne craignons donc pas le démon, puisqu'il est si faible, qu'il tombera un jour au fond de l'enfer. Il est bien vrai qu'il a reçu pouvoir de tenter les hommes, mais non pas de les renverser, à moins qu'ils ne soient assez faibles pour se laisser tomber eux-mêmes, en négligeant d'attirer sur eux le secours divin.

### SERMON XXVIII.

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE  
DE CARÈME.

Premier dessein. — *Le zèle de la perfection et de la réforme d'autrui doit être soutenu et autorisé; il doit être éprouvé et éclairé; il doit être tempéré et modéré.*

Dixit Jesus Pharisæis : utique dicetis mihi hanc similitudinem : Medice, cura teipsum.

*Jésus dit aux Pharisiens : vous m'appliquerez sans doute ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même (S. Luc, ch. IV).*

Le Sauveur n'avait pas sujet de craindre qu'on lui pût faire ce reproche ; ses vertus, sa sainteté, ses miracles étaient des preuves assez convaincantes qu'il pouvait guérir les autres, et qu'il n'avait pas besoin de se guérir soi-même. Aussi le Fils de Dieu ne parlait-il de la sorte que par une prophétie qui devait s'accomplir en sa Passion, lorsqu'on lui dirait sur l'arbre de la croix, qu'ayant délivré tant de personnes, il y allait de sa gloire de se délivrer soi-même : *Alios salvos fecit, se ipsum non potest salvum facere (Matth. XXVII)*. Mais ceux qui veulent aujourd'hui corriger les autres ont bien à craindre ce reproche, *cura teipsum*. Il faut qu'ils commencent par eux-mêmes, et pour bien régler le zèle qu'ils ont pour leurs frères, il faut qu'ils règlent celui qu'ils doivent avoir pour leur propre perfection. Cette matière est d'une très-grande instruction en ce temps-ci.

Rien de plus grand, rien de plus noble, rien de plus parfait que le zèle du salut et de la perfection d'autrui. Rien de plus grand du côté de Dieu, qui n'a rien fait de plus noble que le salut de l'homme; rien de plus relevé du côté de l'homme, puisque par là il s'emploie à une action qui est l'ouvrage d'un Dieu même. Mais si ce zèle n'est bien entendu, il devient la chose du monde la plus dangereuse. Le zèle de la perfection et de la réforme d'autrui doit être soutenu et autorisé; il doit être éprouvé et éclairé, il doit

Per exorcistas voce humana et potestate divina flagellatur, et uritur, et torquetur diabolus; cum ad aquam salutarem, atque ad baptismi sanctificationem venit, scire debemus et fidere, quia illic diabolus opprimitur: sicut scorpium et serpentes, qui in sicco prævalent, in aquam præcipitanti, sua venena retinere non possunt (S. Cypr., Epist. 418, ad Pomp.).

Si quid est quod patimur, ex judicio bonitatis sue accidit. Vinci diabolum patientiæ nostræ virtutibus delectatur, et probari nos per luctus et dolores et damna desiderat, ut nihil in servos suos sæculi potestas sibi esse juris et dominationis intelligat (S. Hilar. in Psal. CXVIII).

Postquam ab auctore suo defecit, inimicus Dei, inimicus item hominis ad imaginem ipsius constituti factus est; nos ut ejus odio persequitur, ut ejus imaginem insectatur, ille autem sapiens rerum humanarum dispensator, ejus utitur ad nostram exercitationem malignitate, quemadmodum medicus viperam ad medicamentorum salutarem præparationem (S. Basil., hom. quod Deus non est auctor mali).

*Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem* : Ergo non timeamus eum qui eo usque infirmus est, ut et ipse casurus sit. Accipit quidem tentandi licentiam, sed non accipit coram subruendi, nisi sua sponte labatur infirmus affectus, qui sibi auxilium non norit accersere (S. Ambr., lib. de Parad., cap. 2).

être tempéré et modéré. Ce zèle pour les autres doit être soutenu et autorisé par le zèle de sa propre perfection, sans cela il est vain et inutile : il doit être éprouvé et éclairé par le zèle qu'on doit avoir pour soi-même, sans cela il est douteux et fort incertain : enfin, il doit être tempéré par le zèle pour sa propre personne, sans cela il sera excessif et immodéré.

I. L'ordre de la charité demande que votre zèle pour la réforme commence par vous même. L'amour-propre, dit saint Augustin, dans toute autre occasion est blâmable, mais ici il vient d'un fond de charité et de devoir. Je dois aimer mon prochain plus que mes biens, plus que ma santé, et quelquefois plus que ma vie, mais non pas plus que mon salut. Je dois aimer son salut, mais non pas plus que le mien; et conséquemment je dois commencer par moi-même la réforme que je veux inspirer aux autres : s'ils en ont besoin pour eux-mêmes pour se sauver, j'en ai plus besoin qu'eux. Ce zèle pour la correction d'autrui sans la sienne propre est 1° sans aucune autorité du côté de celui qui veut réformer, 2° sans aucun profit du côté de celui qu'on veut corriger. Vous perdez en quelque manière le droit de réformer vos frères, si vous ne vous êtes réformé vous-même le premier. Dès lors que vous avez violé l'ordre et les lois de la charité qui doit commencer par vous, vous n'êtes plus propre à l'inspirer. Vous péchez dans le premier principe de la charité, ce n'est pas à vous à l'exercer. C'est pour cette raison que le Sauveur fit de si cruels reproches à ces sortes de réformateurs : *Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, et trabem in oculo tuo non vides (Matth. VII)?* Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre : *Hypocrita, ejice primum, trabem de oculo tuo (Ib.)*. Si vous vous mettez en état de remarquer les défauts des autres, tandis que vous en avez de plus grands qu'eux, vous n'aurez aucun droit de les reprendre. Je ne parle pas

ici des supérieurs, à qui le Seigneur a donné par un caractère particulier le droit de nous châtier et de nous corriger, c'est à nous à ne pas voir leurs fautes et à profiter des corrections qu'ils ont toujours droit de nous faire. Je ne parle que du zèle qui doit animer les particuliers pour le salut les uns des autres.

C'est cette présomption de vouloir réformer les autres, sans se réformer, que Jésus-Christ blâme dans ceux qui lui présentèrent une femme adultère. Ces gens avaient raison de la condamner, je l'avoue, mais ils étaient eux-mêmes coupables du même crime; s'ils s'étaient condamnés les premiers, ils auraient eu droit de la condamner. Combien de gens en usent de la sorte? ils ont peut-être raison de reprendre ce qu'ils reprennent; mais se sont-ils corrigés eux-mêmes auparavant? On pourrait leur dire ce que le Fils de Dieu disait à ces femmes qui pleuraient à sa Passion: *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete* (Luc., XXIII). Pleurez, gémissiez sur ce qui vous regarde.

Ce zèle est aussi sans aucun profit pour ceux à l'égard desquels on l'exerce. On méprise les avis de ces faux réformateurs. On en prend même occasion de devenir plus méchant. On méprise les avis, car on méprise la personne: leurs fautes sont d'autant plus exagérées qu'ils tâchent d'exagérer celles d'autrui, et on ne leur en passe aucune, parce qu'ils ne veulent rien pardonner. On prend occasion de leur zèle pour devenir plus méchants; car on s'imagine que ce qu'ils disent n'est que pour les faibles, et on ne croit pas qu'il soit véritable, puisque eux-mêmes ne le pratiquent pas.

Donnez-moi un juge qui soit connu pour corrupteur de la justice, qu'il dise les plus belles choses du monde sur l'équité, qu'il condamne les abus, on se moquera de lui, et sa conduite jointe à ses maximes, persuadera les autres, qu'il ne croit nullement ce qu'il dit. Donnez-moi un père débauché, une mère libertine, qu'ils fassent des leçons de régularité à leurs enfants, quel bon effet cela produira-t-il? Enfin il ne faut qu'entrer dans le détail du monde pour être convaincu de toutes ces vérités.

II. Le véritable zèle doit être éprouvé et éclairé: il ne le sera pas si l'on ne commence par soi-même. Il faut faire l'épreuve de son zèle sur soi, afin de l'exercer plus sûrement à l'égard des autres. L'on doit rectifier son zèle par rapport aux deux principales parties de l'homme, par rapport à sa raison et par rapport à son cœur. 1° Il faut que le zèle soit selon la raison et le bon sens; ce zèle doit être savant, dit l'Apôtre: *Testimonium perhibeo illis, quod æmulationem Dei habent, sed non secundum scientiam* (Rom., X). Commencez par vous instruire vous-même, afin d'éviter ce reproche: *Medice, cura teipsum* (Luc., IV). Sans la science vous aurez un zèle bizarre, capricieux, inquiet, trompeur, un zèle d'erreur et de schisme. Nous n'avons que trop vu d'exemples des désordres qu'un zèle ignorant a fait naître. Si certains zélés

avaient commencé par s'éclaircir et par réformer leur opiniâtreté (comme la raison le demandait), ils n'auraient pas causé tant de troubles dans l'Eglise. Si la raison ne conduit pas le zèle, tout y sera déréglé, on sera doux où il faudra être sévère, et l'on aura de la sévérité lorsqu'il faudra de la douceur. On blâmera ce qu'il faudrait conseiller, et l'on ordonnera ce qu'il faudrait défendre. Enfin l'on n'agira que par caprice.

2° Il faut encore que ce zèle soit rectifié par rapport au cœur: après avoir ôté l'erreur de son esprit, il faut purger son cœur de la passion. Ne voyons-nous pas que la plupart de ces faux réformés préchent leurs propres passions au lieu des vertus. Un mélancolique et d'une humeur sombre veut que tout le monde soit comme lui. Un avare condamne les aumônes, sous prétexte que l'on n'en fait pas bien la distribution. Un homme porté au plaisir condamne la retraite et excuse les choses les plus dangereuses. Enfin ces sortes de gens blâment tous ceux qui ne les imitent pas. Si l'on se conduisait soi-même sans passion, on ne conduirait pas les autres par passion. Si vous voulez donc que votre zèle soit sûr, commencez par vous réformer. Corrigez votre raison et votre cœur, soyez savant et sans passion.

III. Mais commencez aussi par vous réformer le premier, si vous ne voulez pas que votre zèle pour autrui soit excessif et immodéré. Il serait à souhaiter qu'on se corrigeât aussi volontiers qu'on corrige les autres, et qu'on fit aussi aisément grâce à son prochain qu'on se le fait à soi-même. Si cela était, il n'y aurait point d'excès à craindre dans le zèle qu'on a pour corriger ses frères. Apprenez en vous réformant vous-même, à traiter les autres avec la même douceur que vous vous traitez. La sévérité est le plus dangereux de tous les écueils dans la conduite des âmes. Le Sauveur le fit assez connaître à ses apôtres, qui voulaient faire descendre le feu du ciel pour punir la faute de quelques personnes. Il les reprit aigrement et leur dit que cette sévérité n'était nullement son esprit: *Nescitis cujus spiritus est* (S. Luc., IX).

Il faut, pour ainsi dire, humaniser son zèle, afin de gagner les hommes. Il faut que le véritable zèle ait toutes les conditions et toutes les qualités de la charité. Il doit être patient comme la charité, doux comme la charité, humble comme elle, désintéressé comme elle. Loin de nous ces emportements, ces impatiences, ces colères qui accompagnent et qui suivent toujours le faux zèle! Il faut que l'on puisse dire de nous aussi bien que de Jésus-Christ, ce grand, ce divin réformateur des hommes: *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccata mundi* (S. Joan., I). C'est par la douceur de l'Agneau que nous gagnons les plus révoltés et les plus endurcis. Nous n'avons que trop de douceur et d'indulgence pour nous; ayons-en assez pour les autres; sanctifions-nous les uns avec les autres, mais sanctifions-nous les premiers pour mieux sanctifier nos frères.

## SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Ils ont du zèle pour Dieu, mais c'est un zèle qui n'est point selon la science.

Vous qui vous glorifiez des faveurs que Dieu vous a faites, qui connaissez sa volonté et qui, étant instruit par la loi, savez discerner le bien et le mal; vous vous persuadez d'être le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des simples et des enfants, comme ayant dans la loi la règle de la science et de la vérité; et cependant vous qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas vous-même; vous, qui enseignez qu'on ne doit point voler, vous volez; vous, qui dites qu'on ne doit point commettre d'adultère, vous commettez des adultères; vous qui avez en horreur les idoles, vous faites des sacrilèges; vous, qui vous glorifiez dans la loi, vous déshonorez Dieu par le violement de la loi: car vous êtes cause, comme dit l'Écriture, que le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations.

Ils disent tout ce qu'il faut faire, et ne le font pas. Ils lient des fardeaux pesants et qu'on ne saurait porter, ils les mettent sur les épaules des hommes; et ils ne voudraient pas les avoir remués du bout du doigt.

## SENTENCES DES PÈRES

Puisque chaque chrétien est membre de la maison de Jésus-Christ, il doit être animé de zèle pour lui.

Il y a certains faux zélés qui sont fort échauffés contre les péchés de leurs frères, et qui savent se ménager eux-mêmes, et se pardonner toutes choses.

Que votre zèle soit non-seulement fervent, mais sage: évitez également la lâcheté et l'indiscrétion.

Il y a bien des gens qui, animés d'un zèle immodéré, persécutent si fort les pécheurs et les hérétiques, qu'ils tombent eux-mêmes dans le péché et dans l'hérésie. Le véritable zèle n'agit que par la raison et par la douceur.

Le zèle approche fort de l'envie. c'est pourquoi il doit être bien modéré.

## SERMON XXIIX.

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Deuxième dessein. — *Ceux qui ne font rien pour eux-mêmes; ceux qui font trop pour les autres.*

Medice, cura te ipsum.

Médecin, guérissez-vous vous-même (S. Luc., ch. IV).

Je ne sais si ce n'est point une erreur de croire que l'homme ne vit et ne travaille que pour soi, qu'il n'aime que soi et qu'il n'a des égards et des ménagements que pour ses propres intérêts. Un philosophe qui avait longtemps étudié l'homme a remarqué que chacun s'épuise pour les autres, et que personne ne travaille pour soi-même: *Nemo se sibi vindicat, alius in alium consumitur.*

Le commencement de la charité renferme deux grands préceptes. Le premier est de s'aimer soi-même et de travailler pour soi; le second est d'aimer son prochain et de le servir. Nous péchons également contre ces deux préceptes; nous ne travaillons point du tout pour nous, et nous travaillons trop pour les autres. Nous n'avons point de soin de nous, et nous avons des soins inutiles de notre prochain.

L'on se damne par oisiveté et par trop d'occupation. Tâchons de détruire ces deux sources de désordres que nous déplorons: l'oisiveté et les trop grandes occupations. 1° Encourageons ceux qui ne font rien pour eux-mêmes; 2° désabusons ceux qui font trop pour les autres.

I. Je remarque trois choses qui doivent beaucoup nous faire appréhender l'oisiveté.

*Emulationem Dei habent, sed non secundum scientiam (Rom. X).*

Gloriaris in Deo, et nosti voluntatem ejus, et probas utiliora instructus per legem, confidis te ipsum esse duccem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium, habentem formam scientiæ et veritatis in lege; qui ergo alium doces, teipsum doces? Qui prædicas non jurandum, furaris? Qui dicis non mœchandum mœcharis? Qui abominaris idola, sacrilegium facis? qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras; nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes, sicut scriptum est (Rom., II).

Dicunt et non faciunt: alligant autem onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum, digito autem suo nolunt ea movere (Matth., III).

Unumquemque ergo christianum zelus domus Dei comedit, in quodomo Dei membrum est (S. Aug., Tract. X sup. Evang. Joan., cap. II).

Zelantes aliqui sunt, qui contra aliorum delicta tam impudenter quam inaniter æstant, et seipsum tum insipienter quam inutiliter palpant (S. Bernard. serm. 4 Advent.).

Zelus tuus sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus: nec torporem habeat, nec careat discretione, nec timidus sit (Ibid., serm. 20 sup. Cant.).

Sunt multi fidelium, qui imperito zelo succeduntur: et sæpe dum quosdam quasi hæreticos insequuntur, hæreses faciunt; eorum infirmitati consulendum est, et ratione et mansuetudine sunt placandi (S. Greg. Magn. in Registro, lib. IX, indict. 4, Ep. 39, ad Theolist.).

Zelus vicinus invidiæ est (S. Hier., lib. II sup. Ep. ad Galat., cap. IV).

1° L'oisiveté est un mal en elle; 2° elle est la cause des plus grands maux; 3° elle nous prive des plus grands biens. L'oisiveté est un mal qui suffit même pour damner un chrétien, dit saint Bernard: *Attende quid mereatur iniquitas, si sola sufficit inutilitas ad damnationem.* Saint Thomas en apporte la raison expliquant ces paroles: *In sudore vultus tui vesceris pane tuo (Genes., III)*: Vous gagnerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré. Ce grand docteur dit que ces paroles renferment un commandement qui oblige tous les hommes à quelque travail de corps ou d'esprit. Ce n'est pas un conseil, disait saint Paul aux fidèles, c'est un commandement exprès, qui vous oblige de travailler: *Operamini manibus vestris sicut præcipimus vobis (I Thess., IV)*. Le Seigneur ne dit pas: Tu mangeras des viandes ou des fruits, mais du pain, afin que personne ne se juge exempt de ce commandement. Tous ne mangent pas des choses délicieuses, mais tout le monde mange du pain. Il ajoute: Tu mangeras ce pain à la sueur de ton front, pour témoigner qu'il doit travailler sans honte et porter sur son front les marques de sa condition. Dieu ordonne à l'homme de travailler jusqu'à ce qu'il retourne en terre: *Donec revertaris in terram (Gen., III)*, pour lui apprendre qu'il ne doit jamais cesser de travailler. La grande raison de ceci est que le travail est ordonné à l'homme comme une peine de son péché. Qui fuit le travail ne veut donc pas satisfaire à la justice de Dieu: cette révolte, cette désobéissance n'est-elle pas visiblement un péché?



Ne me dites donc pas que vous ne faites rien de mal. Dès là que vous ne faites rien de bien, vous faites mal, dit saint Chrysostome : *Nihil boni facere, nihil aliud est quam facere aliquid mali*. Un serviteur, continue ce Père, n'est-il pas coupable, dès lors qu'il n'agit pas pour son maître? Un arbre n'est-il pas jeté au feu lorsqu'il ne porte point de fruit; et une main ne passerait-elle pas pour morte, si elle ne rendait aucun service? Dès lors donc qu'un homme, et principalement un chrétien, ne fait rien, il fait mal. Saint Basile appelle l'oisiveté la maîtresse de tous les vices : *Præceptor vitiorum*. Saint Jérôme la nomme la mère de tous les péchés : *Omnia concupiscentiæ et immunditiæ atque peccati mater est otiositas*. Et le Saint-Esprit l'a dit encore plus fortement par la bouche du Sage : *Multam malitiam docuit otiositas* (*Eccl.*, XXXIII). Ce ne sont pas des péchés de faiblesse et d'ignorance, où l'oisiveté nous porte, ce sont des péchés de malice : *Multam malitiam*. Une terre qui n'est point remuée et cultivée, dit saint Chrysostome, ne porte que des ronces et des herbes mauvaises; ainsi l'homme qui n'agit pas et qui ne travaille point, ne produit que des péchés. Une eau qui n'a point son cours, dit saint Laurent Justinien, et qui est sans mouvement, n'engendre que de la pourriture et des serpents; ainsi le corps qui languit dans une oisive tranquillité ne peut servir qu'à produire une infinité de crimes. David, prince déplorable, si vous n'aviez pas été oisif, vous n'auriez pas commis ce crime, ou plutôt tous ces crimes, qui vous firent pleurer tout le reste de votre vie! Et vous, à qui Dieu semblait avoir communiqué la force de son bras, victorieux Sanison, si une fatale oisiveté ne vous avait fait languir aux pieds d'une femme, vous ne fussiez pas tombé dans cet excès de misère, qui touchait même vos ennemis de compassion! Que chacun consulte ici son cœur, et il connaîtra par son expérience que s'il a commis quelques péchés, l'oisiveté en a toujours été la principale cause.

Une personne oisive est en proie à toutes les tentations du démon : *Qui laborat, ab uno demone; sed otiosus ab innumeris infestatur* (*S. Ambr.*). Lorsqu'on est occupé, on n'est attaqué que par un démon sans force et sans pouvoir, mais quand on est oisif, on est obsédé par une infinité de démons, dont tous les coups portent inmanquablement. Le Sauveur nous en avertit, lorsqu'il nous dit que le démon, ayant été chassé du corps d'un homme, cherchait ailleurs du repos : *Quærens requiem et non invenit* (*S. Math.*, XXII); qu'enfin, étant retourné en la maison de cet homme, et l'ayant trouvée ornée, à la vérité, mais sans qu'on s'y employât à aucune chose, il y entra avec sept autres démons plus méchants que lui : *Assumpsit septem alios spiritus secum nequiores se, et intrantes habitabant ibi* (*Ibid.*). Ce repos que cherche le démon, c'est l'oisiveté. Dames mondaines, il vous trouve assez souvent ornées et ajustées, mais perdant le temps dans une molle fainéantise; en cet état, vous êtes

dans un continuel danger de vous perdre et de donner dans les pièges qu'il vous prépare.

L'oisiveté nous prive des plus grands biens, puisqu'elle nous prive de tous les moyens de faire notre salut. 1° Elle nous prive des grâces particulières de Dieu. Un serviteur inutile et qui ne fait rien, peut-il espérer des grâces de son maître? 2° Elle nous prive des sacrements et de tous les secours de l'Eglise, nous mettant dans une négligence qui nous donne du dégoût pour toutes les choses saintes; 3° elle nous prive du temps que Dieu nous donne uniquement pour travailler à notre salut. Ah! si quelque damné avait une heure de ce temps que tu perds, malheureux, et que tu ne sais à quoi employer, quel usage en ferait-il? quelle pénitence ne ferait-il pas? Que ce temps que tu ménages si peu te coûtera un jour de larmes!

II. Si ceux qui ne font rien sont coupables, ceux qui en font trop ne le sont pas moins. Il y a trois sortes d'occupations : il y en a de mauvaises, il y en a d'indifférentes et il y en a de bonnes. Il faut éviter les mauvaises, craindre les indifférentes et ménager prudemment les bonnes.

1° Il faut éviter les occupations et les actions mauvaises, non-seulement parce qu'elles nous damneront dans l'autre monde, mais encore parce qu'elles nous rendent malheureux dès cette vie. Les actions mauvaises sont celles que l'ambition, que l'amour des biens de la terre inspirent. Or, qui ne sait les peines que souffre un avare, un ambitieux, un voluptueux. Qu'il faut être malheureux pour se damner en ce monde et en l'autre! que de travaux, que de sueurs, et tout cela pour l'enfer! 2° Les occupations indifférentes d'elles-mêmes sont à craindre, parce qu'elles peuvent nous détourner de la seule et de la grande affaire de notre salut. Saint Grégoire dit que le démon fait aux chrétiens ce que Pharaon fit aux Israélites : il les accable d'occupation et de travail, afin qu'ils n'eussent pas le loisir de songer à sacrifier au Dieu qu'ils adoraient. Celui qui s'occupe beaucoup des hommes, s'occupe peu de Dieu, et les choses temporelles les plus indifférentes font pour le moins négliger les choses éternelles, si elles ne les font pas tout à fait mépriser. N'est-il pas surprenant d'entendre des chrétiens qui disent qu'ils n'ont pas le temps de vaquer à la piété? Parler de la sorte, c'est insulter à Dieu même; qu'il vous avez le temps d'aller au bal, à la comédie, aux promenades, aux jeux, et vous n'avez pas le temps de penser à Dieu? Vous donnez tant de temps à des choses indifférentes, à des lectures, à des études qui ne vous servent de rien, et vous n'avez pas le temps d'être chrétien : *Vacat tibi ut Philosophus sis, non vacat tibi ut sis Christianus!* Un empereur profane disait qu'il avait perdu la journée, lorsqu'il n'avait rien fait de bien. Ah! dit saint Jérôme, si un païen a parlé de la sorte, que ne doit pas faire un chrétien? *Si Titus sine Evangelio hoc dixit, quam culpandus Christianus!* 3° Il ne faut ni éviter ni

craindre les occupations bonnes, mais il les faut bien ménager; autrement de bonnes qu'elles sont, elles deviennent fort mauvaises.

Les saints Pères remarquent qu'en la parabole de ce banquet de l'Évangile, les conviés ne s'excusent que sur des occupations fort bonnes; mais parce qu'elles n'étaient pas prises à propos, cela fut cause qu'ils furent exclus du banquet. Mille gens se perdent tous les jours, en s'engageant sans prudence et sans ménagement dans de bonnes œuvres. Il faut que la charité règle toutes nos occupations extérieures; et l'ordre de la charité veut que vous travailliez plus pour vous que pour tout autre. L'homme, dit Tertullien, ne vit principalement que pour soi,

puisqu'il ne meurt que pour soi : *Nemo aliis vivit, meriturus sibi*. Hélas! si le Seigneur nous faisait voir maintenant ce livre fatal, dans lequel toutes nos actions sont marquées; que verrions-nous parmi toutes ces occupations tumultueuses qui nous embarrassent si fort; que verrions-nous, dis-je, parmi toutes ces occupations qui sût pour Dieu, ou plutôt pour nous-mêmes, pour notre âme, pour notre salut?

Le plus grand désespoir des damnés est de s'être fatigués et lassés à travailler pour se perdre : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles* (Sap. V). Travaillons de telle sorte que nous ne regrettions pas nos peines, et pour cela ne travaillons que pour l'éternité.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

L'oisiveté enseigne beaucoup de mal.

Allez à la fourmi, ô paresseux, considérez sa conduite, et apprenez à devenir sage : puisque, n'ayant ni chef, ni maître, ni prince, elle fait néanmoins sa provision durant l'été, et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir. Jusqu'à quand dormirez-vous, ô paresseux? quand vous réveillerez-vous de votre sommeil? Vous dormirez peu, vous sommeillerez peu, vous reposerez peu; et l'indigence vous viedra surprendre comme un homme qui marche à grands pas, et la pauvreté se saisira de vous comme un homme armé. Que, si vous êtes diligents, votre moisson sera comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de vous.

Les desirs tuent le paresseux; car ses mains ne veulent rien faire. Il passe toute la journée à faire des souhaits; mais celui qui est juste donne et ne cesse point d'agir.

Celui qui entend trop de choses sera condamné.

Marthe, Marthe, vous vous emparez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses, cependant une seule chose est nécessaire.

Multam malitiam docuit otiositas (Eccl., XXXIII).

Vade ad formicam, o piger, et considera vias ejus, et discite sapientiam, quæ cum non habeat nec ducem, nec præceptorem, nec principem, parat in æstate cibum sibi, et in messe congregat quod comedat. Usquequo piger dormies, quando e somno tuo consurges? Paululum dormies, paululum dormitabis, paululum conseres manus ut dormias : et veniet tibi quasi viator egestas, et pauperies quasi vir armatus. Si vero impiger fueris, veniet ut fons messis tua, et egestas longe fugiet a te (Prov. VI).

Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus ejus operari : tota die concupiscit et desiderat : qui autem justus est, tribuet, et non cessabit (Prov. XXI).

Qui conatur multa agere, incidit in judicium (Eccl., XXI).

Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima, porro unum est necessarium (Luc., X).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Pendant que David fut occupé à la guerre, l'impudicité ne l'attaqua point; mais, aussitôt qu'il demeura dans l'oisiveté, il commit un adultère et un homicide. Pendant que Samson fut occupé à combattre les Philistins, ses ennemis ne purent lui nuire; mais, dès lors qu'une femme le retint dans l'oisiveté, il perdit les yeux et la liberté. Pendant que Salomon fut occupé à faire bâtir le temple, il ne sentit point les attaques de l'impureté; mais l'oisiveté le corrompit, et des femmes idolâtres l'obligèrent d'adorer un veau d'or. Veillez donc, mes frères, travaillez, et gardez-vous de l'oisiveté; vous n'êtes pas plus saints que David, plus forts que Salomon, plus sages que Salomon.

Au commencement et avant que la terre eût encore été labourée, Dieu lui commanda de pousser et de porter toutes choses : *Que la terre*, dit le Créateur, *pousse de l'herbe verte*; et aussitôt on la vit toute couverte de verdure. Mais, après le péché, cela ne continua pas de même; et il ne commanda à la terre de produire que par le moyen de notre travail, afin de nous apprendre que c'est pour notre propre utilité que le travail est établi. Il semble à la vérité que ç'a été comme une peine et un supplice, quand on lit ces paroles : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage*; mais c'est plutôt un avis et un châtement, qui doit servir de remède aux blessures que le péché nous a causées.

Dans toutes ces occupations extérieures le cœur se répand au dehors, il s'oublie soi-même, et il ne sent pas ce qui se passe au dedans.

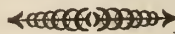
Comme l'oisiveté est un mal, aussi l'action qui ne nous convient pas en est un autre. Fuyons donc ces deux maux, et l'oisiveté, et l'action qui serait pire que l'oisiveté.

Quamdiu David exercitavit se in militia, non insaltavit sibi luxuria : sed postquam in domo otiosus remansit, laboravit adulterio, et homicidium commisit. Samson dum cum Philistæis pugnavit, non potuit capi ab hostibus; sed postquam dormivit in sinu fœminæ, et otiose cum ea remansit, mox capitur, et cæcatur ab hostibus. Salomon dum occupatus esset in ædificatione templi, non sentit luxuriam, sed mox recedens ab opere, persensit insultum luxuriæ, et deficiens fœmina instigante ad idola, adoravit in thalamo vitulum aureum. Vigilate ergo, fratres mei, vigilate, et nolite in otio deficere, quia nec sanctiores David, nec fortiores Samstone, nec sapientiores Salomone vos esse cognosco (S. Aug., serm. 1, ad frat. in erem.).

Olim terram inaratam cuncta ferre præcepit Deus. *Germine*, inquit, *terra herbam virentem*, et statim cuncta vernabant. Postea vero non ita; sed nostro labore jussit illa e terra produci, ut discas ob utilitatem nostram et commodum, laborem esse invecum. Ac videtur quidem pœna et supplicium esse cum audis, *in sudore vultus tui vesceris panem tuo* : re autem vera quædam est admonitio et castigatio, ac vulnenum quæ peccatum infligit medela (S. Chrysost., serm. in illud salutare Priscill.).

In istis negotiis visibilibus cor extra se spargitur, et quid de se intrinsecus agatur, obliviscitur, dum extrinsecus occupatur (S. Greg. Mag., lib. XXV Moral., c. 7).

Sicut otium mala res est, ita et operatio quæ non congruit. Igitur utrumque fugiamus, et otium et opus otio deteriorius (S. Chrysost., sup. Act. Apost., hom. 33).



## SERMON XXX.

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE  
CARÊME.

Premier dessein. — *Ceux qui sont unis au nom de Jésus-Christ; ceux qui sont unis au nom du monde.*

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'eux.  
(S. Matth., ch. XV II.)

Il n'est pas aisé de trouver en ce monde des personnes qui soient unies au nom de Jésus-Christ; et c'est pour cela qu'il est très-rare que Jésus-Christ se trouve au milieu d'elles. Il promet qu'il se trouvera au milieu de ceux qui seront unis ensemble, non d'une union humaine et extérieure, mais d'une union intérieure et divine. Lorsque deux ou trois personnes se lient ensemble, Dieu est au milieu d'eux, pourvu qu'ils aient de la piété et de la vertu, et que Jésus-Christ soit le seul fondement de leur liaison; sans cela, Dieu, bien loin d'être avec eux, est contre eux.

Il est certain que l'amitié peut être une vertu chrétienne, mais il est certain aussi qu'elle est ordinairement un vice, parce qu'elle n'est appuyée que sur des fondements païens et vicieux. Il y a des amitiés chrétiennes, et il y a des amitiés mondaines; il y a des amitiés que Jésus-Christ fait, et il y en a d'autres que le monde fait: celles de Jésus-Christ sont saintes; celles du monde sont criminelles ou du moins dangereuses: celles de Jésus-Christ sont véritables et sincères; celles du monde sont fausses et trompeuses. Faisons le portrait des unes et des autres; montrons quelles sont les amitiés chrétiennes; et découvrons quelles sont les amitiés mondaines.

Voyons premièrement qui sont ceux qui sont unis au nom de Jésus-Christ, et nous verrons ensuite ceux qui sont unis au nom du monde; et apprenons le moyen d'être véritablement amis en chrétiens.

I. Il n'y a rien dans cette vie mortelle, dit saint Bonaventure, de plus doux, de plus agréable, de plus utile qu'une amitié véritable; mais il n'y a rien aussi de plus dangereux qu'une fausse amitié: *Nihil in hac vita dulcius, nihil suavius, nihil fructuosius, amicitia bona: nihilque amicitia mala pejus, nihil damnosius: si tamen amicitia mala, amicitia dicenda est* (S. Bonavent., Serm. 10). Il est donc de la dernière importance pour notre bonheur en cette vie, de lier une véritable amitié. Or, il est certain qu'il n'y a que l'amitié chrétienne qu'on puisse appeler véritable, puisqu'elle est établie sur des principes qui la rendent sincère et éternelle. Pour faire un véritable portrait de l'amitié chrétienne, nous n'avons qu'à suivre ce que dit l'apôtre saint Paul de la charité, puisque l'amitié bien entendue n'est autre chose que la charité même: *Charitas patiens est* (I Cor., XIII). L'amitié est patiente, et comme elle a

de la complaisance pour le bien qu'elle trouve dans le prochain, quand elle y rencontre du mal, elle le souffre avec patience. Que si le mal qui se présente est un péché, l'amitié fait qu'on en gémit et que l'on désire qu'il en soit délivré, mais avec patience. Et quant aux défauts qui ne sont point des péchés l'amitié qui est patiente les couvre, les passe, les dissimule selon cet avertissement de l'apôtre: *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* (Galat., I). Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. Puisque l'amour que nous avons pour nous-mêmes, fait que nous supportons nos défauts avec patience, nous devons avoir cette même patience à l'égard de nos amis, que nous devons aimer comme nous-mêmes, selon le commandement de Jésus-Christ: *Diliges proximum tuum sicut te ipsum* (Matth., XVII). L'amitié joint la douceur à la patience *benigna est* (I Cor., XIII). Car ce serait une chose fort onéreuse à nos amis de remarquer que nous sommes obligés d'avoir de la patience pour les souffrir. C'est pourquoi la vraie amitié qui ne veut point donner de peine à personne, cache sa patience sous l'aimable voile de la douceur.

L'amitié chrétienne se détruirait elle-même entièrement, si elle était capable d'avoir de l'envie: *non œmularur* (Ibid.), puisque c'est le propre de l'amitié de faire souhaiter du bien à ses amis; au lieu que c'est le propre de la haine d'avoir de la douleur et du chagrin du bien que les autres reçoivent, et de faire tous ses efforts pour le leur ravir. L'amitié, lorsqu'elle est véritable, ne fait rien de mal à propos: *non agit perperam* (Ibid.), par la raison qu'elle est aussi lumineuse qu'elle est ardente; et qu'étant conduite par la prudence de l'esprit de Dieu, elle ne fait rien qui ne soit selon les règles de la discrétion et de la sagesse, en quoi elle est fort différente, dit saint Augustin, de l'amitié charnelle, qui n'agit jamais par raison, et qui fait toutes choses inconsidérément et par caprice: *Amicitia carnalis, nec deliberatione suscipitur, nec judicio probatur, nec regitur ratione; non modum servat, non honesta procurat, non commoda sapienter prospicit; sed ad omnia inconsiderate, indiscrete, leviter, immoderateque progreditur* (S. Aug., de Amicit. cap. 2). L'amitié n'aurait plus de douceur si elle était ambitieuse et si elle était mêlée d'orgueil: *Non instatur, non est ambitiosa* (I Cor. XIII). Elle sait que l'on est toujours disposé à se laisser vaincre à ses amis, qu'on se fait une gloire de s'abaisser au-dessous d'eux, et qu'on se fait un plaisir de découvrir en eux une infinité de bonnes qualités, qu'on loue et qu'on admire avec humilité et sans envie; et s'il arrive même que la nature ou la fortune nous aient élevés au-dessus de nos amis, la vraie amitié fait, dit saint Chrysostome, que nous descendons de cette élévation, pour nous rendre semblables et même inférieurs à eux: *Amicitia pares aut inveniunt, aut faciunt* (S. Chrysost. sup. illud Joan. Venit hora, etc.).

L'amitié qui est selon Jésus-Christ, ne cherche point ses intérêts : *Non querit quæ sua sunt* (I Cor., XIII). Un véritable ami qui donne son propre cœur, donne aisément toutes choses, et ne cherchant qu'à posséder Dieu, qui est le lieu de son amitié, il n'a pas de peine à se déposséder de quelques faibles biens temporels : *Vera illa necessitudo est et Christi glutino copulata, quam non utilitas rei familiaris, sed Dei timor conciliat* (S. Hier., Ep. 1, ad Paulin.). Cette sainte union est incapable de colère, elle ne pense point de mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, et elle ne cherche que la vérité : *Non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati* (I Cor. XIII). Elle ne réprime pas seulement la colère qui est une passion viciieuse et emportée, elle réprime encore la colère qui paraît juste, pour gagner plus aisément les cœurs. Si elle se fâche, ce n'est que lors qu'il s'agit des intérêts de Dieu; et alors un ami chrétien se met en colère de la manière que le prophète ordonne : *Irascimini, et nolite peccare* (Psal. IV). Il se met en colère et ne pêche point. et ce qui l'empêche de tomber dans le péché, c'est qu'il regarde toujours Dieu qui est le principe et le fondement de son amitié. Comme il désire toujours du bien à ses amis, il ne pense point de mal d'eux, il cherche avec soin tous les moyens de les excuser; lorsqu'il ne saurait éviter de voir en eux quelque désordre qui est trop apparent, il en détourne la vue, pour n'être point frappé d'un objet qui pourrait blesser la tendresse qu'il a pour eux. Ainsi, au lieu que la haine nous fait voir des poutres dans les yeux de nos ennemis, lors même qu'il n'y a que des pailles, l'amitié chrétienne, au contraire, nous fait voir souvent les poutres comme les pailles dans les yeux de nos amis. Ce n'est pas que nous devions être aveugles pour ne pas voir, et pour ne pas corriger les vices de nos amis; mais c'est que la charité couvre les plus grands crimes : *Charitas operit multitudinem peccatorum* (I Petr. IV). C'est, dis-je, que la charité nous fait beaucoup plus penser au remède que nous désirons, qu'au mal que nous voyons.

Lorsqu'on est uni en Jésus-Christ, on est fort éloigné de se réjouir du mal qui arrive à ses amis par l'injustice des autres, au contraire, on en fait le sujet de sa tristesse et de sa douleur. On est encore fort éloigné de cet esprit de mensonge qui fait toutes les fausses amitiés de ce monde, et l'on ne cherche en toutes ses paroles et en toutes ses actions, que la plus droite et la plus sincère vérité : *Congaudet autem veritati* (I Cor. XIII). L'on souffre tout pour ses amis, *Omnia suffert, omnia sustinet* (Ibid.), et quelque disgrâce, quelque affliction, quelque nécessité qui leur arrive, rien n'est capable de diminuer le zèle qu'on a pour eux, et l'on se ferait un plaisir de s'immoler pour leur service : *Atque multa non potuerant extinguere charitatem, nec flumina obruent illam, si desiderit homo omnem substantiam domus suæ*

*pro dilectione, quasi nihil despiciet eam* (Cant. VIII).

Enfin, pour achever le portrait de l'amitié chrétienne, disons que son propre caractère est d'être éternelle : *Charitas nunquam excidit* (I Cor., XIII). Comme elle est une même vertu avec l'amour de Dieu, elle doit avoir les mêmes qualités, et surtout celle d'aimer avec persévérance, qui est la marque la plus assurée de la divine charité. L'amitié donc voit périr toutes choses dans les amis sans périr elle-même, parce qu'elle n'y regarde que Dieu qui ne périt point. Heureux sans doute les chrétiens qui s'aiment de la sorte ! et je ne vois rien qui approche plus en ce monde de la félicité des bienheureux. Voulez-vous être le plus riche de tous les hommes, dit saint Chrysostome, ayez un ami chrétien, et votre bonheur est parfait : *Vis ditari, amicum habeas Christianum, et omnium eris ditissimus* (S. Chrysost., hom. 2, ad pop. Antioch.).

II. Si l'on considère aujourd'hui les amitiés des chrétiens, on trouvera qu'elles sont entièrement opposées aux lois que donne saint Paul, puisqu'elles ont des fondements tout différents; elles sont pleines d'impatience, d'envie, d'orgueil, d'ambition, d'intérêt, d'artifices et de mensonges; c'est ce qui fait, dit saint Chrysostome, qu'on les doit plutôt appeler des haines que des amitiés : *Odia dicenda sunt, non amicitia* (S. Chrysost. ad pop. Antioch.).

Sans entrer dans une trop longue discussion, je m'arrête à trois sortes de fausses amitiés qui régissent principalement dans le monde. Il y a des amitiés d'humeur, des amitiés d'intérêt, et des amitiés de commerce et de crime. L'amitié d'humeur n'étant fondée que sur quelques qualités humaines et passagères, elle ne peut être ardente, ni perpétuelle, elle s'évanouit à la moindre inconstance, au moindre caprice et au moindre changement d'humeur, parce qu'elle n'est point attachée à l'âme par cette racine céleste, qui seule soutient nos amitiés, et qui les rend fermes et inébranlables. Celui qui n'aime que par humeur, cesse d'aimer aussitôt qu'il reçoit quelque mécontentement; ce qui n'arriverait pas, si Jésus-Christ était le lien de son union. Car enfin, si son ami ne lui a rendu que des mépris et des injures pour de bons offices, c'est cela même qui affermira son amitié, s'il a Jésus-Christ pour objet. Tout ce qui ruine les amitiés mondaines, redouble et fortifie les chrétiennes; par la raison que l'ingratitude de ceux que nous avons obligés, nous touche de compassion, et nous engage de les secourir plus fortement, pour les faire rentrer dans leur devoir.

Les amitiés d'intérêt sont encore plus communes que les amitiés d'humeur; ce n'est plus que la fortune des gens du siècle qu'on aime, dit saint Bonaventure, et non pas les personnes : *Hodie, prohi dolor! nulli sunt amici personæ, sed multi sunt amici fortunæ* (S. Bonav., serm. 2, de sancto Thoma). Le monde est un grand théâtre où chacun fait

le personnage d'ami, l'intérêt masque tous les visages. On paraît aimer tandis qu'on espère quelque chose, dit un philosophe chrétien, mais dès lors qu'on n'attend plus rien, et qu'on n'a plus rien à craindre, de faux ami que l'on était, on devient un véritable ennemi : *Quem felicitas amicum fecit, infortunium faciet inimicum* (Boet., lib. III de *Consol. Philos.*).

Mais, ce qui nous doit faire gémir davantage, ce sont les amitiés d'intrigues et de commerces criminels; je ne parle point ici de ceux qui ne se lient ensemble que pour perdre, que pour détruire les autres, et dont l'union n'aboutit qu'à ôter les biens et la vie à ceux qu'ils oppriment par la violence. Je ne parle que de ces unions qu'on appelle des attachements innocents dans le monde, et qui se terminent néanmoins presque toujours aux plus grands péchés, et ne me dites pas que ces liaisons sont nécessaires pour avoir quelque consolation dans la vie; que devant les hommes, elles ne sont d'aucun scandale, parce que le secret en fait la plus grande douceur; et que devant Dieu, elles sont fort

innocentes, parce qu'il ne vous y paraît rien de criminel; détrompez-vous, et retenez bien cette maxime. A l'égard de ces sortes d'attachements, les plus doux troublent bientôt le repos, les plus secrets ternissent enfin la réputation, et les plus innocents blessent toujours la conscience.

Misérables! Vous vous unissez contre Dieu sur la terre, mais craignez que Dieu ne vous divise un jour contre vous-mêmes dans les enfers. Là le Seigneur se servira de ceux avec lesquels vous vous êtes joints pour l'offenser; il s'en servira, dis-je, comme d'autant de bourreaux pour vous tourmenter. Ah! si l'amitié mondaine était plus douce et plus agréable que l'amitié chrétienne, je l'excuserais; mais vous ne savez que trop par votre expérience que ces liaisons criminelles ne sont remplies que de chagrins et d'amertumes: l'homme ne peut pas vivre sans aimer, j'en conviens; aimons, mais aimons en Jésus-Christ: s'il fait notre union pendant cette vie, il la fera pendant toute l'éternité.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE

Ante omnia mutuum in vobismetipsis charitatem continentiam habentes, quia charitas operit multitudinem peccatorum (I *Pet.*, IV).

Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres; qui non diligit, manet in morte (I *Jean.*, III).

Obsecro itaque vos ego vincetus in Domino, ut digne ambuletis vocatione, quia vocati estis, cum omni humilitate et mansuetudine, cum patientia subportantes invicem in charitate (Ephes., IV).

Diligere proximum tanquam se ipsum, majus est omnium holocaustationibus et sacrificiis (Marc., XII).

Dilectio sine simulatione; charitate fraternitatis invicem diligentes (Rom., XII).

Est amicus secundum tempus suum, et non permanebit in die tribulationis; et est amicus qui convertitur ad inimitiam; et est amicus qui odium et rixam, et convicia plenudabit; est autem amicus socius mensæ, et non permanebit in die necessitatis (Eccli., VI).

Ayez avant toutes choses une charité persévérante les uns pour les autres, car la charité efface beaucoup de péchés.

Nous reconnaissons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime point, demeure dans la mort.

Je vous conjure donc moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés: pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur, et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité.

Aimer son prochain comme soi-même, est plus que tous les holocaustes et que tous les sacrifices.

Que votre charité soit sincère et sans déguisement; que chacun ait pour son prochain une affection et une tendresse vraiment fraternelle.

Il y a des gens qui ne sont vos amis qu'autant de temps que vous leur êtes nécessaire, et qui vous abandonnent lorsque vous tombez dans quelque disgrâce. Il y en a d'autres dont l'amitié se tourne bientôt en haine, en outrages, en injures: enfin, il y en a qui ne vous aiment que pour s'entretenir à vos dépens, et pour se nourrir à votre table, et qui vous fuient s'il vous arrive quelque disgrâce et quelque nécessité.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Inter quos amicos non est rerum consensio divinarum, nec humanarum plena esse potest ac vera: necesse est enim ut aliter quam oportet humana æstimet, qui divina contemnit, nec hominem recte diligere noverit, quisquis eum non diligit, qui hominem fecit (S. August., Ep. 155, Martiano).

Non vehementior est natura ad diligendum quam gratia Plus certe diligere debemus quos perpetuo nobis computamus furios, quam quos in hoc tantum sæculo (S. Ambr., de *Offic.*, lib. I, c. 7).

Beatus qui amat te, et amicum in te, et inimicum propter te (S. Aug., *Confess.*, lib. IV, cap. 9).

Solus nullum charum amittit, cui omnes in illo chari sunt, qui non amittitur (S. Aug., *ibid.*).

Non potest homini esse amicus, qui Deo fuerit infidus (S. Ambr., lib. III de *Doctr. fidei*, cap. 16).

In amicus non res queritur, sed voluntas; quia alterum ab inimicis sæpe prebetur; alterum sola charitas tribui (S. Hier., Ep. 33, ad Cast.).

Les amis qui ne conviennent pas de sentiments sur ce qui regarde Dieu, n'en peuvent pas aussi convenir entièrement, et véritablement sur ce qui regarde le monde: car il faut nécessairement que celui qui méprise les choses de Dieu, estime autrement qu'il ne doit celles des hommes, et qu'il n'ait pas un amour bien réglé pour l'homme, puisqu'il n'en a point pour celui qui a fait l'homme.

La nature n'aime pas si fortement que la grâce; car nous avons plus de raison d'aimer ceux que nous considérons comme devant vivre éternellement avec nous, que ceux qui n'y doivent être que durant la courte durée de cette vie.

Mon Dieu, bienheureux celui qui vous aime, et qui aime son ami en vous, et son ennemi pour l'amour de vous.

Celui-là seul ne perd aucun de ses amis, qui n'en aime aucun, qu'en celui qui ne se peut jamais perdre.

Quiconque est infidèle à Dieu, ne peut être fidèle à son ami.

On ne recherche pas tant dans les amis les effets extérieurs de l'amitié, que le sentiment d'affection de l'amitié même: car nous recevons quelquefois des bienfaits même de la part de nos ennemis; mais la tendresse du cœur ne peut venir que d'une amitié véritable.

Au lieu que nos amis nous entretiennent souvent dans le vice par leurs flatteries; nos ennemis, au contraire, sont souvent cause par leurs reproches que nous nous en corri-  
geons.

Sicut amici adulantes pervertunt, sic inimici litigantes plerumque corrigunt (S. Aug., lib. II *Confess.* cap. 8).

## SERMON XXXI.

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Second dessein. — *Nous sommes obligés d'instruire notre prochain et de lui donner des lumières nécessaires pour se conduire dans la voie de son salut. Nous sommes obligés de le corriger quand il est déréglé, et le remettre dans les voies de Dieu. Pour bien faire ces deux choses il faut y joindre le bon exemple.*

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum.

*Si votre frère a péché contre vous, allez le reprendre en particulier entre vous et lui (S. Matth., ch. XVIII).*

Dieu n'a point établi dans son Évangile d'obligation plus forte que celle de l'amour du prochain ; mais on eût pu douter en quoi cet amour consistait s'il ne l'eût expliqué lui-même. *Si peccaverit*, etc. Le principal effet de cet amour que je vous ordonne, dit le Sauveur, à l'égard de vos frères, est de les corriger charitablement lorsqu'ils font des fautes, et de contribuer à leur perfection.

Je trouve que tous les chrétiens sont obligés à trois choses à l'égard de leur prochain, au salut duquel ils doivent s'appliquer pour satisfaire au commandement que Dieu nous en a donné. 1° Ils sont obligés de l'instruire et de lui donner des lumières nécessaires pour se conduire dans la voie de son salut. 2° Ils sont obligés de le corriger quand il est déréglé, et de le remettre dans les voies de Dieu. 3° Pour faire bien ces deux choses, il faut y joindre le bon exemple.

I. Avant que d'établir la première proposition, je veux répondre à une objection que l'on peut faire, qui est que pour instruire les autres, il faut avoir quelque supériorité sur eux, cela est vrai, mais on doit savoir qu'il n'y a point de chrétien qui n'ait quelque supériorité sur son prochain. Il n'en est pas des hommes comme des anges, dit saint Thomas, lorsqu'une de ces intelligences est supérieure en une chose, elle l'est en toutes. Mais parmi les hommes, si l'un est supérieur par une considération, il est inférieur par une autre. Si l'un est supérieur en noblesse, l'autre est supérieur en vertu, et ainsi tous les hommes sont les supérieurs et les inférieurs les uns des autres sous différentes considérations. D'ailleurs, la loi de la charité donne de soi cette supériorité ; et dès lors que Dieu me commande d'instruire et d'aimer mon frère, il me fait son supérieur en ce qui regarde son salut.

Voici quatre raisons solides, de cette obligation que nous avons d'instruire nos frères. La première est, que Dieu ne nous donne pas les lumières que nous avons pour nous seuls, mais encore pour les autres. Comme le soleil n'a pas reçu des lumières pour lui seul, mais encore pour les communiquer à toutes les créatures, si vous ne communiquez pas les lumières que vous avez reçues du ciel, vous êtes criminel devant Dieu, vous renversez l'ordre de la Provi-

dence, et vous méritez d'en être abandonnés. La seconde raison est, qu'il y va de la gloire de Dieu. Si cette âme se perd faute d'instruction, toute la Trinité y perd quelque chose, le Père y voit son image effacée : le Fils perd le prix de son sang ; et le Saint-Esprit voit son esprit et ses grâces éteintes. La troisième raison qui vous oblige d'instruire votre prochain, c'est qu'il s'agit du plus grand de ses intérêts. Vous devez l'aimer comme votre frère ; vous êtes fils d'un même père, vous avez un même maître, et vous êtes membres d'un même chef, et ainsi son intérêt vous doit être cher. La quatrième raison, c'est votre propre intérêt, ce sont les grands profits qui vous en reviennent : car ne vous imaginez pas que la communication de vos lumières soit une perte pour vous ; vous ne perdez rien, dit saint Augustin : *Omnis res que Dei est, cum datur, non deficit ; cum possidetur, et non datur, deficit (S. Aug.)* La raison est que quand nous les donnons à notre prochain pour l'amour de Dieu, nous les remettons entre les mains de Dieu, et selon la belle parole de saint Jérôme rien ne se perd entre ses mains : *In tuto hæreditas est, quæ Deo custode servatur.* Non-seulement ce n'est pas une perte, mais il vous en revient un nouveau bien : vos lumières s'augmentent ; et Dieu vous communique ses divines connaissances à proportion que vous communiquez les vôtres à vos frères.

II. Les mêmes raisons qui nous font voir l'obligation que nous avons d'instruire notre prochain, nous persuadent celle de le corriger. Mais j'ajoute encore deux autres motifs qui doivent nous y porter. Le premier est, que par là nous faisons l'office des anges ; le second est, que nous faisons l'office de Jésus-Christ même.

Un ange retire Loth de Sodome, vous faites la même chose quand vous retirez votre frère d'une occasion de pécher. Un ange conduit Tobie, et rend la vue à son père, vous faites plus au pécheur en lui rendant la vue de l'âme. Un ange met saint Pierre en liberté, vous brisez les chaînes de votre frère en le délivrant de ses péchés. L'ange Gabriel disposa le cœur de la Vierge à recevoir le Verbe divin, vous faites le même en disposant votre frère à recevoir le Fils de Dieu dans son cœur. Un autre ange donna à manger à Daniel, et vous nourrissez votre prochain de la parole de Dieu. Enfin si nos anges gardiens nous conduisent dans toutes nos voies, n'avez-vous pas le même emploi, lorsque vous remettez ceux qui se sont égarés dans le chemin du ciel.

Mais ce qui doit beaucoup plus nous animer à nous acquitter de ce devoir, c'est que nous faisons en cela le devoir même de Jésus-Christ. Il n'est venu sur la terre que pour détruire nos péchés : *Apparuit ut peccata nostra tolleret (Joan., III)* : il n'est venu que pour sauver les hommes : *Venit venere et salvum facere quod perierat (Luc., XIX)*. Voilà le glorieux emploi de celui qui corrige son prochain. C'est, après Jésus-Christ, son second

sauveur, son second rédempteur. Et s'il ne le délivre pas, le pouvant faire, il en répondra âme pour âme. Si c'est un crime et un meurtre de ne pas donner à manger à un pauvre, *Si non pavisti, occidisti* : que sera-ce de laisser périr une âme et de la laisser tomber dans le précipice : *Tot occidimus, quot ad mortem scientes ire sinimus* (S. Aug.). Combien y en a-t-il qui se mettent en peine de corriger leurs frères ? Chacun ne dit-il pas comme Caïn : *Numquid custos fratris mei sum ego* ? Au contraire, il y en a une infinité qui damnent leurs frères, bien loin de les sauver. Mais ce n'est pas tout de corriger, il faut savoir bien corriger. Il y a deux sortes de zèle : il y a un zèle divin, il y a un zèle humain. Celui-ci fait autant de mal que l'autre est capable de faire de bien. Il faut que le véritable zèle ait trois qualités. Il faut qu'il soit savant, qu'il soit prudent et qu'il soit patient. Il ne faut pas se précipiter, ni corriger sans être bien assuré de la faute. Dieu pour nous en donner un grand exemple, lorsqu'il résolut de punir Sodome, voulut aller lui-même sur les lieux : *Descendam et videbo* (Gen., XVIII). La prudence et la patience font le véritable zèle, la prudence le commence, et la patience le perfectionne.

III. Enfin, si l'on veut que la correction réussisse, il faut y ajouter le bon exemple. Il est certain qu'il faut la probité des mœurs et la sainteté de la vie pour faire des conversions ; la raison est qu'il ne se fait point

de conversions sans grâce ; et comment communiquerez-vous l'esprit de la grâce à un pécheur, si vous ne l'avez pas vous-même ? Quelle insolence de vouloir reprendre votre frère d'un péché que vous commettez plus souvent que lui ? Osez-vous espérer que le Seigneur donne sa bénédiction à vos paroles ? Mais, au contraire, si vous pratiquez la vertu, Dieu vous donnera la grâce pour l'inspirer fort aisément : *Nulla vis major ad persuadendum quam exemplum*. Si saint Cyprien a dit que l'on apprend à commettre l'adultère lorsqu'on le voit pratiquer : *Adulterium discitur, dum videtur*, je puis dire aussi qu'on apprend la pratique de la vertu, quand on en voit des exemples : *discitur virtus, dum videtur*.

Il n'appartient pas à un malade d'entreprendre la guérison des autres malades, ni à un pécheur de corriger un autre pécheur. Il semble qu'Adam devait corriger Caïn après qu'il eut tué son frère ; mais comme il était un pécheur, il se fit justice, et il n'osa se servir du droit qu'il avait de le punir.

Conjurons donc le Seigneur de nous donner ses lumières pour instruire les autres ; sa charité pour corriger ceux qui sont dans le dérèglement ; et sa sainteté pour les fortifier par nos bons exemples, afin que nous nous réunissions tous ensemble comme les enfants d'un même père, pour le bénir à jamais dans l'éternité.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Ideoque eos qui exerrant corripis, et de quibus peccant admones, et alloqueris ut relicta malitia, credant in te Domine (Sup., XII).

Quis superponet in cogitatu meo flagella, et in corde meo doctrinam sapientiæ, ut ignorationibus eorum non parcant mihi, et non appareant delicta eorum ? ne adincrescant ignorantia meæ, et multiplicentur delicta mea (Eccli., XXIII).

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego teci vobis, ita et vos faciatis (Joan., XIII).

Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate (I Tim., IV).

Vous châtiez peu à peu et par parties ceux qui s'égarent ; vous les avertissez des fautes qu'ils font, et les instruisez ; afin que, se séparant du mal, ils croient en vous, ô Seigneur.

Qui fera sentir à mon esprit un châtement qui le corrige, et dans mon cœur des repréhensions de la sagesse, qui ne m'épargnent point dans mes fautes d'ignorance, afin qu'elles ne paraissent plus ? de peur que mes ignorances ne s'accroissent, et que mes offenses ne se multiplient de plus en plus.

Je vous ai donné l'exemple, afin que, pensant à ce que j'ai fait, vous fassiez aussi de même.

Rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté

#### SENTENCES DES PÈRES.

Declara charitatem erga peccatorem ; persuade ipsi quod consulens et curans, non traducere vultis, peccati ipsium commonefacis ; comprehende pedes ; osculare, ne erubescas, si modo vere mederi vis. Hæc et medici faciunt sæpiens difficilis ægrotos habentes (S. Chrysost., homil. 3, ad popul. Antioch.).

Si in domo Dei forte quid perversum videris ; si amicus est, admonetur leviter ; uxor est, severissime refrænatur ; ancilla est, etiam verberibus compescatur ; fac quidquid potes, pro persona quam portas ; et perficis, zelus domus tue comedit me. Nec sis frigidus, marcius, ad te solum spectans, et quasi tibi sufficiens, et dicens in corde tuo : Quid mihi est curare aliena peccata ? (S. Aug., sup. Joan., tract. X).

Tu si cæcum quidem in voragine decidentem videris, manum porrigis ; videns autem quotidie omnes præcipi tui fratres in improbam juramentorum consuetudinem, ne verbum andæ proferre. Sed dixisti semel, et non audivisti : dic igitur et bis et ter, et toties donec persuaseris. Nihil quotidie loquitur Deus, et non audimus, nec alloqui desistit : hanc tu curam imitare circa proximum, propte ea

Faites connaître à votre prochain la charité que vous avez pour lui ; persuadez-lui bien que ce n'est point pour le diffamer, mais pour le servir et le guérir que vous le reprenez de son péché. Jetez-vous à ses pieds, et n'ayez pas même honte de les lui baiser, si cela peut servir à sa véritable conversion. Les médecins en usent souvent de la sorte, quand ils ont des malades difficiles à traiter.

Quand vous voyez, dans la maison de Dieu, quelque chose de dérégulé ; si c'est un ami, avertissez-le doucement ; si c'est votre femme, corrigez-la sévèrement ; si c'est un serviteur ou une servante, réprimez-les par un châtement rigoureux ; faites tout ce que vous pourrez, selon l'état où vous êtes, et vous accomplirez cette parole de l'Écriture : *Le zèle pour votre maison n'a consumé* : mais ne soyez pas froid, lâche et indolent, ne regardant que vous seul, et comme vous suffisant à vous-même, et disant en votre cœur : Quel intérêt ai-je à guérir les péchés-d'autrui ; et ne me suffit-il pas de conserver pour Dieu la pureté de mon âme ?

Si vous voyez un aveugle prêt à tomber dans une fosse, vous lui tendez aussitôt la main ; et vous voyez tous les jours vos frères tomber dans cette damnable coutume de jurer, sans leur dire un seul mot pour les corriger. Mais, me direz-vous, je les ai repris une fois, et ils ne m'ont pas écouté. Redites-leur deux ou trois fois la même chose, et la leur répétez toujours, jusqu'à ce que vous les ayez per-

suadés de ne le plus faire. Dieu nous avertit tous les jours, et nous ne l'écoutons point ; et cependant il ne cesse pas pour cela de continuer à nous avertir. Usez-en avec le même soin envers le prochain. C'est pour cela que les hommes vivent en société, qu'ils habitent ensemble en des villes, et que nous nous assemblons dans les églises, afin que nous portions mutuellement les fardeaux les uns des autres, et que nous nous entre-corrigions de nos défauts et de nos péchés.

Faites en sorte que les infidèles soient instruits au moins par votre exemple ; n'opposez que la douceur à leur colère ; l'humilité, à leurs paroles orgueilleuses ; la prière, à leurs injures et à leurs blasphèmes ; la fermeté de votre foi, à leurs erreurs ; la modération de votre conduite, à la violence et à la brutalité de leur vie. Donnez - vous garde de les imiter ; mais plutôt montrez - vous leurs frères par votre bénignité et votre douceur, et les imitateurs de Jésus - Christ même ; en combattant à l'envie à qui souffrira le plus d'injures, le plus de fraudes, et le plus d'humiliations et de mépris.

### SERMON XXXII.

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE  
DE CARÊME.

Troisième dessein. — 1° *Qualités qui sont nécessaires pour bien donner des avis ; 2° dispositions qu'il faut avoir pour les bien recevoir.*

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripue eum inter te et ipsum solum.

Si votre frère a péché contre vous, allez le reprendre en particulier entre vous et lui (S. Matth., ch. XVIII).

Il semble que rien ne soit si aisé que d'accomplir le commandement que Dieu fait de corriger son prochain. Nous avons tous un penchant naturel à trouver à redire aux actions des autres et à les reprendre. Et si nous nous corrigeons aussi volontiers que nous corrigeons nos frères, nous serions bientôt parfaits. L'on peut dire néanmoins que ce précepte de la correction fraternelle est très-difficile, et qu'on l'accomplit très-rarement. Il y a assez de vices à corriger, et il y a assez de gens qui les reprennent ; nous vivons dans un temps où chacun est devenu le censeur de son frère ; on ne pardonne rien ; les défauts d'autrui remplissent toutes les conversations ; l'on ne parle et l'on ne s'entretient d'autre chose. Il n'y a, dis-je, que trop de gens qui corrigent et qui reprennent les vices ; mais ces sortes de corrections, bien loin d'être l'accomplissement du commandement de Dieu, sont souvent de nouveaux péchés, du moins elles sont toujours fort inutiles.

Le peu de succès de toutes les corrections vient de deux côtés : de ceux qui les font, et de ceux qui les reçoivent mal. Les uns ne les font pas bien, et les autres les reçoivent mal. Rien n'est plus difficile que de bien donner et de bien recevoir un avis. Examinons donc deux choses qui sont d'une grande instruction : 1° les qualités qui sont nécessaires pour bien donner des avis ; 2° les dispositions qu'il faut avoir pour bien recevoir des avis.

I. Pour bien donner un avis, et pour bien corriger son frère selon les règles de la charité chrétienne, il faut le faire saintement, prudemment, doucement et efficacement. 1° Il faut être saint pour rendre les autres saints ; et pour corriger le vice il faut être

conjuncti inter nos sumus, et urbes habitamus, et in ecclesiis congregamur, ut alter alterius onera portemus, ut alter alterius peccata corrigamus (S. Chrysost., homil. 16, ad popul. Antioch.).

Permitte ipsos saltem ex operibus a vobis erudiri. Sitis vos adversus iras eorum mites, adversus magniloquentiam eorum humiles ; eorum maledictis opponite vos preces, adversus errores eorum vos firmi permanete in fide, adversus efferos mores illorum vos mansueti sitis. Non studentes eos imitari ; fratres eorum inveniamur per benignitatem : imitatores autem studeamus esse : unusquisque majorem injuriam patiat, unusquisque defraudari se sinat, unusquisque contemni (S. Ignat. martyr, sup. Ep. ad Ephes.).

rempli de vertu. Il ne faut parler, il ne faut agir que par l'esprit de la charité. Si l'on découvrirait le cœur de ceux qui se mêlent si fort de reprendre et de corriger leur prochain, l'on verrait que la plupart le font ou par humeur, ou par envie, ou par ressentiment. L'homme agit ordinairement par humeur, mais principalement à l'égard des défauts de son prochain. Nous ne blâmons que les choses qui sont opposées à notre humeur et à notre naturel. Une personne ambitieuse et de grande dépense se récrie contre les avares ; un avare déclame contre un voluptueux qui se ruine en débauches : en un mot, il n'y a que les vices qui nous déplaisent et qui choquent notre humeur que nous censurons. Je ne parle point de ces gens qu'une je ne sais quelle humeur noire met dans un continuel chagrin contre tout le monde, et qui se déchainent à tout propos contre les défauts d'autrui. Il est fort visible que ce n'est qu'un effet d'un caprice emporté et d'un dépit qui part d'un cœur mal content, et qui ne cherche qu'à faire des mécontents. Le monde est plein de gens qui ne reprennent les autres que par envie : ils ne voient des défauts en leur personne que parce qu'ils y voient des qualités distinguées, et ils ne censurent un défaut en eux que parce qu'ils ont trop de vertus. Mais qui ne sait que le ressentiment cause assez souvent ce faux zèle qui fait qu'on s'emporie contre les vices de ses frères ? On se sert de Dieu pour se contenter soi-même, et l'on se venge en faisant semblant de venger le Seigneur. Celui qui n'a point l'esprit de la charité, et qui a un autre motif que la gloire de Dieu et le salut de son prochain, n'est pas propre à donner des avis, et à corriger les autres. 2° Il faut beaucoup de prudence pour bien reprendre son frère, en prenant le temps et le lieu qui sont propres pour faire réussir un bon avis. 3° La douceur et un certain air de bonté et de compassion sont encore fort nécessaires. L'on cesse d'avoir raison dès qu'on se sert de la passion pour la faire entendre ; et ce n'est pas enseigner la vertu que de l'enseigner avec colère et avec emportement.

L'Écriture nous fait remarquer que le prophète, pour guérir le roi Ezéchias, appliqua des figues sur sa plaie : *Jussit Isaias ut tollerent massam de ficis, et cataplasment su-*



*per vulnus, et sanaretur (Isaïæ, XXXVIII)*, pour nous faire comprendre que nos avertissements ne doivent avoir que de la douceur, et que la moindre aigreur les rendrait inutiles et même dangereux. Quel est le médecin qui pense à s'emporter contre un malade? Plus le mal est grand, plus il a de douceur, plus il a de bonté et de compassion.

Saint Chrysostome nous donne une admirable instruction pour nous bien conduire à l'égard de ceux que nous devons reprendre de quelque vice. Si vous voulez, dit ce Père, avertir, par exemple, un jeune débauché attaché au vice par un profane amour, commencez par louer les bonnes qualités qu'il a; quand vous avez gagné son cœur, parlez-lui en général des faiblesses de l'homme, dont personne n'est exempt. Dites-lui que sans des secours particuliers du ciel, et que si Dieu ne vous avait soutenu, vous seriez tombé dans mille désordres pires que les siens. Enfin, le cœur pénétré de compassion, entrez dans son malheur, plaignez-le, donnez-lui de l'horreur des personnes qui l'ont débauché, facilitez-lui les moyens de sortir de son état, et avec la grâce de Jésus-Christ vous le convertirez. Quelle fut l'adresse avec laquelle le prophète Nathan reprit David? A peine ce roi s'en aperçut-il, il se condamne lui-même, sans que le prophète eût besoin de le condamner de la part de Dieu. 4° La douceur ne doit pas empêcher la fermeté et l'efficacité. Lorsque le Sauveur trouva des profanateurs dans le temple, il les reprit d'abord doucement, en leur disant, ôtez toutes ces choses de ce lieu; ne faites pas de ce lieu une maison de trafic : *Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis (Joan. c. II)*. Mais voyant que cette douceur ne lui servait de rien, il fit voir une juste colère; il prit un fouet; il les frappa et les chassa honteusement. Le grand prêtre Héli reprit ses enfants; mais parce qu'il les reprit faiblement, il éprouva ce châtement terrible dont parle l'Écriture : *Idcirco juravi domui Heli quod non expietur iniquitas domus ejus victimis et muneribus usque in æternum (I Reg., III)*.

II. Voilà les qualités qu'il faut avoir pour faire une correction. Voyons les dispositions qui sont nécessaires pour la bien recevoir. Il faut recevoir un bon avis humblement, patiemment et avec un désir sincère d'en profiter pour son salut. 1° C'est une chose bien étrange que l'homme se fasse une gloire de tomber dans les plus grandes faiblesses, et qu'il se fasse une honte de les avouer. Il ne peut entendre blâmer ce qu'il fait, sans un extrême chagrin. S'il est vrai qu'il ait tant de vanité, que n'en a-t-il donc toujours; et si un orgueil secret l'empêche d'écouter les justes reproches que méritent ses péchés, pourquoi ce même orgueil ne l'empêche-t-il pas de les commettre? Mais enfin, cet orgueil qui nous empêche de recevoir une correction, est fort mal fondé. Ce n'est point une honte à

l'homme d'être pécheur, c'en est une de ne pas sortir de son péché. Mais d'y tomber, c'est une faiblesse qui est attachée à la nature humaine, et à laquelle les plus grands hommes sont sujets. Il n'y a que Dieu qui puisse se faire une véritable gloire de ne pas pécher. Et si l'homme peut se faire quelque honneur, c'est de la sincérité avec laquelle il avoue ses propres faiblesses. 2° Il n'est pas moins surprenant de voir qu'un pécheur qui a mérité de souffrir l'enfer, n'ait pas la patience qu'on lui parle en secret de ses fautes. Si Dieu l'avait fait justice, malheureux, tu brûlerais dans des flammes éternelles, et tu ne peux souffrir un avertissement charitable qui t'est donné par une personne qui ne cherche que le salut de ton âme? Quelle patience n'avons-nous point à l'égard d'un médecin qui coupe, qui tranche d'une manière très-douloureuse; nous ne disons pas qu'il n'agit que par envie, par dépit ou par haine; nous lui avons obligation du mal qu'il nous fait, et nous l'en remercions, et même nous l'en récompensons. C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que nous devons nous comporter à l'égard de ceux qui ont la charité de nous avertir de nos défauts. 3° Il y a bien des gens qui, avec une bien-séance politique, reçoivent un avertissement avec humilité et avec patience; mais ce n'est que pour s'attirer la réputation de bien recevoir les avis d'un ami. On ne pense à rien moins qu'à s'en servir pour se corriger; on s'en sert souvent pour mieux cacher et déguiser ses vices dans la suite, et rarement pour faire son salut. Il me semble que plusieurs personnes me disent qu'il est donc fort inutile de faire des corrections, puisqu'on en use si mal, et qu'elles ne servent de rien; mais cette excuse ne les justifiera pas.

Dieu qui ne sait que trop que ses inspirations et ses saints avertissements ne nous serviront de rien, ne laisse pas de nous les donner à tout moment. Faites toujours votre devoir de votre côté; si votre frère est un ingrat, Dieu ne le sera pas.

Le Sauveur nous avertit que, par un avis sage et chrétien, vous gagnerez l'âme de votre frère : *Lucratus eris fratrem tuum (Matth. XVIII)*. Vous ferez par une bonne parole ce que Jésus-Christ n'a fait que par tout son sang; vous racheterez une âme de l'enfer; s'il vous en coûtait du sang, vous auriez toujours tort de vous excuser, mais il ne vous en coûtera que quelques paroles.

Prenez garde, dit le Seigneur par le prophète Ezéchiel, votre frère périra, et je vous demanderai compte de son sang : *Ipse impius in iniquitate sua morietur, sanguinem autem ejus de manu tua requiram (Ezech., c. XXX)*. Evitons l'effet de cette terrible menace, soyons les sauveurs de nos frères. Contribuons à leur salut, afin qu'ils contribuent à notre gloire et à notre récompense dans le ciel.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Quid vides festucam in oculo fratris tui, et trabem in oculo tuo non vides? aut quomodo dicis fratri tuo : sine, et jeciam festucam de oculo tuo : hypocrita, eice primum

ORATEURS SACRÉS. XII.

Pourquoi voyez vous une paille dans l'œil de votre frère, lorsque vous ne vous apercevez pas d'une poutre qui est dans votre œil? Ou, comment dites vous à votre frère :

(Vingt-huit.)

Laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, lorsque vous avez vous-même une poutre dans le vôtre? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et après cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère.

Celui qui se retire de la discipline, tombera dans l'indigence et l'ignominie; mais celui qui reçoit de bon cœur les corrections, sera élevé en gloire.

L'homme qui méprise avec une tête dure celui qui le reprend, tombera tout d'un coup par une chute mortelle, et il ne guérira jamais.

Celui qui rejette la correction, méprise son âme; mais celui qui se rend aux réprimandes, possède son cœur.

La marque d'un méchant homme est de haïr les réprimandes; mais celui qui craint Dieu, rentrera en lui-même et se corrigera, quand on le reprendra.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Si nous voulons reprendre ceux qui font mal, commençons à le faire par nous-mêmes: voulez-vous corriger votre prochain? Rien ne vous est plus proche que vous; pourquoi en aller chercher d'autres bien loin? Vous êtes toujours présent à vous-même.

C'est aux parfaits à ne haïr dans les pécheurs que leurs péchés, à les aimer comme étant hommes, et lorsqu'ils sont obligés de les châtier, à ne le pas faire par un emportement de colère; mais avec une modération de justice; et seulement de crainte que la douceur de l'indulgence ne nuise davantage au pécheur que la rigueur de la peine.

Quel dérèglement! quelle injustice! Nous nous lâchons contre ceux qui nous guérissent, et nous n'avons que de la complaisance pour ceux qui sont la cause de notre perte.

Il n'arrive que trop souvent que plus on veut corriger certains gens, plus ils deviennent méchants; leur orgueil fait qu'ils ne peuvent souffrir qu'on les reprenne, et ils en viennent même jusque là, de railler ceux qui leur donnent des avis, et de leur imposer de faux crimes, pour se venger de ce qu'ils reprennent leurs vices véritables.

#### SERMON XXXIII.

##### POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

**Premier dessein.** — *Ily a trois sortes de personnes auxquelles l'hypocrisie d'autrui est préjudiciable; les uns tirent avantage de l'hypocrisie d'autrui; les autres se scandalisent de l'hypocrisie d'autrui; les autres se laissent surprendre à l'hypocrisie d'autrui. Il faut détromper les uns et les autres.*

Irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram. Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias, dicens: Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.

*Vous avez rendu inutile le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites que vous êtes, Isâie a bien prophétisé de vous, quand il a dit: Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi (S. Matth., XV).*

Il semble que ces paroles de mon texte doivent m'engager à parler aujourd'hui contre l'hypocrisie, qui n'est pas moins le péché des chrétiens que des pharisiens; mais le Seigneur me donne une autre pensée, qui sera peut-être plus utile à l'édification des âmes: je ne combattrai point l'hypocrisie, je veux, au contraire, attaquer ceux qui la combattent, ou plutôt ceux qui, sous prétexte de la combattre, se mettent eux-mêmes en danger de tomber dans d'autres péchés. Je veux considérer l'hypocrisie, non pas en elle-même, mais hors d'elle-même; non pas dans son principe, mais dans ses suites; non pas dans les hypocrites, mais dans ceux qui voient les hypocrites: en un mot je veux réclifier les mauvaises conséquences qu'on tire de l'hypocrisie des autres.

trahem de oculo tuo, et tunc videbis eicere festucam de oculo fratris tui (S. Matth., VII).

Egestas et ignominia ei qui deserit disciplinam: qui autem acquiescit arguenti, gratificabitur (Prov., XIII).

Viro qui corripientem dura cervice contemnit, repentini ei superveniet interitus, et eum sanitas non sequetur (Ibid., XXIX).

Qui abjicit disciplinam, despicit animam suam: qui autem acquiescit increpationibus, possessor est cordis (Ibid., XV).

Qui odit correptionem, vestigium est peccatoribus, et qui timet Deum, convertetur ad eor suum (Eccli., XXI).

Corripiamus, sed prius nos; proximum vis corrîpere? nihil est tibi te ipso propinquius: quid is longe? te habe ante te (S. Aug. Hom. V).

Perfeetorum est ut non oderint in peccatoribus nisi peccata, ipsos autem homines diligant: et eum vindicant, non vindicant acerbitate sævitæ, sed moderatone justitiæ, ne ipsa rehxatio peccanti, plus noceat peccatori, quam pœna vindictæ (Idem, cap. XVII, cont. Adimant. Manich.).

Mira perversitas! medicanti irascitur, qui non irascitur sagittanti (S. Be. n., Serm. XXX, sup. Cant.).

Fit plerumque, ut eum iniqui correpta in se mala defendere conantur, ex verecundia peiores fiant, et sic in sua defensione superbiunt ut quædam vitia contra vitam corripientis exquirant, qui cum vera invenire nequunt, fingunt (S. Greg. Mag., lib. X, Moral. c. III).

Il y a trois sortes de personnes à qui l'hypocrisie d'autrui peut être préjudiciable: les uns tirent avantage de l'hypocrisie d'autrui; les autres se scandalisent de l'hypocrisie d'autrui; les autres se laissent surprendre à l'hypocrisie d'autrui. Ceux qui prennent avantage de l'hypocrisie des autres, sont les impies et les libertins; ceux qui se scandalisent de l'hypocrisie des autres, sont les gens de bien; et ceux qui se laissent surprendre à l'hypocrisie des autres, sont les faibles et les imprudents. Tous trois se croient bien fondés et excusables devant Dieu, mais tâchons de détruire leur erreur. Montrons aux libertins qu'ils n'ont point droit de se prévaloir de l'hypocrisie d'autrui. Montrons aux justes qu'ils n'ont pas droit de se scandaliser de l'hypocrisie d'autrui. Enfin, montrons aux simples qu'ils ne sont pas excusables devant Dieu de se laisser surprendre à l'hypocrisie d'autrui.

I. C'est de tout temps que les libertins et les impies ont prétendu tirer avantage de l'hypocrisie et de la fausse dévotion. Si vous voulez savoir quel a été le secret de leur politique, il suffit de vous expliquer une belle remarque de Guillaume, évêque de Paris, dans cet excellent discours où il traite cette matière, et où il ramasse tout ce qui se peut dire de plus solide et de plus judicieux. Les libertins, dit-il, ne manquent jamais de se prévaloir de la fausse piété, ou pour se persuader qu'il n'y en a point de véritable, ou s'il y en a, pour avoir droit de la décrier; ou enfin, pour la rendre suspecte et pour éluder les reproches qu'elle leur fait de leur libertinage. Le premier artifice des libertins

est de vouloir se persuader qu'il n'y a point de véritable dévotion ; car, comme l'impie est déterminé à être impie, il voudrait que les autres lui fussent semblables ; et se connaissant méchant, il se fait une joie de se flatter que ceux qui paraissent gens de bien, ne le sont pas plus que lui : parce que l'hypocrisie des faux dévots semble appuyer son sentiment, il s'attache à cette vraisemblance ; et comme on ne peut douter qu'il n'y ait des hypocrites, il conclut d'abord que tous le peuvent être, et ensuite il se persuade que tous les gens de bien le sont. Les personnes les plus régulières ne valent pas mieux que lui dans son idée, et toute la différence qu'il met entre eux et lui, est qu'ils savent mieux se déguiser et se cacher, et il dit que s'ils évitent quelques péchés grossiers, ils en ont de plus spirituels, et ne pouvant les accuser de débauches, il se fait une consolation de croire qu'ils ont un orgueil secret qui rend toutes leurs actions criminelles ; et ainsi, nonobstant toute l'exactitude de leur vie, il a l'arrogance de croire qu'il est moins coupable qu'eux, parce que s'il est méchant, il est sincère, au lieu que les autres paraissent ce qu'ils ne sont pas. Voilà l'artificieuse précaution des libertins, qui va à détruire l'idée de la véritable piété, et à faire croire que ce qu'on appelle ainsi est un fantôme spécieux et un être imaginaire qui ne se trouve point parmi les hommes.

Si les libertins sont obligés d'avouer qu'il y a parmi les chrétiens une piété solide, ils prennent le parti de la combattre et de la décréditer à l'occasion des affectations hypocrites des faux dévots ; ils la tournent en ridicule, ils attribuent à la véritable dévotion les imperfections de la fausse ; ils font retomber sur les vertus chrétiennes toutes les railleries qu'on fait de l'hypocrisie, et par ce second artifice, en décréditant les vertus, ils autorisent leurs vices. Enfin, il suffit aux libertins que la véritable dévotion soit suspecte, pour pouvoir éviter les reproches qu'elle leur fait. C'est pour cela qu'ils s'attachent si fort à faire remarquer les hypocrisies d'autrui, afin que, faisant soupçonner partout du déguisement en matière de religion, les personnes zélées n'osent les reprendre et les censurer. C'est sans doute la plus grande des iniquités, dit saint Grégoire le Grand, de vouloir faire passer tous les autres pour méchants, afin d'être méchant plus sûrement et sans scrupule : *Gravis est iniquitas quando is qui perversus est, ostendere alios perversos molitur ; ut inde minus malus appareat, quod alios sanctos non esse docuerit* (S. Greg. Mag. lib. XII Moral. cap. 25). Dieu ne te jugera pas, impie ! sur l'apparence des autres, il te jugera sur tes propres actions et sur le témoignage de ta propre conscience ; il ne s'agit pas d'éclater les reproches des hommes, il s'agit d'éviter les châtimens dont Dieu te menace. Tu peux tromper les hommes, tu peux te tromper toi-même, mais tu ne peux pas tromper Dieu.

II. Il ne faut pas s'étonner, si les impiés prennent avantage de l'hypocrisie, pour se

confirmer dans leur impiété, puisque les véritables chrétiens s'en font même un sujet de scandale : *Ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi* (Matth., XXIV). Ce scandale qui naît de l'hypocrisie d'autrui cause pour l'ordinaire trois pernicieux effets dans les justes : 1° Il leur imprime une crainte servile de passer pour hypocrites et pour faux dévots ; et cette crainte leur est un obstacle aux devoirs les plus essentiels de la religion ; 2° Il fait naître en eux un dégoût de la véritable dévotion, à cause du malheur qu'elle a d'être exposée au soupçon des hommes ; 3° Il les jette dans un abattement de cœur, qui les porte insensiblement à quitter le parti de Dieu, plutôt que de souffrir les railleries qu'on fait d'eux.

Je dis en premier lieu que cette crainte servile est la chose du monde la plus lâche et la plus blâmable. En effet, quoi de plus honteux que de se régler sur le caprice d'autrui, d'être réduit à se déguiser, lorsqu'on pratique le bien, et de n'être à Dieu qu'autant qu'il plaît aux autres ? Peut-il y avoir une servitude plus grande ? Cependant c'est celle de la plupart des chrétiens. Lorsque saint Augustin parle des philosophes et des sages du paganisme, il dit que leur condition les rend les plus malheureux de tous les hommes, parce que, connaissant le vrai Dieu, ils n'ont pas la liberté de lui rendre le vrai culte ; et qu'une crainte basse les oblige d'adorer des bêtes. Telle est la condition de ces lâches chrétiens, qui se font un honteux esclavage des lois du monde ; et qui pour ne pas déplaire aux hommes, n'oseraient plaire à Dieu : ne craignez rien quand vous faites bien, dit le grand Augustin, ne vous mettez pas en peine si on vous regarde : il vous importe peu que les hommes vous voyent et vous censurent, pourvu que Dieu soit honoré : *Nolite timere quando facitis bene, ne timeat alter ; nam videat alter, modo Deus laudetur* (S. Aug. tract. 8, sup. Ev. Joan. ; Lactant. Firm. lib. II, de divin. Inst. cap. 3). S'il est vrai que la crainte ne doit point entrer dans l'âme du sage : *Timiditas in sapiente esse non debet* ; à plus forte raison ne doit-elle pas entrer dans l'âme du chrétien, dont la profession doit être de ne craindre que Dieu sur la terre : car cette crainte conduit insensiblement au dégoût de la vraie dévotion, par la raison, dit saint Bernard, qu'il n'y a personne au monde plus méprisé que les hypocrites ; et comme nous avons tous un certain fonds d'amour-propre qui nous fait haïr jusqu'à l'ombre du mépris ; pour éviter le moindre soupçon d'hypocrisie, nous en venons jusque-là que de nous dégoûter et de nous retirer enfin de la véritable piété. Ce dégoût est la chose du monde la plus mal fondée. Vous dites que le malheur de la véritable dévotion est d'être exposé aux soupçons, et que c'est ce qui vous en éloigne, et moi je dis avec saint Jérôme, que c'est cela même qui doit vous en approcher et vous inspirer du zèle pour la conserver. Si il y a quelque chose au monde qui vous oblige à prendre les intérêts de la dévotion, c'est

liberté que les hommes se donnent de la soupçonner, parce que c'est à vous à détruire ces soupçons, c'est à vous à convaincre les autres par vous-même et par votre propre exemple, que quoique les mondains en pensent et en disent, il y a des dévots sincères, qui adorent Dieu en esprit et en vérité. C'est à vous à convaincre les libertins et à leur faire avouer malgré l'emportement de leur passion, qu'il ne tient qu'à eux d'être gens de bien, puisqu'il se trouve des chrétiens qui, dans un même état et dans une même condition qu'eux, évitent le péché et pratiquent une solide vertu. Direz-vous qu'il y a trop à souffrir en prenant le parti de la piété? Hélas! on se fait un mérite dans le monde de souffrir quelque chose pour ses amis, lorsqu'ils sont persécutés; et lorsque Dieu est abandonné et persécuté, on se fait une honte de soutenir son parti. Ah misérable! si Dieu t'avait traité de la sorte, quand tu étais abandonné de toutes les créatures, où en serais-tu maintenant?

III. S'il n'y avait point de simplicité dans le monde, il n'y aurait point d'hypocrisie, parce que l'hypocrisie ne subsiste que par la simplicité d'autrui. L'hypocrite renoncerait à ce qu'il est, s'il ne s'assurait qu'il y a des esprits faibles et simples, qui sont capables d'être surpris et qui en effet se laissent surprendre. C'est par là, dit Gerson, que les hérésiarques ont fait des progrès si prodigieux: ils affectaient un extérieur édifiant; ils condamnaient les moindres relâchements; ils ne parlaient que de sévérité et de mortifications; au seul mot de réforme, ces loups travestis en brebis se faisaient suivre des simples, qui donnaient d'abord dans les apparences trompeuses. Ce qui est arrivé dans l'Eglise à l'égard de la vérité, arrive tous les jours, dans la société des hommes, à l'égard de la justice. Qu'un homme artificieux ait

une méchante cause et qu'il se serve du voile de la dévotion, il trouvera la justice favorable, il rencontrera des patrons puissants qui porteront ses intérêts, et qui, sans considérer aucune chose, croiront rendre service à Dieu en le protégeant hautement. Qu'un homme ambitieux cache ses desseins sous le spécieux prétexte de piété, il trouvera des gens, lesquels, surpris par son hypocrisie, l'élèveront au plus haut rang, quelque indigne qu'il en soit, et qui se feront une vertu de favoriser son orgueil et de seconder ses plus criminelles intentions. Enfin, qu'un homme hypocrite exerce les plus cruelles vexations, qu'il pousse ses vengeances jusqu'aux derniers excès, il se trouve des faibles qui consacrent ses violences et qui justifient ses emportements les plus visibles. C'est un dévot, c'est assez; ainsi l'hypocrisie imposant à la simplicité des autres, les engage dans l'injustice.

Mais quelle précaution apportera-t-on pour se défendre des artifices de l'hypocrisie? Jésus-Christ nous a donné des règles assurées pour les éviter. La première est que la marque de la véritable sainteté est la soumission et l'obéissance à l'Eglise; la seconde est que, sans humilité, il n'y a point de véritable vertu. Sur ces deux principes, il vous sera aisé de ne vous pas laisser surprendre à l'hypocrisie, car on peut dire, comme une chose très-certaine, qu'il est impossible que l'hypocrisie puisse subsister avec la soumission à l'Eglise et avec l'humilité chrétienne. L'hypocrisie contrefait toutes les vertus, mais elle ne saurait longtemps contrefaire la soumission et l'humilité: ce sont des vertus qui lui sont trop directement opposées. Eclaircz-nous, ô mon Dieu! du milieu des ténèbres de cette vie, faites-nous connaître les fausses et les véritables vertus, afin d'éviter les unes et de pratiquer les autres.

#### SENTENCES DE L'ECRITURE.

Ne soyez point rebelle aux sentiments de la crainte de Dieu, et ne vous approchez pas de lui avec un cœur double. Ne soyez point hypocrite devant les hommes, et ne vous perdez pas vous-même par votre déguisement. Vous vous êtes approché du Seigneur avec malice, et votre cœur est plein d'artifice.

Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu.

Celui qui cache sa haine sous une apparence feinte, verra sa malice découverte dans l'assemblée publique.

L'extérieur, le visage, les manières et la conduite d'un homme le font enfin connaître, si l'on y prend bien garde.

Les hypocrites et les trompeurs provoquent la colère de Dieu, et ils n'oseront le prier, lorsqu'ils seront tombés dans le malheur.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Les méchants se servent de toutes choses pour faire le mal.

Souvent la faiblesse nous empêche de faire pénitence, lorsqu'il y a juste sujet de la faire selon la coutume de l'Eglise: d'autant que la honte est une certaine appréhension de déplaire aux hommes, lorsque l'estime des hommes plaît davantage que la justice, par laquelle chacun s'humilie dans la pénitence.

Quelle profession et quel genre de vie que vous embrassiez, préparez-vous à trouver dans votre chemin des cœurs doubles et dissimulés; autrement vous serez surpris de rencontrer ce que vous n'attendiez pas; et cette surprise vous troublera, et peut-être même vous fera tomber.

Ne sis incredibilis timori Domini, et ne accesseris ad illum duplici corde. Ne fueris hypocrita in conspectu hominum, et non scandalizeris in labiis tuis. Quoniam accessisti maligne ad Dominum, et cor tuum plenum est dolo et fallacia (*Eccli.*, I).

Nihil est opertum quod non revelabitur: et occultum quod non scietur (*Matth.*, X).

Qui operit odium fraudulenter, revelabitur malitia ejus in concilio (*Prov.*, XXVI).

Ex visu cognoscitur vir, et ab occurso faciei cognoscitur sensatus amictus corporis, et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de illo (*Eccli.*, XIX).

Simulatores, et callidi provocant iram Dei, neque clamabunt, cum vincti fuerint (*Job.*, XXXVI).

Mali omnia in malum vertunt (*S. Greg. Mag., sup. septimum Psal. penit.*).

Ipsa penitentia, quando digna est secundum morem Ecclesie ut agatur, plerumque infirmitate non agitur: quia et pudor timor est displicendi, dum plus delectat hominum æstimatio quam justitia, qua se quisque humiliat penitendo (*S. August. de Fide, Spe, et Charitate, c. 82*).

Ad quicumque professionem converteris, para te pati fictos: alioquin invenies quod non sperabas, et deficies, aut perturbaberis (*Idem, sup. Psal. XXXVI*).

Sæpe riens niteas pergere in Deum, concussa in ipso itinere trepidat; et non inplet propositum, ne offendat eos quibuscum vivit, alia bona peritura et trãseuntia diligentes (S. August. sup. Psal. VI).

Plerumque impii tantum valent irrisionibus suis, ut infirmos homines de Christi nomine erubescere faciant (S. August., *ibidem*).

Duo in hyperitis agnoscuntur, unum fons, alterum foris; intus quidem purum malum, foris bonum simulatum (S. Greg. Mag., *lib. VI, in I Reg, c. 2*).

### SERMON XXXIV.

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÈME.

Second dessein. — 1° *La liberté de la loi de l'Évangile est opposée à l'esclavage de la loi du monde*; 2° *la douceur de la loi de l'Évangile est opposée à la rigueur de la loi du monde*; 3° *la sainteté de la loi de Jésus-Christ est opposée à l'impureté de la loi du monde*.

Quare et vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram?

*Pourquoi vous-mêmes violez vous le commandement de Dieu, pour suivre votre tradition (S. Matth., ch. XV)?*

Voici l'accomplissement des souhaits du prophète qui demandait à Dieu, que le mal que les méchants ont désiré aux autres leur arrivât, et qu'il les fit tomber dans le précipice qu'ils creusaient aux autres : *Qui fodit foveam, incidet in eam (Eccli. X)*, et que les peines qu'ils voulaient leur attirer retombassent sur leurs têtes : *Et in verticem ipsius iniquitas ejus descendit (Psal. VII)*. Il ne faut qu'aller à notre Évangile pour voir l'accomplissement de ces menaces. Les Juifs reprochent au Fils de Dieu que ses disciples transgressaient les traditions des hommes, et il leur fait voir qu'ils sont eux-mêmes infiniment plus coupables, puisqu'ils vioient les commandements de Dieu.

Ce que le Fils de Dieu dit aux Juifs, ne le puis-je pas dire aux chrétiens : *Quare transgredimini, etc. (Matth. XV)*, puisqu'ils veulent mettre, aussi bien que les Juifs, les lois du monde en la place de celles de Dieu? Pourvu qu'on vive seulement selon le monde et selon ses règles, on ne se met pas en peine de suivre les règles de l'Évangile; il n'y a cependant rien de si opposé que les lois du monde et celles de l'Évangile. En voici trois grandes oppositions : 1° la liberté de la loi de l'Évangile est opposée à l'esclavage de la loi du monde; 2° la douceur de la loi de l'Évangile est opposée à la rigueur de la loi du monde; 3° la sainteté de la loi de Jésus-Christ est opposée à l'impureté de la loi du monde.

I. On se trompe lorsqu'on s'imagine que c'est perdre la liberté que de se soumettre à l'Évangile. Il est aisé de faire voir que la volonté de l'homme n'est jamais plus libre que lorsqu'elle est soumise à la volonté de Dieu : *Voluntas nunquam magis libera quam cum est magis ancilla (August.)*. Dans la nature les choses ne sont jamais dans un état plus doux que lorsqu'elles sont dans l'ordre. Le corps n'est jamais plus tranquille que lorsqu'il est soumis à l'empire de l'âme, d'au-

L'âme qui s'efforce de s'avancer vers Dieu, se trouve souvent si ébranlée et si chancelante dans ses voies, qu'elle n'accomplit pas ses bons desseins, de crainte de choquer des personnes avec qui elle a à vivre, qui n'aiment que les biens passagers et périssables.

Les railleries des impies sont quelquefois si puissantes sur les esprits des personnes faibles, qu'elles les font rougir de mener une vie digne du nom de Jésus-Christ.

Il est aisé de reconnaître deux choses dans les hypocrites, l'une au dedans, et l'autre au dehors; au dedans un véritable mal, et au dehors un faux bien.

tant que c'est l'ordre du corps d'être inférieur à l'âme; et dès lors qu'il voudra sortir de cette dépendance, il ne sera plus libre, mais il sera dans un état violent : ainsi l'âme n'est jamais plus tranquillement que lorsqu'elle est plus soumise à Dieu, d'autant que c'est l'ordre de l'âme d'être assujettie aux lois de Dieu; et si elle ne veut pas être dans un état inquiet et violent, elle n'a qu'à sortir de cette soumission et de cette dépendance. *Voluntas nostra vaga, instabilis, inquieta*, dit saint Prosper : la volonté de l'homme est inconstante, vague et inquiète; elle ne peut être fixée ni mise en repos que par la loi de Dieu, qui la met dans l'ordre : c'est un enfant qui ne peut marcher que lorsqu'il est soutenu par sa mère, et qui ne fait aucun pas que selon sa conduite. Si un frénétique avait de la raison, il ne se plaindrait pas de ce qu'on le lie. Tous les pécheurs sont des frénétiques qu'il faut lier, dit saint Augustin : *Mala febre phrenetici*. Il faut que la loi de Dieu empêche votre frénésie et qu'elle arrête la révolte de vos passions. Qu'appelle-t-on mettre un homme en liberté dans le monde? N'est-ce pas le tirer de prison, et le délivrer des mains des bourreaux qui le tenaient dans les chaînes? La loi de Dieu fait cela : elle délivre un pécheur de la captivité où ses passions le tiennent, et elle rompt mille chaînes qui l'empêchaient d'agir.

Mais considérons quel est l'esclavage de la loi du monde, afin que par la comparaison on remarque la liberté des enfants de Dieu. Je distingue trois sortes de chaînes dans le monde, avec l'apôtre saint Jean : les chaînes de l'ambition, les chaînes de l'avarice, et les chaînes de la volupté. Il ne faut ici que de l'expérience pour porter une très-grande compassion à tous les captifs du monde. Jamais les martyrs de Jésus-Christ ont-ils plus souffert qu'un ambitieux? Tous les tourments que souffrait saint Paul avec plaisir, un ambitieux les souffre avec rage : *In periculis latronum, periculis in falsis fratribus (II Cor. XI)*. Toutes ces souffrances conviennent parfaitement à un homme vain qui s'immole pour la gloire. Les captifs de Jésus-Christ n'ont tout au plus des chaînes qu'à l'égard du corps; ils ont l'esprit libre dans la prison, et l'âme va jusque dans le ciel, lorsque le corps est dans les fers; mais un ambitieux a l'esprit encore plus captif que le corps. Mais qui pourrait expliquer l'esclavage de la volupté? Il n'y a qu'à entendre parler ceux qui gémissent sous la tyrannie de cette passion, pour être persuadé de leur misère. Ils ne parlent que de liens, que de chaînes, que de captivité. Le voluptueux, dit saint Chrysostome, est une image

des damnés ; il souffre un double martyre comme eux : 1° Un martyre intérieur, 2° un martyre extérieur. Le martyre intérieur consiste dans les dépités, dans les désirs brûlants et dans un désespoir continuel ; le martyre extérieur consiste dans les fureurs, dans les larmes et dans mille accidents cruels que cause cette passion. Les chaînes de l'avaricieux ne sont pas moins cruelles. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur quelqu'un d'eux pour en être persuadé.

II. Il y a une seconde opposition, c'est que la loi du monde est pleine de rigueur. La loi de l'Évangile est remplie de douceur pour deux raisons : 1° c'est une loi d'amour ; 2° elle donne la force et la facilité d'accomplir ce qu'elle commande. Il suffit de dire que c'est une loi d'amour, pour nous convaincre que c'est une loi de douceur : *Plenitudo legis est dilectio* (Rom. XIII). Aimez, et rien ne vous sera difficile. Plus il y a d'obstacles à l'amour, plus il y a de douceur. Dès qu'on aime, rien ne nous coûte. C'est ce qui a fait dire au Sauveur que son joug est doux et son fardeau léger : *Jugum meum suave, et onus meum leve* ; 3° La loi de Jésus-Christ donne elle-même la facilité de faire ce qu'elle ordonne. C'est un poids que saint Augustin compare aux ailes d'un oiseau : il semble que les plumes sont un fardeau ; mais si vous les ôtez, cet oiseau ne pourra plus voler : *Tolle onus, non volabit* (S. Aug.) : il sera obligé de ramper contre terre. Si vous lui rendez les plumes, alors il s'élèvera vers

le ciel : *Redde onus et volabit* (*Ibid.*). Tel est le fardeau de Jésus-Christ ; ses commandements sont semblables aux plumes des oiseaux : *Talis est sarcina Christi* (*Ibid.*), c'est un poids qui donne de la légèreté et de l'agilité. Les plumes portent les oiseaux beaucoup plus que les oiseaux ne les portent ; ainsi, les commandements de Dieu nous portent plus que nous ne les portons : *Portantur et portant* (*Ibid.*). Au contraire, la loi du monde est une loi cruelle par une raison opposée. Sa loi est une loi de haine et de tyrannie ; et comme l'amour rend toutes choses douces, la tyrannie et la haine rendent toutes choses rigoureuses et insupportables. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe dans le monde, pour être témoin des cruautés qu'y souffrent ces mondains.

III. Enfin, la loi de Jésus-Christ est sainte, et celle du monde est toute corrompue : *Lex Domini immaculata, convertens animas* (Psal. XVIII). Elle n'a point d'autre but que d'inspirer la vertu et de détruire le péché. La loi du monde a deux vues contraires, qui sont de détruire la vertu et de faire régner le péché. Il faut être à Dieu ou au monde ; il n'est pas possible d'être à l'un et à l'autre tout ensemble.

Ah ! mon Dieu, qui pourrait balancer entre vous et un fourbe, qui ne fait rien que pour nous tromper ? Le monde et ses inutiles vanités sont-elles à comparer à un Dieu et à une éternité ?

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

L'enfant qui gardera la parole, ne tombera point dans la perdition.

Ceux que la justice de Dieu aura abandonnés, reconnaîtront que rien n'est plus salutaire que la crainte de Dieu ; qu'il n'y a rien de plus doux que d'accomplir la loi du Seigneur, et que c'est une chose fort glorieuse que de suivre un si grand maître.

L'amour que nous avons pour Dieu consiste à garder ses commandements, et ses commandements ne sont point pénibles.

Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.

L'attention à observer les lois de Dieu est l'affermissement de la parfaite pureté de l'âme.

Verbum custodiens filius extra perditionem erit (*Proo.*, XXIX).

Agnoscent qui derelicti sunt, quoniam nihil melius est quam timor Dei ; et nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini, gloria magna est sequi Dominum (*Eccl.*, XXIII).

Hæc est charitas Dei, ut mandata ejus custodiamus, et mandata ejus gravia non sunt (1 *Joa.*, V).

Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum, et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris (S. *Math.*, XI).

Custoditio legum consummatio incorruptionis est (*Sap.*, VI).

#### SENTENCES DES PÈRES

Où est le péché il ne peut y avoir de liberté.

La seule véritable liberté est de n'être point esclave du péché.

Heureux est celui qui acquiert la véritable liberté au service de Jésus-Christ ; et malheureux celui qui se rend esclave en voulant être libre selon le monde.

Il est bien plus avantageux d'être libre sous l'apparence de captivité, que d'être captif sous l'apparence de liberté.

La loi du Seigneur n'est qu'amour.

Il est hors de doute que la loi accusera ceux qui ne la gardent pas, et qu'elle sera pour eux un juge inexorable

Nulla est libertas, ubi est culpa (S. *Greg. Mag.*, lib. XV *Moral.*, cap. XII).

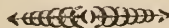
Sola apud Deum libertas est, non servire peccatis (S. *Hier.*, Ep. XIV, ad *Clementium*).

Beata voluntas est, quæ serviendo comparat libertatem ; misera servitus quæ generat libertatis excessum (S. *Chrys.* *Sermone de eo quod David dicit, quis sum ego?*).

Melius est sub specie captivitatis vivere liberi, quam sub specie libertatis esse captivi (*Salo.*, lib. V, de *gubern. Dei*).

Lex Dei est charitas (S. *Aug.*, lib. de *Spiritu et Littera*, cap. XVII).

Nemo dubitaverit legem esse accusatricem eorum qui instituti sunt ; imbecillitatis et lapsuum peccatorumque nostrorum judicatricem (S. *Cyrill.* *Alex.*, lib. III, *Glaphr.* in *Genesim*).



## SERMON XXXV.

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE  
DE CARÈME.

Premier dessein : — *La peine que Jésus-Christ prend pour chercher le pécheur ; la joie qu'il a quand il le trouve.*

Jesus fatigatus ex itinere, sedebat hic supra fontem.

*Jésus étant fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine pour se reposer (S. Jean, ch. IV).*

Voici proprement le grand chef-d'œuvre de la miséricorde de Dieu sur la terre, et jamais nous n'avons eu plus de sujet de dire avec le prophète : *Etenim misericordia tua ante oculos meos (Psal. XXV)*. C'est présentement, Seigneur, que votre miséricorde se montre tout entière à mes yeux. Ce fut en la première année de sa prédication que Jésus-Christ opéra ce grand miracle de la conversion de la Samaritaine, lorsque après avoir célébré la fête de Pâques à Jérusalem, il passa de la Judée dans la Galilée pour éviter l'envie que les pharisiens concevaient déjà contre lui. Ce fut donc en chemin qu'il passa par la Samarie et qu'il s'arrêta auprès de la ville capitale de cette province, qui était la ville de Sichar que Jacob, en mourant, avait donnée à son fils Joseph. Il y avait proche cette ville une fontaine qu'on appelait la fontaine de Jacob, parce qu'apparemment Jacob l'avait fait creuser. Ce fut sur le bord de ces eaux, symbole admirable de la douceur de la grâce ; ce fut, dis-je, sur le bord de cette fontaine que Jésus-Christ attendit cette célèbre pécheresse de Samarie pour la convertir. Je n'entre point, Seigneur, dans les secrets profonds de votre justice et de votre miséricorde ! Pourquoi abandonnâtes-vous les Juifs pour aller instruire une étrangère ? Pourquoi laissez-vous périr tant de personnes pour en sauver une ? Ce sont des mystères que j'adore ; mais enfin quelque grands que soient mes péchés, je ne puis m'empêcher d'en espérer le pardon, voyant aujourd'hui ce grand exemple de votre miséricorde : *Quam magna misericordia Domini et propitiatio illius convertentibus ad se (Eccl. XVII)* !

Je remarque deux choses dans notre Évangile : la première, que le Sauveur prit une peine extrême pour chercher la Samaritaine, en sorte même qu'il était fatigué du chemin : *Jesus fatigatus ex itinere* ; la seconde, il témoigna une grande joie lorsqu'il l'eut trouvée, ce qui nous est assez marqué par le long entretien qu'il prit plaisir d'avoir avec elle. C'est ainsi qu'en use Jésus-Christ envers tous les pécheurs, il n'y a point de peines qu'il ne souffre pour les chercher, et il n'y a point de joie qu'il ne témoigne lorsqu'il les a trouvés. La peine que Jésus-Christ prend pour chercher le pécheur. La joie qu'il a quand il le trouve. Voilà deux des plus consolantes vérités de notre religion.

I. Pour mieux comprendre quelle est la miséricorde de Dieu, tâchons de concevoir combien l'homme est indigne de cette miséricorde ; disons avec le roi prophète : *Quid*

*est homo quod memor es ejus (Psal. VIII)* ? Qu'est-ce que l'homme, et comment pouvez-vous vous abaisser jusqu'à penser à lui ? Soit qu'on considère l'homme dans l'ordre de la nature ou dans l'ordre de la grâce, c'est un monstre toujours horrible aux yeux de Dieu. Si on l'envisage dans l'ordre de la nature, ce ne sont que ténèbres dans son esprit, ce n'est que dérèglement dans son cœur, que désordres dans ses passions, que douleur, qu'infirmité dans son corps ; et c'est néanmoins sur ce misérable que vous voulez bien jeter les yeux ! *Et dignum ducis super hujusmodi aperire oculos tuos (Job. XIV)* ! Si on le regarde dans l'ordre de la grâce, le péché le rend abominable ; il n'a rien qui ne mérite toute la haine de Dieu ; et c'est néanmoins sur lui, Seigneur, que vous répandez toute votre miséricorde ! *Et dignum ducis super hujusmodi aperire oculos tuos !* O bonté ! ô compassion divine ! s'écrie le grand saint Augustin : qu'admire-rais-je ici davantage ? ou l'indignité de l'homme ou la miséricorde de Dieu ! *Venit pius Deus, venit pro pietate et bonitate sua, venit querere et salvum facere quod perierat. Quæsit et invenit, et humeris suis reportavit ad caulas gregis. Pius Dominus et vere multum pius pastor, o charitas ! o pietas ! quis audivit talia ! quis super tanta misericordia viscera non obstupescat (S. Aug. in Medit.)* ? Dieu savait bien que les hommes, ne sentant que trop leur indignité et leur misère, ne pourraient jamais s'imaginer qu'il s'abaissât jusqu'à avoir de la bonté pour eux ; c'est pourquoi, pour les rassurer, il leur promet avec serment qu'il ne souhaite rien davantage que leur salut : *Vivo ego, dicit Dominus, nolo mortem peccatoris, sed ut magis convertatur et vivat (Ezech.)*. Si nous avons de la peine à croire les promesses de Dieu, dit saint Jérôme, croyons du moins ses serments : *Jurare se dicit, ut si non credimus promittenti Deo, credamus saltem pro nostra salute juranti (S. Jer. in hæc verba)*. Mais qu'est-il besoin d'un serment pour nous convaincre de la miséricorde de Dieu, notre propre expérience ne nous en persuade-t-elle pas assez ? Ne sommes-nous pas nos propres témoins, dit saint Bernard, et notre conscience, qui sent ses péchés et qui les connaît, ne nous avertit-elle pas à tout moment que la miséricorde de Dieu nous arrache sans cesse à sa justice et nous empêche de périr ? *Profecto misericordie Dei est, quod non sumus consumpti. Qui nos ? Nos perjuri, nos adulteri, nos homicida, nos raptores, purgamenta utique mundi hujus. Consulite conscientias vestras, fratres, et videbitis, quia ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia (S. Bern., serm. I de Adv.)*. C'est maintenant que nous voyons accomplir cet oracle de Salomon. La Sagesse éternelle est sortie du ciel pour annoncer à toute la terre une éternelle miséricorde, et pour inviter tous les hommes à recevoir la grâce et l'esprit de Dieu : *Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam, in capite turbarum clamitat, in foribus portarum*

*urbis profert verba sua, dicens : convertimini ad correctionem meam, et proferam vobis spiritum meum (Prov. 1).*

Si la miséricorde que Dieu a pour les hommes ne lui coûtait rien, ce serait un moindre prodige ; mais ce qui est inconcevable, c'est qu'il cherche les pécheurs en souffrant des peines infinies : *Fatigatus ex itinere, sedebat hic supra fontem (Joan., IV)*. Le Fils de Dieu est cet époux divin qui cherche nos âmes, lesquelles il regarde comme ses épouses, en courant à travers les collines et les montagnes les plus rudes : *Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles (Cant., II)*. Que signifient ces collines et ces montagnes, sinon les travaux où il s'est exposé et les douleurs qu'il a souffertes pour notre salut ? Il n'y a point de figure, point de forme que sa miséricorde ne lui ait fait prendre pour convertir les pécheurs ; quelque immuable qu'il soit, dit saint Pierre Chrysologue, il s'est tourné, il s'est changé de toutes les manières pour les gagner. Tantôt c'est un roi qui les attire par ses grandeurs, tantôt c'est un sacrificeur qui se sacrifie lui-même pour eux, tantôt c'est un pasteur qui va chercher ses brebis égarées au milieu des buissons, des épines et des forêts les plus dangereuses : *Tibi ergo rex, tibi sacerdos, tibi sacrificium, tibi pastor, tibi totum factus est qui fecerat totum. Et qui sibi nunquam, tibi toties immutatur. Propter te varias monstratur in formas, qui manet unica majestatis in forma (S. Petr. Chrysol., serm. XXIII)*. Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, a eu bien raison d'appeler toute la vie de Jésus-Christ un cours de patience : *Cum absolvisset Jesus cursum patientiæ (Cyrill. catech.)*. En effet, depuis le premier moment de sa naissance jusqu'au dernier soupir de sa vie, ce n'a été qu'une patience et qu'une souffrance continuelles. C'est ce qu'il avait dit par la bouche du prophète Isaïe : *Servire me fecisti in peccatis tuis, præbuiisti mihi laborem in iniquitatibus tuis (Isaïa XLIII)*. Ah ! pécheur, que tes péchés m'ont coûté de peines et de douleurs ! Dieu n'eût aucune peine dans la création de l'homme, mais il en a eu infiniment dans la rédemption du pécheur. Il y a autant de différence entre la création et la rédemption de l'homme, dit un saint Père, qu'il y en a entre parler et souffrir. La création ne coûta rien à Dieu, parce qu'il ne fallut que parler ; mais dans la rédemption de ce même homme, Dieu même fut obligé de souffrir : *Tanta est differentia inter dicere et facere, quanta fuit inter creare et recreare. Creatio facilis, quia verbo, imo sola voluntate; sed recreatio difficilis, quia per passionem et mortem (S. Ant. de Padua, serm. IV de Pass.)*. La parole ne suffit pas pour une si grande action, il faut qu'un Dieu même donne tout son sang ; là il ne commande pas, mais il obéit ; là il n'agit pas en maître, mais en esclave ; là il ne donne pas la vie, mais il reçoit la mort. C'est donc avec raison qu'il nous dit lui-même qu'il a cherché les pécheurs avec une infinité de travaux ; *Præbuiisti mihi laborem*

*in iniquitatibus tuis (Isa., XLIII)*. Ah ! mon Dieu, s'écrie le sage Idiot, si je me dois tout à vous parce que vous m'avez créé, que ne vous dois-je pas pour m'avoir formé une seconde fois, en me délivrant d'une éternelle mort ? Pour me former la première fois, vous ne prononçâtes qu'une parole ; mais pour me donner une seconde vie, par votre sainte grâce, non-seulement vous avez beaucoup parlé, non-seulement vous avez fait des choses miraculeuses, mais vous avez encore souffert des tourments incroyables : *Si totum me debeo tibi, quia me fecisti, ad magis amandum sum tibi obligatus, quia refecisti; nam semel dicendo me fecisti; sed reficiendo, et dixisti multa, et fecisti mira, et pertulisti dura, nec tantum dura, sed et indigna*. Saint Chrysostome fait une belle réflexion sur ces paroles de l'Écriture, où l'esprit prophétique nous fait entendre que le Fils de Dieu cherchait les hommes, comme un chasseur cherche sa proie : *Orietur stella ex Jacob, et prædabitur filios Seth (Num., XXIV)*. Considérez, dit ce Père, toutes les peines que prend un chasseur, à peine prend-il aucun moment de repos ; il s'expose à mille périls dans les forêts, il court de tous côtés, il jeûne, il souffre la faim et la soif, et très-souvent il lui en coûte la vie. Admirable figure de la vie de Jésus-Christ sur la terre, ce divin chasseur des âmes, si l'on peut parler de la sorte ! telles étaient les peines qu'il souffrait pour le salut des pécheurs. Heureux, disait Origène, heureux ceux qui sont la proie du Sauveur, heureux ceux qui se trouvent dans ses liens, et qui peuvent dire avec saint Paul qu'ils sont les prisonniers de Jésus-Christ : *Utinam et me captivum habeat semper Christus Jesus, et me ducat in prædam suam, et ego tenear ejus vinculis alligatus, ut et ego dici merear vinculus Jesu Christi, sicut Paulus de semetipso gloriatur (Origen., hom. XVIII, in Num.)*.

II. Le Sauveur témoignait assez la joie qu'il avait de trouver les pécheurs, lorsqu'il disait à ses disciples qu'il avait une viande délicieuse à manger qui leur était inconnue : *Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis (Joan., IV)*. Et voyant qu'ils ne pouvaient comprendre quelle était cette viande, il leur dit que ce n'était autre chose que le désir qu'il avait de sauver les hommes : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus (Ibid.)*. Il appelle le salut des hommes une viande délicieuse pour lui, pour nous faire entendre que le salut d'une seule âme lui donne autant de joie que donnent ordinairement les plus grands festins. L'Évangile remarque qu'aussitôt que saint Matthieu fut converti par Jésus-Christ, il lui fit un grand festin dans sa maison : *Et fecit ei convivium magnum in domo sua (Luc, V)*. Pourquoi, dit saint Chrysostome, ce festin est-il appelé grand ? C'est sans doute parce qu'il y avait dans cette compagnie plusieurs publicains et plusieurs pécheurs : *Grande convivium fuit, quia fuere publicani convivæ, nullum cibum dulciorem Christo apponent, quam publicanos si convertantur (S. Chrys. in hæc verba)*. Les pharisiens s'étonnaient de



ce que le Sauveur mangeait avec les publics, mais il leur répondit que c'étaient les pécheurs qu'il cherchait, et non pas les festins : *Veni vocare peccatores ad pœnitentiam* (Luc., V). C'était sans doute dans cette vue, dit saint Bernard, que le Fils de Dieu disait par le prophète roi, qu'il mangeait la cendre comme du pain : *Cinerem tanquam panem manducabam* (Ps. CI). Cette cendre est la pénitence des pécheurs, qui est à ce divin Sauveur comme un pain délicieux : *Cibus ejus pœnitentia mea, et cibus ejus salus mea, cibus ejus ego ipse. An non cinerem tanquam panem manducat? Ego quia peccator sum, cinis sum, ut manducet ab eo* (S. Bern., serm. LXXI, in Cant.). C'était assurément des pécheurs qu'il parlait particulièrement, lorsqu'il disait qu'il faisait son plus grand plaisir de demeurer avec les hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov., VIII). Parce que, comme il le dit lui-même, il n'est pas venu pour les justes, mais pour les

pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores* (Luc., V).

Le démon se fait une joie de courir de tous côtés pour pervertir les hommes : *Circuit quærens quem devoret* (I Pet., V). Le Fils de Dieu, au contraire, se fait un plaisir d'aller de tous côtés pour les convertir : *Et circuitabat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum* (Matth., IX). Voudrions-nous donner de la joie au démon plutôt qu'à Jésus-Christ, qui n'a souffert les douleurs les plus cruelles que pour nous procurer une éternelle joie ? Dieu se fait un plaisir de nous chercher et de nous trouver. Hélas ! malheureux que nous sommes, nous nous faisons un plaisir de le fuir : quel épouvantable aveuglement ! nous cherchons un cruel ennemi qui fait tous ses efforts pour nous surprendre et pour nous perdre, et nous fuyons un Sauveur qui ne cherche qu'à nous secourir et à nous sauver !

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Convertimini itaque, peccatores, et facite justitiam coram Deo, credentes quod faciet vobiscum misericordiam suam; ego autem et anima mea in eo lætabimur (Tob., XIII).

In umbra alarum tuarum sperabo, donec transeat iniquitas (Psal. LVI).

Parcis omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas (Sap., X).

Pius et misericors est Deus, et remittit in die tribulationis peccata : et protector est omnibus exquirentibus se in veritate (Eccli., II).

Secundum magnitudinem ipsius, sic misericordia illius cum ipso est (Ibid.).

Ne dicas, miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserabitur; misericordia enim et ira ab illo cito proxima, et in peccatores respicit ira illius (Eccli., V).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Dominus miseretur, castigat, hortatur, custodit; et doctrina mercedem ex redundanti quadam copia nobis regnum cœlorum promittit : hunc solum fructum percipiens ex nobis, quod salvi sumus (S. Clem. Alex., admonit. ad gent.).

Non est tyrannicæ voluntatis Deus, non præduræ pertinaciæ arhiter; sed qui rationem habeat infirmitatis humanæ. Neque qui hos demutabilis naturæ promptissimos lapsus secundum indemutabilis substantiæ suæ inflexam constantiam metiatur; sed justus et moderatus tantum ab homine expectet, quantum meminere humanæ licere naturæ (S. Hilar. in Psal. CXLII).

Non Deus rapit humanorum criminum occasiones, neque tanquam infirmitatis nostræ nescius, ipsam illud ad pœnam erroris et peccati nostri tempus invadit : sed dissimulat et differt, et pœnitentiæ solatium dilatione ultionis expectat, suavem se omnibus præstans, dum per misericordiæ et justitiæ modum, temperandæ severitatis indulgentiæ se reservat. Hoc in Deo præcipuum, hoc in potente laudandum; non eorum fecisse quia potens est; non annum astris temperasse quia sapiens est; non hominem amississe quia vita est; sed misericordem esse quia justus est, sed miserantem esse quia Deus est. *Memoriam abundantia suavitatis tuæ eructabant, et justitiam tuam exultabant* (Idem in Ps. CXLIV).

*Misericors Dominus et justus.* Ubique scriptura miserationibus Dei justitiam conjungit; nos plane erudiens quemadmodum nec misericordiæ Dei sine judicio, nec judicium sine misericordia sit : sed cum miseretur, etiam cum judicio miserationes suas iis qui digni sunt admovent; et cum judicat, commensuratur quoque nostræ infirmitati judicium inferat, benignitatis erga nos affectu potius, quam

Convertissez-vous, pécheurs, et menez une vie juste devant Dieu, dans la confiance qu'il vous fera miséricorde, et mon âme mettra en lui toute sa joie.

J'espérerai sous l'ombre des ailes de votre protection, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée.

Vous êtes indulgent envers tous, parce que tout est à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes !

Dieu est plein de bonté et de miséricorde ; il pardonne les péchés au jour de l'affliction, et il est le protecteur de tous ceux qui le cherchent dans la vérité.

Autant que le majesté de Dieu est élevée, autant est grande sa miséricorde.

Ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié du grand nombre de mes péchés, car son indignation n'est pas moins prompte que sa miséricorde, et sa fureur éclate sur les pécheurs.

Dieu nous fait miséricorde, il nous châtie, il nous exhorte, il nous conserve, et par une bonté surabondante, il nous promet le royaume des cieux pour récompense d'avoir embrassé sa doctrine, ne recevant aucun fruit de tous ses soins, que le plaisir de nous sauver.

Dieu n'agit pas en tyran envers les hommes, et ne les juge pas avec une dureté inexorable; mais il considère leur faiblesse, et ne mesure pas sur l'immutabilité de sa substance divine, la fragilité et l'inconstance de leur nature; mais étant aussi juste et aussi modéré qu'il est, il ne demande de l'homme que ce dont il sait que sa nature est capable.

Dieu ne se sert pas toujours de l'occasion des crimes des hommes afin de les perdre, et n'observe pas pour cela le moment où ils tombent dans l'erreur et dans le péché, comme s'il ignorait quelle est la faiblesse de leur nature; mais il dissimule souvent leurs fautes, et diffère de les punir, pour leur donner temps par ce délai, de chercher le remède et le soulagement de leurs maux dans la pénitence. Ainsi il donne à tous des marques insignes de sa douceur, lorsque tenant une conduite modérée entre la miséricorde et la justice, il se réserve le pouvoir de tempérer sa sévérité par son indulgence. C'est ce que je trouve en Dieu de plus grand; et c'est ce que je loue et que j'admire dans sa puissance : non pas d'avoir formé le ciel, comme étant puissant, non pas d'avoir réglé l'antée par le cours des astres, comme étant sage; non pas d'avoir animé l'homme, comme étant la vie; mais d'être miséricordieux étant juste; d'être élément étant roi; d'être patient étant Dieu; et c'est ce que comprennent ces paroles d'un psaume : *Ils raconteront l'excès de votre douceur, et élèveront par leurs louanges votre justice.*

*Le Seigneur est miséricordieux et juste.* L'Écriture joint en tous lieux la justice de Dieu à sa miséricorde, pour nous apprendre qu'il n'exerce point l'une sans l'autre; de sorte que lors même qu'il fait miséricorde, il la fait avec quelque justice à ceux qu'il en juge dignes; et lorsqu'il fait justice, il la mesure et la proportionne en quelque sorte à notre faiblesse, en tempérant ses châtements par

sa bonté, et ne nous châtant pas par une punition qui égale la gravité de nos crimes.

Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne se peut justifier devant vous. Car quelle espérance nous resterait-il, si le Seigneur nous voulait juger en Dieu, et s'il exigeait de nous une pureté qui pût entrer en quelque comparaison avec la sienne : et des hommes mortels peuvent-ils prétendre de se justifier devant lui ? eux qui, par la nature de leur corps ou par les mouvements toujours flottants et incertains de leurs âmes, sont remplis tantôt de colère, tantôt de douleur, tantôt de cupidité, tantôt d'ignorance et tantôt d'oubli ; qui sont exposés à tant de nécessités et de chutes ; et tous les jours menacés d'un très-cruel et très-puissant ennemi, savoir le démon qui nous tend des embûches continuelles, et nous poursuit jusqu'à la mort.

### SERMON XXXVI.

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Second dessein. — *L'amour de Dieu à l'égard des pécheurs est : 1° Un amour de compassion ; 2° un amour de condescendance ; 3° un amour de libéralité.*

Si sçires donum Dei.

Si vous connaissiez le don de Dieu (S. Jean, ch. IV).

Le grand Augustin expliquant l'évangile de ce jour dit qu'il n'y a point de paroles qui ne soient des mystères : *Verba plena mysteriis et graviora sacramentis* (S. Aug.). En effet considérez ce qui s'y passe, et vous verrez une figure de ce qui se fait aujourd'hui dans le christianisme. La compassion qu'eut Jésus-Christ pour la Samaritaine, laquelle il alla chercher avec tant de peine, ne marque-t-elle pas la bonté qu'il a de chercher les plus grands pécheurs pour les ramener à leur devoir ? Cette soif qu'il eut signifie le désir ardent qu'il a de nous sauver. Et les grâces qu'il fit à cette femme, nous témoignent qu'il est tout prêt à nous en donner autant, si nous voulons en faire un bon usage.

Je remarque trois sortes d'amour en Jésus-Christ pour la Samaritaine. 1° Un amour de compassion ; 2° un amour de condescendance ; 3° un amour de libéralité. Il eut de la compassion pour sa misère, il eut de la condescendance pour son infirmité, il eut de la libéralité pour son indigence : grand sujet de consolation pour les plus grands pécheurs ! 1° Dieu a de la compassion pour leur misère ; 2° il est plein de condescendance pour leur infirmité et leur faiblesse ; 3° il a de la libéralité et même de la profusion pour leur indigence. Amour de compassion, amour de condescendance, amour de libéralité. Voilà trois sortes d'amour que Dieu a pour les pécheurs.

I. Il est certain, que Dieu a une éternelle et nécessaire haine pour le péché, rien ne lui est plus opposé. Dieu est une puissance absolue, et le péché n'est que faiblesse. Dieu est une sagesse infinie, et le péché est une folie. Dieu est une bonté parfaite, et le péché est une pure malice. Mais quoique Dieu ait une haine implacable pour le péché, il a néanmoins un amour infini pour les pécheurs. Saint Augustin en apporte une belle raison. Il y a deux choses, dit ce Père, à considérer dans le pécheur ; il y a l'ouvrage de Dieu, et il y a l'ouvrage du démon ; l'ou-

vrage compensationne nos peccetens (S. Basil. sup. Ps. CXIV).

Et non intres in iudicium cum servo tuo, quia non iustificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Quid enim spei est, si iudicari nos secundum Deum velit, si ad comparationem sui vitæ nostræ innocentiam postulat ; iustificari autem in conspectu Dei quis viventium potest ? Cui ira, cui dolor, cui cupiditas, cui ignorantia, cui oblivio, cui casus, cui necessitas, vel per naturam corporis, vel per motum animæ semper fluctuatis admixta sit ? cui et quotidie gravissimus hostis imminet, diabolus videlicet animæ insidians, eamque ad interitum persequens (S. Hilar. in Psal. CXLII).

vrage de Dieu est l'objet de son amour : *Nihil odisti eorum quæ fecisti* (Sap. XI), et l'ouvrage du démon et du péché est l'objet de sa haine. Saint Chrysostome en apporte une autre raison. Il dit que le péché met dans le pécheur deux funestes qualités : 1° une grande malice ; 2° une grande misère. Une grande malice, puisqu'il attaque la majesté infinie de Dieu ; une grande misère, puisqu'il prive l'âme de toutes sortes de biens ; et si d'un côté, ajoute ce Père, la malice du pécheur attire la colère de Dieu, sa misère de l'autre attire sa bonté et sa miséricorde. C'est aussi la pensée de saint Bernard : *Abyssus miseriæ abyssum misericordiæ invocat* (S. Bernard.). Plus on est misérable, plus on touche la miséricorde divine.

Il y a trois choses dans la miséricorde selon saint Augustin : 1° un sentiment de compassion ; 2° la volonté et le désir de soulager ; 3° le pouvoir de retirer de la misère. L'on peut avoir ce mouvement de compassion sans la volonté de soulager, et l'on peut avoir cette volonté sans le pouvoir ; mais il n'en est pas de même de la miséricorde de Dieu à l'égard du pécheur : outre cette compassion tendre, il a toujours le pouvoir et le désir de le soulager. Avant l'incarnation Dieu pouvait bien soulager notre misère ; mais il n'avait pas ce sentiment de compassion. Il fallait qu'il se fit homme pour avoir un cœur sensible comme le nôtre, et c'est ce cœur sensible qu'il a pris dans le chaste sein de Marie. Dieu réforme l'homme encore avec plus de bonté qu'il ne le forma ; et s'il se servit de sa toute-puissance pour le tirer de l'abîme du néant, il se sert de toute sa miséricorde pour le tirer de l'abîme du péché. Il fait même plus d'effort pour l'un que pour l'autre. Dans la création il ne trouva point de résistance : le néant de la nature obéit incontinent : *Dixit et facta sunt* (Psal. XXXII) ; mais il trouve beaucoup de résistance dans le cœur du pécheur. Le péché est un néant, mais c'est un néant rebelle et armé contre Dieu : *Nihilum rebelle et armatum contra Deum* (Tertull.). Il faut qu'il se serve de toute la force de la grâce pour le chasser.

Dieu pour nous témoigner cette tendre compassion qu'il a pour les pécheurs, prend dans l'écriture tantôt le nom de Père, tantôt le nom de Pasteur, et tantôt celui d'Epoux ; mais ce qui me paraît surprenant, est que sous le nom d'Epoux il a de la compassion dans une occasion où les meilleurs Epoux n'auraient que de la fureur. Il compare l'âme

du pécheur à une femme tendrement aimée de son époux et qui néanmoins s'abandonne à une infinité d'adultères ; et malgré ses noires infidélités, il promet de la recevoir avec autant de bonté qu'auparavant : *Revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te* (Jerem. III). Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que l'homme vous a fait pour avoir tant d'amour et tant de tendresse pour lui : *Quid est homo quod memor es ejus, quid apponis erga eum cor tuum* (Psal. VIII ; Job. VII) ? Ne cherchons point des exemples de cette compassion dans Adam et dans les plus grands pécheurs : cette femme de Samarie est un exemple assez consolant pour nous. C'était une femme des plus débauchées, infidèle, idolâtre et adultère ; mais plus elle est criminelle, plus Jésus-Christ a de compassion pour sa misère.

II. Il n'a pas moins de condescendance pour son infirmité, et c'est ce qui nous marque l'amour de condescendance qu'il a pour tous les pécheurs. Le pécheur fait trois choses : 1° Il s'éloigne de Dieu, *me dereliquerunt fontem aquæ vivæ* (Jerem. II). 2° Il s'en éloigne en prenant des chemins fort difficiles, *lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles* (Sap. V) ; 3° Il ferme les oreilles à la voix de Dieu qui le rappelle : *Vocavi et renuistis* (Prov. I). Que fait Dieu ? 1° Il se rapproche du pécheur qui s'éloigne, et il le va chercher ; 2° il se fatigue lui-même et il prend les chemins les plus difficiles pour le retrouver : *Fatigatus ex itinere* (Joan. IV) ; 3° il l'appelle avec plus de force pour se faire entendre à lui. Quelle bonté ! quelle condescendance !

Le prophète dit que Dieu avance à pas de géant pour chercher le pécheur : *Exultavit ut gigas ad currendam viam, a summo cælo egressio ejus* (Psal. XVIII). C'est un pasteur qui va chercher une brebis égarée au travers des ronces et des épines : rien ne peut l'arrêter ; et plus elle s'égaré, plus il marche, plus il avance pour la ramener. Mais ne

cherchons point de figures. Nous voyons la vérité dans la Samaritaine : Jésus-Christ quitte son pays pour l'aller chercher ; il se fatigue en chemin, il se lasse, il souffre en l'attendant, il témoigne par une soif mystérieuse l'impatient désir qu'il a de la sauver ; il ménage son cœur ; il entre dans ses inclinations ; il y fait entrer secrètement les mouvements divins de sa grâce ; il ne se rebute point de la résistance qu'elle fait ; et il veut bien même lui avoir obligation en lui demandant de l'eau dans le même temps qu'il lui offre le paradis. Il fait encore tout cela tous les jours pour toi, ô trop insensible pécheur ; pourras-tu toujours ne pas aimer un Dieu qui a tant d'amour pour toi ?

III. Il suffirait pour prouver la libéralité de Dieu envers les pécheurs, de dire qu'il leur a donné son propre Fils : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. III), puisqu'en leur donnant son Fils, il leur a tout donné. Mais j'ajoute qu'il n'y a point de moment auquel les trois adorables personnes de la Trinité ne soient toutes prêtes à se donner au plus infâme de tous les pécheurs, s'il le veut. Le Père est prêt à contracter une étroite amitié avec lui et à s'unir à lui d'une manière indissoluble et éternelle. Le Fils est prêt à entrer corporellement dans son cœur et à s'incorporer avec lui par le sacrement de communion, et le Saint-Esprit est à la porte de son cœur et souhaite d'y demeurer éternellement comme dans son temple. Si la foi ne nous assurait de toutes ces choses, pourrions-nous, ou plutôt oserions-nous jamais les croire ?

Assez, grand Dieu ! et trop longtemps vous avez souffert mon ingratitude. Puisque votre amour vous oblige de vous donner vous-même à une misérable créature, je ne veux plus vous refuser mon cœur. Acceptez-le, Seigneur, je vous prie et le rendez digne de vous par vos saintes grâces.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Misereris omnium, quia potes et dissimulas peccata hominum propter penitentiam ; diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti : nec enim odians aliquid constituisti aut fecisti (Sap., II).

In charitate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans (Jerem., XXXI).

Ob hoc quod omnium Dominus es, omnibus te parcere facis (Sap., XII).

O quam bonus et suavis est, Domine, Spiritus tuus in omnibus ! ideoque eos, qui exerrant, partibus corripis, et de quibus peccant, admones et alloqueris : ut relicta malitia credant in te, Domine (Sap., XII).

In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium unigenitum suum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. In hoc est charitas non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris. In hoc perfecta est charitas Dei nobiscum, ut fiduciam habeamus in die judicii (1 Joan., IV).

Vous avez compassion de tous les hommes, parce que vous pouvez tout, et vous dissimulez leurs péchés, afin qu'ils fassent pénitence ; car vous aimez tout ce qui est, et vous ne hâissez rien de tout ce que vous avez fait, puisque si vous l'aviez haï, vous ne l'auriez point créé.

Je vous ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu compassion de vous, et je vous ai attiré à moi.

Vous êtes indulgent envers tous, parce que vous êtes le Seigneur de tous.

O Seigneur, que votre Esprit est bon, et qu'il est doux dans toute sa conduite ! C'est pour cela que vous châtiez peu à peu et par parties ceux qui s'égarer, et que vous les instruisez, afin que se séparant du mal, ils croient en vous, ô Seigneur.

C'est en cela que Dieu a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; c'est en cela que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés. C'est en cela que consiste la perfection de notre amour envers Dieu, afin que nous ayons confiance au jour du jugement.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Quomam poterit explicari sermone quam benigna, quam liberalis, quamque gratuita fuerit, Domine, patientia et miseratio tua super me ? Ego peccabam, et tu dissimula-

Qui pourrait expliquer, ô mon Dieu, quelle est votre patience et votre compassion pour moi ? Je tombais dans le péché, et vous le dissimulez ; je retombais, et vous ne

me punissiez point : je prolongeais mon iniquité, et vous prolongiez votre miséricorde.

Dieu vous aime et vous hait, pécheur ! il hait votre péché, et il aime votre personne. Il aime ce qu'il a mis en vous, et il hait ce que vous y avez mis vous-même.

La grâce de Dieu prévient le pécheur, afin qu'il devienne juste ; et elle accompagne le juste de crainte qu'il ne devienne pécheur ; elle prévient l'homme aveugle pour l'éclairer, et elle suit celui qui voit, afin de lui conserver la lumière. Elle prévient celui qui est tombé, afin de le relever ; et elle suit celui qui ne l'est pas pour l'empêcher de tomber.

La charité de cet héritier divin est si grande pour les hommes, qu'il a bien voulu les avoir ici pour ses cohéritiers et partager avec eux son héritage, s'estimant plus riche en le partageant, que s'il était seul à le posséder.

Admirez l'extrême bonté de Dieu ! il reçoit nos désirs comme une chose de grand prix. Il recherche notre amour avec ardeur pour lui ; il reçoit comme un bienfait la demande que nous lui faisons de ses bienfaits : il a plus de joie de nous donner, que nous n'en avons de recevoir ce qu'il donne. Prenons seulement bien garde de n'être pas trop indifférents, ni trop bornés dans nos prétentions et nos souhaits ; et ne lui demandons jamais de petites choses, et qui soient indignes de sa divine magnificence.

### SERMON XXXVII.

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Premier dessein. — *Trois sortes de personnes s'excusent de pratiquer la méditation chrétienne : les indévots disent qu'ils n'y sont pas obligés, les ignorants disent qu'ils ne le peuvent, et les gens occupés disent qu'ils n'en ont pas le temps. 1° Il est aisé de confondre les uns et les autres : en montrant aux indévots qu'ils sont indispensablement obligés de pratiquer l'exercice de la méditation ; 2° en montrant aux ignorants que rien n'est plus aisé que la méditation ; 3° en montrant aux gens occupés qu'ils ont toujours assez de temps pour vaquer à la méditation.*

Auferite ista hinc, et nolite facere domum Patris mei, domum negotiationis.

Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père, une maison de trafic (S. Jean, ch. II).

Le temple dans lequel le Fils de Dieu entra, après qu'il fut arrivé à Jérusalem, devait sans doute attirer le respect des Juifs, puisque, selon la remarque de notre évangile, il y avait quarante-six ans qu'on travaillait à le rendre superbe et magnifique : *Quadraginta et sex annis ædificatum est templum hoc* (Joan., XII). Hérode, sous le règne duquel Notre-Seigneur était né, avait fait commencer ce temple si magnifique, à la place de celui qui avait été bâti du temps de Zorobabel, au retour de la captivité d'Égypte, et il ne fut achevé que sous l'empire de Néron. Mais quelque respect qu'imprimât le seul aspect de ce temple, les Juifs ne laissèrent pas de le profaner par un trafic indigne, de sorte que Jésus-Christ fut obligé de leur reprocher qu'ils faisaient de la maison de son Père le lieu d'un commerce profane : *Nolite facere domum Patris mei, domum negotiationis*. Le Sauveur du monde nous donne lieu de parler ici d'un temple spirituel dont le matériel n'est que la figure, puisqu'il se donne à lui-même le nom de temple : *Ilud*

bas : non me continebam a sceleribus, et tu a verberibus abstinebas : prolongabam ego multo tempore iniquitatem meam, et tu, Domine, pietatem tuam (S. Bern. in suis sentent.)

Deus odit, et amat ; odit tua, amat te ; odit quod fecisti, amat ipse quæ fecit (S. Aug. in Manuali, cap. XX).

Misericordia Dei prævenit impium, ut fiat justus ; subsequitur justum, ne fiat impius ; prævenit cæcum ut lumen quod non invenit, donet : subsequitur videntem, ut lumen, quod contulit, servet : prævenit elisum ut surgat : subsequitur elevatum ne cadat (S. Fulg. lib. I ad Monimum.).

Tanta est charitas in illo hærede, ut voluerit habere cohæredes ; et dividet cum eis hæreditatem ; minus habens ipse dividens, quam si solus possideret (S. Aug. in Psal. XLIX).

O ingentem benignitatis facilitatem ! cupiditatem ipsam Deus ingentis pretii loco habet. Sicut sitiri ; cum ab eo beneficium petitur, beneficio allicitur ; jucundius dat quam alii accipiant, hoc unum cavemus, ne jejuni, ne parvi animi notam subeamus, parva, Deique liberalitate minus digna postulantes (S. Greg. Naz. orat. XL).

*autem dicebat de templo corporis sui* (Ibid.). Tous les chrétiens sont aussi le temple de Dieu, qui réside en eux par sa grâce. Le baptême a été la consécration de ce temple intérieur, dont l'autel est le cœur sur lequel doit brûler sans cesse le feu de la divine charité, et où toutes les passions déréglées doivent être immolées par un sacrifice continu. Ce temple spirituel n'est pas moins un lieu d'oraison que le temple matériel et extérieur. C'est de la manière de prier dans ce temple mystique dont je veux parler dans ce discours, c'est-à-dire de l'oraison et de la méditation, laquelle est une prière intérieure proportionnée à ce temple intérieur.

Il y a trois sortes de gens qui se défendent de pratiquer la méditation chrétienne, les indévots, les ignorants et les gens occupés. Les indévots disent qu'ils n'y sont pas obligés, les ignorants disent qu'ils ne le peuvent, et les gens occupés disent qu'ils n'en ont pas le temps. Détrompons les uns et les autres : montrons aux indévots qu'ils sont indispensablement obligés de pratiquer le saint exercice de la méditation, montrons aux ignorants que rien n'est plus aisé que la méditation, et montrons aux gens occupés qu'ils ont toujours assez de temps pour vaquer à la méditation. Vous le pouvez, vous le devez, vous en avez toujours le temps. Voilà trois vérités bien capables de donner de la confusion à la plupart des chrétiens.

I. Je sais bien que dans l'Écriture il n'y a point de commandement exprès de pratiquer la méditation ; mais si nous ne l'y voyons pas en termes positifs, il est sans doute qu'il est renfermé dans plusieurs commandements particuliers. Les saints Pères en apportent trois admirables raisons : la première est que sans l'exercice de la méditation tous les moyens de salut deviennent, en parlant moralement, inutiles ; la seconde, que sans l'exercice de la méditation la pratique des vertus devient moralement impossible ; la troisième est que sans la méditation les péchés deviennent inévitables. 1° Les grands moyens de notre salut sont les sacrements,

les grâces de Jésus-Christ, la parole de Dieu et la lecture des saints livres. Or, pour peu qu'on fasse de réflexion, on sera convaincu que sans l'exercice de la méditation, tout cela devient inutile dans la pratique. De quoi servira le sacrement de pénitence, qui est l'unique refuge des pécheurs après qu'ils ont perdu l'innocence du baptême, de quoi, dis-je, servira-t-il sans la méditation chrétienne? Pour recevoir ce sacrement salutaire avec efficacité et avec fruit, il faut détester le péché de tout son cœur, il faut aimer Dieu plus que toutes choses; et comment pourrez-vous détester le péché, si vous ne vous accoutumez à méditer l'horreur et l'énormité qui lui est attachée? Comment pourrez-vous former un acte d'amour de Dieu, si vous n'êtes point accoutumé à méditer les grandeurs infinies de la Majesté divine? Comment même pourrez-vous recourir à l'attrition, si vous n'êtes accoutumé à méditer les peines éternelles qui sont dues au péché? Si la méditation est si nécessaire pour bien recevoir le sacrement de pénitence, elle ne l'est pas moins pour s'approcher avec utilité de l'adorable eucharistie. Le moyen d'acquérir cette pureté, cette humilité, cette charité, si nécessaires pour recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, sans une fréquente méditation des grandeurs que renferme ce grand mystère?

Les grâces que Jésus-Christ nous a méritées par sa mort sont les principaux moyens de notre salut; mais quelle force et quelle efficacité pourraient avoir ces grâces, si elles ne trouvaient notre cœur préparé par la méditation? La grâce n'agit que lorsque notre esprit et notre cœur sont vides des choses terrestres et charnelles: *Purgandus primum animus, atque a temporalium rerum cogitationibus segregandus, ut pura acies cordis ad Deum per gratiam dirigatur* (S. Isid. *Hispan. lib. III, de summo Bono, cap. 7*). Il n'y a que la méditation qui puisse ainsi préparer le cœur et l'esprit à la grâce en les détachant de la terre.

La parole de Dieu et la lecture des saintes Lettres sont encore des moyens fort salutaires pour nous faire mériter le ciel, mais ils sont tout à fait inutiles sans la pratique de la méditation. Qu'on ne s'étonne point si la parole de Dieu n'a aucun effet, et si elle ne convertit personne: c'est que personne ne médite ces grandes vérités, que l'on entend froidement prêcher. Qu'on ne s'étonne point si la lecture des meilleurs livres nous laisse dans l'insensibilité: c'est que nous ne méditons pas ce que nous lisons. Il en est de la lecture comme de la prière: elle est inutile et sans effet si elle n'est bien faite. Nous ne savons, dit l'Apôtre, comment nous devons prier, ni ce que nous devons demander en l'oraison; mais c'est le Saint-Esprit qui prie pour nous (*Rom., VII*), c'est-à-dire qui nous fait prier avec des gémissements que la parole ne peut exprimer. Il faut de même que le Saint-Esprit nous porte à la lecture des Livres saints, et c'est pourquoi, avant que de l'entreprendre, il le faut attirer par l'orai-

son, afin qu'étant éclairés de sa lumière, nous nous appliquions par la méditation ce que nous lirons: ainsi il sera vrai de dire que nous serons *enseignés de Dieu*, et on pourra nous appliquer cette parole du psautier: *Heureux ceux que vous avez instruits, Seigneur, et auxquels vous avez enseigné votre loi*. La loi de Dieu est renfermée dans les saintes Ecritures; et c'est en les méditant que nous attirons sur nous la divine miséricorde, suivant ces paroles du Prophète: *Veniant mihi miserationes tuae, et vivam, quia lex tua meditatio mea est* (*Ps. CXVIII*). Que vos miséricordes, Seigneur, viennent jusqu'à moi, et que je vive, parce que votre loi est le sujet de ma méditation. Rien n'est donc plus vrai que, sans la méditation chrétienne, tous les moyens de salut deviennent inutiles.

2° Sans la pratique de la méditation toutes les vertus chrétiennes deviennent moralement impossibles; car comment pouvoir pratiquer la charité, si l'on n'a fait souvent de sérieuses réflexions sur les perfections infinies de Dieu, et sur les motifs qui nous obligent de l'aimer uniquement? Comment pouvoir faire des actes de foi sur les vérités évangéliques, si l'on n'y pense souvent? Comment pouvoir pratiquer l'espérance chrétienne, si l'on ne s'accoutume à penser aux biens éternels que Dieu nous promet dans l'éternité? Comment pourra-t-on être humble, si on ne connaît son néant et sa propre faiblesse, par de sérieuses réflexions sur soi-même? Comment pourra-t-on se détacher du monde et acquérir ce renoncement à toutes les choses de la terre, ce renoncement, dis-je, si nécessaire pour le salut, si l'on ne s'applique sans cesse à considérer l'inutilité, la vanité et la brièveté de toutes les créatures? Enfin, comment pourra-t-on pratiquer la mortification du christianisme, si l'on ne jette à tout moment les yeux sur la croix de Jésus-Christ, et si l'on ne se persuade soi-même, par de fréquentes méditations, qu'il est indispensablement nécessaire de souffrir avec Jésus-Christ, pour être glorifié avec lui?

3° Il est aisé de conclure de tout ce que nous avons dit, que sans la méditation de la loi du Seigneur, les péchés deviennent moralement inévitables. Il n'est pas possible de se défendre du péché, lorsqu'on ne le connaît pas. Or, comment connaîtra-t-on la nature, l'énormité et les suites du péché, si l'on n'en fait le sujet d'une réflexion continuelle? Voulez-vous savoir, dit le prophète, pourquoi toute la terre est remplie de crimes, pourquoi l'on voit une espèce d'inondation de péchés par tout le monde? c'est que personne ne fait réflexion sur la loi de Dieu: *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (*Jerem., XII*). Si vous ne pensez à pratiquer la vertu, dit saint Ephrem, vous penserez à commettre le péché: *Meditare bona, ut non mediteris mala: si quidem mens non patitur otium* (*S. Ephr., adhort. IV*).

II. Après avoir confondu les indévots, confondons ceux qui s'excusent sur leur

ignorance. C'est une chose étrange que l'on ne cherche des excuses que lorsqu'il s'agit de Dieu et qu'on n'en cherche point lorsqu'il s'agit du monde, quelque peine qu'on y souffre. L'on ne dit point qu'on est ignorant et qu'on n'a point d'étude, lorsqu'il est question de méditer sur les affaires du monde, quelque embarrassantes et quelque difficiles qu'elles soient ; mais à l'égard des choses célestes et éternelles, on s'imagine qu'il faut être théologien et savant pour s'y appliquer.

Il y a, dit saint Chrysostome, trois sortes de contemplatifs du monde, qui ont beaucoup plus de peine que les contemplatifs de Jésus-Christ, et qui se font néanmoins un plaisir de leurs cruelles méditations. Les ambitieux, les avarés, les voluptueux ne pratiquent rien plus que la méditation. Voyez un de ces contemplatifs mondains enfermé dans son cabinet, dans une posture mélancolique et rêveuse, qui contemple à loisir le bonheur imaginaire dont il fait sa fin ; il cherche tous les moyens de le posséder et il fait de fortes résolutions de tout souffrir pour en venir à bout ; il n'a besoin, ni d'étude, ni de science pour méditer de la sorte, en faut-il davantage pour méditer chrétiennement ? Pensez attentivement au bonheur éternel que Dieu vous propose pour récompense ; cherchez tous les moyens de l'obtenir, faites des résolutions fortes de tout entreprendre et de tout souffrir pour y réussir. Voilà ce qui s'appelle méditer. De quelle autre science a-t-on besoin pour cela, que d'une volonté sincère de se sauver ? Les méditations des mondains sont infiniment plus difficiles que celles des fidèles ; les choses auxquelles ils s'appliquent si fort, sont embarrassées, incertaines et souvent impénétrables ; mais rien de plus aisé à comprendre que ce qui fait le sujet des méditations chrétiennes. La passion de Jésus-Christ, la misère et le néant de l'homme, la mort, le jugement dernier, l'enfer ; voilà ce que nous sommes obligés de méditer. Quoi de plus aisé ? Quelque peu de lumière que l'on ait, on en a toujours assez pour pénétrer toutes ces vérités. Ne vous excusez donc plus sur votre ignorance, mais avouez qu'il n'y a que votre seule malice qui vous éloigne d'une pratique si sainte et si nécessaire.

III. Ceux qui disent qu'ils n'ont pas le temps de vaquer à ce pieux exercice, ne sont pas moins inexcusables, et il est aisé de les convaincre que, quelques affaires qu'ils puissent avoir, rien ne les en peut dispenser. Qu'est-ce que la méditation ? C'est, selon quelques saints Pères, une conversation et un entretien avec Dieu. Or, combien de temps trouvez-vous tous les jours pour converser avec les hommes ? Hélas ! vous seriez inconsolable, si vous aviez passé deux ou trois jours sans converser avec vos amis, et vous passez des années entières sans vous entretenir avec Dieu. Quoi donc ! la conversation d'un Dieu ne vaut-elle pas bien celle des hommes ? Qu'est-ce que la méditation ? c'est, selon quelques autres Pères, une science divine. Ah ! combien trouvez-vous de temps tous les jours pour apprendre les sciences humaines, les sciences profanes et la science de hommes ? Vous seriez chagrin si vous aviez passé un jour sans apprendre quelque nouvelle mondaine et vous ne pensez pas à apprendre la moindre chose dans la grande science du salut. Qu'est-ce que la méditation ? C'est, disent les autres, la nourriture de l'âme. Ah ! quelque grandes que soient vos affaires et vos occupations, quelque embarrassé que vous soyez, vous trouvez toujours le temps de nourrir votre corps, eh quoi ! votre âme vous est-elle moins chère que votre corps ? Si vous aviez passé un jour sans manger, vous seriez accablé de douleur, et vous seriez presque tout le temps de votre vie sans donner à votre âme la nourriture qui lui est nécessaire, et vous n'en sentez aucune peine ! Ah ! si vous fûyez maintenant la méditation chrétienne, vous méditeriez un jour malgré vous dans les enfers ; là, vous deviendrez des contemplatifs éternels qui penserez sans cesse à Dieu et au paradis, mais vous n'y penserez qu'avec rage, parce que vous n'avez pas voulu y penser avec plaisir sur la terre. Puisque nous devons faire notre bonheur pendant toute l'éternité de penser à Dieu, pensons-y dès maintenant, méditons sans cesse la sainte loi du Seigneur, afin que nous puissions l'observer inviolablement et mériter la récompense qui est promise à ceux qui lui sont fidèles.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Seigneur, je méditais dans votre loi, qui est l'objet de ma joie et de mon amour.

Que la pensée de Dieu occupe tout votre esprit, et que tous vos entretiens ne soient que des commandements du Très-Haut.

Si votre loi n'avait été le sujet de mon application, j'aurais péri il y a longtemps dans l'humiliation et les maux dont j'ai été alligé.

Je suis devenu plus intelligent que tous mes maîtres, parce que je médite votre loi, et plus prudent que les vieillards, parce que je garde vos commandements.

Heureux est l'homme qui demeure appliqué à sa sagesse, qui s'exerce à pratiquer la justice, et qui pense et repense dans son esprit à cet œil de Dieu qui voit toutes choses.

Nous ne méditons point les choses visibles, mais les invisibles ; parce que les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles.

Et meditabar in mandatis tuis, quæ dilexi (Ps. CXVIII).

In sensu sit tibi cogitatus Dei ; et omnis enarratio tua in præceptis Altissimi (Eccli., IX).

Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte perissem in humilitate mea (Ps. CXVIII).

Super omnes docentes me intellexi ; quia testimonia tua meditatio mea est. Super senes intellexi, quia mandata tua quæsi (Ps. CXVIII).

Beatus vir qui in sapientia morabitur, et qui in justitia sua meditabitur ; et in sensu cogitabit circumspectionem Dei (Eccli., IV).

Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur, quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur æterna (II Cor., IV).

## SENTENCES DES PÈRES.

Jugis et assidua vitæ Christi meditatio contra vana et ruda mentem roborat, contra tribulationes et adversa brulileat, contra hostium insidias ac blandimenta lallacta trudit (S. Bonavent., lib. Medit. vitæ Christ. in præm.).

Plurimum proficit ad veniam consequendam, si abjectis humilibus terrenis rebus, tam malis quam bonis, cælestia et divina sempiterna meditentur (Lactant. Firm. de Ira Dei, cap. 25).

Quisquis intus verbo Dei pascitur, non querit in ista eremo voluptatem : qui uni Deo tantum subjectus est, non querit in æterna elatione jactantiam : quisquis æterno spectaculo incommutabilis veritatis adhaerescit, non per oculos præcipitatur, ut temporalia et inferiora cognoscat (S. August. de vera Relig. cap. 58).

Vehemens Deo placendi cupiditas comparatur ex continua contemplatione magnitudinis gloriæ Dei, et assidua recordatione datorum nobis a Deo beneficiorum, ex quibus in anima illud ingeneratur : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo* : sicut faciebat ille qui dixit : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus* (S. Basil., Interrog. 157).

Deus summum et inaccessible lumen est, naturam omnem ratione præditam illuminans, hoc in intelligibilibus, quod sol in sensibilibus, eo se magis contemplantium nobis præbens, quo accuratius animos purgaverimus ; eo rursus magis contemplantium, quo magis contemplanti fuerimus, eo denique magis cognoscendum, quo magis amaverimus (S. Greg. Naz., orat. 40).

*Vacate et videte quoniam ego sum Deus* : Multa illi vacatione opus est, qui hanc novum disciplinam et philosophiam sibi voluerit comparare (S. Chrys., hom. 24 ad pop. Antioch.).

## SERMON XXXVIII.

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Second dessein. — 1° *L'excellence du zèle du salut des âmes.* 2° *L'obligation indispensable que nous avons de pratiquer ce zèle.*

Scriptum est, zelus domus tuæ comedit me.

Il est écrit, le zèle de votre maison me dévore (Jean, II).

Toutes choses ont été faites pour l'homme, et l'homme même a été fait pour l'homme. De là viennent les besoins infinis que nous avons les uns des autres ; mais comme si les hommes n'avaient qu'un corps et qu'ils ne fussent faits que pour des choses temporelles, ils ne pensent qu'à se procurer les uns aux autres que des biens purement corporels, sans se soucier de leur salut : il est néanmoins vrai que la principale intention de Dieu est qu'ils se secourent les uns les autres, en ce qui regarde leur âme et leur salut éternel. C'est à la vérité un effet de la charité d'assister son prochain dans les choses qui regardent la vie temporelle ; mais si l'on en demeurait là, ce serait une charité fort imparfaite. Jésus-Christ ne se contentait pas de guérir le corps des malades qu'on lui présentait, il gnérissait encore leur âme. Outre la charité corporelle, pour dire ainsi, nous devons encore avoir une charité spirituelle, c'est-à-dire, le zèle du salut des âmes. Je me sers de deux grands motifs pour vous y engager. Le premier est pris de l'excellence du zèle du salut des âmes. Le second est pris de nos obligations.

I. Je veux commencer par détruire le plus vain et le plus faux de tous les prétextes

La méditation fréquente de la vie de Jésus-Christ fortifie l'âme contre les vanités du monde et contre les embûches du démon.

Rien n'est plus nécessaire pour nous faire obtenir le pardon de nos péchés, que de méditer souvent la bassesse des biens de la terre et la grandeur des biens du ciel.

Celui qui se nourrit intérieurement de la parole de Dieu, ne cherche point de plaisir dans le désert de cette vie ; celui qui n'est soumis qu'à Dieu seul ne cherche point des sujets de vanité dans les grandeurs de la terre ; et celui qui se tient attaché à la contemplation éternelle de la vie immuable, ne se précipite point par ses yeux dans la connaissance trop curieuse des choses basses et temporelles.

On acquiert un ardent désir de plaire à Dieu, par une soignée contemplation de sa grandeur et de sa gloire, et par un continuel souvenir de ses bienfaits ; ce qui produit en nous le sentiment qui nous est marqué dans ces paroles : *Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur* : Et c'est ce que ressentait celui qui disait à Dieu : *Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu*.

Dieu est une lumière si vive, que la faiblesse de vos regards est incapable d'en soutenir le brillant éclat ; cependant elle éclaire toutes les créatures raisonnables, étant pour les choses intelligibles, ce que le soleil est pour les sensibles, et elle se donne à contempler à nos âmes, à proportion que nous avons eu plus de soin de les rendre pures, se faisant aimer d'elles avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles se seront plus attachées à le contempler ; et enfin, cette lumière divine se découvre d'autant plus clairement à nous, que nous l'aurons aimée avec plus d'ardeur.

*Désoccupez-vous des soins du monde, et considérez que c'est moi qui suis votre Dieu.* Cela nous marque qu'il est besoin d'un très-grand loisir et d'une particulière application, pour bien apprendre la philosophie chrétienne et la pureté de cette divine morale.

dont se servent certaines personnes, qui disent que le zèle des âmes n'est pas une vertu propre à des gens du monde, et que ce n'est pas là leur affaire. Eh quoi ! dit saint Chrysostome, la charité n'est-elle pas essentielle dans tout le christianisme, et le zèle des âmes n'est-il pas le devoir le plus essentiel de cette charité ? Ce n'est pas votre affaire, continue ce Père, et de qui donc ? Est-ce l'affaire du démon qui ne cherche qu'à perdre tous les hommes ; est-ce l'affaire des scélérats qui approuvent le crime, ou du moins qui l'autorisent ; est-ce l'affaire des hérétiques qui se prévalent de nos chutes pour s'affermir dans leurs erreurs ? Ce n'est pas mon affaire ; voilà le langage du plus méchant de tous les hommes ; c'est Caïn. Où est ton frère, lui dit Dieu ? Eh ! Seigneur, répondit-il : *Nescio ; num custos fratris mei sum ego* (Gen., IV) ? Ce n'est pas là mon affaire, l'avez-vous mis à ma garde ? Ce fut le langage des plus détestables d'entre les Juifs, c'est-à-dire des scribes et des pharisiens. Lorsque Judas alla leur avouer sa trahison et son crime, ils lui répondirent : *Quid ad nos ? tu videris* (Matth., XXVII) ; ce n'est pas notre affaire, cela ne nous regarde pas. Malheur à moi, disait le prophète, malheur à moi, parce que je me suis tû, et que je n'ai pas parlé lorsque je pouvais empêcher bien des crimes qui étaient contre Dieu : *Væ mihi, quia tacui* (Is., VI). Si un prophète parlait de la sorte, que ne doit pas dire un chrétien, qui est encore plus obligé maintenant de travailler au salut de tous ses frères ?

Ce prétexte ôté, voyons quelle est l'excellence du zèle du salut des âmes. Soit que je regarde le sujet pour lequel le zèle s'emploie,

soit que je regarde sa fin , je ne vois rien de plus grand , rien de plus noble. Il s'agit de travailler pour des âmes spirituelles , qui sont le plus noble ouvrage du Créateur , et qui sont l'image de Dieu même ; mais il s'agit de les sauver : voilà la même fin que Jésus-Christ s'est proposée ; c'est la fin de son incarnation , de ses miracles , de toutes les actions de sa vie , et enfin de sa mort. Ah ! peut-on imaginer quelque chose de plus grand que de racheter ses frères et de faire que ceux qui étaient les esclaves de Satan deviennent les enfants de Dieu ? O le glorieux emploi de tirer les âmes de l'enfer pour les mettre en paradis ; de ramener des âmes qui se sont éloignées de Dieu , et de les réunir à leur souverain bien !

Dans l'enfer on maudit Dieu , et dans le ciel on le loue : quelle gloire que de pouvoir fermer ces bouches blasphémantes et qui auraient maudit Dieu pendant toute l'éternité , pour ouvrir ces bouches bienheureuses qui ne cesseront jamais de le louer ! Pour peu que vous soyez touchés de la gloire de Dieu , vous vous sentirez pénétrés de zèle. En mettant une seule âme dans le ciel , vous procurez plus de gloire à Dieu que le plus grand saint ne ferait par les actions les plus éclatantes. Car enfin la vie d'une personne , aussi bien que ses actions , a ses mesures et ses bornes , qui sont assez souvent fort étroites ; mais lorsque vous mettez une âme en paradis , comme elle est infinie dans sa durée , elle loue Dieu éternellement et lui procure une gloire infinie.

Jugez encore de l'excellence du zèle des âmes par la récompense que Dieu lui a promise. S'il récompense si libéralement ceux qui ont assisté les pauvres dans leurs besoins corporels , que ne fera-t-il pas pour ceux qui auront secouru les pécheurs dans leurs nécessités spirituelles ? Venez , dira-t-il en son jugement , venez , les bien-aimés de mon Père , recevez le royaume qui vous est préparé. Parce que j'ai eu faim , et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif , et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu , et vous m'avez couvert ; j'étais malade , et vous m'avez assisté ; j'étais triste , et vous m'avez consolé ; j'étais en prison , et vous m'avez visité. Que ne dira-t-il donc pas à ceux qui auront sauvé et secouru les âmes ? Venez , les bien-aimés de mon Père , j'étais ignorant , et vous m'avez instruit ; j'étais dans les ténèbres du péché , et vous m'avez éclairé ; j'étais , dans la personne de mes enfants , en état de damnation , et vous m'avez sauvé ; venez recevoir une récompense de toutes vos bonnes

œuvres , qui surpassera toutes vos espérances. Quelque grandes que soient ces considérations , il faut avouer en gémissant que ce zèle des âmes est une vertu bannie du monde. On la renvoie dans les cloîtres , où souvent elle n'est pas trop bien reçue ; et cependant c'est dans le monde qu'elle est indispensablement nécessaire. Un maître doit veiller au salut de ses domestiques ; une mère est chargée de l'âme de ses enfants , et dans quelque état que l'on soit dans le monde , on a ordinairement quelque âme dont on est chargé. Qu'il y aura de gens damnés pour n'avoir pas sauvé leur prochain !

II. Mais voyons plus en détail les étroites obligations qui nous engagent à avoir ce zèle des âmes.

Je prends la première obligation du côté du grand commandement de la charité envers Dieu ; la seconde , du commandement de la charité envers son prochain , et la troisième , de l'intention particulière de Dieu dans le dessein qu'il a de sauver les hommes.

Le même précepte qui nous oblige d'aimer Dieu nous oblige conséquemment de haïr tout ce qui lui est opposé. Or , le plus grand ennemi de Dieu c'est le péché ; nous devons donc haïr le péché et le détruire partout où nous le trouverons. Si nous le voyons dans notre prochain , et que nous le souffrons , et que nous ne tâchions pas du moins de le chasser , dès lors nous n'aimons pas Dieu. 2. Le même précepte qui nous engage à vouloir du bien à notre prochain , nous oblige à le délivrer du mal. Ce n'est pas assez , pour remplir ce précepte , de lui procurer du bien , il faut lui ôter le mal. Le plus grand de tous les maux pour lui c'est le péché ; si vous ne l'en délivrez pas , vous ne l'aimez point. 3. Le dessein de Dieu est de sauver les hommes , mais il veut sauver les hommes par les hommes mêmes ; il ne veut pas que ce devoir regarde seulement les prêtres , les confesseurs , les religieux , mais qu'il regarde chacun de nous. Vous empêchez donc les desseins de Dieu , dès que vous refusez de vous employer , selon votre état , à sauver vos frères. Hélas ! si Jésus-Christ nous avait traités comme nous traitons notre prochain , nous serions tous dans l'enfer. Était-il obligé de souffrir la mort pour nous délivrer du péché ? Ouvrons donc les yeux de la foi , faisons à proportion pour nos frères ce que Jésus-Christ a fait pour nous , sauvons-les en nous sauvant , et soyons leurs sauveurs , si l'on peut parler de la sorte , afin que Jésus-Christ soit notre Sauveur.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Seigneur , que je sois enflammé du zèle de votre sainte maison.

Faites , Seigneur , que je sois sensiblement touché des désordres des pécheurs qui violent votre loi.

Que mon zèle me touche vivement et m'afflige jusqu'à la défaillance , voyant , ô mon Dieu ! que mes ennemis méprisent votre loi.

Mes frères , je sens dans mon cœur une grande affection pour le salut d'Israël , et je le demande à Dieu par mes prières.

J'eusse désiré de devenir moi-même anathème et d'être

Zelus domus tuæ comedit me , Domine (Psal. LXVII).

Defectio teneat me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam (Ps. CXVIII).

Tabescere me faciat zelus meus , quia oblii sunt verba tua inimici mei (Ps. CXVIII).

Fratres , voluntas cordis mei , et obsecratio fit pro illis in salutem (Rom. X).

Optabam ego ipse , anathema esse a Christo pro fra-



tribus meis, qui sunt cognati mei secundum carnem (Rom. IX).

Cum possemus vobis oneri esse, ut Christi apostoli; sed facti sumus parvuli in medio vestrum, tanquam si mixturam foreat filios suos. Ita desiderantes vos cupide, volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quoniam clarissimi nobis facti. Memores enim estis, fratres, laboris nostri, et fatigationis, nocte ac die operantes, ne quenquam vestrum gravaremus, prædicavimus in vobis Evangelium Dei (I Thess. II).

## SENTENCES DES PÈRES.

Nullum est tam gratum sacrificium Deo, quam zelus animarum (S. Greg. Mag. Psal. pœnit. Psal. IV).

Angeli sine zelo nihil sunt, et substantiæ amittunt prærogativam, nisi eam zeli ardore sustentent (S. Amb. sup. Ps. CXVIII, serm. 18).

Cum te diligerem, utebar zelo : ubi vero te repuli, zelum extinxi ; est igitur zelus amoris index (S. Theodoret Quæst. XXXIX, sup. Excd.).

Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia (S. Bernard, serm. 20, sup. Cant.).

Quis comeditur zelo domus Dei ? qui omnia quæ forte ibi videt perversa, satagit emendare, cupit corrigere, non quiescit ; si emendare non potest, tolerat, genit. Vides fratrem currere ad theatrum, prohibe, mone, contristare, si zelus domus Dei comedit te. Vides alios inebriari velle, quod non decet, prohibe quos potes, tene quos potes, terre quos potes, quibus potes blandire, noli quiescere (S. Aug. Tract. X, sup. Joan.).

## SERMON XXXIX.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE  
DU CARÈME.

Premier dessein.—1<sup>o</sup> Quelles sont les dispositions que les auditeurs doivent avoir avant que de venir à la prédication ; 2<sup>o</sup> quelles sont les dispositions qu'ils doivent avoir en écoutant la prédication ; 3<sup>o</sup> quelles sont les dispositions dans lesquelles ils doivent être après avoir entendu la prédication.

Ascendit Jesus in templum, et docebat, et mirabantur Judæi, dicentes : Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit ?

Jésus monta au temple, où il enseigna ; les Juifs étant étonnés, disaient : Comment cet homme sait-il les lettres, lui qui n'a point étudié (S. Jean, ch. VII).

Je ne suis pas surpris de l'admiration des Juifs, lorsqu'ils entendent les admirables discours du Fils de Dieu ; puisque les moindres paroles qui sortaient de sa bouche divine étaient autant d'oracles dignes de l'étonnement de tout le monde. Mais ce qui me surprend est que cette admiration des Juifs est tout à fait inutile, et que bien loin d'être suivie d'une parfaite conversion, elle n'est accompagnée que d'envie et de haine. Ils admiraient, dit saint Augustin, mais ils ne se convertissaient pas : *Mirabantur, sed non convertebantur* (S. Aug.). Nous avons en la personne de ces Juifs l'idée de la plupart des auditeurs de la parole de Dieu ; malgré qu'ils en aient, ils admirent les vérités éternelles qu'on leur prêche ; mais au lieu d'en profiter, ils changent leur admiration en dégoût et en haine pour ces mêmes vérités : *Mirantur, sed non convertuntur* (Ibid.).

Puisse au Seigneur que je puisse vous apprendre aujourd'hui à profiter de la parole de Dieu, laquelle est devenue presque entièrement inutile dans notre malheureux siècle !

séparé de Jésus-Christ pour mes frères qui sont d'un même sang que moi selon la chair.

Nous pouvions, comme étant ajôtres de Jésus-Christ, vous charger de notre subsistance ; mais nous nous sommes conduits parmi vous avec toute sorte de douceur, comme une mère qui nourrit et qui aime tendrement ses propres enfants. Ainsi, dans l'affection que nous ressentions pour vous, nous aurions souhaité de vous donner, non-seulement la connaissance de l'Évangile de Dieu, mais aussi notre propre vie, tant était grand l'amour que nous vous portions. Vous vous souvenez, mes frères, de la peine et de la fatigue que nous avons souffertes, et comme nous vous avons prêché l'Évangile de Dieu, en travaillant jour et nuit pour n'être à charge à aucun de vous.

Il n'y a point de sacrifice plus grand et plus agréable à Dieu que le zèle des âmes.

Les anges même perdraient toute leur noblesse, et tous leurs avantages, s'ils n'étaient animés du zèle du Seigneur.

Mon zèle a été la mesure de mon amour pour vous, moi Dieu ; tandis que je vous aimais, j'ai eu du zèle ; et, du moment que j'ai cessé de vous aimer, j'ai cessé d'avoir du zèle.

Il faut que la charité enflamme le zèle, que la science le règle, et que la persévérance le rende constant.

Le zèle pour Dieu fait qu'on ne peut rien souffrir de déréglé ; on le corrige, ou du moins on pleure, on gémit. Vous voyez votre frère courir aux spectacles de vanité, avertissez-le, corrigez-le, soyez-en touché, si vous avez du zèle. Si vous en voyez d'autres se perdre dans la débauche, arrêtez-les, reprenez-les, menacez-les ; enfin, n'ayez point de repos que vous ne les ayez convertis.

Pour vous donner un parfait modèle d'un auditeur chrétien, je veux vous apprendre, 1<sup>o</sup> quelles sont les dispositions que vous devez avoir avant que de venir à la prédication, 2<sup>o</sup> quelles sont les dispositions que vous devez avoir en écoutant la prédication, 3<sup>o</sup> quelles sont les dispositions dans lesquelles vous devez être après avoir entendu la prédication. Voilà la véritable idée d'un auditeur chrétien.

I. La première disposition avec laquelle un auditeur chrétien doit sortir de sa maison pour venir à l'église entendre la parole de Dieu, c'est la pureté de conscience : il faut que son âme soit libre et dégagée du péché mortel. L'apôtre saint Paul établit admirablement bien cette vérité, lorsqu'il dit : Quelle communication peut-il y avoir entre la justice et l'injustice. *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate* (I Cor., VII) ? La parole de Dieu est la règle de la justice, et le péché est la source de l'iniquité. *Quæ societas lucis ad tenebras* (Ibid.). Quelle liaison peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ? La parole de Dieu est un écoulement de la lumière essentielle, et le péché n'est que ténèbres en son essence. *Quæ autem communicatio Christi ad Belial* (Ibid.) ? et quelle participation, quel commerce et quel rapport peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial ? La parole de Dieu est une espèce d'extension de Jésus-Christ même, comme parlent les Pères, et le péché est une production du démon. Et c'est pour cela que la parole de Dieu ne peut, dans les voies ordinaires de la Providence, produire son effet dans celui qui l'écoute en péché mortel. Le même apôtre confirme cette vérité par un admirable raisonnement. *Quæ loquimur, non in doctis humanæ sapientiæ verbis, sed in doctrina spiritus, spiritualibus spiritualia comparantes. Animalis autem ho-*

*mo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere.* (I Cor., II). Nous ne prêchons rien, dit-il, d'humain et de charnel ; nous ne disons rien que de spirituel ; et nous ne parlons qu'aux personnes spirituelles. Car l'homme animal et charnel n'est point capable des choses qu'enseigne l'esprit de Dieu : elles lui paraissent une folie, et il ne les peut comprendre ; Il est donc évident, selon le principe de l'Apôtre, que le chrétien qui est en péché mortel, étant devenu charnel et animal, n'est plus capable de profiter de la sainte parole de Dieu qui est tout esprit. Ajoutez encore qu'un auditeur chrétien doit être dégagé de toutes les affections temporelles, par la raison que toutes nos facultés sont bornées et limitées, de sorte qu'étant occupées de choses de la terre, elles ne sont plus capables de celles du ciel.

La seconde disposition qu'un auditeur doit avoir avant que d'entendre la prédication, c'est la pureté d'intention. L'intention des auditeurs, dit saint Ambroise, doit être la même que celle de Jésus-Christ, lorsqu'il parle par la bouche des prédicateurs. Jésus-Christ n'a point d'autre motif que la gloire de Dieu son Père et le salut des hommes : c'est l'unique motif qui anime les prédicateurs évangéliques, et c'est aussi cette intention seule qui doit faire venir les auditeurs chrétiens à l'église. Je m'en vais entendre la parole de Dieu, pour apprendre à croire en lui, et à le servir, et en le servant à me sauver. Hélas ! qu'il est rare de trouver une intention chrétienne dans toutes ces grandes assemblées, que l'intrigue, la prévention et la cabale attirent beaucoup plus que le zèle du salut. La curiosité, la vanité, la complaisance, l'oisiveté, voilà ce qui mène la plupart des chrétiens au sermon.

La troisième disposition que doit avoir un auditeur chrétien avant la prédication, est l'union de son cœur avec le Saint-Esprit. C'est ce que dit admirablement saint Grégoire pape : *Nisi spiritus Dei adsit auri audientis, otiosus erit sermo docentis* (S. Greg. pap.). Si l'esprit de Dieu n'est uni à celui qui entend la divine parole, celui qui prêche, ne fait rien, et ses discours sont tout à fait inutiles : *Otiosus erit sermo docentis*. Or, cette union de l'esprit de Dieu s'attire par la prière. C'est pour cette raison que saint Augustin conseille à tous les prédicateurs de prier pour leurs auditeurs, et à tous les auditeurs de prier pour les prédicateurs, afin d'attirer l'Esprit-Saint, sans lequel ni les uns ni les autres ne pourront réussir. Et c'est sans doute pour cela que l'Église a sagement établi une prière au commencement du sermon, afin d'avertir les fidèles que c'est par la prière qu'ils se doivent disposer à recevoir le fruit de cette semence céleste. Qui est-ce qui pense à prier Dieu avant que d'aller au sermon ? On pense à s'ajuster, et à s'orner pour attirer les yeux des autres, et par là on s'unit beaucoup plus avec l'esprit du démon qu'avec l'esprit de Dieu.

II. Il y a trois autres dispositions que

doivent avoir les auditeurs, dans le temps qu'ils entendent la parole de Dieu. La première est de regarder dans le prédicateur la majesté de Dieu, et l'autorité de Jésus-Christ. Nous prêchons, dit saint Paul, de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et comme étant dans Jésus-Christ : *Sicut ex Deo, coram Deo, in Christo loquimur* (II Cor., II). Ne séparez jamais ces trois choses, lorsque vous entendez la sainte prédication : *sicut ex Deo*, voilà un homme qui parle comme étant envoyé de Dieu, et comme l'ambassadeur du ciel : *et coram Deo*, considérez-vous en présence du prédicateur, comme si vous étiez devant Dieu même, avec le même respect, la même attention, et la même modestie : *et in Christo*, ne regardez pas cet homme comme un homme matériel qui parle, mais envisagez Jésus-Christ seul qui parle en sa personne. C'est ce qui a fait dire à Tertullien qu'un prédicateur est un homme composé de Dieu : *Homo Deo mixtus* (Tertull.). Avez-vous ces vues lorsque vous courez en foule entendre un prédicateur à la mode ; vous le regardez comme un homme agréable, comme un bel esprit, comme un orateur poli, comme un satyrique qui plaît ; vous ne cherchez pas Jésus-Christ.

La seconde disposition des auditeurs dans le temps du sermon, est de regarder toutes les paroles qui sortent de la bouche du prédicateur comme des sources de vie, dont le bon et le mauvais usage peut faire et fera sans doute la prédestination ou la réprobation des auditeurs. C'est pourquoi le grand Augustin veut que quand les prédicateurs parlent, les auditeurs reçoivent leurs paroles comme des enfants regardent le testament de leur père, d'où dépend leur bonheur ou leur malheur. Cette vérité nous est marquée dans l'Écriture, où il est dit que le roi Ezéchias voulant faire connaître le vrai Dieu à tous les peuples envoya des courriers partout avec des lettres qu'il fit distribuer à tout le monde : *Fili Israel revertimini ad Dominum Deum Abraham, et Isaac, et Israel. Nolite indurare cervices vestras, sicut patres vestri : tradite manus Domino, et venite ad sanctuarium ejus quod sanctificavit in æternum : servite Domino Deo patrum vestrorum et avertetur a vobis ira furoris ejus* (II Paral., XXX). Retournez à Dieu, enfants d'Israël, et il vous fera miséricorde. Ces lettres furent la source du salut de plusieurs qui adorèrent le vrai Dieu ; mais elles furent le sujet de la damnation de plusieurs autres qui se moquèrent des sages et charitables avertissements qu'on leur donnait : *Illis irridentibus et subsannantibus eos.* (Ibid.) Trop véritable figure de la parole de Dieu, qui est un principe de damnation pour tous ceux qui en abusent. Cette pensée nous devrait faire frémir lorsque nous assistons au sermon.

La troisième disposition que doit avoir un chrétien dans le temps qu'il écoute le prédicateur, est qu'il l'écoute, en telle sorte que, prêchant pour tous, il s'imagine qu'il ne prêche que pour lui seul. C'est pour cela que la parole de Dieu est appelée une lumière. Voyez le soleil, il éclaire tout le monde, et

éclaire chaque homme en particulier, comme s'il était pour lui seul. C'est pour cela qu'elle est appelée une rosée; voyez la rosée, elle tombe comme si elle ne devait tomber que sur un seul arbre. C'est pour cette raison qu'elle est appelée un feu, nous voyons que le feu échauffe tous ceux qui sont autour de lui, comme s'il n'y en avait qu'un à échauffer. Lorsque le prophète Jonas entra dans la ville de Ninive pour prononcer cet arrêt de mort : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur*, il ne parla à personne en particulier; et cependant, il n'y eut personne qui ne s'appliquât les menaces qu'il faisait. Le roi, les magistrats, le peuple, enfin chacun les prit pour soi, et fit une prompte et rigoureuse pénitence. C'est ainsi que vous en devez user. Le prédicateur parle en général; mais vous devez prendre tout ce qu'il dit pour vous. Mais bien loin de vous appliquer les justes reproches qu'il fait, tout votre soin est de les appliquer aux autres. Voilà pour un tel, dites-vous en vous-même; voilà pour une telle fille, vous ne prenez rien pour vous, et ainsi vous ne faites jamais pénitence.

III. Il y a encore trois choses que l'on doit pratiquer après que la prédication est achevée. La première est une action de grâces que vous devez faire sans sortir de votre place, et sans vous arrêter à louer ni à blâmer le prédicateur. Convertissez-vous, voilà la louange des prédicateurs, ne vous convertissez pas, voilà leur blâme. Lorsque vous avez trouvé quelque satisfaction au sermon, remerciez-en le Seigneur, demandez-lui la grâce de votre conversion, et la force pour exécuter les saintes résolutions qu'il vous a inspirées.

La seconde chose qu'il faut faire, quand on a entendu la parole de Dieu, est de se re

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Domus Israel noluit audire te, quia noluit audire me. Omnis quippe domus Israel atrita fronte est, et duro corde (*Ezech. III*).

Et vos qui dereliquistis Dominum, qui oblitis estis montem sanctum meum, qui ponitis fortunam mensam et libatim super eam, numerabo vos in gladio, et omnes cruce corruptis: pro eo quod vocavi, et non respondistis, locutus sum, et non audistis. Et faciebatis malum in oculis meis, et quæ nolui elegistis (*Isaï., LXV*).

Labia justi erudiunt plurimos: qui autem indocti sunt, in cordis egestate moriuntur (*Prov., X*).

Ece dies veniunt, dicit Dominus, et emittam famem in terram. non famem panis, neque sitim aque, sed audiendi verbum Domini (*Amos, VIII*).

Si quis auditor est verbi et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativatis sue in speculo; consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit (*Jacob., I*).

Omnis qui audit verba mea hæc, et non facit ea, similis erit viro stulto, qui edificavit domum suam super arenam, et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et cecidit, et fuiruita illius magna (*Math., VII*).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Quisquis verbo Christi pascitur, terrenum non requirit. Nec enim potest panem seculi capere, qui pane reficitur Salvatoris. Negligit famem corporis, qui pabulo lectionis intendit, nec ventris curam habere poterit, qui alimentum cibi cælestis acquirit, ipsa enim est refectio que saginat animam, que impingnat viscera, cum de divinis Scripturis cibum eloquii percipimus (*S. Ambr. in serm. 40*).

tirer dans quelque lieu solitaire. Là à la vue de Dieu seul, et de votre âme, rappelez en votre esprit les mouvements qui ont pénétré votre cœur; méditez attentivement les vérités qui vous ont le plus touché; et écoutez parler Dieu au dedans de vous-même, qui vous parlera sans doute avec plus de force qu'il n'a fait par la bouche de son ministre.

Enfin, il faut nourrir et entretenir cette parole divine par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais la corruption du cœur, fait qu'on n'est pas plutôt sorti de l'église, qu'on reprend les objets de ses passions, et qu'on ne pense plus aux vérités éternelles. Un homme possédé par l'avarice, pense incontinent aux moyens de s'enrichir, il fait sa méditation et son examen au pied de cet idole d'argent qu'il a élevé sur l'autel de son cœur; il n'est capable d'aucune pensée forte et sérieuse pour Dieu. Un vindicatif qui couve dans son cœur une haine mortelle contre son frère, ne roule dans son imagination que des pensées noires, et des des-seins de vengeance. Ce sont des gens qui méditent sans cesse; mais quoi? des vanités, des méchancetés et des fourberies, dit le prophète David : *Populi meditati sunt inania (Psal. II)*. *Iniquitatem meditatus est in cubili suo (Psal. XXXV)*. *Dolos tota die meditantur (Ps. XXXVII)*.

Nous ne saurions mieux finir ce discours que par ces belles paroles de l'apôtre saint Jacques : *Propter quod adjicient omnem immunditiam et abundantiam malitiæ, in mansuetudine suscipite insitum verbum quod potest salvare animas vestras (Jacob., I)*. Détachez votre cœur du péché et de toutes affections aux choses de la terre, recevez avec docilité la parole divine, qui est la source de votre bonheur éternel.

Le peuple d'Israël ne veut pas vous écouter, c'est-à-dire, qu'il ne veut pas m'écouter moi-même, dit le Seigneur, parce qu'ils ont le cœur et l'esprit corrompus.

Pour vous qui avez abandonné le Seigneur, qui avez oublié ma montagne sainte, qui dressez à la fortune un autel, et qui y offrez des liqueurs en sacrifice, je vous ferai passer l'un après l'autre au fil de l'épée; et vous périrez tous dans ce carnage, parce que j'ai appelé, et vous n'avez point répondu; j'ai parlé et vous n'avez point entendu; vous avez fait le mal devant mes yeux, et vous avez choisi tout ce que je ne voulais point.

Le juste communique avec libéralité la sagesse qu'il possède : ceux qui fermeront les yeux aux lumières dont il verra les éclairer, mourront dans l'aveuglement.

Il viendra un temps, dit le Seigneur, que j'enverrai la famine sur la terre, non la famine du pain, ni la soif d'eau, mais la famine et la soif de la parole du Seigneur.

Celui qui n'est qu'auditeur, et non observateur de la parole est semblable à un homme qui jette les yeux sur son visage naturel, qu'il voit dans un miroir; et qui après y avoir jeté les yeux s'en va, et oublie à l'heure même quel il était.

Quiconque entend mes instructions et ne les pratique point est semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable; la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle est tombée, et la ruine en a été grande.

Celui qui est nourri de la parole de Dieu, ne cherche rien de terrestre : par la raison qu'il méprise aisément le pain de la terre, lorsqu'il a le pain céleste. L'on pense peu à la faim du corps lorsque l'âme est rassasiée. La parole de Dieu est la nourriture de l'âme, c'est elle qui est le pain mystérieux qui nous donne la vie éternelle

Quoique plusieurs écoutassent avec peu d'attention nos sermons, ils n'ont pas laissé, en de certains temps, de concevoir en eux-mêmes quelque honte, en se voyant des vives répréhensions que nous leur avions faites sur le déréglément de leur vie, et ce sentiment les a souvent empêchés de commettre le mal avec autant d'impudence qu'amparavant. Or, cette petite honte, cette secrète condamnation de leur manière d'agir, est un commencement de salut et la marque de quelque changement en eux. J'ai aussi tiré de mes sermons un autre avantage, qui n'est pas moindre, c'est d'avoir rendu encore plus retenus ceux qui étaient déjà réglés et modestes, en leur faisant connaître qu'ils étaient mieux conseillés que les autres, de ne pas se laisser emporter aux mauvais exemples de la multitude des gens du monde. Il est vrai que jusqu'à présent je n'ai pas encore entièrement guéri les malades; mais j'ai affermi ceux qui étaient sains. Il y en a que je n'ai pas pu retirer du vice, mais j'ai renouvelé l'attention et la vigilance de ceux qui suivaient déjà la pratique de la vertu. Outre que je ne désespère pas que ce que mes paroles n'ont pas emporté aujourd'hui, elles ne l'emportent demain, et que ce que je ne pourrai persuader demain je ne le persuade peut-être après demain ou le jour suivant, et il se peut faire que tel qui se moque aujourd'hui de ce que je lui dis le recevra et le pratiquera quelque jour.

Que sert, dites-vous, d'entendre la parole de Dieu, lorsqu'on ne la pratique pas? Je vous dis qu'on ne laisse pas alors d'en retirer une grande utilité, car on s'accusera soi-même, on soupirera, on gémera, et on se mettra enfin en état de faire ce qu'on nous apprend.

Encore que personne n'aille puiser dans une source; elle ne laisse pas de répandre continuellement ses eaux; et les rivières coulent toujours, quoique personne n'y aille boire. C'est ainsi que doit être un prédicateur; encore que personne ne lui prête son attention, il faut qu'il fasse toujours de sa part tout ce qui dépend de lui. Car Dieu a tant de bonté pour les hommes, qu'il demande de ceux auxquels il a commis l'administration de sa parole, qu'ils ne se lassent point de l'annoncer tant qu'ils le peuvent, et qu'ils ne le retiennent jamais dans le silence, soit qu'on les écoute, soit qu'on néglige de les écouter, et c'est ce que l'Écriture nous a fait voir dans l'exemple de Jérémie.

## SERMON XL.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÈME.

Second dessein. — 1<sup>e</sup> *Considérons quelle est notre origine, qui n'est autre que la terre, où nous retournerons; et cette pensée nous inspirera l'humilité.* 2<sup>e</sup> *Faisons réflexion sur le monde dans lequel nous vivons, où nous sommes exposés à une infinité de misères, et notre état nous fera gémir de confusion.* 3<sup>e</sup> *Enfin, jetons les yeux vers le ciel, que nous ne pouvons posséder que par l'humilité, et notre orgueil nous fera trembler.*

Qui querit gloriam ejus qui misit illum; hic verax est, et injustitia in illo non est.

*Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véritable, et il n'y a point en lui d'injustice (S. Jean, chap. VII).*

Le Sauveur voyant que tous les Juifs étaient dans l'admiration en l'écoutant prêcher dans le temple, voulut nous donner l'exemple de la manière dont nous devons refuser les louanges, et celle dont nous devons pratiquer l'humilité dans le temps même qu'on nous élève le plus. Je ne mérite point, leur dit-il, que vous admiriez mes paroles; ma doctrine n'est pas ma doctrine; ce que j'enseigne et que vous admirez n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé; parce que je ne dis que ce que j'apprends de lui, et que je n'enseigne aux autres que ce qu'il m'enseigne lui-même: *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me (Joan., VII).* Vous

Multis etiam si non auscultaverint sermonibus nostris, reddiit in memoriam nostra oburgatio, ac recordantes rubore suffusi sunt, erubuerunt tacita cogitatione, nec simili impudentia ea fecerunt quae solebant. Hoc autem initium est salutis, optinereque mutationis, si quæro penitus sui pudeat, si quis damnet quæ facit. Quin ex sermonibus aliud nobis lucrum non minus nascitur; nimirum quod eos qui sobrietatem amplectuntur, reddimus modestiores, magisque compositos; dum oratione nostra declaratur, quod optimis ducuntur consiliis, qui non abducuntur exemplo multitudinis. Non erexi quidem ægotantes, at eos qui valeret reddidi firmiores. Non abduxit quosdam a vitio sermo noster; sed tamen eos qui cum virtute vitam agunt, reddidit attentiores. Propterea hodie non persuasi, sed eras forte persuadere potero, quod si minus eras, fortasse perendie aut quarto abhinc die. Qui hodie quod audivit, repulit, eras fortassis audiet, ac recipiet (S. Chrysost., de Lazaro, conc. 1).

Et quid, ais, lucri est, quando quis audit, et non accedit ad implenda quæ dicta sunt? non parvus est etiam ex ipso auditu profectus. Nam qui audit et semetipsum reprehendet, sæpe et alterius ingemiscet, et eo quandoque perveniet, ut studeat etiam implere quod didicit (S. Chrys., hom. 2 sup. Math., cap. 1).

Potes quævis nemo hariat, tamen scatebras emittunt; et omnes etiam si nemo bibat, nihil secius fluunt; sic oportet et illum qui concionatur, quævis nullus auscultet, tamen prestare quiddam in eo situm est. Si quidem hæc lex sacri sermonis administris a benigno Deo prescripta est, ne unquam quod in ipsis fuerit facere defatigentur, neque ullo tempore sileant, sive sit qui auscultet, sive qui prætercurrat, negligens quod dicitur, et in Jeremia Scriptura nobis demonstrat (*Idem, de Lazaro conc. 1*).

m'êtes témoins, ajoute-t-il, que je ne cherche en toutes choses que la gloire de Dieu, et non pas la mienne. Vous devez donc être persuadés que ce que je vous dis est vrai, puisque l'iniquité et le mensonge ne sauraient compatir avec une véritable humilité: *Qui querit gloriam ejus qui misit illum; hic verax est, et injustitia in illo non est (Ibid.).* N'apprendrons-nous jamais à être humbles, à l'exemple de Jésus-Christ? Et se sera-t-il humilié toute sa vie et dans toutes ses actions, sans pouvoir détruire cet esprit d'orgueil qui règne dans nos cœurs?

Il y a trois choses, dit saint Bernard, qui doivent servir au chrétien de très-excellents motifs pour le porter à l'humilité. Ces trois motifs sont compris dans ces belles paroles de ce Père: *Vide unde veneris, et erubescere. Ubi vivis, et ingemisce. Quo vadis, et contremisce.* Considérez quelle est votre origine, qui n'est autre que la terre, où vous retournerez; et cette pensée vous inspirera l'humilité: *Vide unde veneris, et erubescere.* Faites réflexion sur le monde dans lequel vous vivez, où vous êtes exposés à une infinité de misères, et votre état vous fera gémir de confusion: *Vide ubi vivis, et ingemisce.* Enfin, jetez les yeux vers le ciel, que vous ne pouvez posséder que par l'humilité, et votre orgueil vous fera trembler: *Vide quo vadis, et contremisce.*

I. Nous lisons une chose bien cruelle d'un empereur romain, mais qui peut nous servir d'une grande instruction. Lorsqu'il avait condamné quelqu'un à la mort, il appelait

les exécuteurs, et il leur ordonnait de faire mourir ces misérables en sorte qu'ils sentissent souvent la mort avant que de la souffrir entièrement : *Sentiat se mori*. Je ne voudrais que ces deux paroles pour engager les hommes à une profonde humilité : *Sentiat se mori*. Faites réflexion que vous mourrez, sentez et goûtez la mort qui vous est inévitable, et vous n'aurez jamais d'orgueil. Cette vérité nous est marquée en plusieurs endroits de l'Écriture. Il est écrit dans l'Écclésiastique que les ossements d'un homme mort prophétisaient et instruisaient ceux qui les voyaient : *Ossa ipsius visitata sunt, et post mortem prophetaverunt* (Eccle., XIX). C'est-à-dire que ces os secs et arides parlaient dans le silence affreux du tombeau, et enseignaient aux hommes, bien mieux que n'avaient fait les prophètes, l'humilité et le mépris de toutes les vaines grandeurs de la terre : *Ossa ipsius prophetaverunt*.

Le savant abbé Rupert remarque que Dieu ne se montra plus à Abraham après qu'il eut enseveli et enterré sa femme. La raison en est, dit ce Père, que cette mort, qu'Abraham avait toujours devant les yeux, l'instruisait assez de son devoir ; et il n'avait plus besoin que Dieu lui parlât en personne. Le grand Augustin fait une réflexion qui n'est pas moins ingénieuse, sur la différente conduite du Fils de Dieu, à l'égard de ceux qu'il ressuscitait du tombeau, et de ceux qu'il guérissait de leurs maladies : il ne donne aucun avis à ceux auxquels il rend la vie, et il ne leur donne aucune instruction. Au contraire, il ne guérit pas un malade, qu'il ne l'avertisse après de son devoir et de la manière dont il se doit comporter après sa guérison. Cela vous marque, dit ce Père, que la pensée de la mort suffit pour nous contenir dans notre devoir, pour nous apprendre la soumission que nous devons à Dieu. Je sais, dit le saint homme Job, qu'il n'est presque pas possible de rendre humble un homme superbe et orgueilleux ; personne n'oserait entreprendre de l'avertir de ses emportements ? *Quis arguet coram eo viam ejus?* (Job, XXI.) Tout ce qu'on lui dit, ne fait qu'irriter son orgueil : il se croit si fort au-dessus de tout le monde, qu'il croit que c'est lui faire une injure de le vouloir reprendre. Le moyen donc de le corriger ? *Quis arguet coram eo viam ejus* (Idem) ? Quoi donc, le salut de cet orgueilleux est-il désespéré ? Il n'y a qu'un seul moyen, dit ce prophète, c'est de le conduire dans les tombeaux ; et là, en lui montrant les ossements des rois et des monarques du monde, le faire souvenir que, tout grand qu'il est, il mourra, et servira de nourriture aux vers et aux serpents : *Ipsæ ad sepulcra ducetur, et in congerie mortuorum vigilabit* (Idem). Si la pensée de la mort ne le guérit pas, son orgueil est incurable. Grâce au Dieu que j'adore, disait le même prophète, mon cœur ne s'est jamais enflé d'orgueil, je ne me suis point révolté contre le Seigneur, et je ne l'ai point offensé ; parce que j'ai toujours en devant les yeux le tombeau où je dois entrer un jour : *Dies mei bre-*

*viabuntur, et solum mihi superest sepulcrum; non peccavi* (Job, XVII).

Il est certain, dit saint Chrysostome, que le tombeau est la véritable école de la parfaite humilité, c'est là que nous pouvons prendre les grandes leçons du mépris du monde, et de nous-mêmes, qui sont les deux principales sources de l'humilité. C'est là que la cendre d'un grand du monde pourri, nous instruit que tout passe, que les honneurs s'évanouissent, que les dignités finissent, que les trésors deviennent inutiles ; et qu'enfin il ne reste rien à l'homme, quelque soin qu'il ait pris pour s'agrandir, que la pourriture et les vers. O vous qu'un esprit d'orgueil et de vanité fait agir en toutes choses, dames mondaines, si vous faisiez quelquefois réflexion que vous n'êtes que terre, et que vous retourneriez en terre ; si vous pensiez aux horreurs de la mort, qui couvriront un jour votre visage ; si vous voyez en esprit ces vers hideux, qui dévoreront un jour ce corps que vous idolâtrez, vous auriez honte vous-même de votre orgueil ; et l'humilité chrétienne vous serait aussi aisée qu'elle vous paraît difficile.

Il y a une infinité de femmes vaines et mondaines qui n'auront pas un moins déplorable sort que l'orgueilleuse Jésabel qui, ayant été avertie par un prophète, et par plusieurs autres personnes, qu'elle allait périr d'une manière honteuse et cruelle ; et qu'elle serait dévorée par des chiens affamés, ne laissa pas, pour contenter sa vanité, de s'ajuster, de se friser, de s'orner le visage, et de se montrer au dehors, pour se faire regarder : *Jesabel, introitu ejus audito, depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum, et respexit per fenestram* (IV Reg., IX). Ne vous reconnaissez-vous pas dans le pitoyable portrait de cette malheureuse princesse, dames du monde ? Les prédicateurs ont beau vous avertir qu'enfin vous mourrez, et que de tout ce qui flatte votre orgueil il ne restera rien qui ne fasse horreur ; et néanmoins, malgré tous ces avis salutaires, vous ne faites qu'augmenter votre ambition ; vous ne songez qu'à paraître, et vous vous glorifiez de cela même qui devrait vous humilier et vous confondre.

II. Le monde dans lequel nous vivons est encore pour nous un grand motif d'humilité. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce grand théâtre des misères humaines qu'on appelle monde, pour y remarquer de tous côtés des sujets de confusion et d'humiliation. Là nous verrons des aveugles, là des estropiés, là des mendiants qui meurent de faim, là des blessés et des mourants qui font horreur ; de quelque côté que tournent nos yeux, partout ils rencontreront des misérables qui nous feront connaître, dans leurs personnes, les misères de notre condition, qui seront bien capables de nous humilier. C'est ce qu'a parfaitement bien connu Job, lorsqu'il a dit qu'un des plus excellents moyens pour nous tenir dans les règles de notre devoir était de considérer souvent nos semblables, dans les différents états de leurs vies : *Visitans speciem tuam, non peccabis* (Job, V).

Il est écrit en quelque endroit de nos histoires qu'un certain homme cruel et barbare enlevait tous les enfants qu'il rencontrait ; qu'aux uns il arrachait les yeux , aux autres il coupait la langue, aux autres il rompaît les bras, aux autres il cassait les jambes, aux autres il faisait des blessures affreuses ; et qu'enfin après les avoir élevés quelque temps, il les envoyait par les rues, pour exciter, par l'horreur de l'état où ils étaient, la pitié et la charité de ceux qui les voyaient ; et ce cruel faisait bonne chère des aumônes que recevaient ces misérables : *Humanam miseriam ludum faciens et quæstum*. Ne peut-on pas dire que le péché a fait en nous quelque chose de semblable, puisque la plupart des hommes sont dans le monde comme autant d'estropiés, chacun en sa manière, et qu'ils sont des objets pitoyables dont la vue ne peut inspirer que de la honte et de la confusion : *Visitans speciem tuam, non peccabis*. Je ne parle pas des misères du monde intérieur, qui est l'homme même. Que de sujets d'humiliation dans son esprit, dans son cœur, dans ses sens, dans son corps ! La seule pensée de ces misères particulières confondait le grand apôtre et lui faisait souhaiter d'en être délivré : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?*

III. Enfin, si nous élevons notre vue vers le ciel, nous n'y trouverons rien qui ne nous engage fortement à l'humilité. 1° Nous y verrons un Dieu qui nous commande absolument d'être humbles si nous voulons entrer dans ce royaume éternel : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum* (Matth., XVIII). C'est pourquoi saint Grégoire a fort bien dit que toutes les actions de notre vie étaient absolument inutiles pour notre salut, si elles n'étaient fondées sur une profonde humilité : *Perit omne quod agitur, si non sollicitè, in humilitate custodiatur* (S. Greg.). Le grand Augustin autorise cette vérité lorsqu'il dit qu'un arbre n'élève jamais plus haut ses rameaux que lorsqu'il a jeté de plus profondes racines dans la terre : *Arborem attendite, figit radicem in humili, ut vere tendat ad cælum*. (S. Aug.) 2° Nous y verrons un Dieu qui nous a donné lui-même l'exemple de la plus parfaite humilité, puisqu'il s'est réduit à la qualité d'un esclave : *Semetipsum exinanivit*

*formam servi accipiens* (Philip., II). Saint Bernard disait avec bien de la raison que rien ne lui faisait plus d'horreur, que rien ne lui paraissait plus digne d'un éternel châtiement que l'orgueil d'un homme qui adore un Dieu qui s'est fait esclave pour lui apprendre à être humble : *Quid magis admirandum, quid amplius deterrendum, quid gravius puniendum, quam quod videns filium Dei servum in regno cælorum et angelorum, novissimum factum in regno hominum, apponit se homo magnificare super terram* (S. Bern.). N'est-ce pas la chose du monde la plus prodigieuse que le monde ne soit rempli que d'orgueilleux qui adorent Dieu humilié et anéanti pour leur salut ? Si le démon, cet esprit d'orgueil, était le Dieu des chrétiens, auraient-ils plus d'ambition et plus de vanité dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs actions ?

On peut remarquer trois sortes de vanités qui partagent presque tout le monde. Il y a des vanités délicates, il y a des vanités emportées, il y a des vanités ridicules. J'appelle vanités délicates celles qui regardent l'esprit. Tel est l'orgueil de ceux qui veulent passer pour grands esprits dans le monde, qui se flattent de quelques avantages que la nature leur a donnés ou qu'ils ont acquis par l'étude, et qu'ils agrandissent en eux-mêmes par la bonne opinion qu'ils conçoivent de leur capacité ; d'où il arrive qu'ils établissent dans leur idée et dans leur sentiment une espèce de souveraineté imaginaire qui fait qu'ils s'imaginent qu'ils peuvent mépriser insolemment tout le reste des hommes. J'appelle vanité emportée l'orgueil de ceux qui sacrifient tout à leur ambition et qui violent tous les droits de la nature et de la religion pour s'agrandir et pour s'élever. J'appelle vanité ridicule l'orgueil de ces femmes mondaines qui s'imaginent qu'on les doit adorer, parce qu'elles ont quelques traits d'une beauté passagère et qu'elles ont quelques vains ornements qui les distinguent des autres. Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu, qui puisse déraciner de notre cœur cet esprit d'orgueil que le péché de nos premiers parents y a gravé. Faites agir, Seigneur, cette divine grâce qui nous humiliera comme vous sur la terre pour nous élever avec vous dans le ciel !

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Celui qui aura commis quelque péché par orgueil, parce qu'il aura été rebelle à Dieu, il périra d'entre le peuple. Car il aura méprisé la parole du Seigneur, et violé son précepte ; c'est pourquoi il sera détruit, et portera la peine de son iniquité.

Cessez de vous glorifier avec des paroles insolentes ; que votre ancien langage plein d'orgueil ne sorte plus de votre bouche ; car le Seigneur est un Dieu qui connaît tout, et qui pénètre le fond des pensées.

Le roi Ezéchias n'agit pas envers Dieu selon les faveurs qu'il en avait reçues ; mais son cœur s'éleva de vanité, de sorte que la colère de Dieu s'alluma contre lui et contre le peuple de Juda et de Jérusalem. Néanmoins, comme après s'être ainsi élevé il s'humilia, et le peuple de Jérusalem aussi, ce ne fut point de son temps qu'éclata sur eux la colère du Seigneur.

Je ne souffrais point à ma table les yeux altiers ni les cœurs insatiables.

Les superbes deviendront enfin incurables ; parce que

Anima quæ per superbiam aliquid commiserit, quoniam adversus Dominum rebellis fuit, peribit de populo suo. Verbum enim Domini contempsit, et præceptum illius fecit irritum ; idcirco delebitur, et portabit iniquitatem suam (Num., XV).

Nolite multiplicare loqui sublimia gloriantes : recedant vetera de ore vestro ; quia Dens scientiarum est, et ipsi præparantur cogitationes (1 Reg., II).

Sed non juxta beneficia quæ acceperat, retribuit, quia elevatum est cor ejus ; et facta est contra eum ira, et contra Judam et Jerusalem : humiliatusque est postea, eo quod exaltatum esset cor ejus, tam ipse quam habitatores Jerusalem et idcirco non venit super eos ira Domini in diebus Ezæchiæ (II Paral., XXXII).

Superbo oculo et insatiabili corde, cum hoc non edebam (Psal. C).

Synagogæ superbiorum non erit sanitas : frutex enim

peccati radicabitur in illis, et non intelligetur (*Eccl.*, III).

Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis (*1 Petr.*, V).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Contentibus Dei Filium imperabat tacere, ut operibus magis quam sermonibus Deus agnosceretur; et tu nobillem te dicis qui es factus e terra? David rex dicit: *Memento, Domine, quia pulvis sum*: et tu in hoc caduco atque limoso genere gloriaris, et divitem te putas qui eras potes esse mendicus, cum vita tua non in abundantia tua, sed in dei sit misericordia (*S. Aug.*, in *Psal.* CXVIII).

In quantis sis minor tibi cogitandum est, non in quantis sis major: si enim cogitas quantum præcessisti alterum, time timorem, si vero cogitas quantum tibi deest adhuc, ingemiscis; et cum ingemiscis, curaberis, humilis eris, tunc ambularis, non præcipitaberis, non inflaberis (*S. Aug.*, *serm.* 55, *cap.* 2).

Sive orationem, sive jejunium, sive misericordiam, sive pudicitiam, sive aliud quid honorum absque humilitate congreges, statim cuncta defluent, cuncta depereunt. Sicut superbia omnium fons malorum est, ita humilitas enectarum origo virtutum (*S. Chrys.*, *hom.* 19, *sup.* *Math.*).

Non desidiolis et tepidis neque inertibus et incultis, sed magis quibusdam animis sedulis et bonorum actuum probitate luentibus, pro gloria irrepsit humanam: et quos impulsione non movit, elatione dejecit. Quanto enim clariores erant meritis, tanto aptiores eos suis invent insidias (*S. Amb.*, *Ep.* 84).

Hoc humanum genus potissimum perdit, quia non vult nature suæ mensuram agnoscere, sed semper majora desiderat, et quæ sunt supra suam dignitatem votis concipit (*S. Chrys.*, *hom.* 50, *sup.* *Græc.*).

Nisi humilitas omnia quæcumque benefacimus, et præcesserit, et comitetur, et consecuta fuerit; jam nobis de aliquo honore factio gaudentibus, tunc extorquet de manu superbia (*S. Aug.*, *ep.* 56, *Diosc.*).

### SERMON XLI.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Troisième dessein. — *L'Eglise a des dignités et des richesses; ces deux choses font naître deux grandes passions, l'ambition et l'avarice. Les ambitieux en veulent aux charges et aux dignités de l'Eglise, et les avarés en veulent à ses biens et à ses richesses.*

Ascendit Jesus in templum et docebat.

Jesus monta au temple, où il enseigna (*S. Jean*, *chap.* VII).

Plût au Seigneur que pour l'honneur de la religion chrétienne personne n'entrât dans l'Eglise que comme Jésus-Christ entra dans le temple pour y enseigner! Il y entre par l'ordre de son Père: *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* (*Joan.*, VII). Il n'y cherche point sa gloire, il ne parle point de sa propre autorité, il n'a en vue que la gloire de son Père qui l'a envoyé: *Qui a semetipso loquitur, gloriam propriam querit, qui autem querit gloriam ejus qui misit illum, hic verax est* (*Ibid.*). Celui, dit-il, qui parle de soi-même, cherche sa propre gloire, mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véritable. Est-ce par l'ordre de

le péché s'enracinera dans eux de plus en plus, sans qu'ils le connaissent.

Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève dans le temps de sa venue.

#### DES PÈRES.

Jésus-Christ imposait silence aux démons qui le confessaient Fils de Dieu, afin de se faire plutôt reconnaître Dieu par des œuvres que par des paroles: vous, au contraire, qui n'êtes faits que de terre, vous vous vantez de votre noblesse. David, tout roi qu'il était, dit à Dieu: *Souvenez-vous que je ne suis que poudre*. Et vous, qui êtes formé de la même boue, vous vous élevez de vaine gloire, et vous vous imaginez être riche, sans penser que vous serez peut-être demain réduit à mendier votre pain: car il est certain que votre vie ne dépend pas de votre abondance, mais de la bonté de Dieu.

Vous devez considérer en combien de choses vous êtes moindre qu'un autre, et non pas en combien de choses vous êtes plus grand: car, si vous regardez les choses dans lesquelles vous le surpassez, vous aurez à craindre l'orgueil; au lieu que, si vous faites réflexion sur ce qui vous manque, vous en gémirez; et, en gémissant, vous serez guéri: vous deviendrez humble, vous marcherez plus sûrement, vous ne tomberez point dans le précipice, et vous ne serez point enflé de vaine gloire.

Toutes les prières, tous les jeûnes, toutes les œuvres de miséricorde, toute la chasteté, et enfin toutes les vertus périront un jour, et seront détruites, si elles ne sont fondées sur l'humilité; car, comme l'orgueil est la source de tous les vices, l'humilité est la source de toutes les vertus.

Ce n'est pas tant dans les esprits paresseux et tièdes, ni dans les pesants et les grossiers, que dans ceux qui sont les plus fervents et les plus riches en mérites et en bonnes œuvres, que le démon s'insinue par la tentation de la gloire humaine; et fait souvent tomber, par l'élevation de l'orgueil, ceux qu'il n'avait pu ébranler en autre chose par ses plus violents efforts: jugeant que plus ils étaient élevés en sainteté, plus ils étaient propres à tomber dans ses embûches.

Ce qui perd la plupart des hommes, est qu'ils ne veulent pas se contenter dans les bornes que Dieu a prescrites à leur condition; mais ils aspirent toujours à des choses qui sont au-dessus de leurs forces et de leur état.

Si tout le bien que nous faisons n'est précédé, n'est accompagné et n'est suivi d'humilité, l'orgueil, se servant de la vanité qui nous flatte dans nos bonnes actions, nous en ravi tout le fruit.

Dieu qu'on entre aujourd'hui dans les dignités de l'Eglise? Est-ce pour procurer sa gloire; ou plutôt n'est-ce pas par ambition et par des intérêts purement humains que mille gens s'empressent de s'emparer des biens de l'Eglise qui ne sont destinés que pour procurer la gloire de Dieu et le salut des hommes?

L'Eglise a des dignités et des richesses; ces deux choses font naître deux grandes passions, l'ambition et l'avarice. Les ambitieux en veulent aux charges et aux dignités de l'Eglise, et les avarés en veulent à ses biens et à ses richesses. Les premiers font injure à la majesté de Dieu, les seconds outragent sa sainteté. Tâchons de détruire ces deux passions si injurieuses à Dieu et à l'Eglise.

I. Trois choses, selon les saints Pères, sont nécessaires pour rentrer dans les dignités de l'Eglise, la vocation de Dieu, la vertu et la science. Mais que fait l'ambition? 1° elle se sert de la chair et du sang au lieu de la vocation; 2° elle met de fausses vertus en la place des véritables; 3° elle donne aux services du monde ce qui n'est dû qu'à la science. Ainsi un ambitieux prétend avoir par des considérations de la nature ce que l'on ne doit avoir que par la grâce. Il veut avoir par hypocrisie ce que l'on ne doit avoir que par la vertu. Enfin, il veut avoir

par des services mondains ce qu'on ne doit obtenir que par la science et par le mérite.

Il n'y a point de condition qui ne demande une vocation de Dieu; il a attaché à tous les états certaines grâces particulières, et si on les manque on est dans un danger évident d'être damné. Dieu vous avait destiné des grâces pour le célibat, vous vous engagez dans le mariage, vous vous perdez. Dieu vous avait préparé des grâces pour vous sauver dans le commerce et dans le négoce, vous vous engagez dans des charges de justice, vous risquez votre salut. S'il faut une vocation de Dieu pour choisir les conditions, n'est-il pas visible qu'il y a une vocation toute particulière pour l'état ecclésiastique, et encore plus particulièrement pour ceux qui ont la conduite des âmes? Nul ne doit donc entrer dans une charge sans y être appelé de Dieu : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo* (Hebr., V). C'est ce que nous apprend le Fils de Dieu, lorsqu'il avertit ses apôtres que c'est lui qui les a choisis pour ses disciples : *Ego elegi vos*. (Joan., XX.) Et il ne voulut pas lui-même entrer dans ses emplois apostoliques, sans y être appelé de son Père. L'ambition n'attend pas la vocation du ciel, elle se sert des considérations de la nature, et elle suit les vues de la chair, au lieu des lumières de la grâce. Il y a un bénéfice dans cette maison, il faut le faire tomber à quelqu'un de la famille, vocation ou non, il y va de l'intérêt de la chair et du sang, il faut que la grâce cède à la nature. Malheur, dit le prophète, à ceux qui s'élèvent sur de pareils édifices : *Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus* (Habac., II), de là viennent les désordres et les malheurs qui accablent à la fin les familles. David fait une imprécation bien extraordinaire contre ceux qui veulent posséder le sanctuaire par une espèce de titre d'héritage; il prie le Seigneur de les rendre semblables à une roue : *Pone illos ut rotam, qui dixerunt, hæreditate possideamus sanctuarium Dei* (Psal. LXXXII). Le prophète nous veut marquer par là que comme une roue tourne, et que ce qui était en haut est aussitôt en bas, ainsi ceux que l'ambition oblige d'élever leur fortune et leur maison avec les biens du sanctuaire, c'est-à-dire avec les biens de l'Eglise, se voient en peu de temps ruinés et renversés par terre.

Il ne faut pas seulement être appelé de Dieu pour entrer dans les charges de l'Eglise, il faut avoir des vertus solides. Mais une infinité de gens ont recours à l'hypocrisie pour faire paraître de fausses vertus, qui leur tiennent lieu des véritables; ils sont humbles au dehors, parce qu'ils sont superbes au dedans; ils paraissent des agneaux pour être en effet des loups ravissants. Ils font les désintéressés pour mieux ménager leurs intérêts; enfin, ils ne s'occupent des biens du ciel en apparence que pour posséder les biens de la terre en effet. Ce ne fut pas sans mystère que le Fils de Dieu ayant dessein d'élever saint Pierre à la première dignité de l'Eglise, lui demanda par trois fois s'il l'ai-

mait plus que les autres disciples : *Diligis me plus his* (Joan., XXI)? C'était pour nous apprendre, que les pasteurs doivent non-seulement avoir une grande charité, mais qu'ils en doivent avoir plus que les autres. Il faut, dit saint Paul, qu'ils soient en quelque manière plus qu'hommes, étant entièrement irrépréhensibles : *Oportet episcopum esse irreprehensibilem* (I Tim., III); mais on se soucie peu d'être irrépréhensible devant Dieu, pourvu qu'on le soit devant les hommes.

L'ambition ne se sert pas seulement de l'hypocrisie pour obtenir des bénéfices, elle se sert encore des services mondains qu'elle met en la place de la science et du mérite. Où est cet heureux temps auquel on ne remplissait les bénéfices et les dignités de l'Eglise que de savants, que l'on retirait de leurs doctes solitudes et que l'on conjurait de vouloir instruire les autres, après s'être si fort instruits eux-mêmes. Bien loin de donner aujourd'hui quelque chose à la science, on n'attend pas même que l'on ait atteint l'âge de la science pour distribuer les meilleurs bénéfices. Tout ce qu'il y a de plus riche est brigué pour des enfants, et souvent sans qu'ils aient aucune disposition à la science. C'est assez que quelqu'un de leur famille ait quelque emploi éclatant dans le monde, pour leur donner lieu d'espérer et de demander hardiment des choses que l'on ne mérite qu'autant que l'on s'en croit toujours indigne.

II. Voilà les dérèglements de ceux que l'ambition engage dans les charges de l'Eglise. Voyons les désordres que fait commettre l'avarice à ceux qui n'en veulent qu'aux biens de l'Eglise.

Je trouve deux sortes d'avaricieux à cet égard : 1° ceux qui entrent dans les bénéfices et dans les charges par avarice; 2° ceux qui y vivent par avarice. Si l'Eglise était encore pauvre comme elle l'était autrefois, nous n'aurions pas sujet de nous plaindre qu'il y a trop d'ecclésiastiques, l'on ne verrait pas ces désordres qui ne viennent que du trop grand nombre de gens que l'espérance de s'enrichir jette aujourd'hui témérairement dans l'Eglise. S'il fallait suivre Jésus-Christ pauvre et tout nu, comme il était sur la croix, nous en verrions peu qui ne fissent comme ce jeune homme qui renonça à la suite de Jésus-Christ dès qu'il comprit qu'il fallait quitter tous ses biens. L'on recherche les bénéfices, non pas à cause de leurs charges, mais à cause de leurs richesses; non pas pour travailler au salut des âmes, mais pour s'enrichir; non pas pour se sanctifier, mais pour contenter les désirs dérégés de sa cupidité; non pas enfin pour suivre Jésus-Christ, mais pour se suivre soi-même, et son amour-propre.

Lorsque l'Eglise donne le caractère de prêtre à ses enfants, elle leur fait dire ces paroles : que le Seigneur est tout leur partage et leur héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ*. Dieu, dit saint Jérôme, ne sera point le partage de ceux qui cherchent l'or



et l'argent dans son Eglise : *Qui aurum habet aut argentum, Dominus dedignatur fieri pars illius hereditatis* (S. Hier.). Le serviteur du prophète ayant pris quelque argent d'un homme que son maître avait guéri de la lèpre, en fut frappé lui-même et tous ses descendants après lui, pour marquer que la moindre vue intéressée dans les fonctions de l'Eglise est un crime abominable aux yeux de Dieu. Il y en a d'autres qui conservent leur avarice, et qui l'augmentent, en possédant les biens de l'Eglise. L'avarice est un péché dans tous les hommes ; mais dans un ecclésiastique, dans un prêtre, c'est un monstre, c'est une abomination. Saint Ambroise dit que les richesses de l'Eglise sont l'effet des vœux des fidèles, le prix de leurs péchés et le patrimoine des pauvres : *Vota fidelium, pretia peccatorum et patrimonia pauperum* (S. Amb.). Il faut donc que les ecclésiastiques qui ont de grandes richesses fassent de grandes aumônes, et qu'après avoir pris ce qui leur est nécessaire, ils emploient tout le reste à nourrir les pauvres et à soulager les malheureux ; s'ils en usent autrement, dit saint Bernard, c'est non-seulement un vol, mais un sacrilège : *Res pau-*

*perum pauperibus non dare sacrilegium est* (S. Bernard.).

On entend quelquefois les pauvres se plaindre de la dureté des ecclésiastiques qui sont souvent plus impitoyables que les gens du monde ; leurs plaintes ne sont que trop raisonnables. Il n'est que trop vrai que ceux qui devraient être les plus charitables, le sont le moins très-souvent. Se servir des biens acquis par le sang de Jésus-Christ pour abandonner Jésus-Christ même, n'est-ce pas la plus noire de toutes les ingrattitudes ? Seigneur, si vous avez pris autrefois un fouet pour chasser ceux qui étaient entrés dans le temple pour en profaner la sainteté, que ne venez-vous maintenant armé de colère chasser tous ceux qui déshonorent votre Eglise par leur ambition et par leur avarice : *Auferte ista hinc* (Joan., VII), qu'ils détruisent ces passions indignes, ou punissez leur témérité ! Je ne demande pas leur mort, Seigneur, je vous conjure seulement de les punir d'une peine qui les convertisse. Faites-leur connaître la sainteté de leur état, et donnez-leur, s'il vous plaît, des grâces pour en accomplir les devoirs !

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

*Amant primos recubitus in cœnis, et primas cathedras in synagogis* (S. Math., XXIII).

*Noli quærere a Domino duatum, neque a rege cathedram honoris* (Eccl., VII).

*Scitis quia Principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt potestatem exercent in eos, non ita erit inter vos : sed quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister, et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus* (1 Petr., V).

*Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed spontaneè secundum Deum, neque turpis lucri gratia* (S. Math., XX).

*Amen, amen dico vobis : qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, fur est et latro ; mercenarius et qui non est pastor, ejus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem, et dimittit oves, et fugit, et lupus rapit et dispergit oves : mercenarius autem fugit quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus* (Joan., X).

#### SENTENCES DES PÈRES.

*Quid miseris illis dixeris qui se conjiciunt in tantam abyssum suppliciorum ? omnium quos regis, mulierum et virorum et puerorum, a te reddenda est ratio, tanto igni caput tuum subijcis ! Miror an fieri possit ut aliquis ex rectoribus sit salvus, cum videam post minas, et præsentem socordiam aliquot adhuc accurrentes, et se conjicientes in tantam molem rectionis et administrationis. Nam si il qui necessitate trahuntur, non habent quo confugiant, et quo se exeusent, si male rem administrant et sunt negligentes (nam et Aaron tractus est necessitate, et venit in periculum : et Moyses rursus venit in periculum) : quanto magis il qui in hoc studium suum ponunt, et invid irruerunt ? qui est autem talis, longe magis se privatib venia : timere enim oportet et contremescere et propter conscientiam, et propter molem imperii* (S. Chrysost. sup. Ep. ad Hebr. hom. 34, in cap. XIII).

*Cornelius episcopatum nec postulavit, nec voluit ; nec ut ceteri quos superbiæ suæ tumor inflat, invasit ; sed quietus et modestus et quales esse consueverunt, qui ad hunc locum divinitus eliguntur, pro pudore virginalis conscientiæ*

Ils aiment les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues.

Ne demandez point de dignités au Seigneur, ni au roi des chaires d'honneur.

Vous savez que ceux qui sont princes parmi les païens les dominent, et que les grands les traitent avec empire ; il n'en doit pas être de même parmi vous autres : mais que celui qui voudra être grand parmi vous soit votre serviteur ; et que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre esclave.

Paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par une nécessité forcée, mais par une affection toute volontaire qui soit selon Dieu, non par un honteux désir de gain.

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron. Le mercenaire, qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne ses brebis, et s'enfuit ; et le loup ravit les unes, et disperse les autres. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis.

Que n'avez-vous point à dire à ces misérables qui, se chargeant de la conduite des autres, se précipitent dans un abîme de supplices ? Il faut qu'ils rendent compte de tous ceux qui leur sont soumis, et hommes, et femmes, et enfants ; comment veulent-ils s'exposer aux feux et aux supplices qui les menacent ? Je ne comprends pas comment il peut y avoir un seul prélat de sauvé, voyant que nonobstant des menaces si effroyables, et la lâcheté présente des chrétiens, il y en a encore qui courent après ces emplois, et qui se chargent si inconsidérément de l'énorme fardeau du gouvernement des âmes. Et certes, si ceux qui y ont été engagés comme par une espèce de nécessité, ne savent presque où avoir recours, ni quelle excuse ils pourront trouver un jour, s'ils ne s'acquittent pas bien de leur administration, ainsi que nous en voyons des exemples dans Aaron et dans Moïse, qui courent de si grands périls ; quel sera le danger de ceux qui ont employé toute leur industrie pour obtenir ces emplois, et qui s'y sont si témérairement précipités ? Car ces sortes de gens-là se privent eux-mêmes d'excuse, et de tout pardon, et ils ont tous les sujets du monde de trembler et pour leur propre conscience, et pour la pesanteur du fardeau dont ils ont bien voulu se charger.

Le pape Cornéille n'a ni demandé, ni désiré, ni envahi l'épiscopat, comme beaucoup d'autres font par ambition et par orgueil ; mais il a toujours été paisible, modeste, comme le sont ceux qui sont appelés et choisis de Dieu pour

ces dignités ; et il a eu tant de retenue et d'humilité, que bien loin d'exciter aucune violence pour être évêque, il l'a plutôt soufferte pour être contraint d'accepter l'épiscopat.

Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, combien seront grandes les ténèbres mêmes ?* Cela marque l'horrible danger que courent les pasteurs qui, étant les yeux de l'Eglise, s'embarrassent dans les affaires du monde, dans le soin d'amasser du bien, et dans les plaisirs de la bonne chère. Et en effet, si ces lumières se laissent obscurcir par l'avarice et l'impureté, étant ainsi par la nature de ces vices devenues ténèbres à l'égard de l'Eglise qui est le corps de Jésus-Christ ; quelles ne seront point les ténèbres qu'elles y répandront de nouveau par le pernicieux exemple de leur lumière obscurcie ?

Quand un pasteur se réjouit d'être préposé à la conduite des autres, et qu'il y recherche l'honneur, et qu'il n'y considère que ses commodités et ses avantages ; il est vrai de dire qu'il se pâit lui-même, et qu'il ne pâit pas ses brebis.

## SERMON XLII.

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

1° *Quelles sont les causes de l'aveuglement du cœur ; 2° quels sont ses effets ; 3° quels en sont les remèdes.*

Jesús vidit hominem cæcum.

*Jésus vit un homme aveugle dès sa naissance (S. Jean, chap. IX).*

Quelque cruel, quelque insupportable que soit l'aveuglement des yeux du corps, il n'est pas comparable à l'aveuglement de l'âme et du cœur. Les yeux du corps causent souvent de grands malheurs, dit saint Bernard : *Scio multos per visum esse deceptos (S. Bernard.)*. Saint Grégoire dit que les yeux sont les plus anciennes armes du démon : *Oculi sunt antiqua arma Satanae (S. Greg.)*. C'est ce qui a obligé le prophète de dire que la mort entre par les yeux comme par des fenêtres : *Ascendit mors per fenestras (Jerem., VIII)*. C'est par les yeux que la superbe se rend insolente : *Per oculos superbia insolescit ; c'est par les yeux que l'impureté s'entretient ; Per oculos luxuria negotiatur*. C'est pour cela que quelques philosophes se sont arrachés les yeux pour s'ôter la cause de bien des maux. Mais l'aveuglement de l'âme ne peut produire aucun bon effet, et il est suivi d'un malheur irréparable et éternel. Plût au Seigneur que cet aveuglement du cœur nous fût aussi sensible que celui des yeux ! l'horreur qu'il renferme nous le ferait assez craindre. Tâchons donc de le bien connaître. Voyons, 1° quelles sont les causes de l'aveuglement du cœur, 2° quels sont ses effets, 3° quels en sont les remèdes.

I. Il y a trois causes principales de l'aveuglement de notre cœur. 1° Ordinairement il vient de nous-mêmes ; 2° souvent il vient du démon ; 3° quelquefois il vient de Dieu. A l'égard du premier, l'on peut remarquer que les mêmes choses qui aveuglent le corps, aveuglent aussi le cœur par proportion. La première chose qui aveugle les yeux du corps, c'est la fumée, elle affaiblit leur vertu, elle en dessèche l'humeur, enfin elle ôte la vue. Il y a une espèce de fumée capable d'aveugler les yeux du cœur, ce sont les honneurs du monde, les dignités, les grandeurs.

suæ, et pro humilitate ingenite sibi et custoditæ verecundia, non ut quidam vim facit ut episcopus fieret, sed ipse vim passus est, ut episcopatum coactus exquireret (S. Cyr., ep. 52, ad Antonianum).

*Si lumen quod in te est tenebræ sunt, tenebræ ipsæ quantæ erunt ? Ex quo ingenti periculo, sacerdotes, qui Ecclesie oculi sunt negotiis sæculi, curis præconitæ, et conviviorum luxibus occupantur. Si lumen ipsum avaritiæ et lascivie nocte tenebreseat, corpori, id est Ecclesie, cui per naturam suam tenebræ sunt ; quantæ insuper tenebræ de exemplo tenebræ luminis invadentur (S. Hilar. in Psal. CXXXVIII).*

Quisquis ita præpositus est, ut in eo quod præpositus sit, gaudeat ; et honorem suum querat ; et comoda sua sola respiciat, se pascit, non oves (S. Aug. serm. past. sup. Ezech., cap. I).

Voilà la fumée du monde qui aveugle le cœur ; et les hommes s'exposant sans cesse à cette fumée se procurent un aveuglement volontaire.

La seconde chose qui aveugle les yeux corporels, c'est le feu, il les dessèche encore plus que la fumée ; le feu de l'impureté ôte aussi la vue à l'âme. Une personne impudique ne voit rien, elle ne connaît plus Dieu, et elle ne se connaît plus elle-même. Ce feu aveugla Salomon, quelque éclairé qu'il fût, et il aveugle ordinairement les sages, les philosophes et les plus grands politiques.

La troisième chose qui aveugle les yeux du corps, c'est la poussière. Il y a aussi une espèce de poussière qui aveugle l'esprit et le cœur, et cette poussière n'est autre chose que les biens de la terre, et les richesses de ce monde. Qu'y a-t-il de plus aveugle qu'un avare ? ce malheureux aveuglement vient de nous, puisque nous courons après les honneurs, les plaisirs et les faux biens de la terre. Je sais que cet aveuglement vient souvent du démon, c'est le dieu de ce monde qui aveugle les hommes : *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium (II Cor., IV)*. Cet esprit de ténèbres leur communique, pour dire ainsi, ses ténèbres ; il les détourne de la lumière du ciel, il les empêche de voir ce qui est, et il leur fait voir ce qui n'est pas. Il entre dans leurs passions, et il se rend maître de leur raison, et s'il ne peut pas la détruire entièrement, il empêche du moins qu'elle n'agisse.

Il y a encore une autre cause de l'aveuglement du cœur, c'est Dieu même : *Spargit panes cæcitates (S. Aug.)* ; ce n'est pas qu'il aveugle positivement le pécheur, mais c'est qu'il ne l'éclaire pas : *Auferetur ab impiis lux sua (Job, XXXVIII)*. Hélas ! que peut voir l'homme sans la lumière du ciel ! quelque effort que fasse sa faible raison, il ne connaît rien si la lumière de la grâce ne l'éclaire, mais assez souvent son ingratitude ayant lassé la miséricorde de Dieu, il l'abandonne à ses caprices et à ses propre ténèbres, et il l'aveugle dès lors qu'il ne l'éclaire pas. Effroyable punition ! Ah ! mon Dieu vous avez des trésors de vengeance aussi bien que de grâce, choisissez quel supplice il vous plaira pour me punir, mais ne m'ôtez pas vos lumières.

II. Voilà les causes de l'aveuglement du cœur, voyons-en les effets: Saint Chrysostome compare cet aveuglement de l'âme aux ténèbres qui furent autrefois répandues dans l'Égypte. Ces peuples malheureux, au milieu des plus épaisses ténèbres, se voyaient attachés à une place, et ils n'en pouvaient sortir. Je vois quelque chose de semblable dans l'aveuglement des pécheurs, ils sont comme enchaînés dans l'habitude de leurs péchés, de telle sorte qu'on ne les en peut pas délivrer. Ni la raison, ni la foi, ni les prédicateurs, ni les confesseurs, rien enfin ne peut dissiper ces funestes ténèbres.

Je remarque trois effets de cet aveuglement intérieur. Le premier est un égarement continuel; le second des chutes fréquentes; le troisième une entière impuissance d'agir. Rien n'est plus pitoyable que les égarements du pécheur aveuglé, il ne sait où il va, ni même où il veut aller; il se lasse, il se fatigue, il prend des chemins difficiles, il suit des routes embarrassées qui n'aboutissent qu'à des précipices et qui le laissent dans une mortelle inquiétude: *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles* (Sap., V). Mais combien de chutes fait un malheureux dans cet état? Il trouve des abîmes partout, et sans aucun guide, et sans lumière, le moyen de n'y pas tomber? *Fiat via illorum tenebrae et lubricum, et angelus Domini persequens eos* (Psal. XXXIV). Figurez-vous un homme, dit le prophète, sur le haut d'un précipice glissant, chargé d'un pesant fardeau au milieu des ténèbres, et poussé rudement par un cruel ennemi qui le veut faire périr. Voilà

l'état du pécheur lorsqu'il est tombé dans l'aveuglement; enfin ce misérable ne saurait plus agir, il est lié par sa passion, sa liberté est affaiblie, et la grâce l'abandonne; que peut-il faire en ce pitoyable état?

III. Examinons maintenant la conduite de l'aveugle de notre évangile, et nous apprendrons de quelle manière nous devons nous comporter pour recouvrer la vue de notre âme. 1° Cet aveugle se mit dans le chemin par lequel Jésus-Christ devait passer: il faut que le pécheur ne s'écarte point du chemin du Sauveur, c'est-à-dire qu'il demeure toujours constant dans sa foi et dans sa religion, s'il sort de cette voie il ne peut rien espérer; 2° il crie, il demande miséricorde au Sauveur à haute voix, pour nous marquer que ce pécheur doit avoir recours à la prière; 3° le Sauveur prit de la boue pour lui mettre sur les yeux: pour nous faire entendre que le souvenir de notre origine, qui n'est que terre et poussière, doit dégager notre cœur de toutes les vanités qui l'éblouissent et qui l'aveuglent; 4° le Fils de Dieu lui commande d'aller se laver dans les eaux de la fontaine, pour nous témoigner que le pécheur doit recourir à la pénitence sacramentelle, qui est la source de toutes les grâces et de toutes les lumières; *Domine, ut videam* (Marc., X). Ah! mon Dieu, faites-moi connaître ma misère; faites briller votre lumière aux yeux de mon âme, afin de dissiper ses ténèbres. Que je vous connaisse, mon Dieu, que je me connaisse moi-même, et que je connaisse mon péché pour le détester à jamais.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipientium cor eorum (Rom., I).

Palpabant quasi in tenebris, et non in luce, et errare eos facit quasi ebrios (Job, XII).

Ignoraverunt lucem; si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis; et sic in tenebris quasi in luce ambulabant (Idem, XXIV).

Omnis qui in eo manet, non peccat: et omnis qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum (I Joan., III).

Est via quæ videtur homini justa; novissima autem ejus deducunt ad mortem (Prov., XIV).

Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres.

Ils marcheront au milieu des ténèbres, et il les fera érébucher comme des gens ivres.

Ils n'ont pas connu la lumière, et si elle paraît, ils ferment les yeux, ils la fuient comme l'ombre de la mort, et ils marchent dans les ténèbres comme dans la lumière.

Quiconque demeure en Dieu ne pèche point; et quiconque pèche est un aveugle qui ne l'a point vu, et qui ne l'a point connu.

Il y a une voie qui paraît droite à l'homme aveugle, dont la fin néanmoins conduit à la mort.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Quid ista cæcitate tenebrosius, ad obtinendam inanissimam gloriam errorem homines aucupari, et Deum testem in corde contemnere (S. Aug., sup. Ep. ad Galat. Exposit., cap. 6)?

In rebus humanis tanta cupiditate excecantur homines, ut non videant (Idem., sup. Ps. CXXIII).

Nemo potest eorum qui delectantur presentibus et caducis, cælestia ac spiritalia contueri. Qui vero ista contempserit et velit umbram ac pulverem hæc duxerit, velocius ad illa perveniet. Nam et apud homines hic mos est, ut tum thesauros suos reconditos patefaciant filiis suis, cum eos jam adultos viderint, et puerilis lascivie vitia respicere: ita et anima nisi prius didicerit contemnere terrena, cælestia mirari non poterit; et e contra donec terrena miratur, necessario cælestia spernit (S. Chrys., lib. II de Compunct. cord., cap. 2).

Quanta miseria! qui privatus est interno lumine, in hæc via dicit vult perpetui cæcitate suam (S. Greg. Mag., lib. II Moral., cap. 26).

Totus mundus cæcus est, omnes cæcos nasci fecit, qui

Peut-on voir un aveuglement plus déplorable que de chercher avec tant d'empressement la vaine lumière de l'estime des hommes, et de mépriser l'estime de Dieu qui est présent dans notre cœur?

Les hommes sont si fort aveuglés de leur cupidité dans les choses temporelles, qu'ils ne voient plus autre chose.

Quiconque se plaît dans les choses présentes et périssables, est incapable de contempler les spirituelles et les célestes. Mais celui qui ne regardera les biens temporels qu'avec mépris, et comme des ombres, et de la poussière, s'élèvera facilement à la contemplation des biens éternels.

Et en effet nous voyons que les pères n'ont pas accontonné de donner connaissance de leurs biens à leurs enfants, et de leur ouvrir leurs trésors, qu'ils ne les voient dans un âge mûr, et bien revenus des dérèglements de la jeunesse. Ainsi l'âme est incapable d'être touchée de la beauté des biens du ciel, jusqu'à ce qu'elle ait appris à mépriser ceux de la terre; comme au contraire tant qu'elle estimera ceux de la terre, elle n'aura que du mépris pour ceux du ciel.

Quelle est la misère de l'homme! il est privé de la lumière, et il n'aime rien tant que son aveuglement.

Tout le monde est aveugle: le même démon qui avait

aveuglé le premier homme, aveugle tous les autres; mais Jésus Christ répare par ses lumières le mal que le diable fait par ses ténèbres.

### SERMON XLIII.

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

*Dieu fait consister toute sa gloire à faire du bien à l'homme; mais l'homme ingrat met au contraire, toute sa gloire à offenser Dieu, jusqu'à se servir de ses propres biens pour lui faire du mal.*

Infirmis hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei : ut glorificetur Filius Dei per eam.

*Cette maladie ne va point à la mort, mais elle n'est que pour la gloire de Dieu, et afin que par là le Fils de Dieu soit glorifié (S. Jean, ch. XI).*

Jésus était sorti de la ville de Jérusalem pour éviter la fureur des Juifs, et il s'était retiré au de là du Jourdain, où Marthe et Marie lui envoyèrent dire que celui qu'il aimait était malade : *Eccæ quem amas infirmatur*. Elles ne le prient point de rendre la santé à leur frère, elles ne lui demandent aucune grâce; par la raison, dit le grand Augustin, que c'est assez d'être aimé de Dieu pour n'en être jamais abandonné, et pour en être immanquablement secouru. Le Sauveur aimait beaucoup cette maison, où il logeait souvent; et l'hospitalité que Marthe et Marie avaient exercée en sa personne fut récompensée par la résurrection de leur frère. Cette maladie, dit-il, ne va point à la mort : *Infirmis hæc non est ad mortem*. C'est-à-dire que cette maladie n'était point ordonnée de Dieu pour terminer la vie de Lazare, comme sont les maladies dont on meurt. On peut dire aussi qu'une mort de quelques jours, et qui est suivie d'une prompte et d'une glorieuse résurrection, n'est pas ce qu'on appelle ordinairement du mot de mort. C'est pourquoi le Fils de Dieu dit que Lazare n'était pas mort, mais qu'il est seulement endormi, et qu'il va l'éveiller : *Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum*.

Tout est admirable dans cet évangile, tout y parle, tout y est instruction pour nous. Mais ce qui m'arrête davantage, est que le Sauveur dit qu'il rendra la vie à Lazare, afin que Dieu son Père et lui soient glorifiés : *Pro gloria Dei : ut glorificetur Filius Dei*. S'il eût dit qu'il ressusciterait cet homme pour consoler ses sœurs affligées, et pour récompenser leur charité, je n'en serais pas surpris; mais qu'il dise qu'il ne prend tant de peine que pour sa propre gloire, c'est un mystère que saint Chrysostome nous explique, en nous apprenant que Dieu met toute sa gloire à faire du bien aux hommes, ce qui a fait dire cette belle parole à saint Irénée : *Gloria Dei homo vivens* (S. Iren. martyr., lib. IV adv. hæreses). Un homme content et satisfait est la gloire de Dieu; mais l'homme, au contraire, par une noire ingratitude, met souvent toute sa gloire à offenser Dieu, et à lui faire du mal.

Dieu fait consister toute sa gloire à faire

primum hominem decepti : ideo venit Christus illuminator, quia diabolus fuerat excæcator (S. Aug., hom. 43).

du bien à l'homme; mais l'homme ingrat met, au contraire, toute sa gloire à offenser Dieu, jusqu'à se servir de ses propres biens pour lui faire du mal. Deux vérités, dont l'une est aussi terrible que l'autre est consolante.

I. Moïse conjura un jour le Seigneur de lui faire voir en quoi consistait sa gloire et sa grandeur : *Ostende mihi gloriam tuam* (Exod. XXXIII). Dieu lui répondit qu'il lui montrerait sa gloire en lui faisant connaître tout le bien qu'il lui avait fait : *Ego ostendam omne bonum tibi* (Ibid.). Je fais consister toute ma gloire à faire miséricorde aux hommes : *Misericors, et clemens, et pater, et multa miserationis* (Exod. XXXIV). Le prophète-roi nous apprend que les cieux racontent la gloire du Seigneur : *Cæli enarrant gloriam Dei* (Psal. XVIII). Comment est-ce qu'ils annoncent la gloire de Dieu? C'est parce qu'il s'en sert pour faire du bien aux hommes par leurs influences qui répandent la fécondité par toute la terre : *Cæli enarrant gloriam Dei*. Le savant abbé Rupert fait une belle réflexion sur le miracle que fit le Fils de Dieu lorsqu'il changea l'eau en vin. Pourquoi, dit-il, le Sauveur changea-t-il si volontiers l'eau en vin, et pourquoi, au contraire, refusa-t-il de changer les pierres en pain dans le désert? Sa gloire aurait bien plus éclaté en confondant l'esprit tentateur, et en faisant un miracle en sa présence qu'elle ne parut aux noces de Cana. Ne vous étonnez pas de cette conduite du Fils de Dieu, répond ce Père, c'est que Dieu ne manifeste sa gloire que lorsqu'il fait du bien; s'il eût changé les pierres en pain, ce miracle eût été tout à fait infructueux, et n'eût procuré aucun bien; mais lorsqu'il change l'eau en vin, il trouve sa gloire à faire du bien : *Fortè enim putas, quia gloriam suam manifestavisset, si ad ejus dictum lapides facti fuissent panes, sicut in eo postmodum gloriam suam manifestavit, quod ad ejus nuntum aqua in vinum conversa est? sed non ita. Ubi enim hoc initium fecit signorum, et manifestavit gloriam suam, non gloria fuit inanis, sed gloria cum fructu, quem videlicet fructum præsentat, dicens : et crediderunt discipuli ejus. Numquid crederet in eum tentator insidiosus* (Rupert, lib III, in Matth., cap. III)? C'est sans doute dans cet esprit que la sainte Eglise nous fait rendre grâces au Seigneur à cause de sa gloire : *gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam*. C'est comme si nous disions, Nous vous rendons grâces, mon Dieu, de ce que vous voulez bien mettre votre gloire à nous combler de bienfaits.

Le disciple bien aimé dit que le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné aux hommes, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié : *Nondum fuerat Spiritus datus, quia nondum Jesus fuerat glorificatus* (Joan.). Cette gloire dont parle l'apôtre saint Jean, dit saint Jérôme, était la mort de Jésus-Christ sur la croix; il y a en effet trouvé sa gloire, parce qu'en cet état il a procuré aux

hommes la source des plus grands biens : *Glorificatio Christi est patibulum triumphantis* (S. Jer., ep. ad Hedib.). C'est dans cette même pensée que l'apôtre saint Paul dit que tous les hommes ont péché, et qu'ils ont besoin de la gloire de Dieu : *Omnes peccaverunt, et egent gloria Dei* (Rom., VI). L'Apôtre n'eût-il pas parlé plus juste, s'il eût dit que tous les hommes ont péché, et qu'ils ont besoin de la miséricorde de Dieu? Il parle de la sorte, dit saint Thomas, parce que Dieu se fait une gloire particulière de faire miséricorde aux hommes : *Egent gloria Dei, id est justificatione, que in gloriam Dei dedit*. Ce n'est pas ainsi que les hommes dont nous recherchons si fort l'amitié, en usent avec nous; ils ne nous font aucun bien pour l'amour de nous-mêmes, et si leur intérêt ne s'y rencontrait, ils se feraient une honte de nous servir, bien loin de s'en faire une gloire. Et cependant avons-nous pour Dieu les mêmes attaches que nous avons pour les créatures? Avons-nous autant de soin de plaire à Dieu, que nous en avons de plaire aux hommes? O monstre d'ingratitude! Dieu met toute sa gloire à nous faire du bien, et nous mettons toute notre gloire à l'offenser.

II. Le grand Augustin reproche aux Athéniens, en leur faisant voir la fausseté de leur vision, que, pour complaire aux femmes, ils avaient eu l'ingratitude de préférer Minerve à Neptune, duquel ils confessaient qu'ils avaient reçu les plus grands bienfaits. Grâce à Jésus-Christ, les noms de Minerve et de Neptune sont entièrement abolis; mais les noms de fortune, d'intérêt et d'amour profane ont pris leur place. Nous sommes obligés d'avouer que nous avons reçu des biens infinis du Dieu que nous adorons, et cependant par la plus lâche ingratitude, nous lui préférons un léger intérêt, une vile créature. Ce qui paraît le plus monstrueux, à cet égard, est que nous nous servons des biens mêmes que Dieu nous donne pour lui faire du mal et pour l'offenser. Si je regarde les biens intérieurs, je trouve qu'on en fait des armes pour attaquer le divin bienfaiteur. On se sert de la raison pour se révolter contre la loi de Dieu, et pour trouver les moyens de l'offenser impunément. On se sert de sa liberté, qui est le principe de tous les biens, pour préférer la créature au Créateur. On se sert de son cœur pour aimer toute autre chose que celui qui mérite seul d'être aimé; on se sert enfin de sa mémoire pour la remplir de toutes sortes d'objets, excepté de celui-là seul qui devrait l'occuper entièrement. Si je considère les biens extérieurs, je remarque que ce sont autant de sujets de péché à l'homme qui semble vouloir se venger de celui qui lui fait du bien. C'est ainsi, femme mondaine, que vous vous servez de votre beauté, qui est un présent de Dieu, pour l'outrager par vos commerces criminels, et pour lui enlever des cœurs qu'il n'avait créés que pour lui : *Quia perfecta eras in decore meo, quem posueram super te, fornicata es in nomine tuo, et exposuisti fornicatio-*

*nem tuam omni transeunti, ut fieres ejus* (Ezech. XVI). C'est ainsi, riches du monde, que vous vous servez de l'argent que Dieu vous a donné en abondance pour vous engraisser dans l'oisiveté, dans la mollesse et dans la bonne chère, et que vous employez à vos brutalités ce que Dieu ne vous avait donné que pour assister vos frères : *Induxi vos in terram Carneli ut comederetis fructum ejus, et optima illius, et ingressi contaminastis terram meam, et hereditatem meam posuistis in abominationem* (Jerem. II). C'est ainsi, ingrats que vous êtes, que vous faites combattre Dieu contre Dieu même en vous servant de sa miséricorde et de sa bonté pour irriter sa justice et sa colère. Ecoutez les justes plaintes qu'il fait de votre ingratitude par le prophète : Les bêtes sauvages et les dragons me glorifieront, parce que je leur ai fait naître des eaux dans le désert : *Glorificabit me bestia agri, dracones et struthiones; quia dedi in deserto aquas, flumina in invio* (Isaï., XLIII). Et vous, ô mon peuple, qui me deviez une reconnaissance infiniment plus grande, vous, que votre raison avertit à tout moment de la multitude de mes bienfaits, qu'avez-vous fait pour reconnaître tant de grâces? *Non me invocasti, Jacob, nec laborasti in me, Israel* (Ib.). Vous n'avez pas invoqué mon saint nom; vous n'avez pas fait sur vous le moindre effort pour me rendre l'hommage que vous me devez : *Non obtulisti mihi arietem holocausti tui, et victimis tuis non glorificasti me* (Ibidem). De tant de troupeaux que je vous ai donnés, vous n'avez pas pris un bélier pour me le sacrifier; vous ne m'avez pas même offert une victime, par laquelle vous m'avez témoigné que vous étiez reconnaissant de mes bienfaits; bien loin de cela, *Servire me fecisti in peccatis vestris, præbuiisti mihi laborem in iniquitatibus vestris* (Ibidem); bien loin de cela, dis-je, vous m'avez rendu l'instrument de vos péchés, et l'esclave de vos passions. Craignons de tomber dans une ingratitude si énorme, et tâchons d'accomplir tous les devoirs auxquels notre reconnaissance envers Dieu nous oblige. Si nous voulons que Dieu verse sur nous ses bénédictions et ses grâces, employons à son service ses premiers bienfaits; sans cela il est à craindre qu'il ne les retire tout à fait, par la raison, dit saint Bernard, que voyant qu'il a perdu tout ce qu'il a donné à un ingrat, il prévoit que plus il lui ferait de bien, plus il en perdrait, en s'exposant à de nouveaux outrages : *Quodammodo perditum reputans qui dedit quod ingratus accepit, cavet sibi de cætero, ne tanto plus amittat, quanto plus confert ingrato* (S. Bernard., serm. 14, in Psal. XC).

Les âmes véritablement chrétiennes sont dans une perpétuelle reconnaissance de l'infinie bonté de Dieu envers elles : ce qui cause entre Dieu et elles un continuel combat d'effusion de grâces et de remerciements; au contraire, la source de la grâce et de la miséricorde semble comme tarie pour la plupart des chrétiens, parce qu'ils vivent dans un perpétuel oubli des bienfaits de Dieu, et

ne le payent que d'ingratitude. C'est l'avis que saint Bernard donnait autrefois à ses religieux, qu'ils prissent garde que leur négligence, leur tiédeur et leur relâchement ne vissent du peu de reconnaissance qu'ils avaient des grâces qu'ils avaient reçues. Voici, dit-il, mes frères, ce qui m'étonne et me remplit de frayeur. D'où vient que la divine bonté semble être aujourd'hui moins libérale envers nous ? Que veut dire, qu'au lieu qu'auparavant Dieu nous faisait tant de grâces, jusque-là même qu'il prévenait nos prières et nos désirs, nous en recevons maintenant beaucoup moins, nonobstant nos instantes prières et nos oraisons plus fréquentes : *Sed jam omnino movet, quid sibi velit quod minus erga nos liberalis nunc divina clementia videatur : quid sibi vult quod incessanter orantes, obsecrantes, postulantes non exaudit, quibus tantam et tam gratuitam misericordiam prærogavit* (Bern., *serm.* 27, *de diversis*). La main de Dieu est-elle raccourcie, et ses trésors sont-ils épuisés ? Sa clémence est-elle changée, ou sa puissance diminuée ? Nullement, et nous ne devons croire ni l'un ni l'autre de cette immuable et toute-puissante majesté. D'où vient donc que nous, que Dieu a singulièrement regardés comme les objets de son amour et les sujets de sa grande miséricorde, lorsqu'il nous a attirés à son service ;

nous, dis-je, le prions maintenant, sans cesse, avec des gémissements ineffables, et avec des larmes et des paroles si ardentes, et néanmoins nous ne sommes pas exaucés ? Hélas ! c'est que nous n'avons point de reconnaissance pour les bienfaits que nous recevons de lui ; et notre ingratitude mérite qu'il nous refuse désormais toutes choses ; et c'est peut-être un effet de sa miséricorde de ne pas accorder à des ingrats ce qu'ils demandent, de peur qu'après tant de bienfaits multipliés, nous ne méritions un plus rigoureux jugement pour notre peu de ressentiment. Ainsi, en cette rencontre, c'est un effet de miséricorde que de ne nous point faire miséricorde : *Ergo misericordie res est in hac parte subtrahere misericordiam* (*Ibidem*).

Heureux sans doute fut ce Samaritain qui retourna sur ses pas pour rendre grâces au Seigneur qui l'avait guéri (*Luc.*, XVII). Heureux aussi celui qui, à chaque bienfait qu'il reçoit, se tourne vers celui qui a en soi la plénitude de toutes les grâces. Heureux celui qui, se considérant indigne de toutes sortes de grâces, se tient sans cesse obligé à ce divin bienfaiteur pour les moindres faveurs qu'il en reçoit. C'est le moyen d'obtenir continuellement de Dieu des grâces nouvelles, et d'éprouver enfin sa libéralité infinie dans l'éternité bienheureuse.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE

Quoi que vous fassiez pour glorifier le Seigneur et pour le remercier, sa bonté et sa magnificence l'emporteront toujours. Plus vous bénirez son saint nom, plus il sera au-dessus de vos louanges et de vos remerciements.

Ils ont immolé à Baal, ils ont sacrifié aux idoles ; je me suis rendu comme le père nourricier d'Éphraïm, je les portais entre mes bras, et ils n'ont point compris que c'était moi qui avais soin d'eux.

Je vous ai aimés d'un amour particulier, dit le Seigneur, et vous avez dit : Quelles marques nous avez-vous données de cet amour ?

« Je vous ai fait plus de bien qu'à toutes les autres nations de la terre, dit le Seigneur, c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités.

Glorificantes Dominum quantumcumque potueritis, superavebit adhuc, et admirabilis magnificentia ejus. Benedicentes Dominum exaltate illum quantum potestis : major enim est omni laude (*Eccl.*, XLIII).

Baalim immolabant, et simulacris sacrificabant, et ego quasi nutricius Ephraim, portabam eos in brachiis meis, et nescierunt quod curarem eos (*Osee*, II).

Dilexi vos, dicit Dominus, et dixistis, in quo dilexistis nos (*Malach.*, I).

Tantummodo vos cognovi ex omnibus cogitationibus terræ, idcirco visitabo super vos omnes iniquitates vestras (*Amos*, III).

#### SENTENCES DES PÈRES

Nous devrions avoir honte de répondre si mal à l'immense bonté que Dieu nous témoigne : il n'a pas épargné son Fils unique pour l'amour de nous, et dans nos aumônes nous faisons une épargne de notre argent, qui ne tourne qu'à notre ruine.

Ne soyons pas négligents à rendre à Dieu la reconnaissance que nous lui devons, mais que chacun examine à toute heure avec grand soin, non-seulement les bienfaits de Dieu qui lui sont communs avec les autres, mais encore ceux qui lui sont propres ; non-seulement ces grâces extérieures qui sont exposées aux yeux du monde, mais aussi ces dons secrets qui nous sont particuliers et que peu de gens connaissent ; car cette pensée nous inspirera à en rendre à Dieu de continuelles actions de grâces. Et c'est là un grand sacrifice que nous lui pouvons offrir, et le sujet de notre plus grande confiance en lui ; car celui qui s'occupe sans cesse l'esprit de ces pensées, qui reconnaît son indignité, qui médite quelle est la grandeur de la miséricorde divine, et qui considère que dans la conduite dont la Providence nous gouverne, il a plus d'égard à ce que demande sa bonté qu'à ce que méritent nos péchés ; celui-là, dis-je, qui sera rempli de ces pensées aura l'esprit humble, le cœur contrit, et l'âme dépoignée de toute arrogance ; il apprendra à se conduire avec modération dans ses actions, à n'avoir que du mépris pour la gloire du monde, à se moquer de toutes les choses visibles, à ne penser qu'aux biens à venir, et à cette vie coûteuse qui n'aura jamais de fin.

Le Seigneur est si libéral envers nous, que lorsqu'il voit que nous usons bien et avec gratitude des biens qu'il

Pudeat nos immensæ Dei non respondere dilectioni, ipse ne unigenito filio nostri gratia peperit ; nos pecuniis in nostrum parvum detrimentum (*S. Chrys.*, *hom.* 26, *sup. Ev. Joan.*).

Ne desides simus, sed unusquisque pro virili suppetet apud se singulis horis, non solum communia beneficia, sed et privata in se collata : non ea tantum quæ omnes fatentur, et quæ omnibus manifesta, sed et propria, ac plerisque latentia. Sic enim ad continuam gratiarum actionem Domino referendam incitabitur. Hoc maximum sacrificium, hoc fiducia nostræ ad Deum argumentum ; qui enim hæc continuo in mente versat, et suam tenuitatem agnoscit, et enimentem divinam misericordiam cogitat ; quomodo res nostras gubernans et dispensans, non attendat quid mereantur peccata nostra, sed ad suam bonitatem : is nimirum mentem humiliat, cor conterit, omnem fastum et arrogantiam castigat, dicit modeste agere, contemnere presentis vitæ gloriam, ridere visibilia omnia, cogitare futura bona, vitamque unquam finiendam (*Idem*, *hom.* 9 *sup. Genes.* *in cap.* I).

Ita liberalis est Dominus noster, ut quando videt nos bene et cum gratitudine uti his quæ jam nobis concessit,

ultra nos potioribus muneribus impleat (*Idem, hom. 13 sup. Genes., in cap. 1*).

Nihil tam gratum Deo ut anima grata et gratias agens. Nam cum innumeris beneficiis quotidie omnes nos prosequatur, sive velimus, sive nolumus, sive ea sciamus, sive ea ignoremus, nihil tamen aliud a nobis exigit quam habere gratiam pro his que facta sunt, ut pro illa ipsa gratiarum actione ad ampliora danda provocetur (*Idem, hom. 52 sup. Genes., in cap. XXVI*).

Hic est affectus servi fidelis, ut beneficia Domini sui que communiter data sunt omnibus, quasi sibi soli prestita reputet, et quasi ipse sit omnium debitor, et pro omnibus ipse solus obnoxius habeatur. Hoc fecit et Paulus qui mortem Domini et Salvatoris nostri que pro universo expensa est mundo, sibi soli prestatam dicit : quasi enim de se solo loquens, ita scribit : *Quod enim nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei, qui tradidit semetipsum pro me*. Hæc dicebat non coangustare volens amplissima et per orbem terræ diffusa Christi munera ; sed quasi, qui ut diximus, pro omnibus se solum judicaret obnoxium ; et unicuique persuadere velle, et non aliter affectus esset. Nam si vel minus hominis causa venisset Christus, non solum nihil hæc ratione beneficium immittueretur, sed etiam majus appareret. Quid ita ? Nempè quod tantum exhibuisse studium videretur, quantum is qui unam ovem quesivit (*Idem, lib. II de Comp. cordis, e. 6*).

## SERMON XLIV.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

*La sainteté du christianisme nous oblige : 1° à nous séparer du monde ; 2° à nous consacrer à Dieu.*

Dicebat Jesus turbis Judæorum, et principibus sacerdotum : Quis ex vobis arguet me de peccato ?

*Jésus disait au peuple juif et aux princes des prêtres : Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché (S. Jean, chap. VIII).*

Pût au ciel que nous pussions parler de la sorte, et que nous n'eussions aucun sujet de craindre qu'on nous accusât de péché ! Il est vrai que le christianisme nous engage à être saints ; et si nous suivions les maximes de Jésus-Christ, nous pourrions dire comme lui : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* Qui de vous me peut convaincre de péché ? Fasse le Seigneur que je puisse aujourd'hui vous inspirer cette sainteté première qui était le véritable caractère des chrétiens de l'Eglise naissante, que ses ennemis mêmes, selon le témoignage de Tertullien, ne pouvaient accuser d'aucun péché ! On ne peut considérer la sainteté qu'en deux manières : 1° comme un état de séparation ; 2° comme un état de consécration. Être saint, c'est être séparé du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu, ou qui nous éloigne de Dieu : être saint, c'est être consacré et uni à Dieu ; c'est l'idée que Jésus-Christ nous donne de lui-même dans l'Evangile. Je ne suis point du monde, dit-il : *Regnum meum non est de hoc mundo* (*Joan., I*), et je ne m'arrête qu'à Dieu mon Père : *Honorifico patrem meum* (*Idem, VIII*). Je me sépare du monde, voilà la première marque de la sainteté. J'honore mon Père, et je suis attaché à lui, voilà la seconde. Ce sont donc là les deux modèles de notre sainteté, et les deux obligations que la qualité

nous a déjà faits, il nous en communique encore de plus grands, et en plus grande abondance.

Rien n'est si agréable à Dieu qu'une âme qui est pleine de reconnaissance pour ses bienfaits et qui a soin de lui en bien rendre grâces ; car encore qu'il répande tous les jours une infinité de biens sur nous, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, soit que nous les connaissions ou que nous ne les connaissions pas, il ne demande toutefois de nous autre chose, sinon que nous en soyons touchés de gratitude, et que nous l'invitions par de continuelles actions de grâces à nous communiquer de plus grands dons.

C'est le sentiment d'un vrai et fidèle serviteur de Jésus-Christ, que de considérer les bienfaits donnés à tous comme s'ils n'étaient que pour lui, et de s'en réputer lui seul redevable comme s'il devait répondre pour tous. C'est ainsi que saint Paul en a usé en regardant la mort de Jésus-Christ qui s'est offert pour tout le monde comme s'il ne s'était offert que pour lui seul ; car voici comme il en parle en singulier : *Si je vis maintenant dans ce corps mortel, j'y vis en la foi de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même à la mort pour moi*. Ce n'est pas qu'il veuille resserrer la profusion des bienfaits du Sauveur, qui ont inondé toute la terre, mais c'est qu'il se considérait, ainsi que j'ai dit, comme chargé lui seul des obligations communes, et qu'il s'efforçait d'inspirer à chacun des hommes des sentiments semblables aux siens. Et en effet, si Jésus-Christ ne fût venu au monde que pour un seul homme, non-seulement la grâce qu'il lui aurait faite n'en serait pas moindre, mais elle paraîtrait encore plus signalée. Et pourquoi cela ? parce que Jésus-Christ aurait témoigné avoir pour lui seul un aussi grand amour et un aussi grand soin que le bon Pasteur en fit paraître pour cette brebis unique qu'il avait perdue.

de chrétien nous impose. Car qu'est-ce qu'un véritable chrétien ? dit, l'Apôtre. C'est un saint : *Omnibus qui sunt Romæ dilectis Dei, vocatis sanctis* (*Rom., I*). Et qu'est-ce qu'un saint ? C'est un homme qui, par sa profession et par son état est séparé du monde ; c'est un homme qui, par sa condition est attaché et consacré à Dieu. C'est sur ces deux principes que j'établis ce discours, et que je prétends vous montrer qu'il n'y a personne qui ne soit obligé de faire tout son possible pour dire avec Jésus-Christ : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché ? Or il ne le peut dire véritablement s'il n'a cette séparation et cette consécration. Voyons donc dans la première partie de ce discours, de quelle manière le chrétien, pour être saint, doit être séparé du monde ; et dans la seconde, voyons comment il doit être consacré à Dieu. Deux points d'une grande moralité.

I. J'établis ma première proposition sur les principes les plus solides de la théologie. 1° Je trouve deux choses qui obligent le chrétien à se séparer du monde pour être saint. La première est la grâce de la vocation, du côté de Dieu ; la seconde est la correspondance à cette grâce, de son propre côté. Qu'est-ce que la grâce de la vocation au christianisme ? C'est, dit saint Augustin, une grâce de discernement et de séparation : *Qui autem segregantur, sunt vocati electi Dei, et indicio gratiæ prædestinantis discreti* (*S. Aug.*). Voulez-vous savoir, dit ce docteur, qui sont les élus ? Ce sont ceux que Dieu a tirés et séparés du monde. C'est donc dans cette séparation que consiste le caractère de cette grâce. C'est pourquoi, quand saint Paul parlait de la grâce de sa vocation à la foi, il ne se servait point d'autres termes que de celui-ci : *Qui me segregavit ex utero matris*

*meæ, et vocavit per gratiam suam (Galat., I).* Quand le Saint-Esprit répandit sur les premiers disciples la grâce de l'apostolat qui était comme la suite de leur vocation au christianisme, il le fit en les séparant du monde : *Segregate mihi Saulum et Barnabam (Act., XIII)*, comme si cette séparation eût été un sacrement qui les eût constitués apôtres. Mais, sans chercher des preuves plus loin, ne voyons-nous pas que lorsque le Sauveur a appelé les hommes à la profession évangélique, il dit qu'il est venu séparer le fils de son père et la fille de sa mère ? *Veni separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam (Matth., X)* ; pour marquer qu'il fait consister la grâce de la vocation dans cette séparation. J'ose même dire que la grâce éminente de Jésus-Christ n'a consisté qu'en cela, puisque saint Paul ne l'exprime que par ce seul mot : *Segregatus a peccatoribus (Hebr., VII)*. D'où je conclus que la sainteté de Jésus-Christ étant le modèle de la nôtre, sa séparation en est aussi l'exemplaire, et que le propre effet de la grâce de la vocation au christianisme ne se trouve que dans cet éloignement.

Si la grâce du christianisme est nécessairement une grâce de séparation du côté de Dieu, il s'ensuit, conséquemment, que la correspondance à cette grâce du côté de l'homme doit être aussi une grande séparation ; par la raison que la correspondance à la grâce doit être proportionnée à la grâce même. Si donc la grâce du christianisme est une grâce de séparation, il est impossible d'y correspondre sans se séparer du monde et des créatures : je tire de ces principes deux ou trois conséquences, que chacun doit s'attribuer en particulier. La première est qu'il suffit d'être chrétien pour être obligé, par profession et par état, de vivre dans une séparation générale du luxe, des intrigues, des spectacles, et de tous les autres vains divertissements du monde, parce que la grâce du christianisme consiste à s'en séparer, à moins qu'il ne renonce à tout ce que l'Eglise a fait en son nom, et qu'il a ratifié mille fois après son baptême. Quand les Pères voulaient détourner les premiers chrétiens des spectacles et des comédies, ils ne leur apportaient point d'autres raisons, sinon qu'ils étaient chrétiens ; quand ils voulaient recommander la modestie des habits aux dames, ils se contentaient de leur dire qu'elles étaient chrétiennes : et ce nom seul les retenait dans leur devoir. La seconde conséquence que je tire, est que, dans le monde, plus un homme s'applique à se séparer du monde, plus il est chrétien ; et qu'au contraire, plus il cherche de commerce, d'intrigue et d'habitude dans le monde, moins il est chrétien. C'est pourquoi Salvien parlant des divertissements de son siècle, qui ne sont que trop ordinaires dans le nôtre, ne faisait pas difficulté de dire qu'il y avait en eux une certaine espèce d'apostasie de la foi : *In spectaculis quedam apostatio fidei est* ; parce que la foi étant une séparation habituelle de tous

ces divertissements, c'était dans son sentiment une espèce d'apostasie d'y être attaché. De là je conclus, par une troisième conséquence, qu'il est impossible à une âme chrétienne de se convertir, et de faire un véritable retour vers Dieu, à moins qu'elle ne soit résolue de faire un divorce avec le monde ; et qu'il y a de la contradiction à vouloir être autant au monde qu'auparavant, et vouloir cependant être converti. Quand le christianisme vous a revêtus de l'esprit de Dieu, il vous a dépouillés de celui du monde ; il faut que vous vous attachiez à l'essence du christianisme, ou que vous l'abandonniez. Et c'est ici où je ne puis m'empêcher de déplorer le malheur de ces âmes dont le monde est plein, qui proposent tous les jours de se convertir, et qui ne se convertissent jamais. Dieu les presse, la grâce paraît agir en elles, et vous diriez qu'elles sont toutes changées ; mais quand on vient à les obliger à se séparer du monde, cette séparation leur paraît pire que la mort. Voilà pourquoi elles sont ingénieuses à opposer les engagements qu'elles ont au monde, voilà pourquoi elles sont éloquentes à en faire l'apologie. Eh quoi ! disent-elles, n'y a-t-il pas moyen de se sauver dans le monde comme dans la religion ? Mais quand on leur dit qu'il n'est pas question du monde en général, mais du monde en particulier où elles sont engagées, de ce monde qui les pervertit, et qui les pervertira, elles trouvent toujours quelque excuse et quelque prétexte pour y demeurer.

Mais quel moyen, dira-t-on, de pouvoir vivre sans voir le monde ? Que dira-t-on de moi si je renonce aux compagnies, et si je ne fais pas comme les autres ? Et moi je vous dis que si vous aviez un peu de foi, vous rougiriez de faire de semblables objections. Non, non, mon Dieu, je n'écoute plus la passion qui me trompe et qui m'aveugle ; je sais que c'est de ma séparation avec le monde que dépendent ma conversion et mon salut ; que cette séparation me soit difficile, ou qu'elle ne le soit pas, qu'elle me cause du chagrin, ou qu'elle ne m'en cause pas ; que le monde me méprise, ou non, cela ne me touche plus, je veux me sauver, tout le reste m'est indifférent.

Il y a deux sortes de séparation du monde ; l'une extérieure et corporelle, l'autre intérieure et spirituelle ; pour être un véritable chrétien, il faut joindre ces deux séparations. La séparation du corps n'est qu'un fantôme, si celle de l'esprit ne la suit ; et la séparation de l'esprit ne peut se soutenir, si elle n'est conservée par celle du corps. Vous pouvez avoir cette séparation du cœur et de l'esprit au milieu des plus grands embarras du siècle, aussi bien qu'au milieu des cloîtres ; parce que cette séparation dépend de vous, vous pouvez mettre la solitude dans votre cœur, quand il vous plaira, et quelque environné que vous soyez du plus grand monde, vous pouvez être seul quand vous le voudrez. Saint Louis, au milieu de sa cour, n'a-t-il pas été plus déta-



ché du monde que les religieux les plus solitaires ? Vous le pouvez être aussi bien que lui ; et dès lors que vous le pouvez, je dis que vous le devez, parce que votre engagement de chrétien vous y oblige aussi bien que lui. Outre cette séparation d'esprit, il faut avoir celle du corps ; parce que telle est la fatalité de l'amour-propre et de la faiblesse humaine, qu'on ne peut s'empêcher de tomber dans les défauts, et dans les vices des mondains, si l'on n'a soin d'éviter leur société. Prenez donc un certain temps pour vous retirer du monde, pour pleurer le passé, pour prévenir le futur, et pour mettre ordre au présent : alors, éloignés de tous les divertissements du siècle, de tout ce qui trompe et qui aveugle, de tout ce qui empêche de juger sainement ; alors, dis-je, vous comprendrez quelle est l'horreur du péché, quelle est la vanité et l'inutilité de toutes les choses créées, et vous avouerez qu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite d'être servi et d'être aimé. Ce qui est étrange, c'est qu'on ne voit dans la retraite que ceux qui en ont le moins de besoin. On y voit des religieux et des prêtres, mais elle n'est pas proprement pour eux, puisqu'ils sont toujours occupés des saints mystères. La retraite est pour cet homme d'affaires, qui sans cela ne débarrassera jamais sa conscience ; elle est pour cet homme de cour et de palais ; elle est pour cette dame abîmée dans le désordre, qui, sans cela, ne s'en retirera jamais. Aux uns la retraite n'est que de conseil, mais aux autres elle peut être de précepte, parce que dans l'ordre de la Providence, la retraite seule peut les conduire à leur salut.

II. Quoique tous les hommes qui sont dans le monde soient essentiellement du domaine de Dieu, cependant ils ne sont pas tous consacrés à son culte ; et cette consécration est un effet de la grâce du baptême. Nous recevons quatre sortes de consécérations par le baptême, dit saint Cyprien ; le baptême nous consacre comme des rois, comme des prêtres, comme les temples de Dieu et comme ses enfants. Je dis premièrement que le baptême nous consacre à Dieu en qualité de rois et de prêtres ; c'est pour cela que l'apôtre saint Pierre, dans sa première Épître canonique, parlant aux chrétiens, leur donne tout à la fois ces deux belles qualités : *Regale Sacerdotium* (I *Pet.*, II). C'est pour cette raison que saint Jean dans son Apocalypse remercie Jésus-Christ de nous avoir faits des rois et des prêtres à son Père : *Fecisti nos Deo nostro regnum et Sacerdotes* (*Apoc.*, II). Et quand il parle en ces

termes, il est certain qu'il parle au nom de tous les fidèles ; car il est constant que par le baptême nous sommes sacrés rois. Pourquoi cela ? Parce que nous ne sommes baptisés que pour prendre possession du royaume du ciel, nous recevons dès lors une couronne de justice, de sainteté et d'innocence ; et en ce même temps que la grâce baptismale est donnée à une âme, Dieu lui prépare un royaume : *Ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum* (*Luc.*, XXII). Le baptême nous fait aussi des prêtres, non-seulement parce qu'il nous engage à offrir à Dieu un sacrifice intérieur de notre esprit par la foi, de notre cœur par la charité, et de notre corps par la pénitence, mais parce qu'en qualité de chrétiens nous avons droit sur le grand sacrifice de la religion, c'est-à-dire, que nous avons droit d'offrir le corps et le sang de Jésus-Christ avec le prêtre. J'ajoute que par le baptême nous sommes consacrés en qualité de temples de Dieu. C'est la doctrine de saint Paul. Non, mes frères, dit cet apôtre, vous n'êtes pas des temples matériels bâtis par les mains des hommes, mais vous êtes les temples du Dieu vivant formés par ses propres mains ; et il veut demeurer au milieu de vous comme sur un autel qui lui est consacré : *Vos estis Templum Dei vivi, sicut dicit Deus : quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos, et ero illorum Deus* (II *Cor.*, VI). Mais tout cela n'est rien en comparaison du titre glorieux d'enfants de Dieu et de membres de Jésus-Christ, que nous recevons dans le baptême, et qui nous engage à être saints comme notre Père céleste : *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cælestis perfectus est* (*Matth.*, V).

Apprenez de là quelle doit être votre sainteté, après que vous avez été consacrés à Dieu par le baptême. C'est de ce principe que Tertullien conclut que les péchés des hommes sont devenus bien plus énormes depuis l'incarnation de Jésus-Christ, et qu'ils sont même de grands sacrilèges, par la raison qu'ayant été faits les membres de Jésus-Christ, ils se servent d'une chair à laquelle Dieu s'est uni, et qu'il a consacrée, pour l'outrager et pour l'offenser. Pénétrons bien ces grands sentiments ; puisque nous sommes les membres de Jésus-Christ et des temples consacrés à Dieu, ne nous oublions jamais de nous-mêmes ; et si nous n'avons point de respect pour nous, du moins ayons-en pour Jésus-Christ qui nous est uni, afin qu'ayant été unis avec lui par la grâce, nous soyons aussi éternellement unis avec lui par la gloire.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE

Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate, die ac nocte circumdabit eam super muros ejus iniquitas : et labor in medio ejus, et injustitia, et non deficit de plateis ejus usura, et dolus (*Psaln.* LIV).

Fugientes ejus, que in mundo est, concupiscentie corruptionem (II *Petr.*, I).

Nemo militans Deo, implicat se negotiis sæcularibus, ut ei placeat cui se probavit (II *Tim.*, II).

Ego rogabo Patrem, et alium Paraclætum dabit vobis, ut

ORATEURS SACRÉS. XII.

Je n'ai vu dans la ville qu'injustice et dissensions. L'iniquité environne ses murailles jour et nuit, et au dedans elle est pleine d'injustice et de violence : l'usure et la tromperie ne s'éloignent jamais de ses places.

Fuyez la corruption de la concupiscentie qui règne dans le siècle, par le dérèglement des passions.

Un véritable soldat de Jésus-Christ ne s'embarrasse point dans les emplois de la vie civile, pour ne s'occuper qu'à satisfaire celui qui l'a enrôlé.

Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre con

(Trente.)

solateur afin qu'il demeure éternellement avec vous, savoir l'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point. Mais pour vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous, et qu'il sera dans vous.

Nous savons que nous sommes de Dieu, et que tout le monde est plongé dans le mal.

Ne vous conformez point au siècle présent; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, et ce qui est parfait.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Ceux qui ont sincèrement embrassé la foi, qui ont rompu tous les méchants commerces qu'ils avaient auparavant, et qui ont brisé les liens de toutes leurs mauvaises habitudes, ne pensent plus à ce qu'ils ont abandonné, mais seulement à ce qu'ils prétendent; ne regardent plus les agréments du monde qu'ils ont laissé derrière eux, mais tendent uniquement au bien qu'ils se sont proposé d'acquiescer, et ne s'affligent plus d'aucune perte temporelle, mais se réjouissent dans l'espérance des biens du ciel. C'est pourquoi ils endurent volontairement tous les supplices qu'on leur fait souffrir, les considérant comme des secours et des moyens propres à leur procurer les joies qu'ils espèrent. Ils regardent le feu comme une matière propre à les purifier; l'épée comme un instrument de séparation pour détacher l'âme de l'étroite liaison qu'elle a avec les choses charnelles; et enfin ils considèrent les travaux et toutes les douleurs imaginables, comme des remèdes souverains contre les poisons des voluptés; parce que le péché étant entré dans le monde par la volupté, n'en peut être chassé que par son contraire, qui est la douleur.

Comme nous devons tous finir, il y a deux termes qui nous attendent, savoir: la mort et la vie, et chacun des hommes arrivera à celui qui lui sera propre. Et l'on peut dire que comme il y a deux espèces de monnaie, l'une de Dieu et l'autre du monde, de même chacune a la marque qui lui est propre. Les infidèles portent le caractère du monde; et les fidèles portent, par la charité, le caractère de Dieu le Père en Jésus-Christ, duquel la vie n'est point en nous, si nous n'avons par lui la volonté de mourir pour lui, ainsi qu'il est mort pour nous.

Dépeuplez-vous du soin inquiet des affaires de ce monde, et vous serez comme un athlète prêt à combattre pour Jésus-Christ. Revêtez-vous des armes spirituelles que vous présente l'Apôtre, et vous deviendrez un soldat chrétien. Délivrez-vous de la sollicitude des choses de cette vie, car c'est ici le temps de combattre. Prenez les armes de l'esprit, car c'est contre les démons que vous avez à soutenir une très-cruelle guerre. Ainsi ne nous chargeons pas de vêtements pour ne donner aucune prise sur nous à ce dangereux luteur, qui s'efforce de nous renverser; mais au contraire, armons-nous de toutes pièces pour ne lui laisser aucun endroit par où il puisse nous blesser.

Comme l'amour des beautés corporelles ne s'attache qu'à une chose passagère, il s'écoule de même et passe aussi vite que les fleurs du printemps; mais l'amour qui est selon Dieu ne s'attache qu'à une chose stable et permanente, est d'une bien plus longue durée, et plus la beauté de son objet est excellente, plus il s'attache et s'unit non-seulement à cet objet saint, mais encore à tous les autres amateurs de ce même objet.

L'âme devient comme adultère lorsqu'elle se sépare de vous, ô mon Dieu, qui êtes son unique époux, et que s'abandonnant aux créatures elle s'efforce de trouver hors de vous les biens qu'elle ne peut posséder tout purs et sans mélange que lorsqu'elle retourne à vous.

#### SERMON XLV.

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PAS-  
SION.

*Un chrétien doit avoir les sentiments d'un voyageur : 1° un grand détachement pour tous les lieux par où il passe; 2° un grand désir du terme où il veut arriver.*

Erant in proximo dies festus Judæorum Scenopegia.  
La fête des Juifs, appelée des Tabernacles, était proche (S. Jean, ch. VII).

La fête des tabernacles était une des principales fêtes des Juifs; on la célébrait le

maneat vobiscum in æternum : spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum, vos autem cognoscetis eum : quia apud vos manebit, et in vobis erit (Joan., XIV).

Scimus quoniam ex Deo sumus : et mundus totus in maligno positus est (I Joan., IV).

Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri : ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et bene placens, et perfecta (Rom., XII)

Qui vere fidem suscepit, et dissecuerit ea quæ male coaluerint, consuetudinibus vincula rumpens, non spectat ea quæ reliquit, sed quæ petit : neque oculum convertit ad id quod a tergo ineundum est, sed ad propositum bñm contendit : neque damno rerum humanarum contristatur, sed lucro cœlestium lætatur ; propterea omnè suppliciorum genus tanquam subsidium et auxilium propositi gaudii haud conctanter excipit, ignem tanquam materiæ purificatorem, gladium tanquam directorem conjunctionis quæ mens cum carnalibus coaluit : atque in summa dolore et labore quicumque excogitari possunt, tanquam medicamentum noxio voluptatis veneno adversans. Nam quoniam per voluptatem intravit peccatum, per contrarium dorsus expelletur (S. Greg. Nyss. orat. 8).

Quia res finem habent, incumbunt duo simul mors et vita, et unusquisque in proprium locum iturus est. Quemadmodum enim sunt numismata duo, alterum equidem Dei, alterum autem mundi, unumquodque etiam ipsorum characterem proprium habet impositum : infideles, mundi hujus; fideles autem in charitate characterem Dei Patris per Jesum Christum; per quem nisi propensa nobis est voluntas mori in ipsius passionem, nec vita ipsius in nobis est (S. Ignat. martyr, Ep. ad Magnes.).

Exue vitæ negotia, et athleta factus es : indue arma spiritualia, et factus es miles. Te ipsum vitæ curis denuda, lætæ enim tempus est : arma spiritus indue, bellum enim nobis contra demones conflatum est grave. Propterea et nudum esse oportet, ut nullam diabolo nobiscum luctantis ansam præbeamus : et undique armati, ut nusquam lethalem plagam accipiamus (S. Chrys., hom. 3, ad pop. Antioch.).

Corporum amores quia rerum fluxarum sunt, effluunt quoque ipsi non secus ac veris flores, at amores secundum Deum, quando quidem rei stabilis sunt, sunt etiam diuturniores : quantoque major pulchritudinis species obijcitur, tanto etiam arctius et secum et inter se, rerum earundem amatores devinciunt (S. Greg. Naz., orat. 20).

Fornicatur anima, cum avertitur abs te, et quærit extra te ea, quæ pura et liquida non invenit, nisi cum redit ad te (S. Aug. Confess., lib. II, cap. 1).

quinzième jour du septième mois, et elle durait sept jours entiers, pendant lesquels tout le peuple était obligé d'habiter sous des tentes faites avec des branches d'arbres, pour se souvenir des tentes sous lesquelles ils avaient autrefois habité dans le désert, et pour remercier Dieu de l'avoir établi dans un pays fertile et commode : et c'était pour cela qu'on l'appellait la fête des tabernacles, c'est-à-dire la fête des tentes.

Le Fils de Dieu se trouva à cette fête dans un autre esprit et dans une autre vue que les Juifs; c'était sans doute pour apprendre à

tous les chrétiens, qu'ils doivent se regarder sur la terre comme des voyageurs, qui n'ont ni maison, ni patrie, selon cet oracle de l'Apôtre : *Non habemus hic manentem civitatem* (Hebr., XIII). Nous n'avons point de demeure stable en ce monde. Ce qui a fait dire à saint Chrysostome que la première vertu, et même que toute la vertu du chrétien, consiste à se considérer sur la terre comme un voyageur et comme un étranger : *Prima virtus est, imo tota virtus, peregrinum esse et hospitem super terram* (S. Chrysost., hom. sup. Matth.).

Je remarque deux choses dans le cœur d'un voyageur, pendant qu'il est en chemin : 1° un grand détachement pour tous les lieux par où il passe, 2° un grand désir du terme où il veut arriver. Ces deux mêmes choses doivent se rencontrer dans le cœur d'un chrétien, durant tout le temps qu'il est voyageur sur la terre. Premièrement, il doit avoir un grand mépris et un grand détachement pour tout ce qu'il y a dans ce monde; en second lieu, il doit avoir un ardent désir pour la patrie céleste, qui est le terme de son voyage. Tels étaient les sentiments du roi-prophète, lorsqu'il disait : Seigneur, je n'ai rien souhaité sur la terre, et le ciel a toujours été l'objet de mes desirs : *Quid mihi est in cælo? aut a te quid volui super terram* (Psal. LXXII)? Tels sont aussi les sentiments d'un véritable chrétien, qui se considère comme un voyageur : 1° un mépris de toutes les choses de la terre : *A te quid volui super terram?* 2° un désir ardent de posséder Dieu dans le ciel : *Quid mihi est in cælo?*

I. Les vrais serviteurs de Dieu se sont considérés de tout temps comme des étrangers et des voyageurs sur la terre. Tous les saints, dit saint Paul, sont morts dans la foi, espérant sans cesse les biens que Dieu leur avait promis, et confessant qu'ils étaient des étrangers et des voyageurs en ce monde : *Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes, et salutantes, et confitentes, quia peregrini et hospites sunt super terram* (Hebr., II). Le patriarche Jacob ne parlait de sa vie que comme d'un pèlerinage : *Dies peregrinationis vitæ meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali* (Gen., XLVII). Je suis un étranger aussi bien que tous mes pères, disait le roi-prophète : *Advena ego sum et peregrinus, sicut omnes patres mei* (Psal. XXXVIII). Salomon parlait de la même sorte : *Transitus est tempus nostrum* (Sap., II). Saint Pierre exhortait souvent ses disciples de se considérer au milieu des choses de ce monde, comme des personnes qui ne font que passer : *Obsecro vos tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis* (I Petr., II). Souvenez-vous, mes frères, dit saint Paul, que pendant que nous sommes dans ce corps mortel, nous sommes comme des pèlerins : *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino, qui autem efficit nos in hoc ipsum, Deus* (II Cor., V). Voilà, dit saint Grégoire le Grand, les sentiments ordinaires de tous les justes, ils sont dans les biens de ce monde, comme un voyageur est

dans un lit, qu'il a impatience de quitter pour se remettre en chemin : s'il s'arrête, ce n'est que pour mieux avancer ; si son corps se repose, son esprit avance toujours vers son terme ; il ne cherche point de plaisirs, afin que rien ne puisse l'arrêter ; il ne s'attache à rien, afin que rien ne puisse le retarder. C'est ainsi qu'en doit user un chrétien pendant cette vie, qui n'est qu'un voyage pour arriver au ciel : *Justi sic temporali refoventur subsidio, sicut viator in hospitio utiliter lecto : pausat et recedere festinat ; quiescit corpore, sed ad aliud tendit mente ; nonnunquam vero, et adversa perpeti appetunt, in transitoriis prosperari refugium, ne delectatione itineris a patriæ perventione sequestrentur ; ne gressus cordis in via peregrinationis figant, et quandoque ad conspectum cælestis patriæ sine mora perveniant* (S. Greg. Mag., lib. VIII Moral.).

Nous avons trois sortes de maisons en ce monde, qui marquent bien que nous n'y sommes que des étrangers : 1° ce grand monde qui nous environne, 2° nos maisons particulières, 3° notre corps, qu'on peut appeler la maison de notre âme. Le monde, qui est le théâtre des changements et des renversements, nous apprend assez que nous n'y devons pas demeurer : l'Écriture nous assure qu'il doit périr un jour ; et par conséquent, puisque notre âme ne peut jamais périr, il lui faut une autre demeure : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (Hebr., XIII). Quant aux maisons que nous habitons, nous sommes obligés, malgré nos attaches, dit saint Augustin, de nous y considérer comme des hôtes qui passent : *Unusquisque in domo sua hospes est* (S. August.). Chacun est étranger dans sa maison ; s'il n'était pas étranger, il y devrait demeurer toujours : si donc il ne peut pas y demeurer toujours, il ne fait que passer : *Si non est hospes, non inde transeat ; si transiturus est, hospes est* (Idem).

Tous les prédestinés doivent se considérer comme le patriarche Abraham, qui est le père de tous les fidèles, dont l'Apôtre a dit qu'il demeura dans la terre qui lui avait été promise, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes avec Isaac et Jacob, qui devaient être héritiers avec lui de cette promesse : *Demoratus est in terra repromissionis, tanquam in aliæna ; in casulis habitando, cum Isaac et Jacob cohæredibus repromissionis ejusdem* (Hebr., II). Pourquoi Abraham ne trouvait-il rien sur la terre qui l'arrêtât ? C'est, dit l'Apôtre, qu'il attendait une maison qui eût des fondements : *Expectabat enim fundamenta habentem civitatem* (Ibid.). C'est-à-dire qu'il attendait le ciel, dont les fondements sont éternels. Il est donc vrai que le monde n'a point de fondement solide, sur lequel nous puissions établir notre bonheur, il n'a rien qui puisse nous soutenir et nous appuyer : il n'y a que le ciel où nous puissions nous promettre une demeure qui ait un fondement stable : *Fundamenta habentem civitatem*. C'est pour cela que Dieu a déclaré que tous ceux qui se regardent

dent comme les habitants du monde, seront malheureux : *Væ, væ, væ habitantibus in terra (Apoc., VIII). Væ qui dormitis in lectis eburneis et lascivitis in stratis vestris, qui comeditis agnum de grege, et vitulos de medio armenti, qui canitis ad vocem psalterii : stantia putaverunt, et non quasi fugientia (Amos, VI).* Malheur à vous qui dormez dans vos lits, comme dans un lieu d'un repos éternel pour vous ; qui vous divertissez et qui faites bonne chère dans ce monde, sans faire réflexion qu'il passe, et que vous passez avec lui. Le mal des gens du monde, dit saint Chrysostome, n'est pas précisément de prendre quelques plaisirs sur la terre, mais c'est de les prendre comme s'ils devaient durer éternellement, et d'en faire toute leur félicité : *Stantia putaverunt, et non quasi fugientia (Secundum litt. Septuag.)*. O monde, s'écrie le grand Augustin, que tu es perfide ! tu promets des biens, et tu ne donnes que des maux ; tu promets la vie, et tu donnes la mort ; tu promets du repos, et tu n'apportes que du trouble et de l'embarras ; tu promets des fleurs, et tu ne présentes que des épines : *O munde proditor ! cuncta bona promittis, sed cuncta mala profers. Promittis vitam, sed donas mortem ; promittis gaudium, sed largiris mœrorem ; promittis quietem, sed ecce turbatio ; promittis florem, sed cito vanescit ; promittis stare, sed cito recedis (S. August., Serm. 31, ad frat.)*.

Notre corps, qui est la demeure de notre âme, l'avertit assez, par ses propres misères, qu'elle n'y restera pas longtemps. C'est une maison de boue : *Qui habitant domos luteas (Job, IV)* ; c'est une maison si ruineuse, qu'elle commence à tomber aussitôt qu'on la bâtit. *Scimus quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cælis (II Cor., V)*. D'où nous devons inférer que Dieu prépare à notre âme quelque autre demeure qui soit proportionnée à sa noblesse et à sa durée, c'est-à-dire qui soit éternelle. Or, les choses éternelles ne se trouvent que dans le ciel ; c'est donc le ciel qui est le terme de notre voyage. Concluons, avec saint Augustin, que l'homme, par les principes de notre naissance corporelle, est essentiellement voyageur, puisqu'il est mis dans un lieu et dans un état dont la mort le contraint de sortir. *Omnis homo peregrinus fit nascendo, quia compellitur migrare moriendo (S. Aug.)*. Ce corps corrompible n'est pas proprement la maison de notre âme, mais son tabernacle, semblable à ces tentes et à ces pavillons qui servent de demeure à ceux qui voyagent dans les déserts ; c'est pourquoi nos âmes gémissent et elles soupirent incessamment après cette demeure céleste et éternelle : *Qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati, habitationem nostram quæ de cælo est, superindui cupientes (II Cor., V)*. Heureux donc le chrétien qui n'attend aucun bonheur sur la terre, qui regarde le monde comme une vaste hôtellerie, où il ne fait que loger

en passant, jusqu'à ce qu'il arrive à la bienheureuse éternité.

II. Ce n'est pas assez de mépriser le monde comme un lieu de passage, il faut encore continuellement désirer le ciel, qui est le lieu de notre repos éternel. Ce désir a deux effets dans l'âme d'un véritable chrétien : le premier est une espèce de sainte langueur qui fait que l'âme est insensible à toutes les choses créées, et qu'elle est dans une affliction continuelle, jusqu'à ce qu'elle possède Dieu. Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? disait le saint roi-prophète. *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me (Psal. XLI)* ? Le grand saint Augustin fait ainsi répondre son âme. Je te trouble, parce que je ne suis pas encore dans le lieu où je dois trouver le seul objet de mes désirs ; comment peux-tu t'étonner de ce que je te trouble, étrangère comme je suis, et éloignée de la maison de mon Dieu ? *Quare conturbo te, nisi quia nondum sum ibi, ubi est dulce illud, quo sic rapta sum, quasi per transitum ? Non vis ut conturbem te posita in sæculo et peregrina adhuc a domo Dei mei (S. Aug., in Psal. XLI)*. Le saint homme Job, parlant du temps auquel il était heureux, dit qu'il passait sa vie dans la tristesse : *Mærens incedebam (Job, XXX)*. Quel est l'homme du monde, dit saint Grégoire, qui n'eût cru que ce prince jouissait d'un parfait bonheur, puisqu'il possédait tout ce qu'il pouvait souhaiter sur la terre ? Mais la tristesse dont il est accablé nous apprend que quand on a Dieu en vue, et que l'on considère qu'on en est éloigné, on n'est sensible à rien, et on n'est capable d'aucune consolation. *Quis terrena sapiens, beatum Job, inter tot prospera, lætum non crederet, cum ei suppeteret salus corporis, vita filiorum, incolumitas familiæ, integritas gregis ? Sed quia in his omnibus non gaudebat, ipse sibi testis est qui ait, mærens incedebam : sancto enim viro, adhuc in hac peregrinatione posito, quod sine visione Dei abundat, inopia est : quia cum sibi omnia adesse electi vident, gemunt, quod omnium auctorem non vident (S. Greg., lib. XIV Moral.)*. Disons donc continuellement avec David : Hélas ! que mon exil est long ! Je vis ici parmi les habitants de ce monde ténébreux, et il n'y a que trop longtemps que mon âme est étrangère : *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est ! habitavi cum habitantibus Cedar ; multum incola fuit anima mea (Psal. CXIX)*.

Le second dessein que produit le désir du ciel dans un chrétien, est de l'engager à travailler sans cesse à le mériter et à l'obtenir. Hélas ! on fait pour le monde ce qu'on devrait faire pour le ciel : on ne désire que le monde, on n'a de l'affliction qu'à l'occasion du monde, on ne travaille que pour le monde. Avec quel front pourrais-tu retourner à cette patrie céleste, toi qui ne l'as jamais souhaitée ? *Qua fronte ad patriam venit qui non absens suspiravit (S. Aug.)* ? Un chrétien éclairé des lumières de la foi, qui n'a point soupiré ici-bas après le ciel, qui est son pays, osera-t-il, après sa mort, se présenter pour y être reçu ?

Il faut l'avoir désiré pour y avoir entrée ; il faut avoir pleuré, gémi et soupiré pendant le cours de cette vie mortelle ; il faut avoir travaillé sans cesse, autrement l'on perd tout

le droit qu'on y avait. Ah ! n'est-ce pas assez d'être banni du paradis pendant cette vie ? Faut-il en être privé pendant toute l'éternité ?

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Ne sileas quoniam ego sum advena apud te, et peregrinus sicut omnes patres mei (Ps. XXXVIII)

Nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei ? quicumque ergo voluerit esse amicus hujus sæculi, inimicus Dei constituitur (Jacob., IV).

Filii nominam usquequo gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium (Psal. IV) ?

Dedit semetipsum pro peccatis nostris, ut eriperet nos de præsentis sæculo nequam (G. lat. I).

Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea ad hæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui : si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ (Psal. CXXXVI).

In terra deserta, et in via, et in aquosa, sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam (Ps. LXII).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Dulcis est una patria, et vera una patria, sola patria : præter illam quidquid nobis est, peregrinatio est (S. Aug. sup. Psal. LXI).

Angitur cor Christiani, quia peregrinatur, et desiderat patriam ; etiamsi felix secundum sæculum sit, gemit et angitur cor ejus, quia in peregrinatione se constitutum videt (Idem, sup. Ps. CXXII).

Quam dulces est peregrinis post multam longi itineris fatigationem, post plurima terræ marisque pericula, ibi tandem quiescere ubi et agnoscitur suum Dominum quiescisse (S. Bernard., Serm. ad milites templi cap. 11).

Peregrinatio est vita præsens, et qui suspirat ad patriam, ei tormentum est peregrinationis locus, etiamsi blandus esse videatur (S. Greg. Mag., in Registro lib. IX, cap. 70).

Ecce in hac vita positi peregrinos nos esse cognoscimus, et tamen finire nostram peregrinationem non oramus : sed patriæ celestis oblitum peregrinationis carcerem diligimus (Joan. Trith., de civit. et miser. hinc. vitæ, c. 5).

Sæcius amore divino, et qui futurorum desiderio tenetur, aliis oculis videt præsentem statum, et videt quod omnis præsens vita figura est et deceptio, et a somniis nihil differt. Præterit etenim figura hujus mundi. An non igitur puerilis est animo umbras obstupescere, de somniis superbiere, et iis quæ paulo post præteribunt, adhærere (S. Chrysost., Hom. 25 sup. Genes.).

Non est possible ut qui præsentibus est mancipatus, infirmitatum bonorum desiderium concipiat unquam : contra non est possible ut qui solida et immobilia illa bona amant, momentanea ista et quæ antequam appareant marcescunt, concupiscant (Ibid.).

### SÉRMON XLVI.

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Premier dessin. — 1° L'indépendance du cœur de l'homme ; 2° l'inconstance du cœur de l'homme : deux principes de sa réprobation.

Vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis. Oves meæ vocem meam audiunt ; et ego cognosco eas, et sequuntur me ; et ego vitam æternam do eis.

Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis ; mes brebis entendent ma voix ; je les connais ; elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle (S. Jean, ch. X).

Lorsque Jésus-Christ dit qu'il connaît les bons, ce n'est pas qu'il ne connaisse aussi les méchants, mais c'est qu'il connaît les

Soutenez-moi, Seigneur, et ne demeurez pas dans le silence, parce que je suis voyageur et étranger devant vous, comme l'ont été tous mes pères.

Ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu ? et, par conséquent, que quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu ?

Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant ? pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ?

Jésus-Christ s'est livré lui-même pour nos péchés et pour nous retirer de la corruption du siècle présent.

Si je l'oublie jamais, ô Jérusalem, que ma main droite sèche et soit en oubli ; que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens toujours de toi, si je ne me propose Jérusalem comme le premier objet de ma joie.

Je me regarde ici-bas comme dans un lieu d'exil et dans une terre déserte, et je serais sans consolation si je n'avais toujours en vue votre lieu saint pour y admirer sans cesse votre gloire et votre puissance.

Il n'y a qu'une seule patrie où nous puissions trouver de la douceur et du repos. Hors d'elle tout est pour nous un lieu de passage.

Le cœur d'un véritable chrétien est toujours dans une sainte langueur durant son pèlerinage de cette vie ; et, quoiqu'il soit heureux selon le monde, il n'a point de vraie consolation que dans l'espérance qu'il a d'arriver enfin à son bienheureux terme.

Que c'est une chose consolante pour un voyageur d'arriver au terme qu'il a passionnément souhaité après avoir couru plusieurs périls, et de se reposer enfin dans le lieu de son repos éternel, où il doit s'unir à celui qui seul est capable de faire son bonheur.

Cette vie n'est autre chose qu'un pèlerinage, et, quand on est bien pénétré de cette pensée, tout afflige sur la terre, quelque consolation qu'on y ait d'ailleurs.

Nous savons que nous avons été mis sur la terre comme des voyageurs, et cependant nous ne désirons pas de finir notre voyage ; nous oublions le lieu où nous devons arriver, et nous aimons notre prison.

Celui qui a le cœur blessé des traits du divin amour et pénétré du désir des biens éternels regarde avec d'autres yeux l'état des choses présentes, et voit toute cette vie comme une illusion et une figure qui diffère très-peu des songes. Car la figure de ce monde passe, ainsi que le dit l'Apôtre. N'y a-t-il donc pas de la puérité d'avoir peur des ombres, de se glorifier d'un honneur en songe et de s'attacher à des choses qui s'évanouissent dans un moment ?

Il est impossible que celui qui est attaché aux choses présentes puisse jamais élever ses desirs aux biens éternels, comme au contraire ceux qui sont possédés de l'amour des biens solides et immuables ne peuvent plus regarder les biens passagers qui se flétrissent aussitôt qu'ils paraissent.

bons pour ses brebis, il les aime, il les défend, il les conserve ; et il connaît les méchants pour les punir. Le Sauveur explique lui-même ce que c'est qu'être de ses brebis, en disant que c'est écouter sa voix et le suivre, c'est-à-dire se laisser conduire par lui en obéissant à ses divins préceptes. Il fait voir l'avantage qu'il y a d'être de ses brebis, en nous assurant qu'il leur donne la vie éternelle et qu'elles ne périront jamais. D'où il faut conclure, dit le grand Augustin, que ceux qui ne sont pas du troupeau de Jésus-Christ et qui ne le suivent pas ne peuvent espérer la vie éternelle. Malheur donc à ceux qui n'écoutent pas la voix de ce divin pasteur et qui s'éloignent de lui dans le temps même qu'il les appelle. Entendre la voix de Dieu, c'est répondre fidèlement à sa vocation ;

et je puis dire que ce qui fait qu'il y a si peu de brebis dans le christianisme et tant de boucs, est qu'il y a très-peu de gens qui écoutent la voix de Dieu et qui suivent leur vocation. La vocation de Dieu demande principalement deux choses de notre part : 1<sup>o</sup> une grande dépendance, 2<sup>o</sup> une grande constance. L'homme ne veut dépendre que de lui-même, et il se plaît à changer à tout moment ; voilà ce qui l'empêche d'écouter la voix de Dieu et de le suivre lorsqu'il l'appelle. L'indépendance du cœur de l'homme et l'inconstance du cœur de l'homme, ce sont les deux principes de sa réprobation, que nous tâcherons de détruire dans ce discours.

I. Il y a quatre choses, dit l'apôtre saint Paul, qui composent cette chaîne mystérieuse qui nous attire à la bienheureuse éternité : la prédestination, la vocation, la justification et la glorification : *Quos prædestinavit, hos et vocavit ; et quos vocavit, hos et justificavit ; quos autem justificavit, hos et glorificavit* (Rom., VIII). La prédestination est de toute éternité, la glorification est à toute éternité, la vocation et justification s'accomplissent dans le temps. La première et la quatrième se font dans le ciel ; les deux autres se font sur la terre. Dieu seul fait la première et la quatrième ; quant aux deux autres, Dieu les fait avec nous : *Gratia Dei mecum* (I Cor., XV). De ces quatre bienfaits de Dieu, celui qui demande le plus de coopération de notre part, c'est la vocation, puisque c'est de notre coopération que dépend la justification finale, à laquelle la gloire éternelle est attachée.

S'il y a une infinité d'arts, de professions et d'états de vie, selon les différentes inclinations des hommes, il est certain qu'il n'y en a aucun dans lequel on ne puisse servir Dieu, et qui n'ait des grâces et des bénédictions singulières que Dieu y répand : *Unicuique nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi* (Eph., IV). De sorte que si nous savons entrer dans un de ces états, selon les desseins de la Providence et selon la vocation divine, nous ne pouvons douter que nous ne menions une vie heureuse. Or, pour suivre sans s'écarter la route de sa vocation, il faut une grande dépendance de Dieu et une parfaite soumission à sa volonté ; et, pour avoir cette dépendance, il ne faut écouler et ne consulter que Dieu seul dans le genre de vie que l'on doit embrasser, à l'exemple du saint homme Job : *Vocabis me, et ego respondebo tibi* : Vous m'appellerez, Seigneur, et je répondrai à vous seul et à ceux qui me parleront de votre part.

Que le cœur de l'homme est bizarre ! Il veut être indépendant, et cependant il dépend de tout, hors de Dieu ; ce qui fait que presque tout le monde s'égare dans le chemin du salut et dans la vocation du Seigneur, c'est que lorsqu'il s'agit de prendre un genre de vie, personne ne veut dépendre de Dieu, personne ne le consulte, personne ne l'écoute ; on écoute son caprice et son humeur, on écoute son intérêt, on écoute ses parents,

Dieu est le seul qui n'est ni écouler ni consulté. La plupart des chrétiens ressemblent à ceux qui sont sur l'eau, ils ne vont pas, mais ils sont portés ; ils s'attachent par caprice ou par occasion au premier état qui flatte leurs passions. Dieu aurait sans doute sujet de leur faire ce reproche : *Gens absque consilio est, utinam saperent, et intelligerent, et novissima providerent* (Deut., XXXIII) : Voici une nation qui n'a ni conseil ni prudence ; il serait à souhaiter qu'ils fussent sages et intelligents, et qu'ils prévissent les derniers malheurs qui leur doivent arriver. Si vous voulez savoir d'où procèdent tant d'amertumes et tant de déplaisirs dont cette vie est mêlée, si vous voulez savoir d'où vient que tant de personnes sont rongées de chagrin dans des conditions qui devraient les rendre heureuses selon le monde, c'est sans doute que, quand il s'agit de choisir un état de vie, on ne suit que son humeur, sans écouler la voix du Seigneur. Les uns, emportés par les bouillons d'une jeunesse insensée, s'engagent ou plutôt se précipitent dans le mariage ; les autres se jettent témérairement dans le monde, en résistant aveuglément à la voix qui les appelait à la religion ; d'autres se font religieux par humeur et par dépit, lequel est bientôt suivi d'un autre dépit plus criminel qui les engage dans toutes sortes de vices. Enfin, il n'y a presque personne qui, dans son emploi, ait Dieu pour objet et son salut en vue. Lorsqu'il est question d'entrer dans quelque établissement, on n'a pour guide que son caprice et son humeur.

Mais dans quel désordre précipites-tu une infinité de chrétiens, malheureux et détestable intérêt ! en quel danger d'une éternelle damnation ne les mets-tu pas, lorsque tu les fais entrer dans l'état ecclésiastique sans vocation aussi bien que sans vertu ! Saint Grégoire le Grand compare ceux que l'intérêt et l'avarice introduisent dans l'Eglise à ce peuple grossier et charnel que Jésus-Christ avait rassasié en multipliant miraculeusement cinq pains et deux poissons, et auquel il reprochait qu'il le cherchait, non à cause de ses miracles, mais parce qu'il les avait rassasiés : *Queritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, et saturati estis* (Joan., VI). Le Sauveur, dit ce Père, par le reproche qu'il fait à ce peuple condamne ceux qui s'engagent dans l'Eglise, et qui, au lieu de se rendre dignes de cet état par la sainteté de leurs mœurs, cherchent seulement la subsistance de la vie temporelle ; ils ne le suivent pas pour imiter la sainteté de sa vie, mais pour une utilité toute charnelle. Car, en vérité, ce n'est pas chercher Jésus-Christ pour ses miracles, mais pour un vil intérêt, que d'entrer dans l'ordre sacré de l'Eglise par le désir et par la seule espérance d'avoir de quoi vivre et non pour acquérir les vertus : *Per eorum personam Dominus illos intra sanctam Ecclesiam detestatur, qui per sanctos ordines ad Dominum propinquantes, non eiusdem ordinibus virtutum merita, sed subsidia vite presentis ex-*

*quirunt, nec cogitant quid vivendo imitari debeant, sed quomodo percipiendo satientur* (S. Greg. Mag., lib. XXIII Moral., cap. 17). Quiconque, dit saint Augustin, prêche l'Évangile pour avoir de quoi manger et de quoi se vêtir sert en même temps Dieu et Mammon; il sert Dieu, parce qu'il annonce l'Évangile; il sert Mammon, parce qu'il le fait pour avoir le nécessaire, ce que le Seigneur blâme et condamne; et ainsi, celui qui annonce l'Évangile pour ces choses basses est convaincu de ne pas servir Dieu, mais Mammon, quoique Dieu se serve de son ministère pour l'avancement des autres, sans qu'il le sache : *Qui propter hoc Evangelium prædicat, ut habeat unde manducet et unde vestiatur, simul se putet et Deo servire et Mammonæ: Deo, quia Evangelium prædicat; Mammonæ, quia propter ista necessaria prædicat, quod Dominus dicit fieri non posse; ac per hoc ille qui propter ista Evangelium prædicat, non Deo, sed Mammonæ servire convincitur, etsi Deus illo ad aliorum profectum, quomodo ipse nescit. utatur* (S. August., de opere Monach., cap. 26). Quel opprobre pour Jésus-Christ et pour la religion, de voir une troupe de prêtres vagabonds, courant d'église en église, cherchant à dire la messe, sans autre préparation qu'un ardent désir de remporter quelque argent, se servant des plus augustes et des plus terribles mystères comme d'un métier, et ne cherchant à l'autel que ce que les artisans cherchent dans leur travail. Misérables! si vous aviez été faits prêtres par la vocation du Seigneur, si Dieu vous avait appelés à ce saint ministère, vous ne vivriez pas de la sorte.

La vocation du Seigneur est encore troublée par les pères et les mères qui contraignent souvent leurs enfants d'entrer dans des conditions où le ciel ne les appelle pas. Ils obligent une fille à être du monde et à se marier, dont Jésus-Christ voulait faire sa chaste épouse dans un cloître sacré; et, au contraire, ils forcent cette autre de s'enfermer dans un monastère qu'elle regarde comme son enfer, et où elle pleure tout le reste de ses jours, comme un autre Jephthé, le sacrifice que ses parents ont fait d'elle par une piété barbare.

Vous, ô mon Dieu, qui avez dit que vous connaissez vos brebis et qu'elles entendent votre voix, mettez-nous au nombre de ces brebis bienheureuses, ne permettez pas que nous entendions d'autres voix que la vôtre; étouffez la voix de nos passions et celles de tous ceux qui nous pourraient empêcher de vous écouter. Nous ne voulons dépendre que de vous seul, mettez-nous dans quel état il vous plaira, et, après nous y avoir mis, donnez-nous encore une ferme constance pour vous y servir avec une parfaite fidélité.

II. Lorsqu'une fois l'on a reconnu la volonté de Dieu, il faut demeurer ferme et constant dans l'état qu'on a embrassé : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est in ea permaneat* (II Cor., VII). Y a-t-il une condition plus basse, plus vile, plus méprisable, plus contraire au naturel de l'homme que

celle d'esclave? Et néanmoins l'Apôtre conseille aux esclaves d'être constants dans leur état, s'ils ont connu que c'est la volonté de Dieu : *Servus vocatus es! non sit tibi cura; qui enim in Domino vocatus est servus, libertus est Christi* (Ibid.). Dans quelque lieu que vous soyez, dit saint Bernard, si vous y demeurez selon la volonté de Dieu, il deviendra un paradis pour vous; mais, si vous vous abandonnez à votre inconstance, ce sera pour vous un enfer : *Clastrum si illud diligis, est tibi paradisus; si non diligis, est infernus* (S. Bernard.). C'est le malheur de tous les hommes de vouloir changer d'état et de ne se pas contenter de la condition en laquelle le Seigneur les a mis; ils disent tous comme cet ange malcontent : *Ascendam* (Isai., XIV). Mon état me déplaît, et je veux m'élever plus haut. C'est, dis-je, le malheur de tous les hommes, mais c'est un très-grand péché dans un chrétien, qui a Jésus-Christ pour modèle, lequel a toujours béni Dieu son père, dans quelques rudes états qu'il se soit trouvé, n'ayant jamais cherché qu'à se soumettre à sa divine volonté.

Il y en a plusieurs parmi les chrétiens qui sont d'abord des brebis soumises, qui écoutent la voix du divin pasteur, et qui entrent dans l'établissement que la Providence leur a marqué; mais ils ne laissent pas de se damner, parce qu'ils manquent de constance et de fidélité. C'est ce qui arriva à Saül, lequel, ayant été appelé de Dieu à la royauté, fut ensuite réprouvé pour n'avoir pas fidèlement et constamment obéi aux ordres de Dieu, qui lui étaient déclarés par le prophète Samuel; et c'est ce qui arrive encore à tous ceux qui vivent selon leur propre esprit et qui suivent leurs propres inclinations. C'est pourquoi nous devons beaucoup veiller sur nous-mêmes et opérer, comme dit l'Apôtre, notre salut avec crainte et tremblement, de peur qu'après avoir été appelés de Dieu à l'état où nous sommes, nous ne soyons ensuite réprouvés à cause de notre inconstance et de notre infidélité. Cet exemple doit faire trembler ceux que Dieu a appelés dans l'état ecclésiastique ou dans la religion, car une seule désobéissance est capable de les perdre et de les damner. Ils doivent être fidèles à Dieu jusqu'aux moindres choses, parce qu'il se peut faire qu'il ait attaché leur prédestination à une seule action, laquelle, étant bien faite, tire après soi une suite continuelle de grâces qui se multiplient jusqu'à la fin de leur vie; au contraire, s'ils se relâchent en quelque chose, ils ont tout sujet de craindre que Dieu, justement irrité de leur inconstance, ne se retire d'eux et ne les abandonne entièrement.

La constance est la plus éminente qualité des bienheureux dans le ciel, c'est ce qui assure leur bonheur éternel; et c'est aussi ce qui fait le bonheur des chrétiens sur la terre, c'est pour eux un gage et une marque de cette constance éternelle qui fera un jour leur félicité. Donnez-nous-la, Seigneur, cette constance, elle dépend de votre grâce; détruisez ce malheureux penchant de notre

cœur qui nous rend chagrins et inconstants dans la pratique de la vertu ; fixez nos désirs ou plutôt délivrez-nous de ces désirs errants et vagabonds qui nous emportent ;

nous constants dans votre amour, afin que nous soyons un jour constants dans votre gloire.

## SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés ; pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité.

Comment a-t-il été possible que des personnes qui brillaient comme l'or, se soient changées et se soient obscurcies ? comment est-ce que ceux qui avaient été choisis pour être les pierres du Sanctuaire se soient dispersés ? comment est-ce qu'ils ont perdu leur premier état ; et comment sont-ils devenus des vaisseaux de boue ?

Souvenez-vous du lieu dont vous êtes sortis. Jetez les yeux sur Abraham votre père et sur Sara qui vous a enfantés, et considérez que l'ayant appelé, je l'ai béni et je l'ai multiplié.

Je serai bientôt à la porte et je frapperai : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui ; et lui avec moi.

Je me suis purifié en me dépouillant de tout ce qui était corrompu ; je me suis lavé ; je n'ai garde de me souiller une autre fois

Obsecro vos ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione, qua vocati estis, cum omni humilitate et mansuetudine, cum patientia supportantes invicem in charitate (Eph., IV).

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus, dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum ? Filii Sion inclyti et amicti auro primo, quomodo reputati sunt in vasa testea opus manuum figuli (Thren., IV).

Attendite ad petram unde excisi estis, et ad cavernam laei, de qua excisi estis. Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Sarani, quæ peperit vos : quia unum vocavi eum, et benedixi ei, et multiplicavi eum (Isai., LI).

Ecce sto ad ostium, et pulso : si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et cenabo eum illo, et ipse mecum (Apoc., III).

Expoliavi me tunica mea, quomodo induar illa ? lavi pedes meos ; quomodo inquinabo illos (Cant., V) ?

## SENTENCES DES PÈRES.

Si vous méprisez la volonté de Dieu qui vous invite vous sentirez la volonté de Dieu lorsqu'il se vengera.

Disons à Dieu : vous nous appelez, Seigneur, et nous vous invoquons ! nous écoutons votre voix, écoutez aussi la nôtre.

Si vous craignez l'enfer, ô homme ! et si vous voulez vous sauver, gardez-vous bien de mépriser la voix qui vous appelle.

Vous êtes appelé pour trafiquer et pour faire profiter un trésor, prenez garde que l'ennemi ne vous l'enlève : prenez garde que le vaisseau, dans lequel est ce trésor, ne fasse naufrage, et que vous ne tombiez dans la dernière misère.

Jésus-Christ, qui est l'ange du grand conseil, vous appelle ; pourquoi n'écoutez-vous d'autres que lui ? y a-t-il quelqu'un plus fidèle et plus sage que lui ?

Quoique Dieu nous appelle, il ne laisse pas d'attendre que nous nous approchions volontairement de lui ; et c'est alors que voyant notre fidélité il nous assiste de son secours.

Si Dieu ne vous appelle, ne vous instruit et ne vous sauve lui-même, vous ne serez, ni appelé, ni instruit, ni sauvé.

Dieu par sa sainte grâce nous appelle à la vertu, et nous nous attachons nous-mêmes au vice : il nous appelle à la pénitence, et nous nous jetons dans le désordre ; il nous appelle à une grande pureté de vie et de mœurs, et nous nous plongeons dans toutes sortes d'impuretés.

## SERMON XLVII

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Second dessein. -- 1° Rien de plus juste, 2° rien de plus nécessaire, 3° rien de plus glorieux que d'obéir et de se soumettre à l'Église.

Vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis ; oves meæ vocem meam audiunt.

Pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis ; mes brebis entendent ma voix (S. Jean, X).

Voici l'explication du plus impénétrable de tous les mystères de notre religion, je veux dire de celui de la prédestination et de la réprobation des hommes. Le Sauveur se proposant lui-même sous la parabole d'un bon pasteur, il y en a, dit-il, qui croient à mes paroles et qui obéissent à ma voix, et ceux-là sont mes ouailles, ce sont les véritables prédestinés ; il y en a d'autres qui se séparent de moi et qui ne veulent pas m'obéir ni

Qui spreverunt voluntatem Dei invitantem, voluntatem Dei sentient vindicantem (S. August., ad artic. sibi falso impositos resp. 16).

Dicatur Deo : Vocasti nos, invocamuste : ecce audivimus vocantem, audi te invocantes (Idem, tract. 40 sup. Joan.).

Homo, si genennam metuis, si regnum affectas, ne vocationem sperne (S. Basil. Mag., Hom. 13, de bapt.).

Ad negotiandum vocatus es ; ne perdas margaritam, ne thesaurum tuum deprædetur inimicus, ne navis demergatur una eum onere, et vacuus revertaris ad propria (S. Ephrem, in illud : Attende tibi, cap. 8).

Vocat te magni consilii Angelus ; quid aliena consilia præstolaris ? quis enim fidelior, quisve sapientior illo (S. Bernard. in declamat.).

Tametsi Deus nos vocet, expectat tamen ut sponte accedamus ; ac tuum nobis suum exhibeat auxiliium. (S. Chrysost., serm. 1 de verb. Apostoli)

Nisi ipso vocante, doente, salvante ; nemo venit, nemo eruditur, nemo salvatur (S. Prosper, Ep. ad Rufin., cap. 4).

Ille nos beneficiis vocat ad probitatem, nos ruimus in improbitatem : ille beneficiis suis provocat ad conjunctionem, nos ruimus in dissolutionem ; vocat ille ad castitatem, nos ruimus in impuritatem (Salvian., lib. VI de Gubern. Dei).

me suivre, je vous déclare que ceux-là ne sont point mes ouailles et que je ne les connais point. Ce divin pasteur a laissé le soin et la conduite de son troupeau au chef visible de son Église ; si par une docilité respectueuse vous écoutez ses paroles et accomplissez les préceptes de cette Église, vous avez tout sujet de croire que vous êtes prédestinés : *Oves meæ vocem meam audiunt* ; si ce respect et cette docilité vous manquent, craignez tout pour votre salut.

Afin d'imprimer dans votre esprit et dans votre cœur cette soumission, ce respect et cette obéissance que vous devez à l'Église, je m'arrête à ces trois propositions : 1° rien de plus juste, 2° rien de plus nécessaire, 3° rien de plus glorieux que d'obéir et de se soumettre à l'Église.

I. Dieu est un esprit, comme dit Jésus-Christ à cette femme de Samarie : *Spiritus est Deus* (Joan., IV), mais c'est un esprit qui est supérieur à tous les autres esprits. Il est leur



supérieur par origine, par domaine, par excellence. 1° Il l'est par origine; c'est pourquoi saint Paul l'appelle *Patrem spirituum* (Hebr., XII), parce que tous les esprits sont produits par l'esprit de Dieu. Je suis redevable de mon corps non-seulement à Dieu qui l'a créé, mais encore à mes parents qui me l'ont formé et aux éléments qui le composent; mais à l'égard de mon esprit, je n'en suis redevable qu'à Dieu, c'est l'unique père de mon esprit, *Patrem spirituum*; il l'a fait à son image, intelligent et immortel comme lui.

Dieu est aussi au-dessus de tous les esprits à titre de domaine, puisqu'il est le maître de toutes choses et que les esprits ne sont pas moins ses esclaves que les corps. Il l'est encore par excellence, puisqu'il surpasse infiniment tous les autres esprits par son indépendance, par sa puissance, par sa sagesse et par son immensité. N'est-il donc pas juste qu'étant le père, le créateur et le maître de tous les esprits, tous les esprits lui obéissent et lui soient entièrement soumis? Le docte Origène nous apprend en ceci notre devoir par la figure qu'il propose du char mystérieux du prophète Ezéchiel, sur lequel il était assis comme sur un trône. Ce char était tiré par quatre animaux différents: le premier faisait paraître une tête d'aigle, le second une tête d'homme, le troisième une tête de lion, le quatrième une tête de taureau: *Similitudo vultus eorum, facies hominis et facies leonis a dextris ipsorum quatuor, facies autem bovis a sinistris ipsorum quatuor, et facies aquilæ desuper ipsorum quatuor* (Ezech., I). La meilleure explication que l'on puisse donner de cette figure, c'est qu'elle nous représente les quatre facultés qui sont en nous et qui doivent toutes contribuer à marquer le respect et la soumission que nous devons à Dieu. L'aigle représente notre esprit qui s'élève si haut par la sublimité de ses pensées, l'homme représente notre volonté qui est libre, le lion marque l'appétit irascible, et le taureau l'appétit concupiscible.

Il est trop juste que ces quatre facultés qui sont en nous conspirent à la gloire de Dieu: l'entendement par la foi, la volonté par l'amour, l'appétit irascible par le courage à surmonter tous les obstacles, et l'appétit concupiscible par la modération des plaisirs. Toutes ces quatre facultés sont comme quatre esclaves attachés au trône du Seigneur, il faut les abattre et les soumettre, et comme l'Eglise ne peut avoir d'autre esprit que l'esprit de Dieu, il est aussi juste de nous soumettre à elle qu'à Dieu même. Ce qui me paraît monstrueux, c'est qu'il y a des gens qui soumettent aisément leur esprit à l'égard des choses humaines, et qui se font une gloire de ne pas le soumettre en matière de religion; ce n'est pas une faiblesse à leur égard de croire un honnête homme sur sa parole, et c'en est une de croire l'Eglise; ce serait une folie de ne pas ajouter foi à une histoire reçue, et ce sera une sagesse de se révolter contre une décision de l'Eglise.

II. Il est encore extrêmement nécessaire

de se soumettre à l'Eglise et à la foi, sans cela il est impossible de se conduire sûrement dans la voie du salut. Sans le flambeau de la foi et de l'Eglise, ce ne seront qu'égaréments dans l'esprit, ce ne sera que trouble dans le cœur et que désordre dans les actions.

Il n'y a rien de plus aveugle que l'esprit de l'homme, rien de plus inconstant que son cœur, rien de plus déréglé que ses actions; il faut que les lumières de l'Eglise l'éclaircissent, que la fermeté et la solidité de l'Eglise le fixent et le déterminent et que les maximes de cette même Eglise le règlent et le conduisent. Il est impossible que l'homme s'éclaire soi-même; Dieu lui présente ses lois divines comme un flambeau. N'est-ce pas ce que David voulait dire: *Lucerna pedibus verbum tuum* (Psal. CXVIII)? Vos commandements et vos lois, mon Dieu, m'ont éclairé. Il est encore impossible que l'homme puisse fixer son propre cœur; c'est Dieu qui l'a formé, c'est à Dieu à le rendre constant, ce qu'il ne peut faire, s'il ne se soumet à ses ordres qui lui sont marqués par l'Eglise. Enfin, il n'est pas possible que l'homme fasse de bonnes actions, s'il n'a pour règle la loi qui lui est donnée par l'Eglise, puisque cette loi divine est la seule règle de tout ce qui peut être bon et bien fait. Tout obéit nécessairement à Dieu; le soleil ne forme nos jours que par ses ordres: *Ordinatione tua perseverat dies* (Ibid.). La mer, tout impétueuse qu'elle est; le feu, tout ardent qu'il est, et les plus violentes tempêtes obéissent à sa voix: *Ignis, grando, nix, glacies et spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus* (Psal. CXLVIII). L'homme sera-t-il le seul de toutes les créatures qui ne lui obéira pas? La raison ne servira-t-elle à l'homme que pour le soustraire à une obéissance et à une soumission si raisonnable?

III Rien n'est plus glorieux à l'homme que cette soumission et cette obéissance à la parole et à la révélation divine. 1° La foi élève nos esprits jusqu'à la connaissance des choses divines, et ce que les sages ont ignoré, ce que les philosophes n'ont pu pénétrer, la foi le découvre en un moment. L'esprit de l'homme est très-faible de lui-même, mais avec la foi il devient participant de la force, de la puissance et de l'esprit de Dieu: *Magnum est habere firmitatem Dei cum infirmitate hominis* (S. Greg.). 2° La foi met un calme dans nos cœurs, qui est un avant-goût de cette paix éternelle qui ne se trouve que dans le ciel: elle fait en quelque façon ce que fait la vue de Dieu, elle rend un cœur intrépide, ferme, constant et toujours tranquille et content dans tous les accidents de cette vie. Qui croit bien ne craint rien, et qui ne craint rien en ce monde y est heureux. 3° La foi nous fait mériter une éternité de biens; la moindre action, qui en soi ne serait comptée pour rien, est élevée par la foi en un ordre et en un rang qui la rendent digne de tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel. Donner un verre d'eau avec la foi mérite une éternité de plaisirs et de délices.

Ah! mon Dieu, détruisez en nous cet es-

prit d'orgueil et cet amour-propre qui nous empêchent de nous soumettre. Commandez, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, mais donnez-nous en même temps le moyen de l'exécuter. Hélas ! tôt ou tard il faudra se soumettre à la loi de Dieu ; si l'on ne s'y soumet

pas sur la terre, il faudra s'y soumettre dans l'enfer. Obéissons maintenant, soyons des esclaves sur la terre, pour commander après et pour régner avec Jésus-Christ dans le ciel.

## SENTENCES DE L'ÉCRITURE

L'âme du juste médite l'obéissance ; la bouche des impies se répand en toutes sortes de maux.

Pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et que nous avons ouïes.

Quiconque entend de moi ces instructions et les pratique, est semblable à un homme sage, qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.

Le Fils de Dieu nous apprend l'obéissance par tout ce qu'il a souffert.

Il n'y a rien de meilleur que de craindre Dieu ; rien de plus doux que d'obéir à ses préceptes, et rien de plus glorieux que de le suivre.

## SENTENCES DES PÈRES.

L'Eglise catholique est la seule véritable religion ; c'est la source de toute vérité ; c'est la maison, c'est le temple de Dieu ; quiconque n'y entrera pas, ou quiconque en sortira périra éternellement.

Il n'est pas possible d'avoir Dieu pour père, si l'on n'a pas l'Eglise pour mère.

Le salut est renfermé dans l'Eglise ; ceux qui ne lui obéiront pas seront privés de la vie éternelle.

L'esprit de Dieu est où est l'Eglise ; et l'Eglise est où l'esprit de Dieu se rencontre.

Il n'est pas de plus grande gloire pour nous que d'obéir à notre mère, qui n'est autre que l'Eglise.

## SERMON XLVIII.

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA  
PASSION.

*Rien de plus utile que d'éviter la compagnie des hommes en général ; et rien de plus nécessaire que d'éviter la compagnie des méchants.*

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium adversus Jesum.

*Les pontifes et les pharisiens tirent conseil ensemble contre Jésus (S. Jean, ch. XI).*

Je ne m'étonne pas si dans cette assemblée de pharisiens, la mort de Jésus-Christ fut résolue ; il n'y a rien dont on ne soit capable dans la compagnie des méchants, et l'on y apprend à ne pas faire le moindre scrupule des plus grands crimes. Ces princes des prêtres dont parle notre Evangile, lesquels se faisaient une gloire particulière d'être les interprètes des saintes Ecritures, auront dû faire réflexion à ces belles paroles du prophète roi : *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit (Psal. I)*. Heureux est l'homme qui ne se trouve point dans l'assemblée des méchants, et qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs. Ils ne se seraient sans doute pas rencontrés dans cette troupe de pharisiens dont l'envie et la haine ne cherchaient qu'à se rassasier du sang innocent de Jésus-Christ. La grande instruction que nous devons tirer de notre évangile est d'apprendre combien nous devons fuir la compagnie des méchants et des pécheurs ; mais pour éviter sûrement la compagnie des méchants, il est très-bon de fuir la compagnie de tous les hommes,

Mens justi meditabitur obedientiam : os impiorum redundat malis (*Prov.*, XV).

Non enim possumus quæ vidimus, et audivimus, non loqui (*Act.*, IV).

Omnia qui audit verba mea hæc, et facit ea, assimilabitur viro sapienti, qui ædificavit domum suam supra petram, et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit, fundata enim erat super petram (*Math.*, VII).

Filius Dei didicit ex iis quæ passus est, obedientiam (*Hebr.*, V).

Nihil melius est quam timor Dei, et nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini. Gloria magna est sequi Dominum (*Eccli.*, XXIII).

Sola catholica Ecclesia, vera religio est : hic est fons veritatis, hoc est domicilium Dei, hoc templum Dei ; quo si quis non intraverit, vel a quo si quis exiverit, a spe vitæ ac salutis æternæ alienus est (*Lact. Firm.*, lib. IV de *divina Institut.*, cap. 30).

Habere jam non potest Deum patrem, qui Ecclesiam non habet matrem (*S. Cypri.*, de *unit. Eccles.*).

Salus per Ecclesiam provenit, qui vero sunt extra illam, non fruuntur vitæ æternæ (*S. Theodoret.*, *quæst.* 1).

Ubi Ecclesia, ibi spiritus ; et ubi spiritus Dei, illic Ecclesia (*S. Iren.*, lib. III *adv. Hæres.*, cap. 40).

Auctoritati Matris Ecclesiæ non reluctari, summus honor est et gloria (*S. Bernard.*, *Ep.* 183, *ad Eustoch.*).

parmi lesquels il y a une corruption presque universelle. Apprenons donc ici, 1<sup>o</sup> combien il est utile d'éviter la compagnie des hommes en général, 2<sup>o</sup> combien il est nécessaire de fuir la compagnie des méchants.

I. Je ne vois rien de plus remarquable dans Dieu que l'union qui se trouve entre son immensité et sa sainteté. Son immensité le repand comme hors de lui-même dans tous les lieux de l'univers ; et sa sainteté, au contraire le renfermant tout en lui, le détache, le sépare de toutes choses ; son immensité le rend présent à toutes ses créatures, et sa sainteté l'en éloigne : *Nihil est Deo præsentius, nihil exterius ; interior est omni re quia in ipso sunt omnia, exterior est omni re, quia ipse est super omnia (S. Aug.*, lib. de *Spirit. et anima*, cap. 14). Dieu est saint en quelque endroit qu'il se trouve : *Sanctus in omnibus operibus suis*, parce qu'en quelque lieu qu'il soit, et quoi qu'il fasse, il habite toujours en sa sainteté divine : *Tu autem in sancto habitas, laus Israel (Psal. II)*. Il n'en est pas ainsi de l'homme, il ne se répand jamais hors de lui, sans qu'il perde quelque chose de sa vertu ; l'extérieur lui ôte son intérieur, et il ne fréquente presque jamais les hommes qu'il n'en devienne moins homme, selon l'expression d'un sage païen : *Quoties inter homines fui, minor homo redii (Seneca)*. Nous sommes obligés par notre vocation au christianisme et par les engagements de notre baptême d'être des saints. L'Apôtre saint Paul nous en avertit dans toutes ses Epîtres : *Vocatis sanctis. Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem ut essemus sancti et immaculati, perfectentes sanctificationem in timore*

*Dei. Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra (Rom. I; Eph. I; II Cor. VII; I Thessal. IV).* A vous tous, mes frères, qui êtes saints par votre vocation; le Seigneur nous a élus en lui avant la création du monde, afin que nous soyons saints et irrépréhensibles devant ses yeux. Purifions-nous de tout ce qui corrompt le corps et l'esprit, achevant l'œuvre de notre sanctification. La volonté de Dieu est que vous soyez saints. Or, il n'est pas moins constant, par les mêmes Ecritures saintes, que la compagnie des hommes est tout à fait contraire à la sainteté. Il faut donc la fuir, cette société du monde, si nous voulons être saints selon notre vocation.

La sainteté se perd en deux manières : 1° En ne faisant pas de bien; 2° en faisant du mal. C'est ainsi que l'innocence et la sainteté se perdent dans les compagnies du monde; on n'y fait presque jamais de bien, et on y fait presque toujours du mal. Quand on n'y ferait autre chose que parler, le Sage nous avertit qu'on n'y éviterait pas le péché : *In multiloquio non deerit peccatum (Prov., X).* Mais que de paroles de vanité, de jalousie, d'envie, et principalement combien de péchés de médisance, soit qu'on médise soi-même, soit qu'on écoute les autres qui médisent.

Tandis qu'Adam fut seul dans le paradis terrestre, il conserva l'innocence et la justice originelle; mais dès lors qu'il fut en compagnie, il perdit la crainte de Dieu et sa grâce. C'est pour cela que le prophète Jérémie conseille à tous ceux qui se veulent donner à Dieu de bonne heure, et se conserver jusqu'à la fin dans sa sainte grâce, de chercher la solitude et le silence : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua, sedebit solitarius, et tacebit (Thren. XXXII).* Ne me dites point que votre profession vous engage à vivre au milieu du monde, et que la compagnie des hommes vous est inévitable, car je vous répondrai avec saint Chrysostome qu'au milieu de la vie civile, l'on peut imiter la séparation et la retraite des solitaires; et que vous pouvez vous faire une solitude de cœur et d'esprit au milieu des compagnies; *Potest enim et urbem habitans monachorum sapientiam imitari (S. Chrysost., Homil. 56 in Matth.).* Quand vous vous trouveriez, comme Job, au milieu des idolâtres, ou pour me servir de ses propres termes, quand vous seriez frère des dragons et compagnon des autruches : *Frater fui draconum et socius struthionum (Job, XXX),* rien ne vous empêcherait de vous retirer comme lui dans le secret de votre cœur, pour adorer le Seigneur pendant que tous les autres sacrifient au démon. En quelque société que vous vous rencontriez, vous pouvez toujours imiter le jeune Tobie, lequel dans son pays et dans sa captivité n'eut jamais de part à la corruption de ceux avec qui il était obligé de vivre. S'il était dans son pays lorsque tous les autres allaient adorer les veaux d'or, il fuyait leur compagnie, et se retirait dans le temple du vrai Dieu, pour lui offrir ses vœux et ses sacrifices : *Solus*

*fugiebat consortia omnium, sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini (Tob., XII).* Et s'il fut à Ninive esclave d'un vainqueur infidèle, lorsque toute sa tribu mangeait des viandes profanes des gentils, il conserva l'innocence de son âme, et ne se souilla jamais de leurs nourritures et moins encore de leurs vices : *Cum omnes ederent ex cibis Gentilium, iste custodivit animam suam, et nunquam contaminatus est in escis eorum (Ibid.).* Si vous ne pouvez donc éviter corporellement la compagnie des hommes, vous le pouvez spirituellement; si vous ne pouvez éloigner le monde de vos yeux, éloignez-le de votre cœur; enfin, si votre état vous met dans l'impossibilité de vous retirer dans la solitude, faites-vous un désert intérieur de votre âme; ce désert vous garantira peut-être plus des hommes que les forêts les plus épaisses.

II. L'on se damne communément dans la compagnie des méchants. J'en remarque deux causes principales : la première est la complaisance qu'on affecte dans la vie civile et dans la société; la seconde est un faux sentiment d'honneur qui fait qu'on s'imagine qu'il y aurait de la honte à ne pas faire comme les autres.

La complaisance du monde est un mal héréditaire que tous les enfants d'Adam tiennent de leurs premiers parents. Ce ne fut point, dit saint Augustin, par un appétit déréglé de la nature qu'Adam goûta du fruit défendu; mais ce fut une malheureuse complaisance qu'il eut pour une personne qu'il aimait et qu'il appréhendait de chagriner. De là sont venues toutes ces funestes complaisances, qui font que, pour ne pas déplaire à ceux avec qui nous vivons, nous approuvons et nous faisons ce qu'ils font. Le grand Augustin déplore cette fatale complaisance qui lui avait fait faire une infinité de péchés. O amitié trop ennemie, s'écrie-t-il ! ô tromperie inconcevable de l'âme; par complaisance et par divertissement, sans désir de profiter ni de nuire, sans passion et sans intérêt, on fait un mal que l'on n'aime pas, et cela, parce que plusieurs que l'on aime le font. Dès qu'on entend seulement dire : Allons, faisons, on a honte de n'être pas impudent : *Cum dicitur eamus, faciamus, pudet non esse impudentem (S. Aug., Confes. lib. II, cap. 9).* Si ce vice commença dès la naissance du monde, il commence aussi dès l'enfance de tous les hommes. De combien de relâchements et de désordres sont cause, dans toutes sortes d'états, le désir de plaire à tout le monde et la peur d'offenser personne? Combien de fois, selon les lois de cette fausse complaisance, est-on contraint de faire violence à son esprit et à son cœur pour faire ce que font les autres, et pour ne pas choquer la compagnie? *Pudet non esse impudentem.* Fut-il jamais une telle lâcheté contre Dieu, ou plutôt contre soi-même, que de tyranniser son propre naturel pour agréer aux autres?

Le savant Origène a eu raison de dire que la complaisance qu'on a dans la compagnie des pécheurs est ce marteau dans la

main du diable, dont parle Jérémie, qui lui sert pour tenter l'homme par l'homme même; car il n'y a que la complaisance qui soit cause que les méchants nous corrompent. De là vient que les âmes se précipitent dans l'enfer par troupes, ainsi qu'il est écrit dans l'Évangile, et que l'ivraie est jetée dans le feu par faisceaux : *Alligat ea in fasciculos, ad comburendum* (Matth., XIII). Et l'on peut dire que si l'on voit une si grande foule de chrétiens qui se perdent dans la voie large et spacieuse qui conduit à la mort, ce qui les assemble est cette complaisance mondaine; de sorte que la plupart de ceux qui se lamentent tombent dans l'enfer, comme ceux qui périssent ensemble dans un naufrage : plus ils s'embrassent et s'attachent les uns aux autres, plus ils contribuent à leur mort.

Cette complaisance va jusqu'à nous persuader qu'il y va de notre honneur de faire comme les autres dans une compagnie. On s'imagine que c'est une honte de pratiquer la vertu lorsqu'on la pratique tout seul. Les personnes mêmes de piété ne sont pas exemptes de ce faux honneur. Elisabeth, mère de saint Jean, quelque sainte qu'elle fût, se cacha après qu'elle eut conçu par un miracle, de peur d'être exposée à la raillerie des autres femmes : *Cum autem accepisset Elisabeth, abscondebat se mensibus quinque* (Luc., I). Si ce vice est à craindre aux plus saintes âmes, il ne faut pas s'étonner s'il est si commun parmi les hommes. Combien en voyons-nous qui ne sont pas méchants et qui font semblant de l'être, afin de n'être pas pris pour singuliers ? Ils seraient bons s'ils pouvaient l'être sans s'exposer à la haine et à la raillerie de leurs compagnons; mais il faut qu'ils trahissent leur bon naturel, et qu'ils forcent l'inclination qu'ils ont à la vertu, pour contrefaire le vice et pour avoir part à la fausse gloire de commettre hardiment le péché. N'est-ce pas ce qui engage les hommes à se glorifier même des péchés dont ils ne sont pas coupables ? Rien n'est plus touchant que la manière dont saint Augustin

pleure ce malheur où il était tombé dans sa jeunesse. Je me précipitais avec un tel aveuglement, dit-il, que parmi ceux de mon âge j'avais honte de n'avoir pas tant de choses honteuses à dire que les autres. J'entendais qu'ils se vantaient de leurs crimes et qu'ils en faisaient d'autant plus de gloire qu'ils étaient plus infâmes. J'avais alors envie, non d'avoir le plaisir de commettre des péchés, mais d'être loué de les avoir commis. Qu'y a-t-il qui mérite d'être blâmé que le vice ? Et cependant je me rendais plus vicieux de peur qu'on ne me blâmât; et quand je n'avais pas de quoi m'égalier aux plus grands pécheurs, je feignais d'avoir fait ce que je n'avais point fait, pour ne paraître pas d'autant plus déshonoré que j'étais plus innocent, et pour ne pas me rendre plus méprisable parce que j'étais plus chaste. Voilà en quelle compagnie je marchais dans les places de Babylone, où je me plongeais dans ces ordures comme dans des parfums précieux : *Ecce cum quibus comitibus iter agebam platearum Babylonæ, et volutabar in cæno ejus tanquam in cynamomis, et unguentis pretiosis* (S. August., lib. II Confess., cap. 3). Est-il possible que le démon puisse obliger des chrétiens, non-seulement à résister à la grâce, mais à contraindre leur naturel et à violenter leur tempérament pour se damner malgré eux mêmes ? Étrange illusion de cet ennemi du genre humain : lorsqu'il voit que l'homme ne trouve plus de plaisir au péché, il lui fait trouver de l'honneur !

Vous qui avez été la victime d'une assemblée de scélérats, défendez-nous, ô mon Sauveur, de la compagnie des pécheurs; faites, par la douceur et l'efficacité de votre grâce, que toute autre compagnie que la vôtre nous devienne insupportable, et que nous ne trouvions de goût qu'en vous et avec vous. Ah ! puisque nous ne devons point avoir d'autre compagnie que vous dans l'éternité, pouvons-nous en souhaiter d'autre sur la terre !

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Je n'aurai point de communication avec les méchants; et je n'aurai point de part avec leurs élus.

Nous vous ordonnons, mes frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous retirer de tous ceux d'entre vos frères qui se conduisent d'une manière déréglée, et non selon la tradition et la forme de vie qu'ils ont reçue de vous: que si quelqu'un n'obéit pas à ce que nous ordonnons par notre lettre, marquez-le entre les autres, et n'ayez point de commerce avec lui, afin qu'il en ait de la confusion et de la honte.

Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies.

Mon fils, gardez-vous d'avoir aucune société ni aucune union avec ces âmes impies: éloignez-vous toujours de leurs voies.

Retirez-vous, retirez-vous, sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur, sortez du milieu d'elle.

Je vous ai écrit dans ma lettre que vous n'eussiez point de commerce avec les fornicateurs: ce que je n'entends pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avarés, des ravisseurs du bien d'autrui ou des idolâtres: autrement il faudrait que vous sortissiez du monde: mais quand je vous ai écrit que vous n'eussiez point de commerce avec ces sortes de personnes, j'ai entendu que si celui qui est du nombre de vos frères est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur du bien d'autrui, vous ne mangiez pas même avec lui.

Cum hominibus operantibus iniquitatem, et non communicabo cum electis eorum (Psalm. CXL).

Denuntiamus vobis, fratres, in nomine Domini nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinatè, et non secundum traditionem quam accepimus a vobis. Quod si quis non obedit verbo nostro per epistolam, hunc notate, et ne commisceamini cum illo, ut confundatur (II Thess., III).

Exite de illa, populus meus, ut ne participes sitis delictorum ejus, et de plagis ejus non accipiatis (Apoc., XVIII).

Fili mi, ne ambules cum eis, prohibe pedem tuum a semitis eorum (Prov., I).

Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus (Isai., LII).

Scripti vobis in epistola, ne commisceamini fornicariis, non utique fornicariis hujus mundi, aut avaris, aut rapacibus, aut idolis servientibus: aliquin debueratis de hoc mundo exiisse: nunc autem scripti vobis non commisceri; si is qui frater nominatur, est fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax: cum ejusmodi nec cibum sumere (I Cor., V).

## SENTENCES DES PÈRES.

Humana societas quot et quantis abundat malis, quis enarrare valeat, quis æstimare sufficiat (*S. Aug., lib. XIX de Civitate Dei*)?

Salus nulla est, nisi in societate Dei (*Idem, tract. 1 sup. Ev. Joan.*).

Si propter Deum vitaris societatem virorum, per Deum habebis societatem Angelorum (*S. Bernard., serm. 58, ad sororem*).

Si vis bene vivere, malorum societatem declina (*Idem, serm. 60, ad sororem*).

Melius est habere malorum odium quam consortium (*Ibidem*).

Infirmi societatem debent fugere malorum, ne mala quæ frequenter aspiciunt, et corrigere non valent, delectentur imitari (*S. Greg. Mag., hom. 19 sup. Ezech.*).

Rerum natura sic se habet, ut quoties bonus malo conjungitur, non ex bono malus melioretur, sed ex malo bonus contaminetur (*S. Chrysost., hom. 11 ex diversis, in Math.*).

Si bonus malo connectitur, pares redduntur (*Ibid.*).

Nihil pretiosius amico timente Deum; et nihil perniciosius socio qui pravæ voluntatis est (*Joan. Trith., lib. 1, hom. 11, ad Monachos*).

## SERMON XLIX.

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE SAINTE.

*Ni la multitude ni la qualité des pécheurs ne peuvent autoriser la coutume du péché.*

Penitentiam agite, appropinquavit enim regnum cælorum.

† *Faites pénitence, car le royaume du ciel est proche (Saint Math., ch. III).*

Quoique le péché ne puisse jamais avoir aucune raison de son côté, personne néanmoins ne pèche sans quelque raison apparente et sans quelque spécieux prétexte, soit pour étouffer les remords au dedans, soit pour éviter le blâme au dehors; c'est-à-dire, ou pour se tromper soi-même ou pour tromper les autres. La plupart des pécheurs font ce que firent les soldats de Pilate, qui, après avoir mis Jésus-Christ en croix, gardèrent sa robe. Chacun se réserve le nom et l'ombre d'une vertu, dont il tâche de voiler et de cacher ses crimes. L'excuse la plus universelle dont on se sert pour mener toujours une vie déréglée et pour ne pas changer de mœurs est de dire qu'il est impossible de vivre dans le monde sans vivre comme le monde même, et qu'il semble que ce n'est pas un fort grand mal de faire ce que tout le monde fait. J'avoue que presque tous les hommes donnent dans ce prétexte : les uns par faiblesse, les autres par complaisance, et les autres par orgueil. Les faibles suivent toujours le torrent de la coutume; ce sont des enfants qui contrefont tout ce qu'ils voient faire. Les complaisants n'ont point d'autre but que de se rendre agréables aux gens avec qui ils vivent; et c'est pour cela qu'ils se font une nécessité d'entrer dans les mœurs et de les imiter, selon cette grande loi du monde, c'est la coutume. Les orgueilleux craignent trop la raillerie et le mépris de leurs semblables pour ne pas faire hardiment tout le mal qu'ils voient faire aux autres.

Pour détruire ce prétexte si pernicieux, je me sers de cet oracle de Tertullien : *Non prevalcant Evangelio, neque privilegium nationum, neque patrocinia personarum* (Ter-

Il est impossible de dire jusqu'à quel point la compagnie des hommes est dangereuse.

Il n'y a de salut que dans la compagnie de Dieu seul.

Si vous vous privez de la compagnie des hommes pour l'amour de Dieu, il vous fera entrer dans la compagnie des Anges.

Si vous voulez bien vivre, fuyez la société des méchants.

Il est bien plus avantageux d'avoir la haine des pécheurs, qu'où d'être en leur compagnie.

L'on doit fuir la compagnie des pécheurs, parce qu'il est fort à craindre qu'on ne se fasse un plaisir d'imiter ce qu'on leur voit faire avec joie et ce que personne ne corrige.

Telle est la nature et la corruption du cœur de l'homme, que les méchants ne deviennent pas meilleurs avec les bons; et que les bons se pervertissent toujours avec les méchants.

Si vous entrez en société avec un pécheur, vous lui deviendrez bientôt semblable.

Il n'y a rien de plus précieux qu'un ami vertueux et qui craint Dieu; mais rien n'est plus pernicieux qu'un ami de mauvaise vie.

*tul.*). Ni la multitude ni la qualité des personnes ne doivent jamais l'emporter sur l'Évangile. Ne me dites point que tout le monde fait ce que vous faites, la multitude n'excuse pas devant Dieu. Ne me dites pas que les gens de qualité en usent ainsi, il n'y a personne, de quelque qualité qu'il soit, qui puisse autoriser le mal. Ni la multitude, ni la qualité des pécheurs, ne peut excuser le péché. Voilà le sujet d'une grande morale.

I. Je n'ai garde d'exagérer ici les choses, car je sais que c'est un des caprices de notre siècle, quand on parle des mœurs, d'outrer si fort tout ce que l'on dit, que l'on s'ôte créance, et même lorsqu'on dit la vérité. Voyons donc en quoi l'on peut et l'on doit suivre la coutume, et en quoi c'est un péché de la suivre. Je me servirai de trois admirables règles que nous donne le grand saint Augustin dans cette matière. La première est que dans les affaires humaines, où la raison, la prudence, l'équité et la bonne foi doivent présider, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, sans intérêt et sans passion, le bon sens et la vertu demandent qu'on s'en rapporte au sentiment de plusieurs. Pour cela, on doit respecter la multitude des sages et des savants; pour cela, les juges défèrent à la déposition de plusieurs témoins; pour cela, ceux qui ont des différends s'en rapportent volontiers à la décision de plusieurs arbitres ou de plusieurs juges; pour cela, les meilleures délibérations se terminent d'ordinaire par un plus grand nombre de personnes. Enfin, c'est pour cela que les politiques disent qu'on doit faire plus d'état du jugement de plusieurs que d'un seul : *Pluribus quod placet, hoc statuitur*.

La seconde règle de saint Augustin est, qu'en matière de foi et de créance, le consentement général est souvent une solide preuve de la vérité : *Per plures veritas magis invenitur* (*S. Aug.*). Les saints Pères se sont servis du suffrage commun des hommes, comme de la voix publique de la nature contre les infidèles et les idolâtres. C'est ainsi

que Tertullien convainquait les païens par le témoignage de leur âme, sans livre, sans doctrine, sans dispute, il prend à témoin les consciences, qui, dans les plus simples et dans les plus ignorants, avaient retenu certaines traces secrètes de la vraie religion : *Testimonium animæ naturaliter Christianæ* (Tertull.). C'est en cela que la multitude doit être consultée comme digne de foi, d'autant que ce qui a été cru en tout temps, et parmi toutes les nations, ne peut être que certain et indubitable ; ou du moins si l'on se trompe, dit saint Augustin, on se trompe avec tout le genre humain : *Ut cum ipso genere hominum errare videamur* (S. Aug., l. de Utilit. credendi).

La troisième règle est que, comme pour l'ordinaire il n'y a point de plus sûre méthode pour ce que l'on doit croire, il n'y a point au contraire de plus dangereuse conduite, pour ce que l'on doit faire, que de suivre le plus grand nombre. Nous pouvons dire, en nos malheureux jours, ce que dit l'Écriture du temps de Jahel : *In diebus Jahel quieverunt semitæ, et qui ingrediebantur per eas, ambulaverunt per calles devios* (Judic., V). Il n'y a point de sûreté dans les grands chemins ; et pour se sauver, on est contraint de marcher par des routes fort étroites. Tous les Pères de l'Église tombent d'accord, qu'il n'y a point de marque de réprobation plus constante et plus visible, que de former sa conduite et de régler ses mœurs sur la manière de vivre de la multitude. Cette vérité est fondée sur deux grands oracles de Jésus-Christ ; le premier est lorsqu'il nous dit que plusieurs sont appelés de Dieu et qu'il y en a très-peu de choisis : *Multi vocati, pauci vero electi* (Matth., XXII). Il est donc évident que pour être choisi, c'est-à-dire pour être sauvé, il faut imiter le petit nombre, et que ceux qui imitent la multitude demeurent dans la masse corrompue de ceux qui sont appelés et qui se damnent. Le second oracle du Fils de Dieu, est qu'on n'entre dans le ciel que par une porte fort étroite, et qu'il y en a fort peu qui y entrent : *Angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* (Matth., VII) ; et qu'au contraire, le chemin qui conduit en enfer est extrêmement spacieux et rempli d'une infinité de personnes : *Lata et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam*. Il est donc constant qu'il faut être du petit nombre pour pouvoit entrer par cette porte bienheureuse qui conduit à la vie, et que si l'on marche avec la multitude, on est dans le chemin qui conduit à la perdition éternelle.

En effet, si nous voulons entrer dans le détail, de quelle manière vit le plus grand nombre des chrétiens ? S'acquitter des devoirs de la religion par coutume ou par hypocrisie, aimer et haïr ce qui plaît, s'agrandir et s'enrichir aux dépens de qui que ce soit, laisser aller ses passions au gré du penchant qui les entraîne, donner à ses sens tout ce qu'ils demandent, ne pas considérer si les

choses sont défendues ou permises devant Dieu, mais regarder uniquement si elles sont agréables à son inclination ou utiles à ses affaires ; connaître le mal et le commettre malgré son horreur, ou le désirer si on ne peut le commettre : voilà le portrait de la vie du plus grand nombre des chrétiens ; voilà les mœurs de cette malheureuse multitude qui court dans le chemin de perdition. Si cette conduite est à imiter, ô vous qui faites profession de suivre Jésus-Christ, chrétiens, je vous en fais les juges : quand vous paraîtrez un jour au tribunal du Dieu vivant, lui direz-vous : Seigneur, j'ai blasphémé parce que c'était la coutume ; je n'ai point eu de respect dans les lieux saints, parce que c'était la coutume ; je n'ai point fait scrupule de garder le bien d'autrui, parce que c'était la coutume ; j'ai cherché les plaisirs, j'ai fui la pénitence, je n'ai point fait de carême, je me suis vengé de mes ennemis, parce que les gens de ma condition en usaient de la sorte, et que c'était la coutume du monde. Misérable que tu es ! tu l'accuses et tu t'excuses en même temps devant Dieu. Ah ! dit saint Chrysostome, Jésus-Christ ne t'avait-il pas dit que le monde était ton ennemi ? N'avais-tu pas juré, en recevant le baptême, que tu renoncerais aux manières et aux coutumes du monde ? Tu prononces toi-même l'arrêt de ta condamnation, en disant que tu as vécu comme le monde vivait !

II. La qualité des personnes qui suivent la coutume est une aussi faible excuse. Je remarque trois sortes de personnes qui sont capables d'autoriser une coutume : les grands du monde, les gens d'esprit et ceux qui font profession de piété. Les grands sont en droit de se faire suivre des autres ; les gens d'esprit et les savants doivent naturellement conduire et régler les ignorants ; et il n'est pas probable que des personnes de piété voulussent faire des choses contre la piété même et contre le devoir. Mais apprenez que ni l'autorité, ni la science, ni la profession de piété de ceux qui suivent la coutume, ne vous excuseront devant Dieu, si vous faites mal.

A l'égard des personnes d'autorité, voici la plus grande règle que nous donne Jésus-Christ : Faites ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font : *Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite : secundum opera vero eorum nolite facere* (Matt., XXIII). Cette règle contient deux parties. La première est un commandement et l'autre est une défense. Faites ce qu'ils disent, voilà le commandement ; ne faites pas ce qu'ils font, voilà la défense : *Dicunt et non faciunt* (Ibid.) : Ils disent bien, et ils font mal. S'ils disent bien, il faut les écouter et leur obéir ; s'ils font mal, il ne faut pas les imiter. Une personne constituée en dignité, et qui est dans le désordre, est un sujet de compassion et non pas d'imitation ; ou, comme parle saint Euchère, c'est un sujet de honte et d'opprobre, et non pas d'exemple : *Semper ut opprobrium nunquam ut exemplum* (S. Eu-

cher.). Un tel seigneur a un tel commerce ; un autre en use ainsi, un autre se comporte de la sorte : *Semper ut opprobrium, nunquam in exemplum* : Gardez - vous bien de les imiter, mais rougissez pour eux et priez le Seigneur pour leur conversion.

J'avoue que la mauvaise coutume est bien dangereuse, lorsqu'elle est soutenue par des gens savants et par des personnes qui portent l'habit ecclésiastique ou religieux, et dont l'état est d'enseigner et de pratiquer la vertu. C'est pourquoi il y a un très-grand danger pour eux de faire paraître le moindre défaut devant les gens du monde, qui sont ravis de pouvoir justifier leurs dérèglements par l'exemple d'un ecclésiastique ou d'un religieux. Mais enfin, en quelque lieu et sous quelque habit que se trouve le péché, vous devez le fuir et en avoir de l'horreur. Profitez des bons avis des savants, et ne regardez pas leurs mauvaises actions. Suivez la grande maxime de saint Grégoire pape : Prenez pour vous, mes frères, tout ce que ces docteurs-là ont de bon, et laissez tout le

mal pour eux. Dieu leur a donné de l'esprit et des lumières, servez-vous-en, c'est ce qui vous appartient : pour le mauvais exemple et les mauvaises actions, c'est le démon qui les leur a données, laissez cela pour eux : *Quod utile est pro vobis, capite hoc ab eis, id enim habent a Deo; quod autem habent a diabolo, dimittite, quia non salvat, sed damnat vestram conscientiam* (S. Greg. Magn.).

Le Fils de Dieu prévoyait le penchant qu'ont les hommes à imiter et à pratiquer ce qu'ils voient faire, c'est pourquoi il s'est donné lui-même pour exemple. Ah ! s'il faut imiter quelqu'un, n'est-il pas plus glorieux et plus avantageux aux hommes d'imiter un Dieu que d'imiter des scélérats ? Non, mon Dieu, les exemples du monde n'auront plus de pouvoir sur nous ; puisque vous avez bien voulu nous donner vous-même l'exemple de notre conduite, nous ne voulons imiter que vous seul, afin qu'après avoir participé à votre sainteté sur la terre, nous participions à votre gloire dans le ciel.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri : ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta (Rom., XII).

Omnes declinaverunt simul, inutiles facti sunt; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (Psal. LII).

Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate : die ac nocte circumdabit eam super-nubos ejus iniquitas : et labor in medio ejus, et injustitia, et non deficit de plateis ejus usura, et dolus (Psal. LIV).

Fugientes ejus, quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem (II Petr., I).

Rogo vos, fratres, ut observetis eos qui dissensiones et officinula præter doctrinam quam vos didicistis, faciunt, et declinate ab illis (Rom., XVI).

Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias, quæ sint tibi in ruinam (Exod., XXXIV).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Sihonum et utile fuerit consilium, etiamsi non sit consuetudo, fiat : sin damnosum id quod a vobis elicitor, etiamsi consuetudo sit, rejiciatur. Nam si mi consuetudini deferamus, et fur, et a hiltet, et quantumvis malus alius ad consuetudinem provocaret. At nulla hinc illis venia, sed major accusatio, quod malam consuetudinem superare non valuerint. Si enim volerimus prudentes esse, et habere curam nostræ salutis, possumus et a mala consuetudine desistere et in bonam consuetudinem nos reducere : et sic posteris nostris non parvam dabimus occasionem eam imitandi, et accipiemus etiam nos mercedem eorum quæ ab his aguntur. Nam qui initium bonæ vitæ præbuerit, hic auctor est eorum quæ et ab aliis recte fiunt, et duplicem recipiet mercedem, tam pro his quæ recte facit, quam quibus alios in optimam illam inducit philosophiam (S. Chrysost., Hom. 36 sup. Genes., in cap. XXVII).

Qui non ex ipsis rebus discernit id quod bonum est, ab eo quod est malum ; sed sequens vestigia eorum qui præcesserunt, præteritam vitæ consuetudinem aciesit sibi pro vite magistra, sæpe fallitur tempore justis iudicii, imprudens hædus pro ove affectus (S. Greg. Nys., Hom. 2 in Cant. Cantic.).

Ea res, inquit, est usurpata consuetudine, propterea est maxime lugendum, quod rem consuetudine conclusit diabolus (S. Chrysost., Hom. 12 sup. I ad Cor.).

Veritas necno præscribere potest, non spatium temporum, non patrimonium personarum, non privilegium regionum. Ex his enim lere consuetudo intum ad aliqua ignorantia vel simplicitate sortita, in usum per successionem

Ne vous conformez point aux gens du monde ; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu ; ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux et ce qui est parfait.

Tous se sont détournés du droit chemin ; ils sont tous devenus inutiles ; il n'y en a pas un qui pratique le bien.

Je n'ai vu dans la ville qu'injustices et dissensions. L'iniquité environne ses murailles jour et nuit, et au dedans elle est pleine d'injustice et de violence. L'usure et la tromperie ne s'éloigne jamais de ses places.

Fuyez la corruption de la concupiscentie qui règne dans le siècle, par le dérèglement des passions.

Je vous exhorte, mes frères, de vous délier de ceux qui causent parmi vous des divisions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et d'éviter leur compagnie.

Gardez-vous bien de lier aucun commerce avec les habitants de cette terre maudite, vous les imiteriez, et ils seraient cause de votre perte.

Si l'on vous donne un conseil bon et utile, quand même il serait contraire à la coutume, il le faut suivre ; et quand au contraire le mal que vous pratiquez serait autorisé par la coutume, il le faut sans doute le rejeter. Car si l'on voulait s'attacher uniquement à la coutume, il n'y a ni volent, ni adultère, ni quelque scélérat que ce soit, qui ne s'autorisât de ce prétexte. Mais c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation qu'une bonne excuse, de n'avoir pu surmonter la force d'une coutume abusive. En effet, si nous sommes sages et soigneux de notre salut, nous nous déferons de toutes ces mauvaises coutumes, et nous en prendrons de bonnes : ainsi nous donnerons occasion à ceux qui viendront après nous de nous imiter : et nous aurons part aux récompenses de la vertu que nos bons exemples leur auront fait pratiquer. Car il est certain que celui qui commence quelque bonne œuvre et qui en ouvre la voie aux autres, est comme l'auteur de tout le bien qui se fait ensuite, et mérite d'être récompensé de Dieu, non-seulement pour le bien qu'il aura fait, mais encore pour celui auquel son exemple aura porté les autres.

Quiconque ne prend pas soin de discerner par le mérite même des choses, ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais, mais qui suivant aveuglément le pas de ceux qui l'ont précédé, prend la coutume pour la seule maîtresse de sa vie, se trompe souvent et se trouvera au jour du jugement du nombre des boucs imprudents, au lieu d'être une des brebis du troupeau de Jésus-Christ.

C'est une chose, dites-vous, qui a passé en coutume. Mais c'est ce qui est déplorable, que le diable ait en assez de pouvoir pour autoriser le mal par la coutume.

Rien ne peut prescrire contre la vérité ; ni la longueur du temps, ni l'autorité des personnes, ni les privilèges et les usages des pays. Et en effet, les coutumes ont presque toujours tiré leur origine ou de quelque ignorance, ou de

quelque grossière simplicité; puis s'étant affirmées par un long usage dans la suite de plusieurs siècles, elles l'ont enfin emporté par-dessus la vérité; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est lui-même appelé vérité, et non pas coutume.

La mauvaise coutume qui s'était glissée parmi quelques-uns ne doit point prévaloir contre la vérité; car une coutume qui n'a pas pour fondement la vérité n'est qu'une vieille erreur. Laissons donc l'erreur, et suivons la vérité, comme sachant qu'elle est toujours victorieuse, ainsi que le marquent ces paroles de l'Écriture : *la vérité demeure toujours ferme et prend tous les jours de nouvelles forces.*

Vous faites ce que vous voyez que les autres font, et non ce que vous êtes persuadés que l'on doit faire, parce que la seule coutume destituée de raison est plus forte parmi vous que le mérite des choses, lorsqu'on les considère par un sérieux examen de la vérité.

## SÉRMON L.

POUR LE SAMEDI DE LA SEMAINE SAINTE.

*Ce que doit faire un véritable directeur à l'égard de ses pénitents. Ce que doit faire un véritable pénitent à l'égard de son directeur.*

Angelus Domini descendit de cœlo, et accedens revolvit lapidem, et sedebat super eum.

*L'ange du Seigneur descendit du ciel, et vint renverser la pierre du sépulcre, et s'assit dessus (S. Matth., XXVIII).*

Quelque saint que fût le zèle qui animait ces pieuses filles qui cherchaient le Sauveur, dans la ferme espérance qu'elles avaient qu'il ressusciterait, selon qu'il en avait assuré tous ses disciples; quelque sainte, dis-je, que fût l'ardeur qui les animait, Dieu voulut qu'elles eussent un ange pour les conduire et pour leur apprendre ce qu'elles devaient faire. *Angelus Domini descendit de cœlo (Matth., XXVIII).* Ceci est d'une admirable instruction pour tous les pénitents de Pâques. Ce n'est pas assez qu'ils aient un bon désir de se convertir, ce n'est pas assez qu'ils soient résolus de quitter le péché et de faire une sincère pénitence, il faut qu'ils aient un ange pour les conduire, c'est-à-dire qu'ils cherchent un sage directeur qui dirige leurs pas dans un chemin aussi difficile qu'est celui par lequel on retourne à Dieu après avoir longtemps erré dans ces routes écartées qui mènent aux créatures. Ne sortons point de notre Évangile, et nous y trouverons les qualités que doit avoir un bon directeur, et celles que doit avoir un parfait pénitent. Ce que doit faire un véritable directeur à l'égard de ses pénitents, ce que doit faire un véritable pénitent à l'égard de son directeur, c'est ce que nous apprend parfaitement l'évangile de ce jour.

I. Je remarque d'abord que celui que Dieu donna à ces pieuses femmes pour les conduire et pour les instruire, fut un ange: cela nous apprend qu'un directeur chrétien doit être un ange, 1° par la pureté de ses mœurs, 2° par les lumières de sa doctrine. L'Apôtre nous avertit que le premier prêtre et le premier directeur du christianisme était saint, sans tache, séparé de tous les pécheurs et menant une vie toute céleste : *Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus (Hebr., VII).* Voilà le grand modèle de tous les confesseurs et de

corroboratur, et ita adversus veritatem vindicatur. Sed Dominus noster Christus veritatem se, non consuetudine. et cognominavit (*Tertul., lib. de Virg. veland., cap. 1.*)

Consuetudo quæ apud quosdam obrepit, non impedire debet quominus veritas prævaleat et vincat. Nam consuetudo sine veritate, vetustas erroris est: propter quod relicto errore sequamur veritatem, scientes quia et apud Esdram veritas vicit, sicut scriptum est, *Veritas manet et invalescit in æternum (S. Cypr., Ep. 74, ad Pomp.).*

Facitis quod fieri cernitis, non quod fieri oportere confiditis; nimirum quia apud vos plus valet nullam habens consuetudo rationem, quam rerum inspecta natura veritatis examinatione ponderata (*Arnob., lib. VII adv. gent.*).

tous les directeurs. Si la grâce de Jésus-Christ ne vous a rendu saint; si vous vous sentez encore engagé dans les habitudes vicieuses; si vous n'avez rompu tout commerce avec les mondains et les pécheurs, gardez-vous bien de vous ingérer dans le ministère redoutable de la direction des âmes. Nous préserve le ciel de croire qu'il y ait dans l'Église de Jésus-Christ des directeurs engagés dans cette impureté grossière qui est une espèce de monstre auquel, selon l'Apôtre, il n'est pas même permis de penser; mais il n'est peut-être que trop vrai qu'il y en a qui ne se défendent pas de certaines impuretés délicates qui sont presque aussi dangereuses. J'appelle impuretés délicates ces attaches demi-spirituelles et demi-charnelles qui détournent beaucoup de Dieu, dans le même temps qu'il semble qu'on n'ait point d'autre but que d'y arriver. J'appelle impuretés délicates ces visites et ces conversations trop fréquentes, surtout avec certaines personnes dont l'âge, l'extérieur et les manières amollissent insensiblement le cœur; de sorte qu'on se trouve soi-même en s'imaginant chercher Dieu. J'appelle impuretés délicates, certaines confidences, certaines tendresses naturelles où souvent l'amour-propre achève ce que l'amour de Dieu avait commencé. J'appelle enfin impuretés délicates la vie de certains directeurs dont parle saint Jérôme, lesquels, avec un habit et un visage négligé, ne peuvent se séparer des femmes, et qui, au mariage près, ont toute la tendresse et toute la complaisance d'un mari : *Videas nonnullos accinctis renibus, pulla tunica, barba proluxa, a mulieribus non posse discedere, sub eodem manere tecto, simul inire convivia, ancillas juvenes habere in ministerio, et præter vocabulum nuptiarum omnia esse matrimonii (S. Hieron., Epist. ad Rust.).* Quand je dis qu'un directeur doit avoir la pureté d'un ange, cela ne doit pas s'entendre seulement à l'égard du vice de la chair, mais encore à l'égard de toutes les autres passions. De sorte que ni l'ambition, ni l'avarice, ni l'intérêt ne le puissent corrompre; si une seule vertu manque à un directeur, c'est un homme dangereux, c'est un homme à éviter. Gardez-vous sur toutes choses de ces directeurs possédés par l'esprit d'intérêt, qui ne conduisent les âmes que par des vues humaines, et qui ne se servent de Dieu que pour parvenir à leurs fins et pour faire réussir leurs desseins: ce sont ces directeurs que saint Basile appelle des meurtriers et



des homicides, non des corps, mais des âmes, qui, par des fourberies et de frauduleuses impostures, ôtent la vie aux âmes simples en s'armant, comme ils feraient d'une épée, de discours accommodés et ajustés selon la sagesse du siècle ; qui ont à la vérité une apparence de probabilité et de vraisemblance, mais qui font dans les âmes des plaies profondes et mortelles.

Un véritable directeur ne doit pas seulement être un ange par sa pureté, mais encore par ses lumières et par sa doctrine ; c'est-à-dire qu'il ne doit pas entrer dans le grand ministère de la conduite des âmes, qu'après avoir puisé longtemps la science des saints dans les saintes lettres et dans les Pères de l'Eglise. Hélas ! combien de prêtres et de directeurs s'engagent témérairement à diriger les âmes, qui à peine savent se conduire eux-mêmes, n'ayant aucune lecture des Ecritures et des saints Pères, ni aucune connaissance des canons et de la discipline de l'Eglise, et qui ne s'appliquent à cette fonction sainte et divine que par un vil intérêt ! C'est ce qui fait qu'ils altèrent et qu'ils falsifient les enseignements des prophètes et des Ecritures, et qu'ils détruisent l'Evangile de Jésus-Christ. C'est ce qui fait que par de lâches complaisances, par des flatteries basses, par des douceurs affectées, ils entretiennent les vices et les passions dans l'âme des pécheurs, qui se servent de l'ignorance de leurs directeurs pour justifier leurs vices, et pour s'entretenir dans leurs méchantes habitudes.

L'ange du Seigneur veut bien s'abaisser jusqu'à instruire ces pieuses filles, et il entre dans le détail de tout ce qu'elles doivent faire. C'est ainsi qu'en doivent user tous les directeurs : quelque peine qu'il y ait à instruire des pénitentes faibles et ignorantes, quelques chagrins qu'il y ait à essayer, ils ne doivent jamais se rebuter, leur zèle et leur charité leur doit faire tout souffrir : *Charitas omnia suffert* ; et ils doivent se faire une gloire de s'abaisser en les instruisant des moindres choses qui sont nécessaires à leur salut. Loin du troupeau de Jésus-Christ, ces directeurs honoraires qui se plaisent à être respectés d'une troupe de pénitentes qui font les savantes, mais qui croiraient que ce serait une honte pour eux s'ils s'abaisaient pour instruire les faibles et les ignorants.

L'ange de Dieu prend lui-même la peine de lever et de renverser la pierre du sépulcre : *Et accedens revolvit lapidem* (*Matth.*, XXVIII). Admirable leçon pour vous, ministres de Jésus-Christ, qui vous apprend que vous devez partager la peine de la pénitence avec ceux qui se convertissent, que vous devez re-sentir leurs péchés comme vous étant propres, et en cela vous ne ferez que ce que Jésus-Christ a fait le premier ; car en acceptant l'office de grand-prêtre, il s'est obligé d'en porter la peine et de satisfaire pour nous à la justice divine. *Comprehenderunt me iniquitates meae* (*Psal.*, XXXIX). Mes iniquités m'ont accablé. Il appelle ses

propres iniquités les péchés commis durant tous les siècles, parce qu'il les a pris sur lui et qu'il a voulu souffrir en sa propre personne la juste punition que nous avions méritée. Cette charité de Jésus-Christ, qui appelle ses propres péchés les péchés de tout le monde, était entrée bien avant dans le cœur de saint Paul, lorsqu'elle lui faisait dire : Qui est faible et affligé que je ne sois affaibli et affligé avec lui ? Qui est scandalisé que je ne souffre ? *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror* (*II Cor.*, XI) ? C'était encore cette même charité qui faisait déplorer à saint Cyprien le malheur de ceux qui s'étaient laissés aller au culte des idoles, et qui lui faisait dire : Je sens, mes frères, une douleur extrême, et rien ne peut me consoler... Je partage avec vous le poids de vos péchés et de votre perte ; je gémiss avec ceux qui gémissent, je pleure avec ceux qui pleurent. Les flèches de l'ennemi ont percé mon cœur avec le vôtre, et les épées qui vous ont blessés ont passé au travers de mes entrailles. Mon amour enfin m'a abattu dans l'abatement de mes frères : *Doleo fratres ! doleo, nec mihi ad leniendos dolores integritas propria et sanitas privata blanditur, quando plus pastor in gregis sui vulnere vulneratur. Cum plangentibus plango, cum desistentibus desleo, cum jacentibus jacere me credo. Jaculis grassantis inimici mea membra simul percussa sunt ; sævientes gladii per mea viscera transierunt in prostratis fratribus ; et me prostravit affectus* (*S. Cypr.*, lib. de lapsis).

II. Nous avons dans les deux Maries, un parfait modèle de la manière avec laquelle les pénitents se doivent conduire à l'égard de leurs directeurs. 1° Elles tremblent au seul aspect de l'Ange : *Dixit mulieribus : Nolite timere* (*Matth.*, XXVIII) ; 2° elles exécutent avec une parfaite obéissance ce qu'il leur ordonne : *Et cito euntes, dicite discipulis ejus, quia surrexit* (*Ibid.*). Voilà les deux grands devoirs des pénitents et des pénitentes. 1° Un grand respect pour leur directeur ; 2° une grande obéissance et une soumission aveugle à tout ce qu'il ordonne de la part de Dieu. Ces deux devoirs sont fondés sur ce grand principe que c'est Dieu qui vous parle et qui vous instruit par la bouche de votre directeur ; c'est une vérité répandue dans les divines Ecritures, et dont vous devez faire un point de foi. Vous êtes obligé d'avoir pour votre directeur un très-profond respect et une très-grande obéissance.

Malheur donc à ces pénitentes qui prennent avec leurs directeurs un certain air de familiarité qui leur fait perdre ce respect intérieur et extérieur dans lequel elles doivent toujours être, et qui est souvent cause de leur perte éternelle ! Notre évangile nous dit que l'ange qui parla à ces femmes dévotes, était comme environné d'éclairs qui paraissaient sortir de son visage : *Erat aspectus ejus sicut fulgur* (*Ibid.*). Telle doit être à vos yeux votre directeur : il doit toujours vous paraître environné d'éclairs et de majesté pour vous tenir dans une crainte res-

pectuense. Malheur à ces pénitents et à ces pénitentes qui, bien loin d'obéir à leurs directeurs, leur commandent, ou du moins les contraignent de ne leur ordonner que ce qui leur plaît, qui ne veulent pas soumettre leurs passions et leurs vices à leurs confesseurs, mais qui veulent assujettir leurs confesseurs à leurs passions mêmes; en un mot, qui n'obéissent que quand ils suivent le pen-

chant de leur cupidité dérégée! O vous qui êtes le souverain directeur des âmes! conduisez-nous vous-même, grand Dieu! mettez-nous entre les mains de ceux que vous savez qui nous mèneront à vous. Faites que nous vous trouvions en eux, et qu'en suivant le chemin qu'ils nous montreront de votre part, nous arrivions enfin dans le sein de votre gloire.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus; quia angelus Domini exercituum est (*Malac.*, II).

Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina (*IIer.*, III).

Speclatores ejus cœci omnes, nescierunt universi; canes muti non valentes latrare, videntes vana, dormientes et amantes somnia. et canes imprudentissimi nescierunt saturitatem; ipsi pastores ignoraverunt intelligentiam: omnes in viam suam declinaverunt, unusquisque ad avaritiam suam a summo usque ad novissimum (*Isai.*, LVI).

Pastores, audite verbum Domini: vivo ego, dicit Dominus Deus; quia pro eo quod facti sunt greges mei in rapinam, et oves meæ in devorationem omnium bestiarum agri, eo quod non esset pastor; neque enim quaesierunt pastores mei gregem meum, sed pascebant pastores semetipsos, et gregem meum non pascebant; propterea, pastores, audite verbum Domini. Hæc dicit Dominus Deus: Ecce ego ipse super pastores requiram gregem meum de manu eorum, et cessare faciem eos, ut ultra non pascant gregem, nec pascant amplius pastores semetipsos, et liberabo gregem meum de ore eorum, et non erit ultra eis in escam (*Ezech.*, XXXIV).

#### SENTENCES DES PÈRES.

Boni sollicitique pastores impinguare pecus non cessant bonis lætisque exemplis, et suis magis quam alienis: nam si alienis et non suis, ignominia est illis, et pecus ita non proficit (*S. Bernard. Serm.* 76 *sup. Cant.*).

Cum pastor per abrupta graditur, necesse est ut in præcipitum grex sequatur (*S. Bonavent. sup. Sap.* VI).

Boni pastoris est, non solum oves congregare, sed etiam a lupis defendere (*Idem, sup. Luc.*, VI).

Vix invenitur unus pastor inter multos mercenarios (*S. Aug. sup. verba Dom. Serm.* 47, c. 9).

Ab eo qui hanc curam suscepit, non hoc solum requiritur ut malus non sit, sed etiam ut virtute præset. Ita ut inagis virtute antecellat, quam honore et dignitate superet, nec modum sibi ullum honeste vivendi, atque ad aliorum virtutis gradum ascendendi constituat; nec lucri potius id quod arripuit, quam damno id quod effugit, deputet. Nec virtute vulgus anteire, magis operam amplum atque illustre judicet; verum detrimento ducat, si a suscepti muneris dignitate absit (*S. Greg. Naz. Orat.* 1).

Huic spirituali arti scopus est, animæ pennas addere, ac mundo eam eripere, Deoque dare, divinamque imaginem aut manentem conservare, aut periclitantem fulcire, aut dilapsam in pristinum statum evocare, Christumque per Spiritum sanctum in pectoris domicilium admittere, atque, ut summam dicam, ejus qui superni agminis sit, Deum efficere, ac supernam beatitudinem ipsi comparare (*Ibid.*).

Quemadmodum in sublimi et pendulo fune gradientibus, in hanc vel illam partem deflectere minime tutum est, nec etiam parva inclinatio parvum periculum efficit; verum eorum salus in æquilibrio posita est: ad eundem quoque modum utramvis in partem, quispiam sive ob vitæ improbitatem, sive ob imperitiam propperidit, haud leve periculum, tum ipsi tunc eis quibus præest, imminet: ne in peccatum prolabantur (*Ibid.*).

Nec studium bonæ actionis, nec otium sanctæ contem-

Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur d'armées.

Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, qui vous repaîtront de science et de doctrine.

Ceux qui veillent à la garde d'Israël sont tous aveugles, ils sont tous dans l'ignorance. Ce sont des chiens muets qui ne sauraient aboyer, qui ne voient que de vains fantômes, qui dorment et qui se plaisent dans leurs rêveries. Ce sont des chiens qui ont perdu toute honte et qui ne se rassasient jamais. Les pasteurs mêmes n'ont aucune intelligence; chacun se détourne dans sa voie, chacun suit ses intérêts, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Pasteurs des âmes, directeurs, écoutez la voix du Seigneur: Mon troupeau le plus cher, dit Dieu, est en proie aux bêtes féroces, parce qu'il ne se trouve plus de bons pasteurs. Ils ne pensent qu'à s'engraisser eux-mêmes, sans songer à nourrir leurs brebis. C'est pourquoi je jure dans ma juste colère que j'en prendrai vengeance; ces méchants pasteurs me répondront de mon troupeau, je les détruirai et les anéantirai, et je délivrerai mes ouailles de leurs mains.

Les bons pasteurs et directeurs ont soin de nourrir leur troupeau par de bons préceptes, et principalement par les bons exemples qu'ils leur donnent. Les bons exemples d'autrui qu'on rapporte n'ont pas un fort bon effet, mais les bons exemples que l'on donne soi-même sont pour le troupeau une nourriture admirable.

Si le directeur s'égare, le troupeau tombera dans le précipice.

Un bon pasteur n'assemble pas seulement ses brebis, son principal soin est de les défendre des loups.

A peine se trouve-t-il un vrai pasteur entre plusieurs mercenaires.

Il ne suffit pas que celui qui se charge de la conduite des autres ne soit pas de mauvaise vie, mais il faut qu'il soit éminent en vertu, et même que son mérite soit au-dessus de sa dignité; qu'il ne fixe aucunes bornes au désir qu'il doit avoir de s'élever sans cesse à un plus haut degré de perfection; qu'il ne regarde pas tant comme un avantage le progrès qu'il a fait dans la piété que comme une perte celui qu'il a négligé d'y faire, et qu'il ne se persuade pas que ce soit à lui un grand bonheur de surpasser en mérite le commun du peuple; mais plutôt qu'il considère comme une chose honteuse de n'être pas digne du ministère dont il est chargé.

L'art de la conduite spirituelle doit avoir pour but de donner aux hommes, pour le dire ainsi, de nouvelles ailes pour les enlever du monde et les porter jusqu'à Dieu; si l'image divine qu'il a gravée y demeure encore, de l'y conserver; si elle y est en péril, de l'y maintenir, et si elle en est effacée, de l'y retracer, et introduire par la vertu de l'Esprit-Saint Jésus-Christ dans leurs cœurs comme dans son habitation légitime; et enfin, pour tout dire en un mot, rendre ces âmes qui sont d'un ordre si relevé, toutes divines, et leur procurer un bonheur céleste et éternel.

Comme il est extrêmement périlleux à ceux qui dansent sur la corde de se pencher d'un côté ou de l'autre, que la moindre fausse démarche les met en danger, et qu'il n'y a de salut pour eux que dans un continué équilibre, il en est de même dans l'art de conduire les autres; car si l'on penche tant soit peu plus d'un côté que de l'autre, soit par malice ou par ignorance, il y a beaucoup à craindre, tant pour celui qui conduit que pour ceux qui sont soumis à sa conduite, qu'ils ne tombent tous deux dans le précipice du péché.

La pratique des bonnes œuvres, les plus saintes con-

temptations et les plus sévères pénitences ne peuvent être agréables au Seigneur si elles ne sont jointes à l'obéissance.

## SERMON LI.

POUR LE MARDI DE PAQUES.

Premier dessein. — Dieu fait part de sa joie aux âmes véritablement converties. C'est une joie pure. C'est une joie éternelle.

*Adhuc illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio.*

*A peine croyaient-ils, tant ils étoient transportés d'étonnement et de joie (S. Luc., ch. XXIV).*

Il me semble que je vois dans les disciples que nous représente notre évangile le véritable portrait des pénitents de Pâques, qui sont sincèrement ressuscités, il leur reste une sainte frayeur à la vue de leurs désordres passés, qui fait qu'ils ont peine à croire qu'ils aient pu vivre dans un si pitoyable état, et qu'ils aient pu en sortir; ils ne sauraient presque se persuader que Jésus-Christ soit ressuscité dans leur âme; mais leur étonnement est suivi d'une joie intérieure, qui leur donne plus de consolation que n'ont jamais fait tous les plaisirs du monde : *Adhuc illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio.*

La joie du péché est une joie vide et sèche, qui n'est que dans les sens, et qui afflige l'âme au dedans d'elle-même, en lui donnant au dehors une ombre d'une fausse joie. Mais la joie que donne une conversion sincère est une joie universelle, une joie solide, une joie enfin que l'Écriture appelle la joie du cœur : *Gaudium cordis (Thren., V).*

Le Fils de Dieu ayant purifié le cœur de ses disciples, et sachant qu'ils étaient sans péché : *Jam vos mundi estis (Joan. XV)*, leur promet de leur faire part de la joie dont il jouissait lui-même : *Ut gaudium meum in vobis sit (Ibid.)*. C'est ainsi que Dieu en use à l'égard de ceux qui ont quitté le péché, et qui sont véritablement convertis : il leur donne sa propre joie, et il leur fait part de son bonheur.

La joie de Dieu a deux grandes qualités : 1° elle est pure, sans aucun mélange de douleur; 2° elle est éternelle. Telle est la joie des pécheurs convertis. Elle est pure, elle est éternelle. Heureux ceux qui ressentent cette joie divine : *Ut gaudium meum in vobis sit.*

I. La joie de ceux qui sont véritablement convertis est une joie toute pure, qui n'est mêlée ni d'aucune douleur, ni d'aucun chagrin. L'on ne peut souffrir que du côté de Dieu, ou du côté de soi-même, ou du côté des hommes. Or, il est tout visible qu'un chrétien qui vit de la vie nouvelle de Jésus-Christ, ne peut rien souffrir ni de Dieu, ni de sa conscience, ni des hommes. Il ne souffre rien du côté de Dieu, puisqu'il est dans sa sainte grâce, et qu'il n'en reçoit que des consolations. Il ne souffre rien de sa conscience, puisqu'elle ne lui reproche plus rien, et qu'elle le fait jouir d'un calme et d'une tranquillité, qui est la source d'une paix éternelle. Enfin, il ne souffre rien des hommes, puisque la charité dont il est pé-

nétré lui attire l'amitié et l'estime de ses frères. Et si la divine Providence permet quelquefois que les justes souffrent, ce n'est que pour les remplir d'une joie intérieure, qui les rend les plus heureux des hommes au milieu des souffrances.

Ce qui fait le comble de la joie d'un véritable pénitent, est qu'il ne fait rien qui ne soit agréable à Dieu, et que ses moindres actions méritent le ciel. O quel sujet de joie pour une âme, de savoir que rien de ce qu'elle fait pour Dieu ne périclite ! que la grâce fait revivre ses premières bonnes œuvres; que toutes ses actions seront récompensées; et que tout lui sera compté, jusqu'à un verre d'eau donné à un pauvre, jusqu'à un petit soupir poussé vers le ciel. *Dicite justo, quoniam bene (Isai., III)*. Dites à l'âme juste que tout va bien pour elle, qu'elle recueillera le fruit de ses travaux : *Fructum adinventionum suarum comedet (Ibid.)*; et que rien ne sera perdu de tout ce qu'elle aura fait en état de grâce.

La joie du monde et du péché n'a rien de semblable; si elle a des douceurs, elles sont détremées d'amertumes; si ce sont des roses, elles sont environnées d'épines; si c'est du miel, il est mêlé de fiel et d'absinthe. Quelque joie qu'ait le pécheur, elle est toujours troublée, ou du côté de Dieu, ou du côté de soi-même, ou du côté des créatures. Du côté de Dieu, qui lui fait naître mille sujets de chagrin et de douleur, soit par justice pour le punir, soit par miséricorde pour le sevrer des vains plaisirs du siècle qui l'empêchent de faire son salut. Le Seigneur s'en est déclaré par son prophète : *Septem viam tuam spinis (Osee, II)*. J'environnerai vos chemins de ronces et d'épines; c'est-à-dire, que si vous vous attachez aux plaisirs du monde, je ferai en sorte que vous n'y trouverez que des chagrins et des afflictions. Le prophète Isaïe assure que Dieu donnera Babylone en proie aux serpents et aux dragons : *Requiescent ibi bestie, et replebuntur domus eorum draconibus (Isai., XIII)*. Cette Babylone n'est autre que l'âme du pécheur, et ces serpents représentent les chagrins qui la dévorent.

La conscience est une autre source de peines qui diminuent, ou plutôt qui empêchent entièrement les plaisirs des pécheurs. Comme le vice est extrêmement opposé à la raison, rien n'est plus contraire à la nature de l'homme, dont l'essence est d'être raisonnable; et conséquemment toutes les fois qu'il commet le péché, il est dans un état violent, et il agit contre le penchant de sa propre raison. De là vient que le pécheur ne peut jouir d'une joie pure et parfaite; parce que si son corps est dans le plaisir, son esprit est dans la gêne et dans la contrainte. C'est ce qui fait que sa joie même lui donne de la douleur, parce qu'il ne peut y faire réflexion, qu'il ne sente que cette joie lui produira une tristesse éternelle.

Le pécheur ne saurait jouir d'aucun plaisir que dépendamment des créatures ; et c'est une troisième source de chagrin pour lui ; car il arrive souvent qu'elles le rebutent , ou par mépris , ou par envie , ou par caprice ; et la privation d'un petit plaisir qui lui manque , la mortification d'un seul de ses desirs qui n'est pas accompli , l'afflige beaucoup plus que la possession de tous les autres plaisirs ne lui a causé de joie. Ajoutez à cela , que tout ce que le pécheur fait de bien ne lui peut donner aucun contentement intérieur , parce que toutes ses actions , quelque vertueuses qu'elles paraissent , ne sont pas agréables au Seigneur , et ne méritent aucune récompense. Mais quand il serait vrai que les joies du monde seraient solides et parfaites , elles ne seraient pas comparables aux plaisirs de la grâce , puisqu'elles sont de très-peu de durée.

II. Le Fils de Dieu assura tous ses disciples que leur joie serait éternelle , et que personne ne la leur pourrait jamais ôter : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (Joan. , XVI). La joie de l'homme juste , dit le Saint-Esprit , par la bouche du Sage , est un festin éternel : *Secura mens justi juge convivium* (Prov. , XV) , c'est-à-dire , que ses plaisirs ne finissent jamais. L'Épouse sacrée nous apprend cette vérité par une belle expression : *Meliora sunt ubera tua vino* (Cant. , I). Vos mamelles sont meilleures que le vin , Le sein de la mère qui donne du lait , dit saint Bernard , représente les douceurs dont la grâce remplit une âme ; et le vin est le symbole des plaisirs du monde. Or , remarquez , dit ce Père , que le sein de la mère est une fontaine perpétuelle qui ne tarit point ; au lieu que le raisin ne donne qu'une fois le vin qu'il renferme. Figure admirable ! qui nous apprend que les plaisirs du péché passent bien vite , et que ceux de la grâce durent toujours : *Meliora sunt ubera tua vino. Quia una semel expressa non habes quod denuo fundat ; verum ubera non sic , hæc enim cum exhausta fuerint , rursum de fonte materni pectoris sumunt quod propinent sugentibus.* (S. Bernard.) Vous n'avez pas besoin d'au-

tres preuves de cette vérité que de votre propre expérience ; croyez-en vos yeux , vos oreilles et votre propre sentiment. Ne voyez-vous pas qu'il n'est rien de plus content et de plus constamment satisfait que les âmes qui se sont converties à Dieu , et qui se sont données à lui sincèrement ? Vous vous trouvez quelquefois avec des religieux d'une vie austère ; entre ces personnes religieuses , il y en a plusieurs qui ont goûté les mêmes plaisirs sensuels que vous goûtez maintenant , il y en a même qui ont mené une vie , dans le monde , beaucoup plus agréable que celle que vous menez : demandez leur quels sont leurs sentiments ; il n'y en aura aucune , pourvu qu'elle ait l'esprit d'une véritable vocation , qui ne vous réponde qu'elle sent une joie solide et permanente au service de Dieu , parmi les jeûnes , les cilices et les plus grandes austérités , qu'elle n'a jamais sentie au milieu de tous les divertissements mondains. Mais n'en croyez que votre propre sentiment : ne jouissez-vous pas , depuis que vous avez fait une bonne confession , et que vous avez renoncé à tous vos péchés , ne jouissez-vous pas d'une joie que rien au monde n'est capable de vous ôter : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* Ah , Seigneur ! s'écriait saint Augustin , après son retour à Dieu , je ne m'aperçois que trop que je ne puis jouir d'aucun bien sans vous ; rendez-vous à moi , ô mon Dieu ! et faites que je me rende à vous par un sincère amour. Car enfin mon cœur , rebuté des charmes du vice , ne trouve plus de plaisir solide qu'en vous seul. *Da mihi te , Domine Deus : redde mihi te , en amo te : et si parum est , amem validius. Hoc certe scio quod non est mihi bene sine te , et omnis copia , quæ Deus meus non est , egestas est* (S. Aug.). Entrons dans les sentiments de ce grand saint ; et si nous sommes assez heureux pour être rentrés dans la grâce de Jésus-Christ , gardons-nous bien de la perdre , afin qu'après avoir joui des douceurs de cette grâce divine sur la terre , nous jouissions des plaisirs éternels qu'elle nous procurera dans le ciel.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Omnis qui bibit ex aqua hac , sitit iterum : qui autem siberit ex aqua quam ego dabo ei , non sitiet in æternum. (Joan. IV.)

Ecce servi mei comedent , et vos esuriatis , ecce servi mei bibent , et vos sitiatis (Isaï. , LXV).

Risus dolore miscbitur , et extrema gaudii luctus occupat (Prov. , XIV).

Replevit me amaritudinibus , inebriavit me absinthio. (Thren. , III.)

Panis ejus in utero illius vertetur in fel aspidum intrinsicus (Job. , XX).

Spes impij tanquam lanugo est , quæ a vento tollitur , et tanquam sjuma gracilis quæ a procella dispergitur , et tanquam fumus qui a vento diffusus est : et tanquam memoria hospitij unius diei prætereuntis (Sap. , V).

Quiconque boit de cette eau aura encore soif : au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif.

Mes serviteurs mangeront et vous serez dans la faim ; mes serviteurs boiront et vous serez dans la soif.

C'est en vain qu'on espère goûter de véritables plaisirs en cette vie : les plus grandes douceurs y sont mêlées d'amertumes , les ris finissent ordinairement par les larmes et les grandes joies par les plus grandes douleurs.

J'ai été tout rempli d'amertume , et je me suis trouvé comme tout enivré d'absinthe.

Tout ce qui sert à lui donner de la joie extérieurement se changera intérieurement en fiel et en absinthe.

L'espérance des méchants est comme ces petites pailles que le vent emporte , ou comme l'écume légère qui est dispersée par la tempête , ou comme la fumée que le vent dissipe , ou comme le souvenir d'un hôte qui passe et qui n'est qu'un jour dans un même lieu.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Delicatus es , Christiane , si et in sæculo voluptatem concupiscis ; imo nimium stultus si hoc existimas voluptatem : dicas velim : non possumus vivere sine voluptate , qui mori cum volu ; tate debemus ? nam quod est aliud votum

Vous êtes bien délicat et sensuel , ô chrétien ! de vouloir chercher en ce monde vos plaisirs , ou plutôt vous êtes insensé , si vous vous imaginez qu'il y ait de vrais plaisirs. Ce n'est pas que les chrétiens mêmes puissent vivre sans

plaisirs, puisqu'ils en doivent avoir à mourir; car notre plus grand désir doit être, à l'imitation de l'Apôtre, de sortir de cette vie et d'être réunis à Dieu. Et c'est dans ce bonheur que nous souhaitons que nous devons mettre tout notre plaisir.

Un sentier doit être plus court qu'un grand chemin: Dieu n'a pas ordonné que vous alliez au royaume des cieux par le chemin des plaisirs, des richesses, de la magnificence, des honneurs et de la noblesse, parce que tous ces avantages du monde, qui ne sont donnés que pour en bien user, deviennent, pour ceux qui en usent mal, cette *voie large* et spacieuse que l'Évangile condamne.

Les jeux et les divertissements ne viennent pas de Dieu, mais du diable; n'attendez donc pas de Dieu ce qu'il n'y a que cet ennemi qui donne aux hommes. Le don que Dieu nous fait est un cœur contrit et humilié, un cœur vigilant, chaste, pénitent, touché de crainte et pénétré de componction: ce sont là les présents que Dieu nous fait, comme étant ceux qui nous sont le plus utiles.

Lorsqu'un homme, étant affligé de quelque fâcheuse maladie, ne laisse pas de s'abandonner aux voluptés et aux débauches, vous ne l'estimez pas heureux pour le plaisir dont il jouit, mais vous le regardez plutôt comme misérable, à cause du mal qu'il souffre toujours et qu'il aigrit encore par ses excès: faites le même jugement de son âme, et déplorez amèrement sa misère quand vous lui verrez accroître sans cesse son mal par les délices et les dissolutions dont il l'empoisonne, au lieu de travailler à la guérir.

Ne mettons point notre espérance en des choses qui passent avec tant de rapidité avec le temps, et qui n'ont d'autre consistance que d'avoir été ou de devoir être.

Vous êtes, ô chrétien, un voyageur et un étranger en ce monde, et n'êtes citoyen que de la céleste Jérusalem. Vous ne devez donc prendre aucune part aux joies du siècle, mais plutôt aux afflictions qui sont opposées à ces plaisirs, selon ces paroles de Notre-Seigneur: *Le monde sera dans la joie et vous dans les larmes. Aussi appelle-t-il heureux ceux qui pleurent; car tout est imaginaire en ce monde, et il n'y a rien de vrai ni de réel.*

## SERMON LII.

POUR LE MARDI DE PAQUES.

Second dessein. — *Les plaies de Jésus-Christ sont pour nous une source de paix en ce monde. Elles sont une source de confiance et d'assurance pour l'autre.*

Stetit Jesus in medio discipulorum suorum, et dixit eis: Pax vobis; ego sum, nolite timere.

*Jésus se présente au milieu de ses disciples, et leur dit: La paix soit avec vous, c'est moi, ne craignez point (S. Luc., ch. XXIV).*

L'amour ne va jamais sans dons et sans présents, dit saint Augustin: *Numquam amor sine dono.* Et c'est pour cette raison que l'Église, qui donne au Saint-Esprit la qualité d'amour, lui donne aussi celle de donateur. Si l'amour est libéral et fait des présents, c'est particulièrement dans la séparation, parce qu'il est le nœud et le lien des personnes éloignées. Saint Thomas nous fait trouver en Dieu un exemple de cette vérité: il dit que Dieu a toujours aimé ses créatures, mais qu'il ne leur a pas toujours fait des présents. De toute éternité elles vivaient en Dieu, elles vivaient de Dieu et elles étaient renfermées en lui. Alors son amour ne leur faisait point de présents. Mais quand Dieu eut fait dessein de les tirer de son sein, de les faire sortir du fond de sa toute-puissance et de se séparer d'elles, pour parler ainsi, alors son amour devint libéral et il fit des présents à toutes ses créatures, pour leur donner des caractères différents. Jésus-Christ, qui avait tant aimé ses apôtres, étant sur le point de sa séparation, se sentit obligé de leur faire des

nostrum, quam quod et Apôstoli, exire de sæculo, et recipi apud Dominum. Hæc voluptas ubi est votum (*Tertull., lib. de Spectac., cap. 28*).

Omnia semita brevis et compendiosa; Deus non per delicias mundi, per opulentiam auri, lapidibus etiam vestibusque pretiosis conspicuum, honore omni, nobilitate præditum, te ordinavit ire ad regnum cælorum: quia hæc omnia, quibus male utuntur, quibus bene uti datur, efficiuntur eis *via lata* et spatiosa (*S. Aug., Serm. 9, ex Quadrage.*).

Non Deus dat iudere, sed diabolus. Noli igitur hæc a Deo poscere, quæ accipis a diabolo: Dei siquidem est humiliatam dare animam, trementem, pressam, pudicam, penitentem, atque compunctam. Hæc Dei munera sunt, quia et nos talibus potissimum indigemus (*S. Chrysost. in cap. 2, hom. 6, sup. Matth.*).

Quemadmodum si quem tunc quæpiam marcescentem, deliciis videas indulgentiæ et temeritæ, non beatum iudicabis ob delicias, sed ob hoc ipsum maxime miserum: similiter et de anima cogitatur; cumque ob id ipsum magis deplora qui cum gravissimo morbo sit obnoxius, morbum deliciis, vitæque dissoluta exasperat (*Ideu, Serm. de diversis; Conc. 5 de Laz.*).

Non speremus in his rebus quæ temporis volubilitate præterflunt; nihil habentes, nisi erit, aut fuit (*S. Aug., Serm. sup. Psal. IX*).

Tu peregrinus es mundi hujus, civis supernæ Hierusalem... Nihil tibi cum gaudiis sæculi, imo contrarium habes. *Sæculum enim gaudet, vos vero lugebitis.* Et felices ait *lugentes*... Omnia imaginaria in sæculo, et nihil veri (*Tertull., lib. de Corona militis cap. 13*).

présents; et comme son amour était excessif, il voulut leur en faire avec profusion, afin qu'ils fussent les nœuds et les liens indissolubles d'une inviolable amitié. Mais savez-vous quels présents il leur fit? Il leur donna ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux; il leur laissa trois choses avant que de se séparer d'eux, comme de magnifiques témoignages de son amour. Il leur donna ses plaies, il leur donna sa paix et il leur donna son Esprit. Voilà ce que Jésus-Christ a de plus précieux et de plus cher: soit qu'on le considère en tant que Dieu, soit qu'on le considère en tant qu'homme, soit enfin qu'on le considère en tant qu'Homme-Dieu. En qualité d'homme, il laisse à ses apôtres ce qu'il a de plus précieux, ce sont ses plaies: *Ostendit eis manus et pedes.* En qualité d'Homme-Dieu, il est le réconciliateur des hommes et il leur présente sa paix: *Pax vobis.* Et enfin en tant que Dieu, il leur donne le Saint-Esprit: *Insufflavit et dixit eis, Accipite Spiritum sanctum (Joan. c. XX).* Voilà les trois présents que fait le Fils de Dieu à ses apôtres et à tous les fidèles; le présent de ses plaies, le présent de sa paix et enfin le présent de son divin Esprit. Ces trois présents du Fils de Dieu pourraient faire le sujet d'un juste discours; mais je m'attache principalement au présent de ses plaies, qui me paraissent d'une plus grande consolation. C'est en montrant ses plaies à ses disciples, que Jésus-Christ leur donne sa paix et qu'il dissipe toute leur crainte: *Pax vobis, nolite timere.* Cela nous marque que ses plaies sacrées sont pour nous une source de paix et de confiance. Elles sont une source de paix: *Pax vobis*: elles sont une source de confiance:

*Nolite timere.* Ce sont ces plaies qui nous donnent une véritable paix ; ce sont ces plaies qui nous assurent notre confiance ; c'est le sujet de ce discours.

I. Avant la mort de Jésus-Christ, la paix était entièrement bannie du monde. Dieu faisait la guerre aux hommes comme à des rebelles ; le démon les tourmentait comme des esclaves : leurs propres passions étaient autant d'ennemis cruels qui ne leur donnaient point de repos ; et un malheureux esprit de division les rendait ennemis les uns des autres ; et ainsi de quelque côté qu'ils se tournassent, ils vivaient dans le sein de la guerre. Mais le Fils de Dieu en montrant ses plaies fait cesser cette guerre cruelle et rend à tous les hommes une éternelle paix : *Pax vobis.* Il les montre, ces plaies sacrées, à Dieu son Père ; et désarmant par cette vue sa justice irritée, il réconcilie les hommes avec lui. Il les montre au démon ; et il met en fuite cet esprit imposteur, qui n'oserait plus nous attaquer. Il les montre aux hommes, leurs passions se calment et il les réunit tous les uns avec les autres : *Pax vobis.*

Le Sauveur montre ses plaies à son Père, dit saint Ambroise, comme des avocats qui parlent en faveur des pécheurs : *Vulnera suscepta pro nobis in cœlum inferre maluit, abolere noluit, ut Deo Patri nostræ pretia libertatis ostenderet* (S. Ambros., lib. I in Luc. cap. 14). Ces plaies sont autant de bouches, dit saint Chrysostome, qui demandent grâce pour nous : *Tot ora quot vulnera* (S. Chrysost. Serm. 12). Ces bouches mystérieuses disent trois choses : 1<sup>o</sup> elles représentent au Père éternel ce que son Fils a enduré sur la croix ; 2<sup>o</sup> elles expriment l'amour qu'il a pour les hommes et l'ardent désir qu'il a de leur réconciliation ; 3<sup>o</sup> elles demandent la récompense de son sang, qui n'est autre que notre paix et notre salut : *Reservatæ in corpore plagæ salutis humanæ exigunt pretium* (S. Cypri. de Bapt. Christ.) Mon Père ! dit ce divin Sauveur, en lui montrant son côté percé, apaisez votre colère contre les hommes ; voyez votre Fils blessé pour satisfaire à votre justice : *Respice in faciem Christi tui* (Ps. LXXXIII). Ah ! qui peut douter que la voix de ces plaies ne soit infiniment efficace pour obtenir notre paix et notre réconciliation ?

Nous préserve le Ciel d'abuser de cette protection que nous avons auprès de notre juge, pour l'offenser avec plus de liberté ! mais s'il arrive par malheur ou par faiblesse que nous devenions coupables, gardons-nous bien de désespérer, puisque nous avons une puissante intercession dans les plaies de notre Sauveur : *Advocatum habetis apud Patrem* (1 Joan. II).

Le Fils de Dieu montre encore ses plaies à toutes les puissances de l'enfer, dit saint Léon pape, afin de les faire fuir et de leur empêcher de nous nuire : *Omnes principatus, adversasque virtutes, per objectionem passibilis carnis elisit* (S. Leo, Serm. 10 de Pass.). C'est par cette vue qu'il arrache au démon cette édule fatale et ce pacte malheureux de notre perte : *Delens quod adversus nos erat*

*chirographum decreti, quod erat contrarium nobis : et expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos.* (Coloss. II.) Les mêmes clous qui ont percé les mains adorables du Sauveur, ont passé, pour le dire ainsi, dans les mains du démon, pour l'attacher dans le fond de l'abîme, d'où il ne peut sortir pour nous nuire : *Clavi illi qui manus pedesque Domini transfoderant, perpetuis diabolum fixere vulneribus* (S. Leo Serm. 10 de Pass.). Gardons-nous, encore une fois, d'abuser de la victoire que Jésus-Christ a remportée sur les démons ; et malheur à nous, si notre ingratitude l'oblige de nous livrer à ces puissances infernales, qui ne cherchent qu'à nous remettre dans les premiers fers qui ont été brisés et dans le premier esclavage dont nous sommes sortis.

Enfin, Jésus-Christ montre ses plaies à tous les hommes pour les réconcilier avec eux-mêmes et pour leur procurer une paix mutuelle. Il les réconcilie avec eux-mêmes, en arrêtant par la vue de ses plaies la fougue impétueuse de leurs passions : et il les réconcilie tous les uns avec les autres, en se servant de son propre sang pour cimenter l'union qu'il rétablit entre eux. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous rend la paix par le moyen de ses plaies sacrées : *Pax vobis* : mais ces mêmes plaies nous donnent encore une parfaite confiance : *Nolite timere.*

II. Deux choses sont capables de troubler la paix d'un chrétien et de le remplir de crainte et de terreur : 1<sup>o</sup> l'énormité et la multitude de ses péchés ; 2<sup>o</sup> l'incertitude de son salut et de sa prédestination. La seule vue des plaies de Jésus-Christ dissipe cette crainte, elle rassure les plus grands pécheurs et elle détruit cette affreuse incertitude qu'ils pourraient avoir de leur salut. Je sais que l'énormité de nos péchés ne saurait trop nous faire trembler. Hélas ! disait le roi prophète, où pourrai-je me retirer pour éviter votre colère, grand Dieu ! *Quo ibo a spiritu tuo et quo a facie tua fugiam* (Psal. CXXXVIII). Si je regarde vers le ciel, je vous y vois comme un juste vengeur, dont le bras est armé contre moi : *Si ascendero in cœlum, tu illic es.* (Ibid.) Si je descends au fond des enfers, j'y rencontre votre justice irritée, qui me fait frémir : *Si descendero in infernum, ades* (Ibid.). Enfin, en quelque lieu que je fuie vos vengeances, je les trouve : *Illuc manus tua deducet me et tenebit me dextera tua* (Ibid.). Ah ! voulez-vous savoir, dit saint Bernard, où vous vous retirerez, pour ne pas tomber entre les mains d'un Dieu vengeur ? C'est dans les plaies du Sauveur que vous pourrez vous cacher : c'est là que vous obtiendrez miséricorde ; c'est là que vous serez dans une parfaite sûreté : *Ubi est tuta firmaque securitas, nisi in vulneribus Salvatoris* (S. Bernard. Serm. 61 in Cant.) ? Ces divines plaies sont infinies en leur vertu et conséquemment elles sont capables de nous obtenir miséricorde pour tous les péchés que nous avons commis, quelque infinis qu'ils puissent être, ou dans leur grandeur, ou dans leur multitude. Elles sont encore infinies dans leur application,

c'est-à-dire qu'elles ont été souffertes pour tout le monde en général et en particulier; et conséquemment il n'y a aucun pécheur, quelque abominable qu'il soit, qui ne doive espérer le pardon de ses crimes. Entrons donc avec confiance dans les sentiments du grand Augustin : *Multi et magni sunt reatus mei, multa et magna vulnera; sed inspice vulnera tua* (S. Aug.). Je sais, grand Dieu ! que mes péchés sont énormes et en grand nombre; mais regardez vos plaies en considérant les miennes, et ce sang qui coule de votre sacré corps m'assure que vous êtes tout prêt à me pardonner. Heureux asile pour tous les pécheurs, s'ils savent bien s'en servir !

J'avoue que l'incertitude de notre salut est pour nous un sujet de crainte et de tremblement. Le mystère de la prédestination est enveloppé d'obscurités et de ténèbres, dont

## SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris (Isai., XII).

Quid sunt plaga iste in medio manuum tuarum ? et dicit; his plagatus sum in dextero eorum qui diligebant me (Zach., XII).

Vulneratus est propter iniquitates nostras (Isai., LIII).

Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni (Apo., XXII).

Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto (Galat., VI).

## SENTENCES DES PÈRES.

Sciebat Christus quare cicatrices in corpore suo servaret, ut vulnera dubitationis in cordibus discipulorum sanaret (S. Aug., lib. II, de Symbolo, cap. 8).

Securus illic habito, patent mihi viscera per vulnera : quidquid ex me mihi deest, usurpo mihi ex visceribus Domini mei (Idem in *Manuali*, cap. 21).

Clamat clavus, elamit vulnus, quod misericordiae non est numerus (S. Bonavent., serm. de Exaltat. sanctae Crucis).

In omnibus adversitatibus non inveni tam efficax remedium, quam vulnera Christi : in illis dormio securus, et requiesco intrepidus (S. Aug. in *Manuali*, cap. 22).

Patet amor cordis per vulnera corporis (S. Bonavent. serm. de Exaltat. Crucis).

O cor pessimum, imo diabolicum ! quare magis delectaris in vulneribus peccati, quam in vulneribus Jesu Christi ? (S. Bonavent., part. I, in *Stimulo amoris*, cap. 2).

Cum me pulsat aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi : cum me premit caro mea, recordatione vulnerum Domini mei resurgo : cum diabolus mihi parat insidias, fugio ad viscera misericordiae Domini mei, et recedit a me ; si ardor libidinis moveat membra mea, recordatione vulnerum Domini mei extinguitur (S. Aug. in *Manuali*, cap. 22).

Vulneri sane tam putrido, et antiquarum cicatricum foetori non invenerit medicamentum conveniens, nisi unguento sanguinis Christi plaga vetus luiretur (S. Cypri. de *Passione Christi*).

## SERMON LIII.

## POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

*L'incrédulité de saint Thomas sert à nous rendre fermes et inébranlables dans notre foi. La foi de saint Thomas est un puissant remède pour nous guérir de notre incrédulité.*

Dicit Thomæ : Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis.

Jésus dit à Thomas : Portez ici votre doigt, et voyez mes mains ; et portez ici votre main, et mettez-la dans mon côté ; et ne soyez pas incrédule, mais fidèle (S. Jean, ch. XX).

Un des plus beaux éloges que le roi pro-

la seule pensée est capable de jeter la terreur dans nos âmes. Mais les plaies de Jésus-Christ rassurent cette incertitude, dissipent ces ténèbres et calment notre crainte. Je sais que mon Sauveur a reçu ces plaies pour moi, je sais qu'il n'a versé son sang que pour me sauver : cela étant il ne souhaite que mon salut et je suis persuadé qu'il ne tient qu'à moi d'être du nombre des prédestinés.

Ces sacrées plaies, qui sont une source de paix et de confiance, deviendront pour nous une source de guerre et de terreur, si nous abusons des grâces et de la miséricorde qu'elles nous ont méritées. Ah ! mon Sauveur, je sais que mon salut est dans vos mains, qui ont été percées pour moi : *In manibus tuis sortes meæ* (Psal. XXX). Ne permettez pas que je me perde, puisque vous êtes mort pour me sauver.

Vous puiserez des grâces dans les plaies du Seigneur qui sont comme des sources de bénédiction.

D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains ? Et il répondra : j'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aimaient.

Il a été percé de plaies pour les iniquités de tous les hommes.

Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau.

Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jésus.

Jésus-Christ garda ses plaies sur son corps, pour guérir la plaie de l'infidélité qui était dans le cœur de ses disciples.

Je me crois en sûreté lorsque je me regarde dans les plaies de Jésus-Christ : c'est là que je trouve toutes les choses dont j'ai besoin.

Les mains de Jésus-Christ que vous voyez percées de clous, et la plaie de son sacré côté, vous crient que ses miséricordes sont infinies.

Dans tous les accidents qui peuvent nous arriver, je ne connais point de remède plus efficace que les plaies de Jésus-Christ ; c'est où je trouve une paix et une tranquillité parfaite.

L'amour du cœur du Sauveur paraît au travers des plaies de son corps.

O cœur diabolique du pécheur ! comment peux-tu trouver plus de consolation et plus de plaisir dans les plaies du péché que dans les plaies du Sauveur ?

Lorsque je suis pressé par quelque tentation, lorsque la chair, le monde et le démon m'attaquent, je fuis dans les plaies de Jésus-Christ, et alors je ne crains ni les tentations de la chair, ni les attaques du monde et du démon.

Il n'y avait que les plaies de Jésus-Christ qui pouvaient guérir la vieille plaie que le péché avait faite dans le cœur de l'homme.

phète donne à Dieu, est que les ténèbres qui l'environnent ne sont pas moins admirables que ses lumières, et que ce que l'on découvre dans ce premier Être n'est ni plus glorieux pour lui, ni plus vénérable pour nous, que ce qui nous paraît renfermé dans les abîmes de cette obscurité mystérieuse qui nous le cache : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* (Ps. CXXXVIII). Nous pouvons appliquer ces paroles à saint Thomas, dont l'exemple doit faire aujourd'hui le sujet de notre instruction. L'Évangile nous représente ce disciple du Sauveur dans deux états bien différents : 1° dans les ténèbres de son incrédulité ; 2° dans les lumières d'une vive

et d'une ardente foi, lorsqu'il reconnaît Jésus-Christ pour son Seigneur et pour son Dieu. Or, je dis que dans ces deux états saint Thomas participe en quelque façon à ces deux divines perfections dont je viens de parler et que l'on peut dire de lui : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* : parce que les ténèbres de son incrédulité, et les lumières de sa foi sont également mystérieuses pour lui et utiles pour nous. Je dis que les ténèbres de son infidélité nous sont utiles, parce qu'elles nous servent à nous faire connaître les désordres de la nôtre et à en concevoir de l'horreur. Je dis que les lumières de sa foi nous sont utiles, parce qu'elles ont une vertu particulière pour assurer la nôtre, et pour lui servir d'un fondement ferme et solide.

C'est une question que la plupart des Pères ont traitée, savoir lequel des deux a été plus avantageux à l'Eglise, ou que saint Thomas ait été incrédule, ou qu'il ait été fidèle ; et ils sont tous convenu que la foi de cet apôtre sans son incrédulité ne nous eût pas suffi, et que son incrédulité sans sa foi nous aurait été pernicieuse ; mais que sa foi précédée de son incrédulité, et que son incrédulité suivie de sa foi, nous ont produit une infinité de biens.

L'incrédulité de saint Thomas sert à nous rendre fermes et inébranlables dans notre foi : voilà les avantages de ses ténèbres. La foi de saint Thomas est un puissant remède à notre incrédulité : voilà les avantages de ses lumières : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus*. Un apôtre incrédule qui, par son incrédulité, nous apprend à être fidèles ; un apôtre fidèle, qui, par les circonstances de sa foi, nous met dans une heureuse impossibilité d'être incrédules, c'est tout le sujet de cet entretien.

I. Entreprendre d'établir la foi par l'infidélité même, c'est une pensée qui semble d'abord aller au delà du paradoxe ; mais quelque surprenante qu'elle vous paraisse, elle ne laisse pas d'être solide dans le sentiment de saint Augustin, qui la propose comme une des voies les plus courtes pour parvenir à la vérité et pour établir les principaux points de notre créance. Ne parlons donc pas aujourd'hui des autres preuves qui établissent notre foi et qui servent de fondement à notre religion ; arrêtons-nous seulement à reconnaître les qualités du péché d'infidélité, comparées aux qualités de la foi, et cette opposition seule, dit saint Augustin, examinée par un esprit raisonnable, nous oblige à conclure en faveur de la foi, et suffit pour lui donner tout l'avantage qu'elle doit avoir. Ne perdez rien de ce raisonnement. Voici ce que j'ai remarqué dans l'infidélité, particulièrement dans celle de saint Thomas ; j'y ai découvert quatre caractères qui en expriment l'idée et qui font toute la substance de mon Evangile. Un esprit de singularité, c'est le premier de ces caractères ; une préoccupation de jugement, c'est le second ; une attache à ses opinions et à ses premières résolutions, c'est le troisième ; enfin, la petitesse d'un esprit borné, qui veut mesurer par ses

sens les choses de Dieu, voilà tout ce qui a fait le désordre de cet apôtre. Je vois dans sa conduite un esprit de singularité, en ce qu'il se trouva séparé des autres apôtres, quand le Fils de Dieu leur apparut : *Thomas unus de duodecim non erat cum eis quando venit Jesus* ; une préoccupation de jugement, en ce qu'avant que de s'éclaircir et de s'informer des choses, il proteste qu'il ne croira pas : *Non credam* ; un attachement opiniâtre à ses premières résolutions, en ce qu'il persiste à ne pas croire, se fortifiant contre le témoignage de tous les apôtres qui disaient : *Vidimus Dominum* ; enfin, la petitesse d'un esprit qui veut mesurer les choses de Dieu par ses sens, en ce qu'il ne veut juger de la résurrection de son maître que par la vue de ses plaies, c'est-à-dire par le discernement de ses sens : *Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum et mittam manum meam in latus ejus, non credam*. Caractères qui ne conviennent pas seulement à la personne de cet apôtre, mais qui se remarquent dans tout ce qu'il y a d'incrédules et d'apostats de la foi. Or, que fait la foi ? Elle a, dit saint Augustin, et après lui saint Thomas, des caractères directement opposés ; car elle fait gloire de s'attacher au sentiment du plus grand nombre, elle fait profession d'agir par les mouvements d'un esprit raisonnable, elle est élevée au-dessus des sens et ne se règle que par la toute-puissance de Dieu. Encore une fois, quand il n'y aurait point d'autre raison que cette opposition, ne faudrait-il pas avouer que les dérèglements de l'infidélité sont seuls capables d'inspirer la foi et de la confirmer dans une âme ?

L'esprit de singularité a toujours été la cause des désordres et des hérésies qui ont affligé l'Eglise. On s'imagine qu'il suffit d'être singulier pour avoir plus d'esprit et plus de mérite que les autres ; on croit qu'on sera plus estimé de dire ce que personne ne dit, et de ne rien dire de ce que les autres disent : voilà à quoi se réduit l'esprit et la science des hérétiques. Ce sont des hommes, dit l'apôtre saint Jude, qui se font un devoir capital de se séparer des autres : *Hi sunt, qui segregant semetipsum (Jud.)*, c'est-à-dire que, au lieu de penser et d'écrire comme les autres, ils se font une gloire de s'en distinguer. C'est pour cela qu'ils se sont toujours fait appeler d'un nom distingué ; par exemple ariens, nestoriens, pélagiens, calvinistes, luthériens ; au lieu que les véritables fidèles conservent invariablement le nom commun de catholiques, c'est-à-dire de membres d'une Eglise universelle, qui est généralement répandue dans tout le monde. Voilà ce qui doit nous consoler dans la foi que nous avons embrassée, de pouvoir dire avec sincérité : Je ne reconnais ni celui-ci, ni celui-là, pour la règle de ma créance ; je ne m'attache qu'à cette Eglise et à cette foi approuvée de tout le monde, signée du sang de tant de martyrs, confirmée et autorisée par tant de miracles. Ce qui fait le repos de ma conscience, est que je suis la route de tous les sages ; si je faisais gloire de me distinguer



des autres, ma perte serait infaillible ; mais, me tenant au sentiment universel de l'Eglise, je suis dans un vaisseau sûr, où il est impossible que je fasse naufrage.

La préoccupation de saint Thomas, lequel s'écrie contre une vérité dont il ne veut pas même s'éclaircir, est le second caractère de l'infidélité, et c'est le grand dérèglement de la plupart des chrétiens. L'on se fait gloire, à l'égard des choses du monde, de n'être préoccupé d'aucune opinion ; mais, pour les choses de Dieu, on se fait un point de sagesse de les combattre, sans vouloir s'éclaircir ni s'instruire, et l'on cherche même des raisons pour ne les pas croire : *Non credam*. Il semble que l'on appréhende d'avoir trop de disposition à croire à l'Eglise ; l'on se défend de la simplicité chrétienne comme d'une faiblesse d'esprit ; au lieu de se défendre de l'orgueil, qui est la plus grande de toutes les faiblesses. Saint Thomas s'opiniâtre d'une manière étrange dans sa préoccupation. Ni le témoignage de Madeleine et des autres femmes, ni le rapport de tous les apôtres, ni le tombeau dans lequel le corps de Jésus-Christ ne se trouvait plus, enfin, rien ne le peut faire revenir de son attache à son sens, et il persiste à dire qu'il ne croira pas : *Non credam*. Véritable caractère de l'infidélité, qui, par une opiniâtreté également aveugle et insurmontable, s'endurcit contre tous les témoignages de la religion, contre l'expérience de tant de siècles, contre le rapport de tant de gens d'une probité connue, et contre la parole de Dieu même. On se fait dans le monde une force d'esprit de persister dans ses premiers sentiments, on combat pour cela les raisons les plus claires, on s'inscrit en faux contre les traditions les plus véritables ; et, pourvu qu'on puisse soutenir ce qu'on a avancé, on se soucie peu de fouler aux pieds l'Ecriture, de mépriser tous les Pères, et de tourner en ridicule les sentiments des plus sages de tous les hommes.

Enfin saint Thomas, par une petitesse d'esprit inconcevable, veut que ses sens soient les juges de la vérité de la résurrection de son maître, protestant qu'il ne la croira pas si ses mains ne touchent ses plaies. Voilà, sans doute, le plus faible et le plus ridicule caractère de l'incrédulité, de ne vouloir croire que ce que l'on voit, et de régler sa foi et sa créance sur le rapport de ses sens. Qui dirait-on d'un homme, dans le monde, qui ne croirait que ce qu'il verrait et ce qu'il toucherait ? Ne passerait-il pas pour un homme qui aurait tout à fait perdu le sens et la raison ? Il est donc vrai que l'incrédulité se détruit d'elle-même, et que c'est quelque chose de si opposé au bon sens et à la droiture de la raison, qu'il n'y a qu'à considérer ses démarches pour la condamner et pour devenir fidèle.

II. Les deux principaux caractères de l'incrédulité sont le doute et l'ignorance. La foi de saint Thomas les détruit parfaitement. 1° Il dissipe notre doute en nous réduisant à la nécessité de croire ; 2° il corrige notre

ignorance en nous apprenant ce qu'il faut croire. Saint Thomas a cru, donc nous devons croire. C'est la conséquence que tous les Pères ont tirée. Voici leur raisonnement, que je vous prie de bien remarquer. Saint Thomas a cru la résurrection de Jésus-Christ, ou par miracle, ou après une démonstration évidente, ou par surprise et par faiblesse. S'il a cru par miracle, il n'eût pas davantage pour guérir notre doute, et pour nous assurer de la vérité de ce grand mystère, puisqu'il est tout évident que Dieu n'a pu faire un miracle pour autoriser et pour faire croire une fausseté ; car il serait hors de raison de dire que le démon eût opéré ce changement en cet apôtre par quelque illusion, puisque, étant l'ennemi de Jésus-Christ, il n'aurait eu garde de contribuer à l'établissement d'une créance qui devait ruiner entièrement son empire. Si cet apôtre a cru après une démonstration évidente, ce serait une folie de ne pas croire avec lui. Pourrait-on dire qu'il a cru par surprise et par faiblesse, lui qui s'était fortement précautionné contre cette créance, qui s'était fait une gloire de ne rien croire, jusqu'à s'opiniâtrer contre le témoignage de tous les autres, lui qui protestait qu'il ne croirait rien qu'il n'eût touché le propre corps de cet homme ressuscité, qu'il ne l'eût entendu parler, et qu'il n'eût mis le doigt dans ces mêmes plaies qu'il avait reçues en mourant ? Quelle apparence y a-t-il qu'un homme, prévenu et précautionné de la sorte ait cru par légèreté et par faiblesse une chose qu'il s'était fait une gloire de ne croire qu'après des preuves sensibles et incontestables ? Jugeons-en par un exemple qui nous convaincra. Je suppose qu'il se soit fait un miracle en quelque lieu, et que, malgré le témoignage d'une infinité de personnes, il se trouve un incrédule, un esprit fort qui se moque de la crédulité du peuple, qui se raille du miracle prétendu, et qui proteste qu'il n'en croira jamais rien. Cependant on conjure cet esprit fort de voir lui-même ce qui en est ; il va dans le lieu où s'est fait le miracle, dans le dessein de n'en rien croire et de le rendre ridicule ; il voit, il examine, il touche, il rappelle toute sa force d'esprit pour ne point être surpris ; il passe et repasse sur toutes les circonstances du miracle ; ses sens et sa raison le convainquent de la vérité de ce miracle ; et, d'incrédule qu'il était, il est le premier à le publier hautement. Ne serait-ce pas la dernière folie de ne pas croire ce que cet esprit fort aurait été contraint de croire ? Voilà ce qui est arrivé à saint Thomas, à l'égard de la résurrection de Jésus-Christ. Malheur donc à celui qui s'aveugle jusqu'à ce point que de ne la pas croire !

La foi de saint Thomas ne nous oblige pas seulement à croire, c'est encore une leçon qui nous instruit, et qui nous apprend ce que nous devons faire. *Dominus meus, et Deus meus !* O mon Seigneur et mon Dieu ! Ces paroles de saint Thomas marquent une grande confusion de son infidélité, et une grande confiance en la miséricorde du Sau-

veur. Voilà les deux sentiments que nous devons avoir à la vue de nos infidélités et de nos péchés, une grande honte de nous-mêmes, une grande horreur de l'état auquel nous avons été, et une grande confiance en la bonté de Jésus-Christ, qui est toujours tout prêt à nous recevoir dans le sein de sa miséricorde.

Que je serais heureux si je voyais tous ceux qui se font gloire d'être incrédules imiter saint Thomas, et renoncer à leur opiniâtreté! Mais s'ils persistent dans leur irréligion, je proteste avec l'Apôtre que je ne suis point

coupable de leur malheur éternel : *Mundus sum a sanguine omnium* (Act., XX). Je vous ai prêché l'Évangile de Jésus-Christ, dans la vérité et dans la seule vue de vous sauver. Si quelqu'un de vous se damne, il ne pourra pas dire que ce soit manque d'instructions et de lumières : *Non subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis* (Ibid.). Tout ce que je puis faire, après vous avoir annoncé les vérités chrétiennes, est de conjurer le Seigneur qu'il vous donne ses saintes grâces pour les pratiquer et pour mériter la récompense éternelle.

#### SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Nolite zelare mortem in errore vitæ vestræ, neque acquiratis perditionem in operibus manuum vestrarum (Sap., I).

Nescierunt sacramenta Dei, neque mercedem speraverunt justitiæ, nec judicaverunt honorem animarum sanctarum (Sap., II).

Abscondi a te faciem meam, et indignatus sum, et abiit vagus in via cordis sui. Vias ejus vidi, et salvavi eum, et reduxi eum, et reddidi consolationes ipsi (Is., LVII).

Hæreticum hominem post unam et secundam correptionem devita; sciens quia subversus est, qui ejusmodi est (Tit., III).

Vos custodite, ne insipientium errore traducti excidatis a propria firmitate. Crescite vero in gratia, et in cognitione Domini nostri (II Petr., V).

Cessez de chercher la mort avec tant d'ardeur dans les égarements de votre vie, et n'employez pas votre travail à acquérir ce qui vous doit perdre.

Ils ont ignoré les secrets de Dieu, ils n'ont point cru qu'il y eût de récompense à espérer pour les justes, et ils n'ont fait nul état de la gloire qui est réservée aux âmes saintes.

Je me suis caché de lui dans ma colère, et il s'en est allé comme un vagabond en suivant les égarements de son cœur. Mais ensuite j'ai jeté les yeux sur ses voies et je l'ai guéri, je l'ai ramené, et l'ai consolé.

Évitez celui qui est hérétique, après l'avoir averti une ou deux fois, sachant que quiconque est en cet état, est perverti.

Prenez garde de ne pas tomber de l'état ferme et solide où vous êtes établis, en vous laissant enjamber aux égarements des hommes insensés, mais croissez de plus en plus dans la foi, et dans la connaissance de Notre-Seigneur.

#### SENTENCES DES PÈRES.

Talis est conditio erroris : etiam sibi nullo obsistente convescens ac defluit. Talis autem e diverso veritatis statu, etiam multis impugnantibus suscitatur et crescit (S. Chrys. Serm. 42, de laude sancti Pauli).

Hi qui novitatibus student, nusquam erroris finem inveniunt, sed nova semper commenta et corruptum dogma proferunt : ea enim est erroris vis, ut sisti non queat (Id. hom. 8, sup. II ad Timoth.).

Non nos moveat aut turbet multorum nimia et abrupta perfidia, sed potius filium nostram præannuntiantem rei veritate corroboret : Vos autem cavete, dicente Domino, ecce prædixi vobis omnia (S. Cypr. de veritate Ecclesiæ catholicæ).

Nihil esse deterius potest, quam velle divinas res humana ratione discernere, atque metiri. Ita enim ex fidei fundamentum decidit, longo errore jactatur, vagus, et a luce deseritur (S. Chrysost. hom. 2, sup. Ep. ad Timoth., cap. I).

Etiam si Hæretici essent in Ecclesia, nihilominus errarent : cum autem foris sunt plurimum prosunt, non verum docendo, quod nesciunt, sed ad verum quærendum carnales, et ad verum aperitendum spirituales catholicos excitando (S. Aug., de vera Relig., cap. 8).

Ecclesiæ multitudinem tanquam exanime quoddam corpus, humi prostratum nunc cerno. Et quemadmodum in corpore recens vita functo, oculos quidem, et manus, et pedes, et collum, et caput intueri licet, sic tamen ut nullum membrum munere suo fungatur; eodem modo hic quoque omnes qui adsunt, fide quidem præditi sunt; at fides actuosa non est, fervorem enim extinximus; Christi corpus mortuum reddidimus (S. Chrysost. hom. 12, sup. II ad Cor.).

C'est le propre de l'erreur de se détruire, et de tomber d'elle-même avec le temps, sans que nul se mette en peine de la ruiner : comme au contraire le propre de la vérité est de se fortifier et de s'accroître en dépit de toutes les contradictions qui la combattent.

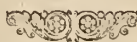
Ceux qui aiment les nouveautés s'engageront continuellement en de nouvelles erreurs, ils produiront tous les jours de nouvelles opinions, et forgeront à toute heure de nouveaux dogmes; car c'est le propre de la malignité de l'erreur, de ne se contenter dans aucune borne.

Que la multitude de ceux qui se laissent emporter à l'esprit de division et d'erreur, ne nous trouble point, mais plutôt que ces perfidies servent à confirmer notre foi, puisque c'est l'accomplissement des prophéties; selon ces paroles de la Vérité : *Prenez garde à vous, car vous voyez que je vous ai prédit toutes choses.*

Il n'y a rien de plus dangereux que de juger des choses de Dieu par les raisonnements humains. Car dès lors que nous ne sommes plus appuyés sur ce fondement de la foi, nous tombons dans l'égarement et l'instabilité de l'erreur; et nous sommes abandonnés de la vraie lumière.

Les hérétiques sont des personnes qui ne laisseraient pas d'être pleins d'erreurs, quand même ils seraient demeurés dans l'union de l'Eglise; mais lorsqu'ils en sont dehors, ils servent beaucoup, non pas en enseignant la vérité, puisqu'ils l'ignorent, mais en donnant sujet aux catholiques qui sont charnels, de la rechercher; et aux spirituels de la découvrir.

Je regarde maintenant toute cette grande multitude de chrétiens qui compose l'Eglise, comme un corps sans âme, couché par terre; car comme dans un corps qui ne vient que de mourir, l'on y voit distinctement les yeux, les mains et la tête, mais en tel état que nul de ces membres ne fait plus aucune de ses fonctions; de même tous les fidèles qui m'écourent ici ont bien encore la foi, mais c'est une foi morte et qui n'a plus d'action; car ils en ont éteint toute la ferveur, ils ont fait mourir le corps de Jésus-Christ.



## NOTICE SUR LE BOUX.

LE BOUX (GUILLAUME) naquit dans la paroisse de Souzé en Anjou, près Saumur, le 30 juin 1621. Sa famille était obscure et pauvre, de sorte qu'il ne dut qu'à lui-même son éclat et son élévation. Ses talents pour l'étude et surtout pour l'éloquence engagèrent ses régents à lui conseiller d'entrer dans l'Oratoire, dont la renommée remplissait tout le royaume.

Le jeune Le Boux fut docile aux avis de ses maîtres, et il n'avait que vingt-deux ans lorsque, professant la rhétorique à Riom en Auvergne, il fit l'oraison funèbre de Louis XIII, qui eut le plus grand succès. Etant ensuite devenu curé de Souzé, sa patrie, avec l'agrément de son général, il remplissait les fonctions de son ministère avec un zèle apostolique, lorsque ses supérieurs l'appelèrent pour prêcher à Paris. Il quitta son bénéfice, il s'y rendit, et il fut si goûté que M. de Harlay, alors archevêque de Rouen, l'engagea à prêcher un an et un carême dans sa cathédrale. Ce fut une telle affluence de personnes de tout âge et de tout état que l'église, toute vaste qu'elle est, n'en pouvait contenir qu'une partie.

Le carême suivant, il prêcha devant Louis XIV, et il fut universellement applaudi. Il revint ensuite à Saumur, où il prononça un sermon sur les indulgences du jubilé avec tant d'onction et de solidité qu'un ministre protestant, qui avait été envoyé pour l'entendre, s'en retourna convaincu que les indulgences étaient fondées sur l'Écriture.

Il était à Paris lorsque les malheureux

troubles de la Fronde excitèrent un orage presque universel, et il en prit occasion de prêcher avec un zèle incroyable sur l'obéissance qu'on doit au roi, et l'on peut dire que ses discours à ce sujet ne furent pas inutiles.

Ce fut en 1658 que Sa Majesté, pour récompenser ses travaux et ses services, le nomma évêque d'Acqs, et dix ans après évêque de Périgueux.

Sa vie fut celle d'un saint prélat. Il suffisait de savoir ce qu'il devait faire pour savoir ce qu'il ferait. Les curés devinrent son conseil et les pauvres ses amis. Il vécut comme frère avec les premiers et comme père avec les seconds. Il transféra dans sa ville la cathédrale qui était auparavant dans la Cité, et il y unit la collégiale de saint Fronc. Il fonda des places gratuites dans son séminaire pour des ecclésiastiques indigents, et dans le couvent Notre-Dame pour de pauvres filles.

La prière, la prédication, les visites de son diocèse partagèrent son temps. Il établit des conférences dont on a recueilli les résultats en trois volumes in-12. Il mourut le 6 août 1693, universellement regretté, après 37 ans d'épiscopat, et après avoir changé la face de son diocèse, que ses exemples et ses instructions rendirent un modèle de régularité, et qui a le bonheur d'être encore aujourd'hui gouverné par un prélat (M. de Prémaux) selon le cœur de Dieu.

(Extrait de la préface de l'édition de 1766.)

## SERMONS.

### SERMON PREMIER.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

*Sur la mort.*

*Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

*Souviens-toi, homme, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière (Gen., ch. III).*

Sire, quelle terrible sentence que cet arrêt fondroyant sorti de la bouche de Dieu même ! Il est donc vrai que de toute cette gloire qui environne Votre Majesté, de toutes ces vertus qui la rendent si chère à tous ses sujets, de toute cette puissance qui l'élève au-dessus de tous les monarques, il n'en restera qu'un simple souvenir, et que la terre elle-même, qui se tait aujourd'hui dans votre présence, retombera dans son premier chaos.

Tout nous annonce cette effroyable mort qui, ministre des vengeances de l'Éternel,

vient détruire insensiblement les hommes et leurs ouvrages. Je succède à une multitude de prédicateurs qui ont rempli cette chaire avec éclat et qui sont en poudre, je parle dans un temple bâti par des architectes dont les ossements et la poussière même ne subsistent plus, dans un lieu où des tombeaux renferment les tristes débris de nos amis et de nos pères, dans un siècle où la dissolution consume les jeunes gens et les précipite en foule dans ces abîmes qui engloutissent notre humanité : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris (Gen., III).*

Descendons en esprit dans ces sépultures qui nous attendent, ouvrons nous-mêmes notre propre fosse avant que la mort nous y ait placés ; cette opération n'exige ni des prodiges ni des efforts. Continuellement minés par un principe de destruction qui roule avec notre propre sang, nous vivons en société

avec la pourriture et les vers, et nos paroles qui s'envolent, et nos pensées qui se dissipent, et nos passions qui s'usent ne cessent de nous redire ce que je vous répète aujourd'hui : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Si vous vous faites à vous-mêmes le tableau fidèle de votre propre mort, si vous vous la représentez dans toute sa difformité et avec toutes les suites terribles qu'elle entraîne, grand Dieu ! vous ne vivrez qu'en tremblant et vous ne vous occuperez que de ce dernier instant où le seul chrétien espère et se rassure.

Mais n'allons pas plus loin chercher la matière qui doit faire le sujet de ce discours, et, sans recourir à des règles de l'art que l'effroi dont nous sommes justement pénétrés ne nous permet pas d'employer, contentons-nous de vous faire voir, mes frères, les ravages de la mort sur tous les objets, comme le moyen le plus propre à nous détacher de la vie, et les triomphes du chrétien sur toutes les séparations causées par la mort comme le spectacle le plus capable de nous attacher à Dieu.

En deux mots, l'empire universel de la mort, le motif le plus puissant de nous détacher des créatures ; l'empire universel du chrétien sur la mort, la raison la plus forte de nous attacher au Créateur.

Grand Dieu ! vous qui vous faites entendre à la poussière même et qui ne voyez dans cet auditoire, tout respectable qu'il est, qu'un limon que vous avez formé, donnez-lui ce cœur et ces oreilles propres à goûter votre sainte loi, donnez au faible ministre qui l'annonce cette onction et cette force dont vous remplissez vos prophètes. Je ne suis qu'une cymbale retentissante si vous ne m'embrasez de cet amour sans lequel tous les dons, jusqu'à la foi qui transporte les montagnes, ne sont d'aucune utilité.

Indigne d'être associé à cette multitude d'ouvriers évangéliques qui, depuis dix-sept siècles, ne cessent d'annoncer votre divine parole aux peuples et aux rois, j'espère de vos miséricordes que vous purifierez mon âme et mes lèvres ; que le commencement de cette sainte carrière sera pour nous le commencement d'une vraie pénitence, et que la cendre que l'Eglise met aujourd'hui sur nos têtes deviendra une leçon de mort qui nous instruira fortement de notre mortalité. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Le dépérissement continu des créatures est le sermon le plus éloquent sur la mort. Il ne faut que des yeux pour voir que nous roulons dans un monde où chaque objet porte l'empreinte de sa caducité, dans un monde où les jours et les nuits disparaissent à l'alternative pour ne jamais revenir, où les saisons ne se survivent que pour nous conduire dans cette habitation où il n'y aura ni lune ni soleil ; dans un monde qui lui-même vieillit et dont l'éternité sera le tombeau, quand le moment du Seigneur arrivera : *Cælum et terra transibunt (Luc., XXI).*

Parcourons la terre, mes frères, et nous ne trouverons que des vestiges de cette mort qui nous menace dès l'instant que nous commençons à naître, et qui, plus vite que l'oiseau qui fend la nue, plus rapide que le trait décoché dans les airs, s'avance et va tout à l'heure nous atteindre. Quel coup d'œil ici les arbres se dépouillent de leurs feuilles et de leurs écorces, et retombent dans leur premier néant ; là les fleurs disparaissent avec leurs tiges et leurs racines, et ne laissent pas la moindre trace de leur existence ; ici des marbres sont dévorés par le temps ; là des îles entières englouties par des volcans ; des millions d'insectes expirent à toute heure, et la nature entière ne subsiste et n'agit que pour dépouiller des créatures qu'elle vient d'enfanter, que pour apprendre à l'univers qu'il n'y a que Dieu seul qui ne vieillit ni ne finit : *Et anni tui non deficient (Psal. CI).*

Quel est le peintre qui tracerait aussi bien que l'hiver l'image de cette mort dont nous sommes continuellement environnés ? Alors, dans cette saison triste et lugubre, on n'aperçoit plus ces couleurs qui éblouissent, cette verdure qui ravissait ; alors on n'entend plus cette harmonie qui remplissait les forêts, on ne sent plus l'activité de ce soleil qui venait tout ranimer ; alors l'obscurité des jours, comme un crêpe répandu de toutes parts, se distingue à peine des ténèbres du soir ; alors, concentrés dans nos maisons, nous retrouvons le tableau de cette mort et dans l'évaporation de ce bois qui se consume dans nos foyers, et dans l'écoulement de ces lumières qui ne nous éclairent qu'en dépérissant.

C'est ainsi que les hommes sont continuellement avertis de leur dernière fin. Dieu a voulu que le soleil eût ses éclipses, la terre ses révolutions, de crainte que nous ne regardassions ces objets comme la source et le terme de notre félicité. Toutes les créatures changent et vieillissent comme un vêtement et ne peuvent par conséquent remplir nos âmes, dont l'immortalité même est la durée : *Sicut vestimentum veterascent (Ibid.).*

Ouvrons maintenant les histoires. Que de cités qui s'écroulent ! que de peuples qui s'anéantissent ! que de monarchies qui finissent ! Les Grecs passèrent pour les plus sages de la terre, et il y a des siècles qu'ils ne sont plus ; les Romains furent les hommes les plus politiques, les plus magnanimes, les plus éloquents, et dans l'univers entier il n'y a pas aujourd'hui un seul de leurs descendants. La guerre, d'âge en âge, a ravagé les nations, détruit leurs ouvrages et n'a laissé aux yeux du voyageur que des masures et des ruines. Nos annales ne sont qu'un amas confus d'événements tragiques, qu'un entassement de révolutions plus cruelles les unes que les autres et qui toutes enfin aboutissent à la mort. C'est là que les empereurs les plus puissants viennent se briser, que les plus fiers conquérants trouvent l'écueil de leur gloire, que les riches du siècle viennent perdre leurs trésors et leur grandeur : *Vixistis sicut dii, et sicut homines moriemini (Psal. LXXXI).*

L'histoire elle-même n'existe que dans des livres et sur des monuments qui disparaissent et périssent. Il ne nous reste plus que les noms de mille différents peuples qui ont habité la terre, et encore ces noms s'effacent-ils insensiblement de notre souvenir. Il semble que la mort en nous et hors de nous soit toujours commandée par la puissance divine, pour tout détruire et pour tout ensevelir dans l'oubli. Les générations, presque aussitôt après qu'elles se sont écoulées, ressemblent à ces morts dont parle le prophète, qui dorment dans la poussière et dont on n'a plus d'idée : *Sicut vulnerati dormientes in sepulcris, quorum non est memor amplius* (Psal. LXXXVII).

Mais qu'avons-nous besoin d'aller chercher des exemples éloignés qui nous convainquent du néant des choses d'ici-bas ? Hélas ! ne sommes-nous pas nous-mêmes le tableau de la mort le plus fidèle ? Nés pour mourir, nous sortons du sein obscur de nos mères pour passer, après quelques années, dans celui du tombeau ; nous ouvrons à la lumière des yeux que nous devons bientôt fermer, et nous nous annonçons par des cris qui annoncent notre faiblesse et notre caducité. Si notre corps se fortifie, ce n'est qu'à travers des maladies et des infirmités toujours prêtes à le détruire ; si nos pieds s'affermissent et nous rendent capables de marcher, ce n'est qu'en courant une carrière d'accidents dont la nature et l'énumération font trembler ; si nous prenons des aliments, ce n'est qu'en risquant de périr ou par leur qualité ou par leur quantité ; enfin, si nous sommes en santé, nous pouvons la perdre à chaque instant, et si nous sommes malades, la plus légère indisposition peut nous causer la mort.

Le temps, ce destructeur universel de tout ce qui végète et respire ; le temps, qu'il est impossible de saisir et de définir, puisque le moment où nous parlons est déjà loin de nous ; le temps se grave sur nos fronts, et, après avoir ridé nos visages, blanchi nos cheveux, éteint nos yeux, il nous rend un spectacle hideux à nous-mêmes et à tous ceux qui nous observent. On voit d'un jour à l'autre des symptômes de décrépitude et de dépérissement chez les personnes qui ont atteint l'âge de quarante ans ; et que sont ces quarante années, si l'on en retranche le temps de la déraison, des passions, du sommeil ? La jeunesse n'est-elle pas le tombeau de l'enfance, la vieillesse celui de l'âge viril ? Ah ! les saisons de la vie sont un jour qui en chasse un autre, jusqu'à ce que la nuit, où l'on ne peut travailler, arrive et nous dépouille de tous les objets corporels, sans en excepter notre propre corps.

O mort ! s'écrie saint Bernard, funeste mort ! terreur des enfants d'Adam, tu engloutis dans ton sein toutes les générations, et nous sommes ta proie dès le premier instant de notre conception. En effet, la mort ne cesse jamais d'agir en nous de la manière la plus forte et la plus terrible. Elle fouille dans nos entrailles toutes les fois que nous y sentons des douleurs ; elle frappe à la porte,

toutes les fois que notre sang s'allume ou qu'il s'engourdit ; elle nous mine, toutes les fois que notre estomac ne fait pas bien ses fonctions ; et, comme si elle voulait se venger de n'avoir point de prise sur notre âme, elle embrouille notre mémoire, elle assoupit notre imagination, elle trouble notre cœur, elle abat notre esprit. Autant de maux que nous ressentons, autant d'avant-coureurs de cette mort, dont nous sommes les tributaires et les esclaves, autant de réponses du coup qu'elle médite et qu'elle veut nous porter. Ainsi nous périssons chaque jour en détail avant de mourir en entier. Nous sommes un monceau de sable, dont le vent disperse les grains les uns après les autres, un assemblage d'éléments que le temps ne cesse de dissoudre, un tourbillon de fumée qui ne grossit et ne s'élève que pour se dissiper, une ombre qui rétrograde à mesure que la lumière de l'éternité s'avance, un fantôme qui s'évanouit à mesure qu'on le considère.

Ah ! mes frères, avez-vous jamais bien réfléchi sur ces terribles vérités ? Avez-vous pensé que nous n'étions que des squelettes vivants, et que nous serions bientôt, vous et moi, un lugubre amas d'ossements et de poussière ; que tous ces carêmes que nous avons vus disparaître, et dont nous avons si peu profité, étaient autant de diminutions de nous-mêmes : que chaque goutte de sang qui circule dans nos veines est un avertissement qui nous annonce que la mort s'avance ? Eh ! comment s'avance-t-elle, si ce n'est avec la rapidité de l'éclair ? Dans un clin d'œil nos sens s'affaibliront, s'évanouiront, se détruiront ; dans un clin d'œil nous perdrons la vue de cette terre qui nous amuse, de ces plaisirs qui nous séduisent, de ces honneurs qui nous éblouissent : *In ictu oculi* (I Cor., XV).

Dans un clin d'œil nous serons arrachés à nos domestiques, à nos amis, à nos parents, à notre propre maison. Nous descendrons dans ces demeures ténébreuses, sans autre compagnie que des vers et des cadavres, dont la seule idée nous fait tant d'horreur, et que nous nous représentons souvent avec effroi, comme des spectres terribles et hideux : *In ictu oculi*.

Dans un clin d'œil on roulera sur nous une pierre, qui dérobera aux yeux de l'univers entier et notre figure et le souvenir qu'on en pourrait avoir ; qui absorbera et la considération dont nous avons joui dans le monde, et le bruit que nous y avons fait : *Posuerunt super me lapidem* (Thren., III). On aura beau y graver nos titres, nos éloges, y marquer la date de notre mort et de notre sépulture, le temps viendra ronger ces inscriptions, les effacer, et faire mourir nos noms, comme il en a fait mourir nos personnes : *Posuerunt super me lapidem*. Enfin, dans un clin d'œil nous pourrions, nous deviendrions quelques tristes grains de poussière, et nous perdrons, selon l'expression de Tertullien, jusqu'à la dénomination de cadavre ; nos palais, nos meubles, nos habits, seront la proie d'un héritier avare ou dissi-

pateur, qui se félicitera de nous avoir survécu, qui savourera nos biens et qui s'en abreuvera, peut-être même en insultant à notre mémoire : *In ictu oculi*.

Vous plaindrez — vous ici, mes frères, de ce que je ne ménage point assez votre délicatesse, de ce que j'entre dans des détails qui font frémir l'humanité? Mais, pour flatter votre criminelle mollesse, faudra-t-il donc vous peindre la mort d'une manière agréable? et quand même je pourrais réussir dans une entreprise aussi chimérique, le moment ne viendra-t-il pas où vous apercevrez cette mort dans toute sa laideur, où vous la verrez se promener sur vos visages éteints, sur vos membres décharnés, où vous la verrez au milieu du plus lugubre appareil, lorsque le ministre du Seigneur, armé du signe de notre rédemption, fera couler sur vous une huile de salut et de bénédiction; où vous l'entendrez exciter les cris de toute une famille en pleurs; où vous la sentirez enfin vous remplir de regrets, ou sur les biens que vous allez perdre, ou sur les égarements de votre vie passée?

Et pourquoi ne vouloir pas s'occuper à présent de ce qu'on ne peut éviter, de ce qui, selon l'expression de Jonathas, est toujours près d'arriver? *Uno tantum gradu ego mors-que dividimur* (I Reg., XX). Oui, il n'y a, comme le disait ce prince malheureux, que le plus petit intervalle entre nous et la mort; et Dieu nous fasse la grâce de boire, en expiation de nos péchés, son calice jusqu'à la fin, et d'avoir une agonie qui nous laisse, et l'usage de la raison, et le bonheur de prendre part aux prières que l'Eglise fera pour lors.

Qui sait, mes frères, hélas! qui sait si le genre de mort que nous subirons n'aura pas les symptômes les plus effrayants? Peut-être lutterons-nous longtemps au milieu des eaux pour défendre inutilement notre propre vie, peut-être serons-nous ensevelis dans le sein d'un incendie, après en avoir aperçu toutes les horreurs; peut-être éprouverons-nous quelque cruelle maladie, qui fera tomber notre corps par lambeaux et qui le pourrira avant que notre âme en soit séparée; et vous voudriez après cela que je vinsse vous diminuer ces horreurs: mais n'êtes-vous pas des chrétiens dont la vie doit être une continue mort? n'êtes-vous pas les disciples de Jésus, c'est-à-dire de cet Homme-Dieu, qui frémît à l'aspect du tombeau du Lazare et qui se troubla; de cet Homme-Dieu qui naquit dans le sein de l'indigence, qui vécut au milieu des souffrances et des contradictions, qui subit le supplice le plus affreux et le plus cruel, qui porta sur ses propres épaules l'instrument de sa passion, et qui en vit tous les terribles préparatifs?

Les justes de tous les temps ne cessèrent de méditer sur la mort. Les uns couchèrent dans leurs bières, les autres creusèrent chaque jour leur propre tombeau. Ceux-ci croyaient toujours entendre la trompette du dernier jour, ceux-là n'avaient pour perspective et pour miroir qu'un crâne décharné.

C'est ainsi qu'on peint encore à vos yeux, les Madeleine, les Jérôme, les Benoît, les Bruno; et c'est ainsi qu'on obéit au précepte de l'Esprit-Saint, qui nous ordonne de penser toujours à la mort pour ne jamais pécher : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis* (Eccl., VII).

Il résulte, mes frères, de toutes ces révolutions, de toutes ces ruines, de tous ces débris, que tout ce monde n'est qu'un catafalque pompeusement décoré, et qu'il ne renferme intérieurement que de la pourriture et de la corruption; il résulte qu'il n'y a que le Créateur, au milieu de tant de créatures si fragiles et si passagères, digne de notre attachement et de nos regards, et que la pensée de la mort nous détache de tous les objets corporels.

Je ne veux en effet qu'un cercueil au milieu du barreau, et je suis sûr que ce spectacle fera frissonner celui qui serait tenté de ne pas remplir toute justice; je ne veux qu'un cercueil au milieu de vos bals, de vos spectacles, de vos assemblées profanes, et je suis convaincu que ces criminelles folies se dissiperont tout à coup; je ne veux qu'un cercueil au milieu de ces rendez-vous où l'on court perdre son innocence, et je ne doute pas que ce coup d'œil ne glace les ardeurs de la passion la plus violente; je ne veux qu'un cercueil au milieu de ces appartements superbes, où le luxe et la mollesse ont établi leur empire, et aussitôt des réflexions sérieuses et mornes dissiperont ces airs frivoles et mondains; je ne veux qu'un cercueil au milieu de ces cours, où le mensonge et la vanité percent de toutes parts, où l'on ne se connaît que pour se décrier, où l'on ne s'embrasse que pour se perdre, où l'on n'existe que pour respirer l'orgueil et la volupté, et j'ose assurer que l'amour des plaisirs et des honneurs se métamorphosera dans celui de la pénitence, que la joie profane se changera dans une tristesse salutaire. L'Esprit-Saint l'a dit, toutes ses paroles sont des oracles, et tous ses oracles sont la vérité même : *Pensez à votre fin dernière, et jamais vous ne pécherez* : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*.

La mort, en couvrant la terre de tombeaux; la mort, en faisant successivement disparaître les siècles et les générations; la mort, en dépouillant les objets de leurs beautés, et en nous dépouillant nous-mêmes de nos forces et de notre embonpoint, nous fait connaître notre propre néant, et celui de tout ce qui frappe nos sens et les enchante. Comment doit-on, à l'aspect d'un jour qui s'écoule, d'une fête qui finit, d'un protecteur qui expire, se confier à des biens aussi futiles?

Quel est celui d'entre vous qui ait jamais assisté à un enterrement, sans en revenir convaincu de la caducité des choses d'ici-bas? On sent alors un certain vide qu'on ne peut définir; et, soit le son lugubre des cloches qui excite ce sentiment sourd et confus, soit le chant larmoyant des ministres de l'Eglise, soit enfin l'appareil de ces autels revê-

tus de noir, de ces torches funèbres, de ce cadavre hideux, de cette fosse ouverte, on ne goûte plus les charmes de la vie, et il semble qu'on ne fasse qu'une seule et même personne avec celle qu'on est sur le point d'inhumér.

La figure de ce monde passe, dit l'Apôtre, et nous devons posséder nos biens comme ne les possédant pas, user de cette terre comme n'en usant pas; et ce fut la conduite des vrais chrétiens qui, étrangers à tout ce qui n'est point Dieu, ne s'attachèrent ni aux charmes de la vie, ni à la vie même.

Ah! quand on pense que tout ce qui est ici-bas doit finir, qu'il n'y a ni fortune, ni rang, ni crédit à l'abri des ravages du temps et de la mort; que cent années suffisent pour renouveler entièrement la face du monde, et pour ensevelir tous les hommes actuellement vivants; que la moindre étincelle peut réduire en cendres les plus superbes cités; que la plus petite pierre, détachée d'une montagne, suffit pour renverser un colosse; qu'une simple goutte de sang extravasée détruit, dans un intervalle plus rapide qu'une seconde, le conquérant le plus redoutable et le plus fier; qu'enfin tout, excepté notre âme, n'est que poudre et doit retourner en poudre; on languit dans la prison du corps, et l'on désire ardemment, avec saint Paul, d'en être délivré.

Ce jeune homme passionné n'idolâtre l'objet de son amour que parce qu'il ne pense pas que ce visage qu'il adore n'est qu'un vil amas de poussière, toujours prêt à s'évaporer. Cet ambitieux ne recherche les dignités avec fureur que parce qu'il ne réfléchit pas sur leur néant. Cet avare n'est esclave de son argent que parce qu'il ne fait pas attention que les richesses sont des biens qui se convertissent presque en amertumes, ou par les inquiétudes qu'elles causent, ou par les dangers auxquels elles exposent.

Si ces pensées n'étaient pas capables de vous détacher des objets séducteurs qui vous environnent, allez visiter ces tombeaux que la vanité érigea en l'honneur des grands. Quelle solitude! quel silence! Tout ce fracas qu'ils avaient fait dans l'univers, toute cette gloire dont ils remplissaient nos villes et nos esprits, tout ce faste qui les annonçait partout où ils paraissaient, tout cela ne fut qu'un beau rêve, tout cela s'est anéanti avec eux: *Periit memoria cum sonitu* (Ps. IX).

Il n'y a point d'épitaque qui ne commence par ces terribles paroles: *Ci-gît*, paroles qui nous annoncent qu'une fosse est un gouffre où tout se perd et d'où rien ne sort; paroles qui nous apprennent que c'est être insensé de s'appuyer sur un bras de chair, d'espérer dans les princes de la terre, de fonder sa félicité sur un monde qui ne se renouvelle qu'en dépérissant, et qui n'a l'éclat du verre que parce qu'il en a la fragilité; paroles qui nous font sentir que la tombe est toujours ouverte, et qu'elle est cette borne, pesée par le Tout-Puissant, pour ar-

rêter l'impétuosité de nos désirs et de nos passions.

Le même Dieu, qui donna autrefois des limites à la mer, a donné pour terme six pieds de terre à l'ambition des plus fameux héros, et il a voulu que toutes les générations vissent se briser contre la pierre d'un sépulcre: *Huc usque venies et ibi confringes fluctus tuos tumentes* (Job, XXXVIII).

Oui, créature insolente, toi qui t'enorgueillis de ton esprit, de ta noblesse et de tes biens, tu viendras mettre ta bouche dans la poussière et t'incorporer avec elle: *Et ibi confringes fluctus tuos tumentes*.

Oui, mortel téméraire, toi qui ne trouvais pas l'univers assez grand pour étendre tes conquêtes, tu viendras t'ensevelir dans un tombeau qui ne paraîtra qu'un point: *Et ibi confringes fluctus tuos tumentes*.

Oui, philosophe audacieux, toi qui portais la tête dans les nues, qui prétendais interroger la Divinité sur ses voies et soumettre la foi à la raison, tu descendras dans le centre de la pourriture et de l'humiliation: *Et ibi confringes fluctus tuos tumentes*.

Oui, riche impitoyable, toi qui dévorais la substance de la veuve et de l'orphelin, qui ne daignais pas abaisser tes regards sur tes frères, parce qu'ils étaient indigents, tu n'auras pour partage que la plus affreuse nudité et tu seras dévoré par les vers, *Et ibi confringes fluctus tuos tumentes*.

Où trouver une leçon de philosophie aussi capable que ces exemples de nous détacher du monde et de ses maximes? Hélas! nous aimons la terre, et c'est cette terre elle-même qui nous consumera: nous recherchons les plaisirs, et ce sont ces plaisirs qui nous altèrent et qui nous épuisent: nous désirons passer d'une saison à l'autre, et c'est ce flux et reflux de jours et de saisons qui nous conduit à la mort.

Le prophète méditait sans cesse les années éternelles, et il n'apercevait sous le soleil que des objets indignes de ses regards. Méditons, à son exemple, et la méditation de la mort, sur toutes les créatures, deviendra pour nous l'occasion d'une nouvelle vie. Mais après avoir fait voir son empire universel sur tous les êtres corporels, comme le moyen le plus propre à nous en détacher; prouvons que les triomphes du chrétien sur la mort sont la raison la plus forte de nous attacher au Créateur. C'est le sujet de ma seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Lorsqu'on aime Dieu, mes frères, lorsqu'on le connaît, on s'élève au-dessus des horreurs de la mort, on la regarde comme son heureuse délivrance, on répète chaque jour avec ferveur cette prière de l'oraison dominicale; que le règne du Seigneur arrive: *Adveniat regnum tuum*. On regarde toutes les maladies comme des réponses de l'heureuse immortalité qu'on attend, et l'on ne vit que dans l'espérance du vrai Dieu: *Adveniat regnum tuum*.

Les victoires que la mort remporte de

toutes parts ne sauraient donc triompher du chrétien. Aussi le grand Apôtre défiait-il toutes les puissances de l'univers, tous les accidents, enfin la mort même, de pouvoir le séparer de Jésus-Christ : *Quis me separabit a charitate Christi... neque mors, neque vita (Rom, VIII).*

Le cœur du chrétien est dans le ciel, et la mort n'a point d'empire sur le ciel; l'esprit du chrétien est en Dieu, et la mort n'a point d'empire sur Dieu. Le chrétien sait que par son baptême il renonce au monde et à ses maximes, et que la mort qui l'enlèvera au monde ne peut lui être funeste; il sait que par son baptême il abjure Satan, ses pompes, ses œuvres, et que conséquemment la mort, qui le mettra dans le cas de ne plus voir ces horribles objets, ne peut que lui rendre un service inestimable.

Mais entrons en détail, et suivez-moi, je vous prie. Les biens apparents, dont la mort vient nous dépouiller, renferment les honneurs, les richesses, les plaisirs, la société de nos parents, de nos amis, enfin le spectacle de cet univers exposé sous nos yeux.

Nous comprenons par les honneurs ces dignités qui nous donnent du rang ou de l'autorité, ces titres qui nous attirent la considération des uns et des autres, ces noms qui nous rendent des personnages importants, et qui nous séparent en quelque sorte de la masse commune des mortels.

Nous comprenons sous le nom de richesses ces possessions, ces rentes qui nous procurent des palais à la ville et à la campagne, qui nous placent dans le centre de toutes les commodités de la vie, qui meublent nos maisons de ce qu'il y a de plus magnifique et de plus précieux, qui couvrent nos tables des mets les plus exquis, nos personnes des habits les plus rares et les plus superbes, qui nous donnent une suite de domestiques et de flatteurs, dont nous sommes continuellement la dupe et le jouet.

Nous comprenons par les plaisirs ces raffinements de volupté qu'on emploie pour enivrer les sens de toutes les délices de la terre; cet amour désordonné pour les créations ou pour les sciences, qui nous fait oublier le souverain bien, et qui nous repaît de crimes et de chimères; ce goût pour la mollesse, qui nous plonge dans l'oubli de nous-mêmes, et de nos devoirs, qui nous rend esclaves des bals, des festins, des spectacles, et qui nous fait regarder comme un être inutile et misérable quiconque ne jouit pas de ces précieux avantages.

Nous entendons par la société ce commerce de parents, d'amis et de personnes indifférentes, qui par leurs manières, leurs discours et leur esprit, concourent à former ces cercles que vous connaissez si bien, et où vous avez peut-être tant de fois déshonoré votre âme et offensé votre Dieu, soit par ces calomnies raffinées, soit par ces paroles équivoques où obscènes, dont on se fait un amusement; ces cercles qui absorbent la meilleure partie du temps, et qui sont sou-

vent cause qu'on néglige ses propres affaires, et qu'on perd de vue son salut; ces cercles dont les saillies sont l'assaisonnement, et où l'on n'affecte de montrer de l'esprit que parce qu'on est rempli d'orgueil.

Nous entendons par les jeux ces parties où l'on se propose de gagner de l'argent et de perdre le temps, où l'on hasarde souvent sa fortune entière, et où l'on dissipe presque toujours la substance qui appartiendrait aux pauvres; ces parties que toutes les passions animent et soutiennent, qui ruinent tant de familles et qui occasionnent tant de filouteries.

Enfin, nous entendons par le spectacle de l'univers ces objets si admirablement variés, et qui par leurs couleurs et leurs goûts, leurs passions et leur harmonie, enchangent nos sens, ravissent nos esprits, nous attachent à cette terre comme au bien le plus précieux, et nous font sentir à toute heure le plaisir d'exister.

Tel est, mes frères, ce qui occupe, ou ce qui amuse presque tous les mortels; tel est l'objet de leurs penchants, de leurs désirs; tel est l'abrégé de tout ce qui excite leurs projets, de tout ce qui cause leurs sueurs, de ce qui les engage à courir la terre et les mers; et telle est cette concupiscence de la chair et des yeux; tel est cet orgueil de la vie, dont parle saint Jean : *Concupiscentia oculorum, superbia vitæ (I Joan., II).*

Je ne vous ai point parlé de Dieu dans toutes ces descriptions, et parce que malheureusement il n'entre ni dans les plaisirs, ni dans les occupations de la plupart des hommes, et parce qu'il n'est pas un objet dont la mort nous dépouillera, puisqu'à ce moment nous le connaissons intimement, ou comme Père, ou comme juge. Dieu a formé l'univers, il n'y a pas un grain de sable qui ne soit son ouvrage, nous avons tous en lui l'être, le mouvement et la vie, et il n'y a presque pas une personne qui s'en occupe ! O honte ! ô indignité !

Mais je reprends mon sujet, et je dis, après l'énumération que je viens de faire des joies et des trésors que la mort nous enlève, que le chrétien est le seul qui ne peut sentir cette privation. En effet, accoutumé dès sa tendre jeunesse à porter le joug du Seigneur, à faire ses délices de la retraite et de la pénitence, à mortifier ses sens, à mépriser la figure de ce monde, à vivre d'un pain de larmes, à n'aimer que son Dieu, à n'estimer que sa loi, il dit à la mort, lorsqu'elle se présente : Où est ta victoire : *Ubi, mors, est victoria tua (I Cor., XV)*? Quels biens peux-tu m'enlever dont je ne sois pas volontairement privé? Quels plaisirs peux-tu me ravir, que je n'aie pas méprisés? *Ubi, mors, est victoria tua?*

Tu vas dérober à mes yeux le spectacle de la terre et du firmament, mais je ne les ai jamais envisagés que comme une image des beautés que je vais trouver; tu vas m'arracher de ce monde brillant par ses décorations, sa pompe et ses théâtres, mais jamais ni mon cœur, ni mes yeux se sont



fixés sur ces criminels objets ; tu vas me priver du commerce des créatures : mais je les ai évitées autant qu'il m'a été possible, pour converser avec leur auteur ; tu vas m'ôter l'usage de mes sens, me mettre dans le cas de ne plus boire ni manger : mais j'ai toujours regardé cet assujettissement comme la plus cruelle tyrannie, comme le joug le plus terrible à porter ; tu vas précipiter mon corps dans le centre de la terre, le réduire à la plus affreuse corruption : mais je l'ai toujours considéré comme un sac de poussière, et j'ai vécu au milieu de l'univers comme dans un tombeau. Encore une fois, ô mort ! où est ta victoire : *Ubi mors est victoria tua ?*

Quel est le bien en effet dont la mort peut dépouiller le juste, dit saint Chrysostome ? quelle est la privation qu'elle puisse lui causer ? Serait-ce le jour corporel qui lui a ses yeux ? Il ne connaît de temps que l'éternité. Serait-ce le pays qu'il habite ? Il ne connaît de lieux que l'immensité. Serait-ce l'entretien avec les hommes ? Sa conversation est dans les cieux.

Le chrétien n'estime que son âme ici-bas, et cette âme gagne tout à la mort ; elle gagne la possession du ciel, c'est-à-dire celle de Dieu même, principe de tout bien, source de toute beauté ; c'est-à-dire la jouissance pleine et entière d'une éternité de bonheur ; c'est-à-dire la société de ces saints qu'il a si souvent invoqués, qu'il a parfaitement imités, la société de ces morts avec lesquels il a tant de fois conversé ; c'est-à-dire, le lieu de la lumière et du repos, où il n'y a ni nuage, ni éclipse, ni crainte, ni douleur, où tout est ancien et toujours nouveau ; c'est-à-dire le trône de la miséricorde, où Jésus-Christ notre chef et notre rédempteur se communique intimement à ses élus, et les remplit de toute la connaissance de ses mystères, de toute la plénitude de ses grâces.

L'homme du monde qui n'emploie sa vie qu'à se faire des liens que la mort doit couper, qu'à élever des édifices qu'elle doit saper, qu'à se bâtir une fortune qu'elle doit ravir, ne tombe qu'en frissonnant dans les profondeurs de cette solitude souterraine qui nous attend tous. En perdant son corps qu'il a tant idolâtré, il croit perdre la meilleure partie de son être ; et incertain, agité sur le sort de son âme, il est le jouet de ses incertitudes, de ses agitations, de ses terreurs. Tantôt il se figure cet avenir dont on parle si souvent, et d'où l'on ne revient point, comme le séjour des tourments et de l'horreur ; et tantôt comme un anéantissement qui est le terme de toutes les sensations et de tous les plaisirs, de toutes les actions et de tous les désirs.

Le chrétien, au contraire, triomphe des horreurs même de la mort. Il frémit d'abord, il est vrai, pour payer le tribut à l'humanité ; mais, reprenant aussitôt ses espérances, son courage et sa sérénité, il se ranime au moment même où il va expirer, et il meurt en saint qui ne doute point, mais qui

sait que la mort n'est que le passage du temps à l'éternité, qu'on n'est jamais plus vivant que lorsqu'on cesse de vivre, jamais plus éclairé que lorsqu'on perd la suite des jours, jamais plus riche que lorsqu'on n'a qu'un suaire pour habit, qu'un cercueil pour maison.

Il y a un combat entre le chrétien et la mort, dit saint Augustin, mais c'est toujours à l'avantage du chrétien. Insensible aux charmes de ce monde, à ses fêtes, à ses plaisirs, il se sépare de tous les objets terrestres, pour s'unir à lui-même et à Dieu. Il prévient la mort dans tout ce qu'elle doit faire à son égard, et de tels sacrifices lui méritent le bienfait inestimable de mourir sans trouble et sans frayeur. Réjouissons-nous, dit-il avec le prophète, nous irons dans la maison du Seigneur : *Latatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* (Psal. CXXI).

Qu'il est bon de vivre au milieu de cet univers, et de régner par la foi sur toutes les parties qui le composent ; de n'être ébloui ni de sa pompe, ni de ses couleurs ; de n'être attaché ni à ses fêtes, ni à ses plaisirs ; de ne connaître ni ses usages, ni ses modes ; de n'aimer ni ses spectacles, ni ses jeux ; de ne craindre ni les accidents de la vie, ni ses révolutions ; qu'il est bon d'enviesager une fosse comme un lieu fortuné, où l'on vient recouvrer la liberté des enfants d'Adam, et d'où l'on passe dans le sein d'Abraham !

Toutes les maladies que le chrétien ressent, toutes les persécutions qu'il éprouve, toutes les disgrâces qu'il essuie ; autant de victoires qu'il remporte. Il faut mourir aux hommes, lorsqu'on veut vivre pour Dieu ; mourir au siècle, quand on ne veut agir qu'en vue de l'éternité.

Qu'est-ce donc qu'un chrétien, s'écrie saint Basile, si ce n'est un homme que la chute de l'univers ne pourrait ébranler ; un homme méprisable aux yeux de la chair, mais presque divin à ceux de la foi ; un voyageur qui passe rapidement au milieu de ce monde, et qui n'y donne qu'un simple coup d'œil ; un homme enfin qui respire la mort par tous ses sens, qui s'en nourrit, qui s'en abreuve, si l'on peut parler de la sorte, et qui fait en conséquence à Dieu un holocauste de son propre corps, un sacrifice perpétuel de sa vie.

C'est ainsi que vécutent les Pères des déserts, c'est ainsi qu'agirent les premiers cénobites. Paul, le chef des solitaires, se refuse au bout de trois jours de jeûne, un simple fruit qu'on lui envoie ; Antoine ne se nourrit, pour ainsi dire, que des paroles de vie ; Benoît fait ouvrir son sépulchre quelque temps avant sa mort, et il l'envisage avec plus de satisfaction que l'héritier d'une grande couronne ne considère un trône.

Hélas ! nous nous étonnons de ces traits, tandis que nous devons bien plutôt nous étonner de nous-mêmes. Qu'y a-t-il en effet de plus surprenant, de voir des mortels em-

ployer quelques minutes à mériter une éternité de bonheur, ou de voir des pécheurs que la mort peut saisir à toute heure s'endormir avec sécurité dans le sein des plaisirs criminels, dans le sein de la dissipation et de la frivolité? On dirait que les hommes ont parole de revenir sur cette terre, et qu'ils peuvent risquer cette vie comme n'étant qu'un essai.

Cependant, mes frères, ce pas mal fait, tout est perdu. Plus de retour pour celui qui meurt, plus de ressource s'il est une fois condamné; plus d'espérance, sitôt que le souverain juge a prononcé. En vain notre imagination crée des spectres et des fantômes, se persuade que les morts reviennent, qu'ils apparaissent, envisage avec frayeur les églises et les cimetières, comme des souterrains lugubres, d'où les cadavres peuvent sortir. Des âmes remplies de toute la justice de Dieu, ou de toutes ses miséricordes, n'ont plus rien à démêler avec le monde, et quand même elles reviendraient ici-bas, elles ne peuvent plus mériter, et conséquemment leur sort ne serait pas moins fixé.

Qu'as-tu à craindre, ô mon âme, disait autrefois saint Hilarion, prêt à quitter cette terre? Il y a cinquante ans que tu sers Dieu avec fidélité. Ainsi tout véritable chrétien peut tenir ce langage. Il sait que Dieu ne manque point à ses paroles, qu'il a promis le ciel à ceux qui accomplissent sa loi, et il ne craint ni les approches de la mort, ni la mort même. Il n'a point de présomption, mais une forte espérance, et il dit comme l'Apôtre, Je cours et ne cours point en vain : *Non quasi in incertum*; j'attends la couronne de justice que le juste juge doit me donner, *Quam reponet mihi justus judex* (II Tim. IV).

Ah! que ne puis-je, mes frères, vous ouvrir le cœur du vrai chrétien, ce cœur d'où s'exhalent continuellement les flammes de la plus pure charité, ce cœur dont l'activité consume et dévore tout ce qui n'est que terrestre, ce cœur insensible à tout ce qui n'est point immortel. Vous verriez un temple qu'habitent toutes les vertus, un sanctuaire où Dieu même réside, un tabernacle où Jésus-Christ repose. Vous verriez cette toison de Gédéon imbibée d'une rosée céleste, au milieu d'une campagne desséchée, ce buisson ardent qui brûle sans se consumer, cette arche sainte qui ne peut se trouver avec l'idole de Dagon. Vous verriez un fruit toujours mûr pour l'éternité et qui n'a été gâté ni par l'ardeur brûlante des passions, ni par la morsure du serpent, ni par la contagion du siècle.

Ah! comment en serait-il autrement? L'âme du chrétien est toujours entre ses mains et, par sa continuelle vigilance, il l'empêche de s'allier avec les objets que la mort doit lui ravir, de s'incorporer avec les choses qui doivent finir : *Anima mea in manibus meis semper* (Psal. CXVIII).

Et c'est par cette raison que l'âme vit chez le juste comme si elle était déjà séparée de son corps. Aussi ne craignez pas que le chrétien confonde jamais la matière avec l'esprit; ne craignez pas qu'il tombe dans l'horrible

aveuglement de ces misérables qui se comparent aux brutes. L'âme n'est pour les impies qu'un jeu mécanique qui donne le mouvement à tous les membres, pour les philosophes qu'un cinquième élément plus subtil et plus délié, pour le commun des hommes qu'un objet indifférent dont on ne s'occupe point; mais elle est pour le chrétien un rayon tout céleste qui l'éclaire sur ses devoirs et qui lui fait connaître le vide et le néant des choses d'ici-bas.

Que conclure de toutes ces réflexions, mes frères? que la mort vous tyrannisera, si vous ne prenez sur elle un empire; et comment le prendre, si ce n'est en embrassant les maximes du christianisme avec la plus vive ardeur? Alors en voyant disparaître vos amis et vos proches, vous n'envisagerez cet événement que comme un motif de vous attacher plus fortement à Dieu; alors vous vous ouvrirez chaque jour à vous-mêmes la carrière de l'éternité, et vous mépriserez la route qui conduit aux honneurs et que les insensés prennent pour le sentier du bonheur; alors vous regarderez le sommeil comme l'avant-coureur de votre fin et vous ne vous y livrerez qu'après y avoir mûrement pensé; alors vous vous considérerez dans cet univers comme dans un vaste cimetière, où les exhalaisons de la mort se font sentir de toutes parts; alors vous ne prendrez vos repas que comme des remèdes qui vous avertiront de votre caducité, vous ne soignerez vos corps que comme une chair qui va tout à l'heure pourrir; alors vous serez insensibles aux éloges, aux calomnies, à la perte de vos biens et vous direz avec le saint homme Job : Le nom du Seigneur soit béni!

La mort est un orage qui nous menace continuellement; si elle ne tombe pas sur nos têtes comme la foudre, elle ouvre des volcans sous nos pieds; si elle ne nous atteint pas dans notre printemps, elle nous saisit dans notre automne. On la voit roder autour de tous les hommes comme ce lion rugissant dont parle la sainte Ecriture, cherchant de toutes parts à saisir sa proie. Elle passe de la cabane du berger dans le palais des rois, où toute leur sentinelle ne saurait l'empêcher de pénétrer; et tel que l'ange exterminateur, elle marque de sang toutes les portes où elle s'arrête.

Nous préviendrons ses coups, comme je l'ai déjà dit, si nous faisons nous-mêmes tout ce qu'elle doit faire, si nous nous éloignons de tous les objets dont elle doit nous séparer. Il y a tant d'années que vous êtes esclaves de ce monde, que vous en faites l'idole de votre cœur, qu'il est bien temps d'y renoncer. Vous vous en détacherez maintenant avec avantage pour votre salut, au lieu qu'à la mort ce détachement vous sera inutile et vous causera les plus vifs regrets.

Ah! mon frère, qu'attendez-vous? Voulez-vous que les tombeaux s'ouvrent tout à l'heure à vos yeux pour vous engager à fuir ces occasions qui vous ont été si funestes? Mais pouvez-vous ignorer qu'ils sont toujours ouverts, qu'il n'y a point d'instant où

quelque personne ne paie tribut à la mort, et qu'actuellement que je vous parle on récite en mille endroits les prières des agonisants, on enterre en mille endroits des hommes qui se flattaient comme vous de vivre au delà même de cent ans, on pleure en mille endroits la perte de gens aimables qui viennent de finir?

Combien de parents, combien d'amis n'avez-vous pas vus vous-mêmes disparaître à vos propres yeux? On formerait un monde de tous ceux que vous avez connus et qui sont maintenant en poudre. Leurs cendres voltigent autour de vous et l'air et la terre sont remplis de leurs tristes dépoüilles. Spectacle sans doute d'humiliation et d'effroi; mais spectacle de triomphe et de joie, si nous vivons à l'exemple des premiers chrétiens et si nous pensons, comme eux, que le jour de notre mort est véritablement celui de notre vie.

Grand Dieu ! vous, devant qui tous les hommes sont toujours vivants, vous qui êtes l'ancien des jours, qui étiez hier et qui serez dans tous les siècles : *Heri nunc et in sæcula*, soumettez la mort aux désirs de vous voir et que cette sainte et vive ardeur nous fasse oublier les horreurs du tombeau.

Nous consentons volontiers, ô mon Dieu, à être dévorés par la pourriture et les vers, à être ensevelis pendant des siècles entiers dans les entrailles de la terre, à être foulés sous les pieds de tous les passants en expiation de notre orgueil. Vous êtes l'ancien des jours et nous ne sommes qu'une ombre; mais si vous voulez, mon Dieu, cette ombre se changera dans une vraie lumière et nous brillerons, selon votre parole, éternellement avec vous.

Que notre vie, Seigneur, ne soit que l'apprentissage de notre mort; que tout ce qui nous environne nous rappelle sans cesse notre dernière fin; que ces heures qui sonnent pour ne plus revenir nous avertissent que tout passe, qu'il n'y a que le ciel digne de notre attachement et de nos regards; et que le temps ne nous est accordé que pour mériter la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON II.

### HOMÉLIE POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

#### *Sur la tentation de Jésus-Christ dans le désert.*

*Jesus ductus est in desertum a spiritu ut tentaretur a diabolo.*

*Jésus-Christ fut conduit dans le désert par l'esprit, pour y être tenté du diable (S. Matth., ch. IV).*

Est-il donc possible, ô mon Sauveur, que vous, saint des saints, arbitre des hommes et de l'univers, juge souverain des vivants et des morts, maître des anges et des cieux, roi de gloire et de sagesse, terreur des enfers et des démons, Fils de Dieu et Dieu vous-même, vous paraissiez aujourd'hui soumis à l'empire de cette infâme créature précipitée dans les noirs abîmes, condamnée à ramper sur la poussière, destinée à être maudite éternellement? Oui, mes frères, ce phénomène qui vous saisit d'étonnement et d'effroi est possible, et c'est pour vous-mêmes qu'il

est arrivé. Jésus-Christ, chargé de nos péchés, de nos humiliations et de nos misères, ne s'est fait homme que pour nous racheter et pour nous instruire, et conséquemment la tentation qu'il veut bien éprouver n'a point d'autre but que de nous apprendre la manière de résister au démon et de profiter des combats qu'il nous livre. Mais afin de nous en convaincre, paraphrasons l'évangile de ce jour. Il n'y a pas une parole qui ne mérite toute votre attention. *Ave, Maria*

#### PREMIÈRE PARTIE.

*Tunc Jesus ductus est in desertum a spiritu (S. Matth., IV)* : Alors Jésus-Christ fut conduit par l'esprit dans le désert; alors, c'est-à-dire dans ces jours de salut et de bénédiction, où le ciel s'ouvrait à toute heure pour répandre les grâces les plus abondantes et les bienfaits les plus signalés; dans ce temps de prodiges et de miracles, où les muets parlaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les morts ressuscitaient; Jésus, c'est-à-dire, celui qui opérait toutes ces merveilles, celui qui est le caractère et la substance de Dieu, qui fait tout par sa parole, qui est assis au plus haut des cieux; celui que les patriarches et les prophètes avaient tant désiré voir et connaître, que tout l'Ancien Testament avait figuré; celui dont le sang devait réconcilier la créature avec le Créateur, ouvrir les portes de l'éternité, donner un prix infini à nos âmes et à nos actions; celui-là même, mes frères, est aujourd'hui conduit par l'esprit dans le désert.

Eh ! que veut dire *par l'esprit*? si ce n'est pour nous faire entendre que Jésus-Christ, bien différent des hommes ordinaires, n'agit point au hasard, que toutes ses actions sont merveilleuses et réfléchies, que toutes ses démarches sont essentielles et instructives, que tous ses pas sont les vestiges de la sagesse éternelle dont la fonction est de nous conduire et de nous éclairer.

Quelle différence, mes frères, entre cette conduite et la vôtre? Presque toujours hors de vous-mêmes, presque toujours dans l'endroit où vous ne devez pas être, presque toujours sans application, ou appliqués à des travaux superflus, vous ne connaissez qu'une vie de caprice et de fantaisie, vous ne faites que des actions à contre-temps, vous n'avez ni règles, ni principes; cependant les jours ne vous sont accordés que pour les remplir avec exactitude; cependant vous êtes les enfants d'un père malheureux, condamné avec toute sa race à manger votre pain à la sueur de votre front; cependant le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui le ravissent par leurs œuvres et par leurs larmes qui puissent l'obtenir; cependant Jésus-Christ fut dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse, et il doit être notre modèle, si nous voulons nous sauver : *In laboribus a juventute mea.*

*In desertum* : Dans le désert. Comprendrez-vous cette parole, vous qui, au milieu du tourbillon de ce monde et de ses folies, ne trouvâtes jamais un instant pour goûter les

douceurs de la retraite, pour y méditer les années éternelles? Le prophète David, tout roi qu'il était, nous apprend qu'il vivait solitaire comme le passereau sur son toit : *Sicut passer solitarius in tecto* (Psal. CI). Jean-Baptiste, tout saint qu'il était, habitait les déserts, n'avait nul commerce avec les humains, jusqu'au moment qu'il dut faire la glorieuse fonction de précurseur : *Fuit Joannes in deserto*. Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, passe la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité, ne sortant de sa retraite qu'au moment marqué par les décrets éternels, et ne manquant point, pendant les jours mêmes de son ministère public, de s'enfuir sur les montagnes de temps en temps, soit pour nous instruire, soit pour prier : *Ductus est in desertum*.

Ce serait ici le lieu, mes frères, de mettre sous vos yeux, comme un tableau, les déserts de l'Égypte, ces lieux sanctifiés par la présence de tant de solitaires qui, comme vous, avaient une âme à sauver; mais qui, bien différents de vous, s'interdirent le commerce même de la société, le plus innocent et le plus permis. Les uns se creusent des rochers et y passent des cinquante et soixante années, sans autre compagnie que des animaux et des arbres; les autres se retirent dans le sein des cavernes les plus profondes et perdent la suite des jours et des saisons, uniquement occupés du ciel et de l'éternité.

Tous les chrétiens, sans doute, ne peuvent pas suivre de tels exemples, ni s'ensevelir tout vivants dans des tombeaux; mais tous les chrétiens doivent au moins se ménager des intervalles pour s'arracher à la dissipation du siècle, et repasser dans l'amertume de leur âme leurs égarements et leurs fautes; mais tous les chrétiens doivent se faire, en tout temps, en tout lieu, une solitude dans leur propre cœur, où conversant avec eux-mêmes et avec Dieu, ils méditent la loi sainte et prennent les plus fortes résolutions de la pratiquer. C'est là ce désert où l'on trouve Jésus-Christ et où l'on triomphe des tentations, si l'ange des ténèbres s'en approche : *In desertum*.

Tout homme qui vit hors de lui, qui s'abandonne aux caprices de ses amis ou de ses voisins pour passer son temps, qui ne connaît ni des heures de silence, ni des heures de recueillement, est comme ce grain de semence exposé sur un grand chemin et que les oiseaux du ciel mangent : *Et volucres cæli comederunt illud* (Luc., VIII); comme ces astres errants qui semblent n'avoir aucun point fixe : *Sidera errantia*. Comme ces feuilles que le vent emporte : *Sicut folium quod vento rapitur* (Job, XIII).

De même qu'il est nécessaire de renfermer dans le sein de la terre le germe de toutes les plantes, pour qu'elles puissent produire des fleurs et des fruits, il faut conserver en soi-même les précieuses semences de la divine parole et les faire fructifier par le saint usage de la méditation. C'est ainsi que la Reine des vierges repassait dans son cœur les grandes merveilles dont elle fut témoin et auxquelles

elle eut tant de part : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (Luc, II). Et c'est ainsi que nous accomplirons le précepte de Jésus-Christ qui nous ordonne de toujours veiller, et qui n'est aujourd'hui tenté du diable que pour nous apprendre à tirer profit de la tentation : *Ut tentaretur a diabolo* (Matth., IV).

Qui d'entre nous se serait figuré une si étonnante épreuve, si l'Évangile ne nous en eût assuré, et si nous ne connaissions tout l'amour de Jésus-Christ pour nous; cet amour qui lui a fait prendre la forme d'esclave : *Formam servi*; qui l'a conduit jusqu'à une espèce d'anéantissement : *Semetipsum exinanivit*; qui l'a chargé de toutes nos humiliations et de nos misères, jusqu'à l'exposer aux tentations de Satan : *Ut tentaretur a diabolo* (Philip., II).

Il serait inutile de vous dire ici, mes frères, quel est ce Satan qui porte aujourd'hui son audace sacrilège jusque sur la personne de Jésus-Christ même. Instruits des vérités saintes, vous savez que c'est cet ange superbe qui osa se comparer à Dieu, qui fut précipité dans les abîmes éternels, et qui, depuis cette funeste époque, rôde sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant pour nous dévorer. Ennemi de tout bien, employant jusqu'à nos vertus mêmes pour nous séduire et pour nous perdre, tantôt il se transforme en ange de lumière, et nous écoutons sa voix comme le langage même de la vérité; tantôt il nous fait aimer le vice dans toute sa laideur, et il souille notre esprit et notre cœur par tout ce qu'il y a de plus horrible et de plus honteux.

Mais qu'est-il nécessaire d'entrer dans ces détails? Hélas! vous n'avez que trop souvent éprouvé la malice de cet esprit artificieux, qui vous tient peut-être encore dans ses filets. La plupart des chrétiens mêmes se livrent à la discrétion de ce père du mensonge, de cet *accusateur perpétuel de ses frères*, ainsi qu'il est appelé dans l'Écriture, et préfèrent en cela le règne de Bélial à celui de Jésus-Christ.

Ce fut après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, que ce divin Sauveur voulut bien souffrir dans sa propre personne les épreuves de la tentation : *Et cum jejunasset quadraginta diebus, et quadraginta noctibus* (Matth., IV).

Jeûne mystérieux, jeûne vraiment admirable, jeûne qui a servi de modèle à l'Église, lorsqu'elle a saintement établi la loi du carême; mais jeûne, le dirai-je, qui ne sert aujourd'hui qu'à condamner notre mollesse et notre horrible lâcheté. On ne retrouve plus de vestiges de cette ancienne pénitence qui obligeait les premiers fidèles, pendant cette sainte quarantaine, à ne manger que les mets les plus communs, et à passer vingt-quatre heures sans prendre ni boisson, ni aliments. Il n'y a pas plus de cinq siècles qu'on attendait encore jusqu'à trois heures du soir pour prendre le repas du matin. Sommes-nous les successeurs des chrétiens qui vivaient alors? et que diraient-ils, en voyant nos tables chargées de tout ce que la

délicatesse a de plus exquis, en voyant, sous prétexte d'un simple rafraîchissement, un second repas souvent aussi copieux que le premier; en voyant enfin, ce qu'à l'exemple du grand Apôtre je ne puis dire qu'en pleurant : *Flens dico* (Philip., III), des ennemis de Jésus-Christ dans le sein même de sa propre famille, qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre : *Quorum Deus venter est* (Ibid.), et qui se font gloire de manger jusqu'aux viandes défendues ?

Paraissez ici, main terrible, main miraculeuse, qui traçâtes autrefois sur la muraille la condamnation de l'impie Balthasar, et venez écrire en lettres de feu sur toutes les maisons de ces hommes sacrilèges, l'arrêt de mort que le Dieu vivant a prononcé contre eux. Hélas ! peut-être à cet horrible aspect, ces insensés reconnaîtront-ils que quiconque méprise l'Eglise, méprise Dieu même, et qu'il n'y a point d'autre espérance pour les profanateurs des lois saintes que des supplices éternels. C'est là qu'on refuse une goutte d'eau au mauvais riche qui veut éteindre sa soif dévorante, et qui ne commit d'autre crime que d'avoir refusé l'aumône à Lazare et d'avoir vécu dans les festins : *Epubalabre splendide* (Luc, XVI).

Eh ! comment, mes frères, Jésus-Christ, l'innocence et la sainteté même, se dévoue à un jeûne de quarante jours, et nous couverts de crimes que nous n'avons point expiés, et nous sous le joug d'une chair rebelle que nous devons dompter, et nous sans autre ressource pour nous sauver que la pénitence qui nous est absolument ordonnée, et nous au milieu de nos frères à qui nous devons le bon exemple, et nous enfants d'une Eglise qui est maintenant dans le deuil et dans l'amertume, nous refuserons de nous soumettre à la loi du carême ?

Ne savez-vous pas que Jésus-Christ endura la faim et que vous devez pareillement la souffrir : *Et postea esuriit*. Toutes ces infirmités que vous prétextez pour rompre l'abstinence de ce saint temps, pour ne point jeûner, ne vous empêchent ni de courir, ni de jouer, ni de veiller. Cependant si réellement vous étiez dans le cas de ne pouvoir supporter les aliments du carême, c'est alors que vous devriez récompenser par le silence, par la retraite et par la prière, la bonne œuvre à laquelle vous manquez; c'est alors que vous devriez gémir dans le secret de vos maisons, vous regarder en quelque sorte comme des profanes, et vous priver au moins de tous les mets qui pourraient vous flatter; c'est alors que vous devriez vous faire une loi de ne prendre aucune nourriture hors de chez vous, et pour ne scandaliser personne et pour honorer le précepte de l'Eglise et le jeûne de Jésus-Christ, qui daigna même endurer la faim : *Et postea esuriit*.

Ce fut après ce jeûne miraculeux que le tentateur s'approcha du Fils de Dieu : *Et accedens tentator dixit ei*. On aperçoit dans cette démarche audacieuse de Satan la témérité de ces âmes captives du démon qui osent venir à la table sacrée et converser familièrement

avec le Seigneur. Fasse le Ciel, mes frères, que ceci ne vous regarde pas ! mais qu'il est à craindre que dans cet auditoire il n'y ait des personnes coupables de ces horribles excès.

Le diable ne se contente pas de s'approcher du Sauveur des hommes, il ose l'interroger et lui demander s'il est le Fils de Dieu : *Et dixit ei : Si Filius Dei es*. Satan, à la vue des miracles et des humiliations de Jésus-Christ hésitait sur la qualité du Messie. Tantôt, étonné avec toute la Judée des prodiges inconcevables qu'il opérât à tout moment et sans aucun effort, il le regardait comme l'envoyé du Très-Haut, et tantôt, se scandalisant de ses faiblesses apparentes et de ses langueurs, il ne le considérait que comme un homme extraordinaire, en cela, quoique coupable à la vérité, bien moins criminel que ces impies qui osent contester à Jésus-Christ sa divinité.

Mais les lépreux qu'il guérit, les morts qu'il ressuscite, mais la doctrine merveilleuse qu'il enseigne, mais les prophéties qui ne cessèrent de l'annoncer, ne sont-ils pas les témoignages les plus incontestables et les plus évidents ? Et si l'ange des ténèbres est frappé des miracles du Christ, n'est-ce pas une preuve indubitable que ces prodiges n'ont pas le démon pour auteur ? Cependant Satan, au lieu d'en tirer cette conséquence et de reconnaître dans de telles œuvres le sceau de la divinité, continue ses sacrilèges interrogations : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant*. Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pains.

Il s'aperçoit que Jésus-Christ est tourmenté par la faim, et il en prend occasion de lui demander un prodige qu'il puisse voir de ses propres yeux. Satan, toujours le même, emploie tous les jours ce même langage à notre égard, il s'insinue dans la cellule de ce solitaire qui, saintement appliqué à méditer les années éternelles, passe ses jours dans le sein de la retraite et de la pénitence, et il lui dit : Insensé que vous êtes, quittez cette vie follement austère, la religion n'exige pas qu'on se détruise; familiarisez-vous avec les usages du monde et goûtez ses douceurs : *Dic ut lapides isti panes fiant*.

Il souffle aux oreilles de cette femme vertueuse qui a fait un saint monastère de sa maison et qui élève ses filles dans la crainte du Seigneur, loin des joies profanes et des spectacles des mondains, que la vertu ne doit point être aussi farouche, qu'on peut allier l'Evangile avec les coutumes du monde, et que Dieu ne nous a pas donné des sens pour n'en pas faire usage : *Dic ut lapides isti panes fiant*.

Il pénètre jusque dans le sanctuaire même, et il dit aux prêtres vénérables qui s'y trouvent encore et qui font de leur corps et de leur vie un holocauste continuel à Dieu : Retournez dans la maison de vos parents et de vos amis, buvez, mangez comme eux, et ne laissez plus couler ces larmes qui vous dessèchent et qui vous consomment : *Dic ut lapides isti panes fiant*.

Il se présente sous un air séduisant à ce jeune homme dont l'éducation fut toute chrétienne, et il vient à bout de lui persuader que la jeunesse est l'âge des plaisirs, qu'il doit les goûter et oublier les sentiments de piété qu'on lui a inspirés, comme des impressions tristes et nuisibles. *Dic ut lapides isti panes fiant* : Dites que ces pierres se changent en pain.

C'est par cet artifice, mes frères, que le démon triomphe tous les jours de votre faiblesse et qu'il vous arrache à Jésus-Christ, pour faire de vous son horrible conquête et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que vous vivez tranquillement sous cet esclavage, c'est que vous êtes les serviteurs du démon en croyant être vos maîtres, c'est que vous marchez dans les ténèbres en croyant jouir de toute la lumière. Cependant le souverain législateur vous apprend aujourd'hui à résister aux sollicitations de Satan. L'homme, lui dit-il, ne vit pas seulement de pain : *Qui respondens dixit : Scriptum est, Non in solo pane vivit homo.*

Si cette sentence était imprimée dans nos cœurs, serions-nous aussi inquiets sur les besoins de la vie? Ferions-nous des projets continuels sur les moyens de nous procurer une fortune passagère? Fatiguerions-nous le ciel ou nos protecteurs par des prières qui n'ont pour objet que des biens purement temporels? Jésus-Christ a beau nous dire qu'à chaque jour suffit sa peine, que les oiseaux du ciel n'amassent ni ne travaillent et qu'il les nourrit, que les lis des champs ne filent point, et qu'il les pare d'un éclat plus beau que celui de Salomon, que l'homme enfin ne vit pas seulement de pain : *Non in solo pane vivit homo*; malgré cela on s'agite, on s'inquiète et l'on meurt plein de désirs et de projets. Nous sommes si matériels, si attachés aux choses sensibles, que nous ne saurions présumer qu'on puisse vivre sans pain. Encore si l'on n'entendait par ce pain que cette nourriture nécessaire à la vie; mais on comprend sous cette expression, et les superfluités que le luxe a rendues nécessaires, et les frivolités que le siècle a voulu imaginer, et tous les raffinements d'une meurtrière volupté. Accoutumez-vous, mes frères, à vous servir du pain matériel, c'est-à-dire des biens charnels et à ne plus goûter que les dons de la grâce qui sont au-dessus de toute substance : *Panem supersubstantialem*. Si vous cherchez sincèrement le royaume des cieux, tous les secours nécessaires vous seront donnés par surcroît : *Hæc omnia adjicientur vobis*, et vous vous nourrirez par préférence de la parole de Dieu : *Omni verbo quod procedit de ore Dei* (*Matth., IV*).

Jésus-Christ veut confondre Satan et il lui oppose sa divine parole, comme un bouclier dont il fut autrefois terrassé; cette parole qui tire les êtres du néant, qui brise les rois comme un arc et qui les fait rentrer dans la poussière; qui appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient; qui commande à la mort et qui la rend obéissante; qui fond les rochers dans des sources d'eaux vives;

qui fera disparaître au dernier jour les astres et les cieux; qui écrasera les méchants, qui consolera les bons et qui serait le sujet continu de vos entretiens et de vos méditations, si vous en connaissiez toute l'excellence et toute la vertu.

C'est de cette divine parole dont se nourrissent tous les saints; eux qui, saintement affamés des vérités éternelles, spiritualisèrent en quelque sorte leur corps et ne conquirent de vie que celle de leur âme; c'est de cette divine parole dont le prophète-roi faisait ses délices et qu'il préférait, comme il le dit lui-même, à tout l'or et à toutes les pierres précieuses : *Ideo dilexi mandata tua super aurum et topazium* (*Psal. CXVIII*); c'est de cette divine parole dont se servaient les prophètes pour faire descendre la rosée du ciel, pour arrêter l'activité des flammes et des fournaises, pour faire rétrograder l'ombre et le soleil, pour enchaîner les éléments; et c'est de cette divine parole, mes frères, dont vous vous occupez si peu, que vous ne lisez peut-être jamais et que vous n'entendez peut-être qu'avec ennui.

Hélas! si les étonnantes vérités que nous vous annonçons, étaient prêchées parmi les idolâtres, combien d'entre eux feraient pénitence sous le sac et la cendre? Elles alarmèrent autrefois Félix, tout incrédule qu'il était, et elles ne font pas la moindre impression sur vos cœurs et sur vos esprits. Cependant les paroles de Dieu sont des paroles qui opèrent la mort ou la vie et qui, sorties de la bouche de l'Éternel, ne retournent point inutilement à leur source.

Que de vérités renfermées dans ce que je viens de vous dire sur les tentations, sur la retraite, sur le jeûne, sur la parole de Dieu? Je les ai toutes tirées de l'évangile de ce jour, et je prie le Seigneur qu'elles fructifient dans vos âmes, ainsi que celles dont je vais encore vous entretenir, et qui feront le sujet de ma seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Le démon, infatigable dans ses poursuites, inépuisable dans ses desseins, ne se retire jamais qu'il n'ait employé tous ses efforts. Vous savez, mes frères, tous les stratagèmes dont il usa pour faire tomber le saint homme Job dans ses filets, stratagèmes qu'on ne pourrait croire, si l'Écriture ne nous en avait confirmé la réalité, et vous voyez aujourd'hui tout ce qu'il met en œuvre afin d'éprouver le Fils de Dieu.

Après avoir inutilement essayé de le tenter par l'appât d'une nourriture toute terrestre, il le transporte dans la ville sainte, sur le pinacle du temple, et Jésus-Christ permet cette étonnante circonstance, pour nous apprendre que le démon nous tente jusque dans les lieux les plus saints, et que nous ne devons pas nous en alarmer. *Assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem, et statuit eum super pinnaculum templi* (*Matth., IV*).

Ne soyez donc plus découragés, lorsque Satan, toujours occupé de la perte de nos âmes, saisit le moment où vous épanchez

vosre cœur dans nos temples, et vous remplit alors l'esprit de ses illusions; tous ces doutes qui s'élèvent en vous, comme malgré vous, soit sur la présente de Jésus-Christ, soit sur la vérité des autres mystères qu'on doit croire pour être sauvé, sont l'effet de ses ruses et de sa malice. S'il ne triomphe pas en employant ces moyens, ou il trouble l'imagination par des images impures, on il suscite des distractions qui font oublier Dieu, dans le temps même qu'on le prie. Vous ne pouvez être coupables, dans ces circonstances, qu'autant que vous vous arrêteriez volontairement à ces tentations, ou que vous y auriez donné lieu par une vic criminelle ou dissipée, dont vous ne vous seriez point repentis sincèrement.

*Et dixit ei : Si Filius Dei es, mitte te deorsum.* Et il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, laissez-vous tomber. On voit ici que la qualité du Christ est uniquement ce qui embarrasse le démon. Il ne peut concilier la bassesse et la grandeur, qui doivent nécessairement se rencontrer dans un Homme-Dieu, et il parle aujourd'hui comme il fera parler dans la suite les hérétiques et les impies, qui se scandalisèrent des souffrances du Sauveur. *Si Filius Dei es : Si vous êtes le Fils de Dieu.* Ce même langage est encore celui que vous entendez tous les jours. Les incrédules, dans leurs conversations et leurs livres, ne cessent de redire, lorsqu'il s'agit du Messie : *S'il est le Fils de Dieu ;* comme si cette importante question n'était pas décidée par les progrès de la religion chrétienne, qui n'eut pour apôtres que douze pauvres pêcheurs ; par l'accomplissement de toutes les prophéties qui se réalisèrent dans la personne de Jésus-Christ ; par l'événement de ses prédictions, que la ruine de Jérusalem, que la dispersion des Juifs vérifient à nos yeux ; par l'excellence et la sublimité de la doctrine évangélique, que toute la philosophie païenne n'avait pu trouver ; par la perpétuité de l'Eglise, qui, toujours visible et toujours la même, triomphe sans armes et sans artifices de toutes les sectes qui la combattent ; par la confusion qui règne parmi les esprits forts, dont les systèmes varient comme leurs têtes, et n'ont ni principes, ni liaison.

Ces paroles de Satan : *Mitte te deorsum,* s'adressent encore tous les jours aux personnes qui pratiquent avec exactitude la loi du Seigneur. Lancez-vous, leur dit le démon, dans ces occasions que vous craignez ; s'il est vrai que vous soyez aussi parfaits que vous le paraissez, il y a de la pusillanimité, qui ne s'allie point avec la grandeur du chrétien, d'appréhender de succomber. *Mitte te deorsum.*

Ne devez-vous pas affronter les périls, ainsi qu'ont fait les martyrs, montrer à toute la terre, et dans toutes les circonstances, que vous ne rougissez point de l'Evangile, que votre cœur est invulnérable aux traits de la concupiscence et du monde ? *Mitte te deorsum.*

D'ailleurs Dieu n'est-il pas engagé à sou-

tenir ceux qui observent ses préceptes, à les défendre contre tous les dangers, à les préserver de tout malheur ? *Angelis suis mandavit de te, et in manibus tollent te ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.*

Tel est, mes frères, le langage du diable, lorsqu'il veut séduire une âme pieuse, et l'exposer à ces tentations où l'on perd son innocence. Il se transforme en ange de lumière, comme vous venez de le voir, en employant jusqu'au texte sacré, pour précipiter ceux dont il médite la ruine. Et c'est ainsi qu'il en use à l'égard même de Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'égard de celui qui l'exterminerait du souffle de sa bouche, s'il ne voulait pas nous tracer la conduite que nous devons tenir lorsque nous sommes tentés.

Les anges sont les ministres du Dieu vivant, et Satan lui-même, qui ose aujourd'hui les citer, connaît mieux que personne leurs augustes fonctions. Associé comme eux au bonheur éternel, il jouissait de leur lumière et de leurs prérogatives, lorsqu'il descendit du ciel au fond des enfers. Il chantait ces saints cantiques qui font les délices des esprits célestes, et il resplendissait d'un éclat que l'œil n'a jamais vu ; car ces substances purement spirituelles, que nous nommons les anges, participent d'une manière ineffable à la gloire de Dieu même, et puisent dans son sein des splendeurs et des beautés dont toute la magnificence du firmament ne peut donner la moindre idée. Aussi l'Ecriture appelle-t-elle les anges un feu brûlant, *ignem urentem.* Dieu veut, et ils partent plus rapides que l'éclair, pour porter ses foudres ou pour annoncer ses volontés. Ainsi les anges envoyés à Sodome furent les précurseurs des flammes dévorantes qui consumèrent cette ville infâme ; ainsi Raphaël vint instruire le vertueux Tobie ; ainsi Gabriel vint déclarer à Marie qu'elle était la mère du Très-Haut.

Ajoutez à ces fonctions celles d'environner Jésus-Christ comme leur chef, de l'accompagner comme leur maître, de l'adorer comme leur Dieu, et adorent eum omnes angeli ; ce qui fait dire à Satan : Il a été ordonné à vos anges de vous garder dans toutes vos voies. *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.*

Si nos yeux, que la foi couvre, venaient à s'ouvrir tout à coup, quel magnifique spectacle ! Nous verrions, soit au moment du sacrifice de nos autels, soit pendant l'administration des sacrements, une multitude innombrable d'esprits célestes, qui nous retraceraient l'échelle mystérieuse de Jacob. Nous verrions ces différents chœurs, que l'Ecriture partage en séraphins et en chérubins, former des nuages de gloire autour du Saint des saints, et confondre, par leurs adorations tremblantes, notre audacieuse et sacrilège intrépidité. Nous verrions que chacun de nous a pour défenseur un de ces esprits bienheureux, et que c'est négliger son salut, que de négliger leur protection, que de ne pas réclamer leur intercession. L'Eglise les invoque, et nous devons les prier comme des êtres bienfaisants, qui peuvent, par leur

crédit auprès du Dieu vivant, nous préserver des périls.

*Ait illi Jesus : Rursum scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.* Jésus-Christ lui répliqua : Il est écrit que tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. Il n'y a point de créature qui ne doive un hommage à son créateur. Chacun paie ce tribut selon ses facultés, sa nature, et l'ordre où le Seigneur l'a placé, et chacun est obligé de ne jamais tenter Dieu.

Qu'est-ce que tenter Dieu, me direz-vous? Ecoutez, et sachez que toutes les fois que vous demandez au Ciel un bien qui vous serait nuisible, ou que la circonstance des choses rend impossible, alors vous tentez Dieu. Les Juifs le tentèrent dans le désert par leurs murmures contre sa loi, par leurs imprécations contre Moïse; les pharisiens le tentèrent par leurs interrogations sacrilèges, par l'audace avec laquelle ils lui demandèrent des prodiges. Les incrédules le tentent par l'envie qu'ils auraient de voir des miracles, pour se déterminer à croire : comme si ces astres qui brillent sur leurs têtes, ce soleil qui n'interrompt jamais sa course, cette mer impétueuse, qui, malgré la violence de ses flots, vient expirer contre un grain de sable, cette terre qui se pare tour à tour de fleurs et de fruits, ce sang qui circule dans nos artères avec une mécanique admirable, n'étaient pas des raisons plus que suffisantes pour les convaincre des merveilles du Tout-Puissant, pour les engager à reconnaître la vérité des mystères. Enfin vous tentez Dieu vous-mêmes, mes frères, lorsque, vous défiant de sa providence, ou présumant trop de ses bontés, vous vivez sans foi ou dans une trop grande sécurité sur les désordres de votre vie.

Cependant c'est un crime énorme de tenter Dieu. Combien d'Israélites ne furent-ils pas exterminés pour avoir osé commettre ce sacrilège? On fait le personnage du diable lui-même lorsqu'on a l'audacieuse témérité d'en venir à cet horrible excès : *Scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Mais avançons dans l'explication de notre évangile et voyons les derniers efforts du démon pour éprouver le Fils de Dieu. Qui croirait que cet ange de ténèbres transporta l'auteur de toute lumière et de toute sainteté si nous ne savions pas que Jésus-Christ, en se revêtant de notre propre chair, envoult porter toutes les humiliations, si nous ne savions pas que l'Homme-Dieu se soumit à toute la rage des bourreaux et expira sur une croix? La vie de notre divin Sauveur n'est qu'une continuité d'épreuves et de prodiges dont la foi seule peut nous rendre raison.

*Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde.* Le diable, en transportant Notre-Seigneur sur une montagne très-élevée, nous découvre que c'est par les idées de grandeur et d'ambition qu'il séduit presque tous les mortels. Notre malheureux cœur, ouvert à toute la vanité du monde, se repaît volontiers des brillantes chimères qui ont pris la place de nos saintes vérités. Hélas!

l'homme le plus pauvre et le plus abject s'élève au-dessus des autres, et, bouffi d'un orgueil qui le rend doublement criminel, il convoite, du fond de sa cabane, la gloire qui éclate dans les palais et il dévore en secret tous ceux qui jouissent des honneurs. Il n'y a presque personne qui ne veuille sortir de sa sphère et s'élançer dans ces tourbillons de fortune où l'on oublie le reste des hommes et l'humanité : *In montem excelsum valde.*

Mais qu'aperçois-je sur cette montagne qui paraît être le trône du démon? Là, comme dans un prisme, viennent se rassembler toute la pompe et tout l'éclat des beautés séduisantes qui éblouissent les hommes. Je ne vois que de l'or, que des pierreries, que de la pourpre; déjà l'image de tous les plaisirs, le spectacle de toutes les fêtes, l'harmonie de tous les concerts ont frappé tous mes sens; déjà les sceptres et les couronnes ont offusqué mes yeux, et un torrent de voluptés, plus enchanteresses les unes que les autres, coule au travers du monde, qui ne semble plus qu'une magnifique prairie émaillée des plus brillantes fleurs : *Et ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum.* C'est le tableau, mes frères, que le démon place avec adresse sous les yeux du Sauveur. Il lui fait voir dans un clin d'œil, et ces cours étincelantes où l'on trouve des hommes vêtus mollement, et ces villes fameuses par leur luxe où les habitants nagent dans le sein de la magnificence et des plaisirs, et ces palais somptueux où la richesse et l'art déploient tout ce qui peut charmer, et ces jardins embellis par des décorations qui ne laissent rien à désirer, et ces théâtres euluminés par la vivacité des plus brillantes couleurs : *Et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum.*

Mais que fais-tu, Satan? Tu montres des phosphores à celui qui crée les étoiles et le soleil, un futile clinquant à celui qui azura les cieux, qui forma les couleurs, qui émaille la terre, qui argente les mers, qui donne la laine et la soie comme la neige, l'or comme les pierres, les diamants comme le sable, qui métamorphose des grains pourris en des arbres dont la cime s'étend jusqu'aux nues, qui fait sortir du sein du limon ces ondes transparentes dont nos fleuves sont formés, qui pare le plus petit insecte des plus beaux ornements, qui donne au lis des champs plus d'éclat que n'en eut Salomon, qui fonde enfin les trônes, qui les affermit et qui les distribue selon son plaisir.

N'importe, Satan aveuglé sur les merveilles qui devaient lui faire connaître Jésus-Christ, ne se rebute point et lui tient ce langage sacrilège : *Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez.* Quelle méprise! Jésus-Christ a tout fait, et le démon veut tout lui donner; Jésus-Christ est le principe et la fin de toutes choses, tous les trésors de la sagesse et de la divinité sont renfermés en lui, et le démon veut lui donner des biens entièrement périssables; Jésus-Christ est la vie, la voie, la vérité, il a créé les bons et les mauvais anges, et le dé-



mon veut lui donner des chimères : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Le diable vous dit tous les jours la même chose, mes frères, et tous les jours vous vous laissez séduire par ces trompeuses paroles. Accoutumés à regarder cet univers comme votre dernière fin, les honneurs et les richesses comme la suprême félicité, vous vous livrez au démon, c'est-à-dire à toutes les horreurs qu'il vous inspire, lorsqu'il s'agit d'usurper la place d'un concurrent, de précipiter un rival, de calomnier un galant homme que vous croyez pouvoir nuire à votre fortune, de piller les trésors de votre maître ou de votre souverain; vous faites plus, vous vous prosternez devant des prostituées qui ont du crédit et qui tiennent la place du démon, afin d'obtenir des largesses et des dignités; vous louez des infâmes débauchés, des impies, sitôt qu'ils sont en place, pour parvenir à un poste qui flattera votre criminelle vanité. Vous encensez les Jésabel et les Achab, ne craignant point de participer à leurs abominations et à leurs cruautés, pourvu que vous vous tiriez de cet état de médiocrité où vous êtes né, mais où vous ne voulez pas rester.

Le démon ne vient plus en personne nous tenter; mais il habite dans ces âmes vicieuses que vous fréquentez, que vous exaltez, que vous chérissez; et c'est à lui-même que vous sacrifiez toutes les fois que vous excusez ou que vous approuvez les scandales et les sacrilèges des impies : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Quel est l'homme aujourd'hui qui n'adore pas l'idole de la fortune, qui ne la couronne pas de ses propres mains pour qu'elle le couronne à son tour, qui ne préfère d'être avec le démon au milieu des prostitutions de Babylone, à toutes les humiliations de Jésus-Christ, qui n'aime mieux la cour d'Hérode, que l'étable de Bethléem, et qui ne soit prêt à vendre sa conscience et son honneur pour acquérir une gloire momentanée?

Hélas! mes frères, hélas! on cherche à tout prix l'honneur de dominer, le plaisir d'être en ostentation au milieu de son propre pays, c'est-à-dire qu'on fait tout ce qu'on peut pour ne pas suivre Jésus-Christ, quoiqu'on fasse une profession publique d'être chrétien. Venez, dit Satan à presque tous les habitants de la terre, venez me reconnaître pour votre chef et pour votre maître et je vous comblerai de richesses et d'honneurs : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* A ces mots l'univers, excepté le petit nombre des élus, s'incline, se prosterne et le démon, pour me servir du langage de l'Écriture, entraîne avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel.

Cependant Jésus-Christ nous donne aujourd'hui les moyens les plus admirables de résister à cette tentation : et quels sont ces moyens, mes frères, si ce n'est ceux-là mêmes qu'on lit dans notre évangile et que le Fils de Dieu met en usage? Retire-toi, dit-il à Satan, car il est écrit que tu adoreras le Seigneur ton Dieu et que tu ne servi-

ras que lui seul : *Scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis et illi servies.*

Il est à remarquer que Jésus-Christ répète jusqu'à trois fois, il est écrit : *Scriptum est*, parce que la sainte Écriture est un rempart contre les attaques du malin esprit, parce que c'est là qu'on puise cette force toute sainte, cette grâce toute céleste, propres à terrasser les démons. Ainsi, mes frères, nourrissez-vous souvent du saint Évangile, il est notre règle, il est notre loi, il est ce livre en un mot sur lequel nous serons jugés, vous et moi. Si vous l'aviez dans vos maisons et dans vos mains, en place de ces ouvrages abominables qui corrompent vos mœurs et qui obscurcissent votre foi, vous triompheriez des assauts du démon. Chaque parole qu'on extrait de l'Écriture sainte est un arrêt qui lie Satan et qui le jette dans le trouble et dans la consternation. Dites-lui donc, toutes les fois qu'il vous attaquera, Il est écrit que tu ramperas dans la poussière : *Scriptum est*; il est écrit que les enfers et les démons fléchissent le genou au nom de Jésus-Christ : *Scriptum est*; il est écrit que le prince des ténèbres adorera son Dieu : *Scriptum est : Dominum Deum tuum adorabis.*

Toutes les créatures adorent Dieu, et il n'y a pas jusqu'aux serpents que le prophète n'invite à bénir le Seigneur, parce que l'univers est son ouvrage et son temple. Mais peut-être au milieu de tant d'être différents qui louent leur auteur et qui tous, sans en excepter les montagnes et les fleuves, rendent hommage à sa toute-puissance, vous êtes les seuls qui vous taisez, les seuls qui méconnaissent les bienfaits du Créateur. Ah! si cela est, quel nom vous donner? puisque les monstres eux-mêmes bénissent Dieu; ah! si cela est, disparaîsez, rentrez dans le néant; et vous, tempêtes, abîmes, grêle, neiges, frimats, prenez la place de ces impies, de ces ingrats, et venez avec nous louer votre auteur : *Laudate Dominum, dracones et omnes abyssi, ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum (Psal. CXLVIII).*

L'adoration est le premier devoir qu'on doit à Dieu, et ce devoir renferme tous les lieux, tous les temps; et ce devoir ne peut jamais avoir d'exception. Toujours le cœur de l'homme doit s'élever vers Dieu, son élément et sa vie; toujours le cœur de l'homme doit brûler d'amour pour son Créateur. Point de partage entre le monde et Dieu. Il est impossible de servir deux maîtres; aussi Satan ne se retire-t-il que lorsqu'il entend ces paroles : Tu adoreras ton Dieu. Il sentit alors toute l'étendue de ses obligations, dit saint Chrysostome; et comme il est impossible de les contester lorsqu'on y fait attention, le démon n'eut plus rien à opposer. Ce fut un coup de foudre qui lui imposa silence et qui l'atterra; un coup de foudre qui lui apprit que celui dont il se jouait avec tant d'insolence et de fierté était son Seigneur et son Dieu, ce qui est parfaitement exprimé par ces paroles : *Dominum Deum tuum adorabis.*

Adorons nuit et jour le Seigneur, mes frères, et employons le même langage, lorsque le démon viendra nous tenter; alors il s'enfuira et les bons anges, destinés de la part de Dieu à nous protéger, s'approcheront et viendront nous servir : *Tunc reliquit eum diabolus, et ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei (Matth., IV).*

Seigneur, vous qui êtes le Dieu fort et qui voyez notre faiblesse; vous qui êtes le Dieu vivant et qui voyez la mort de notre âme, levez-vous et venez à notre aide : *Exurge, adjuva nos.* Nous sommes environnés de toutes parts d'ennemis qui ne cherchent qu'à nous perdre; et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que nous devons nous défier de nous-mêmes autant que du monde et du démon. Ne permettez pas, ô grand Dieu, qu'au milieu de tant de maux nous succombions à la tentation : *Ne nos inducas in tentationem.* Dites une seule parole, et le feu de nos passions s'éteindra et les illusions de Satan se dissiperont, et l'enchantement de ce siècle qui nous éblouit finira. Envoyez votre ange pour nous conduire et pour nous protéger, et nous parviendrons, à l'ombre de ses ailes, sans craindre les pièges du démon, jusqu'à ce repos éternel qui n'est autre que vous-même. Ainsi soit-il.

### SERMON III

#### Sur la foi.

O mulier, magna est fides tua; fiat tibi sicut vis

O femme, votre foi est grande; qu'il soit fait ainsi que vous le désirez (Matth., ch. XV, v. 28).

Sire,

Quelle est donc cette foi que Dieu lui-même admire, et qu'il comble des plus grands éloges; cette foi qui mérite à une femme étrangère de la terre de Chanaan la guérison de sa fille; cette foi que l'Évangile a consignée dans ses fastes, pour servir d'exemple à toutes les générations? Cette foi, n'en doutez pas, est un don du ciel des plus excellents, un don sans lequel il est impossible de plaire à Dieu, un don qui nous communique les plus vives et les plus pures lumières, qui nous fait envisager cette terre comme un atome, notre âme comme le plus précieux trésor, qui nous obtient enfin les grâces que nous implorons : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis (Matth., XV).*

Que ne puis-je exciter dans vos cœurs cette étincelle de foi, qui suffirait, au rapport de la sagesse éternelle, pour transporter les montagnes, et dont les premiers chrétiens étaient animés! mais si nous ne sommes pas dignes d'opérer ces prodiges, et si notre malheureux siècle ne mérite pas la gloire de les voir, tâchons au moins d'obtenir cette foi qui sauve, et dont les deux principaux caractères sont d'éclairer et de vivifier. Sans la foi nous ne sommes que ténèbres, sans la foi nous demeurons dans la mort. Tel est le sujet que je vais traiter. Ainsi vous verrez, dans la première partie de ce discours, la foi comme source de toute lumière, et, dans

la seconde, la foi comme principe de toute justification : *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Cette lumière corporelle, mes frères, qui n'interrompt jamais sa course, qui, pour me servir de l'expression de l'Écriture, sort de sa sphère comme l'époux de son lit nuptial, qui parcourt à pas de géant son immense et magnifique carrière, qui donne aux planètes leur éclat, à l'arc-en-ciel ses couleurs, à la mer son azur, à la terre son émail, n'est qu'une faible image des lumières de la foi. Par elle l'âme, cette substance immortelle, se connaît et connaît Dieu; par elle l'esprit se nourrit des vérités les plus sublimes et les plus consolantes; par elle les sens ne sont plus le jouet d'un monde qui nous éblouit et qui nous trompe; et d'où viennent ces merveilles, mes frères, si ce n'est parce que la foi nous éclaire sur les attributs et les opérations de Dieu, et sur nos propres devoirs? Double avantage qui la rend la source de toute lumière, et que je vais développer.

Je dis d'abord que la foi nous éclaire sur les attributs et les opérations de Dieu, et quoi de plus propre à nous en convaincre que les ténèbres qui accompagnent tous ceux qui n'ont pas le bonheur de croire, et qui, sur l'essence même de la Divinité, sur la création du monde, sur la destinée de cet univers, ne s'en rapportent qu'à des systèmes bizarres, fruit de l'imagination et de l'orgueil?

Rassemblons ici tous les livres des philosophes qui ne connurent point l'inestimable prix de la foi, et qui n'eurent pour règle de leurs opinions que leur propre esprit. Quel chaos ténébreux de doutes et d'incertitudes! quel amas de contradictions et d'erreurs! Je ne vois que des présomptueux qui s'égarent dans leurs propres pensées, qui confondent la créature avec le Créateur, qui supposent une ridicule fatalité, ou un simple hasard, père de tout ce qui végète et respire, qui élèvent les atomes jusqu'à la gloire d'être les architectes du monde entier, le monde lui-même jusqu'à l'excellence d'être Dieu, et qui attribuent en conséquence à cet univers périssable et borné l'immensité, la puissance, l'éternité.

Je ne vois que des aveugles qui définissent l'âme une portion de matière, la pensée une opération des muscles et des nerfs; qui s'identifient avec les animaux, et qui espèrent finir comme eux; qui ne connaissent d'empire que leur vouloir, d'infailibilité que leur opinion, de sciences que leurs préjugés, de bonheur que leurs sensations, de lois que leurs désirs, de sagesse que leurs passions.

Je ne vois que des insensés qui se refusent à l'évidence des livres sacrés, pour leur préférer des romans et des fables; qui, parmi tous les différents cultes, saisissent le plus mauvais, ou n'en choisissent aucun; qui s'abreuve de mensonges à la source de la vérité; qui marchent à tâtons dans le sein de la lumière; qui méconnaissent Jésus-Christ au milieu de son Église et de son peuple; qui regardent comme des superstitions la seule religion qui les proscrit,

comme des puérilités ce que l'Évangile enseigne de plus sublime et de plus saint.

Ah ! l'univers sans la foi n'est qu'une énigme inexplicable, et le géomètre a beau tirer des lignes à l'infini, le physicien interroger la terre et les astres, le politique raisonner selon toutes ses connaissances et toutes ses conjectures, il reste toujours une profonde obscurité qu'on ne peut ni comprendre, ni dissiper.

En effet, que nous ont appris tous ces prétendus savants qui ont rempli le monde de leurs écrits, et notre mémoire de la grandeur de leur nom ? Ils ont paru comme ces comètes dont on s'occupe pendant quelque temps, dont on voit briller la lumière, et qui s'évanouissent tout à coup, sans laisser aucune trace de leur apparition, comme ces feux d'artifice qui, après avoir étonné par leur bruit et par leur clarté, n'offrent aux yeux des spectateurs que des nuages de fumée ; comme ces chars étincelants et rapides qui frappent, qui éblouissent, et que des tourbillons de poussière dérobent aussitôt à la vue.

Une seule page des livres de Moïse est plus instructive et plus lumineuse que tous les ouvrages des *Spinosa*, des *Epicure*, des *Marc-Aurèle* et des *Platon*. La Genèse, que la foi nous fait envisager comme un livre divin, nous dit, en deux mots, que Dieu créa le ciel et la terre, la lumière et les eaux, les bêtes et les plantes, qu'enfin il forma l'homme à son image, qu'ensuite il se reposa ; et par là nous apprenons tout à coup, ce qui n'a cessé d'embrouiller tous les philosophes, ce qui fut à leurs yeux un labyrinthe où leur faible raison s'égara, ce qui renverse l'esprit de nos incrédules, et leur fait dire mille absurdités ; par là nous apprenons qu'il n'y a que Dieu d'éternel, que le monde est son ouvrage, et qu'il a commencé dans le temps, quoiqu'il fût avant tous les temps dans les impénétrables desseins du Créateur ; par là, nous apprenons que tout a été créé pour l'usage de l'homme, et que ce même homme étant fait à l'image de Dieu, ne doit vivre que pour Dieu, que le souffle dont il est animé, est un esprit de vie qui ne peut ni se diviser, ni périr ; que la terre n'est qu'une habitation momentanée, et que le ciel nous est réservé ; par là nous apprenons que tous ces systèmes sur l'âme, qui la matérialisent ou qui la supposent une portion de la divinité, ne sont que des chimères et des rêves, que le délire de l'imagination engendre, que l'orgueil accrédite, que le fanatisme adopte.

La Bible, que la foi nous fait envisager comme un livre inspiré, nous dit que Dieu, pour purger la terre souillée d'abominations et d'impiétés, noya tous les hommes dans les eaux d'un déluge universel, excepté Noé et la famille de ce saint patriarche, et cette histoire, passée de bouche en bouche jusqu'à nous, comme la tradition de tous les peuples et de tous les pays, se lit encore sur nos montagnes dans des phénomènes que la physique ne peut expliquer et qui prouvent

aux yeux de la raison que la terre fut autrefois entièrement inondée.

La Bible, que la foi nous fait envisager comme un livre divin, nous dit que Dieu fit une alliance éternelle avec Abraham, Isaac et Jacob ; qu'ensuite il donna une loi écrite à Moïse, qui devint la religion des Juifs, qui fut la source des miracles les plus signalés, et par ce récit aussi fidèle que merveilleux, toutes les difficultés, sur l'origine de l'homme et sur sa destinée, sont aplanies, tous les doutes sur la révélation ne subsistent plus, et le culte des Juifs s'annonce avec tous les caractères de la vérité, comme un culte qui se rapporta directement au vrai Dieu, et qui n'eut ni l'horrible tache de la superstition, ni celle de l'idolâtrie.

Enfin l'Évangile, que la foi, secondée de la raison, nous présente comme la parole de vie, nous dit que Jésus-Christ, après avoir été annoncé et figuré dans la religion juidaïque pendant quatre mille ans, daigna s'incarner pour notre salut, c'est-à-dire accomplir l'ineffable mystère de la rédemption des hommes ; et que cet admirable Sauveur, par des mœurs toutes saintes, par une doctrine toute céleste, par des miracles tout divins, força l'envie même de ses plus cruels ennemis à l'admirer, à le respecter ; et ces témoignages qu'on ne peut contredire, à moins qu'on ne nie tous les faits, et ces témoignages, que l'étendue du christianisme et sa perpétuité confirment de la manière la plus authentique et la plus solennelle, terminent toutes les objections sur la différence des cultes, et prouvent que nous sommes le seul peuple en possession des vérités saintes, le seul peuple qui croit avec certitude et qui espère avec fondement.

Quelle lumière, en comparaison de ces teneurs philosophiques, qui ne séduisent que parce qu'elles éblouissent, et qui, semblables à ces feux errants qu'on aperçoit pendant la nuit, n'ont pour origine que des exhalaisons et des vapeurs ! La foi, rayon céleste, nous fait entrevoir le soleil de justice dont elle émane, et nous découvre des vérités que toute la science humaine ne peut trouver.

L'homme le plus rustique et le plus simple connaît, dès qu'il est chrétien, sans avoir besoin de recourir à des études dont tout le monde n'est pas capable, sans être obligé de consulter des livres que tout le monde ne peut se procurer, que notre âme est un bien plus précieux que l'univers entier, que son excellence a sa source en Dieu, que Dieu lui-même est un pur esprit, immense sans étendue, éternel sans succession de jours et d'années, changeant ses ouvrages, sans jamais changer, punissant sans cesser d'être miséricordieux, miséricordieux sans manquer à sa justice. Le chrétien connaît qu'il n'y a qu'un seul culte qui puisse honorer la divinité, et que celui qu'il professe est ce culte unique, raisonnable et sublime ; il connaît que Dieu nous est intimement présent, et que nos jeûnes et nos prières ne peuvent avoir de mérite que par la médiation ineffable de Jésus-Christ.

Ah ! par la foi on n'est plus indécis sur les grandes vérités qui doivent occuper les mortels ; on n'a plus une doctrine incertaine et flottante, selon l'expression de saint Paul ; on ouvre les cieus et on y découvre les biens immenses qui nous attendent ; on ouvre les entrailles de la terre et l'on y aperçoit un germe de résurrection qui ranimera tous les corps ; on envisage l'univers comme un bâtiment qui écroulera et qui ne peut être notre félicité ; on se figure ce jour où les montagnes se dissiperont en fumée, où le ciel se roulera comme un livre, où le soleil se retirera pour faire place à Jésus-Christ, la lumière universelle des âmes ; Jésus-Christ, qui verra, dans tout l'appareil de sa gloire, porter jusqu'au fond de vos consciences le flambeau de la justice et de la vérité.

Ah ! par la foi on reconnaît que Jésus-Christ ayant formé une Eglise infaillible, le catholique ne peut être trompé ; on entrevoit ces grâces qui ne cessent de couler par les admirables canaux des sacrements et l'on travaille à s'en rendre digne autant que la créature peut mériter les bienfaits du Créateur ; on aperçoit Jésus-Christ lui-même dans le ministre qui baptise et qui absout ; on regarde la divine eucharistie comme la participation réelle du corps et du sang de l'Homme-Dieu, on découvre ces anges invisibles à nos sens et qui sont destinés pour nous protéger et pour nous conduire.

C'est ainsi que la foi nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous fait voir dans ce monde matériel un univers tout spirituel, dans cette vie toute temporelle une vie toute céleste, dans ce court espace de temps une véritable éternité. Les vues de l'homme animé par la foi ne sont ni charnelles, ni bornées. Interrogez cet artisan élevé dans le sein de l'Eglise, et qui vous paraît un idiot, sur les opérations de la Divinité, sur le culte qu'on lui doit, et il vous donnera des réponses que toute la philosophie païenne n'était pas capable de trouver. Interrogez cette femme que vous voyez prosternée devant les reliques des saints, sur le motif qui la fait agir, et elle vous dira qu'elle porte ses regards jusque dans le ciel, qu'elle y voit les âmes de ceux que la grâce a sanctifiés, et qu'elle révere leurs corps, parce que Dieu doit un jour les ranimer et les glorifier. Interrogez cet enfant formé à l'école du christianisme, sur les vérités les plus relevées, et vous verrez qu'il parle mieux sur cet article que tous nos prétendus beaux esprits ; qu'il en sait plus que tous ces discoureurs qui affectent de ne rien croire et de tout nier.

On ne connaît que des écorces et des surfaces, on ne roule que d'hypothèses en hypothèses, on ne marche que sur un terrain chancelant, lorsqu'on n'a point la foi ; en vain on réclame la nature et ses opérations ; en vain on appelle à son secours la physique et la géométrie, la nature séparée de Dieu n'est qu'un mot, et les géomètres et les physiciens n'ont que des connaissances aussi finies que le monde qu'ils analysent. Nous

savons, et qu'est-ce qui ne le sait pas ? que, malgré leurs prétendues découvertes et leurs démonstrations, ils ont moins observé que conjecturé, et que leurs progrès dans l'étude de la terre et des cieus se réduisent souvent à des riens ; mais ce sont des riens qu'on exagère, qu'on embellit ; tandis que la foi, qui s'élève jusque dans le sein de Dieu même, la foi, qui rapproche les choses passées et futures comme si elles étaient présentes, passe aux yeux des impies pour simplicité.

Eh ! que faut-il donc, mes frères, pour être sublime et lumineux, si la foi n'a pas cette double prérogative ? Faut-il, à l'exemple de ces mêmes impies, ne reconnaître de divinité que la passion qui nous domine, marcher au hasard au milieu de ce monde, sans savoir d'où l'on part et où l'on arrivera ; regarder les phénomènes de la nature, enfin sa propre existence, comme l'effet d'une cause aveugle, comme le concours fortuit des atomes et des circonstances ? Faut-il croire qu'une philosophie qui ne sait que bégayer sur les attributs et sur l'essence de Dieu, doit être préférée à la foi qui prononce sans hésiter, parce qu'elle a tous les motifs de crédibilité, que cet Etre tout-puissant, dont nous sommes l'ouvrage, existe en trois personnes et ne peut exister autrement ; qu'en lui nous avons tous le mouvement et la vie ; et que par lui les saisons se renouvellent, les plantes végètent, les animaux respirent, les fleuves circulent, les vents soufflent, les éclairs brillent, les tonnerres grondent, les rois règnent, les empires subsistent. Oui, la foi nous découvre ces merveilles, comme les opérations d'un Dieu toujours tranquille et toujours agissant ; et non-seulement elle nous éclaire sur ces objets, mais encore sur nos propres devoirs.

Je dis, en second lieu, que la foi nous éclaire sur nos devoirs. Hélas ! qu'est-ce que l'homme, ce vase d'argile, s'il n'a pour règles que les penchans de son cœur ? bientôt vous le verrez tyrannisé par ses passions abruti par ses sens, devenir la proie de toutes les erreurs et de tous les vices ; bientôt vous le verrez, ébloui par le faux clinquant de tous les objets qui l'environnent, offrir son encens à ce qu'il y a de plus vil et de plus abject ; bientôt vous le verrez se confondre avec les bêtes qui broutent ou qui rampent, et ne connaître de loi que ses caprices et son humeur. Vous en douteriez peut-être, si ce tableau n'était celui de tous les peuples que la religion n'a point éclairés.

Oui, mes frères, les nations privées des lumières de la foi croupissent dans des ténèbres et des horreurs qui font trembler. A peine retrouve-t-on dans leurs mœurs des vestiges de cette loi naturelle que le Seigneur imprime dans nos âmes dès le moment que nous naissons, des lueurs de ces vérités qui nous font connaître notre excellence et les grandeurs de Dieu, une ombre du culte sublime et raisonnable que nous professons.

Si les Grecs et les Romains paraissent s'élever au-dessus des autres peuples et par leur goût pour la science et par leur estime

pour la vertu, ils n'en sont pas moins idolâtres. L'ouvrage de leurs propres mains devient leur Dieu et on les voit se prosterner devant une statue de pierre, ou de marbre, qu'ils viennent de fabriquer. En vain Solon se signale par des lois dont on révère la sagesse, en vain Cicéron enrichit son siècle et sa patrie d'un excellent traité sur les offices, il manquera toujours à ces préceptes ce qui fait l'âme et l'essence des véritables devoirs, je veux dire ce renoncement à soi-même, cette attention à se préserver des mauvais désirs, en un mot cette exactitude et cette perfection que Jésus-Christ seul pouvait enseigner.

Aussi tous les livres moraux, de quelque secte qu'ils émanent, par quelque philosophe qu'ils aient été composés, ne sont-ils que des ombres en comparaison de la lumière de l'Évangile. Ceux qui les réduisent en pratique ne deviennent que des sépulcres blanchis, au lieu qu'on ne peut observer la loi de Jésus-Christ sans être intérieurement tel qu'on se fait voir au dehors. Paraissez ici, chrétiens de toutes les conditions et de tous les temps, venez nous manifester vos consciences et nous développer vos cœurs : ah ! si vous fûtes réellement les disciples de ce qui fait voir au dehors. Paraissez ici, chrétiens de toutes les conditions et de tous les temps, venez nous manifester vos consciences et nous développer vos cœurs : ah ! si vous fûtes réellement les disciples de l'Évangile, si vous suivîtes scrupuleusement ses maximes, vous ne présenterez à nos regards que des perfections et des vertus. C'est là que nous verrons des vengeances éteintes, des haines étouffées, des amours déracinés, des sensualités combattues ; c'est là que nous verrons un détachement universel, une abnégation entière, une humilité profonde, une charité vive, un élanement continué vers le ciel, une obéissance à la loi qui coule de source et dont Dieu lui-même est le principe et la fin.

Qui apprend aux hommes à pardonner à leurs ennemis, à mortifier leurs sens, à vivre au milieu de ce monde comme n'y vivant pas, à n'envisager que le Créateur en considérant les créatures, à être agissant et méditatif, sociable et solitaire, humble et sublime, ferme et compatissant, si ce n'est le souverain législateur ? De quel pays que nous soyons, quelque profession que nous exercions, nous ne pouvons apprendre l'étendue de nos devoirs que dans l'Évangile, et c'est là qu'ils sont tous renfermés. Ainsi la foi, qui nous fait connaître toute l'excellence et tout le prix de ce livre divin, nous éclaire sur nos obligations de la manière la plus évidente et la plus merveilleuse. Plus de doutes sur ce que Dieu nous commande, tout est expliqué ; plus de difficultés sur ce que nous devons au prochain, sur ce que nous nous devons à nous-mêmes, tout est éclairci ; plus d'inquiétudes sur les fonctions de nos sens, sur l'usage de nos pensées, sur le sort de notre âme, tout est développé.

Je sais, en croyant ce que la foi m'oblige de croire, tout ce qui peut constituer mon bonheur dans ce monde et dans l'autre ; je sais rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, à César ce qui appartient à César ; je sais diriger mon esprit et mon corps d'une ma-

nière conforme à ma destinée ; je sais quelle est l'autorité de l'Église, et quelles sont ses lois, que j'obéis à Jésus-Christ en obéissant à ses ministres, qu'ils sont mes guides dans les voies du salut, et les dispensateurs des saints mystères ; je sais que je sers un Dieu qui n'a point acception de personnes, qui punira éternellement les méchants, et récompensera éternellement les bons ; qu'il ne m'a créé que pour l'adorer, et que mon adoration n'a de mérite que par la médiation de mon Rédempteur ; je sais, en un mot, tout ce que les philosophes, malgré leurs lumières, n'ont point su, et tout ce qu'on ne peut apprendre qu'à l'école de Jésus-Christ, *parce qu'il est la voie, la vie, la vérité.*

Voilà ce que la foi m'enseigne, mes frères, et voilà ce que nous devons pratiquer, vous et moi ; voilà ce qu'on ignore lorsqu'on a le malheur de n'écouter que ses passions et son orgueil ; et voilà comme le grand nombre des hommes se damne sans être éclairé sur ses devoirs, parce qu'il ne veut pas l'être. Grand Dieu, jetez un coup d'œil sur ces malheureux, qui, par ignorance ou par mauvaise volonté, méconnaissent votre loi sainte ; faites luire dans leurs âmes un rayon de cette loi sans laquelle on est assis à l'ombre de la mort, et l'on ne vit que pour se perdre.

Saint Thomas d'Aquin, que l'Église révère comme un de ses plus grands docteurs, se félicitait d'avoir puisé toute sa science au pied de la croix. Il savait que cet arbre mystérieux, trône des miséricordes du Sauveur, renfermait les paroles de vie, et qu'on ne pouvait s'en rapprocher sans être éclairé d'une lumière toute céleste. C'est de là que Jésus-Christ nous dit de l'aimer comme il nous a aimés, de souffrir comme il a souffert, d'oublier les mauvais traitements comme il les a oubliés, de prier pour nos persécuteurs comme il a prié pour les siens ; c'est de là que partent ces rayons qui éclairent et qui vivifient.

Si les impies se moquent de ces devoirs, c'est qu'ils sont déjà jugés, eux qui voudraient être nos maîtres, et qui ne sont que les disciples du mensonge ; eux qui voudraient nous conduire, et qui vont tout à l'heure tomber dans l'abîme ; eux qui voudraient nous donner des règles, et qui n'en suivent point d'autres que l'impétuosité de leurs passions.

Quand on n'a point de foi, on n'a point de loi ; et c'est ce que nous voyons chez tous ces hommes qui se vantent de ne rien croire et de ne rien espérer. Ils ne connaissent ni la tempérance, ni la chasteté, et leur vie se passe à se moquer des lois de l'Église, à les enfreindre, à engager les autres dans leurs prévarications, et à faire trophée de ces horreurs et de ces impiétés. Grand Dieu ! qui croirait qu'on trouve les abominations de Babylone au milieu de Jérusalem, et que les successeurs de ces vénérables chrétiens qui moururent plutôt que de manger des viandes défendues, se glorifieraient de manquer à une loi si juste et si sainte ? Ils ne pèchent, ces

insenses, que parce qu'ils sont dans les ténèbres, et ils ne sont dans les ténèbres que parce qu'ils n'ont pas la foi, cette foi source de toutes lumières; c'est ce que je viens de vous prouver; voyons maintenant comment elle est le principe de toute justification.

#### SECONDE PARTIE.

On entend par la justification chrétienne cette opération intérieure et toute divine qui, sans gêner notre liberté, nous fait haïr le mal que nous aimions, et rechercher le souverain bien dont nous nous éloignons; cette opération, par laquelle Dieu nous pénétre de l'onction de sa grâce toute-puissante, et par laquelle nous coopérons à son accroissement et à sa conservation. Or la foi, mes frères, est le commencement et le principe de cet état heureux, où, sortis des horreurs du péché, nous faisons l'essai d'une vie toute nouvelle. Eh ! comment en est-elle le principe, si ce n'est parce qu'elle nous fait croire en Jésus-Christ, et qu'elle nous dispose à l'aimer? Deux vérités qui exigent un renouvellement d'attention.

Premièrement, la foi nous fait croire en Jésus-Christ, c'est-à-dire en celui dont le seul nom peut nous sauver, en celui qui serait mort en vain, si l'on pouvait entrer au ciel sans le secours de sa médiation, en celui qui est, comme il nous l'apprend lui-même, la vie, la voie, la vérité, la lumière du monde, le bon pasteur, le médecin de nos âmes, le principe et la fin de toutes choses.

Qui pourra nous raconter sa génération éternelle? *Generationem ejus quis enarrabit* (Isai., LIII)? Qui pourra nous apprendre comment il est aussi ancien, aussi immense que son Père? Qui pourra nous faire connaître ses attributs divins, ses opérations ineffables, ses grandeurs, ses mystères, ses desseins? Tout en lui-même et tout en nous, il ne cesse d'agir et d'être tranquille, de récompenser et de punir. Sa vie divine dans les cieux, sa vie humaine sur la terre, autant de merveilles qui surpassent toutes les intelligences, autant de prodiges qui feront à jamais l'admiration des saints, l'étonnement des démons, le désespoir des impies.

C'est le souffle de Jésus-Christ qui dissipe Satan au moment de notre baptême, c'est sa parole qui nous absout dans le sacrement de pénitence, c'est son sang et son corps adorable qui nous nourrissent dans la divine eucharistie. Nos prières n'ont d'accès auprès du trône de Dieu que par lui, nos bonnes œuvres ne tirent leurs mérites que de lui, notre existence n'est entière et parfaite qu'en lui. Oui, mes frères, nous ne vivons qu'à demi; que dis-je? nous sommes éteints, nous sommes morts, si nous ne communiquons avec Jésus-Christ. Sentez-vous bien toute la force de ces paroles? en comprenez-vous bien toute l'étendue? Elles sont terribles, elles sont un anathème contre le plus grand nombre des hommes, une occasion de scandale pour les impies mais elles n'en sont pas moins vraies

Ainsi ces contrées où l'on ne connaît ni Jésus-Christ ni son nom, où l'on n'a entendu parler ni de sa grâce, ni de ses mystères, ne paraissent aux yeux de la foi que des terres arides, ténébreuses et maudites; ainsi ces peuples qui rejettent l'Évangile, ou qui l'ignorent, ne sont que des arbres morts sans feuillage, sans sève et sans vie; ainsi ces philosophes qui confondent le Messie avec les hommes ordinaires, qui se contentent d'adorer Dieu, sans vouloir honorer son Fils, ne sont, malgré leurs talents, malgré l'élevation de leur génie, que des êtres pires que les animaux mêmes, dont la damnation éternelle sera la fin: *Quorum finis interitus* (Philip., III).

Ainsi la plus grande partie de l'univers, où dominent toutes les différentes religions, excepté Jésus-Christ, ressemble à ce vaste champ qu'aperçut Ezéchiel, ce champ couvert d'ossements arides et poudreux, dont l'aspect excitait l'horreur et l'effroi.

Ainsi nous ne sommes nous-mêmes que des cadavres hideux, si nous n'avons le bonheur de croire en Jésus-Christ et d'espérer en lui; un simple verre d'eau froide donné en son nom aura sa récompense, et tous les trésors distribués aux pauvres, sans rapport à ce divin médiateur, sont des œuvres mortes, des œuvres absolument inutiles pour le salut.

La foi qui nous fait croire en Jésus-Christ est donc un principe de justification, puisqu'on ne peut être justifié que par les mérites de l'Homme-Dieu. Il fallait nécessairement, entre le Créateur et nous, un être infini, qui vint réparer l'offense infinie d'Adam prévaricateur; il fallait que nous devinssions les membres de Jésus-Christ, et qu'il fût notre chef, pour nous ouvrir les portes éternelles et nous rendre participants de la gloire dont il jouit; il fallait qu'il entrât dans la carrière douloureuse de sa passion, et qu'il consommât son sacrifice en donnant sa propre vie, et c'est cet auguste sacrifice qui, renouvelé tous les jours sur nos autels, nous obtient toutes les grâces que nous recevons. Trésors merveilleux, trésors inestimables que la foi nous procure, en nous tenant attachés à une Eglise où le sang de l'Agneau ne cesse de couler.

Ministres du Dieu vivant, faites connaître à toute la terre cet immense bienfait, apprenez à toutes les nations ce miracle toujours ineffable et toujours renaissant. Et vous, fidèles, qui êtes continuellement témoins de ces merveilles, et qui savez qu'elles ne s'opèrent que pour vous, épanchez vos âmes en actions de grâces, et publiez de toutes parts les miséricordes de Jésus-Christ: *Magnificate Dominum mecum* (Psal. XXXIII).

En vain le judaïsme voudrait nous opposer ses patriarches et ses saints comme les enfants de Moïse; tous les justes de l'Ancien Testament, et Moïse lui-même, n'ont pu se sauver que par Jésus-Christ. Leur espérance dans ce divin libérateur, qu'ils attendaient comme leur Messie, comme leur Sauveur,

leur mérita la gloire de se sanctifier ; aussi voyez-vous que Moïse paraît sur le Thabor le jour de la transfiguration, pour rendre témoignage au prophète par excellence qui nous a tous rachetés.

C'est par la foi, dit saint Paul dans sa magnifique Epître aux Hébreux, qu'Abel offrit des présents agréables à Dieu, et qu'il nous parle encore, tout mort qu'il est, par la sainteté de sa vie : *Defunctus adhuc loquitur.* (Hebr., XI.)

C'est par la foi qu'Hénoch fut enlevé au ciel, que Noé fit construire une arche, et mérita d'être conservé au milieu du déluge universel, et qu'il devint héritier de la justice : *Hæres est institutus* (Hebr., XI).

C'est par la foi qu'Abraham, pour obéir à Dieu, se rendit dans le lieu que la Providence lui avait marqué, qu'il demeura dans la terre de promesse, comme dans une terre étrangère, habitant des cabanes, et attendant la construction de cette merveilleuse cité, dont Dieu lui-même est le fondateur et l'architecte : *Cujus artifex et conditor Deus.* (Ibid.)

C'est par la foi que Jacob en mourant bénit tous les enfants de Joseph, et qu'il adora celui qui devait naître un jour de sa race ; que Moïse préféra d'être affligé avec le peuple de Dieu, aux délices de la cour de Pharaon, regardant les opprobres de Jésus-Christ comme des richesses bien plus excellentes que tous les trésors des Egyptiens : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improprium Christi* (Ibid.).

C'est par la foi que les Gédéon, les Barac, les Samson, les Jephté, les David, les Samuel, en un mot les prophètes, ont triomphé de ce monde, ont rempli la justice, ont brisé la gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont évité le glaive, ont servi de jouet aux méchants, ont souffert les chaînes, les prisons, ont été lapidés, mutilés, égorgés ; qu'ils ont vécu sans autre vêtement que des peaux de bêtes, manquant de tout, exposés à tout, n'ayant pour habitation que des montagnes, des grottes et des cavernes, eux dont le monde n'était pas digne : *Quibus dignus non erat mundus* (Ibid.).

Quels traits pourrai-je ajouter, mes frères, à ce magnifique tableau, sinon des ombres capables de le défigurer ? Ah ! qui a lu saint Paul connaît toute l'excellence de la foi et tout le besoin que nous avons de Jésus-Christ. Nos âmes sans sa grâce ne sont qu'une terre aride et brûlante, nos esprits sans sa lumière ne sont que des ténèbres plus épaisses que la nuit la plus profonde.

Précieuse foi, qui me faites croire en Jésus-Christ, combien ne devez-vous donc pas m'être chère, et combien ne dois-je pas faire d'efforts pour ne vous pas perdre et pour vous ranimer, lorsque vous commencez à vous affaiblir ? Je reconnais que sans vous je serais étranger à toutes les merveilles que le Seigneur opéra pour moi, que sans vous je me scandaliserais de ce qui doit m'édifier, je m'affligerais de ce qui doit me consoler, je murmurerais de ce qui doit exci-

ter toutes mes louanges et tous mes transports.

Il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers entier, si l'on vient à perdre son âme, et on la perd infailliblement, si l'on ne croit pas en Jésus-Christ ; autrement il faudrait dire que le mystère de la rédemption fut une œuvre de surrogation, et que les hommes pouvaient se sauver indépendamment de la médiation du Christ ; mais qui osera le dire et le penser, si ce n'est l'impie, dont le langage est un blasphème continu, l'impie, qui se couvre de malédiction comme d'un vêtement ? *Induit maledictionem sicut vestimentum* (Psalm. CVIII).

Le déiste vante inutilement sa probité, comme la religion qui doit suffire au galant homme ; le derviche son zèle ; le bonze ses austérités ; tous ceux qui n'invoquent point le Seigneur Jésus sont anathématisés et proscrits, et c'est l'Evangile qui nous le dit, et c'est l'Eglise qui nous en assure.

Que ne puis-je évoquer ici cette multitude innombrable de morts, qui ont rejeté, ou qui n'ont point connu le prix inestimable de la médiation de notre divin Sauveur. Hélas ! du sein des flammes qui les dévorent, ils vous disent que Jésus-Christ est véritablement mort pour tous les hommes, mais qu'il n'y a d'élus que ceux qui l'adorent, et qui pratiquent sa sainte loi ; ils vous disent que sans la loi il est impossible de plaire à Dieu, et qu'on ne plaît à Dieu qu'en se lavant dans le sang de son Fils.

Eh ! pourquoi ces grandes vérités qui ont peuplé les déserts, qui ont arrosé la terre du sang d'une multitude de martyrs, ne font-elles aucune impression sur nous ? Ah ! c'est que nous n'avons que le nom de chrétiens : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (Apoc., III). La chair appesantit l'esprit, les passions offusquent l'âme, et la foi qui devrait nous vivifier, n'est qu'une foi semblable à celle des démons, qui croient, mais qui n'aiment pas. Cependant la foi, comme principe de justification, ne nous fait pas seulement croire à Jésus-Christ, mais encore elle nous dispose à l'aimer.

Quiconque n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit l'Apôtre, qu'il soit anathème. Eh ! qu'est-ce qu'aimer Jésus-Christ ? Hélas ! devrions-nous vous l'apprendre, mes frères, et ne devriez-vous pas vous-mêmes nous en donner les marques les plus tendres et les moins équivoques ? Aimer Jésus-Christ, c'est l'adorer en esprit et en vérité comme notre rédempteur, notre juge, notre Dieu ; c'est vivre de sa grâce, se remplir de sa parole, se nourrir de son corps, étudier ses mystères, chérir son Eglise, suivre ses décisions ; c'est porter sa croix, pratiquer les vertus, souffrir les contradictions, mourir au monde, mourir à soi-même ; c'est s'abaisser au-dessous de ses frères, s'élever au-dessus de la nature, soupirer après les vrais biens, n'estimer que ce qui est éternel ; c'est soulager les misérables, supporter les fâcheux, se faire tout à tous ; être sensible aux blasphèmes des impies plus qu'à la perte de son

honneur, de ses biens, de sa santé; prier nuit et jour, pardonner à ses ennemis, redouter le péché comme le plus grand des malheurs; c'est annoncer l'Évangile par ses discours, par ses exemples, par ses mœurs; c'est faire enfin tout ce que vous ne faites point, et tout ce qui sera compté parmi ces péchés d'omission qui damnent.

Or, la foi nous dispose à la pratique de ces vertus, qui sont l'âme et l'essence du christianisme. Quand on croit fermement, on est pénétré des vérités saintes, on espère; et après avoir commencé par espérer, on finit par aimer. La piété a ses gradations; et dans ce qui concerne la grâce, il y a la même marche que dans ce qui concerne la nature. Dieu, quoiqu'il soit tout-puissant sur le cœur de l'homme et qu'il l'incline comme il veut, sans nuire à notre liberté, n'opère que très-rarement ces prodiges de conversion, qui, tels qu'un coup de foudre, terrassèrent Paul, changèrent Augustin.

De même que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, la foi, selon l'expression du concile de Trente, est la racine et le fondement de la justification; aussi Jésus-Christ prêt à ressusciter Lazare, demande-t-il à Marthe sa sœur, Croyez-vous? *Credis hoc* (Joun., XI)?

Ne puis-je pas, mon cher auditeur, vous adresser ici les mêmes paroles et vous demander, en voyant votre indifférence pour les précieuses vérités qui sont l'objet de notre foi, votre facilité à écouter les railleries des impies, votre amour pour les biens charnels et périssables: Croyez-vous: *Credis hoc*?

Croyez-vous réellement que Jésus-Christ vous jugera au premier moment sur toutes vos actions et sur toutes vos pensées; qu'il n'y a que sa médiation qui puisse vous sauver; que si vous ne vivez en lui, pour lui et par lui, vous périrez infailliblement: *Credis hoc*?

Croyez-vous que son amour pour vous exige de vous un pareil retour; que vous devez participer à sa croix, si vous voulez jouir de sa gloire; que vous n'êtes son disciple qu'aux conditions de le suivre et de l'écouter: *Credis hoc*?

Croyez-vous que votre âme n'est estimable que parce qu'elle a été purifiée par son sang; que la qualité de chrétien est préférable à tous les titres de la terre; qu'il vaut mieux être le dernier à la suite de Jésus-Christ que le premier dans les palais des rois: *Credis hoc*?

Croyez-vous que les cieus et la terre passeront, mais que les paroles de Jésus-Christ demeureront éternellement; qu'elles opèrent le grand mystère de la transsubstantiation, toutes les fois que le prêtre les prononce; qu'elles ranimeront la poudre au dernier jour, et qu'elles rendront à cette multitude innombrable de morts enterrés, pourris, desséchés leur véritable essence et leur première forme: *Credis hoc*?

Croyez-vous enfin qu'incorporés avec Jésus-Christ par le baptême, par l'eucharistie, par tous les sacrements que vous avez reçus,

vous êtes les os de ses os, la chair de sa chair et qu'il n'y a que sa grâce toute-puissante qui puisse vous vivifier: *Credis hoc*?

Ah! mes frères, si vous le croyez, ce n'est que d'une foi morte, qui n'est pas même capable de vous disposer à aimer notre divin Sauveur; et s'il en est ainsi, quel contraste entre vous et les premiers chrétiens, dont toute la vie fut un martyre continuel, dont tous les jours ne se renouvelèrent que pour voir renouveler leur amour.

Nous comptons dix-sept siècles depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, qui sont autant de degrés par lesquels nous sommes descendus de la vertu de nos pères, notre christianisme n'est qu'une ombre de l'Évangile, qu'un fantôme de piété. La vraie foi est devenue si rare qu'on se contente de croire simplement à Jésus-Christ; et encore, je le dis avec horreur, le plus grand nombre de ceux qui passent pour chrétiens, n'est-il pas persuadé de la nécessité de sa médiation et de sa divinité.

C'est ici l'abomination de la désolation dans le lieu saint, abomination qui demanderait tout le zèle de Phinées, toutes les larmes de Jérémie, et que nous regardons indifféremment, parce que nous sommes moins touchés des intérêts de la vérité que les païens ne le sont de leurs fables et de leurs superstitions.

La foi est ce grain de sénevé que nous devons conserver avec tout le soin imaginable, que nous devons faire fructifier, et nous l'exposons au pillage. De là cet affreux refroidissement pour Jésus-Christ; de là cet éloignement des sacrements qui nous échaufferaient, qui nous embraseraient et dont nous ne nous approchons plus que par routine, bienséance ou politique; de là... mais ici je m'arrête, dans la crainte d'entrer dans des détails qui feraient horreur, et je vous renvoie à vous-mêmes, pour vous accuser et pour vous juger.

Vous commencerez à croire et à aimer, si vous prononcez avec sévérité contre votre indolence dans les voies du salut, contre votre attachement immodéré aux faux biens de ce monde, contre la profanation que vous faites des grâces et du sang même de Jésus-Christ. Ah! si vous étiez bien convaincus, mes frères, qu'il n'y a de repos que dans la paix qu'il nous procure, de félicité que dans les consolations qu'il nous donne, de gloire que dans les humiliations qu'il nous envoie, de science que dans les lumières qu'il nous communique, de richesse que dans les dons qu'il nous distribue, cette heureuse conviction passerait de votre esprit dans votre cœur, et vous deviendriez fidèles disciples de notre divin Sauveur. Il me semble qu'il est impossible de croire fermement que Jésus-Christ est le centre et la circonférence de tous les biens, de toutes les beautés, de toutes les vertus, la source inépuisable de tous les trésors, le fondement de toute piété, et de n'y pas recourir et de ne pas l'aimer.

N'accusons donc que la tiédeur de notre foi, si nous ne brûlons pas d'amour pour celui qui est tout amour: *Deus charitas est*



(I Joan., IV), si nous ne vivons pas pour celui qui est notre salut et notre vie : *Salus et vita nostra*; si nous ne nous reposons pas dans celui qui est notre paix : *Ipse est pax nostra* (Ephes., II). Nous ne devrions agir et respirer qu'en Jésus-Christ, puisqu'il est pour l'âme ce que l'air est pour le corps; et nous le perdons de vue et nous l'oublions!

Quelles seraient les paroles de saint Paul, à l'occasion de ces excès, s'il nous eût adressé des épîtres comme aux Romains, aux Corinthiens, aux Hébreux et à tant de peuples différents qu'il instruisit? Hélas! peut-être ne nous eût-il parlé que comme saint Pierre à Saphire et à Ananie, et n'aurions-nous répondu qu'en expirant à ses pieds. Il n'y a point de malheurs que ne mérite tout homme qui n'aime pas Jésus-Christ, tout homme insensible au bienfait inestimable de la médiation; et qui sait, mes frères, si ces fléaux qui désolent si souvent nos campagnes et nos villes, si ces guerres, si ces tremblements de terre, si ces incendies ne sont pas une juste punition et de notre incrédulité et de notre indifférence envers Jésus-Christ?

Si nous avions de la foi, nous verrions que tous les événements de la vie présente entrent dans le plan de Jésus-Christ, ce plan qui n'a pour objet que de former des élus et de les purifier; que tout se rapporte à la religion dont ce divin Sauveur est le chef; que les méchants n'existent que pour exercer les bons; que les bons ne meurent que pour aller jouir de leurs récompenses; qu'enfin, selon l'expression de Jésus-Christ même, il ne tombe pas un moineau sur terre, un cheveu de notre tête, sans sa permission.

Ne nous demandez donc plus, mes frères, pourquoi les maux subsistent dans le monde, pourquoi le coupable vit, tandis que le juste expire, pourquoi l'homme qui foule inutilement la terre abonde de biens, pendant que ce père de famille n'a pas où reposer sa tête. Bientôt le chaos se débrouillera, la vérité se manifestera, la lumière paraîtra et Jésus-Christ lui-même nous convaincra que toutes les choses visibles et invisibles sont renfermées dans les trésors de sa puissance, et qu'il est cette éternelle sagesse qui dispose tout avec force et suavité : *Fortiter suaviterque disponens omnia* (Sap., VIII).

Je sais qu'il faut lutter contre notre propre siècle, peut-être même exciter son indignation, lorsqu'on veut conserver sa foi; mais pour plaire à un monde pervers, abandonnerons-nous ce que les apôtres nous ont transmis aux dépens de leur propre vie : ce qui fait fleurir le juste comme le palmier; ce qui, source de lumières, nous éclaire sur les attributs et les opérations de Dieu, et sur nos propres devoirs; ce qui, principe de justification, nous fait croire en Jésus-Christ et nous dispose à l'aimer?

Ah! mes frères, si vous étiez assez malheureux pour renoncer à cette foi que vous reçûtes dans le sacrement de baptême, dans celui de confirmation, et que les instructions domestiques et publiques ont fait germer dans vos cœurs, vos pères, qui reposent sous

ces tombes lugubres que vous foulez aux pieds, s'élèveraient contre vous au dernier jour et solliciteraient auprès du Dieu des vengeances l'arrêt de votre condamnation. Fasse le ciel que vous n'éprouviez pas ce terrible malheur, et que votre foi devenant agissante à mesure que vous avancez en âge, vous confirme dans la charité, sans laquelle la foi même ne peut vous servir, et avec laquelle vous parviendrez sûrement à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON IV.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

*Sur l'Eglise.*

— Et ducit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Et il les conduisit sur une montagne à l'écart, et il se transfigura en leur présence (S. Matth., ch. XVII).

Sire, ne nous imaginons pas que Jésus-Christ ne se manifeste en ce jour que pour donner à ses disciples bien-aimés un spectacle de magnificence et d'ostentation. Cherchons des vues plus relevées dans celui qui est le principe et la source de toute élévation, et des moyens de nous instruire dans un mystère qui ne s'accomplit que pour notre instruction.

Jésus-Christ, toujours occupé de son Eglise comme l'objet et la fin de son avènement, veut nous la représenter par tout ce qui s'opère aujourd'hui sur le Thabor : image frappante, image merveilleuse et dont on aperçoit toute la ressemblance, lorsqu'on considère toutes les prérogatives de l'Eglise et toutes les circonstances de la Transfiguration.

En effet, ici Jésus-Christ discerne Pierre des autres apôtres pour le rendre témoin de sa gloire et de son éclat, et là il le choisit pour régir son corps mystique et pour en être le chef visible; ici Jésus-Christ se retire à l'écart dans un endroit éminent, qui domine sur tous les environs de Jérusalem; là il édifie, loin du tumulte du monde et de ses passions, une Eglise dont la visibilité ne peut être méconnue et qui s'élève au-dessus de toutes les religions et de toutes les sociétés; ici Jésus-Christ paraît environné d'une lumière qui rend ses vêtements comme la neige, son visage comme le soleil; là par la sublimité de la doctrine, la sainteté des mœurs, l'efficace des sacrements, il répand des rayons vraiment miraculeux : ici Jésus-Christ reçoit le témoignage de Moïse et d'Elie qui viennent le reconnaître pour le Législateur suprême; là il est déclaré par l'Ancien et le Nouveau Testament Docteur des nations, Rédempteur de l'univers, Juge souverain des vivants et des morts, enfin une voix céleste le fait connaître pour le Fils bien-aimé; et là une prédication non interrompue apprend à tous les hommes qu'il est le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, et que son règne n'aura jamais de fin.

Jugez d'après ce parallèle, mes frères, si ce ne serait pas vous faire un larcin, que de vous priver d'une instruction sur l'Eglise,

(Trente-trois.)

lorsque tout vous rappelle ce grand et magnifique objet ; instruction d'autant plus nécessaire, qu'on vit communément dans son sein sans l'aimer et sans la connaître ; instruction que je réduis à deux propositions qui vont faire toute l'économie de ce discours, et qui vous prouveront : premièrement, que l'Eglise, figurée par le Thabor, est une montagne sainte dont les fondements sont inébranlables ; secondement, que l'Eglise, représentée par le mystère de la Transfiguration, répand une clarté toute céleste. En deux mots, l'Eglise supérieure à tous les établissements par sa solidité, l'Eglise supérieure à toutes les sociétés par sa lumière. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur nos histoires, on ne voit que des empires qui se succèdent avec une rapidité surprenante, et qui finissent tour à tour comme ils avaient commencé. Ici ce sont des républiques, qui après avoir ébloui le monde entier par l'éclat de leur science et de leurs armes, ne laissent que la place où elles avaient existé ; là ce sont des monarchies dont la grandeur envahissait en quelque sorte l'univers, et qui après avoir fait plier sous leur tyrannie les hommes et les lois, s'ensevelissent dans leurs propres ruines, et nous apprennent que tout passe et que tout finit. Nous n'avons pas même la date précise de certaines chutes éclatantes qui précipitèrent tout à coup des nations entières dans la nuit du tombeau. Les époques se confondent dans ces annales qui nous instruisent de l'antiquité, et il résulte de toutes les catastrophes et de toutes les révolutions qu'on y lit, qu'il n'y a rien d'éternel que Dieu, et rien de solide ici-bas que son Eglise.

En effet, rassemblez les hommes les plus puissants de l'univers, entassez leur argent, leurs forces, leur ambition, leur crédit, pour fonder un établissement de quelque nature qu'il puisse être. Hélas ! quelques siècles de plus ou de moins renverseront ce superbe édifice, et les neveux de ces fiers architectes marcheront sur les débris de cet ouvrage, qui semblait devoir toujours durer.

L'esprit de Dieu ne fait que souffler, et Pharaon avec toute son armée périt au milieu des eaux. En vain on bâtit une maison, si le Seigneur lui-même n'en jette les fondements ; mais lorsqu'une fois sa main toute-puissante les a posés, alors il n'y a ni choes ni tempêtes à redouter.

Et voilà d'où vient, mes frères, que la terre persévère dans sa stabilité, que les mers demeurent irrévocablement dans leurs lits, que le soleil n'interrompt jamais sa course, que ce merveilleux assemblage de corps célestes, qui tous se meuvent sans confusion, subsiste dans la plus parfaite harmonie ; qu'enfin l'Eglise, dont nous avons le bonheur d'être membres, triomphe de tous les efforts du monde et de toute la rage du démon. Mais entrons en détail, et nous verrons que cette divine Eglise jouit de ce glorieux avantage, et parce que Jésus-Christ lui-même l'a éta-

blie, et parce qu'il doit être avec elle jusqu'à la fin des siècles : *Ecce vobiscum sum omnibus diebus vitæ usque ad consummationem sæculi* (Matt., XXVIII).

Ce n'est point avec l'or, ni avec les pierres précieuses que vous avez été rachetés, dit le grand Apôtre, mais avec le sang même de l'Homme-Dieu. Il est donc vrai que Jésus, après avoir pris la forme d'esclave, et s'être anéanti jusqu'à se rendre l'opprobre et la fable des Juifs, permet à son sang de couler, afin de cimenter par cette merveilleuse effusion l'Eglise qui devient sa conquête : *Quam sanguine suo acquisivit* (Act., XX).

Il y avait quatre mille ans que les prophètes, sans presque discontinuer, annonçaient à la terre la venue du Messie, et la formation d'une société toute sainte d'un peuple parfait et nouveau, dont il devait être le père, le chef et le pasteur ; il y avait quatre mille ans que la loi naturelle et la loi écrite figuraient cette auguste merveille, et que tous les justes de l'Ancien Testament soupiraient après le règne du nouveau. Noé ne construit une arche qui le sauve du déluge, que pour nous donner une image de ce corps mystique, hors lequel il n'y a point de salut. Salomon ne bâtit un temple que pour nous tracer cet édifice tout spirituel que Jésus-Christ devait former et perfectionner ; le sang des boucs et des taureaux ne coule sur les autels, que pour nous représenter celui qui doit opérer un jour la rédemption du genre humain.

Enfin ce jour arrive, et de même que le rayon sort du centre du soleil pour pénétrer jusque dans les entrailles de la terre, le Verbe de Dieu s'élançe du sein des grandeurs, et vient comme un de nous vivre au milieu de nos misères et de nos humiliations. Adam nous avait perdus en voulant devenir semblable à Dieu. Jésus-Christ nous sauva en devenant semblable à l'homme. Alors les prodiges se multiplient, la nature cède à la voix d'un Dieu qui la maîtrise, la mort n'a plus d'empire, et les tombeaux mêmes deviennent la source d'une nouvelle vie. Jérusalem s'éveille, l'héritier de Jacob interroge les prophètes, et reconnaît enfin que le siècle où il vit est celui des plus grands miracles, et que le Messie vient de naître en ces temps fortunés.

Ses actions, ses paroles, ses exemples touchent, pénètrent, ravissent. Il n'oppose à la colère que de la douceur, aux mauvais traitements que de la patience, et lorsque le moment arrive, il arrache Pierre à ses filets, Matthieu à sa banque, et de douze hommes charnels et grossiers, il en fait douze apôtres qui doivent être les colonnes de son Eglise, les lumières du monde, le sel de l'univers. Il vit avec eux en frère qui les aime, en maître qui les corrige, en docteur qui les instruit.

Que ne puis-je vous représenter ici cette société naissante figurée par les douze tribus d'Israël, et qui doit se répandre un jour par toute la terre ; cette société qui, témoin des miracles du Christ et de ses œuvres les plus secrètes, le suit partout, et partout le

contemple et l'admire ; cette société dont les membres retracent le nombre des étoiles, et qui réunit en elle seule toutes les lumières et toutes les vertus.

En vain on voudrait méconnaître le commencement de cette Eglise que Jésus-Christ vient établir. Il ne choisit ses disciples qu'à ce dessein, il ne les entretient que d'un royaume spirituel dont sa mission est l'objet. Tantôt il leur déclare qu'il les envoie comme des brebis au milieu des loups, qu'ils vaincraient le monde, comme il l'a vaincu ; tantôt il emploie des paraboles et des similitudes qui désignent le corps mystique qu'il doit former. Telle est la conduite de notre divin Sauveur, tels sont ses discours, jusqu'au moment qu'il scelle de son propre sang l'alliance qu'il fait avec nous. Alors Jésus est en croix, Jésus expire, et l'Eglise entière, représentée par saint Jean, succède à la synagogue, et prend naissance dans l'endroit même où l'Homme-Dieu meurt.

Chrétiens, soyez attentifs à cette époque, elle vous est trop précieuse pour jamais l'oublier ; et vous, Eglise de mon Dieu, tressaillez d'allégresse, et faites retentir vos cantiques de toutes parts. Quelle gloire n'allez-vous pas acquérir lorsque Jésus-Christ, sortant victorieux du tombeau, va vous revêtir à la face des nations de toute sa gloire et de toute son autorité.

Déjà il se fait voir à Pierre, et il lui recommande de confirmer ses frères dans la foi ; déjà il se trouve au milieu de ses disciples, et il leur donne cette paix que le monde ne peut donner ; déjà il souffle sur eux, et ce souffle divin devient un germe de salut et de bénédiction ; déjà il leur ordonne de baptiser les nations, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et les peuples viennent en foule recevoir cette eau salutaire qui lave les péchés.

Mais qu'aperçois-je ? les cieus s'ouvrent, le Fils de Dieu retourne à son Père, et de là, comme de la source de toutes les lumières et de toutes les grâces, l'Esprit-Saint descend sur les apôtres, les embrase intérieurement d'un feu miraculeux dont on aperçoit extérieurement les symboles, leur communique une force qui triomphe de toutes les puissances, une science qui détruit toutes les erreurs, une charité qui forme une multitude de saints, une humilité qui les élève au-dessus de tous les mortels.

Quel étonnant spectacle, mes frères, une nouvelle Eglise sortant du cénacle, ornée de toutes les vertus, entre dans un monde souillé par la plus affreuse idolâtrie et par les crimes les plus honteux, s'offre à la vue des tyrans, n'ayant d'autres armes que la parole d'un Dieu, d'autre crédit qu'une entière confiance dans son pouvoir, d'autre langage que l'Evangile d'un homme crucifié.

Ici la politique se déconcerte, la nature tremble, l'humanité frémit. Cependant l'ouvrage de la religion s'avance. Les apôtres, plus bruyants que la foudre, plus rapides que l'éclair, traversent les mers, volent aux extrémités du monde, et vont arborer la croix

dans des climats où le soleil porte à peine sa lumière. Leur apparente rusticité confond les sages du siècle, et triomphe de tous les sophismes ; leur courage lasse les bourreaux, les idoles tombent, l'idolâtrie disparaît, les peuples écoutent et s'en retournent convertis.

N'en soyez pas surpris ; Dieu a parlé, et de même qu'à sa voix toute-puissante l'univers sortit autrefois du néant, l'Eglise se fait voir au milieu des nations, comme un monde tout nouveau ; Dieu a parlé, et de même qu'à sa voix toute-puissante les fondements de la terre furent affermis, l'Eglise devient inébranlable et s'applaudit de son indéfectibilité ; Dieu a parlé, et de même qu'à sa voix toute-puissante le soleil éclaire un autre hémisphère, après avoir illuminé celui-ci, l'Eglise doit passer au ciel après avoir répandu sa lumière dans toutes les contrées de l'univers ; enfin Dieu a parlé, et sa parole immuable comme lui, et son Eglise immortelle comme sa parole subsisteront éternellement : *Verba autem mea non præteribunt* (Matth., XXIV).

L'Eglise est donc une société toute sainte et toute privilégiée, une société fondée par le Seigneur lui-même : *Fundavit eam Altissimus* (Psal. LXXXVI). Elle est une magnifique cité appuyée sur les montagnes saintes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Ibid.). Elle est la chaste Sion que Dieu lui-même a choisie pour son habitation : *Elegit eam in habitationem sibi* (Psal. CXXXI). Elle est cette nouvelle Jérusalem qui descend du ciel : *Vidi novam Jerusalem descendantem ex caelo* (Apoc., XXI).

Peuples de la terre, accourez et voyez. Voyez si vous trouverez dans l'histoire du monde quelque ouvrage aussi solidement établi que ce corps mystique dont nous faisons partie : *Venite et videte*. Voyez si parmi tous les chefs-d'œuvre de la nature et de l'art, si parmi tous les monuments qui existent et qui ont existé, si parmi tous les établissements que l'orgueil et la force ont fondés, il en est un seul qui puisse se comparer à l'Eglise : *Venite et videte*. De combien de merveilles, de combien de prodiges n'a-t-elle pas été la source et l'occasion ? *Venite et videte prodigia Domini, quæ posuit super terram* (Psal. XLV).

Voici enfin quels sont ses titres, ses privilèges. Ecrits avec le sang même d'un Dieu, promulgués à la face de l'univers, ils n'ont ni cette incertitude, ni cette obscurité de la plupart de nos histoires. L'établissement de l'Eglise est l'événement le plus authentique et le plus solennel ; et si vous en doutez, mes frères, il suffit d'ouvrir les yeux ; car, non-seulement Dieu lui-même en est le fondateur, mais encore le conservateur. Second caractère qui distingue l'Eglise de toutes les autres sociétés, et qui la fait triompher de toutes les erreurs.

Il était naturel que l'ouvrage d'un Dieu, bien différent de ceux des hommes, fût indestructible ; sans cela Jésus-Christ mourait en vain, le fruit de sa rédemption ne se bornait qu'à ses apôtres, et les hérétiques se-

raient en droit d'accuser les catholiques d'erreur et d'innovation, et les incrédules auraient raison de rejeter l'autorité de notre sainte religion; mais à peine l'Eglise a-t-elle perdu la présence visible de son Epoux, qu'une lumière intérieure la dirige, que l'Esprit-Saint influe sur ses décisions, et qu'elle défie tous ses adversaires de la convaincre d'erreur. Jésus-Christ l'avait dit, et ses paroles, plus durables que la terre et les cieux, ne passeront jamais. Il avait dit qu'il établissait une Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne pouvaient prévaloir, que Pierre son apôtre en serait le fondement et le chef visible, que quiconque mépriserait ses disciples le mépriserait, que quiconque les écouterait l'écouterait, et qu'il demeurerait avec eux tous les jours de leur vie, jusqu'à la consommation des siècles.

Il n'y a pas ici un seul mot qui ne soit énergique et qui n'atterre ces hommes audacieux qui osent contester à l'Eglise le privilège de l'infailibilité. C'est un Dieu qui parle avec toute la plénitude de la puissance qui lui est propre, avec tout l'amour dont il a donné des preuves par l'effusion de son sang, et qui déclare à la face de l'univers qu'il est continuellement avec ses apôtres: ainsi point d'interruption dans le sacré ministère que les prêtres et les évêques exercent au nom de Jésus-Christ; qu'il y est jusqu'à la fin des siècles: ainsi point de dépérissement qui puisse menacer l'Eglise et nous faire craindre sa destruction.

Aussi voyons-nous que les apôtres, au premier concile de Jérusalem, disent avec une ferme conviction: *Il a plu au Saint-Esprit et à nous.* Ils avaient entendu dire de la bouche même de Jésus-Christ que l'Eglise était son épouse bien-aimée, qu'il faisait une alliance éternelle avec elle: et d'ailleurs ils sentaient, par les inspirations de l'Esprit-Saint qui ne cessait d'agir en eux, combien le Seigneur veillait sur Israël.

Le nuage de lumière qui couvrait autrefois le tabernacle n'était qu'une figure de cette impression toute céleste qui pénètre les pontifes, toutes les fois qu'ils prononcent sur les articles de notre foi. C'est alors que dans une sainte harmonie, que ni la cabale, ni l'intérêt ne peuvent troubler, la vérité brille et réunit tous les esprits. Les sophismes disparaissent, les passions se taisent, et ce qu'on n'envisionnait que comme une assemblée toute humaine, devient une société toute divine dont Jésus-Christ est le chef, et que l'Esprit-Saint anime et conduit.

Ne vous étonnez pas, mes frères, si des moyens ordinaires semblent quelquefois préparer les conciles, et faire agir ceux qui les composent; de même que Jésus-Christ fit son œuvre sous un extérieur faible et charnel, lorsqu'il vint sur la terre, il n'opère au milieu de son Eglise que d'une manière propre à exercer notre foi. Eh! qu'importe, comme dit l'Apôtre, qu'il y ait des partages et des divisions, pourvu que Jésus-Christ soit prêché; et qu'importe, devons-nous dire, qu'il y ait des factions, pourvu que les dé-

visions d'un concile n'expliquent que la sainte doctrine et la fassent connaître? Jésus-Christ n'a-t-il pas prédit des schismes, des scandales et des hérésies comme un malheur vraiment inévitable? n'a-t-il pas annoncé que la foi se refroidirait, que la charité s'éteindrait?

On ne peut avoir une juste idée de l'Eglise, qu'en conciliant les menaces avec les promesses, autrement il n'y aurait nulle différence entre la terre et le ciel, et la société qui milite serait aussi heureuse et aussi parfaite que celle qui triomphe. Les nuages ne servent qu'à relever l'éclat du soleil, et les vices et les divisions qu'à donner plus de lustre à l'Eglise.

Combien de fois n'eût-elle pas succombé sous les efforts de Satan, si l'assistance de l'Esprit-Saint ne l'eût pas préservée de ces terribles écueils? Il n'y a pas un de ces périls que saint Paul essuya, qu'elle n'ait éprouvé; périls sur terre, périls sur mer, périls en tout genre, périls de la part des ennemis, périls de la part des faux frères; exposée à la faim, à la soif, à la nudité, elle paraît n'exister que pour nous apprendre à prier, à souffrir, à gémir.

A peine les apôtres annoncent-ils l'Evangile éternel, que l'univers conjuré se ligue contre leur doctrine et propose d'exterminer leurs personnes et leur nom. On n'aperçoit de toutes parts que des édits fulminants qui condamnent les chrétiens à mort, que des bourreaux qui les font mourir de la manière la plus outrageante et la plus barbare. Ceux-ci sont en spectacle à l'univers au milieu des amphithéâtres et des cirques, où des bêtes enragées les déchirent et les dévorent; ceux-là couverts de bitume et de poix servent de torches pendant la nuit et réjouissent la vue des tyrans.

Néron, altéré du sang des saints, n'a pas de plus grand plaisir que de le voir couler à grands flots et que d'en arroser toute l'étendue de son empire; il compte ses jours par les supplices qu'il invente contre les chrétiens, et la plupart de ses successeurs, héritiers de sa rage et de ses cruautés, font tous leurs efforts pour étouffer l'Eglise dès son berceau.

Mais Dieu au plus haut des cieux se rit de leurs desseins et de leurs complots; il a fondé son Eglise et il la soutiendra. Je vois les disciples du Christ, entre le fer et le feu, triompher des armes et des flammes; je les vois changer leurs cachots en des temples, où des hymnes et des cantiques manifestent leur foi, leurs échafauds en des chaires, où la vérité se fait entendre et respecter. Etienne prie pour ses persécuteurs, Ignace se félicite d'être un froment moulu pour Jésus-Christ; Laurent, étendu sur les charbons, offre aux tyrans son corps à demi rôti comme un mets propre à rassasier leur fureur. Plus on immole de chrétiens et plus ils se multiplient. Il semble que leur sang ait la vertu de convertir les Juifs et les païens. Les empereurs mêmes qui persécutent les fidèles deviennent leurs protecteurs, et l'on

voit Constantin sortir du sein même de l'idolâtrie, venir tendre une main secourable aux chrétiens, les tirer des souterrains, où ils demeureraient ensevelis, et rendre l'Église le plus magnifique empire de l'univers.

Beaux siècles du christianisme, que je ne me rappelle qu'avec des larmes de tristesse et de joie, étiez-vous donc l'aurore de ces temps malheureux, où l'on rougit de paraître chrétien, où l'on se fait gloire d'abjurer publiquement son baptême et sa foi ! Qui croirait, grand Dieu ! que nous sommes les enfants de ces généreux martyrs dont les ossements prophétisent encore parmi nous ? Mais épargnons-nous la douleur d'examiner un contraste si effrayant, et voyons maintenant l'Église aussi victorieuse des hérétiques, qu'elle le fut des tyrans.

L'histoire ecclésiastique, mes frères, n'est qu'un récit continu des combats et des triomphes de notre sainte religion. Toujours contredite, toujours attaquée, elle n'échappe à ses ennemis que pour rencontrer de faux frères ; et quels faux frères ? Des Arius qui, soutenus de toute la puissance des empereurs, du crédit d'une multitude d'évêques, nient la consubstantialité du Verbe, font recevoir cette horrible doctrine dans des assenblées qu'on décore du titre de conciles et ne tendent à rien moins qu'à faire regarder Jésus-Christ comme un pur homme, et son Église comme un ouvrage tout humain ; des Juliens qui, après avoir scandaleusement apostasié, ferment les écoles publiques pour introduire l'ignorance de toutes parts, et saper, s'il était possible, la religion même jusque dans ses fondements ; des Pélages qui, en attaquant la grâce de Jésus-Christ et en détruisant le fruit de sa rédemption, s'efforcent de rendre la religion un squelette sans âme et sans vie ; des Photius qui, par leur langue et leur plume artificieuse, séduisent une partie de l'univers et font tous leurs efforts pour entraîner dans leur schisme les légitimes pasteurs ; des Luther, des Calvin qui emploient jusqu'à l'enthousiasme pour abolir les sacrements, les indulgences, le culte des saints, et qui, comme des forcenés, pénétrèrent jusque dans les temples, troublent le sacrifice et les sacrificateurs, profanent les tabernacles et les hosties, traitent l'Église de Babylone, son chef d'antechrist, séparent des royaumes entiers de la communion des fidèles et finissent par oser donner le nom d'évangélique à leur secte impie.

Si nous jetons maintenant les yeux sur ces incrédules et sur ces hommes corrompus dans leurs mœurs, qui percent le sein de l'Église qui les a régénérés ; quelle nouvelle ligue contre la religion ! Quel nouvel assaut contre ses maximes et ses dogmes ! Ici les crines, comme des torrents d'iniquités, se répandent de toutes parts, et semblent devoir submerger la nacelle de Jésus-Christ ; là une audacieuse frénésie enfante des blasphèmes qui paraissent devoir étouffer tout germe de foi, toute semence de vertu. Les scandales se multiplient, les ennemis de Dieu et de son Christ triomphent, les prêtres gémissent, et

Sion est dans l'opprobre et dans l'affliction.

Qui ne tremblera pas ici pour l'Église, si elle n'est pas une œuvre toute divine ! qui ne craindra pas de la voir disparaître comme l'empire des Grecs et des Romains, si elle n'a pour appui que des secours temporels ! Mais rassurez-vous, Dieu veille et la nouvelle Jérusalem est indestructible. Il n'a fait que souffler et toutes les sectes ont disparu. Rome, oui Rome, qui persécutait l'Église, en est maintenant le siège. Le trône des empereurs, d'où partaient les foudres contre les catholiques, est devenu le centre de la catholicité ; le temple des faux dieux porte le nom de tous les saints.

Toutes les hérésies n'ont duré qu'un temps, et comme on sait l'époque de leur naissance, on sait celle de leur destruction. Il n'y a plus de Nestoriens, d'Eutychiens, de Carpocratien, parce qu'il n'y a que la vérité du Seigneur qui demeure éternellement : *Veritas Domini manet in aeternum* (Psalm. CXVI).

Qui pourra se vanter, parmi les sectaires qui ont attaqué l'Église, d'avoir corrompu sa foi ? Qui pourra se vanter de lui avoir fait condamner quelque vérité, de l'avoir mise en contradiction avec elle-même et de lui avoir tendu des pièges qu'elle n'aurait pas prévus ? Toujours fidèle à n'enseigner que ce que Jésus-Christ lui a révélé, que ce que les apôtres ont prêché, elle trouve dans la tradition et dans les livres saints, les fondements de sa croyance et toutes les preuves de son autorité ; elle retranche de son tronc toutes les branches.

Mais quelle nouvelle preuve de l'assistance de Jésus-Christ, que cette grâce vivifiante et continue qui coule dans les cœurs des fidèles par mille différents canaux ; que cette quotidienne reproduction du corps de Jésus-Christ, qui, sans se diviser et sans cesser d'être le même, se multiplie en autant d'endroits qu'il y a de consécrateurs ; que cette multitude de saints qui, quoique inconnus, n'en sont pas moins des preuves convaincantes, et que l'Église est supérieure à tous les établissements par sa solidité, ce que je viens de démontrer, et qu'elle est au-dessus de toutes les sociétés par sa lumière, ce que je vais vous faire voir.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Il n'y a que la connaissance de nos devoirs à l'égard de Dieu et du prochain, qu'on puisse exactement appeler vérité, comme il n'y a que l'Église, disent tous les anciens Pères, où l'on puisse réellement la trouver. En vain les différentes sectes philosophiques se vantèrent d'avoir découvert ce qui devait faire la matière de nos recherches et l'objet de notre félicité. Il n'appartient qu'à l'Épouse de Jésus-Christ, d'instruire l'homme sur ses obligations et sur sa destinée ; inspirée par l'Esprit-Saint, éclairée d'une lumière toute céleste, embrasée d'un amour tout divin, elle est le centre de toute vérité, et par rapport à la doctrine qu'elle enseigne et par rapport aux docteurs qu'elle produit.

Personne n'ignore que la science dont l'Église fait profession, ayant son principe en

Dieu même, ne soit au-dessus de tous les objets qui excitent notre curiosité, qui nourrissent notre esprit, qui flattent notre orgueil. Il n'est plus nécessaire d'interroger les philosophes et leurs systèmes, pour apprendre quel est le Dieu que nous adorons et comment nous devons l'adorer.

L'Eglise, écho de Jésus-Christ, son oracle et son chef, nous enseigne le mystère de la sainte Trinité, et par cet admirable enseignement nous savons que la Divinité existe en trois personnes, aussi anciennes, aussi puissantes l'une que l'autre; que le Père a créé le monde, que le Fils l'a renouvelé, que le Saint-Esprit l'a sanctifié. L'Eglise nous enseigne que le péché d'Adam, passant de race en race, nous rend tous prévaricateurs, et que le mal introduit dans l'univers n'est que la suite de ce malheureux péché. L'Eglise nous enseigne le mystère ineffable de la Rédemption, et par ce merveilleux enseignement nous savons que nous avons été rachetés du sang d'un Homme-Dieu, que nous sommes ses membres, que nous participons à ses mérites, que nous vivons de sa grâce et que notre âme immortelle jouira du bonheur de le posséder pendant toute une éternité.

L'Eglise nous enseigne qu'elle est elle-même la source des dons célestes, quelles sont ses prérogatives et quels sont ses titres; et par cet enseignement nous connaissons le nombre et l'efficacité des sacrements, la nécessité d'un baptême, la communion des saints, la résurrection des morts, la vie du siècle à venir.

L'Eglise nous enseigne comment nous devons prier, ce que nous devons pratiquer; et par cet enseignement nous savons que nos prières ne peuvent avoir de mérites que par Jésus-Christ; que nous ne pouvons rien sans sa grâce; qu'étant obligés d'écouter les apôtres et leurs successeurs comme Dieu lui-même, nous sommes astreints à accomplir des œuvres de pénitence; que c'est le plus grand des malheurs de commettre un péché mortel; mais qu'on peut s'en relever par le moyen de la confession, si l'on est sincèrement repentant; que nous avons dans les saints des intercesseurs puissants auprès de Dieu; qu'il est louable et utile de les invoquer.

L'Eglise nous enseigne quelle sera notre destinée; que la mort est le principe de notre vie; qu'il vaudrait mieux perdre l'univers entier que de perdre notre âme; qu'un feu éternel brûlera éternellement ceux qui seront morts dans leur péché; qu'enfin le ciel sera le partage des élus.

Est ce là, mes frères, une doctrine semblable à celle des Athéniens, qui érigeaient des autels au dieu inconnu; à celle des Egyptiens, qui adoraient autant de dieux qu'il y avait de plantes et d'animaux; à celle des Epicuriens, qui faisaient consister la félicité dans les plaisirs du corps; à celle des Spinosistes, qui prétendaient que la matière était Dieu; à celle des impies, qui confondent l'homme avec la bête, et qui ne reconnaissent ni précepte, ni loi.

Ah! sans les lumières de l'Eglise, mes frères, nous adopterions ces fables, nous croirions ces superstitions; notre culte ne serait qu'un amas de superstitions, notre science qu'un assemblage de mensonges et d'erreurs; et l'on verrait encore parmi nous le bronze, le marbre et le bois révéérés comme les maîtres du monde et comme ses protecteurs: on verrait des tyrans déifiés, des passions divinisées.

L'Eglise a purgé l'univers de ces abominables pratiques, de ces systèmes impies, qui formaient presque autant de sectes que de personnes. On a vu disparaître et cet Averno, et ces champs Elysées qui remplissaient l'esprit des poètes, et nourrissaient la crédulité des peuples; et cette même Eglise nous a tous réunis dans la profession d'un même baptême et d'une même foi: *Una fides, unum baptismum*; profession qui, jointe à la pratique, forme des saints, et les incorpore avec Jésus-Christ même; profession qui s'étend depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et qui nous vient directement des Apôtres, parce que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique, ainsi que nous le confessons tous les jours dans le symbole: *Et unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam*.

Quel admirable spectacle que cette sainte harmonie qui réunit l'Arabe et le Juif, l'Européen et l'Américain, qui refond, pour ainsi dire, les hommes et les lois, et qui en fait des créatures toutes nouvelles, dont les pensées, les désirs, les actions n'ont que le ciel pour objet, et dont la doctrine est toute céleste!

Mais, pour bien connaître cette doctrine, il faut parcourir les conciles, ces vénérables assemblées, où les successeurs des Apôtres, réunis au nom de Jésus-Christ, et sous les ailes de l'Esprit-Saint, prononcent sans subtiliser, parce que la religion est faite pour tous; sans hésiter, parce qu'ils sont inspirés, sans équivoquer, parce que la doctrine évangélique n'est point ambiguë; prononcent, dis-je, les oracles les plus clairs et les plus précis.

Ah! que ne puis-je ici, mes frères, vous rappeler toutes les décisions qui, depuis le concile de Jérusalem, jusqu'à celui de Trente, foudroyèrent les hérétiques et les hérésies; que ne puis-je ici reproduire à vos yeux cette multitude innombrable d'évêques qui vinrent des quatre coins de la terre assister à ces assemblées! Vous verriez des hommes dont le monde n'était pas digne, des hommes éminents en lumière et en sainteté; et, à l'exemple du grand Constantin, vous iriez baiser ces fronts vénérables où brillèrent la candeur et l'austérité, ces yeux qui, par leur vigilance, furent les lampes du sanctuaire, ces mains précieuses qui souscrivirent des actes qu'on peut appeler le recueil des plus sublimes et des plus saintes vérités. Ces mémorables pasteurs ne sont plus; mais d'autres leur ont succédé et leur succéderont jusqu'à la consommation des siècles; mais leurs personnes et leurs noms vivent devant l'Eternel, dont ils plaidèrent si dignement la

cause, et dont ils défendirent si généreusement les droits.

Que ne dirions-nous point ici des saints canons, ces lois ecclésiastiques qui ont maintenu la discipline au milieu des siècles les plus relâchés, et qui nous ont appris que l'esprit de l'Église ne changeait jamais, et qu'elle n'avait en vue que la sanctification de ses ministres et de ses enfants?

Opposera-t-on à nos conciles ces écoles autrefois connues sous le nom d'académies; à l'Église cet aréopage, qui fut le gymnase des philosophes et des orateurs grecs? Grand Dieu! quel parallèle, ou plutôt quel contraste! Les écoles des païens ne formèrent que des orgueilleux, n'apprirent qu'à douter, n'enseignèrent qu'une morale décharnée, moins propre à déraciner les passions qu'à les déguiser, ne produisirent que des systèmes où la raison s'égarait, et où le peuple ne comprend rien.

L'Église, au contraire, rassemble dans un seul point de vue toutes les vérités nécessaires pour ce monde et pour l'autre; elle en fait un corps lumineux qui, toujours visible, toujours le même, nous sert de flambeau au milieu des ombres et des préjugés. C'est à l'aide de cette divine clarté que nous voyons décroître ces colosses de grandeur que la fortune engendre, et que notre imagination grossit; que nous apercevons tous les siècles comme une simple minute, toutes les richesses comme un grain de sable, tous les honneurs comme un phosphore, le monde entier comme un atome; que nous découvrons Dieu agissant en tout et partout, et Jésus-Christ, son Verbe, devenu semblable à nous pour nous instruire, pour nous vivifier, pour nous sauver; qu'enfin, nous nous considérons nous-mêmes comme des êtres destinés à ne faire qu'un avec celui qui nous a créés, comme des créatures dont les âmes doivent toujours vivre, dont les corps doivent ressusciter.

Que de vérités renfermées dans ces paroles! vérités qui éclairent l'esprit, qui élèvent l'âme, qui remplissent le cœur; vérités qui nous apprennent à renoncer à nous-mêmes pour n'exister qu'en Dieu; à pardonner à nos ennemis pour que le souverain Juge nous pardonne; à oublier nos bonnes œuvres pour que l'Éternel s'en souvienne; à faire tout en esprit de charité, pour que Jésus-Christ, qui est la charité même, nous approuve et nous récompense; à nous humilier, pour que le Très-Haut nous élève; enfin, à nous exiler de la société des pécheurs, pour que le Saint des saints nous associe aux bienheureux; vérités qui nous consolent dans les disgrâces, qui nous sanctifient dans les prospérités, qui nous font envisager la mort comme un gain; vérités propres à tous les lieux, à toutes les conditions, à tous les temps; dont les monarques tirent leur instruction ainsi que leurs sujets; vérités qui nous condamnent vous et moi, mes frères, si elles ne passent pas de notre esprit dans notre cœur, pour y germer, pour y fleurir, pour y fructifier.

L'Église est donc cette chaire où l'on en-

seigne toute vérité. En effet, s'agit-il du culte? elle nous fait connaître son origine, son essence, son objet: s'agit-il de la vie future? elle nous dévoile trois endroits désignés par le paradis, le purgatoire et l'enfer: s'agit-il de nous-mêmes? elle nous éclaire sur la nature de nos esprits, sur leurs qualités, sur leurs destinées.

C'est dans son sein que le ciel s'ouvre à toute heure, que les grâces et les bénédictions coulent avec abondance, qu'on raconte les justices de l'Éternel, qu'on célèbre ses louanges, qu'on anathématise les vices, qu'on canonise les vertus, qu'il part des éclairs pour illuminer les incrédules, des tonnerres pour réveiller les pécheurs. Les prières de l'Église, ses prédications, ses fêtes, ses cérémonies, autant de lumières qui nous font connaître la vérité. Elle envoie des missionnaires jusqu'aux extrémités du monde, et l'Évangile est annoncé de toutes parts; elle nous revendique, sitôt que nous naissons, comme son héritage et comme sa conquête, et par la vertu de ses exorcismes et de son onction l'esprit de mensonge disparaît, et nous devenons les temples de l'Esprit-Saint; elle s'élève avec un courage apostolique contre ces productions impies et ténébreuses, où l'on ose disputer à Jésus-Christ même sa qualité de Sauveur et de Dieu, et l'idole de Dagon tombe et se réduit en poudre; elle communique avec l'Église souffrante et triomphante, et ce saint concert, qui unit la terre au ciel, les morts avec les vivants, est un hommage continué rendu au Dieu de toute vérité.

Ouvrons les temples, ouvrons les tabernacles, que de miracles sous des apparences toutes terrestres! que de mystères renfermés sous des dehors matériels! Ici le vin se change dans le sang même de Jésus-Christ, là l'huile acquiert une vertu propre à consacrer les prêtres et les rois, et l'eau celle de chasser les démons.

Parlerai-je ici de ces livres édifiants que l'Église met entre les mains des fidèles et qui répandent les lumières les plus vives et les plus pures; de ces livres qui sont en quelque sorte des prédicateurs domestiques, et qui vous instruisent dans le sein de vos maisons de ce que vous devez croire et pratiquer? Il n'y a que la véritable Église qui puisse se vanter d'avoir des ouvrages en aussi grand nombre, et aussi instructifs, et aussi exacts, fruit du travail de ces Pères et de ces Docteurs que nous révérerons: ils nous éclairent et ils nous édifient.

N'est-il pas étonnant, mes frères, que le monde, au milieu de tant de lumières, persévère encore dans sa corruption, que les hérétiques persistent dans leurs erreurs, que les incrédules ne se rendent pas à l'évidence, et que nous-mêmes, nous ne soyons pas plus touchés, ni plus pénétrés? Hélas! la vérité luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent point. On préfère la lecture des romans à celle des livres saints, on admet des systèmes qui ne sont que des écarts d'imagination, et l'on rejette les dogmes les plus

certains et les plus sacrés, on regarde comme des chimères et des fables des vérités qui firent trembler nos pères et qui peuplèrent les déserts.

Mais quelle plus grande certitude voudriez-vous, pour suivre la voix de l'Eglise, et pour pratiquer ce qu'elle vous dit? Attendez-vous que des prophètes parlent? Les Daniel, les Isaïe, les Ezéchiël, les David, n'ont-ils pas prophétisé de la manière la plus admirable et la plus claire? Attendez-vous que les anges descendent du ciel? mais les Raphael, les Gabriel n'ont-ils pas paru parmi les hommes, et ne sont-ils pas venus les instruire des plus grands mystères? Attendez-vous que le ciel s'explique? mais le ciel par ses éclairs, ses tonnerres, ses éclipses, n'a-t-il pas rendu témoignage à Moïse, à Josué, à Jésus-Christ? Attendez-vous que Dieu vienne lui-même vous instruire et vous apprendre la loi? n'est-il pas venu, et la terre n'est-elle pas remplie du bruit de ses merveilles et de la gloire de son nom? Attendez-vous enfin que les morts ressuscitent? Les Lazare n'étaient-ils pas enterrés, pourris, et ne sont-ils pas sortis de leurs tombeaux?

Il ne vous reste donc plus, mes frères, que l'instant de la mort pour vous décider; mais ce terrible moment n'est pas celui où l'on prend un parti, mais où l'on est jugé sur ce que l'on a pratiqué. Dieu ne vient point alors éclaircir des doutes, mais nous apprendre que nous ne devons pas douter, et que son Eglise est le centre de toute vérité, et par la doctrine qu'elle enseigne, et par les docteurs qu'elle produit.

L'Apôtre, en parlant autrefois de tous ceux qui avaient rendu témoignage à la religion, les appelle une nuée de témoins: *Tantum habentes impositam nubem testium* (Hebr., XII). Il est vrai que lorsqu'on en considère le nombre et le poids, on est saisi d'étonnement et d'admiration, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître l'Eglise de Jésus-Christ pour le trône de la justice et de la vérité.

Cette divine Eglise, en embrassant tous les lieux et tous les temps, et ayant eu le paradis terrestre pour berceau, les patriarches et les prophètes se joignent aux saints de la nouvelle loi, et forment cette multitude dont il est parlé dans l'Apocalypse: *Vidi turbam magnam quam nemo dinumerare poterat ex omni gente* (Apoc., VII).

Ainsi Adam lui-même, et tous les justes qui l'ont suivi jusqu'à la naissance du Messie, doivent être comptés parmi les lumières qui ont éclairé l'Eglise. Jésus-Christ est le soleil, et ils furent l'aurore qui l'annonça. Que j'aime à me représenter Abel, figurant par sa mort l'Eglise arrosée du sang du Sauveur et de celui des martyrs; Isaac exprimant par son sacrifice celui de nos autels; Job marquant par sa patience celle des chrétiens au milieu des persécutions; Joseph faisant voir dans sa personne l'Epouse de Jésus-Christ déchirée par de faux frères, et triomphante de leurs trahisons; Moïse traçant, par ses dangers au sein des eaux, la barque de saint Pierre toujours agitée. Ces

images sont si naturelles et si vives, qu'on les confondrait avec la réalité.

Nous en pouvons dire autant de ces prophètes vénérables qui paraissent tour à tour au milieu d'Israël, et qui semblent moins raconter que prédire, lorsqu'ils parlent de Jésus-Christ et de son Eglise. On dirait qu'Israël a vu naître et mourir le Messie, que David a été témoin de toutes les circonstances de son crucifiement. Avec quelle clarté ne s'exprime-t-il pas sur la société sainte que le Fils de Dieu doit élever, comme un rempart contre les vices et les erreurs, comme l'arche véritable hors laquelle il n'y a point de salut? Ses prières à ce sujet, ses ravissements, ses désirs, donnent la plus haute idée de cette Eglise que nous voyons.

Si nous considérons maintenant les vérités qu'ils enseignent, et la manière dont ils s'expriment, quelles lumières! quelles beautés! Moïse transporte l'âme lorsqu'il nous peint la création. Il semble qu'on assiste à ce magnifique spectacle, et qu'on voit ce merveilleux événement s'accomplir sous nos yeux: il n'est pas moins admirable, quand il s'écrie dans ce sublime cantique que tous nos poètes n'osent avec raison traduire, crainte d'en affaiblir les images et les idées: *Cieux, écoutez ce que je vais dire: Audite cali que loquor* (Deut., XXXII). Salomon humilie notre esprit par la force de son génie, par la richesse de ses expressions, quand il nous trace l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise, quand il nous donne des leçons pour vivre avec sagesse, qu'il nous la représente comme ayant exécuté les ordres de l'Eternel, comme ayant participé à l'accomplissement de ses œuvres: *Eram cum eo cuncta componens* (Prov., VIII). Le prophète roi cause les plus saints ravissements, toutes les fois que s'abandonnant à son enthousiasme divin, il chante les merveilles du Très-Haut, la magnificence de cet univers, les délices de la céleste Jérusalem dans des psaumes dont l'Eglise a composé ses offices, et qui sont le langage même de Dieu.

Si nous passons à la loi de grâce, des docteurs aussi multipliés que les étoiles rayonnent de toutes parts; Jean, figuré sous le symbole de l'aigle, s'élançait jusque dans le sein de Dieu, et puisait à la source des grandeurs et des mystères une théologie que tout l'esprit humain ne peut atteindre; Paul éclairé d'une manière toute céleste, Paul ravi jusqu'au troisième ciel, Paul l'apôtre des nations, le docteur des gentils, se dépouille de tout lui-même, pour n'être que l'écho de Jésus-Christ, et par ses paroles, ses actions, ses écrits, il enflamme la terre et la remplit d'adorateurs en esprit et en vérité.

Tertullien, par la véhémence de son style et la force de son raisonnement, brise, selon l'expression de l'Ecriture, les machoires des ennemis de Dieu et de son Christ, et fait triompher la religion des combats qu'on lui livre.

Cyprien tonne contre le relâchement de la morale et de la discipline, et ce tonnerre fait trembler les confesseurs faciles et les pécheurs impénitents.



Athanase, toujours en guerre et toujours en paix, Athanase, l'oracle de son siècle et de l'Église entière, poursuit l'arianisme jusque dans ses derniers retranchements, démasque ses sectaires, débrouille leurs sophismes tortueux, se rend anathème pour le salut de ses frères, et mérite la gloire d'être doublement enfant de Dieu, comme ayant défendu la divinité de son Fils.

Basile, après avoir édifié ses contemporains par un zèle qui enfante une multitude de moines et de monastères, se reproduit dans les ouvrages les plus solides et les plus lumineux.

Jérôme, plein d'un feu qui étincelle et qui dévore, consume les sophismes et les paradoxes de son temps. Chargé des dépouilles des Grecs et des Romains, dont il avait pris l'expression et le génie, il christianise l'éloquence profane, et s'en fait un rempart contre les vices et les erreurs.

Ambroise, dépositaire de toutes les vertus et de toutes les vérités, devient une source féconde où l'on vient puiser cette eau mystérieuse qui rejaillit pour la vie éternelle; du haut de sa chaire il interroge les rois, et ils se soumettent aux lois que son zèle leur prescrit.

Augustin, arraché au mensonge et à la corruption par la puissance de la grâce, en célèbre le triomphe dans des confessions que ses larmes arrosent et que l'amour divin lui dicte. Universel par sa science, unique par sa charité, rare par son zèle, il défait les pélagiens, il atterre les donatistes, il terrasse les manichéens, et sa plume victorieuse devient un bouclier que l'Église conserve avec respect, et qu'elle emploie toujours avec succès; il parle, et toutes les sectes rentrent dans la poudre; il écrit, et toutes les lumières des philosophes ne sont que des ombres en comparaison des clartés qu'il répand; il agit, et il devient le modèle des évêques et des ordres religieux.

Chrysostome, par la fluidité de la plus riche éloquence, arrache des pleurs et des applaudissements de tous ceux qui l'écoutent, et s'immortalise par des homélies que tous nos orateurs ne pourraient imiter, et que l'Église met au nombre de ses ornements et de ses trophées.

Léon marque sa route par des sillons de lumière qui brillent encore à nos yeux, et n'est le successeur de Pierre, que pour retracer son zèle et ses vertus.

Grégoire le Grand donne à l'univers des leçons de morale qui illuminent l'esprit, qui embrasent le cœur, et qu'on cite dans les fastes de la religion comme un monument digne de l'admiration de tous les âges.

Que ne dirais-je point ici des Cyrille, des Fulgence, des Prosper, et de tant d'autres dont les seuls noms formeraient des volumes, et dont les cendres vivent sur nos autels? Dieu, toujours attentif aux besoins de son Église, n'a jamais manqué de susciter des hommes lumineux et véhéments, lorsque les scandales, les hérésies, les schismes ont fait sentir leur maligne influence, et lorsque les

mœurs se sont dépravées. Les uns se sont servis du glaive de la parole avec le plus grand succès, et les autres ont employé leur plume à venger la cause de Dieu même.

Je laisse plusieurs siècles en arrière, pour arriver à celui de saint Bernard: cet homme si fort au-dessus de l'humanité, que ses vertus paraissent angéliques, ses lumières célestes, sa conversation divine; cet homme qui ne parla que pour édifier, qui n'écrivit que pour pénétrer les cœurs de cette onction miraculeuse dont il était rempli, que pour répandre cette éloquente suavité dont il laissa partout des traits; cet homme enfin qui ne vécut que pour mourir.

Pourrais-je passer sous silence Thomas d'Aquin, qui, s'élevant au-dessus de son siècle, au-dessus de lui-même, par le plus noble essor, semble déchirer le voile de la foi, observer sans nuage les mystères, lire en Dieu même tout ce que sa plume immortelle nous trace.

Omettrais-je Bonaventure, le fléau des Grecs schismatiques, qui mourut au concile de Lyon, après y avoir répandu tout l'éclat de son zèle et de ses lumières; Antoine de Padoue, que toute l'Espagne et toute l'Italie révèrent, comme cet ange dont il est parlé dans l'Apocalypse, et qui volait au milieu des airs tenant dans ses mains l'Évangile éternel; Vincent Ferrier, que la Bretagne honore comme un de ses apôtres, et qu'elle vit briller comme l'astre du matin; Charles Borromée, dont le zèle répondit au savoir, et qui, pour prouver la nécessité de la pénitence, mourut consumé d'austérités; François de Sales, qui fut un exemple de la plus ardente charité, dans un temps où elle était déjà si refroidie.

Ici, les merveilleux écrits de Thérèse se présentent à mon esprit, et m'obligent à comprendre cette sainte, qu'on croirait inspirée, dans la classe des docteurs que je viens de parcourir; là, les œuvres de Thomas à Kempis viennent se placer d'elles-mêmes à la suite des ouvrages dont les Pères nous ont enrichis, et je vois l'imitation de Jésus-Christ comme un des plus précieux monuments de la doctrine évangélique.

Ajouterai-je à ces traits les fondateurs d'ordres, les Benoît, les Bruno, les Dominique, les François d'Assise, les François de Paule, qui, par des règles toutes saintes engendrèrent une multitude d'hommes puissants en œuvres et en paroles, et trouvèrent le moyen de répandre et de perpétuer la lumière jusqu'à nous.

Telle est l'Église, mes frères, telle est la milice qui la compose; mais après avoir vu combien elle est inébranlable dans ses fondements, sublime dans sa doctrine, lumineuse dans ses docteurs, serez-vous aussi insensibles qu'anparavant sur des objets si dignes de notre amour et de notre admiration? Continueriez-vous à vivre dans le sein de cette même Église, comme des étrangers qui ne prennent part, ni à ses victoires, ni à ses combats; et pendant que David en a fait le sujet de ses Psaumes, Salomon celui de ses

rantiques, Paul celui de ses Epîtres, Jean celui de son Apocalypse, affecterez-vous de la méconnaître ?

Grand Dieu ! quelles actions de grâces ne devons-nous pas vous rendre, pour nous avoir fait naître au milieu de cette Eglise qui conserve votre esprit et vos lois ? Nous sommes sûrs de marcher sans écueils à la lueur de son flambeau, tandis que les sociétés qui ne reçoivent point sa lumière, n'ont en partage que l'ombre de la mort.

Faites, ô mon Dieu ! qu'après avoir milité ici-bas avec cette même Eglise, qui travaille, qui souffre, et qui combat, nous nous unissions à celle qui triomphe dans les cieux, et qui doit durer autant que l'éternité. Ainsi soit-il.

### SERMON V.

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

#### Sur le luxe.

Homo quidam erat dives qui induebatur purpura, et bysso, et epulabatur quotidie splendide.

Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se nourrissait splendidement (Matth., ch. XVI).

Qu'il est triste, mes frères, de trouver dans la plupart des chrétiens de nos jours ce faste et cette sensualité qui furent cause de la réprobation du riche de notre Evangile. Nous renonçâmes dès notre baptême aux pompes du monde et à ses maximes, nous professons une religion qui condamne la mollesse et le luxe, nous nous déclarons les disciples d'un Dieu crucifié, et il n'y en a pas un d'entre nous, excepté les pauvres qui semblent le rebut de la nature et de l'univers, dont on ne puisse dire : Il était vêtu de pourpre et de lin, et il se nourrissait splendidement : *Induebatur purpura, et bysso, et epulabatur quotidie splendide* (Matth., XVI).

Saintes rigueurs de la pénitence, qui fîtes les délices des premiers chrétiens, qui décolorâtes leurs visages, qui macérâtes leur chair, qui les rendîtes plutôt des squelettes que des hommes vivants, qui changeâtes leurs habits en cilices, leurs mets en cendres, leurs maisons en déserts, n'êtes-vous donc plus le partage des fidèles, et les jours de votre règne sont-ils donc passés pour ne jamais revenir ?

A Dieu ne plaise ! mes frères : toujours il y aura des enfants de la croix, et toujours la croix fera la gloire du christianisme ; toujours des larmes salutaires couleront en abondance pour purifier les pécheurs, et pour sanctifier les élus ; mais, hélas ! ce n'est plus qu'un petit nombre de personnes choisies qui châtent leur corps et qui le réduisent en servitude, tandis que le monde, figuré par Babylone, s'enivre de crimes et de plaisirs. Ce ne sont de toutes parts que des jeux, des festins, des spectacles ; et si la pénitence subsiste au fond des cloîtres, ce n'est que pour servir de dérision à ces hommes de chair et de sang, dont nos villes sont malheureusement peuplées, et

qui, comme le mauvais riche, ne pensent qu'à s'habiller et se nourrir splendidement : *Induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide.*

Il n'est pas difficile de remonter à la source de ces maux, mais il est presque impossible d'en arrêter le malheureux cours. Un luxe immodéré a introduit parmi nous une licence qui aurait fait rougir les païens ; et, sous prétexte de vivre plus à l'aise, on vit comme s'il n'y avait point d'avenir. Funeste luxe ! il détruit la religion, il dégrade l'humanité. Etendons ces deux vérités, et saluons la Reine des Vierges avec un cœur contrit et humilié : *Ave, Moria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Il semble, dit saint Augustin, que le monde ait pris plaisir à contredire la loi de Dieu dans tout ce qu'elle nous enseigne. En effet, le monde nous invite à nous réjouir, l'Evangile nous ordonne de pleurer : *Beati qui lugent* (Matth., V). Le monde canonise ceux qui sont rassasiés de richesses et d'honneurs, l'Evangile proscribit quiconque met sa confiance dans les biens de la terre : *Vae divitibus*. Le monde exalte les personnes qui peuvent se vêtir et se nourrir magnifiquement, l'Evangile condamne le mauvais riche pour avoir vécu dans le faste et dans l'opulence : *Epulabatur quotidie splendide*. Le monde regarde les pauvres avec horreur, l'Evangile les déclare les amis de Dieu, les habitants du ciel. Le monde redoute les disgrâces, les calomnies comme le comble des malheurs, l'Evangile, au contraire, veut que nous nous réjouissons lorsqu'on nous déchire et lorsqu'on nous persécute : *Gaudete et exultate* (Matth., V).

C'est par cette raison que Jésus-Christ n'a cessé de tonner contre le monde, et que dans sa prière qui précède l'instant de sa passion, il déclare à son Père qu'il ne prie point pour le monde : *Non rogo pro mundo* (Joan., XVII). C'est par cette raison qu'on ne peut entrer dans le sein de l'Eglise sans dire anathème au monde, et sans renoncer solennellement à ses maximes : que nos chaires retentissent à tout moment de saintes imprécations contre le monde, appelé par saint Jean la concupiscence de la chair et des yeux, l'orgueil de la vie ; qu'enfin une multitude de solitaires de tout âge et de toute condition, moins effrayés de la férocité des animaux que des passions des humains, s'exilent de la société et s'ensevelissent dans des cavernes.

Le luxe est l'apanage du monde, et il n'y a rien de plus opposé à l'Evangile que ce malheureux luxe ; premièrement, parce qu'il corrompt les mœurs, secondement, parce qu'il éteint la foi : deux propositions que je tâcherai de développer avec la précision qu'elles exigent.

Qui est-ce qui peut ignorer que notre amour désordonné pour le faste et pour la parure ne soit la source empoisonnée des vices qui nous souillent et qui nous déshonorent ? Nos sens, qui, comme autant de portes ouvertes, reçoivent la maligne influence du

péché, servent d'introduction à la mollesse et à la volupté. Notre esprit s'offusque, notre cœur se corrompt, notre âme s'engourdit, tout notre être devient l'esclave des modes, des plaisirs, des frivolités. On savoure le vice en savourant des vins exquis, on respire le crime en respirant des odeurs recherchées, et l'on est tout étonné de voir qu'un spectacle, par exemple, qui n'avait paru propre qu'à repaître simplement des oreilles et des yeux devient un germe de corruption qui croît, qui fructifie, et qu'on ne peut plus étouffer.

Ah! Jésus-Christ nous avait ordonné de faire un divorce éternel avec nos sens, s'ils venaient à nous scandaliser; il nous avait recommandé de prier sans cesse, de jeûner, de renoncer à nous-mêmes, de porter notre croix, de regarder l'univers entier comme une chimère en comparaison de notre âme; est-ce là, mes frères, le langage que le luxe nous tient? est-ce là ce qu'il nous persuade, lui qui, étalé sur nos murailles avec magnificence, sur nos tables avec profusion, sur nos habits avec vanité, est une voix continue qui nous persuade l'amour du monde, un enchantement perpétuel qui nous fait envisager cette terre comme notre ciel? Il nous incorpore avec lui-même, et nous devenons une complication de vices et de frivolités.

Quel est l'homme qui n'ait des passions, et quelles sont les passions qui ne trouvent leur aliment dans un luxe qui perce de toutes parts? Il n'y a ni fermeté, ni règles, ni devoirs chez toute nation que le faste éblouit. Jetons un regard sur nos villes, sur notre siècle, en un mot sur nous-mêmes; que d'images capables de nous étonner! que de peintures propres à nous alarmer! Ici des spectacles efféminés remplissent l'âme de mille objets impurs et l'assujettissent à l'empire des sens; là, des repas exquis et somptueux enivrent la raison et rapprochent l'homme des animaux les plus immondes; ici les vains agréments d'une folle parure font oublier les obligations les plus sacrées et prennent tout le temps qu'on doit à soi-même et à son Dieu; là les modes et les futilités engendrent l'indécence et ramènent le libertinage et la dissipation. Autant de traits qui firent tomber Rome d'une chute dont elle ne put jamais se relever, et qui seront toujours le prélude et le signal de la décadence des empires.

Oui, mes frères, Rome, la maîtresse du monde, Rome, la mère des sciences et des arts, Rome, la patrie des héros, introduisit le luxe dans ses murs, et bientôt les mœurs s'énervèrent, les cœurs s'amollirent, les âmes devinrent vulgaires et tout plia sous le règne du vice et de la corruption. La magnanimité ne fut plus qu'un vain orgueil, la gloire qu'un sordide intérêt, le courage qu'une aveugle fureur, le plaisir qu'une débauche effrénée. Mais où m'entraîne cette digression? Laissons l'empire du démon pour parler de celui de Jésus-Christ. C'est là, qu'à la honte des chrétiens, le faste et l'opulence ont pris la place de la pénitence

et de la simplicité. Hélas! nous voyons avec la plus profonde douleur, que des pays, autrefois arrosés des sueurs et du sang d'une multitude de saints, sont devenus le séjour de la mollesse et de la volupté. Qui est-ce qui ne connaît pas aujourd'hui le luxe et tous ses raffinements? Qui est-ce qui ne travaille pas à se procurer des maisons riantes, des appartements agréables, des meubles magnifiques? Il semble qu'on n'existe que pour jouir des délices de la terre, et qu'on n'en jouit que lorsqu'on enivre ses sens de tout ce qu'il y a de plus voluptueux et de plus délicat.

Ah! si je ne craignais de déshonorer la sainteté du lieu, j'entrerais dans des détails qui vous prouveraient que le luxe est maintenant l'idole du monde, que les filles savent à peine parler qu'elles connaissent la parure et qu'elles la recherchent avec avidité, que les pères mêmes l'inspirent à leurs enfants par la manière dont ils s'habillent, dont ils se parfument, et qu'il n'y a pas jusqu'aux états les plus abjects qui ne sortent de leur obscurité pour paraître et pour briller.

Les mers ne sont plus chargées que de vaisseaux qui nous apportent de toutes parts des marchandises propres à nourrir notre goût pour la frivolité. Les villes n'offrent aux yeux du voyageur que des théâtres consacrés à l'illusion et à la volupté, que des objets qui séduisent, qui enchantent et qui nous attachent presque nécessairement à la terre.

Ainsi le luxe, comme ces fleuves grossis par les orages, se fait jour par mille différentes issues, et malgré la décence, malgré la religion, il pénètre dans tous les endroits et il s'élève avec arrogance sur les débris de la pudeur et de la simplicité. Luxe dans les maisons, qui paraissent moins des logements que des Louvres; luxe dans les bibliothèques, où l'art s'épuise en ornements superflus; luxe dans les jardins, où les arbres mêmes sont obligés de s'assujettir au goût du siècle et à ses bizarreries; luxe dans les repas, où la dépense d'un seul mets suffirait pour nourrir plusieurs familles; luxe sur les habits, dont la richesse et la variété coûtent des sommes immenses; luxe dans les domestiques, qui par leur nombre formeraient des armées, et qui par leur élégance semblent bien moins des serviteurs que des maîtres; luxe, en un mot, jusque dans le sanctuaire; mais ici je m'arrête, parce que ce serait un scandale d'en parler.

Ah! si, comme le dit un ancien, les hommes sont tels que leurs habits et leurs discours, que penser de ces gens de fortune qui affichent de toutes parts l'amour de la parure et des modes? Ne craignons donc point de juger, d'après ce coup d'œil, que le luxe n'est que l'emblème de leurs vices, et que c'est à lui seul qu'on doit attribuer cette arrogance qui caractérise aujourd'hui la plupart des hommes, qui éloigne un enfant riche d'un père indigent, qui n'adjudge de mérite qu'à ceux qui brillent par leurs équipages et par leurs habits; cette mollesse efféminée

qui engourdit l'âme, qui suspend les réflexions et qui ne laisse de sentiments et d'idées que pour la volupté; cette ardeur impétueuse à ne rechercher que le plaisir et à s'en rassasier, à imaginer des modes et à s'en parer.

Quel contraste entre notre vie et celle de nos aïeux! que diraient-ils, s'ils revenaient maintenant au milieu de nous? Hélas! ils ne se reconnaîtraient ni dans le sein de nos villes, ni dans celui de leurs familles; ils verraient avec la plus profonde douleur que leur candeur sert de dérision à leurs descendants, que leur simplicité est taxée d'ignorance, leur foi de superstition, que leur goût pour la retraite et pour la pénitence est regardé comme une vraie folie, qu'un amour extravagant pour les modes et pour les plaisirs nous rend la nation la plus capricieuse et la plus légère, et que nous ne sommes pas même une ombre de ce qu'ils étaient.

Grand Dieu! étions-nous donc destinés à n'offrir aux yeux de l'univers que des ridicules et des vices? étions-nous donc destinés à succéder à ces chrétiens dont la vie fut une vie de mortification et de larmes? On craignait autrefois de passer pour débauché; mais le luxe, en introduisant la délicatesse, en raffinant les plaisirs, a, pour ainsi dire, décrassé les plus honteuses passions et donné aux crimes mêmes un coloris qui en cache la difformité. On étudiait maintenant la volupté comme on étudiait autrefois la philosophie, et l'homme, selon l'opinion commune, le plus merveilleux et le plus fortuné est celui qui sait le mieux jouir de tout ce que l'Évangile condamne et proscriit.

De là cette aveugle fureur pour des actrices qui font un commerce de prostitution; de là cette infâme coutume d'entretenir des malheureuses et de vivre avec elles comme avec des épouses légitimes; de là ces soupers scandaleux dont les équivoques, les chansons lascives font le funeste assaisonnement; de là cette abondance de différents vins, dont la quantité provoque à la luxure, ces jeux ruineux qui déshonorent les pères et qui réduisent les enfants à la mendicité, ce faste universel qui confond l'artisan avec le bourgeois, le roturier avec le noble, le gentilhomme avec le prince; de là ces dettes énormes qui écrasent les meilleures maisons, ces banqueroutes frauduleuses qui détruisent le commerce. Chacun veut sortir de sa sphère, et chacun n'ayant pas de quoi fournir à des dépenses folles obère les autres, dévore la substance de ses propres enfants et devient un être tout animal, abandonné aux sensations les plus charnelles et aux excès les plus pernicieux.

Ne nous étonnons plus si le luxe, après avoir ainsi corrompu les mœurs, éteint la foi; c'est une conséquence presque nécessaire.

En quoi consiste la foi, dit saint Ambroise, si ce n'est à s'occuper entièrement des choses invisibles au milieu des objets visibles, à envisager la présence et l'action de Dieu dans tout ce qui affecte nos sens? Or, je vous le

demande, mes frères, croyez-vous qu'un homme enivré des voluptés de ce bas monde, qu'un homme offusqué de l'éclat des richesses, qu'un homme livré à toute l'illusion des théâtres, à tout l'éblouissement du siècle, soit bien propre à s'élever au-dessus des créatures périssables et à contempler le Créateur? Mais si l'on ne peut servir deux maîtres, si l'on ne doit point s'attacher à la figure de ce monde qui passe, si l'on doit user des biens de cette vie comme n'en usant pas, si l'on doit préférer son âme à toute la gloire, sa conscience à tous les trésors, quelle sera la religion de celui qui ne cherche qu'à satisfaire ses sens, et qui passe ses jours dans le sein de la mollesse et du luxe?

Ouvrons l'Évangile, et chaque page nous apprendra qu'on n'est chrétien qu'autant qu'on se mortifie, heureux qu'autant qu'on pleure, qu'on ne croit réellement en Dieu qu'autant qu'on pratique sa loi; et chaque page nous apprendra qu'il faut porter sa croix, si l'on veut être disciple du Christ, renoncer à soi-même, si l'on veut trouver le Seigneur, mépriser la terre, si l'on désire arriver au ciel; et chaque page nous apprendra que Jésus-Christ, notre législateur et notre maître, naquit dans une étable, vécut pauvre, et mourut abreuvé de fiel et de vinaigre, totalement abandonné des siens et livré à toute la rage des Juifs.

Opposons maintenant ce livre tout divin aux maximes de ces hommes qui ne connaissent d'existence que celle de nager dans le sein des richesses et des plaisirs, et nous serons tellement frappés de cette opposition, que nous jugerons la foi vraiment incompatible avec une vie si profane et si criminelle. En effet, la foi est un don de Dieu, et l'amour du luxe est l'œuvre du démon; la foi nous détache de tous les biens créés, et l'amour du luxe nous le fait envisager comme notre félicité; la foi nous rend la pénitence aimable, le joug de la religion doux et léger, l'amour du luxe nous en fait un portrait hideux; la foi dissipe les ténèbres de notre âme, l'amour du luxe les augmente; la foi nous engage à mépriser notre corps, l'amour du luxe en fait son idole et son Dieu.

L'Évangile ne tonne contre la mollesse et l'orgueil, que parce que ces deux vices, qui naissent ordinairement du luxe, nous entraînent dans l'oubli de nos devoirs. Le cœur, au milieu des délices d'un monde séducteur, commence par se corrompre, et du fond de cette corruption il s'exhale un tourbillon de vapeurs qui offusquent l'âme et qui aveuglent l'esprit.

Demandez à tous ces hommes qui prêchent le matérialisme à pleine voix, comment ils en vinrent jusqu'au point de s'identifier avec les animaux, et de croire que tout finit avec nous, et s'ils sont sincères, ils vous diront qu'à force de ne savourer que des mets délicieux, de ne respirer que des parfums, de ne voir que de l'or et des pierreries, de n'entendre que des concerts efféminés, on se persuade qu'il n'y a d'êtres réels que ceux qui tombent sous les sens, et qu'on s'attache

enfin à ce monde comme au souverain bonheur.

Il est certain que tous ces hommes, qu'on appelle les heureux du siècle, s'incorporent avec leurs richesses et leurs honneurs, de sorte qu'ils n'agissent plus, ils ne pensent plus que par leur moyen. L'or devient la règle de tous les jugements, le plaisir le mobile de toutes les actions, la vanité le principe de toutes les démarches, l'ambition l'objet de tous les désirs. Aussi Jésus-Christ prononce-t-il les plus grands anathèmes contre les riches, aussi déclare-t-il qu'il leur est presque impossible de se sauver.

Mais pour nous en convaincre, pénétrons dans un de ces palais où la magnificence éblouit les yeux. Qu'est-ce qui s'offre à notre vue ? L'ordre des temps renversé, les passions érigées en divinités, le vrai Dieu oublié et peut-être outragé, la fortune encensée, les plaisirs adorés, le crime affiché, les bons livres proscrits, les romans préconisés, la piété méprisée, l'irréligion honorée ; tout n'y respire que la mollesse, le faste et l'orgueil ; tout n'y annonce que le désordre et la confusion ; désordre parmi les maîtres qui ne vivent que pour avaler l'iniquité comme l'eau ; désordre parmi les enfants qui ne cherchent qu'à suivre les mauvais exemples de leurs pères ; désordre parmi les domestiques dont le libertinage et l'insolence sont portés aux derniers excès.

Dieu, pour punir les riches, n'en doutons pas, les livre à tous les mauvais désirs de leur cœur : et qu'arrive-t-il ? engraisés des biens de cette terre qui, selon l'expression de l'Apôtre, ne sont qu'un misérable fumier, ils oublient la Jérusalem céleste, et n'ont plus de désirs et de goût que pour les œuvres charnelles, que pour ce monde qui les trompe et qui les joue. Un diamant leur paraît préférable à toutes les vertus, le corps à l'âme, le jour qui coule à l'éternité, le palais qu'ils habitent à l'immensité de Dieu : *Qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora* (Thren., IV).

S'il est vrai, comme le dit le prophète, qu'un abîme entraîne un autre abîme, dans quels précipices le luxe ne doit-il pas nous entraîner ! Il est un étendard de révolte contre l'Évangile même, qui ne prêche que la mortification et l'humilité, il est l'autel de Bélial élevé contre celui de Jésus-Christ, l'idole de Dagon qui insulte à l'arche sainte. Je sais, mes frères, et vous le savez avec moi, qu'il y a des distinctions qui autorisent la parure et la magnificence. Salomon n'a point été repris pour avoir eu des meubles et des palais somptueux, et nous lisons que l'Esprit-Saint n'a point dédaigné d'approuver les ajustements de Judith et d'Esther ; mais cela n'empêche pas que le luxe en général ne soit la destruction des mœurs et de la foi. D'abord il ne s'annonce que comme une bienséance qu'on se doit à soi-même et à son siècle, que comme un air de propreté que le monde a droit d'exiger, que comme un usage auquel il faut se conformer ; mais bientôt il fait des besoins de nos superfluités, bientôt il rend

insupportable à nos yeux tout ce qui paraît simple et sans éclat, bientôt il enfle notre cœur, et nous ne voyons plus que des personnalités lugubres dans ces vénérables chrétiens qui méprisent le faste et les ornements, et nous regardons comme malheureux ceux qui vivent dans la retraite et dans l'obscurité.

Combien d'hommes qui n'ont commencé que par se procurer des meubles et des habits précieux, et qui en sont venus par gradation jusqu'à ne pouvoir plus souffrir tout ce qui n'a pas les grâces et l'élégance de la nouveauté, tout ce qui n'enchant pas les sens, tout ce qui n'inspire pas le goût des plaisirs les plus efféminés. Alors les sensations prennent la place des idées, les plaisirs celle des vertus, l'âme ne paraît plus qu'une chimère, et la religion devient l'objet de la raillerie et du mépris.

On aime bien mieux dire qu'il n'y a ni ciel ni enfer, que de renoncer à des dignités qui éblouissent, à des voluptés qui flattent, à une magnificence qui séduit. On aime bien mieux dire que tout meurt avec nous, que de mourir soi-même à des objets qu'on idolâtre. Les charmes du monde, ses plaisirs, ses beautés, sont des choses purement sensibles, et le bonheur que Dieu nous promet est tout-à-fait invisible, tout-à-fait spirituel. De là ces doutes si généralement répandus sur la certitude d'une autre vie ; de là cette impiété qui sape la religion et ses autels, et qui publie de toutes parts que le culte qu'on rend à Dieu n'est qu'une affaire de pure politique ; de là cette pépinière de vices et d'erreurs qui prennent racine dans le champ même de l'Église, qui y croissent et qui souvent étouffent le bon grain.

Donnez-moi un chrétien sobre, chaste et tempérant qui nie sa religion, dit saint Chrysostome, et vous me ferez voir le plus singulier de tous les phénomènes ; d'où vous devez conclure que le luxe qui est ordinairement l'écueil de la chasteté, de la sobriété, doit nécessairement conduire à l'incrédulité. Eh ! qu'en coûte-t-il, s'écrie saint Bernard, de pratiquer l'Évangile, lorsqu'on est dans l'indigence et dans l'humiliation, c'est-à-dire lorsqu'on se trouve dans cette situation où tout chrétien doit toujours être, au moins de cœur et d'esprit ? Mais au contraire quels sacrifices à faire de la part de celui qui vit dans le sein des richesses et qui veut se sauver ! Hélas ! il faut qu'il ait des yeux et qu'il ne voie point, des oreilles et qu'il n'entende pas, un cœur et qu'il n'aime pas, selon ces paroles de l'apôtre : Usez des biens de ce monde, comme n'en usant pas.

Il n'y a rien de plus éloigné de la foi, que tout ce qui est corruptible et terrestre, et il n'y a rien qui nous attache plus à la terre que ce misérable luxe dont nous sommes continuellement éblouis : en effet, qu'offre-t-il à nos yeux, si ce n'est des pierreries que la terre engendre, des marbres qu'elle renferme dans son sein, des métaux qu'elle fait végéter ? Autant de décorations qui nous font oublier les beautés du ciel, et qui ne sont que

des particules de terre différemment configurées.

Si le Sage nous déclare que tout ce qui existe sous le soleil n'est que mensonge et vanité, si là où se trouve notre trésor, se trouve aussi notre cœur, que penser d'une âme qui s'attache aux objets créés ? Elle devient terrestre, n'en doutons pas, comme la terre même qu'elle idolâtre, et sa religion n'est plus qu'une routine ou qu'un fantôme qui ne conserve d'apparence que pour en imposer. Mais après avoir vu combien le luxe est dangereux pour les mœurs et pour la foi, voyons maintenant combien il dégrade l'humanité.

#### SECONDE PARTIE.

Le plus beau titre de l'homme est celui d'être homme, et toutes les distinctions et tous les rangs ne peuvent rien ajouter à la grandeur de notre âme et à son immortalité. Rassemblez toutes les dignités, vous n'en trouverez aucune qui puisse égaler l'excellence d'un être émané de Dieu, vivant en Dieu, retournant à Dieu. C'est là le chef-d'œuvre des merveilles du Tout-Puissant, un spectacle infiniment supérieur à celui du ciel et des mers.

Si sur ce fond de richesses et de beautés, vous placez le christianisme, alors l'ouvrage est parfait, et l'homme paraît en quelque sorte plus relevé que l'ange même, qui n'a point eu le bonheur de voir sa nature unie à celle d'un Dieu. Aussi Tertullien dit-il, en parlant aux fidèles : O chrétien ! reconnais ta dignité : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.*

Partons de là, mes frères, c'est-à-dire de ce prodigieux assemblage de merveilles et de vertus qui constituent l'homme et le chrétien, pour sentir quelle doit être notre humiliation, lorsque nous nous glorifions de toutes ces prétendues beautés que le luxe étale chaque jour à nos yeux ; mais afin de rendre la chose plus intéressante et plus sensible, je vais m'attacher à vous prouver que le luxe dégrade réellement l'humanité, et parce qu'il nous avilit nous-mêmes, et parce qu'il nous porte à avilir les autres : deux réflexions que je vous prie de saisir avec toute l'attention.

Ce n'est ni dans nos oreilles ni dans nos yeux que consiste notre grandeur. Quelque admirable que soit la texture et la forme de notre corps, chair comme celle des bêtes, poussière comme la terre qu'on foule aux pieds, il dépérit par la maladie, il s'altère par la vieillesse, il se corrompt par la mort, et il ne reste de toute cette masse d'ossements, de muscles et de nerfs, dont nous faisons l'objet de nos soins et de notre amour, que de la pourriture et des vers : *Putredini dixi : mater mea es, et soror mea vermicibus (Job, XVII).*

Il n'y a que notre âme qui, comme l'image et le sceau de la Divinité même, puisse nous distinguer du reste des créatures éparses dans cet univers, et nous élever au-dessus de tout ce qui ne fait que végéter ou respirer ; de sorte que nous devons dire avec le prophète, que toute la gloire de l'homme est

une gloire toute intérieure et toute spirituelle : *Omnis gloria ejus ab intus (Ps. XLIV).*

Que fait le luxe ? il renverse toutes ces idées, et il nous applique tellement à flatter notre corps et nos sens, qu'oubliant insensiblement notre âme, son origine et sa destinée, nous ne connaissons plus de grandeur, que celle que nous empruntons d'un objet aussi méprisable qu'un habit. Nous croyons qu'à l'aide de quelques couleurs, qui sont même inférieures à l'éclat du plus vil insecte et de la moindre fleur, que par le moyen de quelques étoffes qui ne sont que l'ouvrage des vers, nous sommes plus excellents que lorsque ces dehors nous manquaient, et qu'il n'y a rien de comparable à la gloire d'avoir un brillant équipage et un magnifique palais.

Si nous pouvions sonder les cœurs et les reins de tous ces hommes de fortune, que le monde encense comme son idole, que le siècle cite comme ses héros, nous verrions, n'en doutez pas, qu'ils estiment infiniment moins leur âme que leurs jardins, que leurs palais, que leurs bijoux ; que l'or et l'argent tiennent la première place dans leur cœur, qu'ils consentiraient à perdre la faculté même de raisonner, pourvu qu'ils conservassent celle de voir et de sentir, à ne jamais aller au ciel, pourvu qu'on leur promît toute la graisse de la terre et toute sa rosée.

J'ai examiné les hommes charnels, disait autrefois saint Bernard, ces hommes qui n'aiment que la bonne chère et la parure, et j'ai reconnu qu'ils sacrifiaient une éternité de bonheur au plaisir d'un instant ; qu'ils échangeaient toutes les richesses du ciel, pour les plus infâmes voluptés, et que la vue d'un ameublement qui les flattait, que le goût d'un mets qui leur plaisait, leur paraissaient plus chers et plus précieux que le bienfait inestimable de leur rédemption.

L'homme amateur du luxe met sa gloire dans son ignominie. Il s'imagine que plus il a de serviteurs et plus il est grand, et ce cortège de domestiques ne sert qu'à faire voir sa dépendance et sa faiblesse : il s'imagine que son être s'agrandit, à mesure qu'il augmente son faste et sa magnificence, et tout cet étalage ne prouve qu'une malheureuse vanité ; il s'imagine que de vastes palais élargissent son individu, et tout cela ne sert qu'à le faire paraître plus petit et plus limité ; il s'imagine enfin que ses dépenses le rendent supérieur au reste des hommes, et elles n'annoncent qu'un infortuné plein de besoins, qu'un esclave assujéti à tous les caprices du monde et à tous ses préjugés.

Hélas ! ne savons-nous pas que nos vêtements sont la marque du péché, qu'ils furent substitués à ces feuilles de figuier qui cachèrent la honte et la nudité de notre premier père, que nos repas sont des remèdes contre la mort, et nos lits la représentation de notre cercueil ? Quand je demande un homme, dit saint Grégoire de Nazianze, je demande un homme en entier, un homme qui ne dépende ni des temps, ni des événements, ni des richesses, ni de la pauvreté.

Mais pour mieux connaître combien nous nous dégradons, lorsque nous nous livrons à toutes les bizarreries du siècle, et lorsque l'amour du luxe remplit notre esprit et notre cœur, analysons ce que nous sommes et décomposons ces biens chimériques qui nous éblouissent et qui nourrissent notre orgueil.

Hélas ! j'ai beau donner tout l'essor à mon imagination, je n'aperçois, dans l'éclat de tous ces objets qui embellissent nos maisons, qui azurent nos lambris, qui parent nos jardins, qui décorent nos habits, qu'un futile clinquant dont nos yeux ne sont affectés que parce qu'ils ne vont pas au delà des superficies, qu'un faste dont le peuple n'est étonné que parce qu'il n'est pas philosophe ; qu'une ombre des beautés que le moindre nuage nous fait entrevoir ; qu'une faible image de cet éclat, dont les plus petites gouttes de rosée remplissent nos prairies, lorsqu'elles en émaillent le tapis.

Voilà cependant les riens que le monde nous offre comme des objets capables de fixer nos regards et nos désirs : mais le monde ignore-t-il donc que nous sommes les enfants de Dieu, les membres de Jésus-Christ, les temples de l'Esprit-Saint ; que la grâce est notre plus riche trésor, que le ciel est notre demeure, que le soleil lui-même, tout radieux qu'il paraît, ne vaut pas la moindre de nos pensées, et que notre vraie grandeur consiste à regarder comme petit tout ce qui n'est point immortel ?

Grand Dieu, quelle humiliation ! quel malheur, si, avec les idées que vous nous avez données de vous-même, si, avec les désirs continuels que nous avons de vous posséder, nous ne devons employer notre âme qu'à ramasser du sable et des pierres, qu'à réunir quelques misérables paillettes d'un futile métal ! Mais si le philosophe lui-même, par les seules lumières de sa raison juge insensé celui qui se rend l'esclave des modes et qui ne connaît d'existence que le ridicule honneur de se signaler par des danses, des festins, des jeux, qu'en pensera l'homme qui n'agit que par la foi ?

Rien de plus méprisable aux yeux du chrétien, que cet amas de boue que les mondains nomment plaisir, gloire, grandeur : peut-on s'avilir davantage, que d'oublier tous les titres dont la religion nous décore, toutes les lumières qu'elle nous communique, toutes les grâces dont elle nous enrichit, pour courir après quelques phosphores qui, formés de ce qu'il y a de plus abject, s'éclipsent aussitôt qu'ils commencent à briller ?

Me direz-vous, mes frères, que tout est relatif ici-bas, et qu'on ne juge des choses que par goût ou par préjugé ? Mais serait-il possible que l'homme, né pour jouir du ciel, que l'homme, né pour régner avec Dieu, ne s'avilît point en concentrant son être dans la sphère des modes et des frivolités ? Serait-il possible qu'une âme immortelle ne se dégradât point en mettant sa gloire dans un équipage, un palais, un ameublement ?

L'homme descend du faite de l'élévation dans les entrailles de la terre toutes les fois qu'il fait des objets visibles le sujet de ses espérances et de ses craintes, le principal motif de ses efforts et de ses desseins ; c'est une mer qui écume, qui s'enfle, qui élève ses vagues pour engloutir un moucheron.

La mort ne nous apprend-elle pas à toute heure que les honneurs ne sont qu'un nuage d'encens qui s'élève et qui disparaît ; que les richesses ne sont qu'une étincelle qui brille et qui s'éteint ; et que tout l'or entassé ou déployé sur des ameublements et sur des habits n'est que l'affiche des misères humaines, que la marque d'un orgueil indigent ? Tous les plaisirs, tous les travaux, tous les objets des mondains n'ont pas plus de grandeur et de solidité que les jeux des enfants. Le temps fuit, la conscience crie, la mort menace, le ciel sollicite, l'enfer gronde, et le riche dort. Quel effroyable aveuglement !

Tels sont les effets du luxe ; il engourdit l'âme, ne laisse agir que les sens, et l'homme, n'existant plus que par le moyen des sensations qui le confondent avec la bête, tombe dans la plus affreuse humiliation ; et, après s'être ainsi avili lui-même, il avilit enfin les autres ; second caractère qui doit nous faire redouter le luxe comme un des plus grands maux.

L'exemple du mauvais riche nous confirme cette vérité. Cet infortuné commence par se vêtir de pourpre et de lin, par se nourrir splendidement, et ensuite il regarde Lazare comme un objet de rebut, comme un objet qui ne mérite ni les miettes de sa table, ni sa compassion.

Ainsi l'on finit lorsqu'on débute par le faste et par l'opulence. Dès qu'on s'accoutume à ne voir que des traces de magnificence et des signes de grandeur, à ne respirer par les sens que tout ce qu'il y a de plus cher et de plus exquis, on se croit d'une nature différente du reste des hommes, et l'on méprise en conséquence quiconque n'est pas vêtu de pourpre et de lin, quiconque n'a pas des titres et des armoiries à produire, quiconque, en un mot, n'a que sa propre vertu pour s'envelopper et pour se faire valoir.

De là, ces airs dédaigneux que presque tous les riches et les grands prennent à l'aspect des hommes sans fortune ; de là, ce mur de séparation qu'ils élèvent entre eux et le peuple, avec une hauteur qui les rend insupportables ; de là, cette dureté qui glace leur cœur, qui engourdit leurs mains sitôt qu'il s'agit d'obliger ; de là cet empire tyrannique sur leurs gens et sur leurs vassaux, ces lenteurs qu'ils exigent de ceux qui veulent leur parler, ainsi que cette ridicule affectation d'être presque toujours invisibles.

Le mérite sans argent paraît une ombre lugubre, une ombre importune aux yeux de l'homme opulent et fastueux. Il ne reçoit qu'avec mépris les suppliques qu'on lui adresse, il ne répond qu'avec emportement aux demandes qu'on lui fait, il ne regarde qu'avec frémissement le pauvre qui le salue d'un air timide et rampant, et c'est même un

attentat d'implorer son secours dans des besoins.

Quel champ n'aurais-je point à parcourir, si j'entreprenais de détailler toutes les rapines, toutes les injustices dont le luxe est l'occasion? C'est à lui seul que des familles en pleurs doivent la perte de leurs biens; comme il n'a point de bornes, il n'a point de ménagements; et si, pour former un spectacle, pour donner une fête, il faut contracter des dettes qui ne seront jamais payées, il ose tout, et tout lui paraît juste et permis.

Qui aurait cru qu'un homme aurait honte de voir un autre homme; que toutes les âmes, quoique immortelles, quoique ayant toutes la même origine et la même destinée, il y en aurait qui mépriseraient les autres, et que quelques grains d'or de plus ou de moins seraient cause de cette étrange folie? Cependant cette scène se passe sous nos yeux, et, comme dit saint Augustin, nous voyons les enfants d'un même père s'outrager et se déchirer parce que l'un est plus pauvre, et l'autre plus opulent.

Mais je voudrais bien savoir si quelques distinctions extérieures changent la nature, et si l'homme qui habite une cabane ou un palais n'est pas le même individu? Il faut sans doute des titres et des rangs parmi les mortels; Dieu lui-même nous a donné des maîtres, et nous leur devons le respect le plus tendre et la plus entière soumission; mais il n'y a que le luxe qui puisse autoriser l'homme à mépriser son égal, il n'y a que le luxe qui puisse faire envisager des domestiques et des laboureurs comme des êtres nés pour devenir nos esclaves et nos victimes.

Qu'aperçois-je à ce sujet dans la plupart de ces maisons où le faste étale insolemment ses trophées? des esclaves qui étudient dans les yeux d'une maîtresse arrogante et capricieuse les moyens d'éviter les reproches les plus amers et les plus sanglants, des esclaves qui n'ont ni le temps de manger, ni celui de dormir, qui ne savent jamais ce qu'ils doivent faire parce qu'une heure ne ressemble jamais à une autre, parce que la bizarrerie est la seule règle qu'on leur donne pour guide et pour loi; des esclaves qu'on expose, par plaisir ou par humeur, à toute l'intempérie des saisons et des nuits.

On s'imagine qu'en payant un homme on a droit de le traiter aussi impitoyablement qu'un animal; mais n'est-ce pas déshonorer l'humanité, que d'avoir d'aussi funestes idées? N'est-ce pas manquer à Jésus-Christ même, outrager ses membres, mépriser enfin le christianisme, que de maltraiter le dernier des humains? Ah! mes frères, si nous avions de la foi, si nous connaissions bien toute l'excellence de notre être, nous n'envisagerions jamais le plus petit de nos frères sans considérer en lui tous les avantages que la religion y a mis, sans le regarder comme un objet digne des complaisances de l'Éternel, et qui n'a été formé que pour habiter avec lui.

Eh qu'oïl nous aurons été baptisés aux mêmes fonts que les pauvres, nous commu-

nions à la même table, nous participerons aux mêmes sacrements, nous espérerons le même ciel, et nous les mépriserons, et nous les rebuterons! Grand Dieu! quelle horreur ne devons-nous pas avoir des richesses, si elles nous conduisent à de tels excès! Ah! réduisez-nous plutôt, ô mon Dieu, à la plus extrême misère, que de n'avoir pas des entrailles de miséricorde pour les malheureux. Tout homme est notre frère, et tout homme a des droits sur notre cœur; mais il y a dans la possession des biens de ce monde une certaine enflure, qui ne nous permet pas de regarder comme notre prochain, celui qui n'a que de la vertu pour partage, tandis qu'il est du bel air de donner toute sa confiance et toute son estime à des artistes frivoles, à des acteurs pernicious, à des auteurs impies.

Nous voyons avec la plus profonde douleur que ce sont aujourd'hui les hommes de cette espèce qui dominent chez les grands, qu'on les y flatte et qu'on les y fête, comme s'ils étaient la merveille du siècle et la gloire de l'univers.

Je vous demande à vous, riches qui m'écoutez, si ce portrait n'est pas celui de vos mœurs, et si ce malheureux faste que vous traînez jusqu'au pied des autels n'est pas la source de tous ces maux que nous déplorons? Ignorez-vous que vos biens ne vous ont été accordés, que pour passer dans le sein du pauvre, et que le mauvais riche n'a été condamné que pour n'avoir pas assisté Lazare? Comme lui vous aimez la bonne chère et la parure, comme lui vous êtes durs envers les misérables qui assiègent vos maisons, et comme lui vous descendrez dans les abîmes de l'enfer. *Et sepultus est in inferno (Luc., XVI)*. Que signifient ces vêtements si recherchés, ces repas si somptueux? Sont-ce là les livrées du chrétien, c'est-à-dire, d'un homme qui doit couler ses jours dans les larmes, qui ne doit point avoir de cité permanente, et dont la vie doit être crucifiée avec celle de Jésus-Christ?

Est-ce là l'exemple que notre divin Sauveur nous a donné, lui dont le ciel est le trône, la terre le marchepied, et qui n'eut point ici-bas où reposer sa tête? Est-ce là le sentier que vous ont tracé ces apôtres et ces martyrs qui passèrent des prisons sur les échafauds, et qui souffrirent plus dans une seule minute, que vous n'avez souffert depuis tant d'années que vous vivez? Est-ce là ce que vous ont prêché ces merveilleux anachorètes, qui n'eurent pour habitation que le creux d'un rocher, pour lit qu'une pierre arrosée de leurs pleurs, pour nourriture que quelques racines telles que la terre les produit, pour compagnie que les animaux?

Comment, sensuels et voluptueux comme vous l'êtes, avez-vous la témérité de vous dire les successeurs de ces hommes si pénitents et si mortifiés? Comment ne tremblez-vous pas toutes les fois que vous entendez l'Évangile, ce livre éternel dont les arrêts sont irrévocables et foudroyants? Hélas! pendant que vous épuisez les forêts et les rivières pour couvrir vos tables, pendant



que vous faites venir à grands frais des extrémités du monde, des ornements pour vos personnes et pour vos maisons, des millions d'âmes gémissent au sein de la plus horrible indigence, et le Seigneur recueille leurs gémissements comme autant de sentences qu'il prononcera contre vous, lorsqu'il viendra vous reprocher de ne l'avoir ni nourri, ni vêtu, ni visité.

Peut-être avez-vous cru, mes frères, que ce discours ne regardait que les riches; mais malheureusement il y a un luxe relatif à tous les états, un luxe qui, par la dépravation du siècle, est devenu un vice universel. Quel est l'artisan qui ne force pas son travail, quel est le marchand qui ne renchérisse pas sa marchandise, pour se procurer des superfluités qu'on ne connaissait point jusqu'alors? Il n'y a pas encore cinquante ans que les personnes de distinction étaient beaucoup plus mal vêtues que ne sont aujourd'hui les ouvriers mêmes.

On ne sent pas encore ces maux, tels qu'on devrait les sentir; mais on sera contraint de donner des entraves à ce faste qui ne connaît plus de bornes, et qu'on laisse croître et se fortifier. L'Évangile vient toujours à l'appui de la politique, lorsque la politique est sagesse et non déguisement: ce que tout chrétien doit avoir en horreur.

Nous rougissons, ô mon Dieu, de cette malheureuse mondanité, qui entretient notre orgueil, et nous vous demandons à rester ignorés, pour pouvoir être un jour bien connus de vous seul. Dissipez cet esprit de vertige qui gagne tous les états, et qui rend des âmes immortelles esclaves de toutes sortes de frivolités. Faites mieux, ô mon Dieu, arrachez-nous de ce monde plongé dans la dissolution et dans la frivolité, et, au lieu de ce faux clinquant qui nous éblouit, faites luire à nos yeux le séjour de gloire que vous habitez. Ainsi soit-il.

## SERMON VI.

### Sur le mariage.

*Omne regnum in se ipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet.*

*Tout royaume divisé sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine (S. Luc, ch. XI).*

Ne vous semble-t-il pas, mes frères, qu'on lit dans ces paroles l'histoire funeste de cette multitude d'époux que des intérêts, des haines, des jalousies, divisent de la manière la plus scandaleuse et la plus cruelle? Quoique le mariage soit un sacrement institué par Jésus-Christ même, quoiqu'il soit une figure expresse de son intime union avec l'Église, quoiqu'il doive être formé par les liens d'une vraie charité, il est presque toujours la source des dissensions et des regrets. On se prend sans se connaître, on vit ensemble sans s'aimer, et deux êtres qui n'en devraient faire qu'un seul deviennent plus opposés que les ténèbres et la lumière.

À Dieu ne plaise que je vienne ici vous dégoûter d'un état qu'on peut appeler la vo-

cation générale des hommes, éteindre dans vos cœurs un amour pur et légitime que la nature y aurait allumé, et vous engager à embrasser le célibat, en faisant retomber sur le mariage des vices qui le déshonorent. Je sais que cette profession est toute sainte, qu'elle est la voie que la Providence a choisie pour perpétuer le monde et pour enfanter les élus, et qu'on n'y trouve d'écueils que lorsqu'on s'y engage sans vocation, ou lorsqu'on en abuse. C'est alors que la discorde s'empare des esprits, que le repentir pénètre jusqu'au fond des cœurs, et que la ruine des mœurs ou des biens succède à ces maux: *Omne regnum in se ipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet (Luc., XI).*

Allons à la source de ces malheurs, qu'on peut appeler un scandale presque général, et nous verrons qu'ils naissent de deux causes aussi dangereuses l'une que l'autre; premièrement, d'une profonde ignorance sur les devoirs du mariage; secondement, d'un esprit d'indépendance contraire à toute loi. Fasse le ciel que, dans une matière aussi délicate, je ne profère que des paroles qui puissent édifier, et que ce discours d'autant plus intéressant qu'il roule sur un sujet qu'on n'a pas coutume de traiter, serve d'instruction et à ceux qui aspirent au mariage, et à ceux qui en ont formé les nœuds: *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est un fait incontestable que les hérétiques ont beaucoup plus d'ardeur que nous à étudier l'Évangile et à s'instruire de leurs devoirs. On dirait que les disciples de l'erreur ont plus de zèle que ceux de la vérité. L'Église gémit de ne voir parmi ses enfants qu'un très-petit nombre de vrais adorateurs qui soient en état de rendre raison de leur foi, et qui s'appliquent à connaître leurs prérogatives et leurs obligations. Le sacerdoce n'est profané que parce qu'on ignore l'excellence et la sublimité de cet état; le mariage n'est déshonoré que parce qu'on s'y engage sans savoir tout ce qu'il est et tout ce qu'il exige.

Qui ne frémirait pas, mes frères, en réfléchissant sur cette précipitation avec laquelle on choisit un état d'où dépend infailliblement le bonheur ou le malheur éternel? Celui-ci se jette dans un cloître sans connaître la règle qu'il embrasse, et sans en avoir fait l'essai; celui-là s'associe à une épouse par un lien indissoluble et sacré qu'il prend pour le symbole de la liberté. C'est ainsi, ô grand Dieu, que les hommes, semblables à ces germes que le vent disperse çà et là, prennent racine dans des terres qui n'ont aucune analogie avec leur nature et avec leurs qualités.

On veut s'instruire des mœurs, des usages, des lois qui caractérisent les nations les plus éloignées, faire des découvertes dans la partie des sciences et des arts, apprendre l'histoire des temps les plus reculés, et l'on ne prend aucun soin de s'étudier soi-même, ni d'étudier les devoirs de son état. Où sont les gens mariés qui connaissent les obligations du mariage? Les uns, emportés par l'ardeur

d'une bouillante jeunesse, n'ont cherché qu'à s'affranchir du joug paternel sans savoir qu'une alliance aussi durable que la vie était le plus terrible joug à supporter; les autres, conduits par une affreuse brutalité, n'ont cherché qu'à assouvir leur passion, sans considérer qu'on se dégoûte bientôt d'un objet qu'on aime avec fureur. Ceux-ci, guidés par le plus sordide intérêt, n'ont cherché, dans une épouse, qu'une fortune considérable, sans faire attention qu'une chaîne, de quelque prix qu'elle puisse être, nous tient en captivité; ceux-là, jaloux d'acquérir une famille, des protecteurs, du crédit, n'ont cherché qu'à flatter leur folle ambition, sans observer que les protecteurs meurent ou se refroidissent, que le crédit n'est que momentané, que les parents se retirent et que la femme reste.

De là l'époux vit avec son ennemie, et l'épouse avec son ennemi, et le mariage qu'on peut appeler l'union la plus sainte, est le centre de la discorde, une occasion perpétuelle de querelles et de reproches, une source de haines et d'antipathies. Mais avez-vous donc ignoré, mes frères, que ce même mariage qui cause aujourd'hui vos malheurs est un des plus grands sacrements, selon l'expression de l'Apôtre : *Hoc sacramentum magnum est in Ecclesia (Ephes., V)*; qu'il nous retrace tout l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise, qu'il n'a été institué que pour nous rendre saints et pour engendrer des saints, que la nature et la grâce concourent à son affermissement, et que toute personne qui se marie est comptable de cette démarche à la religion et à la société?

Le mariage, en effet, dans l'ordre ecclésiastique et civil, est le plus sacré de tous les contrats, et afin de vous en convaincre, voyez les précautions qu'on prend pour en assurer l'authenticité, voyez l'appareil avec lequel on traite sa célébration. Des hommes reconnus par l'Etat pour les plus intègres, des hommes autorisés par les lois et qui en sont les plus fidèles observateurs, écrivent les dispositions des contractants, et cet écrit devient un titre qu'on garde soigneusement dans des archives, un titre qu'on reproduit toutes les fois qu'il y a des doutes et des contestations.

La célébration du mariage est un acte encore bien plus solennel que toutes les dispositions qui le précèdent. C'est l'Eglise entière qui, par le ministère d'un de ses lévites, scelle d'une manière irrévocable les promesses qu'on fait, et c'est aux pieds des autels, arrosés du sang même de Jésus-Christ, qu'on prononce l'engagement qui doit unir inviolablement les époux; c'est en présence de la très-sainte Trinité, en présence de tous les anges, en présence de tous les saints, qu'on cimente une alliance dont la terre et les cieux garantissent l'authenticité, une alliance dont la religion tient registre, et que toutes les lois ecclésiastiques et civiles ne peuvent plus dissoudre.

Quoique ce sacrement n'imprime point un caractère indélébile, il devient cependant

ineffaçable, jusqu'à ce que la mort vienne dégager l'épouse ou l'époux, et la grâce qu'il communique est une grâce qui suppose la justification; d'où vous devez augurer, mes frères, que le mariage est quelque chose de bien saint, puisqu'on ne peut le recevoir, selon les règles de l'Eglise, sans être purifié par le sacrement de pénitence.

Si nous remontons à son origine, nous trouverons qu'il fut institué dans le paradis terrestre, et que Dieu lui-même en fit la cérémonie, et le consacra de la manière la plus solennelle, lorsque présentant la première femme au premier homme, il lui dit : voici l'os de vos os, la chair de votre chair : *Os ex ossibus, caro ex carne (Gen., II)*.

Si nous parcourons ensuite l'ancienne loi, nous verrons que les patriarches regardaient le mariage comme le lien le plus sacré, qu'ils ne le contractaient qu'avec une religieuse frayeur, dans la crainte de n'en pas remplir toutes les obligations, et qu'ils prenaient toutes les mesures possibles pour ne pas profaner une alliance si sainte, par des vœux charnelles ou par des associations illicites.

L'histoire du jeune Tobie nous prouve d'une manière indubitable combien le Seigneur s'intéresse aux mariages de ceux qui révèrent son saint nom. Il envoie son ange qui, conduisant Tobie par la main, l'introduit chez Raguel, lui donne la fille de ce juste pour épouse, et remplit son âme des plus sages conseils.

Si Dieu n'emploie plus ces moyens visibles, il n'en est pas moins le père et le protecteur de toutes les personnes qui ne recherchent que sa gloire dans les alliances qu'elles contractent. Il les inspire sur le choix, il leur prépare les secours nécessaires pour arriver à leurs fins, il leur fait goûter dans une aimable et sainte harmonie des consolations toutes célestes, et il les comble, ainsi que leur postérité, des plus abondantes bénédictions.

Qu'est-ce donc que le mariage aux yeux de la foi, sinon une communauté de biens spirituels, où l'époux fidèle sanctifie l'épouse infidèle; où deux âmes se confondent de manière à ne laisser entrevoir qu'une seule et même idée, qu'un seul et même vouloir; où deux cœurs s'excitent mutuellement à bénir le Seigneur, à mériter le ciel; où un amour légitime et pur donne des citoyens au monde, des membres à l'Eglise, des enfants à Dieu; où l'on participe à cette divine paternité, la source et le principe de tous les dons et de toute supériorité?

Oui, mes frères, le mariage réunit tous ces avantages, sans compter qu'il est la représentation continuelle de cette opération toute mystérieuse par laquelle Dieu tira Eve du côté d'Adam; l'image de cet amour immense de Jésus-Christ pour son Eglise; la figure de son association avec les élus; enfin la copie de ce merveilleux enchaînement qui tient l'univers dans l'ordre, et qui le rend un spectacle admirable à nos yeux.

C'est dans le mariage qu'on trouve le premier vœu que la créature fit à son Créateur,

vœu d'autant plus sacré, qu'il est l'ouvrage de la nature et de la grâce; c'est par le mariage que chaque maison nous retrace la société dont nous sommes membres, et que ce corps immense, composé de tant d'esprits et de tant de caractères différents, se renouvellera jusqu'à la fin des siècles. Abolissez le mariage, et bientôt le monde finira, ou il ne se reproduira que par une continuelle reproduction de crimes de toute espèce. Le mariage est établi pour arrêter le cours de cette malheureuse concupiscence qui désole les enfants d'Adam; pour entretenir cette succession d'hommes qui forment les générations; pour nous fixer dans un état qui nous représente l'immutabilité d'un Dieu qui ne change jamais; pour nous apprendre à connaître nos pères et nos mères, à les honorer, à les servir; pour assurer notre condition et notre sort; pour épurer nos cœurs et nous distinguer de la bête qui ne suit dans ses goûts et dans ses amours qu'un brutal instinct; pour nous engager à vivre sous la loi; pour nous lier par les nœuds d'une amitié toute chaste, et nous mettre dans une situation propre à donner des avis et à en recevoir; enfin, pour faire fleurir la charité à laquelle tout se termine, et qui est l'unique trésor du chrétien.

Voilà le mariage, mes frères; et si vous ne l'avez pas envisagé sous ces différents points de vue, c'est que vous n'en connaissez ni la nature ni les règles. Il s'agit maintenant d'examiner ce qu'il exige, et de renouveler s'il vous plaît toute votre attention.

Ici, une multitude de devoirs se présente à mon esprit, et dans une telle confusion, que je ne sais, je vous l'avoue, comment pouvoir vous les détailler et vous les expliquer. Dieu, en unissant l'homme à la femme, n'a voulu que se donner des adorateurs qui admirassent ses ouvrages, et qui ne cessassent de bénir son nom, et pour cet effet, il a établi que la propagation serait le premier but du mariage, et que quiconque en frauderait les droits, soit pour n'avoir pas l'embarras d'élever une famille, soit pour vivre plus commodément, ou pour faire un riche héritier, serait coupable de mort à ses yeux.

Il a établi que l'homme abandonnerait son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et que parmi deux époux, il n'y aurait plus qu'une même volonté, qu'un même esprit, qu'une même chair, *et erunt duo in carne una* (Gen., II); et que la femme obéirait à l'homme, comme l'Eglise à Jésus-Christ, et que l'époux aimerait son épouse, de même que Jésus-Christ aime son Eglise; et que par conséquent cette obéissance d'une part, et cet amour de l'autre, subsisteraient sans interruption, qu'il ne serait jamais permis d'y renoncer, et que la coutume aurait beau changer, les siècles se pervertir, cette loi aussi sacrée que le mariage même s'exécuterait à perpétuité, faute de quoi la punition éternelle suivrait infailliblement la transgression. *Sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus. Viri, diligite uxores vestras sicut et Christus dilexit Ecclesiam* (Coloss., III).

Il a établi que le mariage serait un acte irrévocable, excepté dans ces cas qui le rendent nul de sa nature et dont les lois nous sont cautions; et il a voulu que ce ne fût ni l'intérêt, ni la crainte, ni le respect humain, ni la fureur de la passion, qui nous guidassent dans un choix aussi important; et que, supposé qu'on eût agi par ces motifs, on n'en fût pas moins obligé à entretenir la concorde et l'amitié nécessaires parmi des époux, et à se rendre réciproquement ce que le devoir exige et ce que la religion prescrit.

Mais pour bien connaître tous ces devoirs, il faut lire le septième chapitre de la première Epître de saint Paul aux Corinthiens, et le cinquième de l'Epître aux Ephésiens: c'est là que ce grand apôtre, fidèle interprète de Jésus-Christ et de son Eglise, nous trace de la manière la plus exacte et la plus précise, les obligations du mariage; obligations qui consistent, mes frères, à regarder nos corps comme les temples de l'Esprit-Saint, et à ne jamais les profaner par des actes contraires à la décence et à la pudeur; obligations qui engagent les époux à se rendre mutuellement les devoirs que leur état leur prescrit, à n'habiter ensemble et à ne s'en séparer que d'un consentement réciproque, à ne se permettre que ce qui est nécessaire pour se reproduire et donner des enfants à Dieu, que ce qui peut éteindre la concupiscence, au lieu de l'enflammer, à n'user du mariage que comme n'en usant pas, *qui habent uxores, tanquam non habentes sint* (I Cor., VII); à ne pas se reposer dans des œuvres de chair, mais à n'agir que par l'Esprit de Dieu, mais à ne se proposer que sa gloire pour fin.

Ce joug vous paraît peut-être difficile à porter, et cependant ce n'est encore qu'une esquisse des devoirs du mariage. Oui, mes frères, les règles qu'il vous impose sont bien d'une autre étendue; mais entrons en détail.

Toute personne qui se marie n'est plus maîtresse ni de son corps, ni de son cœur, ni de sa liberté: elle a dû se sacrifier elle-même sans restriction, sans réserve, à l'objet dont elle a fait choix, n'aimer que lui, n'habiter qu'avec lui, ne vivre qu'en lui. Lorsque vous avez juré (tremblez ici, mon frère, tremblez), lorsque vous avez juré de prendre une telle pour votre épouse, vous vous êtes engagé sous les yeux de Dieu, sous l'autorité de l'Eglise, à ne faire avec elle qu'une seule et même âme, à ne former avec elle qu'un seul et même corps, à n'avoir pour elle que de la tendresse et des égards, à ne lui parler qu'avec douceur, à ne lui donner que de bons conseils, à ne lui témoigner jamais le moindre dégoût, à ne lui causer jamais le moindre chagrin, à trouver enfin votre bonheur dans le sien, et cela, soit qu'elle vieillisse, soit qu'elle tombe malade, soit qu'elle devienne difficile, soit qu'elle perde ses agréments et sa beauté.

Vous ne devez pas moins trembler, vous qui jûrez solennellement que vous prenez un tel pour votre mari, car alors vous contractâtes la nécessité d'oublier tout le reste des hommes, pour ne plaire qu'à votre épouse:

de lui obéir sans chagrin, sans réserve, sans délai; de supporter ses défauts et de les cacher, de captiver son amour par une égalité d'humeur, par des attentions et par des soins, de ne vouloir que ce qu'il veut, de l'édifier par une conduite pieuse et raisonnable, de lui faire aimer la vertu, et de lui en donner des marques dans l'éducation des enfants, dans une louable assiduité aux offices de l'église, et aux devoirs du ménage; de ne point se ralentir à son égard, de prévenir ses besoins, de l'estimer, et cela, soit qu'il tombe dans la décrépitude, ou dans la maladie, ou dans l'adversité.

Allons plus loin, et nous verrons que le mariage exige de vous, maris, que vous deveniez les anges tutélaires de vos maisons, que vous éleviez vos enfants dans la crainte du Seigneur, que vous leur donniez une éducation proportionnée à leur état, que vous ménagiez vos biens comme un héritage qui leur appartient, que vous les laissiez maîtres de choisir la profession qu'ils voudront embrasser, que vous les édifiez par vos exemples et par vos discours, que vous les corrigez sans colère, mais avec fermeté, que vous inspirez à vos domestiques l'amour de la sagesse et de la piété, que vous les regardiez comme une partie de votre famille, que vous les traitiez avec bonté.

Et vous, femmes, apprenez que le mariage exige de vous que vous ne soyez ni vaines, ni présomptueuses; que vous préfériez vos devoirs à tout l'éclat de la parure et de la mondanité; que renfermées dans les murs de vos maisons sans égard pour la délicatesse et le raffinement du siècle, vous vous occupiez des soins du ménage, que vous allaitiez vous-mêmes vos propres enfants, puisque, selon saint Ambroise, on n'est mère qu'à demi, lorsqu'on ne s'acquitte pas de ce devoir; que vous soyez un exemple de toutes les vertus chrétiennes, que vous sachiez par une patience à toute épreuve et par une complaisance infinie gagner le cœur d'un mari, vous faire aimer de toute votre famille, plaire dans la société; que vous ne fassiez aucune dépense superflue; que vous ne perdiez au jeu, ni votre argent, ni vos jours; que vous ne conduisiez jamais vos filles, ni aux spectacles, ni aux bals; que vous leur inspiriez une sainte horreur pour ces divertissements criminels, et que toute votre vie retrace celle de la femme forte, dont l'Esprit-Saint lui-même nous a donné le portrait.

Enfin, le mariage exige des femmes et des maris qu'ils ne s'aiment que pour Dieu, qu'ils ne vivent ensemble que pour se sanctifier, qu'ils n'agissent que pour perpétuer dans le monde le christianisme et des chrétiens; qu'ils s'abstiennent de se voir, mais d'un consentement mutuel, lorsqu'ils doivent se nourrir de la divine Eucharistie; qu'ils observent les préceptes de l'Eglise dans toute la rigueur; qu'ils respectent ses conseils en désirant les pratiquer, qu'ils répandent la bonne odeur de Jésus-Christ parmi leurs parents, leurs amis, leurs voisins; qu'ils assistent les pauvres de leur superflu et même

de leur nécessaire, lorsque les besoins sont urgents; qu'ils ne soient ni fiers, ni durs, ni processifs; qu'ils rendent à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui est à Dieu; qu'ils aiment l'Eglise, qu'ils honorent ses ministres, qu'ils bannissent de leurs maisons toute personne médisante, scandaleuse, impie; qu'à l'exemple de la reine Blanche, mère de saint Louis, ils aiment mieux voir expirer leurs enfants, que de les voir offenser Dieu; qu'à l'exemple de Tobie, ils se souviennent qu'ils sont les enfants des saints, et qu'ils doivent vivre comme ils ont vécu; qu'enfin ils s'interdisent pour jamais toute lecture dangereuse, toute démarche équivoque, toute conversation indécente.

Je vous demande maintenant, mes frères, si vous avez réfléchi sur tous ces engagements lorsque le mariage a fixé votre sort, et si ces vœux religieux que vous regardez avec effroi, comme l'esclavage le plus affreux, ne sont pas un joug facile à porter, en comparaison de celui que la religion impose à l'épouse et à l'époux? Il n'y a personne qui ne frémit au moment où les nœuds du mariage se serrent pour toujours, si l'on pensait à toutes les obligations que l'on contracte: mais on est ordinairement conduit à l'autel comme une malheureuse victime, ou par l'ordre rigoureux d'un père qui commande, ou par la fureur d'une passion qui aveugle, ou par la force d'une cupidité qui entraîne; et après avoir été ainsi immolé, on immole à son tour l'objet auquel on s'unit, et ce qui devait être une alliance, devient une vraie division.

Grand Dieu! c'est donc ainsi qu'on fait servir vos sacrements à des mystères d'iniquité, qu'on se joue des cérémonies de la religion, et qu'on se comporte en païens, dans le sein même du christianisme? La plupart des personnes se marient dans un âge où l'on sait à peine son catéchisme, s'unissent sans se connaître et sans savoir par conséquent si leurs caractères sympathiseront, si leurs esprits s'accorderont.

Il n'y a point de précautions qu'on ne prenne pour s'assurer de la fidélité d'un domestique, point de moyens qu'on n'emploie pour contenter sa curiosité sur le compte d'un étranger; et lorsqu'il s'agit d'un mariage, on ne s'informe que de la figure, de la richesse ou du crédit, comme s'il n'était pas absolument essentiel de savoir quels sont les défauts et les vertus, quel est le naturel et quelle est l'humeur d'une personne avec qui l'on doit habiter jusqu'à la mort.

Avouez, mes frères, avouez que ce n'est que votre ignorance sur les devoirs du mariage qui vous a engagés si légèrement dans cet état, ou qui vous l'a fait regarder jusqu'ici comme une profession libre et agréable; avouez que le religieux qui ne vit pas toujours avec le même supérieur, qui change de monastère quand il veut, qui n'a que soi-même à conduire, est infiniment moins dépendant que l'époux qui veut remplir ses devoirs. Vous jouissez d'une bonne santé; mais si vous êtes marié, si votre épouse est malade, ses maux deviennent les vôtres, et

vous voilà dans le cas de vous priver de la société, dans le cas de soupirer et de languir. Vous n'avez aucune occasion de chagrin ; mais si votre épouse a reçu quelque nouvelle accablante, vous devez pleurer avec elle et participer à sa douleur. Vous me direz que si l'on partage les peines, on partage aussi les plaisirs d'une tendresse réciproque, les avantages d'une mutuelle société ; mais qu'est-ce qui ne conviendra pas que la somme des maux excédant celle des biens, on trouve beaucoup plus de calamités que de satisfactions dans toutes les alliances que l'on contracte ? Ce n'est pas ce qui doit dégoûter les chrétiens du mariage, parce que les chrétiens sont nés pour mériter et pour souffrir ; mais au lieu de s'occuper de ces grandes vérités, on vit dans un esprit d'indépendance contraire à toute loi, et qui est une seconde cause des mauvais mariages, ainsi que vous allez le voir.

#### SECONDE PARTIE.

Qui croirait, mes frères, que l'homme si faible par lui-même et si souvent le jouet de sa faiblesse ; que l'homme né sous l'empire d'une concupiscence qui le tyrannise, d'un temps qui le mine, d'une mort qui le menace, que l'homme tourmenté par des besoins, affligé par des maladies, esclave de ses sens et de ses passions, que l'homme enfin sous le joug d'une loi qui le maîtrise, sous la main d'un Dieu qui le fait vivre, penser et mouvoir, oserait se croire indépendant ? Notre siècle néanmoins n'est que l'histoire de ces malheurs ; et soit que le monde se corrompe à mesure qu'il avance en âge, soit que le luxe bouleverse toutes les conditions et rende le citoyen obscur égal au plus grand seigneur, un esprit d'indépendance s'empare de toutes les âmes et se joint à l'ignorance de nos devoirs, pour travestir les mariages et n'en faire qu'un assemblage monstrueux de haines, d'antipathies, de divisions ; esprit d'indépendance qui se soustrait à toutes les lois, esprit d'indépendance qui se livre à toutes les passions.

Je dis d'abord, mes frères, qu'on manque aux obligations du mariage, parce qu'on se soustrait à toutes les lois, et qu'est-ce qui pourrait douter que cette révolte est presque générale, pour peu qu'il jette un coup d'œil sur le désordre qui règne aujourd'hui dans l'univers ? La société n'est plus qu'un corps sans harmonie, dont les membres se soulèvent les uns contre les autres, qu'un tout dont les parties confuses forment le plus horrible chaos ; qu'une multitude de passions qui se heurtent, qui s'enflamment et qui ne laissent de toutes parts que des ravages et des incendies.

Hélas ! nous ne vivons plus dans ces heureux temps, où les lois étaient révérees comme des oracles éternels, où chacun vivait sans murmure dans l'état que la Providence lui avait marqué, où tout était soumis, parce que tout était chrétien. Une fausse philosophie a pris la place de l'Évangile, un esprit d'orgueil et de curiosité s'est élevé au-dessus de la foi, et la Divinité même n'a pas

été une barrière capable d'arrêter les faibles mortels. Semblables aux téméraires descendants de Noé, ils ont voulu atteindre jusqu'au sommet des cieux, et la confusion a été la suite et le châtement d'une tentative aussi impie ; confusion dans les mœurs qui n'ont plus de simplicité, confusion dans les discours qui n'ont plus de vérité, confusion dans les états qu'on ne distingue plus, confusion dans les familles qu'on ne reconnaît plus. Chrysostome, vous l'oracle de l'Église, vous dont la bouche d'or se plaignait si amèrement autrefois de l'indocilité de quelques chrétiens qui osaient secouer le joug de la discipline et des lois, que diriez-vous maintenant de cet esprit de révolte qui soulève le fils contre le père, le domestique contre le maître, l'épouse contre l'époux, qui fait du monde entier une espèce d'anarchie, où chacun ne suit que son caprice et son humeur, où chacun ne se croit redevable qu'à lui-même et n'exécute que ce qui lui plaît ? Ah ! sans doute, armé du glaive de la parole que vous employâtes avec tant de succès, enflammé de ce zèle qui vous dévora pendant les jours de votre vie mortelle, vous confondriez les rebelles et la rébellion et vous feriez retentir de toutes parts cette voix foudroyante et victorieuse qui étouffait l'univers et qui atterrait l'orgueil.

Il est vrai que le mal s'est tellement accru, que les chrétiens, en s'éloignant des premiers siècles de l'Église, sont devenus si indociles et si réfractaires, qu'on ne vit jamais des temps aussi mauvais : *Dies mali sunt*. Il semble que les règles de l'Évangile ne nous regardent pas, et qu'il suffit de savoir tout au plus qu'elles existent, pour avoir accompli la loi.

Je frémis, mes frères, je vous l'avoue, quand je pénètre en esprit dans vos maisons, quand je considère comment vos familles sont gouvernées, comment vous vous gouvernez vous-mêmes ; c'est là que la plus affreuse discorde paraît avoir fixé son empire, c'est là qu'elle s'exhale en reproches, en injures, en imprécations ; qu'elle transforme les maris en tyrans, les femmes en furies, les enfants en démons et que tout un ménage n'est plus qu'un véritable enfer où règne une éternelle horreur. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là qu'on ne connaît ni Dieu, ni son culte, qu'on ne cite son nom que pour le blasphémer, qu'on ne parle de la religion que pour s'en moquer, de ses ministres que pour les railler ; qu'on se couche et qu'on se lève comme des bêtes, sans adorer celui qui fait luire le soleil sur nos têtes, qui affermit la terre sous nos pieds, qui nous sustente et qui nous conserve ; qu'on se nourrit de lectures infâmes, qu'on ne connaît de loi que celle de n'en point observer. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là que, n'ayant pour législateurs que les sens et la sensualité, on vit dans la plus affreuse mollesse, on nage dans la joie et dans les plaisirs, on se fait un dieu de son ventre, une idole de sa prospérité ; on ne pra-

tique ni jeûne, ni abstinence ; on ne retient de tous les préceptes de la religion que celui d'assister les dimanches à une simple messe qu'on trouve toujours trop longue et pendant laquelle on promène son imagination et ses yeux de toutes parts ; on ne donne à ses enfants que des instructions relatives aux usages du monde, aux mœurs du temps, afin de les rendre aussi frivoles et aussi voluptueux qu'on l'est soi-même. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là qu'un jeu désordonné absorbe tous les revenus des familles et tout leur temps, engendre la colère et la rage, occasionne des pertes immenses et des filouteries, entretient un désordre continué parmi les domestiques et parmi les enfants, ne laisse ni le loisir de vaquer aux affaires, ni celui de penser à son salut, remplit enfin toute une maison d'une multitude d'aventuriers, gens pour l'ordinaire sans mœurs et sans probité, et fait naître à tout propos les serments les plus exécrables et les mots les plus licencieux. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là que par des intrigues sourdes, confiées à des domestiques qu'on suborne, on vient à bout de violer cette fidélité sacrée qu'on voua pour toujours à un mari, qu'on lui prodigue des caresses dans le temps qu'on n'a plus pour lui que du dégoût ; qu'on lui jure une amitié inviolable, lorsqu'on en aime un autre ; qu'on traite son peu de défiance de bonhomie, qu'on se fait une étude de le tromper. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là qu'une femme acariâtre rend toute une famille victime de son humeur ; qu'elle se tourmente elle-même pour savourer le funeste plaisir de tourmenter les autres ; qu'elle devient le fléau de ses domestiques, de ses enfants, de son époux ; qu'elle moralise par esprit de contradiction, qu'elle prêche pour empêcher qu'on ne converse, qu'elle feint la malade pour empêcher qu'on ne s'amuse, qu'elle se fâche également des attentions qu'on a pour elle et de celles qu'on n'a pas, et que de dépit de n'être plus ni jeune, ni jolie, elle se formalise des moindres riens et fait de son ménage une montagne dont on n'ose approcher. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là que deux époux livrés au plus cruel repentir ne s'envisagent qu'en frémissant, ne se parlent qu'en jurant, ne se souhaitent que des malheurs, n'ont d'autre occupation que de ruiner leurs affaires, d'autre plaisir que de maudire leurs enfants, d'autre fin que de se persécuter jusqu'à la mort et de rendre leur funeste postérité aussi malheureuse qu'ils le sont eux-mêmes. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là qu'un tyran, pour satisfaire à ses dépenses et contenter sa haine, force un enfant qui lui déplaît à s'exiler du monde, à s'enfuir dans un cloître pour s'y désespérer, ou pour y périr, et devient ainsi le bourreau de celui dont il était le père. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là qu'une avarice sordide, au milieu de l'abondance, oblige des époux à se refuser le plus simple nécessaire et à le refuser à leurs enfants, les réduit à changer de domestiques tous les mois, à se défier de tout le monde et à ne vivre que dans une crainte continuelle de mourir de faim. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là qu'un mari, perpétuellement offusqué des vapeurs d'un vin qui le rend frénétique, s'abandonne à toute sa fureur, frappe son épouse, veut égorger ses enfants, insulte ses amis, menace ses voisins, devient la terreur de son quartier, et boit la substance de ceux à qui il a donné le jour. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là qu'un mari jaloux se fait des fantômes, voit tout ce qu'il croit, réalise tout ce qu'il voit et n'existe que pour être le géolier d'une femme aimable et vertueuse, que pour l'accuser de crimes qu'elle n'a point commis, que pour la soupçonner coupable de fautes dont elle n'eût pas la moindre idée, que pour lui reprocher ses enfants comme un scandale auquel il n'eût point de part, que pour l'environner de domestiques qui deviennent des espions, des délateurs et qui, par de faux rapports, sont l'occasion des scènes les plus humiliantes et les plus tragiques. Tristes maisons ! déplorables familles !

C'est là que des fils dénaturés attendent avec la plus grande impatience la mort de ceux qui leur donnent la vie, se font un plaisir de les contrister par des forfaits de toute espèce, regardent comme imbécile quiconque respecte père et mère, affichent la plus horrible impiété et mettent leur honneur à n'en point avoir. C'est là que des domestiques libertins et querelleurs, sans égards pour leurs maîtres, sans respect pour la foi, tiennent des propos dont le paganisme aurait rougi ; c'est là enfin que se cachent des intérêts sordides, des fraudes artificieuses, des vanités mensongères, des fornications, des adultères, des vengeances, des ressentiments, des animosités, des calomnies, des scélératesses, en un mot des impiétés. Tristes maisons ! déplorables familles !

Mais où ce triste exposé de vos misères, ce trop fidèle récit de vos crimes ne mènerait-il pas ? Croyez-vous que j'exagère ? Hélas ! mes frères, hélas ! plutôt à Dieu que mon imagination allât plus loin que vos désordres, et que les iniquités que je vous reproche ne subsistassent que dans mon idée. Il n'est que trop notoire que des vices de toute espèce souillent la sainteté de vos mariages, et que cet auguste sacrement, qui devrait être un commerce de vertus, un engagement de part et d'autre à se sanctifier, est continuellement profané ; qu'on trouve à peine dans chaque ville deux ou trois ménages qu'on puisse citer comme modèles, et c'est là ce qui malheureusement nous prouve que l'esprit d'indépendance, qui vous soustrait à toutes les lois, vous livre encore à toutes les passions.

Mais comment peindre ici ces cruelles passions qui vous déchirent et qui vous rendent

les plus tristes esclaves, dans le temps même que vous vous croyez exempts de toute servitude ? Nos cités ne sont en quelque sorte que des théâtres érigés en l'honneur de la colère, de l'impureté, de l'ambition ; nos maisons, des temples où l'on sacrifie journellement au démon. Le luxe, en décorant nos murailles, en ornant nos appartements, a tellement défiguré nos âmes, a tellement gâté nos mœurs, que nous ne sommes plus nous-mêmes, mais un mélange de tout ce que les vices ont de plus horrible et de plus dangereux.

De là ces pères qui n'agissent que par passion à l'égard de leurs enfants, de là ces enfants qui sont indociles, vindicatifs, presque aussitôt qu'ils commencent à raisonner ; de là ces femmes qui n'ont que le langage et le jeu des passions, qui portent tout à l'extrême et qui font servir la dévotion même à leurs iniquités ; de là ces maris continuellement emportés dans un tourbillon d'affaires et de plaisirs, qui ne leur permet ni de considérer leurs enfants, ni de se considérer eux-mêmes.

Quelles monstruosités n'aperçoit-on pas en ce genre chez la plupart des grands ! L'époux connaît à peine son épouse, et s'ils se rencontrent, ce n'est qu'en cérémonie. Chacun vit à part, chacun a ses parties de plaisir, ses sociétés, ses amis ; et deux personnes qui étaient destinées pour vivre ensemble jusqu'à la mort, se séparent comme si elles n'avaient aucune relation et ne parlent souvent l'une de l'autre que pour en dire du mal, que pour s'en moquer. S'il existe un enfant, car on se borne ordinairement à ce nombre, on le confie à des gens qu'on connaît à peine, on ne s'en informe que comme d'un étranger, et on ne veut avoir ni l'embarras de le voir, ni celui de l'élever.

Ne nous étonnons plus si les scandales se perpétuent, si les siècles ne se renouvellent que pour renouveler des crimes et des erreurs, si les générations se pervertissent de plus en plus, si les enfants sont plus savants en malice que n'étaient autrefois les vieillards, si enfin il n'y a plus de mœurs, plus de foi, et si Jésus-Christ est ignoré, méprisé, outragé au milieu même de son peuple.

Est-ce donc là le fruit, ô mon Dieu, du mystère ineffable de notre rédemption ? Est-ce donc là cette nation que les prophètes avaient en vue, lorsqu'ils annonçaient le règne des chrétiens ? Toute chair a corrompu sa voie, le vice a perdu sa difformité, et il n'y a plus de honte que d'être vertueux.

Est-il possible que le prince des ténébres ait fait parmi les hommes une aussi grande conquête ? Il nous fait manger les raisins amers d'une vigne de Gomorrhe, nous fait boire le fiel des dragons et le venin mortel des aspics ; et comment réparer ces maux, puisque le mariage qui reproduit les hommes, au lieu d'être une source de salut et de bénédiction, est une semence de vices et d'iniquités ?

Il y eut sans doute toujours des passions qui causèrent des ravages, qui furent l'aliment des libertins et des impies, qui firent gémir les gens de bien, qui réveillèrent l'at-

ent'on des législateurs et qui, par leur impétuosité, forcèrent les lois à les contenir ; mais il était réservé à ces temps pervers et licencieux, de voir des débordements de crimes et d'horreurs qui demanderaient toutes les larmes de Jérémie, et qu'on ne peut envisager qu'avec le plus grand effroi. Les enfants avaient du moins autrefois les exemples et les instructions de leurs pères, comme un frein qui les arrêtaient, mais aujourd'hui ce sont les pères eux-mêmes qui allument dans leurs tendres cœurs les étincelles de l'irréligion et de l'impureté, qui les conduisent à ces spectacles d'où l'on ne revient qu'avec une ardeur incroyable pour les pompes de Satan et pour les plaisirs du siècle.

Quelle est aujourd'hui la mère qui n'apprenne pas à sa fille à se parer, à se farder ? Et supposé qu'elle ne lui en parle point, son visage convert de blanc et de rouge, sa tête ornée de tout l'étalage de la mondanité, son corps chargé des livrées du faste, de l'orgueil et de l'immodestie, ne sont-ils pas des exemples qui séduisent et qui corrompent ? La plupart des filles ne deviennent esclaves de la chair et du démon que parce qu'elles trouvent dans la maison maternelle des occasions de perdre leur innocence et leur simplicité. Elles aperçoivent jusque dans les domestiques des regards, un maintien, qui leur transmettent le goût du crime. A peine savent-elles parler, qu'elles se choisissent des maris et qu'on les entretient de ces idées qui, quoiqu'elles ne soient en apparence que des jeux, nourrissent leur concupiscence et leur font naître par la suite des désirs aussi dangereux que violents. A peine savent-elles parler, qu'elles connaissent tous les ajustements frivoles, et qu'elles se font une continuelle étude de plaire et d'étaler des charmes qui leur seront peut-être un jour bien funestes.

Qu'est devenue cette modestie qui était autrefois l'apanage du sexe et de la jeunesse, cette modestie qui voilait les femmes et les filles, cette modestie que saint Jérôme louait dans les *Mélanie* et dans les *Pauline* ? On ne rongit pas d'étaler aujourd'hui jusqu'au pied des antels la plus affreuse nudité, et de paraître sous un extérieur qui annonce une chasteté mourante, selon l'expression du même docteur que je viens de citer.

Ministres du Dieu vivant, qui êtes les sentinelles et les lampes de son sanctuaire, c'est ici que vous devez, à l'exemple de Jésus-Christ, votre divin Maître, chasser ces objets vraiment scandaleux, qui causent la mort de tant d'âmes et que les anges voient avec une sainte indignation.

Si les mariages reprenaient leur ancien lustre, on ne verrait pas ces désordres ; la femme obéirait à son mari, et le mari lui ordonnerait de ne paraître à l'Eglise et ailleurs qu'avec décence et modestie ; les enfants écouterait leurs pères, et les pères leur recommanderaient la pudeur ; mais tandis qu'on regardera le mariage comme une simple cé-

rémonie, qu'on ne voudra s'astreindre ni aux lois qu'il prescrit, ni à la retenue qu'il exige, on ne verra dans les familles que des troubles et des scandales, et le monde, loin de se réformer, deviendra de jour en jour plus indocile et plus mauvais, les passions s'enchaîneront les unes dans les autres et formeront une suite de crimes qu'on ne pourra plus réprimer.

Vous aimez à vous persuader, mes frères, que les monastères sont des habitations remplies de mécontents, et qu'il n'y a pas un seul religieux qui aime son état et qui ne l'abandonnât pour vivre comme vous vivez ; mais croyez-vous que si quelqu'un allait de maison en maison interroger les époux sur leur sort, il en rapportât des réponses bien satisfaisantes ? Hélas ! il n'apprendrait que des choses qui lui feraient horreur, et il se confirmerait dans l'opinion que le mariage, au lieu d'être un doux lien, n'est qu'une chaîne qui accable ceux qui l'ont embrassé.

N'allez pas conclure de tout ceci, mes frères, que j'aie prétendu vous dégoûter du mariage et vous le peindre sous des traits odieux pour vous en éloigner. Ce que j'ai dit n'est que trop vrai, mais je ne l'ai dit qu'à dessein de vous faire rentrer en vous-mêmes, et de vous montrer que c'est être en enfer que de ne pas remplir ses devoirs lorsqu'on est marié, que de haïr une épouse lorsqu'on est obligé de vivre perpétuellement avec elle, et qu'on ne peut trop réfléchir sur le choix qu'on doit faire, quand on n'est point encore décidé.

Il vous est permis de résister à vos parents, mais sans jamais vous écarter du respect que vous leur devez, s'ils voulaient forcer vos inclinations et vous associer avec une personne dont le caractère vous déplût. Il ne faut pas aussi vous laisser surprendre par les appas frivoles d'une figure séduisante ; il arrive tous les jours que ceux qui avaient préféré cet avantage à la vertu, en paient la peine ; ou leur épouse perd tout à coup sa beauté par quelque accident inopiné, ou elle s'en prévaut pour se dégoûter d'un mari et pour se faire des cercles d'adorateurs ; et Dieu le permet à dessein de punir ceux qui profanent la sainteté du mariage par des motifs purement charnels.

Époux qui m'écoutez, si par hasard les regrets vous dévorent, et si vous gémissiez de votre état, pensez qu'il n'est plus temps de vous repentir d'une démarche que l'on ne peut rétracter, et que c'est vous rendre malheureux dans ce monde et dans l'autre, de vous livrer au désespoir, au lieu de remplir vos obligations. Adoucissez vos peines par la patience et par la douceur ; considérez que cette vie n'est qu'un songe et qu'il n'y a point de situation qui n'ait ses disgrâces et ses dégoûts. Faites-vous un devoir de conserver la paix, et de regarder vos enfants comme de jeunes plantes que vous devez cultiver, afin qu'elles portent des fruits de sagesse et de piété.

Et vous, qui n'êtes point encore engagés

sous les lois du mariage, réfléchissez sérieusement sur l'importance de ce choix. Interrogez-vous vous-mêmes pour connaître si réellement Dieu vous appelle à cet état. Il vous paraît présentement semé de lys et de roses, mais on n'y trouve souvent que des ronces et des épines. Les meilleurs ménages sont remplis d'amertumes. Tantôt c'est un mari qui, par des revers qu'on n'a pu prévoir, perd sa fortune et ses protections ; tantôt c'est une femme que les maladies viennent assaillir et qui n'a plus d'autre espérance qu'un lit de douleur ; tantôt c'est une fille qu'on aimait tendrement et que la mort enlève au moment qu'on allait l'établir ; tantôt c'est un fils qui avait reçu l'éducation la plus chrétienne et qui, pour avoir fréquenté des libertins, devient le fléau de sa famille et finit par la déshonorer. Il n'y a, dit le Sage, qu'affliction sous le soleil ; tel qui n'a point de chagrin est à la veille d'en avoir ; mais ce qui doit nous consoler, c'est que tous les revers sont une occasion de mériter, c'est que, lorsque nous sommes dans l'état où Dieu nous veut, il nous soutient et il ne permet pas que les croix qu'il nous envoie, soient au-dessus de nos forces.

Grand Dieu ! daignez jeter un œil de compassion sur tant d'infortunés qui sont eux-mêmes les artisans de leurs malheurs. Rétablissez dans les mariages cette paix, cette union, cette sainteté, qui en doivent faire l'âme et le bonheur. Nous ne voyons tant de mauvais chrétiens, tant d'impies, que parce que la source des instructions domestiques est empoisonnée ; que parce qu'on est plus occupé de sa parure, de sa fortune, de son plaisir, de son jeu, que de l'éducation de ses enfants ; que parce qu'on ne leur parle de la religion et de ses ministres qu'avec une espèce de mépris.

Vous pouvez, ô mon Dieu, créer un monde tout nouveau, et nous vous demandons cette grâce avec toute l'ardeur dont nous sommes capables. Notre génération déshonore votre sainte loi ; le christianisme ne fut jamais souillé par tant de crimes et d'horreurs. Dites une seule parole, et les mariages deviendront, comme ils étaient autrefois, une source de bénédictions, une pépinière de vertus ; les femmes et les maris n'auront qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una* (Act., IV) ; ils se sanctifieront, en sanctifiant leurs enfants, et eux et leur postérité parviendront à ce séjour d'union et de paix où nous aspirons tous, et que je vous souhaite au nom du Père, etc.

## SERMON VII.

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE  
DE CARÈME.

*Sur le monde.*

*Facta autem die egressus ibat in desertum locum.*

*Dès qu'il fut jour, Jésus sortit de la ville et se retira dans un lieu désert (S. Math., ch. IV).*

Sire, si le monde était aussi pur que nous tâchons de nous le persuader, Jésus-Christ ne se retirerait pas si souvent dans les dé-



serts ; mais il veut par son propre exemple nous obliger à reconnaître que la vie chrétienne ne peut s'allier avec le tumulte et la corruption des mondains, que l'austérité de l'Évangile est absolument incompatible avec la mollesse qu'on respire au milieu des villes et des cours, et qu'il n'y a de salut que pour ceux qui abjurent les pompes et les maximes du siècle : *Egressus ibat in desertum locum* (*Matth.*, IV).

En vain on veut se dissimuler à soi-même tous les ravages que l'amour du monde fait dans un cœur né pour la vertu. Si l'on n'est point alarmé de la malice et de la dépravation qui règnent parmi les hommes, c'est parce qu'on est soi-même malicieux et dépravé. Jésus-Christ nous l'a dit, les apôtres nous l'ont enseigné, l'expérience nous l'apprend : il n'y a rien dans le monde qui ne soit concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie.

Mais je n'en veux appeler qu'à votre propre témoignage, mes frères, pour peindre ce monde tel qu'il est. Combien de fois ne vous en êtes-vous pas plaints à nous-mêmes ? Combien de fois ne l'avez-vous pas nommé une Babylone où l'on ne trouvait que des désordres et des scandales, une mer orageuse où l'on n'apercevait ni calme, ni port, un assemblage de crimes et d'erreurs, où la plus parfaite innocence n'était pas à l'abri de la calomnie ?

Ah ! si l'on rassemblait ici tout ce que les mondains eux-mêmes disent contre le monde, dans ces instants où la conscience rend hommage à la vérité, que d'aveux humiliants pour le siècle et pour ses usages ! que de regrets sur les jours qu'il fait perdre ! que de réflexions sur l'ennui qu'il cause !

Les philosophes, les poètes mêmes, n'ont affecté de nous représenter la vie champêtre comme le séjour de la candeur et de la paix, que parce qu'elle nous éloigne du commerce du monde, et qu'elle nous arrache à ses inquiétudes et à ses embarras. Ils connaissaient par les seules lumières de la raison, que notre âme n'a point été formée pour être la proie du tumulte et des passions, et qu'il n'y a rien qui nous rapproche plus de nous-mêmes que la retraite et le silence.

Mais comme le meilleur préservatif contre le monde est le tableau du monde même, je veux vous le représenter sous deux points de vue, qui vous en feront connaître tous les dangers et toute l'horreur. Le monde ennemi de la paix ; le monde ennemi de la vertu. Tel est le plan de ce discours et le sujet de vos attentions : *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, mes frères, est tellement ennemi de la paix, que la tranquillité même qu'il procure, entraîne avec soi des inquiétudes et des soucis. Ainsi la mer est souvent agitée au fond de ses eaux par l'éruption de quelques volcans souterrains, tandis que sa surface annonce un calme profond.

Mais comment pouvez-vous tracer les agitations de ce monde plongé dans le trouble et dans la confusion ? C'est une complication

de tant de désirs et de projets, un assemblage de tant de différentes passions, un amas de tant de crimes et d'erreurs, une telle alternative de biens et de maux, d'humiliations et d'honneurs, de chagrins et de plaisirs, de craintes et d'espérances, qu'il échappe sous les traits du pinceau, et qu'il prend une forme nouvelle, lorsqu'on croit avoir achevé son portrait. C'est un vif-argent qu'on ne peut fixer, un torrent qu'on ne peut arrêter, un caméléon qui prend toutes sortes de couleurs, un verre à facettes, qui représente mille objets, un théâtre dont les scènes et les décorations varient à chaque instant, un tourbillon de poussière et de fumée, qui tantôt plus opaque, et tantôt moins épais, se resserre ou s'étend, selon que le vent le pousse et l'agite ; un orage entremêlé d'obscurités et d'éclairs, une mer battue de la tempête et couverte de flots : mais parlons sans figures, et nous verrons que le monde est ennemi de la paix, et par les chagrins qu'il cause, et par les plaisirs mêmes qu'il procure.

Si la vie de l'homme n'est qu'un combat continu, selon l'expression de Job, si tous les enfants d'Adam sont accablés d'un joug pesant, comme le dit Salomon, si toute créature gémit et se trouve dans une espèce d'enfermentement jusqu'à ce que le jour du Seigneur arrive, ainsi que nous l'apprend saint Paul ; où ces vérités se réalisent-elles mieux qu'au milieu de ce monde, dont les affaires, les intrigues, les projets ne sont qu'une succession de chagrins et d'embarras ?

C'est là qu'on se déchire et qu'on se dévore par les calomnies les plus atroces, et par les injustices les plus criantes, qu'on ne cherche qu'à se supplanter réciproquement par la trahison et par l'artifice, qu'on emploie tout, jusqu'à la dévotion même, pour perdre un rival qu'on déteste, qu'on s'enflamme de haine et de colère contre une multitude de faux amis, dont la langue est emmiellée et le cœur empoisonné.

Qui pourrait récapituler les jalousies, les dissensions, les cruautés que les différents siècles virent naître, et qui sous prétexte de revendiquer son bien et de soutenir ses droits, remplirent la terre de carnage, entassèrent des monceaux de cadavres, et firent des cimetières de tous les endroits où leur rage se porta ?

Je vois le sang humain couler comme l'eau des fleuves, des nations entières ensevelies dans les horreurs de la guerre, les empires les plus solides, les cités les plus superbes, les monuments les plus précieux annoncer à l'univers, par leur embrasement et par leur chute, que la fureur même des tigres et des lions est moins à redouter que celle des humains.

Combien de meurtres causés par le fer et par le poison ? Combien de rapines et de concussions ? Combien de crimes en tout genre qui ont répandu la désolation de toutes parts, et qui font frémir la raison et l'humanité ? Il semble que les hommes ne quittèrent les campagnes, leur première habitation, que pour venir rassembler des vices et

des passions, que pour se nuire mutuellement, et se causer des chagrins en tout genre.

Les familles mêmes, sans respect pour les liens de la chair et du sang, sans égards pour leur nom, ne vivent ordinairement sous le même toit que pour se dévorer. Ici c'est l'envie qui brouille les frères avec les frères, et qui remplit leurs cœurs de haine et d'amertume; là c'est l'intérêt qui soulève l'enfant contre le père, et qui l'engage à désirer continuellement la mort de celui qui lui donna la vie : ici c'est une humeur acariâtre qui transforme une femme en furie, et qui la rend le fléau de ses filles et de ses gens; là c'est un procès qui dévore en secret tout un ménage, et qui le rend la proie de ces malheureux qui s'engraissent aux dépens du public.

Que ne dirais-je point à ce sujet, de toutes ces procédures qu'on emploie contre ses plus proches parents avec la plus cruelle animosité; de ces *Factums* où l'on remue jusqu'aux cendres des morts, pour couvrir d'opprobre un adversaire qu'on poursuit à feu et à sang? Le barreau ne retentit chaque jour que de plaintes, d'accusations et de reproches, qui doivent nous donner la plus grande horreur du monde, si l'humanité subsiste encore au fond de nos cœurs.

Quel incendie de la part de ces passions qui se heurtent, qui s'enflamment, qui nous brûlent et qui nous consomment! l'amour lui seul, ce tyran cruel de nos âmes, qui pour paraître aimable a besoin de toute l'illusion des théâtres et de la poésie, remplit toutes nos histoires de ses ravages et de ses malheurs. Que de villes qu'il réduisit en cendres! que de trônes qu'il ensanglantait! que de temples qu'il profanait! que de personnes qu'il moissonnait rôdant sans cesse autour de nous, pour s'emparer de nos cœurs, après avoir séduit nos sens, il porte dans presque toutes les maisons le trouble et la désolation. Il s'annonce sous des dehors trompeurs; mais bientôt dégénéralant en haine et en jalousie, en transports et en désespoir, il finit par donner les scènes les plus lugubres et les plus tragiques, ou par dévorer intérieurement ceux qui n'ont pas eu le courage de lui résister.

Vous frémissez, mes frères, à l'aspect de ces cloîtres, où la piété retient une multitude d'âmes fidèles, qui n'ont d'autre consolation que la pratique de leur règle, d'autre espérance que le ciel; vous ne pouvez comprendre, nous dites-vous, comment on peut avoir le courage de passer des jours aussi tristement : mais connaissez-vous bien votre état? avez-vous bien calculé ces chagrins domestiques qui vous déchirent, ces troubles du dehors qui viennent si souvent vous assaillir et qui vous laissent à peine le temps de respirer; ces intrigues sourdes et basses qu'il vous faut employer pour arriver à des fins illicites; ces projets continuels qui vous tourmentent nuit et jour et qui finissent par ne point se réaliser; ces usages du monde qui vous assujettissent à toute heure et qui vous

rendent victimes de ses caprices et de ses goûts; ces embarras et ces soucis que vous cause nécessairement l'éducation de votre famille, les soins de votre ménage, la gestion de vos biens; ces passions que vous voudriez peut-être étouffer et que le commerce d'un siècle corrompé réveille continuellement; ces remords que votre vie libertine ou tout au moins dissipée doit nécessairement engendrer, et qui, comme un ver rongeur, vous piquent et vous tourmentent malgré vous; ces contradictions de la part de vos parents, de vos amis, de vos voisins, et qui empoisonnent la douceur de vos jours?

Est-ce donc à vous que les passions enchaînent, à vous que des affaires de toute espèce accablent, à vous qui vivez dans le centre de la discorde et des haines, est-ce donc à vous, dis-je, qu'il appartient de plaindre les religieux, comme des captifs et des infortunés? L'expérience n'a-t-elle pas dû vous apprendre que la terre où vous demeurez dévore ses habitants, qu'elle est le séjour de la confusion et de l'horreur, et que le monde est cet endroit où la colombe ne trouve point à reposer son pied, parce qu'un déluge de crimes a couvert sa surface?

Combien de fois ce monde tyrannique et bizarre ne vous a-t-il pas fait sentir le poids de ses injustices et de ses vexations? Auriez-vous oublié ces cruelles circonstances où vous fûtes victime de votre probité, où l'on noircit votre réputation, pour innocenter un coupable, parce qu'il était riche et distingué; ces circonstances, où, après avoir vivement soutenu vos intérêts, on vous abandonna tout à coup, parce qu'au contraire vous étiez faible et n'ayant d'appui que votre propre vertu; ces circonstances où l'on donna les plus affreuses couleurs à la plus belle action, où l'on eut recours à des intentions qu'on ne voit point, pour décrier une bonne œuvre qui frappait les yeux; ces circonstances où l'envie distilla son poison et vint vous déchirer par les libelles les plus atroces et les plus mordants; où la tyrannie d'une personne puissante et vindicative vous dépouilla de votre légitime bien et ne vous laissa pour partage que des larmes et des regrets?

Telle est la conduite journalière du monde, telles sont les récompenses qu'il prépare aux âmes nobles et vertueuses. Les impies n'y ont point de paix, parce qu'il n'y en a point pour eux, et les gens de bien qui s'y trouvent, éprouvent des chagrins en tout genre.

Quel est l'homme qui consentit à vivre s'il voyait en entrant dans le monde, tous les pièges qu'on lui prépare, toutes les cabales qu'on formera contre lui, toutes les tentations auxquelles il succombera, toutes les révolutions qu'il éprouvera, soit par la perte de ses biens, soit par celle de ses amis? L'univers entier n'est qu'un hôpital où languissent des malades de toute espèce, qu'une prison, où une multitude de coupables condamnés à la mort attend l'heure de son supplice. Les larmes y coulent comme des torrents, les plaintes et les soupirs y sont le langage le plus ordinaire, et cette aveugle

fortune dont chacun veut approcher et que presque personne n'atteint, devient un tourment universel. Que de regrets sur les occasions qu'on a manquées, sur les protections qu'on a perdues, sur les dépenses qu'on a faites inutilement !

Voyez les hommes, entrez dans leur confiance, et vous n'entendez que des reproches, des imprécations, des gémissements qui décèlent des cœurs ulcérés ; et ce qu'il y a de plus terrible et de plus cruel, c'est que le mondain souffre sans patience, sans résignation, sans espoir. Comme il concentre ici-bas sa félicité, il n'a ni les espérances du juste, ni ses consolations, lorsqu'il est attaqué de quelque mal, et son chagrin, au lieu de diminuer, ne se fait sentir que par des accès de rage et par des redoublements. En vain le monde offre à ses partisans des divertissements et des fêtes, en vain il s'efforce par toutes sortes de moyens d'endormir leur douleur ; autant ennemi de la paix par les plaisirs qu'il procure, que par les chagrins qu'il cause, il accable tous ceux qui vivent sous ses lois.

J'avoue, mes frères, qu'à ne considérer le monde que par sa surface, on est ébloui de sa pompe et de sa magnificence. Ce ne sont de toutes parts que des décorations qui enchantent, que des concerts qui ravissent, que des plaisirs qui séduisent ; mais pour peu qu'on lève cette écorce, quel changement et quelle métamorphose ! On ne trouve plus ce qui charmait les sens et le monde ; semblable à des feux d'artifice, il ne jette qu'un éclat momentané et n'offre ensuite qu'obscurcissement et confusion.

Mais entrons en détail et commençons par ces spectacles qu'on affiche comme le signal du plaisir et que l'on regarde ordinairement comme les délices de l'esprit et du cœur. Il faut d'abord observer que nous tirons du sein même de la mort les personnages que nous mettons sur la scène pour nous intéresser et pour nous toucher, et que ce sont des héros qui, ayant cessé d'exister depuis nombre de siècles, sont plus propres à nous jeter dans un dégoût de la vie, qu'à nous la rendre chère et précieuse. En effet, que dit à ma raison César représenté sur un théâtre, sinon que tout passe, que tout finit et qu'il ne reste qu'un vain nom de toutes les grandeurs et de tous les grands.

D'ailleurs n'est-on pas obligé de se prêter à l'illusion, pour prendre plaisir à telle tragédie que ce puisse être ? Et je vous le demande, mes frères, peut-on appeler un plaisir réel, un plaisir qui n'existe qu'en fiction, un plaisir qu'on ne goûte qu'en se faisant une continuelle violence pour se persuader que des acteurs qui rient intérieurement, sont véritablement pénétrés et pour se transporter dans ces temps où l'histoire était vraie, et pour se substituer à la place de ces Romains que la mort a réduits en poudre depuis plus de deux ou trois mille ans ?

Mais je suppose que par la force de l'imagination, vous veniez à bout de réaliser vous-mêmes ce qui n'est qu'une pure fiction ;

bientôt votre attention épuisée ne vous rendra-t-elle pas insipides les plus beaux endroits, de sorte que vous serez obligés de vous distraire de cette pièce qui vous paraît si charmante, pour pouvoir en supporter toute la longueur ?

Allons plus loin et nous verrons que la plupart des spectacles, ne roulant que sur l'amour, deviennent une source d'inquiétudes et de chagrins, par le feu tout profane qu'ils allument dans les cœurs : combien de personnes qui ont perdu la liberté, en entendant le récit romanesque de certains héros passionnés, et qui ne sont sorties du théâtre que remplies d'images impures, qui les agitaient et les troublaient ? On ne peut qu'être malheureux, lorsqu'on est tyrannisé par l'amour. Plus il est violent, plus il nous dépouille de cette félicité qu'on ne goûte qu'au sein de la paix, et s'il vient à se ralentir, il ne nous laisse que de la honte ou des regrets.

Me citerez-vous ces bals où l'on se rassemble avec fureur, pour se distraire de soi-même et pour trouver une situation qui puisse mettre le cœur à l'aise et le contenter ? Mais qu'est-ce qui n'avouera pas, s'il veut être sincère, qu'il ne résulte de tous ces divertissements qu'un grand vide, qu'une certaine satiété qui jette dans l'abattement et dans l'ennui ? On cherche le plaisir, on ne le rencontre point, parce qu'il est incontestable qu'il n'y a que Dieu qui soit capable de faire notre bonheur, selon ces admirables paroles de saint Augustin : vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu et notre cœur est dans le plus grand trouble et dans la plus grande agitation, jusqu'à ce qu'il se repose en vous : *Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te* (S. Aug., Confess.).

Je ne parle point ici de ces veilles, qu'on ne peut remplacer qu'en dormant une partie du jour et qu'en altérant sa santé ; de ces humiliations réelles ou imaginaires qui viennent presque toujours troubler les plaisirs des mondains ; de cette jalousie qui les tourmente et les dévore en secret, sitôt que quelqu'un paraît sur la scène et se fait admirer par ses talents ou par son esprit ; de cette servitude qui les rend esclaves de l'usage et des modes, qui les assujettit à parler sans rien dire, à décider de tout sans rien savoir, à craindre les ridicules plus que les vices, à contrefaire son visage et son caractère. Tout ce que je sais sur ce sujet, c'est que si l'Évangile obligeait aux mêmes assujettissements que le monde exige, chacun le regarderait comme la loi la plus dure et la plus tyrannique. Aussi voyons-nous que les pécheurs reconnaîtront au dernier jour, qu'ils se sont lassés dans les voies de l'iniquité ; c'est l'expression de l'Esprit-Saint : *Lassati sumus in via iniquitatis* (Sap. V).

Ah ! diront-ils dans le serrement de leur cœur, nous avons marché dans des chemins âpres, et tous nos plaisirs ont passé comme l'ombre, comme un vaisseau qui fend les flots et dont on n'aperçoit point la trace,

parce que l'espérance des méchants est semblable à ces pailles légères que le vent emporte, à cette écume que la tempête disperse, à cette fumée que le moindre zéphyre dissipe. *Lassati sumus in via iniquitatis.*

Le monde, en cherchant sans cesse de nouveaux plaisirs, en imaginant mille moyens de les varier, apprend à tous les hommes qu'il n'y a rien dans toute l'étendue de cet univers qui puisse remplir une âme immortelle, et que l'ennui est réellement le partage de tout homme qui s'éloigne de Dieu pour courir après les joies du siècle.

Je sens qu'il faudrait ici entrer dans les détails de tous vos plaisirs, les analyser, les décomposer, pour vous en faire connaître tout le vide et tout le néant; mais que vous dirais-je de plus, mes frères, que ce que votre cœur vous a dit mille et mille fois? Les projets de vos divertissements sont merveilleux, ils promettent une vraie félicité, et dès l'instant qu'on les réalise, il n'y a que mécontentement et dégoût. En vain on fait ses efforts pour se réjouir, la fête est presque toujours troublée ou par quelque incident, ou quelque accès de mélancolie qui s'empare des esprits, et c'est ici l'effet de la Providence, qui, pour nous détacher des plaisirs des sens, les traverse et les affadit. On croyait devoir passer les moments les plus heureux, et l'on revient chez soi dégoûté du monde et de soi-même.

Cela est si vrai que, si ce monde n'était pas un tourbillon qui revient à tout instant nous entraîner et nous éblouir, nous l'abandonnerions presque aussitôt que nous commençons à le connaître. Hélas! dirions-nous, qu'est-ce donc qu'un jeu où il faut se captiver pour gagner quelques misérables pièces d'argent, et plus souvent pour les perdre; qu'un festin où l'on se rend indubitablement malade si l'on goûte à tous les mets, et où l'on ne sent que le continuel déplaisir de la privation, si l'on s'en abstient; qu'une danse où pour plaire à une multitude d'insensés on doit se rendre esclave de ses moindres pas, et prendre un divertissement aussi frivole à la sueur de son front et au détriment de sa santé? Il n'est pas concevable combien l'enchaînement des mondains est accablant.

Oui, mes frères, nous pouvons dire à ce sujet avec saint Bernard, qu'il en coûte plus aux gens du monde pour se damner, qu'aux élus mêmes pour se sauver. Repassez en vous-mêmes toutes les angoisses, toutes les fatigues, toutes les perplexités que vos différents plaisirs vous ont causées; combien d'amertumes qu'il a fallu savourer! combien d'inquiétudes qu'il a fallu éprouver! combien de périls qu'il a fallu essuyer! Il n'y a point d'homme voluptueux dont la vie ne formât un roman, par la complication des divers accidents dont elle a été remplie.

Le juste a sans doute ses syndrèses et ses chagrins. La douleur est le partage de tous les enfants d'Adam, et il n'appartient qu'au ciel d'affranchir l'homme des misères inséparables, ici-bas, de l'humanité; mais il n'en est pas moins vrai que les consolations du

chrétien, au milieu de ses plus grands dégoûts, valent infiniment mieux que toute la joie des mondains qui, toujours empoisonnée par des remords, ne laisse à l'âme ni contentement ni paix. Le joug du Seigneur est le joug le plus doux et le plus léger; qui-conque le porte avec ferveur est inondé d'un torrent de délices qu'on ne peut concevoir que lorsqu'on en est rempli.

Aussi voyez-vous que le Prophète, dans les transports les plus ardents, s'élançait continuellement vers le Seigneur comme à la source des plus grandes consolations. Ah! mon Dieu, s'écrie-t-il, de même que le cerf altéré cherche une eau vive et pure, mon âme vous désire avec ardeur. Les oiseaux ont leurs nids; mais vos tabernacles, ô mon Dieu, sont l'unique et continuel objet de mes desirs.

Qui connut mieux le monde que Salomon? Qui en savoura tous les plaisirs avec plus de volupté, et qui en montra mieux que lui toute la vanité? Ses livres ne sont écrits que pour en faire voir toute l'illusion, que pour nous convaincre du néant des richesses et des honneurs, que pour nous apprendre que ce monde est, non-seulement ennemi de la paix, mais encore de la vertu.

#### SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que la vertu, mes frères? Selon le rapport de saint Augustin, l'harmonie de l'esprit et du cœur, le règlement de l'âme et des sens, la haine du mal, l'amour du bien, le mépris des choses terrestres, le désir des célestes, en un mot la représentation même des perfections de Dieu. Lorsqu'on possède la vertu, continue ce saint docteur, on devient supérieur à l'humanité, et l'on n'est homme que pour mériter, tandis qu'on se dégrade de la manière la plus humiliante et la plus étrange, lorsqu'on ne connaît la vertu que de nom.

En faut-il davantage, mes frères, pour vous faire sentir que le monde, où il n'y a ni ordre, ni repos, ni tempérance, ni élévation, est doublement ennemi de la vertu, et par la corruption qu'il répand dans l'âme, et par l'avilissement qu'il lui cause?

Il n'est pas concevable, au rapport de saint Chrysostome, jusqu'à quel point les passions qui semblent tyranniser la terre, dérangent l'ordre et la symétrie que l'Être suprême établit entre nos mouvements et nos pensées. L'homme abandonné au monde n'est plus qu'un roseau continuellement battu de la tempête, et son cœur n'est plus que le jouet d'une perpétuelle agitation. Il erre çà et là, il inquiète les autres, il s'inquiète lui-même et il ne paraît exister que pour faire voir, par son propre exemple, qu'on ne peut réellement trouver la paix qu'en fuyant le monde, ou, tout au moins en le méprisant : *Fugiendo aut saltem contemnendo.*

Mais voyons ce que dit Job, cet auteur si éloquent sur les misères humaines, et qui n'en parla qu'après en avoir fait la plus terrible expérience.

Pourquoi, s'écrie-t-il, le Tout-Puissant ayant révélé la différence des temps, des



pour introduire des maximes qui décomposent l'homme, et qui ne tendent à rien moins qu'à le mettre mal avec lui-même et avec son Dieu pour toute une éternité. Eh ! qu'est-ce qu'une âme, mes frères, ennemie de son Créateur, sinon un spectacle d'humiliation et d'effroi, sinon l'abomination de la désolation dans le lieu saint ? Car l'âme étant formée pour être un sanctuaire, on se rend coupable d'une espèce de sacrilège, toutes les fois qu'on le profane par des voluptés criminelles, par une conduite opposée à l'Évangile et conséquemment à la vérité et à la vertu.

Ah ! si nous ouvrons ici les âmes de tous ces mondains qui nous paraissent extérieurement tranquilles et réglés, juste ciel ! quel chaos à débrouiller ! quel labyrinthe à parcourir ! quel séjour de trouble et de confusion ! Il faut nécessairement que les vertus se retirent d'un cœur possédé par le monde ; car le monde n'étant que l'agent du démon, corrompt tout ce qu'il asservit sous ses loix.

Ainsi mes frères, toutes les fois que vous vous abandonnez aux folies du siècle, toutes les fois que vous respirez par vos sens la mollesse et la vanité, toutes les fois que vous prêtez l'oreille aux discours du libertin et de l'impie, vous communiquez avec le démon ; c'est-à-dire, que vous devenez sa proie, et que, selon l'expression de saint Augustin, vous êtes sous l'empire de celui qui est le marteau de l'univers : *Malleus universi*.

Le monde suit le démon pas à pas, comme nous dit saint Grégoire le Grand, et par la même raison les mondains sont les disciples du démon : *Vos autem ex diabolo estis*. Mais après avoir vu la corruption que le monde répand dans l'âme, voyons maintenant l'avisement qu'il lui cause.

Il est incontestable, selon la doctrine de tous les Pères, que l'âme déchoit de son état primitif, et perd ses titres les plus distingués et les plus précieux, quand elle est assez malheureuse pour se livrer au monde. Outre qu'elle ne le peut faire sans commettre le plus horrible des parjures, ayant solennellement renoncé dans son baptême à la société de ce monde séducteur et pervers, elle s'expose à des chutes continuelles qui l'avilisent et qui la dénaturent.

Il n'en est pas ainsi de la vertu ; plus l'âme l'embrasse, plus elle s'élève et plus elle s'agrandit : et pourquoi, si ce n'est parce que la vertu est l'ouvrage de Dieu même, et le monde, au contraire, celui du Démon ? Il ne s'agit, pour vous en convaincre, que d'examiner les différentes fonctions de l'un et de l'autre, puisque, selon l'Évangile, on connaît l'arbre par son fruit.

La vertu déracine les passions, le monde les fait naître ; la vertu rend le cœur chaste et lucide, le monde le souille et le profane ; la vertu répand sur toutes les actions de la vie une impression de justice et de vérité, le monde corrompt jusqu'aux intentions ; la vertu dégage l'âme de toute affection charnelle, et l'unit au ciel comme à son élément, le monde la courbe vers la terre, et ne l'ap-

plique qu'à des objets frivoles et périssables.

Y a-t-il, en effet, rien de plus éloigné de Dieu qu'une âme que le monde domine ? Si elle entend quelquefois parler de ce Dieu dont elle devrait s'occuper, ce n'est que pour ouïr des impiétés et des railleries sur les choses les plus saintes. La religion dans le monde n'est qu'une affaire de routine. On se rend à l'église comme au théâtre, on assiste au sermon comme à la comédie, on se trouve à la messe comme à la promenade, et l'on ne paraît chrétien que parce que l'usage du pays veut qu'on le paraisse ; si l'on prie, ce n'est que du bout des lèvres, si l'on jeûne, ce n'est qu'avec des adoucissements qui détruisent l'esprit de pénitence.

Voilà l'usage du monde, mes frères, et voilà comment ce monde, l'ennemi de la vertu, fait disparaître la religion, pour lui substituer un simulacre pharisaïque que le siècle prend pour de la piété.

Alors l'âme, s'oubliant elle-même, oublie son Seigneur et son Dieu ; l'esprit s'offusque, le cœur se corrompt, le chrétien disparaît, les idées de l'éternité s'effacent, les desirs du ciel s'évaporent, la conscience s'endort, et l'homme vit comme s'il n'avait plus que l'anéantissement à espérer.

Oui, mes frères, rien ne dégrade l'âme comme le commerce du monde. N'est-ce pas là, dites-le nous de bonne foi, n'est-ce pas là qu'on n'existe que pour boire et manger ; qu'on se fait le devoir le plus essentiel de fréquenter les spectacles et les jeux ; qu'on parle du ciel comme d'une sublime chimère qui ne doit jamais se réaliser ; qu'on sacrifie tout à la mollesse, à l'ambition, à l'orgueil ; qu'on entend des éloges éternels du vice et les critiques les plus amères de la vertu ; qu'on est dévoré par un ennui qui, en nous rendant à charge aux autres et à nous-mêmes, nous déshonore et nous avilit ?

On dira peut-être que le monde est rempli d'honneurs et de dignités, et que ces titres sont autant de marques distinctives qui relèvent l'homme et lui méritent des hommages et de la considération ; mais qu'est-ce qui ne sent pas qu'il n'y a nulle parité entre une gloire de quelques instants et une gloire éternelle, entre la félicité promise aux élus et les joies d'ici-bas ?

Si l'âme n'est créée que pour le ciel, comme on n'en peut douter, toutes les fois qu'elle perd de vue ce grand et magnifique objet, elle se dénature et elle tombe dans le plus affreux avisement. Quelle tâche le monde ne lui fait-il pas, lui qui, plongé dans la dissolution des sens, ne connaît de vie que la sensualité ; lui qui, tout terrestre et tout charnel, ne vante et ne goûte que les plaisirs de la chair ; lui qui, continuellement ébloui par des illusions, ne parle que bagatelle et vanité ; lui qui, ne se repaissant que de fables et de mensonges, abhorre et condamne la vérité ; lui qui, se roulant dans les voluptés les plus criminelles, fait son Dieu de tout ce que Dieu défend ; lui que le Sei-

gneur a maudit comme l'ennemi de son culte et de sa loi.

Ah ! si les saints menèrent une vie toute céleste et tout angélique, si leur âme s'éleva jusqu'au trône même de l'Éternel, et parut plus lumineuse que l'astre du matin ; c'est, n'en doutez pas, parce qu'ils firent divorce avec le monde, parce qu'ils renoncèrent à ses fêtes, à ses plaisirs, comme à des divertissements qui dégradent la raison et qui éteignent la foi.

Quoi de plus humiliant, en effet, que d'être perpétuellement entraîné dans un tourbillon qui ne laisse à l'homme que des actions purement mécaniques, qui lui dérobe la vue de l'éternité, cette admirable perspective que nous devons sans cesse regarder. Combien d'habitants de ce bas monde qui se lèvent et se couchent à la manière des bêtes, sans un retour vers le Créateur qui les a formés, et dont les jours se passent à dormir et à jouer.

Grand Dieu ! est-ce donc là l'estime qu'on doit faire de ce temps précieux que vous nous avez accordé pour mériter le bonheur immense de vous voir et de vous posséder ? Est-ce donc là l'usage que nous devons faire de ces années qui, retranchées tout à l'heure, vont nous offrir la carrière d'une éternité de bonheur ou de malheur ?

Je frémis, je vous l'avoue, mes frères, et qu'est-ce qui ne frémirait pas à la vue de cette foule d'insensés qui composent le monde et qui courent à leur perte d'un air joyeux et triomphant ? Cette conduite, je vous le demande, n'est-elle pas plus extravagante et plus inconcevable que la manie de ces épouses tendrement barbares qui se précipitent dans un bûcher et qui se réduisent en cendres pour témoigner leur amour conjugal ? Nous gémissons sans doute sur des coutumes aussi contraires à la nature et à la raison ; mais gémissiez plutôt sur vous-mêmes, sur vous que le monde fascine depuis tant d'années, qu'il dégrade et qu'il immole à son aveuglement ; sur vous qu'il arrache à Jésus-Christ pour être la proie et la conquête du démon.

Tous les jours que vous consacrez aux folies du monde sont autant de degrés par lesquels vous descendez de cet état sublime dans lequel Dieu vous a créés pour tomber dans un abîme de misères et d'humiliations. Vous croyez que plus vous êtes en spectacle aux yeux du monde et plus vous êtes grands, que plus vous brillez par des logements magnifiques et plus vous êtes dignes d'admiration ; mais c'est là précisément ce qui vous rahaisse, puisque vous vous rendez esclaves de ces futilités : il n'y a que celui qui est immortel qui puisse réellement relever une âme immortelle.

Nous ne lisons qu'avec indignation cet endroit de la sainte Écriture qui nous apprend qu'Esau vendit son droit d'aînesse pour quelques misérables lentilles, et nous ne sommes pas indignés contre nous-mêmes qui vendons à chaque instant la part que nous avons au ciel, à titre d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ.

D'où vient un tel contraste, si ce n'est du peu de soin que nous avons de nous étudier et de nous connaître ? Notre âme est à nos yeux la moindre partie de nous-mêmes, et elle a beau nous avertir par des remords que nous nommons conscience, nous étouffons cette voix comme un langage qui nous importune.

La vertu se présente quelquefois à nous sous ces dehors simples et chastes qui l'annoncent et qui la caractérisent ; mais bientôt le monde vient troubler cette vue en nous montrant toutes les vanités qu'il traîne à sa suite, et nous la suivons. Nous ne pensons pas que ce malheureux monde est le plus cruel ennemi de la tempérance, de la justice, de la vérité, de la candeur, de l'humilité, c'est-à-dire de toutes les vertus chrétiennes pour lesquelles nous sommes nés ; ou si nous y pensons ce n'est que d'une manière si superficielle et si volage, que nous n'en embrassons pas avec moins d'ardeur les maximes et les œuvres du démon.

Si vous me dites qu'il y a parmi les gens du monde des vertus, je vous demanderai quelles vertus ; et après en avoir fait l'analyse, je vous forcerai à conclure avec tous les Pères et principalement avec saint Augustin et saint Prosper, que ce ne sont que des vertus stériles qui, n'étant point animées par la charité, ne peuvent avoir Dieu pour récompense ; que des vertus de montre et de parade qui, n'étant point fondées en Jésus-Christ, ne sont que des ombres et des simulacres de sagesse et de piété.

Qu'y a-t-il de plus sublime que la gloire du martyr ? et cependant l'Apôtre nous assure qu'en vain nous livrerions notre corps aux flammes, si nous n'avions l'amour de Dieu, et si ce sacrifice n'était rapporté à lui. Il n'y a que la foi et la charité qui nous sauvent, et le monde, c'est-à-dire cette multitude qui suit les maximes condamnées par l'Évangile, n'a ni foi ni charité ; s'il croit, ce n'est qu'à la manière des démons qui tremblent et qui adorent, mais qui ne méritent point.

Aimerez-vous encore ce monde, mes frères, après le portrait que nous avons fait, et ne verrez-vous pas enfin qu'il ne vous flatte que pour vous perdre, et que ses plaisirs, ses actions, ses projets, son langage ne tendent qu'à détruire le règne de la vertu ? Il ne se plaît que dans le trouble et dans la commotion, et la vertu est silencieuse et tranquille ; il ne prêche que la dissipation et le relâchement, et la vertu est rigide et solitaire ; il n'estime que le faste, l'opulence et le fracas, et la vertu fait ses délices de l'indigence et de la simplicité ; il ne recherche que les honneurs et tout ce qui peut nourrir l'orgueil, et la vertu ne redoute que l'ostentation et l'éclat ; il ne connaît de grandeur que celle d'avoir un cortège et d'éblouir par une magnificence toute profane, et la vertu ne trouve de vraie élévation qu'en Dieu, se plaît à verser des larmes et à faire de dignes fruits de pénitence qui puissent lui mériter le ciel.

Balancerez-vous, chrétiens auditeurs, à choisir le parti que vous devez prendre entre ces deux états si entièrement opposés, et n'aimerez-vous pas mieux ressentir les afflictions du peuple de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, que de goûter les consolations passagères de l'Égypte? Les unes conduisent indubitablement à la mort et les autres à la vie éternelle que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

### SERMON VIII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

#### *Sur les miracles.*

Acceptit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus similiter ex piscibus quantum volebant.

*Jésus-Christ ayant pris les cinq pains, rendit grâces, les distribua ainsi que les poissons, et toutes les personnes furent rassasiées (S. Jean, ch. VI).*

Sire, on est sans doute surpris du grand miracle qui s'opère en ce jour, et en se mettant à la place de cette multitude que le Seigneur nourrit avec cinq pains et deux poissons, on s'écrie : Quel prodige vient remplir l'univers d'étonnement et d'admiration ! Tout miracle, il est vrai, porte avec soi un tel caractère de puissance et de majesté, que ceux mêmes qui sont des marques de bienfaisance et d'amour impriment une sainte frayeur dans les esprits. On commence par être épouvanté avant d'être reconnaissant, et l'on ne revient de sa surprise qu'en réfléchissant sur la grandeur d'un Dieu à qui rien ne coûte et qui commande même au néant.

C'est de cette puissance infinie, mes frères, dont j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui en m'étendant sur les merveilles qu'elle opéra dans tous les temps. Qu'il est consolant pour l'homme de se voir sous la main d'un Créateur qui multiplie les miracles comme les grains de sable, qui se rend continuellement visible par des bienfaits qu'on ne peut méconnaître, et qui nous force à l'aimer par le nombre et par le prix inestimable de ses dons !

Nous n'avons heureusement besoin de recourir ni à des fables, ni à des pays éloignés pour apercevoir le doigt de Dieu. Il écrit à chaque instant sur la poussière et dans les cieux les marques de sa puissance et de sa grandeur, et nos âmes, comme la réfraction de sa lumière, nous annoncent tout ce qu'il fait et tout ce qu'il est.

Déchirons le malheureux voile dont les passions nous couvrent, et loin de douter des miracles ou d'en demander, comme font les incrédules, nous verrons qu'il n'y a rien en nous comme autour de nous qui ne soit un prodige, et que ces paroles mêmes que je vous adresse maintenant et qui viennent frapper vos oreilles et réveiller votre attention, ont tous les caractères du plus grand des miracles.

Plus je considère les hommes, et plus ils me paraissent ce peuple dont parle l'Écriture, qui a des yeux et qui ne voit point, des

mais et qui ne touche point. Ils vivent, en effet, au milieu d'un univers où les merveilles du Très-Haut se renouvellent à chaque instant, et ils n'en aperçoivent ni la chaîne, ni l'excellence ; ils pensent par le moyen d'une âme dont la nature et les opérations sont le chef-d'œuvre le plus sublime et le plus accompli, et ils s'endorment dans son sein sans y faire la moindre attention ; ils respirent dans un corps que sa structure et sa réparation rendent un prodige toujours subsistant, et ils ne l'admirent que pour le profaner.

Priez le Seigneur qu'il me donne la lumière propre à dissiper cet aveuglement presque général, et que je puisse enfin convaincre tous ceux qui m'écoutent :

Premièrement, qu'il n'y a rien de plus ordinaire que les miracles ;

Secondement, qu'il n'y a rien dont on doute plus légèrement : *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Vous devez savoir, disait autrefois saint Augustin à son peuple, qu'il y a deux sortes de miracles dignes de toute notre attention : les uns qui renferment les merveilles de notre existence et de celle de cet univers, les autres qui comprennent les mystères de notre sainte religion.

Parcourons ces deux différentes classes de prodiges et, suivant le même plan, commençons par nous-mêmes, c'est-à-dire par ce qui doit nous affecter davantage et nous toucher plus intimement.

Tout est miracle en nous, depuis le sommet de nos têtes jusqu'à l'extrémité de nos pieds, depuis la plus petite fibre qui entre dans la texture de notre corps jusqu'aux principaux ossements qui en soutiennent l'édifice ; et soit que nous veillions, soit que nous dormions, des merveilles ineffables s'opèrent en nous, comme dans un lieu que le Seigneur a choisi par préférence pour signaler ses miséricordes et sa grandeur.

Quel prodige comparable à cet assemblage de muscles et de nerfs, qui par leurs ressorts et leur jeu nous maintiennent dans la plus parfaite harmonie ; à cette multitude de veines et d'artères qui, comme autant de tuyaux, distribuent dans toutes les parties du corps une liqueur propre à les vivifier et à les conserver ! Quelle mécanique dans tous ces mouvements que nous faisons sans réflexion, quel ordre dans toutes ces pulsations qui nous retracent le mouvement des horloges, quelle élasticité dans tous ces gestes qui nous rendent propres à mille différents travaux !

Parlerai-je maintenant de la digestion et du sommeil, ces deux admirables véhicules qui entretiennent notre chair si délicate et si fragile pendant une longue suite d'années, qui dissipent nos lassitudes et nos défaillances, et qui nous font chaque jour reparaître avec un corps qui semble tout nouveau ? Mais quittons cet objet, qui n'est que la moindre partie de nous-mêmes, pour entrevoir notre âme et pour l'admirer.

Ici je vous appelle, philosophes de toutes les nations et de tous les temps, et je vous



invite à ce spectacle comme à un phénomène toujours renaissant et que vous ne pouvez manquer de juger digne de toute votre attention. Plus on a de génie, et plus on est étonné des opérations de cette âme qui, tout indivisible qu'elle est, paraît se diviser en idées, en désirs, en pensées; de cette âme qui, tout immortelle qu'elle est, paraît se perfectionner avec le corps et dépérir avec lui; de cette âme enfin qui, toute spirituelle qu'elle est, semble n'agir que par le moyen de la matière et des sens.

Vous voulez des miracles, mes frères, et pouvez-vous voir quelque chose de plus merveilleux que cette mémoire, cette imagination, cette volonté qui agissent continuellement en vous et qui vous transportent sans cesse hors de vous? Ces facultés paraissent renfermées dans la simple capacité de notre crâne, et l'on s'égare au milieu des réflexions qu'elles engendrent, des tableaux qu'elles présentent, des combinaisons qu'elles produisent.

Tous ces livres que vous parcourez, toutes ces villes que vous admirez, tous ces chefs-d'œuvre de la patience et de l'art que vous contemplez, n'enrent point d'autre principe que cette âme que nous concentrons, pour ainsi dire, en nous-mêmes, et dont nous ne nous occupons presque jamais. C'est elle qui imagine les plans, qui les exécute, et qui sans autre secours que ces facultés s'élève jusqu'au sein des astres, en détermine la distance et la grandeur, en prédit les révolutions, couvre les mers de navires qu'elle construit, et pénètre au plus intime de la terre, pour en tirer des trésors et pour en faire les richesses du monde entier.

Nous sommes donc un abîme de merveilles, et il n'y a point d'idée en nous, point de pensée qui ne doivent exciter notre admiration et qui ne méritent en quelque sorte nos hommages comme une réverbération de l'Être incréé dont nous sommes le portrait. Dieu répand ses rayons sur nous d'une manière vraiment incompréhensible, et après nous avoir ainsi éclairés, nous nous éclairons mutuellement les uns les autres, et cette communication de lumières engendre les monarchies, les républiques, les sociétés, les sciences et les arts, et devient la source de tous les biens dont nous jouissons.

Qu'il est beau de conserver en soi-même tous les événements passés, toutes les dates de ces révolutions qui agitent l'univers, de les appeler par ordre et de les trouver, pour ainsi dire, sous sa main, lorsqu'on en a besoin! Qu'il est beau de pouvoir se figurer des mondes plus vastes que celui que nous habitons, de pouvoir s'étendre jusqu'à des espaces immenses, jusqu'à des jours éternels, et de trouver Dieu lui-même dans son propre cœur! qu'il est beau de décomposer les éléments, d'analyser les sons, la lumière, les couleurs, et d'apprécier tous les objets dont nous sommes environnés.

Ce sont ces objets qui constituent l'univers, et qui, plus ou moins éclatants, nous annoncent la magnificence du Créateur et nous

excitent à l'admiration. Je me perds, je l'avoue, lorsque, promenant mes regards sur la surface de la terre et des cieux, j'aperçois des corps de toute espèce qu'un fluide entraîne avec un ordre invariable. Quel est donc celui, dis-je en moi-même, qui fit éclore tous ces mondes, et qui les conduit depuis tant de siècles, comme un berger conduit un troupeau; celui qui se fait entendre de la poussière, et qui la transforme en fleurs et en fruits; celui qui couvre les prairies d'une rosée plus éclatante que le saphir et le rubis?

Où étions-nous, mes frères, lorsqu'il jetait les fondements de l'univers, lorsque les astres du matin le louaient d'un commun accord, lorsqu'il enfantait la mer, lorsqu'il lui intimait ses ordres, et qu'il lui opposait pour digue son pouvoir et sa volonté?

Avez-vous jamais bien considéré ce soleil qui reparait chaque jour aussi fidèlement que si vous l'aviez appelé; ces ténèbres qui ne manquent point chaque soir de venir vous inviter au sommeil; ces étoiles que la sagesse éternelle tient sous un sceau, et qu'elle déploie à sa volonté, pour orner le firmament et pour embellir les nuits; ces planètes dont les révolutions marquent les saisons et les années; ces nuages qui s'abaissent, qui s'élèvent et qui fondent en pluie, en grêle, en frimas; cet arc-en-ciel qui, s'étendant d'un horizon jusqu'à l'autre, réunit les plus brillantes couleurs; ce firmament qui tantôt rongéâtre, et tantôt azuré, nous annonce toute la gloire de celui qui l'a fait? *Cæli enarrant gloriam Dei, et opera ejus annuntiat firmamentum* (Psalm. XVIII).

Ecoutez avec attention, dit le saint homme Joh, le son terrible de la voix de l'Éternel, le rugissement qui sort de sa bouche; il fait entendre le tonnerre jusqu'aux extrémités de la terre, il ordonne à la neige de couvrir les plaines et les montagnes, il forme lui-même les tempêtes que nous croyons l'effet du hasard, il suspend les nues et les promène à sa volonté, il fait sortir la lumière de la matière la plus épaisse, il tire des trésors de sa puissance les éclairs et les vents, et il les envoie par tout l'univers comme les messagers de sa gloire et de sa grandeur.

La mer obéit à sa voix, et de l'abîme de ses profondeurs, elle s'élève, elle écume, elle mugit, et lorsque ses flots paraissent devoir engloutir l'univers, elle se roule sur elle-même avec fureur, et dans les limites qui lui sont marquées, elle rend hommage à la main qui l'arrête et qui lui trace sa route au milieu des gouffres et des rochers.

Qui pourra voir ce terrible élément sans être saisi d'effroi, cet élément qui, tantôt comme une glace unie, et tantôt comme un assemblage de monticules et de cavernes, renferme des monstres de toute espèce dans son sein, et forme un spectacle toujours nouveau?

L'élément du feu est-il moins surprenant? Merveilleux dans sa nature, merveilleux dans ses effets, de combien de prodiges n'est-il pas l'occasion? Soit qu'il forme au milieu des cieux ces effrayants météores dont l'as-

tronomie ne peut rendre raison, soit qu'il fasse sortir des entrailles de la terre ces volcans qui engloutissent des îles et des cités, il paraît le ministre d'un souverain que toute la nature adore et reconnaît pour son maître.

Ici la terre pourrait-elle échapper à nos observations ; cette terre qui nous soutient , qui nous nourrit et qui nous dévorera ; cette terre assez ferme pour pouvoir nous porter , et assez molle pour être labourée ? Que de beautés répandues sur sa surface ! que d'insectes et de trésors renfermés dans son sein ! Ici nous sommes ombragés par des arbres , dont le feuillage sert d'asile aux oiseaux et forme les plus superbes pavillons ; là nous sommes éblouis par une multitude de fleurs aussi variées qu'odoriférantes , et dont l'éclat efface toute la magnificence des rois.

Chaque saison, chaque mois, chaque jour, voit éclore des germes de plantes et d'animaux, qui, fécondés par la chaleur, deviennent l'origine des phénomènes les plus curieux. Quelle vertu dans l'herbe qu'on foule aux pieds, soit pour nourrir nos corps, soit pour les guérir ! Quelle industrie dans l'abeille ! quelle activité dans la fourmi ! quelles transmutations dans le vers à soie ! L'œil le plus pénétrant se lasse à considérer tant de miracles toujours renaissants ; la mémoire la plus vaste ne peut suffire à se rappeler les noms des êtres qui végètent ou qui respirent.

Grand Dieu ! vous créez à chaque instant des mondes au milieu de celui que nous habitons ; vous faites croître l'hysope comme le cèdre du Liban ; vous ouvrez la main, et vous remplissez tout animal de bénédiction ; vous voulez que les étoiles existent, et sur-le-champ elles vous répondent : Nous voici ; vous ordonnez aux vents de ne plus souffler, et la terre et les mers sont dans le calme le plus profond. Votre puissance n'est-elle donc pas assez manifestée par ces œuvres, et devons-nous attendre quelque chose de plus ?

Oui, mes frères, Dieu n'a encore fait qu'ébaucher ses merveilles en créant la terre et les cieux, et sa religion toute miraculeuse et toute sainte vient embellir l'ouvrage et le compléter.

Mais, à ce mot de religion, que de prodiges se représentent à mon esprit ! La nature entière, silencieuse, attentive, paraît en sentinelle pour exécuter les ordres de celui qui va parler aux hommes et leur intimer sa loi. Déjà les tonnerres retentissent de toutes parts, les éclairs embrasent le mont Sinaï, et Moïse, au milieu de ces feux, rayonne de gloire et de majesté. Il s'avance, et les miracles le suivent et le précèdent comme l'envoyé de l'Éternel ; ses pas traquent un sillon de lumière qui se manifeste par mille prodiges différents.

Ici les rochers se fondent dans des sources d'eaux vives ; là une manne délicieuse descend comme la rosée du ciel, et sert de nourriture au peuple hébreu ; ici une colonne de feu brille dans les airs, et tient lieu de flambeau pendant les horreurs de la nuit ; là les

eaux se divisent, se tiennent suspendues, laissent un libre passage aux Israélites, et ne se rejoignent que pour engloutir l'impie Pharaon. Il n'y a pas un jour qui ne soit marqué par quelque signe éclatant. Tantôt c'est le soleil qui s'arrête à la voix de Josué, tantôt c'est la superbe ville de Jéricho qui tombe au son des trompettes, et qui n'offre plus aux yeux étonnés qu'un amas de pierres et de poussière.

Que ne puis-je vous représenter ici, avec cette éloquence mâle et victorieuse qu'exigent la grandeur du sujet, la terre entr'ouverte pour dévorer les Coré, les Dathan, les Abiron ; la mort moissonnant les rois ennemis de Dieu, comme le feu consume la paille ; des armées entières exterminées par l'ange du Seigneur, des prophètes armés du glaive d'une parole plus tranchante que les épées et les dards ; enfin cette succession de miracles qui, pendant des siècles entiers, et à la vue d'une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, répand alternativement la consolation et l'effroi, excite la reconnaissance et la terreur, et dépose à jamais à la gloire des miséricordes et des justices de notre Dieu.

Qui ne croirait pas ici, mes frères, que tous les prodiges sont enfin épuisés, et cependant ils ne sont encore que l'aurore du grand jour que le Seigneur va faire paraître. Peuples, ouvrez les yeux, et voyez les merveilles qui s'accomplissent pour votre salut. Les cieux s'ouvrent, Dieu lui-même descend au milieu de nous pour y vivre comme un d'entre nous ; des nuées d'anges brillent au sein des airs, et, dans un cantique inspiré par l'Esprit-Saint, annoncent à tout l'univers l'œuvre ineffable de notre Rédemption. La terre reçoit le plus excellent des dons, les nations viennent en foule reconnaître leur maître et l'adorer ; la Judée tremble, la Synagogue s'alarme et Jésus-Christ triomphe.

Quel pinceau pourrait crayonner tant d'événements extraordinaires qui forment l'histoire du Messie ! Sa naissance, sa vie, sa mort, autant de prodiges qui surpassent toute idée, toute expression. On aperçoit un tel rapport entre ses œuvres et les prophéties, que l'incrédulité la plus obstinée ne peut rien opposer de raisonnable et de conséquent.

On découvre en sa personne des vertus si supérieures à celles des mortels, que la rage même des Juifs les plus acharnés est souvent obligée de se taire et d'admirer. Les places de Jérusalem, les bords du lac de Tibériade, les chemins de la Palestine, retentissent du bruit de ses merveilles. Ici il rend la vue aux aveugles, là il fait marcher les boiteux ; ici il multiplie cinq pains et nourrit cinq mille hommes, là, d'une seule parole, il renverse ses ennemis, et les morts enterrés et presque pourris sortent de leurs sépultures et viennent rendre hommage à sa divinité.

Son pouvoir s'étend sur tout ce qui existe et

sur tout ce qui respire ; les éléments lui obéissent , les démons tremblent à son aspect , toute la nature le reconnaît pour son maître , et il n'y a pas jusqu'à ses vêtements dont le seul attouchement guérit les maladies les plus invétérées.

S'il parle , il porte la paix jusqu'au fond des cœurs , la lumière dans tous les esprits. La plénitude de la grâce est entre ses mains , et il la distribue selon sa volonté ; les pécheurs sont convertis , les pharisiens confondus , les saducéens condamnés. Mais qui me donnera des paroles capables de vous décrire les prodiges qui s'opèrent à la mort du Sauveur ? Comment pouvoir recueillir dans un discours des événements qui ont fait la matière d'une multitude innombrable de volumes ?

Je vois la vérité condamnée , attachée ignominieusement à une croix ; mais je vois en même temps les tombeaux qui s'ouvrent , la terre qui s'ébranle , le soleil qui s'éclipse , enfin l'univers consterné. Et à peine les miracles commencent-ils à cesser , que le Seigneur renverse la pierre de son sépulcre , épouvante les gardes qui l'entourent , et sort victorieux du sein même de la mort. Ses disciples le voient , le touchent , mangent avec lui , et sa parole , qui embrase leurs cœurs , les transporte aux extrémités du monde , et les rend supérieurs à toute la rage des tyrans. Les idoles se brisent , l'idolâtrie disparaît , les loups se changent en agneaux , une génération toute sainte germe et fleurit , et au milieu d'une Eglise qui ne craint ni les révolutions , ni les tempêtes , coule une source de bénédictions qui ne doit jamais tarir. Des sacrements communiquent une grâce qui ferme les enfers et qui ouvre les cieux , et , par un prodige ineffable , Jésus-Christ se reproduit journellement sur nos autels , et se donne pour nourriture à l'homme même qui a le pouvoir de le faire descendre à sa voix.

Il est donc vrai que douze hommes sans lettres , sans argent , sans crédit , triomphent du monde entier ; que des idiots confondent la sagesse de tous les philosophes ; que leurs noms effacent ceux des plus grands conquérants , et que tous les siècles oublieront les héros qui remplirent l'univers du bruit de leurs exploits , pour se souvenir de Pierre et de Paul. Il est donc vrai que de leur sang même naîtront de nouveaux chrétiens , et que de race en race le christianisme se perpétuera , malgré toutes les cabales et toutes les factions formées pour l'étouffer.

Quelle multitude de saints depuis les apôtres jusqu'à nous ! Chaque âge , chaque pays ont été témoins des prodiges qu'ils ont opérés. Les uns descendent dans des fournaies , en divisent les flammes et y trouvent une source de rafraîchissement ; les autres étendent leur manteau et s'en font une barque propre à passer les mers ; ceux-ci traversent les villes , et leur ombre guérit les malades ; ceux-là transportent des montagnes , et la parole de l'Évangile est accomplie.

Et ne vous imaginez pas , mes frères , que ces miracles ne se renouvellent plus , quoiqu'ils aient été beaucoup plus fréquents lorsque l'Eglise commençait à se former , parce qu'alors elle en avait besoin : leur cours n'est point interrompu. Dieu suscite de siècle en siècle des hommes puissants en œuvres et en paroles , qu'il remplit de l'esprit d'Elie , et qui ont la vertu d'opérer des guérisons et des choses extraordinaires. Ce n'est qu'en conséquence de ces miracles que Rome , mère de toutes les Eglises , déclare saints ceux dont elle a scrupuleusement examiné les actions et les prodiges.

Toujours il y aura dans le sein de la religion des élus , parce que la religion ne peut subsister sans élus ; toujours il y aura des miracles au milieu des chrétiens , parce que le christianisme est la source des miracles. Ayez cette foi vive et généreuse qui forme les vrais fidèles , et vous verrez des prodiges en tout genre attestés par des milliers de témoins qui rendent hommage aux merveilles que le Seigneur opère journellement dans ses saints , *mirabilis in sanctis ejus* (Psal. LXVII) ; et vous verrez que Rome ne canonise qu'après s'être assurée , par les voies les plus sûres , de la réalité de quelques miracles et de leur qualité , qu'après en avoir fait une matière de controverse pendant plusieurs années.

Que d'actes juridiques en ce genre déposés dans les archives du saint-siège , où tout a été discuté , approfondi et pesé ; mais attendez , et vous verrez un jour bien d'autres prodiges. Vous verrez le soleil s'obscurcir , les cieux se rouler comme un livre , les éléments se confondre , la poussière se ranimer , les morts reprendre leur première forme , toutes les âmes se réunir à leurs propres corps. Vous verrez Jésus-Christ lui-même , dans lequel vous espérez comme dans l'auteur de votre salut , paraître sur un nuage de gloire au milieu du firmament , prononcer des arrêts de vie ou de mort , qui décideront pour jamais du sort de tous les humains ; vous verrez les apôtres assis sur des trônes juger avec le Seigneur toutes les nations ; vous verrez les impies qui insultent à notre foi , pâles , tremblants , désespérés , n'ouvrir la bouche que pour crier aux montagnes de tomber sur eux , de les écraser et de les dérober aux vengeances du Seigneur ; vous verrez ces idiots que vous méprisez , ces pauvres que vous regardez comme le rebut de la nature entière , transformés , transfigurés en Jésus-Christ , et plus brillants que ces étoiles qui étincellent au sein des ténèbres.

Ne nous dites donc plus , mes frères , que les miracles sont des événements trop rares pour pouvoir vous affecter ; dites plutôt que Dieu vous force continuellement , par une multitude de prodiges , à le reconnaître et à l'aimer ; dites plutôt que l'homme , et surtout le chrétien , vit dans le centre des merveilles , et que la grâce s'unit sans cesse à la nature pour faire éclater la puissance et la gloire du Très-Haut.

Si vous n'aviez jamais vu le spectacle admirable de la terre et des cieux , et que quel-

qu'un vous en eût simplement fait la peinture et le récit, ah ! je vous le demande, n'auriez-vous pas regardé cette histoire comme un beau roman ? Cependant votre œil vous a dit que le tout était vrai, et qu'il n'y avait pas le moindre insecte, le moindre grain de sable, la moindre étincelle, la moindre goutte d'eau, qui ne méritassent toute votre admiration, et qui ne fussent la source d'une multitude de réflexions : croyez donc qu'il n'y a rien de plus ordinaire que les miracles, et gémissiez en même temps de ce qu'il n'y a rien dont on doute plus facilement, c'est ce qu'il me reste à vous faire voir.

#### SECONDE PARTIE.

Si l'on ne doutait des miracles que la renommée publie de temps en temps que pour suspendre son jugement jusqu'à ce qu'on les eût approfondis, que pour écarter la superstition, qui souvent emprunte le langage même de la religion, ce doute alors, loin d'être injurieux à la foi, serait une sage prudence, et nous l'admirerions ; mais, hélas ! on ne s'élève avec force contre les miracles qu'on nous annonce que parce que la religion est l'objet qui nous touche le moins, que parce que la foi s'éteint de plus en plus. Deux vérités qui exigent un renouvellement d'attention.

Commençons par notre jeunesse, mes frères, car pour notre enfance, hélas ! c'est un temps de délire et de sommeil. Que nous rappelle-t-elle, cette jeunesse imprudente, volage et dissipée, si ce n'est des plaisirs qui prirent la place que la religion devait tenir dans notre cœur ; si ce n'est des amusements qui firent le premier objet de nos études et de nos soins ; si ce n'est un goût décidé pour tout ce qui s'appelle excès ; si ce n'est un amour de l'indépendance et un éloignement affreux pour tous les exercices de piété ?

Que fait on lorsqu'on est jeune, dit saint Bernard, de quoi s'occupe-t-on ? hélas ! l'expérience ne nous l'a que trop appris. On prie le Seigneur à la hâte, sans entendre soi-même ce qu'on récite ; on apprend machinalement et avec répugnance quelques lignes d'un catéchisme qu'on ne lit qu'avec aversion ; on assiste aux offices de l'Eglise avec indécence et avec ennui ; on se borne enfin à cette misérable routine, et l'on devient chrétien sans réflexion, comme on serait Turc ou païen.

De là cette indifférence pour les devoirs les plus sacrés, cette profonde ignorance sur les dogmes et sur la morale de Jésus-Christ, cet empressement impétueux à s'abandonner sans scrupule à tout ce que l'Evangile proscribit, ce malheureux goût pour les spectacles, les bals, les modes, les jeux, les festins, c'est-à-dire pour les objets auxquels on a solennellement renoncé, lorsqu'on eut le bonheur d'être admis au nombre des chrétiens.

Où sont les pères et mères qui conduisent leurs enfants sitôt qu'ils ont l'usage de raison, aux fonts où ils furent régénérés, et qui les engagent à renouveler les vœux de baptême que les parrains firent en leur nom ?

hélas ! les parents eux-mêmes ne donnent à leurs fils que des exemples de vanité, ne leur parlent que le langage de la terre, ne les accoutument qu'à des exercices qui nourrissent l'orgueil, qui excitent l'ambition, et qui leur inspirent la plus haute idée du monde et de ses folies.

Faut-il embrasser un état ? les passions en décident, et soit qu'on devienne la victime de sa propre imprudence, soit qu'on défera à l'ambition d'un père tyrannique, on entre dans le sanctuaire de la religion ou dans celui de la justice, on se jette au milieu des armes ou au delà des mers, sans connaître les engagements qu'on contracte, sans s'éprouver pour savoir si l'on a les dispositions que ces différentes conditions peuvent exiger. On ne cherche qu'à vivre, parce qu'on n'est occupé que de cette vie ; et voilà comment se comportent presque tous les hommes, et voilà comment le tourbillon du monde les entraîne et leur fait perdre la vue du ciel.

A-t-on fixé son sort ? les affaires et les plaisirs viennent partager tout le temps. Une confession faite précipitamment à la pâque, une simple messe entendue tous les huit jours acquitte de toutes les obligations à l'égard de Dieu, et encore ce sont ici les plus sages que je viens de désigner. La plupart des chrétiens croupissent des années dans l'habitude des crimes les plus honteux, sans donner le moindre signe ni le moindre désir de correction ; que dis-je ? ils s'applaudissent de leurs excès, et ils aiment mieux nier les vérités de la religion que de se soumettre à ce qu'elles commandent. Les villes, les campagnes mêmes ne renferment que des hommes de chair et de sang, qui ne travaillent qu'à acquérir des biens périssables, et qui ne pensent à l'éternité que lorsqu'il faut absolument y arriver.

Celui-ci, selon la parabole de l'Evangile, a épousé une femme ; celui-là a acheté une terre, et tous s'excusent de la sorte, dès qu'il s'agit du royaume des cieux. On se fait une étude de tout ce qui est contraire à son devoir. Il suffit qu'une chose soit défendue par la religion pour être exactement recherchée.

Le christianisme est ce qu'il y a de plus saint, et le plus grand nombre des chrétiens est tout ce qu'il y a de plus terrestre et de plus profane. Uniquement occupés de leurs richesses, de leurs plaisirs, de leurs honneurs, ils passent leur vie à bâtir sur le sable, à s'arranger sur cette terre comme s'ils étaient éternels.

Le mot de Dieu, ce mot si terrible et si saint, est souvent sur leurs lèvres, il frappe souvent leurs oreilles, mais jamais il n'entre dans leur cœur ; et leur âme dont ils empruntent continuellement des lumières, soit pour imaginer des ressources dans leurs affaires, soit pour trouver des conseils dans leurs perplexités, est l'objet qu'ils méprisent le plus et qu'ils connaissent le moins.

Grand Dieu ! quel spectacle aux yeux de la raison et de la foi, que cette multitude de personnes qui se disent et qui se croient chrétiens, et qui du matin au soir transgres-

sent votre sainte loi ! On les voit dès le premier instant de leur réveil s'inquiéter, s'agiter pour les misérables besoins de cette vie, et vous oublier, vous, mon Dieu, qui les faites vivre et qui ne les avez mis dans ce monde que pour vous adorer et pour vous louer. Les repas, les jeux, les intrigues, les voyages absorbent tout leur temps, et ce temps passe comme l'éclair.

Faites abstraction de tout ce que vous êtes, mes frères, de la manière dont vous vous comportez, et supposez pour un moment que quelques voyageurs, arrivés des extrémités du monde, viennent vous rapporter qu'ils ont vu un peuple qui croyait après cette vie une éternité de bonheur ou de malheur, pour ceux qui auraient bien ou mal fait, et qui ne s'occupait qu'à manger, à jouer, à dormir, qu'à faire en un mot le contraire de ce qu'il fallait pour mériter cette éternelle félicité : ne regarderiez-vous pas cette nation comme la plus extravagante, ou plutôt n'auriez-vous pas toute la peine à croire ce récit ? Cependant vous êtes vous-mêmes ce peuple, et vous réalisez la supposition. Oui, mes frères, vous formez par vos bizarreries, par vos mœurs, cet assemblage d'insensés, et c'est sur vous que doit rouler votre étonnement.

Devons-nous être maintenant surpris, si les miracles paraissent une chimère à la plupart des chrétiens ? Eh ! comment les prodiges du Tout-Puissant affecteraient-ils des hommes pour qui Dieu lui-même est l'objet le plus indifférent ? Comment pourraient-ils être crus par des personnes qui n'estiment ni ne connaissent le prix inestimable de la foi ; par des personnes qui ne feraient pas un seul pas pour s'assurer d'un fait à la gloire de la religion, et qui traverseraient les mers, s'il s'agissait de quelque intérêt temporel ; par des personnes qui vont peut-être jusqu'à douter de leur immortalité ?

On ne nie les miracles que parce qu'il est bien plus conforme à la paresse et à l'indifférence qu'on a pour la religion, de les nier, que de les examiner ; que parce qu'on n'aime pas à entendre parler de tout ce qui pourrait alarmer nos consciences, et nous rappeler à la suprême vérité ; que parce que les plaisirs et les affaires du monde étouffent la foi ; que parce qu'accoutumés à ne considérer que des choses tout humaines, nous nous persuadons insensiblement qu'il n'y a rien de surnaturel et de divin.

Notre âme, dit saint Chrysostome, s'épaissit, pour ainsi dire, dans la possession des biens charnels, et nous ne sommes plus qu'une ombre de nous-mêmes, sitôt que nous nous livrons au tourbillon du monde. Que d'ombres en conséquence répandues sur la surface de la terre ! Tous ces hommes qui nous paraissent vivants sont presque tous morts : or, quelle sensibilité peut-on attendre d'un mort ? Il est naturel, tant qu'ils seront dans cet état, qu'ils ne soient nullement affectés des miracles qui arrivent sous leurs yeux : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (Apoc., III).

Eh ! si les passions n'avaient pas pris la place de notre âme, nous trouverions, sans

sortir de nous-mêmes, une multitude de prodiges qui nous raviraient et qui serviraient à nous convaincre de ceux que nous rejetons si légèrement. Je sais que le démon se transforme souvent en ange de lumières, qu'il faut examiner en silence et avec attention les œuvres qu'on dit être extraordinaires, et crainte de prendre des illusions pour des vérités, et crainte d'exposer la religion aux railleries des incrédules et des libertins ; mais le premier cri d'un vrai chrétien, lorsqu'on lui parle d'un miracle, doit-il être un cri de doute et d'improbation ? Ne sommes nous pas les enfants d'un Dieu dont toutes les œuvres sont des prodiges : *Mirabilia opera tua* (Psal. CXXXVIII) ; les membres d'un Sauveur qui ne parut parmi les hommes que pour signaler ses miséricordes de la manière la plus éclatante, que pour fonder une Eglise où tout est merveille et tout est vérité ?

Suspendons au moins notre jugement, lors qu'on vient nous rapporter quelque miracle, et pour ne pas croire aveuglément tout ce qu'on nous dit, et pour ne pas nous exposer à contredire les œuvres du Très-Haut. C'est faire injure à la Divinité même, que de ne pas vouloir examiner les effets de sa puissance quand ils arrivent, par la raison que les miracles ne sont plus nécessaires. Tout ce que le Seigneur opère ne mérite-t-il pas notre attention ? et qui êtes-vous, faible et vile créature, pour oser interroger Dieu sur ses voies, pour oser décider de ce qu'il doit faire, et deviner les impénétrables secrets qui le font agir : *O homo, tu quis es qui respondeas Deo* (Rom., IX).

Avec quels transports n'apprendrions-nous pas le récit d'un miracle, avec quelle ardeur ne désirerions-nous pas qu'il fût vrai, si nous étions réellement sensibles aux intérêts de la religion ? Mais on aime bien mieux être instruit du gain de quelques procès ou de quelque avancement, que de recevoir quelque réponse du ciel. Cet objet nous importune au lieu de nous consoler, et nous ne rejetons que trop souvent comme des superstitions et des fables ce qui mérite d'être cru et d'être révérend.

Heureux ceux dont une piété éclairée règle le cœur. Ils entrevoient Dieu dans tous les événements, ils trouvent dans sa toute-puissance la raison des miracles, dont le pyrrhonisme ose douter, ils soumettent leur raison à l'autorité de l'Eglise, et ils croient fermement les faits dont elle atteste la vérité.

Ceux au contraire qui n'ont pour guides que leurs propres passions, croient à tout vent de doctrine, selon l'expression de l'Apôtre, et n'ont jamais un point d'appui qui les détermine dans leur croyance et qui les fixe dans leurs jugements. Ils contestent et nient les choses les plus évidentes, selon que leur raison, troublée par des affections toutes charnelles, les décide et les conduit ; et c'est ainsi qu'on s'élève contre les miracles autant par indifférence pour la religion que par une défection presque universelle dans la foi.

Il est donc venu, ce temps malheureux que

Jésus-Christ nous a prédit comme des jours de ténèbres et de séduction, ce temps où les élus mêmes, s'il était possible, seraient entraînés dans l'erreur. Qui peut jeter un coup d'œil sur la surface de l'univers couverte d'impiété, sans être saisi d'horreur et d'effroi ! ce ne sont plus des doutes qui s'élèvent dans l'homme malgré lui, et qui ne servent qu'à exercer sa foi et qu'à augmenter ses mérites ; mais ce sont des systèmes d'incrédulité qu'on dresse avec art, qu'on répand avec soin, dont on empoisonne presque tous les livres et toutes les sociétés. Il semble, mes frères, et je le dis en frémissant, il semble que nous n'ayons pour garants de notre foi qu'une foule d'imposteurs, et que les vérités que nous professons ne soient qu'une succession de mensonges et d'erreurs, qu'un amas de fables et de superstitions ; il semble qu'il n'y a rien de plus honteux que de soumettre sa raison à une autorité telle que celle de l'Eglise, que de croire nos âmes immortelles, que d'espérer une éternité de bonheur, et que toute la gloire consiste à se déclarer ouvertement de même nature que les bêtes, à adopter leurs penchants, à suivre aveuglément leur brutalité.

Eh quoi ! mes frères, l'Evangile que tous les siècles admirèrent comme l'ouvrage de la Divinité, où toutes les nations puisèrent les plus saintes maximes et la règle de leurs mœurs, ne serait donc plus qu'une invention tout humaine, et nous ne monterions dans ces chaires que pour être les apôtres du mensonge et de l'idolâtrie. Le paganisme n'aurait disparu que pour être remplacé par une religion qui ne serait pas moins absurde, et la sainteté de Jésus-Christ qui retentit de toutes parts, et que les mahométans mêmes révèrent comme un prophète, ne serait qu'une pure illusion.

Telle est l'affreuse doctrine qu'on s'efforce de faire prévaloir sur les précieuses vérités que nous professons ; doctrine qui éteint la foi dans presque tous les cœurs, et qui, contestant à l'Eglise ses privilèges et son infailibilité, nie avec une sacrilège audace tous les miracles qui s'opèrent dans son sein, les confond avec les fables des païens, et ne donne point d'autre principe au christianisme que nous prêchons qu'une stupide crédulité.

Jugez, d'après ces observations, si l'on peut parler d'un miracle, d'un événement même possible, sans être traité d'imbécile ou d'idiot. Hélas ! combien de langues retenues par un respect tout humain ! combien de chrétiens lâches et timides qui étouffent en eux-mêmes les merveilles du Seigneur, qui n'osent les publier dans la crainte de perdre leur réputation, comme si la véritable philosophie pouvait être incompatible avec une religion qui répand les plus vives lumières sur les objets les plus importants et les plus relevés, avec une religion appuyée sur les faits les plus évidents et les plus connus.

On ne peut que douter des miracles et même les nier, lorsqu'on conteste à l'Evangile son authenticité ; et le monde, dites-moi,

je vous prie, n'est-il pas rempli de personnages de toute espèce, qui affichent cette étrange manière de penser ? Que voit-on dans vos cercles, sinon de petits hommes vains et présomptueux, qui tous, fidèles échos d'un cœur corrompu, ne s'étudient qu'à jeter des ridicules sur ce que nos mystères ont de plus redoutable et de plus sacré, et se font un jeu de nier les événements les plus mémorables et les mieux constatés, sans autre certitude que l'égarément de leurs désirs et de leurs pensées ?

On prétend, parce qu'il y a des superstitions dans le monde, que tout est superstitieux ; que parce que les sectes ne sont fondées que sur des fables, notre religion doit avoir le même sort ; que parce que Mahomet a trompé les hommes, Moïse a dû pareillement les tromper ; que parce que nous sommes tous amis du merveilleux, toutes les merveilles sont des illusions et des chimères : voilà comme on raisonne, et voilà la source de cette frénésie avec laquelle on s'élève contre tout ce qui porte le nom de miracle, la source de toutes les erreurs et de toutes les inepties avancées en différents temps contre les merveilles du Tout-Puissant.

Les uns ont enseigné qu'on ne pouvait croire un miracle que lorsqu'on l'avait vu, et qu'il n'y avait rien de plus trompeur que les yeux ; les autres en sont venus au point d'avancer que Dieu ne pouvait faire un miracle, parce qu'il renverserait les lois que sa sagesse a établies, et qu'en cela il serait contraire à lui-même ; mais qui aurait cru que ces opinions insensées trouveraient des partisans ? Cependant elles sont devenues la base d'une multitude de systèmes contre des prodiges dont la terre entière a été témoin. On a mieux aimé se roidir contre ces autorités de tous les lieux et de tous les temps, infirmer les témoignages les plus solennels et les plus sacrés, que de se rendre à l'évidence, et de convenir des faits ; tant il est vrai que lorsque la prévention s'empare des esprits, on ne voit rien et l'on ne peut juger de rien.

Donnez-moi un peuple raisonnable, disait autrefois saint Basile, un peuple qui ne soit aveuglé ni par les préjugés, ni souillé par l'ignominie des passions, et sitôt qu'il entendra parler de quelque miracle, il ira s'en éclaircir, il écouterà le pour et le contre, il recueillera les preuves, et si elles sont d'un genre propre à convaincre tout homme qui cherche sincèrement la vérité, ne doutez pas qu'il n'y adhère de cœur et d'esprit, car le miracle est un fait.

Ainsi vous devez agir, mes frères, autrement votre foi n'est qu'une foi morte ou tout au moins chancelante. Si vous ne doutez pas vous-mêmes des miracles que le Seigneur peut opérer, il est néanmoins à propos de s'en assurer, lorsqu'il l'occasion s'en présente, et pour se confirmer davantage dans la religion, et pour fermer la bouche à ceux qui se font un honneur de ne rien croire et de tout nier.

Mais combien l'incrédule n'est-il pas dé-

raisonnable, lorsqu'il conteste la vérité des miracles, et lorsqu'il n'en veut point reconnaître? Eh quoi! celui qui aura fait le plus, ne pourra faire le moins? Et si nous voyons chaque année toutes les plantes germer, renaître et fleurir, comment ne croirons-nous pas la simple résurrection d'un mort? Si nous voyons la nature entière ne se soutenir que par une marche et par une harmonie dont tous les mouvements sont miraculeux, et toutes les impressions merveilleuses, comment hésiterons-nous à reconnaître le pouvoir d'un Dieu dans une simple guérison? Est-il donc plus difficile d'arrêter le soleil, que de le créer; de faire sortir de l'eau d'un rocher, que de former l'eau; de ranimer un corps, que de le produire; de suspendre la foudre, que de l'engendrer; de changer la face de l'univers, que de le tirer du néant?

L'idée de la toute-puissance d'un Dieu entraîne nécessairement avec elle l'idée des miracles; de sorte qu'il faut dépouiller l'Être suprême de son pouvoir, réduire enfin le Créateur à la faiblesse de la créature, pour douter des prodiges qu'il peut opérer. Eh! qu'est-ce qui ignore, pour peu qu'on fasse usage de sa raison, que rien n'est capable d'arrêter le bras de l'Éternel; qu'il travaille sur le néant, comme l'architecte sur les plus solides fondements; qu'il parle, et que par sa parole, il fait rentrer dans la poudre les empires et les empires; qu'il veut, et que son vouloir devient le père d'une multitude innombrable d'êtres qui rendent hommage à sa grandeur?

Mais, pour parler le langage des prophètes, notre Dieu n'est-il pas celui qui a mesuré toutes les eaux dans le creux de sa main; qui soutient d'un doigt toute la masse de la terre; qui pèse les montagnes et les collines, qui regarde l'univers entier comme un grain qui fait à peine incliner une balance; qui ne trouve point assez de bois dans toutes les forêts qui couvrent la surface du monde, pour allumer un sacrifice digne de lui; qui suspend les cieux comme une toile, et qui les étend comme un pavillon; qui souffle et qui tarit le gouffre immense des mers; qui fait disparaître les villes et les générations, comme si elles n'avaient jamais été?

Or, je vous le demande, n'est-ce pas le comble de la folie de douter, à la vue d'un Dieu si formidable et si saint, des miracles qu'il a le pouvoir d'opérer? Direz-vous que l'impossibilité des prodiges ne vient pas de sa faiblesse, mais de son indifférence pour ce bas monde qu'il abandonne à sa destinée? Mais qu'est-ce qui ne voit pas que les cieux dans un mouvement continu ont Dieu lui-même pour conducteur; que la terre, toute féconde qu'elle est, ne germerait point; que nos êtres, tout animés qu'ils sont, ne respireraient point, et que même ils s'anéantiraient, s'il n'y avait un souffle divin qui anime tout et qui vivifie tout? Nous avons l'être, le mouvement et la vie dans ce Dieu que vous croyez loin de nous; et toutes les fois que nous pensons, que nous agissons, il seconde

nos opérations, et il est présent à toutes nos actions.

Oui, mon Dieu, vous faites tout en moi, selon l'expression du grand Apôtre, sans jamais contraindre ma liberté; et il n'y a pas jusqu'à mes songes mêmes qui ne doivent me rappeler à vous comme à mon père et à mon soutien. Si je repasse en votre présence tous ces jours que vous m'avez accordés, je les vois tous marqués par quelque bienfait, dont votre miséricorde a été la seule et unique cause; et je serais aussi ingrat qu'insensé, si je doutais des miracles que vous opérez. Toute la terre est remplie de vos merveilles: *Misericordia Domini plena est terra* (Psalm. XXXII), et mon cœur lui-même est le centre de vos prodiges. Combien de fois m'avez-vous touché d'une grâce qui ne pouvait être que votre ouvrage! combien de fois m'avez-vous préservé de dangers, où sans votre assistance j'aurais infailliblement péri!

Si vous dites donc que le Seigneur ne déploie plus la grandeur de son bras, que le Seigneur nous a oubliés, c'est parce que la religion ne vous touche point assez, parce que la foi s'éteint de plus en plus. L'éducation de cette famille que vous croyez ne pouvoir élever à raison de la modicité de vos revenus, ce secours inopiné qui vint si à propos rétablir votre crédit, la guérison de ce fils dont vous désespériez, le succès de cette affaire que vous n'osiez vous promettre sont autant de miracles qui devaient vous éclairer, vous toucher, mais vous attribuez au hasard ce que la Providence fait uniquement pour vous.

Souvenez-vous que les chrétiens sont des croyants, et qu'heureux sont ceux qui auront cru sans avoir vu; souvenez-vous qu'il ne tombe pas un seul moineau sur cette terre, un seul cheveu de votre tête sans l'ordre exprès de Dieu, et l'univers ne subsiste, ainsi que nous, que par une succession de miracles qui ne s'interrompent jamais. Les miracles sont l'organe de la Divinité, la voix qui annonce sa puissance, sa grandeur et ses volontés. Ils introduisirent Moïse à la cour de Pharaon, et ils furent le caractère distinctif du Messie lorsque Jean-Baptiste étonnait les hommes par sa pénitence et par sa sainteté. Sans cette distinction, on eût confondu le précurseur avec Jésus-Christ, et il fallait que l'Homme-Dieu fût adoré et connu par la guérison des malades, par la délivrance des possédés, par la résurrection des morts.

C'est ce même Messie qui nous annonce dans l'Évangile que les apôtres opéreront des guérisons, qu'ils ne craindront ni la morsure du serpent ni l'effet du poison, et qu'enfin ils feront de plus grands miracles que lui, et cette prédiction n'est limitée ni par les lieux ni par les temps.

Soyez donc assurés que le don des miracles est un don réel, et qu'il y aura d'âge en âge des hommes que le Seigneur remplira de son esprit et qui feront des choses extraordinaires. Le démon lui-même n'a-t-il pas fait voir mille et mille fois que tout ce qui arrive n'est pas toujours naturel? On ne peut être

chrétien sans croire qu'il changea la verge de Moïse en serpent, et qu'avant le dernier jour il se servira du ministère de l'Antechrist pour faire descendre le feu du ciel et pour opérer des prodiges aussi dangereux que surprenants.

Mais il est un miracle, ô grand Dieu ! que nous vous supplions de joindre à tous ceux que vous ferez et que vous avez faits, celui de notre conversion. Tous vos prodiges, quelque merveilleux qu'ils soient, ne sauraient nous intéresser autant que cet ouvrage que vous seul pouvez commencer et achever. Il sera le triomphe de votre grâce, ainsi que la cause de notre éternelle félicité. Ainsi soit-il.

### SERMON IX.

POUR LE QUATRIÈME JEUDI DE CARÊME, JOUR DE L'ANNONCIATION.

*Sur les grandeurs de la sainte Vierge.*

*Benedicta tu in mulieribus.*

*Vous êtes bénie entre toutes les femmes (S. Luc, ch. I).*

Esprit-Saint, qui remplîtes Marie de vos lumières et de vos dons dès le premier instant de sa conception, qui la mîtes sous l'ombre de vos ailes pendant les jours de sa vie mortelle, qui opérâtes en elle-même le grand œuvre de notre salut, daignez m'inspirer dans l'éloge que j'ose entreprendre en son honneur. Je sens que, sans votre secours tout-puissant et tout divin, l'éloquence sur un pareil sujet n'est qu'un nuage plus capable d'obscurcir le portrait que de l'embellir.

On ne peut louer dignement la reine des vierges qu'en participant à la grâce qui la sanctifia, et l'on ne peut participer à cet inestimable bienfait qu'on ne soit embrasé de la charité. L'éloquence des hommes n'est propre qu'à relever des actions humaines, et Marie est une personne toute céleste, dont toute la vie fut miraculeuse et surnaturelle, une personne qui ne reconnaît au-dessus d'elle que Dieu seul, et qui mérite en ce jour d'être qualifiée, par un archangemême, de bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus (Luc., I)*.

Saint Bernard sentait cette difficulté lorsque, dans les transports de son zèle et de son amour, il s'écriait : Je ne sais, ô Vierge incomparable, de quelles louanges je pourrai me servir pour exalter vos triomphes et vos vertus : *Quibus te laudibus esferam nescio*. Il est vrai, mes frères, que cette entreprise est des plus difficiles et des plus hardies, mais si le Seigneur lui-même veut bien avoir égard à notre propre faiblesse, s'il veut bien ne pas rejeter les hymnes et les cantiques que nous lui adressons, soyons assurés que Marie, qui fut toujours un modèle d'humilité, sera sensible à nos désirs et à nos vœux, et qu'elle permettra que nous joignons notre voix à celle de tous les peuples, pour l'appeler bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus*.

C'est dans cette unique confiance, mère de grâce et de miséricorde, que je viens exciter tous les fidèles à vous louer et à vous bénir,

et que, pour y mieux réussir, j'ose vous présenter à lenis hommages sous deux points de vue différents : et comme mère du Sauveur dans l'Incarnation, et comme mère de tous les chrétiens par l'effet de ce divin mystère. Tels sont vos plus beaux titres, telles sont les qualités qui vous élèvent au-dessus de tous les esprits célestes et qui vous ont rendue digne de cette merveilleuse salutation que nous vous adressons avec toute l'Eglise et qui renferme en peu de paroles toutes vos prérogatives et toutes vos grandeurs : *Ave, Maria*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Tous les saints que l'Eglise honore et dont nous admirons les sublimes vertus ne servent qu'à nous faire connaître l'excellence et la grandeur de Marie. Si Dieu les éleva à un tel degré de gloire, qu'aux uns il communiqua le don des prophéties, aux autres des qualités qui leur attirèrent les hommages des peuples et des rois, de combien de grâces et de lumières n'a-t-il pas dû remplir l'esprit et le cœur de la très-sainte Vierge ?

Il suffit de vous rappeler, pour vous en convaincre, que Jérémie est purifié dès le sein de sa mère, parce qu'il doit être le prophète du Seigneur ; que Jean-Baptiste est sanctifié, parce qu'il doit annoncer le Messie. Prerogatives merveilleuses, mais qui ne sont que des ombres en comparaison des richesses dont Dieu enrichit sa servante. Destinée à être la mère de Dieu même et à fournir de sa propre substance la chair qui doit former le corps de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Augustin : *Caro Christi caro Mariæ*, elle est conçue d'une manière toute miraculeuse, et elle naît comme une fleur toute mystérieuse, dont chacun admire la candeur et la beauté : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias (Cantic., II)*.

Arrêtons-nous un moment sur cette admirable naissance, et nous verrons que Dieu veut que sa mère soit aussi grande dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce. Descendant de la maison de David, elle compte quatorze rois parmi ses ancêtres, et sa généalogie est composée de ce qu'il y a de plus illustre dans Israël. On aperçoit ici que Marie est une créature toute privilégiée, sur laquelle les cieux sont ouverts dès le commencement du monde : *Ab initio et ante sæcula creata sum (Eccli., XXIV)*.

A peine a-t-elle atteint cet âge où les enfants ne peuvent encore se connaître et ne donnent que des signes équivoques de raison, qu'elle se transporte dans le temple pour s'y consacrer à Dieu comme une hostie de pénitence et pour y faire le vœu d'une perpétuelle virginité. Il convenait sans doute qu'un cœur qui devait être le sanctuaire même de l'Eternel ne formât de désirs que pour le ciel, et que toutes les affections de Marie n'eussent pour objet que celui dont elle devait être la mère.

Si le sujet de cet éloge n'était point aussi étendu, je vous parlerais ici et d'Anne et de Joachim, ces deux personnages célèbres qui donnèrent la naissance à Marie, et qui par



leurs héroïques vertus méritèrent d'être au nombre des saints; mais leur auguste fille renferme en elle-même tant de lumières et de grâces, que son nom seul fait oublier tous les autres.

Vous n'aurez pas de peine à vous persuader que tous ses jours furent des jours de retraite, de sacrifice et d'oraison. Jamais l'univers n'avait vu une créature aussi excellente et aussi parfaite; toute en Dieu, toute pour Dieu, elle n'avait de conversation que les esprits bienheureux, et son âme, embrasée de la plus ardente charité, spiritualisait en quelque sorte son corps.

Mais hâtons-nous d'arriver à cet heureux instant qui fut le germe de notre salut et de notre rédemption, instant qui assura pour jamais à Marie la prééminence sur tous les mortels. Déjà les cieus s'ouvrent, la terre contemple, et Gabriel, cet archange qui se tient aujourd'hui en présence du Dieu vivant, vient annoncer à la sainte Vierge que le Seigneur est avec elle : *Dominus tecum*; qu'elle est bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus*; que le Saint-Esprit la couvrira de ses ailes : *Virtus Spiritus sancti obumbrabit tibi*; qu'elle concevra par son opération : *Concipies et paries filium*; qu'enfin, ô prodige ineffable, digne de toute notre reconnaissance et de toute notre admiration, elle enfantera le Fils de Dieu : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei*.

A ces mots, l'obéissance et l'humilité de Marie éclatent dans leur plus beau jour. Loin de chercher dans des discours étudiés des excuses et des prétextes qui, sous le voile de la modestie, ne sont souvent qu'un raffinement d'orgueil, elle répond à l'ange avec cette candeur et cette soumission qui forment son caractère : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*.

Si Marie interroge Gabriel sur la manière dont ce mystère doit s'accomplir, ce n'est que pour s'assurer de la conservation de sa virginité, trésor qui lui paraît préférable à tous les trésors, à toutes les grandeurs, à toute l'élevation; et, lorsqu'elle est instruite de l'opération de l'Esprit-Saint, elle accepte et elle s'humilie.

C'est alors que Marie put bien s'écrier : Les richesses, la gloire et la justice sont avec moi : *Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia* (*Prov.*, VIII). C'est alors que son esprit et son cœur furent remplis d'une nouvelle lumière plus éclatante que jamais, et que son corps devint le tabernacle du Tout-Puissant, dont l'arche sainte n'avait été que la figure. Quelle est cette créature, dirait-on maintenant à son aspect, qui brille comme l'aurore, qui a l'éclat du soleil et la majesté d'une armée rangée en bataille? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* (*Cantic.*, VI).

Marie ne sera plus une créature ignorée, qui concentre en elle-même les merveilles du Dieu qu'elle possède; Joseph apprendra,

par le ministère d'un ange et dans un songe miraculeux, qu'elle aura le bonheur d'enfanter le Messie; Elisabeth s'écriera en l'apercevant : D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu vienne me visiter? Jean, au seul son de sa voix, tressaillera d'allégresse dans le sein de sa mère, et Marie elle-même prononcera un cantique inspiré par l'Esprit-Saint, et que l'Eglise récitera chaque jour comme une excellente et sublime prière : *Magnificat anima mea Dominum* (*Luc.*, I).

Ce ne seront que miracles qui se succéderont sans interruption, jusqu'à ce que les neuf mois soient accomplis; et lorsque ce précieux instant arrivera, Marie toujours vierge enfantera l'Homme-Dieu au milieu des anges qui annonceront sa naissance à l'univers, des bergers qui viendront adorer l'enfant nouveau-né, et des temps marqués dans les décrets éternels : *In medio annorum*, enfin au milieu de la terre qui recevra ce don ineffable comme son bonheur et sa rédemption : *In medio terræ operuit cælos gloria ejus*.

N'allez pas vous imaginer, mes frères, que la très-sainte Vierge se prévale de son inestimable qualité, pour se vanter des grâces dont elle est enrichie; ah! c'est parce qu'elle est mère de Dieu qu'elle sera la plus silencieuse, la plus obéissante et la plus humble des créatures; qu'elle conservera dans son cœur toutes les merveilles dont elle est témoin : *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo* (*Luc.*, II). Jésus-Christ qu'elle a porté dans son sein ne naît que pour mener une vie de souffrances, d'opprobres et d'assujettissement; que pour mourir de la manière la plus ignominieuse et la plus cruelle, et sa mère en conséquence se soumettra à la loi de la purification et à toutes les rigueurs apparentes qui lui sont réservées.

La nature paraît se révolter, lorsqu'on entend Jésus-Christ tantôt dire à sa mère qu'il n'y a rien de commun entre elle et lui, tantôt la confondre avec tous ceux qui écoutent sa parole et qui observent sa loi, tantôt lui faire une espèce de reproche de son empressément à le chercher; mais Marie, saintement éclairée dans les voies du salut, sait qu'elle a trop de part au mystère de l'Incarnation, pour ne pas porter une portion de la croix du Sauveur, qu'elle ne peut arriver à la gloire que par le chemin des souffrances, et qu'enfin elle doit donner l'exemple de toutes les vertus à tous les justes qui viendront après elle et qui s'empresseront de l'imiter.

Quel est le vrai chrétien qui ne contemple pas la mère de Dieu comme son modèle, qui ne s'efforce pas de participer à son obéissance et à son humilité, qui ne se fait pas gloire de lire son éloge et de voir dans l'Evangile comme elle fut toujours le miroir de toutes les perfections? On n'aperçoit depuis son berceau jusqu'à son tombeau que des fruits de pénitence et de satisfaction, tout est miraculeux dans sa vie, parce qu'elle fut elle-même le plus grand miracle de l'univers.

Mais qu'est-il nécessaire d'employer tant de paroles? Ces seuls mots, Marie dont Jésus est né : *De qua natus est Jesus*, nous donnent la plus haute idée de tout ce qu'elle a été, nous la représentent, et comme la reine des vierges, et comme la reine des martyrs. C'est à ce titre de mère de Dieu que l'Eglise a conservé les hommages qu'elle rend à Marie, et que cette Vierge incomparable est devenue l'objet d'un culte répandu de toutes parts, conformément à ce qu'elle avait elle-même prophétisé, lorsqu'inspirée par l'Esprit-Saint, elle annonça que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse : *Beatam me dicent omnes generationes* (*Luc.*, I).

Quel bonheur plus grand, en effet, que celui d'une créature élevée à la dignité de mère de Jésus-Christ, c'est-à-dire mère d'un homme en qui toute la Divinité réside essentiellement : *In quo inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter* (*Coloss.*, II) ; d'un homme, et dont le nom fait fléchir les genoux au ciel, en terre et dans les enfers : *In nomine Jesu omne genu flectatur* (*Philip.*, II).

Qui pourra lire, sans concevoir la plus grande vénération pour la très-sainte Vierge, ces paroles de l'Evangile, qui nous apprennent que l'Homme-Dieu lui fut soumis, ainsi qu'à saint Joseph : *Et erat subditus illis*. (*Luc.*, II.) Elle vit donc sous ses ordres celui qui commande à l'univers, celui par qui le soleil fournit chaque jour sa carrière, par qui les astres brillent, les mers s'agitent, la terre produit ; celui par qui nous respirons, et en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse, que les anges n'osent regarder qu'en tremblant, et dont les éclairs et les tonnerres sont les ambassadeurs et les interprètes.

Que de merveilles dans cette sainte maison où vécut Jésus-Christ, Marie et Joseph ! Notre imagination, quelque élevée et quelque féconde qu'elle puisse être, ne peut se représenter tout ce qui se passa dans ce nouveau ciel, où les grâces, les miracles, les vertus formèrent le plus saint et le plus admirable concert, où les décrets éternels se manifestèrent, et où Marie vit toutes les profondeurs de la sagesse de Dieu, toute l'immensité de ses voies, toute la succession des événements qui formeraient l'histoire de l'Eglise.

Ne nous étonnons plus si saint Jean Chrysostome s'écrie, dans un enthousiasme plein de raison et de foi : Qu'y a-t-il de plus admirable et de plus excellent que la très-sainte Vierge ? Elle surpasse elle seule, par ses grandeurs, la terre et les cieux : *Hæc sola calum et terram amplitudine superavit*. Elle est tout à la fois la servante de Dieu et sa mère : *Eadem ancilla Dei est et mater*.

Ne nous étonnons plus si saint Cyrille l'appelle lampe inextinguible, un temple indissoluble qui a renfermé celui que l'univers entier ne peut contenir, un trésor de grâces et de lumières par qui la sainte Trinité est adorée, la croix de Jésus-Christ révérée, les anges sont consolés, les démons précipités,

les hommes rachetés : *Et per ipsam homo ipse ad calum revocatur*.

Ne nous étonnons plus si tous les Pères de l'Eglise, sans en excepter un seul, donnent les plus grands éloges à Marie ; si les uns la qualifient de notre espérance, de notre vie : *Vita, dulcedo, spes nostra* ; si les autres la nomment l'arche d'alliance, l'étoile du matin : *Fœderis arca, stella matutina* ; si le saint concile d'Ephèse, et si tous les conciles qui l'ont suivi recommandent à tous les fidèles de l'invoquer et de lui adresser de toutes parts des hommages et des vœux.

Ne pleurez plus, enfants d'Adam, Marie vient essuyer les larmes qu'Eve avait fait couler ; que dis-je ? elle vient échanger ces pleurs dans des torrents de grâce et de bénédiction, et nous forcer, pour ainsi dire, selon l'expression de saint Augustin, à appeler la faute d'Adam une heureuse faute : *O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere redemptorem*.

Mais suivons Marie jusqu'à sa mort, et voyons comment son courage la transporte au pied même de la croix où son Fils est immolé. C'est ici, mes frères, où toutes les vertus de la très-sainte Vierge paraissent dans tout leur éclat. Non contente d'avoir vu Jésus-Christ, pendant le cours de sa vie mortelle, l'objet des insultes et des railleries de tout un peuple qu'il bénissait, qu'il éclairait, qu'il guérissait, puisque toutes ses actions ne furent que des bienfaits : *Transiit benefaciendo* (*Act.*, X) ; non contente d'avoir mille fois partagé avec cet auguste Fils les afflictions dont il fut abreuvé, elle se détermine à voir de ses propres yeux toutes les horreurs de sa passion. Quel spectacle ! ni l'histoire profane, ni l'histoire sacrée ne nous offrent point d'exemples d'un courage aussi généreux et aussi magnanime. On vit bien des mères exhorter leurs enfants à se précipiter dans les flammes, à monter sur les échafauds, plutôt que de sacrifier aux idoles ; mais on n'en vit point savourer, pour ainsi dire, comme Marie, un calice aussi amer que celui des souffrances de Jésus-Christ, ni repaître leur âme de l'affreux spectacle d'un Fils innocent, qu'une rage effrénée couvre de sang et de plaies, accable d'anathèmes et de malédictions, et fait mourir au milieu des plus cruels tourments.

Ne soyez plus surpris, dit saint Bernard, si Marie est réputée pour la reine des martyrs. Les clous qui percent les pieds et les mains du Sauveur pénètrent jusqu'au fond de son âme, et la même lance qui ouvre le côté de Jésus-Christ, ouvre le cœur de la très-sainte Vierge : *Non miremini, fratres, quod Maria regina martyrum in anima fuisse dicatur*.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que la foi de la très-sainte Vierge est si vive, qu'elle triomphe même de sa douleur, qu'elle ne permet pas à ses larmes de couler, et que malgré toutes les peines qui la déchirent, elle n'aperçoit dans le supplice de son Fils que le salut du monde qui doit en résulter. O patience ! ô courage, ô charité ! s'écrie

saint Augustin, vous remplissez tellement Marie, qu'elle forme un spectacle digne de l'admiration même du Fils de Dieu.

En effet, Jésus-Christ oublie ses douleurs, pour ne penser qu'à celles de sa mère ; et afin de la consoler par un témoignage de son amour, toujours présent, il recommande à Jean, son disciple bien-aimé, de lui tenir lieu de fils : *Ecce filius tuus, ecce mater tua* (Joan., XIX). Précieuses paroles que Marie méditera pendant qu'elle vivra, mais qu'elle méditera dans une retraite ignorée des mortels et connue de Dieu seul.

On ne la verra point aller de ville en ville recueillir les acclamations des peuples, ni les éloges que lui méritent ses vertus et sa dignité ; on ne la verra point se mêler avec les apôtres pour instruire et dogmatiser, elle sait que les femmes doivent se taire dans l'Eglise, et elle ne paraîtra avec les disciples de Jésus-Christ que pour recevoir une surabondance des dons de l'Esprit-Saint. Toujours humble, toujours silencieuse, toujours modeste, elle ne s'entretiendra qu'avec son Dieu, des grâces inestimables qu'il lui communique, des vérités qu'il lui découvre. Sa conversation sera dans les cieux, jusqu'à ce qu'elle aille se réunir à celui qui en est le maître et le roi.

Hâtons ce moment, mes frères, comme Marie elle-même le hâta par ses saints desirs, et figurons-nous toutes les vertus dont la sainte Vierge fut toujours remplie, se ranimer au moment même de sa mort, et lui procurer le plus glorieux triomphe qu'il y eut jamais. Déjà la terre s'enfuit, la figure de ce monde disparaît, les cieux s'entr'ouvrent, et la mère de Dieu, après avoir payé le tribut qu'elle doit à la nature, dans un sillon de lumière que lui tracent les anges qui la précèdent, s'élève sur un char mille fois plus radieux que celui du prophète Elie. Elle ne laisse pas même à la terre les dépouilles de son corps, parce que son corps est déjà glorifié, comme ayant été le temple et le sanctuaire de l'Eternel. Aussi, voyons-nous que parmi cette multitude de chrétiens jaloux d'honorer les reliques de Marie, aucun ne s'est vanté d'avoir de ses ossements. Elle est tout entière avec celui pour qui elle vécut tout entière, et sa mort en conséquence est qualifiée du glorieux nom d'assomption.

Il était juste que celle que Dieu choisit pour son habitation, habitât éternellement avec lui, et que la plus sainte des créatures fût élevée au-dessus des trônes et des dominations ; il était juste que celle qui ne pécha jamais, pas même vénielement, fût couronnée dans le séjour même de la sainteté.

Cieux, applaudissez-vous de renfermer dans votre sein la mère de toute grâce et de toute pureté ; terre, réjouissez-vous d'avoir pour avocate et pour patronne celle qui est le refuge des pécheurs et la consolatrice des affligés. Marie est cette femme mystérieuse dont parle l'Apocalypse, revêtue de toute la splendeur du soleil : *Mulier amicta sole*, dont la tête est couronnée d'étoiles, et à qui la lune sert de marchepied : *Luna sub pedibus ejus,*

*et in capite ejus corona stellarum duodecim* (Apoc., XII). Elle est ce lis qui croît au milieu des épines, ce pommier qui orne les forêts, cette fontaine dont les eaux coulent du Liban, et rejaillissent pour la vie éternelle ; en un mot, elle est un tabernacle, un ciel digne de tous nos hommages et de toute notre admiration.

Qui me donnera de voir la gloire dont la mère de mon Dieu est environnée, de la contempler sur ce trône étincelant que son fils lui prépara de toute éternité, d'entendre les saints concerts que les anges chantent en son honneur, et d'ouïr les admirables cantiques qu'elle prononce elle-même au milieu des plus saints ravissements !

Si les apôtres qui suivirent Jésus-Christ seront assis sur des trônes, jugeant avec ce divin Sauveur les douze tribus d'Israël, quelle doit être la gloire de celle qui le porta dans ses chastes entrailles, qui le nourrit de son propre lait, et qui vécut avec lui dans la plus parfaite union ?

Cependant, mes frères, quelque élevée que soit Marie, elle ne peut entrer en comparaison avec Dieu, qui, son créateur, son protecteur, son conservateur, la fit tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle sera dans l'éternité. C'est à une miséricorde purement gratuite de la part du Tout-Puissant qu'elle doit ses prérogatives et l'éminence de son rang. Le Seigneur, comme elle le dit elle-même, a regardé la bassesse de sa servante, et il l'a exaltée au-dessus de tout ce qui n'est pas lui : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (Luc., I) ; de sorte que nous serions des idolâtres, si nous lui rendions les mêmes honneurs qu'à Dieu.

L'Eternel est le seul Etre qui soit saint par lui-même : *Tu solus sanctus* ; le seul Etre qui soit souverain : *Tu solus Dominus* ; et si nous vénérions Marie, c'est parce qu'elle participe d'une manière toute particulière à sa sainteté, et par les trésors dont elle fut enrichie, et par le Verbe de Dieu qu'elle enfanta. Ayons pour la très-sainte Vierge tout le respect que l'Eglise nous ordonne d'avoir, et nous n'excéderons jamais sur le culte qui lui est dû. Cette Eglise, toujours inspirée de l'Esprit-Saint, dit à Jésus-Christ, dans une de ses hymnes, qu'il n'a point eu horreur du sein d'une Vierge, pour nous apprendre quelle est l'étonnante disproportion entre la créature et le créateur. Mais si nous devons craindre d'égaliser Marie à Dieu, nous devons pareillement craindre de ne pas lui rendre tout l'hommage qui lui appartient, soit en n'imitant point ses vertus, soit en n'implorant point assez sa protection ; car Marie est non-seulement la mère de Dieu, ainsi que vous l'avez vu, mais encore la mère de tous les chrétiens. C'est le sujet de ma seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

Quelque respect et quelque amour que nous devions à celles qui nous ont donné l'être, créatures faibles et impuissantes comme nous, elles ne peuvent nous procurer que des secours terrestres et momentanés ; mais

il n'en est pas ainsi de la très-sainte Vierge, cette mère tendre et puissante, qui, dispensatrice en quelque sorte des grâces de Dieu même, nous protège et nous ouvre des trésors qui nous enrichissent pour l'éternité. De combien de périls son intercession ne nous a-t-elle pas préservés? de combien de richesses sa commisération ne nous a-t-elle pas gratifiés?

Si tout ce qui a rapport au mystère ineffable de l'Incarnation, mystère où Jésus-Christ en qualité de sacrifice et de victime s'est immolé pour les pécheurs, fléchit la colère de Dieu et nous en obtient des grâces, que ne devons-nous pas attendre de Marie, elle par qui nous avons reçu notre salut et notre rédemption? En devenant mère de Dieu, elle devient la nôtre, et parce que Jésus-Christ lui-même ne dédaigne pas de nous appeler ses frères, et parce qu'elle nous aime et nous protège comme des enfants qui lui sont chers.

En effet, ne voyant en nous que l'image de Jésus-Christ qui nous a rachetés, que les marques de son sang qui nous a lavés, elle nous regarde comme ne faisant qu'un avec cet auguste fils qu'elle eut le bonheur de porter dans son sein, et qu'elle a la gloire de contempler à jamais comme l'objet de son adoration et de son amour.

Ses desseins par cette raison, quoique toujours subordonnés à la volonté de Dieu, son créateur et son maître, se rapportent à notre salut qu'elle souhaite avec ardeur, de sorte qu'elle ne cesse de solliciter, au sein du bonheur immense dont elle jouit, et la persévérance des justes dans la piété, et le retour des pécheurs à la justice.

Vous n'ignorez pas, mes frères, que le monde est ici-bas partagé entre les amis de Dieu et ses ennemis; que ceux qui partagent sa sainte loi, et qui malheureusement forment le plus petit nombre, sont ceux qui vivent dans son amour; et que ceux, au contraire, qui suivent le torrent de leurs passions, préfèrent la créature au Créateur. Deux états qui, quoique bien différents, ont besoin des secours de Marie, l'un pour se soutenir dans les sentiers de l'équité, l'autre pour pouvoir y entrer. Il n'y a que le ciel ou la justice sera tellement inamissible, qu'on n'y aura plus besoin ni d'intercession ni d'intercesseurs; mais l'Eglise jusqu'à ce temps doit militer, et ses combats, pour devenir victorieux, ont besoin de l'assistance des saints et de leur crédit.

Vous savez ce que la foi nous apprend de la médiation des serviteurs de Dieu, et combien leurs secours nous sont utiles dans cette vallée de larmes, où des maux de toute espèce nous investissent de toutes parts. Puisant à la source de la gloire et du bonheur des grâces que leur intercession nous procure, ils détournent de dessus nos têtes les foudres que la justice de Dieu était prête à lancer.

Mais au milieu de cette multitude innombrable d'esprits bienheureux qui environnent le trône de l'Agneau, la foi nous fait aperce-

voir la très-sainte Vierge comme y tenant le rang le plus éminent, et comme participant d'une manière plus intime à l'autorité que Dieu communique à ses saints. Le pouvoir de Marie ne peut donc s'affaiblir, et parce qu'elle jouit du caractère ineffaçable de la mère du Sauveur, et parce qu'elle ne sollicite auprès de son fils que ce qu'exigent la justice et la piété.

Figurez-vous donc ici, mes frères, la plus sainte et la plus pure des Vierges, voyant au-dessous d'elle tous les esprits célestes que nous révérons, et n'apercevant au-dessus d'elle que Dieu seul que nous adorons, faisant la fonction de médiatrice et d'avocate pour ces mêmes hommes que son Fils a rachetés, et sollicitant, au nom de cet amour qui la rendit une victime de pénitence, une miséricorde que nos faibles larmes ne pourraient obtenir. Quel beau spectacle aux yeux de la foi, et quel puissant motif d'espérer, si nous n'abusons pas de cette espérance pour croupir dans la malheureuse habitude du péché!

Il est donc vrai que Marie, actuellement et toujours au sein de cette gloire que tous nos sens ne peuvent se représenter, et que toute notre imagination ne peut concevoir, Marie, abîmée dans la contemplation éternelle de son Dieu, remplie de toutes les lumières et de tous les dons qu'une créature est capable de posséder, sollicite pour la terre les miséricordes du ciel, et fait continuellement pleuvoir sur nous des torrents de grâces et de bénédictions, qui tantôt nous causent des remords sur les désordres de notre vie passée, et tantôt nous dégagent des biens terrestres qui nous tiennent captifs.

Heureuse la religion, mes frères, qui procure aux hommes tant de secours, et qui unissant la terre au ciel par une communication réciproque de prières et de grâces, nous ouvre à toute heure le sanctuaire de l'Eternel, et nous fait trouver un continuel accès auprès de Jésus-Christ, notre Père et notre juge. Mais par qui pouvons-nous avoir plus facilement cet accès que par la médiation de Marie, cette reine des anges et des cieux, que le Seigneur regarde d'un œil de complaisance, selon l'expression de saint Bernard, comme le chef-d'œuvre de sa grâce et la merveille de sa toute-puissance?

Si Dieu promet au moindre des justes d'examiner ses demandes et d'écouter ses cris, que n'accordera-t-il pas aux sollicitations d'une vierge dont la mort et la vie furent des modèles de sainteté, d'une vierge que sa qualité de mère du Sauveur rend la patronne et la protectrice du genre humain, d'une vierge dont l'humilité mérite la plus grande élévation?

Il n'est point de chrétien qui n'ait éprouvé les puissants effets de son amour envers les enfants d'Eve. Tant de secours inopinés, que nous avons souvent regardés comme le fruit de notre industrie ou comme la suite du crédit et de la protection des grands, n'ont eu d'autre principe que l'intercession de Marie. Elle soutient les faibles, ainsi que l'E-

glise le chante dans ses antiennes, elle console les affligés, elle prie pour toutes les personnes, pour toutes les conditions, et il n'est point de mère aussi bienfaisante, aussi tendre que cette mère toujours attentive à nos besoins.

On a vu les uns arrachés par sa puissance à la fureur des flammes et des flots, les autres délivrés de l'empire du démon qui les tenait captifs; ceux-ci guéris des plus affreuses maladies, ceux-là secourus dans des circonstances où ils n'avaient ni ressource ni appui. De là ces temples érigés de toutes parts en l'honneur de la mère de Dieu; de là ces pèlerinages, fameux dans tous les siècles, pour célébrer sa mémoire et pour implorer son secours; de là ces confréries érigées dans la plupart des villes, comme autant de moyens d'obtenir des grâces par sa médiation; de là ces offrandes et ces vœux dont on charge ses oratoires et ses autels. Les pilotes réclament son assistance au milieu des mers, les soldats dans l'horreur des combats, tous les agonisants l'invoquent au sein même de la mort, et il n'y a point d'écueil, point de péril où Marie ne soit nommée comme le refuge des pécheurs et le secours des chrétiens.

Si la famine désole nos campagnes et nos cités, si la peste entre dans nos maisons, si la guerre remplit l'univers de ses malheurs, si la foudre menace nos têtes, les riches comme les pauvres, les enfants comme les vieillards, tous assiègent en foule les lieux où Marie est spécialement honorée, tous confessent la grandeur et la plénitude de son pouvoir.

Le moment des tempêtes et des disgrâces est ordinairement celui de la vérité. Alors la religion, qui paraissait oubliée et même méprisée, reprend ses droits, et l'homme le plus indévot considère le ciel et s'humilie. Combien de chrétiens qui négligent l'intercession de la sainte Vierge, et qui, lorsque l'adversité les accable, réclament son secours et reconnaissent son pouvoir?

Mais attendrons-nous, mes frères, que quel que triste événement nous porte à implorer sa médiation? Marie, toujours puissante, toujours remplie de commisération, ne doit-elle pas sans cesse être invoquée? Elle n'est notre mère que parce qu'elle s'intéresse vivement à notre salut, que parce qu'elle sollicite auprès de son fils, qui ne peut rien lui refuser, les grâces dont nous avons besoin.

Elevons nos âmes jusqu'au trône de Dieu, et là nous verrons tout ce que peut la très-sainte Vierge et tout ce qu'elle opère ici-bas. Son pouvoir, à la vérité, n'est que la volonté de Dieu; mais Dieu veut ce que Marie lui demande, parce qu'elle ne sollicite rien que de juste, et c'est par cette raison que, loin de s'intéresser pour ces pécheurs qui l'invoquent sans vouloir renoncer à leurs péchés, elle les abandonne à leur malheureux sort; c'est par cette raison qu'elle ne reconnaît point pour ses enfants tous ces faux dévots qui lui adressent continuellement des vœux, et dont le cœur est corrompu.

Anathème à quiconque soutiendrait qu'on ne périra point en réclamant l'assistance de Marie, quelques crimes qu'on puisse commettre; anathème à quiconque persévérerait dans le péché, sous prétexte d'une vaine confiance dans le pouvoir de la sainte Vierge. S'il ne suffit pas d'invoquer le Seigneur pour être sauvé, mais s'il faut faire sa volonté, comme il nous l'apprend lui-même dans l'Evangile, comment ose-t-on se persuader qu'on arrivera sûrement au ciel, pourvu qu'on observe certaines pratiques de dévotion envers sa mère? Marie serait-elle donc plus que Dieu, et autoriserait-elle les hommes dans leurs désordres? Mais qui osera le dire et même le penser?

Le rosaire, le scapulaire n'ont rien que de très-édifiant en eux-mêmes: l'un consiste dans la prière dominicale et la salutation angélique, c'est-à-dire dans les prières les plus saintes et les plus excellentes; l'autre est un signe d'attachement au culte de Marie, ce culte si sage, si recommandé par l'Eglise; mais on court à sa perte, si on s'imagine qu'à l'abri de ces symboles extérieurs on sera infailliblement sauvé. Dieu rejette un peuple qui ne l'honore que du bout des lèvres, et la sainte Vierge n'écoute point ceux dont la vie est criminelle et profane. Elle n'est le refuge que des pécheurs qui désirent se convertir, et qui, en implorant sa puissante protection pour sortir de l'abîme du péché, fuient toutes les occasions qui pourraient y conduire. Prier Marie sans l'imiter, prier Marie et l'égaliser à Dieu, ce n'est pas une dévotion, mais la plus affreuse superstition.

Vos sacrifices me sont abominables, disait autrefois le Seigneur, par la bouche d'un de ses prophètes, à tout le peuple juif. Marie tient le même langage à tous ces faux chrétiens qui viennent charger ses autels de richesses et d'oblations.

N'accusez donc que vous-mêmes, si les prières que vous lui adressez ne sont point exaucées. Vous êtes remplis d'orgueil, et vous venez invoquer celle qui fut le modèle de la plus profonde humilité; vous vivez dans les horreurs de l'impudicité, et vous venez implorer celle qui fut la fleur et l'exemple de toutes les vierges; vous vous abandonnez à la mollesse et à la volupté, et vous réclamez le secours de la reine des martyrs. Que votre vie soit conforme à la sienne, et vous aurez une puissante protection dans son intercession.

Avec quelle abondance les Bernard, les Dominique, les Beauventure, les Thomas d'Aquin, les Vincent Ferrier, ne reçurent-ils pas des grâces par ce précieux canal? Leur zèle pour Marie ne fut si ardent que parce qu'ils imitèrent ses vertus, que parce qu'ils en reçurent continuellement des secours. Lisez leurs écrits, et tout y respire la piété la plus tendre envers la sainte Vierge. Que ne puis-je ici les produire tous à vos yeux; mais nous y pouvons suppléer par l'effusion d'un cœur pénétré de reconnaissance et d'amour.

La qualité de mère doit assurer pour jamais à la très-sainte Vierge les vœux de tous les chrétiens ; elle doit les engager à sanctifier les fêtes que l'église célèbre en son honneur , avec une dévotion tendre et sincère, à réclamer matin et soir sa médiation. Vous voyez, mes frères, que nous ne manquons point de l'implorer dans nos sermons, pour vous apprendre à suivre un si bel exemple, et que le son de la cloche vous avertit matin et soir d'élever vos cœurs jusqu'au trône de cette sainte et puissante Créature que Jésus-Christ se choisit pour sa demeure : *Elegit eam in habitationem sibi* (Psalm. CXXXI). Elle n'a écrasé la tête du serpent que pour nous préserver de la morsure de ce monstre infernal qui allait nous dévorer, et elle n'est assise au plus haut des cieux que pour faire couler dans nos âmes cette grâce qui vivifie : *Astitit Regina a dextris tuis, Deus* (Psalm. XLIV).

Les hérétiques qui attaquèrent le culte de Marie ne travaillèrent qu'à le relever : plus ils se déchaînèrent contre une dévotion aussi louable et aussi utile, et plus l'Eglise signala son zèle envers la mère de Dieu. Avec quelle solennité le saint concile d'Ephèse n'encouragea-t-il pas la piété des fidèles sur cet objet ; objet qui ravit tellement les peuples, qu'ils baisaient les mains des Pères du concile, pour avoir ratifié ce qui se trouvait écrit dans tous les cœurs ?

Feriez-vous aujourd'hui la même chose ? vous qui, vivant dans la plus grande indifférence pour votre salut, n'invoquez la sainte Vierge que par routine et sans aucune attention ; vous qui rougiriez de vous confondre avec la foule, lorsqu'il s'agit d'aller l'honorer dans les endroits qui lui sont spécialement consacrés, et qui n'avez pas honte de courir avec le peuple au théâtre et dans d'autres lieux défendus ; vous enfin, qui par une fausse délicatesse, par effet de l'ignorance et de l'orgueil, affectez d'avoir un culte différent que le commun des fidèles ?

Ah ! mes frères, la vraie dévotion fut celle des premiers siècles de l'Eglise, ces beaux jours que nous ne cesserons de regretter. Avec quelle vénération, avec quelle ardeur n'invoquait-on pas la très-sainte Vierge ? On connaissait alors toute la grandeur et toute l'étendue de ses prérogatives, et l'on savait qu'elle était plus véritablement notre mère que celles qui nous donnaient la vie.

Adressons - nous donc à elle, comme des exilés qui ont besoin de son assistance pour arriver à notre patrie : *Exules filii Evæ* ; comme des pécheurs qui, sans sa protection, sont toujours prêts à succomber : *Pro nobis peccatoribus* ; c'est surtout à l'heure de notre mort, ce terrible moment, où le démon s'armait contre nous pour nous tourmenter et nous vaincre, que la médiation de Marie nous sera d'un grand secours : *Nunc et in hora mortis nostræ*.

Vierge sainte, vous que l'Eglise des quatre coins du monde invoque et révère comme la

mère de l'Homme-Dieu, comme la reine des anges et des cieux, faites-nous voir de plus en plus que vous êtes aussi notre mère : *Monstra te esse matrem*. Soyez notre pilote au milieu de cette mer orageuse, où l'on ne trouve de toutes parts que des tempêtes et des écueils. Nos Pères vous ont invoquée, et ils sont tous morts en prononçant votre saint nom ; nous vous invoquons de même, et nous vous demandons que ce sacré nom soit dans notre cœur comme sur nos lèvres, que ce sacré nom devienne dans notre bouche la terreur des démons et notre consolation.

Nous espérons vous voir, ô Vierge sainte, dans ce séjour de gloire que vous habitez ; mais faites par votre intercession que notre espérance ne soit pas confondue. Nous irons désormais implorer votre secours dans ces lieux que vos miracles ont rendus célèbres, et nous vous dirons, avec saint Bernard : Souvenez-vous, ô mère de Dieu, qu'il ne fut jamais dit que vous ayez abandonné ceux qui, dans leurs afflictions ayant un cœur vraiment contrit, ont réclamé votre auguste protection : nous la réclamons, et nous vous supplions de toute l'ardeur de notre âme qu'elle nous serve ici-bas de bouclier contre les attaques du monde, contre celles du malin esprit, et d'introduction dans cette cour céleste où Jésus-Christ lui-même vous a placée comme sa mère et comme la nôtre. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

*Sur le jugement dernier.*

*Est pater meus qui glorificat me.*

*C'est mon Père qui me glorifie (S. Jean, ch. VIII).*

SIRE,

Le temps viendra où Jésus-Christ, revêtu de tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté, sera véritablement glorifié par son Père. Sa résurrection, son ascension furent sans doute des jours de triomphe ; mais son avènement dernier, qui le fera reconnaître de toutes les générations pour ce qu'il est, deviendra d'une manière bien plus authentique et plus solennelle le jour de sa manifestation : *Est Pater meus qui glorificat me.*

Nous le verrons, vous et moi, ce Dieu saint et terrible, lorsque la terre, frappée des rayons de sa majesté, paraîtra s'enfuir en sa présence comme une île entraînée par la mer, lorsque les étoiles se détacheront du firmament pour rendre hommage à leur Créateur, lorsque les gouffres et les abîmes retentiront du son de sa voix, lorsqu'enfin le Fils sera solennellement glorifié par le Père : *Est Pater meus qui glorificat me* (Joan., VIII).

Peuples morts, enterrés et pourris, peuples vivants qui habitez le centre et les extrémités du monde, vous serez témoins de ce spectacle effrayant, et vos œuvres, comme les précurseurs de vos personnes, renaîtront et viendront à jamais fixer vos destinées. Mo-

narques, qui parûtes gouverner l'univers à votre gré, qui vécûtes parmi les hommes comme des dieux, vous viendrez rendre compte à celui dont vous empruntâtes votre éclat, et l'histoire de votre vie deviendra celle de votre bonheur ou de votre malheur éternel. Vous viendrez reconnaître la justice du Père et la gloire du Fils : *Est Pater meus qui glorificat me.*

Prêtres et pontifes, qui fûtes les ministres et les interprètes du Très-Haut, qui nous dispensâtes ses redoutables mystères, vous viendrez rendre hommage à celui qui vous revêtit de son sacerdoce, prouver à toute la terre si vos mœurs furent aussi saintes que votre état, et confesser que rien n'est comparable à la gloire du Seigneur : *Est Pater meus qui glorificat me.*

Et vous, nations infortunées, qui n'eûtes pour prophètes et pour apôtres que des imposteurs, qui vous scandalisâtes des faiblesses apparentes de Jésus-Christ, qui ne l'adorâtes ni comme votre Dieu, ni comme votre Sauveur, vous viendrez humilier vos têtes sous le poids de sa gloire et de sa majesté, et annoncer, par votre étonnement et par votre désespoir, que Jésus-Christ est le vrai Messie, et que sa gloire est véritablement celle de son Père, parce qu'il est Dieu comme lui : *Est Pater meus qui glorificat me.*

Quelle confusion alors ! quelle consternation ! il arrivera une révolution telle qu'on n'en vit jamais, ni dans cette suite d'événements qui élevèrent les empires et qui les renversèrent, ni dans ces tremblements de terre dont l'histoire fait mention :

Révolution dans tout l'univers ;

Révolution dans tous les esprits ;

Deux vérités que je me propose de vous démontrer lorsque nous aurons invoqué Marie. *Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

Ne vous attendez pas ici, mes frères, à trouver cet ordre qu'on remarque communément dans la plupart des discours. Le sujet que je traite est par lui-même si terrible, que je ne puis donner carrière qu'à une imagination justement effrayée ; et d'ailleurs, comment conserver toute la méthode et toute la précision au milieu de ce trouble et de cette confusion, dont je veux vous donner une idée.

Je frissonne, je vous l'avoue, et qui est-ce qui n'en serait pas consterné, lorsque je me représente ce désastreux chaos, où la nature entière, mise en désordre par son auteur, n'offrira aux regards étonnés que des ébutes, des ruines et des débris ? Ce ne seront point de simples éclipses qui déroberont pour quelque temps à l'univers le jour dont il a coutume de jouir ; mais ce sera la source même de la lumière épuisée, tout le feu des astres éteint, et la seule gloire de Jésus-Christ qui éclairera le monde entier, et qui brillera jusqu'au sein des antres les plus profonds. Ce ne seront point de simples tempêtes qui soulèveront des vagues et des flots, mais ce sera toute la mer elle-même, entassant des montagnes, ouvrant des abî-

mes, qui se troublera, qui mugira, qui débordera. Ses sifflements, entendus de toutes parts, seront comme les précurseurs de la désolation et de l'effroi qui saisiront tous les mortels : *Et in terris pressura gentium præ confusione sonitus maris et fluctuum* (Luc., cap. XXI).

Il semblera que le soleil, par sa défection, que la mer, par son trouble et par son bouleversement, viendront reprocher au pécheur l'abus qu'il aura fait de leurs dons, ou plutôt que ces éléments seront eux-mêmes punis de la part du Créateur, pour avoir servi à l'iniquité de la créature.

Que sera — ce qu'un univers, mes frères, où les horreurs de la nuit la plus épaisse étendront leur ténébreux empire, qu'un univers, où les eaux feront un bruit semblable à celui des tonnerres, et menaceront toute la terre de leur affreux débordement.

Mais ce n'est encore ici que le prélude des grandes révolutions qui doivent arriver, que le commencement de la puissance et de la colère que le Seigneur va faire éclater. Peuples, écoutez et tremblez, s'il vous reste encore assez de force et de courage pour respirer. C'est Dieu lui-même qui parle par la bouche du prophète Isaïe, et qui nous instruit des malheurs qu'il répandra sur les hommes au dernier jour.

J'ébranlerai le ciel même, et la terre sortira de sa place, à cause de l'indignation du Seigneur des armées et du jour de sa fureur. Cette Babylone, si distinguée entre les royaumes du monde, dont l'éclat inspirait tant d'orgueil, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe, que j'ai réduites en cendres ; elle ne sera plus habitée, elle ne se rebâtera plus dans la suite de tous les siècles. Les nations frémiront comme des eaux impétueuses ; je m'élèverai contre elles, et elles seront dissipées comme une poussière emportée par la tempête ; mon jour sera un jour de carnage, un jour de cris lamentables. L'univers se fondra, il tombera dans la défaillance, il deviendra la pâture du feu. Il n'y aura que désolation dans les maisons, et les hommes deviendront semblables à de la chaux brûlée, à un faisceau d'épines qu'on met dans les flammes. Les pécheurs seront livrés à toute la malédiction et à tous les anathèmes, les cieux se plieront et se rouleront comme un livre, les torrents d'Edom se changeront en poix, la poussière en soufre. Alors je sortirai comme un guerrier invincible. Je me suis tu jusqu'à ce moment ; mais alors je détruirai tout, j'abîmerai tout. Je rendrai désertes les montagnes et les collines ; j'en ferai sécher toutes les herbes, je tarirai les fleuves et j'épuiserai tous les étangs.

Avez-vous entendu ces paroles, mes frères, et ne glacent-elles pas vos sens d'effroi ? Qui pourra se dérober aux vengeances du Dieu vivant, de ce Dieu qui habite dans les cieux et dans les enfers, de ce Dieu dont l'œil formidable aperçoit des taches jusque chez les plus justes, et pénètre jusqu'au fond des cœurs les plus cachés ? Les plaies dont il

couvrit autrefois l'Égypte pour panir l'impie Pharaon, ne sont qu'une faible idée des calamités qui fondront sur les pécheurs au dernier jour ; jour de misère et d'horreur, jour d'amertume et de désespoir, ainsi que l'appelle un prophète : *Dies calamitatis et miserie, dies magna et amara valde* (Soph., I.)

Mais voulez-vous voir une image de l'étonnante révolution qui bouleversera l'univers, quand le Tout-Puissant s'élançera comme l'éclair pour venir juger la terre, et la punir de ses souillures et de ses abominations ? lisez l'Apocalypse, ce livre mystérieux et divin, dont on ne peut retrancher un seul *iota* sans être retranché soi-même du livre de vie.

Ici ce sont des anges qui versent des coupes de colère et de fureur, et des éclairs, des tonnerres, des tremblements, tels qu'on n'en vit et qu'on n'en entendit jamais : *Et facta sunt fulgura, et tonitrua, et terra motus factus est magnus, qualis nunquam fuit ex quo homines fuerunt super terram* (Apoc., XVI). Là ce sont des animaux qui paraissent sous les formes les plus extraordinaires et les plus épouvantables, et l'enfer même qui déclare la guerre aux saints : *Et datum est illi bellum facere cum sanctis* (Ibid. XIII).

La seule description de ces étranges sauterelles, dont saint Jean lui-même nous a tracé l'image, et qui sortirent du puits de l'abîme pour venir ravager la terre, nous saisit d'horreur, ainsi que le bruit de ces trompettes qui viendront réveiller toute la nature et l'instruire du terrible avènement de son auteur.

Je conviens qu'on ne peut expliquer les mystères de l'Apocalypse, quelques efforts qu'on fasse pour les pénétrer, et que cette étonnante prophétie est un livre fermé dont on n'aura la clef qu'à la fin du monde ; mais il n'en est pas moins certain qu'il nous parle assez clairement, pour nous tenir dans l'attente des plus grands événements, et que toutes les fois qu'on le lit, on éprouve en soi-même je ne sais quel mélange d'admiration et d'effroi. Les images en sont si vives, les choses si frappantes, les faits si étonnants et si variés, qu'on n'envisage plus l'avenir qu'avec tremblement, et qu'on ne se représente plus Dieu qu'avec une religieuse frayeur.

Ici l'Antechrist, cet homme de péché qui séduira la plus grande partie de l'univers, vient s'offrir à ma vue interdite et troublée, et j'aperçois Jésus-Christ même qui le tue du souffle de sa bouche : *Et interficiet eum spiritu oris sui* (II Thess., II). Là Elie, Enoc, ces deux prophètes qui viendront rendre témoignage à Jésus-Christ au milieu de la ville sainte, mourir pour la gloire de son nom, et ressusciter trois jours après à la face de tous les Juifs convertis, n'annoncent une multitude de prodiges : *Et post dies tres et dimidium spiritus vite intravit in eos, et steterunt super pedes suos* (Apoc., XI).

Quels troubles ! quelles guerres ! quels schismes ! lorsque l'étonnante séduction prégnante dans l'Évangile enveloppera de ses téné-

bres presque tous les mortels ; lorsque les uns diront, le Christ est ici, et les autres, il est là ; lorsque les prophètes du démon feront descendre le feu du ciel et déclareront la guerre aux élus ; lorsque l'univers se dépouillera de ses ornements et de ses beautés, et lorsqu'il n'y aura plus que le Fils de l'homme qui remplira tout de sa gloire et de sa majesté.

Déjà la suite des saisons s'interrompt, les nuits, les jours et les éléments se confondent ; déjà la trompette fatale se fait entendre de la poussière même, et vient arracher du sein des sépulcres des ossements décharnés. La vision d'Ezéchiel se réalise, la terre ainsi que la mer vomissent du fond de leurs gouffres tous les mortels qu'elles ont engloutis ; les membres épars se rapprochent, les cadavres se raniment, et toutes les générations, depuis le premier homme jusqu'au dernier, se trouvent avec leur véritable forme en présence du Seigneur : *Videbit omnis caro Salutare Dei.* (Luc., III.)

Job avait parlé de ce grand événement comme s'il l'avait vu, David l'avait annoncé comme le plus grand des miracles, et toute l'Église était dans l'attente de cette merveilleuse résurrection : *Et expecto resurrectionem mortuorum.*

Mais où sont ces trônes qui nous éblouissent ? Que sont devenues ces villes dont l'opulence et le plaisir avaient enchanté nos sens, ces théâtres qui avaient corrompu nos cœurs, ces édifices qui avaient excité toute notre admiration ? Tout a disparu, les vanités, les erreurs n'existent plus. Les impiétés ne sont plus connues que par les regrets qu'elles causent. Il n'y a plus qu'un temple, qu'un trône, qu'un univers qui est Dieu : *Dominus enim Deus omnipotens templum illius Agnus est* (Apoc., XXI).

Levez vos têtes : *Levate capita vestra* (Luc., XXI), et vous le verrez, ce Dieu, à la place même du soleil, environné de toute sa gloire et citant à son tribunal toutes les générations. Ses yeux paraissent comme la flamme la plus étincelante, ses pieds sont semblables à l'airain fin pénétré de feu dans une fournaise, son visage plus brillant que toute la lumière de l'univers dans sa plus grande force, sa voix surpasse le bruit des tonnerres et des grandes eaux, parce que c'est lui qui est vivant dans tous les siècles, qui tient les clefs de la mort et de l'enfer, et qui est le commencement et la fin de toutes choses : *Habeo claves mortis, et inferni, et ego sum primus, et novissimus* (Apoc., I).

Vous qui voulez des spectacles, et qui les aimez ; vous qui désirâtes tant de fois de voir des miracles, voyez et considérez. Tout ce que la puissance d'un Dieu est capable d'opérer, tout ce que sa justice exige de sa sainteté, se présente à vos yeux. Le ciel pour punir des forfaits s'arme de foudres et d'éclairs, un déluge brûlant sort du sein des abîmes, les anges sonnent de la trompette aux quatre coins du monde, le souverain juge paraît sur un trône de feu au milieu des airs, la nature et la mort même, pour me servir d'une



expression consacrée par l'Eglise, sont dans le plus grand effroi : *Mors stupebit, et natura*.

Vous êtes-vous jamais représenté cette multitude de morts sortant en foule de l'horreur des tombeaux, et venant avec le plus terrible saisissement dans le cœur, la plus effrayante consternation sur le visage, écouter l'arrêt irrévocable de leur sort? Les uns cherchent des cavernes qui puissent les dérober à la vengeance du Dieu qui tonne et qui fulmine de toutes parts; les autres invoquent inutilement les montagnes, et poussent les cris les plus aigus, pour qu'elles viennent les écraser et les anéantir : *Montes, cadite super nos* (Luc., XXIII). Ceux-ci, dans les hurlements les plus affreux, maudissent le jour qui les vit naître; ceux-là s'égarerent dans leur désespoir, et ne savent si cet effrayant spectacle est un songe ou une réalité.

En vain on s'efforce de se cacher, de s'enfuir. La présence de Jésus-Christ remplit tout, pénètre tout. Les vivants meurent pour ressusciter sur-le-champ, les morts se réveillent pour entendre leur jugement, et au milieu de cette effroyable confusion, chacun se rappelle tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, et est jugé avec autant d'ordre que s'il était seul.

Le déluge ensevelit autrefois les hommes, sans leur laisser le temps de voir la nature entière alors tremblante et désolée; mais ici l'homme savoure sa propre frayeur, et il n'y aura rien de toutes les calamités répandues dans l'univers, qui puisse lui échapper. Il verra les étoiles tomber, les arbres se déraciner, les cités se renverser, les montagnes crouler; il verra le feu qui, comme le ministre des vengeances du Tout-Puissant, viendra purger les éléments, consumer les animaux, renouveler la terre et dévorer les ouvrages de tous les mortels; c'est-à-dire tous ces superbes monuments que nous admirons comme les chefs-d'œuvre de la patience et de l'art, toutes ces magnifiques bibliothèques qui nourrissent notre vanité, tous ces meubles, tous ces vêtements dont nous repaissons continuellement notre orgueil et nos yeux.

L'univers entier deviendra comme Jérusalem, dont toutes les pierres furent arrachées de leurs fondements et dispersées. Aussi voyons-nous que Jésus-Christ nous parle en même temps, et de la destruction de Jérusalem, et de la fin du monde.

Quelle différence entre le premier avènement du Messie et celui-ci. L'un n'apporte aux hommes que des nouvelles de paix : *Pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc., II), ne s'annonce que par les hymnes d'une milice toute céleste; l'autre, au contraire, aura tous les caractères de la guerre et de la désolation. Il n'y aura que ce petit nombre d'élus qu'on méprise ici bas, qu'on outrage, qu'on insulte, qui verront d'un œil plein de satisfaction et de joie leur Dieu venir en personne les récompenser et proclamer leur gloire à la face

de toutes les nations : *Tunc stabunt sancti cum magna constantia* (Sap., V).

Ce signe de la croix, qui s'annoncera comme le triomphe de l'Homme-Dieu, comme la marque de sa victoire remportée sur le monde et sur le démon, ce signe l'instrument de notre salut et l'objet éternel de notre vénération, fera les délices du vrai chrétien; tandis que sa vue désespérera le pécheur et l'impie. C'est de ce signe dont on pourra dire, qu'il sera posé pour la ruine et pour la rédemption de plusieurs : *Hic positus est in ruinam, et in redemptionem multorum* (Luc., II).

Quel effet fera-t-il sur nous, mes frères? serons-nous du nombre de ceux qu'il accablera du poids de sa gloire, ou de ceux qu'il consolera, qu'il vivifiera? Point de milieu entre deux situations si différentes. Ah! si vous ne frémissez à cette pensée, c'est que la religion est vraiment éteinte dans vos cœurs, c'est que les vanités du monde vous touchent infiniment plus que les vérités de l'Évangile. Cependant ces vérités auront leur accomplissement. Le ciel et la terre passeront dans ce grand jour qui s'approche à chaque instant, et les paroles du Seigneur demeureront éternellement : *Verba autem mea non præteribunt* (Matth., XXIV).

Hélas! nous sommes consternés du moindre orage qui vient ravager nos maisons, nous frémissons au récit de ces tempêtes et de ces volcans qui, de temps en temps, dévastent nos contrées; et le récit du jugement dernier, c'est-à-dire de tout ce que la nature aura de plus terrible et de plus effrayant ne nous affecte point. Le dirai-je? Nous lisons les sentences de Jésus-Christ même, et l'histoire qu'il nous fait de son dernier avènement, ou comme un roman, ou comme un objet qui ne nous regarde pas. Ah! mes frères, il n'y a cependant pas une parole de Notre-Seigneur, à ce sujet, qui ne dût pénétrer jusqu'au plus intime de notre âme, qui ne dût glacer tous nos sens, ébranler tous nos os.

Eh quoi! vous et moi serons les spectateurs de tous les effets de la vengeance de Dieu, vous et moi entendrons prononcer notre sentence éternelle, au milieu de ces foudres et de ces feux qui rempliront l'univers, et nous sommes insensibles à cette étonnante révolution!

Que dirait saint Jérôme, cet illustre pénitent, qui crut toujours entendre la trompette du dernier jour? Que diraient tous ces saints dont les uns souffrirent le plus cruel martyre, les autres s'ensevelirent tout vivants dans des grottes profondes, pour prévenir les malheurs du jugement dernier? C'est la seule idée de ce terrible jugement qui fonda tant de monastères, qui peupla tant de déserts; idée si redoutable et si effrayante, que nous ne pouvons voir qu'avec horreur une peinture qui nous retrace ce désespérant objet.

Les prophètes ne cessent d'annoncer aux hommes la manière dont Dieu viendra juger la terre, afin de les tenir dans la crainte et dans le tremblement. Ils représentent ce

grand événement d'une manière si forte, que l'âme, à cette lecture, se trouble et s'alarme. Tous les princes descendront de leurs trônes, dit Ezéchiel, ils quitteront toutes les marques de grandeur, ils se revêtiront de sacs et de cilices, et ils seront frappés d'une terreur soudaine. Le Seigneur enverra la désolation dans Sidon, il fera couler le sang dans ses rues, il exterminera les statues, il anéantira les idoles de Memphis, et tout le monde reconnaîtra qu'il est le Dieu des vengeances, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui seul.

Le temps vient, dit Jérémie, où le Seigneur visitera dans sa colère les circoncis et les incirconcis, où il fera fondre sur les pécheurs un déluge de maux qu'ils ne pourront éviter, où il n'écouterà ni leurs larmes, ni leurs clameurs.

Faites retentir la trompette en Sion, dit Joël, jetez des cris sur la montagne sainte, et que tous les habitants de la terre soient dans la consternation, car le jour du Seigneur arrive, jour précédé d'un feu dévorant et suivi d'une flamme qui brûle tout. On ne verra partout que des visages plombés, et la terre frémira jusque dans ses fondements. Que les peuples se réveillent, dit Dieu par la bouche du même prophète, qu'ils montent sur les lieux les plus élevés, je les attends dans la vallée de Josaphat, j'y serai assis pour y juger toutes les nations qui y viendront de toutes parts.

Sa colère, ainsi qu'on le lit dans le prophète Amos, poussée du poids de nos crimes, nous écrasera comme les roues d'un chariot écrasent celui sur lequel elles passent. L'homme qui courra le mieux ne pourra prendre la fuite, le plus vaillant sera dans le découragement.

Nations, écoutez, et toi, terre, sois attentive, s'écrie Michée, et que le Seigneur notre Dieu, qui voit tout de son saint temple, soit lui-même témoin contre vous; car le Seigneur va sortir du lieu saint où il réside, il descendra et foulera aux pieds tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre. Sous lui les montagnes se fondront, les vallées s'entr'ouvriront, elles seront comme la cire devant le feu, comme des eaux qui se précipitent dans un abîme.

Le Seigneur viendra de Theman, dit Habacuc, le Saint viendra de la montagne de Pharan. La mort marchera devant lui, le diable précédera ses pas, il sera armé d'une lame foudroyante dont l'éclat éblouira les yeux : *In splendore fulgorantis hastæ tuæ (Habac., III)*. Il jettera un regard, et il mesurera la terre : *Stetit, et mensus est terram (Ibid.)*.

Ce jour sera unique, selon Zacharie, et alors il n'y aura de roi que le Seigneur, dont le nom seul sera révééré.

Il viendra un jour de feu, dit Malachie, semblable à une fournaise ardente, qui embrasera les superbes et les impies, sans leur laisser ni germe, ni racine.

Qu'ajouterais-je à ces expressions, qui ne fût infiniment au-dessous de leur force et de

leur énergie? Tous les prophètes s'accordent à peindre le jugement dernier d'une manière terrible; tous répètent le même langage, pour nous apprendre qu'il n'y a pas moyen de douter de ces effrayantes vérités. Révolution dans tout l'univers, vous venez de le voir.

Révolution dans tous les esprits, c'est ce qui me reste à vous prouver.

#### SECOND POINT.

L'horrible spectacle du désordre universel qui bouleversera la terre et les cieux au grand jour du Seigneur, n'est qu'une image du trouble dont tous les esprits seront alors remplis. Il n'y aura point d'âme qui ne soit violemment ébranlée. Celle des méchants frémira à la vue des abîmes ouverts pour l'engloutir; celle des justes tressaillera à l'aspect de la gloire que Dieu lui montrera.

Nous avons tous ici-bas des idées assorties à la terre que nous habitons, c'est-à-dire terrestres et limitées. Notre corps est un voile opaque, qui dérobe aux âmes les plus saintes l'éclat de la majesté du Dieu que nous adorons; mais, à la résurrection, la gloire du Seigneur se manifestera sans nuage, et cette manifestation remplira tout notre être de rayons qui l'éclaireront jusque dans les replis les plus secrets.

Quelle étrange révolution pour l'homme accoutumé à se déguiser à soi-même les vices qui le tourmentent et qui le déshonorent; pour l'homme qui ne connaît ni les abîmes de sa conscience, ni le mobile de ses passions, ni la nature de ses penchants; pour l'homme qui redoute les jugements du public plus que toutes les infortunes, et qui ne cherche qu'à se faire une réputation aux dépens de la justice et de la vérité!

Ah! ce même homme se verra dans un jour qui fera tomber le masque de l'hypocrisie et le vernis de l'orgueil; dans un jour qui éclipsera tout à coup, et ces fausses idées dont on se pare, et ces œuvres mortes qui passaient pour des œuvres vivantes; dans un jour enfin qui manifestera ces actions ténébreuses dont le seul souvenir fait horreur.

C'est donc en vain, mes frères, que vous vous enveloppez d'un secret impénétrable pour satisfaire vos plus honteuses passions, que vous fermez vos portes et vos fenêtres pour commettre des iniquités que vous avez intérêt de cacher. Ah! s'il y a des voiles et des murs contre le jour qui nous éclaire, il n'en est point contre le soleil de justice dont la lumière pénètre de toutes parts. Tout est découvert aux yeux de Dieu, dit le grand Apôtre : *Omnia nuda sunt et aperta oculis ejus (Hebr., IV)*.

Je viendrai, dit le Seigneur par la bouche d'un de ses prophètes, oui, je viendrai moi-même la lampe à la main, je sonderai vos cœurs et vos reins, je visiterai vos consciences, je produirai au plus grand jour ce qu'il y a de plus caché, et je rendrai l'univers témoin de votre malice et de vos désordres.

Mais quel nouveau sujet de terreur et d'effroi à cet œil de Dieu qui verra tout, se joindra l'accusation des créatures même inanimées contre l'impie et contre le pécheur. Etoiles, fleuves, plantes, rochers, vous déposerez contre lui, vous le dénoncerez au souverain juge des vivants et des morts, comme un monstre qui troubla l'harmonie de l'univers, comme un fléau qui infesta la terre de ses ravages et de ses souillures.

Les pierres parleront, et jusqu'au bois qui entre dans la structure de vos lits, selon l'expression d'un prophète, tout se déclarera l'ennemi des transgresseurs de la loi sainte : *Lapis de pariete clamabit* (Habac., II). Grand Dieu ! comment pouvez-vous supporter le spectacle de toutes les créatures armées contre soi ? Où fuir pour éviter leurs reproches et leurs accusations, si tout, jusqu'aux cavernes mêmes, se soulève contre l'homme prévaricateur ? *Lapis de pariete clamabit*.

Vous qui péchez avec tant de sécurité, qui croyez que Dieu même ne se souviendra plus de vos iniquités ; le moment est venu où la terre entière va connaître vos vices et vos scandales, où vous allez expier, à la face de l'univers, cet orgueil qui vous fit usurper une réputation dont vous étiez véritablement indignes ; le moment est venu où presque tous les jugements prononcés sur la terre vont être déclarés téméraires et faux, où presque toutes les opinions et tous les systèmes vont perdre leur mérite, leur crédit, leur valeur.

Vous jugiez sur la terre que ces incroyables, qui vous ont séduit par une fausse philosophie, étaient des oracles qu'il fallait écouter, que leurs blasphèmes étaient des raisons puissantes contre la religion, que leurs railleries contribuaient à éclairer leur siècle et à dissiper la superstition ; et le Dieu de toute vérité prononce que tous ces prétendus beaux génies, ainsi que le déclare Osée, n'avaient pour partage que la folie.

Vous jugiez sur la terre que tous ces ouvrages où l'on s'efforçait d'anéantir l'âme et de saper les autels, devaient être considérés comme des chefs-d'œuvre d'esprit et de raison ; et le Seigneur vient vous déclarer que ces abominables productions ne furent que le fruit de la débauche et du délire, et que ceux qui les ont composés, ainsi que ceux qui en prirent le poison, vont être jetés sans miséricorde dans des étangs de soufre et de feu.

Vous jugiez sur la terre que l'homme qui s'engraissait de richesses, et qui se rassasiait d'honneurs, était une divinité dont on ne pouvait trop ambitionner la fortune et l'éclat ; et le Roi des rois vient réduire en poudre tous les biens terrestres, et montrer à l'univers qu'il n'y a de grand, de digne de notre ambition, que le ciel, où se trouve la souveraine félicité.

Vous jugiez sur la terre que des habits précieux, des ameublements magnifiques, des palais somptueux, des repas exquis étaient d'incalculables trésors ; et Dieu vient

aujourd'hui confondre les riches et les voluptueux, les livrer à une soif dévorante, à une affreuse nudité ; et Dieu vient vous faire connaître que toutes ces fortunes disparaissent comme l'éclair, que dans l'instant même où l'on ne fait que passer, on ne retrouve ni l'impie, ni la place qu'il occupait : *Transivi, et ecce non erat ; quæsi eum, et non est inventus locus ejus* (Psalm. XXXVI).

Vous jugiez sur la terre que la pénitence était un objet hideux, qu'il n'y avait que les imbéciles qui la pratiquaient, que ces hommes, qu'on nomme religieux, dévots, n'étaient dignes que de mépris et de railleries ; et Dieu lui-même vient les élever au rang des saints et vous forcer à prononcer cette cruelle sentence contre vous : Insensés que nous étions, nous regardions comme l'opprobre du monde ces personnes couvertes de cendre et de cilices, et les voici au nombre des élus, tandis que nous n'avons en partage que les enfers et le plus terrible désespoir.

Vous jugiez sur la terre qu'on ne pouvait être plus malheureux que lorsqu'on était calomnié, que lorsqu'on n'avait ni naissance, ni savoir, ni biens, ni renommée ; et Jésus-Christ vient couronner ceux qui furent persécutés, ceux qui furent pauvres, ceux qui vécurent dans la retraite, dans l'humiliation, dans les larmes : *Beati qui lugent. Beati qui patiuntur propter justitiam* (Matth., V).

Vous jugiez sur la terre que cet avenir, dont les livres saints vous parlèrent si souvent et d'une manière si terrible, était au moins douteux, qu'il n'était pas vraisemblable de croire que la plupart des hommes pussent être éternellement malheureux ; et Jésus-Christ vient lancer ses foudres et ses carreaux contre cette multitude innombrable d'hommes qui ne l'ont pas servi, et qui n'ont pas voulu le reconnaître.

Vous jugiez enfin sur la terre que ces pauvres qui vous environnent étaient des personnages lugubres, qui ne méritaient pas le moindre de vos regards ; et Jésus-Christ vient, dans le jour de son triomphe, les appeler ses frères et ses membres, leur donner son royaume, et déclarer à toute la terre que toutes les fois qu'on les a nourris, vêtus, visités, c'est comme si l'on avait rendu ces services à lui-même ; et Jésus-Christ vient vous offrir le spectacle du mauvais riche, hurlant au milieu des flammes pour n'avoir pas assisté le malheureux Lazare.

Ah ! comme dit l'excellent auteur de l'Imitation, lorsque le grand jour du Seigneur aura paru, alors on reconnaîtra que le véritable sage est celui qui paraît insensé pour l'amour de Jésus-Christ, qu'une simple calanc vaut mieux qu'un palais, qu'une bonne conscience l'emporte sur toute la philosophie, que le mépris des richesses est préférable à tous les trésors, que la vie la plus sainte est la plus sublime et la plus heureuse, que la pénitence vaut infiniment mieux que tous les plaisirs, que la simplicité d'un paysan qui croit, surpasse toute

La science des docteurs qui n'ont pas la foi.

Il est donc vrai que toute créature gémit, que toute créature est dans les douleurs de l'enfantement, jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ; que nous faisons violence à notre âme par la manière dont nous jugeons ici-bas de tout ce qui nous affecte; que nous faisons outrage à la Divinité même par des jugements aussi bizarres et aussi criminels.

Nous croyons maintenant que les paroles mensongères, équivoques, sont des riens, et nous verrons au dernier jour qu'il faudra rendre compte même des paroles inutiles; nous vantons maintenant les spectacles et les bals comme des divertissements innocents, que le christianisme n'a pas raison de défendre, et nous reconnaitrons alors que ces récréations sont la mort de l'âme, qu'elles ont le démon pour auteur, et que c'est renoncer à son baptême que de s'y livrer.

Dans quel étonnement les différentes religions qui partagent la croyance des humains, ne se trouveront-elles pas, lorsqu'elles comparaitront au tribunal de Jésus-Christ? Les Mahométans, après avoir inutilement cherché leur prophète à la droite du Très-Haut, les idolâtres, après avoir réclamé en vain le secours de leurs faux dieux, les hérétiques, après avoir tenté de faire valoir leur schisme et leur séparation, reconnaitront enfin qu'ils se sont trompés et que hors la véritable Eglise il n'y a point de salut.

Les Juifs, dit l'Ecriture, verront celui qu'ils ont percé, et les yeux de leur âme s'ouvriront pour adorer Jésus-Christ comme le seul et véritable Messie. Les impies seront confondus, et toutes leurs objections, qu'ils croyaient insolubles, ne serviront qu'à les condamner; enfin toutes les générations connaîtront que le plus grand des malheurs fut le péché, et la grâce le plus excellent des trésors.

L'esprit, ce don inestimable du Créateur, qui ne nous a été accordé que pour le connaître et le servir, s'accusera lui-même d'avoir lu tant d'ouvrages irréligieux et pervers; il s'accusera d'avoir prêté l'oreille aux discours des libertins et des impies, et il se soulèvera contre le cœur qui l'entraîna dans l'abîme du crime et de l'incrédulité, de sorte qu'il y aura dans l'homme même le plus terrible combat. Son imagination, sa mémoire, sa volonté, s'armeront les unes contre les autres, et se reprocheront leurs désordres et leurs égarements.

Qui pourra soutenir ces déchirements intérieurs, cette guerre intestine et secrète qui nous dévorera, si nous avons le malheur d'être au nombre des réprouvés? Mais ce sera bien un autre sujet d'alarmes et d'effroi, quand on verra d'un côté le ciel ouvert pour recevoir les bons, l'enfer de l'autre pour engloutir les méchants; ici Dieu, pour remplir de lui-même ceux qui l'auront aimé, là le démon, pour s'incorporer avec ceux qui au-

ront préféré son empire au règne de Jésus-Christ. Cruelle et terrible alternative! et qui ne se décidera que par un arrêt sorti de la bouche d'un Dieu, dont la parole opère nécessairement ou la mort ou la vie.

C'est donc avec tout le fondement possible que l'Evangile nous assure que les hommes sécheront de frayeur, au moment que le Seigneur viendra juger la terre, dans tout l'appareil de sa majesté. *Arescentibus præ timore* (*Luc.*, XXI). Effrayés à l'aspect du sépulchre dont ils sortiront, au redoutable son de la trompette qu'ils entendront, à la vue d'une mer en courroux, d'une terre embrasée, d'un ciel où la sentence du juste et de l'injuste sera écrite en caractères de feu, où toute la puissance de Dieu éclatera, où toute sa colère fulminera, ils seront dans l'accablement et dans la consternation; leur langue, attachée à leur palais, se séchera comme une plante brûlée par les ardeurs du soleil, leur cœur se fondra comme la cire, leur sang se glacera comme ces eaux que le froid pétrifie. *Arescentibus præ timore*.

Alors nouvelle manière de voir, nouvelle manière de sentir, nouvelle manière de penser. Les plaisirs qu'on avait tant aimés seront regardés comme des poisons qui donnèrent la mort, et ces héros qu'on avait tant admirés, ces héros qui avaient rempli la terre du bruit de leurs armes et de la gloire de leur nom, envieront le sort de l'artisan et du laboureur qui servaient leur Dieu avec exactitude et simplicité.

Et vous, femmes mondaines, qui ne fûtes occupées que de vaines parures, de modes, de jeux, que de criminelles amours, que pensez-vous à l'aspect de l'Evangile sur lequel on vous jugera; de cet Evangile qui vous condamnait à plutôt arracher votre œil que de jeter des regards lascifs, qui vous ordonnait de prier sans cesse, de pleurer, de jeûner? Il n'y a plus ici moyen de rechercher des confesseurs relâchés, plus moyen d'éluider la loi. Le livre éternel vous est présenté de la part du souverain juge; il va devenir la règle de votre jugement et du mien : *Liber scriptus proferetur*.

Peut-être n'avez-vous jamais lu ce livre qui contenait toutes vos obligations, ce livre qui fut le fruit de la mort de Jésus-Christ, ce livre arrosé de son précieux sang. Ah! c'est ici le moment de la rage et du désespoir; mais rage inutile, désespoir superflu. L'heure des miséricordes est passée, la voix de l'Homme-Dieu, qui sollicitait continuellement la conversion du pécheur, ne se fait plus entendre que pour le condamner sans ressource et sans compassion. Allez, maudits, au feu éternel : *Ite, maledicti, in ignem æternum* (*Matth.*, XXV).

Ici, je vous l'avoue, mes frères, toute ma raison se confond et s'égare, toute mon âme se concentre en elle-même, et n'a pas la force de penser. Ce feu éternel vous semblait une chimère, lorsqu'il était éloigné, et déjà les flammes noires et dévorantes s'évalent du fond des abîmes, pour venir venger la cause du Dieu vivant. Le puits de l'abîme

fut ouvert, nous dit saint Jean, dans son Apocalypse, et il s'éleva de ce puits une fumée semblable à celle d'une immense fournaise, de sorte que l'air en fut tout obscurci : *Et ascendit fumus putei sicut fumus fornacis magna, et obscuratus est aer* (Apoc., IX).

Le feu dont il est ici question, mes frères, n'est ni un feu métaphorique, comme le prétendent les libertins et les impies, intéressés à en nier l'existence, ni un feu qui puisse se ralentir; mais c'est un feu réel, un feu continu, dont le mont Vésuve et le mont Etna, ces volcans qui sont enflammés depuis des milliers d'années, nous donnent la plus vive image. Il semble que Dieu, en plaçant ces fournaises au milieu des vivants, ait voulu leur faire entrevoir celles qu'il destine à dévorer éternellement les pécheurs : *Ite maledicti in ignem æternum*. Quel séjour que le centre d'un feu dont rien ne pourra diminuer l'activité! Quelle société que celle des démons, dont les reproches et les blasphèmes seront plus amers que l'absynthe et le fiel! *In ignem æternum paratum diabolo; et angelis ejus* (Matth., XXV).

Quant aux élus, que le Seigneur couronnera dans sa gloire, quelle heureuse révolution dans leurs esprits, lorsqu'ils verront les maux terribles qu'ils ont évités, lorsqu'ils verront qu'un verre d'eau froide, donné au nom de Jésus-Christ, a sa récompense, et que Dieu lui-même daigne se souvenir des moindres mortifications qu'ils ont pratiquées, et les changer dans des torrents de délices et de consolations!

Réjouissez-vous, âmes fidèles, s'écrie le prophète Sophronie, le Seigneur, le roi d'Israël est pour toujours au milieu de vous. Vous ne craignez plus à l'avenir aucun mal, et Dieu lui-même se plaira à entendre vos cantiques d'actions de grâces, et il vous établira en honneur et en gloire devant tous les peuples de la terre.

Quel admirable changement! Selon l'expression de saint Augustin, le pauvre qui aura été fidèle à remplir ses devoirs, passera du fond de sa chaumière, où il manquait de tout, dans le ciel même, où il possédera tout; il se dépouillera des plus vils haillons, pour se revêtir de la gloire de Dieu même; il quittera cet air lugubre dont il était environné, et qui le rendait un objet de mépris et de rebut, pour jouir, dans le sein d'Abraham, du plus beau jour qu'il y eut jamais; il quittera cette terre qu'il paraissait surcharger, pour être assis sur un trône, et tenir l'univers sous ses pieds.

Telle est, et bien plus terrible encore, l'étonnante révolution qui arrivera dans l'univers, quand Dieu, au moment marqué dans les décrets éternels, moment que nul mortel ne peut savoir, ouvrira les barrières de l'éternité, et viendra nous juger.

Ah! mes frères, disait autrefois saint Bernard, que ce jour ne s'efface jamais de votre souvenir, qu'il règle toutes vos démarches, qu'il dirige toutes vos actions. Quelque éloigné qu'il vous paraisse, il s'approche à tout instant, et d'ailleurs le moment de votre

mort, où vous irez comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, ne fixera-t-il pas votre sort, avant que le jugement général ait lieu?

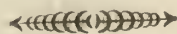
Considérez souvent le firmament comme l'endroit qui servira de trône à la majesté du Tout-Puissant, lorsqu'il paraîtra dans sa gloire, assis sur les nues. *Tunc videbunt Filium Hominis sedentem* (Matth., XXVI; Marc., XIV; Luc., XXII). Que ne puis-je enraciner dans vos cœurs cette crainte salutaire que David demandait au Seigneur avec tant d'instance, et qui lui faisait dire : *Transpercez mes chairs de votre crainte, ô mon Dieu. Confige timore tuo carnes meas* (Psal. CXVIII).

Rappelez-vous toutes les macérations que les saints de tous les temps exercèrent contre eux-mêmes, et vous apprendrez à redouter les jugements du Seigneur. Ce ne fut que pour en adoucir la rigueur, que tous ces hommes, dont le monde n'était pas digne, se consumèrent d'austérités. Ils savaient, avec le grand Apôtre, que les bonnes œuvres sont le germe de l'immortalité, et que le corps qu'on jette en terre, comme un objet de corruption, ressuscitera incorruptible et spirituel. *Seminatur corruptibile, surget incorruptibile; seminatur animale, surget spiritale* (I Cor., XV).

Grand Dieu, prosternés devant vous, comme des créatures faibles et tremblantes peuvent l'être devant leur Créateur et leur juge, nous vous demandons, avec un cœur contrit comme la cendre, que vous ayez pitié de nous, au grand jour de votre avènement. *Gere curam mei finis*.

Que ferons-nous, ô mon Sauveur? Quel patron invoquerons-nous dans ce redoutable instant, si le juste sera à peine sauvé? Mais daignez vous souvenir que vous vous êtes incarné pour nous racheter, et faites, ô mon Dieu, qu'un ouvrage d'un si grand prix ne soit pas inutile. C'est pour nous, ô divin Rédempteur, que vous avez souffert tant de fatigues, entrepris tant de voyages, enduré tant de maux; encore une fois, Seigneur, qu'un si grand ouvrage ne soit pas inutile : *Tantus labor non sit cassus*.

Quand nous considérons les grands pécheurs que votre grâce a convertis, nous espérons de l'abondance de vos miséricordes, que vous nous regarderez enfin d'un œil de commisération. Nous sommes chargés de crimes, il est vrai; mais si vous lancez vos foudres contre nous, quelle sera la partie de nous-mêmes qui ne soit pas couverte de votre propre sang? C'est ce sang précieux que nous osons réclamer comme le fondement de nos espérances, comme le seul mérite qui peut nous réconcilier avec vous, et nous ouvrir la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.



## SERMON XI.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

*Sur l'obéissance qu'on doit au roi*

Dicite Filie Sion : Ecce rex tuus venit mansuetus.

*Dites à la Fille de Sion que son roi vient plein de douceur (S. Matth., ch. XXI).*

Jésus-Christ, mes frères, nous fait voir ici dans sa personne, qu'un roi est un ange de paix, que les peuples doivent s'empresser de recevoir avec les plus vifs transports d'allégresse et d'amour; que l'Eglise, figurée par la fille de Sion, s'applaudit du règne des monarques, et que leur présence est pour elle un signe de joie : *Dicite filie Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus (Matth., XXI).*

Les prophètes ne donnent le nom de roi à Jésus-Christ, et il ne prend lui-même ce titre, que parce que cette dignité est vraiment auguste et sacrée; que parce qu'elle exprime une puissance émanée de Dieu même, et ne dépendant que de lui seul; que parce qu'elle est instituée pour le bonheur des empires et pour leur soutien; que parce qu'elle renferme essentiellement la qualité de maître et de père : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

Mais s'il en est ainsi des rois de la terre, si, comme dit l'Apôtre, ils sont les ministres du Dieu vivant, les vengeurs de ses droits, quelle doit être envers eux notre obéissance, et notre vénération ! Ah ! quiconque n'est pas prêt à signer à toute heure, même de son propre sang, le serment de fidélité que nous leur devons, n'est pas digne de vivre dans leur empire.

Chrétiens, publiez de toutes parts ces importantes vérités, comme membres d'une religion qui les croit et qui les professe; écrivez-les sur les murailles et sur les portes de vos maisons, après les avoir gravées dans vos cœurs, et que les premiers mots que vos enfants commenceront à bégayer, soient les noms du Dieu immortel qu'on ne peut assez révéler, et du roi son image qu'on ne peut trop aimer.

Qu'il est doux de trouver son plaisir dans son devoir, de sentir la nature d'accord avec la loi dans les hommages que nous rendons à nos souverains, et de pouvoir se dire chacun à soi-même : Le prince qui me gouverne veille à la sûreté de mes biens et de ma vie, il est mon refuge, mon père, mon consolateur : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

Si je parlais à d'autres hommes qu'à des Français, je serais peut-être obligé de leur prouver que je n'expose ici les droits des monarques, ni par enthousiasme, ni par adulation; mais heureusement attachés de cœur et d'esprit à la personne sacrée des rois, heureusement instruits des prérogatives de la royauté, vous trouvez en vous-mêmes les vérités qui vont faire la matière de ce discours. Je ne dirai rien que d'après les sentiments qui vous animent, rien que la nation

n'avoue comme un dogme qu'elle se glorifie de professer.

Nous ne naissons sujets que pour soutenir, au prix même de notre vie, les droits des souverains, que pour reconnaître en tout temps et en tout lieu, que nous devons au roi :

Le respect le plus profond parce qu'il est l'oïnt du Seigneur;

L'obéissance la plus entière parce qu'il est notre maître;

Le respect le plus tendre parce qu'il est notre père. *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

Quand il s'agit de l'origine des familles, et de la fondation des empires, les dates se confondent, les auteurs varient, et les histoires ne nous offrent le plus souvent que des chimères ou des conjectures; mais lorsqu'il est question du temps où les rois paraissent sur la terre, il n'y a ni incertitudes, ni doutes sur cet objet. Dieu a voulu que cette importante et glorieuse époque passât jusqu'à la dernière postérité, que le texte sacré lui-même nous instruisit de la création des monarques, et que parmi les saintes Ecritures on trouvât les livres des Rois, comme un monument qui nous apprit à les respecter, et à les discerner du reste des mortels.

Quelles prérogatives ! quels titres ! le règne des Saül, des David, des Salomon, fait partie de l'histoire sacrée, et leurs noms sont inscrits avec celui de l'Eternel, dans les annales que l'Esprit-Saint a dictées. C'est là qu'on apprend comment Dieu lui-même fut le consacrateur de Saül, comment il ordonna à Samuel son prophète, de le choisir entre toutes les tribus, de répandre sur sa tête une huile de salut et de bénédiction en présence de tous les enfants d'Israël, et lui faire rendre, comme à l'oïnt du Seigneur, les hommages les plus sincères et les plus respectueux; c'est là qu'on voit comment, par une permission toute divine, Saül parut plus grand de la tête que tout ceux qui l'environnaient, comment il fut saisi de l'Esprit-Saint, et comment il prophétisa; comment le Seigneur est jaloux de faire honorer les chefs de son peuple, et comment il se les associe en quelque sorte pour faire régner ici bas la justice et la paix.

Plus on avance dans la lecture de la Bible, plus on découvre des grandeurs attachées à la royauté. Son onction toute sainte qui la rend une espèce de sacerdoce, son caractère ineffaçable qui l'élève au-dessus de l'inconstance des choses humaines et de leurs révolutions, son autorité qui représente celle de Dieu même, et qui ne relève que de lui seul, lui donnent un éclat que rien ne peut altérer. Le roi participe à la divinité, il devient un autre homme sitôt qu'il est revêtu de cette dignité auguste, et le nom même de *Christ*, nom consacré pour désigner le Fils du Très-Haut, lui appartient. Aussi voyons-nous que Samuel, en montrant Saül aux Israélites réunis dans Mapha, leur déclare qu'il n'y a personne dans

tout le peuple qui puisse ressembler à ce nouveau roi.

Aussi voyons-nous que David, quoique le dernier de ses frères, quoique petit à l'extérieur, quoique berger, est rempli de l'esprit du Seigneur, dès le moment que le prophète l'a sacré. Vous n'aurez égard, dit Dieu, ni à sa mine, ni à sa taille, parce que je ne juge pas des choses comme les hommes, qui ne voient que le dehors.

De là ces profonds respects rendus aux rois dans tous les lieux et dans tous les temps, de là cette religieuse timidité avec laquelle on les a toujours abordés, de là cette soumission avec laquelle on leur a toujours parlé. Comment David ne répond-il pas à Abisaï qui voulait assassiner Saül pendant qu'il dormait : *Ah ! Dieu me garde*, dit-il, *de jamais porter la main sur l'oint du Seigneur*. Il aime mieux s'enfuir, être continuellement exposé aux poursuites de son ennemi, risquer à toute heure sa propre vie, que de consentir à voir périr un roi.

Quelle douleur ne témoigne-t-il pas lorsqu'il apprend la mort de ce même Saül ? Il déchire ses vêtements, il s'abandonne aux larmes, il jeûne jusqu'au soir, il fait périr sur l'heure celui qui lui apporte cette nouvelle, parce qu'il se vante d'avoir été l'assassin de ce prince infortuné, et dans l'acablement de sa tristesse, il s'écrie : *Montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile sainte*.

Lisez l'histoire de David, mes frères, et vous verrez que ce saint roi se revêtait d'un éphod à l'exemple du grand prêtre, qu'il bénissait les peuples au nom du Seigneur des armées, qu'il envoyait chercher les lévites, et qu'ils se faisaient un devoir de se rendre aussitôt à ses ordres.

Lisez la cérémonie qui s'observe au sacre de nos rois, et vous jugerez, par l'appareil auguste avec lequel on les bénit, par les prières qui précèdent et qui suivent leur onction, combien nous devons honorer leur majesté, combien leurs personnes sont précieuses aux yeux de l'Éternel. Le ciel s'ouvre alors, et le Seigneur lui-même ratifie la consécration qui se fait en son nom.

Ne nous étonnons plus si les souverains sont considérés par l'Église comme des anges tutélaires, si ses prières ont continuellement pour objet leur conservation et leur prospérité, si dans le canon même de la messe, c'est-à-dire, dans le plus vénérable et le plus saint moment du sacrifice, on les nomme et on les recommande intimement à Dieu, si enfin dans les acclamations des conciles, on les préconise et on leur souhaite au nom de tous les évêques et de tous les fidèles, les jours les plus sereins et les plus heureux.

L'Église sait que leur trône est affermi par les mains mêmes de l'Éternel, que leur pouvoir dérive directement de Dieu, qu'ils tiennent sa place sur terre, qu'on ne peut honorer le Seigneur sans les respecter, qu'il n'y

a rien de plus saint et de plus fort, que le serment qui nous lie à leurs personnes sacrées et qu'aucune puissance, aucune circonstance ne peuvent nous en dégager.

Ne nous étonnons plus si les premiers chrétiens se laissent égorger, plutôt que de se soulever contre les empereurs ; s'ils respectent dans Néron même, quoique avide de leur sang, quoique couvert de tous les crimes et de toutes les horreurs, un pouvoir dont il abuse, mais que Dieu lui a confié et que personne n'a droit de lui ravir ; s'ils prient enfin au milieu des flammes pour les tyrans qui allument leurs bûchers, et si de la même bouche dont ils anathématisent les idoles, ils bénissent les princes idolâtres.

Que j'aime à me représenter cette légion thébéenne, qui, voulant obéir à son Dieu et ne pas manquer à son roi, rend les armes, incline la tête, et reçoit le coup de la mort avec la plus grande soumission. Son nom et celui de Maurice son chef, attesteront à jamais que les rois n'ont pas de plus fidèles sujets que les chrétiens.

Mais si le christianisme eut un tel respect pour les empereurs païens, quel hommage ne devons-nous pas à nos rois qui, fils aînés de l'Église, sont doublement les oints du Seigneur, à nos rois qui combattirent si généreusement les infidèles, qui affermirent si solidement le saint-siège, et qui laissèrent dans toutes les parties de l'univers, des vestiges de leur rare piété ?

Je ne prétends point parler ici, mes frères, d'un hommage purement extérieur. La royauté rapproche tellement de Dieu celui qui la possède, que les respects qu'on rend aux souverains, ne sont légitimes qu'autant que le cœur les avoue, qu'autant qu'ils ont pour principe la justice et la vérité.

S'il y a un culte pour les saints, je ne crains point de dire qu'il y en a un aussi pour les rois. Les uns sont les amis de Dieu, les autres ses images, et nous leur devons une vénération proportionnée à l'éminence de leur rang. C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous apprend, lorsqu'il nous ordonne de rendre à César ce qui appartient à César : *Reddite ergo Cæsari, quæ sunt Cæsari* (Matth. XXII ; Marc., XII ; Luc., XX). C'est ce que le grand Apôtre nous confirme, lorsqu'il nous recommande d'honorer Dieu et de craindre le roi : *Honorificate Deum, timete regem* (I Petr. II).

Ce n'est ici ni le langage de la flatterie, ni celui de la superstition. Le christianisme réprouve également, et l'idolâtrie qui déifiait les souverains, et l'impiété qui oserait les confondre avec le reste des mortels. Nous ne connaissons heureusement qu'un seul et véritable Dieu, disaient autrefois les martyrs, et nous avons horreur de ces apothéoses qui métamorphosaient les empereurs en autant de divinités ; mais nous regardons tout crime de lèse-majesté, comme le plus exécrable des attentats, comme un sacrilège digne de tous les anathèmes et de tous les supplices :

parce que tout monarque est l'oint du Seigneur, le ministre du Dieu vivant; et voilà pourquoi, mes frères, il n'y a point de tourment assez cruel, pour punir l'énormité de quiconque ose outrager son prince, soit dans sa personne, soit dans celle de ses proches.

Les rois, dit saint Ambroise, ne sont assis sur des trônes qui les élèvent au-dessus de nous que pour nous apprendre quelle est la sainteté de leur ministère et de leur condition. La foi nous découvre, sous cette pompe extérieure qui les accompagne, à travers ces gardes qui les environnent, une puissance toute divine dont ils sont les dépositaires, et que nous ne pouvons trop respecter.

Avec quelles précautions Nathan, quoique prophète, quoique envoyé de Dieu, ne vient-il point annoncer à David les fléaux dont ce prince prévaricateur est menacé? Il emploie une similitude, et, après en avoir développé le sens, il le force à conclure qu'il a fait le mal devant le Seigneur, et qu'il doit s'attendre à toutes les rigueurs de sa justice.

Mais ne serait-ce pas vous faire injure que de recourir à d'autres exemples, pour prouver toute la vénération qu'on doit aux souverains? Disciples d'une religion qui consacre elle-même les rois, et qui les regarde comme les protecteurs de ses maximes et de ses dogmes, vous n'avez besoin que de vous rappeler ce que vous êtes, pour leur rendre des hommages aussi étendus que sincères; des hommages qui consistent : premièrement, à respecter le monarque comme l'oint du Seigneur; secondement, à lui obéir comme à un maître. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

#### SECOND POINT.

Dieu gouverne le monde d'une manière invisible; mais il veut que les rois le représentent et fassent administrer la justice en son nom, de manière que c'est manquer à lui-même que de ne pas exécuter leurs ordres, ou de mépriser leurs volontés. Quiconque résiste aux puissances, dit saint Paul, résiste à Dieu. *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit (Rom., XIII)*.

En vain une fausse philosophie, née d'une criminelle indépendance, voudrait nous persuader qu'il n'y a que la tyrannie qui nous a donné des maîtres, et que nous étions tous originairement aussi grands et aussi puissants les uns que les autres. La paternité d'Adam fut le premier titre de souveraineté dans l'univers, et cette paternité, qui le rendait sans doute supérieur à ses fils, n'était qu'une image de l'autorité toute sainte qui devait un jour résider dans des juges et dans des rois. C'est ainsi que la souveraineté, par une succession qui ne fut jamais interrompue, s'est perpétuée sur la terre.

Les enfants de Noé se partagèrent, plusieurs peuples naquirent d'une seule et même famille, et chaque peuple eut ses rois et ses maîtres. Abraham régna dans le pays de Chanaan, Pharaon dans l'Egypte. L'égalité des conditions ne subsista que chez les bons princes, qui, par leur clémence et par leur

affabilité, se rendirent en quelque sorte semblables à leurs sujets.

Quelle confusion dans cet univers, où les passions sont capables de tout oser et de tout bouleverser, s'il n'y avait aucun chef qui pût leur mettre un frein? Les lois, toutes respectables qu'elles sont, s'effacent du fond des cœurs, et ne paraissent que des lettres mortes, de sorte qu'il faut une autorité vivante qui les fasse observer; autrement les vices confondus avec les vertus, les enfants avec les pères n'offriraient qu'un spectacle d'horreur et d'effroi, et le monde entier deviendrait un affreux chaos.

Dieu vit ces malheurs qui ne pouvaient échapper à l'immensité de ses regards, et il se hâta d'établir des hommes qui, remplis de son esprit et de son autorité, devinrent des législateurs et des monarques. La religion eut des pontifes, le monde des rois, et l'on vit le sacerdoce et l'empire se réunir dans un saint et merveilleux concert, pour faire fleurir de toutes parts la justice et la vérité.

L'égalité des conditions n'est donc qu'une belle chimère, comme elle serait le plus terrible fardeau pour l'humanité. S'il n'y avait, en effet, ni grands, ni peuple, vous seriez tous obligés de vous loger vous-mêmes, de vous vêtir vous-mêmes, et de cultiver de vos propres mains le coin de terre qui devrait vous nourrir, et encore le plus fort viendrait-il bientôt vous expulser de l'endroit que vous auriez choisi pour vous servir d'asile et pour vous sustenter; chacun s'établirait un centre, et les hommes les plus faibles gémissaient sous l'esclavage de mille tyrans, au lieu de servir un seul maître.

Ce serait donc le plus grand malheur qui pût nous arriver, si, rendus à nous-mêmes, et à l'impétuosité de nos désirs que nous colorons du nom de liberté, nous vivions sans protecteurs et sans chefs; mais par une providence admirable, un seul homme commande, et tout un royaume obéit, et trouve dans son obéissance sa paix et sa félicité.

Quel beau spectacle que celui d'un empire, où tant de génies et de caractères différents semblent n'avoir qu'une même action, qu'une même volonté; où le noble s'unit à l'artisan, le philosophe à l'ignorant, le prêtre au séculier, pour se soumettre et pour obéir; où toutes les lois semblent se réduire à une seule; où la sûreté est aussi grande au milieu des chemins publics, qu'au milieu des villes, au sein de la nuit, comme en plein jour; où le sang ne circule dans les veines que pour se répandre au service de la patrie; où les talents, les arts, les travaux, les vertus concourent à la même fin.

Il n'y a donc point de circonstance, si nous voulons réfléchir, où nous ne sentions l'avantage inestimable d'avoir des maîtres, comme il n'y a point de temps et de lieu où nous puissions nous dispenser de les reconnaître et de leur obéir. Je sais qu'ils sont eux-mêmes soumis aux lois, qu'ils en dépendent ainsi que leurs sujets; mais je sais en même temps, que s'ils venaient à les transgresser, ils n'en seraient comptables qu'à Dieu seul, et que



nous n'en serions pas moins obligés de leur rendre tout l'honneur qui leur appartient.

Périssent à jamais les ouvrages et les auteurs qui enseignèrent des maximes contraires à cette vérité, puisque, selon la morale puisée dans nos cœurs, puisée dans la nature, puisée dans les livres saints, nous devons plutôt nous laisser ravir nos biens et notre vie, que de nous élever contre nos souverains, quand même ils seraient tyrans. Des sujets n'ont que la voie des larmes et des remontrances, et si elles ne sont point écoutées, il ne leur reste pour partage que le silence et la soumission. Nous ne cessons d'offrir des vœux, dit Tertullien, pour les empereurs qui nous persécutent et qui nous égorgent, parce qu'ils sont nos maîtres, préposés de Dieu même pour nous commander.

L'Eglise n'a jamais tenu d'autre langage, et elle a toujours désavoué ces forcenés qui osèrent employer son nom pour répandre l'esprit de fanatisme et de révolte. Le grand Apôtre nous ordonne d'être soumis à nos souverains, pour satisfaire aux devoirs de notre conscience, *propter conscientiam*, et de leur payer le tribut qui leur appartient: *Cui tributum, tributum* (Rom., XIII).

Et qu'entend-il par ce tribut, mes frères? Si ce n'est que nous paierons sans murmure toutes les taxes que le roi voudra lever, que nous ne frauderons jamais ses droits, soit en trafiquant des marchandises prohibées, soit en les achetant; que nous ne nous plaindrons ni des édits qui ordonnent des impositions, ni de ceux qui les perçoivent, que nous honorerons ses vertus, que nous prierons pour sa personne, qu'enfin nous respecterons son autorité dans les ministres et les magistrats qui en sont les dépositaires et les interprètes. *Cui timorem, timorem* (Ibid.).

Et il entend qu'inviolablement soumis à notre roi, nous ne lui supposerons jamais que des intentions pures toutes les fois qu'il agira; que dans une guerre même douteuse, nous jugerons en sa faveur; que nous aurons une véritable horreur de toute lecture, de tout propos qui respirerait l'indépendance; que nous serons prêts au moindre signal de sa volonté d'exécuter ses ordres, quelque rigoureux qu'ils puissent être; qu'en un mot nous n'aurons de vie, que pour conserver la sienne, et que tout ce qui émanera du trône captivera nos cœurs et nos esprits: *Cui honorem, honorem*.

Et il entend que quelque procès que nous ayons nous ne nous ferons point justice à nous-mêmes ni par des menaces ni par des voies de fait, mais que nous l'attendrons patiemment de ceux que le souverain a choisis pour ministres et pour juges: *Cui honorem, honorem*.

Jean-Baptiste consulté par les soldats sur la manière dont ils devaient se conduire dans le poste qu'ils occupaient, leur recommande de se contenter de leur paie: *Contenti estote stipendiis vestris* (Luc., III); et j'ose vous dire pareillement, d'après ce saint précurseur: Soyez contents de votre état et au

lieu d'accuser le prince des maux que vous souffrez, n'en accusez que la rigueur des temps et bénissez le ciel de ce qu'il vous fit naître sous l'empire du meilleur des rois, de ce qu'il vous a placés dans le sein d'une monarchie où l'on n'éprouve ni les troubles des républiques ni la tyrannie des despotes: *Contenti estote*.

Il n'y a qu'une obéissance pleine et entière envers le maître qui nous gouverne qui puisse entretenir cette heureuse et douce harmonie dont nous goûtons les avantages, il n'y a qu'elle qui nous préserve de ces cabales, de ces factions qui font gémir tant de peuples différents et qui sont un des plus terribles fléaux dont Dieu puisse punir une nation. Combien de carnages, combien d'horreurs, dans ces contrées où les sujets vivent en esclaves! Je vois la Perse teinte du sang d'une multitude de citoyens que l'ambition égorge; je vois la Turquie souvent déshonorée par des supplices et des massacres que le despotisme emploie pour assouvir ses cruautés. Je vois presque toute la terre, excepté une partie de l'Europe, en proie à la fureur d'un nombre de tyrans qui semblent se plaisir à régner sur des morts et qui ne connaissent de lois que leur humeur et leur barbarie.

Pour nous, si nous avons des maîtres, ce n'est que pour être protégés contre la rage des traîtres, des usurpateurs, des brigands; ce n'est que pour jouir tranquillement au sein de nos familles de notre patrimoine ou du fruit de notre industrie; de sorte que l'obéissance que nous rendons à notre roi est moins un acte de soumission qu'un témoignage de reconnaissance et d'amour.

Le monde moral est une copie de ce monde physique exposé sous nos yeux; et de même que le soleil préside aux saisons et aux jours, la tête à toutes les opérations du corps, le monarque est un premier astre, un chef qui donne à tout un royaume le ressort, le mouvement et la vie. Il veut, et sa volonté enchaînant aussitôt toutes celles de ses sujets, on n'aperçoit qu'une seule et même âme dont tous les sentiments et toutes les idées se réduisent à l'unité, et il n'y a pas jusqu'aux insectes qui nous retracent une vive image de cette parfaite union. Personne n'ignore l'admirable concert qui règne parmi les abeilles, et comment elles vivent sous la dépendance d'une d'entre elles qui semble, selon tous les naturalistes, avoir plus de puissance et plus de majesté.

Ce serait donc renverser l'ordre de la nature comme celui de la religion, si l'on voulait faire partie d'un corps acéphale et vivre au sein de l'anarchie. Je dis la religion comme étant le tribunal qui nous recommande avec plus d'instances la soumission aux rois et qui nous en donna dans tous les temps les plus grands exemples. Avec quelle résignation les Basile, les Athanase, les Chrysostome ne partirent-ils pas pour le lieu de leur exil, lorsqu'il plut aux empereurs de les reléguer dans des terres étrangères? Avec quelle patience ne supportèrent-ils pas ces

tribulations ? Ces grands hommes savaient que le monde ne peut subsister sans maîtres, et que les monarques étaient précisément ceux que Dieu nous avait donnés, ceux qu'il avait revêtus de son autorité, ceux qu'on ne pouvait méconnaître sans être comptable à sa justice et aux lois d'une si horrible prévarication.

Ils savaient que la puissance des rois est absolument indépendante de la puissance ecclésiastique, qu'elle reçoit les serments des évêques comme une preuve incontestable de l'obéissance qui lui est due et dont ils ne peuvent jamais être dispensés.

Ils savaient que Jésus-Christ, en déclarant à ses apôtres que son royaume n'était pas de ce monde, et qu'il n'en serait pas d'eux comme des princes des nations, ne leur donne qu'une autorité purement spirituelle et qu'on ne peut leur attribuer aucun droit sur le temporel des rois, sans détruire l'Evangile et sans aller contre tous les principes de la raison et de la foi.

Ils savaient que toute couronne est placée sur la tête des souverains de la main de Dieu même et que nul mortel ne peut y toucher sans se rendre coupable d'un énorme sacrilège.

Ils savaient enfin que si l'on doit une obéissance entière à son roi comme à son maître, on lui doit aussi l'amour le plus tendre comme à son père. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

#### TROISIÈME PARTIE.

Toute paternité vient de Dieu, dit le grand Apôtre, et parce qu'il n'y a personne qui soit aussi père que Dieu, selon l'expression de Tertullien : *Nemo tam pater quam Deus*; et parce que tous ceux que nous regardons comme nos pères tiennent sa place envers nous et n'ont d'autorité que celle qu'il leur communique : *Unus Deus, et pater omnium qui est super omnes, et per omnia, et in omnibus nobis (Tertull.)*.

Je dis tous ceux que nous regardons comme nos pères, car la paternité ne se borne pas seulement aux personnes qui nous donnent le jour, mais elle s'étend encore jusque sur les souverains qui nous protègent et qui nous gouvernent; et pour nous en convaincre, il ne s'agit que de savoir à quels titres le nom de père doit être accordé.

Il a toujours semblé à toutes les nations que quiconque prenait un orphelin sous sa protection et le défendait contre les attaques du ravisseur et de l'ennemi, était véritablement un père : or, je vous demande, mes frères, si notre auguste monarque ne remplit pas ces fonctions à notre égard; si les veilles auxquelles il se livre, si les affaires dont il s'occupe, si les remontrances qu'il écoute, si les conseils auxquels il préside, si les jugements qu'il prononce, si les emplois qu'il donne n'ont pas notre conservation et notre tranquillité pour objet ?

Peut-être n'avez-vous jamais jugé de la royauté que par cette magnificence extérieure qui l'environne et avez-vous prononcé sur ces

dehors éblouissants, qu'un roi n'a d'embaras que le choix des plaisirs; si cela est, vous ne connaissez ni les cours ni tout ce qui s'y passe. Ah! n'est-ce pas là que les chagrins viennent en foule assiéger les princes et les courtisans, que l'ennui dévore en secret ceux qui paraissent les êtres les plus fortunés, que toutes les affaires du royaume et des pays étrangers aboutissent comme à leur centre, et forment ces agitations qui laissent à peine quelque intervalle de repos à leurs souverains et à leurs ministres? N'est-ce pas là qu'on travaille sans relâche à trouver des moyens propres à soulager les malheureux, à payer les charges de l'Etat, à soutenir des guerres ou à les faire échouer, à faire observer les lois sans en faire sentir le joug, à maintenir l'obéissance sans détruire la liberté, à concilier les intérêts des couronnes sans nuire aux siens propres, à maintenir un équilibre entre des rivaux et des voisins, à écouter des remontrances, à étouffer des divisions, à réparer des torts, à recevoir des placets, à se faire rendre compte des sujets qu'on doit avancer et de ceux qu'on doit oublier, à dresser des ordonnances, à former des édits, satisfaire enfin aux devoirs que l'humanité recommande, que le christianisme exige, que la royauté prescrit ?

Tous les sujets d'un empire sont autant d'orphelins, qui ont besoin de toute la protection de leur roi. Ici il doit conserver les privilèges du clergé, soutenir les intérêts des magistrats; là protéger l'orphelin et punir le ravisseur.

Grand Dieu! quelle ingratitude de votre part, si vous étiez insensibles à tant de soins, à tant de travaux. Vous vivez tranquillement au sein de vos familles; vous voyez paisiblement sous vos yeux germer vos blés, jaunir vos moissons; et c'est votre roi qui, comme un père attentif et vigilant, vous procure ces biens. Il veille pendant que vous dormez, il travaille pendant que vous vous délassiez, il rend justice à tout le monde pendant que vous la refusez peut-être à votre voisin.

S'il faut lever des impôts qui vous semblent onéreux, ou c'est pour subvenir aux frais de la guerre, ou pour en réparer les malheurs; s'il refuse des grâces, c'est qu'il y a plus de solliciteurs que d'emplois.

Soyons équitables, et nous conviendrons que les pères ne font point ordinairement pour leurs fils, tout ce que les rois font pour leurs sujets; que la souveraineté est un état de peine et d'assujettissement, et que les rois par succession doivent davantage exciter notre amour que les rois par élection.

En effet, n'est-ce pas un spectacle attendrissant, de voir dans le prince qui nous gouverne l'enfant de tant de rois qui soutiennent et qui agrandissent si glorieusement cette monarchie; de retrouver en lui le christianisme de Louis IX, l'élévation de Charlemagne, la bienfaisance d'Henri IV, la douceur de Louis XIII; de le considérer ensuite comme le père de cette multitude de monarques qui doivent régner après nous, et qui

feront sans doute les délices de nos descendants, comme il fait maintenant les nôtres ?

Ah ! s'il était possible de parcourir ici les annales de la nation, de vous présenter le tableau de ces souverains qui se sacrifièrent pour leurs sujets ; vous verriez l'un couvert de blessures, en disputant au prix de son sang les droits de sa couronne et de son peuple ; l'autre expirant au sein du carnage plutôt que de laisser entamer l'héritage des Français ; celui-ci braver la rigueur des pays et des saisons, et forcer l'ennemi à quitter ses contrées, celui-là courir de province en province pour connaître la misère des particuliers, et pour la soulager ; vous verriez enfin que presque tous nos rois, moins maîtres que pères, se distinguèrent par les plus beaux traits d'humanité, que leur histoire n'est que le récit de leurs bienfaits, et qu'ils méritèrent toute la tendresse et tout l'amour de leurs sujets.

Que sont ces universités, ces collèges, ces académies, ces hôpitaux, sinon des monuments éternels de leur zèle et de leur bonté ? Que sont ces forteresses, ces arsenaux, ces manufactures, ces chemins publics, ces ports de mer, ces vaisseaux, sinon les preuves les plus éclatantes de leur empressement à assurer notre bonheur et notre tranquillité ? Ah ! sans leurs soins, sans leur protection, nous serions chaque jour la proie d'une multitude d'ennemis dangereux, nous gémirions encore au sein de la barbarie, et nos villes n'offriraient aux yeux du voyageur alarmé, que des ruines et des débris. C'est la vigilance de nos monarques qui a tout fait, qui a tout réparé ; c'est elle qui nous conserve, et qui nous tranquillise.

De là cet attachement inviolable des Français pour leur souverain, qu'ils regardent avec raison, comme ne faisant qu'un avec la patrie, et comme étant en quelque sorte leur frère, quoique leur maître et leur chef ; de là ce zèle ardent pour sa personne, pour sa gloire, pour ses intérêts, zèle qui fait envier à tous les souverains le bonheur de notre auguste monarque ; de là ce concours de tous les âges, de toutes les conditions, qui viennent en foule assiéger nos temples, sitôt que nos princes sont menacés de quelque danger. Vous avez plus d'une fois, mes frères, senti ces épreuves si tristes et si cruelles, et vos cœurs frémissent encore à ce terrible souvenir.

Vous parlerai-je maintenant de cet amour pour nos rois, consacré par les exploits de toutes nos anciennes maisons ? Elles doivent leur origine et leur splendeur à quelques traits d'héroïsme qui caractérisèrent leur attachement envers nos monarques ; et si je ne vous en nomme aucune, c'est qu'il faudrait les citer toutes sans distinction. Que de noms précieux s'offrent ici à ma mémoire ! Mais qui est-ce qui ne sait pas, que la noblesse française n'a d'âme et de valeur que pour son prince et pour sa patrie ; que jusque chez le dernier soldat il y a des sentiments d'une vraie magnanimité, dès qu'il s'agit du service du souverain ; et que si dans la longue suite des siècles qui s'écoulèrent depuis la fonda-

tion de la monarchie jusqu'à nous, on a vu quelque régicide ou quelque traître, c'est un de ces phénomènes qui n'a servi qu'à faire éclater davantage l'amour de la nation ?

Mais que fais-je ? Viendrais-je vous rappeler, mes frères, ces jours de ténèbres et d'horreur qui glaçant encore le sang dans nos veines ? A Dieu ne plaise : que ces jours malheureux, selon l'expression de Job, ne soient comptés ni dans le cours des mois ni dans le cours des années ; que l'univers entier les maudisse et les déteste, que les seuls mots de ligue et de ligueurs, excitent dans tous les esprits le frémissement et l'effroi ; et que plutôt les astres s'obscurcissent, les éléments se confondent, la terre soit engloutie, que de voir reparaitre des temps aussi barbares et aussi affreux.

Si les rois sont véritablement nos pères, comme vous l'avez vu, chargés de la part de Dieu même de veiller à la conservation de nos biens et de nos vies, sans doute nous leur devons toute la tendresse et tout l'amour qui désignent des enfants soumis et reconnaissants. Qu'au seul nom de roi, qu'au seul nom de patrie, toute votre âme s'éveille donc avec joie, et ressente les plus vifs transports. Que l'air que vous respirez, que la lumière dont vous jouissez, que le sang français qui circule dans vos artères, et dont vous vous glorifiez, ne vous paraissent des avantages, qu'autant que vous êtes disposés à les sacrifier pour le service de notre auguste monarque. Eh ! plutôt à Dieu, mes frères, oui, plutôt à Dieu, que dans ce moment même notre propre vie devint le gage de notre amour envers lui. C'est mourir pour la religion, que de mourir pour son roi, et c'est un saint désir que de souhaiter de donner ses jours pour sauver les siens. Toutes les nations qualifient du nom de héros tous ceux qui périssent en soutenant les intérêts de leur prince et de leur patrie ; la terre est couverte de mausolées érigés en l'honneur de ceux qui moururent pour une si belle cause.

Il ne suffit pas, mes frères, de vous attendre au récit de ces combats, où tant de généreux guerriers expirèrent pour le salut de leur roi, il ne suffit pas même d'éprouver alors ces sentiments qu'inspire leur magnanimité ; il faut être prêt à les imiter. Encouragez donc vos enfants à chérir les occasions qui pourraient leur mériter la gloire de répandre leur sang pour celui qui, étant tout à la fois l'oint du Seigneur, le maître et le père du peuple, a les droits les plus sacrés sur notre respect, sur notre obéissance, sur notre amour.

Grand Dieu ! nous regardons le trône que vous avez établi au milieu de nous, et le prince que vous y avez placé, comme le plus précieux monument de vos bienfaits. Nous sentons à chaque instant l'avantage inestimable de vivre sous les lois d'une monarchie qui est elle-même votre ouvrage. Conservez notre auguste monarque comme le fils aîné de votre Eglise, comme le chef d'un peuple qui connaît et professe la véritable religion, comme le père d'une multitude de citoyens

qui ne trouvent leur bonheur que dans le sien, et qui se croiraient nés pour le plus grand et le plus heureux événement, si par le sacrifice de leur vie, ils pouvaient prolonger ses jours.

Accordez-lui, Seigneur, les années des patriarches, il a leur zèle et leur foi ; conservez ses augustes enfants comme la prune de l'œil, il ne les fait élever que pour vous servir. Frappez de mort, ô grand Dieu, quiconque refuserait de vous adresser cette prière du fond du cœur, comme un monstre indigne de respirer, et faites par votre grâce toute-puissante, que la couronne de notre roi se change un jour en une couronne immortelle ; ce sont les vœux d'un citoyen élevé dans une congrégation qui fait une profession particulière d'aimer et d'honorer son roi, comme son maître, comme son père, comme l'oint du Seigneur, et qui ne cesse de prier pour qu'il soit heureux dans cette vie et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

### SERMON XII.

POUR LE VENDREDI SAINT.

#### *Sur la Passion de Notre-Seigneur.*

*Expedi unum hominem mori pro populo.*

*Il est nécessaire qu'un homme meure pour le peuple.*  
(S. Jean, chap. XVI.)

Sire, ce n'est pas sans raison qu'on a toujours regardé comme l'écueil de la chaire, le sermon qui a pour objet les souffrances et la mort de Jésus-Christ. La matière est si vaste par elle-même, le sujet si étonnant, que les plus fortes expressions ne peuvent aller aussi loin que les pensées qui naissent à cette occasion. Il semble que l'éloquence de ce jour devrait être foudroyante, exciter dans les âmes la même révolution qui arriva dans l'univers, lorsque les sépulcres s'ouvrirent, les rochers se brisèrent, la terre trembla. On voudrait que tout un auditoire fût consterné, et que les sanglots interrompissent à tout instant les réflexions du prédicateur.

Mais n'est-ce pas plutôt votre faute, que celle du ministre évangélique, si vos cœurs ne se fendent pas au récit qu'il vous fait des circonstances de la passion du Sauveur ? Eh ! si vous ne réserviez pas toutes vos larmes pour ces fictions tragiques dont vous repaissez sans cesse votre imagination, si vous n'épuisiez pas votre douleur sur des objets périssables et frivoles, vous seriez touchés des moindres paroles qui rappelleraient la mort de Jésus-Christ, et ce grand objet ne s'effacerait jamais, ni de votre mémoire, ni de votre cœur.

Le vrai chrétien n'a besoin, ni d'éloquence, ni d'art pour sentir son âme ébranlée sur un sujet aussi accablant, que celui de la passion. Le seul récit qu'il en lit dans l'Évangile, remplit toute son âme d'étonnement et de douleur, et le fait frémir sur les horreurs du péché qui attachèrent Jésus-Christ à la croix. Péché redoutable ! péché qui n'exigeait pas moins que la mort d'un Hom-

me-Dieu pour pouvoir être effacé, et pour faire rentrer les créatures en grâce avec leur créateur : *Expedi unum hominem mori pro populo* (Joan., XVI).

Dieu permet que la vérité sorte souvent de la bouche de ses plus grands ennemis, lors même qu'ils n'ont pas le dessein de l'annoncer. Balaam, chargé de maudire le peuple du Seigneur, par le plus surprenant prodige, le bénit ; Caïphe ne prétend qu'exciter les Juifs à faire mourir le Christ, et il prédit, sans le savoir, que sa mort est nécessaire pour sauver le genre humain : *Expedi unum hominem mori pro populo*.

Oui, mes frères, il était absolument nécessaire que notre divin législateur consommât son sacrifice sur la croix, et que l'événement, dont le dépouillement de ces autels vous rappelle la mémoire, eût son accomplissement. Il fallait que le Christ mourût,

Premièrement, pour apaiser la colère de Dieu ;

Secondement, pour purifier l'homme ;

Troisièmement, pour lui ouvrir le ciel.

Trois réflexions qui, sans aucun ornement, vont composer tout ce discours, et qui seront d'autant plus abrégées, que la longueur des offices nous engage à nous restreindre, et que la grandeur de ce jour nous oblige moins à parler qu'à méditer. La croix est une source inépuisable de grâces, et c'est pour les obtenir que nous chantons avec l'Église : *O crux, ave.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y avait que la mort de l'Homme-Dieu, dit saint Augustin, qui pût nous donner une juste idée de l'énormité du péché d'Adam, et de la grandeur de cet Être souverain dont nous sommes l'ouvrage. Nous apprenons par cette mort, qu'il vaudrait mieux livrer son corps aux flammes, perdre l'univers entier, que de commettre la moindre faute contre la majesté infinie du Créateur ; et que toutes les satisfactions des hommes ne sont pas capables, par elles-mêmes, d'apaiser sa justice lorsqu'elle est outragée.

En effet, qu'est-ce que le fini en comparaison de l'infini ? Le mortel à l'égard de l'éternel ? L'imagination ne peut rapprocher deux objets si disproportionnés, sans se confondre et sans s'égarer, et il en résulte que c'est le tout d'un côté et le néant de l'autre.

Il n'y avait donc point de créature, de quelque rang et de quelque perfection qu'on la suppose, qui pût expier d'une manière agréable à Dieu ce malheureux péché, qui, passant de race en race, nous a tous rendus criminels. Le Créateur ne considérait plus la terre que comme un lieu d'abomination digne de tous les anathèmes, et Adam comme un objet de haine qui méritait d'être exterminé.

Quel crime de la part de cet infortuné ! A peine est-il créé, qu'oubliant les trésors inestimables dont le Seigneur vient de l'enrichir, il tente de s'égaliser à lui, et pour satisfaire à ce desir insensé, il ose consommer

son iniquité en mangeant le fruit qui lui est défendu. Terre, ouvrez-vous, engloutissez ce père prévaricateur qui nous perd en se perdant lui-même, et qui par cette sacrilège révolte élève un mur entre le ciel et nous. Déjà j'entends l'Éternel qui tonne, et qui du haut de son trône appelle Adam saisi de crainte et d'effroi.

La nature se trouble, la terre gémit, l'univers existe, comme s'il n'était plus. Les astres semblent avoir perdu leur lumière, les fleurs leurs ornements, les animaux leur instinct. Tout tremble, tout annonce la foudre qui se prépare, ainsi qu'on voit des nuages épais se former, grossir et se rassembler, lorsque quelque orage est sur le point d'éclater.

Mais, quel prodige de bonté ! la sentence, quelque rigoureuse qu'elle paraisse, prouve encore plus la miséricorde du Seigneur, que sa justice. Il devait exterminer l'homme, et il le conserve, il devait anéantir l'univers, et il lui promet le plus excellent des dons, son propre fils qui viendra renouveler la face du monde, et réconcilier la créature avec le Créateur.

Oui, Dieu verra son Verbe entre nous et lui, comme une hostie toujours vivante, comme un médiateur, qui réparera l'outrage fait à la majesté divine, et qui se chargera d'expié les iniquités d'Adam. Il se revêtira de notre propre chair, pour pouvoir souffrir, et il sera égal au Très-Haut pour pouvoir satisfaire d'une manière infinie.

Tel est Jésus-Christ, mes frères, qui, Dieu et homme tout ensemble, a pacifié par son sang la terre et les cieux, selon l'expression du grand Apôtre : *Pacificans per sanguinem ejus, sive quæ in cælis, sive quæ in terris sunt* (Coloss., I); Jésus-Christ, dont le sacrifice a effacé la cédule de mort qui nous rendait affreux aux yeux de Dieu; Jésus-Christ, victime et pontife, dont l'oblation volontaire a fléchi la justice éternelle, et rétabli l'homme dans une partie de ses droits; Jésus-Christ, en un mot, par qui seul on peut être sauvé, et en qui résident essentiellement la voie, la vie et la vérité.

Qui pouvait espérer et prévoir que le Fils même de Dieu descendrait du trône de ses grandeurs, pour rendre à la terre maudite une partie de son premier lustre, pour nous arracher à l'empire du démon, et pour s'associer à nous comme un de nos égaux et de nos frères ?

Cependant ce miracle inconcevable est arrivé; et si la miséricorde du Seigneur n'en eût pas ainsi décidé, le démon devenait le prince du monde, tous les hommes étaient sa conquête, et nous n'avions que les flammes éternelles pour partage, parce qu'il n'y avait que l'incarnation qui pût nous sauver.

Ce mystère accompli après quatre mille ans de soupirs, de larmes, et de gémissements, fut le premier objet de l'ancienne loi. Elle n'avait en vue, dans ses sacrifices et dans ses cérémonies, que l'avènement de Jésus-Christ. Le sang des boucs et des taureaux, ne coulait sur les autels, que pour

figurer ce sang inestimable qui devait un jour nous racheter.

Tout ce qui arriva au peuple de Dieu, dit l'Apôtre, ne lui arrivait qu'en figure : *Omnia in figuris contingebant illis* (I Cor., X). Isaac n'est étendu sur un bûcher par son propre père, Joseph n'est vendu par ses frères, David n'est poursuivi par ses ennemis, que parce qu'ils sont l'image expresse de Jésus-Christ, que parce que l'Ancien Testament n'était institué que pour représenter le Nouveau.

Il fallait, dit saint Augustin, que l'incarnation du Verbe, ainsi que sa passion, fussent solennellement prédites et figurées, afin d'apprendre à tous les hommes qu'ils n'avaient point d'autre ressource que le Messie, afin de les exciter à désirer continuellement sa venue comme l'œuvre qui devait tout réparer.

Il n'y a ici ni enthousiasme ni hyperbole. Dieu permit que le besoin que nous avons de Jésus-Christ se fit sentir à tout instant. En effet, jetez un coup d'œil sur la terre avant l'incarnation du Sauveur, et vous verrez l'univers entier devenu un temple d'idoles, des meurtres et des carnages de toutes parts, le frère qui égorge son frère, les esclaves qui se révoltent contre leurs maîtres, des téméraires qui s'efforcent d'escalader les cieux, les jeunes gens et les vieillards livrés aux plus abominables impudicités. Toute chair corrompt sa voie, selon le langage de l'Écriture. Et Dieu lui-même se repentit d'avoir fait l'homme, et se vit en quelque sorte obligé à dévorer des villes coupables par des flammes de soufre et de feu, à noyer tous les hommes, excepté la famille de Noé, dans un déluge universel.

Terrible époque qui devait à jamais laisser une impression de terreur, mais qui s'efface avec le temps ! Noé trouve parmi ses enfants un fils prévaricateur qu'il est obligé de maudire. Bientôt les passions mugissent, les désordres renaissent, et malgré l'alliance que le Seigneur fait par la suite avec Moïse et avec le peuple juif, malgré les miracles qu'il multiplie sans réserve, malgré les hommes puissants en œuvres et en paroles qu'il suscite, on ne voit que des transgresseurs, que des murmureurs. On adore des veaux d'or, on massacre des prophètes, et les justes deviennent aussi rares que les grappes de raisin échappées à l'œil du vendangeur, que les épis qu'on trouve après la moisson.

Quel spectacle aux yeux de la foi ! figurez-vous toute la terre couverte des ténèbres de l'idolâtrie, n'ayant que le seul peuple juif, c'est-à-dire, un petit nombre d'hommes qui tantôt honorent le vrai Dieu, et qui tantôt le déshonorent par de sacrilèges profanations. Ah ! c'est ici, mes frères, que les foudres du ciel auraient sans rémission exterminé pour jamais tous les vivants, si le Seigneur justement irrité, n'eût jeté ses regards sur Jésus-Christ; mais il contemple ce Fils l'objet éternel de ses complaisances et de son amour, il le voit environné de toutes les horreurs

de la mort, et cette vue arrête sa justice, et hâte l'heureux moment de l'Incarnation. Alors les cieus se fondent en rosée, le Messie paraît, et toutes les iniquités du monde, dont il se charge, deviennent la cause de ses tourments, et le salut de l'univers. Il paie par lui-même une rançon que nous ne pouvions jamais acquitter, et comment la paie-t-il? en se laissant prendre et lier comme un criminel; en comparaisant devant des juges iniques comme le plus scélérat des humains, en souffrant toutes sortes de dérisions et d'ignominies, en ne répondant que par des paroles de douceur aux outrages les plus cruels, en se faisant voir à toute la Judée comme la fable et l'opprobre du monde entier : *Factus sum opprobrium hominum* (Ps. XXX et CVIII).

Ce serait sans doute ici le lieu, mes frères, de suivre Jésus-Christ dans toutes les douloureuses circonstances de sa Passion, pour vous faire connaître tous les moyens qu'il emploie à dessein d'apaiser son Père justement irrité; mais qui vous rapportera mieux ces circonstances que les évangélistes eux-mêmes qui ont été témoins. Il n'y a rien de plus touchant, dit saint Bernard, que la Passion simple et nue, telle que les apôtres l'ont racontée : *Quam Passio Domini simplex et nuda* (Bern.); et l'on ne peut rien y ajouter, continue le même Père, quelque éloquence qu'on emploie, qui n'en affaiblisse la narration.

Que signifient, en effet, tous ces discours pompeux, qui, faisant plus paraître l'orateur que Jésus-Christ lui-même, n'offrent à l'esprit que des phrases et des expressions? Malheur au prédicateur qui ne pêche que pour s'attirer des applaudissements! malheur aux chrétiens qui ne viennent entendre les sermons que pour se repaître d'une éloquence tout humaine! Si Jésus-Christ flagellé, si Jésus-Christ couronné d'épines; si Jésus-Christ en croix n'arrache pas des larmes de vos yeux, des soupirs du fond de vos cœurs, n'attendez rien de toutes les paroles que le plus brillant esprit est capable d'arranger. Il y a des vérités qu'on affaiblit, lorsqu'on veut les orner. Le mystère de la Passion de Notre-Seigneur est par lui-même si surprenant, si supérieur à nos faibles idées, qu'il n'a besoin que d'être contemplé.

Elevez donc simplement les yeux, et regardez le corps adorable de Jésus couvert de sueur et de sang pour expier nos forfaits. C'est pour vous, mon frère, et c'est pour moi qu'il devient un homme de douleurs, qu'il paraît depuis la tête jusqu'à la plante des pieds, selon l'expression d'Isaïe, comme un lépreux que Dieu lui-même a frappé et humilié : *Tanquam leprosum, percussum a Deo, et humiliatum* (Isaï., LIII).

Le péché est donc quelque chose de bien terrible, ô mon Dieu, et nous étions donc étrangement coupables à vos yeux, puisque votre propre Fils est si cruellement outragé! Vous l'abandonnez à toute la rage d'un peuple frénétique, pour nous faire connaître combien il est terrible d'offenser votre ma-

jesté, combien votre justice exige du pécheur, et combien les supplices dont vous punirez les méchants au jour de vos vengeances seront affreux.

Mais ne parlons pas des justices de Dieu, dans un jour destiné à publier ses miséricordes. C'est aujourd'hui que la mort de Jésus-Christ, comme le sacrifice le plus précieux et le plus saint, monte en odeur de suavité jusqu'au trône même de Dieu, pour désarmer sa colère. Les anges voient ce spectacle, et sont remplis d'admiration, et les cieus s'applaudissent de ce qu'ils vont être peuplés; tandis que les démons exhalent leur rage, et se désespèrent de voir leur règne presque passé.

Il sera donc vrai de dire dans tous les siècles, et dans toute l'éternité, que l'homme a été racheté par le sang même d'un Dieu, et que cet être immense, incompréhensible, infini, a daigné s'humilier jusqu'à prendre la forme d'esclave, jusqu'à subir le supplice infâme de la croix, et que cette œuvre qui paraît une folie aux yeux des hommes charnels, est le comble de la sagesse, et la merveille la plus éclatante du Tout-Puissant. O chrétien, s'écriait autrefois Tertullien, reconnaissez votre dignité : *O christiane, agnosce dignitatem tuam*.

Jésus-Christ devient notre frère, pour pouvoir être notre médiateur; et par la vertu de son sang qui nous ouvre les cieus, nous devenons ses cohéritiers. Sa mort brise les portes de l'enfer et nous en arrache, et sa croix, comme le trône des miséricordes, est le seul port qui nous sauve. Le serpent d'airain avait autrefois figuré cet arbre mystérieux, arbre unique, tel qu'il n'en croît point dans les forêts : *Nulla silva talem profert fronde, flore, germine*, arbre efficace, qui sert de jonction entre la terre et les cieus; arbre plein de force, qui attire tout à lui, et qui doit être à jamais l'objet de notre admiration et de notre amour; arbre qui devient l'instrument de notre réconciliation avec Dieu, et qui sert à nous purifier de nos souillures et de nos superstitions; c'est ce que je vais vous prouver

#### SECONDE PARTIE.

L'homme est né pour rendre un culte à Dieu, dit saint Léon, et il ne peut y avoir de culte agréable à Dieu, que celui qu'il a lui-même établi. En vain les hommes passeraient les jours et les nuits à prier et à méditer, en vain ils se consumeraient de jeûnes et d'austérités, leurs pénitences et leurs oraisons ne seraient que des œuvres mortes, si Jésus-Christ n'en était l'âme et le principe. Aussi voyons-nous que Dieu fait une alliance avec Abraham qui doit être le caractère distinctif du vrai fidèle, qu'il donne une loi à Moïse comme la seule et unique religion qu'on doit observer, qu'enfin il envoie son propre Fils pour être lui-même visiblement législateur de l'univers, et pour le racheter de l'esclavage où il était.

Les différents cultes répandus sur la terre, excepté celui des Juifs, n'étaient qu'un amas de superstitions et d'erreurs, et les hommes,

presque tous idolâtres, sous prétexte d'honorer des dieux qu'ils imaginaient, faisaient entrer dans leur religion jusqu'aux vices mêmes les plus honteux. De là ces fables insensées qui remplirent l'univers et qui le peuplèrent de fausses divinités; de là cette idolâtrie générale qui défit jusqu'aux animaux les plus immondes, jusqu'aux plantes qui croissent dans nos jardins et qui rendit le marbre, la pierre et le bois, tout insensibles qu'ils sont, autant d'objets de crainte et d'adoration. Les dieux devinrent aussi communs que les hommes et il n'y eut que le véritable qui fut entièrement oublié? On ne vit de toutes parts que meurtres et factions, qu'infamies et brutalités. On consulta les démons et ils rendirent des oracles; et une multitude d'augures, tantôt trompeurs et tantôt trompés, abusa de la crédulité des peuples et les rendit presque tous fautiques et superstitieux.

Il n'y eut que le culte des Juifs, au milieu de ces abominations dont la terre était couverte, qui fût digne de préparer les voies à la religion que Jésus-Christ devait établir; il n'y eut que les cérémonies de Moïse qui fussent mystérieuses et figuratives, et qui méritassent d'être respectées comme l'ouvrage de Dieu même; mais il n'appartenait qu'au Messie de perfectionner la religion et de lui imprimer ce caractère de justice et de sainteté qui nous rend capables de mériter. Il fallait qu'il nous montrât lui-même la route que nous devons tenir et qu'il pratiquât les vertus qu'il venait nous enseigner; il fallait qu'en jeûnant, qu'en priant, qu'en souffrant, il sanctifiât les lois que nous devons observer et que nous pussions trouver dans sa personne un modèle qui nous soutînt et qui nous encourageât.

Or, je vous le demande, mes frères, qui nous donna mieux l'exemple que Jésus-Christ, lui, dont la vie fut l'exercice des plus sublimes vertus, lui qu'on ne put convaincre du moindre péché, lui que ses accusateurs et ses ennemis mêmes étaient forcés d'admirer, lui que l'on conduisit au supplice, selon l'expression d'Isaïe, comme un agneau qu'on mène à la boucherie.

Quel spectacle sa passion et sa mort n'offrent-elles pas aujourd'hui à l'univers? S'il fait la cène avec ses disciples, c'est pour leur donner le gage le plus précieux de son amour et la plus grande preuve de son humilité; si son âme est accablée de tristesse sur la montagne des Oliviers, et si tous ses membres répandent une sueur de sang, il se soumet à cette épreuve avec la plus entière résignation; s'il est assailli comme un voleur par une troupe de soldats armés, s'il reçoit un baiser du perfide Judas au moment même que cet horrible apostat doit le trahir, il ne répond à ces traitements qu'avec la plus parfaite douceur: Mon ami, lui dit-il, que me voulez-vous? *Amice, ad quid venisti (Matth., XXVI)*? S'il est abandonné de tous ses disciples, si son premier apôtre le renie, il n'en fait aucun reproche et il se tait; s'il est traité de blasphémateur devant Pilate et les juges

les plus iniques de l'univers, si un soldat effréné ose lui donner un soufflet, il n'oppose à ces indignes traitements qu'une patience sans exemple; s'il est revêtu d'un manteau d'écarlate, couronné d'épines, enfin joué, raillé, insulté par toute une populace impie, il paraît étranger à toutes ces malédictions et à tous ces outrages.

Mais c'est au moment de la mort de ce divin Sauveur, qu'il faut voir les leçons de patience, de résignation et d'humilité qu'il donne à tous les hommes. Venez tous à cette école, chrétiens qui m'écoutez, et considérez s'il est une douleur semblable à celle de Jésus-Christ: *Videte si est dolor, sicut dolor meus (Thren., I)*. En vain l'incrédulité ose opposer la mort de Socrate à celle du Sauveur. Socrate meurt, il est vrai, en homme ferme et courageux, mais Jésus-Christ meurt en héros supérieur à l'humanité. N'affectant ni ce vain stoïcisme qui n'est que le fruit de l'orgueil, ni cette philosophie qui n'est que grimace et feinte, il se voit dépouiller par des bourreaux effrénés, attaché à une croix avec des clous dont l'enfoncement cause les plus terribles douleurs, élevé au milieu de tout un peuple pour être l'objet de ses railleries et de ses blasphèmes, placé entre deux scélérats, afin de n'avoir pas même la consolation d'être réputé innocent. Il voit tout cet affreux appareil; et ses membres qui se disloquent dans la secousse épouvantable qu'éprouve tout son corps, et son sang qui coule de toutes parts en abondance, et son âme qui frémit en elle-même à la vue des péchés des hommes, ne peuvent lui arracher la moindre plainte. Que dis-je? Il prie pour ceux qui le crucifient, au moment même qu'il ressent toutes les douleurs et toute l'ignominie de son crucifiement, et sa bouche mourante ne s'ouvre que pour s'abreuver de fiel et de vinaigre et pour savourer en quelque sorte les horreurs mêmes de sa mort, selon le langage de saint Bernard: *Ut suæ mortis saturaret honorem*.

Enfin l'instant de cette mort arrive, et il expire comme il a vécu, plein de soumission et de courage. Les cieux sont indignés, la terre frémit et semble vouloir se venger de l'attentat fait à son maître; les rochers en se fendant, viennent reprocher au juif et au pécheur leur affreuse insensibilité; le soleil se cache pour ne pas prêter sa lumière au plus horrible des forfaits; les morts troublés, étonnés, ressuscitent et viennent accuser les vivants du crime énorme qu'ils commettent; et Jésus-Christ, lui seul tranquille au milieu de ce bouleversement universel, baisse humblement la tête sur son sein et fait le sacrifice de tout lui-même à son Père qu'il apaise.

Tout est consommé: *Consummatum est (Joan., XIX)*; c'est-à-dire, la terre est réconciliée avec le ciel, le culte le plus raisonnable et le plus saint va désormais s'établir dans le monde et le nom de Jésus-Christ sera disparaître tous les dieux étrangers. Il n'y aura par la suite qu'une même bergerie et

qu'un seul pasteur : *Fiet unus Pastor, fiet unus ovile* (Joan., X).

En effet, à peine le Messie a-t-il satisfait à ce que la justice de Dieu exigeait, que Joseph d'Arimatee s'annonce comme le premier disciple qui va prêcher le culte qu'on doit à Jésus-Christ. Il demande hardiment son corps à Pilate et par cette généreuse démarche il apprend à toute la terre à adorer notre divin Sauveur.

Si les apôtres deviennent courageux, se rassemblent ensuite et se dispersent pour annoncer les vérités évangéliques jusqu'aux extrémités du monde, ce miracle est le fruit de la mort du Sauveur. Son sang était trop précieux, pour être inutilement répandu. Dieu en recueille toutes les gouttes, les applique à ses élus, en forme les sacrements de son Église et elles deviennent le germe de notre justification.

C'est donc à la passion de Jésus-Christ, mes frères, à sa mort, à son sang, que nous sommes redevables vous et moi de la religion que nous avons le bonheur de professer et de connaître. Si Jésus-Christ ne fût pas mort et s'il ne fût pas ressuscité, notre foi serait vaine et nous serions encore sous le joug du mensonge et de l'erreur ; mais la mort du Seigneur a vérifié les prophéties, constaté l'avènement du Messie et donné au christianisme toute sa vertu et toute son authenticité.

Nous avons vu depuis cette heureuse époque, des hommes intrépides suivre l'exemple de leur divin maître et expirer pour la gloire de son nom au milieu des bûchers et sur les échafauds. Nous avons vu les plus grands modèles de pénitence, même parmi les personnes du sexe, se consumer d'austérités au milieu du monde et des déserts et offrir à toute la terre le spectacle ravissant de la plus éminente piété. Nous avons vu la croix adorée comme un objet précieux qui nous rappelle Jésus-Christ, et la charité, l'abnégation, l'humilité comme des vertus absolument nécessaires pour être sauvés.

Nous avons vu toutes les superstitions du paganisme s'ensevelir dans les ténèbres qui devaient être leur partage, tous les livres profanes disparaître et l'Évangile briller sur les débris de tous les paradoxes et de tous les sophismes de l'antiquité ; nous avons vu la terre couverte de temples et d'autels en l'honneur de Jésus-Christ et nous sommes devenus membres de son Église, c'est-à-dire, capables de recevoir cette grâce qui sanctifie, et de participer à tous les mérites du Sauveur.

La religion chrétienne est donc absolument fondée sur la mort de Jésus-Christ. C'est dans le tombeau même de cet adorable Rédempteur qu'elle a pris racine et qu'elle en est sortie triomphante le jour de la résurrection, pour se répandre avec magnificence dans toute l'étendue de l'univers et pour régénérer tous les enfants d'Adam. Religion glorieuse, qui ne doit finir sur la terre que pour régner dans le ciel. Religion sainte, aussi pure dans sa morale que dans ses dogmes.

Religion miraculeuse, qui a vaincu toute la puissance du monde et du démon, qui a toujours renfermé dans son sein des hommes célèbres par les prodiges qu'ils ont opérés.

O précieuse croix de mon Sauveur, je vous adore comme ayant servi de trône au culte que je professe, comme ayant été l'école de toutes les vertus que je dois pratiquer, comme ayant été la source de toutes les grâces dont j'ai besoin pour purifier les souillures de mon âme. C'est sur votre bois sacré que Jésus-Christ nous a donné l'exemple de la plus haute sagesse, qu'il a tracé ces lois qui nous apprennent à être doux et humbles de cœur, à aimer sincèrement notre prochain, à prier pour nos ennemis, à souffrir patiemment toutes les adversités.

Ah! mes frères, avez-vous bien compris ces importantes vérités ? avez-vous jamais pensé que cette religion, que vous regardez avec tant d'indifférence, était le fruit de la mort de l'Homme-Dieu ? Cependant tout vous l'annonce. Le sacrifice de la messe est la remémoration de cette précieuse mort, les sacrements nous appliquent le sang même que Jésus-Christ a répandu, et il n'y a pas une seule fête dans l'Église, une seule cérémonie qui ne nous rappelle la passion du Seigneur : *Omnia et in omnibus Christus* (Coloss. III).

L'Apôtre disait aux fidèles de son temps, qu'il ne prêchait que Jésus-Christ crucifié : *Nihil aliud vobis predicamus quam Jesum Christum et hunc crucifixum* (I Cor. I et II). C'est en effet ce mystère ineffable qui fait l'âme et l'excellence de la religion et qui donne tout le mérite et tout le prix aux devoirs que nous pratiquons. Détachez ce grand objet de notre culte, et toutes nos prières, toutes nos génuflexions, tous nos jeûnes, toutes nos solennités, ne sont que des pratiques qui ne servent à rien et qui ne signifient rien. Il n'y a que la charité, c'est-à-dire, l'amour de Jésus-Christ crucifié, qui soit agréable à Dieu : *Non colitur Deus nisi amando*. On n'honore Dieu qu'en l'aimant, dit saint Augustin.

Tâchons d'exciter dans nos cœurs ce saint et divin amour, en nous attachant de la manière la plus forte à cette croix que l'Église offre aujourd'hui à notre adoration. Quel législateur, avant Jésus-Christ, avait donné volontairement sa propre vie, pour cimenter ses lois et pour les rendre plus authentiques et plus efficaces ? Il n'y avait qu'un amour infini qui pût l'engager à se livrer lui-même pour nous mettre dans le chemin de la vérité. Chacun admire l'Évangile comme un livre incomparable, mais peu de personnes le considèrent comme testament arrosé du sang même de l'Homme-Dieu.

Ah! disons-nous souvent à nous-mêmes, lorsque nous pratiquerons quelque exercice de notre sainte religion, cette prière, ce jeûne, cette messe, ont Jésus-Christ crucifié pour auteur. Les hommes n'ont ici rien inventé ; le christianisme ne nous recommande que ce que le Sauveur lui-même a pratiqué. Eh ! comment pourrions-nous l'oublier, nous qui



matin et soir, nous qui au commencement de chaque oraison, nous qui dans l'instant des tentations et des dangers, exprimons sur nous le signe de la croix, de sorte que l'intention de l'Eglise, est que la mort du Seigneur ne s'efface jamais de notre esprit et de notre cœur, comme ayant été le moyen qui apaise la colère de Dieu, qui purifie l'homme et qui enfin lui ouvre les cieus. C'est le sujet de mon troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Quelques efforts qu'on fasse pour étouffer les desirs de l'âme et pour l'attacher à des objets terrestres, immortelle par sa nature, elle souhaite les biens éternels. Ce dégoût de la vie qui s'empare si souvent des hommes les plus riches et les plus voluptueux, cette satiété qui les accable, cet ennui qui les dévore, sont autant de témoignages que nous n'avons été créés que pour le ciel, et qu'il n'y a rien ici-bas capable de remplir et de fixer notre cœur. En douteriez-vous, mes frères, vous qui depuis tant d'années voltigez d'objets en objets, de plaisirs en plaisirs, sans avoir pu trouver ce bonheur imaginaire que vous cherchez.

Dieu seul est notre fin et notre félicité, et il n'y avait que la mort de Jésus-Christ qui pût nous y conduire. C'est par cette mort que l'homme a mérité d'être élevé jusqu'à la gloire éternelle, et c'est depuis cette mort que notre divin Sauveur descend aux enfers pour en arracher les âmes de tous les justes morts avant son Incarnation, et pour les mener en triomphe comme sa conquête jusqu'au séjour qu'il habite. *Descendit ad inferos.*

Ni les Abel, ni les Abraham, ni les Isaac, ni les Moïse, ni les Josué, quoique justes par excellence, quoique modèles de la plus parfaite sainteté, quoique remplis de foi, ne purent entrer au ciel que par la mort de Jésus-Christ. Elle seule fut l'introduction au vrai bonheur, le principe et la source de cette vie qui ne doit jamais finir. Sans cette miséricorde infinie de Dieu pour l'homme, nous n'avions que les enfers pour partage et la compagnie des démons pour société.

Mais qu'est-ce qui pourrait résister à la voix du sang de Jésus-Christ, ce sang qui crie d'une manière si efficace en faveur de tous les enfants d'Adam, ce sang dont l'aspersion lave toutes les souillures, et donne à la créature, toute faible et toute rampante qu'elle est, le droit de devenir l'héritière même du royaume des cieus, et de vivre à jamais avec Dieu ?

Faut-il que nous soyons tellement appesantis vers la terre, tellement dominés par les sens, que nous ne puissions nous faire une juste idée de cette gloire dont la mort du Sauveur doit nous mettre en possession ? Combien la croix nous paraîtrait-elle chère et précieuse, s'il nous était donné d'entrevoir cette félicité qu'elle nous procure ? Vous serez avec moi dans le paradis, dit Jésus-Christ au bon larron et à tous les hommes dans sa personne, s'ils savent profiter du bienfait inestimable de sa passion et de sa mort ; et quel est ce paradis, sinon l'essence de Dieu

même qui s'unira tellement à ses élus, qu'ils ne feront qu'une seule et même chose avec lui ; sinon l'effusion la plus abondante de toutes les consolations et de toutes les joies qu'une âme immortelle est capable d'éprouver ; sinon un torrent de délices, un assemblage de beautés toujours anciennes et toujours nouvelles, enfin le plus sublime degré de gloire auquel on puisse aspirer ?

Ah ! mes frères, quelle misère que toute la félicité de ce monde, en comparaison de la vie future ! Plus il en a coûté à Jésus-Christ pour nous la procurer, et plus nous devons croire qu'elle surpasse toutes nos idées. Que de tourments, en effet, n'endure-t-il pas en ce jour pour nous ouvrir ces cieus dont nous devons être continuellement occupés ? Le jardin des Olives imbibé de ses sueurs, les rues de Jérusalem arrosées de son sang, le Calvaire, théâtre de son supplice et de ses ignominies, voilà le chemin qu'il tient, voici la voie par laquelle il nous conduit au repos et à la gloire. Quiconque, dit saint Augustin, n'aura pas ici-bas pleuré comme étranger, ne se réjouira point dans le ciel comme citoyen.

En douteriez-vous, après tout ce que souffre Jésus-Christ avant d'entrer dans la gloire ? Souffrances sans consolation, puisque ceux mêmes qui pourraient lui en procurer le trahissent, l'abandonnent et le renient ; souffrances sans adoucissement, puisque ses douleurs augmentent à mesure qu'il avance dans son martyre ; souffrances sans fruit pour la plupart des hommes, puisque le grand nombre est assez malheureux pour n'en pas profiter.

Nous savons que le royaume des cieus souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui souffrent et qui combattent qui puissent le ravir : *Et violenti rapiunt illud (Math., XI)*. Nous savons que l'Apôtre, malgré ses sollicitudes et ses travaux, châtiait son corps et le réduisait en servitude, dans la crainte de perdre la récompense que Dieu promet à ses saints ; qu'enfin toute l'Eglise ne cesse de recommander aux fidèles l'amour de la justice et de la pénitence.

Qui osera espérer le ciel en voyant Jésus-Christ chargé de sa croix, et, comme Isaac, portant lui-même sur ses épaules le bois de son sacrifice ; en voyant le maître des anges et des hommes proscrit, maudit, couvert de plaies, qui le rendent un objet de mépris et d'horreur ? Il est vrai que ce spectacle doit confondre tous les chrétiens lâches et voluptueux.

On présente Jésus-Christ aux Juifs à titre d'homme qui doit exciter leur dérision, *ecce Homo (Joan., XIX)*, et c'est ce même homme sans lequel il n'y a ni vie ni salut ; ce même homme dont la mort va délivrer les âmes des saints de leur captivité, rompre le mur de séparation que les crimes avaient élevé entre la terre et le ciel. On arme sa main d'un roseau pour insulter à sa royauté, et c'est cette même main qui soutient l'univers, qui lance les foudres, et qui verse à son gré des coupes de bénédiction ou de fureur. On

couronne sa tête d'épines pour défigurer toute sa personne, et c'est cette même tête en qui tous les trésors de la sagesse sont renfermés, en qui réside essentiellement et corporellement la plénitude de la divinité : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Coloss., II).

Anges, qui voyez ce spectacle, si vous ne descendez pas par légions pour arracher des mains des bourreaux votre Créateur et votre roi, ah! c'est parce que vous envisagez les biens qui vont naître de sa passion et de sa mort, c'est parce que vous voyez que ce merveilleux événement ouvre le ciel et le peuple d'une multitude de saints qui vont s'unir à vous pour célébrer la gloire du Seigneur pendant toute l'éternité. Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ expirant sur la croix de forcer, pour ainsi dire, les barrières de l'éternité, et de détruire cet énorme chaos qui ne permettait pas à l'homme de voir son Dieu.

Le soleil s'est obscurci, la terre a tremblé, les sépulcres se sont ouverts, le voile du temple s'est déchiré, et le ciel a reçu les élus de tous les âges, de toutes les conditions et de toutes les tribus : *Vidi turbam magnam ex omnibus gentibus et tribubus* (Apoc., VII). Quel heureux et magnifique aspect pour cette terre désolée qui avait vu pendant quatre mille ans le ciel fermé et scellé comme un séjour inaccessible aux faibles mortels, pour cette terre où tous les justes ensemble ne pouvaient faire par eux-mêmes une seule action qui les conduisit jusqu'au trône de l'Éternel.

Mais si la réconciliation de la créature avec le Créateur, si le culte établi parmi nous, si l'entrée dans le royaume des cieux sont réellement les fruits de la mort de Jésus-Christ, avec quelle effusion de reconnaissance et d'amour ne devons-nous pas célébrer l'anniversaire de cette mort, c'est-à-dire, ce jour que l'Église propose à notre foi, comme l'occasion de nous renouveler dans la justice, ou de la recouvrer? Je sais avec toute l'Église, mes frères, que cette semaine est un temps de deuil et d'affliction, et que la douleur de voir Jésus-Christ à la place que nous méritons, doit nous pénétrer et nous accabler; mais ce jour était celui de notre délivrance et de notre rémission, je n'oserais vous dire de vous affliger, sans vous exhorter en même temps à bénir Dieu des moyens qu'il lui a plu de choisir pour vous sanctifier. Ces moyens, il est vrai, sont choisis dans le sein même de l'ignominie et de la douleur; mais les avantages qu'ils nous procurent sont si inestimables, si merveilleux, que les consolations l'emportent sur l'affliction.

Aussi voyons-nous que les apôtres, loin de se livrer aux imprécations qu'ils étaient en droit de faire contre Judas qui trahit leur divin maître, contre Pilate qui le condamne, contre toute la nation juive qui l'attache à la croix, se contentent de rapporter simplement les événements de la Passion. Ils ne pouvaient douter que la mort du Sauveur

était absolument nécessaire pour que Dieu fût glorifié, et pour que nous pussions être sauvés : *Expediit unum hominem mori pro populo*.

Regardons donc la mort de Jésus-Christ comme le comble de notre bonheur et, loin de nous répandre en des larmes stériles sur les outrages qu'il reçoit aujourd'hui, pleurons sur nous-mêmes à la vue de nos péchés. C'est le conseil qu'il donne aux saintes femmes qui le suivirent jusqu'au Calvaire, et qui plaignaient amèrement son sort.

Le mystère de la Rédemption doit être la principale étude du chrétien; toute l'économie de la religion, cette longueur, cette largeur, cette profondeur, cette suréminence dont parle saint Paul, se trouvent renfermés dans la mort de Jésus-Christ, et cette mort est la solution de toutes les objections que l'incrédulité peut proposer. Plus de difficultés sur l'éternité des peines, sur le péché originel, tout est expliqué par la passion du Sauveur.

Ce serait ici le lieu de présenter à votre adoration l'image de cette précieuse croix où l'Homme-Dieu voulut bien expirer pour nous; mais que servirait cette figure inanimée, si la passion de Jésus-Christ n'est pas réellement gravée dans vos cœurs, et si votre vie dément votre foi? D'ailleurs, mes frères, êtes-vous dignes de considérer cet objet, et pourriez-vous le fixer sans ressentir les plus cruels remords? Qu'il est à craindre que la croix, l'espérance des vrais fidèles, ne soit pour vous une occasion de scandale et un sujet d'accusation contre vous.

Vous voyez depuis votre première enfance des croix que la piété de nos pères érigea de toutes parts. Nos temples, nos places publiques, nos chemins en sont remplis. Quelle impression, je vous le demande, cet aspect fait-il dans vos cœurs? Hélas! ce qui devrait exciter toute votre componction, ce qui devrait vous armer contre vous-mêmes et réformer vos mauvais penchants, n'est pour vous qu'un objet d'indifférence.

Que dirait le grand Apôtre, lui qui se glorifiait d'accomplir dans sa chair, c'est-à-dire, par ses souffrances, ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ, ainsi qu'il s'est lui-même exprimé? *Adimpleo in carne mea quæ desunt Christi passionibus* (Coloss., I). Ce qui veut dire que tous les saints ne faisant qu'un corps mystique avec Jésus-Christ, leurs souffrances sont en quelque sorte nécessaires pour donner le dernier prix au grand mystère de la passion du Sauveur.

Quel sujet de désolation, quand on considère le petit nombre de personnes qui profiteront de la mort de Jésus-Christ. C'est ce qui consterne aujourd'hui ce divin Sauveur. Il voit les schismes, les hérésies, les sacrilèges, les scandales qui doivent inonder la terre, et voilà ce qui rend son âme triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (S. Matth., XXVI; S. Marc., XIV).

Il semble, mes frères, que j'entends ce Dieu, rempli de miséricorde et de bonté, adresser ces paroles du haut de sa croix, à

nous lâches, à nous ingrats, à nous profanateurs de ses grâces et de son sang. Ah! mon peuple, que vous ai-je fait, et en quoi vous ai-je contristé? *Popule meus, quid feci tibi, aut in quo contristavi te?* Parce que je vous ai retiré des ombres de la mort dont vous étiez environné, en vous discernant du reste des hommes, en vous rendant chrétiens, vous me crucifiez dans votre propre cœur : *Popule meus, quid feci tibi?*

Parce que je vous ai souvent nourri de mon propre corps, vous m'avez outragé, déshonoré, et traité mes sacrements et mon nom avec dérision et mépris; parce que je vous ai défendu contre les attaques du monde et du démon, parce que je vous ai préservé de mille dangers et de l'enfer même que vous avez si souvent mérité, vous vous êtes revoltés contre mes ministres, contre ma loi, et vos jours se sont passés à faire tout le contraire de ce que mon Evangile vous avait recommandé : *Popule meus, quid feci tibi?*

Parce que depuis tant d'années je vous cherche comme une brebis égarée, et que j'excite des remords dans votre âme sur les désordres de votre vie, vous rejetez mes miséricordes, et je suis pour vous un objet plus indifférent que le dernier des hommes qui vous aurait obligé : *Quid feci tibi?*

Parce que je fais continuellement retentir à vos oreilles des paroles de salut et de vie, parce que je m'immole chaque jour sur les autels comme une victime en expiation de vos péchés, parce que je vous retiens dans le sein de mon Eglise où tout vous inspire l'humilité, la patience, la charité, vous abusez de ces grâces; et au lieu de vous anéantir à la vue de ces inestimables bienfaits, vous êtes moins occupés de ma religion que des folies d'un monde qui vous abuse et qui sera la cause de votre perte. Encore une fois, que vous ai-je fait? *In quo contristavi te?*

Combien de peuples barbares qui se couvriraient actuellement de cendres et de cilices, si, comme vous, ils avaient sous leurs yeux l'image de nos souffrances et de ma croix? N'ai-je donc pas assez souffert pour exciter toute votre compassion? Cependant les prophètes l'avaient prédit, et l'événement a vérifié les prophéties, je ne suis qu'un homme de douleurs. Mes ennemis ont percé mes mains et mes pieds, il ont compté mes os, tiré ma robe au sort, il m'ont abreuvé de fiel et de vinaigre, ouvert mon côté, et mes tourments ont été si longs et si cruels, que la nature entière a pris part à ma douleur.

Ah! Seigneur, il est temps que votre mort devienne le principe de notre vie, que votre grâce toute-puissante triomphe de notre malheureuse résistance et que la mémoire de votre Passion nous cause une impression de crainte et d'amour. Nous voulons désormais, ô Sauveur de nos âmes, ne vivre que pour vous et passer tous nos instants à l'ombre de votre croix. Faites, ô mon Dieu, que cet instrument de votre supplice et le signe de notre rédemption, se trouve entre nos mains lorsque nous expirerons, et que notre cœur ainsi que notre bouche soient, jusqu'à notre

dernier soupir, remplis de votre saint nom. Dépouillez-nous, dès cet instant, de nos inclinations perverses, de nos goûts sensuels, enfin, de nous-mêmes, pour participer à votre douloureuse Passion. Souvenez-vous que vous êtes mort pour chacun de nous, et qu'en vertu de ce sang précieux que vous avez répandu, nous avons droit à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

### SERMON XIII.

#### POUR LE JOUR DE PAQUES

*Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus, et lætemur in ea.*

*C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous, et soyons ravis de joie (Ps. CXVII).*

Sire, il n'y a point de jour que Dieu n'ait créé. Le temps est son ouvrage, ainsi que la lumière, et nous ne voyons couler sous nos yeux des mois, des saisons, des années, que parce que le Seigneur a marqué des espaces et des distances qui forment des époques et des révolutions; mais il n'en est pas moins vrai que dans ce nombre immense et successif de jours dont le cercle roule continuellement, il n'y ait des dates plus mémorables et plus solennelles. Ainsi, le temps où Jésus-Christ naquit, le temps où il mourut, sont consignés dans les fastes de toutes les histoires, écrits sur tous les monuments, comme l'exaltation des hommes, comme l'humiliation de Dieu; ainsi le moment où le Seigneur ressuscita est devenu le fondement du christianisme et le fondement des chrétiens : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus, et lætemur in ea (Psal. CXVII).*

Le monde, depuis sa naissance, avait vu des jours qui lui retraçaient annuellement les merveilles et les bienfaits du Tout-Puissant. On célébrait, chaque année, parmi les Juifs, des fêtes qui n'étaient que le souvenir des prodiges dont le Seigneur les avait favorisés. Tantôt c'était la mémoire du passage de la mer Rouge, tantôt celle des Tables de la Loi donnée par le ministère d'un ange; mais il n'appartenait qu'au jour de Pâques, jour de la résurrection du Sauveur, d'être qualifié de jour du Seigneur : *Hæc dies quam fecit Dominus*; jour que l'Eglise appelle saint, jour que les Pères nomment la solennité des solennités : *Solemnitas solemnitatum*; jour qui, dépouillant les enlars, enrichit le ciel, ouvre les portes de l'éternité, nous assure la résurrection et la vie au nom de celui qui est l'un et l'autre ensemble : *Ego sum resurrectio et vita (Joan., XI)*; jour qui, pompeusement célébré dans les quatre coins du monde, nous unit de prières avec l'Arabe et le Grec, le Maronite et l'Indien : *Hæc dies quam fecit Dominus.*

Cette carrière de pénitence que vous venez de finir, a dû vous apprendre combien ce jour que nous célébrons exigeant de préparations, combien il est auguste, combien il est solennel. Ces chants lugubres, ces autels revêtus de deuil, n'ont attristé votre âme et vos sens que pour vous faire goûter davantage cette

sainte allégresse dont nos temples retentissent de toutes parts, et parce que ce jour est celui du Seigneur. Vous le verrez dans mon premier point: *Hæc dies quam fecit Dominus.*

Et parce qu'il est le plus grand sujet de joie pour tous les chrétiens, vous le verrez dans le second: *Exultemus, et letemur in ea.*

Serions-nous insensibles, ô mère de Dieu, au triomphe qui pénètre aujourd'hui toute votre âme de reconnaissance et d'amour! Ah! plutôt que notre langue s'attache à notre palais, que de ne pas participer à cette sainte joie qui vous anime; que nos cœurs en soient remplis et que notre bouche en soit l'interprète, lorsqu'elle vous dit avec toute l'Eglise: *Regina cæli, lactare.*

PREMIER POINT.

L'instant où Dieu, par sa volonté toute-puissante, fit sortir du sein du néant la terre et les cieux et forma cet univers orné de toutes les lumières, de toutes les couleurs, de toutes les beautés dont nous sommes continuellement éblouis, fut sans doute l'époque la plus frappante et la plus merveilleuse; mais comme il ne nous aurait servi de rien d'être nés, si nous n'avions été rachetés, selon la remarque de saint Augustin, comme le spectacle du monde n'eût été qu'une chimère à nos yeux, si nous n'avions eu l'inestimable avantage de pouvoir nous sauver; la solennité de Pâques qui nous régénère, qui nous donne un Sauveur, est un événement que nous devons infiniment plus estimer que la création: *Nihil enim nobis nasci profuit, nisi redimi profuisset*, est, en un mot, le jour du Seigneur, et parce que Jésus-Christ crée en ce jour, un monde nouveau et parce que Jésus-Christ constate en ce jour sa divinité. Deux réflexions qui exigent toute votre attention.

Les traits de ressemblance entre la création des hommes et leur régénération sont si frappants, qu'il suffit de rapporter le texte de la Genèse pour en apercevoir toutes les relations. En effet, au commencement, dit l'Ecriture, Dieu créa le ciel et la terre. Ne vous semble-t-il pas voir ici Jésus-Christ qui, dans le moment de sa résurrection, ébauche le grand ouvrage de notre salut en fondant une religion qui, par ses ombres et par ses lumières, nous retrace la terre et le ciel? *In principio Deus creavit cælum et terram* (Gen., I).

Les ténèbres, continue Moïse, étaient répandues sur la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Quelle plus vive image de l'idolâtrie qui couvrait presque le monde entier, lorsque Jésus-Christ, commandant à la mort, sortit victorieusement du tombeau? L'univers, hélas! n'était qu'un séjour de confusion et d'horreur, qu'un théâtre lugubre de crimes et de passions et la sainteté de notre divin Sauveur s'élevait au-dessus de ces nuages épais, au-dessus de ces eaux bourbeuses dont les nations s'abreuyaient: *Spiritus Domini ferebatur super aquas* (Ibid.).

Dieu dit: Que la lumière soit faite, et la lu-

mière fut faite, et il la divisa des ténèbres, et il appela la lumière du nom de jour et les ténèbres du nom de nuit. Jésus-Christ en se faisant voir à Pierre, en lui recommandant ses frères, fait de ses apôtres des lumières vives et pures qui, plus éclatantes que le soleil, dissiperont la nuit des vices et des erreurs. Déjà ils se répandent de toutes parts, et les rayons de grâce et de gloire dont ils sont environnés, forment le plus magnifique horizon. Déjà le monde est renouvelé, est embelli: *Et facta est lux* (Ibid.).

Ce n'était pas encore assez, il fallait que Jésus-Christ les rendit aussi saints qu'ils étaient savants; aussi les sépare-t-il de la masse de corruption et imprime-t-il dans leurs cœurs un amour de la justice et de la vérité, qui les distingue du reste des mortels: *Et divisit lucem a tenebris*, et ces nouveaux chrétiens sont des hommes tout célestes; tandis que les peuples qui ne veulent ni suivre la doctrine, ni exprimer leurs mœurs, ne sont considérés que comme des êtres ténébreux, qui n'ont de partage qu'avec les esprits de mensonge et d'erreur: *Appellavitque lucem diem, et tenebras noctem* (Ibid.).

Dieu dit: Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et il fut fait; Jésus-Christ dit à ses disciples: Allez baptiser les nations au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et l'Eglise se forme, et l'Eglise existe, et ses apôtres et ses docteurs, tels que des étoiles, sont attachés à ce nouveau firmament, d'où la lumière se répand dans toutes les contrées: *Et Deus fecit firmamentum* (Ibid.).

Dieu dit: Que la terre produise toutes sortes de plantes et toutes sortes de fruits, et la terre en produisit sur-le-champ; Jésus-Christ dit: Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre, et aussitôt l'univers sentant la force de ce pouvoir, enfante des justes et des vertus, offre à tous les yeux des prodiges de grâce et de sainteté, se couvre de temples et d'autels, où le Seigneur est adoré en esprit et en vérité, produit enfin des martyrs, des pontifes, des vierges, des docteurs: *Et protulit terra herbam virentem, et facientem semen juxta genus suum* (Gen., I).

Et Dieu fit deux grands astres, l'un plus grand, pour présider au jour, l'autre plus petit, pour présider à la nuit; et Jésus-Christ forma deux ordres différents dans son Eglise, dont nous devons recevoir les instructions et les sacrements, le corps des évêques et celui des prêtres: *Fecitque luminare majus ut præesset diei, luminare minus ut præesset nocti* (Ibid.).

Et Dieu dit à tous les animaux: Croissez et multipliez; et Jésus-Christ tient le même langage à ses disciples lorsqu'il les envoie au milieu des nations. Allez, leur ordonne-t-il, croissant toujours en grâces et en vertus, augmentant toujours et en courage et en charité; allez multiplier le nombre des fidèles, polir des matériaux qui puissent entrer dans la structure de mon Eglise, arracher à l'erreur et à l'iniquité des victimes du démon pour en faire mes membres et pour

régner éternellement avec moi : *Crescite et multiplicamini* (Gen., I).

Dieu crée l'homme à son image et ressemblance, et il le bénit. Tableau fidèle de ce que fait Jésus-Christ lorsque, soufflant sur ses apôtres, il les anime d'une grâce toute vivifiante, de même que l'Éternel avait animé le faible limon dont nous sommes formés. Par la création nous devînmes des créatures raisonnables; par la rédemption, nous sommes des êtres tout spirituels, des êtres rachetés du sang d'un Dieu, des êtres incorporés avec Jésus-Christ même, qui nous remplit de bénédictions et qui nous comble sans cesse de bienfaits : *Et benedixit eis*.

Enfin Dieu achève son ouvrage au septième jour, et il se repose. C'est ici, n'en doutez pas, l'histoire même de la résurrection du Sauveur qui, après avoir travaillé pendant les jours de sa vie mortelle, après avoir souffert tout ce que la rage des Juifs put imaginer, après avoir accompli les prophéties dans toutes leurs circonstances, après avoir terminé sa douloureuse carrière, par la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle, entre dans sa gloire et jouit d'un repos éternel : *Complevitque Deus die septimo opus suum quod fecerat* (Gen., II).

Et n'allez pas vous imaginer, mes frères, que ce parallèle, que je pourrais encore pousser plus loin, ne soit qu'un effort d'imagination. L'Église, en nous faisant lire dans l'office d'hier l'histoire de la création du monde pour nous préparer à la solennité de Pâques, emploie ces paroles dans une de ses collectes : Seigneur, qui avez admirablement créé l'homme, mais qui l'avez racheté d'une manière encore plus admirable : *Deus qui mirabiliter creasti hominem et mirabilius redemisti*.

D'ailleurs cette même Église n'a-t-elle pas substitué le dimanche au sabbat en mémoire de la résurrection, et cela pour nous apprendre que la formation du monde terrestre, ne fut qu'une image de la résurrection? Aussi Tertullien dit-il admirablement que Dieu, en créant le monde, ébauchait déjà la religion chrétienne, et que les traits d'Adam n'étaient en quelque sorte que les linéaments de Jésus-Christ.

Le jour de Pâques est donc par excellence le jour du Seigneur, comme le jour où il a formé un monde tout nouveau et comme le jour où il a constaté sa divinité. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Si Jésus-Christ ne fût pas ressuscité, dit le grand Apôtre, notre foi serait vaine : *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra* (I Cor., XV). Nous n'admirerions, en effet, qu'un homme qui nous aurait séduits; mais il n'y a plus moyen de nier, plus moyen de douter. La résurrection met le sceau à tout ce que le Messie a opéré, nous le fait voir comme celui qui était attendu depuis quatre mille ans, comme celui que toute l'ancienne loi figurait, comme celui, en un mot, qui est Fils de Dieu et Dieu lui-même, parce qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût se ressusciter.

Toutes les résurrections qu'on lit dans l'Écriture sont bien différentes de celle de Jésus-Christ. Ici c'est le maître de la vie et de la mort, qui n'a besoin que de lui-même pour se réveiller quand il veut, un législateur qui sort du tombeau pour prouver sa législation, et avec quel appareil en sort-il? La terre tremble, la pierre du sépulcre, quoique d'un poids énorme, se lève, des anges radieux comme le soleil apparaissent, et des gardes épouvantés sont témoins du phénomène et le racontent, des justes ressuscitent, et Jérusalem les entend et les voit : *Et excurrentes de sepulcris apparuerunt multis* (Matth., XXVII).

Jésus-Christ n'est plus cet homme de douleurs, couverts d'opprobres et d'ignominie; il n'est plus cet homme mis en croix, cet homme confondu avec les scélérats; c'est un prophète, et plus qu'un prophète, qui remporte la victoire la plus éclatante sur la mort, qui converse avec ses disciples, qui entre dans le cénacle les portes étant fermées, et qui parle en maître à qui toute la nature obéit : *Data est mihi omnis potestas in terra et in caelo* (Matth., XXVIII).

Je croirais sans doute, mes frères, faire injure à votre foi, si j'entreprenais de vous prouver ici la résurrection du Sauveur et de vous montrer que les preuves en sont hors de tout soupçon. Je sais que je parle à des chrétiens éclairés et qu'il s'agit moins de vous instruire que de vous édifier; mais la divinité de Jésus-Christ se manifeste aujourd'hui d'une manière si admirable et si frappante, qu'on ne peut s'empêcher de fixer vos regards sur ce grand objet. Il se ressuscite au moment qu'il le prédit; il apparaît en différents lieux et en divers temps; il montre à Thomas ses plaies, et Thomas les considère et les touche de ses mains; il boit et mange avec ses disciples et leur donne toutes les démonstrations qu'un être fantastique ne peut absolument donner.

Les prophètes avaient annoncé que son sépulcre serait glorieux, qu'il n'éprouverait jamais la corruption, qu'il changerait en joie et en triomphe les humiliations qu'il avait essayées, et ces prodiges s'accomplissent à la face de l'univers. Son tombeau, bien différent des mausolées des princes et des conquérants, qui ne renferment que les tristes débris de leur humanité, ne subsiste que pour nous apprendre sa victoire. Précieux tombeau, qui devient le berceau de la religion chrétienne; c'est de là que partent ces rayons miraculeux qui éclairent toute la terre et qui font apercevoir Jésus-Christ comme le saint d'Israël, comme le Rédempteur de l'univers, comme le Dieu de toutes les nations. Allez à ce tombeau, fidèles, incrédules, idolâtres, il est l'école de la science et de la vérité.

A peine Jésus-Christ est-il ressuscité, qu'il embrase le cœur de ses disciples : *Nonne cor nostrum ardens erat* (Luc., XXIV). Ceux qui ont le bonheur de le voir et de l'entendre ne peuvent plus douter de sa divinité, et reconnaissent qu'il fallait que le Christ, chargé

de nos crimes, souffrit et qu'il mourût pour entrer dans sa gloire, comme il l'avait dit lui-même.

Quel magnifique spectacle, mes frères ! un homme qui venait d'être crucifié, un homme que le Sanhédrin avait nommé blasphémateur, un homme qui avait servi d'opprobre et de risée aux saducéens et aux pharisiens, est annoncé comme Dieu, adoré comme Dieu, et l'instrument de son supplice devient la consolation des hommes, le triomphe des villes et des empires. L'impie le voit et il en frémit : *Fremet et tabescet (Psalm. CXII)*. On fait marcher les boiteux au nom de Jésus-Christ, on ressuscite les morts par sa vertu, et les miracles se multiplient de sorte que les apôtres, qui n'ont pas un pouce de terre en propriété, semblent être les maîtres de la nature et du monde.

Si vous ne reconnaissez pas la divinité à ces traits, que voulez-vous de plus pour en être assurés ? Tout concourt à nous prouver ici que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Son sépulcre s'ouvre à sa volonté, son corps se ranime selon ses désirs, ses anges viennent lui rendre témoignage et le glorifier, ses ennemis attestent sa résurrection en voulant la nier, ses apparitions, pendant quarante jours, la constatent d'une manière indubitable, ses disciples, au nombre de cinq cents, donnent leur vie pour preuve qu'ils l'ont vu ; la terre change de face, le monde se renouvelle, l'idolâtrie disparaît, Jérusalem est détruite, les Romains finissent, les empereurs croient en Jésus-Christ, arborent sa croix, des temples s'élèvent de toutes parts, et l'univers devient chrétien.

Eh ! comment tous ces miracles s'opèrent-ils ? Par le ministère de douze pauvres pêcheurs, qui ont à lutter contre toutes les puissances de la terre, contre les erreurs, contre les crimes, contre les impiétés, contre les usages, contre les préjugés, contre les penchants. Leur voix fait taire les oracles des faux dieux, leur abjection triomphe de la grandeur et de la magnificence romaines, leur simplicité ferme la bouche à tous les philosophes et renverse cette science orgueilleuse qui en imposait à l'univers, et qu'on révérait comme la suprême sagesse. On ne pêche que Jésus-Christ ; et l'Eglise qui, depuis les apôtres jusqu'à nous, subsiste sans interruption, et subsistera jusqu'à la fin des temps, rend un témoignage constant et solennel à la divinité de notre divin Sauveur.

Je la vois, cette sainte Eglise, renfermée avec Jésus-Christ dans le tombeau, en sortant aujourd'hui comme un éclair qui doit se changer dans une lumière universelle, et que ni les vents, ni les tempêtes ne pourront éteindre. Quelle splendeur ! quel éclat ! des martyrs de tous les âges éclairés à la lueur de ce merveilleux flambeau produisent des actes tracés avec leur propre sang ; des docteurs de toutes les nations enfantent des ouvrages écrits en caractères de feu, où la divinité de Jésus-Christ rayonne de toutes parts. Ces livres subsistent, mes frères, et ni la rage des ennemis du christia-

nisme, ni les efforts de l'incrédulité n'ont pu détruire ces témoignages, ni les infirmer. Ils ont passé à travers les révolutions des empires, les ruines, les ravages, les incendies, et ils sont parvenus jusqu'à nous par un miracle qui est encore une nouvelle preuve en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Tels sont les effets du saint jour de la résurrection, jour à jamais mémorable et si précieux à tous les chrétiens, que vous n'ignorez pas, mes frères, combien l'Eglise entière fut occupée de la fixation de la Pâque. S'il y eut tant de contestations à ce sujet, comme l'histoire ecclésiastique en fait foi, si l'on assembla différents conciles pour terminer cette question, si tous les évêques de l'Orient et de l'Occident prirent parti dans cette affaire, c'est qu'on savait que ce jour, le plus solennel de l'année, était précisément celui du Seigneur : *Quam fecit Dominus (Psalm. CXVII)*, celui où le christianisme avait commencé, celui qui scellait toutes les œuvres du Messie et qui le caractérisait comme Dieu, celui par conséquent où il fallait s'unir tous ensemble pour en célébrer l'anniversaire et pour rendre des actions de grâces à Jésus-Christ.

Avec quel éclat, avec quelle sainteté, les premiers chrétiens ne solennisaient-ils pas cette fête ? Après avoir macéré leur corps par un jeûne de quarante jours des plus austères et des plus rigoureux, après avoir purifié leur esprit par les méditations les plus profondes et les plus assidues, après avoir épanché leur âme en oraisons et en soupirs, ils passaient toute la nuit qui précédait ce grand jour à chanter des psaumes et des cantiques, et l'aurore ne paraissait que pour renouveler leur joie, que pour ranimer leurs cœurs et leurs voix, que pour faire retentir les voûtes sacrées des signes de leur reconnaissance et de leur amour. Les lampes dont ils étaient environnés, l'encens dont les nuages s'exhalaient avec suavité, n'étaient que l'image de leur ferveur et de leur charité. C'eût été un crime alors de ne pas se trouver au milieu d'une assemblée si auguste et si sainte. On y lisait l'Évangile avec une religieuse frayeur, on y entendait l'homélie que l'évêque prononçait de manière à pénétrer tous les assistants, et l'on y participait réellement au corps et au sang du Seigneur, pour exprimer en soi-même le mystère ineffable de la résurrection du Sauveur.

Les fidèles et les pasteurs revenaient souvent des endroits les plus éloignés pour célébrer la Pâque avec leurs frères ; et nous lisons dans la vie des Pères des déserts que le grand saint Antoine suspendait en ce jour sa pénitence quotidienne, qu'il mangeait un peu d'huile et qu'il se revêtait alors de la tunique du vénérable ermite Paul, afin de témoigner par ces signes extérieurs combien on doit honorer cette grande solennité.

Il n'y a pas encore trente ans, mes frères, que cette auguste fête en imposait aux chrétiens, qu'on les voyait alors plus modestes dans leurs habits, plus graves dans leur maintien, et que nos villes annonçaient au

moins par leur silence la grandeur du jour qu'on célébrait; mais, le dirai-je? On en interrompt sans scrupule la solennité par des promenades, par des festins, par des jeux; et tandis que l'Eglise, depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre, est saintement appliquée à célébrer la mémoire de la résurrection, on regarde cet objet comme indifférent et l'on ne pense qu'à se réjouir.

Mais quand vous recueillerez-vous donc, mes frères, si le jour même de Pâque n'est pas capable de vous arracher à la dissipation? Quand penserez-vous au Seigneur, si vous ne vous en occupez pas dans le jour où il a signalé pour vous toute sa puissance et tout son amour, dans le jour qui lui est spécialement consacré? Quand le servirez-vous, si vous lui refusez un hommage de quelques instants? Les païens célèbrent leurs fêtes avec la plus grande attention, les Juifs observent leur sabbat dans toute la rigueur, les protestants assistent à tous leurs offices sans jamais y manquer; et nous, membres d'une Eglise qui ne cesse par toutes sortes de moyens de nous exciter à la sanctification des fêtes, nous choisissons précisément les plus grandes solennités, pour faire des voyages et des parties de divertissement.

Cependant ce sont des jours de salut et de bénédiction : *Dies salutis*, où l'on ne doit sortir des temples, dit saint Chrysostome, que pour retourner dans ses maisons y édifier sa famille et s'y édifier soi-même par des lectures saintes, par des conversations chrétiennes, par le chant des hymnes et des psaumes, conformément au conseil de l'Apôtre : *In hymnis et canticis*.

Vous savez, mes frères, comment les Israélites célébraient la Pâque qui n'était que la figure de celle-ci. Moïse, pour leur en donner la plus grande idée, leur avait dit : Ce mois sera le commencement de vos mois : *Mensis iste vobis principium mensium, primus erit in mensibus anni* (Exod., XII).

Je vous adresse aujourd'hui les mêmes paroles et je vous invite à regarder cette solennité comme une époque que vous ne devez jamais oublier : *Mensis iste vobis principium mensium*; comme le temps où Jésus-Christ le véritable agneau, où Jésus-Christ, notre pâque, s'est immolé : *Pacha nostrum immolatus est Christus* (I Cor., V); comme le jour que le Seigneur a choisi pour le sien : *Hæc dies quam fecit Dominus*, vous venez de le voir; enfin comme un jour de triomphe pour tous les chrétiens : *Exultemus, et lætemur in ea*, c'est ce qui me reste à vous prouver.

#### SECOND POINT.

Quelle différence entre les solennités des chrétiens et les fêtes des païens, disait autrefois saint Augustin? Celles-ci ne sont que de stériles apothéoses, que de vains spectacles qui ne communiquent ni grâces, ni vertus; celles-là, au contraire, sont des sources de bénédictions qui épurent les cœurs et qui les sanctifient. Oui, mes frères, toutes les fois que nous célébrons quelque mystère, le ciel s'ouvre, l'Eglise reçoit une surabon-

dance de grâces et de lumières, les fidèles sentent des impressions toutes divines; et c'est par cette raison que le jour de Pâques, comme ayant été le principe de la résurrection de nos âmes et de celle de nos corps, doit exciter toute notre joie : *Exultemus, et lætemur in ea*.

Je dis, en premier lieu, que la résurrection de Jésus-Christ nous a mérité la grâce de ressusciter spirituellement, et qui peut mieux nous en convaincre que les paroles mêmes dont l'Eglise se sert aujourd'hui, pour exprimer toute son allégresse, toute sa reconnaissance et son amour, paroles que vous avez peut-être entendues sans réflexion et que je vous prie de retenir comme l'abrégé des merveilles opérées par le mystère de la résurrection? Jésus-Christ est le vrai Agneau qui a effacé les péchés du monde, qui en mourant a détruit notre mort et en ressuscitant nous a fait revivre : *Qui mortem nostram moriendo destruxit, et vitam resurgendo reparavit*.

C'est ce qu'avait dit saint Paul, lorsque parlant de la pâque des chrétiens, il l'annonce comme étant la source de notre justification : *Resurrexit propter iustificationem* (Rom., IV).

Les hommes ne pouvaient être délivrés de la mort du péché que par le mystère ineffable de la Rédemption, et ce mystère ne pouvait s'accomplir que par la résurrection du Sauveur, résurrection que tous les prophètes avaient entrevue, et que David exprimait par ces mots si énergiques et si clairs : *Cum exurgeret in iudicium Deus ut salvos faceret omnes mansuetos terræ* (Psal. LXXV). Dieu s'est levé pour sauver tous les hommes de bonne volonté.

Hélas! le genre humain avant la résurrection languissait dans l'attente de ce grand événement; les justes détenus dans les enfers soupiraient après leur libérateur; et lorsque Jésus-Christ ressuscita, il n'y avait plus qu'une Synagogue expirante, dont les chefs hypocrites et menteurs refusaient d'ouvrir les yeux à la lumière, et méconnaissaient celui-là seul qui pouvait les justifier : *Et tenebræ eum non comprehenderunt* (Joan., I).

Il fallait que le sang de l'Homme-Dieu vint marquer toutes les maisons des gentils, et que le Christ, figuré par l'agneau pascal, devint la nourriture d'un peuple nouveau. Alors, les prestiges du démon se dissipèrent, la vérité fut connue, la vérité triompha, et les cœurs se détachèrent de leur culte idolâtrique, de leurs inclinations perverses, pour embrasser la doctrine de l'Évangile.

Nous apprîmes par la résurrection que cette vie n'est qu'un passage, qu'il en était une autre toute spirituelle et toute sainte à laquelle nous devons continuellement aspirer; nous apprîmes que le péché nous donnait la mort, que la grâce nous ranimait, et qu'il fallait la demander pour l'obtenir; que les souffrances conduisent au bonheur; et que Jésus-Christ, notre chef et notre maître, n'était entré dans sa gloire qu'après avoir

éprouvé le plus long martyre et les plus cruels tourments ; qu'on ne ressuscitait intérieurement que lorsqu'on renonçait, dans toute la sincérité d'un cœur contrit et humilié, à la corruption du siècle et à son propre orgueil.

Je ne prétends pas vous dire, mes frères, que toutes les âmes, en vertu de la résurrection de Jésus-Christ, ressuscitent réellement. Hélas ! le plus grand nombre est malheureusement dans un état de mort vraiment horrible aux yeux de la foi, et la solennité que vous célébrons n'est que trop souvent profanée par une multitude d'indignes communions ; mais je veux seulement vous prouver que la résurrection du Sauveur, en devenant une source de grâces et de lumières où nous pouvons tous puiser, nous a procuré les moyens de revivre et de sortir des sépulchres où le péché nous retenait captifs. En effet, c'est depuis cet heureux temps que nos autels sont continuellement arrosés du même sang de Jésus-Christ, que nous nous nourrissons de sa propre chair, et que nous faisons passer en nous-mêmes sa propre substance ; que les sacrements, comme autant de fontaines de cette eau qui rejait pour la vie éternelle, nous lavent et nous purifient ; que des ministres dispensateurs des saints mystères nous instruisent et nous procurent, en maladie et en santé, les remèdes propres à notre sanctification ; que l'Eglise, par une succession de fêtes qui toutes excitent à la piété, relève nos espérances, et nous fait entrer en société avec les esprits bienheureux ; qu'enfin la grâce, sous mille différentes formes, nous éclaire nous embrase, nous vivifie.

Mais la connaissez-vous, cette grâce, le fruit de la mort et de la résurrection de notre divin Sauveur ; cette grâce qui, selon l'expression de l'Apôtre, nous donne le vouloir et le faire sans jamais nuire à notre liberté ; cette grâce qui nous arrache à l'empire du démon, pour nous incorporer avec Jésus-Christ, et qui, l'avant-goût de la Jérusalem céleste, nous rend insipides tous les biens créés ?

C'est cet excellent don que l'immolation du véritable Agneau nous a procuré, et qui se trouve si bien exprimé par ces paroles que l'Eglise nous fit lire hier dans son office. La solennité de Pâques, nous dit-elle, bannit les crimes : *fugat scelera*. On voit réellement que les plus grands pécheurs, dans ces jours de bénédiction, suspendent leurs désordres, et que le monde, tout corrompu qu'il est, vient rendre hommage à la divinité de Jésus-Christ, et réclamer sa médiation. Elle lave les offenses : *Culpas lavat*, en ouvrant ses fonts baptismaux à tous les catéchumènes, ses tribunaux à tous les pécheurs. On se jette alors dans ces piscines salutaires, et l'on recouvre cette précieuse innocence qu'on avait malheureusement perdue, et l'on passe de cette tristesse qui opère la mort, à cette joie pure qui est un don de l'Esprit-Saint : *Reddit innocentiam lapsis, et mœstis lætitiâ*.

J'ajoute que la pâque, comme le sacrement de réconciliation, dissipe les haines, ne fait qu'une seule et même famille de ceux qui ne pouvaient ni se voir, ni se souffrir : *Fugat odia, concordiam parat* ; et tout, jusqu'aux empires autrefois les plus despotes, prend un air de douceur, et même d'humilité. Les rois se prosternent devant la croix, et baissent la tête sous le joug de l'Evangile, et le regardent avec raison comme leur plus ferme soutien : *Curvat imperia*.

L'Eglise ne nous fait une loi de communier à Pâques que parce que cette fête nous procure tant de grâces et tant d'avantages, que parce qu'elle est véritablement le germe de la résurrection de nos âmes ainsi que de nos corps, et conséquemment le sujet d'une double joie.

Jésus-Christ, notre modèle et notre chef, dit saint Basile, veut qu'en qualité de ses membres, nous souffrions comme il a souffert, nous mourions comme il est mort, nous ressuscitions comme il est ressuscité. Sa croix fut l'instrument de notre rédemption, son tombeau la source de notre vie. C'est là, qu'ensevelis avec notre divin Sauveur, nous avons trouvé ce précieux germe d'immortalité qui doit un jour ranimer nos corps, les rendre incorruptibles, et les spiritualiser : *Seminatur animale, surget spiritale* (I Cor., XV).

Il est donc vrai que toutes ces générations qui ont disparu tour à tour, ne sont en terre que comme un dépôt que Dieu lui a confié, et qu'à la voix toute-puissante de ce même Dieu, elle les rendra sans en retenir la moindre parcelle, ni le moindre cheveu. Il est donc vrai que Jésus-Christ, en sortant glorieusement du sépulchre, nous a tracé l'image de notre résurrection, et n'a fait que nous précéder.

Transportons-nous en idée dans ce moment où le son de la trompette, arrachant du fond des tombeaux un monde réduit en poudre, le fera reparaitre avec sa même figure et sa même chair ; dans ce moment où des membres pourris, brûlés, sortiront en quelque sorte une seconde fois du néant et reprendront leur forme et leur flexibilité ; dans ce moment où les corps des saints iront avec impétuosité se réunir à celui de Jésus-Christ, qui leur communiquera sa gloire et son éclat ; où, au contraire, ceux des damnés se précipiteront au fond des abîmes, pour servir de pâture éternelle à des feux dévorants.

Nous assisterons à ce spectacle, mes frères, nous en ferons partie et nous serons infailliblement de ceux qui ressusciteront pour le ciel ou pour l'enfer. Ici mon imagination se trouble, mes idées se confondent, et la crainte de n'être pas au rang des bienheureux me jette dans la consternation et l'effroi. Mais que fais-je ? Dois-je exciter de la frayeur dans un jour consacré à la joie, et ne serais-je pas coupable si, au lieu de m'occuper du triomphe de Jésus-Christ et de celui de toute l'Eglise, je venais répandre



dans vos cœurs des sentiments de tristesse et d'affliction ? à Dieu ne plaise !

N'envisageons donc la résurrection de nos corps que comme une image de celle de Jésus-Christ ; et, au lieu de nous alarmer sur la manière dont nous ressusciterons, repaissons nos âmes de la douce espérance qu'en reprenant notre première chair nous deviendrons transparents et lumineux.

Les mêmes prodiges qui arrivèrent à la résurrection du Seigneur se renouvelleront à la nôtre. Il y eut un tremblement de terre : *Et ecce terræ motus factus est magnus* (Apoc., VI) ; il y aura au jugement dernier une étonnante révolution dans tout l'univers : les cieus seront ébranlés et le monde entier sera dans l'agitation. L'ange du Seigneur descendit au jour de Pâques et vint lever la pierre qui couvrait le tombeau ; les anges viendront au dernier jour et feront retentir leur voix jusqu'aux extrémités du monde : *Et mittet angelos suos cum tuba, et voce magna* (Matth., XXIV). Les gardes furent épouvantés et tombèrent comme morts quand le Maître de la nature ressuscita : *Exterriti sunt custodes, et facti sunt velut mortui* (Matth., XXVIII). Les hommes sécheront de frayeur, quand ils seront témoins de la résurrection : *Arescētibus præ timore* (Luc., XXI). Jésus-Christ ne ressuscita que pour précéder ses disciples dans la Galilée ; il ne paraîtra au milieu des airs que pour nous conduire en triomphe dans la céleste Jérusalem. Enfin Jésus-Christ reprend en ce jour un corps glorieux, qui pénètre dans le cénacle, les portes étant fermées : *Januis clausis* (Joan., XX). La chair de corruption, qui maintenant appesantit nos âmes, sera reformée par la vertu toute-puissante de Dieu et deviendra agile comme notre esprit : *Reformabit corpus humilitatis nostræ* (Phil., III).

Telles sont les merveilles dont la solennité de Pâques est le germe et le principe. Si Jésus-Christ ne fût pas ressuscité, nous n'aurions à espérer ni résurrection, ni vie, car nous étions tous condamnés par un arrêt irrévocable ; et l'Écriture ne donne ni le nom de vie, ni celui de résurrection à ceux qui meurent sous l'anathème, comme il paraît par ces paroles du prophète, où il est dit que les impies et les pécheurs ne ressusciteront point au dernier jour : *Ideo non resurgent impii in judicio neque peccatores in concilio justorum* (Psalm. I).

Reconnaissez donc dans la joie de vos cœurs, s'écrie saint Augustin, combien cette grande solennité doit vous être précieuse, puisque c'est d'elle que vous empruntez la gloire de ressusciter, puisqu'elle vous a mérité la vertu de triompher de la pourriture même et de la corruption, et de vous élaner du sein de la terre dans celui d'Abraham, de même que la tige des plantes et des fleurs se fait jour à travers les épines et vient, sous une forme verdoyante, frapper nos yeux et ravir notre admiration.

Il n'y a point de mystère qui n'ait été accompli pour nous procurer des grâces relatives à son objet. Par la naissance de Jésus-

Christ nous renaissions spirituellement ; par sa circoncision nous retranchons de nous-mêmes tout ce qui pourrait souiller nos cœurs et nos esprits ; par sa présentation au temple nous apprenons à nous soumettre à la loi ; par sa mort nous mourons au monde et à nos passions ; par sa résurrection nous acquérons le droit de ressusciter spirituellement et corporellement, et c'est de ce grand objet que l'Église veut que nous nous occupions aujourd'hui, parce que toute la religion de Jésus-Christ se réduit à sanctifier nos âmes et à purifier nos corps.

Avez-vous compris cette vérité, vous qui dégénérant de votre première origine ne vous élevez au-dessus des animaux que par l'empire que vous exercez sur eux ; vous qui vous prostituez dans l'amour des créatures, reconnaissez à peine un Créateur ; vous qui ne voulant point mourir avec Jésus-Christ, ne ressuscitez point avec lui ?

En vain la solennité de Pâques revient d'année en année comme un temps favorable au salut, comme un temps qui vous invite à rentrer en vous-mêmes et à rompre les liens du péché ; cette fête s'écoule et vos désordres subsistent toujours ; ou ils ne s'arrêtent que comme ces eaux du Jourdain qui se tinrent suspendues pendant que l'Arche passait, et qui reprirent ensuite leur cours ordinaire. À peine a-t-on satisfait au devoir pascal, qu'on rentre dans le sépulcre dont on avait paru sortir, qu'on y dort au milieu des ombres de la mort.

Aussi pouvons-nous dire qu'il n'y a presque aujourd'hui que des fantômes de résurrection, et que notre joie, qui dans ce jour devrait être toute spirituelle et toute sainte, n'est qu'une joie toute profane. Il semble qu'on doit se réjouir parce que le jeûne est fini, comme si la vie d'un chrétien n'était pas une pénitence continuelle, comme si le temps de Pâque ne devait pas être plus saint que celui de carême, comme si des personnes ressuscitées pouvaient encore donner des signes de mort.

Jésus-Christ, sitôt après sa résurrection, se fait voir à ses frères, il leur souhaite la paix, les engage à publier le grand miracle dont ils sont témoins, il ne prend qu'un rayon de miel. Image naturelle, mes frères, de ce que vous devez faire, si vous êtes réellement ressuscités. Ne vous montrez donc plus aux hommes que pour les édifier, ne leur parlez plus que pour les encourager à bénir continuellement le Seigneur, à célébrer les merveilles de sa résurrection, n'usez plus des créatures que comme n'en usant pas, et que tout le monde apprenne par vos exemples qu'il n'y a rien de digne de votre attachement que ce qui est éternel.

En serait-il encore de cette solennité, mes frères, comme de toutes celles où vous promîtes inutilement à Dieu de revenir à lui, et ne vous aurions-nous vus prosternés aux pieds des ministres du Seigneur, associés au banquet céleste, que pour reprendre le cours de vos sacrilèges et de vos iniquités ? Ah ! que plutôt vos yeux se ferment à la lumière

pour jamais, que plutôt votre langue se glace et que tous vos membres vous refusent le service que vous en attendez !

Grand Dieu ! ne permettez pas que le péché, qui nous retient dans un état de mort depuis tant d'années, continue encore à nous asservir et à nous tyranniser. Vous ne ressuscitez aujourd'hui que pour nous procurer la grâce du salut, et, si vous le voulez, ô mon Dieu, nous participerons au glorieux mystère de votre sainte résurrection : *Miserere mei, et resuscita me*. Nous sommes comme ces morts qui répandent l'infection de toutes parts, pour qui l'on ne prie plus, parce qu'ils sont sans espérance ; mais si vous dites un parole, notre corruption se changera dans un principe de vie, et l'horreur qui nous couvre ne servira qu'à faire connaître combien vous êtes bon et puissant : *Miserere mei, et resuscita me*.

Je ne mérite pas, ô mon Dieu, que vous vous intéressiez pour un pécheur qui abusa tant de fois de vos mystères et de vos grâces, pour un pécheur qui s'est toujours rendu coupable en ces jours de salut et de bénédiction, ou en n'approchant pas de vos sacrements, ou en les recevant avec un cœur livré à la corruption, mais souvenez-vous, Seigneur, que vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs, et que tout votre sang répandu pour moi sollicite plus fortement que mes cris mon pardon et ma justification : *Miserere mei, et resuscita me*.

Elevez-moi, ô mon Dieu, du sein de mes misères jusqu'au trône de vos grandeurs, et je deviendrai un objet digne de vos miséricordes et de vos regards : *Miserere mei, et resuscita me*.

Ce jour-ci, ô grand Dieu, est le jour que vous avez fait, et l'Eglise, des quatre coins de la terre, en célèbre la dédicace et l'anniversaire ; qu'il soit pour nous l'époque de notre conversion, et tous nos os tressailleront d'allégresse : *Et exultabunt ossa humiliata*. Associez-nous, Seigneur, à ces saintes âmes que vous connaissez, que vous avez formées, et dont les prières dans cette solennité s'exhalent jusqu'à vous comme le plus agréable parfum. Elles n'ont de mérites que ceux que vous leur donnez, et nous deviendrons aussi innocents qu'elles à vos yeux, si vous dites cette parole qui vivifie et qui ouvre les cieux. Ainsi soit-il.

#### SERMON XIV.

POUR LE MARDI DE PAQUES.

*Sur les lectures.*

*Necessè est impleri omnia quæ scripta sunt in Lege Moysi, et Prophetis, et Psalmis de me.*

*Il est nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes, et dans les Psaumes s'accomplisse (S. Luc, chap. XXIV).*

SIRE,

Jésus-Christ, en citant ici l'autorité des Livres saints, ne semble-t-il pas nous engager à ces pieuses lectures qui purifient le cœur et qui éclairent l'esprit ? Il n'est pas

possible d'en douter, d'autant mieux que ce n'est pas la seule fois que ce divin Sauveur nous rappelle au témoignage de l'Ecriture, et qu'il fixe sur cet objet l'attention de ceux qui l'écoutent ; mais j'ose le dire, quoiqu'à notre confusion, ou l'on ne lit que des ouvrages pervers et dangereux, ou l'on passe les jours entiers sans jeter les yeux sur les livres les plus essentiels et les plus instructifs.

Cependant tous les Pères de l'Eglise et tous les saints docteurs s'accordent à recommander la lecture de l'Evangile comme le moyen le plus propre à se remplir des vérités saintes et à les réduire en pratique ; l'étude est la nourriture de l'âme, et si elle en est privée, elle se dessèche et elle languit ; mais quelle étude ? La question n'est pas difficile à résoudre, pour peu qu'on réfléchisse sur ce que l'âme désire, sur ce qu'elle est et sur ce qu'elle doit devenir. En vain les passions voudraient nous faire prendre le change, nous n'avons besoin que de nous interroger nous-mêmes pour apprendre que toute lecture qui ne tend ni à la découverte de la vérité, ni à la réformation des mœurs, n'a rien en soi que de repréhensible, d'illusoire et même de pernicieux.

Vous vous apercevez sans doute, mes frères, que mon but est de vous entretenir aujourd'hui sur les lectures que vous devez faire et sur celles que vous devez éviter. L'habitude qu'on a contractée dans ce siècle de lire toutes sortes d'ouvrages, rend ce sujet très-important, et cette matière mérite d'autant mieux votre attention, qu'on n'a pas coutume de la traiter.

Mais, sans insister davantage sur des préliminaires qui tiennent vos esprits en suspens, j'entre en détail, et je dis premièrement, qu'il n'y a rien de plus excellent que les bons livres pour entretenir la piété.

Secondement, qu'il n'y a rien de plus dangereux que les mauvais livres pour les mœurs et pour la foi. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise se fit un devoir dans tous les temps de mettre entre les mains des fidèles des ouvrages propres à inspirer l'horreur du mal et l'amour du bien. Avec quel courage les premiers martyrs ne livrèrent-ils pas leurs corps aux flammes, plutôt que de remettre aux païens les Livres saints ? Avec quel zèle les Pères et les docteurs n'écrivirent-ils pas sur la morale et sur les dogmes pour enrichir le christianisme du fruit de leurs lumières et de leurs sueurs ? Les uns et les autres savaient que de pieuses lectures étaient l'âme et la nourriture, et qu'un cœur rempli de sentences et de réflexions qui n'expriment que la vertu, est invulnérable aux traits du monde et à ceux du démon.

Nous vivons au milieu d'une Babylone, où les mauvais discours d'un côté et les mauvais exemples de l'autre sont comme deux torrents toujours prêts à nous entraîner dans l'abîme de la corruption et de l'incrédulité. Les bonnes lectures sont une digue qui nous arrête et qui, nous conservant dans la voie

de la justice et de la vérité, nous rappellent à nos devoirs et nous font éviter l'oisiveté.

Je dis d'abord que les bonnes lectures nous rappellent à nos devoirs. Les pieux écrits, au rapport de saint Bernard, sont autant de tableaux qui nous représentent la vertu au naturel, et qui, par les traits dont ils l'ornent, nous engagent à l'aimer. Nous ne pouvons trop lire les ouvrages de piété, selon la réflexion de saint Bonaventure, parce qu'ils gravent dans nos âmes ce que le son des paroles n'a fait qu'effleurer. Appliquez-vous, dit saint Thomas, à méditer les sentences que les gens de bien ont eu soin de recueillir, comme des vérités qui vous feront connaître l'étendue de vos obligations, et la fin pour laquelle vous avez été créés.

Nous portons en nous-mêmes une malheureuse concupiscence qui nous rend insensiblement antichrétiens, si nous n'avons soin de la réprimer par des exercices de piété. Or vous n'ignorez pas, mes frères, que tous les grands maîtres de la vie spirituelle, ont toujours regardé la lecture comme un des moyens le plus propre à étancher la soif de la cupidité, et à nous faire marcher glorieusement dans la carrière du salut.

Quel est l'homme tiède qui ne se sentira pas embrasé, en lisant dans saint Pierre que le juste sera à peine sauvé ; en lisant dans saint Paul que cet apôtre châtiât son corps et le réduisait en servitude dans la crainte d'être lui-même un réprouvé ; en voyant dans l'Apocalypse que Jésus-Christ vomira de sa bouche les tièdes et les paresseux.

Quel est le voluptueux qui ne tremblera pas au récit du mauvais riche, au souvenir des tourments affreux où il expie sa dureté pour Lazare ? Quel est l'impudique qui ne frémira pas à la vue de cet étang de feu dont parle saint Jean, et où les personnes qui se prostituent seront précipitées sans miséricorde et sans espoir ?

Quel est l'impie qui ne se troublera point en lisant dans les livres de la sagesse que la foudre est toujours prête à écraser les ennemis de Dieu, et que l'abîme est ouvert sous leurs pieds ? Enfin quelles sont les personnes, de quelque vice que vous les supposiez coupables, qui ne trouvent dans les Livres saints des remèdes contre leurs maladies ! Le cœur se détache de la terre, il se tourne vers le ciel toutes les fois qu'il se remplit de ces pieuses lectures dont les justes firent leurs délices dans tous les temps.

La parole de Dieu est ce glaive à deux tranchants qui sépare en quelque sorte l'homme de lui-même et qui, pénétrant jusqu'au plus intime de son âme, le rend tout spirituel et tout céleste, et cette divine parole forme la substance des Livres saints, de sorte qu'en les lisant sans relâche et avec la soumission qu'on doit à l'Eglise, qui seule en est l'interprète, on connaît ses devoirs, et l'on sent qu'il n'y a d'heureux dans ce monde et dans l'autre, que ceux qui les réduisent en pratique.

Aussi voyons-nous que la piété s'affaiblit

chez tous ces hommes qui négligent les bonnes lectures, et que leur âme devient insensiblement comme une terre sans eau : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi.*

Quelle consolation de retrouver chez soi, dans la méditation des bons ouvrages, les mêmes vérités que les pasteurs nous annoncent ? Combien de personnes prêtes à tomber ne durent leur persévérance dans l'amour de la justice qu'à la lecture de ces livres avoués par l'Eglise, et dont les principes sont le fondement du christianisme ? Toute l'Ecriture, dit l'Apôtre, est utile pour instruire et pour corriger. Les grands, en effet, aussi bien que les petits, les savants ainsi que les ignorants, y puisent des maximes relatives à leur état et analogues à leurs besoins.

Ah ! si nous étions jaloux de la dignité de chrétiens, si nous en connaissions l'inestimable prix, nous regarderions les livres que l'Eglise nous met en main comme les titres de notre noblesse, comme les lettres que Dieu lui-même écrit à tous les hommes, comme des trésors infiniment plus précieux que l'or et la topaze : *Ideo dilexi mandata tua super aurum et topazion (Psalm. CXVIII).*

Si vous êtes tristes, les livres saints vous consolent ; si vous êtes dans la joie, ils excitent envers Dieu votre reconnaissance et votre amour ; si vous êtes dans l'indigence, ils vous nourrissent des paroles de vie, mille fois plus excellentes que le pain matériel qui nous sert d'aliment ; si vous êtes dans l'abondance, ils vous apprennent à faire un saint usage de vos biens.

Quels sont les chrétiens qui n'aient pas été édifiés, consolés à la lecture de l'Evangile, à celle des Psaumes, à celle de l'Imitation ? On sent, en les lisant, que l'âme s'imbibe, pour ainsi dire, d'une onction toute sainte, et que l'esprit se transfigure comme les apôtres sur le Thabor. On éprouve un dégoût de la vie digne d'un être immortel, et l'on n'aperçoit, malgré tout l'éblouissement des objets qui nous environnent, que le Créateur capable de fixer nos regards.

Le commerce du monde est si contagieux que si nous ne lisons fréquemment les anathèmes que Jésus-Christ lance contre lui, et les malédictions dont tous les saints l'ont chargé, nous sommes toujours prêts à oublier la loi de Dieu, pour suivre le torrent du siècle, et pour embrasser ses maximes. Il est donc essentiel que cette divine loi nous soit continuellement représentée, et que nous l'ayons, pour ainsi dire, écrite sur nos vêtements, sur nos portes et dans nos maisons. Or les bons livres suppléent à cet usage, et c'est là qu'à toute heure nous voyons que le gain même de l'univers ne servirait à rien si l'on venait à perdre son âme, qu'on périra infailliblement si l'on ne fait pénitence ; qu'il n'y a d'affaire importante et nécessaire que celle du salut ; qu'il ne suffit pas d'invoquer le Seigneur pour être sauvé, mais qu'il faut observer ses commandements ; que l'humilité, le renoncement à soi-même sont les seuls moyens qui peuvent nous ouvrir le

riel ; que le chemin qui conduit à la vie est étroit ; que peu de personnes y entrent ; qu'enfin il n'y a que ceux qui se font violence qui puissent ravir le royaume des cieux.

C'est là qu'on apprend à concevoir toute l'horreur du péché et tout le prix de la moindre grâce ; qu'on entrevoit un bonheur éternel comme la récompense de tous ceux qui, dans le sein de la véritable Eglise, auront pratiqué le bien, et un déluge de maux comme la punition de tous ceux qui meurent dans leur péché.

La religion ne craint que d'être ignorée. Plus on l'étudie, plus on découvre son excellence et sa grandeur ; plus on l'approfondit, et plus on reconnaît qu'il faut se soumettre et adorer ; que les mystères ont pour garant la parole de Dieu, et que la foi est aussi raisonnable que la raison même. Ainsi toute lecture qui tend à nous instruire de ces grandes vérités, est un nouveau jour répandu sur le christianisme, et cette lumière reparait souvent avec éclat, lorsque les tentations surviennent et sont prêtes à nous envelopper de leurs ténèbres.

Je sais, mes frères, que la lettre tue, et que l'esprit vivifie, mais je sais, en même temps, que Dieu, par l'économie d'une providence admirable, attache souvent sa grâce aux plus simples moyens, et que toutes les fois qu'on lit en son nom, on en retire un très-grand avantage, soit par les remords qu'on excite en soi-même sur les désordres d'une vie passée, soit par les résolutions qu'on prend de tenir une conduite plus réglée et plus édifiante.

Peut-être la grâce n'eût-elle point triomphé des résistances d'Augustin pécheur, s'il n'eût parcouru les Epîtres de saint Paul, lorsqu'elle commençait à agir dans son cœur. Cette lecture devint l'aurore de cette éclatante conversion qui réjouit encore l'Eglise, et qui lui procura un de ses plus grands docteurs. L'histoire ecclésiastique est remplie d'une multitude de faits qui nous apprennent combien les bons livres arrachèrent au monde et au crime de personnes de tout âge et de toute condition.

Si vous lisez assidûment, dit saint Chrysostome, les ouvrages qui inspirent la vertu, vous vous fortifierez dans les exercices de piété, et votre vie deviendra une vie chaste et chrétienne, digne de servir de spectacle aux anges mêmes.

Que j'aime à me représenter les fidèles, s'écrie saint Léon cherchant dans les livres saints les moyens de se sanctifier, étudiant la lettre pour arriver à l'esprit. N'est-il pas vrai, mes frères, continue le même docteur, que toutes les fois que vous avez lu avec attention les ouvrages où l'Eglise expose ses triomphes, ses espérances et sa foi, vous êtes sortis de cette lecture et plus ennemis du monde, et plus amis de la vérité, et plus indifférents pour le plaisir, et plus ardents pour la vertu ?

L'âme double en quelque sorte son existence lorsque se répandant sur les écrits

que la religion a dictés, elle entre en conversation avec Dieu même, elle se remplit de l'amour de ses devoirs, et elle se garantit de l'oisiveté ; second avantage que nous procure la lecture, et que nous allons développer.

S'il y a tant de voluptueux parmi vous, disait autrefois saint Chrysostome, tant d'ivrognes, tant de joueurs, tant de jureurs, c'est parce que vous êtes oisifs. Aussi les païens, comme les chrétiens, n'ont-ils pas fait difficulté d'avancer que l'oisiveté était la mère de tout vice, et de répéter si souvent cet axiome qu'il a passé en proverbe chez toutes les nations.

Oui, mes frères, ce temps que vous perdez sans scrupule, cet ennui auquel vous vous livrez sans réserve, sont la source de la plupart des désordres dont nous gémissons. Rachetez vos jours, selon l'expression de l'Apôtre, et vous vous trouverez dans le véritable état où Dieu veut que vous soyez. Il ne vous a créé ni pour végéter à la manière des arbres, ni pour manger à la façon des animaux, ni pour traîner votre existence de maison en maison avec dégoût et langueur ; mais pour apprendre à connaître ce Dieu si puissant et si bon, à le servir et à l'aimer.

C'est l'oisiveté qui vous lance dans ces compagnies où votre langue a si souvent distillé son venin contre les ministres de la religion et contre tous vos frères ; c'est l'oisiveté qui vous engage dans ces parties où votre vertu a si souvent fait naufrage, et d'où vous ne sortez qu'avec le cœur rempli des flammes de l'impudicité ; c'est l'oisiveté qui vous fait rechercher ces spectacles, ces bals et ces jeux, où vous allez oublier votre qualité et vos devoirs de chrétien, pour sacrifier au monde et au démon ; c'est l'oisiveté qui vous rend à charge à vous-mêmes et aux autres, et qui laisse votre âme dans l'abattement et dans la stérilité ; c'est l'oisiveté qui vous provoque à ces impatiences et à ces colères qui désespèrent vos domestiques et vos enfants, et qui vous rendent le fléau de la société ; c'est l'oisiveté qui vous conduit à ces promenades tumultueuses où vous prenez le goût du monde, où vous respirez des airs efféminés, où vous trouvez des occasions de vous corrompre et de vous perdre ; c'est l'oisiveté qui vous éloigne des sacrements, la source de la grâce et de la vie, qui prolonge votre sommeil et vos repas au delà du temps destiné à ces sortes de besoins, qui fait de toute votre vie un cercle de mollesse et d'inutilités, et qui ne vous permet que des lectures frivoles ; et ce sera cette même oisiveté qui, selon la remarque de saint Bernard vous damnera infailliblement : *Sola inutilitas sufficit ad damnationem.*

Ah ! mes frères, si vous aviez bien pesé ces terribles paroles, vous seriez continuellement occupés, et vous ne quitteriez nos temples que pour retourner dans vos maisons, entretenir votre piété et la nourrir par des lectures utiles et édifiantes. Il n'y a point de moyen plus propre à nous préserver de l'oisiveté, qu'un commerce assidu avec ces

vénérables morts qui ont enrichi l'Eglise de leurs écrits, et qui ont trouvé le moyen de se reproduire même après leur vie, pour corriger leurs descendants, et leur persuader l'amour de la vertu.

Lorsqu'on aime la lecture, les heures s'écoulent avec une rapidité surprenante, et l'on croit être à peine à la moitié du jour qu'on en voit arriver la fin. On goûte le plaisir d'exister, et l'on n'est jamais seul quelque isolé qu'on paraisse.

Il n'y a tant de personnes qui s'ennuient que parce qu'elles ignorent les ressources de la lecture, ou parce qu'elles ne lisent que des livres frivoles, incapables de remplir le vide de leur cœur. Ce malheureux ennui qui rend en quelque sorte notre existence indécise, qui nous afflige sans nous offrir aucun sujet d'affliction, naît de l'oisiveté. Si vous vous appliquez, vous serez content du jour qui s'écoule, du pays que vous habitez, et vous ne souhaiterez point passer ni dans une terre étrangère, ni d'une saison à l'autre, comme presque tous les gens du monde, qui ne demandent qu'à changer et à vieillir, parce que le temps présent les accable. Ils ne cessent de se plaindre de la brièveté de la vie, et chaque heure leur paraît d'une longueur extraordinaire.

L'ennui n'est point une chose indifférente; quoiqu'il ne semble qu'un engourdissement qui n'a rien de mauvais par soi-même, il conduit insensiblement au mal. On cherche à le dissiper, et pour en venir à bout on recourt à mille stratagèmes futiles ou criminels. Tous ces raffinements de plaisir qui rendent notre siècle l'âge de la mollesse et de la volupté, ne furent imaginés que pour repousser l'ennui; comme si l'éternité n'était pas un objet assez étendu pour remplir les pensées d'un chrétien; comme si les perfections de Dieu ainsi que ses ouvrages, ne nous offraient pas à tout instant les plus beaux sujets de réfléchir; comme si nous ne devons exister qu'au hasard, et laisser des âmes aussi sublimes que les nôtres errer au gré des passions et du temps.

Ce n'est pas ainsi que se comportèrent ces personnages éclatés que nous honorons. Saintement appliqués à leurs devoirs, ils furent tellement avares de leur temps qu'ils n'en laissèrent écouler aucune minute sans la mettre à profit. Ils savaient que ce temps, qu'on profane sans scrupule, et qu'on perd, est le fruit même du sang de Jésus-Christ; que ce divin Sauveur nous a rachetés par sa mort ce don de sa miséricorde auquel nous n'avions plus droit; que le bonheur éternel dépend de l'usage que nous en faisons; et que l'avantage de savoir lire n'est réellement précieux que parce qu'il nous procure les moyens de nous instruire et de nous édifier.

Je sais, mes frères, que le monde n'estime la lecture et les sciences que par la considération qu'elles procurent ou le profit qu'on en retire, mais ce but n'est digne ni du christianisme, ni du chrétien. La religion nous inspire des vœux bien plus excellentes et bien plus relevés. Elle nous montre, au

milieu de ces ouvrages dont l'univers est rempli, ceux qui nous rappellent à nous-mêmes et à Dieu, comme les seuls qu'on doit préférer, et elle nous applique à leur lecture comme à un moyen de nous occuper saintement.

Avez-vous compris cette vérité, vous qui ne savez comment employer les heures que la Providence vous accorde, vous qui vous tourmentez vous-même, et qui tourmentez vos voisins par un ennui qui vous dévore, et que vous communiquez; vous qui languissez dans l'espérance de trouver quelque jour une tranquillité qui n'arrive jamais, et qui n'avez pour toute religion que des projets de piété qui ne se réaliseront point; vous dont la vie entière n'est qu'une succession de frivolités, et qui laissez croupir vos enfants dans la honteuse paresse où vous croupissez vous-même?

Grand Dieu! n'avons-nous donc pas des jours éternels à méditer, des années passées dans le crime à expier, et la Providence ne nous procure-t-elle pas à tout instant des livres propres à nous instruire, et à nous préserver de cette funeste oisiveté d'autant plus périlleuse qu'on n'en a pas toute l'horreur qu'on doit en avoir?

Interrogez le roi-prophète, et il vous dira qu'il ne commit un adultère que parce qu'il était oisif; interrogez presque tous les grands hommes qui s'abandonnèrent à quelque excès, et leur réponse vous convaincra qu'on est capable de toutes sortes de crimes lorsqu'on ne sait pas s'occuper. Alors le cœur s'ouvre à tous les objets qui se présentent, et le démon, toujours attentif à ce qui peut séduire les hommes, remue les passions et entraîne l'âme dans l'abîme du péché.

Si les bonnes lectures étaient un trésor difficile à acquérir, je me plaindrais avec vous de la rigueur du sort qui nous en priverait; mais c'est un bien qu'on trouve à toute heure et dans tous les lieux, un bien qu'on peut se procurer par le moyen de ses amis, lorsqu'on ne peut pas l'avoir par soi-même. Hélas! vous dépensez en tant de superfluités, vous vous obérez depuis si longtemps, ou pour entretenir un jeu excessif, ou pour satisfaire mille fantaisies aussi ruineuses que ridicules, et vous ne trouvez pas une obole dès qu'il s'agit d'acheter un bon livre, c'est-à-dire, un moyen auquel Dieu a peut-être attaché votre salut et celui de vos enfants.

Ignorez-vous donc qu'un ouvrage de piété est la substance de l'âme, qui ne cherche qu'à s'éclairer et à se vivifier dans l'amour des choses célestes; que la vertu ne se soutient pas longtemps, si elle n'a la prière et la méditation pour appui; qu'il n'y a rien de comparable aux délices qu'on goûte à s'entretenir avec son Dieu, qui nous parle lui-même par le ministère des auteurs chrétiens?

Ah! si vous aviez connu le don de Dieu: *Si scires donum Dei* (Joan., IV), vous trouveriez une joie ineffable à vous remplir des

vérités saintes que la religion a dictées, vous liriez avec une sainte avidité tous les ouvrages qui inspirent l'amour des vertus, et au lieu de passer les jours à apprendre des nouvelles et à les répéter, vous ne vous occuperiez qu'é de ce qui peut nourrir notre âme et la sanctifier.

Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu. Quelles terribles paroles contre les oisifs ! nous devons donc travailler, si nous ne voulons pas être condamnés pour jamais aux flammes éternelles, et quel peut être le travail de ceux à qui la Providence a donné des biens et procuré une heureuse éducation, si ce n'est une application journalière à de pieuses lectures ? L'auteur de l'Imitation nous apprend la manière de les faire, en nous disant, au chapitre qui traite de l'étude des saintes Ecritures, qu'on doit lire avec humilité, avec simplicité, avec fidélité : *Lege humiliter, simpliciter, fideliter*. Interrogez, ajoute le même auteur, les bons livres, et écoutez en silence les paroles des saints, en pensant que les sentences des anciens n'ont pas été préférées sans raison : *Interroga libenter, et audi tacens verba sanctorum, nec displiceant tibi parabola seniorum sine causa enim non proferuntur*.

Quelques jours soient donc désormais consacrés à la lecture et à la prière, autant que vos affaires et vos soins domestiques vous en laisseront le loisir ; mais s'il n'y a rien d'aussi excellent que les bons livres pour nourrir la piété, comme vous venez de le voir, il n'y a rien de plus pernicieux que les mauvais ouvrages.

#### SECONDE PARTIE.

Il serait sans doute inutile, mes frères, de faire ici une longue dissertation pour prouver le danger des mauvais livres. C'est d'eux dont on doit dire qu'ils pénètrent comme l'huile, qu'ils s'insinuent comme le poison lancé par la vipère ou par le scorpion ; mais sans entrer dans des détails qui nous mèneraient trop loin, attachons-nous à vous faire voir que les mauvais livres, en corrompant le cœur et en offlusquant l'esprit, ont tous les degrés de malice et de perversité.

Le cœur n'était-il donc pas assez corrompu par lui-même, depuis le péché de notre premier père, sans lui donner encore de nouveaux moyens de se pervertir ? Il semble qu'on prend à tâche de faire régner la concupiscence sur les débris de l'innocence et de la vertu, et qu'on n'existe que pour se fortifier dans le désordre et dans la dissolution. Combien de stratagèmes imaginés à dessein d'éteindre dans les âmes toute idée de pudeur et de religion, à dessein de déraciner les sentiments qu'une éducation chrétienne avait fait germer ? Tantôt des peintures lascives et tantôt des chants efféminés deviennent des occasions de prostitution ; ici les mauvais exemples séduisent, là les mauvais livres insinuent le venin de la corruption et de l'impiété.

Ce serait ici le lieu de vous représenter tout le ravage qu'une mauvaise lecture est capable de faire dans un cœur ; mais qu'ai-je

besoin d'autres images, pour vous le prouver, que ce qui se passe en vous-mêmes depuis que vous lisez les productions des libertins et des impies ?

N'est-ce pas à cette source empoisonnée que vous avez puisé ce goût pour tout ce que l'Évangile condamne et maudit, cet amour pour le crime et cette haine pour la piété qui vous fait répandre une odeur de mort partout où vous passez ; que vous avez pris cet air et ce ton efféminés qui vous rendent les délices des méchants, le fléau des gens de bien, qui vous ferment le chemin du ciel, qui vous ouvrent celui de l'enfer ?

Ah ! vous n'êtes plus reconnaissable, mon cher auditeur, depuis que les ouvrages à la mode ont passé entre vos mains. Ils ont fait disparaître et cette ferveur qui vous excitait à la pratique des bonnes œuvres, et cette crainte des jugements de Dieu qui vous tenait continuellement dans l'humiliation et dans l'effroi, et cette pieuse et sainte coutume qui vous conduisait aux pieds des autels pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ même ; ils ont étouffé ces remords qui vous alarmaient sitôt que vous aviez péché, ils ont éteint ces étincelles de charité qui vous faisaient mépriser les choses de ce monde et désirer les biens immortels.

Est-il possible que des chrétiens se plaisent à lire des ouvrages contre le christianisme, que des hommes qui se glorifient d'avoir des mœurs aiment à se repaître de tout ce qui blesse la pureté ; que des sujets qui affichent la soumission et la docilité chérissent des principes qui ne préchent que l'indépendance et la révolte ?

Cependant ces contradictions ne sont que trop évidentes et trop réelles. Qu'aperçois-je dans vos maisons, si ce n'est des livres qui allarment les consciences timorées et qui effarouchent la modestie ; des livres où le vice est embelli sous le coloris d'un style séducteur, où notre âme est confondue avec l'instinct des animaux, où l'existence de Dieu lui-même est mise en problème, et où son saint nom est blasphémé ? Et, le dirai-je ? des pères, oui des pères, non contents de pervertir leurs enfants par de mauvais exemples, mettent entre leurs mains des ouvrages dont les maximes font horreur.

Non, vous n'auriez jamais trouvé dans les maisons des païens, ce qui se trouve dans les vôtres. Quel est l'idolâtre qui se fasse gloire de lire un ouvrage contre les idoles qu'il adore ? Quel est donc le Mahométan qui se vante d'avoir un livre contre Mahomet ? Quel est le protestant qui se nourrisse de principes opposés au protestantisme ? Ah ! il n'y a que nous, membres de Jésus-Christ, enfants du vrai Dieu, disciples d'une morale toute sainte, qui prenons plaisir à voir notre croyance attaquée, à lire des horreurs et des blasphèmes, à souiller notre cœur dans des lectures empoisonnées.

Ne savons-nous pas que ce malheureux cœur, comme l'organe et le jouet des passions, ne cherche qu'à s'éloigner de Dieu et

que c'est l'abandonner à toute la violence de ses mauvais penchants, que de lui présenter le vice sous de brillantes couleurs? La plupart des livres que chaque jour voit éclore et que la multitude recherche avec avidité, n'ont pour but que de flatter les sens et d'étonner l'homme sur ses propres devoirs. C'est par ce malheureux canal que le libertinage gagne de ville en ville, comme un torrent qu'on ne peut plus arrêter. A peine un jeune homme a-t-il atteint l'âge de quinze ans, qu'il connaît les noms et les productions de ces misérables auteurs qui donnent le ton, et qu'il se fait gloire de les suivre et de les citer.

Que sont devenus ces temps où l'on eût regardé comme un monstre et comme un apostat quiconque eût osé lire le moindre ouvrage contre la religion et contre l'Etat? Hélas! on ne brille aujourd'hui dans les sociétés, on n'est loué et recherché qu'autant qu'on a sur les lèvres et dans le cœur la morale antichrétienne et corrompue des Epicures modernes, qu'autant qu'on se distingue du reste des hommes par une profession de ne rien croire et de ne rien espérer.

Grand Dieu, pouviez-vous manifester sur nous votre colère d'une manière plus terrible, qu'en permettant les excès de cette multitude d'auteurs qui ne cherchent qu'à nous corrompre et qu'à nous aveugler? Il est vrai que vous nous l'avez prêté, mais la séduction ne pouvait aller plus loin. Il n'y a point de titres qu'on n' imagine, point d'aventures qu'on ne suppose, point de maximes qu'on ne hasarde, pour persuader le vice et l'irrégularité. On sait que les passions aiment la vie sensuelle, et on les sert selon leur gré; on sait que la crainte empêche le plus grand nombre des hommes de s'abandonner à des excès et l'on fait tous ses efforts pour chasser cette crainte, soit en attaquant le dogme de l'enfer comme une chimère qui n'a ni vraisemblance ni vérité, soit en couvrant de ridicule ceux que la vue de l'éternité fait trembler.

Quiconque aime le danger y périra, nous dit Jésus-Christ : *Quicumque amat periculum in ipso peribit* (Eccles., III), et c'est sans contredit aimer le plus grand des périls que de lire quelque ouvrage contre la religion ou contre les mœurs. Le cœur, toujours avide à saisir tout ce qui peut favoriser ses inclinations, se remplit avec joie des maximes corrompues, et comme sa fonction est d'aimer et non de raisonner, il souscrit sans examen à tout ce qui lui paraît agréable et commode.

De là vient que les raisonnements les plus sophistiqués et les plus absurdes en imposent à la multitude; que des phrases qui ne rendent que des mots vides de justesse et de sens, font époque dans la mémoire d'une foule de lecteurs; que des histoires totalement défigurées sont citées comme les seuls faits qu'on doit croire et soutenir, et que tous les paradoxes possibles, revêtus de ornements d'une pompeuse poésie, servent de morale et de guide à tous ceux qui se vantent d'avoir l'esprit fort.

Si nous élevions continuellement nos cœurs vers le ciel, ainsi que l'Eglise nous y invite au milieu du saint sacrifice, nous rejeterions avec la plus grande horreur les maximes de ces livres nouveaux, qui ne tendent à rien moins qu'à nous perdre sans ressource; nous saurions que nous risquons même notre salut toutes les fois que nous ouvrons un livre rempli des principes de cette affreuse corruption qui gagne aujourd'hui tous les Etats, et qu'il n'y a d'autre moyen de s'en garantir que de ne donner entrée dans ses maisons ni aux mauvais ouvrages, ni à ceux qui en sont les panégyristes et les admirateurs.

Souvent on a scrupule de lire un mauvais livre, mais on prend plaisir à entendre le récit qu'on en fait, comme si nos oreilles n'étaient pas, aussi bien que nos yeux, des canaux capables de faire passer jusqu'à notre cœur les semences du vice et de l'impiété.

Défions-nous de nos sens, ne leur permettons ni de voir, ni d'entendre ce qui peut blesser les mœurs et la foi, et notre cœur se conservera tel qu'il doit être, c'est-à-dire, attaché à son Dieu comme au centre de tout bonheur et de toute vérité. Si jamais on nous offre quelque roman, rejetons-le avec cette sainte indignation que le christianisme doit nous inspirer dans cette circonstance. Ce sont ces malheureuses productions qui ont perverti tant d'âmes dont l'égarement nous fait gémir. Je sais qu'on ne s'engage souvent dans ces lectures que pour se désennuyer, et sans aucun mauvais dessein; mais ce qui semblait ne devoir être qu'un simple passe-temps et un remède contre l'ennui, devient un levain qui fermente et qui corrompt le cœur.

Les livres, mes frères, ne sont point une chose indifférente et on ne doit point les lire sans discernement. Il y a des personnes qui abusent des meilleurs, parce qu'elles prennent tout à contre-sens, et d'autres qui trouvent dans ceux qui sont mauvais des prétextes de persévérer dans leurs égarements.

Tous les saints pasteurs furent toujours attentifs à préserver leur bercail des mauvaises lectures, comme d'une peste dont les ravages sont d'autant plus grands, qu'ils sont plus fréquents. Plusieurs même d'entre eux mirent au nombre des cas réservés la témérité de ces chrétiens qui, sans respect pour la religion et pour les mœurs, lisent sans scrupule des ouvrages dangereux. Si les mauvais discours nous corrompent, selon l'expression de l'Esprit-Saint : *Corruptunt mores colloquia prava* (1 Cor., XV); les mauvaises lectures mettent le comble à ce malheur, et parce qu'elles gâtent le cœur et parce qu'elles offusquent l'esprit.

Si notre esprit est uniquement créé pour connaître le Dieu qui nous a formés; si toutes les sciences, quelque sublimes qu'elles nous paraissent, ne nous éclairent jamais qu'en partie, lorsque nous les apprenons par ostentation ou par curiosité; si il reste toujours plus de ténèbres que de lumières chez le savant qui n'étudie que pour se faire un

vain nom; que sera-ce de ces mauvais livres qui exhalent des vapeurs de mort et de corruption? On ne saurait croire jusqu'à quel point les sophismes d'un auteur accrédité obscurcissent la raison. Ils lui présentent l'erreur pour la vérité, la mauvaise foi pour la probité, le vice pour la vertu, et il résulte d'une aussi horrible confusion un parti décidé contre la révélation même, ou un pyrrhonisme qui fait trembler.

Quiconque commence par lire un mauvais ouvrage, n'aperçoit pas jusqu'où cette séduction doit l'entraîner. Il ne veut d'abord qu'admirer le style, ou se mettre en état de juger d'une production qui passe entre les mains de tout le monde, et dont tout le public parle comme de la nouvelle du jour; mais bientôt l'esprit acquiesce aux paradoxes de l'auteur, secoue le joug de l'obéissance et de la foi, et veut s'élançer au delà des bornes mêmes posées par le Tout Puissant.

Plût au ciel que ce ne fussent ici que de fausses alarmes ou de fausses conjectures! mais vous n'ignorez pas que le monde est maintenant rempli d'esprits indociles et révoltés, qui refusent de baisser leur tête altière devant Dieu même, et qu'on se fait un honneur d'imiter la folie des stupides enfants de Noé, qui prétendaient escalader les cieux et se mettre à l'abri des vengeances de l'Éternel.

On n'entend de toutes parts que des blasphèmes qui sont le malheureux fruit de ces livres enfantés dans le sein des ténèbres, et répandus avec affectation; de ces livres qu'on regarde comme d'agréables plaisanteries, et qui sont cause de la ruine de la plupart des fidèles.

Nous avons une malheureuse vanité qui nous fait rechercher, aux dépens de notre conscience et de notre salut, tout ce qui s'appelle jeu d'esprit, et nous applaudissons en conséquence à des sacrilèges même, pourvu qu'ils soient épigrammatiques et saillants. De là cette ardeur à écrire et à lire ce qui outrage le trône et l'autel; cet empressement à acheter et à répandre tout ce qui porte l'empreinte de la révolte et de l'irréligion; ce déperissement dans la foi qui ne laisse que le nom de chrétien, et qui fait qu'on regarde aujourd'hui comme un idiot quiconque croit à l'Église et se soumet à ses lois; en fin ces discours éternels contre la religion et contre ses ministres, qu'on ose traiter d'hypocrites et d'imposteurs.

Hélas! nous pouvons dire que la face de l'univers est totalement défigurée, que le christianisme n'est plus reconnaissable, depuis que le torrent des mauvais livres a inondé les villes et les cours. Ceux qui ne parlaient de Dieu qu'en tremblant, osent maintenant le citer à leur tribunal, l'interroger sur ses voies, et lui contester jusqu'à l'essence même de ses perfections, et il n'y a pas jusqu'à la jeunesse, quoique sans science et sans principes, qui ne s'abreuve des plus mauvaises maximes, parce que les ouvrages ne respirent que blasphème et révolte.

Chacun veut lire, et chacun ne lit que des

propos séditieux qui arment le préjugé contre la raison, et qui, sous prétexte de nous dégager de la superstition, nous jettent dans l'abîme de l'incrédulité. Qu'il serait humiliant pour l'humanité de rassembler sous un coup d'œil tous ces sophismes et tous ces écarts décorés du nom de philosophie, et que les hommes malheureusement trop fameux osèrent avancer et soutenir comme les chefs-d'œuvre de l'esprit et la découverte de la vérité.

Ces immenses et magnifiques bibliothèques qui parent nos villes comme autant de trophées à la gloire de l'esprit humain, ne contiennent en partie que des paradoxes et des erreurs. L'Évangile lui seul renferme plus de merveilles et de vérités que tous ces volumes dont le nombre et la grosseur vous étouffe. Cependant l'homme aime de préférence les lectures contraires à ce livre miraculeux et divin, parce l'homme aime le mensonge et la corruption. Il semble qu'il ne voit rien à travers de la foi, et que rien n'arrête sa vue, lorsqu'il ose nier et douter.

Cependant, mes frères, nos idées ne s'offusquent que lorsque nous allons chercher des objections dans les livres de l'incrédule et de l'impie. Ces ouvrages paraissent répandre quelques lueurs; mais semblables à ces éclairs qui préludent un temps ténébreux, bientôt ils amènent des nuages qu'on ne peut plus dissiper. N'en soyons point surpris; la lecture s'incorpore pour ainsi dire avec l'âme, comme la nourriture avec le corps, et l'on n'aperçoit plus dans celui qui lit de mauvais livres que le poison qu'ils contiennent.

Et voilà pourquoi les incrédules semblent se copier les uns les autres; pourquoi les plus grands efforts ne sont pas capables de déraciner le germe d'impiété que les mauvaises lectures ont semé, pourquoi les préjugés qu'on a lus se fortifient avec l'âge et vieillissent avec nous. Les paroles n'ont souvent l'effet que d'un son qui frappe l'oreille et qui passe; mais les lectures s'insinuent en nous, selon l'expression de saint Bernard, et font insensiblement partie de nous-mêmes.

Voyez ces impies qui s'élèvent, avec une audacieuse et sacrilège témérité, contre ce que la terre et les cieux ont de plus vénérable et de plus sacré. Vous frémissiez à leur aspect, tandis qu'ils sont dans la plus grande sécurité, parce que leur raison, entièrement obscurcie, ne leur permet plus d'apercevoir l'abîme ouvert sous leurs pieds. Ils ont adopté les horribles maximes de ces prétendus philosophes dont ils ont lu les écrits, et ces hommes sont devenus leurs oracles et leurs maîtres. Il ne jurent que par eux, ils ne se reposent que sur eux, au point qu'ils osent dépouiller l'Église même de l'infaillibilité dont Jésus-Christ l'a revêtu pour se l'approprier et pour se faire écouter au préjudice de l'autorité de tous les conciles et de tous les saints.

Ce sont ces scandales et ces malheurs qui engagèrent l'Apôtre à faire brûler une mul-



titude de livres profanes, au milieu de tout un peuple témoin de ce mémorable événement. On regarda toujours comme un mal sans remède la circulation d'un ouvrage anti-chrétien, qui passant de main en main avec une rapidité surprenante, répand les ténèbres partout où il s'arrête, et les magistrats de tous les lieux et de tous les pays, comme dépositaires des lois et chargés de maintenir la religion et le bon ordre, furent toujours attentifs à sévir contre tout écrit qui attaque la morale et les dogmes.

Les plaies de l'Égypte, dont Pharaon fut frappé au milieu même de sa cour, ne sont qu'une faible idée des châtimens réservés aux écrivains impies et corrompus. La foi me les représente ici, mes frères, et cette foi n'est point un effet de la crainte et de l'imagination : oui, la foi me les représente environnés d'un feu vengeur qui les dévore sans les consumer, et qui augmente à proportion qu'on les loue ici-bas et qu'on admire leurs infâmes productions.

Le Seigneur ne sera point semblable à l'homme, dit le prophète, de sorte que tous ces applaudissemens prodigués avec indécence à ces auteurs impies dont les phrases vous ont séduit, dont la réputation vous a ébloui, seront autant de pointes de fer armées contre eux au jour des vengeances, autant de charbons accumulés sur leurs têtes.

L'esprit de révolte est si naturel à l'homme depuis son péché, que s'il n'a soin d'en arrêter les mouvemens, il croit voir dans un mauvais livre tout ce qui n'y est point. Son ivresse l'aveugle au point qu'il regarde comme solide la futilité même, et que les paradoxes les plus absurdes lui paraissent des arguments insolubles et péremptoires.

Ceci, mes frères, est peut-être une des plus fortes preuves de l'obscurcissement que les mauvais livres causent à l'esprit. A peine les a-t-on lus que le cœur se corrompt, et que ce cœur nouvellement corrompu se hâte d'embrouiller l'esprit, pour pouvoir agir sans scrupule et sans peine. Les passions ont une manière de raisonner ; et comme elles sentent qu'elles seront contredites et gênées tant que l'esprit conservera les lumières de la foi, elles se servent adroitement de l'écrit de quelque auteur accrédité, pour étouffer toute étincelle de croyance et de religion.

Le cœur ne commettrait le crime qu'avec réserve et qu'avec effroi, s'il avait l'esprit soulevé contre lui, toutes les fois qu'il désire ou qu'il aime les choses désordonnées ; mais que fait-il ? il pousse du sein de sa corruption tant d'exhalaisons et de vapeurs, que ce même esprit qui devait l'éclairer est enfin aveuglé, et alors il n'y a plus que confusion dans les idées, désordre dans les pensées, égarement dans la raison.

Je frémis, je vous l'avoue, mes frères, quand je pense qu'une simple saillie, avancée par un auteur à la mode, est capable d'éteindre la foi. Ce ne sont pas les raisonnemens forts qui font apostasier en secret tant de

chrétiens, mais les ridicules qu'ils jettent sur nos plus saints mystères. Le monde est si superficiel, si incapable, à raison des passions et des sens qui le dominant, de démêler la vérité de l'erreur et de se tenir fortement attaché à des principes solides et lumineux, qu'il suit le torrent des opinions, et que l'écrivain le moins profond et le plus inconséquent lui paraît un oracle. Sans cela, mes frères, oui, sans cela, ces auteurs impies et téméraires, que vous regardez peut-être comme les premiers génies, n'auraient séduit personne, et leurs productions, qui n'ont pour base que l'audace et le blasphème, seraient restées dans les ténèbres d'un éternel oubli.

Il résulte de ce discours que le cœur est le premier coupable, toutes les fois que l'esprit se révolte contre Dieu et contre son Christ. Il n'y a point d'homme, en effet, qui, dans le calme des passions, osât méconnaître les témoignages de vérité dont la religion est étayée ; mais une malheureuse envie de tout apprendre et de tout savoir est la cause de notre perte. Nous ne pensons pas que la concupiscence des yeux est un des plus grands crimes ; que le péché n'est entré dans le monde que parce que la malheureuse Eve fut curieuse de manger un fruit défendu ; que la femme de Loth ne fut changée en statue de sel, que pour avoir indiscrètement porté sa vue dans un endroit où il ne lui était pas permis de regarder ; qu'enfin on ne doit pas commencer par s'empoisonner, lorsqu'on veut se préserver du poison.

Vous qui ne savez pas lire, écoutez les instructions de vos pasteurs avec docilité, écoutez les pieuses conversations des gens de bien, et bénissez Dieu de votre simplicité, et surtout dans un temps où le désir de savoir expose à bien des dangers. L'ignorance ne fit jamais des saints, mais la simplicité est le caractère du véritable chrétien.

Vous qui n'avez lu jusqu'ici que de bons livres, et qui n'avez employé vos connaissances qu'à vous fortifier de plus en plus dans l'amour de notre sainte religion, rendez grâces à Dieu, et continuez à tenir une conduite aussi sage et aussi digne du christianisme que vous professez ; faites en sorte d'exprimer par vos mœurs ce que vous avez lu, et d'unir votre cœur à votre esprit, afin de pratiquer les grandes vérités que vous croyez.

Quant à vous, qui avez été malheureusement séduits par des lectures profanes et criminelles, ah ! revenez sur vos pas, et faites continuellement des actes de foi qui puissent anéantir cet esprit de révolte, qui n'est que le partage des enfans du démon. Humiliez vos têtes sous l'autorité d'un Dieu qui fait tout ce qu'il veut, et qui le fait de manière à ne pouvoir être compris, parce qu'il est essentiellement incompréhensible ainsi qu'infini.

Il ne me reste plus, mes frères, qu'à prier le Dieu de toute miséricorde qu'il arrose dans vos cœurs sa divine parole que je viens

de semer, et qu'il répande ses grâces de plus en plus sur l'auguste monarque qui nous gouverne et qui par ses vertus et par ses bontés a tellement lié notre bonheur au sien, que nous ne pouvons être heureux qu'autant qu'il l'est lui-même. Fasse le ciel qu'il vive jusque dans les âges les plus reculés, et que vous ne vous élevez pas un jour contre moi, pour n'avoir pas pratiqué les vérités que je vous ai annoncées pendant cette sainte quarantaine. Je pars édifié, consolé de votre assiduité, dans l'espérance qu'elle vous méritera ces grâces qui détachent de la terre et qui conduisent au ciel. Ainsi soit-il.

### SERMON XV.

#### POUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

*Scietis quod Dominus Deus vivens in medio vestri est.*

*Vous sarez que le Seigneur Dieu vivant est au milieu de vous (Josué, ch. III).*

Qui pourrait douter, mes frères, que Notre-Seigneur et notre Dieu se trouve véritablement au milieu de nous, après tous les témoignages qu'il nous a donnés de sa présence réelle dans l'auguste sacrement de nos autels ? Qui pourrait douter que, par l'ineffable mystère de l'eucharistie, nous communiquons si intimement avec Jésus-Christ, que nous ne faisons qu'un avec lui-même, et qu'il vit en nous comme nous vivons en lui ? *Scietis quod Dominus vivens in medio vestri est (Josue, III).*

En vain l'incrédulité ose s'élever contre le dogme merveilleux de la transsubstantiation; confondue par les Pères, confondue par les conciles, confondue par les apôtres, confondue par Jésus-Christ même, dont les paroles sont les plus énergiques et les plus claires, elle n'a pour ressource que l'anathème de tous les siècles et de tous les vrais chrétiens : *Scietis quod Dominus vivens in medio vestri est.*

Dieu est intimement présent à tous les hommes, et par la manière dont il les prémeut, et par les bons desirs qu'il excite dans leur volonté, puisque, selon l'expression du grand Apôtre, nous avons tous en lui le mouvement, l'être et la vie; mais il n'était réservé qu'au sacrement de l'eucharistie de nous incorporer véritablement avec le Sauveur de nos âmes, et de nous rendre en quelque sorte autant de Christs. C'est pour cette participation que nous devenons, pour ainsi dire, les os de ses os, la chair de sa chair, et que les catholiques peuvent se glorifier d'être le seul peuple sur la terre qui possède aussi réellement le Saint des saints, et qui lui soit aussi fortement uni : *Scietis quod Dominus vivens in medio vestri est.*

Sion, tressaillez d'allégresse; Jérusalem, quittez vos habits de deuil; et vous, nations répandues dans toutes les parties de l'univers, venez ici reconnaître votre Dieu, rendre hommage à sa puissance et à sa gloire; jonchez les places publiques de vos vêtements et de toutes les fleurs que la terre produit, puisque le Seigneur a choisi ce jour

pour manifester son nom, et pour vous apprendre qu'il est réellement au milieu de vous : *Scietis quod Dominus vivens in medio vestri est.*

Que nos cœurs et nos voix forment le plus saint concert qu'il y eut jamais, que toutes les facultés de notre âme s'empressent de bénir celui qui vient nous consoler. Ce n'est plus ce Dieu inaccessible qui ne parle aux hommes que par l'organe de la foudre et des tonnerres, ce Dieu qui fait éclater sa majesté sur une montagne dont on n'ose approcher, qui regarde et qui ébranle la terre jusque dans ses fondements, mais un Dieu qui, tout amour, nous appelle ses enfants, et fait ses délices d'habiter au milieu de nous : *Scietis quod Dominus vivens in medio vestri est.*

Mais comment et par quel prodige Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, se donne-t-il à son Eglise pour y être jusqu'à la consommation des siècles, aussi véritablement qu'il fut sur la terre pendant les jours de sa vie mortelle ? Ah ! c'est ici, mes frères, le chef-d'œuvre de la puissance et de l'amour d'un Dieu qui opère tout ce qui lui plaît, et qui nous a chéris avant que nous fusions nés; et sans vouloir entreprendre de sonder les abîmes d'un Etre dont on ne peut pénétrer les desseins sans être opprimé de sa gloire et de sa majesté, il suffit de vous dire :

Premièrement, que la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie est fondée sur sa parole même;

Secondement, que la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie a pour garant toute la tradition.

Seigneur, qui reposez dans ces tabernacles, et qui, par la précieuse effusion de votre sang adorable, arrosez tous les jours nos autels, ranimez dans tous les cœurs cette foi qui nous apprend que vous, mon Dieu, engendré de toute éternité dans la splendeur des saints, vous que les cieux et la terre ne peuvent contenir, avez bien voulu pour l'amour de nous voiler votre majesté sous les symboles d'un sacrement. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

#### PREMIER POINT.

S'il s'agissait d'emprunter ici des comparaisons, pour vous convaincre par les merveilles de la nature de la réalité de la transsubstantiation, je vous dirais, mes frères, que nous avons des exemples de ce prodige, et dans le pain que nous mangeons, et qui se change chaque jour dans notre propre chair et dans notre propre sang, et dans la transmutation continuelle de je ne sais combien de corps différents qui se cristallisent et qui se pétrifient, et dans la reproduction d'une multitude d'insectes qui, tels que le polype, se retrouvent en entier dans autant de parties qu'on les coupe et qu'on les divise.

Mais toutes ces similitudes n'étant qu'une très-faible image du miracle étonnant qui fait l'objet de ce discours, il vaut bien mieux recourir à Dieu qui nous assure, dans les

termes les plus clairs et les plus précis, que toute hostie consacrée est véritablement lui-même.

Il faut d'abord observer, mes frères, que Jésus-Christ avait annoncé à ses apôtres, quelque temps avant l'institution de l'eucharistie, qu'il ne leur parlerait plus en paraboles : *Jam in parabolis non vobis loquar* (Joan., XVI, 25); qu'il les avait préparés à ce grand et merveilleux événement, en déclarant de la manière la plus forte et la plus solennelle, que si l'on ne mangeait la chair du Fils de l'homme, et si l'on ne buvait son sang, on n'aurait point la vie éternelle : *Si carnem Filii hominis non manducaveritis* (Joan., VI, 54).

Les Capharnaïtes ont beau se scandaliser, ils ont beau s'écrier que ce discours est dur et qu'on ne peut le supporter ; *Durus est hic sermo* (Ibid., 61) ; Jésus-Christ, loin de le modifier ou de l'interpréter dans un sens mystique et spirituel, ajoute, pour confirmer ce qu'il leur a dit : Ce sera bien autre chose lorsque vous verrez le Fils de l'homme monter au ciel. Paroles vraiment remarquables et qui signifient qu'il n'en coûte pas plus à un Dieu de changer le pain de son corps, que de s'élever au sein des cieux, qu'il n'y a rien qui résiste à la volonté toute-puissante d'un Etre qui peut tout et qui enfanta par son seul vouloir le firmament, la terre et les mers.

Mais, dites-moi, vous qui doutez du mystère ineffable de la transsubstantiation, doutez-vous de la réalité de cet univers, doutez-vous de votre propre existence ? Cependant les merveilles que ce double objet renferme ne sont-elles pas de nature à vous convaincre de la vérité du dogme eucharistique ? Qu'est-ce qu'un monde sorti du néant aux yeux de notre simple raison ? Qu'est-ce qu'une âme qui n'occupe point de lieu, et qui néanmoins renfermée dans un corps comme le nôtre, est circonscrite et limitée ? Que sont ces désirs et ces idées qui renaissent à tout instant, sans jamais s'épuiser ? cette imagination qui les produit, cette mémoire qui les conserve, cet intellect qui les analyse et qui les évalue selon leur prix ? Ah ! il n'y a pas jusqu'au moindre jeu de nos muscles qui ne soit étonnant et digne de toute l'admiration des plus grands philosophes : mais revenons à notre sujet.

Les apôtres, familiarisés pour ainsi dire avec les miracles, selon la pensée de saint Augustin, devaient naturellement s'attendre à voir le plus grand s'accomplir au moment où Jésus-Christ allait les quitter ; à voir un prodige qui surpassât tous les autres et qui fût le chef-d'œuvre de la puissance et de l'amour de leur divin maître.

En effet, ils avaient été témoins du changement de l'eau en vin aux noces de Cana, de la guérison des aveugles et des muets, de la résurrection du Lazare mort, enterré et presque pourri ; de sorte qu'il ne manquait plus à leurs désirs que le spectacle que le Seigneur leur donne au moment de sa passion.

Cieux, suspendez ici le mouvement de vos

astres et contemplez ; terre, arrêtez ici vos opérations et admirez ; peuples de tous les pays et de tous les temps, venez et voyez. Les humiliations de ce Messie que les Juifs ont si horriblement outragé, et qu'ils vont condamner au supplice le plus ignominieux, les tourments de toute espèce qu'ils ont inventés contre lui, les affreuses malédictions dont ils ont chargé sa doctrine et sa personne, vont aboutir à ce que l'œil n'a jamais vu, l'oreille entendu, le cœur de l'homme conçu.

Le Seigneur Jésus se rassemble avec ses disciples, se met à table avec eux, prend du pain, le bénit, et ce pain, ô merveille incomparable, se change, par l'efficacité de sa parole, dans son propre corps : *Hoc est corpus meum* (Matth., XXVI). Il prend une coupe, et le vin qu'elle renferme devient son propre sang : *Hic est calix sanguinis mei* (Luc., XXII).

Ici les paroles les plus riches, l'éloquence la plus majestueuse ne peuvent exprimer tout ce que l'âme ressent et tout ce qu'elle voudrait dire. Quel est l'homme qui eût seulement été capable d'imaginer un prodige aussi surprenant ? Et Jésus-Christ l'accomplit comme une chose ordinaire, parce qu'il est un Dieu que les plus grands miracles ne peuvent étonner, un Dieu pour qui les plus grands mystères n'ont rien de surprenant, un Dieu qui renferme en lui-même la plénitude et la source de toutes les merveilles et de toutes les perfections.

Admirables paroles que celles du maître qui change aujourd'hui le pain dans sa propre chair ; mais ce n'est encore ici que le prélude de ce que Jésus-Christ doit opérer. Il semble que tout est épuisé, que son pouvoir ne peut aller plus loin, et voilà des miracles qui s'annoncent pour tous les siècles futurs, et qui dureront autant que le monde même, c'est-à-dire jusqu'au moment où la terre et les cieux s'enfuiront, pour faire place à la gloire de l'Eternel qui remplira tout de lui seul, parce que lui seul est tout et renferme tout, selon l'expression de l'Apôtre : *Omnia per ipsum et in ipso constant* (Coloss., I).

Chrétiens qui m'écoutez, transportez votre âme jusque dans le sein de Dieu, faites éclater de toutes parts votre reconnaissance et votre amour, c'est pour vous-mêmes qu'il donne à ses apôtres et à leurs successeurs le droit de continuer jusqu'à la consommation des siècles le prodige ineffable qu'il vient d'opérer. Toutes les fois, leur dit-il, que vous ferez la même chose que je viens de faire, vous le ferez en mémoire de moi : *Hæc quotiescumque feceritis in mei memoriam facietis*.

Par cette sentence irrévocable et dont la Divinité même nous est garant, puisque c'est elle qui daigne la prononcer en présence des plus saints témoins qu'il y eut jamais, le sacerdoce est établi de la manière la plus auguste et la plus solennelle, le sacrifice de la messe est institué dans les termes les plus précis et les plus formels, et l'eucharistie

devient un sacrement par lequel Jésus-Christ s'incorpore avec nous, vit en nous, selon la pensée de saint Chrysostome, comme un de nous : *Nobiscum vivit, sicut unus ex nobis.*

L'auriez-vous imaginé, mes frères, que la nouvelle loi aurait sur l'ancienne une prérogative aussi suréminente et aussi merveilleuse, qu'au sang des boucs et des taureaux, dont le temple de Salomon fut si souvent arrosé, succéderait celui d'un Homme-Dieu, et que, toutes les fois qu'un prêtre, quoique chargé de faiblesses et d'infirmités, prononcerait les redoutables paroles de la consécration, Jésus-Christ lui-même descendrait sur l'autel et viendrait anéantir la substance du pain, pour lui substituer son corps adorable et glorieux et pour se donner en aliment à ceux qui voudraient le recevoir ? *Ut fiat corpus et sanguis dilectissimi Domini nostri Jesu.* O merveille, ô prodige, s'écrie saint Thomas d'Aquin, le pauvre, le serviteur mange son Maître et son Sauveur : *O res mirabilis ! manducat Dominum pauper, servus et humilis.*

Lorsque Josué arrêta le soleil à la face de toute une armée, Dieu, selon l'expression de l'Écriture, voulut bien obéir à la voix de l'homme : *Obediente Deo voci hominis (Josue, X).* N'est-ce pas là, mes frères, ce qui se passe véritablement tous les jours à nos yeux ? Un homme faible en apparence répète les mêmes paroles que Jésus-Christ prononça lorsqu'il fit la cène avec ses apôtres, et ces paroles ont l'effet d'opérer le mystère de la transsubstantiation, parce que la vérité du Seigneur demeure éternellement, parce que tout ce qu'il veut réellement ne manque jamais de s'accomplir, parce qu'il ne cesse de maintenir les lois auxquelles il s'est assujéti.

Si vous ne pouvez comprendre ces merveilles, c'est que les voies de Dieu seront toujours incompréhensibles, c'est qu'aucun mortel n'est entré dans ses desseins pour savoir la raison de ce qu'il fait, c'est qu'il se plaît à exercer notre foi par les effets de sa toute-puissance, c'est que tout est abîme et profondeur en lui, c'est qu'il n'a rien qui ressemble à l'homme lorsqu'il agit, c'est qu'il est celui qui est sans vicissitude, sans commencement, sans fin, et que nous ne sommes au contraire que des créatures contingentes, qui n'avons pour partage que la faiblesse et le néant.

C'est pour élever ce néant jusqu'à lui que ce Dieu plein de miséricorde se donne à nous d'une manière si réelle et si intime. Alors de misérables que nous sommes, nous devenons un objet de complaisance à ses yeux, alors il ne voit en nous que lui-même, et cette vue, la seule digne de lui, nous élève jusqu'à lui.

Il n'y a que l'hérésie qui puisse en douter, parce que l'hérétique, en se détachant de la véritable Église, n'a plus pour partage que les ténèbres et l'erreur, ténèbres qui firent croire à Calvin que les paroles de Jésus-Christ sur l'eucharistie n'étaient qu'un discours parabolique et ne renfermaient qu'un sens figuré qu'on ne pouvait absolument expliquer littéralement.

Mais qui de l'Église, à qui Jésus-Christ a promis une continuelle assistance, ou de Calvin, qui n'a que ses passions pour autorité, jugera des expressions du Sauveur ? Et d'ailleurs je vous le demande, mes frères (car il n'est pas nécessaire d'être théologien pour entrevoir ici la vérité), je vous le demande, croira-t-on que ces paroles si claires et si précises : *Ceci est mon corps*, veulent dire simplement : Ceci est la figure de mon corps, et surtout après que Jésus-Christ a assuré ses apôtres qu'il ne leur parlera plus en paraboles ? Croira-t-on qu'il ait voulu tromper ses disciples par des expressions à double sens, lui qui est la voie, la vie, la vérité ? Croira-t-on qu'il ne vient établir dans son Église qu'un sacrifice figuratif, pour prendre la place des sacrifices de l'ancienne loi, qui n'étaient que des figures ?

Le calvinisme n'aperçoit dans ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, qu'un souvenir de ce que Jésus-Christ a fait au moment de sa passion, que parce qu'il donne aux paroles de Jésus-Christ une autre signification que celle qu'elles présentent. L'Homme-Dieu n'a pas dit : *Faites ceci en mémoire de ce que je viens de faire*, mais : *Faites ce que je viens de faire en mémoire de moi* ; expressions entièrement différentes, et qui, en même temps qu'elles justifient la foi des catholiques, doivent couvrir Calvin et ses sectaires d'une éternelle confusion.

Ajoutez à ces preuves que toutes les vérités évangéliques doivent s'expliquer les unes par les autres, qu'il n'y en a point de plus clairement énoncées que celles qui ont rapport à l'eucharistie et qu'elles doivent conséquemment servir d'explication aux paroles de la cène, supposé qu'il y eût quelque obscurité.

L'Évangile selon saint Jean, c'est-à-dire selon ce disciple chéri qui eut la gloire et le bonheur d'avoir la plus grande part à la confiance de notre divin Sauveur, et qui en recueillit les pensées plus fidèlement que personne, cet Évangile, dis-je, est rempli de passages qui annoncent la présence réelle de manière à n'en pouvoir douter.

Écoutez, mes frères, l'énergie et la clarté de ces paroles que Jésus-Christ prononce en public, et voyez s'il est possible de les entendre dans un autre sens que celui qu'elles présentent. Je suis le pain de vie qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et ce pain est ma propre chair que je dois donner pour la vie du monde. Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, je le ressusciterai au dernier jour, et il demeure en moi, et je demeure en lui. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas empêchés de mourir ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement.

Si Jésus-Christ ajoute à ces expressions si fortes et si précises, que ses paroles sont esprit et vie, et que la chair ne sert de rien

sans l'esprit qui vivifie, on sent que cette addition, loin de détruire ce qu'il a dit, comme les hérétiques osent le prétendre, signifie tout simplement que la participation au corps du Seigneur est infructueuse et stérile, si l'on ne reçoit la grâce qui doit en être le fruit : *Caro non prodest quidquam* (Joan., VI); et c'est ce que l'Eglise vous dit journallement, mes frères, pour vous engager à obtenir les dispositions qui sont nécessaires lorsqu'on communie.

En vain on s'efforce, par des subtilités chimeriques, d'éluder les paroles de Jésus-Christ ou de les altérer; il sera toujours vrai de dire que sa chair est véritablement nourriture, son sang véritablement breuvage : *Caro mea vere est cibus* (Joan., VI), comme il nous en assure lui-même. Jésus-Christ pouvait-il employer un mot plus expressif que celui de véritablement : *Vere*, mot deux fois répété et qui est entièrement l'opposé de tout ce qui s'appelle énigmatique ou figuratif? *Caro mea vere est cibus, sanguis meus vere est potus* (Ibid.).

Oui, je ne veux que ce seul mot pour atterrir tous les sectaires qui osent nier le mystère ineffable de la transsubstantiation; comme s'il était plus difficile à Dieu de se donner réellement en nourriture que de s'incarner.

Mais s'il est permis à chaque secte d'interpréter l'Ecriture à son gré, les calvinistes, quoiqu'ils soient réellement convaincus de la divinité du Messie, ne pourront répondre aux ariens, qui prétendent trouver le contraire dans ces paroles : *Mon Père est plus grand que moi*. C'est ainsi que les hérétiques se confondent les uns par les autres, parce qu'il n'y a que l'Eglise qui ait reçu de l'Esprit-Saint le droit d'interpréter le texte sacré. Ah! s'il était possible qu'elle se trompât sur un article aussi essentiel, l'assistance que Jésus-Christ a promise aux apôtres et à leurs successeurs tous les jours de leur vie, jusqu'à la consommation des siècles, serait une promesse manifestement illusoire, et Jésus-Christ serait mort en vain.

N'est-ce pas à ses disciples qu'il a dit : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise? n'est-ce pas de son Eglise qu'il a dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle, et que si on refusait de se soumettre à ses décisions, on fût regardé comme un publicain et comme un païen? *Sicut publicanus et ethnicus* (Matth., XVIII).

Oui, sans doute; puisque tous les pasteurs nous déclarent au nom de Jésus-Christ que son corps adorable est réellement sous les espèces du pain que le prêtre a consacré, nous en devons conclure qu'il n'y a rien de plus incontestable et de plus vrai que ce dogme ineffable, parce que, si nous écoutons les apôtres et leurs successeurs, nous écoutons Dieu lui-même : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit* (Luc., X).

Il n'y a pas un évangéliste, mes frères, qui n'ait parlé de la transsubstantiation, de sorte que ce prodige nous est attesté par les témoignages les plus authentiques et les plus sa-

crés. Les disciples, instruits à l'école de Jésus-Christ même, ne pouvaient ignorer que le sacrifice du corps et du sang de notre adorable Sauveur devait faire la base de la religion chrétienne, et que cette religion n'avait d'avantages sur l'ancienne loi que parce qu'elle avait la réalité des ombres et des figures; ils ne pouvaient ignorer le sens de ce que Jésus-Christ leur avait dit; de sorte que leurs expressions devaient être prises à la lettre, toutes les fois qu'ils nous parlent de l'adorable sacrement de nos autels.

Jésus-Christ ne se contente pas de déclarer à ses disciples le dogme de l'eucharistie, il veut encore, pour surcroît de preuves et d'autorités, le révéler lui-même à saint Paul, ainsi que cet apôtre nous l'assure dans les termes les plus solennels, en nous exposant ce mystère sans la moindre ambiguïté : *Fratres, ego accipi a Domino quod et tradidi vobis* (I Cor., XI).

Parcourez ce chapitre et vous n'hésitez sûrement pas à croire que Jésus-Christ a déclaré, de la manière la plus distincte et la plus énergique, que son corps, son sang, son âme, sa divinité sont renfermés dans le sacrement de nos autels.

« Si quelqu'un, dit l'Apôtre, ne s'éprouve pas avant de recevoir la divine eucharistie, il sera coupable du corps et du sang du Seigneur, il boira et mangera sa propre condamnation, pour n'avoir pas fait le discernement qu'il devait de la chair de l'Homme-Dieu. » Parlerait-il ainsi, s'il ne s'agissait que de la figure?

Eh! que peut-on craindre, lorsqu'on a de tels témoignages pour garants, lorsque toute l'Eglise nous en confirme la vérité, lorsque la raison même nous enseigne que tout est possible à celui qui a tout fait?

Reconnaissez ici toute l'excellence des titres du chrétien, toute la grandeur de sa dignité. Il est élevé à la gloire de s'unir si intimement à son Dieu, qu'il ne fait pour ainsi dire qu'une seule et même chose avec lui. Aussi devons-nous, à l'aspect des ses merveilles, nous écrier dans un saint transport : Non, il n'y a point de nation, quelque grande qu'on la suppose, qui ait des dieux aussi proches que le vrai Dieu l'est de nous : *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus noster adest nobis* (Deut., IV).

Il pénètre jusque dans les replis les plus secrets de notre cœur, il s'incorpore avec notre substance, et nous devenons ses membres, ses frères, ses cohéritiers : *Non est alia natio*.

Ah! mes frères, si vous aviez la foi telle qu'un homme rempli de Jésus-Christ doit l'avoir, quelle révolution n'exciterait-elle pas dans votre âme et dans tous vos sens lorsque vous entendriez prononcer ces étonnantes paroles : Ceci est mon corps : *Hoc est corpus meum* (Matth., XXVI); lorsque vous paraîtriez en présence de ce pain consacré, qui n'est autre que Dieu même, c'est-à-dire, votre Rédempteur, votre Père et votre juge. Alors tout votre être interdit, trem-

blant, humilié, n'oserait lever les yeux, ni avoir d'autres pensées, que des sentiments de reconnaissance, d'adoration et d'effroi ; alors, loin de parler avec irrévérence comme vous osez le faire à la face du Saint des saints, loin d'avoir des airs dissipés, vous colleriez votre bouche contre la poussière, et devenus poussière vous-mêmes par votre anéantissement, vous seriez comme si vous n'étiez pas ; alors chacun apprendrait par votre exemple que le Seigneur est vraiment présent et lui rendrait les hommages qui lui sont dus.

Le Seigneur laisse maintenant approcher de son sanctuaire les profanateurs et les impies ; mais le moment viendra où ce Dieu terrible, sortant de son silence et de son repos, fera boire jusqu'à la lie le calice de sa fureur à ceux qui auront osé paraître en sa présence le cœur et les yeux remplis d'iniquités.

S'il n'y avait qu'un temple dans l'univers, qu'un prêtre, qu'une seule messe, dit l'auteur de l'imitation, avec quel empressement ne viendrait-on pas de toutes les parties du monde pour y assister ? Et parce que le Seigneur multiplie ses miséricordes au point de reproduire son même corps dans tous les lieux où son vrai culte est établi, on ose abuser d'un bienfait aussi merveilleux et aussi signalé !

Éclairs, tonnerres, venez ici défendre la cause de celui qui vous a formés, et réduisez en poudre ces ingrats et ces rebelles qui méconnaissent les bontés de leur Dieu ; mais, que dis-je ? Convertissez plutôt, ô Seigneur, ces malheureux qui vous outragent, ces malheureux qui sont méchants, parce que vous êtes bon, et faites-leur connaître, en éclairant leur esprit, que vos paroles mêmes nous garantissent la vérité du sacrement ineffable que nous adorons.

Vous avez vu, mes frères, combien elles sont claires et précises, combien elles expriment la réalité du dogme de la transsubstantiation ; voyons maintenant les preuves de ce même dogme dans la croyance de l'Eglise et de sa tradition ; c'est le sujet de ma seconde partie.

#### DEUXIÈME POINT.

Il est incontestable, mes frères, selon la maxime du célèbre Vincent de Lérins, que ce qu'on a toujours enseigné dans l'Eglise comme un dogme de foi, doit être cru comme tel : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*. Or, l'on ne peut douter, pour peu que l'on connaisse la doctrine des Pères et les décisions des conciles, que l'eucharistie n'ait toujours été regardée comme le sacrement qui contient réellement le corps de Jésus-Christ, le même qui naquit de la Vierge Marie et qui fut attaché sur la croix.

Il suffit pour vous en convaincre de parcourir, autant qu'un discours peut le permettre, la tradition sur cet article, tradition qui n'a jamais été interrompue depuis Jésus-Christ jusqu'à nous et qui se conservera sans altération jusqu'à la fin des temps, parce que l'Eglise, assistée de l'Esprit-Saint, enseignera

toujours toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem* (Joan., XVI).

L'Eglise romaine soutient que les premiers disciples des apôtres reçurent également de leurs maîtres, et la formule eucharistique, et le sens de cette formule, et que de génération en génération la véritable idée de l'eucharistie est parvenue jusqu'à nous, comme le Symbole apostolique, de sorte qu'il ne s'agit plus que de savoir ce que l'Eglise a pensé dans tous les siècles sur la consécration du pain et du vin.

Commençons par saint Ignace, martyr, contemporain de l'apôtre saint Jean ; il s'exprime ainsi sur les hérétiques de son temps, qui soutenaient que le Sauveur des hommes n'avait souffert qu'en apparence. Ils s'abstiennent, dit-il, de l'eucharistie, et ils n'assistent pas à la prière qui la consacre, parce qu'ils ne confessent pas que l'eucharistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ qui a souffert pour nos péchés. Observez que saint Ignace ne dit pas, comme Calvin, que l'eucharistie représente simplement la chair de Jésus-Christ, mais qu'il déclare clairement et sans amphibologie qu'elle est réellement le corps du Seigneur.

Les paroles de saint Justin ne sont pas moins énergiques. Il dit, en exposant le dogme eucharistique devant un empereur païen : Nous avons appris que le pain et le vin qui, par le changement qu'ils reçoivent dans notre corps, nourrissent notre chair et notre sang, étant devenus eucharistie par les prières et les paroles dont Dieu lui-même est l'auteur, sont la chair et le sang de Jésus incarné.

Saint Irénée, adressant la parole aux Valentiniens, leur dit : Vous ne voulez pas que le Verbe se soit approprié un corps comme le nôtre, parce qu'il est créé, comment pensez-vous donc qu'il s'approprie le pain et le vin dans l'eucharistie ? Est-ce que ces éléments ne sont pas extraits du blé et du raisin appartenant à la création ? Il est en effet constant que le pain sur lequel on a rendu grâce est le corps du Seigneur, et que le calice contient réellement son sang ; et puisque le sang ne vient que des veines, des chairs et du reste de la substance dont l'homme est formé, il faut nécessairement que Dieu se soit fait homme, puisque l'eucharistie renferme son véritable sang.

On lit dans Tertullien que Jésus-Christ, en prenant le calice, scella par son propre sang l'alliance et le Testament qu'il établissait, le sang ne pouvant faire partie que d'une véritable chair, et que notre chair, après avoir été lavée dans le baptême, afin que l'âme soit purifiée, est nourrie du corps et du sang même de Jésus-Christ, pour que l'âme soit remplie et engraisée de Dieu même.

Il n'y a pas le moindre lieu de douter, s'écrie saint Hilaire, de la vérité du corps et du sang du Seigneur, quand nous avons mangé l'un et l'autre ; l'effet de ces fonctions saintes est que nous soyons en Jésus-Christ et Jésus-Christ en nous.

Saint Ambroise, en nous consignait cette

même vérité, compare les effets de la toute-puissance dans l'Incarnation, avec la confession de l'eucharistie, en vertu de la parole du Seigneur. Est-il selon l'ordre naturel, dit ce Père, que Jésus-Christ soit né de Marie ? Il est évident que c'est par miracle qu'une Vierge a engendré, et ce que nous faisons en célébrant l'eucharistie est le corps né de la Vierge. Pourquoi cherchez-vous, ajoute-t-il, l'ordre de la nature dans cet adorable corps que la parole du prêtre produit, puisque c'est un effet hors des lois de la nature qu'une Vierge l'ait enfanté ? Après la consécration on appelle le sang et vous dites *amen*, c'est la vérité. Que l'esprit confesse donc intérieurement ce que la bouche prononce. Dans les changements tels que la verge d'Aaron, poursuit-il, nous voyons que la grâce surpasse la nature en vertu, et cependant nous ne faisons mention ici que de la bénédiction attachée à la parole du prophète ; mais si la bénédiction d'un homme a eu tant de force, qu'elle a changé la nature, que dirons-nous de la consécration divine où les paroles de Notre-Seigneur même opèrent ? car ce sacrement que vous recevez est opéré par la parole du Christ.

Vous avez entendu dire de toutes les œuvres de Dieu : Il a dit, et elles ont été faites ; la parole du Christ n'a-t-elle donc pu faire de rien ce qui n'était pas, et ne pourra-t-elle changer les choses qui sont en celles qui ne sont pas ? Il n'y a pas moins de puissance de donner un nouvel être à ce qui n'était pas que de changer la nature de ce qui était.

Vous citerai-je saint Cyrille, qui nous assure que lorsque nous prenons le corps et le sang de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ et le nôtre ne font qu'un : *Corporeus et consanguis ipsi efficiaris* ; qui nous assure que nous ne devons pas juger dans la communion des choses par le goût, mais que nous devons être certains par la foi et sans le moindre doute, que nous avons été honorés du don même du corps et du sang du Sauveur ?

Saint Grégoire de Nysse dit formellement que par la consécration tout le pain est aussitôt changé dans le corps du Seigneur, conformément à ces paroles : Ceci est mon corps.

Ce n'est pas seulement par la charité, dit saint Chrysostome, mais dans la réalité que nous faisons un même corps avec Jésus-Christ, puisque notre chair dans l'eucharistie est mêlée avec la sienne. Tous tant que nous sommes qui participons à son corps et qui goûtons son sang, pensons que nous goûtons celui qui est assis au plus haut des cieux et que les anges adorent. Les mages, ajoute-t-il, ont révééré ce corps gisant dans une crèche ; vous le voyez sur la terre, et non-seulement vous le voyez, mais encore vous le touchez, mais encore vous le mangez. Ce qui est dans le calice, continue le même Père, est le même sang qui coula du côté de Jésus-Christ lorsqu'il fut ouvert, et c'est le sang même dont nous sommes rendus participants. Jésus-Christ présent continue

de faire sur la table de nos autels ce qu'il fit sur celle de la première cène ; car ce n'est pas l'homme qui fait que le pain et le vin deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ, mais c'est ce Christ même qui a été crucifié pour nous.

Passons à saint Augustin, et pesons ses paroles qui méritent toute votre attention. Jésus-Christ a vécu dans sa chair parmi les hommes, et il nous donne cette même chair à manger pour notre salut. Il se portait dans ses propres mains, lorsqu'il dit à ses disciples : Ceci est mon corps.

Quel nouveau témoignage que celui de Saint Léon ! ce saint docteur nous déclare que le corps que nous recevons est le même pour tous et celui qui est né de la sainte Vierge, d'où il conclut qu'on doit communier de manière que la foi n'ait nulle ambiguïté sur la vérité du corps et du sang du Seigneur.

Interrogez donc toute l'antiquité, et vous verrez, mes frères, que des témoignages de toutes parts viennent confirmer la vérité du dogme ineffable de la transsubstantiation, tel que nous le professons et nous le croyons, et vous verrez que si cette doctrine n'avait point été uniforme et constante dans l'Eglise, on saurait la date et le jour où elle aurait été altérée.

Par quel enchantement, en effet, les catholiques seraient-ils endormis dans la persuasion que l'eucharistie n'était que la figure du corps de Jésus-Christ et se seraient-ils tout à coup réveillés convaincus que c'était réellement sa propre chair ? Il faut être insensé, comme Calvin, pour croire qu'un fait aussi étrange, un fait tel qu'on n'en vit jamais, eût pu arriver sans soulèvement et sans réclamation. L'univers entier serait rempli d'écrits qui reprocheraient aux catholiques leur innovation, et qui en marqueraient précisément l'époque. Serait-il possible, je vous le demande, qu'on vint vous annoncer aujourd'hui qu'il y a huit sacrements et que cette erreur se répandit dans toute l'Eglise, devint son langage et sa croyance ? A peine l'inventeur de cette nouvelle doctrine l'aurait-il dévoilée, qu'il serait cité, condamné comme un hérésiarque, comme un scandale au milieu d'Israël.

Béranger, archidiacre d'Angers, ose, au douzième siècle, attaquer publiquement le mystère de la transsubstantiation ; mais à peine a-t-il manifesté sa monstrueuse hérésie, que les évêques tonnent de toutes parts, que deux conciles s'assemblent, l'un à Rome, l'autre à Verceil, et que Béranger est publiquement anathématisé comme l'organe de Satan, et est obligé de se rétracter à la face de l'Eglise entière, en demandant pardon de son scandale et de ses erreurs.

Je crois de cœur, et je confesse de bouche, dit-il solennellement dans un acte dont voici la teneur, que le pain et le vin qui sont mis sur l'autel, sont changés substantiellement par le mystère de l'oraison sacrée et les paroles de notre Rédempteur, en la vraie, et

propre et vivifiante chair, et au sang véritable, et propre et vivifiant de Notre-Seigneur, et qu'après la consécration, c'est le vrai corps de Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, et le vrai sang qui a coulé de son côté, non-seulement en signe et par la vertu du sacrement, mais par la propriété et la vérité de leur substance.

Paroles remarquables, mes frères, et qui vous prouvent d'une manière triomphante que la doctrine de l'Eglise universelle fut toujours celle de la transsubstantiation ; que cette doctrine se trouvait sur toutes les lèvres, dans tous les cœurs et dans tous les écrits, et qu'elle n'a pu être une invention humaine, comme osèrent le prétendre Luther et Calvin.

Tous les siècles, depuis l'institution de la cène, concourent à l'affermissement de cette vérité. Je les vois tous illustrés par le zèle et par les ouvrages d'une multitude de savants et de pasteurs, qui nous ont transmis le dogme de la transsubstantiation comme le plus précieux trésor de l'Eglise, comme l'objet continué de sa foi.

Il n'y a dans les fastes du christianisme, ni doute, ni équivoque sur la réalité du sacrement de nos autels. C'est une telle filiation de doctrine sur cet article, une telle consanguinité, que tous les hérétiques n'ont jamais pu déterminer le moment où l'on avait changé de croyance à ce sujet. En vain ils osèrent débiter que l'Eglise romaine avait imaginé ce dogme, ainsi que bien d'autres : les Grecs schismatiques, séparés de Rome depuis si longtemps, les Grecs, pour le moins aussi ennemis du pape et du saint-siège que les protestants eux-mêmes, déclarèrent à la face de l'univers, et nous avons cette déclaration, qu'ils avaient toujours enseigné, toujours cru que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, était réellement et substantiellement dans l'eucharistie, tel qu'il fut dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie.

Mais quelle plus forte preuve en faveur de la transsubstantiation, que l'office du saint sacrement composé par saint Thomas d'Aquin. C'est là que ce docteur angélique expose dans le plus beau jour le dogme de l'eucharistie, et apprend à toute la terre que les vérités qu'il célèbre sont celles dont l'Eglise était en possession. Il ne pouvait sans doute que recueillir la doctrine répandue de toutes parts, autrement il eût été dénoncé comme novateur, et mille plumes nous auraient appris la date de cette étrange innovation.

Quelle netteté dans les hymnes de ce saint docteur ! quelle beauté ! Tantôt il invite la langue à chanter le mystère du corps glorieux de Jésus-Christ : *Pange, lingua, gloriosi corporis mysterium*. Tantôt il nous fait voir le Verbe descendant du trône de ses grands-deurs, et venant se donner en nourriture : *Verbum supernum prodiens*. Tantôt il exhorte tous les hommes à louer Jésus-Christ dans l'Eucharistie autant qu'ils peuvent, et parce que ce sacrement est au-dessus de tous les éloges, et parce qu'on ne pourra jamais

assez le louer, quelques efforts qu'on fasse : *Tantum potes quantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis*. Tantôt il déclare que le pain du ciel devient celui des hommes : *Panis angelicus fit panis hominum*.

Tout est merveille et tout est vérité dans les pensées de saint Thomas, et il n'y a pas jusqu'à la moindre de ces expressions sur l'eucharistie, qui ne soit pour ainsi dire un dogme de foi, une profession de ce que l'Eglise entière a toujours cru.

Vous donnerai-je ici de nouveaux témoignages extraits des actes de tant de conciles généraux et particuliers, qui se sont expliqués sur le mystère de la transsubstantiation ? Mais bornons-nous à rapporter celui de Trente, comme à celui qui a mis le dernier sceau à la réalité. Vous n'ignorez pas, mes frères, que l'Eglise, déchirée par une multitude d'enfants rebelles, semblait devoir être la proie des passions et de l'incrédulité, lorsque les évêques de tout le monde chrétien s'assemblèrent pour arrêter les progrès de la séduction. On vit alors ce que la religion avait de plus savant et de plus saint se réunir dans cette mémorable assemblée, dont le souvenir durera jusqu'à la fin des siècles, et là sous les yeux de l'Esprit-Saint qui les inspirait, anathématiser les erreurs de Luther et de Calvin.

Ce serait vous faire un larcin, mes frères, que de dérober à votre connaissance les paroles mêmes que le concile emploie pour raffermir la foi des fidèles sur l'auguste sacrement de nos autels. La terre entière était dans le silence et dans l'attente, lorsque de ces bouches vénérables, où la vérité résidait comme dans sa source, sortirent ces oracles éternels.

Jésus-Christ, notre Rédempteur, ayant dit que ce qu'il offrait sous l'espèce du pain était véritablement son corps, l'Eglise a toujours été convaincue que, par la consécration du pain et du vin, toute la substance de l'un et de l'autre se change réellement dans la substance du corps et du sang du Sauveur, ce que nous appelons transsubstantiation : *Quæ conversio convenienter et proprie a sancta catholica Ecclesia, transsubstantiatio est appellata*.

C'est pourquoi, continue le saint concile, il n'y a aucun lieu de douter que tous les fidèles qui croient la religion catholique selon l'usage reçu, n'aient toujours professé ce dogme en rendant à Jésus-Christ dans l'eucharistie le culte de latrie qui lui est dû : *Nullus itaque dubitandi locus relinquatur, quia omnes Christi fideles pro more in catholica Ecclesia semper recepto, latriæ cultum qui vero Deo debetur, huic sanctissimo sacramento in veneratione exhibeant*.

Car nous croyons que le même Dieu que le Père éternel a introduit dans l'univers, en disant que tous les anges l'adorent, que le même Dieu que les Mages visitèrent à Bethléem, et que les apôtres honorèrent en Galilée, est réellement présent dans le sacrement de nos autels.



*Nam illum eundem Deum præsentem in hoc sacramento adesse credimus.*

Les anathèmes que le concile prononce ensuite contre ceux qui refusent de se rendre à l'évidence et de croire le dogme de la transsubstantiation, ne sont ni moins expressifs, ni moins énergiques.

Si quelqu'un dit que le corps de Jésus-Christ n'est pas véritablement et substantiellement renfermé dans le sacrement de l'eucharistie, avec son âme, son sang, sa divinité, mais qu'il n'y est qu'en figure ou par sa vertu, qu'il soit anathème : *Si quis negaverit in sanctissimo eucharistiæ sacramento contineri vere, realiter et substantialiter corpus et sanguinem una cum anima et divinitate Domini nostri Jesu Christi, ac proinde totum Christum, sed dixerit tantummodo esse in eo, aut in signo, vel figura, aut in virtute, anathema sit.*

Si quelqu'un dit qu'il ne faut pas adorer Jésus-Christ dans l'eucharistie d'un culte extérieur, ni le porter solennellement dans les processions pour y être adoré, qu'il soit anathème.

*Si quis dixerit in sancto eucharistiæ sacramento Christum unigenitum Dei Filium non esse cultu latriæ etiam externo adorandum, neque in processionibus secundum laudabilem et universalem Ecclesiæ consuetudinem solemniter circumgestandum, anathema sit.*

Si quelqu'un dit que Jésus-Christ dans l'eucharistie n'est pas mangé réellement, mais seulement spirituellement, qu'il soit anathème.

*Si quis dixerit Christum in eucharistia exhibitum spiritualiter tantum manducari, anathema sit.*

L'hérésie frémit, ses auteurs et ses sectaires se séparèrent de la communion romaine, entraînèrent dans leur schisme une partie de l'Europe, et l'Eglise attachée à toute vérité, l'Eglise inspirée par l'Esprit-Saint, gémit sur ces malheurs, conserva sa foi comme elle a toujours fait depuis l'époque de sa fondation, et rendit de nouveaux hommages à Jésus-Christ dans l'eucharistie, qui furent autant de triomphes à la gloire de l'auguste sacrement de nos autels.

Bientôt les villes se disputèrent à l'envi l'honneur de solenniser avec pompe l'octave consacrée au mystère de la transsubstantiation, on tapissa les places publiques, on les joncha de fleurs, et l'on retraça aux yeux des fidèles l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem. Chacun, dans des transports d'admiration et d'amour, s'écria, comme autrefois les enfants des Hébreux : Gloire au Fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini* (Matth., XXI ; Marc., XI).

Et c'est là cette pompe, mes frères, dont vous êtes aujourd'hui les témoins ; cette pompe qui vous conduit dans tous les lieux où Jésus-Christ passe pour répandre ses bénédictions et ses grâces ; cette pompe qui, unissant vos cœurs et vos voix au chant de

l'Eglise et au son des instruments, vous remplit d'une sainte allégresse ; cette pompe qui couvre de confusion l'hérétique et l'impie, dont la rage est exprimée par ces paroles du Prophète : *Peccator videbit, et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet* (Psalm. CXI).

Ajoutez à tant de témoignages les miracles qui s'opérèrent dans tous les temps, pour constater la réalité de la transsubstantiation ; miracles qui ne furent ni l'effet de la superstition, ni celui de la cabale ; miracles qui n'ont été consignés dans les annales de l'Eglise, qu'après avoir subi toutes les rigueurs des examens ; miracles enfin qui ont donné lieu à je ne sais combien d'ordres et de confréries, où l'adoration perpétuelle est établie, comme une amende honorable pour toutes les profanations qui se commirent envers l'auguste sacrement de nos autels.

Ce n'est donc point une nouveauté qu'on vous propose, mes frères, lorsqu'on vous annonce la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Tous nos pères ont passé du temps à l'éternité, munis de ce saint viatique, après en avoir publiquement professé la vérité ; tous les saints que l'Eglise révère ont fait éclater à ce sujet la grandeur de leur foi, et il n'y a pas jusqu'à Luther lui-même qui, frappé des paroles de Jésus-Christ, n'a pu se résoudre à croire avec Calvin, que la participation à l'eucharistie ne fût qu'une manducation spirituelle et figurative.

Mais il ne suffit pas d'être convaincu de la réalité de l'auguste sacrement de nos autels, il faut accompagner cette croyance des œuvres les plus méritoires et les plus saintes ; il faut que toute notre vie annonce la mort de Jésus-Christ, comme saint Paul nous le recommande : *Mortem Domini donec veniat* (I Cor., XI) ; il faut que nous soupirions sans cesse après cette manne céleste, et que nous la prenions souvent avec un cœur purifié ; il faut, enfin que toutes nos communions servent de préparation à celle que nous ferons presque au moment de la séparation de notre âme et de notre corps, et qui deviendra le germe de notre résurrection.

Ah ! faisons souvent pendant cette sainte octave des actes d'adoration et d'amour, allons fréquemment aux pieds du trône de Jésus-Christ, recueillir ses miséricordes et ses grâces : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ ejus.*

Quand même on ouvrirait le ciel, dit saint Ambroise, on ne trouverait rien de plus saint que ce qui repose sur nos autels ; c'est là que l'agneau immolé depuis le commencement du monde, se tient dans un état de sacrifice et d'humiliation ; c'est là que notre Père et notre juge souffre patiemment tous les outrages qu'on lui fait, parce que, selon la belle remarque de saint Augustin, il est éternel : *Patiens quia æternus* ; c'est là que par son silence et par sa qualité de victime, il expie nos fautes, il sollicite notre pardon, et qu'il nous mérite enfin le bonheur de par-

venir un jour à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

### SERMON XVI.

POUR LE JOUR DE NOEL.

*Natus est vobis hodie Salvator.*

*Il vous est né aujourd'hui un Sauveur (S. Luc, ch. II).*

Sire, quelle époque dans l'histoire ! quelle naissance que celle qui, nous donnant un Rédempteur, unit pour jamais à la divinité de Jésus-Christ cette même humanité dont nous sommes revêtus ! Les cieux contemplent cet ineffable mystère, et remplissent la terre d'une clarté miraculeuse ; les anges font éclater leur joie par des hymnes et des cantiques, et s'empressent d'apprendre aux bergers qu'un Sauveur nous est né : *Natus est vobis hodie Salvator (Luc., II)*. Que tous nos os tressaillent d'allégresse, selon l'expression du prophète ; que notre âme bénisse de toutes ses forces le Seigneur notre Dieu, qui vient enfin détruire une captivité qui durait depuis quatre mille ans, que les montagnes et les collines bondissent comme des cerfs, que la mer et les fleuves s'élèvent du fond de leur lit et fassent entendre de toute part le bruit impétueux de leurs flots, puisqu'un Sauveur nous est né : *Natus est vobis hodie Salvator*.

Filles de Sion, accourez au-devant de votre époux. Semblable au soleil lorsqu'il parcourt sa carrière, il sort de l'orient et vient éclairer l'univers. Héritiers de Jacob, venez reconnaître celui qui doit être votre père et votre roi. Jérusalem, levez-vous, et voyez la lumière qui vous environne ; les prophètes vous l'avaient annoncé, le Messie attendu depuis si longtemps paraît, et son règne n'aura point de fin : *Natus est vobis hodie Salvator*.

O jour précieux, jour à jamais fortuné, vous serez, dans la succession des siècles, comme vous avez été jusqu'ici, le premier des jours, et toutes les nations s'empresseront à vous célébrer. Les pères répéteront à leurs enfants ce qu'ils ont appris de leurs aïeux, et ils leur diront que sous le règne d'Auguste, l'univers étant en paix, le Verbe éternel s'abassa jusqu'à naître au milieu des hommes, revêtu de leur propre chair et chargé de leurs iniquités : *Natus est vobis hodie Salvator*.

Mais quelles doivent être nos réflexions, à la vue d'un événement si merveilleux et si consolant ? Nous contenterons-nous de contempler cet ineffable mystère sans nous en appliquer le fruit par un retour sur nous-mêmes ? A Dieu ne plaise. Le Seigneur naît aujourd'hui dans une étable, afin que cette précieuse naissance devienne le germe de notre salut, d'où je conclus avec saint Augustin :

Premièrement, que nous devons aimer la pauvreté ;

Secondement, que nous devons pratiquer l'humilité.

Deux vérités, Sire, que je vais tâcher de mettre dans un jour qui, en nous faisant voir

les profonds abaissements du Sauveur, fera paraître les grands exemples de vertu que vous ne cessez de nous donner en ce genre. Implorons le secours de Marie, cette incomparable créature, qui, vierge et mère tout ensemble, devient aujourd'hui l'objet de la vénération de tous les siècles et de toutes les nations. *Ave, Maria*.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Disparaissez, hommes charnels, qui ne voulez reconnaître de Messie qu'au milieu de la pompe et des grandeurs du monde, et qui, ne concevant d'élévation que cet orgueil dont vous êtes remplis, ne pouvez comprendre les voies de l'Éternel. Que les Grecs et les Romains donnent à la terre le spectacle d'une gloire toute temporelle, qu'ils étonnent l'univers par la magnificence de leurs décorations, l'étendue de leur pouvoir, le bruit de leurs exploits ; mais qu'un Dieu qui ne peut croître en s'élevant, qu'un Dieu devant qui tous les hommes sont comme s'ils n'étaient pas, qu'un Dieu qui n'aperçoit dans tout notre faste et dans toute notre grandeur que des atomes indignes de ses regards, fût obligé d'emprunter sa majesté d'un éclat vraiment charnel, c'est ce que la raison ne dira jamais.

Le Seigneur qui naît aujourd'hui parmi nous n'est-il donc pas le Père de ce soleil qui nous éclaire depuis tant de siècles, le Créateur de ces étoiles qui brillent avec tant de splendeur, le Maître de ces mers dont le seul aspect nous remplit d'admiration et d'effroi, ainsi que de cette terre dont les plantes et les fleurs nous offrent chaque jour des spectacles si ravissants et si variés ? Oui, mes frères, il a produit toutes ces merveilles, afin de nous élever jusqu'à lui ; mais comme elles n'ont point opéré cet effet, il descend lui-même pour se communiquer jusqu'à nous.

Il n'y avait que la venue d'un Dieu voilé sous l'extérieur d'une chair faible et fragile, qui pût triompher de notre orgueil et nous apprendre à pratiquer les vertus nécessaires pour être sauvés. Un avènement annoncé par la magnificence et par la grandeur n'aurait fait qu'entretenir et même augmenter notre amour pour les biens charnels, et nous devions chérir la pauvreté comme le vrai trésor du chrétien ; premièrement, en vivant dans un détachement universel au milieu même des plus grandes richesses ; secondement, en nous dépouillant de tout superflu en faveur des pauvres.

Lorsque Jésus-Christ nous déclare dans l'Évangile qu'heureux sont ceux qui sont pauvres en esprit, il veut simplement nous faire entendre qu'on doit avoir l'esprit et le cœur détachés de tout bien terrestre, et que notre cœur étant là où est notre trésor, nous devons avoir tous nos désirs dans le ciel, séjour de notre gloire et de notre félicité. C'est ce que nous dit l'Apôtre, lorsqu'il nous recommande d'user de ce monde comme n'en usant pas : *Utentes tanquam non utentes* ; de posséder tout comme ne possédant rien : *Omnia possidentes tanquam nihil possidentes (I Cor., VII)* ; et c'est ce que nous ont ensei-

gné tous les saints, les uns en renonçant volontairement à leurs héritages, les autres en les conservant à titre d'aumônes et ne les employant qu'au soulagement de leurs frères.

Mais qu'y a-t-il de plus propre à nous inspirer ce détachement universel que le spectacle du Sauveur qui naît aujourd'hui ? La terre et les cieux sont à lui, et il n'a pas où reposer sa tête, tandis, comme il le dit lui-même, que les renards ont des tanières et les oiseaux des nids. Il naît dans une telle indigence, qu'une étable lui sert de palais et qu'il n'a qu'un peu de paille pour trône et pour lit : *Positum in præsepio* (Luc., II).

Est-ce donc là ce Messie que les prophètes et les rois avaient tant désiré de voir ; ce Messie dont la venue était annoncée avec tant de magnificence et de majesté ; ce Messie qui doit renouveler la face du monde, accomplir les promesses faites aux Abraham et aux Jacob ; ce Messie dont l'Ancien Testament n'était que la figure et qu'il faut absolument adorer pour être sauvé ? Oui, mes frères ; et pendant que des hommes, vers de terre, sont vêtus de pourpre et de lin et reposent sous des lambris dorés, le maître de l'univers manque de tout et paraît être le rebut de la nature entière. Eh ! pourquoi cette étrange différence, si ce n'est parce que les faibles mortels sont le jonc des passions et de la vanité, et que le Fils de Dieu vient pour les confondre et pour nous apprendre qu'il n'y a que la pénitence qui puisse nous conduire au ciel ? douteriez-vous de ce qu'il vous enseigne ? mais il est la vérité. Suivriez-vous une autre route que celle qu'il vous trace ? mais il est la voie, et sans son souffle vous êtes morts de manière à ne pouvoir jamais revivre : *Ego sum via, veritas et vita* (Joan., XIV).

Quelle sera ma place, ô mon Dieu ! si vous, le Créateur du ciel et de la terre, si vous, mon Père, mon juge et mon maître, gissez dans une étable comme le plus vil des animaux ? Ah ! Seigneur, vous avez donc tellement aimé le monde que pour le racheter vous vous êtes anéanti jusqu'à prendre la forme d'esclave ? mais si vous êtes si petit aux yeux du corps que vous êtes grand aux yeux de la foi ! que de richesses, que de gloire, que de puissance renfermées dans cette crèche où tout annonce la plus affreuse pauvreté ! C'est là que vous pleurez, il est vrai ; mais en même temps vous tonnez dans les cieux, parce que vous ne pouvez cesser d'être le Dieu fort, le Dieu saint, le Dieu immortel. Celui qui est enveloppé de langes, dit saint Cyrille, couvre de nuages le firmament ; celui qui n'a point de commencement paraît sortir du néant ; celui qui renferme toutes les perfections prend de l'accroissement, en un mot, le Verbe est dans le silence, et le soleil sans clarté.

Auriez-vous pu le croire, mes frères, qu'une étable fût un endroit propre à renfermer la majesté d'un Dieu ? Quel changement dans l'univers ce prodige si extraordinaire, si inconcevable, ne va-t-il pas opérer ! On verra désormais dans tous les âges, dans

toutes les conditions, dans tous les climats, des hommes qui se regarderont comme étrangers à leurs propres biens, et qui vivront au sein de leurs familles et de leurs richesses comme s'ils n'y étaient pas. L'éternité absorbera leurs désirs terrestres, le ciel leur ôtera le goût de la terre, et le spectacle de Jésus-Christ naissant leur fera oublier tous les avantages et toutes les commodités de cette vie passagère. Ils ne verront que Dieu au milieu de ce monde, et leur esprit et leur cœur n'estimeront que la grâce, ce don sans lequel tous les trésors ne sont que chimère et vanité.

La crèche devient donc l'école de la science et du salut, l'école où les plus grands de la terre, où les plus célèbres docteurs doivent venir s'ils veulent participer à l'enfance de Jésus-Christ, c'est-à-dire à cet état qui nous apprend à nous dépouiller de nous-mêmes et de toutes nos affections qui se rapportent à la terre. Crèche précieuse, qui me donnera de passer mes jours dans votre enceinte, de ne repaître mes yeux que de cet air de misère et d'indigence que vous laissez entrevoir de toutes parts ? C'est dans vos masures que je trouverai le moyen de bâtir cet édifice tout spirituel qui doit s'élever jusqu'au ciel, c'est sur vos ruines que je lirai les devoirs qui m'obligent à être pauvre de cœur et d'esprit.

Que puis-je ajouter, mes frères, au spectacle que le Seigneur vous présente aujourd'hui lui-même, en se montrant aux hommes dénué de tout, en empruntant d'eux de quoi se nourrir et se vêtir ? Celui qui donne les sceptres et les empires ne peut trouver place dans une hôtellerie, celui qui commande à l'univers prend plaisir à se confondre avec le dernier des malheureux. O amour de mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, qui pour racheter le serviteur a sacrifié son propre Fils : *Ut servum redimeres, Filium tradidisti*.

Quelle sera maintenant votre excuse, mes frères, si vous conservez de l'attachement pour les biens de cette vie, et s'ils vous font oublier les trésors éternels ? Vous voyez Dieu lui-même descendre du sein de ses grandeurs pour vous donner l'exemple et faire ses richesses de la plus affreuse indigence. Il n'embrasse pas cette pauvreté pour une seule heure, pour un seul jour ; il naît dans la misère, dans l'obscurité, et cet état le suivra jusqu'à la mort. Aussi, nous dit-il par la bouche de son prophète : Je suis pauvre et dans les travaux dès ma plus tendre enfance : *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea* (Psal. LXXXVII).

Quel contraste entre ces maisons que vous habitez et cette étable où Jésus-Christ repose ! Dirait-on que c'est vous qui êtes les esclaves et que c'est lui qui est le maître ? Que penser de cette délicatesse et de cette sensualité qui vous rendent si difficiles et qui vous font regarder avec horreur tout ce qui annonce et respire la pauvreté ? Ah ! ne vous y trompez pas, le ciel ne s'ouvrira qu'à ceux qui auront fait un généreux sacrifice de leurs biens ou qui les auront souverainement méprisés. Si des hommes, par le seul secours de la philoso-

phie vinrent à bout de dédaigner les richesses et les honneurs, que ne doit-on pas attendre du chrétien qui se glorifie d'être membre de Jésus-Christ né dans une étable ? *In praeseptio* (Luc., II).

Ces philosophes, n'en doutez pas, s'élèveront contre vous au dernier jour, et ils vous reprocheront votre mollesse avec d'autant plus de fondement, que n'ayant point été éclairés des lumières de la foi, ils surent par le seul secours de la raison mépriser les biens que vous idolâtriez.

Que répondras-tu, ville superbe, à Jésus-Christ, ton maître, lorsque venant dans tout l'appareil de sa gloire et de sa majesté, il te rappellera ce qu'il a souffert, il te reprochera ce luxe insensé dont tes murailles portent si fastueusement l'empreinte et dont tu couvres tes habitants de la manière la plus scandaleuse et la plus indécente ? Que deviendront alors tes tables somptueuses, tes spectacles, les concerts, les magnifiques équipages, tes superbes dorures, tes précieux tableaux ? Ah ! la crèche de Jésus-Christ, comme l'arche sainte, paraîtra au milieu d'Israël, et tout ce qui déshonorera sa simplicité sera dévoré par le feu. Représentez-vous souvent, mes frères, ce toit rustique qui paraît être l'asile des bêtes et que le Seigneur entrant dans ce monde choisit pour son habitation ; représentez-vous les bergers que ce divin Sauveur appelle avant les rois et les grands et qui viennent lui rendre le premier hommage, et vous aurez honte de ce faste dans lequel vous vivez. Vous comprendrez qu'on ne peut honorer Jésus-Christ naissant qu'en se détachant, à son exemple, de tout ce qui nous éblouit ici-bas et qu'en donnant aux pauvres tout ce qui excède nos besoins.

L'aumône, mes frères, est un devoir si essentiel, que Jésus-Christ, dont nous célébrons aujourd'hui la naissance, n'a cessé, dans tout le cours de sa vie mortelle, de nous la recommander avec instance. Tantôt il semble réduire aux seules œuvres de miséricorde le ciel qui doit être notre récompense, tantôt il se sert de la parabole du Samaritain pour nous apprendre que l'amour de Dieu et du prochain sont l'accomplissement de la loi.

Mais qu'y a-t-il de plus capable de nous exciter à nous priver de notre superflu en faveur des pauvres que l'exemple de l'Homme-Dieu qui se fait voir aujourd'hui à toute la terre dans la plus affreuse indigence ? Comment pourrions-nous allier avec sa conduite ce désir insatiable des richesses, cet amour excessif pour toutes les superfluités qui meublent nos maisons d'un luxe énorme et qui couvrent nos personnes de toute la vanité du siècle ?

Grands du monde, qui envahissez avec cruauté la portion des malheureux et souvent leurs dépouilles pour en faire l'objet de vos dépenses et de vos folies, venez à la crèche du Sauveur, et là vous verrez celui qui émaille la terre, qui azure les cieux, qui décore le plus vil insecte et la plus petite fleur,

environné de cet air horrible et lugubre que traîne avec soi la pauvreté. Riches du siècle, qui ne manquez jamais d'argent, quand il faut rassasier vos caprices et vos goûts, mais qui n'avez pas même une obole, dès qu'il s'agit de vêtir celui qui n'a pas d'habits, de nourrir celui qui n'a pour aliment que ses larmes et son désespoir, venez à la crèche du Sauveur, et là vous verrez le maître à qui tout l'univers appartient, privé des moindres secours et gisant sur la paille au milieu de la plus rude saison.

Voluptueux, qui ne vivez que pour vous procurer à tout prix des plaisirs dangereux et criminels, que pour oublier votre âme, en accordant tout à votre corps, venez à la crèche du Sauveur, et là vous verrez celui qui créa les sensations et les goûts, ne choisir pour partage que les douleurs, et en faire l'essai dès le premier instant qu'il commence à naître.

Comment, après de tels exemples, un chrétien peut-il connaître des superfluités ; rechercher cette délicatesse qui perd nos âmes en flattant nos corps, cette profusion de biens, pendant que des voisins, des amis, des parents manquent du plus simple nécessaire ?

La demeure d'un chrétien doit plutôt être un sépulchre qu'une maison ; sa table, plutôt un spectacle d'abstinence que de bonne chère ; son vêtement, plutôt un habit de deuil que de parure. Nous sommes tous pécheurs, mes frères, et, par cette raison, la pénitence est notre apanage, de sorte que toute superfluité, toute mondanité doit nous être interdite. Quelle différence y aura-t-il entre les maisons des chrétiens et celle des païens, si nous imitons le faste des Grecs et des Romains, si nous ne nous annonçons que par des profusions indécentes, quand il est question de plaisirs ?

Il semble que Jésus-Christ ne soit né dans une étable, qu'il n'ait été crucifié que pour nous donner un simple spectacle d'admiration ou de curiosité. Ah ! ne vous y trompez pas, mes frères, la naissance, la vie, la mort de notre divin Sauveur, sont de vrais exemples que nous devons imiter. Si nous n'avons pas le courage de suivre Jésus-Christ à la crèche et sur le Calvaire, point de salut, point de miséricorde pour nous. Jésus-Christ vous a donné l'exemple, dit l'Apôtre, afin que vous suiviez ses traces. Et ne serait-il pas honteux, dit saint Bernard, de voir un membre délicat sous un chef couronné d'épines ? Or, nous sommes les membres du Christ, faisant partie de son corps mystique, et destinés pour vivre éternellement de sa vie, et pour jouir de sa gloire après avoir senti les effets de sa grâce toute-puissante.

Mais, je vous le demande à vous-mêmes, pensez-vous que si quelque idolâtre ou quelque infidèle vint des extrémités du monde parmi nous, qu'il pût jamais présumer, à voir nos usages et nos mœurs, notre goût immodéré pour la magnificence et pour les plaisirs, que nous adorons un Sauveur né dans une étable et mort en croix ? Ah ! n'en doutez pas, il croirait, avec bien plus de fon-

dement, que nous sommes les disciples de ces divinités fabuleuses, que l'amour du vice supposait être des personnages entièrement sensuels et voluptueux. Notre vief est qu'une contradiction continuelle avec notre foi : nous nous glorifions d'être les enfants d'un Dieu, dont les œuvres nous sont, pour ainsi dire, en aversion ; nous invoquons des saints, que nous aurions honte d'imiter ; nous attendons une récompense que nous nous efforçons de perdre à tout instant.

Ah ! si le mystère de ce jour était fortement imprimé dans nos cœurs, nous deviendrions pauvres en esprit, et nous prendrions même sur notre nécessaire pour assister ces malheureux, qui, sous les formes les plus hideuses, sous l'aspect le plus affligeant pour l'humanité, sollicitent sans cesse notre compassion, et recourent souvent à mille stratagèmes à dessein de fléchir notre dureté.

Les païens soulagent leurs frères par le seul mouvement de cette commisération naturelle qu'inspire la vue des souffrances et des misères humaines, et nous, que toute la religion chrétienne poursuit, pour ainsi dire, afin que nous assistions notre prochain, nous sommes inflexibles sur cet article. Les barbares vaudraient-ils donc mieux que les chrétiens ? Mais ce qui doit nous couvrir d'une éternelle confusion, c'est que nos pauvres, qui comme nous vivent dans le sein de la véritable Eglise, trouveraient plus d'aumônes s'ils étaient à la Chine ou en Turquie ; c'est que les sauvages mêmes ont plus d'entraîles de miséricorde que nous ; c'est que nous savons ne rien refuser à nos plaisirs, et ne rien accorder à ceux qui sont dans le besoin.

Si vous ne connaissiez pas la misère publique, je vous ferais le tableau de cette affreuse indigence qui remplit nos campagnes et nos villes de cadavres animés, de spectres errants ; mais la nécessité qui les oblige à sortir chaque jour de leurs sépulcres, où ils n'ont pas même un pain de larmes à manger, met à toute heure sous vos yeux ces tristes victimes de votre inhumanité. Ils assiègent vos personnes, ils entourent vos maisons, et cette importunité, qui devrait vous être agréable, puisqu'elle vous procure les moyens de vous sanctifier, devient un crime à vos yeux ; vous ne voyez qu'avec frémissement les membres de Jésus-Christ que vous devriez embrasser ; vous ne parlez qu'avec une espèce de soulèvement et d'indignation de leurs plaies que vous devriez panser.

Etes-vous donc les enfants de ces saints, qui recherchaient avec ardeur tous les indigents pour leur distribuer une nourriture spirituelle et corporelle ; de ces saints qui remplissaient leurs maisons de tous ces hommes que vous regardez comme un objet d'exécration, et dont le seul aspect vous glace et vous effraie ; de ces saints qui versaient l'huile et le vin sur ces ulcères que vous n'osez envisager, et qui finissaient par se rendre plus pauvres que les pauvres mêmes qu'ils avaient assistés ?

Il n'y a ni excuse, ni prétexte qui puisse

vous justifier de votre indifférence à l'égard des malheureux. Vous ne profiterez de la venue de Jésus-Christ, cet avènement de grâce et de miséricorde, qu'en aimant les pauvres et la pauvreté, ainsi que vous venez de le voir, et qu'en pratiquant l'humilité. C'est le sujet de mon second point.

#### SECONDE PARTIE.

Pour bien concevoir la profondeur de cette humilité, que la naissance de Jésus-Christ vient nous enseigner, il faut se rappeler, mes frères, ce que c'est que Dieu, ce que c'est que l'homme, et réunir ces deux objets si dissemblables et si éloignés. Dieu, par la grandeur de ses perfections, par l'immensité de son être, étonne et confond toute notre raison ; l'homme, au contraire, par la multiplicité de ses misères, par la faiblesse de son néant, atterre notre orgueil. Quel contraste ! et cependant Jésus-Christ vient unir l'un à l'autre, c'est-à-dire, sa divinité à notre humanité, et de cette ineffable union résulte l'auguste mystère que nous adorons.

Quelle humiliation pour un Dieu, humiliation dont l'Eglise nous donne une juste idée, en disant que Jésus-Christ n'a point eu horreur du sein d'une Vierge : *Non horruisti Virginis uterum*. Marie, en effet, toute pure et toute sainte qu'elle est, ne pouvait avoir aucune proportion avec la Divinité. Ici c'est le fini, et là l'infini ; ici c'est la créature, et là le Créateur, c'est-à-dire, deux choses qu'il est impossible de faire entrer en parallèle, même par comparaison.

Souvenons-nous donc que lorsque nous prononçons que le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est* (Joan., I), et qu'il a habité parmi nous, c'est comme si nous disions que celui qui a tout tiré du néant s'est allié avec le néant, que celui qui peut tout s'est rendu impuissant, que celui qui commande à l'univers est soumis aux hommes et aux éléments.

Il n'est rien de plus grand que Jésus-Christ ; les cieus, la terre et les enfers confessent sa grandeur, et il n'y a rien de plus abject au moment qu'il naît. C'est un enfant qui n'a pour langage que des cris, un enfant qui paraît redouter la fureur d'un tyran, qui erre de ville en ville et qui passe pour le fils d'un artisan.

Où descendrez-vous, mes frères, en voyant votre Dieu dans les abîmes d'une aussi profonde humiliation ? Terre, ouvrez vos gouffres, et engloutissez ces hommes remplis d'orgueil et d'ambition, qui ne connaissent l'humiliation que par celle qu'ils causent à leurs frères, et qui vivent comme s'ils étaient des dieux, tandis que le seul et unique Dieu daigne vivre comme les hommes et se revêtir de leur humanité. Il n'y a point d'orgueil que la naissance du Sauveur ne doive anéantir, et l'on voit des chrétiens traîner le faste jusqu'aux pieds des autels, et presque disputer à Jésus-Christ même la place qui lui est due, et l'on voit des chrétiens s'élever sur une science téméraire et présomptueuse, pour sonder les mystères de l'Eternel, et l'on voit des chrétiens oublier le ciel

pour la terre et ne reconnaître que la fortune pour leur divinité, et l'on voit des chrétiens s'enfler des talents qu'ils ont reçus, comme s'ils avaient été les créateurs de l'esprit qu'ils possèdent, et l'on voit des chrétiens refuser de se soumettre à l'autorité de l'Eglise, par une damnable vanité, et l'on voit enfin jusqu'à des ecclésiastiques mêmes disputer entre eux la prééminence jusque dans ces temples où l'on adore un Dieu anéanti, et entrer en procès pour des rangs et pour des honneurs.

Cependant, mes frères, la naissance de Jésus-Christ est un mystère qui s'accomplit pour nous apprendre à être humbles de cœur et d'esprit, deux caractères auxquels on doit reconnaître les véritables enfants de Dieu.

Vous savez que par le cœur on entend ces désirs, ces affections, cette volonté qui nous portent tantôt vers les créatures, et tantôt vers le Créateur, et que ces sentiments ne doivent exister en nous, que pour en faire un sacrifice perpétuel à celui qui nous a formés. C'est là cette humilité de cœur si recommandée dans les livres saints, qui nous élève en paraissant nous abaisser, qui nous rapproche des véritables grandeurs en semblant nous en éloigner. Lorsque l'humilité n'est qu'extérieure, mes frères, elle n'est qu'hypocrisie et qu'orgueil. Telle fut cette fausse humilité qui régnait dans le monde, lorsque Jésus-Christ naquit.

Les philosophes trompaient le vulgaire par une modestie apparente, ils se dédommageaient en secret de la contrainte qui les retenait en public, et leurs passions trahissaient ce dehors imposant qui excitait l'étonnement et l'admiration. Tandis qu'ils affectaient une espèce d'insensibilité, soit pour les goûts de la vie, soit pour les richesses et les honneurs, ils nourrissaient intérieurement une vanité qui les suffoquait, et ils étaient la proie du mensonge, en paraissant être la conquête et le triomphe de la vérité.

Il n'y avait que le Messie qui pût couper la racine de ces maux, et d'autant mieux que les Juifs, quoique le peuple chéri de Dieu, s'étaient écartés des voies de la justice, et ne travaillaient qu'à établir leur propre gloire. Avec quelle arrogance les scribes et les pharisiens n'affichaient-ils pas la vanité ? Leurs grandes robes, leurs jeûnes, leurs longues prières n'étaient que le signal de l'orgueil dont ils avaient le cœur rempli.

Jésus-Christ paraît et démasque ces faux docteurs. Il les traite de race de vipères, de sépulcres blanchis, et il apprend à toutes les nations qu'on ne peut plaire à Dieu, si le dedans de la coupe n'est net comme le dehors, et qu'on n'est que le martyr du démon, lorsqu'on châtie son corps par un autre motif que celui de la charité, qui est toujours compagne de cette humilité de cœur dont nous voulons parler.

Marie, au moment de l'Incarnation, donne aux hommes le plus bel exemple de cette rare et précieuse humilité. Elle ne répond à l'ange ni par des excuses affectées, ni par des

discours étudiés, mais elle répond tout simplement : Voici la servante du Seigneur.

Répondez-vous de même, mes frères, lorsque le Seigneur exige quelque sacrifice de votre volonté, lorsqu'il vous manifeste ses intentions par l'organe de ses ministres ? Vous avez toujours des prétextes qui ne tendent qu'à entretenir ce goût excessif pour la liberté, cet amour immodéré pour l'indépendance qui ne peut compatir avec l'humilité.

Ah ! lorsqu'un cœur est véritablement humble, on n'a pas une plus grande satisfaction que de se soumettre à ce que Dieu exige de nous. On embrasse avec joie les peines qu'il envoie, on porte avec plaisir les croix qu'il impose, on reçoit avec soumission les pénitences qu'un confesseur exige, en un mot on est prompt à obéir, à se taire et à souffrir.

Quel est le fondement de la religion, s'écrie saint Augustin ? l'humilité. C'est en effet la base de tous nos mystères, et Jésus-Christ nous donne en ce jour un si bel exemple de cette vertu, que saint Paul nous déclare qu'il s'est anéanti. Il se réduit à la petitesse d'un enfant, il ne prévient point le temps pour agir et pour parler, de sorte que son extérieur n'annonce qu'un pauvre, qu'un malheureux jeté comme par hasard dans une crèche que les animaux ont habitée ; il semble naître à l'aventure, tandis que les anges et les cieux prennent toute la part à ce prodigieux événement. On ne voit autour de lui que des marques de misère et d'indigence. Marie paraît une femme de la lie du peuple, Joseph n'a rien qui le distingue du simple artisan. Il n'est question ni de leurs glorieux ancêtres, ni de l'ancienneté de leur généalogie. Personne ne se souvient qu'ils sont les descendants de David, qu'ils comptent une succession de monarques dans leur famille, et personne ne voudrait le croire en voyant leur extérieur. Tout annonce l'indigence et caractérise l'humiliation.

Est-ce là notre conduite, mes frères, nous qui sommes si jaloux de faire connaître la moindre alliance qui nous relève, le moindre titre qui nous honore ? Si nous n'avons que des parents obscurs, nous parlons avec affectation des personnes dont la bienveillance nous honore, des grands avec qui nous sommes en relation. Nos biens, nos avantages, voilà ce qui nous occupe et ce que nous voulons rendre le sujet de l'occupation des autres.

Cependant, mes frères, ne nous abusons pas. Si nous n'avons cette humilité qui consiste dans un entier renoncement à nous-mêmes, qui fait chérir la pauvreté plus que tous les trésors, qui fuit l'éclat, qui recherche l'obscurité, qui se contente d'une honnête médiocrité, nous n'arriverons point au royaume des cieux. Jésus-Christ le dit, et ses paroles sont éternelles comme lui. Il faut devenir comme des enfants pour pouvoir être sauvé. Dieu résiste aux superbes, et il les a terrassés pour élever les humbles : *Et exaltavit humiles* (Luc., I).

L'orgueil a perdu le premier ange, comme il a perdu le premier homme, et il sera la cause d'une ruine presque universelle. Cette misérable enflure du cœur, qui fait qu'on se préfère à tout le monde, qu'on rapporte tout à soi, comme à une dernière fin, qu'on s'élève en abaissant les autres, est abominable aux yeux du Seigneur; car Jésus-Christ est venu non-seulement pour nous apprendre à être humbles de cœur, mais encore à être humbles d'esprit.

Qu'il est étonnant de voir des hommes refuser à Dieu le sacrifice de leur raison, et s'ériger en arbitres des desseins, des conseils, et des mystères d'un Être infini, qui ne peut être compris que par lui seul! Une malheureuse passion de juger de tout et de vouloir tout connaître s'empare de nos âmes, presque aussitôt que nous commençons à raisonner, et nous inspire la hardiesse de prononcer sur ce qui surpasse toutes nos intelligences et toutes nos idées. L'incrédulité ne fait des progrès et ne gagne les villes et les cours, que parce qu'on ne veut pas humilier son esprit sous les lois de la suprême sagesse. On a beau sentir à chaque instant que ce même esprit s'affaiblit et s'égaré, on s'efforce de lui donner un essor dont il n'est pas capable, et on s'en sert pour abuser contre Dieu même des talents qu'il lui a départis.

Je rougis pour l'humanité, je vous l'avoue, quand je considère cet esprit de hauteur et de révolte qui domine la plupart des mortels. Où est l'homme qui sache cacher son savoir, et faire briller celui des autres; qui n'affecte ni des airs de mépris, ni des tons d'orgueil; qui veuille ramper avec les petits et se mettre à la portée du commun, qui s'estime moins que personne, et qui soit convaincu de ses misères et de son néant?

Hélas! on ne trouve que des chrétiens qui, quoique disciples d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix, se repaissent de mensonge et de vanité, que des chrétiens qui, aussi fiers et aussi arrogants que l'ange superbe, se mesureraient avec la divinité même; n'est-ce pas en effet le personnage qu'ils font, lorsqu'ils osent interroger Dieu lui-même, et lui demander raison de sa conduite et de ses desseins?

Quand acquerrons-nous cette humilité qui doit être l'apanage du christianisme? Ce jour, destiné à nous inspirer, se passera-t-il, comme tant d'autres, sans en tirer aucun profit? Dès que le Père éternel a résolu de sauver le monde par la mort de son Fils, ce Fils s'humilie, ce Fils obéit, et cette obéissance devient le principe de notre salut. *Factus est obediens usque ad mortem crucis* (Philip., II).

Vous n'avez pas voulu de sacrifices et d'oblations, dit Jésus-Christ à son Père; mais vous m'avez donné un corps, et aussitôt je suis venu pour accomplir votre volonté. Qu'y eut-il, en effet, de plus humble que notre divin Sauveur? il se soumet à tous les desseins de Dieu, il se soumet à la sainte Vierge, à saint Joseph, et *erat subditus illis* (Luc., II); il boit le calice d'amertume et d'affliction, et

il embrasse la croix, quoique l'instrument de ses humiliations et de ses douleurs, parce que son Père l'a voulu. *Tunc dixi: Ecce venio.*

Quel exemple pour vous, mes frères, qui ne vous croyez grands qu'autant que vous rejetez les occasions de vous humilier, qui ne cherchez qu'à produire le peu que vous savez, qui n'avez d'ambition que pour des honneurs périssables, que pour une renommée d'un instant, qui vous faites gloire de paraître dans la compagnie des hommes les plus libertins et les plus pervers, parce qu'ils ont des richesses et de la réputation, et qui rougiriez d'aller avec un homme de bien parce qu'il est pauvre, et qu'il n'a ni nom, ni éclat; qui ne lisez, qui ne conversez qu'à dessein de vous faire admirer, et qui maudissez en secret quiconque ne vous loue pas.

Il n'y a rien de plus ennemi du christianisme que la flatterie et les honneurs, et il n'y a rien que les chrétiens recherchent avec plus d'avidité que l'adulation et les dignités. On veut être applaudi des fautes mêmes qu'on commet, et l'on fait tout ce qui est en soi pour éviter l'humiliation et la calomnie, c'est-à-dire, ces deux épreuves qui, selon l'Évangile, doivent nous réjouir. *Gaudete et exultate* (Matth., V).

Ah! suivez Jésus-Christ, mes frères, depuis son berceau jusqu'à son tombeau, et partout vous verrez une humilité de cœur et d'esprit qui vous condamne et qui vous rend les ennemis de la religion, qui ne prêche que l'abaissement et l'abnégation. Jésus-Christ, quoique la source de la science et de toutes les perfections, ne manie ni la sphère, ni la plume, ni le compas; il ne se répand ni en discours sur ce qui peut flatter la curiosité des hommes, ni en éloges sur les ouvrages qu'on admire le plus. Le silence est son partage, et s'il ouvre la bouche, ce n'est ni pour capter la bienveillance, ni pour exciter l'admiration, mais pour instruire, et comment instruit-il? en employant les paraboles les plus communes pour être entendu, c'est-à-dire, en faisant tout le contraire de ce que vous aimez, vous qui ne venez dans nos églises que pour entendre des discours qui flattent les oreilles et l'esprit, vous qui trouvez l'Évangile trop simple et trop uni, quoiqu'il renferme l'abrégé de toutes les merveilles et tous les trésors de la sagesse et de la vérité.

Jésus-Christ dans une étable, Jésus-Christ sous le glaive de la circoncision, Jésus-Christ présenté au temple, Jésus-Christ traité d'ivrogne, de samaritain, de possédé du démon, Jésus-Christ flagellé, poursuivi, crucifié; quel modèle! mais en même temps quel contraste, avec notre vie qui se passe dans le sein des honneurs, des louanges et de l'adulation. Notre esprit n'a été créé que pour méditer sur les humiliations du Sauveur, et notre cœur n'a été formé que pour se les approprier; mais, par le plus étrange des abus, nous n'employons l'un et l'autre qu'à nous donner de la considération et du relief, qu'à nous procurer des établissements, des postes qui nous mettent en honneur, qu'à

acquérir des connaissances qui nous rendent célèbres et qui nous fassent un nom.

Nous ne pensons pas que les hommes les plus grands passent avec leurs grandeurs, que la réputation souvent arbitraire se dissipe à la mort comme une simple vapeur, et qu'alors il ne reste de tout ce qui nous accompagne pendant la vie que la vraie humilité. C'est elle que Dieu récompense d'abord en secret, et qu'il couronnera ensuite à la face de toutes les nations.

Jésus-Christ, mes frères, vous crie aujourd'hui du milieu de la crèche où son amour pour nous l'a placé : Pécheurs orgueilleux, qu'exigez-vous de plus de mon ministère, pour vous persuader l'humilité ? Vous me voyez, moi qui suis la suprême intelligence, dans un état où je parais privé de l'usage de la parole et de la raison ; vous me voyez, moi qui suis la puissance et la sagesse éternelle, dans un état où je parais commencer à vivre, comme le plus faible des mortels, et vous me verrez, dans la suite des jours que je dois passer parmi les hommes, chassé, poursuivi, maudit par mon propre peuple, humilié jusqu'aux pieds de mes disciples, et servant d'opprobre et de jouet à des rois et à des soldats effrénés.

Il est vrai, mes frères, que refuser d'être humble, après de tels exemples, c'est imiter l'orgueil de Lucifer même, cet ange de ténèbres qui se fait gloire de s'opposer au règne de Dieu. L'esprit comme le cœur est l'ouvrage de l'Éternel, et conséquemment l'un et l'autre doivent être soumis sans réserve à la voix du Tout-Puissant. Tous les saints nous ont donné l'exemple de cette entière soumission, eux qui ne vécutent pour ainsi dire que d'opprobres, eux que le monde raila, méprisa comme des objets destinés à le réjouir et à l'amuser.

Que ce ne soient donc plus les richesses et les honneurs qui dominent dans notre cœur, et que ce ne soit plus une science vaine et orgueilleuse qui remplisse notre esprit. Jésus-Christ a paru, Jésus-Christ a parlé, et sa conduite et son langage sont le panégyrique de l'humilité. Recueillons avec adoration tout ce qui s'accomplit dans le mystère de sa naissance ineffable, et méditons en silence, à l'exemple de Marie, sur les humiliations de l'Homme-Dieu, qui nous confondront à jamais, si nous ne nous proposons de les imiter.

Que les grands du monde s'applaudissent de leurs grandeurs et de leur ambition, qu'ils mettent tous leurs désirs et toute leur espérance dans cette terre qui doit les dévorer, qu'ils n'estiment que la pompe et les richesses du siècle ; pour nous, instruits à la crèche de Jésus-Christ, nous nous glorifierons, à l'exemple de l'Apôtre, dans nos propres infirmités, aimant mieux être affligés avec le peuple de Dieu que de jouir de tous ces honneurs qui passent aussitôt qu'on les possède, et qui ne laissent en partage que des soupirs et des regrets.

Je sais, mes frères, que les dehors de l'humilité n'ont rien que de morne et de

lugubre, mais qu'ils sont beaux aux yeux de celui qui est le principé de toute beauté ! Une âme qui s'abaisse devant son Créateur est un spectacle digne de l'admiration des anges mêmes, et une telle âme se prépare une gloire infinie. Plus les chrétiens s'humilient en ce monde, et plus le Seigneur aura soin de les glorifier.

Si l'esprit qui se confie en lui-même et qui s'élève contre l'autorité de l'Église, paraît maintenant triompher, n'en soyez point éblouis, mes frères. C'est Hérode qui paraît sur un trône étincelant de gloire et de majesté, et qui va périr consumé d'infection et de vers, c'est un colosse qui paraît inébranlable au milieu de toutes les tempêtes, et qu'une petite pierre détachée de la montagne va renverser. Encore un peu de temps, et ces impies, qui portaient leur tête altière jusque dans les cieus, vont mordre la poussière et s'incorporer avec elle. Le Seigneur sortira de son secret, et il humiliera le calomniateur, et il écrasera le superbe qui ose maintenant provoquer sa colère et armer sa fureur. Mille ans devant l'Éternel sont comme un jour. Je n'ai fait que passer, dit le prophète, et l'impie qui semblait élevé comme le cèdre du Liban n'était plus, et je n'ai pu trouver sa place, *Et non est inventus locus ejus (Psal. XXXV)*.

Mais qu'est-il nécessaire d'insister davantage sur cet objet ? Espérons que ce grand jour, où le Seigneur répand ses grâces, va changer les mœurs, et qu'au lieu de ce luxe insensé qui nous domine, de cet amour pour la vaine gloire qui nous possède, nous allons voir le règne de la pauvreté évangélique et de l'humilité. Et pourquoi la naissance du Sauveur, qui donna autrefois une autre forme à l'univers, n'opérerait-elle pas le même miracle ? Dieu est toujours le même, et la succession des siècles ne peut affaiblir la puissance de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo*.

Représentons-nous ici, mes frères, les justes de tous les temps, et nous apercevrons cette humilité d'esprit et de cœur, comme la grâce qui les a sauvés. Elle les fit marcher à travers les tribulations du monde, de sorte qu'étrangers aux affronts, aux persécutions, enfin à eux-mêmes, ils ne vécutent que pour le ciel.

C'est là que doit être toute la gloire du chrétien, c'est de là qu'il doit attendre ses richesses et sa glorification. Quel est le cœur, dit saint Augustin, à qui le ciel ne suffise pas ? Si les conquérants s'égorgeaient tous les jours pour un misérable coin de terre aussi limité qu'une province, qu'une ville ou qu'un champ, quels moyens ne doit-on pas employer pour posséder le royaume éternel, ce séjour qui n'a ni fin, ni limites, et qui est aussi immense que Dieu lui-même ?

Ah ! mes frères, c'est parce que nous perdons de vue ce grand objet, que nous chérissions les honneurs du siècle avec tant de fureur, que nous sommes si passionnés pour l'avancement de notre famille et pour le nôtre. Nous agissons toujours comme si nous



étions éternels ici-bas, et ce monde, où la Providence nous a placés, n'est qu'une hôtellerie d'où l'on sort à tout instant. De là ces jugements si faux et si bizarres sur ces grands qui nous éblouissent, de là cette ardeur impétueuse pour acquérir des titres et des honneurs, ardeur si ridicule et si chimérique, que nous nous repaissons même du bruit que nous ferons après notre trépas, c'est-à-dire, dans ce temps où enterrés, pourris et jugés, nous n'aurons plus de relation avec cette terre, plus de nouvelles des vivants.

Grand Dieu, humiliez-nous, si nous ne nous humilions pas nous-mêmes, pour nous associer au mystère de votre crèche et de votre croix. Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, et nous ne sommes que faiblesse et néant, de sorte que notre orgueil est à son comble, si nous osons nous attribuer les biens dont vous nous avez pourvus. Cet esprit qui nous enfle est arrêté par le moindre grain de sable que nous foulons aux pieds, et cette science qui nous enorgueillit vient échouer contre l'instinct du moindre animal, qu'il nous est impossible de définir.

Nous ne sommes grands, ô mon Dieu, qu'autant que nous nous unissons à vos grandeurs, et que nous possédons les richesses de cette grâce qui nous est donnée par la médiation de Jésus-Christ. Ce n'est qu'en vous qu'on se glorifie, lorsqu'on est chrétien, et rien n'est comparable ici-bas au véritable chrétien.

Ne permettez pas, ô Seigneur, disait autrefois le roi-prophète, que mes yeux se fixent sur la vanité. *Averte oculos meos ne videant vanitatem* (Psalm. CXVIII). Nous vous adressons la même prière, parce que nous connaissons notre faiblesse, et les dangers du luxe qui fait naître l'orgueil chez la plupart des hommes, et qui les rend inhumains à l'égard de leurs frères.

Nous vivons environnés d'objets qui ne sont propres qu'à nourrir notre ambition; mais si vous voulez, ô mon Dieu, nous n'envisagerons que vous seul, et toute notre

gloire sera d'espérer en vous, de parler de vous, et de mourir pour vous.

Il est temps de commencer l'ouvrage de notre salut que nous avons différé jusqu'ici; mais comment l'entreprendrons-nous, si vous ne faites luire à nos yeux cette étoile miraculeuse qui conduisit les mages jusqu'à Bethléem, si vous ne nous donnez cette grâce qui appela les pasteurs à votre crèche, et qui les rendit vos premiers adorateurs? C'est là que nous voulons, ô mon divin Sauveur, nous anéantir, pour n'exister que pour vous et en vous; c'est là que, perdant de vue la scène de ce malheureux monde qui nous amuse et qui nous joue, nous n'ouvrirons les yeux que pour contempler vos humiliations.

Que votre enfance, ô Sauveur de nos âmes, devienne l'objet continu de notre adoration! Vous ne naissez aujourd'hui que pour nous racheter, que pour nous apprendre à aimer la pauvreté et à pratiquer l'humilité. Ces deux vertus, comme deux ailes mystérieuses, élèvent les âmes jusqu'au séjour que vous habitez.

S'il est nécessaire pour nous sauver, ô mon Dieu, que vous nous réduisiez au même état d'humiliation et de pauvreté que vous avez volontairement embrassé, ah! dépouillez-nous tout à l'heure, et de nos honneurs, et de nos biens, et de la considération dont nous jouissons. Tout nous sera précieux, sitôt qu'il viendra de votre main, et nous vous rendrons grâces avec David, de ce que vous nous auez humiliés. *Bonum mihi quia humiliasti me* (Psalm. CXVIII).

O précieuses humiliations, quand viendrez-vous nous arracher du monde et à nous-mêmes, quand viendrez-vous nous unir à Jésus-Christ souffrant et naissant. Nous vous attendons, nous vous demandons comme l'introduction au véritable bonheur, comme le moyen d'entrer un jour dans ces tabernacles éternels, où Dieu se communiquera sans réserve aux pauvres d'esprit et aux humbles de cœur. Ainsi soit-il.

## TABLE

### DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR LE P. CHEMINAIS.				
SERMONS COMPLETS.				
Sermon I <sup>er</sup> . Sur les souffrances.	Col.	9	— XVII. Sur la Nativité de Jésus-Christ.	191
— II. Sur la passion dominante.		44	— XVIII. Sur la fête de Pâques.	205
— III. Sur la pénitence de Madeleine.	<i>Ibid.</i>	20	— XIX. Sur l'Ascension de Notre-Seigneur	215
— IV. Sur la rechute dans le péché.		56	— XX. Sur la fête de la Pentecôte.	228
— V. Sur le jugement dernier.		50	— XXI. Sur le choix d'un état de vie.	242
— VI. Sur le même sujet.		67	— XXII. Sur S. Louis, roi de France.	261
— VII. De la crainte du jugement de Dieu.		74	— XXIII. Sur saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon.	281
— VIII. Sur le même sujet.		82	— XXIV. Sur la dévotion à la sainte Vierge.	295
— IX. Sur la profession religieuse.		90	— XXV. Sur une cérémonie de piété envers la sainte Vierge.	508
— X. Sur le même sujet.		96	— XXVI. Sur le même sujet.	517
— XI. Sur le même sujet.		106	— XXVII. Sur la vigilance chrétienne.	529
— XII. Sur le même sujet.		112	— XXVIII. Sur la patience chrétienne (trêché devant la reine d'Angleterre).	544
— XIII. Sur les trois vœux de religion.		126	— XXIX. Sur le pardon des injures.	551
— XIV. Sur la rénovation des vœux de religion.		145	— XXX. Sur l'impureté.	566
— XV. Sur la ferveur dans le service de Dieu (Pour une communauté religieuse).		154	— XXXI. Sur la parfaite observation de la loi de Dieu.	575
— XVI. Sur la sainteté de vie (prononcé le jour de la Toussaint).		165	— XXXII. Sur la restitution.	583
— XVII. Sur l'immaculée conception de la sainte Vierge.		179	— XXXIII. Sur le choix qu'un chrétien doit faire de ses amis.	595

- XXXIV. Sur la difficulté du salut. 407  
 — XXXV. Sur l'incertitude de la mort. 415  
 — XXXVI. Sur l'enfer. 424  
 — XXXVII. Sur la pénitence. 451  
 — XXXVIII. Sur la confession (fait pour de jeunes académistes, la veille de la Pentecôte). 456  
 — XXXIX. Sur la charité envers les prisonniers. 445  
 — XL. Sur la loi. 455  
 — XLI. Sur l'ambition. 467  
 — XLII. Sur l'envie. 494  
 — XLIII. Sur l'obligation de servir Dieu dès la jeunesse (pour une assemblée de jeunes académistes). 518  
 — XLIV. Pour le jeudi saint. Sur la communion pascale. 540  
 — XLV. Pour la cérémonie de la cène. Sur l'humilité chrétienne. 555  
 — XLVI. Sur le mystère de l'incarnation divine. 569  
 — XLVII. Pour la fête de l'Épiphanie. 587  
 — XLVIII. Pour la fête de la Purification de la Vierge. 606  
 — XLIX. Pour la fête de la Visitation de la Vierge (pour une assemblée de dames). 637  
 — L. Pour la fête des saints Innocents (premier essai du P. Cheminai). 655  
 — LI. Pour le jour de la commémoration des morts. 667  
 — LII. Pour la fête de tous les saints (pour une communauté religieuse). 699  
 NOTICE SUR L'ABBÉ DE BRETTEVILLE. 705  
 Avertissement de l'auteur. 707  
 ESSAIS DE SERMONS PAR L'ABBÉ DE BRETTEVILLE.  
 Sermon premier. Pour le jeudi d'après les Cendres. Premier dessein. Prétexe qu'on allègue pour s'éloigner de la communion. 709  
 — II. Pour le même jour. Second dessein. Même sujet. 715  
 — III. Pour le même jour. Troisième dessein. Sur les devoirs des grands. 715  
 — IV. Pour le même jour. Quatrième dessein. Droits des chrétiens que le péché leur fait perdre. 721  
 — V. Pour le vendredi d'après les Cendres. Premier dessein. Sur le pardon des ennemis. 725  
 — VI. Pour le même jour. Second dessein. Même sujet. 755  
 — VII. Pour le même jour. Troisième dessein. Même sujet. 757  
 — VIII. Pour le premier dimanche de carême. Sur les moyens de vaincre les tentations. 741  
 — IX. Pour le lundi de la première semaine de carême. Folie de l'incrédule. 747  
 — X. Pour le mardi de la première semaine de carême. Premier dessein. Difficulté de la conversion de l'avare. 755  
 — XI. Pour le même jour. Second dessein. Les prêtres médecins et médiateurs. 761  
 — XII. Pour le même jour. Troisième dessein. Sur la simonie. 765  
 — XIII. Pour le mercredi de la première semaine de carême. Marques de réprobation. 771  
 — XIV. Pour le vendredi de la première semaine de carême. Sur l'efficacité du sacrement de pénitence. 777  
 — XV. Pour le second dimanche de carême. Premier dessein. Sur la sainteté de la loi chrétienne. 781  
 — XVI. Pour le même jour. Second dessein. Il n'y a de bonheur qu'en Dieu seul. 785  
 — XVII. Pour le même jour. Troisième dessein. Point de vrai bonheur sur la terre. 789  
 — XVIII. Pour le lundi de la seconde semaine de carême. Premier dessein. La conversion à la mort n'est qu'apparente. 795  
 — XIX. Pour le même jour. Second dessein. De l'abandon de Dieu. 801  
 — XX. Pour le mardi de la seconde semaine de carême. Premier dessein. Devoirs des prédicateurs et des auditeurs. 805  
 — XXI. Pour le même jour. Second dessein. De la dignité des prêtres. 811  
 — XXII. Pour le mercredi de la seconde semaine de carême. Premier dessein. Des dignités. 817  
 — XXIII. Pour le même jour. Second dessein. Considérations qui rendent l'humilité facile. 825  
 — XXIV. Pour le même jour. Troisième dessein. Comment on doit envisager les dignités. 829  
 — XXV. Pour le jeudi de la seconde semaine de carême. De la pauvreté. 855  
 — XXVI. Pour le vendredi de la seconde semaine de carême. Sur la parabole du père de famille. 841  
 — XXVII. Pour le troisième dim. de carême. L'empire du monde détruit par J.-C. et rétabli par le pécheur. 845  
 — XXVIII. Pour le lundi de la troisième semaine de carême. Premier dessein. Du zèle pour la perfection du prochain. 851  
 — XXIX. Pour le même jour. Second dessein. Du zèle. 855  
 — XXX. Pour le mardi de la troisième semaine de carême. Premier dessein. Des amitiés. 861  
 — XXXI. Pour le même jour. Second dessein. Des devoirs à l'égard du prochain. 867  
 — XXXII. Pour le même jour. Troisième dessein. Comment on doit donner et recevoir des avis. 872  
 — XXXIII. Pour le mercredi de la troisième semaine de carême. Premier dessein. Du scandale pris de l'hyprocrisie. 875  
 — XXXIV. Pour le même jour. Second dessein. De la loi évangélique et de la loi du monde. 881  
 — XXXV. Pour le vendredi de la troisième semaine de carême. Premier dessein. J.-C. recherche le pécheur. 885  
 — XXXVI. Pour le même jour. Second dessein. L'amour de Dieu pour le péché ur. 891  
 — XXXVII. Pour le lundi de la quatrième semaine de carême. Premier dessein. De la Méditation. 895  
 — XXXVIII. Pour le même jour. Second dessein. Du zèle du salut des âmes. 901  
 — XXXIX. Pour le mardi de la quatrième semaine de carême. Premier dessein. Dans quelle disposition on doit écouter la prédication. 905  
 — XL. Pour le même jour. Second dessein. Des motifs d'humilité. 911  
 — XLI. Pour le même jour. Troisième dessein. De la recherche des dignités ecclésiastiques. 917  
 — XLII. Pour le mercredi de la quatrième semaine de carême. Des causes de l'aveuglement. 925  
 — XLIII. Pour le vendredi de la quatrième semaine de carême. Sur l'ingratitude de l'homme envers Dieu. 927  
 — XLIV. Pour le dimanche de la Passion. Sur nos obligations comme chrétiens. 955  
 — XLV. Pour le mardi de la semaine de la Passion. Le chrétien considéré comme voyageur. 941  
 — XLVI. Pour le mercredi de la semaine de la Passion. Premier dessein. Des principes de la réprobation de l'homme. 945  
 — XLVII. Pour le même jour. Second dessein. De l'obéissance due à l'Église. 951  
 — XLVIII. Pour le vendredi de la semaine de la Passion. De la fuite des mauvaises compagnies. 955  
 — XLIX. Pour le mardi de la semaine sainte. La multitude et la qualité des pécheurs ne justifient pas le péché. 961  
 — L. Pour le samedi de la semaine sainte. Devoirs réciproques des directeurs et des pénitents. 967  
 — LI. Pour le mardi de Pâques. Premier dessein. De la joie des justes convertis. 975  
 — LII. Pour le même jour. Second dessein. Sur les plaies de Jésus-Christ. 977  
 — LIII. Pour le dimanche de Quasimodo. Sur l'incrédulité de saint Thomas. 981  
 NOTICE SUR LE BOUX. 989  
 SERMONS. *Ibid.*  
 Sermon premier. Pour le mercredi des Cendres. Sur la mort. *Ibid.*  
 — II. Pour le premier dimanche de carême. Jésus-Christ tenté dans le désert. 1005  
 — III. Sur la Foi. 1019  
 — IV. Pour le second dimanche de carême. Sur l'Église. 1034  
 — V. Pour le jeudi de la première semaine de carême. Sur le luxe. 1031  
 — VI. Sur le mariage. 1065  
 — VII. Pour le jeudi de la troisième semaine de carême. Sur le monde. 1050  
 — VIII. Pour le quatrième dimanche de carême. Sur les miracles. 1095  
 — IX. Pour le quatrième jeudi de carême, jour de l'Annonciation. Sur les grandeurs de la sainte Vierge. 1111  
 — X. Pour le dimanche de la Passion. Sur le jugement dernier. 1124  
 — XI. Pour le dimanche des Rameaux. Sur l'obéissance due au roi. 1159  
 — XII. Pour le vendredi saint. Sur la Passion de Notre-Seigneur. 1151  
 — XIII. Pour le jour de Pâques. 1166  
 — XIV. Pour le mardi de Pâques. Sur les Lectures. 1179  
 — XV. Pour la fête du saint sacrement. 1195  
 — XVI. Pour le jour de Noël. 1211



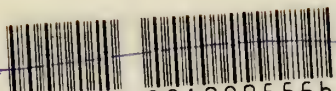




La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

--	--	--



a39003 001908556b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 1 2  
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .  
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE PX 1756  
.A2M5 1844 V012  
CCC MIGNÉ, JACQUÉ COLLECTION I  
ACC# 1047736

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	09	08	9